

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LI

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LI



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1901

ANNÉE 1901

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

pages

pages

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.
Souvenirs et mémoires.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für deutsche Wortforschung.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 7 janvier — 1901

La France du Levant, par Etienne Lamy. Paris, Plon, 1900; in-8, pp. 385. Prix 7 fr. 50.

M. Lamy a fait plusieurs voyages en Orient et il nous expose dans le présent ouvrage les vues politiques que lui a suggérées une étude sérieuse de la situation présente, comparée avec l'histoire des siècles passés. — Dans les deux premiers livres l'auteur retrace « la lutte de la chrétienté contre l'Islam », puis envisage les résultats de « l'alliance avec l'Islam » inaugurée par François Ier, au triple point de vue politique, commercial et religieux. Ce sont deux chapitres d'histoire politique fort bien présentés, trop concis peut-être, mais pleins d'intérêt, de vues justes, et d'appréciations exactes sur le rôle de la France dans les siècles antérieurs. Il est d'ailleurs toujours relativement facile de juger le passé et d'apprécier les résultats immédiats des événements déjà lointains. Aussi ne chicanerons-nous pas l'auteur sur quelques inexactitudes de détail[1] qui ne sont pas de nature à infirmer ses conclusions.

1. Ainsi, p. 197, le chiffre de 25,000 catholiques pour la Palestine est manifestement exagéré. — P. 200. L'auteur attache beaucoup trop d'importance aux prétendues « découvertes archéologiques » des protestants anglais, qui n'ont eu d'écho, même en Angleterre, que chez quelques esprits aventureux. — P. 206. Il n'est guère exact de dire que le gouvernement français donne « un faible secours » à la faculté de médecine des jésuites de Beyrout. Ce « faible secours » n'est pas annuellement

La conclusion générale, la voici. L'auteur la formule en tête de son troisième livre intitulé : « Les chances d'avenir ». — « Notre puissance dans le Levant, dit-il (p. 239) ressemble à une place investie par un siège long et habile : les remparts sont partout menacés, en maints endroits les brèches s'ouvrent. Rien néanmoins n'est perdu si nous n'abandonnons pas nos défenses et nous mêmes. Il nous appartient encore de transformer notre influence politique, de reconquérir notre marché commercial, d'étendre notre protectorat religieux. » Nous souhaitons sincèrement que M. L. soit dans le vrai en exprimant ces prévisions. Mais il nous faut bien dire que tout autre est notre sentiment. Notre influence politique sera ruinée par la Russie, notre marché commercial le sera par l'Allemagne, et quant à notre protectorat religieux déjà si amoindri, il ira toujours en s'affaiblissant au profit de l'Autriche surtout, de l'Allemagne et de l'Italie dans une moindre mesure.

Une chose ressort avec évidence de tout le livre : c'est que notre situation exceptionnelle en Orient a été précisément la conséquence du protectorat religieux ; et s'il est permis d'espérer que la France reconquérera son influence prépondérante, ou gardera du moins la situation privilégiée qu'elle occupe encore, ce ne peut être qu'à la condition de ne pas le laisser s'amoindrir davantage. Malheureusement les derniers événements ont mis trop à découvert la faiblesse de l'action gouvernementale [1]. D'autre part, s'il est vrai que « sur les 3,000 religieux et religieuses qui vivent en Orient, 2.500 appartiennent à la France » (p. 346), il faut bien reconnaître que l'efficacité de leur action est contrariée par des causes multiples dont on semble assez peu préoccupé.

Parmi ces causes, la plus grave, en ce qui concerne la Syrie, est le maintien au patriarcat de Jérusalem d'un homme qui n'a manqué en aucune circonstance de témoigner publiquement son antipathie pour les institutions françaises, qui s'absente quand un cardinal français,

---

inférieur à une centaine de mille francs ! — P. 208. Le nombre des Arméniens catholiques est loin d'atteindre cent mille ; je doute fort même qu'il s'élève à plus de cinquante mille. — P. 230. Je ne suis pas au courant des négociations qui ont amené la Papauté à concéder à l'Autriche, en 1895, le protectorat des coptes catholiques ; mais je sais du moins que la diplomatie française n'est pas restée aussi indifférente à la question, que l'auteur le laisserait croire.

1. Je ne parle pas seulement de l'inertie complète pendant la période des massacres d'Arménie. Mais j'ai recueilli sur place des faits de détails qui, connus de toute une ville, et constituant une atteinte directe aux droits de la France, produisent la plus fâcheuse impression sur les populations. Ainsi, on affirme à Alep, que la présence du consul de France n'a pas été admise dans le jugement de l'assassin du P. Salvatore. On affirme à Beyrout (chose encore plus grave), qu'un pauvre diable d'Arménien qui avait réussi à se réfugier sur un navire des Messageries, a été remis aux autorités turques par le commandant sur l'invitation du consul de France, au commencement de 1897.

légat du pape, vient à Jérusalem, mais qui va recevoir en grande pompe l'empereur d'Allemagne[1], qui ne laisse échapper aucune occasion de susciter des entraves à la création ou au développement des œuvres entreprises par les religieux français. M. L. dit (p. 224) que « le Patriarcat et la Custodie » passent pour être « les institutions les moins favorables à la France et les mieux disposées pour l'Allemagne » ; mais je crois bien qu'il a cru faire œuvre de bon catholique en voilant le fond de sa pensée. — Je ne partage pas non plus l'avis de M. L. disant (p. 339) « qu'il n'y a eu qu'une concurrence générale à l'effort des catholiques : celle des protestants. » Le protestantisme n'a pas d'avenir en Orient. Chaque fois qu'une œuvre catholique s'élève à côté d'une institution protestante, celle-ci doit tôt ou tard vider la place ; mais bien que « l'effort des Russes soit concentré en Syrie », c'est de ce côté que vient la plus sérieuse menace. — Je doute fort que les missionnaires latins feraient oublier aux yeux des Orientaux leur vice originel de Latins, « si non contents d'enseigner au clergé le rite de son Église, ils s'agrégeaient eux-mêmes à ce rite, et si au lieu que Rome parût préoccupée de sacrifier les droits des Orientaux à son omnipotence, des Latins se faisaient Orientaux pour rendre la vie à ces antiques Églises » (p. 364). Un latin n'aura jamais l'accent, les habitudes d'un oriental : ce serait aux yeux des populations, une parodie du plus mauvais effet. Ce résultat toutefois pourrait être obtenu dans une certaine mesure, si les ordres religieux laissaient leur rite aux prêtres Orientaux qui y font profession, au lieu de les contraindre à devenir latins. Que les Maronites, les Syriens ou les Arméniens, devenus jésuites, dominicains ou franciscains, continuent à garder leur propre liturgie : rien de plus désirable. Mais c'est sans doute trop demander aux ordres religieux : car si l'abnégation individuelle de leurs membres est portée au plus haut degré, rien n'égale l'égoïsme de la collectivité. « Notre Ordre d'abord et l'Église ensuite » : telle paraît être dans la pratique la devise, probablement inconsciente, de tous les ordres. — Enfin, que « le Pape n'ait pas consenti à affaiblir le protectorat de la France et ait tenu à le consacrer » (p. 367), c'est là une mesure toute platonique. Rome aura beau écrire (avec conviction ?) aux missionnaires, qui sont le petit nombre, de s'adresser de préférence aux agents du gouvernement français, cela n'empêchera point en pratique les chrétiens, d'origine italienne, allemande, autrichienne, qui sont la majorité, ni souvent les missionnaires eux-

---

1. Je dirai à ce propos, et en connaissance de cause, que le voyage retentissant du souverain n'a pas obtenu l'effet qu'on pouvait craindre et n'a en rien accru le prestige de l'Allemagne, aux yeux des populations syriennes, si tant est qu'il ne l'ait pas amoindri. Il n'en est pas de même du bruit fait autour de l'alliance franco-russe. Celle-ci a porté un coup terrible à notre influence dans le Levant. Les populations y ont vu un abandon manifeste des traditions politiques de la France.

mêmes, de recourir de préférence aux consuls de leur pays d'origine s'ils ont l'assurance d'être, par ceux-ci, mieux appuyés et mieux défendus dans leurs intérêts, que par le consul de France. Assurément nos consuls, si l'on en excepte quelques uns que la politique a jetés dans une carrière pour laquelle ils n'étaient point préparés, ne se sont pas montrés au dessous de leur tâche ; mais combien de fois l'appui de l'autorité supérieure ne leur a-t-il pas fait défaut ! — Je souhaite que le livre de M. Lamy tombe entre les mains de tous les hommes politiques qui se préoccupent de la situation de la France dans le Levant. Il leur donnera un aperçu très exact, dans l'ensemble, de cette situation, et leur suggèrera peut-être l'idée que le rôle de la France ne consiste pas à protéger quelques moines, ni le rôle de ces moines à apprendre l'alphabet et le catéchisme à quelques milliers de gamins; mais qu'il y a réellement derrière la question religieuse, tout un avenir politique et commercial à considérer. N'a-t-on pas vu, ces dernières années, des députés rien moins que cléricaux demander, au retour d'un voyage dans le Levant, non plus la suppression, mais le relèvement des crédits affectés aux établissements religieux ? Tout le monde n'a pas le loisir de faire ce voyage : mais chacun peut y suppléer dans une certaine mesure par la lecture du livre de M. Lamy. Elle dissipera, croyons-nous, chez les esprits sincères, bien des préjugés et fera disparaître plus d'un malentendu.

C. T.

Adhémard Leclère. **Le Buddhisme au Cambodge.** Paris, Ernest Leroux, gr. in-8 xxxi-536 pages.

Pendant une « résidence » au Cambodge, qui avait eu déjà une durée de treize ans, M. A. Leclère a étudié minutieusement et à fond la religion du pays, c'est-à-dire le Bouddhisme cambodgien. On peut dire qu'il s'est livré, comme il le déclare, à une véritable *enquête*, dont il nous donne les résultats dans ce gros volume. Pour atteindre le but, il n'a négligé aucun moyen d'investigation, observant avec attention tout ce qui se faisait, consultant les livres, longs ouvrages et petits traités, — interrogeant les savants et les gens du peuple, accumulant les réponses à ses questions, entretenant une correspondance active, attendant quelquefois des mois et des années pour obtenir une première réponse ou le complément de celles qui lui avaient été déjà faites. Il est tel sujet sur lequel il a « interrogé cinquante personnes, couvert de notes cent pages, et résumé les réponses pour en tirer la quintessence ». En un mot, il s'est efforcé de reproduire avec une exactitude scrupuleuse les explications qui lui ont été données, ne se hâtant pas de conclure avant d'avoir épuisé tous les moyens d'information. On ne peut qu'admirer tant de patience, de persévérance et de fidélité.

Il s'est aussi appliqué à être aussi complet que possible. Tout le Bouddhisme, pour ainsi dire, est passé en revue dans cet ouvrage. — 1° La Cosmogonie ; 2° les habitants de l'Univers ; 3° l'ontologie bouddhique ; 4° le Buddha et ses disciples ; 5° les Bases de la Doctrine ; 6° la Doctrine bouddhique ; 7° le Culte ; 8° le Sangha ou le clergé ; 9° l'Architecture, la Statuaire, l'Iconolâtrie ; 10° l'Ethique du Bouddhisme, forment les chapitres du livre divisés eux-mêmes en sections.

Le lecteur se rend sans doute bien compte que tout n'est pas neuf dans ce travail. Les questions qui y sont traitées, sont connues ; la plupart ont été déjà débattues ; on peut dire de plusieurs d'entre elles qu'elles sont rebattues. Ce qui est nouveau et original, ce sont les explications données, les interprétations proposées (bien qu'il n'y ait pas de différence fondamentale entre le Bouddhisme cambodgien et le Bouddhisme pur et simple) et aussi parfois l'aveu d'impuissance des personnes interrogées, qui, pressées de questions et poussées dans leurs derniers retranchements, se déclarent incapables de répondre, à cause de leur ignorance ou du silence du Buddha, qui, sachant tout, s'est bien gardé de tout dire.

Pour citer un exemple clair et typique, le Preas-bat (pied du Buddha), minutieusement étudié dans les pages 481-495, accompagnées de deux planches, a déjà donné lieu à des travaux importants de plusieurs savants, Eugène Burnouf et Henry Alabaster, pour ne citer que les morts ; leur étude portait sur des textes pâlis, singhalais, birmans, siamois.

M. L., lui, étudie la représentation cambodgienne du fameux pied ; les reproductions qu'il en donne ne diffèrent pas essentiellement de celles du Pra-bat siamois, que l'on trouve dans le *Siam ancien* de M. Foumereau. On voit que le pied cambodgien et le pied siamois sont au fond le même pied ; et les différences que l'on peut remarquer entre l'un et l'autre ne sont pas plus graves que celles qui se rencontrent dans les diverses empreintes d'un même pays. Parmi les explications que donne l'auteur, il reproduit une remarque faite par la fille d'une ancienne esclave laotienne. Tout cela est intéressant ; et le Pied cambodgien fût-il identique au Pied siamois, il était utile de le faire connaître. Et ainsi du reste.

Si j'admire le soin avec lequel M. L. s'est attaché à nous faire connaître le Bouddhisme cambodgien, je n'en dis pas autant de son apologie du Bouddhisme, faite aux dépens du Christianisme dont il s'efforce de démontrer l'infériorité. Il a beau dire (p. XXIX) que « son but n'est ni de défendre la religion bouddhique ni d'en faire l'apologie ». Sa préface et maints passages de son livre donnent un démenti à cette déclaration. Je ne m'explique pas ce hors d'œuvre. Si les Cambodgiens avaient entrepris une polémique contre le Christianisme, il serait tout naturel de reproduire leurs arguments. Mais je ne vois pas

qu'il en soit ainsi. Je ne trouve que les vues personnelles de M. L. sur le Bouddhisme et le Christianisme rapprochés l'un de l'autre, entremêlées je ne sais (pourquoi) à l'exposé impersonnel du Bouddhisme cambodgien. Je pourrais, peut-être je devrais ne pas en parler. Il me semble pourtant difficile de n'en rien dire. Selon M. L. les Bouddhistes ont seuls la vraie notion de Dieu, et il prend en pitié le pauvre Européen que ses préjugés rendent incapable de s'élever jusqu'à cette haute vérité. Il ne pardonne pas à Barthélemy Saint-Hilaire d'avoir dit que le Bouddhisme est « une religion sans Dieu » (p. XXI); car dit-il, « l'Inde ne pouvait guère donner naissance à *une religion non déiste* (p. XXII). Seulement le Buddha, loin « d'ignorer Dieu, se taisait sur lui » (p. XXV), parce que « l'idée de Dieu était inutile au développement, au triomphe de la doctrine nouvelle ». Voilà un Dieu bien semblable aux dieux de Lucrèce, qui n'existaient pas ou qui existaient si peu que c'est comme s'il n'existaient point.

M. L. attribue aussi un grand mérite au Bouddhisme de ce qu'il « ne prétend point que notre terre est le centre du monde... et n'a pas fait de l'être *humain* le roi des êtres... » Mais le Bouddhisme fait de la terre le centre de toute vie, de toute activité, de toute perfection; c'est seulement sur la terre qu'on arrive à la Bodhi suprême. Tous ces mondes dont le Bouddhisme admet l'existence et son système sur la constitution de l'univers, sont une pure fantasmagorie, et l'on est confondu de voir Copernic, Kepler, Viette, Galilée, Newton, Leverrier (p. XVI) invoqués comme des témoins favorables à la cosmogonie bouddhique.

M. L., si scrupuleux à l'endroit du Bouddhisme cambodgien, l'est beaucoup moins à l'égard du Christianisme. On ne sait pas toujours ce qu'il entend par ce mot. Il nous dit (p. XIV) que le Christianisme en condamnant Galilée « a soutenu que la géologie, les mathématiques et l'astronomie étaient des sciences infernales », — « qu'il a nié toute la science au procès de Galilée » (p. XVII). « Christianisme » ici doit se traduire « Inquisition ». Mais « l'Inquisition » n'est pas le « Christianisme », et nombre de chrétiens repousseront une pareille identification comme une calomnie.

Mais en voilà assez, peut-être trop, sur ce chapitre. J'aime mieux finir en remerciant M. Leclère des renseignements qu'il nous a fournis sur le Bouddhisme tel que le Cambodge le lui a révélé, non sans lui faire cependant un dernier reproche, celui de n'avoir pas terminé son ouvrage par un index. Il est vrai que les divisions de l'ouvrage sont assez bien indiquées dans la table des matières pour que le lecteur, familiarisé avec le Bouddhisme, puisse trouver sans trop d'efforts le point sur lequel il peut désirer quelques éclaircissements. Mais dans un livre de ce genre, un index, quelquefois nécessaire, est toujours utile.

L. FEER.

De vitiis quibusdam principum codicum Aristophaneorum scripsit G. von Uzeren, Amstelodami, Editorum Societas Elsevier, 1899 de xii-110 p.

Il y a dans ce travail quelques bonnes observations et un sens critique assez fin; l'auteur s'entend très bien à réfuter certaines conjectures proposées pour corriger les leçons fautives de nos manuscrits ; mais son talent s'arrête là ; il ne se préoccupe pas de corriger lui-même ces fautes. Outre ce défaut d'originalité, ce travail manque un peu d'ampleur et aussi de méthode. Ainsi au chapitre ii, qui est consacré aux gloses qui se sont introduites dans le texte d'Aristophane, l'auteur ne trouve à citer que deux exemples, les vers 15 et 1431 des *Grenouilles*. C'est là, pour le texte d'Aristophane, les deux exemples les plus connus ; je pourrais dire les deux exemples classiques pour ce genre de faute. M. L. consacre à ces deux vers une discussion oiseuse ; une simple indication aurait suffi, puisque l'auteur n'avait rien de neuf à dire. Il ne manque pas cependant d'autres passages d'Aristophane dans lesquels des interpolotions se sont glissées. Ainsi, dans cette même pièce des *Grenouilles*, tout le passage 1437-1441 était déjà condamné par Aristarque et Apollonius ; dans la pièce des *Oiseaux*, les scholies disent que le vers 1343 a été ajouté au texte pour combler une lacune. Il aurait été intéressant d'étudier de pareils passages.

Par ce que nous venons de dire, on voit que la méthode de M. L. est un peu simple. L'auteur se borne à réunir quelques exemples de fautes, à montrer comment on a essayé de les corriger. Il y a un chapitre consacré à l'intrusion des pronoms, un autre à la confusion de sprépositions entre elles, etc. Il n'y a là rien de bien neuf ; il n'est pas un seul de nos manuscrits anciens dans lesquels de pareilles fautes ne se rencontrent. Il nous semble qu'on pouvait faire plus et serrer la question de plus près. Dans notre travail sur *Les scholies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne*, nous avons noté, préface, p. xx-xxi, que dans ce manuscrit « l'ι est ordinairement représenté par un trait assez petit, quelquefois par un simple point ; souvent même il est omis ». Ce fait, que nous avons relevé dans les scholies, se présente aussi dans le texte ; ainsi, pour nous en tenir à la pièce des *Equites*, 122, λόγοις pour λογίοις ; 139, δείλαος pour δείλαιος ; 394, ἀφάνει pour ἀφαίνει ; 437, κακίας pour καικίας ; notons aussi, au v. 283, la leçon si intéressante des manuscrits Γ et Θ οὗπερ κλέης pour οὗ Περικλέης. Quelle importance faut-il accorder à ce fait et dans quelle mesure certaines corrections se trouvent-elles justifiées, par exemple au vers 290, la conjecture d'Elmsley ἀλαζονείαις pour ἀλαζονείας et au vers 342, celle de Bothe ἔναντα pour ἐναντία, voilà, entre bien d'autres, un des points sur lesquels on pouvait s'attendre à trouver quelques éclaircissements dans le présent ouvrage.

Albert Martin.

Demosthenes on the Peace, Second Philippic on the Chersonesus and Third Philippic. With introduction and critical and explanatory notes by John Edwin Sandys. Londres, Macmillan et Cie 1900. Un vol. in-16 de LXXII-260 p.

Ce volume forme, comme le dit l'auteur en tête de sa préface, la deuxième et dernière partie d'une édition des huit philippiques, édition dont la première partie a paru en 1897. Le regretté P. Couvreur rendit compte de ce premier volume dans le numéro du 19 juillet 1897 de cette *Revue*. Nous renvoyons à cet article de tous points excellent. M. Sandys, surtout depuis son édition de l' Ἀθηναίων πολιτεία, est assez connu pour que nous n'ayons pas à faire son éloge. La nouvelle édition, un peu trop savante par certains côtés pour une édition classique, rendra des services; la constitution du texte a été particulièrement soignée; M. S. accepte très souvent les leçons et les explications de M. Weil; il ne pouvait pas prendre un meilleur guide. Sur un point le nouveau volume présente un progrès comparé au premier. M. S. s'est montré plus audacieux comme critique; il a proposé trois corrections; nous avouons qu'une seule nous paraît digne d'être relevée; *Sur les affaires de la Chers.* 75, ἃ δὲ βέλτιστ' ἔ ν ε σ τ ι λέγειν. En revanche, il a proposé, p. 180, sur un passage du *De Falsa leg.* 156, une correction qui nous paraît tout à fait évidente : Ἐργίσκην au lieu de Θρᾴκην, cf. Dém. VII, 37. Cette fois, M. Sandys a eu la main heureuse.

Albert Martin.

ΑΓΡΑΦΟΣ ΝΟΜΟΣ von Rudolf Hirzel. (Extrait des Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften). Leipzig, Teubner, 1900. 1 vol. in-4 de 99 pages.

Le sujet est heureusement choisi et parfaitement traité. M. Hirzel étudie d'abord l'ἄγραφος νόμος dans Aristote; il s'occupe surtout des deux définitions, un peu contradictoires, qui se trouvent dans la *Rhétorique* I, 10, p. 1368b 7, et I, 13, p. 1373b 4. L'auteur examine ensuite comment cette question de la loi non écrite en opposition avec la loi écrite, était posée avant Aristote et comment elle fut posée après lui. A côté des coutumes, des traditions particulières à chaque peuple, il y a des vérités reconnues par tous les peuples, qui s'imposent dans tous les pays, et qui forment ainsi la loi naturelle. Il est clair que la loi écrite, une fois formulée, devait entrer en lutte contre la loi naturelle. Cette lutte se produisit dans tous les Etats; à Sparte, c'est la loi non écrite qui l'emporta : on conserva l'ancien précepte attribué à Lycurgue, μὴ χρῆσθαι νόμοις ἐγγράφοις; dans Athènes, au contraire, le triomphe de la démocratie devait assurer la victoire à la loi écrite; mais l'abus que fit le δῆμος Athénien des ψηφίσματα eut pour résultat de conserver toujours une certaine valeur à la loi non écrite; l'Aréopage, qui en avait la garde, ne cessa d'être un corps considérable dans

l'état et son importance grandit après la ruine de la démocratie. Les poètes tragiques portèrent le débat sur la scène : Sophocle défend les lois non écrites, Euripide est plutôt d'un avis contraire; naturellement M. H. donne son avis sur la question si controversée du caractère à attribuer à l'*Antigone* de Sophocle. Dans cette discussion, une partie au moins est excellente, c'est la critique de l'explication récemment exprimée par M. Kaibel. Après les poètes, M. Hirzel étudie les philosophes et les orateurs : il est intéressant de voir Isocrate et Platon attribuer des lois non écrites à cette primitive Athènes, qu'ils s'imaginaient déjà si puissante, et affirmer que c'est à cette législation qu'elle a dû sa précoce grandeur.

Albert Martin.

Vida del capitán Alonso de Contreras, caballero del hábito de San Juan, natural de Madrid, escrita por él mismo (1582-1633), publícala con una introduccion M. Serrano y Sanz. Madrid, imp. de Fortanet, 146 pp. in-8. (tiré à part du *Boletin de la R. Academia de la Historia*. Madrid, 1900).

Comparés à cette véridique autobiographie, les plus extraordinaires romans d'aventures paraîtraient raisonnables et dépourvus d'imagination. Dès l'âge de douze ans Alonso de Contreras se prend de querelle avec un de ses camarades et le tue au sortir de l'école. Il rentre à Madrid, après une année de bannissement, et se mêle à la suite qu'emmenait en Flandre l'archiduc Albert d'Autriche, nommé depuis peu gouverneur de ce pays. De simple gâte-sauce qu'il était d'abord, le voici bientôt soldat. Il parcourt successivement l'Italie, la Sicile, les îles de l'Archipel et les côtes du Levant, qu'il ne tarde pas à connaître aussi bien que les meilleurs pilotes. Malgré tout leur intérêt épisodique, ses voyages en plusieurs autres pays et ses divers séjours en Espagne ne sont pour ainsi dire qu'accessoires. La Méditerranée fut le vrai théâtre de ses exploits : combats, captures, pillages ; et dans les ports, entre deux coups de main, scènes de jeu, d'amours ou de duels. Ayant échappé à tous les périls de la guerre et de la mer, à deux ou trois empoisonnements, à une éruption du Vésuve, cet aventurier, en qui se confondent le héros et le capitan, finit par obtenir une commanderie de l'ordre de Malte ; il aurait tout aussi bien pu finir la corde au cou. N'était le témoignage du plus illustre de ses compatriotes, on serait porté à mettre en doute la fidélité de son récit. Lope de Vega, en effet, dédia à Contreras sa comédie *El rey sin reyno*, et le résumé biographique contenu dans son épître dédicatoire correspond parfaitement aux mémoires dont M. Serrano y Sanz vient de se faire l'éditeur.

Ils sont rédigés en un style énergique et concis, souvent incorrect mais singulièrement expressif, par un soldat qui trouve sans le cher-

cher le mot juste et pittoresque, le trait caractéristique d'une situation. Je crains que M. S. y S. ne se soit un peu trop laissé séduire par ces qualités extérieures, si appréciables d'ailleurs. « L'intérêt de cette biographie, écrit-il, consiste surtout à montrer comment un homme, sorti de la plus humble condition, sut accomplir des actions d'éclat et se faire respecter de ses contemporains. » Sans doute. Mais cet homme ne s'en trouva pas moins mêlé à bon nombre d'événements historiques, parfois assez confus, et que l'éditeur a négligé d'éclaircir. Quelques notes au bas des pages seraient d'autant plus à leur place que le manuscrit de Contreras a été d'abord publié dans le *Bulletin de l'Académie de l'histoire*. Il est également regrettable que l'orthographe de l'original n'ait pas été reproduite, sous prétexte que « provenant d'un soldat, elle est détestable et capricieuse. » Ces mots ne sont-ils pas faits, précisément, pour exciter la curiosité des lecteurs, n'eussent-ils rien de commun avec les *philologues scrupuleux* si vivement raillés par M. Serrano ?

Le livre s'ouvre sur une excellente préface où sont passées en revue les rares autobiographies écrites par des Espagnols jusqu'au commencement de ce siècle. On pourrait ajouter quelques ouvrages à cette liste ; entre autres, les *Mémoires* de Thomé Pinheiro da Veiga, dont M. P. de Gayangos a traduit des extraits dans la *Revista de España* (*Cervantes en Valladolid* et *La corte de Felipe III y aventuras del conde de Villamediana*, nos 388, 390-393 de 1884 ; nos 416-417 de 1885). Bien qu'écrits en portugais, ces mémoires abondent en détails piquants sur les mœurs et les personnages de la cour d'Espagne dans les premières années du XVIIe siècle.

Léo ROUANET.

Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninklijke Bibliotheek bewerkt... door Dr U. P. C. KNUTTEL, onder-bibliothecaris der Konieklijke Bibliothenk. Derde deel (1689-1713) S'Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1900, 480 p. in-4°.

Nous avons annoncé dans le temps les deux premiers volumes de ce catalogue des brochures et pamphlets politiques, conservés à la Bibliothèque royale de La Haye [1] et nous avons fait ressortir toute l'importance que présentait un répertoire pareil pour tous ceux qui avaient à s'occuper plus en détail de l'histoire politique, économique ou religieuse de l'Europe, du XVIe au XVIIIe siècle. Après une interruption de plus de dix ans, M. Knuttel nous donne ici la suite de son catalogue et les titres des écrits signés ou plus souvent anonymes qui parurent de 1689 à 1713, en tant qu'ils ont été recueillis et conservés

1. Voy. *Revue critique* du 14 juillet 1890.

dans l'important dépôt public auquel il est attaché. Ce troisième volume n'enregistre pas moins de 3136 pièces, relatives soit à l'histoire intérieure des Provinces-Unies, soit à l'histoire générale de l'Europe, durant les dernières grandes guerres de Louis XIV. C'est une époque où la Hollande tenait encore un rang considérable dans la politique européenne et, comme la presse y jouissait de libertés au moins relatives, la littérature *brochurière*, qui remplaçait alors le journal moderne, y tenait une place importante et exerçait une véritable influence sur l'opinion publique, surtout quand ses produits étaient directement rédigés dans une langue plus répandue que le Hollandais ou qu'on les traduisait en latin ou en français [1]. Il n'est pas d'historien français, anglais, allemand, s'occupant de l'histoire de cette période, auquel on ne doive conseiller de feuilleter préalablement les volumes du catalogue de M. Knuttel, pour voir s'il n'y trouverait pas indiquées des pièces curieuses et très probablement inconnues, relatives au sujet spécial qui l'intéresse et qui lui feraient sans doute mieux comprendre les querelles d'opinion et les motifs des luttes internationales qui divisaient et échauffaient alors les esprits. Si, dans le domaine des faits, il n'est guère vraisemblable qu'il y découvre un supplément important de données inédites, il est plus que probable qu'il sera largement dédommagé dans le domaine des idées, et que son récit gagnera en précision comme en couleur, à se mettre en contact direct avec les divers représentants des courants d'opinion contradictoires, qui s'entrechoquaient à l'époque qu'il prétend nous faire connaître. Si chaque grande bibliothèque publique d'Europe nous fournissait ainsi son « Catalogue des pamphlets », on en tirerait à coup sûr un notable accroissement des matériaux actuellement disponibles pour retracer un tableau fidèle du développement politique et social de l'Europe moderne.

R.

La vie à Strasbourg au commencement du XVIIe siècle, par Charles NERLINGER. Belfort, imprimerie nouvelle, Paris, Fischbacher, 1899, 322 p. in-8°.

Le présent volume est le dernier travail du regretté Charles Nerlinger, le jeune archiviste paléographe et attaché à la Bibliothèque nationale, décédé subitement au mois de septembre 1899. C'est la réédition partielle d'un livre aussi curieux qu'il est devenu rare, le *Parlement nouveau* de Daniel Martin, de Sedan, maître de langues à Strasbourg, dans la première moitié du XVIIe siècle. Gros *Manuel de la conversation* de plus de 800 pages in-12, il renferme une centaine

---

1. Toutes ces brochures ne sont pas imprimées, bien entendu, en Hollande, mais pourtant l'immense majorité est sortie des presses néerlandaises.

de dialogues, dans les deux langues, présentant d'un côté le texte allemand correct, de l'autre le texte français avec une traduction mot à mot interlinéaire. Ce qui donne une si haute valeur à cet ouvrage pour l'histoire des mœurs locales du temps, c'est que chacun de ces dialogues est consacré à la description d'un métier, d'une profession, d'une occupation quelconque. Si je ne craignais d'employer une expression trop moderne, je dirais volontiers que le *Parlement* du brave « linguiste » de Sedan est un cinématographe parlé de la vie strasbourgeoise d'alors, depuis « le maistre d'école », « l'apothicaire », le « bec-jaune et pédant », jusqu'au « ramoneur de cheminées et au « cureur de privez ». Les distractions et les jeux à la mode, les plaisirs de la table et de l'étude, les susperstitions de l'époque (*du bourreau, du sorcier*), les scènes de la vie intime (*du mari, de l'astrologue, de l'enterreur des morts*) y sont traitées avec une entière naïveté, sans autre pensée que d'apprendre aux jeunes Alsaciens ou aux gentils-hommes allemands qui venaient étudier à l'Université de Strasbourg, les beautés de sa langue maternelle. Elle n'a rien encore du style noble et pompeux de l'ère classique, mais se distingue en maint endroit par sa vieille verve gauloise, un peu éteinte naturellement par la piété de l'auteur, en sa qualité de huguenot et peut-être aussi par la crainte de la censure de M. M. du Magistrat de Strasbourg, dont l'auteur vante en plus d'un endroit les austères vertus.

Absolument oublié pendant deux siècles et demi, Daniel Martin a bénéficié depuis vingt ans d'une véritable résurrection dans la littérature alsatique. Feu Charles Reiber l'avait mis à la mode, dans ses *Études gambrinales* ; moi-même dans le second volume de mon *Alsace au* XVIIe *siècle*, en retraçant le tableau des mœurs de l'époque, j'ai pu emprunter de nombreux détails à ce fidèle témoin qui a si bien su *croquer* ses contemporains. On comprend que M. N. ait eu l'idée de reproduire en entier un texte historique aussi curieux. Comme il écrivait pour un public français, il n'a pas compris le texte allemand du *Parlement nouveau* dans la réimpression annotée qu'il a donnée dans les dernières années de la *Revue d'Alsace* (1897-1899), et qui vient de paraître, après sa mort, dans le présent tirage à part. L'ouvrage de Martin fut publié pour la première fois en 1637, mais cette première édition est si rare [1] que M. N. a reproduit le texte de celle de 1660 ; une troisième édition a paru en 1679, qui est identique à la seconde et n'a reçu qu'un titre nouveau, afin de faciliter la vente des exemplaires restés en magasin [2]. Les deux autres soi-disantes éditions citées par

1. M. N. croyait que l'exemplaire de M. Reiber était unique ; mais j'en possède un moi-même et on en a retrouvé depuis quelques autres dans les bibliothèques publiques allemandes.

2. Possédant également l'édition de 1679, j'ai pu collationner le volume avec celle de 1660 ; ce n'est pas même une réimpression, puisque les fautes typographiques s'y rencontrent partout à la même place.

l'éditeur, p. 4, n'ont de commun avec le livre de Martin que le titre de *Parlement nouveau*, qu'ils lui ont emprunté sans doute parce qu'il était populaire, mais ils sont l'œuvre de grammairiens différents.

Dans un double appendice (p. 276-281 et p. 314-317) M. N. a réuni encore quelques données supplémentaires sur la vie et les autres œuvres (grammaires, colloques, compliments, etc.) de l'auteur, en utilisant surtout les récentes recherches de M. Ernest Martin, professeur à l'Université de Strasbourg, publiées dans le *Jahrbuch des Vogesenclubs* de 1897 et de 1898. Il est regrettable que la réimpression actuelle soit gâtée par de trop nombreuses fautes d'impression « qu'il était impossible d'éviter sous l'ancienne direction de la *Revue d'Alsace* » comme le dit, avec une exemplaire modération, M. Nerlinger dans une note finale. Néanmoins, nous croyons qu'aucun érudit s'intéressant à l'histoire des mœurs du passé, aucun curieux du langage familier des premières années du XVIIe siècle, ne parcourra sans plaisir, ni sans profit ce volume, production dernière d'un travailleur enlevé prématurément à sa tâche et dont nous attendions encore beaucoup pour la littérature alsatique.

R.

LACOUR-GAYET : **L'éducation politique de Louis XIV,** 1 vol. in-8 de x-472 p. Paris, Hachette, 1900.

Ce volume de M. Lacour-Gayet est fort intéressant et fort instructif; la lecture en est agréable, et l'on ne risque pas d'être induit en erreur, car la méthode suivie par l'historien est très sûre, et il a puisé ses informations aux bonnes sources. En réalité ce sont deux ouvrages, habilement réunis en un seul, et le titre serait trompeur s'il annonçait un livre de pure pédagogie. La seconde partie même, intitulée *La théorie du pouvoir royal chez les contemporains de Louis XIV*, est bien différente de la première, et l'on pourrait se demander en quoi des ouvrages publiés en 1685 ont contribué à l'*éducation* d'un roi de 47 ans, qui n'était guère disposé à se remettre à l'école comme M. Jourdain. De cette seconde partie, très curieuse assurément, je ne dirai rien, sinon qu'elle est en réalité le livre premier d'un nouvel ouvrage qui sera intitulé : *Les idées politiques de Louis XIV*. C'est de la première partie qu'il y a beaucoup à dire, car M. L. G. y soutient une thèse assez neuve ; il voudrait détruire l'opinion généralement admise, d'après laquelle Louis XIV aurait été systématiquement laissé par Anne d'Autriche et Mazarin dans une ignorance honteuse, et en fin de compte très mal élevé. Tout en reconnaissant le véritable talent que M. L. G. a mis au service de sa démonstration, j'avoue qu'elle ne m'a pas absolument convaincu ; les éducateurs du jeune roi ne me paraissent pas déchargés de la lourde responsabilité qu'ils

ont encourue. Mais surtout la démonstration me semble incomplète. Si M. L. G. parle longuement de livres que Louis XIV n'a jamais lus, il est à mon avis un peu trop bref quand il est question des véritables instituteurs du jeune monarque. On aurait aimé à voir des portraits en pied, des portraits bien vivants des personnages si divers qui ont entouré Louis XIV de 1645 à 1661. On voudrait connaître à fond son gouverneur Villeroy et son précepteur Péréfixe de Beaumont, nature douce et molle, incapable de laisser son empreinte dans l'âme du royal écolier. Et les auxiliaires de toute sorte qui furent adjoints au gouverneur et au précepteur, eux aussi on voudrait les connaître, entre autres, ce Lamothe Le Vayer dont les ouvrages respirent le scepticisme absolu et ont si souvent une crudité d'expression égale à celle de Montaigne lui-même. Et les gentilshommes de la cour, et les valets de chambre, et les femmes, et enfin les confesseurs ? Une résurrection de tout ce monde serait à mon avis indispensable ; autrement on ne sait pas bien comment Louis XIV a été élevé.

Il manque aussi au livre de M. L. G. un chapitre qui pouvait être bien intéressant, celui qui aurait été intitulé : *L'éducation religieuse de Louis XIV*. Au dire de Saint-Simon, le grand roi n'a jamais eu d'autre religion qu'une peur affreuse du diable et de l'enfer, et sa préoccupation constante a été d'entrer en accommodemement avec le ciel. Intraitable quand il s'agissait des droits de sa couronne, et capable alors de résister même au pape, Louis XIV fut toute sa vie un instrument docile entre les mains des jésuites. Il fallait donc, si je ne me trompe, nous faire bien connaître le grand directeur de la conscience royale, ce P. Annat auquel Pascal écrivit un jour : « Consolez-vous, mon Père, ceux que vous haïssez sont malheureux ». Il fallait aussi dire quelques mots des prédicateurs qui se faisaient entendre devant le roi et qui lui adressaient du haut de la chaire, notamment à la fin du carême, le jour des Rameaux, des exhortations moitié religieuses et moitié politiques. Le sermon de Bossuet sur les devoirs des rois est de 1662 ; les orateurs qui l'ont précédé avaient dû traiter des sujets analogues. Et les leçons du théâtre n'ont-elles pas eu aussi leur importance ? On sait que Louis XIV cessa de danser en public au lendemain de Britannicus ; n'est-il pas évident que les pièces de Corneille, de Quinault, de Scarron et de Molière ont contribué, dans un sens ou dans l'autre, à son éducation ?

Je regrette enfin de ne pas trouver dans un ouvrage, d'ailleurs si bien fait, deux personnages qui devraient y figurer au premier rang, et que M. L. G. paraît avoir laissés dans l'ombre de propos délibéré ; je veux dire Mazarin et Anne d'Autriche, deux amants passionnés qui sans doute étaient unis l'un à l'autre par un de ces mariages secrets, dits mariages de conscience, si communs au XVII[e] siècle. S'il est établi que Mazarin était plus que premier ministre, on voit tout de suite qu'il était intéressé à diriger d'une certaine façon l'éducation du jeune roi ;

on comprend qu'il n'ait pas voulu l'émanciper de trop bonne heure.

Ce sont en définitive quelques chapitres que l'on pourrait ajouter au livre de M. Lacour-Gayet, dont la première partie constituerait à elle seule une étude complète. Quant à la seconde partie, continuée comme elle doit l'être d'après le plan de l'auteur, elle formera un ouvrage fort utile s'il est aussi bien fait et aussi riche en informations.

A. Gazier.

Mattioli (Laura) **Luigi Pulci e il Ciriffo Calvaneo**. Padoue. typ. Sanavio et Pizzuti, 1900. In-8 de 66 pages.

Mlle Mattioli nous donne dans ce travail, qui faisait partie d'une dissertation de doctorat, le résultat d'une diligente confrontation du *Ciriffo Calvaneo* avec le roman en prose intitulé *Il Libro del Povero avveduto* et conservé à la bibliothèque Médiceo-Laurentienne sous la cote XLIV, 30. Ces rapprochements confirment utilement l'opinion de M. Fr. Flamini qui, dans son *Compendio di Storia della letteratura italiana*, ne laisse à Luca Pulci que la composition du début du *Ciriffo*, et réclame tout le reste pour Luigi Pulci, le célèbre auteur du *Morgante*. Non seulement, dit M[lle] M. l'esprit des deux poèmes est le même, non seulement le pirate Falcone du *Ciriffo* est un composé du Margutte et du Ganelon du *Morgante*, mais beaucoup de détails d'expression rappellent ce dernier poème ainsi que les *Stanze per la Giostra di Lorenzo de' Medici* qu'on attribuait aussi jadis à Luca et qu'on restitue aujourd'hui à Luigi. Or, le *Morgante* prouve combien Luigi aimait à s'imiter lui-même. Mlle M. croit que le premier chant seul du *Ciriffo* a dû être écrit par Luca; encore croit-elle y reconnaître des retouches de Luigi; car ce premier chant, tout inférieur qu'il est aux suivants, lui paraît bien supérieur aux œuvres authentiques de Luca. — Quelques observations incidentes méritent également d'être notées. — Mlle Mattioli fait remarquer que toute une strophe du *Ciriffo* (la 100[me] du VI[e] chant.) est en turc et que toute la suivante est en arabe. Pour le roman du *Povero avveduto*, elle avertit qu'il ne peut être, comme on l'a dit, du XIII[e] siècle, puisqu'on y parle de la Divine Comédie et de Pétrarque; et elle en donne, à la fin, un résumé chant par chant.

Charles Dejob.

— Les livraisons 23-28, formant le complément du tome III du *Recueil d'archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux. La publication de ce complément avait été réservée, tandis que se poursuivait celle du tome IV parvenu aujourd'hui à sa neuvième livraison. A part trois pages de mêmes additions et rectifications, ces six dernières livraisons du

tome III sont entièrement consacrées aux index détaillés des trois premiers tomes du *Recueil*, index dressés par M. J.-B. Chabot avec un patient dévouement dont on ne saurait trop le remercier. Pour faire apprécier l'étendue et la lourdeur de la tâche assumée par lui, il suffira de dire que ces tables alphabétiques ne comprennent pas moins de 85 pages, à deux colonnes, en petit texte. Elles seront d'un réel secours à ceux qui auraient à se servir de ces trois volumes où se trouvent traités tant de sujets divers.

— Les *Pitt Press Series* viennent de publier un *Catilina* avec introduction, notes et index par M. W. C. Summers, M. A. « assistant lecturer in latin in the Owens College, Manchester », xxxviii-120 p. in-12, 2 sh. Le texte est celui de la troisième édition de Jordan, sauf une vingtaine de divergences sans très grande importance. L'introduction, d'une trentaine de pages, est ainsi divisée : Salluste considéré comme historien et comme écrivain (ses archaïsmes ; sa brièveté, sa variété : on développe ces articles bien autrement chez nous) ; sommaire historique ; esquisse de la constitution romaine (les magistrats, le sénat, les chevaliers, le peuple) ; chronologie pour la conjuration. L'éditeur semble bien viser les lecteurs d'occasion autant que les élèves ordinaires ; il prend le soin de traduire toutes ses citations grecques. Il donne aussi quelques traductions du texte, « dans les cas où l'emploi du dictionnaire pourrait suffire, mais demanderait trop de temps sans véritable profit ». Des crochets enferment les remarques qui, à la rigueur, ne sont pas absolument nécessaires. L'impression a été surveillée par M. Wilkins et l'éditeur lui doit « several valuable corrections and suggestions ». Tout ce que j'ai lu m'a paru clair, solide et intéressant. Donc, en somme, bonne et élégante édition classique. — É. T.

— Saint-Antoine est une petite localité perdue dans les coteaux boisés du Viennois, auprès de laquelle s'élevait autrefois l'abbaye du même nom. C'est de toutes deux que Dom H. Dijon a entrepris de retracer l'histoire durant les quarante dernières années du xvi[e] siècle. *Le bourg et l'abbaye de Saint-Antoine pendant les guerres de religion et la Ligue* (1562-1597). Grenoble, librairie dauphinoise, 1900, 206 p. in-8). A vrai dire, c'est surtout du bourg qu'il s'occupe, l'abbaye, grâce à la continuelle absence de son chef temporel et spirituel, l'abbé Louis de Langeac, n'ayant joué qu'un rôle assez effacé dans les guerres civiles qui se poursuivirent dans ce coin du Dauphiné avec le même acharnement qu'ailleurs, depuis le massacre de Vassy jusqu'à la promulgation de l'Édit de Nantes, et y suscitèrent les mêmes violences et les mêmes cruautés dans les rangs de l'un et l'autre parti, quoique l'auteur semble affecter de ne parler toujours que des « fureurs huguenotes », Dom Dijon s'appuie volontiers, dans son récit, sur les Mémoires d'Eustache Piémont, notaire royal à Saint-Antoine, édités par M. Brun-Durand en 1885 ; dans sa préface et ailleurs (p. 49 p. ex.) il les appelle « une source précieuse, aussi sûre que circonstanciée » ; et cependant, en d'autres endroits (p. ex. p. 179) il en signale lui-même « les inexactitudes multiples », et penche à croire que ces mémoires ne furent rédigés « que longtemps après les évènements ». Comment peuvent-ils être dès lors une source si *précieuse* et si *sûre* ? — R.

— Dans une brochure qui est plutôt un appel aux sympathies du public érudit ou simplement lettré qu'un rapport administratif, M. Marius Barroux nous expose la situation des *Archives de la Seine et leur histoire* (Paris, H. Leclerc, 1900, 48 p. in-8). On n'y apprend pas seulement à connaître l'état actuel du dépot mi-départemental et municipal, plus ordinairement connu sous le nom d'Archives de la Seine, mais encore son histoire ; celle-ci, pour n'être pas encore très longue, ne

fut pas toujours très édifiante, soit au point de vue scientifique, soit à celui de l'administration. Pauvre cendrillon négligé dès sa naissance, le dépot fut pillé par des rivaux plus puissants et mieux en cour, puis presque complètement anéanti par les incendies de la Commune. M. Barroux nous raconte sommairement le long et pénible travail de recoustitution, auquel il a été associé depuis de longues années — il appartient au dépôt depuis 1886 — et comment des dons de la plus haute importance (tels l'ensemble des archives du Tribunal de commerce, des sous-préfectures de Sceaux et de Saint-Denis, etc.), ont permis de créer à nouveau, peu à peu, des archives dignes de ce nom. Déjà l'auteur avait attiré l'attention des travailleurs, sur les Archives de la Seine, par une brochure publiée, il y a quatre ans, et dans laquelle il signalait l'accroissement des séries anciennes du dépôt, de 1886 à 1897. Il le voudrait plus prospère encore et plus riche ; « on ne peut se défendre, dit-il, d'un sentiment de mélancolie, en songeant à ce que seraient nos archives, si elles rencontraient toujours toutes les sympathies qu'elles mériteraient d'obtenir ». Souhaitons donc que les vœux de M. Barroux soient exaucés et qu'amateurs et érudits viennent en grand nombre au n° 30 du quai Henri IV, pour y apporter des dons de valeur ou du moins pour y utiliser les dossiers nouveaux, si nombreux déjà, réunis là-bas, pour servir à l'histoire de Paris même ou du territoire qui l'entoure. — R.

— Il existait au XVIIIe siècle, à Beaupréau, dans le département actuel du Maine-et-Loire, un collège fondé en 1710 par le directeur du Séminaire d'Angers et confié à la Compagnie de Saint-Sulpice. « C'était, disait dans son rapport le préfet de l'an IX, une pépinière inépuisable pour le clergé », où l'on « faisait d'assez bonnes humanités » et où « l'éducation singulièrement austère et sombre se composait d'une multitude de pratiques mystiques et minutieuses ». C'est sur cette école que M. l'abbé UZUREAU, dans sa brochure *Un collège de province au XVIIIe siècle* (Angers, Schmit, 1900, 24 p. gr. in-8), nous a donné quelques notes qui ne manquent pas d'intérêt. Si nous n'y apprenons à peu près rien sur l'enseignement des maîtres et assez peu de choses sur les élèves, en dehors de quelques détails sur les menus de l'institution, sur leur propreté relative et les ballets qu'on leur faisait danser, son mémoire nous fournit d'abondants détails sur les fréquents conflits entre la direction de l'école et le curé du lieu, relativement aux devoirs religieux du personnel enseignant et à son privilège de célébrer le culte à domicile. On y remarquera aussi la longanimité avec laquelle furent laissées en suspens les lois de la Constituante ; directeur et professeurs furent maintenus en possession jusqu'après la chute de la royauté, et restèrent tranquillement à Beaupréau, malgré le refus plusieurs fois répété de prêter le serment civique. Il fallut la réunion de la Convention pour que les autorités départementales, intimidées ou complices, se décidassent à faire exécuter la loi, en octobre 1792. Elèves et maîtres se dispersèrent alors ; le vieux principal se trouva mêlé au soulèvement de la Vendée et périt lors de la déroute du Mans, et c'est sous le consulat seulement que l'établissement de Beaupréau put être rouvert comme collège ecclésiastique. — R.

— M. HOLTHAUSEN vient de publier, dans la collection des *Old and Middle English Texts*, une édition fort bien faite du célèbre *Havelok* (Sampson Low Marston. London. — C. Winter, Heidelberg, 1901, 101 pp., 3 mks). Il n'existait jusqu'à présent que deux éditions de ce poème, celle de sir Frederick Madden (1828) et celle de M. Skeat (1868). La nouvelle édition sera plus accessible que les deux autres. Un glossaire et des notes critiques accompagnent le texte. Une introduction donne les renseignements nécessaires sur les manuscrits et les sources. Il faut se

garder de confondre avec le poème anglais le *lai d'Havelok le Danois* (éd. Francisque Michel, 1833). L'original français de *Havelok* est aujourd'hui perdu. — Ch. B.

— Le septième fascicule de la collection publiée sous le nom de *Palæstra* (Mayer et Muller, Berlin) contient une étude de M. Otto Brix sur une traduction médiocre en moyen-anglais de la médiocre paraphrase latine de l'Évangile intitulée *Speculum humaniæ salvationis* (126 pp., 3 mk. 60). M. B. a analysé attentivement les infidélités du traducteur, les particularités de sa grammaire et de son style, et corrigé quelques fautes de l'éditeur, M. A.-H. Huth. — Ch. B.

— M. l'abbé Ingold vient d'enrichir la série déjà longue de ses savants travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique des derniers siècles, d'une biographie de Dom Bernard Buchinger, abbé de Pairis, puis de Lucelle, dans la Haute-Alsace et membre du Conseil souverain. Ce fut un administrateur éminent, un érudit consciencieux, et qui ne laissa pas de jouer un certain rôle politique dans sa province natale à l'époque où la France y établissait peu à peu son autorité, en vertu des traités de Westphalie (*B. Buchinger, abbé de Lucelle*, Colmar, Hueffel, 1901, 120 pp., in-16, portrait). M. Ingold, en utilisant le *Journal* inédit de Buchinger (ou du moins le peu qui nous en reste aujourd'hui) et les indications biographiques répandues dans ses écrits, nous a fourni du savant abbé et de son entourage un portrait très vivant. Il nous donne également un catalogue analytique complet de ses œuvres historiques, hagiographiques et culinaires ; le vénérable conseiller d'Église au Conseil souverain était en effet un gastronome émérite et n'a pas dédaigné de rédiger de sa main un *Kochbuch*, contenant 1,008 recettes à l'usage des bonnes fourchettes tant ecclésiastiques que laïques de son temps. Nous devions d'autant plus mentionner ici ce côté de son activité littéraire que M. l'abbé Ingold nous reproche d'avoir exprimé naguère quelques doutes sur la paternité de Buchinger, relativement à ce manuel du parfait cuisinier. Le volume étant d'ailleurs anonyme, nous avions peine à croire que l'éminent et très occupé prélat eût trouvé les loisirs nécessaires pour approfondir à ce point les mystères de l'art de Caresme et nous penchions même vers la supposition qu'on lui avait méchamment endossé l'œuvre d'un maître-queux de l'abbaye de Lucelle, mais nous nous déclarons volontiers convaincu d'erreur sur ce point. — R.

— Peu de villes déploient, comme Bâle, à la fois une vie économique et politique intense, tout en témoignant en même temps d'un intérêt aussi prononcé pour leur propre passé. Au sein de son active et florissante bourgeoisie, tout ce qui concerne l'histoire de ses institutions politiques et sociales, de ses antiquités locales, des us et coutumes des ancêtres, de ses illustrations en tout genre, a toujours été assuré d'éveiller, non seulement parmi les érudits de profession, mais dans toutes les couches sociales des sympathies efficaces qui se sont documentées par la création d'une littérature historique locale singulièrement riche, par la qualité plus encore que par le nombre même des écrits. Nous en voyons une preuve nouvelle dans le premier volume d'une série de *Biographies bâloises*, publié par les membres d'un petit cénacle historique, présidé par M. Albert Burckhardt-Finsler (*Basler Biographien herausgegeben von Freunden vaterlaendischer Geschichte*, Bd I. Basel, Schwabe, 1900, V, 288 p. in-8°). Écrites dans un style très accessible à tous, sans apparat critique (les notes indispensables étant rejetées à la fin de chaque notice), mais dans un esprit absolument scientifique, ces notices présentent au grand public une série de personnages, dont quelques uns sans doute n'intéresseront guère que leurs compatriotes, mais dont plusieurs aussi méritent d'être connus partout. Nous citerons parmi les biographies de cette dernière catégorie, celle

du plus ancien Bâlois, le consulaire Munatius Plancus, le fondateur d'*Augusta Rauracorum*, étude rédigée par M. Félix Staehelin ; celle du fameux prophète anabaptiste David Joris, dont M. Paul Burckhardt nous raconte les aventures avant et après sa mort ; celle de Jean-Lucas Legrand, le premier directeur de la nouvelle République helvétique, l'associé d'Oberlin dans son œuvre civilisatrice au Ban-de-la-Roche, due à M. Hans Buser. On lira même avec plaisir et fruit les monographies consacrées à quelques familles de diplomates et de négociants bâlois, les Irmy, les Baer, encore qu'il n'y ait point de faits bien marquants dans leur passé, car on y peut suivre commodément les modifications des habitudes des mœurs et des idées dans un même milieu. Aussi souhaitons-nous bonne chance aux éditeurs des *Biographies bâloises*, et serions-nous charmés de pouvoir constater bientôt que leurs prochains volumes égalent en mérite le premier. — R.

— Dans une brochure de quelques pages, reproduisant un article de *The American Journal of Philology*, M. Wilfred P. Mustard rapproche un certain nombre de passages de Tennyson et d'Homère, qui montrent suffisamment l'influence de l'antiquité grecque sur le poète anglais. C'est une honnête étude, à laquelle il manque une conclusion. — Ch. B.

— Dans la *Province du Maine* (janvier-juin 1900). M. A. Houtin a raconté *La controverse de l'apostolicité des églises de France au* XIXᵉ *siècle*. (Laval, A. Goupil, 1900, 86 pp. in-8). Le récit est piquant et abondamment appuyé de citations. M. H. possède une connaissance étendue des brochures et des feuilles éphémères où les adversaires de la critique ont excommunié leurs coreligionnaires mieux avertis. Les extraits qu'il fait sont très curieux. Ils sont soigneusement accompagnés de leurs références. P. 67, M. H., par discrétion probablement, n'a cependant pas voulu divulguer le nom de ce religieux qui assimilait aux dogmes l'apostolicité des Eglises. Le raisonnement est curieux et caractérise toute une école qui paraît avoir transporté aujourd'hui son intolérance sur un autre terrain. Il est inutile d'ajouter que Faillon, Piolin, Chamard n'ont pas beaucoup à se louer de la lumière répandue sur leurs œuvres. En revanche, parmi les rares savants qui ont honoré ce débat, M. H. fait connaître un modeste érudit de province, M. d'Ozouville. Quand on écrira un jour l'histoire de la controverse biblique, on retrouvera les mêmes tactiques, les mêmes procédés, les mêmes injures, et aussi les mêmes courages et les mêmes consciences dans l'affirmation de la vérité scientifique. La brochure de M. Houtin est un fragment instructif de l'histoire littéraire de l'église gallicane. — P. L.

— On connaît la richesse et la variété d'informations que présentent les chroniques de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*. Sous une forme succincte et modeste, beaucoup de renseignements utiles se trouvent accumulés au hasard les événements. Mais il était assez difficile d'y retrouver ce qu'on avait vu. Aussi les *Tables de la chronique de la Revue de l'Instruction publique, 1897-1899* (Gand, imprimerie Vander Haegen ; 1900, 49 pp. in-8 ; supplément à la 2e livraison de la *Revue*) seront-elles accueillies avec faveur par tous les amis de cet excellent périodique. La brochure contient une table générale des matières et une table des auteurs, éditeurs, explorateurs, etc. — P. L.

— La librairie Rosenthal publie : *Incunabula typographica, catalogue d'une collection d'incunables décrits et offerts aux amateurs à l'occasion du cinquième centenaire de Guttenberg*, par Jacques Rosenthal, orné de 80 fac-similés (Munich, Karlstr. 10). Ce catalogue apportera un supplément d'environ 265 numéros à Hain. Parmi les gravures et les planches, à signaler des figures extraites d'un *Ars*

moriendi français, les bois de la défense de Savonarole par Benivieni, la reliure d'une Bible aux armes de Pie V, un dessin original du XVe siècle représentant en camaïeu vert le triomphe de la Chasteté, la reproduction d'un bref de Pie II à Ad. de Nassau (Proctor 74), un encadrement renaissance en camaïeu du Plutarque de Venise de 1478 (Hain 13127), des bois de petits traités de Savonarole (Hain 14348, 14374, 14378), des gravures des Méditations de Torquemada, de nombreux spécimens d'impression, etc. Les descriptions sont faites avec le soin ordinaire à la librairie Rosenthal. Huit tables : des matières, des éditions par dates, de concordance avec Hain, des éditions non décrites par Hain, de concordance avec Copinger, des éditions exécutées dans les Pays-Bas (Campbell), des lieux d'impression, des noms d'imprimeurs (avec subdivisions), terminent cette brochure et rendront aux bibliographes les plus grands services.

— La librairie Williams et Norgate nous envoie : *Williams and Norgate's Book circular, Notes on new and forthcoming books* (*chiefly continental*) new series, nos 1 to 8; 1899-1900; VII-226 pp. in-8. C'est une liste de livres avec quelques analyses et des nouvelles bibliographiques. Le travail, qui ne comprend qu'un choix, est fait avec soin et peut rendre service. Cependant le titre incomplet : E. Renan, *Études sur la politique*, pourrait égarer s'il n'était accompagné d'une notice.

— La *Minerva* de 1900-1901 paraît cette année par les soins de M. K. TRÜBNER qui en a seul entrepris la rédaction. C'est le dixième volume de la publication, il compte 1235 pages et le premier n'avait que 360 pages ! Il est vrai que M. Trübner ne voulait d'abord qu'énumérer le personnel enseignant des universités ; peu à peu son cadre s'est agrandi, et il fournit aujourd'hui un coup d'œil d'ensemble sur la vie scientifique internationale. On trouvera dans le volume de cette année nombre d'additions ; aussi a-t-il quarante pages de plus que le volume de l'année précédente. Et pourtant, M. Trübner n'a pas, comme l'an dernier, indiqué les congrès parce que les renseignements lui seraient arrivés trop tard. L'ouvrage est précédé d'un beau portrait de Röntgen. Quelques menues rectifications, pour remercier l'éditeur : lire p. 735 Liouville, Pinloche, p. 742 Henri, Faguet, Leclercq, p. 746 de Bornier, p. 747 Coutanceau. Tout le paragraphe sur les archives de la guerre est inexact : elles sont ouvertes de 11 à 4 heures, et non de 1 à 5 ; elles ne sont pas fermées dans la semaine qui précède Pâques ; il y a un commencement d'inventaire imprimé, etc. — A. C.

— La librairie madrilène de Suarez nous envoie les *Novelas en germen*, de FRAY CANDIL (Emilio Bobadilla). Ce sont six nouvelles, d'un style alerte et spirituel, mais quelques-unes déparées par des scènes d'une crudité vraiment déplaisante ; on se demande presque si l'auteur, par une affectation de naturalisme outré, n'a pas voulu faire la critique de cette doctrine littéraire ou mystifier le lecteur. La plus curieuse de ces nouvelles est celle qui est intitulée : *Les Larves*. Il y défile une série de ratés littéraires madrilènes dont les silhouettes sont dessinées avec une vivacité très amusante. — H. L.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 14 janvier — 1901

Am Euphrat und Tigris. Reisenotizen aus dem Winter 1897-98, von Eduard Sachau. (5 cartes et 32 grav.) Leipzig, Hinrichs, 1900; petit in-8°; pp. 160. Prix: 3 m. 60.

L'auteur parti d'Aden arrive à Bassora, remonte le Tigre jusqu'à Bagdad, d'où il gagne l'Euphrate, aux ruines de Babylone, etre descend ce fleuve sur une longueur d'environ 150 kilom.; longeant ensuite le Shatt-el-Hai, il reprend le Tigre jusqu'à Mossoul, explore la région à l'est jusqu'à Arbèle, et au nord jusqu'à Bavian, puis se dirigeant vers le sud-ouest, par Balad, Seddadi, Deir ez-Zor et Meskéné, arrive à Alep et de là à Alexandrette.

Tel est l'itinéraire dont M. Sachau nous donne les détails dans ce charmant petit volume. C'est un ouvrage de vulgarisation plutôt que d'érudition. Le pays et les monuments sont décrits avec sobriété. Les étapes et les distances sont notées avec une précision minutieuse, de sorte que le livre formerait au besoin un excellent guide de voyage. Les cartes ne sont qu'esquissées; néanmoins celle des environs de Mossoul paraît excellente. La table des noms propres qui termine l'ouvrage est fort commode. En résumé le volume est une bonne contribution à la géographie de la Mésopotamie et le complément naturel du grand ouvrage que l'auteur a publié en 1883 sous le titre de : *Reise in Syrien und Mesopotamien.* J.-B. Ch.

Ein Neues Evangelienfragment von Adolf Jacoby. Strasbourg, Trübner; 1900, in-8° pp. 55 (avec 4 pl. phototyp.). Prix : 4 marks.

Cet opuscule renferme : 1° la reproduction, la transcription, la tra-

duction et le commentaire des fragments coptes (appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg) d'un nouvel Evangile inconnu jusqu'ici, selon l'opinion de l'auteur ; 2° le texte, la traduction et le commentaire du papyrus 10263 de Giseh, contenant, une des nombreuses *Épikléseis* qui nous sont parvenues de l'antiquité chrétienne.

Des deux textes le premier est de beaucoup le plus intéressant. Sans tenir compte des fragments de lignes ou de mots à peu près indéchiffrables on en lit sûrement une centaine de lignes. M. J. n'hésite pas à y reconnaître des fragments de l'Évangile égyptien dont parle saint Épiphame (*Hæres.* 62), ce qui lui permet de s'étendre assez longuement sur les rapports entre cet apocryphe et les évangiles canoniques. Mais un premier point à établir, pour étayer la thèse : c'est qu'il s'agit réellement d'un Évangile. La chose ne nous paraît pas suffisamment démontrée. Le passage dans lequel les Apôtres prennent la parole collectivement et à la première personne (« mais nous les apôtres, nous pleurions tandis que nous lui disions, etc... » : 5 v°, l. 9-10), nous suggère l'idée que ce fragment pourrait venir d'une Apocalypse bien plutôt que d'un Évangile. — Ne seraient-ce pas les fragments d'une de ces nombreuses compositions qui renfermaient les entretiens de Jésus avec ses disciples sur le mont des Oliviers après la résurrection et dont il nous reste des specimens plus ou moins défigurés, par exemple dans la *Pistis-Sophia*, et le prétendu *Testamentum Domini ?*

J.-B. Ch.

R. Caton. **The temples and ritual of Asklepios at Epidauros and Athens**, two lectures delivered ab. the royal institution of Great Britain. Londres, Clay, 1900, 2e éd in-8°, pp. 1-49, fig. 1-34 3 sch.

L'auteur, médecin lui-même, écrit pour ses confrères qu'il veut mettre au courant des découvertes d'Athènes et d'Epidaure. Aussi ne fait-il guère que résumer les livres de Cavvadias et de Defrasse-Lechat. Il ne prétend pas à l'originalité. C'est tout au plus s'il revendique certaines explications nouvelles, comme celle relative aux substructions de la *tholos :* il y voit (p. 12) un labyrinthe où l'on célébrait un mystère inconnu d'Asklépios. Je préférerais encore l'hypothèse, pourtant singulière, de M. Lechat.

L'illustration est abondante. Les restaurations de l'auteur manquent d'élégance et de vraisemblance.

Travail agréable de vulgarisation.

A. de Ridder.

I. — Trois éditions de la collection Loescher. 1° **Cornelio Tacito.** Gli Annali commentati da Vitaliano Menghini. Parte seconda. Libro III. Turin, 1900. 72 p. — 2° Le Liriche di **Orazio,** comm. da Vincenzo Ussani. Vol. I. Gli Epodi. Il 1° libro delle Odi Turin, 1900. 144 p. — 3° **Vergilio.** L'Eneide commentata da Remigio Sabbadini. Libri I, II, III. Terza edizione ritoccata. Turin, 1900. 130 p.

II. — Estratto dagli Studi italiani di filologia classica. Vol. VIII. R. Sabbadini. Sui codici della medicina di **Corn. Celso.** Firenze, Bern. Seeber, 1900, 32 p. gr. in-8°.

III. — Caroli Pascal. Commentationes **Vergilianae.** Milan-Palerme, Sandron, 1900, 162 p. in-12.

IV. — **Grani Liciniani** quæ supersunt recensuit et commentario instruxit Guido Camozzi (Prof. à Pavie) Ex offic. typographica Forocorneliensi ap. Ign. Galeati MDCCCC. 67 p. in-4°. l. 4.

V. — Il neologismo negli scritti di **Plinio** il giovane. Contributo agli studi sulla latinità argentea del dottor Santi Consoli, docente di letteratura e lingua latina nella R. Università di Catania. Palerme, Reber, 1900. 133 p. in-8°.

VI. — Dr Antonino Romano. Osservazioni **Pliniane.** Estratto della Rassegna di antichità classica, ann. 1899. Palerme, Reber, 1900. 48 p. gr. in-8°.

VII. — **S. Puglisi Marino.** I Siculi nelle tradizioni greca e romana. Saggio storico ed archeologico. Catania, Mattei. 1900. 37 p. gr. in-8°.

Je réunis dans cet article des publications qui traitent de sujets fort différents, mais qui toutes nous arrivent d'Italie.

I. — Commençons par les éditions d'auteurs latins, avec notes en italien, de la collection Loescher. Chaque jour cette collection s'accroît; par le nombre et par la valeur des volumes. Elle est sans doute inégale comme tous les groupes analogues. Mais bon nombre de ces livres confiés à des éditeurs compétents, sont très soignés et contiennent des parties originales. Je ne m'explique pas pourquoi ils n'ont pas hors de l'Italie la notoriété qu'ils méritent. S'il faut citer des noms, il me suffirait de ceux de MM. Giussani (Lucrèce) et Sabbadini (Virgile et Horace); mais bien d'autres à côté d'eux tiennent fort bien leur place.

On nous donne aujourd'hui, comme nouveautés, un livre de Tacite et deux livres d'Horace. Chacun des deux ouvrages est complété par un appendice. A la suite des Annales, un appendice critique de deux pages sur divers passages. A la suite de l'Horace deux appendices, l'un sur *La metrica barbara* qui n'intéresse vraiment que les Italiens puisqu'il traite des essais faits dans leur pays à la Renaissance, le second sur le texte de deux passages (*Ep*. V, 87; *Od*. I, 32, 15).

M. Menghini, qui a aussi publié dans la même collection un *Pro Milone*, nous donne le troisième livre des *Annales*. Il semble bien que cet éditeur se préoccupe surtout de faire comprendre son auteur, de faire sentir le caractère de son style et d'acheminer les élèves vers une bonne traduction. Il écarte tout ce qui serait d'érudition pure. Pour la grammaire, il renvoie régulièrement à Madvig ou encore à la syntaxe de Cocchia. Ajoutons qu'on trouvera à l'occasion maints renvois au lexique de Gerber et, pour certains tours difficiles,

des emprunts aux traductions italiennes de Vannucci, de Davanzati et de Valeriani. C'est à peine si je verrais à critiquer dans le livre de très menus détails[1].

La collection Loescher comprend, pour les odes d'Horace, une édition du premier livre de M. Cortese que je ne connais pas, et qui n'était, paraît-il, qu'une ébauche. M. M. reprend, aujourd'hui, l'entreprise et, ce semble, avec un autre esprit. Le même auteur a publié récemment (Rome, 1898) un *Orazio lirico* et aussi des articles dans la *Cultura* que j'ai le regret de ne pas connaître. Des pages de l'*Orazio* sont ici reproduites sans changement; mais on voit aussi que sur d'autres points l'opinion de l'auteur s'est modifiée.

Reconnaissons à cette édition ce mérite qu'elle est à jour. On trouvera p. 27, à l'épode X, un renvoi au fragment d'Archiloque découvert et publié récemment par M. Reitzenstein[2]. La question de la Villa d'Horace, de sa situation et son importance, est naturellement traitée dans l'introduction (p. XXII au bas et suiv.)[3]. Dans l'exposé de la suite chronologique des *Carmina* (p. XXVII et s.), M. Ussani a inséré des vues particulières qu'il a développées ailleurs, par exemple sur la distinction marquée qu'il veut faire entre les deux premiers livres des Odes et le troisième, et l'hypothèse qu'il y aurait eu une première édition contenant les livres I et II. Pour la date des œuvres, soit dans les notices, soit dans la bibliographie, M. U. donne son opinion personnelle qui diffère souvent de celle de M. Sabbadini (l'éditeur des Satires et des Épitres dans la collection) et aussi de celles des autres savants; au moins a-t-il soin d'indiquer chaque fois ses raisons.

Dans l'introduction (40 p.), après la biographie d'Horace, on remarquera une description détaillée d'un manuscrit de la Laurentienne, du codex Strozzianus 117, d'après la collation de M. Carlo Landi; ensuite une revue des mètres lyriques d'Horace, où M. U. suit les théories de M. Masqueray dans sa métrique grecque. Dans le commentaire, M. U. a mis a profit les éditions tant anciennes (Orelli, Dillenburger, Ritter) que récentes (Kiessling, Wickham, Gow; un peu moins Page et Schütz). Le texte est fondé, avec une certaine indépendance, sur l'édition critique de Hect. Stampini (Modène, 1892) et sur la seconde édition de Keller. Comme le texte est complet, je suppose qu'il faut

---

1. Je vois que dans l'appendice M. M. conserve judicieusement la plupart des noms propres modernes par ex. Muret) avec leur forme exacte; mais pourquoi écrire Lipsius, Huetius? C'est au moins inconséquent. — Au lieu de l'explication un peu flottante pour quinquagies *sestertio* (ch. 17, p. 19) empruntée à Georges, M. M. en aurait trouvé une meilleure soit dans Hultsch p. 223 en haut), soit dans la grammaire de Zumpt, § 873.

2. A l'Acad. des sciences de Berlin, 16 nov. 1899. — On a partout les rapprochements avec Bacchylide. Cf. p. IX, la n. 2, sur *Pullia* qui serait le nom de la nourrice d'Horace (correction à Od. III, 4, 10 : lire *limina Pulliæ*).

3. M. U. adopte les conclusions de M. Mazzoleni opposées à celles de Noel Des Vergers et Rosa (p. XXV).

restreindre un peu ce que l'auteur dit des lecteurs que vise son édition [1]; le maître moderne, en s'adressant à de tous jeunes gens, est bien forcé de dire comme Quintilien (I, 8) : Horatium in quibusdam nolim interpretari. Un mot encore sur la préface, portée au ton le plus élevé, toute coupée d'exclamations et pleine d'élans patriotiques. M. Ussani, de par son titre, aura cru devoir être lyrique pour son compte ; il l'est terriblement [2].

J'ai déjà eu occasion de signaler le livre de M. Sabbadini sur Virgile et son édition du poète chez Loescher [3]. Voici une troisième édition « retouchée » du premier fascicule (Énéide I-III) [4]. La notice sur Virgile est très remaniée. Au lieu de « considérations critiques » assez courtes et séparées sur chaque livre, M. S. a étudié d'ensemble, en une vingtaine de pages, la composition des trois livres ; suit, dans une disposition très claire, un tracé du plan primitif de l'Énéide avec des références au poème tel que nous l'avons et l'indication des modifications successives auxquelles Virgile s'est décidé ; enfin, quatre pages de « considérations chronologiques ». M. S. énumère dans un court préambule les changements au texte (une dizaine) par lesquels cette édition se distingue de la précédente [5]. Le commentaire a été modifié en maint endroit et on trouvera parfois quelques nouvelles explications. Mais c'est ailleurs forcément que se portera l'attention du lecteur. Il constatera non sans quelque surprise que, d'une édition à l'autre, les idées de M. S. sur la composition de l'Énéide se sont singulièrement modifiées, surtout en ce qui concerne le livre III ; ce qui prouve indirectement la difficulté de telles études ; et le dernier mot n'est pas dit : l'article de M. Kroll dans la Festschrift dédiée à C. W. Müller, dont je rendrai compte prochainement, oppose à M. S. des critiques dont il devra tenir compte. Réservons aujourd'hui la question.

Je me borne à répéter que rien ne me paraît plus risqué que de vouloir démêler, dans le poème, des parties de dates différentes, en se fondant pour cela sur des raisons purement esthétiques : tel vers pourrait se retrancher ; tel mot est trop voisin de tel autre ; tel vers, telle description fait double emploi avec un autre et ne constitue qu'un

---

1. P. XXXI au bas : In una edizione come questa che è destinata *sopratutto* alle scuole *secondarie*...

2. Singulière lacune : n'eût-il pas fallu dire au moins quelques mots des commentateurs anciens du poète? — Certains rapprochements avec les événements contemporains sont d'un goût douteux : ainsi p. XIX au milieu, le rapprochement entre Octave et Napoléon III, etc. — P. XIII, l. 4, au lieu de *Crasso*, lire *Cassio*; p. XVIII, à la fin de la 8e ligne en remontant du bas, *haec* (au lieu de *hae*) ; p. 28, au v. 9 lire *Nec*.

3. Revue de 1899, I, p. 184 et s.

4. L'édition précédente est de 1892. Préambule, notice et plan de l'Énéide se vendent à part en un extrait de 52 p.

5. Sûrement le changement n'est pas heureux pour II, 587.

second essai ; on n'en finit pas avec ces coups d'épingles, et l'on en vient à chercher à Virgile les plus mauvaises querelles ; comme c'est un jeu auquel on se pique, nous pouvons en attendre bien d'autres. Quel temps perdu, et pourquoi reprendre sous cette forme et sans plus de raison les « questions et solutions » des anciens scoliastes [1] ?

II. — Ne quittons pas encore M. S. et résumons un de ses derniers articles qui touche à un autre auteur, aux manuscrits de Celse. Nous manquons présentement d'une véritable édition critique de Celse. Celle qu'a donnée Daremberg, à Leipzig en 1859, n'avait qu'un caractère provisoire, et l'on n'aura pas autre chose tant qu'on n'aura pas fait sur les manuscrits de l'auteur les recherches systématiques nécessaires et le classement qui en sera la conclusion. M. Sabbadini nous y achemine en nous communiquant ce qu'il a recueilli d'intéressant, surtout dans les manuscrits d'Italie.

Voici le plan de son article : Lacunes des manuscrits; liste des manuscrits (je m'arrête un moment sur cette partie de l'étude qui est la plus importante) : M. S. énumère d'abord et décrit minutieusement les manuscrits qu'il a pu examiner ; ce sont, comme on le devine, des manuscrits italiens de la Laurentienne et de la Vaticane (deux du xe siècle ; les autres du xve siècle) ; il ajoute ce qu'il a pu apprendre au sujet de manuscrits qu'il n'a pas eus en main (manuscrit de Paris, avec communication de M. Omont ; manuscrits d'autres bibliothèques italiennes avec communications de divers bibliothécaires ; manuscrits de Munich, de Londres, de l'Ambrosienne, etc.). La brochure se termine par l'histoire des manuscrits de Celse ; par un essai de classification ; enfin par des spécimens du texte et des collations (IV, 20-22 ; sommaire du livre IV ; VI, 6, 1 et 31 ; VIII, 10, 2, et VIII, 22-25).

Encore un mot sur l'auteur. Nos lecteurs, à qui nous avons présenté plus d'une fois des ouvrages de M. Sabbadini, apprendront avec plaisir qu'il quitte Catane pour l'Accademia Letteraria de Milan. Les manuscrits italiens dont il tire si bon parti, seront désormais plus à sa portée et nous y gagnerons.

III. — Avant de passer à de nouveaux auteurs et à d'autres études, disons quelques mots d'une brochure où M. C. Pascal de Milan a réuni, en les remaniant et les complétant, divers articles sur Virgile et sur les questions virgiliennes [2]. Comme ces dissertations sont les unes en italien, les autres en latin, j'imagine que c'est par courtoisie que le titre général a été donné dans la langue ancienne, en latin.

Je copie, avec une ou deux parenthèses, la table des matières : I,

---

1. Il est plaisant de constater que M. S. fait comme le poète ; il change d'avis et se contredit lui-même dans le texte à adopter (II, 632) et l'interprétation du mot *deo* ou *dea* : Voir p. v et la note et la p. xxiii au mil. — Fautes d'impression : p. 15, au v. 240, lire *fortuna* ; p. 24, au v. 394, lire *ales*.

2. Plusieurs de ces articles avaient paru déjà en brochure ou dans la *Rivista di filologia* et dans les *Studi di Antichità e Mitologia*.

Vergilio e Pollione. II. De Quintilio Varo Vergili sodali. III. De Vergili ecloga IV : 1° La questione dell' egloga IV di Vergilio. 2. Quæstiones vergilianæ ad ecl. IV spectantes. 3. Il regno di Apollo nel secolo di Augusto. IV. De loco quodam Vergili ex Ennio expresso (il s'agit du fameux morceau, VI, 724 et suiv. ; la thèse me paraît bien risquée au moins telle qu'elle nous est présentée, sans aucune restriction). V. Di un preteso biografo di Vergilio (il s'agit de l'ouvrage : de ingenio moribusque Vergilii, attribué à L. Varius Rufus : M. P. note que tous les manuscrits de Quintilien, X, 3, 8, ont : *Varus :* il s'agirait du poète, ami d'Horace : Servius Sulpicius Varus).

Comme ces articles sont en partie de date déjà ancienne et qu'ils touchent à des sujets très différents, il est clair que je ne puis entrer dans le détail et qu'il me faut me borner à des indications générales. Ci-dessous quelques critiques [1].

IV. — S'il y a un auteur difficile à éditer et qui rende très peu, les résultats du travail à tous les points de vue restant très au-dessous de la peine dépensée, c'est bien cet historien que nous ne connaissons que depuis 1857, l'énigmatique, le débile Granius Licinianus. Aussi quel que soit le jugement auquel on s'arrête sur la valeur du travail de M. Camozzi, il faut, à cause des difficultés qu'il rencontrait, apprécier et louer son entreprise. Le texte est fragmentaire ; l'auteur obscur ; ajoutons que les éditions et études, d'abord nombreuses après 1857, s'étaient vite raréfiées ; nous n'avions eu depuis 1864 qu'une thèse de M. Osc. Dieckmann, insérée depuis dans les Berliner Studien (XVI) [2]. M. G. C. tente une nouvelle édition des fragments qu'il dédie à MM. Coen et Ramorino. Mais d'abord, et la constatation n'est pas sans gravité, M. C. n'a pas vu lui-même le manuscrit de Londres ; il prend comme base le fac-similé publié par Karl Pertz, et l'édition de Bonn. Chaque fragment est accompagné d'un double commentaire (critique et historique). On y trouvera un bon exposé des travaux précédents auxquels M. C. a ajouté sa contribution personnelle. Le commentaire historique est fondé principalement, quoique non exclusivement, sur l'histoire de Mommsen. On verra cité aussi à mainte reprise le Mithridate de M. Th. Reinach. Pour la biographie et les sources de Licinianus, et passim, M. C. se réfère à une étude qu'il vient de publier dans la *Rivista di filologia* et que je ne connais pas

1. Les références ne sont pas toujours claires ; M. P. a le tort d'abuser des parenthèses et des abréviations, de renvoyer à des ouvrages dont le titre complet ne sera donné qu'ultérieurement, etc. — Comment ne pas faire de différence entre Servius et les scolies de Daniel quand l'édition Thilo rend la distinction si facile ? Certaines pages sont encombrées d'une bibliographie bien inutile. — Très malheureuse correction proposée : *tragoediis* pour *tragicis*, dans la célèbre scolie de Philargyrius sur le Thyeste de Varius (p. 66 en haut). — Faute d'impression répétée p. 66, l. 3 et 3 lignes avant la fin et parfois, lire *Cruq*.

2. De Granii Liciniani fontibus et auctoritate, Berlin, 1896.

jusqu'ici. Il croit que Licinianus n'a guère fait que résumer Tite-Live et qu'il appartient aux derniers temps de la littérature classique.

Le plus grave défaut de l'édition est le manque de clarté de l'appareil critique. Très souvent M. C. omet de nous dire quelles sont les lettres qu'on lit plus ou moins clairement dans le manuscrit. Comme tout dépend de ce point, la simple opposition de caractères petits et grands ne suffit pas ici pour faire la distinction. Avec M. C. et grâce à lui nous sommes bien loin de l'édition de Pertz; mais est-il admissible que cette édition de Pertz nous soit nécessaire ne fût-ce que pour démêler ce que veut dire M. C. dans ses notes [1] ? Après la plus courte lecture on pourra constater qu'il y a dans le manuscrit des lettres dont non seulement M. C. dans ses conjectures, ne tient aucun compte, mais dont il ne dit rien, de sorte que le lecteur ignore qu'il y a eu de sa part suppression. On pouvait employer un système de crochets comme l'édition de Bonn et comme Dieckmann ; mais la méthode suivie ici expose à toutes sortes d'erreurs. Je conçois pour Licinianus une disposition comme celle du Bacchylide de Kenyon : au verso le texte du papyrus; au recto le texte proposé, les mots ou lettres ajoutées étant très nettement distinguées des autres ; combien nous y trouverions plus de clarté et un meilleur secours !

Reconnaissons cependant qu'il y a dans le commentaire de bonnes remarques : par exemple sur certains mots (*quasi*, etc.) qu'affectionne Licinianus ; sur quelques faits et quelques détails d'histoire que donne seul Licinianus et sur les confusions continuelles que par négligence il a commises. Certaines leçons où M. C. se montre conservateur jusqu'à l'excès me semblent tout à fait inadmissibles [2].

V. — M. Santi Consoli est l'auteur de nombreux livres [3]. A une étude récente sur les études oratoires de Pline le jeune, il vient d'en joindre une autre sur ses néologismes. L'épigraphe comme aussi le début du livre est emprunté à Riemann. Division : 1re série : mots qui

---

1. Voir notamment p. 9 en haut.

2. Ainsi p. 37, *tum tradidit se* (Octavius) inimico, avec le sens de : totum se in hostem immisit. — P. 13, l. 6. Si l'on admet le texte de Mommsen *decies* (cod. T.) on ne peut l'expliquer comme on le fait ici au commentaire par *decem milia* sestertium. — L'impression est assez mauvaise, surtout dans les caractères grecs. P. 10, au milieu, avant le texte de Polybe, lire Hu*l*tsch ; P. 11, 11 l. avant la fin, lire Aphroditæ. — Mauvaise orthographe des noms propres : par exemple p. 19, P. *Corn.* Scipio et C. *M.* Figulus ; p. 26, *Val.* Antias. — Le latin n'est pas très sûr : p. 11, p. xx et passim, *fons* est pris au féminin. — Une faute bien singulière, p. 41 en haut. M. C. y attribue (avec des chiffres faux), à Caton, un exemple de Tite-Live. J'ai trouvé l'explication dans Klotz, au mot *lex*, où les deux exemples se suivent à deux lignes de distance; M. C. aura sauté les deux lignes; mais quelle idée, dans un travail comme celui-ci, d'aller démarquer des lexiques!

3. Une Fonologia latina (2e édition chez Hoepli, 1892); une grammaire italienne à l'usage des Norvégiens et des Danois; une Littérature Norvégienne; Istituzioni di lingua latina; Introduzione allo studio del Dir. N.; De C. Plinii Cæcilii secundi rhetoricis studiis (Catinæ, 1897, l. 3, esaurito).

paraissent pour la première fois dans Pline; ensuite mots qui sont employés dans Pline avec un sens autre que celui qu'on leur donnait jusque là; soit au propre (2[e] série) soit au figuré (3[e] série). Le tableau où se trouvent résumés en cinq pages les résultats de la présente étude, est bien dressé, commode et clair. Pour donner des chiffres, disons qu'on relève en tout dans Pline cent cinquante-huit néologismes, dont quatre-vingt-six mots qui apparaissent pour la première fois dans Pline; soixante-douze mots connus auparavant, mais que Pline emploie pour la première fois avec un sens nouveau; la modification portant pour dix-huit sur le sens propre, pour cinquante-quatre sur le sens figuré. A la fin deux index : l'un des néologismes dans l'ordre alphabétique; l'autre des passages de Pline, d'après l'ordre traditionnel, où M. Santi Consoli a relevé des néologismes. De bonnes notes nous avertissent de ce que sont devenus, chez les auteurs ultérieurs, les néologismes de Pline; Sidoine Apollinaire et les poètes chrétiens sont notamment ceux qui les recueillent.

Le tout est certainement clair, bien divisé, quoique avec quelque luxe de sections et paragraphes; bien raisonné et appuyé sur une solide érudition, quoiqu'avec trop de rapprochements et de développements inutiles, sous une forme trop verbeuse et en se perdant souvent en minuties[1]. M. C. s'est fait lui-même l'objection principale que tout lecteur opposera à mainte de ses remarques : comment croire que des mots d'usage, quasi indispensables (*sesquihora*, *duumviratus*, *unctorium*, *cavædium* [en un mot], *commendator*, etc.) n'aient pas été employés avant Pline? L'exposé qu'on prétend nous donner de l'évolution de la langue, dépend donc pour une bonne part de la conservation de tels ou tels ouvrages, donc du hasard; mais il faut bien nous contenter de ce qui est pour nous accessible[2].

VI. — La brochure de M. Romano est dédiée à son maître G. M. Columba. Elle s'inspire avant tout des théories de ce savant sur les sources de Solin[3]. D'après Mommsen, Solin aurait pris comme base une *Chorographia Pliniana*, en d'autres termes une sorte de *Plinius auctus*; d'après M. Columba, au contraire, sa source serait une « *chorographia ante Pliniana* ». L'ouvrage de Solin qui la représente aurait ainsi une bien plus grande valeur. M. R. voudrait tirer parti de ces vues pour déterminer les sources de Pline. M. R. estime

1. Sous prétexte de discussion de variantes, que de longueurs sur les fautes de copistes !

2. M. C. a une bonne méthode de travail; il se reporte aux manuscrits et note leurs variantes. Mais qu'est-ce que cette édition de Pline, de Weise (Leipzig, Holtze, 1881) à laquelle M. C. se réfère p. 44, n. 2 fin? Très certainement une simple réimpression de l'ancienne édition stéréotypée des petits Tauchnitz. Quelle autorité sérieuse peut avoir une telle recension?

3. Elles sont résumées dans un article de la Rassegna di Antichita classica, Palerme, 1895, que je ne connais que par M. Romano.

que des travaux soignés et savants comme ceux de Münzer et de Kalkmann prêtent le flanc, dans leurs affirmations et leurs démonstrations les plus sûres, parce que celles-ci sont viciées par des hypothèses qui, en s'évanouissant, entraînent avec elles tout le reste et changent l'aspect du sujet. Il croit s'engager sur une voie plus droite et plus utile en appliquant, ce qu'on a pas fait jusqu'ici, aux recherches sur Pline, une autre méthode. Tout ce qui précède est tiré de la brochure. Comme je ne connais pas l'article de M. Columba, je ne puis prendre parti sur le fond de la discussion.

M. R. s'est donné beaucoup de peine; mais sans parler de l'étonnement qu'on éprouve à voir un débutant s'engager dans des questions comme celle-ci, je doute que M. R. ait le succès sur lequel il paraît compter. Ses arguments me paraissent souvent faibles et spécieux. La rédaction est verbeuse et régulièrement emphatique, quand M. R. contemple les beaux résultats qui vont sortir de ses recherches. Il n'y a qu'à attendre [1].

VII. — M. Puglisi Marino avait publié, il y a un an, dans la *Rivista di antichita grecche e romane* (II fasc. I, p. 67), un article sur le nom de l'Italie. Il poursuit aujourd'hui ses recherches en s'occupant de la Sicile, et d'abord il se propose ici d'étudier les deux traditions différentes qui se sont formées en Grèce et à Rome sur les premiers habitants de la Sicile, de préciser leur rapport et d'en faire, s'il se peut, la synthèse. Le fait de la conquête qui se retrouve dans les deux traditions, paraît hors de doute. Il s'agit de distinguer de quelle race était le peuple qui a fait invasion en Sicile. D'après les historiens grecs, ce peuple aurait été formé d'Ombriens, d'Enotriens et d'Ausoniens; d'après les historiens romains, c'était ou un peuple venu du nord ou des aborigènes. Comment concilier ces données qui semblent contradictoires ? M. P. M. propose de revenir à la tradition représentée par Antiochus, Hellanicus et Philistus (Thucydide), et d'identifier la nation que ces historiens appellent celle des Opiques avec celle que les historiens romains appellent Aborigènes, sauf à étendre la région qu'ils occupaient un peu plus vers le sud (dans l'Opicie) et aussi au nord-est, dans le pays des Ombriens. Ce serait un retour vers l'affirmation de Denys (I, 10-13) pour qui les Aborigènes et les Énotriens sont le même peuple. Une autre forme du nom serait celle d'Ausoniens.

Voici comment M. P. M. restitue la version primitive de la vieille tradition sur les Sicules : les anciens habitants de la péninsule ibérique se seraient avancés le long des rivages de la Méditerranée et de la mer Tyrrhénienne, tantôt en conquérants, tantôt en vaincus et

---

1. Les mots grecs sont imprimés d'une manière bizarre et très fautive. M. R. p. 12, n° 2, annonce un travail sur les sources d'*Adrien* Marcellin; il faut lire, je suppose, *Ammien*.

fugitifs. Ils auraient occupé le Latium, envahi le pays des Volsques et la Campanie, se seraient répandus à l'extrémité sud-ouest du continent italien et seraient devenus les vrais civilisateurs de la Sicile avant que les Doriens de Syracuse et les Ioniens de Léontium et de Catane se soient faits les agents d'une civilisation nouvelle et plus avancée.

Le coté « archéologique » de l'étude est développé (p. 31 et suiv.), moins par l'interprétation d'objets ou de monuments anciens de la Sicile que par la mention des remarques qu'ont faites les savants à leur sujet. M. P. y voit naturellement la confirmation de sa thèse. Une race unique à l'origine se serait modifiée simplement par son évolution propre et sous l'influence des peuples voisins : ce qui expliquerait et les changements qu'on constate et la persistance d'autres usages, par exemple celle de rites funéraires.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger du fond de cette étude. J'y ai noté de bonnes remarques sur les rapports phonétiques de certains noms de peuples [1], et sur des mots communs au latin et au grec sicilien et qui datent d'une époque antérieure à celle où les armées romaines se préparaient à passer le détroit [2].

Ai-je besoin de tirer la conclusion de ce qui précède ? Il est clair que dans les universités italiennes, on a le désir de beaucoup produire quoiqu'on publie parfois avec un peu de hâte ; que beaucoup de savants italiens font preuve d'une remarquable activité, et que tous ces travaux, malgré leurs défauts et leurs lacunes, méritent toute notre attention.

Emile THOMAS.

R. BERGER. **Canchons u. Partures des altfranzösischen Trouvere Adan de le Hale le Bochu d'Aras.** — Erster Band : Canchons. — Halle a. S. 1900, 536 pages.

Il était vraiment désirable qu'une édition sérieuse des *Chansons* d'Adan de le Hale fût enfin donnée. Le texte établi par de Coussemaker en 1872 était incomplet, fautif, souvent dénué de sens, et l'on voyait bien, même sans être grand clerc, qu'il y aurait lieu de reprendre quelque jour une publication si naïve à la fois et si négligée.

Si l'on reproche quelque chose à M. B., le nouvel éditeur des *Chansons* d'Adan, ce ne sera sûrement pas le manque de soin. Son livre lui a coûté plusieurs années de travail et des recherches fort lon-

---

1. Par exemple p. 27, Ambrones (= Aborigines) = Umbri.

2. P. 29 et s. — Étrange lapsus, p. 21, note : « quanto al verso : ἠδὲ... *Dionisio lo prende da Macrobio* » — Le grec est mal imprimé et mal accentué. P. 11, note, lire Hermes XI (1876).

gues : aussi peut-on dire que rien n'y manque de ce qui s'acquiert par l'étude et la persévérance.

Dans sa préface, M. B. passe en revue les différents mss. qui renferment les *Chansons* du trouvère artésien, et il nous fournit, au sujet de chacun d'eux, tous les renseignements nécessaires. Il a, en outre, le mérite d'enrichir d'un nouvel élément (Bibl. de Berne, A. 95) la liste des recueils à consulter pour l'établissement du texte d'Adan de le Hale. Quant à la classification des mss., elle me paraît souffrir, telle que M. B. la donne, de grosses difficultés, et elle offrira sans doute la matière de plus d'une controverse [1]. M. B. fait suivre chacune des trente-six chansons que nous a laissées le Bossu d'abord d'une traduction, puis d'un commentaire relatif à la métrique, enfin d'une série *de remarques critiques et* (c'est ainsi qu'il s'exprime) *exégétiques*.

Il me semble que les observations qui concernent la métrique auraient gagné à être présentées en un seul corps. Le livre en eût été fort allégé, et nul ne se serait plaint de ne pas avoir à lire trente-six fois — cela est énorme ! — les remarques concernant les rimes riches, les rimes simples, les rimes composées, les rimes léonines, l'hiatus [2], l'allitération. Ah ! l'allitération !..... M. B. en abuse ; il la voit partout, et si peu que deux lettres semblables soient voisines, il les soupçonne, impitoyable, de ne s'être pas fortuitement rapprochées. C'est ainsi qu'il note comme exemples d'allitération : *j*'en sui en *j*alousie (p. 56); — *e*stre *e*spris (p. 71) ; — *d*on *d*'amie (p. 100) ; — *f*aire le *f*ol (p. 138); — *de d*ame ou *de d*amissele (p. 165) ; — *r*esgart *r*iant (p. 216) ; — *s*ans *s*ecours (p. 308) [3]. Mais à ce compte, dans le langage de chaque jour, nous faisons des allitérations comme M. Jourdain de la prose, et les figures de ce genre doivent être aussi nombreuses dans un théorème d'algèbre que dans une ode.

Les observations critiques et « exégétiques » témoignent d'une érudition aussi variée que profonde, mais tout en louant, ainsi qu'il convient, la conscience de l'éditeur, ses efforts pour ne rien laisser d'obscur, l'intérêt des documents qu'il allègue, je suis, ici encore, contraint de regretter l'excès même de ces qualités. Le commentaire déborde, il noie le texte, et l'on a de la peine à s'imaginer qu'il faille savoir tant de grammaire, de phonétique, de latin, de provençal et d'italien pour parvenir à l'intelligence des petites strophes d'Adan. Quand on lit, au sujet d'un simple mot, deux ou trois pages d'*exégèse*, on risque d'oublier le rapport qui existe entre ce mot et le contexte ; la dissertation

---

1. On trouvera dans l'un des plus prochains numéros de la *Romania*, sous la signature d'Alfred Jeanroy, une savante critique de cette classification.

2. Pourquoi M. B. range-t-il parmi les hiatus la rencontre d'un *e* muet avec une voyelle sonore ? *Trouvée en mi* (p. 258) ; — *mie a li* (p. 284) ; — *cascuns bee a* (p. 296).

3. Et je ne parle pas de ce que notre auteur appelle les allitérations faibles ! *P*roiier a *v*o douche portée (p. 492).

cause un tort irrémédiable à la pensée du poète. Par exemple, à propos de ces deux vers faciles et gracieux :

Vous faites capel d'espine,
S'ostés le vremel bouton... (p. 369)

M. B. se perd en un *excursus* de plus de dix pages (395-406) où il traite, en remontant aux Orientaux, des présents d'amour en général et, en particulier, des chapeaux de roses. Du reste, aux 49 vers de la chanson dont je viens de citer une phrase, correspond, chez M. B., un commentaire de 44 pages très compactes. C'est trop, beaucoup trop, et j'avoue que j'aurais préféré un simple glossaire et des notes brèves et précises, relatives aux passages épineux.

Ces réserves une fois formulées, il faut dire qu'en sa partie essentielle le livre de M. B. est bon. En effet, de quoi s'agissait-il avant tout ? D'établir d'une manière exacte, intelligible et sûre le texte des *Chansons* du Bossu. Ce texte, M. Berger nous l'apporte, et l'on ne pourra pas désormais y changer grand'chose, car il a étudié les mss. avec un sens critique bien éveillé et choisi les leçons les plus probables. A de nombreuses strophes que de Coussemaker nous avait offertes sous la forme de rébus, il a restitué leur sens et souvent, par de simples déplacements de virgules, il a rendu au vieux trouvère quelques-unes de ses finesses et de ses grâces [1]. Ce n'est point là un mince mérite.

Voici maintenant, touchant le texte que M. B. nous donne, quelques remarques de détail, quelques corrections légères qu'il me paraît utile de proposer.

III, v, 7-11. *en cantant ;* | *Et si ne puis estre ouïs* | *En rekerant,* | *De che n'avés pas samblant* | *Au cuer le vis.* — vi, 2. *vaillant...*

IV, v, 7. *et soufranche...*

V, i, 3. *Cacuns amans.* — *Ibid.*, 6. *prie*, et non *prie;* — iv, 5. *ouvrer*, et non *ouvrer !*

VI, ii, 8. *Ki plus i set...* — iii, 5. *a douner*, et non *a douner !* — *Ibid*, 8. *proiier* — iv, 3. *faint*, et non *faint ;* — v, 7. *Partir n'en doivent...*

VII, ii, 6. Mettre entre virgules les mots *sauve m'esperanche.* — iv [lire vi], 3-4. *senti :* | *Si...*

IX, v, 5. *Encor* et non *K'encor.*

X, i, 1-2. *me renouvele* | *Avec le printans !*

XI, ii, 3. *n'ert...* — v, 1-2. *Si sui mus* | *Ke...* Le point-virgule gâte le sens complètement. — vi, 5. *Si rentre...*

XIII, iv, 1. *traïr* et non *traïs.* Adan formule une règle générale :

---

1. Lisez, par exemple, dans le livre de de Coussemaker (p. 272) la pièce qui commence par le vers *J'ai adès d'amours canté et servi.* La fin est totalement incompréhensible. Le même morceau exprime, chez M. B. (p. 117), une idée claire et charmante.

On voit toujours les traîtres trahir et les femmes de bien mépriser les traîtres. — v, 2. *enrekir...*

XVI, II, 8. *c'on ne fait a...*

XVII, II, 6. *puis k'ele* et non *plus k'ele...* — VI, 2-3. Mettre un point après *em mi* et une virgule après *oui*, au v. 3.

XVIII, I, 4. Lire, avec cinq mss., *Et ma soufranche est jolie.* La leçon de M. B. enlève à ce commencement de strophe un peu de sa poésie — *Ibid.*, 8. *ne me tenist...*

XIX, IV, 1-3. *Vremeille con rose... Clere con souleus...*

XXII, III, 8. *pour pis trouver...*

XXIII, v, 6. La leçon *li lis* est d'une obscurité extrême et la traduction (Lagerstätte) ne me paraît pas de nature à l'éclaircir. J'aimerais encore mieux lire *delis* comme dans Pb[16].

XXIV, II, 4. Il faut évidemment, et malgré les explications de l'éditeur, remplacer *moustre* par *m'oste.* — IV. 5-7. *Et ore m'esclaire | Et tieng plus joli | C'onkes : mes cuers...*

XXVI, I, 3. *or verrai...* — II, 2. Supprimez le point-virgule après *garchon.* — v, 8-9. Il est permis de croire que le mot *sourjon* désigne ici un morceau de bois, une racine que l'on heurte en marchant, bref, un obstacle dont on doit se méfier. Je doute que M. B. soit heureusement inspiré en traduisant *sourjon* par *source.* Quant à l'intention obscène qu'il prête à ce mot et qu'il explique laborieusement (p. 410; 530), elle est loin d'être prouvée. Si le terme en question avait le sens que M. B. lui suppose, rien ne serait plus plaisant que de conseiller à une *femme* de ne pas *tomber* dans ce *sourjon*-là ! Les chansonniers du moyen âge ont coutume d'affecter tant de délicatesse que rien ne nous autorise à conjecturer une gauloiserie aussi énorme. J'ajoute que si ce passage contenait une gaillardise, il serait sans doute plus à propos de la chercher dans le mot *souvine* (Cf. *Jeu de la feuillée,* v. 252) que dans le mot *sourjon.*

XXVII, II, 4. *dont cascune se doit...* — v, 4. *et teus heres douner pour moi...*

XXIX, III, 1. La leçon *Car mi, nient li* sonne à l'oreille d'une manière étrange. *Car moi, non li* (Pb[5]) semble meilleur.

XXX, I, 7. *Ensi* et non *K'ensi...*

XXXI. Je doute que cette jolie chanson soit un dialogue, et je ne suis pas sûr que de Coussemaker ait eu tort d'écrire *douc ami* au v. 6 de la str. I. Les v. 1-2 de la str. II semblent plus naturels s'ils sont prononcés par une femme que par un homme. — On ne saurait guère accepter (I, 5) la conjecture *Amour et m'ent* (du verbe *enter*). Je confesse avoir suivi à grand'peine les explications grammaticales que M. B. nous fournit à propos de ce passage. Ne vaudrait-il pas mieux admettre la rime faible (*Amour et men | Douc ami...*) que d'apporter une correction à ce point hypothétique ? — Au v. 1 de la str. III, il faut lire, avec P. Paris (*Hist. litt.*, XX, 655), *trop mesistes* — ou peut-être

trop mefistes — et non *trop me fistes*. Je ne connais aucun exemple de la locution *faire longuement à...* que M. B. nous donne, dans son commentaire (p. 457), comme ayant le même sens que l'expression *être long à faire quelque chose*.

XXXII, II, 4-5. *mout esmaiant* | *C'aperchevant*... Je ne m'explique pas le point d'exclamation après *esmaiant*. — VI, 1. *vous fach present* est, malgré la pauvreté de la rime, une leçon préférable à *vous fach prisant*. La traduction que l'éditeur nous donne de cette expression me paraît tirée d'assez loin.

XXXIII, I, 4. Remplacer *li airs* par *liars*, c'est rendre à plaisir banal et plat un vers exquis. De ce mot *liart* Godefroy ne cite qu'un seul exemple.

XXXV, I, 1. *dame.....* — *Ibid.*, 8. *c'on voit et sent.* — IV, 1. *estre.....*

XXXVI, II, 2. Le point-virgule après *jouvenchiaus* détruit le sens de la phrase. — IV, 4. La leçon *espargne* est acceptable, mais *espargné* serait meilleur.

Henry GUY.

La lettre Q du Complément du Dictionnaire de F. Godefroy, 96e fascicule, de la page 452 à 465, librairie E. Bouillon, p. 5 fr.

Les articles *quarantaine*, *quartier*, *quenouille*, *queue*, 1 et 2, ne laissent rien ou peu de chose à désirer; c'est dire que l'on y trouve bon nombre de significations et de locutions qui manquent dans le Dictionnaire de Littré. Mais il y a encore trop de mots dont l'historique est incomplet, et dont certaines acceptions plus ou moins vieillies n'ont pas été remarquées. Ainsi, dès le commencement du XIVe siècle, *quadragésime* = carême, n'est pas rare : « Celluy qui est juste et parfait n'est pas tenu au temps de la quadragésime ». — *Quadrupède* a été employé plus de deux siècles avant que B. des Périers l'ait mis ironiquement dans la bouche d'un pédant latiniseur : « Ainsi esmerveillons le géant entre les hommes, l'éléphant entre les quadrupèdes ». Dans un texte de 1435 j'ai rencontré le mot *qualification* : « Grant nombre de personnes distinguées, qui sont nommées, et le plus grand nombre sans qualification ». — *Quatrième, quasi*, sont en usage dès le XIVe siècle : « L'homme imprudent quasi en la voye pleine court à la fosse ». — « *Quarantain*, quadragenarius, qui a vescu quarante ans. » — *Entrer en quarantaine*, être exposé aux dangers, courir des risques, est une locution digne d'être notée : « En peneuse semaine Entrent li douze per et en fort quarantaine ». *Quartaut* : « Neif avoec seil, un quartaut de seil », XIIIe siècle. — *Quaterne* : « Plusieurs quaternes d'années ». *Quarteron* dans le sens où nous employons *quartier* : « Les divers changements et varietez de la lune en ses quarterons »:

et encore dans une acception singulière : « Un quarteron de personnes tant de cette ville que de Tourlaville ». *Quatre vingts* : « Meutes de chiens et faucons quatrevins », XIIe siècle. Aux graphies très variées de *Quenouille* ajoutons celle-ci : « Ta clongne et tes fuseaux, ton aiguille et ton dé ». Sous *Quenouillée* est cité un exemple de Du Bartas ; en 1552, déjà Ch. Estienne avait traduit le latin *pensum* par : une poupée ou quenouillee ou charge de filace. » L'infinitif *quérir* apparaît vers 1327 : « Telz gens sont vrays poures qui ne puent labourer ne querir leur vie ». *Queue* se rencontre dans une locution proverbiale dont je ne saisis pas bien le sens : « Et puis fist preschier (la croix) par toutes les bonnes villes de son royaume, mais peu se croisièrent pour ce qu'il doubtoient le pié derriere, et que li sermons avoit toudis la queue d'argent », XIVe s. — *Quilboquet* : « Ha ! que ma personne est tentée de mourir à ce quilbocquet », 1537. Cet exemple bien antérieur à celui qui est donné dans le *Complément* prouve que ce mot, comme il est dit dans le *Dictionnaire général*, est analogue à *bilboquet*. — *Quincaillier* : « Cordouennier, quinquailliers », 1428 — *Quotidiennement* : « La cure des poures d'esprit qui quothidiennement servent nostre Seigneur de jour et de nuyct. » Manquent les deux mots *quérable* et *quadrilatéral*. Le premier qui a été admis dans le Dictionnaire de l'Académie, en 1835, a été employé par un jurisconsulte du XVIe siècle : « Cestuy (article) donne pour exception les cens querables et modere les lots et ventes au denier six ». Le second que l'on a cru être un néologisme apparaît en 1555 : « Les deux costez opposites du rectangle quadrilateral. »

A. DELBOULLE.

Lope de Vegas Dramen aus dem Karolingischen Sagenkreise, von Albert LUDWIG. Berlin, Mayer et Muller, 1898. In-8, 155 p.

L'étude de M. Ludwig sur les drames de Lope ayant pour sujet des légendes du cycle carolingien, se divise en trois parties. Dans l'introduction M. L. établit la bibliographie critique du sujet. Après avoir écarté plusieurs pièces faussement attribuées à Lope, il retient pour les examiner six drames et un *entremes*, en laissant de côté la pièce intitulée : « Los zelos de Lodamonte », dont le manuscrit original et inédit appartient au duc d'Osuna.

Aux deux premières pièces, *Los Palacios de Galiana* et *La Mocedad de Roldan*, M. L. ne parvient pas à assigner des origines bien sûres. Il suppose la première inspirée par des traditions orales conservées à Tolède. La seconde pourrait avoir comme source primitive les *Reali di Francia* ou des poèmes issus de ce roman épique et en ayant modifié certains épisodes. Le sujet de la troisième, *Las Pobrezas de Reynaldos*, semble avec plus de certitude avoir été pris dans

« La Trapesonda », la troisième partie du roman « del noble y esforzado caballero Reynaldos de Montalvan » de L. Dominguez, publiée à Séville en 1533. L'origine de la pièce *Angélica en el Catay* est plus sûre et se trouve dans un épisode de l'*Orlando Furioso;* Lope a même, à deux ou trois reprises, fait passer presque directement d'italien en espagnol quelques vers de l'Arioste. Le cinquième et le sixième drames, *El marqués de Mantua* et *El casamiento en la muerte* (*Hechos de Bernardo del Carpio*), ont été inspirés par de nombreux romances que M. L. désigne exactement et auxquels Lope a emprunté çà et là des vers et des couplets entiers. La septième pièce, *Melisendra*, est un intermède en deux actes, de style burlesque et dont l'idée première peut avoir été fournie par les romances qui figurent sous les nos 376 à 385 dans le Romancero général de Duran.

Dans la troisième partie de son travail, M. L. étudie l'idée que Lope devait s'être formée, à en juger par ses œuvres, de la légende et des héros du cycle carolingien. Enfin, il donne en appendice une liste de pièces de divers auteurs espagnols dont les sujets ont été empruntés à ce même cycle.

Après avoir indiqué ce qu'il y a de particulièrement original dans le livre de M. Ludwig, ajoutons que chacune des pièces dont il est question, *El casamiento en la muerte* excepté, ont été l'objet d'une analyse très détaillée à laquelle il pourra, à défaut du texte même, être commode de recourir.

H. L.

Le voyage de l'Empereur Joseph II dans les Pays-Bas (31 mai — 27 juillet 1781). Etude d'histoire politique et diplomatique par Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège. Bruxelles, Lebègue, 1900, 481 p. in-4.

Il semblera peut-être exorbitant de consacrer près de cinq cents pages in-quarto au récit d'un voyage de trois mois fait par un souverain à travers quelques unes de ses provinces héréditaires, surtout quand le récit s'imprime près d'un siècle après la mort du souverain. Et cependant, quand ce monarque, c'est l'empereur Joseph II, que ces provinces sont les Pays-Bas autrichiens, et qu'on se souvient que prince et sujets ont vécu jusqu'à la fin du règne dans un antagonisme ouvert ou latent, réciproque, on reconnaîtra volontiers, dès l'abord, qu'il est des circonstances très atténuantes à l'étendue de ce travail. On le reconnaîtra plus volontiers encore quand on se sera rendu compte de la richesse des informations nouvelles sur Joseph et son œuvre de réforme, accumulées dans le mémoire de M. Eugène Hubert, (tirage à part des Mémoires de l'Académie royale de Belgique) et puisées soit aux archives de Bruxelles, soit à celles de Paris et de La Haye. Ce n'est pas, en effet, une banale *entrée* souveraine, un *royal*

progress ordinaire que cette tournée de l'empereur aux Pays-Bas, un de ces voyages d'apparat où l'on amuse le souverain ou bien où il s'amuse lui-même aux exhibitions de cortèges officiels, aux représentations de gala, aux revues et autres puérilités analogues. Joseph II a voulu *voir* le pays, le *connaître* et *réformer immédiatement* ce qu'il y trouvait d'abus ou ce qu'il considérait comme tels. Grâce à l'abondante documentation du travail de M. H., on saisit sur le vif la façon de s'instruire et de travailler de ce philanthrope couronné, dont l'insuccès fait trop tôt un misanthrope, et qui voulut toujours et sincèrement le bien de tous, sans pouvoir malheureusement se résigner à tenir compte du temps, des préjugés des hommes et de ses propres imperfections. Le savant professeur de Liège a parcouru non seulement les dossiers d'archives renfermant la correspondance officielle de l'empereur, les rapports de ses conseillers, les innombrables pétitions, bien saugrenues parfois [1], qui lui furent présentées durant son voyage ; il a lu également les journaux d'alors, les brochures et les pamphlets contemporains, et tous ces matériaux lui ont permis de suivre Joseph II ou plutôt le comte de Falckenstein (car il voyageait incognito) jour par jour, presque heure par heure, depuis le moment où il pénètre dans Bruxelles à minuit, dans une vieille calèche de voyage, afin d'éviter toute réception solennelle. On l'accompagne dans ses visites aux entrepôts de commerce, aux hôpitaux, aux prisons, toujours sur pied et à pied, voulant tout examiner par lui-même, ordonnant sur le champ les réformes les plus urgentes dans l'administration de la justice [2], tâchant de convaincre les autorités communales de la nécessité des préceptes élémentaires de l'hygiène [3], et se heurtant à peu près partout, quand il parlait de tolérance, à la mauvaise volonté de ses propres agents, à la routine infatuée des privilégiés, à l'hostilité du clergé, à l'indifférence même des masses dont il voulait alléger les misères. On ne peut qu'être touché de cette « fiévreuse passion du bien public » et l'auteur a bien raison de dire que le voyage de Joseph II fut « une grande leçon donnée avec une extrême simplicité aux peuples et aux rois de son temps ». Se figure-t-on le fastueux Louis XIV ou le médiocre et timide Louis XVI se livrant à une enquête personnelle de ce genre, à travers le territoire français, ou même le vertueux bourgeois, George III, y consacrant ses loisirs en Angleterre ? — Le livre de M. Hubert dépasse de la sorte, par l'enseignement qu'il nous donne,

---

1. Nous voyons un descendant des Visconti, et un autre, qui prétend descendre de Pharamond « par les femmes », quémander une aumône ; un père affligé de dix-huit enfants « qui ont occasionné sa ruine », un autre que navre la conduite dévergondée de sa fille, lui adressant leurs doléances, etc.

2. Certaines églises ne voulaient pas renoncer à leur « droit d'asile, » les tribunaux à la torture, etc.

3. On continuait à enterrer les morts dans les églises et dans des cimetières au milieu des villes.

le cadre étroit d'une page d'histoire locale ; il nous montre le spectacle significatif de la royauté réformatrice du XVIII[e] siècle, paralysée par la coalition des forces rétrogrades de la noblesse et du clergé, qui sous prétexte de défendre les « libertés des Etats » réussissent à empêcher ou à rendre stériles toutes les mesures d'amélioration voulues par le monarque ; sans l'avoir voulu sans doute, il nous fournit ainsi la démonstration la plus convainquante de la nécessité absolue de la Révolution qui approche [1].

R.

M. Camille Bloch, archiviste du Loiret, a fait tirer à part l'introduction au tome III de l'*Inventaire sommaire des archives* de son département, sous le titre de *Géographie judiciaire de l'ancienne circonscription territoriale qui a formé le département du Loiret* (1789) (Orléans, imp. Pigelet, 1900, 42 p. fol.). C'est une notice statistique fort utile qui aidera l'historien à s'orienter sur la situation judiciaire des différents bailliages, dépendant du Parlement de Paris, qui, plus tard, ont formé la circonscription administrative nouvelle, telle qu'elle était au moment même de la Révolution, situation si fort embrouillée que le gouvernement lui-même ne s'y retrouva pas absolument au moment de la convocation des Etats-Généraux. C'est qu'outre les neuf bailliages royaux, dont deux, Orléans et Montargis, étaient aussi des présidiaux, on comptait encore dans le futur Loiret d'assez nombreuses parcelles de territoire appartenant à des bailliages étrangers, puis d'anciennes prévôtés royales, supprimées soit avant, soit après 1749, des sièges municipaux de police, etc. M. Bloch, en nous donnant la nomenclature minutieuse et exacte de toutes les communes du département actuel avec l'indication du bailliage auquel elles appartenaient en 1789, a certainement facilité la tâche des historiens locaux, en même temps qu'il montrait à tous par un exemple concret, combien les rouages de l'organisation judiciaire de l'ancien régime, — de même que ceux de la machine administrative — étaient compliqués et combien il devait être difficile au simple contribuable de s'y reconnaître. — R.

— M. Edouard Grisebach, les lecteurs de la *Revue critique* le savent, est un amateur de livres et de bons livres ; le catalogue de sa bibliothèque, publié il y a deux ans, l'avait amplement montré ; le supplément qu'il y ajoute aujourd'hui (*Welt-litteratur-Katalog. Ergaenzungsband.* Berlin, Ernst Hofmann, 1900, in-12 ; Prix : 3 m. 20), en est une nouvelle preuve. C'est un agréable passe temps que de voir défiler sous ses yeux tant d'œuvres diverses ; j'ajouterai que c'est un passe temps instructif, car M. E. G. accompagne presque toujours la mention de ses livres de notices érudites et souvent étendues. Celle qui est jointe, par exemple, au n° 1,853, — *Les Cent Nouvelles nouvelles* — est une étude historique et bibliographique pleine de science sur Anthoine de la Sale. Ces notices donnent aux catalogues de M. E. Grisebach un intérêt tout particulier ; aussi le supplément qu'il vient de publier ne recevra pas un accueil moins favorable que le volume qui l'a précédé. — Ch. J.

---

1. Le volume de M. H. comprend encore 49 pièces justificatives qui se rapportent aux différents chapitres du récit.

— La librairie Sijthoff de Leyde a entrepris, comme l'on sait, une collection de reproductions photographiques des principaux manuscrits grecs et latins. Ont déjà paru : le Codex Sarravianus-Colbertinus de l'Ancien Testament (200 fr.), le Bernensis 363 (250 fr.), le Clarkianus 39 de Platon (2 vol. à 250 fr.), le Palatinus C de Plaute (275 fr.). Cette entreprise assure la perpétuité de ces manuscrits précieux contre une destruction toujours possible et met les travailleurs en possession constante des documents, à prix moindre que le voyage. Le cinquième manuscrit qui paraîtra en janvier 1901 est le Venetus A, Marcianus 454, d'Homère. Il paraîtra avec une préface latine de M. D. Comparetti, au prix de 387 fr. 50. Il faut louer l'auteur de la continuité de ses efforts et aussi l'éminent paléographe, M. S. de Vries, qui dirige la publication. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 décembre 1900.

M. George Foucart, chargé de cours à l'Université de Bordeaux, adresse au Président une note sur les monuments royaux trouvés en 1898 dans les fouilles de Hiérakonpolis (Haute-Egypte). Ses recherches l'ont conduit à déchiffrer les noms des deux Pharaons qu'on n'avait pas encore réussi à lire avec certitude. L'un appartient à la première dynastie et l'autre à la seconde. Cette découverte fixe la date des deux plus anciens rois de l'Egypte dont on connaisse des monuments.

L'Académie se forme en comité secret et procède à l'élection de trois correspondants nationaux et de trois correspondants étrangers.

Sont élus correspondants nationaux : MM. Bulliot, Cartailhac et Albert Martin.

Sont élus correspondants étrangers : MM. Krumbacher, professeur à l'Université de Munich; Dümmler, président de la Direction des *Monumenta Germaniæ historica*, à Berlin ; Thomsen, professeur à l'Université de Copenhague.

Séance du 28 décembre 1900.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1901. M. Robert de Lasteyrie, vice-président, est nommé président; M. Philippe Berger est nommé vice-président.

M. de Barthélemy, président, annonce que l'Académie a élu M. de Goeje, professeur à l'Université de Leyde, en remplacement de M. Max Müller, décédé.

L'Académie procède à l'élection de plusieurs commissions. Ces élections donnent les résultats suivants :

Travaux littéraires : MM. Delisle, Perrot, Bréal, Paris, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville, Croiset;

Antiquités de la France : MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet et de Barthélemy;

Fondation Benoît-Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth ;

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Héron de Villefosse, Saglio, Müntz, Collignon, Babelon, Thédenat et Schlumberger;

Prix Gobert : MM. Delisle, de Boilisle, Omont et Leger.

M. Salomon Reinach communique à l'Académie, de la part de Hamdi bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies de deux importants bas-reliefs récemment acquis par le Musée ottoman. Le premier, trouvé à Chalcédoine et remontant au VIe siècle a. C., représente Jupiter en travail, au moment où va naître Minerve. Le second, découvert dans l'île de Nisyros, et datant des environs de l'an 480 a. C., est une stèle funéraire avec l'image d'un jeune guerrier, d'une pureté de style et d'un caractère admirables.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 21 janvier — 1901

Flinders Petrie. **The royal Tombs of the first Dynasty.** Part. I (18e mémoir of the Egypt Exploration Fund). 25 sh. London, 1900.

M. Petrie s'est installé pour sa campagne de fouilles de 1899-1900 à Abydos, sur l'emplacement même où M. Amélineau avait retrouvé de 1895 à 1898 les monuments des premières dynasties égyptiennes. La vieille nécropole d'Abydos a été retournée dans tous les sens par le savant explorateur anglais dans le but de vérifier avec précision et de compléter toutes les données que les fouilles du savant français avait apportées. Les résultats ont été considérables. D'abord les tombeaux des rois Zet (le roi Serpent de M. Amélineau), Den, Mersekhâ, Qâ, ont été plus soigneusement répérés et mesurés; ensuite, et surtout, deux chambres royales nouvelles, entourées comme les autres de cellules servant d'entrepôts et de magasins, ont été mises à jour par M. Petrie et dégagées de l'amas des décombres qui les submergeaient. L'un de ces tombeaux est attribuable au roi Merbapen (ou Merpaba), d'après un fragment de vase au nom de ce roi trouvé à l'intérieur; l'autre appartenait à un roi jusqu'ici inconnu, Merneït, qui a laissé une magnifique stèle à son nom dans la chambre centrale; un fragment d'une autre stèle au même nom gisait à côté de la stèle intacte. Le style de ces monuments est tout à fait semblable à celui de la stèle du roi Serpent (Zet) trouvée et publiée par M. Amélineau.

Les décombres de la nécropole recouvraient aussi une quantité de débris de vases, de tablettes d'ivoire, de bouchons de jarre, etc., le tout estampé et gravé au nom des rois dont les tombeaux se trouvaient là. M. Amélineau avait déjà recueilli beaucoup de ces précieux débris; mais beaucoup aussi, et des plus importants, lui avaient échappé. Ainsi M. Petrie a pu y retrouver des noms de rois nouveaux, ceux du roi

Zeser et du roi D (ces deux noms précédés non des titres royaux ordinaires mais du signe des deux corbeilles *nebouï*, ce qui est une anomalie singulière) et celui du roi Ket (Zeser pl. IV, 3; D pl. XXXII, 32; Ket pl. XI, 12, cf. pl. XVII, 28). Où placer ces rois nouveaux, M. Petrie ne le sait guère; mais d'autres trouvailles lui ont permis de simplifier sur quelques points les listes royales nouvelles, établies par les fouilles de M. Amélineau. Il faut rappeler que dès les temps les plus archaïques les pharaons portèrent plusieurs noms royaux simultanément; un « nom de double », précédé de l'épervier Horus, attaché à leur âme et un « nom royal » précédé du titre de roi de la Haute et Basse Égypte. Or, les fouilles d'Abydos avaient révélé à M. Amélineau des rois dont le « nom de double » seul était connu, et d'autres dont on ne possédait que le « nom royal »; ces pharaons étaient-ils tous distincts les uns des autres, ou bien certains noms de la première catégorie s'appliquaient-ils à des personnages désignés par les noms de la seconde espèce? M. Petrie a eu l'heureuse fortune de retrouver des débris où pour trois des rois d'Abydos les noms de double et royaux sont donnés simultanément; il a pu établir ainsi que le roi Den (nom de double) se confond avec le roi Setouï (nom royal); que le roi Azâb (nom de double) fait un avec le roi Merbapen (nom royal); que le roi Mersekhâ (nom de double) n'est autre que le roi Samsou (nom royal). Cette trouvaille est d'autant plus heureuse que ces trois rois avaient déjà été identifiés sous un de leurs noms par M. Sethe avec les numéros 5, 6, 7 de la première dynastie de Manéthon, et qu'on ne savait trop où placer les rois supposés que les « noms de double » de ces mêmes pharaons faisaient connaître. (Voir pour les identificaiions de ces noms royaux : Den pl. XI, 14 ou XVI, 16; Azab pl. XXVI, 57; Mersekhâ pl. XXVIII, 72.) — Quant aux nouveaux rois D et Zeser, M. Petrie les joint à Narmer, le roi de la palette d'Hiéraconpolis, et il voit en ces trois personnages ce qui reste d'une dynastie antérieure à la première dynastie et négligée par les listes officielles de Manéthon et d'Abydos; par ailleurs M. Petrie l'a appelée la dynastie n° o. Au contraire, après Ménès (n° 1 des listes) et avant Setouï, Merbapen, Sansou (n°s 5, 6 et 7) dont l'identification semble certaine, viendraient les rois Zer[1], Zet, Merneït, qui prendraient les places vacantes 2, 3, 4. Resterait à trouver un nom pour compléter le chiffre total 8 des rois de la première dynastie : d'après la liste d'Abydos ce dernier roi s'oppellerait *Qobhou*; M. Petrie rapproche de ce nom celui du roi *Qâ-Sen* où l'hiéroglyphe *Sen* (un vase) mal lu peut avoir été défiguré en *Qobhou* (un autre vase). Ainsi les monuments d'Abydos auraient confirmé l'existence des 8 premiers rois nommés aux listes royales, et révélé celle d'autres rois antérieurs.

---

1. M. Petrie lit Zer le nom royal trouvé au « tombeau d'Osiris » et lu *Khent* par M. Amélineau.

Mais il convient, de l'aveu même de M. Petrie, de faire encore toutes réserves sur ces identifications, excepté pour celles qui correspondent aux nos 1, 5, 6 et 7 de Manéthon.

Parmi les débris recueillis par M. Petrie un lot très intéressant est constitué par des tablettes d'ivoire aux noms des rois Zet, Den, Mersekhâ et Qâ (pl. X-XII et XIII-XVII) ; elles ont été commentées non seulement par M. Petrie, mais par M. Griffith qui, dans un chapitre spécial a, comme d'habitude, étudié avec sagacité les monuments à inscriptions. Ces tablettes d'ivoire sont en général très mutilées, mais elles se complètent les unes les autres, car elles semblent toutes commémorer la fête royale d'anniversaire du couronnement (*heb Sed*) qui resta en usage jusqu'à la période romaine de la civilisation égyptienne. On sait par les belles publications de M. Naville (Deir-el-Bahari et Bubastis), qu'à l'époque classique, la fête Sed comprenait, outre un renouvellement du couronnement, l'installation, en vue d'un culte, d'une ou plusieurs statues royales dans des naos (deux ou quatre) symbolisant les deux (ou les quatre) parties de l'Égypte; la cérémonie était suivie ou précédée de donations faites par le roi aux dieux qui présidaient à la fête. Or, parmi les tablettes d'ivoire trouvées à Abydos, une, portant le nom du roi Den, nous montre le double naos désigné par le mot *Sed* (pl. XIV, 12); une autre, la mieux conservée, datant aussi du roi Den (pl. XV, 16) représente le roi lui-même installé dans le naos en costume divin, et exécutant, d'autre part, la course ritualistique qui accompagnait toute donation de territoire aux dieux et toute délimitation d'une enceinte sacrée[1]. Ceci représente donc la fin de la cérémonie ; le début existe aussi sur la tablette principale et sur des fragments des autres, et MM. Petrie et Griffith auraient eu avantage à comparer à ces scènes figurées celle que nous révèle la grande palette trouvée par M. Quibell à Hiéraconpolis. Sur cette palette nous voyons le roi Narmer partir d'une construction rectangulaire et se diriger, précédé de quatre enseignes divines, vers un édifice appelé « grande porte » (*ân our*, à l'époque classique *pa our* « la grande maison »). Là a lieu un sacrifice de prisonniers de guerre, représenté plus en détail sur le revers de la tablette (où le roi assomme la victime d'un coup de massue), et reproduit symboliquement au bas de la première scène (où le roi, sous la forme d'un taureau, écrase un de ses ennemis enfermé dans une sorte de demi-enceinte fortifiée). Or, si nous revenons à la tablette du roi Den, nous y trouvons, sur la gauche, deux édifices rectangulaires appelés l'un « palais du roi » (*Souton-hâ*), l'autre d'un nom peu traduisible : c'est le palais, ou le groupe de palais, d'où

---

1. Le roi Den court, tenant d'une main l'équerre *hapi* et de l'autre main la rame *hopit* ; de chaque côté trois hiéroglyphes désignent les terrains délimités par cette course ; pour une course semblable à l'occasion d'une fête Sed, voir Lepsius, Denk. II, 116, a.

sort le cortège royal de Den, comme le cortège de Narmer. Le cortège se dirige vers une demi-enceinte fortifiée appelée *ân* « la porte », comme à Hiéraconpolis; figurent au cortège, une femme qui, d'après certains fragments, semble être la « royale mère » (*Souton mout*, pl. XVII, 27; pl. XV, 16 *S mout*) dont le nom, au temps du roi Den, semble avoir été « Merti » ou « Merouti » (avec le mot *ran* « nom » inscrit au-dessus d'elle); derrière cette femme, un personnage coiffé de roseaux, pareil à ceux qui figurent aux scènes de la fête *Sed* de Bubastis (Naville, XXV, 6); enfin, un traineau surmonté d'un naos où est enfermé le roi qu'on mène à la salle appelée *ân*. Une inscription qui court capricieusement au-dessus du cortège semble pouvoir se lire *ân s* (pour *souton*?) *mout khonti asit Hor* « la royale mère amène celui qui est sur le siège d'Horus (le roi) ». Remarquons que sur la palette de Narmer une femme marche devant le roi; c'est peut-être la « royale mère » des tablettes de Den. Quant aux enseignes divines, si elles manquent au cortège que nous venons de décrire, on les trouve en partie sur d'autres fragments (pl. XIV, 9 et pl. XVI, 25), — Arrivé dans la salle *ân*, le roi y égorgeait sans doute des prisonniers [1], puis s'installait, ou installait sa statue, dans les pavillons de la fête Sed, après avoir exécuté la course rituelle des donations territoriales aux dieux. Ainsi me semble pouvoir se commenter la tablette du roi Den; elle avait été exécutée par les ordres d'un fonctionnaire nommé Hemaqâ qui avait assisté à la fête, et gravé son nom et ses titres pêle-mêle, au travers des légendes royales et des représentations rituelles.

L'étude des titres royaux et des titres portés par les dignitaires de ces cours archaïques a été faite soigneusement par MM. Petrie et Griffith, et nous amène à la même conclusion que le commentaire des fêtes royales célébrées par ces premiers pharaons : c'est que, si haut que nous remontions avec ces documents nouveaux, les fonctions essentielles du pouvoir royal sont déjà créées et fixées sous des formes qui iront, en se développant sans doute, mais sans changer de caractère, jusqu'aux époques de la civilisation égyptienne contemporaines des Grecs et des Romains. Les monuments de la première dynastie n'éclaircissent donc pas sensiblement l'énigme de la genèse de la société égyptienne ; ils nous montrent celle-ci déjà constituée.

M. Petrie annonce la suite de sa publication pour l'année prochaine. Souhaitons que sa nouvelle campagne de fouilles lui apporte des résultats aussi abondants et aussi intéressants; les 68 planches du présent volume montrent ce qu'un explorateur habile peut retirer encore d'un site archéologique précédemment exploité.

A. MORET.

1. A Deir el Bahari, sous la XVIII[e] Dynastie, M. Naville a noté dans des inscriptions relatives à des fêtes analogues, la mention de prisonniers décapités. (*Recueil de travaux*, t. XXI, p. 120.)

De Atheniensium pompis sacris. Scripsit Ernestus Pfuhl. Berlin, Weidmann, 1900. Un vol. in-8° de 112 pages.

Nous avons eu souvent l'occasion de nous plaindre de l'ignorance dans laquelle certains savants allemands semblent se complaire pour tout travail étranger, pour tout article qui n'est pas *gemacht in Germania*. Nous ne croyons pas que cette ignorance ou ce dédain aient jamais été poussés plus loin que dans le présent travail. Sauf quelques recueils comme le *Bulletin de Correspondance hellénique*, que même un Allemand doit se résigner à feuilleter, sauf le *Voyage Archéologique* de Lebas-Waddington-Foucart, le recueil de Paton et Hick sur les inscriptions de l'île de Cos, et un ou deux autres ouvrages de ce genre, qui sont à peine cités une fois ou deux, il n'y a pas un seul travail étranger, je dis un seul, français, anglais ou italien, qui soit nommé par l'auteur. Je ne parle pas de mon livre sur les *Cavaliers Athéniens*, dans lequel deux chapitres sont consacrés aux processions, mais on est véritablement agacé de voir l'auteur mentionner les écrits allemands souvent les plus insignifiants, et ignorer des ouvrages comme ceux de M. B. Haussoullier, *La vie municipale en Attique;* de M. Monceaux, *Les proxénies grecques* (cf. l. I, ch. VI, en particulier p. 41, 43); de M. Clerc, *Les Métèques Athéniens* (en particulier p. 154 et 199); de M. Dürrbach, *L'orateur Lycurgue;* de M. P. Foucart, *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis;* nous nous arrêtons là. M. Pfuhl peut bien être sûr qu'il aurait trouvé dans toutes ces œuvres bien des choses qui lui auraient été utiles. Ajoutez à cela que le latin est souvent confus et embrouillé. Tous ces défauts ne sont pas compensés par une recherche très sérieuse et une connaissance étendue des textes anciens.

Albert Martin.

Aberglaube und Religion in Sophokles' Elektra von Theodor Plüss. Bâle, Fr. Reinhardt, 1900. Un vol. in-4° de 34 pages.

La thèse, soutenue par M. Th. Plüss contre M. Kaibel, nous paraît très juste ; il croit que l'intérêt principal de la pièce n'est pas exclusivement dramatique ; il n'admet pas que le point culminant du drame soit la scène de la reconnaissance du frère et de la sœur. M. P. soutient cette thèse avec beaucoup de talent ; il a des idées neuves sur certains points ; il a le tort de vouloir trop prouver et de pousser sa théorie à l'extrême. C'est ainsi que l'importance qu'il a attribuée au jour fatal nous semble exagérée ; en tout cas, aux vers 674 et 783, le mot ἡμέρα n'a pas le sens particulier que lui attribue l'auteur. M. Plüss réduit trop l'importance que l'oracle de Delphes a sur l'action de la tragédie et il cherche trop à excuser Apollon d'avoir poussé Oreste au meurtre de sa mère.

Albert Martin.

Paul Guiraud. **La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce** (Bibl. de la Fac. des Lettres de l'Université de Paris, fasc. xii). Paris, 1900. 217 pp. In-8.

L'auteur de cette substantielle étude est de ceux qui, sous le décor de l'histoire militaire et diplomatique, cherchent à atteindre la réalité vivante, la foule anonyme, le monde du travail et des affaires. C'est un souci que n'avaient guère les historiens anciens et qui, introduit dans le monde par les économistes, a été longtemps dédaigné même des historiens modernes. Aujourd'hui, l'on regrette que le vieux Caton, un agronome pourtant, ait jugé au-dessous de sa dignité de relever dans les annales des pontifes les années où le blé était cher (*quotiens annona cara*). Aussi l'étude des questions économiques dans l'antiquité gréco-romaine est-elle particulièrement difficile : elle serait même impossible si nous en étions réduits aux textes d'auteurs. Heureusement, les fouilles nous ont rendu quantité de textes épigraphiques, inventaires avec estimation, mémoires de travaux, contrats de vente, d'adjudication, de louage, etc., qui, rapprochés par des mains expertes, s'éclairent mutuellement et illuminent par surcroît les indications éparses dans les auteurs. Pour combiner ainsi tous ces renseignements fragmentaires et en tirer des vues d'ensemble, sans que les conclusions dépassent la portée des faits, il faut beaucoup de sagacité, de critique, un fonds très riche de connaissances acquises, en un mot, beaucoup de science et beaucoup de talent.

En fait de science et de talent — y compris le talent de composition et de style — M. Paul Guiraud a déjà donné sa mesure en écrivant, après ses *Assemblées provinciales dans l'empire romain* (1887), son beau livre sur *La propriété foncière en Grèce* (1893). Le travail qu'il vient de publier est digne des précédents, et d'autant plus méritoire qu'il s'éloigne davantage encore des sentiers battus. La propriété foncière a été l'assise des gouvernements ; elle a de tout temps attiré l'attention des hommes d'Etat et des légistes : tandis que la main-d'œuvre n'est pas une chose en soi, une entité politique et juridique ; elle dépend de la condition de l'homme, esclave ou artisan, qui la fournit, et celle-ci dépend à son tour d'une foule de circonstances. Aussi la principale difficulté était-elle ici de limiter le sujet, de ne pas le laisser s'étaler en surface, s'encombrer de toutes les questions connexes, et pourtant de ne pas le détacher de l'histoire générale, une étude économique devant tenir compte des temps, des lieux, des institutions et de tout ce qui les modifie. M. P. G. a fait ce triage avec la sûreté de main et la lucidité d'esprit qui sont ses qualités maîtresses.

Il a éliminé d'abord tout ce qui concerne les procédés industriels, renvoyant pour ces questions à la *Technologie* de H. Blümner. Il s'est interdit ensuite d'absorber dans son œuvre, par voie d'analyse ou de discussion, les monographies qu'il rencontre sur son chemin : il y adresse le lecteur qui voudrait faire station dans ces *deverticula*, indique d'un mot ce qu'il accepte ou rejette, et passe. Il en fait autant pour

lui-même quand il touche une question déjà traitée dans la *Propriété foncière*. Il met plus de rigueur encore à écarter les comparaisons avec des faits analogues pris en dehors de la Grèce, tentation irrésistible pour les dilettantes qui croiraient faire preuve d'étroitesse d'esprit en ne regardant qu'à leurs pieds. La « Grèce ancienne » — c'est-à-dire, avant la domination romaine — est déjà une mosaïque assez bariolée pour qu'on n'ajoute pas à sa bigarrure. Dans le cadre ainsi déterminé, douze compartiments intitulés : *Le travail industriel dans la Grèce préhistorique : — dans la Grèce homérique. — L'évolution de l'industrie en Grèce. — Opinion des Grecs sur le travail. — Division du travail industriel. — Organisation de l'industrie. — L'esclavage. — Formes diverses du travail servile. — Les affranchis. — Le travail libre. — Les salaires. — La vie des ouvriers.* Dans chaque chapitre, des subdivisions analytiques très précises, indiquées à la Table des matières.

On connaît la méthode familière à M. P. Guiraud. Point d'affirmations préalables, de théorèmes à démontrer. Les faits d'abord, appuyés directement sur les textes, présentés par leur face utile et probante, enchaînés avec un art qui convertit chacun d'eux en argument. L'énumération achevée, la conviction est faite, et la conclusion se dégage comme d'elle-même, avec le degré de certitude qu'elle comporte et les réserves qu'il convient d'y introduire. Tout cela exposé dans cette langue sobre, concise et transparente, à laquelle on reconnaît un écrivain de race. Les résultats historiques auxquels aboutit M. Guiraud sont de nature à rectifier bon nombre d'idées courantes. « Bien des gens s'imaginent », dit M. G., « que la population se partageait en deux groupes : les esclaves, condamnés à la pratique des métiers manuels, et les citoyens, vivant du labeur des esclaves » (p. 152). Il faut leur apprendre que les esclaves en Grèce n'étaient point des parias, et que le mépris du travail manuel ne se rencontrait guère que dans les pensoirs des philosophes. C'est là aussi que florissaient les utopies socialistes où l'État joue le rôle de Providence. En fait, les cités grecques — et surtout, il est bon de le remarquer, les cités démocratiques, — laissaient libre jeu aux lois naturelles de l'offre et de la demande. Point de professions héréditaires (p. 65), de corporations privilégiées ni de brevets (p. 67-68), ni d'exclusion des étrangers (p. 152-163); pas de monopoles d'Etat (p. 68), ni d'avantages réservés dans les colonies aux métropolitains (p. 73); des douanes fiscales, mais non protectionnistes (p. 73). L'État ne songeait pas à fixer un maximum à la journée de travail (p. 198), pas plus qu'il n'intervenait dans les questions de salaire (p. 181). Il veillait seulement à l'exécution loyale des contrats et ne reconnaissait aux ouvriers une fois embauchés ni le droit de réclamer une part des bénéfices (p. 193), ni le droit de se mettre en grève (p. 77). En revanche, dans la grande majorité des cités helléniques, les citoyens riches et le Trésor public se préoccu-

paient d'assurer la subsistance des classes pauvres et leur procuraient des soins médicaux gratuits. A Athènes, « l'artisan invalide avait droit à un secours permanent de l'État » (p. 195).

Mais je n'ai pas l'intention de résumer un livre où il n'y a pas une phrase inutile. Si l'on risque de trahir un auteur en le traduisant, à plus forte raison, en l'écourtant. Ce volume, de contenu austère, de forme attrayante, n'est pas un livre à feuilleter : c'est un livre à lire, en le gardant à portée de la main pour le consulter. Ceux qui l'auront étudié de près ne trouveront pas que l'épithète d'excellent dépasse son mérite.

A. Bouché-Leclercq.

Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899. Tome III. — *Paris, A. Picard*, 1899. In-8, de 615 pages.

Ce tome III des *Mélanges* publiés à l'occasion du jubilé de Mgr de Cabrières, se recommande par la variété des mémoires qui le composent. Je me bornerai pour quelques-uns à les nommer : tel, l'article de M. A. Roussel sur *La Mennais à la Chênaie* (*1806-1815*), d'après la correspondance qu'il a écrite et qu'il a reçue ; *les Lettres au baron Guiraud* (1840-1847), signées pour la plupart des littérateurs de son temps et publiées par Mgr C. Douais; la note inédite donnée par M. l'abbé P. Guirauden sur *Mgr Gerbet à l'évêché de Montpellier défendant la philosophie de M. de Bonald ;* l'étude du comte d'Haussonville sur *la Correspondance de Lacordaire* ; les deux lettres inédites du même Lacordaire à l'abbé Chéruel, transcrites par Mgr Douais. Mais j'aborderai plus spécialement l'examen des travaux historiques.

Ils sont d'importance et d'intérêt divers. Le premier : *Notes biographiques sur François de Sarret de Gaujac, évêque d'Aire* (*1737-1757*), par M. Rigaudie, aurait gagné à être plus étendu et plus fouillé ; on y rencontre cependant le testament du prélat, donné in-extenso. — M. l'abbé Molle, qui a étudié *la Miséricorded e Lodève*, les origines et le développement de cette institution charitable du xixe siècle, a été aussi complet que possible. — Quant à M. l'abbé Béral, il a pris occasion de son mémoire, *L'Hérault à l'Académie française*, pour brosser très largement un tableau assez juste des milieux dans lesquels l'Académie a recruté ses membres, et du caractère dont ceux-ci l'ont marquée dans le cours des âges. Les pays qui ont formé le département actuel de l'Hérault ont en effet donné le jour à Esprit, puriste et janséniste, assidu aux réunions de l'hôtel de Rambouillet et de Mme de Sablé ; à Pellisson, l'ami de Mlle de Scudéry et du surintendant Fouquet et le brillant historien de la compagnie littéraire à laquelle il a appartenu ; au cardinal de Fleury, précepteur débonnaire

et ministre trop âgé de Louis XV ; au mathématicien philosophe Mairan, un des fidèles habitués des salons de Mme de Lambert et de Mme de Tencin ; à l'archichancelier de l'Empire Cambacérès ; à l'historien poète Daru ; au physiologiste Flourens ; à Viennet, le représentant de la tradition dans la lutte glorieuse des classiques et des romantiques ; enfin, à M. de Bornier. Inutile de chercher ici des documents inédits et des aperçus nouveaux ; l'auteur s'en est borné à des généralités, qu'il a d'ailleurs développées avec facilité et agrément. — M. le chanoine Ulysse Chevalier a traité de la *Renaissance des études liturgiques*. C'est un motif pour passer en revue les travaux qui ont paru depuis un certain temps sur la liturgie de nos églises ; il cite comme modèle, et avec des éloges on ne peut plus mérités, les ouvrages de M. l'abbé Marcel sur le diocèse de Langres. A la fin de son mémoire, il dresse une liste, par diocèses et par abbayes, des publications qui ont eu lieu sur ce sujet : c'est une bibliographie précieuse à consulter.

L'article, de beaucoup le plus considérable et le plus important de ce volume, est sans contredit la *Bibliographie du diocèse de Montpellier* et des anciens diocèses qui lui ont été réunis. C'est l'érudit M. Émile Bonnet, qui en est l'auteur. Je m'empresse de déclarer que ce travail est des mieux faits et constituera un guide excellent pour tous ceux qui voudront étudier l'histoire de cette région. De longues recherches ont été nécessaires pour le mener à bien et il faut louer M. B. d'avoir eu la patience de les diriger avec autant de perspicacité. Malgré tout, c'est le propre de ces sortes d'ouvrages de n'être jamais complets. On me permettra donc de signaler quelques lacunes. Et tout d'abord parmi les ouvrages généraux à consulter, je regrette de ne pas voir les Bollandistes, les Répertoires de M. l'abbé U. Chevalier sur les sources historiques du moyen âge, les inventaires d'archives, même non imprimés, les catalogues de bibliothèques, surtout ceux des manuscrits [1]. Cette dernière lacune ne peut s'expliquer que par la modestie du bibliographe, qui n'aura pas voulu signaler son excellent *Catalogue des monnaies, médailles, jetons et sceaux légués par le Dr C. Cavalier à la bibliothèque de Montpellier* (1898, in-8°). Comme ouvrage général, il aurait fallu encore mentionner la *Bibliothèque liturgique* de M. A. Alès, ou *description des livres de liturgie impri-*

---

1. M. E. B. cite cependant les principaux manuscrits conservés dans les archives et bibliothèques publiques, et concernant les églises de Maguelone, Montpellier, etc. Pourquoi alors ne pas mentionner les inventaires eux-mêmes ?

Il faudrait encore signaler le *Tableau général numérique par fonds des archives départementales antérieures à 1790* et surtout le *Catalogue général des cartulaires des archives départementales* (p. 226 et suivantes, indication des cartulaires, bullaires, censiers, etc., des églises de Maguelone, Montpellier, Saint-Nazaire de Béziers, des monastères de Saint-Sauveur d'Aniane et de Saint-Guilhem du Désert).

més aux XVe *et* XVIe *siècles faisant partie de la bibliothèque de Mgr Ch.-L. de Bourbon.* A propos des évêques il aurait été bon aussi de citer leurs recueils de mandements, surtout ceux des siècles derniers, si l'on en a conservé. — Des incursions dans les collections publiques voisines de Montpellier n'auraient pas été non plus inutiles pour compléter certaines parties. Voici quelques ouvrages que je trouve à la Bibliothèque d'Avignon et qui seraient à signaler en supplément : la vie de l'évêque Guillaume Pellicier par l'abbé J.-N. Folard (ms. 2373)[1]; un antiphonaire noté des XIIIe et XIVe siècles, en deux parties, à l'usage de l'église de Maguelone (ms. 190), les Ordos du diocèse de Montpellier de 1791 et 1808, qu'on ne possède pas à Montpellier même et qui ne sont pas marqués dans la liste de M. E. B. Pour les querelles relatives à la litturgie de Saint-Pons : *Première lettre de Mr l'évêque de St-Pons sur le premier libelle publié contre le calendrier de son diocèse de l'année 1681* (s. l. n. d.[2], in-4° de 77 p.); *Lettre de Mr l'évêque de St-Pons à Mgr le cardinal Grimaldi... avec un escrit qui sert de réponse à plusieurs difficultés faites contre le Directoire des offices de S. Pons de l'année 1681* (Paris, 1682, in-4° de 184 p.) ; *Lettre d'un Récollet de Saint Pons à son provincial, contenant l'extrait de LXXVIII. faussetez...qui servent de fondement à toutes les calomnies semées contre M. l'évêque de S. Pons dans un libelle intitulé : Réponse d'un ami de Mgr l'évêque de S. Pons...* (s. l., 1684, in-4° de 60 p.) ; *Seconde lettre d'un théologien à un amy, contenant des observations sur la seconde lettre de Monsieur de S. Pons écrite à Monsieur de Toulon, au sujet du Rituel d'Alet* (s. l. n. d., in-4° de 103 p.); *Factum pour Mr. l'évesque de S. Pons, où l'on fait voir que les lettres que Mr. d'Olargues, archidiacre de Saint-Pons, a impetrées... contre les Directoires de Saint-Pons des années 1681, 1682, 1683 et 1684, sont fondées sur des faussetez insignes...* (s. l. n. d., in-4° de 49 p.); *Deuxième factum...* (s. l. n. d., in-4° de 44 p.), etc. Je ne veux pas prolonger outre mesure cette énumération de pièces, qui ne me paraissent pas comprises dans le *Recueil des factums et autres pièces* (s. l. n. d., in-12 de 269 p.) signalé par M. B. sur la même matière (p. 431). — Sur la question du Jansénisme dans cette région, il serait aussi facile d'ajouter l'indication d'un certain nombre d'ouvrages[3]. Mais je le répète, il n'y a pas lieu de s'en éton-

---

1. Depuis la publication de cette bibliographie de M. E. B., a paru sur Guillaume Pellicier le volume de M. Tausserat-Radel, que l'on connait et que je ne cite que pour mémoire.

2. Du moins je le présume ; mais l'exemplaire de la Bibliothèque d'Avignon ne paraît pas être complet au commencement.

3. Une dernière addition à la nomenclature des ouvrages sur l'ordre du Saint-Esprit (p. 331) : *Étude sur les origines et la règle de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit*, par Marcel Poëte, dans les *Positions des thèses des élèves de l'École des Chartes*, 1890, p. 133.

ner : de pareilles bibliographies s'augmentent de jour en jour. Le plus difficile est de les bien commencer et de faire ce qu'a entrepris avec zèle M. E. B.

Parmi les appendices au tome III de ces *Mélanges*, je donnerai une mention spéciale aux curieux statuts en langue provençale de la confrérie de Saint-Jacques-le-Majeur, à l'usage des pèlerins du diocèse de Maguelone (1282), dont le texte est conservé à la Bibliothèque de Lunel; puis, aux 36 documents extraits des archives de Boscares, datés du XIIe au XVe siècle et concernant tous la partie du Languedoc dont Montpellier est le centre ; enfin, à une enquête judiciaire sur les rapines et ravages des huguenots dans le château de Lasserre (14-19 juin 1576). On a inséré après cela deux chapitres écrits par le regretté baron de Ruble sur le mariage du roi de Navarre, le futur Henri IV, et sur le siège de la Rochelle en 1573. Ils sont extraits d'un ouvrage dont l'impression est fort désirable.

En définitive, ce volume clôt dignement la série des mémoires offerts par son clergé à Mgr de Cabrières, et l'on doit se féliciter des circonstances qui en ont permis la publication.

L.-H. Labande.

Kr. Nyrop. **Grammaire historique de la Langue française**, tome premier; Copenhague, Leipzig et Paris, 1899, in-8 de XVI-488 p.

E. Bourciez, **Précis historique de Phonétique française**, nouvelle édition complètement refondue; Paris, Klincksieck, 1900, in-18 de XXXVII-250 p.

On ne saurait se plaindre aujourd'hui, comme on pouvait le faire à bon droit il y a quelque quinze ans, de la difficulté d'apprendre l'histoire de notre langue : les manuels se multiplient, et ce n'est pas seulement leur nombre, c'est aussi leur qualité qui va croissant de jour en jour. Celui de M. Nyrop, — dont je suis confus d'annoncer si tard le premier volume, consacré à la phonétique, — ne fera double emploi avec aucun de ceux qui l'avaient précédé. Il se distingue d'eux tous, non seulement par ses dimensions, mais aussi par une exposition plus nourrie et plus attrayante. La plupart des autres avaient, quelque chose de schématique, presque d'algébrique ; la formule y tenait trop de place ; la langue y était trop traitée comme une matière rigide et morte ; ils passaient enfin trop souvent, sans transition, de la langue du moyen âge, quand ils ne s'en occupaient pas exclusivement, à la langue moderne. Sur ces divers poins, M. N. a très heureusement innové. Ici nous voyons vraiment la langue vivre, évoluer, se développer. Tout d'abord une Introduction d'une centaine de pages nous fait assister aux phénomènes les plus généraux, les plus caractéristiques de son histoire interne et externe, définit les influences prépondérantes qui l'ont modifiée de siècle en siècle. Puis dans les divers chapitres, l'histoire de chaque fait est reprise et précisée, sans lacunes,

sans hiatus, et nous sommes ainsi conduits des plus lointaines origines à la langue de nos jours, parfois même à l'argot du boulevard, du journal ou de l'atelier. Il y a partout une abondance, une variété singulière de faits, d'exemples, de citations, tant des textes que des grammairiens : on sent ici un auteur qui travaille de première main, qui a réuni une masse énorme de faits et y a mûrement réfléchi. Jamais, ce me semble, la matière n'avait été traitée avec autant de maîtrise, d'aisance et — le mot est rigoureusement exact — d'agrément.

Partout le sujet est renouvelé par la façon approfondie dont il est traité ; il y a pourtant quelques chapitres dont il faut signaler spécialement l'originalité et l'intérêt, ceux par exemple sur les voyelles en hiatus (livre II, chap. XVIII), sur la syncope et la diérèse (II, XIX)[1]. C'est une heureuse idée aussi que d'avoir résumé en un chapitre unique tout ce qui concerne l'influence sur les voyelles des labiales, des palatales, des nasales, etc.; les phénomènes apparaissent plus nettement que quand l'histoire en est morcelée et présentée à propos de chaque voyelle. Le système graphique est très suffisamment précis, sans être rebutant par sa complication. Enfin le volume se termine par deux précieux appendices : le premier est une *Bibliographie*, peut-être un peu trop abondante, où ne sont pas cités seulement les travaux originaux, mais aussi les principaux comptes-rendus auxquels ils ont donné lieu, le second une table analytique, où l'on trouve, à côté de l'énonciation des matières traitées, la plupart des mots allégués en exemple.

Valeur scientifique et habile entente de la disposition matérielle, tout se réunit donc pour recommander ce volume aux étudiants et aux maîtres : il sera pour les uns le plus sûr des guides, pour les autres un très commode instrument de travail.

Je m'en voudrais de ne pas ajouter ici quelques remarques critiques, portant presque toutes sur des points secondaires, qui, en montrant que j'ai lu le livre avec soin, donneront peut-être plus de prix à mes éloges. P. 45. La construction *Il pensoit qu'il s'en allât*, donnée comme propre au XVIe siècle, se trouve déjà au XVe (voy. Huguet, *Syntaxe de Rabelais*, p. 193). Il est possible du reste qu'il faille l'attribuer dès cette époque à l'influence du latin. — P. 151. Je ne mettrais pas *pagina* sur la même ligne que *platanum* et *tabula*, le phénomène n'étant pas le même : dans *pagina* devenu *pagene*, *page*, c'est la première post-tonique qui est représentée par notre *e* atone. — P. 158 (§ 178). On se demande pourquoi M. N. admet que la diphtongue *uo*, *ue*, a dû être « croissante », contrairement à ce qui est admis et à ce qu'il admet lui-même pour les autres. Cette exception serait bien

1. En revanche le chapitre sur les atones (p. 207-15) est quelque peu écourté. On aimerait à y trouver, entre autres choses, un peu plus de renseignements sur la suite chronologique des phénomènes.

invraisemblable. Nous n'avons pas, il est vrai, de preuves positives que l'accent ait porté d'abord sur l'*u*; cela ressort néanmoins avec une quasi-certitude du fait qu'il y a dans le *Roland* deux laisses en *ue* (22 et 265 de l'édition Stengel), où les mots venant de *o* bref n'assonent qu'avec eux-mêmes; si l'accent eût porté sur l'*e*, il est bien probable que nous aurions parmi eux quelques mots en *e* pur. La réduction de *avuec* en *avec* ne prouve rien, puisqu'il est attesté que dès la fin du XIIe siècle l'accent avait été transféré sur l'*e*. — P. 161. M. N. signale le fait que des mots provenant de *o* fermé entravé assonent avec ceux provenant de *o* fermé libre. Ce fait est assez curieux et assez embarassant pour qu'il eût été bon d'y insister davantage, de dresser par exemple une liste des textes dans lesquels cette confusion se produit. — P. 190. Au XVIe siècle, à Paris, la diphtongue *ien* fut souvent prononcée *ian*. Cette prononciation, dit M. N., « semble avoir disparu dès le XVIIe siècle ». Le *bian* du rôle de Pierrot dans *Don Juan* suffit à prouver qu'elle persista plus longtemps. — P. 195. Dans la forme *l'en* pour *l'on*, M. N. voit un affaiblissement de *ille homo* parallèle à celui de *non* en *nen*; mais la forme *huem*, étant attestée, il est beaucoup plus simple d'en voir dans *l'en* une simple réduction, d'autant que *l'en* se trouve surtout, si je ne me trompe, dans le domaine ou *o* bref se vocalise devant une nasale. — P. 227. Comme exemples d'intercalation d'un yod entre deux voyelles, M. N. ne cite que *bayer*, *payelle*, *essuyer*; on pourrait, sans compter ceux que fourniraient les patois, en ajouter plusieurs autres, comme *boyau*, *caïeu* (Kœrting, n° 17344), *délayer*, *emblayer*, *muiel* (*Dits artésiens*, Glossaire), *tuyau*. — P. 233. L'élision de *u* dans *tu*, aujourd'hui commune dans le parler populaire, paraît restreinte, jusqu'au XVe siècle, à la région du nord-est; c'est à elle du reste qu'appartiennent tous les exemples cités. — Bien que, en général, M. N. ait noté d'une manière singulièrement exacte la prononciation vraie, il y a quelques points sur lesquels je crois qu'il s'est trompé. Il est certain (p. 225) que l'*i* devant une voyelle s'est transformée en yod ou tend à le faire; mais il n'en est pas exactement de même pour l'*u* : si, devant un *i*, *u* a généralement abouti à la consonne (on prononce *circwit*, *jéswite*, *pwits*); il n'en est pas ainsi devant *a*, *e*, *æ*, et l'on prononce nettement *persuader*, *suer*, *somptueux*. C'est ce que prouve la pratique de la grande majorité des poètes (voy. Tobler, *Versbau*, p. 78-9 et de Gramont. *Les vers français et leur prosodie*, p. 22). La prononciation *priyer*, *paiys* (p. 227) est, non point assez générale, car elle ne se trouve guère dans la classe cultivée, mais propre au parler populaire de certaines provinces, notamment du nord et du nord-est. — A propos de l'élision de l'*e* atone final (p. 230), M. N. me paraît tenir beaucoup trop de compte de graphies traditionnelles ou mécaniques qui ne prouvent rien pour la prononciation : dans *Je crois que oui*, *plus de un million*, etc., que l'e soit maintenu ou remplacé par l'apostrophe, cela tient unique-

ment à la fantaisie des typographes et dans la prononciation l'élision est incontestable [2].

Ce compte-rendu était écrit quand m'est parvenue la nouvelle édition de la *Phonétique française* de M. Bourciez. La qualification de « complètement refondue », que porte le titre, est pleinement justifiée. Le livre, qui avait 123 pages en 1889, en compte aujourd'hui 250 : tel chapitre (celui sur l'*a*) passe de 4 pages à 14. Bien que le cadre soit conservé, c'est bien un ouvrage nouveau qu'il enferme [3]. Certains chapitres ont été ajoutés (par exemple dans l'Introduction, des « notions de phonétique générale »); tous les autres ont été profondément remaniés. M. B. a largement profité, comme c'était son devoir, des plus récents manuels, et surtout de celui de M. Nyrop, mais il doit beaucoup aussi à ses réflexions personnelles. Ce qui a été le plus amplifié, ce sont les remarques en petit texte, qui étaient, dans la première édition, peu nombreuses et très sommaires. J'avoue qu'en parlant plus haut de manuels trop schématiques, j'avais en vue, non seulement celui de Schwan-Behrens, mais aussi celui de M. Bourciez. Aujourd'hui il ne mérite plus le reproche que ce mot impliquait ; dans les remarques, presque toutes les difficultés sont abordées, et des explications plausibles, sinon définitives, y sont données ; nous ne sommes plus invités à jurer, les yeux fermés, *in verba magistri* ; nous réfléchissons à la suite du maître et adhérons en connaissance de cause. Je regrette que M. B. n'ait pas poussé plus loin encore et n'ait pas donné quelques indications bibliographiques qui eussent permis aux élèves de comparer et d'approfondir. Le livre se termine, comme celui de M. Nyrop, par un abondant index (p. 213-39) qui en facilitera encore l'usage. En somme, le petit traité de M. Bourciez, moins complet que celui de M. Nyrop, n'est, sur les points qui y sont traités, ni moins soigné ni moins exact, et il a l'avantage, par ses dimensions et son prix, d'être plus accessible à la majorité des étudiants.

A. JEANROY.

---

2. J'ai loué la *Bibliographie* d'être complète ; j'y regretterai pourtant l'absence d'un article vraiment remarquable de M. E. Staaf paru dans la *Revue de philologie française et provençale* (1897), qui paraît du reste ne pas avoir été dépouillée. — La rareté des fautes d'impression est d'autant plus remarquable que le livre a été imprimé en Danemark ; il y a pourtant quelques noms propres légèrement maltraités : Sibelet (p. 39), Pelisson (p. 426), Jourdane (p. 428).

3. M. B. eût pu sans inconvénient faire fléchir ce cadre sur quelques points. J'avoue que je regrette vivement l'absence d'un chapitre consacré aux phénomènes de nasalisation. M. B. a pris le parti de supprimer purement et simplement les quelques lignes de la première édition où le sujet était effleuré d'une façon vraiment trop brève (p. 120). Il eût mieux valu les préciser et, plus que tout le reste, les développer : les indications éparses dans divers chapitres ne suffisent pas à renseigner sur une question très complexe et dont on n'a pas encore, même après le livre de M. Nyrop, d'exposé clair et précis.

Un Outre-Mer au XVIIe siècle. *Voyages au Canada du baron* de Lahontan, publiés avec une introduction et des notes par François de Nion. — Paris, Plon. 1900, in-16, xix-338 pages.

Les *Voyages* de Lahontan ont été célèbres au siècle dernier, et aujourd'hui même encore ils sont d'un réel intérêt pour l'histoire de l'Amérique du Nord et particulièrement du Canada français à la fin du xviie siècle. La critique en est difficile, et de fait, Lahontan a été fort critiqué : on a été jusqu'à l'accuser de mensonges et d'inventions. Pour certains passages tout au moins, le fameux raid à la « Rivière Longue » notamment, ces accusations paraissent fondées ; mais malgré tout, l'importance historique des *Voyages* est incontestable. On ne pourrait donc que remercier M. de Nion de nous en avoir donné une réédition, s'il ne s'était acquitté de sa tâche avec la plus singulière maladresse.

Les *Voyages* de Lahontan se composent de deux parties principales : une série de vingt-cinq lettres (écrites de 1683 à 1694) et une étude d'ensemble sur le Canada et les pays voisins, que Lahontan a rédigée vers 1694 d'après les « journaux très particularisés » tenus par lui au cours de ses voyages, et qu'il a publiée en même temps que ses lettres, sous le titre de *Mémoires de l'Amérique septentrionale*. Au dire du savant qui connaît le mieux la question, M. Joseph-Edmond Roy « c'est la partie la plus sérieuse des ouvrages de Lahontan »[1]. Or, M. de N. supprime les *Mémoires* et ne publie que les lettres.

La bibliographie des *Voyages* de Lahontan, esquissée dès 1872 par H. Harrisse, établie ensuite par Joseph Sabin (1878), Justin Winsor (1886), James-Constantine Pilling (1891) et Joseph-Edmond Roy, s'est élevée successivement de 9 à 22 éditions connues et publiées de 1703 à 1741. Elle n'est pas encore achevée. Rien ne prouve que toutes les réimpressions soient dès à présent cataloguées. La liste des extraits ou reproductions partielles n'a pas été dressée complètement [2]. Et surtout on n'a pas encore établi la filiation des textes successifs. On connaît pourtant ce fait essentiel qu'il existe deux textes des *Voyages* de Lahontan. Le premier passe — peut-être à tort — pour moins bien écrit, mais il est de Lahontan lui-même. C'est celui des six premières éditions (qui ont paru en 1703 et 1704). Le second, qui apparaît à partir de 1705, est une rédaction entièrement nouvelle. « On a presque refondu toutes les lettres, dit l'éditeur de 1705 dans sa préface, et l'on croit

---

1. J.-E. Roy, *Le baron de Lahontan*, p. 112 (Mémoires et comptes rendus de la société royale du Canada pour l'année 1894, vol. xii, Ottawa, 1895, in-4 ; Mémoires, section I, p. 63 à 192, « lu le 25 mai 1893 »). M. de Nion connaît ce travail, mais il oublie d'en donner le titre exact, l'adresse et la date.

2. Par exemple, tous les bibliographes, même les plus récents, ignorent que le voyage de La Hontan à la « Rivière Longue » a été publié dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost (édition de Hollande, t. xxi, Amsterdam, 1774, in-4, p. 467 et suiv.).

que le style en paraîtra plus pur, plus net, plus dégagé, et avec un peu plus de finesse dans l'enjouement ». Page par page et souvent ligne par ligne, on a ainsi « amélioré » la prose de Lahontan pour l'accommoder au goût du jour; on a ajouté, remanié, corrigé, modernisé. L'auteur de cette révision paraît bien être — non pas Lahontan — mais un bénédictin défroqué, nommé Gueudeville, qui s'était réfugié en Hollande, où il s'était plus ou moins converti au calvinisme et vivait tant bien que mal de travaux de librairie. Il est évident que le texte de Lahontan (1703) devrait être préféré au texte de Gueudeville (1705), auquel il est supérieur au point de vue critique, sinon même au point de vue littéraire [1]. Or M. de N. s'est servi du texte de Gueudeville.

Il semble avoir eu sous les yeux une édition postérieure; du moins il cite dans son introduction la préface de l'édition de 1728 [2]. Mais il ne s'est pas astreint à une fidélité rigoureuse. Lui aussi, il a voulu moderniser son auteur et le rendre plus lisible. Il lui arrive d'abréger : c'était son droit, à la condition de nous en prévenir, et il le fait. Mais ailleurs, il supprime des phrases ou des passages entiers et rien ne nous en avertit. Des pages sont interverties (p. 174 à 177), sans qu'on en voie la raison. Finalement le texte publié par M. de N. diffère presque autant de Gueudeville que Gueudeville de Lahontan. Pour corriger Gueudeville, il suffisait de publier Lahontan lui-même. Mais on ne saurait dire que M. de N., en abrégeant Gueudeville — lequel n'est qu'une dilution de Lahontan — ait publié Lahontan.

L'annotation pouvait être très intéressante et instructive. Elle était facilitée par les travaux de l'Américain Francis Parkman, du Canadien Joseph-Edmond Roy, du Français Henri Lorin, pour ne citer que ceux-là. Mais M. de N. ne paraît pas s'en être enquis et sauf Roy, les auteurs qu'il cite de préférence sont des voyageurs de notre temps. Logique avec lui-même, il s'est en effet efforcé de marquer le « moder-

1. Une seule citation fera comprendre le procédé de Gueudeville. Lahontan écrit (édit. 1703 p. 106) « Je m'embarquai à Niagara le 3 août dans un canot conduit par huit soldats de mon détachement et je remontai ce jour-là trois lieues contre le courant du détroit ». Et Gueudeville paraphrase ainsi (édit. 1705 p. 128; 1728 p. 137; de Nion p. 161) : « Je m'embarquai à Niagara le troisième jour d'août. Le vaisseau amiral de ma flotte que je montais, comme de raison, était un vaste canot; huit soldats du détachement en faisaient tout l'équipage et toute la manœuvre. Aussi fier sur mon fragile bord qu'un doge de Venise sur son Bucentaure, j'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame et l'on remonta trois lieues contre le courant du détroit ».

2. Identique à celle de 1705, contrairement à l'assertion de J.-E. Roy qui prétend, p. 124 de son Mémoire déjà cité, que le texte de 1727 (lisez 1728; cf. p. 179) « est intégralement le même que celui de 1703 ». Quant à M. de Nion, il place en 1704 la première édition de La Hontan (p. XIV) et il signale comme ne se trouvant pas « dans les premières éditions » (p. 304, n. 1), un passage qu'on trouve tout au long dans l'édition princeps de 1703 (p. 249 à 254).

nisme » de Lahontan. Il trouve piquant d'opposer les impressions d'autrefois à celles d'aujourd'hui. Il rapproche Lahontan de Paul Bourget, et c'est pourquoi le livre est intitulé *Un Outre-Mer au XVIIe siècle*. Il prédit une triple alliance franco-russe-canadienne qui pourra devenir « la seule et définitive barrière sur laquelle devra se briser le flot de la conquête anglo-saxone » (p. 193, note). Il prend au sérieux les reminiscences mythologiques qui étaient de mode au siècle dernier ; une banale allusion au dieu Mercure (p. 251) devient pour lui un « regret et comme le pressentiment du télégraphe électrique », et cette réflexion est d'autant plus réjouissante que le passage ainsi commenté n'est qu'une interpolation de Gueudeville : il n'existe pas dans l'édition de 1703. « Nos lecteurs, écrit M. de Nion à la fin de son introduction (p. XIX), trouveront dans les notes qui accompagnent ces voyages, la trace de nos recherches [1] »...

G. PARISET.

M. EVERS. **Gœthes Iphigenie auf Tauris.** Leipzig. Bredt 1899. 226 p. in-18.
K. FISCHER. **Gœthes Iphigenie, ein Festvortrag**, 3e édition. Heidelberg, Winter, 1900. 60 p. in-8.

I. — M. M. Evers nous donne, dans la collection fondée par Kuenen (*Deutsche Klassiker erläutert und gewürdigt*) une deuxième édition, corrigée et complétée, de son étude sur l'*Iphigénie* de Gœthe. L'ouvrage, fait avec soin, rendra d'utiles services ; l'auteur n'a guère péché que par excès de conscience : le superflu de son étude vient du louable souci de ne rien omettre. Il faut lui savoir gré, cependant, d'avoir réduit sa bibliographie à l'essentiel : il a pu voir combien est trouble ce flot toujours montant de commentaires, et sa revue des études consacrées à ce seul sujet lui a donné l'affligeant spectacle du verbiage stérile et du plagiat ; choisir était plus rebutant que difficile : M. E. nous rend le service de nous arrêter presque toujours à des opinions intéressantes et raisonnables.

L'ouvrage est divisé en deux parties essentielles, d'étendue à peu près égale : la première traite du « contenu » de la pièce, et la seconde, de son « caractère ». M. E. étudie d'abord la structure du drame et l'enchaînement de ses parties : une analyse très serrée suit la pièce scène par scène, et un commentaire continu montre les progrès

---

1. Même après le savant travail de M. J.-E. Roy, tout n'est pas encore connu de la vie de Lahontan. On ne sait presque rien de ses dernières années. On ignore où et quand il est mort. La date de 1715 donnée par M. de Nion (p. XII) n'est qu'une hypothèse, qu'on trouve dans Larousse. Il y aurait également beaucoup à dire sur l'influence de Lahontan. Les indications de M. Roy sont ici très insuffisantes. Les *Voyages* de Lahontan ont contribué à populariser cette légende du « sauvage philosophe » qui a tenu une si grande place chez les écrivains du XVIIIe siècle.

de l'action et des sentiments ; l'auteur n'oublie pas en effet que selon Schiller et Gœthe lui-même, c'est la vie intérieure et morale qui est l'essentiel de ce drame : on le voit par la façon dont il insiste notamment sur III, I. et V, 3. Mais s'il donne, selon cette méthode, une idée fort exacte de la pièce, il faut moins le louer d'avoir dressé divers tableaux représentant soit le rapport des *six* (!) actions entre elles, soit la marche des *cinq premières* actions, soit enfin « la figure dramatique des *trois* actions principales ». Ces petits jeux ne sont que des défis au bon sens : ils ne peuvent servir qu'à fausser les idées, et font tache dans un livre sérieux. Aussi bien, même dans les meilleures parties de son commentaire, M. E. nous paraît abuser des divisions : il n'en résulte que fatigue et obscurité. Le même caractère scolastique se montre encore dans une recherche de la formule qui est, le plus souvent, vaine et fastidieuse. Signalons notamment un très pénible effort pour enfermer dans une formule complète l'idée fondamentale de la pièce (page 158-9) : le résultat est assez dérisoire, ce qu'on pouvait aisément prévoir. Et ce n'est pas le seul cas où M. E. dépense sa peine en pure perte : on peut faire la même observation sur les pages qu'il consacre à « la question de Tantale » : l'aïeul des Pélopides est-il compris ou non dans la réconciliation de sa race avec les dieux ? — M. E. cherche la solution de ce problème chez dix commentateurs de Gœthe, et, ne trouvant rien qui le contente, propose une solution personnelle : la seule réponse qu'on puisse faire à cette question, c'est qu'elle est oiseuse : Gœthe ne s'est nullement proposé d'unir en un système cohérent tous les détails de ces légendes, et ses exégètes agitent en son nom des problèmes auxquels il n'a jamais pensé.

Il y a donc du superflu dans l'ouvrage de M. E., mais nos critiques mêmes montrent assez sa préoccupation d'approfondir tout ce qui touche à son sujet. Je ne vois guère d'omissions à lui reprocher : peut être trouverait-on quelques noms italiens ou français à ajouter à la liste qu'il donne des auteurs qui ont traité le sujet de l'*Iphigénie en Tauride* avant Gœthe. Mais il n'y a là rien d'essentiel, et l'on pourrait, en revanche, citer mainte preuve de l'abondance et de l'exactitude de son information ; certains chapitres, notamment la revue des critiques qui ont parlé pour ou contre l'élément religieux dans *Iphigénie*, sont d'une admirable conscience. Les discussions sont bien conduites : on pourra le constater, par exemple, dans l'examen de ce que Kern appelle « le miracle psychique d'un brusque changement dans les sentiments humains » (p. 173 et suivantes) ; que l'on soit, ou non, satisfait des idées de Kern, ou de celles de Freytag et de Matthias, on n'en reconnaîtra pas moins que la question, fort difficile, est nettement posée par M. Evers. Enfin l'ouvrage est écrit avec chaleur, ce qu'on ne pouvait guère attendre d'un commentaire de ce genre, où l'opinion d'autrui tient nécessairement la plus grande place. L'auteur ne s'est pas laissé dessécher par une besogne souvent ingrate, et l'on

sent que son intérêt pour le sujet ne s'est pas un seul moment ralenti.

II. — S'il fallait faire un choix parmi les ouvrages consacrés à l'*Iphigénie* de Gœthe et ne retenir que la meilleure, je donnerais volontiers la préférence à cette étude de K. Fischer, bien que son étendue et sa destination n'aient pas permis à l'auteur de donner aux questions posées le développement qu'elles comportaient. C'est qu'il y a peu de pages du critique-philosophe où se montrent plus nettement ses qualités, sa finesse d'aperçus (dont la rançon est quelquefois aussi la subtilité), et son admirable clarté d'exposition. La seule table des chapitres nous montre que rien d'essentiel n'est omis; l'étude laisse une impression très nette, parce qu'elle est solidement construite : elle est même d'une architecture élégante puisqu'elle s'ouvre par des aperçus sur les idées de Gœthe en 1779, alors que le poète est tout à l'idée d'une mission à remplir dans sa nouvelle patrie, et qu'elle se ferme par des considérations sur la manière dont il jugeait plus tard son œuvre, au quinzième livre de ses mémoires. La seule objection qu'on puisse faire à l'ordre des matières, c'est qu'il y aurait peut-être avantage à intervertir le deuxième et le troisième chapitres : il est, en effet, plus naturel de nous montrer « la faute de Tantale » avant d'analyser le caractère d'Iphigénie, puisqu'elle fait un effort conscient pour étouffer en elle-même les sentiments qui ont causé la malédiction de sa race.

Si d'autres commentateurs se plaisent à trouver dans la pièce une complexité de structure qu'elle n'a jamais eue, K. F. l'analyse au contraire de la façon la plus simple et la plus frappante à la fois. Il montre l'opposition qui la résume tout entière : d'un côté l'espérance exprimée par Iphigénie dans sa prière à Artémis, de l'autre l'idée d'une divinité vindicative et implacable, contenue dans le Chant des Parques. Ce sont ces idées, sur lesquelles s'achèvent le premier et le quatrième acte qui renferment le problème et la signification du drame. Pour que l'espérance se réalise et que la race des Tantalides soit purifiée, la faute qui a causé ses malheurs doit être détruite jusqu'à la racine : cette faute était la présomption (*Vermessenheit*); le sentiment qui domine dans l'âme d'Iphigénie est la modération, l'égalité d'âme (*Gelassenheit*). Toute cette analyse de K. F. est un modèle de pénétration et de lucidité.

Un seul chapitre ne nous semble pas avoir le même caractère définitif : c'est celui que K. F. intitule *Das stellvertretende Leiden* : il nous montre la substitution qui s'opère, soit dans le cas du repentir, où c'est un homme nouveau qui souffre pour l'ancien, soit dans le cas d'une âme sans tache, qui souffre pour les fautes de ceux qu'elle aime, et qui voudrait les en purifier. Il n'y a rien là qu'on ne puisse admettre, mais jusqu'à quel point l'auteur peut-il, comme il le dit, se tenir dans les limites d'une conception purement humaine? Comment peut-on se

représenter, sans admettre aucun mystère, qu'une âme puisse être purifiée par cette sorte de substitution; quelles sont les conditions de ce miracle, et, dans le cas particulier, sommes-nous en présence d'une action directe, c'est-à-dire d'une âme dont la pureté — j'entends le calme de conscience — se communique autour d'elle, ou ce cœur pur est-il une sorte de sacrifice, une offrande à la divinité, qui se laisse fléchir et pardonne? Tout critique d'*Iphigénie* nous doit une réponse à ces questions et l'on ne s'explique guère que le cinquième chapitre de la présente étude s'arrête si brusquement. Il ne nous reste qu'une impression vague, et nous serions fort empêché de dire, après l'avoir lu, ce que l'auteur pense exactement à ce sujet.

Mais c'est là, je le répète, le seul doute qui nous reste après la lecture de ces pages : partout ailleurs s'affirment les qualités du maître, qui, sur toutes les questions relatives à la pièce de Gœthe, nous laisse des idées justes et claires. La différence entre la première et la dernière rédaction est très brièvement marquée, mais par les exemples les mieux choisis, et le chapitre relatif aux idées de Gœthe sur « Le Divin et les limites de l'humanité » sert très heureusement d'épilogue à cette remarquable étude.

G. Dalmeyda.

— M. Frédéric Lezius, privat-docent à l'Université de Greifswald, a réuni deux études sur un thème analogue, « La liberté de conscience et la liberté dans l'Eglise d'après John Locke » et « La liberté de l'individu et la suprématie de l'Etat dans l'Eglise d'après Samuel de Pufendorf dans une brochure intitulée *Der Toleranzbegriff Lockes und Pufendorfs*, (Leipzig, Dieterich, 1900, 115 p. in-8°; prix : 3 fr. 10). Il nous parle des idées de Locke d'après son traité *On toleration* (1681) et de celles de Pufendorf d'après le *De habitu religionis christianae* (1667) s'efforçant de montrer que ces deux écrivains, le philosophe comme le jurisconsulte, que l'on présente d'ordinaire comme des champions du principe de tolérance, sont beaucoup moins larges dans leurs vues qu'on ne croit d'ordinaire. L'auteur appuie surtout sur ce fait que l'idée de la tolérance moderne n'est pas le fruit exclusif ou direct de la Réforme, ni des efforts des sectes dissidentes postérieures, ni même de la période philosophique (*Aufklaerung*) du xviiie siècle, mais que tous ces mouvements intellectuels et religieux divers ont contribué, chacun dans une certaine mesure, à la faire naître et se développer peu à peu. Ce résultat final du travail de M. Lezius n'a rien de bien neuf, mais ses analyses détaillées des idées de Locke et de Pufendorf sur le rôle de l'Eglise et de l'Etat vis-à-vis de l'individu, pourront être utiles à ceux qui voudront trouver, groupées en un tableau d'ensemble, les doctrines du philosophe anglais et du jurisconsulte allemand sur cette question si chaudement controversée de leur temps. — N.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 28 janvier — 1901

Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde, Grundzüge einer Kultur- und Völkergeschichte Alteuropas, von O. Schrader. Erster Halbband. — Strasbourg, Trübner, 1900. Gr. in-8, 560 pp. Prix : 14 mk.

C'est une très heureuse idée qu'a eue M. Schrader, de réunir, sous la forme d'un lexique alphabétique, toutes les données que nous possédons sur la préhistoire de l'Europe et de notre race. Le simple consultant trouve ainsi sans peine et presque instantanément l'information dont il a besoin. Quant au lecteur, il se repose en passant d'un sujet à un autre tout différent, et goûte le double charme d'apprendre et de se divertir, en même temps que de nombreuses références croisées lui permettent, s'il le préfère, d'approfondir les questions auxquelles il porte un intérêt spécial. Il ne faut pas être grand clerc pour prédire à cet ouvrage un succès très honorable en France, soit sous sa forme actuelle, soit surtout si quelque jeune érudit voulait assumer la tâche facile et agréable de le traduire.

L'étymologie idéale, c'est une divination à laquelle la phonétique sert de contrôle : c'est à ce prix seulement qu'une explication d'ailleurs ingénieuse [1] devient convaincante. L'auteur le sait bien, et son plus grand mérite peut-être, dans un livre qui repose presque tout entier sur l'hypothèse, est la mesure et la finesse qui la font accepter. C'est aussi, disons-le, l'absence totale de parti pris. Il n'appartient point à cette école, maintenant quelque peu démodée, je pense, qui lisait *la Germanie* pour y trouver l'apothéose des vertus des Germains : s'il décline pour eux — et il a raison — le monopole de la

1. P. 94 et 280 : le même mot, dans diverses langues, offre des sens aussi divergents que ceux de « bleu » et « jaune » ; c'est sans doute qu'il a désigné primitivement la nuance variable que prend la peau humaine à la suite de fortes contusions. — P. 333 : *Scandinavie* = *Scatin-avia* « pays des harengs » ; cf. anglo-saxon *sceadd* et anglais *shad*, etc.

goinfrerie (p. 514), il n'hésite point à discuter ou même à récuser le témoignage de Tacite (p. 52, 424, etc.) lorsqu'il l'estime trop favorable. « C'est, dira-t-il ailleurs, engouement de civilisés décadents pour l'état de nature. »

Le répertoire, dont on nous promet l'achèvement pour les premiers mois de 1901, s'étend à peu près jusqu'à la fin de la lettre M. J'y relève, à titre d'articles d'une importance capitale, en différentes branches : — *Ackerbau*, *Butter*, *Hahn*, *Jagd*, — *Eisen*, *Gewerbe*, *Kupfer*, — *Ahnenkult*, *Bestattung*, — *Mond und Monat*, — *Geld*, *König*, *Familie*, *Heirat*, *Beischläferin*. — De ces derniers il résulte à l'évidence qu'il existait un rudiment de législation coutumière indo-européenne [1]. Avis aux sceptiques qui ne peuvent sans rire entendre parler de mythologie ou de religion préâryenne : la religion a partout et toujours précédé le droit. — L'article *Körperbeschaffenheit der Indogermanen* est très curieux par ses conclusions surtout négatives. Sur l'*Urheimat* M. S. se prononcera avec plus de décision ; car on sait qu'il a sa doctrine, et il nous annonce qu'il la maintient.

La fidélité de ses multiples transcriptions est presque irréprochable. Je me demande seulement pourquoi, marquant parfois la quantité latine, il ne la marque pas toujours. Il me semble que c'est une bonne habitude à prendre en tout cas : on ne risque point ainsi de laisser croire au lecteur novice ou distrait que *célâre* a le même vocalisme que l'allemand *hêlan* (p. 336), ou que *jûgerum* accolé à *jugum* (p. 526) a comme lui la syllabe initiale brève [2]. L'orthographe latine est vraiment trop sommaire pour ne pas exiger cet utile complément [3].

On ne saurait mieux juger de la richesse et de la variété des informations de M. S., que par les maigres additions que je crois pouvoir

---

1. Cette législation ignorait le testament (p. 186) : ce n'est pas une médiocre surprise que de constater ici la profonde divergence du droit romain et du droit primitif, ordinairement si bien d'accord. Les XII Tables ont fait du testament la base du droit d'hérédité, et cette erreur absurde, qui étend l'empire de la volonté de l'homme sur le temps où il ne saurait plus avoir de volonté, pèse encore lourdement sur nos institutions et nos préjugés. La vérité sociale, ce serait : transmission totale en ligne directe, sans entraves ni limitation ni prélèvement d'aucune sorte ; transmission collatérale, seulement aux frères et sœurs et descendants d'eux, sous la réserve d'un droit de mutation ; retour à la communauté en tout autre cas, sauf tempéraments d'usage.

2. Si M. S. avait écrit, comme il faut, *vêstibulum* (p. 341), aurait-il maintenu le rapprochement éventuel avec *Vesta* = ἑστία ?

3. Dans le même ordre d'idées, je dois signaler : — en sanscrit, *samânôdaka* et non *samanôdaka* (p. 23), *piçâca* et non *pishâca* (p. 478), *der yajña* et non *das yajña* (p. 23 et 31), du moins si l'auteur veut profiter de ce que sa langue a trois genres pour reproduire en tout point la physionomie du mot étranger ; — en vieux haut-allemand *âmeiza* « fourmi » (p. 39), car tous les dialectes qui changent *â* en *ô* ont *ô* dans ce mot ; — en anglo-saxon, *ciese* « fromage » (p. 410), car la substitution de *y* long à *ie* est une graphie fautive qu'un ouvrage de linguistique doit rigoureusement proscrire. — P. 5, l. 5 du bas, lire *becomes*. — P. 397, l. 19, ajouter un καί dont l'absence fausse le vers.

y apporter. — P. 1, il n'est pas impossible que br. *sili* « anguille » se rattache à la même dérivation que *stlaon*[1]. — P. 4, ajouter br. *déok* « dîme », qui fait supposer un lat. * *decavum*. — P. 28-30, les étymologies proposées, si elles étaient démontrables, mettraient en relief un côté inexploré et essentiellement animiste de la religion primitive : étant donné que θεός n'a rien du tout de commun avec *deus*, je ne verrais aucun inconvénient à l'interpréter par « esprit », et, malgré lat. *erus*, je crois aussi que toutes les probabilités sont pour la connexion de sk. *ásura* et zd *ahuro* avec sk. *ásu* « vie »[2]; mais δαίμων, rattaché à lat. *lar* par l'intermédiaire de * δασι-μων, fait difficulté, ne fût-ce qu'au point de vue de la doctrine de M. Conway suivant laquelle le changement de *d* en *l* n'est point latin. En somme, tout cela est bien brumeux et le restera sans doute. — P. 39 (Amme) : il fallait citer irl. *ammait* « nourrice » et br. *amiégez* « sage-femme ». — P. 40 (Ampfer) : ajouter gr. ὀξαλίς, lat. *oxalis*, fr. *oseille*. — P. 41, on s'étonne de ne rencontrer aucun des nombreux noms sanscrits de l'antilope et similaires, *mrgá, hariná, çarabhá*, etc. — P. 47, l'inintelligible charme du vieux Caton, *ista pista sista*, peut s'expliquer par une corruption assonante et jargonnante de *istam pestem sistat*. — P. 55, « cognée », en cornique, *buhell*, et non * *bahell*, cf. br. *bouc'hal*. — P. 63 : les dictionnaires ne donnent pas sk. *madálaka* « bdellium » ; mais le nom de cet aromate est *gulgúlu*, déjà dans les Brâhmanas. — P. 75 : M. Loth a donné du br. *goularz* « ambre jaune » une étymologie celtique très satisfaisante. — P. 81 : cymr. *bedd* ou br. *béz* avait droit à figurer parmi les noms du tombeau, puisque son authenticité indo-européenne est attestée par al. *bett* et lat. *fodere*. J'en dis autant de br. *béred* « cimetière » (p. 258). — P. 116 : l'albanais « frère » est *vela*, que M. G. Meyer explique par * *sweslá-*, cf. lat. *soror* = * *swesôr*. — P. 116, le cymr. « puits » est *pydew*. — P. 120, la procédure juridique contre le débiteur se nomme *manûs injectiô*. — P. 139 (Distel) : ajouter br. *askol* « chardon », etc. — P. 144 : la différence primordiale entre le *Dorf* et la *Burg*, sk. *grâma* et *púr* respectivement, etc., l'un agrégat communautaire né de la famille, l'autre enceinte fortifiée où l'on met en sûreté les récoltes et les bestiaux menacés d'une razzia, est bien indiquée, mais mériterait d'être accentuée en traits plus nets ; l'auteur y reviendra certainement à propos de *Stadt*. — P. 150 : étant donné que le sens de « bourgeon » a dû précéder celui de « pierre fine », lat. *gem-ma* ne paraît pas si énigmatique ; soit rac. *gen* « naître », soit rac. *gem de* γέμ-ειν « être plein à craquer » (lat. *gem-ere*). — P. 164 (Eiche) : pourquoi avoir omis lat. *ilex*, qui représente une variété importante, et qui peut-être se retrouve dans le

1. Quant aux observations relatives au celtique, je renvoie une fois pour toutes à mon *Lexique étymologique Breton* s. v v. (Rennes 1900).
2. Cf. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 196.

second élément de αἰγ-ίλωψ ? — P. 298 : sur le roman *clocca*, il y a lieu aujourd'hui de tenir compte des inductions de M. Schuchardt[1]. — P. 300 : quant à l'emprunt par les Celtes du lat. *aurum*, la seule donnée certaine, c'est qu'il est postérieur au rhotacisme ; mais il a toutes les chances possibles d'être beaucoup plus tardif, et je ne le daterais, pour ma part, que de l'expansion de la civilisation romaine en Gaule et en Bretagne. — P. 325 : le nom fr. est simplement *chien de mer*. — P. 370 : il est bien peu probable que le celte * *ném-os* « ciel » procède de la rac. *nem* au sens métaphorique et moral de « vénération » ; j'y verrais bien plutôt le sens primitif et matériel de « courbure », soit donc « voûte » ; cf. sk. *nâka*, « voûte, ciel », qui suppose *nm-qo-* avec *m* long. Quant au lat. *caelum*, pourquoi se défier de l'explication par * *cavi-lo-*, qui satisfait au sens de « creux » et n'est contraire à aucune donnée phonétique précise ? — P. 380, l. 2, le mot anglais est *breeches*. — P. 383 : si, ce que j'ignore, gr. ὑάκινθος et lat. *vâcinium* sont botaniquement identiques, ils ne peuvent l'être étymologiquement, en tant du moins qu'on reconnaîtrait dans la première partie du mot grec le sk. *yuvaçá* (= lat. *juvencus*) « jeune » ; et il est difficile de ne l'y pas reconnaître, dès qu'on songe à la fable d'Hyacinthe tué par Apollon. Il faut donc, ou que *vâcinium* soit un emprunt fort ancien au grec, légèrement altéré, ou que le grec ait confondu deux mots commençant par * *huaki*, l'un nom de plante, l'autre signifiant « jouvenceau ». — P. 389, comment M. S. s'explique-t-il le passage du thème i.-e. * *wetes-* « vieux » au sens d'« année » ? Il ne me semble possible que par l'intermédiaire d'un adjectif composé du type εὐ-γενής, soit * *qotiwetés* [*essi*] ? exactement « combien âgé [es-tu] ? », qu'on en est venu à traduire « combien d'années [as-tu] » ? Cette observation peut avoir sa valeur, en ce qu'elle nous apprend que, si les Indo-Européens comptaient le temps par lunes, ils évaluaient leur âge en années. — P. 402 : il n'est pas sûr que la diphtongue lat. *ae* se soit monophtonguée d'aussi bonne heure que le Ier siècle ; et, en tout cas, les Germains ont reçu le nom de *Caesar* par l'intermédiaire de provinciaux, plus conservateurs en matière de prononciation que les gens de la capitale. — P. 411, une bonne preuve que *castanea* est en latin un emprunt tardif, c'est qu'il n'y est point devenu * *castinea*. — P. 448 : parmi les noms indo-européens du « chef », devrait être mentionné le κοίρανος « Herzog » (= germ. * *harj-ana-s*), que je ne trouve pas non plus sous *Heer*. — P. 457 : parmi les noms isolés du « panier », got. *táinjô* ne devait pas être omis, puisqu'il est pangermanique. — Il ne coûtait rien d'accoler lat. *násus* à *nárés* (p. 465), et de signaler φρήν (p. 471) parmi les noms d'organes qui ont pris un sens spiritualiste. — P. 476 : si le *feber*

1. *Romanische Etymologien*, II, p. 13.

(Phèdre = *fiber* « bièvre » est certainement « le brun » (sk. *babhrú*), la *febris* n'est pas moins clairement « la [maladie] brune », la fièvre « qui rend les hommes jaunes » comme la qualifie l'Atharva-Véda. — P. 483, pourquoi ne pas donner au moins un des nombreux noms celtiques de la grenouille, br. *glesker* et *gweskléé*, etc. ? — P. 492, le nom fr. du cuivre n'est point du tout isolé en roman. puisque l'espagnol a *cobre*. — P. 499 ; un primitif * *skand-lá* (cf. *scand-ere* « monter ») n'a absolument pas pu donner lat. *scála* « échelle » ; mettons * *skant-slá* et n'en parlons plus. — P. 503 (Linde) : le bois de tilleul est-il si propre à la construction navale ? Je me suis laissé dire qu'il ne valait rien pour la charpente, et j'avais toujours cru jusqu'à présent que *linter* était un mot d'emprunt (* πλυντήρ). — P. 524 sq. : l'article sur les mesures serait plus instructif, si pour chacune d'elles avait été indiquée la valeur exacte ou approximative en comput moderne ; le mille latin, le *mile* anglais, la *meile* allemande, par exemple, diffèrent trop pour qu'on se contente des noms A ce propos, la lieue islandaise ne s'appelle pas *röst*, mais *rost* (*o* ouvert). — P. 540 : μέταλλον est sûrement sémitique, disons phénicien, cf. rac. hbr. *mtl* « forger ». Ceci n'est point neuf; mais je crois pouvoir y rattacher le nom propre sk. *mâtalî*, qui manque au dictionnaire de M. Uhlenbeck. Ce Mâtalî, qui n'est point exactement le même que le cocher d'Indra (Mâtali), a pu être son charron en des temps plus anciens; car A. V. XI. 6. 23 il paraît échanger un remède contre un char, et R. V. X. 14. 3 il commande la troupe de Mânes dits Kavyas, artisans mythiques, sans doute, dans le genre des Dactyles et des Telchines, si l'on en juge par leur nom rapproché du psl. *kovati* « forger ». — P. 547 : parmi les noms isolés de la lune, noter cymr. *lloer* = corn. *luir* = br. *loar*. — P. 550 : cette dernière langue fournit deux exemples excellents à l'appui de l'ancien usage observé dans la dénomination des mois. *Mézéven* « milieu de l'été » a dû désigner d'abord juin-juillet; puis on a créé pour juillet le diminutif *mézévennik*. D'autre part, novembre-décembre fut « le mois noir » (*miz dû*), jusqu'au jour où un superlatif (*Kerzu*) « tout noir » vint renforcer et préciser la désignation du solstice d'hiver.

Me sera-t-il permis de constater en terminant que, dans ce gros livre, rempli de termes religieux indo-européens, je n'ai pas rencontré une seule fois ceux de « totem » ni de « tabou » ? Je ne loue ni ne blâme : je constate. M. Schrader, avec l'autorité qui lui appartient, estime comme moi qu'on peut s'en passer dans son domaine[1].

V. Henry.

---

1. Puisque l'occasion se présente à moi d'établir ma position scientifique à l'égard de ces entités nouvelles et respectables, mais quelque peu encombrantes, je le ferai en résumant brièvement ce que j'en ai dit à chaque fois que je les ai

Germanus Morin, Presbyter et monachus Ord. S. Benedicti e Congregatione Beuronensi, **Anecdota Maredsolana** seu monumenta ecclesiasticae antiquitatis ex mss. codicibus nunc primum edita aut denuo illustrata :

Vol. I, **Liber Comicus**, sine Lectionarius Missae, quo Toletana Ecclesia ante annos mille et ducentos utebatur, 1893, xiv-462 pp. et 1 pl.; prix : 10 fr.

Vol. II, **Sancti Clementis Romani ad Corinthios Epistulae uersio latina antiquissima** ; 1894, xvii-75 pp. et 1 pl.; prix : 3 fr. 75.

Vol. III pars I, **Sancti Hieronymi presbyteri qui deperditi hactenus putabantur Commentarioli in psalmos** ; 1895, xix-114 pp.

Vol. III pars II, **Sancti Hieronymi presbyteri tractatus sine Homiliae in Psalmos, in Marci euangelium aliaque uaria argumenta** ; 1897, 423 pp.

Maredsoli, apud Editorem ; Oxoniae, apud J. Parker et soc. bibliopolas. Petit in-4°.

Revue bénédictine, I-XVI, 1884-1899, mensuelle ; XVII, 1900, trimestrielle. Abbaye de Maredsous, Belgique.

Dans l'avertissement de son dernier ouvrage, dom Morin déclare qu'il remet sa préface et ses tables à un autre volume, parce qu'il vient de trouver une nouvelle série de traités sur les Psaumes entièrement inédite. Dangereuse franchise, car elle a été pour le critique un motif de se tourner d'un autre côté et d'attendre. Comme le temps passe, l'article du critique servira maintenant, non d'annonce aux livres, mais d'excitation à l'auteur.

Le *Liber comicus* est, comme dom M. a eu la précaution de l'indiquer au titre même de son édition, un lectionnaire de l'église de Tolède, c'est-à-dire le recueil des trois lectures faites alors à la messe, la leçon prophétique, l'épître et l'évangile. L'intérêt d'un tel recueil est double. Il nous donne d'abord des textes latins de la Bible très précieux pour l'étude et la classification des versions. De plus c'est une contribution importante à l'histoire de la liturgie. Ces lectures en effet constituent des morceaux détachés, des péricopes, qu'il est utile de comparer à d'autres distributions analogues. Ainsi dom M. publie en appendice celles d'un évangéliaire de Naples du vi^e siècle et celles

---

rencontrées sur mon chemin. — 1° Les totems et les tabous, respectivement, n'ont été historiquement constatés que dans une infime minorité de peuplades sauvages. — 2° Il est facile, mais gratuit, de les conjecturer à la base de toutes les religions où ils ne sont pas constatés : un animal divinisé *peut* avoir été un totem comme aussi n'en avoir pas été un, et entre ces deux affirmations contraires la science peut ballotter pendant un siècle sans avancer d'un pas ; commencer par déclarer que tout sacrifice procède du totem, pour en conclure que toute religion où l'on constate le sacrifice fut totémique à l'origine, qu'est-ce autre chose qu'une pétition de principe ? — 3° En particulier chez les Indo-Européens, il n'y a pas une trace historique du totémisme. C'est bien ce que concède, ce me semble, sous une autre forme, M. S. Reinach, *Revue Celt.*, XXI, p. 293. — 4° Conséquemment, si l'on signalait dans une population indo-européenne une survivance *certaine* de totémisme, la présomption serait en faveur, non d'un legs de l'antique passé indo-européen, mais d'un emprunt à quelque tribu aborigène anâryenne. — Je n'ai pas la prétention de légiférer en matière d'histoire des religions ; mais je crois sincèrement qu'on peut défendre ces quatre propositions sans encourir le reproche de ne « rien entendre aux choses religieuses » (ibid. i. n.).

d'un lectionnaire de Capoue du VIIe siècle; il a montré dans la *Revue bénédictine* (1893, p. 113) comment le système napolitain a été mélangé au système romain dans l'évangéliaire de saint Cuthbert et dans celui de Burchard, moine anglais qui a apporté en Allemagne (ms. de Wurzbourg) le système bâtard en cours à son époque en Grande-Bretagne. Par ces comparaisons, on se fait une idée de plus en plus précise des relations des différentes églises, des réactions et des mouvements d'influence qui se sont entrecroisés, des groupements hiérarchiques et naturels : tous phénomènes qui se reflètent par accident dans les documents historiques et littéraires, mais qui se cristalisent au contraire dans les monuments de l'ancienne discipline. C'est par là que cette littérature de sacristie appartient à l'histoire générale. Un autre renseignement se dégage d'un lectionnaire, le calendrier qui lui sert de cadre. Par la comparaison des calendriers entre eux, on arrive aussi à des conclusions analogues à celles qu'on peut déduire de la confrontation des péricopes. Outre le calendrier qui se déduit du *Liber comicus*, dom M. en publie un autre, un peu différent, inséré dans son ms. Ce ms, qui vient de Silos, a été acquis par la bibliothèque nationale (nouv. acq. lat. 2171); il est du XIe siècle; mais l'état de choses dont il est le témoin est bien plus ancien. Dom M. n'a pas tort de le croire contemporain d'Hildefonse († 667). L'étude attentive de ce livre sera nécessaire, le jour où l'on voudra reprendre, avec toutes les ressources nouvelles accumulées depuis Mabillon, l'histoire de la liturgie gallicane et, par contrecoup, l'histoire même de la liturgie romaine. Avant de quitter ce volume, je tiens à signaler l'importance particulière du calendrier de Naples. Il est plus ancien que le calendrier épigraphique commenté par Mazocchi.

Le titre du second volume suffit à en indiquer l'importance. Cette ancienne version latine de la lettre de Clément de Rome a été exécutée d'après un excellent texte et permet de corriger celui que nous possédons. On l'a du reste beaucoup étudiée, depuis que dom Morin l'a publiée[1]. Je rappelle seulement qu'il l'a trouvée dans un ms. de la bibliothèque du Grand Séminaire de Namur, provenant de l'abbaye de Florennes ; l'écriture est du XIe siècle.

Les deux parties du troisième volume apportent la solution d'un problème d'attribution jusqu'ici fort discuté. Les éditeurs de saint Jérôme ajoutent aux œuvres authentiques un *Breuiarium in Psalmos*, qui dément son titre par son étendue et par ses redites. C'est évidemment une compilation, comme suffiraient à le prouver les expressions

1. Voir surtout Harnack, *Theologische Literaturzeitung*, 1895, col. 107; *Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften in Berlin*, 1894, pp. 261-273; 601-621 ; Wölfflin, *Archiv für lat. Lexicographie*, IX, 1894, pp. 81-100. Plus récemment, M. Knopf, *Das erste Clemensbrief*, a prouvé que la traduction latine avait une valeur indépendante pour l'établissement du texte original et pouvait servir d'arbitre entre les deux mss. grecs.

uel alibi, *uel aliter*, qui servent à introduire les notules. Des explications, souvent fort différentes, sont juxtaposées et évidemment empruntées à des sources distinctes. Dans l'ensemble, nous retrouvons ce procédé d'accumulation auquel nous devons les recueils de scolies anciennes, le Donat actuel de Térence, le double Servius de Virgile, le pseudo Acron d'Horace. Là, comme sur beaucoup d'autres points, le christianisme n'a rien inventé et l'antiquité classique survit dans la littérature nouvelle.

Trois groupes de textes ont constitué le *Breuiarium*, tel qu'on le lisait déjà au IXe siècle : 1° d'assez longs fragments de discours prononcés par saint Jérôme sur les Psaumes d'après les Septante (*Contra Ruf.*, II,14, 27); 2° des extraits des *Commentarioli in Psalmos* (*ib.* I. 19) ; 3° des extraits de toute sorte, ordinairement médiocres, accompagnés rarement du nom de l'auteur : Eucher est nommé, ps. XVI, Migne XXVI, 862 B.

Les discours, *Tractatus siue Homiliae*, et les *Commentarioli* étaient emprisonnés dans cette gangue grossière, et il était difficile, à peu près impossible pour les *Commentarioli*, de les en dégager. Personne ne l'avait tenté jusqu'ici, parce que personne, sauf peut-être Vallarsi, n'avait vu la question avec cette netteté. Un hasard heureux, qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, permit à dom Morin de nous restituer les deux séries de commentaires. Il retrouva des mss. de l'une et de l'autre. Ainsi nous possédons maintenant dans leur forme originale deux œuvres nouvelles de saint Jérôme.

Les *Commentarioli* sont des notes sur les points négligés par Origène dans son *Enchiridion*. Ils sont de l'époque où saint Jérôme adoptait les idées d'Origène. Les *Tractatus* faisaient partie d' « Expositions de saint Jérôme sur LIX psaumes, » mentionnées au moyen âge dans divers catalogues. Ce sont des homélies familières, improvisées par saint Jérôme lors de son séjour au monastère de Bethléen. Elles ont été recueillies et transcrites par les auditeurs. Mais à côté de ces discours, il faut ranger des homélies sur saint Marc et sur divers sujets, enfouies dans les éditions anciennes de saint Jean Chrysostome [1]. Ces homélies ont la même origine que les expositions sur les psaumes. D'un seul coup de filet, dom M. ramène donc tout ce qui reste de la prédication de saint Jérôme. Nous n'avions jusqu'ici aucun moyen de nous en faire une idée.

Par suite de ces trouvailles, le *Breuiarium* reçoit une importance inattendue. Il serait peut-être utile d'en rechercher et d'en classer les mss. Dom M. s'est servi seulement d'un ms. de Namur, du Xe siècle. Un ms. de la bibliothèque nationale, 1692, est du IXe siecle. Ce n'est qu'une partie, le commentaire des psaumes LI à LXXV. Une interver-

1. Cf. *Les Monuments de la prédication de saint Jérôme*, dans *Rev. d'hist. et de litt. relig.*, I, 1896, 393-434.

sion a placé à la fin du volume le commencement, ps. LI-LIIII (partie). Le ms. primitif, comme le prouvent les signatures des cahiers [1], avait un feuillet de plus, soit 58 : celui de tête a disparu. Il est assez bien copié, sauf un grand nombre de bourdons, dont plusieurs doivent remonter à l'archétype [2] et dont d'autres s'expliquent peut-être par un état moins développé de la compilation ; ceux-ci ne seraient vraiment pas des bourdons, mais des passages ajoutés dans une rédaction *plenior* que le ms. ne connaît pas encore. Une donation : *Conuentio domni abbatis Odonis con Raynardo milite, filio Itherii*, pourrait aider à préciser la provenance du ms. (f° 51^{b}). Il est catalogué sous le nom de saint Hilaire.

Ce sont ces attributions fausses, presque constantes, qui rendaient le problème si ardu et qui font le mérite du succès de dom M. Ainsi s'explique une lacune de son travail. Un important ms. des *Tractatus* lui a échappé, parce qu'il est attribué à saint Grégoire. Son édition est fondée sur deux mss. du VIIIe siècle, trois du IXe et deux du Xe siècle. Le ms. lat. B. N. 2235 est un troisième ms. du VIIIe siècle. Il est écrit en onciale et compte 138 feuillets, plus quelques feuillets non numérotés çà et là ; beaucoup sont malheureusement en assez mauvais état. Il provient de Baluze (*Bibl. Baluzaniae*, pars III^{a}, n° 32). Les feuillets de la fin du volume, qui avaient particulièrement souffert, ont été intercalés au milieu et forment aujourd'hui les feuillets 38 à 52 ; l'explication du psaume LXXXIII se trouve séparée en deux par cette transposition, destinée à protéger les feuillets endommagés contre une entière destruction. Au commencement des premières pages f°s 3^{a}, 5^{b}, 6^{a}, 6^{b}, on trouve une grande majuscule ; dans la suite, une majuscule développée se voit quand le commencement de la page coïncide avec celui d'un paragraphe. Les premiers feuillets du volume manquent et l'on tombe vers la fin de l'explication du psaume VII. La liste des psaumes commentés coïncide avec celle des autres mss. utilisés par dom M., et présente les mêmes lacunes. A l'heureux éditeur des homélies hiéronymiennes, appartient de déterminer l'importance et la signification de ce nouveau ms.

L'activité de dom M. ne se borne pas à ces publications de textes. Dans une série d'articles écrits depuis une quinzaine d'années, dom M. a traité quelques-unes des questions les plus délicates que soulève l'histoire de la littérature chrétienne. Ces questions se rattachent pour la plupart à deux ou trois problèmes généraux. Chargé de continuer l'édition de Césaire d'Arles, entreprise par Fessler, dom M. a défini la

---

1. I, f° 1^{b} ; II, f° 9^{b} ; III, f° 17^{b} ; IIII, f° 25^{b} ; V, f° 33^{b} ; VI, f° 41^{b} ; VII, f° 49^{b} ; les ff. 50 et 51 sont en plus ; les f°s 52-57 appartiennent au premier cahier.

2. A la fin du ps. 66, (f°s 29^{b}-30^{a}) on trouve : *Et dixeramus... terrae*. C'est un passage omis un peu plus haut (cf. *P. L.* XXVI, 1012), après : *Et metuant eum omnes fines terrae*. Rien ne trahit dans le ms cette perturbation. Elle n'est donc pas le fait du copiste, mais d'un de ses devanciers.

méthode qui permet maintenant de reconnaître presque mécaniquement une homélie de Césaire, au milieu des recueils de sermonaires, ou d'isoler son œuvre personnelle dans les remaniements et les combinaisons dont l'orateur gaulois a donné le premier l'exemple. Ces recherches ont non seulement permis de rendre à Césaire ce qui lui appartient dans les collections publiées, comme l'appendice des sermons de saint Augustin; elles nous ont donné un assez grand nombre de textes inédits. Les textes liturgiques ou relatifs à la liturgie forment un autre groupe. C'est par le *Te Deum* que dom M. a été amené à s'occuper à plusieurs reprises de l'évêque Niceta de Remesiana. Son attention a été aussi attirée sur certaines œuvres apparentées, de provenance espagnole ou gallo-romaine, et Phébadius d'Agen, Grégoire d'Elvire, lui devront de figurer avec moins de points d'interrogation dans le catalogue des écrivains chrétiens. Enfin à plusieurs reprises, il est intervenu dans les discussions relatives aux légendes provençales et y a apporté des faits capables, non seulement de ruiner une croyance depuis longtemps inacceptable, mais d'en expliquer l'origine et l'histoire [1].

La plupart de ces travaux ont paru dans la *Revue bénédictine* de Maredsous. Cette revue est très sérieusement rédigée; à côté de dom M., il est juste d'y signaler l'active collaboration de dom Ursmer Berlière, qui étudie et publie les documents de l'histoire bénédictine. Cet organe fait le plus grand honneur à la société religieuse qui le soutient.

Dom Morin a passé en revue les plus anciens de ses articles dans *Un essai d'autocritique* (*Rev. bén.* XII, 1895, 385). Dernièrement, il a raconté ses premieurs essais et ses découvertes dans une conférence donnée à l'université de Louvain. Ces deux morceaux contiennent l'affirmation d'une méthode très sûre et très patiente. L'auteur revient sur d'anciens articles pour séparer les résultats acquis des hypothèses trop fragiles et pour encourager les jeunes gens à suivre la même voie. Mais en même temps, il donne de lui-même à son insu un portrait charmant. On y retrouve l'ingénuité et la simplicité transparente qui étaient les qualités distinctives des écrivains, au temps de Pline le jeune.

Avec lui, ses supérieurs ont des titres à la reconnaissance des érudits. Pour qui connaît les milieux ecclésiastiques, un grand mérite des autorités est de ne pas entraver et arrêter. La bourgade belge, hier inconnue, doit à sa laborieuse abbaye un des meilleurs renoms.

Paul Lejay.

---

1. *Société des Antiquaires de France, Mémoires; Revue d'histoire et de littérature religieuses,* III (1898), 10; *Mélanges de l'Ecole française de Rome : Le Missorium de saint Exupère*, t. XVIII, 1898, 363.

Verfassungsgeschichte der Provence seit der Ostgothenherrschaft bis zur Errichtung der Consulate (510-1200), von Fritz KIENER,... — Leipzig, Dyksche Buchhandlung, 1900. In-8° de XII-295 pages.

Voici un ouvrage des plus sérieux, que devront connaître ceux qui désormais écriront sur l'histoire de la Provence depuis la domination des Ostrogoths jusqu'au XIIIe siècle. Ce n'est pas à dire que toutes les théories soutenues et toutes les appréciations énoncées par M. Kiener aient chance d'être adoptées, mais dès aujourd'hui on devra les discuter et leur opposer, si on ne les admet pas, des faits précis et des documents probants.

La matière est des plus ardues, surtout à cause du peu de chartes et de diplômes que l'on a conservé en Provence pour les époques les plus reculées du moyen âge. Les guerres dont souffrit le pays, surtout les ravages des Sarrasins, ont été sans doute pour beaucoup dans cette pénurie. Quoi qu'il en soit, il est cependant permis de remarquer que l'historien des institutions provençales n'a pas connu suffisamment ce que j'appellerai la littérature de son sujet et qu'il n'a pas fait dans les dépôts publics d'archives des recherches assez approfondies. Il connaît admirablement toutes les sources qui en Allemagne ont fait l'objet d'une édition, il a lu et mis à profit tous les ouvrages qui ont été écrits par ses compatriotes sur les questions touchant à ses études. Les publications françaises, il les ignore davantage, ou plutôt il les a moins utilisées [1]; de plus, en dehors des archives départementales des Bouches-du-Rhône, ses explorations dans nos archives et bibliothèques paraissent avoir été trop rapides [2]. Donc, la base du monument qu'il a voulu édifier, manque un peu de solidité.

En second lieu, il aurait été désirable que M. K. se fût moins claquemuré dans son sujet et qu'il ait plus souvent jeté les yeux sur ce qui se passait dans les provinces voisines. Sans doute, la Provence a joui d'un régime politique assez particulier ; mais la condition de ses habitants, au Xe siècle par exemple, n'était pas très sensiblement différente de celle des Languedociens [3]. Il aurait été possible par conséquent de mieux élucider certains points obscurs par des comparaisons judicieuses. M. Kiener, il est vrai, l'a fait quelquefois, mais seulement pour rapprocher les institutions provençales de celles de l'Italie ou

1. Je ne voudrais pas obliger M. Kiener à lire et à citer une foule d'ouvrages sans valeur réelle ; mais il est regrettable qu'il n'ait pas connu les positions de la thèse que M. de Manteyer a présentée à l'École des Chartes en 1897 et qui a pour titre : *La marche de Provence jusqu'aux partages et l'évêché d'Avignon jusqu'à la commune*. Il y aurait puisé maintes indications précieuses. — Parmi les auteurs cités, M. de Blégier est toujours nommé à tort Plégier.

2. Il déclare pourtant avoir visité les archives et les bibliothèques de Marseille, Arles, Avignon, Carpentras et Lyon, mais il n'en a pas tiré tout ce qu'il aurait pu.

3. Cette expression est peut-être un peu prématurée pour le Xe siècle ; mais elle rend bien ma pensée.

du nord de la France. A mon avis, il y aurait mieux que cela à faire.

Malgré cette double réserve, il ne m'en coûte pas, au contraire je suis heureux de reconnaître que M. K. a, pour la première fois, étudié d'une façon scientifique la condition des personnes et les institutions administratives, judiciaires et politiques de toute la Provence. Il a exposé avec clarté les transformations que le pays a subies depuis la ruine de l'empire d'Occident jusqu'au moment où les consuls administrèrent les villes. Son récit, susceptible d'additions en plusieurs endroits, je l'ai déjà dit, ne sera guère modifié quant au fonds dans la plupart de ses parties. N'aurait-il obtenu que ce résultat, qu'on devrait déjà lui savoir beaucoup de gré d'avoir écrit son livre. En outre, il a donné quelques documents inédits des plus importants.

Les pages qui me semblent devoir être à peu près complètement transformées à la suite de nouvelles investigations, sont celles qui traitent de l'élévation des consulats. Et tout d'abord M. K. ne s'est presque occupé que des consulats de certaines villes qu'il a plus spécialement examinées de près (Arles, Marseille, Avignon, Tarascon, Nice, etc.); il paraît avoir négligé l'étude de ceux des autres villes et il a complètement laissé de côté ceux des centres ruraux. Or, c'est peut-être chez ces derniers que M. Dognon a trouvé le plus d'éléments pour construire la théorie qu'il a publiée sur leur origine dans son *Histoire des institutions politiques et administratives du pays du Languedoc*. Il n'est pas donc interdit de penser que M. K. aurait pu puiser au moins quelques renseignements à une pareille source. D'ailleurs, il se trouve souvent en désaccord avec M. Dognon pour ces graves questions d'origine : j'en fais ici l'observation, car il est probable que sur les deux rives du Rhône les mêmes effets ont été dus aux mêmes causes. M. Dognon refuse à l'Italie toute influence sur la formation des consulats ; M. Kiener, moins affirmatif, serait plutôt d'un avis opposé. Le premier fait des consulats une émanation du pouvoir seigneurial; le second serait plus enclin à voir dans leur création un acte d'hostilité contre la domination des comtes.

La question est du reste extrêmement complexe et embrouillée, et on n'arrivera peut-être pas à une solution satisfaisant à tous les cas et répondant à toutes les objections. Trop peu de documents nous ont été conservés sur les premiers temps de l'administration des consuls, et ceux qui nous restent sont trop peu explicites. Les communautés ont-elles subi l'influence des souvenirs des antiques institutions romaines ? Les meilleurs auteurs, entre lesquels je range M. Kiener, ont prononcé que les consulats du moyen âge n'ont rien à voir avec le régime des cités romaines, et il est à peu près certain qu'ils ont raison; les curiales du IVe ou du Ve siècle exerçaient des fonctions absolument différentes de celles des consuls du XIIe ou du XIIIe et ne sont pas à comparer avec eux; mais n'y a-t-il pas autre chose ? Doit-on

nécessairement, pour retrouver les vestiges auxquels je fais allusion, se reporter à la curie romaine ? Assurément non, aussi je demande s'il ne serait pas subsisté quelque chose du passé, par exemple des anciennes corporations, comme des naviculaires d'Arles, pour ne citer que ceux-là, quelque chose de la jouissance commune de certains biens ruraux, que sais-je encore ? La lumière est loin d'être complètement faite et j'aurais aimé voir M. K. la porter sur ces obscurités. D'autre part, comment se fait-il que les consuls se soient précisément manifestés dès les premiers temps dans l'exercice des pouvoirs judiciaires? Quel rapport y a-t-il entre leur tribunal et celui des échevins que l'on observe à une époque un peu antérieure? M. K. a marqué l'influence que la situation économique du pays a eue sur le développement des consulats depuis le milieu du XIIe siècle ; mais auparavant cette action ne s'est-elle pas fait tout au moins pressentir?

Voilà bien des points d'interrogation ; il est probable qu'on se les posera longtemps encore. Toutefois il est bon que des livres comme celui dont je rends compte actuellement, soient publiés, pour appeler l'attention sur ces problèmes si délicats. L'ouvrage de M. Kiener a d'ailleurs plus d'un mérite et il ne restera certainement pas sans utilité : il marquera une des meilleures étapes vers la découverte complète de la vérité.

L.-H. LABANDE.

Urkundenbuch der Stadt Strassburg. Sechster Band : Politische Unkunden von 1381 bis 1400, bearbeiteit von Johann Fritz. Strassburg, Trübner, 1899, VII, 923 p. in-4°. Prix : 55 francs. — Siebenter BAND : **Privatrechtliche Urkunden,** 1332-1400, bearbeitet von Hans Witte. Strassburg, Trübner, 1900, XVII, 1165 p. in-4°. Prix : 70 francs.

Les deux gros volumes dont je viens de transcrire le titre sont les derniers du *Cartulaire de la ville de Strasbourg* depuis les origines de son histoire jusqu'à l'an 1400; entrepris, il y a plus d'un quart de siècle, les différentes parties de cet important recueil ont paru depuis 1879, à intervalles assez réguliers, grâce au zèle des collaborateurs que M. Wiegand s'était associés pour cette tâche. S'il s'arrête aujourd'hui, ce n'est pas pour des raisons scientifiques, car l'histoire de Strasbourg est pour le moins aussi intéressante au XVe siècle qu'au XIVe, et les documents inédits existent plus nombreux encore sur les luttes contre les seigneurs de la vallée rhénane, sur l'invasion des Armagnacs, sur les guerres de Bourgogne, etc. Mais le *Cartulaire* a déjà coûté beaucoup d'argent et sans doute les corps officiels qui en supportaient les frais, ont trouvé qu'il était temps de s'arrêter, après épuisement des fonds votés autrefois dans ce but. Il n'en est pas moins regrettable qu'il subsiste de la sorte une lacune de plus d'un siècle pour la docu-

mentation de l'histoire de la ville libre, entre le dernier volume du *Cartulaire* et le premier de cette autre collection, dont nous avons également déjà parlé dans la *Revue*, la *Correspondance politique de la ville de Strasbourg au temps de la Réforme*, dont MM. A. Virck et O. Winckelmann ont publié les premiers volumes. Puisque la municipalité strasbourgeoise et la délégation d'Alsace-Lorraine avaient soutenu l'œuvre jusque là, on aurait aussi bien pu faire un dernier effort, et nous fournir un choix de documents pour les années 1400-1500 dans deux ou trois volumes supplémentaires [1].

Le tome VI a été constitué par les soins de M. J. Fritz, auquel nous devions déjà un volumineux et savant mémoire sur les territoires de l'évêché de Strasbourg au moyen âge. Il y a réuni 1638 pièces in-extenso ou sous forme de regestes, rien que pour les vingt années qui vont de 1381 à 1400, et encore a-t-il dû élaguer bon nombre de documents de moindre valeur et principalement ceux qui se rapportent aux affaires ecclésiastisques, bien qu'ils figurassent au *Cartulaire* pour les siècles précédents. Le caractère primitif du recueil change naturellement de plus en plus, à mesure qu'on avance dans l'histoire du moyen âge; les chartes proprement dites deviennent rares et disparaissent presque devant la correspondance diplomatique, les rapports officiels, les pièces de comptabilité; le XIV[e] siècle, surtout dans sa seconde moitié, est déjà le *siècle de la paperasserie*, quand on le compare à ses devanciers. Parmi les principaux événements politiques auxquels se rapportent les dossiers de ce volume, mentionnons la déposition de l'empereur Wenceslas, l'élection de Robert-le-Palatin, les confédérations des villes d'Alsace avec celles du Rhin, de la Souabe et de la Suisse, la lutte terrible de Strasbourg contre son évêque, Frédéric de Blanckenheim et les princes voisins ligués avec Brunon de Ribeaupierre, la mise de la ville libre au ban de l'Empire, sans compter les mille escarmouches féodales qui troublaient alors à chaque instant la paix publique en Alsace. Les pièces afférentes nous fournissent un tableau bien vivant, sinon très récréatif de la féodalité d'alors; mieux que les chroniques, ces documents, plus immédiats, nous renseignent sur les menus faits de la vie politique au XIV[e] siècle; la plupart étaient inconnus; un petit nombre figurait déjà soit dans les *Reichstagsakten* de l'Académie de Munich, soit au *Cartulaire des Ribeaupierre* de M. Albrecht, soit dans les *Regestes des Margraves de Bade* de M. Fester. Outre les archives locales [2], celles de Francfort, Carlsruhe, Stuttgart, Ulm, Bâle, Aschaffenbourg, etc., ont été mises à contribution. Parmi les pièces plus spécialement intéres-

---

1. C'est d'un choix seulement qu'il pourrait être question pour cette période, car la mise au jour de tous les documents conservés au XV[e] siècle demanderait une dizaine de volumes.

2. Nous apprenons par le n° 1523 que c'est en 1400 seulement que le conseil décide la construction d'un local voûté pour les archives de la ville.

santes nous signalerons le traité d'alliance avec les villes rhénanes, signé à Spire, le 20 mars 1381, le dossier relatif à la lutte contre le chevalier bourguignon Jean de Vergy, seigneur de Chatillon (1382), l'affaire du chevalier anglais John Harleston (1385), point de départ de la brouille subséquente avec l'empereur Wenceslas. On trouvera des détails fort curieux pour l'art militaire de l'époque et sur ce que nous appellerions aujourd'hui le service de l'intendance, dans le *Rechenbuch* tenu à l'occasion du siège du château de Loewenstein (1386) [1], et dans les règlements détaillés rédigés en 1389, en 1392 et en 1394 pour la défense de Strasbourg [2]; les raisons économiques de la colère des seigneurs contre les villes se trouvent clairement déduites dans la plainte de Jean de Lichtenberg, relative aux sujets que la ville libre lui enlève comme *ussburger* (n° 511). Signalons encore les nombreux règlements et les conventions monétaires qui marquent l'accroissement du pouvoir capitaliste ; les déclarations détaillées relatives à la guerre de 1393, qui jettent un jour si terrible sur la férocité des mercenaires d'alors, sur les supplices infligés aux malheureux villageois, l'assassinat des femmes enceintes, la destruction des récoltes, l'incendie des villages, etc. (n° 721-743) ; la liste des citoyens bannis de Strasbourg de 1388-1400, avec indication des motifs du bannissement (n° 1606) qui nous fournit de bien curieux traits de mœurs [3]. Certaines pièces auraient pu sans grand inconvénient être laissées de côté [4], d'autres auraient eu besoin d'annotations plus amples et que nul n'aurait plus facilement fournies que l'éditeur lui-même.

Le tome VII, édité par M. Hans Witte, double pour ainsi dire les tomes V et VI, en fournissant pour la même époque les documents

---

1. M. Fritz aurait trouvé sur l'affaire de Loewenstein un dossier de correspondances originales contemporaines à la Bibliothèque municipale de Strasbourg (manuscrit n° 278 a).

2. Dans la liste des mercenaires de la république, dressée en 1394, nous trouvons de hauts personnages, le duc Regnard d'Urslingen, le margrave Jean de Hochberg, Bourcard de Lichtenstein, un comte de Solms, « le curé de Stouffenberg » etc.

3. Citons au hasard le fait du boulanger banni pour avoir voulu tuer un individu qui troublait son sommeil en jouant du luth ; la proxénète qui a fait entrer une jeune fille innocente dans une maison de prostitution ; le patricien relégué pour avoir souffleté un pauvre paysan qui admirait de trop près ses souliers à poulaine : le patricien Rulin Barpfennig puni pour avoir « commis des horreurs » avec deux filles publiques ; un homme banni pour s'être promené la nuit, déguisé en femme, dans les rues de la ville, afin de pénétrer plus facilement dans les maisons des veuves et faire violence aux filles honnêtes, etc. — Mentionnons dans un tout autre genre la lettre touchante de l'ammeistre Jean Bock à sa chère Catherine, la suppliant de tout vendre pour payer sa rançon au sire de Schwanberg (1395), sans quoi elle ne le verrait plus vivant. « Moi aussi je donnerais tout pour toi et j'espère que tu m'aimes mieux que de l'argent. »

4. Il faut dire qu'elles sont en petit nombre et que leur absence n'aurait pas notablement allégé le volume qui les renferme.

d'intérêt privé, à côté des pièces politiques. Leur nombre même empêchait de les reproduire en entier, chose d'ailleurs absolument inutile, puisque ce sont toujours les mêmes formules qui reviennent dans ces actes notariés, dressés pour la plupart *coram judice curie Argentinensis.* M.W. nous a donné le contenu de 2,989 pièces sous forme de régestes ; il en a logé environ 700 autres dans ses notes [1]. Ce sont principalement des titres d'achat et de vente de terrains ou d'immeubles, des constitutions de rentes viagères ou perpétuelles, qui nous permettent de nous faire une idée passablement nette des mutations assez rapides de la propriété immobilière au xive siècle. L'éditeur y a joint la liste des notaires épiscopaux, des conseillers de la ville, patriciens ou membres des *tribus* ou corporations d'arts et métiers de la cité, de 1332 à 1400. On peut faire dans ce dernier volume une riche moisson de détails sur la vie quotidienne de la bourgeoisie strabourgeoise d'alors, sur les formes juridiques en usage et l'agencement de la constitution municipale; l'historien local y trouvera des éléments précieux pour la généalogie des principales familles, la nomenclature des maisons, des rues, des places, des parcelles de la banlieue ; le théologien y notera l'expression des sentiments religieux de l'époque ; le philologue s'intéressera aux noms propres et aux surnoms des citoyens. Mais on comprend qu'il soit impossible de citer ici telle ou telle pièce du volume comme particulièrement intéressante et qu'il faut se borner à souhaiter bonne chance et bon courage à ceux qui auront la patience de dépouiller pour leurs études cet énorme volume d'environ douze cents pages [2].

L'index est fait avec le même soin que celui des volumes précédents et fournit l'orientation nécessaire pour se retrouver au milieu de cet immense fouillis de noms propres et de faits de détail. On ne peut s'empêcher pourtant d'exprimer le regret que les différents savants qui ont simultanément ou successivement travaillé au *Cartulaire* ne se soient pas entendus pour fondre en un seul ou plutôt en un double index final des noms de lieux et des noms de personnes, les répertoires consacrés par eux soit à un seul, soit à plusieurs des neuf in-4° qui en constituent la série complète. Il y aurait eu de la sorte une économie de temps et de travail considérable pour le travailleur, en même temps qu'on aurait plus facilement embrassé tout l'ensemble

1. Ce n'est pas aux Archives municipales, mais à celles des fondations ecclésiastiques, celles de l'Hopital civil, (actuellement réunies à celles de la Ville), de l'Œuvre-Notre-Dame et du chapitre de Saint-Thomas, que M. W. a emprunté la majeure partie de ses pièces.

2. Il n'y a pas ici, en effet — sans doute pour épargner de la place — de ces entête explicites, si nécessaires à ceux qui veulent réellement utiliser un recueil pareil, et qui ne manquaient pas aux volumes précédents. L'éditeur s'est contenté de mettre en manchettes des expressions génériques comme *rentes*, *legs*, *vente*, etc., ce qui est loin de suffire pour orienter un travailleur un peu pressé.

de ce long et méritoire travail. Tel qu'il est cependant, et malgré les légères imperfections, forcément inhérentes à tout recueil de ce genre, le *Cartulaire de Strasbourg* marquera d'une façon décisive dans l'historiographie provinciale et locale. Non seulement il facilitera notablement la tâche des futurs historiens de Strasbourg en leur fournissant de nombreux matériaux nouveaux sur des points plus ou moins bien connus déjà, mais il permettra d'écrire, pour la première fois, en connaissance de cause, certains chapitres de cette histoire, sur lesquels les données certaines faisaient entièrement défaut.

R.

M. de Marcère. **Le Seize Mai et la fin du septennat.** Paris Plon, 1900 xi-320 p. in-16.

M. de Marcère, président du Centre gauche, puis ministre de l'intérieur, ayant vécu au centre de la vie politique en 1877 et 1878, était bien placé pour révéler des détails inconnus sur les dessous de la crise du Seize Mai et du ministère Dufaure. Mais il semble avoir été surtout préoccupé de communiquer au public ses impressions personnelles sur les hommes et les événements de son temps et il s'est si entièrement laissé aller à ce besoin d'expansion qu'il a presque oublié de raconter les faits. Aussi ne trouve-t-on dans son livre aucun fait importants qui ne fût déjà connu.

L'ouvrage appartient au genre Lamentations. L'auteur paraît convaincu de très bonne foi, que de son temps tout allait mieux qu'à présent; du temps qu'il était ministre, les hommes politiques étaient beaucoup plus honnêtes et la France beaucoup plus prospère. Et il rappelle avec fierté le succès de l'Exposition de 1878, qu'il semble presque attribuer à son ministère.

Quand les lamentations s'interrompent, c'est pour faire place aux panégyriques. Les éloges portent spécialement sur le Centre gauche, dont l'auteur était président et sur le ministère Dufaure dont l'auteur a été membre [1].

Les allusions au temps présent ne manquent pas; et le ton même de l'avant-propos et de la conclusion marque bien le véritable caractère de l'ouvrage, qui est le manifeste d'un homme politique plutôt que la narration d'un historien.

Ch. Seignobos.

---

1. Il y a sur Thiers quelques pages amusantes (p. 133-146).

H. SPITTA. **Mein Recht auf Leben**, Tübingen, Freiburg i. B. und Leipzig 1900 (J. C. B. Mohr). 6 m.

Le livre de M. Spitta est une tentative intéressante et courageuse, en raison de la franchise avec laquelle il aborde les sujets les plus délicats, pour analyser et exprimer à l'aide de formules rationnelles les faits primordiaux de notre vie morale et religieuse. M. S. a subi profondément l'influence de Kant et de Fichte ; et il est, comme nombre de penseurs modernes, assez sceptique à l'égard du pouvoir de l'intelligence humaine de notre « petite raison » comme dit Nietzsche. Il part de ce fait que si l'homme aspire à la science, à la vérité, il est tout d'abord un être qui *veut* et qui *agit*. Or, les premiers principes qui déterminent son activité, ce n'est pas la science qui les lui fournit. Il possède des « vérités » indémontrables, antérieures à tout développement historique, qui se montrent partout où nous le rencontrons, en tout lieu, à toute époque, — des vérités « innées, complètes, absolument immuables » (p. 128). Au premier rang de ces « vérités » est la notion de la distinction du bien et du mal, et du devoir. L'homme hésite et varie sur le *contenu* de la loi morale : mais jamais il ne doute *qu'il y ait* une loi morale, qu'il y ait un impératif du devoir. Partout et toujours l'homme a la notion d'un idéal qu'il *doit* atteindre et que, dans la pratique, il n'atteint pas dans la vie présente. Cette idée du devoir ne se démontre pas ; elle se trouve, en fait, chez tout être humain normalement constitué, elle est donnée à tout individu, et cela en même temps que le fait même de son existence. — Et cette notion entraîne à sa suite des corollaires non point logiques à la vérité, mais en quelque sorte sentimentaux. L'idée du devoir s'accompagne de certains besoins (*Bedürfnisse*), subjectifs à coup sûr comme tous les besoins et strictement individuels, indémontrables aussi par conséquent, mais qui, en fait, se retrouvent à peu près identiques chez un grand nombre d'individus. M. S. perçoit en lui deux de ces besoins. — Le premier, c'est le besoin d'immortalité. Si en même temps que la vie nous est donné un *devoir*, un idéal à accomplir, il faut, en échange, que nous *puissions* aussi accomplir ce devoir. Nous avons *droit à la vie* pour atteindre notre idéal. Or nous sentons que l'idéal n'est pas réalisable dans cette vie ; il est donc nécessaire — et cela non pas en vertu d'une nécessité logique, mais parce que nous en sentons l'irrésistible *besoin* — que nous « revenions » à la vie jusqu'à ce que nous ayions atteint l'idéal. Croire que la mort nous anéantit sans que nous ayions eu le temps, la possibilité d'accomplir notre tâche, c'est, en réalité, douter de la réalité même de la loi du devoir. — Le second besoin de l'âme humaine est celui d'un Dieu, non pas d'un Dieu immanent et tel que le conçoivent les panthéistes et monistes de toute sorte, mais d'un Dieu *personnel*, qui puisse nous *secourir*. Nous avons, en effet, conscience que nous ne pouvons pas, *par notre seule force*, atteindre l'idéal, réaliser complètement la loi du devoir. Nous avons *besoin* de

l'assistance de Dieu pour y arriver. Donc Dieu existe, car douter de son existence serait de nouveau douter de la réalité du devoir. En résumé, si j'ai bien compris la pensée de M. S., l'individu, par le fait même de sa naissance, se trouve soumis à de certaines nécessités non point logiques mais naturelles, qu'il *sent* avant même de pouvoir en prendre conscience, avant de savoir les formuler. En s'efforçant d'analyser aussi exactement que possible le contenu de cette nécessité interne M. S. croit voir qu'il peut se résumer par ces trois mots : le devoir, l'immortalité, Dieu. Et il croit à la vérité de ces trois dogmes non point en vertu d'une démonstration rationnelle, mais par suite d'une sorte d'évidence interne, strictement individuelle, qui ne peut être communiquée à qui ne la ressentirait pas, mais qui procure une complète certitude à ceux chez qui elle se manifeste.

Il est difficile de discuter les résultats du livre de M. S. en raison même de son caractère subjectif. M. S. nous dit qu'il *veut* que l'impératif catégorique soit, qu'il a *besoin* de l'immortalité et d'un Dieu secourable, qu'il se sent un *droit* à la vie. Comment contester des assertions qui reposent non sur des raisonnements mais sur des expériences intérieures, sur des *faits* incontrôlables à coup sûr, mais de la réalité desquels nous n'avons aucun lieu de douter ! Assurément ses analyses laissent place à bien des doutes. M. S. nous dit par exemple que le *contenu* de la loi morale varie selon les contrées et les époques mais que le *fait* même d'une loi morale, d'un idéal auquel l'homme mesure ses actes est absolument universel. Nous y consentons volontiers et nous admettons sans peine que l'homme ait en tout lieu et en tout temps une « table des valeurs » d'après laquelle il juge ses actes et ceux d'autrui. Mais nous ne pouvons, de ce fait, rien conclure sur le contenu même de cette table et je crois même que la crise de la morale contemporaine provient en grande partie de ce que l'homme moderne se trouve en présence de *plusieurs* tables de valeurs différentes ou même contradictoires, sans savoir pourquoi il devra donner la préférence à celle-ci plutôt qu'à celle-là. De ce fait universel : « l'homme a toujours une table de valeurs », vous ne tirerez donc jamais par simple déduction une formule comme celle-là : « la loi morale suprême de l'homme est l'amour désintéressé ». Or c'est là précisément la formule à laquelle aboutit M. S. (p. 158 ss.), elle repose donc en partie sur des raisonnements, en partie sur *un* ou *des* actes de foi. Peut-être pourrait-on souhaiter que M. S. eût délimité, dans cette partie de son intéressante analyse (p. 145 ss.), avec plus de rigueur, ce qui est élément logique et ce qui est élément « irrationnel ». D'une manière générale, d'ailleurs, M. S. ne songe pas à dissimuler qu'il ne nous donne pas des vérités scientifiques de nature à s'imposer nécessairement aux intelligences mais bien plutôt la confession toute individuelle de ses besoins moraux et religieux. A ce titre nous n'avons qu'à l'enregistrer sans la critiquer. Et nous ne pouvons qu'en

louer la parfaite sincérité. M. Spitta s'est exposé par la franchise de ses explications, par la netteté avec laquelle il donne son opinion soit sur la faillite de la science par exemple et sur l'insuffisance des doctrines panthéistes et monistes, soit au contraire sur les dogmes religieux ou les imperfections de l'organisation ecclésiastique du protestantisme, aux critiques opposées des philosophes et des croyants. Nous n'avons garde, quant à nous, de le blâmer de sa tentative curieuse pour donner une analyse psychologique aussi sincère que possible du contenu religieux d'une âme chrétienne moderne, et nous enregistrons son témoignage comme un document intéressant sur les tendances qui se font jour actuellement dans une fraction importante du protestantisme allemand.

Henri LICHTENBERGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 janvier 1901.

M. de Barthélemy, président sortant, et M. de Lasteyrie, élu président de l'Académie pour 1901, prononcent les allocutions d'usage.

M. le Dr Hamy présente une miniature découverte par M. Schlumberger dans la collection du comte de Ganay, au château de Courance, et qui représente un groupe de guerriers, en costume du temps de Charles IX, conduits par un chef indien devant un pilier de pierre aux armes de France, entouré de sauvages qui lui rendent hommage. M. Hamy montre que cette scène correspond exactement à l'un des récits du voyage en Floride du capitaine Laudonière, amené ainsi par le chef Satouriona devant le *padron* dressé quatre ans auparavant par Jean Ribault. Cette jolie peinture a pour auteur le peintre de l'expédition, Lemoyne de Morgues; elle a été gravée par Th. de Bry dans la seconde partie de son *Amérique* publiée en 1591.

M. Philippe Berger fait une communication sur une cymbale avec inscription phénicienne trouvée par le R. P. Delattre et qu'il fait passer sous les yeux de l'Académie. En s'appuyant sur ce monument et sur d'autres du même genre, il démontre qu'il faut voir également une cymbale dans le fameux disque en cuivre, connu généralement sous le nom de « poids d'Iol », et dans lequel on a voulu voir à tort soit un poids soit une soucoupe de candélabre.

M. Héron de Villefosse communique des renseignements précis sur la célèbre inscription bilingue de Malte, aujourd'hui conservée au musée du Louvre. Ces renseignements permettent de connaître avec exactitude les diverses pérégrinations auxquelles ce monument a été exposé pendant la Révolution et avant son entrée au Louvre qui ne date que de 1864.

M. Homolle présente quelques renseignements sur les fouilles entreprises par les membres de l'Ecole française d'Athènes pendant les deux années dernières. — Il entretient ensuite l'Académie de la collection de monuments byzantins commencée à l'Ecole des Hautes Etudes par M. Millet.

MM. Clermont-Ganneau et M. S. Reinach présentent quelques observations au sujet des fouilles de M. Evans à Cnossos (Crète).

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 4 février — 1901

Kurdische Studien, von Hugo Makas. C. Winter's, Universitätsbuchhandhung, 1900, un fasc. in-8, vii et 54 p.

Ce travail forme la première partie d'un recueil de matériaux destinés à propager l'étude des langues et des littératures d'une notable partie de l'Orient. On ne peut que féliciter M. Hartmann professeur au Séminaire Oriental de Berlin d'avoir ouvert par cette nouvelle publication un débouché de plus à la philologie : c'est rendre service à la fois aux jeunes spécialistes et aux savants si souvent obligés de poursuivre péniblement parmi tant d'ouvrages disséminés l'objet particulier de leurs recherches.

Cette première livraison renferme trois morceaux empruntés à la littérature populaire et religieuse des Kurdes. C'est d'abord un spécimen du dialecte de Diarbekir, ou plus exactement la traduction d'un conte des Mille et une nuits dicté en turc et rédigé en kurde, au courant de la plume, par un habitant de Mardin. On sait depuis longtemps que ce mode d'information n'est pas sans danger : il fausse trop souvent le génie de la langue à étudier et les contresens se peuvent difficilement éviter. M. H. Makas, professeur de langues orientales à Vienne, malgré sa compétence, n'a pas toujours évité ce double écueil et plusieurs de ses rapprochements avec l'arabe et le persan sont sujets à caution.

Le petit poème de Gâwar qui forme le second extrait se rattache au dialecte parlé par les Kurdes du district de Hakkari, dans le voisinage de Ourmyah, par conséquent sur la frontière persane. C'est une nouvelle contribution au dialecte Kurmandji oriental et, à ce titre, on doit savoir gré à M. M. d'en avoir donné un échantillon malgré l'obscurité de plusieurs passages qui, de son propre aveu, ont résisté à ses efforts.

Le troisième et dernier fragment comprend deux prières rituelles en usage chez les Yézidis. M. Lidzbarski a déjà étudié les croyances et le culte de cette secte bizarre dans un exposé plus scientifique et plus complet que celui qui a été publié en 1892 dans les Annales du musée Guimet. Une de ces prières, celle qui parait avoir une importance capitale dans les rites Yézidis a été emprunté par M. Makas au travail peu connu d'un arménien russe qui a longtemps habité Erivân. Les autres prières et formules rituelles ont paru pour la première fois dans un journal arabe de Beyrout, le *Machrik* (l'Orient). Ici encore les incertitudes de transcription s'ajoutant au caractère mystérieux du sujet se réflètent dans la traduction et y laissent quelques lacunes. Ce morceau néanmoins méritait d'être reproduit ne fût-ce que pour fournir un texte plus accessible aux recherches ultérieures. C'est en vue de ces facilités que le traducteur a relevé les variantes des trois dictées en les faisant suivre de ses propres observations. Il serait injuste d'insister sur quelques erreurs d'étymologie comme sur la confusion qu'une défaillance de mémoire a laissé subsister entre un poète peu connu Chems ed-din Tébrizi et le chantre le plus renommé du mysticisme musulman, Djélàl ed-dîn Roumi dont le nom n'est prononcé qu'avec respect non seulement dans les *tékyès* des derviches tourneurs mais dans tout l'empire ottoman.

Les légères imperfections que nous signalons ici n'ôtent rien à l'intérêt du recueil naissant. L'initiative du savant auquel il est dû mérite des éloges et nous souhaitons sincèrement qu'il trouve dans la collaboration et les encouragements de ses confrères les moyens de continuer une œuvre dont la philologie ne peut que tirer profit.

B. M.

La philosophie de la nature chez les Anciens, par M. Ch. Huit, docteur ès lettres. Paris, Fontemoing, 1900, in-8 de 587 p. (couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques).

M. Ch. Huit, auteur d'une Histoire critique très développée et très documentée de *La vie et les écrits de Platon*, vient de publier, dans un grand et beau volume, son mémoire présenté au concours sur *la Philosophie de la nature chez les Anciens*, et couronné par l'Académie des Sciences morales et Politiques. Cet ouvrage n'a pas demandé à l'auteur moins de dix années de travail, et l'on s'explique la longue mesure du temps et des efforts qu'il lui a coûtés par l'étendue des recherches, la solidité des résultats et le talent de l'exposition qui s'y révèlent.

Le sujet était beau ; mais, suivant le mot de Platon, tout ce qui est beau est difficile : le plus difficile ici était, peut-être, de le bien définir et de le circonscrire dans ses limites rationnelles et précises. Bien que

le mot *philosophie* ait reçu chez les anciens des acceptions assez diverses, le mot *nature*, chez eux et même chez nous, se prête à des significations bien plus nombreuses encore, plus différentes les unes des autres, et parfois contraires. On ne comprend bien un terme et une idée que lorsque, non content de trouver ce qu'ils ont de commun avec d'autres, on les oppose à ce qui en diffère et qui, par là, les distingue. Mais parmi les philosophes mêmes qui opposent la *nature* à Dieu, à l'Esprit, à l'homme, à l'art, aucun n'hésite à dire la *nature* de Dieu, la *nature* de l'Esprit, la *nature* de l'homme, la *nature* de l'art.

Il est clair que l'idée précise et nette de nature ne peut se former dans une intelligence que lorsqu'on la peut distinguer de toute autre, et la distinction subsiste jusque dans les systèmes que tendent à nier ou à concilier cette opposition par le principe de l'harmonie des contraires. La philosophie de la nature ne peut donc apparaître que lorsque la Raison réfléchie a pris conscience de ce qu'est en soi et par soi la nature, quelle place ce principe occupe dans la série de nos idées, quelle relation elle a avec d'autres principes, et quelle fonction logique ou réelle elle remplit dans un système donné d'idées. Et il en est ainsi de la Philosophie elle-même ; il n'y a, à proprement parler, de philosophie, de science philosophique, que lorsqu'on peut l'opposer à quelque autre produit de l'activité mentale, soit la religion ou la poésie ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'éléments philosophiques dans les œuvres des poètes, ou dans les croyances religieuses : mais assurément ni le principe, ni la méthode, ni le but ne se confondent, lors même que ces activités mentales ont un contenu partiellement identique ou analogue. Il n'y a donc eu de philosophie de la nature que là et dans la mesure où, sous un nom ou sous un autre, il y a eu une philosophie de l'Esprit, une science des choses divines ou une théologie.

Le plus ancien, si du moins on n'en conteste pas l'authenticité ni l'origine, le plus ancien document philosophique qui contienne une sorte de système raisonné de la Nature, comme principe distinct, se trouve dans un fragment des Oracles Orphiques et Chaldaïques, conservé par Proclus et cité par lui, à l'appui de sa théorie de la nature, et de la définition complète qu'il en donne [1] : « La nature, dit le philosophe développant la théorie d'Aristote et de Plotin ; la nature est la dernière des causes qui travaillent le corporel ou le sensible ; c'est la limite extrême de la largeur des substances incorporelles ; pleine de raisons (séminales) et de puissances par lesquelles elle dirige dans l'ordre les choses encosmiques, elle ou Dieu, parce qu'elle a été faite divine, τῷ ἐκθεοῦσθαι, car elle n'a pas, de son fond même, le privilège d'être Dieu ; elle mène à leur fin le monde entier par ses propres

1. Proclus, *in Tim.*, I, p. 4 et 315 de l'édition de Basle.

puissances ; par la plus parfaite, elle maintient le ciel dans l'unité de son essence ; par ce ciel elle gouverne le monde du devenir, mêlant partout, comme dans un tisssu les causes universelles aux causes particulières. Telle est la Nature, qui procède de la Déesse Zoogone d'où procède toute vie et qui, dit l'Oracle

Νώτοις δ'ἀμφὶ θεᾶς Φύσις ἄπλετος αἰώρηται
Ἄρχει δ'αὖ Φύσις ἀκαμάτη κόσμων τε καὶ ἔργων.

« L'immense Nature est suspendue aux flancs de la Déesse (la Très grande Rhéa ou Hécate) ; — la nature qui, dans son activité infatigable, gouverne les mondes qui sont ses œuvres. »

Et si, comme on peut le conclure d'autres fragments, cette grande Rhéa qui enveloppe en elle-même toutes les puissances zoogoniques et engendre en dernier lieu la nature, est l'âme du monde, c'est elle, source et principe de la nature que nous voyons assise à côté, mais au dessous des Pensées du Père Intelligible :

Μετὰ δὲ πατρικὰς διανοίας
ψυχὴ ἐγὼ ναίω θέρμη ψυχοῦσα τὰ πάντα,

c'est-à-dire au fond que la nature est un principe des choses, mais subordonné et dépendant, une cause mais une cause seconde, et qui agit sans conscience, ἀνόητος.

Telle est la notion générale que la philosophie grecque, dès son origine, s'est faite de la nature, qu'on retrouve plus obscure ou plus claire, plus vague ou plus précise, à travers tous les stades de sa longue et glorieuse histoire, à tous les temps, et chez tous les philosophes, et dont M. Huit nous expose les développements et les progrès depuis les premiers commencements jusqu'à la fin. Car, que veut dire Thalès, quand il remplit le monde de dieux, que veut dire Aristote, quand il déclare la nature démonique, mais non divine, si ce n'est qu'elle est un système de forces immuables, éternelles, fatales, si bien qu'on peut l'appeler Ἀνάγκη, la fatalité même, et qu'en accomplissant son œuvre merveilleuse, elle obéit à une pensée et à une conscience qu'elle ne possède pas, ἀνόητος.

Par son caractère même, le livre de M. H., qui nous raconte la longue et intéressante histoire de cette idée, se dérobe à l'analyse, du moins à une analyse succincte et à un résumé sommaire, d'autant plus que non content d'interroger l'antiquité classique, l'auteur la poursuit jusque dans les systèmes philosophiques et théologiques des trois grandes religions de la Haute Asie ; le Brahmaïsme, le Bouddhisme et le Magisme. La critique est obligée de se borner à en signaler l'érudition sûre, profonde, étendue, puisée directement aux sources, la composition d'une ordonnance simple et claire, fondée sur l'ordre chronologique, la langue saine, correcte, claire, facile, élégante.

Dans une œuvre aussi considérable, qui atteste un effort de travail si patient et si courageux, la critique ne serait pas sincère, si elle ne

reconnaissait pas quelques défauts. La richesse même et l'abondance des faits et des idées fait regretter l'absence d'un index des matières; tout le monde n'a pas les loisirs nécessaires pour lire, d'un bout à l'autre, un ouvrage si étendu; et il faut compter aussi avec la paresse des lecteurs, même des érudits. La liste des noms ne remplit qu'insuffisamment cette lacune. Il semble que parfois l'objet précis de cette étude se dérobe et se noie sous des développements intéressants sans doute, mais qui ne sont pas essentiels : tels que le problème de la création, la question des *sentiments* religieux, moraux, esthétiques, qui naissent au spectacle de la nature et de leur influence réciproque. On se demande pourquoi l'auteur, qui connaît à fond l'histoire de la philosophie entière, n'a pas voulu rapprocher les conclusions de la science grecque de celles des systèmes de Hégel et de Schelling dont il se borne à citer en note le nom, comparaison qui aurait éclairé la question en elle même, et par laquelle ils se seraient mutuellement éclairés. Le goût manifeste de l'auteur pour les choses littéraires exerce sur son imagination d'artiste un charme auquel il ne sait pas résister. Son style a des grâces et comme des caresses qui sentent, je ne dis pas la recherche, mais une certaine complaisance pour les effets de la poésie et de l'éloquence, et s'écartent de la simplicité sereine et grave de la langue philosophique. Enfin, il est un autre reproche, assez rarement fait aux écrivains d'un vrai talent, que je veux adresser à M. Huit : il est trop modeste; il a l'air d'avoir peur d'être original, d'être lui-même : toutes les fois qu'il émet un jugement ou une opinion, il se couvre aussitôt, se cache pour ainsi dire, ou du moins s'efface derrière une infinité d'autorités, plus ou moins estimables, mais dont beaucoup n'ont pas plus de valeur que la sienne. Il n'est pas, je crois, un seul écrivain moderne, ayant touché de près ou de loin le sujet qu'il traite, dont il ne cite non seulement le nom, mais le texte même. Cette générosité, ce désintéressement extrême, n'est pas sans inconvénient. La multiplicité de ces citations littérales a pour effet d'affaiblir au moins aux yeux superficiels la vivacité de l'allure, la franchise du trait, la fermeté de l'accent, en un mot la qualité maîtresse de la pensée et du style : le Caractère.

A.-Ed. Chaignet.

Landnámabók, I-III : Hauksbók, Sturlubók, Melabók, m. m., udgiven af det Kongelige nordiske Oldskrift-Selskab. Copenhague, imprimerie Thiele, 1900, LX-404 p. in-4, prix : 8 fr. 40.

Ce recueil de topo-généalogies est une des plus précieuses sources de nos notions sur l'ancienne Islande; il donne beaucoup plus que n'indique son titre : *Livre de la colonisation* (mot-à-mot : *de la prise de possession du pays*), car il ne se borne pas à indiquer le nom de

chacun des premiers occupants des centaines de domaines entre lesquels était divisé le littoral de la grande île avec ses îlots; il énumère aussi en général leurs descendants jusque vers le premier quart du XIIIe siècle, et parfois même jusqu'au commencement du XIVe. Grâce à lui, on connaît les principales familles islandaises et leurs possessions territoriales pendant quatre cents ans, du Xe au XIIIe siècles, ainsi que leurs membres les plus marquants et un assez grand nombre d'anecdotes les concernant. Il y a là d'indispensables renseignements sur la biographie de ces personnages, dont beaucoup ont joué un rôle historique (comme ecclésiastiques, hommes d'Etat, législateurs, magistrats, chefs de parti, navigateurs, découvreurs, colonisateurs de plusieurs contrées du nouveau monde) ou littéraire (surtout comme poètes, historiens, savants). En se rendant compte de leurs relations avec le pays et ses habitants, on comprend mieux à quelles influences de milieu ils ont été soumis.

L'ouvrage n'intéresse donc pas uniquement les Islandais; il a une portée plus générale et mérite une place dans l'histoire générale de la littérature. Aussi a-t-il été bien des fois remanié et complété pendant le moyen âge, recopié pendant les temps modernes et cinq fois édité : à Skálholt, par Th. Thorlacius (1688), à Copenhague, par Johannes Finnæus (1774, avec traduction latine); par Thorgeir Gudmundsson et Thorstein Helgason (1829, dans le t. I des *Islendinga Sœgur*, publiées par la Societé des Antiquaires du Nord), par Jón Sigurdsson (en 1843, dans le t. I de la nouvelle édition du même recueil), enfin en 1900 par Finn Jónsson, professeur à l'Université de Copenhague. Ce dernier dit à la fin de sa longue préface qu'il a suivi les mêmes principes que dans son édition du *Hauksbók* (1892-96); il aurait pu ajouter, pour être plus précis, que la première partie du texte (p. 3-125) est un nouveau tirage de la partie correspondante du *Hauksbók* (p. 3-125) et que la pagination n'y est même pas changée.

Au lieu de prendre pour base la dernière (manuscrit arna-magnéen, nº 113 in-fol.) des deux copies du *Hauksbók*, faites vers le milieu du XVIIe siècle par le pasteur Jón Erlendsson, et de mettre en note les variantes de tous les autres manuscrits, comme c'est le cas pour l'édition de 1843, il a reproduit l'une après l'autre les trois rédactions du *Landnámabók* qui datent du moyen âge : 1º les quatorze feuillets subsistant de celle qu'écrivit de sa propre main le juge Hauk, vers le commencement du XIVe siècle, complétés par la plus ancienne (msc. A.-M. 105 in-fol.) des copies de Jón Erlendsson (p. 3-125 de l'édit.); 2º la copie (msc. A.-M. 107 in-fol.), due également à Jón Erlendsson, du *Sturlubók*, manuscrit perdu de Sturla Thordarson, qui vécut de 1214 à 1284 (p. 129-231 de l'édit.); 3º les fragments (msc. A.-M. 445 b. in-4) du *Melabók* (p. 235-260 de l'édit.); 4º des extraits (p. 261-273 de l'édit.) de la grande *Saga d'Olaf Tryggvason* (msc. A.-M. 61 in-fol.), qui concernent quelques uns des premiers occupants; il a enfin

signalé, dans treize autres sagas, des généalogies correspondantes à celles du *Landnámabók*.

Hauk, comme il le déclare, ne fit que combiner les rédactions de Styrmi l'érudit (✝ 1245) et de Sturla, en les complétant l'une par l'autre. Il cite aussi comme ayant *écrit* sur le sujet Aré Frodé et Kolskegg le savant; mais l'éditeur conteste cette assertion, prétendant que Hauk manquait de critique et ne pouvait être renseigné sur ce qui avait été transcrit des traditions généalogiques au XIIe siècle, et que Kolskegg s'était borné à rapporter celles-ci sans en faire un livre. Qu'en peut-il savoir lui-même? Si Kolskegg a écrit, sa rédaction partielle ou totale peut être perdue comme tant d'autres manuscrits. Nous n'avons malheureusement pas pour les prosateurs norrains de liste comme le *Skáldatal* pour les poètes. Si l'on admet, comme le fait l'éditeur et nous avec lui, que les généalogies remontant au IXe siècle sont véridiques, on peut bien croire qu'elles ne se sont pas perpétuées oralement jusqu'au temps de Styrmi et de Sturla, mais qu'elles ont pu être fixées par l'écriture, une centaine d'années auparavant, par Aré Frodé et Kolskegg, que l'on sait positivement s'être occupés de généalogies. Tout ce que l'on peut concéder à M. Finn Jónsson, c'est que leurs recueils étaient moins complets que ceux de Sturla, de Styrmi et de Hauk; qu'ils n'embrassaient pas toute l'Islande, qu'ils ne comprenaient naturellement pas les noms des personnages du XIIIe siècle, et qu'ils ne portaient pas le titre de *Landnámabók*.

On ne peut d'ailleurs savoir au juste ce que les divers rédacteurs ont ajouté aux listes de leurs prédécesseurs, puisque nous ne possédons plus que des copies plus ou moins fidèles de leurs manuscrits. Il est aussi oiseux de prétendre attribuer à chacun sa part, qu'il le serait de chercher, en l'absence de documents contemporains, quels ont été les traditionnaires respectifs et successifs pour les diverses familles ou localités. L'éditeur aurait donc pu abréger sa dissertation sur l'origine et la formation du *Landnámabók* et laisser de côté les questions insolubles. Tout ce qu'il est utile de savoir, c'est que les rédactions subsistantes se contredisent rarement; qu'elles ne diffèrent guère que par le plus ou moins grand nombre de noms et d'anecdotes; que l'une n'a pas plus d'autorité que les autres; que par suite, l'édition de 1843, avec son copieux apparat de variantes, est plus commode pour les études historiques et topographiques, mais que celle de 1900 est plus utile pour les travaux de paléographie et de linguistique, car si l'éditeur fait abstraction des variantes, il note minutieusement l'orthographe, la ponctuation, les ratures, les lacunes de chaque manuscrit; les corrections qu'il propose; il restitue les vers, les coupe, place ensuite les mots dans l'ordre logique, analyse les termes peu compréhensibles et traduit en danois chaque pièce de poésie. Pour rendre plus facile l'usage de la présente édition, il y a ajouté: 1° une liste de remarques critiques, avec renvoi aux pages du texte (p. 276-280); 2° la collation

des chapitres dans les éditions de 1843 et de 1900; 3° et 4° des tables des noms de lieux (p. 284-323) et de personnes (p. 325-403), beaucoup plus copieuses que dans son édition du *Hauksbók* (p. 507-560); 5°, 6° et 7°, des listes des ouvrages et poèmes cités; des noms d'animaux, de navires, d'armes etc.; des sépultures, (p. 323-4). Il n'a pas donné, comme on l'a fait en 1843, une carte de l'Islande ancienne, ni quatre fac-similés de manuscrits, non plus que quatre tableaux généalogiques; mais il aurait pu renvoyer à ceux qui accompagnent les *Obituaria islandica* (Copenhague 1893-1896) édités par Jón Thorkelsson, où figurent jusqu'à nos jours les descendants d'un certain nombre de premiers occupants. On voit par cette rapide analyse que la nouvelle édition du *Landnámabók* ne fait pas double emploi avec la précédente et que la société des Antiquaires du Nord, en la publiant, s'est acquis de nouveaux titres à la gratitude des amateurs de bons et beaux livres.

Eug. Beauvois.

Danmarks Sydgrænse og Herredœmmet over Holsten ved den historiske Tids Begyndelse (800-1100), af Johannes C. H. R. Steenstrup, Copenhague, imprimerie de l'Université. 1900. 106 p. in-4, avec 1 carte et 1 planche.
Venderne og de Danske fœr Valdemar den Stores Tid, par le même. Copenhague, même imprimerie, 1900, 122 p. in-4, avec 1 carte et 1 vue.

Héritier de la perspicacité, que son illustre père employait à résoudre des questions de physiologie, d'histoire naturelle et d'archéologie, — le professeur Joh. Steenstrup aime mieux s'attaquer aux problèmes ardus de l'histoire du moyen âge, et les élucider par de nouvelles recherches, que d'exposer celles d'autrui et de faire la narration de faits généralement admis. Voici deux nouveaux mémoires qu'il a publiés pendant son rectorat et où il se propose d'éclairer les anciennes relations des Danois avec leurs plus proches voisins du sud, les Saxons et les Slaves de la Baltique. Le premier a pour sujet : *La limite méridionale du Danemark et la domination danoise en Holstein au commencement des temps historiques* (800-1100). Une école historique allemande, qui met son érudition au service de la politique, même aux dépens de la science et de la vérité, soutient que les plus anciens prédécesseurs du Kaiser actuel étendaient leur domination au delà de l'Eider qui, de plus, n'aurait pas été la rivière de ce nom, mais un de ses affluents septentrionaux, la Trene. Cette identification, que ne confirme aucun document, est contredite tant par des textes que par des considérations topographiques; et, d'accord avec des savants allemands que n'aveugle pas l'esprit de parti, M. St. démontre que l'Eider actuel est bien l'Ægidora « qui Danos et Saxones dirimit », selon l'expression des *Annales de Fulda* (année 873).

La géographie ne l'intéresse pas moins que l'histoire, et les notions

qu'elle lui fournit ne sont pas de trop pour jeter quelques lumières sur ces temps obscurs. A propos de la situation de Hedeby, correspondant à peu près à la ville de Slesvig, il critique l'opinion de l'éminent archéologue Sophus Müller, qui vient de répliquer en traitant de nouveau cette question embrouillée, dans une séance de la Société des Antiquaires du Nord. (Voy. Supplément du *Berlingske Tidende*, 23 novembre 1900). Il commente longuement des passages d'Eginhard et de la *Vie de Louis le Pieux* par un anonyme, où il est dit que les auxiliaires Francs du roi danois Hariold, après avoir traversé l'Ægidora arrivèrent à une contrée normannique, appelée *Sinlendi*. Il admet l'identité de ce nom avec celui de *Sillende*, que le roi Alfred-le-Grand donnait, dans le même siècle, à un pays situé au sud du Jutland et au nord-ouest des Saxons, près de l'Anglie nordalbingicane (aujourd'hui canton d'Angeln), berceau des Angles. Il explique la finale par le vieux norrain *lendi* (terre), qui entre dans la composition du mot *láglendi* (terre basse), d'où vient le nom moderne de l'ile danoise de *Láaland* ou Lolland.

Cette dérivation nous aide à trouver l'étymologie de la première syllabe de Sinlendi ou Sillende. C'est le nom des *Sycg*, citées dans le poème anglo-saxon de Vidsid, comme voisins des Angles nordalbingiens, et appelés *Sigoulons* par Ptolémée qui les place au col de la Chersonèse Cimbrique [1].

Le second mémoire, qui traite des *Vendes et des Danois avant le règne de Valdemar le Grand*, embrasse un plus long espace de temps (jusque vers la fin du XIIe siècle) et un territoire plus étendu (de l'Elbe à l'Oder et parfois même jusque au-delà du Niémen). Dans cette période, les Danois jouèrent, sur les côtes méridionale de la Baltique, un rôle plus important que celui des Allemands. Les institutions, de leurs vikings établis dans la forteresse de Jómsborg, sur l'une des embouchures de l'Oder, ne sont pas sans analogies avec celles des chevaliers Teutoniques et des Porte-Glaives. Mais tandis que ceux-ci

---

1. Dans les mots de même origine, le *g* placé à la fin d'une syllabe est très souvent supprimé, en passant d'une langue à une autre, ou bien assimilé par la consonne suivante. Aux exemples que nous avons cités dans l'*Histoire légendaire des Francs et des Burgondes*, p. 483, on peut ajouter le nom norrain d'un corsaire, *Sigtrygg*, appelé *Sihtric*, *Sitric* ou *Sidroc*; *vág* et *vigr*, en vieux norrain, deviennent respectivement *vaa*, *waa*, *ou waw*, et *weir*, dans les idiomes des Iles Færœs et des Orcades. (Voy. P. A. Munch, dans *Mém. de la Soc. des Antiq. du Nord*, 1845-1849, p. 225, 238.) De même la gutturale redoublée : *cg* en anglo-saxon, *gg* et *kk* en norrain, *ck* en allemand, disparait dans des formes plus modernes : comme *brycg* pont, a.-s.; *bryggja*, norr.; *brücke*, all.; *bro*, dan.; *secgan*, dire, a.-s., *segja*, norr., *sige*, dan., *say*, angl.; *mycg*, cousin, a.-s., *mücke*, all.; *my*, isl.; *licgan*, être couché, a.-s., *liggja*, norr., *ligge*, dan., *lie*, angl. — Quant à la forme *Sinlendi*, où le *g* s'est transformé en *n*, elle a un analogue dans *Rugii*, chez Tacite; *Rængjœr*, Rugiens en vieux norrain; *Ruiani*, *Runi* et *Rani* en latin du moyen âge.

regardaient les Prussiens, les Lettes, les Lives et les Esthoniens comme des êtres fort inférieurs et les tenaient à l'écart, les Danois, malgré leurs longues guerres avec les Vendes, fraternisaient volontiers avec eux et ne dédaignaient pas de s'allier avec leurs femmes : leurs rois épousaient souvent des princesses slaves et, quand les deux peuples ne se combattaient pas sans merci, ils marchaient parfois sous le même drapeau, par exemple en Angleterre contre Guillaume le Conquérant. C'est surtout avec des documents scandinaves et allemands que M. Steenstrup a composé l'intéressant tableau de leurs relations, mais il donne aussi de curieux extraits d'une relation arabe du xe siècle, où il est question d'une ville de femmes située à l'ouest des Russes (p. 31). Il doit y avoir là une confusion de la fable des Amazones avec un récit sur quelque grand couvent de femmes [1].

Ces deux mémoires ont paru chacun en tête d'une *Invitation écrite* (Indbydelsesskrift) à assister à une fête de l'Université de Copenhague, le premier pour l'anniversaire de la naissance du roi Christian IX, le 8 avril 1900; le second, en mémoire de la Réformation ecclésiastique. Celui-là est suivi de jugements sur les ouvrages couronnés par l'Université (p. 107-116) et de la liste des sujets mis au concours pour l'année scolaire 1899-1900. (p. 117-121); le second est accompagné de notices auto-biographiques, passablement détaillées (p. 123-150), par vingt-quatre docteurs en philosophie et en médecine, récemment promus ; entre autres celle du grand Mécène, Carl Jacobsen, aussi renommé comme brasseur, que comme protecteur des sciences et des arts. La brochure se termine par l'énumération des nouveaux docteurs, et des futurs recteurs et doyens des cinq facultés (p. 151-2).

E. Beauvois.

Lope de Vega. **Los Guzmanes de Toral ó como ha de usarse del bien y ha de prevenirse el mal.** — Commedie spagnuole del secolo xvii sconosciute, inedite o rare, pubblicate dal Dr. Antonio Restori. (Romanische Bibliothek) Halle a. S. (Max Niemeyer), 1899, in-12, xix-100 p.

M. Restori a trouvé dans un manuscrit de Parme une comédie intitulée : *Como a de usarse del bien y a de prevenirse el mal*, dont les principaux personnages sont don Payo de Guzman de Toral et sa sœur doña Greida. Après de longues investigations M. Restori a pensé que cette comédie inédite pouvait être une pièce de Lope de Vega, *Los Gusmanes de Toral*, dont le titre seul était resté connu. Diverses considérations critiques l'ont confirmé dans cette hypothèse; il a même acquis, avec M. Menéndez y Pelayo, la conviction que le troisième acte de la pièce manuscrite était de la main même de Lope.

1. P. 106, *Laone*, (saint Jean de), en latin *Laona*, s'écrit aujourd'hui *Losne*.

Cette comédie n'est historique que d'apparence. L'action se place au XIIe siècle, sous le règne d'Alphonse VII de Castille et de Léon. Il semble bien que la fable soit entièrement de l'invention de L. Le héros, D. Payo, y figure comme le modèle de l'honneur chevaleresque et des plus hautes vertus, et même dans la situation délicate de *privado*, de premier ministre et favori du roi, rien ne peut faire fléchir sa rigide probité. La pièce contient quelques jolis passages, notamment au premier acte (vers 519-564) des stances charmantes sur les joies de la vie rustique; sans être très attachante elle présente une ou deux scènes d'un dramatique assez fort, mais il est difficile de ne pas être un peu dérouté à diverses reprises par des défaillances dans la psychologie des personnages, par des sautes brusques de sentiment qui manquent totalement de préparation.

Le texte est établi avec soin et compétence. Nous signalerons deux corrections légères qui profiteraient au sens : vers 295, *viva* au lieu de *vive*, et vers 1306, *si no* au lieu de *sino*. Dans la note relative au vers 219 : *Este* [vestido] *hice de Contray*, M. Restori propose à tort de voir dans Contray une transposition du nom de la ville anglaise de Coventry, où, dit-il, se fabriquaient dès cette époque des étoffes de soie et de laine. *Contray* existe comme expression espagnole et veut dire : drap de Courtray; c'est un de ces noms de villes de Flandre, comme Cambrai et Arras, qu'on trouve pris pour désigner les étoffes qui y étaient fabriquées, de même que *Holanda* dans la Verdad sospechosa d'Alarcon (acte I, sc. III) désigne de la toile de Hollande.

H. L.

L. Clédat. **L'Arrêté ministériel du 31 juillet 1900 relatif à la simplification de l'enseignement de la Syntaxe française**, 19 pages (Extr. de la *Revue de Philologie française*, XIV).

L. Clédat. **La question de l'accord du Participe passé.** — Paris, Bouillon, s. d.; in-12 de XV-45 pages.

Ayant dit quelque part, une fois pour toutes, mon avis sur cette question de la réforme de notre syntaxe, je m'étais bien promis de n'y plus revenir : elle a déjà fait couler tant de litres d'encre, et si mal dépensés! Voici pourtant qu'il me faut signaler à l'attention des lecteurs de la *Revue Critique* deux brochures signées du nom autorisé de M. Clédat, et toutes les deux extraites de la *Revue de Philologie française*. Dans le premier de ces opuscules (suivant un exemple déjà donné en Suède par M. Rodhe), M. C. examine par le menu les divers paragraphes de la liste annexée à l'Arrêté ministériel du 31 juillet. Il y signale quelques omissions, une rédaction parfois un peu obscure; il n'admet point sans restriction toutes les « tolérances » autorisées par le Conseil supérieur de l'instruction publique, et j'estime qu'en cela il a parfaitement raison. Je suis d'accord avec lui lorsqu'il trouve

puéril d'établir une distinction mystérieuse entre *confiture de groseilles* par une *s*, et *confiture de groseille* sans *s* ; lorsqu'il juge inutile de vouloir redonner le genre féminin à des noms comme *aigle*, *hymne*, *automne*, que l'usage a fait masculins ; lorsqu'enfin, devant des comparatifs, il prétend ne pas « tolérer *le* invariable quand la logique et l'usage s'accordent à le faire varier ». Sur tous ces points, et sur quelques autres, nous nous entendons à merveille. Il en est au contraire à propos desquels je serais forcé d'entamer ici une discussion, si cela ne devait pas m'entraîner trop loin, et je passe.

Quant au second opuscule qui nous est offert, c'est, comme le dit l'auteur, « un article paru, il y a onze ans, dans la *Revue de Philologie française*, et où la question est examinée dans le détail, avec tout le calme d'une étude théorique ». Ceci est une pointe à l'adresse de nos polémiques actuelles, que leur vivacité même pourrait faire soupçonner parfois de partialité. Je connaissais cet article sur l'accord du participe passé, et je l'ai relu avec infiniment d'intérêt, quoique je n'en accepte pas toutes les conclusions. Malgré certaines hésitations, M. C. y préconisait évidemment déjà les phrases comme *la lettre que j'ai écrit*. Dans sa *Grammaire raisonnée*, publiée quatre ou cinq ans après l'article en question, il avait été un peu moins hardi, puisqu'il y disait en propres termes, à la p. 216 : « Sans toucher au principe déjà « vieux en vertu duquel le participe conjugué avec *avoir* s'accorde « avec le complément direct qui précède, on pourrait au moins régler « les cas douteux d'une manière plus large, etc. » Voilà son opinion de 1894, et celle-là j'y souscris volontiers, ou peu s'en faut. Si aujourd'hui M. C. revient à celle de 1889, évidemment plus radicale, c'est qu'il juge sans doute les conjonctures favorables, et qu'enfin ce principe, dont il n'osait plus espérer l'abolition vers 1894, le Conseil supérieur l'a déclaré périmé en juillet 1900, à une majorité de trois voix. Je ne saurais pour ma part aller jusque-là. Tout récemment, j'ai expliqué ailleurs pourquoi *la lettre que j'ai écrite*, à côté de *j'ai écrit la lettre*, me semblait très conforme au système de la construction française, qui est par excellence une construction « descendante » : je ne veux point revenir sur ce sujet, ni entreprendre des polémiques pour lesquelles je ne me sens aucun goût, et que je juge d'ailleurs sans issue. L'usage et l'avenir décideront ; et il est possible que ce soit dans le sens de l'invariabilité absolue du participe, mais ce sera tant pis pour la langue française, qui y aura sans contredit perdu une de ses nuances essentielles.

Si cet article ne datait pas de plusieurs années déjà, j'aurais encore quelques remarques à faire sur les théories que j'y trouve esquissées. Celle qui est relative au verbe *faire* suivi d'un infinitif ne me paraît ni très lucide ni à l'abri de tout reproche : il y a bien une raison, en somme, et qui n'est pas « spécieuse », pour que nous disions d'une part *je l'ai fait partir*, tandis que nous écrivons de l'autre *je l'ai vue*

partir. C'est que, dans les constructions de ce genre, le verbe *faire* a une valeur vraiment très particulière, puisqu'il donne à l'expression totale un sens factitif; il est tellement lié dans la pensée avec l'infinitif suivant, qu'on ne saurait interposer entre eux le nom qui est théoriquement le sujet de cet infinitif. Bref, nous disons toujours au besoin *j'ai vu ma mère partir*, mais nous ne pouvons plus dire aujourd'hui *j'ai fait ma mère partir* [1]. Il y a peut-être dans cette simple constatation la justification des règles d'accord que nous suivons, mais je n'y veux pas insister autrement. Dès 1889, M. C. déniait à l'Académie française toute compétence sur ces questions d'orthographe et de syntaxe; il le fait encore aujourd'hui, avec plus de force même. Il proposait aussi jadis aux linguistes et aux philologues de constituer, en dehors et en face de l'Académie, un syndicat, « une sorte de comité de revision grammaticale », dont les adhérents se fussent engagés à appliquer les innovations par eux adoptées. Je ne vois pas que l'idée ait fait fortune, et je ne la crois point des plus pratiques. Les linguistes ont bien autre chose à faire que des coalitions de ce genre, et il n'est guère à désirer qu'ils s'en avisent, ni qu'ils cherchent à bouleverser notre syntaxe sous prétexte que « la grammaire est devenue, depuis un demi-siècle, une véritable science ». Ne soyons pas trop fiers de ces progrès de nos connaissances historiques, et rappelons-nous qu'on n'a vraiment bien parlé, vraiment bien écrit le français, qu'à une époque où l'on en ignorait encore profondément l'évolution. Voilà de quoi nous rendre modestes.

Une des parties les plus suggestives de la brochure de M. C. est incontestablement celle où il rapporte les opinions émises, dans le temps, par les professeurs éminents auxquels il avait communiqué son article, et qui étaient MM. Michel Bréal, Gaston Paris, Havet, Crouslé, Thomas, Brunot, Félix Hément, Bastin, Jean Fleury, etc. Quelle étrange mosaïque forme la juxtaposition de ces réponses ! A la question posée les uns disent oui, les autres disent non; quelques-uns ne disent ni oui ni non, et se réservent d'une façon prudente. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on n'était guère d'accord, il y a une dizaine d'années, sur le fond de cette question du participe passé. L'est-on davantage aujourd'hui? Il semblerait que oui, étant donnée la décision prise en juillet par le Conseil supérieur. Toutefois, ne nous y fions pas. Je vois bien qu'on décrète des règles nouvelles, mais je ne vois pas que personne se hâte d'en faire usage : ce serait pourtant à ceux qui les croient bonnes de les appliquer et de prêcher un peu d'exemple. Or M. C. lui-même, dans son Avant-propos qui n'est pas de 1889, mais qui date d'hier, continue à écrire des phrases de ce genre : *Conférer*

---

1. Quelques stylistes l'ont essayé. Ainsi M. Pierre Loti écrit quelque part : « *O vous qui faites les larmes couler plus douces...* » Mais est-ce bien là écrire en français ?

la compétence grammaticale à ceux qui ne l'ont pas acquise.... Une gêne que nos ancêtres ont vaillamment supportée, etc. Je sais bien ce qu'il va me répondre: c'est qu'en principe il n'impose rien, laissant le choix libre entre *la lettre que j'ai écrite* et *la lettre que j'ai écrit*. Je constate seulement qu'il choisit pour son usage personnel la première de ces deux formes. Et puis ce n'est pas tout cela: c'est précisément cette prétendue tolérance que je réprouve, et qui est mauvaise en soi, énervante, dangereuse pour la bonne police de la langue, pour son unité même dont nous sommes responsables. Dans des matières si contingentes, et si secondaires après tout, l'essentiel est de s'entendre à peu près, et d'arriver par des compromis à une sorte d'uniformité, à un *modus vivendi* quelconque: nous y étions parvenus tant bien que mal, à quoi bon tout démolir? Ce qui n'est pas admissible, c'est qu'on tolère aujourd'hui deux façons différentes d'écrire et d'imprimer, sous prétexte de ménager je ne sais quelle transition, et que les uns tirent à gauche pendant que les autres iront à droite. Lorsqu'il y a de ces transitions, c'est dans la langue parlée qu'elles doivent désormais s'opérer: la langue écrite, à moins de redevenir ce qu'elle était au xv[e] siècle, n'a qu'à enregistrer les faits accomplis, et non pas à procéder ainsi par tâtonnements. Si l'on croit — ce que je ne crois pas pour ma part, car les observations sur lesquelles on se fonde sont fort sujettes à caution, et me paraissent assez superficielles, — si l'on croit le moment venu de dire *la peine que j'ai pris*, qu'on écrive aussi de la sorte, et qu'il n'en soit plus question. Tout le reste n'est que temps perdu, et discussions stériles, discussions pour lesquelles le grand public se passionne bien moins que n'a l'air de le supposer M. Clédat. Aussi, après avoir relu ses brochures qui sont fort intéressantes, je lui dirai volontiers, à lui ainsi qu'aux autres réformateurs: Si vous pensez pouvoir la faire accepter, donnez-nous une règle quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, ancienne ou nouvelle: cette règle, suivez-la vous-mêmes; mais qu'il y en ait une, et surtout qu'il n'y en ait qu'une. Autrement, ce sera l'anarchie dans l'enseignement, le gâchis un peu partout. Il est vraiment trop ennuyeux d'habiter ainsi une maison qu'on est sans cesse en train de reconstruire par morceaux, et dont il nous faut ensuite essuyer les plâtres. Qu'on ne soit pas non plus à nous répéter sans cesse sur un ton engageant: Faites donc des fautes d'orthographe, puisque Bossuet et M[me] de Sévigné se permettaient d'en faire! Ce n'est pas là un argument. Et pourquoi ne pas nous dire du même coup: Ecrivez le français comme ils l'ont écrit? Je regrette fort que le secret soit perdu, mais je crains bien qu'il ne le soit.

E. Bourciez.

P.-S. — Depuis que ces lignes ont été écrites, les choses ont un peu changé de face. L'Académie française est intervenue: une commission composée d'académiciens et de membres du Conseil supérieur

doit être nommée pour arriver à une transaction et régler les points en litige. Je publie mon compte rendu tel que je l'avais fait au commencement du mois de décembre dernier. — E. B.

Jourii VESELOVSKY. **Literatournye Otchecki** (Esquisses littéraires) un vol. in-8°. Moscou, imprimerie Vasiliev, (en vente chez l'auteur, n° 11, Leontievsky Peroulok, Moscou).

« Bon chien chasse de race ». Ce proverbe me revient tout naturellement à l'esprit, en parcourant le présent volume. M. Georges Veselovsky est le fils d'Alexis Veselovsky, dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de signaler ici les beaux travaux sur la littérature française et la littérature comparée, le neveu d'Alexandre Veselovsky, l'érudit académicien de Saint-Pétersbourg qui lui aussi a publié de si savants travaux de folklore et d'histoire littéraire. M. Georges Veselovsky est jeune encore : il n'a que vingt-huit ans et déjà il embrasse dans ses travaux presque tout l'ensemble des littératures européennes. Il y joint même celles de l'Orient. Le présent volume renferme des articles publiés depuis quelques années dans les principales revues ou dans les grands journaux de son pays. Sur les vingt et quelques essais qu'il comprend, une demi douzaine sont consacrés à la France (Villon, Jean Racine, André Chenier, Daudet, Rodenbach, Deux Salons); deux à l'Allemagne (Heine, Schiller); deux à l'Italie (Leopardi et un essai à propos du livre de M. Dorni, la poésie italienne contemporaine) ; deux à l'Angleterre (Shakespeare et Bryon) ; quatre à l'Arménie (le poète Becktachlian, Pouchkine aux portes de l'Asie, l'ancien théâtre arménien) ; quelques uns à des questions absolument internationales (le féminisme dans le roman contemporain, le peuple et l'art en Occident, la femme dans la littérature internationale) ; trois enfin à la Russie (Pouchkine, comme écrivain européen, le peuple et le village dans la poésie russe pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, la lutte contre l'ignorance et la mauvaise éducation dans la littérature Russe).

Parmi les essais consacrés à la littérature française je signalerai particulièrement ceux qui traitent de Racine et d'André Chenier. M. V. admire beaucoup Racine et commence son étude en faisant remarquer qu'au moment ou le drame psychologique devient à la mode en Russie et ailleurs, on ne saurait avoir trop de respect pour le profond psychologue de Phèdre et de Britannicus. Une partie de l'essai sur André Chenier mériterait d'être traduite ; ce sont les pages où l'auteur met en relief l'influence exercée par Chenier, non seulement sur Pouchkine, mais encore sur quelques uns des principaux poètes Russes du XIXe siècle. L'essai sur Pouchkine analyse avec beaucoup

de finesse les diverses influences étrangères qui ont agi sur le génie du poète. Les deux morceaux sur le dix-huitième siècle sont d'excellentes leçons fort bien documentées de textes qu'on lit peu et j'en suis pour ma part bien obligé à M. V. Elles m'épargneront de pénibles recherches sur un sujet fort intéressant et dont j'ai bien l'intention d'entretenir quelque jour mes auditeurs.

A propos de Pouchkine, je demande à M. V. la permission de lui soumettre une hypothèse qui m'est venue à l'esprit en lisant naguère un passage qu'il cite précisément (p. 396). Il s'agit d'un jugement assez dur de Pouchkine sur notre Lamartine. Dans une note isolée, datée de 1861, Pouchkine écrivait :

« Lamartine est plus ennuyeux que Hume et n'a pas sa profondeur ». On ne voit pas très bien quelle relation pouvait s'établir dans son esprit entre Lamartine et Hume. En 1831, Lamartine n'avait publié que les Méditations et les Harmonies ; quel rapport entre ces poésies — dont le caractère spiritualisme et religieux devait ennuyer Pouchkine nourri de l'athéisme et de la sensualité du XVIIIe siècle — et l'historien philosophe Hume qui n'est pas précisément un écrivain divertissant. Je crois que le premier éditeur de Pouchkine a mal lu son manuscrit, qu'il faut *Iouga*, ou *Giouga* (la confusion est facile à faire en cursive russe) au lieu de *Iouma*. Il s'agit non de Hume, mais de Hugo ; dans cette hypothèse, le rapprochement des deux poètes s'explique tout naturellement.

Louis LEGER.

C. STOFFEL. **Intensives and down toners. A study in English Adverbs.** In-8, 156 pp. Heidelberg. Carl Winter. 1901, 4 mk.

Les adverbes que M. Stoffel appelle « intensives » modifient des adjectifs et des adverbes, sont dérivés pour la plupart d'adjectifs exprimant des qualités absolues, c'est-à-dire n'admettant pas des degrés de comparaison, et impliquent une idée de perfection, quelquefois simplement de supériorité. Ceux qui impliquent l'idée opposée, ce sont des « down-toners ». M. S. étudie avec soin certains de ces adverbes, les plus communs, *full*, *pure*, *very*, *right*, etc. Chemin faisant, il discute le sens du préfixe *for-* dans Chaucer et ne se trouve pas d'accord avec M. Skeat, le savant éditeur du vieux poète anglais. D'après celui-ci, le préfixe *for-* donne aux adjectifs le sens de superlatifs absolus, c'est un synonyme de *very*, *for-black* signifie donc *very black* ou *quite black*. D'après M. S., *for* est préposition et l'adjectif suivant a la valeur d'un substantif ; comme nous pouvons le constater dans l'anglais moderne *for short* (= *for shortness' sake*), *for good* (*for a good purpose*). M. Bradley (*New English Dictionary*, art. *for*) parait du reste d'accord avec lui.

M. S. a raison de signaler l'importance de l'accentuation, pour déterminer le sens exact d'un mot invariable. La phrase : *He is quite a gentleman* peut être un compliment flatteur ou ironique, selon qu'on accentue fortement ou non l'adverbe *quite*. La nuance méprisante qu'a cet adverbe se perçoit clairement dans cette citation de Trollope : « It was too hard to be told after that triumph that her daughter had been *quite* admired ».

Le danger d'une étude grammaticale comme celle de M. S., c'est d'être forcément incomplète. Ajoutons aux *intensives* dont parle M. S., *handsomely* et *mightily* [1], à la mode au dix-huitième siècle, et dont Thackeray s'est fort à propos souvenu dans *Henry Esmond*. Je trouve dans la thèse même de M. S. (p. 12. — p. 145, n.) l'adverbe *Strikingly* qu'il a omis dans sa liste. *Alarmingly*, *adorably*, *extraordinarily*, viennent tout naturellement sous la plume dès qu'on cherche à exagérer un peu, et, puisque M. S. ne recule pas devant « vulgar intensives », car c'est le titre d'un de ses chapitres, nous lui signalerons l'adverbe *rattling* [2], et cette curieuse forme adoucie — M. S. a relevé avec soin la vraie forme — qu'on lit dans Morrisson, *Tales of Mean Streets* p. 61 [Ed. Tauchnitz] : « You'll *bleed*'n soon want it ».

Le travail de M. S. est intéressant, bien fait, et rempli d'exemples heureusement choisis, mais pourquoi juge-t-il à propos, écrivant en anglais, de se servir d'expressions d'une affligeante familiarité : *laying it on thick* (p. 1, p. 126) *ladies'men* (p. 102) etc. ?

Ch. Bastide.

Ed. Hahn. **Die Wirtschaft der Welt am Ausgange des XIX Jahrhunderts.** Eine wirtschaftsgeographische Kritik nebst einigen positiven Vorschlägen. Heidelberg C. Winter 1900, VIII-320 p., in-8.

En étudiant l'expansion des animaux domestiques sur le globe, M. Hahn a été amené à constater la destruction imprudente des animaux par l'homme et de là à réfléchir sur les vices de l'exploitation économique et la misérable condition des travailleurs. Il n'a pas résisté à la tentation de faire part au public de ses réflexions. Après avoir, pendant dix ans, di-til, rédigé et remanié, puis sacrifié les quatre cinquièmes de son œuvre, il a mis au jour ce « petit livre » où il trouve le moyen de parler de Rousseau et de la Révolution, de l'individualisme et du massacre des phoques et des bisons, du socialisme, du commerce, de l'industrie, de la concurrence chinoise, de l'agriculture,

1. M. S. a cité *mighty*, p. 126.
2. You've a *rattling* good action against the Government for damages (Strand Magazine. Oct. 1900, p. 393).

de la spéculation, de la condition des ouvriers, de la crise des logements, de la ploutocratie, des déclassés, du parlementarisme, de l'aristocratie, des nationalités, du service militaire, du crédit hypothécaire, du capital, des fonctionnaires et des officiers et de bien d'autres choses.

L'auteur a voulu ranger ce pêle-mêle en deux parties. Première partie : critique ou plutôt gémissements sur « le XIXe siècle. Deuxième partie : projets positifs de réformes. Mais les lamentations débordent sur l'exposé des réformes avec un désordre qui marque une grande inexpérience de l'art de composer.

Malgré cela le livre n'est pas ennuyeux, car il est écrit d'un ton de mauvaise humeur amusant, dans une langue vulgaire mais personnelle et il abonde en aperçus originaux, en critiques justes, et même en projets de réforme ingénieux. La critique est insuffisante; l'auteur s'imagine qu'en France c'est la Bourse qui fait tomber les ministères pour produire des baisses ou des hausses et il raconte, sur l'autorité du « Berliner Börsen Kourier, 8 nov. 1896 », qu'Arton avait 22 maîtresses dont une seule coûtait 400,000 fr. par an.

Ch. Seignobos.

— Le volume X des *Harvard studies in classical philology* (Boston, Ginn; Londres, Arnold; Leipzig, Harrassowitz; 1899; 187 pp., in-8°, prix : 6 sh.) contient les articles suivants : 1° J. B. Greenough, *Some questions in Latin stem formation*. M. G. développe quatre principes : *a*. Le thème est formé par accumulation successive de suffixes : *figura, ratiocinabiliter; b*. Deux ou plusieurs suffixes se fondent ensemble pour en donner un seul, nouveau; *c*. Le mot ou l'un de ses éléments spécialise son sens à un moment de son développement; *d*. La dérivation procède par thèmes et est plus ancienne que la flexion et la distinction des parties du discours. M. G. applique ces principes aux séries de suffixes : *-lis, -bilis, -tilis; -ris, -bris, -cris, -tris; -lus* (*-lum*), *-bulum, -culum; -rus, -brum, -crum, -trum*; puis à la formation des gérondifs : *-undus, -bundus, -cundus, -tundus*. — 2° A. A. Howard, *The mouthpiece of* Αὐλός. Théophraste, *Hist. plant.*, IV, 11, a décrit avec plus de détail qu'on ne le croit généralement l'embouchure de cet instrument. M. H. étudie et explique ce passage. — 3° A. A. Howard, *Metrical passages in Suetonius*. M. H. complète les listes données par Lane, dans le vol. IX. Il suppose que Suétone a utilisé des documents versifiés. Telle aurait été la lettre injurieuse de Cassius de Parme à l'empereur Auguste (*Aug.* 4); les détails dramatiques donnés sur la guerre civile, pour lesquels Suétone se rencontre avec Plutarque et Appien et dont on ne retrouve aucun dans le *Bellum ciuile*, doivent provenir des épopées ou des tragédies composées sur la guerre civile; un grand nombre de mots célèbres, rapportés par Suétone en discours indirect, deviennent des vers, si on les remet en style direct. — 4° W. N. Bates, *Ionic capitals in Asia Minor*. Les volutes de ces colonnes ne se raccordent pas toujours l'une à l'autre au moyen d'une ligne horizontale; on a une ondulation infléchie dans nombre de monuments. — 5° J. W. H. Walden, *The date of Libanius's* Λόγος ἐπιτάφιος ἐπ' Ἰουλιανῷ. Après discussion des idées

de E. von Borries et de Sievers, M. W. conclut que le discours a été prononcé après le 21 juillet 365 et probablement avant juin 366. Une date postérieure à 367 ne peut être que la date de publication. — 6° B. O. Forster, *Notes on the symbolism of the apple in Classical antiquity*. La pomme, symbole de fécondité, a été attribuée à Vénus (l'*alma Venus* de Lucrèce) et aux autres divinités de même signification, comme Dionysos et la Terre. C'est ce qui explique le rôle de la pomme dans la recherche en mariage et dans les cérémonies nuptiales. M. F. groupe les passages relatifs à ce symbole et étudie les histoires mythologiques qui s'y rapportent, les légendes d'Atalante, de Pâris, de Melus (Servius, *Buc.*, 8, 37). Il pense que probablement le premier lien établi entre la pomme et Aphrodite a été purement accidentel et provient d'une région où le culte du pommier était mis en relation avec celui de la divinité de l'amour. Cette explication ne fait que reculer la difficulté et paraît éliminer fort arbitrairement les textes où se trouve développée la similitude μαστοί · μῆλα. Il n'est pas rare que des textes récents, et Aristophane étant antérieur à l'Alexandrinisme est un témoin encore assez sûr, nous aient conservé des vestiges d'idées primitives. L'assimilation est si naturelle qu'elle a pu être faite bien des fois séparément et qu'elle a pu présider à l'origine de ce symbolisme dans la religion la plus ancienne. — 7° A. A. Bryant, *Greek shoes in the classical period*. M. B. traite les points suivants : Ἀνυποδησία; le cordonnier et la société; le savetier et le tanneur; le cordonnier et le soulier; le soulier et ses variétés. M. B. cite et commente 160 passages d'auteurs. Comme il s'est borné à l'époque classique, il ne cite que tout à fait incidemment Hérondas et Théocrite. Un *index uocabulorum sutoriorum* termine son mémoire. — 8° C. B. Gulick, *The Attic Prometheus*. Le second épisode du *Prométhée* d'Eschyle (vv. 439-506) paraît être une tentative de rappeler aux auditeurs quelques-uns des enseignements qui appartenaient au culte de Prométhée πυρφόρος à l'Académie et sa gloire de héros civilisateur. La pièce, sous cette forme, doit dater de 415. — 9° C. B. Gulick, *Two notes on the Birds of Aristophanes* : vv. 16 et 167. — 10° H. W. Prescott, *A study of the Daphnis myth*. Étude sur l'histoire de ce mythe dans la littérature grecque jusqu'à Longus, comme complément de l'article insuffisant de Stoll dans le *Lexikon* de Roscher. M. P. parle incidemment des poètes latins. — 11° J. B. Greenough, *The religious condition of the Greeks at the time of the New comedy*. M. G. étudie successivement la sainteté du serment et les sanctions que les dieux lui attachent, l'obligation résultant de l'adjuration pour la personne adjurée; le lien établi par le culte entre la divinité et l'adorateur, spécialement par le culte des Lares, par l'invocation de divinités appropriées aux circonstances et par le culte public ; la croyance au gouvernement du monde par les dieux et à leur intervention dans l'intérêt de la justice. M. G. a groupé sous ces rubriques 34 citations grecques et d'innombrables textes empruntés à la comédie latine. Il a en effet revendiqué le droit de se servir des comiques latins. La disproportion entre le nombre des fragments grecs allégués, et le nombre et l'étendue des passages latins, est déjà une première présomption contre cette méthode. Mais la teneur des textes en fournit une autre. Quand un personnage de Plaute s'écrie : *Me faciat quod uolt magnus Iuppiter* (*Aul.* 776) ou formule un serment *conceptis uerbis* (*Bacch.* 1028), il peut transposer une tirade grecque. Mais nous n'en savons rien. Et le costume est si parfaitement latin qu'il nous renseigne sur les idées et les pratiques des Romains. Le rôle considérable assigné au serment dans ces pièces, la fidélité à la fois jurée, la gravité du *periurium* sont bien conformes aux mœurs romaines. M. G. ne cite que trois fragments

grecs pour ce chapitre. Ils ont une autre saveur que les développements correspondants des poètes latins. Les Grecs se placent au point de vue de la moralité individuelle et n'insistent pas. Les Romains considèrent surtout le lien légal, l'obligation établie par les formules consacrées (*conceptis uerbis*), la rigueur juridique qui s'attache aux paroles et aux actes et néglige les sentiments, la portée sociale des engagements. Ce sont deux mondes différents. J'en pourrais dire autant du lien établi entre le dieu et son adorateur. Mais tout cela est connu et il est étonnant que M. G. ne s'en soit pas donné garde. Ces idées d'obligation publique, de lien établi dans les formes, ne sont pas grecques. Il y aurait eu un travail intéressant à tenter, celui de démêler ce qu'il peut s'y retrouver des idées grecques. On verrait alors qu'il faut ne pas mettre sur le même plan Plaute et Térence, que M. G. cite pêle-mêle sans soupçonner la différence qui existe entre eux. Les questions religieuses tiennent une place très peu importante dans la comédie de Térence ; elle représente probablement beaucoup mieux que celle de Plaute la religion vague et la morale superficielle des « bourgeois » de la comédie nouvelle. Malgré ces imperfections, le mémoire de M. Greenough est un recueil intéressant de textes des comiques latins. Il pourra servir de complément aux dissertations que nous avions déjà et auxquelles le savant américain aurait pu recourir, comme les dissertations inaugurales de Hubrich, *De diis Plautinis Terentianisque* et surtout de Keseberg, *Quaestiones Plautinae et Terentianae ad religionem spectantes.* — Paul LEJAY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 janvier 1901.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix Saintour : MM. Perrot, Boissier, Héron de Villefosse et Croiset.

Prix extraordinaire Bordin : MM. Delisle, Paris, Longnon et Müntz.

Prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, de Boislisle, Longnon et de La Trémoïlle.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart et Barth.

Prix ordinaire (moyen âge) : MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Longnon et Prost.

M. Henri Omont donne lecture d'une notice sur son prédécesseur, M. Arthur Giry.

M. Salomon Reinach commente un bas-relief archaïque découvert à Chalcédoine et conservé au Musée de Constantinople. Ce bas-relief représente Jupiter accouchant de Minerve, entre deux divinités de la délivrance. M. Reinach essaye d'établir que ce motif est d'origine mégarienne et que de Mégare il a passé d'une part dans la céramique attique, de l'autre dans l'art local de Chalcédoine, colonie de Mégare.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 11 février — 1901

I. **The reports of the magicians and astrologers of Nineveh and Babylon in the British Museum** by R. Campbell Thompson, vol. I, the cuneiform texts, 85 pl.; vol. II, english translations, vocabulary, etc., xci-147 pp. in-8; Luzac. London, 1900.

II. **Researches into the origin of the primitive constellations of the Greeks, Phœnicians and Babylonians** by R. Brown, vol. II, xx-261 pp. in-8; Williams and Norgate, London.

I. Les nombreuses lettres de caractère astrologique ou astronomique, conservées au *British Museum*, n'avaient pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble. Cette lacune vient d'être comblée par l'ouvrage de M. R. Campbell Thompson qui contient, outre la publication intégrale, la transcription et la traduction de ces intéressants et importants documents. Je résumerai d'un mot l'impression que me laisse la lecture des deux volumes de M. Th. en disant qu'ils me paraissent réaliser tout ce qu'on peut attendre d'un ouvrage scientifique.

Dans une instructive introduction M. Th. résume les principaux faits ressortant des textes par lui publiés. Il insiste particulièrement sur ce fait fort curieux que certaines observations des astrologues paraissent avoir pour but de prédire, dans certains cas, la longueur du mois. On sait, en effet, et les textes publiés par M. Th. en fournissent une nouvelle preuve, que les Assyro-babyloniens avaient une année composée de mois lunaires : dès lors, la durée du mois ne pouvait être constante et les mois de vingt-neuf jours devaient alterner avec ceux de trente. Il paraît en avoir été ainsi dès une époque très reculée : en effet, un texte (B. M. 18 358) qui appartient au règne de

Dungi, c'est-à-dire au début du troisième millénaire, mentionne [1] l'insertion de deux mois intercalaires dans l'espace de cinq années [2] : ce qui ne s'explique qu'au cas où les mois n'avaient pas une durée uniforme de trente jours.

Le travail de M. Th. réalise un grand progrès dans la traduction de ces textes astronomiques souvent si obscurs : ce n'est pas qu'il ne reste encore bien des points à éclaircir. M. Th. ne discute nulle part la lecture du clou vertical qu'il transcrit partout « *ana* » : il est cependant assez peu probable que *ana* ait eu le sens de « si » ou « quand » [3].

II. M. Robert Brown avait, dans un premier volume, traité des constellations grecques. Il avait cherché à démontrer l'origine orientale des signes célestes, et des légendes qui s'y rattachent. Le volume qui vient de paraître est consacré aux constellations « euphratéennes ». M. Br. y étudie la sphère céleste des Assyro-Babyloniens, leurs listes d'étoiles, les représentations figurées correspondant à différentes constellations et enfin l'origine et la formation des signes célestes. La compétence me manque pour apprécier comme il faudrait cet ouvrage, qui paraît témoigner chez l'auteur de connaissances extrêmement variées et qui me sont en grande partie étrangères. Si je n'examinais que le mérite assyriologique du livre, mon jugement risquerait peut-être de sembler trop sévère. Je dois, en effet, constater qu'à ce point de vue la science de M. Br. présente de regrettables lacunes. Telle lecture, telle traduction sont manifestement inexactes. Je ne citerai par exemple que l'interprétation donnée, dans les premières pages, du nom d'étoile écrit NI-BAT-a-nu (expliqué dans un syllabaire par *mustabarrû-mûtânu*) et sa décomposition en *Kisal* (= *Kisallu*) « autel » *bat* (= *labiru*) « vieux » et enfin *a-la* (en sémitique *a-nu*) de la racine « turco-tartare » *al*, *il* qui, paraît-il, signifie « au-dessous », « en bas » : d'où la double lecture « accadienne » *Kisal-bat-a-la* et sémitique *Kisallu-labiru-a-nu*. De telles hypothèses ou combinaisons manquent de toute espèce de fondement philologique.

THUREAU-DANGIN.

---

1. Cf. la traduction de ce passage O. L. Z. 1. p. 163.

2. Radau (*Early Babylonian history* p. 305) a signalé ce fait, mais en en tirant une conclusion qui paraît fausse (année de 348 jours et alternance de mois de 30 et 28 jours).

3. Au sujet de *Ka-gi-na* voir, outre le passage cité par Brunnow, V. A. Th. 37 obv 23/24 (Reisner, *Sum.-Bab-hymn* n° 70) — n° 29, Obv. l. 7 le signe non transcrit par M. Th. est très probablement SIG, *sipatu* (cf. Zehnpfund B A I, 2 p. 494) — n° 101 obv. 6 lire *u-tas-sar* et non *u-tas-sir* (les valeurs *sar* et *sir* appartiennent à deux signes différents) — n° 252 obv. ll. 3 et 4 lire *ul-tu elat samê ana isid samê* « du zenith à l'horizon » et non *ul-tu* (*ilu*) *Nabû ana* (*ilu*) *UR*.

Revue biblique internationale. Tables générales des volumes I-VIII (1892-1899). Paris, Lecoffre, 1900; gr. in-8°, 78 pages.

Synopse évangélique, par J. Bruneau. Paris, Lecoffre, 1901; in-8° xxiv, 195 pages.

La *Revue biblique* existe depuis huit ans. Son esprit vraiment scientifique l'a fait apprécier de tous les exégètes. On aurait mauvaise grâce à lui reprocher certains articles d'une valeur médiocre qui y ont été publiés, surtout aux premiers temps, et l'espèce de réserve un peu gauche qui se remarque parfois dans les meilleurs, lorsqu'ils touchent à des questions particulièrement graves de critique littéraire. Ces petits défauts l'ont aidée à vivre, et elle est toute disposée à s'en corriger dès que les circonstances le permettront. En tant que revue d'archéologie orientale, elle a rendu des services incontestables, et incontestés. Les tables seront bien accueillies du public savant. Elles sont très soignées et très complètes : table alphabétique des auteurs; table des recensions et bulletins; table alphabétique des matières principales traitées dans les articles de la revue; table des inscriptions, celle-ci subdivisée en liste des noms propres, groupés selon la langue des inscriptions, liste des principaux termes techniques, surtout d'architecture, liste des ères mentionnées, des titres impériaux, des termes relatifs à l'armée, des titres religieux, des titres militaires et civils, liste des inscriptions bibliques, liste alphabétique des noms propres de la mosaïque de Mâdaba; enfin la table des illustrations. On remarquera, dans la table des auteurs, la grande activité du P. Lagrange, le principal directeur de la revue.

M. Bruneau est un des collaborateurs de la *Revue biblique*. Professeur au grand séminaire de New-York, il écrit aussi dans les revues ecclésiastiques des États-Unis. Son harmonie des Évangiles a été publiée d'abord en anglais; elle sera fort utile aux élèves des séminaires, à qui elle est spécialement destinée. Nous ne reprocherons pas à l'auteur d'avoir amalgamé le quatrième Évangile avec les Synoptiques : il n'aurait pas pu faire autrement. Des notes critiques accompagnent la traduction française des Évangiles; beaucoup de problèmes exégétiques y sont traités avec clarté, le plus souvent au moyen de citations choisies. Il suffit de lire la préface pour se convaincre que l'auteur n'a pas eu l'illusion de reconstituer la chronologie évangélique, mais de présenter les textes dans l'ordre et le rapport qui en facilitent le mieux l'intelligence[1].

Alfred Loisy.

1. M. B., dans la note (p. 33) où il réfute ceux qui lui ont reproché d'employer un moyen « équivoque » pour expliquer les divergences des récits évangéliques touchant l'ordre de certains faits, aurait pu dire qu'il n'y a pas d'équivoque à observer que les évangélistes n'ont pas prétendu suivre l'ordre chronologique des évènements, mais qu'il y en a une, probablement volontaire, chez ceux qui interprètent cette explication comme si elle taxait les évangélistes d'erreur. On travestit par

Die Syllogistik des Aristoteles, von Dr. Heinrich Maier ; — II^er Teil, die Logische Théorie des Syllogismus und die Entstehung der Aristotelischen Logick ; erste Halfte, Formenlehre und Technik des Syllogismus. — Tübingen, Laupp' sche Buchhandlung ; 1900. — viii-501 pp. in-8°.

La syllogistique d'Aristote doit comprendre trois volumes : 1° la théorie du jugement qui constitue la première partie de l'ouvrage ; 2° et 3° l'analyse formelle du syllogisme et la théorie générale du raisonnement qui constituent par leur réunion la deuxième partie. Nous avons rendu compte (*Rev. Crit.* 1898, t. I p. 223) du premier volume, le deuxième est celui dont nous parlons aujourd'hui ; le troisième est achevé dans le manuscrit et prêt pour l'impression, au moment où l'auteur écrit la préface du deuxième. Les développements dans lesquels nous sommes entrés précédemment nous dispensent d'insister de nouveau sur l'esprit et les tendances de l'auteur ; à vrai dire d'ailleurs l'ouvrage qui nous est donné aujourd'hui est conçu et réalisé sur un plan qui prête mal aux développements synthétiques et aux remarques d'ensemble. C'est une analyse et une interprétation continue des Premiers Analytiques ; le commentateur s'efface volontairement derrière son auteur. — Ce n'est pas à dire que l'ouvrage soit un simple décalque ; bien loin de là, et le travail propre de M. Maier se marque, soit dans le remaniement des matières, soit dans la lucidité avec laquelle il les expose. C'est un remaniement d'abord, en sorte que les divisions de M. M. ne correspondent pas tout à fait aux divisions classiques. Dans le texte consacré, le premier livre des Premiers Analytiques contient tout ce qui est analyse, c'est-à-dire examen des syllogismes pris un à un, soit dans leur forme statique une fois construits, soit dans les procédés qu'il faut employer pour les découvrir et les construire le cas échéant ; le deuxième livre contient tout ce qui est comparaison ou synthèse, c'est-à-dire remarques d'ensemble sur les propriétés et les vices du syllogisme ou sur ses déformations dialectiques. Ici au contraire M. M. distingue essentiellement la partie *science* et la partie *art* ; la première partie contient l'étude statique du syllogisme une fois régulièrement construit, la seconde partie l'étude des procédés à employer pour inventer et informer les syllogismes dont on a besoin. La seconde partie de M. M. contient donc comme éléments

---

le même procédé la pensée de ceux qui contestent l'historicité des premiers chapitres de la Genèse : on leur fait dire que ces chapitres sont pleins d'erreurs historiques, comme si la possibilité de telles erreurs n'était pas exclue par le fait que le document ne se présente pas en qualité d'histoire. — Nous apprenons, au dernier moment, que le livre de M. B. vient d'être retiré du commerce. Bien qu'il eût obtenu l'*imprimatur* de l'archevêque de Paris, il contenait trop de citations d'un certain auteur qu'il est permis de citer en Amérique, mais dont on ne peut même prononcer le nom dans notre pays sans offenser la pudeur de cinq ou six exégètes soi disant orthodoxes, ou sans violer leur privilège. On aurait pardonné à M. B. de le piller sans rien dire. Sa sincérité lui a fait tort.

essentiels la seconde et la troisième sections du premier livre d'Aristote, et absorbe en outre les matières du second livre comme des cas particuliers à noter dans les procédés généraux de composition. C'est qu'en effet le syllogisme n'offre plus pour les modernes qu'un intérêt théorique, en sorte que l'étude en paraît fastidieuse à quiconque n'y voit qu'une curiosité de combinaisons verbales ; attachante seulement à ceux qui cherchent par derrière les formes matérielles les principes métaphysiques du raisonnement ; tandis que pour Aristote et ses contemporains le syllogisme n'était estimé ni si haut, ni si bas. Il était surtout un moyen pratique de trouver des armes dans la discussion, et l'on se souciait d'en déterminer solidement les bases dans un but utilitaire de profit dialectique, d'où la distinction naturelle de ces deux éléments, science et art. Voilà pourquoi le livre de M. M. est divisé en deux parties. La première partie a pour objet les formes et les règles du syllogisme et contient quatre chapitres : 1° les recherches préliminaires (sur les définitions des éléments du syllogisme, sur la conversion des propositions, sur la division des trois figures, 2° les diverses formes du syllogisme (syllogisme absolu, syllogisme nécessaire, syllogisme contingent) ; 3° les règles générales du syllogisme ; 4° les syllogismes par hypothèse (soit la réduction à l'absurde, soit le syllogisme hypothétique proprement dit). La seconde partie, consacrée à la technique, contient trois chapitres : 1° sur la manière de former des syllogismes (d'une part l'invention des prémisses, d'autre part la réduction d'un raisonnement quelconque à la forme syllogistique) ; 2° sur les diverses particularités qui se rencontrent dans l'emploi du syllogisme (c'est-à-dire d'une part certaines propriétés générales des syllogismes, telles que la démonstration circulaire ou la conversion des figures, ou la convertibilité des conclusions universelles ; d'autre part les vices qui peuvent intervenir dans un syllogisme et le rendre faux) ; 3° enfin la réduction des diverses formes du raisonnement à la forme syllogistique, (d'une part l'induction, d'autre part les autres procédés de la rhétorique : l'exemple, l'abduction, l'objection, l'enthymème). — Cette longue énumération des parties justifie ce que nous disions plus haut sur la difficulté de résumer l'ouvrage dans la discussion de quelques principes synthétiques. Les Premiers Analytiques sont une analyse détaillée de certains procédés de la pensée, analyse qui ne se laisse pas résumer ; une analyse des Premiers Analytiqnes est moins capable encore d'un résumé analogue, et c'est une analyse détaillée et circonstanciée que M. M. nous offre. Il s'excuse de la longueur des développements et exprime le souhait que son livre puisse servir de commentaire contenu pour l'étude d'Aristote. Ces longueurs étaient rendues nécessaires et sont justifiées par la peine qu'il a prise de mettre en pleine lumière la pensée de son auteur en achevant partout dans le détail les démonstrations qui ne sont qu'indiquées, par le soin qu'il a eu de donner le tableau schématique de tous les

raisonnements, si compliqués notamment pour les syllogismes modaux, qu'il s'agissait d'étudier ; par les citations abondantes au bas des pages et par les critiques de texte dont il les a enrichies. Sur tous ces points M. M. rappelle les procédés qui ont assuré le succès de l'Histoire de la Logique de Prantl, et qui, appliqués dans une mesure plus large au domaine naturellement plus restreint des Premiers Analytiques, font de son livre un commentaire également détaillé et également fidèle de la doctrine du maître. Pour qui connaît les difficultés auxquelles on s'attaque quand on entreprend de mettre en lumière le détail des raisonnements d'Aristote sur le syllogisme, l'éloge est grand. — Regrettera-t-on que M. M. tout à son travail d'analyse, les yeux fixés sur son texte, ne s'en soit pas assez détaché pour le dominer à certaines heures et nous dire plus expressément ce qu'il pense de certains problèmes qui priment tous les autres ? Par exemple, le jugement à porter sur l'absence de la quatrième figure dans Aristote est timidement indiqué et renvoyé à plus tard. La théorie de la modalité des syllogismes aurait pu être éclaircie davantage en se référant aux commentateurs modernes tels que Pacius, cité d'ailleurs par M. M., et dont Rondelet a si largement profité, notamment pour la discussion des syllogismes à deux prémisses contingentes, et leur exclusion de la deuxième figure. Enfin dans cette question, la plus importante de toutes, de savoir quelle est la part du formalisme empirique et quelle est la part de la métaphysique rationnelle dans la fondation et la discussion des figures, question que M. M. localise entre Ueberweg et Trendelenburg, et qui est le fond du débat de Lachelier contre les Logiciens mathématiques modernes, il semble que les conclusions de M. Maier soient moins fermes dans le sens purement formaliste qu'elles étaient naguères ; est-ce à dire, comme nous le croirions volontiers, que la pensée d'Aristote est équivoque entre les deux termes et que, plus on pénètre dans son intimité, plus on hésite entre deux courants d'opinion qu'il a également provoqués, qu'il n'a pas connus ? C'est un cas particulier, pour la théorie du syllogisme, de cette destinée singulière, qu'à eue Aristote, d'être indifféremment invoqué comme un maître, par les empiriques et par les rationalistes, dans tous les domaines.

E. Thouverez.

A. Heisenberg. **Studien zu Georgios Akropolites** (Extr. des *Sitzungsber. der philos.-philol. und der hist. Classe der k. bayer. Akad. d. Wiss.* t. II, fasc. IV, p. 463-558.) Munich, impr. acad. Straub, 1900.

L'ensemble de recherches que M. Heisenberg présente aujourd'hui au public, au sujet d'un écrivain byzantin dont il s'occupe déjà depuis plusieurs années, se prête mal à la critique de détail. Il s'agit en effet

d'une comparaison entre les manuscrits de Georges Acropolite, faite en vue d'établir leurs relations de parenté et leur valeur respective en ce qui concerne l'établissement du texte. Or si pour l'appréciation d'un texte ou d'une étude littéraire le recenseur, grâce à ses études antérieures et à sa connaissance du sujet, a à sa disposition les renseignements qui lui permettent d'en juger les qualités et les imperfections, il faut bien avouer qu'à moins de refaire en partie le travail de l'auteur il manque d'un point d'appui sérieux et solide pour contrôler des questions du genre de celles que traite M. H. Sauf le cas où l'auteur ne donnerait pas les informations nécessaires ou laisserait de côté des témoignages importants, ce serait faire preuve de pédantisme et vraisemblablement d'insuffisance que de vouloir, en pareil cas, discuter des conclusions fondées sur des données qu'il n'y a aucune raison de tenir pour inexactes. Je me garderai bien de m'exposer à pareil reproche, et tout en louant chez M. H. le soin, la compétence et la clarté de déduction que révèle la lecture de son opuscule, je me bornerai à faire connaître à quels résultats il est arrivé. Ces résultats d'ailleurs sembleront très probables, pour ne pas dire très sûrs, dans l'état actuel des manuscrits connus de Georges Acropolite. I. L'œuvre historique du savant byzantin est conservée dans sa forme primitive par onze manuscrits, que M. H. divise en deux groupes, l'un comprenant sept manuscrits, l'autre quatre. Quatre manuscrits sont éliminés du premier groupe, comme étant des copies directes ou des dérivés de deux autres, le Vindobonensis 68 (G) et le Vaticanus 166 (B); ces deux derniers seulement sont utiles pour le texte, en compagnie de l'Upsalensis 6 (U), qui dérive de la même source que B. Mais G représente un texte d'Acropolite modifié en certaines parties par un rédacteur favorable au patriarche Arsène, dont Georges, au contraire, était loin d'être l'ami; il en est de même pour B et U, dont la source commune remonte à un texte remanié, publié par Sathas dans le tome VII de la *Bibl. gr. medii aevi*, et connu sous le nom de *Synopsis* (σύνοψις χρονική); celui-ci a d'ailleurs influé directement sur B, et par son intermédiaire, selon toute vraisemblance, sur G. Le véritable texte de Georges Acropolite n'est donc pas dans les manuscrits de ce premier groupe; il est donné par le second, qui comprend le Vaticanus 163 (A), le Parisinus 3041 (F) et le Britannicus 28828 (H); les deux derniers ont même origine, tandis que l'origine de A est la même que celle de G et de la source commune de BU (le quatrième manuscrit de ce groupe est une copie de F). En définitive, F doit être considéré comme donnant la leçon de l'archétype lorsque, par comparaison avec A, *BU*, G, il concorde avec l'un contre les deux autres; H lui vient en aide quand il est seul ou dans le cas de lacunes. Les vues primitives de M. Heisenberg sont légèrement modifiées par ce travail. Antérieurement en effet, il attribuait à A la même source qu'à FH, et, ce qui est plus important, il pensait que le manuscrit d'Allatius (Barberinus II 85

était de même source et meilleur que B; une collation plus complète et plus sûre a montré qu'il n'en est qu'une copie. II. Le reste de la dissertation est consacré à l'étude de manuscrits contenant des remaniements du texte de Georges Acropolite. Dans les uns le texte a été développé, comme dans le Marcianus 407 (Synopsis de Sathas), dans un Ambrosianus et dans un manuscrit de Turin; il a été abrégé dans trois manuscrits, dont le Vaticanus 981, d'où dérivent les deux autres, peut être de quelque utilité parce qu'il remonte à la même source que FH. La dissertation se termine par un stemma général de tous les manuscrits, très clair et facilitant beaucoup l'intelligence de la discussion, qui, on le conçoit, est souvent bien aride [1]; mais un grand nombre de textes byzantins étant si mal publiés jusqu'à ce jour, on ne saurait nier l'importance et l'intérêt de tels travaux. Maintenant nous attendons l'édition annoncée, qui sera, en certains passages, sensiblement différente de l'édition de Bonn.

My.

Laurin und der kleine Rosengarten. herausgegeben von Georg Holz. Halle a. S., Max Niemeyer, 1897. In-8°, xxxxvi-213 pp.

Müllenhoff a donné, en 1866, dans le premier volume du recueil appelé communément le *Heldenbuch de Berlin*, une édition du petit poème de *Laurin* (avec sa suite, qu'il a appelée *Walberan*), dont le sujet est une série de combats livrés par Dietrich et ses compagnons contre le roi nain Laurin et son oncle, Walberan. M. Holz, après s'être préparé à cette tâche par une bonne édition du *Rosengarten* (1893), qui a, pour les données et la transmission, des rapports assez étroits avec *Laurin*, a entrepris une nouvelle publication de ce dernier poème.

A vrai dire M. H. n'a aucun document nouveau, inutilisé par son devancier; il ne dispose que des manuscrits qu'a connus Müllenhoff. Mais il a obtenu par l'étude minutieuse des documents et par la comparaison avec le *Rosengarten* des résultats intéressants au point de vue de l'âge des manuscrits et de leur groupement. Il fixe la date de la rédaction de l'archétype à 1250 au lieu de 1350-1400, qui est l'époque adoptée par Müllenhoff et reconnaît au ms. K un âge plus récent qu'à *p*. Pour ce qui est de la répartition des manuscrits, M. H. partage la famille bavaroise en 2 groupes et attribue le ms. *w*, rangé par Mül-

1. Je note cependant un passage humoristique (p. 481-483) sur les divers genres de copistes, qui sert pour ainsi dire de préambule à l'étude des remaniements de G en faveur du patriarche Arsène et contre le parti opposé; c'est là un des arguments invoqués pour prouver que G ne donne pas le texte même de Georges Acropolite.

lenhoff dans le groupe moyen-allemand, à un domaine intermédiaire entre le bavarois et le moyen-allemand. Conformément à ces conclusions, M. H. a pris pour base de son édition le ms. *p* et a donné le dénouement du poème tel qu'il existe dans l'édition de Müllenhoff, non comme suite contenue déjà dans l'archétype, mais comme continuation composée par le rédacteur de K et différente du dénouement primitif.

L'édition de M. H. se distingue en outre de celle de Müllenhoff par un plus grand respect de la forme ancienne. Il s'est attaché à reproduire fidèlement l'aspect que devait avoir l'archétype, alors que Müllenhoff, pour rendre le poème plus lisible, en a rapproché le texte du moyen-haut-allemand classique, ce qui l'a induit à en modifier assez sensiblement la langue.

M. H. estime que le poème, que Lachmann et Müllenhoff pensaient avoir été composé vers 1200, est postérieur à cette date. L'une des preuves qu'il donne de cette opinion est l'influence de la poésie courtoise, attestée par la recherche des aventures, dont les héros du *Laurin* sont aussi désireux que les chevaliers des poèmes arthuriens. On peut, je crois, voir d'autres traces de l'influence courtoise : 1° dans le sujet lui-même, qui est la défense d'un jardin magique détruit par un aventurier ou violé par un intrus, thème utilisé dans *Erec* et *Iwein*; 2° dans les longues descriptions d'armures et de chevaux où se complaisent les poètes courtois; 3° dans la coutume chevaleresque qui interdit au chevalier de combattre un adversaire désarçonné. Ces deux derniers caractères s'appliquent, il est vrai, davantage à *Walberan* qu'à *Laurin*.

Enfin, M. H. a ajouté à son édition de l'ancien *Laurin* la reproduction du texte récent, tel qu'il est fixé dans le manuscrit *s* (Strasbourg) et le texte imprimé (vraisemblablement aussi à Strasbourg). Cette addition ajoute encore à la valeur du livre de M. Holz, qu'il sera indispensable de consulter à côté de celui de Müllenhoff.

F. Piquet.

G. Grundmann. **Die geographischen und völkerkundlichen Quellen in Herders « Ideen zur Geschichte der Menschheit »**. Berlin, Weidmann, 1900. In-8, pp. vii, 139. Prix : mk. 3.

La belle entreprise de M. Suphan, la grande édition de Herder, vient d'être menée à terme : le dernier volume, le second des *Idées*, va incessamment paraître. M. Grundmann a pris occasion de cette publication pour aborder une des questions les plus intéressantes que soulève l'ouvrage capital de Herder : les sources et les théories du philosophe en géographie et en ethnographie. Le problème était lourd et M. G. l'a plutôt indiqué que résolu. Sa mince brochure

pourra servir d'orientation à celui qui après lui entreprendra la tâche, mais si elle ne l'a pas rendue inutile, elle l'aura du moins facilitée. M. G. signale d'abord les influences philosophiques et scientifiques qui se sont exercées sur Herder, celle de Leibniz, de Rousseau, de Buffon, de Blumenbach. Il recherche de quelles théories et de quels ouvrages l'auteur des *Idées* a pu s'inspirer dans ses conceptions astronomiques, physiques et géographiques. C'est à Kant que Herder doit le plus ; certains ont même jugé qu'il l'avait plagié et M. G. s'est attaché à montrer qu'il a su au contraire rester indépendant de son ancien maître. D'autres, comme les deux Forster, Bergmann, Falconer, Zimmermann, Pallas, ont fourni Herder surtout d'observations et de faits. Le livre VI des *Idées* est le chapitre essentiellement géographique de l'ouvrage : Herder y passe en revue les différents peuples du globe. Pour chacun d'eux, M. G. signale les sources abondantes et variées où le philosophe a puisé : ce sont surtout des relations de voyages qu'il a connues soit dans les originaux, soit plutôt dans des traductions, ou encore dans des extraits et des comptes rendus de revues. D'après quels principes critiques Herder a-t-il usé de ces sources souvent suspectes et contradictoires ? M. G. pose la question, mais sans la traiter à fond. Il semble bien que l'esprit volontiers généralisateur de Herder ait surtout choisi ce qui convenait à ses théories préconçues, conservé ou rejeté ce qui favorisait ou gênait ses hypothèses. Dans ces vastes synthèses où se risquait la belle confiance du siècle philosophique, le détail peut être après tout très hasardeux; il importe que la méthode soit féconde. Celle de Herder a eu ce mérite, quand elle a considéré les peuples comme l'expression du sol et du milieu, et leur histoire comme « une géographie en mouvement ». Sans doute il n'a point créé la science moderne de l'*anthropogéographie*, mais il a fait plus que l'entrevoir, il en a comme planté les jalons, il l'a éclairée de ses formules lumineuses de poète, et M. G. a raison de vouloir en faire le véritable prédécesseur de Karl Ritter. Dans ce troisième chapitre de sa brochure l'auteur résume les effets que Herder attribue à l'influence du sol et du milieu, ce qu'il appelle *le climat*, sur l'organisation physique et morale des peuples, sur leurs institutions sociales et politiques, sur leur évolution historique. Il signale enfin quelques noms qui ont été dans cette voie originale les devanciers de Herder : Hippocrate, Montesquieu, dont la théorie trop raide est vivement critiquée dans les *Idées*, et plus près de lui ,R. Forster et Falconer. D'autres noms encore eussent pu être ajoutés : celui de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* ne devait pas manquer. Les lacunes sont inévitables dans un travail de ce genre, mais si M. G. ne voulait que se borner à une esquisse, il eut dû la tracer en traits plus nets. Si incomplète qu'elle soit, son étude demeure utile. Elle a réuni déjà beaucoup de matériaux ; il reste à les compléter ; il reste surtout à tirer des conclusions plus précises, plus profondes de la comparaison des sources

avec les idées de Herder et du rapprochement de ses théories avec l'état de nos connaissances actuelles.

L. Roustan.

R. Schlösser. **Rameaus Neffe.** Studien und Untersuchungen zur Einführung in Gœthes Uebersetzung des Diderotschen Dialogs (Forschungen zur neueren Litt. gesch. hg. v. Muncker. vol. XV). Berlin, Duncker, 1900. In-8°. p. 292. Prix : mk. 7,20.

Cette étude sur le *Neveu de Rameau* est une volumineuse introduction au 45e volume des œuvres de Gœthe que M. Schlösser a été chargé d'établir dans la grande édition de Weimar. On pourra penser en Allemagne qu'une traduction même de Gœthe ne méritait pas un travail aussi copieux ; en France, loin de s'en plaindre, on remerciera, je crois, l'auteur de sa précieuse contribution à l'étude de Diderot. Sans doute, après les recherches d'Isambert, Tourneux, Monval et Thoinan, M. S. n'avait rien de bien nouveau à apporter ; son livre s'appuie sur ceux des critiques français et, sauf en de légers points, aboutit aux mêmes conclusions. Mais outre qu'il résume d'une façon sûre et complète l'histoire du texte du dialogue, la destinée étrange de ce manuscrit écrit en 1761 et retrouvé seulement en 1891, au moins sous sa forme la plus satisfaisante ; qu'il en discute la date de composition (1761) et les différentes révisions (1762, 1766 et 1775), qu'il en étudie le héros, peut-être en se confiant trop à Cazotte[1] pour le laver un peu ; qu'il apprécie la satire de Diderot finement, quoique avec une admiration outrée (on ne met pas Jean-François-Rameau sur une même ligne avec Hamlet et Faust, Richard III et don Quichotte !) : il y a dans l'ouvrage de M. S. sur les rapports de Gœthe et de Diderot, sur la genèse de la traduction allemande, sur ses imperfections et ses mérites, sur les notes dont le traducteur la fit suivre, sur l'accueil plutôt froid qu'elle reçut du public allemand, d'excellents chapitres dont les amis de Diderot feront tout leur profit. Je n'adresserai à M. S. qu'un reproche. Son livre eût gagné à élaguer beaucoup de détails de second ordre : telles sont les négociations entre Wolzogen, Klinger et l'éditeur Goeschen pour l'impression du manuscrit, les démêlés entre le libraire Brière et Saur et Saint-Geniès, les hardis traducteurs de la traduction et des Notes de Gœthe ; M. S. pouvait faire plus rapidement le procès des mystificateurs, il était inutile de s'acharner sur ces morts. Le chapitre de Gœthe et de Diderot, un des plus neufs, eût pu être aussi plus resserré : l'auteur dépasse la ques-

---

1. Au sujet des deux *Ramëides*, M. S. croit à tort qu'il n'existe aucune édition originale de celle de Cazotte : M. Thoinan en possède un exemplaire ; quant au poème de Rameau, il ne serait pas aussi rare que l'admet M. S.

tion quand il traite des rapports de Gœthe et de la littérature française. La partie la plus solide du livre est, à mon sens, celle qui envisage la comparaison de l'original et de la version. La traduction de Gœthe est loin d'être parfaite. M. S. en énumère les imperfections et les inexactitudes provenant d'erreurs de lecture, de ponctuation ou de contre-sens véritables, les lacunes voulues ou involontaires, les à-peu-près, les gallicismes, etc. On comprend que cette énumération ne pouvait être complète ; l'auteur voulait plutôt donner des exemples. Néanmoins, parmi les contre-sens qu'il a omis de signaler, il en est de graves (je renvoie pour Diderot à l'édition Monval et pour Gœthe à Düntzer) : D. 28, G. 45^{21} ; 43, 56^{4} ; 65, 72^{29} ; 107, 101^{13} ; 133, 118^{25} ; 139, 122^{10} ; 155, 134^{24} et 135^{2} ; 163, 140^{12} ; 164, 141^{16} ; 168, 144^{17} ; 172, 147^{30} ; — sans parler des impropriétés : 29, 46^{6} ; 53, 64^{12} ; 130, 116^{18} ; 146, 127^{12} ; 153, 133^{7} ; — et des gallicismes : 28, 45^{20} ; 45, 58^{12} ; 83, 85^{17} ; 86, 87^{21} ; 112, 104^{3} ; 152, 132^{15} ; 158, 136^{26} ; 173, 148^{15}. Dans ce relevé de fautes M. S. à qui il était permis d'être incomplet n'aurait pas dû être imprudent : en attribuant des contre-sens à Gœthe il en commet lui-même. Les corrections qu'il propose pour la traduction de *il se dérobe* (p. 136), de *gens de ressource* (p. 137), son explication de *on n'en reviendra pas* (p. 139), de même, *je glanais un peu là-dessus* (p. 140), *Rameau, vous avait-on pris pour cela* (p. 140) sont des contre-sens ; *un fieffé truand* n'est pas du dialecte bourguignon (p. 149). Je laisse de côté quelques autres cas qui sont simplement contestables. Mais M. S. ne s'est pas contenté de signaler les erreurs de la traduction de Gœthe, il en a aussi relevé les mérites, en particulier le rare bonheur d'expression, l'élégance familière et la vivacité dont Gœthe a su rendre ce dialogue autant mimé que parlé, toutes les ressources d'une langue admirable qui sans doute n'a pas réussi à reproduire toute la physionomie du pétulant gesticulateur qu'était Diderot, mais qui en donne une idée. Cette comparaison que fait l'auteur des tours français et des équivalents que Gœthe en a fournis est très instructive, même prise en soi ; elle pourrait servir d'illustration à un chapitre de syntaxe comparée. Peut-être M. S. va-t-il trop loin dans les éloges comme dans les critiques qu'il adresse à Gœthe. Il le félicite souvent hors de raison, parfois même à contre-sens, de ses trouvailles de traducteur : ainsi *pétaudière* rendu par *Konfuser Zustand* (p. 174), *nippes : Kleinigkeiten von Wert* (id.), *spécieux : auffallend ; je veux mourir s'il y a un chat à fesser... : die Herren sind völlig auf den Hefen* (p. 179). Ce sont là, non pas des bonheurs de plume, mais autant d'erreurs à ajouter à celles déjà signalées.

Malgré toutes ces petites réserves [1], l'étude de M. Schlösser est un travail consciencieux, sûr, auquel il ne manque que de s'être renfermé

1. M. S. eût dû veiller avec plus de soin à l'exactitude des citations françaises ; il y a beaucoup de fautes d'impression, parfois des lacunes.

dans un cadre un peu plus étroit et d'avoir évité certaines subtilités. Indépendamment de sa valeur pour l'histoire de la littérature française aussi bien qu'allemande, il mérite encore d'intéresser les philologues.

L. Roustan.

Studies in European Literature ; being the Taylorian Lectures 1889-1899, Oxford, Clarendon Press. 1900, in-8 de 370 p.

Les curateurs de la Taylor Institution d'Oxford réunissent sous ce titre d'*Études de littérature européenne* les onze conférences faites, en anglais et en français, du 20 novembre 1889 au 27 février 1900, sous le patronage de cette fondation. Ces études ont pour seul lien, en dehors de cette commune origine, de concerner toutes des littératures non-anglaises. Et peut-être conviendrait-il de réserver le terme de « littérature européenne » pour d'autres travaux, ceux qui traitent de mouvements ou d'influences intéressant à la fois un groupe de littératures, comme dans le recueil auquel J. Texte donnait naguère ce même titre d'*Études de littérature européenne.* Les points de vue de ce genre ne manquent pas, assurément, dans les conférences d'Oxford ; et, que ce soit sur le retentissement de Boccace hors de l'Italie, sur Cervantès en Angleterre ou sur ce qu'il y a d'anglais chez Sainte-Beuve, de précieux aperçus nous sont offerts ; mais c'est chemin faisant, et les sujets eux-mêmes s'accommoderaient fort bien de la désignation générale de « littérature étrangère », ou même, puisqu'il s'agit d'un livre anglais, de « littérature continentale ».

Trois de ces études ont trait aux lettres françaises, et aux plus modernes : celles de M. Dowden sur *la critique littéraire en France*, de W. Pater sur *Mérimée*, et celle où M. Bourget reprend, sur *Flaubert*, les idées directrices d'un de ses *Essais de psychologie contemporaine ;* l'Allemagne est représentée par le *Lessing et la littérature allemande moderne* de M. Rolleston, et par le *Voyage de Gœthe en Italie* de M. Herford ; les lettres méridionales ont la part du lion : un *Leopardi* de M. Rossetti, un *Paolo Sarpi* de M. Brown, un *Boccace* de M. Ker, l'*Espagne du Don Quichotte* par M. Morel-Fatio et le *Roman picaresque espagnol* par M. Butler Clarke. *La musique et les lettres*, par Stéphane Mallarmé, résistent à toute classification, et aussi à toute analyse...

La plupart de ces conférences ont les qualités et les défauts du genre : de la netteté, un plan facile à discerner, un désir de simplification qui va souvent à l'excès [1], un appareil de références réduit au

1. M. Dowden semble réduire l'essai de critique scientifique d'E. Hennequin à la détermination des rapports entre les écrivains et leur public ; et il facilite singulièrement la démonstration de sa thèse générale sur la critique objective en ne

minimum. En tout cas, la publication d'un ouvrage de ce genre, entièrement consacré aux littératures étrangères, est un heureux symptôme dans un pays qui oublie parfois que c'est un Anglais qui comparait jadis certains ignorants « à des aveugles qui seraient fiers de ce que tout le monde les regarde, tandis qu'ils ne voient personne ».

F. BALDENSPERGER.

C. STANGE. **Einleitung in die Ethik; I. System und Kritik der etischen Systeme.** Leipzig, Th. Weicher, 1900, in-8, VI et 194 p. 3 mk.

Le travail de M. Stange se divise en deux parties fort inégales. Dans la première (p. 5-38) il s'efforce de démontrer très brièvement que la morale ne peut pas être une science *pratique* : elle ne peut ni prescrire quel doit être le contenu de l'acte moral (comme le fait la casuistique) ni favoriser le développement de la moralité en établissant quels sont les motifs qui déterminent l'acte morale (morale impérative ; eudémonisme ; morale évolutionniste ; éthique religieuse). — Dans la seconde partie qui est de beaucoup plus importante, l'auteur démontre que l'éthique doit être une science *théorique*. De même que l'esthéticien n'a pas à déterminer l'idéal esthétique mais à étudier scientifiquement l'idéal esthétique créé par l'artiste, ainsi le moraliste n'a pas à construire un idéal moral mais à prendre la moralité comme un fait donné qu'il analyse et qu'il décrit. Schleiermacher à qui M. S. consacre quelques pages (p. 42-51) a le premier mis en relief ce caractère théorique de l'éthique ; son tort a été de réduire la morale à une science purement descriptive, à effacer ainsi l'opposition entre le bien et le mal. Or la morale ne doit pas être une science exclusivement empirique : elle doit se baser sur l'expérience, mais elle est plus qu'une simple classification méthodique des faits moraux ; elle cherche à *comprendre* ces faits, à « décider quelle est la valeur scientifique des différents degrés de la connaissance morale » ; elle est donc une science *spéculative* fondée sur une base *empirique*. C'est ainsi qu'elle se présente chez les deux penseurs que M. S. étudie avec le plus de soin, Herbart (p. 55-81) et surtout Kant (p. 81-194) à qui il consacre

---

mentionnant point l'impressionnisme. — Il est singulier que M. Rolleston ne fasse pas allusion à la *Poétique* d'Aristote à propos du contact de Lessing avec l'art dramatique des Grecs en 1757 (p. 115). — M. Herford oublie (p. 278) d'autres impressions, et de plus anciennes, lorsqu'il signale que Gœthe, pour qui le voyage en Italie fut « la réalisation d'un rêve », avait été initié par Herder à la poésie grecque. Un rappel assez peu satisfaisant de la *Fiancée de Corinthe* p. 306. — C'est faire bon marché d'autres influences importantes que de dire avec M. Ker (p. 361) que « Pétrarque et Boccace déterminèrent le cours des principaux courants poétiques dans toutes les langues européennes pendant plus de deux siècles après eux, et même, à beaucoup d'égards, jusqu'au présent jour ».

près des deux tiers de son livre. Herbart a constitué une théorie intéressante du jugement moral, mais la confusion qu'il fait entre l'éthique et l'esthétique l'empêche d'arriver à une solution satisfaisante du problème. Il faut que la théorie du *jugement* moral se complète par une théorie de la *volonté* morale. Cette théorie, nous la trouvons dans Kant. Mais Kant à son tour n'arrive pas à déterminer d'une manière satisfaisante le *contenu* de l'acte moral ; l'idée de la « raison pratique pure » lui sert à expliquer la nature spécifique des jugements moraux et il en arrive ainsi à mesurer le contenu même de la volonté morale d'après le critérium purement logique de l'universalité. — Le but que doit se proposer une éthique scientifique c'est donc d'arriver, en se basant sur la théorie du jugement moral de Herbart et Kant et sur la théorie Kantienne de la volonté morale, à découvrir quels sont les facteurs qui déterminent le contenu des actes moraux, ou, ce qui revient au même, quelle est la source d'où découlent les jugements moraux. M. S. aboutit ainsi, au terme de cette introduction, mi-partie historique, mi-partie théorique, à formuler d'une façon précise le problème particulier qu'il se propose d'élucider. Il serait difficile de porter un jugement sur cet exposé critique avant de connaître le système positif auquel il doit servir de base ; aussi nous réservons-nous de revenir sur le travail de M. Stange lorsqu'il en aura publié la seconde partie.

H. L.

Kant's gesammelte Schriften herausgegeben von der Königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften, Band X. Zweite Abteilung : Briefwechsel Erster Band; Berlin, Reimer 1900; in-8, 532 p. mk. 10.

Voici enfin le tome premier du recueil impatiemment attendu de la correspondance de Kant. Ce volume, publié par les soins de M. Reicke, comprend les lettres de 1747 à 1788. Le tome VIII de l'édition Hartenstein (Leipzig 1868) contenait déjà un certain nombre de lettres, mais groupées par correspondants au lieu d'être rangées par ordre chronologique, et surtout en très petit nombre. Il y en a à peine une quarantaine pour la période de 1747-88, alors que l'édition de M. Reicke renferme le texte de 320 lettres sans compter l'indication de plus de 100 lettres qui n'ont pu être retrouvées. Non seulement la correspondance de Kant avec les correspondants déjà connus par l'édition Hartenstein s'est enrichie de beaucoup de lettres nouvelles, mais le nouveau recueil nous montre Kant en rapport de lettres avec une série de nouveaux correspondants, parmi lesquels Herder, Hippel, Wieland, Lavater, Hamann, etc. C'est dire que nous possédons dans le volume de M. Reicke un document de premier ordre tant pour la biographie que pour l'histoire de la pensée de Kant.

Nous reviendrons sur cette importante publication quand le second volume nous aura apporté, avec la fin de la correspondance, l'appareil critique pour l'ensemble des lettres publiées.

H. L.

Henri Berr. **L'avenir de la Philosophie. Esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire.** Paris, Hachette 1899, in-8, x et 511 p.

Le livre de M. Berr est inspiré par une ardente et courageuse volonté d'atteindre à la certitude scientifique, à la claire connaissance de la vérité spéculative et pratique. Il apparaît comme une protestation tout à la fois contre les néo-romantiques qui proclament la faillite de la science et prêchent le retour à la foi aveugle, contre les purs intellectuels qui rompent toute communication entre le savoir et la vie, contre les « exacts » qui se cantonnent dans tel ou tel domaine de la science et refusent de faire effort pour s'élever à des vues générales, contre les sceptiques et agnostiques de toute sorte qui nient la possibilité d'une science synthétique de l'univers. L'ambition de M. B. ne va à rien moins qu'à découvrir le sens de la vie : il y tend non pas seulement par sa seule raison mais par l'effort de son être tout entier : son livre n'est donc pas seulement la discussion d'un problème, c'est aussi une confession et un acte.

Résumer un travail de ce genre qui est lui-même un résumé de tout le travail philosophique de plusieurs siècles est une pure impossibilité. Nous ne pouvons qu'en signaler très brièvement les tendances principales.

Pour sortir de l'état de doute et s'assurer si l'esprit humain est capable de vérité, l'auteur a recours à la méthode historique : il passe en revue les grands systèmes philosophiques par lesquels l'humanité a cherché à prendre conscience d'elle même et de l'univers. Et sa conclusion c'est qu'il est erroné de croire « à l'éternel conflit et à l'éternel recommencement des systèmes » : la philosophie progresse en éliminant les conceptions insoutenables, en se rendant compte peu à peu de l'égale impossibilité du dogmatisme et du scepticisme, de l'idéalisme et du matérialisme ; elle s'achemine de nos jours manifestement vers un monisme dynamiste ou psychique qui admet la phénoménalité de la pensée comme de l'étendue et l'existence d'une réalité, connaissable dans le sujet, qui constitue également le sujet et l'objet ; ce monisme n'est d'ailleurs pas démontré mais simplement possible.

Et l'effort de M. B. tend à découvrir une méthode active pour constituer définitivement cette vérité moniste vers qui tend la pensée collective de l'humanité. Je ne puis le suivre dans le détail de ses constructions. J'indiquerai seulement que, parti de l'histoire, M. B. voit finalement dans la « Synthèse historique » l'aboutissant et

le couronnement de la vaste synthèse des sciences de la pensée et de la nature qu'il rêve. L'unification théorique des sciences doit en effet marcher de pair avec l'unification pratique qui se réalise progressivement dans l'évolution universelle. « L'histoire est le nœud de la science et de la vie ». L'histoire proprement dite tend à *s'intérioriser*, à devenir psychologie des individus et des peuples. De même la sociologie tend à se constituer en psychologie sociale, et à s'épanouir en morale, à concevoir l'humanité comme un organisme qui ne *reçoit* pas sa loi du dehors, mais qui *se la donne à elle-même* pour obéir plus ou moins consciemment à sa loi immanente. Or, l'histoire comme la sociologie ne sont l'une et l'autre que des *points de vue*, « des aspects complémentaires d'une science plénière à la fois spéculative et pratique, rétrospective et idéale », la « synthèse historique » qui fondra en une harmonieuse unité la psychologie historique et la psychologie sociale et qui sur les données de cette psychologie générale instituera une « anthropagogie », une pédagogie supérieure qui orientera l'humanité vers son but définitif, vers la synthèse totale, vers l'unité.

Je ne sais jusqu'à quel point les hardies constructions synthétiques de M. B. sauront inspirer confiance. Il est certain que son monisme très fortement idéaliste — il se rapproche certainement beaucoup plus de l'idéalisme d'un Fichte que du monisme d'un Haeckel — est une hypothèse à coup sûr séduisante et ingénieuse, mais dont la fragilité ne me paraît guère inférieure à celle d'un système comme celui de Fichte par exemple, qui lui aussi avait entrepris à sa façon la synthèse des sciences et édifié une histoire du « Moi théorique » et du « Moi pratique » qui aboutissait à une « anthropagogie » et s'épanouissait en une religion. Assurément nous devons tendre vers la vérité non par notre seule intelligence, mais par toutes nos énergies; je crois cependant que nous avons intérêt à déterminer aussi rigoureusement que faire se peut quand nous *savons* et quand nous *croyons* ou « *parions* », quand nous atteignons à la vérité par l'intelligence et quand, au contraire, nous y tendons en vertu de nos instincts et de notre volonté. Je ne sais si ce départ ne pourrait être fait d'une manière plus rigoureuse que ne le fait M. B. — Mais ce qu'il faut louer sans réserves chez lui, c'est son effort pour prendre conscience de lui-même et du but vers lequel il tend, pour donner de l'unité à ses aspirations, les systématiser par la pensée, et cela afin de pouvoir vivre en vertu de principes réfléchis au lieu de s'abandonner comme le font tant d'autres, précisément pour les actes décisifs de la vie, aux hasards de l'inspiration du moment. Ce travail de synthèse, chacun devrait s'y livrer pour son propre compte. Le livre de M. B. — et c'est là son plus grand mérite à mes yeux — pourra aider ou inciter bien des esprits à accomplir eux aussi cet effort vers la clarté.

Henri LICHTENBERGER.

— On trouve dans les *Transactions and proceedings of the American philological association*, 1899, vol. XXX (Boston, Ginn; 114-CXXII-27 pp. in-8) les articles suivants. — A. *Transactions* : 1° H. R. Fairclough, *The text of Andria of Terence* : la valeur du Decurtatus a été exagérée aux dépens du Parisinus. M. F. propose au v. 728 la correction *iurandumst*. — 2° A. L. Wheeler. *Thes uses of imperfect indicative in Plautus and Terence* : l'imparfait est relativement rare et a deux sens, celui de l'imparfait, et, au moins pour *eram* et *aiebam*, celui de l'aor. On peut se demander si nous n'avons pas affaire à un très ancien emploi de l'imparfait dans ce dernier cas. La confusion de l'imparfait et de l'aoriste existe d'ailleurs en d'autres langues et est devenue un tic chez certains romanciers français. — 3° G. Hempl, *The origin of the Latin letters G and Z*. Propose de lire, dans le chant des Saliens, *coceulod orieso*, c'est-à-dire *cuculo oriere*. — 4° Ch. W. L. Johnson, *The motion of the voice in the theory of Ancient music* : sur la nature de la τῆς φωνῆς κίνησις mentionnée par les auteurs et sur la nature de l'ancienne musique grecque. — 5° A. G. Harkness, *The scepticism and fatalism of the common people of Rome as illustrated by the sepulchral inscriptions* : conclut à une incrédulité générale, ce qui paraît exagéré; mais le recueil des textes est intéressant. — 6° W. N. Bates, *The Lenaea, the Anthesteria and the temple ἐν Λίμναις* : le petit temple découvert en 1894 à l'ouest de l'Acropole est le Lenaeum, non pas le temple ἐν Λίμναις, où se célébraient les Anthestéries. — 7° F. O. Bates, *The deme Kolonos* : conclut à l'existence de trois dèmes dans trois tribus différentes. — 8° W. S. Ferguson, *Notes on the Athenian secretaries and archons* : les expressions γραμματεὺς κατὰ πρυτανείαν et γραμματεὺς τῆς βουλῆς désignent la même fonction. — B. Dans les *Proceedings*, M. J. E. Harry a traité des répétitions chez les auteurs grecs et anglais; M. W. S. Scarborough, de Thucydide, VII, 7, 1; 8, 2; 49, 1; VIII, 29, 2; M. Egbert, des tablettes de Caecilius Jucundus; M. Sihler, du περὶ ὕψους; M. Wheeler, de l'origine du genre grammatical; M. Wright, de certaines ellipses euphoniques dans Sophocle; M. Ingersoll, de la conjonction *Quod*, surtout dans Cicéron; M. Seymour, des mets homériques; M. Goodel, de la théorie de Blass sur les vers *enhoplii;* M. Harrington, de l'idée de la mort et de l'immortalité dans les inscriptions sépulcrales romaines; M. J. Pickard, des statues d'amazones conservées à Éphèse d'après Pline; M. Margrander, de Cicéron, Tusc. III, 9, 10 M. Clément, de la valeur du présent et du parfait du subjonctif prohibitif dans les poètes de l'âge d'argent. Un appendice donne le résultat d'une enquête sur les études secondaires classiques aux États-Unis. Le volume se termine par un index des volumes XXI-XXX. — P. L.

— Le numéro 4-5 du volume III de l'*American Journal of archaeology* contient E. Gardner, *A vase representing the madness of Athamas*; A. S. Cooley, *Athena Polias on Acropolis of Athen* ; W. S. Ebersole, *The metopes of the West end of the Parthenon*; une bibliographie et une chronique extrêmement nourries.

— M. Robert Fuchs, vient de faire paraître, à la librairie Lüneburg, à Munich, le tome III et dernier des *œuvres d'Hippocrate* traduites en allemand. Ce volume contient le reste des écrits attribués au père de la médecine. Ils sont distribués par ordre de matières, savoir : Thérapeutique, chirurgie, oculistique, gynécologie (e sur la dentition). Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur, dont le travail a été salué par une critique universellement favorable : c'est l'absence de tout Register. M. R. F. a tiré un bon parti de l'édition Kühlewein et des autres publications postérieures à la magistrale traduction française de Littré. — C. E. R.

— Les éditeurs Tempsky et Freytag viennent de donner, dans un nouveau

volume de leur collection, l'édition critique du livre XLII de Tite Live par Ant. ZINGERLE (Cf. la *Revue* de 1899, I, p. 500). En tête, quatre pages de notes en allemand sur certains mots dont la lecture est douteuse dans le ms. de Vienne. Les passages dont on n'était pas sûr, ont été vérifiés et transcrits en onciales par le fils de l'éditeur, Joseph Zingerle. M. H.-J. Müller a communiqué, par lettres M. Z., diverses corrections ou remarques. Un certain nombre de corrections de feu Harant sont citées ou même incorporées au texte. Pour le détail, l'éditeur nous renvoie à un travail (zum 42 Buche des Livius) que va publier l'Académie de Vienne. Par les indications de tout genre, le livre est mis au courant, et, pour le fondement du texte, tout est devenu clair; nous sommes enfin sortis de ces extraits contradictoires de collations différentes dans lesquels nous jetait l'appendice de l'édition Weissenborn chez Weidmann. Plusieurs essais nouveaux de corrections me paraissent très heureux. Bref, je ne vois guère qu'on ait pu souhaiter rien de mieux que ce qui nous est donné. Le seul défaut est parfois de la surcharge et quelque enchevrêtrement dans les parenthèses ou crochets, dans la partie de l'apparat où sont indiquées les diverses conjectures. L'impression est correcte en général; j'ai noté cependant p. 25, 21, lire : denun*ti*atione; p. 32, 18 : *pro*rogato; p. 33, 3 : *sc*elere; p. 42, 14: *p*otestatis. — É. T.

— Le *Jahrbuch für Philologie* se survit encore (1900), dans un supplément destiné au tome XXVI et intitulé : *Incerti auctoris epitome rerum gestarum Alexandri Magui; e codice Metensi* edidit Otto WAGNER (p. 93-167). Il s'agit d'un manuscrit de la bibliothèque publique de Metz (500; autrefois G, 53; xe siècle) provenant de saint Arnoul et décrit précédemment par J. Quicherat dans le catalogue des manuscrits des départements (V, 1879, p. 187). Des fragments de l'épitomé avaient été publiés il y a quelques années par M. D. Volkmann, dans un recueil par lequel les professeursde Schulpforta célébraient les cinquante ans d'enseignement de M. Bonitz, de plus, beaucoup de corrections avaient été proposées par Keil et par Reitzenstein dont les noms reviennent ici sans cesse au bas des pages. On nous donne cette fois avec une meilleure description du ms. l'épitomé en entier avec un bon apparat critique et cinquante pages d'*Adnotationes*. Les améliorations apportées par M. W. au texte du ms. sont considérables; ce qui n'empêche pas qu'il ne reste encore toute une foule de croix, crochets, points, ect., surtout avant ou après les noms propres. Quant aux rapports de l'épitomé avec les histoires et avec le roman d'Alexandre, M. W. admet qu'il y a eu, à une époque très ancienne, un récit *de rebus gestis Alexandri Magni*, dont l'auteur avait puisé aux même sources que Quinte-Curce, Diodore, Justin et Plutarque, et se rapprochait plus cependant des deux premiers que des deux autres. Les mêmes caractères se retrouvent dans notre épitomé. — É. T.

— Sous le titre *La Bibliofilia*, l'éditeur L. S. Olschki a commencé à Florence la publication d'un recueil consacré « à l'art ancien dans les livres, les estampes les manuscrits, les autographes et les reliures ». Le premier volume contient une série d'études des plus attachantes, parmi lesquelles nous citerons : Lozzi, Cesare Vecellio, ses dessins et gravures pour les livres de costumes et de « merletti » — Olschki, l'Exposition de Dürer au cabinet national des Estampes de Rome. — Lozzi, les anciennes cartes à jouer. — Milcke, le premier livre imprimé à Collio di Val Trompia. — Artioli, Francesco Bartolozzi. — Le même, Découverte de six précieux dessins dans une Bible du xve siècle. — Castellani, Un miniaturiste du xve siècle.— Le comte Gnoli, Le songe de Poliphile.—Faloci-Pulignani, L'art typographique à Foligno au xve siècle. Dans le second volume, dant nous avons sous

les yeux les trois premières livraisons, nous relèverons les articles suivants : E. Müntz, Les triomphes de Pétrarque. — Les bibliothèques gouvernementales d'Italie à l'Exposition universelle de Paris. — Fraschetti, La chronique illustrée attribuée à Finiguerra et récemment acquise par le British Museum. — Marzi, Gutemberg et l'Italie. — Omont, Un nouveau manuscrit de la Rhétorique d'Aristote et la bibliothèque grecque de F. Filelfo. — Olschki, Instructions données à Léon Allatius pour le transport de la bibliothèque palatine de Heidelberg à Rome. — Dacier, Le Congrès international des bibliothécaires (20-23 août 1900), etc. Chaque livraison contient en outre des comptes-rendus critiques, des notices bibliographiques, nécrologiques et autres. De nombreuses illustrations accompagnent cette publication, qui a sa place marquée, non seulement dans toutes les bibliothèques publiques ou dans tous les cabinets des bibliophiles, mais encore sur la table de travail des historiens de l'art. — Z.

— La librairie Max Hesse, de Leipzig, publie une nouvelle édition en douze parties des œuvres complètes de Hebbel (*Friedrich Hebbels sämtliche Werke*). L'édition est, en somme, celle d'Emile Kuh dont on reproduit les introductions et les remarques. Mais M. Hermann Krumm l'a revue avec soin et augmentée d'une étude de près de soixante pages sur le poète, ainsi que de préfaces particulières qui rectifient et complètent celles de Kuh. On remarquera notamment les changements et additions qu'il a faits dans les deux premières parties qui contiennent les poésies lyriques; c'est ainsi qu'il a ordonné chronologiquement le *Nachtrag* du premier et du second recueil, ainsi qu'il a réuni les petites pièces de vers éparses dans les *Tagebücher*. Cette édition vaudra peut-être à Hebbel le lyrique, qui en ce moment est tout à fait éclipsé par Hebbel le dramatiste, quelques lecteurs de plus. — C.

— M. Albert Souries vient de publier, chez Flammarion, dans sa précieuse collection de l'*Almanach des Spectacles*, un nouveau volume (le xxviiie, année 1899), orné, comme les précédents, d'une belle eau-forte de M. Lalauze. Entre autres documents inédits, nous y relevons une curieuse nomenclature des pièces qui, l'an dernier, ont réalisé, dans les théâtres de Paris, les recettes les plus élevées. *Faust*, Opéra : 21,808 fr.; *La Poudre de Perlinpinpin*, Châtelet : 14,192 fr.; *Hamlet*, théâtre Sarah-Bernhardt : 10,679 fr.; *Fidélio*, Opéra-Comique : 9,668 fr.; *Les Misérables*, Porte-St-Martin : 9,134 fr.; *L'Avare* et *Pourceaugnac*, Comédie-Française : 8,818 fr. 50; *Le Vieux Marcheur*, Variétés : 7,819 fr.; *Madame de la Valette*, Vaudeville : 7,796 fr.; *La Dame de chez Maxim*, Nouveautés : 7,172 fr.50; *La fille de Madame Angot*, Gaîté : 6,617 fr.; *La Layette*, Gymnase : 6,111 fr. 50; *Coralie et Cie*, Palais-Royal : 6,111 fr.; *L'Arlésienne*, Odéon : 6,043 fr. 50; *Shakespeare*, Bouffes-Parisiens : 5,526 fr.; *Phèdre*, Renaissance : 5,307 fr.; *A Perpète*, Ambigu : 4,853 fr.; *La Mariée du Touring-Club*, Athénée : 4,771 fr. 50; *La Parisienne* et *Blanchette*, théâtre Antoine : 3,711 fr.; *Roger la Honte*, Ambigu : 2,726 fr. 25 ; *Plaisir d'Amour*, Cluny : 2,674 fr. 50; *Joli Sport*, Déjazet : 1,706 fr.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 18 février — 1901

Tables alphabétiques du Kitâb al-agâni... rédigées.,. par I. Guidi. IIe fascicule. Leide, Brill, 1900. Gr. in-8°, p. I-XI et 361-769.

Quel admirable instrument de travail nous devons à M. I. Guidi, ainsi qu'à ses collaborateurs MM. Brünnow, Fraenkel, Van Gelder, Seybold ed Van Vloten qui ont vu l'achèvement de l'ouvrage ; Guirgass, Hélouis et Kleyn, morts prématurément sans que, ayant été à la tâche, ils eussent été à l'honneur ! C'était assurément une opération aussi utile aux savants et aux amateurs qu'ingrate pour ses artisans que le tracé de routes sûres à travers cette forêt impénétrable de poésies et d'anecdotes citées dans la *Kitâb al-agânî*, cette vaste compilation d'Aboû 'l-Faradj d'Ispahan (897 [1] — 967 de notre ère), où nous nous sommes si souvent égarés au hasard de nos fantaisies, où nous avons, en plus d'une excursion, tâtonné dans nos recherches.

Bien des étapes y ont été rendues accessibles dans ces trente dernières années. Sans parler de l'édition à peine commencée et bien vite abandonnée par Kosegarten (Greifswald, 1840), dont les initatives se contrariaient les unes les autres, je n'ai eu en 1868, pour mon *Diwân de Nâbiga Dhobyâni*, d'autre ressource à ma disposition dans l'étude de l'*Agâni*, que le manuscrit 1414 du supplément arabe, aujourd'hui coté 3292-3295 de notre fonds arabe, collationné avec quelques frag-

1. Corrigez ainsi 987 dans Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, I, p. 146.

ments plus correctement écrits. Ce n'était pas sans agrément (les manuscrits ont tant de charme pour qui les aime), mais c'était sans commodité, surtout pour l'exploration à la découverte de passages dispersés à travers la compilation. Par une singulière ironie, les 20 volumes de l'édition de Boûlâk devaient paraître juste au moment où mon travail était inséré dans le *Journal Asiatique*. On y trouve au bout du tome XV la date de *schawwâl* 1284 (février 1868), dans la suscription du tome XX celle de 1285 (24 avril 1868 — 12 avril 1869). Vingt ans plus tard, en 1888, M. Brünnow publiait son *Twenty-first volume of the Kitâb al-aghânî*, dont le texte excellent [1] n'a pas encore été complété par l'Introduction et les notes. Je ne parle que pour mémoire des Indices promis, car ils ont été compris dans les Tables auxquelles M. Brünnow lui-même s'est largement associé sous la direction de M. Guidi.

Le premier fascicule des *Tables alphabétiques* (p. 1-360) remonte à 1895 et j'en ai rendu compte ici même (*Revue critique*, 1895, II, p.222 et suiv.). Le second fascicule mérite les mêmes éloges que le premier. Il contient la fin de l'Index historique (p. 361-742) et l'Index géographique (p. 743-769). La préface rédigée avec tact et équité par l'éditeur responsable, M. Guidi, indique la part de chacun dans l'œuvre commune. On remarquera que l'Index géographique est dû tout entier à notre regretté compatriote M. E. Hélouis, un arabisant très distingué qui n'a pas donné sa mesure. Je tiens encore à mentionner le correcteur des épreuves, M. le Dr Paul Herzsohn, un auxiliaire aussi précieux que modeste, qui contribuera puissamment à faire aboutir la courageuse entreprise de M. Th. Houtsma pour l'élaboration et l'impression de son *Encyclopédie musulmane* [2], auquel je paye une dette de reconnaissance personnelle pour les extraits qu'il nous a envoyés d'avance, à moi et à mes élèves, de plusieurs notices empruntées aux *Tables alphabétiques*.

Hartwig Derenbourg.

J. Ræder. **De Theodoreti Græcarum affectionum Curatione** (thèse de doctorat); Copenhague, Gad, libr. de l'Université, 1900. 2 feuillets non paginés — 190 pages.

Ce que dit M. Ræder de l'ouvrage de Théodoret, évêque de Cyr, intitulé Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων, pourrait s'appliquer à bien d'autres textes de la même époque et des périodes suivantes : l'édition

1. Voir mon article dans la *Revue critique* de 1888, I, p. 281 et suivantes.
2. *Spécimen d'une Encyclopédie Musulmane par plusieurs orientalistes*. Rédacteur, M. Th. Houtsma, professeur à l'Université d'Utrecht. Leide, Brill, 1899, 31 pages in-8° jésus, à 2 colonnes.

en est à refaire, selon la bonne méthode critique. C'est pourquoi il a consacré sa thèse de doctorat à l'étude des manuscrits et des sources de la *Curatio* et de la manière dont Théodoret y cite les auteurs anciens. Un dernier chapitre, *de Theodoreti philosophia*, est un résumé fidèle des appréciations de Théodoret sur les philosophes anciens, principalement sur Platon; mais l'intérêt de la dissertation n'est pas là; elle eût peu perdu à la suppression de ce morceau, et la philosophie de Théodoret (pour garder l'expression de l'auteur) ne se trouve pas tout entière dans l'ouvrage dont il s'agit. Théodoret avait-il même une philosophie personnelle? La *Curatio* d'ailleurs n'est qu'une compilation de Clément d'Alexandrie et d'Eusèbe, et c'est souvent d'après eux que Théodoret, malgré sa science incontestable, cite ses auteurs. Ce chapitre mis à part, la dissertation de M. R. ne mérite que des éloges. Bien qu'une certaine timidité l'empêche parfois de se prononcer fermement, il étudie avec méthode les manuscrits, en établit les relations, et prouve que s'il y a à tirer quelques bonnes leçons de tous les manuscrits qu'il a collationnés en entier (au nombre de six), il faut principalement s'appuyer sur un Bodleianus et un Laurentianus, tous deux du XIe siècle (B et L). En réalité, le texte de la *Curatio* nous a été fort mal transmis, avec des altérations et des interpolations de toute sorte, et il n'est pas toujours facile de retrouver la véritable leçon. Il en est de même pour les citations d'auteurs, faites d'après Clément et Eusèbe; elles sont souvent très inexactes, et l'on peut se demander si la faute doit toujours être imputée à la négligence de Théodoret, car le sens de la citation est quelquefois modifié. La concordance de B L avec l'auteur cité est ici d'importance; mais il ne faut pas oublier que la *Curatio* est une œuvre d'apologétique, que Théodoret a l'idée de retrouver ses opinions dans les anciens philosophes, que de plus il avait certainement beaucoup lu, et qu'ainsi des inexactitudes, volontaires ou non, ne doivent pas surprendre. L'index des sources, qui termine la thèse, sera d'autant plus utile que Théodoret ne cite pas toujours le nom des auteurs où il puise. En appendice, M. Ræder donne comme spécimen d'une édition critique les sections 54-128 du livre I, avec un appareil contenant les leçons de sept manuscrits et l'indication des sources; cette publication, soignée et méthodique, fait bien augurer d'une édition complète[1].

My.

---

1. Une discussion intéressante, p. 17 svv., a rapport aux annotations de Fulvio Orsini; M. R. montre bien que celui-ci a usé du Vaticanus 626, mais il cherche à prouver que le savant italien n'a eu à sa disposition qu'un seul manuscrit de Théodoret, et sa démonstration n'est rien moins que convaincante.

Emil Aust. **Die Religion der Römer** (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, xiii Band). Münster i. W. 1899, vii-268 pp. in-8°. 3 mk. 50.

W. Warde-Fowler, **The Roman Festivals of the period of the Republic** (Macmillan Handbooks of Archæology and Antiquities). London. 1899, ix-373 pp. in-8°. 6 sh.

Voici deux livres qui ont été écrits en même temps, à l'intention du public lettré et sur commande de libraires, par des auteurs qui, sans s'être donné le mot, se placent à peu près au même point de vue critique, et, sans prétendre faire autre chose que de la vulgarisation consciencieuse, tiennent plus que leurs promesses.

M. Aust déclare en commençant que l'étude de la religion romaine ne peut plus continuer à suivre à la trace, et en grande révérence, les spéculations théologiques de Varron, un philosophe hellénisant, un politique qui veut épurer la religion d'État et un étymologiste aventureux. Nous n'avons, en somme, pour nous renseigner que le culte; et si nous voulons distinguer le vieux fonds romain des additions postérieures, le guide le plus sûr est le calendrier, où les noms des fêtes archaïques, des *sacra popularia*, sont gravés en grandes capitales. C'est en faisant le même raisonnement que M. Fowler a pris pour fil conducteur le calendrier et l'a suivi étape par étape, de façon que son livre « a pris la forme d'un commentaire des *Fasti*, embrassant sous une forme succincte tout le culte public de l'État romain et comprenant çà et là, à l'occasion, certaines cérémonies qui, à strictement parler, sont en dehors de ce culte public » (p. viii).

Avec ce cadre commode, M. F. se dispense de plan analytique. Le livre de M. A. est autrement ordonné. L'auteur fait entrer dans des divisions sommaires, d'abord, des considérations préliminaires sur la nature de la religion romaine (p. 10-34), les époques de son histoire (p. 34-116), puis « les principaux dieux » (romains, italiques, grecs, orientaux, p. 117-167), le « culte d'État » (p. 168-212) et le culte privé (p. 213-232), c'est-à-dire, en fin de compte, tout l'ensemble de la religion, croyances et cultes, histoire et philosophie de l'histoire de la dite religion. Je ne dirai pas que ce plan soit tracé de main de maître; ses diverses parties se succèdent plutôt qu'elles ne se suivent, et M. A. l'a bien senti lui-même, car il n'a distingué ni livres, ni sections, ni chapitres, ni paragraphes. Il n'a même pas numéroté partout ses étiquettes, se contentant d'indiquer à peu près leur importance ou leur dépendance respective par le type ou la grosseur des caractères. Le livre est un faisceau de monographies, classées dans un ordre que l'on pourrait retourner facilement et même avec avantage. L'auteur, ne s'adressant pas aux érudits, a évité de parti pris le contact direct avec les textes anciens : quelques notes, rejetées à la fin du volume, appuient leurs éclaircissements par renvoi aux travaux les plus récents, dont quelques-uns, appelés en témoignage au cours de l'exposé, sont indiqués au bas des pages.

Je n'entends nullement blâmer M. A. d'avoir morcelé un sujet foncièrement rebelle à l'unité : il l'a pris tel qu'il est, incohérent et inorganique. Là où l'on peut suivre un développement logique, comme dans la série des « époques » qui nous font assister à l'atrophie progressive de la religion nationale et à l'invasion des religions étrangères, M. A. sait fort bien enchaîner les idées et renouveler par un accent personnel des thèses devenues banales. Il a consacré plus du tiers de son livre à faire connaître au lecteur l'esprit de la religion romaine. Ce serait trop pour de simples prolégomènes ; mais la mesure n'est pas trop large pour la partie essentielle et la plus originale de l'œuvre. L'auteur caractérise très bien le sens étroitement pratique, juridique, de la religion nationale ; la corrélation qu'elle établit entre les droits et les devoirs ; et aussi ce qui lui a manqué pour résister aux assauts de la philosophie ou à l'intrusion des cultes exotiques. Il montre une remarquable indépendance d'esprit dans les jugements portés sur la genèse du christianisme, que les zélateurs veulent absolument rendre miraculeux et historiquement inintelligible. Plus de déclamations sur la corruption du monde païen en général, et en particulier sur l'ignominie du culte impérial. Ce culte a été autrefois plus compatible avec la sincérité et la dignité humaine qu'il ne l'est aujourd'hui sous ses déguisements. « L'indignation de moralistes sied mal à une génération qui, en dépit de son christianisme, ne se fait pas scrupule de transporter au souverain terrestre des noms et des attributs qui ne conviennent qu'à la divinité » (p. 99). Le christianisme n'est plus un phénomène isolé et sa victoire le triomphe invraisemblable d'une infime minorité refoulant à elle seule un vaste épanchement de superstitions liguées contre elle. Ses deux éléments principaux, le monothéisme et la foi en l'immortalité conquise par la purification et la souffrance, s'élaboraient partout à la fois et s'organisaient même spontanément en religions analogues. Enfin, le christianisme ne l'emporta sur les religions rivales qu'en se transformant lui-même. Le paganisme y entra avec les nouveaux convertis. Chacun en apportait une parcelle avec lui, et, quand les conversions se firent en masse, la surveillance exercée d'abord sur la « contrebande païenne » par les chefs spirituels de l'Église devint impossible. « La croyance aux miracles dans le christianisme et ses légendes, ses notions sur l'au-delà, le culte des reliques, l'ascèse et le monachisme, ont subi fortement l'influence d'idées antiques » (p. 113). Les anciens dieux, précipités en enfer comme esprits mauvais, remontent sous forme d'anges et de saints lorsque disparaît officiellement la vieille foi, et la Vierge Marie hérite de mainte épithète (*Regina*, *Mater*, *Virgo Caelestis*) jadis attribuée aux divinités féminines. En résumé, le christianisme a vaincu surtout « parce qu'il était foncièrement en accord intime avec les idées morales auxquelles le monde antique s'était élevé par son propre effort, et parce que l'Église a importé dans la nouvelle religion les

éléments, nés de l'instinct religieux propre à l'humanité en général et indestructibles, de l'ancien culte... Reconnaître ce fait ne s'appelle pas diminuer le rôle du christianisme. On n'a pas besoin d'assombrir artificiellement le monde païen; le rayon de lumière qu'y projette l'Évangile brille assez sans cela » (p. 115-116). Voilà qui est fortement pensé, bien dit, et qui remet les choses au point de vue historique.

En ce qui concerne le détail des institutions, M. A. est généralement bien informé, et, quand il suppose résolues des questions litigieuses, on sent qu'il n'a supprimé le débat que par souci de la brièveté. J'aime moins qu'il les tranche sur la foi d'une autorité spécifiée, fût-ce celle de M. Wissowa, auquel il a dédié son livre. A propos des *Argei* (p. 53), il jure vraiment trop sur la parole du maître en affirmant que M. Wissowa en a démontré l'origine relativement récente (milieu du IIIe siècle avant J.-C.). L'éminent professeur de Halle n'est arrivé à ce résultat très nouveau que par une série d'affirmations et de négations arbitraires. Chacune de celles-ci peut-être réfutée isolément, et elles ne se soudent entre elles qu'à condition d'éliminer des faits incommodes; par exemple, la présence des Pontifes et l'absence des *Xviri S. F.* à une procuration supposée décemvirale. On aimerait aussi à savoir comment le débat institué jadis sur le caractère férié ou non des nundines pourrait justifier l'hypothèse de nundines fériées dans le culte privé (p. 215). Les pontifes, augures et jurisconsultes qui discutaient là dessus entendaient bien parler de féries publiques, et Granius Licinianus, qui tenait les nundines pour des « fêtes de Jupiter » (Macr. *Sat.* I, 16, 30), ne soupçonnait certainement pas la solution suggérée par M. A.

Mais les objections qu'on pourrait faire çà et là à des assertions aventurées ne sont pas pour ébranler la confiance qu'inspire l'érudition solide de l'auteur : il y aurait même indiscrétion à les multiplier quand on a lieu de penser qu'il les a prévues et que, s'étant interdit de discuter, il a appliqué aux cas douteux l'aphorisme : *in dubiis libertas*.

M. F. a mis en « Conclusion » (p. 332-349) les aperçus historiques concernant les « stratifications » que le calendrier romain offre à l'excavateur. Evidemment, lui aussi éprouve le besoin de réagir contre les comparaisons désobligeantes qui se retrouvent partout entre un culte formaliste, étroitement utilitaire, et la religion d'amour, où l'on adore Dieu en esprit et en vérité. Il pense que le peuple qui a conçu les rapports avec la divinité comme une obligation de conscience (*religio*), comme une *justitia erga deos*, a dû à ces habitudes d'esprit une notion plus nette de la justice envers les hommes, du devoir, de la responsabilité, bref, un certain fonds de vertu, représenté dans la littérature par la *pietas* du héros de l'Énéide. M. F. se fait assez Romain pour déplorer que les vieilles croyances indigènes aient été, au temps des guerres puniques, remplacées dans la basse classe par des

superstitions orientales et, dans les hautes classes, « rongées par les acides d'une philosophie de seconde main ». A la métaphore près, c'est du Caton.

Libéré de tout souci de composition par le calendrier, M. F. n'en est que plus à l'aise pour donner son avis sur toutes questions à mesure qu'elles se présentent et insister autant qu'il lui convient sur les sujets de controverse. Il s'en excuse dans sa préface : il n'a pu éviter, dit-il, « d'exposer et souvent de discuter les vues divergentes d'érudits éminents, et le résultat sera probablement que le livre, en somme, ne paraîtra pas très intéressant à lire » (p. VIII). Il y a un peu d'*humour* dans cette modestie qui atteint par ricochet le lecteur. Que M. F. se rassure : c'est grâce à ces échappées de judicieuse érudition, à la fois très informée et très indépendante, que son livre sera lu avec intérêt par des gens plus difficiles à satisfaire que « les étudiants anglais et américains ». L'auteur, qui reste volontiers dans le ton de la causerie familière, nous confie que l'apparition du *Lexicon* de Roscher lui avait fait suspendre son travail et qu'il aurait attendu pour le reprendre l'achèvement de ce dictionnaire sans les instances de MM. Macmillan. Cela ne veut pas dire qu'il entende se borner à mettre en gerbes une moisson toute faite. Il garde bel et bien le droit de doser son approbation et ses réserves, de trouver que Roscher excelle à mélanger les faits et les inductions pour appuyer une opinion préconçue (p. 129, 2), que Wissowa semble fermé à l'intelligence du folklore (p. 53, 4), et que le long article de R. Peter sur les *Indigitamenta* non seulement est mal écrit, mais porte à faux sur certains points (p. 191, 1). Derrière Peter, c'est Reifferscheid et son explication des mots *indigitare, indigetes*, que vise l'observation de M. F. Ailleurs, il n'hésite pas à attaquer de front (p. 142-145) une doctrine lancée dans la circulation par Reifferscheid et qui est en passe de devenir un dogme : l'identité d'Hercule époux de Junon avec le *Genius Jovis*. Une scène gravée sur un miroir étrusque est ici l'*ultima ratio*. Les archéologues d'aujourd'hui réparent de leur mieux les imprudences de leurs devanciers, mais ils n'en sont pas encore à reconnaître que la fantaisie des artistes est un sol trop mouvant pour porter des constructions dogmatiques.

M. F. paraît n'avoir pas fait connaissance avec les *Argei* de M. Wissowa, sans quoi je suppose qu'il n'eût pas manqué de partir en guerre contre l'explication que M. Aust trouve si convaincante. Il abonde dans le sens contraire, et même avec outrance, car il inscrit les *Argeorum sacra* dans le canon des fêtes archaïques (p. 336), sans y être autorisé par les calendriers épigraphiques, dont le silence fournit à M. Wissowa son meilleur argument. Il n'eût pas laissé sans protestation avancer au 14 mai la date du 15 ; seulement, il se serait aperçu qu'il impute à Ovide la date donnée par Denys d'Halicarnasse (ταῖς καλουμέναις εἰδοῖς, I, 38), et il aurait probablement conclu

que cette *crux* n'est pas près de tomber des épaules des interprètes. Pour une prochaine édition, je recommande aussi à l'attention de M. Fowler le problème des *Indigitamenta*. Puisqu'il est mal satisfait des laborieuses hypothèses de R. Peter, il trouvera peut-être vraisemblable que des pontifes, au lieu de pulvériser dans un laboratoire secret les entités divines qu'il appelle encore *pontifical creations* (p. 341), aient tout simplement recueilli des débris de traditions populaires, sans prétendre en faire un rituel canonique.

En résumé, nous devons à l'auteur anglais un ménologe des féries bien fait et commode, ramené par l'Index à l'ordre alphabétique, muni de références aux sources ; à l'auteur allemand, une œuvre de vulgarisation proprement dite, mais pourvue d'une bibliographie et d'un copieux Index (p. 241-265), c'est-à-dire faite pour être consultée autant que pour être lue. L'un et l'autre ouvrage répondent, par des moyens différents, à un besoin qui se fait de plus en plus sentir dans toutes les branches du savoir, le besoin d'informations rapides, fournies par des hommes compétents, sur l'état actuel de la science.

A. Bouché-Leclercq.

D. Comparetti, **Iscrizione arcaica del foro romano, edita ed illustrata.** Firenze Roma, tipografia Bencini. 24 pp. in-f°; 1 planche.

M. Comparetti a écrit une première brochure sur l'inscription archaïque du forum. Le présent mémoire est un travail plus réfléchi, fondé sur une étude directe et minutieuse de la pierre. Le fac-similé doit-être le meilleur qui existe actuellement. Plusieurs erreurs s'y trouvent corrigées; d'autres lectures, auparavant considérées comme certaines, deviennent douteuses ou disparaissent.

Comme cette inscription a déjà fait couler beaucoup d'encre et que le fleuve n'est pas encore passé, il peut être utile aux lecteurs de la *Revue* que l'on entre dans quelques détails. Parmi les articles qui ont résumé ou discuté les études publiées sur ce texte, je signalerai ceux de M. Walter Otto et de M. O. Keller [1]. La brochure de M. Comparetti, que je vais analyser, est une bonne occasion de jeter un coup d'œil en arrière. De tant d'essais, c'est le plus raisonnable. Il peut nous aider à nous faire quelque idée de la teneur du célèbre document,

---

1. *Archiv für lateinische Lexikographie*, XI (1899), 431 ; XII (1900), 102; *Berliner philologische Wochenschrift*, XX (1900), nos 22, 23, 24, 35, 36, 40; col. 698, 731, 763, 1084, 1116, 1244. Le lecteur français trouvera sur les circonstances de la découverte, l'état du texte, l'aspect du monument, tous les renseignements utiles dans les chroniques que M. Cagnat donne à la *Revue archéologique* ; il y a un fac similé de l'inscription.

On connait la découverte de cette inscription. En janvier 1899, on avait mis à jour sur le forum, à l'est de l'arc de Septime Sévère et au nord de la colonne de Phocas, un pavé en marbre noir d'environ 4 mètres carrés. Ce pavé était enfoui à 2 mètres de profondeur, sous la voie du moyen-âge qui longeait le côté septentrional du forum. Il était donc tout près du *comitium*. On le prit au début pour la pierre noire du tombeau de Romulus et les Anglaises vinrent y déposer des fleurs. Depuis, M. Hülsen a démontré que ce pavé était de l'époque impériale, du IVe siècle ou du Ve siècle probablement. Ceci n'exclurait pas complètement l'identification proposée d'abord (et nécessairement légendaire). On sait avec quel soin les Romains réparaient la cabane de Romulus. Mais, dans l'antiquité, le *lapis niger* désignait un monument de Faustulus ou de Hostus Hostilius[1]. Sous le pavé noir, se trouvait un amas de sable, d'ossements et de figurines. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce dépôt, qui aurait pu servir à dater la couche inférieure. M. E. Pais suppose que ce pouvait être un dépôt d'alluvion et que la catastrophe qui a renversé les monuments situés en dessous est d'origine naturelle. Ces monuments sont de deux espèces : une enceinte rectangulaire, limitée par deux longues bases ; et une autre enceinte, qui forme par rapport à la première, un angle d'environ 30°, et dont les parties les plus intéressantes sont un tronc de cône ou de colonne et un cippe carré portant l'inscription. On a vu dans les deux bases rectangulaires celles des deux lions qui ornaient le soi-disant tombeau de Romulus prés des rostres (Scoliaste de Cruquius sur Hor. *Epod.* 16, 12), et dans le cippe à inscription, une stèle que les anciens croyaient dédiée à Hostus Hostilius par Romulus et Titus Tatius (Denys d'Hal., I, 87 et III, 1). M. C. suppose aujourd'hui que nous avons là l'emplacement de la plus ancienne tribune aux harangues et peut-être aussi du siège du préteur. Ce lieu était sacré, à titre de *templum*.

L'inscription du cippe est écrite dans le sens vertical, comme le plus ancien décret athénien relatif à Salamine (C. I. A. 1a), et βουστροφηδόν, comme l'inscription marso-latine de Caso Cantovio trouvée dans le lac Fucin. Elle est répartie sur les quatre faces. De plus, trois des arêtes du cippe sont taillées en biseau, et l'un de ces biseaux porte des signes.

La paléographie de l'inscription a été étudiée soigneusement par M. Keller. Je résume ses observations en les complétant. Il a fait remarquer que l'inscription dite de Duenos doit appartenir à une époque de transition entre l'époque ancienne, où C représentait la sonore, et K, la sourde, et l'époque où la lettre nouvelle G

---

1. Festus, p. 177 M. Le ms de Festus est très mutilé en ce passage ; il faut se reporter à la restitution très vraisemblable proposée par Detlefsen en 1860 dans les *Annali dell' Inst. arch.*

fut introduite. En effet, C y représente tantôt la sourde et tantôt la sonore, et même se trouve gravée accidentellement sur un premier K. Dans l'inscription du forum, C traduit exclusivement la sonore, et K, exclusivement la sourde. L'inscription du forum s'oppose à celle de la fibule de Preneste en ce que F exprime f, tandis qu'on a sur le bijou : FH. Cette notation doit être plus ancienne et nous reporter à un temps où le digamma avait sa valeur grecque de *w*. Ainsi l'inscription du forum se place entre celle de la fibule, plus ancienne, et celle de Duénos, plus récente. L'inscription du forum connait les formes homophones Y et V, tandis que celle de Duénos n'a que Y (*u* consonne et voyelle). Ce trait donne à l'inscription du forum un aspect étrusque, avec quelques autres : l'emploi de deux ou trois points sur une ligne verticale (de même sur la fibule; Duénos n'a pas de points), l'H à trois barres horizontales (sur la fibule et le vase de Duénos), la forme de l'M à cinq branches dont une est beaucoup plus longue (l. 10 : très semblable au *mem* phénicien; l'inscription de Duénos montre des formes moins anciennes). Enfin deux signes sont très intéressants, P au sens de *r*, et X. P = *r* se rencontre également sur le vase de Duénos ; la fibule, étant antérieure au rhotacisme, ne nous présente pas d'*r* dans le seul mot qui l'aurait eu (*Numasioi*). X a la forme d'une croix dans l'inscription du forum. C'est le plus ancien exemple de de cette lettre, dans un texte ou un alphabet proprement latin. Les textes de la fibule et du vase de Duénos n'avaient pas occasion de la présenter. Elle a ici la signification *ks* d'une façon tout à fait certaine (*iouxmenta*). Il y a peut être là un élément nouveau à insérer dans le débat soulevé sur la prononciation du X messapien. L'inscription du forum montre en tout cas la portée véritable de la notation XS, qui a un caractère populaire, et l'exactitude de Quintilien, qui appelle l'X, *ultima nostrarum* (I, 4, 9) et la range ainsi dans la couche ancienne de l'alphabet latin. Sa place ne prouve rien quant à la date de son introduction ; car si l'on a adapté le χ grec au son *ks*, on a conservé sa place au caractère, sans s'occuper du son, le signe ξ n'ayant pas été en usage. D'ailleurs dans les alphabets éolo-doriens, X avait le sens de ξ et la place de χ. En admettant, comme on l'a vu, des influences étrusques sur la civilisation primitive de Rome, on est cependant autorisé à y démêler concurremment des importations doriennes, ainsi que le prouve notamment la forme des mots grecs très anciennement empruntés par le latin.

La paléographie est la seule ressource que nous ayons pour dater l'inscription. Nous avons vu que la couche de déblai ne peut nous renseigner sur l'époque de ces monuments. Il en est de même d'un fait constaté par M. Huelsen. Les bases sont construites d'après l'étalon du pied attique. Malheureusement l'adoption de cette mesure à Rome se place au temps des décemvirs, d'après M. Mommsen, à la fin du v[e] ou au commencement du iv[e] siècle, d'après M. E. Pais. Le

désaccord des archéologues nous laisse dans une parfaite incertitude. La comparaison avec la fibule et le vase de Duénos conduit M. O. Keller à placer l'inscription du forum entre 500 et 450 avant J.-C. C'est à peu près la date à laquelle concluent d'autres savants par d'autres raisonnements.

M. C. est le premier, je crois, à avoir reconnu une ligne de séparation entre les lignes 9 et 10. Cette ligne concorde avec le fait que les lignes 8 et 9 sont gravées la tête en bas par rapport aux lignes 10 et 11. La disposition des lignes 8 et 9 est la même que celle des lettres (?) gravées sur le biseau ; ces trois lignes se distinguent par là de tout le reste du texte. Peut-être n'a-t-on pas encore tenu assez de compte de cette particularité. M. Keller la considère comme un détail simplement graphique.

Le cippe est mutilé par en haut. Comme les lignes sont verticales, il manque à toutes plus ou moins de lettres. Il est tout à fait impossible de déterminer ce qui manque ni la quantité exacte pour chaque ligne.

M. C. considère le texte comme une loi sacrée concernant le lieu où elle était placée. D'après son interprétation, elle aurait eu le sens général suivant. Dans une première partie, il était interdit de déposer des immondices et sans doute de profaner le lieu d'une manière quelconque. Dans la seconde partie, des prescriptions concernaient le passage des animaux et des hommes. Entre les deux parties, une autorisation était concédée au *rex sacrorum*.

Voici le texte, avec les suppléments de M. C. Ces suppléments ne visent pas à restituer le texte lui-même ; ils sont seulement destinés à préciser les idées. Dans la copie du texte, j'ai gardé le sens des lignes, tel que le donne la pierre, mais non pas à cause de difficultés typographiques, le sens des lettres ni leur forme. Les numéros des lignes qui doivent, d'après M. C., se lire de droite à gauche, sont en italique.

1re Face :

(N)OHIOVQ	*1*	*Qui hunc[e locum sciens uiolarit,]*
AKROS·ES	2	*sacer er-*
(D)ROS DE	*3*	*it. Sordes*

2e Face :

A(IF)AS	4	*...ae. Fas*
OL·IECER	*5*	*regi lo[cum lustrare uti]*
EVAM	*6*	*maue[lit iis diebus]*
(I)R·SOVQ	*7*	*quos ri[te nefastos edixerit per suu-]*

3e Face :

M·KALATO	8	*m kalato-*
(B)AH·MER	*9*	*rem ha(b)[endos.]*

(I)ODIO·VXMEN	10	*[regifug](i)od iouxmen-*
VATOD·AIPAK·AT	11	*ta capite ducta u[ehanto... plostro-]*

4^e Face :

(EP)R·ET·I(·)M	12	*m. Iter(pe)[r hunc locu-]*
(M)QVOIHA	13	*(m) cui fa-*
VQEN·DOLEV	14	*mulo nec cu[i baiul-]*
(O)D·IOVESTOD	15	*(o) diu esto.*

Sur le biseau :

(B)OIVIOVIOD	16	*bouiouiod*

1. *Quoi*, nominatif, pour *qui*, comme *qoi* dans l'inscription de *Duenos* (Comparetti).

2. *Sacros*, comme *pulchrus*, *tetrus*, *glabrus*, *macrus* qui sont attestés (C.).

2-3. *Esed*, forme connue, équivalent à *sit* et qui se trouve dans le sénatus consulte des Bacchanales. C'est une formule d'exsécration, comme *sacer sit*, *sacer esto* (C.).

Dans le sénatus consulte des Bacchanales on a sûrement l'imparfait du subjonctif ; *esset* est amené par le prétérit *censuerunt*. M. O. Keller (732) a raison de nier la parité. Il faut donc admettre un futur dans l'inscription du forum.

L'emploi du futur pour l'impératif est un fait de syntaxe intéressant, mais pas nouveau : on le trouve dans les anciennes lois, dans des formules-jurons (*ita me amabit Iuppiter*, etc.), dans le chant des Arvales (*aduocapit*).

3. *Sordes* : le *d* est gâté, mais ne paraît pas douteux. Ce mot a donné l'idée d'une interdiction de déposer des immondices, comme dans la *lex Ursonensis* et dans les lois des bois sacrés de Lucérie et de Spolète.

4. ...*ai*, peut-être la fin d'un datif féminin. M. Comparetti avait d'abord lu [*rei diuin*]*ai fas regei lo*[*co agere*, *si*] *maue*[*lit*].

Fas : On peut objecter contre cette lecture le sens des barres de l'F : ꟻAS. Il y a d'ailleurs un éclat de la pierre à cet endroit.

5. *Regi :* c'est le *rex sacrorum*, *sacrificus* ou *sacrificulus*, qui est souvent désigné par le seul mot *rex* (C.). Si le mot est le datif du mot *rex*, cette interprétation est la seule vraisemblable, et il ne peut être question d'un roi d'avant l'expulsion des Tarquins. Mais *regei*, peut être, comme l'a très bien fait remarquer M. Solmsen, le passif de *regere*, et alors toute l'explication que M. C. a proposée de l'inscription est réduite à néant.

La lecture *lo*[*cum*] est en contradiction avec la forme *stlocus* ou *slo-*

cus; le *t* n'a pas d'importance, mais est-il croyable que le mot ait déjà perdu l'*s* initiale?

M. C. admet que les lignes 5, 6 et 7 sont écrites dans le même sens, de droite à gauche : irrégularité possible, mais qui est fâcheuse dans une des parties les plus douteuses de ce texte énigmatique. D'ailleurs les barres de l'E, ligne 6, sont tournées de gauche à droite, comme dans notre écriture, et semblent indiquer que tel est le sens de la ligne elle-même.

8-9. *Kalatorem* : c'est le serviteur du *rex sacrorum*. Le mot avait à l'origine un sens général (*Calatores dicebantur serui*, Festus Pauli, p. 38 M.; Plaut. *Merc.* 852), puis n'est resté dans l'usage que pour désigner les serviteurs des pontifes et des flamines, probablement des affranchis, qui sont constitués en collège (*Kalatores pontificum et flaminum*, dans une inscription du forum, Orelli 2431). M. C. rappelle fort à propos les κήρυκες καλήτορες d'Homère (Ω 577) et le καλάτορας d'une inscription messapique sur un caducée de bronze. Le Pseudo-Servius nous explique ainsi la fonction du *Kalator* (*Georg.* I, 268) : « Sunt aliqua quae, si festis diebus fiant, ferias polluent; quapropter et pontifices sacrificaturi praemittere calatores suos solent ut, sicubi uiderint opifices adsidentes opus suum, prohibeant, ne pro negotio suo et psorum oculos et caerimonias deum aitaminent : feriae enim operae deorum creditae sunt. »

Ha(b)... se rapporte certainement au verbe *habere*. On avait d'abord lu *hap*..., avec l'ancienne graphie de la sonore labiale; mais d'après M. C., il ne peut y avoir de doute sur l'existence d'un B.

10. *Regifugiod* est un supplément « directif », destiné à donner l'idée qu'on peut être amené à rétablir. Si l'on accepte l'interprétation donnée à *regei* par M. Comparetti, il doit être question d'une cérémonie que le *rex* accomplit au *Comitium*. Tels étaient le *regifugium* (24 février) et les deux cérémonies indiquées par les sigles Q· R. C· F· (*quando rex comitiauit fas*). D'après Plutarque, *Quaest. rom.*, 69, dans ces cérémonies, le *rex*, aussitôt après avoir frappé la victime, prenait la fuite et courait hors du *Comitium*; cf. Ovide, *Fast.* V, 728. Mais en fait, *regifugiod* a été suggéré par une première lecture, trop assurée. Le C devant *iod* ne parait plus attesté aujourd'hui à M. Comparetti.

10-11. *Iouxmenta* : le seul mot tout à fait certain de l'inscription. Le premier éditeur avait eu la maladresse de le méconnaître et de le couper en deux : *ioux menta* (= *precibus auspicia!*). Dès son premier article, M. O. Walter a dit l'essentiel sur cette forme intéressante, établi les analogies *louxna* : *luna*, *axla* : *ala*; rapproché du verbe **iuxo* (dérivé d'un thème en *s* conservé dans *iugerum* et *iugeribus*) les formes *iuxta* et *iuxtim*; écarté la filiation de *iumentum* par *iugumentum*, et montré le parti qu'on peut tirer de *iouxmentum* pour expliquer

examen. Dans une communication toute récente à la Société de linguistique, M. Bréal a rappelé les verbes formés de la même façon que *iuxo*. Quant aux points qui séparent O et V dans l'inscription, M. C. a prouvé qu'il n'y fallait pas attacher plus d'importance que dans les autres inscriptions archaïques.

11. *Kapia dota* = *Kapiad dotta* : *capia* a le sens de *capistrum*, harnais de tête avec une longe, licou, et est avec ce mot dans le même rapport que *praecia* avec *praeco*, *praecium* avec *praeconium*, *feria* (*fesia*) avec *festum*, *olea* avec *oleastrum*. *Dotta* pourrait être comparé à *cette* (*cedite*), ou mieux *dota* à *fortis* (*forctis*), *quintus* (*quinctus*). (C.). M. Keller (col. 702) voit dans ces mots *capiad* (*capiat*) *ot* (*aut*) *au*[*ehat*]; si des attelages se présentent, le *calator* doit les maintenir ou les éloigner du *Comitium*. Cette hypothèse est plus naturelle et plus conforme au sens ancien de *iumentum*. M. Ceci a proposé d'entendre *dota* (= *data*). L'assimilation de *dota* à *ducta* ne s'explique pour M. C. que par une altération de la voyelle. Sans doute, il est bien difficile de décider pour une époque si reculée ce qui est invraisemblable. Cependant les exemples cités par M. C. (*molta*, *poplicus*, *Foluius*, *toli*) contiennent une *l* subséquente qui a du jouer un rôle dans le maintien ou le développement de l'*o*.

12... *m iter* : la lecture à peu près certaine de *pe*[*r*] assure celle du mot précédent, dans lequel on aurait pu voir, comme d'abord M. Keller, *mit*(*t*)*er*...

13-14 *Hauelod* = *fauellod* ; cp. *fauea*, Plt. *Mil.*, 790 ; *faueus*, παῖς : *fauea* παιδίσκη gloss. (Comparetti). On attendrait *haueolod* (Keller). M. C. admet que le *d* final n'est pas propre à l'ablatif, mais que le syncrétisme du datif et de l'ablatif à la 2e déclinaison a du entraîner un mélange des formes. Cette supposition est difficile à admettre, puisque, jusqu'à une époque récente, le datif en *-oi* (*quoi* dans l'inscription du forum ; *Numasioi* sur la fibule de Préneste) a coexisté en face de l'ablatif en *-od*. M. C. considère comme possible cependant une autre forme de la phrase, dans laquelle le datif nécessaire à *estod* serait perdu aujourd'hui, *hauelod* serait un ablatif d'instrument et *quoi* un nominatif ayant pour antécédent le mot au datif. Il est à peine besoin d'insister sur le caractère très hypothétique de ces conjectures.

15. *Diou*, « de jour », cf. Plt. *Merc.* 862 : *noctu neque dius* (Comparetti). On avait proposé de lire à cette ligne *iouestod* (= *iusto*). Mais, ainsi que l'a énergiquement soutenu M. Keller, le texte doit se terminer par *esto*, comme les lois analogues. *Diou* est une conjecture peu sûre. De plus, l'V ne me paraît pas absolument certain. Il est fait d'une haste droite avec un trait oblique partant du milieu de la lettre et s'écartant à droite. Bien que ce puisse être un V de la forme Y mal fait, on ne doit pas oublier cependant que le T a cet aspect dans des inscriptions falisques.

16. *Bouiouiod*, ablatif d'un composé analogue à *solitaurilium*, *suouetaurilium* (Comparetti). — Jeu sans signification :

OIV O VIO



(O. Keller). — Le B est très douteux, de l'aveu de M. C.. et serait plutôt L ou V ; le deuxième I, rejeté par M. Keller, enclavé dans l'écartement des branches du V et pourrait être un trait adventice ; de plus, M. C. fait disparaître le premier I du texte. Il propose, en note, p. 15 : *loiuiouiod* ou *uoiuiouiod :* pourquoi pas *loiuouiod* ou *uoiuouiod* (lustration par un sacrifice de brebis, ou sacrifice votif de brebis) ? Mais on ne sait comment ces lettres peuvent se rattacher à l'ensemble du texte.

La faiblesse de l'interprétation de M. C. est, comme on le voit, dans l'intervention du *rex sacrorum* et dans l'idée du *regifugium*. Toute l'hypothèse de M. C. a été engendrée par la lecture ...*giod*, depuis reconnue fausse. Cette hypothèse n'est pas plus invraisemblable que n'importe quelle autre ; mais elle est maintenant complètement en l'air. Cela doit être dit. Car, lorsque l'on a passé en revue les autres hypothèses, dont j'épargne l'exposé et la discussion au lecteur, l'idée de M. Comparetti paraît toute naturelle. Il semble qu'on redescend de la lune sur la terre. Le vénérable philologue aura eu du moins le mérite de chercher le possible, là où l'on n'avait guère trouvé que le cabalistique. Cependant il faut réagir contre cette impression favorable et voir les choses comme elles sont.

En dépit de ces réserves, il reste des points acquis et c'est ce que je voudrais enregistrer à la fin de ce trop long article : 1° Il est question d'un *locus*, et probablement de son inviolabilité. 2° Les mots *iouxmenta* et *sakros*, sont certains. 3° On peut considérer comme approchant de la certitude les lectures : *quoi* (1 et 13), *quos* (7), *sord*(*es*), *regei* (substantif ou verbe), *kalatorem*. 4° Sont douteux : *estod*, *esed iter per*. Tout le reste est hypothétique [1].

Paul Lejay.

G. Bienaymé. **Le coût de la vie à Paris à diverses époques.** Gages des domestiques et rémunération de leurs auxiliaires. (Extrait du journal de la Société de Statistique) Paris, G. Roustan, 1900, 23 p. gr. in-8°.

Ce travail continue la série de recherches entreprises par M.

1. L'inscription du forum a ramené l'attention sur les inscriptions archaïques. La façon dont M. O. Keller, col. 700, lit la fin de l'inscription de Duénos en combinant divers éléments, paraît mériter l'attention : *Duenos* (= *bonus*) *med feced en* (*in*) *monomentom* (mal copié) *duenoi* (*bono* dat.) ; *ne med malos datod*.

Bienaymé, que la *Revue critique* a déjà eu l'occasion de louer. Il s'agit ici d'une espèce de prix plus difficile à atteindre que les prix de la nourriture, de l'éclairage et du chauffage étudiés précédemment; l'auteur a trouvé des documents moins complets et moins sûrs. Il semble avoir été souvent réduit à interroger des « témoins doués d'une bonne mémoire », ce qui était le procédé d'Hérodote. Mais, si les documents sont parfois défectueux, l'auteur les a présentés avec sa bonne foi et sa méthode habituelles, et les a résumés clairement dans deux tableaux d'ensemble qui embrassent toute la durée du siècle.

Ch. Seignobos.

L. Ferstel. **Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours.** Paris, L.-H. May, 1899 xxxi-229, in-12.

Ce petit livre a paru à l'époque où le ministère avait proposé à la Chambre de poursuivre le général Mercier. L'auteur a voulu rechercher les précédents de mise en accusation d'un ministre et étudier la procédure établie par les lois en vigueur (loi de 1889). Les précédents sont rares, ils se réduisent à quelques demandes de mise en accusation sans résultat, (en 1792, 1820, 1828, 1848, 1849, 1879), et au procès des ministres de Charles X.

L'introduction contient une courte revue de la législation des différents Etats et une notice historique sur l'Angleterre, tirée de très vieux ouvrages français.

C'est un travail honnête, sans originalité, sur une question d'un faible intérêt, soit historique, soit juridique.

Ch. Seignobos.

P. Hubert-Valleroux. **Les Associations ouvrières et les associations patronales.** (Encyclopédie industrielle). Paris, Gauthier-Villars 1899, 361 pages gr. in-8°.

C'est le mémoire qui avait obtenu le premier prix au concours ouvert par le comte de Chambrun sur les « Associations ouvrières et patronales », et tout porte à croire que c'était en effet le meilleur. M. Hubert-Valleroux a passé sa vie à étudier ces questions, il les expose d'une façon méthodique et dans une langue claire.

L'ouvrage est divisé en 3 parties :

I. Associations destinées à accroître le gain de leurs membres : sociétés coopératives de production, syndicats professionnels (d'ouvriers et de patrons), associations d'achat et de vente, syndicats agricoles, syndicats obligatoires, sociétés de crédit mutuel (banques populaires, caisses rurales).

II. Associations permettant de vivre avec plus d'économie : coopératives de consommation, société pour la construction d'habitations.

III. Associations d'assistance et prévoyance : contre la maladie, secours mutuels, pensions de retraite, accidents du travail (le cadre de cette troisième partie est moins rigoureusement méthodique).

Suivant l'intention du fondateur du prix, l'ouvrage est à la fois théorique et pratique. Dans chaque espèce d'association l'auteur a combiné une description des institutions existantes en France, une comparaison avec celles de l'étranger, un court historique, une discussion sur les avantages, les inconvénients, les difficultés, des renseignements sur les dangers à éviter, des conseils sur la façon de fonder des associations. Les proportions entre ces éléments sont établies judicieusement ; le livre est facile à lire, bien nourri, sans encombrement et plein de conviction des bienfaits de l'association.

Peut-être aurait-il une action plus efficace et plus étendue si l'auteur avait été capable de refréner ses passions politiques et de garder le ton d'un travail scientifique. M. Hubert-Valleroux est un ardent conservateur catholique, il a tenu à le faire savoir en attaquant violemment les associations inspirées d'un autre esprit que le sien. Il a réussi à donner à certaines parties de son livre (sur les syndicats et les coopératives de consommation) l'aspect d'un pamphlet politique.

Ch. Seignobos.

A. Labriola. **Socialisme et philosophie.** (Bibliothèque socialiste internationale, V). Paris, Giard et Brière 1899, 1-263 in-12.

L'original italien, publié en 1897, est un « Anti-Sorel ». Il a paru sous forme de lettres ironiques à M. Sorel, le traducteur français du livre théorique de M. Labriola *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* dont il a été rendu compte dans la *Revue critique* [1]. On y a joint une petite préface et un *post-scriptum* de l'auteur (de septembre 1898) et deux appendices consistant en un long morceau de l'*Antidühring* et trois lettres d'Engels. Tout cela n'a guère d'intérêt que pour l'étude des querelles intestines entre socialistes. On pourrait mieux employer, ce semble, le travail des traducteurs. Il est vrai que M. Labriola déclare avoir « revu et modifié l'original ».

Ch. Seignobos.

1. Ainsi que je l'avais prévu dans ce compte-rendu, M. Sorel a été déclaré hérétique par M. Labriola.

K. Vorlænder. **Kant und der Sozialismus unter besonderer Berücksichtigung der neuesten theoretischen Bewegung innerhalb des Marxismus;** Berlin, Reuther u. Reichard 1900, in-8° 69 p. mk. 1,20.

Le socialisme a jusqu'à ces derniers temps gardé une attitude assez hostile vis-à-vis du néo-Kantisme qui s'est si considérablement développé en Allemagne depuis une quarantaine d'années. Et cela pour diverses raisons. C'est d'abord parce que Kant passe pour le philosophe par excellence de l'individualisme. Puis, parce que Marx et Engels se réclamaient, historiquement, de Hegel et que leur matérialisme historique paraît au premier abord l'extrême opposé de l'idéalisme kantien. Enfin parce que les principaux représentants du mouvement socialiste, peu au courant des méthodes et des travaux des néo-kantiens, craignaient qu'ils n'eussent la pensée d'introduire subrepticement dans les doctrines socialistes des idées métaphysiques surannées. — Cette situation est en train de se modifier. M. Vorländer nous expose dans sa brochure qu'il est d'abord inexact de tenir Kant pour un individualiste irréductible. La formule de l'impératif catégorique « agis de telle sorte que tu traites toujours la volonté libre et raisonnable, c'est-à-dire l'humanité, en toi ou en autrui, comme une fin et non comme un moyen », doit servir de fondement moral au socialisme, si bien qu'il est possible, sans trop de paradoxe, de regarder avec M. Cohen Kant, comme « le véritable promoteur du socialisme allemand » — D'autre part, les néo-kantiens comme Lange, Cohen, Stammler, Natorp se montrent tout à la fois ennemis déclarés du matérialisme historique et partisans résolus du socialisme qu'ils cherchent à fonder sur une théorie criticiste de la connaissance. — Enfin dans les rangs mêmes des socialistes on voit se dessiner une réaction en faveur de Kant. La thèse latine de M. Jaurès *De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel*, montre pour la première fois un socialiste militant qui reconnaît dans Luther et dans Kant des précurseurs du socialisme. Et cette opinion gagne de plus en plus de terrain. Depuis deux ans l'organe scientifique du Marxisme, la *Neue Zeit* qui pendant longtemps avait complètement laissé de côté l'étude de Kant, discute assidûment la question du « retour à Kant » mise à l'ordre du jour par l'un des théoriciens les plus autorisés du parti, Bernstein. Des écrivains socialistes comme C. Schmidt, Woltmann (auquel nous ajouterons le nom de M. Weisengrün qui dans sa *Kritik des Marxismus* combat aussi le matérialisme historique) réagissent de même contre le préjugé anti-kantien encore très fort dans les rangs du socialisme. Ce sont là des symptômes significatifs : M. Vorländer salue avec joie cette évolution manifeste du socialisme vers l'idéalisme et termine sa brochure en disant que le mot d'ordre aujourd'hui n'est plus : « *Retour* à Kant », mais « *En avant* avec Kant ».

H. L.

—La société de Linguistique de Paris vient de publier une *Table analytique des dix premiers volumes* de ses *Mémoires*. Ce volume de 252 p. in-8°, imprimé l'Imprimerie Nationale, comprend trois parties : 1° une table méthodique des matières (53 p.) ; 2° une série d'index alphabétiques des mots étudiés (188 p.); une table des articles rangés par ordre alphabétique des noms d'auteurs (11 p.). Le nom du rédacteur, M. Emile Ernault, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, est une suffisante garantie d'exactitude et de compétence. Cette *Table analytique* qui est le complément indispensable de la collection des *Mémoires*, est en vente à la librairie Em. Bouillon, au prix de 18 fr.

— La librairie G. Freytag, de Leypzig, a publié récemment des exercices de traduction en grec (*Uebungsstücke zum Uebersetzen ins Griechische*, 1901, 39 p.) tirés des cinq premiers livres de l'*Anabase*, dont l'auteur est M. Deiter, professeur au gymnase de Hanovre. Les 68 thèmes dont se compose le recueil, sont des récits suivis sous les termes desquels l'élève doit retrouver les expressions de Xénophon, que la lecture de l'auteur lui aura préalablement mis en mémoire ; les mots les plus difficiles ou moins susceptibles d'être connus, sont indiqués en note. Du moment que l'élève n'opère pas sur une traduction proprement dite, et par suite n'a pas à refaire le texte de l'auteur, cette méthode peut produire d'excellents résultats, au double point de vue de la précision et de la propriété des termes. — My.

— A la même librairie a paru en 1900 un *Schulwörterbuch zu Homers Ilias und Odyssee*, par M. Chr. Harder (XXI-339 p.). C'est un ouvrage bien fait, bien approprié à l'usage des classes, dont l'introduction expose brièvement ce qu'un étudiant doit savoir sur la métrique et sur les formes homériques. De nombreuses illustrations, puisées aux bonnes sources, aident à mieux se faire une idée des objets. Quelques unes sont cependant d'un trait un peu dur, et les reproductions de sculpture n'ont pas toujours la netteté désirable. Mais cela n'empêche pas le livre d'être très utile pour l'explication d'Homère dans les classes ; et je n'en puis faire un meilleur éloge qu'en regrettant de n'en pas voir un semblable à la disposition de nos élèves. Ceux du moins qui connaissent assez le vocabulaire allemand pourront s'en servir avec fruit. — My.

— M. Weinberger publie sous le titre de *Studien zu den spätgriechischen Epikern*, dans le 50me progr. du gymnase d'Iglau (15 p. 1900), les leçons des *Argonautiques* (*Orphica*) qui ne sont pas communes à tous les manuscrits. Ce sont notamment les leçons de l'Ashburnamianus 1143 et du Vossianus 59. Les collations d'autres manuscrits, dont les variantes sont également données, ont été publiées par Guttmann, F. Schubert, Wessely. L'ensemble de l'appareil commence au v. 738 de l'édition Abel. Cette partie est précédée de remarques relatives aux collations de Guttmann et à des conjectures proposées depuis le texte d'Abel (1885); M. W. s'est d'ailleurs déjà occupé de ce sujet dans ses *Quæstiones de Orphei Argonauticis*. A la fin, il examine certaines conjectures proposées sur Tryphiodore, et quelques observations qui ont été présentées à propos de Colluthus par les recenseurs de son édition ; je vois avec plaisir que mon article de la *Revue* n'a pas été négligé. — My.

— Sous le titre de *The motion of the voice in the theory of ancient music*, M. Johnson recherche (*Trans. of the Amer. philol. Assoc.* XXX, 1899, p. 42-55) pourquoi les anciens musiciens grecs attachaient tant d'importance à ce qu'ils appellent κίνησις τῆς φωνῆς ; il en voit la raison dans les relations du mouvement de la voix avec l'accentuation de la langue, et surtout dans l'existence, pour la musique ancienne, des notes variables, φθόγγοι κινούμενοι. — My.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 janvier 1900.

M. Huillier, notaire à Paris, adresse l'extrait d'un testament par lequel Mlle Marie Pellechet a légué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une somme de 300.000 francs qui sera versée dans les trois mois du décès de sa sœur Mlle Catherine Pellechet. L'Académie devra placer le capital « pour les intérêts en être employés à conserver les monuments existant en France et aux colonies, présentant un intérêt historique ou archéologique ». — La fondation porte le nom d'*Auguste Pellechet.*

L'Académie se forme en comité secret.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. Cavvadias, directeur du Musée national d'Athènes, correspondant de l'Académie, sur des marbres et des bronzes antiques découverts au fond de la mer, près de l'île de Cérigo. La découverte la plus importante est celle d'une statue d'éphèbe dont la tête est parfaitement conservée. Elle est de grandeur naturelle et en marbre de Paros, et représente un ἀποσκοπεύων.

M. Clermont-Ganneau communique un sceau de la léproserie de Saint-Lazare de Jérusalem, remontant à l'époque des croisades, et qui lui a été envoyé par le R. P. Paul de Saint-Aignan.

M. Antoine Cabaton, membre de l'École française d'Extrême-Orient, donne lecture d'un mémoire sur les monuments de la province de Bati et de Konpong-Cheng.

M. Senart présente quelques observations.

L'Académie procède à la nomination des commissions suivantes :

Prix Allier de Hauteroche (numismatique) : MM. de Vogüé, Schlumberger, de Barthélemy et Babelon.

Prix Bordin (Orient) : MM. Bréal, Barbier, Senart et Barth.

Prix Bordin (Antiquité) : MM. Perrot, Croiset, Cagnat et Bouché-Leclercq.

Séance du 25 janvier 1901.

M. Hamy annonce qu'il a reçu de M. Clédat, membre de l'École française du Caire, des renseignements précis sur l'apiculture de la haute Egypte. Il montre que la construction des ruches en poterie, signalée par M. Clédat, est un trait de plus à ajouter aux tableaux des survivances ethnographiques si remarquables chez les Fellahs du Saïd et vient compléter en même temps le commentaire du texte un peu obscur de Varron sur les abeilles.

M. Henri de La Tour, conservateur adjoint au département des Médailles de la Bibliothèque nationale, présente la reproduction d'une monnaie de bronze découverte à Gergovia et acquise par M. Bizot, conservateur du musée de Vienne. Cette monnaie, qui est unique, est la première qui ait été frappée dans la colonie fondée par les Romains près du confluent du Rhône et de la Saône, sur l'emplacement de Lugdunum (Lyon). Elle donne le premier nom de cette colonie : *Copia felix Munatia*, appelée ainsi de son fondateur, Munatius Plancus (43 a. C.).

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix Courcel : MM. Delisle, d'Arbois de Jubainville, Longnon et Omont;

Prix Loubat : MM. Hamy, Oppert, Senart et Dieulafoy.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 25 février — 1901

Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Numismatique annamite par D. LACROIX. Saïgon, 1900. 1. vol. in-4° et 1 album.

Les sinologues et tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Extrême-Orient, salueront avec plaisir l'apparition de la Numismatique annamite, premier volume des publications de l'Ecole française de Saïgon; ils remercieront M. le Gouverneur général de l'Indo-Chine qui a pris l'initiative de la création de cette École. Depuis quelques années, on a commencé de s'apercevoir que la moitié orientale de l'Asie, formant une humanité à part qui, pendant des siècles, n'a eu avec l'Occident que des relations rares, un peu exceptionnelles, n'en a pas moins un passé, intéressant parce qu'il a préparé la moitié du genre humain vivant, parce qu'il a en quelques circonstances agi indirectement, mais efficacement jusque sur l'Europe ; de ce passé il reste des littératures dont l'une est peut-être la plus volumineuse qui existe, il subsiste des monuments artistiques, archéologiques de tous genres, il persiste des civilisations dont aucune n'a perdu l'empreinte originelle. Tel est le champ immense qui s'ouvre à la jeune École française d'Extrême-Orient.

Son nom même indique qu'elle ne doit pas borner son ambition aux limites de l'Indo-Chine ; mais il était naturel qu'elle débutât par une étude consacrée à notre grand empire des mers de Chine. C'est bien le cas de la Numismatique annamite. La disposition en est claire, l'impression soignée; les 40 planches sont fort réussies et presque partout très nettes : il était difficile de mieux faire avec des monnaies de ce genre. Il faut louer dans le texte le résumé historique qui sert

de cadre à ce catalogue et les renseignements copieux et précis des prolégomènes.

Je déplore seulement que l'auteur ait accepté, sans émettre un doute, les données traditionnelles de quelques historiens sur les origines des Giao-chi et sur les premiers temps de la Chine même; après la publication des premiers volumes de la traduction de Seu-ma Tshien par M. Chavannes, il n'est plus permis de prendre pour des faits les légendes où se complaît la vanité des Chinois. Pourquoi aussi s'appuyer sur des autorités aussi peu sûres que Pauthier (p. 16)? où M. D. Lacroix a-t-il trouvé que Chi-oang-ti a envoyé ses armées jusqu'au Bengale (p. 53)? d'après quels documents peut-il marquer aussi nettement l'étendue du Lam-ap avant l'ère chétienne (p. 58)? je crains qu'il n'y ait là quelque manque de critique, comme il y a quelque légèreté à déclarer de style *tchoan* le caractère *hung* des nos 112, 113, 121 qui est une forme abrégée.

Je demanderai encore à l'auteur par quel moyen il fixe la date des nos 47 à 57, pourquoi les nos 73 à 76 doivent être rapportés à la période 1510-1517 plutôt qu'à la période 968-980 dont ils portent le nom de règne : il a omis de nous le dire. De même, parmi les monnaies non classées, j'en trouve plusieurs qui portent des noms de règne chinois : no. 348 Khien-Yuen (758-759); nos 338, 339 *Chao-cheng* (1094-1097); no 354 *Siang-fou* (*ta-tchong-siang-fou*, 1008-10016); no 365 *Tcheng-hoo* (1111-1117); no 368 *Chao-hi* (1190-1194); peut-être les nos 352, 355 devraient-ils être rapportés à la dynastie des Song. J'admets que M. D. Lacroix ait de bonnes raisons pour ne pas considérer ces pièces comme chinoises et pour ne pas les classer; encore eût-il fallu nous indiquer ces motifs.

Je dois signaler enfin quelques lectures douteuses ou erronées : nos 179, 180 le caractère *thap* me paraît-être une simple marque, n'ayant pas plus de sens que le losange du no 181 — no 182, les deux signes du revers ne ressemblent guère à *van-tuoi* — nos 293, 296, il faut lire *dang* (d barré) au lieu de *no* (cf. Index des caractères chinois de Phan Duc-hoa, Saïgon 1886, in-4o) — no 347 *than* et non pas *thi* — no 349 *dan* au lieu de *thi*.

Ces taches eussent été faciles à effacer; elles déparent quelque peu cet ouvrage, d'ailleurs plein d'intérêt et d'utilité pour les futurs historiens de l'Annam.

Maurice COURANT.

L'Afrique septentrionale au XIIe siècle de notre ère. Description extraite du *Kitab el Istibçar* et traduite par E. FAGNAN. (Extrait du *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*), vol. XXXIII. Année 1899, In-8o de XII-229 pp. Constantine, chez Braham, 1900.

A la suite des grands géographes arabes du moyen âge qui ont

dressé le tableau des immenses contrées soumises à la domination musulmane, prennent rang des auteurs secondaires, dont les productions, brillant d'un éclat moins vif que celles des maîtres, sont cependant d'utiles auxiliaires de l'étude. En se renfermant dans la description particulière d'une de ces régions et en pénétrant par suite plus avant dans le détail, ces écrivains nous permettent d'enrichir au fur et à mesure de la mise au jour de leurs travaux, nos connaissances de renseignements inédits et parfois du récit de faits historiques encore ignorés ou insuffisamment éclaircis, au cours d'une œuvre d'ensemble, par ceux qui nous en avaient parlé les premiers.

De ce nombre est l'anonyme à qui l'on doit la *Description de l'Afrique septentrionale au* XII*e siècle de notre ère*. L'ouvrage dont M. F. publie la traduction n'était à vrai dire pas ignoré des orientalistes, le texte en ayant été imprimé à Vienne, en 1852, par M. Alfred de Kremer; mais l'unique ms. dont disposait ce savant était incomplet et renfermait de nombreuses incorrections.

M. F. a pu, grâce à deux autres copies et aussi en s'aidant du géographe El Bekri, auquel notre anonyme a fait de larges emprunts, remettre de l'ordre dans cette description et combler une partie de ses lacunes. De ce labeur attentif et minutieux est résulté un texte qui n'est assurément pas parfait, mais que l'on peut consulter avec profit et qu'il est regrettable que l'éditeur, à qui la place était mesurée dans la revue où il a inséré son travail, n'ait pu donner ainsi reconstitué. M. F. a dû, en effet, se borner à la seule traduction de son auteur, mais il a suppléé dans la mesure du possible à cette absence du texte par des notes substantielles et, pour le public spécial des arabisants, par l'indication des variantes, des lacunes et en général de toutes les particularités qu'il y avait lieu de lui signaler.

Ainsi se resserrent chaque jour les mailles du réseau de nos connaissances et le temps n'est pas éloigné où géographes et historiens pourront enfin, grâce aux travaux des arabisants, suivre pas à pas à travers les âges la marche de cette Afrique du Nord dont nous sommes les maîtres et qu'en propriétaires avisés et soucieux de l'avenir il nous importe de connaître dans ses recoins les plus ignorés, dans les événements les plus secrets de son existence.

C. SONNECK.

W. HUENERWADEL. **Forschungen zur Geschichte des Königs Lysimachos von Thrakien** (Diss. inaug.) Zurich, Lohbauer, 1900; VIII-131 p.

Voici un livre qui est plein d'analyses fouillées et de recherches solides; et pourtant l'auteur est obligé à chaque pas d'avouer l'incertitude dans laquelle il se trouve. C'est qu'en effet le sujet n'est pas un de ceux pour lesquels on soit documenté d'une manière parfaite, et les

historiens anciens ne sont pas toujours d'accord, non seulement sur les faits, mais aussi sur la chronologie. Si l'on ajoute que la géographie elle-même n'est pas complètement fixée, puisque, par exemple, on ne connaît qu'approximativement la situation de deux lieux importants dans la vie de Lysimaque, Ipsus et Koroupedion, on admettra sans peine que l'histoire du roi de Thrace, quoique suffisamment connue dans ses grandes lignes, puisse présenter nombre de questions de détail, à une bonne partie desquelles il est difficile ou même impossible de répondre. M. Hünerwadel a cherché à apporter quelque lumière dans cette obscurité, et après quelques pages sur la Thrace et le rôle de Lysimaque avant la mort d'Alexandre, il divise son ouvrage en trois parties : la première nous mène jusqu'à Ipsus ; la seconde jusqu'à la disparition de Démétrius de la scène politique ; la dernière jusqu'à la défaite et la mort de Lysimaque. Un chapitre final traite de l'organisation du royaume de Lysimaque, notamment de l'administration des villes ioniennes, qui est comparée à leur situation sous Antigone. L'ensemble de la discussion est généralement clair et bien conduit ; on notera particulièrement l'étude des opérations de Lysimaque contre Antigone avant Ipsus, des relations nouées par Lysimaque avec Athènes par l'entremise du poète Philippide, et du mariage du roi et de son fils Agathocle, bien qu'il puisse rester encore quelques doutes sur la non-identité des deux Lysandra, la femme d'Agathocle et la femme d'Alexandre, fils de Cassandre ; une erreur sur le nom, dans Porphyre, serait-elle improbable ? On remarquera également de bonnes conjectures — mais ce ne sont que des conjectures — sur les évènements militaires qui ont précédé la bataille de Koroupedion. M. H. sait fort bien utiliser et combiner les textes ; peut-être cependant sa critique est-elle parfois trop négative. Antipatros en mourant confie la régence à Polysperchon ; mécontent, son fils Cassandre se tourne vers Antigone, qui lui promet son appui ; un passage de Diodore dit à ce sujet qu'Antigone prétexta son amitié avec Antipatros, et M. H. se demande à qui Antigone aurait pu faire admettre que « par amitié pour Antipatros il ait voulu aller contre ses dernières dispositions » (p. 22). Le raisonnement est spécieux. Antigone, qui visait en réalité à la domination de l'Asie et peut-être à reconstituer l'empire à son profit, devait peu se soucier des dernières volontés d'Antipatros, quelles qu'eussent été ses relations avec lui ; et l'alliance avec Cassandre servant momentanément ses plans secrets, il put fort bien trouver l'habile prétexte de son amitié avec le père pour prendre le parti du fils. La politique ne se fait pas avec le sentiment, et rien ne nous autorise à rejeter le témoignage de Diodore, pas plus d'ailleurs qu'à chercher un biais pour l'admettre. Mais ceci n'est qu'un détail de minime importance, et l'on saura gré à M. Hünerwadel d'avoir fourni une bonne contribution à l'histoire de cette époque troublée et si pleine encore de points mal éclaircis.

My.

Odonis abbatis Cluniacensis Occupatio. Primum edidit Antonius Swoboda. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCM (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana). xxvi-173 pp. in-18.

« Il y a de saint Odon un autre grand ouvrage, qui n'a pas été encore imprimé et qui ne le sera pas, suivant toute apparence. » Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont été mauvais prophètes [1]. M. A. Swoboda a entrepris la tâche de nous donner l'*Occupatio* d'Odon de Cluny et ses recherches ont été assez heureuses puisqu'il a retrouvé l'ouvrage complet. Mabillon, et à sa suite les auteurs de l'*Histoire littéraire*, ne parlent que de quatre livres. Ils ont été trompés par le ms qu'ils connaissaient. Ce ms, aujourd'hui Arsenal 903, présente une forte lacune qu'ils n'ont pas remarquée. Plusieurs cahiers ont disparu anciennement. M. S. a eu la chance de les découvrir dans un volume de la bibliothèque Sainte-Geneviève, 2410. Par le rapprochement des deux parties, on obtient une copie complète, du xe-xie siècle, qui a fait partie, au moins pour le fragment de l'Arsenal, de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Julien-de-Tours.

L'ouvrage, *Occupatio domni Odonis abbatis*, comprend sept livres, écrits en vers hexamètres et précédés chacun d'un prologue en mètres variés. L'attribution à l'abbé de Cluny est certaine. Elle ressort notamment des très nombreuses concordances que présente l'*Occupatio* avec les autres œuvres d'Odon, surtout avec ses *Collationes*, ouvrage en prose qui porte quelquefois aussi le titre d'*Occupationes*. Le poème est une sorte d'histoire universelle; mais, comme le disent les Bénédictins de l'*Histoire littéraire*, « l'auteur, en traitant de si beaux sujets, n'y a rien fait entrer d'historique ». Suivant un mot très heureux de M. S., ce sont plutôt des méditations, où les faits de l'histoire sainte, traités par la méthode allégorique, servent de leçons aux chrétiens corrompus. La peinture des mœurs contemporaines, chargée des plus sombres couleurs, sert de fond à ce poème. C'est surtout dans le livre VII, consacré à la venue de l'Antechrist et à la fin du monde, que l'auteur attaque les vices de son époque; voir vers 116-288. Il n'épargne pas les moines eux-mêmes et signale chez eux les plus graves désordres (VII, 144). La valeur littéraire de l'œuvre est assez inégale. Le style est prolixe. Mais il abonde en *sententiae*, où l'on retrouve toute l'énergie du réformateur de Cluny, mais que le balancement continuel des antithèses rend monotones. Un certain nombre d'épisodes, énumérés p. xvii par M. S., ont une couleur poétique. Cependant le ton général est celui du sermon et ce n'est pas pour ses mérites littéraires que l'*Occupatio* se fera lire.

Elle présente un autre intérêt, à la fois historique et philologique. L'historien y puisera des renseignements sur les mœurs, bien qu'il

1. Tome VI, p. 246.

faille se défier des exagérations d'un prédicateur et d'un moraliste. Odon a une vigueur qui ne recule devant aucune hardiesse d'expression et qui annonce la liberté audacieuse d'un Pierre Damien. Nous pouvons tirer aussi de son œuvre des indications utiles sur les idées et les connaissances de son époque (voir par exemple sur les inventions et les arts, III, 1083-1103).

Mais le caractère le plus curieux de ce poème est sa langue, bariolée de mots grecs, de mots de glossaires, de mots tout à fait inconnus. Je citerai : *elegus* (= *miser*), *lichista* (=*canis*), *ʒima* (ζύμη), *facul*, *gorgo* (*profecto*), *baucus* ou *baucum* (« bracelet »), *bubus* ou *bubum* (le tronc, dans le corps humain), *clarnus* (*discus*), etc. M. S. a relevé ces mots dans sa préface, mais il est regrettable qu'il n'en ait pas donné un index complet. Ils sont d'ailleurs fréquents : il n'est pas possible de lire dix vers sans en rencontrer plusieurs, et l'œuvre tient d'eux son aspect général [1]. Bien que plus récente, elle se place ainsi à côté de Virgile le grammairien et des *Hisperica famina*. Elle est par suite un témoignage de l'influence persistante des latinistes scots sur les études des moines du continent.

M. S. a été aidé, dans son travail, par des gloses et des notes marginales qui accompagnent le texte dans le ms. Il croit, et c'est assez vraisemblable que ces notes sont l'œuvre même du poète. Elles ont pour but soit d'indiquer les sources ou les passages parallèles des Pères, soit de donner la clé de ce langage bizarre et obscur, souvent dans un latin aussi curieux. L'œuvre ne paraît pas avoir été citée au moyen-âge et les auteurs de florilèges n'en ont pas fait d'extraits [2]. Le fait que le seul ms provient d'un monastère gouverné par Odon est un autre signe de l'oubli dans lequel est tombée l'*Occupatio*. La bibliothèque de Cluny en a pourtant possédé un exemplaire au milieu du XIIe siècle. Ce pourrait être le même ms que celui de Saint-Julien et, en tout cas, il n'est pas étonnant que Cluny ait eu cette œuvre de son réformateur. La langue dans laquelle elle est écrite n'aura pas contribué à la rendre populaire.

M. Swoboda n'en a que plus de mérite à nous avoir donné ce texte

---

1. Comme rien ne vaut un exemple, voici un échantillon. L'homme déchu est comparé à un enfant royal tombé au pouvoir des ennemis et élevé misérablement dans l'ignorance de sa dignité. « Fert caput *intectum*, gemmis quod ferret honestum ; | brachia non *bauco* fulgent, non dextera sceptro, | non collum torques *comit*, non purpura *bubum* *timpora* non *cidaris* frontem diadema nec ambit, | non tibias *coccus* uestit, non candida bissus : plura quid ? imperii cultum *mastruga* ministrat | estque *capanna* satis, non picta palatia quaerit ; | nil horum plangit, quoniam sibi debita nescit, | nec dolet abiectum quia se nesciuit *honorum*. » III, 305-312. Il faudrait rattacher quelques-uns de ces mots, en petit nombre, aux traductions de la Bible : *ʒima* parait autorisé par *aʒymus*.

2. C'est cependant de là, que sont tirés les vers sur l'Eucharistie publiés avec les hymnes par Marrier et Duchesne ; cf. Swoboda, p. XI.

curieux. Il s'est très bien acquitté de sa tâche. Sans doute, il reste à faire, pour l'interprétation comme pour l'indication des sources [1]. Mais il n'a pas joint au texte, comme on fait souvent, une de ces introductions insuffisantes qui laissent ignorer tout de l'auteur et de l'œuvre. Histoire, points de contact avec les autres traités d'Odon, langue, métrique, sujet, tous ces points sont touchés et l'essentiel est dit sur chacun d'eux.

Paul LEJAY.

Uebersicht der Geschichte der lappischen Sprachforschung, par J. QVIGSTAD (p. 11-29 de *Suomalais-Ugrilaisen aikakauskirja*, fasc. XVI. Helsingfors, 1899, in-8°.)

Bibliographie der lappischen Litteratur, von J. QVIGSTAD UND K. B. WIKLUND. Helsingsfors. Société finno-ougrienne, 1899, 162 p. in-8°. (Formant le fasc. XIII des *Mémoires de la Socité finno-ougrienne*.)

L'active Société à laquelle on doit ces deux publications, qui se complètent l'une par l'autre, continue de donner à la Finlande les allures d'une grande nation qui ne se confine pas dans ses propres limites, mais dont la force d'expansion se manifeste même dans des pays fort éloignés. Elle a jeté son dévolu non seulement sur toute la famille de peuples à laquelle appartiennent les Finnois, mais encore sur diverses nations d'autres races. Des spécialistes pourraient parler de ses publications relatives à l'*Inscription chinoise du monument ouïgour de Kara Belgassum*, par G. Schlegel (fasc. IX des mém., 1896); à une *Version thibétaine de l'ouvrage des 100,000 nâgas*, par par Berthold Laufer, (fasc. XI des *Mém.*, 1898); au *Mythe du printemps dans la légende thibétaine de Kesar*, par H. Franke (t. XV des *mém.* 1900).

Nous en tenant aux sujets de notre compétence, nous n'examinerons aujourd'hui que deux notices relatives à une tribu de moins de 30,000 individus, disséminés dans quatre Etats : en Norvège (16,000), en Suède (7,000), en Russie (2,000), en Finlande (1,000). Dans son *coup d'œil sur l'histoire de la linguistique laponne*, M. Qvigstad, directeur du séminaire de Tromsœ en Norvège, commence par constater que « chez les Lapons, comme chez beaucoup d'autres peuples, les missionnaires chrétiens ont été les premiers à étudier les idiomes vulgaires, à inventer des caractères pour les transcrire, et à s'en servir dans leurs livres » (p. 11). Ces prétendus ignorantins ou obscurantistes sont donc tout à la fois des évangélisateurs et des pionniers de la civilisation. Ce sont eux qui ont donné aux pauvres nomades des notions d'une religion plus élevée, de

---

1. M. S. n'a noté que çà et là les références à la Bible. Elles pouvaient être multipliées. J'ai remarqué en passant VII, 172 = Matth. 24, 22.

mœurs plus humaines, et qui ont eu à les défendre presque jusqu'à ces derniers temps contre les empiètements d'exploiteurs peu soucieux d'étudier les dialectes et se contentant d'un jargon approprié aux besoins du trafic.

Le plus ancien ouvrage lapon que l'on connaisse est un livre de messe, imprimé à Stokholm en 1619, traduit du suédois par Nicolaus Andre Rhen, pasteur de Piteå, qui simplifia la grammaire au point de supprimer les flexions si indispensables et si nombreuses dans tous les idiomes ongro-finnois. C'est plus de cent ans après, en 1728, que le gouvernement danois commença à éditer pour les Lapons de Norvège des livres de piété et d'enseignement, dont leurs congénères de Russie n'ont été pourvus que fort parcimonieusement à partir de 1878. Quant à ceux de Finlande, ils ont eu jusqu'en 1809 les mêmes ressources intellectuelles que leurs compatriotes de Suède et, depuis, ils n'ont pas été négligés par le clergé de la Grande Principauté. Ce sont les Suédois qui ont le plus contribué à éclairer les Lapons ; en quoi les Norvégiens rivalisent avec eux depuis un siècle et demi ; ils ont même établi en Finmark, à Hammerfest et à Vadsœ, des presses d'où sont sortis nombre de livres lapons. Quant à l'étude scientifique du lapon, elle ne date guère que du milieu du XVIII[e] siècle. En 1743 et 1744, des congrès d'ecclésiastiques suédois se tinrent à Lycksele et à Umeå, pour faire choix d'un dialecte lapon qui serait adopté comme langue littéraire. M. Qv. passe en revue les travaux linguistiques de l'ancienne école, mais il ne parle pas de ceux beaucoup plus importants de la nouvelle dûs à lui-même et à son collaborateur suédois, M. Wiklund, lecteur en philologie ougro-finnoise à l'Université d'Upsala, ainsi qu'aux Finnois O. Donner et A. Genetz et au Magyar I. Halasz.

Il donne d'ailleurs des renseignements sur eux et leurs publications dans les courtes notices biographiques sur les auteurs, traducteurs et éditeurs de livres lapons (p. 136-146 de la *Bibliographie*) et dans la liste alphabétique des textes, grammaires, dictionnaires lapons et des mémoires sur le sujet (p. 147-159 du même ouvrage). Le reste de la *Bibliographie* est plus spécialement consacré aux publications en langue laponne, classées par pays (Suède, p. 9-75, 191 numéros ; *Norvège*, p. 76-127, 180 n[os] ; *Finlande*, p. 128-132, 17 n[os] ; *Russie*, p. 133-134, 3 n[os]) et par ordre chronologique. Il y a des ouvrages religieux, (traductions de la Bible, missels, psautiers, rituels, catéchismes, livres de piété), des ouvrages de vulgarisation (ABC., calendriers, livres de calcul, etc.), des brochures de médecine, d'hygiène, d'économie domestique ; des placards administratifs et même un journal mensuel qui se publie à Tromsœ. Les auteurs ne se bornent pas à donner le titre, la date, le lieu de publication, le format et le nombre des pages ; ils indiquent aussi le contenu, l'original des pièces traduites, le dialecte employé (il y en a une dizaine), les dépôts où se trouvent les raretés

bibliographiques. Ils reproduisent les diverses opinions émises à propos de celles-ci, les discutent avec critique, en un mot ils ont traité le maigre sujet avec autant de soin qu'ils en auraient pu donner à des chefs-d'œuvre littéraires. Presque tous ces livres, il faut le dire, n'intéressent que les Lapons et les spécialistes; les seuls qui méritent d'attirer l'attention des érudits sont dûs à des étrangers simplement énumérés à la fin du volume; ils consistent en chants, traditions et contes des Lapons, en mémoires sur leur langue, en ouvrages grammaticaux et lexicographiques, le tout fournissant d'utiles matériaux pour l'étude du peuple, de sa langue et de ses mœurs.

E. BEAUVOIS.

L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy. Texte par Noël THIOLLIER, gravures et héliogravures exécutées sous la direction de Félix Thiollier. 1 vol. in-f°. Le Puy, Imprim. R. Marchessou, 200 p. et 117 héliog. hors texte. 1900.

Jusqu'à présent on avait cru que les églises du diocèse du Puy relevaient de l'Ecole Auvergnate. Mallay l'avait jadis affirmé hardiment dans ses *Eglises romanes et romano-byzantines de l'Auvergne*. Vingt autres l'avaient répété après lui. En réalité personne n'en savait rien, car personne, à commencer par Mallay, n'avait vu toutes les églises de l'arrondissement du Puy et de l'arrondissement d'Yssingeaux. M. Noël Thiollier, étant élève à l'Ecole de Chartes, entreprit l'étude de cette vaste région. Ce fut le sujet de sa thèse de sortie, dont jusqu'à présent nous ne connaissions que les positions. Aujourd'hui il nous donne un livre austère mais solide, définitif, qui durera assurément plus longtemps que quelques unes de ces pauvres vieilles églises que le temps entame et que les architectes achèvent. Seuls quelques archéologues passionnés, qui ont entrepris d'explorer un département village par village, sauront quelles peines coûte un livre comme celui de M. Noël T. La Haute-Loire, où les lignes de chemins de fer sont rares, où certaines églises s'élèvent à plus de 1,300 mètres d'altitude, est un des départements les plus pénibles à parcourir ; mais c'est aussi un des plus beaux, et les fatigues de M. T. eurent leurs compensations. Son père, M. Félix Thiollier, que connaissent tous ceux qui aiment nos vieilles provinces, s'est fait son collaborateur assidu. Il est sorti, cette fois, de ce délicieux pays de Forez qui a une bonhomie, une douceur incomparables où se mêle un charme d'Italie. Il s'est intéressé à ce rude Velay, dont les églises sont parfois bâties entre deux coulées de laves. Laissant à son fils le soin de décrire les monuments, il a donné tous ses soins à l'illustration.

De cette collaboration est né un livre dont les conclusions sont vraiment neuves. Nous savons maintenant que les églises du diocèse du

Puy ne doivent à peu près rien à l'Auvergne. L'art auvergnat n'a pas eu la puissance de rayonnement qu'on lui attribuait. M. T. lui enlève la plus grande partie de la Haute-Loire, pendant que M. de Rochemonteix est en train de lui enlever presque tout le Cantal. Il est vrai qu'il lui reste tout le sud du département de l'Allier qu'on n'a pas l'habitude de lui annexer, et qui lui appartient bien réellement, comme nous avons pu nous en convaincre tout récemment.

De quelle école relèvent donc les églises du diocèse du Puy ? — De la grande école d'architecture qui s'est développée dans la vallée du Rhône et de la Saône, c'est-à-dire, à la fois de l'école provençale et de l'école bourguignonne, qui ont d'ailleurs tant de caractères communs. Les grandes églises à trois nefs du Velay, ou des régions les plus voisines, comme Chamalières, le Monastier, Langogne, Chanteuge, ont, ou avaient de hautes nefs percées de fenêtres, que les bas côtés ne contrebutaient pas. Aussi est-il arrivé, en Velay comme dans la vallée du Rhône et de la Saône, que ces voûtes mal équilibrées, se sont écroulées en totalité ou en partie, et qu'on a dû les refaire aux siècles suivants. Une église poitevine, celle de Dunières, à nef centrale aveugle, solidement contrebutée par des bas côtés aussi élevés qu'elle, est isolée dans cette région, et doit être attribuée à une influence monastique.

Quant aux petites églises à une nef, qui sont très nombreuses dans ce pays pauvre et peu peuplé, elles trahissent par plusieurs particularités (absence de travée de chœur, hauteur des socles, manque de correspondance entre les formes intérieures et les formes extérieures de l'abside) — l'influence provençale. L'absence du clocher que remplace un haut mur percé d'arcades où sont suspendues les cloches, achève de donner à ces églises leur physionomie méridionale.

Le chapitre consacré à la cathédrale du Puy et à ses dépendances est un des plus importants du livre. Les origines de cette singulière église restent mystérieuses et le resteront sans doute toujours. M. T. a au moins prouvé, contrairement à ce qu'on avance, qu'elle n'avait pas fait école. Il admet cependant que l'église de Champagne (Ardèche) peut s'y rattacher. Il ne repousse pas non plus l'idée ingénieuse de M. Berthelé, qui veut faire dériver Saint-Hilaire de Poitiers de Notre-Dame du Puy. Les archives du ministère des cultes ont permis à M. T. de nous faire connaître toutes les restaurations dont la cathédrale du Puy a été la victime. Quelques unes étaient nécessaires, mais d'autres ne l'étaient pas. Rien n'obligeait l'architecte à refaire l'antique chevet, ou à modifier la forme de la lanterne. L'église presque tout entière a été rebâtie. Ce monument unique est maintenant un document falsifié. De combien d'autres n'en pourrait-on pas dire autant ! Si les choses continuent de la sorte, seuls les humbles monuments, qui ont la bonne fortune de n'être pas « historiques » pourront servir à l'histoire. Les Anglais ont fondé une

ligue pour empêcher les architectes de refaire leurs églises sous le prétexte de les consolider. Ne ferions-nous pas bien de les imiter?

Le beau livre de M. Thiollier nous fait espérer qu'il nous en donnera d'autres. Les départements voisins de la Haute-Loire relèvent de lui. Espérons qu'il nous apprendra un jour ce que ces terres inconnues, l'Ardèche, la Lozère, cachent de merveilles.

Emile Male.

G.-P. Gooch. **The history english democratic ideas in the seventeenth century.** Cambridge, Univ. press 1898, xii-363 p. in-12. (Cambridge historical essays).

Le livre de M. Gooch est peut-être un des plus importants qui aient paru dans ces dernières années sur l'histoire politique du moude moderne. Il s'agissait de déterminer avec précision, à quel moment et par quels hommes les deux conceptions fondamentales de la vie politique moderne, la souveraineté du peuple et le suffrage démocratique, ont été introduites dans la pratique des peuples européens.

La théorie de la souveraineté du peuple se trouve dans quelques écrivains du moyen âge, mais par simple répétition de formules antiques et sans application à la vie réelle. On avait dit souvent que l'idée remontait à la Réforme, mais sans préciser à quelle branche du protestantisme. Ce n'est assurément à aucun des fondateurs des grandes confessions. « La démocratie moderne, dit justement M. G. est l'enfant de la Réforme, non des réformateurs ». Même les huguenots français, s'ils sont républicains par occasion, restent partisans de la monarchie tempérée.

Pour résoudre la question, M. G. a étudié un à un tous les hommes qui, dans le monde anglais, depuis la fin du xvie siècle, ont émis des doctrines pratiques nouvelles sur l'organisation de l'État ou de l'Église. Cette revue est divisée en 10 chapitres qui correspondent à une série de moments chronologiques. 1° Fin du xvie siècle; 2° Période de paix de 1600 à 1640; 3° « Naissance du républicanisme » dans les premières années de la guerre civile; 4° « Opinions politiques de l'armée », les *Niveleurs* jusqu'à 1647; 5° « Fondation de la République » Milton et les apologistes de la République; 6° « Antagonistes de l'oligarchie », les démocrates et communistes jusqu'à 1652; 7° « Monarchie sans royauté », règne de Cromwell; 8° « Nouveaux corps religieux », millénaires-quakers; 9° « Les années d'anarchie », de la mort de Cromwell à la Restauration; 10° Fin du xviie siècle. Les périodes, on le voit, sont d'étendue très inégale, la deuxième et la dernière couvrent chacune 40 ans, les 20 années intermédiaires sont subdivisées en 7 et occupent plus des deux tiers : ce à quoi elles ont droit, étant les années de la Révolution. L'exposition reste toujours chronologique.

Le premier préeurseur de la conception de la souveraineté du peuple, parait avant le XVIIe siècle, en Écosse. C'est Buchanan, écossais de naissance, mais par son éducation un humaniste français. Le *De jure regni* de 1579 est la première exposition pratique du droit du peuple en face du roi. — L'idée pratique d'un gouvernement démocratique se forme d'abord à propos du régime ecclésiastique dans la communauté religieuse des disciples de Brown réfugiés en Hollande, les premiers Indépendants. Cette conception nouvelle venue d'Angleterre se fond avec la conception des Mennonites dérivée du mouvement anabaptiste; les émigrants religieux la portent en Amérique, où elle aboutit à la fondation des deux petites républiques démocratiques, Connecticut, puis Providence. Le germe est déjà éclos, les organisateurs appellent eux-mêmes leur gouvernement « *democratic or popular* »; et ces colonies deviennent un modèle idéal pour les indépendants anglais persécutés.

Mais le régime républicain démocratique n'arrive à une formule définitive, complète, applicable à un grand État, qu'à la faveur de la grande Révolution. Ce ne sont pas les presbytériens qui trouvent la formule, car ils restent attachés à la monarchie ; et les Indépendants eux-mêmes commencent par demander la tolérance religieuse avant la démocratie. « Le républicanisme ne fut définitivement admis qu'après avoir essayé de tous les compromis. L'acceptation fut le résultat des circonstances, non des intentions. » (Il devait en être exactement de même en France de 1789 à 1792.)

L'évolution décisive s'est faite dans le groupe des *Levellers* (Niveleurs), le créateur du parti républicain est John Lilburne, un de leurs martyrs, doué de cette prodigieuse force de résistance particulière au caractère anglais. C'est lui qui a rédigé les manifestes d'où est sorti le projet présenté au Parlement en 1647 par les agents des soldats. Et c'est le projet un peu remanié qui est devenu le fameux *Agreement of the people* de 1648, regardé aujourd'hui [1] comme l'origine et le premier modèle de toutes les constitutions démocratiques des États-Unis. C'est, en effet, une véritable constitution, entièrement laïque, fondée exclusivement sur le droit naturel, elle établit la souveraineté du peuple limitée par les droits imprescriptiblesde l'homme, c'est la première épreuve de la constitution française de 1793. Ces démocrates anglais d'ailleurs, comme les républicains de 1793, ne voulaient que l'égalité politique (le nom de « Niveleurs » leur vient de leurs adversaires). Mais déjà dans la discussion avec les agents des soldats, les généraux Ireton et Cromwell manifestaient pour les conséquences sociales de

1. La démonstration a été faite par M. Borgeaud, et n'est plus discutée. Dans son « Commentaire sur la Constitution des États-Unis », 1897. M. Foster insère le texte de l'*Agreement of the people* comme le premier type du régime américain.

cette politique fondée sur le droit naturel une répugnance de gentlemen conservateurs. Et sous la République surgissait le petit groupe communiste des *Diggers* qui essayait de prendre possession des terres publiques incultes et qui d'ailleurs fut aussitôt dispersé.

Cromwell, aristocrate et monarchiste, conserva pourtant le désir d'établir un gouvernement représentatif. Mais sa politique paraît n'avoir pas satisfait les républicains. Vane réclame « une Convention où les constitutions fondamentales seront établies par accord et signées »; Lilburne quoique acquitté fut banni. Les millénaires, « hommes de la 5me monarchie », rêvaient d'une République des saints et déclaraient la noblesse contraire à la loi de nature; les Quakers, bien qu'indifférents à la politique, introduisaient dans la vie ecclésiastique, ce principe de démocratie radicale, que tout croyant est prêtre.

Dans l'anarchie qui suit la mort de Cromwell, apparaissent divers projets de république démocratique, et la célèbre *Oceana* de Harrington où, sous forme d'utopie, est exposé un système complet de gouvernement représentatif; de là sort l'idée de la « rotation » des fonctions qui devait au XIXe siècle avoir une si grande fortune aux Etats-Unis. Alors aussi Milton publie son dernier pamphlet politique.

La Restauration de 1660 détruit en Angleterre toutes ces ébauches d'un nouveau régime. Mais de ce grand mouvement d'idées démocratiques il reste dans quelques esprits une conception du gouvernement vraiment nouvelle. Les whigs, héritiers timides des républicains, conservent leurs doctrines fondamentales en les accommodant è la mode royaliste. Sydney et Locke, élèves des républicains de l'Interrègne, empruntent à leurs maîtres le contrat social et les droits naturels. Par eux la philosophie politique du XVIIIe siècle remonte à la démocratie républicaine des *Levellers*. Le socialisme anglais lui-même dérive de cette source : Owen se reconnaît le disciple de Bellers qui a lui-même reçu la tradition directe des quakers du XVIIe siècle; ainsi, « sans le savoir, le plus ancien socialiste du XIXe siècle est directement descendu des penseurs de l'Interrègne ». Sur cette phrase, finit le livre de M. G.

Bien que l'ouvrage se présente modestement — (c'est un mémoire couronné) — à peu près dans le style d'un *essai*, c'est un solide travail historique; les textes sont bien divisés et étudiés avec critique, les références sont discrètes mais précises, les faits sont établis sûrement, le cadre est construit avec intelligence et le ton est parfaitement scientifique. L'auteur n'a pas la prétention d'apporter des faits inédits, le travail de publication était fait par M. Gardiner et M. Firth.

Les faits les plus importants (*l'Agreement of the people*) avaient été déjà signalés par M. Borgeaud. Mais le groupement de tous ces détails permet, pour la première fois, d'embrasser le mouvement démocratique de tout le XVIIe siècle.

Cette vue d'ensemble renouvelle notre conception de toute l'évolution constitutionnelle de l'Angleterre et du rôle des révolutions anglaises dans l'évolution politique du monde. La Révolution de 1688 se réduit à une copie mutilée de la Révolution de 1648, Locke n'est plus qu'un vulgarisateur, ce sont les républicains de 1648 qui sont les créateurs de la doctrine libérale du XVIIIᵉ siècle, du régime représentatif et démocratique du XIXᵉ. Ce sont des Anglais qui ont ouvert les voies à la politique fondée sur des principes abstraits. L'esprit de traditionalisme historique, si souvent admiré dans le gouvernement de l'Angleterre, proviendrait, non du caractère anglais, mais du caractère personnel de Halifax, l'auteur de la Déclaration de 1688 ; les Américains du XVIIIᵉ siècle, rédacteurs de la Déclaration d'indépendance de 1776 et des déclarations des droits de Virginie et de Massachusetts seraient les vrais continuateurs des révolutionnaires anglais, inventeurs du gouvernement rationnel fondé sur le droit naturel, c'est-à-dire sur un idéal de justice.

Du même coup la conception de l'histoire de France est modifiée. Il devient impossible d'expliquer la Révolution comme un accident français, produit du tempérament français ou de la culture classique. La Révolution française prend sa place dans une série d'efforts faits pour substituer au gouvernement absolutiste et démocratique de droit divin un régime rationnel représentatif et démocratique ; elle n'est que la continuation de la Révolution d'Amérique qui elle-même n'a fait que réaliser le programme politique tracé entièrement par la Révolution d'Angleterre.

Ch. SEIGNOBOS.

F. PAULSEN, **Kants Verhältnis zur Metaphysik** ; Berlin, Reuther u. Reichard 1900 ; in-8° 37 p., mk. 0,60.

Cette brochure est destinée à servir de complément à l'exposition de la métaphysique kantienne que M. Paulsen avait donnée dans son récent volume sur Kant (collection des *Classiques dela philosophie* de Frommann). La critique lui avait reproché d'avoir, dans ce livre, donné trop d'importance au côté positif de la philosophie de Kant, à sa conception d'un « monde intelligible » où règne la liberté, à sa croyance en une « intelligence archétype » comme origine première de l'univers. M P. défend son point de vue dans cette brochure. Kant, dit-il, n'a pas voulu détruire la métaphysique, mais au contraire la fonder sur des bases sûres. Il a combattu le dogmatisme rationnaliste parce que celui-ci enseignait une métaphysique erronée et illusoire. Mais rien ne serait plus faux que de considérer Kant comme le fondateur de l'agnosticisme, de lui reprocher, avec un grand nombre de critiques catholiques surtout, d'avoir préparé les voies au scepticisme

et au positivisme. La critique kantienne est en réalité dirigée aussi bien contre l'empirisme des positivistes et le scepticisme de Hume que contre le dogmatisme des rationnalistes. Si Kant prend à partie surtout ces derniers, c'est parce que la philosophie rationnaliste dominait alors à peu près exclusivement l'Allemagne tandis que le positivisme y était peu répandu et le scepticisme à peine pris au sérieux. Il n'en reste pas moins certain que Kant n'est rien moins qu'un esprit *négateur*. Il s'est efforcé au contraire toute sa vie de démontrer avec la plus entière évidence la conception de la vie à laquelle il croyait de toute son âme, « le théisme sous la forme d'un anthropomorphisme symbolique » (p. 20). Et il se considérait très certainement lui-même, non pas du tout comme le destructeur des anciennes croyance dogmatique, mais « comme le vainqueur du scepticisme de Hume, comme le restaurateur d'une croyance rationnelle, que l'on pouvait opposer au *Système de la nature* » (p. 24).

H. L.

K. SCHMIDT, **Beiträge zur Entwicklung der Kant'schen Ethik**; Marburg, N.-G. Elwert, 1900, in-8° 105 p.

M. Schmit étudie dans cet opuscule l'évolution de l'éthique kantienne depuis les premiers écrits de Kant jusques et y compris la *Critique de la raison pure*. Il constate que le caractère impératif et absolu de la loi morale est indiqué par Kant avec la plus grande netteté dès ses premiers ouvrages. Ce qui l'arrête le plus longtemps, c'est le côté purement théorique de la question : le problème des jugements synthétiques l'embarrasse aussi dans le domaine de l'éthique. Les rapports de la loi morale avec le sentiment moral ne lui apparaissent pas dès l'abord avec une clarté parfaite. Il commence, dans l'*Untersuchung über die Grundästze der natürlichen Theologie und der Moral* par admettre, avec les moralistes anglais, que le « sentiment moral » décide en dernière analyse si un acte est bon ou mauvais. C'est seulement dans les *Träume eines Geistersehers* qu'il arrive à la conception nette de l'autonomie morale, découvre que c'est la raison pratique qui pose la « loi de la volonté générale », et proclame que la sensibilité doit être contrainte à se soumettre à cette loi et que le « sentiment moral » est simplement « le sentiment de notre soumission à la volonté générale ». Kant, en accentuant le côté rigoriste de sa morale, rompt ainsi définitivement avec les moralistes anglais. — L'étude de M. S. est exclusivement descriptive : il ne discute pas les idées de Kant, en sorte que son travail s'adresse surtout au spécialiste qui y trouvera des matériaux abondants et précis.

H. L.

L. Vignon : **Les patois de la région lyonnaise.** Quatre fascicules de 44, 41, 15 et 51 pages (Extr. de la *Revue de Philologie françaises*, tomes xii et xiii).

Dans cette série d'articles, M. Vignon a étudié les formes pronominales usitées non seulement dans les environs immédiats de Lyon, mais dans une région d'une assez vaste étendue. Il s'est servi pour cela des résultats d'une enquête faite il y a une douzaine d'années par M. Clédat, et qui n'embrassait pas moins de seize départements (Ain, Hautes-Alpes, Ardèche, Belfort, Doubs, Drôme, Isère, Jura, Loire, Haute-Loire, Rhône, Haute-Saône, Saône-et-Loire, Savoie, Haute-Savoie, Vosges) : l'aire géographique ainsi tracée ne constitue pas évidemment, même d'une façon approximative, un domaine linguistique déterminé. Mais là n'est pas la question, et l'on a toujours le droit d'envisager ainsi les faits par larges tranches un peu arbitrairement découpées : il est même très bon et très utile qu'on le fasse. M. V. semble avoir dépouillé avec une attention très scrupuleuse les matériaux qu'il avait à sa disposition, qui étaient probablement de valeur inégale, et qui présentaient aussi certaines lacunes. Ces lacunes, il a essayé parfois de les combler à l'aide de textes imprimés, et notamment avec les traductions de la parabole de l'Enfant Prodigue provenant de l'enquête de 1807 et recueillies au tome VI des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*. On risque bien de mêler un peu les dates en procédant de la sorte, et de ce qu'une forme était usitée sur un point donné en 1807, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle le soit encore aujourd'hui : mais enfin nous sommes prévenus, et le mal n'est pas grand. J'estime pour ma part qu'on peut encore faire œuvre utile, même en opérant sur des matériaux de ce genre, surtout lorsqu'il s'agit de formes grammaticales et de faits syntaxiques : en ce qui concerne la phonétique proprement dite, c'est plus délicat et M. V. s'en est bien aperçu. D'ailleurs, lorsqu'on n'a pas fait l'enquête soi-même et sur place, il est peut-être plus prudent de ne pas chercher à serrer de trop près, commune par commune, les limites linguistiques : il faut savoir se contenter au besoin d'une approximation. Si l'auteur des présents mémoires s'y était résolu, son exposé des faits y aurait peut-être gagné en clarté, car il est parfois un peu touffu et difficile à suivre, surtout en l'absence d'une carte, où l'œil aimerait bien à se reposer, fût-elle sommairement dessinée. Mais enfin, à cela près, le travail est consciencieux, je le répète, et nous apporte du nouveau. M. V. a examiné d'abord la répartition de l'indéfini *on* et du verbe employé soit à la 3e personne du pluriel, soit sous forme réfléchie. Il passe ensuite à l'étude des formes représentant *ego*, plus complexes et plus intéressantes naturellement que celles qui ont continué le latin *tu* : mais avec les pronoms du pluriel *nos* et *vos* nous retrouvons soulevés un grand nombre de problèmes et quelques-uns curieux. Je ne puis entrer dans le détail des faits : je dois me contenter de quelques

remarques faites au courant de la lecture, et de quelques points d'interrogation. Dans une phrase comme *La ne poyoun pa la cassa* = on ne peut pas la casser (I, p. 15, dans la région de Bourg-d'Oisans, au sud-est de Grenoble), je me demande par exemple ce que peut bien être *la*, puisque le verbe est à la 3e personne du pluriel ? L'explication de *la* par une forme neutre remontant à *lo* me paraît bien problématique. Expliquer *o*, c'est-à-dire *ego*, par l'influence de la 3e personne (II, p. 16) était une hypothèse peu utile, et l'auteur d'ailleurs la rejette presque immédiatement. Qant à *je*, c'est évidemment un gallicisme (qui a triomphé depuis quand ?), et il eût fallu appuyer sur ce fait qu'on le rencontre surtout dans les environs des grands centres, comme Lyon, Mâcon. Enfin, dire que *vou* est devenu *ou* par euphonie (IV, p. 175), c'est s'exprimer sans assez de précision : il est évident qu'ici un son bilabial s'est fondu dans la voyelle vélaire suivante. Et puisque nous en sommes à la phonétique, je trouve encore que M. Vignon s'est en général contenté d'une notation trop flottante : il aurait pu, à peu de frais, la rendre plus rigoureuse, et pourquoi par exemple ne pas écrire *u* et *œ*, au lieu de *ou* et *eu* français, ce qui entraîne à des explications et à des parenthèses constantes ?

E. BOURCIEZ.

— La *Revue* signalait récemment (1900, n° 51, p. 485) un opuscule de M. Edward CAPPS, où il montre, par de bonnes raisons, à mon avis, que les fragments *d-h* de CIA, II 977 se rapportent aux Lénéennes et non aux Grandes Dionysies. Cette dissertation a été suivie d'une autre publiée dans le même recueil (*Amer. Journ. of Philol.* XXI, 1 p. 38-61), dans laquelle M. C. étudie certains points de chronologie relatifs à plusieurs poètes dramatiques. Quelques-unes de ces discussions sont très nettes et emportent la conviction, sur Théodectas par exemple (environ 391-450), sur Céphisodote (lire ce nom dans Lysias 21, 4 au lieu de Céphisodore); d'autres sont d'un caractère plus hypothétique, et l'on trouvera peut-être que M. C. abuse des corrections dans Suidas pour accommoder le texte à ses vues. — MY.

— Le même auteur, dans le *Journ. of the Arch. Inst. of Amer.* IV, 1 p. 74-91, assigne à CIA 972 col. 1 la date 289/8 au lieu de 354/3, en s'appuyant en partie sur les inscriptions agonistiques de Délos et de Delphes; l'inscription aurait donc rapport à la nouvelle comédie et non à la comédie ancienne. M. Capps a vraisemblablement raison (p. 80 lire BCH 7 au lieu de 2).— MY.

— Le fascicule 29e du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, *Leg-Lib* (Paris, Hachette, in-4°, 69 gravures; t. V, pp. 1045-1204) contient les articles suivants : *Legatum* (G. Humbert); *Legatus*, *Legio* (R. Cagnat); *Legis actio*, *Lex*, *Liberatio*, *Liberorum ius* (Cuq); *Leitourgia*, *Leonideia*, *Lepaste*, *Lesbion* (Couve); *Lembulus*, *Lembus* (omis au sommaire), *Lenunculus*, *Lenuncularii* (P. Gauckler); *Lemnicus*, *Libella* (Saglio); *Lemures* (Hild); *Lenocinium*, *Libertus*, *Libertinus* (Ch. Lécrivain); *Leporarium* (Michon); *Lepton* (Babelon); *Lernaia*, *Leucothea* (Durrbach); *Lesché* (Bourguet); *Libellis (a)* *Libellus* (Thédenat); *Liber* (Lafaye); *Liber*

Pater, *Libera*, *Liberalia* (Toutain); *Liberalitas*, *Libertas* (Blanchet). P. 1186, n. 11, il est plus que risqué de dater le *Mediceus* de Virgile « de l'an 494 ». P. 1188, n. 6, la référence à Traube est rendue inintelligible par les fautes d'impression. *Ib.*, n. 2, etc., il fallait citer, avec l'article de M. de Nolhac dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*, la description bien plus complète des peintures du *Vaticanus* dans les *Notices et Extraits* (cf. *Rev. Crit.* 1898, I, 65). De même, pour les figures astronomiques, au lieu de la dissertation latine de Thiele ou avec elle, il eût fallu renvoyer au même, *Antike Himmelsbilder*, 1898. Il serait bon que les articles subdivisés en paragraphes distincts fussent munis d'un sommaire en tête. — L.

— Nous tenons à signaler particulièrement les facicules 5 et 6 du tome II de l'*Histoire de France*, publiée à la librairie Hachette par M. E. Lavisse. M. Achille Luchaire y donne le commencement de son étude sur les *Premiers Capétiens.* Personne n'était mieux qualifié que lui pour traiter cette partie de nos annales : Aussi s'en acquitte-t-il à merveille. Précision, élégance, originalité, telles sont ses principales qualités dans un récit, qui bien que devant être mis à la portée du grand public, abonde en aperçus nouveaux. — L.-H. L.

— Deux traductions de Reuchlin se sont retrouvées dans les archives de Dresde. L'une, le 12e dialogue des morts de Lucien, a été publiée par M. Distel en 1895 (*Ztft f. vergl. Litt. gesch.* NF. VIII, 408 et suiv.); M. Poland publie l'autre, la première Olynthienne de Démosthène, dans la collection des anciennes traductions allemandes éditée par M. Sauer. (*Reuchlins Verdeutschung der ersten olyntischen Rede des Demosthenes.* Berlin, Felber, 1899, in-18, pp. LVI, 35). Ces deux versions entreprises par Reuchlin pour le duc Eberhard de Wurttemberg au moment de la réunion de la diète de Worms (1495) ne nous sont connues que par les copies que le duc de Saxe en fit faire ; l'original, de même que le manuscrit grec qui servit à Reuchlin, sont perdus. M. P. étudie cette traduction au point de vue linguistique. S'appuyant sur d'autres écrits de Reuchlin, il compare très attentivement la phonétique de l'Olynthienne avec les procédés ordinaires de la langue du traducteur, et en faisant la part de ce qui peut être mis avec quelque certitude au compte du copiste saxon, il ressort de cette comparaison que, même défigurée par un vêtement d'emprunt, la langue d'un humaniste d'aussi grande réputation que Reuchlin parlant à la fin du XVe siècle à toute l'Allemagne, est restée profondément particulariste, *swebisch teutsch*, nullement entamée par les tentatives d'unification et encore toute voisine du *mittelhochdeutsch.* Ce chapitre très nourri occupe la principale place dans l'introduction dont l'éditeur a fait précéder la version de Reuchlin et le texte de Démosthène. — L. R.

— Dans un récent fascicule du *Bulletin* de la société historique de Corse (234. fascicule, juin 1900. Bastia, Ollagnier, in-8°, III a.) M. A. de Morati étudie les *Milanais en Corse.* On n'a sur ce qui se passa dans l'île pendant les quatorze années du gouvernement des ducs de Milan, de 1464 à 1478, que d'incomplètes et confuses données. M. de Morati a trouvé l'acte d'investiture du fief du château de Petralerata accordée en 1465 par François Sforza à Giudicello de Gaggio, le plus influent des Cortinchi. Il le publie, ainsi qu'une lettre autographe de Giudicello qui lui a été communiquée par M. Livi, directeur des archives bolonaises, et il accompagne ces deux documents de quelques explications qui seront les bienvenues. Grâce aux renseignements que M. de Morati a réunis, il élucide les récits des chroniqueurs si pauvres de faits (Giovanni della Grossa, Monteggiani, Pietro Cirneo) ; il détermine avec plus de précision le caractère et le rôle des Cortinchi, ces seigneurs de la terre des Communes dont l'influence était si grande au XVe siècle;

il présente avec ordre et clarté les événements qui marquèrent en Corse la domination des ducs de Milan. Son travail comble donc une lacune et il sera consulté et utilisé jusqu'au jour où quelque érudit fouillera les archives milanaises. — A. C.

— M. G. Lacour-Gayet a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans le « Correspondant » sur *les projets de débarquement en Angleterre à la fin du règne de Louis XV*. Il analyse dans cette étude les plans de Blairfindy, de Béville, du comte de Broglie et de La Rozière. Blairfindy, appuyé par Bourcet, proposait de partir d'Ambleteūse et d'aborder dans le Kent; Béville, de partir des ports bretons et de débarquer dans la Cornouaille; le comte de Broglie, de passer la Manche en quatre divisions et d'atterrir entre Dunge-Ness et Beachy-Head, devant Rye, Winchelsey, Hastings et Pevensey. Mais Choiseul tomba, et avec lui disparurent les idées de revanche. Ce travail neuf et intéressant fait bien augurer du livre auquel il appartient et que l'auteur publiera prochainement à la librairie Champion. — A. C.

— Le peintre Henri Lebert (mort à Colmar en 1862) avait de son vivant donné au musée de Colmar cinq tableaux parmi lesquels le portrait d'une jeune femme, costumée comme au milieu du XVII[e] siècle, coiffée à la Ninon et tenant un petit chien sur ses genoux. Ce portrait était depuis longtemps regardé comme le meilleur et le plus beau du Musée de Colmar, mais désigné comme l'œuvre d'un maître inconnu. M. Hymans l'avait en 1895 attribué à Rembrandt. En juillet 1899, M. Corn. Hofstede de Groot, membre du comité de l'exposition Rembrandt à Amsterdam, exprima pareillement l'avis que le portrait était de Rembrandt et conseilla de soumettre le tableau à l'examen du rembrandtiste le plus compétent, M. W. Bode, directeur du musée de Berlin. M. Bode vit le portrait, le compara à d'autres travaux de Rembrandt et le déclara une œuvre superbe, *ein herrliches Stück*, et une œuvre véritable de la dernière époque de Rembrandt (entre 1662 et 1665). Exposé quelque temps à Berlin, envoyé au musée de la Haye où il figura à côté de la *Ronde de nuit*, le portrait est rentré depuis aux Unterlinden. M. André Waltz a publié dans une brochure (*Bericht über ein Rembrandt zugeschriebenes Gemälde im Colmarer Museum*. Colmar, Decker, 1900, in-8°, 22 p. avec une très belle reproduction du tableau), toutes les pièces relatives à cette découverte, son propre rapport, des lettres de M. Bode, de M. Hofstede de Groot, etc. Il ne nous reste qu'à féliciter le musée Colmarien, comme l'a fait M. Bode, de cette acquisition inattendue ». — A. C.

— M. G. Navanteri, professeur au gymnase de Noto, près Syracuse, nous adresse une étude sur 12 sonnets de M. G.-A. Costanzo, directeur de l'*Istitutore emperiore di magistere femminile* de Rome et un recueil annoté de maximes et jugements, extraits des œuvres du poète sicilien Meli. Les deux brochures ont paru en 1900 à Catane (typog. Monaco et Mollico). Nous ne pouvons que mentionner la première, mais la deuxième, qui annonce un prochain travail sur Meli, peut donner une idée de ce curieux poète, spirituel et un peu timoré, à ceux qui n'ont point lu les travaux qu'on possède déjà sur lui et que nous souhaitons de voir compléter par M. Navanteri. Le jeune éditeur a le soin de signaler celles des maximes de Meli qui ne sont en réalité que des proverbes populaires. Ses utiles traductions du dialecte de Meli en italien sont seulement un peu molles. La clarté, qualité précieuse, indispensable, y fait tort au nerf de l'expression. — Ch. Dejob.

— Un nouveau tome du *Cours de littérature* de M. Félix Hémon qui vient de pa-

raître (Delagrave in-8°) est consacré à Montesquieu, Voltaire et Buffon. Il renferme comme les tomes précédents, une notice sur l'écrivain, une bibliographie, une analyse de chaque œuvre, un choix des principaux jugements portés par la critique, et des sujets donnés aux divers examens. Comme les tomes précédents, il sera utile et il se lit avec autant de profit que d'agrément.

— M. Albert Soubies continue sa jolie collection de l'*Histoire de la musique* : le nouveau volume qu'il vient de publier (Paris, Flammarion. Petit in-12, 89 p.) est consacré à la *Hollande* et comprend deux parties : I. des origines au XIXe siècle (p. 1-39); II. Le XIXe siècle (p. 39-89).

— M. Léon Pineau vient de publier à la librairie Maisonneuve une traduction du drame danois *Cosmus*, drame social qui passe pour être la meilleure œuvre d'Einar Christiansen, directeur du théâtre royal de Copenhague. M. Chistiansen a bien voulu, lisons-nous dans l'avant-propos, relire entièrement et corriger à l'occasion la traduction que M. Pineau présente au public français.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er février 1901.

M. E. Babelon fait une communication ayant pour but d'établir la valeur des monnaies d'argent de la fin de l'empire romain et du denier qui sert de base aux tarifs dans la loi des Francs Saliens. Comme l'a dit autrefois M. Mommsen et contrairement à l'opinion récente de M. Otto Seeck, le *miliaresion* ou *millarés* est la pièce d'argent créée par Constantin et taillée à raison de 72 à la livre comme le sou d'or; elle pèse par conséquent comme ce dernier, 4 gr. 55. La *silique* était une petite pièce d'argent du poids de 2 gr. 60; un texte byzantin nous dit que le *millarès* valait 1 3/4 silique, et nous savons d'autre part, par Isidore de Séville, que la silique était la 1/24e partie du sou d'or. La demi-silique pesait 1 gr. 30 : c'est cette dernière qui est mentionnée dans la loi Salique sous le nom de *denier*. Cette loi dit qu'un sou d'or vaut 40 deniers; ce sou n'est plus le sou constantinien et byzantin de 4 gr. 55, mais le *solidus gallicanus* qui fut taillé à raison de 84 à la livre (3 gr. 90). Le rapport de valeur de l'or à l'argent était alors, aussi bien chez les Francs que dans l'empire, comme 1 à 13,75 environ. Les monnaies d'argent que frappent les Francs au VIIe siècle sous le nom de *deniers*, pèsent 1 gr. 30 : ce sont donc en réalité des *demi-siliques*, comme le denier de la loi Salique. On retrouve la silique et la demi-silique dans le monnayage des autres peuples barbares.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Lex, une inscription récemment découverte à Saint-Marcel-lez-Chalon (Saône-et-Loire) et qui fournit un nouveau nom de divinité topique. Elle est ainsi conçue : *Aug(usto) sacr(um). Deae Temusioni Januaris Veri fil(ius) ex voto v(otum s(olvit) l(ibens) m(erito).*

M. Théodore Reinach communique deux inscriptions grecques de basse époque, récemment découvertes. L'une, d'Argos, fait connaître le nom d'un nouveau statuaire, Archelaüs, et un nouveau proconsul de Grèce, Phosphorius, que M. Reinach propose d'identifier avec l'aïeul du fameux orateur Symmaque. L'autre, de Myndos en Carie, découverte par M. Paton, confirme le témoignage du premier livre des Macchabées sur l'existence d'une communauté juive dans cette localité; elle fournit un nom inédit, Théopempta, et un nouvel exemple d'une femme archisynagogue. — MM. Collignon et Croiset présentent quelques observations.

(*A suivre.*)

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 4 mars — 1901

The Secret of the Chinese method of transcribing foreign sounds, by Dr. G. Schlegel. (reprinted from the T'oung pao, series II, vol. 1). Leyde, Brill, 1900, in-8°, 104 pp.

Dans cette intéressante étude, M. Schlegel reprend le problème de la transcription en chinois des mots sanscrits et, poursuivant les recherches inaugurées par Stanislas Julien, est amené à combattre quelques-unes de ses opinions. Depuis la publication de la *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits*, la science a progressé, les vues exprimées en 1861 doivent être corrigées ou complétées. Rien, en particulier, de plus juste que de tenir compte, à propos des transcriptions anciennes, et de la prononciation ancienne dont Julien n'avait pas idée, et des valeurs dialectales des caractères, et des lectures japonaises, coréennes et autres du chinois; tous ces indices concourent au même point, et sans aucun doute *Kou-ma-ra-tjeup* et *Tal-ma* (pron. coréenne) sont plus proches de *Kumârajîva* et de *Dharma* que *Kieou-mo-lo-tchi* et *Ta-mo*. Il y aurait lieu aussi de tenir compte de la valeur annamite des caractères : ainsi la division des finales chinoises *k* en deux séries (*c* et *ch*) vient peut-être d'une différence primitive de prononciation, dont il faudrait trouver la loi.

La transformation en *l* ou *r* du *t* final chinois n'est pas pour surprendre celui qui connaît la prononciation coréenne des caractères, où elle est la règle absolue; la correspondance aux mêmes finales *l*, *r*, de *n* du chinois est suffisamment expliquée par la parenté phonétique de *n* (pour les trois premiers tons *hăn hàn hán*) et de *t* (4e ton *hăt*), par l'exemple des mots qui ont deux lectures (*an* et *at*, *tan* et *tat*, etc.). De plus, il arrive fréquemment, dans d'autres langues, que *n* se rapproche de *l* ou *r*; M. S. cite des exemples pour le malais et le siamois; de même en coréen, la syllabe *ri* (chinois *li*) a un son intermédiaire

entre *ri*, *ni* et *yi*; *Khien-long* (chinois) est nettement prononcé *kel lyoung*. Très intéressantes sont les remarques de l'auteur sur les équivalences *sit* = *sil* = *sir* = *sri* (*çri* dans *çrigala*, p. 29); sur *at lou* = *al lou* = *ar rou* = *rrou* (dans *rupya*, p. 25). Mais pourquoi, cessant d'appliquer ce dernier principe, contester à M. Hirth l'identité *at lo pen* = *ruben* (p. 25)? ce ne sont à coup sûr pas les initiales (*at l* = *al l* = *rr*) qui font difficulté.

La loi de redoublement de la consonne après une voyelle brève est souvent vérifiée (pp. 55 et seq.) et souvent violée (p. 63); nombreux sont les cas de transmutation de consonnes (pp. 43 et seq.) qui en restreignent la portée et semblent indiquer pour les diverses finales soit nasales, soit sourdes, une très ancienne tendance à l'affaiblissement et à la confusion : le dernier terme de cette évolution, c'est, dans la langue commune, l'union de *k*, *t*, *p* finaux en ton rentrant, la fusion en *n* finales des *n* et des *m* finales, le mélange pour certains dialectes des finales *n* et *ng*. Ainsi le nombre des exceptions semble assez grand pour infirmer les règles : il y a des habitudes de transcription, on peut se demander s'il y a des lois précises. A coup sûr, les transcriptions ont varié avec les époques et les origines dialectales des auteurs : il faudra avant tout tenir compte de cet élément géographique et historique.

Je dois noter deux points où je ne saurais suivre M. S. Il reproche (p. 39) à Stanislas Julien d'avoir admis de la part des Chinois, une lecture *kā-çmī-ra* et il substitue la lecture *kāç-mī-ra* : la discussion de cette question occupe plusieurs pages. Mais jamais je n'ai entendu des Chinois, lisant ou prononçant des mots étrangers transcrits en caractères, supprimer totalement les voyelles de quelques-uns de ces caractères, sauf pour la syllabe *eul* dans les transcriptions modernes; le Chinois, qui ignore les langues étrangères, est incapable de prononcer deux consonnes de suite, entre deux il insère une voyelle : les anciens devaient donc dire *ka-siap-mi-la*, *ka-siam-mi-la*, *ka-si-mi-la* ou quelque chose d'analogue, non pas *kas-mi-ra* ni *ka-smi-ra*; comme les contemporains disent, *pa-ta-khe-chan* (p. 31) et non pas *Badak-chan* ou *Bada-kchan*. Ce mot me conduit à ma dernière remarque sur l'impropriété, pour la plupart des noms modernes, de la transcription ancienne que garde toujours M. S. : le mot que je viens de citer, n'est pas *pa-ta-k'ik-chan*, pas plus que *Yi-seu-pa-han* (Ispahan) ne gagne à être lu *Ik-su-pa-han* (p. 38).

Malgré les réserves faites au sujet de ce travail très touffu, il faut remercier M. Schlegel de cette contribution à une étude très délicate, etd'autant plus quelle est l'introduction d'un dictionnaire général des caractères employés par les Chinois pour transcrire les mots étrangers; l'œuvre sera utile et la compétence de l'auteur nous promet un instrument précis et sûr.

Maurice Courant.

Grammaire japonaise. Langue parlée. Par C. Balet. Tōkyō, 1899, 1 volume in-12.

La grammaire de M. Balet est d'une rédaction claire; elle renferme un très grand nombre d'exemples. Dans l'ensemble satisfaisant, il faut souligner certaines parties traitées avec un détail et une précision dignes d'éloge; par exemple le chapitre des postpositions, et on en pourrait citer d'autres. Je sais gré surtout à M. B. d'avoir rompu (et il y fallait peut-être quelque courage) avec l'idée accréditée jusqu'en ces dernières années que *wa* (*ha*) est le signe du sujet; rien n'est plus faux, l'auteur le déclare et l'explique tant à propos de la postposition *wa* (p. 151), qu'en traitant du sujet (p. 290).

Il faut signaler un petit nombre d'erreurs étymologiques, commises sans doute sous l'influence de quelque Japonais insuffisamment philologue : *taru* (p. 149) est pour *to aru* et non pour *de aru* (comp. les contractions de *de* avec les formes du verbe *aru*, *da*, *darau*, *datuta*, ayant toutes l'initiale sonore); *de* est bien pour *nite* (p. 170), mais *nite* est formé régulièrement de l'indéfini de deux verbes, dont l'un entre comme finale (*te*) dans tous les gérondifs, tandis que de l'autre on ne trouve que quelques restes *ni*, *no* pour *nu*, *naru* pour *ni aru*); en tout cas *nite* ne saurait venir de *ni oite*, de *ni atute*, non plus que de *ni yorite*.

Mais, j'ai un reproche plus grave à faire à l'auteur : c'est d'avoir méconnu la nature du verbe et de l'adjectif (verbe d'état), de n'en avoir pas saisi le rigoureux parallélisme et d'avoir du même coup mal interprété la construction qui correspond à notre proposition relative. L'usage présent de la langue et son histoire montrent également que participe *nagaki*, indéfini *nagaku*, conclusif *nagasi* sont des formes d'usage rigoureusement parallèle à part. *uru*, indéf. *e*, concl. *u* : la langue parlée a laissé tomber *nagasi* comme *u* et a donné à *nagai* (pour *nagaki*, jamais pour *nagasi*), à *eru* (pour *uru*) le double rôle de participe et de conclusif. Ces dernières formes, mises devant le nom, méritent bien d'être appelées participes, puisqu'elles qualifient un nom, tout en conservant leur force verbale; il n'y a pas là d'imperfection de la langue. *Takai yama*, la montagne qui est haute, n'est pas plus naturel, quoi qu'il semble à M. B., que *kuru hito* l'homme qui vient (comp. *yama ga takai*. le fait d'être haut — de — la montagne, la montagne est haute; *hito ga kuru* la venue — de — l'homme, l'homme vient). *Watakusi ga mita hito* n'est pas plus imparfait que *a me visus homo*, auquel il correspond mot pour mot (sauf le point de l'expression employée pour l'agent, expression qui ne peut être la même avec le verbe actif ou passif du latin qu'avec le verbe indifférent *neutre* du japonais). Je ne sais si, sur ce point important, l'auteur n'a pas vu, ou n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée; quoi qu'il

en soit, il en résulte de l'embarras dans l'exposition des faits qui touchent à ce principe.

J'aurais aussi voulu que M. Balet, reconnaissant comme il le fait (p. 11) l'avantage qui résulte de la connaissance des caractères chinois, eût donné au lecteur le moyen de se familiariser avec eux, mais il donne tous ses exemples en transcription. J'aurais préféré une autre division des parties du discours, celle qui est admise dans la grammaire latine ne convenant pas à la langue japonaise et amenant d'une part à scinder telle question en deux ou trois fragments, d'autre part à étudier ensemble des mots de nature diverse. Mais ce sont là des erreurs moins graves que la méconnaissance de la nature du verbe d'action et d'état, du rôle du participe : faute de bien comprendre l'une et l'autre, l'étudiant ne se fera jamais une idée exacte de la langue, le linguiste négligera une des ressemblances les plus remarquables qui existent entre le japonais, le loutchouan, le coréen, le mantchou.

Maurice Courant.

Bhâratiya-Nâtya-Çâstram, Traité de Bharata sur le théâtre, édition critique par J. Grosset — Tome premier, 1re partie : Texte et variantes, table analytique (*Chapitres* 1-14) — Paris, Leroux, Lyon, Rey ; 1898 (Fasc. xl des Annales de l'Université de Lyon). In-8, xxx-280-8 pp.

Voici un travail qui ne fera pas moins d'honneur à l'Université de Lyon pour l'avoir admis dans la collection de ses Annales qu'à M. J. Grosset pour l'avoir entrepris et mené à bien. On ne saurait trop se féliciter de voir les études sanscrites, si peu favorisées en France, recevoir un appui matériel dans une université provinciale, et nos sanscritistes — les jeunes surtout — délaisser les généralités prétendues philosophiques pour se consacrer à des éditions de textes, travaux moins brillants en apparence, mais combien plus difficiles en réalité et plus utiles.

Le *Bhâratiya-Nâṭya-Çâstra*, ancêtre et source de tous les traités indiens sur l'art théâtral, était pour la plus grande partie inédit quand M. G. a commencé son travail. Le texte complet en a paru depuis (1894) dans la Kâvya-Mâlâ, mais cette édition hâtive n'a diminué en rien l'intérêt de celle de M. G. Tant à cause du nombre des manuscrits consultés que par le soin apporté à leur dépouillement, la présente édition mérite le nom de princeps que son auteur revendique. Il fallait du courage pour s'attacher à une tâche aussi longue et aussi ingrate. Les manuscrits du *Bhâratiya-Nâṭya-Çâstra* sont rares et corrompus : c'est presque à chaque ligne que l'éditeur doit intervenir pour choisir entre les leçons ou apporter une correction. Aussi M. G. non content de nous donner un texte suivi et lisible, a-t-il cru devoir

faire une place considérable aux variantes et relever les plus menus détails. Cette exactitude est d'un excellent esprit philologique, mais en présence de cet énorme labeur, on se demande si le résultat obtenu n'est pas quelquefois hors de proportion avec l'effort dépensé. Sans doute nous serions mal venus de reprocher à M. G. d'avoir trop scrupuleusement exécuté sa tâche ; il faut avouer pourtant que cette multiplicité de variantes n'est pas toujours utile dans un texte dont il n'importera jamais beaucoup d'étudier la lettre. L'examen des menues particularités de nos manuscrits ne peut améliorer notre connaissance de la technique du théâtre ; il n'aurait de l'intérêt que s'il devait éclairer un peu l'origine et les remaniements du *B.-N.-Ç*. Or. M. G. déclare lui-même chimérique l'ambition de reconstituer avec les matériaux actuels, le *Bharata* primitif ; on ne voit même point de raison décisive pour préférer l'un des manuscrits aux autres et nous devons pour le moment nous contenter d'un texte éclectique.

Ce texte, d'ailleurs, M. G. l'a établi avec un soin méticuleux. En l'absence du volume de notes critiques qui doit former la seconde partie du tome Ier et dans lequel M. G. discute sans doute et justifie certaines de ses leçons, nous ne donnerons sur son travail qu'un jugement d'ensemble. Sa méthode paraît louable. Il prend pour base le manuscrit (A) de M. Fitz-Edward Hall (déjà utilisé par ce dernier pour la publication des chap. XX-XXII et XXXIV), plus correct que les autres et soigneusement revu ; il le corrige à l'occasion à l'aide de trois autres manuscrits, d'une valeur inégale. Quoique le manuscrit A ne se recommande que par sa correction relative, on ne saurait, tout autre criterium faisant à peu près défaut, critiquer le choix qu'en fait M. G. Cependant il est souvent bien sévère pour le manuscrit (G) de la Royal Asiatic Society : c'est ce dernier qui présente les chapitres dans l'ordre le plus satisfaisant (au reste M. G. a dû le suivre) ; fréquemment ses leçons sont originales et semblent s'opposer nettement à celles des trois autres ; il représente à lui tout seul une tradition peut-être plus ancienne, à coup sûr distincte ; et cela le rend digne de la plus grande attention. Ce sont ces qualités qui avaient engagé autrefois M. Regnaud à lui emprunter de préférence le texte des chap. VI-VII, XV-XVI et XVII. M. G. lui a délibérément préféré le manuscrit A toutes les fois que de sérieuses raisons de sens ne s'y opposaient pas ; peut-être a-t-il été un peu exclusif. Cette légère réserve faite, on ne peut que louer le soin de M. G. dans le choix des leçons et le tact avec lequel il s'est acquitté de la partie la plus délicate de sa tâche, les corrections : il a réduit les conjectures à ce qui était strictement nécessaire pour rendre le texte intelligible. C'est très sage : toute tentative de restitution intégrale est prématurée. Le plus pressé était de nous donner un *Bharata* lisible et complet. Aussi M. G. s'est-il refusé à exclure même les développements certainement parasites et offerts par un seul manuscrit. C'est *Bharata* en entier que nous posséderons,

avec toutes les additions et les remaniements, avec les éléments, quelquefois contradictoires, d'origine et de date diverses. En somme cette édition sera désormais la base sur laquelle tout travail ultérieur devra s'édifier.

M. G. a fait tout le possible pour nous en faciliter l'usage. L'impression est belle et correcte[1]; dans le texte les mots sont séparés et les éléments des composés eux-mêmes, quand ils conservent leur sens particulier, distingués par des tirets[2]; l'apparat critique est clairement ordonné; une introduction nous donne des renseignements généraux sur les manuscrits[3]; enfin un index très détaillé termine ce premier volume. Espérons que la publication, si longtemps retardée, s'achèvera rapidement et que M. Grosset goûtera, après plusieurs années de labeur, la satisfaction d'un grand travail accompli. Lui seul, sans doute, sait quelles difficultés de tout ordre il a dû vaincre. Pour nous, nous regrettons, dans l'intérêt des études indiennes, que les circonstances l'aient empêché jusqu'ici d'utiliser, autant qu'il l'aurait certainement voulu, sa réelle maîtrise du sanscrit.

F. Lacôte.

Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Fasc. 82. Essai sur *Suétone* par Alcide Macé, ancien élève de la faculté des lettres de Paris, de l'école pratique des hautes études et de l'école normale supérieure, agrégé des lettres, ancien membre de l'école française de Rome, docteur ès lettres, maître de conférences de littérature latine à l'Université de Rennes. Fontemoing, 1900, 450 p. in-8°.

Livre mêlé s'il en fût, où ce qui est bon et précieux est amalgamé de toutes sortes de scories. Parviendrai-je à bien faire apparaître ces deux côtés de l'ouvrage ?

S'il faut commencer par l'éloge, disons que la bibliographie de tout ce qui a paru sur Suétone est ici très complète ; que la préparation, tout au moins pour ce qui concerne les imprimés, a été consciencieuse ; que le volume souvent indigeste de Reifferscheid est ici découpé en tranches fines, transparentes et bien distribué ; toutes ses hypothèses sont ici pesées et passées à la filière ; ce sont là des qualités françaises, certainement très précieuses ; le livre de M. Macé sera

---

1. Peu de fautes qui ne soient pas relevées dans les errata (quelques signes diacritiques omis, comme *d̃ha 'mb-* pour *d̃hā 'mb-* p. 229).

2. Ce système a l'inconvénient d'entraver plutôt une lecture rapide en modifiant trop l'aspect du mot, lorsque la voyelle initiale du second élément est contractée avec la voyelle finale du premier, exemple *-cintano-'tsāha-* ; en ce cas un point sous la voyelle ou la diphtongue issue de la contraction serait préférable.

3. M. G. y appelle *morphologiques* les observations sur les fautes de copistes et les particularités orthographiques des mss. ; un linguiste ne lui pardonnerait pas.

utilisé partout et l'on se doute même qu'il sera un peu pillé. Mais voici la contre-partie : pour le plan et la composition, la clarté suivant moi n'est souvent qu'extérieure ; le livre est mal écrit ; enfin, tout ce qui regarde la critique du texte a été laissé de côté : ou je me trompe fort ou ce sont là des défauts incontestables de cette thèse.

J'y reviens en m'expliquant autant qu'il est nécessaire. Un mot d'abord du plan. Le lecteur de ce livre ne manquera pas de tables ; il y en a et au début et à la fin, table sommaire, et table détaillée : mais ce luxe même de titres et de divisions éveille plutôt la défiance. Les idées simples, les déductions naturelles, n'ont pas besoin de tant de numéros. De plus, dans le corps de l'ouvrage, M. M. a choisi pour les renvois une forme gênante qui finit par être insupportable ; on doit se reporter non à telle page, mais aux divers chapitres et paragraphes ; et dans le nombre de ces renvois, combien n'y en a-t-il pas d'inutiles et qui n'aboutissent qu'à des résultats nuls ou insignifiants ?

Le livre est mal écrit, dans une langue empâtée, cosmopolite[1], avec force préambules et force résumés, dans un style diffus et lourd, et qui sûrement n'est guère conforme à l'esprit de Suétone. On pourrait, sans aucune perte réelle, supprimer un bon tiers du volume ; il n'en serait qu'allégé et moins indigeste[2]. On trouve des phrases où se mireraient délicieusement les mânes de feu Patin[3]. Dans les discussions, non seulement on peut trouver que M. M. manque du sens historique[4] ou de la connaissance de la langue qui serait décisive ; mais voyez la manière dont il déduit ses raisons : quelle lourdeur et quelle longueur ! Enfin, les fautes de goût ne manquent pas[5].

---

1. Tous les renvois sont sous cette forme : *en* Revue Critique, *en* Revue de Philologie, *en* Daremb.-Saglio etc. — Je ne puis me faire à ce titre d'alinéa répété passim : Cicéron *chez Suétone*, ou encore : Suétone a examiné les lettres d'Auguste en *archiviste paléographe* etc.

2. Notes inutiles : presque toute la n° 4, p. 106. A quoi bon et pour qui est faite la longue note sur Dion, p. 411, n° 1 ?

3. P. 198, au milieu : « Les quatre exemples de documents impersonnels *qui* nous ont permis d'arriver à cette conclusion, peuvent nous dispenser de *développer un* catalogue (*qui* risquerait d'être trop peu complet *ou même de l'être trop*) des pièces officielles *qui* existaient *ou non* au Palatin, *qui* étaient ailleurs *ou même* ne se trouvèrent jamais *que* dans les dissertations de nos érudits : de ces collections... » et trois lignes encore. — Une autre plus courte : p. 267 vers le haut : « Suétone fut... un hôte assidu des bibliothèques *qu'il était digne d'administrer et dont il fut peut-être chargé.* »

4. P. 188 et s. : je n'admets pas la rectification de M. M. sur les *Commentarii diurni* de la maison d'Auguste. La lecture de l'*actuarius* de Trimalcion (Satyr. ch. 53 au début) ne peut-elle donner l'idée de ce qu'étaient ces *commentarii* ? Ne pas oublier qu'il s'agit ici d'Auguste, c'est-à-dire d'un homme qui poussait les habitudes d'ordre au point d'écrire d'avance ses plus intimes entretiens.

5. Je ne parle pas des fautes de ton : par exemple M. M. qui ne traite habituellement que de la « réputation » de Suétone en vient à parler (p. 402) de sa « gloire ». — M. M. nous assure que « Suétone n'était pas pédant ». En lisant celà

Mais je prendrais plus volontiers mon parti de ces fautes de forme que des objections qui portent sur le fond et sur la méthode. J'aurais bien des fois l'envie de contredire M. M.; il force le sens de telle expression des textes; sans cesse il exagère [1].

Dans un livre aussi dense on pardonnera très bien les erreurs d'histoire ou d'histoire littéraire [2]. Mais on regrettera de rencontrer tant de conclusions hâtives, d'hypothèses qui ne reposent sur rien; [3] M. M. reproche à M. Schanz de méconnaître « l'incertitude inévitable de certains genres de recherches »; mais dans son livre a-t-il su éviter ce défaut qu'il remarque si bien en autrui? que de discussions prolongées sur des thèses négatives dont la vérification est certes hors de

---

on ne peut d'abord s'empêcher de trouver l'affirmation risquée et la formule peu heureuse. Car, n'est-il pas bien plus vraisemblable qu'à Suétone convient mieux qu'à aucun latin cette épithète d'auteur pédantesque (*nimium curiosus*) dans tous les sens? Mais M. M. revient coup sur coup à sa formule. — Que pour éviter la répétition du nom de Suétone, M. M. dise notre *grammaticus*, passe; mais il nous est dur de l'entendre appeler « l'érudit *spirituel* » (p. 298). — Suétone rappelle (*Domit.* 12) qu'étant jeune, il fut témoin de certaine vérification. L'indiquer était nécessaire. Mais revenir autant de fois que M. M. sur cette preuve de curiosité indiscrète, »était-ce indispensable? — Autre exemple plus clair encore. M. M. rappelle un détail crû du *de viris illustribus* : p. 261, nº 18 : ut quondam *in latrinis publicis...* : il appelle cela *une scène digne de Téniers*. Rapprocher de cette appréciation les protestations pudiques de la p. 294, nº 2. — Voir encore p. 254, nº 12 la singulière application à Suétone de la phrase de Rabelais sur Jean des Entommeures.

1. M. M. vient d'énumérer les endroits où Suétone a cité Cicéron : il y en a un peu plus d'une douzaine : M. M. conclut ainsi (p. 296) : « *le grand nombre de ces citations* permet de croire que Suétone *avait lu tous les écrits de Cicéron* et consulté surtout ses lettres *avec une attention particulière.* » — Textes mal interprétés : p. 183, nº 5 : le *e pluribus comperi* porte non sur le caractère de l'écriture de Titus, mais sur le fait qu'il s'était amusé à commettre des faux. — Renvois vagues ou faux : p. 103, nº 3 et 4. — P. 187, nº 7 : il s'agit de la candidature au consulat et non de l'opposition que fit Bibulus, consul, à César. — Que de belles choses M. M. voit dans le subjonctif *vellet* (p. 137 et suiv.)! N'est-ce pas simplement la construction bien connue équivalant à : qui (sic voluit) incideretur...? — M. M. ne fait qu'endosser la faute d'autrui quand p. 257, n. 10, en s'appuyant sur Schukburgh, il réfute une prétendue erreur de Servius qui aurait confondu Cornélius Gallus avec le fils de Pollion. Quand on a le secours de l'édition Thilo, il n'est plus permis de brouiller ainsi les scolies.

2. Par la note 3 de la p. 287, on voit clairement que M. M. confond l'*Epitome* de Tite Live avec les *Periochæ* et de même, par ce que dit M. M. (p. 100) de Florus, *l'abréviateur* de Tite-Live, on voit bien qu'il ne connaît pas la question. — P. 245, nº 12 : M. M. croit bien à tort que la vie de Lucrèce publiée par M. Masson vient de Suétone. — P. 400 en haut : la manière dont M. M. parle de Vopiscus prouve qu'il ne connaît pas bien l'Histoire Auguste et les travaux sur l'Histoire Auguste.

3. Combien de « peut-être »... de « probablement »... « sans doute »... « certainement »? Suétone ne « *dut* » pas être curieux des entretiens de Florus (p. 104 en haut); Suétone et Scaurus « *durent* » causer sauver souvent de Plaute et surtout d'Horace et de Virgile (p. 106 en haut, etc.).

notre portée?[1] Le plus fâcheux est que, comme M. M. a la main lourde, qu'il se plaît à diviser, à récapituler, et que sans cesse il se répète, on est sûr de revoir plus d'une fois toutes ces hypothèses ou ces affirmations contre lesquelles on avait regimbé dès la première rencontre.

Je crains bien qu'à l'étranger on ne relève un autre défaut du livre ou plutôt une de ses lacunes assez grave. L'auteur n'a fait, pour le texte, ni vérifications, ni recherches ; il revient de ce côté à la vieille méthode des éditeurs dont la douce habitude était de se copier les uns les autres. Qu'on y réfléchisse: M. M. est un ancien élève de Rome ; il a eu, en quelque sorte sous la main, des ressources précieuses, tant à Rome qu'à Paris, et, sur le chemin, à Florence, à Bâle, à Zurich, à Berne : il ne s'en est pas soucié. Il nous renvoie, pour tout ce qui regarde le texte, à l'édition de Roth sans s'occuper des vérifications que suggérait cette édition même (p. XXVII en haut) et sans prendre garde qu'elle est souvent insuffisante. M. M. se croit quitte avec nous pour avoir copié dans Hofste l'annonce d'une édition critique que prépare M. Preudhomme de Gand ; nous voilà bien avancés ! Mais toute réflexion faite, je serais plutôt tenté d'excuser M. M. ; il suit un exemple que d'autres lui ont donné. N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, un traité de Cicéron publié avec grand renfort de variantes et de conjectures : l'éditeur avait oublié de passer la Seine et de nous renseigner exactement sur la valeur d'un ms. de la Nationale, signalé cependant par Orelli. Un savant allemand a dû faire venir le manuscrit et donner au public savant les indications que chez nous on omettait.[2] Du temps des bons Lemaire on n'était pas chez nous dilettante à ce point. Il convient, pour être juste, de pardonner à M. M. d'avoir suivi cette mode détestable. A-t-il seulement vu le *Memmianus ?* Fréquentait-il « *notre* Bibliothèque nationale » (c'est ainsi qu'il cite) ? Mais aurait-il su y lire l'important ? Certaine note me rend sceptique.[3]

---

1. Ainsi, p. 180, M. M., résumant une discussion précédente, assure que Suétone « *n'examina qu'un* manuscrit de Tibère, *aucun* sans doute de Caligula ni de Claude, ...*aucun* non plus des Césars de l'an 69 ni même des trois Flaviens » ; comprenez : *n'ous n'avons pas la preuve* que Suétone ait examiné... : ce qui est assez différent. — Quelle idée de contester (p. 175 au bas) que Suétone ait pu lire *au Palatin* un billet envoyé par Caligula au roi de Mauritanie ! — Croirait-on que M. M. a bien voulu « se dispenser de présenter un inventaire forcément conjectural des diverses espèces de pièces qui *peut-être* se trouvaient aux archives du Palatin, *peut-être* ne s'y trouvaient pas, *peut-être*... (p. 185 au bas)? Et que de raisonnements *ex silentio*? Le plus caractéristique me semble celui de la p. 264, n° 10, où M. M. déclare qu'*il est probable* qu'il n'y a pas eu d'ouvrage historique entre celui de Pline l'Ancien et les œuvres de Tacite ; « *la mémoire* d'un tel ouvrage, s'il eût existé, nous aurait *sans doute* été conservée ».

2. Voir les articles de MM. Iw. Müller et Stroebel dans le *Jahresber*. de 1894, p. 191, et 1895, p. 367.

3. P. 300, n° 12, M. M. nous apprend gravement qu'en citant le *de Institutione officiorum* « seul le ms. H. de Priscien donne une variante *offitiorum* »? — Tout à

Ne soyons pas trop difficiles ; contentons nous de ce que M. M. nous a donné qui peut-être ne diffère pas beaucoup de ce qu'il pouvait nous donner.

Il y aurait affectation de ma part à passer sous silence le chapitre intitulé : la prose métrique et le style de Suétone : pourquoi n'avouerais-je pas que je ne comprends rien à la méthode que suivent chez nous ceux qui se livrent à ce genre d'études ? Que veulent-ils, à quels lecteurs pensent-ils s'adresser, et que croient-ils leur apprendre ? Ces Messieurs ne publient presque aucune bibliographie. Voudraient-ils nous faire croire qu'ils ont tout inventé ? Je ne le pense pas. Si c'était un artifice voulu, ceux qui s'y laisseraient prendre, de leur côté, le voudraient bien ; car il ne manque certes sur le sujet ni d'études déjà anciennes, ni d'études générales, ni d'études de détail[1]. Chez nous on use et on abuse des statistiques en dépit du proverbe : ἀριθμῷ δὲ πάντ' ἐπίθετα. On sépare du reste ce qui n'est pourtant qu'un élément du style d'un auteur, élément plutôt secondaire et parfois mécanique, sans prendre garde aux chances d'erreur qu'on se plaît ainsi à accumuler. Mais ce que je comprends moins encore, c'est le système d'exposition. A l'étranger on a simplement conservé les termes des anciens qui sont très clairs. Chez nous on s'est hâté de changer la terminologie et d'inventer des « lois ». Il s'est formé une algèbre ou plutôt des séries de formules qui changent d'un volume à l'autre. Ces auteurs s'entendent-ils entre-eux ? Et comme cette nouvelle terminologie a été bien faite ! On en a l'idée rien qu'au titre général. Par convention « prose métrique » désigne l'ensemble des règles des clausules de phrase. Mais voici qu'on vient de trouver ou d'inventer d'autres règles pour le début et pour le milieu des phrases, et on les oppose à celles *de la prose métrique*, comme si le début et le milieu des phrases n'était pas compris dans la « prose » ! Quant aux tableaux, si l'impression en est fort belle, et, je suppose, assez chère, on en a rendu le déchiffrage pénible comme à plaisir. Tel est chez nous le caractère de ces études. Quand un lecteur naïf s'est assujetti à découvrir la traduction (on ne nous la donne pas) de tous les signes employés, il est stupéfait de la pauvreté des résultats. Irons-nous blâmer le bon public de rester indifférent ? Il a bien raison de n'admirer que de loin cette science mystérieuse. Ou plutôt c'est fâcheux. Car il y avait dans ces recherches un fonds sérieux qu'on aura ainsi compromis à plaisir. Mais ici encore je ne rendrais pas M. M. responsable

---

côté une inexactitude : la note 13 donne exactement les mots de Priscien (*diversos* ponens usus) tandis qu'au texte on lit *varios*.

1. Pour citer un nom, voir dans les *Dissertationes Vindobonenses* de 1898, les *Quæstiones Apuleianæ* de M. Gatscha. L'auteur se sert des clausules pour contrôler les discussions sur l'authenticité de quelques œuvres d'Apulée. Son exposé et ses tableaux sont d'une admirable clarté.

de tous ces défauts; il n'a fait que suivre une direction qui malheureusement n'est pas bonne.

En arrivant au terme je crains d'avoir appuyé avec bien trop de dureté sur les lacunes et sur les faiblesses de cette thèse. Aussi je tiens à redire qu'elle prouve un effort très méritoire, et que ses qualités réelles, le bon sens de l'auteur et la somme de travail qu'il a consacrée à son sujet, compensent le reste très suffisamment. C'est un travail qui restera et qui sera longtemps très utile, je suis le premier à le reconnaître [1].

Emile Thomas.

G. Witte. **De Nicolai Damasceni fragmentorum Romanorum fontibus.** Berolini, 1900, 50 pp. in-8°.

Thèse inaugurale d'un jeune Dr. phil., déjà très expert à débrouiller les fils ténus qui relient un auteur à ses sources probables et très prompt à trancher les questions controversées. C'est principalement de la *Vie de César* (Auguste) qu'il s'agit. M. Witte tient pour certain qu'elle a été publiée avant la mort d'Auguste, car l'auteur ne l'a écrite que pour faire sa cour au prince, et il se doutait bien que l'éloge d'Auguste plairait moins à Tibère. Il y a encore une autre raison, que M. W. dédaigne sans doute et qui vaut bien celle-là, c'est que Nicolas était un peu plus âgé qu'Auguste, lequel est mort à 77 ans. M. W. considère comme chose démontrée que Plutarque et Appien, dans les parties concernant les guerres civiles, ont tiré le fond de leur récit d'Asinius Pollion, mais par l'intermédiaire d'un « Anonyme grec », qui leur aurait fourni aussi la forme, les expressions concordantes notées chez l'un et l'autre. Cet anonyme n'est ni Strabon, ni Timagène, ni un traducteur grec de Pollion; attendu que, vu à travers Plutarque et Appien, il n'est pas partout d'accord avec Strabon, n'est pas pompéien et parthophile comme Timagène, et rapporte à titre de ouï-dire des choses dont Pollion a dû être témoin oculaire. L'Anonyme reste donc anonyme; mais on retrouve son apport, dérivé de Pollion, dans l'œuvre de Nicolas, en comparant celle-ci avec Plutarque et Appien d'une part, d'autre part avec Dion Cassius, qui se sert de Plutarque, et avec Zonaras, qui abrège Dion. On distingue même ce que Nicolas emprunte à l'Anonyme et ce qu'il prend directement dans Pollion, car le Damascène se laisse surprendre en flagrant délit d'inat-

---

1. L'impression est correcte. Voici de petites fautes que je ne note que parce qu'à l'Errata M. M. en a relevé de moindres en laissant celles-là : p. 143, n° 6, l. 4, lire nomen; ibid n° 8, aucun auteur *ne*...; p. 161 au milieu lire : *vingt*-huit colonies ; p. 258, n° 15, l'indication du § a été omise après II bis ; faute d'impression bizarre, p. 142, à la fin du § : *aére* (partout ailleurs *aere*).

tention quand il mentionne deux fois, en deux endroits différents, l'intervention de D. Brutus auprès de César hésitant, le jour même du meurtre.

Que Nicolas ait puisé, comme tout le monde, dans les *Mémoires* d'Auguste, publiés entre 27 et 12 avant J.-C., il n'y a pas à en douter. C'était un cadre tout fait pour son panégyrique. Mais il est une troisième source à laquelle Nicolas emprunte certaines thèses césariennes qu'il n'eût pas imaginées de lui-même, — car l'ancien factotum d'Hérode « n'était pas Césarien », M. W. en répond, — et c'est très probablement Oppius, partisan dévoué d'Octave.

La conclusion est que l'œuvre de Nicolas est un reliquaire précieux : on ne retrouve que là des fragments notables des Commentaires d'Auguste et des emprunts directs à Pollion. Nicolas « a conservé à lui seul plus de fragments d'Oppius que tous les autres écrivains réunis ».

Tout cela est subtil, ingénieux et fragile comme un château de cartes. Deux ou trois mots semblables dans quelques phrases prélevées sur une biographie entière ne sont pas un indice infaillible d'emprunt, et la source anonyme qui débite du Pollion tout accommodé à la grecque m'est foncièrement suspecte. Qu'il s'agisse, par exemple, de J. César trônant sur les Rostres, la tribune du Forum. Il n'y a, tout compte fait, que deux synonymes pour désigner cet emplacement. Est-il évident que l'auteur qui dit « sur les Rostres » (ἐπὶ τῶν ἐμβόλων) est tributaire de l'Anonyme, et que le même, ou un autre, s'est renseigné ailleurs quand il écrit « sur la tribune » (ἐπί τοῦ βήματος) ? *Sed ea hactenus*. Ces exercices de dissection ont leur utilité : ils aiguisent le sens critique, et l'on s'en aperçoit surtout à la partie négative de ces sortes de dissertations, à l'habileté avec laquelle même les néophytes découvrent le point faible dans les systèmes qu'ils aspirent à remplacer.

A. B.-L.

Roman Art. *Some of its principles and their application to early christian painting.* By Franz Wickhoff. Translated and edited by Mrs S. Arthur Strong. Londres. Heinemann, 1900, in-4°, xvi-198 p.; avec 14 pl. et 78 vignettes.

Mrs Arthur Strong (Miss Sellers) aura eu l'honneur d'attacher son nom à la traduction des deux œuvres archéologiques les plus originales publiées en Allemagne dans le dernier quart du xixe siècle, les *Meisterwerke* de M. Furtwaengler et la *Wiener Genesis* de M. Wickhoff. Nous avons rendu compte, ici même (1896, ii, p. 170), de ce dernier ouvrage qui, venant après l'*Alexandrinische Toreutik* de M. Schreiber (*Revue*, 1895, ii, p. 471), revendiquait énergiquement les qualités distinctives du style romain de l'époque impériale, à l'encon-

tre de ceux qui ne voyaient dans l'art romain qu'une continuation affaiblie de l'hellénisme ou — comme M. Schreiber — un dérivé de l'art d'Alexandrie à l'époque des Ptolémées [1]. M. Wickhoff admet, bien entendu, des influences helléniques et des influence alexandrines; il leur fait même une part assez large; mais il maintient que si l'art impérial existe par lui-même, s'il forme la transition historique et logique entre l'art hellénique et celui du moyen âge, c'est grâce à un principe de vie propre dont il faut chercher la source dans l'ancienne Italie non encore conquise par l'alexandrinisme, en particulier dans le vieil art de la Toscane. Cette idée très naturelle, très vraisemblable *a priori*, parce qu'elle présuppose la persistance de ce que j'ai appelé jadis le « tempérament régional » [2], vient d'être développée à nouveau dans le court, mais suggestif article que M. Amelung a consacré au livre de M. Edm. Courbaud sur le bas-relief romain à représentations historiques (*Phil. Woch.*, 1900, p. 1451). Une autre thèse personnelle à M. Wickhoff et qu'il me semble avoir très fortement présentée, est celle de la naissance, au premier siècle de l'Empire, de ce qu'il appelle l'*illusionisme* ou l'*impressionisme*, manière de figurer les choses non telles qu'elles devraient être (*stylisme*), ni telles qu'elles sont (*naturalisme*), mais telles qu'elles paraissent. Phidias et Raphaël sont des *stylistes*, Verrochio et Van Eyck sont des *naturalistes*, le Bernin et Rembrandt sont des *illusionistes* (p. 103). Il est difficile de ne pas reconnaître que les pénétrantes analyses de M. Wickhoff, éclairées par la familiarité de l'auteur avec l'art de la Renaissance et l'art moderne, ont singulièrement contribué à ouvrir les yeux des archéologues sur l'originalité et la haute signification historique de l'art romain. M. Furtwaengler a certainement été injuste en écrivant que l'*illusionisme romain national* n'était qu'une *illusion* de M. Wickhoff (*Antike Gemmen*, p. 302). Quand même — comme je le crois, d'ailleurs — le germe s'en trouverait dans l'art hellénique, c'est à l'époque romaine et sur terre italienne qu'il a donné naissance à un style et porté des fruits dont nous goûtons encore la saveur.

Le travail de M. W., publié avec grand luxe dans le *Jahrbuch der Kunstsammlungen* d'Autriche, y formait la préface d'une édition complète, avec long commentaire (du à M. von Hartel) des miniatures de la *Genèse* de Vienne. M. W. avait entrepris de montrer le lien qui rattache ces premières tentatives de l' « illustration chrétienne » à l'art romain des siècles précédents. La préface avait pris les proportions d'un livre et il faut féliciter Mme Strong et son éditeur d'avoir pensé qu'une pareille étude méritait d'être publiée à part, sans les planches en couleurs de la *Genesis* et le commentaire afférent. M. W. a revisé

1. M. Schreiber a maintenu sa manière de voir, *Jahrb. des Instituts*, 1896, page 78.

2. *Bronzes figurés de la Gaule*, p. 7.

son texte, de manière que la traduction anglaise peut passer, en quelque mesure, pour une nouvelle édition. Seulement, le titre choisi, *Roman art*, est beaucoup trop ambitieux, puisqu'il n'est guère question que de bas-reliefs et de peintures ; celui d'*Introduction to roman art* aurait été plus modeste et plus correct.

Dans l'édition allemande, il y a d'admirables héliogravures tirées dans le texte et très peu de vignettes. Mrs Strong a reproduit les héliogravures hors texte et a inséré un grand nombre de similigravures d'après des photographies d'Anderson, d'Alinari et de Brogi. Ces dernières illustrations sont, en général, médiocres ; il en est même de très mauvaises, où l'absence de retouches intelligentes se fait péniblement sentir. L'ensemble n'en constitue pas moins un aide-mémoire commode qui facilite la lecture d'un livre par endroits d'une digestion malaisée et qui exige, pour être compris sans lacunes, les efforts d'une attention très soutenue.

M. W. écrit d'un style abstrait, brillant, touffu, qui a des séductions pour les Allemands, mais dont une traduction littérale, dans une langue quelconque, ne peut conserver que les défauts. Mme Strong a traduit littéralement, bien qu'elle ait heureusement multiplié les alinéas ; mais c'était tenter l'impossible et le résultat laisse quelque peu à désirer. Il m'est arrivé de recourir à l'allemand pour comprendre la traduction anglaise, qui n'est pas et ne pouvait pas être conforme au génie de cette langue brève et lucide. Les quelques pages que j'ai collationnées m'ont d'ailleurs révélé un certain nombre d'inexactitudes. Ainsi M. W. (p. 4) veut dire que la Bible est comme dominée par la défense de représenter la forme humaine et que, cependant, elle a donné lieu à un développement artistique incomparable. Il écrit : *Das Buch, dessen Mittelpunkt heute das Gebot bildet* etc. Traduction (p. 2) : *The book of which the central point is now fixed by the commandment* etc. C'est inintelligible en anglais ; il fallait plutôt : *The book, the doctrine of which still seems to centre in the commandment*, etc., sans parler d'un « point central » fixé par un commandement comme par un clou. La Bible, continue Mrs Strong, *still contains more details upon formative art than the whole of ancient classical greek litterature*. Une pareille assertion serait absurde ; M. Wickhoff n'en est pas responsable. Il a écrit *ältere Literatur*, désignant ainsi l'épopée homérique et les premiers historiens qui, en vérité, contiennent moins d'allusions à des œuvres d'art que la Bible. A la p. 14, M. W. écrit : *Die Schulmeister möchten uns glauben machen*, etc. ; trad. (p. 22) : *Scholars are ready to persuade us* etc. Il y a, dans l'emploi du mot *Schulmeister*, une nuance de mépris bien caractéristique qu'une traduction, même libre, ne devrait pas supprimer. Ailleurs et plus souvent, c'est l'absence de liberté qui obscurcit la phrase anglaise : *the state of tradition* (p. 21) ne saurait rendre *der Stand der Ueberlieferung*, mots

qui signifient *the bearing of litterary texts* (par opposition aux monuments figurés). *Searching pathos* (p. 24) n'est pas *ergreifendes Pathos. Unrestrained gaiety* (p. 32) implique une idée de licence et ne répond pas à *heitere Unbefangenheit*; il faut trois ou quatre mots pour traduire cela. Les mots *a self-contained space* (p. 92) m'ont renvoyé à l'expression allemande *einen in sich geschlossenen Raum* (p. 51) et je reste très embarrassé d'en suggérer une traduction intelligible; mieux valait paraphraser longuement que de parler d'un espace qui se contient lui même. A la p. 119, *numberless studies* traduit mal *zahlreiche Studien* (p. 64). L'allemand *künstlich* ne signifie pas *ingenious*, mais *artificial* (p. 120). Il est inutile de multiplier ces critiques. Mme Strong s'est trouvée aux prises avec une tâche vraiment effrayante; tout en constatant ses quelques faiblesses, l'on ne peut qu'admirer le courage dont elle a fait preuve en la poursuivant jusqu'au bout. L'originalité et l'utilité du livre de M. Wickhoff sont d'ailleurs telles qu'on se résigne volontiers, pour en tirer profit, à heurter des cailloux pointus sur le chemin [1].

Salomon REINACH.

H. HAUSER. **L'or**, Paris, Nony, 1901. In-4°, 359 p., avec 302 figures.

C'est au grand public que s'adresse l'ouvrage de M. Hauser et je veux croire que les parties géologique, technologique et descriptive ne seront pas lues sans profit de ceux à qui elles sont destinées. L'auteur s'est informé avec soin, dans les galeries de l'Exposition de 1900, de tout ce qui concerne l'extraction et le travail de l'or à notre époque de science minière et de métallurgie perfectionnée. Mais les historiens et les archéologues n'ont rien à tirer de ce livre, les chapitres qui pourraient les intéresser (p. 225 et suiv.) étant d'une singulière faiblesse. M. H., écrivant sur l'*Or dans l'antiquité*, ne paraît même pas avoir jeté les yeux sur la *Technologie* de M. Blümner. Le rôle de l'or aux époques préhistoriques et dans les civilisations naissantes est ignoré ou négligé, alors que l'auteur nous parle de la brebis d'or d'Atrée, du collier d'or d'Ériphyle et d'autres historiettes de ce genre. Sans doute, comme il le dit, il n'a pas voulu écrire l'histoire de l'orfèvrerie, pas plus qu'un traité de numismatique; mais c'était une raison de plus d'exprimer des idées générales en les appuyant de quelques

---

1. Au lieu de *Bernay*, seule forme correcte, M. W. a écrit *Berney* (p. 16) et sa traductrice *Bernays* (p. 25). A la p. 31, la traductrice a complété une note de M. W., mais en y ajoutant une erreur : le bas-relief en question ne vient pas de Mantinée, mais de Messène. Il y a quelques fautes d'impression, dont une grave à la p. 141 : *former cities* au lieu de *former critics*.

exemples frappants, au lieu d'aligner des faits divers au hasard de lectures rapides et de courses à travers les manuels et les musées.

Les illustrations sont médiocres et mal choisies ; impossible de distinguer les détails dans la fig. 208, reproduisant des bijoux d'or du Cabinet des Médailles qui, du reste, n'apprennent rien ; la fig. 209 (patère de Rennes) est encore plus mauvaise. Voici qui donnera une idée de la qualité du texte (p.238) : « Dans le tombeau de la reine mère d'Ahmès, qui remonte à 1700 avant J.-C., on a trouvé un poignard à lame de bronze, dont le tranchant est d'or, avec des figures et des inscriptions d'or. L'Assyrie et l'Inde nous fournissent des monuments analogues. » Ainsi, quand il s'agit de cette étonnante technique de l'*intarsia*, dont les chefs-d'œuvre sont les poignards de Mycènes et celui de Théra, M. H. ne parle même pas de ces monuments mycéniens, mais signale le poignard d'Aahotep (sans dire que c'est probablement une importation mycénienne en Égypte) et renvoie vaguement à des œuvres « analogues » qui seraient *assyriennes* ou indoues (je ne sais pas ce qu'il veut dire). Les quelques lignes consacrées aux bijoux grecs, étrusques, francs, lombards, etc., témoignent, pour le moins, d'une indifférence profonde au sujet traité. A la p. 266, il y a une très mauvaise reproduction du célèbre *Orfèvre* de Ghirlandajo au Pitti, sous le nom de Léonard de Vinci, attribution depuis longtemps abandonnée. Des merveilleux bijoux de la Renaissance qui sont au musée de Vienne et ailleurs, il n'y a pas un seul spécimen ; en revanche, la fig. 236 reproduit des *imitations* de bijoux de la Renaissance par Falize. A la p. 288, on lit que les Gaulois allaient *acheter* de l'or, en traversant toute la Gaule, aux comptoirs phéniciens ou grecs de la Méditerranée ! Ainsi les mines d'or de la Gaule ne sont qu'un mythe [1] ? Mais je me reprocherais d'insister davantage sur ce qui n'est, évidemment, qu'une improvisation. J'ajoute que les pages relatives à la numismatique ancienne ne sont qu'un pâle résumé du résumé de F. Lenormant.

S. R.

Old English Glosses edited by Arthur S. Napier, M. A., Ph. D. (Anecdota Oxoniensia, Mediaeval and Modern Series, xi.) — Oxford, Clarendon Press, 1900. In-8° carré, xl-302 pp. Prix : 15 sh.

Il n'est rien tel qu'un peu de statistique pour faire valoir l'œuvre de M. Napier. Il a dépouillé 62 manuscrits latins de diverses bibliothèques, pour en extraire toutes les gloses anglo-saxonnes qu'ils contiennent en quantités d'ailleurs fort inégales. Il publie en consé-

---

1. L'auteur a cependant parlé, p. 32, de l'or des fleuves gaulois ; cela ne rend pas plus excusable sa p. 288.

quence un relevé de 8.500 à 9.000 gloses, dont 5.504 fournies par un seul manuscrit d'Aldhelm *De Laudibus Virginitatis* (Digby 146). Élimination faite des mots faux ou douteux, dont il a pris soin de dresser une table à part (p. 273), il lui reste, pour son index général anglo-saxon, un total d'environ 5.000 mots ; et, comme il a marqué d'un astérisque ceux qui manquent au Dictionnaire de M. Sweet [1], au nombre de 350, nous apprenons du même coup le profit net dont il enrichit la lexicographie anglo-saxonne. Tout le long de l'ouvrage, des corrections et des commentaires aussi judicieux que concis éclaircissent les gloses incomplètes, tronquées, fautives ou obscures. Enfin, son index des mots latins (p. 274-302), vu l'abondance et la variété des sujets, pourrait presque tenir lieu d'un vocabulaire latin-anglo-saxon, ce qui n'est point à dédaigner ; car, s'il est toujours très aisé de savoir ou de chercher le sens d'un mot de vieil-anglais, on est parfois fort empêché de faire l'opération inverse lorsqu'on n'est pas spécialiste. Pour apprécier cet avantage accessoire, il suffit de constater que, de *maceria* à *mare*, par exemple, presque tous les mots essentiels de la langue latine figurent à l'index [2] et renvoient au moins à un numéro de glose, qui permet d'en trouver immédiatement l'équivalent anglo-saxon.

Pareille considération doit l'emporter sur les scrupules de ceux qui estimeraient, non pas à tort, qu'en l'état présent de la lexicographie il n'est pas indispensable de publier *in extenso* toutes les gloses anglo-saxonnes encore inédites. En principe, évidemment, il faudrait se borner aux mots ou aux sens vraiment nouveaux. Mais, puisque l'administration de *Clarendon Press* dispose des fonds nécessaires, puisqu'elle déploie dans cette impression le luxe de minutie et d'élégance dont elle est coutumière, et qu'enfin M. Napier y apporte tout le savoir et le sens critique d'un germaniste consommé, il y aurait mauvaise grâce à paraître atténuer par la moindre réserve l'expression de la reconnaissance qui leur est due [3].

V. Henry.

La « Farsa llamada Salamantina » de Bartoolmé Palau, publiée et annotée par Alfred Morel-Fatio (extrait du *Bulletin hispanique* d'octobre-décembre 1900), Paris, Fontemoing, 1900, in-8 de 72 pp.

La publication d'un texte annoté par M. Morel-Fatio est une bonne

---

1. Cf. *Revue critique*, XLIII (1897), p. 306.

2. Il n'y manque que des mots aussi usuels que *malum* « mal » et *mamma*, que nul précisement, à moins d'amnésie momentanée, n'éprouvera le besoin de chercher, car *yfel* et *úder* viendront tout de suite à l'esprit.

3. I, 837 : *orci, i. mortis, muthes* (p. 23); il ne me paraît pas probable, dès lors, que le glossateur ait lu *oris* au lemme ; je corrigerais plutôt *morthes*.

fortune trop rare pour les curieux de littérature espagnole. On se rappelle avec quel soin et quel succès le savant éditeur avait élucidé, l'an dernier, les nombreuses allusions contenues dans *La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse*. D'une époque et d'un genre bien différents, la pièce qu'il réimprime aujourd'hui offre, à ce qu'il me semble, beaucoup plus d'intérêt encore. Nous ne savons presque rien de son auteur, mais il est hors de doute que Bartolomé Palau exerça sur les écrivains dramatiques de son temps une influence dont on retrouve les traces dans plusieurs pièces du XVIe siècle, inédites jusqu'à ce jour. Quant à la *Farsa Salamantina*, sa rareté est loin de constituer son seul mérite. Elle nous fait connaître les mœurs des étudiants de Salamanque un siècle environ avant les comédies qu'Alarcon (*La cueva de Salamanca*), Rojas (*Lo que queria ver el marqués de Villena*) et autres, écrivirent sur le même sujet. Les types qu'elle met en scène, pris pour la plupart dans le monde picaresque, sont dessinés d'un trait un peu appuyé peut-être, mais toujours juste et souvent original. Certains épisodes, d'un comique pourtant assez gros, rappellent invinciblement des passages de Villon. La fin du premier acte pourrait prendre place au nombre des *Repues franches*, et les regrets bouffons de Mencia (vers 1608 sv.) ne sont pas sans analogie avec ceux de la belle Heaulmière. Il ne faudrait d'ailleurs chercher dans la *Salamantina* ni la douce mélancolie, ni les sentiments profondément humains qui font de Villon un poète des plus admirables ; il est certain que le bon Palau n'aspira jamais aussi haut.

Sa pièce a été abondamment commentée par M. Morel-Fatio. On trouvera au bas des pages quantité de notes et d'éclaircissements qui facilitent la lecture de ce texte souvent peu clair. Néanmoins, je me permettrai de proposer encore quelques légères modifications. Certaines rimes imparfaites pourraient facilement être rétablies : vers 1259, au lieu de *que deȥis*, je lirais *que diȥes*, rimant avec *nariȥes* et *seruiȥes ;* v. 1369, au lieu de *bien sera*, lire *bien seria*, rimant avec *via* et *espia ;* v. 1604, *prissa*, au lieu de *priessa*, rimerait avec *camisa*. De même, v. 1736, on pourrait remplacer le mot *introyto* par celui de *mortuorio*, qui rimerait avec *responsorio*. Le vers 2343 pourrait être lu : *quando se murio mi madre*, et rimerait alors avec le mot *padre* du vers suivant. V. 200, je lirais à la rime *oveja ;* ce vers et le précédent doivent faire allusion au vieux proverbe *Quien tiene ovejas tiene pellejas*. V. 990, *Yo, burro...* On doit évidemment lire *xo* ou *jo*, comme il est indiqué plus bas, v. 1338. V. 1306, les mots *señor bachiller* sont une plaisanterie à l'adresse de l'âne ; cf. v. 1320-1368 et 2055-2104. V. 1489, mon interprétation différerait un peu de celle de M. Morel-Fatio. Je crois qu'il s'agit ici, non d'épingles, mais des aiguillettes ou lacets qui attachaient, selon la mode du temps, la gorgerette de la servante. Soriano, dans son ardeur à les dénouer, s'impatiente (v. 1489), déchire la guimpe (v. 1493) et s'offre à la rem-

placer par une neuve (v. 1497). V. 1882, *Son de la yerua* [*muy*] *buena*. Est-il possible de couper ainsi en deux le mot *yeruabuena*, qui, dans ce vers surtout où il figure à côté de l'origan et du fenouil, désigne une espèce de menthe souvent employée dans la cuisine espagnole ?

Les remarques précédentes seront bien accueillies, j'en suis certain, par M. M.-F. dont l'unique souci est d'étudier et de commenter en conscience les textes qu'il publie avec tant de bonne foi et de savoir. Combien différent en cela de nombreux critiques qui impriment au petit bonheur, sans même chercher à les comprendre, les passages les plus obscurs ! Or, dès qu'il s'agit de ce théâtre du XVIe siècle, encore si mal connu, l'éditeur le plus expert peut çà et là avouer sans rougir son incompétence. L'essentiel, pour le moment, est de publier les productions principales de cette époque, de les soumettre à un sérieux examen et de les comparer entre elles. La lumière se fera peu à peu. En ce sens, le petit livre de M. Morel-Fatio rendra plus de services que bien des gros et inutiles ouvrages de ma connaissance.

Léo ROUANET.

E. BOUTROUX. **Pascal.** *Collection des Grands Ecrivains français*, in-12, 205 pp. Paris, Hachette, 1900.

C'est là un livre un peu austère, d'abord en raison de la nature même de son sujet ; puis beaucoup aussi à cause de la méthode d'exposition que l'auteur a choisie. M. Boutroux, en effet, ne s'est pas mis en simple peintre devant son modèle, observant, examinant et comparant, pour le rendre aussi fidèlement qu'il le voit. Il s'est établi au fond même de l'âme de Pascal, et persuadé qu'un aussi pieux penseur ne pouvait prendre aucune détermination qui ne fût dictée par la plus inflexible logique d'une foi toujours clairvoyante, il essaie de reconstituer les raisonnements qui l'ont fait agir dans les grandes circonstances de sa vie et nous les expose à sa place, usant même du *je* pour compléter l'illusion. Après les *Provinciales* et les *Pensées*, voilà un surcroît assez ardu de dialectique religieuse.

Cette méthode a certainement ses avantages, surtout quand elle est maniée par un philosophe consommé comme l'est M. Boutroux. Elle lui a permis d'écrire une biographie de Pascal singulièrement homogène, où les faits semblent découler naturellement les uns des autres, où rien n'est inexplicable ou inattendu, où tout est clair et compréhensible. Mais elle a aussi ses inconvénients, celui, entre autres, de donner peut-être une trop grande part à la conjecture dans des raisonnements reconstitués deux siècles après coup, et celui de supprimer tout ce qui aurait pu se glisser d'illogique dans ces raisonne-

ments, c'est-à-dire de dépouiller Pascal de toute défaillance inhérente à la nature humaine pour en faire un modèle idéal de toutes les perfections. M. B. n'admet pas un moment que Pascal ait pu quelquefois subir l'influence de son état constamment maladif ou des cruelles souffrances de ses dernières années, et ne semble même pas croire qu'il ait jamais douté.

Or, Pascal, comme tous les mortels, eut ses défauts et ses faiblesses. Sa sincérité notamment ne semble pas toujours avoir été irréprochable. Bien des gens n'approuvent pas avec autant d'indulgence que M. Boutroux, le fameux : « Car encore que je n'ai jamais eu d'établissement avec eux (les solitaires de Port-Royal), comme vous le voulez faire croire sans que vous sachiez qui je suis », de la *Seizième Provinciale.* Joseph Bertrand a montré dans le *Journal des Savants* (mai 1890) que ses rapports avec les savants de son temps n'avaient pas toujours été d'une correction parfaite et j'ai moi-même écrit quelques lignes à ce sujet dans la *Revue générale des Sciences* (30 juillet 1890). — Descartes a toujours prétendu que c'était lui qui avait donné à Pascal l'idée de l'expérience du Puy-de-Dôme ; Pascal ne s'est jamais justifié de ce reproche et M. Boutroux est bien obligé de consigner le fait sans l'éclaircir. Mais l'affaire de la cycloïde semble plus claire. Quand il eut résolu les problèmes relatifs à la cycloïde, Pascal annonça qu'il voulait laisser aux autres mathématiciens l'honneur de les résoudre comme lui et qu'il les conviait à envoyer leurs solutions à un jury qu'il désignait, lequel décernerait un prix de 40 pistoles au meilleur mémoire. Or, depuis les documents publiés par J. Bertrand, il paraît de toute évidence que le jésuite Lalouère avait envoyé des solutions excellentes, mais que Pascal qui ne voulait pas lui laisser l'honneur de l'avoir égalé, rusa, temporisa, le traitant publiquement d'ignorant et de plagiaire, pendant qu'il lui écrivait en particulier les lettres les plus flatteuses — jusqu'à finir par l'évincer. — Il y aurait encore d'autres petits incidents à rappeler, notamment son accusation de plagiat, lancée gratuitement contre Torricelli. Ce ne sont là assurément que des peccadilles. Elles ne sauraient nuire à la gloire de Pascal, mais elles sont indispensables à la fidélité de tout portrait qu'on veut donner de lui [1].

Raoul ROSIÈRES.

---

1. Cet article, trouvé dans les papiers de Raoul Rosières, est le dernier que notre regretté collaborateur ait composé pour la *Revue critique* (A. C.).

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 mars — 1901

E. Pontremoli et M. Collignon. **Pergame, Restauration et description des monuments de l'Acropole.** In-fol., v-235 p., avec 12 planches et 131 vignettes. Paris, Henry May, 1900. Prix : 110 francs.

En 1866, Carl Humann, jeune ingénieur allemand, se trouvait à Pergame (Bergamah) chez un médecin grec, Nicolas Rhallis, qui avait le goût des antiquités. Celui-ci fit voir à son hôte un fragment d'un grand haut-relief découvert sur l'acropole qui domine la ville moderne ; c'était un morceau de la Gigantomachie, mais ni Rhallis ni Humann ne s'en doutèrent alors. Passé au service du gouvernement turc, Humann recueillit à Pergame, en 1869, une nouvelle dalle de la frise. Dès lors, il conçut le projet de fouiller l'acropole et s'en ouvrit, en 1871, à Ernest Curtius. Mais la science allemande avait déjà les yeux fixés sur Olympie ; il fallut prendre patience. Heureusement, M. Conze, en 1876, tomba sur le passage des *Miracula mundi* d'Ampelius où est mentionnée — il n'en est pas question ailleurs — la Gigantomachie de l'autel de Pergame. Ne doutant plus que les fragments signalés par Humann appartinssent à cet ensemble, il décida le gouvernement allemand à agir. Après la « victoire idéale » d'Olympie, qui n'avait enrichi que la science et la Grèce, il fallait quelque chose de plus substantiel pour les Musées de Berlin. Les travaux commencèrent le 9 septembre 1879 sous la direction de Humann et de Bohn. Je les ai connus là-bas et les ai vus à l'œuvre ; c'étaient de bons vivants, partageant leurs préférences entre l'archéologie et la bière, infatigables au point d'émerveiller leurs ouvriers turcs, toujours pleins de complaisance pour les étrangers qui venaient visiter les fouilles. Dès le début, elles donnèrent des résultats merveilleux — 94 plaques de la grande frise, 35 de la petite. Les Turcs se montrèrent coulants et presque tous les trésors découverts prirent le chemin de Berlin ; on ne transporta à Constantinople que deux grandes statues,

un Hemaphrodite et un Jupiter. Les travaux continuèrent, avec des fortunes diverses, jusqu'à la fin de 1885 : mais Humann, établi à Smyrne, ne cessa pas, jusqu'à sa mort en 1896, de faire de longs séjours à Pergame et M. Conze, qui y avait résidé pendant une partie des fouilles, vint y diriger plusieurs explorations complémentaires. Les résultats des travaux exécutés de 1886 à 1898 ont été exposés par lui et M. Schuchhardt dans les *Mittheilungen* d'Athènes (1899, p. 97-240). En terminant, M. Conze a exprimé le vœu qu'ils soient continués « alors même que se seront clos d'autres yeux encore parmi ceux qui ont veillé pour Pergame ». La tristesse dont cette phrase est empreinte ne se comprend que trop : des initiateurs de la féconde campagne de 1879, M. Conze reste aujourd'hui seul.

Trois « rapports préliminaires » sur les fouilles ont paru de 1880 à 1888. En 1885, on a commencé, sous la direction de M. Conze, une grande publication luxueuse, horriblement chère, dont quatre volumes ont paru jusqu'à présent (sanctuaire d'Athéna Polias, terrasse du théâtre, Trajaneum, inscriptions) ; on attend toujours le tome III, qui doit renfermer la description de la Gigantomachie. Un exposé assez complet et bien illustré a été donné par MM. Trendelenburg et Fabricius dans les *Denkmäler* de Baumeister. En 1899, on a publié la traduction allemande d'une monographie de J.-L. Ussing, *Pergamos*, qui n'est ni un livre d'érudition, ni un exposé agréable à lire et dont l'utilité est contestable. Le beau livre de MM. Collignon et Pontremoli serait donc le bienvenu, alors même qu'il ne ferait que vulgariser élégamment des choses connues. Mais c'est, en partie du moins, une œuvre originale. M. P. a séjourné pendant cinq mois à Pergame, mesurant tout à nouveau, et il a étudié avec le plus grand soin à Berlin les sculptures et les fragments d'architecture qu'on y a transportés [1]. Il est, à titre exclusif, l'auteur des relevés et des projets de restauration qui lui ont valu, à l'Exposition de 1900, la plus haute récompense. M. C. est aussi allé à Pergame et à Berlin ; ai-je besoin de dire, à ceux qui ont lu son *Histoire de la sculpture grecque*, qu'il a su parler de l'art de Pergame avec la délicatesse d'un lettré et l'autorité d'un connaisseur ? Ce n'est, d'ailleurs, ni un bâtisseur de théories, ni un destructeur d'idoles ; il n'a rien de l'imagination créatrice de M. Furtwaengler ; mais il réfléchit avant d'écrire, regarde avant de juger et manie avec grâce une langue transparente et souple qui, par ses qualités attiques, convient le mieux du monde à un historien de l'art grec. Dans cette maîtrise, je lui connais bien un ou deux rivaux en France ; mais, depuis que Brunn est mort, je doute qu'on puisse lui en découvrir ailleurs.

---

1. MM. P. et C. remercient la direction des Musées de Berlin de leur avoir accordé de grandes facilités en vue de leurs études. Cette libéralité est d'autant plus louable que certaines parties de la grande frise sont encore soustraites à l'objectif des photographes — même des photographes allemands !

Après deux chapitres consacrés, l'un à la géographie de la région pergaménienne, l'autre (un peu sec) à l'histoire de la ville et du royaume, M. C. décrit successivement le mur d'enceinte, les conduites d'eau, l'Asclépieion, l'agora, le temple de Dionysos, enfin le grand autel de Zeus et d'Athéna Niképhoros, dont l'architecture et la décoration sculpturale l'ont arrêté longuement. En présentant à ses lecteurs le majestueux développement de la grande frise, il n'a pas manqué de signaler les caractères par lesquels cet art pompeux, visant à l'effet, vraiment royal, diffère de la sculpture grecque du ve-ive siècle et accuse l'avènement d'un esprit nouveau. M. C. n'a pas tort d'appeler cet ensemble « le plus surprenant parmi les grandes sculptures décoratives que nous a laissées l'antiquité ». « Surprenant » est le mot ; les auteurs de la frise ont surtout voulu « surprendre ». Mais a-t-il dit assez qu'il s'en dégage une impression de lassitude et presque d'ennui, que la violence de tous ces combattants est bien théâtrale (le mot y est pourtant, p. 89), que du milieu de ces forces personnifiées qui s'entrechoquent ou se menacent, il ne surgit aucune réelle émotion, aucune angoisse ? C'est Bernin, c'est Puget; ce n'est pas Michel-Ange, ni même Rude. La petite frise de l'histoire de Télèphe a des qualités différentes et aussi d'autres défauts. M. C. renonce à en préciser la date ; il croit qu'elle pourrait être postérieure à la Gigantomachie de près d'un siècle, mais ne se prononce pas. A la vérité, je ne vois pas de raison pour séparer la petite frise de la grande ; seulement, elles appartiennent à des écoles différentes, dont les produits ne sont guère comparables. L'emplacement de la frise de Télèphe est l'objet d'une discussion intéressante. Bohn et C. Robert ont admis qu'elle courait le long du mur qui cernait la plateforme ; MM. C. et P. ont allégué de bonnes raisons pour la placer à l'intérieur de la balustrade qui régnait sans doute autour de l'autel à cendres. La question, toutefois, ne peut-être considérée comme résolue, car, dans l'hypothèse de MM. C. et P., le développement total de cette frise n'aurait pas dû excéder 50 mètres, alors que M. Robert lui en attribue 70. Il faut attendre la réponse des archéologues allemands et, en particulier, celle de M. Robert.

Le sanctuaire d'Athèna Polias, dont l'étude occupe le chapitre suivant, nous a rendu les précieux trophées de la balustrade du temple, où figurent des armes grecques, syriennes (?) et gauloises qui sont loin d'avoir été toutes expliquées. M. C. avait, pour commenter ces bas-reliefs, un excellent guide, M. Hans Droysen ; mais il a tenu compte des hypothèses émises depuis. Je m'étonne qu'il n'ait pas même signalé les deux croix gammées, évidemment prophylactiques, qui figurent sur une des pièces d'armure (p. 121). Les pages que M. C. a consacrées aux statues de Gaulois n'apportent rien de nouveau, sinon d'excellentes similigravures des têtes du Gaulois du Capitole et du Gaulois Ludovisi, exécutées, d'après des moulages, sous un aspect

auquel on n'est pas habitué (p. 128, 130). Pourquoi M. C. n'a-t-il pas reproduit de même la tête du Gaulois du musée de Gizeh (*Rev. crit.*, 1896, I, p. 362), dont les moulages ont été mis dans le commerce par le musée de Leipzig?

A propos des ruines de la Bibliothèque, M. C. a figuré et étudié les deux statues d'Athéna qui y ont été découvertes. La meilleure est une réplique libre — pas une copie — de la Parthénos de Phidias; l'autre, dans l'état où elle se présente, fait tout l'effet d'un pastiche. La tête, qui a été rajustée au torse, est d'un style plus archaïque et plus purement attique que le corps. Faut-il admettre l'hypothèse d'une *contamination* antique? Ou ne vaut-il pas mieux, comme y est disposé M. C., croire que les Allemands se sont trompés en rajustant cette tête à ce torse? En tous les cas, l'impression d'ensemble est très fâcheuse et l'hypothèse de M. Ussing, qui reconnaît là une copie de l'Athéna Kleidouchos, est aussi gratuite qu'injurieuse pour Phidias.

La description des ruines se termine par celle du théâtre et du Trajaneum; puis M. C. traite, en quarante pages d'une lecture très attachante, du rôle joué par les Attalides dans la civilisation grecque, de la littérature et de l'art pergaméniens. Pergame est une ville de cour, centre d'une culture savante et cosmopolite; ces quelques mots en résument le caractère et suffisent à en préciser le contraste avec l'Athènes de Périclès et celle de Démosthènes. P. 212, nº 3 « la statue du jardin Torrigiani à Florence » n'est plus là depuis plusieurs années; elle était, en 1897, chez le marchand Bardini et a, du reste, été publiée en photographie (Arndt, nº 237).

La riche illustration de cet ouvrage est digne de tous éloges, à part quelques similigravures mal retouchées. Les grandes héliogravures d'après les magnifiques lavis de M. Pontremoli sont des modèles; s'il fallait en signaler une, parmi tant de planches admirables, je choisirais la vue à vol d'oiseau de l'Acropole de Pergame, chef d'œuvre de sobriété, de clarté et d'élégante précision.

Voilà donc un produit nouveau de cette collaboration féconde des anciens membres de l'Ecole d'Athènes et des anciens pensionnaires de la villa Medici. Ce volume (j'aurais dû le dire déjà) est le troisième d'une série qui comprend l'*Olympie* de MM. Monceaux et Laloux, l'*Epidaure* de MM. Lechat et Defrasse, qui s'augmentera bientôt, espérons-le, de trois autres volumes sur les fouilles de Délos, d'Akraephiae et de Delphes, fouilles françaises, d'une importance capitale pour l'histoire de l'art, dont les résultats sont encore dispersés ou inédits. Il ne faut pas qu'on puisse continuer à s'en plaindre. Ne semblerait-il pas singulier, à la longue, que les savants et les artistes de nos grandes écoles employassent surtout leur talent à la publication des découvertes d'autrui [1]?

Salomon Reinach.

---

1. La carte de la p. 3 laisse à désirer; on ne voit pas d'après quels principes les noms modernes sont tantôt indiqués (Pitane-Tchandarly), tantôt omis (Elaia, sans

U.-V. de Visser, **De Græcorum diis non referentibus speciem humanam**, 1 vol. in-8°, pp. 1-283.

Dans le livre premier ou préface (pp. 1-31), Visser se propose d'expliquer l' « origine et la nature » de superstitions autres que l'anthropomorphisme. En fait, il résume simplement, ce qui dans l'espèce était bien inutile, des livres aussi connus que ceux de Frazer ou de Tylor.

La partie intéressante du travail est la seconde, la plus longue de beaucoup de tout l'ouvrage (pp. 32-208). Elle contient l'énumération de tous les textes et d'à peu près tous les monuments figurés qui prouvent en Grèce l'existence de ces « superstitions ». La liste est faite avec grand soin et rendra des services. Les documents sont classés par matières, et deux index, dont l'un est mythologique et l'autre topographique, permettent de retrouver facilement le lieu ou l'endroit auquel se rattachent ces croyances. La bibliographie (pp. 32-35) renferme des lacunes. V. paraît avoir ignoré l'*Origine des Cultes Arcadiens* de Bérard, qui valait au moins d'être réfutée. De plus, on est étonné de n'y voir figurer aucun ouvrage de céramographie, ce qui surprend chez un élève d'Holwerda. S'il eût mieux connu les vases peints, l'auteur aurait pu citer, p. 223, un exemple plus probant que le candélabre de Pérouse (vase de Céré au British Museum, II B 57, Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, II, pl. 127). L'auteur a fait avec raison grand usage des gemmes et des monnaies. Mais il semble peu au courant de l'art mycénien. L'article de Cook et les ouvrages de Furtwængler ne pouvaient le dispenser d'étudier avec soin cette période de l'art et de la civilisation grecque. Il aurait ainsi constaté que, dans le deuxième millénaire avant notre ère, l'état religieux de la Grèce était singulièrement moins simple et plus complexe qu'il ne l'a supposé.

Tels quels, et avec les lacunes que j'ai indiquées, les matériaux se présentent en grand nombre et leur valeur paraît démonstrative. L'auteur essaie d'en tirer parti dans la troisième partie, pp. 209-270. Je regrette de dire que presque partout il y a échoué. Non que ses idées me paraissent toujours inexactes, mais elles sont exposées d'une ma-

---

l'équivalent Klissé-Keui, Myrina sans l'équivalent Kalabassary). Phocée s'appelle, je crois, *Eski-Fotscha* et non *Eskide-F.* La route directe d'Elaia à Pergame n'est pas indiquée. — P. 10, le vase de Pergame au Louvre ne représente pas la lampadodromie ; c'est là une vieille erreur de Krause (cf. *Chron. d'Or.*, t. I, p. 84). — P. 11, on n'a pas le droit d'attribuer à Humann la découverte de Nimroud-Dagh, localité visitée et décrite d'abord par Ramsay et par moi, puis fouillée par M. Clerc. — P. 23, n° 5, la *Revue historique* est citée sans tomaison. — P. 30, comment M. Collignon sait-il que le mot *Galate* veut dire « brave » ? Zeuss suppose que *galat* a pu signifier « guerrier », mais se garde d'être affirmatif. — Il y a quelques négligences de style dans la préface, p. IV; ce sont d'ailleurs les seules que j'aie pu relever (*autorisé* revient deux fois à quelques lignes de distance et *prendre* est deux fois dans la même ligne).

nière impersonnelle ou insuffisante. Les questions les plus graves sont effleurées en quelques mots. Sur le « matriarchat », p. 230, V. n'a même pas rappelé la μητρίς crétoise ou renvoyé à des livres aussi courants que l'*Urgeschichte der bildenden Kunst* de Hœrnes. Le problème de l'influence phénicienne (p. 235) est à peine posé et n'est pas, il s'en faut, résolu. Enfin, dans les dernières pages (267-270), Visser s'avise que tous les textes qui parlent du fétichisme en Grèce sont relativement récents. L'objection est forte, très forte, plus spécieuse que paraît ne l'avoir cru l'auteur. C'était son droit de n'en pas tenir compte, mais il fallait pour la réfuter d'autres arguments que les siens et il fallait surtout ne pas attendre la fin de l'ouvrage pour discuter ce problème primordial et de la solution duquel dépendait la position même de la thèse.

Visser paraît avoir été dupe des comparaisons « polynésiennes » et des ouvrages de Frazer. Son répertoire des textes est la partie solide de son travail et la seule véritablement utile.

A. de Ridder.

Index in Xenophontis Memorabilia, contecerunt Catharina Maria Gloth, Maria Francisca Kellogg (Cornell Studies in classical Philology, xi) New-York, Macmillan Company, 1900; 96 p.

Faire un index ne semble pas présenter de grandes difficultés ; il ne s'agit que de ranger les mots par ordre alphabétique, en prenant, pour les mots variables, le nominatif singulier des substantifs ou adjectifs, l'indicatif présent (ou encore l'infinitif) des verbes ; suivent les autres formes dans le corps de chaque article. Mlles Gloth et Kellogg, qui ont fait, d'après l'édition Gilbert (Teubner), un index des *Mémorables* de Xénophon, ont bien compris ainsi leur travail, mais elles ont usé en même temps d'un procédé qui nuit à la facilité et à la rapidité des recherches, au moins pour les verbes. Les formes verbales sont rangées dans l'ordre suivant : présent actif et ses modes, imparfait, futur et ses modes, etc., puis présent passif et ainsi de suite; en un mot l'ordre des paradigmes dans les grammaires : rien de plus simple. Mais la forme en vedette n'est pas toujours le présent de l'indicatif; c'est la première forme, suivant l'ordre ci-dessus, qui se rencontre dans les *Mémorables*; par exemple παραλείπω ne se trouvant ni au présent, ni à l'imparfait, ni au futur, il faudra chercher les formes de ce verbe s. v. παρέλιπες ; de même les formes de νικάω s. v. νικῴη, les *Mémorables* n'ayant ni l'indicatif, ni l'impératif, ni le subjonctif du présent De plus, ces formes ne sont pas à leur ordre alphabétique ; elles sont à la place qu'occuperait l'indicatif présent ; il en résulte des séries comme παρακεκινηκότων, παρηκμακότων, παραλαβεῖν, παρέλιπες, παρημέληκας, παρέμενε, παραμόνιμον, etc., ou encore que ὠγκωμένω est à la place de ὀγκόω absent,

dans l'O, ἠμφίεσαι dans l'A, à la place qu'occuperait ἀμφιέννυμι, etc. On m'objectera que l'ouvrage est fait pour les hellénistes, et qu'ils s'y retrouveront toujours. Je le veux bien; mais la simple addition du présent de l'indicatif eût empêché ces troubles alphabétiques et rendu les recherches plus faciles; on court risque de ne pas trouver παρακμάζω, s'il faut chercher sous παρηκμακότων, et de ne pas retrouver παρηκμακότων, qui n'est pas à son rang alphabétique. Le lexique est soigneusement composé d'ailleurs; dans toutes les vérifications que j'ai faites, je n'ai pas constaté d'oubli; une seule erreur : σκέψεται III, 14, 11 (lire 4, 11), et une faute d'impression ἀγχωμένω (l. κω).

My.

Th. Gomperz. **Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller,** VII (Sitzungsber. d. Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Classe, t. CXLIII, 3). Vienne, C. Gerold fils, 1900; 22 p.

Il s'agit principalement de Platon dans ce fascicule; M. Gomperz n'en examine pas moins de dix-huit passages; en ajoutant un passage d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, d'Euripide, de Diogène Laërce, de Plutarque, des scholies de Porphyre sur l'Iliade, trois passages de Libanius, et une question relative à quelques fragments d'Epicharme, on aura le fascicule complet. Sans vouloir relever une à une certaines corrections qui me semblent justes, ou des suppressions et des additions qui m'inspirent quelques doutes, je note en passant que *Phédon*, 69 b la suppression de μετὰ φρονήσεως a été proposée depuis longtemps par Tournier, *Menex.* 237d celle de ἄνθρωπον récemment par Hartman, et je m'arrête plus spécialement sur trois passages, pour lesquels je ne puis être d'accord avec M. G. *Lysis* 219 la phrase refaite par l'addition *d'une seule* lettre, ἥξειν pour ἥξει, a une apparence spécieuse d'exactitude à laquelle on pourrait se tromper; mais ἀλλά dans cette construction ne s'oppose plus à rien; ἀλλ' ἥξει est nettement opposé à οὐκέτ' ἐπανοίσει, tandis que ἀλλ' ἥξειν ne saurait s'opposer en bon style à ἀνάγκη ἀπειπεῖν... καὶ ἀφικέσθαι. C'est précisément parce que ἀρχή et πρῶτον φίλον sont identiques qu'il est dit non pas que cette ἀρχή « conduira » au πρῶτον φίλον, comme dit M. Gomperz, mais « y sera arrivée, l'aura atteint ». — *Rep.* 556e M. G. a été ravi, sans doute, de trouver dans Platon, sans le chercher, dit-il, un pendant au mot fameux de Sieyès sur le tiers-état; il lit en effet, avec une nouvelle ponctuation, en ajoutant οἱ d'après les manuscrits inférieurs, et en comblant (seulement quant au sens) une lacune hypothétique : ἄνδρες οἱ ἡμέτεροι; εἰσὶ γὰρ οὐδέν, < παρὸν εἶναι τὰ πάντα >, les « nôtres sont-ils des hommes ? Ils ne sont rien, quand ils pourraient être tout. » C'est bien imaginé; mais est-ce Platon ou M. G. qui parle ? Et la tradition est-elle vraiment inintelligible ? Il s'agit des ἄρχοντες (les riches) et des ἀρχόμενοι

(les pauvres); lorsque ceux-ci, sur le champ de bataille, voient les riches amollis, gros et gras, haletants et embarrassés, ne penses-tu pas, dit le texte, qu'ils s'en prennent à leur propre lâcheté de la richesse des autres, et qu'entre eux ils se disent, comme une sorte de mot d'ordre (ἄλλον ἄλλῳ παραγγέλλειν), ὅτι ἄνδρες ἡμέτεροί εἰσι γὰρ οὐδέν ? M. G. a raison de trouver mauvaises toutes les traductions, et insuffisante la correction de Baiter παρ' pour γάρ; mais, à mon avis, le texte n'est ni inexact, ni incomplet. J'accentue ἄνδρες, je ponctue ἄνδρες ἡμέτεροι · εἰσὶ γάρ οὐδὲν (ἡμέτεροι par sa construction est nécessairement attribut), et je traduis — usant à dessein d'expressions vulgaires, car c'est le peuple qui parle — « A nous ces gens-là : ce sont des propres à rien » ; autrement dit : « Secouons le joug : nous sommes les plus forts. » Ainsi sont expliqués à la fois γάρ, κακίᾳ et παραγγέλλειν. — Libainus, *Apol. Socr.* § 169 πῶς οὖν οὐ τῆς αὐτῆς (ὀργῆς) ἀπέλαυσε Σωκράτης, εἴπερ οἷς ὁ δῆμος ὠργίζετο προσόμοιος ἦν; χρῆν γάρ etc. M. G. veut lire οὐ < κ ἀδίκως > et < μὴ > προσόμοιος sans remarquer que χρῆν γάρ etc. ne répond plus à ce qui précède, et sans penser à tout ce qui suit. Il n'est pas question, dans ce passage, de l'irritation juste ou injuste des Athéniens contre Socrate, mais de ce fait, au contraire, que Socrate n'a pas été l'objet de cette colère, parce qu'il n'était pas sophiste, ce que veut démontrer l'orateur. Voici d'ailleurs le développement : « Anytus parle de l'irritation des Athéniens contre les sophistes, tels qu'Anaxagore, etc. Encore une bonne occasion pour l'interroger. Comment se fait-il donc que Socrate n'ait pas excité contre lui la même colère, s'il était semblable à ceux contre qui le peuple était irrité? Il devait en effet, agissant de même, être châtié de même (χρῆν γάρ etc.). Si aucun sophiste n'eût été puni, on pourrait dire que cela est dû à une certaine négligence, grâce à laquelle lui aussi eût échappé ; mais puisqu'il y en a que vous avez fort maltraités, il est donc, lui qui ne vous a jamais trouvés tels à son égard, déclaré par là-même absolument innocent des crimes qu'on leur reproche. » Le raisonnement est parfaitement en règle, et de la dernière clarté ; il n'y a pas un mot à changer, ni à ajouter, sous peine d'altérer profondément la pensée de Libanius. — De semblables retouches, dues à ce qu'on substitue sa propre pensée à celle de l'auteur, expliquent bien la défiance marquée de Jowett, dont se plaint M. Gomperz, à l'égard de la critique conjecturale. C'est surtout en pareille matière que l'imagination mérite son nom de folle du logis ; et pour moi, sans être plus conservateur qu'il ne faut, je ne cesserai de protester contre ses écarts.

My.

Les Papyrus de Genève, transcrits et publiés par J. Nicole. Ier volume : Papyrus grecs; Actes et Lettres; 1er fascicule, Genève, Georg, 1896; 4 p. + 26 feuillets autographiés au recto ; 2e fasc., Genève, Kündig, 1900 ; 8 p. + feuillets 27 à 122 autogr. au recto.

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'insister sur l'intérêt multiple que présentent les documents, autres que les textes littéraires, conservés sur les papyrus. Ne serait-ce que pour l'histoire de la langue grecque, l'helléniste les trouve précieux ; mais ils fournissent bien d'autres sujets d'étude qui ne sont pas moins attachants, et M. Nicole, qui a commencé la publication des papyrus de Genève, a déjà su y trouver l'objet de savantes et curieuses recherches. Cette publication se compose actuellement d'un volume en deux fascicules, dont le premier, paru en 1896, ne m'est parvenu qu'avec le second, paru en 1900, ce qui explique pourquoi je n'ai pas encore parlé du premier. L'ensemble comprend 82 pièces (y compris un n° 8 bis), se répartissant sur une assez longue période qui va du IIe siècle avant au IVe siècle après J.-C. ; mais la plus grande partie est postérieure à l'ère chrétienne, et les n°s 14 et 15 sont de l'époque byzantine. De ces documents, 24 font partie de la collection particulière de M. Nicole, les 58 autres de la collection de la ville de Genève ; tous proviennent du Fayoum. Un grand nombre sont intéressants à divers titres ; on remarquera surtout un contrat de mariage du second siècle avant J.-C. (n° 21), une série de contrats où figure un certain Aurélios Ὀλχοῦει ou Ὀρχοῦει (n°s 12 et 66-69), et plusieurs pièces de la correspondance de Fl. Abinnius (cf. *Pap. British Museum*, II, pp. 265-307 et Nicole, *Rev. de Philol.*, XX, pp. 43-52). Pour la transcription, M. N. se trouvait en présence de deux méthodes, entre lesquelles, dit-il, il a longtemps hésité. Fallait-il, comme on l'a fait, par exemple, pour les papyrus du British Museum, reproduire le texte tel qu'il se présente dans l'original, c'est-à-dire sans accents, sans ponctuation (et même sans séparation entre les mots ; mais on n'est pas allé jusque-là), ou bien transcrire les mots à la manière dont on imprime aujourd'hui, comme l'a préféré M. Wilcken pour les *Griechische Urkunden* de Berlin ? Les deux procédés ont leurs inconvénients ; quels qu'ils soient de part et d'autre, je regrette pour mon compte que M. N. n'ait pas adopté le premier. A défaut de fac-simile (des considérations d'ordre matériel peuvent empêcher ce genre de publication), la transcription la moins éloignée du papyrus est préférable ; je n'en veux pour preuve que celle du n° 21, faite suivant les deux systèmes. L'autre manière, ce me semble, donne plus facilement accès à l'erreur, et il serait facile d'en donner des exemples, dus principalement à l'accentuation et à la ponctuation [1]. M. Nicole lui-même, si je ne me

1. Il est impossible, par exemple, de retrouver la vraie lecture dans la transcription, inexacte du reste, des mots suivants dans les papyrus du Louvre, 50, l. 18 :

trompe, est du même avis, et s'il s'est décidé pour la seconde méthode, c'est parce qu'il a fait autographier, et non imprimer, les papyrus de Genève. On ne lui en est pas moins reconnaissant, et ce n'est pas, d'ailleurs, le premier ni le seul service qu'il aura rendu aux lettres grecques.

My.

Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft heraug. von Iwan von Mueller Achter Band. Geschichte der römischen Litteratur von Martin Schanz. Zweiter Theil : zweite Hälfte : vom Tode des Augustus bis zur Regierung Hadrians. Zweite Auflage. Mit alphabetischen Register. München, 1901. Oskar Beck. 425 p. in-4°. 7 m. 50.

Voici la suite de cette édition nouvelle, toute transformée, où l'on ne compterait plus lesadditions. On y trouvera, toujours plus évidentes, les mêmes qualités, le même soin, une grande clarté jusque dans les sujets les plus compliqués, l'érudition la plus large, la même solidité et la même conscience. Le livre est parfaitement au courant : la plupart des publications de 1900 ont été incorporées au texte; les rectifications et suppléments de détail ne contiennent que deux pages; ce qui est parfaitement sage; car on ne peut vraiment, en un sujet pareil, courir sans cesse à la fin du volume. Pour ne citer qu'un article, toute la littérature, déjà assez étendue, qui touche aux nouveaux fragments du Juvénal de Londres, est très complètement indiquée et résumée à sa place. Suivant la méthode déjà mise en pratique aux volumes précédents, tous les ouvrages classiques, même le moindre des *Dialogi* de Sénèque est ici soigneusement analysé. M. Sch. continue, et nous lui en sommes reconnaissants, de donner son opinion personnelle sur les questions controversées, sur celles mêmes qui sont d'ordre secondaire ou de détail. Diverses indications précieuses de savants compétents, données par lettres à M. Sch. et qu'il nous communique, complètent fort heureusement le dépouillement des publications récentes. Reprenons donc, à l'occasion de ce livre, la formule connue qui ne sera jamais mieux justifiée : l'ouvrage est sûrement et restera longtemps indispensable à tous ceux qui étudient la littérature latine. Elle se reflète ici très exactement comme nous la voyons en ce moment; M. Sch. approuvera parfaitement la réserve contenue dans ces derniers mots. Les faits prouvés sont détachés nettement et accompagnés des preuves; les questions douteuses sont présentées avec leurs ombres; les dernières hypothèses, citées et très bien jugées.

A notre tour donc, d'être en peine pour trouver à faire quelque cri-

---

περιστέρια· ἡ δ'ἐκπέφευγε (lisez περιστεριδῆα · ἐκπέφευγε); mais le fac-simile permet de réparer l'erreur.

tique sérieuse; il faut nous rabattre sur des vétilles. Voici tout ce que j'ai pu relever.

Si l'ouvrage était destiné à être lu de suite, on chercherait sûrement querelle à M. Sch. pour la disposition générale qu'il a adoptée. C'est celle des genres ; elle brouille singulièrement l'ordre historique. Comment nous accommoder de rencontrer Lucain et Tacite avant Sénèque; l'article sur celui-ci divisé en deux morceaux, l'un au début, l'autre vers la fin du volume, suivant qu'il s'agit de sa prose ou de ses vers; Pline le Jeune, le neveu, placé avant son oncle, etc. Mais en fait ces articles ne sont jamais lus que séparément et M. Sch. nous répondra qu'il a pris la précaution (est-ce la « précaution inutile? ») de mettre en tête un tableau chronologique.

J'appelle l'attention de M. Sch. sur les textes qui sont la base de son travail. Ils sont parfois gauchement coupés ou contiennent des mots obscurs qu'il eût fallu traduire. [1] J'aurais voulu dans la bibliographie des distinctions et avertissements nouveaux, au moins pour certains livres.[2] Je comprends bien la raison ou les raisons pour lesquelles M. Sch. a raréfié ces jugements sommaires. Mais sans eux, les bibliographies de cette histoire ressemblent par trop aux annonces de librairie. [3] L'impression m'a paru plus correcte [4].

Emile Thomas.

Ph. Fabia, **Onomasticon Taciteum** (Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série, II-4). Lyon, A. Rey, Paris, A. Fontemoing, 1900, in-4°, 772 p.

S'il faut louer l'Université de Lyon d'avoir donné place dans ses *Annales* au travail de M. Fabia, il faut féliciter l'auteur de l'avoir entrepris et surtout d'avoir eu le courage de le mener à bonne fin. Relever dans tout ce qui nous reste de Tacite les noms propres historiques et géographiques, choisir dans les passages où il en fait mention les phrases ou les expressions essentielles et caractéristiques, pour les

1. Ainsi, p. 343, n° 4, Rem. : la citation de Probus est inintelligible ; il eût fallu tout au moins après *pluralem* ajouter (*sonat*). Comme mot obscur je citerais *obstringens* dans la phrase de Sénèque citée au milieu de la p. 288.

2. Par ex. p. 288, il fallait dire nettement le peu de valeur des Etudes de Hochart sur la vie de Sénèque.

3. Les paroles de Messala dans Tacite, citées ici p. 214 au bas, s'appliquent fort bien à notre cas : quod mihi in consuetudine est, *satis multos offendi*. La réplique est dans les mots précédents : ego jam *meum munus explevi*.

4. P. 268, au milieu : après *existimavimus*, ajouter plusieurs points. P. 326, Auszüge... : le nom de La *Beau*melle a été estropié. Ces extraits ne sont d'ailleurs qu'un travail de librairie qui n'a pas la moindre valeur. P. 328, l. 11, lire *profecto*. P. 330, l. 6 et 7, lire mé*de*cine. P. 366, l. 5, comme forme, Casaubo*nus*, est bien bizarre.

offrir à la curiosité des chercheurs, était une tâche qui demandait au moins autant d'ingéniosité et de finesse que de soin et de conscience : on ne s'étonnera pas de voir ces qualités réunies chez le savant qui a écrit l'étude sur les *Sources de Tacite*; mais c'était aussi une tâche souvent fastidieuse, et il faut savoir gré à l'auteur de ne s'être point laissé rebuter, et d'avoir, en consacrant ses heures de loisir à un pareil travail, considéré plutôt l'intérêt de la science que ses goûts personnels.

L'ouvrage de M. F. rendra les plus grands services aux historiens et aux philologues, qui jusqu'ici n'avaient, pour se guider dans leurs recherches, que les index incomplets et fautifs ajoutés à certaines éditions de Tacite. Grâce à l'*Onomasticon Taciteum*, on verra d'un seul coup d'œil, pour ainsi dire, tout ce que Tacite a écrit ou pensé de tel personnage historique et quelle était l'étendue ou la valeur de ses connaissances géographiques. Sans doute l'*Onomasticon* ne permettra pas de négliger les recueils de A. Forbiger ou de H. Kiepert pour la géographie, ni l'encyclopédie de Pauly, ni la *Prosopographia imperii Romani* pour l'histoire ; — M. F. n'avait à s'occuper que du texte de Tacite, et ce n'était pas son affaire de contrôler ou de compléter les assertions de l'historien ; — mais c'est une chose précieuse pour les chercheurs d'être assurés qu'ils trouveront chez M. F. absolument tout ce que Tacite peut leur apprendre.

Le présent travail est donc complet, [1] et c'est un mérite qu'on est obligé souvent de refuser aux ouvrages similaires, bien que ce dût être pour eux l'affaire principale. On a déjà vu combien il était commode, puisque ,non content de ranger par ordre alphabétique tous les noms propres relevés chez Tacite avec l'indication exacte des passages où ils se trouvent, l'auteur a eu soin de mettre sous nos yeux le texte même des passages ou tout au moins les parties essentielles de ce texte ; j'ajouterai simplement ici que les recherches ne sont jamais longues. C'est naturellement aux noms gentilices qu'il faut se reporter, quand on veut trouver les indications relatives aux personnages historiques ; mais, comme Tacite désigne le même individu, tantôt par son gentilice, tantôt par son *cognomen*, tantôt par les deux à la fois (et encore en les rangeant dans un ordre qui n'est pas invariable), M. F. n'a pas oublié de faire figurer le personnage à toutes les places qu'il peut occuper; ainsi Tacite désigne celui que nous appelons Burrus, tantôt par son cognomen *Burrus*, tantôt par son nomen et son cognomen, *Afranius Burrus*, tantôt enfin, conformément aux habitudes de l'époque impériale, par son cognomen et son nomen, *Burrus Afranius ;* qu'on cherche *Burrus* dans l'*Onamasticon ;* on trouvera ce nom

---

1. Il l'est même au point que l'on y voit figurer tous les *adjectifs* dérivés de noms propres qui présentent un intérêt quelconque pour l'historien ou le géographe.

mentionné à son ordre alphabétique (p. 145), mais avec le renvoi *v. Afranius Burrus*. C'est ainsi que tout en ayant égard aux commodités du lecteur, M. F. a su demeurer exact et respecter scrupuleusement les habitudes romaines. L'exactitude est un mérite dont il serait superflu de louer un philologue digne de ce nom; mais ceux qui pratiqueront l'ouvrage de M. F. reconnaîtront bien vite que j'aurais pu, sans complaisance, insister davantage. Qu'il me suffise de résumer les éloges que me paraît mériter M. Fabia en disant que son *Onomasticon* [1] sera pour les érudits aussi précieux que le *Lexicon Taciteum* de Gerber et Greef doit l'être pour les philologues.

Henri GOELZER.

G. FAGNIEZ, **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France.** II, XIVe et XVe siècles. Paris, Picard (*Collect. de textes p. servir à l'enseignement de l'hist.*) 1900, in-8° de LXXVI-345 p.

J'ai rendu compte, ici même, du premier fascicule de M. Fagniez [2]. Le second est consacré aux XIVe et XVe siècles. Il est fait avec plus de soin encore que le premier et il est plus riche en documents de toute espèce. Non seulement M. F. y donne la plupart des textes classiques en la matière, lettres de Gilles Haquin, abolition des communautés de Paris en 1383, extraits du livre de compte d'Ugo Teralh, règlement des mines du Lyonnais et du Beaujolais, organisation des métiers parisiens en Bannières, etc., mais il a cette fois multiplié l'inédit. Ses trouvailles sortent des fonds les plus divers : manuscrits français, Trésor des chartes, Matinées du Parlement (X 1a des Archives nationales), Châtelet (Y), série KK, archives départementales du Rhône et communales de Lyon (HH), archives du Nord, d'Arras, du Loiret, des Bouches-du-Rhône, de la Loire-Inférieure, de Bordeaux, bibliothèque de Montpellier, archives notariales de Toulouse, etc. Grâce à cette extrême diversité d'origine, on a chance de trouver ici un tableau à peu près complet de l'organisation commerciale et industrielle dans les diverses régions.

A cette grande variété d'origine s'ajoute une non moins grande variété dans le caractère des documents. On y trouve à la fois des textes relatifs à l'organisation du travail, heures et salaires, coalitions, chefs-d'œuvre, apprentissage, ordonnances émanant de l'autorité compétente, statuts ou contrats; des textes sur le rôle public des commu-

---

1. L'impression de l'*Onomasticon* est toujours correcte; les fautes ont été relevées par l'auteur lui-même; le fait que ses *corrigenda* ne tiennent que trois pages à peine témoigne du soin avec lequel a été faite la lecture des épreuves.

2. *Rev. crit.* 1898, t. I, p. 457. Voy. aussi un art. de M. Fr. Funck-Brentano, *ibid.*, t. II, p. 170.

nautés, sur leurs actes, leurs emprunts, leurs institutions de secours mutuels; sur la technique, les procédés industriels, les marques; des devis, des inventaires après décès, des actes de sociétés commerciales, des livres-journaux, des traités de commerce; des documents sur la police du commerce, les foires, l'exportation, enfin sur les mœurs de la classe industrielle et commerçante. Voyez, par exemple (p. 204, Matinées) la piquante histoire d'Alison la Jourdainne, la belle chaperonnière, et (p. 256, registres de la justice de saint Eloy) comment Colin Jobert, varlet cordonnier, et son maître Philippot ont résilié leur contrat à coups de poing, non sans intervention de la trop irascible épouse dudit Philippot.

Ce second fascicule répond donc entièrement à la conception même de la collection. Il fournira un excellent texte d'explications pour les conférences des Universités; il offrira aux étudiants un très grand nombre de documents typiques; en même temps, il mettra à la disposition des érudits plus d'une nouveauté curieuse, qu'ils seront heureux de n'avoir pas à chercher ailleurs. M. F. a cherché à rétablir entre tous ces fragments épars un peu d'unité dans une très large introduction qui, jointe à celle du premier fascicule, formera un excellent précis de l'évolution industrielle et commerciale au moyen âge. Il s'y place à un double point de vue : histoire de la production et du travail, institutions de la classe produisante et commerçante. Il distingue avec netteté trois périodes dans ces deux siècles : de Philippe le Bel à la guerre de Cent Ans, cette guerre elle-même, de Charles VII à Louis XII. Cette dernière période ne présente qu'une unité un peu factice; c'est, pour employer un terme dont on abuse mais qui est exact, une période de transition; la révolution de la Renaissance y commence déjà, la production s'accélère, le marché s'étend, le régime du travail et des transactions se complique : « mais (p. LXXV) si ces circonstances appartiennent chronologiquement à la période où nous nous renfermons, elles y échappent par le mouvement auquel elles se rattachent. » Ce n'est ni par hasard ni par oubli que le fascicule contient relativement peu de documents datés de Louis XI et de ses deux successeurs (une vingtaine cependant); l'auteur a écarté ceux qui, logiquement, seraient mieux à leur place dans un fascicule sur le XVIe siècle.

Quelques résultats généraux ressortent de la lecture de l'introduction et de l'examen des documents. Le premier, c'est, pour la période indiquée, le peu de généralité du régime des communautés jurées. Des villes entières, Bordeaux, Lyon, Narbonne font exception (p. XVII). Il convient d'ailleurs de s'entendre et de ne pas prêter à cette expression : *liberté du travail*, un sens trop fort. Lyon, par exemple, n'a pas de communautés, mais il a des confréries qui, vers la fin du XVe siècle, s'acheminent tout doucement vers la réglementation et aboutissent à des résultats à peu près semblables à ceux des communautés. Chez les pel-

letiers de cette ville, en 1467 (p. 279), la confrérie est obligatoire pour les maîtres et les compagnons, les apprentis paient un droit d'entrée, et tous doivent se soumettre à la juridiction arbitrale des courriers de la confrérie avant d'aller devant les juges de droit commun. Chez les tondeurs de draps (1482), la confrérie exige un chef-d'œuvre et des droits de maîtrise, réduits de moitié pour les fils de maîtres, et fixe le prix de la tonte. Le travail libre se défend surtout, à Paris, sous la forme du travail à domicile, ou des *chambrelans* (p. 230, année 1430). Dès le XIVe siècle, on voit s'introduire le système de production capitaliste dans une industrie au moins, celle de la draperie (p. XIII), beaucoup plus avancée que les autres au point de vue du machinisme, de la division du travail et de l'extension des débouchés. De graves entorses ont déjà été données aux vieux usages corporatifs sur le travail de nuit, le nombre des apprentis et la durée de l'apprentissage, par exemple dans l'ordonnance de Philippe le Bel du 7 juillet 1307 (p. 15) [1]. On voit aussi comment les tanneurs de Troyes avaient imaginé un savant mécanisme pour tourner la loi contre les marchés à terme (p. 75, année 1339); on abolit l'interdiction. On trouvera (p. 135-144) un tableau complet de l'organisation du travail (embauchage, heures de travail et de repas d'hiver et d'été) chez les tisseurs, laneurs et arçonneurs de Beauvais en 1390 (voy. encore, p. 167, pour 1399), des détails sur le marchandage, qui est autorisé chez les foulons d'Orléans en 1406 (p. 187), de nombreux détails sur les coalitions (couturiers d'Orléans en 1412, p. 201), la rupture du contrat de travail (p. 240).

Les pp. 311-336 sont consacrées à un *Glossaire des Mots techniques* qui s'applique aux deux fascicules. Naturellement, ce glossaire n'est pas absolument complet et quelques mots y restent sans traduction. S'il explique *wara*, de la p. 105 du premier fascicule, il n'explique pas *corrigia*. Il n'explique pas « pierre *bouldreyre* » (p. 259), opposé à « pierre de taille » ; il me semble qu'il s'agit de très gros blocs (angl. *boulder ?*) sur lesquels repose un plus petit appareil. Il serait bon de savoir au juste (p. 33) ce que sont les ingrédients chimiques appelés *perelle* et *saumace* ou *saumalle* (sels de soude ou de nitre?). *Merrien de bordilande*, traduit p. 35 n. 5 par « bois d'Irlande », me paraît bien extraordinaire, d'autant que le même texte donne très correctement, plus bas, *layne d'Irlande*. Le glossaire parle simplement de « bois résineux ». L'état du manuscrit ne permet-il pas de lire *Nordilande*, ce qui désignerait soit la Norvège en général, soit la région norvégienne du Nordland [2] ?

H. HAUSER.

---

1. Au lieu de (art. 57) : « que aprantiz qui soit ou fiulz de mestre et d'aprantiz », ne faudrait-il pas plutôt lire : « qui *ne* soit », et ici, et dans les lettres de Gilles Haquin de 1322 (p. 45) qui donnent un extrait de ces ordonnances?

2. Ajouterai-je que le livre a été imprimé un peu vite? Deux pages d'errata

Jacques Testu, abbé de Belval, membre de l'Académie française (1626-1760), par Roger Graffin. Paris, Picard, 1901 ; in-8°, 71 p.

Ce travail, extrait de la *Revue historique ardennaise* (janvier-février 1901) est fort consciencieux et intéressant. Il se place dignement à côté des études de M. René Kerviler sur les Bretons de l'ancienne Académie française. En une soixantaine de pages, M. Roger Graffin retrace la vie et l'œuvre de Jacques Testu, abbé commendataire de Belval-Bois-des-Dames. Il le distingue de son homonyme et contemporain l'abbé Jean Testu qui fut, lui aussi, membre de l'Académie française, le montre galant, brillant, un peu dissipé, et, comme disait Mme de Maintenon, noyé dans le commerce des dames ; aussi, bien que Testu ait cessé plus tard d'être frivole et qu'il ait fait une retraite avec l'abbé de Rancé, le roi ne put jamais se résoudre à le nommer évêque. Après avoir placé Testu dans son cadre et décrit d'après les correspondances du temps le rôle qu'il joua dans l'assemblée du clergé en 1660 et à l'hôtel de Richelieu dont il se croyait le Voiture (p. 13), après avoir retracé les relations de l'abbé avec Mme de Coulanges qui lui fit avaler toutes sortes de couleuvres (p. 28), avec Mme de Sévigné qui nous parle souvent de ses vapeurs, de ses insomnies et de ses intrigues, avec Mme de Maintenon (ce fut Testu que Mme de Sévigné envoya en ambassade pour obtenir la faveur d'assister à la cinquième représentation d'*Esther*), avec le cardinal de Bouillon et l'Académie, M. R. G. apprécie l'œuvre littéraire de son héros, les *Stances chrétiennes*, et approuve de tout cœur le jugement de Larochefoucauld : « Testu a mis de l'eau dans le vin des Pères ». En somme, si Testu échappe à l'oubli, c'est parce qu'il est cité dans la correspondance de Mme de Sévigné. Le très louable travail de M. Roger Graffin se termine par cinq pièces justificatives parmi lesquelles la généalogie des Testu et une longue note bibliographique.

A. C.

A. Ehrhard. **Franz Grillparzer. Le théâtre en Autriche.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900, 509 p.

Voici un livre écrit avec goût et avec un sens littéraire très sûr. L'auteur s'est proposé de faire connaître en France le grand poète autrichien si injustement méconnu par l'Allemagne ; il a réussi à le faire aimer et les Autrichiens n'ont pas manqué de lui en témoigner une ardente reconnaissance (cf. *Grillparzerjahrbuch*, X, 301-311).

(lxxviii-lxxxix), plus une page supplémentaire pour le tome Ier. Mais les fautes d'impression sont en général des bévues sans importance et qui se corrigent d'elles-mêmes.

Le livre se divise en deux parties. La première est consacrée à la biographie du poète (p. 1 à 52), à l'Autrichien (52-100), aux idées littéraires (100-141), au musicien (141-207). La seconde est réservée à l'étude des œuvres : tragédie fataliste (207-241) ; tragédies grecques (241-311) ; drames nationaux (311-397) ; fantaisie et comédie (397-443) ; œuvres diverses et conclusion (443-501).

Ce plan est net, peut-être un peu artificiel. Chez un homme comme Grillparzer qui a été de bonne heure ce qu'il est resté jusqu'à la fin, qui n'a guère évolué, les classifications sont difficiles. Il eût peut-être été plus simple et plus logique de le suivre dans sa vie et de faire voir comment les évènements extérieurs ont influé sur ses dispositions natives, par quelle suite d'actions et de réactions dans sa propre âme est né à tel moment tel poème, a été conçu tel plan et esquissée telle scène ; comment enfin caractère, pensées, sentiments s'expliquent par ce fameux pessimisme qui donne la clé de tout ce qui dans sa nature paraît tourmenté, incohérent et bizarre. M. E. a bien vu le « cas Grillparzer » et cette névrose, si voisine du génie qu'elle se confond avec lui. D'où vient le pessimisme de Grillparzer ? Atavisme répond l'auteur, et cela est très exact, mais quelle répercussion ce pessimisme a-t-il sur l'*intellectualité* et sur la sensibilité de l'homme et de l'écrivain ? Comment cette morne tristesse et cette torpeur de la volonté se concilient-elles avec une claire et lumineuse raison qui corrige et épure, et écarte dans les œuvres tout ce qui troublerait l'harmonie ? Comment la philosophie de Grillparzer, ou plutôt sa conception de la vie, sa *Weltanschauung*, se rattache-t-elle à son pessimisme ? De plus, ce pessimisme, état permanent d'une âme torturée par des antinomies insolubles, n'explique pas à lui tout seul la morale latente de ses drames. Il nous semble bien qu'en creusant la question on aurait découvert ici d'autres influences. Certes, Grillparzer est écœuré par la réalité ambiante et il juge vain de prêcher l'action à des contemporains de Metternich. Mais lorsqu'il dit : « Restez ce que vous êtes, n'entrez pas en lutte contre les hommes et les choses, ils vous briseraient et vous perdriez le seul bien ici-bas, la paix du cœur *« des Innern stillen Frieden »*, il exprime des idées purement chrétiennes. A son insu, il subit la tradition de sa famille et de son pays. D'ailleurs, quoique détaché de toute religion révélée, ennemi de l'obscurantisme sous toutes ses formes, il a été un penseur libre plutôt qu'un libre penseur et il est très possible que, dans ses longues songeries, il ait eu comme une vague intuition du *Divin* et ait médité sur les mystères de l'au-delà avec un esprit, non de foi, mais de curiosité inquiète. Qu'après cela on lui reproche sa morale un peu terre à terre, qu'importe ? Son « bourgeoisisme » n'a rien d'étroitement utilitaire et il n'est guère d'hommes qui ne se soient à de certaines heures ralliés à son idéal de vie, au « procul negotiis »...

Le chapitre sur l'Autrichien chez Grillparzer et celui sur ses idées

littéraires complètent le portrait de l'homme. Le second nous initie à ce qu'on serait tenté de nommer son esthétique, si un tel mot n'était trop ambitieux pour un ennemi juré des théories, systèmes et formules. Signalons pourtant une lacune : pourquoi Grillparzer, à qui le *volsklied* ne dit rien qui vaille, trouve-t-il tant de charme au théâtre populaire viennois ? Le *Rêve une vie* et d'autres pièces comme *Mélusine* rappellent par bien des points les pièces représentées au Leopoldstädter Theater. Grillparzer en effet aime le merveilleux, non pas comme spectacle uniquement, mais aussi comme symbole, et il s'en sert pour exprimer certaines situations ou certains états d'âme fuyants et complexes qui échappent à la logique du mot. Il se complaît dans le clair-obscur du cœur *(das Dämmrige)* comme dans les âges primitifs, les périodes crépusculaires où les secrètes affinités des êtres avec les choses apparaissent non voilées encore par les raffinements et les mensonges de la civilisation. La musique devait le prendre et le séduire, et M. E. nous le montre passionné pour cet art et toujours prêt à en défendre rigoureusement les limites. C'eût été le lieu ici de tracer en contours plus saillants la silhouette du *musicien pauvre* qui s'identifie par plusieurs côtés de sa nature avec le poète lui-même et ne comprend la musique que comme une combinaison de sons mélodieux destinés à caresser l'oreille et bercer le rêve. Sa musique n'est pas savante, mais, dans ses improvisations gauches, c'est son âme entière qui chante et qui pleure...

Dans la seconde partie du volume, M. E. met en pleine lumière tout ce qu'il y a de vivant dans les caractères tracés par Grillparzer, surtout dans les caractères de femmes ; il nous fait admirer avec quelle habileté le poète trouve le jeu de physionomie, le détail typique ou pittoresque qui peint une situation ou dessine les replis d'un caractère (Rodolphe II, le vieil Isaak), mais il ne souligne pas assez peut-être la manière simple et naturelle dont ce pur réaliste — dans le bon sens du mot — expose un sujet, noue ou dénoue une intrigue, ni son souci du naturel jusque dans le langage qu'il prête à ses héros. A cet égard il y a progrès d'une pièce à l'autre et Rodolphe II est une merveille de vérité individuelle. Grillparzer, on ne peut le nier, s'est inspiré de certains modèles : M. E. nous indique ceux qui ont le plus directement agi sur lui. Reste une question importante. D'où vient la veine comique chez notre poète : du théâtre populaire ? Quelle a été au juste l'influence de Bauernfeld et de Raimund sur leur illustre contemporain ? Dans quelle mesure le comique de Grillparzer, qui passe de la fantaisie légère et ailée à l'âpre ironie, dérive-t-il de son pessimisme ?

M. E. s'étend longuement sur le fatalisme, mais nous serions plus sévère que lui pour le drame « *l'aïeule* ». Nous ne voyons pas très bien comment on peut admettre que cette pièce « renferme une grande somme de vérité intérieure ». Les personnages subissent leur destinée plutôt qu'ils ne la créent, et bien qu'ils n'aient pas la résignation passive, le

spectateur sent très bien que leurs efforts pour lutter contre le malheur qui les guette seront inutiles. Nous ne voulons au théâtre voir régner en souveraine, ni la Liberté humaine ni la Nécessité, mais nous prenons plaisir à assister au conflit de l'une avec l'autre. Grillparzer nous fait assister à un pareil conflit jusque dans sa dernière pièce, Libussa, où une force plus puissante que tout, l'évolution des âges et des sociétés, entraîne à la ruine l'œuvre d'amour que commençait à fonder la fille de Krokus. Ce drame méritait une étude plus détaillée que celle que M. E. lui a consacrée, car il renferme le testament philosophique du poète et offre à notre méditation le grave problème qui comprend tous les autres. Est-ce la vie intuitive du cœur, la vie simple et modeste, conforme aux lois immuables de la nature, ou est-ce la vie dirigée par la raison vers un idéal d'activité, de justice et de solidarité qui est la bonne, la vraie?

Deux théories ou plutôt deux conceptions du monde sont en présence; Grillparzer les oppose l'une à l'autre, non comme l'âge d'or à l'âge de fer, non comme la dure réalité au rêve d'une existence idyllique, mais comme une époque à une autre, le présent au passé. Il ne prend pas parti, il constate ce qui est, avec peut-être un regret mélancolique de ce qui a été. Il est tour à tour, et à la fois, Libussa et Primislas et, malgré ses très évidentes sympathies pour l'une, il ne peut pas ne pas penser avec l'autre que, comme le dit Schlenther (*Sonntags beilage* nº 51 *zur vossischen zeitung* 1897), « rien de nouveau ne se fonde sans qu'il y ait des victimes » et que « ce n'est pas seulement par la lutte mais aussi par la mort qu'on marche à la victoire ».

En résumé, le livre de M. Ehrhard est très nourri de faits, très riche en idées, très documenté, et il nous intéresse d'un bout à l'autre. L'impression qu'il nous laisse de Grillparzer est celle d'un vrai poète (*ein Dichter von Gottes Gnaden*, comme disent les Allemands), qui a incarné et élevé à la hauteur du génie les qualités de sa race: l'ordre et la clarté, le goût de la mesure et de la proportion, le sens de l'harmonie et des belles formes plastiques. C. Senil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er février 1901 (suite).

M. Clermont-Ganneau annonce que M. Macalister a découvert, dans un immense columbarium taillé dans le roc, aux environs de Beil Djibrin (Palestine), une inscription grecque, qu'il a traduite ainsi : « Moi, Nikateidès, je pense que c'est là un beau souterrain. » M. Clermont-Ganneau pense au contraire que le sens est le suivant : « Simé me semble belle, à moi L(oukios?) Neikatidès. » C'est une acclamation amoureuse, conçue selon une formule dont l'épigraphie grecque offre de nombreux exemples.

M. Thureau-Dangin communique un essai de traduction de l'inscription où le souverain chaldéen Goudea raconte un songe que les dieux lui ont envoyé pour l'avertir de construire un temple.

Séance du 8 février 1901.

M. Omont donne lecture d'une lettre de M. Smirnoff, conservateur du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersboug, qui signale l'existence au musée du gymnase de Marioupol (Russie), au N. de la mer d'Azoff, d'un feuillet isolé du manuscrit pourpré en lettres onciales d'or de l'Evangile de S. Mathieu, découvert à Sinope et acquis l'an dernier par la Bibliothèque nationale. Ce nouveau feuillet contient le texte des versets 9 à 16 du chapitre XVII de l'Evangile de saint Mathieu.

M. Berger communique une lettre de M. Perdrizet, relative à une inscription latine découverte par le R. P. Ronzevalle et dans laquelle il a pu retrouver la triade qui était adorée à Baalbek. Cette triade se composait de Jupiter, Vénus et Mercure. M. Perdrizet explique par là la présence de l'aigle, tenant au lieu de la foudre le caducée entre ses serres, sur le soffite de la porte d'entrée d'un des temples de Baalbek. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Chavannes, professeur au Collège de France, donne lecture d'un rapport sur les résultats archéologiques de la mission de M. Bonin en Asie centrale. Il signale l'importance, pour l'histoire du territoire situé à l'ouest du Fleuve Jaune, des inscriptions dont les estampages ont été rapportés par M. Bonin. Quelques-uns de ces monuments rappellent les victoires remportées par les Chinois sur les Turcs dans les environs du lac Barkoul. D'autres stèles ont été trouvées dans les grottes des mille Bouddhas, au sud-est de Cha tcheou; l'une d'elles, qui date de l'année 1348, présente une formule bouddhique en six écritures différentes qui sont les mêmes que celles dont ont trouve des spécimens sur la porte de Kiu-yong Koan, près de Péking.

M. l'abbé Thédenat, après avoir rendu hommage à la mémoire de M. Emile Pierre, dont la mort récente a été une grande perte pour l'archéologie de l'Est de la Gaule, présente plusieurs antiquités qui lui avaient été communiquées par le regretté archéologue. La première est un cachet d'oculiste trouvé à Grau (Vosges), l'un des plus beaux qui existent. Chacune des quatre tranches porte une inscription :

1° Q. Val(erii) Flaviani euodes ad veter(es) cic(atrices) ext(ilia).
2° Q. Val(erii) Flaviani dialepidos ad vete(res) cic(atrices) exti(lia).
3° Q. Val(erii) Flaviani diasmyrnes post imp(etum) ex ov(o).
4° Q. Val(erii) Flaviani diamisus ad aspritud(ines).

Les abréviations *ex t* et *ex ti* qui se rencontrent sur les prémières tranches sont nouvelles. A l'aide de textes de Pline l'ancien, M. l'abbé Thédenat démontre qu'il faut les lire *ex til(ia)* et qu'elles indiquent que les collyres *euodes* et *dialepidos* devaient être appliqués dans une décoction de tilleul.

M. Paul Foucart lit une note sur une statue égyptienne découverte en Crète par M. Evans. — MM. S. Reinach, Oppert, Heuzey et Perrot présentent quelques observations.

Séance du 15 février 1901.

M. Salomon Reinach communique le croquis de la partie supérieure d'une statue de bronze, de grandeur naturelle, découverte dans la mer auprès de l'île de Cérigo. Cette statue, représentant Hermès dans l'attitude de l'orateur, paraît être un chef-d'œuvre de l'art du IVe siècle. C'est, d'autre part, la première statue de bronze de grandeur naturelle et de l'époque classique qui ait été découverte en Grèce. M. Reinach la rapproche d'une statue d'Hermès, dans une attitude analogue, qui a été découverte en Autriche et qui se trouve aujourd'hui au Musée de Vienne.

M. l'abbé Thédenat présente un second cachet d'oculiste qui lui a été communiqué par M. Emile Pierre. On y lit les inscriptions suivantes :

1° *Tib. Claudii Di... tactum delachrimatorium.*
2° *Tib. Claudii Di... diasmyrnes.*
3° *Tib. Claudii Di... crocodes dianodynum.*
4° *Tib. Claudii Di... solonos lene.*

Il présente ensuite une bague en bronze trouvée à Naix (Meuse) par M. Emile Pierre. L'intérêt exceptionnel de cette bague consiste en ce fait que c'est le seul monument connu qui donne la preuve, jusqu'ici vainement cherchée, que les Romains ont fait usage de caractères mobiles.

(*A suivre.*) Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 11 — 18 mars — 1901

Altindisches Zauberritual, Probe einer Uebersetzung der wichtigsten Theile des Kauçika Sûtra, von Dr. W. Caland. (Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afd. Letterkunde, nieuwe Reeks. III. 2.) — Amsterdam, J. Müller, 1900. Gr. in-8, xij-196 pp.

Le Kauçika-Sûtra est un curieux manuel de magie blanche et noire, enchâssé dans le cadre ordinaire d'un grhya-sûtra ou rituel du culte domestique hindou. Indispensable à l'intelligence de l'Atharva-Véda, il est lui-même, malheureusement, d'abord peu facile, dans sa rédaction concise et confuse et son texte incertain. Grâce à M. Caland, à la sagacité de ses restitutions, à sa science profonde et étendue en toutes les branches de la liturgie védique, nous y verrons désormais beaucoup plus clair; mais nous n'oublierons pas que le mérite d'avoir le premier débrouillé ce chaos revient à M. Bloomfield, qui nous en donnait, il y a dix ans, un texte aussi correct que possible, accompagné de toutes les variantes importantes et de toute la documentation accessoire qu'il avait su tirer des fragments informes et mutilés des commentaires indigènes. Si maintenant le domaine fructifie, c'est que l'initiateur avait admirablement défriché le terrain.

La découverte capitale de M. Caland (p. vi), c'est que les opérations magiques décrites dans le K. S. sont intimement liées au rituel des sacrifices de syzygies par lequel il s'ouvre et qui, jusqu'à présent, y paraissait un hors-d'œuvre. Par là, nous acquérons tout à la fois, et la conviction que le Sûtra est une œuvre méthodique, cohérente, qui n'a subi dans ses parties essentielles aucun remaniement, et l'intelligence plus nette d'une foule de manipulations matérielles qu'il définit par voie de simple allusion. Ce néanmoins, l'auteur nous avertit expressément, avec une prudente modestie (p. iv), qu'il n'entend présenter sa traduction qu'à titre d'essai. Je me conformerai à son désir dans cet examen, tout en doutant que, sur les points qu'il a laissés dans

l'ombre, l'on trouve mieux que lui à sa suite ; et, pour ma part, je ne l'essaierai même pas.

Passant condamnation sur quelques fautes d'impression, inévitables dans une rédaction allemande et des citations anglaises imprimées en Hollande, je me borne à relever les inadvertances qui tiennent au texte sanscrit. — P. 15 (n° 16), le texte Bl. porte *vâçâ*. En écrivant *vâsâ* il fallait indiquer la correction. — P. 34 (n° 5), lire « VI, 67 ». — P. 55 (n° 11), au lieu de « sieben », lire « zwölf ». — P. 112 (n° 13), le texte porte *krçara*. M. C. a le droit de préférer l'orthographe *krsara*, mais moyennant un avertissement au lecteur. — P. 129 (n° 9), corriger *mañjishthî* Bl. (deux fautes). — P. 136, l. 3, remplacer 12 par 32. — P. 178, n° 10 : *vadanât* est un ablatif ; à moins que la parenthèse ne se rapporte à l'instrumental *kéçêna* qui le suit ; mais alors je n'en saisis pas la raison d'être.

Le K. S. se divise en 141 chapitres d'inégale longueur. La traduction n'en comprend que 44, soit de 7 à 52, avec omission de 44-45. Elle n'en embrasse pas moins près de moitié de l'ouvrage, et la seule partie vraiment importante ; car les chapitres spécifiquement relatifs à la conjuration des mauvais présages avaient déjà été traduits, il y a fort longtemps, par M. Weber, et le reste ne contient rien que l'on ne rencontre, à quelques détails près, dans tous les rituels du culte domestique. Il m'est naturellement impossible de suivre M. C. à travers l'infinie bigarrure des sujets qui relèvent de la sorcellerie hindoue ; mais quelques extraits en donneront une idée. — S. 10-13 : conjurations d'un caractère général, en vue du succès, de la concorde et du gain. — S. 14-16 : formules et rites de toutes sortes destinés à procurer la victoire sur l'armée ennemie. — S. 17 : le sacre du roi. — S. 18-24 : conjurations en vue de tel ou tel genre spécial de prospérité, bestiaux, labour, semailles, etc., le tout en grand désordre et entremêlé de maint objet semi-étranger. — S. 25-36 : opérations curatives ou préventives. C'est incontestablement la partie la plus intéressante du livre, et aussi la plus confuse : souvent on ne sait de quelle maladie il s'agit, et le traitement, non moins que la teneur de la formule, est trop peu topique pour permettre de l'élucider ; là même où la maladie est nommée, on ne l'identifie guère que par conjecture. Le remède non plus n'est pas toujours exactement connu des commentateurs : contre les tumeurs indurées (S. 31, 11), on emploie de l'urine, humaine selon l'un, de vache d'après l'autre. Contre l'autorité de M. Caland, j'inclinerais à croire que c'est le premier qui a raison, et j'en ai pour garant un souvenir personnel [1]. — S. 37-46 : présages,

---

1. Dans le Forez, un jour que j'étais allé visiter un ancien journalier de mon beau-père, malade d'un cancer externe, je demandais à sa femme comment il allait : « Eh ben, ça va mieux depuis quelques jours, dit-elle ; je lui ai trouvé un remède. » (La pauvre vieille ne l'avait sûrement pas inventé : elle n'en était

contre-conjurations, expiations, etc. Les vers qui terminent cette section (p. 156-157) sont en assez fâcheux état : je corrigerais simplement le début en *prêhi pra hara pra vada*, suggéré par le *vada* de la suite de l'invocation. Un peu plus loin, on ne peut obtenir, avec *putrair*, le sens « sing' günstig unsern Söhnen », qui pourtant paraît s'imposer : il faudrait *putrêbhiô*, qui précisément rétablirait le vers [1]. Quant au verset 55, on y pourrait restituer * *agatvalam* « immobile » [2]; mais encore manquerait-il une syllabe et plus haut il faudrait écrire *pûrusham* pour avoir une fin d'anushtubh. Mieux vaudrait donc se contenter des mots *svapantam atsi purusham çayânam*, qui font une excellente trishtubh, et rejeter * *agatvalam* ou ce qu'on voudra, comme une glose qui aurait passé dans le texte. — S. 47-49 : magie noire *(abhicâra)*. P. 161, n° 15, je ne crois pas qu'il faille lire *indrapurôhitô*. Je traduirais, d'après le sens étymologique : « O Indra, te plaçant à notre tête... » Le piquant de l'invocation est précisément ici le semi-calembour, puisque d'habitude c'est Brhaspati, nommé plus bas, qui est le *purôhita*. — S. 49-52 : objets divers. P. 179 (n° 6), M. C. traduit *çâlé* en locatif d'adjectif, soit « dans un domestique ». Pourquoi donc pas *çâlé ca* [*antarâ*] « entre les deux maisons » (celle qui brûle et celle qui est menacée d'incendie)? Le procédé serait plus topique, et le *ca* paraît indiquer anuvrtti du sûtra précédent à celui-ci [3].

Il serait superflu de louer en M. Caland une parfaite maîtrise de toute la littérature atharvanique, s'il n'en avait,— de propos délibéré? je ne sais, — négligé une très mince parcelle : ma traduction des livres VII-XIII de l'Atharva-Véda. Il en connaissait pourtant l'existence, puisque M. Bloomfield n'a pas manqué une occasion de la citer. Je devrais m'en applaudir; car il y eût trouvé sans doute beaucoup à reprendre; mais peut-être un peu à prendre aussi. Dans la conjuration contre la jalousie (36, 25), je n'avais pas omis le bouillon que Kêçava recommande de faire prendre au jaloux; et, dans celle pour gagner au jeu de dés (41, 13), j'ai cru trouver au texte même de l'A. V. (VII,

---

pas capable.) Quand je voulus savoir lequel, elle témoigna quelque embarras; mais j'avais gagné sa confiance. « Eh ben, je lui lave son mal, sauf vot respect Monsieur, *avec son urine*, et ça fait qu'i n' souffre plus autant. » L'emploi de l'urine du malade lui-même est-il un raffinement postérieur de propreté relative, ou la condition primordiale du succès?

1. Si une inadvertance a changé *putrêbhyô* en *putrêbhir*, on comprend que cet instrumental védique ait cédé plus tard la place au classique *putrair*. Avec cette correction, la phrase suivante se traduirait plus exactement « und günstig *in* unsern Häusern ».

2. Les dictionnaires ne donnent que *gatvara* « mobile ». L'échange d'un *r* contre un *l* est toujours possible, et l'épithète renforce l'idée du danger qui menace l'homme endormi à la belle étoile.

3. C'est aussi ce qu'avec un peu de complaisance on peut faire dire au commentaire de Kêçava : *çâlâmadhyê* (i. e. *çâlayor madhyê*) *dvayor* (?).

109, 2) des détails de manipulation que le K. S. a passés sous silence. J'ai montré aussi que la formule d'exécration (46, 47) subissait une modification, selon que l'oiseau de mauvais augure volait en se rapprochant ou s'éloignant du sujet, et mon étymologie toute conjecturale du mot *valagá* (p. 132) « mannequin d'envoûtement », n'est pas sans intérêt pour l'intelligence du mot et de la cérémonie à laquelle il commande [1]. Enfin, je ne suis pas sûr que le rite « pour assurer la fidélité des amants » (p. 120) ne soit pas plus pertinemment décrit dans la citation que j'ai empruntée au prince Henri d'Orléans [2], que dans le langage ésotérique et télégraphique du Sûtra.

Mais la compétence de M. Caland ne se restreint point à l'Inde : elle s'étend même au folk-lore de toutes les nations, âryennes ou non, et ce n'est pas une médiocre satisfaction, de lui voir citer la Loi des XII Tables à propos d'un charme agricole (p. 48 i. n.), ou d'apprendre les raisons profondes de l'usage qui nous interdit aujourd'hui encore de laisser desservir, sans l'avoir brisée, la coque de l'œuf que nous venons de manger (p. 164 i. n.). Il a fait de larges emprunts au grand ouvrage de Wuttke sur la superstition allemande, et il eût pu en citer le § 255, à propos de la contre-conjuration bizarre (18, 17-18) qui consiste à noyer tout un assortiment de vêtements (p. 45), de même que la prescription de réciter la sâvitrî *pratilôma* (p. 184) devait irrésistiblement évoquer le souvenir de notre Messe Noire du moyen âge, dite en commençant par la fin, sur un missel renversé, avec les ornements sacerdotaux mis à l'envers. Au sujet du signe de reconnaissance de la p. 72 (25, 32), je mentionne un usage de même provenance que le remède ci-dessus. Lorsqu'un enfant est malade, c'est qu'il est au pouvoir d'un des trois saints méchants. On met trois feuilles d'herre [3] sur une assiette pleine d'eau, au nom de chacun des trois saints, et on les y laisse passer la nuit. Le lendemain, celle des trois feuilles qui est *tiquetée de points jaunes* indique le saint qui a causé la maladie. On fait un pèlerinage à sa chapelle, et l'enfant guérit [4].

V. Henry.

---

1. Cf. mon *Atharva-Véda :* VII, p. 72, 88 et 119; X-XII, p. 43, etc. — L'interprétation de la p. 44 (n. 9) m'a rappelé celle que j'ai donné du védique *ágata*, ib., X-XII, p. 171.

2. *Journal Asiatique*, 9e série, IX, p. 328.

3. Le mot m'étonna; mais la bonne femme n'en savait pas l'équivalent. Elle me dit : « Vous savez : c'est cette chose qui pousse le long des vieux murs. » Alors je me rappelai le latin *hedera*, et je compris qu'elle parlait français beaucoup mieux que moi. — Je ne me rappelle plus les noms des trois saints. — Si l'expérience n'a pas donné de résultat, c'est que le saint coupable n'a pas voulu se dénoncer. On la recommence, mais avec peu d'espoir. — Andrézieux, où ces usages ont été recueillis, est situé au confluent de la Loire et du Furens, un peu plus bas que Saint-Just et Saint-Rambert.

4. Sur la guérison du mal *jambha*, quel qu'il puisse être p. 103), cette référence manque à l'Index), j'ajoute un renseignement paru depuis ma traduction, d'où il

The D-Suffix, by F. W. Thomas. (Transactions of the Cambridge Philological Society, V, 2.) London, Clay, 1900. In-8, 71 pp. cotées 79-149. Prix : 3 sh.

Sur l'origine et le développement du suffixe indo-européen à dentale sonore initiale, — type lat. *rapi-du-s,* — l'auteur ne nous apporte pas beaucoup de faits nouveaux, ni même d'interprétations nouvelles des faits déjà connus ; mais il a su les colliger diligemment et les grouper en catégories qui en facilitent la comparaison. Bien que, en dépit de sa protestation (p. 122), nombre de mots sanscrits en *-da-*, *-nda-*, etc., soient suspects d'anâryanisme, le caractère primitif du suffixe ne paraît guère contestable, et le rapprochement des finales *-nʒo* du vieux-haut-allemand est fort digne d'intérêt. Quant au point de savoir si c'est là, en effet, un « Kose-suffix », on n'y touchera ici que pour constater en passant la déplorable influence qu'exerce la lecture des ouvrages allemands sur la nomenclature des linguistes anglais. Ne sauraient-ils donc écrire en leur propre langue ? Lorsque, au lieu d'*Umlaut*, on leur offre le mot « metaphony », ils n'en veulent point. Apparemment ils trouvent à leur jargon hybride un charme qui m'échappe [1].

V. H.

Otto Kern. — **Die Inschriften von Magnesia am Maeander**, mit 10 Tafeln und einigen Abbildungen im Text. Berlin, W. Spemann, 1900. Publication der königlichen Museen. xxxvii-296 S. 20 mark.

Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff. — **Die Inschriften von Magnesia a. M.** Dans les Göttingische gelehrte Anzeigen, 1900, p. 558-580.

L'important recueil des inscriptions de Magnésie du Méandre a été présenté au monde savant par l'un de ses parrains, M. de Wilamowitz-Moellendorff et son article sert en réalité d'introduction à l'ouvrage d'Otto Kern. Cette introduction est double : la première partie est un véritable manifeste où le maître de Berlin expose, avec sa vigueur et sa netteté ordinaires, ses vues personnelles sur le mode de publication des inscriptions; la seconde est une analyse, attrayante et suggestive, du volume même.

Le recueil des inscriptions de Magnésie est en quelque sorte habillé à la nouvelle mode, selon les règles et lois formulées par M. de W., et qu'ont acceptées d'une part O. K., de l'autre les directeurs des musées

---

ressort que les Indous ne sont pas les seuls à administrer aux enfants en bas âge une infusion de fenouil mêlée au lait. En Alsace, paraît-il, cette mixture est d'usage pour les nourrissons qu'on élève au biberon : Martin-Lienhart, *Wb. der Elsäss. Mundarten*, s. v. Fenchel. Est-ce aussi contre les accidents de dentition ?

1. La vraie étymologie de *trucidáre* est * *qtru-caid-* « couper en quatre » *Brugd. Btr* : XXV, p. 314.

royaux de Berlin, MM. Conze et Kekule de Stradonitz. On sait en effet que les musées royaux ont fait les frais des fouilles et de la publication, et que la plupart des inscriptions découvertes à Magnésie sont aujourd'hui conservées à Berlin, où elles seront prochainement exposées dans le musée de Pergame. Ce qui distingue avant tout le recueil nouveau, c'est que les textes y sont publiés en caractères courants : plus de copie en caractères épigraphiques, mais simplement une transcription en minuscules. Le volume se trouve singulièrement allégé, les frais d'impression considérablement diminués et, de fait, le très beau et très important recueil de Magnésie ne coûte que 20 mark, sans compter que le format réduit (in-4° au lieu d'in-f°) en fait un livre plus maniable, d'accès et de transport plus aisés. Voilà de grands avantages et M. de W. les fait complaisamment valoir, pour en arriver bientôt à des déclarations qui ne manquent pas de solennité : « en principe, dit-il (p. 561), je dois dénier à la majuscule le droit d'existence, même — soit dit en passant — pour le Corpus Inscriptionum Graecarum. » Tant de rigueur surprend de la part d'un savant qui a reconnu quelques lignes plus haut qu'en plus d'un cas il fallait recourir aux caractères épigraphiques : de fait, O. K. ne les a pas absolument bannis de son recueil. Les caractères épigraphiques peuvent rendre un double service. Ils nous aident d'abord à dater approximativement l'inscription. Tous ceux qui ont manié les Corpus de l'Académie de Berlin ou notre Bulletin de correspondance hellénique savent que tel type est réservé aux textes du ve siècle, tel autre à ceux du IVe et de la période macédonienne, tel autre à l'époque romaine. Ce sont des types conventionnels, universellement admis et nul n'aurait l'idée de les prendre pour base d'une étude sur l'histoire de l'écriture; les relations internationales entre épigraphistes sont aujourd'hui si aisées qu'on obtient vite estampage, fac-similé ou photographie de Londres, Berlin, Vienne, Athènes et Constantinople. M. de W. semble oublier que le recueil de Magnésie ne compte que 400 numéros et que les textes les plus anciens ne remontent qu'au IVe siècle avant Jésus-Christ. Serait-il donc possible, dans un recueil plus considérable, d'exiger de l'éditeur une histoire de l'écriture lapidaire aussi complète que celle dont O. K. a enrichi son Introduction, avec photographies à l'appui? Les caractères épigraphiques aident encore à la restitution des textes incomplets et des textes mal copiés. Il est plus facile d'indiquer avec des majuscules la position relative des lettres et de marquer l'étendue exacte des lacunes. Souvent il ne reste des lettres conservées qu'un jambage, un trait : les transcrire en minuscules, c'est les interpréter, c'est imposer à l'œil du lecteur une leçon incertaine, quelque précaution de bonne foi que l'on prenne, comme de placer des points sous les lettres douteuses. A qui n'est-il pas arrivé de retrouver la vraie lecture en transcrivant en caractères épigraphiques une mauvaise copie en minuscules? Tout en faisant les réserves

nécessaires, je m'associe volontiers aux conclusions pratiques de M. de W. : il faut que les recueils d'inscriptions soient bon marché et maniables ; il faut que les éditeurs, à l'exemple d'O. K., renoncent à l'emploi du latin ; il faut enfin que l'on s'entr'aide en se communiquant estampages et photographies. Ces trois propositions obtiendront l'assentiment de tous.

Otto Kern, l'auteur du recueil, a fait cinq campagnes à Magnésie sous la direction du regretté Humann, qui a fouillé l'emplacement du temple d'Artémis et l'agora de 1891 à 1893. Le théâtre et la nécropole de l'W. avaient été fouillés en 1890 et 1891 par Hiller de Gaertringen, dont le nom revient plus d'une fois dans ce recueil. Hier Magnète, demain Thessalien, puisqu'il est chargé de la Thessalie dans la nouvelle édition du Corpus Inscriptionum Graecarum, Kern a rendu et rendra de notables services à l'épigraphie grecque.

Son livre comprend trois parties : une Introduction divisée en plusieurs chapitres, les inscriptions mêmes et un Index.

Les cinq chapitres de l'Introduction portent les titres suivants : I. Découverte des inscriptions. II. Témoignages des écrivains et des inscriptions autres que celles de Magnésie. III. Liste de tous les Magnètes connus jusqu'à ce jour par les auteurs et les monnaies. IV. Magnésie à l'époque byzantine. V. Histoire de l'écriture lapidaire à Magnésie. Ces chapitres tiennent en XXXVII pages fort utiles ou fort intéressantes et il faut remercier O. K. d'avoir rendu si facile la tâche de son lecteur, sans se demander si de pareilles introductions n'alourdiraient pas outre mesure des recueils consacrés à d'autres villes[1].

Les inscriptions, au nombre de 400, sont classées sous les rubriques suivantes : I. *Urkunden*. II. *Unterschriften*. III. *Aufschriften*. IV. *Grabschriften*. V. *Graffiti*. VI. *Verschiedenes und Fragmente*. Cette classification nouvelle a été adoptée sous l'inspiration de M. de W. Dans le mémoire déjà cité (p. 562 suiv.), M. de W. distingue deux grandes classes d'inscriptions : 1° Les actes (Urkunden), c'est à dire

1. P. 1. Ajouter sur la carte l'embranchement de Balatchyk à Sokhia. — P. XII, n° XLVII, lire : Polyain. II, 27, au lieu de V, 27. — P. XXII suiv. Il est regrettable qu'O. K. n'ait pas eu connaissance de l'*Inventaire sommaire de la collection Waddington* rédigé avec tant de compétence par E. Babelon (1897-1898). Il y eût trouvé nombre de monnaies de Magnésie (n°s 1716-1760 et 7126) et sa liste se fût enrichie de noms dont plusieurs se retrouvent dans les inscriptions, par ex. : Μόριμος (n° 1724 Waddington ; n° 107 l. 11). Plus d'un nom de la liste dressée par O. K. aurait d'ailleurs besoin d'être revisé. — P. XXV. La forme Λευκοφρύνη se rencontre également sur une monnaie de la collection Waddington (Néron, n° 1744). Sur une monnaie de Sabine (Σαβεῖνα Σεβαστή) que j'ai achetée à Sokhia se lit : Κόρη Μαγνήτων ; le type est le même que sur la monnaie de la collection Welz de Wellenheim. Le type de Zeus Akraios figure aussi sur une monnaie de Tibère (Τιβέριος Καῖσαρ), également acquise à Sokhia, mais la seule inscription du revers est Μαγνήτων.

les textes qui ont existé comme tels avant que la publication sur pierre en ait été ordonnée : décrets ; listes de vainqueurs, de magistrats ; inventaires ; comptes ; 2° les épigraphes ou subscriptions (Aufschriften oder Unterschriften), c'est à dire les textes qui n'existent et ne devaient être lus que là où nous les trouvons : bases de statues ; inscriptions funéraires, dédicatoires, architectoniques. Cette classification, éminemment logique, est-elle également pratique ? J'en doute fort, mais il n'y a pas lieu d'insister, l'auteur ayant reconnu lui-même qu'il ne saurait y avoir de règles générales, applicables à tous les recueils, et O. K. ne l'ayant pas rigoureusement suivie.

Heureusement pour nous, les inscriptions de la première classe sont nombreuses et fort intéressantes. Une série est particulièrement remarquable, celle des décrets relatifs à la fondation des jeux Leucophryéna et à l'inauguration du temple d'Artémis construit par Hermogène (n°s 16-87). Si O. K. avait jugé bon d'ajouter à son Introduction, déjà si riche, une table chronologique, on y eût retrouvé les dates suivantes : 221/0. Manifestation (ἐπιφάνεια) d'Artémis, consultation de l'oracle de Delphes et premières ambassades. De 221/0 à 207/6 (surtout depuis la défaite d'Achæos en 213), construction du temple. 207/6. Nouvelles invitations aux rois, cités et confédérations, dont les réponses favorables ont été retrouvées sur les murs de l'agora. Comment Magnésie, ville de troisième ou de quatrième ordre, — où l'assemblée du peuple comptait dans ses séances régulières plus de 600 citoyens (n°s 4 ; 5 ; 9 ; 10), dans des séances exceptionnelles de deux à quatre milliers (2113 ou 3580 ou 4678, n°s 92 b ; 94 ; 92 a ;) — a-t-elle pu mener à bonne fin cette lourde entreprise au milieu de circonstances difficiles ? C'est un problème d'autant plus intéressant que vers le même temps, dans la même région, une cité plus considérable et plus riche, Milet, poursuivait péniblement l'exécution d'un semblable projet, la reconstruction du Didymeion. M. de W. a très justement indiqué l'une des raisons du succès de Magnésie : sa fidélité à la Grèce et à l'hellénisme, qui avaient reçu plus d'une preuve de son dévouement et de sa générosité. En 370, elle avait contribué pour 300 dariques à la construction de Mégalopolis (n° 38) ; en 279, elle avait envoyé un contingent au secours de Delphes, menacé par les Galates (n° 46). Ailleurs, elle avait fourni des juges (à Cnide, n° 15 ; en Crète, n° 65) ou des colons (à Antioche de Perse, sous le règne d'Antiochus Soter, n° 61). En un mot, elle n'avait jamais rompu le lien qui l'unissait à la Grèce propre, à Delphes surtout, le véritable foyer de l'hellénisme ; Milet au contraire s'en était détachée et l'ancienne patrie des Branchides n'avait plus bon renom en Grèce.

Je ne puis étudier en détail cette longue série de décrets et de lettres royales, véritable mine de renseignements précis sur la constitution de plusieurs cités ou confédérations, sur leurs relations avec Antiochus III, Attale I et II, Philippe V ou les Romains. Nombre de ces

décrets émanent de cités ou de confédérations, dont nous n'avions conservé aucun acte (nos 32, Épirotes; 33, Gonnos; 34, Phocidiens; 35, Samé; 36, Ithaque; 41, Sicyone; 42, Corinthe; 45, Apollonie d'Épire; 46. Épidamne; 61, Antioche de Perse); c'est en raccourci un tableau du monde grec à la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ. Parmi les lettres, signalons celle du roi Antiochus, fils d'Antiochus III (n° 19); il était nommé dans le *CIG*. 4458 entre Séleucus Soter et Antiochus le Grand, avant son père, parce qu'il est mort avant lui, en 193. Cf. Magnésie, n° 61, l. 5 où il est nommé après son père parce que l'inscription est antérieure à 193[1].

---

1. Je transcris ici quelques notes sur le texte ou le commentaire, prises chemin faisant. — N° 4, l. 1, écrire Μαυσσώλλωι au lieu de Μαυσσώλωι. — N° 5. Au lieu de : Ἡλοκράτους, lire Φιλοκράτους (ΗΛΟ = ΦΙΛΟ). Sur cette faute de lecture très fréquente, voy. Ad. Wilhelm, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1898, p. 208; 1900, p. 103. — N° 8. Acte de vente plutôt que location comme le prouvent les mots πρᾶσις, τὴν τιμήν, τοῖς ἠγορακόσιν. Ce qui a sans doute décidé O. K. à prononcer le mot de location, c'est le prix du schène qui varie de 38 drachmes à 100 (en moyenne 69), mais nous ignorons qu'elle était la valeur du schène à Magnésie et la qualité du domaine vendu. En tout cas les dernières lignes sont très claires : les chemins d'accès (εἴσοδοι) et les chemins de sortie (ἔξοδοι) sont communs à tous les acheteurs. Avant de vendre son domaine la ville a procédé à un lotissement et ménagé des chemins où tous les acheteurs ont le droit de passage ; aucun d'eux n'a le droit de les barrer. — N° 15. Les Leucophyneia sont aussi mentionnés dans une inscription inédite de Didymes. [Λ]ευκοφρύνεια et à la ligne suivante : [Σωτ]ήρια τὰ ἐν Δ[ελφοῖς. — N° 16, l. 5-6 : αγαριστοι χρηστηριάζει. Peut-être lire : [N. καὶ] Ἀγαρίστ(ω)ι χρηστηριάζει. Agaristos, nom connu à Magnésie, serait l'un des θεοπρόποι envoyés à Delphes en 221/0, peut-être le père d'Ἐπίκουρος Ἀγαρίστου (n° 54). — Nos 31, 32 et suiv. Pour les théarodoques, cf. *CIG*. 2670 où il faut restituer à la ligne 11 : τὰ ὀνό]ματα τῶν θεαροδόκων. — N° 57, l. 32 : πό[ρι]ον est à rapprocher de πορήϊον qu'on rencontre dans le traité entre Hiérapytna et Priansos (Ch. Michel, n° 16, l. 29). Les inscriptions dialectales sont nombreuses dans le recueil de Magnésie, mais les lapicides n'avaient d'ordinaire à leur disposition que des copies incorrectes et ils semblent eux-mêmes avoir pris de grandes libertés avec les formes qui leur étaient inconnues. — N° 61, décret d'Antioche de Perse, l'un des textes les plus précieux du recueil. Nous y gagnons de connaître la constitution de la ville, ses progrès sous Antiochus Soter et les noms de plusieurs villes de la région. Ed. Schwartz a consacré, en appendice (p. 171-173), une note intéressante à Apameia du Séleias; une inscription grecque inédite, découverte à Suse et que je publierai prochainement, nous permet de fixer à Suse même l'emplacement de la ville des Σελευκεῖς οἱ πρὸς τῶι Εὐλαίωι. — N. 90, l. 9. Ad. Wilhelm a proposé de lire : κατὰ τ]ὸ κυ[ρ]ωθὲν ὑπὸ τοῦ δήμου... Aux textes qu'il a cités joindre *Anc. gr. Inscr. in the Brit. Mus*. n° 408 (= Le Bas-Waddington, n° 201). Waddington et Hicks proposent à la l. 6 : δήμου κριτ[ῶν κα]τὰ τὸ τῆς [συγ]κλήτου διο[ίκημα? Il faut changer διο[ίκημα en διό[ρθωμα. — N. 99. Je propose de compléter ainsi les lignes 19-20 : ἐξουσία δὲ ἔστω τῶ[ι] δή[μωι διαγράψαι τὸ ὄνομα | αὐτ]οῦ ἢ [ὑπ]ογράψαι ἕτερον ἕως τῆς ἀναφορᾶς. Par ἀναφορά j'entends le versement, le paiement. Cf. une inscription de Didymes, *Revue de Philologie*, xxv (1901), p. 9, l. 17. — N° 100. Règlement de la fête célébrée à l'occasion de l'installation dans le Παρθενών du xoanon d'Artémis. Tableau très vivant d'une grande fête : les écoles seront fermées, les esclaves des deux sexes auront congé ; au marché, même liberté qu'au premier jour de l'an, on ne percevra pas

La troisième partie du recueil est remplie par un volumineux *Register*, qui ne compte pas moins de 120 pages (175 à 294) et qui représente une somme considérable de travail patient et fastidieux, de recherches, de tâtonnements, une peine infinie en un mot. Il faut rendre hommage au zèle de l'auteur qui résolument, sans compter, a dépensé tant d'heures pour permettre à ceux qui consulteront son recueil de l'exploiter plus aisément. Cette infatigable bonne volonté ne surprendra personne de ceux qui connaissent O. K. et qui n'apprécient pas moins l'homme que le savant, mais ne nous a-t-il pas donné beaucoup plus que nous ne lui demandions ? J'en veux d'abord à ce *Register* d'avoir tant retardé la publication du recueil : ce n'était pas petite affaire que de rallier cette pesante arrière-garde, savamment rangée en XII corps ou chapitres, sans compter les subdivisions ni l'inévitable *Verschiedenes* où s'entassent les termes indisciplinés qu'on n'a pu caser ailleurs. Mais il y a là trop d'éléments inutiles, trop de divisions, trop de détails et de répétitions : par exemple, à l'article ψήφισμα dans le § 4 du chapitre III ! Sous le mot ἐκκλησία, à la même page, O. K. introduit le verbe αἱρεισθαι, puis tous les fonctionnaires ou commissaires élus par l'assemblée, puis le verbe χειροτονεῖν avec la même suite et, pour clore l'article, les χειροκρίται qui figurent ailleurs dans le § 5. C'est un petit manuel d'antiquités, de même que le chapitre XIII est un lexique des inscriptions de Magnésie en 54 pages. J'aurai prochainement, en rendant compte des *Indices* de la Sylloge de Dittenberger, l'occasion de revenir sur cette importante question de l'Index et d'exprimer plus longuement mes desiderata.

Otto Kern lui-même me saurait mauvais gré de ne pas prononcer, en terminant ce compte rendu, les noms des savants français, dont il a si brillamment repris et complété l'œuvre. La liste, qu'il a dressée dans son Introduction, en est longue, mais deux noms se détachent aussitôt : celui de Ch. Texier, à qui le musée du Louvre doit la plus grande partie de la frise du temple d'Artémis (1843) et celui d'Olivier Rayet, qui trente ans après (1872-1873) s'était taillé dans la basse vallée du Méandre un trop vaste domaine. Au moins a-t-il écrit, dans la pleine possession de son talent et de sa science, une histoire de Magnésie qui lui fait honneur et je doute qu'on donne jamais du Méandre une description plus vraie, plus colorée, plus vivante que la sienne. Réjouissons-nous de voir établis à Magnésie, à Priène et à

---

les droits de vente. Sur les droits perçus au marché, cf. le n° 221, d'époque très postérieure. — N° 115. « Dareios Hystaspes » n'est pas plus correct que Ptotémée Lagus. — N° 164. Cf. E. Bourguet qui a donné un texte plus correct dans la *Revue des études gr.*, XIII (1900), p. 16. — N° 228, l. 9-10 : θηλυπρεποῦς φωτὸς μελάθροις. Ces mots peuvent-ils s'entendre d'un temple de Dionysos ? — Les n°s 255 et 256 ont été étudiés dans la *Revue de Philologie*, XXIII (1899), p. 294 et XX (1896), p. 60.

Milet des savants qui font de belles fouilles et de beaux livres, et ne leur ménageons pas notre reconnaissance.

B. HAUSSOULLIER.

The Christ of Cynewulf, a Poem in three parts, edited by Albert S. COOK, Professor of the English Language and Literature in Yale University. (Albion Series of Anglo-Saxon and Middle English Poetry.) Boston, Ginn, 1900, in-8, ciij-294 pp.

Le *Crîst* dit de Cynewulf est un poème anglo-saxon de la fin du VIIIe siècle, ou du commencement du IXe, en 1693 vers, répartis en trois chants : l'Avent, l'Ascension et le Jugement dernier. On voit que la matière et le plan diffèrent absolument de ceux du *Héliand* saxon. C'est d'ailleurs à peu près tout ce que ce poème offre d'original : ainsi qu'on doit s'y attendre pour une œuvre de pareille époque, c'est un centon de sujets à mettre en vers anglais, rattachés l'un à l'autre avec un certain art et traités dans un esprit d'ardente piété qui les sauve de la monotonie. Mais les sources précises auxquelles l'auteur avait puisé les thèmes de ces développements étaient jusqu'à présent mal connues : on avait seulement constaté, dans le chant II, la paraphrase de la partie finale d'une homélie de S. Grégoire-le-Grand (n° 29 des Homélies sur les Évangiles), et çà et là, la trace de quelques autres fragments d'homélies. M. Cook a le premier, antérieurement à la publication de son livre, rattaché le chant III à l'admirable hymne alphabétique et trochaïque du VIe-VIIe siècle qui, inférieur comme forme et fond au *Dies irae*, débute cependant sur un mode plus ferme et plus imposant : *Apparebit repentina* | *dies magna Domini,* ‖ *fur obscura velut nocte* | *improvisos occupans* (p. 17). Quant au chant Ier, M. C. nous apprend aujourd'hui que la matière en est essentiellement empruntée aux Grandes Antiennes de l'Avent dites « les sept O » parce qu'elles commencent toutes par cette interjection (p. xxxvj), et je ne crois pas qu'aucun lecteur attentif soit tenté de contester la solidité de sa découverte ou d'en affaiblir l'intérêt.

Le livre s'ouvre, après préface et table, par une introduction de plus de 80 pages, où sont largement discutées, outre le problème ci-dessus, toutes les questions relatives à Cynewulf, l'époque de sa vie, sa personnalité, sa province natale, ses autres œuvres, la légitimité de l'attribution qui lui est faite du poème du *Christ* tout entier, et la valeur littéraire de cet ouvrage. Le poème lui-même occupe 64 pages d'un texte édité avec un soin parfait et accompagné des meilleures variantes; puis viennent 160 pages de notes, où M. C. élucide toutes les difficultés de grammaire et de stylistique, soumet les idées religieuses de son auteur au contrôle de la théologie catholique du temps, et fournit à l'histoire littéraire une abondance vraiment extraordinaire de passages parallèles, soit antérieurs, soit postérieurs à Cynewulf, jus-

qu'à un sonnet de Verlaine (p. 211), l'un des moins mauvais, à coup sûr, de cet étrange chrétien. Enfin, un glossaire de 70 pages relève, non pas seulement tous les mots, mais toutes les formes de mots contenues dans le poème, chacune avec l'indication de sa valeur grammaticale et du vers où elle se rencontre. Il ne se peut rien imaginer de plus complet et de plus satisfaisant : avec ce livre et une bonne grammaire anglo-saxonne, un travailleur de moyenne intelligence traduira sans maître, apprendra l'anglo-saxon, et accessoirement bien d'autres choses encore.

Il ne pourra manquer d'y prendre goût [1]; mais, parmi les qualités qu'il reconnaîtra à ce *Christ* en trois chants, je ne sais s'il sera aussi affirmatif que M. C. à admettre l'unité. Rien, en somme, sinon une tradition relativement récente, ne tend à prouver que ces trois morceaux indépendants aient dès l'abord formé un ensemble et soient tous au même titre l'œuvre authentique de Cynewulf. L'espèce de rébus en runes qui termine le chant II est à lui seul une grave présomption contre le chant III; et, si M. Cook a, sur certains points, fort ébranlé l'argumentation des chorizontes, il faut bien convenir qu'ici comme partout les chorizontes ont encore les plus grandes chances en leur faveur. Rien n'est plus périlleux et plus subjectif que les questions d'attribution.

L'ouvrage inaugure une série de textes anglo-saxons et de moyen-anglais « designed to meet the wants of both the scholar and the student ». Il faut souhaiter aux savants directeurs de cette publication, MM. Bright et Kittredge, beaucoup de collaborateurs aussi dignes de confiance et de sympathie scientifique que l'éditeur de Cynewulf.

V. Henry.

H. Gelzer, **Geistliches und weltliches aus dem türkisch griechischen Orient.** Leipzig, Teubner, 1900. xii-263 pp. in-8°.

M. Gelzer est professeur à l'Université d'Iéna, et il a publié de nombreux et importants travaux sur l'histoire de l'Orient. Son abrégé d'histoire byzantine, qui fait partie du livre de M. Krumbacher, n'est pas moins brillant que solide et donne un intérêt nouveau à une histoire négligée jusqu'aux derniers temps et où on croyait ne pouvoir trouver que de la rhétorique inutile, des pompes vaines et de misérables intrigues de palais.

1. Je lui signale notamment un curieux et naïf dialogue de Marie et de Joseph (vers 164-213), ébauche évidente des *Mistères* qui apparaîtront cinq siècles plus tard, et témoignage touchant de cette foi du moyen âge, trop intégrale et trop sûre d'elle-même pour recourir aux réticences et aux précautions oratoires lorsqu'elle abordait le délicat sujet de la conception de Jésus.

Le récit de voyage ou le recueil de notes qu'il vient de nous donner se lit avec plaisir d'un bout à l'autre et il est le plus souvent très instructif. Il sert à redresser bien des préjugés sur cet Orient des Turcs, des Grecs, des Slaves du Balkan, dont on parle si facilement en le connaissant si peu et en l'appréciant si mal.

Sans doute on n'obtient pas par le moyen de ces deux cents pages une impression générale et une connaissance complète des choses de Turquie. N'oublions pas que c'est l'œuvre d'un professeur allemand, d'un érudit, historien et philologue, qui fait son voyage pour recueillir des matériaux et se préparer à une publication. En travaillant quelque huit heures par jour, en nourrissant son esprit de la lecture des manuscrits et documents que conservent les couvents grecs et des conversations d'une partie très restreinte des classes instruites chrétiennes, on court le risque de ne voir qu'une partie et qu'un côté des choses. Mais il y a bien peu de personnes qui, ayant des relations plus étendues et plus de loisir pour en profiter, possèdent en même temps ce qu'il faut pour voir, interpréter et décrire de la manière dont le fait M. Gelzer.

A sa suite, nous assistons aux fêtes populaires, nous interrogeons les gens du peuple..., garçons de bibliothèque (il en est, bien entendu, beaucoup parlé) et autres, nous pénétrons dans les résidences des prélats grecs, arméniens, bulgares, voire même dans les couvents des « Francs ». Nous apprenons ce qui s'y passe et ce qu'on y dit; les anciennes coutumes qui restent et les nouvelles idées qui s'imposent sont signalées à notre attention. On ferme le livre avec une vision plus nette de Constantinople surtout, de cette Constantinople que ne signalent pas les guides, que ne montrent pas les interprètes des hôtels et que les nombreux quidams désœuvrés qui représentent la curiosité européenne, ne peuvent pas voir.

L'auteur ne partage pas les sentiments de respect et de sympathie qui sont depuis quelque temps à la mode envers les Turcs. Il les a retrouvés, ces maîtres déchus et ces conquérants tolérés, tels qu'il les avait laissés il y a trente ans, avec un peu plus d'ordre dans leur militaire, un peu plus de dehors occidentaux, un peu moins de religion et de moralité peut-être. Les Turcs parisiens, les « jeunes » réformateurs, les radicaux de l'Islam ne lui disent rien qui vaille : ils ne comprennent plus leur peuple dont ils paraissent oublier la vie d'aujourd'hui et l'histoire d'autrefois; ils ne se rendent pas compte de la distance qu'il y a du mot, qu'on apprend facilement, à la chose, qu'il faut bien étudier et dûment apprécier, avant de prétendre la réaliser à l'autre bout de l'Europe et à travers les difficultés insurmontables d'une vie tout autre.

En blâmant l'enthousiasme imprudent des Grecs, leur optimisme à toute épreuve touchant leurs qualités et leur avenir, M. G. ne peut pas adopter la condamnation trop absolue qu'on prononce

presque partout sur ces turbulents méridionaux. Il nous montre, à côté du Grec du royaume, trompé par une mauvaise éducation et séduit par la parole redondante des politiciens sans scrupule, le Grec de la Turquie, qui lui paraît plus sain, plus laborieux et plus sage, élevé comme il l'est, à la dure et bonne école du malheur et des persécutions. Il préférerait, à Constantinople comme à Athènes, moins de corps délibératifs, destinés uniquement à satisfaire des ambitions plus ou moins justifiées, mais ce qu'il voit dans cet autre milieu lui donne confiance en ce qui doit arriver du peuple grec.

On n'étudie pas en vain les Pères de l'Église et les écrivains byzantins. M. G. que paraissent irriter outre mesure les aspirations bien naturelles — si elles ne sont pas plus que cela — des nations balkaniques de réaliser leur unité, aimerait mieux les voir, comme jadis, confondues sous la domination de la croix grecque. Athènes devrait disparaître devant Constantinople; le roi, céder la place au patriarche, et ce dernier, redevenu œcuménique, redevenu empereur sans sa lourde couronne, ferait enfin le bonheur de ces petits peuples qui ont tort de le chercher ailleurs.

C'est un idéal qui risque bien de n'être goûté par personne, et toutes les démonstrations savantes de M. G. ne convaincront pas les Roumains, les Grecs, les Serbes, les Bulgares et leurs voisins moins nombreux, qu'il faut pour être heureux ne pas regarder dans la gloire du passé et fermer les yeux devant l'espérance d'un meilleur avenir national. Il se peut bien que leurs querelles ne soient pas agréables à voir et à entendre ; mais je ne pense pas que c'est pour être agréable aux voyageurs, même à un voyageur aussi distingué que M. G. qu'ils poursuivent ces querelles.

Il ne me paraît pas non plus que M. Gelzer ait raison en expliquant la décadence des Turcs par ce seul fait que le tribut de sang des provinces chrétiennes cessa de fournir des éléments supérieurs à l'État Ottoman, et il se trompe aussi en attribuant ce dernier fait aux victoires de la Maison d'Autriche. Ce n'est pas seulement par le tribut de sang que s'est enrichie pendant des siècles la race turque : il y avait bien aussi les esclaves chrétiennes, il y avait les prisonniers de guerre, il y avait les renégats par ambition (et ils étaient nombreux). Ce n'est pas en quelques pages que peut être résolu dans un sens nouveau ce problème qui est cependant digne d'intéresser l'historien et le penseur.

Cà et là peuvent être notées quelques erreurs de fait, du reste assez insignifiantes et qui ne rendent pas moins utile l'ouvrage. Peut-être aussi aurait-il mieux valu ne pas prêter foi à certaines anecdotes politiques. Il est permis de douter que le sultan Abdul-Hamid accepte d'être traité d'assassin, fût-ce même par le plus brutal des diplomates russes.

N. Jorga.

Marc Debrit. **Dix-neuvième siècle. Quelques notes.** Genève, imprimerie du *Journal de Genève*, 1901. In-8°, 271 p.

Cet opuscule de l'éminent directeur du *Journal de Genève* doit être signalé aux historiens comme un essai de synthèse — l'auteur l'appelle modestement un memorandum ou un programme — fondé sur une connaissance singulièrement ample et précise de la politique, du droit, du mouvement scientifique, littéraire et social. Il est divisé en neuf chapitres, dont voici les titres : *La conquête de la force, les dogmes scientifiques, la conquête du globe, les acteurs du drame, les guerres du siècle, les lettrés, les artistes, la mode, chez nous*. Les « acteurs du drame » sont les hommes publics qui ont dirigé les affaires de leur temps, de Napoléon Ier à Bismarck ; le chapitre « chez nous » est, comme on le devine, un résumé de l'histoire de la Suisse au XIXe siècle. Ce que M. Debrit avait à dire des nouvelles doctrines socialistes tient dans le chapitre des « lettrés ». L'esprit qui anime ces pages rapides est celui du journal où elles ont paru d'abord : un libéralisme ouvert à toutes les idées de progrès, mais méfiant des formules vagues et des panacées. Voici quelques lignes qui expriment très nettement la pensée maîtresse de l'auteur : « Si le monde était une boîte de soldats de plomb tous semblables, tous fondus dans le même moule, le problème social n'existerait pas ; mais, comme tous ces bonshommes ont une volonté à eux dont ils entendent bien se servir, des désirs et des besoins qu'ils sont résolus à satisfaire, il paraît difficile qu'on découvre un système qui réussisse à accorder tous ces intérêts divergents avec le respect de toutes ces volontés individuelles... Nous croyons bien que notre siècle, avec sa conception de l'organisation forcée des syndicats, sa doctrine par trop simpliste de l'État-providence, sacrifie la vérité à la chimère la plus folle qui ait jamais fait fortune dans le monde ; et nous croyons aussi qu'après un demi-siècle de ce régime, l'homme, s'il n'était pas tout à fait devenu une machine, serait trop heureux de réinventer la liberté. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes, et probablement nos fils seront, quelque temps après nous, dans la période ascendante de la socialisation des hommes et des choses... Puis la mode changera... Il n'y en aura pas moins, pour ceux qui sont près d'arriver à l'âge d'homme, quelques années désagréables à passer. » M. D. paraît s'effrayer à tort. Il n'y a là, lui dirons-nous, qu'une phase nouvelle de l'éternel conflit des idées de liberté et d'autorité. Les crises successives que ce conflit engendre aboutissent toujours à une synthèse supérieure ; la liberté en sort plus raisonnable et l'autorité moins brutale. Nous sommes à la veille ou au milieu d'une de ces crises et, si des intérêts individuels en sont affectés ou alarmés, il est certain que l'intérêt social y gagnera. On n'aura pas à *réinventer* la liberté, mais on la comprendra autrement et sans doute mieux. M. Debrit raisonne bien, mais il manque à son raison-

nement le rayon d'optimisme qui est la grande leçon de l'histoire depuis Hegel[1].

S. R.

L'État, le droit objectif et la loi positive par M. Léon Duguit, professeur de droit à la Faculté de Bordeaux, 1 vol. in-8°, 1-623 pp. Fontemoing, éditeur. Paris, 1901.

M. L. Duguit a le grand mérite — rare en philosophie juridique et en sociologie — de ne pas vouloir être dupe des mots et de chercher sous ceux-ci des réalités. Il craint la métaphysique et la mythologie en matières sociales, et il a raison. Seulement il a raison un peu longuement. Je ne crois pas, quel que soit l'intérêt du sujet et le nombre des erreurs ou des préjugés qu'on y a accumulés, que l'examen théorique du caractère et des droits de l'État nécessite un volume in-8° de 620 pages, après lequel on en annonce un second. L'auteur revient forcément plusieurs fois sur les mêmes idées, reprend les mêmes réfutations et aboutit aux mêmes conclusions. C'est peut-être nécessaire dans un cours, et on reconnaît presque toujours à leurs développements exagérés les ouvrages dont les origines ont été dans des leçons publiques ou dont les auteurs ont l'habitude de professer. Le livre comporte un peu plus de concision.

Mais c'est là un défaut de forme — si c'en est un — qui ne nuit en rien à la valeur des raisonnements de M. D. et de l'argumentation qu'il tourne contre ceux qui ont voulu faire de l'État une véritable *personne* collective, douée d'une conscience collective qui l'élève comme une sorte d'entité mystérieuse et majestueuse au-dessus des individus. Il voit avec raison dans ces derniers les seuls *êtres* réels de toute sociologie, étant donné que seuls ils sont réellement conscients. La conscience de chacun est agie par celle des autres hommes avec lesquels il vit forcément en société et il en résulte des phénomènes d'intermentalité, aussi complexes et délicats que nécessaires à étudier :

---

1. P. 15, on ne peut vraiment pas appeler Humbert « le plus libéral, le plus débonnaire des rois ». — P. 32, les gravures quaternaires ne sont pas sur corne de cerf, mais sur bois de renne. — P. 63, il n'est pas exact que les États-Unis aient soumis Cuba « à un régime d'étroite sujétion, qui lui fait presque regretter l'Espagne »; la preuve que Cuba est à peu près satisfaite, c'est qu'on n'y fait puls le coup de feu. — P. 79, Napoléon Ier n'était pas le *grand-oncle* de Napoléon III! — P. 96, l'occupation de l'Espagne par les Français n'a pas duré huit ans, mais quatre ans. — P. 165 : « Henry Taine est le plus célèbre historien du siècle » Cela n'est pas; d'ailleurs, Taine s'appelait Hippolyte.— P. 188, ce qui est dit de la philosophie de Schopenhauer est plein d'erreurs.— P. 217, les « Romains » de Couture ne sont plus au Luxembourg depuis douze ans. — Je ne relève pas les incorrections de style, assez nombreuses, parce que le genevois a bien le droit d'être du genevois.

mais l'individu, relié aux autres par la solidarité sociale, n'en reste pas moins la cellule primordiale consciente, et la cité demeure une juxtaposition d'individus conscients.

De cette simple vue de la question qu'il oppose avec beaucoup de force à d'autres conceptions récentes — où les métaphores ont joué un grand rôle — M. D. tire certaines conséquences justes, et d'autres qui me paraissent beaucoup plus discutables. La solidarité sociale lui paraît, avec raison, un fait qui s'impose dès l'origine comme une conséquence de la réalité de la juxtaposition des hommes et de la division du travail et de l'échange des produits entre eux. Elle s'accentue et devient plus consciente à mesure que la différenciation entre les hommes et l'aire de leurs rapports pacifiques s'étendent et s'accroissent. M. D. n'attache pas assez d'importance, à mon avis, dans l'établissement de cette solidarité ou dans l'intensité des sentiments qu'elle engendre, aux faits de guerre et au besoin de sécurité qui groupe dans des agglomérats d'abord restreints puis qui vont s'augmentant, les populations proches par le territoire. L'attaque ou la défense ont joué dans le développement de horde, de tribu, de cité, de nation, un rôle plus considérable, à côté des intérêts économiques, qu'il ne semble le dire.

Quoi qu'il en soit de ce côté, en quelque sorte historique, de la question, une fois la solidarité sociale constatée, M. D. cherche à en déduire une règle de conduite, c'est-à-dire une morale et un droit social. La formule à laquelle il arrive est juste, car elle n'est qu'une autre définition de la solidarité sociale : mais elle est tellement élastique qu'elle ne précise pas grand'chose : conforme d'ailleurs en cela à la déclaration de l'auteur dans son introduction « qu'il a voulu avant tout faire une œuvre négative — dire non pas ce qu'est l'État, ce qu'est le droit, mais dire ce qu'ils ne sont pas — montrer que l'État n'est pas cette personne collective, investie d'un pouvoir souverain, imaginée par l'esprit inventif des publicistes, que le droit n'est pas cette construction édifiée de toutes pièces par les juristes sur le fondement peu stable du droit individuel ou de l'omnipotence de l'État ; que tout cet ensemble de fictions et d'abstractions s'évanouit à la simple observation de la réalité ».

Tant qu'il reste dans son rôle de critique, et notamment dans sa réfutation des théories allemandes qu'il connaît à fond et qu'il analyse même un peu bien longuement, M. D. me paraît excellent. Il est habile à déjouer les sophismes et à mettre en relief le néant des abstractions chères aux écoles d'Outre-Rhin. Mais, malgré lui, il s'est laissé entrainer sur un terrain plus positif et il veut à son tour tirer de la « règle de conduite » qu'il a formulée, puis transformée en « règle juridique », des conséquences sociales que le vague même des règles posées par lui ne me semble pas légitimer. J'irai plus loin : ces règles sont au fond contradictoires entre elles : elles définissent acte

juridique louable tout acte qui « a pour objet et pour but la solidarité sociale par similitude, et la solidarité sociale par division du travail ». Voit-on d'abord tout ce que de pareilles formules ont d'élastique? M. D. est bien obligé d'en convenir, et même il se félicite de leur souplesse « et de la façon dont elles répondent aux nécessités pratiques. ». Je le crois bien : seule la pratique en effet peut déterminer ce qui dans un acte a servi ou nui à la solidarité sociale, et qui n'est après tout qu'un fait d'expérience, puisque comme M. D. l'explique très nettement, cette solidarité veut à la fois le bien des individus et le bien de la collectivité : le criterium de solidarité est donc postérieur et non antérieur à l'acte et ne peut par suite être une règle absolue de conduite. Il n'est qu'une probabilité s'appuyant sur des faits antérieurs analogues dont les conséquences sociales auront été soigneusement observées et analysées.

Mais, en plus, les deux termes de la formule de M. D. sont contradictoires ou plutôt antithétiques, et là encore, il faut pour les concilier dans l'acte, s'inspirer de l'expérience pratique. Comment, en effet, un acte peut-il être à la fois favorable à la solidarité sociale par similitude, et à la solidarité sociale par division du travail? Si l'une était poussée jusqu'au bout, l'autre disparaîtrait forcément, et si la véritable solidarité sociale ne peut exister que par une juxtaposition des deux (autrement dit par le développement de l'individu contenu et fortifié dans et par le développement de la collectivité), il faudra donc dans chaque acte prévoir une compromission entre les deux formes de la solidarité : et comment pourra-t-on le faire sinon par des tâtonnements provenant de l'expérience successive?

Il est curieux qu'ayant été un critique avisé et impitoyable des défenseurs de l'État-personne, M. D. ne se soit pas aperçu qu'à son tour il prêtait le flanc à de graves objections en voulant *a priori* déterminer les attributions de l'État moderne, après avoir pris comme point d'appui les formules que nous venons d'indiquer. « L'État, écrit-il, est juridiquement obligé de faire tout ce qui est en son pouvoir pour assurer la réalisation de la règle de droit, *telle qu'elle est comprise dans un pays et à une époque déterminée;* l'État est juridiquement obligé de coopérer, en employant la force dont il dispose, à la solidarité par similitude, et à la solidarité par division du travail. » Pour coopérer soit à l'une, soit à l'autre, l'auteur conclut que l'État est « obligé d'assurer, par l'emploi de la contrainte matérielle, si elle est nécessaire, la satisfaction des besoins communs à tous. » Il doit d'une façon générale garantir la sécurité : cela va sans dire — et l'obligation d'assurer la sécurité générale l'oblige à assurer la salubrité, à interdire tous les établissements dangereux pour la santé publique etc. De plus, « l'État est juridiquement obligé de faire que chacun puisse se procurer les éléments nécessaires à sa subsistance. Pour les individus valides, l'État doit certainement leur fournir les

moyens de se procurer un travail *suffisamment rémunérateur.* » L'État doit encore « protéger par l'emploi de la force le libre développement de l'activité intellectuelle de tous — et faire naître dans toute conscience individuelle la claire notion de la solidarité sociale ». De là les droits et les limites de son intervention en fait d'instruction. Le même criterium servira de base pour déterminer si l'État a ou n'a pas le droit d'intervenir dans les contrats consentis par les particuliers. En effet, « la volonté individuelle exprimée dans un contrat, comme celle exprimée par un acte unilatéral, n'ayant de valeur juridique que lorsqu'elle est déterminée par un but de solidarité,... toute clause d'un contrat qui est déterminée par un but contraire à la solidarité sociale est nulle », et l'État, en organisant les moyens d'en empêcher l'effet par voie de répression ou d'annulation, « reste absolument dans les limites de ses pouvoirs et remplit son rôle juridique. Si l'on part de cette idée, ajoute l'auteur, le pouvoir et le devoir de l'État d'intervenir dans le prétendu contrat de travail [1], de fixer un maximum d'heures de travail et un minimum de salaires, apparaissent incontestables ».

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse des conclusions positives de l'auteur : on voit sur quels fragiles fondements il les appuie. Son livre aurait pu être une réfutation victorieuse de la théorie de l'Etat-personne et par suite de l'État-providence. Il a admirablement démoli l'État-personne — son chapitre sur la souveraineté est excellent, de même celui sur la séparation des pouvoirs [2] et le droit des gouvernants — mais par des abus de raisonnement il aboutit de nouveau à l'État-providence : une Providence, il est vrai, bien mal armée pour agir. A chaque moment l'auteur, malgré la hardiesse de ses affirmations théoriques, est obligé d'avouer qu'ici le politique, là l'économiste, là encore l'administrateur auront à intervenir afin de concilier les intérêts divers et antagonistes de la solidarité sociale. C'est dire combien celle-ci qui est bien véritablement le but à atteindre par l'organisation de la cité, laisse d'indétermination dans l'aspect juridique

1. « Nous disons prétendu contrat de travail, écrit M. B. parce que *tout contrat véritable suppose l'égalité de situation de ceux qui contractent.* » Où s'arrêterait, avec cette interprétation, le droit de l'État d'annuler les contrats ? Qui constatera l'égalité de situation des contractants ? Du reste, l'auteur arrive logiquement à cette conclusion que l'ère des contrats est à l'état de régression. Les considérations sur lesquelles il s'appuie sont très discutables. Elles proviennent surtout de la constatation de l'inégalité croissante des personnes collectives ou individuelles : mais il ne tient pas assez de compte de la liberté de groupement qui rétablit l'égalité. Le fait est d'autant plus illogique de sa part qu'il met plusieurs fois en relief le développement de l'association contemporaine, sous toutes ses formes.

2. Nous avions signalé une bonne étude de l'auteur sur ce sujet dans notre volume *Souveraineté du peuple* 1895, où nous aboutissions aux mêmes conclusions que l'auteur touchant la souveraineté. Nous les appuyions comme lui de considérations historiques, en insistant plus qu'il ne l'a fait sur l'influence qu'a eue sur le développement de l'idée de souveraineté du peuple le long conflit entre l'Église et l'Empire.

des questions qui se rattachent à la liberté des individus et à l'intervention de l'État. Le plus souvent l'expérience seule du passé peut être invoquée pour trancher entre celle-ci et celle-là. L'observateur impartial des faits ne saurait dire que le résultat soit favorable à l'extension continue des droits de l'État.

Eugène d'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 15 février 1901 (suite)

M. Paul Viollet, donne lecture d'une étude sur les Etats généraux au XIVe siècle. Il insiste sur le projet d'unification des monnaies, poids et mesures présenté aux Etats en 1321 et rejeté, ainsi que sur les curieux arrangements pris en 1333 pour tolérer le prêt à intérêt. Il passe ensuite à l'étude du grand mouvement démocratique de 1355-1358 et de 1413. En 1355-1358, le peuple veut continuer à lutter contre l'Anglais, tandis que le roi prisonnier, le dauphin et la noblesse qui l'entoure sont tout prêts à traiter. Les États de langue d'oïl réunis à Paris se défient des petits Etats provinciaux, trop dociles à la royauté; ils en décrètent audacieusement la suppression.

M. Salomon Reinach fait observer que dans les scènes de théoxénie, où l'on voit les Dioscures à cheval descendre du ciel pour participer à un banquet, les chevaux des dieux jumeaux ne sont pas ailés, à la différence des Pégases de la fable. Il en conclut que la légende primitive représentait les Dioscures non comme des cavaliers, mais comme des oiseaux, ce qui est en accord avec la tradition qui les fait naître de Léda et d'un cygne. Les Dioscures sont des hommes-cygnes, comparables aux femmes cygnes des légendes germaniques et au chevalier du cygne, originairement *chevalier-cygne*, Lohengrin.

Séance du 22 février 1901.

M. de Lasteyrie, président, annonce la mort de M. A. de La Borderie, membre libre de l'Académie depuis 1889.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. Cavvadias, directeur général des antiquités en Grèce, au sujet de quatre grandes statues de bronze qui viennent d'être retirées de la mer près de Cérigotto. Une de ces statues, représentant Hermès orateur ou un éphèbe tenant une balle, est le spécimen le plus parfait que l'on connaisse de l'art des bronziers grecs au IVe siècle. La lettre de M. Cavvadias est accompagnée de photographies.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'une étude sur la *lustratio*.

M. C. Enlart fait une communication sur divers débris d'édifices gothiques français récemment découverts à Nicosie de Chypre et dont M. le major de Chamberlayne lui a envoyé des dessins et des photographies. L'un est une sculpture gothique du XVe siècle présentant une copie d'un masque de satyre ; mais la plus importante de ces découvertes est celle des substructions du monastère de Saint-Dominique où furent enterrés les rois de Chypre, un fils de saint Louis et d'autres personnages illustres. Des portions du cloître du XIVe siècle ont été retrouvées et sont intéressantes par leur ressemblance avec le cloître de Lapaïs, bâti également par le roi Hugues IV.

M. Léon Dorez essaye d'établir, à l'aide d'un travail du Dr J. von Schlosser, que les peintures sur parchemin contenues dans deux manuscrits du Musée Condé, à Chantilly, ont servi, pour ainsi dire, de « cartons » aux auteurs de deux séries de fresques exécutées au XIVe siècle dans l'église des Ermites de Padoue.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 mars — 1901

Publications de l'Ecole des Langues orientales vivantes. IV° série, vol. XII et XIII. — Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan.
Tarikh es-Soudan par Abderrhman ben Abdallah ben Imran ben Amir es-Sa'di :
T. I. Texte arabe, édité par O. Houdas, professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes, avec la collaboration de Edm. Benoist, élève diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes, in-8° de 333 pp. Paris, 1898. Ernest Leroux, éditeur. Prix 16 fr.
T. II. Traduction française par O. Houdas, in-8° de xix-540 pp. Paris, 1900. Ernest Leroux, éditeur. Prix 16 fr.

« Dans la nuit du mardi, nuit de la rupture du jeûne, au moment « où la nouvelle lune se montra, alors que tout le monde poussait « encore des cris de joie et d'allégresse pour se réjouir de la fin du « ramadan, naquit l'auteur de ces pages, Abderrahman ben Abdallah « ben 'Imrân ben 'Amir es-Saadi. Dieu lui inspire l'orthodoxie et le « maintienne au nombre de ceux qui seront appelés à la suprême féli- « cité! Cet événement eut lieu en l'an 1004 (28 mai 1596). »

L'écrivain qui rapporte en ces termes sa venue en ce monde était fils d'un savant estimable de Tombouctou, sous la direction duquel il poussa, semble-t-il, assez loin ses études arabes. Notaire à Dienné (Djenné) et imam de la mosquée de Sankoré, révoqué après dix années de fonctions par le pacha marocain, il regagna sa ville natale dont il devint l'imam peu de temps après. Mêlé plus tard aux événements politiques de la région, il fut récompensé de ses services par le titre de Secrétaire du Gouvernement et c'est, vraisemblablement, encou-

ragé dans son dessein par les facilités que ses fonctions devaient lui donner pour l'accomplissement de la tâche qu'il entreprit d'écrire l'histoire de sa patrie.

Le *Tarikh es-Soudan* (Histoire du Soudan) serait mieux intitulé *chronique du Songhaï*, l'auteur s'étant surtout attaché à retracer les faits qui se déroulèrent dans la contrée dont Tombouctou était le centre politique, intellectuel et commercial. Il n'aurait pu d'ailleurs avoir la pensée d'écrire une histoire générale du Soudan, pareil travail ayant exigé plus de moyens de toute sorte qu'il n'en avait à sa disposition. Son œuvre embrasse six siècles et demi (1010-1656). La partie relative à la période qui précéda la conquête marocaine renferme la liste des princes qui ont régné sur le pays et fait le récit de leurs incessantes et interminables dissensions. Avec l'arrivée du pacha Djouder (1591) naît le véritable intérêt historique de l'ouvrage.

Les sultans du Maroc convoitaient depuis longtemps l'importante mine de sel de Teghazza et les riches contrées que traverse le Niger. Saisissant un prétexte pour s'immiscer dans les affaires intérieures du Songhaï, Moulaï Ahmed Edz Dzehebi déclara la guerre au prince régnant Askia Ishâq, dont la nombreuse armée fut mise en déroute dès le début des hostilités. Alors commença pour ce malheureux pays une longue série d'épreuves : engagements violés, rapines, exactions de toutes sortes, pillages, réduction en esclavage de villes entières, massacres commis de sang froid, rien ne fut épargné à ces inoffensives populations. L'anarchie fut bientôt à son comble : les pachas qui n'avaient pas tardé à s'affranchir de l'obéissance au sultan nomment et révoquent suivant leur caprice ou leur intérêt les princes indigènes; les mœurs de la milice turque s'introduisent dans l'armée d'occupation : elle fait et défait des pachas au pouvoir éphémère, que leurs compétiteurs suppriment par le fer ou par le poison quand le choix de la soldatesque leur paraît trop tarder à se manifester en leur faveur; l'exaspération gagne enfin les indigènes et quelques-uns de ces chefs exécrés périssent dans des soulèvements populaires : c'est l'aurore de l'affranchissement.

La traduction du livre d'Abderrahman présentait d'assez grandes difficultés résultant surtout du peu de clarté que par places lui a donné son auteur : ce nègre écrivait l'arabe comme une langue apprise, mais pensait certainement parfois dans son idiome maternel. Le savant éditeur de ce texte a eu raison du plus grand nombre grâce à sa longue expérience des textes maghrebins et à sa profonde connaissance de la loi et des coutumes musulmanes. Il nous promet à la fin de sa préface l'ouvrage qui fait suite à celui qu'il publie aujourd'hui et annonce qu'il l'accompagnera des tableaux généalogiques des princes soudanais, de ceux des pachas, etc. Ne croit-il pas qu'il serait bon d'y joindre une carte? On est encore peu familiarisé en Europe avec la géographie de notre nouvelle possession.

Deux années ont séparé l'apparition du texte du *Tarikh es-Soudan* de celle de sa traduction ; le *Tedzkiret en Nisian fi Akhbâr molouk es-Soudan* se fera moins attendre. Il sera cependant désiré avec la même impatience et, point n'est besoin de le dire, accueilli avec la même faveur.

C. SONNECK.

Histoire de l'Algérie par ses monuments. Edition de la *Revue illustrée*. Paris, L. Baschet, 1900 ; in-4°. 70 p., 4 fr.

Le titre de cette belle brochure semble promettre autre chose que ce que le lecteur y trouvera, et il paraît bien qu'une main ferme a manqué à la direction de cette publication. C'est, en effet, un recueil d'études, signées des écrivains les plus compétents, mais dont la valeur est assez inégale. — L'aperçu géographique de M. Cat et l'Algérie romaine de M. Cagnat sont d'excellents articles pour le grand public, auquel semble s'adresser cet ouvrage. — L'Algérie arabe de M. René Basset, est un exposé très précis et très serré des diverses périodes de l'histoire algérienne du VIIe au XVe siècles ; on y trouve résumés pour la première fois en quelques pages, tous les faits et toutes les vues générales qui suffisent à une connaissance exacte de cette époque. — L'Algérie turque de M. Delphin est un tableau rapide, exact et intéressant de l'organisation de la régence d'Alger ; les gravures qui accompagnent cet article sont particulièrement bien choisies. — La conquête de l'Algérie de M. Cat est un bon exposé d'histoire, illustré de tableaux militaires, un peu long peut-être. — M. Augustin Bernard a résumé l'histoire de la conquête récente du Touat dans un excellent article, qu'accompagnent des photographies d'une fraîche actualité. — Ce n'est point ici le lieu de discuter l'optimisme de M. Casenave, qui a traité de la colonisation.

J'ai dit déjà que l'exécution matérielle est excellente : une seule photographie (Tlemcen) est mal venue. Mais les illustrations paraissent avoir été jetées un peu au hasard dans ces feuilles, qui ne portent aucune pagination. On eût pu aussi, semble-t-il, éviter des redites dans les articles ; et surtout il fallait se dispenser de reproduire la préface d'un « petit guide de Timgad » qui, parmi des bizarreries, contient cette phrase vraiment extraordinaire : « Mais la fortune favo- « rise enfin le Croissant et la Kahenna, réfugiée dans l'Aurès, est dé- « faite à son tour par l'arabe Kaled, près d'Yésid. » — Les autres articles forment un excellent ensemble dont la lecture ne saurait être trop vivement recommandée à ceux qui veulent étudier sérieusement l'histoire de l'Algérie.

M. G. D.

Forschungen zur romanischen Philologie.—Festgabe für Hermann Suchier zum 15 Mærz 1900. Halle, Niemeyer, 1900; in-8° de 646-xxxvi p.

Voici encore un volume commémoratif, composé comme celui que j'annonçais récemment (1899, I, 490), des études les plus diverses. Aujourd'hui comme alors le manque d'espace ou de compétence m'empêchant de parler de tous ces travaux comme ils le mériteraient, je tâcherai au moins d'en donner une idée aussi exacte qu'on peut le faire en quelques lignes. La table les range sous quatre chefs : linguistique (nos IX, II, XI, III), versification (X, V), histoire littéraire (VI, IV, VII), folk-lore (VIII, I). Il me paraît préférable de les passer en revue dans l'ordre même où le volume les présente.

I. P. 1-27. Ch. Bonnier. *Proverbes de Templeuve* (arr. Lille). Collection intéressante, quoique médiocrement riche, précédée de judicieuses remarques. Mais toute la seconde partie (sur la métrique des proverbes) me paraît manquée : les divisions sont arbitraires et les exemples allégués consistent plus souvent en dictons qu'en proverbes. La plupart des proverbes français, sous leur forme moderne (et peut-être déjà sous leurs formes anciennes) sont trop loin de leur origine, pour qu'on puisse espérer reconstituer leur forme et étudier leur métrique primitive.

II. P. 28-44. A. Philippide. *Ueber den lateinischen und rumænischen Wortaccent.* L'auteur, tantôt adoptant, tantôt combattant les théories de M. L. Havet sur l'accent latin, essaie de faire prévaloir l'idée que cet accent était surtout un accent d'intensité (ou accent expiratoire) et que l'élément musical n'y jouait qu'un faible rôle. Il termine par quelques remarques — qui paraissent avoir été le point de départ de toute la théorie — sur la nature et la place de l'accent dans le roumain actuel.

III. P. 45-74. M. Wilmotte. *Le dialecte du ms. franç. 24764.* Ce ms. est celui qui contient les *Dialogues de Saint-Grégoire*, le *Job moralisé* et d'autres traductions d'ouvrages ascétiques publiées par M. Fœrster en 1876. L'originalité du travail de M. W. est d'être essentiellement fondé sur l'étude des patois modernes et de se borner aux traits sur lesquels ceux-ci peuvent fournir des renseignements. Sa conclusion est que le ms. en question, c'est-à-dire les *Dialogues* aussi bien que le *Job*, a été exécuté à Liège ou dans les environs.

IV. P. 75-114. J. Bédier. *Spécimen d'un essai de reconstruction conjecturale du Tristan de Thomas.* Ce spécimen fait augurer le plus heureusement des résultats du grand travail entrepris par M. B. et qui consiste à restituer les parties perdues du poème de Thomas d'après les trois traductions (allemande, anglaise, norvégienne) qui nous en restent. Seuls, les *Tristanforscher*, à la critique desquels M. B. le soumet modestement, pourront dégager les principes qui, en

cas de divergence des trois traductions, lui ont fait préférer l'une à l'autre; peut-être n'eût-il pas été inutile d'exposer ces principes, ou du moins de caractériser la manière des trois traducteurs et d'indiquer les motifs du choix fait entre eux.

V. P. 115-160. G. SCHLÆGER. *Ueber Musik und Strophenbau der franzœsischen Romanzen*. Etude très minutieuse, qui conduit l'auteur à d'intéressantes hypothèses sur la construction primitive de la strophe et du refrain. Leur évolution, telle que se la représente M. S., est très vraisemblable. Je regrette de n'avoir aucune compétence pour apprécier la partie musicale, dont la conclusion, en somme d'accord avec la théorie de M. Restori, est que la mélodie des plus anciennes chansons de toile se composait de phrases musicales parallèles, suivies d'un refrain, auquel elles étaient reliées par une légère variation de la mélodie du dernier vers du couplet. Cette étude est complétée par un appendice (p. I-XXVII) donnant en notation moderne vingt mélodies (appartenant presque toutes à des romances ou pastourelles).

VI. P. 161-284. K. WARNKE. *Die Quellen des* Esope *der Marie de France*. Cette étude, l'une des plus importantes du recueil, forme le complément naturel et indispensable de l'édition des *Fables* de Marie donnée récemment par le même savant. Il y recherche, avec une étonnante érudition, les sources et les parallèles des *Fables* de Marie et en indique sommairement (facilitant ainsi les recherches ultérieures) les principaux dérivés. Sa conclusion est la suivante : le recueil d'Alfred (original anglais de la traduction de Marie), formé vers le premier quart du XII[e] siècle, peut se diviser en trois parties : la première, comprenant les 40 premières fables, avait pour source directe le *Romulus* de Nilant (ce que M. Mall avait déjà démontré); mais le manuscrit utilisé par Alfred était incomplet : aussi a-t-il admis des fables de Phèdre et d'Avianus qui, probablement, lui étaient arrivées par transmission orale. Enfin, il a fait entrer dans sa collection un certain nombre de morceaux qui sont moins des fables que des anecdotes (dont les héros sont des animaux) paraissant avoir appartenu au plus ancien fonds du folk-lore germanique.

VII. P. 285-308. B. WIESE. *Zur Chistophorus-Legende*. Publication d'une *Vie* de Saint-Christophe écrite dans l'Italie supérieure vers la fin du XIII[e] siècle. M. W. n'a relevé que les traits linguistiques les plus importants et n'a pas essayé de déterminer avec précision la patrie de ce texte. Il est singulier qu'il n'en ait pas reconnu la forme strophique. Nous avons certainement à faire à des sixains (en aaaabb); sauf de rares exceptions, le sens s'arrête à la fin de chaque sixain; quant aux fautes contre la rime, que donnent souvent en commun les deux manuscrits, elles se laissent en général corriger facilement (notamment par la substitution, au participe passé, de la forme en

-ido à celle en *-udo*, ou, à l'imparfait ind., de celle en *-ia* à celle en *-ea* ou *-iva* [1].

VIII. P. 309-348. C. Weber. *Italienische Mærchen.* Seize contes, recueillis en Toscane et suivis de quelques rapprochements.

IX. P. 349-538. E. Wechssler. *Giebt es Lautgesetze?* Il s'agit, comme l'indique le titre, de la question, passionnément débattue il y a quelque 25 ans, de l'invariabilité des lois phonétiques, sur laquelle se greffe celle de l'existence et de la classification des dialectes, qui y est en effet liée, puisque le nœud des deux questions, comme l'a remarqué M. Schuchardt, est la recherche des causes des altérations phonétiques. Après quelques définitions, le bref exposé de quelques principes, et la revue des opinions émises, l'auteur aborde le problème, limité ici aux idiomes romans, et qu'il pose en ces termes : « Pour quelles causes et de quelles façons les habitants de l'*imperium romanum* ont-ils altéré le système phonique à eux transmis par les colons italo-romains de façon que de cette altération sortît celui des langues romanes ? » Il ramène à douze les causes des altérations phonétiques et, à propos de chacune d'elles, se demande si elles ont, à l'origine, un caractère individuel ou général et si elles sont susceptibles de dérogations. Il tient rigoureusement sa promesse de ne point raisonner *in abstracto* et de s'appuyer constamment sur des faits : M. W. a déployé en effet une érudition linguistique aussi étendue que sûre et ajouté à une très riche collection d'exemples romans d'instructifs rapprochements entre les langues romanes et les langues germaniques. Ce livre — car nous avons ici beaucoup plus qu'une dissertation — qui représente un vigoureux effort d'érudition et de raisonnement, mériterait d'être examiné en détail par un linguiste qui serait en même temps philosophe (le lecteur a déjà nommé celui des collaborateurs de cette Revue dont il serait très intéressant d'avoir l'avis). L'auteur, malgré sa circonspection, ne s'est pas toujours tenu à l'écart de l'esprit de système : il défend vigoureusement la thèse, très défendable en effet, et qui est celle de savants et de penseurs éminents, de la survivance d'habitudes ethniques dans la prononciation d'une langue nouvelle et il voit dans cette survivance la principale cause de différenciation. Mais les applications qu'il fait de ce principe sont loin d'être toutes acceptables. Il divise le domaine roman en dix-neuf « communautés linguistiques » (pas une de plus, pas une de moins) et il essaie, sans pousser du reste son système à bout, de fonder cette classification sur des raisons ethniques. Remarquant que les Ligures forment le fond de la population de la Catalogne, de la Gascogne et des côtes de Provence, il attribue sans aucune hésitation à cette pa-

1. Lire, par exemple, v. 51-2, *partiò, giò* ; 99-100, *faludo-partudo* ; 100, *benito* ; 123, *respondi*; 167, *fantetto* ; 206, *intendia*; 209, *andava*] *s'en gia*; 280 *fèo* (l'assonance remplace la rime, comme à 37, 44, 87, 88 etc.); 291-2, *respondè, tolè;* 343, *benedito*; 363-4 *s'a* (ou *s'è*) *trovato.*

renté ethnique les ressemblances que l'on observe entre les dialectes de ces trois régions (p. 459 ss.). Mais, outre que cette classification est terriblement arbitraire (elle ne tient pas compte du vaste groupe languedocien), les rapports entre ces trois idiomes ne sont nullement frappants; n' a-t-il pas plus de différences, malgré la quasi-identité du substrat ethnique, entre le gascon et le provençal propre (celui de Marseille ou de Nice par exemple) qu'entre le gascon et le castillan ou l'aragonais, entre le provençal et le dialecte gallo-italiques?

X. P. 539-574. F. SARAN. *Der Rhythmus des französischen Verses.* Nous n'avons ici que l'introduction, de caractère surtout historique, à un travail que la maladie a empêché l'auteur de terminer en temps utile. Il montre comment l'idée de rythme, totalement inconnue aux anciens métriciens, s'est dégagée peu à peu sans être parvenue encore à une parfaite clarté. Il se propose de faire voir que le vers français est fondé, non seulement sur l'accent, mais sur l'alternance des temps forts et des temps faibles, et de rechercher 1° quel est le principe qui règle dans le vers la distribution des temps forts; 2° de quelles variétés, au point de vue rythmique, est susceptible chaque sorte de vers (cette seconde partie étant d'avance limitée à l'alexandrin classique). Ce travail promet, comme on le voit, d'être fort intéressant et nouveau.

XI. P. 575-646. C. VORETZSCH. *Zur Geschichte der Diphtongierung im altprovenzalischen.* Très brillante esquisse d'un travail sur lequel l'auteur se promet de revenir et dont le titre n'indique pas tout le contenu. Ce qui est dit sur la diphtongaison en provençal n'en est même pas la partie la plus neuve. M. V. dresse des listes dont il dégage des résultats très nets; mais ces listes présentent, à côté des formes diphtonguées, des formes non diphtonguées, et M. V. n'essaye pas de déterminer la répartition géographique des unes et des autres (il ne pouvait guère y arriver qu'à l'aide des dialectes modernes, qu'il a systématiquement laissés de côté). Ce qu'il y a de plus neuf, c'est une nouvelle théorie de la diphtongaison en français; M. V. y distingue deux phrases : la plus ancienne serait celle de la diphtongaison « spontanée », inconnue au provençal, et due à l'allongement, sous l'accent, de *e*, *o* brefs, quelle que soit la voyelle suivante; la diphtongaison « conditionnée », c'est-à-dire celle des mêmes voyelles devant *i* long, *j* et *u* semi-voyelle, serait due à une sorte d'*Umlaut*; elle serait plus moderne et aurait agi plus longtemps en français qu'en provençal. Il faudrait, pour discuter cette intéressante théorie, de longs développements où nous ne pouvons entrer ici.

Le volume se termine par un index qui donne une table très complète de matières traitées dans chaque article.

On voit que dans ce bel ouvrage et souvent dans le même article, les recherches de l'érudition la plus minutieuse s'associent aux spéculations les plus hautes et les plus variées. On dirait que, pour rendre

leur hommage plus délicat, les auteurs ont voulu que le maître auquel il est dédié y retrouvât les qualités qui distinguent son propre esprit, son enseignement et ses travaux.

A. Jeanroy.

J. Girardin. **Le vocalisme du Fribourgeois** au xve siècle. Halle, Ehrhardt Karras, 1900; in-8 de 50 pages.

M. Girardin, profitant d'une indication donnée dans la *Romania* par M. P. Meyer, s'est mis à étudier des documents publiés dès 1858 mais assez mal sous ce titre : *Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg en Suisse de 1470 à 1490*. Il a eu recours au manuscrit qui se trouve encore aux archives cantonales, et de cette collation il a tiré une thèse intéressante et bien ordonnée sur l'état phonique de l'ancien fribourgeois. Il borne son étude à l'exposé du vocalisme — ce qui était à vrai dire l'essentiel — et aborde son sujet après quelques considérations générales où il se montre parfaitement au courant des travaux sur les parlers de la Suisse romande. Pour plus de commodité, il adopte dans la division des paragraphes l'ordre suivi déjà par M. Gauchat dans son article sur *Le Patois de Dompierre*, qu'a publié il y a quelques années la *Zeitschrift* de Groeber. Je ne chicanerai pas M. G. sur ces subdivisions, puisqu'aussi bien elles ne lui appartiennent pas ; on pourrait les trouver un peu arbitraires, un peu multipliées surtout, quoique du reste d'une clarté parfaite, mais ce n'est pas là une affaire. — Parmi les questions qu'a eu à aborder l'auteur, il n'en est guère de plus délicate et de plus discutée, que celle qui a trait au sort de la finale latine *-ata* dans les parlers de la Suisse. La difficulté consiste ici en ce que les noms présentent généralement un point d'aboutissement différent de celui des participes proprement dits, *dʒorná* représentant le latin *diurnata*, tandis que *kopaye* représentera *colpata*, etc. Cette divergence existe déjà dans les textes fribourgeois du xve siècle, et elle n'a point encore été expliquée d'une façon définitive quoiqu'on ait fait à ce sujet bien des hypothèses. D'autre part, si la forme *-á* peut se comprendre par une contraction de *-áa* résultant de *-áta*, on ne voit pas bien comment s'est produit *-aye :* M. Gauchat y voit une adaptation de la forme française *-ée* (donc quelque chose d'analogue à ce qui a eu lieu à l'ouest, notamment dans le Poitou) ; M. Marchot croit que *-áa* est d'abord devenu *-ae* par une sorte de dissimilation ; sur quoi M. G. fait justement observer qu'on pourrait aussi songer à une influence du pluriel *-aes* (= -atas). Du reste, il conduit sagement toute cette discussion, et présente d'une façon modeste les diverses hypothèses, sans prétendre rien trancher. Je ne sais trop s'il n'aurait pas dû faire intervenir ici un mot qu'il cite plus loin (p. 22), le mot « brebis »,

dont la forme fribourgeoise est *faye* (=têta) : il y aurait peut-être quelque induction à tirer de cette forme, mais à vrai dire dans le sens de M. Gauchat, dont M. G. n'admet pas la théorie. Je ne comprends pas bien non plus (p. 11), à propos de *a* précédé d'une palatale, ce que veut dire M. G. lorsqu'il se demande si dans *-ia* l'accent était déjà au xvᵉ siècle passé sur *a* : n'y était-il pas originairement ? Enfin (p. 13), malgré la forme *egit* représentant *acqua* dans un passage unique du manuscrit, l'hypothèse de Gauchat pour expliquer le moderne *ivwe* me paraît encore la meilleure, quoiqu'elle soit rejetée ici. — Les autres voyelles présentent aussi des faits intéressants, quoique moins délicats peut-être que ceux qui concernent l'*a* accentué. Ainsi, à propos de l'*è* ouvert, l'étude de M. G. met dans un bon jour les progrès de l'iotacisme, qui est une des caractéristiques en effet des parlers de la Suisse romande. On désirerait seulement çà et là un peu plus de détails, et quelques explications supplémentaires : l'ensemble en deviendrait plus net. Par exemple, relativement à l'*o* fermé entravé devant *r*, M. G. constate qu'il est devenu *wă* dans le patois actuel, et à côté des anciennes formes *tor*, *jor*, se contente de juxtaposer les modernes *twă*, *dzwă* (p. 32) : je sais bien qu'à la rigueur on ne doit pas lui en demander davantage ; on aimerait cependant à comprendre ce changement phonétique en somme assez considérable, on voudrait une hypothèse à son sujet, ou tout au moins quelques formes intermédiaires qu'on pourrait trouver probablement dans des textes du xviiᵉ siècle, et qui fixeraient un peu les idées. J'en dirai autant de la forme *favaraze* qui est déclarée un peu sèchement « le représentant normal de *fabrica* » (p. 36) : ici encore quelques explications eussent été de mise, sans beaucoup allonger l'exposé. Je pourrais enfin signaler, dans l'étude de M. Girardin, quelques menus détails qui çà et là me semblent plutôt erronés. P. 10, *chano* est donné comme remontant à *casnu*, ce qui me paraît problématique ; p. 16, je ne crois pas non plus que *bataul* puisse légitimement représenter un type *battaculu*; p. 31, pourquoi au xvᵉ siècle une graphie *tout* serait-elle forcément « française », étant donné le processus de transformation signalé pour l'*o* fermé, et qui est d'ailleurs sensiblement le même que pour l'*o* ouvert? Mais ce sont là de très petits détails, et qui ne valent guère qu'on y insiste. Il n'en reste pas moins que M. Girardin nous a dressé du vocalisme de l'ancien fribourgeois un tableau exact et qui a de l'utilité : son étude est soignée, consciencieuse, et forme une excellente contribution à la connaissance historique de cette partie du domaine roman.

E. Bourciez.

Comte Fleury. — **Louis XV intime et les petites maitresses.** Avec portraits. — Paris, Plon, 1899, in-8°, 389 pages.

Henry Gauthier-Villars. — **Le mariage de Louis XV** d'après des documents nouveaux et une correspondance inédite de Stanislas Leczinski. Avec deux portraits. — Paris, Plon, 1900, in-8°, xi-419 pages.

M. le comte Fleury connaît remarquablement bien le xviiie siècle, et il le comprend parce qu'il l'aime. Il l'aime parce que ce fut un siècle d'amour. Il n'écrit pas « une dissertation morale », il estime que peut-être Louis XV lui même « a droit au pardon parce qu'il a beaucoup aimé ». Mais il a la sympathie clairvoyante. S'il supporte avec aisance le poids d'une érudition très étendue, très variée, et à laquelle on ne saurait reprocher qu'un système de références insuffisamment précises, c'est qu'il n'oublie jamais de faire la critique des faits qu'il collectionne. C'est aussi qu'il les présente avec adresse, en un style qui sans effort, sans pastiche, est très « dix-huitième siècle » : clair, rapide et fin. Un livre, tout de menus faits et d'anecdotes ou de détails généalogiques, ne peut guère ne pas sembler par endroits quelque peu papillotant et confus ; presque toujours l'auteur a su éviter cet écueil, inhérent à son sujet même. Et pourtant, il a comme à plaisir amoncelé les difficultés. Il a donné deux titres à son volume, il aurait pu en ajouter d'autres encore. Il nous raconte *Louis XV intime*, son enfance, sa jeunesse, son mariage, sa rupture avec Marie Leczinska, sa maladie et sa mort ; il nous présente les *Petites Maîtresses* qui furent les rivales éphémères des favorites en titre ; à propos de chacune d'elles (et c'est ici que le double titre du livre commence d'être incomplet), il étudie leur origine, leur famille, leur coterie ; il les suit après la fin du caprice royal jusqu'à leur décès, et quand des bâtards leur sont nés, il s'attache à ceux-ci, jusque dans leur descendance actuelle. M. le comte Fleury a fait mieux que d'ajouter un nouveau volume à la série des biographies consacrées déjà aux favorites du « Bien-Aimé », c'est un véritable trésor de renseignements de toutes sortes qu'il nous a donné sur les contemporains de Louis XV, et l'excellente table alphabétique qui termine l'ouvrage — elle ne compte pas moins de huit cents noms propres — sera bientôt familière à tous les curieux du xviiie siècle.

Après les études de la comtesse d'Armaillé, née de Ségur (1864), de M. Paul de Raynal (1887), du P. Baudrillart (1890-1898), de M. Pierre Boyé (1898) et du comte Fleury, il ne restait plus guère à dire sur le *Mariage de Louis XV* et de fait, les quelques documents nouveaux que M. Henry Gauthier-Villars a trouvés à Carnavalet ou dans des ventes d'autographes, sont pour la plupart insignifiants. Seule, la correspondance de Stanislas avec Vauchoux mérite une mention particulière. Elle prouve que le roi de Pologne était entré, indirectement, en relations avec Mme de Prie plus tôt qu'on ne le croyait jusqu'à présent ; surtout, elle apporte des indications nouvelles sur le caractère de Leczinski. La thèse de

M. P. Boyé a posé ce qu'on pourrait appeler « la question Stanislas ». L'âme slave, évasive et complexe du vieux roi, est restée close à l'âme lorraine du jeune érudit nancéien, qui, faute de comprendre, a condamné. Mais du réquisitoire en règle qu'il a dressé contre son héros, toute la partie négative peut être aujourd'hui tenue pour démontrée. Il est certain que la physionomie légendaire du « philosophe bienfaisant » n'est pas conforme à la vérité historique, et l'enquête reste ouverte. Les trente ou quarante pages où M. G.-V. nous fait connaître la correspondance de Stanislas avec Vauchoux sont donc les bien venues.

Mais, que dire du reste du volume ? Et comment apprécier la singulière conception que M. G.-V. semble se faire de la probité littéraire? Contentons-nous de deux exemples. Les chapitres II, III et IV du *Mariage de Louis XV* ne font guère que reprendre les passages correspondants de M. de Raynal, avec une servilité et un sans-gêne véritablement surprenants. Le récit est ordonné de la même manière, et l'on peut suivre souvent page par page, M. de Raynal chez M. G.-V[1]. L'auteur s'est contenté d'ajouter, sans critique aucune, quelques détails tirés de mémoires ou de chansons; il a été aux archives nationales et des affaires étrangères, et aux extraits déjà publiés par son prédécesseur, il en a superposé d'autres, qui sont pour la plupart sans intérêt réel : son rôle s'est borné là. Plus loin, aux chapitres IX et X, la thèse de M. P. Boyé est, à la lettre, mise au pillage. Les faits, les notes, les références, les remarques critiques, les indications de toute nature que fournit en abondance M. Boyé, M. G.-V. se les approprie avec la plus étrange désinvolture[2]. Il lui arrive de les reproduire telles quelles, sans même se donner la peine d'en modifier les termes. Quand par hasard M. Boyé oublie de donner sa référence pour le fait qu'il signale, par le même hasard, il se trouve que M. G.-V. oublie sa référence, lui aussi.

Les procédés d'exploitation que M. G.-V. met en usage à l'égard de

---

1. Raynal, *Le Mariage d'un roi*, p. 39-41 (cf. M.G.-V., p. 18-22) p. 42-44 (p. 22-25) 45 (25) 48-50 (26-28) 51 (29) 52 (30) 53-54 (32-33) 54-55 (33) 57-58 (34) 59 (35-36) 60 (38-39) 61 (39-40); 70 (41-42) 71-72 (43-44) 73-74 (44-46) 75 (49-50) 76 (52) 77 (53) 78 (54-55) 79 (56) 80-81 (57) 82 (62) 84 (63). Il y a ici tout autre chose que parenté — fort naturelle — de deux auteurs qui se trouvent analyser les mêmes correspondances diplomatiques dans le même ordre chronologique. Si M. G.-V. ressemble de si près à M. de Raynal, il le doit moins aux pièces d'archives qu'à M. de Raynal lui-même. Cf. *Philippe V et la cour de France* du P. Baudrillart, t. III, livre Ier. Il ne serait pas impossible que M. G. V. ait ignoré l'existence de cet ouvrage fondamental; du moins, il ne semble pas l'avoir « utilisé » à sa manière.

2. P. 158 : n. 1 cf. la thèse de doctorat de M. Pierre Boyé, *Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne* p. 32 n. 1; p. 159 n. 1 (31 n. 4) 159 n. 4 (4 n. 1) 160 (11) 160 n. 1 (10 n. 2) 161 n. 3 (35 n. 2) 162 (19 et 20) 162 n. 4 (33 n. 1) 163 (23-24) 163 n. 1 (16 n. 1) 164 (25 et 34) 164 n. 1 (33 n. 2 à 4); puis les emprunts reprennent à la fin du chapitre et continuent au chapitre suivant.

ses prédécesseurs varient donc suivant qu'il s'agit de M. de Raynal ou de M. Boyé. Mais dans les deux cas, M. G.-V. évite autant que possible de citer ceux à qui il doit tant. C'est à peine si dans tout le volume — et non pas seulement dans les cinq chapitres (sur quinze) dont nous avons noté les origines — le nom de M. Boyé apparaît une demi-douzaine de fois, jamais autrement qu'à propos de minimes détails. Quant à M. de Raynal, M. Gauthier-Villars ne le mentionne que deux ou trois fois, et toujours avec quelque critique [1]. Inversement, quand M. G.-V. profite des corrections faites par M. de Raynal à ses devanciers, il oublie de nommer M. de Raynal [2]. Au premier abord, le livre de M. Gauthier-Villars avec ses longues citations d'archives, ses notes abondantes, son apparat documentaire, donne l'illusion d'un travail sérieusement fait et de première main ; la réalité est tout autre, et il faut bien le dire, quoiqu'il nous en coûte : ce n'est là pour une bonne part qu'une érudition de pacotille — et de contrebande.

G. Pariset.

Questions de morale. Leçons professées au Collège des sciences sociales, par MM. G. Belot, Bernès, F. Buisson, A. Croiset, Delbos, Darlu, Fournière, Malapert, G. Moch, D. Parodi, G. Sorel. Alcan, éditeur, 1900. I-VII, 1-331.

Ce livre, comme l'indique d'ailleurs son titre, comprend plutôt des leçons *sur* la morale, que des leçons *de* morale. Il faudrait à ces dernières une certaine unité qui manque forcément à un recueil où sont rassemblées des conférences faites par des professeurs s'inspirant d'idées et de points de vue très différents. C'est ce qui du reste constitue son originalité. Je regrette seulement le nom d'Ecole donné à l'institution où se font ces conférences. Une école suppose forcément sinon une orthodoxie, du moins un lien commun entre les membres enseignants. Ici, le lien est bien lâche, car il consiste simplement —

---

1. P. VII, 42 n. 1, 131 n. 1. Dans son appendice (p. 330 et suiv.) M. G.-V. prétend donner la démonstration d'une des erreurs qu'il relève chez M. de Raynal, et il nous montre Tessé répondant le 22 mars 1724 à une lettre du 3 mai de la même année : l'argumentation est inintelligible. De même, p. 354, il date de 1719 une « lettre originale de Favier » dont il donne le texte et où il est question comme d'un fait accompli du mariage de Louis XV, qui eut lieu six ans plus tard (cette « lettre » n'est du reste qu'un extrait des « Souvenirs du danseur Favier » rédigés postérieurement à 1756 et déjà p. p. L.-G. Pélissier dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1897, p. 247-248). Ailleurs, p. 157, M. G.-V. déplore qu'en 1725 la France n'ait pas réalisé « bellement l'œuvre esquissée par la grande Catherine », comme s'il confondait Catherine II et Catherine Ire ! Et ainsi de suite. La liste des erreurs propres à M. G.-V. serait certainement beaucoup plus longue que celle dont il fait reproche à ses prédécesseurs.

2. P. 82 n. 1 ; cf. Raynal, p. 110 à 112.

comme l'a dit M. A. Croiset à l'ouverture du cours, dans une allocution qui sert d'avant-propos au volume. — il consiste « dans l'accord qui existe entre des hommes de bonne volonté sur l'importance des idées morales, et sur la fécondité de l'initiative individuelle en toutes choses ».

Après tout, école ou salle de conférences libres, peu importe le nom de l'enceinte où ont été agitées ces questions concernant la morale, sans prétention, nous le répétons, de formuler un système, mais avec le simple désir d'approfondir les problèmes et de jeter quelque lumière sur leurs données principales. C'est un double fait intéressant pour l'histoire des idées que la préoccupation des solutions morales que j'appellerai libres, qui s'est emparée de tant d'esprits autrefois inclinés sous une orthodoxie, ou en proie à un scepticisme complet, et le renoncement d'un grand nombre de philosophes à une formule philosophique définitive, présentée comme une certitude et aboutissant à des conclusions catégoriques et absolues. Il apparaît bien, par la diversité des doctrines qui consentent à se trouver en présence dans un enseignement comme celui de l'*Ecole de morale*, qu'aucune n'ait la prétention d'incarner la vérité complète, et qu'au fond chacune sente, comme le dit encore M. Croiset, « qu'il est douteux que la morale devienne jamais une science définitive ».

Plusieurs des conférenciers se sont placés à un point de vue purement historique pour étudier la diversité des systèmes. Dans d'excellents exposés, M. Darlu a parlé de la morale chrétienne, et M. A. Croiset de la morale grecque, qu'il a résumée d'une façon à la fois lumineuse et profonde : — j'aurais été plus sévère que lui pour Platon, qui nous a légué tant d'*a priori* où la raison humaine s'est perdue en même temps qu'éblouie pendant des siècles. — M. Darlu reconnait que la morale chrétienne n'a pas cessé, comme toutes choses, de se transformer, de se compliquer et de se diviser pour s'accommoder aux temps, aux climats, aux hommes. Il signale les vastes affluents que presque à l'origine, elle a reçus de la civilisation païenne. Il cherche à en ressaisir les traits essentiels et à les comparer avec ceux de la conscience grecque. Ces résumés sont difficiles à faire, surtout lorsqu'il s'agit des Evangiles où les idées mystiques et les enseignements rationnels sont si souvent juxtaposés, et où chacun aperçoit plus volontiers ceux qui concordent plus avec son idéal. Pour M. D. l'Evangile est surtout le grand livre du cœur » ; et par là « l'idée chrétienne est le renversement de la nature » par opposition avec la morale grecque « si parfaitement raisonnable, si conforme à la nature ».

La conclusion par laquelle il aboutit à la nécessité pour nous de tirer du souffle chrétien l'amour qui résoudra en grande partie le problème social, cette conclusion n'est peut-être pas bien rigoureuse au point de vue logique : car l'amour est aussi bien dans la nature que la haine ou l'égoïsme, et les anciens l'y avaient bien vu. Seulement ils

n'avaient pas donné à l'abnégation d'ici-bas la sanction du paradis, et l'un des grands mérites pratiques du christianisme — en même temps que sa faiblesse, au point de vue rationnel — a été de populariser par des vues de récompenses ou de peines, des vertus et des tendances sociales qui sans cela seraient restées le monopole de quelques sages. La sanction disparaît peu à peu de l'horizon moral : mais les habitudes séculaires restent, et quand la raison intervient pour les justifier par une exacte notion de la solidarité sociale, elle y trouve les cerveaux et les cœurs préparés par une croyance traditionnelle. Il y a là un côté du sujet qu'à mon vif regret, M. D. n'a pas abordé.

Je me contenterai de signaler une bonne étude de M. Belot sur le *Luxe*, où il examine celui-ci aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue moral. Il apporte à le défendre au premier point de vue des arguments ingénieux : ils ne sont pas tous d'égale valeur à mes yeux : celui par exemple qui consiste à prétendre qu'il y a une limite à l'abaissement des prix de revient, et que cet abaissement n'augmenterait pas la consommation des objets de première nécessité. « On aurait beau fabriquer deux fois plus de chaussures et de chemises, écrit M. B. : Comme il y a un minimum au-dessous duquel ne peut descendre le prix de revient, vous n'aurez pas pour cela mis les chemises et les chaussures à la portée d'un nombre double de personnes. » C'est cependant l'abaissement du prix de revient qui a modifié l'état décrit il y a seulement un peu plus de cent ans par Adam Smith qui disait : « La chemise et les souliers ne font pas partie du salaire nécessaire de l'ouvrier français. »

M. E. Fournière, dans une leçon sur « la morale d'après Guyau » met en pleine lumière la valeur de celui qu'il appelle avec raison un des rares penseurs (trop tôt disparu) qui aient illustré la philosophie contemporaine. Il analyse les idées fécondes de Guyau sur la conciliation de l'altruisme et de l'individualisme. « Guyau n'oppose pas l'altruisme à l'égoïsme : il ne les accorde pas davantage en essayant inutilement de faire à chacun sa part... il les fusionne l'un dans l'autre... L'être moral ne pouvant trouver sa joie que dans la joie d'autrui, la morale devient véritablement une sociabilité supérieure, la sociabilité même. »

Eugène d'Eichthal.

Georges Pellissier. **Études de littérature contemporaine.** Deuxième série. Paris, Perrin, 1901, in-8°, 312 pp., 3 fr. 50.

Il suffit d'annoncer ce volume. On sait à l'avance qu'il est intéressant et instructif tout ensemble. Il contient quatorze études. Tantôt M. Pellissier juge sévèrement, et non sans raison, des romans nouveaux ; tantôt il traite avec esprit et autant de savoir que d'esprit des

sujets généraux comme la jeune fille, la femme mariée, l'homme de lettres, l'homme politique et le poète dans le roman français ; tantôt il analyse une œuvre d'autrefois, comme *Adolphe*, où il trouve l'écrivain égal au psychologue. Une seule étude est consacrée proprement au théâtre : celle où M. Pellissier disserte finement sur les comédies de Jules Lemaître. L'auteur est évidemment un des critiques, *rara avis*, qui connaissent le mieux notre littérature contemporaine et l'apprécient avec le mieux d'impartialité ; il est consciencieux, équitable, sagace, et l'on trouve dans son volume des remarques de détail et des vues d'ensemble qui témoignent non seulement d'une lecture considérable, mais d'un coup-d'œil juste, — et, ajoutons-le, quoique certains n'y voient aujourd'hui qu'une denrée négligeable — d'un sincère amour de la liberté.

A. C.

Henri Moris. **Au Pays Bleu (Alpes-Maritimes)**, préface d'André Theuriet, de l'Académie française, illustré d'aquarelles d'Émile Costa et de David Dellepierre et de 500 gravures en phototypie d'après nature. Paris, Plon, 1901. In-4°, 222 p. 40 fr.

Ce magnifique ouvrage n'est, comme dit l'auteur, ni un guide ni un traité d'érudition. M. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, connu par ses travaux sur les guerres de la frontière italienne, veut promener ses lecteurs « à travers un département dont il connaît tous les aspects ». Il embrasse d'abord, du belvédère qu'offre la pointe de la Garoupe, la contrée en son ensemble, le *pays bleu*. Puis, il pénètre dans l'intérieur en suivant les voies tracées par la nature et en remontant les vallées. Successivement, en six chapitres, se présentent à nous Nice, la route de la Corniche, Monaco, Monte-Carlo et Menton, Cannes et Grasse, les vallées de la Cagne, du Loup et de la Siagne, celles du Var, de la Vésubie, de la Tinée, du Cians et de l'Estéron, celles du Paillon, de la Bévéra et de la Roya. L'auteur s'est fort bien acquitté de la tâche qu'il s'était proposée, et qui aura lu et vu son volume, connaîtra, comprendra les splendeurs de l'admirable province niçoise. Montagnes couvertes de prairies ou de neige, forêts de mélèzes ou de pins, gorges sauvages, aimables paysages, villages perchés en nids d'aigle ou assis agréablement sur de verdoyants plateaux, monuments historiques ou préhistoriques, objets d'art, mœurs, légendes, tout ce qui peut exciter l'intérêt et provoquer la curiosité, M. M. l'a fait revivre en un exposé rapide et alerte autant qu'exact et documenté. L'analyse du premier chapitre, consacré à Nice, donnera l'idée de sa manière : il raconte brièvement en « quelques pages d'histoire » les destinées de la cité ; il décrit sa situation ; il parcourt la nouvelle ville et ses collines, séjour favori des hivernants, la vieille ville et ses

étroites rues aux larges dalles ; il retrace dans « la vie à Nice » le spectacle qu'offre le marché du Cours ou la terrasse des cafés de la place Masséna, les *festins* chantés par Rancher, les distractions de l'après-midi et du soir, tous les divertissements qui font de Nice la grande ville des plaisirs, les courses, les régates, le carnaval. Il a dirigé lui-même l'illustration. Elle est superbe et accroît singulièrement l'attrait et la valeur du volume. Dans ses excursions sur le littoral et dans la haute montagne, M. Moris a recueilli de très nombreuses photographies, qu'il a fait reproduire par un excellent procédé qui donne l'illusion de l'eau-forte. Ces belles photographies, accompagnées souvent de décorations architecturales, de sceaux, de monnaies, d'armoiries, sont jetées, pour le plaisir des yeux, à chaque page du livre, dans un aimable et savant désordre, et l'on ne peut se lasser de les regarder.

Ajoutons que l'ouvrage n'est pas seulement « un ouvrage de haute vulgarisation »; il est suivi d'un précieux appendice qui contient, outre une carte, des renseignements documentaires et bibliographiques en treize pages très serrées, dont les chercheurs et érudits sauront faire leur profit.

A. C.

Il est inutile de dire de quelle utilité est pour les professeurs et les érudits le premier Dictionnaire de l'Académie française, paru en 1624, dont nous avons à annoncer aujourd'hui la réédition : il est, comme disait Fénelon, le trésor « du bon langage dans le beau siècle de la France »; il « sert de clef à tant de bons livres » que nous lisons et étudions tous les jours sans les comprendre tout à fait. Un professeur de l'Université de Lille, M. Paul Dupont, a fait exécuter une reproduction fac-similé de ce Dictionnaire, devenu rare et qui coûte cher. L'ouvrage achevé, complet, en 2 vol. in-8°, est mis en souscription au prix de 20 fr. Adresser les demandes à M. Gust. Leleu, libraire, 11, rue Neuve, à Lille. La souscription sera close à la fin de mars, et le prix porté à 25 fr.

— Sous ce titre : *Les femmes dans l'histoire, les Amazones*, M. P. Lacour a réuni de courtes notices, sans indication de sources, sur Mathilde de Toscane, Jeanne de Montfort, Hedvige de Pologne, Jacqueline de Hainaut, Marguerite d'Anjou, Louise Labé et Emilie Plater (Perrin, 1901, 307 p. in-8°). Le volume s'ouvre par un chapitre sur les Amazones dans la légende et dans l'histoire où il est question, p. 4-6, d'*Arthémise* d'Éphèse, d'*India* (pour Indra), de guerrières misantrophes (*sic*), de cistes gravés (*sic*) et de Chéronée en Thessalie (*sic*). C'est beaucoup d'erreurs en trois pages; mais il y a pis, p. 8 : « L'attitude des matrones (romaines) ne pouvait guère être martiale ; mais sous Camille, reine des Volsques, elles offrirent leurs bijoux pour chasser les Gaulois maîtres de Rome par surprise. » Ainsi Camille, le dictateur, s'identifie, en changeant de sexe, à la Camille de Virgile. Tout arrive. — S. R.

—M. Cima, professeur à Rome, et très connu par ses articles de la Rivista di filologia et ses publications diverses sur Cicéron, avait publié en 1886, dans la collection Loescher, un *de Oratore*, qui fut bien accueilli par la critique (voir Ströbel

dans le Bursian de 1894 et Wilkins dans la Classical Review de 1887). Il donne aujourd'hui une nouvelle édition du livre premier en profitant pour le texte et pour le commentaire de ce qu'ont apporté d'utile les quinze années écoulées. Commentaire du bas des pages, notes critiques de la fin du volume, tout a été très remanié et très augmenté. M. C. a incorporé ici diverses conjectures qu'il avait publiées et discutées dans la Rivesta di filologia (XXVIII, 3) et aussi diverses communications de M. Sorof. Tout ce que j'ai lu m'a paru soigné et intéressant. — É. T.

—Signalons une collection de classiques latins et grecs qui paraît chez Velhagen et Klasing à Bielefeld et à Leipzig.-Elle est dirigée par M. H.-J. Muller, directeur du Luisen-städtisches Gymnasium de Berlin et Ockar Jaeger, directeur du Friedrich-Wilhelms Gymnasium de Cologne. Tout le monde connaît à l'étranger le Sénèque le père et les Tite-Live de M. Müller, et sa rare compétence est hors de doute. Le plan suivi est celui que prescrit l'ordonnance de janvier 1892. Parmi les ouvrages parus, je remarque le choix des discours de Cicéron, de M. Schmalz, et aussi le Thucydide que vient de publier M. Fr. Mueller, professeur à Quedlinburg. On sait que M. Fr. Müller a souvent donné des éditions, des articles et des comptes rendus des publications sur Thucydide, et qu'il a édité les notes (*Erklærungen und Wiederherstellungen*) laissées par Ludwig Herbst de Hambourg (Teubner, 1894 et 1899). Le texte est accompagné, en manchettes, de petits résumés qui facilitent la lecture. A la suite du texte, un bon index historique assez détaillé et une carte très claire de Syracuse. Comme nous n'avons ici en somme que des extraits, ils sont reliés par de courts sommaires. Notez que ces extraits contiennent plusieurs discours. En somme, très belle édition et très bonne, d'un auteur où certes ne manquent pas les difficultés. — É. T.

— La librairie Weidmann vient de publier : *Die Episteln des Horaz* (178 p. in-8°, 3 m. 60) d'un professeur de Schulpforta, M. Gustav Kettner. Pour chaque épître une analyse méthodique très développée ; ensuite un commentaire assez court. En tête, une introduction en six chapitres : la transition de la poésie lyrique aux épîtres ; philosophie d'Horace dans les épîtres ; forme de l'épître en vers d'Horace ; dates de composition ; l'ordre des épîtres du premier livre ; importance historique des épîtres. L'étude est soignée ; elle paraît plutôt destinée à des élèves ; je ne suis pas sûr que chez nous, elle soit très goûtée. Ces analyses, parfois plus longues que l'épître elle même (I, 4), sont pénibles et sentent l'artifice ; le critique y met trop du sien et ce n'est pas là certainement qu'est le véritable Horace. Les remarques du commentaire et de l'introduction sont fines, mais bien souvent subtiles et bizarres. A force de chercher des intentions dans les vers du poète, on nous éloigne de ce qu'il a dit, qui est sans doute ce qu'il a voulu dire. Il est plus approprié pour des élèves, mais il n'est guère juste de prétendre que dans la dernière épître du premier livre, Horace, en s'adressant à son livre, se représente sous l'image d'un *pére* qui avertit un *fils* volontaire. — É. T.

— Comme suite aux études de M. Detlefsen sur Pline, que nous avons signalées en leur temps, voir dans le dernier fascicule de l'Hermès (XXXVI, 1) un article de l'auteur sur les sources et principalement les sources latines du livre X de l'Histoire naturelle. M. Detlefsen dégage des emprunts faits à d'autres auteurs (Aristote etc.) ceux qu'a faits Pline aux livres d'un haruspice célèbre de son temps, nommé Umbricius. — É. T.

— M. Edwin W. Fay nous envoie trois extraits de Revue : 1° l'un, tiré d'une revue non identifiée, sur Prométhée dans l'Inde (dans la légende de l'origine

du feu du Çatapatha Brâhmana (I, 4. 1, 10), le feu est tiré de la bouche du roi Mâthava : Mâthava = -μηθεύς) ; 2° l'autre, « reprinted from *the American Journal of philology*, XXI, n° 2 », *Etymologie and Slang*, est un essai sur les impersonnels *pudet* (et *repudium*) *piget paenitet*, *taedet*, fondé sur des expressions populaires de l'anglais moderne ; 3° enfin, un article de *The Journal of Germanic philology*, sur l'étymologie du nom de la langue et la parenté des mots : λείχω, λιχανός, λιχάζω, λιχμάω, λίχνος, γλίχομαι, γλῶσσα, *lingere*, *ligurio*, *limus*, *lingua*, etc.

— Le titre choisi par M. l'abbé E. Misset est piquant : *Un enfant de la Savoie, arpenteur et deux fois pape, 359-1276 ; simple rapprochement de dates accompagné de quelques objections historiques, grammaticales, liturgiques, philologiques à Monseigneur Turinaz*; la brochure n'est pas moins piquante que le titre (Paris, Champion, 1901 ; 16 pp. in-8°). Mgr Turinaz, évêque de Nancy, a été évêque de Tarentaise. En cette qualité, il a prononcé le 1er juillet dernier, à Chambéry, le panégyrique de Pierre de Tarentaise, devenu pape sous le nom d'Innocent V. Il a profité de cette solennité pour annoncer les résultats tout à fait inattendus auxquels l'avaient conduit de savantes recherches dans les bibliothèques Barberini et Chigi. Une brochure de 120 pages a, depuis, répandu à travers le monde panégyrique et découvertes. Ces découvertes sont deux *inedita* : un fragment d'un traité d'arpentage écrit par Innocent V; un recueil de 63 sermons, précédé d'une lettre d'envoi à Arnauld, abbé de Citeaux. Malheureusement, M. l'abbé M. n'a pas de peine à démontrer : 1° que le fragment de traité d'arpentage appartient à *Innocentius u(ir) p(erfectissimus)*, qui vivait vers 359, et non à *Innocentius V p(apa)* et a été publié dans tous les recueils de *Gromatici*, notamment dans celui de Lachmann et Rudorff, I, 310 sqq. ; — 2° que les 63 sermons « inédits » ont été adressés à l'un des deux abbés de Citeaux ayant porté le nom d'Arnauld, soit, d'après le *Gallia christiana* négligé par Mgr T., Arnauld I, élu en 1201, ou Arnauld II, élu en 1212 ; que ces deux abbés ont vécu sous Innocent III, et non sous Innocent V; que la lettre et les sermons figurent dans Migne, *Patr. lat.*, CCXVII, 310 sqq. Ces sermons tombent du chiffre de 63 à celui de 60, par suite des erreurs et des mélanges commis par le copiste des mss. consultés par Mgr T. Enfin M. Misset étudie l'édition « princeps » du sermon *Ad papam*, donnée par Mgr T., et montre qu'elle est le plus souvent incompréhensible : fautes de ponctuation, erreurs de sigles, lectures impossibles, citations méconnues (de la Bible, de saint Bernard, de Juvénal) contribuent à en faire un long non-sens. Cette mésaventure comporte une moralité. Une certaine éducation de l'esprit doit en préserver, à défaut d'une culture scientifique étendue. Si un homme aussi distingué que l'évêque de Nancy n'a pu échapper à un tel accident, c'est que culture et éducation manquent au clergé français par la faute de ceux qui ont pris la charge de l'instruire. Il est vraiment heureux qu'un abbé ait acquis l'une et l'autre en dehors des serres spéciales pour ne pas laisser un profane laïc venger Innocent III et le bon sens. Mais qu'arriverait-il, si M. l'abbé Misset, au lieu d'être « Directeur de l'Ecole Lhomond, rue Beudant », devait ses moyens d'existence à un collègue de Mgr Turinaz ? — Z.

— Il vient de paraître à Bucarest, en trois volumes, un très remarquable ouvrage sur *L'influence orientale sur la langue et la civilisation roumaine*. L'auteur est un philologue, M. Lazare Saineanu, qui a publié, entre autres, une Sémasiologie de la langue roumaine, un grand recueil de contes, accompagné d'une étude comparative, un traité sur les rapports entre la grammaire et la logique, etc. Un premier volume d'introduction, écrit d'une manière intéressante, s'occupe des influences sous le rapport philologique et sous celui de la *Kulturgeschichte*. Les

deux autres contiennent les mots que la langue roumaine doit aux Turco-Tatars, et l'auteur a le soin de distinguer les mots devenus populaires des autres, simples emprunts littéraires ou dénominations de fonctionnaires, d'impôts, de coutumes. Le tout est terminé par de nombreux index, qui sont excellents. Les Roumains ne seront pas sans doute, les seuls à profiter de cette étude étendue et approfondie, surtout sous le rapport de la langue. — N. JORGA.

— Le VIe volume de la nouvelle édition des *Mémoires d'outre-tombe* que M. Edmond BIRÉ donne à la librairie Garnier, vient de paraître. Il va du mois de mai 1833 au mois de novembre 1841 où Chateaubriand a tracé les dernières lignes de ses souvenirs. On y trouvera le premier voyage à Prague (mai 1833), le voyage à Venise et le second voyage de Prague (septembre-octobre 1833), les considérations sur la monarchie de juillet et la *Conclusion* dans laquelle l'auteur jette sur l'avenir un coup d'œil souvent prophétique. Dans l'appendice, M. Biré publie des fragments inédits du livre, et dans un dernier chapitre, il retrace la fin de la carrière de Chateaubriand, de 1841 au 4 juillet 1848. Un index alphabétique des noms propres cités dans la publication termine le volume. On saura le plus grand gré à M. Biré de cette édition aujourd'hui achevée. Elle replace l'œuvre dans les conditions mêmes où elle fut composée et la restitue dans son intégrité première. M. Biré a rétabli la division en parties et en livres dont parlait la préface testamentaire ; il a ainsi donné, comme il dit, une physionomie nouvelle aux *Mémoires d'outre-tombe* ; il a restitué la véritable orthographe des noms qui, dans les éditions précédentes, étaient imprimés d'une manière très fautive (lire pourtant II, p. 64 Wimpffen et non *Wimpfen ;* III, 77 Giubega et non *Gubica;* III, 80 Sucy et non *Sussy ;* III, 89 Le Sancquer et non *Sauquier ;* III, 125 Despinoy et non *Despinois*) ; il met au bas des pages une courte notice sur les personnages (II, 74 Clerfayt n'était pas à Valmy, et III, 160, Phélippeaux connut Bonaparte à Paris, et non à Brienne) et signale dans des remarques les erreurs de Chateaubriand : il rejette dans les appendices de longues et précieuses notes sur certains points importants ou y reproduit des textes rares (la tombe du Grand-Bé ; les neveux, le père et la femme de Chateaubriand ; la genèse du *Génie du christianisme ;* Mme de Custine ; l'article du *Mercure ;* le discours de réception à l'Académie ; la monarchie selon la charte ; le conclave de 1829 et son journal secret, etc.). Son édition est donc pour longtemps l'édition qu'il faut consulter. — A. C.

— Les thèses de doctorat tendent de plus en plus à quitter les sentiers battus. Celle que vient de soutenir M. Léon ROSENTHAL, un professeur de Dijon : *La Peinture romantique ; essai sur l'évolution de la peinture française de 1815 à 1830*, (1 vol. pet. in-4° de 366 p. éd. par la soc. française d'Editions d'art, H. May.), n'est pas seulement toute moderne, mais si spéciale qu'on se demande un peu quel a pu être l'objet de la discussion. Il n'est question, en effet, que d'art pur, d'appréciation esthétique, et c'est à quoi aboutissent toutes les informations historiques ou biographiques qui ont été assemblées en même temps sur cette curieuse période du romantisme. Chaude et attachante défense, au reste, d'un effort brillant et vigoureux, dont « le résultat a été de substituer à une discipline impersonnelle le règne de l'individualisme », et qui a montré dans la peinture, « non plus une science s'adressant à la raison, mais un art parlant au sentiment par des émotions physiques ». Toute cette thèse est soutenue avec une liberté nourrie non pas seulement de faits, mais de réflexions : elle est l'œuvre autant d'un clairvoyant que d'un érudit. Elle est aussi l'œuvre d'un modeste, qui est le premier à déclarer que « le rôle de l'historien d'art consiste à conduire ceux qui l'écoutent devant les

chefs-d'œuvre et à les inviter à regarder après les avoir rendus capables de comprendre »; et que même si ces explications n'étaient pas justes comme il l'espère, elles auront du moins inspiré le désir de les contrôler. Le volume est totalement dépourvu de reproductions, et cela étonne presque, par le temps qui court. Mais les œuvres étudiées sont extrêmement connues, l'auteur ne s'étant attaché qu'aux chefs-d'œuvre, féconds en enseignement, et puis ce n'est pas un livre d'images qu'il voulait faire. — H. de C.

— Parmi les diverses publications rétrospectives que la fin du XIXe siècle n'a pas manqué de faire naître, il faut signaler comme un des plus pittoresques le beau livre paru chez Hachette sous le titre de « *Le* XIXe *siècle : les mœurs, les arts, les idées* » (1 vol. gr. in-8°) qui complète la trilogie commencée par *Le Grand Siècle* et continuée par *Le* XVIIIe *siècle*, il y a quelques années. C'est de la France seule qu'il est question, bien entendu, dans ces volumes anonymes, puisés à toutes les sources historiques et artistiques, et celui-ci est, croyons-nous, le plus amusant des trois : plein d'anecdotes, plein de vie, on y rencontrera bien quelques emballements (tout naturels quand on se place si près pour voir un si vaste tableau), mais seulement littéraires ou artistiques. Ici aucune ligne politique, aucun écho de passions : seul apparaît, comme on le dit dès le début, le génie de la France, toujours, en dépit des tristesses et des erreurs, resté fidèle à lui-même (ce qui est facile à dire et prudent à proclamer par avance). Selon l'usage des volumes précédents, on s'est efforcé de trouver dans les lettres et les mémoires du temps des porte-parole autorisés. Le choix en est généralement heureux et piquant. Comme place, c'est, en six chapitres, une revue politique sommaire; un tableau de la société, du monde, des salons; une histoire de Paris, dans ses fêtes ou ses révoltes, dans sa personnalité; une esquisse des beaux-arts et du théâtre; un aperçu des lettres et des sciences; une galerie des hommes d'état et des hommes de guerre. Mais, comme de coutume aussi, l'illustration prime tout, avec ses excellentes reproductions directes, non pas de monuments ou de vues, mais uniquement d'œuvres d'art, portraits, meubles, souvenirs, pour lesquels nos musées ont été mis à contribution, notamment le musée Carnavalet et Chantilly, pas encore aussi banalement interrogés que les autres. — H. de C.

— Dans le même ordre d'idées, nous continuerons à signaler, à mesure que la publication avance, le *Paris à 1800 à 1900, d'après les estampes et les mémoires du temps*, que dirige M. Ch. Simond pour la maison Plon (fascicules gr. in-8° : séries 7 à 11, formant la moitié du tome II). L'ouvrage en est actuellement à l'année 1848. Nous remarquons, sans trop comprendre pourquoi, que le texte occupe un peu moins de place que dans les premières séries (il y a deux pages de moins), mais la profusion des renseignements graphiques, des reproductions de dessins, estampes ou tableaux du temps, est inimaginable. Ici, ce n'est plus la question d'art qui guide, mais ce n'en est pas moins amusant, et c'est au moins aussi utile. — H. de C.

Rectification. — P. 169, à la note 2, lire : Voir les articles de M. Strobel dans le *Jahresber*, de Iw. Müller, t. 80, 1894, et t. 84, 1895, etc. — Même page, vers le milieu, lire *Hofstee*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril — 1901

H. Weil, **Etudes sur l'antiquité grecque**. Paris, Hachette, 1900, in-12 de 327 p 3 fr. 50.

Ce volume contient un certain nombre d'articles publiés par M. Weil dans divers recueils. Quelques-uns sont de simples comptes rendus; d'autres ont toute la valeur d'un travail original. Parmi ces derniers, je signalerai surtout l'étude sur *la croyance à l'immortalité de l'âme* (p. 26-95), où l'auteur discute les idées d'Erwin Rohde. On retrouvera ici avec plaisir le texte et la traduction du plaidoyer d'Hypéride contre Athénogène, ainsi que des fragments récemment découverts de Ménandre (*Le campagnard, la belle aux boucles coupées*). M. Weil exprime une opinion nouvelle sur la fameuse affaire de la mutilation des Hermès; il pense que les sociétés secrètes « méditaient un grand coup », et que « les meneurs avaient voulu se garantir contre les trahisons en obligeant tous les affiliés à tremper dans le même délit » (p. 287). A propos de Tyrtée, il réfute l'hypothèse qui place ce poète au ve siècle. Quelques pages excellentes sont consacrées à Dion Chrysostome et à Bacchylide. Ce qui caractérise au plus haut degré toutes ces études, c'est un sens très exact de l'esprit grec appuyé sur une connaissance approfondie de la langue.

P. G.

Croiset (Alfred et Maurice), **Manuel d'histoire de la littérature grecque,** à l'usage des lycées et collèges, Paris, Fontemoing. 1 vol. in-18, 844 pages. Prix : 6 francs.

L'*Histoire de la littérature grecque* de MM. Alfred et Maurice Croiset s'achève à peine, par la publication, récente encore, du cinquième volume ; voici que les deux infatigables collaborateurs nous offrent, à l'usage des lycées et collèges, une *editio minor* de leur grand ouvrage, un résumé, qui remplit encore plus de 800 pages, mais qui tient en un seul volume in-18, à peu près comme l'*Histoire de la littérature française* de M. Lanson, ou l'*Histoire de la littérature latine* de M. Pichon, à la librairie Hachette. Aussi bien, l'éditeur Fontemoing annonce-t-il la publication prochaine d'un *Manuel de l'histoire de la littérature latine*, dû à M. Fabia, en attendant un *Manuel d'histoire de la littérature française*. Puissent tant d'excellents livres contribuer à maintenir en France la tradition des fortes études ! Ne nous y trompons pas, en effet : un ouvrage comme celui de MM. C., même sous sa forme réduite, s'adresse encore à une élite, déjà rare, de collégiens. Ce n'est pas, tant s'en faut, un livre de vulgarisation, destiné aux jeunes filles ou aux élèves de l'enseignement moderne ; c'est une œuvre qui suppose, pour être bien comprise, une connaissance directe de la langue, de l'histoire, des institutions de la Grèce ; ce qu'elle a pour but de montrer, c'est le développement de la pensée grecque, à travers la variété de ses formes littéraires ; c'est le rôle du génie hellénique dans l'évolution de l'esprit humain. MM. C. réussissent, il est vrai, à traiter ces hautes questions dans une langue simple, claire, élégante, dégagée de ces formules abstraites et ambitieuses qui gâtent parfois les spéculations de la critique ; mais, au fond, ils n'éludent aucune des difficultés que soulève un aussi vaste sujet, et, s'ils laissent de côté les menus détails, ils abordent de front les problèmes les plus délicats.

Le nom de *Manuel* donné par l'éditeur à un travail de ce genre ne doit donc pas être entendu tout à fait dans le sens où nous employons ce mot quand nous voulons désigner un riche répertoire de faits, de dates, de textes, d'indications bibliographiques. Certes, ces renseignements ne manquent pas dans le volume de MM. Croiset, et quelques notes succinctes mettent le lecteur au courant des choses essentielles ; mais, évidemment, les auteurs ont moins songé à mettre entre les mains des étudiants un instrument de travail, qu'à tracer à grands traits, dans un cadre plus étroit, une véritable histoire de la littérature grecque.

Am. Hauvette.

Niebuhr (C.), **Einflüsse orientalischer Politik auf Griechenland im 6. und 5. Jahrhundert,** Berlin, Wolf Peiser, 1899, 52 p. in-8° (*Mitheilungen der vorderasiatischen Gesellschaft*, 1899, 3).

A en juger par le titre des publications de la *Vorderasiatische Gesellschaft* (le fascicule que nous avons sous les yeux est le 20e de la collection), cette société, fondée en 1896, se propose avant tout l'étude des documents orientaux relatifs à l'Asie antérieure : dans ce domaine elle ne manquera pas de rendre service à la science, si elle travaille à élucider quelques-uns des problèmes complexes que soulève l'histoire de la péninsule. Mais le présent ouvrage de M. C. Niebuhr nous fait craindre que le préjugé oriental, le parti pris de suspicion et de dénigrement à l'égard des historiens grecs, ne nuise à la saine critique : sous prétexte que les documents orientaux modifient parfois la tradition littéraire, l'auteur bouleverse les données historiques les plus sûrement établies. Il ne conserve rien, ou presque rien, du témoignage d'Hérodote sur les rapports des colonies grecques d'Asie Mineure avec les rois de Lydie et de Perse : ni Crésus, ni aucun autre monarque lydien, n'a jamais considéré les villes ioniennes ou éoliennes d'Asie comme indépendantes ; à plus forte raison aucun d'eux n'a-t-il jamais recherché l'appui, ou seulement l'amitié, de la Grèce d'Europe, de Sparte, d'Athènes ou de Delphes. Les prétendues offrandes de Crésus au sanctuaire d'Apollon Pythien constituent la plus étonnante supercherie qu'on puisse imaginer : ces trésors avaient été accumulés par les rois de Lydie dans le temple des Branchides, à Milet ; c'est là qu'ils étaient classés, catalogués avec soin, si bien que le roi de Perse, comme dit Hérodote, en connaissait exactement le nombre et le prix. Qu'arriva-t-il ? Quand les Athéniens, répondant à l'appel d'Aristagoras, vinrent soutenir la révolte ionienne, au début des guerres médiques, ils s'emparèrent sans vergogne des richesses qui se trouvaient là, les rapportèrent en Grèce, et, pour plus de sûreté, les confièrent à leurs banquiers, les prêtres de Delphes. Les auteurs responsables de ce vol pieux étaient les Alcméonides, dont les relations avec Delphes sont bien connues ; les mêmes hommes trouvèrent dans Hérodote un historien complaisant, tout prêt à accréditer le mensonge inventé pour couvrir leur trahison.

Il est fâcheux que de telles hypothèses risquent de paraître emprunter une valeur particulière au caractère scientifique de la Société qui les publie. Quand les orientalistes entreprennent de contrôler le témoignage d'Hérodote à l'aide de documents originaux, égyptiens, assyriens ou autres, ils méritent toute notre reconnaissance ; mais, quand ils se bornent, comme M. Niebuhr, à faire la critique du récit d'Hérodote sans aucune autre donnée que le texte même de l'historien, leur science d'orientaliste ne doit pas nous faire illusion, et nous avons bien le droit de leur dire que l'ironie, le sarcasme, les marques

de dédain, qu'ils prodiguent au pauvre Hérodote, ne vaudront jamais de bonnes et solides raisons.

Am. Hauvette.

Léon Homo. **Lexique de topographie romaine,** avec une introduction de R. Cagnat. Paris, Klincksieck, 1900, in-12, xx-690 p., 7 plans.

Ce *Lexique* est appelé à rendre de grands services. M. Homo a voulu réunir sous une forme simple et commode tous les renseignements topographiques indispensables à l'étude de la Rome ancienne. Depuis trente ans, d'importants travaux d'édilité ont transformé Rome et lui ont donné le développement et l'aspect qu'exigeait son rôle nouveau de capitale d'un vaste Etat moderne. Ces travaux, qui bouleversèrent tout le sol de la ville, ont provoqué en maints endroits des découvertes archéologiques fort intéressantes et renouvelé presque entièrement notre connaissance de la topographie romaine dans l'antiquité. Les articles de revues spéciales sur ces matières ardues et sujettes à controverses se sont multipliés, et aussi les travaux de détail, les monographies consacrées à tel ou tel quartier, à tel ou tel édifice ou groupes d'édifices. D'autre part, on a publié en Allemagne, en Italie, en Angleterre de nombreux traités de topographie : descriptions des ruines (Middleton, Lanciani), exposés dogmatiques et critiques (Jordan, Gilbert), simples manuels précisant l'état actuel des questions (Richter, Borsari). Enfin, M. Hülsen a fait paraître, il y a cinq ans, sous le titre de *Nomenclator topographicus*, un index par ordre alphabétique de tous les noms de lieux et de monuments de Rome, avec renvois aux principaux textes antiques et aux principaux ouvrages modernes qui les concernent. La France seule était restée jusqu'ici étrangère à ce mouvement. Il fallait qu'elle y prît aussi une part.

Le livre de M. H. présente au public français, en sept cents pages, le résumé de tout ce labeur scientifique des trente dernières années. La substance des meilleurs traités de topographie romaine s'y trouve condensée. Comme les *Nomenclator* de M. Hülsen, le *Lexique* est un répertoire, un instrument de travail. Les matières y ont été rangées pareillement dans l'ordre alphabétique, qui a sur tout autre l'avantage de faciliter les recherches. Un ouvrage de ce genre est fait pour être consulté. Il faut qu'à chaque fois qu'on rencontre un terme de topographie dans un auteur ancien, dans un livre d'histoire, d'archéologie ou de droit, l'on sache aussitôt où se reporter. M. H. nous déclare lui-même dans sa préface que la liste des noms topographiques dressée par M. Hülsen lui a servi de base et de point de départ. Il n'a pas hésité cependant à faire les additions nécessaires : c'est ainsi, par exemple, qu'il consacre deux articles aux *regiones servianae* et aux *regiones augustanae*, qui ne figurent pas dans le *Nomenclator*. Les

textes qu'il cite et sur lesquels il s'appuie sont ceux aussi que M. Hülsen avait signalés avant lui. La rencontre était inévitable : les textes, non plus que les noms propres, ne s'inventent pas. Mais il y a entre le *Nomenclator* et le *Lexique* une différence capitale : le premier n'était qu'un recueil de références, singulièrement précieux d'ailleurs, et dont le mérite ne saurait être exagéré ; le second renferme, en outre, la définition et l'explication de tous les termes de topographie, une description sommaire et un historique abrégé de tous les points du sol romain.

Les centaines de notices qui composent le *Lexique* sont de longueur très variable, selon le plus ou moins d'importance des lieux auxquels elles s'appliquent. Mais elles ont toutes été faites sur le même modèle : d'abord le nom, sous sa forme latine la plus usitée et la plus correcte ; puis, s'il en est besoin, un renvoi à l'un des plans annexés du livre (plan général en couleurs, au 1/10,000, de Rome ancienne ; six petits plans : le Forum républicain et le Comitium, le Forum sous l'Empire et les Fora impériaux, le Palatin, le Capitole, formation territoriale de la Rome républicaine, Rome sous l'Empire et les quatorze régions) ; ensuite, des indications succinctes sur la position, l'histoire, la destination, les vestiges subsistants de l'édifice ou du quartier considéré, les fouilles qu'on y a faites, les œuvres d'art qu'on a pu y découvrir ; enfin la liste des textes anciens les plus caractéristiques (auteurs, inscriptions, monnaies, monuments figurés de toutes sortes), et parfois aussi le titre d'un ou deux livres ou articles modernes. Beaucoup de notices n'ont et ne devaient avoir que quelques lignes. D'autres sont très développées, comme celles que M. H. a rédigées sur le Forum, le pomérium, le champ de Mars, les diverses collines de Rome, les murs de Romulus, de Servius, d'Aurélien. Malgré les difficultés de la tâche, l'auteur a su dire tout l'essentiel. Bien qu'il évite soigneusement les discussions critiques, il montre qu'il est au courant des trouvailles et des études les plus récentes. Tous les problèmes que soulève la topographie romaine sont passés en revue et mis au point. On s'aperçoit que M. H. a travaillé en présence des ruines elles-mêmes et ne s'est prononcé qu'après avoir contrôlé sur le terrain les assertions de ses devanciers.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait pu relever, en un livre tout bourré de citations et de chiffres, quelques fautes d'impression, quelques lacunes, quelques omissions. Le *Templum Fortunae respicientis* est placé p. 385 au Palatin, p. 568 sur l'Esquilin. Rien ne prouve que Semo Sancus ait possédé dans l'île tibérine un temple (p. 620) ; nous savons seulement qu'il avait là une statue. On regrette de ne pas voir citer pour le Forum Boarium l'article de M. Hülsen dans les *Dissertazioni della Pontificia Accademia*, série II, tome VI ; pour le Forum romain la *Sylloge inscriptionum Fori romani* de Jordan, dans l'*Ephemeris Epigraphica*, III, 1877 ; pour le Janicule la brochure de Richter,

die Befestigung des Janiculum; pour le temple d'Apollon au Palatin les *Untersuchungen* de M. Hülsen dans les *Rœmische Mittheilungen* de 1896, etc. La préface annonçait que chaque article serait suivi d'une double bibliographie : 1° textes anciens, 2° principaux ouvrages modernes. La seconde est trop imparfaitement représentée. Mieux eût valu prendre résolument le parti de laisser de côté toute la bibliographie moderne, déjà donnée dans le *Nomenclator* de M. Hülsen ou dans les *Ruins and excavations* de M. Lanciani.

En somme, M. Homo a fait une œuvre utile et originale. S'il doit beaucoup à ses devanciers — et il n'a pas caché qu'il se sentait leur obligé — il a mené à bien un travail qu'aucun d'entre eux n'avait entrepris et que leurs propres ouvrages rendaient seulement possible et souhaitable. Il a comblé une lacune de la littérature topographique. Son *Lexique* sera sans cesse manié par tous ceux qui s'occupent de l'antiquité romaine.

Maurice BESNIER.

Psychologie der Naturvölker, entwicklungspsychologische Charakteristik der Naturmenschen in intellektueller, aesthetischer, ethischer und religiöser Beziehung, eine natürliche Schöpfungsgeschichte menschlichen Vorstellens, Wollens und Glaubens, von Dr. Fritz SCHULTZE, ord. Prof. der Philosophie an der technischen Hochschule zu Dresden. — Leipzig, Veit, 1901. In-8°, xij-392 pp. Prix : 10 mk.

Il ne faut pas médire des titres longs : ils peuvent servir de sommaire; le critique qui les a transcrits a conscience d'avoir accompli déjà la moitié de sa tâche, et c'est autant d'épargné au lecteur.

Existe-t-il, peut-il exister une psychologie ethnique ? La psychologie d'un simple individu est à elle seule un tissu si effroyablement complexe qu'on frémit à l'audace des synthèses qui prétendent englober toute une race ou une nationalité. Mais c'est la civilisation surtout qui crée les différences, et les natures rudimentaires sont sans doute plus aisées à ramener à une mesure commune; à condition qu'on se tienne perpétuellement en garde contre les pièges multiples (p. 4-9) que leur grossièreté même, leur ignorance ou la nôtre, et leur naïve fourberie apprêtent aux explorateurs; à condition aussi de ne jamais oublier qu'il n'existe point d'homme primitif en soi, mais, en dépit d'une certaine uniformité extérieure de régime, de coutumes et d'habitat, une variété considérable d'hommes primitifs dont les aptitudes, diversement développées, coïncident au hasard, sans précision ni constance. M. Schultze, très scrupuleux sur ce point essentiel, ne l'est pas toujours assez, si je ne l'ai mal compris. Qu'est-ce, par exemple, que cette « nervosité », attribut général du « sauvage » (p. 181), et dont au surplus les Malais sont les seuls à fournir ici l'attestation ? Je la vois bien chez le Nègre d'Afrique, l'impulsif par excel-

lence ; mais l'inhibition, au contraire, est bien plus intense chez le Peau-Rouge que chez aucun civilisé, s'il nous en faut croire ces descriptions de long conseil, de taciturnité concentrée et d'impassible souffrance qui en fixent l'image dans nos mémoires.

Je ne voudrais point chercher à un philosophe une querelle de linguiste ; mais il me faut bien aussi constater une fois de plus, à propos d'un ouvrage dont il va de soi qu'une partie notable est consacrée à l'analyse du langage (p. 65-102), que philosophie et linguistique ne s'entr'aideront jamais comme elles le devraient, si elles ne marchent du même pas et ne se tiennent vigilamment au courant du progrès l'une de l'autre [1]. Combien de fois encore faudra-t-il répéter aux philosophes que la classification des langues en isolantes, agglutinantes et flexives (p. 91), commode au point de vue technique, ne constitue en aucune façon un critérium même approximatif de l'état intellectuel des populations qui respectivement les parlent, attendu qu'elle représente, non une évolution en ligne droite, mais un cercle ou, si l'on veut, une spirale, et qu'une langue aujourd'hui monosyllabique a derrière elle des siècles de flexion intensive [2] ? Il est piquant, à coup sûr, de voir une phrase innok (p. 82) comparée à ce que serait un complexus allemand *bessreibuchter* substitué à *besser zu schreiben versucht er*, et le procédé dit polysynthétique ressort très vivement de la comparaison ; mais on aimerait que l'auteur se fût élevé à une vue plus générale, en constatant que ce procédé n'a rien, pour nous-mêmes, d'insolite ou de monstrueux, et y reconnaissant une simple extension du phénomène en vertu duquel un Espagnol, un Allemand, un Français prononce couramment *usté*, *sischmrèchksché* et *ksafè*, pour *vuestra merced*, *es ist ihm recht geschehen* et *que est ce que cela fait?* On s'étonne enfin qu'un philosophe ne se soit point aperçu que la distinction du pluriel inclusif et du pluriel exclusif n'est nullement un luxe (p. 84), et que les langues américaines qui la possèdent l'emportent sur les nôtres en clarté et en logique, puisque rien ne fera jamais que « moi et toi » soit même chose que « moi et lui ». Bref,

---

1. Je m'abstiens d'insister sur quelques énormités, rares, mais typiques en ce qu'elles laissent supposer que M. Sch. n'a pas su choisir ses autorités : lat. *gnārus* rapporté à *nāsus* (p. 32) ; sk. *pentscha* (sic) signifiant « main » (p. 53), etc. Et où donc a-t-il vu que *Hengst* et *Mähre* aient dû céder le terrain à *Pferd* en tant que terme plus abstrait (p. 80) ? Est-ce qu'en allemand comme en français, lorsqu'on a besoin de parler d'un étalon ou d'une jument, on ne dit pas « étalon » ou « jument » ?

2. V. Henry, *Antinomies linguistiques*, p. 14-17. — Il ne devrait échapper à personne qu'un féminin comme *a she-wolf* « une louve », un pluriel comme *die Herrschaft* « les maîtres de la maison », et tant d'autres, sont des types de structure isolante nés en pleine phase flexive. Sans les mots savants, l'écriture et l'influence littéraire, circonstances tout extérieures et fortuites, le français parlé apparaîtrait, à un observateur non prévenu, presque aussi amorphe et monosyllabique que le chinois.

on souhaiterait que M. Sch. eût consulté partout des sources d'égale valeur et qu'il les eût dominées de plus haut.

A part ces réserves qui ne touchent guère au fond, et au prix de quelques redites peut-être intentionnelles, il a écrit un livre instructif et pittoresque, tout parsemé d'aperçus ingénieux : comment, avec des sens beaucoup plus subtils que les nôtres (p. 32), les sauvages se montrent incapables de rien comprendre à nos œuvres d'art (p. 108); quel étrange abus des idées de cause (p. 43) et de bien moral (p. 179) caractérise la mentalité du sauvage et en fait pour nous un chaos d'incohérences; pourquoi le fétichisme, né de cet état d'âme, apparaît au début comme un élément de progrès éthique (p. 224), et pourquoi il s'use par l'efficacité même qui lui est universellement consentie (p. 236), le nombre croissant d'observances bizarres imposé par la pullulation des fétiches aboutissant à la longue au *propter vitam vivendi perdere causas* : c'est parmi bien d'autres, d'un non moindre intérêt, que je choisis ces traits épars. Il n'est pas jusqu'à la repoussante obscénité de certains détails qui n'ait son prix, en accusant la fange dont la pauvre humanité a pétri les premiers dieux qui devaient un jour l'en racheter (p. 164). De cette rédemption miraculeuse elle leur gardera une éternelle gratitude; car, s'il est vrai ce que nous dit l'auteur (p. 220), que toute métaphysique est un anthropomorphisme déguisé, il demeure aussi certain que l'homme ne renoncera jamais à cette dernière survivance de son état sauvage, dernière consolation de sa misère de civilisé.

C'est la religion, en effet, qui fut et qui restera l'éducatrice de l'humanité, et cette fonction tutélaire est parfaitement accusée dans le troisième livre de l'ouvrage, le plus important et le plus long. Ici je suis d'autant plus à l'aise pour adhérer sans restriction [1], que, sur la question des origines religieuses, l'auteur court le risque de passer comme moi pour un attardé. Il écrit (p. 237) que les sauvages ne connaissent, pour capter la bienveillance de leurs dieux, d'autres moyens que ceux qu'ils emploient pour gagner leurs semblables, obséquiosité, prières, présents : il n'est donc point de ceux pour qui la doctrine du « sacrifice-don » a fait son temps; mais le sacrifice-don est une de ces bonnes vieilleries qui ont la vie dure et enterrent mainte

---

1. Puisque j'ai critiqué l'information linguistique de M. Sch., il n'est qu'équitable d'ajouter que son information védique me paraît irréprochable. Il sait, ce que même quelques védisants de profession affectent d'ignorer, que Mitra et Varuṇa (p. 337) représentent respectivement, de par leurs attributs les moins douteux, le ciel diurne et le ciel nocturne. Il sait aussi que, dans maint concept primitif (p. 257), la mort périodique du soleil ou de la lune a été mise en parallèle avec celle des êtres humains; et par là même il venge indirectement de dédains injustifiés la doctrine qui persiste encore à tenir Yama — le premier des mortels qui mourut — pour une personnification du soleil noyé dans les limbes du midi ou du couchant.

nouveauté plus élégante. Le totémisme est mentionné (p. 246), à la place et dans la mesure qui lui convient : une modeste demi-page, à titre de variété particulière de l'animalisme, qui lui-même n'est qu'un rameau du fétichisme. A celui-ci, ainsi qu'à l'animisme [1] et à l'astrolâtrie, — plus généralement, au naturalisme, — M. Sch. assigne sa part légitime dans la genèse et l'évolution de l'idée religieuse ; et il n'est point malaisé de voir que le premier de ces éléments essentiels, sans jamais disparaître, perd du terrain à mesure que la race s'affine et fait prévaloir le dernier. En somme, Paracelse l'avait dit avant Max Müller (p. 359), « c'est le ciel qui a instruit la terre » : la forme la plus élevée du polythéisme n'a été nulle part atteinte que par la voie de l'adoration des corps célestes (p. 316) [2].

Voilà pour le passé. Quant à l'avenir je voudrais bien être aussi optimiste que M. Schultze (p. 16), croire comme lui, pour le xxve siècle, à une ère de sympathie universelle et de paix à peine interrompue, pour le xle, à une *höhere Kultur* si belle qu'on n'ose l'imaginer. Mais les barbares nous guettent ; et comment espérer de l'effort humain un progrès autre que matériel et partant négligeable, puisque — je vais dire une banalité, mais elle est actuelle — un principe moral n'a pas plus tôt cessé d'être opprimé, qu'il se fait oppresseur ?

V. Henry.

La lettre R du Complément de F. Godefroy, 96e, 97e et 98e fascicules, librairie E. Bouillon.

Dans leurs lectures, pourtant très variées, Godefroy et ses continuateurs n'ont pas rencontré les mots suivants qui manquent dans ces trois fascicules, et qui sont plus ou moins antérieurs à la fin du xvie siècle : raccoutumer (xive s.) racemeux, racleur, antérieurs à d'Aubigné, puisqu'on trouve dans Rabelais « racleresse de verdet » ;

1. L'auteur ne parle nulle part du surprenant foisonnement d'âmes qu'accuse la légende des morts chez quelques peuples civilisés, notamment les Égyptiens ; mais, d'après la minutieuse analyse à laquelle il a soumis les origines de l'animisme, il semble bien (p. 258) que cette doctrine de la multiplicité des âmes soit plutôt une survivance de mythologie primitive, que le syncrétisme de plusieurs croyances successives qui se seraient superposées au lieu de s'éliminer l'une l'autre.

2. C'est bien cela, et l'école dite philologique ne soutient pas autre chose : modeste dans ses prétentions, elle se borne à revendiquer le droit d'étudier, dans sa documentation écrite, précise et très ancienne, la religion des Indo-Européens, à laquelle on ne saurait dénier ce caractère de polythéisme supérieur ; et elle abandonne volontiers aux anthropologistes et aux ethnographes le domaine illimité des religions sauvages, qui, par rapport à la demi-civilisation âryenne, représentent un stade d'évolution depuis longtemps périmé. — A chacun suffit sa tâche.

ragoût, ragrandir, raieton, raisonnant et raisonneur (xiv[e] s.), ramenable, rapiéceter, raréfiant, ratelage (1530), ratissoir, s.-m., usité du xiv[e] au xviii[e] s., rattiser, ravin et réaux, tous trois du xv[e] s. : « Soustenir opinions fantastiques. L'un des *réaulx*, l'autre des nominaulx. » Ce mot a donc été employé longtemps avant Voltaire. Citons encore : racle (1561), réassigner, rehaussement, réconfortant (xiv[e] s.) qualifié à tort de néologisme ; recombler, rectorat (1560), réélire et aussi reslire (xiv[e] s.), refondeur, refouir (1334), refroidissoir, regabeler, relatter (1329), relayer (1560), répréhenseur (xiv[e] s.), suivi d'un ex. de Fléchier dans Littré; repreneur (xiv[e] s.), resceller (1334), réoccuper (xiii[e] s.), resinifère, résiner, restant (1349), retortiller, rétroflexion, réverenciel (xiv[e] s.), ribord (1579) ricaneur, ridiculité, rousserole, rougissure, ruminant et ronge-maille que l'on rencontre comme sobriquet dans un texte de 1317 : « Johannes Rungemaille ». On voit que La Fontaine n'est pas l'inventeur de ce composé. Dans La Curne, dans Littré aussi bien que dans le *Complément* de Godefroy l'existence de certains vocables n'est attestée que par des citations empruntées à Cotgrave, bien qu'ils aient été employés longtemps avant 1600 ou 1610. Tels sont : rabbinique, rabotement, rapidité, rayonnant, recalculer (xiv[e] s.), récrimination, redévider, régaler, regrimper, réincorporer (1514), refondrement, réticence, requinqué : « Camus requinqué, avec de longues oreilles droites » (*Vigenère*). Je trouve donc absolument inutiles ces articles et d'autres tels que : rabroueur, raccommodement, raccommoder, raccoupler, radis, rajouter, ralingue, ralentir, rallumer, ramereau, rapiécer, et une centaine d'autres suivis d'exemples qu'on trouve soit dans Littré, soit dans La Curne, et souvent dans les deux lexicographes. Un Dictionnaire de l'ancienne langue française doit contenir autre chose que ce qui se trouve partout.

On trouve au xii[e] s. : rapporter, ravissant, réchapper, rehausser, reconfort dans *Chrestien de Troyes*; redescendre dans *Evrat*, reconduire, redoubler suivi d'ex. du xv[e] s. dans le *Complément*, réduit, s.-m., régulièrement, reheurter, règle, réjouir, remanger, retarder, retrancher, retrouver, rochet : « *rocheit, braies, cauces, sçandales, Guill. de Saint-Pair* ».

Au xiii[e] s. : ralentir, rallumer, rapprendre, rebeller, récuser, régime, régler, regrattage (1296) au sens de regratterie; regratterie (1244), remboîter, au sens actuel, et remporter dont il n'est donné que des exemples du xvi[e] siècle ; rentamer, repêcher, résidu, revoler : « Ains que li cans fust parfinés Et les messagiers revolés lès le bos, » rognure (1245).

Au xiv[e] s. : raclure, radoire, rapetisser, ratiocination qui est toujours attribué à Rabelais : « mes ratiocinations et les vostres », vers 1327 ; réalité, fréquent aux xiv[e] et xv[e] siècles; rechute, récidivation, réciproque, récolter, récupérer avec la signification actuelle ; redoublement, réfrigeration, refuseur : « Hélas ! as povres genss sont moult de refuseur »,

Gilles Li Muisis; régence, régenter, regratter, remise, action de remettre à quelqu'un; rémunérer, rempart, « un fort et rempart » (1370); renverse, renvoi, réparable, rependre, replâtrer, repudiation, répulsion, requérir (1360), réquisitoire, ressauter : « Je ressaulte comme preus et hardi et vite », *Jehan d'Arras*; ressemblant, retracer, rétrogader, revendage, réverbérer, rogneur, rosaire au sens étymologique; rôtisseur, rougeâtre, rougissant, rouillure : « Par le feu de componction la rouillure du péché sera de la pensée consommée. »

Au xve s. : rabbin, raboter, race, ravager (1450), récit, reconnaisseur, réduplication, rembarquer, rengorger (se) : « C'est raige comme il se rengorge »; ressemblance, retentissant, rongeur, rubanerie : « métier de rubanerie, métier de broder », 1490. Beaucoup d'autres mots dont, pour abréger cet article, je ne citerai seulement que quelques-uns, ont un historique insuffisant. Ainsi *raquettier* suivi d'un ex. de 1597, cité dans La Curne et Littré, apparaît en 1516 et plus tard en 1558 : « Pierre Piquelley du métier de raquettier. — Jaspar Chardon raquettier ». J'ai rencontré rajourner au XIIIe s., et réajourner au XIVe; reblanchir en 1321; receper en 1333; rédaction en 1560; reflux et réfuter en 1520, réclamation en 1238, relabourement, article qui reproduit celui de Nicot, en 1550, relater vers 1320, remboursement en 1432, remploi en 1577, requint en 1507, resequer en 1327, retomber en 1510, rétroactif en 1520, rongeant en 1524, etc.

Les articles à compléter ou à rectifier sont rares, ce qui est assez faire l'éloge de ce Dictionnaire qui sera toujours consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'origine et au développement de notre langue. *Raisonner*, s.-m. : « Son bel raisonner ». On ne trouve pas dans Rabelais, en supposant que le Ve livre de Pantagruel soit de lui, *rapetasseur*, mais repetasseur et aussi repetasser. Noël du Fail antérieurement (1548) l'écrit comme aujourd'hui : « rapetasseur de socs. » *Raquette* : Ronsard qualifie injurieusement Calvin de : « teneur de raquette, mocqueur, pipeur. » *Ravauder*, au fig. : « Chansons qu'il ouit ravauder sur deux meschants harts d'osier. » *Ravir*, voler : « Ce fu senefianche quant au ciel vaut ravir, qu'il vourroit tout le monde avoir et segnorir. » *Reculons* (de) : « Jamais de reculons leur dévideau ne trainent. » *Redite*, blâme, reproche : « Belle et bonne, ou point n'a de redite. » *Régner* : « A l'entrée de son regner. — Au temps de son haut regner. » *Regorger* : « Une fournaise ou le feu se regorge. » *Regrattier*, entremetteur : « Ils servent quelquefois de regrattiers d'amours. » *Rejeton* : « La renouée arreste dysenteries, rejettons de sang. » *Relasche*, toile d'araignée : « Aux huys a tendue sa relasche l'araigne. » *Releveur*, celui qui relève, célèbre : « Hirauz de armes releveor », et au féminin : « Amors si est releveresse D'oneisteit et de signorie. — Releveresse ou sage femme. » *Relimer*, au fig. : « La faveur et la pompe qui nous relime et nous ronge au dedans. — Soigne le tien et le relime. » *Reliques*, au masc. : « Furent portez les

precieux reliques. » *Reluire* : « La beauté de son reluire », en parlant d'une planète. *Renard* : « Tousjours du poil du renard est couverte. » *Renarde*, adj. f. : « Je croi bien qu'envers nous n'ait pensée renarde. — Leur façon renarde. » Rêne, s.-m. : « Quant on a commenchiet, nuls reines n'est tenus. » *Réponse*, rendement : « Et ainsi que les bleds sont meilleurs, et plus grande reponce en aucunes années qu'aux autres. » *Reprendre*, terme de chasse : « Une terre où les chiens chassent malaisément et n'y peuvent bien reprendre », c'est-à-dire retrouver la voie après un défaut. *Reprise*, halte : « En la place des rostres le convoy souloit faire une reprise, et s'arrester quelque temps. » *Rescription*, écrit en général : « Ses clarescentes œuvres et rescriptions. » *Responsif*, s.-m., répons : « Il avoit accoustumé de faire oraisons, anthiennes, responsifs. » *Retors*, s.-m. : « Les coulevreux retors et les torches flambantes de la division. » *Retraite*, parole, réplique : « C'on ne die male retraite. » Au milieu de l'article *Rétrograde* s'est faufilé je ne sais comment le participe passé *Rétrogradé* suivi d'ex. de l'adj. rétrograde. *Réveille-matin* : on trouve aussi réveille-matines. *Rhétorique*, adj., très fréquent aux xve et xvie siècles : « Plaisantes sont paroles rethoriques. » *Rive* : « Besongne sans but ni rive — Se mener à bonne rive » suivre le bon chemin. *Ronfler*, v. act. : « Toute nuit... ronflant le somme au murmure des flots. » *Roue* : « La moustrent leur roe, Et font aux povres gens la moe. » *Rouet*, bâton placé sur les soliveaux pour former le fond du plancher : « Ils m'ont desrobé les planches et rouetz des planchiers de ma maison. » *Roussette*, n'est pas « une sorte de turbot », mais un poisson approchant du chien de mer. *Rustique*, s. f. : « Une simplicité et une *rustique* indigeste. »

A. Delboulle.

Lady Dilke, **French Painters of the** xviiiht **Century**. — **French Architecte and Sculptors of the** xviiith **Century**. Londres, George Bell and Sons, 2 vol. in-4°, 1899-1900.

L'auteur de « The Renaissance in France, Claude Lorrain, Art in the modern State », vient de publier coup sur coup deux somptueux in-quarto, que les amateurs feront bien de se procurer sans retard, car l'édition n'est tirée qu'à 200 exemplaires.

La table des chapitres composant le second volume, le seul dont nous nous occuperons ici, est bien de nature à donner une idée de la variété et de l'importance du travail. L'auteur y étudie l'histoire de l'Académie royale d'architecture; les habitations modernes et les grandes places; le rôle de J.-A. Gabriel et de ses successeurs; la Renaissance pseudo-classique; l'École de Coyzevox (les trois Coustou); le rôle de Bouchardon et de Pigalle; l'École de Lemoyne (J.-J. Caffieri et Pajou); les élèves de Pigalle (Houdon et Clodion); enfin les médailleurs et Jacques Guay.

Passant chaque année plusieurs semaines au milieu de nous, Lady Dilke connaît, comme peu de nos compatriotes, non seulement nos musées, mais encore nos collections particulières les plus inaccessibles. Elle a mis à contribution, pour les chefs-d'œuvre de la sculpture du XVIIIe siècle, les cabinets de Mme Edouard André, de M. Jacques Doucet, le fameux tailleur et collectionneur, du comte Pillet-Will, du comte de Camondo, tout comme les collections de l'Institut, de la Comédie française, le trésor de la cathédrale de Sens, pour ne point parler des châteaux ou galeries de Berlin, de Potsdam, de Saint-Pétersbourg, etc.

Dans ces investigations elle apporte, à la fois, une érudition de bon aloi, un esprit de méthode et une fermeté de vues, faits pour conquérir tous les suffrages.

C'est ainsi que, loin d'attribuer les évolutions de l'art aux boutades individuelles des artistes ou aux caprices de la mode, elle voit en elles le résultat de lois sociales bien définies ; son esprit viril se plaît à y démêler les facteurs moraux ou économiques. Cette tendance, que l'on ne saurait assez encourager, s'était fait jour déjà dans *Art in the modern State*, qui est en réalité une histoire de l'art français au temps de Louis XIV. Lady Dilke y avait mis en lumière, avec une clairvoyance parfaite, le rôle de Colbert comme organisateur des Beaux-Arts, la propagande officielle des artistes, la connexité entre leurs compositions et les progrès du pouvoir royal, etc. etc... Bref, elle donnait pour base le « substratum » le plus solide à un ensemble d'efforts en apparence inspirés uniquement par l'amour de l'art pour l'art. De même, dans le plus récent des volumes dont nous avons à rendre compte, elle insiste sur la mission de l'Académie royale d'architecture. Ce furent des membres de cette assemblée, comme elle le rappelle, qui fournirent des plans pour les palais les plus fameux des princes allemands, non moins que pour les grandes places de nos villes de province. Aussi bien, l'Académie d'architecture n'était-elle pas seulement une institution honorifique : elle se rattachait intimement au Conseil des Bâtiments, dont elle était comme l'émanation, et intervenait directement dans une foule de questions aujourd'hui abandonnées à l'Administration. Les procès-verbaux, encore inédits, de ses séances montrent avec quel dévouement elle s'occupait à la fois des entreprises relevant de l'Art public — pour employer la définition moderne — et de l'enseignement de la jeunesse.

L'auteur anglais — et ce n'est pas là un mince mérite, car qui ignore dans quel marasme les études sur l'histoire des arts sont tombées de l'autre côté du détroit ! — l'auteur anglais, dis-je, applique les mêmes procédés de loyale et pénétrante critique à l'analyse des œuvres. Les problèmes d'attribution eux-mêmes, si délicats d'ordinaire, n'ont rien qui l'effraie ; lady Dilke les aborde avec autant de vigueur que de sagacité. Un exemple entre vingt : en étudiant l'hôtel de

Soubise (les Archives nationales), elle a été frappée de l'analogie entre son Pavillon d'angle et la Chancellerie d'Orléans, ouvrage authentique de Boffrand. Elle part de là, et avec raison, pour revendiquer en faveur de ce maître toute la partie correspondante de la construction, jusqu'ici attribuée à Le Maire.

Cette monographie, véritablement imposante, de l'art français au XVIIIe siècle sera complétée par un troisième volume, consacré aux décorateurs : ébénistes, ciseleurs, orfèvres, etc.

E. Müntz.

Correspondance intime du général Hardy, 1797-1802, recueillie par son petit-fils le général Hardy de Périni, avec un portrait. Paris, Plon, 1901. In-8° ; xv et 309 p., 3 fr. 50.

Cette correspondance méritait d'être publiée. Les lettres de Hardy à sa femme, à Bruix et à d'autres dénotent une âme vaillante, un cœur généreux, un esprit cultivé et qui sait à l'occasion badiner gaiement. Elles jettent quelque lumière sur les événements auxquels il prit part depuis la dernière campagne de Sambre-et-Meuse, en avril 1797, jusqu'à la conquête de Saint-Domingue en mai 1802. A remarquer la campagne d'Irlande et quelques séjours à Plombières, à Bade en Argovie, et à Schinznach. A remarquer aussi le mot *péquins* (p. 138). L'éditeur, petit-fils du général, a fait précéder ces lettres d'une courte introduction biographique ; il a mis des notes au bas des pages ; il a dressé un index des noms propres. On ne peut lui reprocher que de très menues fautes (p. 49 *Fort-Louis* pour Saint-Louis ; p. 131 des *rapinots* pour des Rapinats ; p. 138 *Charens* pour Clarens et *Lameillerie* pour la Meillerie ; p. 230 *Walter* pour Walther et p. 280 *Salm* pour Salme) ; il s'est bien acquitté de sa tâche et on lui saura gré d'avoir communiqué au public ces lettres intéressantes.

A. C.

Le suffrage de demain : régime électoral d'une démocratie organisée, par M. Eugène Duthoit, professeur à la Faculté libre de droit de Lille. 1 vol. in-18, 1-263 p. Perrin, éd. 1901.

Ce petit volume promet plus, par son titre, qu'il ne donne en réalité. L'auteur a réuni des articles de revue, sur l'organisation du droit de suffrage, où il ne fait qu'effleurer les questions fondamentales comme la représentation proportionnelle, ou bien le mode de scrutin, et s'attache de préférence aux moyens d'assurer le secret du vote et à rendre celui-ci obligatoire ; sur le *referendum* qu'il voudrait voir tout d'abord appliquer aux affaires municipales ; sur une organisation profession-

nelle destinée à fournir une base à l'élection du Sénat, et qui en même temps servirait, avec les Conseils généraux, à l'élection du Président. L'auteur aurait eu avantage à refondre ces articles dans une étude d'ensemble plus approfondie, au lieu de les reproduire simplement en les faisant suivre, dans son volume, de documents législatifs empruntés surtout à la Belgique. Ses conclusions sont une courte énumération des réformes préconisées, mais non suffisamment justifiées, dans son livre. Quelques-unes se recommandent d'elles-mêmes, comme « le secret effectif du vote » ou « des garanties sérieuses dans l'établissement des listes électorales et dans les opérations du scrutin ». Les autres sont beaucoup plus discutables, comme les collèges professionnels pour l'élection du Sénat, qui y perdrait, je le crains, toute autorité sur la démocratie; ou la nomination du président par ces mêmes collèges professionnels et des délégués des Conseils généraux, dont le caractère serait ainsi profondément modifié. Pour le *referendum*, l'auteur cite constamment l'exemple de la Suisse sans tenir compte de l'organisation et de l'esprit cantonal qui la différencient si complètement de nous. En général, les exemples tirés de l'étranger ne valent guère pour la France. Le passé devrait, en ce point, nous servir de leçon. L'imitation, que nous avons constamment pratiquée, ne nous a pas en général réussi. M. Duthoit devrait s'en souvenir lorsqu'à la fin de son introduction, et comme but final de ses projets de réforme, il propose, non sans quelque illusion, la constitution d'un grand parti *tory*, s'appuyant sur les catholiques qui « en portant tout leur effort sur les progrès du régime électoral, suivraient les directions du Souverain Pontife qui leur a recommandé d'améliorer, non de détruire la Constitution que la France s'est donnée ».

Eugène d'Eichthal.

Réflexions d'un monarchiste (1789-1900), par M. Eugène Dufeuille. 1 vol. in-8° I-XIV, 1-387 p. Calmann Lévy ed. 1901.

Ces « réflexions d'un monarchiste » sont celles d'un homme qui semble revenu de beaucoup d'illusions, et qui le dit avec beaucoup de franchise. Il repasse dans son esprit l'histoire de France avant et surtout depuis la Révolution, et explique très clairement l'engrenage des événements qui ont fait triompher la troisième république. On aurait voulu seulement un peu plus de récits et d'impressions personnelles d'un auteur qui a « servi » si longtemps le comte de Paris et le duc d'Orléans, qui a dirigé en leur nom le parti royaliste et qui par conséquent a vu de près beaucoup de choses et d'hommes qu'il aurait pu nous peindre. Il ne l'a pas voulu, peut-être par discrétion, peut-être par suite d'un penchant décidé pour les généralisations. Son livre, en

tous cas, fait honneur à sa sagesse politique et à son talent d'écrivain. Puisse-t-il être profitable et à la démocratie que, comme le dit l'auteur, « on ne saurait trop informer si on la désire libre et si on la veut juste »; et aux co-religionnaires politiques de M. Dufeuille qui ne dissimule pas leurs erreurs, pensant qu'on doit d'autant plus la vérité à son parti « qu'on souffre davantage de ses fautes et qu'on est plus jaloux de son bon renom » !

Eugène d'Eichthal.

Etudes et réflexions d'un pessimiste, par Challemel-Lacour. Préface de M. J. Reinach. 1 vol. in-18, 1-323 p. Fasquelle, éd., 1901.

Cette « galerie de portraits » d'écrivains pessimistes eût gagné à rester une série de portraits. L'auteur a voulu les relier par une sorte de fil de fiction qui n'ajoute rien à la valeur de son écrit, et qui au contraire l'alourdit. Il suppose qu'un pessimiste a rédigé ses propres réflexions sur le pessimisme, et qu'on les a retrouvées après sa mort. Ce pessimiste, c'était Challemel-Lacour lui même, et son ami fictif, à propos du manuscrit qu'il a découvert, décrit ses pensées et son caractère. Le véritable auteur aurait mieux fait de laisser une autobiographie, et de dire ensuite ses impressions sur les divers pessimistes qu'il voulait analyser. Autant ses portraits sont saisissants, vifs de ton et de couleur, pénétrants d'analyse psychologique, autant les pages de réflexions qu'il a intercalées entre eux sont en général lourdes, d'une ironie de deuxième empire (l'œuvre est d'avant 1870), dont nous sommes vraiment las aujourd'hui et qui marque singulièrement. Le style toujours correct et comme irréprochable, parfois d'une élégance un peu banale, va de la « Confession d'un Enfant du siècle » à Prévost-Paradol. Chaque page prise à part semble parfaite de forme et donne de grandes jouissances. L'ensemble n'est pas sans une certaine froideur et une certaine monotonie. Aujourd'hui, on *soigne* moins son style [1] et c'est peut-être tout avantage.

Challemel-Lacour qui avait gardé ces pages en portefeuille sans les publier, ni même les montrer à ses amis, a eu probablement ses raisons. M. J. Reinach, qui édite l'ouvrage posthume de son ami et maître, donne quelques-unes de ces raisons : le peu de goût de Chal-

---

1. Citons un échantillon : « Il existe aujourd'hui une échelle certaine de la réputation : c'est le nombre de fois qu'un nom est imprimé chaque année. Les journaux sont l'aiguille infaillible qui marque l'état de la gloire. La distribution de la gloire est, en effet, le triomphe du suffrage universel; les voix se comptent, elles ne se pèsent pas; les éloges se supputent, la qualité de celui qui les donne est indifférente... L'industrie moderne s'est enrichie d'un art nouveau qui n'est pas un des fruits les moins admirables de la civilisation, l'art de fabriquer la gloire. Les journaux en sont les ateliers... » etc. etc.

lemel pour la publicité, les occupations et les emplois politiques que lui procura la troisième république, la crainte des conséquences que pouvait avoir pour la pensée française le « Schopenhauerisme » dont il avait été, par son fameux article de la *Revue des Deux mondes* de 1870, l'un des premiers révélateurs. « Bien que la conclusion de son livre qu'il plaçait avec tant d'amusante hardiesse dans la bouche de Rabelais, fût une protestation contre le pessimisme, Challemel dut se dire que sa fable elle-même qui est pessimiste, trouverait plus d'écho que la morale optimiste qu'il en avait tirée. Involontairement, il aurait versé de l'eau sur le moulin de Schopenhauer. »

Je me figure aussi que son pessimisme, depuis 1870, avait changé de physionomie. Le livre de M. Challemel-Lacour est un bon spécimen, après d'autres, de l'état d'âme de la génération qui vit au 2 décembre se briser ses ambitions et ses espérances politiques. Toute une littérature de proscrits en est née et a subsisté même lorsque la proscription matérielle eut cessé. « Chacun de nous était un Prométhée et avait son vautour. » On pourrait appliquer cette phrase ironique de Challemel à lui-même et à tous ses compagnons du deuxième empire. Les nouvelles générations auront de la peine à comprendre ce sentiment d'étouffement de cœurs se dévorant eux-mêmes, dans une sorte de lâche inaction, dont souffrirent leurs aînés et qui colora d'un jour particulier leur ironie ou leur misanthropie. Elles pourront l'étudier dans le présent volume. Challemel dut se rendre compte, après la chute de l'empire, que c'était déjà là de la littérature historique, qui pouvait sans inconvénients attendre quelques années en gardant toute sa valeur, ou même en en acquérant par l'éloignement dans le temps. Lui même ne pouvait pas, au lendemain du 4 septembre, rester le pessimiste du 2 décembre. D'autres horizons s'étaient ouverts pour lui et, il devait le croire, pour la France.

Ce qu'il aurait pu faire, et ce que je regrette qu'il n'ait pas fait, c'eût été de détacher à nouveau les pages qu'il avait écrites sur Schopenhauer, sur Leopardi, sur Shelley, sur Pascal, sur Swift, sur Byron, probablement à des époques différentes — on le reconnaît à certains caractères de style. Après avoir laborieusement réuni ces pages en un tout artificiel, il aurait pu et dû remorceler son ouvrage, en abandonner la portion caduque et publier les fragments vraiment vivants et définitifs. Ceux-là méritent l'épithète que M. J. Reinach décerne avec quelque exagération à l'ensemble du recueil, qu'il déclare « un des chefs-d'œuvre de la pensée française ». Les amis de Challemel-Lacour ont en tout cas rendu un grand service à sa mémoire et aux lettres en nous permettant de retrouver ces images saisissantes dans la galerie un peu confuse et encombrée qu'ils ont rouverte à la lumière.

Eugène d'Eichthal.

Faguet (Emile). **Problèmes politiques du temps présent.** Paris, Colin, 1901. Petit in-8° de xix-329 p.

M. Faguet donne ce volume comme le dernier qu'il publiera d'ici longtemps sur la politique. Il serait fâcheux qu'il tînt parole ; car ce genre de questions est peut-être le mieux fait pour la vigueur et la pénétration de son esprit. A le traiter, il a gagné d'abord de sacrifier des boutades brillantes, mais qui n'allaient pas sans inconvénients à une époque où il ne faut pas tenter le bon sens des lecteurs ; il a gagné ensuite, surtout dans ce dernier livre, d'user avec modération de ses avantages sur ceux qu'il réfute ; il ne persifle plus et se borne à vouloir éclairer.

Pour être moins acérée, on pense bien que sa dialectique n'en est pas moins fine. Elle reste même très piquante, parce que souvent il feint d'abord de prétendre seulement à présenter d'une manière plus lumineuse des arguments auxquels le lecteur pense en même temps que lui, puis il en produit d'absolument décisifs auxquels on ne s'attendait pas ; ailleurs il laisse poindre et grandir une objection qu'il ne se donne pas l'air de prévoir, et la refute au moment où on allait l'articuler triomphalement.

Comme exemple de ces ressources d'argumentation savamment ménagées, je citerai sa discussion sur la suppression hypothétique du régime parlementaire. Il commence par expliquer très nettement que dans un petit pays la ratification des lois par le peuple est possible parce que les rapports y sont moins compliqués et que le Conseil qui élabore les projets, étant plus près de tous les électeurs, peut bien poser la question ; puis, il demande qui surveillera l'application des lois générales une fois qu'il n'y aura plus de Parlement pour interpeller et au besoin renverser les ministres ; le peuple aura voté chaque article de sa Constitution, mais le gouvernement, dans les pays qui n'ont pas une longue habitude de la liberté, pourra les tourner tous impunément. A propos de la liberté d'enseignement, il commence par faire voir que l'obligation d'un stage de trois ans dans nos lycées aurait pour effet, non de convertir les élèves de l'enseignement congréganiste à la liberté, mais de les brouiller irréconciliablement avec elle ; puis il ajoute que le premier effet de leur présence serait précisément d'interdire au professeur la propagande qu'on attend de lui ; dans l'intérêt de sa tranquillité, disons mieux, de la discipline, le professeur en viendrait à pousser la prudence jusqu'à la circonspection la plus timorée ; et M. F. rappelle ce qui se passait sous Louis-Philippe.

Cet article sur la liberté d'enseignement et l'article sur la démocratie et l'armée sont les plus remarquables de l'ouvrage. Signalons surtout dans ce dernier la démonstration de l'anachronisme que l'on commet aujourd'hui quand on craint pour la liberté les armées permanentes. On y notera aussi les belles paroles par lesquelles M. F. prouve qu'un malentendu seul pourrait séparer la démocratie et l'armée *école d'hon-*

neur, de pauvreté fière, où l'on *vit dans le désintéressement, dans l'abnégation ainsi que dans son élément naturel* (p. 126, 130), et cette observation profondément vraie que ce sont quelques bourgeois, et non les gens du peuple, qui gardent rancune à la chambrée.

Tout en proposant des retouches à nos lois politiques dans son étude *Sur notre régime parlementaire*, il ne se dissimule pas que le mal est moins dans notre Constitution que dans nos mœurs et que le plus court serait encore de combattre l'appétit de jouissances et la sensiblerie qui sévissent partout. On n'en méditera pas moins son plan avec intérêt : il voudrait rétablir la balance des pouvoirs; le nombre des députés et celui des sénateurs seraient ramenés l'un et l'autre à deux cents pour que l'on pût s'entendre dans chacune des deux Chambres et qu'elles eussent une part égale dans l'élection du Président de la République; le jour du Congrès d'ailleurs, un nombre au moins égal de représentants des grandes administrations et des corps savants concourrait à l'élection.

Je ne m'arrêterai pas sur l'ingénieux chapitre *Le socialisme dans la Révolution française*, faute de connaître assez la question, ni sur *les Églises et l'État* parce que le problème est trop vaste. Disons seulement que M. F. souhaite que les églises soient séparées de l'Etat, dût cette séparation n'être prononcée que contre l'Église catholique et être accompagnée des mesures les plus hostiles; quant aux Congrégations, il demande d'une part qu'on respecte leurs propriétés et d'autre part qu'on prenne des mesures contre l'accroissement indéfini des biens de main-morte. Je ne ferai qu'une observation de détail. Il me semble que l'exemple des Américains chez qui la séparation des Églises et de l'État a revivifié le sentiment religieux, n'est pas sans réplique : sans doute les Américains proviennent de toutes les nations d'Europe, mais ce sont des immigrants, des hommes aux mœurs rudes et plus disposés par suite, comme jadis les barbares, à s'imposer le frein d'une religion.

Autre observation relative à l'article sur *La liberté de l'enseignement*. M. Faguet a raison de dire que la concurrence est nécessaire à tout corps qui ne veut pas déchoir; mais il me paraît exagérer les mérites de l'enseignement libre qui, à mon sens, n'a pas et n'a jamais eu la souplesse qu'il lui attribue. Il y a, à toute époque, un type d'enseignement qui plaît au public et auquel les maisons libres se conforment comme les autres. Elles inclinent même à élaguer dans les programmes de l'État tout ce qui ne se rapporte pas aux examens; et c'est là, bien plus encore que dans l'Université, que le professeur est réduit au rôle de rouage.

Un éloge de plus pour finir : le livre respire, malgré tout, la confiance dans l'avenir; c'est une chance de plus pour qu'il soit utile.

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 1er Mars 1901.

Le R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, envoie deux inscriptions puniques dont M. Philippe Berger donne la traduction.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gsell, une inscription métrique trouvée près de la gare de Takricht, dans la vallée de la Soummane. Elle permet de déterminer l'emplacement du *fundus Petrensis* signalé par Ammien Marcellin dans le récit de la révolte de Firmus. Cette propriété appartenait à Sammac, frère de Firmus.

M. Leger communique de nouveaux documents concernant l'Évangéliaire slavon de Reims. Ces documents se trouvent dans les papiers de feu Hanka, aux Archives du Musée de Prague, et viennent d'être publiés par un jeune slaviste, M. V.-A. Frantsev.

M. Blancard communique un mémoire sur les quatre sortes de monnaie usitées à l'époque mérovingienne. — M. Babelon présente quelques observations.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son mémoire sur la *lustratio* et insiste particulièrement sur le sens des mots *sacramentum* et *mysterium*. — M. A. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations.

Séance du 8 mars 1901.

M. de Lasteyrie, président, annonce la mort de M. Célestin Port, membre libre de l'Académie, décédé à Angers le 4 mars dernier.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son mémoire sur la *lustrati*. — M. Henri Weil présente quelques observations.

M. Dieulafoy annonce, au nom de la commission du prix Loubat, que ce prix est décerné au *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le premier buste authentique de l'empereur Julien. M. Reinach a obtenu de M. le sénateur Baracco des photographies de ce buste qui, pris pour un portrait de saint Canio, surmonte depuis neuf siècles la cathédrale de la petite ville d'Acerenza en Pouille. L'attribution exacte, confirmée par une inscription, avait été proposée dès 1882 par François Lenormant; mais l'absence de reproductions photographiques empêchait d'en tirer parti. M. Reinach montre que les deux statues dites de Julien, au Louvre et au Palais des Thermes, ne peuvent représenter l'empereur philosophe ; il exprime le vœu que la ville de Paris obtienne du municipe d'Acerenza le moulage du buste authentique de l'homme qui le premier, en 360 J.-C., a loué sa « chère Lutèce », son beau fleuve et son climat tempéré.

Séance du 15 mars 1901.

La séance a été entièrement consacrée à l'examen, en comité secret, des propositions à soumettre à l'Association internationale des Académies qui se réunira à Paris le mois prochain.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 avril — 1901

F. Trawinski et Ch. Galbrun. **Guide populaire du Musée du Louvre.** Paris, Librairies Réunies, 1901. In-8°, 128 p., avec 6 plans et 4 gravures. Prix : 1 franc.

Catalogue sommaire des Musées de la ville de Lyon. Lyon, Mougin, 1901. In-8°, 374 p., avec 139 plans et gravures. Prix : 1 franc.

Voici deux brochures fort utiles et livrées au public, la seconde surtout, à un prix extraordinairement modique. Le *Guide du Louvre* qui, en peu de mois, en est arrivé à sa seconde édition, est conçu sur le plan d'une petite histoire de l'art professée sur place et éclairée par des exemples ; il y a des résumés, en général fort judicieux, en tête des divisions qui répondent aux grandes époques de l'histoire, à telle série d'œuvres, à telle province géographique. Il manque une histoire du palais du Louvre (sujet excellement résumé dans Baedeker), et il y a pas mal de citations inutiles, en particulier dans la description des antiques, relativement trop développée. La pauvreté de l'illustration est un effet du traité malfaisant qui assure à une maison de librairie le monopole des catalogues du Louvre, dont la publication devrait être entreprise par le Musée lui-même, comme cela se fait à Londres, à Vienne et ailleurs. Alors qu'il y a 10 gravures dans la notice de MM. T. et G., le catalogue anonyme de Lyon, publié au même prix, en donne 140 ! Ce dernier est un véritable catalogue, où chaque objet important est décrit, mais sans références. On y trouve quelques monuments encore peu connus, par exemple, aux pages 49 et 51, deux précieux tableaux flamands; on y voit aussi, non sans surprise (p. 209), une

« terre cuite d'Asie Mineure » d'une fausseté insigne, qui n'aurait jamais dû être acquise, encore moins publiée et dont la place est au fond d'un tiroir.

S. R.

K. Woermann. **Geschichte der Kunst aller Zeiten und Voelker.** Erster Band: Die Kunst der vor-und ausserchristlichen Völker, gr. in-8° de xvi-667 p. avec 615 vignettes, 15 planches en couleurs et 35 planches hors texte. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1900.

L'auteur de ce bel ouvrage, M. Woermann, aujourd'hui directeur de la galerie de Dresde, a été désigné, tout jeune encore, pour continuer une *Histoire de la peinture*, dont la première partie avait été publiée à Leipzig par le regretté Woltmann. De 1882 à 1888, il a terminé l'œuvre de son ami, ajoutant trois volumes, qui embrassent toute la peinture médiévale et moderne, à celui que Woltmann avait donné en 1879. Cette *Histoire* a joui d'une grande popularité et n'est pas encore près de la perdre, car il n'existe rien d'aussi satisfaisant ni en allemand, ni en aucune autre langue. Exact sans pédantisme, littéraire sans affectation, abondamment illustré des vieilles xylographies de Seemann (moins exactes, mais moins laides à regarder que nos *directs*), l'exposé de M. Woltmann, destiné au grand public autant qu'aux étudiants, a eu d'innombrables lecteurs et lectrices de tout âge et de toute condition. En France même, il s'est beaucoup répandu, bien qu'il n'ait pas trouvé de traducteur. Tous ceux qui s'occupent aujourd'hui d'histoire de l'art ont puisé dans ce livre les éléments de leur science; les simples amateurs n'ont pas été les derniers à s'y instruire et je sais même une captivité illustre qu'il a consolée.

Chargé, par l'Institut Bibliographique de Leipzig, de publier, en trois volumes, une histoire générale de l'art, M. W. n'a point considéré qu'il pût aborder cette lourde tâche avec l'insouciance vite satisfaite d'un compilateur. Il a travaillé pendant cinq ans au moins avant de mettre au jour le premier volume, qui comprend l'histoire de l'art jusqu'au triomphe du christianisme et chez les peuples où le christianisme n'a pas prévalu.

La nature de la collection dont cet ouvrage fait partie (c'est celle où ont paru l'*Homme* de Ranke, l'*Histoire de la terre* de Neumeyer, l'*Ethnographie générale* de Ratzel, etc.) interdisait tout appareil scientifique et même toute référence. M. W., obligé de se plier à cette règle, a du moins publié, à la fin du volume, une liste très complète des ouvrages auxquels il a eu recours et d'où il a tiré des informations. Disons tout de suite qu'il y a des taches dans sa liste, tant il est difficile de dresser une bibliographie correcte, alors même qu'on a vu et lu les livres dont on parle. J'y trouve, à la p. 614, mention d'un

archéologue *Le Comte*, qui n'a jamais existé, avec renvoi à *Kondakoff*; sous le nom de Kondakoff est cité l'ouvrage dont j'ai donné une édition française et dont *le comte* Tolstoï était l'un des auteurs. A la p. 610, M. W. attribue à M. Arthur Evans les *Pictographs*, qui sont bien de lui, mais aussi *The ancient bronze implements*, qui sont l'œuvre de son père, sir John. A la p. 612, M. Heuzey est gratifié d'une particule nobiliaire dont cet excellent archéologue peut se passer. A la p. 617, M. W. cite un vieil article de M. Ramsay au lieu de ses deux volumes sur la Phrygie. On pourrait ajouter à cet *erratum*, mais je me reprocherais d'avoir déjà trop insisté sur de pareilles fautes s'il devait en naître, dans l'esprit de mes lecteurs, l'idée que M. W. travaille vite et mal.

Loin de là, il a fait preuve non seulement de conscience, mais de courage, en abordant pour la première fois, dans une histoire générale de l'art, des questions que ses prédécesseurs avaient esquivées. Tout le livre Ier, consacré à l'art préhistorique de l'Europe (âge du renne, époque néolithique, âge de bronze) et à l'art des peuples sauvages ou demi-sauvages, témoigne d'un louable effort de synthèse pour faire pénétrer dans le domaine de l'histoire de l'art des éléments dont l'Allemagne surtout a longtemps tardé à reconnaître la valeur. Ce n'est pas sans quelque satisfaction que je trouve à la p. 8 une planche en couleurs remplie de reproductions de gravures et de sculptures de l'époque du renne, alors qu'il y a quinze ans à peine M. Virchow était presque seul, de l'autre côté du Rhin, à admettre l'authenticité de ces chefs-d'œuvre cent fois séculaires des *Rennthierfranzosen*, suivant la dédaigneuse expression de feu Schaafhausen. Je n'éprouve pas moins de plaisir à voir un étranger rendre pleine justice à ces admirables fouilles de M. Piette (cf. *Revue critique*, 1896, II, p. 142), que la science officielle, en France, n'a pas encore consacrées par son suffrage. Je dois même, à ce propos, exprimer le regret que M. W. n'ait pas fait reproduire une des étonnantes gravures que M. Piette a publiées en appendice de la seconde édition du livre de M. Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*. Dans le détail de ce chapitre, il y a naturellement beaucoup à reprendre, car on ne s'improvise pas préhistorien et les livres de préhistoire sont tous si imparfaits qu'il est de toute nécessité, pour y acquérir quelque compétence, de se plonger dans la lecture de très nombreux périodiques; mais la présence seule d'un pareil chapitre en tête d'une histoire de l'art est, à mes yeux, presque un événement, qu'il faut saluer comme l'indice d'un rapprochement fécond entre ces frères ennemis d'hier, les préhistoriens et les historiens de l'art.

Les pages concernant l'art australien, boschiman, esquimau, etc. sont très intéressantes et, quoiqu'on en puisse dire, parfaitement à leur place là où l'auteur les a insérées. Si l'art est vraiment un produit de la civilisation, une histoire de l'art ne doit point suivre l'ordre

brutal des temps, mais étudier successivement, quelque nombre de siècles qui les sépare, les couches analogues et comparables des civilisations. Même l'art égéen d'il y a cinq mille ans dans l'Archipel était plus avancé que l'art australien d'aujourd'hui ; c'est donc bien par ce dernier qu'il faut commencer. L'art des peuples demi-civilisés (nègres du Bénin, Malais, Américains d'avant Colomb) ne peut guère se séparer de celui des primitifs proprements dits ; aussi ne reprocherai-je pas à M. W. d'en avoir parlé avant d'aborder l'art de l'Egypte, tout en reconnaissant qu'il y a quelque inconvénient à faire figurer à cette place les bronzes du Bénin, inspirés de modèles européens du XVIIe siècle (p. 73). A la différence de Lübke, et très justement, M. W. n'a parlé, dans le premier livre, ni de l'Inde, ni de la Chine, ni du Japon, dont les arts *dérivés* ont été étudiés par lui après l'art romain et celui de l'Europe non romaine. La limite est ainsi tracée, avec une suffisante exactitude, entre les arts spontanés ou supposés tels et ceux qui se rattachent, plus ou moins directement, à l'art des pays classiques.

L'auteur passe ensuite en revue l'art égyptien et l'art chaldéo-assyrien. La tentation était grande, pour un non-spécialiste, de s'en tenir aux résultats consignés dans les derniers ouvrages d'ensemble ; il faut savoir d'autant plus de gré à M. W. d'avoir décrit et figuré des œuvres récemment découvertes, comme le pavé de Tel el Amarna et nombre de sculptures de la collection de Sarzec. Autre innovation heureuse : M. W. traite de l'art mycénien avant de s'occuper de la Phénicie, de Chypre et de la Perse. A la p. 187 je trouve, une fois de plus, l'idole en plomb d'Hissarlik avec une croix gammée figurée au milieu du corps. J'ai déjà dit et répété, après m'en être assuré au musée de Berlin, que ce *swastika* pubien est une pure et simple invention de Schliemann, qu'il n'y a jamais eu rien de tel sur cette figure (cf. Hoernes, *Urgesch. der Kunst*, p. 178) ; mais les erreurs graphiques n'ont pas la vie moins dure que les autres. A la p. 192. M. W. se prononce énergiquement contre l'hypothèse phénicienne de M. Helbig et affirme le caractère européen et hellénique de l'art mycénien ; on peut douter cependant qu'il ait eu raison de nommer M. Milchhoefer parmi les protagonistes de la doctrine opposée, car ce dernier voyait dans l'art mycénien un art *aryen* venu de l'Inde, qui serait resté presque stationnaire dans ce dernier pays pour se développer et évoluer rapidement dans le monde grec.

Après un coup d'œil rapide sur l'art de l'Asie Mineure (phrygien et hittite) et de la Perse, M. W. aborde l'étude de l'art grec par celle de l'architecture. Même aujourd'hui, où les bonnes histoires de l'art grec sont nombreuses, on trouvera bien des choses intéressantes dans l'exposé nécessairement rapide de M. W., tant il a pris soin de faire une place aussi grande que possible à des monuments récemment publiés et relativement peu connus. Pour la première fois, quelques

sculptures de Delphes sont figurées dans un manuel (p. 270 et suiv.). Bien entendu, M. W. a subi, dans une large mesure, l'influence des *Meisterwerke* de M. Furtwaengler ; mais il est loin d'abdiquer toute indépendance de jugement (p. ex. p. 352, quand il estime que l'Eubouleus est postérieur à Praxitèle ; dans la même phrase, au lieu de *Michaelis*, lire *Benndorf*). Toutefois, il aurait pu se montrer plus indépendant encore en rendant à la Vénus de Milo la place qui lui appartient dans l'histoire de l'art, au lieu de la reléguer, comme en pénitence de sa gloire, après les sculptures de Pergame, entre le Lutteur Borghèse et le Taureau Farnèse (p. 386). C'est là une hérésie dont l'auteur ne se fût jamais avisé s'il n'avait pris conseil que de son goût.

Comme des *Meisterwerke* de M. Furtwaengler, M. W. s'est inspiré de la *Wiener Genesis* de M. Wickhoff ; aussi l'histoire de l'art romain se présente-t-elle, dans son livre, avec une toute autre allure que dans les manuels antérieurs. On s'étonne, toutefois, qu'il ait arrêté cette histoire vers l'époque d'Hadrien et qu'il laisse de côté, par exemple, les beaux produits de l'art du portrait dans la Rome du second et du troisième siècle. De Rome nous passons à l'Europe septentrionale, à l'art de Hallstatt, de la Tène et de l'époque des Wikings. Quelque analogie que l'on puisse trouver entre le troisième âge de fer et le second, on ne peut dire qu'il en dérive et cette course rapide à travers les siècles produit ici d'autant plus de confusion qu'il est question, à ce propos, d'œuvres aussi hétérogènes que les plaques gravées de Koban et le poisson de Vettersfelde. M. W. s'occupe ensuite de l'art sassanide, qui le conduit à l'art de l'Inde, à ceux de la Chine et du Japon. Pour l'art de la Chine, il a profité non seulement des écrits, mais des conseils de M. Hirth ; son esquisse de l'histoire de la peinture chinoise est d'autant plus précieuse que le grand ouvrage préparé sur ce sujet par M. Hirth est encore inédit. Mais je crois qu'il se trompe, avec son savant guide, lorsqu'il reconnaît une influence grecque directe dans les miroirs gravés avec grappes de raisin de la dynastie des Han ; l'art chinois de cette époque a bien subi une influence étrangère, mais, comme je crois l'avoir montré, c'est plutôt celle de la métallurgie scythique (cf. *Rev. archéol.*, mars-avril 1901). Du reste, l'excellence de son information se manifeste à cet endroit même de son travail par la mention qu'il fait d'un article trop peu connu de M. P. Reinecke, qui a insisté, le premier après Worsaae, sur les anciennes relations de la Sibérie avec la Chine.

Le chapitre sur l'art japonais est particulièrement instructif ; on y trouve les résultats essentiels des études de MM. Gonse, Bing et Anderson, avec quelques observations nouvelles suggérées par les œuvres japonaises conservées à Dresde. Le septième et dernier livre concerne les arts islamiques, dans leurs multiples manifestations au

Turkestan, en Anatolie, en Turquie, en Égypte, en Espagne, en Sicile, en Inde, etc., sans oublier la miniature persane, dont M. W. esquisse l'histoire d'après MM. Gayet et Blochet. En somme, on peut dire — et c'est le meilleur éloge de l'œuvre de M. W. — qu'il a travaillé sinon de première main, ce qui était impossible, du moins d'après des ouvrages autorisés de première et de deuxième main et qu'il a fait effort pour renouveler l'histoire générale de l'art en s'écartant, avec une prédilection réfléchie, des sentiers battus.

L'illustration est inégale. Il y a des planches en couleurs qui ont dû coûter fort cher, mais qui, sauf le tapis oriental de la p. 595, sont criardes et peu agréables. Les zincogravures sont lourdes ; en revanche, beaucoup de similigravures sont très supérieures à celles que l'on trouve dans les ouvrages analogues. Mais, quelque réserve que l'on doive faire sur la qualité des vignettes, on ne peut que se féliciter d'en posséder un aussi grand nombre ; c'est, en même temps qu'un manuel, un véritable album de l'histoire de l'art. Comme il y a tout lieu d'espérer que les volumes suivants seront au moins aussi bons, M. W. devant s'y mouvoir sur un terrain qui lui est depuis vingt ans familier, il n'y a pas de témérité à prédire à cet ouvrage un succès considérable, que le savoir, la patience et la conscience de l'auteur auront, d'ailleurs, amplement mérité.

Salomon Reinach.

Aristeæ ad Philocratem epistula cum ceteris de origine versionis LXX interpretum testimoniis. L. Mendelssohn schedis usus ed. P. Wendland. Leipzig, Teubner, 1900; XXX-229 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Il n'est jamais inutile de publier à nouveau un texte quelconque, lorsque ce texte, revu sur de meilleurs manuscrits, doit gagner à une réédition. Il y en a pourtant qui ne semblent guère dignes de cet honneur, et la *Lettre* d'Aristée, dont M. Wendland nous donne une nouvelle recension, pourrait bien être du nombre. Ecrite dans une langue prolixe et semi-barbare, par un auteur fictif, probablement un juif alexandrin (d'ailleurs inconnu, ainsi que son frère Philocrate, à qui elle est adressée), dénuée de toute valeur historique relativement aux faits qu'elle expose, l'origine de la version grecque du Pentateuque par les Septante, elle n'a qu'un intérêt fort restreint. Elle fournit quelques renseignements sur l'état politique et économique de l'Egypte, mais l'auteur, qui se donne comme vivant à la cour de Ptolémée Philadelphe, vivait sans doute beaucoup plus tard, et la *Lettre* ne remonte pas vraisemblablement au-delà du premier siècle avant J.-C. Elle peut servir néanmoins pour l'étude du grec de l'époque, et M. W. a relevé son peu de valeur théologique en la faisant suivre des témoignages d'autres écrivains relatifs à la traduction des soixante-douze

interprètes. L'édition princeps, de Schard (1561), fut faite sur un bon manuscrit ; la dernière, celle de M. Schmidt (1868), sur un manuscrit d'ordre inférieur ; M. W. après nouvel examen, prend pour fondement du texte le Monacensis 9 (M, probablement le manuscrit de Schard), avec plusieurs autres manuscrits comme subsides, notamment un Laurentianus (L) et un Barberinus (B), qui fournissent de bonnes leçons. Ceux-ci sont d'ailleurs assez voisins de M, et l'ensemble des manuscrits, dont M. W. fait trois familles, remonte à un même archétype. Enfin les extraits reproduits par Eusèbe sont précieux, meilleurs en beaucoup de passages que les manuscrits, et la paraphrase de Josèphe n'est pas sans utilité. L'édition avait été préparée par L. Mendelssohn, mort il y a quelques années, et le début en avait paru dans les Actes de l'Université de Jouriev (Dorpat), t. V (1897). L'intérêt de l'édition actuelle est principalement dans les notes critiques ; c'est là en effet,que se trouvent, outre les variantes, les conjectures les plus probables d'autres critiques et de M. W. lui-même ; car il n'a pas jugé à propos de les admettre dans le texte, même là où une corruption est manifeste, pour peu qu'elles ne fussent pas de la dernière certitude. C'était peut-être le plus prudent, pour une langue aussi incorrecte et des manuscrits aussi fautifs ; mais deux index, *Index verborum* et *Observationes grammaticæ*, aident à l'analyse des phrases et à la compréhension des pensées, en même temps que le premier, par la comparaison avec les Septante, Polybe, les inscriptions et les papyrus, aura son utilité pour l'étude de la κοινή alexandrine [1].

My.

Lunds Universitets Arsskrift. Band 36, Afdeln 1. nº 4. **De Correcturis secundae manus in codice vetere Plautino** scripsit Claes Lindskog. Lundae MDCCCC typis expressit E. Malmström. Gr. in-4º, xxx-28 p.

On s'applique de notre temps à jeter le plus de clartés possible sur les sources critiques du texte de Plaute ; on s'efforce de reconstituer l'archétype des Palatins, et, dans le meilleur d'entre eux, de distinguer nettement la première main et les corrections, en précisant le caractère et l'autorité des variantes du premier correcteur. De ces études de détail profite la science critique en général. La base se trouve dans les éditions de MM. Goetz et Schoell et dans les travaux de M. Seyffert d'une part ; ces savants ont le mérite de n'être jamais satisfaits de ce qui est acquis : ils veulent toujours quelque chose de

1. Je remarque cependant qu'une simple indication comme LXX ou Pol. à côté d'un mot est bien insuffisante ; on regrettera aussi que M. Wendland n'ait pas indiqué par un signe quelconque les mots qui ne se rencontrent pas ailleurs que dans la *Lettre*, ou qui ne sont pas témoignés antérieurement.

plus ou de plus sûr. D'autre part, en Angleterre, M. Lindsay a contribué par ses articles et par d'excellentes brochures à élucider toutes les questions qui touchent à ce sujet.

Voici un nouveau pas en avant qu'on essaie de faire sur l'initiative et avec le secours de M. Goetz. M. O. Seyffert avait déjà signalé l'importance des corrections du texte de B pour Plaute; comme la source en est ancienne, au moins pour une partie, elles sont pour nous de grand prix. Le même critique et M. Lindsay avaient tâché de préciser le rapport de cette recension avec celle des autres mss. Palatins. Sur le conseil de M. Goetz, un des professeurs de Lund, M. Claes Lindskog reprend à nouveau la question pour l'étudier à fond.

Une telle étude ne va pas sans difficulté. Très souvent on ne sait si la correction a été faite par le copiste ou d'une autre main. Ajoutons que de même que la première copie n'est pas d'un seul copiste, les corrections semblent aussi provenir de mains différentes, et que l'encre employée n'est pas toujours la même. Enfin, dans les grattages ou dans les signes très petits qui servent aux liaisons, à la ponctuation et aux abréviations, la distinction n'est rien moins que facile, et même la méthode suivie par le correcteur n'est pas constante; aussi comprend-on que, dans les collations antérieures, on ait renoncé à préciser de quelle main était la correction.

M. L. a fait deux fois le voyage de Rome; il a corrigé ses épreuves sur le ms.; nous avons donc sur ce point important un travail fait avec tout le soin que nous croyons nécessaire. M. L. donne la liste des passages où B² comble une lacune; où il ajoute des mots que n'avait pas donnés le premier copiste; où il change l'ordre des mots; où il pointe des mots; où il introduit des variantes et des gloses; où il corrige autrement; où il modifie, ajoute, change ou raye les indications sur les personnages. M. L. arrive sur certains points à des conclusions contraires à celles de ses prédécesseurs. On ne peut s'en étonner.

Quant au caractère général de ces corrections, voici, à quel résultat aboutit M. L. Le correcteur paraît avoir été plus instruit que ne l'étaient ordinairement les copistes. Il comprenait le latin; on remarque qu'en présence de fautes d'écriture, il démêlait fort bien comment elles s'étaient produites. Mais il faut ajouter qu'ayant ou croyant avoir l'habitude de lire Plaute, il a mêlé aux rectifications, qui étaient de son métier, beaucoup de conjectures, dont quelques unes il est vrai fort heureuses; les conjectures sont nombreuses surtout dans l'Epidicus. Ce qui n'empêche pas de reconnaître que, pour les huit premières pièces, il puisait d'habitude à une source de premier ordre.

Outre les résultats de détail qui ressortent de cette étude, en voici un qui est d'ordre général : grâce à l'étude des lacunes laissées par la première main et comblées par la seconde, lacunes qui se produisaient

sans doute au bas des pages, il paraît établi, que l'archétype, dans la Casina, tout comme M. Lindsay l'a prouvé pour le Pseudolus, devait avoir 33 lignes à la page [1].

É. T.

Altnordische Saga-Bibliothek, VIII. Grettis saga Asmundarsonar, herausgegeben von R. C. Boer. Halle a. s. Max Niemeyer, 1900, pp. 4-344. Prix : 10 m.
Palæstra XI. Die Gautrekssaga in zwei Fassungen von Wilhelm Ranisch. Berlin, Mayer u. Müller. 1900, pp. CXII-76. Prix : 5 m. 50.

Jusqu'à présent la saga de Grettir était généralement considérée comme l'œuvre d'un épigone des dernières années du XIII[e] siècle. M. Boer, la débarrassant des nombreuses interpolations, dont, à deux reprises différentes, vers 1290 et 1300, on l'aurait surchargée et défigurée, estime que sous la forme actuelle se cache une saga primitive, beaucoup plus courte : issue de la tradition orale vers 1250, elle serait digne des plus beaux produits de l'historiographie islandaise. De fait, c'est dans l'Islande de la première moitié du XI[e] s. qu'elle nous introduit. Pleine de curieux détails de toutes sortes, elle est bien la meilleure description que nous ayons de la vie des « outlaw » d'alors.

On y rencontre aussi quelques traits de superstition, un être mythologique intéressant : ce Glamr, au service du paysan Thoroddr et que l'on dit être la personnification de la lune hivernale dont les rayons trompeurs font errer le voyageur égaré.

Sous le rapport traditionnel, la Gautrekssaga est infiniment plus riche.

Nous voudrions avoir le temps et l'espace nécessaires pour étudier ici la formation de cette saga et montrer comment, afin de constituer une généalogie et une histoire à un personnage, s'est effectué le mélange, parfois un peu forcé, de la vérité et de la fiction, de la fiction surtout.

On peut considérer la Gautrekssaga comme composée de trois parties : deux sont des contes. Le premier, essentiellement mythique, nous dit la naissance mystérieuse de Gautrekr et comment il monta sur le trône ; l'autre est celui de Refr qui, de très pauvre qu'il était, après avoir reçu en échange d'un objet de peu de valeur un riche cadeau, puis, en échange de ce cadeau un autre plus précieux encore, et ainsi de suite, arriva à la fortune et à la puissance.

---

1. Comme il est inutile de compliquer des études comme celles-ci, j'aurais voulu trouver en tête une liste des sigles et abréviations employées. Cela eût bien mieux valu que la méthode de M. L. qui rejette ces indications parfois dans les notes. Il eût fallu aussi éviter l'équivoque de B[2] (correcteur de B) et B suivi d'un chiffre pour appel d'une note (p. v. note 2). — J'ai grand peine à croire M. L. quand (p. VI en haut) il veut attribuer aux scrupules religieux du copiste l'omission des mots *pater peccavi* (Ep. 593).

Des deux versions qui nous sont parvenues de cette saga, la plus longue avait été publiée par Rafn ; l'autre, plus courte et moins bien conservée, nous est donnée pour la première fois par M. Ranisch, qui a fait précéder son texte d'une longue et savante introduction : nous aurions voulu y voir aussi quelques-unes de ces notes comme celles dont M. Boer a enrichi sa belle édition de la Grettissaga. Elles eussent été utiles à plus d'un nordisant.

Léon PINEAU.

Walther von der Vogelweide. Philologische und historische Forschungen von Konrad BURDACH. I. Teil, Leipzig, Duncker et Humblot, 1900. In-8° XXXIII-320 pp. 7 m. 20.

Il y a un peu plus de 20 ans, M. Burdach publiait sur *Reinmar et Walther de la Vogelweide* une étude qui fit sensation. On s'accorda à reconnaître que le jeune auteur avait ouvert des voies nouvelles à la critique littéraire. Et vraiment, c'est depuis l'apparition de ce livre, qu'on accorde une importance particulière à la question de l'éducation musicale des poètes lyriques du XIIIe siècle, qu'on abandonne, lentement il est vrai, la théorie de la réalité biographique des faits du *Minnesang*, enfin qu'on est revenu, pour l'étude des *Minnesinger*, à l'examen des procédés techniques de style, de langue et de métrique. Mais sur ce dernier point il est arrivé à M. B. la même mésaventure qu'à Walther de la Vogelweide. Celui-ci réagit contre les tendances idéalistes du *Minnesang* en faisant dans ses poésies une plus large part à la vérité et au naturel : il eut le chagrin de voir les « réalistes » exagérer sa réforme et fut en butte aux railleries du chef de la nouvelle école, Neidhart. Si M. B. n'est pas attaqué par les « statisticiens » qui, procédant de lui, accordent surtout leur confiance aux résultats tirés des calculs qu'ils font sur les formes des rimes et des mots, il ne voit pas sans inquiétude la prépondérance que prend la statistique et rappelle ses adeptes à la critique et à l'exégèse[1]. Il fait mieux, il prêche d'exemple. Son nouvel ouvrage sur Walther est inspiré par le souci de la critique la plus minutieuse, la plus prudente et la mieux informée. Pour fixer le sens d'un mot, il n'a pas craint de compulser des monceaux de documents et de retracer le résultat de ses recherches dans de longues pages.

Comme Walther a été intimement mêlé à l'histoire de son temps, c'est à l'histoire de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle que M. B. s'est adressé pour fixer la date, le sens et la valeur des poésies politiques de Walther. Il s'est astreint à étudier les sources historiques de façon très approfondie et à présenter en détail le résultat de ses inves-

---

1. Notons l'exception formelle faite par M. B. en faveur de M. Saran, dont on connaît les travaux sérieux et originaux.

tigations. Aussi, telles pages de son exposé ressemblent-elles plutôt à un chapitre d'histoire qu'à un travail littéraire.

L'ouvrage de M. B. comprend trois parties, dont deux sont une réédition de l'article qu'il a consacré à Walther dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*. La première comprend la biographie de Walther. C'est une étude lumineuse et précise, où se trouvent à côté de faits connus des renseignements nouveaux et parfois de séduisantes interprétations (v. p. 76 et 295). M. B. s'efforce de rendre justice à Walther sans méconnaître cependant les excès auxquels l'homme de parti entraîna le poète.

Les chapitres 5 et 6, où M. B. examine l'idéal moral et l'art poétique de Walther sont un peu secs. M. B., qui aurait pu si bien montrer toutes les faces du talent si original, si souple et si puissant de Walther, ainsi que l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son temps, s'est contenté d'un aperçu général. On peut le regretter, mais non le lui reprocher. En revanche, il est permis de s'étonner que M. B. ait rangé dans le chapitre intitulé *Sittliche Anschauung* des développements qui sembleraient plutôt appartenir au chapitre suivant ; *Dichterische Kunst*. Le conflit de doctrine entre Walther et Reinmar et entre Walther et Neidhart rentre, en effet, dans l'appréciation littéraire plutôt que dans l'examen de l'idéal moral de Walther. On se demande également si l'esquisse bibliographique n'eût pas mieux été à sa place au début du livre qu'à l'endroit qu'elle occupe.

Dans la troisième partie, qui porte le titre de *Recherches* et qui est la plus neuve, M. B. s'efforce de dater les trois premières poésies impériales de Walther et d'en déterminer le sens. Ici, M. B. a fait œuvre à la fois d'historien politique, d'historien littéraire et de critique. Après l'argumentation du sagace auteur, on peut considérer comme assuré que la Poésie impériale 8 : 28 date du 20 juin 1198, que la Poésie impériale 8 : 4 a été écrite dans les premiers jours de juin de la même année, qu'il faut entendre par « pauvres rois » (9 : 14) les rois d'Angleterre, de Sicile, de Danemark et de France, enfin que Walther combattait pour l'empire avec les armes de la tradition impériale. Une conséquence de ces recherches, à laquelle M. B. attache avec raison une grande importance, est de nous faire mieux comprendre la justesse d'expression, l'intérêt d'actualité, la grande portée des poèmes de Walther. Par là, M. Burdach a ajouté à la gloire de son poète favori. Les nombreux amis de Walther lui seront reconnaissants de son important travail.

F. Piquet.

W. A. Neilson. **The Origins and Sources of the** Court of Love. (*Studies and Notes in Philology and Literature*. A. VI). Boston 1899, in-8° de v-284 p.

La *Cour d'Amour* est un petit poème anglais anonyme du xv[e] s., jeté dans un moule qui, dès lors et depuis longtemps, était bien usé. L'auteur, âgé de dix-huit ans, est convoqué par Mercure à la cour du Dieu d'Amour; celui-ci le reçoit fort mal et lui reproche la négligence qu'il a mise à comparaître; après une sorte d'initiation, il est mis en présence de la femme qu'il doit aimer et dont il finit par faire la conquête. Telle est l'affabulation banale dont M. Neilson a entrepris de rechercher « les origines et les sources ». Il s'est livré à ce propos à une longue promenade au travers des poèmes érotico-allégoriques dont notre *Roman de la Rose* reste le type le plus achevé, et que fournissent en si grande abondance, au moyen âge, les littératures latine, provençale, française, allemande, italienne, anglaise. On se demande ce qu'il faut le plus admirer, de la richesse d'une bibliothèque (celle de l'Université de Harvard est pourtant de création assez récente) qui peut fournir aux travailleurs de bonnes éditions de textes si nombreux et si variés, ou de la patience déployée par l'auteur dans l'exploration de ces textes. Les analyses succèdent aux analyses; elles sont précises, exactes, élégantes même, mais nous entraînent souvent bien loin du sujet, qui n'est serré de près que dans un chapitre assez bref (p. 228-240). S'il y a là beaucoup de choses inutiles, en revanche certains détails du poème eussent pu être illustrés par des exemples et des rapprochements plus nombreux [1]. Il n'est pas étonnant non plus que, parcourant un domaine aussi vaste, l'auteur ait laissé échapper malgré son érudition, quelques affirmations inexactes ou hasardées [2].

1. Par exemple M. N. ne dit presque rien du personnage de Pitié. C'est une personnification qu'il eût trouvée à chaque pas, sous le nom de Merci, dans les poètes lyriques et courtois des xii[e] et xiii[e] siècles. — Parmi les personnages de la *Court of Love* apparaissent *Golden Love* et *Leaden Love*. C'était le cas de rappeler que déjà l'auteur d'*Enéas*, imitant Ovide, nous montre Amour tenant deux dards en sa droite, l'un d'or qui fait aimer, l'autre de plomb qui fait haïr (Bartsch, *Chrest. franç.* p. 131, v. 21 ss.). — Sur le thème des oiseaux, ou plutôt de certains oiseaux, considérés comme des espèces de prêtres de l'Amour, il y aurait aussi beaucoup plus à dire: dans la première section des *Romances et Pastourelles* de Bartsch, M. N. aurait trouvé à glaner une ample moisson de textes (voy. G. Paris, *Origines de la Poésie lyrique*, p. 13-14. Cf. aussi une chanson anonyme [*Archiv*, xliii, 366] où l'autel du dieu d'Amour est un rosier sur les branches duquel chante un rossignol). — M. N. (p. 27) paraît ignorer l'article (*Revue des Langues romanes*, viii, 1, ss.) où M. Révillout a fixé à peu près exactement la date de *Flamenca*. — Je n'ai vu citée nulle part la dissertation latine de M. Sudre (1893) sur les imitations médiévales des *Métamorphoses*, où M. N. eût pu puiser quelques utiles renseignements.

2. Rien ne prouve, bien que la chose soit fort probable, que des jeux partis aient été récités dans les réunions des puys (p. 246). A propos de l'origine des puys. M. N. adopte sans discussion la théorie de M. P. Meyer. Il eût été bon de rappeler que bien d'autres explications du mot ont été proposées (voy. H. Guy, *Essai sur Adan de le Hale*, p. xxxiv ss.).

Mais ce sont là de légères taches dans un travail très approfondi dont le défaut le plus sensible est en somme de donner beaucoup plus que ne promet le titre.

A. JEANROY.

A. PHILIPPIDE : **Ueber den lateinischen und rumaenischen Wortaccent.** Extrait (p. 28-44) des *Forschungen zur romanischen Philologie*, offerts à M. Suchier; Halle, Niemeyer, 1900.

L'accent latin était-il un accent de hauteur ou d'intensité, avait-il un caractère musical ou était-il purement expiratoire? Telle est la question souvent débattue déjà, et que reprend dans ce court opuscule M. Philippide, sans y apporter, semble-t-il, une solution définitive ni même des arguments très nouveaux. Il constate qu'en roumain toutes les syllabes accentuées sont longues, tandis que les atones sont brèves en principe, mais à des degrés divers : il y a de plus un accent de force secondaire sur les syllabes initiales, et c'est là du reste ce qui se produit aussi dans les autres langues romanes (peut-être y aurait-il à cet égard une exception à faire pour l'espagnol, qui actuellement paraît l'avoir à peu près perdu). Tout ce qui a trait au roumain ne forme ici que la conclusion de l'article : dans les douze ou treize pages qui précèdent, M. Ph. est remonté beaucoup plus haut, jusqu'à l'époque latine, et a combattu de propos délibéré la théorie connue de M. L. Havet sur la nature musicale de l'accent latin, telle que ce savant l'a exposée au tome VI des *Mémoires de la Société de linguistique*. De son côté, M. Havet a déjà répondu, brièvement mais d'une façon vive, dans un des derniers cahiers de la *Romania* : il reproche à M. Ph. de citer sans le bien connaître son opuscule sur la prose métrique de Symmaque; d'avoir une théorie très erronée sur le vers saturnien; de parler du circonflexe latin d'après Donat au lieu de le faire d'après Vitruve, et d'alléguer Servius qui est déjà presque un byzantin; bref, de brouiller les dates, de rapprocher des siècles distants et d'arriver trop facilement de la sorte à identifier le roumain et le latin. Il y a du vrai dans ces reproches, quoiqu'ils soient cependant excessifs. Et il est bien certain que M. Ph. ne s'est pas posé nettement cette question capitale : « Quels changements le latin a-t-il subis pour devenir la κοινή des Ibères, des Daces, etc.? » Mais lorsqu'on se la pose, lorsqu'on voit la loi de l'accent produire, sous des latitudes très différentes et parmi des groupes de populations très distincts, des effets en somme assez semblables, ne doit-on pas en inférer précisément qu'il y a eu là quelque chose d'initial, un point de départ partout le même, des habitudes de prononciation importées de Rome comme le reste? D'ailleurs, comment expliquer des contractions aussi anciennes que *domnus*, *saecla*, etc.? Je sais bien que M. Havet (timidement suivi en cela

par M. Paul Passy) explique par l'action de l'accent de hauteur la chute de ces pénultièmes : mais cela reste bien problématique. Et nous voilà ramenés à la théorie de Seelmann, qui est au fond celle qu'a reprise ici M. Philippide. Y a-t-il moyen de tout concilier ? Je ne sais. La vérité, c'est qu'on bataille depuis longtemps autour de quelques textes, qui ne sont ni très clairs, ni très probants. Forcément la question reste indécise. Il se pourrait après tout qu'à côté de la prononciation du latin littéraire basée sur une accentuation musicale, il en eût existé de bonne heure à Rome une autre, plus vulgaire et où l'intensité eût joué le premier rôle.

E. Bourciez.

J. Anglade : **Notice sur un livre de comptes de l'église de Fournes** (Aude). Montpellier, Coulet, 1900; in-8° de 44 p.

J. Anglade : **Notes Languedociennes**. Montpellier, Coulet, 1900; in-8° de 15 pages.

I. — Fournes est un village qui se trouve à vingt kilomètres au nord de Carcassonne, et qui n'a que deux cents habitants à peine. Cette petite paroisse possède un livre de comptes remontant au xvie siècle, et dont Mahul avait déjà donné quelques extraits dans son ouvrage sur les *Archives de l'ancien diocèse de Carcassonne*, publication faite d'ailleurs assez négligemment. M. Anglade a lu de nouveau, et mieux lu le manuscrit : il en a extrait trente passages qui s'espacent de 1504 à 1606, et nous en donnent désormais une idée très suffisante ; il a joint à cette publication des remarques phonétiques, morphologiques, et un petit glossaire. Tout cela m'a paru fait avec soin. L'intérêt d'une étude de ce genre réside d'ailleurs dans les conclusions qu'on en peut tirer relativement à la diffusion de la langue française, et c'est ce qu'a très bien fait voir M. A. dans son introduction. Pendant les trois premiers quarts du xvie siècle ceux qui étaient chargés de rédiger ces livres de comptes de l'église de Fournes les ont écrits en pur languedocien : c'est en 1572 seulement que l'influence française commence à se manifester dans cette rédaction. Mais elle n'est pas dominante du premier coup; pendant vingt ans encore elle a des hauts et des bas, et, chose curieuse, le même secrétaire qui avait admis en 1572 de nombreux gallicismes rédige ses comptes de 1579 en véritable langue d'oc. Il y a eu lutte évidemment entre les deux usages : les hommes un peu instruits de cette génération possédaient déjà tant bien que mal les deux idiomes, ils s'en servaient un peu au hasard, semble-t-il, et laissaient l'un ou l'autre prédominer au gré des circonstances. Ce n'est qu'en 1596 que le français remplace définitivement le languedocien dans ce manuscrit — français assez médiocre du reste, qui continue à son tour à être imprégné d'influences méridio-

nales, et ne sera guère meilleur même en plein XIXe siècle. Dans une très intéressante communication, faite en 1897 au Congrès des Sociétés savantes, M. A. Blanc avait déjà montré combien la nouvelle langue officielle avait eu de peine à s'imposer dans un grand centre de population comme Narbonne : M. Anglade vient de faire le même travail pour un humble village du Languedoc, et il faut lui en savoir gré. Si nous avions deux cents monographies de ce genre, s'appliquant à des points disséminés un peu partout des Alpes aux Pyrénées, nous arriverions à nous faire une idée plus exacte de la substitution de la langue française au provençal dans le midi.

II. Le second opuscule de M. A., extrait comme le précédent de la *Revue des Langues Rômanes*, se compose de six notes relatives à divers points de philologie méridionale. La première et la plus développée de ces notes a trait aux formules employées dans les réponses. Je ne vois pas très bien ce qu'apporte de nouveau la constatation que, dans l'Aude et l'Hérault, on répond par *si* et non par *o* à une question posée sous forme négative. N'en est-il pas de même en français ? Nous avons à faire là à un trait de stylistique qui semble avoir été général, à l'origine du moins, dans tout le domaine gallo-roman, et *sic* en ce cas particulier n'a pas été supplanté par *hoc*. Les remarques sur l'emploi postérieur au midi de *oui*, *nani*, *siuplèt*, *plèti*, me paraissent justes dans leur ensemble, quoique n'aboutissant pas encore à des constatations bien décisives. J'en dirai autant de la note sur la prononciation de la diphtongue *wè* ou *wa* : il est curieux de voir le premier de ces sons se perpétuer dans des mots récemment importés au midi (*trotwèr*, *piswèr*, etc.), et on pourrait constater du reste des faits analogues du côté de la Gascogne. Comme le fait remarquer M. Anglade, c'est la diffusion du français vers le XVIe siècle qui explique ces habitudes de prononciation, puisqu'à ce moment là la diphtongue sonnait normalement *wè* : il faudrait cependant ajouter que dès lors *wa* n'était point inconnu à Paris (car il date du XVe siècle), mais il y était considéré comme essentiellement populaire.

E. Bourciez.

E. Koschwitz : **Anleitung zum Studium der franzoesischen Philologie.** Deuxième édition revue et augmentée. Marbourg, N. G. Elwert, 1900 ; in-8° de 181 pages.

Voici une seconde édition « revue et augmentée » de ce Guide qui peut rendre de sérieux services aux étudiants étrangers, et qui n'est point inutile même aux Français. On sait sur quel plan il est conçu. M. le professeur Koschwitz qui non seulement connaît fort bien notre langue, mais a aussi plusieurs fois visité notre pays, y a condensé sous un format commode des renseignements en apparence assez hétéro-

gènes : à côté de détails bibliographiques relatifs à l'étude de la langue et de la littérature française — et qui en sont le fond solide — on y trouve aussi des listes de pensions, d'hôtels, de restaurants, etc. Et il y a là un mélange qui peut paraître singulier au premier abord, mais en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit que tout cela est en somme assez pratique et conduit au but proposé, qui est de prendre en quelque sorte l'étudiant par la main et de le guider en lui épargnant le plus d'écoles possible, en ménageant son temps et sa bourse. Le genre admis, ce petit livre évidemment n'est pas de ceux qui se prêtent à l'analyse : tout au plus pourrait-on y signaler çà et là quelques lacunes ou quelques renseignement erronés, mais ces derniers sont d'ailleurs fort rares. Ainsi, en dressant une liste de journaux, n'est-ce pas induire en erreur le lecteur que de ranger l'*Echo de Paris* parmi les « pornographischen Blätter » ? Les omissions sont bien plus nombreuses naturellement, et M. K. pourrait répondre qu'il a tenu à ménager la place et à ne signaler que l'essentiel. N'importe : parmi les grammaires françaises élémentaires, il en a rappelé qui ne valent pas par exemple celle de Delbœuf et Roersch ; dans le passage consacré à l'étude du latin vulgaire on peut s'étonner de ne pas même trouver mentionné le nom de Schuchardt ; enfin parmi les revues, M. Koschwitz aurait pu, semble-t-il, mentionner la *Revue Critique*. Nous ne lui tenons pas rigueur, puisque nous nous faisons un plaisir d'y annoncer la seconde édition de son livre.

E. Bourciez.

La vie dans la tragédie de Racine par Georges Le Bidois, Paris, Poussielgue, in-12, 336 pp. 3 fr. 50.

L'auteur veut trouver dans la tragédie racinienne un drame plein d'action où tout se meut, s'agite et vibre. Et il ajoute que ce ne sont pas là de grandes nouveautés et que tous les bons esprits savent à quoi s'en tenir là-dessus.

Pour ma part, je le regrette, mais je ne puis me ranger sur ce point parmi les bons esprits ; car avec Taine j'ai pensé jusqu'ici que les personnages de Racine sont plutôt des « abstractions » et avec Faguet qu'ils ne sont guère plus vivants que des « idées abstraites ». Idées admirables sans doute et sur lesquelles le poète a jeté le manteau éblouissant de son style incomparable, mais ne donnant pas « beaucoup de vie à sa tragédie ». Nous voilà donc loin de compte ; toutefois M. Le Bidois est si fin, si ingénieux, si perspicace que sa thèse finirait par être la bonne si l'on ne savait *à priori* qu'elle est la mauvaise. D'ailleurs, son livre est un peu haché, comme sa langue, et parait une suite de dissertations, — au reste fort bien faites, — sur les unités, l'action, la structure, en un mot sur le système dramatique de Racine.

Il faudrait presque un volume pour suivre pied à pied M. Le B. dans ses développements et pour remettre au point des choses que si adroitement il en a déplacées, de telle sorte que l'on ne sait si l'on doit plus vanter son adresse ou s'indigner du désordre qu'il apporte dans nos sentiments.

Par exemple, quoi de plus cherché que cette façon d'affirmer que Racine a trouvé le décor large et abondant dans..... le visage de ses acteurs ? Quoi de plus paradoxal que de soutenir que la narration de Racine, — telle l'effroyable récit de Théramène, — est supérieure en action à l'action elle-même ? Et d'indiquer que le petit nombre de personnages est plus grouillant que la foule ? Et qu'ils sont d'autant plus grands moralement qu'ils se confessent plus misérables ? Et que les confidents sont les personnages principaux ? Et que la lutte intime de la passion, cette analyse sur place, est grosse de vitalité extérieure ? Cela est lançinant comme la conférence d'un orateur de grand mérite qui soutient des idées contraires aux vôtres et qui vous séduit et vous énerve à la fois d'autant plus qu'il parle mieux. Car, M. Le B. est plein de talent, et d'un talent infinement sagace, et bien des pages de son livre resteront définitives. Et il a versé dans ce premier ouvrage toute son érudition, — Euripide, Shakespeare, Corneille, Hugo, — c'est là un second reproche, mais que l'on peut faire à tous les premiers ouvrages.

Cela dit, je conseille la lecture de ce livre à tous ceux qui s'occupent du XVIIe siècle. Après Deltour, après P. Robert, après A. Benoist, la question de la tragédie racinienne paraissait épuisée. Il n'en était rien, et M. Le Bidois vient de nous prouver qu'on peut toujours renouveler toutes les questions et faire penser les lecteurs par une œuvre faite de main d'ouvrier.

Pierre Brun.

Marianne Weber. **Fichtes Sozialismus und sein Verhaeltnis zur Marx'schen Doctrin.** Volkswirtschaftliche Abhandlungen der Badischen Hochschulen IV, 3. Tübingen, Freiburg i. B. und Leipzig, J. C. B. Mohr, 1900, in-8°, 122 pages, 4 mk.

Le travail de Mme Weber se divise en trois parties d'inégale importance : une définition du socialisme, un examen critique du socialisme de Fichte, une comparaison peut-être un peu artificielle et en tout cas bien longue, sous la forme où elle a été faite, du socialisme de Fichte avec celui de Marx. L'étude des doctrines sociales de Fichte (19-73) est le morceau le plus important de ce travail ; si elle n'est peut-être pas d'une très grande nouveauté, elle a du moins le mérite d'analyser clairement les idées de Fichte et de nous faire bien sentir quelle est au juste la nature de son socialisme. Fichte nous est présenté comme un

moraliste idéaliste (qui, tout en proclamant la différence essentielle entre le droit et la morale, aspire cependant passionnément à mettre l'organisation de l'Etat en harmonie avec les exigences de l'éthique et qui croit parvenir à réaliser cet idéal en réagissant vigoureusement contre le libéralisme économique et en reprenant à nouveau quelques unes des idées sur lesquelles étaient fondées la conception « mercantiliste » de l'Etat et l'organisationcor porative des villes allemandes au moyen âge. Peut-être eut-il été intéressant de ne pas se borner à nous exposer, comme le fait Mme W., la doctrine de Fichte uniquement d'après les *Grundlagen des Naturrechts* et *Der geschlossene Handelsstaat*, mais de nous en montrer aussi les origines et les développements ultérieurs. Dans les premiers écrits de Fichte on trouve déjà en germe plusieurs de ses doctrines économiques; on y trouve en particulier aussi une étude du problème agraire et de la question du prolétariat rural qui rentrait assez bien, à ce qu'il me semble, dans le cadre d'un travail sur le socialisme de Fichte. De même, dans les écrits postérieurs à 1800, les théories sur la régénération collective de l'humanité et sur l'éducation nationale sont aussi, par certains côtés, d'inspiration nettement socialiste. Je me demande donc si Mme Weber n'aurait pas eu intérêt à élargir un peu le cadre de son étude sur Fichte, quitte à restreindre les développements qu'elle consacre à Marx. Ces réserves n'empêchent d'ailleurs pas que son livre ne soit solide, instructif et d'une lecture aisée.

H. L.

— Notre collaborateur H. Cordier a rendu un juste hommage à Raoul Rosières dans un article de la « Revue des traditions populaires » (Paris, in-8°, 14 p. tiré à part). Il passe en revue les œuvres de Rosières et insiste sur les articles que notre regretté ami donnait trop rarement à notre recueil. « Rosières, dit M. Cordier, craignit d'abord de n'être pas à son aise dans un milieu nouveau; c'était mal connaître l'esprit et les tendances de la *Revue critique* qui n'a qu'un seul but, la recherche de la vérité : il avait précisément trouvé le cadre qui lui était le mieux approprié. » — A. C.

— Il était vraiment grand temps que M. Albert S. Gatschet prît la peine de recueillir dans sa vaste nécropole linguistique le dialecte des Indiens Catawbas. (*Grammatic Sketch of the Catawba Language*, From the American Anthropologist N.-S. vol. 2. New-York, Putnam, 1900. In-8°, 23 pp. cotées 527-549). A l'époque où il les a visités (1881), ils n'étaient plus que 85, vivant tant bien que mal sur une concession d'un mille carré de la Caroline du Sud, reste d'une tribu jadis guerrière et aventureuse qui se rattachait à la grande famille des Sioux. La phonétique de cette langue est simple et sans difficultés exceptionnelles. Le système de la composition est celui des langues indo-européennes. La numération est décimale. La conjugaison, ainsi qu'on s'y doit attendre, est de beaucoup la partie la plus complexe, et l'auteur n'en a pu donner qu'une esquisse excessivement sommaire. L'onomatopée y joue un rôle prépondérant : *hahahâtkire* « rire », *hihihihâtkire*

« hennir », *ehehátkire* « tousser », *wuwúhere* « aboyer », *kakáre* « faire tictac », etc., etc. — A.-A. G.

— M. Alfred WELLAUER, qui publie une *Etude sur la fête des Panathénées dans l'ancienne Athènes* (Lausanne, 1899, in-8°, 126 p.) dit, dans l'avant-propos, que cette étude sur les Panathénées avait été commencée à la fin de l'année 1897 et qu'elle était terminée un an après, à la fin de 1898; il allait la faire paraître quand M. Aug. Mommsen publia la refonte de son Heortologie sous le titre *Die Feste der Stadt Athen im Altertum*. M. W. put croire un moment que son travail était devenu inutile ; il le relut, l'examina avec soin et finit par se convaincre que sa peine n'avait pas été entièrement perdue ; en effet, sur plusieurs points, il différait d'opinion avec le savant allemand ; il lui sembla aussi « qu'un travail, écrit en français, s'inspirant des méthodes de netteté, de sûreté et de prudence qui font l'honneur de la philologie française, ne perdait pas entièrement sa valeur, même après la publication de l'ouvrage de M. Mommsen. » M.W. résolut de présenter son travail comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. Nous avons donc dans cette thèse un travail non seulement écrit en français, mais inspiré par les méthodes françaises et composé sous la direction de deux savants français, MM. P. Foucart et B. Haussoullier. L'auteur a traité son sujet avec soin et compétence ; on aurait désiré plus d'ampleur sur certains points; sur d'autres, plus de précision : par exemple, l'indication des diverses formes qu'ont prises tels concours aux diverses époques; mais, quoi qu'il en soit de ces réserves, l'impression générale est bonne et l'ouvrage sera utile. — Albert MARTIN.

— La petite brochure de M. Carlo PASCAL, *L'incendio di Roma e i primi cristiani*, dont j'ai donné l'analyse l'an dernier (I, p. 495), a eu du succès puisque, la même année, l'auteur en a donné une seconde édition (chez Loescher cette fois) avec beaucoup d'additions (41 p. au lieu de 20), et puisque l'on parle déjà d'une troisième édition. Il paraît que la brochure a provoqué dans la presse italienne des polémiques violentes et que M. P. a été fort injurié, d'un certain côté, ce qui ne l'émeut pas beaucoup. Le texte est resté partout le même, sauf vers la fin, l'intercalation d'environ quatre pages. A la suite, un avertissement d'une page (à propos d'un article de M. Ach. Coen dans Atene e Roma). Les additions consistent surtout en notes nombreuses où M. P. réfute diverses objections qu'on lui a faites. Je ne vois pas que toutes ces répliques de détail aient beaucoup changé le fond; car tout consiste ici à savoir si la méthode est bonne et si la question est bien posée. Je crains fort que, dans mainte discussion, M. P. ait donné trop d'importance à des détails fournis par des historiens très postérieurs (par ex. Dion), détails dus à leur imagination bien plutôt qu'à des documents contemporains. Et, pour la thèse elle-même, admettrons-nous que des raisonnements, si ingénieux et si bien agencés qu'ils soient, suffisent pour accuser les premiers chrétiens en déchargeant Néron ? Ne nous offre-t-on pas ici un nouveau paradoxe historique qui ne tiendra probablement guère mieux que les autres ? Voilà l'écueil contre lequel se briseront toujours, je le crains fort, toutes les combinaisons du savant professeur de Milan. — É. T.

— Le libraire de Munich, M. Jacques ROSENTHAL, a réuni sous un cartonnage ses divers catalogues relatifs à la théologie catholique : *Bibliotheca Catholico-Theologica, Librorum uniuersa Catholicarum et Literarum et Rerum studia complectentium*. Ce recueil comprend six parties : 1° Bible et commentateurs ; 2° Théologie scolastique, dogmatique et morale ; 3° Liturgie ; 4° Homilétique et sermonnaires ;

5° Mystique (à noter surtout nos 600-752, Ignace de Loyola et Exercices spirituels; 753-849, Imitation de J.-C.); 6° Histoire ecclésiastique; 7° Missions, Palestine, Eglises grecque et orientales. Dans la troisième section, sont rangés un certain nombre d'ouvrages relatifs au droit canon qui aurait dû constituer une série à part, dont la liturgie aurait été une subdivision. — L.

— *La Justice de saint Louis*, tel est le titre d'une intéressante étude que vient de publier M. Jean Brissaud (in-8° de 16 pages). C'est le commentaire juridique de documents qui ont été conservés dans un chapitre de la *Vie de saint Louis* par Guillaume de saint Pathus, résumé fidèle des enquêtes faites en 1282 pour la canonisation du roi. M. J.-B. expose dans quelles conditions Louis IX assistait aux parlements, y jouant un rôle prépondérant et y dirigeant l'instruction des affaires; il énumère les cas où il jugeait personnellement, sans être obligé de consulter ou d'écouter ses conseillers; enfin, il le montre exerçant le droit de grâce ou contrôlant les sentences de ses baillis. — L. H.-L.

— Un de nos compatriotes qui nous représente avec honneur à l'Université de Turin, M. Jules Camus, a repris par une méthode nouvelle la question souvent débattue de la date du Ms. L., III, 17 de la Nationale de cette ville, qui contient la 1re version française de l'Enfer de Dante. (*Giorn. stor. della lett. ital.* Vol. XXXVII, n° 70 sqq.). On faisait porter la discussion sur le style de cette traduction; il a porté ses recherches sur le texte adopté par le traducteur. Or, il a constaté que c'est celui du Commentaire de Cr. Landino, notamment dans une des reproductions, celles de Cremonese (Venise, 1491). L'auteur de la version lui paraît être un Français, dont les italianismes attestent seulement la peine que lui donne son texte : ce traducteur devait être contemporain des premières années de François Ier, ce qu'on a appelé ses archaïsmes étant plutôt des idiotismes berrichons. — Charles Dejob.

— M. Conrad Beyerlé, *privat-docent* à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dont nous annonçions l'année dernière l'ouvrage sur les Conseils de la ville de Constance au moyen âge ,vient de publier le premier fascicule d'un nouveau travail sur l'ancienne ville épiscopale, aujourd'hui badoise. C'est une étude à la fois historique et juridique sur la propriété foncière et ses rapports avec l'exercice des droits politiques dans la cité (*Grundeigentumsverhaeltnisse und Bürgerrechte im mittelalterlichen Constanz*, Heidelberg, Winter, 1900, I, 1; prix : 6 fr. 25). Dans cette première livraison du tome I (le second sera consacré à un cartulaire) M. B. s'est occupé exclusivement du *Salmannsrecht* ou des privilèges des *Salmannen*, qui étaient à l'origine les intermédiaires obligés de l'ancien propriétaire et des acquéreurs nouveaux, lors de la translation des propriétés d'une main à l'autre; leurs attributions et leur rôle civique se modifièrent plus tard jusqu'à la fin du XIVe siècle. Engagé par son sujet dans la controverse si vive actuellement en Allemagne, et ailleurs, sur l'origine des communautés urbaines du moyen âge, M. B. fait preuve dans l'examen des documents nouveaux qu'il apporte au débat, d'une érudition solide et minutieuse, un peu trop opaque peut-être, pour qui n'est pas au courant des moindres détails de la discussion qui se poursuit entre MM. de Below, Gothein, Keutgen, etc. Il y aura lieu de revenir sur les conclusions générales de l'auteur quand la suite de son livre aura paru. — R.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 15 avril — 1901

F. Ll. Griffith, **Beni Hasan**, Part. IV, Zoological and other Details, from Facsimiles by Howard Carter, M. W. Blackden, Percy Brown and Percy Buckman, with descriptions by the Editor (VIIth Memoir of the Archæological Survey of Egypt). Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner. Quaritch, Asher. 1900, in-4°, 9 p., 22 planches en couleur et dix planches au trait noir.

Du texte lui-même, il y a peu à dire. M. Griffith a décrit les planches et s'est aidé des conseils de naturalistes amis pour déterminer les espèces d'animaux représentées. Comme le nom hiéroglyphique se trouve parfois écrit à côté de la figure, le dictionnaire hiéroglyphique s'est trouvé enrichi d'un certain nombre d'articles où l'exactitude de l'identification est garantie par l'image même et ne laisse aucune place au doute.

Les planches sont d'une facture très soignée; parfois seulement le lithographe a trop éteint la couleur et produit un effet un peu terne. Les dessins d'après lesquels elles ont été exécutées, ceux surtout de M. Tarter, étaient d'une vivacité de couleur comparable à celle des originaux Egyptiens.

Le tout forme un très beau volume, qui plaira également aux naturalistes, aux égyptologues et aux artistes.

G. Maspero.

G. Ebers, **Ægyptische Studien und Verwandtes,** zu seinem Andenken gesammelt, mit dem Bildnis des Verfassers nach dem Gemälde von Franz von Lembach, — Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1900, in-8° vii-517 p.

La veuve d'Ebers a confié à M. Steindorff le soin de choisir et de publier quelques uns des écrits moindres du maître. Ebers pendant près de trente-cinq ans n'avait jamais cessé de lire, mais pas seulement pour lui, tous les ouvrages ou les simples articles qui traitaient d'Egyptologie, beaucoup même de ceux qui ne tenaient que de loin ou ne tenaient pas du tout à sa science favorite. Il en rendait compte un peu partout, souvent dans les revues savantes, plus souvent encore dans les revues littéraires ou dans des journaux tels que l'*Allgemeine Zeitung* : il le faisait de parti-pris, pour intéresser aux choses de l'Egypte antique les gens instruits de son pays, et ses articles non moins que ses romans ont contribué à le rendre populaire. Il y avait un avantage immédiat pour l'Egyptologie à ce que telle découverte anglaise ou française fut communiquée sans retard au public allemand, et Ebers s'efforçait de prêter à ce qu'il écrivait pour cet objet la tournure littéraire qui seule peut attirer les lecteurs et leur faire surmonter leur terreur des questions scientifiques. Il étudiait si consciencieusement les matières dont il traitait qu'il y en a peu parmi ces articles de vulgarisation qui ne renferment quelques faits nouveaux alors ou quelques idées originales. Même après avoir produit l'effet d'actualité que l'auteur en attendait, ils conservent presque toujours une valeur réelle et ils auraient été cités souvent par les savants de métier, s'ils n'avaient pas été perdus dans des recueils inaccessibles à la plupart des Allemands, à plus forte raison des étrangers. Ceux que M. Steindorff a rassemblés, paraîtront neufs à la génération actuelle et elle y trouvera de quoi s'instruire en plus d'un endroit.

Il n'y a là que vingt-neuf mémoires ou articles sur plus d'une centaine qu'Ebers avait publiés. J'espère que M. Steindorff ne s'arrêtera pas en si beau chemin, mais que le succès du présent volume l'encouragera à en publier un second et peut-être un troisième. Le romancier chez Ebers masque le savant aux yeux de bien des Egyptologues; le livre de M. Steindorff remettra le savant à la place qu'il mérite parmi les meilleurs de sa génération.

G. Maspero.

W. Ruge und E. Friedrich. **Archäologische Karte von Kleinasien,** Halle a. s., Sternkopf, 1899, 1 vol. in-4°.

Une carte d'Asie Mineure, mise au courant d'après les dernières explorations archéologiques, serait actuellement fort utile ; la grande carte de Kiepert (1888) doit être complétée sur beaucoup de points ;

celle qui fait partie de ses *Formae orbis antiqui* (1894) ne nous donne guère que la province proconsulaire de l'Asia, et la mort de l'auteur a malheureusement interrompu depuis plusieurs années la publication de ce beau travail. La carte de MM. Ruge et Friedrich pourra, dans une certaine mesure, nous faire prendre patience en attendant mieux. Elle vient après deux ou trois cartes de la même région, l'une physique, la seconde commerciale. C'est donc le troisième numéro d'une série qui n'est pas exclusivement destinée aux archéologues. Pourtant les plus récentes découvertes, notamment celles de Sterrett, de Lanckoronski et de Ramsay, ont été mises à profit. On trouvera même dans les premières pages un secours précieux; elles contiennent un index des localités anciennes, rangées dans l'ordre alphabétique, avec les noms des localités modernes en regard, et avec des renvois aux travaux des savants qui en ont parlé. Mais pour bien faire il faudrait que cet index fût suivi d'un autre, qui en fût la contre-partie et le complément, et qui donnât dans l'ordre alphabétique les noms des localités modernes avec l'identification de chacune d'elles. En outre, il est regrettable que cette carte ait été établie à une si petite échelle; elle est extrêmement confuse dans certaines parties, si bien qu'on a été obligé d'écrire les noms antiques en abrégé. Une carte de l'Asie Mineure, qui embrasse toutes les périodes de son histoire dans l'antiquité, doit forcément présenter ce défaut et il est superflu d'insister snr tous les inconvénients qui en résultent.

Georges Lafaye.

E. Haug et G. Sixt, **Die römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs**, Stuttgart, 1900, in-8°, xix, 415 pages, chez W. Kohlhammer.

Ce recueil des monuments figurés et des inscriptions de Wurtemberg peut être cité comme un modèle du genre. Chaque sujet est minutieusement décrit, très souvent accompagé d'une reproduction en simili; toujours d'un commentaire précis et assez court et d'une bibliographie abondante. Une table très détaillée termine le volume ainsi qu'une carte, indiquant les lieux de trouvaille des objets qui figurent dans le volume; le point qui indique chaque localité est d'autant plus gros que le nombre des découvertes a été plus considérable. Il n'y a point, naturellement, à chercher beaucoup d'inédit dans cette publication, ou du moins faut-il s'entendre sur le mot. Il est des documents qui cités, ou publiés plusieurs fois, ne l'ont jamais été sérieusement, et ceci est particulièrement vrai pour les petits objets figurés dont on s'abstient généralement de reproduire des images précises, pour éviter des frais d'impression; ceux là sont inédits, tout en ayant été publiés; et de cet inédit on trouvera beaucoup dans le présent recueil.

R. C.

Bacci (Orazio). **Vita di Benvenuto Cellini** : *testo critico con introduzione e note storiche, col ritratto del Cellini e con altre illustrazioni.* Florence, Sansoni, 1901. Gr. in-8° de xci-451 p. 10 fr.

Le volume fait partie d'une *Biblioteca di opere inedite o rare di ogni secolo della letteratura italiana.* M. B. était préparé de longue main à ce travail considérable : il a jadis écrit et discuté sur Cellini ; il a retrouvé et publié quelques lettres de lui ; en outre, il avait sous les yeux, non seulement des éditions antérieures déjà riches de documents, mais les écrits des historiens de l'art italien ou français qui ont rencontré Cellini sur leur chemin (MM. Palustre, Plon, Molinier, Dimier, etc.), et les archives de Florence étaient à sa portée. Néanmoins, il n'a pas entendu, il le déclare nettement, mettre dans le présent volume tout ce que, en principe, on pourrait exiger d'une édition savante. La crainte de le grossir outre mesure l'en a détourné. Il a même fallu pour y faire tout tenir employer des caractères assez menus pour le texte de la *Vita* et trop menus pour les notes relatives aux variantes. M. B. a donc supprimé ici toute étude littéraire et, ce qui est plus grave, les éclaircissements qu'appelle quelquefois l'obscurité des phrases surchargées ou tronquées de Cellini. Mais il nous promet une édition scolaire où il réparera cette double omission ; enregistrons cette promesse dont nous attendons l'effet avec impatience. Puisse-t-il nous y donner aussi un examen critique des assertions de Cellini ! Il reconnaît qu'on n'a pas eu tort de taxer son héros de hâblerie, mais il s'empresse d'ajouter qu'au total Cellini a tracé de lui-même un portrait vivant et par suite ressemblant. Sans doute ; on n'en écoutera pas moins avec curiosité l'avis de M. B., l'homme le plus au fait actuellement de cette existence tourmentée, sur toutes les affirmations de Cellini ; j'entends celles qui se rapportent à lui même ; car, pour les événements d'ordre général, on comprend que M. B. renvoie aux historiens de profession. Au surplus, il nous apporte déjà à cet égard plus qu'il ne promet ; après avoir dit dans sa préface qu'il écarte la question de véracité, il discute en plus d'un endroit les déclarations de Cellini (voir entre autres p. 9, 185, 414).

A parler seulement de l'objet propre qu'il s'est donné, nous lui avons les plus grandes obligations. D'abord il nous présente un texte soigneusement établi d'après l'étude isolée et comparative des manuscrits et des éditions antérieures. A ce propos, louons-le de n'avoir pas poussé jusqu'à la superstition le respect des manuscrits. Cellini n'avait pas, en matière d'orthographe, de théorie ni même de pratique constante ; la partie autographe du manuscrit original nous le montre estropiant les mots de manière à les rendre inintelligibles (voir de très curieuses listes dressées par M. B. aux pages lxii-lxiii et lxviii-lxix et les écrivant de différentes manières.) Il serait donc puéril de sacrifier l'intelligence du texte au désir d'en donner une reproduction absolu-

ment intégrale. M. B. met un accent sur les formes du verbe *avere* quand Cellini y omet l'*h*; il écrit, lorsque le sens le veut, *e'* ou *ei* pour *e*, etc.; et il a bien raison. Pour le commentaire, il s'est surtout attaché à donner, en très peu de mots, de substantielles notices sur les innombrables personnes citées dans la *Vita;* et son volume, à cet égard, formera désormais une des sources les plus fécondes pour l'histoire des artistes italiens du XVI[e] siècle.

Malheureusement, son index n'en met pas suffisamment l'importance en lumière, et, ce qui est encore plus fâcheux, ne rend pas les recherches assez faciles. Ici la nécessité de ne pas trop augmenter la masse du volume ne peut être alléguée; car le caractère de cette partie du livre est un peu plus gros qu'il n'était nécessaire; en le changeant, on eût ajouté bien peu de pages.

De toutes ces notes précieuses, je ne signalerai qu'une seule; mais on en verra le prix. M. B. (p. 401) comble une lacune de la *Vita* à l'aide de documents rassemblés par le regretté Milanesi; on y apprend que Cellini fut emprisonné 46 jours en 1556 pour coups de bâton à un orfèvre, et condamné à quatre ans de prison en 1557 pour avoir, de son aveu, pratiqué la sodomie; il avait cinquante-sept ans lors de la seconde condamnation qui fut d'ailleurs adoucie un mois après : sur sa demande et, détail curieux, sur l'intercession de l'évêque de Pavie, on lui assigna sa chambre pour prison.

M. B. s'est interdit de diviser la *Vita* en livres et en chapitres, à plus forte raison, d'y intercaler des sommaires; le scrupule est fâcheux. Du moins, il donne à la fin un résumé chronologique de la vie de Cellini, y compris la partie que Cellini n'a pas racontée. Il donne aussi une notice des documents publiés et inédits qui le concernent, de ses œuvres d'art, un portrait et un fac-simile d'écriture. Il a droit en somme à la gratitude des lettrés.

Charles Dejob.

I. — **Comedia de Calisto y Melibea.** (Unico texto auténtico de la *Celestina*.) Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc. Madrid, Murillo, 1900, pet. in-8° de VI-180 pp., 8 ptas.

II. — **La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y aduersidades.** Restitución de la edición principe por R. Foulché-Delbosc. Madrid, Murillo, 1900, pet. in-8° de VI-72 pp. 4 ptas.

Tomes I et III de la *Bibliotheca hispanica*.

M. Foulché-Delbosc, fondateur de la *Bibliotheca hispanica*, a eu la pensée méritoire d'y réserver une large place aux réimpressions des œuvres fondamentales de l'ancienne littérature espagnole. On sait qu'en Espagne les éditions modernes, et par conséquent accessibles, de ces œuvres sont généralement faites sans beaucoup de soin ni de

critique. La pureté des textes est allée peu à peu s'altérant, si bien qu'il est indispensable, pour les rétablir, d'avoir recours aux éditions primitives, ou, lorsqu'ils existent, aux manuscrits originaux. Ces considérations n'ont point échappé à M. F.-D., et on ne saurait trop le féliciter de son heureuse initiative. Les deux premiers ouvrages publiés en ce genre dans sa collection sont *La Celestina* et le *Lazarillo de Tormes*, c'est-à-dire les deux monuments les plus vénérables de la prose castillane avant Cervantes.

La Celestina est reproduite d'après un exemplaire de la Bibliothèque nationale de Paris (Séville, S. Polonus, 1501, in-4°), conservé à la réserve sous la cote Yg. 63, et qui, depuis 1750, figurait au *Catalogue de la bibliothèque du roy* sous la cote Y. 6810. Il est vraiment incroyable que pas un des précédents éditeurs n'ait eu l'idée de le mettre à profit. L'exemplaire en question appartiendrait, d'après M. F.-D., à la troisième édition de *La Celestina*, et serait le plus ancien actuellement connu du fameux roman dialogué. Son titre diffère déjà sensiblement de celui qu'on a imprimé depuis : le nom de la populaire *alcahueta* n'y a pas encore été introduit, et la qualification de *comedia* n'y a pas été remplacée par celle de *tragicomedia* qu'on lui substitua par la suite. Les 21 actes que l'on retrouve toujours, à partir de 1502, ne sont encore qu'au nombre de 16. D'ailleurs, les éditions de cette date ou postérieures ne tardèrent pas à devenir de plus en plus détestables, à mesure qu'elles s'éloignaient de la primitive. Des phrases furent ajoutées, des mots rajeunis, à travers lesquels on avait souvent peine à reconnaître la version originale, si utilement mise en lumière par M. F.-D.

Le *Lazarillo de Tormes* n'éprouva pas un meilleur sort. Comme celles de *La Celestina*, les éditions de ce petit livre sont aussi nombreuses qu'incorrectes. Une réimpression parue en Angleterre [1] fit quelque bruit ces dernières années. Mais M. F.-D., qui a eu la patience de les compter, nous apprend qu'on y relève « quatre-vingt-douze erreurs de copie ou fautes d'impression ». Il est incontestable que le texte publié dans la *Bibliotheca hispanica* offre beaucoup plus de garanties, ayant été établi sur trois éditions de la même date (Alcalá de Henares, Burgos, Anvers, 1554) qui, sans avoir entre elles aucune relation directe, ont été faites toutes trois, comme l'a prouvé l'éditeur, sur une édition antérieure aujourd'hui disparue. On voit par ce qui précède combien les deux publications de M. F.-D. sont dignes d'attirer l'attention des érudits et des hispanisants, combien elles méritent la plus entière confiance. Un seul reproche pourrait être formulé. Pourquoi n'avoir pas répété en tête des volumes les études sur *La Celestina* et le *Lazarillo* publiées précédemment dans

---

1. *Lazarillo de Tormes* conforme á la edición de [Burgos] 1554. Publícalo á sus expensas H. Butler Clarke, M. A... Oxford, Blackwell, 1897, pet. in-8°.

la *Revue hispanique* (nos 21 et 22, 1900)? Elles sont le complément nécessaire des ouvrages dont nous venons de parler, l'introduction indispensable à l'étude de ces textes, et, comme telles, perdent beaucoup de leur valeur à rester ainsi isolées. Un deuxième tirage fournira bientôt à M. Foulché-Delbosc l'occasion de suivre le conseil que je me permets de lui donner.

Léo ROUANET.

E. MARTINENCHE, **La Comedia espagnole en France**, in-16, XI-434 pp., Paris, Hachette, 1900, 3 fr. 50.

A ceux qui aiment le paradoxe et qui trouvent le plus original l'écrivain qui a le plus imité; à ceux qui estiment que l'esprit humain n'a rien créé et ne peut que se souvenir; à ceux qui pensent que, pour qu'il soit nôtre, il suffit qu'un emprunt soit déplacé, et qu'à connaître les sources des plagiats de nos grands maîtres nous risquons de mieux comprendre les beautés de leur œuvre; à tous ceux-là je recommande la lecture du livre de M. Martinenche; car c'est pour démontrer documentairement ces idées qu'il a été composé.

Sauf peut-être chez La Bruyère, qui lança son célèbre : Tout est dit, et l'on vient trop tard..., elles furent peu courantes au XVIIe siècle, entre Hardy et Racine, époque où est située l'étude de M. M.; et même Cyrano protestait vivement, à sa coutume, contre les plagiaires. Il est vrai que celui-là était fou, disait-on avec Tallemant des Réaux.

Mais en notre XIXe siècle, un peu veule, — nous pouvons le dire maintenant puisqu'il est tombé dans l'histoire, — cette théorie était moins révolutionnaire qu'il ne paraîtrait au premier abord, et l'on conçoit qu'elle ait séduit un érudit. Il a donc fouillé les Bibliothèques de France et d'Espagne, et a cherché à dégager la part qui reviendrait à Lope, à Calderon, à Guillen de Castro, à Rojas dans les œuvres de Rotrou, de Corneille, de Scarron.

Sortie de la nation même, la comedia espagnole dut attirer nos auteurs et apporter à notre théâtre des changements importants, puisqu'elle était une adaptation parfaite au milieu spécial et au génie particulier de l'Espagne. La théorie, fort spécieuse, peut paraître étrange; mais nous échafaudons des paradoxes avisés. J'aimerais mieux tout uniquement croire que l'amour et l'honneur étant les ressorts de la comedia, rien ne fut étonnant à ce que nos dramaturges aient usé des mêmes passions éternelles qui font comme la base de toutes les pièces du théâtre international. Ajoutons-y le romanesque, cher à notre XVIIe siècle; et les rapprochements nous sembleront tout naturels. Saupoudrons en nous souvenant des multiples alliances royales et des innombrables rapports avec ces deux nations, d'un rien

des pratiques italiennes; et par ainsi nous aurons un fonds certain d'idées et de théories communes, qui ne feront en quoi que ce soit ressembler à des plagiats les évidentes concordances entre pastorales, tragédies, tragi-comédies et comédies. Si vous le désirez encore, reconnaissons au normand P. Corneille une âme grandiloquente, un rêve de conquistador s'élançant hors du drame natal; et *le Cid* aura, avec de profondes modifications, quelques allures de *las Mocedades* de Guillen. Quant à Scarron, nous savons bien qu'il a tiré des *canevas* de l'Espagne; mais son œuvre n'est-elle pas avant tout gauloise, et son désir avoué « d'estre follet et d'esbaudir » est-il congrûment espagnol ? Son *grotesque* de situation et de style lui vient-il de Rojas ou de Solozarno ?

Certes, le travail de M. Martinenche est louable. Il dénote des connaissances étendues, une érudition informée, une intelligence avisée, mais comment souscrire à toutes ses conclusions ? Pour moi, en dépit de Louis XIV et des théories exposées savamment dans le présent ouvrage, je ne puis me résoudre à croire qu'il n'y a plus de Pyrénées.

Pierre Brun.

N. Karéiew, **Les paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du xviiie siècle.** Traduit du russe par Mlle C. W. Woynarowska. Paris, Giard et Brière 1899, xxxvii-637 p. in-8°.

Quand le livre de M. Karéiew parut en russe (en 1878), il reçut les éloges mérités des spécialistes. Il n'y avait encore en France sur l'état économique des campagnes dans les années antérieures à la Révolution, aucune étude d'ensemble d'un caractère vraiment historique, aucun travail fait d'après les documents directs; les ouvrages sur ces questions se bornaient à reproduire les affirmations des praticiens du xviii[e] siècle. On sut gré à un Russe d'avoir donné l'exemple de remonter directement aux sources françaises, en commençant à étudier la masse énorme des documents inédits des Archives. — Mais, depuis la publication de l'original russe, la méthode de travail s'est améliorée pour cette période de l'histoire de France et pour ce genre d'études; si bien qu'on peut se demander s'il n'est pas trop tard pour donner au public français un livre déjà vieilli, dans sa forme primitive. Une préface de l'auteur, écrite pour la traduction française, explique comment M. K. a été empêché de mettre son œuvre au courant, et comment il s'en console en pensant que « le fond de ses idées n'a pas changé sauf en ce qui touche à la petite propriété foncière paysanne et à la vente des biens nationaux ». Mais dans un gros livre à moitié composé de citations ce n'est pas « le fond des idées » seulement que le lecteur va chercher (il le trouverait beaucoup plus aisément dans une analyse d'une vingtaine de pages), il a droit à trouver des faits de détail bien

prouvés, des citations de sources bien critiquées et des renvois à des études sûres; et c'est cet appareil nécessaire qui dans le livre de M. K. a vieilli.

Assurément, si M. K. écrivait aujourd'hui, il ne renverrait plus à des livres tels que l'*Histoire des paysans* de Bonnemère ou le *Traité sur la propriété des eaux courantes* de Championnière, il n'aurait plus autant de confiance dans les conclusions de l'*Ancien régime* de Taine [1], il referait toute la partie historique antérieure au XVIIIe siècle (ou la laisserait de côté, ce qui serait plus sûr).

La méthode même suivie dans ces recherches était appropriée au travail de déblaiement préliminaire auquel l'auteur avait le courage de s'attaquer le premier. Il s'agissait alors de poser la question, d'attirer l'attention sur un ordre d'études jusque là négligé, — la répartition de la propriété rurale sous Louis XVI — et de montrer par des exemples dans quelle sorte de documents on devait chercher les faits. C'était un sondage préalable dans les Archives. M. K. l'avait fait avec un désintéressement particulièrement louable chez un étranger. Mais aujourd'hui la « question paysanne » est posée, elle est devenue une des principales préoccupations de quiconque étudie la fin de l'ancien régime. Il s'agit de lui donner une solution scientifique; la méthode de M. K. y est-elle propre? M. K. procède en combinant des maximes générales tirées des praticiens du temps avec des cas particuliers fournis par des documents d'archives pris au hasard dans tous les coins de la France. Quiconque connaît la France de l'ancien régime — et je crois pouvoir ajouter la France contemporaine — sait qu'elle est, malgré les apparences d'uniformité, un pays tout à fait hétérogène où chaque région a sa constitution sociale et économique différentes. Tout tableau de l'organisation de la propriété exige donc un recensement, au moins approximatif, des différentes parties du pays, *étudiées séparément*. On ne pouvait demander à M. K. d'entreprendre ce gigantesque travail qui supposerait au préalable un dépouillement méthodique des Archives de toute la France, il y a là de quoi occuper au moins une génération. Mais on peut s'étonner qu'il n'ait pas indiqué le caractère forcément superficiel et provisoire de son travail d'il y a vingt ans. Il avait découvert l'existence au XVIIIe siècle d'une « question paysanne »[2] restée inaperçue des contemporains et cette découverte l'a si vivement frappé qu'il est resté uniquement occupé de montrer la condition défavorable du paysan français en général. Il avoue d'ailleurs avoir été attiré vers cette étude par l'analogie entre la Révolution française et l'émancipation des paysans russes; cette ana-

1. P. 437 note 2, l'auteur fait pourtant une réserve sur l'*Anarchie* spontanée de Taine, « son tableau est par trop partial ».

2. Peut-être attache-t-il trop d'importance au fait purement grammatical qu'on ne trouve dans aucun écrit français « le terme de question paysanne ». L'emploi du mot *question* en ce sens n'est pas, je crois, antérieur au XIXe siècle.

logie aura contribué à lui faire prendre la population rurale de France pour une masse homogène, les conditions de la vie des paysans étant beaucoup plus uniformes en Russie qu'en France.

Les trois premiers chapitres sur les rapports entre les paysans et les seigneurs, les bourgeois, l'État, sont ceux qui ont le plus souffert de la confusion entre toutes les régions de la France. Le tableau fabriqué avec des traits empruntés à toutes les provinces n'est entièrement exact pour aucune et comme il est composé abstraitement il reste souvent obscur. Le chapitre 2 (les paysans et la bourgeoisie) contient cependant des passages utiles sur le nombre des métayers et l'accroissement du fermage (qui d'ailleurs n'est pas aussi récent que le croit M. K.). La conclusion de ces trois chapitres qui forme le chap. 4 (la condition des paysans avant la Révolution), sauf une affirmation trop hardie sur la proportion de la grande propriété évaluée aux 4/5 du territoire est probablement juste dans l'ensemble, elle n'était d'ailleurs pas nouvelle : c'est la misère presque générale du peuple des campagnes en 1789.

Le chapitre le plus solide (chap. 5, La question paysanne) est consacré à l'examen des ouvrages économiques de l'époque, M. K. montre comment les physiocrates posaient la question de la réforme rurale ; ils ne s'intéressaient à la condition des agriculteurs que comme facteurs de la production agricole et auraient voulu voir se créer une classe moyenne d'entrepreneurs agricoles (ce qu'ils appelaient *laboureurs*) semblables aux *farmers* anglais, ainsi s'explique cette indifférence pour les paysans qui leur a fait négliger d'observer les conditions de la vie rurale. Il ne s'agissait ici que d'exposer et de critiquer des doctrines, M. K. l'a fait avec intelligence.

Les parties de l'ouvrage sont donc de valeur inégale, ce qui s'explique bien par la très inégale difficulté des sujets.

Dans la seconde partie de l'ouvrage la méthode devient moins défectueuse, c'est qu'il s'agit désormais de projets ou de mesures partant du centre et communs à toute la France, les essais de réformes de Turgot et les assemblées provinciales (chap. VI), les cahiers de 89 et les élections (chap. VII), et surtout les réformes des assemblées de la Révolution (chap. VIII, Solution de la question paysanne). Mais on n'y trouve plus guère que des faits déjà connus, entremêlés pourtant de détails inédits, — sur les communes non représentées aux assemblées du bailliage (p. 399-401), sur l'exécution des décrets du 4 août (p. 482) — sur les plaintes des paysans contre le rachat des droits féodaux (p. 490 et s.)[1].

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. L'appendice se compose de 38 fragments de documents inédits, la plupart très courts. Les suppléments consistent en 14 excursus ou notices sur des questions de détail.

Capitaine Veling. — **Souvenirs inédits sur Napoléon, d'après le journal du sénateur Gross, conseiller municipal de Leipzig (1807-1815).** — Paris, Chapelot, s. d. (1900), in-12, xi-197 pages.

Au titre, les notes du sénateur Gross, conseiller municipal de Leipzig, sont qualifiées par M. le capitaine Veling de « Souvenirs inédits », et la seule indication précise que contient une introduction — quelque peu insignifiante — est « qu'admis à trois reprises en présence de l'Empereur [Gross] a scrupuleusement noté les conversations qui furent tenues au cours de ces audiences, *conversations tout à fait inédites* [1], croyons-nous, et cependant curieuses à bien des titres. » Elles sont en effet les parties les plus « saillantes » des notes de Gross. Mais alors, nous ne comprenons plus. Si les notes sont « inédites », pourquoi les conversations — qui sont les notes mêmes, et le meilleur de celles-ci — seraient-elles « tout à fait inédites »? L'inédit ne comporte pas de degrés. Or, le Dr Johann-Carl Gross n'est pas complètement un inconnu. L'*Index locupletissimus librorum* de Kayser énumère sous son nom plusieurs ouvrages juridiques publiés de 1838 à 1853 [2], au milieu desquels on remarque un livre intitulé *Erinnerungen aus den Kriegsjahren* (Leipzig, 1850, in-8°, vi-154 pages). Ces *Erinnerungen* sont extrêmement rares, et ne nous ont pas été accessibles [3]. Mais il a été constaté par ailleurs [4] qu'ils constituent l'original des *Souvenirs* dont M. V. nous donne la traduction française, non sans quelques variantes, il est vrai, mais dont les plus importantes se rapportent justement à la manière dont les conversations avec l'Empereur ont été recueillies et transmises. Dans l'impossibilité où nous sommes d'établir par nous même une comparaison pourtant nécessaire entre les *Erinnerungen* de 1850 et les *Souvenirs inédits* de 1900, nous ne pouvons que poser ici la question critique, à laquelle il faudra qu'on prenne garde avant d'utiliser la très défectueuse publication de M. le capitaine Veling.

G. Pariset.

H. Schuchardt : **Ueber die Klassifikation der romanischen Mundarten.** Graz, 1900; in-12 de 31 p.

Cet opuscule est une leçon d'ouverture, prononcée à Leipzig par M. Schuchardt le 30 avril 1870, et que l'éminent philologue publie aujourd'hui seulement, sans y faire d'ailleurs aucune retouche. M. S.

---

1. Ces mots ont été mis en italique par M. V. lui même, p. xi.
2. Th. vii, p. 365, xi p. 390, xiii-xv, p. 367.
3. Elles ne se trouvent ni à la Bibliothèque nationale de Paris, ni au Musée Britannique de Londres, ni à la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg.
4. *Literarisches Centralblatt*, 1900, p. 566.

a voulu évidemment nous faire constater une chose : c'est qu'il y a trente ans déjà il était arrivé à se faire des divisions dialectales une conception assez conforme à celle qui a prévalu depuis, et que M. Gaston Paris notamment a résumée d'une façon magistrale dans le discours prononcé en 1888 au Congrès des Sociétés savantes. Dès 1870, M. S. se rendait pleinement compte de la difficulté qu'il y a à établir la généalogie des parlers romans et à constater actuellement leur répartition géographique : la carte ne saurait en être dressée qu'à l'aide de ce qu'il appelait déjà des « Faerbungen », et de ce que nous nommons en français des «teintes dégradées ». Lorsqu'il disait (p. 26) en propres termes : « *Nous ne pouvons point déterminer le domaine exact d'un dialecte, mais bien celui des traits phonétiques qu'on y rencontre* », n'énonçait-il pas la vérité vraiment essentielle, celle qui reconnue depuis (quoique certains la contestent encore) a donné une direction nouvelle aux recherches dialectologiques? Si nous ajoutons qu'il joignait à cela quelques exemples heureusement choisis (celui de la transformation de *factum* dans les divers pays romans), des développements très justes sur la répartition des parlers italiens, ne peut-on pas regretter que de telles pages, éminemment suggestives, n'aient pas vu plus tôt la lumière ? Elles eussent probablement évité quelques tâtonnements à la science : ces regrets ont déjà été exprimés ailleurs, et nous ne pouvons qu'y joindre les nôtres. Il n'en reste pas moins que, dans tout ce qui concerne les études romanes, M. Schuchardt aura été un des initiateurs les plus hardis et les plus perspicaces : nous le savions déjà, et en voici de nouveau la preuve.

E. Bourciez.

H. Graf zu Solms-Laubach : **Weizen und Tulpe und deren Geschichte** mit 1 Tafel in Handcolorit. Leipzig, 1899, in-8°, iv, 116 pages. Prix : 6 m.

Il n'est guère de sujet plus digne de piquer la curiosité que celui dont on vient de lire le titre ; l'origine du froment, comme celle de la plupart des plantes alimentaires, nous est inconnue, et il y a un intérêt à la fois scientifique et historique à essayer de la découvrir, puisque la découverte de cette origine nous ferait connaître en même temps le berceau de la civilisation. Quant à la tulipe qui n'a cessé d'être cultivée avec zèle et même avec passion depuis son importation en Europe, elle offre un exemple frappant de la diffusion depuis trois siècles et demi d'une fleur d'origine étrangère, exemple instructif qui nous permet de nous faire une idée de ce qu'ont pu être les migrations ignorées ou incertaines de tant de plantes cultivées d'une origine douteuse.

I. On a rattaché les divers types de blé connus à cinq ou six races ou variétés, dont une seule, le *Triticum monococcum* [1], semble avoir

1. On dit aussi que Kotschy aurait trouvé le *Triticum dicoccum* à l'état spontané sur les flancs de l'Hermon.

été trouvée à l'état spontané, mais dont toutes les autres n'existent que cultivées et ne se maintiennent que par la culture. De quelle forme primitive sont-elles sorties? On l'ignore, et il n'y avait guère lieu, je crois, de rappeler comme l'a fait M. de Solms-Laubach, l'hypothèse d'Esprit Fabre qui a voulu voir dans l'*Aegilops ovata*, cette graminée si commune dans la région méditerranéenne, l'ancêtre du froment. Mais si on ne connaît point la forme primitive du blé, il était intéressant de rechercher quelle parenté existe entre les différentes races que nous en possédons, et lesquelles d'entre elles sont les plus anciennes. Les expériences tentées par divers agronomes, entre autres par H. de Vilmorin, ont montré qu'à l'exception du *T. monococcum*, toutes les autres races se croisent entre elles, même le *T. spelta* — l'épeautre—et le *T. vulgare*, —le froment proprement dit—,qui, botaniquement, paraissent si différents; mais toutes les formes hybrides ainsi obtenues ne sont pas également fécondes. On en a conclu que le *T. monococcum* occupait une place à part dans les dérivés du type commun; que le *T. dicoccum* viendrait immédiatement après lui, puis le *T. spelta*, enfin les divers froments : blé dur, gros blé ou pétanielle, etc. Tout cela peut être vrai, mais ne nous apprend rien sur le pays d'origine du froment. L'histoire de sa culture ne nous renseignerait-elle pas mieux?

Un fait incontestable et universellement reconnu, c'est que cette culture, ainsi que celle de l'orge, remonte à la plus haute antiquité, à une époque certainement préhistorique. Elle existait 4.000 ans avant notre ère chez les Égyptiens. M. de S.-L. admet aussi qu'elle a été très ancienne chez les Chinois; mais le seul témoignage sur lequel, comme tant d'autres avant lui, il s'appuie pour le prouver, est du IIe siècle avant notre ère; on conviendra qu'une pareille autorité n'est pas ici d'un grand poids, et les textes attribués à Confucius, *mais qui remontent peut-être jusqu'au* XIIe *siècle*, ne peuvent démontrer davantage que les Chinois possédaient le froment 3.000 ans avant Jésus-Christ. Pout ce qui est de l'Égypte, la question ne présente pas la même obscurité; les découvertes faites dans les hypogées ne laissent pas de doute sur l'ancienneté de la culture du froment dans cette contrée; on est surpris seulement de voir M. de S.-L. s'en rapporter presque uniquement sur ce point à l'*Histoire ancienne, origine et patrie des céréales* de Dureau de la Malle, ouvrage inexact et arriéré, ainsi qu'à deux articles sans grande importance de Unger. Il paraît ignorer l'existence de la *Flore pharaonique* de M. V. Loret et ne mentionne pas davantage les belles publications de G. Schweinfurt, où il aurait trouvé des renseignements si précieux et si précis sur les espèces de froment cultivées dans l'Egypte ancienne. Ce qui ne surprend pas moins, c'est que M. de S.-L. ne dise pas un mot de la culture des céréales dans la Mésopotamie, ce berceau peut-être de la plus ancienne civilisation connue. Aussi s'est-il trouvé en présence d'un

problème en apparence insoluble, celui de l'apparition, à peu près simultanée d'après lui, de la culture du froment en Egypte et en Chine.

L'histoire incomplètement connue de l'Asie antérieure ne lui permettant pas de le résoudre, M. de S.-L. en a demandé la solution à la paléontologie. Je ne dirai rien des pages curieuses et instructives qu'il a écrites sur les changements qu'aux dernières époques géologiques a éprouvés la flore de l'ancien monde, sur la disparition presque complète des espèces tropicales en Europe, sur l'invasion des plantes arctiques, suivie de leur retraite vers le Nord, sur l'influence de la grande mer intérieure, qui de l'Océan glacial s'étendait à travers la Sibérie occidentale et la Russie méridionale, jusqu'aux confins de l'Autriche actuelle ; enfin, sur la double marche, après le retrait de cette mer, de végétaux de l'Est vers l'Ouest et du Sud-Ouest vers l'Est, tout cela est plein d'intérêt, mais n'a, à vrai dire, aucun rapport ou seulement un rapport fort éloigné avec la question, puisque à aucune de ces époques géologiques on n'a trouvé le froment à l'état fossile. Toutefois, s'appuyant sur la migration prétendue des plantes de l'Est vers le Sud-ouest, M. de S.-L. place le pays d'origine du blé au centre de l'Asie, dans le bassin du Tarym, qui est peut-être, dit-il d'après Richthofen, le berceau de la race chinoise. On s'expliquerait dès lors sans peine que cette céréale eût été, ce qui n'est, je le répète, nullement certain, cultivée dans la Chine dès la plus haute antiquité. Mais comment expliquer, à une époque encore plus reculée, sa présence dans l'Egypte ? M. de S.-L. dit qu'on peut à peine admettre que les habitants de cette contrée aient reçu le froment des Sémites ou des Ariens — ils ont bien reçu la vigne des premiers — et, d'un autre côté, il croit que les diverses races de cette céréale existaient déjà dans son pays d'origine, elles n'ont donc pu se transporter spontanément comme des plantes sauvages du centre vers l'ouest de l'Asie, et il a fallu que des peuplades agricoles les y aient importées : lesquelles ? Nous ne pouvons, si nous admettons l'hypothèse de M. de S.-L., trouver de réponse à cette question. Mais si l'on suppose que le froment est originaire, comme l'orge, de l'Asie antérieure, que le *T. monococcum* se trouve aujourd'hui encore, comme il y a des milliers d'années, dans son pays d'origine, ou dans une région voisine, tout pourra s'expliquer, sans que nous puissions dire toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, à quel peuple revient l'honneur et le mérite d'avoir cultivé le premier les deux céréales auxquelles les habitants de l'Ancien monde ont demandé surtout leur alimentation.

II. Bien qu'il soit beaucoup plus long, je m'étendrai moins sur le second article que sur le premier, et laissant de côté ce qu'il renferme d'exclusivement scientifique, je me bornerai à montrer quel intérêt historique et géographique il présente. M. de S.-L. y étudie successivement les tulipes sauvages ou des champs, qu'il divise en deux grou-

pes, les jaunes et les rouges, puis les tulipes cultivées ou des jardins. Si l'on excepte la *Tulipa Silvestris*, qu'on rencontre jusqu'en Angleterre et dans la Suède méridionale, les tulipes à fleurs jaunes appartiennent exclusivement à la région méditerranéenne. On en trouve une espèce en Espagne et dans le Portugal, deux dans le nord de l'Afrique, une en Grèce, une autre en Russie, une troisième dans l'Herzégovine, enfin une quatrième dans le sud de la France et dans les Apennins de Toscane. Toutes d'ailleurs se rencontrent dans des endroits incultes et sont de temps immémorial restées cantonnées dans les mêmes régions. Il en est autrement de la *T. silvestris*; elle croît dans les lieux cultivés et, depuis qu'on la connaît, elle a pénétré dans une partie de l'Europe. Signalée d'abord par Lobel, en 1576, aux environs de Bologne, elle s'est propagée peu à peu dans l'Italie centrale, de là elle s'est répandue au nord des Alpes, où, cultivée d'abord dans les jardins, elle ne s'est acclimatée qu'assez tard. En France, Vaillant ne la signale qu'en 1723; en 1762, elle était encore inconnue en Angleterre; en 1745, elle n'était regardée en Saxe que comme une fleur d'ornement; si dix ans plus tard Linné l'indique auprès de Lund, c'est aussi comme échappée « récemment » des jardins; enfin, elle n'apparaît qu'en 1794 dans la Haute-Alsace où elle abonde de nos jours. On voit combien longues et nombreuses ont été depuis qu'on les peut suivre, les migrations de la *T. silvestris;* mais ce ne sont pas les seules qu'elle ait connues, car elle ne paraît pas être véritablement indigène en Italie; elle y est probablement venue de Sicile ou de Grèce et M. de S.-L. admet même que c'est de l'Orient, véritable patrie des tulipes, qu'elle aurait pénétré dans ces contrées, mais à une époque préhistorique.

C'est de l'Orient aussi sans doute que les tulipes des champs à fleurs rouges sont originaires; c'est de là qu'elles ont pénétré d'abord en Europe comme plantes d'ornement. L'une d'elles, la *Tulipa Clusiana*, a été reçue, en 1606, de Constantinople [1] par l'Ecluse, dont elle a reçu le nom. En 1715, Garidel la signalait en deux endroits seulement des environs d'Aix, où elle est aujourd'hui si commune et il doutait qu'elle fût spontanée. En Italie, elle n'a été indiquée aussi dans les champs de la Toscane et aux environs de Boulogne qu'au commencement du XVIII[e] siècle. Une autre enfin n'a même été signalée dans le Napolitain qu'en 1811. On ne peut douter qu'il ne s'agisse là de fleurs échappées des jardins. Mais que dire des tulipes qui croissent dans les montagnes de la Savoie, loin de toute habitation? On a prétendu qu'elles y étaient indigènes; M. de S.-L. les regarde, au contraire, ainsi que toutes les autres tulipes sauvages, comme d'origine exotique; importées d'abord dans les jardins, des graines ou des

1. Elle y avait probablement été importée de la Perse, où elle croît encore spontanément.

oignons les auraient portées à des distances plus ou moins grandes des lieux où on les cultivait.

Si les tulipes sauvages sont d'origine étrangère, les tulipes de jardin le sont à plus forte raison, et les documents contemporains ont permis à M. de S.-L. d'en suivre, depuis le jour de leur apparition en Europe, la marche progressive vers l'Occident. La première mention qui en a été faite est de 1554 et due à Augier de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand I à Constantinople. Cinq ans après, Conrad Gesner en signalait déjà la présence en Allemagne et, en 1565, elles étaient cultivées dans le jardin des Fugger à Augsbourg. En 1573, l'Ecluse en recevait à Vienne, des mains de Busbeck lui-même, des graines qu'il rapporta dans les Pays-Bas, où la culture des tulipes allait prendre bientôt une si grande extension. Ces belles fleurs ne tardèrent pas non plus à pénétrer en Angleterre — l'Ecluse y envoya la première de Vienne même, — en France, en Allemagne, en Italie, etc. Chaque jour elles sont plus recherchées, de nouvelles variétés sont créées, soigneusement cataloguées et on en fait un commerce, qui prit, par suite de l'engouement général dans le premier tiers du XVIIe siècle, une importance dont nous avons peine à nous faire une idée. Des oignons d'espèces nouvelles atteignirent des prix presque fabuleux ; on vit, en 1623, offrir de dix oignons jusqu'à 12.000 florins ; deux ans après, 3.000 florins sont refusés pour deux seuls oignons. Ces prix élevés contribuèrent, on le comprend, à développer la culture des tulipes ; ils amenèrent aussi des fraudes nombreuses et une crise commerciale, un véritable krach, qui força le gouvernement hollandais à intervenir. Ce fut pendant les années 1636 et 1637 que cette manie, que la satire et la caricature tournèrent en ridicule, sévit avec le plus d'intensité dans les Pays-Bas. On regrette que M. de S.-L. n'ait pas essayé de retracer ce qu'elle fut dans les autres pays. Une période de calme suivit ; mais les tulipes ne cessèrent pas pour cela d'être cultivées avec ardeur ; la faveur dont elles ne cessèrent de jouir augmenta même vers la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe. Un voyageur dit, en 1724, qu'un « fleuriste » de Harlem lui montra un oignon qu'il aurait payé 600 florins. A cette même époque, les tulipes n'étaient pas moins recherchées en Turquie, d'où on les avait importées dans l'ouest de l'Europe. L'ambassadeur de France d'Andresel écrivait, en 1726, qu'on « estimait à 500.000 le nombre des oignons dans le jardin du Grand Vizir ». Tant la tulipe a été longtemps à la mode ! La Hollande surtout lui resta fidèle. En 1800, on voit encore dans les catalogues de ce pays, des oignons cotés 600 à 800 florins, ce qui est fort beau.

Mais d'où vient cette fleur, en somme médiocre et qui a joui cependant d'une si longue et si brillante fortune ? Comme les tulipes sauvages et plus sûrement qu'elles, les tulipes de jardin sont originaires de l'Orient ; elles ont été importées en Europe, ainsi que les narcisses, certaines renoncules, la couronne impériale, etc., par les Turcs, grands

amateurs de fleurs comme l'on sait. Mais on n'a pu retrouver nulle part le type dont tant de variétés sont sorties. On a là un nouvel exemple de disparition de la forme originelle d'une plante cultivée. Il n'était que plus intéressant d'en suivre les transformations jusqu'au jour de sa première apparition, et son histoire est assez curieuse et a une importance assez considérable pour qu'on ne doive pas remercier le comte de Solms-Laubach d'avoir essayé de la retracer et le féliciter d'y avoir si bien réussi.

Ch. J.

— La conférence de M. Troeltsch, sur les conditions que l'état présent de la science impose à la théologie (*Die wissenschaftliche Lage und die Anforderungen an die Theologie*; Tübingen, Mohr, 1900; in-8°, 58 pages), explique très bien comment s'est formée l'ancienne idée de la science naturelle, qui n'était pas précisément la science, et de la révélation surnaturelle; comment les Pères de l'Église durent établir entre les deux un compromis sur lequel a vécu le moyen âge; comment l'avènement de la science proprement dite et le mouvement religieux de la Réforme ont détruit ce compromis, de sorte que la science n'est plus subordonnée à la théologie et que la religion est devenue objet de science. La mission actuelle de la théologie n'est peut-être pas définie assez clairement; si nous avons bien compris M. T., le théologien moderne doit étudier le christianisme dans l'histoire générale de la religion, reconstituer une sorte de métaphysique où la synthèse de toutes les sciences particulières se fera dans l'idée d'une conscience absolue et d'un esprit créateur, tirer des données positives de la science moderne des sentiments religieux nouveaux et d'autant plus élevés que la connaissance du monde s'élargit. Ne reste-t-il pas dans ce programme quelque chose de l'ancien « compromis » ? — A. L.

— M. Voelter, dans une conférence analogue à celle de M. Troeltsch, a discuté l'origine du monachisme (*Der Ursprung des Mönchtums*; Tübingen, Mohr, 1900; in-8°, 53 pages) : le monachisme serait né en Egypte sous une double influence, une influence religieuse, le développement de la tendance ascétique dans le christianisme, et une influence sociale, les fâcheuses conditions économiques du pays vers la fin du IIIe siècle. Le second point de la thèse n'a rien d'invraisemblable; mais il serait bon de le démontrer autrement que par des considérations générales sur la situation de l'Egypte au temps de Dioclétien. — A. L.

— Nous signalons ici la seconde édition de l'ouvrage publié par M. W. von Zehender sur le congrès des religions tenu à Chicago en 1893 (*Die Welt-Religionen auf dem Columbia-Congress von Chicago;* Gotha, Perthes, 1900; in-8°, VIII-261 pages). On trouve dans ce livre un compte rendu des séances du congrès, avec l'analyse des principaux discours. L'auteur y a joint une série de dissertations sur des sujets religieux, qui occupent plus du tiers du volume. — C. D.

— Une hypothèse très ingénieuse, et qui mérite que l'on en fasse l'objet de plus amples recherches, a été proposée, par M. F. Praetorius, touchant l'origine du système d'accentuation qui est employé dans la Bible hébraïque (*Ueber die Herkunft der hebraeischen Accente*; Berlin, Reuther, 1901; in-8°, 54 pages). Ce système procéderait de la ponctuation et des signes de lecture usités dans les manuscrits

liturgiques de l'Église grecque. L'étude de M. P. est très bien conduite; les rapprochements qu'il signale dans les noms, la forme et l'usage des signes sont assez frappants; mais la question demande un examen plus approfondi. — A. L.

— Le traité de morale de M. Herrmann (*Ethik*; Tübingen, Mohr, 1901; in-8°, ix-200 pages) est un ouvrage sérieusement pensé, méthodiquement écrit, de caractère moins philosophique peut-être que théologique. Il comprend deux parties : la vie naturelle et la pensée morale, la vie morale chrétienne dans son origine et dans son développement. On y trouve plutôt une théorie, d'ailleurs fort instructive, de la morale chrétienne selon le principe protestant de la justification par la foi, qu'une discussion critique des principes de la moralité, ou même de l'évolution historique de la morale chrétienne. Le caractère du livre est dogmatique, bien qu'on y fasse une assez large part à la psychologie. — E. F.

— Malgré les nombreux et méritoires travaux d'Inama-Sternegg, de Lamprecht, Meitzen, Wittich, etc., la question du développement de la propriété foncière en Allemagne durant le moyen âge n'est pas encore suffisamment éclaircie pour qu'on ne doive accueillir avec reconnaissance une monographie comme celle que nous offre M. Rodolphe Koetzschke, l'un des élèves de M. Lamprecht, sur l'administration de l'abbaye de Werden (*Studien zur Verwaltungsgeschichte der Grossgrundherrschaft Werden an der Ruhr*. Leipzig, Teubner, 1901. viii, 160 p. in-8°; prix : 7 fr. 50) en Westphalie. Chargé par la *Société pour l'histoire des contrées rhénanes* d'éditer les Urbaires de cette abbaye bénédictine, fondée du temps de Charlemagne par Luidger, évêque de Munster, il a détaché de son travail quelques chapitres introductoires dans lesquels il nous expose l'état territorial et financier de la seigneurie de Werden, florissante jusqu'au xiii° siècle puis tombée en décadence, réformée en 1474 et conservant son autonomie dans le Saint-Empire sous la tutelle intéressée de ses avoués les ducs de Clèves, puis les électeurs de Brandebourg jusqu'au moment où elle fut réunie définitivement à la couronne de Prusse. M. K. en a suivi de très près les phases économiques, depuis les origines où, modeste agglomération monastique, elle se sustentait par son propre travail jusqu'au moment où elle devint une seigneurie territoriale de pleine souveraineté; il nous expose les modifications dans l'exploitation rurale, l'organisation administrative du territoire, la situation pécuniaire et légale des tenanciers, les mutations dans la propriété foncière détenue par eux, etc. C'est un travail à la fois bien ordonné, bien documenté et — ce qui ne gâte rien — écrit dans un langage facilement compréhensible pour ceux-là même qui ne sont ni jurisconsultes, ni économistes de profession. — R.

— La librairie Alcan a publié dans sa « Bibliothèque d'histoire contemporaine » une traduction due à M. Emile Macquart, de l'*Histoire de l'unité italienne* de 1814 à 1871 de Bolton King (2 vol. in-8°, 444 et 446 p. 12 fr.). M. Yves Guyot a fait précéder l'ouvrage d'une introduction qui contient, comme complément, un tableau de l'Italie de 1871 à 1901. La *Revue critique* (1900, n° 34) a rendu compte de l'original anglais, non sans faire des réserves, et l'auteur a eu tort évidemment de ne pas consulter les journaux, les recueils officiels contemporains, les livres allemands non traduits en anglais ou en français; sa psychologie, disions-nous, n'est pas très pénétrante ni son récit, très animé; mais « le ton est souple, l'allure aisée, la pensée sage; l'ouvrage témoigne d'une application méritante et il est parfaitement propre à relever le niveau moyen des connaissances; plus développé que celui de M. de Crozals, moins vivant et peut-être aussi moins solide, il peut rendre des services analogues ». — C. D.

— Dans un petit travail, *Sprachreform und Doppelwörter* (Mülheim a. d. Ruhr, E. Marks 1900, 23 p.), paru dans le programme du gymnase de Mülheim, M. H. Wernecke examine la réforme de la langue allemande surtout au point de vue des doublets. Il constate, ce qu'on savait déjà, que l'état de la langue est loin d'être satisfaisant; il formule ses critiques et propose bon nombre de corrections et de créations nouvelles. Parmi les unes et les autres il y en a d'excellentes et aussi de fort contestables, voire même de détestables; en tout cas, elles ne changeront en rien l'usage courant, malgré la péroraison lyrique qui termine le travail.— Alfred Bauer.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 22 mars 1901.

M. de Lasteyrie, président, communique deux arrêtés de M. le Gouverneur général de l'Indo-Chine, le premier nommant M. Paul Pelliot, professeur de langue chinoise à l'Ecole d'Extrême-Orient, le second réglant les conditions du nouveau voyage que M. Pelliot se propose d'entreprendre à Pékin.

L'Académie déclare qu'il y a eu lieu de remplacer M. Arthur de La Borderie, membre libre, décédé il y a plus d'un mois.— La discussion des titres est fixée au 26 avril prochain.

M. Cagnat étudie le texte d'une inscription grecque, trouvée à Pouzzoles, et qu'une mauvaise lecture avait défigurée. Un estampage de cette inscription, qui fait partie des collections du Musée de Michigan, en Amérique, a été transmis à M. Cagnat par M. le professeur Walter Dennison, d'Oberlin. D'après ce texte, sous le consulat de deux personnages dont le premier se nommait Lucius, le 11 Artémisios de l'année 204 de Tyr, le dieu Hélios d'Arepta (?) est venu par mer à Pouzzoles, apporté par un homme nommé Elym, lequel n'avait fait en cela qu'obéir à un ordre de la divinité. — MM. Philippe Berger, Oppert, Clermont-Ganneau et Foucart présentent quelques observations.

Séance du 29 Mars 1901.

M. Omont présente les photographies de deux nouvelles pages du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en lettres onciales d'or sur parchemin pourpré et entré l'an dernier dans les collections de la Bibliothèque nationale. Ce feuillet, récemment découvert à Marioupol (Russie) et acquis pour le musée du gymnase de cette ville par M. D. Aïnaloff, professeur à l'Université de Kazan, comble exactement une lacune du texte de saint Mathieu (xviii, 9-16) signalée entre les feuillets cotés aujourd'hui 21 et 22 des fragments du même manuscrit provenant de Sinope et conservés dans le nº 1286 du Supplément grec de la Bibliothèque nationale.

M. Henri Weil communique une inscription grecque que M. Maspero lui a envoyée d'Egypte. Dans la troisième année d'un Empereur (le nom ou les noms ne sont pas conservés) du Ier siècle p. C., un personnage dont le cognomen était *Niger* a consacré un autel à certains dieux pour les remercier d'avoir pu exécuter rapidement et avec succès des travaux de marbrier qu'il complètera dans le cours de la même année. Cette inscription se compose de 15 à 16 lignes mutilées vers la fin.

M. Clermont-Ganneau propose de restituer, dans l'inscription grecque de Pouzzoles commentée à la dernière séance par M. Cagnat, le nom propre d'homme Θεοσέβιος au lieu du nom de dieu Θεὸς Ἥλιος Sareptenos. Il s'agirait simplement d'un Tyrien natif de Sarepta, ayant fait la traversée de Tyr à Pouzzoles et ayant probablement accompli quelque acte rituel.

M. Babelon communique une note de M. le colonel Allote de La Fuye, relatant la découverte d'une monnaie de bronze du tyran Domitianus, contemporain de Gallien et de Tetricus. Cette découverte a été faite par M. Félix Chaillou, dans sa propriété des Cléons, canton de Vertou (Loire-Inférieure). D'après le récit de

Trébellius Pollion, ce Domitianus, qui se prétendait issu de l'empereur Domitien, devint populaire parmi les soldats à la suite de sa victoire en Illyrie sur un autre tyran, Macrien. Domitianus était alors lieutenant d'Aureolus, général de Gallien, et aucun n'affirmait qu'il eût pris la pourpre. La monnaie trouvée aux Cléons met ce fait hors de doute; elle atteste que le nouvel Auguste fut proclamé par ses soldats, probablement en Gaule, peu après l'an 262; mais son pouvoir dut être aussi éphémère que celui du forgeron Marius. Sa monnaie confirme et complète le récit d'un chapitre de l'*Histoire Auguste*.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son mémoire sur la *lustratio*.

M. de Lasteyrie, président, annonce que la séance prochaine est avancée au mercredi 3 avril.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Camille Jullian qui pose sa candidature à la place de membre libre, vacante par suite du décès de M. de La Borderie.

Séance du 3 avril 1901.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur deux des inscriptions en caractères sémitiques qui couvrent les rochers du Sinaï. La première, qui remonte à l'an 204-205 p. C., se termine par une acclamation en l'honneur des « trois Césars Augustes », c.-à-d. l'empereur Septime Sévère et ses deux fils Caracalla et Géta, associés par lui à l'Empire. — La seconde est datée de 189 p. C., « année dans laquelle les pauvres ont eu le droit de faire la cueillette des dattes ». Il s'agit d'un usage tout à fait analogue à l'institution juive de l'année sabbatique, qui prescrivait d'abandonner aux pauvres, tous les sept ans, le produit des récoltes. Cette inscription qui jette un jour inattendu sur les institutions religieuses et sociales des Nabatéens, révèle l'objet principal de ces milliers d'inscriptions sinaïtiques consistant, la plupart du temps, en de simples noms propres : c'était l'affirmation des droits de jouissance individuels dans les palmeraies et les terrains de pacage du Sinaï, droits qui se trouvaient suspendus périodiquement, en certaines années, par suite de l'exercice de celui des pauvres. — M. Clermont-Ganneau fait remarquer que la même explication est applicable aux centaines d'inscriptions analogues gravées sur les rochers d'une région de Syrie, située bien loin de là, le Safa, et connues sous le noms d'inscriptions safaïtiques.

M. C.-E. Bonnin, vice-résident en Indo-Chine, fait une communication sur les grottes des mille Bouddhas, près de Sha-tcheou (Kanson), cryptes bouddhiques ornées de fresques de style hindou, qui peuvent être considérées comme le plus ancien spécimen de l'art hindo-bouddhique en Chine.

M. Pierre de Nolhac, conservateur du musée de Versailles, communique une note sur un manuscrit provenant de Pétrarque, qui est conservé à la Bibliothèque nationale et renferme un très beau portrait du poète.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 22 avril — 1901

Archaeological Survey of Egypt — Eighth Memoir — *The Mastaba of Phtahhetep and Akhethetep at Saqqareh.* Part 1 : The Chapel of Phtahhetep and the hieroglyphes-by N. de G. Davies — with chapters by Griffith. London, Quaritch 1900, in-4°, 42 p, et xxi pl. dont trois en couleurs; 25 sh.

I

Cette nouvelle publication du Survey n'est pas conçue sur le même plan que les séries précédentes de *Beni-Hasan* et d'*El Bersheh.* La partie épigraphique y tient une place qu'elle n'avait pas dans les autres mémoires. La moitié des planches (exactement quatorze sur trente) et la plus grande partie du texte (vingt-cinq pages sur quarante-deux) lui ont été consacrées. En fait, il y a deux parties bien distinctes réunies assez artificiellement en un volume, et sans lien nécessaire entre elles ; un répertoire hiéroglyphique d'une part et de l'autre un morceau de tombe memphite, celle de Phtahhotpou.

De la tombe même, connue de longue date cependant, nous n'avions qu'une idée très imparfaite. Une notice absolument insuffisante de Mariette dans les mastabas ne saurait même entrer en ligne de compte. On avait les copies de Dümichen et certains fragments classiques reproduits dans les ouvrages d'archéologie, le Prisse d'Avesnes ou dans l'*Histoire de l'art* — par exemple la fameuse fausse porte en couleurs de la paroi ouest. La publication in-extenso de la chapelle de Phtahhotpou parut dans l'*Egyptian Researck Account* en 1898 [1].

1. Egyptian researck Account — *The tomb ob Phtah-Hetep* copied by R. F. E. Paget and A. A. Pirie, with comments by F. LL. Griffith. *London Quaritch*, 1898.

Elle était loin d'être irréprochable, à tous égards; omissions de détail, signes hiéroglyphiques sautés ou mal copiés, indications fausses d'emplacement pour presque toutes les planches, le tout en faisait un document difficile à employer pour des recherches philologiques ou archéologiques. Une nouvelle édition s'imposait; celle que voici a fait les choses avec une conscience extrême. Non seulement le travail est repris de fond en comble, mais dans un appendice extrêmement soigné (p. 39-42), M. N. de G. Davies, a noté planche par planche toutes les corrections à faire à la publication du *Research Account*. Le lecteur pourra voir que je n'ai vraiment pas été trop sévère dans l'appréciation que je viens de formuler au sujet de celle-ci [1].

Au reste, les travaux de déblaiement du *Survey* auraient de toute façon amené la nécessité d'une nouvelle publication. Là où on n'avait remarqué qu'une petite chapelle, celle de Phtahhotpou, il se trouve qu'en fait on a affaire à un de ces énormes mastabas à double ou triple groupe de chambres, au plan compliqué, mastabas dont l'ouvrage de Mariette, et mieux encore les tombes de Phtah Shepsès et de Merrou-ka déblayées par de Morgan, donneront une idée exacte. Le plan de la pl. I, relevé et coté avec un soin extrême, fait ressortir l'importance du monument. La découverte marquante a été celle d'une chambre en T appartenant à Khouithotpou, très probablement fils de Phtahhotpou. Ce serait donc un de ces tombeaux de famille à double développement, dont l'apparition a lieu vers le milieu de la Ve Dynastie. Dans ce plan, complexe au premier abord, on retrouve assez vite l'économie générale de la construction. Un couloir part de l'entrée, tourne à droite à angle droit, débouche en un hall à quatre piliers, sur lequel s'ouvrent les entrées des chapelles respectives de nos deux personnages. Les autres chambres sont des annexes. Les cotes de détails n'ont pu en être encore relevées, l'enlèvement d'une masse de sable considérable s'imposant auparavant. Le volume second doit nous les donner, en même temps sans doute que la chambre de Khouithopou. Celui que voici se réfère uniquement à la chapelle de Phtahhotpou, donnée cette fois avec toute la précision d'une publication vraiment scientifique; mais notons le en passant : « This promise is to the student, not to the art lover ». M. de G. Davies est peut-être trop modeste en cet avertissement. Il oublie les très belles photographies du frontispice et des pl. XXIII à XXIX. Et quant aux plans, coupes et élévations (pl. II, XIX, XX et XXa), c'est du dessin d'architecte, celui-là même qu'il fallait. La seule critique que j'en ferai porte sur les couleurs de la fausse porte, dont le tirage ne vaut pas la planche publiée

---

1. Voir, par exemple, pl. XXXVI page 41, au milieu d'une douzaine d'autres corrections, cette note de G. Davies « *The first and second registers should change places* » !

par M. Perrot [1]. Le *Survey* a cependant montré, cette année même, tré, cette année même, dans les magnifiques reproductions de Beni-Hasan [2] qu'il pouvait arriver à des couleurs irréprochablement exactes.

Quoi qu'il en soit, les annotations des pages 3-11 contiennent des indications fort intéressantes et fort nouvelles. C'est la première fois que l'on étudie un mastaba isolé, au point de vue de la construction; jusqu'ici on avait seulement d'intéressants résumés sur les mastabas en général, le mastaba-type; ou bien les notes volantes des *Mastabas* de Mariette. L'appareillage des blocs, les niveaux des pièces, le dallage (retrouvé au cours des fouilles), le plafond en poutres de palmiers simulées (plafonds célèbre dans l'archéologie égyptienne) sont les principaux points ayant trait aux faits déjà connus en gros.

Un inventaire très soigné y est joint de l'état actuel de la chapelle et des dégradations. Une fois de plus, un égyptologue nouveau signale des dégâts irréparables, et déplore les funestes estampages pris il y a quelques années, suivant les procédés d'Hector Leroux. Le nettoyage soigneux du sol a amené en même temps, comme heureux résultat, la trouvaille de plusieurs fragments détachés des bas-reliefs du mur. Les plus importants ont été remis en place; les autres sont provisoirement enterrés en attendant le déblaiement total. Ce n'est pas la première fois que l'on procède de cette manière intelligente. Je l'ai vue appliquer, il y a deux ans, à Deir el Bahri et pour les temples thébains de la rive gauche. Il aurait été à souhaiter que l'on eût jadis enlevé le sable de cette façon à Saqqarah et plus récemment à Abydos. Une table d'offrande a été retrouvée également sous les décombres.

Quant à l'examen archéologique des parois, il révèle de curieuses différencesdans l'exécution technique des signes hiéroglyphiques ou des bas-reliefs. On y retrouve les habituelles négligences si étonnantes au milieu des scènes les plus finement soignées; mais ce qui m'a paru tout à fait nouveau, ce sont les remarques sur les représentations en simple enluminure non ciselée qui sont mélangées partout au bas-relief. Une petite discussion sur les causes possibles de ce double emploi sera lue avec intérêt (p. 6). Également inédites sont les remarques sur l'éclairage et l'aération des mastabas par des fentes obliques, tout à fait semblables, m'a-t-il paru, (pl. 11) au système employé vingt siècles plus tard dans les chambres du temple [3]. Rien de tout

---

1. Perrot et Chipiez — *Histoire de l'art*, t. I, pl. XIII et XIV « A comparison of those plates, dit M. Davies, with the original showed me that the draughtsman, *M. Bourgoin*, had followed the original with extreme accuracy ».

2. *Archæological Survey*, Seventh Memoir. Beni-Hasan Part. IV. London, Quaritch, 1900.

3. Voir à ce sujet Perrot et Chipiez, t. I, p. 619, p. 414 et comparer avec la figure intitulée « air passage » à la pl. II du présent mémoire.

cela ne figure dans les traités actuels d'archéologie égyptienne et devra trouver place dans ceux à venir.

M. Griffith y a ajouté un chapitre personnel, où il reprend la description de la chapelle en suivant l'ordre des parois et en tâchant de déterminer l'enchaînement logique de représentations ; le sujet peut entraîner de longues discussions. Il me paraît résulter de son examen que la théorie dite « de la table d'offrandes » ne peut expliquer à elle seule toutes les représentations, bien qu'on les voie toutes, suivant un principe commun, converger vers la fausse porte du fond. L'absence de toute scène d'agriculture dans le mastaba de Phtahhotpou est à signaler dans cet ordre d'idées. Parmi les remarques de détails faites par M. G., je ne puis guère en citer ici que deux ou trois portant sur de menus faits, par exemple l'adjuration des bergers au crocodile (pl. XXIII), la représentation des cygnes (pl. XXVIII), unique jusqu'à présent dans l'ensemble des monuments égyptiens connus, enfin l'ingéniosité amusante du maître sculpteur, auteur de ces bas-reliefs : il s'est glissé au milieu d'une joute de mariniers et s'y est figuré lui-même, avec son nom, tranquillement assis en barque (pl. XXV au bas à gauche) en face d'un repas copieux.

Une seule critique sur cette première partie : tant qu'à republier entièrement en *directs* toute la paroi Est, la paroi Nord et la paroi Ouest, on aurait pu y ajouter la paroi Sud de manière à avoir toute la chapelle. L'ensemble y aurait gagné en intérêt et le commentaire de texte aurait été aussi plus clair qu'il ne l'est parfois.

La seconde partie, entièrement consacrée à l'examen des quinze planches d'hiéroglyphes, est la première étude d'ensemble qui ait encore paru sur l'épigraphie de l'époque memphite. Elle justifie les promesses que contenait l'ouvrage — devenu rarissime malgré sa date récente — de Petrie sur *Medum*, et elle constitue avec *Beni-Hasan* (*Part III*) [1] et les *Hieroglyphs* [2] une histoire provisoire, mais déjà sérieusement documentée, de l'écriture égyptienne. L'absence des couleurs est ce qu'il y a de plus regrettable dans le nouveau volume [3].

Il m'est difficile de traiter cette seconde partie comme il conviendrait. Des discussions générales et théoriques sur les grandes questions de l'histoire de l'écriture, excéderaient vingt fois les limites d'un compte-rendu. Il ne m'a pas paru que les idées de M. Griffith se soient beaucoup modifiées sur ce point, et comme je les ai discutées ailleurs, je me borne à renvoyer à ce que j'en ai dit autrefois [4]. Ce que je désirerais ajouter aujourd'hui, cependant, c'est que mes dernières

1. *Archaeological Survey, Fifth Memoir.* 1896.
2. *Archaeological Survey, Sixth Memoir.* 1898.
3. La pl. XVIII fait seule exception.
4. G. Foucart, *L'histoire de l'écriture égyptienne d'après les dernières publications.* Revue archéologique, 1898, II, p. 20-33.

recherches et les dernières découvertes de monuments archaïques me poussent de plus en plus à me défier des origines trop facilement claires en apparence de bon nombre de signes. Tel hiéroglyphe paraît admirablement aisé à expliquer, tant les détails internes de l'objet, les couleurs, les lois, l'évolution phonétique semblent justifier pas à pas son origine et sa formation graduelle. A l'examiner mieux, il apparaît bientôt le produit purement conventionnel de cinq ou six signes plus anciens confondus en un seul, redressés et pourvus de détails nouveaux d'une fausse précision. C'est le résultat purement abstrait d'un état de choses assez compliqué pour supposer avant lui des siècles de combinaisons et de déformations. Plus encore que je ne l'avais dit il y a quatre ans, l'écriture hiératique a rendu à ce corps hiéroglyphique une série indéfinie de signes en apparence lapidaires, mais venus en réalité de la cursive. Cette écriture hiératique, on la verra au reste exister déjà sur les monuments d'Abydos que Petrie publie cette année [1], et qu'il attribue aux deux premières dynasties ; et on l'y verra aussi cursive déjà qu'à l'époque classique. Comment s'étonner qu'elle ait pu influer sur l'écriture hiéroglyphe de la Ve Dynastie ? De tous ces points, d'ailleurs, on trouvera confirmation à tout moment dans le nouveau répertoire de signes que Davies et Griffith nous donnent ici. Les superpositions de signes apparaissent évidentes dans les signes (393) et (403), le retour du hiératique dans des signes régularisés, tels que les nos 272, 287, 271, 375, 380 à ne citer que les plus apparents ; les déterminatifs phonétiques internes (dans le *fa* (n° 9) et le *rompit* (390) ; les fantaisies déroutantes de la polychromie pure dans la palette (408). Deux des meilleurs exemples de la complication réelle de ces signes soi-disant simples sont le *hapou*, interprété d'ordinaire purement et simplement comme figurant une équerre (292) et le *oudza* (387), comme une balance.

Le catalogue des fac-simile de hiéroglyphes ne comprend pas moins de 411 signes. Je ne puis donc ni en donner une liste, ni dire pour chacun des signes douteux les réserves qu'il convient de faire ou les solutions que l'on pourrait proposer. Je ne puis plus que signaler les points les plus importants et les plus nouveaux, ou énumérer très rapidement les interprétations difficiles à admettre. Les classes I à VI ne pouvaient naturellement donner que très peu d'inédit, puisqu'ils correspondent aux images tirées de l'homme ou des animaux. C'est une bonne revision, mais sans beaucoup de discussions possibles. Le meilleur enseignement qui s'en dégage, c'est à quel point nos caractères typographiques rendent médiocrement l'épigraphie d'époque memphite — et même celle d'époque thébaine (voir Beni-Hasan III). Notons chemin faisant une nouvelle confusion de signes pour le *bh*(126)

1. *Egypt Exploration Fund-Eighteenth Memoir ; The Royal Tombs of the First Dynasty Part I* (1900).

Je ne suis pas du même avis que M. Griffith sur l'origine *nofir* et du *rer* (128, 131). Les signes végétaux (cl. VII) contiennent de véritables anagrammes (nos 174, 186, 192) qui m'ont paru confirmer, au moins à première vue, ce que j'ai dit autrefois des déterminatifs phonétiques internes.

La classe VIII (ciel, terre, eau) renferme des variantes fort utiles. Deux signes (196 et 220) ont été pris à tort comme des équivalents du *ka*, ainsi que le remarque fort justement l'auteur; mais j'ai peine à être de son avis sur le sens du *beha* (195). Dans la classe IX (*construction*) l'explication rationnelle du *pir* comme une élévation et non un plan (voir 222, 223, 234) devrait ruiner l'explication *nouit* (231). Les outils (cl. XI) donnent des formes rares dont nous n'avons pas de bons équivalents typographiques. Les difficultés augmentent à la classe XII (*cordages*, etc.). Le point le plus important est la démonstration (confirmée d'ailleurs par les récentes découvertes d'Abydos) que le signe *nôtir*, si important entre tous puisqu'il sert à écrire l'idée de divinité, n'est pas une hache (fig. 324). Le signe 307 est, tout simplement, je crois, la soudure du nôtir et du cachet d'encens. Les signes 288 et 321 sont à refondre dans nos imprimeries, tant ils sont inexacts, ainsi que le *outou* (296). Les lectures inconnues se multiplient (ainsi, les sacs 312, 318, 322, 323, shos ?) dans les planches suivantes. La section des barques montre une fois de plus les mélanges que nous avons créés nous même par la typographie et on devrait refaire la majorité de ces signes. Des corrections utiles sont faites au tracé réel du *sa* (classe XV n° 353), mais la lecture du *sceau* (354) n'est pas donnée. La dernière planche, comprenant les signes non classés, est évidemment celle dont on pourrait parler le plus longuement. Je n'ai ni la place ni les caractères typographiques nécessaires pour discuter quelques identifications qui paraissent cependant évidentes. Je me borne à indiquer les suivantes (quitte à revenir quelque jour sur la démonstration effective) avec numéros à l'appui pour ceux qui désireraient dès à présent contrôler planche en main. Le signe 376 est un violon de tourneur sur bois, et devrait être aux instruments; le 369 et le 373, comme greniers, appartiennent à la classe *habitations* et devraient y être, puisque M. Griffith les identifie lui même de cette façon; le 364 est une couffe de paille tressée, le 367 un « *gaffas* » arabe recouvert d'une natte et le 389 une galette plate. Le 397 I, appartient à la classe de l'habillement, ce qui du reste était déjà acquis. Le 391 est fort ingénieusement expliqué par M. Griffith. Le 390 est le végétal 388 muni cette fois d'un redoublement phonétique interne. Le *oudza* (387) n'est nullement une balance, au moins à cette époque, mais un signe composite formé de la fourche et du signe du crépuscule ou du ciel ajouté par assonance. Il existe là dessus des variantes qui ne paraissent guère douteuses. Reste une douzaine de signes tellement abrégés et déformés à cette époque même, que je ne pour-

rais proposer les classifications que je suppose, sans entrer dans des développements qui dépasseraient la mesure d'un compte rendu.

George Foucart.

II

Le tombeau de Phtahhotpou a été publié dans un volume de l'*Egyptian Research Account*, intitulé *the Ramesseum*, et le tombeau de Kouîthotpou (Akhthetep) sera publié dans la seconde partie de l'ouvrage : le présent volume est destiné à donner une idée de la facture des bas-reliefs et de la technique des hiéroglyphes à une belle époque de l'art memphite. La partie matérielle, photographie et dessins, est l'œuvre de M. Davies qui l'a exécutée avec le plus grand soin. La partie scientifique est l'œuvre de M. Griffith, et c'est, à proprement parler, la suite de l'étude très intéressante que ce savant a commencée sur la valeur et sur l'origine des caractères hiéroglyphiques dans certains volumes de la même série. J'ai déjà eu l'occasion de rendre compte des premiers résultats de cette étude, il y a quelques années : je vais examiner certaines des données nouvelles auxquelles M. G. est arrivé, en prenant, ainsi que je l'avais fait jadis, les signes dans l'ordre même où il les donne.

P. 13, pl. iv, fig. 6. Aux valeurs de l'*homme assis* indiquées en cet endroit, ajouter celle de ramîtou, ramît, *homme*, fréquente sous le Moyen-Empire, et dont il y a quelques exemples de l'époque memphite, le plus souvent au pluriel.

P. 13, pl. iv, fig. 4. La lecture ounam de l'*homme portant la main à la bouche* ne me paraît pas être la lecture première ; le signe se lisait, dans le sens *manger*, oumou, ouamou, dont ounam est la forme avec nasale intercalaire.

P. 14, pl. iv, fig. 23. Le signe pour ouâbou, *laver*, c'est-à-dire un vase répandant de l'eau et placé au-dessus de la tête d'un homme accroupi qui lève les mains, est l'abrégé d'un groupe qui revient fréquemment dans les scènes de l'offrande funéraire, et à laquelle deux officiants prennent part. L'un est accroupi et reçoit sur les mains pour se les laver, l'eau tombant du vase que l'autre debout tient à deux mains au dessus de sa tête. Une cérémonie analogue, représentant le lavage tantôt d'une masse d'argile, tantôt du seuil d'une porte ou d'une table basse en pierre, a formé, par abréviation analogue, le groupe qui a la valeur sîtou, satou ; p. 21, pl. iv, fig. 17.

P. 15, pl. iv, fig. 22. Le signe du chef tenant le bâton et le fléau et coiffé de deux plumes ou de la double plume est traduit par M. G., avec doute *reigning? king*. J'ai déjà exprimé ailleurs l'opinion, confirmée par des variantes, que le mot figuré ou déterminé par ce signe, Atoui, Iatoui, est un nom d'agent tiré du mot Atou, Iatou, *père*, et qu'il désignait à l'origine le chef du clan, celui qui y joue le rôle de

père : le mot *patriarche* serait une approximation suffisante du premier sens. Le mot s'applique naturellement au Pharaon, qui est le grand chef de tous les clans égyptiens, leur patriarche ; il forma le titre le plus élevé peut-être de la royauté égyptienne.

P. 16, pl. v, fig. 33. L'œil humain, souligné en dessous d'un trait de peinture, sert aussi à déterminer le nom Ouazou, de la poudre et du fard vert dont les Egyptiens se servaient aux époques les plus anciennes.

P. 22. pl. v, fig, 45. Je ne crois pas que le mot ka signifie, même avec doute, *le travailleur*, ni qu'il désigne la vie musculaire, l'énergie et l'activité de l'homme : l'usage de ce terme dans toutes les inscriptions funéraires exclue ces idées. Il est si vieux qu'il me paraît prématuré encore de lui chercher une étymologie : on doit, jusqu'à nouvel ordre, se borner à le prendre pour ce qu'il est, pour la forme de la survivance humaine qui répond le mieux à la conception du *double*.

P. 16, pl. v, fig. 28. Le composé du signe pour *double* et du signe pour *esclave* ne doit pas se lire « *ka-servant* », ka-honou, mais honou-ka, *servant du double*. Le signe ka est en tête dans ce composé, comme le signe noutir dans honou-noutîr, en vertu du *principe d'honneur*.

P. 16, pl. v, fig. 46. S'il y avait besoin d'une preuve de plus pour la lecture âhou, houâ, du *signe de la bataille*, elle serait fournie par des passages, tels que celui des *Mastabas* de Mariette où le nom du poisson *batailleur* est écrit phonétiquement, hâ, houâ (p. 346, 350).

P. 17, pl. v, fig. 27. La lecture mahankou pour le signe du *bras qui tient le vase* me paraît reposer sur une mauvaise coupe de phrase : la seule lecture vraiment prouvée est hankou, et au féminin hankouît.

P. 18, pl. vi, fig. 63. Le nom sabou de l'animal d'Anubis ne me paraît pas se rattacher à la racine saba, *être sage*, ni signifier *le sage*. C'est le nom même de l'animal, que ce soit le chien, le chacal ou le renard.

P. 19, pl. vii, fig. 116-117. La lecture du vautour est maouît et mouît, d'où son emploi pour le pluriel des noms féminins, dont la dernière radicale est un m tels qu'Akhamouîtou, Akhamaouîtou (*Pyramide de Papi Ier*, l. 319), au singulier Akhamaît.

P. 22, pl. ix, fig. 136. Le signe de la langue a pour valeur m+r dans le mot qui signifie *administrateur*, mais je ne pense pas, comme M. G., que ce soit par suite d'un calembourg m-ro littéralement *dans la bouche ;* ce qui est dans la bouche étant la langue, le signe de la langue aurait eu la valeur m+r. La forme hiératique du *signe de la langue* se confondant dans l'écriture rapide avec celle du *signe du lien*, et le verbe *lier* se disant marou, les graveurs confondirent les deux signes et ils écrivirent tantôt *le signe de la langue* où il y aurait dû y avoir *la corde*, tantôt *la corde* où il y aurait dû y avoir *le signe de la langue :* les deux signes eurent désormais, au moins dans certains groupes, la valeur m+r à côté de la valeur n+s.

P. 22, pl. IX, fig. 131. Les graveurs ont en effet donné parfois à la caisse sonore du luth des ornements qui lui prêtent l'aspect du cœur ; mais c'est toujours le luth qu'ils ont voulu représenter et non, comme le pense M. G., le cœur pendu au bout du larynx.

P. 28, pl. XII, fig. 230, 231 et variantes. Le signe étudié sous ce numéro représente vraiment une porte surmontée de la corniche d'uraeus, la porte du palais ou celle de la ville ; le roi ou les anciens de la cité y rendaient la justice, au moins pour certaines catégories d'affaires civiles ou religieuses.

P. 29, pl. XIII, fig. 265. Les quatre vases dont ce signe se compose ne sont pas reliés par un linge dont les bouts retombent, comme le suppose M. G., ni enfermés dans une caisse, comme M. Piehl le pense. Les traits qui les accompagnent représentent le profil de la sellette qui les supporte, sellette en bronze ou en cuivre dans certains cas, comme on le voit par les originaux découverts en 1881 à Dèir el Baharî.

P. 29, pl. XIII, fig. 261. Le signe MA est un pot à lait, ou à eau, enveloppé à demi d'un treillis de corde, et muni d'une corde formant anse : on le voit parfois à la main des porteurs d'offrandes ou des bergers, dans les scènes des tombeaux de l'Ancien ou du Nouvel-Empire.

P. 33, pl. XIV, fig. 315. Le signe ROUDOU représente non pas une ceinture ou une fronde, mais la corde des diverses espèces d'arcs, ainsi qu'il résulte de la position que le signe occupe parmi les armes. La fig. 338 (p. 33, pl. XV) est une des cinq ou six espèces d'arc qu'on voit sur les monuments, et je ne me rappelle pas avoir rencontré en Egypte de joug qui ait cette forme.

P. 35, pl. XV, fig. 360. La lecture KHARPOU, et la lecture SAKHMOU appartenaient originairement à deux formes de casse-têtes différents, qu'on voit distingués encore avec soin sur les monuments de l'empire Memphite. Plus tard, les deux armes, réduites à l'état d'insignes, se confondirent et la même forme servit à déterminer les mots qui avaient la lecture SAKHMOU, comme ceux qui avaient la lecture KARPOU.

P. 35, pl. XVI, fig. 353. Le signe, dans sa forme ancienne, représente le long manteau de toile des bergers et des paysans plié et paqueté (*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, tome I, page 56, notes 1 et 3).

P. 37, pl. XVI, fig. 391. Les variantes très détaillées qu'on trouve dans les Pyramides du signe ZABÂOU, TABOU, montrent qu'il représentait à l'origine une jarre en terre, fermée au moyen d'un tampon ou d'un linge lié autour du cou par une corde dont les deux bouts retombent sur le côté : le vase est posé sur une sellette haute, à quatre pieds, réunis ou non par des barres transversales. Plus tard, le signe ne fut plus bien dessiné, et il se confondit avec des signes d'origine différente, dont le principal semble représenter un assem-

blage triangulaire de perles rondes ou oblongues et de fleurettes.

J'arrête ici ces notes qui auraient pu être plus nombreuses. M. Griffith continuera certainement l'œuvre qu'il a si bien commencée, et peut-être trouvera-t-il, dans les observations que son présent mémoire m'a suggérées, la preuve de l'intérêt avec lequel les égyptologues de France suivent ces études.

G. Maspero.

Corpus glossariorum latinorum, vol. VI : *Thesaurus glossarum emendatarum* ; confecit Georgius Goetz; pars prior, fasc. 1. Lipsiae, Teubner, 1897; x-1-368 pp. in-8°, (*A-dumtaxat*). Prix : 18 mk.

L'œuvre considérable, entreprise par le pauvre Lœwe et qu'il aura vue à peine commencée, touche aujourd'hui à son achèvement. On sait qu'elle consistait en la publication des anciens glossaires latins. Ces documents peuvent remonter et remontent de fait à un petit nombre de recueils. Mais leur nature même empêche d'en donner une édition critique sur le plan suivi pour d'autres ouvrages. Ces recueils, en effet, se combinent et se pénètrent, et, quand ils nous parviennent dans les plus anciens mss. c'est déjà sous une forme contaminée. De plus, qui dit gloses dit mot rare, par suite, mot souvent inintelligible au copiste. Comment retrouver dans chaque glossaire, la forme authentique du lemme ? Par la comparaison de *toutes* les gloses analogues. Or, il n'y a pas *un* glossaire, mais *des* glossaires, dans lesquels on peut trouver répétée la même glose. Et, pour la raison indiquée ci-dessus, il est impossible d'en donner une édition synoptique. Lœwe, et à sa suite M. Götz, a adopté le seul système rationnel, le seul possible même : éditer tels quels, ou avec un minimum de corrections, les principaux glossaires manuscrits, sauf à donner des variantes dans le cas rare de plusieurs copies d'un même glossaire. Telle a été l'œuvre accomplie dans les quatre premiers volumes du *Corpus*[1]. Il reste maintenant à donner la clé de ces glossaires manuscrits, dont la teneur est souvent inintelligible en elle même. C'est l'objet du sixième volume.

Ces brèves explications montrent que toutes les éditions isolées de tel ou tel glossaire manquaient d'une base solide. Quels qu'aient pu être les efforts d'un Scaliger, d'un Saumaise ou d'un Du Cange, tout leur génie ne pouvait suppléer aux documents parallèles qu'il fallait comparer méthodiquement. Ils ont eu des lumières intermittentes. Là, comme ailleurs, la collection et la comparaison de tous les documents apportent plus de secours que la divination de l'âge héroïque.

---

1. Cf. *Revue*, 1893, I, 46; 1894, I, 423.

Ce n'est pas à dire que la tâche échouée à M. G. soit très facile et que les études de tant de devanciers illustres lui aient été inutiles. L'accumulation des renseignements n'est pas d'ordinaire une simplification et il est le premier à rendre hommage à ceux qui l'ont précédé, dont les efforts tâtonnants et incertains ont rendu possible l'achèvement de cette entreprise écrasante. Les copistes ont souvent altéré de la façon la plus étrange les gloses qu'il copiait. Ainsi, *C.gl.* IV. 210,36, on lit : *Barduni, neptuniani*. Si on n'a que ce texte, on court le risque de s'échauffer l'imagination et d'y découvrir je ne sais quel terme inconnu, le nom d'un corps militaire du Bas-Empire, par exemple. Tout cet échaffaudage s'écroule quand on trouve dans d'autres glossaires : (VI, 129) *Bardus : stultus, ineptus*. Il faut lire : *Bardum* (les gloses sont souvent à un autre cas que le nominatif) : *ineptum, uanum*. On pourrait multiplier les exemples de telles confusions par centaines. L'étude méthodique des confusions et des fautes de copistes dans les glossaires a fait l'objet déjà de plusieurs travaux importants [1]. On peut y voir les difficultés et les pièges que recèlent les glossaires pour l'auteur du glossaire général corrigé.

Voici comment M. G. a compris sa tâche. Il a dépouillé tous les glossaires publiés dans les quatre volumes. Les fables, dialogues, morceaux divers du troisième volume, seuls n'ont pas été dépouillés complètement, mais par extraits. A ces documents, il faut ajouter ceux qui ont été publiés ailleurs (notamment des glossaires latino-germaniques) et ceux qui formeront des *additamenta* aux volumes parus. En outre, M. G. a fait des extraits de la copie complète du *Liber glossarum* qu'il possède, ainsi que des grands lexiques du moyen âge, en partie à travers Du Cange. L'émendation a été faite en tenant compte des travaux antérieurs. Les variantes ne sont rapportées que lorsqu'elles offrent de l'intérêt. Les mots grecs cités dans les glossaires latins ont été insérés comme lemmes à leur place dans la mesure où les nécessités de la brièveté le permettaient. Les glossaires gréco-latins ont été dépouillés et cités à leurs traductions latines, tel est le cas du Pseudo-Cyrille. Les lemmes corrompus ont été cités à leur place ou rattachés à leur forme correcte, suivant le cas. Les participes sont cités à part des verbes. Les gloses de Placidus sont notées et distinguées des gloses faussement insérées dans ce recueil. Les auteurs d'où les gloses sont tirées sont indiqués dans la mesure du possible.

Ces indications montrent avec quel soin M. G. a établi son lexique. Tel qu'il est, c'est vraiment un « trésor ». J'aurai occasion, à propos d'un programme de M. W. Heraeus, de montrer l'intérêt des gloses pour toutes les branches de la philologie. Malheureu-

---

1. Articles dans l'*Archiv für lat. Lexicographie*, de Landgraf, IX, 355 de W. Heraeus, X, 507 ; de M. Pokrowskij, XI, 351 ; et surtout d'O. Schlutter, X, 11, 187, 361 ; dans *The Classical Review*, de Nettleship, etc.

sement jusqu'ici, l'étude de ces textes ne pouvait être que la spécialité d'un petit nombre. M. Götz nous donne la clé du magasin; mieux que cela, il met l'ordre où était le chaos. A chacun d'en profiter. Les indications générales qui précèdent suffisent cette fois. A l'occasion de la suite, je pourrai insister sur certains détails intéressants. En regrettant que la maladie m'ait empêché de signaler plus tôt le premier fascicule du *Thesaurus glossarum emendatarum*, je souhaite que les suivants se succèdent à bref délai.

Paul Lejay.

Mathurin Régnier. Macette (Satire XIII) publiée et commentée par Ferdinand Brunot et P. Bloume, L. Fourniols, G. Peyré et Armand Weil, maître de conférences et élèves à l'École Normale Supérieure. — Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition (librairie Georges Bellais, 1900, xliii-52 pp. in-8°.

Cette édition est le fruit d'une collaboration entre M. Ferdinand Brunot et quatre de ses élèves de l'École Normale. MM. Bloume, Fourniols, Peyré et Weil ont eu la généreuse pensée de mettre à la disposition de leurs camarades du dehors, candidats à l'agrégation, le commentaire qu'ils faisaient en conférences, sous la direction de leur maître, de la satire de Régnier : ils se trouvent avoir rendu par la même occasion un réel service au public savant.

Ce solide et consciencieux travail se compose de deux parties : une introduction littéraire, un commentaire philologique.

L'introduction, rédigée par M. Armand Weil, nous fait connaître les sources directes (latines et françaises) et les sources indirectes (espagnoles et italiennes) auxquelles a puisé l'auteur de *Macette*, le parti qu'il en a tiré, la manière dont il a réalisé sa conception et la valeur de sa satire comme œuvre d'art. Une étude d'ensemble sur le vocabulaire, la syntaxe, le style et la versification de Régnier est comme la synthèse du commentaire très abondant qui suit, et complète heureusement l'introduction. — Dans cette partie de l'ouvrage, documentée avec le plus grand soin, les auteurs ont mis à profit les travaux de leurs devanciers, jusqu'aux plus récents, comme la thèse latine de M. Martinenche; ils doivent surtout beaucoup à M. Vianey, le savant historien de Régnier, dont ils n'acceptent pas d'ailleurs toutes les conclusions : c'est ainsi, par exemple, qu'ils lui reprochent d'avoir exagéré l'influence de l'Arétin sur la création du type de Macette, et que, dans la métamorphose de l'entremetteuse en bigote, ils voient une transformation sociale là où il n'avait vu que l'œuvre d'un auteur, une opération purement livresque (pp. xxiii sqq.) : et il semble qu'ils aient raison. — Je ferai deux ou trois critiques. Dans l'énumération si détaillée des sources dont Régnier a pu s'inspirer, je suis surpris de ne pas voir même une simple mention d'un poème de J. du

Bellay, l'*Antérotique de la vieille et de la jeune amie* (1549), très médiocre à coup sûr, mais où l'on peut trouver une première esquisse de l'invective *Contre une vieille* (1558), complaisamment citée par les auteurs. Je me demande où M. Weil a pris que Villon ait jamais fait une édition du *Roman de la Rose* (p. xi). Et, puisqu'il est question de ce roman, je m'étonne qu'on le cite d'après l'édition Pierre Marteau, quand le meilleur texte est encore, de l'avis de M. Langlois, celui de l'édition Méon.

Du commentaire philologique, on ne peut dire trop de bien. Le texte reproduit l'édition de 1612, la seule édition de *Macette* publiée, semble-t-il, du vivant de Régnier. Mais les auteurs ont pris soin de donner en variantes les leçons de l'édition posthume de 1613; ils ont aussi modifié la ponctuation de la façon la plus heureuse pour la clarté (ex. : v. 53); enfin, ils ont résolument fait passer dans le texte quelques-unes des corrections proposées par leurs devanciers (v. 66, *image* pour *rivage*, correction de M. Dezeimeris, adoptée déjà par M. Vianey; v. 217, *mourants* pour *mouvants*, correction de Brossette, rejetée par M. Courbet). — Quant à l'explication du texte, elle est l'objet de remarques aussi doctes que nombreuses. M. Brunot a beaucoup fait pour élucider les difficultés que présente la lecture de Régnier et porter un peu de lumière dans les endroits les plus obscurs. Presque toujours, il y est arrivé : quelques-unes de ses notes nous offrent d'ingénieuses interprétations, qui décèlent un esprit subtil et pénétrant (v. 7, 16, 54, 86, 117, 126, 231, etc.). J'avoue que plusieurs autres m'ont un peu moins satisfait. Ainsi, la note du v. 192 me paraît manquer de clarté; j'en dirai tout autant de celle du v. 208. Je reconnais que le v. 172 (*l'envie en est bien moindre et le gain plus contant*) est « très obscur ». Peut-être faut-il lire *constant* au lieu de *contant*. En tout cas, on devait indiquer que Régnier traduit ici le vers d'Ovide (*Am.*, I, viii, 55) :

Certior e multis nec tam invidiosa rapina est.

Malgré ces quelques taches, en somme assez légères, l'édition mérite les plus grands éloges. Il serait à souhaiter que nous en eussions d'aussi bonnes pour toutes les œuvres maîtresses des écrivains du xvie siècle.

Henri Chamard.

Pierre Boutroux. **L'imagination et les mathématiques selon Descartes.** Paris, Alcan, 1900, Broch. 48 p. in-8°. (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. fasc. x).

Cet *opus primum* nous atteste que l'auteur saura porter dignement, dans la carrière philosophique, le poids d'un nom déjà illustre et dont la gloire grandit de jour en jour. Par une fine analyse, qui dénote une

maturité d'esprit qu'on pourrait ne pas exiger de son âge, M. Pierre Boutroux a montré jusqu'à quel point Descartes a maintenu un rôle à l'imagination [1] dans les sciences exactes, soit en ce qui concerne la connaissance des principes, soit dans le processus des démonstrations. Il résout le problème psychologique auquel conduisent les formules employées par Descartes, par la remarque, très profonde, qu'au sens de l'auteur des *Méditations*, l'entendement pur doit agir en dehors du temps, tandis que dans toute démonstration il y a un mouvement de la pensée qui s'effectue dans le temps. C'est là une imperfection inhérente à l'esprit humain par suite de son union avec le corps et rendant indispensable l'emploi de l'imagination même dans les sciences les plus abstraites que nous puissions construire. La reconnaissance de cette imperfection aurait fait abandonner à Descartes, après 1629, le rêve de la *Mathématique universelle* à laquelle il pensait lorsqu'il écrivait les *Regulae ;* il aurait dès lors borné ses visées à réformer la géométrie, et ses grandes découvertes mathématiques, publiées en 1637, remonteraient au plus tôt à 1631 ou 1632.

Si je loue sans réserve, au point de vue strictement philosophique, l'essai de M. P. B., je pense qu'au point de vue historique d'assez graves objections peuvent lui être adressées, et en particulier je ne puis guère accepter les conclusions que je viens de résumer. Tout d'abord, j'estime qu'en présence d'un penseur comme Descartes, dont la clarté d'esprit n'a d'égale que la subtilité, s'il peut être utile de rechercher le complément logique à apporter aux lacunes de son exposition, il est illusoire de prétendre lui attribuer ce complément comme exprimant réellement sa pensée. Le problème étudié par M. P. B. nous est bien suggéré par la lecture des écrits de Descartes ; mais il demeure douteux que Descartes ait aperçu la convenance de le résoudre (il se serait clairement expliqué, au lieu d'employer des expressions qu'on a peine à mettre d'accord entre elles) : il ne l'est pas moins qu'il eût adopté la remarquable solution apportée par M. P. B. (les réponses aux objections ou aux questions qu'on lui fait sont si souvent inattendues !).

En second lieu, M. P. B. suppose implicitement (p. 26) que Descartes aurait cru devoir s'astreindre, pour constituer sa *Mathématique universelle*, à un enchaînement de démonstrations présentant le degré de rigueur que nous considérons aujourd'hui comme nécessaire. Mais, en mettant à part la géométrie, traitée à la façon des anciens, une telle rigueur n'était nullement dans les habitudes du temps, ni en particulier dans celles de Descartes ; les mathématiciens d'alors cherchaient précisément des voies nouvelles pour échapper, dans les questions

1. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que les mathématiciens appellent *intuition* la forme de l'imagination dont ils font usage, tandis que les philosophes réservent le terme d'*intuition* à l'appréhension immédiate des vérités abstraites, sans aucun appui d'une image visuelle. Mais cette intuition philosophique est-elle bien possible en mathématiques ?

d'ordre général, au formalisme gênant de la méthode ancienne, et ils attachaient beaucoup plus de prix à l'invention d'une telle voie, qu'à la justification complète de son emploi. Cet état d'esprit a persisté au reste jusqu'au cours du XIXe siècle, et il est essentiel de s'y replacer si l'on veut se faire une idée de ce que Descartes pouvait rêver comme *mathématique universelle*. J'estime qu'en tous cas il faut y faire rentrer les lois du mouvement, telles qu'il a essayé de les exposer dans ses *Principes*.

Enfin, quant à la date de ses grandes découvertes mathématiques, M. P. B. a fait ressortir avec juste raison que la représentation d'un produit dans les *Regulæ* correspond à un stade moins avancé que celle de la même représentation dans la *Géométrie*. Mais il attache trop d'importance à cette circonstance, en tous cas secondaire, comme l'a fait ressortir l'illustre Moritz Cantor au dernier congrès de Philosophie. Si d'ailleurs on étudie la *Géométrie*, et les divers éléments qui la composent, il est bien certain que le problème de Pappus n'a été posé par Golius à Descartes que vers 1632, mais il ne s'en suit nullement que Descartes ait seulement trouvé alors la méthode pour le résoudre, et non pas appliqué une méthode déjà connue de lui. Au Livre II, se trouve l'exposé de la méthode des tangentes, qui est liée d'une façon indissoluble à la théorie des ovales cartésiennes et remonte dès lors certainement à l'époque de ses premières recherches sur la forme des lentilles, recherches antérieures à 1629. Quant au livre III, il est certain que Descartes y a fait des emprunts à un ouvrage paru précisément en 1629, l'*Invention nouvelle en algèbre*, d'Albert Girard; mais pour ce qui lui appartient en propre, il n'y a aucune raison plausible d'en retarder l'invention jusqu'après cette époque, et de rejeter le témoignage précis de Descartes, dans le *Discours de la Méthode*, sur la marche qu'il a suivie.

J'ajouterai que l'étude de Descartes comme mathématicien montre qu'il procède, non pas de Viète, mais de Kepler et de Simon Stevin. Il a dû connaître les œuvres de ce dernier dès son premier séjour en Hollande, et c'est certainement bien avant 1629 qu'il a étudié celles de Kepler.

Paul TANNERY.

— M. Moïse SCHWAB vient de faire paraître la deuxième partie du *Répertoire des articles relatifs à l'Histoire et à la Littérature juives parus dans les Périodiques de 1783 à 1898* (Paris, Durlacher, 1900, gr. in-8°, p. 409-602.) Le premier volume, daté de 1899, contenait la table des noms d'auteurs suivant l'ordre alphabétique: le second fascicule qui complète et achève cette utile publication, renferme la table des matières et la liste des mots ou titres hébreux. — R. D.

— La *Revue critique* a rendu compte en son temps (XLVIII, p. 53) du premier volume des *Studi glottologici italiani* dirigés par M. G. de GREGORIO. Le tome II qui

vient de paraître à la même librairie (Turin, Loescher, 1901, in-8°, 308 pp., 12 fr.), contient, outre quelques menues collections d'étymologies ou de faits intéressants surtout pour les romanistes, un long article de M. E. La Terza, sur le traitement de la voyelle radicale dans la formation du parfait grec, et une notice de M. G. de Grégorio, sur la langue evé (côte occidentale de la Guinée), qui avait été présentée au Congrès des Orientalistes de Rome en 1899. L'auteur la rattache au groupe bantou qui a étudié en dernier lieu dans son ensemble par le R. P. Torrend (cf. *Revue critique*, XXXIII, p. 21). — V. H.

— Le document northumbrien bien connu sous le titre de *Liber Vitae* [*Ecclesiae Dunelmensis*] (Durham) est un simple mais fort long catalogue de noms propres, qui a été édité par M. Sweet dans *the Oldest English Texts* (London 1885) et étudié par M. Helwig dans une thèse de Berlin (1888). C'est de ce dernier travail que M. Rodolphe Müller (*Ueber die Namen des nordhumbrischen Liber Vitae*. Palaestra, IX. Berlin, Mayer et Müller, 1901. In-8°, XVJ-186 pp.) nous offre aujourd'hui la continuation, sous la forme d'une analyse complète et détaillée, phonétique et morphologique, de tous les thèmes nominaux qui figurent comme premier ou second terme dans le type de composé binaire dont relève, comme on sait, tout appellatif germanique. A chaque article il a joint des références aux notices de ses devanciers, et notamment au récent dictionnaire de M. Searle (1897), en tant que la forme afférente y est relevée. L'ouvrage se termine par un glossaire, qui renvoie, pour tout nom propre, à chacun des deux termes qui le constituent. Chemin faisant (p. 36), M. R. Müller a mis nettement en relief les caractères qui différencient du saxon et rattachent à l'angle, spécialement au northumbrien, la langue du *Liber Vitae*. Son livre est donc une excellente contribution, tout à la fois, à l'onomastique et à la dialectologie anglo-saxonnes. — V. H.

— C'est un triste sujet que traite M. le docteur A. Lapierre dans le volume *La guerre de cent ans dans l'Argonne et le Rethelois* qu'il publie à Sedan, chez Laroche (1900. In-8°, 126 p.). Le travail comprend douze chapitres : I. Les grandes compagnies et Eustache d'Auberchicourt. II. L'invasion anglaise de 1359 et de 1360. III. Les conséquences du traité de Bretigny, les tard-venus, la rançon des forteresses. IV. L'armée de Charles VI (1388). V. Misère du peuple. VI. Bourguignons, orléanistes et armagnacs. VII. Clignet de Brabant. VIII. Seconde invasion anglaise, Edouard de Grandpré (1419-1428). IX. Jean de Luxembourg et Guillaume de Flavy (1428-1430). X. René d'Anjou et Barbazan (1430-1434). XI. Les écorcheurs, Arthur de Richemont et Robert de Sarrebruck (1434-1441). XII. Pacification, Philippe le Bon en Champagne (1441-1441). Le récit est et ne pouvait être qu'un récit de luttes locales, et d'un bout à l'autre M. Lapierre n'a que des pillages, des incendies et des meurtres à raconter; comme il dit, c'est la narration monotone et toujours douloureuse des misères de la population. Il a consulté les travaux de ses devanciers, fouillé les archives, et il nous donne, à la suite de longues et consciencieuses recherches, en mettant les uns après les autres, selon l'ordre chronologique, tous les détails qu'il a trouvés, la chronique de cette malheureuse époque, de ce temps que ces contemporains nommaient un temps honteux et infâme. Cette étude, si minutieuse, comptera parmi les meilleures publications qui aient paru sur la guerre de Cent Ans. — A. C.

— On ne peut que louer l'édition nouvelle que M. W. Mangold, professeur au gymnase Ascanien, à Berlin, vient de donner des *Précieuses ridicules* (Leipzig, Renger, in-8°, XXVII et 44 p.). P. 3, à propos des blancs d'œuf, M. M. pouvait rappeler à ses élèves le passage de la chronique de Gœtz « welcher sein Haar mit

Eiern gepicht »; *id.* noter le « Witz » sur le mot *air;* p. 5 traduire *marchand* par « krämermässig ». L'édition est excellente : l'introduction renferme tout ce qu'il faut savoir ; le commentaire sera très utile, (l'on y remarquera la citation d'une lettre de Brandt, l'envoyé du Grand Electeur, sur les hauts-de-chausses, p. 31); pour ce substantiel travail, M. Mangold a d'ailleurs consulté toute la littérature moliéresque et il a su en tirer l'essentiel. — A. C.

— Nous ne faisons que signaler la brochure de M. A. G., ancien élève de l'Ecole polytechnique, sur *Les batailles de Napoléon, à propos d'un écrit récent* (Paris, Chapelot. In-8°, 55 p.). M. A. G. répond à un opuscule de M. H. Camon *la bataille napoléonnienne.* M. Camon voulait montrer que toutes les batailles de Napoléon se ramènent à un seul type qui, toutefois, a subi une certaine évolution d'Iéna à Leipzig. L'auteur de la brochure que nous annonçons, veut prouver qu'il n'y a pas de bataille napoléonienne, que les batailles de Napoléon ne procèdent pas d'idées systématiques et ne se rapportent pas à un type normal, à un idéal, qu'elles diffèrent complètement les unes des autres, que Napoléon est un éclectique qui a pris son bien partout, qu'il n'a pas de système, mais qu'il agit d'après des principes généraux, qu'il a une idée dominante (celle de la liaison des forces), qu'il vise toujours les communications de l'adversaire, qu'il tâche toujours d'être le plus fort sur le point décisif et que pour trouver ce point, « il s'engage partout, puis il voit. » — A. C.

— La librairie Colin vient de publier trois nouveaux volumes dans sa collection des *Pages choisies des grands écrivains.* L'un, dû à Mme R. Candiani, est consacré à l'œuvre de *Tourgueneff;* l'autre, dû à M. Henri Potez, renferme des extraits de la correspondance de *Joseph de Maistre* et ses plus brillants morceaux de bravoure; le troisième, dû à M. Hippolyte Parigot, contient l'essentiel de la pensée de *Stendhal* (un extrait des « Souvenirs d'égotisme », quelques maximes, des sensations de voyage en Italie et en France, des sensations d'art où l'on trouvera l'introduction à l'*Histoire de la peinture en Italie*, des passages de la *Correspondance*, des morceaux de littérature et de critique parmi lesquels il faut signaler la dédicace à Napoléon et la théorie de la cristallisation, des pages tirées des romans et chroniques). L'introduction de M. Potez nous semble fort nourrie et de très grand intérêt. Celle de M. Parigot est remarquable par son impartialité. On y relèvera quelques légères erreurs : il n'est pas certain que la mère de Beyle fût « d'origine italienne » (p. vi); Beyle ne part pas pour Paris le lendemain du 18 brumaire, c'est la date de son arrivée à Paris, (p. viii); il s'est rendu en Italie, non pas au mois de décembre 1800, mais au mois de mai (*id.*); il n'était pas encore dragon lorsqu'il entra à Milan (*id.*); il n'assista pas à la bataille de Marengo (*id.*); il n'a pas lu Courier de 1801 à 1806 (*id.*); il était auditeur avant la campagne de Russie (p. ix) et M. P. oublie de mentionner son rôle en 1814 dans le Dauphiné (*id.*); il fit plus d'*un* voyage de 1814 à 1821 (*id.*); son père mourut en 1819 et non en 1821 (*id.*); son *Racine et Shakespeare* paru en deux volumes, date, non de 1822, mais de 1823 et de 1825 (p. xx). Ajoutons que p. 159-161 il ne fallait pas reproduire ce morceau qui est, non de Stendhal, mais de Mme Bourrienne. Ces menues critiques n'atténuent nullement la valeur de l'introduction de M. Parigot qui analyse avec beaucoup de justesse le caractère et l'œuvre de Stendhal. — A. C.

— Un pasteur, M. C. Bott, a publié ses souvenirs sur la guerre de 1870 (*Vor dreissig Jahren, Erinnerungen eines evang. Feld = und Lazarettpfarrers aus seiner Thatigkeit in Frankreich im Jahre 1870.* Oldenbourg et Leipzig, Schulze,

1901. In-8° de 48 p.). Il appartenait à l'armée qui cernait Metz, et il nous rapporte plus d'une anecdote curieuse, notamment sur le sentiment religieux des Allemands et sur leur « patriotisme nourri par la parole de Dieu » (p. 24), parfois aussi sur leur superstition (p. 37). La brochure est intéressante et mérite d'être lue en France. Lire p. 28, Jouy et non *Jony* ; p. 30, Frescati et non *Frescerti*; p. 41 Woippy et non *Wripy*. — A. C.

— Sous le titre de *Tableaux de l'année tragique* la librairie Hachette publie une anthologie de la guerre de 1870. Ce livre, lisons-nous dans l'avant-propos, « rassemble les tableaux douloureux et vivants de ces six mois de luttes. Chefs de corps et soldats, hommes d'état et orateurs, historiens et poètes, romanciers et journalistes, acteurs et spectateurs de toutes les conditions rendent en ces pages un témoignage personnel sur ces heures d'angoisses, de misères ou d'héroïsme. » L'idée est heureuse et elle a été exécutée avec goût, avec compétence. Le livre est très intéressant dans sa variété. On l'a divisé en sept parties : avant la guerre, l'armée de Mac-Mahon, l'armée de Metz, le siège de Paris, l'armée de la Loire, l'armée du Nord, l'armée de l'Est et l'Alsace, après la guerre. Chaque morceau est précédé d'une courte notice, très bien faite, exacte, précise, littéraire, sur l'auteur. P. 13, il eût fallu dire que les cuirassiers de Reichshoffen devraient s'appeler les cuirassiers de Morsbronn. P. 39, il eût mieux valu citer du prince Bibesço la belle page sur le passage de la Meuse que le procès-verbal du conseil de guerre. P. 188, lire *Gougeard* et non *Goujard*. P. 203, il fallait citer sur Strasbourg un témoin oculaire comme Fischbach ou Beaunis. — A. C.

— M. Paul Besson, professeur à l'Université de Grenoble, a bien fait de tirer à part et de publier sous forme d'une brochure qui compte 73 pages (Paris, Didier, 6, rue de la Sorbonne) les articles qu'il avait publiés dans la « Revue de l'enseignement des langues vivantes » sur *Gerhart Hauptmann*. Son étude sur la vie et les œuvres du célèbre dramatiste est fort instructive. Il passe rapidement sur ce qui ne mérite pas de retenir l'attention; mais il insiste sur les ouvrages caractéristiques et sur ce qu'ils ont d'original. On ne peut qu'être d'accord avec lui dans le jugement d'ensemble qu'il porte sur le réaliste allemand. Hauptmann a pitié des faibles et des déshérités de la fortune, et cette sympathie qu'il a pour les victimes du sort, est la source profonde d'où jaillit son inspiration. Il met le théâtre au service d'une idée morale. Il condamne le mal que les hommes se font les uns aux autres par égoïsme et le mal qu'ils se font à eux-mêmes par amour du plaisir; aussi « la question de l'alcoolisme tient-elle une place considérable dans son œuvre, et l'on peut dire que tout son théâtre est un long réquisitoire contre l'ivrognerie. » — A. C.

— Le prince Grégoire Volkonsky qui manie le français avec une rare aisance, vient de publier une brochure *Pour les Boers contre l'impérialisme* (Paris, librairie étrangère, in-8°, 128 p., 2 fr., avec une préface du comte Tolstoï). Elle est inspirée par de très généreux sentiments et Tolstoï a raison de dire dans sa curieuse préface qu'elle est sincère. Elle ne rentre pas d'ailleurs dans le cadre de notre recueil, et il faudrait, pour l'apprécier, toucher à la politique actuelle. Mais on lit avec intérêt les pages où le prince Volkonsky retrace son voyage dans l'Afrique du Sud : il a vu au Cap Serpa-Pinto, il a visité Kimberley et parcouru le *veldt* et ses steppes qui rappellent beaucoup celles de Russie, il a passé quelques jours à Bloemfontein « ville de paix et d'honnêteté » et joué aux échecs avec le frère du président Steijn. On remarquera ce qu'il dit d'après les revues anglaises, des motifs ou plutôt du motif de la guerre, « la rapacité des financiers du Rand » et le désir de faire, comme

s'exprimait Cecil Rhodes, *practical business*. Cette brochure devra être consultée plus tard par les historiens du conflit anglo-boer. — A. C.

— La librairie Ollendorff a commencé la publication d'une collection des grands romans étrangers (in-8°, 3 fr. 50 le volume) : on remarquera dans cette collection *Deux baisers* d'Adolphe Wilbrandt, traduit par L. de Chauvigny ; *High life* de la baronne de Suttner ; l'*Histoire d'une ferme sud-africaine* de Ralph Iron (Mme Olive Schreiner) traduits, par Mme Charles Laurent; *Jude l'obscur* de Thomas Hardy, trad. par M. Firmin Roz.

— L'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, publiée par la librairie Colin, est terminée. Successivement et avec régularité se sont succédé les volumes relatifs aux temps modernes ; *la Révolution française* (tome VIII), *Napoléon* (tome IX), *Les monarchies constitutionnelles* (tome X), *Révolutions et guerres nationales* (tome XI). Le tome XII qui vient de paraître, est consacré au *monde contemporain*. M. Seignobos y traite de la troisième république ; M. Métin, de l'Angleterre et des Pays-Bas, Belgique, Hollande, Luxembourg ; M. Eisenmann, de l'Autriche-Hongrie ; M. de Crue, de la Suisse ; M. Chr. Schefer, des Etats scandinaves ; M. A. Pingaud, de l'Italie ; M. Desdevises du Dézert, de l'Espagne et du Portugal ; M. Denis, de l'Allemagne ; M. Haumant, de la Russie ; M. Malet, des Etats balkaniques ; M. Cahun, du monde islamique ; M. Moireau, des Etats-Unis ; M. Milhaud, de l'Amérique latine ; M. Rambaud, de l'empire colonial français ; M. H. Cordier, de l'Extrême Orient. M. Farges examine la politique européenne depuis le traité de Berlin et les derniers règlements territoriaux. M. Chénon parle de l'Église et des cultes ; M. P. Tannery, des sciences ; M. Faguet, des lettres ; M. A. Michel et M. Rolland, des arts ; M. Viallate, de la France économique.

— L'Association des anciens élèves de la Faculté des lettres, fondée en 1884, a publié un premier volume de Mélanges, intitulé : *Entre camarades*, (Paris, Alcan, in-8°, 11 et 465 p.). Pour l'histoire, M. Audollent a traité *du Culte de Cœlestis à Rome ;* M. G. Blondel, *du Mode d'établissement des Celtes et des Germains dans l'Europe occidentale ;* M. Pariset, *d'un transport de prisonniers français en Angleterre en 1804 ;* M. François Picavet, *de la caractéristique théologique et philosophico-scientifique des limites chronologiques du Moyen-Age ;* M. Prou, *de la politique monétaire des rois de France du Xe au XIIIe siècle ;* M. Rocheblave, *du Mausolée du maréchal de Saxe, par J. B. Pigalle*. Sur la littérature ancienne, M. H. Bérenger a donné l'*Hélène homérique* ; M. Berret et M. Martinon, des traductions en vers de *l'Anneau d'or de Plaute* et de *quatre poésies de Properce*. En littérature française, le volume offre des vers de M. Cazac, *les Heures de la reine Margot ;* de M. Le Goffic, *Lit clos* ; de M. Trolliet, *La pièce en cinq actes* ; des nouvelles de M. Chenevière, *Michel*, et de M. Le Braz, *Montagne Bretonne ;* des articles de M. Coville, *sur une ballade de Christine de Pisan ;* de M. Legouis, *l'Elève de la nature* ; de M. Lintilhac, *Le Cid* ; de M. P.-F. Thomas, *Pierre Leroux*. Pour les littératures étrangères, M. Desdevises du Désert a traité *du theâtre populaire à Madrid ;* M. Henri Hauvette, du *de casibus virorum illustrium de Boccace*. En philologie, M. Dottin et Duvau ont fourni des notes sur *quelques faits d'influence consonantique à distance en gaélique*, et sur *la sémantique*. MM. Bourdon, Lichtenberger, Malapert, Marillier, Payot, en philosophie, ont, le premier, traité de *la perception et de la désignation des nombres ;* le second, *de l'individualisme de Nietzsche ;* le troisième, *du cercle vicieux reproché à Descartes ;* le quatrième a écrit des *Notes sur la coutume, le tabou et l'obligation ;* le cinquième, *la Méthode dans l'étude*. MM. Jules Favre et Gustave Larroumet, sous

la rubrique *Journalisme*, ont donné des *Notes de théâtre*, et *Deux générations solidaires*.

— Le nouveau volume de la *Vie privée d'autrefois*, de M. Alfred Franklin (Paris, Plon, in-8°, xiv et 355 p., 3 fr. 50) s'intitule *Variétés parisiennes*. L'auteur nous apporte, comme de coutume, une foule de détails intéressants : sur les noms des rues et le numérotage des maisons, sur les mots madame et mademoiselle, sur le pain bénit et le viatique, sur les insignes reliques des églises de Paris, sur les armoiries des corporations ouvrières.

— La seconde partie de la 4° livraison de la 2° édition de la *Geschichte der Philosophie* de M. Windelband a paru (Tubingen et Leipzig, Mohr.) Elle comprend les pages 513-571 et termine l'ouvrage. On y trouve une table des noms et une table des matières.

— Le 42° fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* qui paraît à la librairie Huber de Frauenfeld sous la direction de MM. Bachmann, Bruppacher, Schwyzer et Schoch, contient en deux colonnes les pages 1745-1904 et va de *büsen* à *botten*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 avril 1901.

M. Ph. Berger, vice-président, donne lecture du programme des séances qui seront tenues la semaine prochaine par l'Association internationale des Académies.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre du R. P. M. Lagrange, du couvent des dominicains de Saint-Etienne de Jérusalem, relative à la découverte, dans le quartier juif de cette ville, d'une belle mosaïque représentant Orphée jouant de la lyre au milieu des animaux.

L'Académie décide que la discussion des titres des candidats à la place de membre libre vacante par le décès de M. A. de La Borderie aura lieu le 17 mai.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de lettres de M. Cordier, qui se présente à la place de membre libre vacante par le décès de M. de La Borderie, et de MM. Guimet et Th. Reinach, qui se présentent à la place de membre libre vacante par le décès de M. Célestin Port.

M. George Foucart, chargé de cours à l'Université de Bordeaux, lit un mémoire sur les deux Pharaons dont les monuments ont été découverts à Hiéracoupolis en 1898. Plusieurs tentatives avaient été faites pour déchiffrer le nom de ces rois et on avait essayé de les placer avant la première dynastie. M. Foucart, en déterminant la nature exacte des objets représentés par ces signes hiéroglyphiques, retrouve leur prononciation en caractères égyptiens ordinaires et la confirme par une série d'exemples. Cette transcription nouvelle donne les noms des deux Pharaons Qobouh et Boudja, qui figurent dans la table d'Abydos et qui sont l'un le dernier roi de la première dynastie, et l'autre le premier de la seconde.

M. Ch. Joret, correspondant de l'Académie, lit une communication sur la flore de l'Inde d'après les écrivains grecs.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril — 1901

Catalogus codicum astrologorum græcorum. II. *Codices Venetos* descripserunt G. Kroll et A. Olivieri. Accedunt fragmenta selecta primum edita a F. Boll, F. Cumont, G. Kroll, A. Olivieri. Bruxelles, Lamertin, 1900; VIII-224 p.

Les manuscrits décrits dans ce second volume du *Catalogus codicum astrologorum græcorum* sont au nombre de onze, appartenant à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. M'étant déjà exprimé sur la valeur et l'utilité de la publication (*Revue*, 1899, nos 27-28), je ne crois pas nécessaire de me répéter; le plan et la disposition sont les mêmes que dans le premier volume, à cela près que les manuscrits ne sont pas divisés en groupes suivant qu'ils sont en tout ou en partie de nature astrologique. L'appendice ne le cède pas en intérêt à l'appendice des *Codices florentini :* citons, entre autres morceaux, les cinq chapitres d'un certain Stephanos, qui recommande l'astrologie aux chrétiens, au VIIIe siècle ; les fragments de Vettius Valens, qui renferment de curieux renseignements sur la manière dont les astrologues retrouvaient la position des astres au moment de la naissance de leurs clients, et qui font connaître une chorographie différente de celle des autres astrologues ; une dodécaétérie, précédée d'une intéressante introduction de M. Boll sur l'année syro-macédonienne. Je constate avec plaisir que la correction typographique, sans toutefois être encore parfaite, est notablement supérieure à celle du premier volume[1]. —

1. Il n'y a guère plus de vingt fautes d'accentuation dans l'Appendice ; par exemple p. 93, 11 ὑποτετάγμενα ; 95, 13 καθύγρον, 124, 1 et 126, 15 ὡροσκόπουν (participe) ; 124, 11 ὡρόσκοπον ; 126, 1 χίονα ; 136, 33 μοίραν ; 162, 5 ῥιγοπυρετῶν ; 177, 16 δαψιλείαν, etc. Lire p. 160, 6 μερίμνης ; 162, 6 πράξεσιν ; 167, 20 μετριώτερα ; 188, 6 κακοποιῶν ; 216, 16 συννεφής ; 173, 30 ἐρυσιπέλατα (texte -πέλατας doit en effet être corrigé, ne suffisant pas à lui seul pour autoriser le masculin).

La lecture de l'appendice m'a suggéré certaines remarques dont voici quelques-unes. P. 207, 16, les mots Ἄρεως Δία καθυπερτεροῦντος sont une erreur; suppr. Ἄρεως et lire τοῦ Διός καθυπ., comme le prouve la rédaction des autres sections et la suite l. 20 : εἰ μέντοι ὁ Ἄρης τὸν Δία καθυπερτερεῖ. 154, 30 ce n'est pas le *second* décan du Lion qui manque, mais le *premier*. Le copiste, après avoir écrit ὁ δὲ πρῶτος δεκανὸς Λέοντος, a passé au mot Λέοντος du second décan, en sautant la figure du premier; il faut restituer ὁ δὲ πρῶτος δ. Λέοντος <Ἡλίου· (lacune). Ὁ δεύτερος δ. Λέοντος> Διός, διότι etc. Le Lion est en effet le domicile du Soleil. 156, 3 au second décan du Sagittaire (Mars), la restitution Σκορπίος est erronée; il faut lire διότι οἶκος αὐτοῦ <Κριός> ; le trigone est formé en effet par le Sagittaire et le Lion avec le Bélier, et non avec le Scorpion. 158, 5 μυκῶνται... καὶ πρὸς ἔμετον ἐρεθίζουσιν ; cf. l. 11-12 ἐπιτήδειον δὲ ζῴδιον πρὸς ἔμετον ὁ Κριός διότι μυκᾶται. Je ne vois pas bien ce que vient faire le mugissement, ni avec le Bélier, ni à propos de vomitif; or le manuscrit donne μυρηκῶνται ; je n'hésite pas à lire avec lui μηρυκῶνται, et à corriger plus loin μηρυκᾶται.

My.

Dr Johannes Tolkiehn, privatdozent der klass. Philol. an der Univ. Königsberg. **Homer und die römische Poesie**. Leipzig, Weicher, 1900, 219 p. in-8°.

M. Tolkiehn donne souvent aux revues de son pays des comptes rendus et des études originales [1]. Il a préludé au présent livre par une petite brochure dont j'ai dit un mot autrefois [2].

Le plan est germanique; il étonnera plus d'un lecteur français. Sur le titre, nous pensons d'abord aux grands poètes : Virgile et les autres épiques; les poètes dramatiques, etc. Nous nous rappelons l'épître (I, 2) où Horace expose avec humour les belles leçons qu'il tire des deux vieilles épopées [3]. Mais tel n'est point le compte de M. T. Il divise son livre en deux parties, l'une générale, l'autre particulière. Dans la première, après quelques préliminaires, suivis de la bibliographie [4], M. T. passe en revue les témoignages que nous avons de l'influence d'Homère, chez les Romains, notamment les rapproche-

---

1. Ainsi, dans le *Jahrb. Phil.* de 1897, sur le poème de Reposianus; dans une Festschrift de 1896, une étude sur l'Odyssée de Livius Andronicus et l'Iliade de Matius. Sa thèse de Leipzig, 1888, traitait des Héroïdes.

2. De Homeri auctoritate in cotidiana Romanorum vita. Voir la *Revue* de 1897, I, p. 143.

3. Sauf le rapprochement insignifiant de la p. 47, je ne vois pas cette épître mentionnée dans le présent livre : n'est-ce pas caractéristique?

4. Les anciens travaux français sont cités. Si la faiblesse du livre du jésuite Rapin est mise en lumière, hommage est rendu à la peine qu'avait prise Eichhoff.

ments des scoliastes. Conclusion de cette première partie : les vues des anciens sur notre sujet n'ont qu'une valeur très relative et, pour ne pas se préparer de déceptions, il convient de ne pas beaucoup attendre d'eux. M. T. ne ménage pas ses critiques aux savants de l'antiquité. Par ce qui reste de leurs œuvres dans les scolies, par Macrobe, nous ne pouvons avoir qu'une idée fort médiocre de la manière dont ils concevaient et présentaient leurs rapprochements ; les indications sont incomplètes, erronées, ou tirées et fort souvent de mauvais goût. Un monde les sépare de ce que nous appelons « la littérature comparée ». Dans la seconde partie, trois chapitres : traductions suivies d'Homère ; morceaux de vers isolés ; comment le fonds homérique a servi à composer des poèmes originaux ; comment il a fourni des épisodes à de grands poèmes [1]. Ici, avec beaucoup de clarté et des exemples bien choisis, la remarque, faite depuis longtemps que, dans leurs traductions et leurs imitations, les plus grands admirateurs d'Homère se donnaient beaucoup de liberté ; que même dans les traductions les plus exactes, les plus soignées, même dans Cicéron, la simplicité et la grâce de l'original grec ont le plus souvent disparu ; de plus, ceci est plus neuf et bien présenté ici, dans ces imitations M. T. distingue ce qui est conforme au texte d'Homère de ce qui a été modifié dans les légendes troyennes d'après les récits des poètes qui ont suivi : Hésiode, les tragiques, etc. Ce mélange d'éléments différents est continuel dans les auteurs de l'empire, surtout dans Ovide. M. T. a accumulé les exemples des inexactitudes et des confusions qu'ont commises presque tous les poètes Romains ; leur excuse est que, manquant de lexiques et de tous les moyens que nous avons de nous reporter à l'original, ils étaient le plus souvent forcés de se fier à leur mémoire ; M. T. en ajoute une autre qui est au fond moins paradoxale qu'elle ne le paraît. Grâce à l'enseignement de l'école, grâce aux mœurs, Homère était si bien présent à tous les esprits que ces confusions étaient sans conséquence ; le lecteur les rectifiait volontiers et facilement de lui-même. Dans les passages qui font difficulté, M. T. a souvent montré avec beaucoup de bon sens qu'il n'est pas besoin de corriger le texte, et que des confusions excusables expliquent assez les divergences avec Homère.

M. T. devait s'attendre à une objection qui vient d'abord à l'esprit : le sujet qu'il a choisi n'est-il pas connu et même rebattu ? Il répond que nulle part, malgré l'intérêt qu'il présente, ce sujet n'avait été traité complètement et d'après les exigences de la critique moderne ; tous les travaux qu'on a sont anciens ou surannés (veraltet). M. T. se croit par là justifié d'avoir repris la question en la traitant à fond. Il sent

---

1. M. T. passe rapidement sur les imitations de Virgile ; je ne puis l'en blâmer ; il était inutile de reprendre cette partie puisque l'essentiel est dans Ribbeck ; mais une restriction dans le titre n'aurait pas été inutile.

bien d'ailleurs la difficulté que présente une telle étude rien que par son étendue; comment suivre une influence littéraire à travers neuf siècles, et comment distinguer avec quelque certitude si elle s'est exercée ou non directement ? M. T. met du moins sous nos yeux tout ce qui est à notre portée ; son étude est très soignée, consciencieuse, presque jusqu'à l'excès. Quand on le voit analyser les sources de la *deliberativa* de Dracontius (10 p.) ou les rapports avec Homère de telle épigramme, il semble bien qu'avec lui l'on soit arrivé à l'infiniment petit. L'érudition de l'auteur est de bon aloi et très sûre ; on le voit bien dans les chapitres sur les scoliastes. Le livre est au courant des derniers travaux[1]. Nous y retrouvons une remarque intéressante que M.T. avait faite déjà autrefois : entre les deux poèmes d'Homère, les Romains avaient une préférence pour l'Iliade ; c'est elle qu'on lisait, qu'on traduisait, qu'on citait. Ils se montrent en cela les fils d'Enée. Ovide seul fait exception et emprunte davantage à l'Odyssée. Comme thèse nouvelle, je signale le chapitre sur Livius Andronicus : M. T. trouve non sans raison que Mommsen et Ribbeck ont par trop rabaissé le mérite de sa traduction.

Bref, le livre contient une étude soignée, qui témoigne en général d'assez de sens et de goût et où les lapsus sont insignifiants[2].

Émile Thomas.

Der Epikureer Philonides, von W. Crönert (Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1900, XLI, p. 942 à 959).

Sous ce titre, M. Crönert publie le texte du papyrus d'Herculanum 1044, qui était encore inédit, mais dont on avait déjà fait remarquer l'importance. Les restes de ce rouleau fort délabré donnent quelques morceaux de la biographie d'un épicurien nommé Philonidès, qui fut l'ami des Séleucides Antiochus Épiphane (175-164) et Démétrius Soter (161-150).

---

1. Par exemple, M. T. écrit normalement (p. 134 au bas) Jullus Antonius et renvoie à l'article de la Real Encyclopédie; il combat la fausse idée qu'on se faisait de l'*Ilias Latina*, etc. Vingt-cinq pages sont consacrées à ce poème. M. T. expose clairement les problèmes qui se posent à propos de cette traduction abrégée. Pour que rien ne manque à ce chapitre, il suffirait d'y ajouter un renvoi à l'article de M. Vollmer dans la Festschrift Wahlen (De recensendo Homero Latino).

2. Dans les notes plus d'un excursus inutile. — P. 138, au milieu, en parlant de Lucain : « sein Biograph Vacca » est une expression tout au moins équivoque. — Quelle idée (p. 4, n. 1) de croire utile de renvoyer, pour le temps d'Adrien, à « l'excellente caractéristique de Teuffel-Schwabe » ! — P. 121, au bas, lire Pria*mo*. P. 141, n. 2 : lire *nar*rata. P. 152, au 2ᵉ v. lire *Exci*pit. — P. 174, avant-dernière ligne, les deux points sont tombés après *gloriam*.

Ce qu'on savait de ce personnage tenait dans une ligne d'Apollonius de Pergè. Nous sommes à présent, grâce à M. C., assez abondamment renseignés sur la nature de ses études et de ses travaux, sur les noms de ses maîtres et de ses amis, sur les milieux où il passa sa vie, et même sur les polémiques dont il fut le sujet.

Le texte du papyrus est dans un état lamentable. Il n'y a pas une colonne qui soit entière, et il est bien rare que nous connaissions l'ordre dans lequel il faut placer les fragments. Toutefois, le labeur de M. C. en a fait jaillir des lumières précieuses pour les domaines les plus divers. Bien des célébrités de l'époque alexandrine, dont M. Susemihl cite à peine le nom, nous réapparaissent assez distinctement : Dionysodore de Kaunos, Iolaos, Antiphane, etc.

Philonidès eut, vis-à-vis de sa secte, une indépendance qui lui donne de l'originalité. On sait qu'Épicure était hostile aux mathématiques, et que les découvertes de l'astronomie restèrent lettre morte pour lui. Or, Philonidès s'occupa d'astronomie et de mathématiques. L'étude de la physique l'amena à s'adonner à la géométrie. Il fit des recherches sur l'infiniment petit, peut-être aussi sur les formes des atomes et sur les conditions dans lesquelles leur adhérence se produit. De plus, sa biographie nous fournit un spécimen de cette classe d'Épicuriens que les purs traitaient de « sophistes » (Diog. La. X, 26). Le professorat qui était visé par cette expression, ne pouvait guère se pratiquer, en effet, sans d'amples concessions aux goûts et aux besoins d'un public étranger au rigorisme de l'école. Professeur influent, philosophe de cour, savant habile à se créer des relations à l'étranger, Philonidès, aux yeux des sectaires, fut un suspect.

Ce n'est pas à la monographie de M. C. que j'emprunte ces remarques sur la portée des fragments qu'il édite : elles me sont fournies ou suggérées par une notice importante de M. Usener parue récemment dans le *Rheinisches Museum* (N. F., t. LVI, p. 145). Déjà M. Köhler (*Sitz. ber. d. Berl. Akad.*, 1900, XLIV) avait signalé plusieurs inscriptions d'Athènes et de Delphes, qui complètent les données du papyrus relatives à Philonidès et à son frère Dicéarque.

Qu'il me soit permis de faire connaître à mon tour à M. C. les quelques passages où sa reconstitution du texte m'a semblé trop timide, et aussi celles de ses conclusions qui m'ont paru forcées : p. 954, fr. 32, l. 5, lire : εἰ δὲ τὸν ὑπὸ Φιλωνίδου παρῃτημ[έν]ον ὅπως μὴ διαφ[θείροι τὴν] Λ[αο]δ[ί]κειαν... — p. 943, fr. 2, proposer : [καὶ] ὁ αἰτιολογούμεν[ος κατὰ τὴν ou κατ' αὐτὴν τὴν?] γεγενημέ[νην πρὸς α]ὐτὸν δόσιν, etc. — *ibid.*, fr. 1, proposer ἀκηκοότος ὕ[στερον]?— P. 952, fr. 24, 9, [εἰ]κὸς [ἦ]ν καὶ πάππον ἔχοντα 'Ιό[λαον], ainsi que p. 954, fr. 33, l. 8, ἐν τῆι αὐτῆι et fr. 16, l. 4, p. 948 τοῦ pour τὸν sont trois conjectures que je m'attendais à voir proposer : M. Usener aura le mérite de les avoir publiées le premier. — Lire dans le fr. 58 que Philonidès quitte son père et son frère, est une interprétation risquée. Le fr. 26 prouve-t-il que Philo-

nidès fut en rapport avec Carnéade? Cela me paraît plus douteux encore.

L'édition de M. Crönert, naturellement, ne pouvait être définitive, mais elle se place parmi les bonnes publications de ce genre. Les volumes calcinés d'Herculanum qui sont restés jusqu'à présent sans éditeurs, ne pourraient passer par des mains plus circonspectes et sous des yeux plus perspicaces que ceux à qui Philonidès doit sa résurrection.

J. Bidez.

Sancti Aurelii Augustini episcopi De Ciuitate Dei libri XXII. Recensuit et commentario critico instruxit Emanuel Hoffmann. Vol. II, Libri XIIII-XXII. Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. MDCCCC. v-730 pp. in-8. (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum. Vol. XXXX.)

Emanuel Hoffmann supportait difficilement la critique. Il avait fort mal pris le compte rendu, pourtant bénin, que j'avais fait de son premier volume [1], et a cru nécessaire de communiquer au public ses impressions de mauvaise humeur dans la préface du second volume. Naturellement, il m'a prêté un jugement de son œuvre beaucoup plus sévère que celui que j'avais émis. Mon ami Weyman, qui avait fait d'autres réserves dans le *Literarisches Centralblatt*, reçoit aussi une réponse énervée. Depuis, Emanuel Hoffmann est mort, le 7 décembre 1900, à l'âge de soixante-seize ans. Je souhaite qu'il ait trouvé dans la mort l'apaisement suprême.

Mais s'il serait indécent d'insister maintenant sur une susceptibilité qui ne mérite que de la compassion, la question de méthode, soulevée par la préface du premier volume reste, et vaut la peine qu'on y revienne. D'ailleurs, tout en maugréant, Hoffmann s'est conformé au désir que j'exprimais il y a un an de recevoir plus de détails sur ses principes et ses intentions. La très courte préface d'aujourd'hui nous donne en partie satisfaction.

Deux traits caractérisaient les procédés critiques de Hoffmann : le principe de la *lectio difficilior* servant de base à la classification des manuscrits, et l'importance accordée à un manuscrit de la Renaissance, Padoue 1469 (xiv[e] siècle), en regard des nombreux et anciens manuscrits du moyen âge (à partir du vi[e] siècle). C'est au nom même de la méthode critique que le principe de la *lectio difficilior* me paraissait employé à contre sens. On enseigne, et avec raison, que l'on doit classer les manuscrits par leurs innovations, c'est-à-dire par les fautes, les lacunes, les interversions, les accidents divers qui se produisent au fur et à mesure que les copies se succèdent et se propagent. Dans

---

1. *Rev. critique*, 1900, I. 165.

la pratique, on essaie par ce moyen de constituer des familles de textes. Ce n'est pas toujours facile, j'en conviens, surtout pour les textes très souvent copiés et qui ont pu subir des révisions à demi savantes, comme certaines œuvres de Cicéron, celles d'Horace, de Lucain, d'autres encore, qui sont autant de « cas » bien connus des philologues. Au lieu de cela, H. a classé les manuscrits suivant qu'ils présentaient dans l'ensemble une leçon moins facile pour le copiste. Ce principe est d'une application trop élastique; il ne correspond pas à l'histoire réelle de la tradition manuscrite; il a pour résultat un classement sur une échelle, chaque manuscrit étant plus ou moins coté suivant qu'il offre plus ou moins la *lectio difficilior*, au lieu de donner un classement par stemme, comme dans l'autre méthode; c'est ainsi un retour déguisé aux errements de la Renaissance et du XVIIe siècle et au préjugé du « bon manuscrit ». Il y a un moment du travail de l'éditeur où intervient légitimement le principe de la *lectio difficilior* : c'est dans le jugement des variantes particulières. Soit qu'il s'agisse de décider de quel côté une faute est plus probable, soit qu'on hésite entre deux leçons également impossibles pour choisir celle qui servira de point de départ à une correction, on pourra faire appel au principe de la *lectio difficilior*. Mais l'on voit que ce n'est pas un procédé général de classement, le principe cardinal autour duquel tourne toute la critique textuelle. C'est un principe de solution dans des cas isolés et généralement désespérés. Et il ne doit être appliqué que lorsque déjà la classification des manuscrits a été établie sur la base des fautes communes ou divergentes.

H. paraît avoir essayé un groupement des manuscrits. En cinq lignes de la p. III, il distingue « duo genera codicum », les plus anciens, *L(ugudunensis)*, *V(eronensis)*, *C(orbeiensis)*, qui sont du VIe et du VIIe siècle, et les manuscrits plus récents, postérieurs à Charlemagne. Par suite, ajoute Hoffmann, il s'agit, non pas de classer les manuscrits récents, mais plutôt de déterminer les rapports qui existent entre ceux-ci et les plus vieux. Malheureusement il s'en tient à ces brèves indications et ne nous révèle pas la nature de ces rapports avec preuves à l'appui. Nous savons seulement ce qu'il faudrait faire.

Nous sommes plus avancés sur le chapitre du manuscrit de Padoue. La faveur que lui accorde H. est motivée, dit-il, par son étroite relation avec les plus anciens manuscrits. Encore une affirmation que nous sommes forcés d'accepter, mais elle a le mérite d'être nette. J'ajouterai seulement un mot. Pour les philologues un peu versés dans l'histoire des textes, l'hypothèse, d'ailleurs très réservée, que j'avais émise, que certaines leçons de ce manuscrit pouvaient être des conjectures d'humanistes, n'avait rien de choquant. Il suffit de rappeler les difficultés auxquelles on est aux prises quand on étudie le texte des lettres à Atticus, de certains discours et du *Brutus* de Cicéron, des petits écrits de Tacite, ou le groupe important et mal connu des ma-

nuscrits récents de Lucrèce. C'est le premier problème à résoudre, en présence d'un manuscrit du XIV[e] ou du XV[e] siècle; et il ne se résoud pas seulement par la comparaison de ses leçons avec celles des autres manuscrits, mais aussi par l'histoire de ses origines et, en général, par l'histoire de l'humanisme. Le manuscrit de Padoue provient de Sainte-Justine. Comme ce monastère a été fondé par le Mont-Cassin, H. (I, p. XIIII) en a conclu qu'il a été copié au Mont-Cassin. Il est évident que ce n'est pas la seule hypothèse possible. Ajoutons que s'il est matériellement exact que le Mont-Cassin n'a pas de manuscrit complet de la Cité de Dieu, cependant, d'après le même Reifferscheid auquel H. (I, p. XIIII) emprunte ce renseignement (*Bibliotheca patrum Italica*, II, 318 sqq.), cette abbaye a un exemplaire complet en deux volumes (14 et 28), dont le deuxième, écrit sous l'abbé Théobald, est daté de l'an de l'Incarnation 1023.

On pourrait sans doute suppléer à force de travail aux insuffisances des préfaces d'H. et établir, d'après les collations de l'apparat, une classification des manuscrits. Mais ici encore on se trouve arrêté par certaines lacunes. Quand H. indique dans l'apparat une leçon différente du texte, on est en droit de conclure *ex silentio*, que tous les manuscrits non mentionnés ont le texte imprimé. Cependant cela même n'est pas sûr. Car, si H. reproduit dans l'apparat les deux leçons avec les sigles des manuscrits qui les donnent, souvent quelques manuscrits sont omis et on ne sait auquel des deux groupes les rattacher. Ainsi, II, p. 25, 2 *ullis : nullis* (omis *a*, *b*, *e*, tous les manuscrits de Dombart); 3 *delinquerent : deliquerint* (mêmes lacunes); 20, *alicunde : aliunde* (omis les manuscrits de Dombart); 26, 5 *traicerent : traiecerunt* (omis les manuscrits de Dombart); 6 *quod : quo : quae* (même omission); etc. Il n'est presque pas de page où l'on relève de tels manques. On serait fort empêché si l'on voulait classer les manuscrits d'après des renseignements aussi incomplets.

Pour les livres XIIII-XXII, publiés dans ce volume, H. disposait d'un seul manuscrit ancien, *V*, et seulement pour les livres XIIII-XVI. Puis vient le Monac. 6267, du IX[e] siècle, jusqu'au livre XVIII inclus. Tous les autres manuscrits sont postérieurs au IX[e] siècle, d'après les dates adoptées par Hoffmann. Il n'en était que plus urgent de préciser leurs rapports. Il est regrettable aussi que H. n'ait pas cherché, pour cette partie, à compléter les recherches de ses devanciers par la collation de quelque manuscrit nouveau, par exemple le manuscrit Vatican Pal. 200, du IX[e] siècle et qui provient de Lorsch.

Hoffmann a mis en tête du volume la liste des sigles que j'avais réclamée.

Deux tables, des passages et des noms et choses, sont dues à M. Weinberger.

Paul Lejay.

Einleitung in das Neue Testament, von A. JUELICHER. Leipzig, Mohr, 1901; in-8° xvi-504 pages.

Troisième édition d'un excellent manuel d'introduction au Nouveau Testament. Après des considérations générales sur le sujet et sa bibliographie, l'auteur traite successivement de l'histoire des livres, de l'histoire du canon, de l'histoire du texte. La première partie est de beaucoup la plus développée; partout l'exposition est méthodique et parfaitement claire.

Les écrits de Paul sont étudiés d'abord. M. J. pense que l'Apôtre a subi la mort en 63, au terme des deux années de captivité dont il est parlé à la fin des Actes. On peut contester cette opinion sans prendre parti dans la question d'authenticité des Épîtres pastorales : le passage de Clément (I *Clem.* v) où il est dit qu'une grande multitude de martyrs furent adjoints à Pierre et à Paul, désigne les deux apôtres comme les principales victimes de la persécution, mais n'indique pas nécessairement un intervalle entre leur mort et celle des autres chrétiens; le texte des Actes (xxviii, 30-31) où l'on voit que Paul enseignait librement n'insinue pas que la mort l'empêcha de continuer, mais s'explique tout naturellement par le fait que celui dont on parle était prisonnier; le silence du narrateur sur ce qui advint au bout de cette captivité peut nous surprendre, mais il ne favorise pas plus la thèse de M. J. que celle qu'il rejette; le discours de Paul à Milet (*Act.* xx, 25) donne à penser que l'Apôtre n'est jamais retourné en Asie, mais ne nous apprend rien sur les circonstances de sa mort en Occident; et l'on ne fait pas vraiment une conjecture si extravagante en supposant que l'auteur des Actes avait pu réserver pour un autre livre les derniers événements de la vie de Paul, aussi bien que son martyre et celui de Pierre. M. J. maintient sans restriction l'authenticité des Épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon, de la première aux Thessaloniciens, et il ne considère pas comme décisives les objections soulevées contre la seconde aux Thessaloniciens et l'Épître aux Éphésiens. L'Épître aux Hébreux aurait été adressée, vers 75-90, à la communauté romaine, par un chrétien paulinisant de formation alexandrine. Les Épîtres pastorales auraient été composées au commencement du second siècle. M. J. se refuse, et sans doute avec raison, à y reconnaître plusieurs couches de rédaction.

La première Épître de Pierre a été écrite vers l'an 100, par un chrétien de Rome, et il n'y a pas lieu d'admettre que la suscription et la conclusion y auraient été ajoutées après coup (hypothèse de Harnack). L'Épître de Jacques a été composée vers l'an 150, et ce n'est pas non plus un recueil de discours dont on se serait avisé de faire une lettre (autre opinion de Harnack). L'Épître de Jude appartient à la première moitié du second siècle; la seconde de Pierre, qui en dépend, se place entre 125 et 175. La dépendance de cette Épître à

l'égard de l'Apocalypse de Pierre est présentée comme très probable. On pourrait presque la dire certaine, et il est permis de se demander si « le discours prophétique » dont parle II *Pier.* I, 19-21, n'est pas cette apocalypse apocryphe.

L'Apocalypse johannique a été composée, vers l'an 95, par un prophète chrétien qui n'était pas apôtre et ne voulait pas se donner pour tel; cet auteur s'est approprié des morceaux apocalyptiques plus anciens, dont on ne saurait déterminer le nombre; il n'est pas à prendre pour un simple compilateur qui juxtapose des fragments empruntés. Peut-être M. J. exagère-t-il un peu son originalité, en réagissant contre les critiques qui l'ont trop diminuée.

L'Évangile de Matthieu aurait été écrit vers l'an 100; il n'y a pas lieu d'y reconnaître un double travail de rédaction. Marc a été composé vers l'an 70; il n'y a pas non plus de proto-Marc. La finale primitive du second Évangile a été supprimée avant que le livre ne devint canonique. Ne serait-ce pas au temps où se constitua le canon des Évangiles? M. J. pense que cette finale a pu être connue de l'auteur de *Jean*, XXI, et de celui qui a écrit l'Évangile de Pierre; cette hypothèse est très vraisemblable. Il ajoute que le contraire n'est pas démontrable pour Matthieu et pour Luc. Cette dernière assertion paraît tout à fait contestable en ce qui regarde Matthieu. Luc, qui suit pour les récits de la résurrection une autre source que Marc, a pu connaître la finale primitive et la négliger, ou l'utiliser à sa manière en n'en retenant que certains détails, en en brisant le cadre, en transposant le récit de la pêche miraculeuse. Tout autre est le cas de Matthieu. Le rédacteur du premier Évangile est dans une dépendance étroite de Marc; et si son tableau de l'apparition du Christ sur la montagne lui appartient en propre, c'est qu'il a dû le composer, son exemplaire de Marc ne contenant pas l'apparition galiléenne antérieurement annoncée. Le troisième Évangile a été rédigé vers 80-100. Marc est une des sources principales de Matthieu et de Luc. Ceux-ci dépendent également d'un recueil de discours que l'apôtre Matthieu avait rédigé en araméen, qui avait été traduit en grec et remanié dans des recensions diverses. Certains récits, qui sont particuliers à Matthieu ou à Luc, ont pu être puisés dans d'autres sources ou dans la tradition. Cependant M. J. fait une exception pour Luc dans le récit concernant la part d'Hérode au procès de Jésus, récit qui aurait été conçu par l'évangéliste. On peut douter que cette scène ait été imaginée pour montrer le Christ « devant les rois et les gouverneurs »; n'aurait-elle pas été plutôt puisée dans quelque source où Hérode était censé responsable de la condamnation du Sauveur, comme dans l'Évangile de Pierre? Marc a pu connaître le recueil de discours attribué à l'apôtre Matthieu. Ce n'est peut-être pas assez dire; car le second Évangile, malgré l'originalité de sa couleur, ne donne pas, en général, l'impression d'une œuvre de première main, et qui procéderait direc-

tement de la tradition orale. Le premier Évangile et le troisième sont à peu près contemporains et ont été composés indépendamment l'un de l'autre.

Le quatrième Évangile a été écrit vers 100-110, après les trois Synoptiques. M. J. soutient que le chapitre xxi est du même auteur que le reste du livre. Ses arguments sont peut-être moins concluants qu'ils ne paraissent. La tradition, dit-on, n'a jamais connu Jean sans ce chapitre. Qu'est-ce que cela prouve, si le livre gardé d'abord dans un petit cercle chrétien, a été pourvu de cette conclusion lorsqu'on a voulu le répandre dans l'Église ? Le vocabulaire est le même que celui de Jean. Cette assertion n'est-elle pas trop absolue, et ne sent-on pas l'imitation du style johannique, avec un mélange d'éléments étrangers ? Le double sens de la pêche miraculeuse est en rapport avec le symbolisme de l'auteur. N'est-il pas plutôt en rapport avec le genre de symbolisme qui se rencontre dans les Synoptiques, avec la simple analogie de la pêche des hommes et de la pêche des poissons, non avec le symbolisme doctrinal du quatrième Évangile, qui a un tout autre caractère ? Il est conforme à l'esprit de l'auteur que Pierre et le disciple préféré aient une apparition pour eux. Cette raison de convenance n'est-elle pas bien fragile, et ne semble-t-il pas que le rédacteur du chapitre xxi s'intéresse à Pierre et au disciple comme à des personnages historiques, tandis que l'évangéliste s'intéresse à eux comme à des types représentant une idée ? La reprise du chapitre xxi n'est pas plus extraordinaire que celle du discours après la cène au chapitre xv. Cette parité n'est-elle pas contestable, puisque le discours des chapitres xv-xvi a le même objet que le précédent, tandis que l'apparition du chapitre xxi procède d'une conception et d'une tradition essentiellement différentes de celles qui dominent le chapitre xx ? Si tout ne nous trompe, les indices qui donnent à penser que le chapitre xxi est une pièce rapportée sont réels, et les raisons alléguées en sens contraire ne sont pas fondées.

Ayant posé en principe l'unité du livre, M. J. s'appuie sur les vingt premiers chapitres pour établir que le disciple préféré est le type du parfait chrétien, et sur le chapitre xxi pour prouver que ce disciple ne laisse pas d'être identifié par l'évangéliste à Jean d'Éphèse. On voit s'il importe d'être fixé sur l'origine du chapitre xxi. M. J. ne fait guère que constater l'incertitude de la tradition touchant la qualité de Jean d'Éphèse; apôtre ou disciple, ce n'est pas lui qui a écrit l'Évangile, ce livre ne pouvant être l'œuvre d'un compagnon de Jésus. Le caractère symbolique du livre, l'espèce de nécessité à laquelle il a répondu sont très bien expliqués; mais il reste à prouver que l'auteur principal a voulu mettre son écrit sous le patronage de Jean d'Éphèse. Ne semble-t-il pas s'identifier en quelque façon au disciple préféré (*Jean*, xix, 35; xx, 31), et n'est-ce pas seulement le rédacteur du chapitre xxi (v. 28) qui se distingue du disciple, tout en présentant celui-

ci comme écrivain de l'Évangile ? M. J. a si bien exposé les conditions du problème, que l'on peut, grâce à lui, s'apercevoir que ses conclusions ont chance d'être trop simples eu égard à la complexité du sujet. Au fond de la question johannique il y a autre chose que cet admirateur anonyme de Jean d'Éphèse, qui mettrait sous le nom du célèbre disciple un évangile nouveau. Et peut-on dire, malgré le témoignage de Papias, que, l'auteur de l'Apocalypse n'étant pas le disciple d'Éphèse, rien n'empêche que celui-ci ait été le fils de Zébédée ?

Les Actes des apôtres ont vu le jour vers 100-105 ; parmi ses sources l'auteur avait un écrit d'un compagnon de Paul (*die Wirquelle*), qu'il faut sans doute identifier à Luc ; c'est pourquoi le livre entier et le troisième Évangile ont été attribués à ce personnage. Mais si l'on n'a pas d'autre raison pour rattacher cette source à Luc, pourquoi ne pas garder celui-ci comme rédacteur du troisième Évangile et des Actes, et laisser le journal de voyage à un disciple inconnu ? M. J. répond qu'il y a tel récit dans les Actes, par exemple le chapitre xv, qui n'a guère pu être écrit par un ami de Paul et un homme aussi bien informé que Luc. Cet argument n'est pas sans valeur.

Dans une page très judicieuse de ses prolégomènes, que certains apologistes ne manqueront pas de présenter comme l'oraison funèbre de la critique biblique, M. J. constate le danger qui menace en Allemagne la science de la Bible, du côté des traditionalistes. Mais des traditionalistes tels que M. Harnack, dont les conclusions exégétiques ne sont pas du tout conservatrices, sont inquiétantes seulement pour la tradition. Quant aux autres savants que M. Jülicher a cité, il semble que son manuel et celui de M. Holtzmann ont tout ce qu'il faut pour leur faire une heureuse concurrence, dans la mesure où cette concurrence importe aux progrès de la critique.

Alfred Loisy.

S. Chabert. **Marcellus de Bordeaux et la Syntaxe française.** Paris, A. Fontemoing, 1901 ; in-8° de 107 pages.

M. Chabert a fait en 1897 une thèse latine sur la langue et le style de Marcellus Empiricus : le présent opuscule n'est qu'un chapitre de cette thèse, revu et considérablement augmenté, grossi de développements de toutes sortes, et qu'il serait même permis de trouver parfois un peu excessifs. Je ne sais si cette façon de procéder est à encourager, j'entends celle qui consiste à soulever les questions les plus générales à propos d'un auteur unique : encore faudrait-il que cet auteur en valût vraiment la peine, et Marcellus n'est peut-être pas dans ce cas. Je crains que M. Ch. ne se fasse grandement illusion lorsqu'il croit saisir dans le *De medicamentis liber* l'état exact du latin parlé en

Gaule vers 400, ou plutôt je suis bien sûr qu'il y a, même dans la rédaction de ces recettes de bonne femme, encore une large part de tradition classique et de latin conventionnel : plus loin, M. Ch. semble en convenir implicitement dans les considérations par lesquelles se termine son opuscule. Tout cela est un peu flottant. Je lui ferai un autre reproche, c'est d'insinuer, comme beaucoup l'ont déjà fait du reste, que le latin a eu en Gaule des tendances plus analytiques qu'ailleurs. Il dit, par exemple, p. 31-32 : « Est-il donc surprenant que les prépositions, comme les proclitiques en général, se soient à ce point développées dans la syntaxe française ?..... Dans cette course méthodique vers l'analyse, les peuples ont marché d'un pas inégal, et la France tient la tête. » Ce sont là des phrases de convention, susceptibles tout au plus de chatouiller en un certain sens notre amour-propre national. La vérité, c'est qu'à l'origine le développement des procédés analytiques semble avoir été sensiblement le même dans toute l'étendue de la Romania, et le latin de la Gaule, vers le v[e] siècle, ne devait à ce point de vue guère différer de celui qu'on parlait en Italie ou en Espagne.

Ceci posé, je ne nie pas qu'il n'y ait, parmi ceux qu'a collectionnés M. Ch. dans l'œuvre de Marcellus, certains faits intéressants. Ils auraient pu être exposés plus brièvement, et une dizaine de pages sans doute auraient suffi pour noter tout ce qu'il y a de vraiment essentiel dans cette syntaxe. Il est vrai qu'il eût fallu, pour condenser ainsi la matière, se dispenser de comparer les particules aux Maires du Palais (p. 32), les cas à des sultans turcs (p. 43), et l'infinitif à un roi d'échiquier (p. 59) ; je ne m'en plaindrais pas pour ma part ; et je me passerais également de retrouver çà et là les citations obligées comme *Spiritus intus alit...*, *Multa renascentur...*, d'autres encore. Tout cela, c'est du luxe. Si M. Ch. égaie de ces « ornements » l'aridité du sujet, espérant gagner par là des lecteurs, je crains que son calcul ne soit mauvais. Puis, n'est-on pas surpris de rencontrer de temps en temps des phrases du genre de celle-ci : « Les formes du passif et du moyen qui ont si complètement disparu dans la Chanson de Roland, etc. » (p.65)? La constatation vaut-elle la peine d'être faite? Il n'est pas jusqu'à la terminologie (assez savante du reste), qui ne soit par endroits pour dérouter le lecteur, et lorsque je vois un chapitre intitulé : *Auxiliaires de la morphologie des noms*, *les Prépositions*, je me demande ce que cela veut dire au juste : car enfin le mot *morphologie* signifie « étude des formes », et c'est à ces formes elles-mêmes, non point à leur étude, que les prépositions ont pu servir d'auxiliaires. Voilà déjà bien des critiques : si je ne craignais d'allonger, j'en ferais encore quelques-unes relatives à des faits de détail. Ainsi, lorsque l'auteur constate (p. 61, note) que le sens verbal de *licet* s'est déjà oblitéré pour Marcellus, il devrait faire remarquer que la chose est assez surprenante, puisque précisément un impersonnel *loist* est

encore connu de l'ancien français. Il n'est point tout à fait exact (p. 62) que la tournure *en faisant* soit la seule où nous ayons conservé le gérondif latin. Je puis encore moins admettre que *donner*, dans nos constructions françaises, représente tantôt *donare* et tantôt *donari* (p. 67) : mais c'est là un point délicat, et qui pourrait soulever une longue discussion. Ce dont je suis bien sûr au contraire, c'est que le *t* de *aime-t-il* ne représente pas celui de *amat*, et voilà une assertion que je m'étonne de trouver encore ici, à la p. 75. Enfin, dans sa conclusion, M. Chabert estime que le latin classique était en somme un idiome médiocre, et que son plus grand mérite est d'avoir « donné le jour aux langues néo-latines » : c'est là affaire d'appréciation. Il déclare au contraire que notre langue française « possède en soi des éléments de fixité et de perfectionnement qui la mettent pour longtemps à l'abri des catastrophes. » Qu'en sait-il ? Je serais assez curieux, je l'avoue, de savoir en quoi consistent ces « éléments de perfectionnement ». N'importe : pour optimistes qu'elles soient, ces idées sont généreuses, et je ne veux point entreprendre d'y contredire au pied levé.

E. Bourciez.

Germanistische Abhandlungen (begr. v. K. Weinhold, hgb. v. F. Vogt), Breslau, M. H. Marcus :

XVII fasc. : **Neidhart mit dem Veilchen,** von Konrad Gusinde. In-8°, 241 pp., 1899, 9 mk.

XVIII fasc. : **Studien ueber Heinrich Kaufringer**, von Karl Euling. In-8°, IX-126 pp. 1900, 4m 60.

Une ancienne légende conte l'histoire de Neidhart se mettant à la recherche de la première violette apparue au printemps et subissant du fait des paysans, ses ennemis, une avanie dont il tire vengeance. Cette donnée a été au moyen âge le thème de plusieurs poésies narratives et dramatiques, dont quelques-unes ajoutèrent au sujet primitif des farces de même nature. M. Gusinde étudie successivement le poème narratif dont le ms. a été conservé, puis ceux qui ont été transmis sous le titre de *Neidhart Fuchs*, et enfin les poèmes dramatiques : *Jeu de Saint Paul*, *Grand Jeu de Neidhart*, *Scenario de Sterzing*, *Petit Jeu de Neidhart*, *Jeu de Neidhart* de Hans Sachs. De ces œuvres, et notamment des poèmes dramatiques (sauf le dernier) M. G. examine l'origine, la langue, la métrique, la date et les rapports mutuels. Ce travail très attentif, appuyé sur de nombreuses lectures, est accompagné de recherches d'un intérêt plus général, M. G. donne d'utiles renseignements sur la tradition de la quête de la violette, les relations des fêtes du printemps avec la naissance du drame profane, l'origine des *jeux* du mardi gras, la comparaison des farces ajoutées

au thème ancien avec des sujets analogues, la mise en scène et la représentation des pièces. Peut-être peut-on regretter que M. G. n'ait pas songé à appuyer sa théorie relative au rôle qu'ont joué les *Dits* et les récitations des jongleurs dans la création du théâtre profane (p. 26 sqq.) sur l'évolution parallèle en France, où le même fait a été constaté. L'étude comparative du développement du théâtre français et du théâtre allemand, que M. G. n'a fait intervenir qu'incidemment, à l'occasion du *Jeu de la Feuillée*, peut donner lieu à d'instructives remarques, comme l'a montré, à propos des *Jeux de la Passion*, M. M. Wilmotte (*Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*, Paris, 1898) [1].

M. Euling, qui a donné en 1888 une édition des œuvres de Kaufringer, consacre à ce poète longtemps méconnu une série d'études destinées à jeter quelque jour sur l'homme, sa poésie et le sujet de ses récits, qui appartiennent en majorité au genre des fableaux. M. E. fixe la patrie de Kaufringer dans un endroit de la vallée du Lech, dépendant de l'évêché d'Augsbourg et estime qu'il a vécu à la fin du XIV[e] et au commencement du XV[e] siècle. Il démontre que Kaufringer a subi l'influence de Conrad de Wurzbourg, de Henri Teichner, de Freidank, de Hugo de Trimberg, et que ses œuvres sont imprégnées d'éléments propres à la poésie épique populaire. Il examine ensuite les sources d'où Kaufringer a tiré la matière de ses récits, qu'il rapproche de sujets contenus dans les *Gesta Romanorum*, la *Légende dorée*, les *fableaux* français, les contes de l'Inde, etc., et fait, à cette occasion, ressortir les qualités déployées par son poète dans l'adaptation de ses données, qui lui sont venues le plus souvent par voie de transmission orale, notamment par l'Italie. Dans un dernier chapitre, M. E. caractérise le talent politique de Kaufringer et joint à une intéressante esquisse de l'état intellectuel de la Haute-Bavière à la fin du moyen âge d'utiles indications sur la condition des *vagants*. Le livre de M. E. eût été plus lisible si l'auteur avait réuni dans un seul chapitre l'étude du talent et des procédés poétiques de Kaufringer, de façon à donner une idée d'ensemble de la personnalité du poète. Il aurait pu aussi citer quelques légères imperfections [2]. Mais ce sont là

1. A la note de la p. 43 se trouve une erreur de citation. Au lieu de Z. f. d. Ph. 18, 247, il faut lire z. f. d. Ph. 17, 347.

2. « Sitzung der Pariser Akademie » p. 48 est une désignation insuffisante. « Conte devote » p. 51 est sans doute pour « conte devot ». « Colorit » p. 65, n. 1 et « Récueil » p. 82, sont des fautes d'impression. Au lieu de « Eustace » p. 67 il aurait mieux valu employer la forme usuelle Eusta*che*. « Nicolas de Tro*j*es » p. 67 est régulièrement écrit (Nicolas de Tro*y*es) p. 76 et 86. « Le fil*s* de coton » p. 83 est vraisemblablement une faute d'impression. Je ne signale pas les répétitions telles que le trait humoristique, qui se rencontre p. 76 et p. 113, M. E. nous informant qu'il les a remarquées.

choses peu importantes : ce qu'il faut constater, c'est que le livre de M. E. est consciencieux, bien documenté et très instructif.

F. Piquet.

Lettre de M. Gauthier-Villars.

Paris, le 6 avril 1901.

Monsieur le Gérant,

On me communique un numéro de la *Revue Critique* où mon livre édité par Plon, *Le Mariage de Louis XV*, est malmené avec plus d'entrain que de bonne foi par M. Pariset. Cet écrivain amer prétend que je n'ai déniché à Carnavalet et dans les ventes d'autographes que des documents insignifiants, exception faite de la correspondance de Stanislas avec Vauchoux ; il ajoute que j'ai dû ignorer l'existence du *Philippe V* du P. Baudrillart, alors que les *Etudes* — qui ont galamment reconnu leur erreur — m'ont reproché d'avoir fait trop d'emprunts à cet ouvrage; enfin, il me traite d'érudit « de pacotille » et développe ce thème avec une violence quelque peu naïve.

Les gros mots foisonnent sous sa plume échauffée : « servilité, exploitation, pillage » etc... ; ils ne m'émeuvent guère, ils ne m'étonnent point. Je sais les haines vigoureuses que certains « professionnels », partisans de l'Histoire assommante, portent aux confrères qui tâchent de la rendre lisible. Et ces fureurs m'amusent, heureusement pour M. Pariset; car, s'il me plaisait de lui répondre sur le même ton, j'imagine que ce professeur intempérant ne sortirait pas de notre polémique sans quelque meurtrissure...

Mais je lui veux, aujourd'hui, épargner les nasardes, et je ne me donnerai même pas le facile plaisir de contraindre la *Revue critique* à insérer les éloges donnés au *Mariage de Louis XV* par des érudits qui ne sont pas inférieurs à M. Pariset, si j'ose user de cette litote.

Car je me sens de la commisération pour M. Pariset : il ne comprend pas ! Il ne comprend pas l'intérêt des *Annales de Menin*, ni même de la comptabilité du duc d'Antin; il ne comprend pas que deux écrivains compulsant les mêmes dossiers en exposent les pièces dans le même ordre chronologique; dès qu'une coquille se glisse dans un texte, il ne comprend plus rien. C'est ainsi que, tout effaré parce que je publie une lettre de Tessé « répondant le 22 mars 1724 à une lettre du 3 mai de la même année », il déclare, avec un découragement comique : « L'argumentation est inintelligible ». — Ce qui est inintelligible, c'est que M. Pariset n'ait pu de lui même corriger cette erreur typographique : la lettre de Tessé à laquelle les imprimeurs ont assigné la date du 22 mars, est en réalité, du 22 *mai* (Arch. Etr. Espagne t. 334). Et voilà tout le mystère ! M. Pariset me saura gré, je l'espère, de le lui avoir éclairci.

Je vous demande, Monsieur le Gérant, l'insertion de cette réponse (l'article 13 de la loi de 1881 m'autoriserait à la faire plus longue, mais je ne veux pas vous encombrer) et je vous prie d'agréer mes salutations empressées.

Gauthier-Villars.

— Les livraisons 11, 12, 13, du tome IV du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux : elles contiennent § 27 : Inscriptions grecques de Syrie (suite et fin. — § 28 : Le *Zeus* Madba-

chas et le Zeus Bômos des Sémites. — § 29 : Le Dieu Monimas. — § 30 : Les noms nabatéens Thomsaché et Abdadousares. — § 31 : Nouvelles inscriptions nabatéennes. —. § 32 : L'inscription sinaïtique des trois Augustes. — § 33 : L'année sabbatique des Nabatéens et l'origine des inscriptions sinaïtiques et safaïtiques. — § 34 : Sceaux et poids à légendes sémitiques du Ashmolean Museum. — § 35 : L'inscription phénicienne de Tortose. — § 36 : Sur quelques inscriptions puniques du Musée Lavigerie. — § 37 : Un néocore palmyrénien du dieu 'Azîzou. — § 38 : Les inscriptions romaines de l'aqueduc de Jérusalem.

— Des manuscrits grecs sont conservés en Roumanie dans les bibliothèques de l'Académie roumaine à Bucarest, de l'Université et du séminaire de Jassy et du séminaire central de Bucarest ; il en reste bien peu dans les couvents ; un certain nombre doit se trouver dans la bibliothèque du Musée, qui n'est pas ouverte aux recherches ; quelques bibliothèques particulières contiennent aussi des manuscrits grecs assez importants. Mais nulle part un catalogue n'avait été publié jusqu'ici. Celui que donne M. C. Litzica (*Manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine;* Bucarest, 1900 ; 102 pp. in-8) est fait avec soin et conscience. Les manuscrits sont bien décrits et, ci et là. on trouve même des renseignements bibliographiques. S'ils avaient été plus nombreux et si l'auteur avait ajouté des notes biographiques, son opuscule y aurait gagné sans doute, — et il y avait de très bonnes choses à dire sur ces volumes que peu de personnes avaient feuilletés et dont aucun n'avait été soumis à une étude sérieuse. Mais la majorité des manuscrits grecs de l'Académie sont des ouvrages,— des traductions, c'est-à-dire, en grec vulgaire, des compilations scientifiques destinées aux écoles, qui datent du xiiie, et même de la première moitié du xixe siècle. M. Litzica n'ayant pas fait des études personnelles sur ce terrain, a préféré ne pas s'occuper de choses qu'il ne pouvait pas connaître suffisamment. D'après la préface qui précède la description des manuscrits, les 121 numéros de l'ancien fonds (le nouveau fonds en compte une quarantaine) se composent de trente-sept ouvrages religieux, de vingt-quatre livres d'école, de cinq volumes de traductions et paraphrases, de neuf autres de contenu purement littéraire ; le reste est formé par des mélanges historiques, des recueils de lettres, des livres de compte, des abrégés d'histoire, etc. Quant à l'époque où ils ont été écrits, ils sont, ainsi que je le disais plus haut, pour la plupart, d'une date récente. Signalons cependant, d'après M. Litzica, le no 36, « un florilège de sentences morales », du xive ou xve siècle, le no 38, un traité de saint Cyrille d'Alexandrie, copié du même temps que le ms. précédent, un livre des Évangiles, du xie siècle (no 94), un ms. religieux du xviie siècle, orné de belles miniatures (no 113), une des traductions de Planude (no 14 ; copie des xiv-xve siècles), un poème de Joachim de Chypre sur la conquête de l'île de Crête par les Turcs (no 37 ; xviie siècle), une traduction en grec vulgaire de Ducas, dont on ne connaissait jusqu'aujourd'hui qu'un seul ms. grec et une ancienne traduction italienne (m. 4 ; xviiie siècle), le plus ancien des manuscrits de la Logique et de la Physique de Nicolas Blemmydes (no 10 ; parchemin ; xiiie siècle). Comme on le voit, ce catalogue peut intéresser aussi un autre public que celui, très restreint, qui s'occupe de l'histoire des Roumains ou de celle de la littérature néo-grecque. — N. Jorga.

— M. de la Ville de Mirmont vient de publier dans le quatrième fascicule de la Bibliothèque des Universités du Midi (1900) une étude biographique et littéraire sur « le poète Laevius, suivie d'une édition critique des fragments des *Erotopaegnia* et de remarques sur le vocabulaire et la syntaxe de ces fragments ». Malgré quelques réductions que l'auteur nous a accordées dans les références, la

méthode au fond est restée la même que dans les études précédentes, et il suffit, pour s'en convaincre, de constater que Schanz a réuni en une page ce qu'on sait de Laevius; que L. Müller et Baehrens ont publié les fragments en moins de sept pages in-12, et nous avons ici plus de 100 p. in-8. Ce critique n'est pas décidément pour la brièveté. Comment tout cela est-il rempli, on s'en doute, et au besoin il suffit de parcourir deux ou trois pages. On ne peut pas dire que M. de la V. de M. y mette beaucoup du sien. Vous patienterez de page en page sans rencontrer rien de vraiment nouveau ni d'original. Mais tout ce qui a passé successivement (les variations sont notées) par la tête des savants, anciens ou nouveaux, est ici analysé, dégusté, et pour que nul n'en ignore, M. de la V. de M. répète les choses plutôt deux fois qu'une. A ce compte et avec cette méthode, quand le professeur de Bordeaux traitera d'ensemble de la littérature latine, est-il sûr que cinquante volumes lui suffisent? Admirable fécondité; mais pauvre éditeur et surtout pauvre lecteur! — É. T.

— M. R. Sabbadini vient de publier (à Catane, 1901, Estratto dal « Le Grazie ») une partie de sa leçon d'ouverture à Milan avec le titre : *il metodo di comporre dei Romani e la critica dei Testi*. J'en tire le résumé suivant : chez les anciens, l'unité de forme était plus rigoureuse que chez nous; l'auteur incorporait à son œuvre, en les remaniant et en les adaptant, les noms, les citations, les documents étrangers; mais dans les développements, par suite de la condition matérielle de leurs publications, les anciens étaient soumis à toutes sortes d'inconvénients dont nous débarrasse notre système d'annotations; l'auteur se voyait forcé d'entremêler à son texte les témoignages par lesquels il voulait appuyer telle affirmation hardie, aussi ses illusions, ses polémiques ; d'où toutes sortes de digressions et de parenthèses; car les poètes eux-mêmes, didactiques, lyriques, élégiaques, font tous de très longues parenthèses ; de là aussi dans tant d'ouvrages, beaucoup de répétitions, de contradictions. Elles se rencontrent aussi dans d'autres littératures, mais jamais en si grand nombre qu'à Rome. Voilà l'idée principale entourée ici de toutes sortes de rapprochements et de vues ingénieuses, avec défense naturellement de la thèse particulièrement chère à l'éditeur de Virgile. — É. T.

— M. I. Lunak, *De pericidii uocis origine* (Odessae, ex officina oeconomica, MDCCCC; 18 pp. in-8) passe en revue les diverses étymologies de *paricidium* dont les plus connues assignent au mot, comme premier élément, l'impossible *patris* ou *paris*. Cette dernière étymologie a séduit un certain nombre de savants qui s'occupent de l'histoire du droit primitif. Je ne crois pas que M. L., p. 6, en ait donné l'explication la plus souvent admise; dans *paricidas*, *paricidium*, on voit la peine du talion. M. L. propose de rattacher le premier élément à *parare*; *paricidium* serait *caedes praemeditata*. On aurait un composé du type *incurui-ceruicus*, *repandi-rostrus*, *exerci-pes*, *uerti-pedium*, etc. Mais il y a une double objection à faire aussi bien à l'étymologie *parare* qu'à l'étymologie *par*, *paris*. L'*a* est bref dans ces radicaux, tandis qu'il est incontestablement long dans *paricidium*, *paricida* (*paricidae* à la fin d'un décasyllabe alcaïque dans Hor. *Od*. III, 29, 8). De plus, l'orthographe flotte entre *r* simple et double *r* ; d'après Brambach, *r* simple serait ancien, double *r* récent. Les deux faits sont évidemment connexes et ne laissent aucun doute sur la prononciation longue de la première syllabe. Toute explication des mots devra d'abord partir de là. M. Stowasser, *Woch. für kl. Phil.*, 1901, 550, vient de rappeler fort à propos une étymologie qu'il avait proposée autrefois et que j'avais oubliée (*Dunkle Wörter*. p. 19; cf. *Rev. cr.*, 1890, II, 499). Il se fonde sur la formule fondamentale du système formulaire dans le procès romain : *Si*

paret..., si non paret..., où la graphie *parret* est attestée par Festus. Pour M. S., le *paricidium* est le meurtre démontré par des procédés juridiques, en opposition à *caedes manifesta*, le meurtre de flagrant délit. Quoiqu'il en soit, M. Lunak me paraît avoir mis hors de doute que le mot était déjà expliqué par *patris caedes* dès le temps de Cicéron. — P. L.

— Il faut au moins signaler d'un mot un spirituel article de M. Alex. D'Ancona (nº de mars 1901 de *La Lettura*) sur le vrai portrait de Dante par Giotto. On sait que de cette fresque fameuse il existe deux reproductions, l'une fidèle due à Seymour Kirkup, l'autre retouchée et plus connue, due à Antoine Marini. Une controverse s'est engagée dans ces dernières années pour savoir qui avait découvert ce portrait, Kirkup, Alfr. Bezzi ou R. E. Wilde. Sans trancher cette question probablement insoluble, M. D'A. esquisse avec bienveillance et malice la figure de Kirkup que les controversistes avaient assez malmené : il fait aimer ce collectionneur sagace, heureux, obligeant, ce spirite tolérant quoique zélé. D'autre part, il montre combien Ant. Marini a vieilli, a gâté le Dante de Giotto qu'une fort jolie illustration met sous les yeux des lecteurs. — Ch. Dejob.

— MM. Biagi et Passerini commencent à Florence, chez les successeurs de Le Monnier, la publication d'une *Biblioteca Petrarchesca* qui succède fort heureusement à la collection des opuscules dantesques, dont la série est aujourd'hui close. Les éditeurs inaugurent cette bibliothèque par la traduction d'un livre de M. Henry Cochin, paru à Paris en 1892 : *Un amico di Francesco Petrarca, Le lettere del Nelli al Petrarca pubblicate di su un manoscritto della Nazionale di Parigi*, in-12, LVII-152 pp., Florence, 1901. On sait le grand intérêt de cette correspondance, la plus étendue de beaucoup qui nous soit restée d'un ami de Pétrarque, quels importants synchronismes elle nous apporte, et aussi le soin avec lequel M. Cochin l'a éditée et annotée. Les notes ont reçu, en cette édition, quelques compléments utiles. On ne pouvait mieux inaugurer une collection florentine que pour les lettres de ce Francesco Nelli, prieur des Saints-Apôtres, qui fut à Florence l'ami le plus ardent de Pétrarque et le serviteur le plus dévoué de ses idées. — P. de Nolhac.

— M. Franz Ruehl, professeur à l'Université de Königsberg, vient de donner le second volume d'une correspondance historique et administrative dont l'importance est considérable pour l'histoire du royaume de Prusse : *Briefe und Aktenstücke zur Geschichte unter Friedrich Wilhelm III vorzugsweise aus dem Nachlass von F. A. von Stägemann*. 2e vol. Leipzig, Duncker et Humblot, 1900, in-8e de LVI-426 pp. Les documents qui s'y trouvent réunis, et que l'éditeur a entourés de tous les éclaircissements biographiques désirables, vont de 1812 à 1820; ceux du premier volume portaient sur la période de 1806 à 1815.

— La librairie Michaud, à Reims, publie un nouveau travail de M. Leger *Notes complémentaires sur le texte du sacre*, sur l'Évangéliaire slave dont il a donné récemment une édition fac-simile. C'est une brochure d'une vingtaine de pages où M. Leger a réuni un certain nombre de documents inédits concernant l'édition fac-simile de Silvestre, publiée en 1842 : des lettres de Silvestre, d'Ouvarov, de Kiselev, etc. Ces documents sont tirés des archives de Saint-Pétersbourg. M. Leger fournit, en outre, quelques détails sur le fac-simile qu'il a fait exécuter par la maison Dujardin. Cette édition a été tirée à 115 exemplaires. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une dizaine à souscrire. — C. M.

— Parmi les dernières publications qui nous sont parvenues des pays scandi-

naves nous signalerons le fascicule V du tome Ier des « Anciennes inscriptions runiques de la Norvège » de M. S. Bugge (Christiania, 1900), à peu près tout entier consacré à la région de Trondhjem; — le fasc. III du tome I des « Historiske Samlinger » (Christiania, 1900. Prix 5 cour. 80). C'est la fin de la publication des actes et documents relatifs à l'affaire de Boda, de M. Yngvar Nielsen, Index alphabétique de M. A. Kjœr; — de Stockholm (P. A. Norsted og Söners Forlag) le 2e fascicule (à 75 öre) des publications de la « Svenstra Humanistiska Forbundet »: sous le titre de « En ung Vetenskap », M. Vilhelm Lundström résume d'une façon très claire et très intéressante l'historique des études byzantines et adresse un chaleureux appel aux jeunes savants à la recherche d'un domaine encore peu exploré. — Enfin, de Copenhague on nous envoie les huit premiers fascicules (Lettres A.-G.) du Dictionnaire Anglais-Danois-Norvégien de J. Brynhildsen et Johannes Magnussen. (Gyldendalske Boghandels Forlag 50 öre le fasc.). Ce n'est, il est vrai, qu'un remaniement et une mise au point de l'excellent dictionnaire anglais-danois de Rosing; mais on comprendra toute la valeur de ce nouvel ouvrage, quand nous aurons dit que c'est M. Otto Jespersen, le distingué philologue de l'Université de Copenhague, qui s'est chargé de figurer la prononciation de chaque mot d'après le système phonétique le plus complet. — L. P.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 mai — **1901**

Die Mathematiker und Astronomen der Araber und ihre Werken, von Dr Heinrich Suter. Leipzig, Teubner, 1900. Gr. in-8°, x-278 pages.

Cet ouvrage qui forme le fascicule X des *Abhandlungen zur Geschichte der mathematischen Wissenschaften*, publiés à intervalles inégaux comme supplément au *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, de R. Mehmke et M. Cantor. Il répond à un besoin indiscutable, et devra désormais être consulté en première ligne par quiconque aura à s'occuper, même sur un point particulier, de la mathématique ou de l'astronomie arabe.

L'éminent orientaliste de Zurich a dépouillé avec soin toutes les sources accessibles pour dresser un tableau chronologique des auteurs, avec indications, aussi complètes que possible, sur les circonstances de leur vie et sur leurs écrits scientifiques.

Sa liste, qui comprend 528 numéros, débute par l'astrologue el-Fazari, mort en 777 de notre ère, et s'arrête avec le xvi[e] siècle. Chemin faisant, M. Suter a naturellement l'occasion de relever certaines erreurs de détail devenues plus ou moins courantes, mais surtout il fournit, dans un volume facile à consulter, une quantité innombrable de renseignements utiles, qu'il était auparavant à peu près impossible de se procurer, à moins d'une étude approfondie de la bibliographie

arabe, et dans lesquels il semble qu'on puisse avoir pleine confiance, au moins si j'en puis juger par les quelques vérifications qu'il m'a été possible de faire.

En ce qui coucerne les écrits, M. Suter ne s'est pas contenté de citer les sources bibliographiques ; il a pris soin d'indiquer les manuscrits existant dans les bibliothèques dont les catalogues sont publiés, et à cet égard il est beaucoup plus complet que Brockelmann (*Geschichte der Arabischen Litteratur*, 1897-1898). On peut ainsi juger de l'importance du travail qui reste à faire avant d'arriver à une connaissance suffisante de la littérature scientifique des Arabes. En ce qui concerne les traductions latines imprimées et manuscrites, M. S. s'excuse de ne pas être complet; mais il y aurait, pour l'être véritablement, à accomplir un travail encore plus considérable que la tâche qu'il a menée à bien. Malgré les recherches si consciencieuses de Steinschneider, combien existe-t-il encore, dans les manuscrits mathématiques du moyen âge, d'opuscules mathématiques dont on ignore s'ils ont été traduits de l'hébreu ou de l'arabe ! Combien sont anonymes et ne laissent même pas soupçonner au premier abord qu'ils soient des traductions !

Enfin, M. S. a destiné son volume à des travailleurs non-arabisants. Il s'est donc abstenu d'imprimer des caractères arabes, il a simplement traduit les titres des ouvrages. Ce pourra, bien entendu, être matière à chicanes de la part des orientalistes ; car quelles ambiguités n'offre pas souvent le titre d'un livre dont on ignore le contenu, même quand ce titre n'est pas donné dans une langue aussi riche en métaphores que l'arabe ? Mais quand M. S. aurait commis quelques quiproquos dans le genre de ceux qu'il a signalés chez ses précurseurs, dans l'espèce, le mal ne serait pas bien grand. A chaque jour suffit sa peine, à chaque érudit sa tâche ; s'il ne voulait rien laisser à corriger à la postérité, il n'arriverait qu'à ne rien imprimer. Cententons-nous quand la tâche est utile et qu'elle est accomplie de façon à pouvoir être utilisée.

Je n'exprimerai qu'un regret : il y a des branches de sciences ou d'arts occultes, en général celles qui touchent à la divination, que les vieilles bibliographies liaient d'habitude aux mathématiques, en raison de leurs rapports avec l'art divinatoire par excellence, l'astrologie. M. Suter les a négligées ; l'histoire des erreurs de l'esprit humain offre cependant, à mon sens, autant d'intérêt que celle de son progrès vers la vérité, et ceux qui veulent s'en occuper devraient trouver, eux aussi, des facilités pour leur tâche.

Paul Tannery.

Prophet und Seher im alten Israël, von R. Kraetzschmar. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, 32 pages.

Das Buch Daniel erklärt von K. Marti (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*). Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, xxiii-98 pages.

Les mots « voyant » (*roé*) et « prophète » (*nabi*) ne sont pas seulement deux noms qui ont servi l'un après l'autre à désigner une même fonction, ils ont été appliqués d'abord à deux catégories de personnes. Samuel fut un voyant, mais des prophètes sont mentionnés dans sa légende, et ce sont des fanatiques extravagants, des possédés de la divinité, qui font profession de l'être et qui ne sont pas autre chose. Il n'est pas vraisemblable que ce *nabi* furibond et les associations qu'on appelle assez improprement « écoles de prophètes » aient été importés du désert. Des confréries de ce genre existaient en Canaan, vouées à Baal, et cette forme inférieure du prophétisme aura passé des Cananéins aux Israélites, sauf à se modifier peu à peu sous l'influence de la tradition iahvéiste et mosaïque à laquelle se rattachaient les voyants. Le voyant lui-même, le devin inspiré, est antérieur au iahvéisme ; il s'occupait de maintes choses qui n'avaient pas de rapport direct avec Iahvé et Israël; on pouvait le consulter pour des ânesses égarées aussi bien que pour des affaires d'intérêt général. M. Kraetzschmar s'avance peut-être beaucoup en supposant que les cicatrices que le *nabi* portait au front étaient le signe de Caïn (*Gen*. iv, 15), c'est-à-dire de la tribu des Kénites. Il a bien décrit l'évolution du *nabi* israélite, depuis le corybante contemporain de Samuel, jusqu'à Élie et Élisée. Le pèlerinage d'Élie au Horeb prouve-t-il que le *nabi* n'avait pas de part au culte de Iahvé dans les sanctuaires palestiniens ? On peut en douter, même pour le temps d'Élie. L'affinité du *nabi* avec les *nazirs* et les rékabites a été bien exposée. De même, l'histoire des voyants, qui a aussi son développement, avant que voyants et prophètes se confondent, à la fin du viii[e] siècle. Isaïe est *nabi*. Amos se défend encore de l'être. Toutefois, sa réponse au prêtre de Béthel (*Am*. vii, 14) ; « Je ne suis ni prophète ni fils de prophète » ne semble pas contenir à l'égard des *nabis* la nuance de mépris que M. R. veut y trouver.

L'existence d'une légende sur Daniel, antérieurement au livre de ce nom, est attestée par la mention qu'Ézéchiel a faite de Daniel entre Noé et Job. M. Marti pense que l'auteur du livre a largement exploité ce thème traditionnel dont le héros primitif n'était pas censé contemporain de Nabuchodonosor mais beaucoup plus ancien. Une hypothèse très ingénieuse est suggérée pour expliquer l'emploi des deux langues, hébreu et araméen : l'ouvrage aurait été écrit d'abord en araméen; plus tard, quand on songea à l'introduire dans le recueil des Hagiographes, on aurait traduit en hébreu le commencement et la fin, pour qu'il satisfît aux conditions de la canonicité ; dès que l'introduction et les derniers chapitres étaient rédigés dans la langue sacrée,

il pouvait figurer dans le recueil biblique aussi bien qu'Esdras. Admettre deux sources, l'une hébraïque et l'autre araméenne, est impossible, le livre étant d'une seule main. Il est difficile aussi de croire que l'auteur aurait employé l'araméen à partir de II, 4, persuadé que c'était la langue des Chaldéens au temps de Nabuchodonosor, et qu'il aurait continué, comme par distraction, d'écrire en araméen jusqu'au chapitre VII; l'erreur sur la langue des Chaldéens se comprend mieux chez un scribe plus récent que chez l'auteur; celui-ci, parlant (I, 4) de l'écriture et de la langue des Chaldéens, semble savoir ce qu'il dit et ne pas confondre l'assyro-babylonien avec l'araméen. Supposer qu'une partie du livre se serait perdue en hébreu et aurait été remplacée par le targum araméen est un expédient mécanique, un pis aller. L'hébreu aurait été repris à partir du chapitre VIII, parce que la prière de *Dan*. XI, 4-20 était déjà interpolée en hébreu dans le même oracle. Sur ces conjectures, qui ne manquent pas de vraisemblance, ne pourrait-on pas en greffer une autre? Le récit du chapitre III, l'histoire des trois jeunes gens dans la fournaise, paraît mutilé après le v. 23, juste à l'endroit où le grec insère la prière d'Azarias et le cantique des trois compagnons. Ne serait-il pas possible que ces morceaux eussent été aussi interpolés en hébreu dans le récit araméen, et qu'ils eussent disparu de l'édition canonique (emmenant avec eux les éléments de III, 49-50, dans le grec, qui sont nécessaires à l'équilibre du récit), lorsqu'on fit la part des deux idiomes? Le cantique des jeunes gens dans la fournaise peut faire pendant à celui de Jonas dans le ventre du poisson. Le livre de Daniel a été composé en l'an 165 avant l'ère chrétienne. M. M. fait ressortir l'importance qu'il a eue pour les contemporains et pour l'histoire ultérieure de la religion israélite. Le commentaire littéral et historique du texte est substantiel, concis et clair. Le point de départ des soixante-dix semaines d'années (*Dan*. IX, 25) serait la destruction de Jérusalem (586); « l'oint prince », le grand-prêtre Josué (l'oint s'accorde avec cette hypothèse, mais non le prince, qui est plutôt Cyrus, appelé oint dans *Is*. XLV, 1; et il paraît bien douteux que l'auteur ait songé au principat civil du grand-prêtre); la fin des sept premières semaines tombe en 538, et coïncide avec la prise de Babylone par Cyrus; la fin des soixante-deux semaines qui suivent tombe en 171, l'auteur n'ayant pas été en mesure d'apprécier exactement le temps écoulé entre la chute de l'empire chaldéen et la mort du grand-prêtre Orias III.

Alfred Loisy.

Textkritik des Neuen Testamentes von G. R. Gregory, Erster Band. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8e, 478 pages.

Der abendländische Text der Apostelgeschichte und die Wir-Quelle, von A. Pott. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8e, IV-88 pages.

M. Gregory était plus qualifié que personne pour publier une introduction complète à la critique textuelle du Nouveau Testament; et il le pouvait sans grande peine, n'ayant, pour cela, qu'à extraire et mettre en ordre les matériaux déjà recueillis par lui pour les *Prolegomena* de l'édition critique du Nouveau Testament de Tischendorf. C'est ce qu'il a déjà fait dans le présent volume, où il traite des sources de la critique, en tant qu'elles sont représentées par les manuscrits grecs du Nouveau Testament et les livres liturgiques de l'Église grecque. L'ouvrage entier comprendra deux parties : les sources (manuscrits onciaux et minuscules, livres liturgiques, versions, écrivains ecclésiastiques) et la critique (histoire et application). Après quelques pages contenant les indications relatives à la paléographie, M. G. reproduit, avec de notables additions, le catalogue descriptif des manuscrits qui se trouve dans les *Prolegomena*. En tête du catalogue des lectionnaires, il a placé la description du synanaire et celle du ménologe. Le catalogue des lectionnaires évangéliques, qui s'arrêtait, dans les *Prolegomena* au n° 936, atteint maintenant le n° 1072 ; celui des lectionnaires apostoliques, qui s'arrêtait au n° 265, atteint le n° 287, sans compter une série de manuscrits communs aux deux listes.

On s'est beaucoup occupé, ces derniers temps, du texte dit occidental des Actes des apôtres. M. Pott suggère une hypothèse ingénieuse pour en expliquer les particularités. Luc aurait écrit des actes de Paul (*Wirquelle*), qu'un rédacteur aurait combinés avec d'autres sources pour former notre livre des Actes; mais l'ouvrage de Luc aurait subsisté pendant quelque temps, et l'on s'en serait servi pour corriger certains exemplaires, d'où procéderaient un des manuscrits grecs utilisés pour la version syriaque dite philoxéno-héracléenne, le ms. 58 des Actes, le ms. D et ses congénères. La discussion à laquelle M. Pott soumet les variantes de ces différents témoins est plus minutieuse et serrée que lucide. Sa conclusion générale paraît contestable, rien n'étant moins prouvé que la continuité de la *Wirquelle* dans tout le livre des Actes.

A. L.

Faustus von Mileve, von A. Bruckner. Bâle, Reinhardt, 1901: in-8e, VIII-82 pages.

Travail consciencieux et méthodique sur un personnage qui a mé-

rité d'être réfuté par saint Augustin. Comme d'autres adversaires de l'orthodoxie, le manichéen Faustus ne nous est connu maintenant que par les écrits de celui qui l'a combattu. D'après ces renseignements, recueillis et discutés avec soin, M. Bruckner reconstitue la carrière de Faustus et détermine les influences qui ont contribué à faire de lui le grand docteur du manichéisme occidental, à la fin du IVe siècle. La doctrine théologique de Faustus est analysée avec beaucoup de netteté. Son attitude à l'égard de la Bible méritait une attention particulière. On a très bien montré comment sa critique, dogmatique par son principe, ne laisse pas d'avoir prévenu, en quelque façon et sur certains points, les conclusions de l'exégèse moderne; Faustus a parfaitement vu que l'exégèse catholique ne gardait pas le sens littéral des prophéties de l'Ancien Testament, et il ne s'aperçoit pas que non seulement les évangélistes mais le Christ lui-même ont cette manière libre d'expliquer la Loi et les prophètes; il prouve par Marc et Jean que les récits de l'enfance n'appartiennent pas à l'Évangile de Jésus, et il ne soupçonne pas que les assertions du Christ johannique touchant son origine céleste n'appartiennent pas davantage à la prédication authentique du Sauveur; son préjugé dogmatique lui fait nier que Jésus ait subi la mort; s'il a mis quelquefois Augustin dans l'embarras, il a mérité le reproche que celui-ci lui fait d'abuser de certains passages isolés qui semblent favoriser son système, en négligeant ou écartant tout ce qui le contredit; il raisonne beaucoup trop, et trop subtilement, pour qu'on soit tenté de le regarder comme un critique et non comme un théologien. L'étude s'achève par un exposé des moyens de propagande employés par Faustus et les manichéens de son temps.

A. L.

Les Pères de l'Eglise, leur vie et leurs œuvres, par O. Bardenhewer. Edition française, par P. Godet et C. Verschaffel, de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral, 1898-1899; 3 vol. in-8°; VIII-399, 493, 316 pp.

On sait que le livre de Bardenhewer est la meilleure et la plus récente histoire littéraire des Pères. Je n'ai pas à revenir sur ce livre, un peu indigent d'idées, mais plein de renseignements précis et sûrs. Il faut donc se féliciter qu'après Mœhler et Alzog, il ait trouvé des traducteurs, et un éditeur pour publier la traduction.

Cette traduction a trois défauts, de grosseur inégale. D'abord les traducteurs ont cru devoir traduire les titres et références en langue étrangère. Cette aberration qui a déplorablement sévi chez des auteurs sans critique comme Montalembert, était devenue fort heureusement rare en France. Est-il besoin de dire, dans cette revue, qu'un titre est donné pour qu'on se reporte à l'ouvrage le cas échéant,

et que le seul moyen d'obtenir l'ouvrage, dans une librairie ou dans une bibliothèque publique, est d'indiquer exactement le titre? Les traducteurs auraient un moyen de réparer leur faute, ce serait de publier en un fascicule à part la liste alphabétique par noms d'auteurs de tous les ouvrages cités. On aurait là une véritable bibliographie de la patrologie jusqu'en 1894.

Mais l'ouvrage est déjà bien encombrant : trois volumes formant un massif de 1,216 pp. de gros papier, quand l'original n'a que 635 pp. et occupe sur les rayons la place d'un seul des trois volumes de la traduction! Il faut n'avoir aucune notion des logis parisiens pour jeter sur le marché une pareille masse. On doit peut-être s'en prendre à un certain public qui ne se résigne pas à payer 12 fr. un volume compact et honnête.

Le troisième défaut est dans les quatre pages d'addenda où les traducteurs ont essayé de suppléer la bibliographie de 1894 à 1899[1]. Ce genre de supplément demande plus de place et la main d'un spécialiste. Il est d'ailleurs fort inutile; car des publications particulières, comme celles du *Theologischer Jahresbericht* ou de M. Ehrard, atteignent beaucoup mieux le but. Mais on ne peut empêcher les traducteurs de faire du zèle.

Au demeurant, le livre est bien traduit et rendra de grands services. Il pénètrera dans des milieux aussi fermés à la culture scientifique qu'à la connaissance de l'allemand, comme les séminaires catholiques. On doit remercier les PP. Godet et Verschaffel de la peine qu'il ont prise et souhaiter que leur entreprise continue à recevoir un accueil favorable.

Paul LEJAY.

C. MARCHESI. **Bartolommeo della Fonte** (Bartholomaeus Fontius); contributo alla storia degli studi classici in Firenze nella seconda metà del Quattrocento.— Catania, Giannotta, 1900; in-8°, 196-XLIII pages.

On sait quelle impulsion a donnée aux études sur l'humanisme en Italie le maître qui s'appelle Remigio Sabbadini. Voici que de son école nous arrive un nouveau travail tout à fait digne du patronage sous lequel son auteur a tenu à le placer. La figure de Bartolommeo della Fonte était fort peu connue, et son rôle comme humaniste, à peu près ignoré. M. Marchesi a le mérite de nous le révéler; il a puisé ses renseignements directement aux sources, et a écrit un livre bien composé, clair, consciencieux, qui est un début plein de promesses. Après une brève introduction, vient la biograpbie du personnage : né à Florence en 1445, mort en 1513, il fut l'élève des princi-

1. J'en dirai autant des notes ajoutées çà et là au texte de Bardenhewer.

paux humanistes de ce temps, B. Nuzzi, Cr. Landino, G. Argiropoulo, B. Guarnio; puis il enseigna à son tour à Florence, à Rome, et se rendit même en Hongrie à la cour de Mathias Corvin. La seconde partie du livre est consacrée aux travaux philologiques de Bartolommeo della Fonte, travaux lexicographiques, commentaires, critique des textes, traductions, etc... A la suite de sa conclusion, M. Marchesi a publié en appendice un certain nombre de documents inédits relatifs à l'histoire de l'humanisme dans la seconde moitié du xve siècle. Un index des noms de personnes termine ce très utile volume.

H. H.

Vorlesungen über Geschichte der Mathematik, von Moritz CANTOR. Dritter Band, erste Abtheilung, von 1668-1699. Mit 45 in den Text gedruckten Figuren. Zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1900. Gr. in-8°, 261 pages.

Ce fascicule, qui suit celui dont il a été rendu compte dans la *Revue critique* du 3 septembre 1900, et pour lequel il est inutile de répéter les éloges dus à l'illustre historien des mathématiques, comprend l'importante période qui court des débuts de Leibniz et de Newton au commencement de la célèbre dispute de priorité qui s'éleva entre eux. Je crois intéressant de relever les principales additions ou modifications apportées à la première édition.

P. 8. Détails, d'après Gino Loria, sur les premiers journaux et recueils scientifiques d'Italie.

P. 12. Mention du mathématicien Jacob Kresa, jésuite, né en Moravie; p. 14, des *Eléments de Géométrie* de Malézieu; p. 19, de la *Pratique de la Géométrie* de Sébastien Leclerc et d'un curieux plagiat auquel elle a donné lieu; p. 25, d'un problème de géométrie posé à la Société Royale de Londres par le prince palatin Rupert; p. 38, d'un recueil de problèmes de calcul d'Heinrich tho Aspern, resté inédit, mais dans lequel on a souvent puisé.

P. 69. La légende, d'après laquelle la formule du binome de Newton aurait été gravée sur son tombeau, est signalée comme mal assurée. Actuellement l'épitaphe est illisible.

P. 96. Remarque sur l'origine du terme *mantisse*, employé pour désigner la partie décimale des logarithmes. Comme M. Cantor me cite à ce sujet, je ne voudrais pas qu'on crût, pour cela, que j'adopte l'étymologie assez ridicule (*manus tensa*) qu'il rapporte comme donnée par Scaliger pour le mot latin *mantissa*.

P. 99. La première remarque sur la périodicité des fractions décimales rationnelles est attribuée à Wallis.

P. 125. Mention du géomètre Omerique.

P. 157. L'origine de la notation *o* dans Newton pour une quantité infiniment petite est attribuée à Gregory.

P. 215. Sur l'emploi du mot fonction par Leibniz, auquel remonte son usage technique.

P. 223. Sur une discussion entre Huygens et l'abbé Catelan ; p. 225, sur la conclusion à tirer des lettres de L'Hospital et de Jean Bernoulli publiées en 1894.

Ajoutons de nombreuses améliorations de détail, notamment pour compléter l'exposition des travaux de Barrow et de Newton ; nous ne pouvons que constater l'infatigable ardeur que M. Cantor, qui a atteint sa soixante-douzième année, continue à déployer avec le même succès pour perfectionner son œuvre.

Mais une histoire telle qu'il l'a conçue et exécutée, donnera toujours occasion à de menues critiques de détail. Voici ma mince contribution sur les points qui n'ont pas encore été relevés, du moins à ma connaissance.

P. 10. L'*Algèbre* de Wallis porte comme date 1685 (non 1687). Mais, d'après la préface de l'édition latine, le manuscrit avait été envoyé, dès 1676, à l'impression qui resta suspendue jusqu'en 1683, mais fut achevée vers la fin de 1684. Il est donc très possible que Collins, mort en 1683, se soit réellement occupé de la publication de cet ouvrage.

P. 70. Au sujet de la découverte de la formule du binome, M. C. dit (dans sa nouvelle édition) que si Pascal a donné la règle de formation par multiplication des nombres figurés, il ne les a point désignés comme coefficients binomiaux. Cette assertion est inexacte ; la règle en question forme la prop. XI du *Traité des ordres numériques* de Pascal, qui reconnaît d'ailleurs la priorité de Fermat. Ce traité fait immédiatement suite à celui du *Triangle arithmétique* qui se termine précisément par un chapitre sur l'usage de ce triangle *pour trouver les puissances des binomes et apotomes*, et qui renferme également un chapitre sur l'usage du même triangle pour les *ordres numériques* (c'est-à-dire, dans le langage de Pascal, pour les nombres figurés). Les nombres du triangle arithmétique sont donc désignés à la fois comme nombres figurés et comme coefficients binomiaux, et leur génération, tant par addition que par multiplication, est nettement indiquée. Le rôle de Newton, pour la formule du binome, se limite donc, d'une part, à avoir traduit sous forme algébrique les énoncés de Pascal, de l'autre, à avoir employé la formule dans les cas où l'exposant n'est pas un nombre entier positif, où, par suite, le développement conduit à une série illimitée. C'est donc dans ce dernier cas seulement qu'il conviendrait de parler du binome de Newton. Pour le cas des exposants entiers et positifs, on peut laisser la question indécise entre Fermat et Pascal. Celui-ci fut, sans conteste, le premier à publier la règle fondamentale ; Fermat l'avait fait connaître dès 1636 (*Œuvres de F.*, II, p. 70) dans une lettre qui fut communiquée à plusieurs géomètres, mais il n'indique pas formellement que les nombres figurés

sont les coefficients binomiaux, ce qui était au reste connu depuis Michel Stifel.

Paul TANNERY.

H. MORF. **Deutsche und Romanen in der Schweiz.** Zürich, Fäsi et Beer, 1901; in-12 de 61 pages.

L'opuscule de M. Morf est d'un genre mixte, s'adressant aux linguistes, mais aussi au grand public — j'entends celui de la Suisse. L'auteur part de l'enquête très détaillée qu'avait faite Zimmerli en 1891 sur la répartition de la langue allemande et de la langue française dans les cantons suisses : il y ajoute certains détails, certaines rectifications qui paraissent puisés à de bonnes sources ; pour juger tout cela en connaissance de cause, il faudrait avoir examiné soi-même les faits sur place. Aux énumérations géographiques viennent se joindre des considérations historiques, qui ne manquent pas d'intérêt : M. M. reprend même les choses de haut, — et je ne l'en blâme pas, — car il montre que la répartition actuelle des idiomes a eu son point de départ dans le grand brassement de populations qui s'est opéré du IVe au VIe siècle. D'autre part, dans sa conclusion, il accorde au courant français la vallée du Rhône et à l'allemand le bassin de la Reuss, tandis que l'italien est cantonné dans le Tessin, et le rhétique aux sources du Rhin. C'est là une formule qui a le mérite d'être nette et portative, mais le désavantage de ne point cadrer complètement avec les faits exposés. Car enfin Neuchâtel et toutes les rives de son lac sont bien des pays de langue française, tout en faisant géographiquement partie du système de l'Aar ; c'est toujours par Fribourg que passe la limite des deux idiomes, et cette ville est une sorte de champ clos, où ils se livrent une bataille séculaire qui n'est pas apparemment près de finir. Ce sont là des faits contre lesquels aucune théorie ne saurait prévaloir. Celle qui est développée dans toute la seconde partie de cet opuscule, revendiquant pour la Suisse le droit de former une nation en face de l'Allemagne et de la France, est fortement empreinte de ce qu'on pourrait appeler « un patriotisme local ». Je n'y vois pas de mal. Ecrivant à Zurich, M. Morf a même le droit de dire, comme il le fait à la p. 47 : « Nous ne sommes pas seulement germanisés, nous sommes des Germains. » Mais à quoi bon mêler à tout cela des considérations qui ne me semblent pas très obligeantes pour la France ? L'Europe est donc bien fière d'avoir secoué le joug de cette ancienne « hégémonie », dont il est encore ici question ?

E. BOURCIEZ.

L. André-Pontier. **Histoire de la Pharmacie. Origines — Moyen Age — Temps modernes.** Paris, O. Doin, 1900, in-8°, xxi-729 pages. Prix : 12 fr.

Si l'on comptait trouver dans le beau livre de M. André-Pontier ce qu'on entend d'ordinaire par « Histoire de la pharmacie », on éprouverait une complète déception ; ce n'est pas, en effet, l'histoire de « l'art de préparer et de composer des médicaments », ce qu'est à vrai dire la Pharmacie, d'après la définition du Dictionnaire de l'Académie, que nous offre le savant auteur dans son in-octavo de 750 pages, mais, chose toute différente, l'histoire de l'exercice de cet art utile, et non encore, en dépit du titre, son histoire entière, mais seulement cette histoire depuis le milieu du xive siècle jusqu'à nos jours. Les six pages consacrées à exposer ce que fut la pharmacie avant 1311-1340 ne sont qu'un « préambule », sans prétention scientifique, une simple entrée en matière, tout comme l'épisode de la « Collection scientifique de la Pharmacie française » à l'exposition de 1889, qui sert de préface, ou les réflexions générales données en guise d'introduction, sur la pratique de la pharmacie et des conditions dans lesquelles elle doit s'exercer [1]. Le livre de M. A.-P. ne commence véritablement qu'avec le xive siècle. Il se divise en six parties de valeur et d'étendue inégales : 1° La Pharmacie en province, du moyen âge jusqu'à la loi de germinal (1340-1803) p. 60-193 ; 2° la Pharmacie à Paris pendant la même période ou à peu près (1311-1803), p. 193-290 ; 3° la Pharmacie en France depuis la loi de germinal jusqu'au premier congrès de pharmacie (1803-1856), p. 270-340 ; 4° la Pharmacie en France depuis la période des Congrès jusqu'à nos jours (1856-1900), p. 340-449 ; 5° la Pharmacie militaire et de la marine du xviie au xixe siècle, ainsi que la Pharmacie hospitalière, p. 449-565 ; 6° la Pharmacie à l'étranger, p. 565-646, suivie d'un fragment intitulé « Socrate à Charmide », p. 646-647, et d'une conclusion de cinquante pages, 649-699.

La première partie, la Pharmacie en province, est loin d'être complète et ne pouvait guère l'être, vu l'étendue du sujet ; on n'en est pas moins surpris que pas un mot n'ait été dit sur l'exercice de cette profession, dans des provinces entières, comme le Dauphiné et la Provence, l'Artois et la Picardie, etc. On trouvera aussi que deux pages sur la Pharmacie à Toulouse et à Soissons, quatre sur cet art à Lille et à Rouen, ne sauraient guère nous faire connaître ce qu'en a été l'exercice dans ces villes. Si d'autres localités, comme Bordeaux, sont mieux traitées, c'est que la Pharmacie y avait trouvé des historiens locaux mieux informés ou plus dilligents, car dans toute cette pre-

1. Cette introduction se termine par une liste biographique des pharmaciens français qui ont illustré leur profession depuis Baumé jusque vers 1875, c'est-à-dire pendant un siècle environ.

mière partie de son livre, M. A.-P. s'est borné à donner des extraits, souvent textuels, des ouvrages qui ont été écrits sur l'exercice de la Pharmacie dans dix-huit villes de la France. Il est difficile de ne pas trouver que c'est trop peu.

Avec la seconde partie les choses changent; ici ce n'est plus un travail de seconde main, mais bien un travail personnel que nous rencontrons et auquel l'unité du sujet donne un véritable intérêt. M. A.-P. ne s'en est rapporté qu'à lui pour retracer l'histoire de la pharmacie à Paris, et il s'en est bien trouvé; que d'épisodes curieux aussi il a rencontrés sur son chemin, telle « la lutte des apothicaires contre la faculté de médecine », celle des épiciers-apothicaires contre les épiciers, la fondation du Jardin des apothicaires par Nicolas Houel, etc. Et comme à ces questions se trouvent mêlés les noms de Guy-Patin et de Renaudot, elles prennent par là même une importance particulière et qui dépasse les bornes du sujet. L'histoire de la pharmacie au XVIIIe siècle ne présente qu'un intérêt secondaire jusqu'à la Révolution; mais les tentatives d'organisation dont elle fut l'objet pendant cette période troublée, la fondation de la société libre des pharmaciens de Paris » celle du « Journal de Pharmacie », lui donnèrent une vie nouvelle, et il y a un plaisir véritable à suivre avec M. A.-P. les efforts qui furent faits alors pour organiser un art dont l'exercice a une si grande influence sur la santé publique.

Cette organisation fut loin d'être définitive et bonne; on le voit aux vœux et aux réclamations que ne cessent de faire entendre les pharmaciens, aux tentatives qui se succèdent pendant toute la première moitié du XIXe siècle. La lutte entre la pharmacie et la médecine reprend plus vive que jamais; le nombre croissant des officines, l'apparition des spécialistes, viennent compliquer la situation, sans que les projets d'hommes, comme Cuvier et M. de Corbière, sous la Restauration, les ordonnances de la Monarchie de juillet, ou les commissions nommées par les ministres de l'époque puissent remédier au malaise dont se plaignent les pharmaciens. C'est alors qu'ils cherchent à améliorer par eux-mêmes les conditions de leur profession; les Congrès qui se succèdent depuis 1856, « l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des pharmaciens de France » autorisée en 1878, la fondation de « l'Union scientifique des pharmaciens » deux ans auparavant, furent autant de tentatives généreuses pour relever la situation individuelle des pharmaciens et fortifier les études préparatoires à l'exercice de leur profession. M. A.-P. s'est attaché à mettre en lumière tout ce qui a été fait dans ce but, et aussi à montrer comment, suivant lui, tant d'efforts sont restés en partie infructueux. Ancien pharmacien, il a la plus haute idée d'une profession aussi utile et aussi noble; il souffre surtout de la voir subordonnée à celle du médecin; il ne comprend pas comment, pour lui donner une organisation plus rationelle, on n'a point encore songé à faire appel aux

principaux intéressés, comment, par exemple dans les commissions chargées de réglementer les études, sinon la profession de pharmacien, ce sont des médecins et non des pharmaciens qui sont appelés à dire le dernier mot.

Je passerai rapidement sur le chapitre consacré à la Pharmacie militaire. Là surtout se manifeste la prédominance du médecin, et ce qui est plus grave, l'insuffisance relative du nombre des pharmaciens dans les services hospitaliers, nombre inférieur aujourd'hui à ce qu'il était en 1781, bien que notre armée soit trois fois plus nombreuse. La pharmacie dans les couvents et même dans les hôpitaux ne prêterait pas moins, d'après M. A.-P., à la critique. Mon défaut de compétence m'empêche de dire ce qui en est. Quant au long paragraphe, où il passe en revue l'histoire de la Pharmacie à l'étranger, il n'y a guère lieu de m'y arrêter ; ici, comme pour la Pharmacie en province, M. A.-P. s'est borné à peu près à donner des extraits des études faites sur le sujet ; seulement, Labélonye, Moller, Marcaïhou d'Aymeric, Bussy, etc., sont maintenant ses autorités, au lieu de Marty, Planchon, Tujague, Vidal, Malbranche, Perraud, de Closmadeuc, Cheylud et Ménière.

Vient enfin la conclusion, dans laquelle M. A.-P. a résumé ses vœux et les desiderata de la profession pharmaceutique. Ils sont nombreux d'après lui, et le législateur futur, qui aura à s'occuper de la question, fera bien de le consulter. Mais M. A.-P. ne se montre-t-il point un peu trop pessimiste ? Je lui accorde que l'ingérence de l'État dans l'organisation de la pharmacie a souvent été malheureuse, que le commerce de spécialités secrètes porte une véritable atteinte à la dignité de la profession, que le nombre des pharmaciens gagnerait peut-être à être restreint, que les études devraient être fortifiées et les diplômes plus difficiles à obtenir, que la législation à laquelle l'exercice de la pharmacie est soumis est souvent contradictoire ou incertaine[1] ; mais je lui reprocherai d'avoir invoqué trop d'autorités différentes ; les citations empruntées à Renan ou au P. Didon, à M. Brisson et à M. Paul de Cassagnac, à MM. Lockroy ou Barthou, au président Félix Faure ou à M. Loubet, à MM. Duclaux ou Berthelot, à M. Brouardel et à tant d'autres, si elles montrent en lui un esprit cultivé et curieux, ne servent pas toutes également à prouver sa thèse et ne peuvent qu'en affaiblir la démonstration. Toutefois, il faut reconnaître la sincérité de ses revendications, l'approuver sans réserve quand il demande plus de liberté et d'initiative, et surtout, quand il convie ses confrères à s'unir pour obtenir les réformes que réclament

1. M. A. P. s'élève contre l'exercice de la médecine auquel les pharmaciens se livrent trop facilement; mais peut-on leur faire un crime de donner, avec un médicament de 10 ou 15 centimes, un conseil, qui coûterait, suivant les villes, 2, 3 ou 5 francs au malade ?

l'enseignement et la dignité de leur profession. Le livre de M. André-Pontier est un livre de bonne foi; mais il est autre chose encore; il est bien écrit, d'une lecture agréable et instructive, bien imprimé [1] et embelli de magnifiques illustrations, qui en relèvent le mérite et font le plus grand honneur à son éditeur [2].

Ch. J.

— MM. J. Combarieu, P. Aubry, R. Rolland, M. Emmanuel, désireux de combler une lacune de nos études philologiques viennent de fonder la *Revue d'histoire et de critique musicales* (Welter, éditeur, 4, rue Bernard Palissy), du « programme » de laquelle nous détachons les lignes suivantes : « Partir de ce principe que la musique vient du cœur même de l'humanité, et que, par conséquent, elle exprime divers états de l'humanité; en toute question d'histoire musicale, recourir d'abord aux « sources »; examiner de près les documents originaux, les comparer, les faire parler le plus possible; s'effacer soi-même derrière les monuments qu'on veut faire connaître, et, au lieu de prétendre les embellir encore par la rhétorique, s'appliquer surtout à les décrire et à grouper autour d'eux les faits qui les éclairent; observer patiemment avant de juger, en s'assurant qu'on voit les choses comme elles sont, et non comme nous avons plaisir ou intérêt à les voir; apporter dans l'étude du passé musical cette curiosité passionnée, cet amour des détails, ce souci d'exactitude et d'*authenticité* qui caractérisent le véritable amateur d'art : telles nous semblent être les règles de la critique musicale. » La *Revue d'histoire et de critique musicales* est principalement consacrée à la musique française ancienne et moderne. Cf. la couverture du n°17.

— En même temps que paraissait le n° 11 de la présente année, qui contient (p. 211) une analyse du *Christ* de Cynewulf, édité par M. Cook, nous recevions une traduction du même poème, publiée à la même librairie, sous les auspices de M. Cook et par un de ses élèves : *The Christ of Cynewulf, a poem in three parts, the Advent, the Ascension, and the Last Judgment,* translated into english prose, by Charles Huntington Whitman, fellow in English of Yale University; Boston, Ginn, 1900; pet. in-8, vj-62 pp. On doit féliciter l'érudition américaine de cette double et féconde initiative : la traduction, élégante et fidèle, suit pas à pas l'original et constitue le complément, sinon nécessaire aux germanistes, du moins fort utile au grand public, de l'édition qu'elle a prise pour guide; elle ne peut manquer, selon le vœu du modeste auteur, de contribuer à répandre aux États-Unis le goût de l'ancienne littérature anglaise et des études de linguistique historique,

---

1. M. A. P. a relevé à la fin de son volume trois ou quatre fautes d'impression; je n'ai guère remarqué pour ma part que, p. 721, 1858 mis pour 1856, qu'on trouve d'ailleurs à la page suivante. Voici une erreur de fait : M. Heckel n'est pas et n'a jamais été doyen de la Faculté des Sciences de Marseille, comme M. A. P. le dit, p. 518.

2. Je ne dois pas oublier de dire que la conclusion se termine par un triple index — Table analytique des noms cités dans l'ouvrage, p. 699-709; Index bibliographique, p. 711-715, et Table analytique, p. 717-720, — qui le termine dignement et facilite singulièrement les recherches.

dont l'Université illustrée par le grand Whitney demeure toujours la métropole. — V. H.

— Il existe à la Bibliothèque nationale (mss. français, nº 10366) un manuscrit, intitulé *Inventores des hirritages des Flamencs qui furent tueys en le bataelle de Cassee* », que M. Mannier a publié à Paris, dès 1865, mais d'une manière à la fois très fautive et très incomplète. M. Henri Pirenne, professeur d'histoire à l'Université de Gand, vient de l'éditer une seconde fois en y ajoutant une série de documents inédits, puisés dans les archives belges et françaises (*Le soulèvement de la Flandre maritime de 1323-1328*, Bruxelles, Kiessling, 1900, LXX, 241 p. in-8º). Mais ce qui donne sa véritable valeur et un intérêt tout particulier à ce nouveau fascicule des publications de la Commission royale d'histoire, c'est que le savant professeur l'a fait précéder d'une introduction détaillée qui éclaire d'un jour tout nouveau la série des événements qui aboutit à l'écrasement de Cassel, le 23 août 1328. Après ses explications lumineuses, il n'est plus permis de voir dans ce soulèvement d'une partie des Flandres ni un soulèvement national contre la France, ni même un mouvement purement politique, mais bien une « guerre de classe » entre paysans et noblesse, qu'il ne faudrait pas confondre d'ailleurs avec la Jacquerie française, soulèvement désespéré de serfs ruinés, ni avec l'insurrection de Wat Tyler en Angleterre, infiniment plus respectueuse des droits des seigneurs. Ici, c'est une révolte, il faudrait dire plutôt une révolution, des petits propriétaires libres, ces robustes, « *homines bene nutriti* » dont parlent les *Annales de Gand;* elle n'aboutit pas, grâce à l'intervention du roi de France, mais elle n'en est pas moins significative pour l'histoire sociale du moyen âge, maintenant qu'elle s'éclaire pour nous d'un jour tout nouveau. — R.

— Le volume de M. Reinhard Dietrich (*Streitfragen der Schrift = und Quellenkunde des deutschen Mittelalters*, Marburg, Elwert, 1900, VII, 180 p. in-8º; prix : 7 fr. 50 c.) renferme deux études d'inégale longueur, l'une très détaillée, relative à la composition des *Annales de Hersfeld et de Hildesheim*, l'autre, plus courte, sur les Annales bavaroises et autrichiennes et les Chroniques de Hermann de Reichenau. L'auteur, qui s'est fait connaître déjà par une dissertation volumineuse sur les sources historiques émanant de l'abbaye de Reichenau, a voulu reprendre à la fois la question fort embrouillée de la filiation desdites Annales de Hersfeld et de Hildesheim, en leur donnant une solution nouvelle, grâce à l'examen paléographique des manuscrits, et surtout aussi dire sa façon de penser à bon nombre de ceux qui se sont engagés avant lui dans l'étude de ce problème. M. D. a certainement raison de railler les fantaisies critiques de certains débutants superficiels, désireux surtout d'« esbrouffer » le lecteur, et il y a du vrai dans ce qu'il dit de la méthode toute mécanique employée dans certains séminaires pour le triage et l'examen des sources médiévales. Mais il s'exprime avec une âpreté de ton qui ne laisse pas d'étonner quand ses critiques s'adressent à des savants connus comme MM. Bresslau, Steindorff, Bernheim, etc. On pourrait lui reprocher à bon droit, non pas certes d'être « superficiel », mais de se perdre dans une telle abondance de menus détails, en négligeant de résumer sa manière de voir, qu'on ne parvient pas à se rendre un compte exact des résultats définitifs obtenus ou proclamés par l'auteur. Aussi nous craignons bien que le lecteur étranger ne tire de la lecture de ce livre, aussi peu lucide qu'il est sévère pour autrui, qu'une seule conclusion, passablement légitime au fond à savoir : que la pénétration si vantée des historiens allemands, quand ils dissèquent les sources de leur histoire nationale, n'est pas aussi infaillible qu'on se plaît parfois à le proclamer. — S.

— Le conseiller le plus influent de l'empereur Sigismond, Gaspard Schlick, fut le premier chancelier laïque et bourgeois du Saint-Empire romain. Négociateur habile, il rendit à son maître d'excellents services dans ses affaires profanes et ses négociations avec la curie romaine; il amena surtout le mariage de la fille de Sigismond avec l'archiduc Albert d'Autriche et rendit ainsi la couronne royale aux Habsbourgs. Albert II, reconnaissant, le garda comme chancelier et il resta le ministre de son successeur Frédéric III, pendant les premières années de son règne. Il avait été créé chevalier par Sigismond, enrichi de dotations nombreuses, et après des aventures galantes en Italie, qu'Énée Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II, a racontées dans ses *Amours d'Euryale et de Lucrèce*, il avait épousé la fille d'un duc silésien très authentique. Mais tout cela ne suffisait pas, en fait d'honneurs, à cet ambitieux, fils d'un marchand de draps et d'une bonne bourgeoise d'Éger. Comme M. Jourdain — la nature humaine n'ayant guère changé du XVe au XVIIe et même au XIXe siècle — il voulut se créer une généalogie et par une série de diplômes impériaux forgés par lui-même ou quelque scribe de sa chancellerie il s'accorda des ancêtres nobles venus de la Thuringe, une marquise de Collalto pour mère, puis encore des titres de barons, puis de comtes du Saint-Empire, tant pour lui que pour tous ses frères. Un jeune docteur silésien, M. Alfred Pennrich, vient d'exposer avec beaucoup de vraisemblance la genèse de ces falsifications audacieuses (*Die Urkundenfaelschungen des Reichskanzlers Kaspar Schlick, nebst Beitraegen zu seinem Leben*, Gotha, Perthes, 1901, x, 87 p. in-8e, prix : 1 fr. 50 c.). Seulement, comme l'auteur admet que l'empereur Frédéric III a réellement confirmé, en 1442, les titres usurpés par Schlick grâce aux faux diplômes de Sigismond (titres qu'il n'a jamais osé porter ouvertement d'ailleurs, jusqu'à sa propre mort, advenue en 1449), il n'y a eu qu'usurpation et fraude momentanées; personne n'a songé à disputer la couronne comtale à son fils et à ses neveux et les Schlick actuels restent à leur rang, le premier en date, parmi la vieille noblesse de Bohême, encore qu'ils descendent d'un petit drapier allemand. — S.

— Dans un très volumineux et très consciencieux mémoire, M. Frédéric Hubert a étudié dans tous leurs menus détails les différents recueils liturgiques qui furent successivement proposés ou mis en usage dans l'église de Strasbourg, à l'époque de la Réforme (*Die Strassburger liturgischen Ordnungen im Zeitalter der Reformation*. Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1900, LXXXIV, 154, VIII p. in-8e; prix : 10 fr.). Dans une longue introduction historique, M. H. nous rend compte de la genèse des textes, puis il édite les textes eux-mêmes, avec leurs variantes, s'attachant à donner des descriptions bibliographiques minutieuses des sources imprimées, dont quelques-unes sont des exemplaires uniques, ainsi que des sources manuscrites. Il a joint une série de fac-similés de titres des plaquettes les plus rares, à son volume qui est une contribution de sérieuse valeur pour l'histoire de la Réforme en Alsace. — R.

— M. W. Koehler a consacré sa leçon d'ouverture comme agrégé libre à la faculté de théologie de Giessen, à l'examen des doctrines énoncées par les réformateurs relativement à la manière de procéder à l'égard des hérétiques dans les Églises nouvelles (*Reformation und Ketzerprozess*, Tubingen, Mohr, 1901, 48 p. in-8e; prix : 1 f. 25 c.). En étudiant les écrits de Luther, de Melanchthon, de Zwingle et de leurs premiers disciples, il montre que si, au début, le réformateur allemand fut opposé à l'idée juridique d'un procès et au prononcé d'une sentence légale, admettant que, même dans l'hérésie, il y avait une part de vérité, son point de vue changea quand les anabaptistes refusèrent de se laisser persuader et con-

vertir par lui. Ils furent d'abord punis comme révolutionnaires, sans doute; mais plus tard ils le furent comme blasphémateurs et l'hérésie redevint aux yeux de l'Église nouvelle un *crimen publicum*, comme il l'avait été pour celle du moyen âge. Mélanchthon, l'ami de Luther, les pasteurs de Berne et de Zurich, élèves et successeurs de Zwingle, approuvèrent Calvin quand il fit l'apologie de l'auto-da-fé de 1553 et du supplice de Servet. S'ils ont tous combattu pour la liberté de *leur* foi, ils n'ont nullement été les champions volontaires et conscients de la liberté religieuse ; c'est malgré eux, c'est contre eux qu'elle fut affirmée par une faible minorité d'esprits plus libres et plus généreux. Écrite au point de vue purement historique et documentée par des citations nombreuses, l'étude de M. K. orientera le lecteur sur une question délicate, obscurcie tout à la fois par les attaques absurdes dans leur bouche autant que passionnées, des auteurs ultramontains et par les dénégations maladroites d'apologistes trop zélés — R.

— M. Ch. Pfister, professeur d'histoire à l'Université de Nancy, nous a déjà plusieurs fois offert, dans ces dernières années, des notices intéressantes sur des personnages qui ont exercé une influence religieuse plus ou moins considérable dans la Lorraine du XVIIe siècle. A ses monographies sur Catherine de Lorraine, sur l'ermite Pierre Séguin, il vient d'en joindre une sur Élisabeth de Ranfaing, « l'énergumène de Nancy », la fondatrice du couvent du Refuge (Nancy, Berger-Levrault, 1901, 82 p. in-8°). C'est une histoire des plus curieuses, sinon des plus édifiantes, que celle de cette jeune fille de quinze ans mariée à un gentilhomme de cinquante-sept, mère de quatre enfants, veuve dès sa vingt-quatrième année, hystérique dès lors, agitée, folle furieuse enfin, qui s'imagine être ensorcelée par le médecin Charles Poirot, le dénonce et finit par le faire brûler comme sorcier avec une prétendue complice. Après de longues années de folie, d'exorcismes, de pèlerinages, elle revient à la raison, fonde un couvent de filles repenties, y prend le voile, et y meurt, après dix-huit années de labeur dévoué, en 1649. M. Pfister a retracé son histoire avec une grande délicatesse de touche, avec une compréhension sympathique des âmes vacillantes de ces temps lamentables, tantôt obnubilées par les plus absurdes superstitions, tantôt entraînées par des élans religieux irrésistibles. Mais notre intérêt se porte néanmoins vers le prétendu sorcier bien plus que vers l'ensorcelée. Alfred de Vigny a immortalisé pour le grand public la Mère Jeanne des Anges et le malheureux Urbain Grandier; espérons que l'excellente étude de M. P. rendra au docteur Poirot un peu de la notoriété du confesseur des religieuses de Loudun ; il a bien assez souffert de l'ineptie féroce des hommes de son temps, pour que cette consolation posthume lui soit due. — R.

— L'esprit réformateur du grand duc Léopold de Toscane, du futur empereur Léopold II, est suffisamment connu de tous ceux qui se sont occupés des tendances humanitaires manifestées par certains souverains absolus dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. On savait aussi qu'il avait longtemps caressé le projet d'octroyer à ses sujets une constitution représentative et M. de Potter avait publié, dès 1825, dans sa *Vie de Scipion de Ricci*, un mémoire historique sur ce projet, rédigé par le confident du prince, Francesco-Maria Gianni. Seulement beaucoup d'historiens croyaient, jusque dans ces derniers temps, que les détails fournis par ce travail étaient nés dans l'imagination créatrice du conseiller plutôt qu'ils ne reflétaient la pensée propre du maître. M. Joachim Zimmermann vient de montrer dans un consciencieux travail (*Das Verfassungsprojekt des Grossherzog's Peter Leopold von Toskana*, Heidelberg, Winter, 1901, 195 p. in-8° ; prix : 6 fr.) qu'il y eut bien là une initiative souveraine persévérante, malgré les oppositions

les plus diverses, qu'une constitution fut élaborée, remaniée, discutée dans ses moindres détails de 1779 à 1782, que certains articles en furent promulgués sous forme de lois spéciales, mais que Léopold ne put jamais se décider à faire le pas décisif qui l'aurait conduit de la théorie à la réalité. Encore en janvier 1790, cependant, il écrivait à sa sœur Marie-Christine : « A chaque pays il faut une loi fondamentale, un contrat entre le peuple et le souverain, qui limite l'autorité et le pouvoir de ce dernier ». Mais les émeutes populaires ultramontaines qui éclatèrent quelques mois plus tard à Pistoie, Livourne et Florence, le dégoûtèrent définitivement du rôle de réformateur politique. M. Z. a retrouvé aux Archives de Florence, tous les dossiers où sont réunis les projets de constitution, les annotations du grand-duc, les avis de ses conseillers, sa correspondance avec Gianni, et il a publié les plus importants de ces documents dans son volume. — R.

— Sous un titre qui pourrait prêter à quelque malentendu (*Mémoires d'un maire d'Angers*, Angers, Siraudeau, 1901, 50 p. in-8°), M. l'abbé Uzureau a mis au jour, en les empruntant à un manuscrit de la bibliothèque municipale, une série de notes détachées que le conseiller au présidial François Grandet, « maire et capitaine-général » de 1689 à 1693 († 1730) avait rédigé sur quelques événements de sa carrière, surtout sur certains voyages officiels ou officieux faits à Paris pour affaires ecclésiastiques, obtention de privilèges de judicature, création d'une Académie, etc. Ces notes sont intéressantes en ce qu'elles nous font connaître un peu la vie de province d'alors, mais surtout en ce qu'elles nous montrent la puissante influence du clergé sur le gouvernement de Louis XIV. On y voit comment un simple bourgeois de province pouvait acquérir de l'influence dans les sphères ministérielles, et se pousser à la cour même, quand il savait s'y faire appuyer par les confesseurs du monarque ou, mieux encore, quand il s'y présentait pour plaider la cause du clergé bien pensant contre cet affreux jansénisme, « la bête du Roi ». On peut relever en fait de détails piquants et peu connus celui d'un « petit conseil » tenu habituellement chez Mme de Montespan « alors la favorite », que l'auteur incrimine d'ailleurs comme protégeant les jansénistes « avec le feu ordinaire et naturel de cette belle dame, qui en avait plus qu'une autre. » Seulement on peut se demander si tout ce que Grandet raconte, en fait d'insinuations méchantes, d'anecdotes scandaleuses (comme celle de Mme Angran) est bien authentique; il se montre lui-même à nous, sans le vouloir peut-être, comme un si madré compère, qu'on est en droit d'hésiter à ce sujet. M. U. aurait dû ajouter à son texte quelques notes indispensables. Ainsi, il ne nous explique même pas comment il se fait que le grand écuyer, M. d'Armagnac, tutoie constamment le narrateur, qui n'était ni son camarade d'école ni son laquais. Il n'y a pas de note non plus sur le ministre, M. de Chateauneuf, qui se montre d'une familiarité si singulière avec Grandet, si on l'en croit sur parole. — R.

— M. l'abbé Uzureau nous a envoyé encore deux autres brochures relatives au passé de sa province natale. Dans l'une (*Une question de préséance entre les évêques du Mans et d'Angers*, Mamers, Fleury, 1900, 9 p. in-8°) il nous raconte la grave et solennelle dispute qui eut lieu, en juillet 1699, entre Messire de la Vergne du Tressan et Messire Michel Le Pelletier, occupants de ces deux sièges, à l'occasion d'un synode tenu pour la condamnation des *Maximes des Saints* de Fénelon; dans la seconde (*Anciens collèges de la province d'Anjou; exercices publics et distributions de prix*, Angers, 1901, 42 p. in-8°) l'auteur a réuni des extraits des *Affiches d'Angers*, nous donnant un certain nombre de renseignements, assez fragmentaires d'ailleurs, sur les programmes et les palmarès des collèges d'Angers, La

Flèche, Beaupréau et Château-Gontier, de 1773 à 1791, en y joignant quelques notes biographiques. — R.

— La maison Hachette a inauguré depuis peu une petite collection de monographies géographiques, qu'elle a mis une véritable coquetterie à parer d'une impression, d'une justification, d'un papier et d'un format nouveaux et originaux. C'est pour relever d'un attrait inattendu ce qu'elles ont de forcément aride. L'*Afrique australe*, qui vient de paraître (1 vol. in-8°, carré, de 360 pages, avec 25 cartes dans le texte et 3 hors texte, en couleurs), est un extrait de la Géographie Universelle d'Élisée Reclus, mais entièrement mis à jour par M. Onésime Reclus. On y trouvera le dernier mot sur tout ce qui concerne le pays, les hommes et l'économie de ces régions du Sud de l'Afrique : Cap, Natalie, Orange, Transvaal, territoires anglais ou allemands, Cafres et Hottentots, etc. ; et ce mot est dit dans ce style personnel et souvent savoureux que l'on connaît. Le côté économique et géographique proprement dit est le plus développé, et ces nombreuses cartes de détail aidant, intéressera surtout. Mais la partie historique n'a pas été oubliée. Peut-être eût-elle pu être parfois moins *actuelle*. Le sujet est brûlant, et incontestablement en suspens toujours. Le livre arrive à son heure, mais l'heure court encore, et courra longtemps avant de tomber dans l'éternité. Ici le définitif est impossible. — D'excellents tableaux statistiques, un copieux index alphabétique, et, ce qui ne rendra pas peu de services pour les historiens, une bonne bibliographie *critique* des ouvrages relatifs aux divers chapitres traités ici, terminent ce joli volume. — H. DE C.

— Nous avons déjà signalé ici, avec éloges, une élégante monographie de *Paris*, signée de M. G. Riat, parue au moment de l'Exposition de 1900, chez l'éditeur H. Laurens. C'était le début d'une série portant le titre commun de « Les Villes d'Art célèbres ». Nous voyons avec plaisir le n° 2 apparaître. Il est consacré à *Bruges et Ypres* (1 vol. pet. in-4° de 124 pages en 116 reproductions ; prix 3 fr. 50) et a pour auteur M. Henri HYMANS. Le choix était indiqué, pour justifier ce titre de « Villes d'art ». Il n'est pas beaucoup de villes au monde qui aient gardé tant de maisons ou d'édifices divers, non seulement anciens, mais pittoresques et artistiques. Il y en a parfois des files de suite, et c'est bien là l'attrait particulier qu'elles offrent au voyageur : elles-mêmes, leurs propres maisons, plus encore que les œuvres d'art qu'elles renferment. Et c'est ce qu'il était curieux de mettre en relief. Quand on abordera nos bonnes villes de France, Troyes ou Reims, Bourges ou Poitiers, on étonnera peut-être bien des gens qui n'y prenaient pas garde ; mais nous avons aussi nos « Villes d'art ». Le texte de ce volume est agréable et informé, et il n'y a que des éloges à adresser aux photographies, fort bien prises sur place, et impeccablement reproduites : on n'a jamais mieux fait en ce genre. — H. DE C.

— L'Université de Lyon donnera un de ses prix Falcouz (mille francs) à l'auteur du meilleur travail sur *La philosophie d'André-Marie Ampère. Insister sur sa psychologie et présenter un examen critique de sa correspondance avec Maine de Biran*. Envoyer le travail avant le 1er mai 1902.

— Les amis du vieux poète frison Hermann ALLMERS s'apprêtent à fêter son 80e anniversaire et la librairie Schulze, à Oldenbourg, publie à cette occasion une nouvelle édition des *Dichtungen*. Cette quatrième édition, la *Jubiläums Ausgabe*, est augmentée d'un groupe nouveau : *Nachklänge*. Ce sont surtout des poésies de circonstance, des souvenirs d'un nouveau voyage en Italie, des épîtres poétiques à de vieux amis, des morceaux humoristiques et à la fin quelques pièces très belles,

mélancoliques retours du poète qui a renoncé à la poésie. Ces derniers vers, émus et sincères, relèvent ce groupe final d'un recueil dont toutes les parties, paysages de la Frise, histoires et légendes des *Marschen*, Lieder et épigrammes, poésies religieuses ou philosophiques, sont d'un poète original, naturel, humain, souvent profond et toujours pittoresque et ingénieux dans la langue et la prosodie. — L. R.

— A signaler, parue à la même librairie, une deuxième édition des *Gedichte* d'Emil Roland (Mme Emmi Lewaldt). — L. R.

— La pièce de M. F. Dukmeyer, *Einer für Alle* (Eine Tragëdie in fünf Akten. München, Staegmeyr, 1901) est une pièce dont l'honneur militaire a fourni le ressort dramatique. Elle a un cadre original et à ce point de vue elle mérite d'être signalée : l'action se passe à Samarcande, de nos jours. M. Dukmeyer, qui est Livonien et qui a séjourné dans le Turkestan, nous présente de la civilisation russe en Asie un tableau peu flatté. Des cosaques grossiers et ivrognes, des fonctionnaires ambitieux et perfides, des officiers fats ou violents, une société provinciale, prude, médisante et dans le fond d'inoffensifs et enfantins indigènes ; tel est le monde mi-barbare, mi-civilisé que l'auteur a regardé avec prévention sans doute, mais qu'il a peint avec tout l'intérêt qui s'attache à des observations personnelles et à des aventures vécues. — L. R.

— M. F. Jansen (*Die Katharinen*. Drama in fünf Aufzügen, 2e édition. Oldenbourg et Leipzig, Schulze, 1900) a brodé autour de l'assassinat d'Ivan VI un drame romanesque et sentimental, en puisant à la légende de la participation de Catherine II à la conjuration réelle ou feinte qui la débarrassa de son peu dangereux rival.

— La pièce de M. O. Girndt, *Die Schlacht bei Torgau* (même librairie), retrace un épisode de l'histoire militaire de la Prusse frédéricienne. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 avril 1901.

MM. Th. Gomperz, de Vienne, J. Guidi, de Rome, K. Krumbacher, de Munich et de Goje, de Leyde, assistent à la séance.

M. de Lasteyrie, président, communique des lettres de MM. de Clercq, qui se porte candidat à la place de membre libre, vacante par suite du décès de M. de La Borderie, et Jules Lair, qui se porte candidat à la place de membre-libre vacante par suite du décès de M. Célestin Port.

M. Müntz annonce la fondation d'une Société internationale pour les études d'iconographie religieuse ou profane. Cette société se propose de faire, pour l'antiquité chrétienne, le moyen âge et la Renaissance, ce qui existe déjà, dans une large mesure, pour l'antiquité classique.

M. Cagnat lit une note sur les fouilles exécutées en 1900, par le service des monuments historiques en Algérie. Le plus grand effort a porté, comme précédemment, sur les ruines de Timgad. D'autres recherches ont été faites sur l'emplacement de l'ancienne Cuicul (Djemila) et de la ville de Thubursicum Numidarum (Khamissa), qui toutes deux possédaient un théâtre. On compte reprendre le déblaiement du camp de Lambèse, afin de terminer l'étude du *prætorium* et de ses annexes. On fera aussi des recherches à Cherchell, où le sol contient encore assurément des œuvres d'art importantes, ainsi qu'à Tébessa. MM. Boissier et Perrot présentent quelques observations.

A suivre. Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai — 1901

Adolf Hemme. **Was musz der Gebildete vom Griechischen wissen ?** Eine allgemeine Erörterung der Frage, nebst einem ausführlichen Verzeichnis der aus dem Griechischen entlehnten Fremd- und Lehnwörter der deutschen Sprache. Leipzig, Avenarius, 1900, xxxvi-104 p.

La question du grec est posée partout. On voudrait bien le supprimer ; on n'ose pas encore. Pour la société moderne, pratique, dit-on, et positive, le grec n'a plus rien à faire dans l'enseignement. Mais d'autre part il y a des gens, également positifs et pratiques, qui goûtent le beau et veulent remonter à sa source, pour lesquels le grec n'est pas une quantité négligeable. Comment faire pour contenter tout le monde ? On prend alors un biais, ce qui est le moyen de ne rien faire de bon, et l'on proclame (p. ix note) que « le grec doit être rayé des parties *obligatoires* de l'enseignement ». Je ne puis ici plaider la cause au fond ; l'ouvrage que je présente aux lecteurs de la *Revue* n'est pas d'ailleurs d'un intérêt direct pour le public français ; qu'il me suffise de dire que la culture intellectuelle et l'instruction pratique sont choses distinctes, et que je ne vois pas en quoi, avec un aménagement bien compris des heures d'enseignement, la première peut faire du tort à la seconde. Reste à savoir si l'homme cultivé doit savoir du grec, et voici comment M. Hemme, directeur de l'Oberrealschule de Hanovre, répond à la question. Un homme cultivé doit savoir, en fait de grec, ce qui sert à connaître les rapports historiques entre la culture moderne et la culture antique, et ce qui peut encore aujourd'hui exercer une influence vivifiante sur l'esprit. Cela comprend encore un assez vaste programme : la mythologie, l'histoire, la poésie, l'art, la vie publique et privée, voilà ce qu'il convient d'étudier ; « ce n'est pas chose facile, dit M. H., et il est clair qu'on ne peut resserrer dans l'espace d'un bref compendium tout ce qui mérite d'être connu. » Il donne donc une liste d'ouvrages, la plupart à bon marché, traduc-

tions, manuels et traités originaux, dont la lecture servira à faire comprendre l'antiquité grecque. Et la langue? Pas n'est besoin d'en savoir beaucoup ; on pourrait même se borner à savoir qu'il y eut une langue grecque, n'étaient les nombreux mots allemands empruntés au grec, soit directement, soit par l'intermédiaire du latin ou du français. Pour en faciliter l'intelligence, M. H., après avoir exposé sommairement les principales règles de la phonétique, le système de la déclinaison et de la conjugaison, et donné quelques notions sur la formation des dérivés et des composés, dresse un répertoire alphabétique de tous les mots grecs qui ont servi à former des mots allemands, et sous chaque mot (généralement sous le premier composant quand il s'agit de composés) sont classés et expliqués les termes allemands qui en dérivent. Le bagage d'un homme cultivé, s'il doit être, comme on le voit, très étendu en ce qui concerne la civilisation grecque, se réduit donc à sa plus simple expression en ce qui touche à la langue. Loin de moi l'idée qu'un lexique de ce genre ne puisse avoir son utilité; encore faudra-t-il savoir, pour s'en servir, que le mot sur lequel on désire être renseigné vient du grec. Mais ceci admis, est-ce bien savoir du grec que d'être à même de ramener par exemple *lépidoptère* à *lepis*, écaille, et *pteron*, aile? Ce n'est pas plus savoir du grec qu'on ne sait de l'allemand pour avoir appris à décomposer *lansquenet* en *lands* et *knecht*. De là à supprimer le grec de l'enseignement, il n'y a qu'un pas; mais, comme je le disais plus haut, on n'ose pas le faire. Aussi bien, en y regardant de près, on découvre, dans la dissertation de M. H., une sorte de contradiction assez curieuse, qui d'ailleurs n'est pas seulement dans ce livre. La poésie, l'histoire, la philosophie des anciens Grecs doivent être connues, nous dit-on, parce qu'elles sont l'expression la plus haute et la plus belle des idées de l'un des peuples les mieux doués, les plus spirituels, les plus cultivés, etc.; on ne tarit pas d'épithètes, et ce n'est que juste. Et précisément on oublie que la langue de ce peuple a des qualités que nulle autre langue ne possède à un égal degré, qu'elle a été le plus admirable instrument au service de la pensée, et qu'au point de vue esthétique elle est digne en elle-même et pour elle-même d'autant d'attention que les autres éléments de la civilisation grecque. Si la vie grecque dans toutes ses manifestations mérite notre intérêt, la langue grecque ne le mérite pas moins, et pour les mêmes raisons; autrement, séparer la pensée de sa forme me paraît un contre-sens. La question n'est pas là, dit-on; il s'agit de savoir si l'étude de la langue grecque ne sera pas achetée trop cher, au prix d'autres connaissances indispensables à la culture moderne (p. VIII). C'est là une affaire de programmes, et de répartition dans les heures d'enseignement; et mieux vaudrait, selon moi, la suppression radicale des études grecques qu'un enseignement tronqué et imparfait, ne pouvant avoir de résultats sérieux. Mais si l'homme cultivé doit connaître la civilisation grecque, il ne doit rester étranger à aucune

de ses branches, et la langue, au même titre que le reste, fera partie de son éducation.

My.

Arthur FAIRBANKS. **A Study of the greek Pæan** (Cornell Studies in classical Philology, t. XII); New-York, Macmillan Company, 1900; VIII-166 p.

Cette dissertation se divise en deux parties : dans l'une, M. Fairbanks étudie l'origine du péan, les circonstances dans lesquelles il était chanté, et les relations qui existent entre ses différentes variétés; elle est suivie des références, auxquelles renvoient des numéros dans le texte — ce qui ne rend pas la lecture très facile. La seconde partie consiste en deux appendices : dans le premier sont réunis les péans et fragments de péans qui nous sont parvenus; dans le second se trouvent les hymnes delphiques auxquels on peut appliquer le nom de péan, reproduits d'après le BCH, et accompagnés de commentaires. L'intérêt se porte principalement sur la première partie; M. F., après avoir montré comment le dieu Péan, primitivement distinct, avait fini par se confondre avec Apollon, et comment le mot était devenu une épithète de plusieurs autres divinités, considère d'abord le péan comme une sorte d'invocation destinée à détourner la maladie; de là, conservant encore une partie de son sens primitif, le péan fut chanté pour obtenir d'heureux effets en des entreprises importantes, principalement avant le combat. D'autre part, le péan se généralisa, dans le culte d'Apollon, comme un hymne de fête chanté en procession solennelle après le sacrifice, accompagné de la cithare. Il s'en suivit que le péan, venant après les libations et le sacrifice, trouva également sa place dans les banquets, d'un caractère plus ou moins religieux, et devint une sorte de prière, accompagnant les libations qui précédaient le symposion. Enfin le péan, hymne processionnel, fut l'expression de la joie des troupes victorieuses; tout d'abord une sorte de cri par lequel on célébrait le succès, il se rattacha naturellement au sacrifice qui le suivait, et rentra ainsi dans le culte, dont en principe, pour cette circonstance, il ne faisait pas partie. Le chant de victoire n'était donc pas, dans l'origine, associé au culte d'une divinité, et était distinct du péan chanté avant le combat. Mais en aucun cas, pour M. F., le péan n'était un hymne de remerciement pour le succès, et ce n'est que plus tard qu'il fut ainsi considéré. Telles sont les grandes lignes du travail de M. F. On voit qu'il s'écarte de l'opinion de K. O. Müller, de Schwalbe, de Bernhardy et de Christ, pour lesquels le péan est primitivement une action de grâces, et qu'il se rapproche plutôt des vues de Maury, qui faisait du péan primitif une invocation au dieu guérisseur Péan, confondu plus tard avec Apollon.

Le livre est suggestif; M. F. me semble avoir suffisamment prouvé,

par l'étude et la comparaison de nombreux textes, que la signification première du péan est bien celle d'une invocation déprécatoire. On estimera cependant qu'il s'avance beaucoup en se refusant à voir dans le péan un chant de remerciement ; il y a bien quelque subtilité à dire que tel exemple n'est pas une action de grâces « au sens strict du mot » et que dans aucun cas (sauf Schol. Aristoph. *Paix* 555) « l'idée spécifique de remercier » ne se rencontre. Il est aussi naturel de remercier la divinité après un succès obtenu ou un malheur évité que de l'implorer pour détourner ce malheur ou obtenir ce succès ; et les mots παιάν, παιανίζω se trouvent trop souvent unis avec des termes signifiant « bonheur » ou des textes où il est question d'un malheur évité pour que l'on puisse, dans ces cas, séparer le mot employé de l'idée d'action de grâces, quoique cette idée ne soit pas expressément indiquée ; il semble bien, en effet, qu'elle est souvent implicitement contenue dans les termes de certains textes. Dans Bacchylide, par exemple (xvi, 29 ; ce passage a échappé à M. F.), il est difficile de ne pas comprendre, dans le mot παιάνιξαν, que les jeunes gens, tout en manifestant leur joie, remercient en même temps la divinité de les avoir délivrés de leur angoisse. Il est possible également d'interpréter autrement que M. F. plusieurs des textes qu'il cite ; la distinction de Péan et d'Apollon, par exemple, dans certains passages d'Eschyle, n'est pas si évidente qu'il le suppose ; dans l'*Axiochus* 365 *b* il ne s'agit pas d'une expression de joie, mais d'un chant viril précédant le grand voyage de la mort. M. Fairbanks me semble plutôt, par endroits, avoir donné aux textes un sens plus conforme à ses vues, mais en somme la discussion est possible, et l'ensemble de la théorie sera sans nul doute fort apprécié.

My.

Utrum mulieres Athenienses scaenicos ludos spectaverint necne. Thesim Facultati Litterarum Universitatis Parisiensis proponebat O. Navarre. Toulouse, 1900. 1 vol. in-8° de 88 pp.

M. Navarre reprend un sujet qu'il a déjà traité dans son livre sur le théâtre Athénien, *Dionysos* : la présence des femmes aux représentations dramatiques. La question est des plus difficiles ; elle est débattue depuis longtemps, et l'on comprend très bien que M. N. ait pensé qu'elle valait la peine d'être traitée à part et avec l'ampleur qu'elle mérite.

Disons d'abord qu'il n'y a de difficulté que pour les comédies ; tout le monde admet aujourd'hui que les femmes assistaient aux représentations tragiques. M. N. pensait quand il a écrit son livre, qu'en droit, rien n'empêchait les femmes d'assister aux représentations comiques, mais qu'en règle générale elles s'en abstenaient : « les Athéniennes n'ac-

compagnaient pas leurs maris aux spectacles comiques » (*Dionysos*, p. 236). Aujourd'hui M. N. émet une opinion à peu près semblable, légèrement plus prononcée pour l'affirmative; il prétend que des comédies comme les *Thesmophoriazusae*, comme les *Ecclesiazusae*, même comme *Lysistrata*, ont été jouées devant les femmes athéniennes; mais il ajoute que les maris un peu sévères ne permettaient pas à leurs femmes d'aller aux comédies [1].

M. N. n'a donc pas changé d'avis. Il est vrai qu'il n'apporte pas d'arguments nouveaux; mais pouvait-il en apporter? La question a été tant discutée depuis longtemps! C'est surtout par des considérations accessoires, tirées de l'état des mœurs, qu'il essaie aujourd'hui de fortifier son argumentation et de rajeunir le débat. Il n'a pas de peine à montrer que les Grecs entendaient la pudeur autrement que nous; il indique les étranges licences qu'on se permettait dans les fêtes. Peut-être va-t-il un peu trop loin sur ce point. Certains témoignages ne doivent pas être acceptés sans contrôle, par exemple celui des Pères de l'Eglise. On répondra qu'ils n'ont pas été les seuls à raconter de vilaines histoires; que les auteurs païens, eux aussi, ont parlé. Cela est certain. Cependant, à tout ce qu'ils ont dit les uns et les autres, on aime à opposer soit le touchant portrait de la femme d'Ischomachos dans l'*Economique* de Xénophon, soit certaines héroïnes d'un poète qui n'a pas flatté les femmes, Euripide. Ces raisons, quoiqu'un peu vieilles, n'en ont pas moins leur valeur; et, quand M. N. parle de ces maris un peu sévères qui interdisaient à leurs femmes les spectacles comiques, on se rappelle combien grande était la réserve qui était imposée aux femmes, combien les Athéniens étaient ombrageux à leur sujet, et l'on est bien forcé de conclure que la restriction, faite par M. N. lui-même à sa thèse, peut mener loin.

M. N. fait porter aujourd'hui le fort de son argumentation sur un unique témoignage, auquel il avait attaché auparavant peu d'importance, ce sont les vers 964 sqq. de la *Paix* d'Aristophane. Voici le sens du passage : on a distribué de l'orge aux spectateurs; le personnage, chargé de faire cette distribution, dit que les femmes n'ont rien reçu. Elles étaient donc parmi les spectateurs, conclut M. N.; sans cela, la plaisanterie qui suit et que nous passons sous silence, n'aurait pas de sel. Ce raisonnement ne nous paraît pas convaincant. Aristophane ne pense qu'à dire une polissonnerie, et il faut bien reconnaître qu'en pareil cas, il n'y regarde pas de si près; ses polissonneries ne sont pas toujours très fines, ni même très spirituelles. Si nous examinons le passage en question, on voit qu'on ne peut l'interpréter que de deux façons : ou bien les femmes n'assistaient pas à la représentation, ou bien elles étaient séparées des hommes. M. N. admet cette

1. Idcirco severiores Athenis fuisse maritos, qui uxores suas a comicis spectaculis arcerent, mihi persuadeo. » P. 85.

dernière explication, et il s'appuie sur le v. 20 des *Ecclesiazusae* d'après lequel il semblerait que les femmes avaient, à l'époque de la représentation de cette pièce, une place séparée. Malheureusement le passage n'est pas clair; M. N. reconnaît qu'il est difficile, et qu'il a été diversement interprété. Mais nous admettons l'explication qu'il en donne; nous admettons qu'il y a eu un archonte nommé Phyromaque, que cet archonte avait fait passer un décret qui attribuait aux femmes une place à part au théâtre; nous admettons que ce décret était en vigueur. S'en suit-il qu'il en ait été ainsi à l'époque de la comédie ancienne, à l'époque de Cratinus, d'Eupolis, au beau moment d'Aristophane, en un mot, au v[e] siècle ? M. N. est forcé de reconnaître que le décret a dû être porté peu de temps avant la représentation des *Ecclesiazusae* [1]. Il est vrai qu'il ne dit pas pourquoi. Mais il n'est pas difficile de le deviner : c'est que rien dans tout ce qui nous est parvenu de l'ancienne comédie n'indique cette séparation des deux sexes au théâtre. Bergk était étonné de ce silence, et avec raison. En résumé, la vieille objection qu'on a faite contre la présence des femmes aux représentations comiques, conserve encore toute sa force : comment se fait-il que dans aucune des pièces qui nous ont été conservées, que dans aucun des fragments qui nous sont parvenus des poètes de l'ancienne comédie, comment se fait-il qu'il n'y ait pas une seule allusion à la présence des femmes? Assurément on ne peut pas conclure de ce silence que les femmes n'assistaient pas aux représentations; mais, comme les preuves en faveur de l'opinion contraire ne sont pas absolument convaincantes, la question reste pendante. La représentation des *Ecclesiazusae* peut se placer vers l'an 391; il en résulte que le décret de Phyromaque ne pourrait être que des premières années du IV[e] siècle : l'argument qu'on a prétendu tirer du v. 20 de cette pièce et, par conséquent, des v. 964 sq. de la *Paix*, n'est pas valable pour le v[e] siècle. Nous croyons donc qu'en l'état actuel de nos connaissances, il est prudent de s'abstenir [2]. Nous ne connaissons pas de loi qui ait interdit aux femmes athéniennes d'assister aux spectacles comiques, mais nous ne possédons d'autre part, aucun texte, aucun témoignage, de quelque nature qu'il soit, qui atteste d'une façon formelle la présence des femmes aux représentations de la Comédie ancienne.

Albert Martin.

---

1. Haud multo ante quam *Ecclesiazusae* actae sint anno CCCCXI ante Christum ». P. 61-62. Nous supposons qu'il y a dans cette date une faute d'impression et que M. N. voulait écrire CCCXCI. Nous ne croyons pas qu'il y ait un savant qui ait placé cette comédie au v[e] siècle; la date généralement adoptée est 391.

2. Nous voyons que M. Av. Herwerden pense que les femmes n'assistaient pas aux comédies, édition de la *Paix* d'Aristophane, note du v. 464.

Adversaria critica in Euripidem scripsit ac collegit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria 1901. Un vol. in-8° de 544 pages.
Euripidis fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. III, pars IV. *Phoenissae*, Leipzig, Teubner. Un vol. in-8 de 107 p.
Sofocle Antigone con note di Placido Cesareo. Turin, Löscher, 1901. Un vol. in-8° de xxviii-197 p.

Le nouveau livre du savant qu'on peut appeler aujourd'hui le patriarche de la critique verbale mérite l'attention, quelques réserves que l'on soit en droit de faire. L'auteur y consigne toutes les corrections qui lui sont venues à l'esprit dans le cours de ses lectures : et comme il aime beaucoup Euripide, comme il l'a beaucoup lu, ces corrections, ces observations, notées au jour le jour, ont fini par former un gros volume. M. Blaydes dit, dans la préface, que sa méthode a surtout consisté à comparer le poète avec lui-même, à rapprocher des passages gâtés les passages analogues pour le sens et pour la forme; cette méthode est assurément très bonne; malheureusement nous n'avons pas encore de lexique d'Euripide; M. B. s'en plaint vivement, et nous ne pouvons que joindre nos plaintes aux siennes. Tant que le lexique d'un auteur n'a pas été dressé, tous les problèmes, relatifs au style, à la grammaire de cet auteur, restent singulièrement difficiles. Nous indiquons ici quelques observations sur les deux pièces que nous avons parcourues, *Médée* et les *Phéniciennes*. *Médée*, v. 68, les manuscrits donnent παλαίτατοι, le *Christus patiens*, v. 1178 donne παλαίτεροι ; c'est donc entre ces deux leçons qu'il faut choisir, pourquoi alors proposer γεραίτεροι ? V. 85, je ne comprends pas d'où vient la leçon γιγνώσκω, est-ce simplement une faute d'impression ? V. 45, la correction ᾄσεται est bien vieille pour être encore proposée; elle appartient à Muret! V. 106, ὀργῆς a été déjà proposé par Witzschel et Prinz; v. 1246, ἀλυπηροῦ appartient à Halbertsma; v. 1216, ἀντελάζυτο est la leçon de quelques manuscrits et se trouve depuis longtemps dans les bonnes éditions; v. 186, la correction σοι οἴσω donne une assonance peu heureuse; le v. 732 doit être rejeté, comme le veut Nauck, ou, si on le garde, la correction ἔχοι τἄν de B. est très acceptable. — *Phéniciennes*, v. 74, la leçon ζυγῷ du Laurentianus est confirmée par de bons exemples ; v. 88, la correction φάος est à rejeter, elle n'est pas dans la situation; v. 161, la correction ὁρῶ δ' ὅμως mérite l'attention ; v. 417, Nauck a déjà proposé d'écrire κᾆτ' ἐπῆλθεν ; v. 438, la conjecture οἶδ(α) au lieu de οὖν est une des meilleures du volume.

Le fascicule, qui contient la tragédie des *Phéniciennes*, tiendra une place d'honneur dans l'édition d'Euripide de Prinz-Wecklein. L'appareil critique, qui est au bas des pages, et l'appendice, qui termine le volume, sont très riches. Il est vrai que la tragédie des *Phéniciennes* faisait partie de la trilogie byzantine, et qu'elle nous est parvenue dans un grand nombre de manuscrits; tout récemment même les papyrus

d'Oxyrhynchus nous ont fait connaître quelques courts fragments qui ont fourni de bonnes leçons. De plus M. N. a donné en 1894 une édition des *Phéniciennes* avec une introduction et des notes excellentes. Il y avait donc là à la fois et un accroissement de nos richesses, et une préparation très utile de la part de l'auteur ; tout cela a profité à la nouvelle édition. Quiconque est au courant du mouvement que suit la critique verbale depuis quelque temps, ne sera pas étonné de voir que M. W. est devenu plus prudent et plus réservé ; bon nombre des corrections données dans le texte de l'édition de 1894 ont été reléguées dans les notes ou dans l'appendice ; cf. par exemple, v. 300, 448, 548, 747, 910, 1135, 1374, 1396, etc. Parmi les conjectures véritablement nouvelles nous citerons : v. 59, τἀμπλάκημα μητρῴων γάμων pour τἀμὰ λέκτρα μ. γ. ; v. 608, ἀδικίᾳ σῇ, θεοί en changeant légèrement la leçon des meilleurs manuscrits ; au v. 748, la correction ἔξοδον pour ἐς πόλιν ne fait pas disparaître la difficulté du passage.

L'édition italienne de l'*Antigone* de Sophocle est un travail très sérieux ; elle fait partie d'une collection qui contient déjà de bons ouvrages, et qui montre que nos voisins ont de plus en plus le souci de relever chez eux le niveau des études classiques, souci qui semble certainement diminuer dans certains pays peu éloignés de l'Italie. Le commentaire paraît bien approprié aux classes ; il est parfois un peu touffu ; il est à craindre que les élèves ne laissent bien des notes sans les lire. Ce commentaire est l'œuvre d'un homme qui a du bon sens, et qui est généralement bien informé. Il nous semble que, dans le portrait qu'il fait de Créon, M. C. ne tient pas assez compte des vers 291 sq., 479 (Antigone traité de δοῦλος), dans lesquels on voit que Sophocle a bien voulu dépeindre en Créon un tyran. M. C. rejette les vers 904-920 ; parmi les savants qui se sont occupés de ce passage, nous sommes étonné de ne pas voir cité M. H. Weil, *Revue des Études grecques*, VII (1894), p. 261 = *Études sur l'antiquité grecque*, p. 245-253.

Albert MARTIN.

Frank Frost ABBOTT, **The use of repetition in Latin to secure emphasis, intensity and distinctness of impression**; Studies in Classical philology of the University of Chicago, vol. III, pp. 67-87. Chicago, The university of Chicago Press, 1900, in-8.

Le mémoire de M. Abbott est consacré à l'une de ces questions de style dont l'étude scientifique et historique est encore si peu approfondie. Cependant l'une des trois formes de la répétition considérées ici, la gémination, a été l'objet d'un des plus célèbres articles de M. Wölfflin, de l'homme qui a le mieux compris et fait le plus avancer cette science

de la latinité pour laquelle le nom de grammaire est insuffisant. M. A. ajoute aux listes de M. Wölfflin, qui écrivait en 1882, des exemples de la *Peregrinatio Siluiae : lente et lente*, 84, 9 Geyer, etc. Il remarque aussi que l'anaphore et l'antistrophe sont des formes stylisées de la gémination. Mais c'est à deux autres espèces de répétition qu'il consacre son travail.

L'une est la répétition d'un mot de même sens. Pour abréger, on pourrait les appeler répétitions synonymes. M. A. distingue d'abord la gémination imparfaite. Le deuxième mot a un sens complètement ou partiellement identique au premier. Ce procédé appartient à la langue populaire de toutes les époques. M. A. mentionne les groupes d'adverbes, fréquents dans Plaute (*propere celeriter*, *Rud.* 1323 ; *illic ibi*, *Capt.* 1000), les groupes pronominaux (*nil quicquam*, *Trin.* 369 ; *nemo quisquam*, *Ps.* 808), auxquels se rattache l'expression *nemo homo* (*Pers.* 211) ; le type *meus mihi*, *tuus tibi*, *suus sibi* ; des expressions comme *mihi ante oculos* (*M. gl.* 405 ; Cic. *Ep.* XVI, 21, 7) ; des répétitions de verbes : *licere quiret* (*M. gl.*, arg. 7 ; cp. Cic. *Ver.* II, 45) ; le cas très rare de négations qui ne se détruisent pas (Plt., Tér., En., Pétrone) ; enfin, l'addition d'un adjectif ou d'un adverbe qui répète l'idée du suffixe ou d'un préfixe : *crebro uentitare*, *parua fabella*, *redire rusum*, etc.

L'explication du datif dans *suo sibi gladio hunc iugulo* (Tér. *Ad.* 958) ne me paraît pas autre que dans l'ensemble de ces expressions : c'est un datif d'intérêt. Mais il ne faut pas être dupe de ce mot d'intérêt : il s'agit de la part prise par la personne, volontairement ou involontairement, heureusement ou malheureusement. Il suit de là que le datif devient une sorte de figure grammaticale destinée à renforcer l'expression, sans que l'idée originelle soit toujours absolument nette. Tel est le point de départ de ces expressions *meus*, *mihi*, etc. ; cf. Landgraf, *Archiv für lat. Lexikographie*, VIII, 1892, pp. 43 sqq. Deux influences ont concouru à clicher les formules une fois trouvées : d'une part, l'allitération, comme le remarque M. Abbott, et, d'autre part, un phénomène général dont il ne parle pas, l'habitude de joindre les pronoms et les possessifs qui se correspondent ; non seulement on a *meus mihi*, etc., mais on a aussi *hic meus iste tuus* ; cf. J. Bach, *De usu pronominum demonstratiuorum*, dans les *Studien auf dem Gebiet des archaischen Lateins* de Studemund, t. II, pp. 157 et 217. Ce jeu des pronoms est constant dans la comédie latine [1] ; il en a dû être de même dans la conversation. Je pense, pour ma part, que le type *meus mihi* en est un cas particulier. Pour en revenir enfin à la phrase des Adelphes, je crois que l'on en trouverait difficilement une

1. De là aussi des oppositions qui rapprochent les pronoms avec les possessifs de sens contraire : Tér. *Hec.* 74-75 : *Quor non aut istaec mihi aetas et formast aut tibi haec sententia ?*

autre où le datif soit plus ironiquement expressif; il y a une antithèse que marque fortement *sibi*. Comme les postcriptums dans certaines lettres, les mots dits explétifs sont souvent essentiels.

Une seconde classe de répétitions synonymes comprend les doubles expressions exprimant une seule et même idée. Ce sont généralement des mots de même espèce, liés par une conjonction (*metuo et timeo*, *M. gl.* 1348) ou par l'allitération (*curans cogitans*, *ib.* 201), ou bien simplement juxtaposés (*olim quondam*, Tér. *Eun.* 246). Chez les auteurs classiques et travaillés, comme Cicéron ou Horace, les deux éléments ne sont pas identiques de sens et réagissent mutuellement; mais dans la langue populaire de Plaute et de Térence et chez les archaïsants du IIe siècle, le deuxième mot sert uniquement à renforcer le premier.

M. A. cite dans cette seconde classe *repente subito* qu'il a rangé aussi dans la première. Il convient d'ailleurs qu'entre la gémination imparfaite et la double expression, il n'y a pas de différence, si les mots sont juxtaposés sans liaison. Sa classification est donc défectueuse. Il a entrevu le seul principe de classement qui soit possible, mais sans l'appliquer. Les rapports sémantiques sont trop fugitifs et trop variables pour qu'ils puissent servir de règle. Il faut se placer sur le seul terrain solide, celui des rapports grammaticaux. Alors on aura deux grandes subdivisions : 1° l'une des expressions conjointes ne se suffit pas à elle-même grammaticalement : c'est le cas de *nemo homo*, *meus mihi*, *crebro uentitare*; dans toutes ces formules, le rapport entre les éléments est analogue à celui de la subordination : *homo*, *mihi*, *crebro*, « dépendent » de *nemo*, *meus*, *uentitare* et n'ont pas de sens pour eux mêmes; 2° chaque élément a une valeur indépendante, de sorte que l'on peut omettre indifféremment l'un ou l'autre sans changer le sens de la phrase : tels sont les groupes d'adverbes (*propere celeriter*, *repente subito*), de *mihi ante oculos*, de *curans cogitans*, etc. Le rapport des termes est celui de la coordination ou de la juxtaposition. Et de fait coordination et juxtaposition sont les subdivisions mêmes de ce groupe, puisque la liaison ou l'asyndète sont les deux faces opposées d'un rapport syntactique unique. On pourra, suivant une suggestion de M. Abbott, établir une subdivision intermédiaire : la coordination improprement dite (par l'allitération). On aura ainsi : *A*. Expressions formées d'éléments subordonnés; *B*. Expressions formées d'éléments *a*. coordonnés; *b*. improprement coordonnés; *c*. juxtaposés. Mais entre *A* et *B*, il n'y a pas de cloison étanche. On sait la jolie explication de l'hendiadys donnée par M. Wölfflin (*Archiv*, IV, 143) : *perfecta absolutio* de la jeunesse de Cicéron (*De inu.* II, 30) devient dans l'âge mûr : *perfectio atque absolutio* (*Brut.* 137). Les faits répartis dans *B* ont donc une double origine : des expressions du type *A* et une très ancienne façon de s'exprimer, façon italique, suivant l'expression de M. Altenburg (voir plus bas). Dès lors, on voit quels horizons se décou-

vrent devant le chercheur. C'est tout un aspect de la *Copia uerborum* de la langue oratoire qu'il faut reconnaître et expliquer. Le sujet attaqué par M. A. demande un gros livre. Il faudrait y faire rentrer maint travail préliminaire, comme celui de M. G. Hatz sur l'hendiadys dans Cicéron (cf. *Archiv*, III, 584).

La difficulté de ces classifications vient de ce qu'un même type est la résultante de plusieurs tendances : je l'ai montré tout à l'heure pour *meus mihi*. De fait, la classification que je propose de substituer à celle de M. A., a l'inconvénient de séparer *meus mihi* de *hic meus*, qui rentrera dans la subdivision *Bc*. Mais aucun système n'échappera à cet inconvénient.

Il n'y a rien à dire de la figure étymologique : car l'étude de M. Landgraf dispense d'entrer dans le détail. M. A. se contente d'en faire un troisième groupe parmi les répétitions synonymes. Pour nous, c'est un type particulier de la série *A*. Il y a subordination des éléments l'un à l'autre dans *uolgo uolgare, servitutem servire* et même dans *uiuus uiuam*[1]. Je remarquerai seulement que la figure étymologique s'oppose exactement au type *parua fabella*, *redire rusum*, etc. Dans celui-ci, l'idée répétée est celle du préfixe ou du suffixe, en d'autres termes d'un élément non radical; dans la figure étymologique, l'idée répétée est celle de la racine. Ce rapport, que notre classification permet de remarquer en rapprochant les deux types, est intéressant. Il y aurait lieu, je crois, de poursuivre cette comparaison que je puis seulement indiquer ici.

Après la gémination proprement dite et les répétitions synonymes, M. A. étudie les répétitions d'un procédé grammatical. Les principaux cas sont le double fréquentatif (*crebro uentitare*), le double diminutif (*parua fabella*), la double gradation de l'adjectif ou de l'adverbe (*magis certius*, Plt. *Capt.* 644; *maxime liberalissima*, Cic. *Att.* XII, 38 b, 1). Nous retrouvons ici des cas déjà vus. M. A. y revient pour en peser la signification. Généralement, on explique ces phénomènes par l'affaiblissement, par l'usure du diminutif, du fréquentatif. Il proteste contre ce système d'interprétation. Sans doute, à l'époque de la décadence du latin, et, dès les temps anciens pour quelques mots isolés, il est exact de dire que le diminutif ou le fréquentatif a remplacé le simple. Il n'en va pas de même des faits très nombreux relevés dans la langue familière des poètes comiques et de l'époque classique. La répétition de l'idée exprimée déjà par le suffixe, a son origine dans un besoin d'emphase ou de clarté; c'est un véritable renforcement du suffixe. Cette explication me paraît tout à fait juste

1. Il faudrait faire rentrer dans ce type, comme variété, les expressions : *principium exordii*, *nascetur exordium*, *summa fastigia rerum* signalées ici-même, 1900, II, 486, n. 1. Notre classification nous permet maintenant de placer ailleurs *praeoccupari ante*. M. A. ne signale aucune de ces expressions.

et les exemples comme les considérations qui l'appuient sont décisifs.

Dans tout ce mémoire, M. A. ne parait pas s'être préoccupé des origines lointaines des phénomènes qu'il étudie. Il aurait trouvé d'utiles renseignements à ce sujet dans une partie de l'intéressante dissertation publiée par M. O. Altenburg, *De sermone pedestri Italorum uetustissimo*, dans le XXIV[e] *Supplement-Band* des *Neue Jahrbücher* (cf. *Rev. cr.* 1899, I, 297). Elle lui aurait peut-être suggéré quelques hypothèses sur les origines, juridiques ou liturgiques, de plusieurs expressions ou de certains types. Nous n'avons ici qu'une esquisse. M. Abbott lui-même se défend d'avoir voulu établir une classification rigoureuse. Aussi j'étais tout à fait à l'aise pour critiquer moins ce qu'il nous a donné que ce qu'il aurait pu nous donner. Cette esquisse est très précieuse et fait lever de tous côtés les réflexions. Nous serions heureux de voir l'auteur la reprendre et de nous donner, sur un point si intime de la langue latine, un livre complet et définitif.

Paul Lejay.

Philippe Monnier. **Le Quattrocento ; essai sur l'histoire littéraire du xv[e] siècle italien.** — 2 vol. in-8° de 341 et 463 pages, Paris, Perrin, 1901.

Tracer un tableau général du mouvement intellectuel en Italie, au xv[e] siècle, n'est pas chose facile, car cette époque de transition, faite de contrastes, de restes d'un passé qui se meurt et de germes d'avenir, est bien une des plus disparates qu'on puisse étudier, comme aussi l'une des plus attrayantes, car elle est pour ainsi dire la clé de toute la Renaissance italienne. M. Ph. Monnier a mis au service de cette entreprise, à laquelle il a consacré de longues années, un vif amour pour son sujet, une intelligence très pénétrante, ainsi qu'une force de travail et une patience qui lui ont permis de faire d'immenses lectures, d'un intérêt sans doute fort inégal. Les côtés les plus ardus du sujet, les œuvres latines des humanistes, leurs études grecques, sont abordés aussi courageusement que les aspects les plus séduisants ; les idées philosophiques de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole n'y sont pas moins soigneusement analysées que la mise en scène des *Rappresentazioni* ou la toilette des femmes. Il serait impossible de souhaiter un tableau plus complet de la vie et des idées du xv[e] siècle italien. L'information de M. M. est de tous points excellente, et en examinant de très près son livre, on y relèverait plus d'omissions que d'inexactitudes. Encore ne s'agit-il pas d'omissions graves ; je n'en citerai que deux exemples. Dans l'excellent chapitre par lequel s'ouvre le livre, M. M. décrit les transformations politiques qui se produisirent en Italie au xv[e] siècle, et particulièrement la substitution de la *Seigneurie*, c'est-à-dire de la tyrannie, à la libre commune du Moyen

Age; on est surpris de n'y trouver aucune allusion à cet aventurier qui, en plein XIVe siècle, réussit un moment à s'emparer du pouvoir à Florence, le duc d'Athènes, dont la tentative était un symptôme, et dont l'échec même est instructif; et dans le même ordre d'idées, Castruccio Castracani, auquel Machiavel a fait l'honneur de consacrer un espèce de roman biographique, n'est-il pas un précurseur des condottieri-tyrans du XVe siècle? — Dans le chapitre qui traite de l'origine des études grecques à Florence, la mention qui est faite de Léon Pilate et de Boccace est insuffisante. Ce Pilate peut bien n'avoir été qu'un cuistre, un simple calabrais qui se donnait pour byzantin, affligé d'un insupportable caractère que ne rachetait pas sa science; c'est pourtant trop peu de rappeler à ce sujet les injures que lui adresse Pétrarque (*magna bellua* [1]), ou les étymologies fantaisistes de Boccace. Il ne faut pas oublier que Pilate, quelle que fût son indignité, enseigna publiquement le grec au *Studio* de Florence pendant plus de trois ans, que, sous la direction de Boccace et aux frais, semble-t-il, de Pétrarque, il fit la première traduction intégrale de l'Iliade et de l'Odyssée [2]. Ce sont là des faits de quelque importance. D'ailleurs, le *graecum est non legitur*, que M. M. rappelle ici, n'est pas applicable à Boccace; car dans son *De Genealogiis deorum gentilium* toutes les citations grecques, dans le manuscrit autographe, sont écrites en grec. — Signaler de pareilles minuties n'est-ce pas rendre hommage à l'exactitude remarquable qui caractérise l'ensemble de l'œuvre?

Mais le livre de M. M. n'est pas seulement un ouvrage d'érudition patiente; c'est encore et surtout un livre de vulgarisation, qui vise à intéresser le grand public, en faisant revivre pour lui cette civilisation si curieuse du XVe siècle italien. La lecture en est attrayante; on y rencontre mainte page, maint tableau lestement enlevés; les anecdotes abondent; les silhouettes vivement dessinées, les croquis pittoresques se succèdent comme des illustrations tantôt gracieuses, tantôt spirituelles. On peut féliciter sans arrière-pensée M. M. d'avoir su allier tant d'agrément à tant de science. Il n'y a qu'un point sur lequel on fera peut-être quelques réserves : c'est le style. Sans entrer ici dans un examen pédantesque du livre, il est une question sur laquelle je voudrais attirer l'attention, car elle offre un certain intérêt général : dans quelle mesure convient-il de mêler aux phrases françaises des mots italiens? et y a-t-il intérêt à franciser certains mots italiens? — Il semblerait assez naturel d'employer des mots italiens quand il s'agit de désigner des idées ou des objets pour lesquels nous n'avons pas en français de mot spécial, et de ne les franciser que quand l'usage nous y autorise. M. M. se plaît au contraire à employer des mots italiens

1. Pourquoi traduire ces mots par : « un gros bœuf »?
2. Voir à ce sujet P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 339 et suiv., plus complet que Hortis que cite ici M. Monnier.

sans la moindre nécessité : pourquoi dire *le Quattrocento*, quand tout le monde comprendrait beaucoup mieux : *le* XV*e siècle ?* En quoi « une viottola toscane » (t. II, p. 171) est-il plus expressif qu'un « sentier de Toscane » ? Ailleurs il francise, et écrit, contre tout usage, « la Signorie », ou « médioéval », alors que les mots Seigneurie et médiéval auraient dit la même chose sous une forme plus française; il écrit encore « un fiasque », alors que le mot *fiasco* est couramment admis sous sa forme italienne, et les *chante-histoires*, qu'il faut presque traduire en italien pour comprendre ; le français a bien admis *saltimbanque*, mais *cantimbanchi* ou *cantastorie* doivent être employés sous leur forme italienne, si l'on ne veut pas dire des ménestrels ou des jongleurs. Dans la forme des prénoms ou des noms propres, on ne remarque pas moins d'incertitude ; on trouve côte à côte Philippe-Marie Visconti et Giovanni Galeazzo ou encore Francesco Sforza (pourquoi pas Jean-Galéas, François ?), Jacopo Piccinino et Paul Giove (que l'on pourrait franciser plus complètement en écrivant Jove). Il aurait été bon de prendre parti entre les deux systèmes. Ce sont là des minuties, mais qui, revenant à chaque page, presque à chaque ligne, et s'ajoutant à quelques bizarreries d'expression [1], finissent par prendre une certaine importance.

De pareilles critiques n'enlèvent rien à la valeur de l'œuvre, et il faut souhaiter que le grand public, auquel elle s'adresse, en reconnaisse tout le mérite et l'intérêt.

Henri HAUVETTE.

Arte, Scienza e Fede ai Giorni di Dante. — Conferenze Dantesche tenute a cura del comitato Milanese della Società Dantesca nel MDCCCC ; Milan, Hœpli, 1901 ; in-16 de XXXI-323 pages, avec douze photo gravures et un portrait inédit de Dante (6 fr. 50).

Le comité milanais de la Société Dantesque a inauguré, depuis cinq ans environ, des séries de conférences publiques qui, d'année en année, commentent et illustrent l'œuvre de Dante. L'éditeur U. Hœpli a déjà réuni en des volumes d'une élégance et d'un goût parfait, deux de ces séries de conférences, celle de 1898 (*Con Dante e per Dante*, 1899), et celle de 1900 (*Arte, scienza e fede ai giorni di Dante*,

1. En dehors des italianismes ou des néologismes que M. M. emploie avec une certaine hardiesse, on relève dans son style des expressions singulières, obscures ou choquantes telles que *empletter*, *relaver* (pour dire faire des lavages), *raclon* (pour signifier apparemment des ordures); « l'exception *controuve* la règle » (?); *perclus* de dettes (criblé ?); *idoine* (pour traduire un texte italien qui contient une série d'injures); etc... S'il ne s'agit pas de fautes d'impressions, faut-il penser que les locutions de ce genre sont des provincialismes ?

1901). Ce nouveau volume est peut-être encore plus réussi que le premier, car le contenu en est certainement plus original. Par une très heureuse innovation du comité qui dirige ces conférences, aucun des sujets traités en 1900 ne concerne directement la personne ou l'œuvre de Dante ; tous servent à reconstituer la vie sociale, religieuse, philosophique, artistique et poétique de ce moyen âge dont Dante reste, en Italie, le représentant le plus complet ; son œuvre se trouve ainsi mieux expliquée que jamais par ce volume où il est fort peu question d'elle ; successivement défilent devant nos yeux des tableaux fort vivants de la vie féodale en Italie (par M. P. Del Giudice) et de la vie du peuple au XIIIe et au XIVe siècle (M. N. Tomassia) ; de l'Eglise, représentée d'abord par les papes (M. L. Rocca) puis par le mystique *Poverello* d'Assise (M. P. Sabatier) ; du mouvement philosophique (M. F. Tocco), et enfin du mouvement littéraire considéré successivement dans l'étude de la poésie classique (M. M. Scherillo), dans la poésie courtoise (M. F. Novati) et dans la poésie populaire (M. F. Flamini). Une excellente préface précède ces huit conférences, et en indique ingénieusement la signification et la portée par rapport à l'œuvre de Dante. M. Gaetano Negri y insiste notamment sur une idée qui me paraît extrêmement juste, et que le culte dont les Italiens entourent le nom du poète risque trop souvent de faire méconnaître. Il s'attache à montrer que Dante n'est nullement un homme moderne, qu'il est médiéval dans toutes ses idées, dans toutes ses croyances et qu'il n'a pas même pressenti, obstinément tourné vers l'idéal du XIIIe siècle, en politique comme en religion et en poésie, les aspirations nouvelles qui allaient s'affirmer au XIVe. C'est la pure vérité. M. Negri montre ensuite par quels mérites tout personnels ce poète médiéval est encore si avidement lu, si sincèrement admiré. Il me semble que la raison pourrait en être résumée en deux mots : par la pensée, par l'esprit, Dante est profondément enfoncé dans le moyen âge, mais par les sentiments, par le cœur, par l'art aussi, il est tout près de nous.

Henri Hauvette.

Karl Drescher. **Arigo, der Uebersetzer des Decamerone und des Fiore di Virtù.** — Strasbourg, Trübner, 1900 ; in-8° de 225 pages (*Quellen und Forschungen zur Sprach = und culturgeschichte de Germ. Völker* ; 86 Heft).

Quel est cet *Arigo* qui traduisit dès le XVe siècle le Décaméron en allemand ? Le nom de Heinrich von Steinhöwel, assez longtemps accepté, parait devoir être définitivement écarté ; d'un autre côté on peut aujourd'hui admettre qu'une autre traduction d'un livre italien, *il Fiore di virtù*, est l'œuvre du même Arigo ; mais la personnalité du traducteur restait inconnue. M. K. Drescher a entrepris d'éclaircir ce

mystère : il établit successivement qu'Arigo était Allemand et non Italien, que c'était un ecclésiastique, habitué à prêcher et versé dans l'étude du droit ; à en juger par sa langue, il était originaire de l'Allemagne centrale-orientale (östliches Mitteldeutschland) et, si la traduction fut écrite à Nuremberg, le traducteur n'était pourtant pas né dans cette ville. La question ainsi posée, le nombre des candidats se trouve notablement réduit ; M. D. propose alors le nom de Heinrich Leubing, qui fit plusieurs séjours en Italie (il étudia notamment à Bologne en 1436-1437), et vécut à Nuremberg jusqu'en 1468. Le raisonnement de M. Drescher est fort bien conduit et appuyé sur une multitude de textes habilement rapprochés et interprétés.

H. H.

L. Ducros, **les Encyclopédistes,** Paris, Champion, 1900, in-8°, VIII-376 pp.

Voilà un livre qui peut avoir son utilité et peut-être, — chose rare parmi les livres de critique classique, — son actualité en quelque manière ; un livre franc et loyal plus qu'adroit, qui ne divinise guère ses héros, et qui a le courage de les accabler plus souvent même qu'il ne paraît nécessaire ; un livre qui formule les principes de l'Encyclopédie, remonte à leur origine, distingue le rôle de chacun dans l'œuvre commune, analyse cette œuvre aux divers points de vue de la science, de la critique des abus, de la législation, de la politique, de la religion ; un livre parti de la main d'un écrivain *diligent*, — comme l'appelle M. Em. Faguet, sans s'apercevoir sans doute que cet éloge pourrait bien être tenu pour un blâme. S'il signifie, en effet, que M. Ducros s'est précisément informé, et qu'il a discuté ses informations avec sérieux et application,

« tout le monde en convient et nul n'y contredit ».

Mais est-ce bien là seulement ce qu'exigeait un ouvrage qui a des prétentions, parfois justifiées, à l'envergure, et dont l'auteur se flattait assurément, et quelquefois non sans raison, d'apporter toute une théorie nouvelle ? D'ailleurs, c'est affaire à M. Faguet et à M. D.

Pour ma part, j'estime que le chapitre qui a trait aux origines est fort écourté et assez banal ; qu'il ne contient rien qui ne se trouve, en ce qui est relatif aux libertins, dans l'œuvre posthume de R. Grousset, dans le remarquable travail de F.-T. Perrens, dans un autre petit livre, que je m'excuse d'être obligé de citer, *Autour du* XVIIIe *siècle* ; enfin que M. D. a été des plus timorés dans ses appréciations. Il est vrai que peut être y a-t-il là une optique particulière ; car l'auteur abonde sans cesse, comme on dit, et volontairement, dans le sens des diffamateurs des Encyclopédistes, — je ne suis point le premier à le constater.

Où M. D., à mon avis, voit plus juste, c'est alors qu'il se décide à formuler les trois grands principes de l'Encyclopédie, à savoir la nature, la raison, l'humanité. Mais alors encore il ne dit point assez que les deux premiers étaient les articles du *Credo* des libertins, et le troisième l'apport du XVIIIe siècle, et peut-être de ce J.-J. Rousseau, auquel il ne songe pas suffisamment, à ce que je crois.

Où, enfin, il est tout à fait dans le vrai, c'est quand il marque l'impulsion hardie à la fois et tenace du « directeur » Diderot, les travaux acharnés, mais subalternes, des « principaux ouvriers », Jaucourt, Marmontel, d'Alembert, Voltaire; c'est quand il range à côté et au-dessous d'eux « les manœuvres », Montesquieu, Buffon, Duclos, Turgot, — encore que le qualificatif soit sévère et bas ; — c'est, dans son examen de l'Encyclopédie elle-même, quand il précise ce qu'il appelle « le fond du débat ».

L'Encyclopédie a été comme une monstrueuse fleur des pays d'Orient, aux pétales multiples et richement colorés, qui s'est étalée, éclatante, sur tout le XVIIIe siècle, après avoir pris ses radicelles au XVIe, et poussé ses vivaces et fécondes racines dans le sous-sol du XVIIe. L'Encyclopédie a été l'admirable épanouissement de ce libertinage, qui eut pour reine et déesse la Nature, pour critère la Raison humaine. L'Encyclopédie a préparé,— nul ne l'ignore, — cette Révolution, petite-fille de la pensée libre du grand siècle ; et à ce titre elle vaut bien un livre, tout un livre, et tout un livre bienveillant. Cette qualité manque, je pense, à celui de M. Ducros. Ce lui sera, d'ailleurs, peut-être, une garantie du succès.

Pierre Brun.

Docteur E.-T. Hamy, **Le père de la zoologie française,** Pierre Gilles d'Albi, Toulouse, 1900, in-8°, 31 pages.

M. le docteur Hamy vient d'ajouter une nouvelle étude à celles déjà si nombreuses qu'il a consacrées aux fondateurs de la science française ; jusqu'ici, c'était surtout des savants du XVIIe siècle qu'il s'était occupé ; aujourd'hui, c'est un humaniste-naturaliste méconnu du XVIe siècle qu'il a entrepris de remettre en honneur et de venger de l'injuste oubli où il était tombé. La tâche était difficile, puisque les documents font presque défaut : l'épitaphe de Pierre Gilles, deux longues lettres de lui à son protecteur Georges d'Armagnac, un billet de celui-ci à Henri II ; quelques rares renseignements personnels épars dans les ouvrages de Gilles, voilà tout ce dont disposait le docteur H. pour reconstituer la biographie du « Père de la zoologie française ». Il y est parvenu cependant.

Suivant pas à pas Pierre Gilles, il nous le montre d'abord dans sa

ville natale, où il achève ses études et fait la connaissance, si utile pour lui, de Georges d'Armagnac, puis à Paris, où il débute dans la littérature par des travaux d'érudition. Mais bientôt de nouveaux horizons s'ouvrent devant lui. Georges d'Armagnac, qui n'a pas oublié son ancien maître, l'attache à sa personne, et Gilles se trouve un instant mêlé à la politique; elle ne lui fait pas perdre de vue ses recherches érudites, et infatigables, comme tous les savants du XVIe siècle, il compose, au milieu de ses voyages, un lexique grec-latin, que le célèbre helléniste de Heidelberg, Simon Grynaeus, dédie, sur sa demande, à Georges d'Armagnac, promu depuis peu au siège épiscopal de Rodez.

Cependant la lecture de l'ouvrage d'Élien vint donner un nouveau cours aux études de Pierre Gilles; elle décida de sa vocation de naturaliste, et fit de l'humaniste qu'il était un « observateur attentif de la nature des animaux ». Il ne se borna pas à en étudier les mœurs dans l'ouvrage d'Élien, qu'il entreprit de traduire, et dans ceux des anciens; il voulut les connaître par lui-même, et on le voit voyager sur les côtes d'Espagne, de Provence et de Ligurie, aller à Naples et à Venise, afin de les observer de ses propres yeux. En 1535, la traduction d'Élien paraît enfin avec un supplément, consacré à la nomenclature des poissons de la Méditerranée. L'ouvrage entier était dédié à François Ier; auquel « il proposait d'organiser une vaste enquête sur l'histoire naturelle tout entière ».

Cette enquête, Pierre Gilles entreprit de la faire lui-même et sur la plus grande échelle; après avoir suivi Georges d'Armagnac à Venise (1535), puis à Rome (1540), il obtint, en 1544, une mission pour aller chercher en Grèce, et en particulier à Constantinople des manuscrits destinés à la bibliothèque du roi. Tout en remplissant cette mission délicate, Gilles poursuivait ses observations sur la nature des animaux, mais sans négliger non plus l'étude des monuments et du passé. Cependant, François Ier était mort, et les premiers arrérages du voyageur n'avaient pas encore été payés. A bout de ressources, mais conservant toute son ardeur pour les recherches érudites, Gilles, malgré ses cinquante-huit ans [1], s'enrôle dans l'armée turque qui allait faire la guerre sur les frontières de la Perse; il parcourt ainsi toute l'Asie-Mineure, insoucieux des dangers qu'il court, et vient, après de nombreuses péripéties, prendre ses quartiers d'hiver à Alep. Pendant le retour, l'ambassadeur de France, Gabriel de Luetz, qui avait fait la campagne avec l'armée turque, acheta un jeune éléphant qu'il se proposait d'offrir au roi; Gilles s'arrangea pour cheminer en compagnie du curieux animal, afin d'en mieux observer le caractère et les mœurs. Peiresc devait l'imiter, mais Gilles fit plus; l'éléphant étant mort, il

1. Un lapsus a fait écrire « quarante-sept » au lieu de cinquante-huit ». Il faut lire aussi p. 7, note 1, 1555 au lieu de 1556.

en fit l'autopsie, et en mesura soigneusement toutes les parties du corps. Les pages où il a consigné ses diverses observations sont un modèle d'exactitude et d'élégante précision.

La guerre finie, l'ambassadeur emmena Gilles à Damas, puis à Jérusalem et de là au Caire et à Alexandrie. Ce fut une occasion pour le savant de faire de nouvelles observations; au Caire il recueille les éléments des chapitres curieux qu'il a écrits sur la girafe; il fait prisonniers sur les flancs du Sinaï des rats d'Arabie; il se procure sur les bords du Nil un ichneumon, et à El Tor, non loin des sources de Moïse, où il passe un mois entier à étudier la faune ichnologique, il fait l'emplète d'une peau d'éléphant marin — le *dugong* —. Tous ces objets étaient, avec une peau de girafe « chose rare et digne d'un roi », destinés à son protecteur. En Égypte, l'ambassadeur reprit le chemin de la Palestine et de la Syrie ; il était revenu à Constantinople le 28 janvier 1550. Mais Gilles qu'on voit encore au mois de novembre de l'année précédente, en sa compagnie à Jérusalem, n'y rentra pas avec lui ; que devint-il? On l'ignore ; on sait seulement qu'il tomba aux mains des pirates de Gerba. Georges d'Armagnac ne l'oublia pas dans sa captivité, et parvint à briser ses fers. Rendu à la liberté, Pierre Gilles accourt à Rome auprès de son fidèle protecteur, et travaille nuit et jour, comme dit son épitaphe, à mettre en ordre ses notes de voyage; mais « une fièvre pernicieuse enleva en onze jours l'intrépide explorateur, dont les fatigues de onze années de voyage n'avaient pu abattre l'énergie ». Il mourut le 15 janvier 1555, à l'age de 65 ans, 6 mois et 5 jours.

Le cardinal d'Armagnac non content de lui ériger un monument dans l'église de San Marcello al Corso, voulut lui en élever un plus durable, en chargeant un autre de ses clients, Jean Touillier, et le propre neveu de Gilles, de recueillir et de publier les documents rapportés par le voyageur, qui avaient échappé aux pirates de Gerba. Deux premières volumes, où se révèlent surtout l'humaniste et l'érudit, le *De Bosporo thracio* et le *De topographia Constantinopoleos*, prêts dès 1558, parurent deux ans après, par les soins d'Antoine Gilles, chez Bouillé à Lyon. En 1562, Toullier donna à son tour chez le même éditeur, l'*Élien* complet, traduit en latin sur le texte grec, et enrichi d'une « Nouvelle description de l'éléphant », ainsi que de la traduction latine de deux petits traités de Démétrius de Constantinople ; *De cura et medicina accipitrum* et *De cura et medecina canum*. C'est la traduction d'Élien et les remarques qu'il a données sur quelques animaux, en particulier dans les deux lettres au cardinal d'Armagnac, publiées aussi par Toullier, qui ont révélé Pierre Gilles comme naturaliste ; ce sont les observations pénétrantes qu'on y rencontre qui lui ont valu le titre de « Père de la zoologie française », et lui font prendre place à côté des Rondelet, des de l'Ecluse, des Daléchamps. Aussi était-il bon de rappeler l'attention sur ce véritable savant, trop long-

temps oublié, et il faut remercier M. le docteur Hamy de l'avoir fait avec sa grande compétence, et de l'avoir si bien fait.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 avril 1901 (suite).

M. Heuzey prend date, au nom de M. de Sarzec, pour la découverte d'une inscription chaldéenne de 36 lignes, qui, contient des faits historiques intéressants. C'est ce qui résulte du premier essai de déchriffrement et de traduction tenté par M. François Thureau-Dangin, malgré les difficultés que présente l'estampage. Le monument original est une pierre de seuil en diorite, sur laquelle est gravée une dédicace en l'honneur de Ghimil-Sin, « roi de la ville d'Our, roi des Quatre-Régions ». Cette dédicace est faite par Arad-Nannar, qui place avant son titre de patési de Sirpourla celui de « ministre suprême » et qui se dit le serviteur du roi d'Our. — Le but direct de l'inscription est la fondation d'un temple consacré à Ghimil-Sin lui-même, qui fait précéder son nom du signe divin de l'étoile. Cette tentative de déification, renouvelée de Naram-Sim, est une exception et n'a pas été définitivement acceptée par l'esprit religieux des populations chaldéo-assyriennes.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur la destruction de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem par le sultan Hakem.

M. Adrien Blanchet fait une communication relative à l'origine du gros tournois. Il démontre que cette monnaie d'argent, créée par saint Louis, a emprunté ses types du droit et du revers à ceux du denier tournois. La bordure de 12 lis qui complète le revers de cette monnaie a été introduite dans le but de marquer la valeur de 12 deniers qui est celle du gros tournois.

Séance du 26 avril 1901.

M. de Lasteyrie, président, communique des lettres de MM. Joret et Aymonier, qui posent leur candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. de La Borderie.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 mai — 1901

Petrie-Quibell, **Hieraconpolis,** Part. I, Plates of Discoveries in 1898 by J.-E. Quibell, B. A, with Notes by W. M. Flinders Petrie, Londres, Quaritch, 1900, in-4° 12 pages et 43 planches (ii-xxii, xxiv-xxvi C, xxix-xxxi, xxxiii, xlvi, xlix).

La campagne de M. Quibell à Kom el-Ahmar, le site de l'ancienne Hiérakônpolis, a été des plus heureuses et pour la science et pour les collections du Musée de Gizèh. Hiérakônpolis était l'une des vieilles cités de l'Egypte, celle qui, avec El-Kab, protégeait la frontière méridionale au temps où le domaine de la race égyptienne n'atteignait pas encore Éléphantine et la première cataracte. On devait donc s'attendre à y rencontrer des monuments du genre de ceux qu'il y a près de Thinis, dans les cimetières d'Abydos, et de fait, M. Q. en a découvert une quantité considérable dont plusieurs portent des noms de rois déjà connus par les fouilles de M. Amélineau. Il en publie la meilleure partie aujourd'hui, sur une quarantaine de planches au trait doublées de photographies aux bons endroits, mais sans y joindre encore le texte où il doit raconter ses opérations et apprécier les documents qu'il a eu l'habileté de mettre au jour. M. Petrie a écrit, en guise de préface à ce premier volume, quelques pages où il décrit les objets principaux et en interprète le sens. Il y reconnaît les *noms de double* de quatre rois, le Nâroumir et le Khâsakhmoui d'Abydos, un Khâsakhmou diffèrent de Khâsakhmoui, enfin un roi Scorpion. Ce dernier me paraît être rien moins que certain, et jusqu'à nouvel ordre, je le laisserai de côté pour ne m'occuper que des trois souverains dont la réalité est indiscutable.

D'après M. P. Nâroumîr serait un peu antérieur à Ménès, tandis que Khâsakhmou et Khâsakhmoui appartiendraient à la seconde partie de la IIe Dynastie, sinon à la IIIe. En attendant que M. P. nous apporte des preuves décisives de l'authenticité de cette classification, je me contenterai de dire que les trois Pharaons sont des trois premières dynasties, et qu'ils représentent quelqu'une des époques les plus an-

ciennes où l'histoire monumentale nous ait permis de pénétrer jusqu'à présent. Ils avaient bâti à Hiérakônpolis des édifices de grandes dimensions, car M. Q. a mis au jour un montant de porte en granit gris qui porte trois fois répété le *nom de double* du roi Khâsakhmoui (Pl. II) : il est surmonté comme d'habitude de l'Horus et du Set affrontés, qui sont une variante de sens du titre *roi de la Basse et de la Haute-Egypte,* et le nom a la même forme qu'à Abydos, Khasakhmoui Noutirouî (Haraouî) hatpou amoufa. Les galets sur lesquels le pivot des battants de portes roulait présentent une particularité curieuse. Ils simulent des ennemis couchés sur le ventre et dont la tête faisait saillie en avant du seuil ; la porte pesait sur eux et les écrasait. M. P. rappelle à ce sujet les impies que les portes de l'Hadès étouffaient sous leur poids : le nouveau conte de Satni, que M. Q. vient de publier, cite de même un mauvais riche, torturé de telle sorte que le pivot de la porte d'une des salles de l'autre monde tournait dans l'orbite de son œil [1]. Une statue en calcaire d'un particulier (Pl. II) et deux statues du Pharaon Khâsakhmou, l'une en calcaire, l'autre en schiste (Pl. XXXIX-XLI), fournissent d'assez bons exemples de ce que l'art pouvait être à cette époque reculée, dans l'extrême Sud de la Haute-Egypte. La statue de particulier rend avec assez de fidélité le type de l'Egyptien vulgaire, du paysan mal dégrossi, tel que nous le connaissions par les monuments des temps memphites. C'est déjà ce que nous trouvons à Sakharah et à Gizéh, et, si l'on ne savait d'où elle vient, on serait tenté de la prendre pour l'œuvre d'un sculpteur médiocre de la Ve ou de la VIe dynastie. La face est large, plate, arrondie, l'œil petit et un peu bridé, la lèvre épaisse ; le corps est trapu, épais, sans souplesse. Les deux statues royales sont de meilleur style. Khâsakhmouî est assis sur un siège cubique à dossier bas. Il est coiffé du haut bonnet blanc, dont le couvre-nuque est muni d'une sorte d'ailerons qui revient sur la mâchoire et, rejoignant presque la pointe du frontal, enveloppe l'oreille presque complètement. Il est serré dans le manteau court, qui dégage la naissance du cou et qui, se croisant sur l'épaule, descend seulement jusqu'à mi-jambe. Le bras droit s'allonge sur la cuisse droite, et le bras gauche, replié sur le ventre, pose la main sur la saignée du bras droit : les deux mains tenaient des sceptres ou des insignes rapportés, qui ont disparu. C'est le roi en costume solennel, tel qu'on le voit dans la panégyrie de *Sadou*, aux fêtes de sa divination anticipée. La technique en est assez bonne, et on comprend, en examinant cette œuvre d'un art provincial, quelle perfection l'art devait avoir atteinte à la cour même du Pharaon. Je noterai, en passant, que la ligne de kohol est marquée très nettement en relief sur la tempe : c'est un exemple nouveau qu'il faut joindre à ceux qui prouvent qu'on ne saurait se prévaloir de la présence ou de l'absence de

1. Griffith, *Stories of the High-Priests of Memphis*, p. 151-157.

cette ligne pour préjuger l'âge d'une statue, comme le voudraient nos confrères de l'Ecole de Berlin. Autour du socle de la statue, sur la tranche, des hommes nus sont rangés dans toutes les positions de l'ennemi qui tombe, et une inscription, tracée au milieu d'eux sur le devant, déclare qu'ils sont *47,209 ennemis* (statue en schiste) ou *48,205 ennemis* (statue en calcaire); on avait voulu évidemment donner le même nombre dans les deux cas, mais l'un des sculpteurs a eu des distractions et il a gravé quelques traits de trop ou de trop peu. Les figures sont tracées à la pointe et très rapidement, avec une sûreté de mouvement et une liberté d'allure des plus remarquables.

Le roi Khâsakhmou nous a laissé plusieurs autres objets qui nous le montrent sous le même jour belliqueux que la base de sa statue, plusieurs vases ou fragments de vases en matières diverses, granit et albâtre. On y lit, d'un côté, le *nom de double* tracé en une seule colonne verticale tournée vers la droite, d'abord l'épervier coiffé du bonnet blanc et perché sur le plan de maison où le nom Khâsakhmou est enfermé. Devant lui, le vautour qui règne sur la ville voisine d'El-Kab, Nekhabît, avec son titre Khont-Nekhabît, le *chef d'El-Kab*, écrit au-dessus de sa tête, offre au roi, représenté par son titre de double, de la serre droite l'emblème Sam-Taoui, de la serre gauche le sceau d'éternité dans l'intérieur duquel est écrit le groupe Boushou. M. P. interprète ce dernier groupe par Bouzhou (Boutshou) *rebelles, ennemis*, mais ce sens peut être contesté. Il serait fort tentant de reconnaître dans le sceau une forme du cartouche altérée pour la circonstance et de considérer le groupe *Boushou*, comme exprimant le nom du roi, — peut-être une variante provinciale de Bouzaou, le Boëthos de Manéthon : le vautour offrirait au *nom de double*, le nom propre et l'épithète de Sam-taouî, celui qui réunit les deux terres l'une à l'autre, l'Egypte du Nord à l'Egypte du Sud. Derrière le vautour on voit un signe d'année fort grand et l'Epithète Ahou-Mahouatiou, déterminée par l'homme accroupi et les bras ballants au front duquel la massue est dirigée, le prisonnier qu'on exécute d'un coup de massue après la victoire : le tout se traduit, *l'année de la guerre contre les gens du Nord*, les peuples asiatiques probablement, et nous fournit, comme M. P. l'a bien remarqué, le nom de l'année où le vase a été consacré. Cette formule prête à deux observations principales. En premier lieu, elle est identique à celle que les souverains de la Chaldée employaient, *Année où Ammizadouga, roi de Babylone a battu Sadi* (?), *roi d'Elam, Année où Hammourabi battit le prince d'Yamutbal*, et ainsi de suite : cette façon de désigner officiellement chaque année d'un règne par l'un des événements qui s'y étaient accomplis au début, était donc d'usage général dans tout l'Orient pour ces époques reculées. En second lieu, ce procédé était assez compliqué, et il devait produire rapidement des confusions si on n'y remédiait pas au moyen de quelque artifice. Nous savons qu'en Chaldée, on recueillit de bonne heure ces désigna-

tions d'années, et qu'on en dressa des catalogues où elles étaient toutes classées chronologiquement par règnes : les fragments de certains de ces catalogues sont conservés dans les musées et d'autres reparaissent journellement. Il a dû en être de même en Egypte, au moins pour les époques reculées pendant lesquelles cet usage a été en vigueur, et je crois en trouver la preuve dans cette pierre de Palerme si bien pubiée par M. Pellegrini [1]. Les plus anciens rois qui y sont nommés sont introduits chacun par son *nom de double*, sans autre mention : on n'avait probablement, au moment et à l'endroit où l'inscription fut rédigée, rien d'autre à enregistrer sur leur compte. Les suivants ont à leur actif des indications d'autant plus nombreuses et d'autant plus complètes qu'on approche de la grande époque de l'Empire Memphite, celle des IVe, V^e et VIe Dynasties. Chacune de ces indications est précédée d'un signe d'année. C'est ainsi qu'on voit, pour un de ces règnes, le plus ancien de ceux dont nous ayons un catalogue de ce genre, tout d'abord avec la notation du quatrième mois de l'année et du treizième jour de ce mois, qui est celui de l'avènement, la formule Sam-taouî, *réunion des deux Egyptes*, et celle de Rir-ha, *courir derrière*, qui marquent la prise de possession du pouvoir, le tout se lisant : *Année (4e mois, le 13), du Sam-taoui et du Rir-ha.* Viennent ensuite *l'année de célébrer les fêtes de la barque Shas-Horou et de la barque Rouge*, puis *l'année de fabriquer l'image des emblèmes des deux oies et de leurs deux barques*, puis *l'année de célébrer les fêtes de la barque Shas-Horou et de la joie*, et ainsi de suite [2], mais le sens de ces mentions antiques est si difficile à rendre que je préfère en rester là. Il me paraît être fort vraisemblable que la plupart de ces noms d'années avaient été fournis au rédacteur du document de Palerme ou à ses prédécesseurs par des documents analogues à ceux que M. Q. a recueillis et qu'il a publiés.

Le Pharaon Nâroumîr — puisqu'on est bien obligé de l'appeler ainsi jusqu'à nouvel ordre — a donné quelques têtes de masses d'armes, et une belle palette décorée de bas-reliefs. L'une des têtes de massue (pl. XXVI B) paraît commémorer la célébration d'une de ces fêtes de *Sadou*, auxquelles on s'obstine, contre toute évidence, à prêter la valeur d'une sorte de période chronologique. Qu'on étudie le détail des cérémonies, tel qu'il nous en est connu entre autres par les représentations du temple de Bubastis, on se convainc bientôt qu'il s'agit d'une véritable déification du roi vivant encore : il passe Osiris en chair et il est désormais ce qu'avait été Osiris, pendant sa royauté sur le monde. L'acte principal était l'apparition dans un naos posé sur une haute estrade, du roi assis, enveloppé dans un court manteau blanc et armé des emblèmes osiriens, le fouet et le pedum ; il coiffait

1. Voir la *Revue Critique*, 1899, t. I, p. 1-4.
2. A. Pellegrini, *Nota sopra un'Iscrizione Egizia del Museo di Palermo*, pl. I.

là, à un moment, la couronne blanche, à l'autre la couronne rouge. La grande tête de massue nous montre Nâroumîr à ce point culminant de sa divinisation, assis dans son naos, la couronne rouge en tête. Le vautour de Nekhabît plane au-dessus du naos et deux petits porte-éventails sont debout au pied de l'estrade pour éventer le souverain. Derrière lui, sur deux registres, on aperçoit d'abord son scribe ou plutôt son maître des cérémonies en chef, puis son serviteur familier qui porte d'une main un pot d'eau ou de lait, de l'autre main les sandales royales : trois hommes armés de longs bâtons, peut-être les *cavas* du souverain, sont debout à leur suite. Le mot qui désigne le secrétaire, Taîti, se retrouve encore à l'époque ptolémaique, parmi ces termes archaïques qu'on affectionnait alors, et Brugsch l'a recueilli dans son *Dictionnaire*, [1] avec le sens courant de *grammate*, *écrivain :* il dérive du mot Taît, la table en bois d'un autel, à l'origine planche [2]. La Taît était la planchette sur laquelle on écrivait, avant que l'usage du papyrus ou des peaux préparées se fût répandu, et le Taîti était *l'homme à la planchette*, le scribe, le maître des cérémonies vivantes, comme le Khri-Habi fut le scribe, le maître des cérémonies mortes. Le groupe formé de *la fleur* et de *la colonnette*, qui est tracé à côté du serviteur porte-sandales, sert évidemment à écrire son titre, mais comment le lire ? M. P. croit que la *fleurette* désigne *le roi* et traduit conjecturalement le tout, *Serviteur du roi*. J'y distingue plutôt l'indication d'un titre en rapport direct avec les fonctions du personnage, mais je préfère attendre des exemples nouveaux avant d'exposer mon interprétation. Ces sept individus, tous tournés la face à droite, représentent la suite du roi : en avant du trône, et sur trois registres de hauteur, d'autres sujets sont superposés. On aperçoit, tout en haut, deux bœufs enfermés dans un parc, ceux-là même probablement qui, lassés au moment propice, seront offerts en sacrifice. Derrière eux, quatre petits Égyptiens debout semblent introduire auprès du Pharaon les sujets retracés aux registres du bas : ce sont les porteurs des quatre étendards qui représentent les dieux des quatre *maisons* du monde, ceux qui soutiennent les quatre piliers du ciel, et dont la présence assure au souverain l'autorité sur l'univers entier, d'abord Anubis le chacal, puis Sapdou-Osiris ou Thot, enfin les deux éperviers c'est-à-dire Horus et Sîtou. Le registre du milieu comprend, au premier rang, un homme enveloppé et lié dans un manteau collant, accroupi sur une chaise à porteur couverte d'une cage en voûte, le *Tikanou*, la victime humaine ou le figurant qui simule la victime humaine ; à la suite, trois étrangers barbus, des Asiatiques peut-être, arrivent en suppliants, et derrière eux, dans une retombée du regis-

---

1. Brugsch, *Dictionnaire Hiéroglyphique*, p. 1576-1577, cfr. *Supplément*, p. 626, 1346.

2. Brugsch, *Dictionnaire Hiéroglyphique*, p. 1577.

tre, un autre prisonnier de même race est agenouillé, les bras liés derrière le dos, avec une légende qui montre que ces quatre images représentent 120,000 captifs. Au troisième registre, le bétail pris avec les hommes défile : 400,000 bœufs et 1,422,000 chèvres. Un tableau, séparé de celui que je viens de décrire par des traits verticaux, contient un autel avec une offrande à l'ibis de Thot, puis un parc avec des gazelles et des animaux analogues en pleine carrière : il est probable que ce n'est là qu'un hors d'œuvre, destiné à occuper l'espace laissé vide sur les scènes de la divinisation.

La palette du même Pharaon Nâroumîr est déjà célèbre, et elle a été étudiée à plusieurs reprises. Sans nier que ces objets en schiste aient été à l'origine des palettes à broyer les fards, il me paraît que celui-ci, et d'autres du même genre avaient dès lors une valeur différente. Si l'on considère que la forme en rappelle la silhouette de la tête ou plutôt du crâne à demi dénudé de bœuf ou de gazelle qu'on dressait sur un pieu au-dessus des tombeaux archaïques, on ne pourra guère se dispenser d'y voir une adaptation de la palette de schiste aux contours du bucrane, et comme une sorte d'enseigne où l'on retraçait les exploits ou les actes du mort. D'un côté Naroumîr est debout la couronne blanche en tête et levant la massue sur un ennemi barbu affalé devant lui : ce sont les gens du Nord que l'épervier d'Horus lui amène, une corde passée aux lèvres, selon une habitude commune alors par tout le monde et qui persista plus tard en Chaldée ; deux autres ennemis se sauvent à toutes jambes pour échapper au massacre. Naroumîr n'est accompagné ici que de son porte-sandales. A l'autre face de cette plaque, trois registres sont superposés : 1° le roi debout entre son scribe *Taiti* et son porte-sandales, coiffé de la couronne rouge, armé de la masse, est conduit par les quatre porte-étendards au champ où dix décapités sont étendus par terre, les bras liés, la tête posée proprement entre les jambes ; 2° deux personnages barbus tiennent par des cordes, deux monstres à long cou qui se menacent des dents, deux de ces monstres dont l'imagination égyptienne peuple toujours le désert ; 3° le taureau démolit de la corne une enceinte en briques et semble menacer un ennemi tombé sous ses pieds ; c'est le roi qui est dès lors « le taureau vigoureux, « muni de ses deux cornes, et devant qui nul ne résiste ». Une tête de massue, brisée malheureusement et dont tous les morceaux n'ont pas été retrouvés, semble commémorer la répression d'une révolte ou peut-être seulement faire allusion à l'autorité sans limites que Pharaon exerçait sur ses sujets. On y voit en effet, dans ce qui est conservé du registre supérieur, d'un côté les signes des nomes égyptiens, celui de Baâlou, celui de Coptos, et d'autres, auxquels sont pendus par le cou des *rokhîtou*, ces oiseaux qui symbolisent une partie de la population indigène, de l'autre côté, des signes analogues auxquels sont accrochés des arcs, emblèmes des tribus à demi barbares du dé-

sert. Au second registre, le roi, coiffé du bonnet blanc, accomplit l'un des grands rites, celui du Khabasou-to, du *dépiquage de la terre :* la houe à la main, il ouvre le sol, tandis qu'un serviteur verse le grain dans le sillon qu'il ouvre, que deux porte-ombrelles marchent derrière lui, et que, devant lui, l'on porte les quatre étendards. La scène est brisée au-delà, mais le peu qui en reste nous montre des femmes qui dansent en frappant dans leurs mains, puis deux captifs, enveloppés et agenouillés sur leurs chaises, pobablement les victimes qu'on va sacrifier en réalité ou en simulacre. Le registre du bas représentait un pays cultivé, entrecoupé de canaux où flottaient des bateaux, et orné d'habitations et de palmiers : deux paysans, dont l'un tient une houe, courent le long de l'un des canaux. Est-ce une scène agricole ? est-ce une peuplade, surprise en pleine paix par une invasion et fuyant la captivité ? La perte de plusieurs fragments nous empêche de rien décider, mais je pencherai plutôt pour la seconde hypothèse. On voit combien de détails curieux nous révèlent ces monuments si mutilés qu'ils soient. Ce n'est pas sans raison que je les ai décrits avec quelque minutie : tout ce qui s'y trouve gravé se rattache à des sujets déjà connus par des monuments très postérieurs et s'explique par la comparaison avec eux. La très vieille Egypte possédait les coutumes, les rites, les idées de l'Egypte Memphite ou Thébaine : à mesure que nous pénétrons en elle, nous nous apercevons qu'elle est semblable en tout à celle que nous connaissions déjà, et que les éléments étrangers qu'elle renferme, si vraiment elle en renferme quelques uns, étaient déjà mêlés si intimement au reste de la population qu'il ne nous est plus possible de les en distinguer.

J'aurais beaucoup à dire encore sur le même sujet, mais l'article est long, il faut m'arrêter. Aussi bien le second volume paraîtra bientôt, et je pourrai reprendre, en l'analysant, certains points que je suis obligé de négliger en ce moment. M. Quibell a rendu un véritable service à la science en recueillant tant de monuments précieux et en les publiant. C'est maintenant à lui de nous raconter comment il les a découverts, et de nous exposer les conclusions qu'il a déduites de leur étude.

G. Maspero.

Die Sprache des Petronius und die Glossen, von Wilhelm Heraeus. Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Gymnasium und Realschule zu Offenbach a. M. Druck von G. B. Teubner in Leipzig, 1899 (progr. nr. 678). 50 pp. in-4°.

A qui l'ignorerait encore, ce programme pourra montrer l'utilité des gloses et tout ce que leur étude peut apporter de lumière dans les questions les plus difficiles. Il est divisé en deux parties. La première, lexicographique, est consacrée aux mots et aux significations rares ou

populaires, et aux locutions et formules de même nature. La deuxième relève les faits qui appartiennent à la morphologie et à la phonétique. A l'occasion de la première, M. Heraeus aborde incidemment le problème des rapports entre Pétrone d'une part et d'autre part les glossaires et les Notes tironiennes. Il n'admet pas que Pétrone soit une source des glossaires; il conclut de même, avec moins de fermeté, pour les Notes tironiennes.

La méthode de M. H. est simple, mais n'est pas à la portée de tout le monde. A propos d'un mot de Pétrone, il groupe les gloses et les textes encore non exploités où il l'a retrouvé. De nombreux rapprochements avec les similaires fixent le sens et déterminent le procédé de formation. Soit *dignitosus :* on trouve d'abord deux citations de glossaires; puis des références à Aldhelm, à Roensch, à Du Cange; enfin, la liste des dérivés analogues : *amaritosus*, *infelicitosus*, *egestosus*, *tempestuosus*, *uoluptuosus*. On a là un des cas les plus simples. Pour les mots traités, comme pour ceux qu'il cite à l'occasion, il apporte presque toujours de nouveaux témoignages. Aussi doit-on regretter que son index ne contienne guère que les mots étudiés. En revanche, il mentionne les faits généraux établis incidemment dans la première partie. Ainsi p. 13, n. 3, la dérivation d'adjectifs en *-osus* tirés de mots grecs; p. 5, *saplutus*, la notation par *s* de ζ; p. 19, la note 2 sur les formations substantives en *-oria* (*barbatoria*, *aduentoria;* dans *C. gl.* II, 92, 33, M. H. trouve un nouvel exemple de *itoria* : *istonae* πορευταί); p. 22, sur les féminins des noms d'oiseaux (*milua*, *corua*, *paua*, etc.); p. 27, sur les composés en *-peta*, *-fuga*; pp. 19-20 et la n. 1 sur un emploi de *facere*; etc. On voit par ces indications la variété et la portée de ces remarques, qui semblent au premier abord une poussière philologique inconsistante. Grammairiens et linguistes y trouveront de solides matériaux. L'histoire des antiquités profitera aussi des recherches de M. H. Il est impossible qu'il en soit autrement avec un auteur comme Pétrone. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les articles *minutalia* (p. 9), *arcisolium* (p. 21), *hypogaeum* (p. 16), *antescolanus* (« sous-maître », p. 23), etc.

La critique détaillée de tant de détails est impossible. Cette réunion de menus faits n'y donne guère prise et la science exacte de l'auteur le préserve d'erreur. Parmi les articles les plus étendus et les plus curieux, je citerai *scriblita* (p. 5), *expudoratus* (p. 6), *libertus* p. 8), *tonstrinum* (p. 8), *neniae* (p. 10), *baro* (pp. 11-12), *ipsimus* (p. 15), *recutitus*, *adcognoscere* (p. 18 : doit se lire dans Varron, Sénèque, Valère Maxime), *purgamentum* (p. 20), *benememorius* (p. 28). Les principales formules étudiées sont : *aquam poscere ad manus*, *domi gaudere*, *sibi placens*, *plus minus*, *tibi dico*, *bene admonere*, *est te uidere* (interrogatif), *ab oculo legere*, diverses locutions avec *facere*. Un certain nombre d'expressions sont commentées par les inscriptions : *Iunonem... iratam habeam*, *caue canem*, *annos secum tulisse*, *amicus*

amico, hoc secum tulit; serua me, seruabo te; assem nemini debeo, omnium numerum, lacrimas commodare.

Voici quelques observations.

A *stolata* (p. 7, c. 44), s'oppose dès l'époque classique *togata*, l'affranchie, la femme de mœurs légères (Hor., *Sat.* I, 2, 82). La construction de *docere praeconem, causidicum* (p. 9, 3; c. 46) est comparable à celle de Lucain, I, 131 *dedidicit iam pace ducem* (Pompée a désappris dans la paix l'art du général). — Les *apophoreta* de Trilmachio sont annoncés par des calembours et des mots à double entente (c. 57); entre autres *canale et pedale* annoncent *lepus et solea*. Bücheler me paraît avoir bien entendu *canale* : « res cani... apta », moins bien *pedale* « res pedibus apta ». M. H. cherche à expliquer *pedale* par les gloses ποδεῖον ou ποδεκμαγεῖον; la pointe serait dans *solea*, qui désigne une chaussure et un poisson (*Cas.* 495). Il y aurait peut-être à chercher dans une autre direction en rattachant *pedale* à *pedum*. Le chien et la houlette vont ensemble et les Anciens les réunissaient dans les représentations de bergers (Endymion, Ganymède, etc.). L'esclave annoncerait un attirail de berger, pour le chien et la houlette : on peut entendre une laisse, des bandelettes ou des objets analogues : « res cani pedoque aptas ». Le destinataire recevrait un lièvre et une chaussure. Toute la pointe serait dans *pedale* pouvant à la fois s'entendre des pieds ou de la houlette. — *Coaequalis* (p. 27) est comparable à *coaetaneus, coaeuus* et à *consocius*, tous mots de la décadence. — Sur *qui et* (p. 29. n. 4), cf. *Rev. de philologie*, XVI, 1892, p. 27. — Sur *muttum, muttire*, cf. *Mém. de la Société de linguistique*, VI, 240-243 (L. Havet). — P. 40 : *fefellitus, impulitus* viennent de *fefellit, impulit*; inversement *explicit* vient de *explicitus*.

Pétrone est peut-être l'auteur qui se prête le mieux au genre de recherches que M. Heraeus a poursuivies si heureusement dans cette brochure. Mais il n'est pas le seul et il y a encore dans tous les écrivains latins de petits problèmes lexicographiques qui seront peut-être résolus par la même méthode. Il est à désirer que M. Heraeus continue ces comparaisons.

Paul Lejay.

Paul Allard. **Julien l'apostat**, tome Ier, IV et 504 pages. Paris, Lecoffre, 1900.

Ce livre comprend deux parties : d'abord « un tableau des idées, des institutions et des mœurs vers le milieu du IVe siècle », puis un récit de la vie de Julien s'arrêtant à la sédition militaire où il fut proclamé Auguste. « Peu de figures historiques ont besoin d'être placées dans leur cadre autant que celle de ce personnage énigmatique qui, tout à la fois, attire et repousse (p. 1). » Le cadre dans lequel M. Allard a mis son portrait de Julien ne manque pas d'ampleur, et il est com-

posé d'après un plan fort heureusement conçu. Nous trouvons réunies dans les 250 premières pages du volume toutes les explications nécessaires pour comprendre la biographie : l'état du paganisme et du christianisme au commencement de son règne, les forces des deux partis, les essais de transformation et d'adaptation tentés par celui qui allait être vaincu, l'attitude souvent équivoque des empereurs et des classes dirigeantes. Bref, quand on a lu cette première partie, on n'a plus à faire d'effort pour se représenter comment, d'une admiration de lettré, un esprit enthousiaste fut entraîné à la plus folle des entreprises; on devine tout de suite pourquoi il s'abandonna, sans la moindre révolte de son bon sens, à l'influence de Maxime d'Éphèse et des théurgistes de l'école néoplatonicienne, et l'on ne s'étonne pas non plus de la peine que nous avons parfois aujourd'hui à reconnaître, parmi ses écrits, ceux qui précédèrent et ceux qui suivirent son abjuration. Mais cette partie générale n'est pas celle à laquelle je dois m'arrêter le plus longtemps. Les travaux de M. P. A. sur l'histoire des premiers siècles du christianisme sont extrêmement connus. Il est inutile d'analyser en détail les mérites scientifiques ou littéraires qui en font la valeur et le succès.

C'est dans la biographie même de Julien que M. A. nous donne une occasion vraiment nouvelle d'apprécier son talent. Il y reste ce qu'il est toujours. Le style est clair et élégant, orné et précis. Les « mœurs » sont sympathiques. M. A. sait prendre parti en évitant de heurter personne. Il laisse deviner les allusions sans les faire. Ses préférences ou ses antipathies nous parlent avec un si bon ton, avec une telle noblesse d'expressions, que tout le monde s'intéressera à ce qu'il pense, et que personne, je crois, ne s'offensera de ce qu'il dit. Mais ce sont là des qualités de forme. Or c'est la méthode, et le choix des documents mis en œuvre, qu'il conviendrait de caractériser ici. Pour reconstituer la vie de Julien, on doit faire défiler deux armées de témoins, panégyristes et détracteurs, qui ne perdent pas une occasion de se contredire. De plus, leurs dépositions s'inspirent souvent d'écrits publiés par Julien lui-même en vue de faire sa propre apologie ; plusieurs de ces écrits sont perdus, et la part des divers emprunts est très difficile à déterminer. Or, c'est à la fin de son second volume seulement que M. A. donnera l'étude critique des témoignages dont il s'est servi. Provisoirement, afin de mieux profiter de tout ce qu'il y a de vraiment intéressant dans le livre, il importe de penser — chaque fois qu'on se trouve en désaccord avec l'auteur — que les torts ne sont pas de son côté. Souhaitons seulement que, dans le second volume, les références deviennent moins sommaires. Quand on lit à chaque instant dans les notes : « Eunape, *vitae soph.*, Maximus » (= huit colonnes de l'éd. Didot), ou Edesius » (= douze colonnes), ou bien « Libanius, *oratio* IV, Iliade XXI, Odyssée VIII, S. Athanase, *vita S. Antonii* (= soixante-treize colonnes d'une éd. in-folio), etc., on désespère de

retrouver les textes auxquels M. A. renvoie [1]. Pour les œuvres de Julien, c'est presque toujours avec les numéros des paragraphes de Talbot (*Traduction française*, Paris, 1863) que les passages sont indiqués. Or cette numérotation n'est pas donnée dans les éditions du texte grec. Plein d'égards pour les amateurs de traductions, un tel procédé réserve vraiment trop d'ennuis aux lecteurs du texte original.

La chronologie adoptée par M. Allard est au nombre des thèses qui feront désirer le plus l'appendice critique du second volume [2]. D'après M. A., Julien a passé cinq des années de sa jeunesse auprès de l'évêque Eusèbe de Nicomédie. Pour cela, il faut admettre que Julien suivit Eusèbe à Constantinople en 338, et on est amené à croire qu'il fut interné au château impérial de Macellum en Cappadoce en 343 ou 344, peu après la mort d'Eusèbe; il serait sorti de là en 351, lorsque Gallus fut nommé César. Ce système de dates aide M. Allard à expliquer l'apostasie de Julien : Eusèbe était arien (voir le joli développement des pages 268 et 269). Certes, personne ne niera que, d'après toutes les vraisemblances, Julien fut entouré surtout de prêtres ariens sous le règne de Constance. Mais il faut constater aussi que l'arrangement de dates et de faits proposé par M. A. est en parfait désaccord avec les meilleurs témoignages. Julien n'a pas séjourné « sept ou huit années » à Macellum (voir p. 278), mais, à ce qu'il dit lui-même (*ad S. P. Q. Athen.*, 350, 2 Hertlein), six ans seulement. Quand nous lisons que Julien suivit Eusèbe à Constantinople, après un séjour d'un an à Nicomédie, nous voudrions voir citer un texte plus explicite que celui de Sozomène V, 2 [3]. Il est encore moins bien établi que Gallus ait été fait César immédiatement après la fin de sa réclusion dans le château de la Cappadoce [4].

Parmi les lettres de Julien, M. A. donne seulement les épîtres 17, 18, 55 et 71 comme antérieures à l'usurpation. Or la lettre 44, adressée à Priscus et non à Libanius comme l'ont cru les éditeurs et les traducteurs (voir la note de Hertlein), semble bien avoir été écrite avant l'ép. 71; et ces deux lettres réunies (voir aussi p. 521, 2) nous renseignent sur une maladie de Julien en Gaule. Pour la lettre 44, est-ce la chronologie très imparfaite de Schwarz qui doit nous expliquer le silence de M. Allard, ou bien a-t-il des raisons qu'il se réserve de nous faire connaître? — Je signale ici à tout hasard, en vue du second volume, une différence curieuse d'expressions entre ces lettres 44 et 71, et l'épître 4 de Chalcé, adressée au même Priscus. Dans les deux premières lettres, antérieures à l'abjuration, il est question de Dieu et

---

1. P. 243, la note 2 : « Paul, I cor. 7, 32 » doit être fautive; — p. 252, note 3, lire : « Ausone, *prof.* 17 ».

2. M. A. fait naître Julien en 331. Voir *Revue critique*, N. S., t. XLIX, p. 448.

3. Sur ces questions, voir W. Koch, *Kaiser Julian der Abtrünnige*, Teubner, 1899, p. 355.

4. Cf. Koch, *ibidem*, p. 358 et Julien, 350, 13.

de la divine providence ; dans la troisième, sans doute postérieure à l'usurpation, « les dieux » interviennent. Est-ce purement fortuit?

M. A. cite fréquemment Julien en reproduisant la traduction française de Talbot, qui aurait besoin d'être revisée de très près. Elle est faite d'après un texte souvent inférieur à celui de Hertlein, et elle renferme beaucoup d'inexactitudes [1]. Tout le monde regrettera que M. A. n'ait pas cru devoir traduire toujours lui-même. Il aurait réussi infiniment mieux que ses devanciers.

Mais, comme je l'ai dit déjà, c'est avec le second volume seulement que l'on saura au juste tout ce qu'il faut approuver dans cette biographie nouvelle de l'empereur Julien. En attendant, félicitons-nous de voir des talents comme celui de M. Paul Allard se vouer à répandre le goût et la connaissance de l'histoire. Quel progrès n'a pas été accompli depuis le temps où de la Bletterie publiait sa *Vie de l'empereur Julien* et s'excusait d'y donner, en traduction française, quelques extraits des œuvres de l'apostat, restées tout entières jusqu'alors « dans l'obscurité des langues mortes » !

J. Bidez

---

1. Exemple, p. 273, l. 5 : « De même tu trouveras chez Homère une foule d'arbres plus beaux que ceux des décors » = Julien, 454, 2 : τερπνότερα ἀκοῦσαι τῶν δρωμένων — p. 267, la petite campagne que Julien habita près de Nicomédie nous apparaît « au milieu des bois » ; cela ne vient-il pas d'une traduction fort peu sûre du mot δένδρα de Julien 550, 19 (= arbres à fruits) — p. 253, nous lisons que Jules Constance « alla (de Corinthe) en un lieu où il trouva enfin le repos » : cette interprétation amène une ingénieuse hypothèse, toute en faveur de l'impératrice Hélène, mais elle ne paraît pas d'accord avec le passage de Libanius auquel le fragment de Julien est emprunté (voir Libanius, t. II 217 C Morelli); les mots ἐνταῦθα ὁ πατὴρ ἀνεπαύσατο ne peuvent être rattachés ainsi au fragment qui précède. — p. 270, l'édit 42 de Julien ne prouve pas que « dans l'enseignement public, beaucoup de maîtres chrétiens (trempaient d'Évangile la philosophie). » Julien, dans cet édit, reproche aux professeurs chrétiens de se faire les prophètes d'une littérature païenne, dont, au fond de leur âme (545, 4), ils réprouvent l'esprit. — P. 271, le relevé des auteurs cités par Julien aurait pu être complété au moyen de la monographie de M. Brambs, *Studien zu den Werken Julians des Apostaten*, Progr. Eichstätt, 1897 et 1899 — de même, p. 283, note 1, le relevé est incomplet; il eût fallu ajouter Marc, l'ép. I de Jean, Samuel, les psaumes, Osée; voir Neumann, *Juliani imp. librorum contra christianos quae supersunt*, Teubner, 1880, p. 241 et suiv. — p. 283, l'ép. 9 ne dit pas tout ce que M. A. lui attribue — p. 303 et suiv., Priscus aurait pu être cité au nombre des condisciples de Julien à Pergame, d'après Eunape — p. 273, l. 3, lire « phéacienne » au lieu de « phénicienne » — p. 305 je lis que Maxime composa un commentaire des catégories d'Aristote. J'aurais voulu connaître la source de ce renseignement — p. 226, ne faut-il pas lire : « la concurrence écrasante faite *par le* travail servile »?

Le invasioni barbariche in Italia di PASQUALE VILLARI. Un volume di pag. XIII-480, con 3 carte geografiche L. 6,50. — Ulrico Hoepli, editore. Milano 1901.

L'étude de M. Pasquale Villari sur « les Invasions barbares en Italie » est un des premiers volumes destinés à inaugurer une collection de monographies sur l'histoire nationale de l'Italie. Mais pendant la période de quatre cents ans (400-800) dans les bornes de laquelle se renferme cette étude, l'Italie a été un des théâtres des grands événements qui constituent l'histoire universelle. L'ouvrage de M. V. est donc un fragment d'histoire générale étudié du point de vue italien : les invasions barbares du v[e] siècle, l'établissement des Ostrogoths, la restauration byzantine, l'invasion des Lombards, le schisme politique entre l'Italie et Byzance, la fondation du pouvoir temporel des papes et de l'empire de Charlemagne forment les grands épisodes de cette histoire. Le moyen âge européen et le moyen âge italien sont sortis de cette période qui est une des plus confuses de l'histoire, mais dont l'obscurité même a éveillé la curiosité des érudits. L'ouvrage de M. V., destiné au grand public, ne se propose pas de renouveler les éternelles discussions auxquelles les témoignages des chroniqueurs ont donné lieu, mais d'apporter tous les résultats certains ou les solutions les moins attaquables de la science contemporaine. M. V. a tenu largement sa promesse et l'on peut considérer son livre comme une synthèse excellente de toutes les études relatives au haut moyen âge. Comme l'auteur le dit dans sa préface, les ouvrages récents de Bussy, Malfatti, Bertolini, Dahn, Mühlbacher, Hartmann, Hodgkin ait été mis à contribution; il est étonnant toutefois que l'érudition française soit exclue de cette énumération. Il existe à Rome une école Française qui a contribué, avec une érudition qu'il est inutile de rappeler, à constituer l'histoire médiévale de l'Italie et il nous paraît impossible d'aborder l'étude de cette période sans tenir compte des travaux que MM. Bayet, Duchesne, Diehl, Gasquet, Hubert et bien d'autres lui ont consacrés.

Au reste, M. V. est au courant des plus récentes études et l'on peut donner son livre en modèle à tous ceux qui entreprennent comme lui d'écrire l'histoire pour le grand public. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à sa méthode est de présenter parfois sous une forme dogmatique des conclusions qui ne sont en somme et en conscience que des hypothèses. Sans doute un livre destiné à l'enseignement ou à la masse des lecteurs doit avant tout donner des résultats et se garder d'entrer dans des discussions qui ne feraient qu'obscurcir et rendre confus les grands événements de l'histoire; la méthode de l'exposition ne doit pas être la même que celle des recherches. Est-ce à dire cependant, que sous prétexte de synthèse, il faille présenter au lecteur toutes les solutions de la critique historique sans indiquer qu'elles n'ont pas toutes le même caractère de certitude? Nous ne le pensons

pas, car ce serait enlever à l'enseignement historique sa principale vertu éducative.

Sans entrer dans les discussions il serait bon d'indiquer par exemple que le témoignage de Procope, qui accuse Theodora d'avoir fait assassiner Amalasonthe, est des plus suspects (p. 175). A propos de l'origine de la querelle des images (p. 332) il ne suffit pas d'affirmer que le mouvement iconoclaste est une conséquence du mouvement monothélite et monophysite ; il ne serait pas mauvais d'avertir le lecteur au moins par une note que l'origine de ce mouvement a donné lieu et donnera lieu encore à de nombreuses controverses ; pour les uns, c'est un mouvement musulman ; d'autres invoquent l'influence des juifs, d'autres celle des hérétiques d'Arménie ou d'Asie-Mineure ; quelques-uns enfin n'y voient qu'une idée politique. Entre ces diverses solutions la science hésite encore. De même (p. 334) il est probable que le territoire de Sutri restitué par Luitprand à l'église romaine en 728 était déjà un patrimoine de cette église ; mais ce n'est qu'une hypothèse, et beaucoup d'historiens ont pu soutenir le contraire (voir à ce sujet l'étude de Hubert, *Rev. Hist.* t. LIX, p. 12). Même observation pour les deux assemblées tenues en France a Braisne et à Kiersy pendant le séjour du pape Etienne II, (p. 367) ; le *Liber Pontificalis* et d'autres chroniques indiquent Kiersy, le continuateur de Frédégaire Braisne : on a des raisons de croire que deux assemblées ont été tenues à ces deux endroits, mais encore une fois, d'une manière hypothétique [1]. Ces observations ne diminuent en rien la valeur de la méthode employée par M. V. qui a su par contre en plusieurs occasions faire nettement la part de la certitude et du doute, par exemple à propos de la question si obscure de la donation de Pépin.

Il est naturel qu'une étude qui embrasse une période aussi étendue et dont la connaissance est si incertaine ne donne pas lieu à quelques critiques de détail ou du moins à quelques doutes. Voici très brièvement quelques points qui me paraissent discutables. La comparaison entre la société romaine et les barbares est excellente ; cependant il faut tenir compte de ce fait trop oublié que la société romaine n'a pas été entièrement atteinte au ve siècle. La renaissance de l'hellénisme qui est déjà très brillante à la fin du Ier siècle a mis à la disposition des politiques romains une nouvelle force d'assimilation capable de remplacer la « latinité ». Au lieu que les barbares d'Occident ont dé-

1. De même p. 360, les résultats des négociations entre Grégoire III et Charles Martel semblent exagérés — p. 361. Il n'est pas entièrement prouvé que le pape ait délié les Francs de leur serment de fidélité à Childéric III. Le fait est vraisemblable mais il n'est affirmé que par la chronique de Theophanes, assez mal informé des choses d'Occident, et pour Pépin seulement — p. 363. Il n'est pas entièrement exact de traduire *silentiaire* par « capitano della guardia imperiale. » Les silentiaires formaient un corps d'huissiers du palais, divisés en *scholae*, mais entièrement distinct de la garde proprement dite.

sorganisé la société romaine, ceux d'Orient ont dû pendant de longs siècles encore se plier et s'adapter à la nouvelle forme de la civilisation romaine, au néo-hellénisme de Byzance. — Dans le même chapitre (l. I, ch. 2) M. Villari présente encore les invasions barbares comme une succession continue ; il est pourtant bien établi qu'il n'en a pas été ainsi et que la période qui s'étend entre 259 et 375 a été marquée par un relèvement de l'empire et par un recul momentané des barbares. L'histoire de l'empire romain présente déjà la succession de décadences et de renaissances qui est la principale caractéristique de l'histoire de l'empire byzantin. On oublie trop souvent d'ailleurs que celui-ci n'est que la continuation de l'autre et tire de lui toutes ses traditions. C'est donc à tort que M. V. estime (p. 58) qu' « au temps de Constantin et de Valentinien on cherchait à introduire dans l'empire le principe de l'hérédité ». Cette tentative n'était pas une nouveauté et il en avait toujours été ainsi depuis Jules César. Seul Dioclétien avait voulu condamner à tout jamais cette tendance et ce qui est exact c'est que Constantin était revenu à l'ancien système.

Le deuxième livre consacré aux luttes des Ostrogoths et des Byzantins et le troisième réservé aux Lombards nous offrent des tableaux un peu sobres mais présentés agréablement de l'Italie au vi[e] siècle. Des pages excellentes sont consacrées au gouvernement des Wisigoths, aux institutions lombardes, à la transformation de l'Italie byzantine et à la constitution de l'Exarchat de Ravenne. Quelques lacunes cependant auraient pu être évitées : M. V. donne des détails sur le mouvement artistique et littéraire ; ils sont encore insuffisants. Les ouvrages de Cassiodore et de Boëce qui ont formé en grande partie le bagage des savants du moyen âge méritaient au moins quelques lignes. La figure de saint Grégoire le Grand, l'œuvre qu'il a accomplie à Rome, ses réformes liturgiques dont l'importance a été si grande ne paraissent pas suffisamment mises en lumière : trois pages seulement lui sont consacrées ; les « Dialogues » sont cités parmi ses ouvrages, mais il eût fallu montrer l'originalité de cette œuvre dédiée aux saints « d'Italie » et appelée par là à avoir un grand retentissement au moyen âge.

Le quatrième livre a pour objet « les Francs et la chute du royaume des Lombards. » Il était difficile à l'auteur de se restreindre d'une manière étroite dans les bornes de l'histoire d'Italie ; c'est donc avec raison que des chapitres ont donné place à la querelle des images, aux institutions des Francs et aux négociations des papes avec leurs souverains. Le chapitre 2 où se trouve un exposé de l'origine de la féodalité ne se rattache pas cependant à l'histoire d'Italie : la théorie de la féodalité présentée par l'auteur est ingénieuse. Elle est composée, suivant lui, d'éléments romains qui ont été profondément altérés par les barbares. Mais le defaut de ce chapitre est d'être trop vague. L'auteur explique avec clarté le caractère du « précaire » et du « bénéfice »,

mais il ne semble pas tenir un compte suffisant de l'immunité. Il voit le fait décisif de l'établissement de la féodalité dans les spoliations ecclésiastiques de Charles Martel qui donne à ses « hommes » les terres d'église. Cet événement a pu augmenter le nombre des bénéficiaires et les rattacher par des liens plus forts à leur chef le duc des Francs, mais il n'a déterminé l'apparition d'aucune pratique nouvelle; le bénéfice, le patronage, l'immunité existaient depuis longtemps.

Le couronnement de Charlemagne marque pour l'Italie l'avènement d'un nouvel ordre de choses ; il était donc légitime de le prendre comme terme de cet étude. En terminant, M. V. montre déjà sous la domination carolingienne le développement des organismes féodaux et municipaux qui sont destinés à devenir les puissances italiennes du moyen âge. L'auteur a ainsi montré que dès cette époque on trouve en Italie une sorte d'équilibre entre les forces qui s'en disputaient la possession. Il serait possible d'ajouter que cette perpétuelle impuissance des Lombards et des Byzantins d'abord, des papes et des empereurs ensuite, à triompher de leurs ennemis, a été une des causes de l'anarchie funeste qui a arrêté si longtemps le développement d'une nationalité italienne. Aussi à l'origine de leur histoire ou trouve déjà chez les Italiens cette aptitude aux temporisations, aux combinaisons qui ont fait d'eux les maîtres de la politique européenne : les négociations compliquées du IXe siècle donnent déjà à leur histoire un caractère de modernité.

Louis Bréhier.

Luigi Gerboni. **Un umanista nel secento. Giano Nicio Eritreo.** Studio biografico critico. Città di Castello, Lapi, 1901, in-8°, 168 pp., avec un portrait.

Dans ce curieux volume, écrit d'une plume alerte qui se joue parfois un peu trop des difficultés de la critique et de l'érudition, M. Gerboni a raconté la vie de l'un des plus intéressants humanistes de la dernière heure, Gian Vittorio Rossi, plus connu sous le nom de *Janus Nicius Erythræus,* né à Rome en 1577, mort dans la même ville en 1647. Tout le monde connaît les trois séries d'agréables biographies d'hommes célèbres de son temps que Rossi a publiées sous le titre de *Pinacotheca* et qui faisaient l'admiration de Gabriel Naudé (1643). Ce que l'on connaît moins, ce sont ses autres œuvres, qui, pour être oubliées, n'en sont pas moins les plus originales et les plus vivantes. Lettres, dialogues, satire (*Eudemia*), on y retrouve partout la peinture et la caricature de la Rome élégante et corrompue des Barberini. D'un style savant et sarcastique, où l'on retrouve l'inspiration de Plaute et de Pétrone, ces ouvrages, qui soulevèrent des tempêtes lors de leur apparition, sont la critique mordante d'une société sans grandeur. Rossi

ne cesse d'y poursuivre de sa pétulante ironie les luttes politiques, à la fois désastreuses et mesquines, qui ont conservé dans l'histoire le nom des neveux d'Urbain VIII, et d'y livrer une bataille sans merci contre les obscurités et les bizarreries de la nouvelle école littéraire : dans tous les domaines, le *secentismo* lui fait horreur.

Naudé a comparé la république aristocratique de son ami (*Eudemia*) à l'Utopie de Thomas Morus ; le rapprochement n'est juste qu'en apparence. Comme l'observe M. Gerboni, la satire de Rossi ressemble plutôt aux *Ragguagli* de Trajano Boccalini ; mais — ajoute-t-il avec raison — au lieu que Boccalini est un publiciste en avance sur son temps, Rossi est plutôt un humaniste attardé, et son œuvre rappelle par plus d'un côté les invectives de Pogge et de Filelfo. D'ailleurs, si Rossi a imité quelqu'un, ce n'est pas Thomas Morus : c'est Pétrone et aussi John Barclay, dont l'*Argenis* (1621), si célèbre au XVIIe siècle, si peu lue de nos jours, avait été écrite à Rome même.

Léon Dorez.

Dom J.-M. Besse, **Les Études ecclésiastiques d'après la méthode de Mabillon.** Paris, Bloud et Barral, 1900 ; XIV-191 pp. in-18.

Mabillon est un grand nom qui exerce une influence même sur les personnes les plus ignorantes de ses travaux et de sa méthode. Il est le symbole de l'érudition ecclésiastique. Dom Besse a profité d'une lettre récente de Léon XIII, où Mabillon est cité comme un modèle, pour refondre et approprier aux temps actuels le *Traité des études monastiques*. Il y a réussi, et son livre, destiné aux jeunes ecclésiastiques, contribuera beaucoup à répandre parmi eux des notions élémentaires et une méthode saine.

On peut entreprendre ces études à deux points de vue opposés. Le croyant ou l'incroyant peuvent y chercher la démonstration de leur préjugé. Le savant, qui n'y voit qu'une série de faits historiques et psychologiques, les considère dans leur rapport chronologique et naturel, sans se préoccuper des conclusions que l'on peut en tirer en sens opposé. La première partie du livre de dom B. répond à la première conception des études chrétiennes. Tout en recommandant de chercher dans la Bible le sens « littéral » et d'examiner sérieusement le texte, on donne pour but à cette lecture l'édification et la connaissance des vérités surnaturelles. Les décisions des conciles sont indiquées comme les sources du dogme. La lecture des écrits théologiques est distribuée d'après un plan dogmatique (pp. 17 sqq.) et de manière à mettre en lumière la doctrine orthodoxe : ainsi la série des lectures sur la Trinité ouvre par les livres de saint Athanase contre les Ariens, et on indique sur la grâce le traité de Prosper, *De gratia et de libero arbitrio*, sans exiger la lecture préalable de la treizième Collation de Cas-

sien qu'il réfute. « Ceux qui n'auraient ni le temps ni le moyen d'étudier les Pères et les Conciles dans leurs sources, pourraient se contenter de la *Somme* [de saint Thomas d'Aquin] ou du *Commentaire* d'Estius sur le *Maître des Sentences.* » P. 38. Il est évident qu'il s'agit d'un but pratique et « confessionnel ». Au même titre, les sévérités de Mabillon sur les casuistes sont reproduites sans égard aux inappréciables documents que cette matière conserve pour le pur historien des idées morales et des mœurs : une étude toute objective dégagerait de préoccupations trop particulières à un homme du XVII[e] siècle.

Si le livre n'était que cela, il ne pourrait qu'être mentionné dans cette Revue. Mais à partir du chapitre VII (pp. 58-124), toutes ces branches de connaissances sont reprises au point de vue strict de l'historien; un plan judicieux de lectures et de travaux est dressé qui permettrait, à qui pourrait le réaliser, d'être le véritable « philologue chrétien ». Aussi la lecture de ce livre est-elle capable de donner le goût des bonnes études, en même temps qu'elle fournira un guide.

En appréciant ce travail, je ne cherche pas à distinguer ce qui appartient à Mabillon, et je le juge comme étant l'œuvre de notre contemporain, puisque dom B. a remanié assez profondément le *Traité des études monastiques* pour être obligé de guillemetter les phrases de l'original. Il faut savoir gré au renouveleur d'avoir respecté le libéralisme de Mabillon (p. 7, sur l'utilité des travaux rationalistes et protestants, « puisque saint Augustin nous a proposé les *Règles* de Tichonius qui estoit donatiste, pour nous faciliter l'explication de la sainte Écriture »; p. 63, sur les livres à l'index : « Comme il arrive assez souvent que ce n'est que pour quelques petits endroits que des auteurs s'attirent cette censure, il ne faut pas toujours croire que dans le reste ils n'ayent aucune autorité. »)[1]. Ce que dom B. a ajouté est souvent

---

1. P. 16, joindre à Petau et à Thomassin les *Origeniana* de Huet; les notes de Mathont sur Robert Pullus (Migne, *P. L.*, t. CLXXXVI), rendront de grands services pour l'étude de la théologie médiévale antérieure à saint Thomas. — P. 27, n. 4, lire : *Mon. Germ.* — P. 31, l. 4, lire : *chronologique.* — P. 33 : il est sans doute nécessaire de se familiariser avec la méthode « traditionnelle » de citer le *Corpus Iuris canonici;* mais il est urgent d'en substituer une autre, philologique, seule pratique en ce XX[e] siècle, comme on a fait pour le *Corpus iuris civilis.* — P. 36 : l'étude de la théologie scolastique devrait être aussi recommandée à un autre titre : sans une connaissance exacte des scolastiques, on ne peut se rendre compte de l'histoire, des idées et des croyances au moyen âge. C'est ainsi que récemment, un homme aussi informé que M. Preuschen, n'aurait pas du critiquer les études de M. Turmel sur les anges, en faisant intervenir le folk-lore là où il n'a que faire et où la scolastique, au contraire, a été procréatrice de doctrines (*Theolog. Jahresbericht*, XIX, 221). L'histoire des origines du protestantisme doctrinal n'est en partie intelligible, que si l'on connaît les théories scolastiques, mal comprises ou déviées, suivant les cas, par les réformateurs. A cet égard, la *Symbolique* de Moehler, si l'on fait abstraction de son but apologétique, abonde en rapprochements caractéristiques et dont l'auteur lui-même n'a pas vu la portée

excellent, comme le chapitre XI, sur la manière de prendre les notes.

Deux appendices. L'un est emprunté à Mabillon avec quelques changements : « Liste des principales difficultés qui se rencontrent dans la lecture des conciles, des Pères et de l'histoire ecclésiastique ». L'autre, œuvre de dom Besse, est une bibliographie sommaire, très judicieuse et suffisamment complète (48 pp.).

Paul LEJAY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mai 1901.

M. Héron de Villefosse annonce à l'Académie une intéressante découverte qui vient d'être faite à Carthage par le R. P. Delattre dans la nécropole punique voisine de la colline de Sainte-Monique. C'est celle d'un grand sarcophage en marbre blanc rehaussé de peintures. Le décor est exécuté avec une grande finesse (couleurs rouge, noire et blanche). La cuve est de forme rectangulaire ; le couvercle a l'apparence d'un toit imbriqué à double pente. La cuve est ornée d'oves, de rais de cœur et de méandres; dans les plats des frontons du couvercle sont peints deux bustes d'un ton rouge brun, avec de grandes ailes bleues, sortes de génies qui tiennent en main un disque et un croissant. C'est jusqu'à présent un spécimen unique, à Carthage, de l'art du peintre en figures de l'époque punique. L'intérieur du sarcophage renfermait le squelette d'un vieillard, entouré d'aromates et de résine. — M. Ph. Berger présente quelques observations.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. de La Borderie, décédé. Les votants sont au nombre de 42; la majorité absolue est de 22 suffrages.

Ont obtenu :

	1er tour,	2e tour,	3e tour,
MM. Aymonier	6	3	0
Cordier	9	8	1
De Clercq	6	1	0
Joret	9	17	30
Jullian	12	13	11

En conséquence, M. Joret est élu membre libre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. le Dr Carton communique une série de photographies et de plans relatifs aux fouilles qu'il a exécutées en Tunisie et qui ont eu pour résultat le déblaiement complet du théâtre antique de la ville de Thugga.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis fait une communication sur ses fouilles récentes à la cathédrale de Chartres.

---

historique. — P. 61 : les apocryphes et les faux littéraires, quand on en connaît l'origine, la date approximative et le but, comme il arrive souvent, sont de précieux documents pour retrouver la physionomie et l'âme des groupes qui les ont élaborés; il ne suffit donc pas de mettre en garde contre ces productions, il faut aussi en indiquer la véritable portée. — Dans l'appendice II, même en admettant que ce ne peut être une bibliographie complète, on doit regretter l'omission de la *Real-encyclopädie für protest. Theologie* (p. 144) et de Blass, *Grammatik des neutestament. Griechisch*. Il ne faut pas citer des tirages à part comme des volumes, mais renvoyer à la revue qui les a donnés en articles.

Séance du 10 mai 1901.

M. Bouché-Leclercq annonce, au nom de la commission du prix Bordin, que cette commission a prorogé à l'année 1902 la question suivante : *Quels ont été les sentiments des Romains et leurs principes de gouvernement à l'égard des Grecs, pendant la période républicaine, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments?*

M. Babelon annonce, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche, que ce prix a été décerné à MM. Michel Rostovtzew et Maurice Prou, pour leur ouvrage en collaboration intitulé : *Catalogue des plombs de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes conservés au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale, précédé d'une étude sur les plombs antiques*, par M. Rostovtzew (Paris, 1900, in-8°).

M. Omont dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Courcel. Ce prix a été partagé entre M. Philippe Lauer, pour son ouvrage intitulé : *Le règne de Louis IV d'Outremer* (Paris, 1900, in-8°), à qui la commission accorde une somme de 1,400 francs, et M. Barrière-Flavy, pour son ouvrage : *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule* (Paris et Toulouse, 3 vol. in-8°), qui obtient une somme de 1,000 francs.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. Carrière, conservateur du Musée de Nimes, les photographies d'une très importante statue en calcaire du pays, qui représente un guerrier cuirassé. Le style et la décoration de cette figure semblent prouver qu'elle appartient au v[e] s. a. C. ou même à une époque plus ancienne. M. Reinach la rapproche des statues archaïques de l'Etrurie et de l'Espagne, ainsi que de deux figures découvertes à Velaux (Bouches-du-Rhône) et conservées au Musée de Marseille.

M. Louis Finot, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, donne lecture d'un rapport sur les travaux de cette Ecole.

M. M. Collignon communique les photographies d'une statue de bronze trouvée en novembre 1900 à Pompéi, sur l'emplacement du *Pagus Augustus Felix suburbanus*, et conservée aujourd'hui au Musée de Naples. Cette statue représente un jeune homme debout, dans une attitude analogue à celle de l'*Idolino* de Florence. Si le type de la tête est polyclétéen et rappelle celui de l'éphèbe de Dresde plus encore que celui de l'*Idolino*, les formes du corps sont grêles et indiquent une sorte de rajeunissement du type. La statue, particularité très rare, est argentée, ainsi que la base.

M. Emile Guimet présente des miroirs funéraires en bronze de l'époque des Han (202 avant à 220 après J.-C.). Les plus anciens ont des décors symboliques chinois et des caractères mystiques. Sous les Han postérieurs, l'ornementation s'inspire subitement de l'art grec et représente surtout des raisins avec des animaux variés. Cette transformation coïncide avec la date de l'introduction de la vigne en Chine et avec l'époque des relations établies entre Alexandrie et Canton d'une part, et la Perse et Si-ngnan-fou de l'autre, circonstances affirmées à la fois par les auteurs grecs et les auteurs chinois.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 mai — 1901

Chantilly. **Le cabinet des Livres. Manuscrits**. Tome Ier. Théologie, jurisprudence, sciences et arts. Tome II. Belles-Lettres. Paris, Plon, 1900. In-4°, xxiv-363 p. et 15 pl., 438 p. et 14 pl.

Dans le dernier cahier du *Jahrbuch des deutschen archaeologischen Instituts* (1901, p. 38), il est question des collections de Chantilly formées par la série des « Herzöge von Aumale ». Il n'est donc peut être pas inutile de dire qu'il n'y eut jamais qu'un collectionneur de ce nom, qu'il hérita de collections déjà magnifiques, les augmenta avec zèle et en disposa par testament en bon citoyen.

Le connétable de Montmorency avait créé, au château de Chantilly, un noyau de bibliothèque contenant de nombreux manuscrits, dont beaucoup subsistent encore, tant à Chantilly même qu'à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, à Montpellier et à Saint-Pétersbourg. Le duc François, petit fils du Connétable, hérita de ses goûts et augmenta les collections, en particulier des beaux mss. réunis par Jean du Mas (1559). Le riche cabinet d'Antoine de Chourses et de Catherine de Coëtivy prit le même chemin par l'entremise de Charlotte de La Trémoïlle, héritière des Coëtivy et seconde femme de Henri Ier, prince de Condé. Le Grand Condé s'enrichit en 1660 de la bibliothèque de Moulins, débris de celle du connétable de Bourbon, et hérita, en 1693, des livres de Pierre des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne Marie de Gonzague. Au xviiie siècle, presque toute la « librairie » fut transportée au Palais Bourbon à Paris; la Révolution l'y saisit, mais ne dispersa pas les mss., qui furent répartis entre la Bibliolhèque Nationale et les Archives. On les rendit au prince Louis-Joseph de Condé après 1814; ils furent alors réunis à nouveau au Palais-Bourbon, où Cluzel les inventoria en 1817. Héritier du dernier des Condé, le duc d'Aumale a fini par transférer le tout à Chantilly (après 1871), où ce trésor a trouvé un asile définitif, augmenté d'acquisitions importantes faites de 1843 à 1895 (achat d'un ms. des *Feuilles d'automne*

de V. Hugo).[1] Parmi les chefs-d'œuvre ainsi annexés à la vieille bibliothèque des Montmorency, il faut citer le Sacramentaire de Lorch (xe-xie siècle), le Psautier d'Ingeburge, le Bréviaire de Jeanne d'Evreux, les Heures d'Etienne Chevalier (miniatures de Fouquet acquises à Francfort de Brentano), enfin et surtout l'un des plus beaux manuscrits enluminés qui soit au monde, gloire de l'art franco-allemand et de l'art italien, les *Heures* du duc de Berry, dont les miniatures les plus remarquables, œuvres de Pol de Limbourg, ont pu contribuer à former le génie des Van Eyck.

Dès 1851, le duc d'Aumale avait entrepris de dresser le catalogue de ses manuscrits. Le 3 avril 1897, avant de partir pour son dernier voyage de Sicile, il affecta 50,000 francs « à l'achèvement et à l'impression des catalogues et inventaires du Musée Condé. » Les deux premiers volumes parus se composent d'une notice historique et du catalogue raisonné, avec trente planches héliographiques d'après des miniatures. Quatre d'entre-elles reproduisent des sujets des *Heures* du duc de Berry (le Duc dans sa salle à manger, le château de Bicêtre, le Mont Saint-Michel, la Chûte des anges). L'histoire et la description de cet incomparable manuscrit, déjà étudié en 1884 par M. L. Delisle, est donné t. I, p. 59-71. J'y relève cette remarque piquante, à propos de la miniature représentant le Christ au Jardin des Oliviers : « Un jour que Renan feuilletait notre volume, cette page lui inspira une véritable homélie qui étonna les dames dont il était entouré. » Que ne l'a-t-on recueillie ! — Un peu plus loin (p. 71), l'auteur résume en quelques lignes sagaces l'histoire de la miniature en France, depuis l'époque carolingienne jusqu'à Jarry. — Un tableau du Psautier d'Ingeburge (t. I, pl. 3) est destiné à devenir célèbre comme une des merveilles de la peinture au xiiie siècle. Regrettons, à ce propos, que les héliogravures, exécutées par la maison Braun, soient parfois peu satisfaisantes et très indiscrètement retouchées ; celles du catalogue des peintures, que M. Gruyer vient de publier en trois volumes, sont malheureusement plus médiocres encore et presque inutilisables pour des études de détail.

Le no 52 est un Bréviaire écrit en Espagne, dont le commentaire peut être précisé. Je le transcris (t. I, p. 51) :

« Au verso du dernier feuillet, on lit :

Sedente Alexandro papa VIo, regnantibus per Hyspanias Citeriorem et Ulteriorem ac Trinacriam et Sardiniam christianissimis principibus Ferdinando et Elisabeth, anno Inquisitionis heretice pravitatis decimo circiter octavo, Reverendus pater dominus Petrus de Belforado, abbas Sancti Petri de Cardenna, in Betica provincia generalis Inquisitor, breviarium hoc... in oppido de Gibraleon inceptum ac ultima iulii XCVIIIo intra mœnia arcis Triane, hereticorum ergastula, manibus et industria Antonii Martini presbiteri absolutum, sua impensa fieri jussit...

---

1. En 1843, le duc d'Aumale avait rapporté d'Algérie les mss. arabes d'Abd-el-Kader, pris par lui à La Smalah (t. I, p. 181).

« Pourquoi le prêtre Antoine Martin était-il « entre les murs de la prison des hérétiques, au château de Triana », faubourg de Séville? De quel prix le général des Inquisiteurs a-t-il payé l'exécution de ce somptueux volume ? »

Évidemment, le duc d'Aumale soupçonnait ici quelque histoire romanesque ; mais la vérité est toute simple. Le dominicain Pedro de Belorado n'a jamais été « général des Inquisiteurs », mais inquisiteur de la province de Séville. En cette qualité, il résidait au château de Triana, qui était le domicile de l'Inquisition sévillane et c'est là qu'il connut, en 1498, le prêtre Antonio Martin (ou Martinez), qui travailla à terminer son manuscrit. Ce Martin était probablement un notaire ou un greffier du Saint-Office, qui employait ses loisirs à travailler pour ses supérieurs. Au mois de juillet 1500, Montoro, évêque de Cefalù, et un certain docteur Sgalambro furent envoyés en Sicile pour y réorgarniser l'Inquisition. Sgalambro fut remercié et, en septembre 1501, remplacé par Belorado (ou Belforado, on trouve les deux graphies), alors archevêque-élu de Messine, où il mourut en 1509. Comme inquisiteur, il se montra énergique et, en 1503, l'Inquisiteur-général Deza l'autorisa, ainsi que Montoro, à agir soit isolément, soit conjointement. Mon savant ami M. H.-Ch. Lea, qui me fournit obligeamment ces détails, ajoute n'avoir pas rencontré de traces de l'activité de Belorado à Séville.

Le n° 77, acheté à Vienne par la princesse Clémentine, porte une note manuscrite que le catalogue transcrit ainsi (p. 84) : « Gumbold Gutinger 1470. » Je me demande si ce nom ne dissimulerait pas celui du bon peintre d'Augsbourg Gumpold Giltlinger, dont le Musée du Louvre possède le plus important tableau ; comme Giltlinger, en 1481, était chargé de commandes importantes, il devait être alors un homme mûr et rien n'empêche d'admettre qu'il ait illustré un calendrier en 1470. La note manuscrite n'est pas une signature, mais émane d'un des possesseurs du volume ; si cependant elle n'était pas, pour le moins, l'écho d'une tradition, le choix du nom d'un artiste aussi obscur serait difficile à justifier. D'ailleurs, le manuscrit peut avoir simplement appartenu à Giltlinger et être l'œuvre d'un tout autre artiste ; n'ayant pas vu les miniatures, j'indique ce rapprochement de noms sans y insister.

Les planches du second volume offrent quelques beaux spécimens de peintures sur vélin, en particulier une illustration du roman de Tristan (XV[e] siècle) et une remarquable miniature allemande d'une traduction des fables de Bidpaï. Dans le texte sont décrits, avec plus ou moins de détails, nombre de pièces et de recueils dont quelques-uns d'un caractère très licencieux. Le n° 553 (recueil du XVIII[e] siècle) est d'une telle nature que les *initia* même n'ont pu être transcrits intégralement. Je remarque, à ce propos, que les *initia* ne suffisent pas quand on cherche à identifier telle ou telle pièce ; ainsi (p. 263, n° 25),

je lis un vers qui rappelle de près le début d'une sale épigramme de Marot, mais ne sais pas si l'imitation ou la transcription se poursuit; ailleurs (p. 270, n° 184), le vers initial est de Voltaire, mais s'agit-il d'une rencontre, d'un plagiat ou d'une copie? Ce sont là, d'ailleurs, questions de curiosité; ce qui est plus intéressant, c'est de constater une fois de plus le goût des gentilshommes du XVIIIe siècle pour des vers qu'on n'ose pas imprimer même aujourd'hui.

Les notices des 697 mss. du « Cabinet des Livres » sont composées avec goût et rédigées d'une main légère. Ce qu'elles contiennent de haute érudition peut avoir été fourni à l'auteur par ses doctes confrères, mais l'esprit dont elles sont saupoudrées est bien de lui. Voici, par exemple, le n° 459, série d'éloges en latin de Henri de Bourbon par le grand Condé : « Les hauts faits du prince sont un peu amplifiés et ses vertus vues avec la loupe; mais c'est un fils qui parle! » Le duc d'Aumale ne pensait pas que les princes dussent être loués avec excès, mais il trouvait dans la piété filiale, dont nul plus que lui ne donna de preuves, une excuse aux hyperboles [1]. De temps en temps, il se permet une exclamation : « Quelle charmante figure que cette Christine, la noble Vénitienne transportée en France! » (p. 84). Voici encore qui le rappelle bien (p. 275) : « Né à la Pointe-à-Pitre en 1821, lauréat du concours général, mon condisciple et ami, Couturié est mort chez moi à Twickenham en 1861. » Lauréat du concours général! Il l'avait été lui-même (on a imprimé son discours français) et il n'y avait plus que lui, dans ces derniers temps, pour attacher du prix à cette distinction.

Me sera-t-il permis d'ajouter, en terminant, que l'aspect de ces deux beaux volumes et de leurs images réveillera toujours en ceux qui ont vu les originaux avant 1895 l'aimable souvenir du vieux soldat courtois et affable qui mettait tant de bonne grâce à les montrer? Après déjeuner commençait la visite des trésors, qui se terminait dans la bibliothèque; le duc d'Aumale allait chercher, dans l'armoire du fond, le manuscrit des *Heures* et racontait comment il l'avait acquis à Gênes, déjouant la concurrence redoutable d'Adolphe de Rothschild (il n'est pas question de cela dans la notice). Devant la miniature du mois d'octobre, il s'arrêtait et disait, avec une émotion contenue : « Voilà le vieux Louvre, le Louvre des rois de France! » On attendait cette phrase, on l'écoutait avec recueillement et ceux qui l'ont plus d'une fois entendue en sentent encore résonner l'écho. *Vocem vultumque recordor...* [2]

Salomon REINACH.

---

1. Dans la description de ce ms., t. II, p. 30, l. 6, lire *exussit* et non *exausit*.
2. L'an dernier il s'est trouvé, parmi les lecteurs de la *Revue Critique*, un sycophante assez malfaisant pour m'accuser d'avoir, ici même, insulté à la mémoire

Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire par Fr. Martin. 130e fascicule de la bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études. Paris. Bouillon, 1900. xxix-143 p. in-6

La pratique détestable, mais de plus en plus développée, qui consiste à publier des textes assyriens sans le moindre essai de transcription ni de traduction, a du moins l'avantage de fournir à l'activité des assyriologues français, une matière qu'ils chercheraient en vain dans nos musées. M. Martin a donné un bon exemple en s'attaquant à l'une de ces publications brutes, et en nous offrant une traduction du deuxième fascicule des *Religious Texts* de Craig. Son travail prouvera, une fois de plus, que M. Craig ne comprend pas ce qu'il copie, et que l'on est toujours en droit de douter de la fidélité d'une copie présentée sans un essai de traduction. C'est d'ailleurs une utile contribution à l'histoire de la religion assyrienne, et qui permettra d'utiliser des documents dont quelques uns, comme celui qui est relatif au sacrifice du porc, sont des plus intéressants. On ne peut guère reprocher à M. M. que d'avoir trop développé son commentaire, surtout pour la partie grammaticale : il n'est plus besoin de faire remarquer que *lirpud* est la 3e pers. du prét. de *rapâdu*, *uttû* la 3e pers. pl. prét. du plur. de *atû*. Parmi les erreurs de détail je relèverai seulement celles-ci : dans *Maklû* vii, 151 les mots *šiptu adi tappuḫa*..... suivent bien immédiatement les mots *bît nûru*; mais ils commencent une nouvelle incantation qui n'a rien à voir avec celle que terminent les mots *bît nûru*; il n'y a donc rien à tirer de ce rapprochement. — Page 30, M. M. dit qu'on ne peut lier une incantation, et propose de traduire : tu « traceras exclusivement sur le corps du porc », au lieu de « tu lieras sur le corps du porc » (ou « tu jetteras », si on lit *taḫeme*). C'est oublier un passage intéressant de la série *Maklû* (vii, 11) d'où il résulte que les incantations, écrites sur les tablettes, étaient *suspendues* aux portes comme de véritables amulettes contre les maléfices des sorciers. — Je ne saurais discuter ici toutes les idées de M. Martin sur la religion assyrienne, mais je ne puis m'empêcher de le trouver bien hardi quand il affirme que, chez les Babyloniens et les Hébreux « c'est la même conception des rapports de Dieu et de l'homme » et surtout « la même croyance à l'immortalité de l'âme ».

C. Fossey.

---

du duc d'Aumale, pour faire imprimer cette basse calomnie dans une feuille innommable et la distribuer, en port payé, à plusieurs centaines d'exemplaires, parmi ceux qu'une pareille accusation devait particulièrement émouvoir. J'en aurais été profondément affligé, moi qui ai perdu un ami dans ce galant homme, si la conscience d'un souvenir fidèle pouvait se sentir atteinte par le venin d'un sous-Patouillet anonyme.

Victor Chauvin : **Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes.** t. IV : **les Mille et une nuits** : 1re Partie. In-8°, 225 pp. Liège et Leipzig. — 1900.

Dans le fascicule IV de son ouvrage (*Rev. Crit.* t. 49, p. 179), M. Chauvin commence l'étude des *Mille et une nuits*. Tout en reconnaissant le grand mérite de ce travail, M. le baron Rosen (mém. Sect. Or. Com. Arch. russe, XIII, 1. 1900) lui reproche de n'être point une véritable bibliographie, mais une monographie critique des recueils de contes orientaux et notamment des *Mille et une nuits*; l'observation est exacte, mais je ne puis me décider à savoir mauvais gré à l'auteur de s'être un peu écarté de son programme. Son nouveau volume est un guide excellent pour tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de folklore oriental, et il permettra des études et des comparaisons qu'il était impossible de tenter jusqu'ici. En effet, après un essai bibliographique proprement dit qui traite des origines des *Mille et une nuits*, de ses différents textes, des traductions orientales et européennes, après un chapitre contenant les mêmes renseignements sur les autres recueils de contes orientaux (cent-une nuits, mille et un jours, etc.), M. Ch., de la p. 145 à la p. 228, établit la concordance des diverses éditions et des principaux manuscrits de ces collections, numérotant chaque conte d'un chiffre, sous lequel le second fascicule, qui doit paraître prochainement, donnera un résumé de chaque récit, ainsi que la liste critique des éditions et des traductions partielles.

Cette partie de l'ouvrage de M. Ch. vient à son heure et elle comblera de joie tous les folkloristes; elle fournira à quelques-uns une érudition facile. J'en recommande tout particulièrement la lecture au savant Dr Mardrus; elle lui évitera désormais l'ennui de citer les manuscrits « qu'il a consultés » à la Bibliothèque Nationale, sous des numéros qui ne sont plus employés depuis vingt ans.

Il serait facile de signaler à M. Ch. de légères omissions, qu'il saura, mieux que personne, réparer dans la suite de son travail. Avec M. Rosen, j'éviterai cette mesquinerie, et je terminerai, comme lui, en « souhaitant de toute mon âme à l'auteur force et vaillance « pour achever son important travail, qui, sans aucun doute, aura « une place d'honneur sur les premiers rayons de toutes les bi- « bliothèques d'étude. »

Gaudefroy Demombynes.

Aristophanis Equites. Cum prolegomenis et commentariis edidit J. van Leeuwen. Leyde, chez Sijthoff, 1900, 1 vol. in-8° de 247 p.
Par le même, **Aristophanis Acharnenses.** 1901. 1 vol. in-8° de XVIII-199 p.

M. J. van Leuwen nous donne coup sur coup deux comédies d'Aris-

tophane, les *Equites* et les *Acharnenses ;* il avait déjà publié les *Vespae*, les *Ranae* et les *Nubes*. Nous avons déja montré [1] que cette édition nouvelle d'Aristophane, malgré des témérités, des partis pris, avait une valeur considérable. Les deux comédies nouvelles que vient de publier M. L. méritent les mêmes éloges que les précédentes. Nous n'avons qu'à examiner quelques points de détail.

Dans les *Equites*, le passage relatif à l'organisation de la cavalerie athénienne (p. xv), est trop court et par là confus. M. L. admet, comme nous l'avons démontré [2], que la cavalerie était recrutée dans les deux premières classes; mais il ne distingue pas l'hippotrophie imposée pour le service militaire et l'hippotrophie imposée pour les concours ; sur la question du recrutement, il confond les renseignements fournis par Xénophon avec ceux que nous a fait connaître la Politeia d'Aristote [3]. Il est trop sévère pour la cavalerie athénienne; elle n'était pas inférieure à celle des autres peuples grecs; en tout cas, elle était bien supérieure à celle de Sparte ; la cavalerie n'aura un rôle décisif dans la guerre qu'avec Alexandre.

Dans les Acharniens, il faut bien se décider à admettre qu'à un moment donné la scène se passe hors d'Athènes ; il y a un passage formel sur ce point, c'est le v. 267 dont le sens est bien clair rapproché du v. 33.

Eq. v. 220, le mot χρησμοί est indispensable pour annoncer et préciser τὸ Πυθικὸν; on comprend du reste le mouvement de la phrase : « les oracles nous désignent et entre autres Delphes. » — V. 435. La correction πέντε au lieu de πολλά est assez bien expliquée ; elle nous semble encore confirmée par le δέκα τάλαντα du v. 438. — V. 520, il fallait citer l'inscription C. J. A. II, 971 a (Dittenberger, 694) si intéressante pour Magnès le poète comique. — Au v. 6 des *Acharn*. M. L. a eu la bonne fortune de trouver un passage de Grégoire de Corinthe (*Rhet. gr.* de Walz, VII, 1345) d'après lequel on voit que l'explication de ce passage, telle que l'a proposée Luebcke, était déjà connue dans l'antiquité.

M. L. aime les rapprochements avec l'histoire contemporaine ; c'est en général la France qui fait les frais de ces petits écarts. On voit d'autre part qu'il est peu au courant de ce qui se publie chez nous ; il néglige volontiers le mouvement scientifique français : jamais, par exemple, je ne l'ai vu citer le nom de Couat, qui s'est occupé si heureusement d'Aristophane. Je me figurais donc jusqu'ici M. L. comme un

---

1. *Rev. Crit.* nos du 15 nov. 1897 et du 27 nov. 1899.
2. *Cavaliers Athéniens,* p. 311.
3. Nous avons essayé d'abord de combiner le témoignage de la Politeia avec celui de Xénophon (article *Equites graeci* dans le Dict. des Antiq. gr. et rom. Daremberg-Saglio, p. 761) : plus tard nous avons reconnu que cette combinaison était impossible et qu'il fallait distinguer deux époques (article *Hipparchos.* ibid ; p. 189.

fervent *flamingant*. Cette fois le ton a un peu changé ; M. Leeuwen compare Cléon à Gambetta, et naturellement à Félix Faure, qui avait été tanneur comme Cléon; mais il est favorable au démagogue Athénien, le *chauvinisme* si connu des Français n'a donc aucun motif d'être froissé. Ceci vaut mieux assurément que le reproche de démagogie adressé dans un des précédents volumes, à l'un des hommes qui ont assurément le moins cherché à flatter le peuple, le général Ducrot.

Albert Martin.

W. Effmann. **Die Karolingisch Ottonischen Bauten zu Werden** t. I. (*Stephanskirche, Salvatorskirche, Peterskirche*) Strasbourg, Heitz et Mündel, 1899. Gr. in-8° de 447 p., 288 fig. dans le texte et 21 planches.

Le règne des Othons est une période féconde et extrêmement intéressante de l'histoire de l'art : tandis qu'en France la civilisation carolingienne s'éteignait dans le désastre des invasions normandes, ses traditions se maintenaient et se développaient sur les bords du Rhin et en Lombardie pour donner naissance à un style roman qui doit à cette continuité de tradition son caractère tout particulier, son unité relative et sa précocité.

L'ancienne abbaye de Werden a la bonne fortune de posséder plusieurs notables vestiges d'architecture de l'époque des Othons, remaniés, il est vrai, comme peuvent l'être des édifices aussi anciens, mais très intéressants comme témoins du passage du style carolingien à l'art roman.

L'église Saint-Etienne bâtie de 799 à 804 par saint Ludger, avait une nef simple et trois absides disposées en trèfle autour d'un carré; M. Effmann la compare avec raison aux anciennes chapelles de Sainte-Sotère, Sainte-Cécile et Saint-Sixte, et Sainte-Simfrose de Rome ; elle ressemblait aussi beaucoup à diverses chapelles carolingiennes de France : Sainte-Croix de Saint-Honorat de Lérins, les chapelles de Saint-Saturnin et de Querqueville en Normandie. Malheureusement elle fut détruite en 1760 et M. E. n'en a retrouvé que les fondations.

L'église abbatiale Saint-Sauveur, élevée de 809 à 875, a deux cryptes commencées en 830 ; l'une d'elles a été rebâtie au XIe siècle ; l'église elle-même fut rebâtie après incendies en 1119, puis de 1256 à 1275.

La partie occidentale de cette grande église est formée de l'ancienne église Saint-Pierre, des XIe et XIIIe siècles, avec son porche de 1100 environ transformé vers le milieu du XIIe siècle; cet ensemble a été plusieurs fois restauré, notamment de 1840 à 1850 et de 1884 à 1893. Cet ensemble constitue la grande église actuelle de Saint-Ludger de Werden.

M. Effmann s'est attaché à restituer les états successifs de ces différents édifices. Il dégage d'un véritable dédale de refaçons les vestiges de chaque construction et les coordonne en s'aidant de points de comparaison bien choisis. Les détails de sculpture, de pavements, de peintures décoratives sont soigneusement recueillis et restitués comme l'architecture. Des plans et des coupes d'états successifs, des tableaux chronologiques, des dates souvent répétées, des manchettes prodiguées dans les marges rendent les démonstrations extrêmement claires; des reproductions photographiques d'ensembles et de détails d'architecture, de sculpture et même d'appareil permettent au lecteur de contrôler chaque assertion du texte et chaque essai de restitution; une série de détails sont reproduits sous le double aspect de relevés cotés et de photographies à la même échelle. On ne saurait pousser plus loin la méthode et le scrupule scientifique et ce livre mérite à cet égard d'être cité comme un modèle.

C. Enlart.

Rotwelsch. Quellen und Wortschatz der Gaunersprache und der verwandten Geheimsprachen, von Friedrich Kluge, Professor an der Universität Freiburg i. B. I. Rotwelsches Quellenbuch.— Strasbourg, Trübner, 1901. In-8°, xvj-495 pp. Prix : 14 mk.

L'éminent germaniste à qui nous devons déjà la monographie systématique de la langue des étudiants, se propose aujourd'hui l'étude de l'argot des aigrefins d'Allemagne, depuis ses origines connues jusqu'à nos jours. Il a divisé sa tâche en deux parties : les sources; le vocabulaire. Ce sont les sources qui font l'objet du présent volume : il les publie presque toutes *in extenso*, sauf toutefois les documents trop longs, récents et encore aisément accessibles, qu'il se réserve d'utiliser dans le tome II; et nous voyons ainsi défiler devant nos yeux 155 textes de toute date (de 1250 à 1899), de toute provenance entre la mer du Nord et les Alpes, qui, en dehors même de leur rapport direct au sujet traité, forment une des plus curieuses bigarrures historiques et dialectologiques qui se puissent imaginer. Les procédés de l'argot datent de loin, et il est fort piquant de constater, dès le XVIe siècle, l'existence des principes de déformation régulière sur lesquels reposent, de nos jours, le javanais (p. 111 et 146) et le loucherbème (p. 112)[1]. En appendice, M. Kluge donne aussi quelques spécimens d'argot d'artisans et de marchands : entre autres (p. 446-468), un véritable organisme linguistique, aussi complet que possible, évidemment

1. Exemples : *vabateber = vater*, *sibilbeber = silber*, *feinbeingobold = feingold*, etc.; *iltuwen itmen irmen engen Asburgstren iechenzen? = wiltu mit mir gen Strassburg ziehen?* etc.

développé et perfectionné par de nombreuses générations, dit *henese flick* (belle langue) et usité à Breyell près Düsseldorf. On doit s'attendre à ce que l'hébreu joue un rôle considérable dans ces cryptologies de trafiquants ; et, de fait, j'ai retrouvé avec plaisir, notamment p. 439 sq., une foule de mots ou de locutions que j'avais colligés de mon côté pour mon étude en préparation sur le judéo-alsacien [1]. Quelles autres langues y entrent, et dans quelle proportion, c'est affaire à un examen plus attentif : wallon, slave, magyar, tsigane y ont sûrement leur part ; il est difficile de ne pas reconnaître du grec dans la prière jargonnante de la p. 291 [2] ; mais c'est à l'auteur lui-même et à son second volume qu'il faut abandonner la solution de ces multiples et délicats problèmes. Elle promet d'être à la fois fructueuse et amusante [3].

V. HENRY.

The economic writings of sir William Petty, together with the *Observations upon the bills of mortality* more probably by John GRAUNT, édité par Ch.-H. HULL. Cambridge, University press, 1899, 2 vol. XCI-700 p. In-8° (pagination unique).

M. Hull a rendu un service incontestable à l'histoire de l'économie politique en donnant une édition scientifique des œuvres de Petty, un des principaux précurseurs, sinon même l'un des fondateurs de la science économique. Ces œuvres, parues sous forme de brochures devenues introuvables, sont réunies ici commodément dans une réimpression qui reproduit jusqu'à la disposition typographique des titres de l'édition princeps. Petty a été un polygraphe si laborieux qu'il ne pouvait être question d'une édition complète de ses écrits. Ce que l'éditeur a voulu donner, c'est un recueil de ses « écrits économiques ». Voici la série de ces petits traités, tous issus de préoccupations pratiques et consacrés à une « question du jour ». — 1° *Traité des taxes*

---

1. J'observe à ce propos que le petit glossaire argotique de J. Derenbourg, qui fait partie de l'ouvrage de Fr. Michel, ne saurait être, comme le croit l'auteur (p. 414), de provenance alsacienne : il appartient bien plutôt à la région de Mayence-Giessen-Bonn, où le célèbre orientaliste avait passé toutes ses années de jeunesse.

2. J'y relève : *te* « et » ; *prosoppa* « en [ta] présence » ; *noema*, traduit par « Sinnen » ; *uaa* « oreille » ; *rina* « nez », etc. ; et, en conséquence, je pense que *globba* « langue » est une faute de lecture du vieux scribe pour *glotta* ou *glossa*, de même que (p. 133) fr. *calman* doit être lu *caiman* (argot des mendiants et des voleurs).

3. Aux amateurs de documents judiciaires je signale en terminant un procès de faux-monnayeurs (p. 260 sq.), où se trouvent décrits dans le plus menu détail, soit les procédés de fabrication, soit surtout les ruses et les escamotages dont les adroits filous savaient éblouir leurs dupes. Voir aussi la pratique du vol *au rendez-moi*, p. 281.

et contributions 1662. — 2° *Verbum sapienti* (sur les dépenses de la guerre de Hollande), écrit en 1664 publié en 1691. — 3° *L'anatomie politique de l'Irlande*, écrit en 1672, publié en 1691, (tableau de la vie économique, politique, sociale de l'Irlande sous Charles II), suivi de propositions pour le gouvernement de ce pays). — 4° *Arithmétique politique*, écrit en 1676 publié en 1691, (tableau des ressources de l'Angleterre comparées à celles de France, Hollande et Zélande). 5° *Quantulumcunque concerning money*, écrit en 1682 publié en 1693, (projet de refonte des monnaies). — 6° *Autre essai d'arithmétique politique concernant l'accroissement de la cité de Londres* 1682-83. — 7° *Observations sur les registres*[1] *de mortalité de Dublin en 1681 et l'état de cette cité* 1683. — 8° *Nouvelles observations sur les registres de Dublin, ou comptes des maisons, feux, baptêmes et enterrements dans cette cité*, 1686. — 9° *Essais d'arithmétique politique concernant la population, logements, hôpitaux, etc. de Londres et Paris*, 1687. — 10° *Observations sur les cités de Londres et Rome*, 1687. — 11° *Cinq essais d'arithmétique politique*, 1687. — 12° Traité sur l'Irlande 1687 (inédit, publié d'après le manuscrit du British Museum).

Dans ces écrits de Petty l'éditeur a intercalé le célèbre traité *Observations naturelles et politiques sur les registres de mortalité*, 5e édit. 1676 œuvre de John Graunt, en collaboration avec Petty.

Ces traités, écrits par des hommes pratiques versés dans la connaissance des réalités économiques du XVIIe siècle, sont doublement importants. Ils ont été le fondement expérimental sur lequel les théoriciens ont commencé à élever l'édifice doctrinal de l'économie politique et de la démographie ; (le traité de Graunt sur la mortalité est le premier travail systématique en cette matière). Ils contiennent sur la vie sociale de la Grande-Bretagne (parfois même des pays voisins) des renseignements qui peuvent être utilisés par des historiens.

Le texte est accompagné de notes explicatives ; il est précédé pour chacun des traités par une notice sur les conditions de composition et de publication. L'édition se termine par une bibliographie détaillée des écrits imprimés de Petty, et des éditions des *Natural and political observations*, une bibliographie des imprimés et manuscrits utilisés pour l'édition, enfin un index (26 pages de petit texte sur deux colonnes) de toutes les matières.

M. Hull ne s'est pas contenté d'avoir rempli avec une admirable conscience son rôle d'éditeur. Il a complété le manuscrit par une introduction qui est un chef d'œuvre. Elle comprend : la biographie de Petty, la biographie de Graunt, la discussion de la question de l'attribution du Traité sur la mortalité, une notice sur les manuscrits de Petty, une notice sur les écrits économiques de Petty, une notice

1. Je ne trouve pas d'équivalent exact à l'anglais *bill of mortality*.

sur l'importance de l'œuvre de Graunt dans la science statistique, une étude critique sur les registres de mortalité qui ont servi de source au travail de Graunt. Toutes ces études montrent un homme habitué à une méthode irréprochable dans l'examen critique des sources et l'établissement des faits. La dissertation sur le véritable auteur du Traité de mortalité est un modèle de discussion critique. Elle établit avec une parfaite certitude, par l'examen des témoignages dans l'ordre chronologique, non seulement la paternité de Graunt, mais l'origine de l'attribution à Petty. — L'étude sur « les écrits économiques de Petty » détermine avec précision la méthode de travail, les idées économiques et l'influence de Petty; c'est un excellent chapitre d'histoire de l'économie politique.

L'exécution typographique est admirable. Ch. Seignobos.

H. Taine, **Nouveaux Essais de critique et d'histoire,** septième édition, 1 vol. in-16 de 376 p., Paris, Hachette, 1901.

Il faut signaler à tous ceux qui ont quelque raison de s'intéresser à Taine cette édition « définitive » des *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*. Les morceaux qui la composent ont été disposés dans l'ordre chronologique. Les articles sur La Bruyère et sur Jean Reynaud ont été retranchés pour être placés dans la prochaine édition, définitive elle aussi, des *Essais de critique et d'histoire*. Pour les remplacer, on a imprimé dans ce volume un article sur Silvestre de Sacy, daté de 1858, et jusqu'alors reproduit dans les *Derniers Essais*, un article — quasi introuvable — sur Stendhal, qui, publié primitivement dans la *Nouvelle Revue de Paris* du 1er mars 1864, n'avait reparu *que* dans la *seconde* édition des *Essais* (1866), et une très intéressante leçon sur Léonard de Vinci, qui n'est pas inédite », comme l'indique l'« avertissement des éditeurs », mais qui, jusqu'ici, ne figurait que dans la *Revue des cours littéraires* (27 mai 1865).

On a donc ici le meilleur — ou ce qui a paru tel — de la production critique de Taine de 1858 à 1866. Il arrive si rarement qu'on puisse reprocher aux exécuteurs testamentaires un excès de discrétion dans la publication d'œuvres perdues ou posthumes que, pour une fois, nous nous en donnerons le plaisir. Il ne faudrait pas croire en effet, que, durant ces huit années, Taine n'ait écrit que les onze articles recueillis dans ce volume : en réalité, il en a écrit plus du double, exactement vingt-six, si nous ne nous trompons. Des quinze articles qui ont été sacrifiés, il y en a au moins trois dont nous devons, ce semble, regretter l'absence : les deux articles sur Camille Selden, qui ne figurent *que* dans la *seconde* édition des *Essais*, et l'article sur Auguste Comte qui, lui, n'a jamais été réuni en volume.

Victor Giraud.

Encyclopédie populaire du xxe siècle, publiée sous la direction de MM. Buisson, E. Denis. Larroumet et Stanislas Meunier, *Architecture.* Paris, L. Henry May, 1900, in-8°.

Ce petit livre populaire est un dictionnaire des termes d'architecture; les définitions sont claires et accompagnées de nombreuses figures qui en rendent l'intelligence très facile. Si ces définitions étaient toutes exactes, l'ouvrage serait excellent. Il s'en faut, malheureusement de beaucoup. Voici quelques exemples :

Appareil reçoit une définition qui conviendrait plutôt au mot *stéréotomie*, après quoi il est distingué en app. « isodomon, pseudisodomon, grec qui se divise en deux types (lesquels ?) reticulé oblique et mixte ». Les figures n'aident guère à débrouiller ce gâchis de termes inexpliqués : l'appareil alterné y est dénommé *moyen;* on lit *appareils grecs* sous la figure d'un appareil en épi; l'appareil si connu sous le nom de *réticulé* est présenté sous le nom acceptable mais peu usité d'*obliqué ; appareil petit* est inscrit sous un appareil allongé à joints fins qui ne représente en aucune façon le type si connu du petit appareil ordinaire.

Le retable est défini par des termes qui désigneraient également bien le devant d'autel, et l'arc doubleau, par des termes qui s'appliqueraient tout aussi bien à l'arc ogive; le nom de celui-ci est appliqué, comme trop souvent ailleurs, à l'arc brisé ; l'arc en mitre est appelé *en fronton ;* le plein-cintre *arcade ;* sous le titre *arcade géminées* (sic) on voit une arcature ; une archivolte figure (p. 57) sous le titre d'*imposte* à crochets ; *donjon* est défini : « partie en forme de tour qui est ordinairement la plus élevée d'un château » et comme le château donné pour type est Pierrefonds, le lecteur ne peut manquer d'appliquer cette curieuse définition aux tourelles de guet.

L'auteur croit avoir suffisamment défini l'*architecture jésuitique* en disant qu'elle est « à aspect de jésuitière » ; un *lobe* est pour lui un « ornement formé de sillons et d'échancrures » et comme on pourrait ne pas comprendre ces mots, une figure appelée *lobe* montre un arc trilobé.

L'auteur apporte à certaines définitions des restrictions bien étonnantes. Exemples : une arcature est « *souvent* » aveugle; un corbeau doit avoir plus de saillie que de hauteur ; une bague est un ornement fréquent à la Renaissance ; un château fort est fait « pour défendre un défilé ou un passage important » ; un chéneau est « de plomb ou de bois » ; un retable, « de marbre, de pierre ou de bois » etc. L'illustration qui commente ces enseignements montre, du reste, précisément un chéneau de pierre et une bague du XIIe ou XIIIe siècle.

Par une curieuse inconséquence, ce petit lexique publié dès le XIXe siècle sous le patronage du XXe semble écrit au XVIIIe, ou tout au plus vers 1815. Rien n'est plus curieux au point de vue rétrospectif que les définitions si oubliées du *vieux gothique* et du *gothique mo-*

derne appelé aussi *architecture sarrazine*. L'auteur a droit à des éloges pour y avoir réfuté l'opinion selon lui accréditée que les Goths en furent les inventeurs, mais par un fâcheux anachronisme il mentionne l'architecture romane qui n'a été dénommée ainsi que vers 1825 et qui ne fait qu'un avec son « *vieux gothique* ». Le mot *roman*, ne figure pas, du reste, dans le lexique; au mot *ogival* nous descendons aux conceptions plus nouvelles de Châteaubriand : l'imitation de la forêt; malheureusement cette vénérable forêt est embroussaillée de confusions qui la rendent inextricable, le mot *ogive* étant pris à la fois dans son sens réel et dans le sens fautif d'arc aigu.

L'article *nimbe* nous ramène à une époque bien autrement ancienne : cet attribut est donné aux dieux et aux princes divinisés; l'auteur a cru devoir s'arrêter avant l'ère chrétienne.

Un autre curieux archaïsme est l'article *oubliettes* accompagné de la figure exacte de latrines du moyen âge. Viollet le Duc a spirituellement réfuté vers 1860 cet article du xxe siècle.

Dans l'article *Renaissance*, l'auteur est descendu jusqu'à Charles Blanc, mais l'unité de l'œuvre n'en souffre pas : la citation choisie respire aussi un parfum d'archaïsme bien pénétrant.

Le livre représente évidemment l'exposition rétrospective des opinions archéologiques jusqu'à Emeric David et Delaborde exclusivement; tous ceux qu'a divertis l'*Homme à l'oreille cassée* d'Edmond About prendront plaisir à sa lecture; ils ne pourront résister à la tentation de croire que le héros a bien revécu et qu'il a été architectonographe aux heures de loisir de sa seconde existence.

Ils m'excuseront de me laisser entraîner par la gaîté inattendue que procure la lecture d'un tel opuscule, et pardonneront aux éminents directeurs de l'Encyclopédie du xxe siècle de l'avoir laissé imprimer avant de l'avoir lu.

Je passe sur la préface où l'auteur émet ce principe que la beauté de l'architecture est indépendante de la construction, et pour résumer sérieusement cette trop longue critique, je conclus que l'ouvrage serait à refaire, car il pourrait être utile. Le mérite de ceux qui en ont conçu le plan est d'avoir compris qu'il répondait à un besoin, mais l'expérience prouve qu'en l'état présent de notre littérature archéologique du moyen âge, il faudrait commencer par résumer dans des traités plus vastes et plus savants les connaissances acquises aujourd'hui, avant de pouvoir extraire de ces traités un petit manuel qui mette l'état actuel de la science archéologique à la portée de la masse du public. Tant que ce travail ne sera pas fait, à moins que l'on ne demande de tels manuels élémentaires à des auteurs renseignés par leurs études personnelles, on risque de ne populariser que des erreurs.

C. Enlart.

— Le grand dramaturge de la *Jeune Hongrie*, Grégoire Csiky (1842-91) n'a pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble. En dehors des éloges officiels à l'Académie et à la Société *Kisfaludy*, nous n'avons que la brochure de Gédéon intitulée *Grégoire Csiky, dramaturge* (Budapest, 1899). Un acteur de Kolozsvár (Clausembourg) qui est en même temps « docteur en philosophie ». M. Eugène JANOVICS a voulu combler cette lacune. Il vient de publier le premier volume d'une biographie qui nous renseigne sur les débuts de l'écrivain. (*Csiky Gergely élete és müvei. — La vie et les œuvres de Grégoire Csiky*. Kolozsvár, Stein, 1900. — 243 pages). Dans les trois premiers chapitres de son ouvrage, M. Janovics jette un coup d'œil sur le développement du théâtre hongrois; il voit en Csiky, après Charles Kisfaludy et Szigligeti, le troisième rénovateur de la scène magyare. Il donne ensuite la caractéristique de toute son œuvre, caractéristique qui aurait dû plutôt servir de conclusion à son ouvrage. La biographie proprement dite, commence avec le chapitre IV. Né à Pankota, en 1842, Csiky fit ses études à Arad, embrassa la carrière ecclésiastique, passa ses années de noviciat aux séminaires de Temesvár et de Budapest et à l'*Augustineum* de Vienne. Après un stage fort court dans une paroisse, il devint professeur de théologie à Temesvár. Mais le théâtre l'attira. Sa comédie l'*Oracle* obtint le prix au concours académique de 1875 et ce prix fut suivi bientôt d'autres récompenses. En 1879, Csiky vint à Paris pour y étudier le théâtre; élu membre de l'Académie et de la Société *Kisfaludy*, il se fixa à Budapest. *L'Oracle*, *Janus*, *Le Mage*, *l'Irrésistible* et le *Méfiant* sont ses premières pièces; elles ne lui auraient pas assuré l'immortalité. Elles sont, en effet, plutôt remarquables par la langue et la versification que par des qualités dramatiques. L'*Irrésistible*, surtout, qui avait obtenu pourtant le Grand-Prix Karátsonyi, est visiblement écrit sous l'influence de *El lindo don Diego* de Moreto. Après son voyage à Paris, Csiky quitta cette voie et devint le créateur du drame à thèse sociale, en observant la société magyare telle que le dualisme de 1867 l'avait faite. La première pièce dans ce genre : *les Prolétaires* (1880) eut un succès rare dans les annales du théâtre hongrois. — Le volume de M. Janovics s'arrête là. L'auteur a consulté sur l'enfance et la jeunesse du poète bon nombre de documents. Il ne nous donne pas seulement une analyse minutieuse de ses pièces de théâtre, mais il parle également de ses Nouvelles, genre que Csiky a longtemps cultivé, de ses travaux théologiques et de ses traductions parmi lesquelles, les plus remarquables sont celles des tragédies de Sophocle et des comédies de Plaute. — J. K.

— Les Mémoires de l'Académie hongroise (sections philologique et historique) pour l'année 1900 contiennent les travaux suivants : 1° *De quel dialecte proviennent les mots allemands passés anciennement dans la langue hongroise* par Jean MELICH. (*Melyik nyelvjárásból valók a magyar nyelv régi német jövevényszavai* Budapest, 50 pages avec une carte). Le distingué linguiste nous donne dans cette dissertation un complément à l'ouvrage qu'il écrivit en collaboration avec Victor Lumtzer : *Deutsche Ortsnamen und Lehnwörter des ungarischen Sprachschatzes* (Innsbruck, 1900). Après une discussion très serrée sur les diphtongues et les voyelles de ces mots, Melich conclut que les vocables qui ont passé, à l'époque la plus ancienne, dans le hongrois proviennent du dialecte de Franconie. Lumtzer qui avait examiné 342 noms allemands de villages hongrois a trouvé que 238 appartenaient également à ce dialecte. On peut même constater que le dialecte alsacien y a laissé également des traces. Tout cela prouve qu'il y a mille ans la race magyare n'était pas proche voisine des pays austro-bavarois car les mots qui

trahissent l'influence du dialecte de ces pays n'ont passé en magyar que par l'intermédiaire du slovène. — 2° *La traduction hongroise des règles de saint Augustin faite par Grégoire Coelius* (*Bánffy*) *en 1537* (*Szent Agoston reguláinak magyar fordítása Coelius-Bánffy-Gergelytől.* — 51 pages) éditée avec une introduction par L. Dézsi. Gregorius Coelius Pannonius était un savant moine de l'Ordre de Saint-Paul l'Ermite. Son ouvrage *Collectanea in Sacram Apocalypsin* paru à Venise en 1547, fut réimprimé à Paris en 1571. Il a traduit en magyar les Règles de saint Augustin que plusieurs Ordres, entre autres les Ermites de Saint-Paul — le seul ordre monastique fondé par un Hongrois — ont suivies. Il n'existe de cette traduction qu'un seul exemplaire conservé au couvent des Franciscains à Csik (Transylvanie). Découvert par A. Ballagi, décrit, en 1874, par Charles Szabó, l'auteur de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise*, il méritait d'être édité, d'autant plus qu'il est un des plus anciens imprimés magyars. M. Dézsi a ajouté à sa publication quelques lettres de Coelius à Grégoire Simontornyai se rapportant aux Postilles de Luther. L'Index des vocables magyars sera utile aux philologues. — 3° *Samuel Brassai, esthéticien et critique* (*Brassai Samuel, mint aesthetikus és műkritikus*, 112 pages) par F. Kozma. Le savant hongrois dont nous avons annoncé dernièrement la mort à l'âge de cent ans, n'a pas écrit d'ouvrage esthétique proprement dit, mais il a souvent fait œuvre de critique et exposé à maintes reprises ses idées sur le beau. M. Kozma a eu la patience de recueillir ces articles épars dans des revues et des journaux difficilement accessibles et de les grouper dans l'ordre suivant : *Esthétique, belles-lettres, musique, théâtre, critique et polémique.* Ce sont les critiques musicales qui occupent la plus grande place dans cette brochure. Elles montreront en Brassai, déjà apprécié comme grammairien, botaniste et mathématicien, un homme capable de juger et de goûter Mozart et Liszt. La dernière partie est comme l'écho d'une discussion jadis retentissante entre Brassai et Nicolas Josika (1794-1864), le créateur du roman hongrois, discussion engagée à propos des nombreux néologismes dont le romancier émaillait ses romans. — 4° *Les derniers jours des rois St. Ladislas et Emeric* (*Sz. László és Imre királyok végnapjai*, 42 pages) par Florian Matyas. Le savant historien continue dans ce mémoire ses recherches chronologiques sur les rois de la race arpadienne et rectifie quelques erreurs qui se sont glissées dans le premier volume de la grande *Histoire nationale* publiée par l'Athenaeum à l'occasion du Millénaire. Avec une grande patience M. Mátyás compulse les anciennes chroniques qu'il connaît mieux que personne les ayant éditées dans ses *Historiae hungaricae fontes Domestici* (4 vol. 1881-85), en compare les dates avec celles données par les sources étrangères et arrive souvent à une date différente de celle établie par l'*Histoire nationale*. Mais la différence est le plus souvent de quelques jours, faute vénielle, les sources elles-mêmes n'étant pas toujours d'accord. — 5° *Pétrarque et Louis-le-Grand* (*Petrarca és Nagy Lajos*, 15 pages) par Guillaume Fraknoi. Le savant évêque a trouvé, au milieu de ses recherches sur le règne de Louis-le-Grand d'Anjou (1342-82) deux lettres dans les Regestes du Vatican (vol. 143, ép. 833 et 861) qui ont échappé jusqu'ici aux *pétrarquisants*. Elles prouvent d'abord que Pétrarque n'est jamais venu en Hongrie comme légat du pape auprès de Louis-le-Grand ; puis que le voyage du poète entrepris en novembre 1347 n'avait pas pour but de se rendre à Rome auprès de Cola Rienzi pour soutenir le tribun dans ses efforts, comme le pensent Körting, Bartoli, Fracasseti et de Nolhac. Envoyé par le Saint-Siège auprès des seigneurs de Vérone : Scala et Mastino pour que ceux-ci empêchent le roi de Hongrie de se rendre à Naples pour venger l'assassinat de son frère, Pétrarque ne pouvait rien obtenir. Scala et Mas-

tino reçurent le roi magyar à bras ouverts. Cette importante brochure paraîtra en français dans les communications faites au Congrès d'histoire comparée, tenu à Paris en 1900. — 6° *Histoire du domaine de Nagylak* (*A nagylaki uradalom története*, 50 pages) par S. BOROVSZKY. Recherches très fouillées pour élucider une question d'histoire locale. Le domaine de Nagylak, dans le Comitat de Csanád, a appartenu successivement aux familles Jánki, Nagy Mihály, Hunyad et Jaksics. M. Borovszky établit d'après des documents en grande partie inédits les vicissitudes de ce domaine depuis le XIIIe jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Nagylak a joué un rôle assez important pendant les invasions turques. — 7° *Les Règlements de l'Ecole réformée de Maros-Vásárhely au* XVIIe *siècle* (*A marosvásárhelyi ev. ref. iskola XVII, Századi törvényei*, 41 pages) par R. BÉKEFI. Après avoir publié et commenté les lois et règlements des écoles de Sárospatak et de Debreczen, M. Békefi nous donne aujourd'hui ceux du collège de Maros-Vásárhely (Agropolis) conservés dans un manuscrit, dit *de Csulai*, à la bibliothèque de ce collège (n° 4084). Ce manuscrit fut décrit par le bibliothécaire du collège Joseph Koncz dans l'histoire de cet établissement. M. Békefi donne le texte latin in-extenso et le fait précéder d'une introduction substantielle. Il établit que les règlements qui régissaient l'école de Maros-Vásárhely sont identiques à ceux qu'Isaac Bazire, — le chapelain normand de Charles II d'Angleterre qui après la mort de son maître vint en Transylvanie et y exerça une grande influence sur les écoles réformées—avait rédigés pour l'école de Gyula-Fehérvár (Alba-Julia) et les autres établissements de la principauté. Les punitions infligées aux élèves consistaient surtout en amendes pécuniaires; l'emploi de la langue nationale était sévèrement défendu, même pendant les récréations; le « garrulus ungaricus » était puni s'il ne se servait pas du latin, car, comme dit une loi d'une autre école réformée : Il faut voir dans l'emploi de la langue vulgaire (magyare), « tamquam profundum omnis rusticitatis et obscuritatis fontem ». — 8° *Ramsès II le Pharaon de l'Exode* (*II Ramses az exodus faraója*, 26 pages) par E. MAHLER. Le jeune égyptologue étudie, dans ce mémoire, l'inscription découverte par Flinders Petrie et contenant l'hymne sur la victoire de Merneptah. Une discussion chronologique très serrée lui permet d'établir que le Pharaon de l'Exode était Ramsès II; que cet exode eut lieu en 1335 av. J.-C. dans la treizième année du règne de ce roi. M. Mahler fixe même le jour de cet événement mémorable : le 15 nisan = 27 mars tombait cette année là un *jeudi*. — J. K.

—Grâce à la libéralité de M. Théodore Duka, émigré hongrois qui a fait sa carrière comme médecin militaire du gouvernement anglais aux Indes, l'Académie peut célébrer tous les trois ans la mémoire d'Alexandre Csoma de Kőrös (1784-1842), un des premiers explorateurs du Tibet et fondateur de la philologie tibétaine. M. Duka avait déjà publié, en anglais, la biographie du célèbre voyageur magyar (*Life and works of Alexander Csoma Körös*, 1885) et avait édité ses œuvres (Budapest, 1885). La dernière fondation est destinée à la célébration d'une fête académique et à la publication d'une étude de philologie orientale. La première étude de cette série est celle du comte Géza Kuun; *Ismereteink Tibetről* (*Ce que nous savons du Tibet*, Budapest, Académie, 1900, 80 pages). Le savant orientaliste dont l'ouvrage : *Relationum Hungarorum cum oriente gentibusque orientalis originis Historia antiquissima* a élucidé l'époque la plus ancienne de l'histoire magyare, trace, dans cette brochure, un tableau d'ensemble de ce qu'on sait actuellement sur le Tibet. Il décrit ce pays au point de vue géographique, historique, religieux et linguistique, en se servant des travaux les plus récents,

notamment des résultats scientifiques du « Voyage du comte Széchenyi » dont un des rédacteurs, M. Loczy, vient d'obtenir de l'Académie des sciences de Paris le Prix-Tchihatcheff. M. Kuun ajoute, en appendice (texte arabe et traduction magyare) les passages relatifs au Tibet qui se trouvent dans les écrivains arabes depuis Ibn Khordadhbeh (IXe siècle) jusqu'à Abu-l-Ghazi (XVIIe siècle).—J. K.

— Un savant hongrois, M. François SCHMIDT et un mathématicien de l'Université de Kiel viennent de publier la *Correspondance de Wolfgang Bolyai* (pron. : Boglaï à l'italienne) *avec Frédéric-Charles Gauss* (*Bolyai Farkas és Gauss Frigyes Károly levelezése* (édition hongroise : Budapest, Académie; édition allemande : Leipzig, Teubner, XII-207, in-4°). Cette correspondance contient quarante deux lettres que les deux mathématiciens ont échangées entre 1797 et 1853. Condisciples à l'Université de Göttingue, ils s'étaient liés d'amitié. La fortune a plus favorisé le savant allemand que le savant hongrois. Le premier put se livrer, sans soucis, à ses travaux qui lui acquirent une renommée universelle; le second, dut lutter contre mille misères. Professeur au collège de Maros-Vásárhely, Bolyai, manque de livres; une censure tracassière arrête pendant des années les publications étrangères à la frontière; son public est « unmathematisch » et ne montre aucun goût pour les problèmes ardus (hier ist kein Geschmack vor (für) so was, p. 65). Malgré tout, le savant hongrois a donné un ouvrage qui restera : *Tentamen juventutem studiosam in elementa matheseos purae, elementaris ac sublimioris, methodo intuitiva, evidentiaque huic propria introducendi* (2 vol. 1832-33). Le premier volume fut réédité, en 1897, par König et Réthy. Son fils Jean Bolyai, que Gauss appelle « un géomètre de premier ordre » a complété les travaux de son père. MM. Stäckel et Engel dans leur ouvrage : *Gauss, die beiden Bolyai und die nichteuklidische Geometrie* (traduit également en français) ont fait ressortir le mérite des deux savants hongrois. La *Correspondance* est empreinte d'une grande cordialité et si elle n'ajoute pas beaucoup à l'histoire des mathématiques, elle est fort intéressante pour connaître la vie intime de Gauss et de W. Bolyai. Les lettres sont en allemand; deux dissertations du savant magyar : *Theoria parallelarum*, *Ad Theoriam parallelarum supplementum*, à la suite de la lettre XXVI, sont en latin. Le volume est accompagné de plusieurs fac-similés de la *Correspondance*, conservée à Göttingue et de quelques lettres de Bolyai à Sartorius von Waltershausen qui, après la mort de Gauss, demanda au savant magyar, des renseignements sur son ami de jeunesse. — J. K.

— M. J. VACZY continue l'édition de l'énorme *Correspondance de Kazinczy*, le Ronsard hongrois (1759-1831). Il est arrivé au tome X contenant les lettres du 1er juillet 1812 au 31 juillet 1813 (*Kazinczy Ferencz levelezése*, Budapest, Académie, 1900, XXXI et 592 pages). On sait que ce hardi réformateur de la langue, ce pionnier des belles-lettres en Hongrie, vivait retiré après 1801 sur sa petite propriété Széphalom, dans le comitat de Zemplén et qu'il dirigeait de là le mouvement littéraire jusque vers 1825; Kazinczy agit moins par ses œuvres que par ses traductions fort élégantes et sa correspondance fort étendue. Cette dernière est une des sources les plus précieuses pour l'histoire littéraire. Dans le tome X nous trouvons plusieurs lettres se rapportant à la traduction de quelques contes de Marmontel que Kazinczy avait donnée en 1808. Il goûta également nos poètes légers du XVIIIe siècle. Dans une de ses Lettres (p. 149) il appelle Boufflers, Chaulieu et La Fare « trois poètes divins ». Malgré son classicisme emprunté à Gœthe, Kazinczy se rendait compte des grands services que les écrivains français du XVIIIe siècle avaient rendus à la littérature naissante des Magyars. — J. K.

— La réaction contre l'esprit libéral qui se manifesta en Hongrie vers 1790 grâce à l'influence française, trouva en Léon Szaicz, un Frère Servite, un auxiliaire à la plume très acérée. Ce « journaliste catholique » répondait d'un ton virulent aux nombreux pamphlets que les écrivains libéraux répandirent sous le règne Joseph II et pendant la Diète de 1790-91. La vie de cet ardent champion de l'esprit rétrograde vient d'être racontée dans la brochure de M. J. Lesko : *Léon Szaicz, le premier pionnier de la presse catholique hongroise* (*Szaicz Leo, a Katholikus ujságirás magyar uttörője*. Budapest, 99 pages). La brochure est publiée dans les Mémoires de la « Société St-Etienne ». Cette société ne veut faire concurrence ni à l'Académie, ni à la société *Kisfaludy*; elle tache seulement de grouper les travaux qui se distinguent par leur esprit catholique. M. Lesko a cherché avec beaucoup de zèle les éléments de sa biographie et a pu donner, pour la première fois, la liste complète des pamphlets et opuscules de Szaicz dont le plus important : *Igaz Magyar* (*Le vrai Magyar*, 4 parties 1785-90) eut un grand retentissement au milieu des discussions politiques. M. Lesko croit que c'est probablement Szaicz qui avait amené Bessenyei à se convertir au catholicisme (p. 9). Il n'en est rien. On sait aujourd'hui que le chef de l'*Ecole française* forcé de quitter la « garde royale » à cause de ses infirmités, privé de son traitement par les Églises réformées qu'il représentait auprès de Marie-Thérèse, était tout porté à devenir la victime du prosélytisme de la reine qui le nomma, après sa conversion, à la bibliothèque de la cour. La conversion de Bessenyei était donc forcée et nullement sincère et nous trouvons maintes traces dans ses œuvres — éditées dernièrement— du repentir que cet acte lui inspira. — J. K.

— Le second volume de l'*Histoire de la littérature hongroise* (*A magyar irodalom története* Budapest, Athenaeum, 1900. — 683 pages) publiée sous la direction de M. Zoltan Beöthy vient de paraître en seconde édition. C'est la meilleure preuve que ce livre, le plus complet et le mieux informé que nous possédions jusqu'aujourd'hui, répondait à un véritable besoin. La beauté de l'exécution, la richesse de l'illustration font de lui un véritable livre de famille. Dans cette deuxième édition le volume n'embrasse que la période de 1825 à 1867, la renaissance littéraire (1772-1825) ayant été traitée dans le premier volume. Le texte est notablement amélioré; les illustrations sont encore augmentées et on a ajouté deux nouveaux chapitres : 1° *Les sciences en Hongrie* (p. 584-634) par Jules Pethö, qui a tracé le premier tableau d'ensemble que nous ayons sur le développement des sciences physiques et naturelles en langue magyare. Utilisant, pour le XVIII° siècle, les beaux travaux de M. Coloman Szily sur ce sujet, il a surtout mis en relief les progrès de ces sciences depuis la fondation de l'Académie (1830) jusqu'à nos jours. 2° *Les premiers pionniers de la librairie hongroise* (p. 635-649) par A. Roboz, qui décrit les efforts des premiers éditeurs magyars qui eurent à lutter contre vents et marées. Dans leurs rangs nous voyons Trattner, Hartleben, Wigand, Heckenast, Landerer et Emich, tous de la première moitié du XIX° siècle. — J. K.

—La *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti Közlemények*) est devenue, sous l'habile direction de M. Aron Szilady, le centre des études littéraires magyares. Les articles y sont très nourris de faits et les nombreux documents inédits que contient chaque livraison, rendront de grands services pour élucider certaines questions encore litigieuses. Il n'y a que la bibliographie qui soit un peu sommaire. Dans le tome X (1900) nous relevons une étude très remarquable de M. A. Zlinszky sur les sources des ballades d'Arany. Ces ballades sont autant de chefs-

d'œuvre et ont valu au poète le nom de « Shakespeare de la ballade ». Zlinszky après avoir esquissé l'introduction de ce genre littéraire en Hongrie, la grande influence que le romantisme français exerça sur lui, démontre à propos de chaque ballade les sources historiques — ce sont pour la plupart d'anciennes chroniques — où Arany a puisé. — L'influence de l'historien Fessler dont la « Geschichte der Ungaren » (1825) se distingue par des récits fort dramatiques, sur Charles Kisfaludy est étudiée par M. Jules Viszota. — M. J. Bleyer publie des Elégies allemandes composées à l'occasion de la mort de Nicolas Zrinyi (1664), qui avait si héroïquement combattu pour la cause chrétienne contre les Turcs. Une grande quantité de ces poésies est conservée à la Bibliothèque du musée national de Budapest. — M. A. Fürst étudie l'influence de Gessner en Hongrie; Pfeifer démontre que les deux travaux esthétiques du poète Bajza : *Sur l'épigramme* et *Sur le roman* reflètent les idées des critiques allemands. Le premier, surtout, est inspiré par les dissertations analogues de Lessing et de Herder. — E. Császár prouve que le roman oublié de Verseghy : *A termésƶetes ember* (*L'homme selon la nature*, 1808) est un amalgame de l'*Emile* de Rousseau, de l'*Ingénu* de Voltaire et de *La chaumière indienne* de Bernardin de St-Pierre. — J. K.

— Le dernier tome des *Nyelvtudományi Köƶlemények* (*Revue de philologie*, xxx, 1900) donne la suite des études de Munkácsi sur la Mythologie des Vogouls et la fin du Dictionnaire tchérémisse de Szilasi. Asboth y étudie le lieu et la date du passage des mots slaves en hongrois et complète ainsi le travail classique de Miklosich : *Die slavischen Elemente im Ungarischen*; Patkanov, un savant russe, commence la publication d'un vocabulaire ostïak des bords de l'Irtich; Goldziher consacre quelques pages à la mémoire de Max Müller. Balassa, Petz et Melich rendent compte des derniers travaux de linguistique publiés à l'étranger. Cette revue est aujourd'hui le principal organe des études ouralo-altaïques. — J. K.

— A côté de ces publications de pure érudition le *Magyar Nyelvör* (*Gardien de la langue*, tome XXIX, 1900) sous la direction de M. S. Simonyi continue la bataille contre les néologismes. Cette revue compte 180 collaborateurs qui, non seulement lui signalent les locutions vicieuses des journaux et des nouvelles publications, mais qui recueillent sur tout le territoire les parlers populaires, les dictons et autres données du folklore. La bibliographie se place uniquement au point de vue de la pureté de la langue; les contributions, pour la plupart très brèves, se rapportent à des questions de grammaire, de syntaxe et de philologie comparée. — J. K.

— Sous le titre : *Atiró hangrajƶ-Phonetika transscriptoria*. — (Budapest, Lampel, 1901. — 524 pages in-8°). M. François Dunay, inspecteur d'académie à Besztercze-bánya, vient de publier un volume où il a condensé les recherches qu'il a faites depuis quarante ans sur la phonétique de toutes les langues, mais principalement de la langue hongroise. L'ouvrage classique du physiologiste Brücke : *System der Sprachlaute* (1856) lui a suggéré l'idée de poursuivre ces études et de les étendre aux langues altaïques. M. Dunay nous donne dans ce beau volume de nombreuses lithographies, des graphiques et plusieurs pages de spécimens de sa méthode de transcription des différentes langues. Les termes techniques — 4 pages — sont traduits en latin. Ce livre pourra ainsi rendre service même à ceux qui ne savent pas le magyar. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin — 1901

Ephemera Critica, or plain truths about current literature, by John Churton Collins, Westminster, Archibald Constable and Cᵒ, 1901, 1 vol. in-8ᵒ de 379 pp.; prix 6 s.

Rien n'est plus agréable qu'un livre écrit par des motifs nobles et élevés, œuvre d'un auteur qui n'obéit qu'aux impulsions les plus généreuses et, n'écoutant que sa valeur, s'expose à tous les périls, dans l'intérêt du vrai, du beau et du bien.

Nous avons entre les mains un livre pareil; avec une remarquable franchise, l'auteur nous en avertit dans sa préface : aussi n'en peut-on commencer la lecture qu'avec émotion et respect. On ne voit pas, sans un battement de cœur, un martyr descendre, pour sa foi, dans l'arène où grouillent des animaux vils et dangereux.

Car, tel est bien le cas. Les temps sont durs, le siècle est mauvais; l'ignorance triomphe; les critiques, les historiens de la littérature s'enrichissent s'ils sont ignorants et meurent de faim s'ils sont instruits. Les «philologues» surtout se font remarquer par leur voracité; ils prennent tout l'argent pour eux, occupent toutes les chaires (p. 50), bien que « la philologie n'ait, comme science, aucune connexité avec la littérature » (p. 51). Les purs lettrés ne sont pourvus d'aucune chaire et ne savent qui instruire. Les « livres d'un mérite exceptionnel et distingué » reçoivent, tout au plus, dans les journaux littéraires le tribut de quelques lignes — de blâme (p. 28); les livres exécrables sont portés aux nues. Les meilleures publications dans l'ordre des Belles-Lettres sont celles « dont le public ne sait absolument rien. » Ne pas atteindre une seconde édition est un signe d'excellence en ces temps fâcheux. Ce signe, tous les ouvrages de M. C. l'offrent; plusieurs des miens aussi; mais j'aurai la modestie de n'en pas tirer vanité. Un autre symptôme très grave est qu'un mau-

vais ouvrage de littérature « peut être excellemment imprimé sur d'excellent papier » (p. 150) et Dieu sait ce qu'il advient des autres. Cette loi est confirmée encore par l'exemple de M. C. lui-même, mais à la manière, cette fois, dont l'exception confirme la règle : pour excellent que soit son livre, le papier en est souple, soyeux, épais; la couverture est d'un beau vert olive, et sur le dos d'une reliure solide, on lit ce titre mélancolique et doux : *Ephemera critica*. Car c'est fort bien d'avoir la foi et d'être prêt au martyre, mais, pour être dévot, on n'en est pas moins homme.

Ces essais « éphémères » ont paru à des époques diverses et d'ailleurs non spécifiées, en divers journaux et revues. Les premiers chapitres contiennent des vues générales sur l'enseignement de la littérature anglaise dans les universités britanniques, spécialement à Oxford; puis viennent des considérations sur quelques textes de classiques anglais édités dans la même ville (*Adonais*, *Hamlet*); sur plusieurs histoires de la littérature (par M. Saintsbury, M. Gosse, moi-même); sur les méthodes par lesquelles les mauvais livres atteignent beaucoup d'éditions; sur divers ouvrages de critique anglaise (entre autres : la vie de Shakespeare de M. Sidney Lee, justement loué — mais il a eu plusieurs éditions, qu'il prenne garde —; un livre sur Dunbar, un autre sur Jacques I[er] d'Écosse); sur les lettres de R. L. Stevenson, sur une nouvelle édition de Thomson, etc. Enfin viennent quelques essais mis là pour faire nombre, ou en vue de ne laisser perdre aucune de ces feuilles légères. Le lien qui les rattache au reste n'a d'ailleurs rien que de respectable; c'est le fil du relieur.

M. Collins entre tout de suite dans le vif de son sujet. Des habitudes fâcheuses et même « criminelles » ont amené la déplorable situation présente. D'abord, grâce surtout aux philologues, les programmes d'Oxford sont devenus ce qu'on peut imaginer de plus désastreux et ridicule : « Si les programmes avaient été combinés aux fins précises d'avilir l'enseignement littéraire et de perpétuer tout ce que les systèmes actuels offrent de pire, on n'eût pu mieux trouver » (p. 57). Quelle est la date de ces programmes? Sont-ils d'hier, d'aujourd'hui ou de demain? Sont-ils temporaires et supposant un roulement, ou au contraire permanents? M. C. n'en dit rien; les dates, comme on verra, ne sont pas son fort. Par une « absurdité monstrueuse », l'enseignement « des principes de la critique » ne figure pas dans ces programmes; des textes bizarres, tirés d'auteurs tels que Bacon, Milton, Dryden, Pope, Johnson, Goldsmith, Burke, Wordsworth, etc., y sont inscrits — « extraordinary farrago » — (p. 53), mais on n'y trouve pas les leçons de Villemain (remarque, à nos yeux, aussi flatteuse qu'inattendue); aucun élément faisant comprendre que « ce que la littérature de la Grèce fut pour celle de Rome, la littérature de la Grèce et celle de Rome l'ont été pour la littérature anglaise » (p. 59); point de vue nouveau et qui certainement ne figure pas au programme. Les philo-

logues auraient-ils pensé, d'aventure, que si on disait cela de la littérature anglaise, nous ne saurions, en France, que dire de la nôtre ? Il n'importe. Le résultat est « un avilissement du niveau de l'instruction libérale en Angleterre et dans les colonies » (p. 73); une série d'absurdités innombrables, découlant l'une de l'autre ; enfin, des collations de grades universitaires ayant pour corollaire « d'absolues impostures » (p. 67). Le mal est d'autant plus grand que, selon M. C., l'enseignement de l'Université a, sur l'élève qui le reçoit, des effets immuables; cet enseignement monte les ressorts d'un homme pour la vie, « it winds a man up for life » (p. 68); les méthodes de cet homme, ses vues, le ton de ses paroles et de ses écrits sont fixés, dès ce moment, à jamais; point de vue également nouveau, par là d'autant plus digne d'attention. D'ailleurs, cette même voracité intéressée qui distingue les philologues, se retrouve au fond chez presque tous les candidats professeurs, — M. C. généralise volontiers; — pour eux, « un grade universitaire élevé est un simple placement »; l'argent les préoccupe et non la littérature, (p. 68). Les questions d'argent tiennent dans ce livre une place considérable. Les mobiles ordinaires de la masse des auteurs sont, d'après M. C., l'amour du gain ou une basse vanité (p. 18); le monde a cessé d'être un Paradis terrestre.

Il n'y aurait que demi-mal si les critiques remplissaient leur tâche ; mais il n'en est rien. Jadis, et par là M. C. veut dire « il y a vingt ans », tout allait bien (p. 132). Aujourd'hui, la critique des mauvais livres est faite par les auteurs de mauvais livres ; cet échange de bons procédés assure le triomphe de la « canaille » (en français dans le texte) ; les directeurs de journaux littéraires ne peuvent réagir, parce que les éditeurs, qui s'enrichissent à publier de mauvais livres, retireraient auxdits journaux les annonces qui font vivre ces feuilles, dont la faillite serait alors certaine. Comment, dans ces conditions, M. C. a-t-il pu trouver des revues pour publier la série d'articles anonymes qu'il signe aujourd'hui et réunit en volume, non sans quelques remaniements ? le fait est incompréhensible ; mais Apollon sait, quand il veut, faire des miracles pour les siens.

Il subsiste, il est vrai, quelques rares critiques sérieux ; par malheur ils ne sont bons à rien, parce qu'ils se contentent, dans les combats qu'ils livrent, du « sarcasme et de l'ironie » (p. 25), faibles armes, inefficaces. Ce n'était pas l'avis de Swift; mais c'est l'avis de M. C., et nous allons voir maintenant quel « sabre » il manie (c'est son expression), de quelle manière et à quelles fins. Ce sera une leçon de choses et le signe de temps meilleurs.

Un des points principaux de sa doctrine, telle qu'elle résulte de son recueil d'articles, est la décadence de l'enseignement et l'oubli des vrais principes de la critique littéraire. Quels sont ces principes ? Il ne nous renseigne pas, bien qu'une des sections de son livre porte précisément ce titre. Privé de ses lumières et réduit aux nôtres, nous

dirons que, dans notre opinion, ces principes consistent principalement dans : l'impartialité, la sincérité, une équitable appréciation des mérites et des fautes littéraires, assurée par le goût naturel et l'étude ; des louanges n'allant pas, par simple lubie, jusqu'à l'hyperbole, des blâmes ne descendant pas, par animosité ou jalousie jusqu'aux grossièretés et aux insultes ; une exactitude consciencieuse pour ce qui est des faits, des assertions, des indications de sources, plus minutieuse encore quand on cite autrui et qu'on le blâme ; plus encore, si, entraîné par une impétuosité incoercible, on en arrive malgré tout à l'injure, a la diatribe et aux gros mots.

Tel est notre sentiment. Pour connaître celui de M. C., autrement important à discerner, puisqu'il entreprend de réformer la République des lettres, nous n'avons que son exemple ; il faut déduire de sa conduite les principes qui l'inspirent et qu'il souhaite répandre. Voyons le donc descendre dans l'arène où il va être exposé aux fureurs des philologues et autres animaux vils et méchants.

Une première chose frappe, à ce spectacle, et, par malheur, d'une manière assez désagréable, c'est l'absence de lumière. D'innombrables contradictions, des assertions risquées données comme axiomes, des erreurs si singulières, qu'on a peine à en croire ses yeux et qu'on est obligé de relire plusieurs fois pour se convaincre (les exemples vont suivre) entretiennent autour de nous comme une brume où il est difficile de se reconnaître. Lequel des deux Collins faut-il croire, celui du recto ou celui du verso de la page ? « Il y a peu d'années, dit-il d'abord, un auteur d'articles ou de leçons avait le bon sens de comprendre que son travail ayant une fois rempli son objet, le monde n'en avait plus que faire, et il n'eût pas plus songé à les infliger au public sous forme de volume qu'il n'eût pensé à former un livre de sa correspondance privée avec ses amis » (p. 18). Cette remarque est exprimée par M. C. au cours du premier article de son livre, qui n'est qu'un recueil d'articles.

De là un certain trouble chez les lecteurs cherchant des règles de conduite. Que devra faire cette jeunesse que, d'autre part, les réglements d'Oxford mènent à sa perdition ? Devra-t-elle suivre le précepte ou bien l'exemple ? — Elle verra aussi que les délégués de la Clarendon Press à Oxford résistent au mauvais courant avec héroïsme à la page 33 et y cèdent lâchement à la page 76 ; que les lettres de Robert Louis Stevenson « ont pour unique attrait de fournir des aperçus de la personnalité charmante de l'auteur, sa sympathie, sa grande modestie, sa droiture, son honnêteté et sa sincérité naïve » ; et qu'il y a lieu de « regretter qu'elles aient été données au monde ; car elles ne peuvent que nuire à sa réputation » ; les deux jugements sont côte à côte et face à face, pages 170 et 171. On peut lire un peu plus haut, à deux pages qui se font également vis-à-vis, que la concoction de livres comme celui-ci « est une affaire, c'est la fabri-

cation d'une oie (a goose) aux œufs d'or », et que l'éditeur du présent ouvrage est un galant homme (ce qui est certes vrai et plus encore que M. C. ne dit) à l'abri de tout soupçon (pages 168, 169). A la page 156, M. Le Gallienne remplit ses volumes « de prodigieuses absurdités » et « corrompt le goût populaire » ; à la page 157, il est « génial et sympathique, il a beaucoup de vraie perspicacité critique... et son style à ses bons moments est excellent, clair, vif, captivant. » M. C. proteste, à la page 226 contre ceux qui bâtissent des théories sur les sonnets de Shakespeare, et il en bâtit une lui-même à la page 235. Son Shakespeare est épiscopalien à la page 353, agnostique avec tendances matérialistes à la page 360 et déiste à la page 369 [1].

A la p. 41, il affirme que l'enseignement littéraire a pour objet, « non pas tant de fournir des informations, que d'inspirer, de raffiner, d'élever. » A la bonne heure; on s'attend là-dessus qu'il ne donnera pas plus que leur dû aux erreurs de chiffres et autres menues preuves de la fragilité humaine. Leur part est au contraire énorme et la joie de M. C. se manifeste en imprécations si bruyantes à chaque trouvaille qu'on en vient à se demander quel objet il peut avoir véritablement en vue (je suis tout à fait désintéressé; il ne m'en reproche pas une seule). On est d'autant plus troublé à ces manifestations que, si on commence le livre de M. C. lui-même par le commencement, c'est-à-dire par la table des matières, on verra que, par une malchance vraiment affreuse, sur vingt-huit chiffres qui y figurent, il y en a vingt-et-un de faux. Il ne s'indigne pas moins (p. 101) que M. Saintsbury attribue à Robertson une Histoire de Charles I, mais ceci, ajoute-t-il, est peut-être une faute d'impression. » *Peut-être* est bien remarquable : il y a doute, peut-être M. Saintsbury ignore-t-il que Robertson a écrit sur Charles V (Charles-Quint). Si on réfléchit que M. Saintsbury, travailleur infatigable, est professeur depuis des années, à l'Université d'Édimbourg dans le pays même de Robertson, on sera un peu surpris qu'il n'obtienne pas plus que le bénéfice du doute.

Le trouble du spectateur est accru aussi parce qu'il a peine à se rendre compte du genre d'ennemis que M. C. combat et surtout du danger qu'ils représentent. Après nous avoir beaucoup parlé de monstres et d'œuvres monstrueuses, tout à coup il nous révèle qu'il s'agit de simples moucherons, mais qu'il n'en a que plus de peine car rien n'est plus malaisé que de « pourfendre des moucherons avec un sabre » (article sur M. Le Gallienne, p. 153). Malaisé certes, et même

---

1. 1° Il est un « upholder » de l'« episcopalian protestantism », p. 353. — 2° « His attitude is precisely that of Aristotle in the *Ethics;* a life beyond this is neither affirmed nor denied, but the scale of probability inclines towards the negative » p. 360. — 3° Nous ne pouvons pas dire davantage, mais nous pouvons dire du moins (« we are certainly warranted in concluding... that) :

He at least believed in soul, was very sure of God (p. 369).

un peu ridicule; mais pourquoi choisir un sabre et pourquoi des moucherons? Nul n'impose l'un ni l'autre, et si vous vous amusez à déterrer, dans un pauvre diable de recueil provincial, des vers ridicules d'hôtelier ou de chef de gare, afin de vous en moquer, que nous fait? et en quoi cela touche-t-il les grandes questions dont vous enchantiez nos oreilles au départ?[1] Quoi, c'est tout ce que nous trouverons dans l'arène : les animaux féroces sont des moucherons et Daniel, tout armé, se défend avec une épée?

Un autre désagrément du spectacle est le bruit; un bruit considérable, strident, monotone, incessant. C'est une grande fatigue que ce tapage dans ce brouillard. M. C. n'a pas le don des nuances et de la mesure; son vocabulaire contient des mots fort gros, mais peu nombreux, qui reviennent de page en page, comme un bruit de gong dans une fête chinoise : « charlatanism and imposture, effrontery, absurd, absurdity, palpably absurd, immeasurable absurdity, audacity of absurd assertion, a shame and a crime, a work of corruption, canaille, degrading, sheer imposture, astounding ignorance, audacious nonsense, amazing nonsense, incredible, prodigious nonsense; such amazing nonsense almost confounds refutation by its sheer absurdity. » L'attitude du lutteur pêche, comme ses paroles, par sa monotomie; il est rare qu'il ne soit pas stupéfait, abasourdi, ahuri « astonished, amazed, astounded ». De loin en loin seulement, un repos, parce que, grâce à Dieu, il perd le souffle de stupeur : « We gasp (p. 113); it takes our breath away » (p. 148). Ou parfois, un sourire : voici un passage « very amusing », et un autre « truly delightful ». Mais il ne faut pas s'y fier, c'est un rire douloureux et de tels paragraphes se terminent par : « Could pure nonsense go further? We have another illustration of the same audacity of absurd assertion... » p. 126. Enfin, pour être juste, mentionnons encore quelques notes de mélancolie (pp. 145, 155); mais bien rares : triste est le spectacle des faiblesses humaines; M.C. s'en afflige et rend grâces au ciel de ne pas ressembler à tous ces publicains de moucherons.

Quelques autres procédés, d'un emploi également incessant, aggravent la fatigue du lecteur et sont d'un mauvais exemple pour les apprentis lettrés dont il s'agit de réformer les idées : entre autres, les

1. Il s'agit du livre *West country poets*, où M. W. H. Kearley Wright a voulu donner place, pour l'honneur de sa région, aux poètes locaux depuis le XV[e] siècle. Les vers de porteur du chemin de fer que cite M. C. sont certes assez mauvais; mais quand le recueil n'aurait servi qu'à révéler l'existence d'un vrai poète, inconnu jusque là, même de M. C. « not before known to us », et en qui il ne reconnaît pas moins que « du génie » (p. 305), M. Wright pourrait se vanter d'avoir fait œuvre utile; le génie n'est pas si commun et un livre qui nous le révèle, même s'il contenait encore plus de vers de chefs de gare ou de chefs de train, mériterait de la reconnaissance et non des injures, fussent-elles accompagnées, comme c'est le cas, de la plus sincère expression de regret : « We are really sorry to have to speak so harshly » (p. 302). Il y a apôtre et apôtre; M. C. est un bon apôtre.

généralisations hâtives, si familières à M. C. que son style en est comme imprégné; la plupart de ses phrases sont au superlatif : c'est constamment *le pire* qui soit, *le plus* ridicule qui ait *jamais* été écrit; *rien* ne saurait donner idée de l'absurdité... « et sic omnia ». Puis l'incessante formule interrogative, d'un emploi toujours le même : « Le professeur ne se doute-t-il pas ?.. peut-il bien ignorer ?.. mais *tout* bon élève d'école primaire lui dirait que... » On trouve de ces formules à chaque instant [1], et ces trois là sont à la même page (p. 100).

Les vrais principes de la critique, qu'Oxford, aux mains des philologues, se refuse à enseigner, n'étant révélés en aucune partie du livre de M.C., nous n'avons donc, pour comprendre comment il les entend, que ses exemples. Mais ils se dégagent assez nettement des brouillards ambiants pour qu'on puisse s'en faire une idée exacte. Leur caractéristique est une grande liberté; les anciennes habitudes de précision et d'exactitude consciencieuse sont bonnes pour des philologues racornis; une allure plus leste convient aux temps modernes. C'est ainsi que M. C. ne renvoie jamais à la page des ouvrages qu'il cite : ce qui, il est vrai, n'est pas sans avantage — pour lui — comme on va voir. Il ne donne à peu près jamais le lieu de publication du livre qu'il critique, ni sa date, ni celle de son propre article en la forme originale : si bien que, quand il parle de maintenant, on ne sait s'il veut désigner l'année de son livre, ou celle de son article, ou celle de l'ouvrage critiqué. Il publie des compte rendus de vingt et un ouvrages, et donne, en tout, la date de trois. Il parle, p. 228, d'un livre « just published », et il s'agit du Shakespeare de Brandes qui a six ans de date : Copenhague, 1895. Ailleurs, il cite le *Thomson* de M. Morel, paru il y a deux ans, dit-il, « two years ago », en d'autres termes en 1899; mais il est de 1895. Il ignore volontiers autrui. Sur une question qui a fait, en 1896-7, l'objet d'un vrai tournoi littéraire, auquel les lettrés de trois ou quatre pays ont pris part (l'authenticité du *Kingis Quair*), il ne cite et ne connaît que lui-même, et comme plusieurs arguments importants lui ont échappé, il recueille paternellement dans son livre un essai des plus fragiles, nullement au courant de l'état de la science.

---

1. Ce n'est pas manière de parler; voici d'autres exemples :

« Has he never read the prologue of the seventh book of Milton's Paradise Lost ?... *Any* school boy could have told him... (ce qui est flatteur pour les school boys; on se demande comment, avec des professeurs si ignorants, les élèves peuvent être si instruits), p. 79, — As *any* well informed fourth-form school boy would know, p. 80. — Can M. Gosse possibly be ignorant that the poem is devided into books ? p. 112. — We ask in amazement whether M. Gosse has ever inspected the Hymns of Spenser? » p. 119. Quand on songe que M. Gosse est un écrivain et un poète de vrai talent, amoureux d'ancienne littérature, qui a pu se tromper de date ou d'édition (pas plus que M. C. lui-même), mais qui a passé de longues années dans un commerce incessant avec les vieux maîtres, on peut se demander si M. C. croit ce qu'il dit quand il révoque en doute sa connaissance de poèmes aussi célèbres que, chez nous, les odes de Ronsard.

Mieux qu'aucun autre, cet article qui a pour sujet une critique de textes, montre comment M. C. entend les renvois aux sources. Il tire un argument, à ses yeux très important, « du document de la main du roi imprimé par Chalmers », sur lequel document, il ne dit pas un mot de plus. Les ouvrages de critique n'étant pas faits pour éblouir ceux qui savent, mais pour instruire ceux qui ne savent pas, les lecteurs de M. C. sont fondés à lui dire : quel document ? Dans quelle publication de quel Chalmers ? et ne sont pas tenus de savoir qu'il s'agit d'une charte, signée à Croydon, dont le texte serait de la propre main du roi Jacques Ier — et que, par conséquent, puisqu'il s'agirait d'un autographe, il aurait dû citer non du tout d'après le fautif George Chalmers [1], mais d'après sir Henry James : *Facsimiles of the national mss. of Scotland*, Southampton, 1867, in-fol., 2e partie, n° LXII.

Une autre caractéristique de la libre méthode de M. C. est l'usage de citations tronquées : à quelles fins, on va le voir. Pour donner une idée du style d'un livre de cinq à six cents pages (le mien) M. C. cite en tout et pour tout cinq lignes : exemple typique d'après lui, car il le cite, dit-il, « ut ex uno discas omnia » (p. 200). Cet exemple est tiré d'un passage où je relève les signes du déclin de l'art du moyen âge en divers poètes, notamment l'excès des couleurs et de l'ornementation. A l'appui de mon dire, je donne *un* vers caractéristique de Dunbar (et, intégralement, tout le passage en note, pp. 530 de l'éd. française, 511 de l'anglaise). Que fait M. C. ? il compose sa citation d'une demi phrase et d'une phrase complète de moi, qui n'ont rien à voir ensemble et sont, dans mon livre, à une page de distance l'une de l'autre ; il supprime le vers *unique* que je donnais dans le corps du texte, qui ne lui eût pas pris beaucoup de place, mais aurait fait comprendre aux lecteurs de quoi il était question, et il s'écrie que c'est là un exemple d'« amazing nonsense ». Je le veux bien ; mais il n'est pas de ma fabrication ; il constitue je le crois un exemple bien meilleur encore de cette ancienne méthode à laquelle on doit la citation fameuse : « Judas sortit et se pendit... Jésus dit à ses disciples : allez et faites de même » [2].

Sur les questions d'esthétique, j'insisterai peu : en affaires de goût et d'art on peut disserter indéfiniment ; encore faut-il savoir avec qui.

---

1. Il s'agit de ses *Poetical remains of some of Scottish kings*, Londres, 1824. Opinion de M. Skeat sur cette publication : « I take this edition to be much the worst of all. »

2. Il est inutile sans doute d'insister, mais, pour qu'on ne croie pas que ce soit chez M. C. un cas isolé, voici un autre exemple, pris à la page d'à côté (p. 199) ; les spécialistes en apprécieront, je crois, tous les termes : « The *only* estimate of [Lydgate's] work is *confined* to the assertion that : He was a worthy man if ever there was one, industrious and prolific, etc. » Ma critique de Lydgate est en effet limitée à cette ligne, *plus* ce que représente « l'etc. » de M. Collins : savoir *trois à quatre pages* de texte (498-501, éd. angl.).

Je me bornerai à signaler, sans rien discuter, que, sur plusieurs points importants, les vues de M. C. ne sembleront pas acceptables à tout le monde. D'après lui, les kyrielles de comparaisons tirées par les Euphuistes des anciens bestiaires, lapidaires et volucraires, « sont d'un effet on ne peut plus imposant et charmant » (p. 115). Shakespeare et les autres dramaturges du temps d'Élisabeth, « bien que leur pain dépendît des sauvages brutaux et illettrés aux amusements de qui ils devaient pourvoir », obligeaient ceux-ci à entendre (« to sit out » expression peu heureuse étant donné les théâtres d'alors) des pièces qui ne pouvaient être intelligibles qu'aux poètes et aux gens instruits. Chacun sentait avec orgueil qu'il apppartenait à une grande association, qui n'avait, ni ne prétendait avoir, rien de commun avec la multitude. Chacun recherchait *seulement* (each strove only for) l'applaudissement de ceux qui ne louent pas à la légère » p. 14. D'où il faut conclure que c'est en vue de ce parterre idéal et choisi, que Shakespeare écrivit *Titus Andronicus* (authentique « quoi qu'on dise » selon M. C., p. 218), mit dans ses pièces des scènes d'entremetteuses et de bouffons (*Mesure pour Mesure*), et fit traiter Juliette de sale charogne par son père, le vieux Capulet. M. C. est sévère pour Horace; ses odes n'ont aucune valeur lyrique ; « le vrai Horace est celui des satires et des épîtres, et le vrai Horace avait aussi peu le tempérament d'un poète que... » Qui devinera le nom du malheureux versificateur, abandonné d'Apollon et des muses, choisi en première ligne entre mille, à travers le temps et l'espace (car M. C. aime les rapprochements lointains) qui va être cloué au pilori, à titre d'exemple? misère de nous, c'est La Fontaine (p. 336).

En revanche, Hawes le pédant et Lydgate le bavard sont des poètes de premier ordre et traités en amis personnels. M. C. découvre dans Hawes « un charme intrinsèque (intrinsic charm), du pathétique, du pittoresque et une douce et plaintive musique » (p. 200). Lydgate est « le poète le plus musical du xve siècle et même de toute la littérature anglaise » (p. 115) : ce qui est peu poli pour Tennyson et eût bien surpris Lydgate lui-même qui écrivait à la diable, faisant ses vers n'importe comment, « sans se soucier, disait-il lui-même, de longue ni de brève. »

Des articles de M. C. sur la manière de pousser les livres dans le monde, sur « l'art aimable de faire de la réclame pour soi même », nous parlerons moins encore, faute de place et non faute de mérite en ces articles. M. C. est là sur son terrain, et il parle de questions où il fait autorité [1]. Mieux vaut consacrer ce qu'il peut nous rester d'espace à des points d'intérêt plus général.

1. M. C. a publié en 1886 un essai sur Voltaire à Londres, dans un volume qui est un recueil d'articles de revue, car c'est chez lui une habitude et il ne la blâme que chez les autres : on ne saurait blâmer tout le monde. M. Ballantyne, sans se rendre compte que le sujet était devenu *tabou*, ayant donné, sur la même ques-

Les philosophes anciens, que M. C. vante avec beaucoup de raison, ont reconnu, il y a longtemps, que se tromper est chose humaine. Un critique peut faire erreur, montrer beaucoup d'indulgence pour lui-même et de sévérité pour autrui, et cependant être utile. Sa méthode fera peu d'honneur à son caractère, mais pourra rendre service ; une erreur corrigée, c'est toujours un profit. Quand le critique est honnête homme et s'exprime honnêtement, c'est un cadeau qu'il fait ; dans le cas contraire, s'il généralise, ajoute des injures, c'est une vente, plus ou moins avantageuse, mais qui n'est jamais sans quelque profit. On est parfois bien aise que Shylock même vous tire d'affaire.

Il y a toutefois une limite. Shylock réclamait son *bond*, mais donnait de vrais ducats et ne payait pas en fausse monnaie. De quel côté de la limite se trouve M. C. : quelques exemples permettront au lecteur de juger par lui-même.

M. C. remontre à M. Gosse, traité à ce propos de la belle manière, que « Shaftesbury n'exerça aucune influence quelconque sur la littérature continentale, jusqu'à une époque bien postérieure (until long after) au temps où l'influence de la littérature anglaise, se fût, en son ensemble, répandue en France », p. 118. Or, la lettre sur l'Enthousiasme, publiée par Shaftesbury en 1708, fut traduite en français la même année ; l'Essai sur la Raillerie, publié en 1709, fut traduit deux fois en 1710. L'auteur fut en relations personnelles avec Bayle et Leclerc. Montesquieu et Diderot eurent vis-à-vis de lui des obligations qu'ils reconnurent hautement ; Diderot s'inspira de lui si directement dans ses Principes de philosophie morale qu'il écrivit dans sa préface : « Il ne me reste qu'un mot à dire sur la manière dont j'ai traité M... S... (milord Shaftesbury). Je l'ai lu et relu ; je me suis rempli de son esprit ; et j'ai, pour ainsi dire, fermé son livre lorsque j'ai pris la plume. » Certainement ce traité (1e éd. 1745, 2e 1751) n'est pas d'une époque « bien postérieure » etc. M. Gosse n'en reçoit pas moins une verte leçon, et M. C. la mérite : chacun sa part.

Le même M. Gosse se montre « également absurde » un peu plus loin. Également est le vrai mot. Son tableau de la prose anglaise vers 1637, « English prose literature », contient les lacunes les plus choquantes ; il y manque « plusieurs des écrits les plus célèbres du XVIIe siècle », tous publiés entre 1608 et 1637 (p. 129). M. C. en cite quelques uns et c'est fort bien ; il ajoute le *Microcosmus* d'Heylin et

---

tion en 1893, un livre qui eut du succès, M. C. publia diverses lettres où (sans parler d'accusations de plagiat) il rappela qu'avant lui c'étaient les ténèbres et qu'après lui la lumière fut — cette période « was dark no more » — ; qu'il ne restait plus rien à dire, plus une pensée à exprimer, qu'il avait tout vu, tout lu, tout su : cela, d'ailleurs, sans qu'il eût jamais fait la moindre recherche dans les dépôts d'archives français, spécialement celui des Affaires Étrangères, sans même se douter que la chose en valût la peine. Ce n'est pas, il semble, un mauvais échantillon du « gentle art of self advertisement. »

c'est moins bien, mais passe, c'est affaire de goût ; les *Resolves* de Feltham, c'est pire car M. Gosse en parle. M. C. grossit enfin sa liste d'un roman de Barclay, d'un traité de lord Herbert de Cherbury et d'un autre de Selden : et là les choses se gâtent tout à fait, car si M. Gosse les a véritablement omis, non moins véritablement il a pour excuse que tous les trois sont *en latin* [1]. M. C. ne semble pas les avoir étudiés de fort près, et l'on peut dire, en vérité, que le plaisir qu'il prend à injurier un auteur qu'il désapprouve, ce plaisir il le paye en fausse monnaie. Il ne s'en indigne pas moins que des livres comme celui de M. Gosse « puissent être publiés avec une parfaite impunité » (p. 131). Ce sont ses propres paroles.

A un autre endroit, M. C. nous entretient d'une découverte qu'il a faite et qui causera une agréable surprise au monde savant des deux hémisphères : c'est une ode adressée par Horace à Virgile à propos de la mort de Quintilien, « verses to Virgil on the death of Quintilian » (p. 336). Que ne donnerions nous pas pour posséder une ode de Shakespeare sur la mort de Milton ? M. C. a fait une trouvaille tout aussi méritoire ; le texte est attendu avec impatience ; et quelle déception ce serait s'il allait nous dire, en fin de compte, qu'il a confondu Marcus Fabius Quinctilianus et Quinctilius *Varus !*

Un article m'étant spécialement consacré, ce serait sans doute la plus fausse modestie que de n'en pas dire quelques mots. Il s'agit du t. I de mon *Histoire littéraire*. J'espérais pouvoir tirer profit de quelque rectification utile ; malheureusement il ne s'en trouve pas une seule : nulle querelle de date ou de chiffre. L'article est une diatribe violente et vague où un livre qui est resté quinze ans sur le métier est représenté comme ayant été écrit en quinze jours, où la facilité d'allure qu'un travail acharné m'a permis (j'espère) d'obtenir [2], est donnée

---

1. Voici le passage : « Does M. Gosse suppose that English prose literature in and about 1637, is represented by Hall's *Characters* », et quelques autres ? C'est omettre « some of the most celebrated prose writings of the seventeenth century, such as the greater part of the writings of Bacon and of Raleigh, the *Anatomy of melancholy*, Selden's *Titles of Honour*, and *Mare clausum*, Lord Herbert of Cherbury's *De Veritate*, Feltham's *Resolves*, the best of Hall's writings, Purchas *Pilgrims*, Barclay's *Argenis*, the Histories of Speed, Stowe, Hayward and Raleigh, Heylin's *Microcosmus*, Prynne's *Histrio-mastix*, and the famous sermons of Lancelot Andrewes, all of which appeared between 1608 and 1637 » p. 129. Quelques unes de ces œuvres, malgré leurs titres latins, sont bien réellement en anglais ; mais le *De Veritate*, l'*Argenis*, le *Mare Clausum* sont en latin et n'ont jamais été traduits en anglais par leurs auteurs. Le *De Veritate* a été traduit, mais en français en 1639, jamais en anglais ; Barclay, mort quelques jours après l'achèvement de son ms., ne put même voir la publication en latin de l'*Argenis* ; le *Mare Clausum* (1re éd. 1635) fut traduit en anglais, mais bien après 1637, par Nedham.

2. Par un procédé que je me permets de recommander à M. C. Le livre fini, je l'ai entièrement recommencé et récrit d'un bout à l'autre, sans garder plus de dix pages du premier ms. afin de ne pas me présenter devant le public la sueur au front et le noir aux mains et d'éviter dans une tâche si considérable cet inconvénient usuel : que l'homme qui a commencé le livre fut l'élève de celui qui l'a fini.

comme signe d'absence de travail; où ce qui apparaît le plus clairement est que la publication de mon ouvrage et le bien modeste succès qu'il a obtenu n'ont causé aucun plaisir à M. C. : ce qui m'inspire tout autant de regret qu'il convient.

Déclamations à part, l'article de M. C. qui n'a aucune idée de mon plan et de l'objet de mon travail (au point de s'indigner, que dans la section sur la « conquête française » j'insiste sur *Tristan* et le *Roman de Renart*) l'article de M. C., dis-je, est consacré en majeure partie à relever le nombre de lignes ou de pages attribuées aux auteurs moindres, et à le déclarer insuffisant; genre de critique facile auquel, sans le discuter en lui-même, je me contenterai de répondre, d'abord, que tous les chiffres de M. C. sont faux : je ne l'en blâme pas autrement; c'est sa méthode; quand il parle d'une ligne il y en a vingt, quand il parle de deux lignes il y en a quarante-trois, « et sic omnia », comme il dirait lui-même. Je répondrai ensuite que lorsque j'écrirai un livre sur Orderic Vital, l'homme aux vingt lignes, ou sur Giraud le Cambrien, l'homme aux quarante-trois, qui me sont familiers depuis de longues années, je ne manquerai pas de donner plus de détails; je persiste à croire, pour le moment, qu'ils ne méritaient qu'une place modeste au milieu de mon ample sujet.

Hors cela, et sans insister sur des contradictions consistant, par exemple, à concéder que je peux fort bien débrouiller le problème de Piers Plowman (le plus difficile de l'ancienne littérature anglaise), mais que je ne saurais m'élever jusqu'à Lydgate, piètre bavard que M. C. a pris sous sa protection personnelle, je n'ai pu relever qu'une seule accusation précise, portant sur un fait déterminé : l'accusation d'avoir ignoré la récente découverte — non pas de l'ode d'Horace sur la mort de Quintilien — mais du *Speculum meditantis* de Gower. Cette accusation, M. C. a dû la retirer, reconnaître son erreur et s'en excuser (*Athenæum* du 4 mai 1901).

Avec ses grossièretés de langage, son esthétique singulière, son dédain des faits et des dates, ses généralisations hâtives, ses remarquables erreurs, M. C. est-il du moins fermement persuadé de ce qu'il avance? C'est le dernier point à examiner, afin de pouvoir nous rendre compte de la valeur de son apostolat. La question peut être tirée au clair très facilement; non pas au moyen de suppositions, mais au moyen de faits. J'en citerai deux ou trois, qui sans doute suffiront; et sans chercher beaucoup, laissant le volume ouvert où il est, je les signalerai à quelques lignes de distance l'un de l'autre.

Le poète écossais Dunbar a ses enthousiastes; je ne suis pas du nombre. M. C. a exprimé, en conséquence, à grand bruit, dans le texte primitif de son article sur mon livre, la « muette surprise » que lui causait mon peu de passion pour un homme si remarquable, « justement qualifié peut-être, par sir Walter Scott, de poète sans rival parmi tous ceux que l'Écosse a jamais produits. » Un enthousiaste de

Dunbar, M. Smeaton, ayant publié là-dessus une étude où il manifestait la plus vive admiration pour ce poète, M. C. lui fit honte, en conséquence, de sa « sottise » et lui rappela que « le jugement de sir Walter Scott, d'après lequel Dunbar n'a pas de rival parmi les poètes que l'Écosse a jamais produits ; est un jugement inconsidéré qu'il n'a jamais pu exprimer sérieusement »[1]. Simple contradiction, et jusqu'ici rien de plus naturel ; rien de moins dangereux non plus ; les articles, non signés, étaient épars en quelque revue. Où la difficulté a commencé, c'est quand il s'est agi de réunir ces articles en volume : tous deux vont être désormais côte à côte, sous la même couverture, sous le même nom, avec les deux jugements juxtaposés. M. C. s'aperçut, cette fois, de la contradiction. Qu'allait-il advenir ? la chose la plus simple du monde : les deux invectives ont été maintenues ; mais non pas les deux Walter Scott. M. C. a supprimé le premier, sans rien dire, laissé le second, et l'on peut se demander, il semble, si un auteur qui se comporte ainsi croit bien fermement à ses propres assertions.

Dans le dernier chapitre de mon livre, intitulé « La fin du moyen âge », je fais ressortir les signes de déclin qu'on trouve alors chez les poètes, même parmi les mieux doués, et je mentionne, entre autres signes, comme j'ai dit plus haut, l'excès de l'ornementation, et la surcharge des couleurs : « ils écrivent comme les architectes bâtissent, et font de la littérature épanouie. » Je cite, à ce propos, divers écrivains chez qui on peut discerner des symptômes de ce genre.

A ce sujet, M. C. écrit : « Classer Henryson parmi les poètes dont le style est fleuri et dont les roses sont trop épanouies, montre que M. J. n'en sait pas plus sur lui qu'il ne paraît en savoir sur Dunbar » (p. 201). Je ne peux espérer que les lecteurs de M. C. aient mon livre sous la main pour se reporter au texte, dont bien entendu il ne donne pas la page : il n'a nulle raison de faciliter les recherches. Qui d'entre eux se doutera que, si je signale ce trait chez Henryson (et son existence n'est contestée par personne, pas même par M. C. qui en reconnaît la présence en « trois » endroits, « trois petits endroits »), je consacre, en outre, plusieurs pages (525-8, éd. fr.) à détailler les meilleures qualités, d'ordre tout différent, qui distinguent ce charmant poète ? Qui se doutera qu'en plus, sans avoir même l'ennui de tourner le feuillet, on trouve un rappel de l'étude précédente dans la page même que M. C. incrimine : « En déclin dans les châteaux, la poésie frissonne encore toute jeune au long des buissons, dans les taillis, et les meilleures œuvres des poètes de nom, Dunbar et Henryson, sont celles où l'on trouve comme un écho des chants des bois et des landes ». M. C., *lui,* avait mon livre entre les mains, et, ces lignes sous les yeux, et il me fait dire néanmoins que Henryson n'est rien qu'un poète fleuri « florid ». Est-il sincère ?

---

1. « A reckless judgment which he could never have expressed deliberately », p. 186.

Plus qu'un exemple. Je n'ai pas insisté sur les querelles de nombres de pages ou de lignes : ce sont là question d'appréciation et je ne me flatte pas de jamais m'entendre là-dessus avec M. C. Ses chiffres sont faux ; peu importe, mais un cas est tout à fait à part. Selon M. Collins, je traite de Malory en quatre lignes sans plus : « Four lines *suffice* for Malory's Morte d'Arthur ! » — avec un point d'exclamation (p. 201).

Quand M. C. a écrit la phrase exclamative qui précède, il avait sous les yeux les quatre lignes auxquelles il fait allusion ; plus une cinquième dont il ne dit rien, et qui l'avertissait expressément que nous retrouverions Malory avec Caxton au tome II (p. 541 de l'édition française, 522 de l'anglaise). M. Collins est-il sincère ? et pour qualifier de telles assertions, dont il tire de telles conclusions, ne serait-on pas excusable de puiser pour une fois dans son vocabulaire, si riche en expressions telles que « absurdity, nonsense, imposture » ?

Le doute, j'en ai peur, n'est guère possible : loin de représenter l'avenir et les temps nouveaux, ce livre et son auteur rappellent des espèces anciennes, classées et décrites, il y a des siècles, par un connaisseur et un maître : « Scio expertus esse hominum genus et insolens et ignavum qui quicquid ipsi vel nolunt, vel nesciunt, vel non possunt, in aliis reprehendunt, ad hoc unum docti et arguti sed elingues ad reliqua. » Ainsi s'exprimait, du fond des collines Euganées, le 6 des Ides de juin 1374, François Pétrarque.

J. J. Jusserand.

Comte Remacle. — **Bonaparte et les Bourbons. Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat (1802-1803),** publiées avec une introduction et des notes. — Paris, Plon, 1899, in-8°, 472 pages.

Sous le Directoire et le Consulat, le futur Louis XVIII avait à Paris une sorte d'agence politique qui semble avoir été surtout un bureau de renseignements. Après qu'il eût été réorganisé en 1799, ce comité royaliste compta quatre membres : Royer-Collard, l'abbé de Montesquiou, le comte de Clermont-Gallerande et Becquey. Sa composition était-elle encore la même trois ans plus tard ? M. le comte Remacle le suppose plutôt qu'il ne le démontre. Du moins il est certain que le comité existait toujours. On a la preuve de son activité par les rapports qu'il envoya régulièrement au « roi » du 31 mai 1802 au 7 décembre 1803, date où la correspondance cesse brusquement. C'est qu'alors « s'ourdissait la conspiration de Georges Cadoudal » et, ajoute très justement l'éditeur, p. 13-14, les royalistes se sentant « épiés avec une rigueur nouvelle. . . la correspondance avec les princes devenait particulièrement difficile et dangereuse ». Puis, la crise passée, elle se

trouva inutile : l'Empire était fait. Deux copies ont été conservées des rapports du comité ; l'une a été déposée par Louis XVIII, devenu roi, aux Archives des Affaires étrangères, où Thiers l'a consultée ; l'autre appartient à M. le comte R. L'édition qu'il nous en donne est établie d'après cette dernière. Elle est très soigneusement faite. Les notes, concises et discrètes, élucident presque toutes les difficultés du texte. Un index alphabétique et une table analytique des matières font que le volume est d'un maniement commode, et malgré certaines petites défectuosités de détail — contradictions au moins apparentes[1], erreurs de dates ou de noms[2], rééditions d'inexactitudes traditionnelles[3], — le texte est dans son ensemble fort bien mis au point par le travail historique. Il en vaut la peine. Sans doute, les rapports des agents royalistes n'apportent pas de révélation retentissante, et ils ne modifieront pas beaucoup l'impression qu'on a du Consulat ; sur les réformes administratives, sur les relations extérieures et la rupture du traité d'Amiens, ils restent même à peu près complètement muets. Mais il faut les prendre pour ce qu'ils sont : une chronique, parfois joliment écrite, de la vie parisienne, de la cour consulaire, de l'opinion publique, du monde littéraire et des « instituteurs » (qu'on appelle aujourd'hui les membres de l'Institut) ; chronique parsemée, comme il convient, d'anecdotes souvent piquantes, mais dont l'authenticité n'est pas toujours démontrée[4], et de considérations politiques où la clairvoyance de l'observateur avisé qu'était l'un au moins des membres du comité, se marie, d'une manière singulièrement instructive, avec les préjugés et les espérances royalistes. Au total, le livre est amusant et profitable.

G. PARISET.

---

1. P. 5, M. R. dit que la Commission des archives diplomatiques « refuse systématiquement la communication » des papiers dont Louis XVIII a opéré le dépôt, et p. 6, il déclare que sa copie est identique à celle des Affaires étrangères : « J'ai pu, dit-il, m'en convaincre en les rapprochant ». — P. 6, M. R. dit que les « originaux [des rapports] paraissent avoir été détruits », les deux textes conservés n'étant que des copies, et p. 122-124, il transcrit en italiques certains passages qui « sont chiffrés dans l'original ». — P. 13, M. R. nous apprend que « chaque [lettre] porte deux dates, celle de l'expédition et celle de la réception », et p. 304, il publie une lettre datée à l'expédition du 30 avril 1803, à la réception du 6 mai, et où l'agent cite « le journal de Francfort du 5 mai ».

2. P. 33, n. 3, l. 3, et p. 153, n. 2, l. 3 : 1803, *lire* 1802 ; p. 188, n. 1, l. 4 : 1804, *lire* 1814. — P. 88, n. 1, l. 7 : Olmultz, *lire* Olmütz ; p. 123, n. 1, l. 1 ; Neufchâtel, *lire* Neuchâtel ; p. 392, n. 1, l. 4 : Lacnée, *lire* Lacuée. — P. 233, le général que M. R. n'a pu identifier ne peut être que Pierre Boyer (général de brigade depuis le 27 mars 1801, chef d'état-major de l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue).

3. Voy. p. 324, n. 2 : La rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre eut lieu le 13 mai 1803, la déclaration de guerre anglaise (ou du moins le manifeste qui en tient lieu) est du 16 mai, elle fut publiée le 17 et les premiers actes d'hostilités datent du 18 (près d'Ouessant) et du 19 (baie d'Audierne) ; l'arrêté concernant les Anglais est du 22.

4. Les agents en conviennent eux-mêmes à plusieurs reprises, p. 353, 366, 378, 436.

— Les livraisons 14 et 15 du tome IV du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux; sommaire : Les inscriptions romaines de l'aqueduc de Jérusalem. — Sur quelques noms propres puniques. — Le mot punique Mu chez Plaute. — Le nom phénicien Banobal et l'inscription de Memphis. — Epitaphe d'un archer palmyrénien. — Sur quelques noms propres juifs. — Apollon Mageirios et le Cadmus phénicien. — Le Phénicien Theosebios et son voyage à Pouzzoles. — La belle Simé d'Eleuthéropolis — Les poteries rhodiennes de Palestine.

— Notre collaborateur, M. B. Haussoullier, nous fait savoir que les fouilles de Didymes qu'il a dirigées peuvent être considérées comme terminées. Il annonce la publication d'un livre intitulé *Notes pour servir à l'histoire de Milet et du Didymeion*, où prendront place le plupart des textes qu'il a publiés dans la Revue de Philologie et d'autres inscriptions inédites. Il prépare en même temps avec M. Pontremoli, l'architecte qui a été son collaborateur à Didymes, un ouvrage qui sera intitulé : *Didymes. Essai de restauration de la façade principale du temple*.

— Avec le mot Consul vient de se terminer la première partie du tome II du grand *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero (Rome, Pasqualucci). L'article *Consul* est un morceau considérable, presque un traité sur la matière. — R. C.

— Les *Analecta latina* (Milano, Briola, 1901; 43 pp. in-8°) de M. A. Cima sont en partie un recueil d'articles parus dans diverses revues. Dans la *Rassegna degli eroi nel libro VI dell' Eneide*, il arrive à des conclusions fort voisines de celles de M. Plüss. A propos du livre IV de l'*Enéide*, il signale un certain nombre de vers qui doivent provenir des marges ou des essais de Virgile et qui ont été trop religieusement conservés par Varius et Tucca. Dans Cic. *Epp.* XII, 18, 1, il propose de lire : *hoc uel magnos oratores*. Il montre que dans Cic. *Rep.* II, 5, on n'a pas la construction *facilis ut*, mais une expression qui la préparait. Il explique T. Live, IX, 16, 16 par Xénophon, *De re equ.* V, 5. *Lingua*, dans Naevius (Non. p. 9, 24) aurait le même sens que *lingula* ou *ligula*. M. C. propose de traduire « tutoyer » par *oratio directa*, par opposition à *oratio auersa* (d'après Quint. IV, 1, 63 sqq.); ce qui va bien dans les langues où la 2e pers. du sg. s'oppose à la 3e, mais ne convient pas au français. Une biographie de l'orateur Q. Haterius termine la brochure. — P. L.

— M. Rasi, dans la *Biblioteca delle scuole italiane*, propose d'entendre dans Hor. *Sat.*, I, 10, 66 *auctor*, d' « un créateur » en général « d'un genre inconnu aux Grecs », et cette désignation englobe Lucilius, mais aussi d'autres poètes, par ex., les auteurs d'épopée en vers saturniens. Cette interprétation ne va pas très bien avec le vers suivant, où, après cette désignation générique, on a une désignation spéciale, presque nominative : *poetarum seniorum turba*. Je ne comprends pas très bien à quelle interprétation de Tibulle, I. 7, 1, il s'arrête. *Hunc diem* représente-t-il *Huius diem*, en vertu d'une faculté connue des démonstratifs latins, de sorte que *Hunc*, du v. 3, répond à cet *Huius* implicite ? Si telle est la pensée de M. R., elle me paraîtrait vraisemblable. — P. L.

— La *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*, publiée par les Socii Bollandiani, marche rapidement à sa terminaison. Le fasc. V, *Nazarius-Siluester*, vient de paraître (Bruxellis, Via dicta des Ursulines, 14; 1901; t. II, pp. 881-1120). Il comprend les pièces nos 6039-7743. A noter parmi les articles les plus étendus ou les plus intéressants : Nicolaus Myrensis, Orientius, Otto Babenbergensis, Pantaleon, Patricius, Patrum Vitae (très important), Paulus apos-

tolus, Perpetua et Felicitas, Petrus apostolus, Philastrius, Philibertus Gemmeticensis, Philippus apostolus, Photinus (et les martyrs de Lyon), Polycarpus Smyrnensis, Priuatus Gabalitanus, Quintinus Viromandensis, Richarius Centulensis, Sabinianus et Potentianus, Saturninus, Sebastianus, Seuerinus (in Norico), etc. Il reste à publier un dernier fascicule qui contiendra en même temps un supplément. Les Bollandistes font appel aux savants qui pourraient leur envoyer avant le mois de juin leurs additions et corrections. — P. L.

— La librairie ROSENTHAL de Munich nous envoie son catalogue 26 : *Bibliotheca astronomica et mathematica*. Il contient bon nombre de *curiosa*, surtout en matière de calendriers (nos 833-1154). Il est rare que l'on prenne en défaut l'information de M. R. En voici cependant un cas. Le n° 174, J. Scaligerus, *In Manilii libros V commentarius et castigationes*, 1590, n'est pas une rareté inconnue, mais la deuxième partie de l'édition Scaliger de Manilius; on la trouve d'ordinaire réunie avec le texte. Le prix demandé, 27 Mk., est tout à fait exorbitant, surtout pour cette seconde édition. Ajoutons un desidératum. Ces excellents catalogues, du moins celui que j'ai sous les yeux, ne sont pas datés. — P. L.

— Un célèbre manuscrit de Turin, contenant la plus ancienne traduction française (en vers) de l'*Enfer* de Dante, a été soumis à un examen plus attentif qu'il ne l'avait encore été par M. J. CAMUS, et les conclusions auxquelles arrive le docte professeur de Turin, dans un mémoire récent (*La première version française de l'Enfer de Dante*, extrait du *Giornale Storico della Lett. ital.*, t. XXXVII (1900), p. 70), sont les suivantes : la traduction, que l'on a crue longtemps plus ancienne, ne remonte pas au-delà des premières années du règne de François Ier, et le traducteur devait être un berrichon disciple de Jean Le Maire; peut-être fut-ce quelque jeune lettré de la cour de Marguerite ? M. Camus, en veine d'hypothèses, suppose même que le ms. passa entre les mains de Marot, lequel l'aurait laissé à Turin où il mourut, comme on sait, en 1544. Ces dernières déductions ont le tort de ne reposer que sur un ingénieux travail d'imagination; la description du manuscrit et l'étude de la langue sont faites au contraire avec une rigueur vraiment scientifique. — H. H.

— Une importante contribution à l'étude des formes rythmiques de la poésie provençale et italienne a été publiée par M. G. MARI sous ce titre *la Sestina d'Arnaldo e la terzina di Dante*, Milan, Hœpli, 1899, 33 pages (*Rendiconti del R. Ist. Lomb. di Scienze e lettere*, Série II, vol. 32, fasc. 15); l'auteur de ce mémoire cherche dans les traditions savantes du moyen âge, dans les *Artes rythmicae*, le point de départ de cette poésie complexe qu'est la sextine, et donne sur l'origine de la *terza rima* certains éclaircissements nouveaux et qui mériteront d'être pris dorénavant en sérieuse considération. — H. H.

— M. JOVY, poursuivant ses recherches sur les origines des études grecques en France, a publié le second fascicule de sa monographie sur *François Tissard et Jérôme Aléandre* (Vitry-le-François, 1900, in-8° de 138 pages), dont nous avons naguère signalé la première partie. Ce nouveau fascicule traite du premier séjour d'Aléandre à Paris (1508-1510) et de son séjour à Orléans (1510-1511); l'exposé est toujours fondé sur une étude très consciencieuse de documents originaux, dont un grand nombre est publié en appendice, avec des renseignements bibliographiques complets sur les éditions grecques et latines publiées par Aléandre pendant la même période. — H. H.

— Pour ouvrir un cours libre de littérature italienne à l'Université de Pavie, M. Fr. FOFFANO a prononcé une leçon sur l'*Estetica della prosa volgare nel Cin-*

quecento (Pavie, 1900, 41 pages), faite pour donner la meilleure idée de l'enseignement qui lui a été confié. De ses études et de ses cours sur la prose italienne au XVIe siècle, sujet ingrat par certains côtés, mais trop longtemps négligé et d'une incontestable importance, il est à souhaiter que M. F. tire quelque jour un livre, dont nous voulons voir la promesse dans cette brochure. — H. H.

— Dans un article inséré dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, et intitulé *Pietro Aretino's künstlerisches Bekentniss*, M. K. Vossler, auteur d'une intéressante étude sur les théories poétiques de la première Renaissance, précise, par de nombreuses citations empruntées à ses lettres, les principes de critique dont s'est inspiré l'Arétin. Le point de départ de cet article est le livre récent de M. J.-E. Spingarn (*A History of literary criticism in the Renaissance*, 1899), où le nom de l'Arétin est omis; M. V. montre que si l'Arétin n'est pas précisément un théoricien, et même refuse de croire à la Poétique, considérée comme une science qui puisse s'enseigner, il a néanmoins suivi, dans ces jugements esthétiques, certains principes qui méritaient d'être recueillis et groupés. — H. H.

— Les *Römische Augenblicksbilder* que M. A. Zacher vient de réunir en volume (Oldenburg et Leipzig, Schwartz, 1901), sont une série d'articles de journaux, d'esquisses, de profils, de crayons, au nombre de 114, quelques-uns très courts, d'autres plus développés, où revit sous ses multiples aspects la physionomie de la Rome moderne. M. Zacher la connaît admirablement, et la décrit avec esprit; mais il serait superflu de chercher un lien entre ces notes prises au jour le jour et dont la *Gazette de Francfort* eut la primeur; c'est, si l'on peut ainsi parler, de la poussière d'observations. Si M. Zacher veut un jour les coordonner et les organiser, il pourra donner un tableau fort piquant et fort ressemblant de la « terza Roma ». — H. H.

— M. Olivier Merson, le critique d'art sagace et érudit, vient enfin de donner un tome II à l'histoire de *La peinture française* entreprise il y a quelques années par Paul Mantz dans la « bibliothèque de l'enseignement des Beaux-arts (soc. d'éd. d'art : May, éditeur, 2 vol. pet. in-8° illustrés, au prix de 3 fr. 80). Ce tome Ier, auquel déjà M. O. Merson avait dû joindre une introduction, comprenait les époques du IXe siècle à la fin du XVIe. C'est la période la moins connue, la plus neuve à étudier, et il n'était pas banal de lui avoir consacré tout un volume. Le second volume, qui vient de paraître, embrasse le XVIIe siècle et le XVIIIe, terrain plus battu, où il faut plus de goût que d'érudition. M. Merson y a montré une rare netteté de narrateur et une grande finesse de critique. Ses jugements sont aussi justes que mûris par une longue pratique. On y trouvera aussi des détails de première main très appréciables sur certaines personnalités comme Le Sueur, comme Poussin ou Le Brun, Chardin ou David. Il est regrettable que les reproductions laissent tant à désirer : elles sont trop petites, puis trop souvent prises d'après des gravures. — H. de C.

— De plus en plus, à notre époque, on s'aperçoit que l'enseignement général des Beaux-Arts ne doit pas comporter seulement l'Art classique, et les arts de l'Extrême-Orient font maintenant leur apparition dans les manuels. Il faut louer l'*Histoire des Beaux-Arts en 30 chapitres*, de M. Paul Rouaix (2 vol. pet. in-4°, illustrés de près de 500 gravures. Paris, Laurens), de l'heureuse distribution de ses investigations, de la clarté de son plan, du relief que prennent les choses essentielles dans cette série de 30 petits fascicules nettement séparés et d'étendue égale. Il faut louer son auteur d'avoir compris sa tâche avec cette netteté de critique : une promenade idéale dans trente petits musées égaux, où furent rassem-

blés, pour l'instruction d'esprits encore inexpérimentés, les monuments les plus caractéristiques des Beaux-Arts de toutes les civilisations; mais une promenade dirigée par le même guide, la même esthétique, le même dogme (comme dit M. Rouaix), « complexe sans doute, mais harmonieux et concordant. » Ce livre n'est donc ni un dictionnaire, ni un répertoire d'informations, et il va sans dire qu'il y manque bien des choses. Mais enfin l'art préhistorique et l'art indien, l'art perse et l'art musulman, l'art allemand et l'art portugais, les arts décoratifs antiques et ceux des derniers siècles, tout est passé en revue, avec goût, avec intérêt, et à l'aide de gravures sur bois, modestes, mais assez souvent bien exécutées et suffisantes en somme comme point de départ. Tout l'ouvrage n'est-il pas d'ailleurs un « point de départ » ? C'est beaucoup de pouvoir commencer une étude sur des bases sûres et lucidement établies. — H. de C.

— Trois nouveaux fascicules se sont succédés, plus rapidement que de coutume, dans la curieuse publication de la librairie Plon, *Paris de 1800 de 1900*. Encore un pas, et le tome II sera terminé. La période comprise ici embrasse les années 1848 à 1864, et le répertoire si intéressant de documents graphiques et anecdotiques mérite toujours les éloges que nous lui avons adressés. Pourtant cette fois, quelques critiques s'y mêleront. Avec le second Empire le choix des reproductions semble se limiter singulièrement et prouver vraiment trop peu de recherches. Les gravures sur bois des journaux illustrés de l'époque, si affreusement bâclées, ou quelques croquis plus que sommaires en font presque uniquement les frais, et c'est à peine si c'est là encore du document. Il y a aussi des erreurs regrettables. Que dire par exemple (p. 541) de ce portrait soi-disant du grand chanteur Faure, en 1859, qui n'est autre que celui de Lassalle, tout enfant encore à cette époque ? Certains articles ou documents manquent aussi de commentaire. Qu'est-ce que (p. 621) cette « interdiction de *l'Etrangère* d'Alexandre Dumas fils par la censure » en 1864 (tirée des papiers secrets du second Empire)? La pièce analysée là n'a aucun rapport, même lointain, avec l'œuvre de Dumas, qui est d'ailleurs de 1876. — H. de C.

— Désireuse d'offrir au public lettré des lectures instructives, l'Académie hongroise publie tous les ans dans son « Entreprise de librairie » (*Kónyvkiadó vállalat*) quelques traductions d'ouvrages étrangers. En 1900 elle a publié l'ouvrage récent de J.-E. Courtenay Bodley : *La France* (*Franczíaország*, 2 vol. 360 et 574 p.) traduit par M. Darvai d'après la seconde édition;— *Des Héros*; *Le Collier de diamants* de Thomas Carlyle (*Hősökröl*. — *Gyémánt-nyakláncz*. 436 pages) traduits par A. Végh. Ces traductions sont revues, quant à la forme, par d'éminents stylistes et réunissent ainsi les qualités exigées de toute bonne version. — J. K.

— M. Gebauer commence sous les auspices de l'Académie tchèque la publication d'un *Dictionnaire* de l'ancienne langue tchèque qui comble une sérieuse lacune de la philologie slave (Prague, Rivnacz) l'ouvrage paraîtra par fascicules de 80 pages (prix 4 couronnes ou 4 fr. 50 la livraison). Le premier fascicule, déjà paru, va de A à Boj. — L. L.

— L'Institut Lazarev a publié récemment : 1° Une ancienne version arménienne du livre des *Paralipomènes* provenant de la bibliothèque d'Echmiadzen; 2° Un essai de phonétique du dialecte des juifs Tats (c'est une tribu juive du Caucase) par M. Vsevolode Miller; 3° Des *Materiaux* pour l'étude de la langue des Kazaks-Kivghiz, par M. Laptev. Ces *Matériaux* renferment des chants, des contes, une petite grammaire et un vocabulaire de la langue des Kazaks-Kirghiz. — L. L.

— Nous avons à annoncer deux volumes nouveaux dans les Pitt Press Series : *Der Scheik von Alessandria und seine Sklaven* de Hauff, publié avec notes et vocabulaire par M. W. Rippmann et *Die Journalisten* de Freytag, publié avec introductions, notes et index par M. H. W. Eve.

— M. Albert Soubies vient d'ajouter deux volumes à sa collection de l'*Histoire de la musique* (Paris, Flammarion) : l'un concerne la Belgique au xixe siècle; l'autre, les États scandinaves des origines à nos jours.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mai 1901.

M. de Lasteyrie, président, annonce la mort de M. Bretschneider, sinologue, correspondant de l'Académie à Saint-Pétersbourg depuis 1886.

M. Ch. Joret, dont l'élection comme membre libre a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

M. Aymonier, directeur de l'École coloniale, écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour l'informer qu'il pose sa candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. Célestin Port.

M. le Dr Hamy fait part des remerciements de M. l'explorateur Gentil pour la subvention qui lui a été accordée et qui a notamment servi à l'acquisition d'un certain nombre de manuscrits arabes.

M. Salomon Reinach communique, de la part de Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies d'un grand vase découvert dans un tumulus près de Lampsaque. Ce vase est entièrement doré; sur le fond s'enlèvent des reliefs peints en blanc laiteux, en bleu et en rouge, qui représentent une scène de chasse au sanglier. C'est le premier exemple connu de cette technique, l'imitation des vases de métal revêtus de plaques historiées à la peinture en rouge sur fond noir.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Projet de Corpus des mosaïques : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Cagnat et Babelon.

Projet de Recueil des inscriptions non comprises dans les Corpus existants : MM. Oppert, d'Arbois de Jubainville, Foucart et Senart.

Vérification des comptes de l'Académie : MM. Schlumberger et Longnon.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 juin — 1901

Grundriss der Iranischen Philologie, publié par W. Geiger et Ernst Kuhn. Vol. II, 4e livraison. — Strasbourg, K. J. Trübner, 1900.

La quatrième livraison de l'important ouvrage publié sous la direction et par les soins de MM. Geiger et Kuhn embrasse les pages 481 à 640 du tome second, et contient l'histoire des Parthes et celle de la dynastie des Sassanides par M. F. Justi, l'histoire de la Perse musulmane par M. Paul Horn, une liste de cartes géographiques dressée par M. Justi, et le commencement de l'étude consacrée par M. Williams Jackson à la religion iranienne.

C'est en 1879 que M. F. Justi avait publié, dans l'histoire universelle de W. Oncken, sa *Geschichte des alten Persiens ;* depuis lors, la *Geschichte Irans* de Von Gutschmid (Tübingen, 1888) et les découvertes de la numismatique avaient enlevé de sa valeur à un ouvrage qui, d'ailleurs, dès le principe, avait été rédigé en vue du grand public. Le nouveau travail du savant professeur de l'Université de Marbourg est non seulement mis au courant de la science, cela va sans dire, mais encore orné d'un appareil critique et de nombreux renvois qui sont de la plus grande utilité pour faciliter les recherches. Néanmoins M. J. me paraît avoir tranché trop rapidement des questions qui sont encore controversées. Par exemple (p. 481), il adopte délibérément l'étymologie qui voit dans le nom des Parthes la signification de « peuple du côté » ou du bord, c'est-à-dire de la lisière de la montagne, et qui paraît empruntée à un ouvrage de M. Tomaschek; or, cette étymologie confond volontairement deux lignes de dérivation qui ont donné en persan moderne, l'une *pahlav* et l'autre *pahloû* (que celle-ci se rattache au zend *perethu-*, comme le voulait naguère M. P. Horn, *Grundriss der neupers. Etymologie*, p. 76, ou à *pereçu-*, comme l'admettait J. Darmesteter, *Études iraniennes*, t. I, p. 52, note, explication reprise de nouveau par le même M. Horn dans le *Grundriss der Iran. Philologie*, t. I, p. 57). Cette confusion est absolument contraire aux principes de toute science. M. J. voit dans les Parthes, non des

Scythes, c'est-à-dire des Touraniens, comme le croyait Spiegel (*Eránische Alterthumskunde*, t. I, p. 378), mais des Iraniens nomades; c'est son droit, et il a peut-être raison; mais la question ne pouvait être éclaircie ni tranchée en trois lignes.

L'histoire des Arsacides tient en 30 pages, c'est-à-dire que l'espace qui lui a été réservé est bien restreint. Toutefois l'on se rendra compte, en lisant ce chapitre, du service immense que la numismatique a rendu à ce coin de la chronographie générale, en fixant les données des historiens classiques et en y ajoutant des listes entières de dynasties locales, comme celle des rois prêtres du feu à Persépolis. Comme il l'indique (p. 512, note 1), M. J., pour la partie relative aux Sassanides, s'est surtout servi de la traduction que M. Nöldeke a faite de a partie de la chronique de Tabari qui se rapporte à cette époque. Il n'y a rien à attendre de bien nouveau d'un résumé de trente pages; on ne pouvait lui demander que de coordonner les travaux récemment parus avec ceux que l'on possédait jadis, et je crois que l'auteur y a supérieurement réussi.

M. Paul Horn explique parfaitement les raisons qui s'opposent aujourd'hui à ce que l'on donne une histoire de la Perse musulmane pour remplacer celle, bien vieillie, que Sir John Malcolm publiait il y a quatre-vingts ans environ; la principale est que beaucoup de sources originales n'ont été encore ni publiées, ni étudiées, encore moins traduites. Ce n'est donc qu'un résumé général que le savant professeur de l'Université de Strasbourg a prétendu offrir au public, et il est juste de dire que, dans les limites qu'il s'est volontairement imposées, il était difficile de faire mieux. Mais ce qu'il dit de l'orientaliste, dont on exige ce que l'on ne demanderait pas à un philologue classique, qu'il soit à la fois grammairien, historien, littérateur, numismate et archéologue, en un mot une bonne à tout faire, « Mädchen für alles », dit énergiquement l'auteur, semble marquer un peu de découragement. Eh bien! cela prouverait tout au plus qu'il ne faut pas trop se spécialiser dans les études orientales. Que le savant choisisse un canton bien déterminé, mais qu'une fois là il pousse des excursions dans les cantons voisins, dans l'espace et dans le temps, c'est une des conditions du progrès de la science. M. H. a près de lui un érudit qui a marqué sa place dans plusieurs de ces cantons : c'est c'est M. Th. Nöldeke. Ne nous plaignons pas trop que le champ iranien ne soit pas encore, tant s'en faut, entièrement défriché! Réjouissons-nous plutôt qu'il y ait encore là des services à rendre à l'ensemble des connaissances humaines, et laissons-en encore quelque portion à nos successeurs.

Je ne crois pas qu'il soit tout à fait exact d'attribuer à la bataille de Néhâvend la gloire d'avoir mis fin à l'empire des Sassanides (p. 553); à Qâdisiyya, les Arabes s'étaient emparés du palladium de l'État, le fameux étendard du forgeron Kâwè; cette même bataille

avait eu pour conséquence l'occupation de la capitale, Ctésiphon; il serait plus juste de dire que c'est elle qui marque la fin du long règne des fils de Sâsân. Néhâvend fut un dernier effort pour fermer les passes du Zagros et empêcher les envahisseurs d'entrer en Médie; mais le coup était porté, et Yezdegird III, privé de sa capitale et sans espoir de la reconquérir, dut s'enfuir jusqu'à Merv. — Le bizarre *Târîkh-ul-Barmak* (p. 556, ligne 27) doit être lu *Târîkhi-Ali-Barmak*, « histoire de la famille de Barmak », lequel est l'ancêtre des Barmécides; si le mot lu *ul* était l'article arabe, il faudrait *Târîkh-ul-Barâmika*. — A propos de l'origine des Bouïdes : « Sie waren ursprünglich Landsknechte in Dêlem gewesen » (p. 566), on aurait pu rappeler que Boûyè était entré au service d'un chef nommé Mâkân ben Kâkî; car c'est de là que vient le sobriquet d'El-Mâkânî donné par dérision à Mo'izz-ed-daula. — P. 576, ligne 12, au lieu de *Minkburtî*, lisez Mango-Birti; ligne 52, *Mu'izz-ul-insâb* est une faute d'impression pour Muᶜizz-ul-ansâb. Il est vrai que, dans une note de la page 604, l'auteur décline toute responsabilité au sujet d'une transcription qui lui a été imposée.

Le commencement de l'étude consacrée par M. Williams Jackson à la religion iranienne n'est qu'un résumé assez sec et très succinct du volume qu'il a récemment consacré à Zoroastre (New-York, 1899). C'est à cet ouvrage qu'il faut se reporter pour comprendre les raisons qui ont fait admettre par M. J. que Zoroastre ne peut pas descendre plus bas que le VIᵉ siècle avant J.-C., date qu'il établit par une comparaison entre la chronologie tirée du Boundéhich et les citations des anciens auteurs grecs, citations qui, on le sait, ne se trouvent que dans des écrivains relativement modernes. Or c'est là la grande difficulté historique; car ni Hérodote, ni les historiens des guerres médiques ne parlent de Zoroastre, entièrement inconnu aux inscriptions achéménides, qui ignorent également l'Avesta (sauf un endroit où le mot *âbaštâ* est employé avec le sens de « loi »). — Si les Perses avaient été vainqueurs à Marathon et à Salamine, l'Europe aurait peut-être été conquise, mais on n'est pas autorisé à affirmer qu'elle se serait convertie au culte du feu, à moins que les vainqueurs n'eussent réussi à rattacher l'adoration d'Ahura-Mazda au culte du foyer domestique, de Vesta. — M. Jackson est contraint, par sa propre chronologie, de reporter avant les Achéménides la période des Gâthâs qui correspondrait à un soi disant développement médo-bactrien. La difficulté de concilier la tradition avec les renseignements positifs de l'histoire ne me paraît pas avoir été tranchée, en ce qui concerne Zoroastre, par le résumé de M. Jackson. *Adhuc sub judice*...

Cl. HUART.

Aristotelis Poetica, textum recognovit, emendavit, in ordinem digessit, secundum sententiarum seriem typis distinxit, Tucker, Londres, Nutt, 1899.

Le besoin d'une nouvelle édition critique de la *Poétique* d'Aristote ne se faisait point sentir. Depuis la publication des *Analecta orientalia* de Margoliouth, les leçons de Σ, telles qu'elles peuvent être déduites de la version arabe d'Abu-Bashar et de la traduction latine de la paraphrase d'Averroes, ont été mises à profit par les critiques et les éditeurs, Ellis, Butcher, Mulvany, Diels, Gomperz, Wrobel et Seibel, pour ne rappeler que les plus considérables. Aucune découverte importante n'a été faite depuis. Des conjectures originales et plausibles pourraient seules justifier la réédition d'un texte aussi difficile et encore enveloppé d'épaisses ténèbres. Le lecteur les chercherait vainement dans le travail, d'ailleurs consciencieux, de M. T.

Le texte est imprimé en plusieurs caractères. On distingue ainsi à première vue, les développements essentiels des éclaircissements et des digressions. Les passages considérés comme interpolés sont écrits en petits caractères gras. Ce sont les suivants : c. xii (avec Ritter et Gomperz : pourquoi M. T. ne cite-t-il pas cette dernière autorité ?) ; c. xx (mais pourquoi ces considérations sur la phonétique ne seraient-elles pas d'Aristote ?), c. xxi 1458 a 8-17 (avec Ritter, que l'édit. ne cite pas, je ne sais pourquoi).

Plusieurs transpositions sont non seulement proposées, mais faites dans ce texte. Le c. xiv est suivi des c. xvi, xvii, xviii (d'après Susemihl). De plus, dans le c. xvii, entre les mots οἱ δὲ ἐκστατικοί εἰσιν et τούτους τε λόγους est inséré le développement ταῦτα δὴ <δεῖ> διατηρεῖν — ἐν τοῖς ἐκδεδομένοις λόγοις ἱκανῶς, du c. xv. Dans le c. xviii, M. T. place après les mots μέχρι τοῦ τέλους le développement φανερὸν οὖν — τῷ Σοφοκλέους du c. xv, puis la phrase δίκαιον δὲ καὶ τραγῳδίαν ἄλλην καὶ τὴν αὐτὴν λέγειν — δεῖ δὲ ἄμφω ἀεὶ κρατεῖσθαι (transposition de Susemihl). La fin du chapitre, de τραγῳδίας δὲ εἴδη à ἢ ἐπεισόδιον ὅλον demeure sans changement. Après le c. xviii vient ce qui reste du c. xv, depuis περὶ μὲν οὖν τῆς τῶν πραγμάτων συστάσεως jusqu'à ἢ ἀναγκαῖον ἢ εἰκός, mots auxquels fait suite le développement ἐπεὶ δὲ μίμησις — Ἀγάθων καὶ Ὅμηρος, par lequel se termine le chapitre remanié. Il est certain que, grâce à cette disposition, les idées apparaissent mieux liées et sont présentées dans un ordre plus satisfaisant. Mais de pareilles transpositions ne laisseront pas que de paraître hardies et seront, par conséquent, sujettes à contestation.

L'appareil critique est bien fait. On y remarque cependant quelques lacunes. Pourquoi ne pas mentionner la leçon de Σ, toutes les fois qu'il est possible de remonter jusqu'à elle ? Beaucoup d'ingénieuses et plausibles corrections de Gomperz sont omises ; je ne vois cités ni Mulvany, ni Wrobel, ni Seibel. De pareils oublis sont regrettables. En revanche, j'ai retrouvé avec plaisir le nom de Thurot, dont plusieurs conjectures méritent de passer dans le texte, et que la critique

allemande affecte toujours de ne pas connaître. M. T. a tiré parti du *cod. Ricardianus*, remis en honneur par l'Italien Landi. Il aurait pu, plus souvent encore en conserver les leçons, dont plusieurs sont confirmées par Σ.

Les corrections proposées ou faites par M. T. sont trop souvent inutiles. Je crains qu'il n'ait été, peut-être à son insu, préoccupé de faire du nouveau. Mieux eût valu, la plupart du temps, accepter les hypothèses de ses devanciers. Quand on est en présence d'une correction plausible, admise, d'ailleurs, par les éditeurs, à quoi bon rien chercher de plus ? Assez de difficultés restent encore à élucider.

Voici, à titre d'exemples, quelques unes des conjectures de M. T. 1447 a 26 : αὐτῷ δὲ τῷ ῥυθμῷ μιμοῦνται χωρὶς ἁρμονίας οἱ <πρῶτοι> τῶν ὀρχηστῶν. Mais μιμοῦνται est une glose déjà supprimée par Spengel (elle ne se lisait pas dans Σ), et οἱ est une mauvaise leçon de ἡ (ss. ent. τέχνη), dûe à l'itacisme. — 1447 b 13 : οὐχ ὡς <χρῆν> κατὰ μίμησιν ποιητάς : vraisemblable. 1447 b 20 : M. T. retranche μικτὴν ῥαψῳδίαν ἐξ ἁπάντων τῶν μέτρων, mots inutiles après ἅπαντα τὰ μέτρα μιγνύων ; mais il écrit ensuite κατὰ <ποῖον> ποιητὴν προσαγορευτέον : correction contestable. Gomperz lit avec plus de raison καίτοι ποιητήν. — 1448 a 15 : pourquoi conserver la leçon ὥσπερ... γᾶς Κύκλωπας Τιμόθεος καὶ Φιλόξενος ? Dans Σ, il y avait οὕτως et non γᾶς ; et Margoliouth semble avoir bien vu quels mots se cachaient sous οὕτως, quand il écrit : ὥσπερ οἱ τοὺς Κύκλωπας. Il conviendrait aussi d'écarter avec Gomperz les mots μιμήσαιτο ἄν τις, qui, dans Σ, étaient placés entre ὥσπερ et οὕτως. — 1448 a 22 : à la conjecture contestable ἢ <παράγοντα> πάντας... τοὺς μιμουμένους préférer celle de Friedrichs et Schmidt ἢ πάντας... [τοὺς] μιμούμενον. — 1448 b 19 : κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμεῖσθαι, καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ... <ἐρᾶν> ἐξ ἀρχῆς πεφυκότες, καὶ αὐτά μάλιστα κατὰ μικρὸν προάγοντες : douteux ; καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ τοῦ ῥυθμοῦ font suite à τοῦ μιμεῖσθαι ; écrire, avec Gomperz, ἐξ ἀρχῆς πεφυκότες <εἰς> αὐτὰ καί... — 1449 a 8 : αὐτό τε καθ' αὑτὸ κρῖναι (Forchhammer) τί ἦν <εἶ>ναι : peu vraisemblable. — 1449 a 15 : M. T. supprime à tort le point après φύσιν ; le sens est clair : après de nombreux changements, la tragédie cessa d'en subir, une fois qu'elle eut ses proportions naturelles. — 1449 a 27 : l'éditeur ponctue avec raison ἔτι δὲ ἐπεισοδίων πλήθη καὶ τὰ ἄλλ' ὡς ἕκαστα κοσμηθῆναι λέγεται, ἔστω ἡμῖν εἰρημένα. — 1450 a 12 : οὐκ ὀλίγοι αὐτόν<ως> ὡς εἰπεῖν ; mais οὐκ ὀλίγοι ne semble pas être dans Σ ; écrire [οὐκ ὀλίγοι αὐτῶν] <πάντες> ὡς εἰπεῖν (Butcher), ou ὀλίγου αὐτῶν <ἅπαντες> (Bywater). — 1450 a 17 : ἀλλὰ πράξεως καὶ βίου <οὗ> καὶ <ἡ> εὐδαιμονία : inutile après les corrections de Margoliouth et Diels, d'après Σ : καὶ βίου [κακοδαιμονίας... κακοδαιμονία] · <ὁ δὲ βίος> ἐν πράξει ἐστίν. — 1452 a 4 : ταῦτα δὲ γίνεται καὶ μάλιστα καὶ κάλλιον ὅταν γένηται παρὰ τὴν δόξαν δι' ἄλληλα : peu satisfaisant. Spengel retranche καὶ μάλιστα ou καὶ μᾶλλον. — 1454 a 4 κράτιστον δὲ <τοῦτο καὶ οὐ> τὸ τελευταῖον : inutile. — 1454 b 31 : οἷον <ἢ> Ὀρέστης ; mais mieux vaut retrancher Ὀρέστης, avec Diels, d'après Σ ; ou

bien écrire avec Margoliouth οἷον [Ὀρέστης] ἐν τῇ Ἰφιγενείᾳ [ἀνεγνώρισεν ὅτι Ὀρέστης]. — 1455 a 76 παραλογισμὸς <ἦν> : inutile : παραλογισμός avec Vahlen (cf. *Riccard.* et Σ). — 1455 a 20 ἄνευ τῶν πεποιημένων [σημείων καὶ δεραίων]. — 1455 b 34 : M. T. écrit τοσαῦτα γὰρ κατὰ μέρη ; mais la conjecture a déjà été faite par Heine. — 1456 a 2 [τὸ δὲ τέταρτον ὄψις (Bywater), οἷον αἵ τε Φορκίδες καὶ Προμηθεὺς καὶ ὅσα ἐν Ἅιδου]. — 1456 b 38, M. T. restitue ainsi les deux définitions : σύνδεσμος δέ ἐστιν φωνὴ ἄσημος ἣ οὔτε κωλύει οὔτε ποιεῖ φωνὴν μίαν σημαντικὴν ἐκ πλειόνων φωνῶν, πεφυκυῖα[ν συν]τίθεσθαι καὶ ἐπὶ τῶν ἄκρων καὶ ἐπὶ τοῦ μέσου (ἣ μὴ ἁρμόττει ἐν ἀρχῇ λόγου τιθέναι καθ' αὑτόν), οἷον « μέν, δή, τοί, δέ ». Ἄρθρον δ' ἐστὶ φωνὴ ἄσημος ἣ λόγου ἀρχὴν ἢ τέλος ἢ διορισμὸν δηλοῖ, οἷον < « καί, δή, ἀλλά » > ἢ φωνὴ ἄσημος ἣ ἐκ πλειόνων μὲν φωνῶν μιᾶς, σημαντικῶν δέ, ποιεῖν πέφυκεν μίαν σημαντικὴν φωνήν, οἷον τὸ « ἀμφί » καὶ τὸ « περί » καὶ τὰ ἄλλα. — Il serait inutile de pousser plus loin cette revue. Les exemples que j'ai donnés démontrent que pour quelques bonnes corrections de détail, la plupart des changements introduits par M. T. dans son texte, ne valent pas, il s'en faut, les lectures proposées par certains de ses devanciers. Et, en terminant, je renouvelle ma question : n'est-ce pas perdre son temps que d'imaginer de légères variantes à de plausibles conjectures? Mieux vaudrait s'appliquer à présenter un appareil critique plus complet, mieux au courant; ce serait, en tout cas, d'une meilleure méthode.

Médéric Dufour.

Liège et les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale, étude d'histoire comparée par J.-E. Demarteau, professeur à l'Université de Liège. Liège, Gothier, viii, 228 p., in-8°. Carte et planches photographiques.

Ce présent tirage à part du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* veut nous initier à l'histoire comparée des différentes principautés ecclésiastiques, Munster, Paderborn, Osnabruck, Minden, Verden, Halberstadt, Brême-Hambourg, situées dans le nord-ouest du Saint-Empire romain. L'idée de conférer les traits communs de l'histoire de ces évêchés fondés par Charlemagne et Louis le Débonnaire avec celle de l'évêché de Liège était certainement heureuse; seulement elle n'a été que bien imparfaitement réalisée dans ce volume, magnifiquement imprimé sur vélin, mais dont la composition prête, pour le fond et pour la forme, à bien des objections sérieuses, encore qu'il s'y rencontre des observations fort justes, des renseignements utiles et quelques tableaux de mœurs assez réussis. On ne sait trop, en lisant le volume de M. Demarteau, si l'on a devant les yeux un exposé juridique ou une relation de voyage, et si l'auteur a entendu s'inspirer de Waitz ou de Baedeker dans sa longue causerie, écrite dans un style qui ne laisse pas d'étonner, par moments, le lec-

teur, soit par son allure lyrique, soit par sa familiarité même [1]. On voit bien que l'auteur connaît le présent des contrées dont il nous raconte l'histoire, et qu'il a étudié les *Guides du voyageur*, en lisant ses descriptions de la Walhalla, la grande brasserie d'Osnabruck, ou du lutrin d'Erkelentz, mais on n'est pas aussi certain, en lisant le reste, qu'il ait étudié avec la patience nécessaire les sources de leur passé.

On remarquera tout d'abord que l'histoire particulière de chacune de ces principautés est racontée d'une façon très inégale, plus longuement pour les unes, plus brièvement pour les autres, et puis encore avec des développements très variables pour les différentes époques, pour chacune d'entre elles, selon que les sources à consulter se rencontraient plus ou moins facilement sous la main de l'auteur. M. D. a certainement feuilleté maint recueil volumineux de documents scientifiques, mais il a puisé également dans des ouvrages de seconde et de troisième main et il ne semble pas être toujours au courant des travaux les plus récents relatifs à son sujet [2]. Quand il mentionne certains livres, il est permis de douter s'il les a vus lui-même, à la façon dont il les cite [3] ou s'il les connaît d'une façon bien approfondie [4]. Parfois, il oublie d'expliquer au lecteur les faits auxquels il fait allusion, et qu'il connaît lui-même à merveille [5]; parfois aussi il montre qu'il les connaît moins bien qu'il ne serait désirable pour qui veut écrire sur la matière. Je ne parle pas seulement de légères inexactitudes, comme il peut en échapper aux plus savants [6]; mais on trouve

1. C'est ainsi (nous ne citons que quelques exemples) que les évêques du temps de Charlemagne sont « un groupe d'anges prompts à annoncer l'Evangile dans toute l'étendue de l'Aquilon » et que l'empereur lui-même « donne à la victoire franque un véritable bain de sang ». A propos du congrès de Westphalie, on nous dit que « toutes les étables inutiles étaient remplies d'ambassades. Cela n'empêche pas d'être solennelles les assises de ces pacificateurs de l'orbe chrétien ». P. 113, nous apprenons que « le cours hasardeux des luttes étrangères est généralement plus difficile à traverser que celui d'une rivière. » — P. 51, « les autres évêchés n'étaient pas en meilleure forme »; p. 56, « la population tient la dragée haute à l'évêque »; p. 85, l'auteur déclare que « la fameuse assiette aux friandises (pourquoi pas au *beurre*?) devait changer de mains », etc.

2. Pour l'histoire de la Hanse, p. ex., il citera Lappenberg et Gallois, sans nommer les grands recueils de Koopmann et de von der Ropp; pour celle de Paderborn, on ne trouve mentionnés ni l'histoire de la constitution de cette ville par Hubinger, ni le livre de W. Richter.

3. Ainsi p. 191 « Stoy, *Abriss der Geschichte Mindensis* (sic).

4. P. 70, M. D. écrit tranquillement « Saxo l'annaliste » pour désigner l'auteur anonyme connu sous le nom de « l'Annaliste saxon ». Ses traductions laissent parfois à désirer: «(*Ansgarius*) *etiam sine cappa sua vix evasit* » ne signifie pas « *encore qu'il fût sans mitre*, eut peine à sauver sa vie ».

5. P. 32, le lecteur un peu ahuri, lira ceci : « Suite de leurs agissements, le sang fut répandu et les Grignoux crièrent mort aux Chiroux », sans qu'on ait songé à lui expliquer ces sobriquets des factions liégeoises.

6. Cependant, un historien de langue française ne devrait pas appeler Charles-

de grosses erreurs qu'un bachelier serait blâmable de commettre, comme lorsque, prenant le Pirée pour un homme, l'auteur nous présente « le duc Engern » à la page 55 ou qu'il nous raconte que l'affaire de Juliers se brouilla par suite « d'un soufflet donné par le *Grand Electeur* au prince Palatin » (p. 112), alors que nul n'ignore que c'est l'électeur de Brandebourg Jean-Sigismond, le *grand-père* de Frédéric-Guillaume, qui donna cette giffle historique à Wolfgang de Neubourg.

Mais le défaut principal du livre consiste, à mon avis, dans l'absence trop fréquente de toute base chronologique solide dans les récits historiques qu'il nous fait; l'auteur procède parfois par bonds et sauts déconcertants au possible. Ainsi p. 92, il parle d'abord de la guerre contre la ligue de Smalkalde, puis, sans le moindre avertissement, nous voici en pleine guerre de Trente Ans; on nous montre Pappenheim devant Hildesheim en 1632, ce qui n'empêchera pas d'ailleurs M. D. de dire (p. 94) que le célèbre général de la Ligue catholique se présenta devant cette ville, « comme Spar (lisez Sparre) *dix ans plus tard*, en 1649 » devant Liège. Sur cette même page 94, après avoir entendu parler de Tilly, nous nous trouvons subitement « vers la fin du XVI[e] siècle » P. 189, M. D. nous raconte l'occupation d'Aix-la-Chapelle par les Espagnols en 1598, puis il continue : « Cependant Liège pâtissait de tous les maux dont l'Allemagne avait souffert au temps de la guerre de Trente Ans. »

On ne s'explique pas non plus pourquoi l'auteur, écrivant en français, conserve partout aux noms propres, et même parfois aux noms de lieux, leur forme germanique; pourquoi dire « le cardinal Frantz », « le prince Carl », « Rudolf », « Rhabanus Maurus » au lieu de Raban Maur, *Regensburg* au lieu de *Ratisbonne*, etc.? Encore faudrait-il être conséquent, si l'on préfère cette orthographe exotique et ne pas nommer dans une même phrase *Siffrid* de Mayence à côté de *Thierry* de Trêves.

Les épreuves du livre auraient pu être mieux corrigées par l'auteur; tant pour les noms propres que pour le texte courant on pourrait facilement relever un nombre de coquilles assez respectable qu'une revision plus attentive aurait certainement fait disparaître [1].

R.

Quint « Sa Majesté Très Chrétienne », titre appartenant aux rois de France; il pourrait savoir aussi, puisqu'il s'occupe spécialement de l'histoire des principautés ecclésiastiques allemandes, que l'électeur Gebhard Truchsess (pas *Truchses*) de Cologne, ne se retira pas « finalement à Delft », mais à Strasbourg, où il fut enterré dans la cathédrale, alors occupée par les luthériens.

1. Lire *Stüve* pour *Strüve*, *Boehmer* pour *Boehner*, *Mühlbacher* pour *Moelbacher*, *Sparre* pour *Spaar*, *Naumbourg* pour *Nambourg*, *Lubeck* pour *Lubbeck*, *Hochstift* pour *Hochstifl*, *cela* pour *celat*, *dissensions* pour *dissentions*, *garnisaires* pour *garnissaires*, *consacrât* pour *consécrât*, etc. etc.

SORBELLI (Albano). **Francesco Sforza a Genova** (1458-1466) **: saggio della politica italiana di Luigi XI con L documenti inediti tratti dalle biblioteche e dagli archivi di Parigi.** Bologne, Zanichelli, 1901. In-8° de 321 p. 4 fr.

Beaucoup de nos jeunes gens vont tous les ans, à leurs frais ou à ceux de l'État, explorer les bibliothèques d'Italie. Rien de plus rare au contraire que de voir un jeune Italien venir étudier chez nous. Exception doit être faite pour quelques-unes de nos écoles de sciences, l'Ecole Centrale notamment, qui a toujours attiré un certain nombre d'entre eux et nous a ménagé par là des amis actifs et fidèles, parmi lesquels je citerai seulement M. Canovetti, l'ingénieur en chef de Brescia. Mais, tandis que nous allons quotidiennement chercher dans les archives de l'Italie son histoire et la nôtre, elle ne semble plus se souvenir qu'une partie de son passé dort dans nos dépôts publics. Quelques Italiens pourtant commencent à s'apercevoir que la prolongation de cette indifférence serait plus dommageable encore à la réputation de leur patrie qu'à l'intérêt de la science; et l'année dernière, sur leur initiative, une bourse d'études a été donnée à un jeune Modenais, M. A. Sorbelli, qui, en quelques mois d'un travail acharné, a rassemblé les documents dont il nous offre aujourd'hui le commentaire.

On verra dans son livre avec quelle mobilité la malheureuse Gênes épuisée par des divisions séculaires, passait, au xve siècle, d'une servitude à une autre. Il y restait bien encore quelque ombre de partis politiques ; on se battait encore à l'occasion entre nobles et roturiers ; mais tous se rencontraient dans l'indifférence la plus complète pour l'indépendance de la ville. Gênes appartenait à qui voulait la prendre. On a cent fois décrit la décadence où était tombé l'esprit public à Venise lorsque Bonaparte s'en empara ; mais, quatre cents ans plus tôt (je devrais dire cinq cents ans plus tôt), son antique rivale n'était pas moins déchue. M. Sorbelli aurait dû nous donner en une page ou deux un aperçu des causes qui avaient amené ce prompt affaissement ; car enfin, sans aller chercher Venise à qui ses lagunes et sa constitution aristocratique conservèrent longtemps une assiette plus solide, il s'en fallait que la démocratique, la turbulente Florence fût tombée si bas : elle subissait la domination des Médicis, mais les Médicis étaient alors des sages ; elle allait bientôt s'affranchir à la voix de Savonarole, parler fièrement à Charles VIII, et, au lendemain du jour où les Médicis auront été pour la seconde fois rétablis à sa tête par la force, Guichardin les avertira de prendre garde au souvenir de la liberté un instant recouvrée.

Du moins, M. S. montre très bien la facilité avec laquelle Gênes accepta tour à tour Jean de Calabre, fils du roi René duc d'Anjou, et François Sforza. Jean de Calabre l'eût certainement gardée s'il y fût resté, mais il en partit presque aussitôt pour tâcher de reprendre Naples aux Aragonais. Au contraire Fr. Sforza conduisit ses desseins

avec beaucoup de prudence. Il ne réussit pas à tromper sur ses projets Charles VII qui tenait pour la France à la conservation de la Ligurie, mais il se passa de sa permission pour les exécuter; Louis XI fut plus accommodant; M. S. montre que la cour blâma Louis XI de s'être arrangé avec le duc de Milan, mais le fameux mot: « Les Génois se donnent à moi et je les donne au diable » suffit à rappeler les intentions bien arrêtées du roi. Sforza prenait probablement une peine inutile en intriguant avec la Savoie et des princes allemands pour empêcher Louis XI d'oublier sa promesse. Quoi qu'il en soit, une fois en possession de Gênes, il tint lui aussi sa parole en envoyant au secours du roi contre la Ligue du Bien Public quatre mille cavaliers et mille fantassins qui répondirent à Louis XI du sud-est de la France.

Gênes prit fort bien la chose, à part l'archevêque Paolo da Campofregoso, que sa perfidie dénuée de grandeur avait, parmi de misérables compétitions, élevé un peu auparavant à la dignité de doge. Les plus grandes familles, les Fieschi, les Doria, les Spinola, travaillaient pour Sforza. Le 21 janvier 1464, ses agents avertirent doucement le doge qu'il n'avait qu'à se résigner et à tirer le meilleur prix possible de l'acquiescement qu'on lui demandait. Ici il faut citer leurs propres paroles, car, avec une lettre de leur maître dont nous donnerons un extrait tout à l'heure, c'est le plus curieux des documents retrouvés par M. S. « Voyez vous, Monseigneur, cette affaire vous touche plus que personne. Vous avez dit plus d'une fois que, si l'Illme duc de Milan voulait cette ville, vous la lui donneriez volontiers, et nous croyons que vous êtes, en homme sage, dans cette bonne résolution, parce que vous savez bien que Son Excellence vous aime comme un fils. Donc, délibérez avec vous même qui mettrez l'enjeu sur la table et non avec votre entourage qui n'a rien à perdre ». Voici maintenant quelques lignes de Sforza lui-même, beau spécimen d'effronté pathelinage; après avoir exposé comme quoi ce serait Louis XI qui le presse d'annexer la Ligurie à la Lombardie, il proteste ne s'y prêter que pour prévenir les troubles et scandales qu'une intervention du roi en Italie eût produits : « Nous qui sommes et avons toujours été continuellement attentifs et vigilants dans l'exécution de tout ce que nous avons connu et connaissons concerner l'honneur, le bien, la paix de la péninsule..., nous qui savons contribuer à écarter les causes qui pourraient entraver l'expédition que l'on projette pour la défense de la foi, et enfin dans l'intérêt de notre Etat et de nos enfants, il nous a paru préférable d'accepter les offres de Sa Majesté. » Du moins, Sforza ne mentait pas en disant d'une manière générale qu'il avait à cœur l'indépendance de la péninsule. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il prit Gênes presque sans effusion de sang; mais il n'en profita guère, car il mourut presque aussitôt après.

M. A. S. qui nous apporte pour son coup d'essai plus de 130 p. de documents inédits intelligemment commentés, nous promet une

étude sur un objet plus étendu : la politique étrangère de Fr. Sforza, notamment avec la France. C'est un très bon signe que cette volonté de ne pas s'enfermer dans la prudence un peu méticuleuse où tant de jeunes Italiens se laissent confiner pour toute leur vie. Le sujet qu'il annonce est intéressant, surtout pour nous Français, et nous serions doublement heureux s'il ramenait M. Sorbelli à Paris.

Charles DEJOB.

Le dialecte alaman de Colmar en 1870; grammaire et lexique par Victor HENRY, professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Paris. (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fascicule XI). Paris, Alcan, 1990 ; in-8°, 8 fr.

I

Le dernier ouvrage de M. Henry est digne en tous points des meilleurs d'entre ses aînés. Toutes les brillantes et fortes qualités de l'auteur s'y retrouvent. La clarté et la belle ordonnance de l'exposition ; l'ardeur et la force dogmatique; la conscience scrupuleuse, exclusive de tout à peu près, défiante à l'égard de toute facilité trop grande, s'y montrent aussi nettes que jamais; M. H. a porté ces dons propres de son esprit et indépendants, en quelque sorte, des sujets traités, en cette matière nouvelle comme en toutes les autres. Mais il semble bien qu'il y ait mis quelque chose de plus : le dialecte de Colmar est la langue maternelle de l'auteur ; c'était celle de ses camarades d'école, de ses conversations familières; c'est toujours encore pour lui « la langue pittoresque et savoureuse du terroir. » Aussi, le livre entier est animé d'une chaleur cordiale, d'un sens vivant du parler étudié qui augmentent singulièrement la valeur documentaire de la monographie et qui entraînent tout lecteur auquel sons et locutions cités sont familiers. N'étaient les conditions extérieures qui ont fait que M. H. n'est retourné « que pour peu de jours et à de rares intervalles » (p. VII) en Alsace, on pourrait dire que l'on a affaire à une œuvre indigène. En fait, c'est l'Emigration alsacienne, qui a déjà fourni tant de contributions précieuses à la connaissance du *Reichsland*, qui lui donne aujourd'hui sa meilleure monographie dialectale.

C'est précisément à cause de cela peut-être que le dernier livre de M. H. ne sera point appelé à une notoriété aussi grande que d'autres qui l'ont précédé. Si la *Grammaire comparée* du grec et du latin, de l'allemand et de l'anglais contribue soit à la connaissance de ces langues elles-mêmes, soit à celle de leurs origines; si elle sert éventuellement d'introduction naturelle à l'étude de la grammaire comparée indo-européenne, il faut bien convenir qu'un simple dialecte alsacien n'offre aucune de ces ressources. Cependant un parler aussi directe-

ment apparenté au moyen-haut-allemand ne peut qu'en faciliter la connaissance et en vivifier singulièrement l'étude; aussi *Le dialecte alaman de Colmar* prendra-t-il sa bonne place dans la Bibliothèque de chaque germaniste tandis que les linguistes en général, le liront comme un modèle intéressant de travail dialectal.

La Grammaire de M. H. comporte une phonétique, une morphologie, un Lexique et une série d'Appendices. La phonétique est exposée avec une clarté impeccable, et rattache historiquement les articulations colmariennes à celles du moyen-haut-allemand. M. H. y expose le système de transcription qu'il a cru devoir adopter, ni trop simple, ni trop compliqué : « un moyen terme, dit-il lui-même; car s'efforce-t-on de la simplifier, elle devient trop vague ; de la préciser, elle se complique à l'infini. » Rien de plus juste; une transcription est toujours imparfaite et doit être complétée par l'indication précise du rôle de chaque articulation, de sa place dans le phonétisme total, de ses alternances. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est d'être claire et suffisante, telle qu'est celle de M. H.

Nous nous permettrons de suggérer à l'auteur une étude rigoureuse, qui serait bien intéressante, de la qualité exacte des occlusives colmariennes dites sourdes et peut-être bien différentes en quelque façon d'après la place qu'elles occupent. De même, au sujet de la morphologie, nous soumettrons simplement à M. H. quelques formes qui semblent pouvoir intéresser l'historique des conditionnels tels que *vertit* ou *vertickt*. Il suppose qu'ils doivent leur naissance à la suffixation de l'élément qui est en moyen-haut-allemand *iht* et chez Notker *ieht*, ce qui est rendu possible par le fait que cet indéfini ne s'employait que dans les phrases négatives (où il a été remplacé par le composé *niht nieht*) dans les interrogatives et certaines dépendantes, et en somme dans des formes surtout irréelles. Mais M. H. se hâte d'ajouter d'une part que la forme *vertikt* est la forme pleine et primitive (p. 101) ; d'autre part que le traitement de *iht* est parallèle à celui de *niht* (p. 125). Peut-être cette dernière remarque est-elle plus spécialement importante. Dans l'Oberland bernois, en amont de Thun, au village voisin d'Hilterfingen par exemple, on a les formes *vistit*, *vistik*, *vistikt* et *vistiks*. Nous avons pu constater que cette dernière forme ne traduisait pas toujours *ich wüsste es* mais aussi *ich wüsste*. L'on aurait peut-être alors *i vistiks* = *ih vist ihtes* (conf. *nihtes*, *niks*) et *i vistit* = *ih vist iht* (conf. *niht*, *nit*). Une forme *vistik* s'expliquerait dès lors par une égalité *vistit : vistits* = **vistik : vistiks* et *vistikt* ne seraient qu'une forme redondante. La disparition de *vistiks* dans le dialecte de Colmar en tant que simple conditionnel, n'aurait non plus rien de surprenant : et le vocalisme constant *i* est celui des syllabes suffixales atones (p. 11). Tout cela n'est qu'une hypothèse, bien entendu, proposée à l'examen de M. H.

Le Lexique est allemand-colmarien. M. H. a jugé qu'il n'y avait pas

d'étude de dialecte allemand possible sans la connaissance de la langue littéraire et, résolument, il a tiré parti du grand avantage qu'il y a, au point de vue pratique et mnémotechnique, à relier chaque mot, ou membre de phrase dialectal avec le mot ou la locution correspondante du haut-allemand. Inutile de dire que ce lexique, où les renvois sont excellents, renferme une longue série d'expressions familières, naïves ou piquantes, mais toujours savoureuses.

L'appendice IV et dernier, où M. H. a réuni les articles qu'il a fait paraître ici même sur le *Wörterbuch der elsässischen Mundarten* de MM. Martin et Lienhart, complète, pour ainsi dire cette liste. L'appendice III donne quelques notes sur la syntaxe; l'appendice II, un texte spécimen, qui est une transcription d'une petite scène familière; l'appendice I traite de quelques formes hybrides, très intéressantes parce qu'elles témoignent à la fois du peu de résistance du vocabulaire et de la rigidité du système phonétique *vivant* auquel les mots s'adaptent tous, coûte que coûte.

Une remarque pour finir : M. Henry en consacrant une partie de son temps et de ses soins à une monographie dialectale, a montré en France, comme d'autres, et non des moindres, l'ont fait en Allemagne, que l'étude du dialecte vivant n'est utile que lorsqu'elle est l'œuvre d'un linguiste, qu'il y faut une méthode, qu'elle n'est pas indigne des maîtres et qu'elle contribue singulièrement à donner un sens juste de ce qu'est ce système toujours mobile et toujours équilibré à nouveau que l'on appelle une langue.

Robert GAUTHIOT.

II

Il y a quelques années, C. Schmidt faisait paraître un glossaire du dialecte strasbourgeois; ce recueil, très documenté, instructif et intéressant, était précédé de quelques notes de grammaire succinctes et d'ailleurs sans prétention. L'auteur nous annonçait en même temps la prochaine publication d'une grammaire strasbourgeoise par M. Liebich; mais Schmidt est mort sans l'avoir vue et nous l'attendons toujours.

Colmar, qui n'attendait rien, a eu du même coup sa grammaire et son lexique. Comme c'était à prévoir de la part de M. Henry, le point de vue phonétique et morphologique domine dans toute cette étude qui, circonscrite de lieu et de temps (1870), ne pouvait se faire ni dans de meilleures conditions ni avec plus de compétence et de scrupule. Stimulé par un touchant amour du pays natal, par la religion des souvenirs d'enfance, l'auteur a approfondi et raisonné son dialecte et l'a ramené à son prototype le mhd; suivant une méthode rigoureuse, il a dressé un tableau comparatif où éclatent, dans une évolution normale de la langue, l'admirable constance des lois phonétiques.

Un maître autorisé [1] a déjà dit le grand mérite de l'ouvrage. J'ajouterai que la méthode de M. H. sera d'un exemple précieux pour les lexicographes et grammairiens d'Alsace en particulier. Schmidt avait dit qu'il était essentiel de procéder par monographies ; ce qu'il avait fait pour le patois de Strasbourg, M. H. l'a fait pour celui de Colmar. Le point de vue est différent sans doute : ici il est plus élevé, plus scientifique, les aperçus sont plus étendus ; mais le principe est le même. Un dictionnaire complet du dialecte alsacien, comme celui dont le premier volume a paru il y a deux ans, n'aurait dû venir qu'après une série de monographies épuisant les variétés traitées. Il n'était pas nécessaire, d'ailleurs, qu'elles fussent aussi savantes que le modèle dont je parle, ni qu'elles fussent conçues précisément dans un esprit aussi théorique.

L'alsacien me semble devoir maintenir, longtemps encore, son individualité, malgré les infiltrations nombreuses auxquelles l'expose sa situation actuelle. Il apparaît plus vivace que jamais : de nombreuses productions littéraires et la vogue de son théâtre populaire en témoignent. Si les principaux centres avaient un jour la bonne fortune d'être dotés de leur code grammatical, comme Colmar, qui maintenant n'a plus rien à envier à une langue savante, on pourrait entreprendre avec succès une lexicographie définitive, et cette œuvre serait d'un grand prix pour la philologie en général et les études germaniques en particulier.

La question de graphie était d'une grande importance dans un ouvrage de ce genre. Kraeuter, qui s'est occupé avec zèle et succès du dialecte et de sa grammaire, avait d'abord senti l'utilité de créer un système de signes qui rendît les nombreuses nuances du phonétisme. Il a servi de modèle à MM. Martin et Lienhart, les auteurs du dictionnaire dont j'ai parlé plus haut. M. H. a su faire mieux qu'eux, du moins dans le domaine restreint du colmarien. Sa transcription est d'une clarté parfaite. Il serait à souhaiter qu'une graphie uniforme, ayant cette qualité fondamentale, fût suivie par tous ceux qui écrivent en dialecte.

Dans les notes que j'ai réunies, j'observerai l'orthographe de l'auteur ; mais, faute des caractères spéciaux que j'admire dans son ouvrage, je ne pourrai malheureusement préciser les timbres en cause qu'en les rapprochant de phonèmes semblables.

P. 13. (N° 19). Exemple curieux à ajouter à *apetek : eweʒemär*. Citer aussi les cas de *hamfl* (nhd. *handvoll*) et *mumfl* (nhd. *mundvoll* où l'*o* va jusqu'à être absorbé par la liquide-voyelle suivante.

P. 22. (N° 30). Enfin dans *nochenoch* (nhd. *nach und nach*) l'*u* est assourdi en *e*.

---

1. M. Barth, dans la séance du 21 décembre 1900 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Même phénomène dans le strasbourgeois *mulefüess (maul = und fussalat)*, qui probablement est connu à Colmar.

P. 26. (N° 34. 6°). Le mot *petsite*, cité dans le lexique (nhd. *beizeiten*) nous offre un autre exemple de l'assourdissement de mhd. *i*.

P. 48. (N° 61, 3°). De *Kreschtier* « clystère » il est dit que *l* médial de mhd. *clister* est refait par étymologie populaire sur le ppe *kresch*t « apprêté ». Or à Strasbourg, où l'on dit *kerescht* et non *krescht*, nous trouvons également *kreschtier*. Il est donc plus naturel d'admettre une simple assimilation de *l* à l'*r* final.

P. 49. (N° 62, 5°). D'après cela, *mer* « la mer » aurait le même timbre que *mer* « à moi ». Cette homophonie n'existerait qu'à Colmar.

P. 56. (N° 68, 3°, f.). Le *t* final de *gestert* « *hier* » ne me semble pas être de même nature que celui de *einst* et de *anderst*. La double forme *gestert* et *gesterte*, usitée en bien des endroits, n'est-elle pas le pendant de *hit* et *hite* « aujourd'hui », où *te*>*t* représente le mot *tag* « jour ». Cf. goth. *gistra-dagis* et angl. *yesterday*.

P. 56. (N° 69, 1°). Le timbre de l'*e* accentué de *trenke* « boire » n'est pas indiqué.

P. 80. (Par. 99, 2°). Dans *alterle* « mon vieux » l'absence de métaphonie paraît due plutôt à ce que le suffixe s'est ajouté à une flexion (forme de l'apostrophe) ; la métaphonie en eût détruit le caractère et aurait donné l'impression d'un comparatif. *Schwerzele* « noiraud » n'est-il pas connu à Colmar ?

P. 84. (N° 103, 2°). Je ne crois pas que *sal* « ce » soit nominatif-accusatif masculin.

P. 86. (N° 107, 2°). Dans l'exemple : *Va mer sich en te kleie mischt*, on attendait l'accusatif (*en t'kleie*).

P. 87. (N° 107, 4). Dans *femf stonte* il y a une erreur de graphie au numéral.

P. 89. (N° 109, 2°, b). L'*o* de *schlose* « grêler » ne serait-il pas long à Colmar ? Il l'est à Ribeauvillé, à Schlestadt et ailleurs.

P. 99. (N° 108, 5°). L'explication de *kat*, auxiliaire du conditionnel, par une forme *gaebte*, de *geben* « donner », n'est guère satisfaisante. On ne voit pas comment ce verbe aurait été appelé à cette fonction, tandis que *gehen* « aller » joue un rôle considérable comme auxiliaire ; dans le Sundgau on dit : *I will ge schriwa* « je veux écrire », *geh geh froye* « va demander ».

La forme *kat* n'apparaîtra pas plus corrompue, qu'on la rattache à *gehen* ou à *geben*, et nous aurions un sens.

P. 100. (N° 121). On pourrait dire que, bien plus volontiers que le nhd, même presque toujours, le colmarien, comme tout le dialecte, emploie le présent pour exprimer le futur. L'intervention de l'auxiliaire *vare* (*werden*) ajoute à l'affirmation l'idée de probabilité sans renfermer précisément le sens du futur. Je trouve cette idée dans tous les exemples cités. J'en ajoute un qui, malgré l'auxiliaire, exprime ma-

nifestement un présent : *Vo esch ter Schampetis? — Er vurt em vertshüs hocke.* Quant à l'exemple : *Van te-n-em trak vatsch, vorsch kfetst*, ce n'est pas un futur qu'il renferme, mais un présent passif à sens du futur.

P. 101. (N° 123). L'affixe goth. *dedjau*, dont il est question ici, expliquerait parfaitement le *didi* qui sert parfois à former certains conditionnels du patois strasbourgeois : *wenn i schribdidi* « si j'écrivais ». Pour l'affixe colmarien *ikt*, M. H. pense à mhd. *iht*. Voici qui servira peut-être à corroborer son opinion : dans le Sundgau il existe un adverbe *acht* (timbre de l'*a* dans *trak* « ordure ») qui est resté indépendant du verbe, auquel il se joint constamment pour exprimer doute ou indécision : *I vaiss acht net* « ma foi ! je ne sais pas ». L'auteur signale fort justement cet exemple d'un mot indépendant « qui s'enkyste en quelque sorte et perd toute individualité ». Nous pouvons surprendre le même phénomène dans le verbe français *s'en aller* que le peuple conjugue au passé : « je me suis *en allé* ». La soudure orale est faite; un jour elle s'écrira.

P. 105. Dans l'*Ave*, une faute d'impression : l'accent de *yets* s'est égaré sous l'*s*.

Dans le chapitre de la déclinaison il eût été intéressant de signaler les rares cas de génitif qui ont subsisté : *ts-morjets, ts-ovets, s-tays* ? « le matin, le soir, de jour » ainsi que les formations analogues, encore en usage dans les noms de jeux : *palles spele* « jouer à la balle », où la flexion *s* joue le rôle de notre préposition *à*.

Il n'y avait pas grand chose à dire sur la syntaxe. Elle diffère à peine, comme le remarque l'auteur, de celle de la langue classique. Mais c'était une raison pour signaler les divergences. On pouvait noter, p. ex., que l'alsacien n'emploie jamais cette tournure caractéristique qui consiste à faire précéder de ses compléments le participe-adjectif placé devant le nom qualifié : *ein mit Blumen geschmückter Hut*, « un chapeau orné de fleurs ». Devant le participe ainsi employé le dialecte ne tolérera même pas d'adverbe complétif.

A propos de la construction des prétérito-présents il y avait quelques remarques à faire : 1° Tandis que, dans les temps passés de cette catégorie de verbes et de quelques autres comme *hören, sehen* etc., le nhd. place régulièrement leur infinitif après l'infinitif complément, l'alsacien préfère intervertir cet ordre. Il dira : *er het mi sah komme* (nhd. : *er hat mich kommen sehen*). 2° En particulier pour *wissen* et parfois aussi pour *lehren* et *lernen*, le nhd. forme les temps passés avec le ppe (comme dans les verbes ordinaires) quand ils ont pour complément un infinitif. L'alsacien ne le fait que pour *wissen*. Il dira toujours : *er het lere tanze* « il a appris à danser »; en nhd. : *er hat tanzen lernen* ou *gelernt*. 3° Dans la proposition subordonnée, le dialecte soumet rarement ces verbes à la règle du rejet. On dira bien : *Gloibsch dass er khomme khat* « crois-tu qu'il puisse venir? », mais plutôt :..... *dass*

er khomme khat. L'auxiliaire *kat*, qui forme les conditionnels, suit la même règle.

Pour la construction des pronoms-régimes entre eux, je crois que *es* en particulier est soumis à la loi suivante : il précède les pronoms au datif, sauf *mir* et *dir*. Ainsi : *Sie han mr's ksayt* (cf. p. 82), mais non : *ar het's mr ksayt*, comme il est dit p. 81. Sans prétendre que cette dernière construction soit absolument condamnée, je crois qu'elle est choquante et que le dialecte est bien plus strict que le nhd. sur ce point. De même, le pronom a le pas sur les compléments d'autre nature ; dans l'exemple de la p. 86 (N° 107, 2°) : *Vorom retsch so krop aine-n-a*, le pronom *aine* devrait suivre immédiatement le verbe, comme en nhd...

Quant au double sens de *setze* (nhd. *sitzen*) et de *steh* (*stehen*), il n'est pas particulier au dialecte; or il semble considéré comme tel p. 109 (N° 127, 2°).

Notes sur le dictionnnaire M. L. — P. 114 (N° 129, a). M. H. a tort de penser au sens actuel de *kheie* « tomber » pour expliquer la locution *los mi umkheit.* Personne n'y pense. Primitivement le verbe *geheien* ou *keien* a signifié « stuprare », plus tard (notamment aux xve et xvie siècles) : « tourmenter » et « affliger ». La locution *los mi unkeit*, très ancienne et très répandue dans tout le sud, a suivi le verbe dans ces deux sens, mais pas plus loin. Après avoir été synonyme de : « linque me intactam », elle a signifié et signifie toujours : « laisse-moi tranquille » (littéralement : « ...non tourmenté »). Or, il est arrivé qu'en patois *kheie* a perdu presque partout [1] le sens de « tourmenter » pour prendre celui de « tomber » ; le rapport ne se saisissant plus, on ne tarda point à altérer le préfixe négatif : *un* devint *um* (cf. le latin *unguentum napolitanum* devenu en nhd. *umgewendter Napoleon*). Aujourd'hui *unkheit* et *umkheit*, dans l'expression en question, tendent à devenir *imkheit;* et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la *façon* dont cette forme se prononce donne l'impression d'un groupe *im kheit*, ce dernier terme conçu comme synonyme de *fride* (*Frieden* « paix »). Il est probable que la locution *los mi in fride* « laisse-moi en repos » aura eu sa part d'influence dans cette transformation.

Notes sur les chapitres précédents. — P. 127. (Note 1 sur N° 73). Pour la question de savoir s'il y a un rapport entre *biber* « castor » et *pefrtsan*, cf. cette autre forme *poffertsan* usitée à Schlestadt et ailleurs et qui fait penser plutôt au verbe *buffern*, *buffern* « s'entrechoquer ». Mais *poffer* (l'*o* bref de *vorscht*) ne saurait correspondre à *Bieber*.

P. 129. (Note 1 sur N° 111). Cf. une forme analogue produite par métathèse : *kephome* employé en Basse-Alsace.

---

1. Pas à Strasbourg toutefois, où il veut dire aussi bien « tourmenter » que « tomber ». De quelque chose de désagréable, on dit couramment : *Diss tuet mi kheie.*

P. 130. (Note 3 sur N° 123). *Kat* me semble aussi fréquent au pluriel qu'au singulier.

Lexique. — P. 137. Le verbe *büche* « buer », qui n'est pas cité, ne manque pas d'intérêt. Il a formé *büchkoch* (*o* comme dans *vorscht*), très répandu en Alsace; Colmar ne l'emploie-t-il pas? L'origine de ce verbe (nhd *bauchen*) est expliquée d'une façon contradictoire par les lexicographes. Grimm le dit venu du français *buer* (cf. notre ancien nom *bugandier*), tandis que Hatzfeld croit l'inverse.

P. 139. La prép. *pey*, *pi* « chez » devient *pe* atone dans *petsite* (*bei Zeiten*).

P. 141. (Sous *bringen*). Dans l'exemple : *mer prengt s-ene noch thaym*, il fallait : *haym*. Cf. l'article *heim* du lexique.

P. 145. L'adverbe *tan* (nhd. *denn*) ne m'a jamais fait l'impression de nhd. *dann*. A Colmar aussi bien qu'à Strasbourg et ailleurs il n'a, je crois, que le sens de *donc*, comme dans l'exemple de la p. 217 (1re ligne) : *Mach ta-net so viascht* « ne fais donc pas le vilain ». La phrase *tan pen i ufkstante* ne me paraît pas de bon aloi. Au commencement d'une proposition *tan* ne peut signifier que « car » comme *denn* en nhd.

P. 145. *Diele*. Dire : *tr tele* et non : *t' tel*.

P. 156. *Galee*, dont le genre n'est pas indiqué, est neutre.

P. 161. Sous *glucken*, le singulier de *klekler* « poussins » n'est pas donné. A Colmar, ce doit être *klekl* ou *klekele*, comme à Schlestadt.

P. 161. Le verbe *graben* a un synonyme alsacien très usité : *talve*, ppe : *ketolve* (mhd. telben).

P. 164. L'auteur n'aurait-il pas confondu, dans *khüche* (nhd. *hauchen*) l'initiale du participe avec celle de l'infinitif? Les Colmariens que j'ai connus disaient *hüche*. Dans l'exemple cité, *am fanster* doit être remplacé par *ans*... pour la même raison qui fait dire : *en t-fenger hüche*.

P. 164. Sous *Haus*, l'expression *alter lomp* est traduite par « vieille guenille » ; disons : « vieil ivrogne » et pour le reste : « pourquoi n'as-tu pas fait d'économies? ». Cf. sous *Lump* (p. 184) la différence entre *lomp* et *lompe*.

P. 167. Est-il bien vrai que *hovel* (nhd. *hobel*) « rabot » fasse *hevel* au pluriel? Cette métaphonie, étrangère au nhd., ferait confondre le terme avec *hevel* « gourdin ».

P. 167. Dans l'exemple cité sous *horchen*, dire : *aym* et non : *aynem*.

P. 170. Le mot *Khane* « broc » est dit masculin, N'est-ce pas une erreur? Le dict. M. L. ne relève ni ce genre ni cette forme spéciale, qui cependant en vaudrait la peine, car dans toute la région environnante on dit *t-kann*.

P. 170. Il est à remarquer que *Khapal* (*Kapelle*) n'a pas le sens

d' « orchestre » qu'il a de plus en nhd. Il est probable que, dans les villes au moins, il ne tardera pas à le contracter.

P. 179. Je connais *plange*, mais dans un sens tout différent. Quant à « concerner » je ne l'ai jamais entendu exprimer que par *aplange*.

P. 187. Le mot *mets* (nhd. *Metze*) ne se prononce-t-il pas *mats* avec le même timbre que *lats* « gauche » ?

P. 191. Sous *nach*, M. H. dit que cette préposition est remplacée par *tse* pour marquer la direction et il donne comme exemple : *I far tse Wensene*. Colmar serait seul à ne pas dire :... *of Winsene* ; mais c'est évidemment une erreur : le *tse* ne s'emploie devant les noms de localités qu'au repos.

P. 191. A propos de *Nacht*, il y avait à noter un terme intéressant : *henecht* « cette nuit », qui remonte à l'ahd. *hinacht* (cf. *hi* dans *hit* « aujourd'hui »).

P. 191. On ne dit pas : *Hesch an tini neyl knayt*, mais : ... *an tine* (datif).

P. 195. A *Pantoffel*, la différence de genre entre le nhd. et le patois n'est pas signalée.

P. 196. Le mot *Pfand*, dit M. H., est médiocrement usité. Cependant, dans le jeu des gages, on n'en emploie pas d'autre.

P. 196. Pour *Pfote*, dire : *tr tope*, et non pas : *t' top*.

P. 196. Est-ce que *Pfoy* « paon » ne serait pas long à Colmar comme ailleurs ?

P. 201. Sous *Rücken* est relevée la métaphonie de *Reke*. Elle se trouve également dans *Rekorp* « hotte » et dans *Rekrot* « épine dorsale » qui tous deux ont éliminé la gutturale médiale.

P. 211. Le mot *Schnor* (sans *e* final, sauf dans la région de Mulhouse) est féminin.

P. 213. L'*e* final dans *Schvarte* « couenne » appartient plutôt au mulhousien qu'au patois de Colmar.

P. 219. Le cas de *Penatsch* s'explique autrement que par une métathèse. Cf. l'ancien français *espinache* et l'anglais *spinage* ou *spinach*, où nous trouvons à la fois l'*s* initial et le même groupe de consonnes final.

P. 235. Sous *wann*, l'auteur fait une distinction de succession et de simultanéité qui n'est pas justifiée. L'emploi de *wo* conjonction correspond exactement à celui de nhd. *als*, c'est-à-dire qu'il sert dans les cas où il s'agit d'un acte isolé passé. Dans les autres cas, « lorsque » se rend par *wann* (nhd. *wenn*). Prenons les deux exemples cités et changeons le temps de la proposition principale ; nous aurons : *Wo n-er mi ksa het khet, isch er khomme* « après m'avoir vu, il est venu », et cependant il y a bien encore succession. D'autre part, mettons : « Quand il me voit, il bondit... » = *Wann er mi kset, sprengt er of*, quoique la simultanéité subsiste.

P. 236. Sous *Wasser*, l'auteur dit que la forme *Vivasr* aura été

évitée à Colmar à cause du double sens qu'elle aurait présenté. Cette forme est répandue dans la région de Ribeauvillé et de Schlestadt.

P. 238. Le terme *velik* pour *welch* interrogatif m'est inconnu.

E. CLARAC.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mai 1901.

M. Alfred Croiset annonce, au nom de la commission du prix Saintour, que ce prix est réparti de la manière suivante : 2,000 francs à M. Rodier, pour son édition du *Traité de l'âme* d'Aristote ; 500 francs à M. Legrand, pour son *Etude sur Théocrite*, et 500 francs à M. A. Macé, pour son *Etude sur Suétone*.

L'Académie désigne M. Mendel, membre de l'Ecole française d'Athènes, pour la médaille annuelle de la Société centrale des architectes français.

M. de La Trémoïlle annonce, au nom de la commission du prix Prost, que ce prix, de la valeur de 1,200 francs, est décerné à M. d'Herbomez, pour son édition du *Cartulaire de Gorze*.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Célestin Port, récemment décédé. Au premier tour, M. Jules Lair obtient 16 suffrages ; M. Théodore Reinach, 12 ; M. Aymonier, 9 ; M. Guimet, 6. Au second tour, M. J. Lair est élu par 22 suffrages, contre 16 donnés à M. Reinach, 2 à M. Aymonier et 3 à M. Guimet. — L'élection de M. Lair sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. de La Trémoïlle donne lecture de sa Notice sur la vie et les travaux de M. J. Menant, son prédécesseur à l'Académie.

M. Barth fait une communication relative à une théorie nouvelle sur l'origine de l'ère çaka.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur le sens du mot « păricīdas » dans une loi romaine attribuée au roi Numa. Il admet la doctrine de MM. Fröhde, Gustav Meyer et Brugmann, qui traduisent « păricīdas » par « meurtrier de parent ». Dans le droit primitif universel, le meurtre prémédité est puni par la loi du talion. Ordinairement, le meurtrier y échappe par la fuite. Alors la famille du mort a le droit de tuer un parent du meurtrier, si la famille du meurtrier ne paie pas la composition. Le premier terme de « pări-cīdas », pări-, est identique au grec dorien πάος = πηός, qui devait donner en latin *pārus*, en composition *pări*-, et dont le sens est « parent ». Ainsi le mot *paricidas* exprime le droit de la famille du mort contre la famille du meurtrier.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 17 juin — 1901

A. Pallis, **L'Iliade d'Homère,** traduite en grec moderne et en vers (Ἡ Ἰλιάδα μεταφρασμένη ἀπ' τὸν Ἀλέξ. Πάλλη. Μέρος δέφτερο, Η-Μ. Ἀθήνα, Τυπογραφεῖο τοῦ Σ. Κ. Βλαστοῦ, 1900); in-4°, 128 p. [1].

Le sort d'Homère, entre les mains de ses traducteurs grecs, a parfois été glorieux ; il est toujours intéressant pour l'histoire littéraire ; il l'est pour l'histoire même du texte homérique ; car, on pourrait, dans cet ordre d'idées, remonter jusqu'à la mise en ionien du tout ou partie de l'éolien primitif. Mais les travaux de Fick n'ont pas encore convaincu tous les hellénistes et, pour nous borner aux temps historiques, on sait que Platon fut le premier, du moins à notre connaissance, qui ait traduit de l'Homère. Dans sa *République* (Polit. 393 D-394 A), il remet — « ἄνευ μέτρου » — en style indirect, dans une *paraphrase*, il est vrai, plutôt que dans un mot à mot, le discours de Chrysès (A, 12, 18-42) [2]. Après lui, vient le rhéteur Aristide qui, se tenant plus près du texte, mais le développant çà et là, en guise de commentaire, paraphrase les quarante-trois premiers vers de l'*Iliade*, tantôt en style indirect (A 17-21), tantôt en style direct (A 37-42 ;

1. La première partie, chants I-VI, avait paru, chez le même imprimeur et dans le même format, en 1892. Nous disons imprimeur ; car l'auteur a dû faire les frais. Une œuvre comme celle-ci et qui intéresse les Grecs si directement ne trouve hélas ! en Grèce, à l'heure qu'il est, ni éditeur ni public.

2. Les passages où Platon cite Homère sont nombreux. On ne les trouve indiqués ni dans l'édition de Stallbaum, ni dans le *Lexicon Platonicum* (Leipzig, 1835, 3 vol.) de l'édition Ast (ibid., 1819), ni dans l'Index *Graecitatis Platonicae*, T. Mitchell, Oxford, 1832. Ces passages n'ont été relevés que dans l'édition Didot, t. II, p. 152, s. v. Homerus.

Walz, *Rhet. gr.*, IX, 407). La paraphrase la plus connue — et c'est moins une paraphrase qu'une traduction *juxta* — est celle qu'on attribue à Psellus et dont une version a été publiée par Bekker Sch. hom. App. 651-811. Nul n'ignore que Ludwich a donné une collation importante, d'après plusieurs manuscrits, des soixante-dix premières lignes (= A 1-70), puis de celles qui correspondent à A 549-611, B 1-15 (*Arist. homer. Textkr.*, Leipzig, 1885, t. II, 483 suiv.). On y trouvera de nombreux renseignements sur les « *Homer-Paraphrasen* », Moschopoulos, Gaza, le Ven. A, etc., etc. Il y faut aujourd'hui ajouter Nicole, *Scol. gen. de l'Il.* (Paris, 1891), t. I, p. VI, XXX et, d'une façon générale, Krumbacher², 909, § 400. Pour le dire en passant, il y a là un travail d'ensemble qui devrait tenter quelque helléniste. Les *paraphrases*, dont presque toutes méritent collation et dont plusieurs sont inédites, nous renseigneraient sur les textes différents que les paraphrastes avaient sous les yeux, ce qui a son importance au point de vue du texte homérique ; ce serait, d'autre part, un chapitre intéressant — et nouveau — pour l'enseignement du grec à Byzance, sur lequel nous avons si peu de données ; les humanistes pourraient voir alors dans quelle mesure la Renaissance s'est préparée en Grèce et la part exacte que les Grecs y ont prise [1].

Après les paraphrases et sans parler ni des *Carmina Iliaca* ni des *Allégories* de Tzetzès, qui représentent, dans cette série, un genre à part, nous rencontrons des traductions d'un caractère étrange. Hermoniacos, dont nous devons à M. E. Legrand une si scrupuleuse édition [2], dans ses vingt-quatre ῥαψῳδίαι, suit Tzetzès et ne connaît même pas Homère [3]. Ce même Hermoniacos trouve pourtant, en 1526, un imitateur ou plutôt, comme l'a établi E. Legrand [4], un arrangeur dans la personne de Lukanis [5]. L'auteur de la *Guerre de Troie* [6] ne s'inspire même plus de Tzetzès : il ne connaît l'*Iliade* d'Homère que par Benoît de Sainte-Maure [7].

Depuis le XVIe siècle, qu'y a-t-il eu ? Pas grand chose. Il y a eu la traduction en vers du Ier chant de l'*Iliade* par Christopoulos [8]. L'intention du traducteur est bonne ; il a choisi la langue parlée, mais il y mélange trop d'éléments savants, au gré du vers et sans faire effort

1. Le grec moderne trouverait aussi son compte dans les paraphrases ; Ludwich y signale un νά (t. II, 493).

2. Voir *Rev. crit.*, 12 janvier, 1891, p. 28 suiv.

3. Voir E. Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, t. V (Const. Herm.), p. IX suiv. ; Krumbacher², 845-847.

4. *Bibliographie hellénique*, t. I, 188-192.

5. E. Legrand, *Coll. de mon. pour servir à l'ét. de la l. néo-hell.* N. 5, Paris-Athènes, 1870, in-8°, ιζ'-112 p.

6. D. J. Mavrophrydis, Συλλ. μνημείων, etc. Ath., 1866, in-8°, p. 183-211.

7. Cf. Krumbacher², 847-848. On trouve cependant Ἑκάβη, v. 665 à côté de κυρὰ Κουβά, 804, etc., etc.

8. E. Legrand, *Coll. de mon.* N. 11, Paris-Athènes, 1870, in-8°, VIII-28 p.

pour châtier le style. La traduction en vers politiques rimés de Roussiadès [1] est bien peu réussie ; elle est en langue savante et on n'en parle plus guère en Grèce même, aujourd'hui, que pour en rire. Celle de Polylas, complète en manuscrit, paraît-il, ne nous est connue que par le chant Z, publié dans le *Parnassos* [2]. Elle est entachée des mêmes défauts que celle de Christopoulos. Polylas voulait créer une langue *mixte*. Les purismes y détonnent au milieu des vulgarismes ; aucun plan suivi n'a présidé au choix des deux grammaires et des deux langues [3]. C'est exactement ce que l'on peut dire de la traduction de M. B. Apostolidès [4]. Mais la diglossie s'y complique d'un essai malheureux d'hexamètres modernes qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. Ainsi, pour obtenir l'arsis et la thèse, il faut, A, 2, accentuer τὸ τρομερὸν et B, 2, καὶ au premier et au cinquième pieds. Ces monosyllabes sont, dans la réalité, dépourvus de tout accent. En y mettant de la bonne volonté, c'est-à-dire en forçant la langue, on peut obtenir tous les rythmes voulus. Quand on lit naturellement, ce n'est plus que de la prose — et elle n'est pas des meilleures. Nous devons enfin mentionner une traduction en prose et en langue savante, pour l'usage des écoles [5]. Le premier vers est ainsi rendu : « Ψάλλε (εἰπέ μας), ὦ θεὰ τὴν ὀλεθρίαν ὀργὴν τοῦ Ἀχιλλέως τοῦ υἱοῦ τοῦ Πηλέως. » Μῆνιν y est donc traduit par ὀργήν, lequel présente plusieurs inconvénients, entre autres celui de se trouver, avec un autre sens (ὄρεξις ἀντὶ λυπήσεως. Eust. 8, 24, 36) dans les poèmes homériques eux-mêmes (h. Cer. 205) ; en attique, que le traducteur prétend suivre, ὀργή, ὀργαὶ a une nuance tout à fait spéciale (Schmidt, *Gr. Synon.*, III, p. 515), qui ne correspond pas au sentiment que le poète exprime ici par μῆνις ; enfin, si l'on veut absolument comprendre μῆνις par *colère*, le mot qui signifie aujourd'hui colère, c'est θυμός ; c'est donc la seule traduction exacte, puisqu'elle est la seule vivante. Il n'y a guère dans tout cela que des à peu près.

Cette petite analyse et le court aperçu qui a précédé, nous auront servi à déterminer la place exacte qu'occupe la traduction de M. P. dans l'histoire des traductions grecques d'Homère. Cette place est grosse. En somme, M. P. a fait pour les douze premiers chants et

---

1. Ὁμήρου Ἰλιὰς παραφρασθεῖσα καὶ ὁμοιοκαταλήκτως στιχουργηθεῖσα... εἰς δέκα τρία τμήματα παρὰ Γεωργίου Ῥουσιάδου τοῦ ἐκ Κοζάνης, ἐν Βιέννῃ, 1818, in-8°.

2. *Parnassos*, 1900, 333-347.

3. Parfois la forme savante ou mi-savante est choisie sans raison, v. 13, εὔμορφην, au lieu de la forme commune ὄμορφη ; v. 55, λυπεῖσαι pour λυπᾶσαι ; v. 147, χαμαί, au lieu de χάμου, parce que celui-ci ne ferait pas le vers. Polylas est l'auteur d'une traduction complète de l'Odyssée (Athènes, 1875-1880, in-8°, en trois parties). Elle est faite dans le même esprit.

4. B. Ἀποστολίδου, Ὁμήρου Ἰλιάδος ἑξάμετρος ἁπλοελληνικὴ μετάφρασις, etc. t. I, A-M, Alexandrie, 1888, XIV-330 pp.

5. Ὁμήρου Ἰλιὰς μετενεχθεῖσα εἰς τὴν καθωμιλημένην, ὑπὸ Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. Athènes, 1882, in-8°, 476 p.

continue à faire pour les douze qui restent, ce que Platon seul a fait jusqu'ici pour quelques vers : il a remis de l'ancien en moderne, et, pour cela, il s'est servi de la langue du peuple, comme Homère.

M. P. a tenté davantage. Je vois qu'il a fait précéder chacun des deux fascicules de sa traduction d'un certain nombre de notes critiques, où il y a pas mal de conjectures, où plusieurs leçons nouvelles sont proposées pour le texte lui-même. M. P. est l'auteur d'une édition de l'*Antigone* de Sophocle [1]. Dans l'édition Schneidewin-Nauck [2], quelques-unes des leçons de M. P. sont mentionnées, parfois adoptées [3]. Avec l'heureuse facilité des races intelligentes, qui ne doutent de rien, M. P. a voulu recommencer avec Homère. Si l'intention de M. P. était de nous montrer que la langue vulgaire, la langue dont il se sert dans ces notes, est parfaitement appropriée même au style de la discussion philologique et de la critique verbale, cette démonstration est donnée pleinement; elle a même été donnée avant lui pour la discussion grammaticale et linguistique. Mais M. P. s'aventure ici sur un terrain difficile. Il est possible que quelquefois il ait des inspirations heureuses. La méthode fait trop sensiblement défaut et jusqu'aux premiers éléments, jusqu'aux premiers outils de la critique verbale [4]. Je n'insiste pas; j'aurais trop à dire. Qu'il me suffise, dans un compte rendu sincère et sans aucun parti pris, de faire simplement cette réserve.

Que vaut maintenant la traduction en elle-même? Vigoureuse, incisive, singulièrement approfondie et vivante, elle laisse éclater la maîtrise hors ligne du traducteur presque à chaque vers, car il ne convient pas, dans un travail de longue haleine comme celui-ci, de chercher chicane à M. P. pour quelques vers heurtés et un peu durs çà et là [5]. Il s'est approprié l'esprit et la langue homériques. Il a voulu donner à ses contemporains l'impression que les rhapsodes pouvaient éveiller chez leurs contemporains propres, et cela va quelquefois jusqu'au génie. Mais ce génie, car il y en a dans ce livre incontestable

---

1. Σοφοκλέους Ἀντιγόνη μετὰ κριτικῶν ὑπομνημάτων. Athènes, in-8°, 176 p.

2. Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin. *Antigone* (ed. IX), von A. Nauck. Berlin, Weidmann, 1886.

3. Voir *ibid.*, p. 156 suiv. Aux vers 14, 285, 300, 340, 368, 413, 445, 484, 531, 847, 849, 856, 858, 863, 920, 940, 941, 1004, 1032, 1035, 1134, 1140, 1149, 1197, 1236, 1253, 1254, 1270, 1279, 1282, 1303, 1317, 1330.

4. Par exemple, on ne voit pas que nulle part il ait été fait usage ni du Ebeling ni du Gehring ni même du Prendergast. Il en résulte que l'éditeur ne peut avoir sous les yeux le conspectus général des formes homériques et que, dans la question des participes passés à forme moyenne ou passive (αἰδεσσάμενος, αἰδεσθείς, sans parler de la question du — σσ —), il ne distingue pas entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Αἰδεσσάμενος qu'il propose H, 41, ne se trouve d'ailleurs ni dans l'une ni dans l'autre. Ceci n'est qu'un exemple, pris au hasard et pas des plus méchants.

5. P. e., t. II, p. 93, μὰ ἴσα ἐνῶ ὁρμοῦσε, τοῦ 'μπηξε τὸ κοφτερὸ κοντάρι. Le premier hémistiche en est à peine un.

ment, demande, pour être senti, quelque connaissance de l'antiquité, quelque intelligence du détail homérique ; pour fixer les idées, choisissons un exemple. Prenons *Il.*, Λ, 1-2 : Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο ὤρνυθ' ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσι. Le paraphraste de Bekker (*l. l.*, p. 717) traduit : Ἡ ἡμέρα δὲ ἐκ τῆς κοίτης παρὰ τοῦ λαμπροῦ Τιθωνοῦ ὥρμησεν, ἵνα τοῖς θεοῖς καὶ τοῖς ἀνθρώποις φῶς κομίσῃ. Pallis : Κι ἀπ' τοῦ λεβέντη Τιθωνοῦ τὴν ἀγκαλιὰ ἡ Ἀὐγούλα σηκώνουνταν νὰ φέρῃ φῶς σ' ὅλους, θεοὺς κι ἀθρώπους [1]. Il y avait dès le premier mot (Ἠώς), une difficulté très grande, presque insùrmontable. Dans l'*Iliade*, le mot ἠώς, aux différents passages où il se trouve employé (liste détaillée dans Prendergast), désigne tantôt la Déesse, tantôt le jour ; malgré des expressions aussi précises que ἅμ' ἠοῖ (H 331 ; cf. ἅμα ἕῳ Th., I, 48, 2 ; II, 90, 2, très fréquent ; voir Ind. Th., v. Essen), ou que ἅμα δ' ἠοῖ φαινομένηφιν (I, 618, 682 ; Λ, 685, Ω, 600), malgré même les adv. ἠῶθεν et ἠῶθι (voir Gehring), Homère parle du jour comme il parle de la déesse, se servant souvent dans les deux cas du même verbe ou du même qualificatif (cf. A 493 et Z 175 δεκάτη ῥοδοδάκτυλος ἠ.). A l'époque attique il était déjà malaisé de traduire, car Λ 1, il est fait allusion à un fait bien précis : le mariage d'Eos et de Tithonos. Eos est ici une femme ; le mot ἠώς, chez les Attiques, n'éveillait plus cependant que l'idée d'un moment de la journée, même, ce qui est remarquable, chez les tragiques, à l'exception d'un passage d'Euripide où il archaïse (Hipp. 455). Après les Attiques, l'embarras devient plus grand encore : ἕως se perd peu à peu (quoique dans Plut., Luc. et jusque dans Niceph. Greg.), et pourtant le mot αὐγή, lequel signifie surtout éclat, à la bonne époque (cf. Esch. Ag. 1123 βίου δύντος αὐγαῖς), ne semble s'être fixé dans le sens de *aube* que beaucoup plus tard, après le N. T. (passages dans Hatch and Redpath ; Lyd. 82, 11 (= 121, 17 Wuensch), pourrait être considéré comme le *locus classicus* de cette histoire sémasiologique). Ἡμέρα a de beaucoup devancé αὐγή dans cet emploi (passage caractéristique dans Herdt., III, 86 ἅμ' ἡμέρῃ δὲ διαφωσκούσῃ, comparé à III, 85 ἅμα τῷ ἡλίῳ ἀνιόντι). Mais le mot ἡμέρα manque de tout pittoresque et de toute chaleur. Chez les Attiques, au IV[e], au V[e] siècle, à cause du grand nombre de représentations figurées contemporaines, où revivaient les différents épisodes du mythe d'Eos (cf. Roscher, s.v. Eos, col. 1270), ἕως pouvait encore suggérer aux imaginations toute l'histoire de Ἠώς. Chez le paraphraste, le mot ἡμέρα est sec et ne dit plus rien. Comment dès lors ressusciter la légende homérique, comment replacer le vers dans le cadre primitif, comment faire d'Eos une femme qui sort des bras de Tithonos, son mari ? M. P. y arrive par une connaissance profonde et

---

1. Je corrige, çà et là, l'orthographe fatigante du traducteur, à qui ces questions semblent étrangères et qui n'y montre, il faut le dire, qu'une méthode peu sûre. Voir plus loin.

un sentiment sûr de la langue moderne. Il ne choisit ni μέρα (= ἡμέρα) ni ἀδγὴ (αὐγή) ; il prend le diminutif 'Αδγούλα, moins commun, plus poétique, plus évocateur, et qui, en plus, est un nom de femme comme Χρυσούλα, 'Ρηνούλα, etc. Si nous relisons maintenant le vers, nous sentons aussitôt que, sans effort, naturellement, tout s'y meut comme dans un monde mythologique qu'on dirait vivant de nos jours. Catulle proportionnait les ténèbres de l'Hadès au moineau de Lesbie, quand il disait : « Qui nunc it per iter *tenebricosum* » (III, 11). C'est là une trouvaille de génie. Chez M. P. il y a souvent, presque toujours, de ces trouvailles là. Dans le vers même qui nous occupe, le mot ἀγκαλιά, pour rendre ἐκ τῶν λεχέων, le mot λεβέντης pour rendre ἀγαυοῦ, sont choisis merveilleusement, quand on sait la différence entre le sing. λέχος et le plur. λέχεα (ch. Buchholz, II, 2, p. 150 suiv.)[1], quand on se rappelle la beauté proverbiale de Tithonos (Tyrt., III, 5 ; cf. h. V., 220), dont ce substantif de λεβέντης, appliqué dans les chansons populaires aux beaux pallikares, fait ainsi un personnage toujours vivant.

N'oublions pas non plus la richesse, la splendeur et la grâce de la langue populaire qui, par ses composés, par la plénitude de ses locutions, rivalise si bien avec les beautés de l'original. Ainsi, pour choisir deux passages opposés, l'un grave, l'autre plaisant, δοξοκαμαρωμένος rend d'une façon inattendue κύδεϊ γαίων Θ 51 (Ζεύς), et κουτσολαχανιασμένος est une résurrection de ποιπνύοντα Α 600, appliqué à Hephaestos. Ailleurs, ἀλογοσύνη se forme tout seul d'après ἱπποσύνη Λ 503, λαοφάγος d'après δημοβόρος Α 231, συγνεφοσυνάχτης d'après νεφεληγερέτα Α 511, καραδνοτινάχτης d'après ἀστεροπητής Α 580, où le grec moderne se montre plus riche en ressources, puisque ce même mot est traduit à un autre endroit (Α 609) par ἀστραπεφτής ; de même πολυκεφαλιά est calqué sur πολυκοιρανίη Β 204, πελαγοδρόμα sur ποντοπόροισι Γ 444, γελιαγάπητη sur φιλομμειδής Ε 375, μυριολογογγομένου sur πολυπτύχου Θ 411, πρόσπιτο sur προδόμῳ Ι 473, πονοκοιμήτρα sur ὀδυνήφατον Λ 845, γελαδομάτα sur βοῶπις Α 568, etc., etc. Φαρδοκάμπια décrit très heureusement εὐρυχόροιο Ι 478 ; τὸν ἀφρὸ τῆς γῆς est exquis pour οὖθαρ ἀρούρης Ι, 141. Parfois le grec moderne ramasse en un seul mot deux ou trois mots homériques en un tout pittoresque : πισάσπιδα = ὑπ' Αἴαντος σάκεϊ Θ 267, φτεροπόδαρος ou γοργοπόδαρος = πόδας ὠκύς Α 84, Α 28, θὰ σπαθολιανιστοῦνε = αὐτοσχεδὸν οὐτάζοντο Η 273, ξώσαρκα (ἔξω, σαρξ) = ἀκρότατον χρόα Δ 139, νυχτοφωτίστρα φλόγα = σέλαι πυρὸς αἰθομένοιο Θ 563, et surtout κορφοστρογγυλωμένο = κυρτὸν ἰὸν κορυφοῦται (κῦμα) Δ 426. On serait tenté de dire que par instants le grec moderne surpasse son modèle : ainsi μελαίνετο

---

1. Λέχος désigne surtout le meuble vu du dehors ou le lit d'une seule pièce comme celui d'Ulysse (ψ. 190-201). Le plur. répond assez à ce que nous appellerions en langage de caserne ou d'hôpital, *effets de couchage*. C'est aussi le lit dont on se sert, où l'on dort. Le mot λεβέντης (λεβέντη 'Αλέξαντρο, I, 58) traduit ailleurs 'Αλέξανδρον θεοειδέα Γ 27.

δὲ χρόα καλόν E 353, est charmant sous la forme τὸ ῥοδόθωρο κορμὶ νὰ μελανιάζῃ ; αἴ κέν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι Λ 797, est presque plus précis et plus clair dans la traduction μήπως δῆ μιὰ στάλα (= τι) φῶς τάσκέρι, et ἰοειδέα πόντον Λ 298 [1] rit d'une grâce nouvelle dans μενεξέθωρο γιαλό. Mais il ne faut pas attribuer à la langue seule le mérite de ce vocabulaire ; une langue n'est jamais que ce que l'artiste en fait sous sa main ; et M. P. est artiste. Si l'on veut même lire d'affilée quelques longs passages, par exemple, les batailles du Λ, on verra que le poète moderne a senti et sait nous transmettre le frisson de l'Iliade.

Je veux encadrer ces éloges, dont je fais volontiers large mesure, entre deux critiques. On a vu la première. Voici l'autre. M. P. nous arrive avec tout un système de réforme orthographique et linguistique. C'eut été merveille de voir un Grec ne pas chercher à se singulariser, aussitôt qu'il s'agit d'un but à poursuivre en commun. Malheureusement, M. P. paraît peu préparé à la mission qu'il s'est confiée à lui-même. Je relève d'abord quelques fautes d'orthographe, indépendantes de tout système et où l'on sent trop que l'auteur n'est pas au courant des menus travaux de la linguistique au jour le jour. Ainsi écrit-il (t. II, p. 22), συχαμός = σιχ., II, 22 (et constamment) γιερός (= γερός), II, 23 λιγερές = λυγερῆς (II, 60), II, 31, τέρι, II, 121 τεριάζει (= ταίρ. et ταιρ.), II, 93 τοῦ' γεινε (= γι.), II, 102 φαμήλια (= φαμιλ. [2]), II, 102 (et toujours) χοιμάει (= χυμ,), I, 99 πηγουνιοῦ, cf. πιγουνοπιάνοντας (II,86), I, 105 μαλώνει (= μαλλ.), II, 109 προσφάη = (ou -άϊ ou -άει), I, 128 ἀνόϊ (= ἀνώ.), I, 68 κάλια (= κάλλ.), II, 20 Ἐλυμπίσα (et toujours ainsi) pour ἥσα (= ἥσια), I, 97 ἀητοί [3] = ἀϊτ.

Les graphies contradictoires, qui témoignent toujours d'une incertitude dans les principes et la doctrine, ne manquent pas non plus. M. P. parfois prodigue les consonnes doubles : p. e. II, 40, 47 πελέκκι, II, 57, 106, 125 πελεκκήσει (est-ce à cause de l'homér. πελεκκάω, πέλεκκον ?!) ; ailleurs, il écrit, justement cette fois, καβαλλάρη II, 103 ; on ne comprend plus dès lors pourquoi il met des consonnes simples dans κελάρι (I, 129), μακελιό (I, 53), σαΐτα (II, 96) ou bien encore ἀναμένα (II, 107), καλοκομένα (II, 89) [4], ni pourquoi le grec homérique se trouve plus privilégié sous le rapport des doubles consonnes, que le latin ou un grec plus proche. M. P. se montre très scrupuleux, d'autre part, sur

---

1. Les identifications sont très difficiles à établir entre le texte et la traduction. M. P. n'a pas numéroté ses vers. D'autre part, se mettant au point de vue d'un nouvel Aristarque, il a supprimé les passages qui lui ont paru suspects. Malheureusement (voir plus haut) les suppressions sont faites un peu au hasard et sans une vue suffisante de la question homérique dans son ensemble.

2. Il confond : φαμίλια repose directement sur l'it. (ou le vén.) φαμελιά sur le lat. familia (le premier i bref, cf. Et. ng. 220). Cf. Theoph. (de B.) 270, 13 φαμελίας (v. l.), que l'on écrit quelquefois par erreur au moyen âge φαμηλίας, ib.

3. Orthographe ancienne, alors que l'on croyait que le ε de ἀετός devenait η.

4. L'orthographe μοιγῶνε I, 55, avec ses deux voyelles, n'est pas moins étrange.

l'accentuation βρεχέ σας (II, 89), qui n'a plus aucun sens aujourd'hui. Pourquoi n'écrit-il pas aussi τὸ σπίτί του II, 41 (σπίτι = trochée moderne) ou δίπλά σου (ib.), puisque le Ven. A présente μήτέ τι Φ 288, et surtout pourquoi supprime-t-il le circonflexe dans ἀχτίδες II, 89, πάρ' το I, 102 ? Je relève encore χοίμισε II, 103, βίτσισε II, 106, à côté de ὅρμησε I, 104 (en réalité : ὥρμησε) et même de χοιμήσει I, 97 ; ἔπεψε II, 109, à côté de λάμψη I, 55 ; ἀφήκω I, 79, à côté de ἀφίσω II, 38, ἄφισα II, 61 (toujours ainsi), sans η. Enfin, M. P. écrit Λέσβος, gén., II, 69, par un ο, mais θεανῶς II, 97, par un ω ; pourquoi lui, qui simplifie, ne voit-il pas que c'est la même déclinaison [1] ? De même, δίχτια II, 31 et probablement δίχτυ à côté de δεξό II, 22, 107, 109, 113, etc., ne simplifie rien du tout.

La phonétique de notre auteur ne présente pas moins de contradictions et de surprises. D'une façon générale, il rejette le groupe νθ précédé de α : ἄθρωπος (constant), ἄθια (I, 28 ; II, 42, 66, etc., etc.), ἀθρακιά (I, 54). Il fait exception pour le mot ξανθός qu'on lit toujours avec ν : ξανθό I, 36 ; II, 72, 110, 113 ; ξανθοῦλα I, 106 ; ξανθόμαλλο II, 106 ; ξανθοκέφαλα II, 62, et même ἀνθόστρωτο I, 55. Pourquoi cela ? Sans doute parce que M. P. ne s'est pas rendu compte du traitement actuel de ce groupe. Alors que la chute de ν devant θ est panhellénique après toute autre voyelle que α (πεθερός, νύφη, etc., etc.), le groupe ανθ — (ou — ανθ —) nous présente deux traitements, suivant les régions : ou bien ν disparaît et alors l'on a, ἄθρωπος, ἀθρακιά, ἄθια, ἀθόνερο, ξαθός (Chio, Constantinople, etc.), ou bien il est maintenu (Corfou, Zante, etc.), à cause probablement du recul de la pointe de la langue, pour la formation du ν, vers les régions gutturales où se produit l'α. M. P. n'adopte aucune des deux phonétiques, parce qu'il ne les distingue pas très bien [3].

Je crains que M. P. ne soit, en ces matières, qu'un amateur. L'amateur ne découvre pas précisément l'Amérique ; cette découverte lui a été signalée par la renommée ; mais il découvre les États-Unis un à un. De même, M. P. n'arrive jamais à embrasser l'ensemble des phénomènes ; il les connaît — plus ou moins bien — isolément ; il n'en dégage pas les règles générales. Ainsi M. P. adopte les formes συφορά (II, 27), συδουλέδει (II, 70), γόφο (I, 99), sans μ, suivant la règle ; il l'applique même, sans sourciller, aux noms anciens Σμιθέα (I, 22) = Σμινθεῦ Α 39, Ἀχίσης (I, 98) = Ἀγχίσης Ε, 268, Ἀχίγιαλο (I, 109) = Ἀγχίαλον Ε 609 [1]. Le ν disparaît encore chez lui, devant spirantes, d'un

---

1. D'autres, je le sais, écrivent par ο et par ω. Mais je ne crois pas que M. P. puisse donner la raison de ce traitement différent.

2. Le groupe νάνθέξουν (II, 66) est bizarre. Le peuple, s'il se servait du mot, dirait plutôt, il me semble, ἀντέξουν, présent ἀντέχω.

3. On ne voit pas au monde pourquoi il laisse Ἀμφιδάμα (II, 80), Ἀμφιδάμαντι Κ 268. Tant qu'à faire !... Ibid., Σκάνδειαν (Κ, 268) devient Σκάντια (II, 80), Je ne saisis pas davantage la raison de σύνθημα, avec ν (I, 75).

mot à l'autre, quand le premier est une particule (ἄ(ν) θές, ὅτα (ν) μὲ, I, 2) ou encore à l'acc. sing., fém. ou masc., de l'article; M. P. dira donc très régulièrement, τὸν ἔρμο, mais τὸ θυμό (I, 1); en revanche, quand τόν est pronom, il laissera subsister le ν (τὸν φώτισε, I, 2), sans qu'on en voie d'autre raison appréciable, si ce n'est qu'il est gêné par la mesure du vers et qu'il ne peut pas toujours employer la forme τονὲ γέννησε (I, 2). Il lâche donc complètement la règle — une des mieux établies de la langue moderne — dans la suite du discours. Ainsi, d'une part, il rejette le ν pour ὅταν, ἄν dans les cas mentionnés; mais la finale des verbes, etc., subsistera, même devant spirante, avec son ν. Il n'y a dans cette phonétique que pure fantaisie. M. P. n'a pas compris que les mots n'ont d'existence isolée que sur le papier, que, dans la réalité, ils forment une suite ininterrompue, que, si donc ν tombe dans πενθερός, et même ἄθια (ci-dessus), les combinaisons τὸν θέλω ou ποθοῦν μιά et mille autres, restent tout aussi contraires aux habitudes actuelles du langage et à la physiologie même de ces sons [1].

C'est aussi une idée bien bizarre que d'avoir remplacé partout par un simple ι toutes les graphies ει, οι, etc., lorsque le son *i*, dans ces combinaisons, ne compte pas pour une syllabe entière : par exemple, ὅπιος, ἀλήθια, διό, ἐκιός; de cette façon, M. P. se trouve amené à écrire tantôt Τροία (II, 35, etc.), tantôt Τριᾶς (II, 31). Étrange simplification de l'orthographe! D'autre part, il a supprimé (je ne sais pas pourquoi) la désinence -ῃς, -ῃ du subj. aor. et du subj. en général; il écrit donc ἂς ἔρθει ἐδῶ (II, 21), etc., etc., etc. La contradiction éclate aussitôt, car il faudrait ἂς ἔρθι ἐδῶ d'après son propre principe ; de même il devrait écrire ὄψι ὀλόγελη (II, 89), ξέρι ἡ σεβαστή (II, 114), ἂς στείλι ἐσένα (ib.), μὲ σφάξι ἐμένα (I, 21), τὸν κράζι ἀπ' τὸ (I, 22), πρέπι ἐσένα, νὰ σμίξι ἐδείλιαε (I, 22) et surtout νὰ φύγι ἀπ' τὴ σφαγή (ib.), où il n'y a plus de voyelle du tout. Enseigner d'un côté que *i* devant voyelle ne représente plus qu'un simple *jod*, rendre cette phonétique sensible par l'écriture et, d'un autre côté, montrer, toujours par l'écriture, que d'un mot à l'autre cette phonétique n'existe pas alors qu'elle existe réellement, ce n'est pas précisément là ce qui s'appelle clarifier les idées.

Le même reproche s'adresse à une orthographe plus singulière encore. On sait que αι dans καί a le même traitement, devant voyelle,

---

1. Dans les Recueils de chansons populaires, tels que celui de Passow, ces combinaisons anomales se rencontrent plus d'une fois. Ces recueils ne prouvent absolument rien et sont de très mauvais garants. Le recueil de Passow est fait de pièces et de morceaux. L'auteur lui-même n'est jamais allé en Grèce. La plupart de ces recueils ne sont pas notés directement, mais reposent sur des copies faites par des gens plus ou moins instruits. Le peuple dira naturellement στέκου βουρκωμένα Passow, 409, 1, tandis que le notateur, qui n'est ni observateur ni linguiste de profession, mettra bravement στέκουν sur le papier. De nos jours, malgré tous les progrès de la linguistique, un directeur de Revue grecque, *les Panathénées*, s'est bien avisé et n'a pas craint de rétablir d'office tous les ν chez ses rédacteurs vulgaristes, malgré le bon à tirer; cf. Ἄστυ, 2 février 1901.

que αι, dans les mêmes conditions, à l'intérieur d'un mot : καὶ ὁ donne κι ὁ, exactement comme παλαιός aboutit à παλιός. Lorsque ce καὶ se trouve devant *e* ou *i*, il s'élide καὶ ἔτρεξε, κ' ἔτρεξε, καὶ εἶναι = κ' εἶναι, et, dans ce cas, on met l'apostrophe. M. P. la met partout, sous prétexte sans doute d'unifier et de simplifier : il écrit donc κι' ὄξω, où l'apostrophe n'a aucun sens absolument, et κι' εἶναι, où il n'y a pas du tout deux ι consécutifs (Ki ine). Cela est purement absurde. Je ne comprends pas bien comment on peut simplifier en propageant l'erreur, c'est-à-dire en rendant quasiment impossible l'enseignement de l'unité grammaticale des phénomènes.

M. P. ne semble pas avoir tiré au clair jusqu'ici l'histoire du *jod*, qui lui joue plus d'un mauvais tour. Il emploie volontiers — dirai-je toute ma pensée ? — il affecte d'employer sans le *jod* après *sigma* et devant voyelles, des formes comme ἐκκλησά (II, 21) = ἐκκλησιά, ἀρματωσά (I, 67), ἀσυλλογισά (I, 75), βρισά (II, 62), σοῦσε (! I, 67 ; cf. σιῶντας II, 26), μπασά (! I, 111 ; cf. μπασιά (II, 113). Sans compter que ces formes ont je ne sais quoi de débraillé et, au demeurant, de peu panhellénique, M. Pallis, dans leur emploi, ne se conforme même pas à l'usage de la langue courante, car ἄξος, que l'on entend assez souvent, est constamment écrit par lui ἄξιος (I, 79, 125, etc., etc.), παράξιους (I, 77), et il n'admet pas davantage πλούσος, πλούσα, tout en faisant ses délices de σοῦσε et de μπασά, qui surprennent les gens les mieux préparés.

Mais voici peut-être le défaut ou le manque d'harmonie le plus choquant de la belle Iliade de Pallis. Comme il y a un dorien strict (streng dorisch), on peut dire de même qu'il y a un vulgaire strict (streng vulgär). L'auteur, qui est un vulgariste intransigeant, donne toujours la préférence aux formes en quelque sorte les plus strictement populaires, lesquelles ne sont la plupart du temps chez lui que des formes locales, d'une phonétique souvent absconse. Je crains qu'il n'y ait dans cette recherche un peu de la psychologie des puristes, genre Kondos, qui, il y a quelques années, exhumaient volontiers certaines particularités de l'atticisme, afin de pouvoir dire aux ignorants ébaubis : « Le bon grec, c'est ça ! ». M. P. fait aussi volontiers preuve d'érudition et il est bien aise de nous apprendre, sans y mettre, je dois le dire, beaucoup de mesure et de goût, que les vraies formes sont celles qu'il emploie. Ainsi dira-t-il αἷμας (II, 35), στόμας (II, 63, 68), alors que αἷμα, στόμα sont parfaitement conformes à la grammaire populaire et généralement usitées. Entre βάλτε (II, 62) et βάρτε, il inclinera vers ce dernier (I, 107, II, 39, 99 ; βάρθηκε I, 52 ; II, 117 ; βαρθοῦν II, 48) ; ἀδέρφια ne le satisfait point ; il veut ἀδρέφια (II, 98, etc., etc.). Pourquoi écrirait-il, comme tout le monde, θάβλεπες, σουβλερός, σούβλα ? θάγλεπες (II, 99, σουγλεροί (II, 98), σοῦγλα (I, 54), sont bien plus jolis. Ὥριο (= ὡραῖο), plutôt rare (Et. ng. 213), lui plaît ; il le prodigue. Il fait ses délices de χανωμένος (I, 1, 119),

ὀλπίδα (II, 115; pourquoi donc pas ὀρπίδα?), πελιστέρια (II, 109), μπρούμτα (II, 96), χλίβεται (II. 110; dira-t-il aussi χλίψη?). Il est certain que plusieurs de ces formes, comme, par exemple, la dernière (χλίβεται), ou γλέπω etc., peuvent, dans certains passagés où l'on veut obtenir un effet particulier, s'employer avec bonheur. Le grec moderne, très riche en variétés phonétiques, présente à peu près les mêmes ressources que le grec ancien, où une locution, une forme sont poétiques en elles-mêmes et suffisent par leur seule présence, à donner au style une couleur nouvelle [1]. Le tout est de procéder avec goût. On est quelque peu surpris de lire tout à coup (II, 120) μελούδι pour μεδούλλι, qui, du reste, traduit assez heureusement πάγχυ μάλ' M 165. Κακόσουρτης en revanche (I, 62) est mal en place pour κυνώπιδος (Γ 180). Je suis loin de blâmer tous les vulgarismes *stricts* chez M. P. et j'admets fort bien, surtout dans la rapidité familière du récit, comme c'est ici le cas, δὲν ὥρα γιὰ καθήσι (II, 109) = δὲν εἶναι [2]. Je note seulement que l'auteur se montre toujours vulgariste très rigoureux, à telles enseignes même que περικεφαλαία devient tout à coup chez lui περκεφαλιά (II, 13), lequel n'existe pas à ma connaissance, et que l'on a pu employer sous sa forme pleine, περικεφαλαία, sans déchoir. Je ne connais pas davantage χαλκιᾶς (II, 123)=χαλκεύς M 295. Χαλκέας suffisait bien. M. P. pousse d'ailleurs si loin l'impeccabilité phonétique, qu'il ne craint pas de l'appliquer aux noms propres homériques. Voici quelques échantillons : Περίθο = Πειρίθοον A 263, Βρύπυλος = Εὐρύπυλος Θ 265, Βαίμου = Εὐαίμονος ib., Μηκιστιᾶς = Μηκιστεύς Θ 333, Θῶνα = Θόωνα Λ 422, Βρυδάδης = Εὐρυμέδων Λ 620, Γρανικό = Γρήνικος M 21, ou bien encore : Σκοτωσοῦ = Ἐνυώ E 333, Βούρλισσα = Θρυόεσσα πόλις Λ 710, Ῥουφιᾶ = Ἀλφειοῦ E 545 ; ἰχώρ E 340 devient tout de go ὁ νιχῶρας (pourquoi ω?). On sait d'autre part que M. Pallis, et on le lui a reproché violemment, rend Ἀγαμέμνων par Ἀγαμέμνος [3], Ἰδομενεύς par Δομενιᾶς, Ὀδυσσεύς par Δυσσέας et Ἑλένη par Λενιώ.

Je comprends dans une certaine mesure que M. P. se préoccupe uniquement de donner aux lecteurs modernes, qu'il suppose être des gens du peuple, l'impression que pouvait provoquer en son temps l'original même ; à ce point de vue, les noms propres, sous la forme familière choisie par M. Pallis, surprendront tout aussi peu le peuple

---

1. C'est dans ce sens, à coup sûr, qu'il a été dit quelque part qu'il convenait de sauver le plus de formes possible, dans la prose littéraire, en « prenant son bien partout où on le trouve ».

2. Je ne connais pas γιρούσι (I, 82, constant). Je ne connais que γιουρούσι, partout usité et plus conforme aux origines mêmes.

3. Je m'étonne, chez un homme dont le sentiment populaire en fait de langue, n'est pas sans finesse, de rencontrer le voc. Ἀγαμέμνε, I, 80. Il me semble que le peuple aurait dit plutôt Ἀγαμέμνο (Essais, II, CXXIII). Il est vrai que les jeunes Grecs baptisés pompeusement de ce nom s'appellent couramment Μίμης. On fait ce qu'on peut.

aujourd'hui qu'ils le surprenaient peu jadis sous leur forme classique, tout aussi familière à l'époque. Mais voici où je ne comprends plus du tout. Comment se fait-il que le même homme, dont on a vu le rigorisme exclusif, écrive constamment Ἄργους, alors que ce génitif n'existe plus aujourd'hui et qu'il ne saurait être rendu que par une périphrase ou une équivalence? Les purismes du traducteur, à côté de Λενιώ et de Λυσσέας, choquent au plus haut degré et il y en a un certain nombre : ἀρχικῶς (I, 80), θεληματικῶς (II, 36), σπανικῶς (II, 63, 70); les adverbes en -ως, sauf dans certaines formules et dans ἀμέσως, ont été partout remplacés par la désinence -α du pl. n. Ἔνδοξη φήμη (qui traduit ἄνδρας ἀριπρεπέας I, 441 !), est une répétition et une faute à cause de νά. Le besoin de μὴ γένοιτο (II, 67) ne se fait guère sentir. Ἐπὶ καλοῦ (II, 53, 114), μετὰ χαρᾶς (I, 73, 75, 125; II, 84) sont totalement inutiles [1]. Ce qui est plus dur que tout le reste, c'est ναὶ μέν (I, 5, 80; II, 28, 81)! M. P. répondra sans doute qu'il lui est arrivé d'entendre des gens du peuple employer ναὶ μέν. Où et dans quelles conditions? C'est là ce qu'il ne sait pas bien discerner. Les gens du peuple en disent bien d'autres. L'essentiel est de pouvoir distinguer dans leur langage, parmi les éléments savants dont forcément ils se pénètrent, les éléments durables et ceux qu'ils ne sauraient s'assimiler. Ναὶ μέν est de ce nombre au plus haut point. Mais M. P. n'est pas assez du métier pour le sentir.

Il ferait lui-même œuvre plus durable en faisant œuvre plus modeste [2]. Son mérite de traducteur d'Homère est assez grand et assez glorieux. Qu'il laisse là résolument tout l'appareil de l'érudition à commencer par les conjectures, ces « Bravourstücke einer entschwun-

1. La forme populaire pour ce dernier paraît être μετὰ χαρᾶς σου, senti comme *accusatif* : μετὰ χαρὰ σου.

2. Cette traduction, dans la pensée de l'auteur, est destinée au peuple. Pourquoi cette publication dans un format si difficile à manier? Est-ce pour marquer que cette traduction doit être considérée comme un monument? La critique suffit bien à le dire. — Pour clore la liste de mes observations, je relève quelques augments qui détonnent dans le reste ἐκίνησαν (I, 40), ἔδιναν (I, 51, 77, *versus causa*), ἐτρύπιξε, II, 87), ἐφόρεσε (II, 91), ἐγύρισαν (II, 100), ἐπλάκωσε (ib.), ἐκάτσαμε (II, 112), ἐκοιμηθήκαμε (ib.), ἐπήδηξε (II, 36). Par suite du désir singulier de simplifier en généralisant une erreur, M. P. se trouve amené à écrire σαίρνουν (I, 134; II, 126; σαίρνει, II, 105; ξέσαιρνε, II, 104, pour σέρνουν, etc.), γαίρνει (I, 134); ἔψαινε (II, 113), ψαίνουνταν, ib. et ψαίλνεις (II, 122) n'ont pas la moindre raison d'être. — Quant aux formes θὰν τό, νὰν τό, que M. P. emploie avec obstination, on ne voit pas très bien ce qui en motive l'adoption, si ce n'est le désir de se singulariser, ou de se montrer plus malin linguiste que les autres. M. P. a simplement mal observé. Ces formes νάν et θάν, en premier lieu, sont loin d'être panhellènes. Elles ne sont pas même générales à Athènes, où tantôt on les emploie et tantôt pas. M. P. peut croire qu'elles y sont pain courant d'après les observations qu'il a pu faire. Je suis bien désolé; mais ces observations ne sauraient avoir de poids, attendu qu'elles ne sont pas conformes à celles des spécialistes et M. P. n'a point de compétence en la matière. Il n'y a rien d'impopulaire à l'emploi de νά et c'est vouloir choquer le monde, sans cause profonde et sans profit réel.

denen Epoche », comme le dit si bien H. Gelzer [1]. Pour ce qui est de la grammaire populaire, il est infiniment délicat d'y toucher. J'en dirai autant de l'orthographe. Il faut à ce double labeur une initiation spéciale et l'œuvre d'une vie. Il n'est pas bon non plus d'arrêter les lecteurs — et les bonnes volontés — sans raison appréciable, et il convient tout aussi peu de tout vouloir à la fois, dans une réforme importante comme celle de la création d'une langue littéraire vraiment moderne en Grèce. Chacun peut y avoir sa part et la part de chacun peut être grande. Ce qui distingue les uns des autres, les écrivains unis dans cette même pensée, ce ne sont point les innovations orthographiques ou les bizarreries de langue : c'est l'âme, c'est le style, c'est ce qui fait la personnalité de chacun. Il ne faut pas mettre sa prétention à se singulariser à tout prix par des moyens mécaniques, car on risque alors de compromettre la cause même que l'on sert, en se dispersant dans plusieurs directions à la fois. Au contraire, il est plus sage et plus vaillant de concentrer tous les efforts et de se souvenir des paroles profondes de Thucydide (I, 17), lorsqu'il nous apprend que, pendant une longue suite d'années, tant que la Grèce, avec ses tyrans établis chacun dans sa cité (τὸ ἐφ' ἑαυτῶν μόνον προορώμενοι), ne put réunir ses forces (κατείχετο), rien de grand ne s'est accompli, ἐπράχθη οὐδὲν ἔργον ἀξιόλογον.

Jean PSICHARI.

Etude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne. I. Diplômes de Charlemagne et privilège de Charles le Chauve en faveur de Saint Aubin d'Angers. — II. Diplômes faux de l'abbaye de Saint-Florent, par M. A GIRY. Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXVI, 2e partie. — *Paris, impr. nat.; libr. C. Klincksieck*, 1900. In-4° de 72 pages.

Cette étude posthume de mon maître regretté M. A. Giry est un chapitre détaché de l'œuvre gigantesque qu'il avait entreprise depuis de longues années et qu'il a laissée malheureusement inachevée. Par ses qualités d'ordre, de méthode et de critique, elle est digne des précédentes publications de l'auteur du *Manuel de diplomatique* et de l'excellent professeur de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études ; elle est une preuve de plus de ce qu'il aurait pu faire si la mort n'avait brisé son activité, et elle montre combien profondément il aurait rénové les bases de notre histoire carolingienne.

---

1. *Berl. philol. Wochenschr.*, 1901, 397. Je crois savoir que l'auteur vise aussi bien la philologie classique que les textes byzantins. Présenter des conjectures, dit M. Gelzer, n'est pas un métier difficile ; la science de l'hellénisme se manifeste surtout dans l'exégèse et le commentaire.

Plusieurs biographes ont rappelé les conférences de l'École des Hautes-Études, où avec ses auditeurs il étudiait, diocèse par diocèse et monastère par monastère, les diplômes concédés, de 840 à 996, aux différents établissements ecclésiastiques. Le rapprochement des textes permettait de les contrôler les uns les autres ; en même temps, la connaissance des annales de chaque église ou abbaye fournissait des éclaircissements précieux sur les circonstances qui avaient présidé à la confection de telles ou telles séries de chartes ou diplômes. Des résultats vraiment étonnants devaient en découler.

Le mémoire que M. A. G. a présenté à l'Institut sur les diplômes de Saint-Aubin d'Angers et de Saint-Florent, est dû à cette méthode de travail.

Il examine d'abord les deux versions différentes qui nous sont parvenues de la confirmation par Charlemagne en 769 des possessions de l'abbaye de Saint-Aubin : la plus développée est la seule authentique. La seconde, œuvre d'un faussaire auquel échappait l'intérêt de certaines dispositions qu'il a supprimées, contient par contre des mentions relatives à des forêts, dont la propriété était revendiquée au commencement du XII[e] siècle, et elle a certainement été fabriquée à cette époque.

Une seconde collection de diplômes, attribués soit à Charlemagne, soit à Charles-le-Chauve, et conservés dans les archives du même monastère, est encore due à des faussaires. Le premier texte, relatif surtout à une donation du domaine de Seiche, a dû être confectionné dans l'abbaye pendant la seconde moitié du X[e] siècle, pour appuyer des prétentions contre le comte d'Anjou Geoffroy Grisegonelle. Le deuxième, mis sur le nom d'un roi Charles et de son fils Louis, est un acte confirmatif, fabriqué dans la première moitié du XI[e] siècle : M. G. démontre avec évidence à quels éléments on a eu recours pour le rédiger.

Par contre, le cartulaire de Saint-Aubin contient deux documents, dont le rapprochement présente quelques renseignements sur la façon dont les diplômes royaux étaient obtenus et promulgués, et sur les délais qui pouvaient s'écouler entre la concession et la publication : il s'agit d'un diplôme de Charles-le-Chauve, du 25 juin 849, dont les dispositions étaient déjà énoncées dans une charte du comte Lambert, recteur de l'abbaye, à la prière duquel le privilège avait été octroyé par le roi. Or, cette dernière charte peut être datée du dernier semestre de l'année 846.

La deuxième partie du mémoire de M. A. G. traite des diplômes faux de l'abbaye qui s'était primitivement établie dans les Mauges, auprès du tombeau de saint Florent, sur le mont Glonne, à gauche de la Loire et en amont d'Ancenis. Chassés plusieurs fois par les Bretons et les Normands, les moines errèrent longtemps, ils réussirent pourtant à se fixer à Saumur avant 950, puis en 1025 à Saint-

Florent-le-Vieil et enfin, dès l'année suivante, à Saint-Florent-le-Jeune presque en face de Saumur. Une fois installés, ils songèrent à revendiquer d'anciens droits et privilèges et formèrent des recueils d'actes. Parmi eux, ils insérèrent diverses pièces, qui, sous leur forme actuelle, constituent des faux : l'une est un soi-disant diplôme de Charlemagne, fabriqué à l'aide d'une vie de saint Florent et de divers autres documents historiques ; elle était destinée à établir des droits sur le *pagus* des Mauges. Une autre a été attribuée à Charles-le-Chauve et datée du 8 juin 849 : elle avait pour but de justifier l'exemption de toute redevance synodale pour les églises de l'abbaye situées dans les deux diocèses de Poitiers et de Nantes.

La discussion de ces textes est menée avec une logique et une méthode qui ne laissent rien à l'abandon et qui détruisent à l'avance toute objection. Ainsi présentée, elle éclaire d'une vive lumière l'histoire des établissements religieux du xe au xiie siècle, époque à laquelle appartiennent les faux documents étudiés.

Quel dommage pour la science que la carrière de M. A. Giry ait été si brusquement interrompue !

L.-H. Labande.

G. Kirner. **Di alcuni documenti del sec. xii concernenti le chiese francesi.** — Estratto dagli Studi storici, vol. ix, 1900. In-8°, paginé 93-121, 243-276.

Dans l'article dont je viens de transcrire le titre, M. G. Kirner étudie un manuscrit de la fin du xvie ou du commencement du xviie siècle, qui, en la Bibliothèque universitaire de Bologne, porte le n° 1232. Ce codex contient, outre un « processus relevationis corporis b. Petri de Lucemburgo », une vie de saint Marcel, évêque de Die, des bulles du pape Clément IV, des lettres d'Alexandre III et toute une correspondance ecclésiastique adressée au roi Louis VII. M.G.K. n'a pas pu identifier le personnage auteur de ce recueil, qui n'a fait connaître que ses deux initiales C. M.; mais il sait que ce volume a appartenu à Benoît XIV. Peut-être même, ajoute-t-il, faisait-il partie des livres que possédait ce pape, lorsqu'il n'était encore qu'archevêque de Bologne.. Cela est possible, mais cependant je ne puis m'empêcher de faire part des réflexions qui me sont venues touchant l'origine de ce manuscrit. A mon humble avis, il aurait été écrit à Avignon ou dans les environs : c'est à Avignon qu'a toujours été conservé le corps du bienheureux Pierre de Luxembourg ; là aussi on disait l'office de l'évêque de Die, saint Marcel. Les relations entre les Avignonais et les Comtadins, d'une part, et Benoît XIV, leur souverain, d'autre part, ont été on ne peut plus fréquentes et cordiales : nous savons positivement que l'Université d'Avignon et le célèbre d'Inguimbert,

évêque de Carpentras, lui firent présent de divers manuscrits. Le 1232 de la Bibliothèque universitaire de Bologne ne viendrait-il pas de là?

Ce sont les lettres d'Alexandre III et la correspondance adressée à Louis VII qui ont fait l'objet des investigations de M. K. Rien de tout cela n'est inédit, mais le texte nouvellement découvert offre des variantes assez notables de celui qu'a édité Duchesne dans le t. IV de ses *Historiae Francorum scriptores* et qu'a reproduit Brial dans le t. XVI des *Historiens de France*. D'après M. K., Duchesne avait fait sa publication d'après un ancien manuscrit appartenant à Alexandre Petau; il avait connu de plus un autre manuscrit semblable, existant dans la bibliothèque de chanoines de St-Victor de Paris, d'où il avait tiré un supplément de 21 lettres. Ces deux manuscrits, ajoute M. K., ont disparu. Cela n'est plus exact depuis l'étude publiée en 1899 par M. A. Luchaire dans le VIII[e] fascicule de la Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, et intitulée : *Les Recueils épistolaires de Saint-Victor*. Le manuscrit de Petau, utilisé par Duchesne, est aujourd'hui le 179 du fonds de la Reine à la Bibliothèque du Vatican. M. Luchaire a démontré qu'il avait été écrit dans le monastère de Saint-Victor et qu'il ne faisait qu'un avec cet autre manuscrit de la même abbaye, signalé par Duchesne, qui ne l'a pas reconnu, très probablement pour s'en être tenu à une simple indication de catalogue. Brial avait supposé que la dernière série des 21 lettres avait été extraite de ce soi-disant deuxième exemplaire (et M. K. le répète après lui), mais M. Luchaire a encore prouvé qu'elle avait été empruntée à une collection toute diffférente, autrefois cotée, semble-t-il, JJ23 dans la bibliothèque de Saint-Victor : celle-ci n'est plus représentée actuellement que par deux copies incomplètes exécutées au XVII[e] siècle (lat. 14615 et 14664 de la Bibliothèque nationale).

L'identification de l'ancien manuscrit de Petau avec le 179 de la Reine au Vatican enlève assurément beaucoup d'intérêt à celui de Bologne; pourtant ce dernier conserve une certaine valeur, car il représente vraisemblablement une autre rédaction du même recueil épistolaire, bien que très apparentée. En tout cas, la copie est loin d'y être aussi complète ; on n'y retrouve pas non plus aucune des 21 lettres dont il a été parlé il n'y a qu'un instant.

M. K. a donné la liste de toutes celles qui sont conservées dans son manuscrit; en même temps il a discuté les dates, qui dans les éditions de Duchesne et Brial ne lui paraissaient pas exactes, et il a rédigé de veritables dissertations sur des questions historiques auxquelles se réfèrent quelques-uns de ces documents. Malgré des lacunes inévitables, il a présenté des éclaircissements utiles, auxquels devront se reporter les historiens de notre XII[e] siècle, qui utiliseront la correspondance du roi Louis VII.

L. H. Labande.

— M. Gaudefroy-Demombynes vient de publier dans les collections des *Mélanges traditionistes* (Paris, Maisonneuve) un petit opuscule consacré aux *Cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie* (1901, in-32; pp. 92). C'est, dans la pensée de l'auteur, « une contribution à l'enquête qu'il faudra faire un jour sur les mœurs et les usages des indigènes du Maghreb ». Cette intéressante brochure de vulgarisation, dans laquelle l'auteur se montre aussi judicieux observateur que bon philologue, se termine par un double index des termes arabes et des noms géographiques. — J.-B. C.

— Sous le titre de : *As origines Chaldeanas do Judaismo* (S. Paulo, Carlos Gerke; 1899, in-8°; pp. 505 avec nombreuses grav.). M. José de Campos Novaes a publié un ouvrage assez indigeste qui témoigne de plus de bonne volonté que d'érudition. La philosophie et les hypothèses y tiennent une trop large part. L'auteur ne semble pas au courant des derniers travaux : en nombre de points il s'appuye sur les opinions d'il y a trente ans, aujourd'hui universellement abandonnées. — J.-B. C.

— M. Santi Consoli, privat-docent de Catane, dont nous avons déjà signalé divers ouvrages, vient de publier *Neologismi botanici nei Carmi bucolici e georgici di Virgilio, contributo agli studi sulla latinità dell'evo augusteo* (139 p. in-8°). Ici, comme dans ses précédentes recherches sur Pline (1901, I, p. 28), M. S. C. suit le mot nouveau dans toute son histoire; il remonte à sa source, grecque le plus souvent, et il s'occupe aussi de la destinée du mot après Virgile, dans la latinité d'argent et dans les auteurs de la décadence. La suite est celle des Eglogues et des quatre livres des Géorgiques; en notes sont rejetés les pseudonéologismes. A la fin, listes alphabétiques des mots nouveaux, et liste des vers de Virgile où ils ont été relevés. Beaucoup de rectifications, avec preuves, aux listes de Ladewig. Sujet technique, très consciencieusement traité; mais la rédaction n'est-elle pas parfois lente et trop verbeuse ? — É. T.

— M. Antonio Cima, professeur à Rome, vient de réunir en une brochure (*Appunti Oraziani*, Lœscher, 1900) des corrections au texte ou à l'interprétation d'Horace qu'il avait publiées dans la Rivista di filolog. class. ou dans le Bollett. di filol. class., et aussi en une autre brochure (*Analecta Latina*, Milan, Briola, 1901) des études disséminées dans les Revues italiennes, sur Virgile, Cicéron, Tite-Live, les lexiques latins et l'orateur Q. Hatérius. — É. T.

— M. Ussani publie dans la collection Lœscher la suite d'une édition dont nous avons signalé le début (*Rev.* de 1901, I, p. 24). Le nouveau volume donne dans cet ordre les livres II et III des Odes d'Horace, le chant séculaire, et le livre IV des Odes. Il n'y a cette fois qu'un très court appendice sur les v. 26-27, du chant séculaire. Les notes du commentaire m'ont paru plus développées. L'éditeur a introduit ici dans le texte (bien à tort, suivant moi), quelques-unes de ses conjectures qui sont loin d'être heureuses (par ex. III, 30, 12 : *rex* humil*is*). Par contre, j'ai vu passim des remarques fines et beaucoup de bonnes indications pour l'intelligence de ces odes qui n'est pas, tant s'en faut, sans difficultés. — É. T.

— La librairie Fontemoing publie le tome I d'un ouvrage de M. Eug. Allain, substitut du procureur général à Besançon, correspondant de l'Académie de législation et de jurisprudence de Madrid, membre de la société historique de Côme : *Pline le jeune et ses héritiers*, ouvrage illustré d'environ 100 photogravures et de 15 cartes ou plans. Gr. in-8°, 606 p. Resteront à paraître les tomes II et III, contenant la fin de la 1re partie (L'homme), la 2e partie (L'écrivain), la 3e (Les Corres-

pondants), la 4ᵉ (Les héritiers) et la conclusion. La première impression peut n'être pas favorable à l'auteur; on voit trop, à l'étendue et au plan de l'ouvrage et jusque dans le titre, l'inexpérience de l'écrivain. Il est sûr qu'il n'y a pas ici de travail méthodique et scientifique; M. A. est un amateur, il ne s'en cache pas. Il a entrepris pour lui d'abord cette étude, et il l'a poursuivie de même avec des voyages et force recherches. Il reprend la tradition quelque peu prescrite de ces anciens magistrats qui se reposaient et parfois nous instruisaient dans leurs essais sur la littérature latine. M. A. s'est très vivement intéressé à son sujet; il pourra de même intéresser plus d'un lecteur; Pline est scruté ici de tous côtés, dans son œuvre, dans sa vie et aussi dans ses faiblesses; toutes sortes d'œuvres même françaises (Les héritiers) lui font cortège. Toutes sortes d'idées sont jetées dans ces pages, à propos et hors de propos, pour éveiller ou soutenir notre attention. Souhaitons bon succès à l'auteur et recommandons à ceux qui le liront de bien voir ses intentions et de ne le juger qu'en se plaçant au point de vue qui est le sien. — É. T.

— La librairie Avenarius de Leipzig commence, sous la direction de W. Sieglin, professeur de géographie historique à l'université de Berlin, une série d'études sur les sources de l'histoire et de la géographie ancienne (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*). La collection débute fort heureusement par un travail de M. D. Detlefsen : *Die Beschreibung Italiens in der Naturalis Historia des Plinius und ihre Quellen* (62 p., gr. in-8º, 1ᵐ60). Trois chapitres : I. *Die statistische Quelle, des Augustus Discriptio Italiae*; II. *Die Chorographie Agrippas*; III. *Die ethnographischen Quellen : Cato, Nepos, Varro*. Par cette énumération même, on voit que les sources qu'employait Pline, se rapportaient à des dates différentes (Caton, Varron, avant 712, Agrippa après 746), donc à des situations administratives différentes; d'où des erreurs et des contradictions inévitables de Pline; ce sont, dans les études de sources, autant de points de repère. A cette base (*exquisiti auctores*) s'ajoutent, comme moins importants, des emprunts à Licinius Mucianus, à Tite-Live, à Verrius Flaccus ou Masurius Sabinus, peut-être à Hygin. Les notices qui proviennent de Pline lui-même (60; 65-67; 119) sont courtes et peu nombreuses. Ai-je besoin d'avertir qu'on retrouvera ici la conscience et les vues originales qui font le mérite des travaux de M. Detlefsen ? Il n'y a personne présentement dans le monde savant qui connaisse aussi bien Pline; personne qui puisse éclairer, analyser avec plus de sûreté, mettre au vrai point de vue tel chapitre de l'histoire naturelle; personne non plus, qui démêle plus ingénieusement, même dans un chapitre d'importance comme celui-ci, la complication des sources. Ma seule objection pour cette fois sera que la brochure, médiocrement imprimée, contient un certain nombre de fautes; que la lecture en est plus dure (peut-être est-ce la faute du sujet); enfin que j'ai eu la surprise de comprendre autrement que M. D. certaines phrases de Pline (par ex. p. 32 en haut, III, 125, *se* ne peut être pour moi qu'un accusatif, régime de *prodente* (sc. situ) et qualifié par *situm*. — É. T.

— Voici deux répliques de M. Vincenzo de Crescenzo à la brochure de M. Pascal sur l'incendie de Rome que nous avons signalée à deux reprises (1900, I, p. 495 et 1901, I, p. 279) : *Un difensore di Nerone* (28 p., 1900) et *Nerone incendiario e i primi cristiani* (32 p., 1901, toutes deux chez Fabio Bicchierai à Naples). Il est clair que sur ce terrain mi-historique, mi-théologique, la polémique s'est enflammée, et dure. N'est-ce pas caractéristique pour notre temps ? Il est sûr aussi qu'à lire certaines pages de ces brochures, en suivant la discussion de tant de

textes de l'Évangile et de saint Paul, on se croirait transporté dans la littérature du XVII[e] siècle. En telle page (*Nerone*... p. 16), M. de Crescenzo marque bien le défaut général de l'argumentation de M. Pascal. Mais comme, par système, il la suit pas à pas, dans le texte primitif, ensuite dans les additions, la réfutation a des longueurs et finit par fatiguer; elle a aussi ses faiblesses. Beaucoup d'arguments sont tendancieux; la forme générale est scolastique et prend un caractère personnel; M. de Crescenzo trouve ainsi le moyen d'avoir tort à nos yeux alors même qu'au fond il a raison. — É. T.

— Encore M. Pascal et l'incendie de Rome. Un de ses amis, le professeur Vincenzo COSTANZI, avait combattu la thèse nouvelle en une longue note du *Bolletino di filologia* (déc. 1900); M. Pascal a répondu, et voici la réplique de M. Costanzi en une brochure de 15 pages, intitulée *Briciole polemiche sul cosè detto Incendio Neroniano* (Turin, Bona, 1901). On a ici une discussion courtoise et développée autour des points connus : le sens de *fatebantur... convicti... quanquam adversus sontes*, etc. M. C. défend l'explication et l'opinion traditionnelles; les arguments, dit-il avec raison, ont beau être vieux et se répéter, ils ne s'usent pas et n'en sont pas moins solides. A mon sens, il y a ici en peu de pages toutes sortes de bonnes choses. — É. T.

— Le second volume des *Eléments d'archéologie chrétienne* de M. Horace MARUCCHI vient de paraître (Desclée; 1900, in-8°; pp. 450, 6 fr.). Conformément au plan de l'auteur (cf. *Revue critique*, 10 décembre 1900), ce volume est consacré aux *Catacombes romaines*. Il les décrit successivement, et il signale les inscriptions les plus importantes et les fresques les plus dignes de remarque. C'est le meilleur guide qu'on puisse avoir pour visiter ces antiques cimetières. Si l'on est tenté de trouver la critique de M. Marucchi trop indulgente, il convient de se rappeler qu'il a voulu faire œuvre d'initiation plus que de discussion. Une seconde édition du premier volume est sous presse : c'est une excellente recommandation pour l'ouvrage. — J.-B. C.

— Le volume de M. Gabriel LEDOS sur *sainte Gertrude* (Paris, Lecoffre, 1901. In-12 de IV-208 p.), volume qui s'est principalement proposé pour but d'édifier, se recommande cependant par le nom de celui qui l'a signé. Archiviste-paléographe, M. G. L. a su mettre à profit son érudition historique; on en trouve la marque en maintes pages, notamment lorsqu'il rappelle les études auxquelles se livraient les religieuses dans les couvents allemands, lorsqu'il énumère celles qui se sont rendues célèbres par leurs écrits, lorsqu'il expose enfin la situation du monastère d'Helfta, où la sainte fit profession et passa presque toute sa vie. Les petits problèmes qui ont surgi autour de la personne de son héroïne et les controverses qui se sont élevées concernant les ouvrages théologiques et mystiques dont elle est l'auteur ou qu'elle a inspirés, sont également élucidés avec sagacité et prudence. C'en est assez pour que ce petit volume mérite d'être signalé à l'attention des érudits. — L.-H. LABANDE.

— MM. Paul TANNERY et l'abbé CLERVAL publient une correspondance d'écolâtres du XI[e] siècle, (Notices et extraits des monuments de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, t. XXXVI. — Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1900. In-4° de 61 pages). Ces écolâtres sont Ragimbold de Cologne et Radolf de Liège. Leur correspondance, dont on peut fixer la date aux environs de 1025, a pour but de discuter certaines questions de géométrie, sur lesquelles ils n'avaient l'un et l'autre que des notions imparfaites. Elle avait été signalée pour la première fois par M. l'abbé Clerval dans son ouvrage : *Les écoles de Chartres*

au moyen âge; les extraits qu'il en avait publiés en avaient déjà révélé toute l'importance. Aujourd'hui, le même auteur en donne le texte intégral et M. P. Tannery l'accompagne d'une savante introduction, dans laquelle il fait ressortir les renseignements historiques et scientifiques qu'on en peut tirer. Ces lettres démontrent en effet que les connaissances géométriques des écolâtres de la première moitié du XIe siècle étaient fort restreintes et ne dépassaient pas celles que possédaient les Grecs avant Pythagore. Rapprochés du *De quadratura circuli* de François de Liège, elles constituent en outre de nouveaux arguments pour les controverses relatives à la date et à la composition des Géométries attribuées à Boèce et à Gerbert. Le *Geometricum* du premier n'est qu'une compilation assez panachée d'extraits d'Euclide, de Boèce et des agrimenseurs romains : le plus ancien manuscrit connu est du IXe siècle. La *Geometria Gerberti* est aussi une réunion de trois ouvrages distincts, dont le dernier seul est le développement d'un résumé que Gerbert aurait fait du *Podismus*. Ce sont là des questions très délicates que M. P. T. a résolues, avec une grande habileté. — L.-H. LABANDE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 mai 1901.

M. Lair, élu membre libre à la dernière séance en remplacement de M. Célestin Port, décédé, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

Le prix Bordin (Etude sur l'art gréco-boudhique) est décerné à M. Foucher, maître de conférences suppléant à l'École des Hautes Etudes et membre de l'École d'Extrême-Orient.

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Jean Bonet, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, pour son *Dictionnaire annamite-français*.

M. Emile Picot annonce que la commission du prix Lagrange, qui disposait de deux annuités, en a attribué une à M. Salmon, pour son édition des *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir, et la seconde à la Société des Anciens textes français.

M. le Dr Hamy présente quelques observations au sujet de la publication intitulée *The Tonalamatl of the Aubin Collection, an old mexican picture manuscript in the Paris National Library*, faite aux frais de M. le duc de Loubat et sous la direction du Dr E. Seler (Berlin et Londres, 1900-1901, in-4°). C'est une traduction anglaise du travail publié l'an dernier à Paris, par les soins des mêmes mexicanistes.

M. Michel Bréal soutient l'étymologie traditionnelle du mot « parricide ».

M. d'Arbois de Jubainville conteste cette explication. — M. Viollet présente une observation au sujet des mots « dolo sciens » contenus dans un des textes de loi cités au cours de la discussion.

M. de Clercq communique une notice sur une stèle phénico-hittite qui fait partie de sa collection et qu'il date du IVe ou Ve siècle a.C. C'est un édicule élevé en commémoration d'un événement heureux par un grand personnage, qui marche sur un lion figuré au sommet des collines. Au-dessus du lion est gravée une inscription phénicienne.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin — 1901

Kurt Sethe, **Sesostris** (forme la 1re livraison du t. II des *Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens*), Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1900. in-4°, 14 p. : Prix 6 fr. 50.

Cette très ingénieuse et très agréable brochure a pour but de montrer que le Sésostris des Grecs et des Romains n'est pas, comme l'ont pensé la plupart des historiens modernes, le Ramsès II de la xixe dynastie thébaine, mais un des Pharaons de la xiie dynastie, celui qu'on nomme d'habitude Ousirtasen Ier. M. Sethe s'appuie sur deux ordres de preuves, sur la ressemblance des noms et sur l'analogie que présenterait l'histoire de son client avec les données de la légende courante.

Les savants qui tiennent pour l'identité de Sésostris avec Ramsès II dérivent les variantes grecques du nom du sobriquet *Sesetsourâ* ou *Sesetsou* qu'on trouve appliqué à ce dernier souverain dans un papyrus écrit de son temps, le *Papyrus Anastasi I.* M. S. transcrit *Ssw*, qu'il lit *Sôs*, *Sôse*, et s'appuie sur cette transcription pour affirmer que le sobriquet n'a pu avoir que les deux premières lettres en commun avec la leçon Sesostris ou Sesosis. D'autre part, il fait observer que la lecture usuelle Ousirtasen-Ousertesen, du nom que portait le souverain de la xiie dynastie, est fausse ainsi que l'interprétation qu'on en donne. Les éléments dont ce nom se compose sont le nom de la déesse Ousrît — pour lui *Wosrét-Wosrê* — et un mot *sani-sané*, — pour lui *sen* — qu'il rencontre dans beaucoup de noms de la même époque, *Sanîtamanou*, *Sanît-maît*, *Sanîtantouf* : le tout signifie assez probablement celui qui est l'égal de la déesse Ousrît et se prononcerait *Senwosre*[*t*]-*Senwosré*. Si l'on retouche la terminaison -is du grec et le t parasite qui s'est développé naturellement entre le troisième s et le t, Senwosre a de commun avec Sesostris le premier *S* et l'*e* qui le suit, puis o, et r, mais il a un n où le nom de la légende prend un

second s. M. S. admet que N de *Sen-* est tombé au contact du W et que, pour obvier à l'hiatus résultant de sa chute, *Seŏōstris-Seōtris*, un s s'est intercalé à la place laissée vide *Sesŏōstris-Sesōtris*. Sesŏō-sis-Seōsis dériverait de la même façon d'une forme de Senwosré où R se serait mouillée puis amuie *Senwosjé-Senwose*, d'où *Sewōsé-Sesōsé*.

Comme les noms, les dates concordent à identifier Sesostris et Ousirtasen-Senwosre Ier, malgré la confusion que les auteurs classiques ont introduite dans la chronologie. Pourtant un passage de Pline (xxxvi, § 74) qui parle de deux obélisques de cent coudées érigés à Héliopolis par *Nencoreus*, *Sesosidis filius*, nous permet encore de rattacher Sésostris à la xiie dynastie et de l'identifier avec le second roi de cette dynastie : un peu de bonne volonté permet en effet de retrouver dans *Nencoreus*, fils d'Ousirtasen Ier, Amenemhaît II *Nebkouré*. Une mention du *livre de Sothis*, complétée par un passage de la *Vieille Chronique*, corrobore ce résultat d'une facon inattendue. Il y est dit, en effet, que le père et prédécesseur immédiat de Sésostris fut Sarapis, ou plutôt un certain Siparis qui dit-on fut adoré après sa mort sous le nom de Sarapis : or, Amenemhaît Ier, le père d'Ousirtasen-Senwosré Ier a pour prénom *Sehetep-eb-ré*, dont *Siparis* pourrait bien être une corruption. Les autres allusions au temps où Sésostris vivait ne contiennent aucune date précise, mais elles s'accordent toutes à nous l'indiquer comme ayant été un roi très ancien, par conséquent à le considérer comme ayant appartenu aux dynasties antérieures à la xixe plutôt qu'à la xixe même. En ce qui concerne les faits qu'on racontait de lui, M. S. estime qu'ils sont mieux en rapport avec le peu que nous connaissons du règne d'Ousirtasen-Senwosré Ier qu'avec les renseignements qui nous sont parvenus sur Ramsès II. L'examen minutieux auquel il se livre au sujet de chacun d'eux le confirme de plus en plus dans son opinion, et il n'y a pas jusqu'à la durée que Diodore prête au principat de Sésostris qui ne lui paraisse la fortifier : si l'on retranche des quarante-trois ans qu'Ousirtasen-Senwosré gouverna en tout, les dix qu'il fut régent avec son père, on obtient trente-trois, c'est-à-dire le nombre même des années après lesquelles Sésostris se sentant devenir aveugle, prit le parti de se suicider.

La démonstration est menée très habilement et les documents sont groupés avec un art véritable. En ce qui concerne la lecture du nom prononcé jusqu'à présent Ousirtasen, je suis très porté à croire que M. S. a raison, et qu'il faut désormais lire par renversement Sanousrît,ou, avec amuissement du -T féminin Sanousré. En ce qui concerne la dérivation de Sésostris je demeure sceptique, tant il me paraît difficile d'admettre le remplacement légitime de N par s. Si, comme le pense M. S., les Égyptiens avaient éprouvé quelque difficulté à prononcer une combinaison telle que Séŏōstris, je ne vois pas trop en quoi la prononciation secondaire Séōstris aurait pu les embarrasser,

et d'ailleurs ils auraient eu un moyen de se tirer d'affaire plus naturel que ne l'était l'intercalation de s ; c'était de rétablir à la voix la lettre N que l'écriture n'avait jamais supprimée et de dire simplement *Sanousré*-Senousré ou Sanousé-Sénousé. Au point de vue purement phonétique le rapprochement établi par Rougé et Chabas entre le sobriquet de Ramsès II et le nom légendaire me paraît préférable. Le texte hiératique où on le rencontre porte en effet deux caractères T et SOU, dont M. S. ne tient pas compte, afin de rendre plus complète une comparaison avec un sobriquet analogue de Ramsès III : il néglige d'ailleurs le signe initial du soleil qui a pourtant sa valeur dans un cartouche royal. La transcription exacte est RA+S+S+T+SOU ou, avec le renversement usuel S+S+T+SOU+RA, qui même vocalisé SESETSOURA à la façon courante des Égyptologues, présente un squelette consonantique beaucoup plus approché que SENWOSRÉ de celui de Sésostris.

Les autres rapprochements de noms sur lesquels M. S. appuie son opinion et qui lui font retrouver les noms d'Amenemhaît Ier et d'Amenemhaît II chez Pline et chez des chroniqueurs de basse époque ne sont guère plus solides : est-il certain que la lecture rapportée par Pline soit exacte, et qu'au lieu de l'inconnu Nencoreus on ne doive pas rétablir dans le texte l'Ouchoreus de Diodore ou un Mencoreus dérivé de Menkérés-Mycérinus ? De même, relisant la comparaison des hauts faits de Sésostris avec ceux d'Ousirtasen Ier, je n'y trouve aucun trait qui soit plus personnel à ce Pharaon qu'à Ramsès II ; même le développement prêté par la légende aux expéditions asiatiques ne peut s'expliquer que si l'on songe aux conquêtes des souverains du Nouvel Empire. En fait, après avoir lu la très intéressante exposition de M. S. on ne se sent pas nécessairement convaincu qu'il ait raison de considérer Ousirtasen-Sanousrît Ier comme le prototype du Sésostris traditionnel.

Aussi bien est-ce là avant tout une question d'histoire littéraire, dans laquelle l'histoire véritable a fort peu à voir. De tous les documents connus jusqu'à présent, il résulte qu'à la fin de l'époque saïte et au commencement de l'époque perse, il y avait en Égypte un cycle de romans et d'anecdotes dont le héros était un Pharaon du nom de Sésostris. La forme originelle de Sésostris est probablement cette abréviation, Sesotsourâ, qu'on connaît à Ramsès II, et peut-être en effet le point autour duquel la légende s'est cristallisée est-il quelque historiette où Ramsès II était mis en scène sous son sobriquet ; mais à considérer l'ensemble des récits conservés, il est évident que les conteurs populaires rompirent promptement le lien qui attachait leur héros à Ramsès II et que Sésostris devint un souverain sans attaches à la réalité : il vécut désormais pour lui-même et ses actions ne sont pas les actions plus ou moins arrangées de tel ou tel roi, mais elles n'appartiennent qu'à lui. Hérodote recueillit dans la bouche des drog-

mans une partie des contes qui couraient sur ce prince; il les inséra dans son histoire, et les révélant à la Grèce il en assura la diffusion dans le monde entier. Sésostris devint pour les étrangers ce qu'il avait été pour son peuple, le type le plus parfait du souverain égyptien, guerrier, législateur, administrateur, constructeur de monuments, celui dont les vertus et la gloire dépassaient les vertus et la gloire de tous les conquérants venus après lui. Il demeura Sésostris et rien que cela aussi longtemps que les Grecs se contentèrent d'une histoire romanesque de l'Egypte, mais, après la conquête macédonienne, lorsque l'on commença à connaître les annales même du pays, on s'inquiéta de savoir auquel des Pharaons il répondait. On l'identifia avec plusieurs d'entre eux, parfois en s'autorisant d'une assonance de nom, souvent en se guidant sur des calculs chronologiques plus ou moins sérieux, et l'on conçoit que Manéthon versé également à la littérature grecque et à l'égyptienne se soit inquiété de lui donner une place sur la liste de ses dynasties. Que ce soit l'analogie entre la vie du Pharaon réel et celle du Pharaon imaginaire qui ait décidé de l'assimilation, la chose est invraisemblable : on ne voit guère quels documents Manéthon pouvait posséder qui lui permissent de mener la comparaison entre les deux jusqu'au détail minutieux où M. S. l'a poussée. C'est plutôt une ressemblance entre les noms et certes *Sanouosri-Senouostri* n'est pas tellement différent de Sésostris qu'un ancien ait hésité à faire le rapprochement entre les deux : une assonance plus lointaine aurait suffi. Toutefois, l'opinion de Manéthon ne prévalut pas, et d'autres identifications se produisirent dont une au moins, celle qui confondait Ramsès avec Sésostris, eut une fortune durable. A dire le vrai, Sésostris n'est ni Ousirtasen Ier, ni Ramsès II, ni Sheshonq, ni personne des dynastes réels : il est Sésostris, un Pharaon de roman comme bien d'autres, et le mieux est de le laisser à sa légende sans essayer de l'introduire dans l'histoire véritable.

Avec tout cela, le mémoire de M. Sethe est de ceux qu'il faut recommander : il est bien composé, bien écrit, clair, précis et la lecture en est amusante, ce qui n'est pas un mince mérite en Egyptologie.

G. Maspero.

Josef Karst, **Historische grammatik des Kilikisch-armenischen.** Strasbourg, Trübner, 1901, in-8°, xxiii-444 p. (et 2 tableaux).

La constitution du royaume arménien de Cilicie à la fin du xie siècle a eu pour conséquence un abandon au moins partiel de l'ancienne langue littéraire et l'emploi de la langue du temps dans les écrits profanes; des ouvrages nombreux ont été rédigés dans ce dialecte, qui permettent de l'étudier dans le détail. Cette étude pré-

sente un vif intérêt pour quiconque veut se faire une idée du développement de l'arménien entre l'ancienne langue littéraire et les dialectes modernes ; car le dialecte de Cilicie est celui qui est représenté au XII[e] siècle par les documents les plus étendus et les plus sûrs. En consacrant à ce dialecte un examen détaillé, M. J. Karst ne pouvait que faire œuvre éminemment utile ; le travail a été fait avec un soin extrême ; quant à la méthode, il suffit pour en garantir la correction de rappeler que l'auteur est le digne élève de M. Hübschmann à qui l'ouvrage est dédié.

M. K. étudie tout de son dialecte : la phonétique, la morphologie — avec un très grand détail —, et, plus brièvement, la syntaxe. Mais il ne se borne pas à exposer les faits ; à chaque différence qu'il constate entre l'arménien classique et l'arménien de Cilicie, il s'efforce de donner une explication précise ; et, comme il ne perd jamais de vue l'état de la langue présenté par les dialectes modernes, non plus que les particularités isolément attestées par les divers dialectes au cours du moyen âge, il a fait de son livre sur l'arménien de Cilicie un traité pratiquement complet de toute l'histoire de l'arménien depuis les premiers documents jusqu'à l'époque actuelle. Il s'est trouvé ainsi amené à reprendre les questions déjà examinées par M. Tomson dans son travail sur le dialecte de Tiflis ; et, grâce à l'avantage — essentiel au point de vue de la méthode — que lui donnait son point de départ médiéval et non plus moderne, grâce aussi à une connaissance plus large des dialectes modernes, M. K. a fait faire presque partout un progrès considérable et décisif à l'explication de l'arménien moderne, par exemple pour les pluriels en *-ner*, p. 188 et suiv. ; là où il n'est pas arrivé à la vérité définitive, il a du moins recueilli les matériaux avec lesquels on pourra édifier une théorie correcte.

Il est impossible d'entrer ici dans une discussion détaillée des diverses formes arméniennes qui intéresserait trop peu des lecteurs de la *Revue*, impossible par suite d'examiner comme il conviendrait la théorie de l'auteur qui en est venu au cours de son travail à considérer l'arménien de Cilicie comme différent de l'arménien classique, non seulement par la date mais aussi par le dialecte et par suite comme ne devant pas être nécessairement expliqué en tout cas en partant de l'arménien classique. Il se pose ici une série de questions infiniment délicates sur lesquelles M. K. promet du reste de revenir plus tard : d'une part, en effet, tous les dialectes médiévaux et modernes présentent par rapport à l'arménien classique certaines différences identiques, et les formes nouvelles en question ne s'expliquent pas toutes aisément par les formes classiques; mais, de l'autre, il se trouve infiniment peu de ces particularités où il soit permis de voir de véritables différences dialectales anciennes : les cas comparables à *pacxun* (ancien **patasxun*), dont l'*u* remonte à l'iranien et peut passer pour contemporain de l'*a* de la forme classique *patasxani*, sont raris-

simes. Il s'en faut donc de beaucoup qu'on soit au clair sur le développement de l'arménien et, sans parler d'un grand nombre de solutions de M. K. sur lesquelles il y aurait lieu de discuter, les questions les plus essentielles restent à trancher ; M. Karst a eu le grand mérite de les indiquer le premier et de réunir les principaux matériaux dont on dispose pour les résoudre. Son ouvrage marque un progrès important.

A. Meillet.

Edv. Lehmann. **Zarathustra.** En bog om Persernes gamle tro. 1re partie. Copenhague, 1899, in-8°, viii-169-xi p.

La religion mazdéenne semble attirer l'attention depuis quelques temps ; les traductions de textes pehlvis de M. West, l'édition de l'*Avesta* de M. Geldner, la traduction de l'*Avesta* de Darmesteter, et enfin le résumé des connaissances acquises sur l'ancien Iran présenté dans les premiers fascicules du *Grundriss* de MM. Kuhn et Geiger ont mis en circulation toute une série de faits restés jusque là peu accessibles et donné ainsi aux historiens des religions des matériaux d'un vif intérêt. Aussi, sans parler des chapitres substantiels consacrés au mazdéisme dans les grands manuels d'histoire des religions en cours de publication, a-t-on vu paraître presque à la fois le *Zoroaster* de M. Jackson, l'étude sur les *Fravashis* et l'étude sur la *Vie future d'après le mazdéisme* de M. Söderblom et le livre annoncé ici.

Rien d'ailleurs ne ressemble moins au Zoroastre de M. Jackson que le Zoroastre de M. Lehmann. M. Jackson s'est tenu essentiellement à la figure même du prophète ; et, comme il n'existe en somme sur Zoroastre aucun texte qui mérite le nom de document historique, il a simplement résumé les légendes auxquelles il est fait allusion dans l'*Avesta* et qui sont exposées dans la littérature pehlvie. M. Lehmann, tout au contraire, s'attache à présenter une étude d'ensemble sur les origines du mazdéisme et, dans cette première partie de son ouvrage, il n'est pour ainsi dire pas question de Zoroastre. Des trois chapitres qui composent cette première partie, le premier est un résumé de l'histoire et de la composition de l'*Avesta ;* le second donne des notions générales sur les Perses, les Mèdes et la patrie de l'*Avesta ;* le troisième enfin, le plus original, est un exposé de l'ancien paganisme iranien où M. Lehmann s'efforce de dégager dans le mazdéisme les éléments indo-iraniens ; on ne peut qu'admirer le tact et la mesure avec lesquels il procède, et aussi la justesse de son information.

A. Meillet.

The Book of Numbers in Hebrew, with notes by J.-A. PATERSON. Leipzig, Hinrichs, 1900, in-4°, 67 p.

Stilistik, Rhetorik, Poetik, in Bezug auf die biblische Litteratur, von E. KÖNIG. Leipzig, Dieterich, 1900, in-8°, VI-420 pages.

L'édition du texte hébreu des Nombres, dans la Bible polychrome de M. Haupt, est faite conformément aux résultats de la critique; il suffit de la comparer avec tel ouvrage d'introduction ou tel commentaire récents, pour s'apercevoir que les divergences d'opinion, d'ailleurs inévitables, qu'une apologétique à courte vue croit pouvoir exploiter pour la défense de ce qu'elle appelle tradition, ne portent que sur des points secondaires. Ce n'est pas à dire que la critique de M. Peterson ne soit nullement personnelle; elle est prudente, mais ne se borne pas à enregistrer les conclusions acquises par le travail d'autrui. Sur plusieurs points de détail, son analyse du texte est originale. Il s'abstient en beaucoup d'endroits, et il ne faut pas l'en blâmer, de démêler le document jéhoviste d'avec le document élohiste; il marque avec soin les différentes couches du document sacerdotal. La critique du texte est conduite avec beaucoup de circonspection. Parmi les notes explicatives qui se lisent à la fin du volume, M. Haupt a glissé beaucoup d'additions et de remarques dont le rapport avec la critique textuelle n'est pas toujours très étroit, dont quelques-unes sont peut-être discutables (par exemple ce qui concerne le rattachement des mots מִמִּדְבָּר מַתָּנָה, traduits « du désert un présent », dans *Nombr.* XXI, 17, au chant de la source, d'après une conjecture de Budde), mais qui ont toujours leur intérêt. Ainsi, la conjecture touchant la signification primitive du *kerub* ou chérubin, qui aurait été une personnification du vent; cette hypothèse éclaire d'un jour particulier le passage du psaume XVIII, v. 11 : « Iahvé monte *sur un kerub* et il vole, il s'envole *sur les ailes du vent*. »

M. Koenig a complété heureusement son grand travail sur la syntaxe hébraïque (*Syntax der hebraeischen Sprache*, 1897) par une étude sur la prose et la poésie bibliques. On eût pu choisir pour les divisions de ce dernier ouvrage des titres un peu plus simples et plus clairs que ceux qui ont été adoptés, à savoir la sphère intellectuelle, la sphère volontative et la sphère esthétique de la vie de l'esprit dans leurs rapports avec le style. Mais sous ces rubriques vaguement retentissantes viennent se grouper quantité d'observations importantes et de renseignements utiles, touchant la clarté, la force et la beauté du style dans les écrits bibliques. La critique détaillée d'un tel ouvrage, où l'auteur a déployé toutes les ressources de son abondante et minutieuse érudition, n'est pas possible; il suffit de signaler le livre à l'attention des exégètes, qui en tireront le plus grand profit. Car les remarques de M. K. ne tendent pas seulement à faire connaître la rhétorique et la poétique des Hébreux, elles sont de conséquence pour l'interprétation de l'Ancien Testament; l'analyse du style et des procédés littéraires im-

plique, dans une certaine mesure, l'analyse de la pensée. La prudence du critique s'accuse en maint endroit, où l'on est tenté de prendre un autre avis que le sien, par exemple, quand il dit (p. 36) que le mot « pieds » dans *Ex.* IV, 25 et *Is.* VI, 2 n'est pas un euphémisme et doit s'entendre au sens propre : dans le premier passage, il n'est pas dit que Séphora « jeta » mais qu'elle « fit toucher » aux pieds de Moïse le lambeau de chair enlevé à son fils par la circoncision, et cet acte n'a pas de sens si le mot « pieds » ne figure pas l'incirconcision de Moïse; de même, on ne voit pas bien pourquoi ni comment les séraphins d'Isaïe emploieraient deux de leurs ailes à couvrir seulement le bas de leurs jambes. M. K. incline à penser que les séraphins étaient habillés. Ils étaient vêtus de leurs ailes, sans plus, et quelle autre espèce de vêtement pourrait-on leur supposer? On lit aussi (p. 44) qu'il y a un mensonge dans la parole du serpent (*Gen.* III, 4) : « Vous ne mourrez pas »; mais le serpent dit la vérité sur le sujet dont il s'agit, et c'est la parole de Iahvé, contredite par le serpent, qui est pour le moins équivoque. Mais il n'y a pas lieu d'insister sur ces menues questions d'exégèse. L'œuvre de M. K. est aussi complète dans l'ensemble, aussi exacte dans les détails qu'on peut le souhaiter. Lui seul peut-être était en mesure de traiter le sujet avec cette ampleur et de l'approfondir à ce degré, jusque dans les moindres particularités. La question du rythme poétique est discutée avec beaucoup de sagesse dans la dernière partie : le parallélisme et la symétrie des membres parallèles sont la loi incontestable de la poésie biblique, mais non la correspondance des césures dans chaque vers (système de Vetter); l'alternance de syllabes accentuées et non accentuées, en nombre déterminé surtout pour ce qui regarde les syllabes accentuées, paraît probable (systèmes de Ley, de Grimme); l'alternance régulière d'une syllabe accentuée et d'une syllabe non accentuée (système de Bickell) n'est pas démontrée (pratiquement, ce système diffère moins du précédent qu'il ne semble à première vue); la métrique biblique n'est pas réglée par la quantité des syllabes; l'unité rythmique est le distique; la loi de la strophique n'est pas le répons ou l'alternance des chœurs (systèmes de Müller, de Zenner). On discutera encore longtemps sur la métrique hébraïque; si l'on juge de l'état général des textes par celui des morceaux conservés en double dans la Bible, on est tenté de se demander jusqu'à quel point il est possible de formuler des conclusions certaines sur ce sujet. Les gens prudents s'en tiendront à celles de M. Koenig, bien que l'on puisse soupçonner qu'il y a eu, en réalité, plus de rigueur qu'il n'en admet dans la métrique et la strophique des poèmes hébreux.

Alfred Loisy.

Festschrift C. F. MÜLLER **zum 70 Geburtsag gewidmet.** 22 Februar 1900. Leipzig, Teubner, 1900. In-8°, 212 p.

Festschrift Johannes VAHLEN. **Zum siebenzigsten Geburstag gewidmet** von seinen SCHÜLERN. Berlin, Reimer, 1900, gr. in-8°. 700 p. 24 M. [1].

Deux publications dédiées, à l'occasion de leurs soixante-dix ans, à deux savants qui ont bien mérité des lettres latines : M. C. F. W. Müller, professeur à l'Université de Breslau, a donné autrefois dans les Jahrbücher de Fleckeisen de nombreux articles sur la grammaire; son livre sur la Prosodie de Plaute est un ouvrage de fonds ; mais M. Müller est surtout connu par son excellente édition de Cicéron dans la bibliothèque de Teubner ; M. Vahlen, professeur à l'Université de Berlin, a débuté par une édition des fragments d'Ennius (1854) qui est restée toujours le point de départ nécessaire des études sur le poète ;

---

1. Liste des articles : Festschrift Müller. Max Treu : die Gesandtschaftsreise des rhetors Theodulos Magistros. Arthur Ludwich : Beiträge zur Homerischen Handschriftenkunde. Franz Skutsch : zur Wortzusammensetzung im Lateinischen. Richard Wuensch : zu Sophrons ταὶ γυναῖκες αἳ τὰν θεόν φαντι ἐξελᾶν. Karl Dziatzko das neue Fragment der Περικειρομένη des Menander. Wilhelm Kroll : Studien über die Komposition der Æneis. Richard Foerster : die Casusangleichung des Relativpronomen im Lateinischen. Friedrich Marx : Digitis Computans. — Festschrift Wahlen. Otto Rubensohn : das Aushängeschild eines Traumdeuters. Karl Rothe : de locis quibusdam Homericis. Siegfried Mekler : zu den Nachrichten über die griechische Komödie. Michael Müller : über den Gegensatz von Ἐμπειρία und τέχνη im ersten Kapitel der Aristotelischen Metaphysik. Adolf Busse : über die in Ammonius' Kommentar erhaltene Ueberlieferung der aristotelischen Schrift Περὶ ἑρμηνείας. Max Rannow : de carminum Theocriti XXIV et XXV compositione. Max Rubensohn : ad Anthologiam Graecam capita duo. Paul Wendland : observationes criticae in Aristeae epistulam. Friedrich Spiro : ein Leser des Pausanias. Robert Fuchs : de anonymo Parisino quem putant esse Soranum. Isidor Hilberg : über die Accentuation des Versausgänge in den iambischen Trimetern des Georgios Pisides. Georg Wartenberg : die byzantinische Achilleis. Alois Goldbacher : über die symmetrische Vertheilung des Stoffes in den Menaechmen des Plautus. Otto Plasberg : vindiciæ Tullianæ. Rudolf Sydow : Kritische Beiträge zu Caesar. Heinrich Belling : de Properti Vergiliique libros componentium artificiis. Karl Brandt : de Horatii studiis Bacchylideis. Hans Lucas : Recusatio. Rudolf Helm : de metamorphoseon Ovidianarum locis duplici recensione servatis. Emil Thomas : de Ovidii Fastorum compositione ad Johannem Vahlenum epistula critica. Paul von Winterfeld : de Germanici codicibus. Richard Reitzenstein : ein verkanntes Werk Fenestellas. Wilhelm Heraeus : zum Gastmahl des Trimalchio. Franz Harder : Bemerkungen zu den Tragödien des Seneca. Friedrich Vollmer : de recensendo Homero Latino. Fridolf V. Gustafsson : de Statii Achilleidos codice Monacensi. Max Rothstein : ad Statii silvas observationes criticæ. Oskar Froehde : Römische Dichtercitate bei Gellius. Carl Ziwsa : ueber Enstehung und Zweck der Schrift Cyprians « de bono patientiæ ». Joseph Zycha : zu Augustinus de Doctrina christiana, l. II, c. xv, 22. Bernhard Kübler : Sklaven und Colonen in der römischen Kaiserzeit. Johannes Bolte : die lateinischen Dramen Frankreichs aus dem 16 Jahrhundert. Vatroslav Jagić : die Aulularia des Plautus in einer südslavischen Umarbeitung aus der Mitte des Jahrhunderts. Joseph Golling : zur Behandlung der lateinischen Syntax im 15 und 16 Jahrhundert. Carl von Holzinger : über Zweck, Veranlassung und Datierung des Platonischen Phaidros.

il a beaucoup publié ensuite : programmes, mémoires à l'Académie, réédition des petits volumes des poètes de Haupt; à beaucoup de science il joint un goût délicat. Les étrangers s'associeront volontiers à l'hommage que rendent à ces deux savants leurs amis et leurs élèves; la science y trouve son compte puisque d'excellentes études sur les objets les plus divers sont ainsi données au public.

On ne s'étonnera pas qu'entre les deux volumes il y ait une différence pour le format et pour le nombre des articles : dans tous les pays du monde, et quels que soient les hommes et leurs sentiments, la capitale doit primer toute ville de province. Notons encore cette différence que le volume dédié à M. Vahlen est fait tout entier d'articles de ses élèves; le volume consacré à M. Müller est l'œuvre d'élèves, d'amis et de collègues.

Rendre compte en détail de pareils livres est impossible pour toutes sortes de raisons. D'abord de nombreux articles sont consacrés à des études critiques, conjectures, défense du texte traditionnel (*Vindiciæ, Observationes criticæ*, Bemerkungen..., Kritische Beiträge zu..., *De locis*...). Il est clair qu'ils échappent à l'analyse. D'autre part, les sujets traités sont si divers, qu'ils donnent surtout au lecteur l'occasion de sentir sur combien de points il est incompétent. C'était au moins mon sentiment très vif, et, quoique j'ai été fort intéressé par bien des articles, ils m'entraîneraient si loin de mes études habituelles que j'aime autant n'en rien dire. Enfin, dans les articles qui touchent aux études latines, les auteurs (qui s'en étonnerait ?) sont bien restés tels que nous les connaissions par leurs travaux précédents ; mais il me semble qu'il y aurait quelque mauvaise grâce à insister sur les côtés faibles des thèmes qu'ils développent ici [1].

Nous aimons bien mieux présenter nous aussi nos compliments à tous ceux qui ont collaboré à ces deux volumes et aux deux latinistes à qui est adressé cet hommage public si honorable.

Émile Thomas.

R. S. Conway, **The singular use of Nos** (Transactions of the Cambridge philological society, Vol. V, Part. I). London, C. J. Clay and Sons, 1899. 79 pp. in-8°. Prix : 3 sh.

M. Conway étudie l'usage de *nos* (*noster*, etc.) au lieu de *ego* (*meus*,

1. Afin d'éviter ce qu'il y aurait d'affecté dans un silence complet, je me contente de dire qu'à mon sens M. Kroll a raison au fond, mais qu'il exagère sa thèse au point de la fausser ; que je ne puis pas croire au système de M. Belling qui me paraît ne reposer que sur des fantaisies. Par contre, l'article de M. Kübler est rempli de remarques très intéressantes et très neuves. Il en est de même de celui de M. Vollmer.

etc.), quand il n'y a pas de pluriel véritable. Il a dépouillé à cet effet les lettres de Cicéron.

Il faut mettre à part une série de cas où le pluriel correspond encore à une pluralité d'objets ou de personnes, bien que cette correspondance soit assez vague : 1° pluriel local, désignant en même temps que l'écrivain, ceux qui sont dans le même lieu (*Att.* I, 3, 2 *nos hic te exspectamus*) ; 2° pluriel du voyageur, qui englobe ses compagnons (*Ep.* XIV, 7, 2 *nauem spero nos ualde bonam habere*) ; 3° pluriel militaire, employé par le chef d'une troupe (*Att.* V, 20, 1 *se mihi Pindenissitae dediderunt*, XXVII *die postquam oppugnare coepimus*) ; 4° pluriel familial, surtout dans les invitations et en parlant de la maison ; 5° pluriel d'association, qui unit l'écrivain avec ses amis (surtout dans *noster*). On doit écarter d'autre part le pluriel de généralisation ou pluriel indéfini, qui éveille l'idée de l'humanité tout entière, du peuple romain, de la génération présente, du parti politique ou de l'école philosophique dont l'écrivain est membre.

Ces applications particulières du pluriel une fois écartées, il reste deux groupes d'emplois. Tous deux ont pour principe une opposition, et c'est peut-être le point sur lequel M. C. n'a pas assez insisté et qui est intéressant. Quand la personne parle d'elle-même simplement, sans arrière-pensée, sans songer aux autres, *ego*, *meus*, le singulier suffisent. Toutes les fois qu'elle se compare et s'oppose, elle use du pluriel. Bien entendu, une telle distinction n'a rien d'absolu, non plus que les indications qui vont suivre. Il n'y a pas de situation où l'un des deux nombres soit obligatoire. Mais il existe une nuance entre les deux et, chez un écrivain aussi scrupuleux que Cicéron, cette nuance est généralement rendue exactement.

Ce « pluriel d'importance » oppose le sujet soit au reste du monde en général, soit à une personne en particulier. Au premier groupe appartiennent les exemples du pluriel employé pour exprimer la supériorité du personnage dans la vie publique, le pluriel de l'écrivain qui parle de ses œuvres, le pluriel du propriétaire (*Att.* I, 6, 2 *nos Tusculano ita delectamur*...), le pluriel des affaires d'argent (*Att.* I, 9, 2 *arca nostra* ; IV, 1, 3 *facultates nostrae* ; V, 1, 2 *nostra nomina* ; 12, 3 *nostra negotia*). Quand le pluriel est employé par opposition à un individu, il marque la condescendance et la protection (*Att.* I, 5, 6 *id mirabamur te ignorare*), la supériorité de l'âge ou de la condition du père de famille, du maître), le dédain (*Att.* XV, 22 *hic noster Cytherius*, en parlant d'Antoine, amant de la mime Cytheris).

Mieux que par cette sèche analyse, on voit dans la brochure de M. C. par la discussion et l'énumération des exemples qu'il est parvenu à mettre plus d'ordre et de netteté dans cette question, traitée avec trop d'indécision par les grammairiens. Il résulte de là que le singulier est ordinairement plus modeste, plus réservé que le pluriel. Cette tendance, contraire à un préjugé moderne, se retrouve cepen-

dant aussi même en français. Un auteur qui se refuse à associer d'avance ses lecteurs à ses propres opinions marque par le singulier qu'il n'exprime qu'une idée personnelle. On en trouverait de nombreux exemples dans cette *Revue* même. Cicéron en agit ainsi quand il veut ménager la susceptibilité de son destinataire, par exemple dans des lettres destinées à provoquer une réconciliation. La même délicatesse le conduit à n'employer jamais le pluriel par rapport à Tiron lui-même dans les lettres qu'il lui adresse : il évite le ton du patron pour prendre celui de l'égal. D'autre part, *noster*, *nos*, auront un caractère plus officiel, plus froid. Quand Tullia n'est qu'une enfant quelconque, elle est *deliciae nostrae ;* mais en 49 et en 47, c'est *Tullia mea* (*Att.* X, 18, 1 ; XI, 17, 1). Au début de ses relations avec Atticus, il prend le ton cérémonial pour lui annoncer la mort de son père : *Pater nobis decessit a. d. IIII Kal. Dec.* (*Att.* I, 6, 2). Dans les lettres à Terentia, à mesure que la mésintelligence s'introduit entre les époux, le pluriel prédomine. Dans les deux dernières, faites de commissions laconiques, il est employé neuf fois en onze lignes. Terentia n'est plus alors *mea suauissima et optatissima* (*Ep.* XIV, 5, 2). M. C. explique très ingénieusement, la phrase volontairement ambigue de la lettre à Atticus III, 4, 2 : *cetera quae me sollicitant,* μυστικώτερα *sunt : amamur a fratre et a filia*. M. Tyrrell avait déjà vu que Cicéron fait allusion à l'attitude de sa femme. M. C. ajoute que *amor a fratre et a filia* serait une remarque inutile. Mais, par le choix du pluriel qui marque les relations nécessaires du père avec ses enfants, Cicéron laisse entendre qu'il ne trouve pas dans Terentia la déférence due au chef de la famille. Quand on a parcouru les exemples rassemblés par M. C., on ne trouve pas l'explication trop subtile pour ce mot à double-entente.

Une autre conclusion d'ordre littéraire est déduite par M. C. de ses statistiques. Cicéron emploie de plus en plus le singulier. L'homme éprouvé par le malheur, éclairé par l'expérience, rendu indulgent par la vie, dépouille de plus en plus son importance d'emprunt ; le personnage s'efface, l'homme paraît. Cette conclusion paraît juste, mais elle repose malheureusement sur une étude encore insuffisante. En effet, M. Conway a comparé surtout les livres I, III, IV, XV, XVI des lettres à Atticus. Il pourrait se faire que le changement fût dû aux progrès de l'intimité qui unissait les deux amis. Cependant, dans les lettres à Paetus, qui sont des dernières que nous ayions, on observe le même effacement de la personnalité. A la veille de sa mort, Cicéron parle des affaires publiques sur un ton ému et cordial, alors que, plus tôt, il eût pris le ton de l'homme public. Cette remarque est intéressante. Elle demande à être vérifiée et plus sûrement appuyée.

On voit que ces recherches aboutissent, en fin de compte, à compléter nos connaissances littéraires. On a vu que le même résultat sortait

de l'étude de la prose métrique dans la même correspondance [1]. Plus on approfondira le détail des faits chez un écrivain aussi parfait et aussi varié que Cicéron, plus on trouvera de nouvelles délicatesses d'expression avec de nouvelles raisons de l'admirer.

Paul LEJAY.

Emile BOUTMY — **Essai d'une psychologie politique du Peuple anglais au XIXe siècle.** Paris, Armand Colin. 1901, in-18. 450 pp. 4 fr.

La mort de la reine Victoria a marqué, a-t-on dit avec raison, la fin d'une ère. Placés comme nous le sommes sur la limite des temps nouveaux, nous pouvons maintenant jeter un regard d'ensemble sur un passé encore récent, afin de mieux nous préparer aux surprises de l'avenir. Nul ne dirigera mieux nos observations que l'auteur de cet *Essai*, peu d'hommes en France connaissent mieux l'Angleterre, et savent aussi bien pénétrer les replis cachés de l'âme humaine.

Construit avec la rigueur que veut la méthode historique, l'ouvrage présente d'abord un tableau du « milieu » physique et de son action sur l'individu. La délicatesse de ses sensations, l'énergie de sa volonté, le mécanisme même de sa pensée dépendent en grande partie du monde extérieur. C'est la source du travail qu'accomplit la machine vivante et celle-ci se modifie pour mieux l'accomplir. Sans connaître l'aspect du pays, non seulement dans la belle saison, propice aux voyages, mais en automne et en hiver, comment comprendre par exemple la peinture anglaise, certaines originalités littéraires ou telles tendances religieuses séculaires ?

C'est dans ces conditions physiques que l'auteur étudie ensuite les races successivement implantées sur le sol britannique et détermine l'apport de chacune d'elles dans le patrimoine commun et les déformations que l'histoire a fait subir à leur physionomie originelle.

Cette étude préliminaire achevée, nous arrivons par une transition — l'homme moral et social — à ce qui fait à proprement parler le sujet du livre, l'homme politique. La conduite de l'Anglais citoyen, homme de parti ou homme d'état, découle de ce qui précède. Enfin, descendant jusqu'au détail, M. Boutmy étudie, dans une dernière partie, les rapports entre l'état et l'individu.

Les conclusions qui se dégagent de ce travail ont un double caractère psychologique et politique. Nous en signalons quelques-unes. L'opération mentale appelée abstraction parait répugner à l'Anglais.

---

1. C'est un point de vue auquel M. C. ne s'est pas placé; la métrique a pu jouer un rôle dans le choix d'une forme. D'autre part, il serait intéressant de mettre en rapport l'emploi du pluriel cérémonieux ou du singulier intime avec l'usage ou l'absence de la prose métrique.

Il se défie des idées générales. Les théories et les systèmes lui sont suspects, comme étrangers à sa race et à son pays, importés de France ou d'Allemagne. L'observation se vérifie facilement dans l'histoire de la philosophie et de la littérature anglaise, où les métaphysiciens sont aussi rares que les esprits encyclopédistes, les Kant que les Renan. L'observation est vraie aussi quand on se place au point de vue de la vie pratique. L'un des chapitres du livre de M. B. les plus curieux pour un Français, c'est le chapitre de la loi. Rien qui ressemble ici à la façon de raisonner de nos juristes, épris d'uniformité et de logique, prompts à invoquer des principes qui semblent pour eux régir tout le droit. A cet égard, la lecture des commentateurs les plus remarquables en Angleterre a toujours été fertile en déceptions pour un Français, témoin le jugement de M. Glasson sur Blackstone. Cette espèce de paresse intellectuelle est en revanche précieuse en politique. C'est elle qui permet par exemple à l'aristocratie anglaise, comme le remarque M. B., de se détacher, sans déchirement violent, de la tradition conservatrice, progrès dont nos réactionnaires ne sont pas capables.

Un autre trait de caractère, c'est le besoin d'activité, imposé par la rigueur du climat. M. B. a cité plusieurs exemples de cette agitation souvent sans but apparent, qui jette l'Anglais sur les rives les plus lointaines, maintient dans les petites villes de province les exercices physiques et multiplie à Londres les processions politiques monstres. En Angleterre, ajouterons-nous, c'est ce besoin d'activité extérieure, et principalement musculaire, qui conduit sans doute les admirateurs d'un poète à fonder une société littéraire, et les libres-penseurs à bâtir des chapelles où se prêche la libre-pensée. Il en était de même autrefois, semble-t-il, quand les disciples de Saint-François trouvèrent un succès extraordinaire auprès des Anglais qui ne goûtaient guère la vie monastique contemplative [1].

La conclusion politique de ce livre, celle qui domine toute la discussion, arrêtant le lecteur dès le début et le retenant jusqu'à la dernière page, donne la clé de l'énigme que depuis deux ans bientôt l'Europe s'efforce de deviner. Les libéraux ne comprennent plus l'Angleterre de M. Gladstone et de John Bright qu'un mauvais génie, quelque Caliban déchaîné, a remplacée en un clin d'œil par une Angleterre tout autre. M. B. a étudié les origines de cette Angleterre nouvelle, que Victoria a connue au déclin de son règne, et il en explique la soudaine croissance lumineusement. Ceux qui ont étudié de près le peuple anglais savent qu'il se compose en réalité de deux races superposées, qui ne se pénètrent presque pas :

« Tous ont remarqué ces deux races, si je puis ainsi dire, caractérisées à première vue par deux types physiques aussi différents que le

---

1. Stevenson, *Robert Grosseteste*.

lévrier et le bouledogue, dont ils rappellent plus d'un trait. L'un, élancé, vigoureux, agile, aux couleurs fraîches, à la physionomie animée; l'autre, au teint terreux, aux yeux sans rayons, ramassé ou plutôt affaissé sur lui-même; le premier, entretenu avec des soins infinis, grâce à une nourriture copieuse et saine, à d'incessants exercices, à des habitudes de dignité et de réserve; le second, déformé, miné, ruiné en moins d'une génération par la pénurie de l'alimentation, l'abus des liqueurs fortes, par un travail sans relâche ou sans réparation suffisante, enfin et surtout par cet abandon de soi-même, cette sorte d'endurcissement dans l'indifférence, vices communs à tous les misérables et qui laissent l'homme retomber sans défense sous l'action destructive des causes naturelles ». (P. 189).

Après le portrait physique, voici le portrait intellectuel :

« Chez aucun peuple ne se rencontrent à ce degré le contraste et le paradoxe d'un génie et d'une sensibilité poétiques incomparables dans une élite, et d'une stupeur, d'une aridité cérébrale plus marquée qu'ailleurs dans la masse du peuple ». (P. 22).

Or, depuis bientôt cent ans, cette classe inférieure, à laquelle la nature a été si avare dans ses dons, monte, comme une puissante nappe d'eau souterraine, soulève en plusieurs endroits, sans la faire encore éclater, la mince couche de terre qui la maintient, et menace de déborder. Dépouillée de ses privilèges politiques par les nouvelles lois électorales, de son influence locale par l'institution récente dans les paroisses de campagne de conseils élus, atteinte dans son antique organisation domestique par les lois d'affranchissement de la femme mariée, menacée enfin dans son droit de propriété immobilière par les concessions du Parlement au socialisme agraire, la noblesse impuissante à retenir l'attelage devenu indocile, abandonne les rênes à un vigoureux valet. La classe qui dépossédera les *gentlemen* ne fera pas d'émeutes, elle imposera ses volontés par l'intermédiaire de ses mandataires, transfuges de la bourgeoisie. La présence de M. Chamberlain dans un ministère conservateur, aux côtés du noble descendant du grand ministre d'Elisabeth, est le symbole de la déchéance de l'aristocratie et de la *gentry* réduites à pactiser avec un parvenu. Celui-ci contient la multitude en flattant ses passions, en cédant à ses instincts, mais il est entraîné par elle, comme un homme sur une pente rapide. Tout contribue à précipiter l'Angleterre à la suite de M. Chamberlain, reconnu pour le moment comme le chef incontesté de la démocratie anglaise. Si M. B. ne voit guère d'avenir au-delà de la Manche pour le socialisme théorique, il mesure toute la gravité du danger qu'aurait pour la liberté individuelle le triomphe d'une philanthropie ignorante, trop disposée à recourir à l'Etat comme au guérisseur infaillible de toutes les maladies sociales.

Ajouterai-je que l'avènement au pouvoir de la plèbe anglaise a eu sur les belles-lettres une certaine répercussion ? La langue populaire

n'était pas connue autrefois; aujourd'hui, elle s'étale à côté de la langue des *gentlemen*. Les curieux liront des spécimens choisis de cet idiome, à la syntaxe simplifiée et au vocabulaire pittoresque dans les nouvelles de M. Morisson, un maître du genre; car il existe toute une littérature, consacrée à la peinture des futurs maîtres de l'Angleterre, elle a même un nom que les lecteurs de la *Revue Critique* me pardonneront de citer dans sa saveur, on l'appelle *gorblimy literature*.

Malheureusement pour les étrangers, l'alliance conclue entre les conservateurs et M. Chamberlain a eu des effets sur la politique extérieure. Le démagogue voudrait habituer les chancelleries aux formules des réunions publiques, et le ministre des colonies n'est pas seulement la personnification du peuple, mais de la populace. Les dernières pages où M. Boutmy retrace les résultats de « l'abaissement de la base du pouvoir » sont parmi les plus fortes du livre. Nous ferons bien de les méditer, s'il est vrai que celui qui comprend le caractère de son adversaire a l'avantage sur lui. L'attitude n'est pas la même quand on traite une affaire avec un galant homme et avec un chef de tribu sauvage. Le mot ne paraîtra pas trop fort à ceux qui se rappellent comment la plèbe anglaise a accompagné au Capitole le *miles gloriosus* dont elle aime le type dans son enfantine naïveté; on fut obligé de forger le mot nouveau de *Hooliganism* pour désigner cette explosion de barbarie.

Un résumé très bref ne rend qu'une insuffisante justice à un ouvrage riche d'une grande expérience des choses d'Angleterre et construit avec beaucoup d'art. A la différence de la plupart des livres parus dans ces dernières années sur un pays qui, en dépit de ses défaillances, reste pour nous la terre natale du libéralisme, ce n'est ni un pamphlet, ni le résultat d'une étude superficielle et hâtive. L'*Essai* de M. Boutmy contient la plus grande part de vérité actuellement possible sur l'Angleterre contemporaine.

Ch. Bastide.

Problèmes politiques du temps présent. (Notre régime parlementaire. Armée et démocratie. Le Socialisme dans la Révolution française. La liberté de l'enseignement. Les Églises et l'État), par M. Émile Faguet, de l'Académie française, 1 vol. in-18, I-XIX, 1,330, Armand Colin éd., 1901.

On retrouve dans le présent volume comme dans celui qui l'a précédé (sous un titre presque identique) le prestigieux remueur d'idées qu'est M. Faguet. L'écueil, lorsqu'on touche aux choses politiques et sociales, est qu'il faut aboutir à des conclusions pratiques. Je ne puis dire que celles que M. F. présente sur certaines questions, me paraissent absolument satisfaisantes.

Son livre est en somme une série d'études développées sur les cinq sujets énumérés dans le sous-titre.

Il y a dans la première de ces études bien de l'esprit. J'ai remarqué que jamais un Français n'est plus spirituel au théâtre, dans la presse, dans la conversation ou dans le livre, qu'en parlant de notre parlementarisme. Cela prouverait peut-être que la matière prête. Je dois cependant dire qu'après avoir vertement critiqué et raillé le régime parlementaire, M. F. l'oppose victorieusement, malgré ses défauts ou ses ridicules, au despotisme ou à la démocratie directe, entre lesquels il faut bien cependant choisir, si l'on repousse le régime représentatif. Il est au fond de l'avis de Cavour « qu'une Chambre vaut encore mieux qu'une antichambre », ou que le plébiscite à jet continu. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue les remèdes principaux que l'ingénieux écrivain propose aux maux actuels du parlementarisme. Ils me semblent en général peu applicables — comme une réduction considérable du nombre des députés, qui est évidemment désirable, mais allez donc la faire voter par les députés — ou peu efficaces, comme la liberté laissée au Président de choisir les ministres hors du Parlement : elle existe déjà, et si le Président n'en use que par exception, c'est qu'elle entraîne des inconvénients politiques. L'assimilation du Sénat et de la Chambre au point de vue du droit de dissolution diminuerait à mon avis d'une façon fâcheuse l'indépendance du Sénat, qui, pouvant être dissous et soumis à la réélection, songerait à être populaire : ce dont Dieu nous garde ! Je suis surpris que M. F. n'ait pas touché à la question capitale de notre régime représentatif, qui est celle des partis. Un gouvernement parlementaire ne peut être qu'un gouvernement de partis : c'est la désorganisation et l'émiettement de ces partis qui rendent son fonctionnement chez nous si malaisé. Un sujet bien digne d'être traité par M. F. et qui s'impose aux réflexions de tout observateur politique, est de savoir si le suffrage universel et la démocratie pourront voir se reconstituer des partis analogues par leur discipline et leur homogénéité aux partis d'autrefois. L'avenir du parlementarisme est étroitement lié à cette question, qui soulève elle-même bien des problèmes de psychologie sociale.

L'étude sur l'*Armée et la démocratie* est surtout un éloge (avec des réserves indiquées en principe, mais non formulées) des *Discours de combat* de M. Brunetière. Le seul reproche que M. F. adresse un peu nettement à M. Brunetière c'est d'avoir appelé Platon « un sophiste ». C'est un nom que les philosophes échangent volontiers entre eux. Le titre même de l'ouvrage que M. F. analyse et commente indique qu'il ne conviendrait pas de le suivre ici sur un terrain qui n'appartient pas encore à l'histoire désintéressée et impartiale. Il faudra bien cependant que celle-ci fasse son œuvre. A ce moment les mots reprendront leur valeur, qui a été singulièrement défigurée.

Le chapitre sur le *Socialisme dans la Révolution française*, malgré son intérêt, détonne un peu au milieu des autres, précisément parce qu'au lieu d'être une étude d'actualité, il s'attache exclusivement à

une question historique. Le présent cependant intervient dans cette question par le sens qu'il convient d'attribuer au mot socialisme, sens d'où dépend le problème de savoir si la Révolution a été ou non socialiste : car, suivant que le socialisme est ceci, ou est cela, on le trouvera ou on ne le trouvera pas dans l'œuvre révolutionnaire. M. F. éclaircit bien la question, sans arriver cependant à une définition nette, et par là il laisse l'esprit du lecteur un peu en suspens entre les solutions contradictoires de MM. Espinas, Lichtenberger et Aulard. Au fond, cet état d'hésitation est peut-être bien le plus conforme à la vérité historique. Nous avons certainement du socialisme une idée absolument différente de celle qu'en pouvaient avoir les hommes de 1789 ou même de 1793 (qui ne connaissaient même pas le mot). Il est par suite assez stérile, — si ce n'est comme prétexte à passer en revue les opinions et les systèmes des principaux auteurs de la révolution ou les faits révolutionnaires — de rechercher nos propres idées dans des esprits chez qui elles ne pouvaient exister que sous une forme en tous cas très dissemblable. Au fond, c'est à peu près la conclusion de M. Faguet, qui s'est surtout attaché à résumer dans son étude tout ce qui dans la Révolution a rapport de près ou de loin à la reconstruction sociale, « en laissant le lecteur », selon sa définition du socialisme, conclure à son gré.

M. F. est un partisan déclaré de la liberté de l'enseignement. Il pose comme un dilemme dans sa quatrième étude « ou le monopole absolu, ou la liberté totale », et ne veut pas de demi-mesures, dont il montre l'inefficacité ou l'impossibilité. Les raisons *de fait* qu'il donne contre ces demi-mesures sont fortes, et ce sont celles qui me convainquent le plus : celles qui touchent aux principes me semblent moins solides. M. F. ne se place jamais au point de vue du droit de l'enfant, qui est après tout un mineur que la loi, c'est-à-dire l'État, protège contre tous, même dans certains cas contre sa famille. Cette protection de l'enfant par la loi va toujours se développant dans nos institutions. Elle arrête actuellement le père au seuil de l'usine où il voudrait faire travailler son fils plus qu'un certain nombre d'heures. Ne peut-elle, en droit, l'arrêter à la porte de telle ou telle école où l'enfant irait notoirement empoisonner son esprit d'idées fausses ou partiales ? Toutes les fois qu'on veut aller jusqu'à la liberté absolue du père de famille, on arrive à des impossibilités. Je suis étonné qu'elles n'aient pas frappé un esprit aussi clairvoyant que M. Faguet. Il conclut de la limitation de la liberté de l'enseignement à la limitation inévitable de toutes les autres libertés : et d'abord celle de la presse. Comment ! un enfant n'aura pu apprendre au Collège ce qu'il va tout à coup lire dans les journaux, en sortant du Collège ! La logique veut que vous supprimiez ou épuriez ces journaux... C'est, à mes yeux, un paradoxe. Dans un cas, encore une fois, il s'agit d'un mineur dont l'État est jusqu'à un certain point responsable; dans

l'autre d'un majeur (ou d'un quasi-majeur) qui peut et doit choisir ses opinions. Je ne crois pas la logique pure apte à trancher le problème de la liberté de l'enseignement, dans un sens ni dans l'autre. Les mœurs, l'histoire, l'intérêt de la concurrence pour l'Université, et par suite pour les familles, le besoin de ménager un grand nombre de consciences, doivent, à mon avis, et malgré ce qu'en dit M. Faguet, amener un *modus vivendi* qui laisse subsister la liberté dans ce qu'elle a de profitable et de respectable, et arme cependant l'État d'un contrôle suffisant. Nul ne méconnaît les difficultés pratiques du problème. Ce n'est pas une raison pour renoncer à le résoudre. Au fond, si la question n'était pas posée aujourd'hui presque exclusivement entre l'enseignement des congrégations et celui de l'Université, la plupart de ceux qui demandent la liberté absolue seraient les premiers à réclamer une limitation de la liberté.

Ce qui me semble assez contradictoire est que M. F. qui repousse avec force cette limitation de la liberté quand il s'agit de l'enseignement, l'accepte et même la réclame en ce qui concerne les associations destinées, dans sa pensée, à se former sous le régime de séparation de l'Église et de l'État, qu'il étudie dans un dernier essai. Après avoir indiqué comment il entend que l'État pourrait restreindre leur droit de posséder, il écrit : « C'est une demi-liberté, sans doute ; ce sont des associations en tutelle ou en curatelle, au moins à demi. Et pourquoi non ? » M. F. répondra qu'il s'agit ici de propriété et non de doctrines : mais il sait bien que certaines personnes élèvent autant d'objections contre la limitation du droit de posséder que contre celle du droit d'enseigner. Moyennant ce contrôle de l'État sur le développement des biens de mainmorte, M. F. est résolument favorable à la séparation complète et absolue des Églises et de l'État. « Très sérieusement, écrit-il, très profondément respectueux de toutes les religions et animé à leur égard des sentiments les plus sympathiques, c'est dans l'intérêt de leur dignité, de leur prospérité, de leur grandeur, de la portée de leur influence et de leurs œuvres, que je désire cette séparation, qui est possible, qui pourraît être pratique et équitable. » Il est intéressant de voir M. F. revenir avec tant de chaleur à l'un des articles de l'ancien programme du parti libéral, qui semblait tout de même un peu abandonné, tant aux yeux de tous il soulève de difficultés, et vient se heurter à une situation des partis mal faite pour l'exécuter dans l'esprit qui y serait nécessaire. L'exemple des États-Unis semble à M. F. tout à fait convaincant. Tient-il assez de compte de ce que les catholiques y sont une église en voie de formation, et malgré sa croissance rapide, une simple minorité ? J'aimerais mieux l'exemple d'un pays où le catholicisme aurait été Église d'État pendant des siècles, associée pendant des siècles à la monarchie absolue, ayant pris là ses traditions et ses ambitions, et où la séparation aurait créé un état de choses vivable,

sans oppression des uns sur les autres, sans empiètements, sans aspiration de l'Église libre à former un État dans l'État. Malheureusement ce pays-là n'existe pas : et ce qui partout se passe pour une portion du clergé régulier, qui échappe par la nature des choses au contrôle du pouvoir civil, n'est pas rassurant au point de vue des effets de la la liberté. Eugène d'Eichthal.

— Les fêtes du centenaire de la découverte de l'Amérique, en ramenant l'attention sur l'un des portraits les plus authentiques de Christophe Colomb, conservé jadis dans la collection de Paul Jove, ont par contre-coup donné un regain d'actualité à l'étude de l'ensemble iconographique que le célèbre humaniste italien du xvi[e] siècle avait constitué. M. E. Müntz (*Le Musée de portraits de Paul Jove*. Contributions pour servir à l'iconographie du moyen âge et de la Renaissance. Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres) t. XXXVI, 2[e] partie. — Paris, imp. nat.; libr. C. Klincksieck, 1900. In-4° de 95 p., a pensé avec raison qu'il y aurait quelque utilité à raconter les destinées de ce Musée, à en donner le catalogue et à en rechercher les restes ou les souvenirs. L'historien de la Renaissance, dont tout le monde sait la compétence et l'érudition, était qualifié mieux que personne pour le faire. Sans doute, il n'a pas épuisé la matière, il le reconnaît lui-même ; mais il a eu le mérite de présenter sur bien des points des solutions définitives. Pour constituer sa collection, Paul Jove dépensa la plus grande activité et mit à profit ses relations étendues : il était déjà à l'œuvre avant l'année 1521, et c'est la mort seule qui l'arrêta en 1552. Son musée, divisé en quatre sections : 1° les savants et les poètes défunts; 2° les savants et les littérateurs vivants ; 3° les artistes ; 4° les papes, rois, généraux, etc. comprenait des portraits peints d'après nature et surtout des copies exécutées d'après des fresques, statues funéraires, médailles, etc. Cette précieuse collection a presque entièrement disparu, malgré le soin que Paul Jove avait pris d'en assurer la conservation intégrale. Heureusement des reproductions en ont été faites par le peintre Cristofano d'Altissimo, dès 1550, pour le compte de Cosme I[er] de Médicis, et sont restées au Musée des Offices, où à leur tour elles ont servi de modèle. D'autre part, la publication d'une édition des *Elogia* par Pierre Perna, de Bâle, illustrée par la gravure d'un certain nombre de tableaux du *Musæum Jovianum*, ont donné à celui-ci une popularité qu'il était digne d'avoir. Mais hélas ! dans ce dernier ouvrage, l'artiste a interprété d'une façon plus ou moins fantaisiste les œuvres qu'il était chargé de reproduire, et il n'est pas toujours facile de reconnaître les portraits sur lesquels il s'est exercé. M. E. M. n'a pas eu de peine à montrer la supériorité que les copies d'Altissimo à Florence ont gardée sur ces gravures. Dans le catalogue des portraits qu'il a établi, M. E. M. a réussi à identifier celles des copies du Musée des Offices, pour lesquelles les gravures des *Elogia* offrent des points de repère. Il a plus d'une fois aussi rapproché ces copies ou reproductions d'autres portraits des mêmes personnages que l'on possède par ailleurs. Bien que ce travail soit hérissé de difficultés, c'est dans cette voie que l'on devra poursuivre et c'est en cela que l'initiative et la méthode de M. M. seront fécondes. — L.-H. Labande.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 1 Trente-cinquième année 7 janvier 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et ranco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 : P. et V. Glachant, Le manuscrit autographe d'Hernani. — Bonnefon J.-B. Rousseau et Lenglet du Fresnoy. — Clément, Guevara. — Radouant, Du Vair. — Les Correspondants du duc de Noailles (L.-G. Pelissier). — Bibliographie de Taine (V. Giraud). — Comptes-rendus : Rigal, V. Hugo poète épique ; Chambon, Mérimée, lettres inédites ; A. de Blangy, Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien.

Revue celtique, n° 4 : Dottin. Les deux chagrins du royaume du ciel. — Stokes, The hostel of Da Choca. — Ernault, Sur la versification du breton moyen. — Strachan, Infixed d in conditional sentences in old Irish. — Garofalo, Intorno agli Helvetii. — Chronique. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le tome XXI. — Espérandieu, Facsimile du Calendrier de Coligny.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, 5 octobre : A. Brückner, La langue de W. Potocki, contributions à l'histoire de la langue polonaise.

The Academy, n° 1493 : Leopardi, trad. Morrison. — Gledstone, George Whitefield. — Wilkinson, War and policy. — Julia Cartwright, Madame, a life of Henrietta, daughter of Charles I and duchess of Orleans. — The Odyssey, transl. Butler. — Witmann, Life of the Emperor Frederick.

— N° 1494 : The Oxford Antology, p. Quiller. — Couch-Holmes, Pictures and problems from London police courts. — Whiteing, The life of Paris. — F. M. Hueffer, The Cinque Ports. — Toynbee, Dante ; M. F. S. Hervey, Holbein's Ambassadors. — An Englishwoman's Love-Letters.

The Athenaeum, n° 3816 : Leslie Stephen, The English Utilitarians (2e art.). — Tuckwell, Reminiscences of Oxford. — Gross, Sources and literature of English history from the earliest times to about 1485. — Books about the war. — Miss Ann Susan Horner. — The cost of liturgical mss. (Scott). — F. M. Hueffer, The Cinque Ports.

— N° 3817 : Mickie, The Englishmen in China during the Victorian Era, as illustrated in the career of sir Rutherford Alcock. — Blew, A history of steeplechasing. — Letters and memoir of her own life, by Mrs. Alison Rutherford or Cockburn, with notes by Craig-Brown. — Dowden, Puritan and anglican, studies in literature. — Perkins, Richelieu and the growth of the French power. — Davidson, A history of education ; Monroe, Comenius and the beginnings of educational reform. — Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, p. James Gairdner and Brodie, XVI, and XVII. — Books about South Africa. — Izaak Walton's books (Marston et Pollard). — A new theory as to Huchown (Bradley). — The date of King Alfred's death (Anscombe). — Mutilation of eighteenth-century letters (Roscoe). — The editing of a classic (White). — Griffith, Stories of high priests of Memphis, the Sethon of Herodotus and the demotic tales of Khamuas. — Paul Lafond, Garat. 1762-1823.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 2 Trente-cinquième année 14 janvier 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et ranco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1495 : Saintsbury, A history of criticism and literary taste in Europe, I, classical and mediaeval criticism. — Tuckwell, Reminiscences of Oxford. — Michie, The Englishman in China. — Elizabeth Reid, Captain Mayne Reid. — Whitten, Daniel Defoe. — Bréal, Semantics ; Foster, Letters received by the East India Company from the servants in the East, IV. — Nash, The Great Famine.

The Athenaeum, n° 3818 : Childe-Pemberton, The Baroness de Bode. — C. Russell, and H. S. Lewis, The Jew in London. — Yate, Khorasan and Sistan. — Returns of Aliens dwelling in the city anp suburbs of London from the reign of Henry VIII to that of James I, part I, 1523-1571, p. Kirk. — James, A little tour in France ; Johnson, Along French byways. — Murray and Bendley, A new English dictionary on historical principles, V, input-invalid. — Wilkin, Among the Berbers of Algeria. — Biblical literature. — English and Irish history. — The Head masters' Conference, 1900. — The two Bradfords (Hartshorne). — Robert Melville's ride and the Casket letters. (A. Lang). — Vallery-Radot, La vie de Pasteur. — Lady Dilke, French architects and sculptors of the XVIII century. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 51-52 : Conrady, Die Quelle der canon. Kindheitsgesch. Jesus'. — Moeller, Lehrbuch der Kirchengesch. I, 2, 2e ed. — Paulsen, Schopenhauer, Hamlet, Mephistopheles. — L. W. Stern, Psychologie der Veränderungsauffassung. — Pais, Storia di Roma, I, 1, 2 (savant et sagace). — Liv. = Est = und Kurländisches Urkundenbuch, II, 1. 1494-1500. — Krauel, Graf Hertzberg (bon). — Holzhausen, Bonaparte und seine deutschen Besucher (réussi). — Brausenwetter, Finnland im Bilde zeiner Dichtung. — Schleswig-Holstein in Wort und Bild. — Festchrift Vahlen gewidmet. — Poestion, Lehrbuch der norweg. Sprache. 2e ed. — Scholz, Gesch. der deutschen Schriftsprache in Augsburg bis 1374 (très soigné). — Volksschauspiele aus dem Böhmerwalde, p. Ammann, III. — Sagen, Märchen und Lieder der Herzogtümer Schleswig-Holstein u. Lauenburg, p. Müllenhoff. — Prahl, Unsere volkst. Lieder, 4e ed. ; Das deutsche Studentenlied. — Jühling, Die Tiere in der deutschen Volksmedicin alter und neuer Zeit. — Premerstein u. Rutar, Römische Strassen und Befestigungen in Krain. — Gietmann und Sörensen, Kunstlehre, II. — Grosse, Kunstwissenschaftliche Studien. — Haendeke, Studien zur Gesch. der spanischen Plastik. — J. Lange, Darstellung des Menschen in der aelteren Griech. Kunst.

Deutsche Litteraturzeitung, nos 51-52 : The Hexateuch ed. by J. E. Carpenter and G. Harford-Battersby. — H. I. Lawlor, Two notes on Eusebius. — J. Kunze, Evangelisches und katholisches Schriftprinzip. — O. Meusel, Die Stellung der Sprüche Salomos in der israelitischen Litteratur=und Religionsgeschichte. — Ad. Harnack, Das Mönchtum, seine Ideale, und seine Geschichte. 5. Auff. — Verlags-Katalog der Weidmannschen Buchhandlung in Berlin. — Bibliographie der deutschen Zeitschriftenlitteratur hgb. v. F. Dietrich. Bd. 4. — P. Trommsdorff, Die Birmingham Free Libraries. — U. von Wilamowitz-Moellendorff, Der griechische Unterricht auf dem Gymnasium. — P. Reinthaler, Bilder aus preussischen Gymnasialstädten. — E. Sachau, Am Euphrat und Tigris. — H. H. Tilbe. Pali Buddhism. — A. Giebe, Beobachtungen über das hebräische

Adjektiv in den Psalmen. — G. H. Müller, Beiträge zur Sprachwissenschaft. — Aristeae ad Philocratem Epistula, ed. P. Wendland. — Codices Venetos descr. G. Kroll et A. Olivieri. — V. Lundström, En ung Vetenskap. — Thesaurus linguae latinae. Vol. I, fasc. I. — H. Zelle, Die Beurtheilung des Aristophanes im 19 Jahrhundert. — O. Ribbeck, Geschichte der römischen Dichtung. II. 2. A. — Ch. Diehl, Les études byzantines en France. — Bismarcks Briefe an seine Braut und Gattin. — K. G. Andresen, Deutsche Volksetymologie. 6. A. — A. Gombert, Bemerkungen zum deutschen Wörterbuch. — Gœthe, Gesammelte Erzählungen und Märchen. — Wielands Werke hgb. von G. Klee. — Th. Medwin, Lord Byron-Erinnerungen. Hgb. von A. von der Linden. 3. Aufl. — Chr. Semler, Shakespeares « Viel Lärm um nichts ». — Mc Aulay, The Rhymer. — E. Rigal, Victor Hugo poète épique. — B. Wiese und E. Pèrcopo, Geschichte der italienischen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. — Helmbold, Die Sprache in den Werken Richelieus. — H. Schurtz, Urgeschichte der Kultur. — A. Bauer, Die Forschungen zur griechischen Geschichte 1888-1898. — Ed. Meyer, Die Zahl der römischen Bauern unter Augustus. — Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches. Lf. X. — J. E. Weis, Christenverfolgungen. — Die westfälischen Siegel des Mittelalters. IV. Heft bearb. von Th. Ilgen. — J. Zettinger, Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum J. 800. — L. Mirot, La politique pontificale et le retour du Saint siège à Rome. — Frhr. von Helfert, Zur Lösung der Rastatter Gesandtenmord-Frage. — G. Uzielli, Am. Vespucci davanti la critica storica. — Der westfälische Friede. Hgb. von F. Philippi. — E. Lavisse et A. Rambaud, Les monarchies constitutionnelles 1815-1847. — R. Wossidlo, Mecklenburgische Volksüberlieferungen, hgb. von R. Vossidlo, II, 1. — Eugen Wolf, Meine Wanderungen. I. Im Innern Chinas. — H. Wagner, Die Lage des geographischen Unterrichts an den höheren Schulen Preussens. — C. Koppe, Die neuere Landestopographie. — A. de Pouvourville, L'empire du milieu. — Fr. Lezius, Der Toleranzbegriff Lockes und Pufendorfs. — C. Bornhak, Geschichte der preussischen Universitätsverwaltung bis 1810. — F. Opth, Der Feldbau der Römer. — A. Souchon, La propriété paysanne. — R. Sonndorfer, Die Technik des Welthandels. 2. A. — A. Zimmermann, Die Kolonialpolitik Grossbritanniens. — Beiträge zur neuesten Handelspolitik Deutschlands. 1. Bd. — E. Seckel, Zur Geschichte der populären Litteratur des römisch-canonischen Rechts. — K. Gareis, Encyclopädie und Methodologie der Rechtswissenschaft. 2. A. — Kerkerpalimpseste ges. von C. Lombroso. — H. Krausse, Die Prügelstrafe. — E. Schrutka von Rechtenstamm, Ueber die Stellung des Richters nach heutigem österreichischem Rechte. — C. Fr. Gauss' Werke. VIII. Bd. — E. Papperitz, Die Mathematik an den deutschen technischen Hochschulen. — Ch. Beyel, Ueber den Unterricht in der darstellenden Geometrie. — O. Hölder, Anschauung und Denken in der Geometrie. — Fr. Kohlrausch, Die Energie oder Arbeit und die Anwendungen des elektrischen Stromes. R. v. Lendenfeld, Die Hochgebirge der Erde. — E. Kraepelin, Die psychiatrischen Aufgaben des Staates. — Guttstadt, Krankenhaus-Lexikon für das deutsche Reich. — K. B. Lehmann, Die Methoden der praktischen Hygiène. 2. A. — B. de Ryckère, L'alcoolisme féminis. — Herman Grimm, Leben Michel-angelos. — F. Benedetti, Gli scavi di Narce ed il Museo di Villa Giulia. — Kunstgeschichte in Bildern. Abth. IV. — H. von Bülow, Briefe und Schriften. Bd. V.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

Nº 3 Trente-cinquième année 21 janvier 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, n° 1 : PERRENS, Le premier abbé Dubois (fin). — STERN, La mission secrète du marquis de Bellune, agent de Polignac, 1830. — P. SABATIER, De l'authenticité de la légende de Saint François dite des Trois compagnons. — A. E. SAYOUS, Les placements financiers de la République de Berne au XVIIIe siècle. — *Bulletin :* France, moyen âge (A. Molinier); époque moderne (B. et G. Monod, Reuss); Allemagne, époque moderne (M. Philippson). — *Comptes rendus :* VON SCALA, Die Staatsvertraege des Altertums; DES MAREZ, La propriété foncière dans les villes du moyen âge; MEITZEN, Siedelung u. Agrarwesen der Ostgermanen, Kelten, Roemer, Finnen u. Slawen; FINACZY, Hist. de l'instr. publique sous Marie-Thérèse; HAJNIK, Organ-jud. et procédure sous la dynastie arpadienne; KAROLYII, Monum. comitialia regni Hungariae, XI; MARGALITS, Répertoire hist. de Croatie : SCHVARCZ, Histoire grecque; JACOB, Strassburg-Politik, 1621-1632; COCK, The life of Mme de Longueville; SCHULTEIS et FABRICIUS, Gesch. Atlas der Rheinprovinz; DE PHILIP, Le service d'état-major pendant les guerres du Ier Empire; STROBEL, Spanish Revolution, 1868-1875.

The Academy, n° 1496 : A. R. WALLACE, Studies. — In the wake of the war. — FOSTER, Bunyan's country. — Shakspeare sermons, p. ARBUTHNOT; BOYLE, Dalmatia illustrata. — Bismarck's Love-Letters. — Some questions in Shakspeare.

The Athenaeum, n° 3819 : The Oxford Book of English Verse, p. QUILLER-COUCH. — CRAWFORD, The rulers of the South. — YATE, Haughton, commandant of the 36th Sicks. — GARDNER, The story of Florence. — NAPIEZ, Old English Glosses, chiefly unpublished. — GRENFELL, Fayum Towns and their papyri. — VERNON, Readings on the Paradiso of Dante; TOYNBEE, The life of Dante. — DUSSAUD, Hist. et religion des Nosairis. — American history. — Translations. — Bibliographical literature. — Scottish history. — Charles Lamb as a landed proprietor. — The date of King Alfred's death (Lynn). — Dante translation seen in 1540. — Another new theory as to Huchown. — Papers of W. Penn. — The second casket letter (A. Lang). — Roman Britain in 1900 (Haverfield). — THAYER, Beethovens Leben, 2e ed.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : Paulus' Brief an die Philipper, p. K. J. MÜLLER. — Test. J. C. p. RAHMANI. — Ch. KOHLER, Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des croisades (7 essais de grande valeur). — SCHWEMER, Papsttum u. Kaisertum. — O. RICHTER, Gesch. der Stadt Dresden, I. — MARCKS, Deutschland u. England in den grossen europ. Krisen seit der Reformation (essai recommandable de 43 pages). — Quellen zur Gesch. der Kriege von 1799 u. 1800 p. HÜFFER, I, (excellent). — YORCK VON WARTENBURG, Bismarks äussere Erscheinung in Wort und Bild. — H. von KŒNIGSMARK, Japan und die Japaner. — NACHOD, Ein unentdecktes Goldland. — GIBB, A history of the ottoman poetry, I (très attachant). — MORRIS, Die Mentawai-Sprache. — GRENFELL and HOGARTH, Fayum towns and their papyri. — Forschungen zur. roman. Philologie, Festgabe für SUCHIER. — Fielding, Tom Thumb, p. LINDNER; Shelley, Epipsychidion und Adonais. p. ACKERMANN. — P. HEYSE, Jugenderinnerungen und Bekenntnisse. — BERNEKER, Die Wortfolge in den slavischen Sprachen (important). — WOERMANN, Gesch. der Kunst aller Zeiten

und Vœlker, I. Die Kunst der vor = und ausserchristlichen Vœlker. — SALLWÜRK, Pestalozzi; KLEINSCHMIDT, Kehr.; ANDREAE, Diesterweg.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1 : S. HERNER, Den mosaiska tiden. II. — K. HOLL, Fragmente vornicänischer Kirchenväter. — A. ROBERTSON, Graf Campello und die katholische Reform in Italien. — Das Buch des Synhados. Uebersetzt u. erläutert von Dr. O. BRAUN. — CARRA DE VAUX, Avicenne. — H. BERGSON, Le rire. — K. BIEDERMANN, Zeit- und Lebensfragen aus dem Gebiete der Moral. — Berichtigung und Nachtrag. — K. KOCH, Die Erziehung zum Muthe durch Turnen, Spiel und Sport. — M. ROSBUND, Von der höheren Schule in Frankreich. — G. STEINDORFF, Vorläufiger Bericht über seine im Winter 1899/1900 nach der Oase Siwe und nach Nubien unternommenen Reisen. — Ch. W. L. JOHNSON, The motion of the voice, in the theory of ancient music. — A. et M. CROISET, Histoire de la littérature grecque. Tome V. — H. MEYLAN-FAURE, Les épithètes dans Homère. — H. S. ANTON, Die Mysterien von Eleusis. — P. OLTRAMARE, Les Epigrammes de Martial et le témoignage qu'elles apportent sur la société romaine. — L. ROUSTAN, Lenau et son temps. — B. MAYDORN, Deutsches Leben im Spiegel deutscher Namen. — S. M. PREM, Goethe. 3. Aufl. — Entgegnung. — Antwort. — A. S. NAPIER, Old English Glosses. — J. G. LOCKHART, Memoirs of Sir Walter Scott. Vol. I u. II. — C. FENINI, Letteratura italiana dalle origini al 1748. 5e ediz. — E. DESCHANEL, Les déformations de la langue française. — H. FRANCOTTE, L'industrie dans la Grèce ancienne. I. — G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. T. III. — H. ERMISCH, Urkunden der Markgrafen von Meissen und Landgrafen von Thüringen 1381-1395. — P. TSCHACKERT, Antonius Corvinus Leben und Schriften. — Briefwechsel des Antonius Corvinus hgb. von P. TSCHACKERT. — H. HÜFFER, Quellen zur Geschichte der Kriege von 1799 und 1800. I. Bd. — G. TZENOFF, Wer hat Moskau im Jahre 1812 in Brand gesteckt? — R. PETSCH, Formelhafte Schlüsse im Volksmärchen. — A. E. SCHÖNBACH, Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. — E. LECHNER, Das Oberengadin in der Vergangenheit und Gegenwart. 3 Aufl. — K. BAEDEKER, Italien. I. 3. 15. Aufl. — H. MISERA, Die historische und wirthschaftliche Bedeutung der Gemeinde. — C. BORNHAK, Die deutsche Sozialgesetzgebung. 4 Aufl. — F. Frh. v. OPPENHEIMER, Die Wohnungsnoth und Wohnungsreform in England. — P. F. ASCHROTT, Die Zwangserziehung Minderjähriger und der zur Zeit hierüber vorliegende Preussische Gesetzentwurf. — Festschrift zum 70. Geburtstage Sr. Excellenz Dr. Joseph UNGER. — Ed. COURBAUD, Le Bas-relief romain à représentations historiques. — Fr. HIRTH, Die Malerei in China.

Museum, n° 11 : WUNDT, Völkerpsychologie, I, 1 (Heymans). — BLAYDES, Adversaria crit. in Euripidem (Van Leeuwen). — STANGL, Tulliana (Van der Vliet). — LEOPOLD, De orationibus quatuor, quæ injuria Ciceroni vindicantur (J. H. Smit). — GIBB, A history of Ottoman poetry, I (M. Th. Houtsma). — Het oude Nederl. lied, verz. door Van DUYSE, afl. 1 (Kalff). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Etudes sur la langue des Francs (Van Helten). — Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler, hrsg. von WADSTEIN (Gallée). — Die Gautrekssaga, hrsg. von RANISCH (Boer). — KOSCHWITZ, Anleitung zum Studium der franz. Philologie² (Salverda de Grave). — LINDNER, Die deutsche Hanse (Blok). — IMMICH, Papst Innocenz IX (P. L. Muller). — WITTICHEN, Die polnische Politik Preussens 1788-1790 (P. L. Muller). — Von DOBSCHÜTZ, Christusbilder (Völter). — KANT, Gesammelte Schriften, II, 1 (Groenewegen).

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE

Par M. E. de SARZEC, consul de France à Bagdad

PUBLIÉES PAR

M. Léon HEUZEY, membre de l'Institut

Livraison IV, fasc. II . . . . 15 fr. »

Le nouveau fascicule des *Découvertes en Chaldée*, par MM. de Sarzec et Heuzey (2e de la IVe livraison) présente une importance exceptionnelle. *La Description des Monuments* comprend : les figures de cuivre, les figurines de terre cuite, la gravnre à la pointe sur métal et sur coquille (matière qui remplaçait l'ivoire dans cette haute antiquité), enfin les cylindres et les empreintes de cylindres de l'époque de Naram-Sin. La *Partie Épigraphique,* poursuivie avec le concours de M. Fr. Thureau-Dangin, donne les nombreux textes archaïques découverts par la Mission, y compris l'inscription de la stèle des Vautours. Le fascicule est accompagné de 10 planches grand in-4°, dont 4 en couleur.

UNE VILLA ROYALE CHALDÉENNE

VERS L'AN 4000 AVANT NOTRE ÈRE

Un volume in-4° carré, avec plusieurs plans et nombreuses figures dans le texte. Prix . . . . 15 fr. »

C'est l'étude des constructions très antiques et des monuments de la haute époque découverts par M. de Sarzec dans les couches les plus profondes du sol de Tello, en Chaldée.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-cinquième année 28 janvier 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 84 : A Thomas. Le musicien Ockeghem. — Coyecque, Le budget du ministère de l'instruction publique. — Ch. de Beaumont, Souvenirs du petit palais, exposition rétrospective de l'art français. — H. Maïstre, Les archives de l'Isère d'après un ouvrage récent. — Questions : La Minerve d'argent donnée à Ronsard aux jeux floraux de Toulouse; Maison de Jacques Cœur à Fécamp. — Réponses : Archéologie sociale, les médailles de mendicité à Lodève. — Chronique : Marie Pellechet; Leuridan; Rosières; Edition princeps de Rabelais; piles gallo-romaines; ouvrages de MM. Chabeuf, Chavanon, Franklin, Mayeux.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 79 : Benjamin Constant à Saumur, 1820, notes de Jacques Lofficial et lettres de Benjamin Constant. — Lettres de Suffren au comte Le Bègue, 1784-1787. — Le général d'Anselme dénoncé, 1793. — Pour la solde des miliciens, 1793. — Journal de J.-C. Lechat, ancien secrétaire de Murat, suite.

The Academy, n° 1497 : Lloyd Morgan, Animal behaviour. — Leslie Stephen, The English Utilitarians. — Stevenson, In the South seas. — Granger, The soul of a Christian. — Childe. — Pimberton, The Baroness de Bode 1775-1803. — Baring-Gould, Virgin saints and martyrs; Cavalier, The preacher's dictionary; Boothby, Under England's flag, 1804-1809; Holls, The peace conference at the Hague. — Nietzsche's letters.

The Athenaeum, n° 3820 : Lee, Leading documents of English history, together with a bibliography of sources. — C. Keller, Madagascar, Mauritius and the other East-African islands — J. Macdonald, The placenames of West Aberdeenshire. — King, The letters and inscr. of Hammurabi, II and III. — Sachau, Mitteil. des Seminars für oriental. Sprachen an der Universität zu Berlin, III. — Military books. — Ethnology and folklore. — New Testament literature. — Captivi, p. Lindsay. — Political economy and history. — Sophus Schandorph (Gosse). — The theories as to Huchown (Bradley). — Death of King Alfred (Ramsay). — Heathcote, S. Kilda. — Small, Scottish market crosses.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Spott, Der abendl. Text der Apostelgesch. — P. M. Meyer, Das Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Aegypten (cf. *Revue*, 1900, n° 48). — Kiener, Verfassungsgesch. der Provence 510-1200 (bien exposé et de grand intérêt). — Vilmar, ein Gedenkblatt. — König, Die sächs. Baumwollen-industrie (cf. *Revue*, 1900, n° 42). — Bismarcks Briefe an Braut und Gattin. — Nieboer, Slavery as in industrial system. — Voretzsch, Die Composition des Huon von Bordeaux (soigné). — Osgood, The classical mythology of Milton (cf. *Revue*, 1900, n° 39). — Gotthelf, Das deutsche Altertum in den Anschauungen des XVI u. XVII Jahrh (fait avec soin et méthode). — H. Hoffmann, Die schlesische Mundart. — Petsch, Formelhafte Schlüsse im Volksmärchen (cf. *Revue*, 1900, n° 46). — Choisy, Hist. de l'architecture. — Hollack u. Tomnau, Gesch. des Schulwesens der Stadt Königsberg.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2 : Baljon, Encyclopedie der christelijke theologie; Commentar op het Evangelie van Mattheus. — Lipsius, Die Vorfragen der systematischen Theologie. — Pfleiderer, Evolu-

tion and Theology and other essays. — K. von HASE, Handbuch der protestantischen Polemik. 7. Aufl. — EYSSENHARDT, Severetta Zalugi. — PAULSEN, Schopenhauer. Hamlet. Mephistopheles. — KRETSCHMER, Die Ideale und die Seele. — GRISEBACH, Weltlitteratur-Katalog eines Bibliophilen; Weltlitteratur-Katalog. Ergänzungsband. — LEGERLOTZ, Der deutsche Aufsatz auf der Oberstufe der höheren Lehranstalten. — Divan des Farazdak, 2. Hälfte, hgb. von J. HELL. — RÜHLMANN, Einige Blicke in die Pennälersprache. — CHAJES, Beiträge zur nordsemitischen Onomatologie. — REITZENSTEIN, M. Terentius Varro und Johannes Mauropus von Euchaita. — LIEBICH, Die Wortfamilien der lebenden hochdeutschen Sprache. — Eine Forts v. Lessings Nathan. — COOK, The Christ of Cynewulf. — BOUCHÉ-LECLERCQ, Leçons d'histoire grecque. — SCHNÜRER, Die Verfasser der sogenannten Fredegar-Chronik. — MERKEL, Heinrich Husanus (1536-1587). — BISCHOFFSHAUSEN, Papst Alexander VIII. und der Wiener Hof (1689-1691). — Der Protestantismus am Ende des 19. Jahrhs. — K. HEGEL, Leben und Erinnerungen. — BOECK, Indische Gletscherfahrten. — DENIKER, Les races et les peuples de la terre. — BALLOD, Die mittlere Lebensdauer in Stadt und Land. — Letters of David Ricardo. — SCHUMACHER, Handels-und Kulturbeziehung Südwestdeutschlands in der vorrömischen Metallzeit. I. — VÖLKER, Berühmte Schauspieler im griechischen Alterthum.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

EN COURS DE PUBLICATION

HISTOIRE

DE LA

LANGUE ROUMAINE

PAR

M. OVIDE DENSUSIANU, professeur à l'Université de Bucarest

L'ouvrage formera 2 volumes de 600 pages environ avec un Index détaillé. Chaque volume sera publié en 3 fascicules. Les souscripteurs à l'ouvrage complet paieront 15 francs à la réception du 1er fascicule de chaque volume. Les fascicules ne seront pas vendus séparément. Le prix de l'ouvrage pour les non souscripteurs sera porté à 40 fr.

Le fascicule I vient de paraître.

Sommaire : Chap. I. Aperçu général. La romanisation de la péninsule balkanique. — Chap. II. L'élément autochtone. — Chap. III. Le latin.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Trente-cinquième année 4 février 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, janvier-février : Ch. HOFFMANN, L'abbaye de Murbach. — HANAUER, Les imprimeurs de Haguenau, 1, Henri Gran. — L. EHRHARD, La question d'Alsace-Lorraine et Frédéric le Grand. — BEUCHOT, Les origines de la congrégation des sœurs de la Providence, III, la dispersion. — LEFÉBURE, Notes de voyage d'un Alsacien, De la chartreuse de Bosserville à Bayreuth. — BLECH, Les origines de l'industrie textile à Sainte-Marie aux Mines. — *Bibliographie :* BONNAL, Froeschwiller ; INGOLD, Dom Buchinger ; Urkundenbuch der Stadt-Rufach, p. WALTER ; V. HENRY, Le Dialecte alaman de Colmar ; S. SIMON, Grammaire du patois wallon. — *Supplément :* Table générale des matières, 1re feuille.

Bulletin hispanique, octobre-décembre 1900 : Léon DERVILLE, Remarques sur le Fuero de Piedrafita. — A. MOREL-FATIO, La « Farsa llamada Salamantina » de Bartólomé Palau. — R. ALTAMIRA, La Reforma de los estudios históricos en España. — *Bibliographie :* ALCIDE MACÉ, De emendando Differentiarum libro qui inscribitur « De proprietate sermonum » (G. Cirot et E. Bourciez). — E. COTARELO Y MORI, Cancionero de Antón de Montoro (A. Morel-Fatio). — MIGUEL MIR, Espiritu de Santa Teresa de Jesús (B. de Tannenberg). — L. A. DE CUETO, marqués DE VALMAR, Estudios de historia y de critica literaria (B. de Tannenberg). — B. IRISSARRY HONORAT, Estudio completo de la conjugación de la lengua francesa (G. Cirot). — EMILIA PARDO BAZAN, Discurso inaugural del Ateneo de Valencia ; Un destripador de antaño (B. de Tannenberg/. — A. POSADA, Feminismo (B. de Tannenberg). — Notes bibliographiques sur les auteurs du programme d'agrégation de 1901 (E. Mérimée et A. Morel-Fatio). — *Chronique :* La restauration du cloître de la cathédrale de Burgos (H. Mérimée). — Petite chronique. — *Silhouettes contemporaines :* Pérez Galdós (Boris de Tannenberg). — *Planches :* IV. Fac-similé du titre de la « Farsa llamada Salamantina ».

The Academy, n° 1498 : FRAZER, The golden bough, a study in magic and religion. — BUELL, Paul Jones, founder of the American navy. — K. BATES, Spanish highways and byways. — BLOMFIELD, A short history of Renaissance architecture in England. — Facsimiles of biblical mss in the British Museum, p. KENYON. — The gate of languages thrown wide.

The Athenaeum, n° 3821 : STEVENSON, In the South seas. — The Raba 'iyat of Omar Khayyam. — PEILS, Christ's College. — DE VISSER, De Graecorum diis non referentibus speciem humanam. — BULL, A history of Newport Pagnell. — Educational books. — M. JACKSON, Passages in the VII book of the Eudemian ethics attributed to Aristotle ; FINSLER, Platon und die aristotelische Poetik. — TOLLER, Outlines of the English language ; morte Arthure p. Mrs BANKS ; BJÖRKMAN, Scandinavian loanwords in middle English. — The late bishop of London. — Dr. Creighton as a class teacher. — « Fireout » in literary English (Sidney Lee). — Chancellor Christie. — The theories as to Huchown (Neilson). — Prof. Tyler.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : STEUERNAGEL, Das Buch Josua übersetzt und erklärt. — Vilmar als Hymnolog. — SPECK, Handelsgesch. des Altertums, I, Die oriental. Völker (populaire). — OBERZINER, Le guerre di Augusto contro i popoli Alpini (très soigné). — Corresp. de Le Coz, p. ROUSSEL. — Krapotkin, Memoiren eines Revolutionärs. —

Chinas Kriege u. Streitkräfte. — Lechner, Das Oberengadin (cf. *Revue*, 1900, n° 39). — Le Livre des mille nuits et une nuit, trad. Mardrus, II-IV (les inexactitudes et les fautes ont augmenté ; nombre de passages sont délayés et défigurés, cf. *Revue*, 1900, n°s 21 et 26). — Haussen, Un himno de Juan Ruiz ; Sobre las Coplas del Arupreste de Hita. — Gower, The complet works, p. Macaulay, The French works (cf. *Revue*, 1900, n° 36). — Gœthes Elegie, sept. 1823, Gœthe Reinschrift mit Ulrikens von Levetzow Brief an Gœthe u. ihrems Jugendbildnis, p. Suphan. — Biese, Gœthes Bedeutung für die Gegenwart ; Aus dem Gœthejahr (Brass, Gœthes Anschauung der Natur ; Lorentz, Gœthes Wirksamkeit im Sinne der Vertiefung und Fortbildung deutscher Charakterzüge ; P. Meyer, Gœthe und das klassische Altertum) ; Jenny, Gœthes altdeutsche Lektüre. — A. Fischer, Gœthe u. Napoleon —Wuttke, Der deutsche Volksaberglaube der Gegenwart, p. E. H. Meyer (cf. *Revue*, 1900, n° 44). — Preuner, Ein delphisches Wechgeschenk (cf. *Revue*, 1900, n° 7). — Magnus-Petersen, Beskrivelse og Afbildninger af danske Kalkmalerier i danske Kirker, De gomle Kakmalerier i vore Kirker. — Polak, Ueber Zeiteinheit in Bezug auf Konsonanz.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : Achelis, Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Werth. — Heyn, Der Herr ist der Geist. — Hunt, The English church. — E. Kaizer, Die kirchenpolitischen Aufgaben des lutherischen Protestantismus. — Bergmann, Untersuchungen über Hauptpunkte der Philosophie. — Quentin, Bénédictin de Solesme. Jean-Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires. — Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt. Hgb. v. K. Trübner. Bd. X. — Schneider, Ein halbes Jahrhundert im Dienste von Kirche und Schule. — Friedlaender, Der mahävrata-Abschnitt des Çāñkhāyana. Aranyaka. — Betz, La littérature comparée. — Benseler, Griechisch-Deutsches Schulwörterbuch. — Wadstein, Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler. — Hildebrand, Materialien zu Geschichte des deutschen Volkslieds. — Berdrow, Frauenbilder aus der neueren deutschen Litteraturgeschichte. — Brix, Ueber die mittelenglische Uebersetzung des Speculum humanae salvationis. — Bronson, A short history of American litterature. — Forschungen zur romanischen Philologie. Festgabe für H. Suchier. — Becker, Der südfranzösische Sagenkreis. — H. Tardel, Das englische Fremdwort in der modernen französischen Sprache. — L. v. Marnitz, Russisches Uebungsbuch. — Löhr, Geschichte des Volkes Israel. — Michael, Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters. II. — Voisin, Die Anfänge des Merovingerreiches. — V. Schlichting, Moltke und Benedek. — Ch. Gruber, Das Ries. — Folmer, Die ersten Bewohner der Nordseeküste. — Schleswig-Holstein in Wort und Bild. — Hodermann, Xenophons Wirthschaftslehre unter dem Gesichtspunktesozialer Tagesfragen. — Demuth, F. Th. von Bernhardi. — V. Friesen, Die Familienanwartschaften. — Strzygowski, Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch. — Kiash, Ancient Persian sculptures. — Berg, Das sexuelle Problem in Kunst und Leben.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

LETTRES DE MADAME ROLAND

PUBLIÉES PAR

Claude PERROUD, recteur de l'Académie de Toulouse

Tome premier (1780-1787). Grand in-8. . . . . 12 fr. »

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

COLLECTION FARGES

Par Maurice BESNIER et Paul BLANCHET

Un volume in-4, avec 11 planches. . . . . 12 fr. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN

PATRIARCHE JACOBITE D'ANTIOCHE (1166-1199)

Éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. CHABOT

Tome I. 2e fascicule. . . . . 12 fr. 50

Ce fascicule n'est fourni qu'à nos souscripteurs. Il ne se vend pas séparément.

ENCYCLOPÉDIE PAHOUINE

(CONGO FRANÇAIS)

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE ET DICTIONNAIRE FRANÇAIS-PAHOUIN

Par V. LARGEAU

Administrateur principal des Colonies

In-18 de 700 pages. . . . . 12 fr. »

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ÉCOSSE

A LA FIN DU XVIe SIÈCLE

JEAN OGILVIE, ÉCOSSAIS, JÉSUITE

MIS A MORT POUR LA FOI A GLASCOW LE 10 MARS 1615

Par James FORBES

In-8. . . . . 7 fr. 50

LA LANGUE SACRÉE

III. L'ARBRE DE LA SCIENCE

ORIGINE ET ÉCRITURE DE L'ALPHABET. — LA LETTRE S

Par Em. SOLDI-COLBERT de BEAULIEU

Grand in-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 6 Trente-cinquième année 11 février 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, 15 janvier 1901 : Raphaël-Georges Lévy, Les marchés à terme. — M. B. : L'armée allemande. — Charles Picot, Les finances de la ville de Paris, de 1789 à 1900. — H. Léonardon, L'Espagne et la question du Mexique (1861-1862). — X., La marine anglaise (*suite et fin*). — Joseph Wilhelm, La commission de 1897 sur la marine marchande et ses résultats. — *Analyses et comptes rendus :* Nowicow, La fédération de l'Europe. — Lacornac, La guerre et l'homme. — Piollet et Noufflard, Madagascar, la Réunion. — La Russie, l'Italie, la Hollande, le Portugal (Larousse). — Imbart de la Tour, La question du domaine et de l'organisation de la propriété dans les colonies françaises. — Moulin et Salaun, Des moyens d'éteindre la dette publique en France. — X., La mer Noire et les détroits. — Mazoyer, Les conditions du travail dans les chantiers de la ville de Paris.

Annales de l'Est, n° 1, janvier 1901 : A. Collignon, L'Euphormion de Barclay (fin). — Bergerot, Le chapitre de Remiremont du XIIIe au XVIIIe siècle. — Davillé, Instructions données par Henri IV à ses députés en Lorraine. — Louis Couve (nécr.) — *Comptes rendus :* Keune, Metz in römischer Zeit ; Darmstaedter, Die Befreiung der Leibeigenen in Savoyen, der Schweiz u. Lothringen. — M. Fournier, Les statuts et privilèges des Universités françaises, IV, Strasbourg ; Engel, L'École latine et l'ancienne Académie de Strasbourg ; Couderc, Œuvres inédites de Pierre de Blaru et documents sur sa famille ; Eimer, Die polit. Verhältnisse und Bewegungen in Strassburg 1789 ; St. Thomas, Nancy avant et après 1850 ; Chevreux, Le musée départemental des Vosges ; Klein, Dupont des Loges ; H. Lichtenberger, Nietzsche ; Waltz, Ein Rembrandt zugeschriebenes Gemälde im Colmarer Museum ; Germain de Maidy, Représentation présumée de Jeanne d'Arc sur une plaque de foyer ; Donnet, Une taque symbolique du XVIIe siècle ; Bardy, Miscellanees.

Annales du Midi, n° 49, janvier 1901 : Tholin, La proclamation de la Commune à Agen en 1514. — Crescini, Rambaut de Vaqueiras et le marquis Boniface Ier de Montferrat (fin). — *Mélanges et documents :* Teulié et Rossi, L'Anthologie provençale de Maître Ferrari de Ferrare. — *Comptes rendus :* G. Maurin, Les villes de la Narbonnaise (M. Clerc) ; Lair, Etudes crit. sur divers textes des Xe et XIe siècles, II Historia d'Adhemar de Chabannes (A. Thomas) ; Brutails, L'archéologie du moyen âge et ses méthodes (H. Graillot) ; Bertoni, Studi i ricerche sui trovatori minori di Genova (Jeanroy) ; F. Portal, Le bataillon marseillais du 21 janvier (M. Clerc).

Le Bibliographe moderne, n°s 21-22, mai-août 1900 : Vidier, Les bibliothèques au XIXe siècle. — Stein, Le fonds des affaires étrangères aux Archives royales de la Haye 1796-1810. — Claudin, L'atelier de Pierre Caesaris et de Jean Stoll, imprimeurs à Paris au XVe s. — Stein, Bibliographie de l'impôt sur le revenu. — *Chronique.* — *Comptes rendus :* Prudhomme, Les archives de l'Isère ; Denis, Inventaire des registres de l'état civil de Lunéville ; Blanchet, Hist. du papier et de sa fabrication ; Gottlieb, Bichersammlung Kaisers Maximilian I ; Kemke, Junius, Bibliothekar der Könige Jacob I und Carl I ; Bonnet, Bibliographie du diocèse de Montpellier ; Brun-Durand, Dict. biogr. et biblio-icon. de la Drome, I ; Ungherini, Bibl. biogr. et icon. des femmes célèbres, supplément ; Jordell, Répertoire bibliogr. des prin-

cipales revues françaises pour 1898, Catalogue annuel de la librairie française pour 1898, Catalogue général de la librairie française (continuation d'Otto Lorenz), XIV. — LAS NAVAS, El espectaculo mas nacional. — SERVANO Y MORALES, Resena historica en forma de dicionario de las imprentas en Valencia.

The Academy, n° 1499 : Letters of Gray, p. TOVEY, I. — KNIGHT, Lord Monboddo and some of his contemporaries. — HUNEKER, Chopin; The marchesa BERLAMACCHI, Luca della Robbia.

The Athenaeum, n° 3822 : Letters and papers relating to the Dutch war 1652-1654, p. GARDINER; Legs of the great sea fights, 1794-1805, p. T. St. JACKSON-STAPLETON, All about merry tales of Gotham. — WARNER, Winchester. — Calendar of State Papers relating to English affairs existing in the archives of Venice, X, 1603-1607, p. BROWN. — An arabian version of the Acts of the Apostles, p. M. D. Gibson; The Story of Ahikar; Die Alfize des Ibn Muti, p. ZETTERSTEEN. — Naval and military books. — Nyers. — Duc de Broglie. — WICKHOFF, Roman art, transl. STRONG. — MAFIE, Shakspeare, poet, dramatist and man.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : NASH, The history of the higher criticism of the N. T. — HASTINGS, A dictionary of the Bible dealing with its language. — The Syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene, transl. HAMILTON and BROOKS. — FÜRSTENAU, Wiclifs Lehren von der Kirche u. weltlichen Gewalt. — MARCHAND, L'Université d'Avignon (cf. *Revue*, 1900, n° 37). — CREIGHTON, The ages of Elizabeth, für den Schulgebrauch p. ARONSTEIN. — TZENOFF, wer hat Moskau in Brand gesteckt? (intéressant, mais sans méthode.) — KÜTTNER, Unter dem roten Kreuz im südafrik. Kriege. — Ephemeris für semit. Epigraphik, p. LIDZBARSKI (cf. *Revue*, 1900, n° 44). Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen an der Univ. zu Berlin. — Taciti dial. de orat. p. SCHOENE. — DIEDERICH, A. Daudet. — SCHOENBACH, Miscellen aus Grazer Handschriften, 1-3. — KISCH, Noesner Wörter u. Wendungen. — R. M. WERNER, Vollendete und Ringende, Dichter u. Dichtungen der Neuzeit. — H. WEIL, Etudes sur l'antiquité grecque. HILDEBRAND, Das Problem der Form in der bildenden Kunst, 3e éd.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : BERNOULLI, Die Heiligen der Merowinger. — KIRN, Glaube und Geschichte. — NESTLE, Einführung in das griechische N. T. 2 Aufl. — VOLKELT, Arthur Schopenhauer. — FISCHER. Der Triumph der christlichen Philosophie. — MATTHIAS, Aus Schule, Unterricht und Erziehung. — ZIEHEN, Der Frankfurter Lehrplan. — CHAUVIN, Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885. IV. — MORRIS, Die Mentawai-Sprache. — La Poétique d'Aristote. Ed. par A. HATZFELD et M. DUFOUR; — Aristotelis Poetica. Rec. T. G. TUCKER. — PIPER, Beiträge zum Studium Grabbes. — WOERNER, Henrik Ibsen. — Goethe-Jahrbuch hgb. von L. GEIGER. 21 Bd. — STROMER, Neues deutsch-spanisches Wörterbuch. — BÖSCH, Kinderleben in der deutschen Vergangenheit. — BLOK, History of the people of the Netherlands. T. II, p. II. — SANDER, Die österreichischen Vögte von Bludenz. — Briefe und Aktensctüke zur Geschichte Preussens unter Friedrich Wilhelm III. Hgb. von Fr. RÜHL. I. — YORK VON WARTENBURG, Bismarcks äussere Erscheinung. — LEMKE, Volksthümliches in Ostpreussen. 3. — Bibliographie géographique annuelle sous la direction de

L. Raveneau. Année 1898. — Martel, La spéléologie. — Campbell, Aboriginal carvings of Port Jackson and Broken Bay. — Coen, La Questione coloniale e i popoli di razza latina. — L. Lass und Fr. Zahn, Einrichtung und Wirkung der deutschen Arbeiterversicherung. — Suida, Die Genredarstellungen Albrecht Dürers.

LA REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE

Sommaire du numéro du 10 février 1901

TEXTE

Paul Sédille (I), par M. Sully Prudhomme, de l'Académie française, p. 77. — L'Estampe contemporaine : le double modèle d'Hercule, eau-forte inédite de Meissonier, p. 85. — Antoine Watteau (I), par M. Louis de Fourcaud, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, p. 87. — Henri Paillard, peintre, graveur a l'eau-forte et graveur sur bois, par M. Henri Beraldi, p. 101. — L'art du Yamato (fin), par M. Cl.-E. Maître, p. 111. — Les arts dans la maison de Condé (III), par M. G. Macon, conservateur adjoint du Musée Condé, p. 133. — Bibliographie, p. 145.

GRAVURES HORS TEXTE

Vase en argent ciselé, appartenant à S. M. l'Impératrice de Russie, composition et dessin de Paul Sédille, p. 81. — Le double modèle d'Hercule, eau-forte inédite de Maissonier, héliogravure de Dujardin, p. 87. — Réunion sur une terrasse, héliogravure de Braun Clément et Cie, d'après le tableau de Watteau, au musée royal de Dresde, p. 93. — Mezzetin a la guitare, tableau de Watteau, au musée de l'Ermitage, p. 97. — Souvenir d'Algérie, gravure à l'eau-forte de M. Henri Paillard, p. 105. — Ju-ichi men Kwanon, du Hokké-je (viiie siècle) ; bois, hauteur 0,95, héliogravure de Arents, p. 113. — Jikoku Ten, statue en bois, p. 117. — Zôchô Ten, statue en bois, p. 117. — Tamon Ten, statue en bois, p. 117. — Komoku Ten, statue en bois, p. 117. — Yakushi Rurikwô nyoraï, du Yakushi-ji (vers 696 ; hauteur de la statue 2m 70 ; avec le socle 4m 10), p. 121. — Le Daï-Butsu de Kamakura, p. 129.

ENCYCLOPÉDIE PAHOUINE

(CONGO FRANÇAIS)

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE ET DICTIONNAIRE FRANÇAIS-PAHOUIN

Par V. LARGEAU

Administrateur principal des Colonies

In-18 de 700 pages. 12 fr. »

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ÉCOSSE

A LA FIN DU XVIe SIÈCLE

JEAN OGILVIE, ÉCOSSAIS, JÉSUITE

MIS A MORT POUR LA FOI A GLASGOW LE 10 MARS 1615

Par James FORBES

In-8. . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-cinquième année 18 février 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, nov.-déc. : *Partie administrative.* — *Partie littéraire :* H. Weil, Un nouveau prologue de comédie. — Th. Reinach, La musique des sphères. — F. P. Garofalo, Observations sur les Galates ou Celtes d'Orient. — M. Holleaux, De titulo Patmico. — G. Schlumberger, Sceaux byzantins inédits, 4e sér. — A. E. Contoleon, Inscriptions inédites. — *Chronique.*

Revue des lettres françaises et étrangères, n° 4. oct.-déc. : E. Bourciez, La simplification de la Syntaxe française. — *Documents :* Conseil supérieur de l'Instruction publique, P. Clairin, C. Jullian, Rapports présentés sur la réforme de la Syntaxe française ; Procès-verbal de la séance du 21 juillet 1900. — *Bulletin russe :* A. Tschébyschew, L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. — *Bibliographie.* — Table des matières.

Revue des études historiques, janvier-février : H. Courteault, Souvenirs d'enfance et de jeunesse de la marquise de Villeneuve-Arifat. — L.-G. Pelissier, Un emblème séditieux à Venise en 1797. — M. Ruedel, L'Asie Mineure et l'Europe. — Bittard-des-portes, Les représentants aux armées. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. E. Champion, De la Ronciere, Vandal, Syveton, Waliszewski, Mention, Lafond, Söderjhelm, Fabry, Mandoul, Damé, Biré, Vavasseur, Maze, Lipinska.

Souvenirs et Mémoires, n° 31 : L. G. Pelissier, Interrogatoire par le commissaire Caire sur les actes de Masséna et de Pons de l'Hérault pendant les Cent Jours. — Mémoires d'un soldat de l'ancien régime. — Une requête de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti ; La correspondance de Fievée avec Napoléon ; Une lettre du cardinal Maury. — Les Mém. de Mme d'Epinay, d'après le ms. authentique (suite). — Livres : La jeunesse du maréchal de Luxembourg ; L'ancien corps de la marine ; Le roman de Tristan et Yseut. — Supplément : Journal de Louis XVI, publié par le comte de Beauchamp (suite).

Correspondance historique et archéologique, n° 85 : Ch. de Beaumont, Souvenirs du Petit Palais, exposition rétrospective de l'art français (fin). — Coyecque, Le budget du ministère de l'instruction publique (fin). — Une lettre de Vauban relative à la Bastille. — *Questions :* Un captif d'Agnadel. — *Chronique :* Les fouilles du château de Piégui ; ouvrages de MM. O. Bobeau, Saige, Comte de Dienné, Dumoulin, Guignard de Butteville, vicomte de Ghellincke, Herluison, Lauzun, Quarré-Reybourbon, Thiollier, Toudouze, Triger.

The Academy, n° 1500 : Giles, A history of Chinese literature. — Glasenapp, Richard Wagner, transl. Ellis. — Studia sinaïtica, IX and X, select narratives of holy women, p. A.-S. Lewis. — Wendell, A literary history of America. — The Athenian drama, p. Warr. — Benger, Rumanía in 1900. — An American on Scott. — Shakspeare's knowledge (Stronach).

The Athenaeum, n° 3823 : Gierke's political theories of the middle ages, transl. Maitland. — Allen, Life and letters of Ph. Brooks. — Carrington, Anthology of French poetry. — Inman, Domesday and political statistics. — Giles, A history of Chinese literature. — Books on the war. — Schoolbooks. — Biblical criticism (public. de Margoliouth, Driver et Paterson). — Terry's bibliography of the 45 (Chambers). — Huchown. — Bürger's Lenore (Roberts). — H. Cook, Giorgione. — Huneker, Chopin. — Verdi. — Hastings, Le théâtre français et anglais, ses origines grecques et latines.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : GELZER, Geistliches und weltliches aus dem türk. griech Orient. (beaucoup de fines observations). — Polit. Korresp. des Herzogs u. Kurfürsten Moritz von Sachsen, p. BRANDENBURG, I. — SÖDERJHELM, Le régime de la presse pendant la révolution française (bon). — FREUDENTHAL, Aus der Heimat Mendelssohns. — PETERSDORFF, Kœnig Friedrich Wilhelm der Vierte (insuffisant). — MOMMERT, Golgotha uud das heilige Grab zu Jerusalem. — Les Mém. hist. de Se-ma Ts'ien, trad. CHAVANNES, I-III. — NAVARRE, La rhétorique grecque avant Aristote (très méritoire). — SCHUCHARDT, Ueber die Klassification der roman. Mundarten. — KALUZA, Gramm. der englischen Sprache, I. — Freundesgaben für C. A. H. Burkhardt. — JONAS, Erläut. der Jugendgedichte Schillers.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5 : CARY, The Synoptic Gospels. — Die Mystik des Nikolaus Cabasilas vom Leben in Christo, hgb. VON W. GASS. — C. HITLY, Glück. 3. — Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων, ed. J. SCHLECHT. — WEBER, Der hl. Paulus vom Apostel-übereinkommen bis zum Apostelkonzil. — EISLER, Wörterbuch der philosophischen Begriffe und Ausdrücke 4-8. — SCHALLY, Die Natur des Urtheils. — Die Direktoren-Versammlungen des Königreichs Preussen von 1890-1900, zusgest. VON M. KILLMANN. — C. VON HOLZINGER, Das Verhältniss der deutschen Universitäten zu den Bildungsbestrebungen der Gegenwart. — COLLISCHONN, Kulturbestrebungen und Schule in Chile. — BROWNE, A Hand-List of the Muhammadan Manuscripts in the Library of the University of Cambridge. — LECLÈRE, Le Buddhisme au Cambodge. — KALB, De duodeseptagesimo carmine Catulli. — LUDWICH, Der Karer Pigres und sein Thierepos Batrachomachia. Die byzantinischen Odysseuslegenden. — PALANDER, Die althochdeutschen Thiernamen. I. — M. HERRMANN, Jahrmarktsfest zu Plundersweilern. — KRELLER, Die Völkerwanderung von Hermann Lingg und das Gesetz der epischen Einheit. — LEE, William Shakespeare. — ZAUNER, Romanische Sprachwissenschaft. — STEINSCHNEIDER, Cyrano de Bergerac in Leben und Dichtung. — Kalewipoeg übertr. VON F. LÖWE. — H. LIEBREICH, Studien zu den Proömien in den griechischen und byzantinischen Geschichtschreibern. II. — Urkundenbuch des Klosters Kaufungen, hgb. VON H. V. ROQUES. — PRIEBATSCH, Der märkische Handel am Ausgange des Mittelalters. — J. DIEFENBACH, Der Zauberglaube des sechszehnten Jahrhunderts nach den Katechismen Dr. Martin Luthers und des P. Canisius. — FESTER, Zur Entstehungsgeschichte der « Gedanken und Erinnerungen », des Fürsten Bismarck. — M. MONNIER, Le Drame chinois. — SCHWERDFEGER, Bernard Varenius und die morphologischen Kapitel seiner « Geographia generalis ». — MELL, Der comitatus Liupoldi und dessen Auftheilung in die Landgerichte des XIX. Jahrhunderts. — WALTER, Die Propheten in ihrem sozialen Beruf und das Wirthschaftsleben ihrer Zeit. — RIEKER, Die Krisis des landesherrlichen Kirchenregiments in Preussen 1848-1850 und ihre kirchenrechtliche Bedeutung. — STRÖMBERG, Die Prostitution. — EHLERS, Die Sterblichkeit im « Kindbett » in Berlin und in Preussen 1877-1896. — GROSSE, Kunstwissenschaftliche Studien. — BEHRENS, Feste des Lebens und der Kunst. — THAYER, Ludwig van Beethovens Leben. 2. Aufl. bearb. von H. Deiters. I. Bd.

Museum, n° 12 : THUMB, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus (Hesseling). — NESTLE, Einführung in das griech. N. T.[2] (Van de Sande Bakhuyzen). — Apulei Apologia, rec. VAN DER VLIET (P. Thomas). — WILDEBOER, Het ontstaan van den Kanon des O. V.[3] (M. Th. Houtsma). — DE VOOYS, Middelnederl. legenden en

exempelen (E. T. Kuiper). — Knauth, Goethes Sprache und Stil im Alter (Kossmann). — Kaluza, Historische Grammatik der englischen Sprache, I (Swaen). — Köhler, Kleinere Schriften zur Märchenforschung (Boekenoogen). — Schuchhardt, Römisch-germanische Forschung in Nordwest-Deutschland (Berlage). — Pirenne, Le soulèvement de la Flandre maritime (Blok). — Geyser, Das philosophische Gottesproblem (Van Dijk). — Erasmi Colloquia, ed. Singels (Hemstege).

Revue byzantine russe : Deux travaux de Constantin Manassès relatifs à la mort de Théodora Contostefanini (Ed. Kurz). — Un traité byzantin d'art militaire (J. Koulakovsky). — Le monastère de Saint-Jean-le-Précurseur dans l'île de Sozopolis (Papadopoulo-Kerameus. Ce travail est en grec). — *Bulletin critique* (Œuvres de Procope de Césarée : Aïnalov, Stuhlfauth, G. Milles, Hans Groeven, Heinrich Gelzer). — *Bibliographie* : Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande. — *Petites notes.*

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 8 Trente-cinquième année 25 février 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 80 : Campagnes d'Haïti et du Mexique, 1838-1839, lettres de l'enseigne de vaisseau Victor Sauvan à M. Alex. Baussy. — Documents sur la poste, 1721-1810. — Lettre d'Alex. Dumas fils (1873). — Trois billets de l'auteur dramatique Bayard. — Journal de J.-C. Lechat, ancien secrétaire de Murat, 1814-1836.

The Academy, n° 1501 : The new English Dictionary, Green to Gyzzarn, p. Bradley. — Dowden, Puritan and anglican, studies in literature. — Allen, Phillips Brooks. — The Anglo-Saxon Review ; Vivian, Abyssinia ; Roy, S. Nicholas I ; Chang Chih-Tung, China's only hope ; Ralph, At Pretoria.

The Athenaeum, n° 3824 : Corbett, The successors of Drake. — Harland, John Knox. — New English Dictionary, p. Murray and Bradley, IV, Green-Gyzzarn, V, Invalid -Jew. — Alma Söderhjelm, Le régime de la presse pendant la Révolution française. — Powicke, Henry Barrows separatist, and the exiled Church of Amsterdam. — Neilson, John Barbour, poet and translator ; S.-T. Brown, The Wallace and the Bruce restudied. — Italian towns : Carmichael, In Tuscany ; miss Gordon, The story of Assisi. — French classics and translations. — Egyptological books : Beni Hassan, p. Griffith, IV ; Davies, The Mastabah of Ptahtepeh and Akhethetep ; Egypt Exploration Fund, archaeological report ; A catalogue of the scarabs belonging to George Fraser. — Cordy Jeoffreson (not. nécrol.). — The doves at Frogmore. — The etymological pedigree of Huchown. — The Milton Bible. — Julia Cartwright, The painters of Florence. — Binyon, Girtin ; Weale, Memlinc ; Rothenstein, Goya.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : Koeberle, Natur u. Geist nach A. T. — Die Massorah der Syrer p. Dittrich. — Kaufmann, Ibn Gabirol. — Urkundenbuch des Klosters Kaufungen in Hessen, p. H. von Roques, I. — Fukuda, Die gesellsch. u. wirtschaftliche Entwicklung in Japan (très méritoire). — Boppe, La Croatie militaire 1809-1813 (détaillé). — O. Adler, Friedrich u. Caroline Perthes. — La Norvège. — Schloegl, De re metrica veterum Hebraeorum disputatio (soigné). — C. M. Gloth and M. F. Kellogg, Index in Xenophontis Memorabilia (bon ouvrage de deux dames). — Federn, Neue Essays. — Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor (fait avec grand soin). — Catalogue of the mss in the library of Trinity College, p. Abbott (sera le bienvenu). — Reichel, Ein Gottsched-Denkmal, den Manen Gottscheds errichtet (surfait Gottsched sans mesure). — Mielke, Der Einzelne und seine Kunst.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : Bestmann, Die Geschichtsentwicklung des Reiches Gottes. — Schäfer, Das Passah-Mazzoth-Fest. — Schlüter, Schopenhauers Philosophie in seinen Briefen. — Lagenpusch, Grundriss zur Geschichte der Philosophie. — Neubauer, Die Zukunft des Gymnasiums. — Eidam, Ueber Gymnasialreform. — Toischer, Die ältesten Schulen Oesterreichs. — Knauer, Das Mānava-Çrauta-Sutra. — Bernfeld, Der Talmud. — Pindari Carmina rec. O. Schroeder. — Schimmelpfeng, Erziehliche Horazlektüre. — R. M. Meyer, Vierhundert Schlagworte. — Reinhard, Schillers Einfluss auf Theodor Körner. — Bause, Ueberblick über die Entwicklung der deutschen Rechtschreibung. — Schwering, Fr. W.

Weber. — Havelok ed. by F. Holthausen. — Berger, Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit. — Histoire de l'Algérie par ses monuments. — Nelson, H. Schliemann und seine homerische Welt. — Arnold, Pontificat Eugens IV. I. — Schmidt, Die Hermunduren. — Hjärne, Svensk-ryska Fröhandlingar 1564-1572. — Erik XIV:s Förbundsplaner. — Mémoires du marquis de Bonneval. — Brosch, Don Juan d'Austria in den Niederlanden. — Stieve, Zur Geschichte Wallensteins. — Koser, Friedrich Wilhelm IV. am Vorabend der Märzrevolution. — Schulten, Die Mosaikkarte von Madaba und ihr Verhältniss zu den ältesten Karten und Beschreibungen des heiligen Landes. — Ludwig, Das keltische und römische Brigantium. — Oesterreichisches Städtebuch. VIII. Jahrg. Red. von R. Fuhrmann. — Brunner, Das Postwesen in Bayern. — Virgilii e C. Garibaldi, Introduzione alla economia matematica. — Lubin, Let there be light. — G. Förster, Das mosaische Strafrecht in seiner geschichtlichen Entwickelung. — Catalog der Gemälde-Gallerie des Stödelschen Kunstinstituts in Frankfurt a. M. bearb. von H. Weizsäcker. I. — Wickenhagen, Kurzgefasste Geschichte der Kunst. — Holwerda, Die attischen Gräber der Blüthezeit.

Altpreussische Monatsschrift, VII-VIII, oct. déc. 1900 : Warda, Ein Bruchstück zu Kants ms. zu seinen Prolegomena zu einer jeden Künftigen Metaphysik. — Briefe von Gisevius an Borowski, p. Reicke (suite). — Sembritzki, Der grosse Brand von Memel 1854; Eine Memeler Pressfehde 1817. — *Kritiken :* Zweck, Masuren, eine Landes=und Volkskunde (Sembriczki) ; Quellen und Forsch. aus italien. Archlven u. Bibliotheken, II. Kupke, Beitr. zur Gesch. der kathol. Mission in Tilsit im XVIII Jahrhundert (Sembritzki). — Mitteilungen : Borkowski, Die Grundsteinlegung der katholischen Kirche zu Königsberg; Testimonium ordinationis Abrahami Fabri. — Sembritzki, Beiträge zur Gesch. der Erhebung Ostpreussens 1813. — Universitätschronik 1900. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1900. — Register.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-cinquième année 4 mars 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1502 : Vis countess KNUTSFORD, Life and letters of Zachary Macaulay. — CRAMB, Reflections on the origins and destiny of Imperial Britain. — BACON, By land and sky. — BAX, Marat. — CANDLER, A vagabond in Asia; COOK, Giorgione; PEMBERTON, Bret Harte; DUTT, Highways and byways in East Anglia.

The Athenaeum, n° 3825 : SAINTSBURY, A history of criticism, I. — LE STRANGE, Bagdad during the Abbasid Caliphate. — CHEYNE and BLACK, Encyclopedia Biblica, II. — BRÉAL, Semantics, trad. COST. — BENGER, Rumania in 1900. — LAMBROS, Catalogue of Greek mss. on Mount Athos. — Local history. — Biblical literature. — Bibliography. — Fitzgerald Hall. — Accession and coronation. — The Charles of Horace Walpole's triumvirate. — Human sacrifice. — The canonist Hugutio. — The Milton Bible.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : KÖSTLIN, Christliche Ethik. — NOVAES, As origens chaldeanas de Judaismo. — WÜSCHER-BECCHI, Italische Städtesagen und Legenden. — HUND, Colmar vor und während seiner Entwickelung zur Reichsstadt (soigné, parfois insuffisant). — BUCHWALD, Konrad Stürzel von Buchheim (bon). — LINGG, Kulturgesch. der Diöcese u. Erzdiöcese Bamberg (recommandable). — KLEINSCHMIDT, Bayern und Hessen 1799-1816 (recueil de rapports). — KRAHMER, Sibirien und die grosse sibirische Eisenbahn. — Die hetitische Inschrift, p. KOLDEWEY. — HARDER, Schulwörterbuch zu Homer. — MOHL, Introd. à la chronol. du latin vulgaire. — Die Lieder u. Melodien der Geissler des Jahres 1349 p. RUNGE. — BEISSEL, Das Evangelienbuch Heinrichs III.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7 : Carl SCHMIDT, Plotins Stellung zum Gnostizismus u. kirchlichen Christenthum. — Fragmente einer Schrift des Märtyrerbischofs Petrus von Alexandrien. — STÄHLIN, Zur handschriftlichen Uerberlieferung des Clemens Alexandrinus. — RULAND, Die Geschichte der kirchlichen Leichenfeier. — SCHNEIDER, Die neuen Büchergesetze der Kirche. — Th. v. FRIMMEL, Die modernsten bildenden Künste und die Kunstphilosophie. — LANGSTEINER, Plato als Erzieher. — KRIEG, Lehrbuch der Pädagogik 2. Aufl. — WOHLRABE, Der Lehrer in der Litteratur. — HOLZER, Die Entwicklung des österreichischen Schulwesens. — DIELS, Die Probleme der Weltsprache. — Fragment einer arabischen Pentateuch-Uebersetzung. Hgb. von J. HIRSCH. — Bericht des amerikanischen Philologenkongresses vom DEZEMBER, 1900. — GILDERSLEEVE, Syntax of Classical Greek. Th. I. With the Cooperation of Ch. W. E. Miller. — SCHÄFFER, Quaestiones Platonicae. — WELZHOFER, Die ars poetica des Horaz. — BRAUNE, Die Handschriftenverhältnisse des Nibelungenliedes. — LANG, Elemente der Phonetik. — VILMAR, Geschichte der deutschen Nationallitteratur. 25. Aufl. — REICHEL, Gottsched. — BEAUJON, L'école symboliste. — PARIS, Poèmes et légendes du moyen âge. — PALUDAN, É. Zola og Naturalismen. — BARTELS, Pflanzen in der englischen Folklore. — KNAFLITSCH, Einiges über die Stellung des römischen Patriciates. — ARCOLEO, Palermo und die Kultur in Sizilien. Uebs. von M. Nolte. — Palerme et la Civilisation en Sicile. — FISCHER, Gœthe und Napoleon. 2. Aufl. — M. FREUDENTHAL, Aus der Heimath M. Mendelssohns. — A. BECKER, Napoleon in Ungarn 1809. — M. GEYER, Osterlandsagen. — FIBY, Die Flüsse Indiens. II. — LAUTERER, Australien und Tasmanien. — H. GEFFCKEN, Die Ver-

fassung des Deutschen Reiches. — Die Thronfolge als Willensakt, Von einem Sozialmonarchisten. — DEHN, Die Grossbazare und Massenzweiggeschäfte. — SEIDEL, Die Kunstsammlung Friedrichs des Grossen auf der Pariser Weltausstellung 1900. — PERONTHA, Ueber die Ausgrabungen in Delphi.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — CRITIQUE

BARBIER DE MEYNARD, de l'Institut. La poésie en Perse. In-18. 2 fr. 50

BASSET (R.). La poésie arabe anté-islamique. In-18. . . . . 2 fr. 50

BERGER (Ph.), de l'Institut. Ernest Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France. In-8. . . . . 1 fr. »

BESSON (Paul). Platen. Étude biographique et littéraire. In-8. . . . . 2 fr. »

BLOCH (Isaac) et **Ém. LÉVY**. Histoire de la littérature juive, d'après G. Karpelès. Avec une préface de M. Zadoc-Kahn, grand rabbin de France. In-8. (*Sous presse*.)

CARRA DE VAUX. Joseph Salvador et James Darmesteter. In-8. . . 1 fr. 50

CHASSIOTIS (G.). L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. Gr. in-8, 4 cartes en chromo. . . . 15 fr. »

DARMESTETER (J.). Les origines de la poésie persane. In-18. . . . . 2 fr. 50

DELEPIERRE (O.). Tableau de la littérature du Centon chez les anciens et chez les modernes. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr. »

— Essai historique et bibliographique sur les rébus. In-8, fig. . . . . . 3 fr. 50

— Analyse des travaux de la Société des philobiblon de Londres. . . . 10 fr. »

— Macaroneana andra. Mélange de littérature macaronique. In-8. . . . 13 fr. 25

DELFOUR (C.). La Bible dans Racine. In-8. . . . . 5 fr. »

Prix Montyon. — Académie française.

DENSUSIANU (Ovide), professeur à l'Université de Bucarest. Histoire de la langue roumaine.

L'ouvrage formera 2 volumes de 600 pages environ avec un Index détaillé. Chaque volume sera publié en trois fascicules. Les souscripteurs à l'ouvrage complet paieront 15 fr. à la réception du 1er fascicule de chaque volume. Les fascicules ne seront pas vendus séparément. Le prix de l'ouvrage pour les non souscripteurs sera porté à 40 fr.

Le fascicule 1 vient de paraître.

DERENBOURG (H.), de l'Institut. Silvestre de Sacy. In-8, portrait. . . 1 fr. 50

DOREZ (Léon) et **L. THUASNE**. Pic de la Mirandole en France (1485-1488). In-18. . . . . 3 fr. 50

DROZ (Ed.). La critique littéraire et la science. In-18. . . . . 1 fr. »

DUBUT (J.-L.). Notice sur Villemain. In-8. . . . . 1 fr. »

DUPUY (Adrien), inspecteur général de l'enseignement secondaire. Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. In-8 raisin. . . . . 5 fr. »

EBERT. Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident. Traduction par Aymeric et Condamin. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

ELIADE (P.). De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. In-8. . . . . 7 fr. 50

FRÉMY (Ed.). Les origines de l'Académie française. L'Académie des derniers Valois. In-8, planches et portraits. . . . . 7 fr. 50

Couronné par l'Académie française. — Prix Marcellin Guérin.

GUBERNATIS (Angelo de). Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie. In-8. . . . . 6 fr. »

HEINRICH (G. A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Histoire de la littérature allemande. Seconde édition. 3 vol. in-8. . . . . 22 fr. 50

HUART (C.). Etude biographique sur trois musiciennes arabes. In-8. . 1 fr. 50

IMBAULT-HUART. La poésie chinoise, du XIVe au XIXe siècle. In-18. . 2 fr. 50

JULIEN (Em.). Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. In-8 7 fr. 50

JUSSERAND (J.). Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare. In-18. . . . . 4 fr. »

— Le roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIe siècle. In-18 . . . . 1 fr. 50

KAUFMANN (David). Jacob Mantino. Une page de l'histoire de la Renaissance. In-8. . . . . 2 fr. »

KONT (J.). Lessing et l'antiquité. Etude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIIIe siècle. 2 vol. in-18. . . . . 7 fr. »

— La Hongrie littéraire et scientifique. In-18. . . . . 5 fr. »

KONTZ (Albert). Les drames de la jeunesse de Schiller. Etude historique et critique. In-8. . . . . 10 fr. »

— De Henrico Beyle, sive Stendhal, litterarum germanicarum judice. In-8 3 fr. 50

LE DOUBLE (Dr). Rabelais anatomiste et physiologiste. In-8, 32 fac-simile et 174 illustrations. . . . . 10 fr. »

LEQUEUX (A.), consul de France. Le théâtre japonais. In-18. . . . . . 2 fr. 50

MAGNABAL (J.-G.). Calderon et Gœthe. Le Magicien prodigieux et le Faust, traduit de l'espagnol. In-18 . . . . 4 fr. »

— Don Juan et la critique espagnole. In-18. . . . . 3 fr. 50

MONCEAUX (Paul). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. 2 forts volumes in-8. (*Sous presse*.)

MONOD (G.), de l'Institut. De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur. In-8. . . . . 1 fr. »

NÈVE (F.). Windischmann et la haute philologie en Allemagne. In-8. 1 fr. 50

— L'Arménie chrétienne et sa littérature. In-8. . . . . 8 fr. »

— La renaissance des lettres et l'essor de l'érudit. en Belgique. In-8 . . 7 fr. 50

NICOLAS (A.). Note sur l'enseignement en Perse. In-8. . . . . 1 fr. 75

PAQUIER (J.). L'humanisme et la Réforme. Jérôme Aléandre, de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes (1480-1529). In-8, portrait, fac-simile, etc. 15 fr. »

— De Philippi Beroaldi junioris vita et scriptis (1472-1518). In-8. . . . 5 fr. »

PIQUET (F.). Etude sur Hartmann d'Aue. In-8. . . . . 7 fr. 50

PYPINE et **SPASOVIC.** Histoire des littératures slaves (Bulgares, Serbo-Croates, Yougo-Russes). Trad. du russe par E. Denis. In-8. . . . . 5 fr. »

QUENTIN (R. P. Henri), bénédictin de Solesmes. Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires. Etude d'histoire littéraire, suivie d'une correspondance inédite de Baluze. In-8. . . . . 5 fr. »

REGNAUD (P.). La langue et la littérature sanscrites. In-18. . . . . 1 fr. »

REINACH (S.), de l'Institut. Ernest Renan. Notice. In-8. . . . . 1 fr. »

REINACH (Théod.). Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle av. J.-C. In-8. . . . . 1 fr. 50

REINAUD, de l'Institut. De l'état de la littérature chez les populations chrétiennes arabes de Syrie. In-8. . . . . 2 fr. »

RIBBECK (Otto). Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République, traduite par E. Droz et Albert Kontz. Tome I. In-8. . . . . 7 fr. 50

SCHWAB (M.). Salomon Munck, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, sa vie et ses œuvres. In-18. . . . . 6 fr. »

YACOUB ARTIN PACHA, président de l'Institut égyptien. L'instruction publique en Egypte. In-8. . . . . 5 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 10 Trente-cinquième année 11 mars 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 32, 15 février : Napoléon, Murat et le roi de Prusse en 1813, lettres inédites. — Mém. d'un soldat de l'ancien régime (suite). — Lettres de Millin, de François de Neufchâteau, de Chardon de la Rochette. — Lettres du maréchal de Saint-Arnaud (suite). — Livres d'histoire : Marionnettes et guignols ; La Tunisie au XVIIIe siècle ; Le Dauphiné littéraire au XVIIe siècle. — Journal de Louis XVI (suite).

The Academy, n° 1503 : Encyclopaedia Biblica, II, p. CHEYNE and BLACK. — Lord Lilford. — ROUND, Studies in peerage and family history. — Ms. ADY, The painters of Florence ; INMAN, Domesday and feudal statistics ; PARKER, China ; ALLEN, Glimpses of English history.

The Athenaeum, n° 3826 : WENDELL, A literary history of America. — Janssen, History of the german people at the close of the middle ages, I-IV, transl. MITCHELL and CHRISTIE. — FRAZER, The golden bough, a study in magic and religion, 2e ed. — The letters of Cicero *et* Two essays on old age and friendship transl. E. S. SHUCKBURGH. — Anthologies. — HURD, The British fleet. — Scartazzini (necr.). — The ms. book of Cupar. — Huchown. — Monks and their catalogues.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : WEISS, Die predigt Jesu vom Reiche Gottes, 2e ed. — LEZIUS, Der Toleranzbegriff Lockes und Pufendorfs. — Greppi, La rivoluzione francese. — PRESER, Der Soldatenhandel in Hessen (bon). — SCHLITTER, Die Regierung Josefs II in den oest. Niederlanden. — BÄR u. HILLE, Staatsarchiv zu Hannover u. Schleswig. — ORSI, L'Italia moderna. — SWEET, The practical study of languages (instructif). — FINSLER, Platon u. die aristotel. Poetik. — LINDSKOG, De correcturis secundae manus in codice vetere Plautino. — Manuel, El libro de los euxiemplos del Conde Lucanor et de patronio, p. BIRCH-HIRSCHFELD. — H. RICHTER, Chatterton (très satisfaisant). — UHLENBECK, Kurzgef. etym. Wörterbuch der got. Sprache, 2e ed. — FREYBE, Züge zarter Rücksichtnahme und Gemütstiefe in deutscher Volkssitte (bien fait, quoique nullement scientifique). — MAY, Eginhard u. Emma ; HOCK, Die Vampyrsagen. — HOMO, Lexique de topogr. romaine (recourt trop à Hülsen). — FLECHSIG, Cranachstudien, 1. — Sechs Trienter codices, I, p. ADLER et KOLLER.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8 : VÖLTER, Der Ursprung des Mönchthums. — BULLINGER, Die modernste Evangelienkritik. — JELINEK, Die Sprache der Wenzelsbibel. — DIEM, Das Wesen der Anschauung. — STRÜMPELL, Die pädagogische Pathologie oder die Lehre von den Fehlern der Kinder. 3. Aufl. hgb. von A. Spitzner ; SPITZNER, Psychogene Störungen der Schulkinder. — WEHRMANN, Realschule und allgemeine Geistesbildung. — SCHLOEGL, De re metrica veterum Hebraeorum. — Ibn WALLAD, The Kitâb al-Maksûr Wa'l-Mamdûd ed. by P. Brönnle. — BRANDES, Moderne Geister. 4. Aufl. — Herons von Alexandria Mechanik und Katoptrik. Hgb. von L. NIX und W. SCHMIDT. — Thucydidis Hist. ed. H. St. Jones. T. I. — KORB, Der Gebrauch des Infinitivus bei Curtius Rufus. — Ernst MEYER, Die gereimten Liebesbriefe des deutschen Mittelalters — HEYSE, Jugenderinnerungen und Bekenntnisse. — SCHLAG, Goethes Faust. — FEDERN, Neun Essays. — Altenglische Dichtungen übs. von H. STEINECK. — KRAFFT, Les Carlovingiennes. Vie de saint Léger et Cantilène de

Sainte-Eulalie; La Passion de Jésus-Christ. Le Cantique humain. — Helmbold, Die Sprache in den Werken Richelieus. — Jagié, Zur Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache. — V. de Crescenzo, Un defensore di Nerone. — Christensen, Baareproven, dens Historie og Stilling i Fortidens Rets- og Naturopfattelse. — Steffanides, Ernst der Eiserne, Herzog von Steiermark. — Centenario della battaglia di Marengo. — Lacombe, Les débuts des guerres de religion. — A. de Pouvourville, L'Empire du Milieu. — Hausmann, Ueber Geologie im geographischen Unterricht. —Chiappelli, Il socialismo e il pensiero moderno. — Boujansky, Die gewerblichen Genossenschaften Belgiens. — L. Goldschmidt, Vermischte Schriften. 2 Bde. — Grasshoff, Das Wechselrecht der Araber. — Deutsches Kinderlied. und Kinderspiel. Hgb. von Fr. M. Böhme.

— N° 9 : Kraetzschmar, Prophet und Seher im alten Israel. — Seeberg, Die Theologie des Johannes Duns Scotus. — Rogge, Nimm und lies. — Adickes, Kant contra Haeckel. — Betzinger, Seneca-Album. — Catalogue of mscr. in the Trinity college, Dublin. — Steudel, Der religiöse Jugend-unterricht. — Der Jesuiten Sacchini, Juvencius und Kropf Erläuterungsschriften. — Eklund, Nirvana. — Okasaki, Geschichte der japanischen Nationallitteratur. — Gaspar, Essai de Chronologie Pindarique. — Beranck, Die Bedeutung der ägyptischen Papyrusfunde. - Ehrengruber, De carmine panegyrico Messalae Pseudo-Tibulliano. — Freundesgaben für Carl August Hugo Burkhardt. — Richter, Einige Züge altgermanischen Lebens. — Spensers, The faerie queene. — Shelleys, Epipsychidion und Adonais. — Der Karrenritter und das Wilhelmsleben von Christian von Troyes, hgb. von W. Foerster. — Schuchardt, Ueber die Klassifikation der romanischen Mundarten. — R. v. Kralik, Kulturstudien. — F. Scheichl, Die Duldung im alten Aegypten. — Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae. Uitg. door P. Fredericq. IV. — Hinneschiedt, König Wenzel. — Perkins, Richelieu and the Growth of French Power. — Zöchbaur, Kaiser Rudolf II. — Michel, Mission de Bonchamps. — F. v. Schwarz, Turkestan. — Ward, Outlines of sociology. — Derbonne, La réforme des impôts en Prusse. — Beyerle, Grundeigenthumsverhältnisse und Bürgerrecht im mittelalterlichen Konstanz. I, 1. — Grünberg, Der sozialpolitische Gehalt der österreichischen Zivilprozess-ordnung. — Kimmich, Stil und Stilvergleichung. — Mielke, Die Bauernhäuser in der Mark.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-cinquième année 18 mars 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, 9 mars-avril 1901 : G. CAUDRILLIER, Le complot de l'an XII. Première partie; fin. — M. PHILIPPSON, La paix d'Amiens et la politique générale de Napoléon I[er]. — André LIARD. Saint-Simon et les Etats généraux. — G. DEPPING, Un épisode du séjour des alliés à Paris en 1815. — *Bulletin historique :* France. Nécrologie : le duc de Broglie, F.-T. Perrens, par G. MONOD. — Livres nouveaux : Epoque moderne, par H. HAUSER, B. et G. MONOD. Epoque contemporaine, par A. LICHTENBERGER. — *Comptes rendus critiques* (livres de MM. Billeter, Soltau, Holmes, Holme, Zanetti, Pflugk-Harttung, Del Lungo, Cuccoll, Macdonald, Schipa, Hubert et Jephson.

Bulletin hispanique, janvier-mars 1901 : M. R. DE BERLANGA, Alhaurin. — Iluro? — C. JULLIAN, Observations relatives à l'inscription de El Villar. — A. MOREL-FATIO, Les « Coplas » de Gallegos. — R. J. CUERVO, El castellano en América. — *Variétés :* I. La Grammaire espagnole de Gerómino de Texeda (A. MOREL-FATIO), II. Un document des Archives de l'Infantado en vente en Allemagne. — *Bibliographie :* DOM MARIUS FÉROTIN, Apringius de Beja (G. CIROT), — JOAQUIM MIRET Y SANS, Investigación histórica sobre et vizcondado de Castellbo (J.-A. BRUTAILS), Los vescontes de Bas en la illa de Sardenya (J.-A. BRUTAILS). — R. COUZARD, Une ambassade à Rome sous Henri IV (A. DUFOURCQ). — H. de CURZON, « Les deux Bavards » de Cervantes et « D. Juan Tenorio » de J. Zorrilla, traductions nouvelles (E. MÉRIMÉE). — A. LEGRELLE, La diplomatie française et la succession d'Espagne (H. LÉONARDON). — E. PINEYRO, Vida y escritos de Juan Clemente Zenea (A. MOREL-FATIO). — Brito ARANHA, etc., Le Portugal (G. CIROT); L'Espagne (G. CIROT). — Agrégation : I. Les poésies de Fr. Luis de Léon (A. MOREL-FATIO). — II. Les éditions de l'Historia de España de Mariana (G. CIROT), III. — Extrait du rapport sur l'agrégation d'Espagnol et d'Italien en 1900 (A. MOREL-FATIO). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Articles des Revues françaises ou étrangères sur les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Petite chronique. — Silhouettes contemporaines : Rufino José Cuervo (BORIS DE TANNENBERG).

Romania, n° 117, janvier 1901 : LOT, Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien : XI Arthur en Cornwall, XII Sources cornouaillaises de Gaufrei de Monmouth. XIII, Kelliwic, résidence d'Arthur. XIV. Le blanc porc dans Guingamor. XV, La bataille de Camlan XVI, Deux localités arthuriennes, Caradigan et Dinatiron. XVII, La forêt de Calisse. XVIII, Enide. — PIAGET, La Belle Dame sans merci et ses imitations. — MOREL-FATIO, Le débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila. — S. DE GRAVE, Les mots français, dialectaux en neerlandais. — *Mélanges :* Primus et antaneus en roumain (Densusianu); Urgere en roman (Dauzat); Canon et Savana (Cuervo); Le cri de la bête dans le Daniel du Stricker (Lot). — *Comptes rendus :* SCHLESSINGER, Die altfr. Woerter in Machsor Vitry (Brandin); Orson de Beauvais, p. G. PARIS (Suchier); Adan de le Hale, Canchons und partures, p. R. Berger (Jeanroy et J. P.) — POTANINE, Les motifs orientaux dans l'épopée occidentale (Anitchkof).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : NIRSCHL, Das Haus und Grab der hlg Jungfrau Maria. — BORCHERT, Der Animismus. — MENGEL, Kants Begründung der Religion. — CURSCHMANN, Hungersnöte im M. A.

(bonne compilation). — A. Levy, Gesch. der Juden in Sachsen (soigné). — Nürnberger, Neue Dokum. zur Gesch. des P. Andreas Faulhaber. — Hanstein, Die Frauen in der Zeit des Aufschwungs des deutschen Geisteslebens; Die Frauen in der Jugendzeit der grossen Volkserzieker (beaucoup de détails et de citations). — Mouliéras, Le Maroc inconnu. — Makas, Kurdische Studien, 1-2. — Martial, Anelecta Laertiana. — Incerti auctoris epitome rerum gestarum Alexandri Magni, e codice mettensi p. O. Wagner. — Abraham, Quellen und Mundart des delphin. Mysteriums Istoria Petri et Pauli. — Die Gesch. vom Hühnerthoris, trad. Heusler. — Bodmer, Denkschrift. — Grabschriften, p. Dressely, 2e ed. — Löwy, Die naturwiedergabe in der aelteren Griechischen Kunst.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : Dörholt. Das Taufsymbolum der alten Kirche; Kattenbusch. Das apostolische Symbol. — Philalethes, Die historische Wahrheit über Luthers Ausgang. — Zeitler; Nietzsches Aesthetik. — Molden, Das Opfer für Höheres. — Bibliographie des Armenwesens hgb. v. E. Münsterberg. — Juncker, Die Berner Konvention. — Mauxion, L'Education par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart. — Wiedemann, Heckers pädagogisches Verdienst. — Becker, Ibn Gauz'îs Manâqib 'Omar Ibn 'Abd el 'Aziz. — Duval, La littérature syriaque. — Harvard Studies in Classical Philology. XI. — Kilpeläinen, Quaestiones Andocideae. — Schanz, Geschichte der römischen Litteratur. II, 2. 2. Aufl. — Gräf, Goethe über seine Dichtungen. I. Th. I. Bd. — Kostlivy, Die Anfänge der deutschen antikisirenden Elegie. — Eidam, Bemerkungen zu einigen Stellen Shakespearescher Dramen. — Vizetelly, With Zola in England. — Weigand, Die rumänischen Dialekte der kleinen Walachei, Serbiens und Bulgariens. — Rennert, Macias. — Hackel, Der Glücksumschwung im Hannibalischen Kriege. — Walz, Metallgewinnung im Alterthum. — Bartels, Der Bauer in der deutschen Vergangenheit. — Truttmann, Das Conclave auf dem Konzil zu Konstanz. — Meixner, Historischer Rückblick auf die Verpflegung der Armeen im Felde. — Koser, Die preussischen Finanzen im 7 jährigen Kriege. — Der Odenwald und seine Nachbargebiete. Hgb. von G. Volk. — Gratzer, Genesi della pianura Padana. — Beiträge zur neuesten Handelspolitik Deutschlands. I. — Das Getreide im Weltverkehr. — Langen, Eigenthums-Erwerb und Verlust bei Kommissionsgeschäften nach dem Rechte des Alten und des Neuen Handelsgesetzbuches. — Witt, Das Koalitionsrecht der Arbeiter. — Puchstein, Die griechische Bühne. — W. von Seydlitz, Geschichte des japanischen Farbenholzschnittes.

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, I, 4, février 1901 : G. Maier, Das ge-Partizip im Nhd. — Much, German. Völkerschaftsnamen in sagenhafter Deutung. — Stosch, Zur Syntax der Präpositionen. — Paul, Atem. — Schönbach, Eine Jagdpredigt. — Kluge, Altdeutsche Glossen, III. — Bech, Neue Ausbeute für das mhd. Wörterbuch aus der Dominicus-Legende. — Jellinek, Kluge, Gombert, Bech, Bücherschau. — Auszüge und Berichte (Binsenwahrheit, Hornung, Meecschaum, Pfründe, die böse Sieben, Sparte). — Nachträge zu Band I (par divers collaborateurs du recueil). — Stosch, Umfragen. — Mitteilungen. — Titel und Inhaltsverzeichnis. — Bildnis von Fedor Bech. — La *Revue* paraît à Strasbourg, chez Trübner, quatre fois par an : prix de l'abonnement, 12 fr. 50.

Museum, n° 1 : Terret, Homère (Polak). — Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften (Hesseling). — Kettner, Die Episteln

des Horaz (van Wageningen). — DUBOIS, Hindu manners, customs and institutions, transl. by BEAUCHAMP (Speyer). — DE VRIES, De Nederl. Emblemata (Moes). — HOOFT, Gedichten, uitgeg. door STOETT, II (Worp). — HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, Unsere volkstümlichen Lieder (van Haarst). — FIELDINGS Tom Thumb, hrsg. von LINDNER (Stoffel). — SHAKESPEARE'S Tempest, hrsg. von Wagner (Stoffel). — HOLWERDA, Hellas en Rome (Six). — BROERSMA, Het tusschenbestuur in het Leycestersche tijdvak (Rogge). — Resolutiën v. d. Vroedschap van Utrecht betr. de Academie, uitgeg. door Lucie MIEDEMA (Brugmans). — BARTELS, Der Bauer in der deutschen Vergangenheit (De Boer). —Berichten en Mededeelingen. — INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN. — Recensies. — Personalia.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 12 Trente-cinquième année 25 mars 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 81, 10 mars 1901 : Journal de Lechat, ancien secrétaire de Murat, 1814-1836, fin. — Une lettre de Law au lieutenant-général de police d'Argenson (1720). — Carnet du colonel Colson, attaché militaire à l'ambassade de France en Russie (1861).

Academy, 2 mars : Edwards, Japanese plays and playfellows. — The Idylls of Theocritus, transl. Hallard. — Lady Hodgson, The siege of Kumassi. — Dickinson, The meaning of gold. — Hannah Lynch, French life in town and country. — Wylde, Modern Abyssinia. — French idioms.

— 9 mars : Collins, Ephemera critica, plain truths about current literature. – Sir Edward Malet, Shifting scenes on memories of many men in many lands. — Little, Mount Oui and beyond. — Sir Henry Craik, A century of Scottish history, from the days before the 45 tho those within living memory. — Stadling, Through Liberia; Gooch, Annals of politic and culture; Mariaden, Our naval heroes; Country life illustrated. — On obscurity in verse. — Theocritus (Hallard).

The Athenaeum, 2 mars : John Rhys, Celtic folklore, Welsh and Menx. — Fitchett, Wellington's men, some soldier autobiographies. — Sawyer, The inhabitants of the Philippines. — Dickinson, The meaning of gold. — Le livre des avares, p. Van Vloten ; Bacher, Ein hebr. pers. Wörterbuch aus dem XIV Jahrh. — Henry Barrow, separatist.

— 9 mars : The speeches of Oliver Cromwell, p. Stainer. — Collins, Ephemera critica. — Jastrow, Fact and fable in psychology. — An English Miscellany presented to Dr Furnivall in honour of his 75e birthday. — Books on China (livres de MM. Parker, et Woodbridge). — Byzantine literature (livres de MM. Hutton et Freshfield). — African philology (Robinson, Dictionary of the Hausa language). — The war and the army. — A frail of figs. — Archbishop Spottiswood and Father John Ogilvie (Law). — The troubadours. — The Charles of Horace Walpole's triumvirate. — Sir George Measom. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Weinmeister, Beitr. zur Gesch. der evang. Gemeinde zu Leipzig, 1700-1900. — Bonhoff, Christentum und sittlich-sociale Lebensfragen. — Kobell, Farben und Feste, kulturh. Studie (« travail de dame trop tendre et joli pour être exposé au rude contact d'un homme et surtout d'un Recensent »). — Catalogue des actes de Henri de Bavière, prince-évêque de Liège, par Delescluse et Brouwers. — Kützschke, Studien zur Verwaltungsgeschichte der Grossgrundherrschaft zu Werden an der Ruhr (excellent). — Stüve, J.-C. B. Stüve nach Briefen und persönl. Erinn. I, 1798-1848. — Welschinger, La mission secrète de Mirabeau à Berlin et trad. allemande (les rapports vont reparaître d'après le texte original par les soins de M. Wild ; la publication française est « unzuverlässig und flüchtig »). — Kehnert, Die Kriegsereignisse des Jahres 1866 im Herzogtum Gotha. — Janko, Herkunft der magyarischen Fischerei. — Chauvin, Bibliogr. des ouvrages arabes, IV. Les mille et une nuits. — Koumanoudis (ouvrage apprécié dans la *Revue*, 1900, n° 52-53). — Schlessinger, Die altfr. Wörter im Machson Vitry.—Lee, Shakspeare, übers. Wülker. — Wurzbach, Bürger, sein Leben und seine Werke (beaucoup de peine pour rien ; diffus et inexact).—Morf, Deutsche und Romanen in der Schweiz. — Jordan, Œsterlen, Baege, Beiträge zur

Volkskunde : Deutsche Sprache, ein Spiegel deutscher Volksart ; Gesch. der volkstümlichen Leibesübungen ; Tod und Winter bei Griechen und Germanen. — J. Ranke, Die akademische Kommission für Erforschung der Urgesch. u. die Organisation der urgesch. Forschung in Bayern durch König Ludwig I. — Kunstgeschichte in Bildern, I. das Altertum, p. Winter ; V. Die Kunst des XVII u. XVIII Jahrh. p. Dehio. — Kraus, Gesch. der christlichen Kunst, II, die Kunst des M.-A., der Renaissance und der Neuzeit, II, Renaissance und Neuzeit, 1 (c'est à la fois un « Handbuch » et un « Lehrbuch »).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — CRITIQUE

BARBIER DE MEYNARD, de l'Institut. La poésie en Perse. In-18. 2 fr. 50

BASSET (R.). La poésie arabe anté-islamique. In-18. . . . . 2 fr. 50

BERGER (Ph.), de l'Institut. Ernest Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France. In-8. . . . . 1 fr. »

BESSON (Paul). Platen. Étude biographique et littéraire. In-8. . . . . 2 fr. »

BLOCH (Isaac) et **Ém. LÉVY**. Histoire de la littérature juive, d'après G. Karpelès. Avec une préface de M. Zadoc-Kahn, grand rabbin de France. In-8. (*Sous presse.*)

CARRA DE VAUX. Joseph Salvador et James Darmesteter. In-8. . . 1 fr. 50

CHASSIOTIS (G.). L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. Gr. in-8, 4 cartes en chromo. . . . 15 fr. »

DARMESTETER (J.). Les origines de la poésie persane. In-18. . . . . 2 fr. 50

DELEPIERRE (O.). Tableau de la littérature du Centon chez les anciens et chez les modernes. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr. »
— Essai historique et bibliographique sur les rébus. In-8, fig. . . . . . 3 fr. 50
— Analyse des travaux de la Société des philobiblon de Londres. . . . 10 fr. »
— Macaroneana andra. Mélange de littérature macaronique. In-8. . . . 13 fr. 25

DELFOUR (C.). La Bible dans Racine. In-8. . . . . 5 fr. »
Prix Montyon. — Académie française.

DENSUSIANU (Ovide), professeur à l'Université de Bucarest. Histoire de la langue roumaine.
L'ouvrage formera 2 volumes de 600 pages environ avec un Index détaillé. Chaque volume sera publié en trois fascicules. Les souscripteurs à l'ouvrage complet paieront 15 fr. à la réception du 1er fascicule de chaque volume. Les fascicules ne seront pas vendus séparément. Le prix de l'ouvrage pour les non souscripteurs sera porté à 40 fr.
Le fascicule 1 vient de paraître.

DERENBOURG (H.), de l'Institut. Silvestre de Sacy. In-8, portrait. . . 1 fr. 50

DOREZ (Léon) et **L. THUASNE**. Pic de la Mirandole en France (1485-1488). In-18. . . . . 3 fr. 50

DROZ (Ed.). La critique littéraire et la science. In-18. . . . . 1 fr. »

DUBUT (J.-L.). Notice sur Villemain. In-8. . . . . 1 fr. »

DUPUY (Adrien), inspecteur général de l'enseignement secondaire. Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. In-8 raisin. . . . . 5 fr. »

EBERT. Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident. Traduction par Aymeric et Condamin. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

ELIADE (P.). De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la société roumaine a l'époque des règnes phanariotes. In-8. . . . . 7 fr. 50

FRÉMY (Ed.). Les origines de l'Académie française. L'Académie des derniers Valois. In-8, planches et portraits. . . . . 7 fr. 50
Couronné par l'Académie française. — Prix Marcellin Guérin.

GUBERNATIS (Angelo de). Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie. In-8. . . . . 6 fr. »

HEINRICH (G. A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Histoire de la littérature allemande. Seconde édition. 3 vol. in-8. . . . . 22 fr. 50

HUART (C.). Etude biographique sur trois musiciennes arabes. In-8.. 1 fr. 50

IMBAULT-HUART. La poésie chinoise, du XIVe au XIXe siècle. In-18.. 2 fr. 50

JULIEN (Em.). Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. In-8 7 fr. 50

JUSSERAND (J.). Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare. In-18. . . . . 4 fr. »

— Le roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle. In-18 . . . . 1 fr. 50

KAUFMANN (David). Jacob Mantino. Une page de l'histoire de la Renaissance. In-8. . . . . 2 fr. »

KONT (J.). Lessing et l'antiquité. Etude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIIIe siècle. 2 vol. in-18. . . . . 7 fr. »

— La Hongrie littéraire et scientifique. In-18. . . . . 5 fr. »

KONTZ (Albert). Les drames de la jeunesse de Schiller. Etude historique et critique. In-8. . . . . 10 fr. »

— De Henrico Beyle, sive Stendhal, litterarum germanicarum judice. In-8 3 fr. 50

LE DOUBLE (Dr). Rabelais anatomiste et physiologiste. In-8, 32 fac-simile et 174 illustrations. . . . . 10 fr. »

LEQUEUX (A.), consul de France. Le théâtre japonais. In-18. . . . . . 2 fr. 50

MAGNABAL (J.-G.). Calderon et Gœthe. Le Magicien prodigieux et le Faust, traduit de l'espagnol. In-18 . . . . 4 fr. »

— Don Juan et la critique espagnole. In-18. . . . . 3 fr. 50

MONCEAUX (Paul). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. 2 forts volumes in-8. (*Sous presse*.)

MONOD (G.), de l'Institut. De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur. In-8. . . . . 1 fr. »

NÈVE (F.). Windischmann et la haute philologie en Allemagne. In-8. 1 fr. 50

— L'Arménie chrétienne et sa littérature. In-8.. . . . . 8 fr. »

— La renaissance des lettres et l'essor de l'érudit. en Belgique. In-8 .. 7 fr. 50

NICOLAS (A.). Note sur l'enseignement en Perse. In-8. . . . . 1 fr. 75

PAQUIER (J.). L'humanisme et la Réforme. Jérôme Aléandre, de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes (1480-1529). In-8, portrait, fac-simile, etc. 15 fr. »

— De Philippi Beroaldi junioris vita et scriptis (1472-1518). In-8. . . . 5 fr. »

PIQUET (F.). Etude sur Hartmann d'Aue. In-8. . . . . 7 fr. 50

PYPINE et SPASOVIC. Histoire des littératures slaves (Bulgares, Serbo-Croates, Yougo-Russes). Trad. du russe par E. Denis. In-8. . . . . 5 fr. »

QUENTIN (R. P. Henri), bénédictin de Solesmes. Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires. Etude d'histoire littéraire, suivie d'une correspondance inédite de Baluze. In-8. . . . . 5 fr. »

REGNAUD (P.). La langue et la littérature sanscrites. In-18. . . . . . . 1 fr. »

REINACH (S.), de l'Institut. Ernest Renan. Notice. In-8. . . . . 1 fr. »

REINACH (Théod.). Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle av. J.-C. In-8. . . . . 1 fr. 50

REINAUD, de l'Institut. De l'état de la littérature chez les populations chrétiennes arabes de Syrie. In-8. . . . . 2 fr. »

RIBBECK (Otto). Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République, traduite par E. Droz et Albert Kontz. Tome I. In-8. . . . . 7 fr. 50

SCHWAB (M.). Salomon Munck, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, sa vie et ses œuvres. In-18. . . . . 6 fr. »

YACOUB ARTIN PACHA, président de l'Institut égyptien. L'instruction publique en Egypte. In-8. . . . . 5 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-cinquième année 1er avril 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Études anciennes, 1901, n° 1 : Ph. LEGRAND, La victoire au pentathle, à propos d'un paysage de Bacchylide. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Le poète Laevius, III. — Ph. FABIA, La préface des Histoires de Tacite. — C. JULLIAN, Notes gallo-romaines, IX, à propos des pagi gaulois avant la conquête romaine ; Chronique gallo-romaine, I, Pro domo mea ; II, Autel à Maia, trouvé à Saintes ; III, Revue historique de Provence. — G. RADET, La Gaule, par G. Bloch. — Bibliographie.

Souvenirs et Mémoires, n° 33, 15 mars : Ch. de LARIVIÈRE, Une impératrice et son premier architecte, Catherine II et Clérisseau. — Napoléon, Murat et le roi de Prusse en 1813, lettres inédites (fin). — Mémoires d'un soldat de l'ancien régime (suite). — Les Mém. de Mme d'Epinay, d'après le manuscrit authentique (suite). — Les livres d'histoire : Le Théâtre français avant la période classique ; La noblesse sous Richelieu ; Chroniques de M. Gaston Leroux.

Correspondance historique et archéologique, n° 86, février : MOMMEJA, Tamizey de Larroque, bio-bibl. (suite). — L. G. PÉLISSIER, Louis David et le Napoléon de Canova. — Réponses : Firmin MAILLARD, P. Saint-A... pseudonyme ; Médailles de mendicité. — Chronique : Soc. des antiquaires ; Bornier, Asse, Seré-Depoin ; Archives départementales (Corrèze, Sarthe, Calvados, Pas-de-Calais, Isère) ; Les lettres de Mérimée devant le Tribunal correctionnel ; Publications diverses. — Ouvrages nouveaux.

Revue celtique, n° 1, janvier 1901 : Th. REINACH, Un descendant de Déjotarus. — Whitley STOKES, The destruction of Da Derga's Hostel. — LOTH, Le vers à rime interne dans les langues celtiques. — ERNAULT, Notes sur le Vannetais. — DUVAU, Sur la prononciation du gaulois. — Bibliographie : LOTH, L'histoire de Bretagne d'Arthur le Moyne de La Borderie. — Chronique. — Périodiques.

Revue d'Alsace, mars-avril : CHAUVIN, Le Père Gratry en Alsace, 1828-1840. — DUBRUEL, Fulrad, abbé de Saint-Denis. I, sources et livres. — GENDRE, Le protocole du Magistrat de Massevaux vers la fin du XVIIe siècle. — FLEURENT, Berryer à Colmar, mars et mai 1864. — R. INGOLD, Jean d'Aigrefeuille (fin de la première partie). — LIBLIN et GASSER, Chronique de Wührlin de Hartmannswiller, 1778-1789. — ROUGE, Un artiste alsacien, Martin Feuerstein. — Bibliographie (HOLL, Nos généraux alsaciens ; STAEHLING, Monuments français en Alsace ; LAUGEL, Georges Spetz ; BARDY, Missellanées). — Supplément, table générale, 1850-1899, 2e feuille.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1901, n° 1 : J. BIDEZ, M. de Wilamowitz Moellendorff et la question du grec. — Lettre de Wilamowitz. — Ouvrages de MM. SWETE, OUVRÉ, BEYSCHLAG, LANDORMY, BONNET, CARRÉ, BOCQUET et CLERCY, WALISZEWSKI, Ch. ANDLER, HUBERT, DECHESNE, Van KALKEN. — Chronique. — Supplément : Tables de la Chronique de l'année 1900.

The Academy, n° 1506 : BEECHING, Two lectures, introductory to the study of poetry. — MABIE, Shakspeare. — Speeches of Oliver Cromwell p. STAINER. — A. B. DODD, Falaise the town of the conqueror. LE GALLIENNE, The life romantic, including the love-letters of the King. — O. de SATGÉ, Pages from the journal of a Queensland squatter. WHITTUCK, The good man of the XVIII century ; C. p. GILMAN, Concerning children ; RANDALL-MACIVER and WILKIN, Libyan notes. —

Sommerville, Sands of Sahara. — Bryden, Animals of Africa. — The athletic style.

The Athenaeum, n° 3829 : Gardiner, History of the commonwealth and protectorate, 1649-1660. — Kingston, The romance of a humdred years. — Wratislauw, Swinburne. — The Little Red Book of Bristol, p. Bickley, 2 vol. — Counsels for church people, from the writings of Creighton, bishop of London, p. Burn. — French literature : M. Hay, Dianne de Poytiers; d'Avenel, La noblesse française sous Richelieu ; Souvenirs de La Ferronnays. — Law and politics. — Sir Edward Malet's « shifting scenes » (Vizetelly). — The Royal Historical Society. — Mackay, The life of sir John Fowler. — The retan script (Cowley). — The Shakespeare first folio (Sidney Lee).

Literarisches Centralblatt, n° 11 : Richter-Ruth, trad. Nowack. — Briefe u. Tagebuchblätter Dr. J. H. Wicherns. — Heyck, Die Kreuzzüge und das heilige Land (remarquable). — Lindner, Der Hergang bei den deutschen Königswahlen. — Heckethorn, Geheime Gesellschaften, Geheimbünde und Geheimlehren, trad. Katscher. — D. Müller, Gesch. des deutschen Volkes in kurzgef. übers. Darstellung, 17e ed. — Mülhäuser Geschichtsblätter, p. Heydenreich. — Haugwitz, Der Palatin. seine Gesch. u. seine Ruinen. — Lang, Elemente der Phonetik zur Selbstbelehrung (suffisant). — Divan des Farazdak, II, p. Hell (très recommandable). — Engelmann, Archäol. Studien zu den Tragikern (beaucoup de bonnes choses). — S. Aurelii Augustini de civitate Dei II, 14-22, p. E. Hoffmann (préface qui ne convertit pas le critique). — Salneanu, Influensa orientala asupra limbei si cultura romane. — Weise, Syntax der Altenburger Mundart. — Schultze, Falk und Gœthe (contestable). — Spofford, Ainsworth Rand. — Seyler, Die Drususverschanzungen bei Deisenhofen. — Oeser, Gesch. der Kupferstecherkunst zu Mannheim XVIII Jahrhundert. — Eulenburg und Bach, Schulgesundheitslehre. — Schultze, Freie öffentliche Bibliotheken.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : Richter-Ruth erkl. von W. Nowack. — König, Im Kampf um Gott und um das eigene Ich. — Dr. August Friedrich Christian Vilmar als Hymnolog. Hgb. von Ph. Dietz. — Windelband, Geschichte der Philosophie. 2. Aufl. — Carring, Das Gewissen im Lichte der Geschichte. — Rosenthal, Incunabula typographica. — Schriftsteller-und Journalisten-Kalender für 1901. — Tontscheff, Die Lehre von den Stufen des Unterrichts bei Johann Friedrich Herbart. — Tupek, Ueber das Schulwesen Chiles. — Pischel, Grammatik der Prakrit-Sprachen. — Merguet, Ueber Lexicographie. — Thucydidis Historiae ed. C. Hude. I. — Segebade et Lommatzsch, Lexicon-Petronianum. — Waag, Bedeutungsentwicklung unseres Wortschatzes. — Kühnlein, O. Ludwigs Kampf gegen Schiller. — Van Dam, with the assist. of Stoffel, William Shakespere Prosody and Text. — Padelford, Old English musical terms. — Dantes Göttliche Köomdie frei bearb. von P. Pochhammer. — La France, hgb. von H. P. Junker. I, 1. — Nonnenmacher, Praktisches Lehrbuch der altfranzösischen Sprache. — Sethe, Sesostris. Wachsmuth, Wirthschaftliche Zustände in Aegypten. — Wilms, Die Schlacht im Teutoburger Wald. — Landmann, Das Predigtwesen in Westfalen in der letzten Zeit des Mittelalters. — Doniol, Serfs et vilains au moyen âge. — Chuquet, L'Alsace en 1814. — Jäger, Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts. 3. Aufl. — Kellner, Ein Jahr in England 1898-1899. — Wlast, Südafrika. — Speck, Handelsgeschichte des Alterthums. I. Bd. — Harster, Das Strafrecht der

freien Reichsstadt Speier in Theorie und Praxis. — BREDT, Der Handschriftenschmuck Augsburgs im XV. Jahrhundert. — HIATT, Henry Irving.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : LÖHR, Untersuchungen zum Buch Amos. — STEINBECK, Das Verhältniss von Theologie und Erkenntniss-Theorie erörtert an den theologischen Erkenntniss-Theorien von A. Ritschl und A. Sabatier. — DEISSMANN, Theologie und Kirche. — Die Impossibilia des Siger von Brabant, hgb. von Cl. BAEUMKER. — HALPERN, Der Entwicklungsgang der Schleiermacherschen Dialektik. — BOOCK, Methodik des deutschen Unterrichts; Hilfsbuch für den Unterricht in der deutschen Grammatik. — STÖCKLEIN, Entstehung von Analogieformen bei lateinischen Verba. — GAYLEY and SCOTT, An introduction to the methods and materials of literary criticism. I. — BACHER, Ein hebräisch-persisches Wörterbuch aus dem 14. Jahrh. — NILSSON, Studia de Dionysiis Atticis. — RÖSSNER, Des Aristoteles Ansicht von der Wirkung der Tragödie und die Idee des sophokleischen König Oedipus. — Novalis' Schriften hgb. von E. HEILBORN. — E. HEILBORN, Novalis der Romantiker. — O. KIRN, Goethes Lebensweisheit in ihrem Verhältniss zum Christenthum.—CHURCHILL, Richard the Third up to Shakespeare. — WAGNER, Die Sprachlaute des Englischen. — VORETZSCH, Die Komposition des Huon von Bordeaux. — SCANFERLATO, Lezioni italiane. — A. v. PREMERSTEIN und RUTAR, Römische Strassen und Befestigungen in Krain. — JORGA, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle. — JOESTEN, Zur Geschichte der Hexen und Juden in Bonn. — CLEMEN, Beiträge zur Reformationsgeschichte aus Büchern und Handschriften der Zwickauer Rathsschulbibliothek. I. — FRIIS, Andreas Peter Bernstorff und die Herzogthümer Schleswig und Holstein (1775-1780). — DARMSTÆDTER, Das Grossherzogthum Frankfurt. — LE STRANGE, Baghdad during the Abasside Caliphate. — LECLERCQ, Un séjour dans l'île de Ceylan. — E. SPECK, Seehandel und Seemacht. — HUDDILSTON, Die griechische Tragödie im Lichte der Vasenmalerei. — LANGE, Musikgeschichtliches.

Euphorion, VII, 4 (Vienne et Leipzig, Fromme) : BOLTE, Des Trinkers fünf Gründe. — HAUFFEN, Zu den Quellen der Gesichte Philanders von Sittewald von Moscherosch. — CONSENTIUS, Ein Gedicht von Pyra. — LEVERKÜHN, Ein Brief von Lavater. — MORRIS, Ein Faustschema. — O. von ZINGERLE, Uhlands Speerwurf. — WYPFEL, Ein Schauerroman als Quelle der Ahnfrau. — HALLGARTEN, Aus dem Nachlasse Grabbes, II. — KRAEGER, Zur Gesch. von C. F. Meyers Gedichten, III. — Misscellen : REUSCHEL, Nachträge zu Matthesius; SUPHAN, Zu Herder; BALDENSPERGER, Le motif de Maria dans le romantisme français ; Lesefrüchte (1. Ludim, 2. Puppe, 3. Ratsherr. 4. Roman). — Recensionen und Referate : BETZ, La litt. comparée ; WICK, Tobias in der dramat. Literatur Deustchlands ; KRÜGER, Der junge Eichendorff; EHRHARD, Le théâtre en Autriche, Grillparzer ; Hoffmann von Fallersleben, Unsere volkstümlichen Lieder, 4e Aufl. von PRAHL. — Bibliographie (Hauffen, Hoffmann-Krayer, Senil). — Register (Spina).

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 14 Trente-cinquième année 8 avril 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, du 15 mars 1901 : Stéphane Piot : L'édit d'oût 1749 sur les biens de mainmorte. — W. Beaumont, La crise du parlementarisme en Autriche : les élections législatives et la situation politique. — Z..., La marine française — Paul Matter, La question du vagabondage. — Marcel Aragon, La compagnie d'Ostende. — François Maury, De La Fayette à Gambetta : L'esprit républicain (à propos d'un livre de M. G. Weill). — Analyses et comptes rendus. (ouvrages de MM. Boutmy, Hauser, Coulon, Ch. Michel et Chalandon).

The Academy, n° 1507 : Sir Walter Besant, East London. — The Paston letters, 1422-1500, p. J. Gairdner. — Life and correspondence of Hugh Childers; Another Englishwoman's loveletters, p. Pain; Matthews, Notes on speech-making. — Swinburne. — Theocritus.

The Athenaeum, n° 3830 : Cunningham, An essay on western civilisation in its economic aspects, mediaeval and modern times. — Whittuck, The good man of the XVIII century. — Lord Edmond Fitzmaurice, Charles William Ferdinand duke of Brunswick, historical study. — Little, Mount Omi and beyond, a record of travel on the Thibetan border. — Courtney, The working constitution of the United Kingdom and its outgrowths. — Books on the war. — Newly discovered documents of the Elizabethan and Jacobean periods, I, Letters and documents by George Chapman. — Frail (Betham-Edwards). — Yeomanry or mounted infantry (Hallam Parr). — Discovery of the Hawaiian islands in 1542 (Petherick). — Early Portuguese travels in Palestine. Egypt, etc. (Martin Hume). — The etymology of some African botanical terms (Plott). — Yriarte, Mantegna.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : Horner, Den mosaiska tiden. — Zahn, Forsch. zur Gesch. des neutest. Canons, VI. Apostel und Apostelschüler in der Provinz Asien; VII. Brüder und Vettern Jesu. — Lytham, The risen master. — Gracian, El discreto, con un estudio critico per. A. Farinelli. — Chronica Ungarorum, impresa Budae 1473, typis simiibus reimpressa, die Ofner Chronik. Facsimile-Ausgabe p. Fraknoi (très remarquable exécution). — Aldinger, Die Neubearbeitung der deutschen Bistümer unter Papst Innocenz IV (clair et très fouillé). — P. Schmidt, Unser Moltke (pour les soldats et le peuple). — M. von Brandt, Dreiunddreissig Jahre in Ostasien, Erinnerungen eines deutschen Diplomaten. I (très intéressant). — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender für 1900. — Traeger, Die Rettung der Halligen und die Zukunft der schleswigholsteinischen Nordseewatten. — Pischel, Grammatik der Prakrit-Sprachen (mine et fondement pour des recherches grammaticales pendant des dizaines d'années). — Karst, Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen (travail distingué). — A. Chuquet, Etudes de littérature allemande, I. Goetz de Berlichingen. Hermann et Dorothée, Le camp de Wallenstein. (« Die Aufsaetze sind so elegant und flüssig, so eindringlich und klar, so ohne jeden doctrinaeren Ton geschrieben, dass es dem Gelehrten und dem Laien gleiche Freude gewaehrt, dem Autor zu folgen. Vor allem findet man nicht ueberall das gesammte Material so wolgeordnet und so erschöpfend zusammengetragen wie hier. ») — Altenglische Sprachproben, nebst einem Woerterbuche p. Mätzner u. Bieling, 13. — Bode, Goethes Lebenskunst (bon et agréable). — Klein-Hattingen, Das Liebesleben Hölderlins, Lenaus, Heines. (diffus et fatigant).

Gauckler (P.), correspondant de l'Institut. Musée de Cherchel. In-4, 21 planches en un carton . . . . 12 fr. »
— Musée Alaoui. In-8, illustré de 43 planches. . . . . . . 10 fr. »
— Monuments historiques de la Tunisie. I. Les temples païens. In-4, fig. et 33 planches en un carton . . . . 25 fr. »
— Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. Fasc. I-IV, in-8 . . . . 11 fr. »
Grammont (H. de). Correspondance des Consuls d'Alger (1690-1742). In-8. . . . . 6 fr. »
— Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830). In-8. . 8 fr. »
Gsell (S.). Recherches archéologiques en Algérie. In-8, nombreux dessins et 8 planches. . . . . 10 fr. »
— Musée de Philippeville. In-4, 11 planches en un carton . . . . 12 fr. »
La Blanchère (R. de). Musée d'Oran. In-4, 7 pl. en un cart. . . 10 fr. »
— Tombes en mosaïque de Thabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo. In-8, 7 planches . . . . 3 fr. 50
Le Chatelier (A). L'islam au XIXe siècle. In-18. . . . . 2 fr. 50
— Les confréries musulmanes du Hedjaz. In-18. . . . . 5 fr. »
— Les Medaganat. In-8, carte . . . . 2 fr. 50
— Les tribus du sud-ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »
Législation de la Tunisie. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1er janvier 1888. Publié par Maurice Bompard. Grand in-8 à 2 colonnes . . . . 20 fr. »
— Supplément par M. Claudel. Recueil des lois décrets et règlements promulgués du 1er janvier 1888 au 1er janvier 1896. In-8. . . . . 15 fr. »
Léon L'Africain. Description de l'Afrique. Nouv. édition publiée et annotée par Ch. Schefer, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8. . . . . 75 fr. »
Liorel (J.). Kabylie du Jurjura. Races berbères. In-18. . . . . 5 fr. »
Lombay (J. de). Alger, Oran, Tlemcen. In-18, dessin et carte . . 4 fr. »
Masqueray (E.), directeur de l'École des Lettres d'Alger. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs. Beni Mezâb). In-8 . . . . 10 fr. »
Mercier (Ernest). Histoire de l'Afrique septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 vol. in-8, cartes . . . . 25 fr. »
— La France dans le Sahara et au Soudan. In-18 . . . . . . 1 fr. 25
Mohammed Seghir Ben Yoûssef. Mechra el-Melki, chronique tunisienne (1705-1771), pour servir à l'histoire des quatre premiers beys de la famille Husséinite. Traduit par Victor Serres et Mohammed Lasram. In-8. . . . 10 fr. »
Pallu de Lessert (A. Clément). Fastes des provinces romaines d'Afrique sous la domination romaine.
— Tome I. République et Haut Empire. 2 parties in-4. Chaque . . 15 fr »
— Tome II. Proconsuls, vicaires, comtes d'Afrique, Byzance, Tripolitaine, Numidie, Maurétanie Césarienne. 2 parties in-4. Chaque . . . . . 15 fr. »
Philibert (Le Général). La conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens. In-8, 3 cartes et nombr. illustrations. . . 12 fr. »
Ruff (Paul). La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du Comte d'Alcaudete (1534-1558). In-8. . . . . 5 fr. »
Sainte-Marie (E. de). Mission à Carthage. In-8. 400 fig. . . . . 5 fr. »
Saladin (Henri). La mosquée de Sidi Okba à Kairouan. In-4, fig. et 29 planches en un carton . . . . 25 fr. »
Schnell (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de l'Atlas. . . . . 10 fr. »
Tauxier (H.). Les migrations des nations berbères avant l'islamisme. In-8. . . . . 1 fr. 50
Tissot (Ch.) et **S. Reinach**, membres de l'Institut. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. 2 vol. in-4 et atlas. . . . . . . 36 fr. »

ALGÉRIE — TUNISIE — MAROC

Babelon (E.), de l'Institut. Guide à Carthage. In-18, fig. et plans. . . 3 fr. »

Ballu (Albert), architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie. Les ruines de Timgad. In-8, illustré de 8 plans, une carte, 32 planches et 40 dessins. . . . . 25 fr. »

— Le monastère byzantin de Tébessa. In-folio, dessins, phototypies et planches en couleur. . . . . 50 fr. »

— (En collaboration avec M. R. Cagnat, de l'Institut). Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain. Livraisons I à VI, avec dessins et planches. Chaque livraison . . . . 10 fr. »

— Guide à Timgad. In-18, fig. . . . . 1 fr. 50

Bardon (X.). Histoire nationale de l'Algérie. In-8. . . . . 5 fr. »

Basset (René), directeur de l'École des Lettres d'Alger. Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541, publiés et traduits. In-8. . . . . 2 fr. 50

— Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe (290-915 hégire). 903-1509 de J.-C. In-8 . . . . 2 fr. »

— Relation de Sidi-Brahim de Massat, trad. sur le texte chelha. In-8. . 2 fr. »

— Documents géographiques sur l'Afrique Septentrionale, traduits de l'arabe. In-8. . . . . 2 fr. 50

Baudouin (A.), instituteur. En Tunisie, notes de voyage. In-18. . . 2 fr. »

Bisson (F. de). La Tripolitaine et la Tunisie. In-8. . . . . 1 fr. »

Cagnat (R.), de l'Institut, professeur au collège de France. L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs. In-4, figures, héliogravures, cartes. . . . . 40 fr. »

— Musée de Lambèse. In-4, 7 planches en un carton. . . . . . . 10 fr. »

— Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie. In-8, cartes. . . . . 3 fr. 50

— Guide à Lambèse. In-18, avec figures et plan . . . . 1 fr. 50

Cat (E.). De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8, cart. . . . . . 2 fr. 50

— Précis d'histoire de l'Algérie française. In-18, cart. . . . . . . 2 fr. 50

Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque . . . . 6 fr. »

Delattre (Le P.). Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, publié par MM. R. Cagnat et Ph. Berger, membres de l'Institut.

I. Antiquités puniques. In-4, 36 planches en un carton . . . . 26 fr. »
II. Antiquités romaines. In-4, 27 planches en un carton . . . . 15 fr. »
III. Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches en un carton. . . . 12 fr. »

Diehl (Ch.), correspondant de l'Institut. L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). In-8, cartes, fig. et pl. . . . 20 fr. »

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan. I. Tarikh es-Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah et-Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 16 fr. »

— II. Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Molouk es-Soudan. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 15 fr. »

Doublet (G.). Musée d'Alger. In-4, 17 planches, en un carton . . . 12 fr. »

Doublet (G.) et **P. Gauckler.** Musée de Constantine. In-4, 26 planches en un carton . . . . 12 fr. »

El-Nesawi. Vie de Djelal eddin Mankobirti (VIIIe siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque. . . . . . . 15 fr. »

Eloufrani (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque . . . . 15 fr. »

Ezziani (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8 . . . . 15 fr. »

Fournel (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4. . . . . . . 40 fr. »

Frisch (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation, politique. In-18, carte . . . . 3 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 15 Trente-cinquième année 15 avril 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : LANSON, Après les Provinciales, examen de quelques écrits attribués à Pascal. — BEAUGRAND, Est-ce un madrigal de Bossuet? — HUGUET, Quelques sources de Notre-Dame de Paris. — Chateaubriand en Amérique, réplique à un contradicteur (Bédier); L'Enéide burlesque, trad. inédite du VI[e] livre par les frères Perrault (P. B.); Lettres inédites de Voltaire (E. Ritter). — *Comptes rendus* : CHAMARD, Joachim du Bellay (Vianey); GIRAUD, Pascal (Michaut).

The Academy, n° 1508 : Max MÜLLER, My autobiography, a fragment. — LUCY, A Diary of the Unionist Parlament. — LANCIANI, The demolition of ancient Rome, a sketoh of the history of the monuments. — Lord FITZMAURICE, Charles William Ferdinand, duke of Brunswick. — The scientific memoirs of Huxley; BAILDON, Louis Stevenson; Grant Allen, In nature's workshop; MORRAH, The litterary year-book, 1891. — MATTHEWS, The philosophy of the short-story. — Some translatons and Job.

The Athenaeum, n° 3831 : The life and correspondence of C. E. Childers, 1827-1896. — ST. CLAIR, The mythes of Greece. — MEZES, Ethics, descriptive and explanatory. — V. GIRAUD, Essai sur Taine, son œuvre et son influence. — LEGG, Three coronation orders. — Newly discovered documents of the Elizabethan and Jacobean periods, II. — Letters of George Chapman and Ben Jonson. — The troubadours (Flower). — The first edition of the Pilgrim's Progress (E. Stock).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : A. SCHWEIZER, Untersuch. über die Reste eines hebr. Textes vom ersten Makkabäerbuch. — LEA, Hist. de l'inquisition au M. A. I, trad. S. REINACH. — UNGERER, Eine Kirche der Wüste in Lothringen (l'église de Courcelles-Chaussy). — GORRINI, La cattura e prigionia di Annibale Malvezzi in Germania. — La vie de S. Didier, évêque de Cahors, p. POUPARDIN (bien fait). — HOLM, Lübeck (oriente bien). — Quellen zur Gesch. der Stadt Wien, II. Regesten, 2 Verzeichnis der Originalurkunden des städtischen Archivs, 1412-1457, p. UHLIRZ. — Sonderjydske Skatte = og Jordeboger fra Reformationstiden, p. F. FALKENSTJERNE og Anna Hude. — K. Hegel, Leben und Erinnerungen. — Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der griech. Sprache, Kursus II, Brief 15-26. — Seemannsprüche, p. LÜPKES. — N. WELTER, Mistral; Mistral, Mireio, p. KOSCHWITZ et HENNICKE (deux importantes contributions). — The Christ of Cynewulf, p. WHITMAN. — Von der Recke, Aufzeichn. u. Briefe aus ihren Jugendtagen, p. RACHEL. — Hans Holbein, Initialen, p. SCHNEELI u. HEITZ. — SCHAEFFER, Die Frau in der venezianischen Malerei (solide). — LARSEN, Bidrag till den danske Folkeskoles historie, 1818-1898.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : Select Narratives of Holy Women from the Syro-Antiochene or Sinai Palimpsest. Ed. by Agnes Smith LEWIS. — FUCHS, Schleiermachers Religionsbegriff und religiöse Stellung zur Zeit der ersten Ausgabe der Reden. — CESCA, L'università di Messina e la compagnia di Gesù. — Frz. SCHMIDT, Ueber den Reiz des Unterrichtens. — ELPI, La lingua universale. — M. HARTMANN, Der Islamische Orient. I. II. u. III. — HOMMEL, Aufsätze und Abhandlungen. II. — Les plaidoyers d'Isée trad. p. R. DARESTE. — TOLKIEHN, Homer und die römische Poesie. — THUMB, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. — V. HENRY, Le dialecte ala-

man de Colmar. — Brossmann, Hofmann von Hofmannswaldau. — Logeman, Faustus Notes. — Martinenche, La Comedia Espagnole en France de Hardy à Racine. — Berneker, Die Wortfolge in den slavischen Sprachen. — Conrad, De saeculo Romanorum. — Lea, Histoire de l'Inquisition au moyen âge, trad. p. S. Reinach. I. — Briefwechsel des Herzogs Christoph von Wirtemberg. Hgb. von V. Ernst. I. u. 2. — Degrand, Souvenirs de la Haute-Albanie. — Dronke, Die Eifel. — Colescu, La loi rurale de 1864 et la statistique des paysans devenus propriétaires. — Moroianu, La loi agraire de 1864 et l'état du paysan en Roumanie. — Küssner, Zur Frauenfrage. — W. von Glanvell, Die letztwilligen Verfügungen nach gemeinsamen kirchlichen Rechte. — Mayer, Die schuldhafte Handlung und ihre Arten im Strafrecht. — Luise von Kobell, Farben und Feste.

Museum, n° 2 : Aristophanis Equites, ed. Van Leeuwen (K. Kuiper). — Aristophanis Acharnenses, ed. Van Leeuwen (K. Kuiper). — Gunkel, Sagen der Genesis (Wildeboer). — Die Spiegel der Sonden, uitgeg. door Verdam, I (Van Berkum). — Deutsche Litteraturdenkmale der 18. und 19. Jahrh., No. 66-82 (Kossmann). — Voretzsch, Epische Studien, Heft I (Symons). — Sethe, Sesostris (Boeser). — Beloch, Griechische Geschichte, II (Boissevain). — Van der Linden, Geschiedenis van de stad Leuven (Blok). — Haak, Paullus Merula (S. G. de Vries). — Judicium over Latijnsche prijsverzen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28.

AYMONIER (E.), directeur de l'Ecole Coloniale. Le Cambodge. Première partie. Le royaume actuel. Gr. in-8, fig. et 14 cartes 20 fr. »

— Seconde partie. Les provinces Siamoises. In-8, fig. et cartes (*Sous presse*).

BERTIN (L.-E.), directeur de l'Ecole du Génie maritime. Les grandes guerres civiles du Japon. Les Taïra et les Minamoto. Histoire et légendes. Gr. in-8, illustré de nombreux dessins d'après des gravures japonaises ou des netzkés à sujets historiques, de cartes et de planches.. 20 fr. »

Couronné par l'Académie Française.

BONET (Jean), professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes et à l'Ecole Coloniale. Dictionnaire annamite français (langue officielle et langue vulgaire). 2 beaux volumes in-8............... 40 fr. »

COURANT (Maurice), interprète-chancelier. Bibliographie coréenne. Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillées des principaux d'entre ces ouvrages. 3 forts volumes in-8, avec planches et fac-similé. Chaque volume....................... 25 fr. »

— Supplément à cet ouvrage. In-8 (*Sous presse*).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Stanislas Julien.

— Grammaire de la langue japonaise parlée. In-18......... 8 fr. »

— Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque Nationale. 2 vol. in-8, publiés en 4 fascicules. Fascicule I. Chaque............. 8 fr. »

— Fascicules II, III et IV *sous presse*.

DESHAYES (E.), conservateur au Musée Guimet. La Céramique japonaise. Les principaux centres de fabrication céramique au Japon, par Ouéda Tokounosouké, avec préface relative aux cérémonies du thé. In-18 .... 3 fr. 50

DURET (Théod.). Catalogue des livres et albums illustrés du Japon au département des Estampes de la Bibliothèque nationale. Un beau volume in-8, avec dessins et planches en couleur............ 7 fr. 50

GROOT (De). La Religion populaire des Chinois. Les fêtes annuellement célébrées à Emouï (Amoy). Traduit par C.-G. Chavannes. 2 vol. in-4, dessins de F. Régamey et héliogravures............. 40 fr. »

ROCHER (Emile). La province chinoise du Yûn-Nan. 2 vol. gr. in-8, avec planches, cartes et figures, cartonnage spécial........ 20 fr. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix S. Julien.

STEENACKERS (F.). Cent Proverbes japonais, traduits et publiés par Francis Steenackers et Ueda Tokunosuké. Beau vol. in-4, sur papier teinté fort, illustré de 200 dessins japonais tirés en noir et en couleur.. 25 fr. »

LE PUY-EN-VELAY. — IMP. RÉGIS MARCHESSOU

N° 16 Trente-cinquième année 22 avril 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, n° d'avril 1901. I. Les jeux en l'honneur du proconsul Q. Mucius Scævola. — II. La famille d'Hérode Atticus, par P. FOUCART. — Plautus, Asin. 99-100, par Th. KAKRIDIS. — Terentius, Phormio, par Louis HAVET. — Platon et l'origine des minéraux, par F. DE MÉLY. — Pline, Nat. hist., VIII, 165, par Emile CHATELAIN. — Langue et style de Victor de Vita (contribution à l'étude du latin d'Afrique), par F. FERRÈRE. — Baris, par Bruno KEIL. — Les Séleucides et le temple d'Apollon Didyméen (quatrième article), par B. HAUSSOULLIER. — Une nouvelle borne milliaire de Lydie. Le proconsul Dulcitius, par B. HAUSSOULLIER. — *Bulletin bibliographique.*

Revue des Études historiques, mars-avril : Frantz FUNCK-BRENTANO, La captivité, le procès et la mort de Marie-Antoinette. — G. LACOUR-GAYET, Préliminaires de la guerre de Sept-Ans. — BATCAVE, Commentaire historique d'un passage de Montaigne. — H. COURTEAULT, Souvenirs d'enfance et de jeunesse de la marquise de Villeneuve-Arifat (suite). *Comptes rendus :* BOUILLET et SERVIÈRES, Sainte-Foy, vierge et martyre ; CHAMARD, Joachim du Bellay ; BARZELLOTTI, La philosophie de Taine ; BEAUREPAIRE, Paris d'hier et d'aujourd'hui, la chronique des rues.

Nouvelle revue rétrospective, n° 82 : Les Anglais à Alexandrie, 1882, lettres d'un témoin. — Le procès des Jésuites, 1762-1765, lettres du président d'Eguilles et des conseillers Honoré et André de Montvalon. — Douze ans de campagnes, 1794-1806, lettres du vicomte Louis de Villiars à M. Aubron.

Correspondance historique et archéologique, n° 87, mars : G. BRIÈRE, Le rapport du budget des beaux-arts pour 1901. — L. DELISLE, Discours d'ouverture prononcé au Congrès international des bibliothécaires tenu à Paris en 1900. — Les archives historiques des colonies. — *Questions :* La collection numismatique de Gaignières. — *Chronique :* La Borderie ; Legs Marie Pellechet.

Revue de l'histoire des religions, 1900, n° 1 : Maurice COURANT, Sur le prétendu monothéisme des anciens Chinois. — E. DOUTTÉ, Notes sur l'Islâm Maghribin, Les Marabouts, II. — *Revue des livres :* Ouvrages de MM. BAISSAC, THOMAS, d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, PERROT et CHIPIEZ, HOLSTEN, FERRÈRE, ABBOTT, MALE, BOWER, LOWENSTIMM ; Notices bibliographiques. — *Chronique.*

— N° 2 : L. LEGER, Études de mythologie slave. — C. FOSSEY, La déesse Aruru. — A. BARTH, Bulletin des religions de l'Inde, Le Bouddhisme, I. — A. RÉVILLE, Un essai de philosophie de l'histoire religieuse, II. — *Revue des livres :* Ouvrages de MM. DENNETT, BUDGE, BROWN, GERBE, ADDIS, TYLER, RÉVILLOUT, MASON, les BOLLANDISTES, MARIGNAN, DEBIDOUR ; Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques :* C. PIEPENBRING, Judaïsme biblique. — *Chronique.*

— N° 3 : E. DOUTTÉ, Notes sur l'Islâm Maghribin, Les Marabouts, II. — A. E. CHAIGNET, La Philosophie des oracles de Porphyre. — — L. LEGER, Svantovit et saint Vit. — A RÉVILLE, Un essai de philosophie de l'histoire religieuse, II. — *Revue des livres :* Ouvrages de MM. C. PASCAL, Char BOSCAWEN, WELLHAUSEN, BASSET, RAT, HEIMBUCHER ; Notices bibliographiques. — *Chronique.*

— N° 4 : L. LEGER, Études sur la mythologie slave, L'idée de la mort et de la vie d'Outre-Tombe. — E.-L. MOON-CONARD, Les idées

des Indiens algonquins relatives à la vie d'Outre-Tombe. — A. BARTH, Bulletin des religions de l'Inde, Le Bouddhisme, II. — E. DOUTTÉ, Notes additionnelles sur l'Islâm Maghribin. — *Revue des livres :* Ouvrages de MM. LEIDES, P. REGNAUD, SIMPSON, CHEETHAM, BALJON, VIÉNOT; Notices bibliographiques. — *Chronique.*

— N° 5 : J. RÉVILLE, Le Congrès international de l'histoire des religions. — Procès-verbaux du Congrès. — Max MÜLLER, Lettre. — A. RÉVILLE, Discours d'ouverture. — BONET-MAURY, Discours. — A. DE GUBERNATIS, L'avenir de l'histoire des religions. — E. L. MOONCONARD, Les idées des Algonquins relatives à la vie d'Outre-Tombe, II. — *Revue des livres* : Ouvrages de MM. E. SIECKE, THOMPSON, KAUTZSCH, C. S. HURGRONJE, W. MATTHEWS; Notices bibliographiques. — *Chronique.*

— N° 6 : L. LEGER, Introduction à l'étude de la mythologie slave. — E. SENART, Bouddhisme et Yoga. — S. REINACH, L'orphisme dans la IV[e] églogue de Virgile. — A. SABATIER, La critique biblique et l'histoire des religions. *Revue des livres :* Ouvrages de MM. ROTH, JUNOD, VOLZ, CARPENTER, FOWLER, FRIEDLÄNDER, WUNSCH, REBELLIAU; Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques :* A van GENNEP, Coutumes et croyances des populations de l'Empire russe.

Musée Belge, n° 1 : H. GLAESENER, Vocabulaire de Lactance. — A. ROERSCH, Où naquit Palmérius. — H. FRANCOTTE, Les Ostraka grecs d'Egypte et de Nubie. — H. van de WEERD, Contributions à l'histoire des légions romaines. — J. P. WALTZING, Inscriptions des corporations romaines. — S. KAYSER, Le temple d'Esculape à Epidaure. — P. et J. WILLEMS, Le sénat romain en l'an 65 de notre ère (suite).

The Academy, n° 1509 : G. Paston, Little memoirs of the XVIII century. — R. D. ROBERTS, Education in the XIX century. — Dionysius of Halicarnassus, the three literary letters, with English transl. W. R. ROBERTS. — BORCHGREVINK, First on the Antarctic continent. — HARLAND, Knox. — HASTINGS, Le théâtre français et anglais. — BADDELEY, The aldermen of Cripplegate. — Poor Keats! — Henri Kingsley.

The Athenaeum, n° 3832 : DUTT, Highways and byways in East Anglia. — GARDYNE, The history of the Gordon highlanders. — MORRIS, The history of colonisation. — Mrs STOPES, Shakspeare's family. — Modern theology. — Newly discovered documents of the Elizabethan and Jacobean periods, III. Letters and documents by George Chapman (Dobell). — Henry of Huntingdon and Geoffrey of Monmouth (Haverfield). — Early golf in England. — The Arthurian legend, a Persian parallel (Nicholson). — GUSMAN, Pompei.

Literarisches Centralblatt, n° 1415 : The Book of Judges, p. MOORE. — HEINRICI, Der zweite Brief an die Korinther. — Bibl. hagiogr. latina antiquae et mediae aetatis, p. Bollandiani, V, Nazarius-Silvester. — EGER, Die Anschauungen Luthers vom Beruf. — PADOVAN, I figli della gloria (style dithyrambique). — RÖHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande, neue Ausg. (très consciencieux). — HAUPT, Senckenberg, 1751-1800 (intéressant). — FIRTH, Cromwell; MORLEY, Cromwell; GARDINER, Cromwell's place in history; WÄTJEN, Die erste englische Revolution und die öffentliche Meinung in Deutschland. — Unter Friedrich Wilhelm IV, Denkwürdigkeiten des Ministers Otto Freiherrn von Manteuffel, p. POSCHINGER (« travail de fabrique »). — JÄHNS, Feldmarschall Moltke, 1-3 (méritoire). — FILIPPI, La spedizione del duca degli Abruzzi al monte Sant-Elia. — GRÜNBAUM, Gesammelte aufsätze zur Sprach = und Sagenkunde. — Origenes'

Werke, III, p. Klostermann; Der Dialog des Adamantius p. Sande-Bakhuyzen. — Grani Luciniani quae supersunt, p. Camozzi. — Adan de le Hales Canchons und partures der altfr. trouveres, p. R. Berger. — Murray, The evolution of English lexicography. — Gœthes Werke, I, p. Heinemann. — Skeat, Malay magic. — Murad, Avarat und Masis. — Strena Helbigiana. — Die Sammlung des Kön. sächsischen Altertumsvereins zu Dresden. — Schein, Zwanzig ausgew. weltliche Lieder. — Möhler, Gesch. der alten und mittelalterlichen Musik. — Herbart, Umriss pädag. Vorlesungen, p. Zimmer. — Von Heldenstam, Classicität und Germanismus, einige Worte über den Weltkampf.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : König, Stilistik, Rhetorik, Poetik in Bezug auf die biblische Litteratur komparativisch dargestellt. — Der Protestantismus am Ende des 19. Jahrh.s. Hgb. von C. Werckshagen. — H. Münsterberg, Grundzüge der Psychologie. I. — Dressler, Vorlesungen über Psychologie. — A. von Wretschko, Heinrich Siegel. — Rein, Encycklopädisches Handbuch der Pädagogik. 5. Bd. — Caland, Altindisches Zauberritual. — Aristote, Traité de l'âme, trad. et annoté par G. Rodier. — Ehwald, Exegetischer Kommentar zur XIV. Heroïde Ovids. — Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften. 3. Aufl. — Reichel, Ein Gottsched-Denkmal. — Schultze, Falk und Goethe. — Skeat, The Chaucer Canon. — Penner, History of English literature. — Herzog, Materialien zu einer neuprovençalischen Syntax. — Koerting, Lateinisch-romanisches Wörterbuch. 2. A. — Herzog. Zur Verwaltungsgeschichte des attischen Staats. — Schnürer, Ueber Periodisirung der Weltgeschichte. — Kartels, Lorenz Fries der fränkische Geschichtsschreiber. — Langer, Das K. und K. Kriegsarchiv von seiner Gründung bis zum Jahre 1900. — Kaufmann, Die englische Verfassung in Deutschland. — Günther, Das Zeitalter der Entdeckungen. — Deutsche Arbeit in Böhmen hgb. v. H. Bachmann. — Calwer, Handel und Wandel. Jahresberichte über den Wirthschafts- und Arbeitsmarkt. — Der Arbeiterschutz bei Vergebung öffentlicher Arbeiten. — Hupka, Die Vollmacht. — Hager, Die öffentlich-rechtliche Regelung des Privatversicherungswesens. — Bock, Memling-Studien. — Bode, Kunst und Kunstgewerbe am Ende des 19. Jahrh.s.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-cinquième année 29 avril 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critiques musicales, Janvier : Notre programme. — Verdi. — Laloy, La Chanson au xvi[e] siècle. — Romain Rolland, La représentation d' « Orfeo » à Paris, et l'opposition politico-religieuse à l'Opéra. — A. Thomas, Le Maître de Chapelle de Charles VII. — Combarieu, Compositeurs du xvii[e] siècle : Sébastien de Brossard. — Bibliographie.

Février : Laloy, Le genre enharmonique chez les Grecs. — M. Brenet, Un poète-musicien français du xv[e] siècle. — Laloy, La musique française à l'époque de la Renaissance. — Combarieu, Un chant alsacien du xvii[e] siècle. — Astarté de Xavier Leroux. — La fille de Tabarin de G. Pierné.

Mars : Combarieu, Musique instrumentale des danses françaises du xvi[e] siècle. — O. Chilesotti, J.-B. Bésard et les luthistes du xvi[e] siècle (musique : Le branle de Paris, le branle de Poictou, etc...). — Laloy, Le genre euharmonique (fin). — Le P. Thibault, La notation dans la musique byzantine. — La musique dans la deuxième moitié du xix[e] siècle par le D[r] Rietz. — Rapport de A. Bruneau au ministre de l'Instruction publique. — Catalogue des livrets d'opéras, de la Bibliothèque de Bruxelles par A. Wotquenne, etc.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1900, n° 6 : F. Cumont, Sur un passage de Diodore relatif à Zoroastre. — D. Serruys, Cic., De Domo, additions et rectifications à la collation du Gemblacensis par Boiter. — L.-P., Platon, Phèdre, 229 D. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Antoine, Jones, Diels, Franke, Burnet, Weil, Abt et Chaumeix, Raegi, Toutain, Ruyssen, Wernicke, Delescluse et Brouwers, Lameere, P. Fredericq, Halkin, Loise, Maréchal. — *Chronique*. — Supplément : Fr. Cumont, Rapport sur une mission archéologique en Asie Mineure.

The Academy, n° 1510 : A subaltern's letter to his wfe — Ideals in Ireland — Mrs Stopes, Shakspeare's family — Annual of British School at Athens, VI — Some records of the later life of Harriett, countess Granville. — Meakin, The land of the Moors. — J.C.Wall, Alfred the Great— Koizums Yakumo, Lafcadio Hearn — The spelling of English.

The Athenaeum, n° 3833 : Lord Byron, Letters and Journals, V, p. Prothero. — Sir T. N. Holdich, The Indian Borderland, 1880-1900. — Harper, The Great North Road, the old mail road to Scotland. — Copes, The English church in the XIV and XV centuries. — Military books. — Local history. — Newly discovered documents of the Elizabethan and Jacobean periods, IV Letters and documents by Chapmam Ben Jonson, etc. — To abalienate (Karkaria). — Shakespeare's family (Ch. S. Stopes), — George Smith. — Mistakes in church dedication. — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : Testamentum Domini Nostri Jesu Christi ed. Ignatius Ephraem II Rahmani. — Al. von Oettingen, Lutherische Dogmatik. II, 1. — Wyss, Theologie und Ethik. — Herrmann, Ethik. — Ad. Meyer, Wesen und Geschichte der Theorie vom Mikro-und Makrokosmos. — Erichson, Bibliographia Calviniana. — E. Bernheim, Entwurf eines Studien-plans für das Fach des Geschichte und die damit verbundenen Nebenfächer. — Reichling, Die

Reform der Domschule zu Münster i. J. 1500. — CHAJES, Beiträge zur nord-semitischen Onomatologie. — FLAVIUS Josèphe, Antiquités Judaïques. L. I—V, trad. p. J. Weill; FLAVIUS Josephus, Jüdische Alterthümer, übs. von H. Clementz. — LUNAK, De paricidii vocis origine. — KARSTERN, Studier öfver de nordiska språkens primära nominalbildning. II. — SCHLOSSER, Rameaus Neffe. — BARTSCH, Deutsche Liederdichter. 4. Aufl. — Rud. MULLER, Untersuchungen über die Namen des nordhumbrischen Liber Vitae. — FEDERN, Dante. — SARAUW, Irske Studier. — GLOY, Beiträge zur Geschichte der Leibeigenschaft in Holstein. — TILLE, Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz. I. — SCHAUENBURG, Hundert Jahre Oldenburgischer Kirchengeschichte (1573-1667). — Elisa von der RECKE, Aufzeichnungen und Briefe aus ihren Jugendtagen. Hgb. von P. Rachel. — KUNZ, Der Feldzug der Ersten deutschen Armee im Norden und Nordwesten Frankreichs 1870/71. — GATELET, Histoire de la Conquête du Soudan français (1878-1899). — RUGE, Norwegen. — DIX, Die Wohnungsfrage. — BERTOLINI, Della transazione secondo il diritto Romano. — John RUSKIN, Die sieben Leuchter der Baukunst, übs. von W. Schoelermann. — Sesam und Lilien, übs. von Hedwig Jahn.

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES
DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

I. — **Musée d'Alger.** Texte par Georges Doublet. In-4, 17 planches, en un carton.................................. 12 fr. »

II. — **Musée de Constantine.** Texte par Georges Doublet et Paul Gauckler. In-4, avec 16 planches, en un carton........ 12 fr. »

III. — **Musée d'Oran.** Texte par R. de la Blanchère. In-4, 7 planches, en un carton.................................. 10 fr. »

IV. — **Musée de Cherchel.** Texte par Paul Gauckler, correspondant de l'Institut. In-4, 21 planches, en un carton.......... 15 fr. »

V. — **Musée de Lambèse.** Texte par R. Cagnat, membre de l'Institut. In-4, 7 planches, en un carton.................. 10 fr. »

VI. — **Musée de Philippeville.** Texte par Stéphane Gsell. In-4, 11 planches, en un carton........................... 12 fr. »

VII. — **Musée Alaoui.** Texte par R. de la Blanchère et Paul Gauckler. En 2 parties. In-8, illustré de 43 planches... 10 fr. »

VIII. — **Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage.** Collection des Pères Blancs formée par le R. P. Delattre, correspondant de l'Institut. Publié par la Commission de l'Afrique du Nord.

Fasc. I. — Antiquités puniques. In-4, 36 planches, en un carton.. 26 fr. »

Fasc. II. — Antiquités romaines. In-4, 27 planches, en un carton.. 15 fr. »

Fasc. III. — Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches, en un carton.. 12 fr. »

IX. — **Collection du commandant Farges,** à Constantine. Publiée par MM. Besnier et Blanchet. In-4, 12 planches, en un carton.. 12 fr. »

BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

I. — **Tombes en mosaïque de Thabraca. — Douze stèles votives du Musée du Bardo,** par R. du Coudray de la Blanchère, inspecteur général des Bibliothèques. In-8, 7 planches....... 3 fr. 50

II. — **Études sur les ruines romaines de Tigzirt,** par P. Gavault. In-8, 2 planches.. 5 fr. »

III. — **Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord,** par M. Caudel. 2 parties. In-8. Chaque................. 6 fr. »

IV-VI. — **Recueil des inscriptions arabes et turques des départements d'Alger de Constantine et d'Oran,** publié par MM. G. Colin, G. Mercier, E. Doutté. 3 vol. in-8. (*En cours de publication.*)

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 18 Trente-cinquième année 6 mai 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1511 : Howells, Literary friends and acquaintances. — Stodart-Walker, Robert Buchanan — Beowulf and the fight of Finnsburg transl. Hall. — Holmes, Queen Victoria. — Hulton, The sword and other centuries. — Frere, A new history of the Book of common prayer. — E. Schuyler, Italian influences; Bashall, The Oak hamlet.

The Athenaeum, n° 3834 : Some records of the later life of Harriett, countess Granville, by her granddaughter Susan H. Oldfield. — A. Harnack, What is christianity, transl. Saunders. — Lady Anne Barnard, South Africa a century ago, letters written from the Cape of Good Hope, 1797-1801, p. Wilkins. — De Jong, De Apuleio Isiacorum mysteriorum teste — Books on the war — English history — Our library table : The Francis letters ; Hobson, The psychology of jingoism ; Cobban, The life and deeds of Earl Roberts — Admiral Napier (F. Jodvell) — Books and letters. (Slater) — Curds and crowdy (Skeat).— Royal libraries and papyrus in Phœnicia in the XI century (Garnett).— Byron, Keats and Reynolds.— Critica criticized (réponse de M. J.-J. Jusserand à un article réimprimé de M. Collins contre son histoire littéraire du peuple anglais).

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Hebrew — Greek Cairo Genizah Palimpsestis, P. Taylor. — Inventaire des Badischen General-Landes archivs. — Redlich, cardinal Albrecht zu Brandenburg und das neue Stift zu Halle, 1520-1541 — Briefe und Actenstücke zur Gesch. Preussens unter Friedrich Wilhelm III, aus dem Nachlass von Stägemann, p. Rühl, I. — Monatshefte der Comenius-Jesellschaft, p. L. Keller, IX. Grisebach, Weltliteratur-Katalog, Ergänzungsband. — Netto u. Wagener, japanischer Humor (très important et instructif). — Herons von Alexandria Mechanik und Katoptrik p. Nix u. Schmidt. — L. Stein, Unters. über die Proverbios Morales von Santob de Carrion. — Oelsen, Um Kristnitökuna arid 1000 og tildrög hennar. — C. Geiger, Das junge Deutschland und die preussische Censur (neuf). — Frazer, The golden bough 2e éd. (« mine abondante »). — Graf, Wagner-Probleme und andere Studien. — Prosniz, Compendium der Musikgeschichte. — Roschen, Die Lateinschule zu Laubach.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16 : Zahn, Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons. VI. — Rocholl, Matthias Erb. — Falckenberg, Hermann Lotze. I. — Unold, Aufgaben und Ziele des Menschenlebens. — Breymann, Die neusprachliche Reformlitteratur von 1894 – 1899. Ehlers, Zur Odyssee als Schullektüre. — Bornstein, Der Tod in der modernen Litteratur. — Baumstark, Syrisch-arabische Biographien des Aristoteles. Syrische Kommentare zur ΕΙΣΑΓΩΓΗ des Porphyrios. — Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin. II. III. — Gomperz, Platonische Aufsätze. II.; Zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller. VII. — Horaz' Oden, übs. von P. Staedler. — Lambros, Catalogue of the greek manuscripts of Mount Athos. — Klenz, Die Quellen von Joachim Rachels erster Satire : « Das poetische Frauenzimmer oder böse Sieben ». — Necker, Marie von Ebner-Eschenbach. — Mittheilungen der Deutschen Litteratur-archiv-Gesellschaft. II. Bd. Schl.-H. — Die altenglischen Waldere-Bruchstücke. Hgb. von F. Holthausen. — Hagen, Der Gral. — Schlesinger, Die altfranzösischen Wörter im

Machsor Vitry. — E. SEYLER. Die Drususverschanzungen bei Deisenhofen. — TAUBE, Ludwig der Altere als Markgraf von Brandenburg. — Chronica Hungarorum. Hgb. von W. FRAKNOI. — BOURINOT, Canada under British Rule. — HENNING, Der Zustand der schlesischen Festungen im J. 1756. — MARTIN, Anthropologie als Wissenschaft und Lehrfach. — SCHULTHEISS, Die geschichtliche Entwickelung des geographischen Begriffes « Deutschland ». — VORLANDER, Kant und der Sozialismus. — ZOEPFL, Auswärtige Handelspolitik und innere Verkehrspolitik. — Die National-Galerie in London. 1. 2. — SCHULTZE-NAUMBURG, Häusliche Kunstpflege.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 19 Trente-cinquième année 13 mai 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1512 : Ashbee, The survey of London. — Mathew, A history of English literature (inaccurate and incompetent). — Taunton, The history of the Jesuits in England, 1580-1773. — Irving, Studies of French criminals of the XIX century. — Count zu Leiningen. — Westerburg, German book-plates, an illustrated handbook of German and Austrian exhibits; Colonel Holdich, The Indian borderland; Conning, British power and thought; Sternberg, My experiences of the Boer war. — The Bible and the bishops. — A collector indeed. — Gainsborough (J. J. Jackson).

The Athenaeum, n° 3835 : Stillman, The autobiography of a journa list. — Gough, Itinerary of King Edward I. — Sir Robert Hart, These from the Land of Sinim, essays on the Chinese question. — Macpherson, A history of the Church in Scotland. — Williams, Harrow-Books on Egypt (livres de Fowler, Fuller, de Vlieger, miss Brodrick, Nallino). — Maccarthy, A history of the four Georges and of William IV. — The late bishop of Oxford. — Byron, Keats and Reynolds. — Some unpublished epigrams by Thomas Fuller. — Admiral Sir Charles Napier.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : Bonet-Maury, Hist. de la liberté de conscience en France 1685-1870. — Giesebrecht, Die Geschichtlichkeit des Sinaibundes. — Detlefsen, Die Beschreib. Italiens in der naturalis Hist. des Plinius und ihre Quellen (important). — P. von Schmidt, Das Friedenswerk der preuss. Könige in zwei Jahrhunderten (discours de fête). — Verdy du Vernois, Im Hauptquartier der zweiten Armee 1866. — Paris de 1800 à 1900 p. Simond, I-II. — Zeitschrift des Bergischen Geschichtsvereins, Register, I-XXX. — L'Afrique sept. au XIIe siècle, extrait du Kitab El-Istibçar et trad. par Fagnan. — Tilbe, Pali Buddhism (très court). — Sykes, French elements in Middle English (instructif). — R. Müller, Unters. über die Namen des nordh. Liber Vitae. — Gerstenbergk, Ottilie von Goethe u. ihre Söhne Walter und Wolf. — Fuhse, Die deutschen Altertümer (bon livre d'introduction). — Fraschetti, Il Bernini (soigné, mais trop enthousiaste). — Ullrich, Deutsche Musteraufsätze.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Funk, Das Testament unseres Herrn und die verwandten Schriften. — Troeltsch, Die wissenschaftliche Lage und ihre Anforderungen an die Theologie. — Schnedermann, Der christliche Glaube im Sinne der gegenwärtigen ev.-luth. Kirche. — Werckmeister, Der Leibnizsche Substanzbegriff. — Hönigswald, Ernst Haeckel. — Heidenheimer, Vom Ruhme Johannes Gutenbergs. — Hemme, Was muss der Gebildete vom Griechischen wissen? — Larsen, Bidrag til den danske Folkeskoles historie 1818-1898. — Lidzbarski, Ephemeris für semitische Epigraphik. I, 1. — Osthoff, Vom Suppletivwesen der indogermanischen Sprachen. — Thumb, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. — Kretschmer, Die Entstehung der Koine. — De Visser, De Graecorum diis non referentibus speciem humanam. — Pomezny, Grazie und Grazien in der deutschen Litteratur des 18. Jahrh.s. — Jonas, Erläuterungen der Jugendgedichte Schillers. — Frankel, Romanische, insbesondere italienische Wechselbeziehungen zur englischen Litteratur. — Haber, John Heywoods « The spider and the flie ». — Dante Alighieri, La Divina Commedia comm. da G. A. Scartazzini Vol. I. 2a ed. — Antoine et Eule, Résumés pratiques de littérature française. —

Tha'âlibî, Histoire des rois des Perses. — Holm, Lübeck. — Glagau, Eine Vorkämpferin landesherrlicher Macht Anna von Hessen. — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender für 1900. — Zondervan, Allgemeine Kartenkunde. — Seeliger, Bruchstücke eines Reiseführers durch Griechenland um 100 v. Chr. — Ces. de Pellegrini-Danieli, Sulla colonia Dalmata. — Vlad. Pappafava, Ein Fall aus der Praxis zur Beleuchtung verschiedener das Kolonenverhältniss betreffender Fragen. — Pohle, Die neuere Entwicklung des Kleinhandels. — W. Waldschmidt, Andrea del Castagno. — O. Geschichte der Kupferstechkunst zu Mannheim.

Museum, n° 3 : Detlefsen, Die Beschreibung Italiens in der Nat. Hist. des Plinius (Boissevain). — De Jong, De Apuleio Isiacorum mysteriorum teste (Van der Vliet). — Das Targum zum Buch der Richter, von Praetorius (Houtsma). — Van Malssen, Het leven der taal (Talen). — Pachaly, Die Variation im Heliand (Gallée). — Deutsche Liederdichter des 12 bis 14. Jahrh., hrsg. von Bartsch. (Symons). — Richter, Percy Bysshe Shelley (Koster). — Bourciez, Précis historique de phonétique française. (Salverda de Grave). — De Goeje, Mémoire sur la conquête de la Syrie. (T. J. de Boer). — Le Strange, Baghdad during the Abbasid Caliphate (De Goeje). — Streck, Die alte Landschaft Babylonien, I (De Goeje). — Morley, Oliver Cromwell (Japikse). — De Boer en Hettema, Platen-atlas. (S. Muller Fz.).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-cinquième année 20 mai 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, 7 mai-juin 1901 : Bérard, L'étude des origines grecques, I. — Lacour-Gayet, La bataille de M. de Conflans, 1759. — Philippson, La paix d'Amiens et la politique générale de Napoléon Ier (fin). — André Thomas, Le comté de la Marche et le traité de Brétigny. — *Bulletin :* France, Les programmes d'histoire (G. Monod). — Travaux relatifs aux Antiquités latines (C. Jullian), Époque moderne et contemporaine (Rod. Reuss et G. Monod). — Angleterre, Moyen âge, I, par Ch. Bémont. — *Comptes rendus critiques* (ouvrages de MM. di Pietro, San Luigi ; Eberstadt, Das franz. Gewerbrecht ; Godart, L'ouvrier en soie ; Bodley, France ; Quack, De Socialisten.)

Bulletin hispanique, 2e livraison : P. Paris, Sculptures du Cerro de los Santos. — A. Morel-Fatio, Soldats espagnols du xviie siècle. — E. Bourciez, Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne). — *Variétés :* Barco de la Vez (A. Morel-Fatio). — *Bibliographie :* Ducamin, Juan Ruiz, Arcipreste .de Hita, « Libro de buen amor « (Mérimée). — Alfonso Danvila y Burguero, Don Cristobal de Moura, primer marqués de Castel-Rodrigo (Boissonnade). — Croce, Illustrazione di un canzoniere manoscritto italo-spagnuolo del secolo XVII (Mérimée). — Martinenche, La Comédie espagnole en France de Hardy à Racine (Le Gentil). — Darricarrère, Nouveau Dictionnaire basque-français-espagnol (Bourciez). — Sommaire des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — *Chronique :* Quelques mots à la *Revue hispanique* (La Rédaction). — « El loco Dios » de José Echegaray (H. de Curzon). — A propos de « l'Electra » de M. Pérez Galdós (Mérimée). — *Petite chronique.* — *Silhouettes contemporaines :* Campoamor (Boris de Tanenberg).

Bulletin italien (Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi), tome I, no 1, janvier-mars : Le Bulletin italien. — H. Hauvette, Une confession de Boccace, Il Corbaccio. — Bouvy, Zaïre en Italie. — *Variétés :* Morel-Fatio, O cacciati del ciel, gente dispetta (Inf., IX, 91). — *Questions d'enseignement :* L'agrégation d'italien et d'espagnol en 1900 (Morel-Fatio) ; Thèses de doctorat ; Notes bibliogr. sur les auteurs des programmes ; Les épreuves d'italien au baccalauréat ; Notes sur la phonétique de l'italien moderne ; La langue italienne en France ; Une subvention de l'Association des Amis de l'Université de Montpellier. — *Bibliographie :* Betz, Litt. comparée ; Rossi, Storia della lett. ital. ; Arte, scienza e fede ai giorni di Dante ; Margerie, Dante, la Divine Comédie, trad. en vers français ; Carrara, Un ottretomba bucolico, un peccato del Boccaccio, Ph. Mounier, Le quatrocento ; Croce, Illustrazione di un canzoniere manoscritto italo-spagnuolo del secolo XVII ; Ferrari, Apologia della lirica italiana moderna.

Annales de l'Est, no 2 : A. Collignon, La critique littéraire à Rome. — A. Bergerot, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont du xiiie au xviiie siècle (suite). — A. Grenier, Guilbert de Pixérécourt. — F. Lot, Herbert le Jeune et la succession des comtés champenois vers 1023. — *Comptes rendus critiques :* Rappolst. Urkundenbuch, p. Albrecht ; Pirenne, Hist. de Belgique ; Beitr. zur Landes = und Volkeskunde von Elsass-Lothringen (Vulpinus, Ritter Friedrich Kappler ; von Müllenheim, Die Annexion des Elsass durch Frankreich ; Eimer, Die polit. Verhältnisse und Bewegungen in Strassburg 1789 ; Gössgen, Die Bezieh. König Rudolfs von Habsburg

zum Elsass; HAUSSER, Das Bergbaugebiet von Markirch); HANAUER, Cartulaire [de l'église Saint-George de Haguenau; MAXE-WERLY, Benoitevaux, son pèlerinage et ses médailles; ENSFELDER, Graf Heinrich und Graf Georg von Mümpelgart; KNEPPER, Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsäss. Humanisten; VIÉNOT, Hist. de la Réforme dans le pays de Montbéliard; Le Vieux Mulhouse, II; TOUCHEMOLIN, Strasbourg militaire et le régiment d'Alsace dans l'armée française; HOLL, Nos généraux alsaciens; Fr. ROUSSEAU, Les successeurs de Bonaparte en Égypte, Kleber et Menou; Das Reichsland, I, II; ARDOUIN-DUMAZET, Voyage en France, 21, 22, 25; St. THOMAS, Nancy avant et après 1830,

Annales du Midi, avril : SALTET, Etude critique sur la vie de saint Germier. — DOUBLET, Guillaume Le Blanc, évêque de Grasse et de Vence. — TEULIÉ et ROSSI, L'anthologie provençale de maître Ferrari de Ferrare. — *Comptes rendus :* J.-P. DURAND, Notes de philologie rouergate; KIENER, Verfassungsgeschichte der Provence; LESTRADE, Les huguenots en Comminges; FRANCUS, Notes et documents historiques sur les huguenots du Vivarais.

Le Bibliographe moderne, nos 23-24. sept., déc. 1900; LE GRAND, Claude Sarasin, intendant des archives du chapitre de Notre-Dame de Paris. — BLOCHET, Invent. somm. des mss. persans de la Bibliothèque nationale de Paris. — BERGMANS, Notes sur l'hist. de la typographie en Belgique, I. Eecloo; II. Herve. — H. de CURZON, Un essai de bibliographie pyrénéenne. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus et livres nouveaux (FINOT, Invent. somm. des archives départ. du Nord, série B; ZIBRT, Bibliographie ceske istorie; G. de COBELLI, Materiali per una bibliografia roveretana; WRONG and LANGTON, Review of historical publications relating to Canada for 1899; BUND, Catalogus auctorum qui scripserunt de theologia morali et practica; QUENTIN, J. D. Mansi et les grandes collections conciliaires; L. DUVEL, L'imprimerie et la librairie à Alençon et dans le diocèse de Sées; DEL MARMOL, Dictionnaire des filigranes classés.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1900 : MORAWSKI, Rhetorum romanorum ampulla. — DEMBISGSKI, Mission diplomatique de Félix Oraczewski, résident polonais à Paris pendant la Révolution 1791-1792. — KUTRZEBA, L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge, I, palatinat de Cracovie, 1374-1501.

The Academy, n° 1513 : SICHEL, Bolinghroke and his times. — Rider's British Merlin, p. RIDER; Benenden letters, p. HARDY-STRETTON, The history of the Midland Railway. — Colloquies of criticism. — PALMER, Russian life in town and country; GERVAIS, Shakspeare, not Bacon; CLARKE, Bermondsey; A calendar of the Inner Temple Records, III, p. INDERWICK. — Paris Letter (Le Travail de Zola). — Dreyfus. — The History of the English Jesuits (Taunton.)

The Athenaeum, n° 3836 : TAUNTON, The history of the Jesuits in England, 1580-1773. —W. R. SCOTT, Francis Hutcheson.— Play and politics, recollections of Malaya. — SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Sainte-Beuve inconnu. — PASTON, Little memoirs of the XVIII century. — Critica criticized (réponse de M. Collins à M. Jusserand). — G. Smith (Furnivall).

Literarisches Centralblatt, n° 18 : WEISS, Julian von Speier; PFEIL-

schrifter, Die authent. Ausgabe der Evang. Homilien Gregors des Gr. — Del Lungo, Da Bonifacio VIII ad Arrigo VII (détaillé). — Saint Pathus, Vie de S. Louis, p. H. F. Delaborde. — Schlesiens Bergbau und Hüttenwesen, Urkunden 1136-1528, p. Wutke. — Erdmannsdörffer, Mirabeau (rien de neuf, mais sûr et bon.) — W. Schrader, Erfahr. und Bekenntnisse. — Huddilston, Die griech. Tragödie im Lichte der Vasenmalerei, trad. Hense. — Horaz, Oden u. Epoden, erkl. Lucian Mueller (indispensable et à recommander le plus chaudement possible). — Das altfr. Rolandslied, p. Stengel, I. Text. Varientenapparat und vollst. Namenverzeichniss (attendons le second volume.) — L. Kellner, Shakspeare (clair et, en somme, excellent; l'auteur est maître de son sujet). — Glaser, Woher kommt das wort Kirche. — Blätter für Münzfreunde, Zeitschrift, p. Buchenau. — Puchstein, Die griech. Bühne, eine architekt-Untersuchung (livre de grande importance). — Weissenfels, Kernfragen des höheren Unterrichts. — Brockhaus' Conversationslexikon, 14e ed. I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Ph. Meyer, Die theologische Litteratur der griechischen Kirche im 16. Jahr. — Chauvin, Die Inspiration der Heiligen Schrift. — Maier, Die Syllogistik des Aristoteles Bd. I, II, l. 2. — Joël, Philosophenwege. — Weissenfels, Kernfragen des höheren Unterrichts. — Hofer, Die Jugendspiele. — Gibb, A History of Ottoman Poetry. Vol. I. — Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften. 3 Aufl. besorgt von Ed. Schwyzer. — Swoboda, Zur Kritik und Erklärung von Euripides' Iphigenie in Aulis. — A Chuquet, Etudes de littérature allemande, 1re série. — Gabriel, Friedrich von Heyden mit besonderer Berücksichtigung der Hohenstaufendichtungen. — Just, A short sketch of the life of Charles Dickens. — B. Diederich, Alphonse Daudet, sein Leben und seine Werke. — Rheden, Etymologische Beiträge zum italienischen Wörterbuch. — Mair, Der karthagische Admiral Himilko, ein Vorläufer und Wegweiser des Pytheas von Massilia. — Pirenne, Le Soulèvement de la Flandre maritime de 1323-1328. — Kuhlmann, Eresburg und Irminsul. — Wahl, Studien zur Vorgeschichte der Französischen Revolution. — Morf, Deutsche und Romanen in der Schweiz. — Kutschera, Macau. — Simson, Der Artushof in Danzig und seine Brüderschaften. — Sticotti, Di un frammento marmoreo al civico museo d'antichitâ a Trieste.

Altpreussische Monatsschrift, janvier-février : Lühr, 24 Jesuitendramen der litauischen Ordensprovinz. — Wichert, Mein Grossvater Marenski. — Warda, Ergänz. zu Frommes 2 und 3 Beitrage zur Lebensgesch. Kants. — Sommerfeldt, Wichtigere Abschnitte der Ortelsburger Stadtchronik, die Zeitereignisse bis 1807. — Kritiken und Referate : Liv = Est = und Kurländ. Urkundenbuch, II, 1, 1494-1500, p. Arbusow ; W. Stein. Beiträge zur Gesch. der Deutschen Hanse bis um die Mitte des XV Jahrh ; Muther, Gesch. der evang. deutsch-reform. Burgkirchengemeinde zu Königsberg ; Bessers Preuss. Krönungsgeschichte, Neudruck ; Kötz, Die Danziger Concordienformel ; Dorr, Führer durch Elbing. — *Mitteilungen :* Sembritzki, Eine Ehrenrettung, *et* Eine Urkunde betreffend die polnische Königswahl nach der Abreise Heinrichs von Valois.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 21 Trente-cinquième année 27 mai 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, fascicule 1 : L. Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom neutre sujet. — Baldensperger, A propos de l'aveu de la princesse de Clèves. — L. G. Pelissier, Stendhalien Babillan. — Blanchardon, Le patois de Saint-Haon-le-Châtel (suite). — Clédat, Sur le traitement des voyelles atones et semitoniques du latin ; Sur le changement anormal du v initial en f. — *Comptes rendus :* Koschwitz, Mireio de Mistral (Vignon) ; Huth ; J. Dubois (Désormaux) ; G. Paris, Villon (Clédat). — La revue paraît tous les trimestres à la librairie Bouillon ; Paris, 15 fr. ; département et Union postale, 16 fr.

Nouvelle revue rétrospective, n° 83 : L'attentat de Malet, rapports de Pelet de la Lozère et du baron Pasquier au duc de Rovigo. — La situation politique en mars 1831, lettre du duc de Bassano au général baron Lallemand. — Les Juifs à Limoges en 1793. — La mort du général Colson (1870), lettre de M. A. Uhrich. — Douze ans de campagnes 1794-1806, suite. — Lettres des Leczinski à Mme d'Andlau et au maréchal du Bourg, 1725-1738.

The Academy, n° 1514 : The Francis letters, p. Beata Francis and Eliza Keary. — Stillman, The autobiography of a journalist. — Herbert Paul, Men and letters. — The Day-Book of John Stuart Blackie. — Max Müller, Last essays ; Records of the borough of Leicester, p. Mary Bateson.

The Athenaeum, n° 3837 : Sir Mountstuart Grant Duff, Notes from a diary 1889-1891. — Murray and Bradley, A new English dictionary, L.-Lap. — The voyage of cap. John Saris to Japan, 1613, p. Sir E. Satow. — Godwin, Demosthenes on the Crown, with critical and explanatory notes, an historical sketch. — Greppi, La rivolutione francese nel carteggio di un osservatore italiano. — Proctor, The printing of Greek in the XV century ; Ferguson, Some aspects of bibliography ; Dauze, Répertoire des ventes publiques cataloguées. — The Edwardes library. — The Early English Text Society. — Curds and crowdy. — Telemaco Signorini. — The Guildhall catalogue.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Palestinian Syriac texts from Palimpsest Fragments p. A. Lewis and M. Gibson. — Luthardt, Die vier Evangelien. — Clemen, Niedergefahren zu den Toten. — Tschackert, Corvinus ; Briefwechsel des Corvinus. — Prutz, Preuss. Gesch. III. Der Fridericianische Staat und sein Untergang 1740-1812 (solide travail d'ensemble). — Horwitz, Die Israeliten unter dem Königreich Westfalen. — Die Kämpfe der russischen Truppen in der Mandschurei. — Drygalsky, Plan und Aufgaben der deutschen südpolar-Expedition. — Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica p. Wessely. — Aristote, traité de l'âme, trad. Rodier (avance la connaissance de cet écrit). — Vossler, Poetische Theorien in der italien. Frührenaissance (utile). — Bach, Gedichte, p. Reinwarth. — Hauffs Werke, p. Flaischlen. — Justi, Michelangelo (attachant). — Koch u. Bork, Deutsches Flottenlesebuch.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : Didascaliae apostolorum fragmenta Veronensia latina ed. Ed. Hauler. F. I. — Göttsberger, Barhebräus und seine Scholien zur Heiligen Schrift. — G. S. A. Mellin, Marginalien und Register zu Kants Kritik der reinen Vernunft. — Nathansky, Die Verwerthung der hellenischen Philosophie im Gymnasialunterricht.

— SCHACHINGER, Die Wiegendrucke der Stiftsbibliothek in Melk. I. — FISCHER, Das alte Gymnasium und die neue Zeit. — KRON, Die Methode Gouin oder das Seriensystem in Theorie und Praxis. 2. Aufl. — Kâthakam. Die Samhitâ der Katha-Çâkhâ. Hgb. von L. von SCHROEDER. I. Buch. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association 1898/9. Vol. XXIX-XXX. — STRIGL, Lateinische Schulgrammatik. — Luthers Sprichwörtersammlung. Hgb. von E. THIELE. — PRODNIGG, Goethes Ansichten über Grundfragen der Kunst und Aesthetik. — SOKOLL, Lehrbuch der angelsächsischen sprache. — PLOETZ, English Vocabulary. 4. Aufl. — OTTMANN, Jakob Casanova von Seingalt. — RIEGER, Die Charakterentwicklung Neros in Racines « Britannicus ». — G. BLOCH, Les origines ; la Gaule indépendante et la Gaule romaine. — Regesten der Markgrafen von Hachberg 1422-1503. I. Lief. Bearb. von H. WITTE. — RÖHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande. — Aus dem Briefwechsel König Friedrichs I. von Preussen mit seiner Familie. Hgb. von E. BERNER. — CZYGAN, Kleinere Beiträge zur Geschichte des Krieges 1606/7. — Caecilie SELER, Auf alten Wegen in Mexiko und Guatemala. — Beiträge zur Anthropologie Braunschweigs. Hgb. von R. ANDREE. — FUKUDA, Die gesellschaftliche und wirthschaftliche Entwicklung in Japan. — BONN, Die Vorgänge am Edelmetallmarkt 1870-1873. — HEINEMANN, Der Richter und die Rechtspflege in der deutschen Vergangenheit. — ROSENFELD, Die Schlüsselgewalt der Ehefrau. — JUSTI, Michelangelo. — RUSKIN, Vorlesungen über Kunst.

Annalen des historischen Vereins fur den Niederrhein, 70[e] fascicule : MEISTER, Der preussische Residentstreit in Köln, ein Versuch zur Einführung des reformirten Gottesdienstes. — TILLE, Bürgerunruhen in Andernach am Ende des XV und Anfang des XVI Jahrh. — MEISTER, Niederrhein. Chroniken aus dem XV Jahrh. — SCHMITZ, Ein Archivinventar des Oberklosters zu Neuss. — *Miscellen* : MEISTER, Rekonstruction einer Urkunde von 1315 für die Benediktinerabtei St Vitus in M. Gladbach ; TILLE, Eine Steinfelder Urkunde ; KOTH, Zur Gesch. einiger Glasmalereisammlungen zu Köln im Anfang des XIX Jahrh. ; Graf Hermann von Neuahr und Buchdrucher Johann Schott zu Strassburg 1529 ; REDLICH, Zur Aufhebung der Abtei Heisterbach. — *Literatur :* HELDMANN, Der Kölngau und die Civitas Köln ; KELLER, Die histor. Literatur des Niederrheins für 1898. — Berichte und Notizen (assemblée du Verein à Gerresheim, 11 oct. 1899 et au château de Burg sur la Wupper, 30 mai 1900 ; assemblée générale de la Societé réunie des sociétés historiques allemandes à Dresde 24-28 sept. 1900).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Trente-cinquième année 3 juin 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, du 15 mai 1901 : Henri de PEYERIMHOFF, L'œuvre française d'Algérie. — Christian SCHEFER, La politique coloniale de la première restauration : le dessein. — Achille VIALLATE, Les États-Unis et Cuba libre. — Z... : La marine française *(suite et fin)*. — G. LECARPENTIER, L'industrie cotonnière française et les débouchés coloniaux. — G. SALAUN, Chronique législative (1900). — *Analyses et comptes rendus :* LEONARDON, Prim; d'AVENEL, La noblesse française sous Richelieu; JENKS, The trust problems; DOP, La banque centrale de crédit agricole, le rôle du Crédit foncier; G. DESCHAMPS, Le malaise de la démocratie; BONCOUR, Le fédéralisme économique.

Revue d'Alsace, mai-juin : BARDY, L'avant-dernier bourgeois de Belfort, le comte de Gestas. — J. BOURGEOIS, L'église du prieuré de Lieppvre aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. — HANAUER, Les imprimeurs de Haguenau, I. Henri Gran, 1489-1527 *(suite)*. — Ch. HOFFMANN, Les premières municipalités de la Haute-Alsace *(suite)*. — BEUCHOT, Les origines de la congrégation des sœurs de la Providence de Ribeauvillé, III. Première réorganisation. — LEFÉBURE, Notes de voyage d'un alsacien, Bayreuth *(fin)*.

The Academy, n° 1515 : PATERSON, The eternal conflict. — VERNON, Readings in the Paradise of Dante. — The journal of Mrs Fenton, 1826-1830. — GRANT-DUFF, Notes from a diary — The XIX century, a review of progress; READY, Precis and precis-writting; C. GEARY, Cowper and Mary Unwin; Earl PERCY, Highlands of Asiatic Turkey; GANT, Modern natural theology. — The literature of failure. — John Ford. — George Eliot.

The Athenaeum, n° 3838 : HOPKINS, The man in the iron mask. — HOARE, The evolution of the English Bible, au historical sketch of the successiv versions from 1382 to 1885. — LAYARD, Mrs Lynn Linton, her life, letters and opinions. — W. BESANT, East London. — W. SICHEL, Bolingbroke and his times. — KRAUSE, The ideal of humanity and universal federation, trad. HASTIE. — Sonnets and madrigals of Michelangelo Buonarroti, rendered into English verse by NEVELL; The poems of Leopardi, done into English by S. M. MORRISON. — Canada and the United States.—Educational literature. — Military books. — Dormancy. — General Gordon. — The Early English Text Society. — L'areine au mer in Gower's Mirour de l'omme. — The history of the Jesuits in England (Taunton).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : F. WALTER, Die Propheten in ihrem socialen Beruf. — PESCH, Theologische Zeitfragen. — HEGLER, Zur Erinn. an Carl Weizsäcker. — SPITTA, Mein Recht auf Leben. — BURY, A history of Greece (bon). — M. STERN, König Ruprecht von der Pfalz in seinen Bezieh. zu den Juden. — PENNRICH, Die Urkundenfälsch. des Kaspar Schlick. — Marie Helene von Kügelgen, gel. Zöge von Manteuffel, ein Lebensbild in Briefen. — Die Schweiz im XIX Jahrhundert, p. SEIPPEL. — Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen. — SACHAU, III. — MAUTHNER, Sprache und Psychologie. — A. EHRHARD, Die altchristl. Literatur und ihre Erforschung von 1884-1900, I, — Favonii Eulogii disputatio de somnio Scipionis p. HOLDER. — GRAF, Goethe über seine Dichtungen, Versuch einer Sammlung aller Auesserungen des Dichters über seine poetischen

Werke I. Die epischen Dichtungen, 1. — Leiçarraga's baskische Bücher von 1571, im genauen Abdruck p. Linschmann und Schuchardt. — Fr. Schneider, Die Schatzverzeichnisse der drei Mainzer Klöster Karthause, Reichen Klaren und Altenmünster bei ihrer Aufhebung im Jahre 1781. — Diem, Das Wesen der Anschauung, ein Beitrag zur psychol. Terminologie.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : Sellin, Studien zur Entstehungsgeschichte der jüdischen Gemeinde nach dem babylonischen Exil. — Petran, Beiträge zur Verständigung über Begriff und Wesen der sittlich-religiösen Erfahrung. — Birch-Reichenwald Aars, Zur psychologischen Analyse der Welt. — Dutoit, Die Theorie des Milieu. — Gyalui, Die öffentlichen Bibliotheken des Auslandes. — Helm, Handbuch der allgemeinen Pädagogik. 2. Aufl. — Siecke, Mythologische Briefe. — Zwei arabische Uebersetzungen des Buches Rûth. Hgb. von M. Peritz. — Blaydes, Adversaria critica in Aristophanem. — Hodermann, Vorschläge zur Xenophon-Uebersetzung im Anschluss an die deutsche Armeesprache. — Vollbrecht, Das Saekularfest des Augustus. — Prahl, Das deutsche Studentenlied. — Sahr, Das deutsche Volkslied. — Shakespear's Tempest hgb. von A. Wagner. — Revue helvétique. l. Jahrgang. — Die ältesten französischen Sprachdenkmäler hgb. von E. Stengel. 2. Aufl. — Conrad, De saeculo Romanorum. — Wölfflin, Zur Komposition der Historien des Tacitus. — Schütze, Bezirk und Organisation der niederrheinischen Ortsgemeinde. — Weiss, Hohentwie und Ekkehard. — Böhm, Die « Sammlung der hinterlassenen politischen Schriften des Prinzen Eugen von Savoyen ». — Incze, Die Geschichte des 15. März 1848 in Budapest. — Norway, Official Publication for the Paris Exhibition 1900. — Halbfass, Ein Kapitel aus der modernen Seenforschung. — Eisenbahntarife und Wasserfrachten. Hgb. u. eingeleitet von W. Lotz. — Claassen, Schweizer Bauernpolitik im Zeitalter Ulrich Zwinglis.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Trente-cinquième année 10 juin 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 35, 15 mai : Paul d'Estrée, Nouvelles à la main de Bosquet de Colomiers (avril-nov. 1752). — L.-G. F., Le général Duheme à l'armée de Naples, 1799 (fin). — Lettres inédites de Saint-Arnaud (suite). — Mém. d'un soldat de l'ancien régime (suite). — Les livres d'histoire : Souvenirs de Suckow ; Souvenirs de Liebknecht ; autour du xviiie siècle ; Fragonard ; Etudes critiques de M. H. de Régnier ; La Fayette en Seine-et-Marne.

The Academy, n° 1516 : Layard, Mrs Lynn Linton, her life, letters and opinions. — Major Hume, Treason and plot, struggles for catholic supremacy in the last years of Queen Elisabeth. — Bigham, A year in China ; Allen, The siege of the Pekin legation. — Hannigan, The love-letters of Hon. de Balzac ; Lawless, A garden diary ; Evans, The Canadian contingent and Canadian imperialism.

The Athenaeum, n° 3839 : Mullinger, University of Cambridge, College histories, St John's college. — Grey, Australasia old and new — W. Money, A royal purveyance in the Elizabethan age. — E. Schuyler, Italian influences.— Hore, The history of Old and New Ross.— French history : Grant, The French monarchy ; Perry, Saint Louis, the most christian King ; Tchernoff, Le parti républicain sous la monarchie de juillet, Prentout, L'île de France sous Decaen. — Vivian, Abyssinia ; Wylde, Modern Abyssinia. — Theological literature. — English literature and American professors. .I. (Beeching). Critica criticized (J.-J. Jusserand). — Allchin, A manual of medicine, I and II. — Cousens, Lists of antiquarian remains in the Nizam's territories ; Eug. Müntz, Le Musée de portraits de Paul Jove. — Notes from Rome (Rod. Lanciani). — The Guildhall catalogue (a.-g. Temple'). — Purcell's Fair Queen (W. Barcklay). On Vllorna in Timon of Athens, III, 4 112. (H. Littledale).

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Künstle, Eine Bibliothek der Symbole u. theol. Tractate zur Bekämpf. des Priscillianismus u. westgot. Arianismus aus dem VI Jahrh. — Grützmacher, Hieronymus (très soigné et agréable à lire). — Montaigne, Ausgew. Essais, trad. Kuhn ; Champion, Introd. aux Essais de Montaigne. — M. Hartmann, Der islam. Orient, II, III. China und der Islam, Zwei islam. Kantondrucke. Strassen durch Asien. — Plehn, Gesch. des Kreises Strasburg in Westpr. — Freylingshausen, 7 Tage am Hofe Friedrich Wilhelms I, p. Krieger. — Knoll, Beitr. zur heim. Zeitgesch. — Valaori, Der delphische Dialect (clair et fait avec soin). — Catal. cod. astrologorum græcorum, I et II. — Philippe de Thaün, Le bestiaire, p. Walberg (bon). — Mabie, Shakspeare (bon écrit populaire). — Horner, Bayernfeld (biographie complète). — Schwenke, Unters. zur Gesch. des ersten Buchdrucks ; Wyss, Ein deutscher Cisianus für 1444 ; Meisner und Luther, Die Erfind. der Buchdruckerkunst. — Liszt's Briefe an die Fürstin Sayn-Wittgenstein.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : Wobersin, Die Echtheit der Bileamsprüche Num. 22-24. — Wernle, Die Anfänge unserer Religion. — Zur Linden, Die objektive Voraussetzung der Rechtfertigung nach paulinischer Lehre. — Berkeley's, Drei Dialoge zwischen Hylas und Philonous. Uebs. von R. Richer. — Freud, Die Traumdeutung. — Hübler, Friedrich der Grosse als Pädagog. — Mey, Frankreichs Schulen in ihrem organischen Bau und ihrer historischen Entwickelung. — Newberry, The life of Rekhmara vezir of upper Egypt

under Thotmes III and Amenhetep II. — MINNIGERODE, Ueber chinesisches Theater. — WEISSENBORN, Leben und Sitte bei Homer. — OERI, Die euripideischen Verszahlensysteme. — SCHÖNE, De dialecto Bacchylidea. — MICHELS, Mittelhochdeutsches Elementarbuch. — WEISE, Deutsche Sprach- und Stillehre. — King ALFRED's Old English Version of Boethius De Consolatione Philosophiae. Ed. by W. J. Sedgefield. — CORNFORD, Stevenson. — SCHULER, Dantes Göttliche Komödie in Wort und Bild. — VONDRAK, Altkirchenslavische Grammatik. — VOLLERT, Kaiser Julians religiöse und philosophische Ueberzeugung. — OSIANDER, Der Hannibalweg. — HÄMPE, Kaiser Friedrich II. — THURNHOFER, Bernhard Adelmann von Adelmannsfelden, Humanist und Luthers Freund. — GRANT, The French Monarchy 1483-1789. — KLAEBER, Leben und Thaten des französischen Generals J. B. Kleber. — GATT, Die Hügel von Jerusalem. — KOCH, Die gesetzlich geschlossenen Hofgüter des badischen Schwarzwalds. — HERTZ, Agrarfrage und Sozialismus. — KLUGE, Rotwelsch. I. — THIERSCH, Anwendungsgebiet und rationelle Gestalt der Privatklage. — HILDEBRAND, Das Problem der Form in der bildenden Kunst. 3 Aufl.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-cinquième année 17 juin 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, mai-juin : STRYIENSKI, Le secret de la Dauphine, 1756-1761. — NASS, Catherine de Médicis fut-elle empoisonneuse? — H. COURTEAULT, Souv. d'enf. et de jeunesse de la marquise de Villeneuve-Arifat (fin). — Comptes rendus des ouvrages de MM. Saige et de Dienne, J. Guibert, Hermelin (Souv. de Moreau), des Lettres de Mme Reinhard à sa mère, de M. BOPPE (Les introducteurs des ambassadeurs), de M. ISAMBERT (L'indépendance grecque et l'Europe).

The Academy, n° 1517 : MAETERLINCK, The life of the bee. — WHITE, The life of Selborne. — STEEVENS, Glimpses of three nations. — Bolton KING and OKEY, Italy to-day. — The literature of success.

The Athenaeum, n° 3840 : HUME, Treason and plot, struggles for catholic supremacy in the last years of Queen Elizabeth. — A Calendar of the Inner Temple Records p. INDERWICK, III, 1660-1714. — Novalis' Schriften, p. HEILBORN. — HOWELLS, Literary friends and acquaintance. — BODLEY, La France. — ALLEN, The siege of the Peking legations; WEN-CHING, The Chinese crisis from within. — HOLCOMBE, The real Chinese question. — English literature and American professors, II (Beeching). — Landor and his editors. — Huchown (Neilson). — Brazilian names of monkeys (Platt). — Manerius (Skeat). — BEMROSE, Row, Chelsea and Derby porcelain.

Literarisches Centralblatt, n° 22 : CLEMEN, Beiträge zur Reformationsgesch. — LOCKE, Luthers Lehre und Gottes Wort. — BÜCHSENSCHÜTZ, Hist. des liturgies en allemand dans l'église de Strasbourg au XVIe siècle. — DELBRÜCK, Gesch. der Kriegskunst im Rahmen der polit. Gesch. I. Das Altertum. — MEYER von Knonau, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V, III, 1077-1084. — BUSCH, Die Bezieh. Frankreichs zu Oesterreich und Italien zwischen den Kriegen von 1866 und 1870. — BLOK, History of the people of the Netherlands, III, the War with Spain. — FREYTAG-LOVINGHOVEN, Aufklärung und Armeeführung dargestellt in den Ereignissen bei der schlesischen Armee im Herbst 1813. — DEGRAND, Souvenirs de la Haute-Albanie. — PRAETORIUS, Ueber die Herkunft der hebr. Accente (précipité). — Florenz, Japanische Dichtungen. — GILDERSLEEVE, Syntax of classical Greek, I (important). — PETER, Der Brief in der röm. Literatur (de très grand prix). — Regnier, Macette, ed. BRUNOT, etc. — Montanus, Schwankbücher, 1557-66, p. BOLTE. — Eckermann, Goethes Faust am Hofe des Kaisers, in 3 akten für die Bühne eingerichtet, p. TEWES-PROELSS. — Kurzgef. Gesch. der deutschen Schauspielkunst bis 1850 (ne répond pas aux exigences de la science actuelle).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22 : ZWINGLI, Von Freiheit der Speisen. Hgb. von Otto Walther. — MEHLHORN, Grundriss der protestantischen Religionslehre. 4. Aufl. — J. SIMON, Briefe des Gymnasiasten Ludwig Döderlin in Pforta aus den Jahren 1807-1810. — EGGERT, Phonetische und methodische Studien in Paris zur Praxis des neusprachlichen Unterrichts. — WENIGER, Joh. Kromayers Weimarische Schulordnungen von 1614 und 1617. — Spemanns Goldenes Buch der Weltlitteratur. — THA DO OUNG, A grammar of the Pāli language. — MELTZER, Griechische Grammatik. II. — HOLUB, Tacitu's Germania ein Dialog. — Nordiska Fornkväden övers. af A. Akerblom. I. — E. MÜLLER, Regesten zu Friedrich Schillers Leben und Werken. — HÜGLI, Die romanischen Strophen in der Dichtung deutscher Roman-

tiker. — FAGUET, Histoire de la littérature française. — Leop. STEIN, Untersuchungen über die Proverbios Morales von Santob de Carrion. — MÜCHE, Vom Euphrat zum Tiber. — SILVERIO, Untersuchungen zur Geschichte der attischen Staatssklaven. — A. BUGGE, Contributions to the History of the Norsemen in Ireland. I. — PAROW, Die Grundzüge der Verfassung Englands. — WILLERT, Mirabeau. — A. LEBON, La politique de la France en Afrique 1896-1898. — DOPP, Die geographischen Studien des Ephorus, I. — KEMPEL, Die « christliche » und die « neutrale » Gewerkvereinsbewegung. — F. v. VERDY DU VERNOIS, Die Frage der heiligen Stätten Palästinas. — Almanach für bildende Kunst und Kunstgewerbe auf das Jahr 1901. Hgb. von M. Martersteig, eingel. von C. Flaischlen.

Muséum, n° 4 : VALAORI, Der Delphische Dialekt (Hesseling). — Leignes BAKHOVEN, Plato's denkbeelden over goed en kwaad (Fraenkel). — TERENTI Comoediae, ed. Fleckeisen (P. Hoekstra). — JACOB, Türkische Volkslitteratur (M. Th. Houtsma). — DAHLMANN, Genesis des Mahâbhârata (Speyer). — Skeireins aivaggeljons thairh Iohannen, erl. von Cromhout (Jellinek). — STOFFEL, Intensives and down-toners (Roorda). — Vondrák, Altkirchenslavische Grammatik (Uhlenbeck). — KERNKAMP, Over Rob. Fruin (P. L. Muller). — KAMPSCHULTE, Johann Calvin, II (Rutgers). — CORNELIUS, Historische Arbeiten (Rutgers). — HOOGVLIET, De eerste maanden Fransch (Werkman).

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Voyages d'Ibn Batoutah, texte arabe et traduction, par MM. Defrémery et Sanguinetti, 1873-1879 (nouveau tirage), 4 volumes in-8 .... 30 fr. »

Index alphabétique pour Ibn Batoutah, 1893 (2[e] tirage), in-8 .... 2 fr. »

Maçoudi. Les Prairies d'or, texte arabe et traduction, par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). 1861-1877, 9 vol. in-8 .... 67 fr. 50

Maçoudi. Le Livre de l'Avertissement et de la Revision, traduction par B. Carra de Vaux, 1 vol. in-8 .... 7 fr. 50

Chants populaires des Afghans, recueillis, publiés et traduits par James Darmesteter. Précédés d'une introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans, 1890, 1 fort volume in-8 .... 20 fr. »

Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois, avec des introductions et un commentaire, par M. Em. Senart.

Tome I, 1882, in-8 .... 25 fr. »
Tome II, 1890, in-8 .... 25 fr. »
Tome III, 1898, in-8 .... 25 fr. »

Journal d'un voyage en Arabie (1883-1885), par Charles Huber, 1 fort vol. in-8, illustré de clichés dans le texte et accompagné de planches et croquis .... 30 fr. »

Précis de jurisprudence musulmane, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil. Nouvelle édition revue et augmentée, texte arabe maghrebin. In-8 .... 6 fr. »

Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, publié par Reinaud et de Slane. In-4 .... 24 fr. »

Râdjatarangini, ou Histoire des rois du Kachmir, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. 3 vol. in-8 . 20 fr. »

Les Mémoires de Se-ma Tsien, traduits du chinois et annotés par Edouard Chavannes, professeur au Collège de France, 10 volumes in-8 (en cours de publication).

Tome I, 1 fort volume in-8 .... 16 fr. »
Tome II, 1 fort volume in-8 .... 20 fr. »
Tome III, première partie. In-8 .... 10 fr. »
— deuxième partie. In-8 .... 16 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-cinquième année 24 juin 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1518 : COMMON, Nietzsche. — WARREN, George Hodgman. — Edith SICHEL, Women and men of the French Renaissance. — SAVAGE-LANDOR, China and the Allies. — DAWSON, Joseph Parker. — WILLIAMSON, The cities of Northern Italy. — NORWAY, Naples, past and present. — COOKE, Palestine in geography and in history, II; REYNOLDS-BALL, Jerusalem.

The Athenaeum, n° 3841 ; KING and OKEY, Italy to-day. — Records of the Borough Leicester, p. M. BATESON, II. — O. SCHRADER, Reallexicon der indogerm. Altertumskunde, I. — SPITTA, Mein Recht auf Leben. — Spanish and Italian literature. — Gente dispetta, Inferno, IX, 91 (Toynbee). — Origin of peccary (Platt). — Some suggested emendations in the Chaucer text (Bromby). — The Barrois-Ashburnham mss.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Corpus docum. inquis. p. FREDERICQ, IV. — RADE, Luthers Leben. — MAIER, Die Syllogistik des Aristoteles, II. — Von ERCKERT, Wanderungen und Siedelungen der german. Stämme in Mitteleuropa (bon). — MACKEPRANG, Dansk Koebstadstyrelse fra Valdemar Seyr til Kristian IV. — WILD, Mirabeaus diplomatische Sendung nach Berlin (solide). — BERGER (von), Im Vaterhaus. — South-Indian inscriptions III, 1, p. HULTZSCH. — Herodot, V-IX, p. FRITSCH. — Marie de France, Lais, p. WARNKE. — OTTMANN, Casanova von Seingalt (très attachant). — Lichtenbergs Briefe, p. LEITZMANN u. SCHÜDDEKOPF. I. — HASAK, Gesch. der deutschen Bildhauerkunst im XIII Jahrh. (considérable et instructif).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : KÜNSTLE, Eine Bibliothek der Symbole und theologischer Traktate zur Bekämpfung des Priscillianismus und westgothischen Arianismus aus dem VI. Jahrhundert. — BAUMANN, Neuchristenthum und reale Religion. — C. v. KÜGELGEN, Luthers Auffassung der Gottheit Christi. — BULL, Die universelle einheitliche Philosophie oder : Naturwissenschaft und Religionswissenschaft in vollkommener Uebereinstimmung. — GÜTLER, An der Schwelle des 20. Jarhrh.s. — LIERMANN, Henricus Petreus Herdesianus und die Frankfurter Lehrpläne nebst Schulordnungen von 1579 und 1599. — Beiträge zur österreichischen Erziehungs-und Schulgeschichte. II. III. — Diwan aus Centralarabien. Ges., übs. und erl. von A. Socin. Hgb. von H. STUMME. — UPPGREN, De verborum peculiaribus et propriis numeris ad antiquas linguas et sermones et poesin facta disquisitio et disputatio. — ZUCKER, Xenophon und die Opfermantik. — Elpenor von Goethe. Fortsetzung von W. Frh. von BIEDERMANN. — NERRLICH, Ein Reformator als exakter Forscher. — MENSENDIECK, Charakterentwickelung und ethisch-theologische Anschauungen des Verfassers von Piers the Plowman. — G. PARIS, François Villon. — WIRTH, Ostasien in der Weltgeschichte. — VIERTEL, Tiberius und Germanicus. — Les Registres d'Urbain IV (1261-1264) p. p. M. J. GUIRAUD, I, 2. II, 2 3. — Die Schlacht von Marengo und der itialienische Feldzug des Jahres 1800. Neue Quellen, hgb. von H. HÜFFER. — MANSTEIN, Die Tilgung der Kriegschulden der Stadt Graudenz aus dem J. 1807. — MÜLLER, Das sexuelle Leben der Naturvölker. — Heimathkunde für das Gymnasium Augustum der Stadt Görlitz. — RUPPERT, Die katholischen Arbeitervereine Süddeutschlands. — LÖWY, Die Naturwiedergabe in älteren griechischen Kunst. — AUBERT, Der Dornauszieher auf dem Kapitol und die Kunstarchäologie. — REIMERS, Handbuch für die Denkmalpflege.

LITTÉRATURE GRECQUE

ALLÈGRE (F.). La Poétique d'Aristote. Manuscrit du fonds grec de la Bibliothèque Nationale, publié en fac-simile, préface de Henri Omont. Petit in-4.... 17 fr. »

— De Ione Chio. In-8........ 3 fr. »

ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques. XXe année. In-8........ 8 fr. »

— XXIe année. In-8........ 9 fr. 50

ANTIPHON. Voy. Cucuel.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), de l'Institut. La source du Danube chez Hérodote. In-8........ 1 fr. »

ARISTOTE. Traité de l'âme, traduit et commenté par G. Rodier. I. Texte et traduction, II. Notes. 2 volumes in-8........ 25 fr. »

BACCHYLIDE. Poëmes choisis, traduits en vers par Eug. d'Eichthal et Théod. Reinach. Texte grec revisé et notices par Théod. Reinach. Illustrations et héliogravures d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4, de luxe........ 10 fr. »

BATIFFOL (L'abbé P.). Les Manuscrits grecs de Bérat d'Albanie et le Codex Purpureus Φ. In-8........ 4 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. L'Astrologie grecque. In-8, fig.. 20 fr. »

BRÉAL (M.), de l'Institut. Le déchiffrement des inscriptions cypriotes. In-4........ 3 fr. 50

CAMPOS-LEYZA (E. de). Analyse étymologique des racines de la langue grecque. In-8........ 7 fr. 50

CHAIGNET (A.-E.), recteur honoraire. Les Problèmes et solutions touchant les premiers principes de Damascius. Traduits pour la première fois en français. 3 volumes in-8........ 36 fr. »

Académie française. — Prix Janin.

— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français et accompagné de notes, d'une table et d'un index, 3 vol. In-8. Chaque........ 12 fr. »

— La philosophie des oracles de Porphyre. In-8........ 1 fr. 50

CHASSIOTIS (G.). L'Instruction publique chez les Grecs, depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. In-8, cartes en couleur........ 15 fr. »

CONSTANTIN LE RHODIEN. Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème en vers ïambiques, publié d'après le manuscrit du Mont-Athos, par Em. Legrand suivi d'un commentaire archéologique par Th. Reinach. In-8, fig. et planches........ 4 fr. »

CUCUEL (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8........ 5 fr. »

Mention honorable de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

— Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato. In-8. 3 fr. »

— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8........ 5 fr. »

— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8........ 3 fr. »

DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des Inscriptions juridiques grecques. In-8, publié en 3 fascicules........ 22 fr. 50

— Le même ouvrage. Seconde série. 1er fascicule. In-8........ 7 fr. 50

DEMOSTHENIS, Codex Σ. Fac-simile du mss. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont, 2 forts volumes in-folio........ 500 fr. »

FOUCART (Paul), de l'Institut. Traité d'alliance de l'année 362. In-8.. 1 fr. 25

GIRARD (P.). L'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8. 3 fr. 50

GRAUX (Ch.) et A. MARTIN. Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8........ 2 fr. 50

— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8. 7 fr. 50

GUIMET (Em.). Plutarque et l'Égypte. In-8........ 2 fr. »

HYPÉRIDE. Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 planches en héliogravure........ 40 fr. »

LAPIDAIRES GRECS (Les), par F. de Mély et Ch. Ruelle. Texte grec, publié par Ch.-Em. Ruelle. Un tome en 2 vol. in-4........ 30 fr. »

— Traduction par F. de Mély. In-4 *(sous presse)*.

LEUCIAS. Aphorismes sur la peste orientale, en dialecte ionien. In-8.. 3 fr. 50

MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. In-8........ 20 fr. »

MILLER (E.), de l'Institut. Fragments inédits de littérature grecque (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien). In-8........ 3 fr. »

NICOLE (Jules). Les Papyrus de Genève, transcrits et publiés. I. Papyrus grecs. Actes et lettres. Fasc. I. In-4........ 5 fr. »

— Fasc. II. In-4........ 15 fr. »

OMONT (Henri) de l'Institut. Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio, avec 100 planches........ 60 fr. »

— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et minuscule de la Bibl. nat. du IVe au XIIe siècle. In-folio, 50 pl........ 32 fr. »

— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales. In-8........ 2 fr. »

— Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8........ 2 fr. 50

— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIIIe siècle par J.-B. Germain. In-8........ 1 fr. »

PLUTARQUE. De la musique. Edition critique et explicative, et traduction française, par Henri Weil, de l'Institut, et Th. Reinach. Précédé d'une introduction par Th. Reinach. In-8, illustré de nomb. clichés musicaux........ 12 fr. »

RECUEIL DES INSCRIPTIONS GRECQUES, relatives à l'antiquité romaine. Publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 6 volumes, gr. in-8. *(En cours de publication.)*

Le prix de vente est fixé à 30 centimes par feuille.

REINACH (Salomon), de l'Institut. Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur les inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches........ 20 fr. »

REINACH (Théodore). Texte d'auteurs grecs et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8........ 10 fr. »

— De Archia poeta. In-8........ 3 fr. »

— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8........ 2 fr. »

Le second hymne delphique à Apollon, transcription pour chant et piano, par Th. Reinach et Léon Boëllmann. In-8........ 3 fr. »

— Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle avant J.-C. In-8........ 1 fr. 50

RISTELHUBER (P.). Les Mimes de Hérondas, trad. avec notes. In-12. 2 fr. 50

STAVRIDÈS (J.). Remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8. 2 fr. »

TOUBIN (A.). Correction à un texte de Strabon. In-8........ » 50

TZETZAE. Allegoriæ Iliadis, Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonnade. In-8........ 5 fr. »

WADDINGTON, de l'Institut. Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, rédigé par J.-B. Chabot. In-4..... 4 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LII

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LII



PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

—

1901

ANNÉE 1901

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.
Souvenirs et mémoires.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 26 — 1er juillet — 1901

Chrétiens et musulmans. Voyages et études, par Ludovic de Contenson. Paris, Plon; 1901; in-16, pp. 279 (avec 2 cartes).

Le point de départ de ce livre est un voyage que fit l'auteur, en 1897, dans la Haute-Syrie et le sud de l'Arménie. M. de Contenson raconte ses impressions et ses réflexions plus qu'il ne décrit les pays visités. La partie la plus personnelle de son ouvrage est le chapitre intitulé *en Arménie* (pp. 47-121) dans lequel il expose les constatations qu'il a faites au sujet des épouvantables massacres dont il a vu les traces en maints endroits. Les chapitres suivants, consacrés à la Turquie d'Asie, au Panislamisme, aux peuples Musulmans en général, ressemblent plus à trois leçons de géographie politique qu'à un récit de voyage. L'auteur a généralement puisé aux sources qu'on peut appeler classiques en la matière. Certaines statistiques demandent à être contrôlées, quelques anachronismes à être redressés; mais si on laisse de côté ces détails, on trouvera dans l'ensemble un tableau sincère et peu flatteur du déplorable état politique des provinces asiatiques de la Turquie. En résumé, un bon livre que M. J. Lemaître a eu raison de recommander dans la Lettre-préface imprimée en tête du volume. Il peut être rangé parmi les meilleurs travaux publiés en ces derniers temps sur la question d'Orient.

C. T.

Samuel GIAMIL. — **Monte Singar**, storia di un popolo ignoto; testo siro-caldeo e traduzione italiana. Rome, Loescher et Cie, 1900, petit in-8°, p. 72 et 94.

L'étrange syncrétisme de légendes et de pratiques rituelles qui forme la religion des Yézidis, est encore mal connu malgré les travaux qui ont été publiés sur ce sujet [1]. Les chefs de cette secte s'entourent de mystères. Les Yézidis ne possèdent pas de livres sacrés, et les renseignements qu'ils fournissent aux étrangers sur leur culte sont fort suspects. C'est donc une heureuse idée qu'a eue Mgr Giamil, procurateur général du Patriarche chaldéen à Rome, de publier, avec une traduction italienne, un ouvrage écrit en syriaque (il n'y a probablement pas longtemps) par le prêtre Isaac dans le couvent d'Hormizd où l'original se trouve encore aujourd'hui. Cet ouvrage présente tous les caractères désirables de véracité. Le prêtre Isaac s'était affilié aux Yézidis de Dasân, et ceux-ci le tenaient pour un prosélyte et l'avaient en grande estime. Son petit traité, intitulé : « Abrégé de la Confession des Dasnâyens sous forme de demandes et de réponses », est un véritable catéchisme, divisé en dix chapitres. Les demandes sont adressées par Isaac à un docteur Yézidi qui fait les réponses.

Ce catéchisme semble jouir d'un certain crédit chez les Syriens catholiques dits Chaldéens. Il a fourni le fond d'un court résumé de religion des Yézidis, inséré dans une compilation dont une copie, faite en 1889, est conservée à la Bibliothèque Nationale. Ce résumé syriaque a été édité avec une traduction française par M. Chabot dans le Journal asiatique, janvier-février 1896, p. 100-132. La publication de M. Giamil vient à point pour contrôler et rectifier, dans plusieurs passages, l'édition de M. Chabot.

Isaac écrivait un syriaque facile et de bon aloi. Quelques mots nouveaux, en usage dans l'idiome néo-syriaque du Kurdistan, sont intéressants pour le lexicographe. L'édition du texte contient plusieurs fautes d'impression, aisées du reste à corriger [2]. La traduction est littérale et exacte, à en juger par les passages que nous avons vérifiés [3].

R. D.

Germanici Aratea. Iterum edidit Alfredus BREYSIG. Accedunt Epigrammata, Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (Bibliotheca teubneriana). 1899, XXXIV-92 pp. in-18.

M. Breysig a publié en 1867 les *Aratea* de Germanicus avec les

---

1. M. Giamil énumère les principales publications de ce genre dans son introduction, p. 9. Il aurait pu ajouter : Badger, *The Nestorians and their rituals*, I, p. 105 et suiv.; Southgate, *Narrative*, II, p. 308.

2. Il est étonnant que la transposition du *heth* et du *yod*, quand ces deux lettres se suivent, soit presque constante.

3. Ch. v. lire *sarisâl* « commencement de l'année », au lieu de *sarasal*. P. 44, l. 5-6 : *non si unisconο* et *non danno*, au lieu de *si uniscono* et *danno*.

scolies à la librairie Reimer. Depuis lors avait paru l'édition de Baehrens où il était traité avec dureté et injustice (1879). Il n'a pas rendu à Baehrens injure pour injure ; c'est à peine s'il renvoie à la défense qu'il avait publiée autrefois dans l'*Hermes* (1889). Cet article est d'ailleurs indispensable à connaître, car on y trouve définitivement établie la classification des mss.

Depuis lors, les travaux relatifs à Aratus, à ses imitateurs et à ses scoliastes ont renouvelé bien des questions. Quelques mss. nouveaux ont été découverts, d'autres, déjà connus, ont été plus soigneusement collationnés ou mieux appréciés. C'est le résultat de toutes ces recherches que M. B. a condensé et rendu accessible dans son édition.

M. B. a donné une attention plus grande que Baehrens aux mss. de la Renaissance. C'est ainsi qu'il nous fait connaître les leçons des mss. de Madrid V 215, Berlin Philippicus 16231 et de Panorme 2 Qq. E. 11, tous trois du xv[e] siècle. Il reproduit naturellement les renseignements donnés dans sa première édition sur les mss. du Vatican et sur le Strozzianus (xv[e] et xiv[e] siècles). On sait combien les éditeurs sont embarrassés encore aujourd'hui avec ces mss. et comme ils s'en tirent avec la sigle expéditive ς. C'est qu'il ne suffit pas, si l'on veut utiliser sérieusement ces copies, de les collationner avec soin. Cette besogne, nécessaire, peut égarer complètement si l'on s'en contente. Il faut retrouver l'histoire de ces mss. et savoir par quelle filière probable ils ont passé. Il faut mettre des dates précises et des noms propres à la place ou en marge des cotes de catalogues. Il faut, en un mot, joindre au travail du philologue celui de l'historien de l'humanisme. Une édition qui cite des mss. de la Renaissance doit en même temps nous fournir une histoire de la découverte du texte et de sa propagation dans les cercles érudits. M. B. ne nous laisse rien soupçonner de cette histoire. Je me garderai de lui en faire un crime. C'est à peine si aujourd'hui on commence, en quelques rares universités, à joindre ces études aux études de philologie classique. On serait bien empêché de dresser une liste des maîtres qui, comme M. Sabbadini, unissent constamment l'histoire à la philologie. Cette union sera une banalité de l'avenir : elle est encore une rareté du présent, malgré d'illustres modèles dans le passé : car des hommes comme Ritschl et Haupt, savaient bien à l'occasion écrire l'histoire des textes qu'ils étudiaient.

Le rôle de ces mss. récents dans la constitution des *Aratea* paraît d'ailleurs assez insignifiant. M. B. a adopté les deux classes de Baehrens, *O* et *Z* ; mais il subdivise *O* en deux sous-familles, réservant *O* II pour les mss. de la Renaissance, l'équivoque Arundelianus, et le Matritensis 19 (anc. A 22) du xii[e] siècle. La question qui se pose pour tous les mss. italiens d'un auteur quelconque, s'ils remon-

tent à un même archétype, n'est pas ici résolue. A en juger par une inspection rapide, ς, c'est-à-dire les mss. du xve siècle, s'oppose assez souvent à *O* et à *Z*. Malheureusement çà et là on reste dans le doute par suite de l'obscurité de l'apparat [1]. En tout cas, ς parait être une « édition » corrigée de *O*, avec de véritables conjectures, plus ou moins heureuses [2]. Le ms. qui a du servir à ce travail devait être très semblable à *M* [3]. Il faut rattacher le Strozzianus à cette recension ; il en est le plus ancien représentant. Les divergences entre ce ms. et le groupe ς peuvent s'expliquer de bien des manières, peut-être, comme pour Plaute [4], parce que ς est une recension à deux degrés. Quoi qu'il en soit, ς doit être considérée comme la plus ancienne édition (la première édition imprimée est de 1474).

Cette source d'information est donc suspecte et M. B. a eu raison de fonder son texte principalement sur *O*1. Il est établi avec prudence et tous les progrès de détail acquis depuis trente ans s'y trouvent réunis.

L'édition de M. Breysig témoigne partout d'une connaissance complète du sujet. Il faut lui savoir gré notamment des nombreuses références de son apparat aux travaux récents. Elles épargneront beaucoup de temps. Un index des mots rendra aussi de grands services aux grammairiens [5].

Paul Lejay.

---

1. Je n'ai pu me débrouiller dans les indications données au v. 23. En revanche, M. B. note des coupes de mots et des variantes orthographiques sans intérêt.

2. 19 *axis at inmotus* Z, *axi satis motus* O, *axis sat motus* M, *axis stat motus* ς; 22 *plaustraque qu(a)e* OZ, *plaustrum uel* ς; 34 *fid(a)e* OZ; *fidei* ς; 38 *dictaeae texere dei* O, *dictei texere datis* Z, *dicta exercere domine* ς; 105 *illa astra et genus est* O, *illa astr(a)ei genus est* Z, *illi astra* (pour *astri* ?) *genus fuerit* ς; 139 *tardus in occasu* OZ, *t. in occasum* ς; 158 *primus* O (sauf *tribus* AM) Z, *curru* ς; 234 *propriore* O (?) Z, *propiore* ς. Il va de soi que ces essais de lire un texte difficile ne sont pas tous réussis. Il faut compter aussi avec les erreurs des copistes.

3. 14 *axis sat motus* M a donné lieu à la correction *stat* ; 38 *exercere* Mς ; 158 la correction *curru* a été nécessitée par une faute comme *tribus* qui rendait la phrase inintelligible ; 242 *altera uidit* Mς (*alter et audit* Z avec raison, *alter audit* O). En quelques passages ς se rencontre avec *Z* soit par conjecture, soit par collation : 75 *Hac* (*Hic* O), 232 *terit* (*erit* AP).

4. *Rev. de philologie*, XVI (1892), 39.

5. Pp. xi et xiii, les dates des mss Ba, Vb, sont omises ; p. xx, l. 6, lire : *excerpsi solummodo*. Au v. 182, la variante *taur* ♉ est intéressante : elle semble prouver que dans ces textes, les signes astronomiques pouvaient remplacer le nom de la constellation. — M. B. a édité aussi les fragments et les épigrammes. Il n'admet pas l'authenticité du fr. de l'Arundelianus, trouvé par Baehrens, à cause de l'expression *umeris uirtutis*. Je ne sais si la preuve est suffisante ; cf. Sabbadini, dans *Studi latini*, VI, 395. De plus, je ne comprends pas la virgule placée entre *populos* et *umeris*.

Das Targum zum Buch der Richter in Jemenischer Ueberlieferung, von F. Praetorius. Berlin, Reuther, 1900; in-8°, 61 pages.

Untersuchungen zum Buch Amos, von M. Lohr. Giessen, Ricker, 1900; in-8°, 67 pages.

M. Praetorius donne une édition très soignée du targum des Juges, d'après le manuscrit de Berlin qui lui a déjà fourni le targum de Josué (voir *Revue* du 26 mars 1900, p. 244). On trouve en appendice la collation de deux manuscrits de Strasbourg, et des remarques sur quelques particularités de vocalisation où l'on avait cru reconnaître l'influence de l'hébreu, mais qui peuvent s'expliquer autrement. L'origine de certaines additions marginales, que M. P. croyait empruntées au targum de Jérusalem, lui a paru douteuse après examen des manuscrits de Strasbourg.

Le travail de M. Löhr sur Amos est un très remarquable essai de critique textuelle. Il va sans dire que sur beaucoup de points, par exemple, quand il s'agit de reconstituer un discours avec des fragments dispersés en plusieurs endroits du livre actuel, le résultat ne peut être qu'hypothétique. Mais les hypothèses de M. L. ne sont pas gratuites : elles se fondent sur une étude très minutieuse et très attentive du texte, sur la comparaison de l'hébreu avec le grec des Septante, sur l'analyse et le rapport des idées, sur la mesure rythmique et la strophique des différents morceaux. L'auteur n'abuse pas de ce dernier criterium, mais il démontre fort bien, par le résultat obtenu, le parti qu'on en peut tirer, lorsqu'on n'impose pas aux textes un système préconçu, mais qu'on se contente d'en observer la structure avec intelligence. La somme des retouches et interpolations admises ne dépasse pas sensiblement ce qui a été reconnu déjà par plusieurs critiques. M. L. admet une interpolation ou plutôt une substitution dans le fameux passage d'Amos, v, 26, où il est question d'idoles portées par les Israélites, notamment de Kêvan. La liaison des idées ne se fait pas naturellement. Après avoir dit qu'Israël n'avait pas offert de victimes à Iahvé dans le désert, le prophète accentuait peut-être la réprobation des sacrifices ; en tout cas la glose paraît destinée à corriger la première assertion par cette idée, que si les Israélites n'offraient pas alors de sacrifices à leur Dieu, c'est parce qu'ils l'abandonnaient pour les idoles[1]. Une bonne analyse de la doctrine, on pourrait presque dire de la pensée et de l'âme d'Amos, suit l'examen du texte. On observe que le monothéisme d'Amos est surtout un monothéisme pratique, en rapport avec le caractère moral de Iahvé. Ce monothéisme est le fruit d'un développement historique antérieur ; Amos ne peut en être considéré comme l'initiateur, bien qu'il en ait déduit certaines

1. L'imparfait serait plus correct que le parfait, au point de vue grammatical ; mais du moment qu'il s'agit d'une glose ajoutée, l'argument qu'on tire du rapport synctactique des propositions n'a plus guère lieu de s'appliquer.

conséquences nouvelles. Rien de plus sage que ces conclusions. Vient, en dernier lieu, une étude sur le nom Iahvé-Sebaoth. La plus ancienne application vérifiable, mais non primitive, de ce nom se rapporterait au dieu de l'arche, en tant que dieu guerrier, protecteur des bandes armées d'Israël; à partir de Salomon le sens primitif de la formule s'atténue; on l'applique à Iahvé comme maître des puissances de la nature, enfin comme une sorte de nom composé plus solennel que le simple Iahvé, ou bien l'on a en vue l'armée des anges. L'origine de la formule, qui ne semble pas abrégée de « Iahvé *dieu* des armées », reste mystérieuse.

Alfred Loisy.

Joseph Petit, archiviste aux Archives Nationales, docteur ès lettres. **Charles de Valois** (1270-1325). Un vol. in-8° de pp. xxiv-442. Paris, Alph. Picard, 1900.

Il est regrettable que M. Petit n'ait pas cru devoir faire un véritable livre, c'est-à-dire une œuvre réfléchie, construite et écrite. Le sujet choisi par lui en valait la peine, et les documents nombreux dont il disposait se seraient prêtés à une reconstitution historique des plus attachantes. Nous en voudrons donc à M. P. de s'être borné à rédiger hâtivement ses fiches et à les distribuer, un peu au hasard, entre le texte et les notes, — d'avoir évité les idées, dans un récit qui touche aux plus importantes questions de la politique européenne pendant une quarantaine d'années; nous lui en voudrons surtout d'avoir, malgré l'accumulation des détails et des dates, insuffisamment mis en relief la curieuse figure de Charles de Valois. Fils, frère, oncle, père de roi, tour à tour candidat au trône royal d'Aragon, au trône impérial d'Orient, à celui d'Occident, Charles de Valois manque l'une après l'autre ces couronnes, jusqu'à ce que, — pour parler comme M. P., « il perdit par sa propre mort, qui précéda de peu celle de Charles IV, l'occasion de porter la couronne de France ». Il faut dire que malgré ses vastes projets, il ne fut pas un véritable ambitieux, parce qu'il aimait l'argent avant tout. Sa grande expédition d'Italie fut pour lui une bonne affaire financière; et son influence croissante à la cour de France lui valut ce qu'il désirait plus que la couronne : des terres et des rentes. Très prodigue, il dépensait parfois avec intelligence, commandant volontiers des poèmes et des œuvres d'art. Assez bon général avec cela, conduisant heureusement les armées royales, qu'on lui confia souvent. Les papes aussi l'aimèrent, bien qu'il eût fait en Italie une médiocre besogne politique : plus d'une fois, dans leurs rapports difficiles avec les ombrageux Capétiens, ils eurent recours à son entremise. A la cour, il fut mêlé à toutes les tragédies qui font cette époque si dramatique : le procès des Templiers, celui des adultères de la tour de Nesle; c'est lui qui obtint la condamnation d'Enguerrand de

Marigny, par haine de grand seigneur contre le financier, et aussi par cupidité ; il s'en repentit hautement plus tard, étant assez franc, en même temps qu'avide et brutal.

L'ouvrage de M. P. sera d'ailleurs consulté utilement. Il donne des détails intéressants sur les règnes éphémères de Louis X et de ses frères, sur la transmission du pouvoir royal et les intrigues entre Royaux, auxquelles Charles de Valois prit part. Le chapitre le meilleur du livre est peut-être celui sur « Charles de Valois et ses sujets », l'administration de ce petit souverain d'un million d'âmes, ses rapports avec le clergé, le peuple, l'autorité royale : M. P. fait justement remarquer, d'après l'exemple de Charles de Valois, qu'au début du XIVe siècle, les apanages, loin d'être encore dangereux pour la royauté, la servent fidèlement, et, en s'appuyant sur elle, la consolident. — La plupart des documents utilisés par M. Petit sont tirés des Archives Nationales ; mais les Archives de Florence, Sienne, Naples, et les Registres pontificaux ont été diligemment consultés.

Julien LUCHAIRE.

Œuvres philosophiques de Leibniz, avec une introduction et des notes par Paul JANET. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Félix Alcan, 1900. — In-8 ; tome I, XXVIII-820 pp ; tome II, 603 pp.

Cette réédition, préparée par le regretté Paul Janet, a été achevée par M. Boirac, qui a ajouté en tête une bibliographie de Leibniz en quatre pages (bornée aux œuvres philosophiques, ce qui est insuffisant, car la correspondance scientifique comprend nombre de passages qui peuvent intéresser les philosophes, et l'édition de Gerhardt aurait dû être au moins signalée à ce point de vue).

L'introduction n'a pas été sensiblement modifiée ; le tome premier comprend comme morceaux nouveaux : à la suite des *Réflexions sur l'Essai de l'entendement humain de M. Locke*, un *Echantillon de réflexions sur le livre I* et un semblable *Echantillon sur le livre II* (p. 7 à 12) ; dans la correspondance de Leibniz et d'Arnauld, des fragments d'une lettre de Leibniz de la fin de 1687 (p. 610-611) ; une autre rédaction de la fin de la lettre du 23 mars 1690 (p. 619-620). Ont été tirés du second volume de la première édition la série de pièces diverses qui le terminent, à partir de la page 514. Pour celles de ces pièces qui ont été écrites en latin, le texte original est substitué à la traduction française.

Dans le tome deuxième, la même substitution a été faite pour la *Causa Dei asserta per justitiam ejus*. D'autre part, le volume se clôt par l'addition capitale de cette nouvelle édition, la partie philosophique de la correspondance de Leibniz et du P. des Bosses, qui va de 1706 à 1716 et comprend 128 numéros (pages 443-603).

Le texte a été revu avec soin et corrigé d'après les publications de Gerhardt; mais peut être était-il inutile d'indiquer *toutes* les variantes de ce dernier, si ce n'est pour prouver que l'on ne doit pas toujours se fier à lui. L'index des auteurs cités par Leibniz a été supprimé, ce qui est fâcheux à tous égards. Paul Janet a voulu donner, chaque fois que se présentait pour la première fois un nom d'auteur, une note succincte sur sa personnalité et ses écrits. Ce système, qu'il n'a pas inventé, est incommode (en tout cas comment retrouver ces notes s'il n'y a pas d'index ?) et passablement inutile pour nombre d'auteurs (au moins ceux qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bouillet, avec des articles plus complets et souvent plus exacts). Mais encore faudrait-il qu'on pût se fier aux renseignements donnés. Or, si je vois qu'on fait naître et mourir (p. 4) Huygens à Hoog (?) en Hollande, qu'on imprime (p. 14) Stagyre, Henri Etienne, etc., je me garderai de recourir à des notes de ce genre.

A vrai dire, ce sont là des vétilles; la nouvelle édition n'en réalise pas moins, sur la précédente, un progrès appréciable. Malheureusement, Leibniz n'en demeure pas moins un des philosophes dont il est le plus difficile d'étudier la genèse des idées et de pénétrer le fonds réel de la pensée. Les seuls ouvrages relativement un peu considérables qu'il ait écrits, les *Nouveaux essais sur l'Entendement humain*, la *Théodicée*, sont exotériques; il en est de même pour nombre d'articles qu'il a publiés; la philosophie de Leibniz a été reconstruite d'après de courts fragments, souvent obscurs, et des passages de son immense correspondance, dont la plus grande partie est encore inédite. Est-on bien sûr des résultats de cette divination? En somme, ce grand remueur d'idées a dépensé sous toutes les formes une immense activité intellectuelle; jamais il n'a trouvé le temps, ni en mathématique, ni en philosophie, de rédiger un livre qui demeurât comme son testament. Ce qu'il écrit est toujours intéressant par quelque face, mais ne satisfait jamais pleinement, car lui-même ne semble jamais s'arrêter à une formule définitive, ou bien il se contente de donner de sa pensée une expression évidemment inadéquate.

Paul Tannery.

A franczia lyrai Költészet fejlödése. (Evolution de la poésie lyrique en France), par Jules Haraszti. — Budapest, Franklin, 1900. 196 pages

La société *Kisfaludy* est certainement celle qui s'efforce le plus de faire pénétrer, par des traductions en vers fort réussies, la poésie française en Hongrie. C'est à elle que nous devons les *Œuvres complètes* de Molière et une belle Anthologie de nos grands poètes lyriques. En 1900, elle a exposé ses publications et le jury, bien renseigné sur ses efforts, lui a décerné une médaille d'or. En même temps que ses

traductions, elle présente au public lettré, en guise de commentaire des études très nourries. Ainsi elle édita, il y a cinq ans, la *Vie de Molière* en deux volumes, due à M. Haraszti, biographie que nous avons signalée et qui reste jusqu'aujourd'hui le meilleur livre hongrois sur le grand comique. Voulant faire précéder l'*Anthologie* des poètes lyriques français d'une Introduction, elle s'adressa de nouveau à cet érudit laborieux et consciencieux qui vient de s'acquitter fort bien de sa tâche dans le cadre un peu restreint qu'on lui a tracé. Quoique l'*Anthologie* ne donne que des poésies du XIXe siècle, M. H. jette un coup d'œil sur le développement de la poésie lyrique française depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. Il constate d'abord que la veine lyrique fut peu abondante jusqu'au XIXe siècle, il fait cependant grand éloge de Rutebeuf et de Villon, compare ce dernier fort judicieusement à Musset, parle de Ronsard et des poètes légers du XVIIIe siècle. Ici nous aurions aimé quelques pages sur l'influence de cette poésie légère sur les écrivains magyars de la fin du XVIIIe siècle. Mais M. H. s'interdit, comme de parti pris, ces rapprochements. Nous avons trouvé une seule fois, dans son étude, un mot sur une poésie de Hugo qui rappelle celle de Jean Arany : *A mon fils*. — Les chapitres les plus importants de son travail sont ceux qu'il consacre à Chénier — on n'a pas encore oublié le volume, écrit en français, que M. H. a consacré à ce poète — à Lamartine, à Vigny et à Hugo. Béranger ne pouvait pas être négligé dans un livre hongrois sur le lyrisme français. Quoique fort malmené chez nous dans ces derniers temps, rayé pour ainsi dire de l'évolution de la poésie au XIXe siècle, les Magyars lui conservent une grande admiration mêlée d'une profonde sympathie. Béranger a, en effet, joui chez eux entre 1840 et 1848 d'une vogue que nous ne comprenons guère aujourd'hui. Petöfi le mit au-dessus des plus grands poètes de l'Europe. Depuis les premières traductions de quelques-unes de ses chansons dues à Csato (1829) jusqu'aujourd'hui on l'admire, on l'imite. — Musset et les Parnassiens sont finement caractérisés par M. H. et parmi les poètes encore vivants nous trouvons dans cet aperçu Sully-Prudhomme, de Herédia et Fr. Coppée, si souvent traduits par la jeune génération.

Les lecteurs de l'Anthologie trouveront ainsi dans l'étude de M. Haraszti le meilleur commentaire dont nos poètes lyriques aient été l'objet en Hongrie.

J. KONT.

Emile BOUTMY, membre de l'Institut, **Taine, Scherer, Laboulaye,** 1 vol. in-18 jésus de III-127 p., Paris, Armand Colin, 1901.

M. Boutmy a le don, singulièrement rare, d'écrire des articles qui

s'inscrivent comme en marge des œuvres qu'il étudie. On ne pourra plus désormais parler de Taine, de Scherer ou de Laboulaye sans lire les notices si délicates et si pleines, qu'il a consacrées à ces trois écrivains au lendemain de leur mort. « Encore tout baigné des larmes d'une amitié fidèle », le petit livre qui aujourd'hui les rassemble est animé d'une « vie douloureuse », d'une éloquence d'autant plus communicative qu'elle est moins voulue et plus sobre. Mérite d'autant plus grand que le « sentiment immodéré » qui a dicté ces trois morceaux n'enlève rien à l'impartialité du critique, et ne l'a point empêché, par trois fois, d'embrasser l'ensemble d'une œuvre considérable d'un très lucide et ferme regard. Et je sais peu de lectures aussi attachantes et aussi instructives que celle de ce volume où l'on voit un esprit sagace, élevé, un peu trop prompt peut-être à enfermer l'infinie complexité du réel dans de brèves et saisissantes formules [1], mais pénétrant et vigoureux, juger ces trois féconds et distingués ou puissants penseurs, et où le style, naturellement un peu abstrait sous l'éclat peut-être voulu de ses images, arrive néanmoins à donner l'impression de la vie, à force d'émotion sincère et profonde.

L'étude sur Laboulaye est fort intéressante : elle donne une juste et nette idée de cet esprit étonnamment facile et actif, de cette œuvre si abondante et si variée : elle contient deux pages qui sont peut-être — avec quelques autres dispersées dans les admirables *Questions politiques* de M. Emile Faguet, — ce que j'ai lu de plus décisif et de plus fort contre l'individualisme en matière politique et sociale. — L'article sur Scherer retrace avec un intérêt poignant et, par moments, presque tragique, la si curieuse évolution morale de ce Renan protestant. Discrètement, sans y insister, M. Boutmy a mis le doigt sur ce qui fut probablement le vice intérieur et secret de cette pensée ingénieuse et hardie, je veux dire ce germe de « *dilettantisme* » intellectuel — M. Boutmy prononce le mot — qui, peu à peu, en s'épanouissant, finit, dans cette âme inquiète, par tout envahir et par tout couvrir de son ombre. Toutes les fois que je relis Scherer, je ne puis m'em-

1. Par exemple, dans l'étude sur Scherer (p. 85), M. Boutmy, comparant entre eux le catholicisme et le protestantisme, écrit : « Le catholicisme est essentiellement une loi ; le protestantisme est essentiellement une foi » ; et il développe fort ingénieusement sa formule. — Mais, de quel protestantisme s'agit-il ici ? De celui de Schleiermacher, ou de celui de Calvin ? Dans le premier cas, il est bien évident que la loi a entièrement disparu ; mais la foi n'est elle-même, selon le mot de Renan, que « l'ombre d'une ombre, le parfum d'un vase vide ». Et s'il s'agit de la doctrine de Calvin, la loi y est — au moins — aussi rigide qu'au sein du plus pur catholicisme. Au contraire, à tous les âges, le catholicisme, — celui de Newman comme celui de Bourdaloue, celui de saint François de Sales comme celui de saint Bernard, de saint Augustin ou de saint Paul, — s'est toujours présenté comme étant, si j'ose emprunter à M. Boutmy sa formule, essentiellement *une foi à une loi*. Les deux éléments y sont nécessaires et inséparables. Et je ne prétends pas que la formule épuise tout le contenu de la doctrine.

pêcher de songer à ce mot de Pascal, qui m'est revenu à la mémoire en lisant M. Boutmy, et que je vais modifier un peu pour le citer : « *Scepticisme*, marque de force d'esprit, *mais jusqu'à un certain degré seulement.* » — Ce fut l'honneur de Taine qu'aucun de ces mots : scepticisme, dilettantisme, n'ait jamais pu être prononcé à son sujet. L'étude qu'a consacrée M. Boutmy à l'historien des *Origines* est sans aucun doute la perle de son livre. C'est un pur et émouvant chef-d'œuvre. Des trois oraisons funèbres laïques qui ont été composées pour rendre hommage à cette noble mémoire, — les deux autres sont celles de M. E.-M. de Vogüé et de M. Albert Sorel, — celle de M. Boutmy n'est ni la moins belle, ni la moins touchante. Il est telle page sur le style de Taine où l'on croirait entendre Taine lui-même, dans sa langue de poète-logicien, nous livrer son propre secret. L'homme, le penseur et l'écrivain, ainsi évoqués par cette voix qui leur fut connue, revivent pleinement à travers ces lignes. Et à entendre cette voix si juste, si déchirante et si discrète, on se prend à penser que c'est bien ainsi que Taine eût aimé à être loué.

Victor GIRAUD.

La Norvège. Ouvrage officiel publié à l'occasion de l'Exposition de 1900. Kristiania, 1900. Un beau vol. in-4° de 645 p. avec des cartes et de nombreuses illustrations.

La ville de Kristiania, son commerce, sa navigation et son industrie. Résumé historique par G. Amnéus. Kristiania, 1900. Un vol. in-8° de 180 p. illustré.

Les rivières de la Norvège, par G. Saetren. Kristiania, 1900. Brochure de 20 p. avec une carte.

La Suède, son peuple et son industrie. Exposé historique et statistique publié par ordre du gouvernement, par Gust. Sundbärg. Stockholm, 1900, 2 vol. illustrés. (Le second volume ne nous est malheureusement pas parvenu.)

Copenhague. Publié par l'union danoise des touristes. In-8° illustré, 32 p.

L'Exposition est déjà bien loin de nous : pourtant, il n'est personne qui ne revoie encore, dominant la rue des Nations, le si curieux pavillon de la Suède et celui, non moins original mais plus vrai, de la Norvège ; personne, non plus, qui ne se souvienne de s'être arrêté, charmé, devant ce vieux logis jutlandais, si élégant et si discrètement familial.

Suédois et Norvégiens, non contents d'évoquer à nos yeux cette superbe vision, ont voulu que nous fassions d'eux une entière connaissance : pour cela ils ont chargé leurs plus éminents spécialistes, dans les volumes que nous annonçons ci-dessus, non seulement de nous enseigner la géographie et l'histoire de leur pays ; mais de nous exposer toute leur vie, économique aussi bien qu'intellectuelle et morale.

C'est une lecture extrêmement instructive et que nous ne saurions trop recommander.

Nous ne pouvons évidemment songer à entrer ici dans le détail de chaque chapitre : un rapide aperçu de quelques questions d'actualité suffira, nous l'espérons, pour en montrer tout l'intérêt.

Aujourd'hui la lutte contre l'alcoolisme semble en France vouloir devenir sérieuse. En Norvège, elle est terminée : l'alcoolisme est vaincu.

Alors qu'au cours des années 1830-40, quand la peste alcoolique y battait son plein, la consommation d'eau-de-vie était d'au moins 8 litres à 100 o/o par individu, elle n'est plus que d'un peu plus d'un litre. Autrefois, sous le régime de la loi de 1816, le premier venu pouvait fabriquer de l'eau-de-vie avec le produit de ses cultures; maintenant, la distillation de l'alcool n'est permise que dans des fabriques organisées ; en outre, la vente des spiritueux est soumise à de telles restrictions que le nombre des débits dans les villes de Norvège est tombé depuis 1871 de 531 à 130, soit environ un débit par 4,000 habitants ou, pour l'ensemble du pays, un débit par 16,000 habitants.

D'où accroissement du bien-être général, amélioration de l'état hygiénique, diminution de la criminalité et, en 50 ans, doublement de la population.

Cette population, vigoureuse et sobre, est certainement appelée à un bel avenir.

Les progrès de l'électricité vont permettre d'utiliser les forces considérables des nombreuses chutes d'eau de la Suède et de la Norvège : si bien que non seulement les bois, que ces pays nous envoyaient presque bruts, nous viendront désormais travaillés et manufacturés; mais l'industrie y pourra même importer de l'étranger les matières premières qui lui manquent et les travailler dans des conditions à défier toute concurrence.

C'est là déjà un fait qui mérite sérieusement d'attirer l'attention du public français.

Le comité danois de l'Exposition n'a pas suivi l'exemple des deux autres pays scandinaves : il s'est contenté de quelques publications de moindre importance destinées principalement aux touristes. Ce n'est pas cependant que le Danemark n'eût eu également bien des choses intéressantes à nous révéler, à commencer aussi par son merveilleux développement commercial. Sait-on seulement qu'à Copenhague une société s'est constituée dans ces dernières années dont le but est de faire prendre au commerce français sur le marché danois la place qu'y occupent les Allemands? On nous aurait aussi montré la façon dont ce brave petit pays a cherché et réussi en partie à compenser la perte des provinces enlevées par son tout-puissant voisin : d'une part, en exploitant avec plus de méthode le territoire conservé ; d'autre part, en relevant le niveau moral et intellectuel du peuple.

Certes, notre enseignement supérieur n'a rien à envier à l'étran-

ger ; mais l'enseignement secondaire dont il est si fortement question en ce moment et même l'enseignement primaire pourraient, croyons-nous, profiter d'une étude attentive de ce qui existe aux pays scandinaves.

En Suède, l'institution la plus frappante, à notre avis, est celle du « slöjd » ou travail manuel pédagogique.

Le « slöjd » revendique sa place dans les écoles comme un facteur de l'éducation générale. Le but où il tend n'est pas de former des artisans, mais de contribuer au développement moral et physique des élèves en leur enseignant l'ordre, l'attention, la continuité dans le travail, en habituant leurs yeux à voir et leurs mains à travailler, enfin et surtout en constituant à côté de la gymnastique un contre-poids salutaire à la pédagogie purement livresque. Sa devise est « qualité et non quantité ». Il veut apprendre aussi à l'enfant à compter sur lui-même ; il cherche à éveiller ses facultés de réflexion et d'observation. Enfin, comme le but principal de tout l'enseignement est le développement personnel de l'individu, on évite toute émulation artificielle et les concours entre élèves.

L'enseignement de l'école primaire se trouve admirablement continué, d'une part, par les écoles populaires supérieures, d'autre part, par les cours d'adultes et les académies ouvrières.

Celles-ci donnent aux adultes un enseignement susceptible de leur faire comprendre les questions relatives à la nature, à l'humanité et à la vie sociale et les mettent au courant des progrès de la civilisation et des résultats principaux atteints dans le domaine intellectuel et matériel. Cet enseignement est donné en des leçons faites le soir par des savants, des professeurs, des officiers, des médecins.

Les écoles populaires supérieures (Folkhögskolor) constituent une espèce particulière d'établissements d'instruction, qui ne se trouve que dans les trois pays scandinaves et en Finlande. Elles sont destinées à donner à la jeunesse adulte des classes inférieures une éducation patriotique, civique et pratique.

Le mouvement qui a donné naissance à cette institution, parti du Danemark il y a une quarantaine d'années, s'est très rapidement propagé. Ces écoles sont d'ordinaire à la campagne. L'enseignement y comprend deux années ; mais chaque année forme un cycle complet d'études. Le semestre d'hiver est consacré aux hommes, celui d'été aux femmes. L'âge moyen des élèves est de 20 à 22 ans. Tous sont pensionnaires et ne forment qu'une famille avec celle du directeur. On attache, et avec raison, beaucoup d'importance à cette existence en commun.

Enfin, l'enseignement populaire est complété par des associations, des réunions, des conférences, des fêtes patriotiques très nombreuses.

Bref, on voit que les Scandinaves ne négligent rien pour l'application du précepte : mens sana in corpore sano.

Nous ne pouvons, en concluant, qu'exprimer un regret : c'est que tous les pays qui, en 1900, s'étaient donné rendez-vous sur les bords de la Seine n'aient pas eu l'idée de nous laisser chacun un ouvrage officiel comme ceux de la Suède et de la Norvège. Nous aurions eu ainsi une merveilleuse encyclopédie en langue française où les générations à venir auraient trouvé l'état, très clair et très complet, de la civilisation à la fin du XIX[e] siècle.

Léon PINEAU.

— La livraison 16 du tome IV du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU vient de paraître à la librairie Leroux. Elle contient une planche hors texte et les §§ suivants (47-51) : *Les poteries rhodiennes en Palestine. — Un sceau des Croisades appartenant à la Léproserie de Saint-Lazare de Jérusalem.— Le trône et l'autel chez les Sémites. — Le peuple des Zakkari. — Sur quelques cachets israelites archaiques* (à suivre).

— Sous le titre d'*Anthology of Latin poetry* (London, Macmillan, MCMI ; VIII-1 f.-310 pp. in-18; prix : 6 sh.), M. R.-Y. TYRRELL publie une sorte de supplément à ses leçons de 1893 sur la poésie latine (cf. *Revue*, 1897, II, 116). C'est comme un recueil de pièces justificatives et la base des jugements formulés dans les leçons Turnbull. M. Tyrrell, par le choix des morceaux, a voulu caractériser les divers représentants et les diverses faces de la poésie latine. Aussi trouvera-t-on, sous les noms célèbres, non pas toujours les plus beaux passages, mais ceux où se révèle le mieux l'individualité de l'auteur, ceux qui permettent le plus facilement de le replacer dans la série des devanciers et des successeurs. Dans certains cas, M. T. a été guidé par d'autres motifs. Ainsi il a voulu faire ressortir la variété des mètres lyriques d'Horace. Il a cité certains morceaux de Juvénal pour attirer l'attention sur des conjectures intéressantes. Un commentaire occupe les pp. 261-310. Les notes s'appliquent seulement en principe aux auteurs qui n'ont pas d'édition explicative en Angleterre. Elles sont par suite, en nombre de cas, un travail original et nouveau. M. T- a fait place en effet à de nombreux *poetae minores*. Il a puisé dans 66 auteurs environ, parmi lesquels se trouvent Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Pacuvius, Caecilius, Aquilius, Titinius, Turpilius, Trabea, Accius, Lucilius, Afranius, Lutatius, Catulus, Porcius Licinus, Volcatius Sedigitus, Hostius, Antias, Matius, Laevius, Noviüs, Pomponius, Varron, Cicéron, Laberius, Furius Bibaculus, César, Varo Atacinus, Publilius Syrus, Cinna, Macer, Varius, Mécène, Domitius Marsus, Albinovanus, Cornelius Severus, Calpurnius, Nemesianus, le *Peruigilium Veneris*, Rutilius, Prudence et Boèce. Ces trois noms terminent la liste. P. 289, n. sur Manil. I, 890 : le Manilius du *Corpus Poetarum* n'est pas de M. Ellis, mais de M. Bechert. Ces notes, où, plus d'une fois, M. T. a pris la peine d'indiquer comment il entend le texte, rendront de grands services. Il y a encore beaucoup d'obscurités à dissiper dans certaines œuvres, comme le *Peruigilium*. Un bon commentaire grammatical épargnerait souvent aux philologues des conjectures malheureuses : dans cette pièce, v. 2, M. Tyrrell explique exactement *renatus orbis*, « la renaissance de l'univers » ; cette construction bien connue écarte toute tentative de correction. Et cet exemple n'est pas le seul. Çà et là, M. Tyrrell a glissé dans ses notes des traductions dues à M. Jebb. — P. L.

— Les dernières études publiées dans la collection que dirige M. Muncker ont

pris pour sujet l'évolution de thèmes poétiques. Il faut se féliciter de ces contributions à la science encore jeune de la littérature comparée. M. H. May, *Die Behandlungen der Sage von Eginhard und Emma*. Berlin, Duncker, 1900. In-8° pp. VIII, 130. Prix : mk. 3, 30., recherche aujourd'hui l'origine et les transformations de la légende bien connue des amours d'Eginhard et d'Emma. Il en détermine deux rédactions : la première se trouve dans la chronique du couvent de Lorsch et date de la fin du XII° siècle; dans celle-ci seulement se rencontre le motif gracieux de la princesse transportant son amant à travers la neige tombée pendant la nuit de leur rendez-vous. La seconde rédaction au contraire, la rédaction de Seligenstadt, admet un exil des deux amoureux, qui vivent dans une solitude du Spessart, près de Seligenstadt, jusqu'à ce qu'ils soient reconnus et pardonnés par Charlemagne. La tradition populaire a souvent simplifié la légende, ne retenant que la rencontre nocturne, la surprise et le pardon de deux amoureux de condition différente. C'est de cette forme écourtée que M. M. recherche d'abord les traces : il en trouve de nombreuses dans les *romances* espagnoles et portugaises, en Italie sous le nom de *chants du rossignol*, puis dans Boccace, en Allemagne dans le *Rollwagenbüchlein* de Wickram, en France dans Vergier et La Fontaine. Il étudie ensuite les imitations en prose et en vers des deux rédactions de Lorsch et de Seligenstadt. La dernière a moins inspiré les romanciers et les poètes. A signaler parmi les œuvres qu'analyse l'auteur, indépendamment des Volkslieder, une épopée de O.-F. Gruppe et des poèmes de G.-M. Schuler (1866), J. Thikötter (1885) et P. Albers (1898), pour la plupart échos prolongés de la trompette du héros de Scheffel. La rédaction de Lorsch, plus originale et plus dramatique, popularisée de bonne heure par les polygraphes du XVI° siècle, a séduit davantage. Un professeur de Tubingue, Flayder, fait représenter en 1625 une *Imma portatrix*, imitation maladroite du théâtre latin et aussi d'un devancier, Frischlin. (M. M. eût pu pousser davantage le parallèle. Les noms des personnages comiques, p. ex., sont bien plutôt copiés dans Frischlin qu'empruntés à Théocrite.) Un professeur d'Amsterdam, Barlaeus (1584-1648), a mis la légende en hexamètres latins : *Virgo* ἀνδρόφορος, et un de ses compatriotes, J. Cats, l'a traduite en iambes hollandais (1700). Hofmanswaldau en a fait le sujet d'une de ses prétentieuses héroïdes (1633), Omeis, un maître berger de la Pegnitz, d'un roman galant (1680), Wend d'un opéra joué à Hambourg en 1728. Grécourt chez nous, Pfeffel et Langbein en Allemagne dans un cadre plus modeste donnèrent à la légende une interprétation trantôt grivoise, tantôt badine. M° Naubert l'arrangea en un broussailleux *Ritter roman* (1785), Kratter en un drame bourgeois (1799); Fouqué enfin (1811) en tira une œuvre hautement romantique, mais qui peut se lire au milieu de tout ce fatras. Millevoye et de Vigny (*la Neige*, 1835) y trouvèrent matière à strophes élégiaques et Scribe à un opéra-comique. Seidel la délaya en un drame diffus (1837). Müller von Königswinter et Longfellow l'admirent dans leurs recueils de légendes poétiques. M. M. n'a pas analysé toutes ces œuvres et d'autres encore — je n'ai signalé que les principales — dans l'ordre chronologique, il les a classées par genres. Sa division, pour commode qu'elle soit, ne nous fait pas aussi bien saisir la conception que chaque époque s'est faite de la légende, et là, je crois, résidait l'intérêt d'une étude pareille, bien plus que dans le mérite intrinsèque de toutes ces œuvres dont la très grande partie est à peu près nulle et justement oubliée. Ce travail de comparaison eût dû au moins faire la matière d'un chapitre final. L'auteur considère trop la légende comme un thème qui a été plus ou moins heureusement traité; il termine même par des conseils pour ceux qui l'aborderont encore! Telle quelle et malgré une certaine

inexpérience de débutant, l'étude laisse l'impression d'une érudition étendue et d'une critique judicieuse. — L. Roustan.

— M. F. Paulsen (*Schopenhauer*, *Hamlet*, *Mephistopheles*, *Drei Aufsätze zur Naturgeschichte des Pessimismus*. (Berlin, Hertz, 1900. In-8° pp. ix, 259. Prix : mk. 2.40), a réuni en volume, après les avoir remaniés, trois articles publiés dans la *Deutsche Rundschau*, de 1882 à 1899. Un lien les rattache ensemble : l'auteur étudie les trois figures de Schopenhauer, Hamlet et Méphistophélès en tant que représentants du pessimisme. Avant d'expliquer la doctrine du philosophe, il analyse sa personnalité dans ses traits essentiels : l'orgueil de l'intelligence, la sensibilité de l'être physique et moral, la méfiance du caractère ; il démontre comment d'une clairvoyance spéculative aigüe et inexorable, jointe à une inaptitude absolue à l'action, est née son amère conception des hommes et du monde. Cette philosophie, M. P. ne la discute pas ; il ne veut qu'en chercher les origines, puisque sa triple étude est une contribution à « l'histoire naturelle du pessimisme ». Il en signale cependant les résultats féconds, car, sans lui être sympathique, il sait en reconnaître les côtés originaux et solides. Les sources sont abondantes pour parler de Schopenhauer, et sur le compte d'un auteur qui ne s'est occupé que de lui-même les jugements, sinon les admirations, seront toujours à peu près unanimes. Il n'en est pas de même pour un héros de tragédie. L'article sur Hamlet souleva, quand il parut en 1899, beaucoup de critiques, et M. P. s'est appliqué à fortifier sa démonstration. Je ne sais pas s'il aura réussi à la rendre convaincante ; en tous cas une interprétation nouvelle d'un personnage qui en a provoqué tant n'est pas pour nous déplaire, même si elle reste un peu artificielle. En les exagérant, elle met en relief certains traits qu'on n'avait pas assez bien regardés. M. P. voit dans Hamlet comme un premier Schopenhauer, un esprit se plaisant à chercher partout le mal, à le démasquer, à l'étudier, mais incapable de lui résister, de lutter contre lui, et usant ses forces dans ce dilettantisme cruel. Il esquisse le portrait d'Hamlet avant le drame : c'est en tous points le jeune Schopenhauer. Le parallèle n'existe nulle part en forme, mais on devine qu'il hante l'auteur qui, se laissant entraîner par certaines analogies, a de parti-pris fait entrer tout Hamlet dans l'ombre de Schopenhauer. Il y a cependant dans la figure de Shakespeare d'autres traits qui font qu'elle nous reste sympathique, tandis qu'elle l'est à peine dans l'hypothèse de M. P. La dernière de ces trois études, celle sur Méphistophélès, est plus voisine des opinions ordinaires de la critique ; elle en accepte même trop volontiers certains jugements tout faits qu'il faut réviser, comme celui sur le *Witz* de Méphisto comparé à l'*esprit* français. Le chapitre est d'ailleurs moins une analyse du caractère même du diable qu'une étude du *Faust*, en particulier du problème du mal, tel que Gœthe l'a posé et résolu. Gœthe n'est préoccupé que du réel ; il a su voir le monde d'assez haut pour qu'il n'existe pour lui ni bien ni mal. Mais il n'en a pas moins connu à certaines époques l'obsession pessimiste, et il s'en est délivré en l'objectivant. Méphisto a été une « *catharsis* poétique », comme Hamlet l'a été pour Shakespeare, si l'on veut absolument chercher sous son masque la figure du poète. — Je ne mentionne que pour mémoire l'appendice qui termine le volume et où l'auteur étudie, très rapidement d'ailleurs et avec des arguments peu solides, l'*ironie* dans le langage de Jésus-Christ. — L. Roustan.

— L'édition des *Journalisten* de Freytag que donne M. H. Eve (Cambridge, University Press, 1900, in-16. pp. xix, 183) est une petite édition classique à l'usage des écoles anglaises. Elle est pourvue de notes copieuses (p. 129-180), pour la plu-

part traductions de passages délicats ou observations grammaticales. Il y a eu peut-être excès dans les deux cas et on souhaiterait un peu plus de remarques historiques et littéraires. Quelques-unes des dernières portent à faux et présentent des rapprochements injustifiés ou trop ambitieux. Il y a aussi des erreurs d'interprétation : p. 10, *Attaque, Einhauen*; 19, *entgegentrug*; 29, *Ugues*; 31, *Ressource*; 50, *Frau Gemahlin*; 75, *Fähnrich*; 77, *ob er...*; 112, *Semmel, Lachs*; et ailleurs de moins graves. M. Eve ne dit pas sur quel texte il a collationné le sien. Quant à l'introduction, la biographie de Freytag est suffisante, quoique un peu sèche ; elle n'insiste pas assez sur la grande popularité de ses œuvres, leurs si nombreuses éditions. La critique spéciale des *Journalistes* est trop superficielle, et il y aurait bien des réserves à faire sur les éloges que ne leur a pas ménagés l'éditeur. — L. R.

— Comme complément à son Histoire du théâtre viennois, M. von WEILEN publie un catalogue des œuvres scéniques et oratorios représentés à la cour de Vienne de 1629 à 1740. *Zur Wiener Theatergeschichte*. Wien, Hölder, 1901, gr. in-8° p. 140. Prix : Fl. 2,40. Il a repris, en l'augmentant et le rectifiant, le travail de Köchel (*J. G. Fux*. 1872) qui ne disposait pas des mêmes documents manuscrits. Cette bibliographie sera très précieuse à consulter pour l'histoire du théâtre et de la musique, car les œuvres énumérées rentrent presque exclusivement dans le genre de l'opéra. M. v. W. indique pour toutes ou à peu près l'auteur du texte et le compositeur, pour un très grand nombre la date, le lieu et l'occasion de la représentation, avec parfois la participation des membres de la famille impériale et de leur entourage. Parmi les fournisseurs des plaisirs de la cour le plus souvent mis à contribution il faudrait citer dans les poètes ou adaptateurs : Minato, G. Pasquini, Pariati, Metastase, Bernardoni, Zeno; dans les musiciens : Draghi, Caldara, Badia, Ziani, Conti, Matteis, Fux, Reutter, les deux Schmelzer, et à la cour même, Léopold Ier. Tout le répertoire, sauf de rares exceptions, est italien. Des grands poètes étrangers il n'y a à relever que Calderon et Molière, le dernier joué en 1692 avec le *Médecin malgré lui* en allemand, et en 1733 avec *Tartufe* dans la traduction italienne de Gigli (*don Pilone*). — Je me bornerai à formuler un regret. L'auteur a donné une bibliographie chronologique : pourquoi n'avoir pas gardé cet ordre pour les pièces d'une même année, au lieu de l'ordre alphabétique, dont on ne voit pas l'avantage, puisque à la fin du volume un double index et des titres et des auteurs facilite toutes recherches. Pour certaines œuvres sans doute la date exacte de la représentation échappe, mais elle a pu être déterminée dans la plupart des cas. Il y avait d'autant plus d'intérêt à suivre la chronologie que les représentations sont liées à certaines époques périodiques de l'année : carnaval, semaine sainte, ou amenées par des événements parfois politiques, mais surtout de famille : naissances, relevailles, mariages, anniversaires, etc. — L. R.

— La brochure de M. R. ARNOLD, *Die deutschen Vornamen* (Wien, Holzhausen 1901, in-16 p. 75), est une seconde édition plus développée d'une conférence sur une question d'onomatologie : les prénoms allemands les plus en usage à la fin du XIXe siècle. M. Arnold indique rapidement l'origine de ces noms chez les premiers Germains et ce qui s'en est conservé jusqu'à nos jours : une douzaine (*eiserner Bestand*) au lieu de 7,000 environ que connaissait la primitive société germanique. L'allemand actuel ne dispose guère que de 300. Nous voyons comment ils se sont introduits sous l'influence de l'Eglise, de la Renaissance, de la Réforme, des événements politiques; comment l'élément national et l'élément étranger se

sont disputé les préférences des générations, à la faveur ou au mépris d'objurgations patriotiques, comme celles bien connues de Fischart, Moscherosh, Zesen, Jean-Paul, et d'autres oubliées d'obscurs et incohérents teutomanes Beneken, Dolz, Wolke, Radlof. La seconde partie de la brochure passe en revue les raisons déterminantes du choix des noms; elles sont de différents ordres : traditionnel, éthique (nomen = omen), religieux, dynastique, politique, littéraire, euphonique, etc. Toutes n'ont pas été énumérées; à plusieurs, M. A. attribue une importance exagérée, par exemple, à l'influence littéraire. La question, d'ailleurs moins psychologique que géographique, est très complexe ; M. A. le reconnaît lui même, elle ne peut être éclairée que par de larges travaux de statistique, mais il en a donné un aperçu aussi complet que le comportait le cadre restreint qu'il s'était fixé. — L. R.

— La petite bibliographie de langue et de littérature françaises que vient de publier M. Braunholtz à l'usage des étudiants et des professeurs (*Books of reference for Students and Teachers of French. A critical survey*. London, Wohlleben, 1901, in-8°, p. 80) s'adresse plus aux premiers qu'aux seconds. Elle est trop restée dans les généralités pour être à ceux-ci d'un secours réel. Aux étudiants au contraire elle sera un commode instrument de travail. Elle leur eût rendu de plus grands services encore si M. B. se fût astreint à un plan plus rigoureux, s'il se fût soucié davantage de l'importance relative de ses chapitres bibliographiques (p. 58, il ne cite par moins de 12 dictionnaires d'argot, presque autant que de dictionnaires français). Le même luxe inutile se retrouve dans l'énumération de livres vieillis ou de valeur médiocre : manuels, morceaux choisis, ouvrages populaires, éditions illustrées, etc. En revanche il y a des lacunes. La plus grave, et elle est on ne peut plus fâcheuse, c'est que M. B. donne toutes ses indications, sans ajouter ni le lieu de l'édition, ni le nom de l'éditeur, ni même la *date* de publication. Cette dernière omission ôte dans bien des cas au renseignement bibliographique toute sa valeur. Il y a aussi quelques oublis d'œuvres ou de revues importantes. Je sais bien que M. B. a dû faire un choix et se borner, mais il eût parfois pu choisir plus judicieusement et classer avec plus de soin : le chapitre 25, sur la société, les institutions et les mœurs, est trop un pot-pourri : Fustel de Coulanges et Taine y voisinent avec des auteurs de manuels d'instruction civique et de savoir-vivre. Les meilleurs renseignements se trouvent dans les chapitres de l'histoire de la langue, du vieux français et de la grammaire. S'adressant surtout à des débutants, M. B. a écrit avec raison une bibliographie critique ; il est fâcheux que ses appréciations soient trop vagues ou exagérées dans bien des cas. Malgré ces réserves son livre demeure utile ; il faudrait souhaiter le même à nos étudiants pour l'allemand et l'anglais. — L. R.

— M. O. Mey a publié il y a quelques années un volume où il étudiait surtout notre enseignement primaire. L'accueil fait à son livre l'a engagé à en élargir le cadre et c'est une étude complète de nos trois enseignements que donne la seconde édition. *Frankreichs Schulen in ihrem organischen Bau und ihrer historischen Entwickelung*. Leipzig, Teubner; 1901, in-8° pp. xii, 222. Prix : mk. 4,80. L'auteur s'est proposé d'exposer à la fois l'évolution et l'organisation de nos institutions scolaires, des plus élevées jusqu'aux plus infimes. Ses esquisses historiques sont courtes : il ne remonte pas au-delà de la Révolution dont le rôle en matière d'instruction publique n'a peut-être pas été assez justement apprécié par lui. Il signale surtout les grandes modifications apportées par les principaux réformateurs, Guizot, Duruy, J. Simon, P. Bert, Ferry, et d'autres, vivant encore

au milieu de nous. C'est surtout sur l'organisation de nos établissements d'instruction que M. M. nous donne de copieux détails qui, à de très petites erreurs près, sont exacts, et qu'il a d'ailleurs puisés dans des publications et des statistiques officielles. Mais si l'appareil d'enseignement est minutieusement et fidèlement décrit, nous ne voyons guère comment il fonctionne. Sauf quelques rares pages où l'auteur s'est permis une appréciation (agrégation des lycées, baccalauréat, valeur de l'enseignement secondaire), qui du reste ne pouvait reposer sur des observations personnelles, la critique est volontairement absente de son livre, et quand elle intervient, elle ne voit guère que la façade et reste trop superficielle. Quelque précieux que soient les renseignements que le public allemand puisera dans cette étude, il fera bien de réserver son jugement dans les conclusions que de ces données il pourrait tirer sur la valeur de notre enseignement. Ce n'est point que l'ouvrage de M. M. soit écrit avec parti-pris, il nous est au contraire très sympathique et rend plusieurs fois hommage à tous les progrès réalisés depuis trente ans dans les trois branches d'enseignement. Son livre bien informé, plein de détails, quoique concis, (il l'est trop pour l'enseignement supérieur) et très au courant des toutes dernières modifications, sera un répertoire utile à consulter pour les étrangers. — L. R.

— M. A. Degrand, qui a été de 1893 à 1899 notre consul à Scutari, vient de réunir en volume les notes amassées au cours de son séjour dans la Haute-Albanie. *Souvenirs de la Haute-Albanie*. Paris, Welter, 1901. Gr. in-8° p. 333, avec 81 gravures. Il nous fait d'abord visiter Scutari, son bazar, sa citadelle, ses environs; il nous conduit chez les montagnards de la Mirditie, puis dans les principales villes de la région : Alessio, Durezzo, Tirana, Croïa. De nombreuses illustrations complètent agréablement le texte. Ce n'est pas un ouvrage d'ensemble sur le pays que l'auteur offre au public, mais de simples *Souvenirs*; les linguistes n'y auront rien à glaner, les historiens peu de chose, et avec précaution. On y trouvera cependant plus que des récits d'excursions et de jolies descriptions de paysages. M. D. a bien observé les mœurs curieuses des montagnards et nous donne d'abondants détails sur leur caractère, leurs traditions, leurs lois et coutumes, sur leurs vendettes surtout, sur leurs légendes et leurs superstitions. Son titre officiel lui a permis de pénétrer plus qu'un autre cette société primitive, parfois même l'a mêlé à la vie d'un petit peuple plutôt oublié que mal connu. Peut-être l'auteur s'est-il exagéré l'ignorance où l'on est à son égard. Il ne manque pas de bons ouvrages sur la matière. J'aurais aimé voir M. D. citer par exemple celui de Gopčević et le contrôler par ses propres observations. Son livre n'en sera pas moins bien venu des ethnographes et des folkloristes. Pour l'histoire de l'art religieux les archéologues auront aussi profit à le consulter. M. D. a soigneusement visité les débris des églises albanaises et relevé ce qu'elles présentent d'intéressant. C'est d'ailleurs sur la question religieuse qu'il offre les renseignements les plus précis : anciens ordres et anciens couvents, clergé actuel, indigène et étranger, sectes musulmanes, etc. M. D. ne s'est pas contenté de visiter, de noter et de photographier; il a fait aussi quelques fouilles, en particulier dans les tombes pélasgiques (?) de Schlako-Komani et offert au musée de Saint-Germain ses découvertes. Nous ne pouvons en terminant que le remercier de ses intéressants *Souvenirs* et souhaiter que nos autres agents consulaires imitent son exemple. — L. R.

— M. Ch. Lenthéric continue à écrire l'*histoire des variations* du littoral français, et comme chez lui l'ingénieur est doublé d'un archéologue, il interroge tout ensemble les documents historiques et la nature. Bien que, ce semble, les rivages

de l'Océan (*Côtes et ports français de l'Océan. Le travail de l'homme et l'œuvre du temps*, Paris, Plon; 1901, VIII-400 p., 11 planches) lui soient moins chers et familiers que la région méditerranéenne, il discerne les traits aujourd'hui oblitérés; il signale comme forme de domination entre la section pyrénéenne et la landaise le gouf, fjord immergé, ancien estuaire de l'Adour; il reconstitue le dessin de l'ancien delta de la Gironde à l'époque où le Médoc était une Camargue, et il observe justement que les deux types du delta et de l'estuaire, non seulement ne s'excluent pas, mais marquent les phases successives d'une évolution; il montre que l'exhaussement de la côte entre Gironde et Loire a causé toutes les transformations. Ailleurs il rectifie la position du Κουριανὸν ἄκρον de Ptolémée, il identifie le *Novioragum* de l'Itinéraire d'Antonin plutôt avec Saujon qu'avec Royan. La question économique est traitée sommairement et avec quelque négligence : sans dresser de longues statistiques, il eût fallu faire pour chaque estuaire le départ entre le trafic maritime et le fluvial. Si l'auteur critique avec raison la création d'un port à La Pallice, peut-être montre-t-il trop d'indulgence, non seulement pour les havres insignifiants auxquels un programme trop onéreux voudrait faire un port, mais aussi pour les ambitions de Nantes et de Brest. La bibliographie de M. L. est souvent spéciale et locale : aussi paraît-il singulier d'invoquer Henri Martin et Michelet pour l'histoire du siège de La Rochelle ou Reclus pour le régime de la Loire. Enfin M. L. note comme une bonne fortune pour les âmes pieuses que « les chiffres donnés par les apports de sable des Landes et les dépôts vaseux de la Loire coïncident d'une manière assez satisfaisante avec les limites données par la supputation biblique traditionnelle. » (?) — B. A.

— Anicetto Specchio. *Un po' di Storia e Filologia sulla Fonetica e Ortografia della Lingua francese*. (Cerignola, Tip. Edit. dello « Scienza e Diletto ». 1900, in-8°, 91 pages). C'est avec un vrai plaisir que j'annonce cette étude de phonétique française, qui m'arrive du fond de la Capitanate; elle prouve que notre langue est étudiée dans cette contrée lointaine avec un soin dont nous serions fiers chez nous. L'auteur est au courant des publications scientifiques sur la matière, les meilleures et les plus récentes, et il a exposé son sujet avec une méthode et un art irréprochables. Après un rapide résumé de l'histoire de la langue, il aborde l'étude des sons et passe successivement en revue les transformations des voyelles et des consonnes; on reconnaît en lui un disciple d'A. Darmesteter et de Gaston Paris, mais un disciple original et qui n'oublie pas qu'il écrit pour des lecteurs italiens. De là le soin tout particulier avec lequel il a étudié les sons de notre langue, ses variations orthographiques, si bien faites pour troubler et embarrasser les étrangers. J'aurais bien quelques légères erreurs à relever çà et là; M. A. Specchio voit parfois des formes picardes dans des mots comme *carquer*, qui sont bien plutôt d'origine provençale; il n'a pas non plus toujours séparé assez sévèrement les mots populaires des mots courants, les voyelles accentuées des voyelles non accentuées; enfin lui qui, avec tant de raison, a consacré tout un long paragraphe à l'étude des « voyelles en relations avec les consonnes », a oublié de recourir à cette influence pour expliquer certaines transformations de voyelles qui sans cela sont énigmatiques. Mais je me reprocherais de trop insister sur de simples lapsus, qui disparaîtront dans une seconde édition; j'aime mieux féliciter M. Anicetto Specchio de sa connaissance approfondie de notre langue, et souhaiter qu'il continue de l'étudier avec le même zèle et la même science. — Ch. J.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1901

F.-Ll. Griffith, **Stories of the High Priests of Memphis, the Sethon of Herodotus and the Demotic Tales of Khamues,** Oxford, Clarendon Press, 1900, in-8°, x-203 p. avec un Atlas in-f° de 12 pl., dont 6 en couleur.

Le prince Khâmouîs, fils de Ramsès II, grand-prêtre de Phtah et régent d'Egypte pendant plus de vingt années durant la vieillesse de son père, eut d'assez bonne heure la réputation d'un magicien. Qu'il soit le Séthon d'Hérodote, ainsi que Krall l'a soupçonné et que M. Griffith essaie de le démontrer, cela ne me paraît pas probable, mais un cycle de romans se forma assez promptement autour de sa personne, dont la littérature démotique de l'âge ptolémaique et du temps des Césars nous a conservé deux bons spécimens. Le premier d'entre eux est connu depuis longtemps : découvert et traduit par Brugsch, retraduit par moi dix ans plus tard, puis par Révillout et par Hess, il ne présentait plus qu'un petit nombre de points obscurs. On ne peut dire que M. G. y ait expliqué tout ce qui restait incompris, mais il a ajouté quelques bonnes observations à celles que les autres avaient déjà faites, et il a rendu très exactement l'impression du morceau. La partie originale de son œuvre ne commence toutefois que lorsqu'il aborde le second des contes, celui qu'il a trouvé lui même, et dont il nous livre le fac-simile avec la transcription en démotique courant ainsi qu'en caractères latins. Le texte en est écrit au verso de deux contrats en langue grecque, qui ont été réunis ensemble pour former un rouleau capable de le recevoir. Il a été rédigé probablement au cours du premier siècle après notre ère, dans la seconde moitié de ce siècle, et la langue en est si simple que la traduction en serait aisée, si des lacunes assez fortes ne venaient fréquemment l'interrompre. La tâche de M. G. était donc beaucoup moins facile qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil jeté sur les planches, et il s'en est tiré fort à son honneur. Je regrette seulement qu'il se soit embarassé

d'une transcription la plus fatigante qu'on puisse imaginer. C'est par le fait celle de l'école de Berlin, qui est déjà bien incommode, mais sur laquelle il s'est ingénié à renchérir par un mélange de caractères romains et italiques. Il faut avoir suivi mot à mot sa transcription pour concevoir à quel point elle lasse l'attention. Il m'a paru de même, en parcourant les notes philologiques accumulées au bas des pages, qu'il suivait les théories de l'école berlinoise jusque dans leurs écarts les plus téméraires. Cela n'empêche que la traduction en elle-même ne soit le plus souvent très exacte. Elle devra, je le crois, être modifiée dans le détail, mais le sens général demeure acquis dès à présent. Les fragments ont été remis à leur place et déchiffrés, parfois dans des parties qui auraient pu paraître désespérées. Le texte a été complété et rétabli partout où les déchirures n'étaient pas trop considérables. La signification d'un certain nombre de mots nouveaux a été déterminée de façon probante. Le développement et les péripéties de l'histoire sont maintenant faciles à saisir, au moins pour les personnes qui sont au courant des idées de l'Egypte sur la magie et sur la vie future.

Il serait trop long de la raconter ici, et je renvoie à l'ouvrage même de M. G. ceux qui seraient curieux de la connaître. Dès qu'on essaie de l'analyser, on reconnaît qu'elle se décompose en trois récits, qui formaient à l'origine autant de contes différents. Le premier des trois est une descente aux enfers. Un jour que Satni et son jeune fils Siosiri se rendaient à une fête, ils rencontrèrent deux enterrements, celui d'un riche qu'on menait au tombeau dans toute la pompe de la mort égyptienne, celui d'un pauvre qui s'en allait au cimetière misérablement. Satni, frappé du contraste, exprima le désir d'obtenir dans l'Amentit la place, non du pauvre dédaigné sur terre, mais du riche entouré d'offrandes. Siosiri lui répond vivement par le souhait contraire, et, pour prouver à son père combien il avait tort, il le guide dans l'Amentit. Ils traversent les salles sombres, où les esprits des morts sont tourmentés par la faim, par la soif, par des supplices divers : à l'entrée de la cinquième salle, un homme est couché à terre, hurlant et se lamentant, car la ferrure de la porte lui tourne dans l'orbite et lui perce l'œil. Dans la septième salle, Osiris siège, le juge des Enfers assistant au pèsement des âmes et à côté de lui, un noble est assis, vêtu de fin lin. C'est le pauvre, qui a été reconnu juste et à qui l'on a transféré la fortune funéraire du riche, pour le récompenser de ses vertus. Quant au riche, ses mauvaises actions jetées dans la balance l'ont emporté sur les bonnes, et après l'avoir dépouillé au bénéfice du pauvre, c'est lui qui gît sur le sol, l'œil déchiré par la ferrure de la porte, à l'entrée de la cinquième salle. Satni comprend alors pourquoi son fils a corrigé sans retard le vœu qu'il a émis, et il le prie de lui révéler qui sont les personnages aperçus dans les autres salles : Siosiri lui dit leurs crimes et leurs tourments, puis le ramène sur

terre par un chemin différent du premier. La donnée de ce premier conte est une variante de celle que l'on connaît par le parabole de Lazare le mendiant : le mauvais riche et le bon pauvre changeant de place au-delà du tombeau et récompensés ou punis chacun selon ses œuvres. Est-elle égyptienne ? Au début, la pensée égyptienne n'admettait pas le principe de la rétribution. Elle se figurait l'autre vie comme la continuation de celle-ci et régie par les mêmes conditions : les morts n'avaient que ce qu'on leur donnait ici-bas, et, par suite, les riches demeuraient riches, les pauvres demeuraient pauvres, dans la même proportion qu'aux jours de leur existence. Que cette doctrine ait été adoucie de bonne heure et qu'une autre plus consolante se soit développée à côté d'elle, les peintures et les textes relatifs au pèsement de l'âme le prouvent suffisamment : sans entrer dans le détail de l'évolution, on peut affirmer qu'au moment où notre conte fut écrit, il y avait des siècles déjà que l'idée de rétribution était répandue partout aux bords du Nil. Il n'y a donc pas besoin de voir dans la donnée de ce conte un emprunt récent à quelque peuple voisin, aux Juifs par exemple. La mise en scène qui l'accompagne est d'ailleurs entièrement égyptienne. Le royaume des morts est une longue série de salles, comme dans le *Livre de l'Hadès* ou dans les autres livres du même genre, et chacune de ces salles a sa porte qui s'ouvre et se referme sur les visiteurs. Le tribunal d'Osiris y est installé dans les formes même qu'on lui voit au *Livre des morts*. Les supplices sont dérivés de ceux qu'on connaît par les représentations des hypogées royaux au Babel-Molouk. Enfin, le concept d'après lequel les morts, après avoir traversé chaque nuit le monde des ténèbres, revenaient passer le jour au plein soleil, dans les maisons qu'ils s'étaient construites et dans les jardins qu'ils s'étaient plantés, devait conduire nécessairement le peuple à admettre la possibilité d'un voyage pareil pour les vivants : quiconque était assez bien armé de magie pouvait en affronter les risques, et un roman résumé par Hérodote (II, CXXII) nous prouve qu'on prêtait au roi Rhampsinite le mérite de l'avoir accompli victorieusement. En résumé, le récit tel que nous l'avons au papyrus de M. G. est égyptien pour la forme et pour le fond : c'est une sorte d'apocalypse construite sur la religion d'Osiris, une de ces apocalypses païennes rudimentaires qui, ainsi que je l'ai indiqué ailleurs [1], doivent avoir accompagné ou peut-être précédé en Egypte les apocalypses juives et chrétiennes.

Le second récit est composé sur un thème connu depuis longtemps déjà, et qui paraît avoir été fort en honneur dès les siècles qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne. Quelques années après son retour des enfers, Satni fut mandé auprès de son père, Ousimarî-Ramsès II, qui tenait sa cour à Memphis. Un sorcier d'Ethiopie

---

1. *Journal des Savants*, 1899, p. 39-42.

venait d'arriver, porteur d'un défi aux magiciens de Pharaon. « Y a-t-« il en Egypte un bon scribe ou un homme instruit qui puisse réciter « cette lettre que j'ai dans la main sans briser le sceau, et savoir ce qui « s'y trouve écrit sans l'ouvrir ? S'il arrive qu'il n'y ait pas en Egypte « de bon scribe ni d'homme instruit qui soit capable de la réciter sans « l'ouvrir, j'humilierai l'Egypte devant le pays des Nègres, ma pa-« trie ». Ramsès, confiant aux prestiges surhumains de son fils, le chargea de répondre au magicien, mais Satni, s'avouant impuissant à subir l'épreuve, ne songea qu'à en reculer le moment : il demanda dix jours de répit, et rentra dans sa maison, perdu de honte et de chagrin. Sa femme Mahîtouaskhît essaya de le consoler, mais en vain et il fallut pour secouer sa torpeur que Siosiri vint à la rescousse. Sitôt qu'il fut au courant de la situation, il se mit à rire, au grand dépit de son père, puis il s'excusa : « Je ris de te voir étendu le cœur troublé, « pour pareille niaiserie. Lève-toi, mon père Satni, car je réciterai la « lettre qu'on a apportée en Egypte sans l'ouvrir, et je saurai ce qui « s'y trouve écrit sans en briser le sceau ». Et, pour fournir la preuve de ce qu'il avançait, il pria son père de descendre à l'étage inférieur de la maison et de tirer n'importe quel livre du vase qui le contenait [1] : « je te dirai quel livre c'est, et je le réciterai sans le voir, demeurant « ici à l'étage supérieur. » Il le fit comme il l'avait dit et Satni tout réconforté, courut prévenir Pharaon que le succès était certain. Le jour venu, Siosiri apostropha le sorcier violemment, et le somma de ne point porter faux témoignage mais de confesser loyalement si les paroles qu'il allait prononcer étaient bien celles-là même qui étaient écrites sur la lettre scellée : à la fin de la séance l'Ethiopien fut forcé d'en convenir et de proclamer que l'Egypte triomphait. C'est, on le voit, le motif des défis envoyés par un souverain à un autre, et résolus en faveur de l'un d'eux par sa propre sagesse ou par celle d'un personnage qui vivait à sa cour. Les écrivains de l'âge Alexandrin s'en étaient emparés dans ces livres dont Josèphe nous a conservé des extraits, et on le rencontre encore jusque dans les rédactions byzantines de la vie du fabuliste Esope. J'en ai signalé une variante dans un roman de la XIX[e] dynastie, le *Conte d'Apôpi et de Saknounrî*, où l'expulsion des Hyksos était donnée comme le résultat d'un cartel détaché par le Pasteur Apôpi au Thébain Saknounrî. Si donc il n'était pas égyptien en principe, il était acclimaté en Egypte depuis tant de siècles qu'il avait dû s'égyptianiser complètement et devenir un des lieux communs de la littérature. Les Alexandrins se l'étaient approprié, comme ils s'en approprièrent bien d'autres, et ce n'est pas à l'un d'eux

1. M. Griffith traduit *case* le mot égyptien correspondant ou lieu de *vase*. Les Egyptiens conservaient les actes et les livres dans des vases de terre ; cfr. le texte publié par Brugsch dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 2, et qui énumère les neuf papyrus contenus dans des vases. Je rappellerai aussi le vase de marbre qui avait renfermé un manuscrit de Dioscoride et qui fut découvert à Alexandrie.

que l'auteur de notre conte l'emprunta : il le trouva courant chez ses compatriotes indigènes, et il n'eut qu'à l'adapter au plan général de sa fable.

Le troisième récit est l'une de ces histoires de *magie* qui plaisaient tant aux Egyptiens de toutes les époques. Au temps du roi Manashphrâ Siamon [1], le souverain du pays des Négos entendit un jour trois sorciers qui vantaient leur puissance : l'un d'eux Horus, fils de la Négresse, prétendait être assez fort pour évoquer Pharaon au Soudan, lui administrer cinq cents coups de bâton, puis le renvoyer dans son palais, le tout en six heures sans plus. Mis en demeure d'agir, il fabrique une chaise de cire à quatre porteurs, souffla sur son œuvre et l'anima, puis lui intima ses ordres : les poupées vivantes coururent en Egypte pendant la nuit, enlevèrent Manashphrâ, le transportèrent au pays des Nègres, lui donnèrent les cinq cents coups de bâton voulus, puis le remmenèrent à Memphis, tout endolori, dans l'espace de six heures seulement. Le lendemain matin, il montra son dos aux courtisans qui venaient le saluer, et leur demanda conseil : l'un d'eux, Horus, fils de Panashi, qui était très instruit aux choses de la magie, devina aussitôt une machination de sorciers éthiopiens et promit le châtiment des coupables. Il commença par lier des amulettes sur le corps de Pharaon et par réciter sur lui de son grimoire, afin d'empêcher qu'il subît le même traitement la nuit suivante. Il se rendit ensuite à Hermopolis, la ville de Thot, et alla dormir au temple du dieu dans l'espoir d'obtenir quelque inspiration en songe : Thot lui apparut en effet,et lui révéla la cachette où il avait enfoui le plus puissant de ses livres magiques, le seul qui fût capable de délivrer le roi. Cependant les poupées étaient revenu chercher celui-ci, mais la vertu des talismans les avait obligées à rebrousser chemin : lorsque Horus, fils de Panashi, revint d'Hermopolis avec ses formules nouvelles, il fabriqua à son tour une litière, des porteurs, et, en six heures, il infligea au souverain du Soudan devant Pharaon le même traitement que celui-ci avait subi devant le souverain du Soudan. Horus, fils de la Négresse, après avoir comploté avec sa mère, accourut à Memphis pour tenter de détruire son rival, le fils de Panashi, et il engagea une lutte de sortilèges contre lui, en présence de toute la cour : il suscita un feu dévorant, puis une obscurité profonde, puis une prison de pierres, mais le fils de Panashi éteignit le feu sous une pluie torrentielle, dissipa les ténèbres, balaya la prison, si bien que le Nègre, se sentant vaincu, se rendit invisible et tenta de s'enfuir en Ethiopie. Le fils de Panashi rompit encore ce dernier charme et il allait égorger

1. Ce prénom royal est inconnu encore, mais il assone au prénom Manakhpirâ de Thoutmosis III et n'est probablement que ce prénom reécrit à l'oreille par le scribe qui nota le premier l'histoire. Siamon est soit le prêtre-roi Hrihor, soit un roi Tanite de la XXI[e] Dynastie.

son adversaire, quand la Négresse se présenta au secours de son enfant, mais elle ne réussit qu'à se mettre elle-même en danger de mort ; ils périssaient l'un et l'autre, si leurs supplications n'avaient touché leur vainqueur. Le fils de Panashi leur accorda la vie sauve et il les autorisa à s'enfuir au Soudan dans un bateau, à condition qu'ils s'engageassent à vivre hors de l'Egypte l'espace de quinze cents ans.

Il serait facile de suivre la donnée maîtresse de ce récit, la lutte entre les deux magiciens, à travers les versions diverses qui nous en ont été conservées, jusque dans les *Mille et une Nuits*. On la trouve déjà dans l'Exode, seulement tandis que dans le conte Egyptien les magiciens de Pharaon ont le dessus, ils ont le dessous dans la tradition hébraïque. Le détail des opérations magiques est celui qu'on est habitué à voir dans la plupart des romans égyptiens. Déjà l'un des magiciens du conte de Khéphrên employait la cire pour en fabriquer des personnages qu'il animait ensuite au moyen d'une formule. Nenoferképhtah, dans le premier conte de Satni, modelait de même un bateau et son équipage, afin de s'en aller à la recherche du livre magique de Thot, et Nectanébo, au début de l'histoire d'Alexandre par le Pseudo-Callisthènes, se préparait, au moyen d'un procédé analogue, une armée et une flotte magiques grâce auxquelles il prévenait les attaques du dehors. Il faut donc admettre que le troisième récit est de source égyptienne non moins que les deux autres, et exposer brièvement comment l'auteur a procédé pour les réunir en une même œuvre. Le début du manuscrit manque, mais la fin nous renseigne surabondamment à ce sujet. Il est parti de la doctrine bien connue d'après laquelle les êtres peuvent reparaître sur la terre et revivre tantôt sous une forme, tantôt sous une autre : Hapis, par exemple, était Phtah incarné dans un taureau, et il s'appelait de ce chef *celui qui répète la vie de Phtah*, OUAHMOU ANAHKOU-NI-PHTAH. L'auteur a supposé que Siosiri n'était autre que le célèbre magicien Horus, fils de Panashi, qui, les quinze cents années accomplies, a prévu une attaque nouvelle de Horus fils de la négresse, et a voulu préserver l'Egypte de l'humiliation que celui-ci lui préparait : comme il sait qu'elle ne possèdera pas de magicien assez puissant pour la sauver, il demande à renaître et Osiris lui accorde son souhait. L'auteur commençait donc par raconter comment la réincarnation avait eu lieu. L'âme d'Horus avait été enfermée dans un pied d'arum : un rêve prévint la femme de Satni, la princesse Mahitouaskhît, stérile jusqu'alors, que, si elle désirait avoir un enfant, elle devrait fabriquer un breuvage avec le fruit de l'arum et l'avaler avant d'approcher son mari. Elle obéit à ce message divin, conçut, bientôt un second rêve avertit son mari que le fils qui lui naîtrait s'appellerait Siosiri et qu'il accomplirait nombre de prodiges en la terre d'Egypte. L'enfant justifia promptement la prédiction : à un an, on lui en aurait donné deux, à deux ans trois, tant il

était grand. On le mit à l'école, et bientôt il progressa si avant dans ses études de magie qu'il y dépassa ses maîtres. C'est à ce point que, pour montrer la vertu de son héros, le scribe intercale le premier épisode, celui de la descente aux Enfers : après une pareille preuve de puissance, il n'y avait plus qu'à aborder le sujet principal, le cartel de l'Ethiopien au roi d'Egypte, et c'est bien ce qu'il a fait. Il raconte successivement l'arrivée du sorcier, l'audience royale, la tristesse de Satni, l'intervention de Siosiri, l'épreuve solennelle en présence de la cour, et dans ce canevas, il introduit comme texte de la lettre scellée qui faisait l'objet du défi la chronique de la lutte entre les deux Horus. C'est seulement après avoir obligé le sorcier de proclamer la véracité de son discours, qu'il amène la conclusion du roman en déclarant que son adversaire est Horus, fils de la négresse, et qu'il est lui, Horus, fils de Panashi. Il produit une flamme qui dévore le magicien, puis il meurt, épuisé par l'effort comme la magicienne des *Mille et une Nuits*, et les dieux consolent Satni de cette perte en lui donnant un autre fils, moins prodigieux mais plus durable. Ici encore les détails sont égyptiens d'un bout à l'autre, les songes, la conception par l'opération des sucs tirés d'une plante, la mise à l'école, le feu qui détruit le magicien : sans doute la plupart de ces traits se retrouvent dans les contes d'autres pays, mais la façon dont ils sont retracés ici est toute égyptienne. Le cadre de l'histoire est emprunté aux coutumes et aux idées qui prévalaient dans le pays, ainsi que les divers épisodes et rien ne nous incline à croire que les éléments mis en jeu par l'auteur soient d'origine étrangère.

On voit, par l'analyse rapide que j'en viens d'esquisser, que le nouveau roman de M G. prend place parmi les plus intéressants de ceux qui ont reparu à la lumière au cours de ces années dernières. Il ne renferme rien, à vrai dire, qu'on ne rencontre déjà dans la littérature des âges antérieurs, et pourtant ceux qui l'étudieront de près ne pourront s'empêcher d'y distinguer partout la marque de l'époque à laquelle il fut rédigé. Il renferme déjà le mélange de magie, de morale et de sentiment patriotique qu'on rencontre dans les écrits hermétiques, et l'on y reconnaît l'influence des idées qui s'agitaient dans l'âme des Egyptiens de cette époque : le souci des choses de l'autre monde non plus restreint au concept d'une survivance quelconque mais grandi au point de considérer les conditions de l'autre vie comme la conséquence et la réparation des conditions de la vie présente ; la possibilité pour l'homme de mettre la main sur les dieux et de les faire servir à ses projets par le moyen de la magie ; au point de vue patriotique, le regret du temps où l'Egypte était la maîtresse du monde Oriental et tenait les peuples dans sa dépendance par la vigueur de sa science comme par celle de ses armes. On sait à quel point la croyance à la magie avait pénétré le monde antique, Rome et l'Occident comme l'Orient et la Grèce. Les Egyptiens s'étaient vu enlever

successivement leur puissance militaire, leur indépendance, leur autonomie, et leurs dieux avaient dû courber la tête devant les dieux de nations qui n'avaient été longtemps pour eux que des barbares : une seule chose leur restait de la suprématie qu'ils avaient exercée jadis, cette supériorité en magie que leurs seigneurs macédoniens ou romains n'avaient pas réussi à leur enlever. Leur littérature romanesque qui autrefois n'avait pas dédaigné de raconter les aventures de guerre et d'amour des souverains, avait renoncé peu à peu à ce genre de sujets depuis que leur pays avait cessé de tenir son rang parmi les Etats militaires : elle ne s'inquiétait plus que des données les plus propres à flatter la vanité nationale, celles qu'elle empruntait à la magie et à l'astrologie. Le sorcier devenait de plus en plus le héros qu'elle préférait, et un Pharaon tendait à n'être un grand souverain que s'il était un grand sorcier.

Les chroniques de l'Egypte, telles que les historiens arabes les ont transcrites d'après les livres coptes ne présentent qu'un pot-pourri d'enchantements, et les dynasties des rois qu'une succession de magiciens. Le conte nouveau de M. G. est l'un des plus curieux parmi les documents qui nous permettent dès à présent de renouer la tradition entre l'histoire entièrement magique de l'époque musulmane ou byzantine et l'histoire à demi-surnaturelle seulement que se racontaient les nouvellistes de l'époque ptolémaïque et les contemporains d'Hérodote. Ce ne sont donc pas les seuls Egyptologues de métier qui s'intéresseront au livre de M. Griffith : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature arabe ou des littératures populaires trouveront leur profit à l'étudier.

G. Maspero.

Roland L. N. Michell, **an Egyptian Calendar for the Koptic Year 1617 (1900-1901 A. D.) corresponding with the Mohammedan Years 1318-1319,** Londres, Luzac et Cie, 1900, in-8°, 120 p.

Un calendrier copte avait été publié il y a trente-quatre ans par Tissot, en traduction française, et il avait fourni des renseignements curieux sur les superstitions et les préjugés des populations chrétiennes de l'Egypte : l'ouvrage de M. Michell, seconde édition d'une brochure analogue parue en 1877, complète les renseignements fournis par M. Tissot. Chaque jour y est inscrit avec ses fêtes, ses saints, l'indication probable du temps qu'il fera, l'indication des travaux qu'on y peut accomplir, et les influences bonnes ou mauvaises auxquelles il est soumis. Le 26 Kihyak on se plaira à manger des pigeons et on évitera de manger du poisson, le 27 on ne devra manger aucune espèce de volaille, le 28, si l'on buvait de l'eau pendant la nuit on tomberait malade et ainsi de suite; on croirait lire des feuillets du

Calendrier Sallier, traduit par Chabas, et où sont notés les jours fastes et néfastes des anciens Egyptiens. De fait, si l'on étudiait de près l'almanach de M. Michell et qu'on le complétât avec les renseignements recueillis dans la bouche des paysans, on verrait qu'il reflète assez fidèlement les idées de l'Egypte pharaonique. Le christianisme puis l'islamisme ont eu beau passer sur la vallée du Nil ; le fellah, malgré ses conversions successives, est demeuré païen dans l'âme. Le petit livre de M. Michell est donc utile en même temps qu'amusant, et les Egyptologues ne pourront que gagner à le lire attentivement, sauf à faire leurs réserves sur certains passages d'une érudition un peu hardie.

G. Maspero.

P. E. Pavolini. **Il Compendio dei Cinque Elementi** (Pancatthiyasamgahasuttam). I. Testo. — Firenze, 1901. In-8°, 40 pp.

Le prâcrit du canon des Jainas Digambaras, malgré le petit nombre des spécimens qui en avaient été publiés, a trouvé place dans la magistrale *Grammaire* de M. Pischel qui l'a dénommé Jaina-Çaurasênî. Il y fait pendant à la Jaina-Mahârâshtrî, langue sacrée des Jainas dits Çvêtâmbaras, connue surtout par les publications de M. Leumann. Pour que les deux sectes rivales n'aient rien à s'envier, M. Pavolini publie aujourd'hui, d'après une copie prise en 1892 sur un manuscrit de Londres, et d'après un manuscrit de Strasbourg, beaucoup plus correct et accompagné d'un commentaire sanscrit, le texte des *Cinq Éléments*, ouvrage qui, sans être canonique, passe pour retracer très fidèlement la doctrine ontologique et éthique des Digambaras. Il nous dit lui-même qu'il a entrepris cette publication sous les auspices et avec l'aide de M. Leumann, et nous n'avons pas besoin de cette garantie pour savoir d'avance ce que vaut une collation signée de son nom. Nous l'attendons à la traduction et au commentaire : les caractères distinctifs des sectes de l'Inde échappent à quiconque ne s'est pas entraîné de longue date à trier des aiguilles.

V. Henry.

Catalogus codicum astrologorum græcorum. Vol. III : **Codices Mediolanenses** descripserunt Æmygdius Martini et Dominicus Bassi. Bruxelles, Lamertin, 1901, 60 pp.

Les manuscrits astrologiques de la bibliothèque Ambrosienne, la seule qui à Milan contienne des manuscrits de cette nature, sont catalogués dans le troisième volume des *Codices astrologi græci*, dont la publication se poursuit rapidement. La description en est due à

MM. Martini et Bassi. Ils sont au nombre de 36, renfermant chacun un plus ou moins grand nombre de documents relatifs à l'astrologie ou à l'astronomie, car les deux domaines, chez les anciens, sont le plus souvent confondus. Cette description est très brève, les auteurs devant prochainement publier intégralement le catalogue des manuscrits grecs de l'Ambrosienne. Conformément au plan général de la collection, plusieurs extraits de ces manuscrits sont donnés en appendice ; l'un d'eux, un brontologe, quoique déjà publié par Wünsch (*Byz. Zeitschr.*, 1896, V), est reproduit avec quelques leçons plus précises et quelques corrections. Un dernier texte, p. 53 (formule magique) est sous la signature de M. Cumont. Ces extraits sont publiés avec soin ; les fautes y sont réduites au minimum [1]. J'ai cependant à présenter plusieurs observations sur les extraits des codd. 16 et 17 (p. 32-46), écrits en langue vulgaire, où les éditeurs me semblent soit n'avoir pas toujours retrouvé la vraie leçon, soit avoir remplacé à tort les formes vulgaires par des formes plus pures ; 16 est du XIII[e], 17 du XVI[e] siècle. P. 33, l. 11 cod. οὐκ ὀρθή, texte ἑωράθη (Kroll ; mais alors lire οὐχ) ; οὐκ ὤφθη répond mieux au manuscrit. 34, 30 cod. ὠρύγειν, 37, 2 (et ailleurs) cod. ὀρύγειν ; les éditeurs corrigent à tort ὀρύσσειν, cf. Callin. *Vit. S. Hyp.* 117, 7 et 15. Je lirais plutôt 36, 23 διαχύνειν que διαχῦναι (cod. διάχυνε, qui doit être un infinitif). 37, 3 ἐν ᾗ <ἔσθ'> ὅτε, lire ἐνίοτε. 38, 13 δωδεκάλογον est vraisemblablement la bonne leçon ; mais corriger τήν en τόν est une erreur ; le mot est féminin, comme δεκάλογος. La correction 41, 13 εἰσβάσταζε est malheureuse ; cod. ἂς βαστάζεις (l.-ῃς) n'est pas à toucher ; de même 46, 21 l'absence de note semble indiquer que le texte εἰσβαστάζει est la leçon du manuscrit, mais il est facile de confondre εἰς et ἂς, le sens exige un impératif, et une vérification attentive donnera sans doute ἂς βαστάζει (l.-ῃ). L'erreur, si je ne me trompe, est due à ce que le texte porte 42, 9 et 43, 12 βάσταζε μετά σου, 44, 14 et 46, 10 βάστα ἐν τῷ ἰδίῳ (ou σῷ) στέρνῳ ; de là εἰσβαστάζω, et 44, 22 l'addition μετά σου, également inutile. 42, 25 je lis μετὰ κηροῦ παρθένου ποίησον κερίν (cod. κερήν) *fais un cierge* ; cf. plus bas ἅψον τὸν κηρόν. 46, 25 les mots non compris des éditeurs sont ἡ δική σου ἂς ἔνι μεγαλωτέρα, *que la tienne* (ton image) *soit plus grande* (c'est-à-dire que celle de ton adversaire) ; il s'agit de deux εἴδωλα, et ἡ δική σου est féminin parce que le scribe pense à εἰκών ; cf. 44, 29-30 et 45, 1-2 εἴδωλον... γράψον ἐν αὐτῇ (cod.) 44, 11 χῶσον ἔνθα εἰς σὲ βαίνουσιν ne saurait fournir un sens ; cod. εἰ σὲ βένουσι. Il faut lire sans nul doute εἰσεβαίνουσι = εἰσβαίνουσι, forme barbare due à l'analogie de ἀνεβαίνω, κατεβαίνω, et qui n'est d'ailleurs pas inconnue : Berthelot et Ruelle, *Alchim.* 444, 27 τρύπας νὰ σε βαίνει τὸ πῦρ (lire νὰ σεβαίνῃ) ; 445, 10 ὅπου νὰ σέβῃ τὸ ἕναν εἰς τὸ ἄλλον. Cf. la formule de sens identique 46, 16 χῶσον πρὸς ἐμβασίαν αὐτῶν.

---

1. Je note seulement 27, 15 καρκῖνος (ί), 29, 19 ζωδίῳ (ζῳ) et 46, 17 πλεῖσται (εί) 34, 21 (et passim) l'accentuation παραδιδεῖν est à rejeter.

Il y a d'ailleurs dans ces deux morceaux beaucoup de formes et de constructions vulgaires que, selon moi, il eût mieux valu ne pas corriger, d'abord parce qu'elles ne sont pas incorrectes pour l'époque, ensuite parce que le texte conserverait sa physionomie; telles sont, par exemple, ἀπολλόμενον, καματερά, προσφέρειν τῷ θεῷ καὶ τῶν ἁγίων, δοξεύειν (cf. δοξάρι = τόξον), τοῦ ὁδεῖνος (gén. de ὁ δεῖνα), φιλισθῆναι (φιλίζω, cf. μισίζω, κεντίζω, etc.), et l'intéressante forme κτίζεσθαι (= κτᾶσθαι), qui n'a rien d'illogique ni d'irrégulier. On ne peut pas dire, pour des textes de ce genre, qu'il soit utile de les ramener à une forme plus classique; au contraire, leur forme vulgaire — je ne dis pas incorrecte — est un titre de plus à notre intérêt.

My.

O. Tüselmann, **Die Paraphrase des Euteknios zu Oppians Kynegetika.** Berlin, Weidmann, 1900, 43 p. (Abhandl. der k. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. IV, n° 1).

La paraphrase des *Cynégétiques* d'Oppien, qui nous est parvenue sous le nom d'Euteknios, se divise comme le poème en quatre livres, dont deux seulement jusqu'ici avaient été publiés : le premier par Moustoxydis et Schinas en 1817 (reproduit par Bussemaker dans la collection Didot en 1849, avec quatre courts fragments du livre II qui se trouvent dans le Parisinus 2723), le quatrième par M. Tüselmann (progr. Ilfeld 1890). M. T. publie actuellement la paraphrase entière, d'après trois manuscrits, un de la Laurentienne (L, celui de Moustoxydis), un de l'Ambrosienne (A), et un manuscrit de Vienne (V). Cette paraphrase peut en effet être de quelque utilité pour le texte d'Oppien, et M. T. a bien fait de la donner intégralement dans ce volume; elle sera ainsi plus accessible aux hellénistes. Les manuscrits A et V étant selon toute vraisemblance copiés sur L, celui-ci reste le fondement du texte, et c'est lui dont les lectures sont données dans l'appareil critique. Une seconde annotation renvoie aux vers des *Cynégétiques* et contient des remarques sur la concordance de la paraphrase avec le texte. Le manuscrit renferme un assez grand nombre de fautes de tout genre que M. T. a heureusement corrigées ; mais il n'a pas toujours réussi; il a plusieurs fois substitué à une leçon très satisfaisante de L une correction inutile qui altère le texte. C'est le cas pour les passages suivants : p. 16, l. 21 la correction de Moustoxydis τιθηνῶν, admise par M. Tüselmann, est malheureuse ; τιθηνοῦ L (impér. de τιθηνέομαι) devait être conservé. 17, 13 inutile de substituer ἐκφορεῖν à ἐκφορᾶν ; inutile de même de corriger 18, 14 ἐξανέσπασεν en ἐξανέστησεν, et 29, 5 συνιστάνειν en συνιστάναι. 39, 8 ὑπαντιάσειεν ne vaut rien ; ἐνατενίσειεν VA (ἐναντενίσειεν L) est la vraie leçon (Opp. IV, 134 ἐσιδεῖν), cf. 12, 20. Pourquoi remplacer par ἡττώμενον la bonne

leçon ἠπλωμένον (Opp. IV, 206 γυῖα τάνυσσεν)? 42, 6 ἡμᾶς θηρία καὶ εἰς παρδάλεις μετάβαλλε est une correction erronée de A que M. T. n'aurait pas dû admettre ; θηρίου L (impér. de θηριόω) est excellent. Quelques autres remarques : 13, 13 l'addition ἱέρακα devant τὸν ὠκύπτερον n'a rien d'indispensable. 32, 23 corriger ἀμυνομένους en -μένας. 34, 9 lire ἀποδείραις ou supprimer δὲ après ὑποδήματα. Disons toutefois que ces erreurs sont atténuées parce que le lecteur peut toujours, ayant sous les yeux les leçons du manuscrit, discerner ce qu'il convient de lire [1].

My.

Spyr. P. Lambros. **Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos** Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων), vol. II. Cambridge, University Press, 1900 ; vii-597 p.

Le bel ouvrage de M. Spyridon Lambros, le catalogue des manuscrits du mont Athos, se termine avec ce volume. Le premier (v. la *Revue* du 24 février 1896) contenait les manuscrits de seize couvents, plus ceux de la skite de Sainte-Anne et de la bibliothèque du prôtatos à Karyès ; il restait à publier les manuscrits des bibliothèques les plus riches, celles des couvents d'Iviron, de H. Pantéléimôn (appelé aussi Rossikon), de Lavra et de Vatopédi. Malheureusement, les moines de ces deux derniers n'ont pas permis qu'on dressât l'inventaire de leurs bibliothèques, se réservant, dirent-ils, de faire eux-mêmes ce travail ; M. L. a donc dû, à son grand regret, publier son catalogue incomplet, tout en exprimant l'espoir que les moines récalcitrants pourront un jour changer d'avis ; et il promet en ce cas de ne pas négliger l'occasion. M. L. est vraiment infatigable. Que l'on veuille bien songer à la patience, à la persévérance, aux efforts de toute nature qu'exige un pareil ouvrage ! Classer sous un double numéro d'ordre (un pour la série totale, un second pour chaque bibliothèque) six mille six cent dix-huit manuscrits, dont beaucoup, il faut le dire, sont d'un intérêt médiocre ou nul ; en noter le format, l'époque et la matière ; en relever minutieusement le contenu jusque dans les moindres détails ; décrire les peintures et les ornements dont un grand nombre sont illustrés ; n'épargner enfin aucun renseignement qui puisse être de quelque utilité, n'est-ce pas un travail prodigieux, qui exige une science paléographique consommée, une connaissance profonde de la littérature grecque à toutes ses périodes, et un dévouement désinté-

---

1. P. 14, 5 lire λέγουσιν ; 19, 13 Οἰνέως ; 23, 2 σεμνύνονται ; 25, 3 γηροβοσκοῦσι ; 26, 7 οὐχ ; 27, 34 πάντα ; 28, 23 et 24 τιθασσεύουσιν et προγινώσκον ; 31, 5 κόμη ; 24, 11 qu'est-ce que αἰωροῦται ? (-εῖται ? -οῦνται ? Le sujet est neutre, mais il y a dans la paraphrase quelques exemples de sujets neutres avec un verbe au pluriel). En somme, la publication eût pu être meilleure.

ressé dont peu de personnes seraient capables ? M. L. a eu des collaborateurs, il est vrai, auxquels il reportera une part de ces éloges mérités; mais les hellénistes sauront bien à quoi s'en tenir, et leur reconnaissance à son égard n'en sera pas diminuée. Ce n'est pas tout d'ailleurs. Le catalogue ainsi exécuté n'eût été en somme qu'un ouvrage difficile à consulter, d'une valeur intrinsèque considérable, sans doute, mais pratiquement inutilisable. M. L. lui a donné tout son prix en le complétant par plusieurs tables, dont la première (table des noms d'auteurs et des écrits) est le fil conducteur qui permettra de retrouver immédiatement et sans perte de temps les manuscrits qui conservent le texte d'un auteur en tout ou en partie, et ceux qui ont rapport à une science déterminée ; et combien de manuscrits, dans les bibliothèques de l'Athos, peuvent apporter d'utiles secours aux éditeurs ! Pour ne parler que de la période classique, la bibliothèque d'Iviron en particulier est riche en manuscrits des XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles ; le couvent de Saint-Denys possède entre autres documents précieux un manuscrit du XIII[e] siècle qui contient des excerpta d'Hérodote et de Plutarque fort importants; et l'on sait que M. Gr. Bernardakis a collationné un manuscrit de Plutarque, du couvent de Docheiarion, pour son édition récente. Les autres tables sont celles des scribes, relieurs, possesseurs, etc. ; des manuscrits datés ; des manuscrits illustrés de peintures et d'ornements divers; enfin des textes publiés en entier dans le cours de l'ouvrage. Le catalogue des manuscrits de l'Athos sauvera de l'oubli les 245 manuscrits du couvent de Simopétra, dont la bibliothèque fut détruite par un incendie en 1891, après que M. L. en eut achevé l'inventaire ; il s'y trouvait entre autres un des manuscrits les plus anciens de tout le recueil, du IX[e] siècle, contenant les homélies de saint Jean Chrysostome. On déplorera cette perte; on regrettera l'absence de deux importantes bibliothèques; mais M. Lambros n'en a pas moins fait une œuvre belle et utile, et l'Université de Cambridge, qui a généreusement fait les frais de la publication, a bien mérité des lettres grecques [1].

My.

Omero, l'Iliade, commentata da C. O. ZURETTI. Vol. III, libri IX-XII. Turin, Loescher, 1900; XI-199 p. (Collezione di classici greci e latini con note italiane).

J'ai déjà signalé, en caractérisant brièvement la méthode d'annota-

---

1. Il n'est que juste d'ajouter que l'exécution typographique, malgré la difficulté que présentait l'emploi, à chaque page, de caractères de corps et de types différents, ne laisse rien à désirer; elle fait honneur aux imprimeurs J. et C.-F. Clay.

tion de l'auteur, le deuxième volume (chants V-VIII) de cette édition (*Revue* du 26 février 1900, p. 176). L'opinion que j'exprimais alors ne s'est modifiée en aucun point. M. Zuretti dit qu'il a été guidé par les mêmes principes : c'est parfaitement exact ; ces principes, que d'ailleurs il n'expose pas, sont de la dernière évidence : absence presque totale de notes sur la langue et la grammaire, paraphrase parfois bien inutile des expressions homériques, et, plus particulièrement pour ce troisième volume, insistance prolongée sur l'impression physique produite par les mots. Il n'est pas mauvais de faire ressortir le pittoresque, mais M. Z. abuse véritablement de *impressione auditiva, visiva, cromatica ;* on trouve même *visivo ed ottico ; cromatica e lineare.* Je ne blâme pas, je constate. Le texte suit tantôt Ameis, tantôt Pierron, et donne encore γοόωσα, συμμητιάασθαι et autres formes semblables, qui décidément ont la vie dure ; en deux endroits I 89, K 463 le texte porte un mot, la note en explique un autre. Les notes grammaticales, bien rares, ne sont pas toujours heureuses : I 648 μετανάστης est rattaché à ἵστημι ; I 196 δεικνύμενος, « peut-être l'orthographe exigerait-elle η et non ει » (faut-il lire ε ? Les fautes d'impression, dans le grec des notes, sont assez fréquentes) ; K 134 ἐπενήνοθε, « le présent est ἐπανέθω ». Somme toute, ce n'est pas ainsi, ce me semble, que doit être comprise une édition d'Homère pour les classes. L'annotation ne doit pas consister en une paraphrase du texte, ce qui contribue médiocrement à en faciliter l'intelligence ; mais principalement en des remarques qui éclairent les obscurités, guident l'élève dans sa traduction, et mettent en relief ce qui peut échapper ou être imparfaitement compris. Dire qu'un vers est « calmo e solenne », que « ce discours, si on peut ainsi le nommer, dure trois vers », que « l'antithèse est belle et forte » ou encore « nous assistons à une opération chirurgicale », « admirez l'énergie et la rapidité », etc. etc., c'est là faire des observations qui peuvent trouver place dans le commentaire oral, c'est-à-dire dans la conversation du maître avec ses élèves, mais qui sont dans un livre aussi encombrantes qu'inutiles. Un peu plus de sobriété ne ferait pas de mal, et ce qu'il y a de bon dans le commentaire n'en paraîtrait que mieux.

My.

Studien zur Geschichte des Deminutivums im Deutschen, von Albert Polzin. (Quellen und Forschungen, 88.) — Strasbourg, Trübner, 1901. In-8°, (viij-) 110 pp. Prix : 3 mk.

Considérant, d'une part, l'indigence de la formation diminutive dans l'ensemble du germanisme et la rareté de l'emploi des diminutifs partout ailleurs qu'en allemand, — constatant, d'autre part, que dans les documents du vieux haut-allemand ce type exceptionnel n'apparaît

guère qu'à titre de traduction littérale de diminutifs latins réels ou apparents[1], — M. Polzin en conclut que l'étonnant foisonnement des diminutifs, notamment dans les dialectes de la Haute-Allemagne[2], est à l'origine un fait tout artificiel et d'emprunt, dû surtout à l'influence de la littérature et de la chaire[3]. — On pourrait çà et là, — et il s'en rend parfaitement compte lui-même (p. 109), — lui reprocher d'avoir exagéré son principe ; mais, tel qu'il le dégage, le principe paraît incontestable. Sa recherche, consciencieusement et méthodiquement conduite à travers la lexicologie et la littérature de huit siècles, est une excellente étude d'histoire de la langue allemande.

V. HENRY

Historisches Wörterbuch der Elsässischen Mundart, mit besonderer Berücksichtigung der früh-neuhochdeutschen Periode, aus dem Nachlasse von Charles SCHMIDT. — Strasbourg, Heitz, 1901. In-8°, ix-447 pp. Prix : 25 mk.

Au cours de ses vastes lectures, promenées avec méthode au travers des documents et des auteurs alsaciens de la fin du moyen âge ou de la Renaissance, l'historien Ch. Schmidt avait noté les mots qui lui paraissaient intéressants, les phrases où ces mots figuraient, les références exactes de ces phrases. C'est là toute la matière du nouveau Dictionnaire, qui suit de bien près son Lexique Strasbourgeois : 450 pages, sur deux colonnes, imprimées en petit texte, d'ailleurs en un caractère parfaitement lisible, et d'une correction presque impeccable[4] ; on jugera par cela seul, et de la richesse de l'héritage scientifique qu'a laissé ce grand désintéressé, et du soin pieux que ses exécuteurs testamentaires, MM. Ch. Schmidt et Ch. Andler, apportent à la publication.

A ces données essentielles l'auteur ajoute parfois, très discrètement,

---

1. L'auteur appelle « diminutifs apparents » les mots tels que *vocábulum*, où la terminaison évoque à tort, mais irrésistiblement, le souvenir des mots en *-ulo-* à fonction diminutive.

2. On sait combien le diminutif est populaire et j'oserais dire instinctif dans le parler de ces régions. En Alsace, fût-ce à un dogue de la taille d'un veau, on ne dira presque jamais : *kép tr tôpe* « donne la patte »; mais *kép s-tépele*.

3. Les écrivains allemands ayant, vers le XVII[e] siècle, abandonné peu à peu (p. 107) l'usage de la formation diminutive, dont auparavant ils faisaient un criant et parfois grotesque abus, il en résulte cette conséquence, paradoxale seulement à première vue et pour qui ne s'est point familiarisé avec le Protée linguistique, qu'un type exclusivement savant et de provenance étrangère ne se survit plus à lui-même que dans la langue populaire et courante.

4. En dehors de quelques interversions de l'ordre alphabétique, et de l'absence de rubrique en tête de la lettre G (p. 115 b), je ne vois à signaler que des coquilles que le lecteur corrigera de lui-même, par exemple : es was ein Witt ven die wolf nit widerumb mannen (p. 234 a, l. 30); p. 229 a, sous *Lum*, je suppose qu'il faut lire *laxi funt*, etc.

une observation étymologique, un renseignement sur l'usage actuel, ou tel autre détail accessoire. Je ferai comme lui, le suivant pas à pas.

Agestein, « aimant, ambre jaune ». Inadvertance : la dernière phrase citée sous le premier de ces deux sens appartient au second. — *Appetsite* « Abseite » doit avoir signifié « le côté de l'abbé » (l'endroit où il se tient) : en d'autres termes, c'est, comme *Abseite* lui-même, une autre déviation, par étymologie populaire, du bas-latin *absida*. — *Begeln*, sans traduction. Le participe, dans la phrase de Murner [1], ne me semble pas différent de celui du verbe *beielen* ou *bögeln* « jauger » : soit « un magistrat qui n'a pas été éprouvé sur sa science ». — *Benne*. Le mot n'est pas seulement celtique et allemand : il s'est conservé en français dans la nomenclature minière, « une *benne* de charbon ». — *Berendreck* « jus de réglisse solidifié ». Ce mot, colm. *pâretrak*, manque à mon lexique, et je n'aurais pas dû l'omettre. — *Beseichen* « filouter », notamment en surfaisant une mauvaise denrée : n'existe plus, à ma connaissance, concurremment avec *bescheissen*, que Schmidt enregistre aussi. Ces métaphores scatologiques datent de loin, comme on voit, et devaient être fort goûtées. — *Betze*, « fr. baiser, lat. pacem » [2]. Ainsi placée, la glose française est à demi fausse : elle n'est qu'une traduction et prend l'air d'un rapprochement. — *Binetsch* « épinard ». Le colm. *pénatsch* [3] (*é* long) méritait une place dans mon lexique. — *Blecken* « sehen lassen » : c'est le primitif du verbe si usuel aujourd'hui *ûsplèke*, « contrefaire, railler grossièrement », composé qui n'apparaît pas encore dans Schmidt. — *Dormenter* « dormitorium ». La nasalisation pénultième rappelle celle du fr. dialectal (picard) *chimintière* = *cimetière*. Ces deux mots ont dû se rencontrer et se contaminer. — *Egles* « lézard » : cette forme, qui n'est pas relevée dans Kluge, est la seule qui puisse expliquer le colm. actuel *élyasle* (diminutif). — *Flesche* « bouteille ». La métaphonie alamane, régulière comme dans *esche* « cendre » et *weschen* « laver », suffit à montrer que le colm. *flàsch* (*à* assombri) est réemprunté à l'allemand classique [4]; le colm. pur ne pourrait avoir que *flasch* (*a* ordinaire), comme *asch* et *wasche*. — *Fürtuoch* « tablier » : il n'y a pas encore d'exemple de la réduction de la syllabe atone (colm. *férte*), qui est maintenant d'usage courant. — *Genesen* « errettet werden » ; mais Schmidt n'a plus rencontré *vernesen* qui se lit pourtant, sous la forme *virnasin* et avec le sens étymologique « rückkehren », à la date de 1293, aux archives

---

1. Ein Rathsherr « so von jungen tagen (im Recht) nit gebeglet und ufferzogen ».

2. Cf. gallois *poc* et breton *pok*, d'où irlandais et gaélique *póg* et *pôg* « baiser ». Cette expression liturgique a fait beaucoup de chemin.

3. Bien entendu, c'est l'ancien fr. *espinache*, cf. anglais *spinage* altéré de *spinach*.

4. Il est d'ailleurs fort rare : on dit *potál* (o fermé) = fr. *bouteille*.

de Colmar. — *Getter* (et *Gatter*) « grillage » : à noter la très curieuse distinction de sens. — *Glan* « Thal ? » Le point d'interrogation est superflu : le mot vient du celtique, où il signifie « vallon »[1]. — *Gouch* « coucou », avec plusieurs sens métaphoriques, dont le plus usuel en moyen-allemand est étrangement inconnu à l'alsacien. — *Hünerserb* « mouron ». Mangold écrit toujours *-sepp*, en sorte que moi, qui me souvenais d'avoir dans mon enfance constamment entendu *-serp*, j'en étais à me demander parfois si mes garants ou mes oreilles ne m'avaient pas trompé[2]. Me voici fixé : la forme de Mangold est sans doute exacte, mais à coup sûr récente et corrompue. — *Kegen* « tomber ». La genèse de ce verbe (colm. *khèye*, « tomber, jeter », et cf. *frhèye* « briser ») n'est pas aussi simple que le croit l'auteur ; mais ce n'est pas ici le lieu de la discuter[3]. — *Kiden* « dire ». D'après sg. 3 *küt*, cité sous ce chef, l'infinitif semblerait devoir être **koden*, c'est-à-dire que ahd. *quedan* était devenu **koden* (*er küt*) comme ahd. *queman* a donné *komen* (*er kümet*). — *Küsche* « chasteté » : je ne m'étais donc pas trompé en conjecturant que colm. *khèysch* « chaste » était un mot savant venu de la langue ecclésiastique. — *Leren* et *lernen* signifient tous deux « enseigner » et « étudier » : c'est un fait curieux et le seul que je connaisse de ce qu'on pourrait nommer interversion ou réciprocité sémantique. Aujourd'hui, en colm. du moins, *lernen* a disparu. — C'est une interversion d'un autre genre, mais non moins étrange, que l'on constate entre *Mum*, qui a signifié « cousine », et *Base*, qui a signifié « tante ». — *Munaff* « singe » n'exigeait pas ce luxe de commentaire étymologique : il est bien aisé d'y reconnaître un composé pléonastique, dont le premier terme est l'italien *monna* « guenon ». — *Neiss = ne weiss* « je ne sais [qui, où, etc.] » s'est conservé, non seulement dans l'alaman de Hebel, mais tout au moins dans le Sundgau sous la forme *enaywó* « quelque part ». — *Nolhart*, « eig. Beghard, dann Layenbruder in einem Kloster », doit être une corruption germanisée du nom de la célèbre secte des *Lollards*. — *Nummen* « seulement » ne peut phonétiquement être composé de *nur mehr*, qui d'ailleurs ne donnerait pas ce sens : l'auteur paraît avoir touché plus juste en renvoyant à *nummen* sous *nuwent* ou *niwan*. Pour le changement de *w* médial en *m*, on peut comparer *schwálmele* « hirondelle ». — *Okallen* « radoter ». Si l'étymologie de Schmidt est juste, la forme *okalten*, attestée deux fois contre une fois *okallen*, semble être la bonne, et celle-ci une faute d'impression. Un vb. *kallen*, en effet, n'a pu se combiner directement avec le préfixe *ô-* privatif : on doit supposer un intermédiaire nominal, soit * *ô-kal-t*, dérivé à l'instar de *ô-mah-t* « défaillance », d'où ensuite un vb. *ôkalten*. Mais tout

1. Cf. mon *Lexique étymologique breton*, s. v. *1 Glann*.
2. Cf. *Rev. Crit.*, XLVI (1898), p. 113, l. 6,
3. Cf. mon *Lexique colmarien*, s. vv. *fallen* et *werfen*.

cela est bien hypothétique. — *Pfulsen* « agiter l'eau pour traquer le poisson » me rappelle irrésistiblement le fr. *bouiller* (Balzac *rabouiller*), qui a le même sens : un bas-latin **bulliâre *bullitâre* serait-il assez ancien pour avoir produit l'un et l'autre ? Il est vrai que *pfuhl* « mare » se suggère également. — *Pfulwen* « oreiller » est le lat. *pulvînus*, et non *pulvînar*. — *Sacken*. La phrase de Geiler citée sous cette rubrique et celle de *huren* [1] n'est pas à beaucoup près aussi obscure que M. S. l'imagine : les mœurs de certains chevaliers demeurent les mêmes de siècle en siècle ; mais on ne peut traduire qu'en latin la prose de l'excellent prédicateur. « Quae in fornice [vivit] unum habet et alterum nebulonem, qui eam verberibus caedit, et futuit, et [lucro] spoliat ; immo etiam infelici victu pasci cogitur. » — *Saler* « casque » n'a rien de commun avec une « salière » que peut-être par un accident d'étymologie populaire ; car on sait que le fr. *salade* « casque » est l'espagnol *celada* « ciselée ». — *Schmirtzen* « souffrir » et *verschmirtzen* « se consoler » sont des types précieux pour l'histoire phonétique : encore aujourd'hui la Haute-Alsace dit *frschmértse*, avec l'*é* fermé régulier venu de *i*, tandis que la Basse-Alsace prononce *frschmèrtse* avec l'*è* ouvert qu'elle a emprunté à *Schmerz*. — *Schneicken*, qui signifie aujourd'hui « pignocher, manger avec dégoût » (quel enfant d'Alsace ne s'est entendu traiter de *schnaykr* par sa bonne ?), est ici glosé par « neugierig suchen » ; le sens intermédiaire a été « farfouiller ». — *Schwellen*, dans l'exemple cité (*sich schwellet*) ne signifie pas « intumescere », mais « tumefacere » : Schmidt a confondu le verbe neutre et le causatif, qui ont à l'infinitif le même vocalisme apparent ; si c'était le verbe neutre, on lirait *schwillet* sans *sich*. — *Schwürmen* « essaimer » : c'est le dérivé du mhd. ** swurm*, dont j'avais postulé l'existence dans mon Lexique s. v. *Schwarm*. — Ainsi que l'a très bien vu Schmidt, le mot *Sternenthier* n'a aucun sens : Geiler a purement et simplement décalqué sans le comprendre le *stellio* des Proverbes (30, 28), tout de même qu'Ulfilas a traduit par *haúrné* le κερατίων de Luc (15, 16) sans pouvoir se douter qu'il s'agît de caroubes. — *Täppelweib* et *Toypel* « πόρνη » suffisent à montrer que la dérivation donnée sous *Deipel* (altération de *Teufel*) est de pure fantaisie. On ne peut s'empêcher de songer au sens identique (dès Rabelais) du fr. *toupie*, lequel a produit un verbe *toupiller* « circuler ». — *Tich*, « étang, digue » : on voit que la confusion que j'ai signalée entre *Deich* et *Teich*, dans le lieu dit colm. *àm tichele*, date d'un respectable passé. — *Wimsen* « wimmeln » : la contamination mutuelle de ces deux synonymes a abouti à la forme actuelle (colm.) *wémsle* « fourmiller ».

J'arrête ici ces observations triées entre mille. J'en ai dit assez pour

1. « Die im Hurhus die hat ein Buben oder zwen, die sie übel schlagen, und huren sie und sacken sie, und muss darbei übel fressen... »

faire augurer de ce que ce Dictionnaire m'a appris. Peut-être en ai-je fait entrevoir aussi les inévitables lacunes, avouées par la haute loyauté des éditeurs qui même les exagère en les excusant. Elles n'ont pas besoin d'excuse : Ch. Schmidt, historien de premier ordre, n'était pas linguiste [1]; mais il a bien mérité de la linguistique, au moins autant que de l'histoire et de la patrie française, en élevant ce monument au passé allemand de notre chère et malheureuse Alsace.

V. Henry.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juin 1901.

M. R. de Lasteyrie, président, annonce le décès de M. de Sarzec, correspondant de l'Académie, connu pour les fouilles qu'il a poursuivies si longtemps en Chaldée.

M. Clermont-Ganneau communique des extraits d'une lettre qui lui est adressée de Mogador, par M. Edmont Doutté, chargé d'une mission archéologique au Maroc. Après avoir étudié l'emplacement d'Aghmât, l'ancienne capitale du Maroc méridional, M. Doutté s'est enfoncé dans le massif de l'Atlas, en plein pays berbère, parmi les populations de langue chelha. Entres autres résultats intéressants, il y a découvert les ruines de Tin Mellal, la fameuse capitale du mahdi Ibn Toûmert et le berceau de la dynastie des Almohades, au lieu dit aujourd'hui Tin Mèl, dans le district du Tagontaït. Il y a relevé les restes de la superbe mosquée construite au XII[e] siècle par le Mahdi et encore vénérée aujourd'hui par les indigènes. Grâce au concours d'un khodja algérien, Si Boumdiène ben Ziyân, attaché à sa mission, M. Doutté a réussi à pénétrer sur cet emplacement sacré, rigoureusement interdit aux juifs et aux chrétiens, à faire un plan détaillé de l'édifice et à en prendre de nombreuses photographies.

M. le Président communique les conclusions du rapport déposé par M. Müntz au nom de la commission du prix extraordinaire Bordin. Sur ce rapport, l'Académie décerne les récompenses suivantes : 1,500 francs à M. Chalandon, pour son *Essai sur le règne d'Alexis Comnène;* 1,000 francs à M. Dufourcq, pour son *Etude sur les* Gesta martyrum *romains;* 1,000 francs à M. Ulysse Robert, pour sa publication de l'*Heptateuque* de Lyon; 1,000 francs à M. Léon Dorez, pour son *Itinéraire de Jérôme Maurand;* 1,000 francs à M. Millet, pour son ouvrage sur le *Monastère de Daphni*.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du premier prix Gobert. A l'unanimité, ce prix (9,000 fr.) est décerné à M. Charles de La Roncière, sous-bibliothécaire au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, pour le second volume de son *Histoire de la marine française*. L'Académie procède ensuite au vote pour l'attribution du second prix Gobert (1,000 fr.), qui est décerné à M. P. Boissonade, pour son *Essai sur l'organisation du travail en Poitou depuis le XI[e] siècle jusqu'à la Révolution*.

M. Pottier entretient l'Académie des fouilles faites à Cnossos (Crète), par M. Arthur Evans. M. Evans a découvert un important édifice mycénien qu'on croit être le Palais de Minos, construit sur les débris d'une station néolithique très ancienne. L'importance du culte de la Hache y est attestée par de nombreux signes gravés sur les murs et sur de hauts piliers servant d'autels : on en peut déduire que le mot *labyrinthe* vient du mot carien *labrus* signifiant « hache ». Cependant l'identification de cet édifice avec le fameux labyrinthe de Crète est encore, suivant M. Pottier, sujette à discussion; car le plan de la construction est parfaitement clair et conforme aux autres palais mycéniens; on distingue nettement les trois parties contenant les magasins à approvisionnements, le mégaron ou appartement de réception des hommes, le harem ou gynécée. M. Pottier insiste sur

---

1. Il en donne parfois des preuves naïves. Sous *Kramantzen*, que Grimm rapporte au fr. *grimaces*, il se demande pourquoi on ne le tirerait pas tout uniment de l'allemand *Cerimonien*. M. Andler eût pu sans inconvénient biffer ces deux lignes.

les particularités chaldéennes que l'on remarque dans certaines dispositions du palais de Cnossos. Il passe en revue les différents objets trouvés dans les fouilles et les montre soumis à de fortes influences égyptiennes ou chaldéennes : en première ligne, des fresques dont plusieurs représentent des défilés de serviteurs et d'officiers, de technique égyptienne, mais de dessin et de style indigènes, attestant l'originalité de l'art *mycénien*, qu'il convient maintenant d'appeler plutôt *crétois*, attendu que la Grèce n'a été qu'une succursale de cette grande civilisation insulaire. D'autres fresques toutes petites représentent des femmes dans un extraordinaire costume dont on ne trouverait les analogies que dans le siècle qui vient de finir : manches à gigots, jupes bouffantes à volants, mèches de cheveux sur le front, flots de rubans dans le cou. En second lieu, il faut signaler un lot d'environ 2,000 tablettes de terre cuite, portant des inscriptions en langue inconnue, dont le déchiffrement permettra un jour de préciser les origines de cette race encore énigmatique. D'autres pièces très curieuses, une statuette égyptienne, une figurine chaldéenne, une grande tête de taureau en plâtre peint, un trône en pierre d'une forme presque gothique, un fût de lampe lotiforme, d'admirables cornets en pierre dure, un damier égyptien et un vase mycénien colossal, sont sortis des tranchées. Ces merveilleuses trouvailles paraissent appelées à renouveler toutes les connaissances actuelles sur l'art méditerranéen vers le XV[e] et le XIII[e] siècle a. C. — L'Académie s'associe aux félicitations que M. le Président propose d'adresser à M. Evans.

Séance du 14 juin 1901.

M. Gaston Boissier communique la photographie d'un monument qui lui est envoyé par M. Gsell. C'est une pierre qui formait la clef de l'arc amortissant une des portes de la façade du théâtre de Khamissa, en Afrique. Sur cette pierre est gravée une tête qui représente vraisemblablement un masque de théâtre. Au bas on lit en lettres d'assez bon caractère : EVNVCHVS. L'idée vient tout de suite qu'il s'agit de la pièce de Térence qui porte ce nom. L'intérêt de cette inscription consiste dans le souvenir gardé, en ce pays lointain, de la comédie classique. C'est une question de savoir si sur les théâtres de l'Empire, et surtout sur les théâtres des provinces, on jouait encore les pièces de Plaute et de Térence, d'Accius et de Varius. Rien de ce qui peut éclaircir cette question et montrer qu'on n'avait pas oublié les comédies et les tragédies antiques, ne doit être négligé. C'est ce qui donne au petit monument de Khamissa une certaine importance.

M. Louis Leger donne lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, M. Félix Ravaisson-Mollien.

M. Paul Viollet dépose les conclusions du rapport de la commission du concours des Antiquités nationales. L'Académie, vu le nombre et l'importance des ouvrages présentés à ce concours, a mis à la disposition de la commission une somme supplémentaire de 3,000 francs qui a permis de doubler chacune des médailles. Elles ont été attribuées ainsi qu'il suit :

Deux médailles de 1,500 fr., l'une à M. Octave Morel, pour son ouvrage intitulé : *La grande chancellerie royale et l'expédition des lettres royaux, de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du XIV[e] siècle*; l'autre, à MM. Noël et Félix Thiollier, pour leur ouvrage intitulé : *L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy*; Deux médailles de 1,000 francs, l'une au R. P. Mandonnet, pour son ouvrage sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIII[e] siècle*; l'autre, au chanoine Ulysse Chevalier, pour son *Etude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin*; Deux médailles de 500 francs, l'une à M. l'abbé Angot, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*; — l'autre à M. Boudet, pour ses ouvrages sur *Thomas de la Marche, bâtard de France*, et sur les *Registres consulaires de Saint-Flour*.

Les mentions suivantes ont été accordées par la commission : 1[re] mention : MM. Déchelette et Brassart, *Les peintures murales du moyen âge et de la Renaissance en Forez*; 2[e] mention : MM. Misset et Aubry, *Les proses d'Adam de Saint-Victor*; 3[e] mention : M. Joseph Petit, *Charles de Valois*; 4[e] mention : M. J. Viard, *Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois*; 5[e] mention : M. Lapierre, *La guerre de Cent ans dans l'Argonne et le Rethelois*; 6[e] mention : M. Eckel, *Charles le Simple*.

M. Émile Picot annonce que le prix du Budget (question proposée : *Dresser la liste alphabétique des noms propres de toute nature qui figurent dans les chansons de geste françaises imprimées antérieures au règne de Charles V*) est décerné à l'auteur de l'unique mémoire déposé. — M. le Président ouvre le pli portant la devise du mémoire et fait connaître le nom de l'auteur, qui est M. Ernest Langlois, doyen de la Faculté des lettres de Lille.

Léon DOREZ.

Propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet — 1901

Charles Francis Aiken. **The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesus the Christ.** A critical inquiry into the alleged relations of Buddhism with primitive Christianity. — Boston, Marlier and Cie, 1900, pp. xvii et 348.

L'ouvrage de M. Aiken est un signe des temps. Le bouddhisme, plus ou moins authentique, importé aux Etats-Unis y a rencontré tant de faveur qu'il a fini par inquiéter les défenseurs autorisés du christianisme. Nombre de pasteurs sont entrés déjà dans la lice. M. A. y descend à son tour comme le champion de l'Eglise catholique. Ce n'est point un vulgaire amateur, ou un tirailleur isolé : chargé d'un cours d'apologétique à l'Université Catholique d'Amérique, il est rompu aux controverses théologiques, et son livre porte, comme une double garantie, le « *Nihil obstat* » du « censor deputatus », et l'*Imprimatur* de l'archevêque de Boston ; il marque donc la position officieuse de l'Eglise en face de son adversaire inattendu. Le fond du débat porte sur les rapports historiques des deux religions et sur leurs obligations respectives. Les premiers missionnaires entrés en contact avec le bouddhisme, en Chine, au Japon, au Tibet, ont posé le problème qu'ils croyaient résoudre : frappés des ressemblances évidentes entre les légendes et les rites du christianisme et du bouddhisme, ils les expliquèrent selon le cas par la perfide malice du démon ou par des emprunts, où le bouddhisme naturellement jouait le rôle de débiteur. L'étude scientifique de l'Inde et des origines bouddhiques a transformé l'aspect du problème et a substitué aux conceptions simplistes des missionnaires la complexité réelle des phénomènes humains. Il est désormais acquis que le bouddhisme a précédé le christianisme de plusieurs siècles, qu'un puissant empereur de l'Inde l'adopta au cours du IIIe siècle av. J.-C. et le propagea hors de ses frontières, en terre hellénique ; qu'un conquérant tartare lui ouvrit l'Asie Centrale, et subsidiairement la Chine, au Ier siècle de l'ère ; une

littérature canonique énorme, rédigée en sanscrit ou en dialectes voisins du sanscrit a été découverte, explorée, rendue accessible aux philologues ; des esprits indépendants ont pu se demander légitimement si l'expansion attestée du bouddhisme n'avait pas exercé une influence sur la formation du christianisme, et des esprits aventureux n'ont pas craint de l'affirmer. La controverse a déjà suscité, en Allemagne et dans les pays de langue anglaise, une littérature considérable (la bibliographie en occupe cinq pages dans le volume de M. A.); les savants sérieux, les philologues et les spécialistes se sont sagement abstenus d'y prendre part. Les défenseurs des deux thèses ont également travaillé sur des documents de seconde main, sans connaître les recoins, les dessous et les attaches de la question qu'ils prétendaient élucider. M. A. dispose d'une lecture étendue et variée, mais il n'a pas d'accès direct aux sources, et sa discussion relève, en fin de compte, tout entière du principe d'autorité. La solidité de la foi n'exclut pas la courtoisie. M. A. combat en termes mesurés les exagérations de ses adversaires, et garde sur eux un avantage marqué tant qu'il se contente de signaler les faiblesses ou les lacunes de leur thèse ; dès qu'il conclut ou qu'il affirme, il retombe à leur niveau. Chacun des rapprochements, pris à part, peut prêter à contestation ; le nombre des rapprochements n'en impose pas moins une solution plus satisfaisante qu'un simple hasard de rencontre. M. A. lui-même s'est gardé de les ranger tous dans la même catégorie ; en théologien rompu aux distinctions d'école, il a établi trois classes de faits : 1° ressemblances exagérées ; 2° anachronismes ; 3° fictions. Mais la discussion de détail une fois achevée, et triomphalement ainsi qu'il convient à une œuvre d'apologétique, M. A. a reconnu la nécessité d'aborder la question des rapports entre les deux religions comme si elle n'en subsistait pas moins tout entière ; et il s'évertue à démontrer « l'influence possible du christianisme sur le bouddhisme » avec des arguments qu'il eût écartés d'un geste, si ses adversaires s'en étaient servis pour les besoins de leur cause. La valeur morale des deux Eglises n'a rien à faire dans la question ; et si M. A. admet la propagation de l'Évangile dans l'Inde dès les premiers apôtres, il est difficile de comprendre pour quelles raisons il repousse la tradition bouddhique, attestée par les inscriptions, qui fait pénétrer les missionnaires bouddhistes dans les pays Yavanas, c'est-à-dire helléniques, dès le IIIe siècle av. J.-C. L'histoire fameuse de la légende de Saint Joasaf montre par quelles voies singulières peuvent s'introduire dans le domaine religieux des emprunts destinés à résister au temps ; il a suffi d'un moine de hasard pour enrichir les Vies des Saints d'une biographie mal déguisée du Bouddha, restée populaire dans tout le monde chrétien pendant de longs siècles. Tous les faits, la numismatique et l'art aussi bien que les textes, attestent des relations intimes entre l'Inde et l'Asie antérieure à l'entour de l'ère chrétienne ; mais ils sont encore insuffisants

pour permettre de régler les comptes définitifs de deux grandes religions. Les livres tels que celui de M. Aiken pour être prématurés n'en sont pas moins utiles ; ils permettent de mesurer l'intervalle qui sépare, dans les sciences historiques, les solutions de raisonnement et les solutions de fait.

Sylvain Levi.

A. Stein. — **Memoir on maps illustrating the Ancient Geography of Kasmir.** Calcutta, 1899, pp. xi et 223.

Le livre de M. Stein est une introduction partielle à la nouvelle traduction de la Râja-taranginî, depuis longtemps promise et toujours impatiemment attendue. L'étude de la vieille chronique cachemirienne se heurte à des difficultés de topographie et de toponymie qu'il importe d'élucider tout d'abord, si on prétend arriver à une intelligence exacte du texte et des événements qui y sont rapportés. M. S. apporte à l'examen de ces problèmes une compétence unique : philologue sûr et consciencieux, archéologue de flair comme l'a prouvé une brillante découverte, il a encore l'avantage de connaître comme un arpenteur la géographie du Cachemire. Etabli de longues années à Lahore, où il dirigeait l'Oriental Collège avant d'être appelé à la Madrasah de Calcutta, il employait ses loisirs laborieux à visiter en détail la vallée, à en reconnaître les sites historiques, à recueillir les légendes des pèlerinages locaux. Le présent volume réunit et cordonne les résultats de cette patiente enquête ; M. S. y a joint la discussion des notices fournies par les auteurs classiques, les relations ou les annales chinoises et les musulmans. La carte qui accompagne le mémoire est une reproduction mécanique de la carte publiée par le Trigonometrical survey of India à la suite du relevé exécuté en 1856-1860 ; cette reproduction malheureusement manque de netteté. M. Stein a dû se contenter d'y reporter en surcharge à l'encre rouge les noms anciens qu'il a réussi à identifier ; un simple coup d'œil permet ainsi de constater le nombre et l'importance des résultats désormais acquis.

Sylvain Lévi.

M. Bloomfield. — **The Atharva-veda.** Strassburg, Trübner, 1899, pp. 128 (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, II Band, 1. Heft, B.).

L'Atharva-Veda, le quatrième des Vedas selon l'ordre traditionnel, longtemps éclipsé par le *Rg*-Veda, tend aujourd'hui à supplanter son rival. Pendant plus d'un demi-siècle, les travaux d'ensemble et de détail se sont accumulés sur le domaine du *Rg*-Veda ; la « Bible ar-

yenne » a fini par lasser le public, qui la rend aux indianistes. L'Atharva-Veda offre l'intérêt d'un sujet moins exploré ; il profite en outre de l'engouement général pour le « populaire » qui nous a valu la création du folk-lore. Les conjurations et les charmes liés aux menus incidents de la vie sociale font tort aux hymnes liturgiques de la classe sacerdotale. Sans parler des travaux parus à l'étranger, M. Victor Henry a depuis dix ans publié la traduction de sept livres (sur vingt) de l'Atharva-Veda. Entre tous les atharvanistes, M. Bloomfield s'est fait une place à part par son étude passionnée, opiniâtre et heureuse du quatrième Veda; pour marquer sa place, il suffit d'indiquer que Max Müller lui avait confié le soin de traduire dans l'admirable série des *Sacred Books of the East* un choix d'hymnes de l'Atharva-Veda. L'éditeur du *Grundriss* ne pouvait manquer de s'assurer un collaborateur aussi précieux pour le fascicule réservé à l'Atharva-Veda. Il suffit de constater, à l'honneur du livre, qu'il répond à ce qu'on attendait de son auteur. Toutes les questions qui lui étaient réservées, dans les cadres toujours et forcément artificiels d'une encyclopédie, sont traitées avec une science et une conscience irréprochables. Un sommaire de la table permet, mieux que toute autre indication, de juger la richesse des informations rassemblées dans ces 122 pages : l'Atharva-Veda en général (caractère, chronologie, caractère historique, rapport avec les traités de cérémonies domestiques ; les noms de l'A.-V. et leur sens, les écoles de l'A.-V., l'ensemble de la littérature atharvanique ; position de l'A.-V. dans la littérature indienne, l'A.-V. au point de vue du rituel) ; rédaction et forme extérieure de l'A.-V. dans l'école de Çaunaka (division et arrangement des hymnes ; les mètres de l'A.-V. et la critique métrique du texte ; rapports entre l'A.-V. et les autres collections d'hymnes védiques) ; analyse de l'A.-V. dans l'étude de Çaunaka. Une analyse et une discussion du Gopatha-Brâhma*n*a, le seul brâhma*n*a connu de l'Atharva-Veda, termine l'ouvrage.

La plupart des manuels du Grundriss provoquent fatalement les mêmes réserves ; la philologie indienne couvre une surface de terrain et un espace de temps énormes à donner le vertige ; les travailleurs sont en nombre dérisoire ; les questions sont à peine posées ; bien peu d'entre elles ont été réellement « ventilées ». En traitant de l'Atharva-Veda, M. B. a dû fréquemment proposer comme des solutions au moins provisoires des hypothèses qui lui sont personnelles, et qui risquent désormais de prendre force de loi, au détriment des progrès de la science ; le novice ou le lecteur peu instruit sont trop heureux de se reposer sur le « mol oreiller » des réponses toutes faites. Mais M. B. ne saurait être tenu pour responsable de cet inconvénient fatal, et le lecteur vraiment curieux de s'informer saura reconnaître les réserves discrètes de M. Bloomfield et rendre justice à la fois à sa loyauté et à sa science.

Sylvain Levi.

Keilinschriftliche Bibliothek, herausgegeben von SCHRADER. **Assyrisch-babylonische Mythen und Epen** von P. JENSEN. 1. Hälfte, XXII-320 pp. in-8; Reuther und Reichard, Berlin, 1900.

Le nouveau volume de cette importante collection trouve sa meilleure recommandation dans le nom de son auteur. L'éloge de M. P. Jensen n'est plus à faire : la précision et la sûreté de méthode, la vigueur d'esprit et la pénétration peu communes, dont il a donné tant de preuves, l'ont classé parmi les maîtres les moins contestés de l'assyriologie contemporaine. En entreprenant de donner une transcription et une traduction de l'ensemble des épopées et légendes babyloniennes, M. J. assumait une tâche difficile qu'il a su remplir avec sa science habituelle. Son livre marquera une époque dans l'interprétation des textes mythologiques de la littérature cunéiforme et formera la base nécessaire des travaux ultérieurs sur le même sujet.

Le texte le plus important que M. J. ait eu à étudier est le long poème, généralement connu sous la désignation impropre d'« épopée de Nemrod ». Le nom du héros principal de ce poème est resté longtemps incertain. On sait aujourd'hui, par un texte du British Museum, que les trois signes qui le composaient, à savoir IZ-TU-BAR, se lisaient Gilgameš. Ce nom présente une physionomie bizarre. Doit-on, comme le propose M. J., y voir un nom divin *Gil* suivi d'un permansif *gameš* ? Cela paraît assez douteux. En effet, le même nom est encore écrit *an(giš)*-BIL-*ga-meš*, idéogramme où deux éléments peuvent se reconnaître, d'une part *(giš)* BIL-*ga* (à lire *gilga*) groupe qui, en plusieurs endroits [1], a le sens de *abu* « père » et d'autre part *meš* que les syllabaires expliquent par *edlu, rubû* « le héros » [2]. Le nom d'un autre personnage du même poème, celui du héros du déluge, n'a pu encore être fixé d'une façon certaine et M. J. évite de se prononcer sur ce point. Parmi les différentes lectures qui ont été proposées, *Sit-napištim*, c'est-à-dire « production de vie », nous paraît acquérir beaucoup de probabilité du fait qu'un syllabaire [3] publié par Meissner attribue à UT (premier élément du nom) la lecture *ṣi-e-tum*.

A ces observations M. J. nous permettra de joindre les critiques de détail suivantes : en premier lieu le signe Br. 4286 n'a pas, croyons-nous, indifféremment les lectures *šar* et *šer*, ainsi qu'on l'admet généralement. Ces deux valeurs appartenaient à deux signes qui, dans l'écriture babylonienne, étaient parfaitement distingués et qui, dans l'écriture assyrienne ne paraissent avoir été confondus que par les

---

1. Cf. *Eannadu*, galet, col. VIII, l. 4; *Entemena*, cône, col. I, l. 35; *Gudea*, Cyl. B, col. XXIII, 3' (*sic*), etc.
2. Cf. S[b] 120 et 83-1-18, 1335 obv I.
3. 82-9-18, 4159.

éditeurs modernes [1]. La valeur *šar* [2] était rendue par la forme débutant par trois clous, la valeur *šer* [3] par la forme débutant par deux clous. Il s'en suit que par exemple, à côté de *šarbu* on ne saurait, ainsi que le fait M. J., admettre la possibilité d'une lecture *šerbu*. Dans le récit bilingue de la création (l. 32) l'idéogramme PA-RIM correspond à un terme que, d'après Pinches, M. J. lit *na-ma-la*. La transcription de Pinches ne paraît pas correcte : il est fort à supposer que l'original porte *na-ba-la* (cf. Reisner, *Hymnen* n° 1, Rev. 23, où PA-RIM correspond à *na-ba-li*). A la col. V, l. 7 de la première tablette du Gilgameš-epos figure un nom de vêtement écrit KU-IB-LAL que M. J. lit hypothétiquement, d'après Delitzsch, *nibiḫu* : la lecture *nibittu* que, fort judicieusement, M. J. suggère en note comme possible, paraît la seule exacte (cf. *Sum.-bab. Hymnen* n° 19, Rev. 3/4). Dans le récit de la descente d'Ištar aux enfers le portier est désigné par l'idéogramme connu NI-GAB dont on a proposé plusieurs lectures : la lecture véritable est *atû* (cf. *Sum.-bab. Hymnen* n° 43, Obv. 18).

La plus grande partie des notes ont été renvoyées à une seconde partie que, je l'espère, M. Jensen ne nous fera pas longtemps attendre.

François Thureau-Dangin.

Ed. Meyer. **Geschichte des Alterthums,** Dritter Band, **Das Perserreich und die Griechen.** Erste Hälfte : bis zu den Friedensschlüssen von 448 und 446 v. Chr., mit einer Karte. Stuttgard, 1901. 1 vol. in-8°, xij-691 p.

L'*Histoire de l'Antiquité* de M. Ed. Meyer s'est annoncée dès ses débuts comme un des ouvrages historiques les plus remarquables de notre temps [4]. La troisième partie, intitulée l'*Empire Perse et les Grecs*, dont la première section vient de paraître, ne semble pas devoir être inférieure aux précédentes. Cette section forme un gros volume, qui comprend l'histoire du monde ancien durant la période des guerres médiques ; elle sera prochainement complétée par une seconde section (quatrième volume de l'ouvrage), qui conduira l'exposé des faits jusque vers le milieu du ɪvᵉ siècle.

L'ampleur et la fermeté de la conception fondamentale apparaissent

---

1. Un curieux exemple de ce défaut d'exactitude, est fourni par la belle et consciencieuse édition du Nimrod-epos, par Haupt. Un fragment appartenant à la quatrième tablette y est par hasard publié deux fois (d'une part p. 22 et d'autre part p. 81) : A la ligne 42 figure le terme *šer-ru*. Or le premier signe de ce mot présente dans l'une des copies trois clous à gauche et dans l'autre deux clous seulement. C'est, sans aucun doute, cette dernière forme que présente l'original.

2. Et *mu*, *ma*, *ni-ša*, *ni-si*, *saḫar*, *sakar*.

3. Et *kešda*.

4. Voir, pour le compte-rendu du tome second, la *Revue critique* du 24 février 1894.

dès maintenant. C'est un des mérites éminents de ce livre que d'assigner aux histoires particulières leur place exacte et leurs proportions justes dans l'histoire universelle, et en même temps de montrer sous leur vrai jour les relations des peuples anciens entre eux. L'histoire grecque, qui tenait déjà une large place dans le second volume et qui en tient une plus grande encore dans celui-ci, gagne beaucoup à sortir de son isolement. Considérée dans ses rapports avec les autres peuples, la Grèce laisse mieux voir ses admirables qualités et ses graves défauts.

Il faut d'abord louer dans ce volume les mérites qui ont valu aux précédents une juste estime : la science étendue de l'auteur, à qui l'Orient est aussi familier que la Grèce, sa large intelligence de tous les éléments constitutifs de l'histoire, sa critique à la fois libre et prudente, et toujours si personnelle. Trois chapitres sont consacrés à l'Orient (*L'Empire des Achéménides ; les peuples orientaux dans l'empire perse ; les commencements du Judaïsme*) ; sept à la Grèce (*la bataille de Marathon : Salamine, Himère, Platées et Mycale ; Effets de la guerre Médique ; Commencements de la puissance athénienne ; la Démocratie radicale à Athènes et la rupture avec Sparte ; Fin de la guerre médique et première guerre d'Athènes contre les Péloponnésiens ; l'Ouest depuis la guerre médique*). Dans ce cadre, les faits et les aperçus les plus variés se disposent et s'arrangent avec aisance et clarté. L'histoire de la civilisation se mêle à l'histoire politique et militaire, qui n'est pas pour cela sacrifiée, mais qui est contenue dans ses limites propres. On a vraiment sous les yeux des sociétés humaines ; on est instruit de leur évolution économique et morale, de leurs croyances, de leur commerce et de leur industrie, de leurs lois et de leurs mœurs, de leurs sciences et de leurs arts. En outre, chaque paragraphe est accompagné d'une brève, mais précise indication des références principales, et chaque groupe de chapitres est précédé d'une étude d'ensemble sur les sources. C'est la méthode scientifique la plus rigoureuse, associée à une simplicité de construction qui rend l'ouvrage accessible à tous les lecteurs.

Les chapitres qui se rapportent à l'Orient ne pourraient être appréciés convenablement que par un orientaliste. M. Ed. M. a bien fait ressortir le mélange de grandeur et de faiblesse qui caractérise l'empire des Achéménides ; toutefois, on peut se demander si, en fin de compte, il ne le juge pas trop favorablement. Sans doute, la royauté perse a été tout autre chose qu'une force d'oppression brutale. Elle a fait preuve d'intelligence administrative, parfois même d'une certaine douceur. Mais son administration paraît avoir eu surtout pour but, d'une part, la perception des impôts, c'est-à-dire l'alimentation du trésor royal, et d'autre part la levée des contingents en cas de guerre étrangère. On ne voit pas qu'elle se soit réellement préoccupée du bien des peuples soumis, de leur développement économique et

social. En outre, l'infatuation du pouvoir absolu a empêché des princes, même intelligents, de comprendre les conditions d'existence de peuples étrangers, tels que les Grecs, et par suite d'entretenir avec eux des relations pacifiques ; ce qui eût été relativement facile, autant qu'avantageux. Ces vices intimes ne ressortent guère de l'exposé, si instructif d'ailleurs, de l'auteur. Il en résulte que des événements importants, tels que la révolte de l'Ionie (§ 174 et suiv.), ne paraissent pas suffisamment expliquées. En revanche les pages relatives aux commencements du judaïsme sont des plus remarquables. Le mouvement d'idées qui a suivi la captivité et qui en a été la conséquence est caractérisé avec force et précision ; l'historien explique en traits définitifs comment la religion d'Israël a perdu son caractère national pour devenir à la fois universelle et individuelle. On retrouve là l'auteur du beau livre sur les origines du judaïsme (*Die Entstehung des Judenthums*, Halle, 1896).

Mais la partie principale du volume est celle qui concerne la Grèce. Il n'y a pas un des chapitres dont elle se compose qui ne soit plein d'idées suggestives. L'auteur s'attache avec raison à la tradition ; mais, profitant de tout le travail critique dont elle a été l'objet dans ces derniers temps et habitué en outre à juger toujours par lui-même, il interprète cette tradition, la critique, la redresse quelquefois, et souvent en montre les lacunes ou les invraisemblances. Ses récits des principales batailles de la guerre médique sont presque tous neufs en quelques points, et il faut reconnaître qu'ils jettent souvent une vive lumière sur des questions très obscures et très discutées. L'auteur s'embarrasse peu de ces discussions, ce dont on ne saurait lui faire un reproche. On sent qu'il les connaît, mais il ne donne en somme que son opinion personnelle. Il le fait d'ailleurs avec force et clarté. Pour lui, les victoires des Grecs s'expliquent d'une manière générale par la supériorité de l'hoplite sur l'archer. Peut-être aurait-il dû insister davantage sur le défaut d'homogénéité des armées asiatiques et aussi sur le peu de mobilité de l'infanterie perse. Il semble résulter du récit de la bataille de Platées tel que l'a donné Hérodote (ix, 61 et 62), que celle-ci prenait position derrière ses boucliers d'osier (γέρρα) qu'elle plantait en terre, comme derrière un rempart. Une fois le rempart forcé, elle était sans défense. Mais il faudrait ici pouvoir suivre l'auteur pas à pas pour discuter chacune de ses idées. On écrirait ainsi un volume en voulant apprécier le sien. Nous nous contenterons de signaler deux ou trois points.

Une des choses les plus intéressantes de cette période est le rôle de Thémistocle. M. Ed. M. en fait un homme d'Etat supérieur et un citoyen irréprochable. D'après lui, Thémistocle s'est donné tout entier à une politique qui avait pour but la puissance maritime d'Athènes et l'unité hellénique. Cette politique, il l'a conçue et il a essayé de la

faire prévaloir dès son arrivée aux affaires, plusieurs années avant la bataille de Marathon [1]. Contrarié, et à plusieurs reprises écarté, par ses adversaires, il l'a toujours reprise ; il l'a fait prévaloir avant l'invasion de Xerxès et, plus encore, dans les années qui suivirent. Sa prétendue trahison n'était qu'un des actes logiques de son système. Le grand roi ayant cessé d'être un danger, Thémistocle voulait qu'on s'entendît avec lui, afin qu'Athènes, libre du côté de l'Asie, pût jouer enfin le rôle hellénique qu'il lui destinait. Cela n'est pas impossible ; et cette politique, ainsi restituée, a quelque chose de simple et de grand, qui frappe l'imagination. Mais y a-t-il là autre chose qu'une conjecture brillante ? M. Ed. Meyer a sans doute raison de ne pas attacher trop de valeur aux témoignages d'Hérodote. Non qu'il soit nécessaire d'admettre avec lui que ces témoignages procèdent d'une tradition des Alcméonides, hostiles à Thémistocle [2]. Hérodote était trop curieux, au meilleur sens du mot, pour ne pas s'entourer d'informations variées et nombreuses. Mais il est incontestable que l'esprit politique lui faisait défaut. Si Thémistocle a eu réellement les vues supérieures et coordonnées que lui prête l'historien moderne, ces vues devaient échapper à Hérodote comme à la plupart de ses contemporains. Ce qui serait au contraire profondément surprenant, c'est que Thucydide ne lui eût pas rendu pleine justice. Or, dans le portrait qu'il a tracé de Thémistocle (I, 138, 3), cette prétendue continuité dans les idées est précisément ce qui manque le plus. Thémistocle est représenté là comme un homme admirablement doué, également apte à juger le présent et à prévoir l'avenir, mais en somme comme un merveilleux improvisateur (κράτιστος δὴ οὗτος αὐτοσχεδιάζειν τὰ δέοντα ἐγένετο). Voilà le jugement de Thucydide, et on ne saurait douter que ce jugement ne résulte d'informations attentives et de réflexions mûries. Avons-nous les moyens de le réformer aujourd'hui ? En tout cas, il eût été bon de le discuter de près.

Une appréciation de grande valeur est celle que porte M. Ed. M. sur la démocratie athénienne (§ 319-321). Personne encore n'avait montré avec autant de clarté ce qu'il y a eu d'étrange dans ce gouvernement essentiellement mobile, où la tradition et l'esprit de

1. M. Ed. Meyer (p. 311) accepte, avec raison, je crois, la date de 494-3, donnée par Denys d'Halicarnasse (VI, 34) pour l'archontat de Thémistocle ; il fait remarquer qu'à partir de 487-6 les archontes ayant été désignés par le sort, l'archontat de Thémistocle a dû être antérieur.

2. Hérodote dit, à propos de Thémistocle et de son rôle en 480, ἀνὴρ ἐν πρώτοις νεωστὶ παριών, VII, 143. M. Ed. Meyer (p. 311) voit dans cette observation la marque d'un « parti pris haineux », puisque Thémistocle avait été archonte élu 13 ans auparavant et avait pris déjà une grande influence. Mais Hérodote ne le nie pas. Il remarque simplement que Thémistocle n'avait pas une illustration ancienne et héréditaire comme la plupart des hommes d'Etat de ce temps, issus d'anciennes familles. C'était un homme nouveau, qui n'était arrivé au premier rang que depuis peu. Rien de plus exact.

suite n'étaient représentées par aucun corps constitué ni aucune autorité durable. Un sénat annuel et toujours renouvelé, des magistratures tirées au sort, un aréopage dépouillé de toute autorité politique, une assemblée populaire décidant de tout. Dans un tel gouvernement, ce sont forcément les orateurs qui deviennent les maîtres; car ils sont les seuls qui puissent avoir une politique; et la conduite de l'Etat vaut ce que valent ses directeurs; mais, en somme, il lui manque presque toujours cette force incomparable, la continuité dans l'action, qui se fonde sur le respect de la tradition et qui permet seule de préparer l'avenir.

Au point où se termine ce troisième volume, une question capitale se présente à l'esprit du lecteur, question que M. Ed. Meyer n'a encore ni posée nettement ni par conséquent résolue. Pourquoi la Grèce a-t-elle été incapable de constituer son unité? Les raisons qu'on en donne ordinairement, tirées de la configuration du sol, des tendances particularistes des cités, ont leur valeur; mais elles ne semblent pas tout à fait suffisantes. N'y en a-t-il pas une autre, plus décisive, qui tient à ce que le peuple athénien, à qui la destinée a offert un instant de constituer cette unité, s'en est trouvé incapable, justement en raison de ses institutions? L'auteur a l'esprit trop philosophique pour négliger entièrement cette question. Nous espérons qu'elle sera traitée comme elle le mérite dans le prochain volume, et c'est une des raisons pour lesquelles il faut en souhaiter la publication aussi prochaine que possible.

Maurice Croiset.

Notor (G.). **La femme dans l'antiquité grecque**. Paris, Laurens, 1901, in-4°, 288 p., 33 reproductions en couleurs, 320 dessins d'après les documents des Musées et collections particulières.

Lorsqu'Ischomaque demande à la femme d'être simplement une parfaite ménagère, lorsque Platon veut les jeunes filles athéniennes éduquées comme les garçons, c'est assurément entre les deux extrêmes qu'il faut chercher la vérité. Il en est de même lorsque les uns prétendent que la femme grecque demeura confinée dans le gynécée, alors que d'autres affirment que l'Hellade ne fut peuplée que de Sapphos, d'Aspasies, de Laïs, de Phrynés.

Incontestablement la femme grecque ne fut pas vertueuse à la façon des femmes romaines; chez elles, on ne trouverait guère de Lucrèce, de Virginie, de Clélie : mais on y rencontre des modèles d'épouses, Pénélope, des modèles de filles, Antigone. Le peuple les a entourées du culte le plus respectueux, et nul n'a porté plus haut la glorification de la femme; nous en avons pour témoins contemporains les vases, les statues et ces délicieuses et exquises terres cuites de Tanagra qui

nous ont révélé la finesse, la délicatesse et presque la mièvrerie de la femme hellène.

Et voilà qu'au moment où je faisais l'éloge des délicieuses reconstitutions modernes du théâtre grec chez madame Dieulafoy, alors que la Comédie Française montait *Alkestris*, M. Notor vient nous faire connaître ce que les peintres, les sculpteurs grecs nous ont légué de plus affiné, de plus poétique sur la femme, et que, non content d'avoir réuni tous les documents que son artistique crayon a fait revivre sous nos yeux, il les commente en érudit, formant ainsi un tout très complet, qui est l'idéal de la vulgarisation actuelle.

La femme grecque, il la prend à son entrée dans le monde ; nous ne la quitterons qu'à son dernier jour. La voici enfant, délicate terre cuite, à la figure poupine, et ce n'est pas sans un sourire que nous trouvons à côté de la bonne nourrice thrace du Musée du Louvre, l'amusante naissance d'Athena, sortant toute armée du cerveau de Jupiter, d'après une peliké trouvée à Vulci. Le bébé grandit : il faut songer à son éducation : une fine statuette nous le montre prenant sa leçon de lecture, tandis que le peintre nous le fait voir à sa leçon de musique et de danse. A des moments aussi sérieux les jeux doivent succéder. Comment les heures ne passeraient-elles pas très vite avec Eros, le petit Dieu d'Amour ; une exquise peinture nous montre une jeune fille qui le balance sur la pointe de son pied ; puis viennent l'escarpolette, les osselets, les dés, la morra, les jongleries, la danse de la grue, l'ephedrismos. La jeune fille devient femme, l'heure des fiançailles approche. Le moment du mariage institué par Cécrops est arrivé : la jeune grecque invoque Hera Hestia, déesse protectrice du foyer, qui doit lui amener l'époux inconnu, qu'elle ne verra, le plus souvent, pour la première fois, que le jour même de ses noces. Mais fréquemment le rapt sert de préliminaire aux fiançailles et de très amusantes peintures reproduites et commentées par M. N., font réellement la joie de ses lecteurs. La famille est donc fondée : une aryballe de l'ancienne collection Blacas nous fait contempler le bonheur des époux, et la femme devenue sa maîtresse, va vivre dans son intérieur. La voici à sa toilette : elle se baigne, se coiffe de mille façons diverses, se pare de ces délicats bijoux, que les dernières fouilles ont mis au jour, se parfume, s'enveloppe de son chiton, se drape dans son himation dont les terres de Myrina et de Tanagra ont popularisé les onduleux mouvements, puis elle se livre aux occupations du ménage. Un lékané du Musée de Pétersbourg nous la montre filant, et une peinture du Musée de Chiusi nous révèle que le métier de Pénelope était de basse lisse.

Mais, toutes ne sont pas aussi sages. Voici la jeune fille victorieuse de la course des chars : plus loin, domptant un cheval, plus loin encore, debout à côté d'un cheval et se rapprochant étonnamment de l'Epona Gauloise.

Sur la frise du Parthénon, nous voyons la femme dans les processions sacrées, dans les Panathénées ; le ciseau de Phidias, sous les formes les plus pures et les plus merveilleuses, nous fait ainsi connaître le rôle des femmes dans les cérémonies religieuses, que la Pythie, que la délicieuse jeune fille mettant ses jambières, de la collection Hope, que les apprêts du sacrifice du British Museum, que l'Invocation de la collection Durand, ne permettrait de saisir que partiellement.

Pour connaître la femme grecque, il faut aussi la suivre au théâtre. Si elle ne joue pas elle-même, si c'est un homme qui tient le rôle, sa place n'en est pas moins prépondérante. Iphigénie, Œdipe roi, Medée et tant d'autres ont été le sujet d'innombrables peintures ; M. N. y ajoute comme note très gaie, une amusante peinture du British Museum : Zeus en expédition amoureuse, venant coller son échelle contre une fenêtre, où Mercure qui l'accompagne a découvert un délicat profil de femme.

Si jusqu'ici j'ai suivi la suite des chapitres, pour mon compte personnel, je crois qu'il serait bon de faire une interversion dans les trois derniers : l'initiation des femmes aux mystères d'Eleusis (c. XV), les funérailles (c. XVI), les joueurs de flûte (c. XVII). Ne semble-t-il pas que le c. XV avait sa place marquée avant le c. XII : oracles et fêtes religieuses ? Le c. XVII, après le c. XIV, la femme du théâtre ? Et le c. XVI, restait ainsi le dernier, terminant naturellement le volume avec les funérailles. C'est bien peu de chose ; un simple remaniement, dans une nouvelle édition qui ne saurait tarder, rétablira facilement une suite logique conforme à l'enchaînement d'une vie que nous fait connaître M. N.

De toutes les illustrations qui forment si étroitement corps avec le texte, pas une qui ne soit la reproduction rigoureusement archéologique d'un monument connu de l'antiquité. J'ai vu naguère M. N. recueillir les dessins de ses *Chansons de Bilitis*, de *Lysistrata ;* depuis je me suis retrouvé côte à côte avec lui dans les bibliothèques, dans les Musées, et j'admirais sa précision, son exactitude. Aussi, je ne puis qu'ajouter un nouvel éloge à tous ceux que lui a déjà valus son élégant volume. Mais, au milieu des plus flatteuses appréciations, il en est une qu'il est nécessaire de signaler : la savante préface de M. Eug. Müntz, qui a voulu présenter au public *la Femme dans l'antiquité grecque.* Comme tout écrit qui sort de la plume du maître, c'est la plus brillante introduction qu'un auteur pouvait espérer. Elle met en valeur l'esprit critique qui a présidé à la composition du livre, elle en dit, comme nul autre, l'intérêt, et avec l'autorité qui la caractérise elle appelle l'attention du grand public sur un livre de haute vulgarisation qui ne sera pas plus déplacé sur la table d'une élégante que sur le bureau d'un archéologue.

F. de Mély.

Bibliographia Calviniana. Catalogus chronologicus operum Calvini. Catalogus systematicus operum quae sunt de Calvino, cum indice auctorum alphabetico edidit D. Alfredus Erichson. Berolini, apud C. A. Schwetschke et filium, 1900, 161 p. in-8°.

Le présent volume est un tirage à part d'une partie du cinquante-neuvième et dernier volume in-quarto des *Opera Calvini*, édités à Brunswick dans le *Corpus Reformatorum*. Ce volume qui a tout récemment paru, clôt un travail de proportions imposantes, entrepris dès 1860, inauguré par la publication de l'*Institution chrestienne* en 1863, et continué depuis, avec une érudition patiente, à travers bien des vicissitudes, par les trois théologiens strasbourgeois, MM. [G. Baum, Ed. Cunitz et Ed. Reuss auxquels les éditeurs du *Corpus* avaient fait appel. Après la disparition de ses deux premiers collaborateurs, M. Edouard Reuss continua sa tâche avec le concours plus ou moins prolongé de quelques uns de ses anciens élèves, MM. Lobstein, Erichson, Baldensperger et Horst. Resté seul sur la brèche, après la mort de son vieux maître (1891) et celle de son ami Horst (1895), M. Erichson a eu la satisfaction d'achever enfin cette première édition, à la fois critique et complète des œuvres du réformateur français [1], qu'on ne recommencera certainement pas de sitôt [2]. Je ne puis m'empêcher de dire en passant que cette édition monumentale de Brunswick n'intéresse pas seulement les théologiens et les linguistes, mais encore les historiens, grâce aux *prolégomènes* détaillés mis en tête de chaque écrit, grâce surtout aux dix volumes du *Thesaurus epistolicus Calvinianus*, dans lesquels les éditeurs strasbourgeois ont réuni plus de *quatre mille* lettres *de* Calvin, *à* Calvin et *sur* Calvin. Annotées avec soin par M. Cunitz, l'éditeur de l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées de France*, attribuée, mais à tort, à Théodore de Bèze, elles constituent une source d'informations abondantes pour les années du milieu du XVIe siècle, à des points de vue très divers, et il ne semble pas que les historiens, tout au moins chez nous, les aient utilisées jusqu'ici d'une façon sérieuse, bien que les volumes afférents aient paru depuis plus de vingt ans déjà.

On ne peut qu'être reconnaissant à M. E. d'avoir fait tirer à part, dans un format plus commode, plus accessible aussi à des bourses modestes, la double *Bibliographie* de son dernier in-quarto. On y

---

1. Celle de Genève (1617) n'est qu'une réunion d'impressions diverses avec des faux titres nouveaux; celle d'Amsterdam (1667) ne compte que neuf volumes et ne répond plus, depuis longtemps, aux exigences de la critique scientifique.

2. Les écrits de Calvin y sont reproduits, chacun dans sa langue originale, avec leurs variantes successives, et des commentaires, des introductions et des notes, soit françaises, soit latines, selon la langue du texte. Un quadruple index des noms propres, des noms de lieux, des passages bibliques, etc. termine le vol. LIX. — (Prix de l'exemplaire complet : 625 fr.).

trouvera d'abord celle de tous les écrits de Calvin [1], et leurs éditions successives jusqu'aux réimpressions les plus récentes [2]; en second lieu, M. E. y a réuni les titres de tous les ouvrages, volumes ou brochures, consacrés à Calvin, de tous les articles de revues ou de dictionnaires théologiques un peu importants qui se sont occupés, soit de la vie, soit de la doctrine du réformateur tout entière, ou d'un point spécial de sa biographie et de son enseignement personnel [3]. Ce double catalogue est dressé avec tout le soin et la compétence qu'on pouvait attendre d'un travailleur érudit et consciencieux qui, depuis longtemps a fait ses preuves. Après avoir été associé, pendant de si longues années, au labeur persévérant de ses aînés, M. Erichson méritait bien l'honneur de mener à bonne fin la rude tâche assumée par eux, il y a quarante ans, et il peut se dire avec satisfaction qu'il l'a dignement remplie.

R.

Joachim du Bellay, par Henri Chamard (Lille, au siège de l'Université, rue Jean-Bart. 1900.

La littérature et la langue du XVIe siècle ont été, dans ces derniers temps, l'objet de nombreux travaux. On pouvait s'étonner, pourtant, que nulle étude particulière n'eût été consacrée encore à Joachim du Bellay, l'un des plus grands poètes de cette époque, le premier sans doute après Ronsard, et plus que Ronsard, à notre avis, rapproché de nous par son tour d'esprit, par son imagination qui rappelle parfois nos poètes romantiques [4], par la mélancolie de ses pages les plus belles. Cette lacune regrettable, M. H. Chamard l'a heureusement comblée. M. Ch. a bien vu qu'on ne pouvait pas séparer la vie du poète de

---

1. Le plus grand nombre de ces volumes, in-folios ou minces plaquettes, avaient été réunis, durant trente ans, par les éditeurs; ils forment aujourd'hui la plus riche collection *calvinienne* d'Europe, à la bibliothèque de l'Université de Strasbourg.

2. On y peut relever un fait très curieux, et qui montre l'éclipse de l'esprit théologique au XVIIIe siècle. De 1713 à 1813, pas une seule édition ni traduction de l'*Institution chrestienne* n'a paru.

3. M. E. a laissé de côté — et cela se comprend — l'innombrable littérature polémique qui fut dirigée contre les calvinistes et leur principal docteur, soit par des auteurs catholiques, soit par des auteurs luthériens, dans les dernières années du XVIe et durant presque tout le XVIIe siècle, puisqu'elle n'a plus aucun rapport direct avec la personne du fondateur des Églises réformées de France, de la Suisse française, des Pays-Bas, etc.

4. Où sont ces doulx plaisirs qu'au soir sous la nuict brune
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le verd tapy d'un rivage escarté
Je les menois danser aux rayons de la lune.

(Regrets, VI).

l'étude de ses œuvres ; biographie et étude littéraire se mêlent et s'éclairent réciproquement. Un événement les domine toutes deux : le voyage à Rome en 1553 ; voilà pourquoi M. Ch. a eu grandement raison d'étudier son poète : 1° De la naissance au voyage de Rome ; 2° Du voyage de Rome à la mort. — Dans la première partie, on lira avec intérêt le curieux chapitre sur le « Collège de Coqueret. « Rechercher ce que fut l'enseignement de Jean Dorat n'était point besogne facile, et si l'auteur est réduit trop souvent à des conjectures, du moins réussit-il, par son érudition toujours bien-informée, à donner au lecteur cette impression que la discipline de Jean Dorat a dû être telle qu'on nous la présente. Sur la Défense et l'illustration de la langue française, comme sur la polémique soulevée par ce vibrant coup de clairon, peut-être M. Ch. s'est-il étendu avec trop de complaisance. En revanche, où il se montre tout à fait original, c'est dans les pages qui font revivre sous nos yeux la ville des papes, sous les pontificats de Jules III, de Marcel II, de Paul IV. Et ces chapitres ne sont point un brillant hors d'œuvre : c'est le meilleur commentaire et le plus exact qu'un critique judicieux puisse faire des chefs-d'œuvre de du Bellay : les Regrets et les Antiquités.

Souhaitons que d'heureuses découvertes permettent un jour à M. Ch. de satisfaire plus amplement notre curiosité sur certains points restés obscurs dans la vie privée et dans la vie littéraire de J. du Bellay : telle qu'il s'est enfin décidé à la publier après huit années de travail, l'étude de M. Chamard est des plus instructives et des plus intéressantes : c'est l'œuvre d'un érudit et d'un fin lettré.

Maxime Lanusse.

De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte Poetica. par H. Chamard, Lille, Le Bigot, 1900).

Jacques Peletier du Mans est certes bien inférieur à ses amis, Ronsard et du Bellay ; son *Art Poétique* vaut pourtant la peine d'être étudié de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Publié en 1555, cet ouvrage complète sur certains points, et, sur d'autres, atténue avec une heureuse prudence la doctrine de la Pléiade. Ainsi, en ce qui concerne l'imitation des anciens, J. Peletier se montre moins exclusif que du Bellay ; — il n'a point pour les traducteurs ce mépris superbe que l'auteur de l'*Illustration de la langue française* avait affiché, avant de devenir lui-même un traducteur ; — il ne se résigne pas à ranger parmi les « Epiceries » méprisées par la Pléiade, l'Epître qu'avait illustrée Marot ; — sur la Comédie, sur la Tragédie, sur l'Epopée, il est beaucoup moins concis que du Bellay, et ses préceptes annoncent ceux que donnera plus tard Ronsard dans son Art Poétique et dans les préfaces de la Franciade. Ce sont ces développements et ces sages tempé-

ramments que M. H. Chamard s'est plu à mettre en lumière, dans une étude des plus minutieuses, et fort agréablement présentée.

M. L.

Erich Schmidt. **Charakteristiken.** Zweite Reihe. Berlin, Weidmann, 1901. In-8°, p. 326. Prix : mk. 6.

M. E. Schmidt a fait suivre d'un second volume les *Charakteristiken* publiées naguère et on lui saura le même gré d'avoir mis à la portée de tous, des articles, discours ou conférences qu'il avait au cours des dix dernières années environ, dispersés un peu partout. Je dois renoncer dans un compte rendu à entrer dans le détail de chaque monographie, mais on peut essayer de réunir ces 24 articles sous certains groupes en suivant l'ordre même du livre, bien que l'auteur se soit gardé de toute classification. Les quatre premiers sont consacrés à l'ancienne littérature allemande : *Der christliche Ritter* (1-23), *Tannhäuser in Sage und Dichtung* (24-50), *das Schlaraffenland* (51-70), *Hans Sachs* (71-80). Sauf pour ce dernier, qui est un véritable portrait, lumineux mais non transfiguré, quoique provoqué par les fêtes du centenaire, les trois autres sont comme des chapitres d'histoire littéraire et donnent un vivant résumé de l'évolution d'un idéal moral ou d'un mythe poétique. Le groupe suivant est réservé à Gœthe qui occupe dans ce volume comme dans l'ancien — on n'en sera pas surpris — la plus large place. Il ne vient pas cependant après Hans Sachs, il en est séparé d'une façon un peu inattendue par *Cyrano de Bergerac* (81-98). On devine de quel motif s'est inspiré M. S. pour présenter au public allemand un personnage qui lui était plus nouveau encore qu'à nous mêmes ; il l'a fait en suivant surtout Lebret, mais avec précaution. De la « comédie héroïque » de M. Rostand il a su montrer les brillants mérites sans partager l'éblouissement qui empêche d'apercevoir les faiblesses : mehr glänzendes Virtuosenstück als tiefes Kunstwerk. Des détails sur l'heureuse traduction de L. Fulda intéresseront en particulier les lecteurs fançais.

Les articles sur Gœthe traitent surtout de ses drames. Dans *Clavijo, Beaumarchais, Gœthe* (99-110) M. S. étudie les deux personnages historiques, avec trop peu de bienveillance pour Beaumarchais, et les compare à leurs incarnations poétiques dans Gœthe, en signalant quelques points de contact chez Lessing. Trois chapitres s'occupent de fragments dramatiques. *Prometheus* (128-147) nous montre ce que ce thème résume d'idées philosophiques et sociales chez Gœthe, en quoi sa conception de l'état de nature, de la propriété diffère de Rousseau, et comment elle s'est modifiée avec l'âge. *Proserpina* (148-166) nous renseigné sur les rapports de Gœthe et de

Gluck. M. S. analyse le petit poème, en recherche les sources, fait des rapprochements, et à propos de l'ancêtre de ce drame musical, du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, s'engage dans une digression de quelque longueur. *Das Mädchen von Oberkirch* (167-176) est un très court fragment réduit à deux scènes; à l'aide du scénario qui s'est retrouvé M. S. développe des conjectures ingénieuses sur ce qu'aurait pu être le poème, précieux pour l'étude des rapports de Gœthe et de la Révolution. Deux articles enfin ont trait à la poésie lyrique. L'un, *Kleine Blumen Kleine Blätter* (177-189), note des variations populaires de la poésie *Mit einem gemalten Band* et recueille toutes les déformations et combinaisons réservées à une pièce dont la foule s'empare. L'autre, *Gœthes Balladen* (190-202), restant plus dans les généralités, suit la genèse des principales ballades de Gœthe, en indiquant leurs sources. Déjà ce dernier chapitre avait été écrit à l'occasion d'un centenaire, celui de l'Almanach des Muses. Dans ce même groupe un autre encore, *Gœthe und Frankfurt* (117-127) est un discours prononcé aux fêtes du 28 août 1899. M. S. y a dépensé beaucoup de talent, comme il le devait à ses auditeurs : ses lecteurs penseront, je crois, que les complaisantes réminiscences de l'autobiographie ne doivent pas nous faire illusion sur la véritable place qu'a tenue Francfort dans la vie de Gœthe.

Gœthe und Frankfurt appartient presque à l'ancien genre du panégyrique. Il faut aussi y faire rentrer le groupe suivant : nécrologues ou discours de jubilés, d'anniversaires, d'inaugurations, etc. Ce sont là les vraies caractéristiques, brèves, nettes et complètes, où circule une chaude sympathie, avec des éloges discrets et de franches réserves. Je passe l'hommage à la *Grande-Duchesse Sophie de Saxe* (203-206), juste tribut payé par la *Gœthe-Gesellschaft* à la protectrice du Weimar littéraire. Mais les monographies de *Lœper* (207-211), de *Simson* (212-216), de *Freytag* (217-237), — celle-ci excellente, quoique le dramatique soit surfait, — de *Fontane* (233-250), de *Stoy* (251-260), de *Me d'Ebner-Eschenbach* (296-303) forment une galerie dans laquelle le critique, le politique, le pédagogue, les romanciers revivent avec des traits où les souvenirs personnels, l'affection respectueuse n'ôtent rien à l'impartialité du jugement. Les deux articles provoqués par le centenaire de *Platen* (280-287) et celui d'*Immermann* (288-295) sont d'une forme encore plus indépendante, parce que l'historien n'avait pas à y garder les ménagements du contemporain ; le second est surtout attrayant et donne une physionomie curieuse de ce bourgeois élevé dans le nid romantique. Un chapitre sur *Lindau* (304-315), à l'occasion de la publication de la collection de ses Romans et Nouvelles (1894) nous ramène au temps présent. Il faut enfin mentionner pour être complet des extraits de lettres savoureuses de *Gottfried Keller à Bächtold* (261-279) confiées à l'auteur par la veuve du dernier et un chapitre final, *Zur Abwehr* (316-326), écho

d'une triple polémique provoquée par les outrances du *Sprachverein*, les haro poussés contre la *Gœthe-Philologie* et les prétentions de la chapelle d'Hamerling.

Je n'ai par cette sèche analyse présenté qu'une idée très imparfaite d'un livre si varié et si nourri qui nous donne du probe et sûr travail scientifique auquel les Allemands nous ont habitués les fruits que souvent ils oublient ou dédaignent de cueillir. Il faut ajouter que ces Caractéristiques sont écrites dans une langue pittoresque, forte, nuancée à l'infini, d'une richesse peut être excessive. Lessing, dont M. S. se plaît tant de fois au cours de ces pages à rappeler le souvenir familier, lui recommanderait peut-être plus de sobriété et un emploi plus discret de l'adjectif. Le talent d'exposition n'est pas encore chose fréquente en Allemagne, bien que de plus en plus se multiplient chez nos voisins les ouvrages dont il accroît le mérite. Depuis longtemps les livres de M. Schmidt sont de ceux là et on doit se féliciter de voir cette tradition nouvelle soutenue par sa haute autorité.

L. Roustan.

Crouslé (L.). **Bossuet et le protestantisme, étude historique.** Paris, Champion, 1901. In-8° de xiv-289 p.

On n'accusera certainement pas M. Crouslé d'exagérer l'importance de la longue polémique soutenue par Bossuet contre les protestants; car cette polémique n'a pas seulement produit l'effet que l'illustre évêque en attendait, c'est-à-dire le retour au catholicisme de nombreuses personnes de marque; elle en a produit un autre, qu'il ne souhaitait en aucune manière, mais que M. C. a très bien aperçu (p. 34), savoir, d'élargir le fossé qui séparait les deux communions, de préparer au sein du protestantisme orthodoxe la formation du protestantisme libéral; ces deux expressions datent de notre temps, mais la scission qu'elles expriment est une conséquence de la pressante dialectique de Bossuet. Jusqu'à lui, les plus résolus des calvinistes conservaient le principe catholique qui veut que Jésus-Christ ait enseigné toute une théologie complète et précise; dès lors ils étaient gênés pour nier le besoin d'une autorité officiellement chargée d'expliquer ces dogmes dont leurs contradictions attestaient l'obscurité.

M. C. loue comme il convient la vigueur de Bossuet, et d'autre part ne conteste ni qu'il s'est laissé entraîner quelquefois à des paroles dures ni que la Révocation de l'Edit de Nantes est un acte d'odieuse tyrannie; il la condamne en termes exprès et énergiques (notamment p. 176, 189). Toutefois les soucis de l'heure présente lui voilent un peu par moments les torts de Bossuet et de Louis XIV. Ce qui afflige dans les écrits de Bossuet contre les protestants, ce n'est pas seulement la vivacité assez fréquente de ses expressions, ni même sa tran-

quille persuasion que l'attachement des Réformés à leurs doctrines s'explique uniquement par l'obstination et la mauvaise foi : c'est que jamais les souffrances des réfugiés ne lui arrachent un mot chevaleresque de pitié, je ne dis pas de protestation, et, lui qui les combattait, y était plus tenu en conscience que les laïques ou que les prélats qui n'intervenaient pas dans la lutte. Pour Louis XIV, à moins de vouloir absoudre les émigrés qui portèrent les armes contre la France, on doit condamner les réfugiés qui offrirent leur épée à Guillaume III, mais il ne semble y avoir aucune raison de soupçonner que la Révocation de l'Edit de Nantes n'ait fait que prévenir l'explosion d'une révolte imminente (v. notamment p. 127); il est acquis que jusqu'en 1685, les protestants ont rivalisé evec les catholiques de fidélité envers le roi de France. Jurieu lui-même, dans le *Préservatif contre le changement de religion*, est encore plein de respect pour le pouvoir royal (p. 265-6). Il est fort légitime de rappeler les violences exercées par les protestants au XVIe siècle, mais à condition de rappeler aussi celles des catholiques. Jurieu a fini par préconiser l'intolérance; mais il avait commencé par écrire ces nobles paroles : « Le catholique romain en France, le protestant en Hollande et en Angleterre ne devraient jamais dire : Votre religion est un obstacle invincible à votre fortune; on ne fera rien pour vous pendant que vous serez de cette religion là » (*op. cit* p. 13).

M. C. ne méconnaît nullement d'ailleurs la portée d'esprit du principal adversaire de Bossuet. Il ne met peut-être pas assez en relief la finesse d'esprit de Jurieu (v. *op. cit.* p. 59, 61-63 les remarques de Jurieu sur les superstitions que Bossuet se contente prudemment de condamner en termes généraux sans condamner les livres publiés avec approbation et privilège où elles s'étalent; et p. 210 l'avantage qu'il tire des différends de Rome et du Parlement de Paris en pareilles matières. Voir aussi dans la préface de son *Histoire du calvinisme et du papisme* cette réponse *ad hominem* à l'auteur de l'*Apologie pour le catholicisme* qui niait qu'on persécutât les protestants en France : « Il me semble que ce célèbre janséniste ne devrait pas être si incrédule..... Cet exil, ces retraites cachées où il est obligé de se tenir, ces pèlerinages de Flandre en Hollande et de Hollande en Flandre et les diverses persécutions que son parti souffre le devraient persuader qu'on est capable de tolérer des excès et des violences contre les calvinistes et contre les honnêtes gens. ») Mais M. C. fait à Jurieu un bien plus grand honneur, car il lui attribue une très notable influence sur J.-J. Rousseau (p.95-96). L'assertion est simplement énoncée : il serait singulièrement intéressant de voir M. C. y revenir.

Dans cet ouvrage qui embrasse également les controverses de Bossuet avec Paul Ferry, avec Claude, sa correspondance avec Leibnitz et sa Défense de la tradition et des saints Pères contre Rich. Simon, M. C. s'est interdit de discuter pour son propre compte les dogmes

en litige ; il n'en a pas moins marqué, quand il l'a voulu, la pénétration qu'il déploierait dans ces débats : je signale par exemple (p. 206-7) le passage où il explique pourquoi la messe choque si fort les protestants quoiqu'elle ne fasse aucune allusion à leurs doctrines et (p. 264-5) celui où il démontre l'insuffisance de la connaissance des langues pour l'entente des auteurs spéciaux. Inutile de dire qu'il porte sa sûreté habituelle dans les jugements de critique littéraire et que son résumé sur l'Histoire des Variations (p. 53-4) est aussi juste que vigoureux.

On connaît l'aisance et l'élégance impeccables de son style. Ce qui importe surtout, pour prouver combien est involontaire la partialité intermittente relevée plus haut, c'est de citer ces beaux passages de la préface : « Nous ne souhaitons entre les catholiques et les protestants que la paix, la tolérance réciproque, et, s'il était possible, l'union. Les uns et les autres ont à conserver quelque chose de plus précieux que des préventions, des ressentiments et des passions des siècles précédents.... Les haines naissent des mauvais instincts du cœur humain bien plus que des opinions qui s'établissent dans les esprits. Ce qui blesse les hommes, c'est qu'on diffère d'eux, qu'on ne se soumette pas à leur ascendant, qu'on s'affranchisse de leur autorité, qu'on ait l'air de ne pas les écouter et les craindre. »

Charles DEJOB.

— W. H. RIEHL : 1° *Land und Leute*, 2° *Die bürgerliche Gesellschaft*, 3° *Die Familie*, édition classique par Th. MATTHIAS (trois volumes in-8°, 176, 216 pp., 1 fr. 50 le volume. Stuttgart, Cotta, 1895 et 1896). Voici trois charmants petits volumes, extraits du grand ouvrage de Riehl, *Naturgeschichte des Volkes*. C'est une des très rares « éditions classiques » d'auteurs allemands qui méritent véritablement ce nom, car les notes sont réellement choisies et rédigées pour les besoins des élèves et des gens du monde, et l'œuvre complète de Riehl est très bien analysée et appréciée dans les trois introductions. Au commencement du second volume, M. Matthias se défend contre le reproche d'avoir donné trop de notes; nous lui reprocherions plutôt le contraire : ainsi *Feldgericht*, I, 116. devrait certainement être expliqué aux élèves, voire même à la plupart des professeurs. D'autres notes devraient être plus développées, par exemple celle sur Goerres. Notons que l'auteur choisi est un contemporain, qui vivait encore au moment où paraissaient ces trois volumes. — Alfred BAUER.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1901

Homonyme Wurzeln im Syrischen, ein Beitrag zur semitischen Lexicographie von Friedrich SCHULTHESS. Berlin, Reuther und Reichard, 1900, in-8°, p. XII et 104. Prix : 4 mk.

Sous le titre de *Racines homonymes*, M. Schulthess a réuni quarante-neuf dissertations sur des racines syriaques semblables par la forme mais différentes par le sens. Il existe en effet en syriaque, plus encore que dans les autres langues sémitiques, des phénomènes linguistiques de cette espèce et, dans la plupart des cas, la question surgit de savoir si plusieurs sens groupés dans les lexiques sous une racine peuvent être dérivés de l'idée fondamentale contenue dans cette racine, ou si l'on doit admettre des racines distinctes qui, sous l'influence de certaines lois phonétiques, auraient revêtu la même forme. Les études de grammaire et de lexicographie comparées, appliquées aux langues sémitiques, ont déjà abouti, à cet égard, à d'importants résultats acquis à la science, mais le sujet est loin d'être épuisé.

La nouvelle contribution de M. Schulthess fournit un stock de questions neuves ou insuffisamment élaborées jusqu'ici. C'est là le principal intérêt de cette publication qui se recommande du reste par la méthode critique de l'auteur et sa connaissance des littératures sémitiques, d'où il a tiré bon nombre d'exemples à l'appui de son argumentation.

Est-ce à dire que M. Schulthess ait partout fait la lumière et porté la conviction dans l'esprit du lecteur ? Lui-même se défendrait de cette prétention, car il a laissé en suspens plusieurs points d'interrogation. Toutefois, cette publication est aussi instructive qu'attrayante, et il est très désirable que M. Schulthess, poursuivant ses études sur ce do-

maine, nous donne prochainement une seconde contribution qui complète la première [1].

R. D.

Handbuch der Griechischen Etymologie, von Leo Meyer. I. Wörter mit dem Anlaut α, ε, ο, η, ω. — Leipzig, S. Hirzel, 1901. Gr. in-8, 656 pp.

Bien que la maison qui publie cet ouvrage ne nous donne aucun renseignement sur les conditions et les délais d'achèvement, il est dès à présent possible d'en prévoir la considérable étendue, puisque le tome Ier ne renferme pas même tous les mots grecs à voyelle initiale. Un pareil labeur, à lui seul, désarmerait la critique, si d'ailleurs elle ne pouvait, pour se récuser à demi, invoquer l'autorité d'un grand linguiste qui déjà est presque un ancêtre.

« Deux tendances, lit-on au *Compendium* de Schleicher (1876, p. 15), se partagent la linguistique actuelle. L'une a pour principe rigoureux de tenir ferme aux lois phonétiques : tels Curtius, Corssen et l'auteur du présent livre. L'autre école, représentée notamment par Benfey et L. Meyer, ne croit pas que l'interprétation morphologique doive s'asservir à la stricte observance des lois phonétiques reconnues à cette heure ; et ainsi elle réussit à expliquer nombre de faits qui demeurent obscurs à son émule... »

Voilà donc un demi-siècle, Schleicher jugeait M. L. M. trop peu sévère, et l'on sait combien de découvertes nouvelles ont, depuis lors, relégué à son tour la phonétique de Schleicher au musée historique. Or, la plupart de ces découvertes, aujourd'hui éprouvées et hors de conteste, je ne veux pas dire que M. L. M. les ignore, mais à coup sûr, de parti pris, il les veut ignorer.

Ce n'est point qu'il mérite le reproche final de la citation de Schleicher : on trouvera dans son livre autant de points d'interrogation, de loyaux *non liquet*, de prudentes réserves, que dans aucun lexique étymologique à méthode irréprochable ; seulement, comme il ne nous renseigne que fort imparfaitement sur les principes qui l'ont guidé, il arrive que ses timidités parfois nous déconcertent autant que ses hardiesses nous ont étonnés.

Il se fera scrupule, par exemple (p. 654), de rapprocher gr. ὥρα de got. *jêr*, non parce que la voyelle n'est pas la même, mais tout uniment parce que ὥρα ne signifie pas « année » ; comme si le transport sémantique de « saison » à « année » pouvait faire difficulté. Il écrira

---

1. P. 20, l. 5 : *Walê* n'est pas le nom de l'auteur du poème sur Rabban Hormizd, mais *Sergis*, voir *Journ. asiat.*, janv.-fév. 1895, p. 182, note 1. Du reste il eut mieux valu ne pas citer cet auteur dont le style tout artificiel n'a aucune valeur pour la lexicographie syriaque.

un article ὀρφός = lat. *orbus* (p. 575), sans même mentionner, je ne sais pourquoi, le got. *arbja*, qui lui est certainement familier, et il reculera devant l'équation ὄζος = *Ast* (p. 524), parce qu'il n'est pas irréfragablement établi que ζ puisse provenir de σδ.

Mais, en récompense, il signale comme « possible » ἤδη = sk. *adyá* (p. 615), et -λκ- = δερκ- à la faveur d'un intermédiaire δλκ- (p. 636); il croira expliquer la mutation intérieure de ἕβδομος (p. 379), en constatant qu'elle se reproduit dans ὄγδοος; il posera θᾶσσον = *θ ἁχ-γ-ον (p. 169) sans s'arrêter à la différence d'accentuation, et évoquera sans sourciller (p. 188) l'ancien α long de φέρουσα. Mieux encore : à une ligne de distance (p. 522), il enseignera que διδούς vient de *διδόντς, et λιπών de *λιπόντς.

Qu'on se représente enfin, brochant sur cette inconscience phonétique, une orthographe sanscrite invraisemblable : incomplète, car l'anusvâra n'est pas distingué ; mais surtout surannée, si jamais elle fut en usage, et déroutante même pour les sanscritistes, obligés de rétablir partout les sandhis et de lire *nó asya vyathate pavíh* là où l'auteur imprime *náu asja vjathatai pavis*. On dirait d'une gageure.

Et pourtant le cœur saigne à ces constatations, lorsqu'on songe à tout ce dont notre science est redevable à M. L. M., non pas seulement pour les ouvrages qui ont honoré sa longue carrière, mais encore pour l'œuvre présente. Voici, sans aucune omission [1], tous les mots grecs de toute époque, les plus obscurs, les plus rares, ceux même qui n'ont d'autre garant qu'un lexicographe. Voici la statistique de leurs emplois, références nombreuses et exactes, citations abondantes d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, des tragiques, des prosateurs, toujours d'une impeccable correction [2]. Non, il ne se peut pas qu'un aussi imposant travail ait été dépensé en pure perte. Il faut souhaiter que le livre de M. L. Meyer soit lu et consulté, — pour ma part, j'ai eu grand plaisir à le parcourir, — mais seulement par « color che sanno » : la génération nouvelle y apprendrait trop de choses que la nôtre a dû oublier.

V. Henry.

N. G. Politis. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι, t. II (Bibl. Maraslis, nos 110-113, παράρτ. 5). Athènes, impr. Sakeliarios, 1900; 699 p., dont les 16 premières paginées en nombres grecs.

Le tome second de l'important ouvrage de M. Politis comprend les

---

1. L'alphabétisme insolite et arbitraire adopté par l'auteur ne permet guère de vérifier les manquants ; mais je serais fort surpris qu'il y en eût, tant la contexture générale accuse de minutieuse diligence.

2. Ceci pour les formes grecques. Pour les autrès, il y a un peu de flottement : par exemple, l'anglo-saxon « nombril » n'est pas *neafola* (p. 557), phonétiquement impossible, mais *nafela* devenu anglais *navel*.

proverbes rangés sous les titres ἀμαζόνα—ἀφός, c'est-à-dire qu'il conduit à la fin de la lettre A. Ce n'est donc là, comme on le voit, qu'une faible partie de l'œuvre totale ; et c'est la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, je remets à plus tard mon jugement d'ensemble et mon appréciation définitive sur la méthode de publication et sur les résultats obtenus par le savant athénien. Comment, en effet, présenter des observations prématurées, qui se trouveraient très probablement n'avoir plus de valeur quand le recueil sera terminé et complété par des suppléments et des tables, que M. P. ne peut manquer de nous donner ? Prenons, par exemple, la question des lacunes. Je ne trouve pas le proverbe Κακὰ χορεύγεις, παππαδιά, καὶ φαίνουνται τ' ἀντζιά σου, mais je dois supposer qu'il sera mentionné sous le titre χορεύω. Le proverbe Εἰς τὴν ἀνυδρίαν καλὸν εἶναι καὶ τὸ χαλάζιον (Koraïs, Ἄτακτα, II, p. 51) manque à l'article ἀνυδρία ; mais une note du recueil de Warner, dont je parlerai plus loin, nous avertit qu'il sera à l'article καλός, où, par parenthèse, on ne songera jamais à le chercher. Manque également Ὅσ' ἀπ' ἀνέμου κ' ἂν παρθοῦν, πάλ' ἀπ' ἀνέμου πᾶσι, équivalent du proverbe très commun ἀνεμομαζώματα, ἀνεμοσκορπίσματα ; mais M. P. ou bien n'a pas connu mon premier article, ou bien n'a pu se procurer l'ouvrage que je lui signalais alors (*Revue* du 2 juillet 1900), ou plutôt son second volume était déjà à l'impression ; alors le supplément donnera ce proverbe. Pour les dictons et proverbes des autres langues, identiques dans les termes ou de même signification sous des mots différents, il en est de même. Je puis bien signaler dès maintenant, par exemple, la correspondance exacte de notre locution « être dans les vignes du Seigneur » ou simplement « dans les vignes » avec le grec ἔμπηκα 'ς τ' ἀμπέλι ; c'est là évidemment un oubli ; mais je ne sais si notre phrase courante « aujourd'hui n'est pas demain », analogue à Ἐκεῖὸς ποῦ ναι σήμερα δὲν εἶν' αὔριο, ne sera pas citée à l'article σήμερα, où nous sommes renvoyés. L'ouvrage et trop intéressant et sera trop utile pour ne pas mériter une étude plus détaillée ; mais une recension plus sûre et plus complète, parce qu'elle sera faite en temps plus opportun, aura elle-même, je l'espère, plus d'utilité qu'une critique dont les éléments sont encore insuffisants. M. P. voudra bien me faire crédit, sinon jusqu'au dernier volume, au moins jusqu'au συμπλήρωμα qu'il promet. Au commencement de ce tome second est publié par M. Hesseling le recueil de proverbes grecs du Hollandais Levin Warner, fait vers le milieu du XVIIe siècle, que M. P. avait signalé dans la préface du tome I, p. κζ' et suiv. C'est une collection curieuse, contenant de nombreux proverbes intéressants, et qui a fourni à M. P., pour la lettre A, plusieurs addenda qui seront publiés en supplément. L'essentiel, dans une pareille publication, est en effet d'être aussi complet que possible [1], et de ne se priver d'aucun secours.

My.

---

1. Il est évident que ceci concerne seulement le grec ; car pour les langues

Corpus poetarum latinorum, a se aliusque denuo recognitorum et breui lectionum uarietate instructorum, edidit Iohannes Percival Postgate.
Tomus I, Fasc. I, quo continentur **Enni fragmenta, Lucretius, Catullus, Vergilius, Horatius, Tibullus.** MDCCCXCIII.
Fasc. II, quo continentur **Propertius, Ouidius,** MDCCCXCIV. — xxv-596 pp.
Tomus II, Fasc. III, quo continentur **Grattius, Manilius, Phaedrus, Aetna, Persius, Lucanus, Valerius Flaccus.** MDCCCC. — xiii-195 pp.
Londini, sumptibus G. Bell et filiorum. Prix : 9 sh. le fasc.

Les entreprises de ce genre sont en général suspectes aux philologues. M. Postgate mentionne seulement celles de Walker (Londres, 1827), de W. E. Weber (Francfort, 1833), et la collection florentine (1827-1829). On voit que depuis un bon demi-siècle, l'idée de réunir tous les textes versifiés de l'antiquité latine a été abandonnée. Quand on remonte plus haut, on trouve au contraire un certain nombre de recueils, dont les plus connus sont celui de Genève (2 vol., 1627) et la *Collectio Pisaurensis* (6 vol. ; I-IV : poètes païens ; V-VI : poètes chrétiens). La seule utilité de ces collections est de contenir des textes rarement imprimés. Leur défaut commun et primordial n'est pas d'être l'œuvre d'un seul homme. En sa courte vie, Baehrens a presque rempli ce programme, et s'il avait publié un *Corpus*, les critiques qu'on aurait pu en faire se seraient appliquées moins à la nature de l'œuvre qu'au tempérament et à la méthode de l'auteur. Mais, jusqu'ici, un *Corpus poetarum* a été une pure spéculation de librairie. On veut fournir sous le plus petit volume, dans le temps le plus court, au meilleur marché possible, la plus grande quantité de textes. Dans ces conditions, il est impossible de songer à donner des textes soignés et purs ; il faut s'estimer heureux si l'on évite de trop nombreuses fautes grossières.

Le *Corpus* de M. P. est un peu différent de ses devanciers. C'est aussi une entreprise de librairie. Mais, quoique le temps ne fasse rien à la chose, il en aura demandé plus que celui qui est indispensable à la simple impression telle quelle des volumes. Je ne crois pas qu'aucun des recueils antérieurs ait mis sept ans à être incomplet. Voilà une première garantie. Une autre est dans la résolution, sagement et fermement appliquée, de fournir des notes critiques. Pour certains ouvrages, l'*Aetna* par exemple, c'est un véritable apparat. Dans tous, l'annotation est suffisante pour qu'on se rende compte de la mesure dans laquelle le texte repose sur une tradition et pour que, par l'indication des conjectures les plus importantes, on voie les difficultés de cette tradition. Le *Corpus* de M. P. répond donc aux deux exigences principales d'une édition philologique qui ne vise pas à être l'édition fondamentale. Pour l'usage courant, les notes données suffisent.

étrangères, on ne saurait exiger raisonnablement que M. Politis, bien qu'il ait de nombreux recueils à sa disposition, connût tous les proverbes qui correspondent à ceux de sa langue maternelle.

Mais, outre cet avantage, on se trouve assuré, en même temps, que l'éditeur a pris quelque soin à la publication du texte lui-même et n'a pas fait reproduire une vulgate quelconque. Dans les entreprises anonymes que j'ai mentionnées, on peut se demander si les épreuves mêmes ont été vues par d'autres que par des typographes plus ou moins attentifs, en tout cas, incompétents. Un tel danger n'est pas à craindre ici. Enfin, M. P. a réparti la besogne entre plusieurs collaborateurs et lui. Bien que ce fût moins utile, la mesure est excellente. Elle assure un double contrôle d'un certain nombre de textes ; elle préserve l'auteur du dégoût que peut causer une même besogne trop continue et de la tentation de brusquer pour en finir.

Il faut ajouter que ce *Corpus* est singulièrement restreint. Comme Weber, M. P. a exclu toute la poésie dramatique. Cette exclusion peut se défendre. Mais, puisque nous avons les fragments d'Ennius (y compris ceux des *Saturae*, mais non ceux des *Fabulae*), pourquoi pas ceux de Lucilius ? On nous donne, avec un long apparat, le poème de l'*Aetna* ; mais on omet les *Catalecta* virgiliens, malgré la promesse de I, p. VIII, l. 29 ? S'ils doivent paraître dans le dernier fascicule, ce sera hors rang. On regrettera aussi de ne trouver ni les *Aratea* de Cicéron ni ceux de Germanicus. Ces œuvres ne sont pas très importantes : elles le sont autant que l'*Aetna* ou que les Cynégétiques, et on est encore assez souvent amené à les citer. La plupart des *Poetae minores* seront omis.

Les fragments d'Ennius sont une réimpression très peu modifiée de l'édition Lucien Müller. La disposition en est plus commode, parce que chaque fragment est immédiatement accompagné de sa référence, qu'il faut chercher au bas des pages de la grande édition, dans un ensemble d'indications. Lucrèce est pris à la dernière édition de Munro. Catulle est l'édition donnée en 1889 par M. P. [1]. Tibulle est de Hiller ; c'est comme une réimpression revue de l'édition publiée en 1885 chez Tauchnitz. Les Héroïdes d'Ovide, imprimées en 1892, sont l'œuvre de Palmer ; depuis, l'édition posthume (1898) nous a apporté les derniers travaux du regretté Scholar sur ce texte [2]. M. Owen a donné pour les Tristes une revision de son excellente édition de 1889 avec une annotation critique abrégée [3].

Les autres auteurs ou ouvrages ont été l'objet d'une étude particulière en vue du *Corpus*. Cependant c'est à peine le cas du Virgile, dû à Nettleship, le reviseur de l'édition Conington. Il a suivi une méthode très conservatrice, éliminant les conjectures modernes, cherchant seulement à restituer l'aspect du texte au IVe ou au Ve siècle de notre ère, persuadé d'ailleurs que nous sommes assez éloignés d'avoir les choses en l'état où les laissa Virgile.

---

1. Cf. *Revue*, 1890, I, 261.
2. Cf. *Revue*, 1900, I, 127.
3. Cf. *Revue*, 1890, I, 43 ; cp. *ib.*, 18, II, 444.

Horace est l'œuvre de M. Gow. Il a exposé ses idées dans deux articles de *The classical Review*[1]. A son avis, la tentative de Keller pour répartir les mss. en familles est complètement manquée. C'est le sentiment de tous les bons juges. Il suppose qu'il existait à la fin de l'antiquité deux recensions distinctes d'Horace et que les originaux de nos mss. sont la résultante d'un mélange arbitraire de ces recensions. La question est très difficile. Il est certain que nos mss. ne représentent pas des types absolument purs. De plus, ils sont récents et les plus anciens datent d'une époque de renaissance (IXe siècle). Il est vrai que, à regarder les choses d'un peu haut, on peut se demander s'il y a une grande différence, pour l'authenticité et la sûreté de la tradition, entre les auteurs conservés ou plutôt restaurés, par la Renaissance du XIVe siècle, comme Catulle, les auteurs restaurés, par la renaissance carolingienne, comme Horace, Lucain, et tant d'autres, et les auteurs restaurés par la renaissance symmaquienne des IVe et Ve siècles de notre ère, comme Virgile. Quoi que nous fassions, nous aurons à chercher l'auteur à travers le voile plus ou moins épais d'une édition prétendue savante. Que l'on songe aux sermons de Bossuet, empâtés par le triple effort de Deforis, des Sulpiciens de 1815 et de Lachat. Quand le texte de M. Gow a été donné à l'impression, l'étude de Christ sur les mss. d'Horace n'avait pas encore paru.

Le Properce est une œuvre originale de M. Postgate. Il s'est fondé sur l'apparat de Baehrens, en rejetant, bien entendu, ses principes critiques. M. P. avait donné en 1881 un choix d'élégies avec une étude intéressante. Depuis, il a fait connaître un ms. d'Holkham (*Trans. of the Cambridge Philological society*, IV, 1). Ce ms. est une copie probablement du Laurentianus (36, 49), mais avec des notes de seconde main dont quelques-unes paraissent provenir d'une source analogue au Neapolitanus. Enfin, dans cette édition, M. P. utilise, pour suppléer la lacune du Neapolitanus, un Vrbinas signalé par M. Hosius, et un ms. de Paris, B. N. 8233, le Memmianus. A ce propos, il est inexact que personne n'ait tenu compte de ce ms. Il a été mentionné par M. Plessis dans ses *Études critiques sur Properce*, p. 27, où M. P. aurait vu que c'est un des mss. de Passerat. M. P. a fait beaucoup de transpositions, a admis un grand nombre de dédoublements ou de divisions nouvelles de pièces. Ce travers ne lui est pas particulier et il serait hors de propos d'insister à son occasion. Les philologues modernes ont souvent méconnu le véritable caractère des élégies latines et ont supposé chez les poètes des intentions, des formes de composition, une logique qui leur étaient parfaitement étrangères.

Les œuvres érotiques et les Métamorphoses d'Ovide ont été éditées par les soins de M. G. M. Edwards ; Il n'apporte rien d'essentiellement nouveau. On peut en dire autant des Fastes, dus à M. G.-

1. IV, 196 et 337.

A. Davies; des Halieutiques, de M. G.-M. Edwards; de l'Ibis, de M. Housman; du Perse, de M. G.-C. Summers. Ce sont d'honnêtes revisions d'après des matériaux connus. Pour Phèdre, M. J. Gow a donné aussi le résultat des derniers travaux. Il sera difficile, d'ici quelque temps, de sortir des sentiers battus après l'édition et les articles de M. Louis Havet. Cependant M. G. attire l'attention des savants continentaux sur le livre de J. Jacobs, *The Fables of Aesop* (Londres, 1889). Avec Lucain, M. G.-E. Heitland revient à d'anciennes études. Il n'a d'ailleurs guère fait que reproduire les indications de M. Hosius ou plutôt de Steinhart, en les complétant par quelques citations de l'Ashburnhamensis d'après M. Francken. Il eût été bon de corriger les erreurs positives de ces collations, quand elles ont été signalées : I, 326 le (premier) ms. de Montpellier a *scelerum* (non *sceleris*), comme tous les autres. Pour les Pontiques d'Ovide, M. Owen s'est servi des mss. utilisés avant lui ou que ses propres études sur les Tristes avaient mis en lumière; il nous donne par suite quelques renseignements nouveaux sur des sources secondaires du texte. Parmi les fragments d'Ovide, M. P., infidèle à sa résolution d'exclure la poésie dramatique, nous donne les douze mots qui restent de la *Médée*, et même les extraits de la *controuersia* rapportés par Sénèque le père : Baehrens avait été plus impitoyable.

Le dernier fascicule contient quatre éditions complètement originales sur lesquelles je regrette de ne pouvoir m'étendre assez longuement. M. P. avait entrepris et établi déjà le texte de Grattius quand parut l'excellent travail de M. H. Schenkl. Il a pu en faire profiter son édition. C'est ainsi qu'il a fait une place aux copies dites de Sannazar.

Le Manilius de M. Bechert, annoncé dans la Bibliotheca teubneriana, était impatiemment attendu. Ce qu'il nous donne ici nous aidera à supporter de plus longs délais et nous suffira déjà. Il ne fait pas intervenir de mss. nouveaux, sauf un Laurentianus du xv[e] siècle. Mais il est fort commode d'avoir réunies les collations du Gemblacensis et du Matritensis. De plus, voici enfin des renseignements sûrs pour le Lipsiensis, le Cusanus et le deuxième Vossianus. M. B. cite aussi de temps en temps le premier Vossianus. Il est regrettable qu'il ait conservé les sigles mal commodes et anti-méthodiques de ces deux mss. Le texte est très soigneusement établi. M. B. est parfaitement au courant de tout ce qui a été écrit sur Manilius et il cite même à plusieurs reprises la *Revue critique*. Je lui reprocherais seulement peut-être de s'effacer un peu trop devant Bentley, et de ne pas tenir assez de compte de l'édition du Génovéfain Pingré, un des rares travaux qui honorent la philologie française au xviii[e] siècle. Mais la contribution personnelle de M. Bechert est surtout considérable. Grâce à lui, on pourra lire et étudier Manilius avec quelque confiance, après avoir souffert si longtemps de l'insuffisant Jacob.

L'édition de l'*Aetna* préparée par M. Ellis a été clichée dès 1896. Elle est donc antérieure à celle de M. Sudhaus.

M. I.-B. Bury s'est chargé des Argonautiques de Valerius Flaccus. Il a été le premier éditeur à profiter des recherches de M. Clark sur les copies du ms. perdu de Saint-Gall [1], et à publier les variantes des mss. de Madrid et d'Oxford Queen's. D'un autre côté, la mention de nombreuses conjectures modernes achève de rendre cette édition indispensable. Il suffit pour s'en convaincre de comparer une page quelconque de Thilo avec l'apparat de M. Bury.

Ces brèves indications montrent que M. Postgate a réussi à faire de son *Corpus poetarum* une œuvre vraiment scientifique. Pour certains des auteurs publiés, on ne peut désormais le négliger; pour tous, il y a profit à le consulter. L'exécution matérielle est très soignée. Il y a quelques errata indiqués ; après avoir déjà passablement feuilleté les volumes, je doute qu'on puisse en allonger beaucoup la liste. Le caractère malgré sa finesse est très lisible. A force de rigueur et de simplification, l'apparat critique est souvent beaucoup plus clair que celui des grandes éditions, tout en ne donnant pas moins, quelquefois davantage. Sa netteté laconique est à proposer en exemple à maint philologue. Nous ne pouvons que désirer l'heureux achèvement de ce bon recueil.

Paul Lejay.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution. Tome Ier. *Les origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par G. Bloch. Paris, Hachette, 1900. In-8°, 456 p.

Depuis plus d'un demi-siècle, toutes les histoires qu'on a publiées de la Gaule païenne sont fondées sur les ouvrages d'Amédée Thierry. Il était temps que l'érudition française remplaçât ces vieux livres, qu'elle éliminât, d'une part, tout le fatras de pseudo-informations empruntées aux textes néo-celtiques, qu'elle fît, de l'autre, une place digne d'elles aux données si précises et si nombreuses fournies par l'archéologie et l'épigraphie. La tâche était difficile, car on n'est guère à la fois, et dans la même mesure, archéologue, épigraphiste et juriste. M. Bloch l'a vaillamment tentée et l'on peut dire, d'une manière générale, qu'il s'en est tiré à son honneur. Son ouvrage a d'abord le grand mérite d'être bien composé et bien écrit. Le style n'a pas la facilité aimable de celui de Thierry, qui fait songer à la *lactea ubertas* de Tite Live, mais il a plus de tenue et une ossature plus solide [2]. L'in-

1. *Classical Review*, XIII (1899), 2 et 119.

2. Il y a quelques incorrections. Les « usines céramiques établies sur une vaste échelle à Lezoux » (p. 413) inspirent des craintes pour la sécurité des céramistes. Je n'aime pas non plus cette Aphrodite archaïque qui « trahit par sa facture la main de l'école ionienne » (p. 19).

fluence de Fustel de Coulanges est partout sensible, tant sur le fond que sur la forme; elle l'est également dans le choix des sujets sur lesquels M. B. s'est étendu avec le plus de complaisance. Car — et c'est là un trait particulier de cette nouvelle Histoire de la Gaule — la partie anecdoctique, d'histoire amusante ou édifiante, a été réduite et presque sacrifiée à dessein; le récit des guerres, à l'exception de celui de la conquête de César, est si écourté qu'on n'apprend que par allusions les exploits des Celtes en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. En revanche, il y a de longs et excellents chapitres, presque exclusivement fondés sur les documents épigraphiques et juridiques, relatifs aux légions gallo-germaniques, à la religion impériale, à la transformation des états gaulois en cités romaines, etc. Tout le tableau de la Gaule romaine, de ses institutions politiques, de son état économique et social, est tracé de main de maître et restera longtemps le *standard work* où viendront puiser les compilateurs. M. B. était là sur un terrain qui lui est depuis longtemps familier et où sa compétence personnelle lui a permis de tirer parti, sans sacrifier son indépendance de jugement, des travaux accumulés par l'érudition française et allemande. Il y a, toutefois, une réserve à faire. On ne distingue pas toujours assez nettement ce qui est de M. B. et ce qu'il doit à ses devanciers. Il cite ces derniers au début de chaque chapitre, mais en bloc, sans indiquer, au cours du développement, ce dont il est redevable à chacun d'eux. Cette bibliographie, honnêtement dressée, n'est pas exempte de menues erreurs [1]; mais son tort le plus grave est de ne pas tenir assez compte du principe *Suum cuique*. Je pourrais citer des pages entières qui ne sont que la paraphrase des pages correspondantes d'un travail cité incidemment dans cette bibliographie globale. M. B. n'aura qu'à s'en prendre à lui-même s'il arrive qu'on lui fasse un reproche de certaines opinions nouvelles dont il n'est vraiment pas responsable, quoique les ayant exprimées en son propre nom.

Si M. B. a fait de loyaux efforts pour tirer parti des recherches archéologiques, il faut avouer qu'il n'y a pas toujours réussi. La partie de son livre qui traite des époques primitives fourmille de petites erreurs, comme en commettent nécessairement ceux qui s'en tiennent

1. A la p. 3, il ne sert de rien de donner le millésime des 10e et 4e éditions de Thierry; il fallait indiquer les dates des éditions originales. Le livre de M. Bertrand, *Archéologie Celtique et Gauloise*, ne doit pas être daté de 1889 (2e édition très peu corrigée). Le titre de l'ouvrage de Munro ne porte pas *Europa*, mais *Europe*. — P. 34, le collaborateur de M. Bulliot n'est pas Fontenoy, mais H. de Fontenay. — P. 54, je n'ai rien écrit dans la *Rev. Celt.* de 1883, mais j'ai publié dans ce recueil divers articles sur la mythologie gauloise que M. B. ne connaît pas.—P. 407, l'*Album archéol. des Musées de province* n'était pas à citer pour l'art gallo-romain. — Le livre de Cartailhac, *La France préhistorique*, aurait dû être non seulement cité, mais lu par M. B.

aux livres et explorent insuffisamment la littérature périodique. On en trouvera des exemples dans l'*erratum* un peu long que je soumets à l'auteur en vue d'une prochaine édition de son beau livre.

P. 5, M. B. dit que « le type moustérien diffère du chelleen par plus d'habileté dans les procédés et plus de fécondité dans l'invention. » C'est là une phrase creuse; le type moustérien correspond à d'autres nécessités pratiques que le type chelléen, mais, au point de vue de l'art, il marque plutôt une décadence. — P. 8, il est faux que les dolmens « se composent de *deux* blocs verticaux supportant une dalle horizontale. » Ecrire : *deux ou plusieurs blocs*. — Même page, M. B. n'a rien compris à la description du Mané-Lud par L. Galles; il place à la surface du tertre les menhirs portant des têtes de chevaux, qui ont été découverts à l'intérieur. Tout cet alinéa témoigne d'une certaine indifférence au sujet, je dirais presque du désir d'échapper à la critique en restant dans le vague. — P. 10, M. B. ne voit de gisements d'étain qu'en Cornouailles : il oublie ceux de la Bretagne française, de la Charente, de la Creuse, de l'Espagne, de l'Etrurie, de la Saxe, de la Bohême, etc. Le problème n'est pas si simple que cela. — P. 11, je lis avec surprise que « la période hallstattienne correspond à l'invention de l'épée de bronze. » L'épée de bronze appartient à l'âge du bronze, tandis que la période hallstattienne n'est autre que le premier âge du fer. A la même p., M. B. dit que « l'épée hallstattienne, au IV[e] siècle av. J.-C. promena dans tout le monde ancien la terreur du nom celtique. » C'est là une erreur que l'on a commise, que l'on devait même commettre avant que les dernières fouilles de l'Acropole d'Athènes (1886 et suiv.) nous eussent édifiés sur l'époque à laquelle appartient la céramique attique à figures rouges de style sévère. Aujourd'hui, nous savons que cette céramique est du V[e] siècle et, puisqu'elle se trouve associée à des objets du *second* âge du fer, il est certain qu'il ne saurait plus être question de placer le *premier* âge du fer au IV[e] siècle. L'épée de Brennus était une épée du type de la Tène, non de Hallstatt. D'ailleurs, M. B. croit se mettre en règle avec les archéologues en consacrant une demi-page aux époques de Hallstatt et de la Tène, sans chercher à concilier avec les textes ce que l'archéologie nous apprend à ce sujet. C'est là un des points les plus faibles de son travail. La période hallstattienne est entièrement protohistorique; celle de la Tène correspond au grand développement de la puissance des Celtes et, comme elle remonte au moins à 450 av. J.-C. il faut admettre, là où l'on rencontre des objets du premier style de la Tène (*la Tène I*), par exemple en Bohême, que les Celtes y ont pénétré dès cette époque. — P. 17, Athéna πρόνοια (Paus. x, 8, 6) ne devait pas être transcrite *A. Pronoe*. — P. 23, *Héraclide Pontique* est travesti sous le nom d'*Hécatée de Pont!* — P. 26, la prise de Delphes n'est pas de 239, mais de 279-8 av. J.-C. — P. 27, la fondation de l'Etat indépendant de Galatie est mal racontée; il n'est dit nulle part que les

Gaulois ont été vaincus et refoulés dans cette province par les Grecs. Même p., je lis que les Belges franchirent la Manche « vers la fin du IIe siècle av. J.-C. ». Cette date est trop basse de plus d'un siècle, le style de *la Tène II* étant bien représenté en Angleterre. — P. 34, parlant des forêts de la Gaule avant la conquête, M. B. y fait errer « l'élan et l'aurochs ». L'élan (*cervus alces*) n'est signalé par César que dans la forêt hercynienne ; il a disparu de la Gaule dès la fin des temps quaternaires et n'y a jamais été fréquent. — P. 35, il est faux que les stations lacustres de la Suisse et du Dauphiné n'eussent pas été encore abandonnées au Ier siècle av. J.-C. Dans aucune station lacustre on n'a découvert une épée de fer, car la Tène n'est pas une station lacustre, mais un *oppidum* des Helvètes. Il n'y a pas, dans l'Europe occidentale, de palafittes habitées après l'an 500 av. J.-C., si l'on fait abstraction d'établissements similaires au moyen âge, comme les *crannoges* d'Irlande où les stations du lac Paladru. — Même p., la forteresse de Sainte-Odile paraît bien antérieure aux *oppida* gaulois. M. B. a cité le travail du général de la Noé, mais ne l'a peut-être pas lu d'assez près. Il faut distinguer entre les *oppida* et les enceintes religieuses. — P. 37, la persistance des monuments mégalithiques dans l'ouest de la Gaule à l'époque romaine est une assertion dénuée de preuves et, d'ailleurs, insoutenable. — P. 38, la nécropole de Marzabotto est présentée comme isolée en Italie ; elle l'était en 1867, mais, depuis, on en a découvert des douzaines, qui témoignent de l'établissement des Gaulois, au IVe siècle, dans toute l'Italie du Nord. — Même p., il n'y a aucun fondement à l'opinion que des « têtes coupées » figurent, à titre d'ornement, sur des bracelets gaulois. Ce sont bien des têtes, mais non des têtes coupées. — P. 39, il n'est pas vrai que « les auteurs anciens » aient attribué l'industrie de l'émail « aux Barbares de l'Océan » ; d'abord, parce qu'il s'agit d'un seul auteur, Philostrate ; puis, parce que ce rhéteur parle des Barbares *dans l'Océan*, c'est-à-dire des Celtes de Bretagne, parmi lesquels l'émaillerie florissait à l'époque romaine (*la Tène* IV). — P. 49, je ne saurais admettre que le nom des *Fées* soit emprunté à celui des *Fatae* latines. Ces dernières ne sont autres que les divinités celtiques, dont on a plus ou moins latinisé le nom ; la forme adoptée suggérait un rapprochement avec *Fata*, et c'est pourquoi les Fées gauloises ont été assimilées aux Μοῖραι ou Parques. — Même p., il est faux qu'Epona ait « dans ses attributions tout ce qui concerne l'équitation » ; c'est l'élevage des chevaux qui est sa province. — P. 51, l'assimilation du maillet de Sucellus (M. B. paraît ignorer que le dieu au maillet s'appelait ainsi) à la hache gravée sur certains dolmens, à l'*ascia* et au *tau* gaulois, est une théorie de Cerquand qu'il est temps d'abandonner. A la même p., il est dit à tort que Jupiter et Taranis sont identifiés dans les inscriptions. — P. 52, ce qui concerne Cernunnos est faux ou inintelligible. Il n'est pas vrai que nous connaissions

un Jupiter *Cernunnos* patron d'un collège funéraire; d'autre part, je ne conçois pas comment M. B. peut reconnaître le croissant lunaire dans les cornes de Cernunnos, alors qu'il vient, quelques lignes plus haut, d'écrire que ce sont des palmes de cervidé. On dirait un mélange de fiches prises au cours de lectures diverses et imparfaitement coordonnées. — P. 53, M. B. parle de monuments où Cernunnos est aux prises avec Mercure; ces monuments n'existent pas. — P. 104, paraphrasant Fustel, M. B. exagère singulièrement les bienfaits de la *pax romana*; il faut se garder de trop louer un régime où la sécurité même des personnes n'était plus assurée dès le second siècle. — P. 106, je crois qu'il est difficile de ne pas faire une part aux Druides dans la révolte de la Gaule sous Tibère. Des trois éléments de la population du temps de la conquête, César avait décimé les *equites*, décimé la *plebs*, mais il n'avait rien fait contre le clergé. Ce clergé dut acquérir une grande influence pendant les années obscures qui s'écoulent entre la fin de la conquête et l'organisation de la Gaule par Auguste; on comprend ainsi que Tibère ait pris des mesures à son détriment. — P. 370, M. B. écrit que *Montmartre* est *Mons Martis*, alors qu'à la p. 52 il fait dériver le même nom de *Mons Mercurii*. Il faut choisir.

On dit souvent que le devoir de la critique est moins de signaler les taches d'un livre que d'en mettre en pleine lumière les qualités. C'est fort bien en théorie; mais comment s'y prendre dans la pratique? Il m'a suffi de deux ou trois pages pour énumérer les erreurs, d'ailleurs vénielles, de M. B.; combien m'en faudrait-il pour transcrire des chapitres où tout est à louer, l'érudition, l'ordonnance, le style? Je me contente de dire, en terminant, que si le reste de l'Histoire de France entreprise sous la direction de M. Lavisse est digne de ce premier volume, notre pays possèdera des annales que ses voisins auront lieu de lui envier [1].

Salomon Reinach.

Les collections d'œuvres d'art françaises du XVIIIe siècle appartenant à S. M. l'Empereur d'Allemagne, roi de Prusse, — *Histoire et catalogue*, par Paul Seidel, traduction française par Paul Vitry et Jean J. Marquet de Vasselot, 14 eaux-fortes et 76 dessins de Peter Halm. — 1 vol. gr. in-f° de 220 pages, Giesecke et Devrient, Berlin et Leipzig, M C M.

Ce luxueux ouvrage, dû à l'initiative de Guillaume II, et tiré à

---

1. L'impression et l'exécution matérielle sont excellentes. Quelques cartes auraient été nécessaires, ne fût-ce qu'une réduction de la *Gaule romaine* de M. Longnon. L'absence de tout index est d'autant plus regrettable que la table des matières est elle-même peu détaillée.

petit nombre (100 exemplaires en allemand, 200 en français), est une sorte de monument élevé au goût de Frédéric II, et en même temps à l'influence artistique de la France en Allemagne au XVIII[e] siècle. Il est conçu dans le même esprit qui présida, sur les bords de la Seine, à l'aménagement du pavillon allemand à l'Exposition de 1900, ainsi qu'à la très intéressante exhibition d'une partie des richesses artistiques de Potsdam et de Sanssouci. L'auteur de ce beau travail, où est condensée la substance de travaux antérieurs, M. le Dr Paul Seidel, avait déjà étudié sa matière en détail dans : *Frédéric le Grand et la peinture française de son temps* (Berlin, Albert Frisch); — l'*Atelier de sculpture de Frédéric le Grand, et les artistes qui y furent employés* (*Annuaire des collections royales de Prusse* 1893); — *Le trésor d'argent et d'or des Hohenzollern* (Giesecke et Devrient, Leipzig et Berlin), etc. — Nul n'était mieux qualifié pour dire le mot décisif sur l'acclimatation de l'art français sur les bords de la Sprée et pour le dire avec urbanité. Une attention délicate a préparé simultanément l'apparition de l'édition française et de l'édition allemande. De tout cela il convient de remercier auteur, éditeurs, et traducteurs. M. S. a eu la main heureuse en confiant cette traduction à MM. Paul Vitry et Marquet de Vasselot, attachés aux Musées du Louvre et de Versailles, qui, dans l'histoire de l'art français, ont fait déjà leurs preuves. Un tel sujet appelait une riche illustration. Celle-ci a été fournie, soit en dessins, soit en eaux-fortes hors texte, par M. Peter Halm, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Les dessins de la couverture et du papier de garde ont été demandés à M. Emil Dœpler junior, professeur à l'École royale d'art industriel à Berlin. Bref, rien n'a été épargné pour que le contenant fût digne du contenu, et l'œuvre digne de son impérial patron.

Parcourons celle-ci. Elle se compose essentiellement d'un historique, et d'un catalogue explicatif. Une première partie (p. 1-70) raconte la formation des collections d'art royales; — une seconde (p. 171-202) contient la description et le catalogue détaillé des œuvres d'art, peintures (p. 77-152), sculptures (153-180), porcelaines (181-184), tapisseries (185-194), meubles et objets décoratifs (195-202). — Un appendice, que les travailleurs trouveront trop court, remplit les dernières pages, 203 à 220. Il contient des lettres, des comptes, c'est-à-dire des pièces justificatives, mais parfois abrégées, et en trop petit nombre.

L'étude historique marque les étapes de l'importation des objets d'art français à Berlin. Cette importation, chose à noter, est dûe presque uniquement à l'initiative des majestés prussiennes. Cela commence, avant 1685, par des cadeaux. Louis XIV fit des politesses artistiques à Frédéric-Guillaume et à sa première femme. Après 1685, l'exode des ouvriers huguenots donna l'éveil aux arts mineurs (orfévrerie, bijouterie, tapisserie, etc.). La cour de Frédéric I[er] en

devint presque luxueuse. Le Roi-Sergent, Frédéric-Guillaume Ier, enraya un peu le mouvement. Pourtant, le peintre français Antoine Pesne avait déjà pris pied à la cour, et Antoine Pesne, à lui seul, était un atelier, presque une Académie, en tout cas une puissance. Le développement va reprendre avec d'autant plus de vigueur sous Frédéric II.

Frédéric II, — qui est visiblement le héros de cette étude — a manifesté ses goûts d'art bien avant 1740, n'étant que prince héritier. Élevé à Monbijou, dans un centre de culture française, intéressé par le spectacle de la voluptueuse cour de Saxe qu'il visita en 1728, il courtisait l'art et les artistes, en vers et en prose, et organisait autour de lui, dans son château de Rheinsberg, une « vie dans le goût de Watteau » (1739). Dans son entourage immédiat, trois artistes fortifient ses vues et plient l'art du temps aux préférences du maître, qui sont aussi les leurs. C'est l'inévitable Pesne, d'abord, qui tient 46 ans le pinceau officiel à la cour (1711 à 1757) ; c'est ensuite Knobelsdorff, élève de Pesne et ami personnel de Frédéric, à la fois peintre et architecte, qui décora les châteaux de Frédéric II. C'est enfin G. Fréd. Schmidt, un graveur berlinois qui était élève de Lancret et membre de l'Académie française des Beaux-Arts. D'Argens, membre de la Table Ronde de Sanssouci, écrivain d'art médiocre, et grand admirateur de son maître, le peintre Cazes, complétait le groupe. Et, dès lors, voilà le roi et ses amis à l'œuvre, tout occupés de leur double plan : remplir d'œuvres d'art françaises les palais du roi, et attirer des peintres français de renom qui fissent école à Berlin, aux gages de Frédéric.

Pour négocier les achats, il fallait des intermédiaires sûrs, connaisseurs, adroits. Frédéric en eut de diverses sortes. Tantôt c'était son ambassadeur, le comte de Rothenbourg, tantôt un certain Petit, tantôt Mettra. Leurs compétences étaient inégales ; leur conscience ne le fut pas moins. Frédéric fut parfois volé. L'on sait qu'il n'aimait pas cela, et qu'il ne lui répugnait point de se rattraper. Il eut des déceptions, des colères violentes. Il prêtait lui-même à la supercherie, en voulant qu'on lui fournît des Watteau sur mesure, de « grands » Watteau ; Watteau, mort depuis 1721, mettait à l'aise les faussaires pour contenter les appétits du roi. Ceux-ci, en art comme ailleurs, furent toujours légèrement gloutons. Ces divers arrivages, où quelque plomb se mêlait à l'or (si bien que M. Seidel a dû faire un choix et éliminer les pièces douteuses), allaient, avec force lustres, pendules, cheminées de marbre, etc., enrichir la *vigne* de Frédéric (Sanssouci), Potsdam, Charlottenbourg, etc. — Parfois, le roi faisait râfle d'une collection entière, comme celle des antiques du cardinal Polignac. Mais il fallait qu'elle fût bon marché. Son esprit pratique allait de pair avec son instinct artistique.

De même, Frédéric aurait volontiers accaparé nos artistes. Le dé-

volu qu'il avait jeté sur nos peintres et nos sculpteurs, au moment même où il en jetait un pareil sur Voltaire et nos écrivains, n'a rien que de très flatteur pour la France. C'était la France, dans sa pensée, qui devait faire l'éducation intellectuelle et artistique de la nouvelle Allemagne. Lessing, on le sait, prit le contrepied. Divergence de vues remarquable, lutte de principes qui s'est alors partagé l'Allemagne. De cette lutte féconde, on sait aussi ce qu'il est sorti.

Dans son appel adressé à nos artistes, Frédéric réussit assez, quoique pas autant qu'il l'avait espéré. Il aurait voulu Carle Van Loo, qu'il fit pressentir. Il n'eut que son neveu Charles-Amédée-Philippe Van Loo, qui est bien le plus médiocre de la dynastie. En sculpture, fort épris de Lambert-Sigisbert, l'aîné des Adam, il voulut du moins avoir auprès de lui le second Adam Nicolas-Sébastien, (ce qui était un raisonnement artistique douteux); on le joua, et c'est le troisième frère, le moindre, François-Gaspard, qui lui fut adressé. Même demi-insuccès avec son successeur : dans la famille des Clodion, c'est sur Sigisbert-François Michel qu'il mettra la main, et non sur le plus jeune, Claude Michel, qui sera justement le fameux Clodion. Cette fois, le patronage tourna mal. Malmené, brutalisé par le roi (peut-être non sans raison d'ailleurs), Michel s'échappa, « déserta », dit M. S., se réfugia en France, et fit plus tard présenter naïvement des notes qui restèrent naturellement impayées. De quel côté furent les torts ? Admettons que ce soit du côté de l'artiste. Il n'en était pas moins pénible de s'entendre traiter de « fainéant » sans pouvoir sourciller, et de recevoir du roi des lettres de ce style : « vous mériteriez que je vous chasse. » Les artistes « désertent » à moins. Déjà Amédée Van Loo avait prétexté des affaires de famille pour prendre un long congé à Paris; et, une fois là, il manœuvra jusqu'à ce qu'il eût rendu ce congé définitif. De telles coïncidences ne sont pas fortuites. Non seulement Frédéric avait quelque turquerie dans le caractère (Voltaire lui-même l'éprouva), mais il semble bien n'avoir eu que les apparences d'un Mécène. Certains chiffres officiels, que l'on peut faire sonner assez haut, n'établissent point une réfutation en forme du reproche d'avarice qui de tout temps a pesé sur Frédéric. M. le Dr S. fait entendre là-dessus, p. 56, une protestation discrète. Nous voudrions pouvoir dire qu'il nous a convaincus.

Malgré tout, nous craignons qu'il ne faille en revenir aux jugements des contemporains, à celui du marquis de Valori par exemple, écrivant dès 1740 : « Qu'il court après toutes les gloires, mais que rien ne l'arrête autant que l'économie ; » ou à celui d'un de ses propres agents, le comte de Gotter, disant à l'ambassadeur d'Angleterre en parlant de son maître, que « c'est un singulier mélange d'ambition et d'avarice. »

Ainsi, malgré tout ce qu'il a de réellement dû dans l'hommage qu'un si beau livre rend à un roi de la taille de Frédéric, le doute per-

siste sur l'un des points qui font réellement d'un prince un Mécène, c'est à savoir une vraie libéralité. Que Frédéric ait eu un goût remarquable pour son temps et pour sa nation, cela ne fait pas question. Mais il y eut aussi, à certains jours, plus d'engouement que de discernement dans ce goût, et plus d'avidité que de choix. Au surplus, ses collections font de lui un bel éloge, et, de toute façon, elles marquent une époque dans l'histoire du goût allemand.

Est-ce à dire, comme le veut l'auteur en finissant, que le rôle de la France n'ait été que momentané en Prusse, et que, une fois communiquée aux arts l'impulsion nécessaire, grâce à Frédéric, la Prusse ait cessé dès lors d'être notre tributaire? Il y a, semble-t-il, quelque excès à le prétendre. Si les artistes de la fin du règne sont rarement français de nom et d'origine, ils le sont encore d'éducation artistique : le sculpteur Nahl, élevé à Strasbourg, a participé aux travaux de Boffrand et de Robert de Cotte; Schwitzer, autre strasbourgeois, de même éducation; — quant au suisse Kambly, le créateur du fameux mobilier de parade de Potsdam, dont le pavillon allemand nous a montré quelques échantillons, il s'en faut que son goût ait de quoi charmer des Français. Cet alourdissement et ce grossissement du style Louis XV sont bien ce que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de « rococo allemand ». C'est une sorte de contrefaçon des styles français, sans les qualités de ces styles. Tout autre est, il est vrai, la grande salle à manger de Potsdam, et nombre de salles d'une décoration charmante, auxquelles nul en France n'a marchandé les éloges. Mais est-ce de ces bijoux-là qu'on peut dire : « le style décoratif d'alors ne fut jamais une simple imitation française? » Disons « adaptation », si l'on préfère. Mais l'adaptation est si complète, qu'elle est dans le prolongement direct de l'imitation.

Telle est l'importance artistique de cette magnifique publication, qui sera en France comme une demi-révélation. Le très beau volume qui l'accompagne a de quoi nous instruire grandement. Nous voudrions pouvoir dire que notre satisfaction est complète grâce aux dessins et eaux-fortes de M. Peter Halm. Pourtant, les dessins pèchent assez souvent par quelque mollesse, et les eaux-fortes par quelque dureté. Les planches hors texte sont un peu aigres de ton, manquent d'harmonie. La science de M. Peter Halm est hors de cause; celle des *effets* de l'eau-forte lui semble moins familière, de même que le sens de cet art Régence qui fut tout en finesse et en nuances. L'exécution typographique est partout très belle, et la correction irréprochable.

S. ROCHEBLAVE.

— La librairie Bouillon vient de publier une étude nouvelle de notre collaborateur, M. Charles Joret : *La Flore de l'Inde d'après les écrivains grecs* (in-8° de 54 pages). Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer cet ouvrage, sur lequel la *Revue* aura sans doute à revenir. Nous dirons seulement qu'on y trouve une liste critique, et qui paraît complète, de toutes les plantes originaires de l'Inde, alimentaires, industrielles ou médicinales, dont ont parlé les écrivains de la Grèce, depuis Hérodote et Ctésias jusqu'à Cosmas Indicopleustès. C'est une contribution à la géographie botanique, aussi bien qu'à l'histoire du commerce dans l'ancien Monde, qu'on ne lira pas sans intérêt. — C. D.

— Notre collaborateur A. Loisy vient de rééditer sous le titre *Etudes bibliques*, (Paris, Picard, 1901 ; in-8°, 160 pages, prix 3 fr.), les six articles suivants publiés dans l'*Enseignement biblique* (1893) et la Revue du clergé français (1899) : La critique biblique; L'histoire du dogme de l'inspiration ; La question biblique et l'inspiration des Écritures ; Les onze premiers chapitres de la Genèse; Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque; L'Évangile selon saint Jean. — D.

— On sait que l'on construit au subjonctif en latin : 1° les propositions subordonnées qui expriment une pensée étrangère à la pensée actuelle de la personne qui parle; 2° les propositions subordonnées qui dépendent d'une proposition à l'infinitif ou au subjonctif. Il est assez difficile, quelquefois, de distinguer ces deux cas. De plus, dans le deuxième, l'emploi du subjonctif n'est pas constant; cf. Riemann, *Syntaxe latine* § 234. Tels sont les points qu'a voulu préciser M. C. Thulin, dans sa dissertation : *De coniunctiuo Plautino* (Lundae, apud Hjalmar Möller ; 1899, 200-x pp. in-8°). La première partie traite des propositions subordonnées dépendant d'un infinitif. Le subjonctif oblique (premier cas) se rencontrerait, d'après M. Th., après tout verbe principal de temps vraiment passé; après la 3° personne d'un verbe au futur ou au présent; après la 2° personne d'un verbe affirmatif ou interrogatif aux mêmes temps. Il y a libre choix des modes après une 3° personne d'une expression générale, comme *aiunt*, et après la 2° personne d'un verbe exprimant un ordre. Après la 1re personne d'un verbe au présent ou au futur, il n'y a pas subjonctif oblique. Si le subjonctif se rencontre, il est dû à d'autres causes. Ces règles compliquées ne paraissent pas très clairement appuyées. Quant aux propositions simplement dépendantes, elles seraient au subj. seulement dans les propositions générales qui complètent la notion de l'infinitif. La deuxième partie, la plus étendue, traite des propositions dépendant d'un subjonctif. Cette dissertation, écrite dans un latin abstrait et singulier, n'est pas aisée à comprendre. Elle est confuse, malgré l'abondance des divisions et des subdivisions. Elle pourra rendre quelques services comme recueil de faits. — P. L.

— D'une tout autre forme est la dissertation de M. Charles L. Durham, *The subjonctive clauses in Plautus not including indirect questions* (*Cornell Studies in Classical philology*, N° XIII, Macmillan Company, 1901, Ithaca; vi-120 pp. in-8°; prix : 80 cts). Après une introduction sur la valeur originelle du subjonctif latin, sur la parataxe, l'étymologie et le sens de *ut*, M. D., suivant l'opinion de M. Delbrück sur la nature du subjonctif (volitif et optatif), répartit les emplois en cinq chapitres : 1° subjonctif d'ordre; 2° subjonctif de résolution (à la 1re pers.; cf. Riemann, *Syntaxe* § 165 b); 3° propositions dérivées de l'emploi délibératif (introduites par *quin, cur, quam ob rem*); 4° propositions se rattachant à l'idée d'optatif; 5° subjonctif du futur éventuel. Chacun de ces chapitres est subdivisé en autant de paragraphes qu'il est nécessaire, et l'on trouve tous les exemples rangés sous des rubriques claires et naturelles. Ce qui caractérise ce travail, c'est la préoccu-

pation de dégager le sens primitif des constructions et de les rattacher à quelques idées génératrices. Un index, non seulement des passages discutés, mais aussi des matières et des mots régissants permet de trouver facilement tous les textes analogues à une phrase donnée. Le travail de M. Durham est le bienvenu. — P. L.

— C'est encore une dissertation de la collection *Cornell Studies in Classical philology*, que celle de M. Clinton L. Babcock, *A study in case rivalry being an investigation regarding the use of the genetive and the accusative in Latin with verbs of remembering and forgetting* (Macmillan Company, 1901, Ithaca; 74 pp. in-8°; prix : 60 cts). On sait que les verbes qui signifient « se souvenir » et « oublier » se construisent en latin tantôt avec l'accusatif, tantôt avec le génitif; cf. Riemann, *Syntaxe*, § 55 *a*. M. B. a réuni tous les exemples de l'époque archaïque et de l'époque classique ; il a fait, de plus, d'assez importantes recherches sur l'âge d'Auguste et les temps postérieurs. Voici quelques unes de ses conclusions, en laissant de côté, naturellement, les pronoms neutres à l'accusatif indirect. *Recordor* n'est jamais suivi du génitif et jamais d'un accusatif désignant une personne. Après *memini* et *obliuiscor*, les pronoms personnels et réfléchis sont toujours au génitif, excepté dans le vieux latin. Après *obliuiscor*, le génitif du nom de personne est la règle ordinaire à toutes les époques ; après *memini*, l'accusatif est la règle ordinaire jusqu'à la fin de l'époque classique : puis, le génitif. Quant aux noms de choses, il y a variété sans distinction de sens; cependant on peut dire que *memini*, ainsi que *reminiscor* (rare), est plus fréquent avec l'accusatif, *obliuiscor* est plus usité avec le génitif. M. B. ajoute : « sauf dans le latin archaïque », ce qui est exact du verbe *obliuiscor*, mais ne l'est pas de *memini* (22 accus. contre 4 gén.). On doit enfin remarquer qu'il s'agit de résultats généraux : ainsi le génitif du nom de personne avec *memini* se rencontre deux fois dans Cicéron. D'autre part, certains chiffres sont trop faibles pour qu'on puisse en tirer une conclusion. Le total des compléments au gén. représentant une personne après *obliuiscor* est de 21 jusqu'à la fin de l'époque classique, et celui des accusatifs dans les mêmes conditions, de 4; mais ces chiffres tombent à 9 et à 2 si l'on retranche les pronoms personnels et réfléchis, et alors on constate que presque tous les exemples de génitif appartiennent à l'époque d'Auguste : 6, contre 1 accusatif; à l'époque archaïque, on a 1 gén. contre 1 acc.; à l'époque classique, 2 génitifs contre néant. Puisque l'unique accusatif de l'époque d'Auguste est de Virgile, on peut le considérer comme un des archaïsmes de ce poète. Dès lors, il est préférable de formuler ainsi la règle : *Obliuiscor* se construit indifféremment avec l'accusatif ou avec le génitif du nom de personne à l'époque archaïque, exclusivement avec le génitif à l'époque classique, presque exclusivement aussi avec le génitif à l'époque d'Auguste. Mais, pour sa seconde partie, cette formule repose sur une base bien étroite. Le seul résultat solide est que *obliuiscor*, à partir de l'époque classique, tend à éliminer complètement la construction à l'accusatif. Et c'est là le résultat général de cette dissertation. Les verbes latins de souvenir et d'oubli ont de plus en plus développé la construction avec le génitif. Le mouvement commence, dès l'époque archaïque, pour les pronoms. Il est à noter que le premier exemple du substantif (nom de personne) se rencontre dans Térence, le devancier, à tant d'égards, des prosateurs classiques. Par suite, les distinctions de sens que l'on avait essayé d'établir disparaissent : il n'y a qu'une distinction de date. J'ajouterai une autre observation. *Memini* avec un substantif désignant une personne au génitif dans Cicéron se rencontre seulement dans *De Finibus*, V, 3 et *Att.* X, 10, 1 ; avec un pronom, dans *Verr.* II, 136;

Ep. XV, 17, 4; *Att*. XIII, 33, 4; c'est-à-dire, en somme, dans la partie la moins châtiée de son œuvre, celle où l'on a trouvé de nombreuses traces de langue familière. Une dernière remarque. M. B. touche incidemment à une autre construction : *memini de*, considérée comme familière par Riemann. L'objection, tirée de *Phil*. II, 91, contre cette qualification (p. 11, n° 2), ne porte pas; voir l'explication du passage dans Schmalz, *Antibarbarus*, II, 65, v° *meminisse* (M. B. ne cite pas cet ouvrage dans sa revue des opinions antérieures); d'autre part, le texte *De lege agr*. II, 3 *de quibus meminisse possimus*..., présente *de* forcément : « au sujet desquels : *de* ne dépend pas de *meminisse*. — Deux tableaux résument les faits d'une façon très commode, pp. 46 et 67. La dissertation de M. Babcock fait la lumière sur une question depuis longtemps controversée. — P. L.

— Les derniers travaux, notamment de M. Boll, ont prouvé que l'une des sources du poème des Astronomiques connu sous le nom de *Manilices* devait être le savant Posidonius. M. Alfred-Edwin Müller, a pris ce sujet pour sa thèse

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1901.

M. Clermont-Ganneau reprend l'étude de la stèle phénicienne d'Amrith présentée à la séance précédente par MM. de Clercq et Philippe Berger, et élève diverses objections contre l'interprétation qu'ils en ont proposée. A son avis, le monument n'est pas hittite, mais purement phénicien; le personnage qui y est représenté est un dieu; le symbole qui le surmonte, la lune seule, vue normalement dans le phénomène dit « lumière cendrée ». Quant à l'inscription, elle se compose non pas de deux, mais de trois lignes, et la troisième ligne change du tout au tout le sens prêté jusqu'ici à l'inscription. Le nom du dieu auquel est faite la dédicace n'est certainement par Chourbel; peut-être est-il à lire Chadrapha, nom correspondant à celui du dieu Satrape. — MM. Oppert et Bréal présentent quelques observations.

M. le capitaine de Lajonquière, de l'infanterie coloniale, lit un rapport sur sa récente mission archéologique au Cambodge.

M. Pottier est désigné comme lecteur pour la prochaine séance trimestrielle de l'Académie, où il donnera lecture d'un mémoire sur les fouilles de M. Evans à Cnossos (Crète).

M. le Dr Hamy communique une étude de géographie historique intitulée *Oyapok et Vincent Pinson*, dont voici les conclusions : « On peut dire que si, en droit et politiquement, l'Oyapok du cap d'Orange a été reconnu par l'arbitre comme la rivière désignée par les anciens géographes sous le nom de Vincent Pinson, en fait et au point de vue scientifique, il semble bien que seul l'Araguari soit dans les conditions requises pour pouvoir être assimilé au cours d'eau auquel, dans la dernière année du xve siècle, le hardi navigateur espagnol avait donné son nom. »

M. Elie Berger, professeur à l'Ecole des Chartes, communique plusieurs chartes peintes appartenant à M. Paul Schmidt, entre autres deux lettres d'indulgences accordées, l'une, en 1331, à la chapelle de Sainte-Marie de Burgstall, en Tyrol, l'autre, en 1343, à l'église de Saint-Pierre-Martyr de Vérone. L'usage d'orner autant que possible les lettres d'indulgence s'epxlique par ce fait que les prédicateurs les montraient à la foule ; on tenait à les décorer pour frapper les imaginations. Seulement, c'étaient les récipiendiaires qui se chargeaient d'exécuter eux-mêmes les peintures en divers endroits laissés en blanc par les scribes.

Le R. P. Tondini, de 'Quarenghi lit une note intitulée : La Serbie et la fin d'une contestation pascale de trois siècles.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet — 1901

G. Milhaud. **Les philosophes géomètres de la Grèce. Platon et ses prédécesseurs**. Paris, Alcan, 1900; 388 p. (Collection historique des grands philosophes.)

L'ouvrage de M. Milhaud est un hommage rendu au génie grec. Que fait-il autre chose, en effet, en étudiant parallèlement le développement des sciences mathématiques et des doctrines philosophiques chez les Grecs, que de nous montrer la variété de leurs aptitudes, l'élévation de leurs pensées, la profondeur de leurs raisonnements, la fécondité de leurs théories? La culture mathématique, qui seule permet à l'esprit de raisonner avec rigueur et de dégager la spéculation des formes contingentes, n'a pas été, évidemment, le seul principe de la philosophie grecque; aussi bien M. M. ne porte-t-il pas son attention sur ceux des philosophes que les études mathématiques intéressaient peu; il s'arrête principalement sur les Pythagoriciens et sur Platon. Les relations entre la mathématique et l'esprit philosophique sont exposées dans un chapitre d'introduction, où M. M. essaie de saisir et de délimiter l'influence que l'esprit géométrique exerce sur la direction générale des idées; il dessine en même temps le caractère propre des doctrines philosophiques appuyées sur des théories scientifiques rationnelles, et prépare ainsi le lecteur à le suivre dans son analyse des conceptions platoniciennes, dogmatiques et idéalistes, qui durent leur formation, leur essor et leur épanouissement à la prédilection de Platon pour la géométrie, à la tendance ma-

thématique de son esprit, à sa contemplation féconde de la dépendance nécessaire et réciproque du nombre et de l'idée. Des deux parties de l'ouvrage, I. *Les Prédécesseurs de Platon*, II. *Platon*, la seconde est, comme on peut le prévoir, la plus importante et la plus développée. M. M. y poursuit l'évolution des théories platoniciennes, par l'étude des passages les plus saillants des dialogues (*République*, *Timée*, *Théétète*, *Sophiste*, *Philèbe*) [1], jusqu'aux dernières conésquences de la spéculation mathématique appliquée aux problèmes soulevés par la raison, jusqu'à l'épuration définitive de la connaissance, qui n'a plus alors devant elle que les essences éternelles et idéales dont les rapports existent, en dehors de tout caractère d'extériorité, dans la synthèse des contraires, dans la participation de l'idée avec l'être intelligible, et en dernière analyse dans l'identification de l'idée avec le nombre, mieux encore, avec la fonction. De pareilles constructions sont en relation étroite avec la géométrie, ou pour parler plus exactement elles ne sont possibles que pour un esprit initié aux conceptions géométriques ; et les notions d'incommensurabilité, de limite et de lieu géométrique n'ont pas été les facteurs les moins importants dans l'idéalisme de Platon. La première partie pouvait offrir un intérêt moindre, parce que nous ne sommes pas renseignés avec autant de précision et de sûreté sur les systèmes philosophiques des prédécesseurs de Platon. C'est cependant dans l'un de ces premiers chapitres que M. M. montre le plus nettement l'influence de la réflexion mathématique sur la nature des concepts philosophiques. Les Pythagoriciens, les créateurs de la géométrie grecque, qui les premiers ont étudié les propriétés des nombres arithmétiques, ont été amenés naturellement à voir dans le nombre la raison suprême de tout, et, comme le dit Aristote, à supposer que les éléments du nombre sont les éléments des choses. L'opposition fondamentale du pair et de l'impair fut pour eux le point de départ de deux séries de notions opposées, qui se retrouvent dans la nature des choses, et qui se ramenaient ainsi nécessairement à la notion de nombre. Mais ici M. M. use d'un raisonnement contestable, quand il s'agit d'établir le rapport de chacun des termes de ces séries respectivement avec le pair et avec l'impair ; et son explication, bien qu'ingénieuse, n'est pas de tout point satisfaisante. Les rapports πέρας-περιττόν, ἄπειρον-ἄρτιον sont dus, selon lui, à deux constructions différentes produisant l'une le carré, toujours fixe et invariable, l'autre le rectangle, forme qui change indéfiniment. Mais quel que soit le sens qu'il faille attribuer à la phrase d'Aristote sur laquelle il s'appuie, cette explication suppose l'opposi-

1. M. M. s'est généralement servi de la traduction de Cousin ; elle est peut-être suffisante pour un philosophe, mais pour un helléniste elle est bien souvent imparfaite. Comme exemple, la traduction de δόξα par *jugement*, dans le *Théétète*, non seulement est impropre, mais peut conduire à des interprétations très inexactes. Je dois dire que M. M. ne s'y est pas trompé, bien qu'il conserve le mot.

tion carré-hétéromèque ; or les deux premières oppositions (impair-pair, fini-infini) sont seules primitives, la phrase d'Aristote n'est qu'un exemple, et l'identification du πέρας avec l'impair ne peut et ne doit être cherchée que dans un rapport immédiat entre ces deux termes, puisque c'est à eux que se ramènent tous les autres de la même série. Je ne vois pas, pour ma part, ce qu'il y a « d'incompréhensible » dans la solution courante. Il ne s'agit pas de savoir si le nombre pair se prête ou non à une suite illimitée de divisions par deux : en réalité, ce que remarquèrent les Pythagoriciens, c'est que l'impair est toujours le terme d'une telle division, et que le pair n'est jamais cette limite. Quant à l'origine des autres assimilations, je la crois, au moins pour quelques-unes, plus simple que M. M. ne le conçoit ; par exemple, la relation mâle-impair, femelle-pair, est clairement expliquée dans un passage de Plutarque (*de E apud Delphos*, 8) qui semble lui avoir échappé. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que ces couples de contraires n'ont pas été créés de toutes pièces, en ce sens qu'on n'a pas apparié simultanément, par exemple, le droit à l'impair, le courbe au pair ; mais une fois la relation entre droit et impair trouvée, le courbe, opposé au droit, rentra naturellement dans la catégorie du pair. Or le droit est un, donc impair, et le courbe fut pair, étant d'ailleurs multiforme. L'explication proposée par M. Milhaud, pour l'identification τετράγωνον-περιττόν, ἑτερόμηκες-ἄρτιον n'est pas moins juste pour cela, encore qu'il puisse s'en présenter une moins compliquée (le carré n'a qu'un côté, le rectangle en a deux) ; mais il reste toujours que l'ensemble de son raisonnement sur les oppositions pythagoriciennes relègue au second plan la distinction primitive, la première saisie, du pair et de l'impair ; or ce que nous savons par les anciens commentateurs autorise à penser différemment, et à ramener à celle-ci, sans intermédiaire, les neuf autres oppositions, dont le nombre arithmétique seul est le véritable principe.

My.

Meisterhans. **Grammatik der attischen Inschriften ;** 3me édition, revue et augmentée par Ed. Schwyzer. Berlin, Weidmann, 1900 ; xiv-288 p.

Douze ans se sont écoulés depuis la seconde édition de la *Grammaire des inscriptions attiques ;* Meisterhans est mort dans cet intervalle, et M. Ed. Schwyzer (Schweizer), l'auteur de la *Grammaire des inscriptions de Pergame* (1898), vient de mettre l'ouvrage au courant dans une troisième édition. Il est superflu de faire l'éloge d'un livre qui rend tant de services, et qui est, j'aime à le croire, entre les mains de tous les vrais hellénistes ; disons donc simplement ce que M. Sch. a ajouté. Il a, cela va sans dire, utilisé les volumes nouveaux du CIA, ainsi que les travaux publiés depuis 1888, notamment ceux de Kret-

schmer sur les inscriptions des vases, de Lautensach sur la langue des poètes dramatiques, de Wünsch et de Ziebarth sur les tablettes imprécatoires, et l'article de Viteau sur les inscriptions attiques de l'empire. Le plan général est demeuré le même, à l'exception des additions suivantes : § 23 chute et insertion de voyelles (détaché en partie du § 45 de la seconde édition) ; 33[b] sur le F ; 42 sur le σ final ; 86 i' k' k" article avec les noms de corporations, de biens fonds et de καπηλεῖα. Le § 39, métathèse de l'aspiration, a été complètement refondu. Des cinq grandes divisions de l'ouvrage, Écriture, Phonétique, Formation des mots, Flexion et Syntaxe, la première et les trois dernières n'ont pas été sensiblement augmentées ; un petit nombre d'observations nouvelles, quelques changements dans la rédaction sont tout ce que l'on peut constater. C'est surtout la phonétique qui s'est enrichie ; et cela se comprend : le nombre des inscriptions croissant, ce sont surtout des particularités phonétiques qui doivent se révéler, et des exemples nouveaux compléter les listes, bien plutôt que des faits intéressant la flexion ou la syntaxe ; et sous ce rapport il est vraisemblable qu'on ne cessera jamais d'ajouter aux connaissances acquises. Les notes, naturellement, sont plus développées, soit parce qu'elles correspondent à des additions dans le texte, soit parce que M. Sch. y a ajouté d'utiles observations et des références aux travaux récents. Enfin les chiffres relatifs à l'emploi des divers mots ou formes ont dû fréquemment être modifiés (p. 217 l. 2 lire *fünfmal* au lieu de *dreimal*). Dans un passage, p. 122 (§ 48, 17 c) la rédaction manque de clarté : « dans les participes en α, η (comme dans les adjectifs en α, η) le duel α, αιν n'est pas le seul en usage : καλυψαμένα, à côté de λιπόντε. » L'observation ne serait juste que s'il s'agissait, comme pour les adjectifs, d'un duel féminin en ω ; car si μεγάλω, λιθίνω peuvent être considérés comme des féminins, au même titre que τώ, τοῖν, il n'en saurait être de même pour λιπόντε [1]. C'est plutôt un fait de syntaxe.

My.

A. Solari. **Osservazioni sulla pretesa potenza marittima degli Spartani** (Extrait de la *Rivista di Storia antica*, fasc. 2ᵉ-3ᵉ, anno V. Nuova serie). Messine, impr. de la Rivista di Storia antica, 30 octobre 1900 ; 29 p.

Sparte était-elle vraiment une puissance maritime, telle est la question que M. Solari traite en quelques pages très fournies, après avoir préalablement cité tous les textes où il s'agit de la marine spartiate, depuis la bataille de l'Artémision en 480 jusqu'au siège de Corcyre en

1. P. 9, l. 5 lire 454 au lieu de 554 ; 64, 11 θνήσκω ; 82, 2 πληρωσία ; 146, 6 Ἐπικηφισιεῦ ; 166, 13 παρειληφόα ; 240, 2 d'en bas ἦρξεν ; 169 note 1416 ἠβουλήθην ; p. 42, § 15, 12, 2 βαλανε(ῖ)ον n'est pas à sa place.

374. On serait tenté de croire, en effet, que Sparte, pour avoir pu vaincre la puissance athénienne et conquérir (pour peu de temps, il est vrai) l'hégémonie sur mer, pouvait armer un nombre considérable de navires, recruter et entretenir facilement les équipages nécessaires, et trouver parmi ses citoyens des amiraux habiles et exercés. D'autre part, il semble que Sparte, par sa situation géographique, ne pouvait guère prétendre à l'empire de la mer, n'ayant ni arsenaux ni chantiers de construction sur son propre territoire, et n'ayant pas, comme sa rivale, une population familiarisée avec les manœuvres navales. M. S. en présentant simplement les faits, montre bien que les Spartiates ne durent leur prépondérance maritime momentanée ni à leur propre flotte, ni à la capacité de leurs amiraux, ni à la discipline de leurs équipages. Dans leur lutte avec Athènes, ce sont leurs alliés qui fournissent la majeure partie de leur flotte; après 412, les alliés d'Athènes firent défection et s'unirent à eux ; enfin le mauvais gouvernement d'Athènes, ses fautes répétées, et surtout l'or des Perses favorisèrent singulièrement leur victoire définitive. Mais Sparte fut si peu une puissance maritime qu'elle ne put conserver son empire sur mer ; lorsque les conditions qui avaient le plus contribué à lui donner cette supériorité vinrent à disparaître, son hégémonie maritime disparut du même coup. On voit que cet opuscule de M. Solari est une bonne addition à son travail sur la navarchie à Sparte.

My.

D. C. Hesseling, **Het Afrikaansch**, Bijdrage tot de Geschiedenis der Nederlandsche Taal in Zuid-Afrika, uitgegeven vanwege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden; Leiden, Brill, 1899, 12, 156 pages, in-8°. Prix : 3 fr.

Différentes opinions ont été émises sur la langue des Boers. Selon les savants hollandais de Vries et de Winkel et selon du Toit, un des rares érudits de l'Afrique du Sud qui se soient occupés de la question, cette langue est un hollandais fortement entamé par le français des familles huguenotes qui, en 1688, sont venues s'établir au Cap. C'est l'opinion la plus générale. Suivant Hahn, le hollandais des Boers est « germanique au point de vue phonétique et hottentot au point de vue psychologique. » Quelques-uns l'ont considéré comme un développement spontané du hollandais proprement dit. Enfin Schuchardt y voit un mélange surprenant d'éléments divers, français, allemand, anglais, malais et portugais, en admettant aussi la possibilité d'une forte influence hottentote.

Si le livre de M. Hesseling jette sur la question une lumière nouvelle, c'est que les considérations linguistiques qu'il renferme sont basées sur des données historiques. L'auteur a dépouillé, aux Archives nationales de La Haye, outre un certain nombre de documents

judiciaires, les journaux que tenaient les différents gouverneurs de la colonie du Cap et la correspondance des fonctionnaires de la Compagnie des Indes. Selon lui, la fondation de cette colonie est due au besoin qu'on avait d'un port de relâche, servant à la fois de station sanitaire et de lieu de ravitaillement, sur la route des Indes. Le mauvais aménagement des navires et le manque de provisions fraîches rendaient en effet le voyage très pénible : en novembre 1695 encore, 43 ans après la fondation de la colonie, 11 vaisseaux venus de Hollande, « sans accident et sans avoir rencontré de bateaux ennemis », avaient perdu 228 hommes et mettaient à terre 800 malades.

Les marins des différentes nationalités, qui touchaient au Cap, parlaient entre eux — ceci est attesté par de nombreuses citations [1] — une sorte de langue franque, que M. H. appelle le *malayo-portugais*. Des esclaves indiens, débarqués en grand nombre, dès l'année 1658, apportèrent aussi cette langue avec eux [2]. Les uns et les autres l'implantèrent si bien que les colons s'en servirent à leur tour, en s'adressant à eux : *Welkje, trie acqui sal com pimenta*, « Welkje, apporte ici du sel et du poivre », dit l'un d'eux [3]. Quant aux Huguenots, admis seulement en petit nombre et amenés à prendre des femmes hollandaises, ils abandonnèrent bientôt leur langue : en 1723, 25 Français seulement, tous âgés, ne se servaient pas du hollandais. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les Allemands ne furent pas représentés par une seule femme, mais uniquement par des soldats au service de la Compagnie des Indes; lorsqu'ils se marièrent, ce fut aussi avec des Hollandaises. Divers documents établissent, d'autre part, que, dès le commencement du XVIIIe siècle, la langue des Boers présentait déjà toutes les particularités de la langue actuelle [4]. L'anglais se trouve donc par là même écarté de cette question des origines.

Partant de cette observation que l'influence d'une langue sur une autre est surtout visible dans le vocabulaire, M. H. a ensuite étudié les mots empruntés par les colons aux parlers étrangers. Pour ce chapitre, le second de l'ouvrage, ses sources ont été l'*Idioticon* de Mansvelt [5], les lettres du Cap déjà citées et différents périodiques sud africains. Aux indigènes hottentots, les Boers n'ont pris qu'un petit nombre de mots [6]. La langue hottentote leur semblait impossible à apprendre; ils la considéraient, à cause de ses claquements, comme une langue de dindons [7]. Les Hottentots, au contraire, apprirent très

1. Page 35 et suiv.
2. Page 45 et suiv.
3. Page 63.
4. Voir surtout, page 13, le curieux manifeste de Barbier et de Pletsholt.
5. Proeve van een Kaapsch-Hollandsch Idioticon door N. Mansvelt, Kaapstad, Stellenbosch en Utrecht, 1884.
6. Voir, p. 79-80, une liste de mots d'origine inconnue.
7. Page 20 et suiv. Le mot « hottentot » était, paraît-il, inconnu aux indigènes. Le géographe Dapper (XVIIe siècle) dit que c'est par onomatopée que les

vite le hollandais : en 1666, ceux qui étaient en relations directes avec les Boers le parlaient si bien, que tout interprète était devenu inutile. Au français, les colons ont emprunté *burmót-kresán*, « bergamote cresane » (sorte de poire) et *pawie-perski*, « pavie » (sorte de pêche). Ceci ne veut pas dire que ce soient là les seuls mots français en usage chez les Boers : les autres ont été introduits par l'intermédiaire du hollandais. L'apport allemand a surtout consisté en expressions peu choisies, habituelles aux mercenaires. Mais la très grande majorité des emprunts a été faite au malayo-portugais. Les termes ainsi importés diffèrent notablement des précédents et témoignent d'un contact plus intime. Ce sont, par exemple : *paai* et *maai* (portugais), *pa* et *ma* (malais) « père, mère » ; *baar* (mal.) « inexpérimenté » ; *mofeer* (port.) « agacer » ; *noi* (port.) « mademoiselle » ; *tamaai* (port.) « grand » ; etc.

La morphologie de la langue que parlent les Boers diffère sensiblement de celle du hollandais. Le pluriel des substantifs se forme au moyen de *-s*; la désinence *-en* est presque inusitée. Le genre neutre n'existe plus. L'article a été remplacé par le démonstratif *die* [1]. Le pronom relatif a la forme *wat*, au lieu de *die(n)*, *dat*. Le pronom personnel régime de la 1re personne du pluriel s'emploie aussi comme sujet : *ons* au lieu de *wij*. Enfin, le verbe est devenu invariable : les verbes forts ont disparu, en tant que catégorie grammaticale ; l'imparfait également ; il n'y a plus de désinences. Quoique peu nombreux, ces changements ont cependant une très grande importance, en ce sens qu'ils ont profondément modifié la structure de la langue. La plupart d'entre eux s'expliquent difficilement par un développement spontané du hollandais, surtout dans un laps de temps d'une cinquantaine d'années. Aussi l'auteur les attribue-t-il à une influence malayo-portugaise : l'état du verbe notamment est, dans la langue des Boers, exactement le même que dans la langue malaise. Cette manière de voir est encore confirmée par ce fait que nombre des particularités du parler sud africain se retrouvent dans celui des créoles de Java [2].

C'est à dessein que M. Hesseling a laissé de côté la phonétique. En pareille matière, des renseignements précis et concluants ne peuvent sortir que d'une étude faite sur place. Son livre, dont on voudrait avoir une traduction française, n'en offre pas moins un grand intérêt, au double point de vue de la méthode et des résultats.

Hubert PERNOT.

Hollandais ont ainsi appelé les tribus qu'ils rencontrèrent dans le voisinage du Cap.

1. Il s'en est suivi que le démonstratif a été renforcé par des adverbes : *hier-die*, *daar-die*, etc.

2. Pages 73, 75, 112, 113, 115, 136, 142, 152.

mit le crime horrible de demeurer six mois sans communier, de Pâques à l'Assomption. Il ne s'est jamais écoulé six mois du 25 mars au 15 août, mais peu importe. L'année suivante, ce fut bien pis encore, elle ne communia même pas à Pâques ! Pour faire preuve d'impartialité ou même de simple loyauté, M. M. aurait dû ajouter que Saint-Cyran combattait cette disposition de sa pénitente, et qu'il l'excitait à la communion plus fréquente ; il aurait dû surtout ajouter que si la Mère ne communia pas le jour de Pâques 1636, elle communia le dimanche suivant. Il aurait dû dire enfin, car c'est l'exacte vérité, que les religieuses de Port-Royal communiaient tous les huit jours, et plus souvent encore.

Mais quoi ! c'est le dénigrement systématique ; on veut soutenir une thèse, celle que les Jésuites soutenaient du temps de Pascal en appelant ces saintes filles des sacramentaires, et pour cela tous les moyens sont bons ; le plus simple est de supprimer encore ce qui serait gênant. C'est pour cette raison que M. M. glisse sur l'affection profonde, inaltérable, que saint François de Sales et sainte Chantal ont toujours eue pour la mère Angélique. Il ignore, il veut ignorer que Mme de Chantal écrivait à Saint-Cyran prisonnier et qu'elle recevait alors de lui des lettres de direction. Il abuse des indications que peuvent donner des confessions écrites, car les relations si humbles de la mère Angélique ont souvent ce caractère, et sa première lettre à Mme de Chantal est une confession en règle. En revanche, il se garde bien de relater les preuves innombrables de l'amour, de la vénération qu'avaient pour Angélique les religieuses qui vivaient sous sa conduite. Grâce à des citations tronquées, — le procédé n'est pas nouveau, — il insinue qu'elle était pour ses filles un véritable bourreau, qu'elle en a même tué ou laissé périr 25 en 3 ans ! (p. 385).

Mais ce que M. M., en fidèle disciple des Jésuites, s'attache surtout à démontrer (p. 245-250) c'est que la théologie de la mère Angélique et celle de Port-Royal tout entier peuvent se résumer en deux mots : Dieu est un tyran dont la cruauté doit jeter l'épouvante dans le cœur des pauvres humains. Assurément les prétendus jansénistes craignaient Dieu et ses jugements ; ils croyaient avec saint Paul qu'on doit faire son salut en tremblant, *cum tremore ;* ils chantaient le *Dies irae* et le comprenaient ; ils y lisaient *Quantus tremor est futurus*, etc. Mais il faut être bien ignorant ou bien aveuglé par la prévention pour ne pas savoir ou pour ne pas reconnaître que Saint-Cyran a été incarcéré par Richelieu parce qu'il soutenait contre le tout-puissant cardinal l'insuffisance de l'attrition. C'est Richelieu, ce sont les Jésuites qui mettaient à la base de leur théologie la peur de l'enfer ; et c'est pour réfuter le jésuite de Sesmaisons qui disait en propres termes : « On n'est pas tant obligé d'aimer Dieu que de ne pas le haïr » qu'Arnauld a composé la *Fréquente communion*. Ce n'est pas enfin contre les Jansénistes, mais contre leurs adversaires que parlait Boileau

quand il disait ironiquement dans son Epître sur l'amour de Dieu !

Venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.

Port-Royal tout entier était sur cette question du même sentiment que Pascal auteur du *Mystère de Jésus*, et pour ne pas multiplier inutilement les preuves, voici un passage de la mère Angélique elle-même qui est de nature à confondre, M. M. ses inspirateurs et ses approbateurs ; je l'emprunte à un ouvrage de la mère intitulé : *Elévations de cœur et prières à N. S. J.-C.* — Paris, Rabuty, 1727. « O amour crucifié, je veux commencer à vous aimer. Oui, je veux vous aimer de toute l'étendue de mon cœur, et mon unique peine sera désormais de ne vous aimer pas assez... O le bien aimé de mon cœur, embrasez-moi du feu qui vous consume... O Jésus mon sauveur, que votre précieux sang, qui a effacé la sentence de mort prononcée contre le genre humain, vous serve à écrire mon nom dans le livre des prédestinés..... » Est-ce donc là le langage de la peur, de l'épouvante, du sombre désespoir ?

C'est un mysticisme du même genre qui inspirait à la mère Agnès Arnauld, sœur d'Angélique, ce chapelet secret du Saint-Sacrement dont M. M. parle sur un ton doctoral avec une parfaite ignorance et de manière à ne présenter au lecteur que du galimatias (p. 89). Ce chapelet, inspiré par l'amour de Jésus, le pape d'alors l'a lu, il l'a jugé parfaitement orthodoxe, ce qu'on aurait dû nous dire, et s'il en a demandé la suppression, c'était uniquement pour le bien de la paix.

Une étude sérieuse et honnête de la vie et des œuvres de la mère Angélique aboutirait donc à des conclusions diamétralement opposées à celles de M. M. On y verrait que la digne sœur du grand Arnauld était supérieure à son illustre frère ; j'oserai dire qu'elle s'est montrée supérieure par l'esprit et par le cœur à Pascal même. M. M. et ses amis devraient lui être reconnaissants, car elle n'approuvait pas les Provinciales. Il y a lieu de penser qu'elle en a arrêté le cours en 1657, parce qu'à ses yeux une semblable façon de se défendre pouvait n'être pas absolument conforme à la charité chrétienne et au précepte divin de l'amour des ennemis.

Quant à son orthodoxie, les contemporains qui n'étaient pas absolument inféodés aux Jésuites en jugeaient autrement que M. M. et que Mgr de Cabrières. Voici en effet une lettre de condoléance qui fut écrite en 1671, longtemps après le formulaire que la mère Angélique ne connut pas, et au sujet de la mère Agnès Arnauld, morte dans les mêmes sentiments que sa sœur aînée, après plusieurs années de captivité et même d'excommunication.

A M. d'Andilly, ce 12 avril 1671,

Je viens d'apprendre la perte que vous avez faite de la mère Agnès,

si l'on peut qualifier d'un tel nom *une fin très heureuse d'une vie très sainte*. Je suis assuré, Monsieur, que vous n'avez point regardé sa mort comme une séparation fâcheuse, et que vous l'avez crue plus digne de l'envie de ceux qu'elle a laissés dans ce misérable monde que de leurs larmes et de leurs regrets. J'ai su les circonstances des derniers temps de sa vie, qui sont autant de marques consolantes *de sa confiance en Dieu et de la fermeté de sa foi*. Quelque persuadé que je sois que vous l'êtes tout à fait de la sensibilité que j'ai pour tout ce qui vous touche, je n'ai eu garde de manquer de vous en faire une nouvelle déclaration dans cette rencontre, et de vous protester que l'on ne peut être avec un cœur plus tendre et plus étendu que je suis en N.-S. J.-C. Votre très humble et très obéissant serviteur... »

L'auteur de cette lettre est tout simplement l'abbé de Rancé ; elle ne contribuera pas à le faire canoniser [1].

En résumé, le livre de M. M. n'a aucune valeur historique ; la mère Angélique n'y apparaît pas avec ses véritables couleurs, elle y est défigurée et enlaidie comme à plaisir. Ceux qui voudront la bien connaître liront ses œuvres d'abord ; ils liront ensuite les livres de Port-Royal et Sainte-Beuve et Guillaume Dall, pseudonyme d'une personne de grand talent et de grand cœur, ils ne liront pas M. Monlaur dont l'œuvre a été inspirée par des passions mauvaises, et notamment par un esprit de secte poussé jusqu'au fanatisme. C'est dommage, car je reconnais volontiers qu'il y a çà et là dans son livre quelques bonnes pages. L'auteur s'est trompé ; il n'est pas de taille à écrire des monographies comme celle-là; sa plume « humblement consacrée au service de la Religion » serait bien plus à l'aise s'il écrivait la vie de Marie Alacoque ou de Marie d'Agréda.

A. Gazier.

---

1. C'est à dessein que je place ici la lettre de 1671, que Rancé n'avait pas osé signer. En 1661, il fit parvenir au même Arnauld d'Andilly la lettre signée, dont voici le texte ; je l'emprunte aux mémoires ms. de Godefroy Hermant, véritable trésor d'inédit pour l'histoire de Port-Royal :

« Août 1661.

« On ne peut rien ajouter, Monsieur, au déplaisir que j'ai eu de la mort de la mère Angélique ; et je ne l'ai pas seulement ressentie par la raison de la perte que vous avez faite, et de la part que je suis obligé d'y prendre ; mais par celle que souffre toute l'Église dans la privation d'une personne d'une vertu et d'une sainteté aussi rare. Je m'imagine bien que vous avez regardé cet accident avec cette fermeté qui fait que que vous êtes toujours préparé à toutes sortes d'événements. Et enfin il était temps, comme vous le savez mieux que moi, qu'elle allât recevoir de la main de Dieu cette couronne qui l'attendait, et qui n'est dûe qu'aux âmes fidèles et persévérantes. Je n'ai rien à vous dire sur cela, Monsieur, sinon que personne n'aura jamais plus de sensibilité que moi pour toutes les choses qui vous peuvent arriver... »

G. Barzellotti. **La philosophie de H. Taine.** Traduit de l'italien par E. Dietrich. Paris, Alcan, 1900. In-8° de xxvii-448 p.

V. Giraud. **Essai sur Taine, son œuvre et son influence.** Fribourg, librairie de l'Université, et Paris, Hachette, 1901. Gr. in-8° de xxiv-322 p.

Ces deux ouvrages consacrés à Taine n'ont guère en commun que deux traits : ils se réclament et témoignent d'un respect égal pour « un des plus éminents explorateurs de l'esprit humain », ou pour celui des grands écrivains du xixe siècle qui est le plus « digne, par sa qualité d'âme, d'être rapproché de Pascal » ; — et ils tendent pareillement à détacher Taine de la lignée des stricts positivistes. Hors de là, rien de plus différent que l'orientation et l'esprit de ces deux fortes monographies ; et si leurs conclusions ne sont point nettement divergentes, du moins les applications auxquelles elles invitent sont-elles assez dissemblables.

Bien que cette traduction française se soit enrichie d'un exposé des « années d'apprentissage » de Taine qui ne se trouvait pas dans la première édition italienne de 1895, M. Barzellotti se place et s'installe presque d'emblée au point de vue de l'histoire de la philosophie européenne. Et même l'esquisse biographique des pages 24 et suivantes aboutit vite à appuyer surtout par divers témoignages directs la proposition fondamentale de l'ouvrage : Taine se trouve au confluent de deux grands courants philosophiques, et son œuvre est une tentative de conciliation entre l'idéalisme métaphysique qui dominait en Allemagne dans le premier tiers du xixe siècle, et le positivisme et le naturalisme scientifique qui commençaient à prévaloir en France entre 1850 et 1860. Cette thèse, qui munit d'une vigoureuse et persistante armature l'ouvrage de M. B., reparaît dans les cinq divisions consacrées au *concept fondamental des doctrines de Taine*, à sa *métaphysique*, à sa *psychologie* et sa *philosophie de l'art*, aux *Origines de la France contemporaine*, et aux *doctrines sur l'homme et sur la vie*. Elle ne fait nul tort à des examens de détail dont quelques-uns, comme la critique des *Origines*, ont une entière indépendance ; mais l'auteur ne la perd jamais entièrement de vue, et se préoccupe presque toujours de déterminer dans quelle mesure cette tentative de conciliation entre des tendances contraires a été une médiation harmonieuse, ou bien un compromis insuffisant, dans les divers ordres de recherches où elle a pu s'appliquer. Et c'est bien plus, au total, dans des « applications fécondes » que dans une cohésion fondamentale que M. B. aperçoit le mérite de la doctrine de Taine.

Il semble que, dans la détermination même des deux grands courants de pensée philosophique, M. B. n'ait pas fait une part semblablement équitable au phénoménisme et à la métaphysique. Celle-ci, — que représentent Spinoza « repensé » par l'Allemagne, Herder, Hegel et Gœthe, — est abondamment commentée, sollicitée de manifester tout ce qu'il y avait en elle de vivifiant et de fécond, et son in-

fluence sur Taine est démontrée par de nombreux témoignages directs ou latents (sauf pour Herder, dont l'action paraît moins discernable, et qui peut figurer ici comme ancêtre plutôt que comme représentant de la doctrine de l'unité organique du monde de l'histoire). La signification du positivisme apparaît, au contraire, avec un moindre relief. M. B. place nettement Taine au confluent de ces deux grandes tendances de la pensée moderne et à l'heure où la tendance de l'esprit philosophique allemand était de « descendre dans la science » : il eût été juste de marquer par où les doctrines phénoménistes allaient en quelque sorte à sa rencontre, et de rappeler plus expressément combien la notion d'une sorte de « finalité interne », le principe des « conditions d'existence », et d'autres aboutissements du positivisme, tendaient à doter celui-ci d'une espèce de métaphysique malgré tout [1]

Tandis que chez M. B. le problème d'histoire de la philosophie absorbe assez vite l'étude de la personnalité même de Taine, M. Giraud s'efforce de pénétrer le plus avant dans la psychologie de son auteur, de la situer et de l'expliquer, de peser tous les éléments qui ont pu contribuer à l'élaborer. Cette préoccupation ne va point sans quelque danger : M. G. applique à Taine ses procédés d'explication par la race, etc. — dont il reconnaîtra plus tard l'insuffisance ; il suppose (p. 13) une « crise religieuse » chez Taine à vingt ans, — sans en donner d'autre garantie que d'assez vagues indices. Enfin cette « histoire tout intérieure de son génie », pénétrante assurément et féconde en résultats, ne dégage pas toujours suffisamment les influences extérieures : si chez M. B. l'action exercée sur Taine par la philosophie du *devenir* est démontrée avec une abondance qui va jusqu'à l'insistance, on peut la trouver trop réduite ici, celle de Gœthe surtout, mentionnée dans une note avec la limitation d'un « peut-être » (p. 25), alors que tant de citations caractéristiques que nous donne M. G. lui-même en témoignent très directement. Pascal, en revanche, apparaît bien souvent, comme un terme de comparaison assez singulier parfois, et avec une fréquence qui tient de la hantise ; et l'on songe, *mutatis mutandis*, à l'exclamation de Carlyle : « Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe ! »

Disposée selon un plan très ordonné, répartie entre un petit nombre

---

1. Il est inexact de citer W. Cowper (entre W. Scott et Byron) comme un des écrivains anglais qui suivirent « de plusieurs années » Robert Burns (p. 66) ; c'est Rudolph, non Robert, qui est le prénom de Haym (p. 95, note, et 155) ; M. de Margerie n'est pas professeur à l'Université catholique de Nancy (p. 202). Sans doute ces légères erreurs sont-elles moins imputables à l'auteur qu'au traducteur ; les « affects » de la p. 185, la « noirceur qui... obscurcit l'aspect moral de la vie » p. 385 sont des taches de traduction. Comment concilier, p. 34, « Hegel... avait *fini* par le fatiguer... juin 1852 » et, p. 64, « 1852,... l'époque où il *commence* à étudier les philosophes allemands et surtout Hegel » ? Etonnons-nous de trouver, çà et là, M. G. Deschamps invoqué comme référence au même titre que MM. Boutmy ou Sorel, dirait-on.

de divisions essentielles (*Histoire de sa pensée et de ses livres ; le logicien ; le poète ; l'influence*), une grande abondance d'information se déploie dans ce livre : quelque effort parfois et de l'artifice, comme dans la symétrie de quatre conclusions partielles dont chacune termine une des subdivisions de l'ouvrage ; bien des propositions discutables, les *Origines* acceptées sans aucune des réserves qu'y ferait un historien, une théorie contestable qui fait de Taine un poète vraiment instinctif, au lieu de l'homme qui *regarde* plutôt qu'il ne *voit*, et qui s'applique à peindre, que l'on est accoutumé à discerner en lui bien plus justement.

Le chapitre *de l'influence* débute par une curieuse tentative de détermination extérieure et matérielle : le calcul du nombre des lecteurs de Taine. Je m'étonne que M. G. n'ait pas songé, — puisqu'il tâchait d'évaluer le chiffre de ceux que la pensée de Taine a touchés directement — à ajouter à ces lecteurs les auditeurs de son cours où, suivant M. Bourget, les jeunes générations intellectuelles étaient fort assidues. En revanche, il eût été juste, dans ce même chapitre, de nous parler du « déchet » actuel de la doctrine de Taine, après avoir tenté de suivre son influence positive : M. G. ne s'en prend qu'à sa conception de la science, alors qu'historiens et critiques constatent les imprudences et les illusions de sa méthode [1].

De précieux Appendices enrichissent ces deux livres : ce sont, dans l'ouvrage de M. Barzellotti, des Notes de Taine *sur les éléments derniers des choses*, les *XII sonnets* à ses chats, et une appréciation de M. Ad. Venturi sur *Taine historien de l'art ;* dans celui de M. Giraud, une excellente ***Bibliographie des œuvres de Taine***, une ***Bibliographie des travaux sur Taine*** [2], et des ***Extraits de soixante articles de Taine non recueillis dans ses Œuvres***. De sorte que même par ces parties accessoires, les deux ouvrages se complètent.

F. BALDENSPERGER.

---

1. N'y a-t-il pas contradiction entre le « reste de romantisme persistant » de la p. 39 et « le plus normalien des normaliens » de la p. 20? En quoi le témoignage de M. J. Lemaître, qui se refuse à avoir subi l'influence de Taine (p. 144), est-il infirmé parce que « ces lignes datent de trois ans » ? On peut trouver que l'admiration légitime de M. G. pour des ouvrages qu'il cite est bien prodigue d'épithètes pour leurs auteurs lorsqu'ils sont vivants : cf. les notes des p. 16, 28, 44, 68, 75, 82, etc.

2. Elle suffirait à prouver combien était inexacte cette phrase de M. de Vogüé, dans une lettre de juin 1896, à M. Barzellotti : « Vous ne trouveriez pas vingt lignes dans nos journaux et revues sur... Taine..., et on ne les trouvera pas de longtemps. » — Ajouter Fiske, *the Unseen World, and other Essays* (Boston, 1876), E. Dutoit, *Die Theorie des Milieu* (Bern, 1899), l'indication précise de l'article de M. Aulard, etc.

— Les derniers travaux, notamment de M. Boll, ont prouvé que l'une des sources du poème des Astronomiques connu sous le nom de Manilius devait être le savant Posidonius. M. Alfred-Edwin Müller a pris ce sujet pour sa thèse inaugurale : *De Posidonio Manilii auctore Spec. I;* Bornae, typis Roberti Noskei, MDCCCCI, 38 pp. 1 f. in-8°. Il rattache à Posidonius, dans l'œuvre de Manilius, les *meteorologica* du premier livre, la description géographique du livre IV, certains passages astrologiques, un certain nombre d'idées philosophiques. Les deux premiers points forment la partie principale de la brochure. Un appendice est consacré à prouver que Cléomèdes, dans son premier chapitre, a suivi Posidonius. Dissertation claire et bien conduite, dont, sans doute, toutes les menues conclusions ne sont pas également certaines, mais qui fait désirer un « *Spec.* II ». M. Müller nous a donné la surprise d'un index et d'une table : nous lui en serons très reconnaissants. — P. L.

— M. Gabriele Grasso étudie un certain nombre de questions relatives à l'interprétation des auteurs latins dans ses *Studi di geografia classica e di topografia storica,* fasc. III (Ariano, stab. tip. Appulo-Irpino, aprile 1901 ; 111 pp. in-8°). Dans Tite Live, XXII, 13, 1 : *Hannibal ex Hirpinis in Samnium transit*, M. G. propose, pour des raisons d'ordre géographique, de substituer *Arpinis*, d'après les anciennes éditions et des mss. inférieurs, à *Hirpinis*. Il voit dans le *pauper aquae Daunus* (Hor. III, 30, 11) à la fois un petit ruisseau et un roi mythologique ; le ruisseau serait la Carapella. Les *Strapellini* de Pline, *N. H.*, III, 105, n'ont rien à faire avec la ville actuelle de Rapolla, d'après une troisième étude. Une quatrième traite de l'*Insula* des Allobroges, mentionnée par Tite Live, XXI, 31, et par Polybe, III, 49 ; elle aurait été formée, au n. de l'Isère, par un quadrilatère dont les côtés seraient donnés par le cours de l'Isère et du Rhône : ce serait la moitié septentrionale du département actuel de l'Isère. Les quatre articles précédents ont paru déjà dans divers recueils. Les deux derniers sont inédits. L'un traite de la survivance du nom de Samnium à travers les derniers siècles de l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. L'autre discute la signification du nom italien de lieu *Fratta*, ou *Fratte*. En 1898, M. Henderson avait repris, à propos de la topographie de la bataille du Métaure, la naïve étymologie de Sebastiano Macci (*De bello Asdrubalis*, Venise, 1613) : « Fratte *a fractis Pœnis* ». Il est inutile de dire que M. G. n'a pas de peine à réfuter cette hypothèse d'une saveur antique. *Fratta* ou *Fratte* est un nom fréquent en Italie et a des origines diverses ; les deux principales sont l'idée d'un pays nouvellement défriché et celle des clôtures en branchages et en fascines qui servent à limiter les champs : à propos de ce dernier sens, M. G. eût pu signaler l'évolution sémantique du latin *fines*, qui est analogue. Nous devons être reconnaissants à M. Grasso de ces divers travaux. L'étude des auteurs présente bien des problèmes qu'on ne peut résoudre que sur place. Aussi doit-on se féliciter de les voir discutés par les savants du pays, quand ils apportent à ces recherches une méthode vraiment critique. C'est le cas de M. Grasso. Il a joint à ses *Studi* des tirages à part que je puis seulement signaler : *Sulla frequenza e sulla distribuzione geografica dei comuni attuali d'Italia con nome derivato della configurazione verticale del terreno*, 1re série (Rome, *Bull. della società geogr. italiana*, 1901, fasc. IV, pp. 280-294 : il s'agit des noms contenant *Monte*, *Rocca*, etc.) ; *Sul significato geografico del nome* « Contra » *in Italia* (Milano, 1901, 16 pp. in-8°) ; *Saggio di toponomastica sacra, Sulla frequenza et sulla distribuzione geografica dei Comuni attuali d'Italia con nome derivato della*

religione e dal culto (18 pp. in-8°). Ce dernier travail me paraît trop exclusivement statistique. On voudrait qu'on tînt compte de l'histoire ecclésiastique et politique des diverses régions et des influences lombardes, byzantines, normandes dont on peut saisir la trace dans les courants de la dévotion populaire. — P. L.

— M. E. Nestle signale dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1901, pp. 57-61, sous le titre de *Typographische Notbehelfe*, les expédients par lesquels d'anciens imprimeurs ont suppléé au défaut de caractères. Les plus intéressants se constatent au titre de la belle et célèbre édition Sixtine des Septante, imprimée par Zannetti en 1586. Comme on n'avait pas de caractères assez grands pour la première ligne du titre : Η ΠΑΛΑΙΑ ΔΙΑΘΗΚΗ, on employa des caractères latins, complétés à la plume pour Π Λ Θ. Aujourd'hui l'encre a passé, et les traits faits à la main se distinguent facilement du reste. — P. L.

— M. Carl Weyman a profité de la réédition des Odes et Epodes d'Horace par M. O. Keller pour apporter une large glanure de *loci similes* dans les *Bayerische Blätter für das Gymnasial-Schulwesen : Zu den Oden und Epoden des Horaz* (t. XXXVI, pp. 224-238; München, Lindauer, 1900). Ces rapprochements sont puisés en général dans la littérature chrétienne et dans les ouvrages et articles publiés récemment (Analekten de Manitius, Claudien de Birt, Silves de Vollmer). On trouve dans ces listes la sûreté de main et l'étendue de lecture qui caractérisent les répertoires analogues composés par M. W. En terminant, à propos de *Camen s.*, 2, *o colendi semper et culti*, il étudie cette espèce particulière d'*annominatio* : gérondif ou adjectif en-*ndus* suivi du participe passé; il en cite de nombreux exemples, tous tirés de la littérature ecclésiastique, sauf Val. Max. II, 9, 6. M. Weyman se propose de reprendre cette question intéressante et, sans doute, recherchera les expressions de ce type chez des auteurs plus anciens. — P. L.

— M. A. Cima a recueilli ses *Appunti Oraziani, Epistole e Ode* (Torino, Loescher, 1900; 20 pp. in-8), dispersés en divers recueils. Ils concernent : *Epist.* I, 1, 4 sqq.; 11, 17-19; 19, 7; *A. p.*, 5; *Od.* I, 3, 22; 7, 6; II, 2, 23; III, 6, 21 sqq.; 30, 2; IV, 5, 21 sqq. Des rapprochements nouveaux avec d'autres auteurs et avec Horace lui-même font le principal mérite de ces observations. — P. L.

— Nous avons reçu de notre collaborateur M. Paul Thomas, *Sénèque et J.-J. Rousseau*, Discours prononcé dans la séance publique de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 9 mai 1900; Bruxelles, Hayez, 1900; 32 pp. in-8°. C'est un parallèle soigné et curieux, où M. Th. a noté aussi bien les différences que les ressemblances. Il y a là, groupés, une multitude de petits traits. Les deux portraits sont obtenus par touches successives. Il est regrettable seulement qu'on n'ait pas de renvois, surtout à Sénèque. « Il ne nous a point paru nécessaire d'indiquer les passages » : fâcheuse concession aux habitudes académiques ou trop flatteuse confiance dans la sûreté de mémoire et l'étendue des connaissances de l'humble lecteur. — P. L.

— M. Victor Mortet nous donne des *Notes sur le texte des* «Institutiones» *de Cassiodore*, première partie (Paris, Klincksieck, 1900; extrait de la *Revue de philologie*, t. XXIV, pp. 103-118; in-8°). De la comparaison des différentes rubriques et inscriptions dans les mss., il conclut que le titre le plus conforme à la tradition du texte est : *Institutiones diuinarum et saecularium litterarum*. D'autre part, M. M. nous fait connaître un ms. important de cet ouvrage, le n° 660 de la bibliothèque Mazarine; ce ms., du commencement du x° siècle, donne la conclusion publiée pour la première fois par Mai, *Class. auct.* III, 349, comme la donne aussi un ms. de Bamberg signalé par M. von Laubmann. M. Mortet relève les variantes

du ms. de la Mazarine et montre comment elles peuvent améliorer le texte. Il ressort clairement de l'article de M. Mortet qu'une nouvelle édition des Institutiones est une besogne urgente, et, en attendant on ne peut que désirer la suite des recherches si bien commencées par le savant bibliothécaire de la Sorbonne. — P. L.

— Le nouveau catalogue, n° 27, de M. Jacques Rosenthal, est intitulé : *L'art du livre au moyen âge et dans les temps modernes jusqu'au* XVI[e] *siècle, manuscrits à miniatures et livres illustrés*; orné de 97 fac-simile dont 13 tirés hors texte (1000 n[os]; XIII-192 pp. in-8°; Munich, Jacques Rosenthal, Karl-str., 10). Parmi les mss., signalons les n[os] 1, saint Ambroise, *Explanatio super Psalmos*, XII[e] s.; 7, saint Augustin, Epitres, X[e]-XI[e] s. (le dessin à la plume, p. 5, remonte à un original antique); 9, Bible dite de Conradin; 12, le Livre du Trésor, de Brunetto Latini; 25, évangile arménien, que M. R. date du XIII[e] s. (?); 31, Heures d'Isabelle de Portugal (1503-1539); 65, Missel de Guy de Laval, XV[e] s.; 75, Psautier qui a pu appartenir à Jules II. Les livres sont des incunables et surtout des livres illustrés des XV[e] et XVI[e] siècles. Nous retrouvons là quelques volumes déjà connus par des catalogues précédents. Les livres qui sont décrits par M. R. pour la première fois ici sont les plus nombreux cependant. Ils intéressent l'histoire de l'imprimerie et aussi l'histoire de l'art. On peut s'en rendre compte en parcourant la table des noms d'artistes, où l'on relève ceux de Bellini, Botticelli, Jean Cousin, Lucas Cranach, Dürer, Holbein, Mantegna, G.-B. del Porto, les Solis, Vinci, etc. Comme d'ordinaire, ce catalogue est accompagné de tables multiples. —L.

— Le tome treizième du *Recueil des fêtes du Comité de salut public*, publié par M. F.-A. Aulard, vient de paraître à la librairie Leroux. (In-8° 846 p.). Il va du 4 floréal au 9 prairial an II ou du 23 avril au 28 mai 1794.

— La librairie Fischbacher publie une traduction ou adaptation (due à M. J. Blainville) du *Manuel de l'histoire des Beaux-Arts* du D[r] E. Wickenhagen, de Dessau, qui a eu tant de succès en Allemagne. On ne voit pas très bien l'opportunité essentielle de cette traduction, car l'ouvrage ne peut servir d'exemple à nos auteurs français qu'au point de vue matériel, qui sans doute a surtout déterminé ce succès. La profusion des reproductions et leur perfection pour la plupart, avec le bon marché indépassable du livre, sont évidemment pour beaucoup dans l'accueil que le public allemand lui a fait. Il faudrait arriver à cela en France. Mais du reste on n'aura aucune peine, pour peu que l'auteur soit bien choisi, à faire un texte de bien autre valeur. Celui-ci ne manque pas de goût, ni de justesse dans le jugement, quand il reste dans le domaine de la sculpture et de la peinture. Pour celui de l'architecture, où les informations courantes ne sauraient remplacer le côté technique et d'érudition archéologique, il est plus faible. L'histoire de l'architecture romaine et gothique, par exemple, est digne du petit dictionnaire « Architecture » de l'Encyclopédie populaire, dont il a été parlé récemment ici même : elle retarde de trois quarts de siècle; caractéristique des styles emplois des termes techniques, presque tout est inexact ou imprécis. Mais le volume a 265 bonnes reproductions dans son format in-8° carré, et coûte 6 fr. — H. de C.

— Les publications relatives à Pouchkine ont été très nombreuses dans ces dernières années. L'une des plus curieuses est une édition fac simile du *Chevalier avare* faite à Moscou aux frais de M. de Bioncourt. Elle fait le plus grand honneur à la phototypie Pavlov qui l'a exécutée. — L. L.

— M. H.-J. Brunhes (*Ruskin et la Bible*. Perrin, 1901) publie une étude intéressante sur un écrivain qu'on ne pourra jamais trop bien connaître. Après M. de la

Sizeranne et M. Bardoux, M. B. a trouvé beaucoup à dire. L'éducation du grand critique d'art paraît avoir été, comme celle de la majorité des Anglais, une éducation plus biblique que classique, et, chose curieuse, son admiration pour l'Ecriture profita de tout ce que perdit sa foi. Nous avouons que les conclusions de M. B. nous paraissent discutables : que Ruskin soit un très grand écrivain, cela ne fait pas de doute; mais que ses théories économiques aient la valeur que ses biographes leur prêtent, nous ne l'admettons qu'avec réserves. Chercher dans l'Evangile la solution des problèmes sociaux actuels, c'est une entreprise aussi audacieuse que de découvrir dans le Pentateuque des vérités scientifiques. La foi risque d'y souffrir et probablement aussi la science. La générosité de Ruskin et son éloquence donnent à ses théories un éclat qui fait illusion. Ajoutez qu'il apportait à les soutenir la conviction, ou mieux, le fanatisme d'un Tolstoï. Aussi l'enthousiasme qu'elles excitent s'explique aisément, et peut-être est-il bienfaisant, car pour aborder ces redoutables questions il est nécessaire d'avoir un rayon de poésie à côté d'une montagne de statistiques et surtout quelque scepticisme à l'endroit de l'efficacité de l'une et de l'autre panacée. Il est fâcheux que M. B. n'ait pas transcrit le texte original des nombreux passages qu'il traduit. — Ch. B.

— Le *Dictionary of Quotations* (*French and Italian*) by T. B. Harbottle and Colonel P.-H. Dalbiac, (Londres, Swan Sonnenschein, 1901. In-8°, 565 pages) est le complément de deux volumes similaires (*Dictionnaire des citations anglaises* et *Dictionnaire des citations grecques et latines*). Il sera suivi d'un recueil de citations allemandes et espagnoles. Les éditeurs ont adopté l'ordre alphabétique, ordre tant soit peu artificiel, car il leur arrive de tronquer les citations, et on ne sait alors à quelle lettre les chercher; mais ils ont remédié à ce défaut en rédigeant une table analytique des matières, et même une table des noms des auteurs cités. Pour le français la liste est assez complète; y figurent même des écrivains tout modernes comme François Coppée, Paul Bourget, Verlaine, Sardou. Si les auteurs citent le mot controuvé de : *Après nous, le déluge*, il faut, d'autre part les féliciter d'avoir su que le : *chassez le naturel, il revient au galop* est bien de Destouches et que le : *glissez mortels, n'appuyez pas* n'est pas de Voltaire, mais de Roy (Charles-Pierre); cette célèbre citation, ils nous le disent, se trouve sous une gravure de Lamerssin représentant une scène de patinage, d'après Lancret. Certaines citations tronquées deviennent incompréhensibles; ainsi : « Le meilleur des mondes possibles. » (Voltaire, *Candide*); « Le métier est bien gâté. » (Sardou, *Rabagas*), etc. Les traductions anglaises sont bonnes en général; mais : *Le moi est haïssable*, traduit par : *The me is hateful* semble un affreux barbarisme. — C. S.

— M. Arthur A. Ropes a publié, avec introductions et notes, dans les Pitt Press Series, une édition du *Waterloo* et du *Blocus* d'Erckmann-Chatrian. Ces deux éditions sont parfaitement soignées, accompagnées de plans, et, comme on dit, au courant. On remarquera, par exemple, que M. Ropes a consulté, pour composer l'introduction du *Blocus*, le récent livre d'A. Chuquet, l'*Alsace en 1814*, et, d'après cet ouvrage, il n'hésite pas à dire que le roman d'Erckmann-Chatrian sur Phalsbourg est « interesting, but highly inaccurate. » — A. C.

— La quatrième édition de l'*English vocabulary* de M. Gustave Ploetz (*Methodische Anleitung zum Englisch-Sprechen mit durchgehender Bezeichnung der Aussprache*. Berlin, Herbig, 1897. In-8°, VIII et 304 p. 2 mark 25) est un manuel utile, très propre à donner une connaissance pratique de la langue et à faciliter aux élèves l'acquisiiion d'une prononciation correcte. L'auteur a réuni les principaux mots sous trente-quatre rubriques, la ville, la maison, les meubles, les vêtements,

etc. Il termine son volume par une copieuse liste de « germanismes traduits par des anglicismes correspondants » (p. 236-296) et par un index alphabétique des principaux mots cités dans l'ouvrage. Quelques améliorations de peu d'importance ont été apportées à cette édition qui paraît sept ans après la troisième. — A. C.

— G. Friederici. *Indianer und Anglo-Amerikaner. Ein geschichtlicher Ueberblick*. Braunschweig, Vieweg 1900, 147 p. in-18 : L'auteur, lieutenant d'infanterie en Allemagne, a extrait de quelques ouvrages américains, comme Drake, H.-H. Bancroft, Dodge, Parkman, — qu'il appelle des sources (*Quellen*), un assez grand nombre d'anecdotes et de récits destinés à montrer la cruauté et le manque de foi des citoyens et des gouvernements des Etats-Unis vis-à-vis des Indiens. L'intention est excellente et les faits incontestables, mais déjà connus. Le livre était écrit avant la guerre de Chine. — Ch. S.

— A.-C. Bryan. *History of State banking in Maryland*. (John Hopkins University studies. Johns Hopkins press. Baltimore, 1899, 144 p. in-8°). C'est une bonne monographie historique sur un sujet entièrement neuf; l'auteur n'a pu consulter les rapports de la Banque antérieurs à 1828, ils ont été détruits. L'histoire de la Banque d'État commence avec les préliminaires de la création de la Banque de 1790, raconte la série des mesures législatives et des crises jusqu'à la guerre de Sécession et s'arrête à la création de la Banque nationale en 1864. — Ch. S.

— *Publications of the University of Pennsylvania*. Nouvelle série n° 3. *Political Economy and public law*. J. St. Johnson. *A discussion of the interrogatoires of the monetary commission of the Indianopolis Convention*. Philadelphie, 1898, 33 p. gr. in-8°. Ce sont les réponses de l'auteur (professeur à l'Université de Philadelphie) au questionnaire envoyé par la Convention monétaire, sur le numéraire, les billets et les banques, suivies de remarques de trois de ses collègues sous forme de lettres; — le tout dans un esprit monométalliste. — Ch. S.

— Benno Karpeles. *Die Englischen Fabrikgesetze*, in deutscher Uebersetzung. Berlin, E. Felber, 1900, XL-481 in-8°. Traduction des lois ouvrières anglaises depuis 1878, classées en quatre sections. (1° Dispositions générales relatives aux fabriques et ateliers : hygiène, sécurité, heures de travail et repos, écoles, certificats, accidents. — 2° Dispositions spéciales relatives à certaines classes d'ateliers. — 3° Exécution, sanctions, procédure. — 4° Définitions, restrictions, application à l'Ecosse et l'Irlande), suivie de six appendices. L'auteur a fait un travail utile en réunissant et classant des textes dispersés et sans ordre. Il en a beaucoup augmenté la valeur par une introduction intelligente où il raconte sommairement l'histoire de la législation ouvrière en Angleterre depuis ses origines, c'est-à-dire la loi de 1802 et en montre clairement l'évolution. — Ch. S.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1901

L'Esprit Juif, par Maurice Muret; Paris, Perrin. 1901, in-16, pp. 320.
Antisémitisme et barbarie, par Carl Vogt, traduit de l'allemand par le docteur Georges Hervé. Paris, 1900, in-8°, 40 p.

I. — « Nous dénonçons uniquement, dit M. Muret, le ferment de révolte qui toujours bouillonna en Israël, le renouveau de cette tendance parmi les Juifs affranchis du XIXe siècle, et les puissants alliés que les révolutionnaires du monde occidental trouvent aujourd'hui chez les héritiers de la tradition prophétique », et cela sans crainte de déplaire à « certaines personnes trop disposées à voir en eux les prodigieux collecteurs d'espèces qu'ils sont, plutôt que les détracteurs de l'ordre social actuel qu'ils sont aussi » (p. 319). Pour démontrer cette « conclusion » qui est en réalité sa thèse, il suffit à l'auteur d'étudier six personnages, un philosophe hollandais : Spinoza ; un littérateur allemand : Henri Heine ; un homme d'état anglais : Lord Beaconsfield; un socialiste allemand : Karl Marx ; un critique danois : M. Georges Brandès, et un sociologue cosmopolite : M. Max Nordau. Les monographies sont naturellement présentées sous un jour favorable à la thèse. Malgré les efforts de modération et d'impartialité de M. Muret, malgré l'attrait qu'il a su mettre dans ses biographies et qui rend intéressante la lecture de son livre, il faut néanmoins, en bonne logique, reconnaître qu'une thèse ne se démontre pas par six exemples choisis. L'auteur nous annonce, comme suite à ce volume, des essais de psychologie religieuse qui seront consacrés à l'*Esprit protestant* et à l'*Esprit catholique*. Il n'est pas très difficile de prévoir ses conclusions : mais il est certain qu'en appliquant la même méthode à ses futures études, il pourrait à son gré, selon les exemples qu'il choisira, nous présenter le protestantisme comme la plus déplorable ou la meilleure des réformes, et le catholicisme comme la plus généreuse ou la

moins féconde des religions. — L'esprit d'une religion demande à être étudié dans ses maximes et non dans les hommes qui font profession de la pratiquer plus ou moins parfaitement.

II. — M. G. Hervé a été frappé de voir « la France des Droits de l'homme donnant au monde stupéfait le spectacle d'une intolérance où sombre le génie de son peuple, et qui est la négation même de ses traditions et de son œuvre ! » — Il ne s'agit pas du tout de la loi « sur le contrat d'association »; mais bien de la « barbarie » à l'égard des Juifs. Voilà pourquoi il a cru devoir nous traduire trois articles publiés il y a vingt ans sur la question juive en Allemagne, par feu Carl Vogt. En résumé, l'auteur veut bien concéder que « le juif use de fourberie », que ces gens « se sont rendus maîtres de la presse tout entière «, « gouvernent le marché financier », « occupent plus d'emplois qu'ils n'en devraient avoir proportionnellement à leur nombre », et « que toute la richesse du peuple passe dans leurs mains ». Mais il y a à cela un remède et une cause. Le remède? « Faites comme eux ». La cause? « L'atavisme ». L'histoire naturelle prouve « que si un Israélite ressemble à son aïeul ou même à un ancêtre reculé, on retrouve chez lui les qualités et les défauts d'un homme civilisé », tandis que « les peuples chrétiens, au contraire, sortent à peine de la barbarie... Ressembler à nos aïeux n'est donc pas sans danger... Leur violence, en vertu de l'atavisme, doit reparaître de temps en temps. » — Cela est dit de l'air le plus convaincu et avec la persuasion que le lecteur doit l'être aussi. — ??

C. T.

C. Gaspar, **Essai de chronologie pindarique.** Bruxelles, Lamertin, 1900; xvi-196 p.

Il nous vient de Belgique, depuis quelque temps, de fort bons livres; non pas de ces livres où l'on se borne à rajeunir des théories déjà anciennes que l'on peut croire oubliées, mais des livres originaux, d'un accent personnel, qui nous apprennent quelque chose de nouveau et retiennent notre attention, même lorsqu'ils n'emportent pas notre complet assentiment. Un de ces ouvrages est celui de M. Gaspar, que je ne saurais trop recommander aux amis de la lyrique grecque. On sait combien est incertaine, pour la moitié au moins des odes de Pindare, la date de leur composition et de la victoire qu'elles célèbrent; les commentateurs, s'appuyant soit sur les allusions historiques, soit sur le style, soit encore sur la métrique, se sont égarés souvent, là où les scholies ne venaient pas à leur secours. La computation des Pythiades, d'après le système de Bœckh, qui, malgré le texte formel de la scholie célèbre *Pyth.* III, place la première Pythiade en l'Ol. 48, 3, n'était pas faite pour aplanir les difficultés, et

cependant c'est la chronologie de Bœckh qui jusqu'ici fut le plus généralement suivie, contre celle de Bergk et des plus anciens éditeurs. M. G. revient résolument à la vraie date initiale, Ol. 49, 3. La liste d'Olympioniques pour les Ol. 75-83, retrouvée dans les papyrus d'Oxyrhynchos, est venue en outre jeter une lumière inattendue sur la chronologie des Olympiques, dont les scholies fournissent les dates, il est vrai, mais fréquemment d'une façon corrompue et discordante dans les différentes sources. Au contraire, les Isthmiques et les Néméennes ne sont accompagnées d'aucun renseignement positif relatif à leurs dates, qui n'ont pu être établies que par des considérations entachées souvent de l'esprit de système. M. G. essaie à son tour de retrouver l'ordre primitif des épinicies, en s'appuyant, comme de juste, sur les scholies et sur le papyrus d'Oxyrhynchos, mais aussi en soumettant le texte de chaque ode à une critique sévère, et en relevant soigneusement les allusions aux événements contemporains [1]. C'est là surtout la grande pierre d'achoppement : ces allusions sont rarement formelles; elles sont même parfois tellement enveloppées qu'elles peuvent se prêter à plusieurs interprétations. Il s'ensuit que pour certaines odes la date assignée dépend uniquement du sens attribué à un texte; toutes les autres constructions qui se rattachent à cette première donnée peuvent être en elles-mêmes fort satisfaisantes, mais s'écroulent aussitôt, dès que cette base cesse d'être admise. J'en donnerai tout à l'heure un exemple; mais je tiens à dire auparavant combien l'ouvrage présente d'intérêt. La discussion sur chaque point ne court pas risque de fatiguer le lecteur; tout en ne négligeant aucun argument important, elle est sobre et d'une concision toute scientifique; M. G. ne jette pas de poudre aux yeux et veut convaincre plutôt que persuader. A mon sentiment, il y réussit dans la majorité des cas; qu'on lise, par exemple, ce qui concerne la première Isthmique, où il appuie la date déjà fixée (458) par des arguments tout nouveaux; ou encore la discussion sur les Olympiques I et XII, qui confirme le vrai calcul des Pythiades [2]. Ce sont précisément ces qualités d'ordre et de logique, que je me plais à louer dans l'ouvrage de M. G., qui permettront à ses contradicteurs de repousser plusieurs de ses conclusions. Tout son raisonnement sur la Néméenne II, qui aboutit à la date 487, repose sur un argument de M. Fraccaroli, suivant lequel le vers 13 indiquerait nettement que l'ode est antérieure à la bataille de Salamine; mais cela n'a rien de nécessaire, rien ne s'oppose à ce que l'on suppose l'ode postérieure de plusieurs années, et il résulte en outre du calcul de M. G. que la victoire olympique de Timodémos se

1. Deux tables chronologiques terminent le volume, l'une des principaux faits historiques, agonistiques et littéraires, l'autre des épinicies suivant le système de l'auteur.

2. M. Christ lui-même *dat manus* (*Hermes*, XXXVI, 1 (1901), p. 112).

placerait en 484, trois ans après sa victoire néméenne, alors que le scholiaste dit expressément qu'elle suivit à bref délai, ἐγένετο εὐθέως. On en peut dire autant de l'argumentation relative à la Néméenne V, placée en 489, et à la Ve Isthmique, 480 ; le point de départ est que cette dernière doit avoir été composée immédiatement après Salamine, et que les démêlés entre Athènes et Egine ont duré jusqu'à l'automne de 481 ; or si ce dernier point est exact, le premier n'est qu'une hypothèse que le texte n'impose pas. Une autre combinaison est possible, pour ces odes comme pour la IIe Néméenne, et serait peut-être plus vraisemblable. Mais M. Gaspar aurait trop de bonheur s'il ne s'était jamais trompé ; et si je crois pouvoir affirmer que quelques-unes de ses discussions ne sont pas convaincantes, s'étonnera-t-on que son intéressant travail justifie le mot de Pindare, νεαρὰ δ'ἐξευρόντα δόμεν βασάνῳ ἐς ἔλεγχον ἅπας κίνδυνος, qu'il a pris pour épigraphe ?

My.

G. Finsler. **Platon und die Aristotelische Poetik.** Leipzig, Spirgatis, 1900 ; xi-252 p.

Cet ouvrage, nous dit l'auteur, est sorti de recherches sur la katharsis. La question de la katharsis y tient en effet une grande place ; mais l'ensemble des développements de M. Finsler a une portée plus haute ; il en résulte avec évidence que la *Poétique* d'Aristote, sauf quelques divergences voulues, est le reflet des théories de Platon, et que Platon a compris mieux que personne la nature et l'essence même de la poésie. La discussion est originale. On n'avait guère, jusqu'ici, commenté la *Poétique* qu'à l'aide d'Aristote lui-même, et l'on ne peut dire que ce fût là une mauvaise méthode. Les ouvrages aristotéliques se tiennent et s'éclairent les uns par les autres, et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de comprendre la *Poétique* si on l'isole des autres traités d'Aristote, la *Politique* et la *Rhétorique* par exemple. Les travaux de Vahlen sont précieux à ce sujet, et récemment encore Hatzfeld, dans l'introduction à son édition de la *Poétique*, s'inspirait des mêmes principes. Mais si l'on avait souvent étudié l'influence exercée par Platon sur Aristote, si des savants comme M. de Wilamowitz avaient retrouvé cette influence jusque dans la *Poétique*, on n'avait pas encore recherché à fond ce que la *Poétique* doit à Platon, et, à part la dissertation de Belger, déjà ancienne de trente ans[1], M. F. n'avait pas eu, à proprement parler, de prédécesseurs, du moins en ce qui concerne tous les détails de la question. La lecture de son livre prouve qu'il n'était pas inutile de revenir sur les relations entre Platon

---

1. De Aristotele etiam in arte poetica componenda Platonis discipulo ; Berlin, 1872.

et la *Poétique* ; l'examen est approfondi et concluant. Il est digne de remarque, en effet, que la théorie d'Aristote sur la tragédie, ainsi que la fameuse définition, objet de tant de controverses, se retrouve jusque dans les termes eux-mêmes dans un grand nombre de passages des dialogues ; et Aristote, en éliminant certains traits qui ne répondaient pas à son plan, n'en reproduit pas moins dans son ensemble l'idée prédominante de son maître. La différence consiste en ce que le Stagirite construit une théorie technique, considère la crainte et la pitié à l'exclusion des autres passions, et fait de la katharsis, restreinte à la tragédie, le but essentiel de celle-ci. C'est ainsi qu'il se met en opposition avec Platon, en présentant la tragédie comme exerçant une action morale, d'où la conclusion se dégage que la tragédie ne saurait être bannie d'un état bien constitué. Mais Platon était-il donc l'ennemi de la poésie ? C'est ce que discute M. F. dans son remarquable dernier chapitre ; il y montre le développement des idées de Platon sur la poésie, en le suivant pas à pas dans les dialogues où il a exprimé ses sentiments. Partant de ce point, que le poète est inférieur au philosophe, parce qu'il n'atteint pas l'essence des choses (*Protagoras*), Platon attaque d'abord la croyance à la vertu éducatrice de la poésie (*Gorgias*), et cependant le poète est uni au philosophe par le lien commun de l'enthousiasme à l'égard du vrai, du beau (*Phèdre*) et de l'amour (*Banquet*). Sa conception de la *République* l'entraîne logiquement, malgré lui, « le cœur saignant », à en bannir la poésie qu'il aime ; mais enfin les *Lois* nous le montrent revenu à une conception analogue à celle du Phèdre, et exprimant l'espérance que la poésie, et la poésie dramatique en particulier, puisse servir à l'organisation de l'état, d'accord avec le législateur, et atteindre, comme l'état lui-même, son essence véritable, μίμησις τοῦ καλλίστου καὶ ἀρίστου βίου (*Lois*, 817 *b*). S'il est quelqu'un qui ait pu prendre à la lettre le mot de Bernays, que « Platon dans sa vieillesse était brouillé avec la poésie », celui-là a méconnu l'âme de Platon ; M. F. a montré, dans cette dernière partie de son livre, véritablement attachante, combien une telle opinion est contraire à la réalité. Si maintenant nous revenons au problème de la katharsis, dirons-nous que M. F. l'a résolu ? Son explication, appuyée sur de nombreux passages de Platon et d'Aristote, laisse encore place à bien des doutes. La katharsis a une valeur morale ; la pitié et la crainte sont des affections maladives de l'âme, et par la katharsis l'état normal de l'âme est rétabli ; celle-ci retrouve par là son équilibre, c'est-à-dire, pour parler comme Aristote, sa vertu (p. 122). La katharsis est une sorte de médication (morale, bien entendu) qui guérit en les modérant (M. F. se sert du mot *égaliser*) les dispositions maladives de l'âme (p. 121) ; et cet effet est obtenu par la tragédie sur la crainte et la pitié précisément en ce qu'elle excite la pitié et la crainte, les seules affections de l'âme dont parle Aristote. Hatzfeld avait dit à peu près la même chose, en parlant d'un retour à une juste mesure ; son

erreur fut de croire que la tragédie purifie la crainte et la pitié en nous donnant l'habitude de ressentir ces passions à un égal degré dans la réalité, c'est-à-dire en les transformant en habitudes vertueuses.

M. Finsler s'est gardé avec raison d'aller jusque-là ; mais pour le reste son interprétation ne diffère pas sensiblement de celle du professeur français ; il est regrettable qu'il ne l'ait pas connue. Platon dit quelque part que si un malheur nous frappe, nous mettons une sorte de point d'honneur à ne pas montrer notre peine, et à rester calmes, tandis qu'au contraire, à la vue des souffrances d'un héros de tragédie, nous nous abandonnons et témoignons notre compassion (*Rep.* 605 *c d*). La Fontaine, à la fin du livre I de *Psyché*, fait dire à Ariste (Boileau) : « Si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. » Je laisse au lecteur à réfléchir sur ces citations; et je fais remarquer seulement qu'il ne s'agit certainement pas de modérer, de tempérer les passions de pitié et de crainte, ou de les ramener à une juste mesure, pas plus d'ailleurs qu'il ne saurait être question, comme l'ont cru quelques-uns, de soulager l'âme et de satisfaire son besoin d'émotions.

My.

J. Bidez. **Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes,** publiées avec une introduction (Université de Gand ; Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres, 25ᵉ fascicule). Gand, Engelcke ; Bruxelles, Lamertin, 1900 ; XLVIII-33 p.

On sait que S. Jérôme a écrit une vie de Paul de Thèbes, qu'il signale lui-même parmi ses ouvrages (*Vir. ill.*, 135) ; outre cette vie en latin, deux autres, en grec, ont été publiées l'une dans les *Analecta Bollandiana*, t. II, dont Bolland avait antérieurement donné une traduction latine dans les *Acta Sanctorum* (janvier), l'autre par Fuhrmann et le P. Khell dans les *Acta sincera S. Pauli Thebæi ;* de plus, une vie copte a été publiée par M. Amélineau, et une vie syriaque par le P. Bedjan. La question s'est soulevée de savoir si le texte de S. Jérôme est l'origine de ces différentes versions, ou si son récit, au contraire, dérive d'un texte grec préexistant. Rosweyde s'est prononcé pour la première hypothèse, qui fut combattue par Bolland, et abandonnée depuis par la plupart des critiques. M. Bidez reprend aujourd'hui cette opinion, et montre que ces versions sont apparentées de plus ou moins près avec l'une ou l'autre de deux vies grecques inédites, qu'il publie dans le présent volume. De son argumentation, qui repose sur une comparaison minutieuse des textes publiés et des manuscrits, il résulte en effet, et cela semble indubitable, que le texte des

Analecta et celui de Fuhrmann sont parents d'un groupe de manuscrits dont la source commune est une traduction grecque de la vie latine composée par S. Jérôme, et que les versions copte et syriaque [1] se rattachent à la même origine (une copie de cette traduction) qu'une version grecque contenue dans un second groupe de deux manuscrits, un *Patmiacus* et un *Parisinus*. Le premier groupe (*a*) est de beaucoup le plus important pour la critique, le second (*b*) n'étant en somme qu'un remaniement, à la fois amplifié et abrégé, de la traduction grecque originale (*g*). Il se compose de cinq manuscrits, un *Vossianus* de Leyde (L), deux *Vaticani* (U et V), un manuscrit de Paris (R) et un de Turin (T). M. B. les répartit en trois groupes : L, UV, RT ; ils représenteraient une même tradition, mais indépendamment l'un de l'autre, les deux derniers étant néanmoins plus proches parents. « Le meilleur témoignage est celui de L, le moins sûr est celui de RT » (p. XI) ; dans le dernier groupe « R est le moins éloigné du texte primitif » (p. X). D'après ces considérations, M. B. donne le texte de *a* (= LRTUV) en prenant pour base L + UV ou RT contre l'autre groupe, ou L seul dans le cas de divergence complète, « puisqu'il fallait bien faire un choix » (p. XIII). Les conclusions de ce classement, il faut bien le dire, ne sont pas d'une parfaite certitude. Premièrement, le texte latin de S. Jérôme, comme le remarque M. B. lui-même (p. XI, note 2), est très mal établi ; il est difficile, par conséquent, de décider quel fut exactement l'original de la première traduction grecque, et par suite on ne peut affirmer positivement que tel manuscrit représente un meilleur texte que tel autre. Or, on conçoit, si cet original grec est dû à Sophronios, qui a mis en grec plusieurs traités de S. Jérôme, entre autres la vie de S. Hilarion et peut-être le *de Viris illustribus*, combien il est intéressant de le retrouver, et de quelle utilité il serait pour rétablir le vrai texte latin. Secondement, M. B. ne me semble pas estimer à sa juste valeur le manuscrit de Turin. Ce manuscrit, très important pour l'histoire de la tradition, puisque c'est de lui que se rapprochent le plus les textes grecs des Bollandistes et de Fuhrmann, est considéré par M. B. comme « le plus éloigné du texte primitif. » Ce jugement, fondé sur les remaniements de T, ne me paraît exact qu'en partie. Les remaniements de T, nombreux il est vrai, sont d'un genre tout particulier ; ils consistent le plus souvent, et cela est digne de remarque, en additions (peut-être d'anciennes observations marginales de la source), qui ne touchent en rien à la suite du texte, comme on peut le voir en les mettant entre parenthèses ; bien plus, certaines d'entre elles semblent se

1. Une traduction française accompagne la publication de M. Amélineau (*Ann. Mus. Guimet*, t. XXV), et M. Bidez a eu recours à une traduction du texte syriaque faite par M. Kugener ; il nous dit également qu'il doit beaucoup à M. l'abbé van den Ven.

rapporter à des passages du latin qui sont laissés de côté dans les autres manuscrits (p. ex. 14, 17—20, 3); enfin T, qui donne souvent des leçons plus voisines du latin que L [1], représente parfois une tradition différente, c'est-à-dire qu'à côté d'une bonne leçon de L il donne une leçon qui est la traduction d'une variante (notamment 10, 9 et 11). Il faudrait donc conclure que T remonte à une source qui a ajouté des mots et des membres de phrase à la traduction originale, tout en respectant les termes mêmes de cette traduction, et il n'aurait pas alors moins de prix que L pour la reconstitution du texte latin; car il est à remarquer en outre que beaucoup de bonnes leçons sont propres à ce manuscrit seul. Les additions de T, d'où qu'elles proviennent, n'enlèvent donc rien à sa valeur pour ce qui est du reste. Quoi qu'il en soit, j'admettrais volontiers que la concordance de LT donne la véritable leçon, par exemple 14, 17 περιρρεόμενος au lieu de περιρενόμενος RUV (texte περιρραινόμενος); et il en est ainsi en effet dans plusieurs passages, où le texte adopté, avec raison, par M. Bidez est celui de LT contre RUV (2, 9 et 16 — 10, 15 — 12, 8 — 18, 9 — 20, 4 et 15 — 28, 7). L'étude des manuscrits du texte latin est bien à désirer, et apporterait vraisemblablement de précieuses indications.

My.

H. van Gelder, **Geschichte der alten Rhodier.** Haag, 1900, viii-521 pp. In-8°.

L'auteur de cette vaste et compacte monographie — Mémoire couronné par la Société des Arts et Sciences d'Utrecht — nous prévient dès l'abord que le moment n'est pas encore venu d'écrire une « histoire complète et suivie » de Rhodes, et que telle n'a pas été son intention. Il a voulu faire, après Cecil Torr (1885), un inventaire de tout ce que nous ont appris sur l'histoire ancienne de Rhodes les nombreux textes épigraphiques et monuments figurés découverts depuis trente ans, textes naguère encore dispersés et maintenant réunis en *Corpus* (1895) par Hiller von Gärtringen. Nous connaissons assez bien maintenant, grâce à ces précieuses trouvailles, « l'histoire intérieure » de l'île, la religion, les institutions, les mœurs, les arts plastiques ; mais il faut attendre de l'avenir ce qu'elles ne nous ont pas donné encore, des renseignements nouveaux sur l'histoire politique et commerciale de Rhodes. C'est seulement quand cette lacune aura été comblée qu'il sera possible de construire le monument auquel M. H. van G. apporte des matériaux soigneusement classés et déjà mis en œuvre à la place qu'ils doivent occcuper dans le plan définitif.

---

1. Outre celles qui sont adoptées dans le texte (2, 6 — 14, 1 — 18, 12 — 22, 8 — 24, 10), j'en ai relevé une douzaine, sans compter d'autres leçons de T qui sont aussi bonnes que celles de L. Il s'agit, bien entendu, de T seul.

L'auteur voit mieux que personne ce qui manque à son livre ; mais disons tout de suite qu'il n'y manque rien de ce que nous pouvons actuellement savoir sur le sujet traité. Les parties qui attendent l'ouvrier de la dernière heure y sont représentées, un peu plus en raccourci, mais avec toute la substance contenue dans les monographies antérieures, ajoutée aux acquêts nouveaux. C'est donc bien une « Histoire », comme l'indique le titre, et non pas une série de « contributions » à l'histoire. Ce que veut dire l'auteur, en s'effaçant modestement dans le rôle de précurseur, c'est que après les préliminaires géographiques (p. 1-13) et la préhistoire mythique (p. 14-62), l'histoire politique n'occupe qu'un peu plus de cent pages (p. 63-177) dans son livre, et qu'il juge cette proportion anormale. Il n'a pas cherché à dilater artificiellement son exposé en y déversant des tranches de l'histoire des peuples et dynasties avec lesquels les Rhodiens sont entrés en relations ou en conflit, Lagides, Séleucides, Attalides, Achéens, Romains. Il discute les questions litigieuses, mais sobrement, avec le goût des solutions nettes et non de la polémique. Certaines de ces questions, notamment celles qui concernent les dates des principales acquisitions territoriales (p. 178-207), ont été rejetées dans le chapitre suivant, *Staat und Recht* (p. 178-288), où commence l'exploitation méthodique des textes nouveaux. A l'énumération des possessions rhodiennes succède l'analyse des organes internes, gouvernement de l'État rhodien à Rhodes, autorités municipales hors de l'ἄστυ, δᾶμοι subdivisés en κτοῖναι, système régional superposé, là comme ailleurs, aux groupes traditionnels des φυλαί et πάτραι, que reliait probablement le chainon intermédiaire des φρατρίαι. Les dieux et le culte (p. 289-367), l'art et les artistes (p. 368-408), la littérature et l'érudition (p. 409-422), le commerce, l'industrie, les mœurs (p. 423-439), occupent le reste du volume, complété par un Appendice épigraphique (p. 440-473) et d'amples Tables onomastiques (p. 474-511) contenant tous les noms des Rhodiens connus, rencontrés en pays rhodiens ou à l'étranger, avec références et, quand faire se peut, une date approximative à la suite de chaque nom.

Une pareille encyclopédie rhodienne ne se prête pas à une analyse critique. Elle n'est pas faite non plus pour la lecture courante. M.H. van G. a pris ses précautions contre le grand public, dont la curiosité, à vrai dire, ne le menaçait guère. Les abondantes références mises à même le texte le disloquent et disséminent parfois à grandes distances les membres de la construction syntactique. Telle phrase, encombrée de parenthèses bourrées de chiffres, occupe plus de lignes qu'elle ne compte de mots. Telle page de consciencieux inventaire ressemble à une table de logarithmes ; les sigles abréviatifs y remplacent à merveille ceux des sinus, cosinus et tangentes. Ces sigles, l'auteur n'a même pas songé à les expliquer dans un tableau placé à l'entrée : il se rue d'emblée dans les IGI, IGSI, GDI, SIG, CGC, sans le moindre

souci des profanes. Il dirait volontiers, comme Platon : nul n'entre ici, s'il n'est géomètre.

Il a de même oublié d'indiquer dans sa préface où il arrête l'histoire des « anciens » Rhodiens. C'est à la p. 177 seulement qu'on apprend que le dernier renseignement concernant l'histoire politique de Rhodes est de 380 p. Chr. En revanche, M. H. van G., qui ne veut avoir affaire qu'aux érudits, leur a fait la très grande politesse d'écrire en une langue qui a cours dans le monde entier. Je ne sais s'il a présenté à la *Provincial Utrechtsch Genootschap* un Mémoire en néerlandais : en tout cas, le livre est à la portée de ceux qui n'ont pas trouvé le temps d'ajouter à leur mise de fonds gréco-latine plus de trois ou quatre langues modernes. Ceux-là, j'imagine, sont nombreux, assez pour entraver, s'ils le voulaient, par la conspiration du silence l'irruption dans le domaine scientifique international d'une foule d'idiomes qui n'ont pas mérité par leurs services antérieurs le droit de cité « mondiale ». On nous ramène à la tour de Babel, avec menace d'ajouter à la cacophonie, en guise de remède, un volapük quelconque ou un latin de cuisine moderne. Ne voyons-nous pas l'Académie de Buda-Pest publier les documents latins des archives diplomatiques de la Hongrie, avec titre, préface, notes et tables en langue magyare? C'est du prurit patriotique : le patriotisme réfléchi n'est pas si chatouilleux, et, en l'espèce, il aurait trouvé le latin assez hongrois. Je recommande l'exemple de M. H. van Gelder aux « flamingants » de tous les pays.

A. Bouché-Leclercq.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis :
Q. Horati Flacci opera. Recognouit breuique adnotatione critica instruxit Edwardus C. Wickham, Collegii Noui soc. hon. Oxonii e typographeo Clarendoniano; Londini et Noui Eboraci, apud Henricum Frowde. 1 et 17 cahiers non paginés pet. in-8°. Prix : 2 sh. 6.

Cet Horace fait partie d'une collection de textes grecs et latins, analogue aux collections allemandes de Teubner, de Weidmann, de Tauchnitz (la collection in-8°), de Freytag. L'Angleterre n'avait rien d'exactement comparable, si je ne me trompe. Déjà ont paru Lucrèce, Virgile, César, les petits écrits de Tacite, des discours de Cicéron.

On doit féliciter l'université d'Oxford d'avoir eu l'idée d'une telle entreprise. A en juger par cet Horace, l'exécution matérielle est fort belle et, en général, supérieure à celle des collections rivales. Le public n'aura qu'à profiter d'une concurrence d'où naîtra l'émulation. Mais l'Horace de M. Wickham ne se recommande pas seulement par ces qualités tout extérieures.

Des éditions semblables, celle qu'il rappelle le plus naturellement est l'Horace de Hertz [1]. Il y a entre les deux une différence essentielle. Dans Hertz, les trois ou quatre lignes d'annotation contiennent des conjectures ou la leçon des mss. quand elle est corrigée dans le texte. En dehors de là et de quelques indications sur les Blandinii, il n'y a pas de variantes; sauf les sigles *B* et *v*, toutes les autres désignent les éditeurs modernes. Dans Wickham au contraire, 24 sigles désignent autant de mss., sans parler des leçons des scoliastes. Les principales divergences de la tradition sont indiquées. Les conjectures sont mentionnées fort rarement, à l'exception de celles de Bentley. Par suite, l'édition auglaise sera d'un usage plus général. Le premier besoin que l'on éprouve est de connaître la tradition.

A cet égard, M. W. a fait un choix. Il a exclu les variantes orthographiques et les lapsus de copistes. Mais on pourra être ennuyé d'avoir à chercher encore certaines leçons dans la forêt de Keller et Holder : *Od.* II, 2, 18 *plebis;* 4, 18 *delectam* et *dilectam;* 6, 19 *nimium*; 10, 18 *citharae;* 18, 8 *clientes*; *Sat.* I, 1, 115 *suis;* 2, 28 *nolunt;* 38 *moechos*; 49 *ut;* 78 *sectari matronas*; 3, 57 *ille* V; 131 *clausaque ustrina* V (variante solidaire de *tonsor* indiqué au v. suivant); 5, 67 *domini;* 6, 29 *est hic* V; 10, 5 *num*. Je me borne à ces deux livres. De telles lacunes sont inévitables. Mais il semble que nous n'avons pas encore l'apparat sommaire et pourtant complet dont M. Christ traçait naguère le plan [2]. Le mémoire de M. Christ ne paraît pas avoir exercé une grande influence et M. W. l'a négligé, semble-t-il. On doit le regretter. En s'inspirant de son esprit on eût pu sacrifier quelques mss. secondaires (voir la liste que dresse M. Christ, pp. 85-86), et ajouter des variantes utiles.

Aux mss. de Keller et Holder, M. W. a ajouté le ms. de Queen's College (Oxford) qu'il avait fait connaître dans sa grande édition. Il a eu raison. Il était bon de renouveler la mémoire des philologues du continent. Ce ms. a d'ailleurs pris place dans la seconde édition Keller des Odes.

M. W. indique avec soin le commencement et la fin des mss. On sait qu'il y a là une des grandes difficultés pratiques de la critique d'Horace. Mais ces indications, perdues dans l'apparat, ne permettent jamais en lisant un passage de savoir quels mss. le donnent. Il n'y a qu'un seul moyen de remédier à cet inconvénient : c'est d'annoncer à chaque page les mss. présents. M. W. pouvait le faire aisément en haut de la page, dans l'angle intérieur. Il ne sait pas quelle reconnaissance aurait accueilli cette petite attention.

Le texte adopté est très conservateur. En dix passages seulement,

---

1. *Rev. crit.* 1894, II, 256.

2. *Sitzungsberichte der ph. ph. u. der hist. Classe der Akademie zu München*, 1893, 57 sqq.

M. W. a introduit une conjecture, le plus souvent d'accord avec ses devanciers.

Il n'y a pas de pagination. Cette innovation est parfaitement légitime, sauf dans la préface. Un défaut bibliographique est l'absence de date au titre ; la préface est datée de décembre 1900. Enfin il n'y a ni index des noms propres ni table des *initia*. Ces deux appendices eussent rendu le volume bien plus pratique.

En résumé, très bonne édition, que l'on peut recommander aux étudiants et aux maîtres. Elle suffira pour les orienter rapidement sur les difficultés critiques. M. Wickham s'est d'ailleurs fait un nom honoré parmi les « Horatiens » par sa grande édition. Il était difficile de confier en Angleterre cette recension à des mains plus expertes.

Paul Lejay.

Las « Novelas ejemplares » de Cervantes; sus criticos; sus modelos literarios; sus modelos vivos, y su influencia en el arte, por Francisco A. de Icaza, c. de la Real Academia Española. Obra premiada por el Ateneo de Madrid. Madrid, Suárez, 1901, p. in-8° de 279 pp. — 4 ptas.

Avantageusement connu comme poète, M. de Icaza se révèle aujourd'hui comme un érudit des mieux informés et un critique des plus sagaces. Il passe en revue, dans la première partie de son ouvrage, ce qu'on a écrit jusqu'à ce jour sur les *Nouvelles exemplaires :* beaucoup de verbiage et de redites ; peu d'idées justes ou personnelles. Le livre suivant étudie chaque nouvelle en particulier, ses sources, ses modèles réels ou imaginaires. L'auteur y démontre que, égarés par trop de zèle, certains commentateurs ont eu tort de chercher dans chaque phrase une allusion, dans chaque personnage un portrait. Cervantes n'a fait, en somme, que peindre les mœurs de son temps sans parti pris et sans intention préconçue. La troisième partie est consacrée à un tableau très intéressant de la nouvelle espagnole avant et après Cervantes. L'influence des *Novelas* a été plus considérable à l'étranger qu'en Espagne même ; elle est encore sensible en certaines littératures, et M. de I. a cru la reconnaître jusque chez Edgar Poe. Je ne demande qu'à être convaincu, mais un rapprochement de cette nature exigerait, semble-t-il, de plus amples explications. On pourrait, dans un ordre d'idées inverse, signaler à M. de I. une analogie qui a peut-être échappé aux cervantistes. De même que le fameux *Coloquio de Cipion y Bergança*, le quatrième dialogue du *Cymbalum mundi* a pour interlocuteurs deux chiens nommés Hylactor et Pamphagus. Je n'en conclus pas que Cervantes ait imité Bonaventure Des Périers ; mais la comparaison vaudrait la peine d'être faite. En résumé, le livre de M. de Icaza est d'une lecture agréable et des plus instructives ; sobrement écrit, sans remplissage

ni longueurs, il a le mérite de nous mettre en garde contre une foule d'admirateurs maladroits qui ont faussé comme à plaisir le vrai sens des nouvelles de Cervantes.

Léo Rouanet.

Juan Ruiz, arcipreste de Hita. **Libro de buen amor.** Texte du XIVe siècle publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus par Jean Ducamin, agrégé de l'Université, professeur au collège de Castres. Toulouse, Privat, 1901, in-8° de LVI-343 pp. — 20 fr.

On connaît de ce poème trois manuscrits, dits de Salamanque, de Gayoso et de Tolède. M. Ducamin donne de chacun d'eux, dans son étude préliminaire, une minutieuse description. Il expose, plus loin, les raisons convaincantes qui l'ont décidé à reproduire *in-extenso*, quoique de date relativement moins ancienne, le manuscrit S., tout en citant au bas des pages les variantes de G. et de T. Le système adopté pour la transcription de ce manuscrit fait le plus grand honneur à la patience et à l'ingéniosité de M. D., qui, ayant dû renoncer à une reproduction photographique, s'est efforcé d'y suppléer par les moyens que la typographie mettait à sa disposition. Toute lettre ou mot tracé à l'encre rouge dans les manuscrits se trouve représenté dans l'imprimé par des caractères gras. Les caractères italiques sont affectés aux abréviations résolues. L'*s* ordinaire, l'*s* longue et deux sortes de sigma grec correspondent aux quatre formes d'*s* employées par les anciens scribes. L'*i* ordinaire et deux variétés d'*i* long, l'un sans boucle et l'autre avec boucle, alternent suivant les cas. Enfin les moindres particularités, les plus insignifiantes en apparence, sont soigneusement notées au passage. Trois fac-simile, mieux que de longues explications, aident à saisir sans grands efforts la valeur de ces signes conventionnels. Un souci d'exactitude aussi extrême pourra paraître exagéré à quiconque n'a pas le volume entre les mains. En réalité, l'œil s'accoutume très vite à cette diversité de caractères, et il n'en résulte ni fatigue ni confusion pour l'esprit du lecteur. On comprendra, de plus, qu'une édition établie d'après des principes aussi rigoureux ne saurait qu'être d'une fidélité absolue.

M. D. a restitué aux *cantares* de l'archiprêtre de Hita le vrai titre que leur avait donné l'auteur, titre ignoré jusqu'à ces dernières années où M. Menéndez Pidal l'a découvert et fait connaître dans un très remarquable article de la *Revista des archivos, bibliotecas y museos* (t. II, p. 106, 1898). La nouvelle édition contient en outre 64 vers que l'on chercherait vainement dans celles qui l'ont précédée. Dès qu'il s'agit d'un monument littéraire aussi vénérable, on se demande par suite de quels scrupules niaisement pudibonds furent supprimées ces 16 *cuartetas*, assez innocentes en somme. M. D.

annonce que son édition paléographique du *Libro de buen amor* sera complétée prochainement par une édition critique. Ce texte est digne, en effet, d'être étudié sous tous ses aspects, et nul ne s'acquitterait de cette tâche avec autant de savoir et de conscience que le jeune professeur. Dès à présent, son travail a rendu inutiles les publications antérieures de Sanchez et de Janer; il est actuellement le seul que puissent consulter en toute confiance les philologues et les érudits.

Léo Rouanet.

Guillaume Poyet, avocat et chancelier, par Maurice Deubel, docteur en droit. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1901, 148 p. in-8°, 5 fr. (Bibliothèque de la conférence Rogéville, VIII).

Ce n'est pas une nouvelle biographie du chancelier de François I, Guillaume Poyet, que l'auteur a voulu nous donner après le récent travail de M. Porée. Il nous offre simplement dans cette thèse de doctorat, soutenue à Nancy, la discussion juridique des différents griefs que les juges contemporains et les historiens postérieurs ont fait valoir contre ce personnage aussi intelligent qu'immoral, dont la fortune tardive (il avait cinquante ans quand il entra dans la politique en plaidant pour Louise de Savoie contre Charles de Bourbon) mais rapide, se termina par une chute aussi honteuse que profonde. Dans une série de chapitres, M. Deubel nous entretient donc successivement du procès contre le connétable, de l'ordonnance de Villers-Cotterets, en tant que restreignant la défense des accusés, de la gestion des finances du royaume par le chancelier, du procès de l'amiral Chabot de Brion, du procès de Poyet lui-même, pour voir « s'il ne pourrait pas être au moins partiellement réhabilité ». Et, en effet, sur toutes ces questions, l'auteur fait des efforts méritoires pour arracher au lecteur sinon un verdict d'innocence, du moins les circonstances atténuantes. Dans le procès qui devait dépouiller Bourbon et le pousser à trahir son pays, la thèse plaidée par Poyet est déclarée « aussi soutenable que celle de ses adversaires », plus favorable (à la royauté) que les autres, quoique « peut-être pas aussi bonne en équité ». — Pour l'ordonnance de justice de 1539, il est vrai que « l'innocence n'avait aucune garantie » contre des juges prévaricateurs, mais le chancelier en codifiant les édits antérieurs, n'a rien innové sur ce point. Comme ministre des finances, Poyet a « employé parfois des moyens peu recommandables pour remplir les caisses de l'Etat » mais pourtant c'était « un grand financier ». Chabot a « commis l'imprudence de se mêler aux intrigues de la cour »; c'est d'ailleurs un personnage peu intéressant, et le roi était dans son droit le plus strict en le traduisant devant une commission extraordinaire pour le punir de ses malversations. Il est présumable en effet — nous sommes d'accord sur

ce point avec M. D. — que Chabot a sollicité, pris de toutes mains, volé, si l'on veut, (tout comme le connétable de Montmorency, son ennemi, se livrait à un ignoble chantage vis-à-vis de M. de Chateaubriand, le gouverneur de Bretagne) comme tous les favoris de la cour des Valois [1]. Mais là n'est pas la question toute entière, et d'ailleurs, si la mendicité de ces seigneurs donne « une triste idée de tous ces personnages », je ne vois pas bien pourquoi le mépris que nous inspire Poyet, leur digne émule sur ce point, « est peut-être un peu exagéré. » Mais ce qu'on lui reprochait surtout, ce qui fut particulièrement scandaleux dans sa conduite, ce fut l'indécente pression qu'il exerça sur les autres juges, ses subordonnés, c'est qu'il n'eut pas honte de se faire octroyer d'avance par le roi une partie des biens de l'accusé, alors qu'il n'était pas encore condamné. Aussi n'éprouve-t-on aucune compassion pour le chancelier quand, ayant cessé de plaire, il succombe à son tour sous une procédure semblable ; il se défendit en avocat retors plutôt qu'en innocent opprimé, et ce haut dignitaire qui, sous sa simarre avait revêtu la robe du prêtre, à soixante ans, fut convaincu d'avoir suspendu le cours de la justice, d'avoir protégé des misérables (parmi eux le père de ses deux maîtresses), d'avoir fait fortune aux dépens de l'Etat, et privé de ses charges et de sa liberté. M. D. voit, il est vrai, dans le pouvoir immense qu'on avait laissé prendre à Poyet, « un nouveau motif d'indulgence ». Plusieurs trouveront un peu outré le zèle de son défenseur d'office. Passe encore, s'il ne s'agissait pour lui que d'obtenir les circonstances atténuantes pour un grand coupable ; mais il rend en vérité un fort mauvais service à son client posthume en le peignant « plein de sollicitude pour le pauvre populaire, serviteur zélé de la royauté, ennemi de tous les abus; digne précurseur en un mot du cardinal de Richelieu. » Des exagérations pareilles vaudront tôt ou tard au chancelier une revision de son procès en sens contraire; ce n'est pas à si bon compte qu'on devient un Richelieu dans l'histoire.

R.

Frantz Funck-Brentano. — **L'affaire du Collier** d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis. Paris, Hachette, 1901. In-8°, 351 p.

Dans ce nouveau volume M. Frantz Funck-Brentano reprend en

---

1. P. 99. Personne n'admet plus aujourd'hui que le dauphin François soit mort de poison en 1536, malgré les aveux arrachés au malheureux Montecuculli par la torture. — P. 100 et 116. Il y a une singulière confusion dans l'exposé de la situation réciproque des partis à la cour. Si la duchesse d'Etampes, la maîtresse de François I, réclame justice pour Chabot, ce n'était certainement pas pour faire plaisir au *duc d'Orléans* (qui d'ailleurs était alors déjà, à son tour, le dauphin) car il était l'amant de sa rivale en influence, de Diane de Poitiers.

sous-œuvre, usant des moindres matériaux que lui a fournis une énorme bibliographie préalablement élaborée, l'affaire du collier.

Cette histoire, telle que M. F.-B. la conte par le menu, est vraie de tous points. Il l'a dégagée au moyen d'une minutieuse critique de tous les éléments faux ou douteux qui l'encombraient. Du fatras d'innombrables œuvres d'imagination ou de parti que ce sujet avait fait éclore, émergeaient quelques livres sérieux; ils étaient obscurs en quelque endroit ou incomplets. M. F.-B. a élagué, ajouté ou remanié dans toute cette littérature. Il offre au public trois cent cinquante pages qui la résument et la corrigent et il a autant de raisons qu'on peut en avoir en histoire, de penser qu'il a dit le dernier mot sur cet incident de terrible conséquence.

Et pourtant, son livre est encore un roman.

M. F.-B. s'est dit que la méthode habituelle de composition historique, si habilement appliquée fût-elle, et le style ordinaire des historiens, même émancipé des formules communes aux érudits qui ne sont que cela, même fortement rajeuni et coloré, ne s'accorderaient pas avec un sujet si invraisemblable, si fou, si romanesque enfin. Il a composé son ouvrage, scrupuleusement documenté, comme nos psychologues les plus goûtés composent leurs romans et l'a écrit dans un style qu'on trouve plutôt chez les nouvellistes soucieux d'*écriture artiste* que chez les historiens. De ce style je ne dirai que du bien. Malgré quelques images forcées ou certains effets trop poussés, j'aime mieux l'originalité, voire la fantaisie de M. F.-B. que le style incolore et plat et toujours le même de tant de maîtres de l'érudition.

Je ne parlerai pas dans les mêmes termes de la composition. Qu'un romancier coupe son livre en petits chapitres consacrés chacun à un portrait de personnage ou à un court épisode, comme M. Hervieux dans l'*Armature*, soit. Un lien rigoureux n'est peut-être pas nécessaire entre les diverses parties d'un roman assez simple. Je le crois indispensable pour souder les périodes d'une aventure longue, compliquée et embrouillée comme celle du Collier. Le lecteur eût mieux suivi les phases de l'affaire dans un récit moins divisé.

Les peintures des caractères elles-mêmes eussent peut-être gagné à ne pas être faites en plusieurs fois. Elles sont cependant généralement fort réussies. M. F.-B. a mis tous ses soins à fixer les physionomies de ses héros, d'abord parce que plusieurs d'entre eux avaient été présentés sous un aspect qui lui semblait faux ou inexact, ensuite parce que « c'était dans le fond des caractères que se trouvait la raison d'être, partant l'explication des faits..... ». Il peut se flatter que ses personnages sont pour la plupart fort bien campés et aussi vrais que nature. Il a saisi sur le vif chacun de ces aigrefins de marque, associés ou rivaux, dupant et dupés, de sort inégal comme d'intelligence, tous finalement passibles des cachots, de l'étrivière ou du fer rouge. Jeanne de Valois de La Motte, intrigante à l'audace sans limites, aussi

imprévoyante qu'impudente; La Motte, son digne époux, juste aussi moral qu'un ruffian; Cagliostro, modèle des charlatans, tantôt cynique et tantôt inconscient, en arrivant à se tromper lui-même; Mlle d'Oliva, le vice inintelligent, paré des charmes de l'ingénuité; Bette d'Etienville, *arriviste* d'ancien régime qui eût fini de nos jours dans la peau d'un politicien, voilà des types définitivement fixés. — Que M. F.-B. me permette de faire une réserve pour le cardinal de Rohan, son préféré de toutes manières, celui qu'il a le plus travaillé et qu'il a le moins sévèrement jugé. S'il avait pu connaître certains documents, encore inédits, mais dont l'analyse sera bientôt publiée, conservés aux Archives départementales du Pas-de-Calais (fonds de l'abbaye de Saint-Vaast), il eût hésité sans doute à le gratifier « d'une âme généreuse ». Lorsque M. F.-B. aura compulsé tous ces mémoires et pièces de procédures, correspondances d'hommes d'affaires, de religieux et d'autres gens encore où se trouvent exposés les rapports de l'orgueilleux commendataire avec le monastère dont les richesses alimentaient ses folies, lorqu'il aura vu avec quelle âpreté son beau prince Louis chicanait pour réclamer des revenus qui nous semblent plutôt avoir dû appartenir aux bénédictins, il conviendra que le prélat joué par les Cagliostro et les La Motte, ne fut pas dupe partout...

Ces remarques faites, s'il me faut dire en quelques mots mon opinion sur le nouveau livre de M. Funck-Brentano, je le crois aussi bien destiné que les précédents à intéresser le grand public, et plus capable encore d'instruire et de charmer les amis de la vérité et les amateurs de belle littérature historique.

J. CHAVANON.

Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landesarchivs herausgegeben von der grossherzoglichen Archivdirektion. Erster Band. Karlsruhe, Müller, 1901, VII, 320 p. gr. in-8°.

M. Frédéric de Weech, directeur général des Archives du grand-duché de Bade, inaugure par le présent volume la publication des *Inventaires sommaires* des nombreux dépôts qui sont venus, par suite d'héritages, de legs, d'agrandissements territoriaux ou en vertu des réglements administratifs modernes, se fondre successivement, et surtout au cours du XIXe siècle, dans le fonds d'archives assez modeste des anciens margraves de Bade-Bade et de Bade-Dourlach. Ce n'est pas, bien entendu, le répertoire détaillé lui-même qu'il met à la disposition du public, mais des résumés aussi précis et complets que possible; ils suffiront certainement, si nous en jugeons par ce premier volume, à l'orientation des savants désireux de consulter les collections confiés à sa garde.

Dans une courte introduction, nous apprenons à connaître l'or-

ganisation actuelle du dépôt, qui a été remanié à plusieurs reprises. Le *General-Landesarchiv* comprend trois grandes divisions, le *Familienarchiv*, le *Haus-und Staatsarchiv* et le *Landesarchiv*. La première renfermant les pièces intimes et secrètes, relatives à la dynastie régnante ou à celles qui ont régné sur le pays, ne sera point représentée dans cet inventaire imprimé; sans doute elle n'est pas accessible non plus aux travailleurs. Les *Archives de la Maison et de l'Etat*, qui forment la seconde division, se partagent à leur tour en six subdivisions, dont la première comprend les pièces *personnelles*, se rapportant aux princes, en tant qu'on les a jugées communiquables, la seconde les affaires de la cour, la troisième les affaires de l'Etat, la quatrième, les relations des ambassadeurs et envoyés au dehors, la cinquième les affaires de l'Empire, la sixième enfin les affaires des cercles de l'Empire. La troisième grande division du dépôt, les *Archives du pays*, est subdivisée actuellement en dix-sept rubriques, d'importance très diverse; c'est par quelques unes de ces subdivisions qu'on a commencé la présente publication, sans s'en tenir cependant à l'ordre tracé par le cadre officiel. Le volume s'ouvre par l'Inventaire sommaire de la *première* subdivision, les *diplômes et chartes des empereurs et rois d'Allemagne et les bulles des papes* (p. 6-74).

Il y en a un assez grand nombre, commençant pour les empereurs à Louis-le-Débonnaire (805), en s'arrêtant à Maximilien I (1512), et allant pour les papes, d'Urbain III (1094) à Boniface VIII (1302) [1]. Le rédacteur de l'inventaire a soigneusement relevé pour chaque pièce si elle a déjà été publiée ou donnée en régeste dans une publication antérieure. Le second paragraphe de cette subdivision, comprenant les *chartes territoriales* est réservé pour plus tard; il en est de même pour les deux subdivisions suivantes, comprenant les *Archives féodales et nobiliaires* et les *Pièces et dossiers administratifs* (*Akten*). Notre volume reprend à la rubrique IV, qui renferme les Cartulaires (*Copialbücher*) (p. 75-186); mais parmi eux se trouve, au milieu des véritables cartulaires d'une foule de couvents, d'abbayes, de petites villes, etc. [2], des volumes qui, sous un intitulé plus vaste, p. ix. *Bade, Bâle, évêché de Spire*, *Brisgau*, *Palatinat*, etc., renferment aussi des dossiers avec des pièces originales, des notices historiques, etc. La rubrique suivante, comprenant les *Nécrologues* de monastères, est inventoriée aux pages 187-192. Les *Urbaires*, inventaires et renovations de bans [3] (section VI) ainsi que les pièces de la septième,(*Redevances*, *fondations pieuses et scolaires*) sont momenta-

1. Il y a des pièces remontant à 705 et 995, mais elles sont reconnues fausses aujourd'hui.
2. Cette rubrique des cartulaires ne compte pas moins de 1,520 volumes.
3. Il y en a 10,776 volumes.

nément laissées de côté, et notre volume se termine (p. 193-290) par le catalogue des *Manuscrits* (section VIII) classés soit par rapport aux localités qu'ils concernent, soit sous le nom de ceux qui les ont composés ou de ceux à la vie desquels ils se rapportent. C'est dans ce dernier chapitre seul que nous avons rencontré quelques numéros ayant un intérêt direct pour le lecteur français; nous les indiquons en note [1]. Mais on ne peut qu'encourager la Direction des Archives à hâter la mise à jour de son inventaire et surtout — et avant tout le reste — de la partie relative à l'histoire politique. Il n'est pas douteux qu'on n'y signale alors bien des pièces curieuses pour l'histoire du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle. L'exécution typographique est très satisfaisante [2] et le format commode; nous félicitons M. de Weech de ne pas avoir adopté l'encombrant in-quarto.

R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1901.

M. Cagnat lit une note du R. P. Ronzevalle, professeur à l'Université de Beyrouth, sur une représentation de *Jupiter Heliopolitanus*, trouvée par lui dans ses fouilles de Deir-el-Galáa.

M. Oppert donne l'explication d'un texte relatif à un roi de Perse dont il a reconnu le nom dans une inscription sur marbre publiée par le R. P. Scheil. Cette inscription, dont le début seul est conservé, fut faite pour le roi Socydianus ou Sogdianus.

M. Charles de Grandmaison, correspondant de l'Institut, communique une note sur l'origine et l'étymologie française du mot *Huguenot* prouvées par des textes authentiques antérieurs de deux siècles à la Réforme. Les textes allégués sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Tours.

Séance du 5 juillet 1901.

M. Barbier de Meynard lit une note de M. René Basset sur les ruines de Morat, l'ancienne capitale berbère, et insiste sur l'importance des recherches archéologiques entreprises par le correspondant de l'Académie à Alger.

---

1. P. 209 (n° 198-199) : Documents sur les frontières d'Alsace, XVIIIe siècle. — P. 224 (n° 391) : Journal de voyage d'un gentilhomme du Palatinat en France et aux Pays-Bas, 1674-1682 (écrit en français). — (N° 399) : Dossier sur des Français expulsés pour cause de religion et réfugiés au Palatinat (1680-1690). — P. 239 (n° 631) : Journal du conseiller Oehl, délégué de l'évêque de Spire au Congrès de Rastatt (1797-1799). — P. 264 (n° 943) : Mémoire de M. de La Houssaye, intendant d'Alsace sur les frontières de cette province (1713). — P. 272 (n°s 1,040-1,042) : Mémoires du colonel autrichien comte Jean-André de Traitteur, sur les campagnes de 1793-1795 en Alsace et sur le Rhin. Le reste n'a guère d'importance.

2. Nous n'avons guère relevé que deux petites fautes d'impression ; p. 196 il faut lire *Besançon* pour *Bensançon* et p. 285 *Levrault* pour *Léovault*.

M. Léon Joulin communique les premiers résultats de ses recherches sur la station de Vieille-Toulouse, connue depuis longtemps par les nombreuses médailles antiques que l'on y découvre. Cette station fait partie d'un vaste oppidum dont M. Joulin a relevé les fortifications, ainsi que de nombreux restes d'habitations gauloises. Les origines de la grande métropole du S.-O. se trouvent dès aujourd'hui fixées.

M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté des Lettres, lit un mémoire sur le nom du mois appelé au moyen âge *delair* ou *deloir*. Il montre que l'opinion qui distingue un mois dit *delair*, qui serait août, d'un mois dit *deloir*, qui serait décembre, est complètement erronée; *delair*, comme *deloir*, s'applique toujours à décembre. Il écarte ensuite l'explication courante, d'après laquelle on aurait dit le mois *de l'oir*, c'est-à-dire le mois de Jésus-Christ, hoir (héritier) de l'Eternel, puis par corruption le mois *de deloir*, et il ramène le mot français au latin *delerus*, variante de *delirus* « extravagant ». Le mois de décembre a dû être ainsi qualifié dès l'antiquité, à cause des extravagances des Saturnales, qui duraient du 17 au 24, et qui ont été perpétuées par la Fête des Fous du moyen âge.

M. d'Arbois de Jubainville soutient, contre M. Max Rothstein, que la qualité de fils ou descendant du Rhin attribuée par les mss. de Properce au chef gaulois Virdumaros s'accorde avec une doctrine religieuse celtique. Les Celtes croyaient à la divinité des fleuves. M. Rothstein, contre MM. Baehrens et d'Arbois, préfère une hypothèse suggérée par un passage de Silius Italicus, où il est parlé d'un autre chef gaulois qui aurait été descendant de Brennus. Mais les hypothèses ne peuvent rien contre la leçon des mss. — M. Salomon Reinach cite un passage de Claudien où il est dit qu'Alaric descendait du Danube.

Séance du 12 juillet 1901.

M. Salomon Reinach annonce que, le 20 juin dernier, une expédition bavaroise, fouillant sur l'emplacement du grand temple d'Egine dont les frontons ornent la Glyptothèque de Munich, a découvert une inscription des environs de l'an 500 a. C., qui fait enfin connaître le nom de la divinité à laquelle était consacré le temple. C'est une obscure déesse locale, Aphaia, que l'on assimilait à la Britomartis crétoise et à Artémis. Les désignations courantes : temple de Jupiter panhellénien, temple d'Athéné, doivent désormais être abandonnées. Cette inscription démontre également qu'avant les guerres médiques il existait déjà un vieux temple, contenant une statue décorée d'or et d'ivoire, sur l'emplacement de celui qui subsiste encore et dont la décoration sculpturale est postérieure à la bataille de Salamine (480). — M. Pottier présente quelques observations.

M. Bréal fait une communication sur l'étymologie du nom de la déesse Juturna et sur le verbe impersonnel *interest*. — MM. S. Reinach, Clermont-Ganneau et Viollet présentent quelques observations.

Séance du 19 juillet 1901.

Sur la proposition de la Commission de la fondation Piot et le rapport de M. Babelon, l'Académie accorde à M. Degrand, consul de France à Philippopoli, une somme de 2,000 francs pour continuer les fouilles entreprises, ces années dernières, par M. Seurre, membre de l'Ecole française d'Athènes, à Yamboli (Bulgarie).

M. Bréal communique une étude sur l'étymologie des mots latins *manus*, *potestas*, et du mot allemand *mund*, etc.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un mémoire sur la mosaïque géographique de Madeba.

M. d'Arbois de Jubainville communique une note sur l'usage général qui exista autrefois en Europe de donner pour successeur au roi défunt, non pas son fils, mais son frère ou son neveu, en principe le membre le plus âgé de la famille royale.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 août — 1901

W. Wundt. **Völkerpsychologie,** Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von *Sprache, Mythus* und *Sitte*. — Erster Band, **Die Sprache,** Zweiter Theil. In-8°, x-644 p. Leipzig, 1900 [1].

La seconde partie du grand ouvrage de M. Wundt est tout entière consacrée à l'étude des faits les plus essentiels du langage; c'est avant tout une tentative pour exposer au point de vue de la psychologie les phénomènes que les linguistes étudient en eux-mêmes. Le titre général de *Völkerpsychologie* semble d'ailleurs très propre à égarer le lecteur; car, si les faits que M. W. s'efforce d'expliquer n'ont lieu qu'en vertu même de l'existence des sociétés humaines, il n'apparait en aucun point de l'exposé que M. W. ait tenu compte à un degré quelconque de ce caractère social des phénomènes linguistiques ni de l'influence que les faits sociaux ont pu exercer. C'est toujours au point de vue de la psychologie des individus que se place l'auteur.

L'ouvrage comprend quatre chapitres seulement.

Le premier — qui est le sixième de l'ouvrage complet — a pour objet l'étude des formes. M. W. y étudie la distinction des parties du discours et les diverses catégories grammaticales : nombre, genre, cas, temps, modes, etc. C'est un véritable essai de grammaire générale fondée non plus sur la logique, mais sur la psychologie. Comme la plupart des recherches de ce genre, l'étude de M. W. repose essentiellement sur un dépouillement du *Grundriss* de Fr. Müller, c'est-à-dire d'un livre très utile pour orienter d'une manière générale, mais superficiel par la force même des choses; on ne peut se défendre d'une inquiétude quand on voit tirer des conclusions de faits aussi su-

1. Sur la première partie, voir la *Revue* du 24-31 décembre 1900, p. 489 et suivantes.

perficiellement observés et exposés. De plus, M. W. ne cesse pas de présenter ses théories au point de vue des origines : presque toujours il oppose les formes qu'il considère comme primitives à celles qu'il tient pour relativement récentes : le mal est que les langues des peuples peu civilisés qui sont censées donner une idée de ces formes primitives sont justement celles qui sont connues seulement dans des périodes toutes modernes ; mais de ce que leur passé est inconnu, il ne résulte évidemment pas qu'elles n'aient pas subi de longues séries de transformations : il semble prudent de réserver toutes les conclusions à tirer de ces langues jusqu'au jour où, par une comparaison attentive, on aura pu entrevoir quelque chose de leur développement antérieur. Enfin, tout en ayant le sentiment très net que les seules choses vraiment communes à toutes les langues sont des lois psychologiques, M. W. ne s'interdit pas de poser des conclusions générales dont il est malaisé de fixer la valeur ; il admet, par exemple, qu'il y a quatre cas de « détermination intérieure » qu'il oppose aux cas de la « détermination extérieure » (locatif, ablatif, instrumental, etc.) dont le nombre est illimité : il ne semble pas, en effet, qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir en dehors du nominatif, de l'accusatif, du génitif et du datif d'autres cas de cette sorte, mais il n'y a pas non plus de langues où ces quatre cas existent tous les quatre, sans mélange avec des cas d'autres espèces ; on est donc ici en face d'une pure abstration dont le linguiste ne peut guère faire usage.

Dans le chapitre suivant, M. W. traite de la phrase qu'il définit ainsi, p. 240 : « den sprachlichen Ausdruck für die willkürliche Gliederung einer Gesammtvorstellung in ihre in logische Beziehungen zu einander gesetzten Bestandtheile » ; cette définition montre bien le souci essentiel de l'auteur qui est d'exprimer en termes psychologiques les faits linguistiques. Ici encore, M. W. institue des classifications générales, qui doivent s'appliquer à toutes les langues, par exemple celle en phrases exclamatives, déclaratives et interrogatives. Si l'on voulait partir de ces distinctions pour étudier la syntaxe, on finirait sans doute par aboutir à des résultats tout aussi fâcheux que ceux qu'ont donnés les classifications fondées sur la logique : ce qu'il importe de déterminer quand on fait la grammaire d'une langue ou d'un groupe de langues, ce sont les procédés que ces langues présentent en fait ; or, ces procédés ne se laissent pas classer ainsi sans violence.

Le chapitre VIII, sur les changements de sens des mots, est de ceux où le psychologue peut donner aux linguistes le plus d'indications utiles. M. W. s'attache à retrouver quels sont exactement les procès d'association des idées qui sont en jeu dans chaque type de changement de sens ; il donne de la métaphore une définition étroite et précise et montre que les changements de sens ne reposent pas, à parler strictement, sur les métaphores, comme on le dit d'ordinaire.

Un dernier chapitre, de beaucoup le plus bref, car il n'a que 31 pages (contre 200 accordées à chacun des trois autres), a pour titre : l'origine du langage. Et en effet, M. W. fait remarquer avec raison que les chapitres précédents renferment tout ce qu'il avait à enseigner sur l'origine du langage, au point de vue psychologique. Son point de vue est en somme celui des *Antinomies linguistiques* de M. V. Henry qu'il semble ignorer dans ce volume comme dans le précédent.

M. Brugmann a revu les épreuves de ce volume et fourni un errata pour le premier : c'est dire que, cette fois, les exemples cités sont en général corrects. Toutefois, M. Brugmann n'a pu tout revoir avec la même attention ; il est resté, par exemple (p. 469 et 477), un rapprochement de *heim* et de *himmel* qui est malheureux, ainsi que d'ailleurs la plupart des faits cités dans cette page 469, tous plus contestables les uns que les autres.

Sans insister ici sur le détail dont la discussion entraînerait trop loin, il convient de remercier l'illustre philosophe de Leipzig de l'effort puissant qu'il a fait pour mettre des réalités psychiques à la place des notions abstraites dont les linguistes ont dû souvent se contenter jusqu'ici. De même qu'il est maintenant obligé de connaître les réalités physiologiques de la phonétique, le linguiste sera désormais tenu de savoir que tout fait grammatical est l'expression de phénomènes psychiques ; mais, il importe de le dire nettement, il ne doit pas modifier pour cela sa manière d'étudier les faits grammaticaux ; c'est au psychologue qu'il appartient d'examiner les phénomènes généraux de l'âme sur lesquels repose la grammaire ; après comme avant le livre de M. W., le grammairien n'a qu'à envisager directement les faits concrets, particuliers, tels qu'ils sont donnés dans chaque idiome et dans chaque famille de langues ; et il serait très fâcheux qu'on s'autorisât à l'avenir des recherches de M. Wundt pour lancer la linguistique dans de vaines recherches de généralités.

A. Meillet.

Dr. Anton Baumstark. — Aristoteles bei den Syrern von v-viii Jahrhundert. Syrische Texte herausgegeben, übersetzt und untersucht. Band I : syrisch-arabische Biographieen des Aristoteles ; syrische Commentare zur εἰσαγωγή des Porphyrios. Leipzig, Teubner, 1900, gr. in-8°, p. xiv, 257 et 67.

Un travail d'ensemble sur la philosophie péripatéticienne chez les Syriens et les Arabes offre plus qu'un intérêt historique ; il a aussi son utilité pour la critique du texte grec d'Aristote. La publication de M. Baumstark doit comprendre, outre le volume paru, trois autres volumes consacrés aux trois premiers livres de l'Organon ; un dernier volume embrassera la métaphysique, la physique et la psychologie d'Aristote.

En premier lieu M. B. analyse et compare entre eux les textes syriaques et arabes relatifs à la vie et aux œuvres du philosophe de Stagire. Il traite en second lieu des commentaires de l'Isagogé de Porphyre dont il publie les textes syriaques avec une traduction allemande, savoir : le commentaire de Probus ; le commentaire de Jean Philoponus (d'après les fragments de trois sources différentes) ; et un commentaire anonyme. Nous aurions voulu suivre ici M. B. dans ses recherches et rappeler les importants résultats auxquels l'ont conduit son étude approfondie des textes, ses discussions sur les sources originales et son exposé de l'évolution philosophique chez les Syriens et les Arabes pendant les trois périodes qu'il distingue. Mais une analyse de ce genre nous entraînerait trop loin et serait insuffisante, car le livre mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Nous préférons signaler un point sujet à la critique. Probus vivait dans la première moitié du ve siècle de notre ère ; M. B. est d'accord en cela avec M. Hoffmann. Un ms. indique que ce commentateur de l'Isagogé était archiatre (médecin en chef) et archidiacre d'Antioche de Syrie. M. B. tire de ces faits une dissertation spécieuse : « Les travaux tendancieux, dit-il (p. 143-144), sur Théodore (de Mopsueste) dans le sens d'une opposition, ouverte ou dissimulée, contre Cyrille victorieux et les décisions d'Ephèse, sont représentés chez les Syriens par Probus à Antioche et par Ibas à Edesse. Naturellement nous devons considérer Antioche comme le siège le plus ancien, et Edesse comme le siège le plus récent de cette opposition. L'école nestorienne d'Edesse n'est rien autre que la continuation de l'ancienne école théologique d'Antioche soutenant une simple ἕνωσις σχετική. Antioche, Edesse et Nisibe (avec Gondésapor) sont les trois étapes de la retraite de la doctrine Antiochienne devant la doctrine Alexandrine de l'ἕνωσις ὑποστατική, proclamée à Ephèse comme article de foi de l'Eglise catholique. La suppression de l'Ecole d'Edesse en 489 n'est que la répétition d'un précédent analogue qui — à part seulement l'emploi d'une violence brutale — s'était passé beaucoup plus tôt à Antioche. Conformément à tout cela, la traduction Antiochienne de Théodore précéda l'Edessénienne, l'activité de Probus à Antioche commença avant celle d'Ibas à Edesse ; et c'est d'autant plus vraisemblable qu'à Edesse, jusqu'en 435, tout mouvement du parti nestorien, surtout l'étude de Théodore, fut contenu par les moyens les plus extrêmes. »

Cette thèse n'est malheureusement basée que sur la notice assez suspecte d'un ms., suivant laquelle Probus jouissait à Antioche d'une situation distinguée ; notice qu'on peut du reste expliquer en admettant que Probus, après avoir traduit en syriaque l'Isagogé, revint d'Edesse à Antioche. Quant à une double traduction syriaque de Théodore, faite l'une à Antioche (il n'en est question nulle part) et l'autre à Edesse, on ne peut y songer raisonnablement. Antioche était encore hellénisée au ve siècle (v. notre *Littérature syriaque*, p. 5) et

n'offrait aucune attache pour une traduction syriaque. Nous croyons donc encore que le paragraphe du catalogue d'Ebedjésu ainsi conçu : « Ibas, koumi et Probus traduisirent du grec en syriaque les livres de l'Interprète (Théodore) et les écrits d'Aristote », doit s'endre d'Ibas et de ses disciples traduisant ces œuvres grecques à Edesse. Si Ebedjésu savait que Probus était antérieur à Ibas, il aurait consacré à celui-là un paragraphe spécial de son catalogue, et surtout il ne l'aurait pas placé après Ibas. Probus a évidemment écrit son commentaire syriaque pour les Syriens de langue syriaque, c'est-à-dire pour les Syriens de la Mésopotamie, et non pour les Syriens de la province d'Antioche qui parlaient et écrivaient le grec.

Sur la foi d'un ms. de Berlin, M. B. admet l'attribution à Jacques

De la part d'un savant aussi compétent, qui a consacré de nombreuses années à l'étude de la philosophie grecque chez les Orientaux, l'édition des textes et la traduction offrent toutes les garanties désirables d'exactitude [1].

R. D.

H.-W. ROSCHER. **Ephialtes, eine pathologisch-mythologische Abhandlung über die Alpträume und Alpdämonen des klassischen Altertums** (t. XX des Mémoires de la Classe philologique-historique de la Société Royale des Sciences de Saxe, n° 2). Leipzig, Teubner, 1900, 133 p. gr. in-8°.

Cette étude de mythologie s'ouvre par un chapitre de pathologie. Avant d'exposer l'histoire des superstitions relatives aux démons incubes, n'était-il pas nécessaire d'expliquer comment ces démons ont pris naissance dans l'esprit de l'homme? Ce sont les médecins, anciens et modernes — ils s'accordent — qui peuvent le mieux nous renseigner à ce sujet. M. Roscher étudie donc d'abord, d'après les médecins, ces phénomènes de dyspnée, qui, chez le dormeur malade ou maladif, éveillent l'image et la sensation d'un être effrayant, souvent de forme animale, qui vient se poser sur la poitrine de sa victime, qu'il étreint et qu'il étouffe. Les divers caractères de ces hallucinations une fois définis, M. R. analyse les différents types de songes incubiques, érotiques ou non, dont nous trouvons le récit dans les textes de l'antiquité. On ne s'étonne pas qu'il fasse rentrer dans cette catégorie le songe de la mère de Démarate chez Hérodote (VI, 169), justement rapproché des légendes de l'union de Zeus avec Alcmène, avec Danaé, avec Sémélé, et de la naissance extraordinaire d'Alexandre le Grand. On lui accordera également volontiers, après avoir lu son interprétation, que la lutte de Jacob contre Elohim, au chapitre 32 de la Genèse, a les caractères essentiels d'un « Alptraum ». — Cet être fantastique

1. P. 175, l. 1, au lieu de *l'scharko* « das Uebrige » lire *l'scharbo* « die Sache ».

que les Allemands appellent l'« Alp », a eu bien des noms, depuis l' Ἐφιάλτης de l'époque classique jusqu'au Βαβουτζικάς des Byzantins et au « mora » des Slaves et des Grecs modernes. Il était utile d'étudier, comme l'a fait l'auteur dans son chapitre III, la valeur de ces différentes dénominations, dont quelques unes sont significatives. Les surnoms d'Ὠφέλης et d'Ἐπωφέλης, par exemple, donnés à l'Incube, n'indiquent-ils pas qu'il était quelquefois tenu pour un démon bienfaisant, en ce sens sans doute que, la crise d'angoisse dont il paraissait l'auteur une fois passée, l'état du malade souvent s'améliorait ?

N'est-ce pas un peu trop élargir la conception de l' « Alp » que d'y comprendre le dieu Pan ? Si l'on peut conserver quelques doutes à ce sujet, on est du moins séduit par les rapprochements si curieux qu'établit M. R. Cette étude partielle sur Pan considéré à un point de vue particulier, fait vivement désirer de lire l'article général sur le même dieu, qui paraîtra prochainement dans le *Lexique de mythologie* que dirige et auquel collabore M. Roscher.

Comme dans ses ouvrages précédents, en vue d'éclairer l'histoire des superstitions antiques, l'auteur a puisé à pleines mains dans le trésor des traditions populaires de l'Allemagne, de la Lithuanie, des pays slaves, de la Grèce moderne. Cette méthode était d'une application toute naturelle en pareil sujet.

Le dernier chapitre, qui traite de Pan, des Satyres, de Faunus et de Silvanus dans leur rôle de démons incubes, est suivi de trois Appendices, tous trois intéressants. Dans le premier (p. 93-107), le nom de *Méphistophélès* est expliqué, avec une grande vraisemblance, par Μεγιστωφέλης. D'une part en effet, l'ancienne légende de Faust nous montre dans Méphistophélès une sorte de génie domestique, un « Hauskobold », qui sert son maître. De l'autre, au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, où l'on rencontre plusieurs noms de démons grecs, s'est opérée la confusion du diable chrétien avec le Pan hellénique qui, en tant qu'Ἐφιάλτης, était aussi appelé Ὠφέλης, et Ἐπωφέλης. — Le deuxième Appendice renferme la collection des textes des médecins de l'antiquité, Soranus, Oribasius, Paul l'Eginète etc. relatifs aux démons incubes. Ces textes, accompagnés de notes critiques, ont été utilement améliorés en plusieurs endroits par M. R. Mais pourquoi hésiter sur la signification du vers de Psellus, *de re medica*. 834, Ὁρᾷ δὲ μηδὲν ὧν δοκεῖ σαφ' εἰδέναι ? Ce vers n'est-il pas (et il eût fallu l'indiquer), avec une très légère variante [1], un vers de l'*Oreste* d'Euripide [259, Weil], qui est parfaitement clair ?

On trouvera à l'Appendice III la curieuse histoire d'un couvent de femmes de la Frise qui, vers la fin du XVe siècle, fut ravagé par une véritable épidémie d'hystérie incubique, qui prenait par

---

1. Ὁρᾷς γὰρ οὐδὲν ὧν δοκεῖς σάφ' εἰδέναι.

intervalles le caractère d'un délire thérianthropique. Cette histoire est extraite d'un ouvrage peu connu, les *Annales Hirsaugienses* de Trithemius (Saint-Gall, 1690). Il faut remercier M. Weizsäcker d'avoir signalé ce texte à M. R. et celui-ci de l'avoir publié en le commentant; car il intéresse à la fois la pathologie, la psychologie, et les religions.

Par l'abondance des documents soigneusement recueillis et heureusement mis en œuvre, par la finesse des analyses, l'ingéniosité des rapprochements, la netteté de l'exposition, l'étude de M. W. H. Roscher, qui eût mérité mieux qu'un compte-rendu sommaire, est bien digne du savant éminent à qui la science de la mythologie classique est déjà redevable de tant de travaux excellents.

P. DECHARME.

Q. Ennio, I frammenti degli Annali, editi ed illustrati da Luigi VALMAGGI. Torino, E. Loescher, 1900; XVIII-162 p.

M. Valmaggi a pris pour texte d'un cours de grammaire latine à l'Université de Turin les fragments des Annales : telle est l'origine de ce livre. Aux explications grammaticales, il a dû ajouter les explications historiques et les discussions sur l'ordre des fragments qui ne rentraient pas dans le cadre du cours. Depuis les anciennes éditions de Colonna et de Merula, on n'avait pas écrit de commentaire suivi des Annales. Les notes de L. Müller, si précieuses qu'elles sont, ne traitent que certains détails. Il était temps de rajeunir ou plutôt de renouveler entièrement ce commentaire. M. E. y a parfaitement réussi. Il suit mot à mot le texte, ne laisse rien passer et traite Ennius comme on ferait un classique. Il est au courant des plus récentes publications, qu'il s'agisse d'Ennius ou de l'histoire de la langue [1]. Il présente les diverses opinions avec netteté, et fait preuve d'un sens judicieux dans la discussion et le choix d'une décision. Il ne s'est pas borné à résumer et à présenter clairement les études antérieures. Il a apporté avec discrétion une contribution intéressante soit à l'établissement du texte, soit au commentaire.

On peut recommander ce petit livre aux étudiants. C'est une excellente introduction à l'étude historique de la langue latine. Si jamais les fragments des Annales étaient au programme d'un de nos examens, ils trouveraient dans ce livre un guide sûr et parfaitement informé.

L'édition est précédée d'une introduction : bibliographie critique de toutes les éditions complètes ou partielles et liste des livres et articles postérieurs à la dernière édition d'Engelmann-Preuss. On ne peut

---

1. Sur *lupus femina*, cf. *Archiv fur lat. Lexic.*, III, 562 et VII, 280.

que féliciter M. Valmaggi de s'être tenu à ces deux points et de n'avoir pas encombré ses premières pages d'une science aussi facile qu'inutile. Certaines personnes croient indispensable de donner une bibliographie complète chaque fois que l'on touche un sujet ou un auteur. C'est confondre les genres.

La concordance avec Vahlen, L. Müller et Baehrens et une table alphabétique des *initia* terminent le volume.

Nous serions heureux de voir M. Valmaggi exécuter un Lucilius sur le même plan.

Paul Lejay.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis, **M. Tulli Ciceronis** orationes. Vol. VI. Pro Milone, Pro Marcello, Pro Ligario, Pro rege Dejotaro, Philippicæ I-XIV. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Albertus Curtis Clark collegii reginæ socius. Oxinii e typographeo Clarendoniano. I-IV et 21 feuilles in-12, 1900.

La *Bibliotheca* d'Oxford contenait jusqu'ici les volumes suivants : Guerre des Gaules, de M. du Pontet ; Virgile, de M. Hirtzel ; Eschyle, de M. Sidgwick ; Apollonius, de M. Seaton ; un tome d'Aristophane, de MM. Hall et Geldart ; Lucrèce, de M. Bailey ; un tome de Platon, de M. Burnet ; les petits traités de Tacite, de M. Furneaux ; le tome I de Thucydide, de M. Stuart Jones ; le tome I de Xénophon, de M. Marchant. Viennent de paraître : Horace, de M. Wickham ; le tome II de Thucydide ; la guerre civile de César, et notre volume. On annonce les tomes II de Platon, de Xénophon et d'Aristophane, et les *Ad familiares* de M. Purser. Voilà bien des noms connus et des savants dont la compétence est hors de doute ; ce début est donc du meilleur augure pour la valeur de la collection. La disposition extérieure est très bien entendue, le format commode, l'impression élégante ; en tête, de courtes préfaces en latin ; au bas des pages, un apparat critique, très sobre, où ne paraît que l'essentiel. Les recherches ou discussions sont censées connues ; il n'y a ici que la mise en œuvre.

Nous n'avons à faire aujourd'hui qu'à un recueil de discours de Cicéron. Ce volume, pour lequel M. Cl. a utilisé les conseils de M. Reid, est le complément de toute une suite d'études de l'auteur [1]. M. Clark est à l'heure présente un des savants qui connaissent le mieux les manuscrits des classiques latins, et surtout ceux de Cicéron. Il a beaucoup voyagé pour poursuivre en ce sens ses études. Ajoutons qu'il a la main heureuse. Il a retrouvé autrefois un manuscrit perdu de Gruter ; tout récemment il découvrait une

1. Anecdota Oxoniensia, VII, 1892 (voir la *Revue* du 25 avril 1892) ; *Pro Milone*, Oxford, 1895 (*Revue* du 18 mai 1896) ; divers articles de la Classical Rewiev, 1900.

lettre du Pogge qui désormais sert de base au nouveau classement des manuscrits des Silves de Stace. Par la Classical Rewiev on suivait le progrès de ses recherches; son nouveau volume réunit, pour toute une série de discours de Cicéron, les résultats d'ensemble. M. Cl. s'appuie souvent, rien de plus naturel, sur l'un de ses travaux antérieurs, par exemple sur son édition du *Pro Milone*. Mais ici les résultats sont révisés et concentrés. Tout est simple et pratique, le reste étant systématiquement écarté. Ainsi, M.Cl. a fait des collations, dont il ne nous dit rien, parce qu'à ses yeux, elles n'ont pas donné de résultat (*Pro Milone*). Voila le signe auquel on reconnait les éditeurs consciencieux; telle était autrefois la méthode de Halm, de bien d'autres. Cependant M. Clark n'a pas ici complètement perdu sa peine. Il a trouvé quelques manuscrits nouveaux, notamment pour les discours prononcés devant César. Les nouveaux manuscrits des Philippiques, de Londres et de Leyde, qu'il a vus, lui ont montré que les manuscrits secondaires, dont Halm s'est servi de préférence, n'ont pas plus de valeur que les autres. L'apparat des Philippiques est ici, pour ces manuscrits secondaires qui ne le cèdent qu'au Vaticanus, entièrement renouvelé.

Je ne vois aucune objection à faire ni pour le plan ni dans les détails; l'impression est très soignée et je ne sais ce qu'on pourra reprendre dans cette publication qui doit désormais servir de base pour nos lectures et nos travaux sur le sujet[1].

Emile Thomas.

Essai sur l'organisation du travail au Poitou depuis le XIe siècle jusqu'à la Révolution par P. Boissonnade, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, etc. Paris, Champion, 1900, 523, 590 p. in-8°.

Le travail que M. Boissonnade appelle trop modestement un « essai » et qui lui a valu une double couronne à l'Institut, est une œuvre érudite de proportions considérables. S'il a raison de dire que « les études d'histoire sociale et économique commencent à attirer l'attention du public », on peut ajouter à bon droit que c'est grâce à l'existence de monographies substantielles et détaillées comme la sienne, soigneusement établies d'après les sources; plus le nombre de travaux de ce genre ira grandissant, plus les esprits sérieux, portés vers les études historiques, y prendront intérêt, délaissant les descriptions de

---

1. Je n'ai relevé dans le texte que quelques mots dont la coupe est bizarre d'une ligne à l'autre.— Pro Dejot. 3, 9, au commencement de l'apparat, il y a confusion entre les variantes des lignes 2 et 3. — Pour ménager nos yeux et éviter les confusions, j'aurais voulu ne pas rencontrer dans l'apparat des signes qui se ressemblent autant que *x* et *a*.

batailles, les rivalités des hommes d'Etat, les intrigues des diplomates, qui s'épuisent à ourdir, à travers les siècles, leur trame de Pénélope, tout en se sachant condamnés à ne l'achever jamais.

M. B. exprime l'avis, partagé d'ailleurs par tous ceux qui sont compétents sur la matière, qu'il serait prématuré de vouloir donner dès aujourd'hui le tableau complet de la vie économique et sociale de la vieille France; trop d'éléments importants de cette histoire sont encore cachés dans la poussière des archives ; ceux que l'on possède déjà ne sont pas encore suffisamment classés ni comparés avec les donnéss provenant de régions différentes; toute généralisation serait forcément incomplète, inexacte et trop souvent téméraire. Il faut donc se résigner à réunir d'abord longuement et patiemment les matériaux de cette œuvre, en s'appliquant, chacun dans une sphère topographique restreinte et pour une période nettement limitée, à retrouver et à trier les dossiers de cette enquête.

C'est ce que M. B. a tenté de faire et a fait avec succès pour le Poitou, depuis le XI[e] jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle [1], en utilisant toutes les sources accessibles soit dans les dépôts publics de la capitale, soit dans ceux des départements et des municipalités de l'ouest [2]. Son ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier nous retrace « le mouvement général de l'industrie et du commerce en Poitou » jusqu'à la Révolution; c'est un tableau sommaire de leurs origines et de leur développement, de la splendeur et de la décadence économique de la province, en moins de cent pages. Le second livre nous expose « l'organisation de l'industrie et du commerce en Poitou »; il nous montre la naissance des corporations d'arts et métiers, les réglements minutieux et les coutumes, souvent bizarres, établies pour sauvegarder le travail et les intérêts en conflit de ces communautés industrielles. L'auteur y passe en revue toutes les industries si diverses, meuniers et boulangers, bouchers et épiciers, marchands de vin et taverniers, tisserands

---

1. Au fond le titre devrait être « depuis le XV[e] siècle »; les trois siècles précédents sont expédiés en une vingtaine de pages; bien entendu, ce n'est pas un reproche que j'adresse à l'auteur, car il a donné tout ce qu'il a trouvé; mais son titre éveille à la lecture l'espoir un peu trompeur d'apprendre à connaître la vie des ouvriers au XI[e] et au XII[e] siècle.

2. Voir à la fin du tome II l'appendice détaillé sur les sources manuscrites, évaluées à un ensemble de 30,000 pièces consultées, soit aux Archives nationales ou à la Bibliothèque nationale, soit aux Archives de la Vienne, à celles de Poitiers, à celles de la Société des Antiquaires de l'Ouest, etc. — Nous avons été un peu étonné de voir un travailleur si consciencieux et boudant si peu le travail, se contenter pour certaines de ses sources imprimées, d'ouvrages de seconde main. Ni l'*Itinerarium Galliae* de Juste Zinzerling, publié sous le pseudonyme de Iodocus Sincerus, ni le *Ulysses Gallo-Belgicus* de Hermann Gœllnitz, ni le *Journal einer Reise nach Frankreich* de Sophie La Roche, ni les *Relazioni* des ambassadeurs vénitiens ne sont pourtant des livres tellement rares qu'il eût été nécessaire d'en emprunter les extraits ou les analyses aux *Voyageurs en France* de M. Babeau ou aux *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*.

et corroyeurs, forgerons, armuriers et libraires, sans oublier les « industries annexes » comme il les appelle, saltimbanques et comédiens, médecins, pharmaciens, sages-femmes et coiffeurs, et il nous entretient des mille et un règlements que les autorités supérieures et locales, ainsi que les communautés elles-mêmes, ont dressés pour l'exercice de chaque profession ; on y trouvera une foule de détails typiques, caractérisant le usages, les idées et les préjugés d'une époque [1].

Le troisième livre s'occupe de l'organisation intérieure des corporations jurées. On y passe en revue maitres, compagnons et apprentis, nous initiant aux détails de leur existence matérielle et morale ; on y étudie aussi le rôle politique, peu considérable en somme, à toute époque des métiers poitevins et la lutte que l'Église engagea du XVIe au XVIIe siècle contre le protestantisme, quand il essaya de pénétrer dans les cadres des corporations urbaines, lutte dont elle sortit victorieuse, longtemps avant la révocation de l'édit de Nantes, ayant rétabli son autorité complète sur les communautés ouvrières et réalisé de la sorte « un idéal de domination spirituelle, qui ne devait prendre fin qu'avec l'ancien régime. » Le quatrième livre enfin traite des rapports des pouvoirs locaux et du pouvoir central avec les communautés d'arts et métiers, et de leur action sur l'industrie et le commerce en Poitou. Cette action n'a pas toujours été heureuse et surtout à partir du ministère de Colbert, les réglementations nouvelles s'ajoutant aux réglements du passé, loin de stimuler ou de relever l'activité économique dans la région poitevine, ont certainement contribué à la faire tomber de plus en plus bas ; c'est un tableau bien attristant que M. B. nous retrace de l'état de l'industrie locale au moment de la Révolution, tant pour ce qui concerne le nombre des artisans, maitres et ouvriers, présents dans les corporations jurées ou les métiers libres, que pour la quantité et la qualité des marchandises produites.

M. B., je l'ait dit, s'est nettement et sagement cantonné dans son Poitou ; il n'a voulu faire aucune comparaison avec les lois, les réglements et les coutumes d'autres régions de la France ni, à plus forte raison, de l'étranger. Cependant, en lisant son ouvrage, si nourri de faits précis, j'ai été frappé de voir combien, sur une foule de points, les conséquences naturelles des mêmes lois économiques ont amené dans des contrées assez lointaines, et certainement en dehors de toute influence individuelle, indirecte ou directe, l'adoption de coutumes et de prescriptions singulièrement analogues, voire même identiques à celles qu'on nous expose ici [2].

1. Ainsi les bouchers de Poitiers exigent, en 1608, du candidat à la maitrise qu'il soit « non puant de la bouche et du nez » ; les couturières de la même ville en 1674 reçoivent défense de travailler chez elles « hormis à de vieille besogne » ou à des costumes d'enfants jusqu'à sept ans, ou à des habits pour « personnes de condition servile et mécanique. »

2. C'est ainsi que j'ai été vivement frappé des ressemblances singulières entre certains détails de l'organisation des corporations d'arts et métiers de Strasbourg,

Je n'aurais que bien peu d'observations critiques à présenter sur la manière dont l'auteur a disposé son travail. On aurait pu préférer peut-être qu'il ne reprit pas avec chaque métier le développement chronologique des détails qui s'y rattachent, car il est évidemment un peu moins facile de suivre ainsi le développement et la transformation générale de l'industrie du moyen âge à la Renaissance et de celle du xvie et du xviie siècles à l'industrie déjà plus moderne du siècle de Louis XV; mais d'autre part, l'auteur a pu mettre une précision plus grande dans les détails, en consacrant, pour ainsi dire, une petite monographie à chacun des métiers, dont il s'occupe tour à tour.

Une autre remarque est d'un intérêt plus général; elle s'adresse d'ailleurs moins à M. B. qu'à beaucoup de ceux qui traitent de semblables sujets.

En terminant la lecture de cet ouvrage de plus de onze cent pages, consacré à l'analyse patiente de tant de milliers de réglements et d'ordonnances diverses, on est forcément amené à se poser une question. Toutes ces pièces doivent être assurément qualifiées de documents historiques puisqu'on les tire des archives publiques et des bibliothèques et puisqu'elles portent la signature de souverains, de ministres, d'intendants, de conseils de ville et de prudhommes de corporations industrielles; mais nous apportent-elles pour cela la vérité historique? Sont-ce des sources auxquelles on puisse se fier ou sont-elles uniquement la documentation très complète de l'hypocrisie latente de la nature humaine? En d'autres termes, peut-on retracer la véritable histoire économique d'une époque d'après ses lois et ses règlements ou faut-il se méfier de ces textes qui nous montrent les hommes et les choses à l'état *théorique*, et ne nous garantissent nullement la *réalité* des énonciations qu'ils renferment?

Je crois bien qu'à cette question l'historien consciencieux ne peut répondre qu'en professant une défiance profonde pour toute donnée qui reposerait uniquement sur un texte de loi ou de règlement et qu'il ne pourrait vérifier par une série de faits plus ou moins considérable. M. B. lui-même nous affirme que « les documents relatifs au Poitou attestent que les lois sont continuellement tournées ou violées par les métiers eux-mêmes » (II, p. 120) et il cite de nombreux exemples à

---

que j'ai particulièrement étudiée, et de Poitiers, et certainement elles n'ont jamais été en contact ensemble, ni au moyen âge, ni au xviie siècle. Pourtant on constate, à la lecture du livre de M. B., que sur les bords de l'Ill et sur ceux du Clain, les mêmes besoins, les mêmes craintes, les mêmes préjugés ont existé dans les sphères d'artisans, et que, dans ses grandes lignes tout au moins, les transformations du mouvement industriel présentent à peu près les mêmes caractères dans les régions orientales de la France et du Saint-Empire romain. Ici et là, il aboutit à la même banqueroute, par suite de l'incapacité absolue des corporations fermées de satisfaire aux besoins croissants et de plus en plus variés de la société moderne.

l'appui [1]. Mais, si tel est le cas, qui ne voit que l'étude des règlements, à elle seule, est une occupation des plus décevantes et ne peut qu'induire en erreur l'historien trop naïf qui essaierait d'en abstraire le tableau de la civilisation d'une époque ? M. B. n'a eu garde, je le sais, de tomber lui-même dans cette erreur. A côté du contenu des règlements eux-mêmes, fidèlement analysés, il a eu soin de placer les infractions continuelles qu'ils subissent; il ne cesse de nous avertir que les textes ne laissent pas le moindre doute sur l'existence de défaillances individuelles nombreuses; mais ceux qui l'utiliseront à leur tour seront-ils aussi sincères quand ils voudront charmer et convaincre leurs lecteurs par quelque panégyrique du « bon vieux temps » ?

Un désir constant d'impartialité, un scrupule absolu de ne jamais solliciter les textes dans l'intérêt d'une doctrine, de prendre les faits tels que les lui révèle une critique attentive, tels sont les traits dominants et caractéristiques du long et consciencieux travail de M. Boissonnade; sans cesse il avertit le lecteur de ne pas se laisser aller à des généralisations hâtives, comme les ont tentées d'autres économistes, et de ne considérer les données de telle ou telle source citée que comme des cas contingents, variables selon les époques, les professions et les individus. Ce sont là des vérités qu'il sera nécessaire de répéter souvent encore jusqu'au jour assez lointain où nos dossiers seront assez bourrés de faits pour permettre à ceux qui viendront après nous d'aborder les grands exposés d'ensemble, tels qu'ils étaient en vogue au XVIII[e] siècle, alors qu'on construisait l'histoire — l'his-

---

1. Nous en empruntons quelques-uns seulement, pour mieux faire comprendre notre pensée, dans les domaines différents de l'hygiène, de la morale, de la science. Dès 1578 un réglement fort strict ordonne qu'il y ait dans chaque ville et bourg du Poitou une « tuerie ou escorcherie, édifiée en lieu convenable ». *Quarante* ans plus tard, quand la municipalité du chef-lieu veut forcer, en 1619, les bouchers à construire un abattoir, ils se mettent en grève, et M. B. nous apprend que c'est au XIX[e] siècle seulement que Poitiers vit aboutir ce projet. — Dès le XVII[e] siècle les réglements abondent, défendant aux aubergistes et aux hôteliers « de souffrir aucun libertinage » entre leurs domestiques et leurs hôtes; ils proclament la moralité la plus rigide, et cependant vers la fin du XVIII[e] siècle un rapport de police signale les auberges et les cafés de Poitiers comme des lieux de débauche « favorisés, pour ne pas dire tenus par des personnes d'une naissance illustre ». — Il existe de très beaux réglements, datant de Louis XIV, prescrivant aux sages-femmes de se soumettre à des examens professionnels; mais, encore en 1779, une pièce officielle constate qu'on ne leur demande que de savoir baptiser un nouveau-né en cas de besoin et de dénoncer les filles grosses qu'elles accouchent, qu'elles sont d'une ignorance absolue et cause de la dépopulation des campagnes. — On me dira que ce contraste entre les lois et réglements et la réalité, existe encore aujourd'hui d'une façon tout aussi frappante. Sans doute, mais la différence est que nous ririons au nez de celui qui voudrait nous retracer un tableau fidèle de la société contemporaine d'après ces lois et réglements de police, tandis qu'on n'hésite pas à se livrer à des fantasmagories pareilles quand il s'agit du moyen âge ou du XVI[e] siècle.

toire économique comme celle de la civilisation — d'après des intuitions aprioristiques, sans s'embarrasser autrement des faits. Nous terminerons par le souhait que l'auteur hâte ce moment en nous donnant encore souvent d'aussi solides et fructueux travaux sur un terrain où il a cueilli déjà de si riches moissons.

R.

G. Vallée et P. Parfouru, **Mémoires de Charles Gouyon, baron de la Moussaye (1553-1587)** publiés d'après le manuscrit original. Paris, Perrin, 1901.

Les mémoires de Charles Gouyon, baron de la Moussaye, paraîtraient encore plus intéressants si l'on était absolument certain qu'ils sont de Charles Gouyon. M. Parfouru, le savant archiviste, et M. G. Vallée en sont convaincus, mais ils ont négligé d'en dire toutes leurs raisons. Ils publient, sous le titre assez inexact de Mémoires, un manuscrit qui contient deux parties d'une écriture différente : 1° Une *Histoire généalogique de la maison Du Chastel ;* et 2° une *Vie de Mme Claude du Chastel*, et ils affirment que la *Vie de Claude* et l'*Histoire généalogique* sont l'œuvre de Charles Gouyon, baron de la Moussaye, mari de Claude. L'Histoire généalogique qui est, prétendent-ils, d'une écriture du xvie siècle, pourrait être de la main de Charles Gouyon, mort en 1593 ; quant à la Vie de Claude, nous en aurions une copie faite vers le milieu du xviie siècle sur une minute ou brouillon du même Charles Gouyon [1].

Les éditeurs n'ont pas le moindre doute sur l'authenticité de la Vie de Claude. Il est vrai que Charles Gouyon célèbre lui-même les vertus et les qualités de sa femme. Mais n'est-ce pas là un procédé littéraire? Les faiseurs de romans ou de mémoires ont-ils hésité à faire parler leurs personnages à la première personne? Un autre que Gouyon ne pouvait-il pas, pour donner plus d'intérêt à l'éloge de la femme, en attribuer la composition au mari? Sans doute la compétence de MM. P. et V. nous est garante qu'ils n'ont pas adopté à la légère la désignation du panégyriste, mais la critique, si prévenue qu'elle soit en leur faveur, ne peut leur faire crédit sur leur réputation. Quelques renseignements sur la provenance du manuscrit auraient été nécessaires. Le fait que M. V. ou M. P. possède actuellement le manuscrit est un certificat d'origine insuffisant. Où a-t-il été acheté ou trouvé — et à quelle date? De l'avant-dernier propriétaire, on pourrait peut-être de logis en logis arriver au possesseur du xviie siècle, si d'aventure on ne s'arrêtait pas en route un peu plus tôt.

La Vie de Claude de Chastel conte les amours, avant et après ma-

1. MM. P. et V. ont inséré (p. 2 et 9) des fac-simile des deux écritures. Je laisse aux spécialistes le soin d'examiner ces questions délicates de chronologie.

riage, de Charles Gouyon, gentilhomme de noble race, et de Claude du Chastel, issue d'une race plus noble encore. C'est au château de Combourg, lieu prédestiné, que ces amours commencèrent. Gouyon, jouvenceau de 16 ans, y vit Claude qui en avait 13, et « s'en retourna tout autre qu'il n'estoit allé », c'est-à-dire amoureux. La jeune fille, plus lente à s'enflammer, finit aussi par trouver beaucoup de différence entre l'affection qu'elle ressentait pour son tuteur et « la veue seulement de moy, de sorte qu'en estant en peine et voulant rechercher la cause d'un tel changement, elle jugea (c'est Gouyon qui est censé parler) que c'estoit je » (p. 70). Après l'opposition de rigueur les parents consentirent aux fiançailles. Gouyon ne perdait plus Claude de vue. « J'estois à la porte de sa chambre avant qu'elle fust esveillée; lorsqu'elle se levoit, on me faisoit entrer; ou je luy tenois son miroir ou la servois à tenir ses cheveux, luy derobant tantost l'une de ses mains tantost l'autre pour les baiser autant de fois qu'après plusieurs prieres elle me le permettoit », p. 90. Il l'accompagnait partout « Je la tenois toujours soubs le bras ». « Sy elle prenoit son ouvrage, je luy aidois à le tenir ». Quand il était obligé de s'éloigner pour quelques jours, il devenait « tout pensif, saturnien, chagrin, ennuyeux et difficile à servir » « Le plus de mon exercice estoit dans des rochers, le long de la mer, à philosopher, à jouer du luth ou lire et, quoy que je fisse, penser à ma maîtresse et chere amie », p. 91.

Lorsqu'il revit son amie, après une absence assez longue « Adonc une sy grande esmotion et tremblement me survint que j'en pensay tomber et le sang commença à me sortir du nez en telle abondance qu'il y en avoit pour remplir une pinte », p. 97. Claude était huguenote, mais, par amour, elle consentit à se marier « à la messe »; Gouyon, né catholique, se fit protestant par amour. Ils allèrent demander à Charles IX la permission de s'épouser. Le roi auprès de qui Gouyon avait été élevé comme enfant d'honneur, voulut que les noces se fissent immédiatement au château de Gaillon où il se trouvait : « Ma maîtresse fut habillée dans la chambre de la royne mere et croy qu'elle avoit pour plus de deux cents mille escus de pierreries sur elle, y ayant celles de la couronne. » Le roi la conduisit par la main jusqu'à la porte de la chapelle. « Elle disna à la table du roy, de la royne mère de la royne reignante... Au souper comme au disner ma femme fut près de sa Majesté ». On avait même dressé une chambre au château pour les mariés, mais Claude aima mieux « se retirer en son logis à la ville », p. 115.

La vie des deux époux fut toute de tendresse, Gouyon se tint loin des partis et des coups, uniquement occupé de ses devoirs de propriétaire et de mari. L'écho de la Saint-Barthélemy et des guerres civiles leur arrivait très affaibli. Gouyon fut malade; sa femme le soigna avec passion « Elle se couchoit auprès de mon lict sur une paillasse ou bien au lict du (d'où) l'on me tiroit pour changer », p. 129. Elle tomba

malade à son tour et mourut des suites de ses couches. Gouyon s'était absenté, il la trouva morte. Sa douleur s'épanche en exclamations attendries et en effusions dévotes : « Hélas! ma tres chere femme et parfaicte amie Claude, combien je porte de regrets de ne t'avoir point servie, de n'avoir point esté aupres de toy durant le temps de ta detresse où tu as tant desiré ma presence. Encore que je sçache que je n'eusse alongé ta vie, j'eusse sceu particulierement ce que tu eusse voulu que j'eusse faict apres ton deceix. Hélas! tu sçavois bien, ma fidelle et parfaicte amie, que tu devois à ce coup aller à ton Dieu. » Claude, au moment de mourir, avait dit à une de ses suivantes : « ... Je n'ay aucun regrets au monde ny a cette vie ; seullement je regrette que je ne voye mon mari ». Puis finalement. « Nous sommes tous mortels, Dieu me retire à soy ; je m'asseure de sa grace et misericorde ; pour l'amour de Jesus-Christ Notre Seigneur et seul Sauveur, je meurs en cette foy. Oh! que je suis bienheureuse! » « Voilà les discours de ma tres chere lesquels elle disoit en beaucoup meilleurs termes. »

Cette tendresse naïve et débordante, ces confidences, ces effusions d'amour conjugal, ne sont pas communes dans la littérature du XVIe siècle. Aussi les éditeurs auraient-ils pu mettre plus de soin à établir que cette façon de roman sentimental et piétiste, si j'ose dire, est une histoire véritable et une confession authentique [1].

Le livre est très bien imprimé, illustré de belles photographies et pourvu de nombreuses pièces justificatives. Le jour où MM. Parfouru et Vallée auront réussi à démontrer (comme je le souhaite) l'authenticité de la Vie de Claude Du Chastel, ils pourront se flatter d'avoir ajouté beaucoup à l'histoire des mœurs et des sentiments au XVIe siècle [2].

Jean H. MARIÉJOL.

The French monarchy (1483-1788) by A.-J. Grant, of Kings College, Cambridge, etc. Cambridge, University Press, 1900, VIII, 311, VI, 314 pp. in-18, cartes. Prix : 11 fr. 25.

Ecrire en six cents pages environ une histoire de France, depuis la

1. Pour les besoins du contrôle, il est regrettable que MM. P. et V. aient renoncé à reproduire scrupuleusement l'orthographe et les corrections du manuscrit.

2. Les éditeurs ont reproduit des notes écrites par un anonyme, en marge du manuscrit, et qu'ils disent être à peu près du milieu du XVIIIe siècle. Or, la note reproduite à la page 143 ruine cette supposition. Il y est question du comte de Chemillé, fils du maréchal de Vieilleville « dont les mémoires sont insérés dans la collection ». Quelle collection? Si l'annotateur est un érudit du XVIIIe siècle, il ne peut désigner que la collection de mémoires de Perrin qui parut à partir de 1785. Les mémoires de Vieilleville ont été publiés dans cette collection en 1787. Les notes donc, postérieures à cette date, sont de la fin et non du milieu du XVIIIe siècle.

mort de Louis XI jusqu'à la réunion des États-Généraux de 1789, et l'écrire impartialement et sans oublier aucun fait majeur ayant marqué dans l'histoire de la civilisation française durant cette période de trois siècles, sans abréger non plus le récit des événements au point de les rendre à peu près inintelligibles à celui qui ne les connaîtrait pas déjà, a toujours été considéré comme une tâche assez difficile même pour un bon professeur d'histoire française; ce doit en être une, à plus forte raison, pour un savant étranger. Il y peut réussir pourtant, et M. A.-J. Grant, l'auteur de la *French monarchy* publiée dans la *Historical series* de Cambridge, dirigée par M. Prothero, mérite des éloges pour la façon dont il a conçu son travail et dont il l'a mené à bonne fin. Sans doute son ouvrage n'apprendrait rien de bien neuf à des lecteurs français d'esprit impartial et bien orientés tant pour les faits que pour les idées ; de pareils lecteurs s'y trouveraient le plus souvent en pays de connaissance. Mais pour ceux qui ne sont pas habitués chez nous au langage de la science véritable ou qui n'ont pu suivre que de très loin le développement des études historiques — et leur nombre est légion — il y aurait certes bien des surprises à la lecture des deux volumes forcément un peu sommaires mais clairs et précis, que le professeur de Leeds a consacrés à suivre le développement et le déclin du pouvoir monarchique en France, au sortir de la féodalité et jusqu'à l'époque révolutionnaire. On n'y sent percer nulle part cet antagonisme des partis religieux et politiques qui menace de détériorer de plus en plus notre littérature historique, même celle de l'enseignement secondaire, après avoir empoisonné déjà notre vie quotidienne. On y rencontre généralement des jugements équitables sur les hommes et les choses, une égale justice pour les représentants du despotisme royal comme pour les représentants des aspirations populaires ou libérales, une compréhension sympathique du rôle des champions de l'Eglise, tout comme de celui des protagonistes des doctrines nouvelles. Jusque dans le tableau du conflit séculaire des nationalités ennemies, l'auteur reste suffisamment impartial et je dirais volontiers qu'il met parfois une certaine coquetterie courtoise à exposer, sans parti pris, les motifs qui les ont poussées les unes contre les autres, alors même que sa nationalité propre pouvait l'engager à se départir de cette attitude incorrecte.

On peut différer d'avis, naturellement, sur les proportions données à certains chapitres du livre, sur la longueur de tel récit, qu'on désirerait abrégé pour faire place à quelque autre détail [1] ; sur l'appréciation de tel ou tel personnage historique ; sur l'absence de certains noms, qu'on ne voit pas figurer dans les paragraphes consacrés aux

1. Le lecteur français ne devra jamais oublier que le livre est écrit pour un public anglais, et qu'il était naturel, par suite, d'appuyer sur les rapports, amicaux ou hostiles, de la France et de l'Angleterre à travers les temps modernns.

lettres et aux arts, etc. Il ne faut jamais perdre de vue que l'auteur écrivait une *Histoire de la monarchie française* et non pas une *Histoire de France*, ce qui explique certaines lacunes dans le tableau de la civilisation, surtout au siècle de Louis XIV; en général, l'auteur aurait pu sacrifier çà et là quelques récits de batailles, pour gagner la place nécessaire à des noms d'écrivains comme Ronsard, Malherbe, La Bruyère, des peintres comme Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Lesueur, Watteau, d'artistes comme Philibert Delorme, Mansart, Pierre Puget, Callot, Lulli, de savants comme Mabillon ou le P. Lelong et tant d'autres, qui ne sont pas mentionnés ici, et qui pourtant appartiennent nécessairement à la monarchie de Charles IX, de Henri IV ou de Louis XIV.

Le livre de M. Grant étant certainement appelé dans un avenir prochain à voir une édition nouvelle, nous croyons rendre service à l'auteur en lui signalant une série de petites corrections à faire à son texte; plusieurs sont de simples fautes d'impression, d'autres des inexactitudes vénielles; quelques-unes seulement déparent sérieusement un travail qui rendra d'excellents services en Angleterre et l'emporte certainement par son esprit critique sur plus d'un des nombreux manuels d'histoire nationale qui son en usage parmi nous[1].

R.

Bibliothèque Espagnole : I. — *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol en France sous Louis XIII*, par Alfred Morel-Fatio; — II : *Le Diable prédicateur*, comédie espagnole du xvii[e] siècle, trad. pour la première fois en français, avec une notice et des notes, par Léo Rouanet. — Paris, A. Picard; Toulouse, E. Privat, 2 vol. in-12 à 4 fr.

On travaille activement l'espagnol, en France, depuis quelques années. Les chaires classiques se multiplient, les éditions des textes ont tout à coup surgi et se font chaque jour plus nombreuses, une agrégation a été fondée, des traductions nouvelles ont vu le

1. Vol. I, p. 84, lire *Seille* au lieu de *Leille* — p. 137, l. *Moreo* pour *Mareo* — p. 148, l. *Loignac* pour *Longnac* — p. 202. L'électeur palatin Frédéric ne fut pas nommé roi de Bohême « immédiatement après » l'élection de Ferdinand II à l'Empire; le vote à Prague eut lieu le 26 août 1619, celui à Francfort, le 28 — p. 229, l. *Le Coigneux* pour *Le Coigneau* — p. 234. En 1632 ce n'était pas Charles V, mais Charles IV qui était duc de Lorraine — p. 238, l. *Wurtemberg* — p. 253. Il n'y avait pas de *duc* mais un *comte* de Soissons — p. 273, l. *Oberehnheim* ou *Obernai* pour *Obernheim* — p. 274, l. *Kaysersberg* pour *Kaisersburg* — p. 297, on fait mourir Cromwell en 1652. — Vol. II., p. 34, lire 1672 au lieu de 1572 — p. 40, lire *Sassbach* au lieu de *Salzbach* — p. 51. Il est reconnu aujourd'hui que Mme de Maintenon a été baptisée catholique — p. 124. En 1703 il n'existait pas de *duché* de Bade — p. 286, lire *comte de Grasse* pour comte *La Grasse*.

jour. Enfin, coup sur coup, voici deux collections de travaux spéciaux et érudits qui ont été inaugurées et tiendront certainement ce qu'elles promettent. L'une, c'est la *Bibliotheca Hispanica* dont il a été parlé ici même et que M. Foulché-Delbosc a consacrée à des éditions critiques de texte. L'autre, celle que nous annonçons aujourd'hui, a été fondée par M. A. Morel-Fatio, et destinée à des études de tous genres pouvant servir à l'histoire de la langue, de la littérature ou des hommes et des choses de l'Espagne.

Les deux premiers volumes, parus à la fois, nous font déjà concevoir combien l'entreprise aura de quoi piquer toutes les curiosités. L'histoire d'Ambroise de Salazar, ce Murcien devenu maître de langue espagnole à Paris et auteur de plusieurs volumes scolaires, a été pour M. M.-F. l'occasion du plus intéressant aperçu sur l'étude de l'espagnol en France au moment où cette langue avait sa plus grande vogue parmi les lettrés ou les mondains; sur les concurrents de ce Salazar, son fameux rival surtout, César Oudin, aux petits volumes souvent si amusants; sur leurs querelles et leurs méthodes respectives, et cette question toujours pendante : « qui enseigne le mieux une langue vivante? Le naturel du pays qui enseigne sa langue aux étrangers, ou l'étranger qui a appris cette langue et l'enseigne à ses compatriotes?... »

M. M.-F. en a profité également pour tirer au clair « quels furent les résultats positifs de cette concurrence. La première moitié du XVIIe siècle est la seule époque de notre histoire où des Français en assez grand nombre se soient sérieusement appliqués à l'étude de la langue espagnole, alors considérée comme l'une de celles qu'un *honnête homme* devait connaître et pratiquer. Comment ces efforts ont-ils été secondés par les maîtres, jusqu'où a été portée, sous Louis XIII, dans le milieu des courtisans, des diplomates, des lettrés et des simples amateurs, la connaissance du castillan, et jusqu'où l'initiation à la vie, aux coutumes et aux idées des Espagnols s'est-elle étendue chez nos Français, si friands en ce temps là d'exotisme? » Telles sont les questions auxquelles répondent le petit volume, qui possède ces qualités de netteté et d'enjouement profondément informés, si appréciable dans tous les écrits de M. A. M.-F.

Le volume de M. Léo Rouanet ajoute un mérite de plus à ceux de ses précédentes et déjà nombreuses traductions qui resteront bien les modèles du genre. Car, non seulement l'exactitude y est scrupuleuse, jusque dans la caractère et le *tour* de l'original (ce qui est fort difficile à attraper), mais le texte y est accompagné d'un commentaire extrêmement fouillé, qui élucide avec une rare compétence toute la littérature du sujet. Dans ces conditions, surtout, il faut remercier le fondateur de cette Bibliothèque espagnole d'avoir donné accès aux traductions. Souhaitons que celle-ci soit d'un exemple fécond. Elle offrait d'ailleurs un intérêt très particulier, cette comédie du *Diablo*

predicador : elle a joui pendant plus de deux siècles d'une popularité singulière, on en a beaucoup parlé chez nous, sans nous donner de la connaître réellement, enfin il y avait d'autant plus d'intérêt à en publier une version fidèle sur l'original, que cet original a subi maintes modifications à travers les âges, sur les scènes espagnoles.

Il s'agit de la légende d'après laquelle Lucifer aurait été contraint par la volonté céleste à revêtir le froc des franciscains de Lucques, pour réveiller la foi des religieux et la piété des habitants qui les abandonnaient, et pour punir l'avarice d'un des principaux de la ville. Le sujet avait déjà été traité par Lope de Vega, mais avec une grande infériorité sur le poète inconnu (probablement Bermudez) qui fit représenter, en 1623, la pièce définitive et vraiment artistique qu'on a traduite ici. Si toutes les *refontes*, si fréquentes dans le théâtre espagnol, transformaient ainsi une œuvre banale en une œuvre vivante et originale, au lieu de gâter un chef-d'œuvre à force de ciseaux, il n'y aurait qu'à louer le procédé.

M. L. Rouanet a eu soin de suivre *Le Diable prédicateur* à travers les générations de publics, et son relevé de témoignages est fort piquant; il a eu raison d'insister aussi sur l'esprit simple et un peu rétrospectif avec lequel il convient de le juger, et faute duquel on a émis tant d'opinions absurdes à l'étranger.

Henri de Curzon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juillet 1901.

M. Eugène Müntz communique, de la part de M. Adolfo Venturi, associé étranger de l'Institut et l'un des organisateurs du prochain Congrés international des sciences historiques, le programme de cette réunion. qui aura lieu à Rome en avril 1902, sous la présidence d'honneur de MM. Ascoli, Comparetti et Villari.

M. Babelon annonce, au nom de la commission de la Fondation Piot, que cette commission a décidé d'accorder au R. P. Lagrange une somme de 1,000 francs pour exécuter un estampage colorié de la mosaïque géographique de Madeba.

L'Académie adopte cette proposition.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le dialogue intitulé *Philopatris* (le Patriote) et attribué à Lucien. Il montre que Hase a eu raison d'attribuer cet opuscule au xe siècle, aux dernières années du règne de Nicéphore Phocas. D'autre part, suivant lui, Renan et presque tous les historiens ont eu tort d'y voir un pamphlet païen contre le christianisme et une dénonciation des moines accusés de machinations contre la sécurité de l'Empereur. A l'époque du *Philopatris*, il n'y a plus de païens à Constantinople, et l'auteur ne dit nullement que les traîtres dont il dénonce les menées soient des moines. En réalité, cet écrivain anonyme, humble sophiste, voulait faire sa cour à l'empereur Nicéphore en affirmant son patriotisme byzantin sous ses deux aspects, spirituel et temporel. Défenseur de la religion, il combat les humanistes qui accordèrent trop de crédit aux fables de la poésie grecque; défenseur de l'Empire, il stigmatise les prophètes de malheur qui sèment le découragement et la méfiance pendant que l'Empereur fait la guerre aux Sarrazins. Cet opuscule, sans valeur littéraire, est un document précieux pour l'histoire de l'opposition politique et pour celle de l'humanisme hellénique à Constantinople, deux grands sujets qui restent à traiter dans leur ensemble. — Mgr Duchesne, MM. Boissier et Croiset présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 19 août — 1901

Edouard Naville, **The Temple of Deir el Bahari**, T. III, Plates lvi-lxxxvi. End of Northern Half and Southern Half of the Middle Platform (Egypt Exploration Fund), Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, 1898, p. in-f°. 21 p. et 30 planches, dont deux en couleur.

C'est à coup sûr le plus bel ouvrage que l'*Egypt Exploration Fund* ait publié jusqu'à ce jour. Les planches sont un chef-d'œuvre de précision et de fidélité artistique, et les quelques hésitations qu'on y remarquait çà et là dans les volumes précédents ne sont plus sensibles dans celui-ci. M. Carter, qui les a exécutées, est entièrement maître de la technique égyptienne, telle qu'on la voit sur les beaux monuments de la XVIII° Dynastie. Les personnages sont reproduits avec une exactitude de contour et d'allure, qu'on ne retrouve que dans les meilleurs dessins de Prisse d'Avennes ou de Nestor Lhôte : la figure de la reine Ahmasis, enceinte et conduite par les dieux à la maison d'accouchement, a toute la grâce discrète et un peu souffreteuse de l'original. De plus, et c'est un fait qu'il est bon de noter pour rassurer les philologues, M. Carter, à force de copier les hiéroglyphes, s'est familiarisé si fort avec la silhouette et les proportions de chacun d'eux qu'il les reconnaît presque à la seule ombre d'eux-mêmes. On sait avec quel soin minutieux tout ce qu'il y avait de scènes en l'honneur d'Amon fut détruit par les ordres de Khouniatonou : des parois entières ne subsistent plus qu'à l'état de martelages systématiques. Il faut, pour lire les longs textes, en suivre la trace brouillée par les

coups de maillet, et les reconstituer presque signe à signe. M. Carter a su raviver tout ce qui n'avait pas disparu irrémédiablement, et ses lectures, revues par M. Naville, se sont trouvées presque toujours vraies. Je ne jurerais pas qu'un examen minutieux ne révélât, çà et là, quelque erreur qu'on dût corriger : je puis assurer seulement que, dans les passages qu'il m'a été donné de collationner sur l'original, je n'ai relevé aucune faute. La correction ne le cède en rien à la beauté des planches.

Les matières qu'elles contiennent sont des plus intéressantes et aussi des mieux connues. Il s'agit surtout de cette expédition au Pouanît qui attira de bonne heure l'attention des savants et des archéologues. La publication nouvelle dépasse naturellement les publications antérieures de Dümichen et de Mariette. Elle fournit quelques détails d'un intérêt réel, et que les précédents éditeurs n'avaient pas remarqués. Ainsi Mariette, comme Dümichen, n'avait vu et dessiné qu'un seul timonnier pour les deux rames-gouvernails de chaque navire égyptien, et l'on voit quelle différence ce simple fait peut introduire dans la manière de concevoir la construction navale en Egypte : j'avais bien rétabli les deux timonniers, d'après une photographie d'amateur qui m'avait été communiquée, mais cette restitution n'avait pas été adoptée par tous les savants. MM. Carter et Naville ont marqué les deux timonniers, au moins à l'endroit principal (pl. LXXIII). Quelques-uns des tableaux que Dümichen et Mariette avaient connus intacts encore sont mutilés aujourd'hui et plusieurs blocs en ont été volés par des touristes indélicats. En revanche, des fragments ignorés auparavant sont revenus à la lumière, et ils fournissent quelques traits nouveaux au panorama que la reine avait tracé du pays exploré par ses matelots (pl. LXX-LXXI). J'ajouterai, qu'examinant à nouveau, sur les planches de Naville et sur l'original, les figures des poissons et des crustacés représentés dans les eaux, j'ai été frappé de leur identité avec celles des espèces qui existent actuellement dans le Nil. Je n'oserais pas me prononcer d'une manière trop affirmative, faute d'expérience en ces matières, mais il me semble que l'artiste égyptien a peuplé la Mer Rouge des mêmes habitants qu'il avait l'habitude de rencontrer dans le Nil. La chose en elle-même n'a rien que de vraisemblable, et ce n'est pas en Égypte seulement que les illustrateurs se sont permis des licences aussi regrettables. C'est, toutefois, aux naturalistes de décider si je me suis trompé ou non dans mon appréciation.

Les parties les plus nouvelles de ce volume sont celles qui nous racontent et qui nous mettent en action les fêtes par lesquelles Thoutmôsis I[er] célébra l'association au trône de sa fille, la reine Hâtshopsouitou. C'est la première fois qu'on nous donne un texte suivi et presque partout inintelligible de ces textes précieux, qui, même au point de vue littéraire, peuvent être rangés parmi les plus remarqua-

bles que l'Égypte nous ait légués. La réunion des grands seigneurs à Thèbes, le discours par lequel Thoutmôsis Ier leur annonce sa résolution, la façon dont la nouvelle de l'élection du souverain nouveau se répand dans la ville et y est accueillie, les manifestations de la joie populaire, tout y est dépeint avec une vivacité d'impression et une richesse de couleur inconcevables. C'est la première fois que nous rencontrons un document de ce genre dans ces premiers temps de la XVIIIe Dynastie, et la forme de la touche ainsi que l'abondance du détail y sont tels, qu'un écrivain habile n'aurait aucune peine à reconstituer la scène entière devant nos yeux. Et ce ne sont là que les préliminaires. Les jours suivants, la reine est présentée au peuple, nommée, acclamée, couronnée des diadèmes. Elle reçoit l'investiture d'Amon, son père divin, elle va rendre visite à tous les dieux de l'Égypte, adorés sous la suzeraineté d'Amon, dans les temples de Thèbes, puis elle rentre au palais, pour y régner désormais à côté de Thoutmôsis. Ce n'a pas été sans peine qu'on a débrouillé l'histoire de son époque, et, depuis Champollion, il n'y a guère d'Égyptologue qui ne se soit essayé sur ce sujet. On croyait la question élucidée, au moins dans le gros, lorsqu'il y a cinq ans, M. Sethe l'a obscurcie de nouveau. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer par le menu les combinaisons très compliquées et très ingénieuses qu'il a échafaudées pour reconstruire la succession des trois premiers Thoutmôsis et de la reine Hâshopsouîtou; toutefois, comme il s'appuie, pour les justifier, sur les martelages et les restaurations successives qu'a subis le temple de Déirel Baharî, il n'est pas inutile d'en dire ici un mot. J'ai essayé de vérifier, sur les lieux mêmes, les hypothèses de M. Sethe, et l'étude des monuments ne m'a rien montré de pareil à ce qu'il y croit observer. Sans parler des documents découverts à Karnak par M. Legrain, les seuls textes recueillis et interprétés par Naville suffisent, je pense, à prouver que l'ordre admis généralement est toujours le seul qui rend le meilleur compte des faits connus. Thoutmôsis Ier, peu après avoir associé sa fille Hâtshopsouîtou à son pouvoir, mourut roi et eut pour successeur cette même fille mariée à son demi-frère Thoutmôsis II. Lorsque Thoutmôsis II se fut éteint, Hâtshopsouîtou, régna seule un temps plus ou moins long, puis elle se donna pour co-régent un fils de son frère Thoutmôsis II, l'enfant qui fut plus tard Thoutmôsis III. Qu'il y ait encore bien des points incertains dans cette histoire, je le confesse volontiers, mais le système de M. S. me paraît dès à présent insoutenable dans ses combinaisons principales. Naville se prépare à nous en fournir des preuves nouvelles, et, sitôt que son mémoire sera paru je tâcherai d'exposer brièvement et les arguments de M. Sethe et les faits qui me paraissent donner raison à Naville sur presque tous les points.

G. Maspero.

Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde...... von O. Schrader. II. — Strasbourg, Trübner, 1901. Gr. in-8°, xl-488 pp. cotées 561-1048. Prix : 13 mk [1].

La seconde partie du grand ouvrage de M. Schrader a paru à point nommé, peu de temps après la première, et à l'époque précise pour laquelle elle était annoncée. Le fait est assez rare pour mériter qu'on le relève. J'ai déjà dit ce que je pense de ce précieux répertoire d'archéologie préhistorique. Je n'ai plus qu'à signaler ici les articles les plus nourris et les plus dignes d'attention : — Ethnographie : *Sippe*, *Stamm*, *Urheimat der Indogermanen;* — Histoire des institutions : *Mutterrecht*, *Recht*, *Staat*, *Stadt*, *Stände ;* — Histoire des religions : *Opfer*, *Priester*, *Religion*, *Tempel*, *Zauber ;* — Histoire des sciences : *Schrift*, *Woche*, *Zahlen ;* — Économie rurale : *Obstbau*, *Oel*, *Pflug*, *Viehzucht* ; — Histoire des inventions industrielles : *Ofen*, *Salz*, *Schiff*, *Wagen*, *Weben*, etc. — Je passe donc sans transition aux observations de détail.

Sur la question de savoir comment les Indo-Européens fabriquaient leur poterie (p. xxi), ce n'est pas la préhistoire seule qui nous renseigne, mais aussi la liturgie hindoue [2] : le pot qui doit servir à faire bouillir le lait, dans la cérémonie très solennelle du pravargya, est fabriqué sur place par l'officiant, au moyen de trois boudins d'argile superposés à la main ; preuve évidente que, à l'époque lointaine où nous reporte ce rite primitif, le tour à potier était encore inconnu. — P. 581, lire ags. *seorthan* (et non *serdan*) « stuprare » et le cymr. *serth* est visiblement un emprunt. — J'ai exprimé le regret que M. Schr. ne marquât point partout la quantité latine, et je le renouvelle notamment à propos de *tégula* (p. 987), écrit à côté de *tego* sans aucun signe distinctif ; mais ce n'est pas une raison pour doter d'un circonflexe l'*u* de *lucerna* (p. 591). — Au sujet de la vieille rivalité des sacrifices animaux et des offrandes végétales (p. 601), pourquoi n'avoir pas rappelé en passant l'histoire de Caïn et d'Abel ? — Il existe, pour le nom grec du perroquet (p. 613), au moins un essai plausible d'explication [3]. — Aux noms de la zibeline (p. 616), ajouter le fr. *sable*,

---

1. L'ouvrage complet (donc environ 1,100 pages) coûte : broché, 27 mk. ; relié, 30 mk. Cf. *Revue Critique*, nouvelle série, I, p. 61.

2. Ceci n'est qu'un exemple des mille informations qu'elle est en mesure de nous fournir. On sait combien les ritualistes sont conservateurs : le couteau de pierre de la circoncision hébraïque, l'interdiction au flamine romain de toucher du fer, nous en sont garants. Or, la liturgie hindoue est, à beaucoup près, dans l'antiquité, celle que nous connaissons le mieux.

3. *Bull. Soc. Ling.*, vi, p. xcvj. — Ce n'est pas le seul tort que me fasse, par omission involontaire, M. Schrader : avant M. Lidén (p. 938), j'avais fait rentrer le br. *gwéa* « tisser » dans sa famille légitime. Quant à l'étymologie du lat. *téstis*, qu'il approuve sans réserve (p. 984), il l'attribue naturellement à M. Skutsch, qui l'a trouvée sans moi, il est vrai, mais dix ans après moi (*Bull. Soc. Ling.* vii,

important en ce qu'il a passé à un des émaux du blason. — Il me paraît phonétiquement peu aisé de tirer μαργαρίτης (p. 617) du sk. *mañjarî*, qui au surplus ne signifie que « bouton de fleur. Je songerais plutôt à un écourtement du sk. *mârjâranayana* [1], en tant que le reflet irisé de la perle aurait été rapproché de celui de l'œil-de-chat ou « corindon *nacré* ». — P. 622 : à la descendance du germ. *chohhar*, ajouter fr. *cuevre*, qui vit encore dans l'anglais *quiver* « carquois ». — P. 647 : l'auteur définit fort pertinemment les énigmes et leur assigne une haute antiquité ; mais il ne semble pas avoir saisi le rôle prépondérant de l'énigme naturaliste dans l'élaboration des mythes et, par suite, dans les origines de tous les mystères religieux [2]. — La préférence donnée par toutes les races humaines à la main droite (p. 664) est évidemment due à une cause physiologique, soit au développement plus précoce de l'hémisphère gauche du cerveau (Broca). Quant à l'emploi de mots de bon augure pour désigner la gauche, ἀριστερός, εὐώνυμος, etc., je ne saurais y voir autre chose qu'une antiphrase [3]. — Ce n'est qu'une faute de rédaction, mais assez grave pour induire en erreur même un linguiste non celtisant, que de tirer un composé *gaulois* de deux mots, l'un *cymrique*, l'autre *irlandais* (p. 687). — Le fr. *broder* (p. 717), d'origine celtique infiniment probable, n'a en tout cas aucun rapport avec *border*, dont le sens est tout différent. — P. 747, la nomenclature porcine n'est pas complète : lat. *verrês*, irl. *feis* = br. *gwiz*, etc., sont importants à divers titres. — Irl. *faigin* et cymr. *gwain* « gaîne » (p. 749) sont des emprunts sûrs au lat. ; lit. *laksztingala* « rossignol » (p. 769), un emprunt sûr à l'allemand, avec déformation par étymologie populaire. — La belle étymologie de *pâricîda* (p. 777) me paraît concilier parfaitement le sens ancien et très extensif du mot avec la valeur restreinte qu'il a prise par la suite. — P. 801, l. 20 sq., pourquoi accompagner le mot *tribus* d'un article masculin, puisqu'il est féminin en latin ? — Le phrygien ξέμελεν (p. 813) est un fâcheux barbarisme pour le peu que nous savons de phrygien. — P. 846, lire sk. *madhyâhna*, ajouter *madhyandina*

---

p. ciij). Dès qu'il s'en est aperçu, M. Skutsch, avec une loyauté confraternelle dont je le remercie, s'est empressé de mettre les choses au point dans plusieurs articles successifs. Mais rien n'y a fait : la science allemande n'a pas voulu les connaître ; il est partout cité comme premier inventeur ; bonne ou mauvaise, l'étymologie de *téstis* est une tunique de Nessus qu'il ne dépouillera point.

1. C'est le surnom de la pierre dont le nom classique est *vaidûrya*. Cf. Finot, *les Lapidaires indiens*, p. 135 et 191.

2. Par exemple (p. 673), les mythes des jumeaux, du soleil et de la lune laissent deviner dans la transparence de leur trame toutes les énigmes naïves qui s'y sont confondues. Si j'insiste sur ce point, c'est que, à mon grand regret, ma théorie de la « devinette primitive » n'a été, que je sache, ni admise par personne, ni réfutée, ni même discutée.

3. Mais le sk. *vâma* (paroxyton !) « gauche » est-il bien le même mot que le védique très ancien *vâmá* « aimable » ?

« midi », et surtout ne pas s'imaginer que lat. *meridiês* ait pu sortir de * *medidiês* sans au moins un intermédiaire. — Parmi les attributions caractéristiques d'un grand nombre de divinités chthoniennes (p. 870), M. Schr. oublie de mentionner la garde des trésors (métaux précieux) enfouis en terre : gr. Πλούτων, lat. *Dis*, etc. C'est pourtant un curieux exemple de mythologie par association d'idées. — Aux noms de vermine (p. 875), ajouter sk. *plúshi*, important puisqu'il est védique. — P. 885, on ne comprend pas pourquoi l'auteur passe entièrement sous silence la doctrine de M. d'Arbois de Jubainville suivant laquelle les Ligures auraient constitué une avant-garde indo-européenne. — Le lat. *carpentum* (p. 931) est sûrement emprunté au gaulois, et ce dernier, il faut en convenir, ressemble étrangement au sk. *çákata* « char », bien que l'équation phonétique n'en soit pas aisée à établir [1] : soit quelque chose comme * *karqnto-*, avec métathèse de l'*r* en sk. ? — Parmi les noms de cétacés, il fallait citer l'anglais *porpoise* (p. 933), ne fût-ce qu'à titre de curiosité : les Anglais ne comprennent plus que *porpoise*, qui est français, et les Français ne connaissent plus que *marsouin* qui est germanique. — P. 963-964, le fr. *dimanche* est * *dia dominica*, et non *diês dominicus*, et l'italien « mardi » est *martedi*. — P. 975 : je maintiens contre M. Osthoff mon étymologie de φάρμακον [2], et ne vois pas comment irl. *bricht* « charme » se prête à un rapprochement avec sk. *brahman*, où le lat. *flâmen* suppose un *l* primitif ; je ne renonce donc pas non plus à mon identité *brah* = *bhrâj* [3]. Lire lat. *venêficus*, et non *venificus*. — Sous la rubrique *Zeit*, on attendrait un exposé sommaire des divers procédés imaginés dans l'antiquité pour réaliser la péréquation de l'année lunaire et de l'année solaire. — L'étymologie de sk. *syâlá* « beau-frère » (*syáti* « il lie », p. 1024) est de pure fantaisie : la scansion *sia-* est fort rare pour le verbe, tandis que l'unique emploi du substantif dans le R. V. suppose *siâlá* (I. 109. 2) ; de plus, aucun des dérivés sûrs de la rac. *sâ si* « lier » n'offre la forme radicale *syâ-*. Il faut reléguer ce mot parmi les noms de parenté inintelligibles [4].

Il manque à cet excellent ouvrage un index des mots, qui, à vrai dire, à raison de son extrême richesse, l'eût démesurément grossi. La préface, écrite dans un rare esprit de conciliation et d'impartialité, fixe l'état actuel de la préhistoire indo-européenne : elle ne dissimule nullement le caractère conjectural de la plupart de ses inductions, mais fait bien augurer, par ses résultats acquis, des progrès que lui

1. Le rapprochement n'est pas de moi : il m'a été obligeamment communiqué par M. L. Havet après la publication de mon *Lexique Breton*.

2. *Mém. Soc. Ling.*, x, p. 144.

3. V. Henry, *Atharva-Véda*, x-xii, p. ix.

4. J'ai bien aussi mon idée là-dessus ; mais elle est si peu vraisemblable, que je préfère la garder par devers moi. Quant au rapprochement slave, il est, malgré l'autorité de M. Brugmann, à peu près désespéré.

réserve l'avenir. Quelques scepticismes qu'elle éveille encore, il est certain qu'elle a fait ses preuves : maint fantôme insidieux, tel que le matriarcat primitif (p. XXXII), s'est évanoui en fumée devant elle; et, si l'on ne doit jamais connaître exactement l'habitat, la conformation, l'état de civilisation de nos premiers pères, c'est un devoir de piété de tâcher à s'en faire une idée de plus en plus approchée.

V. Henry.

L. Annaei Senecae De beneficiis libri VII, De clementia libri II. Edidit Carolus Hosius. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri. MCM. XXV-267 pp. in-18.

Ces deux traités de Sénèque sont un exemple des confusions que présentent les manuscrits d'un ouvrage très répandu au moyen âge. Gertz, qui les avait publiés en 1876, avait cru pouvoir rapporter tous les mss. à un ms. de Lorsch (Vat. Pal. 1547, VIIIe-IXe s.), le *N(azarianus)*, comme à l'original direct ou indirect. Mais les belles recherches de M. O. Rossbach (1888), qui ont ouvert pour la critique et l'étude de Sénèque une ère nouvelle, ont eu, entre autres résultats, de prouver l'impossibilité de cette thèse. M. Rossbach a fait connaître notamment un ms. presque aussi ancien que celui de Lorsch, le *R(eginensis)* 1529 (IXe-Xe s.), qui s'oppose souvent à N et autour duquel se groupent parallèlement la plupart des autre mss. ; les plus importants sont un *G(udianus)* de Wolfenbüttel 274 (XIIe siècle), un *M(onacensis)* provenant d'Alderspach (n. 2544, XIIe-XIIIe s.) et un *P(arisinus)* (B. N. Lat. 6382, XIIIe s.).

Des indications données dans la préface, et encore plus nettement des variantes de l'apparat critique, il ressort que ces mss. forment deux familles, *N*, d'une part, *RGPM*, d'autre part. Dans la seconde famille, on distingue les deux groupes *R* et *GP; M* me paraît avoir une situation moins claire. On voit, par suite, que, en général, l'accord de *N* et de *R* représente l'archétype. M. Hosius a préféré tenir une conduite éclectique, tout en donnant la préférence aux leçons de *N*. Dans la pratique, les résultats obtenus par les deux méthodes ne sont pas très différents.

La comparaison de cette édition avec le fac-simile du f° 58^b^ de *N* (dans Chatelain, *Paléographie*, CLXVIII *a*) prouve une fois de plus qu'il y a toujours à glaner dans les mss. les plus collationnés. *De benef.* IV, 22, 1 « Quare id agamus in omnem uitam nostram memoria *decurrente*, ne cuius officii uideamur obliti ». Tous les mss. ont, d'après M. H., p. 104, 17, *decernente*, sauf *N*, où on lit : *decorrente*. On n'a qu'à se reporter à la planche de la *Paléographie*, ll. 15-16, pour voir, très lisiblement écrit : *decernente*. Le texte : *decurrente*, manque donc complètement de base critique. *Ib.*, Hosius, p. 104, 20, *eremus* paraît

avoir été corrigé en *erebus* par le copiste même du ms. — Dans la description du Nazarianus, il n'eût pas été superflu de dire que plusieurs scribes y ont travaillé et que ce volume était primitivement divisé en deux. M. H. qualifie le copiste de « librarius socors... et linguae latinae scientia perexigua »; il relève de très nombreux lapsus, tous de même nature, dans les diverses parties du mss. (pp. VI sqq.) Le fait qu'il n'y a pas eu un, mais plusieurs copistes, doit modifier l'appréciation de ces lapsus. Il n'y a guère qu'une explication possible : ils sont imputables, non aux copistes de *N*, mais à celui de l'un des ancêtres du ms. Ce texte représente l'état dans lequel un auteur classique pouvait tomber avant la renaissance carolingienne.

L'introduction de M. H. est très soignée. Elle se termine par une bibliographie, où j'ai cherché en vain le nom de M. Paul Thomas. Cependant ses *Morceaux choisis* de Sénèque ne sont pas un travail purement scolaire. C'est une œuvre réfléchie et personnelle, qu'un philologue ne saurait négliger. On avait pourtant, ici même, mis en garde contre « l'apparence modeste du livre »[1]. Quelques conjectures méritaient de n'être pas passées tout à fait sous silence : *Clem.* I, 16, 3 : « tribunum centurionem*ue*,... quibus *strenuis*, qui ignoscit, *utitur* »; 19, 3 : « in minimas cogere »; *Ben.* VII, 32 : « perit mihi beneficium? iste omnibus ». Dans ce dernier passage, l'interrogation a le même sens que *si*, addition proposée par M. Hosius, et résoud la difficulté sans correction.

A la fin du volume, on trouvera les fragments du *De Clementia* découverts par M. Rossbach et un index des noms propres.

Paul Lejay.

Beiträge zur Kritik u. Erklärung der philosophischen Schriften Senecae, von Emil Badstübner. Hamburg, 1901, Gelehrtenschule des Johanneums. 28 pp. in-4.

La première partie de cette brochure est intitulée : *Ad Marciam de consolatione XXV u. XXVI, Die Lehre der Stoiker vom Leben der seligen Geister und ihre protreptische Verwendung.* C'est un essai de reconstruction des idées eschatologiques des stoïciens, principalement d'après les chapitres de la *Cons. ad Marciam* indiqués et le *Songe de Scipion* dans la *République* de Cicéron. M. Badstübner attribue ces idées à Posidonius, « le dernier grand génie scientifique de l'antiquité, qui se révèle à nous de plus en plus comme une personnalité profondément religieuse ». Les plus notables de ces idées sont : le séjour des âmes dans les hauteurs de l'éther, leur état de vie contemplative,

---

1. *Revue*, 1897, I, 364.

l'éducation des âmes moins parfaites par les plus avancées en sagesse (Tert. *De an*. 54); la nature divine des âmes humaines, parcelles de l'âme universelle et du souffle divin; la préexistence des âmes; la séparation par la mort de l'élément terrestre de l'âme d'avec l'élément céleste (Cic. *Tusc*. I, 43); la distinction entre les âmes pures, qui jouissent de la vie supérieure dans l'éther, et les âmes impures, qui restent dans les régions inférieures, les plus rapprochées de la terre (Lact. *Inst. diu*. VIII, 20, 8); la purification des âmes pures, qui les lave des souillures inévitables à la condition terrestre (Sen. *Marc*. 25, 1 : Plut. *De facie in orbe lunae*, 28, 6; Cic. dans Lact. III, 18, 18; Servius sur *Aen*. VI, 127); la béatitude suprême et la déification de l'esprit libéré dans la connaissance et la pleine lumière. De tels enseignements avaient pour conséquence d'inciter le sage à réaliser dès cette vie, dans la mesure possible, cette perfection idéale. D'ailleurs l'immortalité promise n'allait pas au-delà de la destruction universelle par le feu qui devait clore chaque année du monde. Mais elle était encore plus longue que l'immortalité que donne la gloire. Posidonius supposait en effet que toute année du monde était coupée par des cataclysmes, *eluuiones exustionesque* (Cic. *De r. p*. VI, 23), qui détruisaient chaque fois complètement la civilisation et, par suite, l'histoire, gardienne de la gloire (cf. *Marc*. 26, 4, sqq.; *Nat. Quaest*. III, praef. 4 sqq.; Lucr. V, 380-415).

Ces idées eurent une fortune extraordinaire. On les retrouve, plus ou moins modifiées suivant les circonstances, dans l'*Enéide* (VI, 724 sqq.), dans les hors-d'œuvre philosophiques du poème des *Astronomiques* (surtout I, 758; II, 115; IV, 886) dans les *Silves* de Stace (V, 3, 20), dans Origène (*De princ*. II, 11, 2), dans saint Augustin (*De ciu. Dei*, XXII, 29), et jusque dans saint Paul (I *Cor*. 13, 9). Elles témoignent d'un besoin de répondre aux inquiétudes religieuses par la transformation des doctrines matérialistes et scientifiques de l'ancienne Stoa [1].

La deuxième partie de la brochure de M. Badstübner est une série de remarques et de corrections. Je relève celles qui sont relatives au *De beneficiis* et au *De clementia*. *Ben*. IV, 20, 3 : « secundum *satam* (*datum* mss) uidet » : conjecture très ingénieuse, mais qui n'est peut-être pas utile. V, 9, 4 : « quod *toto sensu* (*toties* mss.) duos exigit ». Comme le fait remarquer M. B., cette correction est justifiée par le

---

1. Il ne faut pas cependant transporter ces idées dans des milieux qui leur restèrent toujours assez fermés. Ainsi je ne crois pas, quoi qu'en pense M. B., p. 5, que dans Hor. Od. I, 2, 45 : *serus in caelum redeas*, nous ayons une adaptation de ces doctrines eschatologiques. Il y a là tout autre chose, la vieille théophanie mythique, l'apparition providentielle d'un dieu prêté à la terre et qui retourne dans sa patrie céleste; voir dans le contexte ce qui précède. On ne doit pas d'ailleurs appliquer à Horace des procédés d'analyse et de critique qui peuvent paraître légitimes, s'il s'agit d'un poète, sinon savant, du moins curieux, comme Virgile.

rappel du c. 10, § 2 : « paulo ante dicebam... *tota significatio...* » M. B. ne s'est pas demandé si *sensus*, qui a cette acception dans Velleius, Quintilien, Tacite[1], et d'abord en poésie (Ov. *Fastes*, V, 483), l'a aussi dans Sénèque ; toute incertitude est levée par *Epist.* 7, 10 : « egregie dicta circa eundem fere sensum tria ». La correction a donc la plus grande vraisemblance. — V, 16, 4 : « dum ita *tripertito* (*dum ita dum tertio* mss.) rem publicam diuidit » est satisfaisant. — VI, 23, 1 : « Non externa cogunt deos, sed sua illis *sine lege* (*in legem* mss.) aeterna uoluntas est » ; mais le mot *lex* ne signifie pas précisément « contrainte ». On imprime d'ordinaire *in lege*. Je ne vois pas la nécessité de corriger. La volonté des dieux est leur loi et cette volonté est stable parce qu'elle est éternelle : voir la suite du développement. On a méconnu ici un sens de *in* fréquent chez certains auteurs (Properce, par exemple ; voir l'étude de M. K. P. Harrington, Transact. of the American philological association, t. XXVIII, 1897). *In legem esse* n'est peut-être pas très classique, mais n'est pas plus étonnant que *mirum in modum, excisum in antrum, iacens in mortuum*. — VI, 33, 3 : « rem *hominum aetatibus* tantum » est plat et trop éloigné du texte des mss. : « rem non *domibus* tantum » ; je préférerais : « rem non domibus tantum, sed *insulis* (*saeculis* mss.) raram », et dans cet ordre, qui me semble correspondre au sens naturel. Un ami est une chose rare, non seulement dans les palais (où il est naturel de ne pas en rencontrer), mais même dans les maisons de rapport. — *De clem.* I, 1, 6 : « principatus tuus ad *ius tuum* (*gustum* mss) exigitur », me paraît bon. — I, 8, 1 : « Quid ? tu non *expeteres* (*experiris* mss.) istud nobis esse, tibi seruitutem ? » Mais *istud*, pron. de la 2e pers., parait désigner *imperium*, non *arbitrium loquendi*. Dans ce qui précède, comme les interlocuteurs changent, *ista* désigne *eripi loquendi arbitrium regibus*. Peut-être l'idée est-elle : « Comment ? tu ne sens donc pas qu'à nous est l'empire, à toi l'esclavage. »

Ces exemples suffisent pour montrer que l'on ne saurait négliger cette partie de la brochure de M. Badstübner. Mais pourquoi écrit-il *coelum* et *quum?* Ces graphies barbares détonnent dans un travail si bien informé.

P. L.

G. Brière et P. Caron. **Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1899** (publié par la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*) 2me année. Paris, Société nouvelle de librairie... 1901, xxx-229 in-8°.

Voici la deuxième série de cette excellente publication qui paraît

1. Schmalz, *Antibarbarus*, ve, ne cite que ces auteurs.

destinée à compter bientôt parmi les entreprises bibliographiques les plus importantes de notre temps. Il serait déplacé de démontrer à des lecteurs de la *Revue critique* l'utilité incontestable de ces dépouillements périodiques de la « littérature » historique; il est peut-être même superflu de leur signaler les conditions spéciales de l'histoire moderne et contemporaine qui rendent cet instrument de travail particulièrement indispensable. Comment se retrouver dans ces amas de monographies et de micrographies où les spécialistes continuent à verser chaque année des milliers de fragments nouveaux? Seule une bibliographie méthodique rend possible d'utiliser tous ces efforts incohérents. On doit de la reconnaissance à tous ceux qui se soumettent à l'ingrate et indispensable besogne de cataloguer et de classer les matériaux historiques amoncelés en désordre. Et quand des auteurs apportent à leur travail autant de conscience, de précision et d'intelligence que MM. Brière et Caron, la reconnaissance se double d'une sincère estime scientifique. Une œuvre de ce genre continuée pendant des années, surtout si elle s'étend comme on doit l'espérer, à la période antérieure de l'histoire de France, fera faire aux études historiques un progrès plus sûr que les plus savantes monographies ou les plus brillants tableaux d'ensemble.

Le répertoire s'étend à toute l'histoire de France depuis Louis XII jusqu'à nos jours et indique tout ce qui a été publié en France et à l'étranger, livres ou articles de revue; pour les noms, l'indication est suivie de la mention des comptes rendus dont ils ont été l'objet. — Il est classé d'une façon méthodique d'après les rubriques suivantes: Histoire par époques. Histoire militaire. Histoire religieuse (divisée en catholiques et protestants). Histoire économique et sociale. Histoire de l'art. Histoire locale et généalogique. Chaque section (excepté l'histoire de l'art) outre les généralités, se divise en deux époques: 1° Moderne ou Ancien régime; 2° Contemporaine (de 1789 à nos jours); — l'histoire économique en Ancien régime, Révolution, XIXe siècle (l'histoire de la colonisation forme une 4e division). — Chaque époque est divisée en périodes (il y en a 6, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, Révolution, Napoléon, XIXe siècle), subdivisées en paragraphes les uns chronologiques, les autres consacrés à une catégorie spéciale, Biographie, Mouvement des idées, Mœurs. Ce cadre, sans répondre peut-être aux exigences de la philosophie de l'histoire, est pratiquement suffisant pour se reconnaître et a l'avantage d'être clair et simple. Il n'embrasse pas tous les phénomènes historiques possible; mais il permet de classer presque tous les travaux historiques. Le système des index est complet, il comprend trois tables, noms d'auteurs, noms de personnes, noms de lieux; et en tête une table des revues qui ont été dépouillées.

Le premier volume de ce répertoire était excellent; le second est en progrès sur le premier. La liste des revues dépouillées s'est accrue de

400 l'année dernière à 543 cette année; le chiffre total des numéros indiqués passe de 2017 à 3638. La période de 1871 à nos jours était restée en dehors du plan primitif, elle a été introduite cette année; c'est un perfectionnement important au point de vue pratique et qui a imposé aux auteurs un long travail de critique, car ils se sont — avec raison — restreints à choisir parmi les livres et les articles, écartant les écrits polémiques et ne conservant que les textes et les travaux d'un caractère objectif. Les titres obscurs ont été munis d'explications; le nombre des renvois a été considérablement accru. Toutes ces améliorations ont exigé un effort de discernement personnel. Ce n'est pas ici une compilation mécanique de fiches, c'est une véritable bibliographie faite par des hommes qui ont lu et compris ce qu'ils indiquent.

La première année, la disposition typographique était mal commode; les titres, imprimés à la suite par années, ne se détachaient pas assez nettement les uns des autres. Cette fois les auteurs ont fait la dépense de mettre à la ligne chaque numéro.

Tous ces progrès se traduisent par un accroissement matériel, le volume a presque doublé (229 pages au lieu de 119). Et il n'est pas trop long, pour les services qu'il rendra, — en attendant que MM. Caron et Brière soient mis en mesure de publier la bibliographie générale depuis 1870 qui est devenue si nécessaire et qu'eux seuls sont capables de nous donner.

Ch. Seignobos.

Franz Pomezny, **Grazie und Grazien in der deutschen Literatur des XVIII Jahrhunderts, hrsg. von B. Seuffert.** Hamburg, Voss. 1900, in-8°, vi et 247 p. 7 mark.

L'auteur de ce travail, M. Pomezny, est mort prématurément. Mais son maître, M. Seuffert, a fort bien fait de publier son travail, un peu long, un peu diffus et même un peu confus par instants, très consciencieux néanmoins et qui témoigne d'une vaste lecture, d'un grand soin, d'un esprit sagace. P. recherche d'abord comment l'idée de la Grâce et des Grâces—ce que, depuis Schiller, les Allemands nomment Anmut — est entrée dans la littérature allemande du xviie siècle par Anacréon et l'Anthologie. Puis il fait l'histoire de cette idée, de l'*Anmutsbegriff*, dans la théorie du xviiie siècle, et il étudie à ce point de vue non seulement les Allemands, Gottsched, Breitinger, Mendelssohn, Winckelmann, Kant, Lessing, Riedel et Sulzer, mais les Anglais, Shaftesbury, Hutcheson, Hogarth, Burke, Home, et les Français, Voltaire, Watelet, le Père André : diverses sont les opinions des critiques, mais tous mettent en relief deux « moments » : la beauté des mouvements du corps et son accord avec la beauté des mouve-

ments de l'âme (p. 92). Pomezny entre ensuite dans le vif de son sujet; il montre ce que furent les Grâces dans la poésie anacréontique du XVIIIe siècle, dans la poésie de Hagedorn, de Pyra, de Gleim, d'Uz, de Götz, de Wieland, de Gessner, de Jean-Georges Jacobi, et il distingue en elle deux « directions », deux tendances qui répondent aux deux grands courants littéraires du siècle et qui sont représentées l'une par Hagedorn, l'autre par Haller, la tendance française et la tendance anglaise. On remarquera dans cette partie du travail nombre de citations curieuses et d'aperçus intéressants : comment les anacréontiques se représentent les Grâces, quelles épithètes ils leur donnent, etc. Le chapitre le plus important — le quatrième — est consacré aux « Grâces de Wieland »; quiconque étudie Wieland et veut le connaître d'un peu près, devra lire ces pages de Pomezny, qui prouve, par exemple, que le poète allemand a tiré grand parti du recueil *les Grâces* publié en 1769 par Meusnier de Guerlon (il est bizarre toutefois que Pomezny n'ait pas reconnu dans M. L. C. D. B., Monsieur le comte de Bernis). Il y a dans cette étude d'autres points encore sur lesquels il faudrait insister. Pomezny caractérise fort bien le talent de Pyra qui s'attache entièrement aux Anglais, de Gleim qui se modèle sur les Français, d'Uz qui se laisse guider par Horace, de Götz qui subit l'influence des Anglais et de Pyra; il démontre que Götz a dans son *Attis* « fait les plus naïfs emprunts » à la *Lavinia* de Thomson traduite par Bodmer; il note dans l'*Evandre* de Gessner l'épithète *anmutsvoll* donnée à un paysage; il fait voir que J.-G. Jacobi est, de tous les anacréontiques, celui qui « poussa le plus loin le culte des Grâces »; mais il n'insiste pas suffisamment sur Herder.

A. C.

Th. K. Urdhal. **The fee system in the United States.** (Tirage à part des Transactions of the Wisconsin Academy...) Madison Democrat printing Cy, 1898. XII-193 p. in-8°.

Cette monographie sur le régime des *fee* [1] se divise en deux parties. I. Revue historique du système des droits; II. Système actuel des droits aux États-Unis. L'auteur suit l'évolution du régime depuis la période coloniale jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il montre d'abord les droits anglais introduits dans les colonies au profit des fonctionnaires, puis les différents droits établis par le gouvernement anglais sous forme de droits d'autorisation (*license*), de péages, de droits d'école ou d'église, de droits d'inspections jusqu'au fameux droit du timbre qui a fait commencer la Révolution. Puis vient la période de 1787 à 1830, où en l'absence de toute direction commune se développent dans chaque État des régimes différents et confus. Dans la « période

---

1. Le français n'a pas d'équivalent exact et clair à l'anglais *fee* et à l'allemand *Gebühren*, qui désignent des droits payés en retour d'un service.

intermédiaire » de 1830 à 1865, l'énorme accroissement de l'industrie et des grandes villes amène une forte augmentation de la valeur et du nombre des droits. Mais dans la période contemporaine s'accuse une tendance générale à remplacer les droits perçus à l'occasion d'une fonction par un traitement payé au fonctionnaire.

La 2e partie est un essai de réunir en un tableau d'ensemble les systèmes des différents États en matière de droits d'inspection, d'autorisation, d'enregistrement (*incorporation*), d'examens, de justice. Ce rapprochement fait apercevoir une évolution commune qui tend à diminuer ou supprimer tous les droits perçus à l'occasion d'un service et à augmenter les droits d'autorisation en leur donnant le caractère de taxes. Deux chapitres sur le caractère juridique et la portée sociale des droits servent de conclusion à ce travail clair, précis et judicieux. L'auteur aurait pu se dispenser de l'exposé théorique et du sommaire historique où l'antiquité, le Moyen âge, l'Angleterre, la France sont passés en revue au moyen de manuels et de dictionnaires. Ces 40 pages encombrent et déparent son ouvrage.

Ch. Seignobos.

— La Société de Linguistique de Paris vient de décerner, pour la première fois, le prix fondé par le prince Alexandre Bibesco, en faveur du meilleur ouvrage relatif à l'histoire des langues romanes en général, et, préférablement, de la langue roumaine en particulier. Le lauréat, M. Lazare Saineanu, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, est l'auteur d'un important ouvrage, en trois volumes, ayant pour titre : *Influences orientales sur la langue et la civilisation roumaines*. Six autres ouvrages, tous d'un réel mérite et dont quelques-uns de très grande valeur, avaient été présentés au concours par cinq auteurs différents. La généreuse initiative du prince Alexandre Bibesco aura donc été, dès le début, couronnée d'un succès tel qu'on pouvait le souhaiter. Le lien nouveau ainsi créé entre la science roumaine et la science française se resserrera, nous l'espérons, toujours davantage, pour le plus grand profit de l'une et de l'autre.

— M. R.-S. Conway, professeur à Cardiff, vient de publier, avec introduction et notes, le livre II de Tite Live. C'est dans la collection des Pitt Press Series le premier ouvrage de l'auteur. L'édition contient avec une carte de l'ouest de l'Italie centrale et un plan de la Rome ancienne, une préface (3 p.), une très bonne introduction (10 p.), une note sur le texte avec liste des corrections ; entre le texte et les notes du commentaire, un résumé des principales difficultés du style de Tite Live (3 p.); après des notes (100 p.) deux appendices, l'un sur l'histoire de Coriolan, l'autre sur les irrégularités de concordance des temps dans l'*oratio obliqua*; enfin deux index, l'un se rapportant aux notes, l'autre aux mots ou aux noms mentionnés dans les notes. — M. C. s'inspire, comme il était naturel, des travaux de Madvig, H.-J. Müller et Moritz Müller. Passim sont intercalées de bonnes notes de M. Reid. — Le livre contient de sérieuses difficultés; M. C. ne les résout pas toutes; j'avoue avoir rouvert plus d'une fois Weissenborn-Müller (pourquoi rien ici sur *fossas Cluilias* (xxxix, 5); sur *Longula, Polusca;* sur *Vicæ Potæ*, à la fin

du chapitre VII, etc.?). Mais l'édition, très soignée, est au courant ; l'impression en est très correcte (mais écrire p. VII, l. 4 : pu*blic*) et je ne puis que la recommander. — É. T.

— M. Albert C. Clark aime à fouiller les collections de mss. et les « réserves » des grandes bibliothèques. Il voyage beaucoup ; souvent il perd sa peine, mais, comme il est juste, souvent aussi il a la main heureuse. Une lettre, trouvée par lui à Madrid, a permis d'identifier une copie de Du Pogge et d'établir enfin sur une base sûre le texte des Silves de Stace. Dans l'article nouveau qu'il vient de publier (Philologus, 1901 : *Anecdota Parisiensia ad libros epistularum ad Atticum Tornaesianum et Crusellinum*, p. 195-216) il s'agit des lettres à Atticus et de la reconstitution de ce fameux ms. de Jean de Tournes (*Tornaesianus*) qui donne une recension distincte de celle du *Mediceus ;* c'est le ms. qu'a fait connaître, le premier, Siméon Dubois (*Bosius*) de Limoges. Il y a quelque cinquante ans, Haupt a traité cet éditeur comme se traitaient entre eux les savants du XVI[e] siècle : c'était, prétendait-il, un pur faussaire qui avait mis sous le couvert de ms. fictifs ses propres conjectures. Nous ne condamnons plus avec cette désinvolture ; on travaille, et c'est plus profitable, à reconstituer comme on peut les mss. perdus. En suivant une indication de Lehmann, M. Clark a étudié, à la Bibliothèque nationale, des notes inédites de Bosius qu'il a rapprochées de ses notes publiées. Il a retrouvé sur un exemplaire d'Estienne les notes de Turnèbe ; retrouvé encore et identifié un ms. que Turnèbe consultait en même temps que le *Tornaesianus* qu'il appelait *Memmianus* (ms. de Jean de Mesmes ; c'est le cod. Lat. 8537, *olim Faurianus*). L'équivoque de la note *v. c.* ou *vet. cod.* se trouvait ainsi dissipée, ce que nous ne lisons pas dans le ms. que nous avons, ayant dû forcément se trouver dans l'autre (*Tornaesianus*). On peut ainsi contrôler les données de Bosius et, en rapprochant de ses notes les indications de Lambin et de Turnèbe, reconstituer d'une manière solide pour les livres XIV-XVI un apparat sommaire du ms. perdu (p. 201-207). Par lui on constate que le *Tornaesianus* avait beaucoup de fautes communes avec les mss. connus. Ses meilleures leçons avaient été relevées ou par Lambin ou par Bosius et nous étaient connues ; mais on a maintenant la preuve qu'ils avaient fait ce dépouillement avec soin et la perte du ms. nous devient par là moins sensible. Constatons toutefois qu'on ne trouve pas de traces du texte du *Tornaesianus* dans les treize premiers livres. — Dans un autre exemplaire de la même Bibliothèque (Z 617), M. Clark a retrouvé une copie, faite par Baluze, pour Grævius, des notes préparées par Bosius pour une seconde édition. Nous savons maintenant que Grævius les a reproduites avec soin. — Dans le même livre est une note de Baluze attestant qu'il a vu à Limoges parmi les livres de Bosius le *codex Crusellinus* (ou autrement ms. de Pierre Crouzeil). C'était encore un ms. qu'on prétendait imaginaire. En se reportant à la description de Bosius, au catalogue que nous avons de ses livres ou mss., pour la plupart acquis par Baluze pour la Bibliothèque du roi, M. Clark croit l'avoir identifié avec une édition de Lyon de 1545 qui portait des notes et corrections de Bosius. Mais cette édition il n'a pu jusqu'ici la retrouver à Paris ou ailleurs. Espérons qu'ici encore il réussira comme pour le reste. — É. Thomas.

— Les publications de la collection éditée par M. Max Herrmann s'étaient jusqu'ici à peu près bornées à la littérature néo-latine de l'Allemagne. Par une heureuse innovation dont l'initiative est dûe à M. Bolte, la France est maintenant représentée parmi ces *lateinische Litteratur-Denkmäler* si précieux pour l'histoire de l'humanisme. M. B. a publié ensemble une traduction de la farce de Patelin,

le *Veterator* de Connybertus (1512), et l'*Advocatus* d'un inconnu (1532). (*Veterator* (Maistre Patelin) *und Advocatus*. Zwei Pariser Studentenkomödien aus den Jahren 1512 und 1532. hrsg. v. J. Bolte. Berlin, Weidmann, 1901, in-88 pp. xxxiv, 122.) Le traducteur de Patelin a reproduit en somme fidèlement l'original, quoiqu'en l'abrégeant un peu ; il a introduit le nouveau personnage du *Comicus*, avec assez de maladresse, mais dans le légitime scrupule de corriger l'immoralité de la fable. Le texte a été établi d'après trois éditions, dont les variantes se trouvent dans l'introduction jointes à de courtes notes. — La seconde pièce, l'*Advocatus*, imprimée d'après un manuscrit de Bâle passé jusqu'à présent inaperçu, est de valeur littéraire inférieure, mais elle est curieuse à bien des égards. Il semble que l'auteur anonyme ait eu une préoccupation de thèse, qu'il ait voulu plaider la défense de la femme abandonnée. et je regrette que M. B. qui a signalé les motifs dramatiques déjà connus empruntés par l'*Advocatus*, n'ait pas également recherché dans le théâtre contemporain les tendances analogues. Mais c'est peut-être trop demander à l'éditeur qui, bornant son introduction à l'indispensable, n'a voulu que nous donner un texte sûr, auquel il a apporté le soin et l'érudition dont il a déjà fourni tant de preuves. — L. R.

— L'édition de Henri V. donnée par M. A. W. Verity, dans la Pitt Press Series, (*with introduction, notes, glossary, appendix and indexes*. Cambridge, University Press, 1900. 1 vol. in-8° xxxvi et 256 p.) est, comme les autres pièces de Shakespeare que M. Verity a éditées pour cette collection, un modèle de science sûre et précise, mise à la portée des élèves auxquels elle est destinée. — L.

— Nous avons reçu deux nouveaux fascicules des publications de la Commission historique de Styrie (*Veroeffentlichungen der historischen Landes-Commission für Steyermark*, Gratz, 1900-1901) émanant tous deux de travailleurs bien connus dans le domaine de l'histoire autrichienne. Dans le n° xii, M. J. Loserth publie 145 documents relatifs à la contre réformation à Gratz, des années 1582-1585, sous le règne de l'archiduc Charles ; ils sont empruntés à deux recueils manuscrits récemment découverts aux archives provinciales, et l'auteur nous les donne soit en in-extenso soit sous forme de régestes. On y trouvera quelques détails nouveaux sur les méthodes de conversion de ce prince, père de l'empereur Ferdinand II. Le n° xiii, dû à M. François de Krones, expose les résultats scientifiques d'un voyage d'exploration fait par l'auteur aux archives de Linz, en automne 1899. Il y donne le catalogue des pièces relatives à l'histoire de Styrie, qu'il a répertoriées soit au *Landesarchiv* soit au *Landesmuseum* de la Basse-Autriche. — R.

— Un nouveau fascicule des *Archives historiques de la Gascogne* (2e série) contient le recueil de documents inédits réunis par M. l'abbé J. Lestrade sur *Les Huguenots en Comminges* (Paris, Champion, 1900, xi, 428 p. in-8°). Il fait suite aux deux recueils analogues de la première série, *Les Huguenots en Bigorre*, de M. C. Durier, et *Les Huguenots dans le Béarn*, de M. A. Communay. La plupart des pièces de ce nouveau volume sont tirées des archives de la ville de Muret, où se trouvent actuellement les papiers des anciens États du Commingeois ; elles sont au nombre de 131, avec un appendice, qui s'étend à une époque bien postérieure aux guerres de religion, et embrassent dans leur ensemble, les années 1555-1632. On y trouvera, répétés à l'infini, tous les faits bien connus de cette lamentable période des guerres civiles, incendies, meurtres, rançonnements, pillages, etc. Si l'auteur n'est pas toujours absolument impartial dans ses jugements sur les hommes et les choses du temps, il reconnaît pourtant que « les gens de

guerre sont les mêmes dans les deux camps » et que les paysans ont eu également à souffrir des protestants et des catholiques. Une bonne table analytique clôt le volume. — R.

— L'abbé Jacques Rangard, né en 1723; député aux États-Généraux et mort curé constitutionnel en 1797, avait publié dans *les Affiches d'Angers*, dès 1786, une notice assez insignifiante d'ailleurs, sur une visite du roi Henri IV, faite à cette ville en 1598. C'est cette relation que M. l'abbé Uzureau vient de faire réimprimer (Angers, Siraudeau, 1901, in-8°); elle intéressera surtout par le ton nettement hostile qu'y prend l'auteur contre les agissements de la Ligue et rien ne marque mieux quel chemin certains membres du clergé français ont fait en arrière, cent ans après la Révolution, que la note de l'éditeur mise au bas des jugements de Rangard sur cette association trop fameuse : « Inutile de dire que son opinion ne serait *plus adoptée aujourd'hui* ». — R.

— M. Félix Naef, ancien pasteur dans le canton de Genève, décédé en 1897, avait rédigé, en se servant des notes réunies par un collègue et ami, M. Théodore Claparède, une série de notices sur les paroisses protestantes de l'ancienne Bourgogne. C'est ce manuscrit, qualifié modestement de « simple ébauche » par l'auteur, que le fils de son ami, M. R. Claparède, vient de mettre au jour sous ce titre : *La Réforme en Bourgogne, notice sur les églises réformées de la Bourgogne avant la révocation de l'Edit de Nantes* (Paris, Fischbacher, 1901, 257 p. in-18). Le mot de Bourgogne est pris ici dans l'extension qu'il avait dans l'organisation ecclésiastique des huguenots, alors qu'il comprenait dans sa *province* les quatre *colloques* de Dijon, Châlon, Lyon et du pays de Gex. Seulement, M. Claparède père ayant écrit une *Histoire des Églises du pays de Gex*, et celle de Lyon méritant selon lui, une monographie spéciale, M. Naef ne s'est spécialement ici occupé que des églises des deux circonscriptions nommées en premier lieu, ainsi que d'un certain nombre de paroisses, assez arbitrairement rattachées au colloque de Lyon, quoique situées en provinces étrangères. Le récit, qui n'a aucunes prétentions érudites, est de proportions assez inégales, selon que l'auteur trouvait dans ses sources principalement imprimées, quelquefois manuscrites, des renseignements plus ou moins abondants sur la vie intérieure ou sur les vicissitudes extérieures des différentes localités qu'il passe successivement en revue. Aucune de ces communautés réformées ne survécut à 1685 et quelques unes avaient disparu auparavant déjà ; comme ailleurs aussi, ce fut en Bourgogne la petite et la moyenne bourgeoisie des villes qui se rallia surtout à la Réforme, tandis que les masses rurales furent relativement peu atteintes, quoique les adhérents n'eussent pas manqué, au début, dans les rangs de la noblesse. Un des appendices est consacré à l'état actuel des groupes de population réformée, tous d'origine assez récente, qui se rencontrent dans l'ancienne province de Bourgogne. — R.

— Dans sa *Scottish History from contemporary writers n° 111. The Rising of 1745 with a Bibliography of Jacobite History 1689-1788*. London, David Nutt. 1900, 2 vol. in-8° XIII et 322 p.). M. Ch. Sanford Terry, professeur à l'Université d'Aberdeen, a voulu extraire d'un certain nombre d'écrivains contemporains une sorte de narration continue de la plupart des événements se rapportant aux soulèvements jacobites du XVIII° siècle. Il a enrichi sa compilation d'appendix utiles où il a fait une bibliographie assez complète et commode de l'histoire de l'Ecosse pendant cette période. Un certain nombre d'illustrations tirées également de documents contemporains, portraits, plans de batailles, fac-simile, etc., contribuent à rendre le livre attrayant. Les extraits sont choisis avec discernement. Ce n'est pas

à proprement parler un livre d'érudition; mais c'est un livre commode et bien fait et qui pourra donner à de jeunes étudiants, trop habitués à s'en tenir aux livres de seconde main et à se contenter de jugements tout faits, le goût des textes et des documents. — L.

— Le même M. Terry vient de donner une histoire du prétendant, Jacques III Stuart (*The chevalier de Saint-Georges and the Jacobite movements in his favour, 1701-1720* (London, Nutt. 1901, xxii, 510 p. in-18; prix : 7 fr. 50) qui est le complément ou plutôt l'introduction à son travail sur l'insurrection de 1745. Les morceaux réunis dans ce volume sont empruntés aux mémoires contemporains, à des plaquettes anonymes, à des rapports officiels, etc. et comprennent aussi quelques correspondances. Ce sont surtout les mémoires de Lockhart, de Sinclair et de Melfort, le rapport de Hooke à Chamillart et celui de Forbin qui ont été mis à contribution; le texte est accompagné des notes nécessaires pour donner au lecteur une idée exacte et impartiale de ces tentatives, fort mal engagées dès l'abord, puis paralysées par les rivalités personnelles et locales, pour secouer le joug de la maison de Hanovre et rompre l'Union de 1701. Le pauvre *Chevalier* lui-même joue un rôle bien terne et bien insignifiant dans ces récits, dont la lecture ne réveillera guère l'enthousiasme suscité jadis par les romans de Walter Scott. On ne saurait reprocher à l'auteur de n'avoir pas donné un tableau plus complet de l'état de la Grande-Bretagne à ce moment critique de son histoire puisque le point de vue auquel se placent les compilateurs de cette collection spéciale, est celui d'un public principalement écossais. — R.

— M. E. Levasseur fait avec raison l'éloge de la méthode et du talent de M. Camille Bloch dans la préface qu'il a jointe aux *Etudes sur l'histoire économique de la France* (*1760-1789*) de l'archiviste du Loiret (Paris, A. Picard, 1900, ix, 269 p. in-8°). On y trouvera une série de mémoires publiés d'abord, pour la plupart, dans des recueils locaux et que l'auteur a bien fait de réunir en volume. Ils ne nous fournissent pas seulement des faits nombreux, tirés des dossiers administratifs, mais encore ils les éclairent par la comparaison avec les données antérieures et les théories systématiques du xviii[e] siècle, ouvrant ainsi des jours tout nouveaux sur certaines questions économiques, qui ont joué peut-être un rôle aussi considérable que les problèmes politiques, dans la période préparatoire au bouleversement révolutionnaire. Nous signalerons tout spécialement, à ce point de vue, l'étude sur la répartition de la propriété foncière, étude faite d'après les rôles du vingtième des biens-fonds, dans quelques paroisses de la généralité d'Orléans. Dans le mémoire *Les cahiers du bailliage d'Orléans au point de vue économique*, on trouve les protestations unanimes de toutes les classes de la société contre le régime fiscal en vigueur et ses abus, mais on constate aussi les divergences d'opinion profondes entre grands et petits propriétaires, bourgeois et paysans, sur ce qui doit le remplacer. Signalons enfin l'étude sur *le commerce des grains dans la généralité d'Orléans* (*1768*), qui nous expose, d'aprè la correspondance de l'intendant Perrin de Cypierre, les efforts sincères mais assez malencontreux, faits par l'ancien régime, pour nourrir les populations et empêcher les famines. Si le volume de M. Bloch n'est pas toujours d'une lecture très facile, il attirera le lecteur sérieux par la richesse de ses informations et par le soin qu'il a mis à motiver ses jugements. — R.

— M. Erich Wild a repris la question de la mission secrète de Mirabeau à la cour de Berlin. Son livre (*Mirabeaus geheime diplomatische Sendung nach Berlin*, Heidelberg, Winter, 1901, viii, 202 p. in-8°; prix : 6 fr.) n'est, ainsi qu'il nous l'annonce,

que l'introduction à une étude critique du texte primitif et authentique des lettres de l'auteur de l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, besogne que le récent travail de M. Welschinger n'a nullement rendue inutile, si l'on en juge par les nombreuses preuves administrées par l'auteur dans l'appendice spécial (p.197-202), où il énumère les erreurs, les omissions et les confusions qui rendent, à son avis « *völlig unbrauchbar* » la recension donnée par l'auteur parisien. — R.

— Le dernier programme du Gymnase d'Osterode, dans la Prusse orientale, nous apporte un exemple curieux des collaborations effectives que peut provoquer, même au loin, et sur un point spécial, le hasard des événements. L'été dernier un professeur de cet établissement, M. le Dr E. SCHNIPPEL, vint, comme tant d'autres, à l'Exposition; en visitant le château de Versailles, il y remarqua dans une des salles un tableau représentant Napoléon à Osterode. Non seulement il le fit photographier pour ses concitoyens, mais, à son retour, il s'enquit avec soin des faits historiques qui avaient pu inspirer Nicolas Ponce-Camus, l'artiste assez obscur, auteur de cette toile. Il y a pleinement réussi, car ses *Miscellen zur Geschichte von Osterode* (1901, 14 p. in-4°) ne nous renseignent pas seulement sur le séjour de l'empereur dans cette petite localité, en mars 1807, avant Friedland, mais il a réussi à fournir au savant conservateur du musée de Versailles jusqu'aux noms de la plupart des personnages qui figurent au premier plan de ce tableau. — R.

— On ne lira pas sans intérêt les *Souvenirs de Wilhelm Liebknecht*, traduits par J.-G. PRODHOMME et Ch.-A. BERTRAND (Paris, Bellais, 1901, XIV, 188 p. in-18). Ce sont des souvenirs de sa jeunesse académique à Marbourg, avant 1848, des souvenirs d'exil en Suisse et en Angleterre, après 1849, assez insignifiants en eux-mêmes et qui n'apprennent pas grand chose, ni sur les mouvements insurrectionnels de l'Allemagne d'alors, ni surtout sur la genèse de ses propres convictions socialistes. Mais ils sont retracés avec un véritable entrain, une gaieté optimiste qu'on ne s'attendait pas à trouver sous la plume du vieux lutteur septuagénaire récemment disparu, lequel s'y peint franchement avec toutes ses antipathies profondes pour les simples radicaux, même républicains, de la Jeune Allemagne. Le ton du récit est fort populaire, car ces fragments ont paru dans des almanachs du parti démocratique socialiste. Malheureusement il y a plus d'une erreur dans l'introduction et les notes des traducteurs. On y raconte que Marbourg est « la capitale de la Hesse-Kassel » et que Victor Scheffel écrivit le libretto de l'opéra de Victor Nessler, *Der Trompeter von Saekkingen*; c'est comme si l'on disait que Gœthe a écrit le libretto de la *Damnation de Faust* de Berlioz! — R.

—On lit avec plaisir, et l'on peut recommander comme un modèle à suivre pour des travaux analogues, la petite *Histoire du Nivernais* de M. E. COLIN, professeur d'histoire au lycée de Nevers (Nevers, Ropiteau. 1901, XVI, 268 p. in-18). Le récit en est simple, sans aucun appareil critique, car il a été composé à la demande de M. Ch. Dessez, inspecteur d'académie (que nous félicitons de son initiative) pour les instituteurs du département, qui, dans leur enseignement, pourront associer désormais aux récits empruntés à l'histoire nationale les détails les plus intéressants de l'histoire locale et inspirer de la sorte à leurs élèves des sympathies raisonnées pour le passé de leur terre natale. Le livre de M. Colin n'est pas une sèche nomenclature de dates, de faits historiques et de noms propres; l'histoire de la civilisation, la peinture des mœurs, les chefs-d'œuvre de l'art eux-mêmes occupent une large place dans ce petit volume orné de gravures. L'auteur a su parler du moyen âge et de l'ancien régime sans les glorifier outre mesure ni les travestir et il se montre équitable envers le passé sans renier les aspi-

rations légitimes de l'esprit moderne. Le jour où chacun de nos départements aurait ainsi le résumé sobre et impartial, mais pourtant vivant, de son histoire, non seulement ses habitants s'y intéresseraient davantage, mais de cet intérêt plus général naîtrait sans doute une abondante moisson d'études locales sur les traditions, les légendes, les monuments, les institutions, les citoyens marquants de chaque canton ou de chaque commune, qui viendrait enrichir, à son tour, les cadres de l'histoire générale de notre pays. — R.

— M. le commandant de PIMODAN, ancien attaché militaire à la Légation française du Japon, a recueilli en un volume (*Promenades en Extrême-Orient 1895-98*. Paris, Champion, 1900. In-8° pp. VIII, 377), les souvenirs de son séjour dans l'Extrême-Orient. Un premier chapitre, *de Marseille à Yokohama*, ne fait que noter très rapidement les haltes du voyage, sans nous apprendre rien de bien nouveau. C'est le Japon qui dans le livre occupe la meilleure place (p. 87-248), et sans que l'auteur nous en ait donné une étude originale ou complète, il y aura du moins profit à écouter ce qu'il dit de la cour, du monde officiel et militaire, de la noblesse ancienne et nouvelle, des rapports entre Japonais et Européens. Il y a sur le caractère national des pages de fine observation; sur la vie sociale, les mœurs, les plaisirs, en particulier sur le théâtre, sur l'art, des renseignements curieux, personnels et assez abondants; sur les principales villes japonaises, leurs palais, leurs temples, leurs collections, d'attachantes descriptions. Les trois derniers chapitres sont consacrés à des excursions à Formose, au Tonkin, à Yeso, à Vladivostok, dans la Corée et à Pékin. Cette fin, d'aspect kaléidoscopique, est comme le début, trop rapide et s'arrête toujours à l'écorce. Il serait cependant injuste de ne pas signaler certains passages plus précis ou plus nouveaux, comme sur les indigènes Aïnos, les colonies militaires de Yeso, les troupes du général Yuan au camp de Siaotchang, et quelques autres. Mais partout le récit est preste, amusant, semé d'anecdotes, éclairé d'ingénieux rapprochements, et on quitte le volume avec l'impression d'une aimable causerie géographique. — L. R.

— Nous ne mentionnerons la brochure de M. E. HENRICI sur l'attitude de la France pendant les trente dernières années vis à vis de ses vainqueurs de 1870 (*Dreissig Jahre nachher. Betrachtungen über das Verhältniss zwischen Deutschland und Frankreich*. Berlin. Klönne, 1901, in-8° p. 62) que pour en signaler l'insuffisance absolue et le parti-pris. Si l'auteur a la conviction que la France ne connaît de l'Allemagne qu'une caricature, sa patriotique *Kannengiesserei* est de nature à faire croire à la même erreur d'optique chez nos voisins. Mais nous nous garderons de généraliser et d'emprunter à M. H. son argumentation. — L. R.

Propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 26 août — 1901

Francesco Rossi, **Grammatica Egizia nelle tre Scritture Geroglifica, Demotica e Copta,** Torino, Paravia, 1901 in-8°, 314 pages autographiées. — Prix : 6 fr.

La première édition avait paru en 1877, et elle était épuisée depuis quelque temps déjà. M. Rossi s'est remis au travail dans sa vieillesse, et il a remanié la rédaction de sa Grammaire, pour donner un guide aux étudiants italiens qui voudraient s'adonner à l'Égyptologie. Que le livre ait rendu des services et qu'il manifestât des qualités réelles de clarté et de précision, le succès qu'il a obtenu en est la preuve suffisante : je ne sais s'il sera aussi utile sous sa seconde forme qu'il l'a été sous la première.

On y remarque en effet une lacune considérable, l'absence de toute référence aux grands travaux qu'ont publiés depuis vingt ans et plus les savants groupés à Berlin autour d'Erman. Je suis loin d'adopter en ce qui me concerne tous les résultats auxquels ils sont parvenus. La réalité du pseudo-participe ne me paraît nullement démontrée, non plus que celle des orthographes défectives ou des artifices variés dont cette école s'est servi pour annexer l'Égyptien ancien et le copte aux langues vraiment sémitiques. Le traité de M. Sethe sur le verbe, qui contient tant d'idées neuves et de déductions ingénieuses, ne m'a convaincu ni de la trilitéralité de certaines racines hiéroglyphiques, ni du caractère consonantiques des signes réputés voyelles jusqu'alors, tels que l'*aigle* et le *poulet*, par exemple : la grande partie de ce qui s'y rapporte à la vocalisation et à la classification des formes me paraît être une construction sans solidité. Néanmoins l'élan imprimé aux études de Grammaire par les théories nouvelles, même par celles qui me répugnent le plus, est tel qu'on ne saurait les passer sous silence dans un Manuel destiné aux étudiants. Il fallait les exposer, aussi

brièvement que possible, mais avec assez de netteté pour que les lecteurs italiens les connussent point par point. Dans les cours que je faisais à l'École des Hautes-Études, je n'abordais aucun chapitre de la Grammaire que je n'indiquasse aussitôt ce qu'en disaient Erman et ses élèves. Je ne négligeais pas, bien entendu, de développer, chemin faisant, les objections que j'avais à accepter leur interprétation des faits, mais je voulais qu'au sortir du cours, chaque auditeur fût familier avec les principes de l'école berlinoise et pût, en connaissance de cause, choisir entre le système de cette école et celui des autres Égyptologues. Je crois que M. R. aurait rendu service aux jeunes gens pour lesquels il écrit en leur répétant ce qu'une portion importante de notre école pense sur les matières qu'il a traitées.

Une fois condamnation passée sur ce point, j'ai plaisir à ajouter que la Grammaire de M. R. mérite sous sa seconde forme les éloges que je lui ai donnés sous la première ici même, il y a longtemps déjà. Elle est bien divisée, rédigée d'une façon claire malgré sa brièveté, tout à fait propre à débrouiller les commençants et à leur enseigner les éléments de trois des formes principales que l'Égyptien a traversées, la langue du temps du deuxième empire thébain, celle de l'âge ptolémaique, celle de l'époque byzantine : pour la langue très ancienne des Pyramides, il faudra chercher ailleurs. Les étudiants italiens, auxquels elle s'adresse plus spécialement, gagneront beaucoup à la pratiquer jusqu'au moment où, devenus maîtres des principes de la Grammaire hiéroglyphique, ils devront aller chercher ailleurs l'exposé des doctrines berlinoises que M. Rossi ne leur a point donné.

G. Maspero.

Pollucis Onomasticon, e codicibus ab ipso collatis denuo edidit et adnotavit E. Bethe. Fasc. prior. (Lexicographi græci recogniti et apparatu critico instructi, vol. ix) Leipzig, Teubner, 1900, xx-305 p.

L'*Onomasticon* de Pollux nous est parvenu dans un grand nombre de manuscrits ; mais ils ne représentent pas l'ouvrage original ; celui-ci, composé entre 166 et 176 après J.-C., fut abrégé dès avant le IXe siècle, et c'est cet épitomé que nous avons, divisé primitivement en deux volumes de chacun cinq livres. Tous nos manuscrits dérivent d'un exemplaire de cet abrégé, autrefois en la possession de l'évêque de Césarée, Aréthas, qui l'avait enrichi de notes, ainsi d'ailleurs que d'autres ouvrages qu'il avait entre les mains. De cet archétype viennent quatre familles de manuscrits : 1) M, Ambrosianus D 34 sup. (xe ou xie siècle), qui contient seulement le livre I à partir du § 21 et le tiers du livre II (1-78) ; 2) F, Parisinus 2646, et un manuscrit de Salamanque, S_s tous deux du xve siècle et remontant à une source com-

mune, que M. Bethe désigne par II et estime antérieure au XIIe siècle; un troisième manuscrit de cette famille, aujourd'hui disparu, fut utilisé par Alde pour l'édition princeps de 1502; 3) A, Parisinus 2670 (XVe siècle pour les livres I-VII), et V, Marcianus 520 (XVe siècle), qui donne seulement les trois premiers cinquièmes du livre I (1-151); 4) la plus nombreuse famille, représentée par deux manuscrits principaux, C, Palatinus Heidelb. 375 (XIIe siècle), L, Laurentianus 56, 1 (XIVe siècle pour les trois derniers livres), et par de nombreux dérivés d'un compendium antérieur au XIIIe siècle, dont le plus ancien est le Parisinus 2647 (B, XIIIe siècle); à ce second abrégé se rattachent les autres livres (V et VI) contenus dans L, ainsi que les livres VIII-X dans A. Tous les autres manuscrits sont apparentés avec B ou représentent un texte dérivé de A et de B. M. B. a donc pris pour base de sa nouvelle recension de l'*Onomasticon*, en ce qui concerne la partie publiée dans ce premier volume (livres I-V), les manuscrits M, II = FS, AV, CB, dont M et V sont fragmentaires. Il espère ainsi nous rendre non le texte même de Pollux, ni même le texte du premier épitomé, mais au moins le texte probable de l'exemplaire d'Aréthas. Cette nouvelle édition, après celles de Venise, de Francfort et d'Amsterdam, après celles de Dindorf et de Bekker, rendra de grands services, et voici pourquoi. La meilleure édition, celle de Bekker (1846), laisse, il est vrai, peu à désirer; elle pèche cependant en ce qu'on n'y voit pas ce qui est dû à chaque manuscrit, et qu'elle laisse indécise, le plus souvent, l'origine du texte publié; les variantes y sont en trop petit nombre pour permettre le contrôle au lecteur. Or, M. B. a disposé son édition de la manière suivante. Le texte, qui donne les leçons de tous les manuscrits ci-dessus, est continu, et ce qui est omis par chacun d'eux est mis entre des crochets surmontés des sigles; on voit ainsi d'un coup d'œil ce qui provient de chaque source [1]. Une double annotation court au bas du texte : l'une renferme les variantes et les leçons non admises dans le texte, l'autre donne les comparaisons avec les autres grammairiens et lexicographes, Hésychius, Suidas, Phrynichus, etc., et les passages des auteurs où se rencontrent les mots rares ou importants cités par Pollux sans indication. Dans quelle mesure maintenant M. B. a-t-il donné un texte exact? Il est difficile de se prononcer, et dans nombre de cas, d'ailleurs, la question est secondaire, puisqu'il importe peu, en somme, que Pollux ait cité un mot au nominatif ou à l'accusatif, au singulier ou au pluriel, et qu'en outre nous avons toutes les variantes. M. B., sauf le cas de faute évidente, semble préférer les leçons de A, même seul, et au contraire accorder peu de valeur au groupe FS. P. 209, 8 ἀρθονία A seul (déjà deux lignes plus haut, d'après AFS); le contexte montre qu'ici le mot doit être supprimé, et indiqué seulement dans les notes, comme tant

1. Pour M et V les omissions sont indiquées en tête des notes critiques.

d'autres répétitions hors de propos. 74, 16 ἔμφυτον A, en note εὔφυτον FS ; c'est une épithète de χωρίον, et je ne vois pas pourquoi A est préféré à FS, dont la leçon me paraît supérieure. De même 162, 12 texte ὁμαίμονες A, note ὅμαιμοι FS, etc. Le plus souvent d'ailleurs, en pareil cas, c'est une affaire d'appréciation, et il n'est pas toujours facile de savoir pourquoi une leçon est admise plutôt qu'une autre. Lorsqu'il s'agit de corrections, au contraire, en quoi M. B. se montre avec raison très sobre, on est plus à son aise. 208, 15 ῥαγδαῖος est excellent, et confirmé par ῥαγδαιότης de FS 209, 9. Dans le même passage, 209, 10 εὐρημοσύνη doit être certainement corrigé en εὐθυρρημοσύνη, comme le prouvent l'adjectif et l'adverbe correspondants et la place occupée par ces mots dans leurs listes respectives. 193, 3 ἐγρήγορος codd. ; texte ἐγρηγορώς avec Bekker, et 13, 11 avec BC ; j'en vois bien la raison, sans pourtant la trouver suffisante. 171, 14, cf. 172, 9 M. B. n'ose pas donner dans le texte δυοκαίδεκα des manuscrits ; il écrit ιϐ' et dit en note « Pollux certe δώδεκα. » Je lis cependant δυοκαίδεκα 17, 4 et 9. On lit 146, 13 σχίζεται (ὁ βρόγχος) εἰς πλείους λεπτὰς ἀποφύσεις. αἳ καλοῦνται σήριγγες (FS) σίριγχες (C) σύριγγες (AB) etc. ; M. B. corrige σήραγγες d'après Rufus d'Éphèse. Platon parle bien de σήραγγες (οἷον σπόγγου) *Tim.* 70[c], mais il s'agit du poumon ; et σύριγγες (Aristote, *de Resp.* 478[a] 13, 480[b] 7) ne conviendrait-il pas mieux avec σχίζεται et ἀποφύσεις ? 54, 2 la correction πυρὶ ἀπεπειράσαντο (ἀπεπείρασαν FS ; les autres donnent des leçons corrompues, mais toutes en ασαν) me semble inutile : Thucyd. VII, 43, 1 μηχαναῖς ἔδοξε... ἀποπειρᾶσαι τοῦ παρατειχίσματος. 245, 5 ἀποξυρᾶται A est bien insolite, pour ne rien dire de la forme ξυράω non classique, mais tolérable dans un passage où il ne s'agit pas des mots ; FSC donnent ἀποξύρεται qui ne vaut pas mieux ; mais les deux leçons peuvent conduire à ἀπεξύρηται. Dans la description des masques de théâtre, une remarque fréquente est ἀνατέταται τὰς ὀφρῦς ; l'accusatif dit de relation y est, selon l'usage, accompagné de l'article. On lit au contraire 241, 25 ὀφρῦς ἀνατέταται, codd. ἀνατέτανται ; 244, 12 ὀφρῦς ἀνατεταμένος, B om. ὀφρῦς, C -μένας, A -μέναι, FS ἐκτεταμένος om. ὀφρῦς ; 224, 25 ὀφρῦς ἀνατέταται ABC, mais FS ἀνατεταμέναι. L'absence de l'article, coïncidant précisément avec ces variantes, donne à réfléchir ; j'admettrais volontiers que la vraie leçon est fournie dans le premier cas par l'accord des manuscrits, dans le second par A, confirmé par la variante C, les leçons B et FS étant hors de cause, et dans le troisième par FS, à cause de l'ensemble de la phrase. Le passage n'est pas un recueil de formes attiques, et un nominatif ὀφρῦς ne peut surprendre dans les manuscrits, d'autant moins que FSBC donnent nomin. plur. ὀφρύς (sic) 97, 4 et FS βότρυς 75, 12. Je préférerais donc corriger ὀφρύες dans ces trois passages plutôt que d'y conserver une construction insolite, insuffisamment garantie par les manuscrits. Je mets fin à ces observations, qui pourraient être plus nombreuses, en remarquant que, à propos de 131, 3 γαλιάγκων κατὰ Ἀριστοτέλην, M. B. note que le

mot ne se trouve pas dans Aristote. Il est dans les *Physiognomonica* attribués au philosophe (*Script. physiogn.* Foerster I p. 36, 10 et p. 82, 10). Publier l'*Onomasticon* était une entreprise difficile, dont M. Bethe s'est tiré à son honneur, et d'une manière qui fait vivement désirer les derniers livres ; on voit néanmoins que beaucoup de détails encore méritent d'être approfondis, que la discussion peut s'établir sur plusieurs points, et que, par suite, des améliorations ne sont pas impossibles[1].

My.

STREHL (W.), **Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde**, 1er Band, *Griechische Geschichte*, IIe Ausgabe, vermehrt durch ergänzende Vorbemerkungen und ein Namen-und Sachregister, von Paul Habel, Breslau, Marcus, 1901, 1 vol. de 261 pages, in-12. Prix : 4 mk. 40.

La première édition de cet ouvrage nous avait échappé : publié en 1891, à Breslau, loin du centre de la librairie allemande, il n'a été, que je sache, analysé, ni signalé même, lors de sa première apparition, par aucune des revues principales qui nous tiennent tant bien que mal au courant des travaux historiques et philologiques sur l'antiquité. Le livre de M. W. Strehl méritait cependant plus d'attention, et nous devons remercier le Dr Paul Habel, de Breslau, de nous en avoir donné une édition nouvelle. C'est déjà une heureuse idée, que d'avoir étroitement rattaché la Grèce aux civilisations antérieures de l'Orient : le volume s'ouvre par une cinquantaine de pages, nourries de faits, de textes et de renseignements bibliographiques, sur la domination égyptienne, phénicienne, assyrienne et perse. Ce résumé, tenu au courant des découvertes les plus récentes, même des fouilles de Cnossos, sera utile et commode à consulter pour tout le monde. Une ingénieuse disposition matérielle permet en outre de distinguer, dans ces pages et dans les suivantes, les grands faits, qui forment la trame générale de l'histoire, et les observations d'un caractère plus spécial, comme l'examen des sources littéraires et des documents archéologiques. Sans doute, en un si petit espace, M. Strehl a plutôt indiqué les problèmes, qu'il n'a pu les discuter et en proposer une solution personsonnelle. Mais il a vraiment bien réussi dans la double tâche qu'il avait entreprise, et qui se résume dans son titre : *Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde*.

Am. HAUVETTE.

---

1. Les citations ne sont pas toujours exactes; p. 85 notes, *Homère* K 60, O 347, lire X 60, ο 348; 87, 24 : λ 319, lire 320; 91, 15 : ω 248, l. 250; 91, 20 : ο 331, l. 332; 247, 21 : θ 18, l. Θ 68. *Platon* 86, 20 : *Théét.* 119[b], l. 149; 183 notes : *Euthyd.* 217[b], l. 278[e]. *Thucyd.* 99, 2 : IV, 87, l. 86; 100, 20 : IV, 79, l. 29. — Nous demanderons, à la fin de l'édition, une table des auteurs et des passages cités.

SHUCKBURGH (Evelyn S.), **A short history of the Greeks,** from the earliest times to B. C. 146, Cambridge, University Press, 1901, xxiv-388 p. in-12.

Ce petit livre, dépourvu de tout caractère scientifique, mérite à peine d'être signalé aux lecteurs de la *Revue Critique*. L'auteur, qui pourtant parle dans sa préface « des recherches et des découvertes récentes », trouve moyen de raconter les origines du peuple grec sans laisser même soupçonner à ses lecteurs l'existence d'une civilisation mycénienne. Cet exemple suffit à caractériser la méthode : M. S., de parti pris, ne cite ni les textes des écrivains grecs ni les opinions ou jugements des historiens modernes ; il refait, assez agréablement, après tant d'autres, le récit traditionnel de l'histoire grecque, en insistant plus volontiers sur les expéditions militaires et sur les batailles que sur les institutions et les principaux traits de la civilisation hellénique. Il n'est pas jusqu'aux cartes, insérées par M. S. dans ce volume, qui ne semblent empruntées aux livres les plus vieillis et les plus justement oubliés. Signalons pourtant quelques bonnes planches photographiques, sans aucune originalité d'ailleurs.

Am. HAUVETTE.

MALININ (Alexander) **Zwei Streitfragen der Topographie von Athen,** Berlin, Reimer, 1901, 1 vol. in-8°, de 44 pages.

L'auteur de ce travail aborde, après beaucoup d'autres archéologues, l'examen d'un double problème topographique : la situation de l'Agora et l'emplacement de la fontaine Ἐννεάκρουνος. En d'autres termes, ce petit livre est le commentaire archéologique de deux passages, bien connus, de Pausanias. A chacun de ces problèmes M. Malinin apporte une solution personnelle, qui peut se résumer en quelques mots : l'Agora doit être cherchée au nord, et non à l'ouest de l'Acropole, et, quant à la fontaine Ἐννεάκρουνος, il ne faut pas, avec certains savants comme M. Dœrpfeld, la placer ailleurs qu'à l'endroit indiqué par tous les textes anciens, c'est-à-dire près de l'Ilissus ; mais il faut supposer dans le texte de Pausanias des remaniements et des transformations, que mettent bien en lumière deux tableaux dressés par M. Malinin à la fin de son volume (p. 42-43). Cette solution demeure, évidemment, hypothétique ; mais elle paraît préférable, en effet, aux dernières hypothèses émises à ce sujet.

Am. HAUVETTE.

Dionysius of Halicarnassus, **The three literary Letters** (Ep. ad Ammæum I, Ep. ad Pompeium, Ep. ad. Ammæum II), the greek text edited with english translation, facsimile, notes, etc..., by W. Rhys Roberts, Cambridge, University Press, 1901, 1 vol. de 232 p. in-8°.

M. Rhys Roberts continue, avec un zèle des plus louables, la tâche qu'il a entreprise avec l'assentiment et le concours de l'Université de Cambridge. Après le *Traité du sublime*, dont il a publié un bon texte en 1899 (*Revue critique*, 1900, I, p. 323), il nous donne aujourd'hui les trois lettres littéraires de Denys d'Halicarnasse, et annonce une édition prochaine du περὶ ἑρμηνείας faussement attribué à Démétrius de Phalère. Cette triple publication n'est d'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, que la préface de travaux plus importants, tels qu'une édition annotée de la *Rhétorique* d'Aristote et une *Histoire de la critique littéraire en Grèce*. Pour mener à bonne fin une œuvre aussi vaste, M. R. a toutes les qualités requises de science et de conscience. Il connaît et utilise avec discrétion tous les ouvrages qui touchent à son sujet; il établit correctement le texte qu'il doit étudier ; il montre dans sa traduction une précision élégante et simple ; dans ses notes, une sobriété assez rare chez les éditeurs anglais ; dans sa préface enfin, un goût délicat et sûr. Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, pour faire une large place à l'éloge, n'a pourtant rien d'aveugle ; c'est l'opinion raisonnée d'un esprit juste et pondéré. En outre, M. Roberts a le mérite d'offrir aux travailleurs, sous la forme d'un glossaire, un excellent exposé de la langue de la rhétorique et de la critique chez Denys d'Halicarnasse; trois index, sans parler d'une longue notice bibliographique, achèvent ce volume, qui sera bien accueilli de tous les hellénistes.

Am. Hauvette.

Radet (Georges), **L'histoire et l'œuvre de l'Ecole Française d'Athènes**, Paris, Fontemoing, 1901, 1 vol. de xiv-498 p. in-8°.

Je voudrais ne louer ici que la valeur scientifique et l'intérêt général de cette *Histoire de l'Ecole Française d'Athènes*. D'autres ont dit déjà, ou diront mieux que je ne saurais faire, le rare talent de M. Radet, la richesse et la sûreté de son information, la force vraiment créatrice de son imagination, la fermeté et l'indépendance de son jugement. Ces qualités, qui donnent à ce livre un accent et un charme si pénétrants, en font aussi une œuvre historique d'une singulière originalité. Dans l'histoire des relations diplomatiques de la France et de la Grèce renaissante, c'est une époque curieuse, et désormais bien connue, que celle où se prépare la création de l'Ecole d'Athènes ; la politique ardente et passionnée du ministre de France Piscatory y apparaît avec

éclat, en même temps que le généreux enthousiasme de M. de Salvandy. A un autre point de vue, c'est aussi de l'histoire, que l'exposé méthodique des recherches archéologiques entreprises pendant cinquante ans par les générations successives de l'Ecole d'Athènes : M. Radet a rempli cette partie de sa tâche avec la conscience la plus scrupuleuse, dépouillant lui-même au besoin les carnets de voyage de ses devanciers et de ses successeurs, comparant et collationnant, pour ainsi dire, les témoignages quand il avait entre les mains la double relation d'une exploration faite en commun. Tout ce travail servira aux futurs archéologues de l'Ecole. Mais l'ouvrage de M. Radet aura, pour le grand public même, un intérêt d'une autre sorte. Dans l'histoire de notre enseignement supérieur, l'Ecole d'Athènes a joué un rôle honorable : si Albert Dumont, dans sa trop courte carrière, a résolument orienté le travail de nos Facultés des Lettres vers les recherches de la science historique et philologique, nul doute que son éducation *athénienne* n'ait été pour beaucoup dans cette conception féconde de notre haut enseignement. L'œuvre d'Albert Dumont se poursuit encore tous les jours, et les anciens membres de l'Ecole d'Athènes maintiennent avec une foi profonde, dans le domaine de l'histoire ancienne, des lettres et de l'archéologie grecques, le goût des études fortes et précises, de la science pure et désintéressée.

Am. Hauvette.

Das Angelsächsische Runenkästchen aus Auzon bei Clermond-Ferrand. Fünf Tafeln in Lichtdruck mit erklärendem Text, von Wilhelm Vietor. (Même titre en anglais.) Marburg, Elwert, 1901. Prix : 6 mk.

La pièce très remarquable connue en Angleterre sous le nom de « Franks Casket » et exposée — moins la face droite que supplée un fac-similé — dans la salle anglo-saxonne du British Museum, est un coffret en os de baleine, d'environ 23 centimètres sur 19 et 13, tout couvert de sujets gravés autour desquels court une bordure explicative de lettres runiques. Réservant l'opinion des archéologues, les linguistes, y compris M. Vietor, sont à peu près d'accord pour le dater du commencement du VIIIe siècle. Il avait déjà été plusieurs fois étudié; mais la face droite, qu'on croyait perdue et qui n'a été reconnue que fort récemment dans une pièce du Musée National de Florence, n'était pas encore publiée. Ce n'est pas la moins intéressante, mais c'est de beaucoup aussi la plus difficile à lire et à traduire. Toute l'ingéniosité déployée par les interprètes et, en dernier lieu, par le savant professeur de Marbourg, n'arrive point à établir un texte sûr ni surtout un sens bien cohérent. Et toutefois les germanistes ont de quoi se consoler : telle qu'elle se comporte, avec ses dessins frustes et ses caractères parfois énigmatiques, cette vénérable relique du passé

qu'ils explorent est infiniment plus claire que le pourtour du vase du Quirinal et mieux conservée que l'inscription du Forum. Il est vrai qu'elle est moins vieille de mille ans.

Les cinq planches en phototypie sont d'une netteté et d'une vigueur irréprochables (grandeur naturelle) : le couvercle porte une scène de combat, avec un seul mot (nom propre); la face antérieure raconte, par ses dessins, des légendes norroises, mais, par son épigraphe, l'histoire de la baleine échouée; de la face droite, autant ne rien dire ici (longue inscription); sur la face gauche, la louve des jumeaux romains avec légende; enfin, la face postérieure, prodigieusement fouillée, est censée représenter le sac de Jérusalem, et le latin y alterne avec l'anglo-saxon, l'onciale avec les runes. Le texte qui accompagne ces planches forme 12 pages de même format oblong, sur deux colonnes, l'une en allemand, l'autre en anglais. Cette publication fait le plus grand honneur à l'auteur, à l'éditeur et à tous les auxiliaires qui y ont collaboré [1].

V. HENRY.

F.-G. MOHL, **Les Origines Romanes :** Études sur le Lexique du latin vulgaire. — La 1re personne du pluriel en gallo-roman. (Mémoires de la société royale des sciences de Bohême, classe des sciences philosophiques, historiques et philologiques, fascicules I et XVI). Prague, 1900.

I

Les lecteurs de la *Revue Critique* connaissent déjà la *Chronologie du Latin vulgaire* de M. Mohl. M. Bourciez a naguère à cette même place [2] longuement apprécié les mérites de cet ouvrage, où l'auteur, reprenant après tant d'autres le problème de la formation des langues romanes, avait le grand mérite d'aborder hardiment toutes les difficultés du sujet et apportait sur bien des points une conception nouvelle des choses, qui imposait conséquemment une nouvelle méthode.

Ce sont deux applications de cette méthode que présentent les deux fascicules qui portent le titre commun d'*Origines Romanes*. Le premier est consacré à des études lexicographiques. On sait combien le vocabulaire roman contient de formes et de mots dont les prototypes ne figurent pas sur les monuments du latin classique. Certains d'entre eux peuvent être des innovations de date récente, mais on peut croire

---

1. Pourquoi la notice reprend-elle les planches dans un ordre différent de celui où les a rangées le relieur? ou réciproquement. Il est fâcheux aussi que, p. 10, dans le texte anglais, on lise deux fois *in* pour *is*.

2. Voir le numéro de la *Revue critique* du 23 juillet 1900.

aussi que quelques uns remontent à la période préhistorique où le latin n'était encore qu'un dialecte indo-européen ou sortent des langues italiques. En tout cas, on n'a pas le droit de faire partir les origines romanes du latin seul, tel qu'il est connu par les textes. C'est ce principe, fort admissible a priori, que M. M. a voulu appuyer de quelques exemples. S'il n'a pas réussi pleinement dans son entreprise, la faute en est surtout au sujet; car il était difficile de déployer plus d'ingéniosité, plus de science, avec une compétence plus grande à la fois de romaniste et de linguiste. Mais on peut regretter aussi que l'auteur lui-même, par des affirmations un peu tranchantes, risque de compromettre l'excellence de son principe, qui devait rester avant tout négatif. Plusieurs des quinze chapitres de l'ouvrage méritent le reproche de subtilité, que M. M. lui-même est tenté d'appliquer au premier. Il est *possible* que le passage hypothétique de **commoinis* à **comoinis* soit dû à l'influence d'une prononciation *comonis*, attestée à ce qu'il semble dans le sud de l'Italie et qui aurait peut-être favorisé en outre le changement de l'osque **comno* en *comono*; mais d'ailleurs *commūnis* a pu devenir *comūnis* à toutes les époques de la langue, et de diverses façons. Il est *possible* que la forme *cusīre* pour *consuere* s'explique par une loi phonétique spéciale, d'après laquelle le latin dialectal aurait conservé la racine **siū* devenue **sū* en latin littéraire. Il est *possible* que le thème *cord-* de *cor*, *cordis* ait eu une forme jumelle dépourvue de *d* remontant à l'indo-européen ; *possible* que la préposition *de* ait eu des doublets *da*, *dat*, **dabei*, dont on trouverait la trace dans quelques dialectes romans : *possible* encore que le vieux latin d'Italie ait possédé un subjonctif *dīa dēa*, conservé en italien et dans plusieurs dialectes espagnols, etc. Mais toutes ces possibilités sont tellement vagues et fuyantes que, si l'on est souvent séduit par l'argumentation, on reste rarement convaincu. Sur plusieurs points cependant, M. M. paraît avoir raison. Ce qu'il dit des formes diverses du latin *pantex* constitue un chapitre intéressant de l'histoire de la dérivation romane. Mais le meilleur chapitre de l'ouvrage est sans contredit le dernier, où l'auteur, à propos de la forme vulgaire *uecino*, établit qu'en latin vulgaire *ei* se réduit à *e* devant *i* accentué.

Le second fascicule des Origines Romanes est consacré à une recherche morphologique; il traite de la désinence *-ons* de première personne du pluriel en français. On était généralement d'accord pour attribuer cette désinence à une formation analogique, et les diverses hypothèses proposées ne différaient entre elles que sur le point de départ et la nature même de l'analogie. M. M. adresse à ses devanciers de sérieuses objections d'ordre historique; selon lui, la désinence *-ons* est d'origine celtique et remonte à un gaulois *-omus* qui se serait conservé en gallo-roman. L'hypothèse se heurte à plusieurs difficultés que l'auteur a bien vues et qu'il réussit à écarter successivement, mais qui n'en forment pas moins un groupe impo-

sant. Toutefois, il en subsiste une dernière, et plus grave. On ne sait rien de la conjugaison gauloise ; et en fait, les formes citées appartiennent presque toutes au vieil irlandais, dont les plus anciens monuments sont du VIII[e] siècle. Or, on n'a aucun droit de supposer que l'évolution du gaulois se soit faite comme celle de l'irlandais. Cette difficulté essentielle du sujet est le plus souvent dissimulée par l'emploi du mot « celtique » sous lequel sont donnés des paradigmes hypothétiques. Mais si ce mot peut servir à représenter vaguement un certain ensemble linguistique, il perd toute signification dans une étude précise qui a pour objet de déterminer la forme de telle désinence ou le timbre de telle voyelle intérieure dans le gaulois de l'« époque romaine ». Il plane donc sur toute la discussion une incertitude fâcheuse qui ne rend pas sans doute l'hypothèse impossible, mais qui l'affaiblit singulièrement [1].

On pourrait adresser d'autres critiques aux deux fascicules de M. M.; il serait possible d'y relever çà et là des appréciations inexactes, des raisonnements suspects, des allégations hasardées ; mais on ne peut nier qu'ils n'apportent sur une foule de points des idées neuves, originales, parfois fécondes. Il était bon qu'une voix autorisée vînt secouer les savants, toujours enclins à céder au sommeil dogmatique, et leur rappelât combien de difficultés et de complexités cache l'apparente simplicité des théories. On trouvera toujours son profit à lire les livres de M. Mohl, quand bien même les hypothèses qu'il soutient devraient un jour être reconnues inexactes ; car il est de ceux qui pensent, et qui font penser.

J. VENDRYES.

II

Les travaux de M. Mohl offrent toujours cet attrait singulier qu'à une grande hardiesse dans ses hypothèses leur auteur joint une surprenante variété de connaissances historiques et linguistiques. Et il se peut bien que ses conclusions ne soient encore en partie que provisoires, qu'elles aient besoin d'être passées au crible, ou même un peu coordonnées entre elles, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne sauraient être indifférentes à quiconque se préoccupe de l'avenir de la philologie romane et des voies nouvelles qui lui sont ouvertes. Pro-

1. Il convient de faire de grandes réserves sur l'histoire de la conjugaison celtique, telle que la retrace M. Mohl, p. 39 et suiv., et sur ce qui est dit de l'accent, p. 52 et suiv. ; il y a là des hypothèses au moins contestables et des affirmations qui auraient besoin d'être démontrées. — P. 22, av. dernière ligne, lire *Truc.* au lieu de *Pseud.* — P. 47, la forme *tuthegot* se trouve dans le sermon de Cambrai (cf. Zimmer, *Glossae Hibernicae*, p. 216). — P. 77, note, on ne peut songer sérieusement à une leçon *attulimu* chez Plaute, *Bacch.*, 230 ; il est trop simple de corriger *Philippos* en *Philippum*, comme l'a déjà fait Bentley (cf. le v. 272).

cédant avec une force de déduction incontestable, M. M. ne va à rien moins qu'à renouveler peu à peu toute la morphologie des langues néo-latines et à lui donner un point de départ différent de celui qui avait été précédemment admis. Il traite dans le présent opuscule une question d'importance capitale — puisqu'il s'agit de nos premières personnes du pluriel françaises en *-ons* — mais, comme tout s'enchaîne et que, par goût, il ne hait pas la méthode discursive, il arrive à nous donner incidemment plus que le titre ne promettait : je suis loin de m'en plaindre. Sur le fond de la question, je n'ai pas besoin de rappeler qu'il a été agité dans une série brillante d'articles, parus il y a huit ou dix ans dans la *Romania* : après avoir rompu quelques lances, les maîtres de la philologie romane s'étaient en somme arrêtés à la solution depuis longtemps préconisée par Diez, et qui consiste à voir dans *chantons*, *vendons*, etc., une propagation analogique de la désinence de *sumus*, devenu en français *sons* à côté de *sommes*. Pour clore le débat, M. G. Paris avait même fait observer que *sons* se survivait ainsi dans toute notre conjugaison sous une forme qu'il avait perdue pour son propre compte : si ce ne sont pas là ses paroles textuelles, c'en est du moins le sens.

Contre cette solution, aujourd'hui généralement admise, M. Bréal avait cependant soulevé entre temps une objection considérable d'ordre sémantique, et fait observer qu'un auxiliaire marquant par essence l'état avait difficilement pu imposer ses formes à des verbes d'action. M. M. aujourd'hui fait naturellement valoir de nouveau cette objection, mais il y ajoute toutes sortes de considérations, déduites avec beaucoup de rigueur, sur la façon dont nous pouvons concevoir l'action analogique, et sur la puissance de propagation qui réside respectivement dans les diverses formes verbales. Tout ce premier chapitre, où l'auteur ne craint pas d'appeler à son aide des formules mathématiques empruntées à la terminologie de Herbart, est écrit avec force, intéressant à lire : c'est la partie critique, la *pars destruens*, pour nous servir de l'expression classique. Si bien qu'après l'avoir lu, nous sommes tentés d'acquiescer à la conclusion telle qu'elle est posée à la p. 34 : « On n'a pas le droit de bâtir sur les paradigmes plus ou moins artificiels du latin littéraire des théories à priori qui ne tiennent compte ni de l'histoire de la latinité vulgaire, ni de son évolution historique dans les provinces, ni même de la chronologie des formes romanes. » Maintenant, quelle est la solution que propose M. M., après avoir ainsi déblayé le terrain et ruiné l'explication qui prend son point de départ dans *sumus* ? C'est l'hypothèse d'une influence celtique, qui n'est pas en effet sans avoir pour elle certaines chances de probabilité. Ici une parenthèse : M. Settegast avait déjà dit quelque chose de cela, dans un article d'ailleurs assez bref, publié en 1895 par la *Zeitschrift* de Groeber (p. 266-70) ; il y était question aussi de l'influence possible d'un germanique *werfumés* sur la flexion *-omes* qui

se trouve au nord et à l'est de la France. Je ne crois pas que cet article ait été cité nulle part par M. M., non pas même en note, et je m'étonne qu'il ait échappé à son information toujours si étendue et si consciencieuse. C'est un oubli. Je m'empresse du reste d'ajouter qu'il a ici abordé pour son compte le problème avec une toute autre ampleur, et en le serrant d'aussi près, je crois, qu'on peut le faire actuellement. Il excelle notamment à prévoir et à résoudre d'avance les objections qui pourraient être faites : aucune ne reste sans réponse. Si le midi de la Gaule, par exemple, contrairement à ce qui s'est passé au nord, a conservé pour ses premières personnes du pluriel des terminaisons variées *-am*, *-em*, c'est que la romanisation y a été antérieure, plus intense, et que l'élément celtique y était d'ailleurs bien plus clairsemé. De même en ce qui concerne la Rhétie : je ne puis que signaler la très minutieuse enquête sur les conditions ethnologiques où se trouvait cette région. Massif par massif, vallée par vallée, s'arrêtant au moindre pli de terrain, M. M. cherche, pour mieux illustrer sa théorie, à établir une concordance entre la population primitive et les formes actuelles de la première personne du pluriel. Il y arrive, et, comme résultat, c'est presque trop beau, car on est tenté de se demander s'il n'a pas pu y avoir au cours des siècles certains mélanges, certains brassements de populations, qui nous échappent, et sur lesquels l'histoire ne nous a pas renseignés. On admire l'érudition de l'auteur — quoiqu'elle donne parfois un peu le vertige, à force de vouloir serrer dans le passé les données du problème — mais enfin on l'admire, et là du reste n'est pas le point essentiel de la question. Ce point, il est temps que j'y arrive, bien que je n'aie pas grand chose de neuf à en dire. Pour ma part, je ne répugne point à admettre l'existence ancienne d'un type **cantómus* dans le latin vulgaire du nord de la Gaule : il est évident que l'objection qu'on y a faite quelquefois (forme de *couchons* = colcamus, etc.) n'a guère de valeur, et peut être négligée à priori. Mais enfin à quoi serait dûe cette forme ? Est-ce à l'action prépondérante de types celtiques antérieurs, tels que **cánomes*, **carómes* (ou plus exactement sans doute **cánomos*, **carómos*, comme le faisait remarquer dernièrement M. d'Arbois de Jubainville dans la *Revue Celtique*) ? C'est la réponse que fait M. M., et elle a pour elle un assez grand degré de probabilité. Je vais lui dire cependant ce qui m'arrête un peu dans sa démonstration : il attribue, par une argumentation d'ailleurs très spécieuse, une influence qui me paraît excessive au type **cánomos*, étant donné que la flexion y est atone. En somme, c'est le type **carómos* qui seul a pu agir d'une façon décisive : mais n'oublions pas qu'en celtique aussi il faut partir d'une forme **carámos*, dont le changement s'explique par la nature spéciale de l'*a* devant *m*, par un processus analogue après tout à celui qui a fait sortir le rhétique *rom* du latin *ramus*. M. M. a très bien montré cela (p. 67, 68) : mais je me demande alors pourquoi, au début

de son opuscule (p. 4), il avait cru devoir signaler les graves défauts « de toute explication phonétique quelconque de *-ons* par *-ámus* ». Au fond, c'est cependant à une explication de ce genre qu'il aboutit en dernière analyse : car enfin que ce soit en celtique et non pas en latin vulgaire que **carámos* soit devenu **carómos*, cela importe peu, et c'est toujours la phonétique qui est en jeu. Voilà les points faibles de cette étude d'ailleurs si remarquable, ceux qu'il y aurait lieu de reviser, d'étayer peut-être d'un complément de discussion, pour lever tous les doutes et entrainer la conviction. — Je n'ai plus le temps de prouver ce que je disais au début, à savoir que M. Mohl nous donne souvent plus que son titre ne promet. On s'en convaincra facilement en lisant par exemple les pages consacrées à la répartition des troisièmes personnes de l'auxiliaire, *sunt* et **sent*. Il y a aussi, sur la fusion assez étonnante de *cantatis* et *cantate* en Gaule, une explication très ingénieuse tirée de la lutte entre des formes primaires et secondaires : si on l'admettait, le normand *cantum* (en face de *chantons*) se trouverait justifié du même coup. Tout cela vraiment mérite d'être pris en sérieuse considération.

E. Bourciez.

Schwäbisches Wörterbuch, auf Grund der von Adelbert v. Keller begonnenen Sammlungen, und mit Unterstützung des Württembergischen Staates, bearbeitet von Hermann Fischer. Erste Lieferung. A—Alter. — Tübingen, Laupp, 1901. In-4°, (80 pp. en) 160 colonnes. Prix : 2 mk. 50 [1].

L'aire géographique du dialecte souabe embrasse aujourd'hui le Würtemberg et le Hohenzollern tout entiers, avec la Souabe bavaroise ou province de Souabe et Neubourg à l'ouest de la Wörnitz et du Lech [2], et quelques insignifiants districts badois (Stokach) et tyroliens avoisinants ; soit une étendue totale de 30,000 kilomètres carrés, circonscrite par les domaines de l'alaman, de l'austro-bavarois et du franconien. Le monumental dictionnaire que lui consacre M. Fischer est tout à la fois sémantique, phonétique et historique, c'est-à-dire qu'il ne se borne point à indiquer, sous un mot donné, le ou les sens actuels, la ou les prononciations diverses d'aujourd'hui : il enregistre également les sens anciens et disparus, et collige, en les mar-

---

1. Voici les conditions de la publication : environ 30 livraisons, chacune de 10 feuilles d'impression in-4°, à raison de trois livraisons par an ; le prix de la première et de la deuxième sera de 2 mk. 50, mais l'éditeur se réserve la faculté d'élever le prix des suivantes jusqu'à 4 mk. (espérons qu'il trouvera assez de souscripteurs pour n'avoir pas besoin de recourir à cette ressource) ; enfin, le prix de chaque tome achevé subira une majoration d'environ 20 o/o sur le taux de souscription.

2. Cette limite enferme la commune, maintenant célèbre, d'Oberammergau.

quant d'un signe particulier, les mots maintenant sortis d'usage qui se rencontrent dans les anciens documents authentiques du dialecte; le tout dans l'ordre alphabétique ordinaire, ce qui nécessairement allonge un peu le texte, mais ne laisse pas de faciliter la recherche au lecteur. Chemin faisant, l'auteur rencontre maint dicton rural, mainte facétie locale [1], mainte expression frappée au coin de l'originalité populaire, et ne se fait point faute de la citer : quelques-uns de ses articles sont de véritables petits *folkloriana* dans le sens large du mot.

Nombreux aussi sont les rapprochements entre les divers dialectes de la Haute-Allemagne, notamment avec l'alaman suisse ou alsacien, avec lequel le souabe présente à la fois tant de points communs et des contrastes si frappants. Il ne serait pas malaisé de les multiplier, si ce travail ne dépassait la portée d'une simple recension. Parmi les faits les plus curieux, je me borne à relever : la quantité variable de *Acht* « attention » et *acht* « huit » suivant l'intensité de l'accent, particularité que j'ai également observée et signalée en colmarien; la conservation au moins sporadique du mot *Ach* « eau » avec le sens de nom commun « rivière »; les emprunts au français, *Abundanz*, « prolixité, radotage », *Afär* « contrariété », *Akkuschör*, etc. La graphie de M. Fischer paraît très précise; mais il n'eût pas été hors de propos d'imprimer sur la couverture un tableau récapitulatif des principaux symboles et de leur valeur. Qu'est-ce, par exemple, que le *g* d'un mot comme *agr* « champ »? Pour moi, en alaman, j'écris partout la sourde, tandis que l'auteur a partout une préférence marquée pour la sonore : simple nuance, mais sur laquelle il conviendrait de s'expliquer [2].

V. Henry.

Wilfrid Ward, **Le cardinal Wiseman, Sa Vie et son temps (1802-1865).** Traduit de l'anglais par l'abbé Joseph Cardon. Tome I, x-627 pp.; tome II, 602 pp. Paris, chez Lecoffre

Nicolas Wiseman, né à Séville, le 2 août 1802, d'une famille catholique, vint à l'âge de trois ans à Waterford (Irlande), pays de sa famille, fit ses études classiques au Collège catholique d'Ushaw, près de Durham, et ses études théologiques au Collège anglais de Rome; soit comme élève, soit comme vice-recteur, puis recteur de ce Col-

---

1. Wo hat Adam den ersten Löffel genommen? — Beim Stiel (p. 102). — Une formulette citée p. 114 contient côte à côte les deux formes de participe *gedacht* et *gedenkt*.

2. Pourquoi aussi écrire *achal* (p. 89) le mot hébreu qui en réalité est *'âkal* « il mangea »? Dans plusieurs mots hébreux passés en judéo-allemand, le *k* est devenu *ch*, v. g. *chochme* « intelligence », etc. Mais ce n'est pas une raison pour altérer la forme hébraïque elle-même.

lège, il séjourna dix-huit ans à Rome. Ainsi les premières impressions de son enfance avaient été celles d'un Espagnol : jusqu'au retour de la famille à Waterford, il n'avait parlé que l'espagnol; et il avait passé à Rome les années décisives de la vie, il y avait été même autre chose qu'un étudiant, une des personnalités de la ville pontificale. Ces origines doivent être présentes à l'esprit, si l'on veut comprendre la nuance du catholicisme de Wiseman. Bien que ses compatriotes anglais et protestants reconnussent plus tard en lui un véritable Anglais, l'Espagne et Rome l'ont marqué d'une empreinte ineffaçable.

Il a puisé dans cette éducation la passion des cérémonies liturgiques et l'ultramontanisme. Il a le goût de la représentation. Cardinal, il gardera dans l'Angleterre protestante l'allure d'un prince de la sainte Eglise romaine. Il est l'ami de plusieurs papes. Mais il est, avant tout, le serviteur zélé de la papauté. Il introduit en Angleterre les congrégations et fonde, seulement dans Londres, 15 couvents d'hommes, parce qu'il considère les religieux comme le soutien naturel du pontificat romain. Quand le pouvoir temporel est menacé, il cherche dans d'anciennes relations avec Napoléon III un point d'appui pour écarter l'orage. Son ultramontanisme tient du loyalisme chevaleresque et de la passion d'un artiste : ce n'est pas en vain qu'il est l'auteur de *Fabiola*.

Mais il a consacré sa jeunesse aux études désintéressées. Son nom est resté dans la science à cause des *Horae syriacae* et d'études bibliques qui ont gardé leur valeur. Il a donc l'esprit large. Il est presque seul parmi ses coreligionnaires à comprendre le mouvement d'Oxford. Il défend les convertis et leur fait dans l'Église d'Angleterre une place jalousée. Plus tard, quand l'ultramontanisme sera uni au libéralisme, Wiseman sera le représentant naturel de cette alliance ; ses dernières années seront assombries par la divergence des deux doctrines et par les menées de l'ultramontanisme français, c'est-à-dire absurdement logique,intransigeant, sectaire. Il se trouvera pris entre deux partis également inflexibles, celui des évêques anglais et du droit canonique pratiqué sans souplesse, parti dirigé par son coadjuteur Errington, et celui de l'ultramontanisme inconciliant et hostile aux idées comme aux ménagements, le parti que mène et représente presque uniquement son prévôt Manning. Devant la suite, l'habileté, la volonté froide et tenace de Manning, Wiseman ne saura pas résister. Il fonde l'Académie des catholiques anglais et lui assigne comme tâche d'adopter et de sanctifier par la religion tout ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation moderne ; mais il laisse s'y produire des attaques contre le libéralisme catholique. Il encourage Newman dans son projet de rendre possible aux catholiques anglais le séjour à l'université d'Oxford par la fondation d'un Oratoire; mais il cède à la campagne menée par Manning dans la *Revue de Dublin* contre l'éducation « mixte ». Ces con-

tradictions se compliquent par l'inaptitude de Wiseman à régler les détails et à prévoir les difficultés. Et c'est une pitié de voir la fin d'une si belle vie s'user dans de misérables querelles ecclésiastiques.

Au surplus, il garde jusqu'à la fin son ascendant, aussi bien sur les protestants que sur les catholiques. Les causes de cet ascendant étaient sa bonté, sa parfaite sincérité, sa loyauté vis-à-vis des adversaires de son Église. Il a une confiance profonde et véritable dans l'esprit de justice et dans l'impartialité de ses compatriotes; il ne commence pas, comme d'autres, par mettre en doute leurs intentions. Il en est récompensé par l'autorité reconnue de sa parole et de sa personne. La tempête soulevée par le rétablissement de la hiérarchie catholique est calmée par son *Appel au peuple anglais*. Il a fait plus que personne pour rendre une place aux catholiques dans la vie nationale.

Le portrait tracé par M. Ward est fidèle. L'auteur n'a pas ménagé les ombres. Mais elles ne font pas de tort à l'original parce qu'il est sympathique. M. W. nous a peint aussi Wiseman dans son intimité, aimable et aimant, gai, enfant. Quelques-uns de ces traits rappellent à ceux qui peuvent en juger le caractère d'un prélat français avec lequel Wiseman a plus d'une ressemblance, Mgr d'Hulst.

M. W. n'a pas dissimulé davantage les défauts littéraires de son héros, l'emphase, le style trop fleuri, la surabondance. Wiseman avait une grande facilité et une riche imagination, et il en abusait. Un témoignage de sa promptitude à se représenter des tableaux et des scènes dramatiques se trouve dans les curieuses « méditations » citées dans l'appendice du premier volume. C'est une succession d'images vivantes dont Wiseman attribue la variété à « la divine bonté »: « chacun des points de la contemplation se présenta devant mon esprit ou mon imagination d'une façon si vive que, bien que considéré seulement en esprit, il semblait passer devant moi *comme dans une vision* ». I, 596. On s'explique ainsi le rêve-vision de 1840, rapporté I, 359, dans lequel il crut voir la Vierge répandre de l'huile sur les flots agités ; en lisant ce récit, il est bon de se rappeler la passion de Wiseman pour la mer.

M. Ward n'a pas hésité à dégager les idées qui sont au fond des actions. Son récit est entremêlé d'exposés à demi philosophiques ; il résume longuement les doctrines de Wiseman et des catholiques. Cette partie de son œuvre n'est pas la moins intéressante. On peut citer : le chapitre sur *Les Papistes anglais*, où il montre comment les persécutions des catholiques ont préparé l'avènement de la tolérance et de la liberté de conscience (surtout I, 159); l'étude sur l'alliance du libéralisme et du catholicisme (I, 316 suiv.); l'exposé des idées de Wiseman sur le développement du dogme, que M. W. paraît avoir complété et précisé quelque peu (I, 313-4; 337-9, 351, surtout) ; les leçons à tirer de l'histoire des catholiques anglais par ceux qui ne

veulent pas séparer la politique de la religion (I, 175-179; voir aussi l'intéressante déclaration du clergé séculier; I, 181); la base logique de l'affection de Wiseman pour la liturgie, supérieure aux formules intellectuelles de la religion (I, 383); les plaintes de Wiseman sur l'inaptitude des congrégations à rendre service aux évêques (II, 135 suiv.[1]); les réflexions de Wiseman sur l'autorité que peut seule assurer une culture de l'esprit vraiment scientifique (II, 248-249; cp. I, 290-291). M. Ward n'a pas peur des idées, on doit l'en féliciter.

On doit aussi le féliciter de son impartialité et de son esprit compréhensif. En le lisant, on ne sait au juste à quel groupe il se rattache, bien que, fils d'un converti, il semble devoir sympathiser avec les tendances ultramontaines et néo-catholiques. L'erreur de Wiseman a été de chercher dans la papauté un principe actif et fécond, un moteur. Une institution ne peut sortir de ses données historiques. Le rôle interne de la papauté est celui d'un pouvoir régulateur, d'une institution de conservation. Dès le temps de Justin et d'Hippolyte, l'évêque de Rome était un gouvernement, et le progrès, intellectuel, mystique, procédait d'ailleurs, de simples laïcs, de clercs parfois suspectés. Wiseman applique à l'Église catholique l'image de l'aiguilleur qui rectifie la direction, mais ne donne pas l'impulsion. Cette image est plus juste encore, entendue de la papauté. Les généreuses aspirations qui ont toujours conduit Wiseman dans ses rapports avec « le siècle », pouvaient trouver leur satisfaction dans l'action individuelle; il était chimérique d'en attendre la réalisation, même partielle, du pontificat romain. Cette erreur explique les déceptions et les échecs de la carrière de Wiseman. Or, le lecteur s'en rend parfaitement compte. C'est tout à l'honneur du jugement et de l'équité de M. Ward, La biographie de Wiseman est écrite dans l'esprit de Wiseman lui-même, ou plutôt le biographe a subi, plus ou moins consciemment,

---

1. M. W. a publié la longue lettre au P. Faber, supérieur de l'Oratoire, où on lit notamment (II, 140-141) : « Après avoir cru, avoir prêché, avoir affirmé aux évêques et au clergé que, dans toutes les grandes villes, l'action limitée du clergé paroissial ne saurait procurer le salut des multitudes, et que seules des communautés religieuses sont capables d'entreprendre l'œuvre ardue de convertir et de prémunir les masses perverties, j'ai agi suivant cette conviction et procuré ou grandement encouragé l'établissement de *cinq* congrégations religieuses dans mon diocèse, et maintenant, pour la grande entreprise que je rêve, j'en suis exactement au point où j'en étais au commencement !... Les âmes périssent autour d'elles; mais il leur est interdit par les règles, données par des saints, d'essayer de les sauver, sinon d'après des procédés spéciaux et déterminés d'avance. Mais ce qui rend cette impuissance plus amère encore, c'est que souvent ces congrégations sont les premières à crier qu'on ne fait rien à Londres pour les pauvres. » Cette lacune ne fut comblée, en une certaine mesure, et le défaut inhérent à l'extension des congrégations, pallié, que par le successeur de Wiseman, Manning, dont l'ultramontanisme ne comportait pas une grande admiration pour les religieux; voir sa *Vie* par M. Purcell ou par M. Hemmer, et le *Mémoire* qui y est cité.

l'influence de Newman. Car, si étrangers qu'ils aient été l'un à l'autre, Newman et Wiseman ne sauraient être séparés. Ils avaient tous deux, l'un dans les idées, l'autre dans le caractère, une générosité accueillante qui n'a pas été départie au même degré à leurs successeurs[1].

La traduction de M. Cardon est bien faite et ne nuit pas à l'intérêt toujours renouvelé de ces 1,200 pages d'impression serrée[2]. On doit le remercier d'avoir acquis à M. Ward et à Wiseman le public catholique français. Plus que jamais il est nécessaire de lui faire entendre les voix du large.

Il manque un index et un portrait de Wiseman.

Léon SERVIEN.

LETTRE DE M. GIRAUD.

Fribourg (Suisse), 12 août 1901.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article que M. F. Baldensperger a partiellement consacré (*Revue critique* du 29 juillet) à mon *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*, je lis avec quelque surprise la note suivante : « On peut trouver que l'admiration légitime de M. Giraud pour les ouvrages qu'il cite est bien prodigue d'épithètes pour leurs auteurs *lorsqu'ils sont vivants* : cf. les notes des p. 16, 28, 44, 68, 75, 82, etc. » L'insinuation d'abord est désobligeante. Ceux qui ne m'ont pas lu et qui liront M. Baldensperger resteront convaincus que ma critique a deux poids et deux mesures, et que, féconde en sévérités pour les morts, elle est inépuisable en indulgences à l'égard de tous les écrivains vivants, de tous ceux, croira-t-on, dont je puis avoir quelque chose à craindre — ou à attendre. Mais surtout, — et c'est pourquoi je tiens à protester, — l'insinuation me paraît bien peu justifiée. Par exemple, parlant (p. 142) de M. Hanotaux et de son *Histoire du cardinal de Richelieu*, je dis que, dans ce livre, « la théorie de la race, du milieu et du moment

---

1. T. II, 346 : Wiseman fait sans doute allusion au système de Lamark ; p. 367, on eût pu insister sur le caractère de Talbot : voir la singulière lettre citée p. 376, où ce correspondant se félicite des erreurs de conduite commises par Errington, et aussi p. 381 ; p. 461 : les excès et les ridicules de l'ultramontanisme étaient plus anciens (cf. p. 233) et avaient pu déterminer de longue date un courant d'opinion en sens opposé.

2. M. Cardon a supprimé un certain nombre de documents ou d'analyses d'un intérêt trop exclusivement anglais. Il n'en est pas cependant ainsi des conférences sur le Concordat autrichien (II. 165, n.), qui auraient pu montrer comment Wiseman entendait les rapports de l'Église et de l'État. — Quelques fautes d'impression : p. 52, l. 3. « son *doctorat* », non « son *diaconat* » ; p. 65, l. 2 du bas : Lach*m*ann ; p. 70, l. 7 : « le Dr T. Sarum » (l'évêque de Salisbury) prouve l'ignorance des usages de l'Église anglicane : *Sarum* est le nom médiéval du siège par lequel signe l'évêque ; p. 196, n., l. 1 : « Voir G. dans la Duessa de Spencer », est un contre sens fait sur l'abréviation *v(erbi) g(ratia)* ; p. 263, l. 1, lire probablement : « presque toujours », au lieu de : « à peu près jamais » ; II, 361, lire : « vous le feriez » ; 337, l. 7, lire : « protestantes » ; 476, lire : « Federico ». La ponctuation est quelquefois insolite, et le peu de grec cité, maltraité.

est appliquée avec tant d'ampleur et de conscience qu'on est bien près, en le lisant, d'en oublier le principal auteur du drame qu'on nous a promis ». — Ailleurs (p. 14), à propos de l'étude de M. Faguet sur Taine, j'écris ceci : « Je me demande si Taine se serait bien reconnu dans ce portrait, et s'il n'y eût pas surtout reconnu..... M. Faguet lui-même. » Et puisque M. Faguet est l'un de ceux que M. Baldensperger semble me reprocher le plus d' « admirer », encore qu'il déclare mon admiration « légitime », je suis bien obligé de noter qu'à plusieurs autres reprises (p. 14, 75, 107), j'ai critiqué avec courtoisie, je l'espère, mais fort nettement, telles ou telles opinions de ce même M. Faguet. Cela ne m'empêche nullement d'ailleurs de reconnaître et d'aimer en M. Faguet, — le mot est de M. Jules Lemaître, — « un des cerveaux supérieurs de ce temps ». M. Baldensperger, par hasard, ne serait-il point de cet avis ? — Enfin, il m'arrive d'écrire (p. 139) : « On peut aisément imaginer l'effet que durent produire les livres du maître écrivain, je ne dis pas sur les inintelligents Goncourt, — car il n'est pas sûr qu'ils les aient lus, — mais sur l'épais et fumeux cerveau de M. Emile Zola. » Est-ce donc là l'admiration à jet continu qui a paru choquer M. F. Baldensperger ? Et, par hasard, est-ce que M. Hanotaux, M. Faguet, M. Zola ne seraient plus de ce monde ? Je pourrais multiplier les exemples. Ceux-là suffiront, je pense. Vous avez bien voulu, Monsieur le Directeur, après avoir lu mon livre sur Taine, — un livre que je ne défends pas, qui vaut ce qu'il vaut, et que j'abandonne avec tout ce que j'ai écrit à M. Baldensperger, — vous avez bien voulu, dis-je, me faire l'honneur de me demander ma collaboration pour la *Revue critique*. Vous ne trouverez pas mauvais, — la *Revue* même y est intéressée, — que je veuille me disculper publiquement d'un reproche qui laisse planer un doute fâcheux sur ma probité intellectuelle. Je n'aurais pas accepté d'être des vôtres si je ne m'étais pas fait — tout autant que M. Baldensperger lui-même — un devoir et une habitude de la liberté de la critique et de la franchise du langage.

Victor GIRAUD,
Professeur de littérature française, à l'Université de Fribourg (Suisse).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 août 1901.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur les grandes fêtes quinquennales nabatéennes.

M. Pottier lit un travail sur l'attitude de Phèdre dans la fresque de Polygnote à Delphes. Phèdre était représentée se balançant sur une corde. On y peut voir une allusion à un rite religieux qui consistait à balancer, au printemps, des jeunes filles ou des poupées; c'était une purification que l'air, une des formes de la *lustratio* antique. On peut se demander aussi, avec plus de réserve, si Aristophane n'a pas fait une allusion du même genre en représentant Socrate sur la fameuse balançoire des *Nuées*. — MM. Reinach, Croiset, Weil et Saglio présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 2 septembre — 1901

W. M. Flinders Petrie, **Diospolis Parva, the Cemeteries of Abadiyeh and Hu** (1898-1899), with Chapters by A.-C. Mace, Special Extra Publication of the Egypt Exploration Fund, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, Asher, 1901, in-4°, 62 pages et xlviii planches.

Ce volume est très pauvre en monuments des époques pharaoniques proprement dites. Tout ce qu'il contient en ce genre est condensé sur quelques planches des scarabées : dont l'un appartient à une princesse Tourasi, qui vivait aux débuts de la XVIIIe dynastie, et qui, déjà connue comme royale épouse, est désignée ici (pl. XXV, v 66 et pl. XLi, n° 17), comme fille de roi ; des stèles insignifiants ; les restes très mutilés d'un temple bâti sous les Césars. L'intérêt de l'ouvrage porte sur les objets qui sont sortis des tombes dites préhistoriques, et sur les conclusions que M. Petrie en a tirées.

Par malheur, il est à peu près impossible de les exposer clairement sans figures ou sans descriptions fort longues. Je ne puis qu'inviter les savants que ces questions intéressent à examiner minutieusement les planches où M. P. a essayé de retracer la généalogie des formes que revêtent les principaux objets recueillis au cours de ses fouilles, non seulement à Diospolis, mais à Ballas et à Neggadèh. Il a choisi, parmi les vases en terre et en pierre, les formes qui lui paraissaient les plus typiques à chaque époque, et il les a classées sur ses planches (pl.II,III), de manière à montrer comment elles s'engendrent l'une l'autre ou se modifient selon les temps, et comment les unes rempla-

cent les autres pour disparaître à leur tour sous l'influence de modes ou de techniques nouvelles. Il a tracé des diagrammes analogues pour les palettes en ardoise (pl. III), pour les ivoires, peignes, épingles à cheveux, pesons, anneaux, harpons, spatules (pl. III), pour les instruments en silex ou en cuivre (pl. IV), pour les amulettes (pl. IV), pour les étendards qu'on voit plantés sur les bateaux qui décorent certaines catégories de vases en terre cuite (pl. IV). En se référant au texte, le lecteur verra de quelle façon, parfois hardie, la séquence des formes est obtenue, et peut-être fera-t-il quelques réserves sur certaines des classifications qu'il rencontrera. Bien que les fouilles de Diospolis soient antérieures à celles d'Abydos (1899-1901), comme la rédaction du mémoire est postérieure à celles-ci, M. Petrie a utilisé les renseignements qu'elles lui fournissaient, et son volume de cette année est, pour la doctrine, la suite de celui de l'an dernier. Il me semble que, sur plusieurs points, les conclusions dépassent de beaucoup les prémisses, et que plusieurs classes des tombeaux décrits appartiennent non pas à la préhistoire, mais à l'histoire pharaonique. Toutefois, les fouilles sont loin de nous avoir donné encore la centième partie de ce que nous en attendons, et le plus sage, avant de porter un jugement définitif sur les idées de M. Petrie, c'est de patienter jusqu'à ce que ses travaux futurs nous aient fourni des monuments propres à assurer la solution du problème. Cemme il publie ce qu'il découvre dans les mois mêmes qui suivent la découverte, il est probable que nous ne tarderons pas à être fixés sur bien des points qu'il a traités ici, et à savoir s'il a tort ou s'il a raison. Pour le moment, il faut constater que son mémoire est des plus instructifs, que les monuments mis au jour sont reproduits en photographie et en lithographie de manière très exacte, que les questions sont abordées avec une vigueur et une habileté remarquables : nous avons là matière à recherches sérieuses pour de longues années.

G. Maspero.

Hans Stumme, ausserord. Professor a. d. Universität zu Leipzig. **Märchen der Berbern von Tamezratt in Südtunisién.** Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. 1900. 72 p. in-4.

De toutes les régions du nord de l'Afrique occidentale, la Tunisie est celle où les dialectes berbères se sont le moins conservés. Ils ont disparu au nord et au centre de ce pays ; il n'en est resté que de faibles débris dans les qçour du sud et dans l'île de Djerbah, et partant, ils ont été peu étudiés. M. Stumme a donc ajouté un nouveau service à ceux qu'il a déjà rendus aux études berbères en publiant cette collection. Comme il annonce une grammaire, il y aura lieu de revenir plus tard sur ce dialecte et ses rapports avec les autres. Je constate

seulement que, contrairement à ceux du Sahara, il a conservé les aspirées qu'on ne retrouve que dans les dialectes du Nord, à Djerbah et au Zénaga. Avec l'exactitude plus que minutieuse qu'on lui connaît, l'auteur a cherché à rendre le plus fidèlement possible les variétés de sons qu'il a cru reconnaître dans la prononciation de ses deux informateurs ; mais il ne faut pas oublier qu'ils ne sont que *deux, habitant Tunis, exerçant la profession de chanteurs arabes*, et qu'il n'est rien moins certain que les nuances très délicates, notées avec la conscience la plus scrupuleuse par M. Stumme, se retrouvent dans le parler des gens du qçar. La contamination a pu se produire aussi bien dans la prononciation que dans la rédaction et la source des contes, et il n'est pas contestable, au moins pour cette dernière partie, que ces deux informateurs aient subi l'influence du monde arabe où ils vivent. Ainsi, à côté des contes et des fables qui sont berbères, nous trouvons, au nº x, un épisode d'une version orale de la geste des Beni-Hilal, et bien mieux, au nº xi, un fragment du roman de 'Antar : les noms de 'Antir et du nègre du roi Zohir (Zohaïr), de Cheddâd, nous ramènent en pleine littérature arabe, à côté d'autres contes indigènes comme celui des *Sept filles et l'Ogresse* (variante féminine du *Petit Poucet*), de *'Ali ou Mas'oud et la sorcière*, des *Deux frères qui avaient beaucoup d'argent* etc. Comme dans ses précédentes publications, M. Stumme a eu soin de joindre une traduction à ses textes; aussi ce nouvel ouvrage ne profitera-t-il pas seulement aux berbérisants, mais aussi aux folk-loristes et à ce titre, l'auteur a doublement droit à nos remerciements.

René Basset.

A. de C. Motylinski, professeur à la chaire d'arabe et directeur de la medersa de Constantine. **Itinéraires entre Tripoli et l'Egypte,** Alger, imprimerie S. Léon, 1900, 74 p. in-8° et une carte.

Il semble qu'au point de vue scientifique, comme au point de vue politique, la Tripolitaine soit considérée comme en dehors de la zône d'influence française, à en juger par le petit nombre de publications dont cette région est l'objet en France. Aussi le travail de M. de C. Motylinski mérite d'être bien accueilli. Il a réuni et étudié les itinéraires de quatre voyageurs arabes d'époques différentes. Trois d'entre eux, El'Abderi, El'Ayachi, et Mouley Ahmed avaient déjà été l'objet d'études qui marquaient plus de bonne volonté que de compétence chez leurs auteurs ; en ce qui concerne les deux derniers, la traduction fautive qu'en avait donnée Berbrugger, il y a cinquante-cinq ans, ne pouvait être consultée qu'avec une extrême défiance. Avec l'aide de manuscrits nouveaux et de l'édition de la *Rihla* d'El'Ayachi publiée à Fâs, M. de M. a repris l'œuvre de ses devanciers et, grâce à ses

connaissances bien supérieures aux leurs, il a reconstitué, ainsi que pour El Ourthilani dont il est question ici pour la première fois, les itinéraires des voyageurs dont le premier date de la fin du XIIIe siècle, et le dernier de celle du XVIIIe siècle, dans un pays que les Européens ont rarement visité. Les archéologues feront leur profit des indications de ruines de monuments anciens que les voyageurs y signalent : leurs renseignements géographiques sont surtout précieux pour le pays de Barqah, traversé par eux, soit à l'aller, soit au retour par des chemins différents — depuis Adjdabya, non loin de la Grande Syrte, jusqu'à Et Temimi sur le golfe de Bomba. De Tripoli à Adjdabya et d'Et Temimi au Golfe des Arabes, ils suivent la même route au bord de la mer. M. de M. a consulté pour ses notes les relations européennes et ajouté à son travail une carte d'ensemble qui était indispensable. Il est regrettable que les épreuves n'aient pas été corrigées par lui, ce qui a laissé subsister un assez grand nombre de fautes d'impression. Quoi qu'il en soit, ce travail continue dignement celui que le même auteur a publié sur le Djebel Nefousa et qui a été l'objet d'un compte-rendu dans cette Revue. M. de Motylinski, par sa connaissance des populations arabes et berbères de la Tripolitaine, est le mieux préparé en France pour une exploration scientifique de cette région ; il est à désirer, dans l'intérêt de la science, qu'une mission lui permette de continuer sur le terrain des études si bien commencées.

René Basset.

Gildersleeve. **Syntax of classical greek from Homer to Demosthenes.** First part. New-York, Cincinnati, Chicago, American Book Company; 1900 au verso du titre. x-190 p.

La première partie de cette syntaxe grecque comprend l'accord du sujet et de l'attribut, les voix du verbe, les temps et les modes dans les propositions indépendantes. « Le professeur Miller, dit M. Gildersleeve de son collaborateur, est comme moi profondément pénétré de cette conviction, que l'étude de la syntaxe est de la dernière importance pour l'appréciation de la forme littéraire ». C'est bien ainsi en effet qu'il faut comprendre l'étude d'une langue, quand il s'agit surtout d'en interpréter les chefs-d'œuvre ; n'avoir qu'une idée approximative du sens est insuffisant, et la connaissance de la syntaxe est le seul moyen de saisir les nuances de la pensée, et par suite de goûter la pleine qualité de l'expression. En se plaçant uniquement à ce point de vue, M. G. s'est épargné, ou à peu près, toute théorie, toute explication des faits grammaticaux; pour les modes, par exemple, nous avons simplement la série de leurs emplois ; il n'y a rien de moins compliqué. De nombreux exemples, pris dans les orateurs avant tout, puis

dans les autres prosateurs et dans les poètes antérieurs au IIIe siècle, éclairent l'énoncé des règles. Nous avons donc, en somme, bien plutôt une sorte de répertoire des faits de syntaxe grecque qu'une syntaxe théorique. M. G. sait très bien que ce plan n'échappe pas à la critique, et il le reconnait dans sa préface. Mais il n'y a pas qu'une façon de faire une bonne grammaire, et l'on peut bien accorder à l'auteur d'une syntaxe, grecque ou autre, le droit de disposer son ouvrage selon le but qu'il se propose, et selon les lecteurs auxquels il le destine. Il y a des cas, cependant, où la simple constatation de l'usage, sans autre explication, peut induire en erreur [1]; et en grec, comme dans les autres langues, il est utile de se préoccuper d'autre chose que que de la forme. Pour le verbe, par exemple, il y a bien un emploi de l'indicatif, de l'aoriste, du participe, etc., abstraitement considérés en tant qu'indicatif, aoriste ou participe; mais cet emploi varie suivant la signification propre et intrinsèque du verbe, et c'est généralement sur cette signification que se règle l'usage des temps et des modes. Mais jusqu'à présent on se borne à étudier la forme et la fonction; l'étude des significations verbales n'intervient pas souvent dans les traités de grammaire, et le résultat le plus fréquent est que l'on attribue à des temps ou à des modes une valeur accessoire qui au fond est due exclusivement à la signification du verbe lui-même. M. Gildersleeve, à mon avis, est trop sobre d'explications de ce genre, qui pourtant seraient utiles, j'ajouterais volontiers indispensables, pour la compréhension de plusieurs règles, et pour faire saisir l'usage avec plus de précision et de rigueur; mais c'est là un simple desideratum, qui n'enlève rien aux qualités de cette syntaxe : la rédaction est claire, les énoncés simples et concis, les exemples bien choisis et abondants; c'est certainement un livre utile, et sans nul doute la pratique le démontrera.

My.

U. von Wilamowitz-Moellendorff. **Die Textgeschichte der griechischen Lyriker** (Abhandl. d. Kön. Gesellsch. d. Wiss. zu. Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. IV, 3) Berlin, Weidmann, 1900; 121 p.

Cette dissertation pourrait servir de préface à une édition des lyri-

1. Par exemple § 127 : « Le pronom démonstratif s'accorde ordinairement en genre, par attraction, avec l'attribut. » En tant que simple constatation, la règle est exacte; mais elle est insuffisante. Et le § 129 complique sans éclaircir : « L'attraction est quelquefois omise, spécialement dans les définitions où le pronom est attribut. » Si le pronom est attribut, il ne saurait être question d'attraction avec l'attribut. En réalité, l'attraction ou la non-attraction dépend essentiellement du rapport qui existe entre l'étendue de l'attribut et celle du démonstratif; si cette explication n'est pas donnée, la règle court grand risque d'être souvent mal appliquée.

ques grecs (M. v. Wilamowitz la prépare depuis plusieurs années), et détermine, pour l'ensemble du travail, comme aussi pour le texte de chacun des neuf lyriques classiques, la méthode générale à suivre. Etant une lecture académique, elle n'entre que rarement dans le détail ; mais cela ne veut pas dire qu'elle soit superficielle : le nom de l'auteur garantit le contraire, et l'on y trouvera, sous la forme d'un simple exposé, une foule d'excellents conseils à méditer. Après avoir montré comment le nombre des lyriques, vers le commencement du IIIe siècle, fut fixé à neuf, qui seuls attiraient l'attention des grammairiens, et comment la critique alexandrine, avec Aristophane, en établit le texte tant au point de vue de l'authenticité des morceaux recueillis qu'à celui de leur orthographe et de leur versification (plus tard seulement vint s'ajouter Corinne), M. W. conclut que le texte de cette première recension alexandrine est dès lors considéré comme le texte des poètes eux-mêmes, et ne subit plus aucun changement essentiel. Il ne faut pas se dissimuler cependant qu'il y eut là quelque chose d'artificiel ; les alexandrins comprenaient les études de grammaire, les études dialectales surtout, à leur façon, et quand fut fait ainsi le départ entre ce qui était classique et non, c'est-à-dire au IIIe siècle, on était déjà loin de l'époque où vivaient ces poètes, et nous avons le droit de nous demander non seulement jusqu'à quel point le texte nous est parvenu avec pureté, mais encore si l'attribution des morceaux a bien tous les caractères d'authenticité désirables. Certaines œuvres n'auraient-elles pas été mises sous le nom d'un poète, soit à cause du dialecte, soit à cause de l'identité des genres ? L'exemple ne serait pas isolé, et si la critique ancienne, les rôles une fois bien établis, n'y a pas, sauf exceptions, regardé de si près, la critique moderne, mieux armée et plus sceptique, a eu souvent à se prononcer sur de telles questions. Le recueil des épigrammes de Simonide est dû à un alexandrin qui n'a pas usé d'un grand discernement ; et si les anciens grammairiens eux-mêmes ont parfois confondu Stésichore et Ibycus, est-ce seulement parce que la personnalité des deux poètes était déjà fort effacée ? M. W. a bien senti la force de l'objection en ce qui touche l'édition primitive des lyriques ; il estime néanmoins qu'en général nous pouvons en toute sécurité ajouter foi à l'attribution faite par les alexandrins. Ils avaient en tout cas des sources auxquelles ils pouvaient se fier, des recueils de poésies d'un même poète ou d'un même genre, les archives des temples ; mais si nous voyons bien ce qu'ils pouvaient avoir à leur disposition, nous ne sommes pas aussi sûrs de l'étendue de leurs recherches, pas plus d'ailleurs que nous ne démêlons avec certitude leur principe directeur dans la détermination des genres. En ceci pourtant, comme dans les autres questions relatives à la tradition du texte des lyriques, leur jugement ne peut pas être sans poids. Quant à la langue de ces poèmes, on comprend qu'elle ait pu facilement être troublée. M. W. montre très bien, à propos de chacun

des neuf lyriques, quel peut être notre degré de confiance à l'égard du texte de chacun d'eux, et cela en considérant à la fois les formes en elles-mêmes et l'idée qu'on se faisait alors des dialectes de ces poètes; c'est là une des parties les plus intéressantes de sa dissertation. Je dois dire cependant que je ne tiens pas pour démontré que les grammairiens n'aient rien modifié dans les formes dialectales, suivant leur façon de voir en cette matière. M. v. Wilamowitz dit, il est vrai, qu'ils n'ont ni innové ni régularisé arbitrairement; mais qu'ils n'aient rien fait de tel consciemment et selon des principes arrêtés, c'est ce qui ne me semble pas absolument certain. C'est l'histoire du texte qui doit en somme décider de son authenticité, aussi bien pour la forme que pour l'ensemble de la tradition. — La dissertation est suivie de dix *excursus*, qui développent plusieurs points de détail. Le dernier, sur Tyrtée, est particulièrement important et instructif; le lecteur y verra le Tyrtée spartiate, et comment la légende, ou le roman, en a fait l'Athénien Tyrtée. Dans le premier, M. v. Wilamowitz se prononce formellement, une fois de plus, contre cette hypothèse que le canon alexandrin, pour les lyriques, comme d'ailleurs pour les autres genres, est le résultat d'un choix. Voici les titres des autres, qui sont plus brefs : la division en livres des poèmes de Sapho; Kallias de Mytilène; Télésilla (à propos de l'oracle *Hérodote* VI, 19 et 77); Diagoras de Milo; l'hymne de Lamproklès; le *Deipnon* de Philoxenos (ne pas confondre le poète Philoxenos de Cythère avec Philoxenos de Leucade, l'auteur de ces fragments); les chœurs laconiens de *Lysistrata* (Aristophane y imite Alcman); les embatéria laconiens.

My.

Lucii Apulei Madaurensis Apologia siue de Magia liber et Florida. Recensuit J. van der Vliet. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCM. IX-202 pp.
Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée, par Paul Thomas. Seconde Série, 1899, 17 pp.; Troisième Série, 1900, 25 pp.; Quatrième Série, 1900, 16 pp. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, juin 1899, mars et juin 1900. Bruxelles, Hayez, in-8°.

Pour l'Apologie et les Florida, M. van der Vliet a suivi les mêmes principes que pour les Métamorphoses d'Apulée : il s'en tient presque exclusivement aux deux mss. qui lui paraissent les principaux, *F* et φ, les deux mss. de Florence. Comme je n'ai pas vu ces mss., il m'est impossible de juger des questions qu'il soulève ou que j'ai indiquées autrefois (1898, I, 286. Je ne puis non plus déterminer dans quelle mesure les indications de M. van der V. sont exactes [1].

A n'en raisonner que d'après la lecture de la nouvelle édition, il

1. Voir à ce sujet les rectifications de M. Helm, dans le *Wochenschrift für kl. Philologie*, 1900, n° 35, col. 944.

semble bien que le texte a fait des progrès. M. van der V. déclare dans la préface qu'il est revenu à la leçon des mss. en 164 passages de l'Apologie et 54 des Florida. Alors même que sur tous ces points, on ne lui donnerait pas complètement raison, il y a une amélioration à éliminer des conjectures inutiles. On pourrait peut-être encore réclamer ici ou là une variante rejetée dans l'apparat. Je ne suis pas sûr, p. 94, 6 (LXXV, p. 556 Oud.), qu'il y ait une correction à chercher. Apulée a pu écrire : *homo iustus et morum : mores*, absolument, au sens de *boni mores*, se rencontre, surtout dans un contexte qui l'explique, et c'est notre cas : cf. Manilius, IV, 18; Prop., IV, 11, 101; Sén. *Agam.* 112. D'autre part, le génitif de qualité, sans adjectif, n'est pas impossible dans Apulée; cf. Draeger, I, § 200, 5 [1]. P. 151, 12 *adcognomen*, de *F* est à garder comme le voulait Rohde; l'emploi de *cognomentum* ou de *agnomentum* ne prouve rien. *Adcognoscere* se trouve peut-être déjà dans Varron, dans Sénèque, dans Valère-Maxime, et, en tout cas, ne saurait être écarté sans explication de Pétrone et des auteurs de la décadence; cf. W. Heräus, *Philologus*, LIX, 1900, p. 428.

Dans les Florida, la division en livres est rejetée dans l'apparat. Une courte note avertit qu'on a suivi « les anciens éditeurs », en ajoutant aux Florida le « prologue » du *De deo Socratis*. Nous allons y revenir.

En marge se trouve indiquée la pagination d'Oudendorp, de Krüger et des deux Laurentiani.

M. van der V. a dressé un double index pour chaque ouvrage, mais celui de l'Apologie est placé immédiatement après le texte, c'est-à-dire au milieu du volume (pp. 127 sqq.), ce qui ne laisse pas d'être incommode. L'index *uerborum* est très court pour les deux ouvrages. Il ne saurait suffire pour donner une idée de la langue d'Apulée. Des mots caractéristiques, comme *cupitor*, y manquent : cf. P. Thomas, Deuxième série, 11. D'autres faits sont mal classés : *uertigine sui* (p. 59, 15), pour *u. suo*, n'est pas un emploi particulier de *sui*, mais un exemple de l'abus du génitif des pronoms possessifs : cp. *accusationem mei* (p. 3, 3), *facultas... probandi mei* (3, 9). P. 107, 3 *uxor ad prolem* n'a rien de remarquable (index, v° *ad*), puisqu'il y a *ducitur*. Evidemment M. van der Vliet a voulu donner quelques échantillons lexicographiques et grammaticaux, sans viser à l'extrême rigueur.

M. van der Vliet se rencontrait avec M. Paul Thomas dans l'étude du « prologue » du *De Deo Socratis*. S'il n'a pu profiter de la dissertation spéciale, publiée en mars 1900, sur ce morceau, en tout cas il eût pu tenir compte des deux mémoires précédents de M. Th. (juin 1898 et juin 1899). Ils eussent suffi à l'avertir de la valeur exceptionnelle du ms. de Bruxelles 10054-10056. Mais M. Paul Thomas n'est pas

1. M. van der V. dans l'index suggère la lecture *iustus morum* (sans *et*).

même nommé dans la bibliographie, et M. van der V. s'est contenté des renseignements de la médiocre édition Goldbacher.

La Troisième série de remarques contient en effet une dissertation sur le prologue. M. Th. arrive aux conclusions suivantes. Ce soi-disant prologue est un agglomérat de cinq fragments divers, sans rapport entre eux ; 1° *Qui me uoluistis dicere*...; 2° *At ego... fabularer* ; 3° *Verbo subito... et gratiam celeritatis* ; 4° *Praebui me quorumdam uoluntati...* ; 5° *Iamdudum suo... defectior* ; c'est-à-dire : §§ 1-2, 3, 4, 5-8, 9. Cette conclusion sera acceptée par tout lecteur non prévenu. Ce sont donc bien des morceaux à joindre aux *Florida*. Le dernier peut, à la rigueur, avoir servi d'introduction au discours latin sur le démon de Socrate, si l'on admet, ce qui n'est pas prouvé, qu'il y a eu sur ce sujet un discours grec et un discours latin [1].

En outre de cette étude, M. Th. corrige un grand nombre de passages des œuvres philosophiques. J'ai signalé déjà, à l'occasion de la Première Série, l'heureuse récolte qu'il fait dans le ms. de Bruxelles [2]. Il continue. Je cite au hasard : *D. d. S.*, 23 *<st>abit in senectute ; De Pl.* I, 15 *utilitatem sui ac censum* ; II, 2 *instinctae ad eius ardorem* ; 3 *quippe medietatis* ; *inter pudicitiam* ; 4 *malitiam uero deterrimi* ; 18 *quanto plurium cupitor est* ; 25 *non reclusa sit ianua* ; *De m.* 26 *diuisa officia* ; *D. d. S.* 2 *uicibus aeterno efficiunt* ; *Ascl.* 37 *Hacpropter bellis* ; *de m.* 9 *in aquam depluant* ; 12 *ad superna minari solent* ; 26 *quod erat scito opus*. Il remet en honneur des lectures de Vulcanius : *De Pl.* 2, 9 *quidem esse sed* ; *De m.* 32 *aptam et reuinctam sui numinis potestate* ; 21 *temperauit : namque uuidis* ; de Juste Lipse : *de m.* 25 *potestatem sui nominis*. Il attire l'attention sur l'utilité des traductions françaises, si profondément méprisées par les critiques trop savants (III, p. 25 etc.).

La Quatrième Série est exclusivement consacrée aux rapports d'Apulée avec Lucrèce. Là encore, l'explication et la correction du texte profitent ; ainsi *De deo S.*, prol. (p. 191, 12 Vl.), la correction *compta* de Wilamowitz, déjà défendue, est confirmée par Lucr. I, 950 ; M. van der Vliet ne l'a pas même mentionnée. *Ib.* 1, *candore pollens*, proposé antérieurement, est confirmé. Les formes *effigiae*, *priuus custos*, sont justifiées dans Apulée par les précédents de Lucrèce [3].

---

1. Récemment, M. R. Helm, *Phil.* LIX, 1900, 598, a défendu la dépendance établie par les mss. entre le pseudo-prologue et le *De Deo Socr.* Il ne connaît pas le travail du savant belge et n'aboutit qu'à rendre vraisemblable l'existence d'un discours grec sur le même sujet.

2. *Revue*, 1899, I, 43.

3. M. Paul Thomas a insisté sur la couleur archaïsante du style chez Apulée ; ajouter : *dicto, tacito opus est* (*Flor.*, p. 168, 8 et 9 Vliet), aux faits cités. M. van der Vliet aurait eu profit à tenir compte de l'indication qui n'est pas nouvelle. Sans la connaissance du vieux latin, on s'expose à méconnaître une expression fréquente dans cette langue, comme *factum uelle*, que M. van der V. qualifie de : « sine sensu » (*Flor.*, p. 78, 7) ; cf. Thomas, *Deuxième série*, p. 480.

En résumé, excellentes études, pleines d'enseignement et de résultats positifs, dont nous désirons vivement la continuation.

Paul Lejay.

Die aeltesten franzoesischen Sprachdenkmaeler, copie diplomatique, bibliographie et glossaire complet, par E. Stengel. Seconde édition, Marburg. N. G. Elwert, 1901; in-12 de 58 p.

Ce petit volume, qui forme le tome XI de la collection relative à la philologie romane publiée par M. Stengel, vient d'avoir une seconde édition, et c'est justice. Il est bien compris et exécuté d'une façon rigoureusement scientifique. Quoiqu'il ne soit pourvu d'aucun facsimilé, les textes y sont reproduits diplomatiquement et de façon à en donner une impression exacte. Rien à dire du choix de ces textes : c'est le choix traditionnel, comprenant les *Serments de 842*, la *Cantilène d'Eulalie*, le *Fragment de Valenciennes*, la *Passion*, le *Saint-Léger*, enfin le *Sponsus*. Et je sais bien — M. Stengel le sait aussi — que la *Passion* n'est pas strictement ce qu'on peut appeler un texte français : il éclaire cependant en tant de points la phase première de notre langue, qu'on s'étonnerait évidemment de ne pas le trouver ici, et qu'il était indispensable qu'il y fût. La grande innovation que l'on constate par rapport à des publications similaires, d'ailleurs fort bien faites — notamment celle de M. Koschwitz — c'est la présence d'un glossaire qui occupe à lui seul la moitié du volume, et qui contient le relevé explicatif de tous les mots et de toutes les formes des textes : je n'y ai remarqué aucune omission, et c'est évidemment là un auxiliaire des plus précieux pour l'interprétation des différents morceaux. La bibliographie, est elle aussi, complète, autant qu'on peut le désirer, et l'auteur a poussé le scrupule jusqu'à signaler dans les addenda la publication assez bizarre qu'a faite naguère M. A. Krafft, sous le titre de *Carlovingiennes*. On a donc, réunis là, tous les renvois pour étudier tout ce qui a été dit des textes en question depuis le moment de leur découverte. C'est beaucoup, et cependant on serait presque tenté de souhaiter un peu plus. Pendant qu'il y était, pourquoi M. Stengel n'aurait-il pas résumé ce qui lui paraissait, dans ces divers commentaires, essentiel et à peu près acquis à la science, notamment ce qui concerne la date probable et le lieu de composition des textes ? Je sais bien que procéder ainsi — et on pouvait le faire sans grossir le volume de plus de huit ou dix pages — c'eût été prendre parti en quelque sorte dans des débats qui sont loin d'être clos, et M. Stengel n'a voulu que fournir au lecteur les pièces à l'appui, irréprochablement éditées, dans un format commode et maniable. Mais, après tout, ne lui est-il pas arrivé — et plus d'une fois — de prendre précisément parti, en adoptant dans son glossaire telle coupure de mot, telle forme, dont

l'interprétation est encore contestée ? N'importe, son édition des plus anciens textes français est, sous sa forme actuelle, un guide précieux, qui a déjà rendu bien des services à l'enseignement en Allemagne, et qui devrait être appelé à nous en rendre aussi quelques-uns en France.

E. BOURCIEZ.

La Rivoluzione Francese nel carteggio di un osservatore italiano (Paolo Greppi), raccolto e ordinato dal conte Giuseppe Greppi, senatore del regno ; avec portrait (Tome 1er : Ulrico Hœpli, editore, Milano, 1900).

Le comte Paolo Greppi dont le petit-neveu, sénateur d'Italie, publie aujourd'hui les papiers, était l'un de ces grands seigneurs, bien différents de ceux de France, que n'effrayait pas la liberté, et dont l'esprit était ouvert à toutes les nobles aspirations. Esprit lettré, instruit, il avait au plus haut degré le don de l'observation. Aussi les notes qu'il recueillit en Espagne, en France qu'il traversa lors de la mort de Mirabeau, à Vienne où il séjourna ensuite, enfin en Italie où il entretint des relations étroites avec le marquis Manfredini, le ministre libéral de la Toscane, sont elles des plus précieuses et d'un vif intérêt. Elles montrent à quel point on faisait fausse route en allant prêcher aux Italiens d'alors l'abolition d'une noblesse et d'un clergé dont ils n'avaient pas eu à se plaindre et qui, plus vite et plus profondément peut-être que la bourgeoisie et surtout que le peuple, étaient entrés hardiment dans le courant des idées philosophiques et politiques modernes. La correspondance de Paolo Greppi est à cet égard pleine d'enseignements, et si on la rapproche de celle de tel grand esprit de l'Italie du XVIIIe siècle, comme Pietro Verri par exemple, on comprend plus facilement la conquête de l'Italie par les idées françaises avant qu'elle se fit par les armes. Perspicace et sagace, Greppi porte sur les hommes et les événements des jugements qui sont parfois des prédictions et qu'en raison de cela on est surpris de trouver sous la plume d'un étranger qui ne faisait que passer à Paris et qui savait si rapidement voir et bien voir. Nous espérons que la suite de la publication des archives familiales Greppi ne se fera pas longtemps attendre, car elles augmentent d'intérêt à mesure qu'elles avancent parmi les événements et nous avons hâte de connaître les appréciations de Paolo Greppi sur les procédés de Saliceti qui demeura chez lui à Milan et sur ceux de Bonaparte.

Félix BOUVIER.

André Le Breton. **Le roman français au xixe siècle.** Première partie, avant Balzac. Paris, Soc. fr. d'impr. et de librairie (ancienne libr. Lecène et Oudin). 1901. In 8°, 315 p. 3 fr. 50.

M. Le Breton poursuit son histoire du roman français et il étudie dans ce volume la période qui s'étend de 1789 à 1830. Un premier chapitre, un peu court, est consacré aux caractères généraux du roman dans cette période. Viennent ensuite, en quatorze chapitres, des études spéciales sur les romanciers. L'auteur montre dans Mme de Charrière l'élève très distinguée, la « fille » de Diderot et dans son roman de *Caliste* le point de départ des futures revendications féminines. Il analyse avec beaucoup d'agrément le *Voyage autour de ma chambre* et définit joliment le talent de Mme de Souza à qui il faut demander, non des caractères, mais des esquisses et des portraits au pastel. Il voit non sans raison dans Pigault-Lebrun et Ducray-Duminil les fondateurs du roman populaire, du roman-feuilleton, roman-bouffon d'une part, roman sinistre de l'autre (à noter p. 76-77 d'ingénieux rapprochements entre Pigault-Lebrun et son petit-fils Augier). Il apprécie finement la *Claire d'Albe* de Mme Cottin, la *Valérie* de Mme de Krüdener, et même après Albert Sorel « qu'il faut toujours citer à propos de Mme de Staël » (p. 144), il juge d'une façon piquante et originale *Delphine* et *Corinne* : on remarquera surtout les ressemblances qu'il note entre *Delphine* et les romans de Mme Cottin, entre *Corinne* et la *Caliste* de Mme de Charrière et l'on approuvera ses conclusions, que la thèse de *Delphine* c'est la femme victime, et celle de *Corinne*, la femme de génie victime (p. 147). Il fait un digne éloge de *René* qui rouvrit chez nous les sources de la poésie et qui, « debout à l'entrée du xixe siècle, projette en nous tous un peu de son ombre ». Il est sévère et dur pour *Obermann*, mais quoi ? le génie manque à Sénancour, et le mal de René apparaît chez Obermann sans charme ni prestige. Il regarde *Adolphe* comme « une date importante » et le qualifie de chef d'œuvre, tout en ajoutant que c'est un chef d'œuvre presque odieux. Il loue l'aimable simplicité du *Lépreux de la cité d'Aoste*, le charme pur de la *Jeune Sibérienne* et le pittoresque des *Prisonniers du Caucase* qu'il se garde bien de comparer aux puissants paysages de Tolstoï. Il admire les vastes et grandioses tableaux d'*Atala*, « ce décor si jeune, si riant, où erre et pleure l'âme inquiète et désolée de René » et, en exposant ce qu'il y a de général dans les *Martyrs*, il n'oublie pas de rappeler que de cette œuvre date chez nous le sens historique. Deux chapitres terminent le volume : l'un traite de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande* qui « forment la transition entre Ducray-Duminil et Alexandre Dumas » et qui « ne sont que du roman-feuilleton violemment enluminé et coloré »; l'autre, de *Cinq-Mars* qui, malgré ses anachronismes, ses erreurs, ses contre-sens, avait au moins l'apparence de la réalité. M. Le Breton a suivi, comme

on voit, l'ordre chronologique, et il a eu tort; mieux valait étudier Xavier de Maistre et Chateaubriand en une seule fois. Evidemment le livre est une suite de conférences, et de là, par instants, des redites et des digressions. Mais l'auteur connaît très bien son sujet, et il joint à son érudition un jugement délicat. On ne peut que recommander cet utile et attachant volume qui nous montre le contre-coup de la Révolution dans le roman français, les influences qui transforment le roman lyrique de l'Empire en roman historique et comment après la grâce d'ancien régime qui brillait dans *Caliste* ou *Eugène de Rothelin*, l'exaltation romantique se peint déjà dans *Claire d'Albe* et *Delphine* et la mélancolie, la désespérance moderne dans *René* et *Obermann*.

A. C.

Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher von Paul Holzhausen. Bonn, chez l'auteur. 1900, in-8°, 130 p.

M. Holzhausen a voulu décrire l'impression que fit le premier consul sur les Allemands qui venaient à Paris de 1800 à 1804. Il a lu les mémoires et les relations de ces Allemands, et d'après ces documents il esquisse un tableau de Paris sous le Consulat, décrit les résidences de Bonaparte, ses parades et ses audiences, retrace l'idée que les Allemands se faisaient de lui et les sentiments que leur inspiraient ses principales mesures de gouvernement, montre enfin que les visiteurs d'Outre-Rhin ne trouvaient dans la littérature française de l'époque « que l'image d'un triste désert ». On lit avec intérêt cette suite de citations réparties entre six chapitres et adroitement reliées les unes aux autres.

M. Holzhausen a su exécuter heureusement l'heureuse idée qu'il a eue, de « représenter Bonaparte dans le miroir de l'esprit allemand ». Son travail est indispensable à quiconque désire étudier de près l'histoire du Consulat.

A. C.

Les introducteurs des ambassadeurs 1585-1900. Paris, Alcan, 1901. Gr. in-4°, 80 pages, avec planches. (Tiré à trois cents exemplaires numérotés.

Les auteurs que nous nous permettons de nommer, M. A. Boppe et M. Delavaud, tous deux secrétaires d'ambassade, ont fait un livre bien original, bien curieux, et qui nous montre l'utilité du protocole, la nécessité de l'étiquette. Ils nous apprennent que la charge d'introducteur des ambassadeurs fut créée par Henri III;

ils nous disent ce qu'était cette charge sous l'ancien régime et combien elle était coûteuse, nous décrivent l' « entrée » de l'ambassadeur et sa réception. Nous voyons que, dès l'institution de l'emploi, il y fallut du caractère, du tact, de la dignité, que certains introducteurs durent imposer aux prétentions des étrangers, qu'on finit par écrire des mémoires qui furent conservés au ministère des affaires étrangères et qui fixèrent d'une façon précise et indiscutable les traditions. Avec la royauté disparut la charge d'introducteur des ambassadeurs : il n'y avait plus d'ambassadeurs. Mais quand les rapports diplomatiques furent rétablis, il fallut bien déterminer un cérémonial, et, sous l'Empire, Ségur, grand maître des cérémonies, eut tout le service du protocole. Sous la Restauration la charge reparut, et elle appartint comme durant le règne de Louis XVI à la famille La Live d'Epinay. Mais en même temps existait un bureau du protocole auquel était confiée toute la correspondance de cérémonial et de forme. Ce bureau fut attaqué à la Chambre en 1832 et en 1833, traité de niaiserie et de contre-sens, et Mignet le défendit : il fallait, disait Mignet, un bureau qui connût les règles, qui sût les usages et les traditions des divers pays, qui pût dégager les négociations des subtilités et des obstacles, qui pût lever les difficultés. Le bureau du protocole, sauvé par Mignet, devint un bureau autonome et son chef fut en 1852 appelé à exercer les fonctions d'introducteur des ambassadeurs. Cet historique que nous font MM. A. Boppe et Delavaud, est suivi d'une liste des introducteurs des ambassadeurs de 1585 à 1900 et de notices très précieuses, très pleines sur ces personnages, depuis le premier d'entre eux, Jérome de Gondi, jusqu'à Philippe Crozier. L'attrait de ce volume est singulièrement rehaussé par l'illustration. Les auteurs ont fait reproduire d'après des tableaux et des desssins du temps, des entrées et des audiences d'ambassadeurs. Ils ont donné les portraits de plusieurs introducteurs. A l'intérêt qu'inspire la lecture du texte se joint le plaisir des yeux [1].

A. C.

— MM. Setälä et K. Krohn viennent d'entreprendre la publication d'un nouveau périodique : *Finnisch-ugrische Forschungen, Zeitschrift für finnisch-ugrische Sprach-und Volkskunde, nebst Anzeiger* (à Helsingfors et à Leipzig, chez Harrassowitz; prix : 10 francs par volume). La revue qui, par le format et la disposition, rappelle de près les *Indo-germanische Forschungen*, comprendra, comme celle-ci, deux parties : des articles originaux et un *Anzeiger*, paginé à part, consacré à la bibliographie. Elle sera rédigée principalement en allemand, mais admet aussi des articles dans les principales langues de l'Europe *occidentale :* français, anglais, italien et de plus en latin. Elle a pour domaine propre la linguistique et l'ethnographie finno-ougriennes, à l'exclusion de toute étude sur les autres langues et les autres peuples du groupe dit ouralo-altaïque : le point de vue

1. P. 70, lire Vireux et non *Virieux*.

des directeurs de la revue est que les rapports du groupe finno-ougrien avec le grand groupe ouralo-altaïque ne sont pas encore scientifiquement établis; les articles portant sur ces rapports seront naturellement admis. — Le premier numéro, qui vient de paraître, comprend des articles de MM. Setälä, K. Krohn, Szinnyei, Wiklund, Y. Wichmann, Mikkola, Ekman, S. Simonyi, Donner; cette réunion de noms dispense d'insister sur le caractère scientifique et la haute valeur du nouveau périodique. Il n'est pas douteux que les études finno-ougriennes, déjà si florissantes (mais malheureusement si négligées en France), n'en reçoivent une vive impulsion. — A. Meillet.

— Nous recevons de Finlande les deux premiers fascicules d'un périodique dont la publication comble une véritable lacune et sera fort bien accueillie du monde linguistique : *Finnisch-Ugrische Forschungen, Zeitschrift für Finnisch-Ugrische Sprach-und Volkskunde, nebst Anzeiger, herausgegeben* von E.-N. Setälä *und* K. Krohn. Helsingfors et Leipzig (Harassowitz), 10 fr. par an d'abonnement pour trois fascicules formant un vol. de 20 à 24 feuilles d'impression. Ce ne sont pas les pionniers qui manquent à l'ouralo-altaïsme ; mais leurs efforts, faute de cohésion, ne donnent pas tous les résultats qu'on en pourrait attendre. Cette revue va leur offrir le centre et le point d'appui qu'ils réclament, et nul mieux que M. Setälä, formé aux meilleures méthodes d'où est sortie la linguistique indo-européenne, n'est capable de les orienter. Déjà son excellent article sur la transcription des langues finno-ougriennes (p. 15-52) introduira quelque unité à la surface au moins de cette capricieuse bigarrure. Surtout le bulletin bibliographique rédigé sur le modèle de celui des *Indogermanische Forschungen*, rendra les plus grands services aux travailleurs isolés, souvent en quête de documentation et si empêchés d'en trouver. —V. H.

— M. H.-P. Chajes a publié dans les rapports de l'Académie des Sciences de Vienne, vol. CXLIII, n° IV, (tirage à part : *Beiträge zur nordsemitischen Onomatologie,* Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1900, in-8°, p. 1-50) une contribution à l'onomatologie sémitique du nord, qui a quelque utilité pour l'épigraphie sémitique, mais qui est totalement dépourvue de critique. L'auteur a laissé de côté la plupart des noms bibliques, qu'il trouve insignifiants pour son sujet, mais qui cependant ont leur intérêt pour fixer l'étymologie des noms propres. Les étymologies qu'il reproduit sont souvent inexactes et il eut été préférable, pour le bon renom de leurs auteurs, de les taire. Βαραββᾶς est expliqué par *bar Abba* « le fils d'Abba », et plus loin par *bar rabbi* « le fils du maître ». *Abahou* et *Abbai* figurent sous un seul article. Sous le mot *hgr'* est cité le Χαγείρας de Josèphe, mais il fallait ajouter l'étymologie exacte de Josèphe : « le boiteux » (syr. *hgîrâ*), surnom que son infirmité avait valu au personnage. On trouve sous un même article *tbi* « doreas » et *tâbâ* « bonus » ; *Taimâ* (arabe Taïm) et *Tâmâ* (syr. « jumeau » ; Θωμᾶς). Σίδα figure sous le *samech* et sous le *schin*. De « Méir » est rapproché le latin « major » ! Ces exemples que l'on pourrait multiplier suffisent pour juger le sens critique de l'auteur. Celui-ci a puisé dans l'*ancienne littérature juive* et il entend par ces mots : Josèphe, *le Nouveau Testament* (!), les livres rabbiniques et talmudiques. La liste des noms est incomplète (Akiba notamment n'y figure pas) et le commentaire est insuffisant (le dernier article sur la déesse *Tar'atha* est aussi nul qu'inexact ; on pourrait écrire deux pages sur les équivalents de ce nom dans les autres langues sémitiques). — R. D.

— M. Vittorio Brugnola vient de publier, dans la collection italienne E. Lœscher, une édition de l'*Alceste* d'Euripide (un vol. in-8° de XLIV-84 p. Milan, 1901).

Cette édition est destinée aux classes; nous pouvons ajouter qu'elle pourra être utile aux étudiants des universités. Le commentaire est très développé, il témoigne de la compétence de l'auteur. Dans la préface, M. B. examine la question si souvent débattue de savoir dans quel genre il faut classer la pièce d'Euripide; est-ce une tragédie, un drame satyrique, une tragi-comédie ? Il nous semble que dans sa discussion l'auteur s'en est trop tenu à la pièce elle-même; certains rapprochements avec d'autres pièces du même poète auraient pu être utiles. Ces rapprochements, cette vue d'ensemble sur cette partie de l'œuvre d'Euripide, nous les trouvons dans un ouvrage que nous sommes étonné de ne pas voir mentionné par l'auteur; nous voulons parler de l'ouvrage de M. P. Decharme sur *Euripide et l'esprit de son théâtre*; tout un chapitre (p. 359-376) y est consacré à l'étude des éléments comiques dans le théâtre du grand tragique. — Albert Martin.

— Vient de paraître le fasc. VI de la : *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*; ediderunt Socii Bollandiani. (Bruxelles, 14, rue des Ursulines). Il comprend la fin de cette entreprise importante et dont nous avons signalé maintes fois l'intérêt. Le fasc. VI comprend les pp. 1121-1304 et les pièces nos 7744 à 9031. Uu supplément et la préface sont annoncés pour le mois d'octobre. — L.

— Sous le titre *Granskning av Svenska Ord* (Examen de mots suédois) *Etymologiska ock Formhistorika Studier*, M. Fr. Tamm publie, dans la collection de la Société des Sciences d'Upsal (vii, 4, Uppsala et Leipzig, Harassowitz), en un fascicule de 35 pp., une série de recherches et de considérations étymologiques sur une soixantaine de mots suédois modernes. Tous les germanistes connaissent au moins de réputation l'auteur de cette brochure, et il est superflu de leur dire qu'elle est aussi recommandable par l'étendue des connaissances que par la sûreté de la méthode. — V. H.

— La collection *Old and Middle English Texts* (Londres, New-York et Heidelberg), dirigée par MM. Morsbach et Holthausen et inaugurée l'an dernier par le *Havelok* de M. Holthausen, se poursuit par une publication de même genre, conçue dans le même esprit d'exactitude scrupuleuse et de sobre concision : *Emaré* edited by A. B. Gough (in-8, xij-39 pp., 1 mk. 80, chez C. Winter à Heidelberg). C'est un petit poème anglais, d'un peu plus d'un millier de vers, en strophes régulières et rimées, composé vers le milieu du xive siècle, conservé en un unique manuscrit du siècle suivant, et une première fois édité en 1802 par J. Ritson. Le sujet est le thème de folklore bien connu de la méchante belle-mère et de la bru persécutée. Les variations n'en sont guère originales; mais le récit en est simple, aisé, point trop traînant, et la versification ne manque pas d'agrément. Ajouter qu'on regrette que M. G. n'ait pas multiplié ses notes, — avec une page de plus il aurait éclairci tous les passages difficiles,— n'est-ce pas dire tout le profit qu'on a tiré de celles qu'il nous donne ? —V. H.

— M. Paget Toynbee nous communique un extrait du mémoire qu'il a inséré dans un volume de Mélanges offert à M. Furnivall à l'occasion du 75e anniversaire de sa naissance (*An English Miscellany presented to Dr Furnivall*, etc... Oxford, Clarendon press, 1901). Le sujet qu'il y traite est *Benvenuto da Imola and his commentary on the Divina Commedia*. Dans les 23 pages substantielles qu'il consacre au célèbre commentateur de Dante. M. P. Toynbee résume ce que nous savons de sa vie. Il a eu aussi la bonne idée de recueillir et de signaler dans le commentaire de Benvenuto les renseignements relatifs à Pétrarque et à Boccace.

Dans ses proportions modestes, c'est un travail aussi solide et utile que tous ceux que nous a déjà donnés M. P. Toynbee sur Dante et son œuvre. — H. H.

— M. A. COLLIGNON, professeur à l'Université de Nancy, a consacré une étude très approfondie au roman satirique, œuvre de jeunesse de l'humaniste Jean Barclay, l'*Euphormion*, moins connu et plus négligé par les critiques que l'*Argenis* du même auteur. Sa dissertation, publiée dans les *Annales de l'Est* (le tirage à part compte 77 pages. Nancy, Berger-Levrault, 1901), se divise en trois parties. Dans la première, M. C. étudie la question des *clefs*, et retrace la biographie de J. Barclay d'après les données mêmes de l'*Euphormion*, soigneusement contrôlées au moyen de documents authentiques ; comme la satire de Barclay est dirigée contre l'ordre des Jésuites, M. C. trouve dans cette étude l'occasion de faire un rapprochement inattendu et curieux entre l'œuvre écrite dans les premières années du XVII[e] siècle et un roman tout récent, l'*Empreinte* de M. Estaunié. La seconde partie traite des emprunts de Barclay, dans l'*Euphormion*, au *Satiricon* de Pétrone ; ces emprunts portent surtout sur le cadre et sur quelques situations; l'imitation n'y est pas continue. Enfin M. C. examine « les portraits de contemporains et l'actualité » dans l'*Euphormion*, et annonce incidemment une étude sur le style latin de *Barclay*. — H. H.

— *By og Borger i Middeladeren* (Copenhague, det nordiske Forlag, 1901 ; in-8° de 450 p.) est la première d'une série d'études de « psychologie de la civilisation » que M. Valdemar VEDEL se propose de consacrer à l'Europe de la fin du moyen âge. Il s'efforce de définir, dans ce volume consacré aux grandes villes du XII[e] au XV[e] siècles, « l'empreinte nouvelle que la vie florissante des villes et l'existence impriment à l'homme, au terme de l'époque médiévale, et l'apport nouveau et particulier qui en résulte dans le développement de la civilisation » (p. 36). On pourrait contester à M. Vedel le plan de son ouvrage, regretter qu'il ait mis, par exemple, la *vie politique* des milieux qu'il étudie assez loin après les particularités domestiques ou intellectuelles, lui reprocher encore de se servir plus volontiers peut-être de documents littéraires ou artistiques que de témoignages purement économiques ; mais la variété de son information, l'ingénieuse abondance de ses points de vue, l'agrément de son érudition sont incontestables. Son enquête a aussi le mérite — sans être inattentive aux différences locales ou historiques — de s'inquiéter surtout des analogies qu'une forme similaire de vie sociale a déterminées sur des points fort divers de l'Europe médiévale. — F. B.

— M. Williamson Up Dike VREELAND, dans son *Etude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre jusqu'à la publication de la Nouvelle Héloïse* (Genève, H. Kündig, 1901, in-8° de VIII-198 p.) détermine, avec autant de précision qu'il est possible en pareille matière, et à l'aide de documents inédits en partie, la nature et la chronologie des relations — *intellectuelles* plutôt que spécialement *littéraires* — de Genève avec l'Angleterre jusque vers 1760. Sa conclusion, c'est que l'Angleterre n'a pu avoir par Genève aucune influence sur Rousseau : était-il bien nécessaire de donner à cette thèse l'allure de rectification que l'auteur lui confère dès le début, et d'en faire une sorte de réponse aux pages 105 à 108 du *J.-J. Rousseau* de J. Texte ? « Relations basées *sur une communauté de génie et de religion* » ; écrivait celui-ci : et s'il a antidaté, en quelque sorte, l'influence positive de l'Angleterre sur Genève, il n'en distinguait pas moins des affinités préalables, sociales et religieuses, que M. Vreeland met surtout en valeur. — F. B.

— Les morceaux dont se compose le volume de M. Guido MENASCI, *Da Ronsard*

a Rostand (Florence, Le Monnier), sont trop courts pour qu'un lettré français y apprenne beaucoup; mais il serait discourtois et injuste de ne pas signaler en passant un livre qui atteste une étude sérieuse de notre littérature. M. G. M. connaît nos auteurs et l'histoire de leur réputation; il ne s'enferme pas, comme la plupart de ses compatriotes, dans la compagnie de nos écrivains contemporains; il remonte jusqu'au XVIe siècle et nous juge avec compétence et bienveillance. Il aurait mieux servi ses propres intérêts en consacrant à un seul de nos classiques le temps qu'il a distribué entre de nombreux écrivains d'inégale valeur; mais il a certainement mieux servi nos intérêts à nous en promenant le grand public de son pays à travers une galerie qu'en somme il n'a point trop mal composée. Ce n'est pas à nous à le blâmer du parti qu'il a pris. — Charles Dejob.

— Sous ce titre ambitieux, *La Poésie française au XIXe siècle*, (Paris, librairie de l'Athénée) M. André Chadourne nous donne cinquante médaillons versifiés de poètes contemporains. Son choix est arbitraire : grands seigneurs et goujats de lettres se coudoient à notre stupéfaction, et M. C., dans son *Epilogue*, s'excuse « d'avoir laissé dans l'ombre » des génies tels que H. de Régnier et... Ch. Füster. Sa seule idée louable est d'avoir tenté de pasticher « le faire » de ses écrivains. Pourquoi faut-il qu'il ait particulièrement réussi le *Manuel* et le *Coppée?* Pourquoi surtout n'a-t-il pas « écrit en prose » ? En telle matière le conseil du vieux Boileau eût été bon à suivre. — Pierre Brun.

— La librairie Leroux vient de publier la *Mythologie Slave* de M. Louis Leger (un vol. in-8° d'environ 300 pages avec planches). La *Revue* aura l'occasion de revenir sur cet important ouvrage, le premier relatif à cet ordre d'études qui ait paru dans notre langue.

— Sous le titre d'*Etudes de langue française* (XVIe et XVIIe siècles) par Ch. Marty-Laveaux, ont été réunis en un beau volume gr. in-8°, publié par Lemerre, dix morceaux du regretté savant, qui sont devenus presque introuvables en librairie. *Corneille, Racine, La Fontaine*, la *Pléiade*, les *Précieuses* sont le sujet de quelques-unes de ces études. Signalons aussi des *Remarques sur l'argot* et une *Lettre sur la Sémantique*. Nous reviendrons prochainement, pour un compte-rendu plus détaillé, sur cet intéressant volume.

— X. Egapel. *Soixante ans de la vie d'un prolétaire*. Paris, Vanier, 1900. 703 p. in-12. C'est un livre étrange que cette autobiographie d'un fils de riche industriel qui après avoir essayé de plusieurs métiers, achève paisiblement sa carrière comme professeur de dessin dans un collège. On pourrait se demander s'il appartient à la *Revue critique* de rendre compte d'un ouvrage en forme de roman. Pourtant le récit est un document instructif pour l'histoire de la bourgeoisie française dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Il peut être donc signalé, au même titre qu'une publication de « Souvenirs ». C'est une sorte de Jérôme Paturot du deuxième Empire et de la troisième République, moins littéraire, plus sincère, plus exact que le Paturot de L. Reyband. On y trouve même insérés quelques documents, entre autres des lettres de Corot à l'auteur. M. Lepage (il s'est amusé à retourner son nom) est un bourgeois normand, resté très bourgeois même en devenant socialiste, un bourgeois de Flaubert. Il raconte avec des détails précis tous les épisodes d'une vie très précaire et très variée, la vie d'un travailleur qui n'a pas eu de chance et qui semble avoir eu un caractère difficile. Il a été ouvrier, engagé volontaire, contre-maître, commis, directeur d'usine, est retombé dans le prolétariat, redevenu ingénieur, puis graveur, peintre, photographe, et a fini par obtenir une petite place de professeur. Le récit, sans art,

sans aucune poésie, plein de détails précis sur les différents métiers, donne à la fois une connaissance nette des conditions pratiques de la vie et une impression profondément désolante de la misère matérielle et morale de la petite bourgeoisie française. Les doctrines personnelles de M. Lepage, amalgame hétérogène de socialisme, d'antisémitisme, d'anti-cléricalisme, sont exposées sous une forme qui indique un homme plus habitué à la pratique qu'à la réflexion sur des matières abstraites. Mais la courte préface de son « jeune ami » M. P. Melée, indique avec une remarquable lucidité la solution de la question sociale. « Celui qui raconte ici sa vie n'a été vraiment son maître, en dépit des apparences, que du jour où il a été fonctionnaire, que du moment où il a été nourri par tous en échange de sa consécration au service de tous. Jusque là il était esclave comme tous ceux qui attendent du caprice de passants leur pain quotidien. » — Ch. S.

— *Ministère de la guerre. Inventaire sommaire des Archives historiques. Tome deuxième. Premier fascicule, nos 1616 à 1915.* Ce premier fascicule du tome deuxième de l'Inventaire concerne la correspondance des années 1703, 1704 et 1705. On y trouvera donc l'indication des volumes du Dépôt qui contiennent les documents sur les deux batailles d'Hochstett, sur Spire et Landau, sur Cassano, Brescello, Chivasso et Verrue, sur Gibraltar et Barcelone, sur Nice et Turin, sur les Camisards. L'auteur de cet Inventaire dressé avec minutie et conscience, M. Félix Brun, n'a pas négligé d'y mentionner autre chose que les faits de guerre, que les batailles et les sièges : non seulement il s'attache à noter les pièces importantes relatives à l'organisation de l'armée, à l'entretien et à la discipline des troupes, aux régiments, mais il marque nombre de points intéressants pour l'histoire des négociations, de l'administration des provinces, du clergé, etc. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 août 1901.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur les fêtes pentaétériques des Nabatéens. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

Séance du 16 août 1901.

M. Clermont-Ganneau communique la photographie d'une plaque en or qui vient de lui être envoyée de Syrie par M. Edmond Durighello. Elle aurait été trouvée auprès de Saïda (Sidon), sur l'emplacement d'un ancien temple phénicien qu'on croit avoir été consacré au dieu Echmoun et d'où seraient sorties aussi certaines inscriptions phéniciennes sur la valeur desquelles plane encore un certain mystère. Sur cette plaque d'or et de forme carrée, travaillée au repoussé, sont figurés trois personnages dans lesquels M. Clermont-Ganneau propose de reconnaître 1° le dieu Esculape, vu debout, de face, la tête ceinte d'une bandelette et entourée d'un nimbe circulaire, tenant de la main droite la bâton autour duquel s'enroule le serpent classique ; 2° la déesse Hygie, vue également debout, de face et nimbée, faisant boire un serpent dans une coupe ; 3° enfin, assis ou accroupi entre les deux divinités principales, et levant la tête vers Esculape, le petit Télesphore, génie présidant, croit-on, à la guérison ou à la convalescence, représenté sous son aspect habituel d'un jeune garçon enveloppé d'un manteau et coiffé d'un capuchon pointu. Le monument appartient à l'art purement hellénique ; il n'a

rien de phénicien. Le seul rapprochement qu'on pourrait faire, si la provenance était assurée, c'est le fait qu'il aurait été trouvé sur l'emplacement d'un temple d'Echmoûn, dieu phénicien qu'on suppose avoir été, à une certaine époque, assimilé à Esculape.

M. Héron de Villefosse informe l'Académie que les fouilles du Puy-de-Dôme, subventionnées par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts ainsi que par la Société des Amis de l'Université de Clermont, sont devenues une réalité après une assez longue période d'attente. Elles sont dirigées par M. Ruprich-Robert, architecte en chef des Monuments historiques, et par M. Auguste Audollent, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand. On a dégagé, depuis le 26 juillet, deux murs d'une trentaine de mètres de longueur, construits en petit appareil, et un dallage en grand appareil. On a exhumé plusieurs colonnes brisées, un beau chapiteau corinthien presque intact, une quantité considérable de débris de marbres variés et de poteries, enfin beaucoup de monnaies impériales allant d'Auguste à Magnence. Toutes ces découvertes ont eu lieu à l'E. du temple, dans la direction de Clermont, sur le sommet de la montagne.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur deux règles de droit public au XIVe et au XVe siècle.

M. Enlart communique la reproduction de l'effigie funéraire de l'archevêque de Chypre, Thierry, précédemment archidiacre de Troyes, qu'il a récemment découverte dans l'ancienne cathédrale de Nicosie. Ce personnage était inconnu des historiens ; sa tombe, malheureusement sans date, est du meilleur style français du XIIIe siècle. M. Enlart a également trouvé quelques débris de trois mss. liturgiques des XIIIe et XIVe siècles découverts par M. le major Chamberlayne et lui dans une cachette de la même église.

Séance du 24 août 1901

M. Salomon Reinach fait une communication sur Télesphore. Ce petit Dieu de la santé, qu'on trouve représenté, à côté d'Esculape et d'Hygie, sous les traits d'un enfant enveloppé d'un gros manteau avec capuchon, est un tard-venu dans l'art et dans la littérature de la Grèce. M. Reinach montre que son nom, hellénique en apparence, ne présente aucune signification raisonnable et conclut que la forme usuelle doit être l'altération d'un nom barbare que les Grecs voulaient rendre intelligible. Télesphore était probablement une divinité thrace, qui ne pénétra en Grèce qu'après l'époque des successeurs d'Alexandre, avec le costume convenant aux pays froids que les artistes se sont mis d'accord pour lui prêter.

M. Paul Viollet termine la lecture de son étude sur les Etats généraux et commence celle d'un travail sur les Etats provinciaux au moyen âge.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 9 septembre — 1901

G. Steindorff, **Grabfunde des Mittleren Reichs in den Königlichen Museen zu Berlin, II. Der Sarg des Sebk-o. — Ein Grabfund aus Gebelên** (forme le ix[e] fascicule des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*), Berlin, Spemann, 1901, in-4°, vii-34 p. et xxii pl.

C'est la suite naturelle du mémoire publié en 1896, et dont je rendis compte alors dans la *Revue critique*, mais M. Steindorff, absorbé tout entier par sa mission en Égypte, n'a pas eu le temps cette fois-ci de terminer lui-même son œuvre : il n'a pu que confier ses notes à ses amis de Berlin, et nous devons à ceux-ci le texte presque complet, les descriptions archéologiques à Erman et à Schæfer, la traduction des inscriptions à Sethe, l'étude et le tableau des formes de l'alphabet à Mœller. Le volume sorti de cette collaboration est remarquable par la perfection de l'exécution matérielle et par la bonne mise en œuvre des éléments rassemblés par Steindorff. On y voit reproduits, d'une part le sarcophage de Sobkou-âa, publié déjà par Visconti et en partie par Lepsius, d'autre part une collection de cercueils provenant de Gébéléîn. Le sarcophage de Sobkou-âa est probablement de la XII[e] dynastie, et il a été découvert à Thèbes dans le premier tiers du xix[e] siècle. Les cercueils de Gébèlèîn ont été trouvés en 1896 ou un peu auparavant, et ils appartiennent à cette catégorie de cercueils de style barbare dont des spécimens existaient au Musée de Boulaq, dès 1886, et ont été décrits par Bouriant. Mariette avait remarqué, au début de ses grandes fouilles, combien il est difficile de classer exactement les monuments de ce genre, et il hésitait pour beaucoup d'entre eux entre la XI[e] et la XVII[e] dynastie, je dirais pour mon compte, entre la VI[e] et la XVII[e]. Il s'agit en effet de ces productions provinciales, dont les procédés se conservent longtemps sans modifications sensibles dans les coins perdus de tous les pays. Les menuisiers ajustaient leurs bois, les dessinateurs et les peintres bâtissaient leurs figures ou éta-

laient leurs couleurs, les écrivains et les prêtres traçaient leurs légendes, de façon presque immuable d'une génération à l'autre, et les noms propres eux-mêmes variaient peu. Les traditions de ces corps de métier locaux se perpétuaient avec une ténacité telle qu'on peut discerner, par exemple, dans certains tombeaux hermopolitains, creusés à Méîr sous la VIe ou la XIIe dynasties, plusieurs des traits caractéristiques de l'art d'Amènôthès IV à El-Amarna. Je pense quant à moi, que les cercueils du Musée de Berlin appartiennent à la XIe ou à la XIIe dynasties, mais on viendrait à les abaisser jusqu'à la XVIIe ou à les relever jusqu'à la VIe que je n'en serais pas étonné autrement.

La plupart des détails proprement archéologiques qu'ils présentent ont été bien observés. En ce qui concerne les traductions, il y aurait lieu de soulever quelques objections. En premier lieu, les textes funéraires et les mots ainsi que les idées qu'ils comportent sont peut-être moins familiers à M. Sethe que les textes historiques ou littéraires. C'est ainsi qu'il rend l'épithète *akirou* par *vortrefflich*, quand elle désigne le mort *instruit* des formules qui doivent lui faciliter la seconde vie. La valeur pleine du mot *khou* lui échappe, et il le traduit par *herrlich* d'une façon générale, *herrlich sei das Grab;* mais *khou* marque, dans le langage de sacrifice, le résultat des actes et des paroles par lesquels un objet quelconque est rendu propre à être possédé par le mort, devient *khou* comme lui. Les paroles de la consécration *sakhouou*, faisaient *khou*, les pains, les viandes, les meubles, les objets mobiliers ou immobiliers, le tombeau lui même, et la phrase que M. Sethe avait devant lui demande au dieu de *faire khou la syringe du féal Hounouî :* le mot précis est difficile à trouver dans nos langues modernes pour une idée aussi différente des nôtres, mais on voit combien le concept qu'il exprime est loin du sens qu'indique le terme *herrlich*. La formule à laquelle j'emprunte ces deux mots est d'ailleurs l'embryon d'une prière qu'on rencontre très développée, surtout sur les stèles de la XVIIIe Dynastie, mais qui apparaît dès le premier empire thébain : elle promet au mort « que son tombeau soit *khou*, « que ses domaines viennent à lui avec des provisions, qu'il boive « l'eau de son puits, qu'il descende vers son bassin » de plaisance et de chasse afin de s'y promener en bateau, et cela à la «satisfaction de son cœur ». Ici les souhaits passent de ce monde-ci à l'autre ; le mort émettra sa parole sur son siège de « l'Hadès », ainsi qu'Osiris, et « il « sera juste de voix en ses oraisons par-devant les dieux de l'entou- « rage » d'Osiris, et Hathor, la bonne déesse de l'Occident qui accueille les défunts, exaucera tous les vœux qu'il exprimera. Dans d'autres endroits, la traduction se ressent d'une conception particulière des lois de la syntaxe égyptienne. Voici par exemple la traduction que M. Sethe propose d'un chapitre tracé vers la tête du cercueil : « Ich bin die Seele des Schu, die zu (oder aus?) Re geworden ist. Ich bin

zu (oder aus?) Re geworden. — Umgekehrt zu recitiren. — Ich mache mir den Himmel zu meiner Höhe. Ich mache fern meinen Sitz von denen, die vor mir gewesen sind[1]. Ich bin gross geworden, ich bin geworden ein Werden zum *Nb-r-dr*[2] und Oberhaupt des Rathes. Ich Tebe vom *Npr*[3] und (?) dem Rauche dieser Lebenden[4]. Nicht wird meine Seele von meinem Leichnam ferngehalten, Nicht werde ich verhindert, von dem Wasser des Nwy-Gewässers zu trinken. Ich bin ja der Sohn des « Will er, so thut ur »[5]; wenn er lebt, so lebe ich. » Le sens en gros de chaque membre de phrase est enregistré, mais je ne crois pas qu'un lecteur ordinaire, ni même un Égyptologue peu habitué aux mythes, puissent comprendre, d'après la traduction allemande, la signification générale et le mouvement du morceau. Le scribe avait employé dans sa rédaction les deux temps principaux du verbe, le temps simple (présent-futur) et le temps en ɴɪ̂ (passé), mais M. Sethe, d'accord en cela avec les maîtres de l'école où il s'est instruit, n'a pas marqué assez la différence entre eux : il les a traduits de même *ich mache* + *ari*-ɴɪ-ɪ, *ich mache fern* + *saharou*-ɪ, etc, comme si tous les événements exprimés par eux étaient sur le même plan, et il obtient ainsi un développement haché menu par petites phrases, qui rappelle les traductions antérieures à celles de Rougé et de Chabas. En fait, le jeu des deux formes se moule ici sur le jeu de la pensée et en marque les nuances. L'âme du mort proclame qu'elle est l'âme de Shou, et, voulant le prouver, elle fait allusion aux actes principaux de l'existence de Shou dans leur ordre chronologique : elle constate de la sorte qu'elle jouit de tous les privilèges dont l'âme de Shou jouit, et son témoignage suffit à les lui assurer. Tous les membres de phrase où elle déclare sa condition et ses droits étant au temps simple (présent-futur), tous ceux où elle énonce les considérants qui justifient sa déclaration sont au passé. « Moi, je suis l'âme de Shou qui est produit du Soleil, [et par conséquent] j'ai été produit du Soleil et réciproquement. [Après que] j'ai fait le ciel à ma hauteur, j'éloigne ma résidence de ceux qui furent avant moi, [et, après qu'ainsi] je me suis fait très grand et [que] je suis devenu le devenir en Maître de tout, chef [des dieux] de l'entourage [osirien], je vis du [dieu] grain et de la fumée [que m'envoient] ces vivants, sans que mon âme soit [jamais]

---

1. Nämlich indem ich mich zum Himmel erhebe; d'une manière plus précise, « parce que je sépare Nouît de Sibou, le ciel de la terre et qu'en ce faisant je me sépare moi-même de la terre. »

2. Ein Name für den Sonnengott Re, den man vielleicht nicht unrichtig mit *Herrn des Alles* zu übersetzen pflegt. La traduction de Rougé, que M. Sethe admet avec doute, est la bonne : toutefois le titre s'applique à Osiris, roi des vivants puis des morts, plus souvent qu'à Râ.

3. Gott des Getreides, daher hier mit dem Zeichen für Korn determinirt.

4. Wohl dem Rauche, den die Menschen beim Raüchern zu dem Gott aufsteigen lassen.

5. Name für einen Gott, der nur nach seinem Belieben handelt.

arrachée à mon corps, ni que je sois empêché de boire l'eau du courant [divin], [mais, comme] moi, je suis le fils du Dieu *Il fait-ce qu'il veut,* [tant que celui-ci] il vit, je vis. » Pour mieux marquer l'enchaînement des idées j'ai mis entre parenthèses l'attirail de conjonctions dont nos langues ont besoin en pareil cas : tous ceux qui connaissent le thème mythologique sur lequel cette prière est bâtie saisiront la justesse de ma traduction. On sait par quel procédé bizarre Râ avait tiré Shou de lui-même et l'avait solitairement engendré : c'est donc à tort que M. Sethe applique le nombre de phrase à l'*âme* de Shou plutôt qu'à Shou, et hésite à traduire *aus Re* les mots *m-Râ.* Une fois créé, Shou s'était glissé entre Sibou et Nouît qui reposaient enlacés, et, soulevant le corps de Nouît à toute la hauteur de sa taille et de ses bras, il en avait fait notre ciel : il le soutenait, depuis lors, et, par suite, il demeurait séparé de tous ceux qui avaient été créés avant lui-même, c'est-à-dire de la terre et de ses habitants, hommes et dieux. L'âme du mort, identifiée à l'âme de Shou, est éloignée comme celle-ci du reste de la création, et comme celle-ci encore, elle finit par aboutir à la forme du dieu maître de tout qui est, le plus souvent Osiris : Osiris en effet était le petit-fils de Shou et de Tafnouît. Étant tout-puissante, elle se nourrit et elle vit de la même manière que le dieu qu'elle prétend être.

Ce sont là toutefois des questions de méthode à débattre entre gens du métier : le temps n'est pas loin où il faudra les aborder, et se demander si la nouvelle école ne gagnerait pas à moins s'écarter qu'elle ne le fait des voies frayées par l'ancienne. L'ouvrage dont je rends compte est, somme toute, peu atteint par ces critiques, les traductions n'y occupant qu'une place restreinte : les planches sont d'un ton délicat, meilleur que celui des planches de la livraison précédente, et la description des objets est souvent instructive dans sa brièveté. Il faut souhaiter que le Musée de Berlin ne tarde pas à nous donner une suite de ce bel ouvrage.

G. MASPERO.

René DUSSAUD. **Histoire et religion des Nosairis.** Fasc. CXXIX de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études.* Paris, Bouillon, 1900, gr. in-8°, p. xxxii et 211 p. Prix : 7 fr.

Les origines de la religion des Nosairis sont aussi obscures que celles de la plupart des sectes secrètes, mais nous possédons heureusement des documents qui laissent passer un peu de clarté. A l'aide de ces documents, M. Dussaud établit que cette religion n'est autre que l'ancien culte sidéral syro-phénicien qui s'est transformé sous l'influence de l'ismaélisme. « Les Nosairis, dit-il, p. 97, conservent sous les noms empruntés d'Ali, Mohammed et Salmân, la triade syro-

phénicienne : Ciel, Soleil, Lune, que nous connaissons à Palmyre sous les noms de Ba'alsamin, dieu suprême ; de Malakbel, dieu solaire ; et d'Aglibol, dieu lunaire. » Il ajoute, p. 51 : « Les Nosairis restés païens, livrés à eux-mêmes, sans organisation, durent accueillir avec empressement une foi nouvelle. Le seul fait certain, c'est que la religion nosairî [1] apparaît dès les premières années du ve siècle de l'Hégire, constituée à peu de choses près telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Les Nosairîs présentent l'exemple remarquable d'une population passant directement du paganisme à l'ismaélisme. Cependant la transformation ne fut pas complète ; un compromis s'établit entre la doctrine ismaéli et les pratiques des Nosairîs. En réalité, une nouvelle religion fut créée. Sa caractéristique immédiate fut le progrès de la légende d'Ali. »

Mais comment expliquer la prédominance dans le Liban de la légende persane d'Ali ? L'explication est aisée si l'on admet avec les Nosairis eux-mêmes et les savants modernes (Stanislas Guyard, Clément Huart), que le fondateur de la religion nosairie fut Abou Cho'aib Mohammed ibn Nosair, qui résidait à Sourmanra, près de Bagdad, en plein centre chi'ite. Mais ce rapprochement entre *nosairî* et Mohammed ibn *Nosair* est rejeté par M. D. Celui-ci voit les Nosairis dans les *Nazareni* de Pline, et il objecte, p. 11 : « que Mohammed ibn Nosair, partisan du onzième Imâm des Chi'ites, ne pouvait avoir institué un système religieux dérivé de la doctrine ismaélî qui arrêtait à sept le nombre des Imâms. » Il est bien certain aujourd'hui que les Nosairis du bas Euphrate dont parlent les géographes arabes, sont les Mandéens qui n'ont rien de commun avec les Nosairis du Liban. Nous ne prenons pas position dans la question, nous remarquons seulement que la prédominance de la légende d'Ali et des idées chi'ites dans la religion des Nosairis n'est pas suffisamment expliquée par M. D.

Le syncrétisme ou mélange confus d'idées empruntées aux religions environnantes, se constate chez la plupart des sectes fermées et secrètes, chez les Mandéens et les Yézidis par exemple. M. D. affranchit le nosairisme de toute contamination de ce genre. Le christianisme n'a exercé aucune influence ; les rites et pratiques analogues des Nosairis et des chrétiens s'expliquent par l'ismaélisme ou par le paganisme ; le judaïsme et l'islamisme n'ont pas eu, non plus, d'action directe. Sur ce chapitre, le système de M. D. nous paraît trop absolu.

M. D. est bien informé et ses sagaces dissertations sont pleines d'intérêt. On lit avec autant de plaisir que de profit son chapitre II sur les sectes nosairies : Haidaris, Chamâlis, Kalazis, Ghaibis. L'explication du nom du dieu Chamâl est tout à fait satisfaisante. Signalons aussi

1. M. D. écrit *nosairî*, *ismaéli*, adjectif sing. masc. et fém., mais *Nosairîs*, *Ismaélis*, au pluriel.

le chapitre V sur Khodr, le Kihdr des Arabes et le Saint-Georges des chrétiens.

Des documents qui servent à l'étude du nosairisme, le plus complet est le *Kitâb al-bâkourah* composé par Soleimân-effendi d'Adhana, un Nosairi renégat, et imprimé à Beyrouth en 1863. C'est un recueil de différents textes commentés, dant le plus important, le *Kitâb al-madjmou'* a été réédité et traduit en appendice, p. 161 et suiv. [1].

R. D.

O. Puchstein. **Die griechische Bühne,** eine architektonische Untersuchung. Mit 43 in den Text gedruckten Abbildungen. Berlin, Weidmann, 1901 ; VI-144 pp.

La question de la scène grecque, et plus particulièrement du λογεῖον, qui divise les spécialistes en deux camps nettement opposés, a été traitée, depuis les premiers travaux de M. Dörpfeld, en de nombreux ouvrages et articles de revues, sans être arrivée jusqu'ici à une solution définitivement acceptée de tous. On sait que pour M. Dörpfeld et ses partisans les acteurs grecs jouaient dans l'orchestra, le proscénion formant le fond qui servait de décor. Pour ses adversaires, les partisans de l'ancienne théorie, les orthodoxes, comme les appelle M. Puchstein, la scène, au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, était la plate-forme horizontale appuyée en avant sur le proscénion, le λογεῖον ; c'est donc une scène élevée par rapport au niveau de l'orchestra. Selon M. P., il convient de s'abstenir, autant que possible, de construire des théories, qui auront toujours un caractère conjectural, sur les textes littéraires ; nos informations doivent être demandées aux monuments, et l'étude des ruines doit seule servir de base à nos raisonnements : c'est l'architecture, ou si l'on veut l'archéologie, et non la philologie, qui seule peut et doit nous donner la solution de la question. La méthode n'est peut-être pas nouvelle, en ce sens que les ruines ont été étudiées, naturellement, par tous les archéologues qui se sont occupés du théâtre grec ; mais je ne sache pas qu'elle ait été appliquée jusqu'ici avec autant de suite et de rigueur.

M. P. doit beaucoup à M. Dörpfeld, et il le reconnaît sans diffi-

---

1. P. 162, note 3, à propos de la phrase « Par les questions du *Sin*...... », M. D. dit : « Le sens du texte nous échappe sur ce point. » Il aurait dû ajouter que tous les mots de la ligne commencent par un *sin* et renferment les lettres S L K ; c'est donc une phrase mystique dont le sens réel importait peu. — P. 85, deuxième avant-dernière ligne, il fallait traduire : « et du cresson (*lepidium latifolium*) », au lieu de transcrire d'une manière barbare « des *chithareg* » le mot persan-arabe *schâhtaradj* ou *schitaradj ;* comp. Imm. Lœw, *Aram. Pflanzennamen*, p. 38 ; Lagarde, *Gesamm. Abhandlungen*, p. 82 ; *Ibn Baitar*, éd. Leclerc, n. 1264 ; et les dictionnaires persans et arabes.

culté; mais il insiste particulièrement, avec raison, sur ceci : que nous avons à demander aux monuments ce qu'ils nous fournissent, sans aller chercher ailleurs; il s'agit de savoir comment la scène était construite, et non comment l'acteur pouvait jouer ou le spectateur pouvait voir, à notre point de vue; les raisonnements ne peuvent prévaloir contre les faits. M. P. se range nettement dans le camp des orthodoxes; la scène proprement dite est pour lui la construction qui s'élève en avant de l'ensemble de l'édifice; le plancher horizontal qui la recouvre, à peu près à la hauteur du premier étage, est le λογεῖον; ses appuis antérieurs, dont les intervalles recevaient les πίνακες, forment le proscénion; par conséquent le fond de la scène est non pas le mur des πίνακες, mais la *scænæ frons*. C'est là ce qui est savamment commenté par M. P. dans la première partie de son ouvrage. La seconde partie est consacrée à l'étude des ruines, et à la reconstruction des scènes grecques connues. Elles appartiennent à trois types différents, suivant la disposition des deux portes connues sous les noms de porte de la ville et porte de la campagne, c'est-à-dire suivant la manière dont l'acteur arrivait à la scène ou en sortait, dans ces deux directions. Ce sont ou des portes véritables conduisant, comme dans les théâtres romains, aux salles qui s'étendent à droite et à gauche du λογεῖον en saillie sur le front de scène, ou des portes de côté où l'on accédait par une rampe extérieure sur le prolongement du λογεῖον, ou enfin de simples couloirs latéraux, de chaque côté du corps principal. M. P. distingue ces trois types par les noms de type ancien attique et occidental, qui comprend, avec les anciennes scènes d'Athènes et d'Erétrie, les théâtres de Sicile; type à rampe, comprenant la plupart des théâtres de la Grèce propre; et type oriental, auquel se rapportent les théâtres d'Asie Mineure et celui de Délos. Des plans très clairs permettent de suivre facilement les reconstructions et les analyses. Il serait long et difficile de discuter une à une les études de M. P.; mais, bien qu'elles n'aillent pas sans quelques incertitudes, le lecteur se convaincra rapidement de leur importance. L'ouvrage est en effet d'une haute portée archéologique; les adversaires de M. Dörpfeld y trouveront fréquemment la confirmation de leur théorie, qui me paraît être la vraie, et quand même elle devrait un jour être renversée, ce que je ne crois pas, M. Puchstein n'en aura pas moins fortifié et complété notre connaissance du théâtre grec.

My.

Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio. Ex codicibus edidit H. Deckelmann. Leipzig, Teubner, 1901; xii-47 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

On ne connaît guère aujourd'hui Démétrius Cydonius, ce théolo-

gien grec du XIV[e] siècle dont les écrits assez nombreux sont encore pour une bonne part inédits. On ne connaît sans doute pas beaucoup plus l'opuscule que publie actuellement M. Deckelmann, bien qu'il ait déjà été publié plusieurs fois ; il a pour titre *De contemnenda morte oratio,* ou mieux, conformément au grec, *Discours montrant que la crainte de la mort est déraisonnable.* L'auteur écrit dans une langue encore assez pure, ses raisonnements ne sont pas sans intérêt, et M. D. n'aura pas fait œuvre inutile, en ce sens qu'il donne un texte établi sur les manuscrits. La première édition, en effet, celle de Seiler (1553), à laquelle se rapportent toutes les autres, au nombre de cinq (la dernière est celle de la *Patrologie*, t. CLIV [1866]), fut faite sur un manuscrit défectueux et plein de lacunes. M. D. distingue deux recensions, dont l'une est notablement supérieure à l'autre, et par conséquent sert de fondement au texte, non cependant au point que la comparaison avec la seconde ne fournisse quelques bons résultats. Au bas des pages, et au-dessus des notes critiques, sont cités les passages importants de Platon, de saint Basile et d'autres écrivains imités par Démétrius. L'édition est bonne et faite avec soin ; quelques fautes d'accentuation seront facilement corrigées par le lecteur.

My.

H. Omont, **Notice sur un très ancien manuscrit grec de l'Evangile de saint Matthieu en onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de miniatures conservé à la Bibliothèque nationale (n° 1286 du supplément grec).** Tiré des *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXXVI. Paris, imprimerie nationale (librairie Klincksieck) MDCCCC, 81 pp. in-4 et 2 pl.

Ce manuscrit, provenant de Sinope, appartient à une série qui comprend peu de représentants : la *Genèse* de Vienne, le *Psautier* de Zurich, les *Evangiles* de Rossano, de Patmos et de Bérat. Les 43 feuillets acquis par la Bibliothèque nationale contiennent saint Mathieu, VII, 7-22 ; XI, 5-12 ; XIII, 7-47, 54 -XIV, 4 ; XIV, 13-20 ; XV, 11-XVI, 18 ; XVI, 2-24 ; XVIII, 4-9, 16-30 ; XIX, 3-10, 17-25 ; XX, 9-XXI, 5 ; XXI, 12-XXII, 7 ; XXII, 15-24 ; XXII, 32-XXIII, 35 ; XXIV, 3-12. Depuis, un feuillet a été retrouvé en Russie et comble la lacune du ms. de Paris qui est au chapitre XVIII [1]. M. O. décrit minutieusement ce ms., écrit à longues lignes, sans aucune séparation de mots et de versets. Le format est sensiblement le même que celui des autres mss. sur pourpre. Le texte, reproduit page par page en onciale, puis en texte courant, est très étroitement apparenté à celui des mss. de Patmos et de Rossano. On a là évidemment un type de livres écrits en vue de la vente et du commerce de luxe. Ce qui nous rend celui de Sinope très

1. *Académie des Inscriptions*, séances des 8 février et 29 mars 1901.

précieux, ce sont les miniatures, au nombre de cinq, placées à la marge inférieure du feuillet qui ne compte plus aussi que 15 lignes au lieu de 16. Cette disposition est la même que dans la Genèse de Vienne. Elles représentent : Hérodiade et la Décollation de saint Jean-Baptiste ; les deux miracles de la multiplication des pains; celui des deux aveugles de Jéricho; celui du figuier desséché. De chaque côté de la scène, un prophète de l'Ancien Testament déploie le texte des prophéties accomplies par le Christ [1]. Il n'est pas inutile de faire remarquer que les lettres sont des onciales d'or, tandis que les autres mss. ont des lettres d'argent.

P. L.

Ciceronis Epistulae ; Vol. I, **Epistulae ad Familiares.** Recognouit breuique adnotatione critica instruxit L. C. PURSER. Oxonii, e typographeo Clarendoniano; 3 ff. et 33 cahiers non paginés. Pet. in-8. Prix broché 5 sh.

Voici un nouveau volume de la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis.* Comme M. Wickham pour Horace, M. Purser était un éditeur désigné pour les lettres de Cicéron. On sait en effet qu'il a collaboré avec M. Tyrrell à la grande édition annotée de la correspondance de Cicéron. Ici, il s'agit seulement d'un choix de variantes et M. P. s'est fort bien acquitté de sa tâche. Dans la quantité de travaux qui se publient chaque jour sur les lettres de Cicéron, il a fait choix de ce qui peut être utile et de ce qui mérite d'être conservé. Même sobriété élégante dans ce volume que dans l'Horace; même précision et même sûreté d'indications. Quand il le faut, les divers mss. et les diverses leçons du Mediceus sont distinguées; çà et là aussi, les conjectures les moins incertaines qui ont été proposées ces derniers temps. Le texte est conservateur, comme il convient.

A la fin du volume, l'index des noms propres rendra de grands services. C'est une des lacunes de l'édition C. F. W. Müller (Teubner): on nous promet, il est vrai, un volume de tables ; mais en attendant, nous n'avons rien. Dans l'index de M. Purser, les noms des destinataires ou des correspondants autre que Cicéron sont relevés : attention précieuse pour qui n'a pas constamment à l'esprit la disposition du recueil.

P. L.

Die Elegien des Sextus Propertius. Erklärt von MAX ROTHSTEIN. 2 vol. XLVIII-375; 384 pp. in-8°. Berlin, Weidmann. Prix : 12 mk.

On n'avait pas, à vrai dire, de commentaire de Properce. L'édition

---

1. Voir aussi *Journal des savants*, mai 1900.

donnée par Hertzberg en 1843 et 1845, très savante, très méritoire, digne encore d'être consultée, était faite d'après une méthode surannée. Les renseignements étaient dispersés entre d'innombrables *Quaestiones* formant un volume, le texte avec son apparat dans un autre volume, et le commentaire proprement dit dans un troisième. Quand on avait exploré péniblement ces doctes dédales, on revenait souvent sans être mieux renseigné ni plus assuré qu'avant. Properce est un poète difficile. Si le premier devoir d'un commentateur est d'expliquer son auteur, il s'impose encore plus impérieusement au commentateur de Properce.

C'est ce qu'a parfaitement compris M. Rothstein. On doit le louer d'avoir rompu résolument avec des errements dont le commentaire de Lucrèce par Lachmann est l'exemple représentatif. Il a renoncé à entasser à l'occasion de Properce, à propos du texte et hors de propos, de petites dissertations ingénieuses et érudites ; leur place n'est pas sous les vers d'un poète, mais dans les pages d'une revue. Et alors il a profité de l'espace laissé libre pour expliquer le texte. Ce n'est pas à dire que le commentaire de M. R. ne contienne pas autant que d'autres des recherches utiles, d'une valeur indépendante : il mérite d'être lu pour lui-même. Mais le lecteur de Properce pourra le lire aussi et il y trouvera l'aide nécessaire [1].

Une longue introduction, très complète, ouvre le premier volume. Sur la vie et l'art de Properce, M. R. a groupé tout ce qu'on sait. Il n'y a qu'une critique à faire. Ce morceau, fort bien composé d'ailleurs, est matériellement tout d'une venue. On regrettera que les 43 pages qu'il remplit ne soient pas coupées et éclairées par quelques divisions et quelques titres. Le deuxième volume est terminé par un appendice critique de près de soixante pages. M. R. y donne les variantes essentielles et discute les passages difficiles. Des suppléments aux notes et des indications bibliographiques se mêlent aux observations de critique verbale.

En résumé, l'édition due à M. Rothstein est une œuvre excellente, qui rendra de bons et durables services.

Paul Lejay.

---

1. Ce qui n'empêche, bien entendu, que l'on ne puisse différer d'avis ici ou là. III, 1, 14 *non datur ad Musas currere lata uia* aurait demandé une explication ; de même IV, 6, 55 : cp. Harrington, *Transactions of philological American association*, t. XXVIII, p. xxv. J'ai examiné de près les notes grammaticales ; elles sont très solides, et quelques-unes comme à III, 9, 60 (*esse in* avec l'accusatif), excellentes et débrouillant des difficultés que les professionnels n'entendent pas toujours. La note de M. R. sur IV, 1, 9-10, n'est pas très nette : *qua gradibus domus ista Remi se sustulit, olim | unus erat fratrum maxima regna focus*, le v. 9 vise la grandeur actuelle de Rome, comme le prouve *olim ; ista* est cette demeure d'aujourd'hui, « que tu vois » L'expression est à double entente.

Etudes sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne par H. d'Arbois de Jubainville. Paris, Bouillon, 1900; xi-232-110 pp. petit in-8°. Prix : 6 fr.

Livre amusant, de science abondante et solide; livre d'historien et de philologue, plutôt que de linguiste. Car, si M. d'Arbois de Jubainville cherche à expliquer les noms propres franciques et à donner un aperçu des lois qui ont présidé à leur formation ou à l'évolution de leurs éléments, il emprunte ses renseignements à MM. Paul, Brugmann, Stark, surtout à M. O. Schade, le dédicataire de l'ouvrage. Mais, par l'étude raisonnée des textes historiques et juridiques et des chartes, éclairée des renseignements dus aux linguistes, l'auteur arrive à des conclusions intéressantes sur la vraie forme des noms propres. Ainsi, pp. 30-31, *Childebercthus*, *Dagobercthus*, sont les formes anciennes; p. 33, *Chlothacharius* est certainement la notation de Grégoire de Tours; « *Chlotarius* est une leçon populaire qui n'a pas pénétré à la chancellerie royale avant les dernières années du VIIe s. » Voir aussi, pp. 42 sqq., les rapports de parenté indiqués par les éléments du nom; pp. 74-76, la théorie du roi franc, prêtre, juge, chef de l'armée.

La matière du livre est fournie par les noms propres germaniques puisés dans Grégoire de Tours, les historiens postérieurs, les actes conciliaires, les diplômes et les chartes, etc. C'est comme la suite du livre sur les noms gaulois chez César [1]. Dans une première partie, M. d'A. de J. étudie quelques noms royaux, l'origine et la signification des noms propres de l'époque mérovingienne; les noms propres hypocoristiques, « ou, pour s'exprimer exactement et plus clairement, les noms propres familiers ou diminutifs chez les Francs à l'époque mérovingienne »; la phonétique mérovingienne; la déclinaison dans la langue des Francs. A noter, dans ces titres de chapitres, la désignation de « noms propres familiers » pour les hypocoristiques. Elle mérite de rester; le terme grec n'est ni exact ni simple.

La deuxième partie est intitulée : « Fragments d'un dictionnaire des noms propres francs de personnes à l'époque mérovingienne ». Ces fragments s'arrêtent au thème *Berctho*.

M. d'Arbois souhaite que son livre suscite un continuateur. « J'espère que cet essai d'un vieillard suggèrera à un jeune homme intelligent et laborieux l'idée d'écrire, sur la langue franque à l'époque mérovingienne, l'œuvre que j'ai rêvée et que je n'ai pu accomplir. » Ce « jeune homme » aura devant lui un excellent modèle et un dangereux concurrent : car il lui sera difficile d'être plus intéressant.

De précieuses tables alphabétiques rendent ce volume d'une consultation aisée et rapide [2]. P. L.

---

1. *Revue*, 1891, II, 417.
2. P. 9, n. 1 : comment le premier *u* de *Theudericus* est-il une consonne, si on prononce *théoudéricous* (p. 10, l. 12) et si cet *u* est marqué d'un signe de brève ?

Argyri Ephtalioti. Histoire rhomaïque, t. I, Athènes, 1901 (Ἀργύρη Ἐφταλιώτη Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. Πρῶτος τόμος. Ἀθήνα. Τυπογραφεῖο Ἑστία); 8°, 326 p.

Voici — je ne puis plus exactement rendre mon impression — un livre à l'existence duquel j'ai peine à croire. M. Michaélidès — l'auteur qui se cache sous le pseudonyme joli, mais peu commode à rendre en français de Ἀργύρης Ἐφταλιώτης [1] — n'en est point à ses débuts. Nous avons de lui un recueil de nouvelles charmantes, — Νησιώτικες Ἱστορίες [2] — où se dessine si finement le profil bonhomme et songeur du Grec des îles —, un volume de souvenirs et d'impressions qui déjà peut-être annoncent l'historien [3], enfin la Μαζώχτρα [4], cette forte et pittoresque nouvelle dont la scène se passe en Crète, suivie d'un drame vigoureux — ὁ Βουρκόλακας, le *Vampyre*, — qui n'est autre chose que la célèbre chanson populaire du *Frère mort*, transportée au théâtre. Ces trois ouvrages sont en prose, bien que l'on connaisse de M. Michaélidès de très beaux vers publiés çà et là dans des Revues, à côté de bien des proses aussi, que nous avons regret de ne pas voir réunies en volumes, ce qui nous permettrait de mieux juger d'un seul coup et dans son ensemble l'œuvre de l'écrivain, ou du poète, car, en somme, jusqu'ici. c'est bien œuvre de poète qu'il avait fait. M. M. n'avait jamais abordé l'histoire, et l'on pouvait se demander si, dans les conditions actuelles de la langue littéraire en Grèce, l'histoire était, en effet, abordable.

Otfried Müller, dans le tableau qu'il trace du développement si rapide et si régulier à la fois de la tragédie chez les Grecs, fait observer que ces créateurs admirables, s'ils allaient vite d'une étape à l'autre, n'en brûlaient cependant pas une seule. On aime à se rappeler ces paroles, devant l'élan prodigieux que, dans l'espace de quelques années seulement, a pris la langue vraiment nationale de la Grèce, le grec *moderne* en un mot, hier encore flétri, méprisé, jamais écrit.

— P. 13, l. 11, lire : « qui n'offre *qu*'exceptionnellement ». — P. 15-16 ; pourquoi tant insister sur la prononciation *ou* de *v*, dans *Merouechus*, *Chlodouechus*, puisque la question est liée avec celle de l'orthographe latine ? — P. 46, *Gunt-chramnus* témoigne aussi de « la bonne entente du ménage royal », car le premier élément est emprunté au nom d'*Ingundis* et le nom a dû être choisi par le père. — P. 109 : *Pappolus* n'est-il pas un nom d'origine romane (plus ou moins francisé) ? En tout cas, je suis heureux de voir M. d'A. de J. négliger l'extraordinaire rapprochement avec *Paulus*, proposé par M. Usener. Cf. *Revue de philologie*, XVIII, 1894, 53. — P. 118 : le *Nemes* énigmatique de Lucain, I, 419, pourrait être un nom familier, abrégé de *Arnemeticus*. — Il est regrettable que le papier de ce volume ne soit pas de même teinte et varie si souvent.

1. Ἐφταλοῦ est le nom d'un village de Mitylène, patrie de l'auteur ; Ἀργύρης est un nom propre usité en Grèce, que j'ai moi-même jadis francisé sous la forme de *Argence*. Il ne serait pas impossible de traduire le tout par Argence l'Ephtaliot, si tant est qu'il faille traduire.

2. Athènes 1894 Elles ont eu les honneurs d'une version anglaise.

3. Φυλλάδες τοῦ Γεροδήμου, Athènes, 1897.

4. Ἡ Μαζώχτρα κι ἄλλες ἱστορίες. Ὁ Βουρκόλακας, δρᾶμα. Athènes, 1900.

Avec M. Michaélidès, on se met à croire que cette langue, toute frémissante encore de son premier assouplissement, de son premier contact avec l'encre d'imprimerie, compte au moins cent ans d'existence littéraire, qu'elle est déjà classique. Chez lui, non seulement la grammaire est impeccable, — et ceux qui manient par eux-mêmes cette grammaire, ou la voient manier par autrui, savent à quel prix s'achète cette impeccabilité — mais il n'y a pas, dans ce volume de plus de trois cents pages, la moindre trace d'un effort, pas une douleur visible. La création est libre, spontanée, facile, toujours souriante. C'est ce sourire qui fait le charme du livre et, puisque le philologue doit tout analyser, j'essaierai de dire ce que ce sourire a de particulier.

Il ne signifie nullement qu'aux endroits austères, arides même, M. M. ne sait pas être sec et bref, comme les événements qu'il nous retrace, par instants. Cela, c'est la marque de tout ouvrage sérieux. Dans ce premier volume, après une substantielle introduction de soixante pages sur la Grèce conquise par les Romains, l'auteur entreprend de nous raconter l'histoire des Grecs depuis Constantin le Grand jusqu'à Justinien, en d'autres termes l'histoire byzantine; il y a bien, dans cette période, quelques trous noirs; M. M. ne cherche pas à les éclairer d'un fauve éclat. Disons tout de suite, à ce propos, que le livre n'est pas, ne voulait et ne pouvait pas être de première main; il ne faut donc pas lui demander ce que nous donne si abondamment le beau livre de M. Ch. Diehl sur Justinien. M. M. n'avait pas à remonter aux sources. Ce qu'il a fait, et ce qui doit suffire, pour le but qu'il s'est proposé, ç'a été de consulter, sur la matière, les bons ouvrages, les guides les plus sûrs et les plus récents. Il a eu surtout à repenser pour son compte, à recréer toute cette matière prise çà et là; il y a mis son âme et, dans une œuvre forte, voilà ce qui ne périt pas. Cette âme est apparente dans le style, à chaque page. Il faudrait citer, il faudrait aussi que les citations fussent comprises de tous les lecteurs, pour qu'il leur fût possible de sentir à quel point ce style, mesuré, plein de goût, est à la fois plein de saveur et plein de vie. Aisé, jamais emphatique, souple, familier, divers, il nous donne ce je ne sais quoi dont, pour ma part, je ne trouve l'équivalent dans aucune autre langue que le grec moderne — si ce n'est dans le grec de Platon : « un récit qui cause avec son lecteur. » C'est là ce que j'appelle le sourire. Les μέν et les δέ, les mille particules grâce auxquelles Platon semble marquer jusqu'aux jeux de physionomie de ses personnages en même temps que les mouvements de leur pensée, ont eu beau disparaître : on les retrouve dans l'air léger qui passe à travers toute cette prose. Elle n'a plus besoin de leur secours. Les paroles, les formes du discours qui sont restées, sont *ailées* par elles-mêmes.

M. M. possède à un très haut point le don de la *narration*. M. Taine avait tenu, un jour que je lui avais fait visite, à me recon-

duire jusque sur le palier, où il me parlait encore, pour bien me démontrer que, malgré les apparences, lui, il ne savait pas *narrer*. Je n'insistai pas, pour ne pas le contrarier. Il venait de me dire sur la narration de si belles choses ! Je me les suis rappelées en lisant ce livre. On a raconté mille fois — surtout en Grèce — l'amitié classique de saint Basile de Césarée et de saint Grégoire de Nazianze. Chez M. Michaélidès (p. 129), d'un mot évocateur, d'un geste, pourrait-on dire, le lecteur est appelé à prendre part à leurs conversations, il y assiste : il semble qu'il les connaisse comme personnes rencontrées de la veille. Dans les passages d'émotion, la vision de la réalité devient encore plus intense. Qu'on lise le premier chapitre : le siège d'Athènes par Sylla (pp. 15-20) ; c'est un morceau achevé. Cinq pages et tout y est : les personnages agissent sous vos yeux, le rôle d'Aristion est d'un relief saisissant ; on l'entend penser, on le voit au Céramique ; les murs mêmes s'animent, les pierres sont mêlées à l'action de tout le drame. M. Taine — dans la conversation que je rappelais tout à l'heure — me disait que le romancier, quand il crée, vit, se promène, cause avec des êtres qu'il renferme en lui et que bientôt il en retire, pour qu'ils marchent, gesticulent, pensent de leur mouvement propre dans le livre. M. Michaélidès a vécu, tout en dedans de lui, avec l'histoire ; il nous la sort toute vivante.

J'ignore si l'auteur lui-même se rend compte de ce tour particulier et rare de son esprit et de son style. J'en doute parfois [1]. Ce qui est certain, c'est qu'un public peu préparé n'a pu voir — loin de là ! — dans ce livre tout ce qu'il renfermait. On a fait à l'auteur les reproches les plus bizarres [2]. Les critiques, évidemment, appréciaient peu des

---

1. P. 89, je vois un titre de chapitre qui me surprend : Ἀρχίζει καὶ βράζει τὸ λεβέτι τῆς Ρωμιοσύνης. Je ne comprends pas trop ce que signifie là le mot impropre, incolore et insipide de λεβέτι. Ou plutôt, si, je comprends ! L'auteur a reculé devant le mot juste : il avait la chance d'en avoir un à sa disposition qui était à la fois familier et fort, pittoresque et exact et qui, de plus, avait une couleur morale, en ce sens qu'il répondait aux exigences même de tout ce livre où l'on sent que l'âme participe, où la causerie s'établit intense et vive avec le lecteur, où donc le mot propre est le seul dont l'*art* même s'accommode. Dans l'espèce, ce mot était le mot καζάνι, consacré dans cette locution. Ce mot là, c'est le vrai ; λεβέτι, c'est du mensonge. L'auteur n'a pas *osé* être lui-même. Il a jugé peut-être que c'était *trop* vulgaire ou *trop* étranger, si M. M. en est encore à croire à l'existence des mots étrangers, ce qui n'a pas grand sens, puisque nombre de mots *classiques* sont dans ce cas. L'essentiel est de savoir si un mot est ou n'est pas dans la conscience des sujets parlants. Or, celui-ci est à ce point entré dans l'usage et le sentiment linguistique qu'on l'a *lu*, à la place du mot λεβέτι, en tête du chapitre mentionné : on a même reproché à M. M. de l'avoir employé ! Voilà un juste châtiment.

2. Articles ou notices dans les journaux Καιροί, 8 et 11 juillet 1901 ; Σκρίπ, 9 et 10 juillet ; Ἑστία, 10 juillet 1901. Le plus amusant est un article paru dans le premier numéro du Διόνυσος, recueil consacré à la gloire de Nietzsche et de l'Allemagne, et qui fait, du reste, aussi peu d'honneur à l'un qu'à l'autre.

qualités qu'une séculaire culture rendait enviables à un écrivain comme Taine. Je sais bien que ces vaines paroles ne comptent pas. Mais que dire lorsque l'on voit un homme de talent s'en prendre à l'auteur pour une de ses trouvailles les plus heureuses ? M. M. intitule son livre : *Histoire du rhomaïsme*, Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. On sait, en effet, que, depuis Constantin le Grand, les Grecs ont pris le nom de Ῥωμαῖοι, et c'est devenu un lieu commun aujourd'hui de rappeler la colère de l'empereur Nicéphore Phocas contre le pape qui s'était permis de l'appeler empereur des *Grecs* — et non pas empereur des *Romains* [1]. Or, M. M. ne fait pas seulement l'histoire de ces Grecs, qui sont les Ῥωμαῖοι ou, si l'on veut, les Byzantins ; mais il a voulu nous montrer encore les évolutions de l'âme grecque à travers cette époque — ce sur quoi, d'ailleurs, on lui a reproché de manquer de nouveauté dans le plan de son ouvrage. Il y a justement en grec moderne un mot — Ῥωμιοσύνη — qui dit à la fois histoire byzantine et histoire de *l'hellénisme rhomaïque*, comme nous serions obligés de paraphraser en français. C'est donc le seul terme historiquement exact et, du même coup, le seul large et compréhensif. Voici maintenant ce qu'on lit sous la plume d'un auteur qui passe, à bon droit, pour avoir quelque finesse dans le jugement et pas beaucoup de préjugés : « M. Ephtalioti — et nous n'apportons ici qu'un exemple élémentaire (cet exemple est destiné à nous montrer les *excès* où tombent les *vulgaristes*) — écrivant l'histoire de la Grèce (!), veut abolir jusqu'au nom même des Hellènes, ensevelir les pesants souvenirs de Périclès, de l'Académie de Platon, des tragédies de Sophocle et des marbres de Phidias, sous le nom amorphe (?), sans gloire (!) et humble (o Nicéphore !) de Ῥωμιοσύνη. Nous trouvons que c'est beaucoup. [2] »

Voilà bien des crimes à la charge de M. Michaélidès — et des Byzantins tout les premiers ! L'aimable critique, qui est volontiers — je n'ai pas dit volontairement — distrait, n'a pas dû, je le crains, parcourir d'un doigt assidu le livre dont il parle, car il y aurait, à maint passage, rencontré la justification historique du mot employé et, dès le premier chapitre (p. 15), le mot Ἑλληνισμός, qui là est à sa place [3].

M. Michaélidès n'a pas à se décourager. Il doit nous donner la

---

1. Liudpr. Leg. 51, p. 358. Cf. aussi Lyd. 220, 8 : περὶ δὲ τὴν Ῥωμαίων φωνὴν τὸ πλέον ἔχειν ἐσπούδαζον. Sous Constantin et pour Constantin tout le premier, le mot *grec* n'avait aucun sens précis, pas plus que celui d'hellénisme. Il était tout Romain. Voir également Ch. Diehl, *Justinien*. 256, 4. On est surpris après cela de lire, sous la plume d'un byzantiniste tel que M. G. Sotiriadès, une appréciation aussi courte de vue — et d'aussi méchante humeur — que celle qu'il vient de nous donner sur le livre de notre auteur (Ἀκρόπολις, août 1901).

2. Ἄστυ, 12 juillet 1901. Article de M. N. Episcopopoulo. Cet article est *favorable* aux vulgaristes et à l'auteur lui-même.

3. Sur le mot Ῥωμιός on peut lire, en Grèce même aujourd'hui, la traduction grecque de l'*Histoire de la littérature byzantine* de M. Krumbacher. p. 4-5.

suite de son œuvre, et j'entends par là qu'il en a le devoir. Ce premier volume, par son esprit, par son style, par la pensée qui l'anime et par la vie qui en soulève les pages, suscite les longs espoirs. C'est là un livre qui répond à son objet, en un mot — et ce mot, la *Revue critique* ne me reprochera pas d'en abuser — dans ce qu'il est, c'est un chef-d'œuvre.

Jean Psichari.

Léon Hennebicq. **L'Orient grec.** Éditions de l'Humanité Nouvelle, Paris, 1901. In 8°, 510 p.

Les marbres du Parthénon et les grands « paysages reposés » de l'Attique n'ont pas enseigné la simplicité à M. Hennebicq. Son style, souvent ingénieux et coloré, se complait parfois à des contorsions de derviche hurleur : « Fuite foudroyante de moi ! Des poignées de main, hâtives, saccadées d'au-revoirs, des remuements de valises, des calculations (*sic*) intimes... Paris, voici Paris ! Ah ! non ! ne mêlons pas à cette fuite vers l'heureux lointain des pays en friche la cauchemardante vision de cette culture hystérique !... Le soleil est monté au faite du ciel. Sous ses rayons drus la plaine se métallise, des reflets bleus ourlent tous les reliefs en leur infligeant, hélas ! un faux aspect vaguement mercanti de zinc ou de carton... Les côtes de Calabre suspendent dans l'air miraculeusement léger l'entrelacement de leurs lignes. Rocs noueux, croupes musculaires. Elles s'étirent lentement du bain des flots, montent en traînées où des ravins se heurtent, grotesquement se boursouflent et se drapent d'un pisseux velours, végétation qui crève la trame rocheuse, avec un superbe orgueil de loqueteux manteau... Les genêts accrochés et grimpants rebroussent leurs jaunes empanachements, les bruyères langoureuses, à peine roses, glissent en pâmoisons de chairs de femme... Le printemps chante avec vigueur, ses bourgeonnements ponctuent d'un mouchètement tendre le marneux, rocheux, crayeux horizon... Il roule un peu dans la mer Ionienne. De cadavéreux visages blémissent dans l'affalement emmitouflé des fauteuils, etc. »

De ce style pantelant et désossé il n'y a pas loin au charabia simple, ou même triple ; le pas est bientôt franchi : « Des mots, du texte, ce qui est écrit, le serment, la parole, c'est bon pour la médecine juridique, les emplâtres pénitentiaires, les détergements des clystères réclusoires, les amputations capitales » (p. 296). « Apollon prend sous sa croix gammée et solaire la magnifique efflorescence de l'Équité impériale » (p. 61). « Beaucoup de souverains, superposant leur tempérament et leur politique afin de s'assurer une constante logique, font de la galanterie un instrument occulte et personnel » (p. 304).

Le plus singulier, c'est que M. H., qui a fait une jolie tournée en paquebot, paraît n'avoir presque rien vu aux escales. A Delphes, il

nous régale d'une interminable dissertation sur Apollon; mais voici tout ce qu'il trouve à dire des plus belles œuvres d'art du nouveau musée : « Pour finir, un coup d'œil sur quelques bustes (?), une frise où des guerriers s'entrechoquent et des statues aux poings crispés et aux yeux assyriennement gonflés » (p. 81). A Athènes, il ne va pas au au Musée Central, ce sanctuaire par excellence de l'art grec, mais tire de quelques livres un long chapitre sur la banque grecque du v[e] siècle, qu'il a la naïveté de croire « phénicienne. » Quand il s'occupe d'œuvres d'art, c'est pour en dire des choses très étranges. Il trouve à la Niké de Paionios « des jambes absurdes de grosse danseuse d'opéra bourrées de coton auxquelles, je le soupçonne fortement, quelque archéologue allemand aura porté une main sacrilège de restaurateur obtus » (p. 119). L'Hermès de Praxitèle est encore plus maltraité : « J'ai vu l'Hermès, j'en ai assez... Ça, un Hermès en marbre, jamais ! en bougie, peut-être. Tout dans la figure a cet aspect inconsistant; les formes, féminines, sont molles; on pense au sucre, à la gélatine, au rahatloukoum, aux confitures, à tout ce qui est oriental, fade, écœurant, joli... Cela odore déjà la déliquescence alexandrine, le classique romain, toute la pourriture sculpturale... » (p. 120-121. A Syracuse, en présence de la belle Aphrodite de Landolina, M. H. ne trouve à écrire qu'une grossièreté : « Si on la plaçait dans la maison Tellier ? » Il est difficile de pousser plus loin le mauvais goût.

M. H. touche à mille questions; il est antiquaire, historien et surtout moraliste. Chaque chapitre de son volume se termine par une bibliographie, chose insolite dans un recueil d'impressions notées à bord d'un paquebot. Mais cette bibliographie témoigne d'une certaine inexpérience. Les titres des ouvrages sont tantôt cités, tantôt traduits; parfois le millésime et le lieu sont indiqués, tantôt il n'y a rien de tout cela. On trouve des indications comme celles-ci : « Pline, *Les 37 livres de l'Histoire du Monde*. » Est-ce que *Naturalis historia* se traduit ainsi ? Ou encore : « Bekker, *Corpus Scriptorum historiae Byzantinae* », alors qu'il n'y a pas d'ouvrage ainsi dénommé. Le titre d'un écrit de Diefenbach est transcrit : *De Volkstammen*, ce qui fait trois fautes en deux mots. M. H. ne sait pas comment on cite des articles de revues, témoin ceci (je respecte sa ponctuation) : « Fligier, *Die Urzeit*. XII, 443, Archiv. für, Anthrop. » Il indique qu'un ouvrage de Sathas est en 4 vol., alors qu'il y en avait déjà 7 en 1894. Un de ses renvois bibliographiques (p. 216) me fait penser qu'il ne comprend pas toujours ce qu'il transcrit : « Mor-Plut, I, 291. » Il s'agit naturellement de Plutarque, *Moralia*. Du reste, pour s'occuper d'érudition classique et avoir le droit, dont use largement l'auteur, d'injurier les savants de profession, il faudrait savoir le grec et l'allemand ; M. H. paraît mal connaître ces langues. En effet, il emploie *genoi* comme pluriel de *genos* (p. 444), il qualifie les Tritons de *Trithônoi* (p. 467), il écrit deux fois (p. 188) Χριστθὸς (*sic*) ἔνεστι (*sic*) pour Χριστός ἀνέστη, il trans-

forme *Eleuthernae* en *Enlesthéré* (p. 346), *Parnopios* en *Parponiôn* (p. 58), il interprète *aisymnétès* (αἴσια νέμων ?) par « Celui qui songe au destin ! » (p. 482). P. 197, en note, il écrit τοκογλύοι et τυγκάνοντες, pour τοκογλύφοι et τυγχάνοντες ; p. 213, il imprime πιστώσασται, etc. P. 482, il parle de *proxénies* commerciales, en faisant de « proxénies » l'équivalent de « sociétés », ce qui prouve qu'il ignore le sens du mot grec πρόξενος. Sa connaissance imparfaite de l'allemand résulte, entre autres, de la prétendue traduction d'une phrase de Wernicke qu'il donne à la p. 56. J'ai dû me reporter au texte original (dans Pauly-Wissowa) pour comprendre ce qu'il avait voulu dire et me suis assuré qu'il ignore une des acceptions fréquentes du pronom *es*, et traduit *das Rauschen* par « l'odeur. » P. 241, le titre du livre de Schuck (lire *Schück*) est transcrit : *Ueber* der *Sklaverei*. On ne peut accuser de cela les typographes.

Bien d'autres erreurs ou étourderies, notées au passage, témoignent de la légèreté de M. H. — P. 185, il dit que la Niké déliant ses sandales « décorait le petit temple de la Victoire Aptère », alors qu'elle faisait partie de la fameuse balustrade en dehors de ce temple. P. 146, il aperçoit à Délos le siège « des Héraclites de Tyr », alors que ces gens s'appelaient Héracliastes et qu'on n'a précisément pas encore retrouvé le siège de leur collège. P. 92, à Olympie, il revoit par la pensée « la statue de Phidias, les ex-voto en terre cuite de Myrrhina », ce qui n'a aucun sens, jamais une terre cuite de Myrina n'ayant, que nous sachions, pénétré à Olympie. P. 92, il veut que « un peu de cendre de momie est tout ce qui subsiste au Louvre du grand Sésostris », alors que la momie qu'on a désignée sous ce nom n'est pas au Louvre et qu'elle est fort bien conservée. Que dire d'étrangetés comme celle-ci (p. 53) : « Apollon est né dans l'île flottante de Délos, qui est située au soleil levant (pas de sens) et qui symbolise sans doute une immigration aryenne venue d'Asie Mineure. » Et peut-on prendre au sérieux un auteur qui écrit : « Zeus, Apollon, Thémis, préparent la Trinité catholique ! » La bourde est d'ailleurs amusante, car M. H., comme tant de nos contemporains même « cléricaux », ignore les éléments de la religion où il est né. Il croit sans doute que la Trinité chrétienne se compose de deux hommes et d'une femme (suivant la formule moderne *J. M. J.*) et mériterait, pour ce, d'être « abandonné » au bras séculier.

Où M. H. a-t-il lu ou cru lire que Théophano, au moment où l'empereur Romain l'épousa, était restée « païenne et polythéiste ? » Il ajoute qu' « elle sortait du bas peuple laconien de ces vallées magnotes qui, au XIXe siècle, sont encore restées hellènes », ce que je le défie d'autoriser d'aucun témoignage. Léon Diacre compare Théophano à la laconienne Hélène, voilà tout ; le reste, y compris l'origine laconienne de l'impératrice, est pure invention.

La thèse (on pourrait dire le *Leitmotiv*) de tout ce volume, est aussi

vague que banale : c'est l'opposition perpétuelle de l'Aryen chevaleresque et du Sémite cupide, l'assertion cent fois répétée que villes aryennes, peuples aryens n'ont péri que par suite d'infiltrations sémitiques. Mais qu'est-ce au juste qu'un Aryen ou un Sémite ? M. H. déclare renoncer, pour les distinguer, au critérium de la langue, à celui de l'anthropologie et même à celui de la religion. La marque distinctive des races est leur moralité : l'esprit militaire est aryen, l'esprit mercantile est sémitique. A ce compte, les Anglais seraient les Sémites par excellence et l'idéal de l'Aryen serait le Touareg batailleur du Sahara. Une observation pour terminer : tout ce que M. H. et ses pareils répètent, à tort ou à raison, contre l'esprit de lucre, a été dit d'abord par les prophètes d'Israël ; mais M. Hennebicq a-t-il jamais lu les prophètes d'Israël ?

En somme, ce livre, où le travail de style est sensible, quoique souvent peu heureux, ne semble répondre qu'imparfaitement aux hautes ambitions de l'auteur. Comme les Phéniciens abhorrés, il n'a rapporté de son voyage, sur son vaisseau noir, qu'une pacotille brillante — ἀθύρματα νηΐ μελαίνῃ.

S. R.

Maurice Tourneux. **Marie-Antoinette devant l'histoire.** Essai bibliographique. Seconde édition, revue, très augmentée et ornée de gravures. Paris, Leclerc, 1901. Gr. in-8°, 164 p.

Cette seconde édition de l'*Essai bibliographique* de M. Tourneux sur Marie-Antoinette renferme à leur ordre logique et chronologique les articles relatifs aux grandes journées, à l'événement de Varennes, à l'emprisonnement, au procès et à la mort de la reine, articles qui ne figuraient dans la première édition que sous forme de renvois à la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution*. L'*Essai* comprend quatre chapitres. Le premier chapitre est consacré aux écrits authentiques et apocryphes, et, M. T. très consciencieusement, y indique toutes les pièces du fameux procès soulevé en 1864 par l'apparition simultanée des deux recueils. Hunolstein et Feuillet de Conches. Le deuxième chapitre contient les particularités sur la personne et la vie privée de la reine (iconographie, résidences et distractions, bibliothèques, modes et mobilier). Le troisième chapitre concerne la vie publique : M. T. énumère dans l'ordre chronologique les mémoires des contemporains et, en passant, il nous dit ceux qui sont authentiques, ceux qui sont sûrement apocryphes, (Mme d'Adhémar et Léonard), ceux qui ont été désavoués par les ayants droit de leurs auteurs ou qui ont été judiciairement poursuivis. De même, quand il déroule la liste des pamphlets, il donne les rares renseignements qu'il a pu recueillir sur les origines de ces libelles. On remarquera du reste

les divisions nettes et tranchées de ce troisi ème chapitre. Après les mémoires et les satires, viennent les détails de la vie publique et du trône: arrivée et mariage, résidences officielles, visite à Chilly, séjour à Paris, avènement au trône, naissances des enfants, affaire du collier, des États-Généraux à Varennes, du 20 juin au 10 août, captivité, procès et supplice. Le quatrième chapitre passe en revue les historiens de la reine. M. T. a réuni ainsi 459 numéros. Il aurait pu en rassembler davantage. Mais il a su se borner, et c'est ainsi que l'affaire du collier n'est représentée que par les pièces où Marie-Antoinette est directement visée et par les travaux modernes qui ont repris l'instruction du procès. On retrouve dans cette publication le goût, la finesse, le savoir si étendu de M. T. et nous n'avons à lui reprocher que quelques fautes légères dans la transcription des titres allemands[1]. L'exécution du volume est d'ailleurs splendide, luxueuse. Il contient trois belles planches : le sceau de la reine aux armes accolées de France et d'Autriche, son soulier ramassé au 10 août dans les appartements privés des Tuileries et le croquis tracé par David à une fenêtre de la rue Saint-Honoré pendant le trajet de la fatale charrette.

A. C.

— Signalons la traduction française, par M. Jacques de Coussanges, des *Carolinerna* de Verner de Heidenstam sous le titre *L'épopée du roi* (Paris, Éditions de la *Revue*, 1901, in-8°, xi et 319 p.) Charles XII n'est pas le seul héros de ce roman d'aventures ; une foule de personnages y jouent leur rôle, et notamment ces *Carolins*, seigneurs et soldats, dont l'enthousiasme n'altère pas le jugement, et qui, — comme dit le traducteur dans sa préface — blâment et maudissent l'homme pour lequel ils se font tuer. On sait du reste que l'apparition des *Carolinerna* a été un événement et que l'auteur est « devenu une figure nationale ». — A. C.

— M. Albert Soubies a publié son *Almanach des spectacles* pour l'année 1900 (Paris. Flammarion, avec eau-forte de Lalauze. Petit in-12, 138 p.). Comme les volumes précédents, ce volume contient, outre les titres des pièces, les dates des représentations et les recettes des théâtres, un appendice de documents : bibliographie, concours et prix, critique, nécrologie. — C.

— Le volume de K. Baedeker consacré à la *Suisse* a atteint sa vingt-deuxième édition (Leipzig, Baedeker. 1901. In-8°, xxxii et 539 p. 8 mark). L'éloge de ce manuel du voyageur n'est plus à faire. Notons seulement (p. 41) qu'on ne dit plus *Carlovingiens*.

---

1. Notons, à propos des Mémoires de Lauzun, que le manuscrit fut communiqué à Castellane en février 1815.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 16 septembre — 1901

W. Spiegelberg. **Ægyptische und Griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der Römischen Kaiserzeit,** auf Grund von grossenteils unveroffentlichtem Material gesammelt und erläutert, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-4°, vii-72*-58 p. et XXXIII pl. de fac simile.

Ce volume forme la première partie d'un recueil d'*Études Démotiques* que M. Spiegelberg se propose de publier d'espace en espace. Il semble d'abord qu'une collection de noms propres égyptiens et grecs ne puisse présenter qu'une utilité restreinte, et pourtant peu d'ouvrages parus dans ces derniers temps offrent autant d'intérêt que celui-ci. Les matériaux qui y sont rassemblés et les sujets qui y sont traités touchent en effet à l'une des questions les plus graves, parmi celles qui préoccupent actuellement l'esprit des Égyptologues, la vocalisation de l'ancienne langue. J'ai été seul, ou peu s'en faut, pendant des années, à étudier les problèmes de cette prononciation, dont la solution aura une importance décisive sur la reconstitution de la Grammaire égyptienne antique : ce m'est un plaisir réel de voir un savant de la valeur de M. S. l'aborder résolument, quand même il me paraîtrait qu'il n'a pas raison sur tous les points. Son volume comprend, outre les fac simile qui sont excellents en général, deux parties qui se complètent l'une l'autre : 1° une liste par ordre alphabétique des noms de personnes et de lieux, en grec et en démotique; 2° une étude d'ensemble sur les faits généraux qu'on peut tirer de l'examen des documents, sur les formules diverses dont on couvrait

les étiquettes de momies, sur les transcriptions des noms égyptiens en lettres grecques et sur leur accentuation, sur leur formation, sur leur paléographie, sur la manière dont les généalogies sont indiquées, le tout traité très brièvement, mais de façon fort suggestive.

M. S. avait été précédé sur ce terrain par Brugsch, dont la brochure, publiée il y a cinquante ans, a été jusqu'à présent notre seul guide dans l'étude des noms propres démotiques comparés à leurs transcriptions grecques. Il va de soi que la liste de M. S. est beaucoup plus complète que celle de Brugsch. Les noms y sont d'ailleurs accompagnés, lorsqu'il est nécessaire, d'explications et de rapprochements ingénieux : tel d'entre eux constitue un véritable article de deux ou trois colonnes, très substantiel, très instructif, sur Termouthis (p. 12*-14*) et sur Petermouthis (p. 29*-30*) par exemple, sur Kalasiris (p. 17 *), sur Ourshénoufi (p. 20*), sur Pétéarbéskéinis (p. 28*), sur Pététriphis (p. 30*-31*), sur Saïpsis (p. 34*-35) et sur Psaïs (p. 57*-58*). Presque partout, je me rangerai volontiers de l'avis de M. S., et, dans les endroits où il ne me semble pas être dans le vrai, c'est pour avoir adopté, sans examen préalable, quelque théorie hasardée de l'école berlinoise. C'est ainsi qu'après avoir énoncé deux hypothèses différentes pour la prononciation et pour la traduction du nom démotique transcrit Ἀρεμῆφις en lettres grecques, il adopte une prononciation *Har-emhaf* et une traduction, *Horus remplit* (*favorise*), où le verbe n'a pas de régime (p. 3*). En fait, une transcription grecque Ἀρεμῆφις ne peut répondre à un original ayant un ᴀ à la tonique : si le scribe grec a écrit -μῆ- à cette place, c'est qu'il y entendait un son « η » et non pas un son « α ». De plus, la terminaison -ις montre que l'Égyptien possédait un ꞁ à la fin du mot. Il faut donc lire Haremehfi et non Har-emhaf, le nom démotique dont Ἀρεμῆφις est l'image : dans ce cas, la traduction la plus probable serait *Horus est rempli*, par allusion au rôle d'Horus comme dieu-lune, dont l'œil mêh-fi *est rempli*, à mesure que la lune devient *pleine*. De même, M. Spiegelberg, adoptant l'idée de M. Sethe, d'après laquelle la tonique des thèmes verbaux serait régulièrement un ᴀ, considère comme akhmimiques, c'est-à-dire uniquement dialectales, les formes assez nombreuses où les noms propres renferment un ᴀ au lieu de l'o qu'exige l'école (p. 21*, 51*-52*, etc.); une étude personnelle des faits lui aurait probablement montré comme à moi, que cet o, propre aux bas états de la langue, répond à un ᴀ antique, et par suite que les noms propres ainsi vocalisés en ᴀ Παλαουάθης, Παυάθις, Ταυάθις, ne sont pas seulement akhmimiques pour cela : ce sont des prononciations anciennes qui se sont immobilisées chez les noms propres, ainsi qu'il arrive souvent dans toutes les langues. Comme j'aurai l'occasion de revenir ailleurs sur ce point, je me borne à signaler le fait rapidement, sans y insister.

Je préfère attirer l'attention sur le trop court chapitre que M. S.

a consacré, dans la seconde partie de son ouvrage, à l'accentuation et à la vocalisation des noms propres. Il y arrive en effet, à se détacher souvent des idées qui prévalent dans l'école pour se rapprocher de celles que j'ai exposées. C'est ainsi qu'il commence par déclarer, en soulignant bien sa déclaration, que *les lois phonétiques du copte ne suffisent pas à expliquer les transcriptions grecques* (p. 34). Il constate que, dans ces dernières, les syllabes atones ne sont pas dépourvues de voyelles, mais qu'elles possèdent souvent une voyelle pleine, si bien qu'on est forcé d'admettre, pour les stages antérieurs de la langue, quantité de mots à deux accents. C'est faute de mieux qu'il se permet de transporter dans le vieil Égyptien le vocalisme d'une langue aussi déformée et aussi décolorée que l'était le copte. Tout en s'excusant de cette pratique défectueuse, il tient à rappeler que *les transcriptions grecques nous fournissent des matériaux plus vieux et supérieurs à beaucoup d'égard ; elles nous placent en effet sous les yeux un état moindre de décomposition du langage* (p. 25). Voici longtemps que, partant du copte et en comparant les formes à celles que nous ont livrées les transcriptions grecques puis assyriennes, j'ai essayé de déterminer la courbe phonétique que certaines flexions ou certains groupes de mots ont décrite de la κοινὴ διάλεκτος de l'âge Ramesside au copte de l'époque byzantine. Si donc, je voulais faire un reproche à M. Spiegelberg, ce serait de ne pas avoir toujours tenu un compte suffisant des idées que lui-même a si bien exposées, mais de s'être attardé quelquefois à des explications trop ingénieuses de l'école, quand la seule observation des transcriptions l'aurait conduit à des explications beaucoup plus simples [1]. Je me persuade qu'à mesure qu'il avancera dans ses études, il se dégagera davantage de l'influence des leçons qu'il a reçues ; tout en rendant justice, comme je le fais, aux grandes qualités et à la puissance d'analyse de l'école berlinoise, il rejettera ce qu'il y a d'artificiel et d'outré dans ses théories.

Le livre de M. S. est un instrument de travail excellent, pour tous ceux que l'étude de la grammaire égyptienne et de son histoire intéresse. Une bonne partie des questions qui y sont soulevées y ont été résolues aussitôt, et, là où la solution qu'il propose est douteuse, l'abondance des matériaux réunis est telle que nous le devrons encore à M. Spiegelberg si nous trouvons après lui la solution véritable.

G. Maspero.

---

1. Voir par exemple, la discussion relative au nom Θυσύτομ (p. 15*), où la théorie trop commode des voyelles auxiliaires a caché à M. S. une application de cette loi d'enharmonie que j'ai signalée depuis longtemps. Les dittologies de voyelles par assimilation répressive ou progressive sont fréquentes dans les mêmes noms propres : on a ainsi Montomès, Mentemès et Mentemes, Nectanebes, Nectenebès, Naktanabis, Naktonabô, Nectanébo, et bien d'autres.

N. de G. Davies. **The Mastaba of Ptahhetep and Akheteetep at Sakkarah, Part II. The Mastaba, the Sculptures of Akhethetep** (boing the 9th Memoir of the *Archæological Survey of Egypt*, edited by F. Ll. Griffith), with Notes by the Editor, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner, Quaritch, Asher, 1901, in-4°, viii-36 p. et XXXIV pl.

Le second volume ne s'est pas fait longtemps attendre : cette fois M. Davies, qui en avait dessiné les planches, a rédigé également le texte auquel M. Griffith a joint quelques notes. Il s'agissait du mastaba de Khouîthatpou, ou plutôt de la partie réservée à ce Khouîthatpou, dans le grand mastaba qui était appelé Mastaba de Phtahhatpou, depuis que Mariette le découvrit. MM. Davies et Griffith pensent que les deux personnages enterrés dans ce tombeau sont deux frères, fils d'un autre Phtahhatpou, dont le mastaba a été déblayé à Sakkarah par Mariette, et leur opinion est probable, sans être absolument certaine. Les chambres de Khouîthatpou ne sont guère moins richement décorées que celles de son camarade de tombe, et si le style des bas-reliefs ou des hiéroglyphes y paraît par places légèrement inférieur, l'ensemble en demeure toujours très satisfaisant. C'est le bon art de la Ve Dynastie, avec un peu de banalité dans le rendu des scènes et des hiéroglyphes. Les peintres et les sculpteurs qui ont travaillé là étaient des gens fort habiles, mais obligés qu'ils étaient de retracer sans cesse les mêmes tableaux, on sent que leur œuvre ne leur devait plus présenter que rarement l'attrait de la nouveauté. Ils avaient acquis une maîtrise de leurs sujets telle qu'ils pouvaient dessiner la plupart des motifs du premier coup, presque sans corrections, comme on le voit sur les parties que le ciseau n'avait pas encore attaquées et qui nous sont parvenues telles qu'elles étaient au sortir de la main du dessinateur, et cette facilité même devenait pour eux une cause d'infériorité. Le caractère personnel manque à la plupart de ces figures d'une silhouette si pure et d'un relief si délicat. Tous les bœufs se suivent et se ressemblent trop dans une perfection toujours la même ; tous les hommes et toutes les femmes sont jetés dans un moule trop uniforme, la composition est trop symétrique, la facture trop identique à elle-même d'un bout à l'autre des parois. La décoration n'est qu'un agencement de poncifs excellents, mis au point par des maîtres ouvriers, avec élégance, avec finesse, mais sans rien de cet accent personnel qu'on observe parfois ailleurs dans des tombeaux d'exécution moins soutenue, chez Sabou, chez Marîrouka, chez Tapoumânkhou, chez bien d'autres à Sakkarah même.

Les planches de M. D. sont très bonnes et elles reproduisent avec une grande exactitude le contour et le détail archéologique des figures ou des objets : les minuties du relief et le jeu du ciseau n'auraient pu être exprimés que par la photographie. Les scènes présentent fort peu de choses que nous ne connaissions déjà amplement par ailleurs. C'est le sacrifice ordinaire et ses apports d'offrandes avec tous leurs prépa-

ratifs et toutes les manipulations qu'elles supposent : la moisson, l'enlèvement des gerbes, le battage, la chasse aux oiseaux, la construction des barques, la vie des bestiaux avec ses épisodes accoutumés. On rencontre seulement, çà et là, quelques légendes inédites, celle-ci par exemple, qu'on lit au-dessus du troupeau de bœufs qui passe le gué, et dont le texte est légèrement endommagé en son milieu : « Quand son..... saute les brasiers, c'est beau à voir plus que tout! » C'est probablement un dicton ou un fragment de chant populaire (pl. XIV). Ailleurs une rubrique neuve nous apprend que ces pieds en pierre de tables ou d'autels auxquels les fouilleurs indigènes donnent le nom de *madfâ*, le canon, à cause de leur forme, et qui ne sont pas rares dans les musées, s'appelaient *satesit* (pl. XXII)[1]. Une ou deux erreurs me semblent s'être glissées dans l'interprétation des titres. Je crois que la première fonction de la p. 28 est celle de *Mir* Aperou. Le chacal est rendu *juge*. Il y a longtemps qu'étudiant ce signe j'ai montré qu'il n'a rien à voir avec la justice et qu'il n'est qu'une sorte d'épithète honorable marquant, pour ainsi dire, le grade supérieur des titres réels que le personnage avait : le scribe, en montant en grade, devenaient *Sabou nâ*, de *nâ* qu'il était, l'archiviste *Sabou ri â* de *ri â*, et ainsi de suite. Ce ne sont là que des critiques de très petit détail : la description du monument par M. Davies, l'étude que M. Griffith a faite des noms des nomes énumérés dans le tombeau[2], la table des titres, l'ensemble du volume sont excellents, et seront bien accueillis de tous les savants.

G. Maspero.

H. Schæfer, **Die Athiopische Kœnigsinschrift des Berliner Museums,** *Regierungsbericht des Kœnigs Nastesen, des Gegners des Kambyses, neu herausgegeben und erklært* (mit 4 Lichtdrucktafeln und einer Textabbildung), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-4°, 136 p.

Les monuments du royaume égyptien d'Éthiopie n'ont guère été étudiés dans leur ensemble que par moi, et il y a presque un quart de siècle de cela[3]. M. Schäfer semble vouloir les reprendre, et je ne puis

1. M. Davies et M. Griffith appliquent ce nom soit au traîneau sur lequel l'objet est posé, soit à l'objet lui-même où ils reconnaissent avec doute une sorte de tabernacle en bois couronné de plumes. Les plumes ne sont ici qu'un ornement sans influence sur la signification du mot, et quand à l'objet on le verra dans Mariette, *Mastabas*, p. 229; cf. p. 97, 98, où il a été dit *support d'offrandes*.

2. Je dois dire pourtant que je ne vois pas pourquoi M. Griffith place la pyramide de Meidoum et le territoire voisin dans le XXIIe nome de la Haute-Égypte : autant que j'ai pu le voir par les monuments, le nome Aphroditopolite était situé tout entier sur la rive droite du Nil.

3. Ces fragments ont été réunis dans les *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie égyptienne*, t. III, p. 217-286.

que nous en féliciter : les progrès du déchiffrement ont été tels dans ces derniers temps qu'une revision des traductions anciennes doit nécessairement apporter des corrections importantes. J'ai eu le plaisir de constater que la plupart des modifications que M. S. a apportées dans l'interprétation de la stèle du roi de Nastosenen, ou comme il l'appelle Nastesen, proviennent d'une revision du texte sur le monument lui-même. Je n'avais eu pour me sortir d'affaire que la copie publiée par Lepsius [1], copie très suffisante dans l'ensemble, mais qui était incorrecte par endroits et qui laissait plus d'un passage douteux. L'original a été transporté depuis lors au Musée de Berlin, et M. S., en l'examinant de près, a pu rectifier les erreurs de la copie de Lepsius, ou en compléter les lacunes. Le sens général du document était bien établi par les travaux antérieurs, mais un fait nouveau est venu se joindre aux faits déjà connus, la présence d'un nom où M. S. pense reconnaître le nom de Cambyse : Nastosenen serait le roi d'Éthiopie auquel Cambyse aurait eu à faire, celui qui figure dans la curieuse tradition recueillie et si joliment racontée par Hérodote [2].

Le passage en question est gravé au revers de la stèle et va de la ligne 39 à la ligne 44. Le voici, selon la traduction allemande de M. Schäfer : « K-m-b-s-w-d-n ? vint. Je fis partir l'armée de D-r. Un « grand carnage. [Je pris] tous ses...... Je m'emparai de tous les « bateaux du prince. Je lui infligeai une défaite. Je pris toutes ses « terres, toutes ses bêtes, tous ses bœufs, tout son menu bétail, toutes « ses provisions de bouche, depuis K-r-d (?) jusqu'à T-r-d-ph. Je livrai « aux vers ce qui était blessé ; ce dont les hommes pouvaient vivre, je « le laissai en vie... Je donnai à la ville de T-r-m-n, 12 taureaux sacrés « de ceux d'Amon de Napata, qui avaient été amenés de Napata. — « Le 26 Khoiakh, jour anniversaire de la naissance du roi Nastesen. « Je donnai à la ville de S-k-s-k-d six taureaux..... de ceux d'Amon « de Napata, qui avaient été amenés de Napata. — Le dernier de « Khoiakh, jour anniversaire du couronnement du roi Nastesen. Je te « consacrai, Amon de Napata, 12 colliers (?) et les produits du sol « [du pays] de K-r-d (?) jusqu'à T-r-r-k. Je te consacrai, Amon de « Napata, mon bon père, une lampe dans T-k-t-t. Je t'amenai en « butin : 300 taureaux, 300 pièces de menu bétail, 200 hommes. — O « Amon de Napata, ce sont tes bras qui ont fait cela, et ta force est « excellente. Je te donnai, o Amon de Napata, tous.....; ton..... « c'est : hommes et femmes, ensemble, 110. » Le nom d'homme par lequel le développement commence était illisible dans la copie de Lepsius. M. S. l'a déchiffré sur l'original, et des huit signes qui le composent un seul, le dernier, est incertain. La première idée qui vient à l'esprit c'est qu'il représente *le vase* et qu'il est par conséquent

1. Lepsius, *Denkmäler*, V, 16.
2. Hérodote, III, xvii-xxvi.

le signe *nou*, complément naturel d'un groupe *donou*, *tonou* en égyptien; mais cette lecture est si naturelle que, si M. S. ne la propose pas, c'est que l'original ne la comporte point. Resteraient alors des restitutions telles que celle du *disque solaire*, qui ne modifierait en rien la lecture, non plus que celle du signe de la *ville* ou du *pain*, ce dernier très bien à sa place derrière un groupe *oudnou;* par contre celle du *crible* ajouterait une lettre sonnante au mot, et nous forcerait à transcrire le squelette consonantique *K-m-b-s-w-d-ñ-kh*. Le tout vocalisé sonnerait quelque chose comme *Kambaï*[*bî*]*saoudenkh* ou *Kambaï*[*bî*]*saouden*.

C'est dans ce nom que M. S. propose de reconnaître celui de Cambyse. Le groupe, dit-il, contient tous les éléments de *Kambouzia*, et en plus, un appendice *denkh* ou *den*, qui peut nous suggérer quelque doute, mais ne doit pas pourtant nous troubler par trop. Ce peut être une épithète, qui était souvent ajoutée au nom, mais qui n'a pas été reconnue par les scribes nubiens; par exemple le *t-ânkh*, *vivificateur*, qu'on rencontre derrière les cartouches royaux. M. S. convient de plus que le son persan du Z qui était dans *Kambouzia* est rendu en égyptien, dans le nom même de Cambyse, par deux caractères différents qui n'ont pas la valeur S de celui que le texte éthiopien nous fournit, mais il fait observer que le grec a transcrit *Kambysès* par un *sigma*, et il croit que l'éthiopien a pu faire ce que faisait le grec. En résumé, ni l'annexe *den-denkh*, ni la substitution du S au Z ne lui paraissent des motifs suffisants pour repousser l'identification de *Kambaïsaoudenkh* avec Cambyse, roi des Perses et conquérant de l'Égypte. J'avoue que ces différences m'inquiètent davantage. Les Grecs ont pris le nom de Cambyse directement dans la bouche des Iraniens, et s'ils ont remplacé le Z du perse par leur S, c'est qu'évidemment cet S était l'approximation la meilleure qu'ils eussent au Z du persan. Les Éthiopiens, au contraire, n'ont pas été d'abord en contact avec les envahisseurs, mais ils n'y sont parvenus qu'après coup et à travers les Égyptiens : employant l'écriture égyptienne, on ne voit pas trop pourquoi ils auraient changé l'orthographe adoptée en Égypte pour le nom du souverain. D'autre part, pour qu'une épithète pût être considérée comme une partie intégrante du mot, il fallait qu'elle n'appartînt pas à la langue que l'on comprenait à la cour de Napata, c'est-à-dire à l'Égyptien, mais qu'elle fût courante dans la langue de l'envahisseur, c'est-à-dire dans l'une des principales langues qu'on parlait dans l'armée de Cambyse, dans le persan, dans l'idiome anarien ou dans le babylonien : or, aucune des versions connues des inscriptions cunéiformes où il est question de Cambyse ne nous y montre son nom suivi d'aucun terme qui rappelle la finale *denkh* ou *den* de notre texte. En fait, il y a assez de différences entre l'orthographe *Kambaïsaoudenkh* ou *Kambaïsaouden* et l'orthographe *Kambouzia*, pour que l'identité des deux personnages qui portent ces noms ne s'impose pas du premier coup.

Si l'on passe de l'examen des noms à celui des faits, on remarquera des difficultés non moins grandes. Et d'abord, l'absence d'un nom de pays ou de peuple nous apprenant où régnait ce Kambaïsaoudenkh. Certes, ce ne doit pas être considéré comme un mince succès que d'avoir vaincu ou repoussé Cambyse, et avec Cambyse d'avoir bravé cet immense empire dont les armées venaient de conquérir l'Égypte : il semble que, s'agissant d'un si renommé personnage et si puissant, la mention de sa nationalité ou de son peuple dût ajouter beaucoup au mérite de la victoire. Le roi des Mèdes ou des Perses, le roi des rois, le Pharaon Cambyse sonnaient mieux à l'oreille d'un vainqueur que le simple nom, même élargi sous sa forme de Kambaïsaoudenkh. L'absence de l'un de ces titres me paraît être plutôt opposée que favorable à l'identité des deux personnages. Quant au récit même de la campagne, il donne l'idée d'une razzia contre des barbares, analogue à celles qui sont racontées plus bas, et non d'une lutte contre un envahisseur aussi bien organisé que les Perses l'étaient. Même si l'on admet que la famine et le désert firent leur œuvre efficacement ainsi que le raconte Hérodote, l'effort de Cambyse avait été assez considérable pour que le roi d'Éthiopie eût le droit de concevoir quelque fierté de son succès. Il me semble que si Nastosenen avait voulu raconnter en cet endroit l'invasion persane, sa vanité satisfaite aurait inspiré à ses scribes un développement moins sec et des phrases plus pompeuses que celles dont j'ai donné la traduction. Même en admettant avec M. S. que les historiographes de cour éthiopiens fussent d'assez méchants clercs, les inscriptions des Pharaons thébains étaient assez nombreuses autour d'eux, ne fût-ce qu'à Napata, pour leur fournir d'excellents modèles de rhétorique : ils n'avaient qu'à copier les phrases et à les coudre tant bien que mal les unes aux autres pour faire un panégyrique acceptable des victoires de leur maître sur la Perse. Tout ce que Nastosenen dit de Kambaïsaoudenkh, il le dit à peu près sur le même ton des roitelets nègres ou nubiens auxquels il enlève leurs bestiaux : on dirait que c'est pour lui un ennemi comme les autres, quelque chef révolté qu'il châtie sans effort en un tour de main.

En résumé, l'identification de Kambaïsaoudenkh repose surtout sur une assonance, l'assonance imparfaite de la première moitié du nom avec le nom complet de Kambouzia : accessoirement, il faut ajouter que la guerre avec ce personnage eut lieu en effet au voisinage ou au-delà de la seconde cataracte, dans les régions d'où vint Cambyse, et que Nastosenen est certainement contemporain des derniers temps de la XXVIe Dynastie ou des premiers temps de la conquête persane. Il se pourrait donc, après tout, que nous eussions, quand même, une version éthiopienne de la guerre racontée par Hérodote : je tiendrai donc la thèse de M. S. comme une hypothèse possible à la rigueur, et j'attendrai la découverte de documents nouveaux pour

l'admettre ou pour la rejeter définitivement. J'ajouterai que, même au cas où elle viendrait à être reconnue inexacte, le mémoire de M. Schäfer conserverait la plus grande partie de sa valeur, et qu'il nous fournirait encore un bon modèle de la manière dont il faut traiter ces inscriptions difficiles[1].

G. Maspero.

Anton Springer. **Handbuch der Kunstgeschichte**. I. **Das Alterthum.** Sechste Auflage, neübearbeitet von A. Michaelis. Leipzig, Seemann, 1901. Gr. in-8° de xii-378 p., avec 652 gravures et 8 planches en couleurs.

Cette sixième édition de l'excellent manuel d'A. Springer est la seconde où la révision de la partie relative à l'antiquité a été confiée à M. Michaelis; la cinquième avait paru en 1898, la première en 1879. Ceux qui connaissent la conscience scrupuleuse de M. Michaelis et la sûreté presque sans pareille de son information ne s'étonneront pas de voir ici tout autre chose qu'une réimpression « revue et corrigée ». Non seulement près de la moitié des illustrations sont nouvelles, mais le texte qui les accompagne a subi des changements nombreux et considérables. C'est naturellement l'art grec qui revendique dans ce volume la plus grande part; mais, contrairement à ce que l'on regrette dans presque tous les ouvrages analogues, l'art hellénistique et l'art gréco-romain ne sont nullement sacrifiés. On ne trouverait pas ailleurs un exposé aussi détaillé de l'architecture hellénistique, de la sculpture de la fin de la République romaine et des premiers temps de l'Empire, de l'architecture et de la peinture décorative à la même époque. M. Michaelis a rompu, l'un des premiers, avec le préjugé néo-classique qui ne voit dans l'art romain qu'une décadence ou une dilution de l'art grec; après tout, l'art de cette époque, sous toutes ses formes, est le seul qui soit devenu une langue universelle, que le moyen âge a balbutiée, que la Renaissance a parlée de nouveau et qu'elle a transmise aux temps modernes. Il était sans doute nécessaire que l'art grec subît cette transformation pour conquérir le monde, comme il était nécessaire que la sagesse antique se popularisât et se rendît accessible par le christianisme. Nous sommes loin, du reste, de ce temps où l'on méconnaissait les éléments pittoresques et pathétiques — sans parler des conquêtes de l'architecture — que l'hellénisme du haut Empire a ajoutés même à l'hellénisme alexandrin. M. Michaelis, comme

---

1. Dans la partie grammaticale, il se rencontre plusieurs affirmations qui me paraissent pouvoir être contestées. Tout en admettant, par exemple, que le dialecte éthiopien a remplacé quelquefois par une sifflante la chuintante de l'Égyptien, il ne me semble pas évident que le verbe sa est de doublet assibilé de she, *aller* : La forme sa, s, existe dans l'Égyptien même et dans le copte, à côté de la forme she.

M. Wickhoff, admet un *style augustéen*, style surtout décoratif qu'il étudie particulièrement à Pompéi; il fait aussi la place qui convient à cette belle école de sculpture historique dont les plus anciens monuments connus datent du règne de Claude et qui atteignit son apogée une première fois sous Titus, une seconde fois sous Trajan.

Parmi les illustrations, il en est un bon nombre qui n'avaient jamais encore paru dans un ouvrage élémentaire et dont le choix suffit à marquer la haute compétence du réviseur. Ainsi, je trouve ici pour la première fois le beau bas-relief archaïque de la collection Jacobsen, *Meurtre d'Égisthe par Oreste* (p. 192), l'intéressante restitution du groupe des Tyrannicides avec la tête barbue de Madrid (p. 196), l'Eros Soranzo de l'Ermitage (p. 201), la stèle du pancratiaste Agaklès (p. 202), le Diadumène de Délos (p. 210), le Zeus de Dresde restitué par M. Treu (p. 215), l'Alexandre du prince de Nelidoff (p. 256), etc. Ce n'est pas sans regret, cependant, que je vois, comme dans l'ouvrage de M. Woermann, la *Vénus de Milo* reléguée à côté du groupe de Dircé et du Laocoon (p. 284). M. Michaelis continue à dire que « suivant toute apparence » elle est l'œuvre d'un sculpteur du IIe siècle, alors qu'une chose seulement est certaine aujourd'hui : c'est que le sculpteur en question est l'auteur d'un hermès découvert à Milo *avec* la Vénus. Depuis qu'on sait cela (et je ne vois vraiment pas qu'on puisse le contester), les partisans de la manière de voir de M. Furtwaengler, adoptée par M. Michaelis, sont obligés, bon gré mal gré, de grouper la Vénus avec cet hermès ; il en résulte quelque chose d'horrible et de ridicule, qui est la condamnation de tout le système [1]. M. Michaelis, après beaucoup d'autres, signale l'analogie de la tête de la Vénus de Milo avec une tête de femme découverte à Pergame. Cette analogie est beaucoup plus frappante quand on compare des moulages que lorsque l'on essaie de la vérifier en présence des originaux. Récemment, à Berlin, voyant pour la première fois la tête de Pergame, je sentais qu'il y a un abîme entre ce bon morceau d'école, mou et *rondouillard*, et l'incomparable fraîcheur, j'allais dire l'élasticité d'épiderme de la Vénus. Entre ces deux œuvres, il y a plus qu'un siècle : il y a la naissance de l'art hellénistique. Je persiste à croire que le vieux Visconti et ses contemporains avaient bien raison quand ils reconnaissaient que les frontons du Parthénon et la Vénus de Milo parlent la même langue ; si, depuis, on s'est presque partout écarté de leur opinion, c'est sous l'influence de cette malheureuse inscription perdue d'Alexandros ou d'Agesandros d'Antioche du Méandre, dont Mr Hiller veut aujourd'hui, pour comble, faire un artiste dionysiaque, qu'un événement ignoré aurait transformé en sculpteur de la décadence. Mais « la vérité est en marche » et les publications des der-

1. M. Geskel Saloman groupe la Vénus avec les trois hermès, ce qui est encore, si possible, plus affreux.

nières années n'ont pas encore produit toutes leurs conséquences; j'attends avec confiance la conversion de M. Furtwaengler et je voudrais parier que dans la prochaine édition du *Springer* par M. Michaelis la Vénus de Milo, aujourd'hui fig. 507, remontera aux environs du n° 417, tout près de l'*Eirènè* de Céphisodote.

Salomon REINACH.

Lettres de Mme Roland, publiées par Claude PERROUD, recteur de l'Académie de Toulouse. Tome premier, 1780-1787. Paris, Imprimerie Nationale, 1900. In-4°, 720 p. (se trouve à Paris, à la librairie Leroux).

Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française par Maurice TOURNEUX. Tome troisième. Monuments, mœurs et institutions. Paris, Imprimerie nouvelle (association ouvrière); 11 rue Cadet, 1900. In-4°; LX et 990 pages.

Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française par Alexandre TUETEY. Tome cinquième, Assemblée législative, deuxième partie. Paris, imprimerie nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet, 1900. In-4°, LXV et 718 p.

M. Perroud a été chargé de publier les lettres de Mme Roland dans la collection des documents inédits. Il a rassemblé toutes les lettres actuellement connues que Mme Roland a écrites depuis son mariage. Elles sont au nombre de 563, dont 323 entièrement inédites, 36 à moitié connues, et 204 déjà imprimées. M. P. reproduit ces dernières parce qu'elles sont dispersées et peu accessibles, parce que les recueils où elles se trouvent ne sont plus depuis longtemps dans le commerce et aussi parce qu'il vaut mieux avoir toute la correspondance sous la main; il les intercale donc à leur date avec les lettres inédites, mais en ayant soin de les imprimer en plus petits caractères. Il énumère dans son introduction les sources où il a puisé : recueils, lettres dispersées, lettres demi inédites, lettres inédites. Sa source principale, c'est les papiers Roland de la Bibliothèque nationale (198 lettres) et, avec ces papiers Roland dont ils font partie, les papiers de Faugère (44 lettres). Il ne se borne pas à publier le texte des lettres; il en a facilité la lecture par des éclaircissements de toute sorte qu'il a puisés soit dans les lieux où ont vécu les Roland et leurs amis, soit dans les ouvrages imprimés, soit dans les papiers Roland et les papiers Bosc. Des *Tables* placées à la suite de l'introduction présentent la nomenclature chronologique des lettres avec l'indication des destinataires et l'origine; M. P. a même classé dans ces Tables les lettres antérieures à 1780. Vient ensuite un index bibliographique contenant les titres des sources auxquelles M. P. a eu recours avec les abréviations dont il use. Chaque année de la correspondance — il y a en moyenne 35 lettres par année — est précédée d'un avertissement qui résume la vie des Roland pendant cette année-là. Des notes, au bas des pages, indiquent

d'où la lettre est tirée, rectifient ou rétablissent la date, renseignent brièvement sur les personnages secondaires ou sur les circonstances insuffisamment connues. Telle est cette publication qui comptera plusieurs volumes. Le dernier renfermera des appendices qui réuniront tous les renseignements généraux sur les Roland et leurs amis ainsi qu'un index des noms. Le premier, que nous annonçons, est consacré aux lettres de 1780 à 1787. Le soin extrême qu'y a mis l'éditeur, sa conscience scrupuleuse, sa connaissance des hommes et des choses de la fin du XVIIIe siècle et de la Révolution méritent les plus grands éloges — qu'il nous faudra sûrement renouveler par la suite.

Le troisième volume de la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française* vaudra à son auteur, M. Tourneux, les mêmes éloges et les mêmes remerciements que les deux tomes précédents. Après avoir groupé dans le premier volume les séries chronologiques des préliminaires et des événements, après avoir consacré le deuxième volume aux actes et délibérations de la municipalité, des districts, des sections, des clubs, à la garde nationale et à la presse politique, M. Tourneux traite dans ce troisième volume, sous le titre générique *monuments, mœurs et institutions*, de la vie intellectuelle, sociale et religieuse de Paris qui, durant la Révolution, ne s'interrompit pas un seul jour. Il a réparti sa matière en cinq divisions : histoire physique, histoire administrative, histoire religieuse, histoire des lettres, des sciences et des arts, histoire des mœurs, et ces divisions se subdivisent naturellement en chapitres et en paragraphes. L'histoire physique de Paris s'ouvre par un chapitre sur la topographie et l'hydrographie ; viennent ensuite les descriptions et les mentions de voyageurs de 1779 à la fin du consulat, les projets d'embellissement, les écrits dont les monuments civils, palais, hôtels, collèges, prisons, cimetières, ont été l'objet. — L'histoire administrative remplit dix chapitres : maison du roi et apanages des princes ; annuaires administratifs et pièces relatives aux ministères ; administration financière (où l'on remarquera les affiches sur la police et la salubrité, les articles sur l'histoire générale de l'armée, sur des industries diverses, sur l'assistance publique). — L'histoire religieuse nous présente une foule d'écrits, de pamphlets et de discours, une foule de documents concernant les paroisses et les congrégations monastiques des deux sexes, etc. — L'histoire des lettres, des sciences et des arts comprend huit chapitres : histoire de l'instruction publique ; enseignement primaire, secondaire et supérieur ; créations et réformes scientifiques ; établissements scientifiques ; académies et sociétés savantes ; histoire littéraire ; histoire du théâtre ; histoire des beaux-arts. Notons au milieu de tant d'importantes indications un chapitre qui a demandé de patients efforts à M. T. et qui lui a causé de vifs soucis, le chapitre consacré aux *vingt-sept* sociétés littéraires et scientifiques dont il a pu constater l'existence. Louons surtout le chapitre sur le théâtre où les his-

toriens trouveront des renseignements de la plus haute valeur : dans les très nombreuses subdivisions qu'il a dû adopter, M. T. a accumulé un précieux butin ; il nous renseigne sur les scènes les plus infimes et il nous décrit toutes les pièces du temps qui furent représentées et imprimées. Faut-il ajouter que les historiens de l'art trouveront dans le chapitre « histoire des beaux-arts » d'utiles informations sur les salons, les expositions, les musées ? — La cinquième division du livre, dévolue à l'histoire des mœurs, reprend ou condense dans le chapitre des généralités (tableaux de la société parisienne) les notes de la bibliographie des *Tableaux de mœurs*, donnée en 1887 par M. Paul Lacombe ; mais M. T. nous a rendu un grand service en cataloguant tout ce qui a rapport aux institutions civiles (divorce et succession) et aux mœurs et usages (civilité, domesticité, modes, armoiries, emblèmes, divertissements publics, restaurants, cafés, bals, courses, duels, jeux, loteries, prostitution, inhumation et funérailles). Il ne nous reste qu'à féliciter M. Tourneux de ce troisième volume composé après tant de longues et laborieuses recherches. Dans sa notice préliminaire, fort intéressante d'ailleurs et très nette, très instructive, il loue hautement de son zèle, de son savoir et de ses remarquables aptitudes bibliographiques un bibliothécaire qui l'a aidé. On lui appliquera le même éloge. Il aura du reste sa récompense : tous ceux qui se serviront des matériaux qu'il a rassemblés, qui tireront parti des richesses qu'il a révélées, le regarderont, le remercieront comme leur collaborateur.

Le tome cinquième de l'admirable *Répertoire* de M. Alexandre Tuetey est, comme le quatrième, consacré au Paris de l'Assemblée législative. (Cf. *Revue critique* ; 1891, n° 9 ; 1892, n° 46 ; 1895, n° 27 ; 1899, n° 45). Nous ne reviendrons pas sur les mérites de cette publication et sur les services qu'elle rend et rendra aux travailleurs. Disons seulement qu'elle renferme, en 4230 numéros, cinq chapitres : 1° journées historiques et événements politiques (captivité de Louis XVI et de la famille royale au Temple), journées de septembre, massacre des prisonniers d'Orléans, vol des diamants de la couronne au garde-meuble) ; 2° élections et assemblées électorales (département et district de Paris, Convention) ; 3° subsistances et approvisionnements (opérations de la municipalité) ; 4° organisation et administration municipales ; 5° actes et délibérations des sections. N'oublions pas non plus la table alphabétique si exacte, si complète, et qui compte deux cents pages en deux colonnes. Dans l'introduction, M. Alex. T. a selon sa coutume, traité particulièrement certains points qui se rapportent à la matière de son tome. Il rappelle, ce que nul n'avait fait encore, les tentatives de justification essayées vers le milieu de l'an III par tous ceux qui, à un titre quelconque, avaient trempé dans le massacre des prisons et qui, sous le coup des poursuites, cherchaient à se disculper (Duplain, Cally, Duffort, Leclerc, Lenfant, etc.). Mais ce qui,

dans cette introduction, nous paraît le plus neuf, le plus intéressant, c'est « l'état de Paris en 1792 » : M. Alex. T. interroge les procès-verbaux des commissaires de police des sections et à l'aide de ces rapports, il nous fait parcourir les rues et les ruelles du vieux Paris. On remarquera à quel degré inimaginable était alors poussé le mépris de la salubrité publique, même à deux pas de l'Hôtel-de-ville ; il faut avouer que les Parisiens avaient à cette époque de singulières habitudes ; tous les jours, dans tous les quartiers, les passants se plaignent de recevoir sur la tête le contenu de certains vases intimes que l'on jetait par les fenêtres sans même crier *gare l'eau*. Comme dans le deuxième volume, M. Alex. Tuetey s'est attaché surtout à décrire la section du Palais-Royal ; on trouvera dans cet endroit de son introduction de curieux renseignements sur les maisons de prostitution, les tripots et les spectacles [1].

A. C.

Unsere volkstümlichen Lieder, von Hoffmann von Fallersleben. 4e Auflage von K. H. Prahl. Leipzig, Engelmann, 1900. In-8e, viii et 348 p. 7 marks.

M. Prahl a fort bien fait de publier cette quatrième édition des *Chants populaires* d'Hoffmann de Fallersleben. Le livre d'Hoffmann était vieilli, et depuis sa publication de nouveaux *Volkslieder* ont volé sur les lèvres du peuple allemand. M. P. a consulté, outre les papiers d'Hoffmann et l'article de Heine dans l'*Archiv* de Schnorr, une foule de recueils et d'ouvrages, Reisert, Friedlaender, Spitta, Wustmann, Meier, K. Koehler, Lewalter, les manuscrits de Kestner, le *Liederhort* et les *Lieder* de Böhme, etc. et il dresse, par ordre alphabétique, en citant le premier vers de la chanson, à l'exemple de Hoffmann, 1350 *Volkslieder*. On remarquera que l'éditeur, le créateur du recueil, Hoffmann, y figure pour 52 numéros. Gœthe vient ensuite avec 51 numéros ; mais il est évident que les chants de Gœthe cités par M. P. ne sont pas tous populaires et qu'ils doivent leur réputation au grand nom du poète. Wilhelm Müller est représenté par 23 chants, Uhland par 22, Körner par 20, Schiller par 19, Claudius par 17, Heine par 16, Bürger par 15 : ces chiffres correspondent, ce semble, à leur renommée populaire. On peut reprocher à M. P. de mentionner trop de chansons d'étudiants. Quelques-unes ne sont pas populaires dans le vrai sens du mot, et parce qu'elles sont imprimées dans le *Kommersbuch*, ce n'est pas une raison pour qu'elles soient *volkstümlich*. Les chants qui partent d'un cercle particulier, d'une classe spéciale de la nation pour devenir ensuite populaires, ce sont avant tout les chants

---

1. Le *Répertoire* de M. Tuetey vient d'obtenir à l'Académie des sciences morales et politiques la moitié du prix Berger.

de soldats (voir p. 202 la chant *O Strassburg* que M. P. qualifie de « Soldaten = und Volkslied »). Mais le recueil est fait avec goût, avec méthode, et on ne le feuillette pas sans plaisir, sans envie de répéter ou plutôt de savoir la suite de la chanson. Selon l'exemple d'Hoffmann, M. Prahl ajoute à chaque mention le nom de l'auteur et du compositeur ainsi que le titre, la date et le lieu d'impression de la publication qui contient le chant et sa musique. Il a mis à la fin du volume une liste alphabétique des poètes et des musiciens, *Wort = und Tondichter* (p. 283-322) en indiquant leurs prénoms, et la date de leur naissance et de leur mort. Une autre liste instructive et utile est celle des chants populaires selon l'ordre de leur origine (p. 323-348). Sûrement, la gent critique que M. P. semble redouter, lui sera favorable, et elle lui dira, comme il le désire, *laudanda voluntas.*

A. C.

W. F. von Mülinen. **Daniel Fellenberg und die patriotische Gesellschaft in Bern** (Neujahrsblatt hrsg von dem histor. Verein des Kantons Bern für 1901). Bern, Wyss. 1901, gr. in-8°, 57 p.

Composé d'après les papiers de Fellenberg, cet écrit est consacré à la Société patriotique de Berne ; mais il y est question du plusieurs autres sociétés dont le nom revient assez souvent, et il faut parfois une extrême attention pour savoir de laquelle il s'agit. M. de Mülinen aurait aisément remédié à cet inconvénient s'il avait, malgré les difficultés de la tâche (p. 48) distingué très nettement dans un préambule ces diverses sociétés, Société helvétique, Société économique, Société typographique, Société patriotique, et s'il avait divisé son étude en plusieurs chapitres au lieu de l'écrire d'une seule teneur ; son récit y eût gagné en clarté. Il appelle d'abord notre attention sur un curieux personnage de cette époque, l'Italien Felice, qui fonda en 1758 à Berne la revue trimestrielle latino-italienne *Excerptum totius Italicae nec non Helveticae literaturae* ou *Estratto della litteratura europea* et deux ans plus tard le *Café littéraire* (lequel avait une petite bibliothèque, recevait vingt journaux et comptait 84 membres). Daniel Fellenberg était le plus assidu rédacteur de l'*Excerptum* et il avait l'ardent désir de « répandre les lumières » dans sa patrie. A son tour, il fonda avec quatre autres, Tscharner, Stapfer, Wilhelmi et Iselin, une société qu'il nomma la Société patriotique ou Société des citoyens et qui se proposait de répandre les vérités les plus importantes, les plus propres à faire le bonheur des hommes. Les adhésions furent nombreuses : M. de Mülinen nous communique à ce sujet des lettres de Zimmermann, de Sulzer, de Michaelis, de Mendelssohn, de Rousseau (cell-ci déjà parue, ainsi qu'nne autre de Tscharner, mais avec cette fausse mention qu'elle était adressée à la Société économique), et il

nous raconte que Fellenberg et Tscharner allèrent rendre visite à Jean-Jacques, mais que la visite « ne servit pas à grand chose ». La Société patriotique, accrue de plusieurs hommes distingués, eut de grandes visées. Elle voulait « récompenser les belles actions ». Elle décerna un prix à Mably pour ses *Entretiens de Phocion* et un autre prix à Beccaria pour son traité *des délits et des peines*. Elle couronna un mémoire de Herder sur la façon de rendre la philosophie utile aux peuples. Mais elle ne put, malgré les efforts de Fellenberg, se fondre avec la Société helvétique. Peu à peu ses réunions qui avaient lieu à Schinznach, devinrent plus rares. Fellenberg fit un voyage à Paris où il vit Diderot (p. 38) et Mably, et, peu après son retour, la Société fut dissoute : « j'étais le seul, dit-il, qui y prit quelque intérêt » (p. 45). Mais Fellenberg ne se rebuta pas, et nous voyons dans les dernières pages de l'étude de M. de Mülinen qu'il fonda plus tard une Société morale et qu'il eut dans cette entreprise l'aide et le concours du duc Louis-Eugène de Wurtemberg. Concluons, avec M. de Mülinen, qu'il y eut alors à Berne des hommes bien doués et épris de la science, que le Berne du xviii[e] siècle n'a pas été le « saeculum obscurum qu'on nous a souvent représenté. »[1]

A. C.

Boniface-Louis-André de Castellane. 1578-1837 ouvrage orné de 18 gravures et 5 portraits. Paris, Plon, 1900. In-8°, 378 p. 7 fr. 50.

M[me] la comtesse de Beaulaincourt publie dans ce nouveau volume des lettres de son grand-père, le comte de Castellane. Membre de la Constituante et maréchal de camp, le comte de Castellane fut emprisonné sous la Terreur, et sauvé par les protestations et certificats de la commune d'Aubergenville (où est situé le château d'Acosta), par l'activité d'une certaine Clémentine Courcelles qui le nomme son « petit frère » et surtout par l'intervention de son ami, le marquis de Saisseval, dont Legendre était l'obligé. Aussi est-ce à Legendre qu'il écrit pour démontrer qu'il n'a pris aucune part à la journée de vendémiaire. Bonaparte le nomma préfet des Basses-Pyrénées, et il devint si populaire, il sut si bien se faire obéir que l'empereur le qualifiait de pacha (p. 158) et l'appela au conseil d'état. Sous la Restauration il fut pair de France. Il accepta le gouvernement de juillet. Ses lettres n'offrent pas le même intérêt que le Journal de son fils. Il craignait assez de se compromettre. On notera pourtant quelques anecdotes sur l'abbé de Pradt, « drôle de corps, dans quelque sens qu'on le retourne » et « le plus incohérent des hommes spirituels » (p. 141 et 219-220), sur

---

1. P. 7 lire « sent » et non *sente* ; p. 11 Saint-Just et non *St-Juste* ; p. 31 on ne peut dire que Mably ait été « diplomate ».

Talleyrand, sur Chateaubriand, sur Montlosier qui tient des « raisonnements féodaux-démocrates » (p. 231) et qui écrit au comte une lettre curieuse sur le séjour de la duchesse de Berry au Mont-Dore (p. 238), sur Sémonville qui a un « goût effréné pour les mensonges et n'a pas d'opinions, pourvu qu'il conserve ses honneurs et son argent » (p. 357-358). On lit aussi avec plaisir le récit de deux voyages en Italie (en passant à Parme, le comte rend visite à Marie-Louise) et d'un séjour à Genève.

A. C.

— Les livraisons 19-21 du tome IV du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux; elles contiennent : § 58 *Inscription romaine de Niha* — § 59, *Le droit des pauvres et le cycle pentaétérique chez les Nabatéens*. — § 60, *Les cerfs mangeurs de serpents*. — § 61, *Notes de mythologie sémitique*. — § 62, *La stèle phénicienne d'Amrith*.

— Notre collaborateur, M. Émile Thomas, publie chez Fontemoing une édition très augmentée du *Pétrone* qui avait paru chez Hachette en 1892. Les principales additions consistent en un index des noms propres et points de repère du *Satiricon*; un sommaire détaillé du *Satiricon*, et cinq chapitres nouveaux : *travaux récents sur Pétrone; les clausules métriques dans Pétrone; notre texte de Pétrone, l'Abréviateur; Pétrone et le roman grec; le Pétrone du Quo Vadis*.

— On lit avec intérêt la brochure (tirée à part de la « France médicale ». Paris, 1901. In-8°, 23 p.) que M. A. Corlieu a consacrée à *Guy-Crescent Fagon*, neveu de Guy de la Brosse et médecin de Louis XIV. Il nous renseigne sur les examens de Fagon, sur ses emplois, sur ses portraits, sur sa thérapeutique, qui ne consistait qu'en purgatifs et vomitifs, puisque le roi était gros mangeur. Si Fagon avait tout le savoir d'un médecin de cette époque, conclut M. Corlieu, il « avait beaucoup de savoir-faire »; mais « il a un titre recommandable, son dévouement à la corporation médicale ». — A. C.

— M. W. Mangold a publié sous le titre de *Voltairiana inedita* (Berlin, Wiegandt et Grieben, 1901. In-8°, vi et 91 p.), des poésies, variantes, lettres et pièces sur Voltaire qu'il a trouvées dans différentes archives de Berlin. Ce ne sont, dit-il, que des bagatelles, mais lorsqu'il s'agit de Voltaire, les moindres choses sont intéressantes. Il publie : 1° des poésies de Voltaire (*La douce vengeance*, conte en vers; *Le procès du fard*, pièce allégorique; Onze épigrammes de 1743; *Vers à la margrave de Bareith*); deux madrigaux à la princesse Ulrique; vers à d'Argenson et à Frédéric; 2° des variantes à des poésies de Voltaire; 3° trois poésies attribuées à Voltaire (une chanson, une pièce de vers sur l'invasion de la Saxe, et une satire de huit vers contre Frédéric qui serait peut-être l' « infamie » transmise par Catt au roi le 27 avril 1760); 4° sept lettres (de Voltaire à la duchesse de Brunswick, à Finckenstein, à la margrave de Baireuth, à un jeune homme, à lord Keith, de Frédéric à Voltaire, de Thiériot au prince royal); 5° trois pièces relatives à l'affaire Akakia. Le commentaire que M. Mangold a mis en tête de ses textes, prouve qu'il n'est pas, comme il le dit modestement, un novice en science voltairienne. Malgré ses recherches dans Moland, Bengesco, Grimm et autres, il a peut-être donné dans ce recueil une ou deux pièces déjà imprimées ailleurs. Mais on lui saura gré de sa publication et des remarques préliminaires dont il l'accompagne.

P. 79, il trouve un passage difficile à comprendre, et il a raison («dérober le père d'un nouveau Archilochus des Lacédémoniens »); à notre avis, quelques mots manquent entre *Archilochus* et *des Lacédémoniens*, par exemple *chassé du territoire.* P. 62, strophe 3, lire plutôt « Je pense » que *Je passe.* — A. C.

— La Société des sciences historiques et naturelles de la Corse a publié de nouveaux fascicules de son *Bulletin* (Bastia, Ollagnier). Dans les fascicules 237-240, l'infatigable abbé Letteron publie, d'après le manuscrit 849 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, le livre dixième des précieuses *Osservazioni storiche sopra la Corsica* de l'abbé Ambroise Rossi; ce livre comprend les années 1752-1760 (arrestation de Cursay et départ des Français, assassinat de Gaffori, politique du chanoine Orticoni, arrivée de Pascal Paoli et sa proclamation comme général de la nation, sa rupture avec Matra, mort de Matra, lutte du gouvernement national contre les Génois). Les fascicules 235-236, publiés par M. François de Morati-Gentile, contiennent des *Lettres diverses à Paoli*, entre autres des lettres écrites par Saliceti du 30 avril au 20 août 1791, et dont nous avions eu connaissance avant de publier notre *Jeunesse de Napoléon;* cette correspondance n'apporte pas de nouveaux détails sur l'histoire révolutionnaire, mais elle fournit de précieux renseignements sur l'histoire de la Corse, et prouve l'accord complet qui, à cette époque, existait entre Saliceti et Paoli; ce dernier, ainsi que nous l'avons montré, jouit alors de la confiance universelle, possède toute l'influence et, comme dit Saliceti, son crédit est sans limites. — A. C.

— M. E. Coüard poursuit ses recherches dans les archives de Versailles et continue à débrouiller l'enfance de Hoche. Dans une nouvelle brochure *Une cousine-germaine de Lazare Hoche* (Versailles, Aubert, in-8°, 16 p.), il nous révèle une cousine germaine du général, Marie-Victoire-Françoise Merlière, religieuse à Versailles, au monastère de la Congrégation de Notre-Dame. Elle s'appelait, en religion, Marie-Emélie. En 1792, à la suite des décrets, elle quitte le couvent des Augustines. En 1801, après avair habité Versailles pendant toute la Révolution, elle rentre pour toujours dans la communauté à laquelle elle était attachée de cœur et, à la Maison de Grandchamp, réformée par les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle est successivement maîtresse de classe, infirmière, zélatrice, maîtresse des novices, supérieure et assistante. Elle était née le 20 juin 1769 et mourut le 18 juillet 1845. — A. C.

— Une autre brochure de M. E. Coüard, *Hoche et l'abbé Merlière, genèse d'une légende* (Versailles, Aubert, in-8°, 8 p. (Extrait du « Carnet historique et littéraire », mai 1901), nous explique comment le nom de l'abbé Merlière s'est introduit dans la biographie de Hoche. L'oncle du général, Christophe Merlière, avait écrit que le curé de Saint-Germain « mit Lazare Hoche enfant de chœur ». En 1852 Bergounioux déclara que Hoche avait reçu les soins d'un oncle, curé d'une paroisse des environs de Versailles; mais il ne nommait pas cet oncle. En 1867, Émile de Bonnechose affirma que cet oncle, curé à Saint-Germain, se nommait Merlière. Or, il y avait bien un abbé Merlière, oncle maternel de Hoche, mais il ne fut jamais curé ou vicaire de Saint-Germain, et il n'eut aucune influence sur la formation intellectuelle et morale de Hoche, puisqu'il se fit prêtre plusieurs années après la mort de son neveu. — A. C.

— Dans une plaquette *Les aérostiers militaires en Egypte* (Paris, impr. Camproger, 1901, in-8°, 18 p.), M. le baron Marc de Villiers du Terrage donne quelques détails curieux sur la composition et l'organisation de ce corps militaire et scientifique. On sait que le matériel du ballon que les aérostiers avaient apporté

de Meudon sombra près d'Aboukir. Ils durent se transformer en constructeurs et en mécaniciens. Pourtant ils lancèrent au Caire, à trois reprises, des montgolfières perdues, et, il faut le dire, au milieu de l'insouciance absolue des indigènes. L'auteur de la brochure a donné, chemin faisant, d'intéressantes notes biographiques sur les principaux aérostiers, Conté, Coutelle, Lhomond, Plazanet, etc. — A. C.

— M. Mathias Friedwagner n'a pas eu l'intention — et il le dit — d'épuiser le sujet dans la conférence qu'il a faite l'an dernier au congrès de philologie moderne sur « la part de Mme de Staël au romantisme français » (*Frau von Stael's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich.* Hanovre et Berlin, L. Meyer, 1901, in-8°, 14 p.). Mais il traite ce sujet avec compétence, et il est au courant des plus récentes études publiées sur Mme de Staël. Il insiste notamment sur le livre *de l'Allemagne* et il montre que l'auteur a, malgré sa finesse, « pris souvent l'apparence pour la réalité ». On ne peut du reste que l'approuver lorsqu'il traite d' « exagération » l'opinion des critiques qui « voudraient ramener presque exclusivement à ce livre le mouvement romantique », et il a raison de dire que l'impulsion est venue surtout d'Angleterre, des romans de Walter Scott. — A. C.

— Dans une conférence qu'il a faite à l'Hôtel-de-ville de Vienne (*Schillers dramatischer Nachlass.* Prague, Deutscher Verein, 1901, in-8°, 20 p.) M. Robert Arnold étudie attentivement les plans et fragments dramatiques de Schiller et montre combien cette étude est instructive : Schiller ne se met à versifier que lorsqu'il a ramassé tous ses matériaux et médité, digéré sa pièce d'un bout à l'autre et souvent jusque dans les moindres détails : un labeur assidu, voilà le secret de son art. — A. C.

— M. L. Morel entreprend dans un petit écrit de 35 pages (Zurich, Schulthess, 1901, in-8°, 35 p.) de caractériser les rapports de *Gœthe et des Français de passage en Allemagne.* Tour à tour défilent devant nous Grimm, que le poète vit en 1792 à Düsseldorf, Villers qui fut avec Gœthe en commerce de lettres par l'intermédiaire de Reinhard et que le grand écrivain qualifie justement de « Janus bifrons » et d'esprit confus, Benjamin Constant, Victor Cousin, Ampère et Stapfer, Mme d'Agoult et Napoléon. L'opuscule vaut surtout par les citations, et en ce qui concerne Gœthe et Napoléon, M. Morel a fait de nombreux emprunts au récent travail d'André Fischer. Il a commis, au passage, quelques erreurs. Le *sic* qu'il met entre parenthèse après le mot *Ahndung* (p. 12) prouve qu'il ignore que *ahnden* et *Ahndung* étaient aussi usités au XVIIIe siècle que *ahnen* et *Ahnung*. P. 5, lire Mlle de Rathsamhausen et non *Mme de Gérando* et p. 4, le duc Charles-Auguste et non le *grand-duc*. P. 27, lire au lieu des *généraux Daru et Lefèvre* l'intendant Daru et le maréchal Lefebvre. P. 17, « Cousin reçut autant de Gœthe que Gœthe lui-même lui emprunta » ; qu'est-ce que Gœthe peut avoir emprunté à Cousin ? M. Morel aurait dû traiter plus complètement le sujet. Il a bien fait de ne pas insister sur le séjour de Mme de Staël à Weimar — matière tant rebattue — mais il aurait pu citer, d'après Jouin, les souvenirs de David d'Angers, citer Saint-Marc Girardin (*Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, p. 134) et d'autres encore. Il aurait pu montrer qu'avant le romantisme, les Français ne voyaient dans Gœthe que l'auteur de *Werther* et qu'ils connaissaient Wieland presque autant que Gœthe, qu'au temps du romantisme, des traductions de Stapfer et des articles d'Ampère dans le *Globe*, ils ont une idée différente de celui que Saint-Marc Girardin appelle en 1830 le roi de la littérature allemande. Stendhal passe en 1812 par Weimar et ne pense qu'à Mounier et à Victorine Mounier, pas du tout à

Gœthe, et en 1829 il s'avise que les Allemands ont fait de Gœthe leur grand homme. — A. C.

— L'*Essai sur Grillparzer* de M. Henri Duchosal (Paris, Delagrave, 1901, in-8°, 63 p.) est, comme le reconnaît l'auteur, un « mémoire d'étendue restreinte », et M. D. ne se flatte pas de « faire connaître Grillparzer d'une manière approfondie.» Ce qu'on blâmera surtout dans cette étude, c'est le style parfois un peu gauche et lourd; mais elle est bien divisée et M. Duchosal a consciencieusement analysé les pièces du dramatiste viennois; il note chez Grillparzer le souci de la forme et il ose lui reprocher de « ciseler froidement et sans passion des personnages de marbre aux traits purs et au regard éteint. » — A. C.

— Le commandant Grouard a déjà montré dans une brochure *Fallait-il quitter Metz en 1870?* tous les avantages que l'armée française aurait recueillis en abandonnant Metz. Il se demande aujourd'hui dans une autre brochure *Comment quitter Metz en 1870* ? (Paris, Chapelot, 1901, in-8°, 158 p.) comment les Français devaient s'y prendre pour exécuter leur retraite et jusqu'à quel instant ce mouvement fut possible. Il est certain que dès le 13 août Bazaine aurait, s'il l'avait voulu, atteint l'Argonne sans trop se presser. Après Borny, il ne pouvait reprendre sa marche sur Verdun que le 16 août au matin; mais en partant dès la pointe du jour et en ne perdant pas de temps, il eût encore devancé les Allemands : une partie de l'armée se serait dirigée par le nord pour passer la Meuse à Consenvoye et à Dun pendant que le gros eût gagné l'Argonne et fait jonction avec les corps qui formèrent l'armée de Châlons. Après le 16, la retraite était difficile, mais possible encore : si l'on n'avait plus la route de Mars-la-Tour, on avait les routes de Conflans et de Briey, et l'on pouvait, à condition de marcher dès le 17, atteindre Etain et Briey, Damvillers et Mangiennes, Dun et Stenay, puis Grandpré. Il fallait en effet réunir toutes les forces françaises et les acheminer vers Paris en défendant le terrain pied à pied jusqu'à ce qu'on fût en mesure, grâce aux nouvelles levées, de prendre une énergique offensive. Mais Bazaine se méprit sur le rôle de Metz (on tenait alors les camps retranchés pour le salut des États) et il se replia sur la place. La brochure de M. Grouard est pleine de considérations intéressantes et souvent neuves. On la lit avec le plus vif intérêt ainsi qu'une *Note* qui lui sert d'appendice et qui traite « du rôle de la fortification dans les opérations militaires ». — A. C.

— La deuxième édition de l'ouvrage d'Adolphe Bartels, *Die deutsche Dichtung der Gegenwart, Die Alten und die Jungen.* Leipzig, Avenarius, in-8°, VIII et 272 p., 3 mark 60) diffère considérablement de la première édition, et, comme l'indique le sous-titre, elle a été fortement augmentée, *stark vermehrt*. Le livre est d'ailleurs bien composé ; il renferme des jugements sains, sévères parfois, (notamment envers les Munichois), mais toujours motivés, et il témoigne non seulement d'une lecture étendue, mais d'un esprit sérieux, ferme, vigoureux, qui sait reconnaître les tendances générales d'une époque et caractériser les écrivains en quelques lignes aussi impartialement que possible. Il est, par instants, *tendenziös*, et il s'irrite hors de propos contre les « femmes émancipées » et les « Ménades modernes » (p. 158-159). Mais c'est le meilleur guide qu'on puisse avoir pour s'orienter rapidement dans la littérature allemande contemporaine. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 23 septembre — 1901

G. Steindorff, **Vorlæufiger Bericht über seine im Winter 1899-1900 nach der Oase Siwe und nach Nubien unternommenen Reisen.** (Extrait des *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1900, p. 209-239.) Leipzig, in-8°, 30 p. et 3 pl.

Bien que cette brochure ne contienne qu'un rapport sommaire sur les travaux de l'expédition dirigée par M. Steindorff, je tiens à en signaler ici l'apparition. C'est la première fois, en effet, qu'un Égyptologue visite l'Oasis de Siouah, l'ancienne Oasis d'Amon, pour en copier les inscriptions, et il n'était que temps de le faire. Une bonne moitié des édifices ou débris d'édifices qui étaient visibles encore dans la première moitié du xixe siècle ont disparu, sans qu'il en subsiste rien que les croquis informes de Minutoli et les dessins de Cailliaud. M. S. et ses compagnons ont recueilli les textes et les tableaux qui n'ont pas été supprimés encore, et ce qu'ils nous en disent dès à présent fait regretter vivement la destruction du reste. M. S. incline à croire que les ruines visibles près d'Oumm-Béda, à dix minutes d'Aghourmi, sont celles du grand sanctuaire d'Amon visité par Alexandre. La chose est possible, mais un fait qu'il rapporte lui-même semble indiquer qu'une partie au moins des chambres bâties en cet endroit avait une destination funéraire. Les textes conservés sur une des parois appartiennent, en effet, aux livres des Pyramides, et ils ont l'intention d'assurer à un mort les offrandes et la vie dans l'autre monde. Ce n'est pas, quoi qu'en pense M. S., la première fois que ces documents se rencontrent ainsi gravés sur une paroi du temple. On en lit des extraits à Deîr el-Baharî, pour la reine Hatshopsouîtou, à Médinet-Habou, pour la reine Amenertas, mais la nature même de ces deux temples nous explique ce qu'était le monument

d'Oumm-Bédâ : c'est une chapelle demi-funéraire, un Memnonium, où le culte d'Amon s'unit à celui d'un prince défunt. Et de fait, les inscriptions associent à Amon-*paouîti*, Amon *le neuvainier*, Amon *qui est la neuvaine des dieux*, — car, si la copie de Steindorff est exacte, c'est ainsi, et non pas Amon-*râ*, qu'il faut lire le titre hiéroglyphique reproduit à la p. 220, — et à Maout, quelques seigneurs de l'Oasis, dont l'un surtout, Ounamounou, fils de Nakhouîtou-atou et de la dame Ronpît-nofrî, occupe une place prépondérante sur les tableaux. C'était là sans doute leur temple mortuaire : leurs tombeaux mêmes devaient s'élever dans la nécropole qui s'étend non loin de là.

M. S. a recueilli les noms de plusieurs de ces princes, non seulement à l'Oasis d'Amon, mais à l'Oasis Thébaine. Il place ceux qu'il connaît jusqu'à présent de l'Oasis d'Amon vers la XXIXe ou vers la XXXe dynasties, et, comme il a vu les documents, nous devons accepter son témoignage avec confiance. On peut se demander pourtant si, au lieu de rétablir sur l'un d'eux le cartouche-prénom d'Hakoris, il n'y devrait pas déchiffrer celui d'Ahmasis qui en diffère peu par l'apparence : en ce cas, le plus ancien de ces personnages aurait fleuri vers le milieu du VIe siècle, au lieu de vivre au commencement du IVe. Dans l'Oasis Thébaine, certains des princes sont contemporains de la XVIIIe Dynastie, tandis qu'un autre au moins dépendait d'Apriès. On voit quelle lumière inattendue les découvertes de M. Steindorff vont jeter probablement sur l'histoire de ces régions si mal connues, et l'on s'associera au souhait que je forme, de lui voir publier *in extenso* les résultats de ce voyage intéressant, aussitôt qu'il lui sera possible.

G. Maspero.

Carmina epigraphica; conlegit Franciscus Bücheler (Anthologia latina, pars posterior); Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXV-MDCCCLXXXXVII; 921 pp. in-18 en 2 vol. Prix : 9 Mk. 20.

Anthologiae latinae Supplementum, Vol. I, **Damasi Epigrammata**; accedunt Pseudo-damasiana aliaque ad Damasiana inlustranda idonea. Recensuit Maximilianus Ihm. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXV; LII-147 pp. in-18. Prix : 2 Mk. 40.

Les publications de MM. Bücheler et Ihm marqueront une date dans l'étude des poèmes épigraphiques. En entrant dans la collection Teubner, ces textes tombent dans le domaine commun de la philologie, après être restés longtemps sous la tutelle de l'archéologie. Sans doute, quelques-uns étaient connus depuis fort longtemps et avaient pris place dans les recueils antérieurs de Burmann et de Meyer ; mais il suffit de parcourir les volumes de M. Bücheler pour voir qu'ils sont bien peu nombreux en regard de la quantité de ceux qui ont été découverts ou signalés depuis, et recueillis dans le *Corpus Inscriptio-*

num latinarum. Aussi, dès le lendemain de la publication, ces textes, si soigneusement édités, si sobrement et si exactement commentés par M. Bücheler, ont été étudiés sous tous les aspects. Sources et réminiscences [1], parallèles grecs [2], idées et croyances [3], langue [4], métrique [5], ont été l'objet de travaux solides, trop nombreux déjà pour qu'on puisse les énumérer tous.

Il n'y a guère eu qu'un point négligé : il eût été autrefois le principal. Quelle est la valeur littéraire de ces petites pièces ? Malgré ses prétentions, notre époque est insoucieuse de la beauté. Si, par hasard, un critique a eu la pensée de ce qu'ils appellent l'esthétique, il a résumé son jugement d'un mot sec et injuste : poésie de Trimalchion. Sans doute, il y a du Trimalchion dans ces inscriptions ; tout n'y est pas également bon. Cependant leurs défauts ordinaires paraissent être la gaucherie et la naïveté, et Trimalchion ne saurait passer pour simple ni pour naïf. Je crois que si l'on veut bien glisser sur les platitudes inévitables [6], un lettré trouvera de jolies surprises dans ce recueil un peu mêlé.

Telle épigramme a dans l'expression de la douleur une discrétion et une brièveté d'une pureté classique. « Le père dédie à Pompéia cette Junon et la place sur un socle élevé : soulagement à sa douleur, fin de ses larmes, croyait-il. Mais maintenant la vue continuelle de ce monument le plonge de nouveau dans les pleurs et dans les gémissements [7]. » Cette épigramme d'une sobriété élégante et presque plastique, a été trouvée en Afrique et elle est acrostiche : il ne faut donc pas se fier aux apparences. D'autres morceaux sont intéressants par les détails, comme le portrait d'enfant, n° 562, ou par les sentiments, comme le n° 1432, qui montre un curieux mélange d'amour et d'élévation religieuse. On pourrait encore citer les n°s 1165, que Fabretti déclarait digne de Catulle ; 904, épitaphe chrétienne, un peu recherchée et convenue, mais non sans grandeur et sans caractère ; 430, épitaphe païenne d'Asiatica, une petite fille qui n'avait pas dix ans, où la tristesse attendrie est soutenue et relevée par une pensée d'immorta-

---

1. Manitius, *Rh. Museum*, L, 286 ; C. Weyman, *Bay. Blaetter*, XXXI, n° 9, et *Rev. d'histoire et de Littérature religieuses*, I (1896), 58 ; Hosius, *Rh. Museum*, L (1895), n° 2 ; etc.

2. G. Kaibel, *Hermes*, XXXV (1900), 569.

3. A. G. Harkness, *The scepticism and fatalism of the Common People*, etc., *American Philol. Assoc.*, XXX (1899), 56 (très exagéré) ; Harrington, *Conceptions of death and immortality*, etc., *ib.*, p. XXVIII.

4. James Curch, *Zur Phraseologie*, etc., *Archiv f. lat. Lexikogr.*, XII (1901), 215.

5. A. W. Hodgman, *The versification ...except Saturnians and Dactylies*, *Harvard Studies*, IX (1898), 133.

6. Les fautes de goût prétentieuses sont rares. Noter l'équivoque du n° 226 : *obstetrix hic iacet nulli grauis*, qui suggère l'idée de *Grauida*.

7. N° 220.

lité; 1434, épitaphe de Manlia Daedalia, qui reposait à Milan *martyris ad frontem*, dans le sanctuaire de saint Satyre, *uirgo sacrata Deo... qui mortale nihil mortali in pectore uoluens, quo peteret caelum semper amauit iter* (ingénieux et éloquent rappel de l'histoire de Dédale); 1512, la jolie épigraphe de la chienne Myia, dont la grâce soutient la comparaison avec le modèle Catulle; 1184, épitaphe de Flavia Nicopolis, qui, par sa grâce touchante, bien qu'incorrecte, est littéraire au sens vrai du mot.

Un lettré d'autrefois aurait encore goûté vivement certains morceaux plus savants, où des souvenirs classiques se mêlent à l'expression personnelle des émotions. Ainsi, les nos 423, 1109 (Horace, Virgile, Catulle et Properce), 1553 (Lucrèce, Catulle, Ovide, peut-être Ennius). Aujourd'hui on n'a que du dédain pour ces « imitations »; on répète le perpétuel sophisme du mérite de l'originalité. L'originalité ne consiste cependant pas à ne rien dire de ce qui a été dit une fois. Les souvenirs littéraires rattachent le présent au passé; ils donnent à une œuvre la solidité et la profondeur. Enfin il faut considérer l'usage qu'on en fait. Toutes les imitations d'Homère n'empêcheront pas Virgile d'être un des trois ou quatre grands poètes de l'humanité. Dans une sphère plus humble, les imitations ne vont pas sans la connaissance du métier, et, dans l'anthologie, on distingue bien vite le versificateur improvisé de l'homme cultivé qui sait composer une pièce. D'ailleurs, on ne comprendra jamais rien aux littératures anciennes, qui sont des littératures de tradition, si l'on s'obstine à prendre pour mesure un genre d'originalité parfaitement indifférent aux écrivains classiques [1].

A côté des imitations, fruit de la culture individuelle, il y a les clichés et les formules. La plupart de ces textes sont des épitaphes. Il est donc inévitable d'y retrouver les mêmes idées et les mêmes expressions. Pour les imaginations pauvres, on avait des épitaphes toutes faites, que l'on adaptait plus ou moins bien aux circonstances. Nous rencontrons donc à côté d'œuvres qui sont, en une certaine mesure, de l'art, d'autres morceaux qui ne sont que de l'industrie. Le recueil de M. B., en classant les textes par mètres, puis par analogie d'expression, permet de reconstituer et de reconnaître ces types clichés [2].

Le recueil de M. Ihm est un peu différent d'aspect de celui de M. Bücheler. Chaque texte y est accompagné d'une bibliographie détaillée et d'un apparat complet. Très judicieusement, M. B. s'est

1. On peut aussi rapprocher de phrases célèbres quelques-uns de ces vers. 216, 6 : *rosa semel floriuit et statim periit*, contient en germe les vers de Malherbe. Le mot de Louis XIV : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné », se retrouve très souvent; cf. 162 : *de qua nihil unquam dolui nisi cum mortua est*, et les inscriptions citées dans le commentaire.

2. Voir, par exemple, 145, 169, 194 et 195, 1452 sqq., etc. M. Bücheler a groupé dans ses commentaires les formules semblables.

borné à une référence aux grands recueils : *Corpus*, Anthologies de Burmann et de Meyer, ou, le cas échant, à un renvoi à la publication spéciale qui a donné le texte, quand celui-ci n'est pas encore dans le *Corpus*.

Voici quelques observations.

Bücheler, 19 : sur Pomponius Victor, cf. *Bulletin de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 1898, 136. — 151 : l'insertion inutile de *tua*, qui interrompt la série des iambes, dans *C. I. L.* XII, 4938, est un exemple intéressant d'un gallicisme. — 218 : noter l'allitération des finales. — 231, 2 : la méprise dans cette phrase négative est à ranger parmi les faits étudiés récemment, l'addition à faux sens d'une négation, dans Tite Live et d'autres auteurs. Voir, entre autres, Polle, *Philologus*, t. L (1892), n° 4; W. Heraeus, *Neue Jahrbücher*, t. 143 (1891), n° 7. — 245, 2 : cette épigramme est attribuée à Florus pour diverses raisons, on ne peut s'empêcher de noter aussi la division des âges de la vie que l'historien applique au peuple romain : *mox exorta est, sensim uigescit, deinde sensim deficit.* Dans l'*Epitoma* (préf. 4), la division est différente. Mais il est curieux de retrouver de part et d'autre la même préoccupation. Dans l'épigramme, *mox* me paraît signifier « en un moment ». — 248, 3 *suo*, *tua*, abl., n'ont-ils pas leur finale abrégée comme mots iambiques ? Cet abrègement peut étonner dans des dactyles; mais, outre que ces vers ne se conforment sans doute pas strictement à l'étalon des œuvres littéraires, il ne fera pas de difficulté pour qui croit à la nature phonétique de cet abrègement. — 260 : sur cette inscription d'Hasparren (maintenant *C. I. L.* XIII, 412), qui a fait couler beaucoup d'encre, voir encore *Bul. de la Soc. des Antiq.*, 1899, 254. — 277 : cf. le commentaire de M. Haverfield, dans *Roman inscriptions in Britain*, III, Exeter, 1894 (extrait de l'*Archaeological Journal*). — 335 : *Siliqua frequens foueas mea membra lauacro. Siliqua* a été l'objet de plusieurs hypothèses. C'est probablement un nom propre. Cf. : *Silique, sis in [pace fidelis; uix(it) annis*, etc. (Inscr. de Maktar, *Bul. Archéol. du comité*, 1894, 255) ; M. Gauckler lit, sans vraisemblance : *Siliquesis* en un seul mot. Dans les autres inscriptions du même lieu, la formule offre les variantes : *fidelis in pace, pia fidelis in pace* (*Ibid.*, 256), sans verbe. — 351 : *Barbara barbaribus barbabant barbara barbis.* Ce vers énigmatique, « nugatorium carmen » d'après M. B., pourrait-être rapproché de formules déprécatoires qui se trouvent sur des amulettes grecques : Βάρβαρος βαρβαριζοῦσα, etc. Cf. *Bul. des Antiq*,, 1900, 213 et les références données, *ib.* par M. Adrien Blanchet. — 859 : une variante intéressante a été publiée récemment et confirme l'une des restitutions proposées par M. B. pour le second vers : *Viuite felices et nostris profundite Manis* | *et memores estis* (cf. n° 90, 5) *uos nobiscum esse futuros* (*Bul. des Antiq.*, 1899, 379 ; provient de Baalbeck). On peut comparer Augustin, *Epist.*, XCV, 9 (p. 513, 22 Goldbacher) : *Memores nostri felices uiuite, magna*

gaudia et solatia nostra, sancti Dei. — 877, voir le commentaire de M. Marucchi, *Bul. della com. arch. com. di Roma*, 1897. — 935, 19, *es, bibe, lude* : cp. l'inscription d'une *tabula lusoria* trouvée en Afrique : *uenari, lauari, ludere, ridere, occ est uiuere*[1]; et le nº 1500. — 938 : Le Blant (*Bul. du comité*, 1897; d'après la *Revue des revues*, XXII, 185, 46) entendait ces vers d'un poudrier (*arenarium*). — 970, 971, 982, 991, 992, 1068, 1152, 1192 ont été l'objet de commentaires ou de corrections dans l'article cité de M. Kaibel. — 1585 : sur ces formules, cf. Cagnat, *Revue de philologie*, XIII (1889), 158; Havet, *ib.*, XX (1896), 101; cp. : *Non fui et fu(i); non su(m); quid ad me?* (*Bul. arch. du comité*, 1891, 236; inscr. provenant de la région de Souk el Arba).

En négligeant les textes connus depuis l'achèvement du recueil, je mentionnerai le seul que j'aie cherché en vain dans M. B. Sur une cuillère d'argent, au musée de Smyrne, on lit : *Balnea uina Venus faciunt properantia fata* (S. Reinach, *B. C. H.*, 1882, 353; cf. Michon, *Bul. des Antiq.*, 1894, 222). On peut comparer le nº 1499, qui se trouve ainsi une fois de plus défendu contre les soupçons de Scaliger[2].

Ihm 12, 1 *quaeris si* forment une parenthèse; cp. 34, 1 *uitam si quaeris operti*. — 46, 13 : l'omission du nom du martyr n'est pas plus étonnante que dans 41, 52, etc. — 63. Le commencement de cette pièce est évidemment altéré, surtout si l'on admet qu'elle est de saint Jérôme. Il s'agit du *psalterium decachordum* (cf. Paul. Nol. *Carm.* XXI, 274 *decachorda sonant pulsis psalteria neruis*). L'auteur énumère les analogies divines et humaines du décachorde. D'abord les dix commandements : *Psallere qui docuit dulci modulamine sanctos nouerat iste decem legis qui uerba dedisset.* Peut-être faut-il lire : *quis*. Vient ensuite une nouvelle phrase et une seconde analogie : *Quot digitis, citharam chordis totidemque dicauit.* [L'emploi de *que* avec un corrélatif est indû, mais il est dans l'esprit de la langue de la décadence, et, si je n'ai pas d'exemple identique à ma disposition, on peut cependant comparer l'addition superflue d'une conjonction dans l'anaphore. Le vers suivant n'est pas intelligible dans sa forme actuelle : *Nomina uel signum numerum crux ipsa notaret.* Le sens se devine cependant : le nombre dix (*decachordus*) a été sanctifié par la croix : X. Je proposerais un texte comme celui-ci : *Nomina uel signum* : « Même le nom (du décachorde) est un signe sacré »; cp. 0, 8 *signaris isto nomine*; 73, 2 *pastoris summi dextera signat oues*; puis : *numerum <ut> crux ipsa notaret*, ou : *numerum crux*

---

1. Cagnat, Bœswillwald et Ballu, *Timgad*, p. 20.

2. Ajouter peut-être aussi *C. I. L.* VI, 10052; je ne crois pas que ce soit par hasard que le commencement donne un hémistiche dactylique : *Vicit Scorpus equis his...*

ipsa notauit. La suite est plus claire. Notons seulement l'image du Christ, *qui uarias iunxit uno sub carmine linguas | ut pecudes uolucresque Deum cognoscere possint;* elle pourrait-être illustrée par l'Orphée des catacombes.

Comme on le pense, les deux recueils sont accompagnés de tables multiples. Il est regrettable que celui de M. Bücheler ne contienne pas une concordance avec les numéros du *Corpus*. Ces deux volumes prendront place dans bien des bibliothèques privées qui ne possèdent pas le *Corpus*, et il eût été libéral de faciliter les recherches.

Paul Lejay.

R. Ehwald, **Exegetischer Kommentar zur XIV. Heroide Ovids.** Gotha, 1900 (progr. nr. 755), 26 pp. in-4.

Ce programme du gymnase grand ducal pour le 2e semestre de 1900 est, je crois, un échantillon d'un commentaire des Héroïdes. Il est à peine besoin de dire qu'il est le bienvenu. M. P. Ehwald apporte, dans ce travail, le résultat d'études approfondies sur Ovide, et sa compétence en la matière est trop connue pour qu'on insiste.

Dans une partie générale, il traite l'authenticité, qui lui paraît incontestable; le caractère, nullement érotique, de la pièce qui tourne autour de l'idée de *pietas* (v. 4); la méthode, qui est celle d'une *controuersia*, non celle d'une *suasoria*, comme dans d'autres Héroïdes; les sources, qu'il ramène à Eschyle (discussion des vv. 23-24).

La deuxième partie présente le commentaire, vers par vers. Suivant la mode actuelle, M. E. recherche les divisions et les règles de composition préconisées par les rhéteurs; il distingue le *prologus* avec son exorde, sa *propositio*, sa *praemunitio* (éventuellement *confessio*); puis la *narratio*, avec *deductio*, ἔκφρασις χρόνου, etc.; puis l'*epilogus cum cohortatione*. J'aime mieux les nombreuses observations de style, dispersées dans ce commentaire, et que l'on pourrait réunir en une analyse des procédés caractéristiques d'Ovide. Il y a là aussi d'excellentes remarques de grammaire, des rapprochements, des discussions sur les imitations ou sur les variantes de la tradition, des interprétations. Dans la discussion du v. 42, *uina soporis erant*, « le vin était une boisson de sommeil », les passages cités de Cicéron, *Tusc.* I, 60, *De diu.* II, 111, sont assez différents; nous traduirions, dans les deux, le génitif par : « le fait de ».

Cette brochure est, en somme, tout à fait digne des travaux antérieurs de M. Ehwald sur Ovide.

Paul Lejay.

Les Trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule, par Adrien Blanchet. Paris, Leroux, 1900. ix-332 pp. in-8.

M. Blanchet a eu une idée ingénieuse. Il croit qu'il y a un rapport entre le nombre des cachettes monétaires et la fréquence des invasions barbares. Dès lors, par la situation topographique des trouvailles, on pourrait déterminer la marche des invasions et suivre, pour ainsi dire, les barbares à la trace. Tout au moins, en combinant ce genre de renseignements avec ceux des historiens, on peut arriver, sur bien des détails, à des conclusions précises et intéressantes. D'autre part, la date de ces cachettes, déterminée approximativement par celle des monnaies les plus récentes, coïncide avec celle des périodes troublées. On tire donc de ces trouvailles, de prime abord dispersées et isolées, un ensemble concordant de faits qui se classent chronologiquement et géographiquement.

L'ouvrage de M. B. est divisé en deux livres. Le premier est l'exposé des conclusions. Il commence par une introduction nécessaire, le précis chronologique des faits de guerre survenus en Gaule et en Germanie depuis le commencement de l'Empire romain jusqu'au v[e] s. Ce travail est solide et utile. On n'a rien d'équivalent, à ma connaissance. M. B. a dressé la série chronologique de ces événements, en donnant l'indication des principales sources et des travaux les plus récents. Sur beaucoup de points obscurs, comme l'invasion de Chrocus (p. 10), le siège d'Autun par Tetricus (p. 12), le soulèvement des Bagaudes (p. 15), on sera heureux de trouver un résumé fidèle de l'état des questions.

Dans le deuxième chapitre du premier livre, M. B. groupe les renseignements fournis par l'étude des trésors monétaires et par l'exploration des ruines romaines. « Passant le Rhin, probablement au-dessous de Cologne, les Barbares se répandaient dans les pays formant le grand-duché de Luxembourg et les provinces de Liège, de Namur et du Hainaut, et de là pénétraient dans la vallée de l'Escaut, puis dans celles de la Seine, de la Marne, de la Saône et du Rhône. Beaucoup de trésors enfouis dans l'Ouest de la Gaule et la plupart des ruines reconnues non loin des rivages de l'Océan, peuvent être expliqués par les actes de piraterie des Francs et des Saxons. » Pp. 52-53. « Les invasions avaient surtout pénétré par le nord de la Gaule... parce que le *limes* et la ligne des *castella* du moyen Rhin et de ses affluents formaient un obstacle suffisant pour arrêter les Germains... C'est probablement la constatation de ces faits qui amena Constantin à abandonner les *castella* des frontières et à placer les troupes en garnison dans les villes de l'intérieur. A cette occasion, les murailles de ces villes furent réparées ou construites. » P. 104. D'autre part, on peut déduire, avec probabilité, certaines conclusions chronologiques : la destruction de Mandeure sous Commode, d'*Aquae* (Baden, Suisse)

par les Alamans sous Septime Sévère, de Lezoux sous Gallien, etc. Mais c'est surtout depuis le commencement du IIIe s., que les invasions, et par suite les cachettes, se multiplient. A partir du IVe s., les trésors deviennent plus rares : la population n'est plus disséminée dans la campagne et se rassemble autour des cités et dans des bourgs fortifiés [1].

Le troisième chapitre a pour sujet les fortifications élevées par les Romains en Germanie et en Gaule. On y trouvera notamment un exposé des dernières recherches sur le *limes* germanique qui a suscité tant de travaux de détail. Un bon résumé dans notre langue est le bienvenu.

C'est au reste le grand mérite du livre de M. Blanchet d'avoir utilisé une quantité de notices fragmentaires dispersées dans les recueils les plus variés et de les avoir coordonnées et éclairées les unes par les autres. Les observations des archéologues de sous-préfecture, insignifiantes aux yeux de leurs confrères historiens, trouvent un but et une portée quand on prend la peine de les rapprocher. Dans ce domaine des trouvailles monétaires, se renouvelle ce qui s'est passé pour les inscriptions ; car il est fort rare qu'une inscription soit, toute seule, de grand intérêt. Quand le livre de M. B. n'aurait que ce mérite, il suffirait pour justifier l'auteur de l'avoir écrit.

La deuxième partie est la liste des cachettes monétaires, classées par régions et par départements. Cette liste n'embrasse pas seulement la France, mais aussi les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse. Elle est accompagnée de la bibliographie de toutes les trouvailles. Elle assure au livre une valeur durable et positive, indépendante de toute théorie.

La théorie peut, sur un point ou un autre, inspirer des doutes. Ainsi, p. 52, les trouvailles sont rares ou nulles dans la forêt des Ardennes et les massifs des Vosges, probablement non pas parce que les envahisseurs les ont évités, mais parce qu'ils étaient peu habités. Il est vrai que, pour cette même raison, les envahisseurs les ont évités. Il y a donc toujours un rapport plus ou moins direct entre les invasions et les cachettes et il est bien peu croyable que la théorie, surtout avec les ménagements que M. B. y introduit, soit fausse sur tous les points [2].

---

1. L'extrême dispersion de la population à une certaine date est un des faits qui frappent le plus, quand on parcourt les nombreux recueils locaux d'inscriptions parus en ces dernières années.

2. P. 102-103, ce que dit M. B. de la part prise par les chrétiens dans la destruction de l'Empire romain est tout à fait insuffisant. La question est complexe et n'a pas encore été bien étudiée. Les textes littéraires, auxquels M. B. se réfère surtout, devraient être soumis à une discussion serrée ; voir, du moins pour Prudence, les articles de P. Chavannes, *Revue d'hist. et de littérature religieuses*, IV, 1899, 332 et 385, et sur la destruction ou la transformation des cultes païens

Quoi que l'on pense de l'hypothèse proposée, le livre de M. Blanchet a un intérêt documentaire. Il ne saurait être négligé par aucun de ceux qu'intéresse l'histoire de l'ancienne Gaule.

S.

R. Röhricht. **Geschichte des ersten Kreuzzuges.** Innsbruck, Wagner, 1901, xii-267 pp. in-8.

Il était depuis longtemps nécessaire d'avoir une histoire de la première croisade au courant des recherches. Les sources avaient été publiées de nouveau ; elles avaient été en partie étudiées avec soin dans des monographies littéraires ; leur filiation et leur importance relative, sur laquelle on s'était pendant longtemps trompé, avaient été déterminées enfin. Tel personnage qui avait joué un rôle principal dans l'expédition sainte apparaissait enfin sous un aspect plus vrai, dégagé par une critique sûre des nuages de la légende. De nombreux renseignements sur les autres combattants se trouvaient maintenant à la disposition des chercheurs, et on pouvait se former une idée plus nette de ce que furent ces pèlerins armés, barbares autant que pieux. Grâce au biographe laborieux de Pierre l'Ermite, M. H. Hagenmeyer, la chronologie de la guerre pour la délivrance du Saint-Sépulcre avait été fixée dans ses moindres détails.

Mais il restait néanmoins tant de choses à établir par soi-même qu'il aurait été difficile pour tout autre que M. Röhricht de donner la nouvelle histoire de la première croisade. Dans son histoire du royaume de Jérusalem, le grand érudit allemand s'était nécessairement occupé aussi de presque tous les faits qui composent l'expédition destinée à établir ce royaume. Il fallait seulement raconter ces mêmes choses dans d'autres proportions et sous un autre point de vue.

C'est ce que M. R. vient d'accomplir avec succès dans sa dernière publication. Dans ces deux cents pages, on a un récit qui, pour être très sobre, sans considérations philosophiques et sans ornements littéraires, est tout à fait complet et ne néglige rien de ce qui touche même d'assez loin au sujet. L'information est d'une incomparable richesse. Et ceux qui pourraient trouver trop grande la place occupée par les notes et références doivent penser aux grands services qu'elles rendront aux spécialistes. Ces derniers y trouveront tout ce qu'il faut pour développer les points de détail. Pour la première croisade ce sera enfin certainement sur cette base que travaillera celui qui aura assez de force et de talent pour donner la grande histoire définitive

---

locaux, Dufourcq, *ibid.*, 239. Les données archéologiques groupées par M. B. sur la même question, p. 66 et n. 4, sont très maigres.

des longues luttes contre l'Islam pour la possession par les chrétiens de Jérusalem et de la Terre-Sainte.

N. JORGA.

Léon MENTION, **L'armée de l'ancien régime,** Paris, May 1900. In-8°, 312 p. 4 fr.

M. Mention, l'auteur bien connu d'un travail sur le ministre Saint-Germain, étudie dans ce volume les transformations de nos institutions militaires depuis Louvois jusqu'à la Révolution. Il passe en revue tous les services : recrutement, armement, discipline, artillerie, génie, fortifications, arsenaux, etc. Toutes ces questions, qui jusqu'ici avaient été examinées à part et traitées exclusivement par des spécialistes, M. Mention les aborde en leur ensemble. Il dresse ainsi un complet tableau de *l'armée de l'ancien régime*, et il n'y a rien ou presque rien à reprendre dans chacun des seize chapitres que le savant auteur a consacrés à ce vaste et difficile sujet. L'exposition est rapide, animée, soutenue par des exemples et des anecdotes, accompagnée de vignettes empruntées aux monuments de l'époque. On ne peut mettre un ouvrage plus instructif et plus intéressant dans les mains de nos futurs officiers, voire de nos officiers [1].

A. C.

Victor de MAROLLES. **Les lettres d'une mère, épisode de la Terreur, 1791-1793,** Paris, Perrin. In-8°, XIX et 375 p.

L'auteur a tort de nous dire dans sa préface (p. XVII) que « chacun de nous, en regardant autour de soi, peut reconnaître les éléments d'un comité de salut public tout prêt à entrer en fonctions », que « l'ère des lâches délations n'est pas close », que « de la prison à l'échafaud il n'y a qu'un pas à franchir ». En sommes-nous là, vraiment? Dans tous les cas, M. de Marolles — et nous l'en félicitons — n'est pas prêt « à subir la loi des suspects » et « à se laisser imposer une nouvelle Terreur ». On comprend d'ailleurs ses sentiments lorsqu'on lit son livre.

Ce livre commence par un intéressant chapitre sur les Quatre-Solz de Marolles et sur Coulommiers en 1789 (voir notamment l'état de fortune des principales familles de la ville au moment de la Révolu-

1. Le d'Hautpoul de Brienne n'est pas le célèbre d'Hautpoul et Marmont a été à l'École de Châlons, et non à l'École de Metz (p.94).

tion, pp. 15-19). Les Marolles se retirent dans leurs terres. Mais ils ont un ennemi, Le Roy de Montflobert, — auquel M. Victor de M. a raison de consacrer tout un chapitre — Le Roy qui devient maire de Coulommiers et membre des Jacobins de Paris, qui prend plus tard le nom de *Dix-Août*, qui siège au tribunal révolutionnaire et qui, sans qu'on plaigne son sort, monte sur l'échafaud après la chute de Robespierre. Le Roy ne put empêcher l'élection de M. de Marolles à la Législative. Mais, en octobre 1793, il sut faire arrêter M. de Marolles, sa femme et son fils aîné.

M. de Marolles fut mis en liberté au bout de quelques jours. Aucune charge n'avait été relevée contre lui. Mais sa femme et son fils aîné restèrent en prison. On les accusait de complot contre la République : les lettres que Mme de Marolles avait écrites en 1791 et en 1792 à son fils Charles, alors officier au régiment de Béarn à Saint-Domingue, manifestaient des principes contre-révolutionnaires.

Ces lettres, M. Victor de Marolles les publie intégralement. Elles ne sont pas très attachantes, et l'histoire en tirera peu de profit. Mais, si Mme de Marolles n'aime pas les jacobins, si elle assure que les émigrés dans leur rage écraseront les Parisiens, si elle applaudit au courage que le roi a montré au 20 juin, était-ce une raison pour lui couper la tête ainsi qu'à son fils ?

M. de Marolles obtint de plaider la cause de son fils et de sa femme, et l'auteur du livre nous communique le brouillon du discours qu'il dut prononcer. On trouve également dans le volume d'autres documents et détails curieux, notamment sur les otages du roi et sur la « petite Vendée » ou « conspiration de Coulommiers ». Bref, le volume se lit avec intérêt [1].

A. C.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, **Lettres écrites d'Égypte à Cuvier. Jussieu Lacépède, Desgenettes, Redouté jeune, Norry,** etc., aux professeurs du Muséum et à sa famille, recueillies et publiées avec une préface et des notes par E.-T. Hamy. Paris, Hachette, 1901. In-8°, xxviii et 300 p. 3 f. 50.

Ces lettres écrites par Geoffroy Saint-Hilaire aux professeurs du Muséum et surtout à Cuvier, son intime ami, nous renseignent sur les travaux de la Commission d'Égypte et de l'Institut national du Caire et particulièrement sur les travaux du jeune savant qui fit alors de curieuses observations et lut à l'Institut des mémoires de la plus haute valeur. On sait qu'il fit partie d'une des deux commissions qui

1. P. 101, il fallait mettre en note que *Detré* est Descrots d'Estrées; p. 119 ligne 5 lire sans doute Luckner au lieu de *Custine*; p. 150 lire Polverel et non *Polvéride*.

remontèrent le Nil jusqu'aux cataractes ; malheureusement, ses lettres relatives à la Haute Égypte ont disparu. Il nous apprend qu'à Suez il a fait des constatations très intéressantes pour la géographie zoologique et durant les derniers mois de son séjour, dans ses recherches sur les poissons de la Méditerranée, il découvre des nouveautés inattendues. Nous le voyons alors miné par la dysenterie et atteint d'une grave ophtalmie qui le rend aveugle pendant vingt-neuf jours; mais une fois guéri, il fait à l'Institut du Caire des lectures sur les sujets les plus divers et c'est justement lorsqu'il est sur le point de quitter l'Égypte qu'il trouve les deux poissons électriques, les deux tonnerres, comme les appellent les Arabes, que nourrissent les eaux de l'Égypte. Ces lettres de Geoffroy Saint-Hilaire n'ont pas seulement un intérêt scientifique. L'historien en fera son profit. Geoffroy assiste des terrasses de Rosette à la destruction de la flotte de Brueys, et il accuse l'amiral du désastre : « il était difficile de plus mal embosser. » Il retrace les commencements de la conquête, les Français pleins de confiance naïve, la population indifférente, les femmes qui s'apprivoisent et qui, après avoir pleuré, osent maintenant regarder de leurs jalousies l'étranger qui passe. Bientôt il « décompte » : on jure après Savary qui peignait l'Égypte comme un pays enchanteur ; on trouve Volney « véridique en tout » ; on juge que le séjour pourra, s'il dure longtemps, devenir « insupportable ». Soudain éclate l'insurrection du Caire : les savants sont assiégés et ils ont la douleur de voir détruits leur cabinet de physique, leurs instruments et nombre d'outils de précision amassés à grands frais. Mais au milieu de l'émeute Geoffroy « garde toute la tranquillité de son âme » et il assure que les périls, les fatigues, le désert, les Arabes ne l'ont jamais étonné. Bonaparte l'apprécie, l'invite à sa table, et Geoffroy, sous le charme, appelle Bonaparte son « illustre chef », l' « homme du siècle », le « meilleur des hommes » (p. 87). Il rapporte les derniers instants que Bonaparte passa dans son palais du Caire, son entretien avec Monge et Berthollet, ses paroles devant son état major sur la « dignité des sciences ». Il montre qu'après le départ du général, le découragement s'empare de tout le monde. « Il ne nous reste plus, écrit Geoffroy à Cuvier, qu'à nous envelopper dans nos manteaux », et il ajoute que sa santé est délabrée, son corps usé, qu'il a « trouvé le terme de son courage », qu'il se rappelle avec douleur tout ce qu'il a quitté, qu'il désespère de revoir jamais ses parents et ses amis. L'évacuation s'avance. Pourvu que les collections soient sauvées, pourvu que les matériaux recueillis, ces « matériaux du plus bel ouvrage qu'une nation ait pu faire entreprendre », soient heureusement rapportés en France! Car c'est l'ouvrage de la commission des arts qui « excusera aux yeux de la postérité la légèreté avec laquelle notre nation s'est précipitée en Orient ; en déplorant le sort de tant de braves guerriers qui ont succombé en Égypte, on se

consolera par l'existence d'un ouvrage aussi précieux ! » On remarquera que Geoffroy connaissait Menou (p. 66) et qu'il ne lui est pas hostile ; il vante, au contraire de ses camarades, la justice et l'intelligence du général. Geoffroy sut profiter de son crédit pour imposer aux Anglais le respect de la « propriété intellectuelle », et obtenir que les collections de la commission qui tenaient à peine dans cinquante-cinq caisses, seraient exceptées de la capitulation ; mais le modeste savant se tait sur le rôle important qu'il joua dans cette négociation. Le recueil que nous offre M. Hamy, mérite, comme on voit, d'être accueilli avec reconnaissance. Les lettres qui le composent ont été tirées de différentes archives, de la correspondance de Cuvier donnée récemment à l'Institut, des lettres à Jussieu et aux professeurs du Muséum d'histoire naturelle, des papiers de la famille de Geoffroy. L'éditeur s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Sa préface est écrite avec goût et compétence. L'annotation copieuse, exacte, puisée aux sources et fort utile, est irréprochable. M. Hamy a mis dans cette publication tout le soin et toute l'érudition qu'on lui connaît [1].

A. C.

Moncure-Daniel Conway. **Thomas Paine, 1737-1809 et la Révolution dans les Deux-Mondes,** traduit de l'anglais par Félix Rabbe, avec portrait. Paris, Plon. 1900. In-8, xl et 460 p., 7 fr. 50.

On regrettera que la traduction de M. Rabbe offre quelques défauts : il traduit *Hessians* ou Hessois par « Hessiens », *resignation* ou démission par « résignation », *injury* ou tort par « injure », *a species of jockeyship* par « une espèce de l'art de courses ». Mais telle quelle, cette traduction fera connaître au public français un personnage d'une grande importance historique, et elle contient beaucoup plus que l'ouvrage anglais (qui, j'en demande pardon à l'auteur, a paru en 1892, et non en 1893) : depuis l'apparition du *Life of Paine*, M. Conway a trouvé de nouveaux documents et cette version française est, nous dit-il, le résumé complet de ses travaux sur l'époque révolutionnaire telle qu'elle apparaît dans la carrière du grand citoyen qui fut renié par l'Angleterre et adopté par les États-Unis et par la France. Nous n'analyserons pas ce gros volume qui comprend vingt-sept chapitres et qui offre une lecture très intéressante. Peut-être M. C. aurait-il pu serrer, condenser son récit en certains endroits. Peut-être est-il trop favorable à son héros. Mais il aura le mérite d'avoir, comme il dit, arraché Paine au pilori, d'avoir écarté la boue que tous les passants lui jetaient pieusement, d'avoir raclé la couche de goudron qui l'avait noirci pen-

---

1. P. viii et 109 lire Dommartin et non *Dammartin* ; p. 71 le *Zullkousky* ou *Zulkowsky* cité est le *Sulkowsky* de la p. 85 et *Sulkowski* de la p. 108.

dant un siècle (p. XIX), et il raconte avec une sorte d'enthousiasme comment une fois convaincu que Paine avait grandement contribué à l'histoire du temps, il se laissa saisir et entraîner à travers les archives de Washington et de New-York, de la Virginie, du Pensylvanie, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Angleterre et de la France. On peut dire que jamais biographie ne fut préparée et composée avec tant d'amour, tant de patience et de conscience. L'auteur a suivi partout les traces de Paine et c'est à Paris qu'il a terminé son travail, tout près du passage des Petits-Pères, où Paine vivait entouré d'amis dans l'automne de 1792, où il fut arrêté dans l'hiver de 1793, où il fut, au sortir de prison, recueilli par Monroe (p. XL). Il retrace d'une façon très intéressante les premières influences que subit Paine et ses premières luttes, ses relations avec Franklin, son départ pour le Nouveau-Monde, l'ardeur avec laquelle il soutint par ses écrits politiques les États-Unis dans leur guerre de huit années contre l'Angleterre, l'impression profonde que firent ses articles et notamment le célèbre *Common Sense* « dont la popularité n'a pas d'exemples dans l'histoire de la presse », sa nomination au poste de premier secrétaire des affaires étrangères, sa controverse avec Deane dont seul il connaissait la vénalité, son voyage en Europe. Une nouvelle Révolution éclate alors où Paine joue son rôle : la Révolution française. Il ne se borne pas à envoyer à Washington, de la part de Lafayette, la clef de la Bastille; il répond à Burke par son livre des *Droits de l'homme*; il plaide à Paris en 1791 la cause de la République; il reçoit en 1792 de la Législative le titre de citoyen français et il est élu à la Convention par quatre départements (Oise, Puy-de-Dôme, Somme, Pas-de-Calais). Mais il essaie de sauver Louis XVI parce que tuer un monarque n'est pas tuer la monarchie, parce qu'il faut tuer le roi, mais épargner l'homme, et pendant qu'il est proscrit en Angleterre, le voilà suspecté en France, regardé comme girondin, épargné encore par les jacobins, mais voyant tous ses amis fugitifs ou décapités, désespéré que » le tribunal révolutionnaire prenne la place de l'Inquisition et la guillotine, celle du bûcher ». Il se retire dans une vieille maison du faubourg Saint-Denis où il reçoit ses amis d'Angleterre et d'Amérique. Bientôt il est arrêté à son tour, et M. Conway nous révèle que ce fut à l'instigation de Gouverneur Morris qui craignait d'être remplacé et dénoncé par Paine : « Morris, dit un espion, est trop fin pour laisser un pareil poisson s'échapper et nager dans ses eaux et il a dit à Robespierre qu'il n'a aucune connaissance de droits de naturalisation que puisse réclamer Paine ». Le comble, c'est que Morris écrivit en Amérique qu'il avait réclamé Paine comme Américain ! L'excellent livre de M. Conway se termine par le récit de la délivance de Paine, des derniers jours qu'il passe en Europe, de son retour à New-Rochelle et de sa mort. On remarquera dans ces dernières pages des extraits de la correspondance de Paine sur sa captivité, l'analyse du *Siècle de la*

raison et de curieux détails sur les rapports de Paine avec la famille de Nicolas Bonneville (cf. préface, p. xxxii-xxxv). L'appendice renferme un instructif passage d'un Mémoire de Genet sur le jugement et l'exécution du roi (communiqué à M. Conway par le fils de Genet, avocat à New-York). Mais ce qu'il faut surtout louer dans ce volume, c'est la masse de renseignements qu'il contient et que l'auteur a rassemblés avec tant de labeur et de soin, après tant de voyages et de démarches, c'est la conviction sincère et ardente qui l'inspire, c'est le zèle admirable avec lequel il a cherché, trouvé, comme il dit, une strate Paine dans la formation politique et religieuse des deux mondes. L'ouvrage est une des biographies les plus documentées, les plus fouillées et les meilleures qui soient [1].

A. C.

Bernadotte, Napoléon et les Bourbons, 1797-1844 par Léonce Pingaud, Paris, Plon, 1801. In-8, 452 p.

Le livre de M. Léonce Pingaud sur Bernadotte est fort attachant, plus attachant que celui de M. Schefer puisqu'il nous présente Bernadotte maréchal d'Empire, et plus tard, comme prince et roi de Suède, dans ses rapports avec « Napoléon et les Bourbons ». M. P. nous montre surtout l' « incroyable ambition » (comme disait Ségur) du personnage, la pensée de la France qui le hantait, ses sentiments hostiles envers ceux qui dans sa première patrie occupaient à son détriment la première place. D'un bout à l'autre du livre nous voyons Bernadotte jaloux de Bonaparte et se croyant son égal. Au 18 brumaire, sans trop se compromettre, il guette vainement l'occasion de saisir le pouvoir, et dès lors commence son vilain rôle : époux de Désirée Clary qui fut aimée de Napoléon, toujours protégé par son beau-frère Joseph, il peut impunément garder une attitude équivoque, tantôt servant, tantôt trahissant, regardé aujourd'hui comme un ennemi déguisé, et traité demain comme un parent, sûr d'être favorisé ou pardonné. Car Bonaparte lui pardonne tout, et son opposition dans le conseil d'Etat, et ses relations jacobines, et le complot de Rennes, et sa conduite en 1805, et son immobilité calculée à Iéna, et son

---

1. P. 254, Miranda n'était par Mexicain puisqu'il est né à Caracas. Peut-on dire p. 209 que Paine était *député pour Calais* (dire plutôt « du Pas-de-Calais), p. 290, que Mme Roland était *mystical*, et p. 303 que Barère était le chef du Comité de salut public ? P. 443, lire La Haye et non *La Hague*. Voici un passage de Forster que M. Conway n'a pas connu (*Schriften* ix, 25) : « Je n'ai pas trouvé beaucoup en Thomas Paine, il vaut mieux jouir de lui dans ses écrits. Il a à un haut degré l'humeur et l'égoïsme de maint Anglais. Tout son visage est rouge de feu et plein de boutons pourprés qui le rendent très laid ; du reste il a des traits spirituels et un œil de flamme ».

absence du champ de bataille d'Eylau, et sa lenteur à Wagram, etc., etc. (voir p. 91). Déjà maréchal et prince de Ponte-Corvo, Bernadotte devient prince royal de Suède, et son premier mot en débarquant à Gotheborg, c'est qu'il ne veut être ni le préfet ni le douanier en chef de Napoléon. Il se venge dès lors; sa jalousie contre Napoléon s'est transformée en haine; toute sa ruse et sa patience se déploient pour pousser la Suède, malgré elle, vers la Russie. Il ne se détache pas aussitôt ni formellement, et il a des instants d'hésitation naturelle; mais dès qu'il sait la Poméranie suédoise occupée par les Français, il s'allie avec Alexandre qui lui promet la Norvège et à qui il promet de faire une diversion en Allemagne contre Napoléon. A l'entrevue d'Abo avec le tsar et l'anglais Cathcart, il propose de descendre en Bretagne, de soulever la France, et Alexandre lui réplique qu'il verra volontiers les destinées de la France entre les mains du prince royal de Suède. Là-dessus le Gascon s'enflamme, et il songe à revenir en France, à remplacer Napoléon, à ceindre la couronne par excellence, celle du Béarnais. « De même que le révolutionnaire perçait sous le prince, le prétendant au trône de France subsista sous le roi éventuel de Norvège. Voir son fils recueillir l'héritage de la péninsule scandinave et rentrer lui-même en souverain à Paris, tel fut le rêve qui traversa fréquemment sa pensée de 1812 à 1815. Il entendait reconstituer l'Etat suédois selon ses vues, mais trouver sa récompense ailleurs; il pensait fonder en France, sous le patronage de l'autocrate russe et selon les idées de Mme de Staël, une monarchie militaire par ses origines, sincèrement constitutionnelle au sens de 1789 par son esprit » (p. 173). Il aborde en Poméranie; il voit Alexandre et Frédéric-Guillaume à Trachenberg et leur révèle la tactique qui les fera vaincre : refuser la bataille à Napoléon, mais attaquer ses lieutenants. S'il n'a pas le titre de généralissime réservé à Schwarzenberg, il commande l'armée du Nord, et le voilà de nouveau un personnage double : Suédois et Français, mais plus Français que Suédois, pensant à régner sur la France sans perdre son futur trône de Stockholm, assez incertain de sa destinée, et, pour ne rien compromettre, restant presque toujours à l'arrière-garde. A Grossbeeren, il ne fait donner qu'une batterie et se soucie plus de tenir ses Suédois hors de portée que de les mener au secours de Bülow. A Dennewitz, même indécision, mêmes retards, et Pozzo di Borgo qui l'accompagne, dénonce son inertie avec indignation. Néanmoins, malgré sa lenteur, c'est son intervention qui, à Leipzig, assure la victoire des alliés. Il ne paraît pas le 16 octobre, et il se tient encore à distance le 18; pourtant, il se décide à midi, et c'est lui qui recueille les Saxons déserteurs, qui tourne leur artillerie contre Delmas et Friant. Après Leipzig, son armée se disloque; ses contingents russes et prussiens se dispersent; lui, avec ses Suédois qu'il ménage, occupe le Hanovre, puis guerroie contre le Danemark qui lui cède la

Norvège ; puis, lorsqu'il sait la succession de France ouverte, s'efforce comme il dit à Thornton, d'être au moins l'intermédiaire de la nation française, et, s'il peut, de devenir son protecteur ou son roi. Mais il n'ose aller franchement à son but, et, malgré l'appui d'Alexandre, malgré les lettres de Mme de Staël qui voit en lui un Guillaume III, il est trop éloigné des uns, trop oublié des autres pour supplanter les Bourbons. Il se perd dans des intrigues, et quand il arrive à Paris, il est relégué, contre son attente, au second rang des vainqueurs. Et cependant, même roi de Suède, sous le nom de Charles XIV, il reste Français au fond de l'âme, il ne cesse d'évoquer ses aventures de jadis, de rappeler les impressions du passé, et l'opinion française est la seule divinité de sa jeunesse à laquelle il demeure fidèle : il travaille sans bruit à conquérir l'indulgence de la France, il veut mourir en paix avec son pays d'origine, et il cherche, il paie des avocats pour le réhabiliter auprès du peuple dont il est sorti. L'étude de M. Pingaud, composée d'après une foule de documents inédits, offre une lecture très agréable. L'auteur n'est pas seulement un érudit et un chercheur — (que de choses il a trouvées, par exemple, sur les mystérieuses démarches de Bernadotte et de ses agents à la fin de 1813 et dans les premiers mois de 1814 !) c'est encore un psychologue, et il a très bien peint, sans indulgence et avec beaucoup de finesse, d'esprit et de malicieuse ironie, sous tous ses aspects et dans tous ses contrastes, dans son astuce, dans ses prétentions vivaces, dans ses exagérations de langage, le caractère de celui qu'il nomme le plus hardi, le plus extraordinaire, le plus heureux des cadets de Gascogne [1].

A. C.

Documents publiés par la Société d'histoire contemporaine. Paris, Picard. 1900-1901.

Kléber et Menou en Egypte, publié par Fr. Rousseau, avec une carte. In-8, LIX et 455 p.

Souvenirs politiques du comte de Salaberry sur la Restauration, 1821-1830, publiés par le comte de Salaberry son petit-fils, 2 vol. In-8, XIX et 285 p., 325 p.

Une femme de diplomate, Lettres de Mme Reinhard à sa mère, 1798-1815, publiées par Mme la baronne de Wimpffen, née Reinhard. In-8, XXVII et 450 p.

La Société d'histoire contemporaine poursuit avez un zèle et une vaillance dignes de tout éloge ses publications de documents historiques.

On trouvera dans *Kléber et Menou* les lettres écrites par ces deux gé-

1. P. 214 lire Dufresse et non *Defresse ;* p. 237 pourquoi parler d' « invincibles remords » chez Bernadotte ?

néraux depuis le départ de Bonaparte, d'août 1799 à septembre 1801. M. François Rousseau les a tirées du dépôt historique de la guerre et d'ouvrages imprimés, comme les *Mémoires* de Berthier et de Reynier, le *Kléber* de Pajol, les *Pièces relatives à l'armée d'Orient* publiées en l'an IX par ordre du Tribunat, le *Moniteur*, la *Gazette de Leyde*. Il indique d'ailleurs la provenance de chacun des documents qu'il publie et il a réimprimé les pièces après les avoir collationnées autant que possible sur l'original. On sera aise de trouver réuni en un volume tout ce qui concerne cette période bien tranchée des commandements de Kléber et de Menou. Dans une très solide introduction, M. Rousseau apprécie les deux successeurs de Bonaparte qu'il trouve « singuliers » : l'un voulait, malgré ses instructions, retourner en Europe et faisait bon marché de cet établissement français d'Afrique qu'il avait immortalisé, presque malgré lui, par la victoire d'Héliopolis ; l'autre paraissait comprendre les desseins de Bonaparte et même, dans son activité brouillonne et impatiente, il les outrepassait, sans être capable de les mener à bonne fin. L'annotation, souvent instructive, puisée aux sources, rehausse la valeur de cet important volume [1].

Le comte de Salaberry, député sous la Restauration, était loyal, droit, probe, mais un homme d'extrême-droite, un royaliste intransigeant, un « chevau-léger », et avec cela, agressif, entraîné volontiers aux vivacités et aux outrances de la polémique, et que Timon décrit marchant le pistolet au poing contre les libéraux et, du haut de la tribune, répandant sur eux les bouillantes imprécations de sa colère. Tel il paraît dans les *Souvenirs politiques* que publie son petit-fils. Il déclare dès le début qu'il veut « repousser les mensonges systématiques avec lesquels le Bertin de Vaux, ma commère Michaud et autres fourbes ou insensés calomnient tous les matins ». Il traite le duc de Richelieu d' « eunuque en politique, en administration, en moralité ». Il applaudit à la chute du ministère Martignac « ministère à concessions » et à l'avènement du ministère Polignac, « ministère religieux, monarchique, consciencieux » ; il qualifie les 221 de « majorité factieuse » ; il ne voit en France qu' « audace », « démence de l'impiété » et « esprit de révolte ». Ces citations suffisent. Mais le comte de Salaberry n'avait pas seulement du caractère ; il avait de l'esprit, de la sagacité et de l'humour ; il critique Chateaubriand de la façon la plus

1. Il y a pourtant des critiques à faire : p. 17, Jullien n'est pas le fils de Jullien de la Drome, c'est Jullien de Bidon qui devint préfet du Morbihan ; p. 62, lire Veaux et non *Vaux* ; p. 308, le général Faultrier cité est François-Claude-Joachim Faulrer de l'Orme, né à Metz le 15 août 1760 et mort à Nordlingen le 7 novembre 1805 ; on l'a confondu avec Simon, son frère, qui d'ailleurs ne fut général qu'en 1806 ; p. 442, erratum à l'erratum : il faut écrire Phélipeaux et non *Phélippeaux* ou *Phélypeaux*. Certains personnages n'ont pas de note : Sartelon, Delzons, Duranteau, Fugière, Marc Aurel, et mieux valait une note sur ces personnages que sur Desaix, Friant et autres généraux connus.

mordante et il fait de piquants portraits d'un grand nombre de ses contemporains. Dans son décousu et sa partialité, cet ouvrage est une source que les historiens de la Restauration ne devront pas négliger.

Les lettres de Mme Reinhard (Christine Reimarus) à sa mère ont été traduites de l'allemand par sa petite fille Mme de Wimpffen. On les lit avec intérêt. Mme de Wimpffen les a réparties sous sept rubriques : Toscane, le ministère, Helvétie, Moldavie, Russie, Retour, Invasion, Restauration. L'historien trouve à glaner dans ces sept chapitres. A Florence, Mme Reinhard voit Pauline Leclerc qui « aime à s'amuser, à parler toilette », Macdonald qui va se faire battre à la Trébie, Serurier qui lui raconte gaiement comment on change une constitution, et elle assiste avec horreur aux excès de nos commissaires, aux « rapines » de ces « barbares » qui veulent fondre des pièces d'orfévrerie de Benvenuto Cellini. Elle nous montre la situation difficile de Reinhard au ministère et c'est avec joie qu'elle quitte Paris pour Berne. La mission de Moldavie est la moins heureuse des missions de Reinhard : le trajet a été pénible, et lorsque les Russes envahissent la principauté, ils déportent le diplomate et sa femme à Krementschuk. L'internement cesse au bout de quelques semaines, mais après combien de traverses et d'angoisses ! Reinhard est alors nommé ministre à Cassel près la cour de Westphalie ; mais cinq ans plus tard, il faut fuir devant les Cosaques. En 1814, Mme Reinhard assiste à la rentrée des Bourbons. Elle meurt l'année suivante. Ses impressions de voyage sont fort attachantes. Mais on notera surtout dans ses lettres ce qu'elle dit des généraux, de l'incapable Gaultier, par exemple, de Talleyrand, de Bonaparte qu'elle admire, qui lui semble avoir « toutes les audaces et tous les courages », qui a fait le 18 brumaire à la satisfaction de la France entière et, ce faisant, « s'est montré ce qu'il est toujours, d'une immense supériorité. » Remarquons aussi le jugement sévère et juste qu'elle porte sur Joséphine. Citons enfin les pages de ces *Lettres* que les amis de la littérature allemande liront volontiers, celles qui concernent Kerner [1] (à recommander à M. Ad. Wohlwill), Gœthe que Reinhard connut à Carlsbad et que Mme Reinhard apprécie plusieurs fois (à recommander au *Gœthe-Jahrbuch*) et Lavater [2].

A. C.

---

1. Pourquoi ne pas nous dire qu'il se prénomme George ?

2. P. 18, lire Mangourit et non *Mangouri* (à la table *Mangoune*) ; p. 55 (et table) Montrichard et non *Monichard* ; p. 179 Lacy et non *Lassi* (manque à la table) ; p. 392 (et table) Pougens et non *Pongens*. Relevons encore p. 3 *Trent* pour Trente et *Dohm* pour Dohm, p. 26 *Hugon de Basseville* pour Hugou de Bassville ; p. 326 *Froman* pour Frommann. La faute la plus grave peut-être est les rochers de la *Meilleraie* (p. 124 et 127) pour Meillerie, et il eût fallu p. 360, rectifier l'erreur de Mme Reinhard qui écrit *Laplanta* pour « Kirgener de Planta ».

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1901

Théorie de l'Ordre, par Jules DELAFOSSE. 1 vol. in-8, I. xix. 399. Plon et Nourrit, édit., 1900.

Les lecteurs qui s'attendraient à trouver traité dans le livre de M. Delafosse le sujet qu'annonce son titre, seraient déçus. Il contient une critique bien plus qu'une théorie, et l'analyse de ce qui est aux yeux de l'auteur un profond état de désordre social, plutôt que le tableau méthodique d'un régime ordonné. Ce volume sera, surtout d'ici à quelques années, utile à consulter pour qui voudra connaître la psychologie d'un réactionnaire plébiscitaire de l'an 1900. M. D. ne se fait pas d'illusions sur la monarchie héréditaire. Tout en la regrettant, il constate qu'elle est morte ou mourante, morte en France, et mourante partout (je ne sais si c'est bien exact), partout sauf en Russie. Il n'a pas non plus d'illusions sur le suffrage universel, qui lui apparaît l'absurdité des absurdités : mais persuadé que le suffrage universel est indestructible et irremplaçable, il cherche un régime politique qui s'en accommode.

Est-il besoin de dire que M. D. le voudrait aussi loin que possible de notre république parlementaire, pour laquelle il n'a pas assez de sévérités et dont il détaille tout au long les défectuosités? Est-il besoin de dire aussi que cette partie critique de son ouvrage est la plus considérable, étant la plus aisée à rédiger? La critique du parlementarisme tel que nous le pratiquons est devenu un lieu commun. Il est difficile d'y innover. L'un y met plus d'esprit, l'autre

plus de passion : le fond des arguments reste le même. M. D., incisif dans certaines pages, banal dans d'autres, n'y ajoute pas grand chose. Il pêche souvent par exagération, — due à l'esprit de parti,— et par supposition que les institutions parlementaires marchent mieux ailleurs qu'en France, ce qui me paraît contraire à la vérité.

La constitution qu'il voudrait se rapproche de celle de 1852 — avec un président au lieu d'un empereur, issu du suffrage universel — un Sénat nommé par les représentants des grands intérêts du pays au lieu d'être désigné par le souverain — et le parlementarisme réduit à sa plus simple expression. Il oublie que le deuxième empire lui-même a été obligé d'en arriver au parlementarisme à peu près complet, dans ses dernières années. Un régime représentatif appuyé sur le suffrage universel finira toujours par accorder la véritable prédominance à ceux qui sont les élus de la nation : ou bien, le président qui se considèrera comme le véritable représentant du pays voudra gouverner sans députés. Il y a là un antagonisme fatal, et c'est ce qui fait reculer les esprits réfléchis devant une modification constitutionnelle du système de nomination du président. Le remède aux maux du parlementarisme viendra plutôt des mœurs que d'un changement de la constitution.

Dans la critique de notre enseignement public, M. D. tombe quelquefois juste, et souvent à côté. Il ne tient pas compte de la marche fatale des idées et des méthodes. Regretter le passé c'est bien; mais vouloir qu'il revive quand il est mort, et surtout maudire ceux qui le sentant mort ont cherché à faire autre chose, c'est puérilité. La neutralité de l'école l'indigne : c'est là cependant où tendent toutes les nations. L'insuffisance de la morale civique l'exaspère : il faudra bien cependant qu'elle se complète et s'impose, sans nuire à l'influence des morales confessionnelles pour les parents qui voudront y recourir. Les reproches de M. D. au caractère encyclopédique et anti-pratique de notre enseignement sont plus justes : mais là encore tout a été dit, et M. D. ne peut guère que répéter — avec talent du reste — ses prédécesseurs en censure scolaire.

Il serait trop long de suivre M. D. dans son étude des conditions où la république parlementaire a placé l'armée, la magistrature, la presse, l'Eglise, ou plutôt de la façon dont elle a, suivant lui, tout désorganisé et démoralisé. Nous tomberions d'ailleurs en pleine politique, et ce n'est pas ici le lieu d'en faire, ni même d'en écrire. M. D. n'a pas su se dégager assez des passions qu'elle inspire pour que son livre puisse avoir la valeur d'un jugement impartial. Il restera comme un document intéressant par le talent de l'auteur, par le nombre de choses et d'hommes qu'il a vus et coudoyés, par l'incarnation qu'il est des opinions et des sentiments d'un groupe de Français plus important par leur situation sociale que par leur nombre : il ne peut pas passer pour une constatation définitive des effets et des causes de notre situation

politique. Aussi bien, sommes-nous peut-être trop près des événements d'où celle-ci est issue, pour qu'une pareille analyse puisse être tentée et réalisée avec les garanties qu'elle exige. En tout cas, M. Delafosse n'a pas les qualités d'esprit qui correspondent à ces garanties. Il dit quelque part dans son livre : « L'exagération n'est pas un mensonge : ce n'est qu'un grossissement de la vérité » (p. 282). Une telle déclaration d'un auteur indique ses tendances et fournit la meilleure critique de sa méthode.

Eugène d'EICHTHAL.

G. H. DALMAN, **Palæstinischer Diwan** etc. Leipzig. Hinrichs, 1901- XXXIV-369 pp. in-8°.

C'est un recueil de chansons populaires recueillies avec soin par l'auteur, pendant un séjour de quinze mois en Palestine ; transcription phonétique, traduction et même spécimens assez nombreux avec notation musicale. L'objectif primitif de l'auteur était de trouver, si possible, des points de comparaison pour l'exégèse du Cantique des Cantiques. Il a dû s'apercevoir bien vite que c'était là une illusion. Sans doute, dans la série des chansons d'amour qu'on peut entendre chez les fellâhs et les bédouins, il y a plus d'un trait qui rappelle les façons de sentir et de dire de l'auteur inconnu du joli épithalame biblique ; mais on en trouverait tout autant dans les produits de la Muse populaire de pays autres que la Palestine.

La tentative de l'auteur n'en est pas moins intéressante pour la philologie arabe et la psychologie ethnique. Toutefois, elle n'est pas aussi nouvelle qu'il se l'imagine. Il ne paraît pas savoir qu'il a eu, dans cet ordre de recherches, des précurseurs qui ne sont pas sans mérite ; je citerai, entre autres, les excellents travaux de M. Baldensperger et de Mme Lydia Einszler sur les usages des indigènes de Palestine.

De nombreuses notes donnent des éclaircissements sur les points douteux ; elles sont, en général, exactes, bien qu'un peu sèches. Un index eût été très désirable.

P. 82, Dalman explique l'expression *dhimmi*, désignant les juifs et les chrétiens, par « tadelnswerter » ; ce ne peut être là qu'une étymologie populaire (visant *dhamm* « blâme ») ; on s'étonne de la voir prise pour argent comptant par un arabisant sérieux ; le *dhimmi*, les *ahl dhimmé* sont proprement ceux qui jouissent de la garantie accordée par l'islam aux deux religions tolérées ; en l'espèce, dans la chanson en jeu, il s'agit d'un orfèvre, métier dont justement les chrétiens et les juifs ont le monopole en Syrie.

Dans le récitatif nuptial à développements divers, qui commence

invariablement par le vers : *yâ halâli, yâ mâli*, je n'ai pas trouvé le motif très fréquent :

yâ halâli, yâ mâli (bis)
yâ 'khouâni rouddoûh aleyi.
(« ô mes frères, faites-moi le répons »).

P. 158. La chanson des pèlerins de Nebi Moûsa. — Il est exact que par le *tehlil* les Musulmans entendent la profession de foi fondamentale : « il n'y a de dieu que Dieu » ; toutefois, je crois bien que le mot est apparenté au *hillel* hébreu, et particulièrement au dérivé liturgique de ce verbe : *hallelou yah*, « alleluiah » louez Dieu ! Je ne connais pas dans le dialecte syrien *déraqé* au sens de « hampe de drapeau » [1]. La lépreuse, sur les lèvres de laquelle M. D. a recueilli ce mot, est une source pathologiquement suspecte, pour peu qu'on songe aux horribles lésions de l'appareil vocal chez les misérables de son espèce ; ne faudrait-il pas, par hasard, rétablir une labiale au lieu de la dentale : *beraqé* (*beirâq*), mot turco-persan signifiant « étendard » ? Je ne comprends pas, non plus, dans le même passage : *yâ cha 'rak, yâ Moûsa, sâbil 'al ouaraqè*, traduit par : « dein Haar, O Mose, fällt herab auf das Blatt » ; M. D. suppose qu'il s'agit du « livre de la loi » de Moïse ; mais, franchement, ce « cheveu » vient là un peu comme sur la soupe. M. Dalman est-il bien sûr de son texte [2] et, là encore, sa lépreuse à l'articulation suspecte ne lui aurait-elle pas joué quelque tour de sa façon ?

CLERMONT-GANNEAU.

A. H. KAN. **De Jovis Dolicheni cultu.** Groningue, Wolters, 1901, in-8°, pp. 1-115.

Kan, en prenant pour sujet de sa thèse Jupiter Dolichenus, n'a pas caché ce qu'il devait à ses devanciers, surtout à la dissertation d'Hettner. Comme il apporte peu de documents nouveaux, il n'a guère pu que préciser et rectifier des points de détail : le culte du dieu de Comagène, dont la fortune fut singulière aux IIe et IIIe siècles de notre ère, reste l'une des plus mal connues des religions orientales. Dans le premier chapitre, K. a tenté d'expliquer les origines du dieu. Il veut les retrouver dans deux reliefs hittites et sur les monnaies de

---

1. Y aurait-il quelque confusion avec le mot turc *direk*, *direk*, « mât, mât de pavillon » ? Mais le mot comporte un *k* et non un *q*.

2. Par exemple, on pourrait songer à rétablir : *yâ cha'rak*, en : *yâ ch'ârak* = *chi'âr*, « signe distinctif du pèlerinage » (cf. *chi'âr el-hajj*) ? quant à *ouaraqè*, si, au deuxième vers du quatrain, *deraqè* est à rétablir en *derakè*, on serait autorisé par l'exigence de la rime à corriger *ouarakè* = *ouarâk*(*è*), « derrière toi » ? *Sâbil* serait peut-être alors à comprendre : « cheminant » (cf. *sâbila*) ?? Le tout pourrait s'appliquer à la grande procession se rendant au sanctuaire, bannière au vent.

Tarse. Mais dans le premier cas l'hiatus chronologique est formidable, dans le second le rapport de forme est tout extérieur. J'aurais préféré que K. prît pour point de départ les deux attributs caractéristiques de Dolichenus, la hache et le taureau, qu'il en montrât le sens, la diffusion en Asie Mineure et dans le monde antique, et qu'il tentât ainsi d'expliquer la nature du dieu. Il aurait bien fait aussi de rapprocher les représentations connues de D. et d'en discuter, avec plus de précision qu'il n'a fait, les ressemblances et les différences. Les questions archéologiques sont traitées trop rapidement et un peu superficiellement dans cet opuscule. Je préfère de beaucoup les deux chapitres suivants sur la dispersion dans l'empire de la religion de D. (pp. 11-19) et sur l'organisation du culte (pp. 20-33). J'y relève (p. 26) une intéressante hypothèse sur la formule énigmatique « ubi ferrum nascitur » et une explication, très probante, du nom de Marinus que portent souvent les adorateurs du dieu. Comme dans les thèses de ce genre, la liste des *Testimonia* (pp. 35-109) forme la partie de beaucoup la plus longue et la plus utile de tout l'ouvrage. Kan y discute (pp. 76-82) les inscriptions suspectes de Ligori.

A. de Ridder.

Heinrich Meyer. **Die Sprache der Buren.** Einleitung, Sprachlehre und Sprachproben, in-8° xvi-105 p. Göttingen 1901.

La langue officielle des républiques de l'Orange et du Transvaal est le néerlandais ; mais la langue des Afrikaanders, soit de la colonie du Cap, soit des républiques, est devenue très différente de la langue parlée en Hollande et il convient dès lors de l'enseigner pour elle-même. Le manuel que publie M. H. Meyer est le premier qui paraisse en Europe; il s'adresse à la fois aux savants et à ceux qui voudraient étudier pratiquement la langue des Boers, et paraît bien fait pour le double public auquel il est destiné; car il est à la fois clair et plein de faits puisés aux sources. Une introduction expose comment s'est développé le néerlandais dans le sud de l'Afrique; puis viennent un exposé de la langue et des textes, choisis en partie pour leur intérêt documentaire; ces textes sont accompagnés d'une traduction et de notes. En vérité, nulle grammaire n'est plus simple : en Afrique le néerlandais a perdu presque toute flexion; le nom n'est plus décliné, le verbe n'a plus de distinction de personnes; c'est cette simplification extrême de la grammaire qui donne à la langue son caractère propre et qui en fait l'intérêt; il est curieux, en effet, de voir ce qu'a été le développement spontané d'une langue indo-européenne sur un terrain nouveau. Les influences littéraires tendaient uniquement à conserver les formes classiques du néerlandais ; car, jusqu'en 1861,

la langue des Boers n'a jamais été écrite et c'est seulement en 1875 qu'un mouvement en faveur de cette langue s'est produit et qu'il y a une série de publications. D'autre part, M. Hesseling a démontré et M. H. Meyer admet après lui que, malgré l'importance de l'élément allemand et de l'élément français dans la colonisation, ni l'allemand ni le français n'ont laissé dans la langue de traces importantes. M. Meyer suppose, avec beaucoup de raison, que les mutilations subies par la grammaire néerlandaise ne tiennent pas à l'influence de telle ou telle langue, mais au fait même que le néerlandais a été parlé par des étrangers de toutes sortes; il n'insiste seulement pas assez sur ceci que, si des Allemands ou des Français étaient en état de s'assimiler la grammaire néerlandaise, il n'en était pas de même des indigènes qui entouraient les colons et qui ont accepté leur langue; noyés dans une population indigène nombreuse, isolés les uns des autres dans des fermes où ils étaient entourés de serviteurs noirs ou métis auxquels ils devaient plus ou moins confier leurs enfants, séparés d'ailleurs de leur ancienne patrie et échappant à toute influence politique ou littéraire, les Boers n'ont pu maintenir la pureté de leur langue et en sont venus à parler une sorte de créole. Le cas est instructif et mérite d'attirer l'attention des linguistes.

A. Meillet.

Mémoires du baron de Bonnefoux, capitaine de vaisseau, 1782-1855, publiés par E. Jobbé-Duval. Paris, Plon. 1900. In-8, xxxv et 483 p. 7 fr. 50.

Né à Béziers en 1782, élevé comme boursier au collège de Pontlevoy, renvoyé en 1793 de cet établissement avec son linge plié dans un mouchoir bleu, un assignat de trois cents francs, un passeport et un certificat de civisme, Joseph de Bonnefoux termina ses études à Béziers et à Marmande et entra en 1798 dans la marine en qualité de novice à bord de la *Fouine*. Promu aspirant de première classe à la suite d'un brillant examen, il servit sur le *Jean-Bart*, sur la *Société populaire*, sur le *Poisson Volant*, sur le *Dix-Août* et fit deux campagnes, l'une avec Bruix, l'autre avec Ganteaume. Enseigne en 1802, il partit sur la *Belle-Poule* en 1803 avec l'escadre de Linois qui allait reconquérir les établissements français de l'Inde. Les *Mémoires* sont ici très utiles à l'historien : on y lira avec intérêt le récit de l'arrivée de l'escadre à Pondichéry, de ses opérations contre Bencoolen, de ses croisières qui firent un grand mal au commerce anglais. La campagne de Linois fut de trois années; en mars 1806, il n'avait plus que deux vaisseaux, le *Marengo* et la *Belle-Poule*. Il eut alors l'imprudence, à la hauteur des Açores, d'attaquer, malgré les conseils du commandant Bruillac, une escadre qu'il prenait pour un

convoi de la Compagnie des Indes et qui se trouva être l'escadre de Warren. Il succomba après une lutte dramatique que nous raconte l'auteur des *Mémoires*. Bonnefoux, prisonnier, alla languir pendant cinq ans en Angleterre, dans ces petites villes qu'on nommait *cautionnements*, Thames, Odiham, Lichtfield et sur le ponton le *Bahama*, en rade de Chatham. Il s'évada plusieurs fois, et plusieurs fois fut repris, puni de dix jours du cachot noir. Enfin, en 1811, il réussit, non sans périls, à gagner Boulogne. Nommé lieutenant de vaisseau, il fut attaché comme aide de camp à son cousin Casimir de Bonnefoux, préfet maritime. Il allait obtenir le brevet de capitaine de frégate lorsque Napoléon vint s'embarquer à Rochefort, et la Restauration réforma ou destitua tous les officiers de marine qui avaient assisté au passage de l'empereur. Pourtant, il reprit du service, mais il dut renoncer à la vie active du marin. Il devint un éducateur maritime incomparable. Chef de brigade à la 3e compagnie des élèves de la marine au port de Rochefort, et après un commandement à la station de la Guyane, sous-gouverneur du Collège royal de la marine à Angoulême, examinateur des futurs capitaines de la marine marchande, il eut de 1831 à 1835 le commandement du vaisseau-école l'*Orion* en rade de Brest. Il prit sa retraite en 1845 comme capitaine de vaisseau, et c'est lui qui avec son gendre Pâris (plus tard amiral et membre de l'Institut) a publié en 1848 le *Dictionnaire de la marine à voile et de la marine à vapeur*. Ses Mémoires méritent d'être consultés par les studieux de notre histoire maritime : ils renferment nombre de détails nouveaux sur nos guerres navales du commencement du XIXe siècle et sur le personnel de nos flottes d'alors. M. Jobbé-Duval les a édités avec grand soin en les accompagnant de notes dont il a puisé les éléments aux archives de la marine. Il les a fait suivre d'une *Notice* de Bonnefoux sur son cousin le préfet maritime, notice intéressante où l'on remarquera particulièrement quelques pages sur le séjour de Napoléon à Rochefort en 1815. On y voit que Napoléon pouvait s'échapper comme fit son frère Joseph, mais qu'il eut mal à propos des « idées de dignité ». Une étude sur Victor Hugues à la Guyane et une note sur l'Ecole navale terminent le volume.

A. C.

Publications de la Section historique de l'Etat-Major de l'armée.

Campagne de l'armée d'Italie 1796-1797, par le lieutenant Gabriel FABRY. Tome troisième. Paris, Chapelot, 1901. In-8, XLVII et 676 p.

L'expédition d'Egypte 1789-1801, Tome II, par C. de LA JONQUIÈRE, capitaine d'artillerie breveté. Paris, Charles-Lavauzelle. 1901. In-8°, 632 p. (10 cartes et croquis).

Campagne de l'armée de réserve en 1800. Deuxième partie. Marengo, par le

capitaine de Cugnac. Paris, Chapelot, 1901. In-8, vi et 592 p. (3 cartes, 3 croquis, 6 autographes).

1793-1805. Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques, par Ed. Desbrière, capitaine breveté au 1er cuirassiers. Paris, Chapelot, 2 vol. in-8, 1900 et 1901. ix et 394 p., 418 p.

Les campagnes du maréchal de Saxe. Première partie. **L'armée au printemps de 1744,** par J. Colin, capitaine d'artillerie breveté. Paris, Chapelot, 1901. in-8, 347 p.

Louis XV et les jacobites. Le projet de débarquement en Angleterre de 1743-1744, par J. Colin. Paris, Chapelot. In-8, viii et 187 p.

Tout en faisant paraître sa *Revue d'histoire* qui contient d'excellents articles et une bibliographie bien fournie, la section historique de l'Etat-Major de l'armée, énergiquement dirigée par le lieutenant-colonel Coutanceau, poursuit les publications que nous avons récemment annoncées. Ces publications ont toujours le même caractère et l'on nous pardonnera d'insister sur ce point que certaines personnes ne veulent pas comprendre. La section historique s'est donné pour tâche de répandre autant que possible dans le monde militaire les documents des archives de la Guerre et d'éviter des recherches aux officiers qui étudient les luttes d'autrefois. Elle laisse à d'autres le soin de composer des relations raisonnées et de chercher la philosophie des événements. Son but, c'est de préparer des éléments de travail : dans ses ouvrages, elle reproduit toutes les pièces qui ont une valeur sérieuse pour l'histoire, et le récit ou plutôt l'esquisse du récit n'est là que pour encadrer les lettres, dépêches, relations et mémoires. Bref, elle nous donne le dossier complet, très clairement disposé ; à nous, de juger, et, en tout cas, à nous d'accepter avec la plus vive gratitude ces recueils précieux, et de remercier, de féliciter les officiers qui s'acquittent avec science et conscience de la tâche qu'ils se sont fixée ; à nous de louer la patience de leurs recherches qu'ils portent de tous côtés, dans toutes les archives, et à Paris, et en France, et à l'étranger, de louer l'exactitude et l'étendue de leur savoir, la précision de leurs annotations et appréciations, le calme, la pondération, l'impartialité qu'ils mettent dans ces considérables travaux.

M. le lieutenant Fabry, l'auteur du volume cité en tête de cet article, n'appartenait pas à la section historique. Mais cet infatigable chercheur a trouvé trop de documents inédits d'un réel intérêt pour que la section n'ait pas accepté le troisième volume de sa *campagne d'Italie* dans la collection de ses publications. Les deux premiers tomes, parus chez Champion, retraçaient la situation de l'armée d'Italie de Loano à février 1796. Ce troisième volume nous présente l'armée, de février 1796 à l'arrivée de Bonaparte (26 mars). M. F. y reproduit des pièces tirées non seulement des archives de la guerre et des archives nationales, mais des archives de Vienne et de la collection du prince d'Essling. Nous voyons d'abord le dénuement des troupes et le manque d'effets de toute sorte. Le mal s'accroît par suite

de l'amalgame, du second amalgame qu'a déterminé l'arrêté du 18 nivôse : toutes les opérations relatives à la réorganisation des demi-brigades ont été réunies dans un chapitre spécial où l'on trouve les circulaires contre les déserteurs, les plaintes que soulève le travail du général Fontbonne, les doléances des corps supprimés et les réponses consolantes de Schérer. On constate toutefois que, malgré son état de détresse et les difficultés de l'embrigadement, l'armée ne cesse pas de s'instruire : elle aime ses généraux parce que ses généraux vivent avec elle, parce qu'ils connaissent leurs officiers et savent ce que chacun vaut, parce qu'ils font toujours droit aux justes réclamations. Qu'on lise la lettre où Augereau annonce à la 105e demi-brigade qu'elle reste sous ses ordres, cette 105e qui est le modèle de toute l'armée et qui comprend le régiment ci-devant Alsace ; « j'ai lu la lettre à ces braves officiers, je la leur ai expliquée en allemand et ils m'ont paru très satisfaits » (p. 120). Qu'on lise aussi l'instruction préparée par Schérer pour ses divisionnaires à cause du « genre de guerre qui va tout-à coup changer » (p. 61). Il y a d'ailleurs dans ce volume une foule de détails intéressants. Schérer, Kellermann, Berthier exposent tour à tour leurs plans, et le projet de Berthier, qui souhaite une puissante diversion de l'armée des Alpes, méritait d'être connu. Mais Schérer demande trop pour une guerre offensive. Pouvait-on réunir 60,000 hommes et 16,000 mulets ? Aussi Saliceti, envoyé par le Directoire, est-il d'avis qu'écouter Schérer, c'est condamner l'armée à l'inaction, et qu'il vaut mieux, sans nul retard, attaquer les Piémontais et vivre sur leur pays. De là, le remplacement de Schérer : puisque Schérer se déclare incapable d'ouvrir la campagne, le Directoire accepte sa démission et le remplace par Bonaparte. Cependant Saliceti se rend à Gênes pour conclure un emprunt : sur une réponse dilatoire, il se décide, ainsi que Cacault, à faire marcher des troupes sur Saint-Pierre-d'Arena et Schérer met 6,000 hommes à sa disposition. On convient même, en outre, d'occuper la forteresse de Gavi que les Autrichiens ont demandée aux Gênois : « il faut, dit Cacault, avec les Italiens le langage des Spartiates et l'épée des Romains ». Mais à cet instant arrive la nouvelle du changement du général en chef, et Saliceti, tout en persistant dans son dessein de terrifier les Gênois, limite et réduit l'opération. Une seule demi-brigade, la 70e, s'ébranle et se saisit de Voltri. Gênes proteste et bien qu'effrayée, refuse tout argent [1]. — Le chef de la section historique, M. le lieutenant-colonel Coutanceau, a mis en tête du volume une excellente préface : il y montre, entre autres points notables,

1. P. 237 lire Laubadère et non *Laubardère* ; p. 541 M. Fabry dit que l'influence de Clarke est « bien faite pour surprendre », mais Clarke était attaché au Comité topographique. En général, M. Fabry ferait bien de soigner davantage la transcription des noms propres ; on a peine à comprendre que le nom de Gaultier qui revient si souvent, soit toujours écrit *Gauthier*. De même pour Serurier qui ne s'écrit pas *Sérurier* et Denniée qui ne s'écrit pas *Dennié*.

ce que le plan de Bonaparte avait de génial, comparé aux plans de Kellermann et de Schérer, et il insiste sur le mouvement dont Voltri fut l'objet : ce mouvement, dit-il fort bien, remit tout en question et força Bonaparte à modeler sa combinaison sur de nouvelles données.

Les préliminaires et préparatifs de l'expédition d'Egypte, la prise et l'organisation de Malte, tel était le sujet du premier volume de M. de la Jonquière. Dans le second il étudie les débuts de la conquête, la marche des Français dans le désert, Chobrakhit, les Pyramides, Salheyeh, Aboukir, les mesures de gouvernement. Grâce aux documents qu'il a consultés de tous côtés et qu'il reproduit pour la plupart, M. de la J. fait la lumière sur nombre d'événements. Il parle, par exemple, d'un plan que Bonaparte avait primitivement arrêté pour prendre pied en Egypte ; à la nouvelle que la flotte anglaise l'avait précédé, le général dut abandonner son premier projet et débarquer toute l'armée le plus tôt possible en vue d'Alexandrie. Pour mieux montrer la portée des instructions données par Bonaparte à Brueys, M. de la J. groupe tous les ordres et comptes-rendus qui concernent la marine, et nous voyons par là que Bonaparte voulait garder la flotte à sa disposition pour quitter l'Egypte quand il le voudrait et qu'il décida de concert avec Brueys qu'elle mouillerait à Aboukir. De même, M. de la Jonquière reconstitue complètement à l'aide des lettres, des mémoires et des journaux de marche tout ce qu'a fait et souffert l'armée, les fatigues et les privations qu'elle subit avant d'atteindre le Caire. La bataille des Pyramides nous est retracée d'après la relation de Berthier, la version arabe d'Abdurrhaman et les rapports des divisions françaises, comme le combat de Salheyeh d'après le journal circonstancié de Detroye. D'importants chapitres sont consacrés au commandement de Kléber à Alexandrie et surtout aux décisions promptes et vigoureuses qu'il prit après le désastre d'Aboukir pour réorganiser les marins et garantir la sûreté des ports et de la presqu'île, à la situation de Menou qui rencontrait à Rosette de grandes difficultés, aux premières mesures administratives et militaires qui suivirent l'occupation du Caire, aux dispositions de Bonaparte après l'écrasement de sa flotte et aux ordres qu'il donna pour la défense des côtes et la protection des communications de l'armée, à la mission dont le chef d'escadron Beauvoisins fut chargé auprès de Djezzar [1]. Mais le chapitre le plus intéressant peut-être est celui qui porte le titre de *la bataille d'Aboukir*. L'auteur publie des pièces qui prouvent que Brueys avait une position désavantageuse et pouvait placer son escadre dans de meilleures conditions ; il remarque toutefois que les équipages étaient médiocres et très inférieurs en nombre. Des annexes qui ne sont nullement négligeables, terminent le volume. On y notera l'ex-

1. On aurait pu laisser de côté l'Institut d'Egypte.

posé complet et fort instructif des négociations de la France avec la Porte en 1798.

Le deuxième volume de M. de Cugnac, aussi solide et consciencieux que le précédent, nous montre les Français débouchant dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Le premier consul quitte la vallée d'Aoste, mais il n'a pu faire passer que six canons sous le feu du fort de Bard et c'est une des raisons qui le déterminent sans doute à marcher sur Milan sans assaillir Mélas. De la sorte il revient à son idée de prédilection, de couper les communications des ennemis, et l'occasion est propice puisqu'ils sont tenus en échec par Turreau dans la vallée de Suze, par Masséna devant Gênes et par Suchet sur le Var. Tandis que Duhesme rejette sur l'autre bord de l'Adda les bataillons de Vukassovich, Murat, Lannes, Loison, passent le Po à Belgiojoso, à Plaisance, à Crémone. Le défilé de Stradella est occupé, et tout chemin de retraite barré à l'adversaire. Bonaparte appelle à lui le gros de ses troupes et attend l'attaque des Autrichiens à ce défilé de Stradella, sur la route qui lie Mélas à la base des opérations autrichiennes, L'attaque ne se produit pas. Mais un corps qui marche sur Plaisance est rencontré par Lannes et Chambarlhac, délogé des hauteurs au sud de Casteggio et poursuivi au délà de Montebello. Le premier consul comprend que les Autrichiens se concentrent à Alexandrie ; il se dirige au devant d'eux ; sa force principale suit la rive droite du Pô, pendant que la division Lapoype tient la rive de la Sesia au Tessin. Puis, croyant que la bataille aura lieu dans la plaine de Tortone, il fait venir sur la rive droite Lapoype ainsi que toutes les forces disponibles, et il se porte sur la Scrivia. Mais les Autrichiens évitent le combat et se retirent dans la direction d'Alexandrie. Le premier consul craint qu'ils ne s'échappent par la rive gauche ou par l'Apennin, et dans son incertitude, et, à ce qu'affirment les relations ennemies, sous l'impression d'un faux rapport transmis par un espion dévoué aux Autrichiens, il envoie Desaix avec la division Boudet au sud pour intercepter à Mélas la route de Gênes. On est au 13 juin : Victor et Lannes poussent toujours sur Alexandrie ; Gardanne qui forme l'avant-garde, enlève très facilement le village de Marengo; les Autrichiens font retraite sur la rive gauche de la Bormida, et Bonaparte continue à penser que Mélas se dérobe par une marche de flanc pour gagner soit Valenza soit Gênes. Le 14, à neuf heures du matin, il dépêche sur la rive gauche du Pô vers Valenza la division Lapoype, et il donne ordre à Desaix de s'acheminer toujours vers le sud. Soudain, Mélas passe la Bormida et attaque l'armée française dégarnie de deux divisions. Victor, avec Gardanne et Chambarlhac, résiste longtemps à Marengo et sur le Fontanone ; Lannes avec Watrin le soutient ; la garde à pied des consuls appuie la droite de Watrin ; Monnier prolonge la ligne et occupe Castel-Ceriolo. Mais Victor, manquant de munitions, recule et sa reculade entraîne celle de l'armée entière qui se retire sur San-

Giuliano en perdant une partie de sa faible artillerie (elle n'eut que quinze canons jusqu'à cinq heures du soir !). Lapoype et Desaix ont été rappelés : Lapoype ne peut arriver à temps ; Desaix accourt à la fin de la journée, arrête par son artillerie les Autrichiens, les attaque ensuite avec vigueur, et lorsque Kellermann profite d'un instant favorable pour les charger avec une poignée de cavalerie, voilà que la panique s'empare des vainqueurs qui fuient jusqu'au pont de la Bormida. M. de Cugnac reproduit ici les rapports des généraux français écrits le lendemain ou le surlendemain du 14 juin, les rapports d'ensemble faits à l'état-major de l'armée de réserve, et les relations autrichiennes. Il discute en note trois points controversés : le rôle 1° de Desaix, 2° de Kellermann, 3° de la droite française et il prouve : 1° que Desaix a été rappelé par Bonaparte et ne revint pas de son chef; 2° que Kellermann avait reçu l'ordre de Bonaparte d'appuyer Desaix, qu'il attaqua au bon moment, qu'il eut l'initiative de la charge décisive ; 3° que la droite française n'a pas formé pivot à Castel-Ceriolo, qu'elle a dû, elle aussi, battre en retraite sur San-Giuliano. On sait que le lendemain de Marengo Mélas, désireux de conserver son armée qui, à vrai dire, était plus découragée que vaincue, signa la convention d'Alexandrie, et Bonaparte fut heureux de cette capitulation, car il n'avait plus qu'une vingtaine de pièces [1].

M. Desbrière, quoique capitaine de cavalerie, a été chargé « en raison de ses études antérieures, d'une certaine expérience des choses de la mer et de sa connaissance approfondie de la langue anglaise », de réunir tous les documents qui se rapportent à des projets de descente et à des tentatives de débarquement en Angleterre. Il analyse dans son premier volume les principaux projets de 1792 à 1797 et les entreprises, celle de l'an II contre les îles normandes, celle d'août 1797 contre les îles Saint-Marcouf, et les expéditions d'Irlande, celle de Muskeyn et Quantin, qui échoua, pour ainsi dire, au sortir du port, celle de Tate et Castagnier, celle de l'amiral hollandais De Winter qui fut battu et pris à Camperdown par l'amiral Duncan, celle de Hoche. L'expédition de Hoche a été traitée plusieurs fois ; mais M. D. nous communique de copieux extraits de pièces inédites ou peu connues sur le sujet; mémoires de Wolf Tone, de Lewins, de Williams, lettres de Morard de Galles, journal de Bouvet, de Nielly, et il examine l'expédition au point du vue météorologique. L'*armée d'Angleterre* forme la dernière partie de ce premier volume : M. D. y retrace les préparatifs faits à Brest et les « efforts remarquables » de l'ordonnateur Sané et de l'amiral Lelarge, la mission de Caffarelli, celle de Forfait et d'Andréossy, celle de Kléber, les mouvements des troupes, et le rôle que

1. Il y a 22 annexes : situations, tableaux de marche, inventaires, et, entre autres, pièces intéressantes, la liste des militaires cités pour action d'éclat et l'âge des officiers de l'armée de réserve avec la date de leur entrée au service.

dans ce court commandement joua Bonaparte. — Le deuxième volume traite des années 1798 à 1801. M. D. jette un coup d'œil sur l'état militaire de l'Angleterre et il montre tant par l'échec misérable d'Ostende que par des témoignages contemporains qu'elle n'avait alors que des forces insuffisantes. Il raconte la campagne de Humbert qui manqua de moyens d'action, mais qui « utilisa toutes ses bonnes chances avec art et vigueur » et les six expéditions qui devaient se combiner avec la sienne et qui échouèrent par leur lenteur et leurs retards, celle de Hardy et de Bompard, celle de Savary, etc. Ces mésaventures successives, toutes de 1798, firent abandonner durant deux ans les projets d'offensive contre l'Angleterre. Au commencement de 1801 Latouche-Tréville, recommandé par le ministre Forfait, reçut de Napoléon l'ordre de former une flottille sur la Manche. Napoléon projetait-il une descente? Il semblait y songer sérieusement; mais lorsque les préliminaires de la paix furent signés, il n'avait rassemblé que 150 bâtiments capables de transporter immédiatement 15,000 hommes; en réalité, il voulait par l'éclat de ses préparatifs intimider l'Angleterre, lui faire craindre une attaque directe, l'obliger à poser les armes, et il y réussit : l'Angleterre, fatiguée et comme énervée par l'attente d'une invasion, souhaitait ardemment la paix et l'accueillit avec joie [1].

M. J. Colin commence la publication d'un considérable travail sur les campagnes du maréchal de Saxe. La première partie qu'il fait paraître, est consacrée à l'armée française au printemps de 1744. Elle comprend six chapitres : effectif et recrutement, armement et tactique, organisation et discipline, administration, service des renseignements, instruction pour les généraux. Ce préliminaire nous fait mieux comprendre les mouvements des armées de cette époque et l'évolution des méthodes de guerre : on voit déjà en ce temps-là une foule de détails pratiques du service d'état-major et de procédés administratifs qu'on croirait plus récents; on voit la tactique perdre de sa lenteur et de sa rigidité, les opérations prendre plus d'ampleur. Bien qu'une année puisse s'écouler sans bataille, que les batailles n'aient d'autre but que de couvrir l'investissement des villes et que les sièges soient l'occupation principale des troupes, le progrès s'annonce : fusil à baguette de fer avec cartouche à balle, canon de 4 qui peut tirer jusqu'à dix coups à la minute, obusier aux projectiles creux, mouvements tournants, combat de tirailleurs, combat de postes, etc. L'aperçu que donne M. Colin des institutions et des habitudes militaires du XVIII[e] siècle

1. Quelques taches dans le premier volume. Lire p. 32, Prieur et non *Rieser*, p. 51, Klingler et non *Klimpfer*. L'auteur écrit toujours *Thureau* pour Turreau (p. 43-44), *Clarcke* pour Clarke, *Rheinhard* et *Rheinhardt* pour Reinhard (p. 106, 252-253), et il dédouble Caffarelli-Dufalga, envoie Caffarelli à Boulogne et Dufalga à Dunkerque (p. 319 et 384), erreur qu'il n'eût pas commise s'il avait lu attentivement l'ordre du 12 février 1798 (p. 320).

sera donc accueilli avec reconnaissance et il a eu raison de commencer son histoire des campagnes du maréchal de Saxe par ce tableau de l'organisation de l'armée, d'autant que le sujet, s'il n'est pas épuisé, n'avait pas été encore tracé d'une façon aussi claire. L'auteur a consulté non seulement les ordonnances et les livres imprimés, mais des mémoires manuscrits.

Au cours de ce travail, M. Colin a trouvé et rassemblé des documents sur un projet de débarquement en Angleterre et la réunion d'un corps de troupes à Dunkerque. Ce plan de restauration jacobite de 1744 n'était pas ignoré des historiens; mais on n'avait pas encore étudié ses origines et ses préparatifs; on pensait même que cette tentative avait été improvisée et que le gouvernement français ne voulait pas suivre l'aventure, ne songeait qu'à inquiéter l'Angleterre. M. Colin montre que l'idée fut adoptée après la mort de Fleury surtout depuis le mois de juin 1743, et qu'elle fut adoptée sincèrement, sérieusement. Ce n'est pas du reste, comme on l'avait cru, le cardinal de Tencin qui a servi d'intermédiaire entre Louis XV et le prétendant. L'âme du complot fut un lord Sempill dont les nombreux papiers se trouvent aux archives des affaires étrangères. Ce Sempill a tout mené, mais il avait des collaborateurs au cœur léger, comme le naïf M. Carte et la marquise de Mézières, comme ces gentilshommes campagnards qui refusent de quitter leur maison par les temps froids et qui ne veulent conspirer et monter à cheval que dans la belle saison (p. 49), comme cet invraisemblable Red qui semble un mythe — car il paraît à Dunkerque et s'évanouit aussitôt; on le croit enlevé par les Anglais, noyé; non, il n'est venu qu'en tremblant, et à peine débarqué, toujours épeuré, il est reparti à l'instant (p. 107). Aussi les Français n'avaient-ils pas confiance dans les jacobites. Pourtant, les préparatifs avaient été poussés très loin; si la cour de Versailles inclinait peu à peu à renoncer à l'expédition, le comte de Saxe, Bart, Ségent commençaient l'embarquement à la fin de février. Mais dans la nuit du 6 au 7 mars une effroyable tempête d'équinoxe jetait à la côte presque tous les navires de transport; les ministres ajournèrent l'entreprise, puis l'abandonnèrent définitivement.

A. C.

Général H. Bonnal. Sadowa. **Études de stratégie et de tactique générale.** Paris, Chapelot, 1901. In-8°, vi et 192 p. (25 cartes et croquis en couleurs) 6 francs.

Après avoir retracé les causes de la guerre et les grandes lignes de la mobilisation prussienne, l'auteur de ce livre nous expose les « rassemblements ». A la fin de mai 1866, il y a trois grandes armées prussiennes : 1re armée (Frédéric-Charles); 2e armée (prince royal); 3e armée (armée de l'Elbe, Herwarth de Bittenfeld), et, en outre, une réserve

stratégique, constituée à Berlin et formée de la garde et d'un corps de réserve, qui comprend deux divisions de landwehr. Les trois armées sont réparties sur un arc commun qui mesure 450 kilomètres, de Halle à Neisse par Torgau et Gœrlitz.

Du 1er au 10 juin s'opèrent des mouvements de resserrement, et les trois armées, réunies sur la frontière austro-saxonne, offrent un front stratégique de 260 kilomètres.

Mais le 11 juin, le service des renseignements reçoit une copie exacte de l'ordre de bataille de l'armée autrichienne ; une trahison fait connaître à l'état-major prussien non seulement les zones de rassemblement des Austro-Saxons, mais la composition de l'effectif de chacun de leurs huit corps. On renforce aussitôt l'armée de l'Elbe (qui eût été trop inférieure en nombre à l'ennemi) par le corps de réserve mobilisé à Berlin. Puis, comme on sait désormais que six corps autrichiens se réunissent autour d'Olmütz et comme on croit qu'ils se jetteront sur la Silésie, on envoie la garde à la 2me armée, ou armée du prince royal, qu'on autorise à marcher sur la Neisse pour couvrir directement la Silésie menacée. C'était une faute et elle fut commise malgré les avis de Moltke. La 2me armée, grossie à tort de la garde, puisqu'elle ne devait être qu'une force de couverture, a désormais quatre corps, un corps de plus que la 1re armée et elle devient l'armée principale ; bien plus, en marchant vers la Neisse, elle met entre elle et la 1re armée une distance de huit jours de marche ! Évidemment, le premier plan était le meilleur : la 1re armée, la plus forte, marchait à la rencontre de la masse principale des Austro-Saxons, et les deux autres armées l'escortaient, l'armée de l'Elbe à droite en échelon offensif, la 2me armée à gauche, en échelon défensif ; l'armée de l'Elbe « accrochait » les ennemis, la 1re armée les immobilisait, la 2me armée venait tomber sur leur flanc droit : ce plan, mûrement étudié, s'écroulait par la faute du prince royal qui voulait à tout prix border la Neisse.

Mais Moltke allait reprendre sa combinaison. Un nouvel et heureux avis fit savoir que les six corps autrichiens réunis autour d'Olmütz commençaient à marcher, non vers la Silésie, mais vers la Bohême. Moltke ordonna — le 22 juin — que les armées entreraient en Bohême et tâcheraient de se rencontrer à Gitschin : manœuvre dangereuse puisque c'était se réunir à la barbe de l'ennemi, mais qui réussit.

Après quelques escarmouches, la 1re armée (à laquelle l'armée de l'Elbe avait été rattachée) atteignit Gitschin. La 2me armée subit un échec à Trautenau ; mais le général autrichien de Gablenz n'osa pousser son avantage en passant l'Aupa, et l'insuccès de Trautenau fut compensé par la brillante affaire de Nachod qui eut lieu le même jour (27 juin). Les jours suivants, les Autrichiens ne cessèrent de reculer : à Soor et à Skalitz (28 juin), à Koeniginhof et à Schweinschaedel (29 juin). Le 30 juin, les opérations des deux armées prussiennes étaient liées, et Moltke — qui ne quitta Berlin que ce jour-là — avait

une confiance absolue dans le succès : les soldats prussiens avaient, même à Trautenau, déployé des qualités supérieures à celles des Autrichiens, bravoure, élan, habileté à utiliser comme abris et postes de combat les couverts et les accidents du sol. D'autre part, Benedek se montrait timide : il pouvait encore contenir la 1re armée et avec le gros de ses forces battre la 2me armée et la rejeter dans les montagnes; il vint simplement prendre une position défensive en avant de l'Elbe.

La bataille décisive allait avoir lieu. Le soir du 2 juillet, Frédéric Charles, se substituant à Moltke, dictait les instructions de la 1re armée et traçait même son rôle à la 2me armée; il voulait battre à lui seul les Autrichiens pourvu que sa gauche fût assurée par le prince royal, et il eût été, au contraire, battu par les Autrichiens, si la 2me armée avait rempli la mission qu'il lui réservait, d'observer Josephstadt et de venir à Gross-Burglitz. Mais Moltke n'avait pas l'ardeur et la fougue de Frédéric Charles; il était froid, méthodique, réfléchi. S'il accepta l'opinion du prince; s'il crut, malgré l'attitude défensive que les ennemis avaient eue précédemment, qu'ils s'étaient avancés jusqu'à la Bistritz pour livrer bataille; s'il prit l'arrière-garde des Autrichiens pour l'avant-garde d'une armée prête à l'attaque; s'il consentit à faire assaillir par la 1re armée la position de la Bistritz aux environs de Sadowa, afin d'écraser cette prétendue avant-garde avant qu'elle reçût des renforts, il eut le mérite de prescrire à la 2me armée de venir au secours de la 1re armée *avec toutes ses forces* et de se diriger sur le flanc droit des ennemis qu'elle attaquerait *immédiatement*. Cette décision devait sauver Frédéric-Charles et changer la défaite en victoire.

L'auteur raconte alors la bataille du 3 juillet. Nous ne reviendrons pas après lui sur les quatre « moments » de la journée et nous ne marquons que les points essentiels :

1° La division, commandée par Fransecky, est poussée avec une imprudente témérité par Frédéric-Charles à Cezekwitz sur la rive gauche de la Bistritz; elle doit être écrasée, anéantie; elle lutte désespérément dans le bois de Maslowed contre des forces sept fois supérieures; elle ne reçoit d'autre secours que deux bataillons; mais son arrivée dans ce bois, sa résistance qui dure de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi, ôte à l'aile droite de Benedek le temps de s'établir solidement sur sa position et par suite facilite la tâche de la 2me armée;

2° Pendant ce temps, trois autres divisions de la 1re armée, 3e, 4e, 8e, ne peuvent déboucher du bois de Sadowa sous le feu de l'artillerie de deux corps autrichiens;

3° L'armée de l'Elbe qui défile toute entière par l'unique pont de Nechanitz, ne parvient à déloger l'adversaire de Nieder-Prim, de Problus et du bois de Bor qu'à la fin de l'après-midi, et la lenteur d'une de ses divisions fait perdre à Herwarth de Bittenfeld l'occasion

d'attaquer en flanc l'aile gauche autrichienne et de lui couper la retraite sur Pardubitz ;

4° La 2me armée arrive à temps. A midi, son avant-garde débouche à portée de canon des Autrichiens sans avoir rencontré personne. A une heure, elle s'empare de Horenowes, de Sendrasitz, de Trotina ; à deux heures elle dégage Fransecky dans le bois de Maslowed ; à trois heures, Hiller de Gaertringen, à la tête de la 1re division de la garde, enlève hardiment le village de Chlum et, de là, pénétrant comme un coin dans le centre autrichien, il emporte Rosberitz, tandis qu'un bataillon de la 11e division s'empare de Nedelist. La ligne principale de retraite des Autrichiens, la grande route de Sadowa à Koeniggrätz, est désormais sous le feu des Prussiens. Cinq brigades d'infanterie ont refoulé l'aile droite autrichienne par la supériorité de leur fusil et surtout par « la magie d'une attaque de flanc imprévue ».

C'est ainsi, conclut l'auteur, que Sadowa « démontre une fois de plus la supériorité du concept napoléonien qui procure la victoire décisive par l'arrivée soudaine d'une armée entière sur un flanc ou sur les derrières d'un ennemi déjà usé par une longue lutte de front. » On ne peut que recommander à nos officiers et à tous les amateurs de l'histoire militaire ce clair et excellent livre où rien n'est superflu, où abondent les discussions fécondes, les commentaires instructifs, les renseignements utiles.

A. C.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, **La genèse d'un roman de Balzac, Les Paysans. Lettres et fragments inédits.** Paris, Ollendorf. 1901. In-8°, 324 p. 7 fr. 50.

Comme l'indique le sous-titre, ce livre, divisé en trois parties qui portent des titres romanesques *avant*, *pendant*, *après*, contient des lettres et des fragments inédits. Les fragments sont précieux : ce sont la première version du début des *Paysans* (ce texte est intitulé *Le grand propriétaire* et diffère entièrement de l'étude postérieure par les noms, les personnages, les circonstances), une variante des deux premiers chapitres des *Paysans* (alors que le roman destiné à un journal, s'appelait *Qui a terre, a guerre* et d'après une de ces versions imprimées pour Balzac seul en têtes de clous), un très intéressant fragment écrit en 1844, imprimé pareillement en épreuves, et qui devait être joint au chapitre III de la deuxième partie. Quant aux lettres, ce sont surtout des lettres échangées par Balzac avec Emile et Mme de Girardin. Les relations entre le romancier et le directeur de la *Presse* sont d'abord affectueuses et intimes, puis aigres, hostiles ; jamais ils ne s'accordent réellement, et c'est en vain que Mme de Girardin tente

de les radoucir, de les réconcilier. Balzac reste l'ami de la belle Delphine, mais il garde rancune à Emile de Girardin et emploie à l'occasion contre lui des procédés agressifs. Il y avait évidemment antipathie de nature entre le grand écrivain et le potentat de la *Presse*. A ces lettres — qui figurent dans la deuxième partie du volume, — M. de Spoelberch de Lovenjoul ajoute quelques documents de la même époque, la protestation du *Moniteur de l'Armée* sottement irrité du rôle de Montcornet et la réplique de Balzac, une lettre d'un abonné de la *Presse* sur le même sujet, un article du *Charivari (L'exil d'un grand homme)*. Dans la troisième partie de l'ouvrage, reparaissent les Girardin : après la mort de Dujarier, Emile de Girardin est redevenu l'intermédiaire entre Balzac et la *Presse* ; nouveaux tiraillements, nouveaux efforts de Delphine pour apaiser les deux hommes que des intérêts opposés mettent sans cesse aux prises, Girardin toujours raide et cassant, Balzac, obligé de terminer ses *Paysans* et n'y arrivant pas, désespéré, quittant Paris pour plusieurs mois, menacé de procès. Le volume se termine par une correspondance entre Mme Hanska, devenue Mme de Balzac, Champfleury et Dutacq : Mme de Balzac obtient la résiliation d'un contrat passé avec le *Pays* et elle termine non sans tact ni mesure les *Paysans*. Tous les amis de Balzac sauront le gré le plus vif à M. de Spoelberch de Lovenjoul de cette publication curieuse et attachante sur « l'épopée en prose de la malfaisance campagnarde ».

A. C.

J. Brun-Durand. **Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme**. Tome II. H à Z. Grenoble, Falque et Perrin. 1901. Gr. in-8, 471 p.

Le second tome de cette publication a suivi rapidement le premier, et il mérite les mêmes éloges. Les articles sont excellents, composés avec beaucoup de minutie et de conscience, et ils renferment souvent des détails inédits tirés des archives. Chacun d'eux est suivi d'une bibliographie aussi complète que possible. On ne peut que féliciter M. Brun-Durand d'avoir mené à bonne fin un ouvrage qui contient tant d'utiles renseignements et qui lui a coûté sûrement de très longues et pénibles recherches. C'est un des meilleurs dictionnaires de ce genre ou, comme dit l'auteur en parlant de Rochas (p. 313), une des meilleures biographies provinciales que nous ayons, et il serait à souhaiter que chaque département trouve son Brun-Durand [1].

A. C.

---

1. Ce n'est point parce que Dumouriez raconta le joli mot de *Menuret* que le médecin prit la fuite, puisque les *Mémoires* du général ont paru deux ans après sa défection ; mais Menuret, de son propre mouvement, passa la frontière avec

— Si j'avais sous les yeux un ouvrage destiné à prouver que Notre-Dame-de-Paris a été bâtie par Louis XIV, que le Temple se trouvait à Montmartre et la Bastille à Auteuil, je croirais faire injure aux lecteurs en essayant de leur montrer qu'il n'en est rien. C'est à peu près l'exactitude chronologique et topographique qu'on rencontre dans l'ouvrage *La Terre du Christ* par le Sar PELADAN (Paris, Flammarion, 1901 ; in-12, pp. 465). Il est destiné surtout à prouver que l'église bâtie par Constantin sur le S. Sépulcre (en 335) et dont Eusèbe a laissé une description minutieuse, n'est autre chose que la mosquée d'Omar actuelle (bâtie par 'Abd-el-Melik en 692), et qui plus est, de le prouver par la description même d'Eusèbe. Le reste est à l'avenant. Le volume est rempli d'anecdotes invraisemblables, de descriptions fantaisistes, d'idées saugrenues, d'hallucinations telles que peut en avoir « un métaphysicien » infatué de lui-même qui poursuit ses recherches « enfiévré par l'idée fixe, dans un état à demi-somnambulique » (p. 40). Que serait-ce donc s'il ne l'était pas qu'à demi ? — F. B. Ch.

— Le quatrième fasc. de la deuxième année de la collection *Der alte Orient* est intitulé : *Die Phönizier* par Wilhelm von LANDAU. (Hinrichs, Leipzig ; prix : 60 pf.). Faire tenir en 28 pages la géographie ancienne de la Phénicie et l'histoire des Phéniciens n'est pas chose facile et on aurait tort de reprocher à l'auteur sa trop grande concision. Mais puisqu'il restait une page blanche pour la « littérature », pourquoi n'avoir composé celle-ci que de quatre publications récentes ? Pourquoi surtout avoir oublié Movers ? — J.-B. Ch.

— Dans les *Arabische Schattenspiele*, M. Enno LITTMANN a édité la transcription et la traduction de quelques scènes dont il a recueilli les textes pendant qu'il faisait partie de l'expédition Américaine de Syrie (1899-1900). Naturellement l'intérêt de ces sortes de dialogues n'est pas dans la manière dont sont traités les sujets (*Die Bettler* ; *Afrenzûn, der fränkische Doctor* ; *Afyûni* ; *das Bad* ; *die Abendunterhaltung* ; *die Holzstücke*), mais dans l'étude de la langue vulgaire. Une Bibliographie étendue de cette matière, rédigée par M. G. JACOB, termine l'opuscule. (Berlin, Mayer et Müller, 1901 ; in-8, pp. 83 ; prix : 2 m. 80). — C. T.

— Sous le titre très explicite de : *Al Burdatân* ovvero *I due poemi arabi del « Mantello » in lode di Mahometto, contributo storico-critico allo studio della legenda di Mahometto nell'oriente musulmano*, M. G. GABRIELLI a réuni en tirage à part les articles qu'il vient de publier dans les *Studi Religiosi*, revue critique et historique pour l'avancement des études religieuses en Italie. (Firenze, Bibiotheca scientifico-religiosa, via Ricasoli, 21 ; in-8°, pp. 124). — C. T.

— M. P. PERDRIZET publie dans la *Revue des Etudes anciennes* (juillet-sept. 1901)

Dumouriez — *Mésangère* sortit de Châlons, non au bout de deux ans, mais l'année même de son entrée, il n'eut pas d'emploi au Conseil d'état, il ne redevint pas officier d'artillerie (cf. *Jeunesse de Napoléon*, II, 317) — N'eût-il pas fallu mettre Montluc à *Monluc* ? — Pourquoi ne pas parler du séjour de *Narbonne-Fritzlar* en Corse ? — Peut-être eût-il été utile de signaler à l'art *Servan* les pages consacrées à ce ministre dans *Valmy* et surtout dans la *Retraite de Brunswick*. — Sur *Sucy*, qu'on me permette encore de renvoyer à la *Jeunesse de Napoléon*, II, 317 où M. Brun-Durand trouvera quelques détails sur ce personnage. — Art. Taponier, lire Jaegerthal et non *Yégredal*, le régiment de Huff, et non de *Hoffen*, et il eût fallu dire que Taponier avait été garde-française (cf. notre *Hoche*, p. 79, etc.). — Art. *Chancel* (additions), les chiffres des assiégés et des assiégeants de Huningue en 1815 sont inexacts.

un article fort intéressant intitulé : *Les dossiers de P.-J. Mariette sur Ba'albek et Palmyre.* Ces dossiers sont principalement formés d'extraits de relations des divers voyageurs français qui ont exploré la Syrie au XVIII[e] siècle. Actuellement nous avons abandonné, semble-t-il, ce domaine aux Allemands. — C. T.

— L'Académie des inscriptions commence la publication d'une sorte de *Corpus* des inscriptions grecques qui intéressent l'histoire romaine. (*Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*. Tome I, 1[er] fascicule. Paris, Leroux, 1891, gr. in-8. Prix : 2 fr. 75). Le premier fascicule, qui vient de paraître, contient celles de Bretagne (n[os] 1-4), de Germanie (5-7), de Gaule (8-25), d'Espagne (26-27), de Rome (28-370), et entame celles du Latium (371-390). Il est l'œuvre de MM. Cagnat et Toutain. Tous ces textes sont reproduits d'après les *Inscriptiones græcæ Siciliæ et Italiæ* de Kaibel, sauf dix-sept qui ont été empruntés à d'autres recueils. Le commentaire, rédigé en latin, est sobre, mais suffisant. L'impression est excellente et le prix très modeste. L'ouvrage complet formera six volumes. Il faut souhaiter que l'entreprise ne subisse aucune interruption et se poursuive rapidement. Elle fournira aux historiens un instrument de travail que nul n'avait encore songé à leur donner et qui leur rendra à tous de grands services. — P. G.

— M. Albert Wirth a, dans une plaquette, *Die Entwickelung Asiens von den aeltesten Zeiten bis zur Gegenwart.* (Francfort, Diesterweg, 1901, in-8° de 76 p. 3 mark) tracé un tableau très succinct, mais commode à consulter, dans lequel se trouvent réunis les renseignements principaux sur les races, peuples ou peuplades qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Asie, depuis les Touraniens et les Sémites jusqu'aux Russes et aux Anglais. La carte jointe à la brochure cote pour la Bièloukha, dans l'Altaï, l'altitude à 3,350 m.; c'est 4,540 m. qu'il faut dire désormais. — J. L.

— Le livre de M. Francis H.-E. Palmer, (*Russian life in town and country*, Londres, Hewnes, in-18, illustré de 267 p. 3 sh. 6 p.) fait partie de la collection *Our Neighbours* qui a pour but de vulgariser en Angleterre la connaissance des nations continentales. M. F. Palmer connaît bien la Russie où il a vécu assez longtemps, et il en donne un tableau attachant, semé d'agréables anecdotes, et en somme assez juste, malgré une certaine prévention aristocratique. Il abuse un peu d'un rapprochement longuement expliqué au sujet de ce qu'il appelle *the strada* p. 28 sq. En outre, à lire son chapitre : *The « odnodvortsy »*, on est tenté de croire que la Russie actuelle possède encore comme classe déterminée des gens répondant à cette appellation, ce qui est radicalement faux. Notons comme intéressante nouveauté les deux chapitres intitulés : *Jewish town life* et *The Jewish trader*. — J. L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1901

Das Mânava-Çrauta-Sûtra, herausgegeben von Dr Friedrich Knauer, Professor an der St. Wladimir Universität zu Kiew. Buch I-II. — St. Pétersbourg, 1900-1901. Gr. In-4°, xvj-xiij-131 pp., formant 2 fascicules à 80 kop. = 2 mk. chacun (publiés par l'Académie Impériale des sciences).

Des quatre grandes divisions du rituel sacerdotal de l'Inde antique, c'est décidément l'âdhvaryava qu'il importe le plus de connaître à fond, si l'on veut pénétrer l'esprit du sacrifice védique. Cette vérité si simple nous fut longtemps voilée par nos préjugés occidentaux : voyant les adhvaryus voués uniquement à la partie matérielle du culte, nous les comparions à des servants, voire à des bedeaux, et nous ne songions pas que ce qui nous semblait la plus humble des besognes devait être aux temps primitifs la seule essentielle. En fait, opération magique, ou oblation matérielle à la divinité, et probablement l'un et l'autre à la fois, ou bien encore, — ce que je ne crois pas, mais tout est possible, — absolution d'un tabou imaginaire ou réel, — le sacrifice, sous tous ces aspects, était un ACTE. A ce titre, donc, c'est l'acteur qui le conduit, et non pas le chantre ou le récitant, simple comparse à l'origine ; et, plus on lit de sûtras de l'école du Yajur-Véda, plus s'en dégage cette irrésistible impression, que l'adhvaryu, tandis qu'il faisait bouillir son lait, tirait son sôma, rinçait ses pots, dépeçait la bête, fut véritablement à un moment donné le roi du sacrifice. *Anubrûhi* « récite », disait-il au hôtar, et c'était sans aucun doute un ordre qu'il lui donnait, ordre dont le progrès des temps fit dans la suite une invitation polie, un respectueux avertissement [1].

1. C'est au point que je me demande si le solennel âhâva du hôtar n'a pas été à l'origine une requête à fin d'autorisation : « Adhvaryu, [veux-tu bien] que nous récitions tous deux ? » — Remarquons que lorsque les célébrants se partagent le « saint brouet », c'est l'adhvaryu qui prend la place d'honneur : I. 5. 1. 21, *purastât*.

S'ensuit-il que nous devions faire descendre le Rig-Véda du rang éminent où l'a placé notre piété âryenne ? Il reste, littérairement, le document le plus précieux de la préhistoire de note race : rituellement, passe-t-il au second plan ? Je ne le crois pas ; car, à l'époque où nous reportent les diverses compilations védiques, il est manifeste que la situation était déjà intervertie et que les prêtres récitants avaient depuis longtemps assumé la haute direction du service divin. Il ne s'ensuit même point, comme on a été et pourrait être encore parfois tenté de le soutenir, que le Rig-Véda, en tant que postérieur à la liturgie, ait été composé exclusivement pour les besoins de celle-ci : compilé, oui ; composé, non ; je ne saurais trop le redire [1]. Tout au contraire : c'est parce que les familles de hôtars ont compté dans leur sein des poètes et des penseurs, qui ont vu plus loin et plus haut que la liturgie, qui ont confusément agité les grands problèmes ou dignement loué le dieu qu'ils invoquaient, c'est par là, dis-je, que ces familles ont mérité de prendre le pas, sur celles des manipulateurs qui n'étaient habiles que des doigts. Là comme partout, l'esprit a vaincu la chair : ceux qui avaient à leur disposition « beaucoup de vers », c'est-à-dire beaucoup d'idées — peu en importe la valeur à nos propres yeux — revêtues d'une forme brillante et cadencée, tiennent à présent la tête du sacrifice, et les adhvaryus déchus ne sont plus en effet, que leurs servants. Mais c'est de ceux-ci qu'est émané le grand œuvre, c'est à eux de nous l'expliquer.

Ces réflexions et bien d'autres me sont venues à la lecture des textes liturgiques que publie M. Knauer avec sa diligence accoutumée. Le Mânava-Çrauta-Sûtra appartient au cycle du Yajur-Véda, plus précisément à celui du Y.-V.-Noir et à l'école de la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ, à laquelle se rattachent aussi le sûtra d'Âpastamba, publié par M. Garbe, et celui de Baudhâyana, que nous donnera bientôt M. Caland. Ainsi se serrent les travaux d'approche, et la place finira par céder : c'est peu de chose peut-être, dans la science universelle, de savoir comment les brâhmanes disaient leurs offices ; mais il n'est pas indifférent à l'histoire de la pensée humaine d'apprendre comment ils en ont conçu les premiers rudiments.

Le livre Ier du Sûtra comprend le Prâksôma, c'est-à-dire tous les rites relativement simples du culte public, jusques et non compris la cérémonie des divers sacrifices accompagnés de pressurage : lunaisons et oblation mortuaire (chapitres I-III) ; obligations du laïque sacrifiant (IV) ; allumage des feux rituels (V) ; agnihôtra, âgrâya*n*a et réallumage (VI) ; câturmâsyâni (VII) ; le sacrifice sanglant (VIII). Comme la publication de ces 73 pages remonte à plus d'un an, que M. Caland les a déjà minutieusement recensées, que l'auteur lui-même a eu le temps

1. Cf. V. Henry, *l'Antithèse védique*, p. 10 = *Revue de linguistique*, XXXI (1898), p. 86.

d'y ajouter des errata dans la préface de son livre II, je ne m'y arrêterai pas davantage, n'ayant guère de chance d'y trouver matière à observation utile [1].

Le centre et l'élément constant du bréviaire védique, c'est toujours et partout le sacrifice sômique, dont le prototype, en ce qui concerne la partie du hôtar, a été magistralement analysé par M. Sabbathier [2]. L'agni*st*oma, avec ses dérivés, occupe tout entier le livre II de M. Knauer. Le texte du Sûtra ne comportant point de table détaillée, je crois bon d'en donner ici un rapide sommaire. — Ch. Ier : préliminaires; délimitation de l'enclos sacrificiel et consécration du sacrifiant : achat et amenée solennelle du sôma brut ; âtithyê*st*i. — Ch. II : les préparatifs (disposition du pressoir, du poteau, des foyers, etc.) ; la procession du bouc ; le puisement des eaux ; la mahârâtrî (veillée du sôma). — Ch. III : le pressurage du matin, règles générales et premières libations ; début du sacrifice sanglant (jusqu'à la vapâ) ; hommage du sacrifiant aux accessoires du sacrifice. — Ch. IV : suite du pressurage du matin (depuis les çukrâmanthinau); pressurage de midi, avec remise aux officiants des dak*s*i*n*âs (honoraires personnels). — Ch. V : pressurage du soir, mixtion des marcs, fin du sacrifice sanglant, saumya-caru, etc.; ici l'exposition s'interrompt, pour faire place à l'énumération des variantes rituelles de l'agni*st*ôma (ukthya, *s*ô*d*açin, etc.) ; puis elle reprend au hâriyôjana-graha et se termine avec les cérémonies finales de l'agni*st*ôma (avabh*r*tha, sacrifice de la vache anûbandhyâ, dêvikâhavî*m*si) [3].

Ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas d'un sûtra en particulier, mais du collationnement futur de tous les sûtras connus, que nous pouvons attendre de sérieuses lumières. Aussi bien l'auteur nous est-il garant que les prescriptions de Mânava diffèrent à peine de celles d'Âpastamba. Les variantes sont insignifiantes : ainsi, ailleurs, c'est le hôtar (Âçv. Çr. S. V, 19, 4-5) ou l'ugâtar, qui se mire dans le beurre fondu à la surface de la bouillie ; ici il semble que ce soit le sacrifiant (M. Çr. S. II, 5. 2. 6-7). Mais le rite reste le même : il s'agit toujours de chercher

1. Toutefois, à titre de confirmation des justes plaintes de M. Kn. sur la ténacité des « coquilles » (II, p. xj), j'en ai encore trouvé deux : il manque — mais peut-être sont-ce seulement des traits mal venus sur mon exemplaire — l'anusvâra de *amhasah* I. 8. 3. 34, et le signe diacritique de l'*ê* dans *rêtô* I .4. 3. 1, où l'on lit *ratô*. — I. 8. 5. 8, le passage obscur et altéré ne pourrait-il pas se lire simplement *mrdy abhighârayati* « il fait chauffer sur [un plat de] terre » ? La faute dans ce cas, serait si faible (*â* pour *a*) qu'elle eût pu atteindre même un mot aussi usuel.

2. *L'Agnishtoma d'après le Çr. S. d'Âçvalâyana*, Paris, Imp. Nat., 1890 (extr. du *Journ. Asiatique*).

3. Il va de soi que les douze chants et récitations de la journée viennent s'intercaler dans cet ensemble : si je n'en marque pas la place, c'est qu'elle est bien connue ; mais c'est aussi pour mieux rendre la physionomie du Sûtra, où, comme il convient à un manuel d'âdhvaryava, le rôle des récitants et chantres est si peu indiqué qu'un lecteur quelque peu distrait risquerait de ne pas s'en apercevoir.

à apercevoir son image reflétée dans le liquide; et, par conséquent, le symbolisme, lui non plus, quel qu'il soit, ne varie point. Qu'il serait intéressant de savoir d'où sont sortis tous ces raffinements de manipulations et de pratiques! Peut-être ici, tout bonnement, d'un sage précepte de *Cuisinière bourgeoise*.

La langue du M. Çr. S. n'est pas dépourvue d'intérêt : elle offre même quelques particularités exceptionnelles [1]; mais M. Knauer nous en promet un index, et il ne sied pas d'entreprendre sur sa tâche. Il nous promet aussi, pour la fin de l'ouvrage, une table alphabétique de toutes les formules (I, p. xiij), qui sera un complément indispensable, non seulement au Sûtra lui-même, mais aussi à la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ, puisque l'édition, d'ailleurs si parfaite, de M. v. Schröder ne donne que la liste des pratîkas de stances. Allons, cette génération ne passera pas sans avoir su quelque peu de la liturgie védique.

V. Henry.

Dr. Wilhelm Bacher. **Ein hebräisch-persisches Wörterbuch aus dem vierzehnten Jahrhundert.** Strasbourg, Karl Trübner, 1900, in-8, p. 135 et 76. Prix : 4 marks.

Au mois de juillet 1339, Salomon ben Samuel achevait son lexique hébreu-persan à Gourgâng, aujourd'hui Ourgendsch, ville du Khanat de Chiwa dans le Turkestan russe. C'est un fait nouveau et important pour l'histoire juive que la constatation dans cette contrée éloignée d'une colonie juive où la culture intellectuelle était si florissante au xiv[e] siècle. Dans la magistrale étude que M. Bacher publie, ce savant hébraïsant met en relief l'intérêt multiple que présente le lexique de Salomon qui, outre le persan, sa langue maternelle, possédait l'hébreu, le judéo-araméen et l'arabe. L'érudit juif rapporte aussi, mais probablement de seconde main, des mots grecs, latins, italiens et syriaques. L'idiome des Mongols était familier à Salomon, mais, comme cet idiome n'avait pas l'autorité d'une langue littéraire, il est rarement cité.

Le chapitre v de cette étude, p. 46-57, contient un exposé de la méthode de Salomon : préface en tête du lexique; les premiers mots du lexique commencent par deux *alef*, et les derniers mots par deux *taw*; articles distincts pour les différentes formes des verbes; répétition d'un même mot avec des explications différentes; défaut de cri-

---

1. Par exemple, le curieux absolutif-intensif *samplavamplâvam* « en les baignant complètement » II. 5. 4. 20. Il en est même d'inintelligibles : on ne voit pas pourquoi M. Kn. a préféré à la leçon *sammṛjyá-* (II. 2. 1. 22) une forme telle que *samṛddhyá-*, qu'on cherche en vain à analyser; il nous l'expliquera probablement plus tard. — II. 2. 2. 7, *pravidhyánta*, lire *pravidhyanti*.

tique dans l'utilisation des sources; insertion de mots altérés. Ajoutons les articles sur les synonymes, et remarquons que les mêmes traits distinguent les travaux antérieurs de la lexicographie syriaque et rappellent les lexiques amplifiés de Bar Ali et de Bar Bahloul qui nous sont parvenus. Nous sommes ainsi conduits à l'hypothèse que le lexique syriaque de Bar Bahloul, répandu dans toute la Syrie et l'Arménie (M. Margoliouth a fait connaître la version arménienne), a dû pénétrer chez les juifs orientaux, mi-partie dans une transcription en caractères hébreux et mi-partie dans une version hébraïque, et qu'il a dû servir de modèle à ces juifs pour leurs travaux de lexicographie. Il semble bien que le lexique de Bar Bahloul a fourni, en passant par un ou deux intermédiaires, la plus grande partie des mots syriaques et grecs recueillis par Salomon, notamment les noms de plantes, sur lesquels Bar Bahloul avait porté toute son attention.

Le lexique de Salomon est trop volumineux pour être édité intégralement et peut-être ne mérite-t-il pas cet honneur. En tous cas les extraits que M. B. a imprimés suffisent à le faire juger. Ces extraits font l'objet de quatre chapitres qui contiennent : 1° des spécimens des lettres *dalet*, *kaf*, *lamed*, *noun* et *qof;* 2° des mots bibliques; 3° des mots mischniques et talmudiques; et 4° une liste de 1089 vocables qui ne se trouvent pas dans les lexiques connus et auxquels M. B. a consacré le chapitre VIII de son étude. M. B. a porté ses recherches, avec plus ou moins de succès, sur la plupart de ces mots, quarante-six seulement ont résisté à ses efforts. Nous croyons que, pour ce chapitre, le lexique de Bar Bahloul aurait été utilement consulté. Nous nous permettrons aussi de recommander ce lexique à M. Bacher pour sa future publication des mots persans chez Salomon.

R. D.

Encyclopædia Biblica. A Dictionary of the Bible, edited by the Rev. T. K. CHEYNE M. A. D, D., and J. SUTHERLAND BLACK, M. A. LL. D. Vol. I et II, (A-K). London, Adam et Ch. Black; 1899-1901, in-8, coll. 2688. (Prix de l'ouvrage complet en 4 vol. : L. 4).

L'ouvrage ne laisse rien à désirer au point de vue de l'exécution matérielle; la commodité du format, la netteté des caractères, des sommaires et des manchettes habilement distribués dans les articles un peu long, facilitent l'emploi de ce Dictionnaire, auquel les éditeurs ont apporté un soin qui en ferait presque chez nous un ouvrage de luxe. Il ne se recommande pas moins par le nom des collaborateurs : Budde, Driver, L. Gautier, Guthe, Kautzsch, Nœldeke, Moore, feu Robertson Smith, pour n'en citer que quelques uns. — Bien que l'Encyclopédie soit surtout, comme disent très bien les éditeurs, un dictionnaire des « choses » et non des mots, on appréciera le soin parti-

culier avec lequel ont été traités les noms propres. Un certain nombre de figures, empruntées aux monuments de l'Égypte ou de l'Assyrie, sont jointes assez à propos à plusieurs articles. On a aussi compris la nécessité de cartes géographiques. Toutefois celle de la Palestine (en 4 parties) n'est point satisfaisante. L'excellente carte de Guthe est bien préférable à celle qu'on a confectionnée pour l'Encyclopédie, sans doute en vue d'obtenir l'uniformité d'orthographe dans les noms propres. Disons encore, à propos de la géographie, que les plus récentes découvertes paraissent avoir été judicieusement utilisées pour les identifications. Un dictionnaire qui est l'œuvre de nombreux auteurs ne prête guère à la critique de détail; il ne serait pas équitable d'incriminer les éditeurs d'avoir laissé passer telle ou telle opinion personnelle, erronée ou contestable. Ce qu'on pourrait plutôt leur reprocher, c'est peut-être d'avoir donné une place trop grande à la théologie. Certains articles, comme *Eschatology* (56 colonnes), présentent des développements plus théologiques que bibliques qui paraissent disproportionnés. A part cela, les articles généraux, par exemple ceux consacrés à chacun des livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, les articles *Hexateuch*, *Gospels* [1], etc., ont l'avantage d'exposer les diverses opinions des critiques, et se terminent par une copieuse bibliographie. Les opinions dites avancées ne sont point exclues, et au besoin une note atténuante est ajoutée par les éditeurs [2].

En somme cet ouvrage est appelé à rendre de grands services aux étudiants, théologiens et exégètes. Il sera consulté avec fruit même par ceux qui ne partagent point toutes les vues qui y sont exposées.

J.-B. Chabot.

Hand-Commentar zum Neuen Testament. I Band, I Abtheilung, I Hälfte : Die Synoptiker, Einleitung und Marcus, von H.-J. Holtzmann. Leipzig, Mohr, 1901; in-8, 184 p.

Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert, von W. Soltau. Leipzig, Dieterich, 1901, in-8, vi-149 pages.

L'important commentaire de M. Holtzmann sur les Évangiles synoptiques paraît en troisième édition. La disposition générale de l'ouvrage a été modifiée. Au lieu de commenter ensemble les trois Évangiles, on donne d'abord la discussion et l'explication des morceaux parallèles, que suit, dans le présent fascicule, le commentaire de Marc. Cet arrangement est plus avantageux peut-être pour la clarté, les remarques touchant le rapport des parties communes servant d'in-

1. Article de M. Schmiedel, très méthodique et clairement exposé (138 colonnes); mais avec une bibliographie trop sommaire.

2. Comp. l'addition de M. Cheyne à l'article *Hexateuch* de M. Wellhausen.

troduction aux trois Évangiles, et les questions spéciales venant à leur place dans le commentaire particulier. On pourrait trouver cependant que l'ancienne disposition était plus commode pour les recherches, et qu'il aurait suffi d'en améliorer le cadre en brisant un peu moins l'ordre de Luc. La nouvelle édition rectifie en quelques détails les conclusions et indications des précédentes, et elle contient sur beaucoup de points des additions notables. M. H. pense que Marc se terminait à XVI, 8 ; la singularité de la finale s'expliquerait par la conscience qu'avait l'évangéliste de raconter quelque chose de nouveau dans la visite des femmes au sépulcre (hypothèse de Brandt). Mais n'est-ce pas une raison de plus pour que l'on attende, après cette preuve négative de la résurrection, un argument positif tiré des apparitions du Christ en Galilée?

Il est temps, dit M. Soltau, que le grand nombre des chrétiens qui pensent soient initiés aux résultats de la critique des Évangiles. Ce temps peut-être venu en effet ; mais toutes les conclusions que M. S. présente comme des résultats de la critique sont loin d'être également certaines. Marc, et non un proto-Marc, a servi de source à Matthieu et à Luc ; ces deux Évangiles dépendent pareillement d'une autre source pour les discours du Seigneur. Que cette seconde source se soit présentée à Luc sous une forme plus développée, en sorte que le rédacteur du troisième Évangile doive aux *Logia* tout ce qu'il n'a pas pris dans Marc, sauf les récits de l'enfance et un petit nombre de traits légendaires, c'est une hypothèse beaucoup moins solide que l'assertion des deux sources principales, et l'on ne devrait pas la donner pour démontrée sans en avoir fourni quelques preuves. Il est à peu près sûr que Luc avait une source écrite pour ses récits de l'enfance ; mais c'est par simple conjecture qu'on y rattache IV, 16-30 ; et puisque l'on admet que cette source contenait une anecdote relative au ministère de Jésus, on est assez mal fondé à soutenir que Luc, dans la suite de l'Évangile, se sert uniquement de Marc et des *Logia*. Ne va-t-on pas chercher bien loin une hypothèse gratuite, en supposant que la comparution du Christ devant Hérode serait imitée de celle de saint Paul devant Agrippa ? L'idée d'un double Matthieu grec, le premier, composé vers l'an 75, et source de Luc, le second, édition développée du premier, vers 110, peut n'être pas entièrement dépourvue de vraisemblance ; mais est-ce un résultat certain de la critique ? Après avoir écarté, sans motif apparent, l'hypothèse d'une source particulière à Luc, on octroie maintenant, sans grande nécessité, à cet évangéliste, une source supplémentaire. Les faits que l'on allègue en faveur d'une double édition de Matthieu s'expliquent aussi bien dans l'hypothèse d'un rédacteur unique travaillant sur deux sources. Quant au quatrième Évangile, ce serait l'œuvre de Jean le Presbytre, qui écrivait au temps d'Hadrien ; mais ce livre contiendrait des *Logia* authentiques de l'apôtre Jean. Les découpages de ce genre ont eu jusqu'à présent

un médiocre succès ; celui que pratique M. Soltau a le même défaut que les autres ; il méconnaît la profonde unité de conception doctrinale et de méthode littéraire qui règne dans tout le quatrième Évangile, abstraction faite de la péricope de l'adultère et du chapitre XXI.

Alfred Loisy.

Der Totemismus und die Religion Israels, von Fr. V. Zapletal. O. P. Fribourg (Suisse), Veith, 1901 ; gr. in-8, XII-176 p.

Semitische Kriegsaltertümer. I. Der heilige Krieg im alten Israel, von F. Schwally. Leipzig, Dieterich, 1901 ; in 8, VIII-111 pages.

Depuis quelque temps, il est beaucoup question du totémisme et de son importance dans l'histoire de l'évolution religieuse, même dans les origines de la religion israélite. Le P. Zapletal a pensé que la science des religions s'engageait dans une voie dangereuse ; il écrit pour démontrer qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les idées et coutumes, désignée sous le nom de totémisme et les anciens usages d'Israël. Son travail apologétique a toutes les apparences d'une œuvre de pure érudition ; mais comme il soutient que la légende du mariage des fils de Dieu avec les filles de l'homme concerne simplement l'union d'hommes séthites avec des femmes caïnites ; que le serpent, dans le récit de la chute, n'agit pas de lui-même ; que la fille de Jephté pourrait bien n'avoir pas été immolée ; que l'hygiène et la pédagogie ont quelque chose à voir dans les prescriptions relatives aux bêtes pures et impures, etc., il paraît évident que plusieurs conclusions particulières et la thèse générale du livre sont inspirées par des considérations étrangères à la critique historique. La thèse du P. Z. pourrait être vraie, sans que l'on dût reconnaître à son étude une valeur positive. Le savant auteur a montré que beaucoup de rapprochements signalés par les critiques étaient mal fondés ou ne prouvaient rien, et que le totémisme n'est pas la seule explication possible des faits allégués ; mais lui-même n'a pas réellement fourni l'explication historique de ces faits, qui, s'ils ne procèdent pas du totémisme, résultent de conceptions religieuses analogues et tout aussi rudimentaires. Le P. Z. réfute une hypothèse critique comme s'il s'agissait d'une théorie dogmatique. La vraie manière de combattre une hypothèse de ce genre est d'en proposer une meilleure. On n'en lira pas moins avec profit le chapitre d'introduction sur le totémisme, qui est bien documenté. Le chapitre sur les noms d'animaux que l'on trouve employés comme noms de personnes, de familles ou de localités est aussi très instructif : l'usage de ces noms pourrait s'expliquer indépendamment de l'hypothèse totémistique ; mais les cas sont bien nombreux, et le fait n'est pas dépourvu de

signification. Des assertions discutables se mêlent aux renseignements donnés sur le culte de la nature chez les Sémites : on nous dit que les pierres sacrées n'avaient pas pour les Israélites le même sens que pour les Cananéens, qu'elles étaient l'image sensible de la présence de Dieu, et que les sources sacrées n'étaient pas vénérées de la même manière par les deux peuples. Mais peut-on voir autre chose qu'une définition de théologie abstraite et un subterfuge apologétique dans cette façon d'envisager le culte des pierres et des sources ? La présence de la divinité n'était-elle pas censée réelle dans la pierre, et comment la source était-elle sacrée, sinon pour un motif semblable ? Le chêne de Sichem est cité, *Gen*. XII, 6, comme mémorial d'une apparition de Iahvé à Abraham, et il est assez téméraire de dire que cet arbre n'a peut-être jamais été pour les Israélites l'objet d'un culte religieux. On ne voit pas que les Israélites aient rendu les honneurs divins à des animaux vivants, et le culte du serpent d'airain, celui du veau d'or, peuvent s'expliquer sans que l'on recoure au totémisme ; mais la distinction des bêtes pures et impures, qui a gardé dans les temps historiques un caractère religieux, ne peut se fonder que sur une façon religieuse, ou superstitieuse, d'envisager la nature animale et le rapport de l'esprit animal avec l'esprit humain et l'esprit divin. L'origine des sacrifices peut être plus complexe que ne l'a supposé Robertson Smith ; mais ce n'est pas raison pour trouver dans la réserve du sang la reconnaissance du souverain domaine de Dieu, et expliquer les sacrifices d'animaux par une substitution symbolique de la bête à l'homme. En toute hypothèse, l'institution des sacrifices n'a pu s'établir que sur une conception assez grossière de la divinité. Les considérations du P. Zapletal sur le tatouage, les esprits, le matriarchat, offrent le même mélange d'érudition solide, de critiques relativement justes et de parti pris théologique.

L'étude de M. Schwally sur la guerre sainte dans l'ancien Israël est très complète et bien ordonnée, quoiqu'elle ressemble un peu trop à une série de notes sur Iahvé dieu guerrier, les idoles guerrières, le culte à la guerre, la consécration des guerriers, le rituel de l'alliance entre membres d'une même expédition, la pureté cultuelle du guerrier, la possession guerrière, le retour du guerrier à la vie commune, la signification de la guerre sainte dans la religion d'Israël. Dès l'abord se présente une hypothèse indémontrable, mais non invraisemblable, touchant l'origine du iahvéisme. Iahvé aurait été un dieu des Madianites ou des Kénites ; une alliance aurait été contractée par Kaïn et Israël en face d'un péril commun ; le sanctuaire de cette fédération était à Cadès ; Massa et Meriba sont d'autres noms du même endroit ; avec le temps, l'alliance d'Israël et de Madian, garantie par le nom de Iahvé, serait devenue l'alliance de Iahvé avec Israël. Iahvé était un dieu guerrier. Le nom de Sebaoth aurait désigné primitivement les démons de la guerre, subordonnés à Iahvé depuis que celui-ci fût

devenu dieu d'Israël. La coutume d'emmener les dieux à la guerre se rencontre partout : Iahvé aussi, dans l'arche, prenait part aux expéditions et aux combats de son peuple ; dans les anciens temps l'arche était logée sous une tente, et par ce côté la description du Code sacerdotal a un fondement historique. M. S. relève avec soin toutes les anciennes coutumes religieuses qui ont rapport à la guerre. Peut-être va-t-il un peu loin en voyant dans l'apostrophe de Josué au soleil (*Jos*. x, 12) une formule d'incantation, ou en supposant que les paroles de malédiction comme celles que Balaam était invité à prononcer contre Israël étaient dirigées expressément contre le dieu des ennemis, et que le cri de guerre, dans une campagne israélite contre Moab, devait être : Béni Iahvé ! Maudit Camos ! Mais il doit avoir raison de voir des rites sacrificiels dans l'acte de Saül envoyant les morceaux de ses bœufs aux chefs des clans israélites pour les inviter à secourir la ville de Iabès, et dans celui du lévite d'Ephraïm coupant le cadavre de sa femme en douze morceaux qu'il adresse aux tribus pour demander vengeance. Les tabous particuliers auxquels étaient soumis les guerriers sont très bien décrits et expliqués. La prescription bizarre de *Deut*. xxiii, 13-14, est judicieusement commentée, sans qu'on invoque les raisons de propreté ou d'hygiène. L'interprétation des lois deutéronomiques prescrivant de ne pas emmener à la guerre le nouveau marié, celui qui vient de planter une vigne ou de bâtir une maison, ou celui qui a peur (*Deut*. xx, 5-8) est plus sujette à caution. D'après M. S., ces règlements s'appuieraient sur des motifs superstitieux, et les formules : « de peur qu'il ne meure et qu'un autre n'épouse (sa femme), etc., ne signifieraient pas simplement le danger de mort dans les combats, mais le péril, résultant de leur situation personnelle, auquel exposeraient leurs compagnons et s'exposeraient eux-mêmes les hommes de ces différentes catégories, en provoquant la colère des esprits ou introduisant dans l'armée leur influence funeste. Il est possible et même probable qu'une partie au moins de ces prescriptions, qui peut représenter d'anciens usages, soit fondée sur de tels motifs ; mais ce n'est pas cela que signifie maintenant le texte. Comme exemples de possession guerrière, on cite les juges Gédéon et Jephté, Saül, le berserker Samson ; on y joint sans doute mal à propos les prophètes extravagants qui figurent dans la légende de Samuel.

A. L.

Introduction à la lecture des Notes tironiennes par Emile Chatelain, avec 18 planches. Paris, chez l'auteur, 71, avenue d'Orléans ; 1900. xvi-234 pp. (208 pp. autographiées) in-8 et Atlas in-4 (phototypie et autographie).

Pour s'initier à la lecture des notes, on n'avait jusqu'ici que les deux gros volumes du lexique de Kopp ou les planches des *Commen-*

tarii de Schmitz [1]. Mais les *Commentarii* sont une édition du lexique tel qu'il se trouvait constitué à l'époque carolingienne ; les mots y sont rangés par ordre de matières [2], et, à s'en servir pour déchiffrer les mss., on éprouve le même embarras qu'on aurait à traduire un texte latin avec la seule aide des glossaires. Le lexique de Kopp reste la base du déchiffrement, mais il a besoin lui-même d'une clé. En d'autres termes, il manquait un manuel didactique, contenant les éléments de la science des notes, une grammaire à côté du lexique. C'est l'ouvrage de M. Chatelain.

Le plan est analogue à celui d'une grammaire. Après une bibliographie très soignée, M. Ch. formule les règles générales, c'est-à-dire indique de quels éléments une note est constituée et comment ils sont groupés. Puis il donne l'alphabet tironien, les radicaux usuels (mots invariables, nominatifs usuels, verbes usuels à la 3e pers. du présent de l'indic.), les terminaisons suivant qu'elles commencent par une voyelle ou une consonne. Vient ensuite la grammaire proprement dite. Une liste de variantes, des conseils pratiques pour le déchiffrement, une série d'exemples complètent cette première partie.

La deuxième partie traite de la tachygraphie syllabique. La tachygraphie syllabique s'est superposée au système de notes élaboré par l'antiquité. Ce système était fondé sur le principe romain des abréviations latines par l'expression de quelques lettres et la suppression des autres ; mais il contenait en germe la tachygraphie syllabique, puisque, en bien des cas, notamment dans les terminaisons, le signe tironien, formé d'une ou de deux lettres, représentait une syllabe. La tachygraphie syllabique, qui est une création des siècles d'invasion, n'est donc pas absolument une nouveauté, bien qu'elle repose sur un principe différent. Elle n'est d'ailleurs qu'un supplément des notes tironiennes et les suppose. M. Ch. publie un syllabaire tachygraphique, et passe en revue les systèmes particuliers qui relèvent du syllabisme : le système italien, le système français ou tourangeau, le système espagnol ou wisigothique.

M. Ch. termine par un chapitre sur l'emploi des notes dans les diplômes mérovingiens et carolingiens. Pour ce sujet ardu, où la combinaison des notes classiques avec le syllabisme est encore compliquée de difficultés spéciales, M. Ch. commente une cinquantaine d'exemples caractéristiques.

Un appendice donne l'explication des planches de l'atlas avec la lecture de tous les passages écrits en notes tironniennes.

Mais ce livre n'est pas seulement une mise en œuvre des résultats acquis. En bien des cas, il a fallu coordonner des conclusions obte-

1. *Revue*, 1894, II, 250.
2. Sur cet ordre, voir maintenant W. Heraeus, *Archiv für lat. Lexicographie*, XII, 27-38.

nues séparément et constituer de véritables familles de textes. Ainsi, dans la première partie, les mss. sont classés d'après leur provenance ou leurs attaches d'origine : Vérone, Bobbio, Gellone, Tours, Limoges, Orléans, Paris, Beauvais, Corbie, Saint-Amand, Laon, Reims, Autun, Cologne. Ce simple groupement est en lui-même déjà un gain qui n'importe pas seulement à la paléographie pratique, mais qui est une donnée pour l'historien de la civilisation dans le passage de l'antiquité au moyen âge. Il permet de voir plus clair, en un point, sur la survivance et la transmission de la culture antique. Du même coup, on aboutit à certains résultats particuliers intéressant chacun des centres littéraires. Les notes de Vérone nous font toucher à une époque où le lexique tironien n'avait pas encore reçu sa forme dernière. Bobbio montre un système assez différent du système général. Enfin, la place exceptionnelle que Tours occupe sous les Carolingiens par son école calligraphique, se trouve une fois de plus confirmée par l'étude des notes. De même, M. Ch. arrive à constituer des groupes nationaux avec les documents de la tachygraphie syllabique. A côté de la tachygraphie italienne, découverte par Julien Havet, M. Ch. propose de reconnaître un système français dans un ms. de Marmoutier (livre des grands prophètes, B. N. nouv. acq. lat. 1586) et un système espagnol dans le lexique tironien du ms. de Madrid, bibl. nat. F. 58.

Enfin la lecture des planches, dans l'appendice, apporte un supplément à l'établissement du texte de Priscien et de Possidius (vie de saint Augustin). Mais surtout M. Ch. nous donne un déchiffrement du *Carmen* anonyme du ms. de Paris B. N. 10756 (VIIIe s.); *Cantemus Domino, Christo cantemus honorem*. La planche XII en est d'ailleurs un bon fac-similé. Parmi les autres textes édités par M. Ch., il faut encore mentionner de longs fragments du lectionnaire de Tours, B. N. 9603, et une page d'extraits d'un sacramentaire, provenant de Bobbio (Ambrosienne O 210 sup.).

Le livre de M. Chatelain n'est donc pas seulement un manuel pratique. Il apporte des faits et des textes bien établis.

Paul Lejay.

Charles de Lasteyrie. **L'abbaye de Saint-Martial de Limoges,** étude historique, économique et archéologique, précédée de recherches nouvelles sur la vie du saint. Paris, Picard, 1901; in-8, XVIII-510 pages.

L'abbaye de Saint-Martial de Limoges, longtemps célèbre par les légendes qui se rattachent à son origine, par la faveur des grands, par l'importance de ses domaines, n'avait pas eu jusqu'à présent de véritable historien, à moins qu'on ne donne ce nom à des compilateurs également incapables de choisir entre les documents et de porter sur des faits, si anciens qu'ils soient, un jugement impartial. Son histoire

présentait cependant tout ce qui peut tenter un critique ami du passé; les fables étranges qui entourent sa naissance ont été répandues pendant le moyen âge avec tant de persistance et de passion, que jusqu'à notre époque elles ont conservé des partisans. L'histoire de sa fondation, les épreuves et les bouleversements qu'elle a subis au début de l'époque féodale, aboutissent à une prospérité longtemps maintenue malgré l'opposition du pouvoir épiscopal et les entreprises d'une commune remuante. Même aux jours de sa décadence, elle offre un intéressant spectacle, celui d'institutions qui se transforment et de mœurs qui se modifient au milieu des incidents les plus curieux. Les questions que devaient soulever des faits aussi variés n'avaient jamais été bien traitées, ni même posées comme il convient; trouvant avec raison que les in-folios publiés au XVII[e] siècle par le carme déchaussé Bonaventure de Saint-Amable ne constituent pas une histoire de Saint-Martial, M. Ch. de Lasteyrie a résolument abordé ce grand sujet; il l'a traité dans toutes ses parties, en joignant à l'exposé chronologique des faits, à la description de monuments aujourd'hui détruits, l'étude des institutions, depuis les premiers jours de la grande abbaye jusqu'à sa disparition à la fin du XVIII[e] siècle.

La première question qu'il avait à se poser était celle des origines. Quand a vécu saint Martial? Si l'on s'en tient à l'autorité de Grégoire de Tours, il ne serait venu en Gaule qu'au III[e] siècle, au temps de Decius. D'autres, se fondant sur des documents hagiographiques dont la valeur a été diversement appréciée, voient en lui un des disciples de Jésus-Christ. M. de L. examine et discute les opinions relatives à l'apostolicité de saint Martial; il fait l'historique de cette légende, accréditée d'assez bonne heure dans le Limousin, officiellement admise au XI[e] siècle, et si bien implantée dans les esprits que, de nos jours encore, elle a parmi ses défenseurs des hommes instruits et sincères. Si respectables que soient de pareilles doctrines, on doit bien reconnaître qu'elles ne supportent pas la discussion, surtout depuis que Mgr Duchesne en a fait justice. M. de L., après un examen complet de tous les témoignages, nie absolument l'apostolicité, et pour justifier son jugement, il classe et date autant qu'on peut le faire les textes d'où est sortie une légende plus respectable par la sincérité de ses défenseurs actuels que par l'honnêteté de ses premiers auteurs.

Longtemps avant la fondation de l'abbaye, la sépulture de saint Martial, située en dehors de Limoges, devint l'objet d'un culte régulier et fut un lieu de pèlerinage. Le domaine de cette première église, dès l'époque mérovingienne, s'enrichit de diverses donations, comme celle qui nous est connue par le testament de saint Yrieix; M. de L. défend contre les attaques de Lecointe l'authenticité de ce testament, mais quand il se trouve en présence d'allégations fausses ou suspectes, trop facilement acceptées par les moines de Saint-Martial ou les

héritiers de leurs opinions, il n'hésite pas à les combattre. Il n'admet pas que le duc d'Aquitaine Waiffre ou d'autres princes appartenant à sa famille aient jamais eu leurs tombeaux à Saint-Martial : les princes aquitains n'ont certainement pas choisi pour lieu de leur sépulture la basilique du Sauveur, située aux portes de Limoges, à la lisière de leurs états, exposée à tous les dangers ; d'ailleurs cette basilique n'est pas antérieure à la fin du règne de Louis le Pieux ; enfin les libéralités de Pépin le Bref envers l'église de Saint-Martial ne permettent pas de supposer qu'elle ait donné asile aux restes de ses ennemis les plus redoutables.

Quant au monastère lui-même, il n'a pas été fondé en 814, et par Louis le Pieux, mais seulement en 848. D'autre part on s'est trompé en affirmant que les Clunisiens se sont établis à Saint-Martial dès la première moitié du xe siècle ; l'abbaye était encore entre les mains des Bénédictins quand l'apostolicité du saint a été discutée et finalement admise par le concile de Limoges, en 1031. Nous sommes ici au cœur même du sujet ; Adémar de Chabannes défend l'apostolicité de son patron avec une virulence dont ses écrits nous offrent la preuve, et cette doctrine insoutenable finit par triompher et devenir un article de foi, parce que l'évêque de Limoges, son principal adversaire, a renoncé à la lutte pour augmenter ses chances d'être reconnu primat; d'après M. de L., l'abbé de Saint-Martial a dû se prêter, en vertu d'un compromis, à cette exorbitante fantaisie.

La longue période qui s'étend de l'établissement des Clunisiens à Saint-Martial, en 1063, à la fin du XIIIe siècle, a été pour l'abbaye une époque de prospérité réelle, chèrement achetée par des tribulations de toutes sortes. C'est un singulier spectacle que celui de ce grand établissement, gagnant en richesse, en puissance, au milieu des calamités ; ses fautes mêmes lui profitent. L'abbaye de Saint-Martial doit une bonne part de son accroissement aux moines de Cluni, or c'est par un coup de force tout à fait inexcusable que ces réformateurs intéressés s'en sont rendus maîtres ; mais les institutions monastiques sont si fortes que cet acte, indigne en lui-même, au lieu d'amener la ruine ou le discrédit, est le point de départ de progrès immédiats, étonnants. A trente ans de là, un évêque de Limoges, Humbaud, s'établit dans les fonctions pastorales en fabriquant une fausse bulle ; Urbain II survient, découvre la fraude, dépose l'intrus et met l'abbaye sous la protection du Saint-Siège. A côté de Limoges une deuxième ville, le Château, s'est fondée autour de l'abbaye, et bientôt à toutes les autres causes de troubles viennent se joindre les entreprises de la nouvelle commune. En 1105, les gens du Château envahissent la cité de Limoges, et y mettent le feu. En 1552, ils se prennent de querelle avec la suite de Henri Plantagenêt, devenu duc d'Aquitaine, qui fait raser les murs de leur ville, et pendant les dernières années du XIIe siècle le Château et l'abbaye sont constamment mêlés aux luttes de Henri II et

de ses fils. Au cours de cette période réputée glorieuse, l'abbaye est plusieurs fois dévastée par le pillage et par le feu; on la reconstruit toujours, et elle ne cesse pas de s'enrichir.

L'abbaye de Saint-Martial, qui a grandi au milieu des guerres et des incendies, et dont la vitalité s'est affirmée en raison directe des calamités qui l'ont atteinte, commence à décheoir à la fin du XIIIe siècle; c'est précisément alors que l'établissement d'un gouvernement fort semblerait devoir assurer à ceux qui ont de grands biens et de beaux revenus la tranquille jouissance de ce qu'ils possèdent. Mais si les ressources des établissements religieux se sont accrues, les mœurs monastiques ont baissé; en 1294, l'abbaye, abandonnée par son chef, est si peu gouvernée que les moines en arrivent à ne plus recevoir de nourriture. De tels incidents, quand ils se produisent, sont des symptômes non équivoques de décadence. Nous ne suivrons pas les étapes successives par lesquelles l'abbaye est descendue de la grandeur à la misère, à travers les souffrances des guerres anglaises : à Saint-Martial, comme partout ailleurs, la « désolation des églises de France » a été autre chose qu'un terme de convention. Au XVe siècle, et jusqu'à sa sécularisation, l'abbaye ne nous présente plus, en guise d'histoire, que des éphémérides dont la sécheresse présente un intérêt sans cesse décroissant. En 1535, Paul III la supprime, pour ériger en sa place une collégiale; il faut lire les pages que M. de L. consacre à cette transformation devenue nécessaire, si l'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles beaucoup de monastères ont été sécularisés au XVIe siècle. Ici, la déchéance s'explique par l'intrusion des clercs séculiers dans les fonctions monastiques, par le mépris de la discipline, par le népotisme; la collégiale érigée par Paul III est encore bien pourvue, mais on n'y travaille plus; on se borne à manger des revenus qui vont en décroissant. Les luttes d'autrefois ont cédé la place à de misérables querelles entre l'évêque et l'abbé, entre les gens de l'abbé et les chanoines; le chapitre où sont mises sous nos yeux ces scènes burlesques fait penser au *Lutrin*.

La place nous manque pour rendre compte des pages que l'auteur a consacrées à l'organisation de l'abbaye et de la collégiale, de son étude archéologique sur la basilique et le monastère. La cinquième partie nous apporte l'énumération des prévôtés et prieurés dépendants de l'abbaye; il y en avait une centaine. Les pièces justificatives et les appendices représentent à eux seuls la valeur d'un volume.

Si nous apprenons avec intérêt que l'abbaye de Saint-Martial est descendue par degrés jusqu'à la désorganisation, nous tenons surtout à savoir pourquoi sa décadence fut irrémédiable. Dans son *étude économique*, M. de L. explique ce fait par un appauvrissement graduel et constant; la richesse de l'abbaye, à partir du XIIIe siècle, provint surtout des cens qu'elle avait achetés sur un grand nombre de terres; la quotité de ces cens a pu, en certains endroits, s'affaiblir ou même

disparaître, mais la diminution du pouvoir de l'argent a eu pour Saint-Martial des conséquences bien autrement graves. Le prix des objets ne cessait de s'élever, à mesure que baissait la valeur de la livre tournois, et ce changement, qui ne faisait pas grand tort aux classes laborieuses ou commerçantes, pour lesquelles les salaires augmentaient naturellement dans une certaine proportion, devait être fatal aux grandes abbayes, assimilables à des rentiers dont les revenus diminueraient sans cesse. L'opinion émise en cette matière par M. de L. nous paraît justifiée par les faits, seulement il aurait pu, à notre avis, se dispenser de prendre à la lettre certaines évaluations qu'on donne couramment sur la valeur relative de l'argent ; les affirmations qu'on relève, à cet égard, chez des auteurs d'ailleurs estimables, nous inspirent une certaine méfiance. Au reste, ce n'est là qu'une critique d'ordre secondaire, et l'on doit recommander la lecture de ce chapitre à ceux qu'intéresse l'étude des questions économiques sous l'ancien régime ; il donne un caractère très original à un livre qui se recommande, d'ailleurs, par une quantité de faits nouveaux et de déductions intéressantes.

Elie Berger.

Journal de Gouverneur Morris, 1789-1792, traduit de l'anglais par E. Pariset. Paris, Plon, 1901. In-8°, vii et 388 p.

La préface de cette traduction laisse à désirer. Elle est parfois inexacte. Nous ne trouvons pas, comme dit M. E. Pariset, que Morris ait « pris souvent une part active au grand drame » révolutionnaire ; il n'a pas de si grandes sympathies pour la famille royale puisqu'il s'écrie un jour en apprenant la cruauté de Louis XVI enfant qu'« il n'est pas étonnant qu'un pareil animal soit détrôné » ; chaque fois qu'il parle de la reine, il ne le fait pas « en termes attendris » puisqu'il dit à Mme de Flahaut que la reine est « faible, orgueilleuse et débauchée sans être très attachée à ses amants », sur quoi Mme de Flahaut répond qu'elle aurait soin de pourvoir toujours la reine d'amoureux et d'aumôniers. M. P. a raison de dire que les notes de Morris n'étaient pas destinées à la publication ; l'américain y met tout, et un menu de dîner y côtoie une critique de la Constitution de 1791. Mais il aurait dû étudier le caractère de Morris et le montrer pratique et voluptueux, mêlant les spéculations aux plaisirs, brassant des affaires, cherchant les occasions de s'enrichir, aimant la bonne chère et buvant gaîment sa bouteille de bordeaux, courtisant les dames coquettes et leur tenant des propos égrillards, tournant autour de Mme Flahaut, de Mme de Staël, d'autres encore, et guettant l'heure propice, faisant oublier sa jambe de bois par son esprit, son humour et son originalité américaine. M. P. aurait dû également rectifier quelques noms

propres [1]. Toutefois, la transcription est en générale exacte, et M. P. a bien fait de ne pas annoter son texte pour ne pas l'alourdir, d'autant que la plupart des personnages sont connus. On le remerciera surtout d'avoir publié cette nouvelle traduction. Celle que Gandais avait donnée dans l'année 1842 en deux volumes est introuvable et incomplète puisqu'elle est faite d'après les extraits du *Journal* publiés en 1832 par Sparks. Celle de M. P. reproduit le texte entier du *Journal*, tel qu'il a été publié en 1888 par la petite-fille de Morris qui possède l'original. M. Pariset a d'ailleurs joint à son travail quelques lettres de Morris relatives à la même période. Ces lettres et le *Journal* fourniront des matériaux importants à l'historien des quatre premières années de la Révolution. Non que Morris ait compris autant qu'on l'a dit le caractère et la portée du mouvement; aujourd'hui que nous le connaissons mieux, il vaut peut-être moins par les vues sagaces et les considérations profondes que par les anecdotes, par les détails de mœurs, par les peintures de la société, par le tableau des plaisirs et des intrigues de Paris, par le portrait de quelques personnages du temps comme Mme de Flahaut et Mme de Staël, La Fayette, Talleyrand, Narbonne, Maury. Songez qu'il court les salons, qu'il entend l'abbé Delille débiter des vers, qu'il voie de près et étudie le jeu de Mme de Flahaut et de Mme de Staël se disputant l'heureux Talleyrand, et qu'il s'entretient plusieurs fois chez les Trudaine avec un Saint-André qui est évidemment André Chénier.

A. C.

Paul Frémeaux, **Napoléon prisonnier, Mémoires d'un médecin de l'empereur à Sainte-Hélène.** Paris, Flammarion, 1901. In-8°, xxi et 259 p. 3 fr. 50.

Ce médecin de Napoléon à Sainte-Hélène se nommait John Stokoe. M. Frémeaux a trouvé ses Mémoires à Londres, chez une de ses arrières petites-filles, Mlle Édith Stokoe, et il a eu l'idée de les traduire. Mais, nous dit-il, Stokoe, prolixe et obscur tout ensemble, est un trop inhabile prosateur, et une traduction accompagnée de notes qui tiendraient presque autant de place que le texte, eût été rebutante pour le lecteur. Il a donc « pris en main le récit pour l'éclairer, le

1. P. 5 et ailleurs, lire Pusignieu et non *Puisignieux* (il était colonel du régiment des chasseurs de Lorraine); p. 118, Vandermonde et non *Vandermont;* p. 124, Schlieffen et non *Schliefer;* p. 125, d'Alton et non *Dalton;* p. 157, 166, 301 Grave et non *Graave* (les deux premiers passages nous expliquent pourquoi ce chevalier devint ministre de la guerre); p. 202 et 203 *Van Hertzberg*, pourquoi *Van*? ne serait-ce pas plutôt *von*?; p. 223, lire Schweitzer et non *Schurtzer;* p. 235 et 238, Limon et non *Limou;* p. 252, 263 et ailleurs, Pellenc et non *Pellier;* p. 283, Rayneval et non *Renneval;* p. 288, Bourru et non *Bourreau.*

compléter au cours même des pages, et non au bas » : il « évite ainsi les renvois continuels, tout en laissant aussi souvent que possible la parole à l'auteur des Mémoires. » Stokoe a vécu de juin 1817 à septembre 1819 dans l'ile Sainte-Hélène. Il était chirurgien du vaisseau le *Conqueror*, monté par l'amiral sir Robert Plampin lequel avait amené avec lui sa maîtresse et l'installa aux Briars. Dans la situation fausse où il se trouvait, sir Robert Plampin laissa toute autorité à Hudson Lowe : « L'amiral, disait ce dernier, me paraît décidé à n'intervenir en aucune façon, et, s'il le faisait, ce serait pour me prêter assistance » (p. 46-48). Sir Robert Plampin se fit en effet le serviteur dévoué d'Hudson Lowe. Il défendit à ses officiers de visiter Longwood et de communiquer avec les étrangers détenus dans l'ile à moins d'avoir obtenu sa permission. Lorsque Stokoe vint voir O'Meara et rencontra Napoléon qui lui parla, « vous pouviez, lui dit l'amiral, refuser de causer avec Bonaparte » (p. 61). Pourtant, après le départ d'O'Meara, il fallut donner un médecin à l'empereur qui demandait Stokoe. Mais Hudson Lowe ne pardonna pas à Stokoe d'avoir supplanté le docteur Verling qu'il proposait et de prendre au sérieux la maladie de Napoléon ; Stokoe osait dire que les symptômes étaient très alarmants et qu'il fallait s'attendre « dans un climat si propice à l'affection dont il s'agit » à un assez prompt dénouement (p. 107). Le chirurgien ne put aller à Longwood sans une passe et lorsqu'il revenait de sa visite, sir Robert Plampin lui reprochait d'être resté trop longtemps auprès du malade. Il n'alla du reste à Longwood que du 17 au 21 janvier 1819. Le 22, Hudson Lowe l'accusait de faciliter la correspondance des « gens de Longwood » avec l'Europe. Stokoe se sentit menacé, et quand il apprit que sir Robert Plampin avait résolu de le traduire devant un conseil de guerre, il demanda un congé, l'obtint aussitôt, et dès le 30 janvier, il s'embarquait pour l'Angleterre. A peine arrivé, il fut renvoyé par l'amirauté à Sainte-Hélène. Il arriva dans l'ile le 21 août et reprit son service à bord du *Conqueror*. Mais le lendemain il était arrêté et traduit devant un conseil de guerre. M. F. reproduit l'acte d'accusation et en discute tous les chefs ; le dernier chef, comme il le remarque très bien, résume les précédents : le docteur a voulu « contrecarrer les intentions et prescriptions du gouverneur et de l'amiral et favoriser les vues des prisonniers français en leur fournissant de spécieux prétextes de plainte. » Stokoe fut rayé des rôles de la marine. Il eut toutefois une pension civile de deux mille cinq cents francs et les Bonaparte lui témoignèrent leur gratitude. La publication de M. Frémeaux est donc intéressante, et des lettres de Las Cases, de Montholon, de Bertrand, du roi Joseph, de la reine Julie, reproduites en fac-similé, ajoutent à l'ouvrage une valeur documentaire.

A. C.

La sortie de la Marne, 30 novembre 1870, par Y. K. (trois croquis et deux graphiques). Paris, Chapelot, 1901. In-18°, VI et 205 p. 3 fr. 50.

L'auteur a pris part à la sortie du 30 novembre 1870 et il aime, il admire Ducrot et veut lui rendre pleine justice : son livre est autant un panégyrique de Ducrot qu'une étude d'histoire militaire. Il montre d'abord par des extraits de la correspondance de Ducrot et d'autres documents que le général a prévu les désastres de 1870, conseillé justement à Mac-Mahon d'abandonner Frœschwiller et à Wimpffen de reculer sur Mézières, conçu durant le siège de Paris un plan de sortie vers l'ouest qui pouvait réussir. On sait comment ce dernier projet dut être abandonné : Ducrot résolut de passer la Marne pour porter ses efforts sur Villiers et Cœuilly. Il livra la bataille du 30 novembre que l'auteur nous raconte d'une façon très intéressante, aussi vive qu'exacte. A ce récit succède une réfutation des critiques dont Ducrot a été l'objet. La dissertation sur la crue de la Marne et les préparatifs de passage est un peu longue ; mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte, Ducrot n'a pas été imprévoyant et le retard de vingt-quatre heures ne lui est pas imputable. On ne peut au reste qu'approuver l'auteur sur tous les points. Ducrot a juré de mourir ou de rentrer victorieux, mais sa proclamation était superbe, accommodée à la situation, et Napoléon ne jurait-il pas à la veille de Waterloo que le moment était venu de vaincre ou de périr? Ducrot n'a pu rester sur les hauteurs de la rive droite pour diriger le combat parce qu'il devait maintenir ses jeunes soldats par son exemple, et il a su d'ailleurs, tout en se jetant dans la mêlée, faire acte de général en chef. Il n'a pas méconnu l'emploi de l'artillerie en masse. Il avait bien compris l'avantage que son armée devait tirer de l'enlèvement de Noisy-le-Grand, et le 3e corps, débouchant du plateau d'Avron et de Neuilly, sous la protection d'une puissante artillerie, aurait sans doute emporté ce village, puis, de là, pris Villiers de flanc et à revers. L'auteur insiste avec raison sur ce mouvement tournant du 3e corps, et il fait très bien voir que la responsabilité de l'insuccès revient en entier aux généraux d'Exéa et Carrey de Bellemare : d'Exéa n'a franchi la Marne qu'à deux heures, contrairement aux instructions de Ducrot ; il n'a envoyé qu'une division, et cette division, commandée par Bellemare, a contre l'ordre de Ducrot, marché sur Villiers au lieu de marcher sur Noisy. Le livre est sincère et il sera utile.

A. C.

E. Cresson, **Cent jours de siège à la préfecture de police (2 novembre 1870-11 février 1871).** Paris, Plon, 1901. In-8°, X et 389 p. 7 fr. 50.

Encore un document très intéressant sur l'histoire du siège de

Paris. M. Cresson nous raconte comment il accepta la succession d'Édouard Adam, et comment il s'acquitta de sa tâche. On ne peut que le féliciter de la fermeté, de la vigueur qu'il a montrée ; il a toujours fait son devoir. Il comprenait qu'il fallait rappeler les maires au rôle municipal, exercer réellement le pouvoir exécutif, donner à la justice des chefs de parquet capables d'action, établir l'état de siège, ne s'occuper que de l'ennemi. Mais la *gloire* imposait au gouvernement de la défense nationale le respect de toutes les libertés et le devoir de contenir les passions populaires par le prestige de la force morale (p. 132). M. C. cite de curieux exemples de son impuissance et du mauvais vouloir qu'il rencontrait autour de lui. Il eut, du moins à la fin du siège, la douloureuse satisfaction de fermer les clubs, de supprimer le *Réveil* et le *Combat*, de faire écrouer Brunel et Piazza qui proclamaient l'insurrection. Mêlé aux négociations de Jules Favre et de Bismarck, il fit trois voyages à Versailles, et on ne lit pas sans intérêt le récit de ses conversations avec le chancelier. Citons encore les pages consacrées à l'héroïque Casimir Deschamps et à l'ensevelissement nocturne de la Vénus de Milo et d'une partie des archives de la préfecture.

A. C.

— Un lieutenant d'infanterie, M. L. Sazerac de Forge, a voulu rendre service aux professeurs et aux élèves en publiant des *Tableaux synoptiques d'histoire militaire contemporaine de Louis XIV à nos jours* (Paris, Chapelot, 1901, in-8°, xi et 106 p.). Il y aurait quelques critiques à faire au texte. P. 2, « campagne de Turenne, Mulhouse, Colmar, Turkheim » ; il faudrait supprimer Colmar qui ne fait qu'un avec Turkheim et mettre Brunstatt au lieu de Mulhouse. P. 13, ajouter à Valmy, le nom de Kellermann à celui de Dumouriez. *Id.* C'est une erreur de dire que Houchard « reprend les villes perdues après Neerwinden ». *Id.* (et p. 77), lire Reichshoffen et non *Reischoffen*. P. 77, il n'y avait pas 150,000 hommes à Wissembourg. P. 83, fit-on la sortie de Buzenval « pour se joindre à Chanzy » ?, etc. etc. Ce sont là des taches à effacer dans une prochaine édition. Quoi que dise l'auteur, il aurait dû « s'inquiéter du style » : quand il écrit que Chanzy se retire sur le Mans « qu'il organise », que signifient ces mots « organiser le Mans » ? Il faudrait aussi être moins avare de dates ; on nous donne les mois, mais non les jours d'une foule de batailles. Il faudrait enfin chasser sans pitié les fautes d'impression (comme *Pragues*, p. 7). Pourtant, le livre sera utile ; c'est un résumé clair, précis et qui frappe l'œil. Les croquis auxquels l'auteur a fait une part très grande aident le lecteur à comprendre la marche des armées et le caractère des campagnes. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1901

Bilder aus der Geschichte des alten Bundes; erstes Heft, Der Mensch und der Prophet Moses; von J. W. Rothstein. Erlangen, Junge, 1901; in-8°, xii-298 pages.

Le caractère de cette publication n'est pas purement scientifique. L'auteur, qui est d'ailleurs très au courant de la critique biblique, veut montrer que cette critique n'est pas destructive de la religion : il y a une critique dont les hommes de foi ont raison de se défier ; mais ses erreurs mêmes servent au progrès de la vérité, quand on les a reconnues. Et M. Rothstein nous avoue que l'application du concept d'évolution à l'histoire de la religion ne lui semble pas sans péril : ne tend-elle pas à empêcher de voir l'action du Dieu vivant dans la religion d'Israël ? Le remède à ce mal serait peut-être de reconnaître l'action divine dans l'évolution. Mais M. R. veut voir la divinité face à face ; il réserve dans l'histoire biblique des moments où Dieu agit seul, par lui-même, sensiblement ; il réserve aussi dans l'Écriture certains morceaux qui sont proprement des paroles de Dieu, quoique leur rédaction soit d'origine humaine. Ainsi le décalogue. Cette façon de tailler la part de Dieu et la part de l'homme dans l'histoire de la religion et dans la Bible n'est pas de nature à faciliter le travail de l'historien. M. Rothstein accepte les conclusions générales de la critique en ce qui regarde la composition de l'Hexateuque ; mais, bien qu'il admette, en principe, l'existence du développement légendaire, il croit pouvoir reconstituer avec les textes bibliques, et un peu d'imagination, la biographie de Moïse. Celui-ci serait né vers 1500, aurait été contemporain du roi d'Égypte Aménophis IV, dont

la réforme religieuse a pu avoir quelque influence sur son esprit. La scène du buisson ardent est commentée suivant une méthode qui rappelle un peu trop Philon et Origène. On a oublié d'expliquer par ce moyen le duel de Iahvé avec Moïse (*Ex.* III, 23-24). La théophanie du Sinaï est un peu corrigée. Le décalogue est interprété de telle sorte qu'il puisse convenir à l'âge mosaïque. Dans l'ensemble, ce livre, qui est loin d'être sans valeur historique, donne l'impression d'une légende à demi rectifiée, déconcertante pour la critique par la hardiesse de certaines affirmations, et qui ne sera pas moins déconcertante pour les théologiens sans critique par les restrictions et les doutes qui interviennent dans le récit.

A. L.

Leben Jesu von Oscar Holtzmann. Tübingen, Mohr, 1901, in-8°, xvi-428 pages.
Vie de N.-S. Jésus-Christ, 6e édition, par E. Le Camus. Paris, Oudin, 1901 ; trois in-12, de xxxiii-482, 518 et 533 pages.

La Vie de Jésus, par M.O. Holtzmann, est une œuvre bien ordonnée et de lecture facile. Le point de vue de l'auteur est celui d'une critique modérée. En tête du livre se trouve la discussion générale des sources, et en tête de chaque chapitre la discussion particulière des textes relatifs au sujet traité. Le problème synoptique est résolu par l'hypothèse des deux sources, Marc et les *Logia ;* Marc lui-même aurait connu les *Logia;* Luc aurait connu Matthieu. Dans l'ensemble, le quatrième Évangile ne serait pas un livre historique ; on pourrait néanmoins s'en servir pour compléter et corriger la tradition synoptique sur certains points : par exemple, en ce qui regarde la date du 14 nisan pour la mort du Christ. M. H. ne semble pas tenir suffisamment compte du caractère symbolique de cette date. Il doit se tromper aussi en voyant dans le récit du lavement des pieds l'institution du baptême substituée à celle de l'eucharistie. Si étrange que la chose puisse paraître, le lavement des pieds figure l'eucharistie, l'évangéliste ayant soin de le présenter comme une seconde purification, qui suppose l'ablution totale du baptême, et comme un symbole de la charité chrétienne, de l'*agàpé,* qui a son sacrement dans l'agape-eucharistie ; la pensée de l'eucharistie est au fond du discours après la cène, où Jésus explique le mystère de sa mort, et la prière du chap. xvii est imitée de la primitive liturgie chrétienne ; c'est un archétype de prière eucharistique. N'est-ce pas accorder aussi une confiance exagérée à l'Évangile des Hébreux, que de le regarder comme une source indépendante, non moins autorisée que les Synoptiques ? La naissance de Jésus se placerait vers 14-4 avant notre ère. L'an 14 est donné comme limite à raison de la tradition johannique sur l'âge du Christ. Mais cette tradition a-t-elle quelque valeur historique ? Si on

veut la suivre jusqu'au bout, il faut mettre la naissance du Sauveur en l'an 20, de façon qu'il vive sept semaines d'années, et qu'il entre dans sa gloire au jubilé; le symbole sera parfait; mais il y a toute chance pour que ce soit seulement un symbole. Beaucoup d'autres opinions, formulées au cours de ce savant ouvrage, pourraient prêter à contestation. Bornons-nous à signaler l'interprétation des récits concernant la résurrection du Christ : les témoignages les plus recevables sont ceux de Paul et de Marc ; les trois femmes qui avaient assisté à la mort et à la sépulture de Jésus, étant venues deux jours après pour embaumer son corps, trouvèrent le tombeau vide, et, comme elles attendaient (?) la résurrection, elles eurent une « vision d'anges » qui leur révéla ce que signifiait l'absence du cadavre ; il est probable, d'ailleurs, que le corps avait été enlevé, le samedi soir, par Joseph d'Arimathie ; les apôtres ne connurent que plus tard la découverte du tombeau vide ; leur foi s'appuyait sur les apparitions du Sauveur ; les apôtres et Paul croyaient que Jésus était vivant, mais ils ne pensaient pas que la vie fût rentrée dans son corps ; les premières apparitions eurent lieu en Galilée, où les apôtres étaient retournés après la passion ; Pierre vit le Christ ; il fit part de cette vision et de sa foi à ses dix compagnons ; alors eut lieu l'apparition aux onze ; la prédication de l'Évangile recommence en Galilée, et l'apparition aux cinq cents frères se produit ; puis l'apparition à Jacques, par laquelle est converti ce « frère du Seigneur » ; une dernière apparition du Christ aux apôtres détermine le retour de ceux-ci à Jérusalem ; à quelque temps de là vient l'apparition qui a fait de Paul un disciple et un prédicateur de l'Évangile. Du point de vue critique, la préférence accordée au témoignage de Paul et à la tradition galiléenne est facile à justifier, et l'idée que la tradition hiérosolymitaine serait comme une transposition de la première, est digne de considération. Mais la distinction que l'on veut faire entre la résurrection à la vie spirituelle et le retour à la vie naturelle, si fondée qu'elle soit dans la théologie de Paul, ne semble pas avoir existé nettement, surtout pour ce qui regarde le Christ, dans la pensée de l'Apôtre ni dans celle des premiers prédicateurs chrétiens. On n'a pas cru que le tombeau était vide parce que le corps de Jésus avait été mis dans un autre endroit, mais parce que ce corps était revenu à la vie, quoique sa vie nouvelle ressemblât à celle des esprits ; et c'est précisément parce que les Juifs se représentaient l'immortalité sous forme de résurrection corporelle, que la distinction de M. Holtzmann, très légitime en soi, se trouve ne pas correspondre à la pensée du christianisme primitif. Personne, pas même Paul, ne se figurait le corps de Jésus se consumant en un lieu ignoré, pendant que son être spirituel jouissait de l'immortalité. On alléguait, en preuve de son existence suprasensible les phénomènes d'apparition et le tombeau vide ; depuis lors, l'apologétique chrétienne n'a pas cessé de vouloir démontrer comme un fait d'ordre

physique et historique ce que la tradition a toujours regardé néanmoins comme une réalité surnaturelle, qui devait, par conséquent, échapper à l'expérience vulgaire et à la vérification matérielle. Cette espèce de contradiction était inévitable ; elle a existé dès le premier jour, et l'historien n'a pas le droit de la supprimer.

M. Le Camus, maintenant évêque de La Rochelle, a fait un effort très sérieux et méritoire pour traiter en historien un sujet que la théologie, sans s'en apercevoir, a transformé en théorie abstraite. Son ouvrage est remarquable par l'abondance de l'érudition, une connaissance de la Palestine qui contribue à la précision des récits, une manière franche d'aborder les questions difficiles. La théologie (car il en reste beaucoup), l'apologétique, les discussions de critique historique et littéraire, les réflexions morales s'y mêlent sans qu'il y ait confusion. Disons cependant que si M. Le Camus a bien montré l'impossibilité d'interpréter les Évangiles en histoire autrement que par la méthode critique, il n'a fait l'application rigoureuse de cette méthode qu'à un assez grand nombre de points secondaires. Quelques-uns de ses lecteurs trouveront peut-être qu'il leur a révélé des difficultés qu'ils ne soupçonnaient pas et lui demanderont des solutions plus conformes à ses propres principes, aussi bien qu'à la nature des problèmes dont il s'agit.

Alfred Loisy.

B. Delbrück, **Grundfragen der Sprachforschung** mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie erörtert. Strasbourg, Trübner, 1901, in-8°, VII-180 p.

Les personnes que les deux volumes gros et compacts de la *Sprache* de M. Wundt effraieraient trouveront dans le petit livre de M. Delbrück un résumé bref, mais clair et exact, des principales vues de M. Wundt qui ont un intérêt pour le linguiste et en même temps une critique de ces vues aussi éclairée et judicieuse qu'on devait l'attendre du savant auteur de la *Syntaxe comparée des langues indo-européennes*. M. D. ne s'est pas proposé d'émettre, à propos du livre qu'il examine, des idées nouvelles et il se contente de le suivre chapitre par chapitre, — avec une omission caractéristique, celle du dernier chapitre de M. Wundt qui a pour objet l'origine du langage : on sait que cette question n'est pas du ressort de la linguistique. Critiquer en détail la critique de M. D. reviendrait donc à rendre compte une seconde fois d'un ouvrage déjà étudié ici.

Le trait le plus curieux des observations présentées par M. D. est le souci constant de montrer que la linguistique, qui jusqu'à présent s'est servie en Allemagne des idées de Herbart, ne subit du fait de l'introduction d'une psychologie nouvelle aucune modification essentielle : « *für den Praktiker* lässt sich mit beiden Theorieen leben »

(p. 44). Il serait sans doute plus juste de dire que l'introduction de la psychologie nouvelle fait réaliser à la linguistique un sérieux progrès, car il n'est pas indifférent que le linguiste opère avec des « représentations » ou avec des activités psychiques et il est maintenant possible de concevoir le substratum psychique des faits linguistiques d'une manière beaucoup plus réelle qu'on ne le pouvait avec la psychologie de Herbart. Mais il est exact que ce progrès ne constitue en linguistique aucune révolution : car les faits linguistiques s'expliquent par d'autres faits linguistiques ; la psychologie ne fournit au linguiste qu'une manière de se représenter les choses, à peu près comme les fluides ou les vibrations de l'éther fournissent au physicien le moyen de se représenter les phénomènes électriques ; il importe que ces manières de se représenter les faits soient le moins éloignées de la vérité qu'il est possible, mais un changement à cet égard ne transforme nullement la science.

Les critiques qu'adresse par ailleurs M. D. à M. Wundt sont pour la plupart celles que devait faire un linguiste de profession. Beaucoup sont excellentes et touchent le fond même des choses, ainsi ce qui est dit p. 135 du pronom relatif. D'autres sont plus superficielles, par exemple ce qui est dit des racines, où il semble bien que M. D. et M. Wundt ne parlent pas exactement de la même chose ; M. Wundt s'est imaginé que, pour les linguistes, les racines représentent des éléments premiers du langage, alors que les linguistes n'ont jamais affaire à des « éléments premiers » ; M. D. n'a pas assez mis en relief que la racine indo-européenne et la racine sémitique sont de simples éléments morphologiques. Surtout on ne devra pas s'imaginer que les vues de M. D. représentent sur tous les points la pensée commune des linguistes ; la manière naïvement rationaliste dont M. D. se représente l'évolution phonétique est sans doute tout à fait inexacte et l'on trouve par exemple dans l'étude de M. Wechsler sur les lois phonétiques des notions plus conformes à la réalité. Dans l'ensemble, l'ouvrage de M. Delbrück oriente bien sur les idées de M. Wundt et les critique en général à propos ; il fera sans doute beaucoup pour la diffusion de ce qu'il y a de plus utile dans le livre de l'éminent philosophe de Leipzig.

A. MEILLET.

The Appositive Participle in Anglo-Saxon, by Morgan CALLAWAY, Jr., Professor of English in the University of Texas. (Reprinted from the *Publications of the Modern Language Association of America*, XVI, 2.) Baltimore, 1901. In-8, IV-220 pp. cotées 140-360.

L'auteur appelle « participe appositif », présent ou passé, le type syntactique « Taillefer allait chantant » ou « Roland tomba percé de

coups ». Ce type, à son tour, suivant des distinctions subtiles, mais ici nécessaires parce qu'elles servent de repères à une statistique minutieuse, se rencontre en triple fonction, avec une inégale fréquence, dans les langues germaniques : d'adjectif, lorsqu'il qualifie spécifiquement le substantif de la proposition; d'adverbe, si la modification porte sur le verbe ; coordonnée, enfin, quand il tient lieu d'une autre proposition construite en parataxe. De la rareté de cette dernière fonction et de la plupart des emplois adverbiaux dans les plus anciens textes anglo-saxons, de la tendance marquée d'Alfred et autres auteurs à remplacer le participe appositif du texte latin qu'ils traduisent par une parataxe ou une hypotaxe ou quelque expédient équivalent, M. Callaway conclut que ces constructions, étrangères au vieux fonds germanique, ne se sont implantées que plus tard sous une influence monastique et littéraire, et que la fonction d'adjectif était primitivement à peu près la seule connue. Confirmée par le témoignage des langues-sœurs, puisque aujourd'hui encore l'allemand (p. 336) déploie dans l'usage des participes beaucoup moins de liberté et de souplesse que l'anglais, cette induction générale semble pleinement satisfaisante. Certains résultats accessoires provoquent, sinon la méfiance, du moins la surprise : par exemple, l'impuissance du participe appositif anglo-saxon à régir un complément (p. 351). Ce trait est absolument contradictoire à ce que nous savons de la syntaxe indo-européenne, où tout nom verbal était apte à gouverner un nom d'objet comme l'eût fait le verbe lui-même. Or, plus on avance dans l'histoire de la langue, plus le participe, simple nom à l'origine et entièrement distinct du verbe, s'incorpore à la conjugaison et en devient partie intégrante : partageant les attributs du verbe au début même, à plus forte raison les devrait-il conserver et développer alors qu'il est devenu, dans le concept du sujet parlant, un mode du verbe, et l'on ne s'explique pas la régression qui l'atteint à ce point de vue dans le domaine du germanisme. Mais on y regardera à deux fois à partir d'un pur *a priori* pour discuter des données aussi solidement établies que celles de M. Callaway : il n'a pas dépouillé moins de dix-neuf ouvrages anglo-saxons, dont quelques uns fort volumineux, sans compter les originaux latins et les textes d'autres langues ; il en a extrait tous les exemples de participes appositifs, les a classés dans ses catégories théoriques, et transcrits, pour ceux dont j'ai vérifié l'exactitude, avec une impeccable correction. Encore un travail qui fait heureusement augurer de la jeune et robuste philologie du Nouveau-Monde.

V. H.

Ph. Lauer. **Le règne de Louis IV d'Outre-Mer** (forme le 127[e] fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes). 1 vol. in-8° de XXXVIII-375 pages. Paris, Bouillon, 1900.

Le *Charles le Simple* de M. Eckel n'aura précédé que de quelques mois le *Louis IV d'Outre-Mer* de M. Lauer, dont nous avons à nous occuper aujourd'hui. Il y a donc maintenant quatre volumes de publiés dans la collection des *Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne*[1].

Dans l'introduction, M. L. examine et critique les sources où il a puisé pour écrire son livre. La plus importante sans contredit est la *Chronique* de Flodoard. Ce clerc de l'église de Reims a été mêlé de près aux événements qu'il raconte; il a connu, fréquenté même les personnages dont il parle : les renseignements qu'il fournit sont par conséquent de première main. Toutefois, et cette observation aurait pu être faite par M. L., la prudence de Flodoard l'a peut-être en plus d'une circonstance entrainé, non pas à mentir, mais à taire une partie de la vérité.

Deux autres sources paraissent au premier abord — par l'abondance des renseignements qu'elles fournissent — à peine moins précieuses que la *Chronique* de Flodoard : nous voulons parler des *Historiae* de Richer (de Reims), et du *de Moribus Normannorum* de Dudon de Saint-Quentin. Mais, comme le fait observer avec raison M. L. pour Richer, — et la remarque peut s'appliquer à Dudon — ces deux auteurs n'aident pas en réalité à faire connaître le règne de Louis IV : tout au contraire, ils ont plutôt induit en erreur ceux des historiens modernes qui ont cru un peu à la légère pouvoir les utiliser. C'est que Richer et Dudon ont reproduit des traditions orales, des légendes épiques, qui s'étaient formées autour de quelques-uns des principaux événements du x[e] siècle : l'on n'a donc pas le droit d'attacher une valeur historique aux détails, en apparence précis, que contiennent les chapitres de Richer et de Dudon consacrés à Louis IV. Tout n'est peut-être pas de pure invention dans les traditions, dans les légendes que ces deux chroniqueurs ont recueillies : mais le moyen de découvrir la part de vérité qu'elles contiennent[2]? M. L. ne s'est en conséquence servi qu'avec d'infinies précautions de Richer et de Dudon, se bornant le plus souvent à indiquer en note quelle physionomie ils prêtaient aux événements. C'est dans Flodoard, c'est dans les sources narratives ou

---

1. A l'exemple de M. Eckel, M. Lauer a dédié son livre à la mémoire de son maître regretté, M. Arthur Giry.

2. M. Lauer a eu l'idée de rechercher les allusions à Louis IV ou aux contemporains de ce prince que renferment les *chansons de gestes*. En pareille matière on ne peut faire que des hypothèses plus ou moins probables. Nous ne nous étonnerons donc pas qu'un érudit d'un sens critique aussi avisé que M. Lauer se soit gardé de donner comme certains les résultats auxquels il était parvenu.

diplomatiques dont on ne peut suspecter le témoignage, que le biographe de Louis IV a puisé les éléments de son récit. M. L. a connu — outre les diplômes de Louis IV — la plupart des chartes, imprimées ou manuscrites, qui ont été rendues sous le règne de ce prince. Quelques-unes pourtant de celles qui concernaient la Lorraine lui ont échappé.

Grâce à sa connaissance des sources, à son esprit critique, M. L. n'a édifié son monument qu'avec de bons matériaux. On doit en outre lui reconnaître le mérite d'avoir bien compris et l'époque dont il parle, et le caractère des personnages qu'il met en scène, et les mobiles de leur conduite.

Comme la plupart des descendants de Charlemagne, Louis d'Outremer avait eu beaucoup à souffrir des jugements de l'histoire. M. L. a rappelé (pages 243-246) les appréciations peu flatteuses dont ce prince avait été l'objet au xix[e] siècle. L'étude approfondie et impartiale des documents lui a permis de voir et de prouver combien était injuste l'opinion que l'on se faisait de Louis IV [1]. Par son activité, par son courage, le fils de Charles le Simple mérite une place d'honneur parmi les derniers Carolingiens. Malheureusement les moyens d'action lui faisaient défaut ; il ne trouvait auprès des grands que mauvais vouloir ou insubordination ; quoi qu'il entreprît, les obstacles naissaient pour ainsi dire sous ses pas. Aussi, quand il mourut après un règne de dix-huit années, n'était-il guère plus avancé que le jour de son avènement.

Les tentatives de Louis sur la Lorraine et la Normandie sont considérées — avec raison d'ailleurs — par M. L. comme les événements les plus importants du règne de ce prince. En 939, il profita de la révolte des ducs de Lorraine et de Franconie contre Otton I pour tenter de reprendre ces contrées franques de la Meuse et de la Moselle, qu'il pouvait considérer à bon droit comme le patrimoine de la famille carolingienne. Trois ans plus tard, à la mort de Guillaume Longue-Epée, duc ou comte de Normandie, qui ne laissait comme héritier qu'un bâtard encore enfant, Louis sut habilement profiter des circonstances pour replacer les territoires de la Basse-Seine sous son autorité directe.

Aucune des deux entreprises ne réussit. Mais la responsabilité de ce double échec ne doit pas retomber sur le roi lui-même : c'est aux grands vassaux, plus spécialement au duc de France, Hugues l'Abbé, qu'il convient de l'imputer. Capturé en 945 par les Normands révoltés, devenu un peu plus tard le prisonnier de Hugues, Louis dut céder au duc de France, pour recouvrer sa liberté, la forteresse de Laon, la seule ville de son royaume dont il fût vraiment le maître. Découragé par tant d'insuccès, à bout de ressources, le jeune roi se tourna vers

1. Pages 245 à 246.

son ancien adversaire, Otton I, dont il était depuis 939 devenu le beau-frère, et renonçant à lui disputer la Lorraine, il vécut désormais avec ce prince en bonne intelligence. M. Lauer (p. 48) attribue à l'influence de Gerberge, femme de Louis IV, l'abandon par le Carolingien de ses prétentions sur la Lorraine. Assurément Gerberge a dû jouer le rôle de médiatrice entre son frère et son mari ; mais il nous semble que le découragement dans lequel l'hostilité persévérante de Hugues le Grand avait jeté le jeune souverain fut la cause principale du rapprochement qui s'opéra entre Louis et le roi d'Allemagne.

M. L. a bien mis en lumière les résultats décisifs qu'avait produits en deux circonstances l'intervention pontificale. En 942 Etienne VIII, en 948-949 Agapit prirent parti pour le roi contre ses grand vassaux, et l'excommunication dont ces derniers furent frappés ou tout au moins menacés les contraignit à se réconcilier avec leur souverain. Déjà en 922 Jean X avait rendu à Charles le Simple un important service dans l'affaire de l'évêché de Liège. Cette intervention de la papauté prouve d'abord que celle-ci n'avait pas oublié les bienfaits dont l'avaient comblée les premiers Carolingiens. De plus, on en peut conclure que les souverains pontifes de l'époque, malgré la situation précaire où ils se trouvaient réduits, malgré le discrédit qu'auraient dû leur valoir soit les irrégularités de leur élection, soit les scandales de leur vie privée, conservaient encore assez de prestige et d'autorité pour faire reculer le puissant duc de France, et l'obliger d'abandonner ses projets à l'égard de la royauté carolingienne.

Les rôles des principaux personnages, de ceux qui figurent au premier plan pendant le règne de Louis IV, sont aussi bien compris et exposés que celui du souverain lui-même. M. L. a percé à jour Hugues le Grand, et vu clair dans les projets de cet ambitieux vassal. Ruiner la dynastie carolingienne, et s'emparer du trône, tel est le but poursuivi par le fils de l'usurpateur Robert. Si en 936 il consent et coopère même à la restauration de Louis IV, au lieu de briguer pour lui la couronne, ce n'est pas de sa part désintéressement ni respect du principe de la légitimité : non, mais il sait à n'en pas douter que les autres grands du royaume ne veulent pas de lui pour souverain, et en homme avisé il préfère s'épargner l'humiliation d'un échec. M. L. a fait en outre bonne justice de la légende qui représente Hugues comme le champion de l'idée nationale française en face du roi, trahissant sa mission pour s'allier au roi d'Allemagne. Singulier patriote en vérité que le duc de France, qui en 939 ne craint pas de donner son appui et même de rendre hommage à Otton I, paralysant ainsi Louis IV, son suzerain légitime, et le mettant dans l'impossibilité de conserver la Lorraine !

La politique française du roi d'Allemagne n'a pas été appréciée avec moins de justesse. Otton ne songe aucunement à conquérir le royaume de l'ouest. Mais Louis IV essaie de lui enlever la Lorraine, sur

laquelle il a, en tant que Carolingien, des droits incontestables : dans le but de paralyser son adversaire, Otton s'appuiera sur les grands vassaux français révoltés contre l'autorité de leur souverain. Pourtant, s'il désire tenir Louis en échec, il ne va pas jusqu'à souhaiter qu'il soit renversé du trône et remplacé par le duc de France. Aussi, à un moment donné viendra-t-il en aide à Louis pour combattre Hugues le Grand. L'intérêt bien entendu d'Otton, il faut le reconnaître, lui commandait d'adopter cette politique de bascule entre ses deux beaux-frères.

De ces considérations générales passons à quelques observations de détail.

M. L. suppose (p. 7 n. 1) que le surnom d'*Albus*, donné à Hugues le Grand par Flodoard dans ses *Annales* à la date de 941, est le résultat d'une erreur paléographique : au lieu d'*Abbas*, que portait le manuscrit original, un copiste aura lu à tort *Albus*. Cette conjecture ingénieuse mérite d'être adoptée, le surnom d'*Albus* n'étant donné au duc de France que par Flodoard, et seulement en 941.

Il y a un point sur lequel nous ne pouvons partager l'opinion de M. L. D'après lui, Herbert II, comte de Vermandois, aurait épousé une de ses nièces, née du mariage de sa sœur Béatrice avec l'usurpateur Robert [1]. Est-il admissible que l'Église ait toléré, ait béni cette union incestueuse ? M. d'Arbois de Jubainville a essayé d'expliquer ce fait invraisemblable, en rappelant qu'au xe siècle l'Eglise était impuissante à faire respecter ses lois aussi bien que ses domaines par les seigneurs laïcs. On connaît d'ailleurs, ajoute-t-il, d'autres exemples d'unions illégales et pourtant acceptées : ainsi le comte d'Anjou Foulques Nerra épousa une de ses cousines germaines [2].

Malgré la part de vérité que renferment les observations de M. d'Arbois, nous avouons qu'elles ne parviennent pas à nous convaincre. Le temps nous manque pour examiner en détail les textes desquels il semble résulter au premier abord — d'une part que Béatrice, femme de Robert, avait Herbert I pour père — d'autre part qu'une fille de Béatrice et de Robert avait épousé Herbert II. Faisons seulement remarquer que si le comte de Vermandois s'était marié avec une de ses nièces, les chroniqueurs du temps, tous gens d'église et mal disposés à son égard, ce double point est à noter, n'auraient pas manqué de mentionner ce méfait à côté de ceux qu'à tort ou à raison ils ont cru devoir lui imputer. Leur silence constitue à nos yeux un argument d'un grand poids contre l'opinion défendue par M. d'Arbois et admise sans discussion par M. L.

Flodoard mentionne en 938 le mariage de Hugues le Grand avec

1. Page 8 et notes 1 et 4, p. 303 (Généalogie de Hugues le Grand avec tableau généalogique).
2. *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, t. I, p. 76 à 78.

Hathuis (Avoie), sœur d'Otton I. Or, dans une charte pour Saint-Martin de Tours, datée du 14 septembre, deuxième année du règne de Louis, c'est-à-dire du 14 septembre 937, Hugues le Grand parle à plusieurs reprises de sa femme Haduis. M. L. croit en conséquence (p. 27 et n. 4) devoir faire remonter à 937 le troisième mariage du duc de France. Ainsi Flodoard, par négligence, par oubli, aurait attendu toute une année pour relater un fait de cette importance ! Voilà qui nous semble bien difficile à croire. Assurément une erreur provenant de Hugues lui-même ne peut être un instant admise. Mais la charte est-elle bien de la deuxième année du règne de Louis ? Le scribe qui a écrit l'acte ou celui qui l'a copié ne se seraient-ils pas trompés ?

A propos de l'entente conclue en 950 entre Louis IV et Arnoul I, M. L. rappelle (p. 210, n. 2) que la mère du comte de Flandre, Ælfrytha, était la tante d'Eadgyfu (Ogive), mère du roi de France. Il existait entre le roi et son vassal d'autres liens de parenté, que M. L. avait lui-même signalés précédemment (p. 9). Par sa grand-mère Judith, fille de Charles-le-Chauve, Arnoul avait du sang carolingien dans les veines ; il était le cousin issu de germain de Louis IV.

Contrairement à ce que semble croire M. L. (p. 171), l'évêque d'Arras se trouvait à Ingelheim en 948, puisqu'il ne faisait qu'un avec celui de Cambrai, Fulbert (Foubert), dont M. L. relate la présence (p. 170) au concile mentionné plus haut. C'est là d'ailleurs une simple inadvertance de la part de l'auteur, qui avait précédemment qualifié (p. 16) Fulbert d'évêque de Cambrai et d'Arras.

Une dernière critique que nous ferons à M. L. porte sur la forme qu'il a cru devoir donner à certains noms de personnes. Oubliant la règle qu'avait posée son maître, le regretté M. Giry [1], il s'est trop souvent, dans la traduction des noms propres, écarté des formes consacrées par l'usage. Ainsi, nous trouvons à plusieurs reprises mentionné dans son livre un évêque de Toul, contemporain de Louis IV, qui se serait appelé Josselin, saint Josselin. Saint Josselin ?? Après quelques instants de réflexion, nous finîmes par comprendre qu'il s'agissait de saint Gauzlin. C'est sous ce dernier nom qu'a toujours été et que sera toujours vénéré en Lorraine le prédécesseur de saint Gérard. On ne connaît point de « Josselin » dans le diocèse de Nancy et de Toul [2]. D'autre part, le nom de Ferry, par lequel M. L. désigne le premier duc de la Haute-Lorraine, est généralement réservé aux princes de la maison d'Alsace. Le mari de Béatrice et son petit-fils sont d'habitude appelés Frédéric. Enfin, l'on nomme toujours Adalbéron l'évêque de Metz, frère de Frédéric I : la forme Auberon a cessé d'être en usage pour désigner ce prélat.

1. *Manuel de diplomatique*, p. 371.

2. M. Giry, *op. cit*, p. 291, col. 2 (liste des saints), traduit *Gauzelinus* par « Gozlin ».

Louis IV n'a-t-il pas à la suite de son expédition de 939 conservé quelques-uns des *pagi* occidentaux de la Lorraine ? M. L. a tranché cette question par l'affirmative. D'après lui, le *pagus Mosomensis* et le *p. Barrensis* (celui de Bar-le-Duc) seraient demeurés au Carolingien. Nous estimons très probable l'attribution à Louis du *p. Mosomensis*, et absolument certaine celle du Barrois de l'Ornain. Une charte inédite de 943 pour l'abbaye de Saint-Mihiel, charte que M. L. n'a pas connue, fournit la preuve qu'à cette date l'autorité de Louis était reconnue dans le *p. Barrensis*. Il n'a d'ailleurs pas échappé à M. L. qu'un peu plus tard ce même *pagus* dépendait d'Otton I. Notre auteur admet (p. 215 n. 1) que Gerberge abandonna ses droits sur le Barrois à Otton I, ou les lui laissa usurper sans protestation. Peut-être la renonciation de la reine est-elle de 959. A cette date, nous dit Flodoard, Gerberge et Lothaire, voulant s'assurer l'appui de leur frère et oncle Brunon, donnèrent à ce dernier des garanties relativement à la Lorraine, qu'il gouvernait alors en qualité de duc. N'est-ce pas au cours de cette entrevue que Brunon aurait exigé de sa sœur et de son neveu l'abandon du Barrois et des autres territoires lorrains dont Louis IV avait gardé la jouissance ?

Les critiques de détail que nous avons pu adresser à M. L. n'enlèvent rien d'ailleurs aux mérites de son livre, qui se recommande autant par la connaissance exacte et le judicieux emploi des sources que par l'intelligence des hommes et des évènements du x[e] siècle.

R. Parisot.

Dr. F. Höck, **Pflanzen der Kunstbestände Norddeutschlands als Zeugen für die Verkehrsgeschichte unserer Heimat.** Eine Pflanzengeographische Untersuchung. Stuttgart, Verlag von J. Engelhorn, 1900, in-8, 62 pp. Pr. 2 m. 40. (Forschungen zur deutschen Landes-und Volkskunde hergg. von Dr. A. Kirchhoff, XIII Band. Heft 2.)

L'histoire des plantes est dans le rapport le plus étroit avec l'histoire de la civilisation ; chaque progrès fait par l'agriculture ou l'horticulture d'une contrée, ainsi que par son commerce, est marqué par l'apparition d'espèces végétales nouvelles, qui en sont comme les témoins et la preuve irréfragable. Et, cela est vrai, non seulement des plantes cultivées, mais encore des sarcles ou mauvaises herbes, qui les accompagnent, ou sont importées avec les matières premières destinées à l'industrie et à l'alimentation.

M. F. Höck a contribué à mettre en évidence ces vérités, dans l'étude qu'il vient de publier sur la flore des lieux cultivés de l'Allemagne du Nord, et où il passe successivement en revue les mauvaises herbes des champs, puis celles des jardins, et enfin, la flore rudérale, — flore des décombres, — bords des chemins, etc., — en recherchant

l'origine des diverses espèces qu'on y trouvait il y a un demi-siècle, et de celles qui y ont pénétré en ces cinquante dernières années. La statistique rigoureuse qu'il en a dressée montre que tous les pays ont successivement contribué à enrichir la flore sauvage de cette contrée : d'abord la région méditerranéenne, qui lui a envoyé ses premières espèces exotiques, à travers la Gaule, après la conquête de Charlemagne, puis l'Afrique septentrionale et l'Asie antérieure, ensuite l'Asie centrale et méridionale et l'Amérique, depuis la fin du moyen âge, enfin, l'Asie orientale, l'Afrique méridionale et l'Australie. Peu de plantes sont venues directement de l'Est, aucune presque du Nord de l'Europe. L'Amérique, ce qu'explique sans peine l'importance des relations de cette vaste contrée avec l'Allemagne, lui a envoyé le plus grand nombre d'espèces. Ainsi, partout se reconnaît l'influence exercée par les rapports commerciaux et autres sur la composition de la flore d'un pays; plus les rapports de ce pays avec l'étranger sont nombreux, plus la flore s'enrichit d'espèces exotiques. Si les plantes, en effet, peuvent émigrer d'elles-mêmes ou sous l'influence des éléments, l'homme est l'agent le plus actif de leur diffusion. C'est ainsi que la géographie des plantes est intimement liée à la marche de la civilisation. Et c'est ainsi également qu'une étude exclusivement botanique en apparence, comme celle de M. F. Höck, offre un véritable intérêt historique, et méritait d'être signalée aux lecteurs de la *Revue critique*[1].

Ch. J.

MINISTÈRE DE LA GUERRE, **Historiques des corps de troupe de l'armée française (1569-1900)**, avec 35 planches hors texte et 75 gravures dans le texte. Paris, Berger-Levrault, 1900. In-4°, xxxvii et 783 p.

Ce gros volume, superbement exécuté et orné de nombreuses planches et gravures, a été composé à l'occasion de l'Exposition rétrospective des armées de terre et de mer en 1900[2]. L'histoire des

1. Le plus souvent M. F. H. se sert des noms latins de plantes seuls ou joints aux noms vulgaires; parfois aussi il n'emploie que ces derniers, ce qui est un tort, car tous ne sont pas suffisamment connus; il y en a comme *Ackerspark*, qui ne se trouvent pas dans Pritzel-Jessen; d'autres comme *Quecke*, désignent des plantes fort différentes, entre lesquelles il est difficile de se reconnaître ou de choisir.

2. On nous informe dans une longue page, au verso du titre, que l'idée de la publication est due au bureau du Comité du groupe XVIII et que ce bureau est composé d'un général, président du groupe, et d'un sous-chef de bureau au cabinet du ministre de la guerre, secrétaire dudit groupe; on nous informe aussi dans le même avis que l'Exposition rétrospective des armées de terre et de mer appartient au groupe XVIII, qu'elle est organisée par une commission qui a pour président un membre de l'Institut et pour secrétaire-rapporteur un contrôleur de l'administration de l'armée; on nous informe enfin que le programme de la publication

corps de l'armée française à la fin du xixe siècle y est résumée brièvement. On nous donne l'origine et les transformations de ces corps, les noms de leurs chefs, leurs campagnes et les principales affaires auxquelles ils ont assisté, les batailles inscrites sur leur drapeau, les traits historiques qui les honorent, le tout tenant, pour chaque corps, en une ou deux pages. La page est fort bien disposée, elle comprend trois colonnes ; on trouve dans la première colonne la filiation, dans la seconde, les noms des chefs, dans la troisième, les campagnes, batailles, actions d'éclats et faits d'armes individuels. Il y a certainement des lapsus, des erreurs, des lacunes, et certaines prouesses mériteraient un mûr examen; mais il y a dans ces 780 pages tant de noms propres et de dates, tant d'événements, tant d'anecdotes qu'on ne peut s'étonner de quelques fautes inévitables. Toutes les armes sont représentées dans le volume : même la gendarmerie et les sapeurs-pompiers, même les sections de secrétaires d'état-major et de recrutement, de commis et ouvriers militaires d'administration, d'infirmiers militaires. Les historiens sauront en profiter. Toutefois, il eût fallu, pour le rendre plus utile, dresser plusieurs tables : table des dénominations anciennes des régiments, table des colonels, table des batailles. La préface, agréable et instructive, renferme quelques détails intéressants sur les historiques régimentaires qui sont plus anciens que l'on ne croit, car bien avant Roussel qui voulait « réunir en corps d'histoire les faits de guerre de chaque régiment », le P. Daniel avait publié son *Histoire de la milice française*, et l'abbé de Nœufville, faisant paraître en 1734 un historique de la maison du roi, disait qu'il fallait montrer la succession des principaux officiers qui ont commandé les corps et « tirer des ténèbres de l'oubli une infinité d'actions éclatantes où ces corps se sont signalés ».

A. C.

---

a été élaboré de concert par le bureau du groupe XVIII, assisté du membre de l'Institut et du contrôleur, et par la section historique de l'État-Major de l'armée ; que cette section, primitivement dirigée par un lieutenant-colonel, l'a été dans la suite du travail par un commandant ; que des tableaux historiques ont été établis par les corps de troupe et revisés par la section historique. Ainsi, dans cette page. on nomme le général et le secrétaire qui forment le bureau du groupe XVIII, le membre de l'Institut et le contrôleur qui forment le bureau de l'Exposition rétrospective, les deux chefs successifs de la section historique... et les vrais arrangeurs des *historiques*, ceux qui les ont revus, qui les ont corrigés et redressés à force de temps et de peine, ne sont pas nommés ! Nous n'avons, nous, aucun motif de ne pas les nommer; nous nous faisons, au contraire, un plaisir de les citer, de les présenter aux lecteurs; ce sont M. le capitaine de La Jonquière (qui est sans doute le préfacier), M. Louis Tuetey et M. Aristide Martinien.

Un siècle — Mouvement du monde de 1800 à 1900, publié par les soins d'un comité sous la présidence de Mgr Péchenard. Paris, Oudin, 1 vol. gr. in-8 914 p.

Mgr Péchenard et ses collaborateurs se sont placés à un point de vue assez particulier, pour dresser le bilan de l'œuvre accomplie par le xix[e] siècle. Soutenus par leurs fortes convictions personnelles, ils se sont sentis plus à l'aise pour discerner ce qui, dans cette œuvre, était digne de louange ou de blâme. Ils nous préviennent fort loyalement du reste des principes qui les ont guidés : la magistrale préface de M. de Voguë, comme la conclusion donnée au volume par le cardinal Richard, conclusion si fortement inspirée par les encycliques de Léon XIII, ne laissent rien à désirer à cet égard. Au lecteur d'accepter ou de répudier, si bon lui semble, cette manière de voir. La critique doit se borner à examiner si quelques auteurs ne se sont pas laissé quelque peu aveugler par l'ardeur de leurs amitiés ou la vivacité de leur antipathie. Or, ne serait-ce pas l'objection que l'on pourrait adresser aux auteurs des deux chapitres intitulés, l'un, la Presse au xix[e] siècle, l'autre, la Philosophie au xix[e] siècle ? Pourquoi celui-ci, par exemple, après avoir complaisamment énuméré des revues comme le *Cosmos*, le *Mois*, la *Revue Mame*, etc., passe-t-il sous silence la *Revue de Paris* ou la *Revue historique?* La *Revue critique* elle-même serait-elle indigne d'être citée à côté du *Bulletin critique* et du *Polybiblion?* De même bien des lecteurs seront sans doute fâchés de confesser leur ignorance, en lisant une longue liste de philosophes contemporains, dont l'œuvre et même le nom leur étaient jusqu'alors totalement inconnus. Ce ne sont là, à vrai dire, dans l'ensemble du livre, que des exceptions : en général les collaborateurs de Mgr P. ont su rendre hommage même à leurs adversaires : il n'est que juste, à cet égard, de féliciter M. le baron Carra de Vaux de la sereine impartialité avec laquelle il a su parler des religions non chrétiennes, surtout du judaïsme. De même M. le chanoine Pisani s'est exprimé en termes fort modérés et fort sages sur l'église russe et l'église anglicane.

Pour en venir aux détails d'exécution de l'ouvrage, ce qui frappe avant tout le lecteur, c'est le défaut d'unité. Le Comité directeur a fait appel au concours des littérateurs, des savants et des artistes les plus distingués. Il suffit de citer les noms de MM. de Voguë, de Mun, Brunetière, d'Haussonville, de Lapparent, Goyau, Fonsegrive, Chénon, H. Joly, R. Pinon, Brunhes, Allard, A. Pératé, des vicomtes de Meaux et d'Avenel, de Mgr Duchesne enfin, pour indiquer la valeur et l'intérêt des études qu'on peut lire dans ce volume. Mais même ces remarquables écrivains, et à plus forte raison, d'autres plus humbles, ont compris, chacun d'une façon différente, le sujet qui leur était proposé. Tel a voulu résumer en quelques pages l'œuvre entière du siècle dans la science qu'il étudiait, et n'a donné finalement qu'une

énumération assez aride de faits et de noms. D'autres, reculant devant une tâche qui leur a semblé un peu ingrate, se sont contentés d'exposer les résultats acquis à la date de 1900, sans se préoccuper de savoir quel était au juste la part propre au XIXe siècle dans cette élaboration finale. C'est le cas notamment de M. Allard qui a consacré à l'archéologie des pages si vivantes et si agréables : on regrette seulement qu'il ait un peu sacrifié l'histoire des remarquables travaux consacrés au XIXe siècle à l'art du moyen âge. Quelques-uns ont plutôt tracé un programme que donné une étude du passé : ainsi M. d'Haussonville, en des pages d'une très haute inspiration morale, s'est préoccupé surtout d'exposer la tâche qui incombait au XXe siècle pour l'organisation de la charité. Ils sont trop rares, à notre gré, les auteurs qui, comme M. Brunetière, dans son chapitre sur la littérature, ont su dégager les quelques traits caractéristiques qui font l'originalité du XIXe siècle. Citons cependant, parmi ceux qui ont compris leur travail de cette façon, Mgr Duchesne, dont l'étude, si personnelle, fait regretter qu'elle soit si courte. L'histoire, que le XIXe siècle a créée à nouveau, peut-on dire, méritait assurément plus de neuf pages, si pleines d'idées qu'elles soient. S'inspirant de la même méthode que ces derniers auteurs, M. René Pinon a écrit un chapitre qu'il faut lire et méditer sur le Partage du monde ; M. Jean Brunhes, sous ce titre « L'homme et la terre cultivée », a su montrer, en termes simples et élevés, les transformations de l'agriculture dans le courant du dernier siècle. M. Pératé a également fort bien étudié le développement des beaux arts durant cette période.

Assurément, il ne convient pas d'exagérer les inconvénients de ce manque de direction générale, que nous venons de signaler. Il en résulte seulement qu'on arrive au bout de ce livre, sans avoir une idée suffisamment nette du « mouvement du siècle ». De là viennent aussi certaines lacunes regrettables : que penser de ce fait que, dans le chapitre sur la guerre au XIXe siècle, le nom de Napoléon n'est même pas prononcé ? Nous ne pouvons successivement passer en revue les trente-cinq articles qui constituent cet ouvrage. Comme dans toute œuvre collective, il y a, à côté d'excellentes pages, des chapitres superficiels, confus ou franchement ennuyeux : tel auteur, en voulant prendre un ton badin pour traiter une question fort sérieuse, est d'une lecture des plus pénibles. Toutefois, à part les deux ou trois articles, auxquels nous faisons allusion, l'ensemble du volume se lit avec plaisir et profit. On ne regrette pas les heures passées à l'étudier, et, si parfois on est d'un avis différent de celui de l'auteur, on doit rendre hommage à son talent et respecter des idées qui trouvent un tel interprète. L'ouvrage est incomplet sans doute ; il ne pouvait pas ne pas l'être, car il est impossible de juger d'une façon définitive des faits si rapprochés de nous. Tel qu'il est, il n'en rendra pas moins les plus grands services à ceux qui, plus tard, voudront savoir ce que fut le

xix[e] siècle et quelle place considérable il doit tenir dans l'histoire de l'humanité.

Georges Gazier.

— De toutes les grammaires anglo-saxonnes publiées en ces vingt dernières années, celle de M. Sievers reste incontestablement la meilleure ou tout au moins la plus complète. M. A. S. Cook, professeur de langue et littérature anglaise à Yale University (New Haven Conn.), l'avait traduite peu de temps après son apparition, et aujourd'hui il nous donne de son irréprochable traduction une nouvelle édition, où il a pris pour base la seconde édition allemande. C'est un travail qu'on ne saurait assez recommander à nos étudiants et à nos jeunes professeurs d'anglais : *Grammar of Old English.* Boston, Ginn, 1899. M. Cook a fort bien fait — et il en a conscience — de substituer *Old English* à *Angelsächsisch.* Mais, pendant qu'il y était, pourquoi a-t-il maintenu *Umlaut*, qui n'est pas, que je sache, un mot anglais. — V. H.

— La thèse de docteur de M. Alfred Schaer, *Die altdeutschen Fechter und Spielleute. Ein Beitrag zur deutschen Culturgeschichte* (Strasbourg, Trübner, 1901, in-8°, 208 p.), dépasse par ses proportions et par l'ampleur de son sujet les travaux de ce genre. M. Schaer s'est proposé d'étudier les relations qui ont existé depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque moderne entre deux classes sociales dont le rôle a été assez important dans la société allemande : les maîtres d'armes et les musiciens. Comparant la destinée des champions, belluaires et maîtres d'armes avec celle des *minnesinger*, maîtres-chanteurs et musiciens, il découvre entre les gens d'épée et les chanteurs ou instrumentistes d'étroits rapports qui se manifestent surtout dans la situation légale, la condition sociale et l'influence sur le langage. Il est évident que dans une étude aussi étendue M. Schaer a dû répéter des choses connues soit par des ouvrages généraux tels que celui de M. A. Schultz, soit par des traités particuliers comme ceux de M. Wassmannsdorff. Il va de soi également que M. Schaer, comme il le reconnaît de bonne grâce, n'a pu épuiser son sujet. Mais il a l'intention de poursuivre son intéressant travail. Il a fait preuve dans sa thèse d'assez de savoir et de méthode pour qu'on attende avec confiance ses contributions futures à l'histoire des vagants. — F. Piquet.

— L'ouvrage de sir Philip Sidney, *The Defense of Poesy* (fin du xvi[e] siècle) a été pour la littérature anglaise un manifeste à peu près équivalent à celui de Joachim Du Bellay pour la nôtre. M. Cook, de Yale University, qui a déjà édité la *Défense* de Shelley, la *Critique* d'Addison, les traductions anglaises des *Arts poétiques* d'Horace, de Vida et de Boileau, etc., publie en orthographe modernisée cet important traité, qu'il accompagne d'une longue introduction et de notes copieuses et savantes (Boston, Ginn, xlv-103 pp., 80 cents). M. Cook, il est à peine besoin de le dire, connaît admirablement la littérature critique de l'Angleterre, et ses rapprochements pleins de goût attestent une compétence à peine moindre quant à l'histoire des lettres françaises et allemandes. — V. H.

— M. Martin Schulze, professeur à la faculté de théologie de Breslau, vient de publier dans la collection des *Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche* de Bonwetsch et Seeberg, une monographie sur un des points de la théologie de Calvin, qu'il croit être fondamentaux pour la pensée du réformateur

français (*Meditatio futurae vitae, ihr Begriff und ihre herrschende Stellung im System Calvin's. Ein Beitrag zum Verstaendniss von dessen Institutio*. Leipzig, Dieterich, 1901, 89 p., in-8°; prix : 2 fr. 50 c.). M. Schulze prétend que l'aspiration vers une vie plus haute, le mépris de la vie présente et de ses vanités, déterminent toute la conception du christianisme dans l'œuvre de Calvin et lui donnent une tendance ascétique, si différente de celle de Luther ; il reproche aux interprètes les plus récents de la pensée de l'auteur de l'*Institution chrestienne* (Schweizer, Lobstein, etc.) de n'avoir pas assez tenu compte de cette tendance qui fait de Calvin, en quelque sorte, un précurseur du pessimisme moderne, en même temps que sa conception de la vie (le corps, cachot de l'âme) se rencontre d'une façon surprenante avec certaines doctrines du *Phédon*. Ces déductions peuvent être logiquement très correctes, encore qu'elles n'aient été guère présentées au public jusqu'ici. Mais il est bien singulier tout de même que la prétendue *Weltabgewandtheit* de la morale calvinienne ait créé ces réformés si remuants et virils des Pays-Bas, de France et d'Écosse, et que l'auteur lui-même de ces principes théologiques — du moins si l'on en croyait M. Schulze — ait été l'un des esprits les plus dominateurs, les plus appliqués aux choses présentes que son siècle ait connus. — S.

— Nous recevons le troisième et dernier volume de la chronique d'Antonio Morosini, ou plutôt des extraits de cette chronique relatifs à l'histoire de France ; le texte en a été établi, puis traduit par M. Léon Dorez et les notes historiques et critiques ont été fournies par M. Germain Lefèvre-Pontalis, pour la collection de la *Société de l'histoire de France* (Paris, Renouard, 1901, 392 pp. in-8°). Ce dernier tome embrasse les années 1429 à 1433, et nous donne principalement des passages où sont racontés, le plus souvent d'après des correspondances de négociants ou de diplomates vénitiens, alors déjà supérieurement informés, les faits et gestes de la guerre anglo-française. On y lira surtout de bien intéressants morceaux sur Jeanne d'Arc, « la damixela clamada per nome Zanis ». M. Léon Dorez a établi, avec le plus grand soin, sur un manuscrit des plus difficiles à déchiffrer, le texte du récit de Morosini et y a joint une traduction qui se lit avec plaisir et conserve à la narration presque toute sa naïveté originale. — R.

— Le second volume des *Souvenirs* de J. N. Moreau publiés et annotés par M. C. Hermelin (Paris, Plon. 1901, I vol. in-8°, 628 p.) se compose de deux parties bien distinctes. L'une s'étend de l'avènement de Louis XVI à la mort de Maurepas : l'auteur était alors historiographe de France, vivait à la cour et était parfaitement renseigné sur ce qui s'y passait. La seconde partie raconte les événements qui se sont déroulés depuis le premier renvoi de Necker en 1781 jusqu'au 9 thermidor. Mais, quand Moreau composa ces derniers chapitres, il était aveugle, âgé de près de 80 ans, et ses papiers avaient été brûlés pendant la Terreur. On conçoit que, dans ces conditions, ses souvenirs restent un peu vagues, que le vieillard soit souvent un peu diffus dans ses récits, qu'il s'égare dans des considérarions mystiques, que ses jugements soient parfois dictés par la haine qu'il porte à une Révolution dont il ne voit que les erreurs. Cependant, même dans cette partie, il y a çà et là quelques renseignements, quelques opinions utiles à glaner pour l'histoire. On comprend mieux la Révolution et ses excès, quand on lit l'opinion qu'un écrivain, aussi sincèrement dévoué à la monarchie que l'était Moreau, avait du gouvernement de son temps. Il n'a pas assez de mots pour déplorer l'incurable faiblesse, la nullité politique de Louis XVI, de ce « pauvre roi tiraillé de tous les côtés » et qui dès l'enfance, était « si pétri de mauvaises grâces qu'il ne plaisait à personne ». Il

estime qu'un tel monarque peut être un saint, mais qu'il n'en fait pas moins « le malheur de ses peuples ». Moreau est également très sévère pour la reine, blâme son irréligion et parle avec amertume de « ses erreurs, ses folies et ses inconséquences ». Et pourtant, l'honnête Moreau a gardé au fond du cœur un tel respect et un tel amour pour la royauté, qu'il ne comprend pas qu'on veuille même essayer de la réformer. Tous les ministres qui ont tenté d'enrayer le mal qui rongeait la vieille monarchie, comme Choiseul, Turgot, Malesherbes et Necker, sont pour lui des « philosophes » dignes de mépris. Il est vrai qu'il juge l'abbé Terray « un des meilleurs contrôleurs généraux du règne de Louis XV ». Necker surtout est l'objet de ses plus violentes invectives. C'est « un farouche républicain qui veut la démocratie »; il a « l'atroce projet de vouloir rendre le roi de France chef d'une république bien dirigée». Moreau voit encore en lui « l'assassin d'un million de Français», le « fléau de Dieu ». C'est que, s'il a des intentions très pures, notre auteur n'en est pas moins un esprit à vues assez étroites. Cette impression, qu'avait déjà laissée le premier volume de ces souvenirs, est encore plus profonde après la lecture de celui-ci. Même dans la première partie de ce second tome, écrite par Moreau avant la Révolution, et dans les meilleures conditions, on s'aperçoit qu'on a affaire à un homme à projets vagues, bavard et quelque peu suffisant. Il ne sait pas ordonner un récit, présenter une scène ou tracer un portrait. Toutefois M. Hermelin a eu raison de publier ces Mémoires, car Moreau était un homme sincère et loyal. Il raconte simplement, sincèrement ce qu'il a vu et entendu, et ne cherche pas à dissimuler la vérité. On trouvera dans le second volume des détails curieux et inédits sur la lutte des Parlements et de la royauté au XVIIIe siècle. Il convient cependant d'exprimer encore ici le regret que l'éditeur ait pris la liberté de fondre ensemble divers morceaux différents des œuvres de Moreau, et si l'on peut admettre la division en chapitres qu'il imagine, on ne comprend pas pourquoi il a cru devoir faire quelques « coupures indispensables ». M. H. parle de passages « trop délicats ou trop personnels. » On ne voit guère cependant Moreau, le vertueux Moreau, prendre un ton trop léger. Et de quelles personnalités peut-il s'agir pour des événements déjà si lointains? M. H. aurait dû penser que son œuvre s'adressait plus aux historiens et aux érudits qu'aux gens du monde, que Moreau lasserait vite. Or ces premiers lecteurs ouvrent toujours avec quelque méfiance un ouvrage qu'on ne leur présente que comme incomplet. Cela est d'autant plus regrettable que M. H. montre par ses notes abondantes et précises qu'il ne manque pas d'esprit critique : on n'en a que plus de peine à comprendre ses raisons. — Georges GAZIER.

— Le petit livre de M. Eurique PINEYRO, *Vida y escritos de Juan Clemente Zenea* (Paris, Garnier, 1901, in-12, IX-298 p.) est intéressant au double point de vue littéraire et historique. Né en 1832, Zenea appartient à ce petit groupe de poètes qui fleurirent à Cuba, vers le milieu du XIXe siècle, et si son romantisme, très inspiré de celui d'Alfred de Musset, exagère le ton élégiaque et larmoyant du maître français, il faut reconnaître que trop souvent pour Zenea ce fut aux tragiques réalités de sa destinée qu'il dut l'inspiration de ses chants douloureux. L'étude biographique que lui consacre M. Piñeyro, non seulement nous initie à la genèse de l'œuvre de Zenea, en nous donnant quelques citations — trop brèves peut-être — de ses poésies, mais elle nous ouvre un jour curieux sur la vie littéraire à Cuba dans cette période troublée, et aussi elle nous apporte des renseignements intéressants, et de première main, sur l'insurrection cubaine de 1868. Zenea en effet n'a pas été seulement un littérateur et un contemplatif. « De très bonne heure, écrit M. P., il prit part à quelques-unes des conspirations qui ger-

maient et pullulaient, sortant comme des générations spontanées, du sol de la patrie ; émigré aux États-Unis, il avait à peine vingt et un ans quand il fut condamné à mort à la Havane comme journaliste hostile à l'Espagne. Amnistié depuis, il émigra volontairement au Mexique et il ne revint aux États-Unis, qu'à la nouvelle de la grande insurrection dont Céspedes donna le signal en octobre 1868. A la fin de 1870, il pénétra seul et par ses propres efforts, rompant un blocus étroit, jusqu'au siège de la république cubaine, eut de longues conférences avec Céspedes et son cabinet, et tomba ensuite de la façon la plus inattendue, et après des incidents extraordinaires, aux mains des Espagnols. Conduit à la Havane, enseveli vivant dans un cachot, il fut jugé militairement, condamné une seconde fois à mort et enfin exécuté après huit mois de secret absolu. » Ce qui fit l'horreur de cette exécution, consommée le 25 août 1871, c'est que Zenea, chargé d'une mission secrète auprès de Céspedes par un agent espagnol, D. Nicolás Azcárate, était porteur d'un sauf-conduit de l'ambassade d'Espagne à Washington, et que ce sauf-conduit ne fut pas respecté. En racontant cette brève existence et cette fin terrible, M. P. a été naturellement amené à nous parler quelque peu des événements politiques de cette époque, dont lui-même a été témoin. Les historiens liront avec intérêt ce qu'il rapporte de l'intervention des États-Unis dans les affaires cubaines et aussi le chapitre relatif à la petite colonie de révoltés réfugiés à New-York, et aux dissentiments qui divisaient ces hommes, champions cependant et victimes d'une même cause. Ce chapitre n'est pas un des moins instructifs de son œuvre. — H. Léonardon.

— M. Giov. Targioni-Tozzetti nous adresse sous le titre de *Canti di popolo* (Livourne, Meucci, 1901, in-8°, 40 p.), quelques poésies sur des légendes slaves et sous le titre de *La corona ferrea* (Livourne, Belforte, 1901, in-4°, 4 p.), une ode à Victor Emmanuel III ; nous ne pouvons que les signaler. Mais nous nous arrêterons un instant sur la réédition revue et augmentée de son étude, *Sul Ranaldo Ardito di Lod. Ariosto* (Livourne, Meucci, 1901, in-8°, 79 p.). Quand ce travail parut pour la première fois (1887), on admit généralement que M.T.T. avait réussi à démontrer que cette ébauche était bien du même auteur que le *Roland Furieux*. M. T. T. fait remarquer que si elle était de Gabr. Ariosto, le frère du poète, le fils de Gabriele l'eût certainement dit en publiant les poésies latines de son père ; que, le poème faisant allusion à la bataille de Pavie et le manuscrit étant de la main d'Arioste, il faut qu'il lui appartienne ; car, après 1525, Arioste n'eût pas eu le loisir de transcrire une œuvre soit de son frère soit de son fils Virginio, ou du moins y eût corrigé des fautes de diction et de versification qu'à cette époque il ne commettait plus ; d'ailleurs le manuscrit en question n'est point du tout une copie, mais un brouillon où l'on retrouve les cacophonies, les dures apocopes, les formes dialectales qui caractérisent sa première manière. Certains des rapprochements que fait M. T.T. entre le *Ranaldo* et le *Furioso* ne concluent peut-être pas; mais l'ensemble est convaincant. — Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1901

Tedzkiret en nisian fi akhbar molouk es Soudan (Livre qui rappelle de l'oubli l'histoire des princes du Soudan).
I. Texte arabe édité par O. HOUDAS, professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes, avec la collaboration de Edm. Benoist, élève diplômé de l'École des Langues orientales vivantes; grand in-8° de 233 pp., 1899.
II. Traduction française par O. HOUDAS; grand in-8° de XIV-415 pp., 1901. Ernest Leroux, éditeur, Paris, rue Bonaparte, 28.

Le *Tedzkiret en nisian*, œuvre d'un Soudanais qui a gardé l'anonyme, n'est pas un ouvrage historique au sens où nous entendons cette expression. C'est le recueil des notices biographiques des cent cinquante pachas qui pendant cent soixante années de l'occupation marocaine (1590-1750) ont commandé à Tombouctou, ce qui, soit dit en passant, peut contribuer à donner une idée de l'effroyable anarchie qui sévit sur ce malheureux pays pendant plus d'un siècle, si l'on tient compte que les premiers pachas restaient relativement longtemps en fonctions et que dans plusieurs circonstances, le commandement demeura vacant jusqu'à trois années consécutives et même davantage.

L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même et qu'il est d'ailleurs facile de s'en rendre compte, a largement puisé dans le *Tarikh es Soudan* pour toute la période marocaine qu'embrasse ce livre (1590-1656); pour les cent ans environ qui suivent, il a eu recours à diverses sources qu'il ne fait pas explicitement connaître.

Une particularité qu'on n'a, je crois, jamais relevée ailleurs et qui nous montre au naturel le résultat de l'effort d'un cerveau soudanais soucieux d'ordre et de méthode, est la manière dont l'auteur a classé ses notices. « Nous avons, dit-il, disposé ci-dessous les noms des pachas en suivant l'ordre des caractères de l'alphabet dont la première lettre est l'*alif* et la dernière le *ya*. Mais dans cette énumé-

ration, il se trouve qu'il n'y a que onze séries de noms commençant par des lettres différentes. »

Voilà le projet; voyons comment il l'a réalisé. Je ne puis mieux faire pour l'expliquer que de laisser la parole à M. Houdas, l'éditeur du texte, à qui son esprit d'européen ne permit pas de se rendre compte de prime abord du plan adopté par le biographe : « Toutes les biographies sont rangées dans l'ordre alphabétique; mais le classement des lettres est des plus singuliers. Il commence par la 5e lettre de l'alphabet suivant l'ordre oriental, puis il passe successivement à la 24e, à la 18e, à la 12e, à la 6e, à la 28e, à la 2e, à la 1re, à la 25e, à la 9e et enfin à la 11e. Cet ordonnancement bizarre est expliqué assez vaguement par l'auteur. Il a dressé une liste par ordre d'importance des principaux pachas, puis il a pris la première lettre de chacun de ceux qui n'avaient pas la même initiale et c'est d'après les lettres obtenues ainsi qu'il a opéré son classement. Le pacha Djouder, le conquérant du Soudan, se trouvant naturellement en première ligne, c'est par la lettre arabe *dj* que le dictionnaire a commencé; Mahmoud ben Zergoun venant ensuite dans l'ordre d'importance, la lettre *m* a suivi, et ainsi de suite. » Les tables alphabétique et chronologique dont M. H. a fait suivre sa traduction font disparaître les inconvénients de ce système que je ne signale qu'à titre de curiosité. Tel qu'il est, le travail de ce lettré reste cependant un document de premier ordre pour l'histoire de ces régions qu'il conduit jusqu'à la fin de 1750.

A la suite du dictionnaire biographique des pachas, M. Houdas a inséré une courte notice d'un certain Hadj Saïd, originaire du Masina, consacrée à trois princes du Sokoto qui ont régné de 1817 à 1849.

Il exprime, en terminant sa préface, le souhait que nos administrateurs au Soudan profitent de toutes les occasions pour se procurer les ouvrages historiques qui ont trait au pays. Il est désirable et il n'est pas douteux que cet appel soit entendu. De tous ces travaux, d'importance variable, il sera facile de dégager dans quelques années les éléments d'une Histoire générale du Soudan que nous devons au monde civilisé et que nous nous devons à nous-mêmes d'écrire.

C. Sonneck.

Herakleitos von Ephesos, griechisch und deutsch, von H. Diels. Berlin, Weidmann, 1901, xii et 56 pages. 2 mk. 40.

Il y a quelques années, Héraclite était le mieux partagé des philosophes présocratiques. Tandis que les fragments de Xénophane, de Parménide, d'Empédocle, en étaient restés depuis un demi-siècle aux

reconstructions hâtives et fantaisistes de Karsten, de Stein, de Mullach, dès 1877, les aphorismes du penseur d'Éphèse furent repris et remaniés par un éditeur méthodique et étonnamment bien informé. Les *Heracliti Ephesii reliquiæ* de M. I. Bywater passèrent longtemps pour un modèle. On pouvait donc attendre l'édition nouvelle du professeur de l'université de Berlin avec une certaine curiosité. M. Diels allait-il se borner à ajouter quelques numéros à la collection des fragments et à la liste des *testimonia*, si savamment colligés et classés par son devancier, ou bien devait-il, pour Héraclite comme pour Parménide, bouleverser l'arrangement traditionnel du texte et renouveler le sujet? Plus d'un sera surpris sans doute d'apprendre qu'en réalité l'*Héraclite* de M. D. ressemble aussi peu à celui de M. Bywater que son *Parménide*, récemment paru, ne ressemble à celui de Mullach.

Déjà la disposition du texte grec sur les pages du volume, fait voir que l'éditeur se représente sa tâche d'une manière toute nouvelle. M. Bywater donnait « un texte », celui d'Héraclite, placé au-dessus de deux étages de notes, les *testimonia* et les variantes. M. D. ne donne « le texte » d'Héraclite que lorsqu'il le trouve dans une vraie citation, avec des guillemets pour ainsi dire; sinon il se contente de reproduire le passage de l'auteur ancien où figure l'extrait, et il imprime en caractères plus espacés les expressions qui sont probablement d'Héraclite lui-même. Si le fragment nous est conservé dans les formes du discours indirect, M. D. l'édite tel quel. On ne peut qu'approuver cette réserve. A quoi bon refaire un texte qui, neuf fois sur dix, sera à côté de la vérité? Peu d'œuvres d'ailleurs ont dû donner lieu à la paraphrase et à l'altération autant que ces pensées, écrites dans une prose obscure, transmises souvent par des citations de deuxième ou de troisième main, parfois même par des réminiscences de reproductions qui étaient elles-mêmes déjà fort libres [1].

Dans sa *praefatio* (p. XI-XII), M. Bywater avait caractérisé le dialecte d'Héraclite, et il avait mis à cet égard les fragments d'accord entre eux. Pour ceci encore, M. D. est plus circonspect. Il a respecté le texte de la meilleure tradition manuscrite, sans toucher aux formes de la κοινή, ni aux « hypérionismes ». Si l'on veut fournir des matériaux utilisables à ceux qui étudient l'histoire des dialectes, il faut en effet éditer le texte des fragments sans le laisser altérer par l'intervention d'aucune théorie moderne.

Enfin, M. Bywater avait placé les fragments dans un ordre qui était censé reproduire plus ou moins exactement la disposition primitive [2], et qui rapprochait les morceaux traitant des mêmes sujets. M. D. suit l'ordre alphabétique des auteurs anciens par qui les fragments sont conservés. Le livre d'Héraclite, en effet, n'était pas, à ce

---

1. Voir ce que M. Bywater dit lui-même, pp. IX-X.
2. Voir Diogène Laërce IX, 5 et M. Diels, p. 36.

qu'il semble, composé suivant un plan préconçu. C'était un recueil de pensées, notées au jour le jour, d'après les impressions ou les observations du moment, rarement rattachées l'une à l'autre par un lien logique, et ne formant pas du tout par leur enchaînement l'exposé systématique d'un corps de doctrines. Si l'on hésitait à admettre cette thèse, déjà fort vraisemblable par elle-même, la forme du *De Victu*, écrit hippocratique qui est une imitation du livre d'Héraclite, suffirait à la rendre extrêmement acceptable. Nous aurions donc, dans le recueil des pensées d'Héraclite, la production la plus ancienne d'un genre qui doit son nom au fameux recueil des aphorismes hippocratiques. — Quoi qu'il en soit, vu l'insuffisance de ce qui nous a été conservé, celui qui voudrait rétablir dans les fragments un ordre logique, s'exposerait à plus de dangers qu'il n'aurait de chances de succès : bien des fois sans doute il lui arriverait d'imaginer un enchaînement là où Héraclite n'en avait pas mis.

On pourrait croire que la méthode de M. D. ne donne que des résultats négatifs. Ce serait une erreur. Renonçant à tout ce qui est au-delà de notre portée, il a vu ses efforts réussir à merveille, là où il les a appliqués. Une étude approfondie de la tradition manuscrite lui a permis de nous donner un texte meilleur dans beaucoup d'endroits, et presque toujours, plus solidement établi. La restitution du fr. 10 (συνάψειας vulg. : συνάψιες les meilleurs mss. : συνάψιας Apulée : συνάψιες Diels); celle du fr. 90 (πυρὸς ἀνταμείβεται πάντα vulg. : πυρός τε ἀνταμοίβητα πάντα les meilleurs mss. : πυρός τε ἀνταμοιβὴ τὰ πάντα Diels), pour en citer deux, prises au hasard, sont dues à un examen attentif des différentes leçons reproduites dans les manuscrits des *testimonia*. Après cette *recensio*, l'aspect des fragments est transformé d'un bout à l'autre. Par exemple, des douze spécimens cités, d'après Bywater, dans l'histoire de la prose littéraire de Norden (p. 18-19), cinq seulement pourraient être reproduits tels quels dans une seconde édition.

Un rapprochement se fait naturellement ici. Les textes littéraires, et spécialement les poèmes homériques, ont vu leurs éditeurs améliorer de même la technique de leur métier. Là aussi, la *recensio* a plus à faire aujourd'hui que l'*emendatio ;* on renonce à remettre les divers chants dans le dialecte primitif, et quand un critique prétend disséquer l'Iliade de manière à refaire le poème de la colère d'Achille, puis à ranger dans l'ordre chronologique les diverses additions qu'il a reçues successivement, on ne peut s'empêcher de penser que ce travail, s'il n'est pas perdu tout à fait, ne donnera pas à coup sûr les résultats rêvés. Tout récemment encore, M. de Wilamowitz a montré que la prochaine édition des *Poetae lyrici graeci* aura à profiter des mêmes progrès de la méthode [1].

1. *Die Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Weidmann, 1900.

M. D. n'a pas prétendu remplacer complètement le travail de Bywater; il n'a pas refait le recueil des *testimonia*. Par contre, il donne en regard des fragments une traduction allemande, et en dessous, quelques notes justificatives et les éléments d'un commentaire approfondi. Mais le tout n'est qu'indiqué avec une extrême concision. Beaucoup regretteront que M. D. n'ait pas cru devoir communiquer plus abondamment des explications souvent si nécessaires. M. D. a voulu mettre à la portée de tous — autre signe des temps — le plus important des philosophes grecs après Platon. Son commentaire semble être fait, cependant, comme s'il ne devait être lu que par Zeller, Gomperz, et quelques autres spécialistes.

Outre les fragments d'Héraclite, le volume contient une édition critique de la vie de ce philosophe par Diogène Laërce, sa doxographie, les passages du *De Victu* qui renferment les imitations d'Héraclite les plus intéressantes, et, en note, pour plusieurs de ces passages, une traduction allemande de Gœthe, débarrassée des contresens flagrants; enfin, un *index* des mots grecs importants. Il faut recommander aussi la lecture de l'introduction. Elle débute par une page d'histoire littéraire qu'on ne peut laisser passer inaperçue. M. D. y examine entre autres la question de l'obscurité du style d'Héraclite. Est-elle voulue? oui et non. H. donne lui-même l'oracle d'Apollon et les voix de la Sibylle pour ses modèles. Mais quel écrivain ne s'est pas fait d'illusions sur sa façon d'écrire? Héraclite se figure qu'il a une manière toute personnelle, et pourtant il porte très visiblement la marque de son temps. Il vivait à une époque de luttes passionnantes. Jamais génération n'eut autant que la sienne le sentiment de sa responsabilité; jamais on n'a compris avec autant de netteté de quelle importance était la marche des événements contemporains pour l'avenir de la civilisation. L'époque de la Réforme et celle de la Révolution ont seules connu d'aussi fortes émotions. On s'explique que, à ces moments troublés, les penseurs s'expriment comme des prophètes. On croit les voir s'élever aux plus grandes hauteurs de la spéculation, comme pour scruter l'horizon, et de là parler aux foules avec un ton de voyants. On s'explique aussi que chez Anaximandre, chez Pythagore, chez Xénophane, la recherche scientifique et la contemplation mystique aient formé des combinaisons à peine compréhensibles pour nous. Au temps d'Héraclite encore, on retrouve le même langage, mystérieux et sacré. Pindare, Héraclite, Eschyle se ressemblent par leur ton hiératique. Toutefois, il y a déjà chez eux de l'artificiel et du voulu. Le prophète tombe facilement dans la rhétorique. M. Norden a fort bien montré, dans les fragments d'Héraclite, des exemples qui auraient pu servir à illustrer l'enseignement de Gorgias.

Je m'arrête, bien que ce résumé soit fort loin d'épuiser tout ce que renferme l'introduction de l'*Héraclite* de M. Diels. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur; sinon, il faudrait la traduire d'un bout à l'autre.

Elle est trop pleine d'idées pour se laisser réduire aux limites d'un compte rendu [1].

J. Bidez.

Le quatrième Évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses,* XIV. Paris, Leroux, 1901; in-8, viii-344 pages.

M. J. Réville aborde franchement un des problèmes les plus difficiles et les plus importants que présente l'exégèse du Nouveau Testament; il l'a nettement défini, examiné sous toutes ses faces; il formule touchant l'origine et le caractère du quatrième Évangile des conclusions qui méritent l'attention de tous les critiques et même des théologiens. M. R. fait très bien voir d'abord l'insuffisance et l'incertitude du témoignage traditionnel : l'apostolat de l'apôtre Jean en Asie a été ignoré des plus anciens auteurs chétiens, notamment de Clément Romain et d'Ignace d'Antioche. Peut-être eut-on pu analyser avec plus de précision la juste portée du témoignage d'Irénée; et dans tous les cas, il était opportun de ne pas trop malmener ce Père, qui « gobe avec béatitude les traditions les plus stupides ». On irait loin s'il fallait regarder comme des imbéciles tous ceux qui ont nourri des espérances apocalyptiques. Et quant au dire des presbytres sur l'âge du Christ, il y avait sans doute mieux à faire que de s'en étonner, car il paraît être réellement de tradition johannique et se rattacher légitimement à l'Évangile; les presbytres et Irénée n'ont eu qu'un sort, celui de considérer les cinquante années du Sauveur comme une donnée historique. Il paraît certain, d'ailleurs, qu'Irénée ne savait pas dans quelles circonstances le quatrième Évangile avait été composé, et que ses contemporains ne le savaient pas mieux que lui.

On ne poura lire qu'avec profit tout le chapitre concernant le Logos, la provenance judéo-alexandrine de l'idée, son application originale dans l'Évangile, le rapport du prologue avec le corps du livre. M. R. me reproche d'avoir subordonné, dans les articles qu'a publiés la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (t. II, 1897, nos 1-3) l'interprétation du texte à une combinaison rythmique. Il est vrai que cela a été écrit déjà dans la *Revue biblique*; mais j'ai le droit d'observer que rien n'est moins exact. Les personnes qui m'accusent d'avoir appauvri le préambule de l'Évangile en n'y retrouvant pas toutes les belles choses qu'elles y mettent, n'ont pas vu qu'elles les découvri-

---

1. Il y a peu de fautes d'impression dans ce volume : p. 9, n. 31, l. 1 *scheint*] *erscheint* — p. 12, fr. 15] 51 — p. 14, fr. 58, l. 3 ἄξιοι] ἄξιον — *ibid.*, fr. 59, l. 2, καλουμένον] καλουμένου — p. 15, n. 59, l. 8 γναφέων] γραφέων — p. 19, n. 76, l. 3 il faut lire ὕδωρ ζῇ τὸν πυρὸς θάνατον et non τὸν γῆς θάνατον.

raient tout aussi facilement en rapportant les mots ὃ γέγονεν au commencement du v. 3, et en traduisant : « En ce qui a été fait (dans le monde) fut la vie ». La restitution du rythme ne va pas sans un meilleur équilibre de la pensée; mais le sens principal de Jean I, 4-5, ne dépend pas de ce détail; il dépend de la façon dont on conçoit le rapport de ces versets avec la suite du prologue et le livre entier. Je ne suis pas le premier à penser que les cinq premiers versets du quatrième Évangile constituent, à proprement parler, la préface générale du livre, qu'ils résument en termes symboliques l'œuvre du Verbe incarné, identifié d'abord au Verbe créateur, et que l'entrée en scène de Jean-Baptiste, au v. 6, marque le commencement du récit évangélique, quoique la façon dont l'auteur établit un parallèle entre le Christ et Jean introduise comme une seconde préface, d'apparence historique; il me semble aussi que l'on n'a pas le droit, sous prétexte d'enrichissement doctrinal, de négliger le sens le plus naturel du texte et le développement logique du discours, à seule fin de retrouver dans l'ensemble des vv. 1-18 une histoire complète du Verbe depuis la création du monde jusqu'à l'incarnation; d'autres commentateurs ont reconnu que l'application des vv. 10-13 aux manifestations du Verbe dans l'Ancien Testament produit une grande confusion, non dans le rythme littéraire, mais bien dans le rythme de la pensée. Ce qui a égaré les interprètes, c'est la mention de l'incarnation au v. 14, parce qu'on l'a reportée instinctivement à la conception du Christ, tandis que, dans la perspective du quatrième Évangile, elle coïncide avec la descente de l'Esprit et le témoignage de Jean. Chose curieuse, M. R. ne semble avoir vu la portée de cette coïncidence qu'en arrivant à la discussion des passages concernant le Paraclet, dans le discours après la cène. S'il avait fait cette remarque plus tôt (elle était toute faite dans la *Revue d'hist. et de litt. religieuses*, III, 243-249), il aurait peut-être été amené à voir dans les vv. 6-18 une définition générale du témoignage de Jean, préparant la relation plus particulière et plus précise des vv. 17-34. L'incarnation n'est pas le terme de la longue histoire qu'on croit trouver dans les vv. 11-13, elle est l'objet du témoignage annoncé dans les vv. 6-8; elle est le fait initial de l'Évangile, et l'on peut presque dire que le v. 14 remplace le récit du baptême dans les Synoptiques. Supposer que l'évangéliste, entre les vv. 10 et 14, raconterait l'histoire ancienne de la révélation, alors que pas un mot n'indique ce recul de la pensée, est une sorte de témérité que l'habitude empêche de sentir. Et le texte ne répugne-t-il pas positivement à cette interprétation? Est-il donc si naturel de dire que le Verbe n'a pas été reçu chez les siens dans l'Ancien Testament, et que la révélation du Verbe a fait des enfants de Dieu avant l'incarnation, quand il n'est pas clair du tout que le Verbe lui-même ait été Fils avant de s'incarner? Il ne me semble pas non plus qu'on puisse écarter si lestement, au v. 13, la leçon ὃς... ἐγεννήθη, en disant qu'elle est condamnée par cela seul

qu'elle implique la conception virginale : cette leçon vise tout simplement l'incarnation du Verbe en tant que naissance du Christ *ex spiritu*, à l'exclusion de toute filiation humaine, et maternelle aussi bien que paternelle; elle vient on ne peut mieux devant le v. 14. Ajoutons qu'on ne doit pas oublier, lorsqu'on cite les témoins de cette leçon, Tertullien, qui la présente comme la seule orthodoxe et attribue la leçon traditionnelle aux valentiniens. Les témoignages de Justin et d'Irénée relatifs au même texte se trouvent ainsi garantis.

L'analyse critique de l'Évangile est très soignée, très instructive en ce qui regarde le caractère symbolique et non historique de la composition. Le chapitre concernant l'auteur résume les conclusions fournies par l'examen du livre. Le quatrième Évangile ne contient aucune donnée proprement historique; le plan du récit est tout didactique; les personnages sont symboliques; le langage du Christ exprime la théologie de l'auteur; le cadre réel de la vie de Jésus est bouleversée au profit d'une théorie théologique (on ne voit pas que M. R. ait cherché le secret du schéma chronologique, qui doit être en rapport avec les indications touchant l'âge du Christ : cet âge parait être un nombre parfait, sept semaines d'années, d'après Jean, ii, 20-21, et viii, 57; le ministère du Sauveur occupant la moitié de la dernière semaine); l'évangéliste n'avait pas l'intention de se faire passer pour l'apôtre Jean; le chapitre xxi a été ajouté après coup, pour attribuer l'Évangile au disciple préféré, mais l'auteur de ce chapitre ne savait rien du disciple, si ce n'est qu'il était mort; or le disciple n'a jamais existé, il est le type des fidèles de la nouvelle alliance, et il se distingue tout à fait de l'auteur; celui-ci, qui a écrit dans le premier quart du second siècle voulait rester inconnu; son livre d'abord ne satisfit personne et ne parvint que lentement à se faire reconnaître, après qu'on l'eut attribué à l'apôtre Jean; les écrits johanniques sont des œuvres de « l'esprit », ils sont sortis des groupes de prophètes chrétiens qui existaient en Asie Mineure, les uns de tendance plutôt apocalyptique, les autres de tendance plutôt idéaliste; le quatrième Évangile est une sorte d'apocalypse spirituelle, qui a dégagé l'Évangile historique de « son accoutrement juif ».

Dans cette restauration hypothétique d'une histoire très obscure, un point important semble contestable. Il est bien difficile d'admettre que le chapitre xxi ait été écrit pour attribuer la composition de l'Évangile au disciple bien aimé, sans que l'on ait identifié celui-ci à un individu déterminé, à un disciple mort depuis peu, et dont on avait cru qu'il vivrait jusqu'à la parousie. Si l'on avait connu un tel disciple, objecte M. Réville, on l'aurait nommé. Mais n'avait-on pas la meilleure des raisons pour ne pas le nommer, si l'on n'était pas sûr que le disciple en question fût l'auteur du livre, et si l'on pouvait redouter la contradiction de quelques personnes ayant vécu auprès de lui? Un peu de mystère était utile pour que l'identification proposée fît son

chemin; elle devait s'insinuer, non s'imposer. Il y a aussi quelque abus de logique à vouloir prouver que le disciple bien aimé se distingue tout à fait de l'évangéliste dans le corps du livre : en tant que témoin réel et historique, le disciple ne s'identifierait pas avec l'auteur; mais, dans l'hypothèse, le disciple n'est qu'un témoin spirituel sous apparence d'historicité, c'est-à-dire qu'il est le type idéal conçu par l'écrivain, ou l'écrivain lui-même contemplant la vérité évangélique; la distinction du disciple et de l'écrivain n'existe que pour la forme, et on le sent très bien dans Jean xix, 35. Comment l'auteur pourrait-il affirmer que « celui-là (le disciple) sait qu'il dit vrai », si le disciple n'était un dédoublement de sa propre personne? La distinction absolue entre l'évangéliste et le disciple, fournirait un argument contre deux autres thèses de M. Réville, car elle tend à rendre au disciple une personnalité historique, et à retirer à l'auteur, qui n'aurait pas *vu* ce qu'il décrit, son caractère de prophète. Si l'attribution à Jean d'Éphèse était indiquée dans le chapitre xxi, l'Évangile même invitait à faire de ce Jean un apôtre, à l'identifier au fils de Zébédée, et l'hypothèse, assez fragile, de l'intervention des gnostiques en cette affaire devient superflue.

Alfred Loisy.

Leviticus erklaert von A. Bertholet. *Hand-Commentar zum A. T.*, III, Tübingen, Mohr, 1901, in-8, xx-104 pages.

Die Bücher der Chronik erklaert von J. Benzinger. *Hand-Commentar zum A. T.*, XX. Tübingen, Mohr, 1901, in-8, xviii-141 pages.

On peut voir dans la substantielle introduction que M. Bertholet a écrite pour son commentaire du Lévitique les progrès qu'a réalisés depuis quelque temps la critique de ce livre. Le Lévitique appartient tout entier au document sacerdotal de l'Hexateuque (P); mais ce document lui-même est un recueil. L'auteur de l'histoire sainte (Pg) n'a écrit que la moindre partie du Lévitique, à savoir le chapitre ix, et une partie des chapitres x et xvi. Les chapitres xvii-xxvi contiennent la Loi de Sainteté (H). Si l'on écarte les additions du rédacteur qui a incorporé H dans P, H est déjà une compilation dont les éléments constitutifs peuvent se discerner avec plus ou moins de probabilité; la compilation a été faite dans les derniers temps de l'exil, et la rédaction des différentes parties qui la composent s'est opérée graduellement depuis les premières années de la captivité. Les chapitres i-vii (Po) ont aussi formé d'abord un recueil à part, dont l'analyse fournit des résultats analogues à celles de la Loi de Sainteté : ils représentent des coutumes rituelles que l'on a consignées par écrit à une époque où l'on pouvait craindre de les oublier, parce que les sacrifices étaient interrompus. Une autre collection est formée par les préceptes de

pureté (Pr), chapitres xi-xv, également postérieurs, comme ensemble, à Pg. La partie du chapitre xvi qui n'appartient pas à Pg constitue une sorte de décrétale particulière concernant le jour de l'Expiation. Les principales étapes de la compilation générale sont la compilation de H, la combinaison de ce recueil avec Pg, antérieure à la promulgation de la Loi par Esdras, enfin l'intercalation de Po et de Pr. Le Lévitique a une grande importance au point de vue de l'histoire religieuse. La Loi de sainteté, outre qu'elle révèle une conception particulière de morale cultuelle, permet d'entrevoir le développement du culte dit mosaïque. Les prescriptions concernant les animaux purs et impurs, les états de pureté et d'impureté touchent à des problèmes d'histoire générale. Inutile de dire que M. B. ne fait pas intervenir ici des considérations d'hygiène; mais il se contente d'indiquer la possibilité d'une relation originelle entre ces pratiques et le totémisme. Le régime des sacrifices est devenu un grand système d'expiation dont le caractère tout extérieur ne laisse pas d'être en rapport avec les conceptions lévitiques de pureté et de sainteté. Plusieurs éléments de ce rituel se rencontrent dans les cultes païens. Indépendamment de cette correspondance générale, faudrait-il admettre une influence particulière, babylonienne, sur la constitution du culte israélite? M. B. juge que la question n'est pas mûre, bien qu'il semble disposé à répondre affirmativement. Une telle influence n'a rien d'invraisemblable en soi; mais il convient d'y regarder à deux fois avant d'affirmer qu'elle a été immédiate et récente, et surtout qu'elle s'est exercée sur la rédaction même du Lévitique. Dans l'ensemble, et pour l'explication du texte, le nouveau commentaire présente les qualités d'information sûre, de critique judicieuse et de précision qui se remarquent dans les précédents écrits du même auteur.

M. Benzinger qui a publié, dans le *Hand-Commentar*, l'explication des Rois, nous donne maintenant celle de la Chronique. On sait que ce livre est une sorte d'histoire ecclésiastique, l'histoire du temple et de son culte : c'est ce qui a déterminé le choix des matériaux, et le point de vue est tel que le temple de Jérusalem paraît avoir été le centre, non seulement de toute l'histoire israélite, mais de l'histoire universelle. L'hagiographe prouve que la piété est récompensée par le bonheur, et l'impiété punie par l'adversité; il accommode les faits au besoin de sa démonstration, et il n'a pas eu scrupule de montrer la législation lévitique en vigueur dès le temps de David. Cette manière de traiter l'histoire était celle de l'époque; le chroniqueur n'était pas un faussaire; il raconte les choses comme elles ont dû se passer, et la transposition théologique de l'histoire réelle était accomplie déjà dans les *midrashim* où il a puisé une partie de ses descriptions. Certaines données, qui ne proviennent pas de Samuel ni des Rois, et qui ne sont pas non plus un produit de la légende théologique, à expliquer par les tendances de la tradition religieuse que représente la Chro-

nique, ont dû être puisées à bonne source. Mais, pris en masse, les écrits que le Chroniqueur a exploités, en dehors de Samuel et des Rois, avaient le caractère de *midrash*, de légende édifiante et merveilleuse. Tous ces écrits avaient le même esprit; mais il est peu probable qu'ils aient formé un seul corps d'ouvrage. L'auteur de la Chronique est un compilateur et un rédacteur; on peut se faire une idée de ses procédés littéraires par la comparaison de Samuel et des Rois, pour les récits qu'il leur emprunte. Esdras-Néhémie formait primitivement la conclusion de cette histoire; le tout a été composé vers l'an 300, quoique des additions diverses y aient été faites postérieurement à cette date. Le texte est en assez mauvais état dans les généalogies; il est mieux conservé dans les parties narratives; et l'on peut même s'en servir utilement pour la correction des récits parallèles dans les livres plus anciens. On a tiré bon parti de ces rapprochements dans le commentaire.

Alfred Loisy.

Die Pronomina im Frühmittelenglischen. Laut- und Flexionslehre. Von Otto Diehn. (Kieler Studien zur englischen Philologie, herausgegeben von Dr. F. Holthausen. I). Heidelberg, Winter. 1901. In-8, 100 pp. Prix: 2 mk. 80.

Les époques de transition sont en linguistique les plus intéressantes, parce qu'il n'y en a pas. Ceci n'est point un paradoxe. Il n'y en a pas, mais c'est nous qui les créons : quand nous parlons *ex cathedra* de « latin » et « vieux français », d'anglo-saxon » et de « moyen anglais », nous creusons sans le vouloir entre les deux termes opposés un fossé artificiel, et il faut savoir gré aux travailleurs qui s'ingénient à en adoucir les pentes. L'étude de M. Diehn, largement documentée, précise les nuances phonétiques et grammaticales qui marquent le passage de l'anglo-saxon au moyen anglais dans le domaine de la déclinaison pronominale, et inaugure dignement la série de publications dirigée par le savant professeur de Kiel.

V. H.

Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118) par Ferdinand Chalandon, in-8°, LII-343 pp. Paris, Picard et fils, 1900.

Si le nom d'Alexis Comnène est plus connu que celui de beaucoup d'autres empereurs byzantins, c'est qu'il a joué un rôle dans la première croisade. Mais ses démêlés avec les chefs des croisés, et notamment avec Bohémond, lui ont fait en Occident une réputation fâcheuse : l'opinion qu'on s'est faite d'Alexis Comnène, d'après le

témoignage très partial des Latins, nous montre par un frappant exemple, comment ont pris naissance certains jugements d'une banalité courante sur la perfidie des Grecs et sur la « corruption du Bas-Empire ». Il était nécessaire de remettre dans son vrai jour l'originale figure de ce prince, fondateur d'une dynastie nouvelle, qui exerce une profonde influence sur les destinées de l'Empire grec au XIIe siècle. C'est le travail qu'a entrepris M. Ferd. Chalandon, et qu'il a présenté comme thèse à l'École des Chartes : l'importance du sujet, les qualités sérieuses de critique et d'historien dont témoigne ce mémoire, en justifient pleinement la publication.

Un court résumé de l'histoire de Byzance depuis la mort de Basile II jusqu'à l'avènement d'Alexis (1025-1081) nous montre quels graves dangers menaçaient la sécurité, l'existence même de l'Empire, au moment où le nouveau basileus s'emparait du pouvoir : rarement l'Empire grec a paru si près de sa chute que vers le milieu du XIe siècle. A l'ouest les Normands, à l'est les Turks lui enlèvent plusieurs provinces ; dans la péninsule des Balkans, l'œuvre de Basile II est détruite ; les Serbes se soulèvent, les descendants du peuple bulgare résistent à l'assimilation byzantine, les plaines de Thrace et de Macédoine sont à plusieurs reprises submergées par une nouvelle invasion, celle des Petchénègues. Comment l'Empire résiste-t-il à ces dangers multiples ? Affaibli par des révolutions de palais continuelles, par la lutte entre l'aristocratie militaire et la bureaucratie, sans argent, sans armée, le pouvoir central, même avec des chefs énergiques, comme Romain Diogène, semble réduit à la plus désolante impuissance. Les hommes de guerre les plus remarquables n'arrivent pas plus à vaincre qu'à régner d'une manière durable. Isaac Comnène, l'oncle d'Alexis, proclamé basileus par ses troupes en 1057, abdique, découragé, deux ans plus tard ; Romain Diogène est fait prisonnier ; Nicéphore Botaniatès, porté au pouvoir dans les mêmes circonstances qu'Isaac Comnène, se rend bientôt assez impopulaire pour amener une révolution nouvelle : Alexis Comnène, qui s'est déjà signalé par de hautes qualités militaires, profite habilement des circonstances ; il se pose en défenseur de la légitimité, se fait adopter par la veuve de Michel Doukas, et groupe autour de lui les différents partis. En dépit des apparences, c'est toujours par le même procédé, l'émeute militaire, qu'il arrive au pouvoir. Mais ce pouvoir, il réussit à le garder, à lui donner même une stabilité et une force, qu'on ne connaissait plus à Byzance depuis plus d'un demi-siècle ; il règne pendant trente-sept ans, et maître absolu jusqu'à sa mort, réussit à fonder une dynastie. L'éclat des services rendus justifie cette fortune : c'est Alexis Comnène qui arrête l'Empire sur la pente fatale, où il était entraîné, et lui rend une vigueur nouvelle. Mais pour tenir tête à des dangers si nombreux et si graves, il a fallu au nouveau basileus une énergie, une opiniâtreté, une souplesse d'esprit peu communes.

Comme les plus illustres de ses prédécesseurs, Alexis Ier est d'abord un homme de guerre infatigable, qui dirige en personne l'armée byzantine sur les points où l'Empire est le plus menacé : quelques mois après son avènement, il fait campagne contre les Normands, sur les côtes de l'Adriatique, autour de Durazzo ; un peu plus tard, il entraîne ses troupes au nord du Balkan contre les Petchénègues ; à plusieurs reprises, il bataille en Asie Mineure contre les Turks. Moins heureux, comme général, que Nicéphore Phocas ou Basile II, il ne se laisse décourager par aucun échec : souvent aussi, il abandonne à ses lieutenants la direction de la campagne, pressé de rentrer à Constantinople, pour surveiller les intrigues des partis et assurer sur des fondements solides l'autorité monarchique. Au reste, le diplomate est chez lui plus remarquable encore que l'homme de guerre. Qu'il s'agisse des barbares Petchénègues ou des croisés d'Occident, c'est à l'habileté de ses négociations qu'Alexis a dû ses succès les plus durables.

L'histoire militaire et diplomatique tient naturellement la plus grande place dans le livre de M. Ch. Les guerres contre les Normands, les Petchénègues, les Serbes rebelles, les Turks, ont rempli presque tout le règne. Quand les croisés arrivent à Constantinople en 1095, c'est la première année, depuis l'avènement d'Alexis, où l'Empire jouit d'une paix relative. Mais bientôt la brouille avec Bohémond amène des difficultés nouvelles : à partir de 1103, le basileus retrouve en face de lui le même adversaire qu'au début de son règne. Le fils de Robert Guiscard reprend l'œuvre de son père, et cherche à ruiner la puissance byzantine sur les côtes de l'Adriatique, comme au fond de la Méditerranée. Alexis réussit à l'arrêter, en lui imposant le traité de 1108 ; mais ce traité reste sans exécution, et la principauté latine d'Antioche n'est pas sérieusement entamée. Débarrassé de nouveau du péril normand, Alexis reprend la lutte incessante contre les Turks, et réussit à reculer, en Asie Mineure, la frontière de l'Empire : mais cette dernière guerre ne prend fin que trois ans à peine avant sa mort.

C'est surtout pour les relations d'Alexis avec les croisés que l'étude de M. Ch. offre des résultats intéressants et en partie nouveaux. Il fait justice de la légende, suivant laquelle Alexis, en 1095, aurait adressé un appel désespéré à l'Occident. Il montre comment l'attitude des croisés, leurs pillages et leurs violences justifient les précautions prises contre eux par le basileus. Très justement il définit ainsi son attitude : « Alexis Comnène n'a jamais regardé les croisés comme ses égaux ; il n'a pas fait de différence entre les princes latins et les Francs venus d'Italie, à diverses époques, pour s'enrôler dans les rangs de l'armée grecque ; il a seulement pensé que les croisés étaient plus dangereux, plus difficiles à soumettre, parce qu'ils étaient plus nombreux » (p. 164). Au reste, il n'est pas exact de représenter Alexis

comme ayant trahi les croisés : il cherche à vivre en bons termes avec eux, et, jusqu'en 1098, exécute fidèlement les conditions du traité, qu'il a conclu. C'est l'ambition de Bohémond qui brouille les affaires. Le fils de Robert Guiscard agit en rival et en ennemi de l'Empire, et c'est contre lui surtout que se tourne le ressentiment du basileus. Une étude plus attentive des textes, en même temps qu'elle nous aide à mieux comprendre la conduite d'Alexis, nous fait voir les héros de la première croisade sous un jour évidemment moins favorable ; on voit clairement, dès le début de la campagne, à la veille même de la prise de Jérusalem, combien le sentiment religieux, si vivace chez les petites gens, est étranger aux discussions des chefs.

La haute culture byzantine, et les prétentions théologiques, qui en sont inséparables, se retrouvent à un degré éminent chez Alexis : le procès d'hérésie, intenté par l'empereur au philosophe Jean Italos, est fort important à connaître, pour l'histoire intellectuelle de Byzance. Mais si le théologien, maintenant l'œuvre de Michel Cérulaire, se montre très hostile aux doctrines des Latins, le politique poursuit avec ténacité, au début comme à la fin de son règne, le rétablissement de l'union avec Rome.

M. Ch. a résumé dans un dernier chapitre tout ce que nous savons sur l'administration d'Alexis Comnène, ses réformes militaires et financières, son attitude à l'égard des monastères, enfin sur le procès de Jean Italos. Il s'est beaucoup servi des plus récents travaux de la science russe ; et l'on doit lui savoir gré de nous avoir fait connaître ces études, peu accessibles au public français. Peut-être ce dernier chapitre aurait-il gagné à recevoir quelques développements plus larges : la part faite dans le livre à l'histoire intérieure du règne paraîtra sans doute un peu trop réduite. Mais il importait avant tout de débrouiller l'écheveau confus des faits militaires et diplomatiques : l'auteur s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de patience, de pénétration et de finesse. Les solutions qu'il propose sont très plausibles et présentées avec clarté. J'oubliais de dire qu'une étude approfondie sur les sources de l'histoire du règne forme l'introduction. Deux portraits du basileus sont reproduits en héliogravure, d'après les miniatures d'un manuscrit du Vatican [1].

M. Chalandon nous promet des études analogues sur les règnes de Jean et de Manuel Comnène. Ce premier volume nous fait bien augurer de ceux qui doivent suivre.

Jules Gay.

---

1. P. 8, c'est en 1024 et non en 1057 que se place l'expédition du stratège – ou plus exactement — du catépan de Bari sur les côtes de Dalmatie. Enfin pourquoi M. Ch. (pp. 247-249) traduit-il la *Loggibardia* des Byzantins par le mot « Lombardie » qui désigne une tout autre région? Quand on nous dit que Bohémond meurt en « Lombardie » il serait utile d'indiquer qu'il s'agit en réalité de l'Italie méridionale lombarde, ou plus précisément de la Pouille.

La Chouannerie normande au temps de l'Empire — Tournebut — (1804-1809) par G. Lenôtre avec une préface de Victorien Sardou. 1 volume in-18. Perrin.

Sur un simple fait divers comme il y en eut tant d'autres à l'époque (1807), l'affaire du Quesnay, qui avait consisté dans le pillage d'un charriot transportant les fonds publics, par une bande de chouans, M. G. Lenôtre a écrit un gros volume de 378 pages où les historiens trouveront à glaner et que les gens du monde — à qui l'auteur a surtout songé — liront comme un roman d'aventures.

Les historiens regretteront de ne pas trouver dans ce livre, malgré les promesses du titre, une véritable histoire de la chouannerie normande au temps de l'Empire. Sans doute l'auteur a groupé dans un tableau, qu'il a voulu pittoresque, bon nombre de « brigands » normands, nobles ou roturiers, tous ceux qui étaient en rapports plus ou moins directs avec la famille des Combray et trouvaient asile dans son manoir de Tournebut (d'où le sous-titre) — Georges Cadoudal, d'Aché, Le Chevalier, David l'Intrépide, etc., — mais une série de portraits, même tracés avec habileté, et une suite d'anecdotes, même ingénieusement raccordées, ne sauraient passer pour une œuvre historique. Pour écrire cette histoire de la chouannerie normande, il ne suffira pas de s'en tenir, comme l'a fait M. L., aux documents d'un seul procès, fût-il aussi important que l'affaire du Quesnay, aux dossiers de police conservés dans la série F⁷ des Archives Nationales, aux renseignements plus ou moins vagues et plus ou moins partiaux que fournissent les papiers de famille et les mémoires; il faudra dépouiller patiemment et méthodiquement les dossiers de tous les autres procès du même genre qui ont eu lieu dans la région, et surtout il faudra consulter dans les dépôts d'archives des départements la correspondance si détaillée, si précieuse et si peu utilisée jusqu'ici, des commissaires du Directoire et des préfets avec les autorités locales, et avec le pouvoir central. Ainsi, M. L. me permettra de lui signaler, aux Archives de la Seine-Inférieure, dans la correspondance du commissaire central, à la date du 16 pluviôse an VII, une pièce intéressante concernant l'un de ses héros, David l'Intrépide. C'est une lettre du commissaire central du Calvados à son collègue de la Seine-Inférieure pour l'inviter à faire arrêter ce brigand, prévenu d'être l'auteur d'attentats contre un juge de paix et contre un adjoint municipal. Un signalement très minutieux du bandit accompagne la lettre. — Pour déterminer quels furent au juste les rapports des chouans avec les prétendants et avec l'Angleterre, il me paraît indispensable aussi d'interroger les Archives de Londres et les papiers des princes. M. L. s'en est-il préoccupé ?

Mais il est manifeste qu'il n'a pas pensé écrire une histoire de la chouannerie normande, mais seulement quelques épisodes de cette

histoire. Si telle a bien été son intention, on pourra être surpris de rencontrer au cours de son récit des jugements dont la généralité dépasse singulièrement les conclusions d'une étude de détail. Parce qu'il a fait une enquête sur quelques petits faits qui se sont passés dans une seule province de France, M. L. se croit autorisé à porter sur l'ensemble du régime Napoléonien cette sentence catégorique (p. 192), que *de fait* dans l'esprit des populations, la croyance était bien ancrée que l'Empire était fragile et à la merci d'une bataille rangée [1]. Pour savoir en toute connaissance de cause ce que pensaient de l'Empire les populations, il faudrait, sans doute, d'autres et d'autres enquêtes. N'est-ce pas aussi un paradoxe un peu facile que de considérer la Restauration comme une suite des projets avortés aussitôt que conçus (s'ils ont été clairement conçus ?) d'un D'Aché ou d'un Le Chevalier ? « Toute l'histoire de la Restauration n'était-elle pas en germe dans la profession de foi de Le Chevalier ? » (p. 192). — On pourrait citer dans ce livre plus d'une opinion aussi accentuée.

Pour établir les faits eux-mêmes et pour les interpréter, il m'a semblé que M. L. ne suit pas toujours les règles d'une méthode critique rigoureuse, qu'il adopte trop facilement des versions contestables [2] et qu'il fait la part trop grande aux hypothèses. Je dois ajouter que sa bienveillante indulgence pour les chouans — surtout pour les chouans titrés — s'accorde parfois assez mal avec l'impartialité complète dont il fait profession. Il ressort de son récit que ces prétendus fanatiques de la royauté dont les crimes seraient par là excusables, n'étaient pour la plupart que des malfaiteurs assez vulgaires.

A noter dans la préface de V. Sardou une remarque très juste dont l'historien des lettres doit faire son profit : Les romans et les mélodrames de Ducray-Duminil, de Guilbert de Pixérécourt, *Alexis ou la Maison dans les bois ; Victor ou l'Enfant dans la forêt*, toutes ces histoires de brigands qui nous paraissent aujourd'hui si romanesques, étaient très vraisemblables en ce temps « où une attaque de diligence par des malandrins à figure noircie était chose aussi naturelle que l'est pour nous un accident de chemin de fer ».

Albert MATHIEZ.

---

1. Ailleurs, M. L. va jusqu'à écrire en parlant de l'enquête menée par le policier Licquet sur l'affaire du Quesnay : « Il était en train de découvrir qu'il n'y avait en France que Bonaparte qui fût partisan de l'Empire » (p. 285).

2. Par ex. que le notaire Lefebvre, un assez triste sire, pour éviter le châtiment qui le menace, révèle que Bernadotte et Masséna sont affiliés à la conspiration royaliste; sur ce seul témoignage. M. L. n'hésite pas à trouver la chose vraisemblable (p. 285). Voir aussi le récit de la mort de D'Aché (p. 334 et suiv.).

A tegnap, a ma és a holnap (Hier, aujourd'hui et demain). Études critiques. Deuxième série, par Béla LAZAR. — Budapest, Grill, 1900. — VII et 329 pages.

M. Lázár, critique littéraire du *Magyar Nemzet*, nouvelliste à ses heures, critique d'art quand il le veut, vient de donner sous ce titre un peu bizarre la seconde série de ses travaux esthétiques. Outre des études sur Ruskin, sur Petöfi et sur le poète lyrique, Jean Vajda, ce volume nous donne en raccourci toute l'histoire de la poésie lyrique et du roman hongrois de ces dix dernières années. Il est toujours difficile d'établir des groupements bien nets parmi les écrivains, la plupart fort jeunes, et qui n'ont pas encore donné toute leur mesure. Mais M. L. a le coup-d'œil fort perspicace; à peine un écrivain sort-il de la foule et s'impose-t-il au public qu'il lui assigne sa place dans un groupe, marque d'un trait, le plus souvent fort juste, sa physionomie littéraire et démontre ce qu'il doit, soit à ses prédécesseurs, soit aux écrivains étrangers.

Le volume nous donne ainsi les portraits des écrivains qu'on a l'habitude de nommer la *Jeune Hongrie*. En poésie ce sont Jakab, Kozma, le poète des *Satires*, le disciple le plus éminent de Jean Arany, Endrödi qui nous semble le mieux doué de ce groupe, Pósa et Szabolcska. Puis viennent Émile Abrányi sur lequel Victor Hugo et Baudelaire ont exercé une grande influence, le maître incontesté du rythme hongrois et des images chatoyantes; Joseph Kiss dont les débuts furent si brillants mais qui semble peu à peu se détourner du Parnasse; le jeune socialiste Palágyi et encore d'autres moins connus.

Le roman et la nouvelle ont subi dans ces dernières années un changement profond. Tandis que les imitateurs de Jókai, c'est-à-dire du roman romanesque, se font de plus en plus rares — M. L. ne cite que trois noms — la peinture réaliste de la vie quotidienne, le croquis pris sur le vif dominent. Parmi ces réalistes on distingue ceux qui conservent les qualités du terroir et qui se groupent autour de Coloman Mikszáth — après Jókai le nom le plus illustre parmi les romanciers magyars — dont les *Scènes de la vie hongroise* ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. Ce sont l'humoriste Victor Rákosi, puis les peintres de la vie de province et de la vie intime : Benedek, Jakab, Gárdonyi et Bársony. A côté de ceux-là il y a les *Cosmopolites*, c'est-à-dire ceux que la dernière évolution du roman français effectuée par Zola, Maupassant et Bourget, pour ne nommer que les chefs, attire et qui cherchent leurs modèles en France. Et c'est la majorité des écrivains. Dix-sept noms défilent ainsi devant nous auxquels M. L. n'en peut opposer que cinq qui soient des « individualités littéraires », c'est-à-dire qui suivent leur chemin à eux. Encore peut-on se demander si parmi ces cinq, Ambrus ne doit rien à Anatole France, Herczeg à Maupassant, Brody à Zola et à Bourget, Petelei aux chroniqueurs des journaux parisiens. — Ce qui ressort, en somme,

de cette évolution du roman et de la nouvelle en Hongrie, c'est que la France continue à y exercer sa domination.

On se plaint souvent que les historiens de la littérature hongroise arrêtent leur exposé avec l'année du dualisme (1867), et cela avec raison. Voilà plus de trente ans qu'une génération a renouvelé la poésie lyrique, le roman et le théâtre et on n'a pas encore de guide autorisé permettant d'apprécier l'apport de la *Jeune Hongrie* au développement de la littérature nationale. A en juger d'après ces *Études critiques*, M. Lázár nous semble tout désigné pour donner enfin ce complément nécessaire aux travaux de Beöthy et d'Endrödi. C'est le meilleur éloge que nous puissions faire de ce volume plein d'aperçus nouveaux et écrit d'un style clair et incisif.

J. KONT.

Az aesthetika tœrténete (Histoire de l'esthétique) par Béla JANOSI. Tome II. Du moyen âge jusqu'à Baumgarten. Budapest, Académie, 1900. 553 pages.

M. Jánosi a fait suivre rapidement le premier volume de son intéressant ouvrage du second (Voy. *Revue*, 1900, n° 34). Après les théories esthétiques des Anciens, il nous donne l'exposé de tout ce que les philosophes et les penseurs depuis le moyen âge jusqu'à Baumgarten ont écrit sur le beau, sur les arts et sur les différents genres littéraires. M. J. a eu raison de consacrer au moins quelques pages (1-52) au moyen âge que la plupart des historiens de l'esthétique passent sous silence. Des idées de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin sur cette matière, l'auteur nous conduit aux humanistes et après avoir esquissé en traits rapides les efforts de la Renaissance pour se rendre compte des conditions d'une œuvre artistique, il arrive (p. 104) au classicisme français. L'auteur magyar a très bien compris que chez aucun peuple la spéculation philosophique sur l'art, sur l'essence du beau n'a été poursuivie avec autant de méthode, autant de continuité que chez les Français. Son livre est ainsi un essai fort estimable sur les doctrines littéraires et esthétiques élaborées pendant trois siècles (XVIe-XVIIIe) en France. Sans doute, c'est un obscur philosophe allemand, Baumgarten, qui a donné le nom à cette science, mais ce sont les écrivains français depuis d'Aubignac jusqu'à Diderot, en passant par Boileau, Saint-Évremont, Perrault, Fontenelle, Crousaz, Batteux, Marmontel, Voltaire, les Encyclopédistes, Buffon, La Harpe, Roger de Piles, Watelet et surtout Du Bos et le P. André qui en ont posé les assises. Tout le volume de M. J. en est une preuve vivante et nous montre que ces écrivains dont il analyse finement les idées esthétiques et littéraires furent des « esthéticiens » avant que Baumgarten eût inventé le mot. Sans négliger les efforts louables des penseurs anglais, tels que Shaftesbury, Hutcheson, Harris, Reid,

Hogarth, Burke, Webb, les travaux du hollandais Hemsterhuis et les bégaiements des théoriciens allemands, Gottsched, Breitinger et Bodmer, le volume de M. Jánosi s'étend surtout sur les Français; il fera ainsi connaître, pour la première fois en Hongrie, ce que la recherche esthétique doit à l'esprit français.

Comme dans tous les volumes hongrois destinés au public lettré, les *Notes* sont rejetées à la fin (pp. 489-553) et montrent que l'auteur est fort au courant; il ne cite pas seulement des ouvrages allemands, mais aussi les principaux travaux français et anglais sur son sujet. Il semble cependant qu'il ne connaît les deux volumes de M. Brunetière sur l'*Évolution de la Critique en France* que par un compte rendu de M. Haraszti, et il n'a consulté ni l'ouvrage classique de Rigault sur la *Querelle des Anciens et des Modernes*, ni le livre de M. Grucker sur les Doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne avant Lessing (qu'il pouvait citer au même titre que celui de Braitmaier), ni quelques thèses de doctorat soutenues en Sorbonne et signalées dans la *Revue philologique hongroise*.

J. Kont.

La publication du dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt (*Assyrisch-english-deutsches Handwörterbuch*; Berlin, Reuther) se poursuit lentement; trois fascicules (pp. 449-640) ont paru en 1899 et 1900; ils vont du mot *kushshudu* au mot *Nabatai*. — A. L.

Sous le titre : *Mètres et strophes dans les fragments hébreux du ms. A de l'Ecclésiastique* (Leipzig, Harrassowitz, 1901; in-8, 63 pages), M. H. Grimme publie un travail de forme algébrique, et dont les conclusions ressortent d'autant moins nettement qu'on n'a pas toujours sous les yeux le texte mesuré. M. G. veut prouver par la métrique l'authenticité du texte hébreu récemment découvert; mais sa métrique paraît bien souple pour un tel usage. — A. L.

— A l'occasion du mariage de Mlle S. Dejob avec M. Citoleux, M. A. d'Ancona a publié (Pise, Mariotti, 1901) de curieuses lettres adressées par Mme de Staël, Sismondi, La Mennais, Ozanam, Michelet, G. Sand, Renan à des amis italiens. On y verra que La Mennais écrivait fort convenablement l'italien, on goûtera l'affectueuse candeur d'Ozanam et l'on sourira de la désinvolture avec laquelle Pellegr. Rossi et Fauriel quittèrent coup sur coup l'université de Genève dès qu'ils eurent la perspective d'une place à Paris. A la même occasion M. Em. Chatelain a transcrit en caractères ordinaires une messe entièrement rédigée en caractères tironiens par un bénédictin de Saint-Remy de Reims au IXe ou au Xe siècle (Paris, Delalain, 1901). Cette messe occupe le folio 56 du manuscrit latin 191 dans le fonds Regina du Vatican. La transcription est un de ces tours de force dont M. Châtelain est coutumier. Me sera-t-il permis de remercier MM. d'A. et Ch. des dédicaces affectueuses dont ils ont accompagné ces deux publications? — Ch. D.

— Le centenaire de Fechner a ramené l'attention du public sur ce penseur si original. Et l'on a considéré en lui — c'est là un signe du temps — peut-être moins le physicien, le créateur de la psycho-physique qui est universellement

estimé et depuis longtemps célèbre, que le métaphysicien et le théosophe, l'auteur de *Das Büchlein vom Leben nach dem Tode*, de *Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen* ou du *Zendavesta* dont on parlait jusqu'à présent peu et assez dédaigneusement. Je ne voudrais pas affirmer que notre temps soit très disposé à se convertir aux idées de Fechner ni à croire avec lui à l'âme des plantes, de la terre et du monde ; mais il est certain que nous avons pour des spéculations de cet ordre tout au moins plus de curiosité et d'indulgence qu'on n'en montrait à l'époque où triomphait le matérialisme. L'intérêt de la brochure de M. W. Wundt, *G. Th. Fechner. Rede zur Feier seines hundertjährigen Geburtstages* (Leipzig, Engelmann, 1901, in-8°, 92 p.), c'est qu'il met en lumière les rapports étroits qui existent entre l'œuvre scientifique de Fechner et son œuvre de philosophe. Ses travaux sur la psycho-physique ou sur l'esthétique n'ont à ses yeux d'autre valeur que celle d'être un commencement de démonstration expérimentale et scientifique de ses théories philosophiques. C'est dans sa conception générale de l'univers, écartée unanimement et sans discussion par l'opinion du monde savant au moment où il la produisit au jour, qu'il a puisé les idées directrices des travaux qui lui ont valu la gloire. Fechner, conclut M. Wundt, nous apparaît ainsi comme l'héritier des romantiques, de Schelling en particulier. Il a repris, avec une méthode plus rigoureuse et une connaissance plus sérieuse des faits, les rêveries de la philosophie de la nature. « Initié de la manière la plus approfondie à la science de la nature, devenue plus complète, de son époque, il a conçu une image du monde qui est restée, à vrai dire, un poème philosophique, mais où les idées confuses de cette philosophie de la nature étaient reprises sous une forme clarifiée et plus scientifique ; et en même temps il a, tout en accomplissant sa mission de philosophe, enrichi la science positive d'une masse de notions et d'aperçus nouveaux » (p. 69). — H. L.

— Un correspondant nous écrit d'Athènes : La bibliothèque Marasli marche à grands pas. La *Littérature byzantine* de Krumbacher est presque terminée (trad. Sotiriadis). Deux ouvrages italiens, la *Storia di trent'anni* (1848-1878) de César Cantu, traduite par S. Pervanoglou, et la *Storia del Risorgimento Italiano* de François Bertolini, traduite par Ch. Anninos, sont également achevés. Quelques livres sur la littérature grecque moderne ont aussi pris rang dans la Bibliothèque : les *Analecta* de Ange Vlachos ; le *Stratis Calopichiros*, poème à moitié inédit de Coumanoudis ; la biographie de *Capodistria* par Hidroménos. Le troisième volume des *Proverbes* de Politis est sous presse. Sakellaropoulos traduit l'*Histoire romaine* de Mommsen, et le premier volume paraîtra dans quelques mois. Le *Journal international d'Archéologie numismatique* dirigé par J. N. Svoronos se publie régulièrement et devient de jour en jour plus intéressant. Signalons encore les Mémoires (Ἀπομνημονεύματα) de Photakos et les Ἀρχαϊκὰ de Komninos (qui a déjà publié des Λακωνικά). Mentionnons enfin le premier volume des œuvres de Xénophon de la Bibliothèque Zographos. Ce premier volume est une excellente Ἀνάβασις, ἐκ διορθώσεως καὶ ἑρμηνείας de Pantazidis (Athènes, Sakellarios). Le regretté professeur de notre université est mort quelque temps après cette publication.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1901

Die Bedeutung des Todes Jesu, von G. Hollmann. Leipzig, Mohr, 1901, in-8, vii-160 pages.

Examen méthodique d'une question qui a son importance dans la théologie du Nouveau Testament. Jésus lui-même a-t-il envisagé sa mort comme une expiation? M. H. se demande d'abord si l'on peut savoir ce que le Christ en a pensé. Il répond affirmativement. L'on tomberait dans un scepticisme exagéré en jugeant impossible de savoir si les paroles de Jésus, rapportées dans les Synoptiques, sont authentiques ou si elles ont été bien comprises. Il paraît certain que le Christ, s'il n'a pas annoncé sa mort dans les termes précis de la tradition évangélique, l'a néanmoins prévue, et qu'il y a attaché un sens en rapport avec le sens général qu'il donnait à sa mission. Ceux qui pensent que l'idée de mort expiatoire appartient à l'enseignement de Jésus, allèguent l'emploi qu'il a fait du chapitre LIII d'Isaïe, le passage de Marc (x, 35) où Jésus dit qu'il donne sa vie pour le salut de plusieurs (λύτρον ἀντὶ πολλῶν), et les paroles de la cène eucharistique. Mais M. H. fait très bien voir que l'application du chapitre d'Isaïe s'est développée dans la tradition chrétienne, que Jésus lui-même cite seulement le v. 12, et qu'il ne semble pas avoir eu d'attention particulière pour le reste. Le passage de Marc, sans parallèle dans les deux autres Synoptiques, pourrait avoir été influencé par la doctrine de Paul. M. H. écarte cette explication « radicale »; il montre que λύτρον n'est pas l'équivalent de l'hébreu כֹּפֶר, mais de l'araméen פּוּרְקָנָא; Jésus aurait parlé de rédemption dans le sens général du mot, sa mort étant censée la condition providentielle de la conversion de plusieurs; il aurait donné sa vie (temporelle) pour que plusieurs échappassent à la mort (éternelle). L'interprétation est ingénieuse,

peut-être trop, et il paraît difficile de nier la couleur paulinienne de la pensée. Dans *Marc*, xiv, 24, l'évangéliste aurait ajouté : « de l'alliance », d'après Paul, et il resterait comme parole du Christ : « Ceci est mon sang répandu pour plusieurs », ce qui devrait s'entendre au sens de la formule précédemment citée. Mais si l'on admet l'influence de Paul, pour « l'alliance », il est peu croyable que la formule : « répandu pour plusieurs », n'ait pas aussi un sens paulinien. En refusant de voir la coupe eucharistique dans *Luc*, xxii, 17, et considérant les vers 19 ^{b}-20 comme primitifs, M. H. s'est privé du seul témoignage qui, avec les prières de la *Didaché*, laisse entrevoir une conception de l'eucharistie que la théologie de Paul n'a pas marquée de son empreinte.

A. L.

Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens, mit Text, Uebersetzung und Erklärung von Plinius, *Nat. Hist.*, XIII, 68-89, von Karl Dziatzko. Leipzig, Teubner, 1900. Un vol. in-8° de 206 p.

Ce livre est un complément aux excellents articles que M. Dziatzko a publiés dans l'Encyclopédie Pauly-Wissowa [1]. L'auteur reprend quelques-unes des questions qu'il a traitées et leur consacre une discussion approfondie. De ces questions, il étudie plus particulièrement celle qui concerne la matière employée pour recevoir l'écriture. Il passe un peu rapidement sur ce qui a rapport au métal, le plomb, le fer, l'airain, l'or, etc. ; peut-être considère-t-il que les écritures gravées relèvent plutôt de l'épigraphie ; il se hâte d'arriver à ce qui est plus particulièrement le domaine de la paléographie, les peaux, le bois, le papyrus, le parchemin. Depuis une dizaine d'années, nos richesses en papyrus se sont singulièrement accrues ; c'est naturellement du papyrus que M. D. s'occupe le plus longuement. Il consacre, en particulier, tout un chapitre de 66 pages, près du tiers du volume, au célèbre passage de Pline l'Ancien sur le papyrus, *Hist. nat.*, XIII, 68-89 ; il donne de ce passage le texte latin et une traduction allemande ; le texte latin a été établi à l'aide de collations nouvelles des meilleurs manuscrits ; l'auteur a aussi proposé quelques conjectures ; la plus jolie est au § 71 ; il s'appuie sur une de ces leçons franchement inexplicables, absurdes même parfois, qui sont données par un bon manuscrit, et qui permettent de retrouver le texte primitif plus facilement que les leçons, en apparence plus raisonnables, que les copistes ont introduites dans le texte : le ms. M donne : IN PALVSTRI A AEGYPTI, ce qui ne signifie rien ; les autres manuscrits ont : in palustribus Aegypti. M. D. suppose que sous cet A, inexplicable

---

1. Par exemple, *Bibliothek*, *Buch*.

dans M, se cache la véritable leçon, que cette lettre a été mal lue, qu'elle tient la place d'un Δ, et il écrit : « in palustri delta Aegypti ». M. D. pense que c'est seulement à l'époque des Ptolémées qu'a commencé le commerce de la librairie, qu'auparavant, l'écriture était très peu répandue, au moins pour les œuvres littéraires, et que les bibliothèques étaient très rares ; il se défend cependant d'admettre les théories si connues de Paley ; mais faudrait-il beaucoup pousser son système pour le rapprocher de celui du philologue anglais ? M. D. nous semble plus heureux dans sa polémique contre les idées exposées par Th. Birt dans son livre *Das antike Buchwesen Verhältniss zur Litteratur*. Il montre avec beaucoup de netteté l'exagération de cette théorie de Birt, affirmant que la forme du livre a exercé une influence capitale sur le livre lui-même, sur son étendue, ses divisions, ce qui veut dire que le format a déterminé la forme même du livre.

Albert MARTIN.

The Neo-Platonists, a study in the history of Hellenism by Th. WHITTAKER. Cambridge, University Press ; 1901 ; XIV-232 pp. in-8.

Le sous-titre de l'ouvrage en indique le but : contribution à l'histoire de l'hellénisme, et l'intention de l'auteur est précisée par une épigraphe française empruntée à Matter : montrer que le platonisme est l'élément essentiel de l'histoire morale dans les premiers siècles de notre ère. Ce n'est pas ici un ouvrage de philosophie didactique, et les philosophes de profession n'y trouveront pas la solution de telles ou telles difficultés spéciales dont l'histoire de l'École Alexandrine abonde. Par exemple, l'auteur signale l'hiatus apparent qui existe entre l'école de Jamblique et celle de Plutarque sans essayer de déterminer les infiltrations possibles d'Alexandrie à Athènes par l'influence de Théodore d'Asine ou de Chrysanthe ; il indique l'indécision où l'on est sur l'auteur véritable du Livre des Mystères, sans chercher d'ailleurs la solution ; il passe rapidement sur Théodore d'Asine, dont l'interprétation est peut-être la clef de la philosophie de Proclus ; il ne donne pas la bibliographie ex-professo des auteurs alexandrins, bibliographie particulièrement nécessaire pour des auteurs dont les publications sont encore très fragmentaires et pourtant mal connues ; en un mot un certain appareil critique est absent. Cela ne doit pas nous faire illusion sur la valeur de l'ouvrage qui est exactement ce qu'il voulait être, la mise en relief de la pensée alexandrine et du rôle qu'elle a joué dans le développement de la civilisation gréco-romaine. Pour cela, l'auteur se documente auprès des meilleurs et des plus récents interprètes : Vacherot, Zeller, Chaignet, Benn, Bigg ; il consacre plusieurs chapitres au développement politique de la civilisation

antérieure, de la philosophie grecque et de la religion antique; il accorde une importance plus égale, à côté des purs philosophes, aux penseurs qui furent des publicistes et des hommes d'action comme Julien et les sophistes de son entourage; il expose avec clarté et netteté non seulement les œuvres diverses d'ordre purement théorique comme les Ennéades, mais les faits d'ordre social et pratique, et l'un de ses chapitres a pour objet la polémique contre les chrétiens; il tire des vies confuses d'Eunape, et notamment de celle d'Edésius, un tableau intéressant et vif des divers mouvements de la société du IVe siècle et des impressions différentes avec lesquelles les païens eux-mêmes voyaient la tentative de Julien. Enfin, tous les exposés d'ouvrages sont faits de première main et justifiés par les renvois aux textes. C'est donc à la fois un livre de lecture courante, qui n'embarrasse pas le lecteur dans les subtilités critiques, et un livre réellement savant, au courant des textes anciens et des commentaires modernes, le livre d'étude d'un gentleman qui va droit aux résultats acquis. L'auteur se rallie à la théorie générale de Zeller de plus en plus corroborée, dit-il, par les auteurs récents, à savoir que la philosophie alexandrine s'explique moins qu'on ne l'a cru jadis par des influences orientales, et beaucoup plus par le génie grec. Cette thèse est peut-être vraie surtout quant à la forme, la forme grecque étant par excellence celle qui a pu donner un corps à cette philosophie, mais il serait dangereux d'exagérer une doctrine qui ne tendrait à rien moins qu'à nier le rôle extraordinaire d'Alexandrie dès les Ptolémées, et l'étonnante fusion de races et d'idées desquelles est sortie en somme l'exégèse de Philon et la pénétration religieuse du génie européen par le judaïsme.

E. THOUVEREZ.

Charles HASTINGS, maître de conférences. — **Le Théâtre français et anglais, ses origines grecques et latines (drame, comédie, scène et acteurs), précédé d'une lettre de M. Victorien Sardou, de l'Académie française,** Paris, Didot, un vol. in-8e s. d. (mais avertissement daté du 1er sept. 1900), de xx et 381 pages. Prix : 7 fr. 50.

M. Hastings, maître de conférences à University College, Bristol, s'est proposé de présenter dans ce volume « l'histoire ou plutôt le tracé historique du Théâtre... en tenant très minutieusement compte de l'ordre chronologique, depuis Thespis jusqu'à nos jours, du moins en France ou en Angleterre ». Il commence en effet à Thespis et vient jusqu'à M. Pinero et M. Maurice Donnay.

Six chapitres sont d'abord consacrés au théâtre en Grèce et cinq au théâtre latin, occupant le premier quart du livre; puis vient une double série de chapitres consacrés alternativement, l'un au théâtre

français, l'autre au théâtre anglais, époque par époque, jusqu'à Shakespeare. Un long chapitre est consacré à Shakespeare et ses successeurs; une dernière section contient « un aperçu général sur le théâtre français et anglais entre 1640 et 1900 ».

La tâche était immense et très belle. Un défaut de méthode et de précision critique empêche malheureusement que ce livre ait l'utilité qu'attendait son auteur. Devant un pareil sujet, il est, en effet, indispensable de choisir et de savoir ce qu'on veut faire : ou bien écrire une vraie histoire, avec la réflexion, le soin de la composition et le talent de style que comporte une œuvre d'art; ou bien rechercher un autre genre d'utilité, se rapprocher davantage du répertoire et du catalogue, écrire un livre à consulter qui facilitera la tâche de ceux qu'attirent les études dramatiques; ceux qui ne savent pas et désirent savoir, ou qui ont oublié et veulent vérifier. Dans les deux cas, une consciencieuse indication des sources est nécessaire; mais dans le second elle est particulièrement indispensable; c'est la vraie raison d'être du livre; il ne faut pas se borner a dire à l'élève, à l'apprenti : derrière cette porte il y a des merveilles; il faut lui mettre en main la clef de la porte.

Il est évident que M. H. s'est assigné cette seconde tâche; il n'a nulle prétention au style et a voulu surtout faire une œuvre « pratique ». Il est, dans ces conditions, difficile de comprendre comment il a pu juger que l'objet de son livre pouvait être atteint sans qu'il fournît à ses lecteurs le moindre renseignement bibliographique. Jamais il ne donne le titre des anciennes éditions originales [1] et jamais il ne cite, non plus, les éditions modernes avec commentaires et éclaircissements qui se sont multipliées de nos jours, aux fins précisément de faciliter la tâche des travailleurs. Dans plus d'un cas même, il laisse le lecteur sous l'impression que le drame dont il parle ne subsiste qu'en « un manuscrit » dont il ne donne jamais la cote, alors qu'il en existe de bonnes éditions imprimées, accessibles à tout le monde. C'est ainsi qu'il écrit, p. 167 : « Enfin la bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède une sixième collection de mystères dont le manuscrit remonte au commencement du XVIe siècle. Ces mystères roulent sur le sujet de la conversion de saint Paul », etc. Ceux qui savent devineront, mais les autres ignoreront qu'il s'agit des mystères généralement connus sous le nom de *Digby Mysteries*, contenus dans le

---

1. Les pièces sont désignées parfois d'une façon tellement sommaire qu'elles sont presque méconnaissables. Si on nous cite, sans plus de détails, une pièce intitulée : *Un Miroir*, le lecteur aura peine à se douter, qu'il s'agit d'un drame satirico-religieux offrant, comme avertissement aux frivoles contemporains, l'histoire de Jonas et des Ninivites, laquelle est, dans l'idée des auteurs : « Un Miroir présenté à Londres et à l'Angleterre »; et tel est le vrai titre de la pièce. Rien qu'à lire le titre au complet, M. H. aurait évité en outre d'attribuer à Lodge seul, ce drame qui est de Lodge et de Greene.

ms. Digby 133, et qui n'existent pas seulement en manuscrit, mais ont été édités par l'Abbotsford Club en 1835 et par M. Furnivall en 1882. En lisant que, « en outre du Jeu de saint Nicolas, il ne reste du XIII[e] siècle, en fait de manuscrit, qu'un miracle de saint Théophile écrit par Rutebeuf », quel étudiant se doutera qu'il n'a que l'embarras du choix et qu'il en existe quatre éditions?

Une liste des « principaux auteurs consultés » figure, il est vrai, en tête de l'ouvrage; mais elle est si incomplète et les choix sont tellement singuliers que son utilité est, en vérité, des plus minces. « L'*Histoire de France* par Duruy, 2 vol., Paris, 1854 », y est comprise, mais la littérature de Taine et les trois volumes de M. Mézières sur Shakespeare, ses prédécessseurs et successeurs n'y sont pas; le *Dictionnaire historique* de « Lachenaye-Desbois, Paris, MDCCLXVII » (*sic*) est cité, mais non pas le *Drame chrétien* de Sepet, 1877, ni le *Théâtre au moyen âge* de Clédat, 1896. On y trouve l'*Histoire du moyen âge* de Desmichels, 1835; mais non pas la grande *Histoire de la langue et de la littérature française*, dirigée par Petit de Julleville (1896 et s.). Quelques éditions d'anciens drames ou mystères sont signalées, en petit nombre et au hasard; la plupart des vieux monuments de la littérature dramatique des deux pays manquent. Des éditions aussi connues que celles données par la *Société des Anciens textes français* sont omises. Les mystères anglais sont uniquement représentés par les *English Miracle plays, Moralities and Interludes*, de M. Pollard, sans que rien indique qu'il s'agit seulement d'extraits, ni que le texte complet de ces séries a été publié de nos jours. Des articles de critique dramatique absolument vieillis sont cités dans cette brève liste des « principaux auteurs », mais ni l'*Anglia*, ni les publications d'aucune des sociétés shakespeariennes n'y figurent; omises aussi des communications aussi importantes que celles de M. Émile Picot sur la sottie et le monologue dramatique (*Romania*, tomes VII, XV, XVI et XVII). Beaucoup d'ouvrages, d'autre part, sont cités en des éditions vieillies, au lieu des nouvelles, remaniées et corrigées, que les élèves auraient intérêt à connaître : Warton dans l'édition de 1824, Ward dans l'édition de 1875. Il n'importe qu'assez peu à l'étudiant de savoir que le dictionnaire de La Chesnaye des Bois parut en « MDCCLXVII », mais beaucoup que la bonne édition de Dodsley est celle de 1874 et non pas celle de 1780 à laquelle le renvoie M. H.

Ce défaut de méthode est très regrettable, d'abord parce qu'on voit combien il réduit l'utilité du livre; ensuite parce que l'ignorance de beaucoup de ces sources a donné à M. H. lui-même une idée peu exacte de l'état des études en France sur le sujet qu'il examine. Il estime qu' « en France les jeunes gens croient assez facilement que Shakespeare est à peu près le seul génie dramatique et même le seul grand dramaturge anglais »; ce qu'il attribue à une lacune dans les études publiées chez nous sur le théâtre anglais. Si M. H connaissait

mieux la bibliographie de son sujet, il se serait rendu compte que ni l'ignorance, ni bien certainement la lacune, ne sont aussi grandes qu'il croit. Taine a suffisamment montré que Shakspeare n'est pas le seul grand dramaturge anglais, et comme son ouvrage en est à la 8e édition, il est certain qu'il ne manque pas de lecteurs parmi nous. M. Mézières et d'autres encore ont également contribué à combler cette lacune.

A un autre point de vue, l'ouvrage de M. H. demande la plus sérieuse révision, c'est-à-dire au point de vue des faits, dates et assertions. Je n'insisterai pas sur la correction typographique, qui laisse fort à désirer ; je mettrai volontiers au compte de l'imprimeur l'attribution à « Bando » d'œuvres que les étudiants auront peine à reconnaître et qui sont celles de Bandello ; à « Player », celles de Phaer, etc. (pp. 212, 226). Mais des notions inexactes leur resteront dans l'esprit, je le crains, quand ils liront (p. 212), que le *James IV* de Greene est tiré d' « un roman de Cinthio » et le *Promos* de Whetstone (et non Whestone) d' « un roman de Géraldi » Ils seront excusables de ne pas se douter que la source des deux pièces est un même ouvrage d'un même auteur, les *Hecatommithi*, recueil de nouvelles, de J.-B. Giraldi Cinthio, de Ferrare.

Des erreurs plus fâcheuses que celles-ci ne sont malheureusement pas rares. En voici quelques exemples :

P. 115, à propos de la fête des fous : « M. Francis Douce, la plus haute autorité en cette matière... a établi, le 10 mai 1804, devant la Société des Antiquaires, que la fête des fous avait existé en Angleterre. La seule chose qu'il ait cependant pu prouver, c'est qu'elle fut célébrée sous le règne d'Henry IV, vers 1399. » Sans chicaner sur cette étrange formule à propos d'un règne qui commença le 30 septembre 1399, il convient de rappeler que la célébration en Angleterre de la fête des fous, avec tous les désordres qui s'en suivaient, est certaine à une époque bien antérieure, quoi qu'ait pu dire n'importe quelle autorité le 10 mai 1804. Il suffit pour le montrer, des lettres de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, interdisant, au XIIIe siècle (vers 1236), « festum stultorum, cum sit vanitate plenum et voluptatibus spurcum ». (J'ai donné tout le passage dans mon *Hist. Littéraire*, p. 469.)

P. 125. « La première composition dramatique écrite en langue anglaise est un poème-dialogue, d'un caractère religieux, intitulé *The Harrowing of Hell* (les Tortures de l'Enfer); il a été écrit sous le règne d'Edouard II, entre 1307 et 1327 ». Ou bien cette date est fausse, ou bien ce drame n'est pas le premier et *Dame Siriz* est antérieur. *Harrowing of Hell* ne signifie pas les Tortures de l'Enfer; la pièce (estrif) n'a pas pour sujet les souffrances des damnés, mais la délivrance, à la venue du Christ, des âmes d'Adam, Ève, Abraham, Moïse, David, etc., qui l'attendaient pour monter au ciel. Cette venue

a causé la défaite de l'enfer, dont le mur est déchiré, battu en brèche (*harrowing*); si bien que le portier du lieu, voyant la résistance impossible, laisse échapper ses prisonniers et s'écrie : « Je viens d'entendre de puissantes paroles ; je n'ose plus rester à mon poste. Garde les portes qui voudra, je les laisse là et décampe! »

P. 170. « Dans la catégorie des mystères déguisés, il faut placer des pièces religieuses imprimées qui ..... sont : *The three lands of nature* (les trois mondes de la nature), *God's promises..... John the Baptist...* Ce sont les premières pièces imprimées, elles datent du commencement du règne d'Élisabeth (vers 1560) ». Qui pourrait se douter, en lisant ce passage, qu'il existe quantité de pièces anglaises imprimées sous Henri VIII, Édouard VI et Marie, que ces trois-ci sont elles-mêmes du nombre, qu'elles ont été publiées toutes les trois en 1538, qu'elles ne sont pas anonymes, comme M. H. paraît le croire, mais bien l'œuvre du fameux John Bale, évêque d'Ossory. Si l'on demande ce que peut signifier le titre de la première, la réponse est : rien du tout. Aussi ne s'appelle-t-elle pas ainsi ; son titre est : *Thre Lawes*, et non pas *lands;* il n'y est pas plus question des *trois* lois de la nature que de ses trois mondes car le drame a pour sujet les trois « Lois de : Nature, Moïse et le Christ » qui, selon Bale, ont été corrompues par les sodomites, les pharisiens et les papistes ; tandis que la loi de Dieu est, à la fin, restaurée par les protestants. Cette pièce, écrite dans le style le plus violent et où fourmillent les allusions contemporaines, est une des plus curieuses de l'ancien théâtre anglais. Elle méritait mieux que d'être simplement mentionnée et encore sans nom d'auteur, sous un titre faux. Elle a, d'ailleurs, joué de malheur auprès des critiques modernes ; elle est parfois omise, parfois désignée comme n'existant qu'en ms., sans que rien de plus soit dit, ni du manuscrit ni de la pièce. Mais l'édition de 1538 existe fort bien, et même ce n'est pas la seule ; elle offre cette particularité de contenir un très caractéristique portrait de l'auteur, gravé sur bois[1].

P. 190. « La moralité *Ludy Juventus* composée en 1550... paraît être la première écrite en faveur de la Réforme ». C'est oublier en tous cas John Bale. Lire *lusty*.

P. 191, il est question d'une moralité qui « a pour titre *Nature of the four Elements* (Nature des quatre éléments) ». Il n'existe aucune pièce de ce nom, mais il en existe deux qui ont droit chacune à la moitié du titre forgé par M. H. Ce sont deux pièces indépendantes : *A goodly enterlude of Nature*, 1538, par Medwall, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et *The Interlude of the four Elements*, anonyme, s. d. (contient une allusion à la récente découverte de l'Amérique, par « Americus »).

---

1. J'ai donné une analyse de la pièce et signalé tous ces détails dès 1878 (*Théâtre en Anglet.*, p. 202).

P. 208. « *Gammer Gurton's needle...* est l'œuvre de John Still. » Il y a les plus sérieuses raisons de croire le contraire. Je l'ai montré il y a plus de vingt ans et plusieurs preuves supplémentaires ont été produites depuis.

P. 210. « N'avoir point observé l'unité de lieu ... est le seul reproche que fit à cette pièce (*Gorboduc*), l'éminent critique de l'époque, Philip Sydney (lire Sidney) qui, à part ce défaut, la considérait comme absolument parfaite. » Sur trois unités, auxquelles il tient autant que critique en France, Sidney constate, au contraire, qu'une seule est observée, et que l'auteur pêche contre celle de temps tout aussi bien que contre celle de lieu, alors que, dit-il, « the uttermost time presupposed in it should be, both by Aristotle's precept and common reason, but one day. »

P. 212. « Le premier essai [de pièce empruntée aux Italiens] fut, sans doute, la tragédie de *Roméo et Juliette*, dont le sujet a été emprunté par Arthur Brooke à l'histoire de Roméo et Juliette de Brando. Cette œuvre de Brooke qui parut en 1562 ne nous est malheureusement pas parvenue. » Il est difficile de mettre plus d'erreurs en moins de mots; Brooke emprunta sa donnée à l'adaptation française de la nouvelle de Bandello contenue dans les *Histoires tragiques* de Boaistuau et Belleforest. Son œuvre n'est pas une tragédie, mais un conte en vers; elle n'est pas perdue, et même il en a été publié naguère une réimpression à 30 centimes (qui n'a pas, à ce qu'il semble, autant vulgarisé l'œuvre qu'on eût pu croire). Ce qui est perdu, c'est une pièce que Brooke dit, dans sa préface, « avoir vue naguère au théâtre », et qui était, par suite, antérieure à celle de Shakespeare.

P. 213. « En 1590, la comtesse de Pembroke traduisit *une* « Antonie » et *la* mit en vers blancs. » Je crains que M. H. n'ait pas lu avec beaucoup de soin cette pièce, consacrée au rival de César, lequel rival, pour efféminé qu'il fût, était cependant un homme. Antonie n'est que la forme ancienne du nom propre Anthony, et ne signifie pas Antoinette.

P. 225. M. H. voit les origines de la tragédie historique anglaise dans « une composition poétique d'un caractère très original, intitulée : *The Mirror for Magistrates*, commencée en 1557 par Thomas Sackville, comte de Dorset..... L'ouvrage fut continué par un ecclésiastique du nom de Richard Baldwin », et par d'autres. « La lecture de cet ouvrage fut un trait de lumière pour lord Dorset » qui écrivit, en conséquence, *Gorboduc*. On peut se demander comment la lecture d'un livre dont il aurait eu lui-même l'idée aurait pu être pour Sackville une révélation. La vérité est qu'il est très douteux que l'idée soit de lui; il est certain que le poème n'est guère original; qu'au lieu d'être continué par Baldwin, il fut commencé par celui-ci, préparé pour l'impression en 1555, laissé en suspens par ordre du lord chancelier, enfin publié en 1559. Tous ces détails sont donnés par Baldwin

lui-même dans sa préface et il ajoute, ce qui touche la question « d'originalité », qu'il ne fait que prolonger la *Falle of Princes*, compilée en anglais par Lydgate d'après Boccace [1]. Quant à Sackville, il fut l'un des nombreux auteurs à qui Baldwin s'adressa (avec grand profit du reste) pour accroître son recueil, dont il donnait, de temps en temps, de nouvelles éditions augmentées. La principale contribution de Sackville, l'*induction*, étant d'une forme différente des autres, des protestations s'élèvent dans le groupe des lettrés censés réunis autour de Baldwin, mais celui-ci prend la défense de son collaborateur.

Vers la fin de son livre, M. H. consacre un chapitre à « Shakespeare en France », sans paraître se douter que le sujet ayant été traité avant lui, il était nécessaire, ou de profiter des recherches déjà faites, ou d'y suppléer par les siennes propres. Comme il n'a fait ni l'un ni l'autre, le résultat est un aperçu singulièrement insuffisant, où François Victor Hugo est cité, mais non pas Émile Montégut, où la traduction de Le Tourneur est mentionnée, mais non pas le premier essai tenté par La Place, indispensable à citer parce que ce fut le premier, qu'il précéda Le Tourneur de trente èt un ans (1745) et que, malgré toutes ses fautes, il eut un succès et une influence considérables : le *Journal de Trévoux* ne consacra pas moins de sept articles à une œuvre qui fut, à sa date, et demeure au point de vue historique, un événement littéraire. Le chapitre de M. H. débute par cette remarque : « Cyrano de Bergerac est le premier écrivain qui se soit attaché à l'étude des œuvres de Shakespeare. » (p. 294). La fausseté de cette légende et la manière dont elle s'est peu à peu formée (elle date de 1855) ont été exposées dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 15 juillet 1899.

Il est clair que le livre de M. Hastings est déparé par un défaut de méthode et un manque d'exactitude des plus regrettables. Il est clair aussi qu'il aime sa tâche; il annonce qu'il va la poursuivre. Il n'y a jamais assez de travailleurs; ni, dans l'immense champ des recherches, assez d'hommes de bonne volonté. Aussi, malgré les fautes relevées plus haut et dont il n'aurait été que trop facile d'accroître la liste, je me garderai de conclure : renoncez, abstenez-vous désormais et à jamais. Je dirai au contraire : poursuivez, mais moyennant que, instruit par l'expérience, vous changiez totalement de méthode, que vous regardiez de vos yeux, vérifiez par vous-même les dates et les faits ; et multipliez les études préalables avant d'écrire. Sans cela, tout le zèle dont vous pouvez être animé sera dépensé en vain, et même vous

1. « Whan the Printer had purposed with hym selfe to printe Lidgates booke of the fall of Princes, and had made privye thereto many both honourable and worshipfull, he was counsailed by dyvers of theim to procure to have the storye contynewed from where as Bochas lefte ». *Baldwin to the Reader*, 1re édition, 1559. Un détail matériel montre encore l'étroitesse de cette filiation; quelques feuillets de l'édition supprimée subsistent; on les a trouvés reliés par erreur avec des exemplaires de la *Falle of Princes* de Lydgate.

donnerez un mauvais exemple à ceux que vous voulez aider. Vous devez cette rectification de procédés à vos lecteurs, aux membres de l'Académie française qui, au nombre de cinq, vous ont donné leurs encouragements; *last not least*, à ce personnage que vous avez vu figurer dans les vieilles moralités du XVI[e] siècle, « Dame Science. »

J. J. JUSSERAND.

J. B. PIOLET S. J. **La France hors de France. Notre émigration, sa nécessité, ses conditions** (Paris, Alcan, 1900, 659 p. avec table alphabétique).
Gustavo COEN, **La questione coloniale e i popoli di razza latina** (Livourne, Giusti, 190[illegible], XIV-367 p.).

Sur ce thème : « que nous devons émigrer, que nous pouvons émigrer », le P. Piolet a développé des variations et des idées qui n'ont aucune prétention à l'originalité. N'y a-t-il point d'ailleurs quelque ironie à prêcher le devoir d'expatriation à un peuple qui emplit à peine son cadre naturel et qui ne s'accroît qu'artificiellement? à un peuple qui — l'auteur le rappelle lui-même— répugna de tout temps à quitter la terre natale? Les raisons que le P. P. donne de cette répugnance atavique paraîtront assez contestables : dangers de la traversée, horreur de l'exil perpétuel, bien être chez soi. « Les 21 millions de Français du temps de Richelieu et de Colbert trouvaient facilement à vivre là où les 38 millions d'aujourd'hui ont tant de difficultés à subsister », (p. 23). Quant au Français d'aujourd'hui, s'il est indéracinable, c'est que — et le grief, s'il est fondé, est assez piquant sous la plume d'un Jésuite — « il manque d'initiative, de hardiesse, de largeur de vues, de personnalité » (p. 30). Cette dépression est un résultat du despotisme administratif et de l'enseignement de l'État qui « seul jusqu'en 1851... *pétrit* l'âme française » (p. 35). Il serait impertinent de demander, si depuis 1851, l'âme française, pétrie par d'autres mains plus expertes, a recouvré l'initiative, la hardiesse, etc. Outre le régime politique, le P. P. incrimine non sans justesse l'état social, les lois successorales surtout et l'obligation du service militaire.

La matière émigrante ne manque pas en France, au dire du P. P., en dépit de la faible natalité. On la trouvera « en particulier dans les hautes classes de la société, dans notre noblesse terrienne, dans notre bourgeoisie conservatrice, dans ces familles dont les enfants entraient autrefois dans la magistrature, dans l'administration, dans les finances, au Conseil d'État, etc., pour y servir leur pays à leurs frais (*sic*) » (p. 393). Or ces carrières sont encombrées et usurpées, et d'ailleurs, le P. Piolet, passant en revue le nombre des fonctionnaires, avocats, médecins, etc., et le taux des traitements ou salaires estime que le premier est trop élevé, et le second (ce sera sans doute l'avis des intéressés) trop bas. Il ne restera donc d'autre ressource aux déshérités ou

expropriés « par le plus regrettable et le plus inexplicable des ostracismes » qu'à imiter « ce fils d'un riche négociant en soieries de Lyon, à qui sa famille a formé un capital de douze cent mille francs et qui est allé le faire valoir à Madagascar », ou tel autre jeune homme « parti pour l'Argentine avec cent mille francs, le montant de sa dot » (p. 267), ou tel autre vaillant qui a obtenu en Algérie une étude d'avoué d'un rapport de cinquante mille francs, « a deux chevaux, une voiture quatre chiens, un valet, une cuisinière et ne dépense pas douze mille francs » (p. 125). Voilà qui est bien tentant pour les rejetons de « notre bourgeoisie conservatrice »! Mais ceux-ci ne manieront pas l'outil ni ne fatigueront la terre; aussi sollicitera-t-on les prolétaires de l'industrie et les paysans des régions pauvres du Plateau central; on s'adressera « surtout aux départements du Nord et du Pas-de-Calais, à ceux de la Franche-Comté ou de la Savoie », partout où il y une population saine, vigoureuse, entreprenante, qui mène sur place une vie dure et remplie de privations » (p. 406). Où écoulera-t-on ces émigrants? A la fois sur les pays étrangers et sur nos colonies. Parmi les pays étrangers le P. P. recommande, avec une ferveur spéciale, la Syrie que, paraît-il, « nous aurions pu acquérir il y a quelque temps (p. 474). « Ce serait bien là une véritable *colonie de peuplement*, d'autant plus précieuse qu'elle se continuerait pour ainsi dire indéfiniment à l'est vers des contrées encore plus fertiles, vers ces plaines immenses de la Mésopotamie, le berceau du genre humain ou l'emplacement du paradis terrestre (*sic*). Et quel bonheur pour une nation chrétienne comme la France de la posséder puisque c'est dans son sein (*sic*), en pleine Palestine, que se trouve la ville sainte de Jérusalem et que s'est accompli, il y a dix-neuf siècles, le grand mystère de la Rédemption » (p. 479). Parmi nos colonies le P. Piolet signale avec une autorité particulière, Madagascar, la Tunisie, le Tonkin, la Nouvelle-Calédonie, à condition qu'on la débarrasse du gouverneur actuel, M. Feillet, lequel, entre autres méfaits (p. 525), a persécuté l'évêque, « et introduit sur la grande terre des *teachers anglophiles* » (lisez protestants).

Nous nous sommes borné à présenter les arguments les plus caractéristiques et les idées générales : assurément beaucoup des propos du P. Piolet sont sages, de bonne foi et de bonne intention; mais ce sont des lieux communs dont les coloniaux ont rebattu nos oreilles; les statistiques commerciales, démographiques et autres dont l'auteur a gonflé son volume n'ajouteront rien à la vertu de la thèse. Celle-ci a vieilli, sinon mûri; dans l'histoire de la question coloniale, l'ère des théories et des discussions académiques est close.

Si le P. Piolet est le médecin *Tant mieux*, M. Coen est le médecin *Tant pis*. Il affirme comme un dogme l'impuissance colonisatrice des peuples latins; il en administre pour preuves l'école que firent ses compatriotes en Érythrée et l'avortement des vastes ambitions et entreprises coloniales de la France. Assurément la France — puisque c'est

là le criterium décisif, d'après M. Coen, — n'est point le fournisseur exclusif de tout ce que consomment ses colonies ; mais outre qu'elle évince de jour en jour la concurrence étrangère, est-ce donc aux seuls rapports mercantiles que se mesure la valeur de la colonisation? Est-il vrai aussi que l'inaptitude des races latines (notez que M. C. n'a point défini ce terme) soit due à leur promptitude à s'enthousiasmer et à s'abattre (p. 49) ? Il y aurait sans doute profità discuter les idées personnelles de M. C. si l'on était sûr de pouvoir les atteindre et de ne point se tromper de partenaire. M. Coen, en effet, se couvre toujours d'un auteur qu'il cite et analyse ; sa pensée est en quelque sorte constamment entre guillemets. Le livre de M. C. est un répertoire bibliographique ou un résumé de lectures. Cette méthode livresque se trahit par un singulier exemple : il suffit, au gré de M. Coen, de comparer le catalogue de Brose (*Die deutsche Koloniallitteratur von 1884 zu 1894*) et celui de Fumagalli (*Bibliografia etiopica*) pour se convaincre que les Allemands ont le sens et l'esprit colonial plus développé que les Italiens. Est-il besoin d'ajouter que M. Coen exalte les Anglo-Saxons et Germains au détriment des Latins? Les chapitres les plus intéressants de son volume sont consacrés à la polémique sur l'Érythée : ils jettent un jour sur la politique coloniale de l'Italie.

B. A.

H. Cordier. **Histoire des relations de la Chine avec les Puissances occidentales, 1860-1900. — L'Empereur T'oung Tché 1861-1875.** Paris, Alcan, 1901 (Biblioth. d'Hist. contemp. 570 p.).

Cette histoire est présentée en une suite de narrations détachées, de notices individuelles, de pièces diplomatiques qui défilent dans l'ordre chronologique. Rien n'est sacrifié à l'ordre logique : les événements sont groupés non d'après leurs rapports, mais suivant leur date, si bien, par exemple, que le début de la rébellion musulmane est raconté p. 237 et la fin p. 553. Quant à la politique des puissances occidentales — et sous cette rubrique figurent aussi les États-Unis et le Japon — on n'en perçoit, dans l'exposé de M. Cordier, que les gestes extérieurs : l'auteur ne semble s'inquiéter ni des intérêts, ni des idées qui la commandent. L'ouvrage s'ouvre par une analyse des conventions de Pékin, de 1860 : on aurait attendu comme introduction une revue de la situation de la Chine à cette époque. Quant aux visées et à la tactique des alliés, M. C. ne s'en met pas en peine, non plus que d'expliquer pourquoi les Européens ont soutenu la Chine contre les Taïping et autres révolutionnaires. Le mouvement musulman éclata, d'après le dire de M. Cordier, par une querelle de mineurs : on aurait préféré apprendre le caractère et les aspirations de l'islam chinois. M. C. est avare de commentaires et de jugements ; cependant il a manié assez les gens et les choses de Chine pour ne pas prôner à leur égard la

manière forte. « La triste maxime : « la force prime le droit », doit être appliquée dans toute sa rigueur en Chine; sinon plions bagages ». M. C. réclame en faveur des missions une protection énergique, bien qu'il signale à plusieurs reprises et reconnaisse (p. 345, 429) les abus dont elles se sont rendues coupables : ce qui justifie partiellement les griefs du gouvernement chinois énumérés dans le fameux *Memorandum* de 1871, griefs qui n'ont depuis rien perdu de leur vérité.

Ce volume offre surtout une valeur documentaire; d'abord pour les personnes : il n'est pas un agent en Chine dont M. C. ne donne le *cnrriculum vitæ*; les moindres mutations dans le corps diplomatique, sont enregistrées et forment souvent à elles seules la subdivision d'un chapitre. Les pièces diplomatiques ou officielles sont reproduites souvent *in extenso*, et parfois de fort insignifiantes. Pourquoi M. C. recourt-il de préférence aux sources anglaises; pourquoi l'auteur de la *Bibliotheca sinica*, sinologue lui-même, interroge-t-il si rarement les publications chinoises?

Le futur historien des *Relations de la Chine avec les Puissances occidentales* trouvera dans ce répertoire des renseignements sûrs et précis, entre autres, sur l'institution du Tsong li Yamen, sur l'organisation des douanes impériales, sur l'émigration chinoise, etc. Pourquoi M. C. n'a-t-il pas fait lui-même œuvre d'historien et s'est-il réduit au rôle d'annaliste?

B. A.

André Chéradame, **L'Europe et la question d'Autriche au seuil du XXe siècle.** Ouvrage accompagné de six cartes en noir, de huit en couleurs et de quatre fac-similés de documents (Paris, Plon, 1901, xvi-452 p.).

M. Chéradame dédie son ouvrage — est-ce naïveté, est-ce ironie! — « aux membres du Parlement français ». Comme il n'est pas à redouter que ces hommes d'Etat consacrent quelques-uns de leurs précieux instants à parcourir ou méditer ce livre, c'est un soin superflu que de leur en déconseiller la lecture. Ils gagneraient davantage à se pénétrer des arguments exposés dans l'article de W. Baumont (*Y a-t-il une question d'Autriche*, Rev. de Paris, 1er juillet 1901), qui a le double mérite d'être plus court et plus complet et de signaler ce que la thèse de M. Ch. a d'étroit et de hasardé.

M. Ch. a l'ambition de présenter au public français « l'Autriche vraie ». Pour ce public, l'Autriche est un « pays polyglotte de majorité allemande ». Cette conception erronée est « le résultat des efforts depuis longtemps poursuivis par les agences télégraphiques en vue d'égarer les esprits » (*sic* p. xi). Mais il est des esprits que les agences n'ont pas égarés; de ceux-là, parmi lesquels Edouard Hervé, Louis Leger, Marbeau. M. Ch. se réclame comme de « précurseurs ». M. Ch. s'en fait accroire.

« L'Autriche vraie » est l'Autriche ethnographique. La carte que l'auteur en a dressée d'après le recensement linguistique ne se distingue par aucune précision nouvelle, aucune correction particulière des images connues. Il y a beau jour que l'on n'affirme plus la majorité allemande en Autriche. Mais — ce que M. Ch. oublie — les Allemands tirent leur force moins de leur nombre que de leur groupement compact au cœur de la monarchie, tandis que les Slaves se dispersent en essaims plus ou moins étrangers les uns aux autres. M. Ch. ne s'est point suffisamment enquis de la répartition géographique des nationalités.

Cette « Autriche vraie » tend au fédéralisme. Mais l'auteur néglige de définir ce fédéralisme. Se consommera-t-il dans les cadres des provinces actuelles par une extension de l'autonomie? Mais ces provinces continueront à servir de champ clos aux nationalités ennemies qu'elles enferment, aux Polonais et aux Ruthènes en Galicie, aux Italiens et aux Slaves dans le pays du Littoral. Ou bien se constituera-t-il des provinces ethniques, une Ruthénie, une Slovénie, une Slovaquie, un Trentin? M. Ch. n'apporte pas de solution : il se contente d'indiquer dans une note (p. 154) que ce dernier type d'autonomie « est fort difficile à déterminer », et cela est vrai, non seulement de la Galicie, mais des autres *Kronländer* à peuplement mixte.

Un seul phénomène l'inquiète : l'action du pangermanisme, c'est-à-dire de la Prusse. Cela est d'une vue un peu courte : le pangermanisme est autre chose qu'une propagande spécifiquement prussienne. Même appliquée aux Schönerer et consorts, l'épithète de *prussophile* que M. Ch. prodigue est injuste et calomnieuse. D'ailleurs, un autre parti, loyaliste celui-là, et foncièrement catholique, combat non moins ardemment pour l'idée et la culture allemande : parti pour lequel M. Ch. a plus de tendresse parce que M. Lueger en doit être — au prix de quelques concessions aux Slaves — le digne et respecté chef (p. 42, 143). Le pangermanisme prussophile gagne-t-il du terrain en Autriche? M. Ch. n'interroge pas les faits, quoi qu'il en dise, mais la littérature; il a dépouillé toutes les brochures et feuilles volantes, les *Alldeutsche Blätter* et autres écrits polémiques que répand l'*Alldeutscher Verband;* il a réimprimé de copieux échantillons de cette prose, dans le texte original; il a fait l'honneur d'une discussion aux billevésées de folliculaires sans autorité; il reproduit à grands frais, en couleurs, la carte du démembrement éventuel de l'Autriche, et celle de la grande Confédération germanique de 1950, et l'image de l'Allemagne agrandie de l'Autriche. M. Ch. dénonce le pangermanisme partout : voici un manuel de géographie en usage dans les écoles de filles de Berlin, où la bordure montagneuse qui ferme la Bohême au nord est appelée : *die nördliche Umwallung Böhmens*. « Cette désignation frappe par son étrangeté » (p. 247); elle semble un empiètement sur la Bohême. Or, elle est employée couramment et sans malice

par les géographes, dans le *Länderkunde Europas*, par exemple, par Penck qui professe à l'Université de Vienne. — M. Ch. suspecte aussi comme une manœuvre pangermaniste le projet d'un canal de jonction du Danube à l'Elbe. Or les Tchèques en souhaitent l'exécution avec autant de ferveur que les Allemands, et parmi les plus zélés promoteurs de l'entreprise figurent plusieurs politiciens tchèques. Enfin, M. Ch. flétrit comme pangermaniste François-Joseph lui-même ; voici en quels termes il s'exprime sur le vieux monarque. En mai 1900, « le chef des Habsbourg fait le port de foi et hommage au descendant des électeurs de Brandebourg » (p. 37); il est venu à Berlin « excuser la digne attitude du comte Thurn, et il a poussé la faiblesse jusqu'à confier à l'empereur allemand le grade le plus élevé de toute l'armée autrichienne », M. Ch. prend bien au tragique une simple politesse de souverain.

L'emprise de l'Allemagne sur l'Autriche est fatale, si la France et la Russie alliées n'y mettent obstacle. Mais l'éventualité intéresse l'ordre européen. Aussi M. Ch. passe en revue sous cette rubrique bizarre et qui rappelle la définition du sabre de M. Prudhomme, les « États ne pouvant qu'accéder à une coalition contre l'Autriche ou en sa faveur ». La France, la Russie, l'Angleterre sont les étais les plus solides du vacillant édifice autrichien. Mais par malheur la France, selon une invincible aberration, se laisse « endormir » par Guillaume II, héritier de la tactique des Hohenzollerm. Et — autre sujet d'alarme — le service des renseignements, le haut commandement sont désorganisés, l'armée est atteinte dans ses œuvres vives — surtout depuis l'avènement au ministère du général André (p. 293).

Ces allusions et attaques trahissent chez M. Ch. d'autres préoccupations que celles de l'historien. Il a sans doute rassemblé beaucoup de faits, remué beaucoup d'idées banales ou curieuses. A-t-il compris toute la complexité de la question autrichienne? Il n'a traité qu'une des formes du problème et il l'a exagéré; *einseitig*, peut-on dire, puisqu'aussi bien l'allemand n'effarouche pas M. Chéradame. On a déjà beaucoup disserté sur la question d'Autriche. Le volume de M. Chéradame grossit un dossier suffisamment lourd; il ne sera pas une pièce à conviction.

B. Auerbach.

Prosper Cultru, **Dupleix; ses plans politiques, sa disgrâce.** Etude d'histoire coloniale (Paris, Hachette, 1901, xvi-376 p.).

Ce livre est une thèse, dans le sens précis du mot. M. Cultru a soumis à une revision sévère l'œuvre de Dupleix. Les historiens anglais et français ont prêté à Dupleix un plan de conquête et d'organisation de l'Indoustan, plan qui aurait échoué par la mauvaise volonté, voire

la trahison de la Compagnie des Indes. M. C. s'élève contre cette opi nion, jusqu'à ce jour indiscutée : son jugement est établi sur des documents de première main, pour la plupart inédits et que ses devanciers, par une étonnante insouciance, avaient négligés ; aussi son récit est-il « une réfutation perpétuelle, une contradiction à ses prédécesseurs ».

La Compagnie n'imposait à ses agents aucune politique, par la raison qu'elle n'en eut jamais, qu'elle n'eut ni les moyens matériels ni la liberté d'en avoir. Au lieu de se borner, comme M. Bonassieux, à l'étude des cadres et des statuts, M. C. a interrogé les archives et mis à nu les misères et les vices. La Compagnie ne fut en tant que raison sociale qu'une façade ; en réalité, elle fonctionna comme une institution gouvernementale avec des directeurs, des commissaires à la nomination du Roi, à la dévotion des ministres et contrôleurs généraux. avec des actionnaires se désintéressant des affaires, puisque leur revenu fixe était gagé sur la ferme des tabacs. Les administrateurs et le personnel, tant des bureaux que de la navigation, manquaient de compétence et de probité. Mais ce n'était là que le moindre mal ; la Compagnie vivait de crédit, un capital de roulement lui faisait défaut, elle était réduiteà emprunter pour acheter les marchandises dont elle commerçait. Comment, dans des conditions aussi précaires, nourrir de longs espoirs et de vastes pensées? Aussi travaillait-on au jour le jour. Les officiers, tarés pour la plupart, trafiquaient pour leur compte avec la *pacotille*, vendaient les articles qu'ils s'étaient procurés à des prix plus bas que ceux de la Compagnie. C'est dans ce milieu que Dupleix débuta vers l'âge de 24 ans. M. C. donne sur sa biographie avant 1746 des détails nouveaux. Il ne semble pas que dans ses premières fonctions, conseiller, puis directeur de Chandernagor, Dupleix se distinguât de son entourage. Il fit des affaires pour son compte, s'enrichit, mena grand train et continua de la sorte, quand il fut nommé gouverneur de Pondichéry, intrigant, cupide à l'excès, ne songeant qu' « à faire de bons coups », exigeant des princes indigènes des « serpeaux » ou cadeaux exorbitants. Ces opérations ne pouvaient que pâtir de la guerre ; aussi Dupleix ne s'y engagea-t-il qu'à contre-cœur, et pour se débarrasser de la concurrence des Anglais.

La lutte, qui avait éclaté entre les Européens, déchaîna les uns contre les autres les princes indiens ; Dupleix vit d'abord dans ces querelles locales l'occasion d'agrandir le domaine de la Compagnie et de réaliser des bénéfices particuliers : il loua des troupes à Chanda-Sahib pour s'emparer de la nababie de Carnate. « Cette première expédition, déclare M. C., a tout à fait le caractère d'une expédition de mercenaires... Ce n'est pas là de la grande politique, c'est avant tout une affaire » (p. 243).

Ce jeu lucratif mit Dupleix en goût : aussi un corps de blancs et de Cafres fut prêté à Mouzaffer-Sing, prétendant au soubah du Dekhan. Cette intervention sollicitée par les princes indous donna en quelque sorte à Dupleix la révélation de sa force : il ne rêva pas d'en user pour

se poser en arbitre des destinées de l'Inde, mais pour un objectif plus immédiat et plus positif, la constitution d'une puissance territoriale, source d'un revenu fixe pour la Compagnie. Dans son remarquable mémoire du 16 octobre 1753 (p. 280), il affirmait cette nécessité pour toute Compagnie de commerce. Mais pour garder les possessions territoriales il importait de maintenir une armée près du nabab du Dekhan. Telle fut la conception de Dupleix, qui n'eut rien d'un programme prémédité, puisque, déclarait-il, « les occurrences de la dernière guerre ont fait voir des objets auxquels on n'aurait jamais pensé auparavant ».

Ainsi nul plan d'ensemble ne germa dans le cerveau de Dupleix, encore moins dans celui de la personne que l'on a vantée comme son inspiratrice et son ministre des affaires étrangères, c'est-à-dire sa femme. M. C. a tracé un portrait peu flatté de Mme Dupleix, que les historiens ont idéalisée comme une figure romanesque sous le nom de Jan Begum. Toute la diplomatie de Mme Dupleix « paraît tournée vers les petits côtés de la politique et surtout vers le lucre ».

Mais l'essai même de Dupleix — essai tardif et provoqué par les circonstances — pour créer une puissance territoriale et militaire fut incompris et désavoué par la Compagnie, que Dupleix s'était gardé d'initier à sa pensée et à ses desseins. Cette action répugnait aux principes et aux traditions de la Compagnie, tels que les formulait le contrôleur général Silhouette (p. 363). La Compagnie « doit se borner aux objets de commerce ». Dupleix ne sut pas l'entraîner dans des voies nouvelles. C'est que lui-même, dit M. C., « n'a rien prévu, n'a rien dirigé : la fortune lui a fourni des occasions dont il a su profiter. Un hasard lui a fait comprendre qu'il pouvait conquérir un monde : il ne l'a pas conquis lui-même parce qu'il n'a pas eu assez tôt la claire vision du but vers lequel l'entraînait la course inéluctable des faits, parce que ceux dont il dépendait n'avaient pas reçu plus que lui le don de la divination ». Mais l'idée de Dupleix ne périt pas : elle fut réalisée, amplifiée par les Anglais ; et, singulière ironie du sort, les conquérants et hommes d'Etat anglais de l'Inde sont les héritiers et successeurs de Dupleix.

L'argumentation de M. Cultru est si nourrie et serrée qu'elle force la conviction. Mais l'histoire aura-t-elle raison de la légende, et la vérité, de l'amour-propre national [1] ?

B. A.

---

1. On regrettera l'absence d'une carte dans ce volume, car il n'est pas toujours facile de retrouver ou d'identifier les noms géographiques tels qu'ils sont orthographiés dans le livre de M. C., par exemple Karcangéry, Cassimbazar, Meliapour, Cotiate, etc. etc. — M. C. écrit tantôt Faussedar, p. 91, tantôt Fossedar, p. 183, 191. — De quelle *Mme la duchesse* s'agit-il p. 13 ?

— La dissertation de M. Karl Wolfart, *Die Augsburger Reformation in den Jahren 1533-1534* (Leipzig, Dietrich, 1901, 158 p. in-8° 4 fr. 40), qui forme un des cahiers des *Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche*, publiées par Bonwetsch et Seeberg, expose d'après les dossiers des archives d'Augsbourg et de Stuttgart, et en empruntant certaines correspondances contemporaines aux fonds des bibliothèques de Saint-Gall, de Gotha et de l'Université de Strasbourg, les phases principales du mouvement religieux qui se produisit dans la ville libre impériale d'Augsbourg, après que les novateurs y eurent formulé leurs doctrines à la diète de 1530. On verra dans le travail de M. Wolfart avec quelles précautions infinies et n'avançant, pour ainsi dire, que pas à pas, les membres du Magistrat, jurisconsultes émérites plutôt qu'ardents néophytes, ont modifié la foi et le culte officiel de leur petite république, s'efforçant de ne pas choquer ou de choquer le plus tard possible l'empereur Charles-Quint et faisant face à la fois contre l'église établie, l'évêque et le chapitre et tout autant contre les sectaires mystiques et révolutionnaires assez nombreux dans le bas peuple. Ils finirent par organiser un ordre de choses ecclésiastique, entièrement soumis au gouvernement civil de la cité. Si l'ensemble des faits était connu, l'auteur a tiré de ses sources plus d'un détail inédit curieux et il a fait ressortir à bon droit l'habileté politique des chefs qui surent préparer l'entrée d'Augsbourg dans l'alliance évangélique, malgré l'inimitié menaçante des maisons d'Autriche et de Bavière. — R.

— Le troisième fascicule des *Akten und Urkunden der Universitæt Frankfurt a. O.*, publiés par M. Reh (Breslau, 1900, in-8° de IV-100 pages), renferme d'abord une édition qui paraît soignée des statuts des facultés de l'Université de Francfort. Les rédactions les plus anciennes de ces textes, sauf ceux de la faculté de médecine (entre 1524 et 1550), ne se sont pas conservées sous la forme où ils nous sont parvenus. Les statuts de la faculté de philosophie datent de 1640 à 1648; ceux de la faculté de droit, de 1606; ceux de la faculté de théologie, de 1599. Comme annexe aux statuts de la faculté de philosophie M. Reh donne ceux (rédigés entre 1506 et 1534) du grand collège, lequel se composait exclusivement de membres de ladite faculté (à noter l'analogie avec les statuts de la faculté de philosophie et du grand collège de l'Université de Leipzig). — La deuxième partie du fascicule contient les *réformations* des statuts généraux de l'Université, de 1572 à 1611, ainsi que des mesures complémentaires prises à diverses époques. — J.

— La librairie Garnier vient d'achever dans sa Bibliothèque de mémoires historiques et militaires la publication des *Mémoires du duc de Rovigo*. Ces Mémoires avaient paru dans l'année 1828, en huit volumes, chez Bossange. Ils eurent une seconde édition l'année suivante, également en huit volumes, et cette fois avec des notes explicatives qui répondaient aux protestations et aux brochures des personnages que Savary avait mécontentés. M. Désiré Lacroix réimprime une seconde édition en cinq volumes (1900-1901), « sans en altérer le texte original et sans supprimer un seul mot ». On aurait voulu qu'il corrige de ci de là des noms propres estropiés. Dès la première page est-il permis de laisser *des Isles* pour Desilles? Lire au même tome I, p. 4 Carlenc pour *Carlin*, Tauzia pour *Tosia*, p. 5 Hochfeld pour *Hofeld*, p. 6 Berstheim pour *Bechteim*, p. 8 Illkirch pour *Illkirck*, p. 13 et 14 Wurtemberg pour *Wittenberg*, p. 19 Rastatt pour *Radstadt*. Les fautes sont plus rares dans les volumes suivants, et elles étaient inévitables en une réimpression de plus de 2,000 pages de texte. M. Désiré Lacroix a annoté de temps en temps cette édition pour fixer des dates oubliées ou pour rappeler des faits que Savary se contente de citer sans les expliquer (tome I, p. 316, pourquoi ne dit-il pas que

le général D..... est le général Delmas et le colonel F... le colonel Fournier !). On accueillera volontiers, sous son format commode, la réimpression de ces curieux mémoires. — A. C.

— M. H. Lecoy de la Marche, ancien officier d'artillerie, a commandé un détachement français au Transvaal (*Souvenirs de la guerre du Transvaal, journal d'un volontaire, mars-septembre 1900*. Paris, Colin. 1901, in-8°, 11 et 288 p.) Il n'a pas eu grande chance, ce nous semble, et nous comprenons qu'il ait un instant subi le découragement qui succéda chez beaucoup de volontaires au noble enthousiasme du départ : il n'a pu s'échapper de Prétoria et il a dû rentrer à Paris par un itinéraire fantastique après avoir juré aux Anglais de ne plus prendre part à la guerre. Mais il a marché au secours de Villebois-Mareuil ; il était avec le commando Blignaut au combat de Taba N'Cho ou du Thobas-Beg où Botha arrêta Halmiton et l'empêcha de poursuivre Dewet; il a, après cette rude journée, été entraîné dans la débâcle. Son récit est sincère et attachant. Il nous présente quelques chefs : les deux Delarey, les deux Blignaut, F. Botha, et il juge que les Boërs ont d'admirables qualités : si les uns ont fui honteusement dans une panique folle, les autres ont lutté héroïquement, et l'auteur voudrait se retrouver à côté de ceux-ci dans le veldt désolé, entendre de nouveau le bruit de la fusillade sur les kopjes rocheux, et, le soir, au campement, le chant mélancolique des psaumes qui appellent le Seigneur à l'aide du droit et de la liberté. Mais les Boërs ont accueilli les volontaires étrangers avec trop de méfiance; ils les ont tenus à l'écart; ils n'ont pas su les utiliser. En outre, ils ont une singulière façon de faire la guerre : ils ne peuvent demeurer longtemps hors de leurs fermes et il faut, au milieu des opérations, leur accorder des congés réguliers. — A. C.

— On relit avec intérêt les *Propos de Félix Faure*, réunis en un volume (Paris, Ollendorff. 1902. In 8°, 389 p.). Ce n'est pas que ces « propos » soient toujours conformes à la vérité. Faure se trompe évidemment dans son récit de l'affaire Schnaebelé, et il paraît certain que la lettre de rendez-vous écrite par Gautsch à Schnaebelé n'a pas été remise à M. de Münster. De même, dans le « propos » sur Fashoda, Faure atténue la vérité et veut persuader aux autres et se persuader à lui-même que l'incident n'a pas eu la gravité que lui prêtait le public. Mais il se montre tel qu'il était, vaniteux, convaincu de son mérite, croyant qu'il « a le don pour présider à la chimie de la politique française » (p. 91), s'imaginant qu'en une crise nationale ou sociale son intervention directe aurait fait le salut public (p. 51). La publication (nous n'avons ici qu'un « premier volume de mémoires anecdotiques ») sera donc utile à l'histoire, d'autant que l'éditeur ajoute à la fin les principaux articles dont les *Propos* ont été l'objet au fur et à mesure de leur apparition. Il y a dans ces appendices nombre de vérifications et d'appréciations intéressantes. Mais pourquoi, à quatre ou cinq reprises (p. 96-102), estropier le nom du « Prussien conciliant » qui donna dans la crise Schnaebelé un utile renseignement? On écrit Henckel de Donnersmark et non *Haenkel de Donnesmarck*. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1901

Dr Jur. Wolfgang-Heinze : **Die Belagerung der Pekinger Gesandtschaften ;** Heidelberg, 1901 ; in-8° de 278 pp.

Le siège des Légations à Péking a été raconté par plusieurs de ceux qui le subirent et nous pouvons nous faire, d'après ces récits, une idée assez exacte des événements qui se passèrent pendant les semaines d'anxiété où toute l'Europe avait les yeux tournés vers la capitale chinoise. Le livre de M. Wolfgang-Heinze, quoique n'étant pas celui d'un témoin oculaire, a son importance parce qu'il dégage nettement les faits qui prouvent la complicité et surtout la duplicité du gouvernement impérial. On s'est un peu trop apitoyé en France sur le sort de ces pauvres Chinois si méchamment mis à mort par les Européens; on a semblé oublier par moments, que le ministre d'Allemagne a été assassiné sur des ordres exprès venus d'en haut et que c'est pur hasard si tous les autres ministres n'ont pas partagé son sort; il n'était donc pas inutile de mettre en lumière, au point de vue du droit des gens, la gravité de l'outrage et la responsabilité de ceux qui le laissèrent commettre. Si trop d'innocents ont payé pour les vrais coupables, on peut le déplorer, mais il en est ainsi depuis qu'il y a des hommes et qu'ils se font la guerre : *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.* Dans la seconde partie de son livre, M. W. trace un historique des relations diplomatiques de la Chine avec les puissances étrangères et montre que ce pays n'a jamais su reconnaître franchement le principe de l'inviolabilité des ambassadeurs qui est une des pierres angulaires de notre droit international.

Certains détails révèlent que l'auteur n'est pas très familier avec les choses de Chine ; c'est ainsi qu'à la p. 12 il est parlé de « l'opposition exaspérée de fonctionnaires mandchous influents, surtout de ce Li

Hong-tchang si souvent nommé » ; M. W. prendrait-il *Li Hong-tchang* pour un mandchou ? Aux p. 14-15, on lit : « les diables étrangers, ces diables du second degré », comme si les deux expressions étaient synonymes ; en réalité, les diables étrangers sont les étrangers eux-mêmes, tandis que les diables du second degré sont les chrétiens chinois qui font cause commune avec les étrangers. Enfin, il est fâcheux que le livre de M. Wolfgang-Heinze soit déparé par des fautes d'impression innombrables [1].

Ed. Chavannes.

The Books of Ezra and Nehemiah, with notes by H. Guthe and L. W. Batten. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; in-4, 72 pages.

Evangelium secundum Matthaeum cum variae lectionis delectu edidit F. Blass, Leipzig, Teubner 1901 ; in-8, xviii-110 pages.

Antilegomena, Die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen, herausgegeben und übersetzt von E. Preuschen. Giessen, Ricker, 1901 ; in-8, viii-175 pages.

La publication de la Bible polychrome, que dirige M. P. Haupt, se poursuit lentement. Comme les éditeurs des volumes précédents, M. Guthe sectionne le texte d'Esdras-Néhémie et distribue les couleurs, sans donner ses raisons, que l'on trouvera dans la version anglaise du livre. On lit sur la couverture, dans l'explication des couleurs, que le compilateur a écrit vers l'an 300 ; *Esdr.* iii, 5 et iv, 6-8, 11-24 auraient été ajoutés au cours du iiie siècle ; iv, 9-10 serait plus récent encore; vii, 27-viii, 34 et ix, 1-15 représenteraient les mémoires authentiques d'Esdras, et viii, 35-36, x, 1-44, une rédaction secondaire ; de même, les mémoires de Néhémie, rédigés vers 425, comme ceux d'Esdras, seraient conservés dans *Néh.* i, 1-vii, 5, xiii, 4-31, tandis que xi, 1-24, xii, 27-44, seraient des passages retouchés par le compilateur ; *Esdr.* ii, 1-65, 68-iii, 1, *Néh.* vii, 6-67, 70-viii, 6, 9-ix, 1, 29-40, seraient empruntés à une source contemporaine d'Esdras et de Néhémie, x, 2-28 y étant surajouté ; le document araméen concernant l'achèvement du temple, *Esdr.* v, 3-vi, 15 aurait été écrit vers l'an 450, et la fin (vi, 6-15) retouchée par le compilateur. On a tiré bon parti du premier livre d'Esdras (grec) pour la correction du texte. L'œuvre de M. Guthe était terminée en 1896 ; une série de notes

---

1. P. 30 *Lia-li-dschang*, au lieu de *Lieou-li tch'ang*; *Heitang*, au lieu de *Pei-t'ang*; — p. 33 : « Les ministres *étrangeres* doivent demander en outre des moyens de transport, *charettes, cateaux* (= chevaux) et provisions » ; — p. 51 *Beitaux*, au lieu de *Berteaux* ; — p. 54 *Yung-li* au lieu de *Yong-lo* ; — p. 222 sans excuse *pénible* (= possible) ; — p. 228 *Armhurst* au lieu de *Amherst* ; — p. 237 *Neiptchon* au lieu de *Niptchou* ; — p. 238 les plénipotentiaires moscovites *vinrent* (= mirent) les premiers pied à terre ; — etc., etc.

complémentaires, se référant principalement aux plus récents travaux sur Esdras-Néhémie, est due à M. Batten; et partout M. Haupt a inséré ses propres remarques. Rien de tout cela n'est inutile; mais le lecteur s'accommoderait volontiers d'un peu plus d'unité dans la rédaction, si la personnalité des savants éditeurs n'en doit pas trop souffrir.

M. Blass, bien connu par ses travaux sur le texte de Luc et des Actes, a voulu donner une édition nouvelle de Matthieu, en s'aidant spécialement de la version syriaque du Sinaï et des homélies de Chrysostome. L'autorité de ces deux témoins serait à discuter d'abord. M. B. ne les emploie pas sans discernement; mais sa critique, très érudite, laisse à désirer au point de vue de la méthode. Il introduit sans hésiter le nom de Joachim dans la généalogie du Christ, entre Josias et Jéchonias, bien que le motif de cette insertion dans un petit nombre de témoins soit trop facile à deviner. Si l'évangéliste donne seulement quarante noms pour les trois séries de quatorze générations qui font la chaîne depuis Abraham jusqu'à Jésus (celui-ci n'étant pas lui-même compté pour une génération) c'est que le dernier membre de la première série, David, est le premier de la seconde, et que le dernier membre de la seconde série, Josias, est aussi le premier de la troisième. Il ne s'agit pas d'histoire, mais de combinaison arithmétique et symbolique. L'attention est attirée sur les trois chefs de file, Abraham, David, Josias, et le total est un nombre parfait. La version syriaque ne mentionne pas Joachim : c'était le cas de la suivre. A la fin de la généalogie, M. B. conserve le texte ordinaire, quoique la version syriaque lise : « Jacob engendra Joseph; Joseph, à qui était fiancée la vierge Marie, engendra Jésus. » Cette leçon a bien l'air d'être une première tentative pour accorder la généalogie, où Marie n'a pas figuré d'abord, avec le récit de la conception virginale. Il aurait été beaucoup moins téméraire de l'adopter que de compléter la généalogie. Le doute sur la formule : « en songe », dans *Matth.* II, 19, sur : « au baptême », dans III, 7, sur la mention du feu, dans III, 11, sur le mot « disciples » dans VIII, 21, semble peu fondé. Est-ce par hasard que, dans beaucoup de cas, le doute va au devant d'une difficulté théologique? Bien que Matthieu n'emploie pas d'ordinaire le verbe ἀνιστάναι, on croira difficilement que le mot ἀνάστασις doive être remplacé par ζωή dans XXII, 23-33. Le v. 30 surtout s'arrange assez mal de la substitution : « Car dans *la vie des morts* ni on n'épouse ni on n'est épousé. » L'emploi de la formule « vie des morts » dans la version syriaque du Sinaï, qui garde le mot « résurrection » au v. 31, peut résulter d'une traduction libre. Et la formule ne signifie-t-elle pas plutôt, dans ce récit, la « vivification » que la « vie des morts »? Ces exemples suffisent pour montrer que l'édition de M. Blass peut être utile à consulter, mais qu'on ne saurait la recommander comme livre d'initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament.

On trouvera réunis dans l'ouvrage de M. Preuschen tous les fragments connus des évangiles apocryphes, les citations évangéliques de Justin, les allusions de Celse à l'histoire évangélique, les fragments de Papias, d'Hégésippe, les dires des Anciens dans Irénée, etc. Les textes sont édités avec soin; ils sont suivis d'une traduction allemande. Ce recueil a son utilité. La traduction, nous dit-on, est destinée à ceux qui ne connaîtraient pas les langues originales. Il eût été bon d'ajouter quelques notes, les références bibliographiques n'étant pas d'un grand usage pour les personnes de cette catégorie. Le fragment évangélique du Fayoum ne leur dit rien, si on ne le compare avec *Marc*, xiv, 27-30, en faisant observer que le v. 28 où est annoncée la manifestation gallilééenne du Christ ressuscité, n'est pas représenté dans ce texte non canonique. Une seule note est jointe aux dires des Anciens cités par Irénée, et c'est pour affirmer que le témoignage de Jean et des autres apôtres n'est pas allégué en faveur de la donnée concernant l'âge avancé du Christ, mais regarde la durée de son ministère. Le texte contredit la note. On aurait dû reproduire le contexte immédiat du passage, afin de mettre le lecteur à même de se former une opinion. Cette opinion pourrait bien n'être pas celle que suggère M. Preuschen.

Alfred Loisy.

Die Syllogistik des Aristoteles IIer Teil,, IIe Hälfte : **Die Entstehung der Aristotelischen Logik,** von Dr. H. Maier (Tübingen, Laupp, 1900 ; viii-708 p. in-8 ; 10 m. 60 pf.)

Nous avons vu (*Rev. Crit.* 1901, n° 6), dans l'ouvrage précédent de M. Maier, l'analyse et la décomposition pièce par pièce du syllogisme aristotélicien ; voici la synthèse divisée en trois chapitres généraux : I. La genèse de la syllogistique (la situation philosophique au ive siècle ; la méthode de Platon; l'invention du syllogisme; les formes et les règles). II. Le principe fondamental du syllogisme (démonstration des formes syllogistiques ; le principe logique des raisonnements concluants; fondement métaphysique de ce principe; de la cohérence et de la nécessité dans le syllogisme). III. Formation du syllogisme conformément au principe fondamental (les diverses formes du syllogisme ; le syllogisme et les modalités de l'être ; le syllogisme et la théorie logique du jugement). — L'ouvrage a donc un double but, montrer comment la syllogistique est issue historiquement des doctrines précédentes, et montrer comment les divers détails du mécanisme syllogistique et ses applications au jugement et à l'être se déduisent du principe fondamental posé par Aristote, principe qui est celui de l'enveloppement des parties dans le tout. — Nous signalerons dans la première partie l'interprétation de l'école Mégarique ; l'auteur, s'appuyant sur Simplicius, représente les mégariques

comme découpant l'être en autant d'atomes métaphysiques qu'il y a d'affirmations possibles au sujet de l'être ; c'est la doctrine des « réels » de Herbart, doctrine dans laquelle Herbart fait consister précisément l'esssence du platonisme ; certainement Herbart a tort, comme historien, mais il n'est pas démontré que l'école de Mégare ait, sous sa première forme, professé une telle doctrine, qui est plus semblable à celle de Cratyle qu'à celle de Parménide. Il y a lieu d'approuver tout à fait, nous semble-t-il, le reproche fait par M. M. aux commentateurs contemporains du platonisme, tels que Lutoslawski, de voir beaucoup trop Platon à travers les formes du kantisme et d'attribuer à la théorie platonicienne des nombres une prépondérance qui fait de la philosophie une mathématique, et de Platon un étranger à son propre système. De même, M. M. montre avec raison les rapports qu'il y a entre les théories de la philosophie et de la rhétorique chez Platon et chez Aristote, rapports qui ne sont peut être pas assez précisés parce que ces deux sortes de théories sont étudiées souvent par des spécialistes distincts, et nous avons indiqué déjà, dans notre dernier compte-rendu, ce qui est explicitement exposé dans le présent volume, comment Aristote poursuivait, dans la formation du syllogisme, un double but, théorique pour fonder la science, et pratique pour fournir des armes aux orateurs. — Dans la partie dogmatique de l'ouvrage, nous relèverons particulièrement la réponse au problème, dont nous avions parlé, de la IVe figure. M. M., auquel on ne reprochera pas d'ignorer le texte d'Aristote, se sépare d'Aristote sur ce point, et croit qu'il y a lieu de compléter sa doctrine par l'admission d'une IVe figure. Cette figure est fondée sur un raisonnement qui est une sorte de passage à la limite. Si la mineure est affirmative, le moyen terme est extérieur aux extrêmes et comme tel n'enveloppe pas le petit, mais le petit l'enveloppe; tous deux coïncident et l'on peut dire que, pour cette surface de coïncidence, le moyen enveloppe le petit. De même si la majeure est en E, le moyen et le grand extrême peuvent échanger leur rôle et leur place, sans altération quantitative, en sorte que le grand terme peut devenir sans inconvénient attribut enveloppant par rapport au moyen enveloppé. Il y a donc syllogisme dans la IVe figure lorsque le moyen positif est enveloppé dans l'extension du petit terme et qu'il enveloppe négativement le grand terme, c'est-à-dire dans les deux modes *Fépasmo* et *Frésison*. La distinction que M. M. fait entre ces deux modes, et les trois autres indirects de la Ire figure, est conforme à une différence, signalée par Lachelier et par Prantl, différence qui se remarque surtout dans la réduction différente de ces deux groupes de modes à la IVe figure. Mais, si l'on considère la IVe figure en elle-même, il est bien difficile d'admettre certains modes sans admettre les autres ; en fait, le raisonnement par la IVe figure réussit pour tous, et en droit, on ne voit pas nettement pour quel motif M. M. exclut les trois premiers, surtout pour le mode *Caménès* où il avoue lui-même

son hésitation. Les modes négatifs ont cet avantage de ne pas paraître réclamer la quantification du prédicat dont les autres manifestent avoir besoin, mais c'est là une illusion due à la tradition scolastique, qui quantifie le prédicat des universelles négatives sans avouer qu'elle le quantifie. En réalité il semble qu'on doive ou accepter ou rejeter, avec la quantification du prédicat, l'ensemble de la IVe figure. Quoi qu'il en soit de la solution définitive à intervenir, on voit, par cet exemple, avec quelle réflexion et quelle connaissance des textes, M. Maier a discuté tous les problèmes qui se rapportent à son sujet. Il nous annonce qu'il diffèrera pour un temps indéterminé la composition de la troisième partie de son ouvrage (Apodictique) et c'est dommage.

E. Thouvérez.

Ville de Reims. — Catalogue du Musée Archéologique fondé par M. Théophile Habert. Avec 5 planches hors textes et 110 figures. Troyes, Nouel, 1901. 8, pp. 1-392. Prix 2 francs.

La municipalité de Reims donne un exemple qui mérite d'être suivi en éditant à bas prix le catalogue d'une partie de ses collections. Le Musée Archéologique n'appartient à la ville que depuis 1893 : il lui fut donné à cette date par M. Habert, qui avait formé la collection à Troyes et la continua, après 1893, et jusqu'à sa mort, en 1899, par des fouilles dans la région de Reims. Quelques dons particuliers accrurent ce fonds déjà très riche, mais l'ensemble est l'œuvre de M. H. et une fondation perpétuelle du donateur assure l'enrichissement progressif de sa collection. Ce catalogue, qui comprend 8860 numéros est imprimé d'après ses fiches et, nous dit-on dans la préface, achevé « selon son plan ». Comme l'auteur n'a pu lui donner la dernière main, il serait sans doute injuste d'en rejeter sur lui tous les défauts, mais l'ignorance archéologique dont il témoigne n'a d'égale que le désordre des matières et l'absence de toute division logique. Il serait cruel de multiplier les exemples. Il suffira de noter que les vers gallo-romains de la planche I, p. 22 sont donnés comme de style grec et que deux bustes en terre cuite, représentant des empereurs romains et datant de Louis XV, sont rapprochés des ossuaires rémois à cause de « leur style d'exécution » (3542-3, p. 109). Une table alphabétique des matières aurait seule permis des recherches dans ce fouillis incohérent : elle fait malheureusement défaut et l'on doit se résigner à glaner au hasard les objets de quelque valeur. J'ajoute que l'auteur abuse de la permission qu'ont les archéologues d'écrire mal sa langue. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que les figures forment la partie la plus utile, peut-être la seule utile, du catalogue.

Je crois rendre service en signalant quelques numéros particulièrement intéressants. P. 2, 9-11, trois statuettes en porcelaine égyptienne

qui auraient été trouvées près de Langres. P. 3, 59, *chous* attique. P. 14, 824, pendeloque, grelot en forme de couteau. P. 31, 1160, autel à représentation tricéphale surmonté d'une tête de bélier. P. 53, 1827, manche de patère en bronze avec animaux en relief. P. 57, 1925, peson. P. 67, et passim, plusieurs descriptions de mobiliers funéraires. P. 72, 2281. pl. II, coupe en verre, incisée, trouvée à Reims en 1896, curieux sujet dans le champ, lutte d'"Αταλάντη et d'"Ηιππομέδων (H., au lieu d'Hippomène, déjà connu par Apollonius de Rhodes, *schol.*, I, 769). P. 82, 2549, marque de verrier. P. 84-5, 2635-2651, bractées de cuir avec ornements incrustés en fil de laiton. P. 128, 3814, pot en terre blanche (dépôt calcaire ayant formé des radicelles). P. 130, 3840, vase à terre rouge et à relief. P. 145, 3985, gobelet avec l'inscription *Valeas*. P. 165, 4627, intaille (jeune chasseur). P. 170, 4720 vase en verre incisé, trouvé à Reims, avec chien et lièvre courant, portant l'inscription *a me, dulcis amica, bibe*. P. 173, 4756. P. 4189, 924 marques de verrier. P. 178, 4816, statuette en terre cuite de Dispater. P. 183, 4848-4863, pl. IV, seize miroirs, tous en verre, avec préparation stannifère au revers, découverts à Reims et signalés par M. Berthelot dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences (6 oct. 1897). P. 192, 4961-4990, pl. V, dés et boutons en os. P. 197, 5140, miroir étrusque. P. 198, 5149, peson avec inscription. P. 200, 5184, singe de bronze, servant de chandelier. P. 207, 5272, Minerve en terre cuite. P. 211, 5335, curieuse statuette de Vénus, la main posée sur un enfant au maillot. P. 214-5, cachets d'oculistes. P. 219, 6997, stèles funéraires. P. 220-224, autres semblables, dont plusieurs avec inscriptions. P. 228, 7105, fibule arquée gallo-romaine. P. 235, 7262-3, breloque et collier. P. 237, 244, 245, chandeliers médiévaux. P. 240-1, 7382-4, custodes avec émaux cloisonnés. P. 258, 7653, épi de toiture. P. 261, 7666, gargouille de plomb. P. 267, 7782, gourde en terre rouge. P. 267, 7783, marteaux d'horloge en bois colorié. P. 274-5, carreaux de terre cuite. P. 295, 296, 303, faïences de Fontainebleau, de Lunéville, de Rouen. P. 304-351, intéressants détails sur les faïenceries de la région champenoise.

En dehors de ces pièces de choix, la collection Habert est surtout importante par ses nombreuses poteries gallo-romaines, dont plusieurs portent des marques de fabrique. Un spécialiste devrait en entreprendre l'étude et refaire au moins cette partie du catalogue.

A. de Ridder.

Albert Thumb, **Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus**, Beiträge zur Geschichte und Beurteilung der Κοινή. Strasbourg, Trübner, 1901, VIII-275 p. in-8°. Prix : 7 marks.

« Das vorliegende Buch, dit M. Thumb, dans sa préface, stellt sich die Aufgabe, die Probleme und Desiderata der Κοινή-Forschung zu

skizzieren und einige wichtige Kapitel aus der Geschichte der hellenistischen Sprache teils auf Grund des bisher geleisteten zusammenfassend darzustellen, teils durch eigene Untersuchungen weiterzuführen oder in Angriff zu nehmen. » Le volume contient six chapitres : I. Définition et délimitation de la κοινή. Questions de méthode. — II. Disparition des anciens dialectes. — III. Restes des anciens dialectes dans la κοινή. — IV. Influence des peuples étrangers sur le développement de la κοινή. — V. Différenciation dialectale de la κοινή. Position de la grécité biblique. — VI. Origine et nature de la κοινή.

L'auteur désigne, sous le nom de κοινή, l'évolution de la langue parlée en Grèce, depuis Alexandre jusqu'au sixième siècle de notre ère environ. Il y distingue deux périodes, l'une avant, l'autre après Jésus-Christ. Cette subdivision était-elle bien nécessaire ? C'est douteux. On divise d'abord sous prétexte de commodité, puis un jour vient, où on cesse de donner aux divisions qu'on a faites une valeur purement théorique, et on tombe dans des subtilités comme celle-ci : « Da die κοινή weniger ein Abschluss als der Anfang einer neuen Entwicklung, d. h. die Mutter des Mittel-und Neugriechischen ist... » (p. 10). M. T. tire de cette dernière constatation un argument en faveur d'une excellente théorie, à savoir que la connaissance du néo-grec est indispensable à tous ceux qui s'occupent du grec post-classique, mais cette théorie n'aurait rien perdu à s'appuyer simplement sur le principe largement posé de la continuité du grec, abstraction faite de toute idée de commencement et de fin.

Combien de corrections et combien de *sic* auraient pu être évités, en effet, dans les inscriptions comme dans les textes, si on s'était plus préoccupé des destinées ultérieures de la langue parlée en Grèce. La κοινή présente, il est vrai, des phénomènes, qui lui sont propres, mais souvent aussi les dialectes modernes viennent confirmer ou même révéler l'existence de certaines formes communes. M. T. en donne plusieurs exemples. Je ne suis pas, pour tous, d'accord avec lui. Celui des consonnes doubles surtout me paraît sujet à caution. Mais le principe n'en reste pas moins vrai, et il n'était pas inutile de l'énoncer une fois de plus. Trop d'hellénistes l'ignorent encore : à côté des Hollandais, qui corrigent Polybe d'après la recette attique, l'auteur aurait pu citer ce fait, que de Boor, le savant professeur de l'Université de Breslau, n'a pas hésité à rétablir, dans le texte de Théophane (VIIIe-IXe s. p. C.) τῇ αἰδῷ et ἀπὸ avec le génitif, là où tous les manuscrits donnent τῇ αἰδοῖ et ἀπὸ avec l'accusatif [1].

Après avoir examiné dans quelles conditions se trouvaient les anciens dialectes, par rapport à la κοινή, combien de temps ils ont vécu à côté d'elle, et après avoir suivi, dans les inscriptions, l'extinction graduelle du rhodien, M. T. s'est efforcé de déterminer quelles traces

1. J. Psichari, Annuaire de l'Ec. des H. Et., 1899, p. 38-40.

ces dialectes ont laissées dans la κοινή. Les inscriptions, les papyrus et les grammairiens offrent, à ce sujet, des renseignements concordants : les importations doriennes paraissent avoir été purement lexicologiques ; en revanche, l'influence ionienne a été plus profonde et s'est fait sentir jusque dans la grammaire. Des données complémentaires sur cette question nous sont fournies par les patois modernes. Les néo-grécisants admettent aujourd'hui que ces patois, dans leur ensemble, dérivent de la κοινή, et ce résultat est dû, en grande partie, aux travaux de Hadzidakis. Mais ce savant, depuis une dizaine d'années, a cru devoir s'écarter fréquemment du principe qu'il avait admis : des formes comme σαμαιά = σημαία, ἐφίλασα = ἐφίλησα, φορή = φορά, qu'il considère comme des dialectismes anciens, se seraient, suivant lui, conservées dans les patois modernes, sans passer par la κοινή [1]. M. T., si je le comprends bien, se sépare de Hadzidakis en ce que, d'après lui (p. 81 et suiv.), les formes de cette nature remontent à la κοινή elle-même, celles du tsakonien seul présentant un développement particulier.

Une connaissance plus complète du système phonétique et morphologique des patois modernes — nous savons si peu de chose sur eux aujourd'hui ! — fera, je crois, disparaître beaucoup de ces prétendus vestiges dialectaux, et je serais étonné s'il restait grand chose des soi-disants dorismes du tsakonien lui-même, le jour où on sera en état de dresser la carte linguistique des pays de langue grecque. Le mieux, dans cette question, est donc de laisser faire le temps. Cependant on pourrait, ce me semble, retrancher dès maintenant de la liste des dialectismes donnée par M. T. les deux formes τέτταρες et οὖλος. Τέτταρες, signalé par Krumbacher [2] comme appartenant au village de Saint-Georges (Chio), a toutes les apparences d'une forme recueillie de la bouche d'un maître d'école, aussi bien à cause de l'α que de la désinence -ες. La forme courante, en Grèce, est τέσσερεις, celle de Saint-Georges est τέτσερεις, car, dans le dialecte de ce village, le σ intervocalique aboutit à τσ : ἀσήμι = ἀτσήμι, θάλασσα = θάλατσα. Si, dans le mot τέτσερεις, le groupe ττ a réellement existé à Saint-Georges, c'est qu'il provenait de τσ. Nous sommes donc loin de l'attique. Quant à la forme οὖλος = ὅλος, que M. T., avec Dieterich [3] et Kretschmer [4], est porté à considérer comme ionienne, elle s'explique, je crois, par un changement tout moderne de *o* en *ou*. Ce phénomène est courant en Tsakonie. Une femme de Lénidi, qui me disait οὖλος, me disait aussi προύατα = πρόβατα. Le tsakonien connaît également οὖθι = ὄφις, τ'ούμα = στόμα, πούα = πόδας, σκούντι = σκόρδο, γούνα = γόνα, etc. (Je cite à dessein des exemples de ο accentué). Hadzidakis [5] attribue ce changement à l'influence

1. Hadzidakis, *Einleit*, p. 8 et suiv., 167 et suiv., 437.
2. Dieterich, *Untersuchungen*. p. 297.
3. Dieterich, *Untersuchungen*, p. 298.
4. Kretschmer, Die Entstehung der Koine, Wien 1900, p. 25.
5. KZ. 34 (1895), p. 90.

d'une labiale ou d'une gutturale ; οὖλος, vu la nature de λ, rentre parfaitement dans ce cadre. Et, puisqu'il est ici question du tsakonien, on aimerait savoir comment M. T. explique la disparition de l'ο dans *ἀφίορ = ἀθί (p. 36). Une forme *ἀφίορ, en tsakonien, ne pouvait aboutir qu'à ἀθίε [1].

Outre les influences dialectales qui l'ont formée, la κοινή a subi, durant toute son évolution, l'influence des langues étrangères, avec lesquelles elle s'est trouvée en contact. Au point de vue lexicologique, cette influence a été la même qu'à l'époque classique. C'est dire qu'elle fut minime ; les mots empruntés par la κοινή ne sauraient être comparés pour le nombre à ceux que le grec moderne a pris au turc ou à l'italien. En ce qui concerne la phonétique, l'influence étrangère ne s'est fait sentir que dans très peu de cas : ainsi s'expliquent, par exemple, la confusion des sourdes et des sonores, dans le grec d'Égypte, le développement d'une nasale devant une momentanée, en Égypte et en Asie Mineure, et la prothèse de l'*i*, dans des mots comme ἰστήλη, εἰστρατιώτης, en Phrygie. Les travaux de Deissmann ont nettement établi, d'autre part, que la langue elle-même de la Bible et du Nouveau Testament n'occupait pas, à cet égard, une place particulière dans la κοινή, l'influence hébraïque, dans les Ecritures, se manifestant plutôt dans la tournure générale des pensées que dans le lexique ou dans la grammaire. C'est également l'avis de M.T. qui, une fois de plus, va chercher ses arguments dans le néo-grec, ce qui l'amène à écarter bon nombre des hébraïsmes signalés par Viteau, dans ses deux études sur le grec du Nouveau Testament. L'influence latine ne modifie pas les lignes générales du tableau précédent. Les rapports entre Grecs et Romains ayant été particulièrement intimes, il était naturel que les échanges de mots fussent plus fréquents. Des suffixes latins pénétrèrent même en grec (-ᾶτος, -ῖνα, -οῦλα, etc.), mais par voie lexicologique seulement, et on peut dire que la langue latine, comme toutes les autres, n'a exercé aucune influence directe sur la phonétique, la morphologie ou la syntaxe du grec.

Avec le cinquième chapitre, nous retombons dans les dialectes modernes et dans la grécité biblique. Ce chapitre eût pu être avantageusement fondu dans les deux précédents ; l'auteur aurait ainsi évité quelques redites. Le troisième chapitre du livre (Restes des anciens dialectes dans la κοινή) laissait déjà entrevoir quelles seraient les conclusions de M. T., sur l'origine et la nature de la κοινή. Pour lui, cette langue est de l'attique fortement imprégné d'ionien. C'est l'opinion la plus répandue. Kretschmer l'a combattue récemment, en essayant d'établir que la κοινή était « un mélange surprenant des dialectes les plus divers » [2], mais l'ensemble de son argumentation est peu convain-

1. Vollmöller, *Roman. Jahresber.* pour 1895-1896, p. 361.
2. Kretschmer, *Die Entstehung der Koine.* p. 6.

cant. Ainsi, il constate (p. 11-12), dans certains dialectes anciens, l'existence de datifs en -οις, tels que ἀρχόντοις, ἄνδροις. Il en rapproche θηλείοις, γυναίκοις, etc., dans la κοινή, et γειτόνοι, γειτόνους, etc., en grec moderne. Ces différentes formes ont, en effet, un point commun : elles sont toutes analogiques, et le point de départ de l'analogie a été la coïncidence des génitifs en -ων de la 2ᵉ et de la 3ᵉ déclinaison. Mais rien ne prouve qu'il y ait une filiation entre elles ; cette analogie était assez naturelle pour se produire dans des régions et à des époques diverses, d'une façon indépendante. J'ai pris ici un cas, où le rapprochement entre le grec moderne et le grec ancien était fondé, mais combien y en a-t-il d'autres, dans le livre de Kretschmer, où il ne paraît pas qu'il en soit ainsi, depuis οὖλος (p. 25), dont il a été question plus haut, jusquà *èton* = ἦτον des dialectes du Pont (p. 9), qui nous garderait soi-disant une ancienne prononciation de l'η !

La faute n'en est pas à Kreschmer, mais à la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour, dans les recherches relatives à la κοινή. La nouveauté du sujet et l'intérêt qu'il offre ont excité les esprits, éveillé les impatiences, et on ne s'est pas assez défié des hypothèses risquées, ni des conclusions hâtives. L'ouvrage de M. T. lui-même n'est pas toujours exempt de ce genre de défauts. On sait, par exemple, que, dans certaines régions de la Grèce, le son *i* devient *é* ; voir notamment Hadzidakis, *Einleit.*, p. 350 et suiv. Le phénomène est en train de se produire en ce moment à Mesta, le village le plus méridional de l'île de Chio, où j'ai recueilli des formes comme *tchéris* = κόρης, *kalé* = καλή, *kalétsa*, = καλίτσα (*l* mouillé). C'est là un changement phonétique naturel ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner, si on trouve πεγάδ = πηγάδι, πελός = πηλός, σέπουμαι = σήπομαι, dans les dialectes du Pont. Kretschmer n'en a pas moins fait remonter ces formes à une époque où l'η n'était pas encore devenu *é*. Elles nous conserveraient, d'après lui, une prononciation ionienne et ouverte de l'η, qui coëxistait, au temps de la κοινή, avec une prononciation fermée, d'origine béotienne et thessalienne. M. T. va plus loin encore. Il observe (p. 149) qu'un *i* quelconque (η, ι, υ, οι) peut devenir *é*, dans les dialectes du Pont, et il attribue ce fait à une lutte, qui aurait eu lieu, anciennement, dans ces régions, non seulement entre l'η ionien et l'η commun, mais aussi entre une prononciation fermée de *i* ou de *ü*, propre au grec commun, et une prononciation ouverte de ces mêmes voyelles, propre à l'Asie Mineure. Voilà une conclusion bien hardie.

Il est naturel d'ailleurs qu'un ouvrage, où sont traités côte à côte des questions aussi générales et d'aussi menus détails, prête à discussion sur plus d'un point. On peut d'autant moins en blâmer l'auteur, que les études sur la κοινή en sont, en somme, à leur début. Je souhaite, pour ces études, que le livre de M. Thumb ait un grand nombre de lecteurs. Il le mérite à tous égards.

Hubert PERNOT.

Histoire politique de la Révolution française, origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804), par A. Aulard, professeur à la faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris (Armand Colin), 1 vol. gr. in-8° de xii-805 pages (table des noms de personnes; *erratum*).

L'auteur s'est proposé « de montrer comment les principes de la Déclaration des droits furent, de 1789 à 1804, mis en œuvre dans les institutions, on interprétés dans les discours, dans la presse, dans les actes des partis, dans les diverses manifestations de l'opinion publique. » Les deux objets essentiels de la Révolution, l'égalité des droits et la souveraineté nationale, furent en effet conçus et poursuivis différemment selon les époques. « La conséquence logique du principe de l'égalité, c'est la démocratie. La conséquence logique du principe de la souveraineté nationale, c'est la république. Ces deux conséquences ne furent pas tirées tout de suite. Au lieu de la démocratie, les hommes de 1789 établirent un régime censitaire, bourgeois. Au lieu de la république, ils organisèrent une monarchie limitée. C'est seulement le 10 août 1792 que les Français se formèrent en démocratie par l'institution du suffrage universel. C'est seulement le 22 septembre 1792 qu'après avoir aboli la monarchie ils se formèrent en république. On peut dire que la forme républicaine dura jusqu'en 1804. Mais la démocratie fut supprimée en 1795, par la Constitution de l'an III, ou du moins altérée profondément par une combinaison du suffrage universel et du suffrage censitaire. On demanda d'abord à tout le peuple d'abdiquer ses droits en faveur d'une classe, la classe bourgeoise, et ce régime bourgeois, c'est la période du Directoire. Puis on demanda à tout le peuple d'abdiquer ses droits en faveur d'un homme, Napoléon Bonaparte : c'est la république plébiscitaire, c'est la période du Consulat » (pp. v-vi).

S'il est vrai qu' « il n'est pas, en histoire, de livre qui se suffise à lui-même » (p. viii), il en est quelques-uns, du moins, qui répondent entièrement à leur titre, qui représentent avec exactitude l'état de la science sur leur objet, qui même, à l'occasion, indiquent les lacunes de nos connaissances, les recherches à continuer, les dépouillements à effectuer. L'ouvrage de M. A. est au nombre de ces livres rares : anonyme, il inspirerait au lecteur la même confiance, la même sécurité que si celui-ci ignorait les grandes publications documentaires, les travaux d'ensemble et de détail, les « *Études et leçons* », les innombrables articles dont nous avons aujourd'hui la substance et la moëlle. Point de système, point de théorie préconçue, point d'engouement pour tel héros ou telle victime de la Révolution, nulle idéalisation du peuple pris en bloc, qui dispense d'examiner par quels organes, par quels modes spontanés d'association et d'action, par quelles institutions souvent aussi éphémères qu'indispensables, s'est manifestée la renaissance politique de la France.

Il existe des procédés propres à émouvoir l'imagination et à provoquer l'indignation ou l'enthousiasme, soit que l'historien s'attache de préférence à un personnage ou à un parti, soit qu'il insiste sur les scènes les plus tragiques, soit que dans des cadres arbitrairement disposés, il lui plaise d'accumuler des faits divers aussi insignifiants qu'inédits, sans contrôle ni critique possibles. Ceux qui demandent à l'histoire, tout simplement, des lumières, sauront gré à M. A. d'avoir nettement dégagé « les faits qui ont exercé une influence évidente et directe sur l'évolution politique ». Il n'avait pas à retracer l'histoire militaire, diplomatique, financière. Il était inutile en effet de suivre par le menu les opérations de Dumouriez pour savoir que la victoire de Valmy, connue au moment de l'établissement de la République, facilita cet établissement. De même on conçoit les conséquences politiques de la paix de Bâle, celles du discrédit des assignats, sans être obligé de pénétrer dans le détail des négociations ou des finances de la Révolution. Cette méthode d'abstraction est parfaitement légitime; ce n'est pas tronquer l'histoire, c'est « diviser pour mieux comprendre »; c'est se placer en un point central, d'où l'œil découvre sinon tous les sentiers, du moins les grandes avenues de la perspective historique.

L'ouvrage comporte naturellement quatre parties :

1° de 1789 à 1792, les origines de la démocratie et de la république, c'est-à-dire la formation des partis démocratique et républicain sous le régime censitaire, sous la monarchie constitutionnelle (ch. 1 : *l'idée* républicaine et démocratique avant la Révolution ; ch. 2 : *l'idée* républicaine et démocratique au début de la Révolution ; ch. 3 : bourgeoisie et démocratie ; ch. 4 : formation du *parti* démocratique et naissance du *parti* républicain; ch. 5 : la fuite à Varennes et le *mouvement* républicain, 21 juin-17 juillet 1791; ch. 6 : les républicains et les démocrates après l'affaire du Champ-de-Mars; ch. 7 : depuis la réunion de la Législative jusqu'à la journée du 20 juin 1792; ch. 8 : les prépa-ratifs du détrônement de Louis XVI).

2° de 1792 à 1795, la république démocratique (ch. 1 : chute du trône et établissement de la démocratie; ch. 2 : évolution des idées politiques entre le 10 août et le 22 septembre 1792 ; ch. 3 : établissement de la république ; ch. 4 : la constitution de 1793 ; ch. 5 : le gouvernement révolutionnaire avant le 9 thermidor ; ch. 6 et 7 : les opinions et les partis, Royalistes, Girondins, Montagnards, Dantonistes; ch. 8 : La Montagne victorieuse, Robespierre, Hébert, Danton; ch. 9 : la politique religieuse avant le 9 thermidor ; ch. 10 : la révolution du 9 thermidor; ch. 11 : la décadence du gouvernement révolutionnaire après le 9 thermidor ; ch. 12 : les opinions, les partis, la politique religieuse après le 9 thermidor).

3° de 1795 à 1799, la République bourgeoise (ch. 1 ; la Constitu-

tion de l'an III; chapitre 2 : l'application de la Constitution de l'an III; ch. 3 : les opinions, les partis, la politique religieuse jusqu'au 18 fructidor an V; ch. 4 ...après le 18 fructidor; ch. 5 : chute du Directoire exécutif.)

4° de 1799 à 1804, la République plébiscitaire (ch. 1 : le Consulat provisoire et la Constitution de l'an VIII; ch. 2 : le Consulat décennal; ch. 3 : la politique religieuse; ch. 4 : le Consulat à vie).

Daprès cet aperçu, l'on voit que l'auteur a suivi strictement dans la première partie, et autant que possible dans les trois autres, l'ordre chronologique. Lorsque, pour plus de clarté, il a dû s'en écarter, il n'hésite à se répéter, afin que le lecteur ne perde jamais de vue la connexité des séries chronologiques parallèles (institutions politiques et institutions religieuses, par exemple). Les esprits exclusivement littéraires qui prendraient ces répétitions méthodiques pour des redites et des fautes de composition, se tromperaient du tout au tout. Les sciences d'observation — physique, physiologie, géographie, par exemple — ne procèdent pas autrement. Plus l'objet de la connaissance humaine est complexe, plus ce mode d'investigation et d'exposition est nécessaire.

C'est en vertu de la même rigueur scientifique que l'auteur a réservé tout à fait pour la fin « quelques idées trop générales pour avoir pu trouver place à un moment quelconque du récit et qui ne se dégagent que de l'ensemble des faits » : Aucun individu n'a mené les événements de la Révolution : si le peuple français fut le véritable héros révolutionnaire, c'est à condition de le voir, non à l'état de multitude, mais à l'état de groupes organisés (communes, sections, fédérés, sociétés jacobines, etc.) par les individus ou autour des individus les plus énergiques et les plus capables. — La Révolution ne fut réalisée que partiellement et pour un temps, parce que le peuple français n'était pas assez instruit pour exercer sa souveraineté. — La génération révolutionnaire (1789-1799), n'est pas une génération de géants; elle n'est ni supérieure, ni inférieure à la précédente ou à la suivante; entre deux génies, Mirabeau et Bonaparte, elle ne présente que des hommes moyens. — L'histoire révolutionnaire comprend des tentatives et des actes, soit conformes, soit contradictoires (vu les circonstances) aux principes de la Révolution : de là le sens équivoque de ce mot, et la nécessité de séparer l'idéal et le concret, la fin et les moyens, sans prétendre que la fin ait toujours été conçue de même façon, ni surtout qu'elle puisse justifier tous les moyens employés. — Si Napoléon abolit la liberté, et partiellement l'égalité, il a maintenu, codifié et propagé les résultats sociaux de la Révolution.

Un ouvrage aussi considérable, aussi condensé, est naturellement susceptible d'un certain nombre de remarques de détail, qui n'en sauraient diminer la haute portée. Nous les épargnerions volontiers au lecteur, s'il ne devait les considérer avant tout comme une preuve

de notre attention, et si l'auteur n'avait lui-même terminé par un *Erratum*[1].

---

1. P. 19, l. 25, se conserver, lire : se contenter. — P. 20, note 3, Pb, lire : Qb. — Même page, n. 1. A propos du rôle de T. Paine, que M. Aulard voit tel qu'il est (p. 138 et 551) on peut lire de récents articles de M. Desjardins (*Revue Bleue*) qui exagère l'importance du personnage jusqu'à en faire le principal inspirateur de l'idée républicaine en France. — P. 63, dernière ligne. Le « *Enrichissez-vous* de Guizot » résume peut-être la politique censitaire du régime de juillet, mais ce n'est pas un mot authentique. — P. 75. L'abolition, en fait ou en principe, des impôts indirects de consommation, donc l'extension et la majoration des contributions directes, n'ont-elles pas atténué la politique censitaire de la Constituante en augmentant le nombre des citoyens actifs ? — P. 84, l. 11. Sur l'exclusion des vainqueurs de la Bastille, voir les observations de Dusaulx, *De l'insurrection parisienne,... anecdotes et citations*, VIII P.—91, n.1. La campagne de Rutledge contre les moulins de Corbeil datait déjà de loin, et son « socialisme », (s'il est avéré) me paraît tout de circonstance en 1791. — P. 116. Il est possible que Louis XVI ne soit pas « né fourbe », mais ses rapports avec le Parlement de Paris et la façon dont il disgrâcia ses ministres les plus précieux, nous le montrent constamment tel avant 1789. — P. 174, alin. 3, l. 6. L'auteur est bien bon de critiquer en passant une phrase d'une *Histoire contemporaine* à l'usage des lycées et collèges. Dans ces sortes d'ouvrages, faits pour ménager toutes les opinions, les erreurs pullulent, et les à peu près, volontaires ou non, sont de règle. — P. 239. L'auteur signale le fait, inconnu jusqu'à présent et « très grave », que l'Assemblée électorale de Paris, en 1792, proclama par avance la République que la Convention devait organiser. — P. 241, l. 2 elle les engagea; lire : ils les engagèrent. — P. 259, l. 18, casuels; lire : censuels. — P. 256 et 273. Il me semble que l'expression « ère de l'égalité » doit se rapporter, non seulement à l'établissement de l'égalité électorale, mais aussi et surtout à l'abolition de la royauté et de tout ce qui subsistait encore du régime féodal. — P. 282 et p. 283, n. 2. Sur le rôle de Danton en 1793, quant à l'élaboration de la Constitution, il faut noter : que seul il fit partie et du Comité conventionnel, et du Comité auxiliaire élu aux Jacobins sur sa proposition; que, de ce dernier comité, il fut le seul éliminé avec Chabot (très antifédéraliste aux Jacobins). Il s'y était donc vu isolé. Cet échec ne rend-il pas compte du fait qu'il n'ait pas signé le projet de Condorcet, et convient-il, ici, d'invoquer sa répugnance pour le travail de bureau ? — P. 321, note 2. La noblesse du conventionnel Rovère n'est pas authentique. — P. 376. Il n'est pas aisé de prouver que les Vendéens n'aient pas été, dès le début, aussi royalistes que catholiques : le pape et le roi sont pour eux « les deux moitiés de Dieu », voilà, il me semble, leur véritable foi. — P. 386, l. 16, rester; lire : résulter. — P. 390, l. 13, un parti; lire : d'un parti. — P. 399, l. 5, le partage ; lire : le partager. — P. 408, alinéa 3, l. 6. Entre « la condamnation » et « universelle », suppléer : de la République. — P. 417, signalons, sur les massacres de septembre, une lettre vraisemblablement inédite, en tout cas inconnue, du Comité de correspondance des Jacobins.—P. 426, alin. 6, l. 18. Si l'on peut très bien admettre le mot *socialisme* pour définir certaines doctrines sociales de l'époque révolutionnaire, l'expression rurale « partageux » n'appartient qu'à la langue de 1848. — P. 466. La foi catholique et la foi monarchique sont si intimement associées que, si le projet de séparation de l'église et de l'état déposé par Cambon le 13 nov. 1792 est repoussé violemment, c'est surtout sans doute parce qu'il coïncide avec le procès de Louis XVI et qu'il faut, suivant le mot de Danton, rassurer le peuple au sujet de la religion. — P. 496. Au lieu de dire : « cette Cécile Renault qui avait voulu le tuer », il serait plus juste d'écrire : « qui passait pour avoir voulu » (cf. p. 492). — P. 502. Si la véritable réaction fut bien celle qui avait pour but « d'empêcher l'homme de

Nul doute que l'ouvrage de M. Aulard ne fasse époque. Il est grandement à désirer que tant de résultats définitivement acquis passent dans l'enseignement, non seulement des universités, mais des lycées, des collèges, des écoles. Les formules de l'éducation civique ne disent rien sans cette expérience rétrospective que, jusqu'à un certain point, confère l'histoire sainement comprise.

Ce n'est pas que la période des recherches soit close, pour avoir une base d'opérations mieux assurée. Comme nous l'avons indiqué, l'auteur est le premier à signaler chemin faisant les terrains inexplorés ou insuffisamment reconnus : l'histoire locale (p. 241, alin. 8), le dépouillement méthodique des cartons des archives relatifs au plébiscite de l'an III (p. 531, note), la statistique des fonctionnaires élus et des fonctionnaires non élus dans les places que rendait électives (en principe) la Constitution de l'An III (p. 595), la statistique des ex-conventionnels qui, après la formation des deux Conseils en l'an IV, en sortirent ou y entrèrent par la suite (p. 597), etc. Assez de gens affectent de ne pas tenir compte de ce qu'ils ignorent ou de le supposer connu : et les travailleurs seront reconnaissants de ces précieuses indications à l'homme auquel l'histoire politique, religieuse, morale, sociale de la Révolution doit tant, qu'il pouvait leur sembler en avoir épuisé la matière.

H. Monin.

Raccolta di studi critici dedicata ad Aless, D'Ancona. Florence. Barbèra. 1901. gr. in 8 de XLVIII-791 p. 20 fr.

Après quarante ans de travail, M. A. D'Ancona a pris la résolution, non pas de se reposer (il serait incapable d'un pareil sacrifice), mais de se décharger de la plus lourde partie de sa tâche. Il a abandonné la direction de l'École normale supérieure et ne conserve plus de sa chaire que le cours sur Dante. L'Italie a considéré justement cette

---

penser librement, » et sans doute aussi de parler, d'écrire, on peut la faire dater aussi bien du décret du 4 nov. 1792 punissant de mort quiconque proposerait d'établir en France la royauté, ce qui enlevait à l'opinion royaliste « tout moyen légal de s'exprimer » (p. 370) que des condamnations pour athéisme, etc. de germinal an II. — P. 520, l. 23. lire : « Tout se prépara *pour* une vie. » — P. 521, l. 6 : La loi du 21 nivôse an III qui régla la fête nationale du 21 janvier ne fit qu'appliquer le décret du 18 floréal an II (art. 6), non abrogé. Ce n'est donc pas précisément un élément nouveau ajouté au gouvernement révolutionnaire. — P. 582, l. I, au lieu de « quart », lire : tiers. — P. 696, l. 10. On peut présumer que le projet primitif de Sieyès était connu aux Anciens, au moins des principaux meneurs, et que Daunou n'en fut pas l'unique confident. — P. 740 l. 24. Il est en effet bien invraisemblable que Bonaparte ait connu seulement par l'indiscrétion des journaux — alors domestiqués ou peu s'en faut — la circulaire anti-papiste de Fouché : dès lors l'explication suggérée entre parenthèses est la seule plausible...

détermination comme un événement. M. D'A. est encore autre chose qu'un savant de premier ordre; c'est un maître de premier ordre, parce qu'il n'a pas seulement la science, l'expérience, le goût; c'est une âme fortement trempée, franche, indépendante, énergique et qui ne réduit pas les devoirs de l'homme à l'amour et à l'intelligence du beau; il a plus que personne contribué à bannir de l'enseignement et de la critique les tirades patriotiques, mais son éruditon sévère cherche dans les textes les signes de l'état moral de l'Italie aux divers âges. Dans sa jeunesse, il menait de front les polémiques de presse et les recherches philologiques : il ne s'est jamais bien corrigé de ce vieux péché. Ajoutez qu'il n'a jamais voulu quitter la chaire où il eut l'honneur de monter presque au sortir des bancs, et vous comprendrez l'influence considérable qu'il a exercée sur une notable partie des plus célèbres maîtres qui remplissent aujourd'hui les universités italiennes. Le présent volume atteste cette influence et la gratitude des hommes qui l'ont ressentie. Il s'ouvre par un beau portrait du maître, par une dédicace en style lapidaire qui rappelle les principaux titres de M. D'Ancona sans oublier la dignité de sa vie domestique, et par une liste chronologique de ses écrits. Puis viennent 53 monographies composées par d'anciens élèves ou par des amis. Nous ne pouvons les résumer ni même les énumérer toutes. C'est en faire assez l'éloge que de dire qu'elles sont signées entre autres par MM. Rajna, D'Ovidio, Del Lungo, Novati, Gnoli, Pitrè, Renier, Zumbini, Cian, Flamini, Croce, Farinelli, Gorra, Vitt. Rossi, Crescini, Biadene, etc... L'Allemagne y est représentée par un article, et la France (soi-disant indifférente) par trois. M. Gaston Paris y traite *De la source italienne de la courtisane de La Fontaine*, M. Emile Picot des *Poésies italiennes de Pierre Bricard*, et l'auteur du présent article, sous le titre de « *Un bel libro da fare* », esquisse le rôle efficace joué en France par les réfugiés Italiens de 1814 à 1859. Le volume a été édité avec autant d'élégance que de soin par un libraire lettré qui est pour l'auteur un ami, et dont les habitués de la Société d'Études Italiennes ont pu dernièrement apprécier la spirituelle finesse, M. Piero Barbèra.

Charles Dejob.

A népvandorlas kora. (L'époque de la migration des peuples), par S. Borovszky, — *Az Iszlam*, par J. Goldziher (tome IV de la *Grande histoire universelle illustrée*. publiée sous la direction de H. Marczali. Budapest, 1900. — xvi et 692 p.

Deux grandes librairies de Budapest, la *Société Franklin* et les *Frères Révai* ont lancé, il y a quelques années, une publication destinée à donner à la Hongrie la première Histoire générale qui soit au courant des recherches scientifiques. On sait que l'historiographie magyare, jusque dans ces derniers temps, était éminemment natio-

nale; elle s'occupe, depuis cinquante ans, de recueillir tous les matériaux de l'histoire de Hongrie et a pu donner quelques travaux qui lui font grand honneur. L'*Histoire nationale* de l'Athenaeum, en dix volumes, doit être considérée comme le couronnement de ces études. Mais on ne compte, jusqu'ici, que fort peu d'études de longue haleine sur l'histoire des autres peuples. Il manquait surtout un guide pour les jeunes historiens; ceux-ci, comme le public lettré, devaient forcément avoir recours aux ouvrages allemands ou français. L'entreprise que nous signalons doit combler cette lacune. — Nous n'avons rien de particulier à dire des trois premiers volumes. Tome I (*Histoire des peuples de l'Orient*) est une traduction de l'ouvrage classique de M. Maspéro; tome II (*Histoire grecque*) et tome III (*Histoire romaine*) sont des compilations fort adroites des meilleurs ouvrages parus en Allemagne et en France. Avec le tome IV, l'entreprise devient plus sérieuse. En effet, pendant la migration des peuples, depuis le IVe jusqu'au Xe siècle, l'ancienne Pannonie fut le théâtre d'événements forts importants. Or, les archéologues et les historiens magyars qui se sont occupés de cette époque, ont fait des découvertes qui ont singulièrement élargi le cadre des recherches. M. Borovszky qui, dès ses débuts, s'est occupé de l'histoire des Huns et des Avares et a publié des monographies très précieuses sur certaines villes hongroises, a pu donner dans ce volume dont les neuf chapitres traitent des Celtes, des Thraces, des Germains, des Huns, des Avares, des Slaves, des Magyars et des Byzantins, un exposé qui ne ressemble nullement à ceux qu'on trouve dans les ouvrages allemands ou français sur la même époque. C'est là le principal mérite de son livre auquel il faut ajouter une exposition très claire et un choix judicieux dans l'illustration. On louera surtout ce que l'auteur dit des Huns, des Avares et de l'arrivée des Magyars en Europe. La bibliographie est très complète.

Ce volume contient outre le travail de M. Borovszky un chapitre sur l'Islam jusqu'à la chute des Omaïades (pp. 581-679). Il y a peu d'arabisants en Europe qui soient plus compétents que M. Goldziher pour cette époque. Le distingué orientaliste de l'Université de Budapest en prêtant sa collaboration à ce volume en a singulièrement rehaussé la valeur.

J. Kont.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 août 1901.

M. Salomon Reinach entretient l'Académie des fouilles importantes conduites par M. Vassits, conservateur du musée de Belgrade, dans une station de l'époque

de la pierre polie découverte à Jablanica. Bien que l'exploration soit encore à ses débuts, elle a donné des résultats considérables, entre autres une collection de plus de 80 figurines primitives en terre cuite qui ressemblent à celles qu'on a recueillies, dans des milieux de la même époque, en Bosnie, en Roumanie, en Bulgarie et en Asie-Mineure. La vaste diffusion de l'industrie découverte par Schliemann dans les couches profondes d'Hissarlik reçoit ainsi une confirmation nouvelle.

Le R. P. Lagrange rend compte de la mission qu'il avait reçue de l'Académie pour l'exécution d'un estampage de la mosaïque géographique de Mâdaba.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le sens du mot *orbis* chez les écrivains de l'époque impériale. — MM. Bouché-Leclercq et Weil présentent quelques observations.

Séance du 6 septembre 1901.

M. Eugène Müntz entreprend de démontrer que l'Académie de Léonard de Vinci a réellement existé. Après avoir constaté qu'une telle fondation n'est nullement en désaccord avec ce que nous savons, soit des mœurs du temps, soit des tendances du maître, il insiste sur l'importance de l'inscription *Academia Leonardi Vinci* répétée par Léonard lui-même sur sept gravures différentes.

M. Joret, dans une communication sur les jardins de l'Inde ancienne, montre le caractère particulier qu'offraient les parterres des contemporains de Kâlidâsa. Il donne ensuite une énumération curieuse des principales espèces que nous font connaître les poètes indigènes. On est frappé de leur nombre et de leur variété; mais, à part le lotus, on n'y rencontre aucune fleur herbacée. Les Hindous ne les cultivaient pas plus que les anciens habitants de l'Asie intérieure ou de l'Egypte. M. Joret continue en faisant remarquer le rôle considérable que les jardins jouaient dans la poésie épique et souvent dramatique de l'Inde. Kâlidâsa, Bavabhuti, Cri-Harsha, et tous les auteurs dramatiques obéissent à cette loi, grâce à laquelle M. Joret a pu, à l'aide de leurs descriptions, reconstituer la flore jusqu'ici à peu près inconnue des anciens jardins hindous.

M. Philippe Berger fait, au nom de M. Cartailhac, de Toulouse, une communication relative à l'exploration scientifique et archéologique que ce correspondant de l'Académie vient de faire en Sicile. Dans la collection d'antiquités réunies par M. le chevalier Efisio Pischedda, inspecteur royal des monuments et des fouilles archéologiques à Orestano, M. Cartailhac a relevé une belle inscription phénicienne qui était restée ignorée jusqu'à présent. Jugeant qu'il serait prématuré de tenter aujourd'hui une traduction complète de cette inscription, M. Berger appelle seulement l'attention de l'Académie sur deux points essentiels. Le premier de ces points a trait au vocable du dieu qui occupe la première ligne et qu'il traduit ainsi : « Au Seigneur, au dieu saint (ou du sanctuaire) Melgal, maître de Tyr et d'Arapha ». Le second point a trait aux fêtes éponymes. En résumé, l'inscription de M. Pischedda établit, d'une part, l'existence de liens religieux directs entre Tharros et Tyr, sa métropole asiatique, et, d'autre part, l'existence de liens politiques avec Carthage. Ces différents points et beaucoup d'autres que soulève cette inscription demandent néanmoins à être confirmés par une étude très minutieuse du texte.

Séance du 13 septembre 1901.

M. Salomon Reinach communique une étude qu'il a faite de la crise qui pesa sur la viticulture vers l'an 90 après Jésus-Christ, sous le règne de Domitien, par suite de la multiplication inconsidérée, sous le règne des premiers Césars, des vignobles en Italie, en Gaule et en Asie-Mineure. Dans l'*Apocalypse de saint Jean*, qui fut rédigée en 93, il est fait allusion à cette crise à laquelle Domitien crut porter remède en ordonnant la destruction de la moitié des vignobles provinciaux et en défendant d'en planter d'autres. Avec une hypocrisie qui a trouvé des imitateurs. Domitien alléguait des motifs de « moralité » pour proscrire et restreindre la production du vin dans l'empire. L'Asie-Mineure protesta par la bouche d'un rhéteur de Smyrne, Scopelianos, et obtint, en ce qui la concernait, le retrait de l'ordonnance. M. Reinach croit que cette ordonnance fut partiellement appliquée à la Gaule et que la création de nouveaux vignobles resta interdite pendant deux siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de l'empereur Probus. Ainsi, les Romains protégèrent la viticulture italienne en restreignant la production concurrente, mais ils n'eurent jamais l'idée, restée d'ailleurs étrangère à toute l'antiquité, de recourir aux droits de douane en vue du même résultat.

M. Héron de Villefosse analyse un rapport du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, sur les dernières fouilles faites à Carthage, dans la nécropole punique voisine de Sainte-Monique.

Comme les précédentes, ces fouilles ont été très fructueuses. Au rapport sont joints des dessins et des photographies reproduisant les principaux monuments découverts : stèles, figurines en terre cuite, objets en bronze, parmi lesquels se trouve un vase très élégant, muni d'une anse formée par un groupe de deux hommes nus. Plusieurs rasoirs, en forme de hachette, présentent une décoration gravée, toujours fort intéressante. Un certain nombre de monnaies puniques sont sorties de ces tombes, ainsi que quelques épitaphes fournissant des noms de métiers.

Séance du 20 septembre 1901.

M. Gauckler, correspondant de l'Académie, présente les plans et photographies de plusieurs baptistères byzantins, ornés de mosaïques, récemment découverts en Tunisie, dans les fouilles entreprises par le Service des antiquités, dont il est le directeur. Le plus important et le mieux conservé de ces monuments a été trouvé, en 1899, à Carthage, à peu de distance des thermes d'Antonin. Il fait partie d'une luxueuse basilique qui a été méthodiquement déblayée et qui comprend, en outre, une église à cinq nefs, avec cathèdre réservée à l'évêque dans l'abside et autel au milieu du chœur, des sacristies et les diverses pièces qui constituent le *secretarium*, enfin un *atrium* central. Le baptistère proprement dit se compose d'un oratoire et des fonts baptismaux. La cuve, hexagonale comme celle de la cathédrale de Damous-el-Karita, est plaquée de marbre blanc. Tout l'édifice est pavé de belles mosaïques décoratives et très richement décoré. Les fragments architecturaux recueillis permettent de le reconstituer dans son entier. La basilique, qu'il est impossible d'identifier d'une manière précise, semble avoir été construite sous le règne de Justinien. Elle a été incendiée par les Arabes, au moment de la destruction de Carthage par Hassan en 698. Après avoir donné la description des baptistères de Siagu, de l'Oued Ramel et d'autres moins bien conservés, M. Gauckler conclut qu'en somme, sur onze baptistères relevés jusqu'ici en Tunisie, quatre seulement, dont trois à Carthage même, reproduisent fidèlement les types classiques de l'époque byzantine. Les autres s'en éloignent plus ou moins et présentent des particularités caractéristiques qui prouvent que les architectes africains ne s'astreignaient pas à l'imitation servile des grands maîtres grecs ou romains et réussissaient au contraire, en modifiant les modèles dont ils s'inspiraient, à créer de nouveaux types d'une réelle originalité.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, ne présente pour le moment qu'un simple résumé des travaux qui ont été exécutés par cette École, partie en Asie, partie en Grèce. — M. Homolle communique ensuite une inscription métrique provenant des fouilles de Delphes et ayant servi de dédicace à une statue de Lysandre.

Séance du 27 septembre 1901.

M. Louis Leger communique à l'Académie la lecture qu'il doit faire, le vendredi 25 octobre prochain, à la séance publique annuelle des cinq Académies composant l'Institut. Cette lecture a pour titre : *La bataille de Crécy, d'après les écrivains bohémiens contemporains.*

L'Académie fixe au vendredi 15 novembre prochain la date de sa séance publique annuelle.

M. Clermont-Ganneau étudie un important monument phénicien dont l'original n'a malheureusement fait que traverser Paris ces temps derniers. Il a échappé à nos collections nationales et est entré dans celle de M. Jacobsen, de Copenhague, la fameuse glyptothèque de Ny Carlsberg, qui vaut plus d'un musée d'Etat. Le monument en question est une grande stèle découverte dans les environs de Tyr et représentant, sculpté en bas-relief, un personnage debout, qui fait le geste rituel de l'adoration. La tête est d'un modelé remarquable. Une inscription phénicienne de plusieurs lignes nous apprend que c'est le cippe commémoratif d'un haut dignitaire phénicien, un *rab*, nommé Baalyathon, fils de Baalyathon. Ce cippe est, en quelque sorte, le frère cadet de la stèle d'Amrith, appartenant à M. de Clercq, dont il a été question à l'Académie il y a quelques semaines.

M. Marcel Dieulafoy, poursuivant ses travaux sur les rapports de l'Orient musulman et de l'Espagne chrétienne, s'attache à définir les origines de la jalousie et du point d'honneur qui firent en Espagne tant de victimes et sont restés les grands mobiles de la littérature dramatique de ce pays.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 45 — **11 novembre** — **1901**

Beitræge zur Kenntnis der Babylonischen Religion von Dr Heinrich Zimmern, Heft 3, pp. 129-226, pl. XL-LXXIX in-4, Leipzig, Hinrichs, 1901.

Le nouveau fascicule des *Beiträge zur Kenntnis der Babylonischen Religion* complète la seconde et dernière partie de cet important ouvrage commencé il y a cinq ans environ. M. Zimmern, qui dans le précédent fascicule avait publié et interprété les rituels pour la classe des devins, étudie dans celui-ci les rituels pour la classe des exorcistes et celle des chantres.

Les exorcistes jouaient en Babylonie un rôle dont l'importance est attestée par le nombre si considérable d'incantations parvenues jusqu'à nous. Les textes publiés par M. Z. fournissent les détails les plus précis sur les multiples cérémonies qui accompagnaient la récitation des incantations. D'après l'un des rituels l'exorciste doit à un certain moment enduire avec le sang de la victime le linteau et le seuil des portes : cette pratique magique est particulièrement intéressante par le rapport étroit qu'elle présente, ainsi que M. Z. le remarque fort justement, avec le rite pascal décrit dans l'Exode.

Les chantres paraissent avoir tenu une place beaucoup moins importante que les exorcistes. Les textes publiés par M. Z. nous montrent pour la première fois dans les *zammaru* [1] ou chantres une classe spéciale de prêtres. Le rôle de cette classe sacerdotale (en dehors de la récitation psalmodiée des hymnes) ne ressort pas clairement des fragments de rituel conservés.

Le fascicule se termine par un appendice qui comprend des textes

1. Cette lecture de l'idéogramme *amel* LUL n'est pas certaine ; pour la lecture *nâru* cf. Reisner, *Hymnen*, nº 58, Rev. 71-72 et surtout 83-1-18,1866, Rev. I (PBSA Déc. 1896, pl. III).

se rattachant aux rituels pour la classe des devins. Ces textes sont des recueil de prières adressées aux dieux Shamash et Hadad, patrons de la divination, et destinées à être récitées par les devins pendant les divers actes de leur ministère.

L'œuvre de M. Z. est une contibution très importante à la connaissance de la magie et de la religion babylonienne. Elle constituera l'une des bases les plus sûres pour les recherches d'ensemble sur cette matière si vaste et encore si imparfaitement connue. M. Z., qui est certainement l'un des deux ou trois hommes qui aujourd'hui connaissent le mieux les documents religieux de la littérature cunéiforme, a apporté à ce travail tout ce qu'on pouvait attendre de sa rare science. Les spécialistes trouveront un grand intérêt à la partie lexicographique de son livre et particulièrement à l'interprétation qui y est donnée des termes techniques du rituel magique. Voici, à ce sujet, quelques observations de détail que M. Z. nous permettra de lui présenter en terminant.

L'un des ustensiles sacrés usités par les exorcistes est désigné par BA-AN-GAB-GAB (ou GAB-GAB), groupe de signes que M. Z. estime correspondre à *mupaṭṭiru* et qu'il traduit avec une grande vraisemblance par « Sühnegefäss ». La lecture et le sens de cet idéogramme peuvent être précisés à l'aide du vocabulaire K 4200 [1] dont les cinq premières lignes donnent pour [BA-]AN-GAB les équivalents *na-ah-bu-u*, *pat-tu-u*, *šad-lu-u* et pour [BA-AN-]GAB-GAB les équivalents *šad-lu-u* et *šu-u* (c'est-à-dire *bangabgabbû*). — L'idéogramme désignant, n° 67 l. 4, une espèce de laine, est-il bien SIG-GAN-BAD? Ne serait-ce pas plutôt SIG-GAN-NA. Cf. Sch, 9 (ZA. X pp. 215-216) où SIG-GAN-NA est mentionné parmi divers idéogrammes débutant par SIG-GAN? — Le groupe GI-KIT-MAH doit bien être lu, avec Meissner, *b(p)u-ru-u* et non *she-ru-u* ainsi que M. Zimmern (p. 140, note γ) le suggère d'après Br. n° 2491. Cf. en effet Reisner, hymnen n° 1 Obv. 21-22 où la lecture *b(p)urû* ne peut faire aucun doute.

F. Thureau-Dangin.

Histoire de France, depuis les origines jusqu'à la Révolution, T. II et III. Hachette.

Collaborateur à la grande publication sur l'*Histoire de France* que dirige M. Ernest Lavisse, M. Luchaire a consacré deux volumes à la période d'environ deux siècles et demi qui s'étend de l'avènement de Hugues Capet à la fin du règne de Louis VIII. L'histoire de cette période ne pouvait être tracée par un écrivain plus maître de son sujet. Le premier volume, intitulé *Les premiers Capétiens*, s'arrête à la mort

1. Cf. ZA IV, p. 159.

de Louis le Gros en 1137. M. L. commence avec raison par présenter un tableau de l'état général de la France avant Hugues Capet. Il décrit le régime féodal qui, en dépit de la théorie et du droit, constitue en fait une véritable anarchie ; il énumère les grandes seigneuries qui se sont formées autour de la royauté affaiblie et l'emprisonnent ; il montre enfin l'Eglise engagée dans la féodalité et viciée par elle ; et ce n'est qu'après avoir décrit tous les divers aspects sous lesquels apparaît alors la France, qu'il aborde le règne des quatre premiers Capétiens. On conçoit qu'il ne s'agit pas ici de chercher de l'inédit. Tout a été publié sur ces temps éloignés. L'œuvre de l'historien consiste à relier entre eux les documents connus, à en pénétrer le sens, à en faire ressortir les traits caractéristiques. C'est en quoi excelle M. Luchaire. Il sait, en quelques mots, définir le caractère d'une institution, préciser les tendances générales et l'esprit d'une époque. Des citations, toujours choisies avec soin, aident à la clarté de ses aperçus. Par exemple, quand il parle de la condition des serfs, quoi de plus significatif et aussi de plus saisissant que l'extrait qu'il nous donne d'une charte de 1087, où les moines de Marmoutiers et un nommé Gauthier Renaud procèdent « au partage d'enfants mâles et femelles » appartenant à plusieurs parents ? « Fut exceptée du partage, est-il ajouté, une toute petite fille qui resta dans son berceau ; si elle vit, elle sera notre propriété commune jusqu'à conclusion d'un accord qui l'attribuera à l'une ou l'autre seigneurie. »

A ce régime d'oppression et de barbarie succède enfin un mouvement de rénovation qui, commençant dans la seconde moitié du onzième siècle, embrasse à peu de chose près la première moitié du douzième. Michelet et Renan sont les premiers, si je ne me trompe, qui ont désigné ce mouvement du nom de « renaissance ». Ce terme n'est pas exagéré, et M. L. n'a pas hésité à se servir de la même dénomination. Avant d'entrer dans l'exposé des faits qui marquent cette nouvelle phase de notre histoire, il en indique brièvement les grandes lignes. « Un violent effort de l'Église pour se régénérer et rejeter les éléments féodaux ; la constitution définitive de la monarchie des papes, dont la réforme et la croisade inaugurent le pouvoir universel ; les tentatives de la grande féodalité pour fonder des gouvernements ; la résurrection de la royauté en la personne de Louis VI ; le premier essai d'émancipation du peuple dans les campagnes et dans les villes ; l'éveil de la raison indépendante qui donne un caractère nouveau aux études théologiques et un regain de vigueur à l'hérésie ; les progrès décisifs de l'art manifestés par les premiers chefs-d'œuvre de la littérature en langue vulgaire, par le prodigieux épanouissement de l'architecture romane et par la création de l'architecture ogivale : tel est le spectacle auquel ont assisté les contemporains de Grégoire VII, de saint Bernard et de Louis le Gros. » On ne peut ni mieux résumer, ni mieux dire. Grégoire VII n'appartenant qu'indirectement à son sujet, M. L. a dû

laisser dans la pénombre la grande figure de ce pape qui domine toute la seconde moitié du XIe siècle. Amené au contraire par le cadre qu'il s'était tracé à étudier de près saint Bernard et Louis le Gros, il a su rendre vivantes la physionomie du moine et celle du roi. Le portrait de Louis VI, en particulier, est remarquablement dessiné. M. L. n'a pas manqué, comme on le pense, de préciser le véritable rôle de ce prince, si longtemps faussé par la légende. Dans le chapitre intitulé *Le réveil de la royauté*, il nous fait assister, en quelque sorte, aux premiers pas de cette royauté capétienne, dont les progrès se continueront, à travers les siècles, jusqu'au temps de Louis XIV. Ici encore des textes invoqués à propos et heureusement choisis viennent appuyer les considérations de l'auteur. Tel ce fragment de Suger, où l'on voit qu'en 1124, pour repousser l'invasion d'une armée allemande qui se porte sur Reims, toutes les forces militaires de la féodalité et de l'Église accourent se grouper autour de Louis le Gros. C'est là un phénomène caractéristique, et M. L. dit très justement que, durant quelques jours au moins, le seigneur de l'Ile-de-France a été vraiment le roi de France.

Le second volume comprend les règnes de Louis VII, de Philippe-Auguste et de Louis VIII. C'est dire que la plus grande partie de ce volume est remplie par le règne de Philippe-Auguste. Les documents étant beaucoup plus nombreux que pour la période étudiée dans le premier volume, M. L. entre plus avant dans les faits. C'est ainsi qu'il nous donne le récit détaillé de la bataille de Bouvines. A la vérité, on ne saurait trop s'arrêter sur un fait d'une importance aussi capitale. C'est le premier événement national de notre histoire, et l'on peut dire, avec M. Luchaire, que ce jour-là « une nation est née ». Après plusieurs chapitres consacrés aux rapports de Philippe-Auguste avec la grande féodalité et avec le pape et un chapitre spécial sur son gouvernement, l'auteur considère la société française de la fin du XIIe siècle et des commencements du XIIIe. Il examine tour à tour l'Église, la noblesse, les bourgeois, les paysans. Je ne sache pas qu'on ait encore observé d'aussi près la société française de cette époque. Il y a là des parties neuves et du plus vif intérêt. Il est d'ailleurs inutile de dire qu'on rencontre dans ce second volume les mêmes qualités qui distinguent le premier, j'entends l'heureuse disposition du plan, la clarté dans l'exposition, le choix judicieux des sources, la netteté dans les considérations, et, avec cela, un style ferme et sobre, en un mot les diverses qualités qui font à la fois l'historien et l'écrivain.

Félix ROCQUAIN.

L'Italie du XVIe siècle. Jean des Bandes Noires, 1498-1526, par Pierre Gauthiez. Paris, Ollendorff, 1901. 1 vol. in-8° de 439 pages.

Voici un livre qui n'est pas sans défauts. Le principal est que M. Pierre Gauthiez s'est si bien identifié à son sujet, il connaît si bien ses personnages, le temps et le pays au milieu duquel ils ont vécu, qu'il en arrive à supposer chez son lecteur une science égale à la sienne. Dans cette œuvre touffue, luxuriante, où toute une époque est ramassée et concentrée en six longs chapitres, le lecteur désirerait parfois un fil conducteur. Lui qui n'a pas, comme M. Pierre Gauthiez, vécu, fouillé, rampé,

> ... par ces fonds
> Où le passé s'empoudre aux pesantes armoires,

est parfois obligé de revenir en arrière pour saisir le sens d'une allusion ou retrouver une filiation, et cela lui gâte un peu son plaisir.

Ce plaisir n'en est pas moins très vif, car ce livre a une qualité qui devient de plus en plus rare; il est vivant. Chaque personnage y a sa physionomie propre et que l'on sent ressemblante. Jean des Bandes Noires n'y revit pas seulement par le portrait placé en tête de l'œuvre avec son front de romain, ce « front court, solidement étroit », son nez puissant et hardi, sa bouche dure et serrée, son œil perçant de rapace, sa mâchoire énorme et grasse de jouisseur; par le récit de ses actes, par ses courts billets, d'une netteté si égoïstement volontaire, il est sans cesse en action devant nous. Nous le voyons tel qu'il fut, brave et licencieux, magnifique et cruel, juste et passionné, avec, au fond d'une âme enivrée de la force et de ses jeux sanglants, des lueurs de désintéressement, d'équité et même d'affection. Un beau fauve en un mot, superbe, souple et fort, fait pour plaire à cette Italie de la Renaissance qui admirait toutes les formes de la beauté et où il mourut à vingt-huit ans, ayant usé et abusé de toutes les joies de la guerre et de la volupté, adoré de toutes les femmes, même de la sienne pourtant si délaissée, envié de tous ses compagnons de lutte, admiré des artistes et des poètes et pleuré par ses soldats.

Autour de cette figure, l'auteur en a groupé d'autres non moins vivantes, depuis la mère, cette Catherine Sforza qui répondait : « Tuez-les, j'en ai plein le ventre ! » à ceux qui la menaçaient de massacrer ses fils, jusqu'à la femme, cette douce et délicate Marie Salviati; depuis l'Arétin cynique jusqu'au bon curé Fortunati, si occupé à remplir l'escarcelle toujours vide du héros.

Je me résume. Ce livre gagnerait à être élagué et éclairci, mais en l'écrivant M. Pierre Gauthiez a fait une œuvre que tous les professionnels trouveront profit à consulter, que tous ceux que séduit l'Italie tragique et passionnée du XVIe siècle auront grand plaisir à lire.

Louis Farges.

Johann Jakob BODMER. **Denkschrift zum CC. Geburtstag, 19 Juli 1898,** veranlasst vom Lesezirkel Hottingen und hrsg. von der Stiftung von Schnyder von Wartensee. Zurich, Alb. Müller, 1900, in-4°, XII et 418 p.

Ce beau livre, joliment imprimé, accompagné de nombreux portraits (dont un du jeune Gœthe qui n'était pas connu jusqu'ici, p. 69) a été publié à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de Bodmer et, comme on lit dans l'avant-propos, c'est un livre qui « sur une base scientifique, peut être important pour les amis de la littérature comme pour les critiques de métier ». Hans et Hermann Bodmer retracent la vie de Bodmer et énumèrent ses œuvres; cette biographie exacte et complète sera la bienvenue. Mlle Hedwige Waser décrit avec charme la maison de Bodmer, ses entours et ses hôtes. Hunziker nous représente Bodmer dans son principal rôle, celui de « père des jeunes gens » et de directeur, d'excitateur de la Société historique-politique. Gustave Tobler analyse et apprécie les pièces politiques de Bodmer; son travail est intéressant, très fouillé, rempli de citations; il insiste notamment sur le *Guillaume Tell* qu'il n'hésite pas à traiter de bousillage, mais il remarque que le bon vieux Bodmer a été des premiers à admirer Shakspeare et les Grecs, à traiter des sujets nationaux. Louis Betz étudie Bodmer dans ses rapports avec la littérature française : il montre d'abord l'influence de la France sur le jeune homme, donne des exemples de son style semé de mots allemands (« ein Potpourri Stil »), assure que Bodmer était « plongé jusqu'au cou dans les idées françaises » et n'a jamais pu s'arracher aux règles du classicisme français; il suit ensuite, comme il dit, les traces des grands écrivains de la France dans les œuvres de Bodmer, et résume ses jugements sur notre littérature; il conclut enfin que Bodmer n'a été nullement « gallophage » et n'a nullement introduit l'influence anglaise aux dépens de l'influence française. Faut-il donc dire dorénavant avec Louis Betz que Bodmer était un « Popularisator » efficace du goût français, qu'il s'incline comme Gottsched devant le catéchisme de Boileau et de Fontenelle, mais que pour Bodmer le génie français est un ami et pour Gottsched, un maître? Sans doute, mais en atténuant la thèse de M. Betz et après avoir lu ce que dit Th. Vetter, dans ce même volume, des rapports de Bodmer avec la littérature anglaise. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que Th. Vetter traite ce sujet; il l'avait abordé dans son étude sur Henri Waser et dans son travail sur Zurich et les Anglais. Il étudie les sources anglaises des écrits de Bodmer qu'il passe successivement en revue, il examine ses traductions de l'anglais, il cite nombre de passages que Bodmer imita des Anglais ou leur emprunta, et, ainsi qu'il s'exprime, il fait ainsi contre-poids à l'assaut livré par Betz. Une étude, placée entre celle de Betz et celle de Th. Vetter, concerne Bodmer et la littérature italienne. L. Donati y expose les relations du Zurichois

avec le comte bergamasque Calepio et ses jugements sur Dante. Il nous apprend que Bodmer publia le *Paragone* de Calepio accompagné d'une préface latine, ainsi qu'une traduction de ses lettres sur le goût, et il a trouvé dans un journal zurichois de 1763 une longue appréciation de Dante qu'il attribue avec raison à Bodmer et que les « Danteforscher » lui sauront gré d'avoir reproduite.

A. C.

Quellen zur Geschichte des Zeitalters der franzœsischen Revolution, hrsg. von Hermann HUEFFER. 1er volume, Guerres de 1799 et 1800. XVII et 556 p. 1re moitié du 2e volume. 190 p. avec carte. Leipzig, Teubner, 1900.

Cette nouvelle publication de l'éminent professeur ne peut manquer de trouver un accueil empressé. Il l'avait entreprise depuis plus de trente ans ; mais il n'a pas voulu « retenir plus longtemps la provision amassée ».

Il suffit de mentionner le contenu des volumes déjà parus pour montrer l'importance de la publication. Le premier volume contient : 1° une introduction fort instructive tant sur les archives d'où M. Hüffer a tiré ses documents que sur la guerre de 1799; 2° une relation du feld-maréchal lieutenant Auffenberg sur l'invasion des Français dans les Grisons en 1799 ; 2° un *Journal* de la marche des Russes ; 3° une seconde relation d'Auffenberg sur les opérations de Souvorov ; 4° une relation raisonnée de la marche de Souvorov (en français) ; 5° remarques sur la constitution de l'armée russe et les événements de 1799 avec deux annexes (sur Souvorov et Journal de Denisov) ; 6° le jugement de Kosciusko sur les troupes russes ; 7° 341 lettres sur la campagne de 1799. Le *Journal* de la marche des Russes (n° 2) qui doit être de Weyrother, nous semble le document le plus important du recueil. Mais, parmi les 341 lettres que M. H. a extraites des archives viennoises (correspondance de l'archiduc Charles avec l'empereur, ses généraux et Souvorov, lettres de Mélas au conseil aulique, rapports du comte Dietrichstein sur les événements du mois d'août, lettres de Bellegarde sur les conférences de Prague, documents autrichiens sur la reddition d'Ancône), il y a aussi nombre de pièces intéressantes. On ne peut que signaler ici tout ce qui a trait aux ravages de l'armée russe, presque aussi terrible pour ses amis que pour ses ennemis, et à Souvorov. Le général russe est sévèrement jugé par ses alliés qui l'accusent de faiblesse, de perfidie, de démence ; il reste à table de neuf heures du matin à midi, puis dort jusqu'au soir ; il ne parle qu'avec mépris des Autrichiens et, malgré ces bravades, ne veut rien entreprendre sans leur appui. L'appréciation la plus terrible peut-être est celle de lord Minto qui le regarde comme le fou le plus dangereux qu'on ait laissé jamais en

liberté, comme le plus ignorant et le plus incapable des officiers, mais, ajoute Minto, « il n'est pas assez fou pour ignorer qu'il doit ses succès aux Autrichiens et il refuse de marcher sans eux ».

Le premier fascicule du deuxième volume qui a pour titre *La bataille de Marengo et la campagne italienne de l'année 1800*, renferme quatre relations de Marengo, dont trois inédites : 1° celle de Stutterheim, vive, ardente, propre à faire sur le lecteur une impression profonde ; aussi fut-elle la principale source du capitaine Mras, auteur d'une étude qui parut dans la *Revue militaire autrichienne* et qui, traduite en français dans le *Mémorial de la guerre*, a été mise à profit par nos historiens [1] ; 2° celle de Neipperg, fort habilement faite et qui donne de très intéressants détails sur les incidents et les pourparlers qui suivirent la bataille ; 3° une autre relation de Neipperg qui raconte sa mission à Paris où il accompagna, au mois de juillet 1800, le comte de Saint-Julien, mais il conclut avec mélancolie (car sa mission lui valut trois mois de prison) qu'un militaire ne doit pas se mêler de diplomatie, que « les bases des deux métiers diffèrent totalement », que « la droiture de l'un sied mal à la tortuosité de l'autre » ; 4° un récit des événements militaires qui se passèrent en Italie dans les années 1800 et 1801 par Hohenzollern. De ces relations, notamment des deux premières, et pour ne prendre que ce qui concerne Marengo, il résulte que la défaite des Autrichiens doit être attribuée à leur cavalerie qui resta inactive ou qui se sauva sans combattre devant Kellermann ; aussi le régiment qui donna le signal de la fuite (dragons de Liechtenstein) fut-il plus tard rayé de l'armée. On peut même croire avec Stutterheim que la bataille fut un instant perdue pour Bonaparte et si bien perdue que la garde consulaire était, pour la plus grande partie, avec ses quatre canons, prisonnière de guerre (p. 82). De là l'inexacte relation de Marengo, rédigée exprès sur l'ordre du premier consul.

On ne saurait trop louer le soin et le savoir de M. Hüffer. Ici, comme toujours, il s'est acquitté de sa tâche avec une extrême conscience et une scrupuleuse minutie. Il ne se borne pas à nous faire connaître les personnages dans de précieuses notices et à rectifier au passage des dates, des chiffres et des noms. Il étudie complètement chacune des relations qu'il publie. Dans ces deux volumes, de même que dans ses précédentes publications, il se montre impartial, toujours préoccupé de trouver la vérité, exact jusque dans le moindre détail. On accueillera avec la plus vive reconnaissance ces sources autrichiennes qui jusqu'ici étaient moins connues, moins utilisées que les sources russes et françaises, et l'on souhaitera que l'infatigable historien conserve longtemps encore sa verdeur et sa force,

1. Il y a deux rédactions de la relation de Stutterheim ; M. Hüffer les donne toutes deux, la rédaction postérieure dans le texte, la première en note.

qu'il puisse, malgré la faiblesse de sa vue, mener à bonne fin l'entreprise si bien commencée.

A. C.

Ludwig GEIGER, **Das junge Deutschland und die preussische Censur.** Berlin Paetel, 1900, in-8°, 250 p.
— **Therese Huber.** 1764 bis 1829. Leben und Briefe einer deutschen Frau. Stuttgart, Cotta, 1901. In-8°, 436 p.
— **Gœthe-Jahrbuch,** 22ᵉ vol. Francfort-sur-le-Main, Rütten et Lœning. 1901. In-8°, vi et 312 pp.

On trouvera dans le premier de ces ouvrages nombre de renseignements inédits, tirés surtout des archives de Berlin, sur la Jeune Allemagne. C'est ainsi que M. Geiger éclaire d'une lumière nouvelle les rapports de Heine, de Gutzkow, de Wienbarg, de Mundt avec la censure prussienne. La censure défendit la vente de plusieurs ouvrage de Heine, de la *Wally* de Gutzkow, des *Aesthetische Feldzüge* de Wienbarg, de la *Madonna* de Mundt. Mais celui qui eut le plus à souffrir de la censure prussienne, ce fut Henri Laube ; il passait non seulement pour un libéral, mais pour un criminel politique, et il avait été de la *Burschenschaft ;* aussi est-il le seul de la jeune Allemagne qui ait fait connaissance avec les juges d'instruction et les geôliers de la Prusse. M. G. reproduit les renseignements que Laube donna sur lui-même dans ses interrogatoires et les contrôle avec ses *Souvenirs.* Laube a évidemment, devant le juge, omis tout ce qui pouvait avoir pour lui de fâcheuses conséquences et représenté mainte chose sous un jour avantageux ; mais, malgré ses efforts, il fut condamné à la prison, et bientôt, le 10 décembre 1835, parut la décision fédérale par laquelle tous les gouvernements s'engageaient à empêcher la propagation des écrits de Heine, de Gutzkow, de Wienbarg, de Mundt et de Laube. La Prusse alla plus loin : elle les interdit par un édit en alléguant qu'il fallait agir avec vigueur contre cette jeune littérature qui combattait la religion révélée et provoquait au plaisir des sens. Mais elle revint de sa sévérité ; peu de mois après elle ne défendit que les écrits qui auraient échappé à sa censure, et elle nomma deux censeurs chargés spécialement de surveiller la Jeune Allemagne, John et le suppléant de John, Grano. Que firent alors nos écrivains? Heine était en France, et Wienbarg ne produisit presque plus; les trois autres, Laube, Mundt et Gutzkow, s'efforcèrent par tous les moyens de se soustraire à l'excommunication prononcée contre eux ; ils déclarèrent qu'ils étaient revenus de leurs opinions, Laube en reniant ses amis avec mépris, (et ici encore, M. G. le prend en flagrant délit de mensonge dans ses *Souvenirs*), Mundt en protestant de sa soumission — et M. G. le traite de lâche — Gutzkow avec assez de fierté, mais non sans verbiage. L'avènement de Frédéric-

Guillaume IV en 1840 leur rendit espoir et confiance; ils firent de nouvelles démarches, et à la fin de 1843 les mesures d'exception prises contre la Jeune Allemagne étaient abolies. Treitschke a donc eu tort de dire qu'il n'y avait pas eu de persécution sérieuse. Deux de nos jeunes écrivains firent de la prison; tous durent changer un instant de direction, durent accepter de la vile besogne, durent s'humilier, s'abaisser. M. G. a bien fait de retracer complètement ce triste épisode » de la littérature allemande, et son récit se lit avec grand intérêt.

On lit pareillement avec intérêt et profit l'étude de psychologie et d'histoire littéraire que M. G. a fait paraître sur Thérèse Heyne, la femme de Georges Forster et de Huber. Il a consulté sur elle une foule de documents inédits qu'il énumère dans sa préface, et il nous donne la première biographie complète de cette Thérèse si intelligente, si vaillante, si remarquable à tant d'égards, et souvent si méconnue. Il a divisé son ouvrage en dix chapitres. Il retrace d'abord l'enfance de Thérèse qui fut négligée et assez malheureuse (voir le témoignage terrible qu'elle porte contre sa mère, qui eut pour amants Gotter et Forkel, pp. 3-4), puis sa jeunesse, ses années de pension, ses lectures, ses relations avec les professeurs et les étudiants de Goettingue, ses amourettes avec Schulenburg-Wolfsberg, Stadion et autres *Bübchen*, ses fiançailles avec Forster, son voyage à Gotha qu'elle entreprend pour fuir un jeune Wrede qu'elle craignait de trop aimer, l'amitié singulière qu'elle noue avec Meyer, ce beau et séduisant Meyer dont les femmes ne pouvaient se passer. Vient ensuite le récit de l'existence de Thérèse, devenue Mme Forster, à Vilna et à Mayence, de la sourde mésintelligence qui survient entre les deux époux, de la passion que Huber fait naître dans le cœur de Thérèse. Pendant que Forster devient citoyen français, sa femme vit à Strasbourg, puis à Neuchâtel; après la mort de Forster, elle épouse Huber, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé, et dont elle parle comme d'un ange, et dès lors elle est heureuse jusqu'à ce qu'à la fin de 1804 elle perde son second mari. M. G. analyse avec de très copieuses et intéressantes citations la correspondance de Mme Huber. Il reproduit les curieux portraits qu'elle a faits de Benjamin Constant et de Mme de Charrière, d'Iffland, de Mme de Staël, et un grand nombre de ses jugements littéraires qui ne sont nullement à dédaigner. Il apprécie ses romans et ses travaux littéraires. Peut-être la dernière partie de l'ouvrage est-elle moins attachante que la première; les enfants de Thérèse ne nous sont pas aussi sympathiques que leur mère, et leur destin nous laisse assez froids. Mais M. G. nous montre combien Thérèse fut dans son veuvage courageuse et digne, et il a très finement jugé dans ce volume Forster, Huber et son héroïne. Sa conclusion est excellente, et son livre — accompagné d'une liasse de références et d'un index — est un des meilleurs qu'il nous ait donnés.

M. Geiger dirige toujours l'*Annuaire de Gœthe* et nous pouvons ajouter au compte rendu de ses deux livres sur la Jeune Allemagne et sur Thérèse Huber l'analyse du vingt-deuxième volume du *Gœthe-Jahrbuch*. Ce tome contient, entre autres « inédits » de Gœthe; une traduction d'un passage du chant VII de l'Odyssée, des pensées sur la liberté et l'égalité, une correspondance avec Conta et des lettres à Zelter, un long passage du *Journal* de la belle et naïve Lili Parthey qui raconte son « extase » après avoir vu Gœthe et reçu de lui deux baisers — et, de fait, la conversation du poète avec Mlle Parthey a été infiniment variée et intéressante, et l'on comprend l'enthousiasme de la jeune fille. — Parmi les articles de fond, citons des conférences de Th. Creizenach (*Gœthe als Befreier*), de Veit Valentin (*Gœthe franc-maçon*), de Max Morris (*Méphistophélès*), d'E. Kilian (*Une représentation du Goetz d'après l'édition de 1773*), de Rod. Hildebrand (*les lieds de Gœthe*), d'Ad. Stern (*Gœthe et Dresde*), de W. Stieda (*Gœthe et la manufacture de porcelaines d'Ilmenau*). On trouvera dans les Mélanges plusieurs notes curieuses, sur *Clavigo* à Vienne, sur le *Roi des aulnes*, sur la critique que Senckenberg fit de *Werther*, et des notices nécrologiques sur Martin Schubart, Nietzsche (et ses rapports avec Gœthe), Veit Valentin. A la fin du volume, après l'index, a été reproduit le discours prononcé par R. M. Meyer dans l'assemblée générale du 1er juin et qui avait pour sujet *Gœthe psychologue*.

A. C.

Étude de littérature et d'histoire par Albert Sorel, de l'Académie francaise. Paris, Plon. 1901. In-8°, 278 p. 3 fr. 50.

Ce n'est pas le premier recueil d'études que publie M. Sorel. Il a déjà fait paraître des *Lectures historiques* et deux volumes d'*Essais d'histoire et de critique*. Le recueil qu'il nous donne aujourd'hui, porte le titre d'*Essais de littérature* et la littérature y est, en effet, largement représentée. M. S. montre que Guillaume Guizot a eu tort, dans son *Montaigne*, de regarder comme pernicieuse l'influence de l'auteur des *Essais ;* il loue le *Pascal* de M. Boutroux et, parlant à son tour des *Pensées*, il assure qu'il n'y a « nulle part tant d'ouvertures sur l'homme qu'en ce pays-là »; il compare Taine et Sainte-Beuve, Taine « grand constructeur », Sainte-Beuve « admirable collectionneur »; il analyse avec finesse les causes de la mauvaise humeur qu'avait Sainte-Beuve contre les historiens philosophes; il fait voir ce que Maupassant doit à la terre normande. L'histoire a naturellement la plus grande part : M. S. apprécie le *Basile* de M. Schlumberger, le *Nointel* de M. Vandal, le *Drame des poisons* de M. Frantz Funck-Brentano, la *Comtesse Potocka* de M. C. Stryienski, le *Napoléon* de M. Frédéric Masson, le *Waterloo* de M. Houssaye, le *Blosseville* de M. Louis Passy; il expose

de la façon la plus vive et la plus intéressante l'impression qu'il a gardée de la lecture de la campagne de Russie « où l'homme n'a jamais paru plus grand et plus misérable à la fois, plus douloureux et plus héroïque »; il étudie le maréchal de Castellane, militaire par dessus tout, parlant des hommes avec une parfaite liberté d'esprit, prenant sur son carnet des notes très précieuses pour l'histoire de la société française; il conclut des *Souvenirs* de M. d'Haussez que la Restauration était vouée à une chute inévitable, mais qu'il faut corriger cette lecture par celle du sage et véridique Viel-Castel; il juge les *Mémoires* de Bismarck « où s'étale le maigre canevas sur lequel se brodent les grandes actions de l'histoire », où l'on voit « par quels motifs subalternes se décident les affaires que les peuples ne trouvent peut-être si magnifiques que parce qu'ils les payent de leur sang, tout ce qu'il y a de gauche et de boiteux dans la marche des souverains et de leurs ministres, de combien de misères est faite l'œuvre de l'homme d'état, misères du métier à apprendre parmi les petites affaires et les petites gens, misères du métier à exercer au milieu des jalousies, des intrigues de la cour, de la résistance sourde des rivaux, des incertitudes du maître ». Tous les lecteurs et admirateurs de M. S. accueilleront avec joie ce nouveau volume d'un contenu si varié. Ils y trouveront de l'excellente critique littéraire, de jolis croquis normands — comme l'étude sur le Honfleurais Eugène Boudin — des vues perçantes sur l'histoire, et une foule d'idées, de pensées suggestives, car M. Sorel, comme il le dit (p. 212), se laisse aller à méditer, et tout cela exprimé dans une langue originale, vigoureuse et vivante.

A. C.

Frantz Funck-Brentano. **La mort de la Reine (Les suites de l'affaire du Collier)**, d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis. Paris, Hachette, 1901. In-8°, 262 p.

Les lecteurs de l'*Affaire du Collier* ne pouvaient manquer de désirer connaître « la destinée ultérieure des personnages mêlés à l'intrigue ». Ils ne reprocheront pas à M. Frantz Funck-Brentano de les avoir fait languir. Trois mois ne se sont pas écoulés depuis que j'ai rendu compte à cette place du premier volume, et j'ai déjà l'agréable mission d'annoncer le second.

Sans assurer à ceux qui l'attendaient qu'ils y trouveront l'exceptionnel attrait qu'offrait le récit d'un drame si mouvementé, je puis leur prédire qu'ils s'intéresseront vivement aux *suites* de l'aventure. L'écrivain a mis tous ses soins à atteindre ce but. Information judicieusement puisée parmi de multiples sources, mise en œuvre experte, style imagé et haut en couleur, tour à tour ferme, ironique ou ému suivant les situations, toutes les qualités apportées dans le développement de l'intrigue se retrouvent dans l'exposé de l'épilogue.

C'est qu'elle est de conséquence, aux yeux de l'historien, cette suite de l'Affaire du Collier. M. F.-B. pense, comme Napoléon, Mirabeau, Gœthe et les mieux renseignés des érudits contemporains, que l'impopularité de Marie-Antoinette pendant les dernières années de son règne et la haine implacable dont elle fut poursuivie par les révolutionnaires, ont leur origine dans cette affaire. Dès lors, les fausses accusations de tout genre redoublèrent contre cette malheureuse victime et la calomnie réussit si complètement à la rendre odieuse qu'un peuple entier, inconnu d'elle et sans la connaître, s'accorda pour faire de sa mort le plus affreux des martyres. Il y a sans doute peu d'inédit dans le chapitre où M. F.-B. redit, lui centième, la réunion de tortures physiques et morales qui accablèrent à la fois la femme, la reine, l'épouse et la mère, mais tout ce qui, dans ce déchirant événement, est fait pour instruire, édifier et attendrir, y est éloquemment résumé, et l'on est remué par ces accents auxquels ne font pas tort les pages superbement indignées d'écrivains antérieurs. Aussi, lorsqu'après avoir lu ce poignant supplice, on resonge aux autres personnages de l'Affaire du Collier, dont M. F.-B. achève de retracer la carrière et de peindre l'âme dans le même volume, on a le cœur soulevé de mépris et de dégoût. Comment s'apitoyer sur la fin pourtant si lamentable de Jeanne de Valois de Lamotte, l'abjecte coquine qui s'y reprend à deux fois pour amonceler dans des livres écœurants de perversité, les plus orduriers mensonges sur la vie de Marie-Antoinette? Leçon pour tous les temps : le même peuple qui devait martyriser la reine, considérait Jeanne de La Motte comme la victime d'une erreur judiciaire dans le procès du collier! Bien plus, des gens de cour, Marie-Antoinette elle-même, peut-être, faisaient évader de Sainte-Pélagie cette créature satanique et l'envoyaient en Angleterre où elle écrivait ses scandaleux ouvrages.

C'est là qu'elle retrouva Cagliostro. Le plaindra-t-on aussi celui-là? Par la plus étrange destinée, ce charlatan cynique que tant de friponneries n'avaient pu priver de la liberté, meurt dans une prison du Saint-Office, condamné comme franc-maçon. M. F.-B. flétrit les moines qui tuent un homme pour ses opinions. Bien. Mais quel dommage que le baron de Breteuil n'ait pas fait disparaître plus tôt ce faux comte dont il devait être finalement la victime, et qu'il avait exactement identifié avec un coquin de Sicile, Joseph Balsamo, futur héros d'Alexandre Dumas!

M. F.-B. consacre quelques pages à Toussaint de Beausire, mari de la pseudo-baronne d'Oliva. Il l'appelle un « type moyen de révolutionnaire » et l'assimile à Mirabeau, à Carnot, à Saint-Just et à Robespierre. Il a raison de craindre qu'on n'accueille pas aisément ce jugement.

Ce n'est qu'après avoir raconté la mort de la reine que l'historien se ressouvient du cardinal de Rohan qui lui est toujours sympathique

et qui termine sa vie dans son diocèse en faisant le bien, et du mari de Mme de La Motte, Lamotte-Collier, devenu policier, mais resté escroc. Les articles relatifs à ces deux personnages semblent ternes à la fin d'une œuvre où les précèdent de vigoureux portraits et un si intéressant récit.

A mon avis, M. Funck-Brentano qui, joint à son talent d'historien des qualités de romancier et de dramaturge, aurait dû intervertir l'ordre de ses derniers chapitres et finir par la mort de la reine. Par cette disposition, il eût donné un mérite littéraire de plus à son beau livre, dont plusieurs chapitres sont entièrement nouveaux.

J. Chavanon.

Erich Marcks. **Kaiser Wilhelm I,** 3e édition augmentée. Leipzig, Duncker, 1899, xviii-407 pp. in-8°.

C'était d'abord un article de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, un article considérable, il est vrai, et qui avait été remarqué. L'article agrandi est devenu un livre en 1897, et en voici la 3e édition, remaniée et augmentée (407 pp. au lieu de 370).

Ce serait beaucoup trop peu de dire que c'est la meilleure biographie de l'Empereur Guillaume (les autres ne peuvent même pas être comparées à celle-ci, tant elles sont d'un ordre inférieur). Et ce ne sera certainement pas trop de dire que c'est un des plus solides travaux qui existe en histoire contemporaine.

Un ouvrage de ce genre présentait bien des difficultés; M. Marcks les a toutes vaincues; et d'une façon si aisée qu'on ne les aperçoit pas en le lisant. C'est à la réflexion seulement qu'on découvre tout ce qu'il a fallu de science, de critique, de discernement, de tact et de sûreté de jugement pour produire une œuvre aussi accomplie.

La masse des matériaux était énorme. M. M. a lu tous les documents imprimés (son dernier remaniement lui a permis de profiter de la publication des souvenirs de Bismarck et du journal de M. Busch). La mode — qui paraît devenir générale dans la littérature historique allemande — des livres d'histoire sans aucune note au bas des pages lui interdisait d'indiquer ses références. Il y a suppléé, à la fin de l'ouvrage, par une bibliographie critique des sources divisée suivant les chapitres, et il a mis dans ces 12 pages tant de renseignements et de remarques qu'il devient possible de retrouver sur quels documents et quelles raisons critiques s'appuie chacune des affirmations de son texte. Il a donné là un modèle qui peut servir de solution à un des problèmes pratiques les plus embarrassants dans la rédaction de l'histoire contemporaine.

De ces sources, les plus instructives pour l'histoire personnelle de Guillaume, ce ne sont pas les actes officiels, les écrits militaires, les

biographies officieuses; ce sont les lettres privées et les recueils de souvenirs, surtout ceux de Gerlach, Roon, Bernhardi, Bismarck. Les documents de ce genre sont remplis d'appréciations subjectives et de menues erreurs qui les rendent très dangereux. M. M. les a traités avec une critique prudente et ferme en les contrôlant par une comparaison continue. Je signale en particulier les remarques critiques sur les sources de la Révolution de 1848, sur les négociations avec le duc d'Augustenbourg en 1864 et avec la France en 1866, sur le journal du roi de Roumanie (négociations avec l'Espagne).

L'histoire personnelle de Guillaume a été si intimement mélangée à l'histoire de la Prusse, puis de l'Empire, qu'il était difficile de la dégager. M. M. a pourtant réussi à écrire une biographie où il n'est jamais question que de son personnage et où jamais on ne cesse de comprendre les évènements dans lesquels ce personnage a vécu et le rôle personnel qu'il a joué.

Le héros n'était pas de ceux qui rendent facile la tâche de leur biographe. Guillaume a été un honnête souverain et un chef d'armée correct, sans aucune espèce de génie d'aucun genre; il est bien difficile d'intéresser pendant 400 pages aux actes d'un homme si universellement moyen. Le voisinage de Bismarck aggrave encore l'impression par le contraste, on a peine à écarter la comparaison avec Louis XIII éclipsé par Richelieu. Et quand le biographe est un sujet fidèle et un fonctionnaire royal, c'est une opération délicate de combiner le respect du souverain avec le respect de la vérité. M. M. s'en est tiré sans jamais rien sacrifier de son devoir d'historien. On peut voir — p. 28 à propos d'un amour de jeunesse pour la princesse Radziwill, p. 71, à propos de l'exil du prince en mars 1848, p. 111 à propos de son évolution vers le libéralisme en 1854, et surtout dans les chapitres sur les relations entre Guillaume et Bismarck — avec quelle discrétion M. M. laisse entrevoir ce qu'il ne serait pas séant de dire en propres termes. Peut-être même a-t-il été trop discret sur un point qu'il indique en quelques mots, l'entrée de Guillaume dans la franc-maçonnerie. Mais presque toujours la curiosité du lecteur le plus exigeant trouvera une pleine satisfaction; car toutes les parties de la carrière du prince, du roi, de l'Empereur sont traitées avec un égal amour et dans une proportion toujours exacte avec l'importance de chacune.

L'exposé est strictement chronologique; mais chaque période porte un titre qui en résume le caractère dominant, de façon à justifier le sectionnement. — L'Enfance 1797-1815. — Sous Frédéric-Guillaume III 1815-1840. — Sous Frédéric-Guillaume IV 1840-1857 (divisé en 4 sections, Avant la Révolution, la Révolution, l'Union 1849-1850, la Réaction). — Les années de la politique personnelle 1857-1862. — La grande décade 1862-1871. — Les années d'Empereur 1871-1888 (divisé en 2 sections, période libérale 1871-1879,

« Nouvelle voies » 1879-1888. Cet exposé de faits est vierge de toute « littérature », il n'y a même pas un chapitre sur « l'homme » ou la « psychologie » du personnage. Mais le récit est présenté avec tant de détails caractéristiques et une analyse si fine des motifs et des sentiments qu'on n'éprouve aucun besoin d'un portrait en pied.

Dans cette longue carrière, qui commence avec la campagne de 1814 et s'étend jusqu'aux tentatives de législation sociale et de politique coloniale, aucune partie n'est sacrifiée. Mais l'attention du lecteur se porte surtout sur les moments décisifs où la vie personnelle de Guillaume a été mêlée aux grands événements de l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe, le conflit de 1862, la guerre de 1866, la guerre de 1870. Ce sont les passages où l'on attend l'historien avec le plus de curiosité et de défiance; ce sont ceux aussi où M. M. a montré le plus clairement son tempérament d'historien. Ils m'ont paru d'une rigueur de critique, d'une justesse de vue, d'une modération de sentiment et d'une précision de termes irréprochables. Avec une franchise vraiment scientifique ce biographe de l'empereur Guillaume déclare que le plus grand acte de son héros a été de remettre « la charge des actes dans les mains d'un autre ». Les origines de la déclaration de guerre de 1870 sont étudiées avec le même scrupule de vérité historique; après avoir montré la part incontestable de responsabilité qui revient au duc de Gramont, M. M. explique comment Bismarck a entraîné son roi malgré lui, en donnant au télégramme d'Abeken « une rédaction qui se justifiait pleinement par la lettre et par le sens et qui pourtant dépassait largement la véritable intention de Guillaume que Bismarck lui-même appréciait sans doute ». — « Le ton de cette dépêche faisait ce que Bismarck et ses deux compagnons auraient fait à la place de Guillaume. » Voilà bien l'explication la plus juste de la prétendue « faclsification » de la dépêche d'Ems.

Les changements de politique, l'alliance avec les libéraux après 1866, la rupture avec les libéraux et la réconciliation avec le pape depuis 1879 sont exposées avec la même franchise. On voit comment dans les deux cas le souverain s'est laissé guider par son ministre, à contre-cœur quand il lui a fallu gouverner d'accord avec les libéraux, car Guillaume a toujours été de sentiments conservateurs.

Si l'on surprend parfois, dans cet ouvrage si mesuré de ton, une nuance de partialité subjective, ce n'est pas le héros lui-même qui en est l'objet. On n'y trouvera pas de flatterie à l'adresse de Guillaume; mais par endroits on sent percer le culte de Bismarck, l'adoration pour l'homme qui a créé « les œuvres qui aujourd'hui encore dépassent et dominent toute vie, l'unité, l'armée, la monarchie ». La contemplation de toutes ces forces a fait oublier peut-être à M. E. Marcks que le vainqueur du conflit parlementaire, l'organisateur du Reichstag sans indemnité parlementaire, le créateur du gouvernement impérial irresponsable, a jeté le peuple allemand hors des

conditions normales de l'évolution politique européenne et l'a livré sans défense à une aristocratie bornée, un clergé fanatique et une bureaucratie inintelligente.

Ch. SEIGNOBOS.

Otto von der PFORDTEN, **Werden und Wesen des historischen Dramas.** Heidelberg, C. Winter, 1901, in-8° de VII-207 pp.

Poète dramatique lui-même, disciple d'Ernst von Wildenbruch et auteur d'un *1812* et d'un *Roi de Rome*, qui appartiennent au genre dont il étudie ici l'évolution et les caractères, M. von der Pfordten semble s'affranchir malaisément de je ne sais quelle arrière-pensée d'indirect plaidoyer *pro domo*, ou *pro aris* en tout cas. Peut-être ne fallait pas moins, pour se faire l'avocat enthousiaste du drame historique, « la seule variété supérieure de drame qui soit conforme à la nature de l'esprit allemand », que cette préoccupation personnelle; elle inspire, en revanche, une théorie contestable qui reparaît en plusieurs endroits, même dans la partie purement dogmatique de l'ouvrage. M. von der P. veut à toute force qu'un large essor politique et une pleine satisfaction nationale soient les conditions éminentes, et presque déterminantes, d'un épanouissement du drame historique : et il songe à l'Angleterre d'Élisabeth et à l'Espagne de Philippe II, — et aussi, et surtout, au nouvel Empire d'Allemagne, — sans examiner si un vif sentiment de la solidarité nationale ou du passé ethnique, le retentissement d'épreuves ou de catastrophes communes, ne crée pas tout aussi bien cette atmosphère de *bewusst-national* qui lui semble favorable au drame historique. Qu'il considère, par exemple, les angoisses du Danemark au commencement du XIXe siècle, si propices à l'ardent scandinavisme d'un Oehlenschläger, ou les temps qui suscitèrent des œuvres isolées, il est vrai, mais significatives, comme *le Siège de Calais* ou *la Fille de Roland*... Quoi qu'il en soit, il semble que cette théorie même, autant que l'information hâtive, contribue à rendre la première partie (historique du genre) si contestable dans ses conclusions et si peu sûre dans ses données [1]. La deuxième partie

1. M. v. d. P. réduit plus que de raison (p. 36) l'influence de Sénèque sur le drame anglais avant Shakespeare : les *chronicle plays* qu'il cite résultent d'une combinaison d'inspiration historique et d'imitation littéraire, plutôt qu'ils ne représentent celle-là seulement ; lire *the true* Tragedy *of Richard III* ; Soumet (p. 50) n'est pas un *pur théoricien* ; Dumas père (p. 51) n'est pas le *successeur spirituel* de V. Hugo ; Racine a discuté avant Weise la question des devoirs du poète à l'égard de la vérité historique (p. 66); est-ce vraiment l'accent médiéval des scènes de genre de *Faust* qui lui donne sa chaleur et sa vie (p. 72)? Otto Ludwig méritait au moins autant d'être cité, p. 78, que Rückert. La véritable essence de la tragédie classique française n'est certainement pas comprise (cf. p. 188).

(théorie) examine, avec une insistance qui a l'avantage de n'être pas trop abstraite et spéculative, les conditions intrinsèques et les éléments constitutifs du drame historique : c'est, à mon sens, la meilleure et la plus intéressante des trois divisions du livre, la plus féconde en idées et en distinctions ingénieuses ; car la troisième (partie pratique), avec son souci de guider l'apprenti « dramatiste historique », prend trop souvent des allures de manuel, non sans confesser que c'est en assistant aux répétitions de ses propres pièces que le poète fait son véritable apprentissage. Et ne peut-on pas s'étonner que l'auteur, dont le livre veut être certainement un traité pratique plutôt qu'une œuvre de pure histoire littéraire, reproche à plusieurs reprises au théâtre français de procéder de la réflexion et de la théorie plutôt que de l'inspiration spontanée ?

F. Baldensperger

E. Adickes. **Kant contra Haeckel. Erkenntnisstheorie gegen naturwissenschaftlichen Dogmatismus;** Berlin, Reuther und Reichard, 1901; in-8°, 129 p.

Le livre de M. Adickes est une des études les plus considérables et les plus intéressantes qu'aient provoquées les *Weltrætsel* de Haeckel. M. A. est un néo-kantien que l'intrépidité dogmatique de Haeckel irrite et scandalise et qui proteste, au nom du criticisme contre la prétention du grand naturaliste à présenter sa philosophie comme basée sur les résultats derniers de la science. Avec beaucoup de justesse il fait observer que le prétendu « monisme » de Haeckel est en réalité un matérialisme à peine déguisé et insuffisamment défini qui, en ce qui concerne la question capitale des rapports de la pensée et de la matière du monde psychique et du monde physique, hésite entre trois solutions matérialistes qu'il ne parvient pas à distinguer nettement l'une de l'autre (les phénomènes psychiques conçus soit comme *propriété* de la matière, soit comme *mouvements*, soit comme *conséquence* de mouvements) et la solution moniste ou spinoziste (*parallélisme* des phénomènes psychiques et physiques) vers laquelle il semble incliner parfois tout en la repoussant en thèse générale. M. A. démontre sans peine toute la fragilité d'une théorie qui se base en somme sur ce réalisme naïf depuis longtemps réfuté par Kant, qui croit pouvoir se passer d'une critique approfondie de la connaissance et qui, alors que nous ne connaissons *immédiatement* et de façon certaine que des faits psychiques, alors que la matière n'est au fond pour nous qu'une construction — d'aucuns disent même une illusion — de notre esprit, prétend au contraire partir de la matière et du mouvement — c'est-à-dire de l'inconnu — pour expliquer les phénomènes psychiques eux-mêmes ! Et il conclut que l'explication du monde proposée

par Haeckel repose, tout compte fait, non pas du tout sur l'évidence scientifique, mais simplement sur un acte de foi; que son monisme est une « religion » aussi indémontrée et indémontrable que toutes les autres religions, — une religion qui repose sur une hypothèse au moins aussi invraisemblable que celles qui sont à la base du christianisme, et qui a le tort de s'affirmer avec un dogmatisme intolérant, avec une irritante suffisance et un mépris parfaitement injustifié pour toutes les autres croyances, en particulier pour la religion chrétienne.

Il est difficile, je crois, de ne pas donner raison sur presque tous les points à M. A. et de ne pas reconnaître avec lui que les théories de Haeckel ont le tort grave de manquer parfois de précision philosophique et surtout de ne pas tenir compte des résultats à certains égards définitifs, semble-t-il, de la critique kantienne. Ce sont là des défauts manifestes que l'étude vigoureuse et précise de M. A. met en évidence avec une impitoyable clarté. En revanche, il faut bien avouer, d'autre part, qu'on ne pourrait sans injustice porter, d'après cette étude, un jugement d'ensemble sur les *Weltrætsel*, car elle laisse dans l'ombre tout ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage et justifie, dans une certaine mesure au moins, le succès retentissant d'un livre qui s'est vendu en quelques mois à plus de 10,000 exemplaires : la belle foi rationnaliste de Haeckel, sa volonté inébranlable d'aller jusqu'au bout dans la recherche de la vérité scientifique sans jamais se laisser arrêter par aucune autorité extérieure, spirituelle ou temporelle, son affirmation énergique que la science ne doit pas rester purement spéculative et théorique, mais qu'elle doit tendre à s'épanouir en une conception générale de l'univers, en une religion et une morale.

Henri LICHTENBERGER.

A magyar nép multja és jelene (Le passé et l'état actuel du peuple hongrois), par E. BENEDEK. Tome II. Budapest, Athenaeum, 1900. — 463 pages, in-4°. — Avec de nombreuses illustrations.

Voilà le second volume de cet ouvrage remarquable sur l'âme du peuple hongrois. Dans le premier volume (voy. *Revue*, 1899, n° 24) M. Benedek a retracé l'histoire du paysan magyar jusqu'à la Révolution de 1848-1849 qui l'avait affranchi de la glèbe. Dans le second volume il pénètre dans sa vie privée et l'accompagne « depuis le berceau jusqu'à la tombe ». L'auteur qui a recueilli en cinq beaux volumes les contes et les légendes du peuple magyar et qui connaît à fond les trésors de la poésie populaire, est un des meilleurs conteurs de la *Jeune Hongrie*. Son livre est attachant comme ses romans. Le premier chapitre intitulé : *Fészekrakás* (Construction du nid) est une étude fort serrée de la façon dont le paysan — surtout le paysan sicule en Transylvanie — construit sa maison. Il nous donne en même

temps de nombreux détails sur les demandes en mariage et sur les cérémonies nuptiales. Le chapitre II nous initie aux jeux et à la vie scolaire du jeune paysan. M. Benedek nous montre les efforts constants du gouvernement hongrois pour faire pénétrer l'idée de l'instruction obligatoire jusque dans le plus petit village. Il parle surtout avec beaucoup d'enthousiasme des dernières réformes du Ministre de l'Instruction publique, M. Wlassics, qui, en effet, par la fondation de centaines d'écoles primaires, par le souci constant d'améliorer le sort des instituteurs, a bien mérité du pays. Cependant les détails trop nombreux que l'auteur donne sur les plans d'études, sur la construction des écoles, en un mot, tous les documents officiels auraient pu être supprimés. Ils figureraient mieux dans un ouvrage sur l'Instruction en Hongrie que dans cet exposé destiné au grand public. — Le chapitre le plus intéressant est celui que M. Benedek intitule : *L'âme du peuple* (*A nép lelke*). Il y a là une riche mine pour le folkloriste; les plus belles chansons populaires sont citées à l'appui de telle ou telle coutume locale. Nous y trouvons même la reproduction de plusieurs scènes dramatiques jouées dans les villages à Noël et à la Fête des Rois. Ces dialogues sont les seuls échantillons de l'ancienne poésie dramatique magyare. — Le chapitre : *L'impôt du sang* nous retrace la vie du paysan à la caserne; puis, nous le voyons au travail dans la forêt et dans les champs. Les études remarquables de M. Herman sur l'ancienne vie pastorale et sur la pêche hongroises sont largement mises à contribution. Les deux derniers chapitres donnent des renseignements sur la vie municipale des villages, sur les cimetières et les coutumes observées dans les deuils de famille.

Ce volume, richement illustré, devrait être répandu non seulement parmi la population des villages hongrois, mais aussi, dans une bonne traduction, parmi les Slaves et les Roumains qui habitent le sol magyar.

J. Kont.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 octobre 1901.

M. Marcel Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur les origines de la jalousie et du point d'honneur en Espagne.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1901

Les Grands Mystères d'Éleusis. — Personnel. Cérémonies, par Paul Foucart. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. T. XXXVII. Paris. Imprimerie nationale. Klincksieck, 1900. Un vol. in-4° de 156 pages.

M. P. Foucart vient de publier la suite de son grand travail sur les Mystères d'Éleusis. Dans un premier mémoire, il avait recherché quelles étaient la nature et l'origine de ces mystères, et il avait conclu à une importation égyptienne. La discussion, qu'il établissait, s'appuyait sur certains faits particuliers au culte d'Éleusis, faits dont l'explication était restée jusqu'ici obscure, et qui semblent s'éclaircir quand on les compare à des pratiques en usage dans certains cultes égyptiens, par exemple dans le culte d'Osiris et d'Isis. Nous n'avons pas à rouvrir ici la discussion ; mais on peut bien dire que, si déjà les anciens avaient rapproché Isis de Déméter, si déjà ils avaient relevé les traits de ressemblance que présentent ces deux divinités, M. Foucart, en poussant la discussion plus loin que ne pouvaient le faire les anciens, a présenté une explication qui rend très plausible l'importation en Grèce du culte d'Isis. On a dit que le système de M. F. avait précisément le défaut d'être un système ; que tout y était trop bien ordonné ; que l'édifice trop bien disposé n'avait que les apparences de la solidité. Cependant si l'on prend quelques-uns des faits que M. F. a mis en lumière, tels que l'importance attribuée dans le culte d'Éleusis à la voix humaine, tels que le pouvoir qu'on supposait au nom de la divinité, nom tenu secret et qu'il fallait connaître pour que l'invocation adressée au dieu eût son plein effet, tels surtout que cette explication si neuve de l'enseignement donné aux initiés, enseignement qui serait analogue à celui qui était consigné

dans le *Livre des morts* en Égypte, quelques réserves que l'on se croit obligé de faire sur tout le système, on sera bien forcé de reconnaître que les faits que nous venons de citer ont une haute importance, que nous avons là quelques points fixes sur lesquels nous pouvons nous appuyer; et, puisque ici l'influence de l'Égypte apparaît clairement, il faut bien conclure à la réalité de cette influence, ce qui est le point essentiel de la démonstration.

Avec le mémoire dont nous rendons compte aujourd'hui, nous sommes sortis du domaine des hypothèses; nous avons quitté l'obscurité des temps primitifs pour entrer dans la lumière de l'histoire, lumière encore un peu indécise, mêlée d'ombres bien souvent, mais qui nous permet au moins de nous guider, de discerner les ensembles; dans les parties encore obscures nous voyons, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, la clarté se faire et une vérité nouvelle s'ajouter au trésor de nos connaissances.

M. F. traite deux questions dans ce mémoire, le personnel et le culte. L'un et l'autre présentent des traits particuliers, qu'on ne retrouve que rarement dans les autres cultes d'Athènes. D'abord les Mystères n'étaient pas primitivement une fête athénienne; le culte des deux déesses appartenait à Éleusis; quand cette ville fut soumise à Athènes, la fête fut conservée; on voulut seulement qu'une partie des cérémonies fût célébrée dans la capitale. De plus, les Mystères étaient la propriété de deux familles, les Eumolpides et les Kéryces. Il y avait ainsi un enchevêtrement de droits et de privilèges, qui devait amener, et qui amenait des conflits. Grâce à M. Foucart, nous pouvons voir aujourd'hui la part d'attributions qui était réservée à chacun, et comment cette institution si compliquée fonctionnait sans qu'il se produisît trop de chocs.

Enfin, et c'est là le trait original entre tous, les Éleusinies comprenaient un enseignement secret; c'étaient des Mystères; la fête avait des initiés. Elle employait par conséquent un personnel particulier, des prêtres, des magistrats, qui n'appartenaient qu'à elle. Toutes les fêtes d'Athènes avaient des hiéropes, des épimélètes; la fête des Éleusinies seule avait un hiérophante, un dadouque. Ce qui est le plus étonnant, c'est que nous trouvons là le commencement d'un véritable sacerdoce. Ainsi l'hiérophante est nommé à vie; il est astreint au célibat; il a de plus l'hiéronymat, il perd son nom pour ne plus porter que le nom de sa charge. Ces traits sont très curieux; il faudrait cependant se garder de comparer véritablement un hiérophante à un prêtre de nos jours; les différences sont encore plus considérables que les ressemblances. Les pages consacrées par M. F. à l'hiérophante sont parmi les plus intéressantes et les plus neuves de l'ouvrage; toutes les difficultés relatives au mode d'élection, aux attributions, au célibat, au hiéronymat sont résolues de la façon la plus plausible. L'hiérophante est toujours choisi dans la vieille famille

Éleusinienne des Eumolpides. Le dadouque, le second en importance des prêtres d'Éleusis, est pris, au contraire, dans une famille, très probablement d'origine athénienne, celle des Kéryces. M. F. montre que c'est surtout dans les cérémonies relatives à l'initiation que se marquait le mieux l'infériorité du dadouque vis-à-vis de l'hiérophante.

L'analyse de tout le mémoire nous entraînerait trop loin ; nous allons seulement indiquer quelques-uns des points sur lesquels M. F. a plus particulièrement fait la lumière. Il ne faut pas croire que les deux familles des Eumolpides et des Kéryces avaient seules la propriété du culte d'Éleusis, et que ce sont elles qui sont désignées sous ce titre τὰ γένη τὰ περὶ τὼ θεώ. M. F. prouve qu'il n'y a pas d'exemple de cette locution pour désigner les Eumolpides et les Kéryces ; il faut voir là d'autres familles, qui n'avaient pas le privilège d'initier, mais qui avaient à remplir quelques offices se rapportant au culte de Déméter et de Coré. Il n'y a pas lieu de retenir l'hypothèse de François Lenormant, d'après laquelle il y aurait eu à Éleusis une hiérarchie féminine analogue et parallèle à la hiérarchie des prêtres choisis dans le sexe viril. On peut dire d'abord qu'une telle hiérarchie répugnait aux habitudes des Athéniens; on voit ensuite qu'il n'y a que le hiérophante et la hiérophantide qui présentent quelque analogie. A propos de cette dernière prêtresse, M. F. revendique très justement pour lui l'explication qu'il a donnée (*Revue de philologie*, 1893, p. 202), de l'inscription *Corp. insc. Att.*, III, 899. Il ne s'agit pas, dans cette inscription, de l'impératrice Sabine, femme d'Hadrien, mais de la hiérophantide de Coré. M. Aug. Mommsen, dans son livre *Feste der Stadt Athen*, publié en 1898, a proposé la même explication sans citer le nom de M. Foucart.

Parmi les points délicats du sujet, il faut citer le rôle à attribuer à ces ἱέρειαι παναγεῖς, qui étaient astreintes au célibat, et qui vivaient en commun; qu'était-ce encore que la prêtresse de Déméter et de Coré? Pour ces deux catégories de personnages, nos textes sont bien insuffisants. Une inscription qui donne la liste des sacerdoces éleusiniens semble bien conformer les explications de M. Foucart. Un autre point délicat que M. F. a très bien éclairci concerne les exégètes : il y a à distinguer l'exégète ἐξ Εὐμολπιδῶν, qui est au service de l'état, et les ἐξηγηταὶ Εὐμολπιδῶν, qui sont au service de la famille des Eumolpides, et que celle-ci consulte quand il y avait à expliquer une de ses lois traditionnelles.

Grâce à quelques textes épigraphiques récemment découverts, nous connaissons assez bien aujourd'hui les cérémonies qui constituaient la fête des grands Mystères; en particulier, la chronologie de la fête est fixée d'une façon très satisfaisante. Le 13 de Boedromion, les éphèbes se rendaient à Eleusis; le 14, ils escortaient les objets sacrés qui étaient transportés d'Eleusis à l'Eleusinion d'Athènes; le 15, avait lieu l'ἀγυρμός ou réunion de ceux qui devaient être initiés; c'est à ce

moment que M. Foucart place avec raison la πρόρρησις ou proclamation d'interdiction contre ceux qui n'avaient pas le droit d'assister à la fête; le 16, les mystes se baignaient dans la mer; le 17 et le 18, était célébrée la fête des Epidauria, qui avait ainsi été intercalée au milieu des Mystères et qui ne regardait pas les initiés. Le 19 Boedromion était la journée la plus solennelle et la plus importante; c'est ce jour là qu'avait lieu la procession d'Iacchos qui rapportait les objets sacrés d'Athènes à Eleusis. La distance à parcourir étant de 20 kilomètres, on n'arrivait à Eleusis qu'après le coucher du soleil et à la lueur des torches; comme les Athéniens faisaient commencer le jour au moment où le soleil disparaît de l'horizon, la procession n'était donc terminée que dans la journée du 20. Le reste de l'ouvrage est consacré à des discussions topographiques sur la voie sacrée, sur les temples et les sanctuaires d'Eleusis.

Dans ce mémoire si riche en résultats nouveaux, tout est en discussion et en preuves; l'auteur ne pense qu'à bien établir ses démonstrations, et il le fait avec cette sobriété lumineuse, qui est la première qualité du style scientifique.

Albert MARTIN.

Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen, von F. X. FUNK, Erster Band, VI-516 pp.; Zweiter Band, V-483 pp. In-8°. Paderborn, F. Schöningh, 1897 et 1899. 16 mk.

M. Funk, professeur de théologie à l'Université de Tubingue, est maintenant le représentant le plus considérable de l'histoire ecclésiastique dans l'Allemagne catholique. Une extrême conscience, un esprit pondéré, une érudition ouverte à tous les côtés des questions, lui ont valu une autoritié reconnue par les savants de toute opinion. Son manuel, dont M. Hemmer a donné une traduction française, est un des meilleurs que nous possédions. Pendant plus d'un quart de siècle, M. F. a publié sur des points particuliers des études fort approfondies. Ces études, dispersées dans des recueils divers, mais surtout dans la *Tübingische Quartalschrift*, sont réunies désormais pour la plus grande commodité des historiens et aussi des étudiants : car elles sont le complément du manuel d'histoire ecclésiastique.

Elles portent principalement sur l'histoire intérieure de l'Église, les institutions, le culte, la discipline, la littérature. Il est impossible d'analyser en détail, encore moins de discuter, ces quarante-six mémoires, et plutôt que d'en choisir deux ou trois, il est plus utile pour les lécteurs de cette revue d'être très brièvement renseignés sur tous les sujets traités dans ces deux volumes.

Tome I. 1. La primatie de l'église romaine d'après Ignace et Irénée : interprétation dans le sens orthodoxe des deux textes célèbres.

— 2. Le choix des évêques dans l'antiquité chrétienne et au commencement du moyen âge : recueil et analyse des témoignages. — 3. La convocation des conciles œcuméniques de l'antiquité. Les empereurs ont convoqué les sept premiers conciles, sans demander aucune autorisation au pape, et leur conduite n'a pas soulevé d'objections. — 4. La confirmation des huit conciles généraux par le pape. Il n'y en a pas de preuves. — 5. Le célibat et le mariage des prêtres dans l'antiquité chrétienne. Le célibat est une pratique des ascètes rendue obligatoire pour les prêtres au commencement du IVe siècle, en Occident, et, en Orient, au VIe siècle. — 6. De l'ancienne discipline pénitentielle : sur le traitement des trois péchés capitaux. — 7. Les degrés pénitentiels dans l'antiquité chrétienne. Ces distinctions ne furent en vigueur qu'en Orient et partiellement. — 8. Les degrés du catéchuménat. D'une façon générale, on peut affirmer qu'il n'y en avait pas; réponse aux objections formulées contre cette conclusion depuis qu'elle a été publiée, en 1883. — 9. Le développement du jeûne pascal. A l'origine, déterminé par les paroles du Christ, Mt. IX, 15, et limité aux jours saints, il ne devient quadragésimal, avec des étendues variables, qu'à partir du IVe siècle. — 10. Les éléments de la cène dans Justin. L'usage de l'eau seule, à l'exclusion du vin, n'est attesté solidement pour les Églises catholiques que par saint Cyprien. *Ep.* 63, et ne se constate que dans quelques communautés africaines.— 11. Le rit de la communion : sur la déposition du pain dans la main du communiant, sur le mélange des deux espèces, sur la communion sous une seule espèce.—12. T. Flavius Clemens était chrétien, mais non pas évêque. Il ne peut être le même que le pape. — 13. Le rescrit d'Hadrien à Minucius Fundanus. La non-authenticité n'est pas démontrée.—14. Le canon 36 du concile d'Elvire. Il interdit le culte des images. — 15. La date du premier concile d'Arles : 314. — 16. Le Basilides des *Philosophoumena* n'était pas panthéiste. — 17. La question de la liste des papes dressée par Hégésippe. Il est douteux qu'Epiphane nous l'ait conservée, mais il est certain qu'Hégésippe en a fait une. — 18. Un éloge de pape ou d'évêque : édition et commentaire d'un morceau de 54 hexamètres latins découvert par J.-B. de Rossi, aujourd'hui classé dans l'Anthologie épigraphique de Bücheler, n. 787; Martin I, non Libère, ni Jean I, ni Félix II, est le pape auquel convient le mieux cet éloge. — 19. De l'histoire de l'ancienne église de Bretagne : sur le nom de cette église, ses rapports avec Rome, son clergé et ses moines, les degrés de la cléricature, le célibat et le mariage des prêtres, le culte des saints et des reliques. — 20. Le décret sur l'élection des papes dans le Décret de Gratien, c. 28, dist. 63. Ce décret a été pris par Yves de Chartres dans les actes du concile de 898 et attribué, par suite d'une méprise, à un pape Étienne. — 21. L'origine de la forme actuelle du baptême. Le baptême par infusion est aussi ancien que le baptême par immersion; il a été longtemps

un mode extraordinaire; l'usage de baptiser les tout jeunes enfants l'a généralisé, d'abord dans certaines régions au XIII[e] siècle, mais la substitution fut très longue à se produire, et jusqu'au XVIII[e] siècle, on trouve le baptême par immersion; il est encore pratiqué dans le rit ambrosien. — 22. A propos de la bulle *Unam sanctam* : étude du sens, principalement du mot *instituere*. — 23. Martin V et le concile de Constance : sur l'approbation donnée au concile par le pape. — 24. Épilogue au mémoire n° 3 : réponse à un article d'un théologien dogmatique.

Tome II. 1. Constantin et le christianisme. La conversion de l'empereur a eu des motifs religieux, non un but politique. — 2. Jean Chrysostome et la cour de Constantinople. La persécution injuste subie par Chrysostome le purifie, devant l'histoire, des légères imperfections humaines qu'il a laissé voir. — 3. Enseignements de Clément d'Alexandrie sur la famille et sur la propriété. — 4. Le commerce et l'industrie dans l'antiquité chrétienne. — 5. Le temps de l'épitre de Barnabé : la fin du I[er] siècle et le règne de Nerva. — 6. La Didachè, sa date et ses relations avec les œuvres analogues. Elle est de la fin du I[er] siècle. — 7. De la chronologie de Tatien. Son apologie a été écrite au temps de la mort de Justin, c'est-à-dire, d'après les calculs les plus sûrs, dans les années 163-167. Il est né après 120, peut-être vers 125. Il n'est resté dans l'église que cinq ans environ et quitta Rome pour retourner en Orient vers 175. Le *Diatessaron* peut être de la période non catholique. — 8. La date du *Discours véritable* de Celse : probablement 170-185. — 9. L'auteur des *Philosophoumena* : Hippolyte. — 10. Les fragments d'Irénée publiés par Pfaff. Le quatrième pourrait être à l'abri de tout soupçon ; il n'y a pas grandes objections contre le premier; le deuxième est tout à fait suspect; le troisième trahit un mélange de parties empruntées à Irénée avec une autre source plus récente. — 11. L'opuscule *Aduersus aleatores*. C'est une homélie, prêchée au III[e] siècle et probablement dans la seconde moitié, en un lieu qu'on ne peut déterminer. De l'attribution à Novatien d'autres traités de l'Appendice de Cyprien. — 12. La Constitution apostolique (égyptienne). — 13. Un prétendu mot de saint Basile sur le culte des images (ἡ τῆς εἰκόνος τιμὴ ἐπὶ τὸ πρωτότυπον διαβαίνει). Cité par Jean Damascène et autres en faveur du culte des images, il se trouve bien dans saint Basile, *De Spir. Sancto*, XVIII, 45 ; mais, employé dans une comparaison du Père et du Verbe avec le Roi et l'image du roi, il a un tout autre sens. — 14. L'*Expositio rectae fidei* du Pseudo-Justin. La rédaction la plus courte n'est qu'un extrait : la rédaction la plus étendue est l'ouvrage original; il ne peut être d'Apollinaire de Laodicée. — 15. Les deux derniers livres de saint Basile contre Eunomius. Ils ne sont pas de Basile, mais probablement de Didyme. Il y a la plus grande analogie littéraire entre Basile et Didyme. — 16. Les douze articles de foi attribués à Grégoire le Thaumaturge. Ce symbole

ne peut être d'un apollinariste. — 17. Les actes d'Ignace. Le document a beaucoup de points faibles et son authenticité n'est nullement démontrée. — 18. L'apollinarisme du Pseudo-Ignace. Il n'est ni arien ni semi-arien; le mot ὁμότιμος, qu'il emploie, est un équivalent de ὁμοούσιος et parfaitement orthodoxe; l'ensemble de sa doctrine ne dépasse pas le subordinatianisme, position théologique de la plupart des contemporains de Nicée, et, en particulier, d'Apollinaire. — 19. L'époque des Constitutions apostoliques. Elle se place vers 400. Le principal argument en faveur d'une date plus ancienne est l'usage qu'en a fait Epiphane, vers 375. Mais il a perdu sa valeur, depuis la découverte de la Didascalie des apôtres. C'est la Didascalie, non les Constitutions, qu'a connue Epiphane. — 20. Gerson et Gersen. Gersen est un fantôme qui n'a pas eu d'existence. L'Imitation n'est pas du XIII[e] siècle. — 21. L'auteur de l'Imitation : Thomas à Kempis. — 22. La question de Galilée. Il résulte des documents, de la façon la plus claire, que la théorie de Copernic a été déclarée hérétique comme contraire à l'Ecriture sainte. Le jugement des onze théologiens consultés par le Saint Office, est le suivant : « *Omnes* dixerunt dictam propositionem esse stultam et absurdam in philosophia, et *formalitater haereticam*, quatenus *contradicit expresse sententiis S. Scripturae in multis locis* secundum proprietatem uerborum et secundum communem expositionem et sensum SS. Patrum et Theologorum doctorum. » La congrégation de l'Inquisition fit sien ce jugement dans sa séance plénière du 25 février 1616, présidée par le pape. A la suite d'un second procès, Galilée fut condamné personnellement par l'Inquisition, en 1633, à une rétractation et à la prison. Dès le 5 mars 1616, l'Index avait interdit divers livres où était enseignée la nouvelle « hérésie ». Ainsi les deux organes officiels de l'Eglise romaine en matière dogmatique se sont prononcés dans le même sens. Si les théologiens protestants ont partagé l'opinion de leurs confrères catholiques, ceux-ci n'en sont pas excusés, puisqu'ils prétendaient rendre des décisions irréformables. Cette unanimité prouve simplement que les théologiens dogmatiques en général sont incapables de s'élever au dessus des idées de leur temps et de leur milieu. La pièce du 26 février 1616, constatant qu'interdiction a été faite à Galilée d'enseigner désormais le système de Copernic, n'est pas un faux, comme on l'a prétendu pour sauver le second procès. La défense d'élever un mausolée sur les restes de Galilée n'a été retirée par l'Inquisition qu'en 1734; la permission générale d'imprimer à Rome des livres exposant le système de Copernic n'a été concédée qu'en 1822; les livres condamnés ont disparu de l'Index en 1835.

Par cette brève analyse, on peut se faire une idée de la variété des questions traitées. Il est peu de points litigieux, dans l'histoire des premiers siècles, sur lesquels M. Funk n'ait donné son avis. Bien entendu, la réimpression de ces anciens articles lui a été une occasion de les revoir et de les mettre au point. Il y a joint souvent des post-scriptums

destinés à répondre aux observations qu'a provoquées la première édition. Ce recueil est, de tout point, digne de l'éminent théologien.

Paul Lejay.

Altkirchenslavische Grammatik von W. Vondrak. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung 1900. In-8°, xi-395 p. Prix : 9 mark.

Jusqu'à ces derniers temps l'enseignement du vieux slave reposait sur l'admirable *Handbuch der altbulgarischen Sprache* de M. Leskien qui avait atteint tout récemment une troisième édition. M. Vondrak a cru s'apercevoir que la disposition en était défectueuse et que M. Leskien sacrifiait trop à la théorie : il nous prévient, dans sa préface, que sa grammaire est *pratique* et plus conforme à *ses traditions grammaticales*, ce qui ne se comprend que si l'on sait que M. V. est tchèque.

Pour rendre sa grammaire pratique, M. V. a cru devoir traiter différemment la phonétique et la morphologie, consacrer à la première une étude très complète, basée sur le *Grundriss* de M. Brugmann, et réduire au contraire la seconde aux paradigmes indispensables. Il a cru bon aussi de réduire le nombre et la longueur des textes choisis et de donner une simple liste des mots cités dans la phonétique, à la place où M. Leskien donnait un glossaire bien précieux, par suite du manque de dictionnaire vieux-slave.

Pour se conformer, d'autre part, à *ses* traditions grammaticales, c'est-à-dire aux traditions tchèques, M. V. n'a pas hésité à rejeter la classification verbale, due à Schleicher et à M. Leskien, pour revenir à celle de Dobrovsky. Ce n'est pas que M. V. ne se rende compte de la grande faiblesse de la division qu'il préfère (v. p. 198) ; mais elle est plus commode, paraît-il, c'est-à-dire, comme on le voit dans la préface (p. iii), plus conforme aux désirs des débutants slavisants.

Un point, qui a bien son importance, et auquel M. V. devra consacrer quelque attention, c'est la correction de son livre qui laisse vraiment par trop à désirer. L'attention y est si souvent attirée par quelque faute que la lecture en devient presque pénible ; et s'il est vrai qu'un *quatttuor* avec *trois t* n'est qu'une simple coquille (à la page 118), il est évident que c'est par négligence que les mots lituaniens sont tantôt accentués et tantôt non, sans raison aucune, et qu'il y a trop de citations mal prises, de formes incorrectement rendues [1].

---

1. P. 32, *fabula* pour *fábula* ; — p. 43, *jáya-á* qui doit être, paraît-il, un instrumental sanskrit ; — p. 111, *devaras*, un mot lituanien inconnu, *rauda*, un mot lituanien inaccentué ; *rudómi* un singulier verbe sanscrit, *szirdis* un mot lituanien sans accent ; *hairts*, un mot gotique qui représente évidemment *hairtó* ; — p. 136, *taihwa* = got. *taihswa* ; *snègas*, accentué il est vrai, mais avec un *ė* long qu'il n'eut

Évidemment M. V. a une grande lecture et possède de nombreuses fiches, bien tenues au courant. Toutes les découvertes et corrections qui sont demeurées exclues du manuel de M. Leskien, resté si singulièrement immuable d'édition en édition, se trouvent chez M. Vondrak : il reconnaît la vraie valeur du *jat'*; il fait sa place à la loi de M. Beaudouin de Courtenay; il est au courant de tous les travaux français, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Pourtant, il faut avouer qu'il n'a peut-être pas toujours exactement saisi la pensée qu'il veut reproduire, ainsi quand il attribue à M. Meillet l'idée que le français *bain* et l'italien *bagno* pouvaient représenter le latin *balneum*. Surtout il faut remarquer qu'il a oublié (page 83) que M. Meillet a *démontré* (M. S. L., XI, p. 9) que *visas* a dans la forme correspondante du vieux-slave, un représentant rigoureusement correct. M. Lorentz ne s'en est d'ailleurs pas souvenu davantage dans l'article qu'il a fait paraître sur le même sujet dans le second fascicule du journal de Kuhn (XXXVII).

Pour finir il convient de signaler, entre autres quelques points faibles dans l'exposé de M. Vondrak : la supposition d'un allongement de l'*e* (?) du pronom de la première personne sous l'influence de *ty*; le rejet de la flexion des pronoms personnels dans un petit appendice d'une page (p. 177), alors qu'elle doit figurer comme troisième, sur le même rang que celle des substantifs et adjectifs, et que celle des démonstratifs et interrogatifs (cf. p. 151); la pénurie des renseignements sur la question de l'aspect (pp. 260, 261, 262) et leur place, en dehors de la syntaxe; l'étude au moins superficielle du réfléchi (p. 259) si intéressant pourtant et si important en vieux-slave; l'absence de toute remarque sur l'ordre des mots; et enfin, parce qu'il faut bien que l'on s'arrête, le maintien obstiné du paradigme *entier* du prétérit du verbe *nesti*. En dehors de la forme de la troisième personne *nese*, combien donc sont attestées en vieux-slave?

Robert GAUTHIOT.

Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon, par l'abbé L. CHOMTON. Ouvrage orné d'un frontispice, de quatre tableaux et de trente planches hors texte. Dijon, imprimerie et lithographie Jobard, MDCCCC. 469 pp. gr. in-fol. Prix : 20 fr.

M. Chomton a retracé à la fois l'histoire de l'église Saint-Bénigne, maintenant cathédrale de Dijon, et celle de l'abbaye. Mais, comme l'abbaye a eu peu de rayonnement et que son histoire intérieure est médiocre, il convenait de faire la première place, très grande, aux

---

jamais (il a droit à un *ē* que M. V. lui donne d'ailleurs p. 128, mais en remplaçant le *g* correct par un *y*) *ornus* latin venant de **osn*. — M. Brugmann donne pourtant bien : nkymr. *onnen*, *Esche* aus **osn*- : lat. *ornus* aus **oʒeno*-, etc., etc.

trois édifices qui ont été élevés, l'un après l'autre, sur la tombe de Bénigne, d'après la légende, martyr et apôtre de la Bourgogne.

Dans son introduction, M. Ch. a discuté les fondements de cette légende : le récit de Grégoire de Tours, qui rapporte que son arrière grand-père, Grégoire, évêque de Langres, se résigna à sanctionner le culte populaire installé autour d'une crypte et d'une tombe (*De gloria martyrum*, 51) ; les Actes de Bénigne, apocryphe fabriqué au VIe siècle par les moines de la récente abbaye ; le sarcophage, dont il reste le fond, et dont la forme, en auge, ne paraît pas correspondre à la date attribuée à Bénigne (commencement du IIIe siècle). M. Ch. a essayé de retrouver, à travers les Actes légendaires, les éléments de tradition orale qui ont pu leur servir de trame. Je crois que c'est une vaine entreprise. Ces Actes paraissent essentiellement une œuvre « littéraire », exécutée suivant les formules du genre telle qu'on les pratiquait au VIe siècle. En revanche, le dessein de subordonner à Bénigne, et par suite à Dijon, l'évangélisation d'Autun, de Saulieu, de Langres, me paraît déceler un calcul intéressant, un plan ecclésiastique et peut-être politique, d'affranchir cette région de la juridiction du métropolitain de Lyon. Au lendemain de la destruction du royaume de Bourgogne (534), un tel projet était naturel et il était naturel d'en faire profiter Dijon, résidence effective des évêques de Langres et centre d'un culte auquel semblaient promises les plus belles destinées.

Elles ne s'accomplirent point par la voie que leur indiquait l'auteur des Actes. L'abbaye n'eut pas d'influence, ni politique ni ecclésiastique. Son histoire n'est guère que celle de ses réformes : réforme sous Charles le Chauve par l'évêque Isaac et l'abbé Bertilon ; réforme en 989 par l'évêque Brunon et l'abbé Guillaume ; réforme en 1077 par l'évêque de Langres et l'abbé Jarenton, de concert avec le duc ; répression des abus sous l'abbé Alexandre de Montagu (1379-1417) ; dernière réforme en 1651 par l'installation de la congrégation de Saint-Maur. Dès le milieu du XIIIe siècle, sous l'abbé Pierre du Fossé (1253-1262), fonctionnait le régime mitigé. M. Chomton a retracé ces alternatives, en donnant des principaux réformateurs, Guillaume et Jarenton, des silhouettes exactes, quoique légèrement flattées. Il est caractéristique que ces grands hommes de l'abbaye soient venus d'ailleurs : tous deux étaient clunisiens. Mais ils ne firent rien, ni leurs successeurs, pour établir à Saint-Bénigne le travail intellectuel. Ce grand monastère, souvent riche, n'eut pendant tout le moyen âge que des écoles élémentaires. L'école de grammaire (ou secondaire) fut fondée par le premier abbé commendataire, l'italien Fregosi (1525-1541). L'abbaye était surtout une réunion de seigneurs bien nés et fort ignorants. On s'explique son impuissance et son perpétuel état de relâchement. La véritable culture intellectuelle n'y fut introduite qu'au XVIIe siècle, par les Mauristes.

L'œuvre principale de l'abbaye au moyen âge est son église, et cet

édifice mérite qu'on pardonne beaucoup à ceux qui l'ont construit et entretenu. Il y eut, à vrai dire, non pas un édifice, mais plusieurs qui se sont succédé. Grégoire de Langres avait bâti une basilique qui fut réparée ou remplacée au IXe siècle. Mais un édifice vraiment original fut l'église romane, entreprise et achevée par l'abbé Guillaume. Elle comprenait une grande église à cinq nefs au rez-de-chaussée, prolongée au chevet par une rotonde imitée du Panthéon de Rome, et terminée par une cella carrée. Ces trois parties avaient elles-mêmes trois étages, souterrain, de plain-pied, supérieur, dont le plan était semblable, sauf quelques détails. M. Ch. a décrit et restitué cet ensemble avec un soin parfait. Nous avons sur ces constructions assez de renseignements pour le faire. Cette partie est peut-être la plus intéressante du livre et la mieux réussie. A l'église romane, succéda l'église ogivale actuelle, dont M. Ch. retrace soigneusement toutes les vicissitudes. Je l'ai trouvé un peu sévère pour cette église. Elle a une grandeur à la fois solennelle et austère qui tient peut-être à quelques-uns des points critiqués par l'auteur.

A propos de ces détails d'architecture, on saura gré à M. Ch. d'avoir détruit la légende d'après laquelle les Mauristes du XVIIIe siècle auraient mutilé leur église pour la ramener au canon du style grec. L'histoire du mobilier et de l'église même, pendant la Révolution et le XIXe siècle, est fort compliquée ; M. Ch. s'y meut avec aisance, la tire au clair et a rassemblé des données dont lui sauront gré les historiens de l'art français. Il faut ajouter, à l'usage des touristes, que la crypte de la rotonde existe encore. Le livre de M. Ch. a la forme analytique. Ce plan vénérable n'est peut-être pas le plus commode pour le lecteur. On a une certaine peine à se démêler dans ce fouillis, de sorte qu'en bien des passages, le récit de M. Chomton, ordinairement clair, paraît obscur. Il eût dû épargner au public un effort de synthèse rendu plus pénible par le format. Après tout ce qui a été dit ici de l'incommodité des in-folios, on ne devrait plus en imprimer. La nécessité de se reporter continuellement du texte aux planches dictait le seul procédé pratique : un volume maniable et un atlas de planches.

Ces planches donnent les plans des diverses églises successives (trois plans pour l'église romane), la coupe longitudinale et la vue perspective restituées de l'église romane, l'intérieur et l'extérieur de l'église ogivale, les fragments de sculpture des trois époques, des vues de la crypte actuelle, les divers aspects du triforium ogival, etc. Les tableaux permettent de se rendre compte de la distribution des bâtiments de l'abbaye, de l'emplacement des autels dans l'église romane, de la distribution des œuvres d'art et des sépultures dans l'église ogivale.

M. Ch. a fait une œuvre de patriotisme sain et d'érudition consciencieuse. Il faut ajouter que c'est une œuvre désintéressée et que le

prix modeste de ce gros livre illustré devrait faire rougir certaines commissions savantes.

En appendice, M. Chomton a publié les coutumes du monastère, rédigées probablement au XIIIe siècle ; un calendrier, de la même époque ; les listes des abbés, des évêques de Dijon, des doyens du chapitre, et des curés de la paroisse Saint-Bénigne.

Paul Lejay.

Olivier de Gourcuff. **Gens de Bretagne**. Histoire et Littérature. Prose et Poésie. Paris, Emile Lechevalier, 1900, un vol. in-8° de XX-364 pp.

Sous ce titre, *Gens de Bretagne*, M. Olivier de Gourcuff a réuni des fragments très divers, d'étendue inégale et d'inégale importance, dont la plupart avaient déjà paru comme articles antérieurement, soit dans des revues, soit dans des journaux. On trouve de tout dans ce recueil un peu confus : vers et prose, histoire et légende, notices biographiques et littéraires, analyses d'ouvrages à peu près inconnus, exhumations d'auteurs à jamais oubliés. C'est un vrai kaléidoscope des gloires, grandes et petites, de la Bretagne.

Des vers de M. de G. (odes, stances, sonnets), je dirai seulement qu'on y peut louer, avec un certain souffle poétique, un réel parfum de terroir, ainsi qu'en témoignent surtout des pièces comme *La Bretagne* (p. 30) et *Complainte bretonne* (p. 35).

Parmi les études d'histoire, on ne lira pas sans profit les pages sur *Henri IV en Bretagne* (p. 73), où M. de G. nous fait connaître un curieux traité de l'avocat rennais Pierre Belordeau, la *Polyarchie :* cet opuscule, écrit vers 1598, et qui eut assez de succès pour être réimprimé l'an 1617 à Paris, est la protestation d'une âme honnête et patriote contre les folies de la Ligue : c'est tout à fait le même esprit que la *Satyre Ménippée*, et certains passages ne sont pas indignes d'un rapprochement avec l'éloquente harangue de Daubray. — Dans un morceau sur *le siège de Nantes en 1793* (p. 103), extrait d'un ouvrage en préparation sur *D'Elbée généralissime,* M. de G. s'attache à marquer le rôle précis du chef vendéen, longtemps méconnu par les royalistes eux-mêmes.

Les études littéraires sont plus nombreuses que les études d'histoire. Si quelques-unes, comme celles qui portent sur *Le Sage vaudevilliste* (p. 284) et *le cinquantenaire de Chateaubriand* (p. 311) ne sont pas autre chose que des articles de circonstance, et comme tels assez médiocres, en revanche, il y aura profit à lire les deux notices où M. de G. nous parle de *Charles Coran* (p. 250) et d'*Hippolyte Lucas* (p. 264). La première nous présente un ancien ami de Brizeux et nous révèle en même temps des lettres inédites de l'auteur de *Marie;* la

seconde nous fait connaître un écrivain, romancier, critique et poète, qui, par ses qualités de finesse et de grâce, mérite de ne pas mourir. — Une longue et savante étude sur *le mouvement poétique en Bretagne de la fin de la Restauration à la Révolution de 1848* (p. 209), étude où M. de G. a groupé autour de Brizeux des poètes secondaires, mais non dépourvues de valeur, comme Boulay-Paty, Elisa Mercœur, Emile Souvestre, Edouard Turquety, Hippolyte de la Morvonnais, fournira d'utiles indications à quiconque voudra faire un jour l'histoire complète du romantisme.

Dans deux autres études, qui sont parmi les plus importantes de son recueil, M. de G. a mis toute la conscience possible à ressusciter et réhabiliter deux anciens poètes bretons qui représentent (avec combien d'autres !) au début du XVIIe siècle la queue du ronsardisme, *François Auffray* (p. 132) et *du Bois-Hus* (p. 183). Malgré de très louables efforts pour ne pas forcer la mesure, j'ai peur que M. de G. n'ait un peu cédé par endroits au sentiment trop ordinaire d'indulgence et de sympathie qu'éprouve volontiers un critique pour les inconnus qu'il déterre. Accuser « l'encombrante et médiocre personnalité d'Alexandre Hardy » (p. 139), oublier dans l'histoire de la tragi-comédie française l'originale *Tyr et Sidon* de Jean de Schelandre, pour reconnaître à la *Zoanthropie* d'Auffray, cette insipide et plate moralité, la verve comique et les mérites du style (p. 151); comparer son *Enfer* à celui de Dante, y trouver « une rare profondeur de pensée » (p. 164), évoquer à propos de cet humble rimeur les noms de Shakespeare et de Victor Hugo (p. 171), c'est peut-être passer les bornes de la stricte impartialité. Ce que cite M. de G. des vers d'Auffray ne le montre pas supérieur aux *ronsardisants* de la même époque : comme eux, il est mort, et bien mort.

Gens de Bretagne est précédé d'une intéressante préface de M. Arthur de la Borderie, qui met bien en lumière les mérites de l'auteur et sur certains points complète ses études [1].

Henri CHAMARD.

— On annonce, pour le mois de novembre, la publication, aux bureaux de la *Gazette des Beaux-Arts*, d'un volume in-folio intitulé : *Pétrarque. Ses études d'art, Son influence sur les artistes. Les illustrations de ses écrits.* Cet ouvrage, qui est richement illustré, a pour auteurs notre collaborateur M. E. MÜNTZ et le duc de RIVOLI.

— M. C. A. J. SKEEL, (*Travel in the first century after Christ, with special reference*

1. L'impression de l'ouvrage est en général correcte et soignée ; cf. pourtant *fidèment* (p. 94), *harmonie imitateur* (p. 171), *consersé* (p. 294). A noter que les pp. 85-86, par une erreur typographique, ne présentent aucune suite dans les idées.

to Asia Minor, 1900, in-18, pp. 1-159. Cambridge, University Press) s'est demandé comment le christianisme s'était si rapidement propagé dès le premier siècle de notre ère; l'une des raisons en étant le bon état des voies romaines à cette époque, il s'est proposé d'étudier ces moyens de communication, et, d'une manière générale, tout ce qui regarde les voyages à Rome. Les itinéraires de saint Paul lui servent à la fois d'exemple et de conclusion, et deux cartes sommaires, l'une du monde romain, l'autre de l'Asie Mineure, accompagnent son livre, qui est clair et bien composé. L'auteur ne prétend pas à l'originalité, mais il s'est servi de bonnes sources et beaucoup trouveront profit à le lire. J'aurais voulu plus d'exactitude parfois dans les citations (p. 26) et quelques noms de plus sur les planches (Archelaïs manque sur la carte d'Asie Mineure). — A. de Ridder.

— M. A. Macé a étudié dans sa thèse latine de doctorat (*De emendando Differentiarum libro qui inscribitur* « De proprietate sermonum » *et Isidori Hispalensis esse fertur*, Paris, Fontemoing, 1900), un opuscule attribué à Isidore de Séville et intitulé *De proprietate sermonum*. Cet opuscule fait partie d'un ensemble d'ouvrages connu sous le nom de *Differentiarum libri ;* l'auteur ou les auteurs de ces *libri* se sont efforcés d'indiquer les différences de sens qu'il y avait entre certains mots latins de signification voisine, tels que *Deus* et *Dominus*, *aptum* et *utile*, *polliceri* et *promittere*. L'étude de M. A. Macé est exclusivement critique ; il y expose les travaux qu'il a entrepris pour mener à bonne fin une édition nouvelle du *De proprietate sermonum ;* sa thèse latine forme les Prolégomènes ou plutôt une partie des Prolégomènes de cette édition. Les deux chapitres essentiels sont consacrés à une histoire approfondie des manuscrits et des éditions de l'opuscule d'Isidore de Séville, et à une table comparative des passages des auteurs anciens et des fragments déjà imprimés qui se rapportent au *De proprietate sermonum*. Ces deux chapitres ont été rédigés et composés par M. Macé avec un soin minutieux; tous ceux qui s'intéressent aux *Differentiarum libri* y trouveront de précieuses indications. Le livre se termine par quatre listes de mots extraites de manuscrits et d'ouvrages, dont la comparaison avec le *De Proprietate sermonum* a paru le plus utile à l'auteur. La nouvelle édition annoncée par M. Macé sera la bienvenue. — J. T.

— M. Paul Meyer poursuit avec succès ses études sur les légendiers français du moyen âge. (*Notice d'un légendier français* conservé à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, tiré des notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. — Paris, C. Klincksieck, 1900. In-4° de 49 p.). Le ms. 35 du fonds français de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg lui a fourni la matière d'une nouvelle notice. Écrit en la seconde moitié du XIIIe siècle dans la France centrale, ce codex se compose de six recueils distincts. Les plus importants sont un légendier classé méthodiquement, dont le texte se rapproche de ceux de différents manuscrits déjà connus, et un légendier, classé selon l'ordre de l'année liturgique, du même genre que ceux qui ont été analysés par le même érudit dans le tome XXXVI des *Notices et extraits*. En définitive, ce volume ne contient que des textes déjà retrouvés ailleurs, mais il a en plus deux légendes de la première série, celles de saint Paul ermite et de saint Quentin ; le prologue de la première présente même une réelle importance, car il mentionne que cette vie a été traduite du latin de saint Jérome sur l'ordre du comte Philippe de Namur (décédé en 1212). A la fin de son opuscule, M. P. M. complète la notice du ms. 587 de la bibliothèque Sainte-Geneviève décrit dans le catalogue des manuscrits de cet établissement : ce volume renferme aussi deux

recueils de légendes; le premier présente quelques rapports avec l'un de ceux du manuscrit de Saint-Pétersbourg, le second est une copie intégrale du légendier classé selon l'ordre de l'année liturgique. — L. H. Labande.

— La publication des *Rôles gascons* (*Rôles gascons*, transcrits et publiés par Charles Bémont, tome II. 1273-1290. Paris, imp. nat., 1900. In-4° de III-563 pages. Collection de documents inédits sur l'histoire de France), commencée il y a quelque quinze ans par M. Francisque Michel, se continue avec une lenteur, dont l'éditeur actuel a cru devoir s'excuser, en déclinant la responsabilité du retard apporté. Il est, en effet, fort désirable que ce recueil précieux de textes sur le Sud-Ouest de la France soit terminé promptement. Le tome II, qui vient de paraître, embrasse les 18 premières années du règne d'Édouard Ier; il comprend 1844 pièces datées de 1273 à 1290. M. B. nous avertit que le volume suivant contiendra les actes relatifs à la fin du règne, une table des matières et une introduction détaillée. Ces deux dernières parties seront assurément des plus goûtées et faciliteront singulièrement les recherches. Actuellement, le lecteur doit se livrer à un travail assez minutieux s'il veut se rendre un compte exact des documents qu'on lui présente. Mais il n'est pas besoin de longues réflexions pour apprécier l'énorme appoint qu'ils apportent à la connaissance de l'histoire de toute cette région de la France sous la domination du roi d'Angleterre. Beaucoup sont des mandements adressés aux sénéchaux; ils ont trait à l'administration du pays et aux règlements des affaires intéressant les particuliers, les églises ou les communautés. On y rencontre aussi de très curieuses pièces sur le régime intérieur des villes, des accords entre les évêques ou abbés et les consulats (Bazas, Condom, Lectoure, Mézin, etc.), même des chartes de coutumes et des concessions de franchises (Saint-Osbert, Castelnau, Miramont, Labastide-d'Armagnac, Sauveterre, Villeneuve-d'Agen, Puymirol, Villeréal, Saint-Pastour, Vianne-sur-la-Baïse), etc. Les rapports entre les rois de France et d'Angleterre ont aussi donné lieu à plusieurs actes diplomatiques : signalons en particulier le traité du 23 mai 1279 (n° 328). L'édition est faite avec la plus grande correction : les petits problèmes de classement chronologique ont été résolus avec succès et de nombreuses notes identifient les localités et les personnages ou complètent les informations. — L.-H. Labande.

— *Les comptes de ménage de Jeanne de Laval* (in-8° de 31 pages; Angers, J. Siraudeau, 1901), que nous présente par très courts extraits le R. P. Ubald d'Alençon, auraient gagné à être publiés moins parcimonieusement. Il y aurait vraiment beaucoup de renseignements historiques et économiques à tirer de ces comptes journaliers qui vont de 1455 à 1459 : il faut donc souhaiter qu'un éditeur les édite, sinon intégralement, du moins dans toutes leurs parties intéressantes. Il est assez difficile, d'après le présent opuscule, de se faire une idée exacte de la femme du bon roi René : elle paraît cependant peu économe, et elle se décide trop souvent, comme son mari du reste, à des emprunts destinés à solder ses dépenses. Elle avait, elle aussi, le goût des arts et aimait la parure : en cela elle était bien de son temps. Une nombreuse et joyeuse compagnie voltigeait autour d'elle : cela n'a rien qui puisse étonner ceux qui savent ce qu'était la cour de René d'Anjou. — L.-H. L.

— A la collection d'études sur la langue et la littérature anglaises dont M. Holthausen dirige la publication, M. Hugo Schütt ajoute une édition critique de *The Life and Death of Jack Straw* (Carl Winter. Heidelberg, 1901). Populaire au XVIe siècle, comme la plupart des drames historiques nationaux, cette pièce est devenue très rare : on n'en connaît aujourd'hui que deux exemplaires imprimés. C'est celui de 1593, le plus ancien et le plus correct, que M. H. S. adopte comme texte

en y introduisant quelques-unes des nombreuses corrections de M. Holthausen. Félicitons l'éditeur d'avoir relégué les autres au bas des pages, elles sont fondées apparemment sur des considérations métriques, mais les textes des contemporains de Shakespeare n'ont pas besoin d'être mutilés pour donner raison à une théorie prosodique; tels qu'ils sont, ils s'accommodent fort bien de toutes les théories, à la condition de dédoubler une syllabe dans la lecture et d'en élider la voisine; à ce système les éditeurs gagneraient de ne pas défigurer leurs auteurs et de fortifier de nouveaux exemples leurs différentes théories. — Une introduction intéressante, des notes érudites accompagnent le texte, mais le chapitre sur la métrique est incomplet: l'occasion était bonne de dire quelques mots du vers appelé *doggrel;* les Anglais qui en parlent souvent, ne l'ont jamais défini. Si l'on songe que cette pièce n'est réimprimée que dans la collection Dodsley, on appréciera l'édition de M. Schütt. — Ch. Bastide.

— Il y a dans les cinq études d'art de M. Azar du Marest (*A travers l'Idéal. Fragments du journal d'un peintre*. Avec une préface de Fr. Coppée. Paris, Perrin, 1901, p. 341, in-18) deux choses d'inégale valeur : d'abord une esthétique, le plus souvent surannée ou banale, formulée en une langue recherchée, puis, ce qui vaut beaucoup mieux, des souvenirs sur nombre de peintres contemporains avec des appréciations de leurs œuvres les plus connues. C'est dans cette revue de nos derniers artistes dont le nom lui est familier que le public apprendra le plus, bien que le livre de M. A. du M. ne puisse prétendre à satisfaire toute sa curiosité. L'auteur y a laissé des lacunes volontaires, puisque le groupe des réalistes est sacrifié, et de plus il a surtout cédé au besoin d'exprimer ses préférences et ses admirations. Il est vrai que, malgré le plus haut idéalisme, ses sympathies sont loin d'être exclusives et s'adressent à des talents de genre bien différent, dont quelques-uns seraient avec raison revendiqués par le camp opposé. Beaucoup des jugements de M. A. du M. ne sont que de courtes notes, comme le carnet d'un *salonnier* mis au point, mais sur E. Carrière, Puvis de Chavannes, A. Besnard, Cormon, A. Roll, J. P. Laurens et d'autres encore il nous donne d'assez abondants renseignements ou des appréciations plus motivées. L'auteur s'efface parfois derrière des personnages dont il reproduit les conversations; si ce n'était là un artifice littéraire, il y aurait dans cet écho un indice précieux pour l'orientation des jeunes groupes artistiques. Mais, même en observant une juste défiance, on peut trouver une nouvelle preuve après tant d'autres du mouvement idéaliste qui s'affirme dans l'art comme dans la littérature (à relever çà et là quelques noms propres estropiés et pp. 318, 320, de naïfs anachronismes sur la guerre des Albigeois). — L. R.

— La thèse de doctorat de M. W. Arnold (*Rostands « Princesse lointaine » und « Samaritaine »* Inaugural-Dissertation. Arnstadt, Böttner, 1901, p. 89, in-8°) nous donne sur deux drames des moins populaires de M. Rostand deux minces études où les analyses et les rapprochements avec les sources tiennent la plus grande place. Nous sommes surpris de voir appliquer à des œuvres nées surtout de la fantaisie, ce grave déploiement d'érudition qui d'ailleurs n'aboutit qu'à de vaguee hypothèses. La comparaison de la *Princesse lointaine* avec la Biographie provençals de Jauffre Rudel, plus encore celle de la *Samaritaine* avec le *Mystère de la passion* d'Arnoul Greban étonneront autant le poète que la critique. Quant aux jugements portés par M. A. sur les deux pièces, ils sont rendus avec la sévérité ordinaire aux juges de vingt-cinq ans; mais ils se fondent sur un code littéraire bien pédantesque et bien vieilli, ce qui étonne davantage de la part de la jeunesse (p. 26, M. Arnold se fait une idée très fausse du provençal moderne et de ses rapports avec la langue des troubadours). — L. R.

— La *Gœthe-Gesellschaft* avait chargé M. Kuno Fischer de prononcer au nom des sociétés littéraires de Weimar l'éloge funèbre du grand duc Charles Alexandre. Ce discours, qui trouvera sa place dans la 3me série des *Kleine Schriften* de l'auteur, vient d'être publié à part. (*Grossherzog Karl Alexander von Sachsen* Gedächtnissrede. Heidelberg, Winter, 1901, p. 76, in-8°). On ne saurait demander à un nécrologe d'être une biographie complète et impartiale, mais la figure du grand duc, telle que nous le montre M. F., manque un peu de relief. La faute sans doute n'en est pas tout entière à l'orateur : le long règne de Charles-Alexandre, un demi siècle, est une page blanche pour l'histoire d'Allemagne. Ce prince, toujours en quête d'un centenaire ou d'un anniversaire à fêter, a eu le culte pieux du passé : restaurateur de la Wartburg, héritier testamentaire des petits-fils de Gœthe, fondateur du Musée et de l'École des Beaux-Arts de Weimar, il a continué la glorieuse tradition des *Médicis de l'Allemagne*. S'il ne groupa guère dans le Weimar du xixe siècle que des *poetæ minores*, il serait injuste d'oublier qu'il y attira de véritables artistes, Böcklin, R. Begas, Lenbach et Liszt, et que le *Hoftheater* donna la première représentation du *Faust* complet et la première audition de *Lohengrin*. Plus encore que son aïeul, il a voulu que le foyer de culture allumé dans son petit pays rayonnât sur toute l'Allemagne et même au-delà. Par Soret et Eckermann, les maîtres du petit-fils de Charles Auguste, le génie bienfaisant de Gœthe avait comme présidé à sa première éducation. Ces souvenirs l'accompagnèrent et l'inspirèrent pendant toute sa vie et avant d'être arrivé au terme il s'occupa de les recueillir pour nous avec la plume. C'est cette persistance de l'influence de Gœthe que M. F. a surtout soulignée dans son éloge : après ses auditeurs, ses lecteurs lui sauront gré de l'avoir fait avec autant de chaleur que de sympathie. — L. R.

— Était-ce la peine de réunir tous les articles, grands et petits, que M. Eugène Wolff recueille et publie sous le titre de *Zwölf Jahre im litterarischen Kampf, Studien und Kritiken zur Literatur der Gegenwart* (Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, xii et 552 p.)? Il y a dans ce gros volume nombre de comptes rendus insignifiants. Il y a même quelques erreurs : on dit le « Hain » et non le *Hainbund*, et le « Sturm und Drang » s'est-il vraiment envolé avec Gœthe, Lenz et Wagner de l'Université de Strasbourg? (p. 167). Mais il y a aussi nombre d'articles instructifs, et, si bref que soit souvent M. Wolff, il juge avec goût et compétence. Les études qui ouvrent le volume, se lisent avec profit : M. Wolff y apprécie Raabe, Klaus Groth et Rodolphe Hildebrand. Deux conférences, l'une sur la toute jeune Allemagne, l'autre sur les résultats durables du nouveau mouvement littéraire, se recommandent par de fins aperçus. M. Wolff n'est pas seulement un critique de journal et de revue; c'est aussi un professeur, il s'efforce (voir son article *Universität und Litteratur*) de ramener la jeunesse allemande à l'étude de l'histoire littéraire, et il n'écrit pas à la légère. Ses pages sur Rod. Hildebrand sont fort remarquables; il apprécie très bien l'influence que le professeur exerça durant de longues années sur son auditoire de Leipzig; « sa personne, dit-il finement, rappelait Gellert, mais son esprit était apparenté avec Herder et Jacques Grimm ». — A. C.

— M. Édouard Grisebach vient de publier la deuxième édition des entretiens et monologues de Schopenhauer (*Schopenhauer's Gespräche und Selbstgespräche*. Berlin, Hofmann. 1902. In-8° 173 p.) qu'il avait fait paraître en 1897 et qui comprennent, comme l'indique le titre, deux parties : 1° les entretiens de Schopenhauer recueillis un peu partout et rangés selon l'ordre chronologique (on sait qu'on n'a de sa jeunesse que des entretiens avec Wieland et Gœthe en 1813 et en 1814, qu'on n'a pas une conversation de son âge mûr et qu'il n'ouvre pour ainsi dire les lèvres

qu'en 1846 dans des entrevues avec son premier élève, Jules Frauenstadt); 2° les monologues tirés du manuscrit que Schopenhauer intitula εἰς ἑαυτόν et qu'il commença à Berlin en 1821 (le manuscrit, il est vrai, a disparu; Gwinner l'a détruit, mais il en a, de son aveu, extrait de nombreux passages qu'il a reproduits dans sa biographie; ce sont ces passages que M. Grisebach a reconnus et pris dans Gwinner). La deuxième édition contient, entre autres nouveautés, des entretiens de Schopenhauer avec J. A. Becker, Asher et Hebler ainsi que six portraits. — C.

— L'*Einleitung in die Philosophie* que M. W. Wundt publie à la libraire Engelmann de Leipzig (In-8°, xviii et 466 p. 9 mark) est le cours que le philosophe a fait aux commençants pendant une suite d'années. Il comprend trois parties : I. Le devoir et le système de la philosophie; II. Développement historique de la philosophie (les Grecs, la philosophie chrétienne, la philosophie moderne); III. Les principales directions de la philosophie (empirisme, rationalisme et criticisme; matérialisme, idéalisme et réalisme; éthique). — C.

— L'*Histoire des Français* de Lavallée compte, comme on sait, quatre volumes. Frédéric Lock a rédigé le cinquième volume qui va de 1814 à 1848. Le sixième volume (de 1848 à 1875) a pour auteur Lock et M. Maurice Dreyfous. Ce dernier vient de terminer le septième volume qui paraît chez Fasquelle (In-8°, 691 p. 3 fr. 50) et qui comprend la période de 1876 à 1901. Le livre, clair, exact, lisible, est un bon manuel qui mérite d'être consulté et rendra des services. L'auteur note l'apparition des grandes œuvres littéraires et scientifiques; mais pourquoi ne pas donner, à l'article *nécrologie*, la date exacte des décès? — C.

— Le XLIIIe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) contient les pages 1905-2038 qui terminent le quatrième volume (de *bott* à *butzg*) et les pages 1-16 qui commencent le cinquième volume (de *blā* à *blâder*).

— M. O. Weise (*Deutsche Sprach-und Stillehre. Eine Anleitung zum richtigen Verstændniss und Gebrauch unserer Muttersprache*, in-8°, 192 p. Leipzig et Berlin, Teubner 1901), ne se propose pas de traiter systématiquement toutes les parties de la grammaire allemande. Il a fait un choix des questions les plus importantes et les plus intéressantes, qu'il désire exposer sous une forme élémentaire. Malheureusement sa manière de présenter les choses va droit à l'encontre du but proposé. En effet, tantôt il fait rentrer dans ses explications, avec force détails, des faits connus de tout le monde, tantôt il néglige de donner des détails très importants, complètement inconnus du public auquel il s'adresse. Ainsi, par exemple, à propos de la flexion des substantifs féminins, p. 16, M. W. donne le paradigme complet des déclinaisons forte et faible (*Luft*, *Frau*), puis il traite des traces laissées par l'ancienne déclinaison forte du singulier dans la langue actuelle. Je cite textuellement : « 16. *Ancienne déclinaison du subst. fém.* — De l'ancienne décl. du singulier il subsiste de nombreuses traces, soit dans des vocables déterminés soit dans des combinaisons particulières. Ici aussi une dualité de la forme se montre distinctement, surtout au génitif et au datif. 1. Avec la désinence *-e* et l'Umlaut de la voyelle radicale, dans les composés comme *Gænseschnabel* (*Schnabel der Gans*), *Bürgemeister* (*Meister der Burg*) etc., etc. » Mais quelle a donc été cette déclinaison forte du singulier dans l'ancienne langue? M. W. n'en dit pas un mot. Ainsi, après avoir exposé tout au long ce que tous ses lecteurs connaissent, il ne donne pas le paradigme de l'ancienne déclinaison qu'ignorent la plupart d'entre eux; de même, il ne dit rien de l'action de l'Umlaut. Cet exemple est typique. Il caractérise bien la méthode employée par M. Weise dans son livre, dont le plan est d'ailleurs conçu d'une manière fort intelligente. — Alfred Bauer.

— M. Vilhelm Gödel vient de donner le catalogue des vieux manuscrits islandais et norvégiens, qui sont à la Bibliothèque royale de Stockholm (*Katolog over Kong. Bibliotekets Fornisländska og Fornnorska Handskrifter*. Stockholm. P. A. Norstedt og Söner, 1897-1900). Ce catalogue comprend 293 numéros. M. V. Gödel non seulement y fait la description et l'historique de chaque manuscrit; d'une façon suffisamment complète il en indique aussi le contenu. A la fin, trois index des nom propres, des manuscrits et des matières y rendent les recherches aussi rapides que commodes. Cet ouvrage ne peut être que le très bien venu, surtout après les catalogues identiques de la Bibliothèque de Copenhague, publiés par la Commission Arnamagnéenne, et dont nous avons parlé en leur temps. — L. P.

— Sous le titre de *Sprak och Stil* parait sous les auspices de l'Académie suédoise une *Revue* qui, dans l'esprit de ses fondateurs, doit devenir le grand collecteur des études de linguistique sur le suédois moderne (Uppsala, 1901, Aktiebolag. Prix de l'abonnement annuel à 5 numéros 4 couronnes; le numéro seul 1 couronne). Dans le premier numéro qu'on nous envoie, nous trouvons des articles de MM. A. Noreen, Fr. Tamm, J. A. Lundell, etc. ; tous noms qui sont d'un bon augure pour la prospérité de cette publication. — L. P.

— Dans le 119e fasc. des publications de la Société des anciens textes suédois, (*Samlingar uttgifna af Svenska Fornskrift Sällskapet*. Häft 119. *Svenska Kyrkobruk under Medeltiden*. Stockholm, 1900. 6 kr. 25), M. Robert Geete donne d'après de vieux manuscrits un curieux recueil de commentaires et explications sur le rituel et les usages de l'église catholique au moyen âge, sur les sacrements, la messe, la consécration des églises, la confession, la bonne mort. Le morceau principal est, en deux rédactions, le *Lucidarius* (*Elucidarium*, *Elucidarius* ou *Lucidarius*) dont l'original latin fut composé, dans la première moitié du XIIe s., par un prêtre français de l'église d'Autun, Honorius Augustodunensis. Cet ouvrage, purement théologique et dogmatique à l'origine, eut, tout de suite, grâce sans doute à sa forme dialoguée, une vogue immense. Traduit en provençal, en italien, en anglais, en haut et en bas-allemand, en islandais, en suédois, il s'augmenta d'emprunts, qui en firent bientôt une sorte d'encyclopédie populaire, une véritable « Imago Mundi », comprenant non plus la théologie seulement, mais la géographie, l'astronomie, les sciences naturelles, etc. Le premier des deux textes, que donne M. R. Geete, est, d'après un manuscrit de 1430, la traduction, avec d'assez importantes omissions, de l'Elucidarium d'Honorius : la fin manque. L'autre est un peu plus jeune : c'est la traduction presque littérale de l'original latin faite, en 1487, par J. Budde. Je recommande ce recueil et aux amateurs de miracles, ils en trouveront une quantité et des plus curieux, et à tous ceux surtout qui s'occupent de l'étude de l'ancien suédois. — L. P.

— A signaler le petit volume de M. Hugo Pipping (*Gotlændska Studier*. Uppsala, Akademiska Bokhendeln, 1901), dans lequel l'auteur, après avoir donné le texte du *Coutumier de Gotland*, montre en de savantes observations philologiques la différence existant entre l'ancien dialecte de Gotland et le suédois du continent. — L. P.

— La librairie milanaise Hoepli nous adresse une nouvelle édition augmentée des *Creature sovrane* de H. Adolfo Padovan; mais ces pages, écrites d'ailleurs d'une plume facile, et où l'auteur discourt à sa fantaisie des savants, des artistes, des écrivains de tous les siècles, ne rentrent pas dans le domaine de la *Revue*. — Ch. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 octobre 1901.

Les séances des 25 octobre et 1er novembre sont avancées aux 23 et 30 octobre.

M. Héron de Villefosse annonce l'arrivée au Louvre d'un fragment d'inscription très important qui provient de Lambèse et permet de dater la célèbre allocution d'Hadrien à l'armée de Numidie. Elle a été prononcée le 1er juillet 128. Cette date fournit donc en même temps celle du voyage de l'empereur en Afrique. Ce nouveau fragment se rajuste exactement avec un autre déjà exposé dans la salle des Antiquités africaines. La première partie du discours impérial était adressée à la légion IIIe Auguste cantonnée à Lambèse; elle débutait par des paroles de satisfaction aux soldats du troisième rang, c'est-à-dire aux soldats les plus âgés, appelés *pili* ou *triarii*. Certainement, l'empereur devait haranguer ensuite les *principes*, puis les *hastati*. Sur le retour de la pierre se trouve une seconde allocution, également datée, adressée quelques jours plus tard à la première aile des Pannoniens et qui précédait immédiatement le fragment, depuis longtemps connu, concernant la sixième cohorte des Commagéniens. Le texte de ce morceau de littérature militaire se trouve ainsi, sinon complété, au moins très heureusement amélioré, par l'arrivée au Louvre de ce nouveau fragment. Il a été découvert par M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, au centre du camp des auxiliaires, dans des fouilles entreprises avec une subvention du gouvernement.

L'Académie procède à l'élection de la commission du Prix ordinaire (moyen âge). Sont élus : MM. Delisle, Paris, Viollet et Omont.

M. Henri Weil entretient l'Académie d'un papyrus récemment publié par MM. Grenfell et Hunt, d'Oxford, et contenant quinze vers, plus ou moins mutilés à la fin, tirés très probablement d'une tragédie qui fit en son temps grande sensation, l'*Hector* d'Astydamas, un des poètes dramatiques les plus estimés du IVe siècle.

M. Maspero rend compte des travaux exécutés sous sa direction par le service des Antiquités de l'Egypte, à Sakkarah et à Thèbes. Les fouilles de Sakkarah ont amené la découverte de puits de l'époque saïto-persane : l'un était vierge et renfermait la momie d'un certain Péténisis, décorée d'une parure complète de bijoux d'or. A Thèbes, sur la rive gauche, le mur du Ramséum a été consolidé par des contreforts en brique qui ont prévenu la chute pour longtemps. — M. Maspero présente ensuite une note de M. Chassinat sur les fouilles exécutées à Abou Roash par l'Institut français d'archéologie orientale (1900-1901), et au cours desquelles a été découverte une tête grandeur nature du roi Didoufri.

M. le Dr Hamy présente quelques observations au sujet de la nouvelle publication de M. le duc de Loubat : *Codex Fejervary-Meyer, manuscrit mexicain précolombien des Free public Museums de Liverpool* (Paris, 1901, in-4°).

Séance du 18 octobre 1901.

M. Cagnat communique le résultat des fouilles entreprises à Lambèse, dans le camp de la légion III Auguste, par le service des Monuments historiques, sous la direction de M. Courmontagne, directeur de la prison centrale. On a découvert toute la partie orientale de prétoire. Dans une des chambres il a été recueilli une longue inscription relatant le règlement constitutif du collège des gardes d'armement légionnaires.

M. Clermont-Ganneau signale une découverte archéologique qui vient d'être faite par M. Adam Smith, dans la Palestine orientale, à Tell-Ech-Chihâb, près de Mzeirib (au sud de Damas). C'est celle d'une stèle égyptienne du pharaon Séti Ier, de la XIXe dynastie, attestant matériellement l'étendue des conquêtes égyptiennes en Syrie à une époque où les Israélites ne s'y étaient pas encore établis.

M. Ernest Babelon rend compte d'un voyage numismatique qu'il a effectué, au mois de septembre dernier, à Berlin et à Brunswick, dans le but de compléter la *Description générale des monnaies d'Asie Mineure*, laissée manuscrite et inachevée par feu Waddington. M. Babelon a pu étudier les collections de Berlin qui lui ont été libéralement communiquées par leur conservateur M. H. Dressel. Il a également exploré à Brunswick la collection de M. Arthur Löbbecke, qui a mis à sa disposition ses richesses numismatiques avec un désintéressement scientifique et un empressement auxquels M. Babelon rend hommage. — L'Académie décide d'adresser des remerciements officiels à MM. Dressel et Löbbecke.

M. Léon Dorez lit une note sur un factum milanais en faveur de Jeanne d'Arc, datant de 1429 ou 1430, et qui paraît avoir valu à son auteur, Cosma Raimondi, de Crémone, une chaire à l'Université d'Avignon.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1901

A. Rahlfs, **die Berliner Handschrift des Sahidischen Psalters** (Extraits des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Göttingen, nouvelle série, t. IV, n° 4), in-4°. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1901, 153 p. et 3 pl.

C'est un manuscrit ou plutôt le reste d'un beau manuscrit sur parchemin, qui provient de la Bibliothèque du Déîr Amba Shenoudah, près de Sohag. M. Rahlfs en place la rédaction vers l'an 400 après J.-C. : j'incline, pour mon compte, à la mettre plus tard, comme celle des manuscrits de même provenance et de même type qui me sont passés entre les mains, entre 450 et 550, plus près de 550 que de 450. Il contient des morceaux assez longs, mais assez mutilés de la version thébaine des Psaumes. M. R. les a publiés avec le plus grand soin, et en a complété le texte à l'occasion d'après les fragments de cette version déjà connus : il est fâcheux qu'il n'ait pu consulter les manuscrits de la Bibliothèque nationale qui renferment des portions considérables du psautier thébain en plus de celles qui ont été indiquées par l'abbé Hyvernat.

De l'intérêt que le volume peut présenter pour les théologiens, je suis mauvais juge et je ne dirai rien : il sera très utile aux philologues pour la fermeté avec laquelle le texte y a été établi et pour les remarques grammaticales qui y sont insérées. Les vingt pages de l'introduction que l'auteur a consacrées aux particularités orthographiques et grammaticales de son manuscrit sont fort instructives. Il est peut-être un peu trop sous l'influence des théories de Steindorff et de Sethe, mais il n'en note pas avec moins de fidélité les faits qui leur sont contraires : je citerai, par exemple, ses observations sur le caractère vocalique de *ou* et de *i* (p. 19, note 2). Je voudrais espérer que son

œuvre présente est l'amorce d'une édition critique du psautier thébain tout entier.

G. Maspero.

Fables and Folk-Tales from an Eastern Forest, collected and translated by Walter Skeat, M. A., M. R. A. S., F. A. I., etc. Illustrated by F. H. Townsend. — Cambridge, University Press, et Londres, C. J. Clay, 1901. In-4 carré. xiv-92 pp.

Les indianistes qui feuilletteront cet élégant volume, orné d'illustrations très originales, y retrouveront quelques souvenirs familiers. Par exemple, le conte *the Tiger and the Shadow* (p. 28) n'est point, quoi qu'en pense l'auteur, un arrangement malais de notre banale fable occidentale, *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre* (p. 79), mais une variante simplifiée d'un des contes les plus spirituels du Pañcatantra : le lièvre, dont le tour est arrivé de se laisser manger par le lion, arrive en retard à sa caverne, — rien n'est en soi plus excusable, — et s'excuse en disant qu'il a été arrêté au passage par un autre lion, posté là pour faire concurrence au premier occupant; celui-ci s'enquiert de la demeure de l'intrus, et le lièvre lui fait voir son propre reflet au fond d'un puits... On devine le reste. M. Skeat nous avertit que son recueil a du moins le mérite de la sincérité, et à la lecture il est aisé de s'en assurer : c'est bien là du récit populaire pris à sa source la plus pure, où le collecteur a mis le moins possible du sien. Mais c'est un choix aussi; car, dans les veillées de son exploration au Malacca, il s'est fait conter bien plus de fables qu'il n'a jugé bon d'en publier. Par ce double attrait, joint à celui de la forme extérieure, l'ouvrage de M. Skeat est digne de fixer l'attention de tous les folkloristes qu'intéressent les contes d'animaux.

V. H.

M. E. Cannizzaro. Il cranio di **Plinio**, Edizione privata di sole 100 Copie. Stampato a Londra ai 15 settembre 1901 coi tipi della Ballantyne Press. Petit in-4°. 36 p.

L'Italie est le pays des découvertes, mais aussi des mystifications archéologiques. Il est fâcheux qu'elles se ressemblent un peu trop et qu'elles se répètent. L'une des plus usées consiste à vénérer ou même exhumer quelque ancien ; depuis longtemps on montre aux touristes le tombeau de Cicéron ; tout récemment on a prétendu avoir découvert celui de Pétrone (ne pas oublier *Quo vadis*) ; voici qu'on s'attaque au pauvre Pline, la victime du Vésuve. Cette fois on va plus directement au fait ; le crâne qu'on donne comme de Pline, a été délicatement

photographié; il est en vignette au titre, et en compagnie de cinq ou six autres dans deux autres gravures. Car dans cette plaquette à la fois élégante et macabre, on a tenu à bien faire les choses. Je me borne dans ce qui suit à l'analyser.

Un titre intérieur porte : « Breve nota su alcuni nuovi scavi presso la foce del Sarno con illustrazioni tratte da fotografie di G. Ruffo, Principe di St. Antimo. » Nous sommes ainsi transportés en un endroit bien connu des visiteurs de Pompéi, à l'embouchure du Sarno. Les fouilles en question ont été entreprises en juillet 1899, sur ses propriétés, par « il signor Matrone ». Il aurait trouvé d'abord des murs antiques, des objets de bronze, d'or et d'argent. L'édifice dont on voyait encore le *chalcidicum*, n'avait ni caves, ni voûtes; ce devait être un long portique, avec une série de magasins qui, commençant à l'embouchure du Sarno, suivait vers Pompéi. Dans un espace étroit se trouvaient 70 squelettes. On suppose qu'il y avait là un point d'embarquement où les fugitifs attendaient le moment d'échapper. Au centre était un groupe de vingt cadavres environ qui, à la différence des autres, avaient sur le corps même, à leur place (et non en paquets), des objets précieux, colliers, bracelets, anneaux d'or et ornés de pierres précieuses; des monnaies de la meilleure marque de Vespasien. Parmi eux, mais plus haut, comme s'il était sur un siège, il y avait un squelette qui se distinguait par l'ampleur du crâne; il portait au cou, en trois tours, une chaîne d'or de 64 mailles; au bras, deux *torqui brachiales*; au doigt, un anneau d'or; au flanc, une petite épée à lame d'acier avec poignée d'ivoire, le fourreau garni de clous de bronze en forme de coquilles. Auprès, trépieds, lampes, statuettes, lares de terre cuite et de bronze, tablettes et restes d'une litière.

La fouille du signor Matrone a eu lieu à peu de distance du moulin Fienzo (autrefois de Rosa) où, à la construction en 1858, on avait trouvé de même des cadavres et des objets de bronze, d'or et d'argent en quantité, et même d'après ce que prétend un fermier (!) l'empreinte d'une barque derrière laquelle étaient tous les objets qui malheureusement furent vite dispersés. On devine comment réunissant tous ces faits, M. C. conclut que la barque était la *Liburna* de Pline; le groupe, l'escorte de Pline, et le personnage en vedette, Pline lui-même. Il nous revient de loin.

M. C. a tout au moins le mérite, très rare en pareil cas, qu'il ne veut pas nous en imposer. Il nous avertit que, si le signor Matrone possède encore ce qu'il a trouvé, cependant sa fouille n'a pas été faite régulièrement; qu'on a pas remarqué avec assez de soin la disposition des squelettes; enfin qu'il est impossible de les identifier avec certitude. Enfin M. C. résume ainsi ce qu'il croit avoir atteint (p. 30 au bas) : « questa é fantasia, ipotesi ma possibile. » On ne saurait être plus modeste.

Les photographies : Pompéi et le Vésuve, le pont « della Persica »,

les fouilles, le squelette principal, sont excellentes. Tous nos compliments au prince de St. Antimo. Mais il est clair que M. Cannizzaro n'est pas philologue. Cela ressort à première vue des notes où le latin n'est pas imprimé correctement et où les citations sont terriblement vagues [1].

É. T.

Selecta ex latinis scriptoribus in usum scholarum. Vol. I. **T. Macci Plauti Captivi,** con note italiane del Dott. Pasquale Giardelli. Turin, Libreria Salesiana, 1900, 111 p. in-12, prix : 0 fr. 60.

Pasquale Giardelli. Note di **Critica Plautina.** Savona, Bertolotto, 1901, in-8°, 1 fr. 50.

Cette édition est donnée par une librairie (*officina Salesiana*) qui entend remplacer par le présent livre un tome vieilli de sa collection. On nous donne ici un tome I d'une nouvelle série. Je relève, dans la liste des livres de la couverture, une série de *Latini christiani scriptores in usum scholarum :* Actes des martyrs, œuvres de S. Ambroise, S. Augustin, S. Cyprien, S. Jérôme, Lactance, Prudence, toutes publications très courtes et à très bas prix.

De l'auteur, jusqu'ici je ne connaissais rien. Je vois cependant qu'il a publié en 1899, à Savone, une étude sur les élégies de Maximien ; et on annonce de lui, comme devant paraître prochainement, un *Trinummus* avec notes italiennes, et aussi un travail sur les dieux et les héros dans Apollonius de Rhodes.

La brochure sur la critique de Plaute reprend des notes déjà publiées dans la Biblioteca delle scole Italiane ou dans le Bollettino di fil. classica, auxquelles l'auteur a joint des remarques nouvelles. S'il est vrai qu'elle traite des passages empruntés à des pièces autres que les Captifs [2], cependant dans 14 pages sur 31, elle vise des vers de cette comédie de sorte que nous avons ici en fait un appendice à l'édition et une justification des leçons ou interprétations adoptées par l'éditeur.

On voit, particulièrement par la brochure, que M. Giardelli est bien au courant des publications sur Plaute. Il se réfère particulièrement, et cela est naturel, aux travaux italiens sur l'auteur [3]. Nous sentons qu'il aime Plaute ; il le comprend et le commente avec goût, parfois avec finesse. Les discussions de la brochure me paraissent seulement parfois traînantes, subtiles et verbeuses. L'édition toute remplie de traductions et de gloses modernes est vraiment trop élémentaire. Cer-

---

1. P. 34, n. 12 : S. Italicus, xv *(sic)*.
2. Aulul. 207 et s. ; 280 et s. ; Epid. 694-5 ; Miles, 95 ; Trin. 124-5.
3. Éditions de M. Cocchia, de M. Stampini ; articles ou études de M. Kirner et de M. Pascal.

tains retranchements faits par pudeur et, je suppose, imposés à l'éditeur, m'ont paru simplement ineptes [1]. Les secours offerts aux élèves sont à tous égards insuffisants [2]; les signes employés sont parfois équivoques; des conjectures sont glissées dans le texte sans que le lecteur s'en doute; telles explications me paraissent très contestables [3]. Enfin il est particulièrement fâcheux pour M. Giardelli que son livre et sa brochure aient paru sans qu'il ait pu connaître l'édition magistrale de M. Lindsay.

É. T.

Clement Lawrence Smith. A preliminary study of certain manuscripts of *Suetonius*, lives of the Caesars. Reprinted from Harvard Studies in Classical Philology. Vol. XII, 37, p. in-8°.

Voici enfin un excellent travail qui nous fait attendre de véritables progrès dans la critique du texte de Suétone. Documentation et méthode, tout, dans cet article, me paraît très solide et je me bornerai à l'analyser.

M. Smith a profité de son séjour dans l'école américaine de Rome (1897-1898) pour étudier les manuscrits du Vatican que n'a pas connus Roth, et il a poursuivi cette étude dans ses voyages, d'Italie en Angleterre, en s'arrêtant surtout à Florence, Venise, Munich, Leyde et Londres. Il a vu ainsi plus de trente manuscrits et il nous donne les résultats obtenus tout en s'excusant fort modestement de n'avoir pu faire des collations aussi complètes qu'il l'eût voulu.

Les listes de variantes qui occupent ici quatorze pages, contiennent ce que M. S. nous apporte présentement de nouveau. Ce n'est pas tout. En s'appuyant sur ce fond, M. S. s'efforce de le mettre en œuvre pour aboutir à un classement tout au moins provisoire. Quels critériums a-t-on pour cela? Sans doute la manière dont le grec est transcrit; aussi les divisions en livres, et les divisions en chapitres qui ne sont pas les mêmes. Mais au bout du compte cela n'apprend pas grand chose.

La méthode de M. S. consiste à éprouver les manuscrits de deux façons : en prenant un manuscrit important comme base, que ce soit le *Memmianus* ou un autre, il le compare isolément à tous les autres en chiffrant les cas où ils s'accordent et ceux où ils divergent; c'est le

---

1. Je vise surtout celui du v. 57 du prologue.

2. M. G. indique la scansion, mais il ne donne même pas un tableau des mètres employés; aucune remarque sur les mots où il y a des difficultés de prosodie : 196, *labōs*; 480, *prŏfitetur*.

3. Par exemple, 708, *custodem*=comitem (d'après M. Cocchia). Au v. 973, après *homini* sont tombées les lettres (ST) qui devaient indiquer que la parole est ici à Stalagmus. —Dans la brochure, p. 7, *Aul.* 207, *si quid* = si quidem.

the dual test; le rapport permet aussitôt de saisir déjà des affinités ou des oppositions frappantes. On contrôle ensuite le premier résultat en étudiant à part et d'une manière générale les manuscrits qui ont appelé l'attention ; on pèse la valeur des leçons qui leur sont propres, bonnes ou corrompues : c'est *the general comparison* ou *the general test.*

Voici la conclusion de M. Smith. Les manuscrits de Suétone, quoique très dispersés, se ramènent cependant à une double tradition, dont une variante s'est conservée dans une branche, une autre dans l'autre branche. Autour du *Memmianus* (base de Roth) et du *Gudianus* que Becker a signalé (1857 et 1867) se groupent dans la première classe le manuscrit de Munich, deux *Vaticani* et deux *Medicei;* donc sept manuscrits. Parmi eux M. S. est amené à reconnaître un groupe secondaire qu'il appelle groupe des *Medicei* formé en fait de deux *Medicei* et d'un *Reginensis ;* sur les quatre autres le *Memmianus* forme avec le manuscrit de Munich et le *Gudianus* un autre groupe (groupe du *Memmianus*)*;* le *Vaticanus* de Juste-Lipse restant, est une sorte de manuscrit intermédiaire plus rapproché des *Medicei* que de l'autre groupe.

La seconde classe, celle des manuscrits où la divergence est plus fréquente que l'accord avec le *Memmianus*, contient vingt et un manuscrits subdivisés en deux groupes : celui des Florentins (sept manuscrits tous antérieurs au xv[e] siècle); l'autre composé de manuscrits qui, sauf un, sont tous du xv[e] siècle (*The Urbinas group ;* sept manuscrits). Les sept restants ne pourraient encore être classés avec une certitude suffisante.

Sans doute ce n'est là qu'une classification provisoire, mais elle n'est pas moins pour cela des plus précieuses pour nous. Le résultat le plus important de ce premier travail, est celui-ci, que l'on ne peut plus désormais ne voir, avec Roth, dans les leçons du xv[e] siècle, que de simples conjectures d'humanistes auxquelles on n'accorde aucune autorité. Beaucoup d'entre elles n'ont pu venir que d'une bonne source manuscrite, peut-être différente du *Memmianus* et des manuscrits de sa classe.

M. S. note encore que, pour trente-cinq passages où Roth croyait ne pouvoir appuyer son texte que sur des conjectures, il a retrouvé ces leçons dans des manuscrits de la seconde classe. Il était bien sûr *a priori* que le *Memmianus* avait lui aussi ses fautes. — Nous voyons aussi très clairement par quelques exemples, comment le texte s'est peu à peu corrompu dans les manuscrits de la seconde classe. Le copiste de l'archétype ou d'une des copies principales qui ont suivi, avait sous les yeux un exemplaire difficile à lire et tout encombré de gloses et de variantes. Il les a souvent intercalées au texte, sans compter les essais d'interprétation par lesquels il voulait expliquer des passages qui lui semblaient inintelligibles. Suétone a été ainsi, plus d'une fois, étrangement défiguré.

Souhaitons que M. Smith mène jusqu'au bout et achève, aussitôt que cela sera possible, les études auxquelles, par son article, il a si heureusement préludé. Il nous a mis en goût; à lui de conclure.

Émile THOMAS.

Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, herausgegeben von der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften :

Band IV : **Der Dialog des Adamantius** περὶ τῆς εἰς θεὸν ὀρθῆς πίστεως, herausgegeben von Dr. W. H. van de SANDE BAKHUYSEN, LVII-256 pp. Prix : 10 Mk.

Band V : **Das Buch Henoch**, herausgegeben von Dr. Joh. FLEMMING und Dr. L. RADERMACHER. 172 pp. Prix : 5 Mk. 50.

Band VI : **Origenes Werke,** Dritter Band : **Jeremiahomilien, Klageliederkommentar, Erklärung der Samuel u. Königsbücher** herausgegeben von Dr. Erich KLOSTERMANN. L-351 pp. Prix : 12 Mk. 50.

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901. In-8.

Le dialogue d'Adamantius est un des suppléments de l'édition d'Origène. Il est ainsi nommé du principal personnage. Les autres interlocuteurs sont deux marcionites, Mégéthius et Marc, un disciple de Bardesanes, Marinus, deux valentiniens, Drosérius et Valens. Ils discutent sur les hérésies, et un païen, Eutropius, est pris pour juge. L'auteur est inconnu. Ce n'est pas un écrivain de talent et ses pensées sont empruntées. Il a fait une compilation. L'œuvre se place entre deux écrits de Méthode († 311), sur le libre arbitre et sur la résurrection, et la fin des persécutions (311). Zahn avait cru reconnaître Origène dans Adamantius. Mais l'auteur inconnu ne paraît pas avoir eu l'intention de donner un rôle à Origène sous un nom fictif; il a trop usé des écrits de l'antiorigéniste Méthode pour qu'on puisse le penser.

Les manuscrits du texte grec sont tous mauvais et récents : le plus ancien est du XII[e] siècle. Ils se divisent en trois groupes, remontant à un archétype déjà très corrompu. La seconde partie du dialogue peut être corrigée à l'aide des écrits de Méthode. Rufin a traduit l'ouvrage. M. van de Sande Bakhuysen publie cette traduction en regard du texte grec. Elle a, naturellement, ses défauts. C'est à Rufin que remonte la qualité de manichéen donnée à Megethius. Mais elle repose sur un texte meilleur, plus ancien, et non remanié ni interpolé. Car nos manuscrits grecs nous donnent plutôt une recension que l'original. Trois traductions latines du XVI[e] siècle sont de peu de secours : elles sont faites d'après un de nos manuscrits ou un manuscrit semblable.

M. van de S. B. a essayé de rétablir partout où il l'a pu la rédaction primitive. La traduction de Rufin est publiée d'après l'édition de Caspari, qui repose sur un manuscrit de Schlestadt, du XII[e] siècle. Des tables des citations, des noms et des mots importants complète cette édition soignée. Dans son introduction, M. van de S. B. a les renseignements essentiels sur le contenu, l'histoire du

les personnages, les remaniements, le titre, le prologue et l'épilogue, les manuscrits et les éditions. Il faut lui savoir gré de cette dissertation où l'histoire littéraire n'est pas oubliée, et où il a repris et modifié quelquefois les vues de M. Zahn.

Le livre d'Hénoch a été si souvent l'objet de découvertes et d'études en ces derniers temps, qu'il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'il présente. Il ne rentrait pas dans le programme de l'Académie de Berlin, entendu strictement; mais il a une telle importance littéraire et ecclésiastique qu'il est naturel de le trouver dans la collection.

M. Flemming s'est chargé de l'établissement et de la traduction du texte éthiopien. L'édition en paraîtra dans les *Texte u. Untersuchungen*. M. F. a eu à sa disposition beaucoup plus de manuscrits que ses devanciers et a pu reconnaître deux traditions, l'une plus sincère et plus ancienne, l'autre plus récente et interpolée. On sait que l'original sémitique (hébreu ou araméen) a disparu, comme celui des apocryphes du même temps. Il n'y a aucun espoir de le restituer. Les fragments grecs sont celui de Gizeh, publié par M. Bouriant, les citations de Syncelle, un extrait dans le Vatican. Gr. 1809, un fragment latin. M. Radermacher, déjà connu par de bons travaux sur ce genre de littérature, s'est chargé de l'édition de ces débris. Il attribue à de nombreux bourdons le fait que le grec est moins développé que l'éthiopien. Cette édition se distingue par le soin philologique des auteurs. M. Radermacher, surtout, nous donne, sous forme de tables variées, une véritable étude du grec des fragments.

M. Klostermann a fait connaître dans un fascicule des *Texte und Untersuchungen* les principes adoptés par lui dans ce volume d'Origène, le troisième des œuvres complètes [1]. Le texte des homélies sur Jérémie repose essentiellement sur un manuscrit de l'Escurial, Ω III 19, du XI-XII[e] siècles. Nous avons vu que, pour Clément d'Alexandrie, le Vatic. gr. 623, est une copie de ce manuscrit [2]. M. K. arrive au même résultat pour les homélies d'Origène. En plus d'un passage, le manuscrit du Vatican présente un meilleur texte que celui de l'Escurial. M. K. considère ces leçons comme des corrections d'humaniste. Il a parfaitement raison. C'est un phénomène bien connu des philologues et dont nous signalions récemment un cas probable dans un manuscrit padouan de la *Cité de Dieu*. Mais il est toujours intéressant d'en noter de nouveaux exemples.

Quatorze des homélies d'Origène ont été traduites par saint Jérôme vers 380. M. K. a voulu tirer parti de cette source indirecte du texte grec. Il ne paraît pas avoir trouvé un concours utile auprès de l'Aca-

---

1. Voir *Revue*, 1898, II, 7.
2. A propos du mémoire de M. Barnard, *Revue*, 1898, I, 483.

démie de Vienne, qui doit éditer les œuvres de saint Jérôme. Il lui a fallu se contenter de Vallarsi, revu sur deux manuscrits, dont l'un, le manuscrit de Laon 299, est du IXe siècle. C'est sans doute cette difficulté qui l'a détourné de publier les deux homélies que nous ne possédons plus que dans cette traduction.

M. K. a donné à part les fragments indépendants conservés dans la Philocalie et dans les Chaînes.

Ce sont les Chaînes, uniquement, qui nous ont gardé quelques restes des commentaires sur les Lamentations, sur Samuel, et sur les livres des Rois, à la réserve d'une homélie sur Samuel I, 28, 3-25 (épisode de la pythonisse d'Endore). M. K. en a recherché les manuscrits. L'homélie sur la pythonisse a survécu grâce à la réfutation d'Eustathe d'Antioche : les deux écrits se trouvent dans d'assez nombreux manuscrits, dont le seul important, Munich gr. 331, est du Xe siècle.

M. K. montre le même souci de renseigner brièvement le lecteur que ses collaborateurs. Les homélies sur Jérémie doivent avoir été prononcées à Césarée après 244, après les homélies sur les Psaumes et sur le Lévitique, avant les homélies sur Ézéchiel et sur Josué. Le texte biblique que lisait Origène était apparenté au groupe des manuscrits dits de Lucien d'Antioche. M. Klostermann se réserve d'en faire une étude particulière. Le commentaire des Lamentations est plus ancien et a été écrit à Alexandrie, après les deux livres sur la résurrection, par suite avant 231 ; Eusèbe en connaissait encore cinq livres. L'homélie sur la pythonisse a été prononcée après la rédaction du commentaire sur les Psaumes, soit après 241 ou 244. Nous n'avons pas de données sur les autres œuvres.

Comme dans les autres volumes, les tables sont très soignées.

Paul LEJAY.

Carl SCHMIDT. **Plotin's Stellung zum Gnosticismus und Kirchlichen Christentum;** x-90 pp.

Carl SCHMIDT, **Fragment einer Schrift der Märtyrerbischofs Petrus von Alexandrien;** 50 pp.

Otto STÄHLIN, **Zur handschriftlichen Ueberlieferung des Clemens Alexandrinus;** 8 pp.

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901, in-8 (*Texte u. Untersuchungen*, V, 4). Prix : 5 mk.

M. Carl Schmidt soulève une question intéressante. Il voit dans les écrits de Plotin des œuvres de polémique, destinées à faire l'apologie du paganisme à l'encontre des doctrines rivales, le christianisme et surtout le gnosticisme. Déjà M. Schüler avait posé la question dans une dissertation sur la notion de l'âme dans Plotin et dans Origène. M. S. l'étend, et essaie de ressaisir les traces de la polémique

à travers Porphyre et Plotin. Il n'accepte pas les idées de M. Anz sur les sources orientales du gnosticisme : l'adhésion que M. S. croit qu'elles ont rencontrée dans la critique, n'a pas été aussi unanime [1]. La gnose n'était certes pas un système bâti de toutes pièces par la dialectique d'un seul esprit; mais, comme le dit fort bien M. Schmidt, elle représente un milieu d'idées philosophiques. Il faudrait aussi distinguer ces milieux, car il y en a eu plusieurs et c'est ce qui explique que la gnose est multiforme. M. S. ne s'est occupé que de ce qu'on pourrait appeler la gnose grecque. Pour Plotin, elle était ἰδία αἵρεσις, φιλοσοφία; il compte le gnosticisme et l'épicuréisme comme deux écoles philosophiques. D'après M. S., au IIe et au IIIe siècles, trois grands systèmes religieux étaient en présence dans le monde grec et ils sont représentés par Plotin, Valentin et Origène. C'est à Alexandrie que ces systèmes se sont définis; c'est dans ce milieu surchauffé qu'ont été posées toutes les questions que l'avenir devait agiter. M. S. ne méconnaît pas cependant l'influence de l'Orient sur la gnose. L'esprit de l'Orient et la mythologie de l'Orient en sont le principe et la base, comme la philosophie grecque l'est du néoplatonisme, comme l'esprit judaïque exprimé dans les deux Testaments l'est du christianisme. « Dualisme, Panthéisme, Monothéisme sont les trois racines de ces systèmes. » — A noter une hypothèse sur la secte de Celse. M. Schmidt le croit platonicien, par suite d'une comparaison de sa polémique avec celle de Plotin et de certaines objections formulées par Origène. Mais cet apologiste le traite d'Épicurien pour le discréditer comme athée aux yeux des païens et des chrétiens. Ce procédé était licite ἀγωνιστικῶς chez les anciens.

La deuxième dissertation donne le texte copte et la traduction allemande d'un fragment. L'auteur se désigne par une expression empruntée au Nouveau Testament : « Moi, Pierre, associé aux souffrances du Christ. » Il raconte qu'il a, « pendant longtemps, fui de lieu en lieu devant Dioclétien et sa persécution. » Ces traits permettent d'identifier le personnage avec Pierre, évêque d'Alexandrie, qui fut martyrisé [2]. A cette occasion, M. Schmidt entre dans quelques détails sur l'histoire de la persécution de Dioclétien en Egypte et sur les sources de cette histoire. Un appendice est consacré aux préfets d'Egypte alors en fonction.

La courte dissertation de M. Stählin traite de la première édition de Clément d'Alexandrie publiée par Pietro Vettori et complète le mémoire de Barnard. Le ms. grec de Munich 97 a été la base de cette édition pour le Protrepticus. Ce ms. est une copie du Mutinensis III.

---

1. *Revue*, 1898, I, 289).

2. De là à conclure à l'authenticité, comme le fait M. Schmidt, il y a loin. Le P. Delehaye vient de démontrer que c'est un apocryphe du VIe siècle, probable-ment apparenté à la Lettre du Christ tombée du ciel; *Analecta Bollandiana*, XX, 101.

D. 7 que Vettori a consulté par l'intermédiaire du cardinal Rodolfo Pio di Carpi. Pour le Pédagogue, Vettori s'est servi du Laurentianus V, 24. — Les mss. de Paris sup. grecs 270 et 421 se rattachent aux travaux de Le Nourry. Le ms. supplément gr. 1000 ne contient pas une vie de Clément, comme l'a cru Harnack, mais un fragment de l'*Epitome de gestis Petri*.

Paul LEJAY.

Hieronymus, Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte, von Georg GRÜTZMACHER. Erste Hælfte : Sein Leben und seine Schriften bis zum Jahre 385. Leipzig, Dieterich (Theodor Weicher), 1901 (*Studien zur Geschichte der Theologie u. der Kirche*, VI, 3). VIII-298 pp. in-8°. Prix : 6 mk.

Depuis les biographies de Zöckler et d'Amédée Thierry, il n'a paru aucun ouvrage étendu sur la vie de saint Jérôme. Pendant ces trente dernières années, bien des détails nouveaux ont été acquis ; des œuvres perdues ont été retrouvées ; grâce aux heureuses découvertes de dom Morin, nous pouvons nous faire une idée de la prédication de Jérôme. Le moment n'est donc pas mal choisi pour écrire un travail d'ensemble, et celui de M. Grützmacher est le bienvenu.

Le présent volume contient les prolégomènes et la vie de Jérôme jusqu'à son départ de Rome en 385. Dans les prolégomènes, M. G. étudie les sources et la chronologie. Les sources sont les œuvres et les auteurs contemporains. Il n'y a rien à tirer des vies, dont la plus ancienne est du IXe siècle. La chronologie a un point fixe : le séjour de Jérôme à Constantinople, de mai à juillet 381. Tout le reste est plus ou moins douteux ; M. Grützmacher, cependant, en rapprochant divers indices et des renseignements qui ne sont pas toujours d'accord, parvient à fixer les principales dates de la vie. La mort est placée par Prosper en 420. La naissance est fixée par le même sous le consulat de Bassus et d'Ablavius, soit 331. L'âge de Jérôme à sa mort est de 91 ans, dans le texte de cette chronique. Ces données sont contradictoires et sont le point de départ d'une discussion très complexe chez M. Grützmacher. De cette discussion, il ressort que la date de 331 pour la naissance n'est pas absolument impossible. Cependant M. G. préfère la reporter entre 340 et 350. Je crains que son raisonnement n'ait pas un fondement bien solide. M. G. est très embarrassé de la contradiction de Prosper ; mais il ne lui a pas appliqué la solution la plus méthodique. Les indications par les consulats prêtent moins à des confusions et à des fautes de copie qu'un chiffre. En bonne méthode, on doit donc les conserver jusqu'à plus ample informé. D'autre part, le chiffre XCI peut être une faute très facile à commettre, surtout si le copiste avait sous les yeux le symbole rare, mais non imaginaire, XIC. Mais l'erreur est encore moins forte. La formule de

Prosper : *anno aetatis suae* XCI, comporte le nombre ordinal. Il faut donc corriger en ce sens le texte manifestement corrompu de Prosper, lire XC, et regarder les dates de 331 et de 420 comme authentiques. Cela ne veut pas dire qu'elles soient vraies. Cependant, M. G. reconnaît la valeur particulière du témoignage et la possibilité de ces dates. Tenons-les donc pour probables. — La chronologie des lettres et des œuvres fait l'objet d'une dissertation particulière qui est résumée dans un tableau.

De la vie même de Jérôme, nous n'avons dans ce volume que quatre chapitres : la jeunesse, la période érémitique, le voyage à Constantinople, le séjour à Rome. Je note, dans le premier (pp. 126 suiv.), une intéressante reconstitution de la bibliothèque de Jérôme ; dans le quatrième, les portraits de Marcella, de Paule et d'Eustochium. Pendant son séjour à Rome, Jérôme eut une situation de premier rang et put être considéré comme le successeur éventuel de Damase. Sirice fut pourtant élu. M. G. considère l'influence de Paule comme la cause principale de la diminution graduelle et de l'échec de Jérôme. Cette femme ardente ne rêvait qu'ascétisme et désert, et n'avait pas à ses tendances mystiques le contre-poids des goûts intellectuels de Marcella. Paule a entraîné son ami dans une voie de sévérité et de rigueur où le caractère passionné et combatif de Jérôme devait le mettre tout de suite en opposition avec le clergé romain. La thèse est intéressante. Mais peut-être M. Grützmacher a-t-il un peu foncé les couleurs. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'idée qu'il se fait du caractère de Jérôme, quand son deuxième volume aura paru [1].

Paul Lejay.

Rabani Mauri De Institutione clericorum libri tres. Textum recensuit, adnotationibus criticis et exegeticis illustrauit, introductionem atque indicem addidit Aloisius Knœpfler. Monachi, 1901, sumptibus librariae Lentaerianae (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, Nr. 5). XXV-300 pp., 2 fig., in-8°. Prix : 5 mk.

Raban Maur était avant tout professeur et compilateur. Son *De Institutione clericorum* est une marquetterie d'extraits où saint Augustin, Bède, Grégoire le Grand, Isidore figurent pour la plus grande part. J'avais déjà constaté le procédé pour le *De computo* [2]. M. Knœpfler le met en lumière pour le traité qu'il édite. Les nombreux ouvrages de Raban Maur sont, d'après lui, composés de la même manière.

1. Je ne serais pas tout à fait du même avis que M. Grützmacher dans son appréciation de la Vulgate hiéronymienne et de ses rapports avec le grec. C'est une question compliquée d'ailleurs. Cf. *Revue*, 1900, I, 182, suiv.

2. *Revue de philologie*, XXII [1898], 159.

Nous devons donc réformer nos jugements sur la science de ce maître. Son travail n'a pas été inutile à son temps; mais il diffère un peu de l'idée que nous nous en faisions.

Il a fallu beaucoup de patience et de recherches pour découvrir les emprunts. Raban Maur semble avoir pris à tâche de nous dépister. Il change brusquement d'auteur au cours d'une phrase. Au milieu de citations textuelles, il résume ou paraphrase. M. Knœpfler nous a rendu le service de déjouer ces manèges. Outre le profit qu'il y a de posséder un bon texte de cette petite encyclopédie, équivalent de nos manuels de baccalauréat, mais rédigée dans l'esprit et pour les besoins du IXe siècle, nous pouvons nous faire une idée du fond de bibliothèque que compulsait un clerc érudit du temps. Ces livres sont tous des livres ecclésiastiques. La littérature profane ne pénètre qu'à travers Cassiodore et Isidore.

L'ouvrage, qui intéresse surtout l'histoire de la liturgie et de la discipline, est publié d'après 10 manuscrits. Deux figures sont reproduites d'un manuscrit du Mont-Cassin, du XIe siècle. Le texte a beaucoup gagné et nous avons là un pendant du Walafrid Strabon publié par le même savant. Mais des graphies comme *poenitentia* (112 et ailleurs), *foemina* (121), etc. ne sont pas celles des manuscrits. M. Knœpfler devrait faire revoir son texte par un philologue.

Paul LEJAY.

Die Kirchengeschichte des Eusebius, aus dem Syrischen übersetzt, von Eberhard NESTLE (*Texte u. Untersuchungen*, VI, 2). Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901. x-296 pp. in-8°. Prix : 9 mk. 50.

M. Nestle rend aux études d'histoire et de littérature ecclésiastiques un signalé service en nous donnant cette traduction. Elle est aussi littérale que possible. La construction est reproduite autant que la clarté le permettait. Chaque mot syriaque est rendu par le même mot allemand. Les noms propres sont généralement accompagnés de la transcription du syriaque en petites capitales. Les variantes des manuscrits sont indiquées entre parenthèses ou en note; celles de la version arménienne, en note.

La traduction syriaque de l'Histoire ecclésiastique a la plus grande importance. Tandis que le plus ancien manuscrit du texte grec n'est pas antérieur au IXe siècle, le texte syriaque a été rédigé au temps d'Eusèbe, peut-être sous ses yeux et sous sa direction, et il nous est conservé par deux manuscrits principaux, l'un de 462, l'autre du VIe siècle. M. N. ne croit pas la traduction tout à fait si ancienne qu'on l'a dit; elle a des fautes qu'Eusèbe aurait fait corriger, s'il l'avait surveillée, et elle paraît supposer un manuscrit grec déjà fautif. En tout cas,

elle est de ce temps-là. Malheureusement nous ne l'avons plus complète. La version arménienne a été exécutée d'après le syriaque.

Non seulement le travail de M. N. sera utile aux éditeurs d'Eusèbe, mais il facilitera l'intelligence du grec. M. N. cite des exemples de méprises qui auraient été évitées si l'on avait pu consulter la version syriaque. A un autre point de vue, elle présente des détails curieux. L'histoire de l'exégèse profitera de certaines indications : la version syriaque, d'accord avec Aphraates, appelle Tulmaï (Barthélemy) l'apôtre qui a remplacé Judas ; l'Agabus des Actes (c. 11) est partout désigné sous le nom d'Addaï (Thaddée).

Le texte syriaque traduit par M. N. est celui de MM. Wright et Mc Lean, avec collation de celui de M. Bedjan.

La seule critique que nous pouvons adresser à M. Nestle est de nous renseigner trop imparfaitement sur la valeur des manuscrits ; il ne donne même aucune notion sur les manuscrits récents des épisodes. Cette critique suppose que le lecteur n'aura pas sous la main l'édition Mc Lean : c'est le cas, je crois, des théologiens non syriacisants à qui s'adresse M. Nestle. Cette lacune vénielle ne diminuera pas beaucoup la reconnaissance qu'ils lui doivent pour son désintéressement et son consciencieux labeur.

Il ne nous reste plus qu'à attendre le texte grec de l'Histoire ecclésiastique préparé par M.E. Schwartz et la version latine de Rufin promise par M. Mommsen. Espérons que ces indispensables volumes ne tarderont pas trop.

Paul Lejay.

André Lebon. **La Politique de la France en Afrique,** 1896-1898, Mission Marchand. — Niger-Madagascar (Paris, Plon, 1901 xi-322 p.).

Les épisodes de la politique africaine de la France dont M. Lebon a d'abord publié l'historique dans la *Revue des Deux-Mondes* — il n'est pas indifférent de le rappeler — se sont développés pendant que l'auteur dirigeait le ministère des Colonies. L'on ne s'étonnera pas que son exposé ne soit ni désintéressé ni impersonnel ; l'on ne s'étonnera pas davantage qu'il ne dégénère pas en un plaidoyer : M. L. est trop habile pour cela. Mais M. L. ne s'interdit ni les jugements ni les conseils : il recommande, si nous interprétons bien les dernières lignes de sa préface, une politique coloniale militante et militaire. Ce langage, dans la bouche d'un homme d'Etat (un ancien ministre peut toujours être qualifié de la sorte, par politesse), ce langage mérite d'être signalé.

Le premier épisode que raconte M. L. est la mission Marchand. Récit fécond en révélations : nous apprenons, par des formules savamment graduées dans la même page (p. 3-4), que le ministère des Affaires

Etrangères a la paternité et la responsabilité de cette conception ; notre diplomatie « cherchait sans doute (admirez l'ironie) un commencement de réparation aux déboires... éprouvés en ne réussissant pas à empêcher l'expédition de Dongola. » Voilà le département des colonies disculpé. M. L. a défendu l'honneur de la maison. L'on apprend encore que la Mission Marchand comptait non précisément sur le concours, mais sur la bienveillance des mahdistes — idée que le chef de la mission aurait suggérée lui-même à son ministre,—que cette mission était un essai de pénétration pacifique et que si elle rencontrait la moindre hostilité elle avait l'ordre formel de se retirer (ce qu'elle fit comme on sait) ; toutefois, le succès du plan dépendait non de la seule action de Marchand, mais de la coopération des Abyssins, qui avaient été sollicités en due forme et dont l'envoi d'un négociateur anglais, Rennell Rodd, suffit à dissiper le projet. Enfin, la revanche de Fachoda se fût offerte sans la malencontreuse chute du cabinet Méline. Ce n'est pas M. L. qui l'affirme de sa propre autorité, mais une assertion du *Bulletin de Comité de l'Afrique française*, texte plein de mystérieux sous entendus, en fait foi. Dans cette *Revue*, toute polémique serait déplacée : tout en concédant à M. L. que les hautes fonctions qu'il a occupées le condamnent à une réserve légitime, notons l'impression de malaise et de doute que laisse la lecture de ces pages.

L'article consacré à *la Boucle du Niger* (une simple boucle, celle-là !) est plus franc d'allure et de pensée, parce que l'entreprise qu'il rapporte a été mieux conçue et mieux menée. Le cabinet Méline déploya une intelligence et une énergie de bon aloi en pratiquant le système des « faits accomplis », c'est-à-dire des prises de possession par le rayonnement en éventail de missions dont la plupart furent fructueuses. M. L. démontre que les résultats ont justifié l'effort : le commerce des établissements français a progressé plus sensiblement que celui des colonies anglaises ; les données statistiques ne sont pas, toutefois, présentées avec toute la clarté désirable.

C'est sous le ministère de M. L. qu'eut lieu l'annexion de Madagascar, c'est-à-dire la mutation du protectorat en colonie. Le gouvernement français subit plus qu'il ne provoqua cette mesure. Outre que le protectorat semblait une formule trop peu simple aux exigences « logiques et quelque peu impérieuses de notre esprit national », qu'elle déconcertait « nos publicistes » (lisez : la presse), il impliquait la survivance d'actes diplomatiques gênants : les véritables promoteurs de l'annexion — et l'argument est spécieux — furent l'Angleterre et les Etats-Unis qui réclamèrent les privilèges de leurs anciens traités. Les difficultés internes ne disparurent pas avec le changement d'étiquette. M. L. en eut à résoudre quelques-unes, notamment la question de l'esclavage L'abolition immédiate, imposée par le Parlement, non seulement, ne produisit pas d'effets désastreux, mais fut saluée avec enthousiasme —

M. L. le reconnaît—par les intéressés. Quant aux querelles religieuses, elles furent apaisées par la neutralité. M. L. est loin de s'attribuer le mérite de « la Pacification de Madagascar », il a eu celui du moins d'en confier la poursuite au général Galliéni, et d'adopter les vues de cet agent expérimenté.

M. Lebon a publié en annexe, outre les instructions de ses prédécesseurs au résident général M. Laroche, celles qu'il adressa au général Galliéni. Ce volume gagne ainsi une valeur documentaire.

B. A.

Louis Bréhier. **L'Egypte de 1798 à 1900.** Paris, Combet [1901] xii-334 p. 5 croquis.

L'Egypte a été, au cours du siècle qui vient de se clore, un élément et souvent un enjeu de la politique générale, en même temps qu'elle a subi une transformation organique des plus curieuses. L'on saura gré à M. Bréhier d'avoir résumé, en cette période d'accalmie qui suit et précède les crises, les épisodes de cette histoire complexe. L'on ne saurait s'étonner qu'un livre sur l'Egypte destiné au public français ne soit pas tout à fait objectif et désintéressé. M. B. l'a écrit pour rappeler à ses compatriotes que « l'Egypte a été depuis la perte du Canada jusqu'en 1860 la première et la plus belle des colonies françaises ». Si cette colonie est aujourd'hui perdue, il n'en est pas moins vrai que c'est sous l'influence des idées et des entreprises françaises que l'Egypte a pris la physionomie — sinon la personnalité —d'un État moderne ou, comme on se plaît à dire, civilisé. Malheureusement, il est difficile à un étranger de surprendre autrement qu'en ses manifestations extérieures et peut être illusoires ce phénomène intime d'une sorte de transsubstantiation intellectuelle et morale ; aussi M. B. ne nous apprend rien de précis sur l'évolution ou l'état d'âme de ce qu'on a appelé tantôt le « parti national » tantôt la « jeune Egypte » ; la littérature indigène, journaux, pamphlets, tous ces documents sont demeurés lettres closes pour lui. C'est du dehors qu'il aborde la question égyptienne ; il n'en peut raconter que les phases diplomatiques en une série de chapitres vifs et substantiels, égayés d'anecdotes et de portraits. M. B. indique fort justement dès le début que la France eut de longue date les yeux sur l'Egypte, que l'expédition de Bonaparte ne fut pas une improvisation, mais qu'ici encore la Révolution se fit l'exécutrice des conceptions et plans de l'ancienne monarchie. Il définit avec plus de sûreté que ne l'a fait M. Dehérain ce que fut l'européanisation sous Méhemet Ali. Mais à mesure qu'on s'approche de l'époque contemporaine, récit et jugement semblent se brouiller un peu. M. B. déplore par exemple l'abandon du condominium franco-anglais comme « un commencement d'abdication » (p. 210) ; mais il reconnaît (p. 258) que « la France s'est

toujours placée sur le terrain du droit international ; peut-être l'Europe aura-t-elle intérêt quelque jour à faire respecter ce droit ». M. B. paraît hostile au « parti national », traite Arabi de « misérable » (p. 204) et blâme le consul français d'avoir témoigné à ce personnage des égards singuliers ; il ne nous donne pas la raison de son antipathie. Sur l'incident de Fachoda, la narration de M. B. est très sobre et prudente et l'on ne peut que le louer de cette discrétion. Si M. B. n'a pas consulté les archives diplomatiques qui gardent encore jalousement leurs secrets, il a mis largement à contribution la littérature européenne, française et anglaise surtout. Chacun des chapitres est muni d'une bibliographie divisée en sections sous des rubriques significatives : *voyages*, *études historiques*, *archéologie*, ou encore : *canal de Suez* ; *Gordon*, *Emin Pacha*, etc. A la mention de maints articles sans autorité, on préférerait le signalement des Documents diplomatiques, Livres jaunes, bleus etc., qui mériteraient de figurer. La citation *Etat moderne* n'est pas claire (Bibliogr. de l'Introduction). Lire *Bailleux de Marisy* et non *Marigny* (p. 222), *Vita-Hassan* et non *Vitan* (p. 250). Le volume se termine par un index des noms très utile. Mais pourquoi M. Bréhier s'obstine-t-il (p. 157-164) à donner à Ferdinand de Lesseps le prénom de François ?

B. A.

— La revision du réquisitoire que Westermann a dressé contre les documents judiciaires, insérés dans la Midienne, se poursuit chaque jour avec plus de succès. Cette œuvre a été inaugurée en France par l'étude magistrale de M. P. Foucart sur la loi d'Evégoros ; elle a été reprise, dans ces dernières années, par un des savants qui étudient avec le plus de compétence les orateurs attiques, M. E. Drerup. Aujourd'hui c'est le tour d'un professeur autrichien, M. H. Brewer. Le travail de ce savant a paru dans les *Wiener Studien*, t. XXII, pp. 258-306, et t. XXIII, pp. 26-86, sous le titre : *Die Unterscheidung der Klagen nach attischem Recht und die Echtheit der Gesetze in §§ 47 und 113 der Demosthenischen Midiana.* M. B. s'est appliqué à démontrer l'authenticité de deux documents judiciaires condamnés à la fois par Westermann et par Drerup ; ce sont les textes de loi insérés aux §§ 47 et 113. Le premier de ces textes est ce que l'on appelle la loi sur l'ὕβρις. Une présomption sérieuse existait en faveur de l'authenticité de cette loi : le début en est cité par Eschine dans le discours contre Témarque. Mais plus loin il est question de γραφαὶ ἴδιαι ; c'était là le point suspect. Jusqu'ici on considérait comme un fait démontré que le mot de γραφή était réservé aux actions judiciaires publiques, le mot δίκη aux actions privées. Tout le fort de la discussion de M. B. porte sur cette question et sur les questions qui se rattachent à celles-ci, par exemple, l'eisangélie et la probolé. La conclusion de M. B. est que les mêmes actions peuvent être présentées sous divers aspects selon qu'elles concernent un simple citoyen ou un fonctionnaire, selon qu'elles sont portées devant telle ou telle juridiction ; qu'ainsi le nom de γραφαὶ ἴδιαι peut leur être appliqué. L'emploi de cette expression, loin d'être un motif de suspicion, est au contraire une garantie d'authenticité. A propos de la loi

d'atimie, *c. Midias*, § 113, l'auteur examine un passage du discours d'Andocide, *De Mysteriis*, 74, d'après lequel ceux qui étaient condamnés pour désertion, étaient frappés d'atimie, sans être passibles de la confiscation de leurs biens. Ce témoignage est en complète contradiction avec celui de Lysias, XIV, 9, qui affirme la confiscation. M. B. essaie de concilier les deux témoignages, en supposant qu'Andocide parle de ceux qui étaient frappés d'atimie, ipso jure, sans jugement, parce qu'ils étaient pris sur le fait. Cette explication ne nous satisfait pas. Nous maintenons l'explication que nous avons donnée dans l'article *Liponantiongraphè, Lipotaxiongraphè* (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*), explication que nous avons empruntée à M. Caillemer, article *Atimia* et qui consiste à rejeter le dire d'Andocide. — Albert Martin.

— Dans un article publié par les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte u. deutsche Litteratur*, IVe année, t. VII, M. Leo Bloch vient de consacrer une étude intéressante à l'*Alceste* d'Euripide. L'auteur examine d'abord quelle était la situation de la femme dans la société grecque depuis les temps légendaires jusqu'à Euripide. Le grand poète a sans doute dit beaucoup de mal des femmes, mais quel est le poète de l'antiquité qui en a le plus parlé, qui en a le mieux parlé? Cette pièce d'Alceste est des plus intéressantes pour nous faire connaître la pensée d'Euripide; il n'a méconnu aucune des difficultés, aucun des vilains côtés du sujet; il s'est appliqué à mettre en lumière la bassesse de Phérès, d'Admète, la grossièreté d'Hercule. Cette pièce, une des plus anciennes parmi celles que nous possédons, est avant tout réaliste; elle nous révèle, non un réalisme érigé en système, tel qu'il se montrera plus tard dans le *Télèphe* ou le *Philoctète*, mais un réalisme latent, inconscient en quelque sorte, et par cela même d'autant plus intéressant; car nous voyons bien que c'était là une tendance innée dans l'âme du poète. P. 41, M. B. admet qu'Euripide dans la tragédie de Médée a trouvé le premier l'idée de faire de la magicienne la meurtrière de ses enfants. Il faut alors supposer que la pièce d'Euripide est antérieure à celle que Néophron avait écrite sur le même sujet. On peut contester cette explication : en tout cas on trouve l'opinion contraire soutenue encore tout récemment par un homme dont personne ne contestera la compétence, M. H. Weil (Préface de la 3me édition de Médée, Paris, 1899). — A. M.

— La traduction en vers de l'*Énéide* par M. Alphée Motteau (Perrin, in-12, 495 p.), dédiée « à la ville de Niort, hommage de l'un de ses enfants », prouve chez nous la survivance d'un goût quasi indestructible, survivance malheureuse cette fois. On nous avertit que les notes semées au bas des pages ainsi que les sommaires de la table des matières sont tirés « de l'édition du texte des œuvres de Virgile publiée en 1850 par M. Sommer ». Le reste à l'avenant. Sans parler des inexactitudes, des chevilles ou inversions de tout genre, de l'abus des apostrophes et des exclamations, texte, style, métrique, goût, tours, tout ici n'est en retard au plus que d'un demi siècle. M. M. se tire allègrement de ce qui l'embarrasse. Pour rimer avec *Junon*, M. M. orthographie *affron*. Pour rimer avec *hyménée*, la nymphe promise par Junon à Eole s'appelle dans ces vers Deiopnée. Aussi combien M. M. a été imprudent de parler dans sa préface de certains traducteurs, dont l'œuvre, si élégante qu'elle soit, est une sorte d'Énéide travestie! Voilà justement ce qu'il ne lui fallait certes pas dire. — E. T.

— Nous venons de recevoir une brochure du Dr Salvatore Sajeva d'Amico intitulée : *Sulle Isole Eolie, note storico-geografiche*, Girgenti, Salv. Montes 1901 (petit in-8o, 71 p.). Elle comprend huit chapitres : Sguardo generale alle isole Eolie e numero di esse; Topografie delle isole e natura del suolo; Lipari (nome; storia;

territorio; monete); Vulcano; Stromboli; Panaria; Salina; Filicudi ed Alicudi. — Personne ne s'étonnera de rencontrer ici de nombreux emprunts aux livres de Holm, Freeman, Pais. Il s'agit en fait d'une étude de vulgarisation où tous les textes grecs ou latins sont traduits; louons-en tout au moins la rédaction claire et de bon style. Il est fâcheux seulement que plus d'une citation soit vague, que les fautes d'impression abondent, surtout dans le grec, et que les noms des historiens les plus connus soient souvent estropiés. — É. T.

— La *Revue* a rendu compte en son temps (1897, II, p. 66) de la *Grammaire Anglo-Saxonne*, à la fois très pratique et rigoureusement scientifique, de M. A.-J. Wyatt. Il en publie aujourd'hui le complément : *An Elementary Old English Reader*, Cambridge, University Press, et Londres, C.-J. Clay, in-8°, viij-171 pp. La Chronique Anglo-Saxonne, Orose et la *Cura Pastoralis* ont fourni la matière de cet excellent petit livre, auquel on souhaiterait seulement un peu plus de variété dans le choix des textes. Des notes substantielles éclairent les passages épineux, et le lexique, quoique fort sommaire, semble rédigé de façon à n'infliger au débutant aucune difficulté de traduction que la *Grammaire* ne l'ait mis en mesure de résoudre. — H.

— M. Lubor Niederlé, professeur à l'Université tchèque de Prague, commence à la librairie Bursik et Kohout (Prague), la publication d'un grand ouvrage *Slovanské Starozitnosti* (Antiquités slaves). M. Niederlé a repris le titre du célèbre ouvrage de Safarik dont la première édition parut à Prague en 1837. Il dédie son ouvrage à la mémoire du grand archéologue. L'œuvre de M. Niederlé est déjà considérable. Il a été l'un des fondateurs de la Revue *Cesky lid* (le peuple tchèque), recueil d'ethnologie et de folklore qui vient d'accomplir sa dixième année. Il a publié en 1894 un important ouvrage sur l'*humanité et en particulier la race slave dans les temps préhistoriques*, et il rédige un excellent *bulletin d'archéologie slave* (*Vestnik slovanskych starozitnosti*). L'ouvrage actuel sera divisé en six livres : quatre traiteront des antiquités ethnologiques et historiques, deux des origines de la civilisation. Je reviendrai sur ce travail quand il sera plus avancé; en attendant j'adresse une prière à l'auteur; c'est de vouloir bien inviter son libraire à *faire coudre* les fascicules; sinon il sera impossible de consulter ce beau travail avant d'avoir fait relier le premier volume. — L. Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1901.

M. Louis Leger communique la photographie de la croix qui s'élève sur le champ de bataille de Crécy (Somme) et qui s'appelle aujourd'hui la Croix de Bohême. Elle est situé sur le bord du chemin qui va de Crécy à Fontaine-sur-Maye. — M. de Lasteyrie présente quelques observations.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole d'Athènes, rend compte des fouilles exécutées à Delphes en 1901, sur l'emplacement du temple d'Athéné Pronaia. On a mis à nu une terrasse longue de 150 mètres, entourée d'une enceinte continue de murailles d'appareil hellénique au nord et polygonal au sud, reliée par trois portes au réseau des routes et à l'enceinte d'Apollon, et divisée en deux étages couverts l'un et l'autre de monuments d'architecture. Sept temples ou trésors, l'habitation des prêtres, des autels, des fragments de sculptures par centaines, des terres cuites, des bronzes, des inscriptions peu nombreuses, mais très intéressantes, constituent le butin de cette campagne.

M. Pottier donne lecture d'un rapport sur sa récente mission en Grèce et sur l'acti-

vité scientifique de l'Ecole française d'Athènes. — M. Alfred Croiset appuie de son témoignage le rapport de M. Pottier, et M. de Lasteyrie, président, exprime à M. Homolle, directeur de l'Ecole, les félicitations de l'Académie.

Séance du 30 octobre 1901.

M. Clermont-Ganneau commente deux inscriptions grecques récemment découvertes au Hauran par M. Adam Smith et dont l'une date du règne de Titus et l'autre de celui d'Othon.

M. Fossey communique un mémoire sur la question sumérienne. On sait que les assyriologues sont divisés sur la question de savoir si les documents cunéiformes, dits bilingues, sont réellement écrits en deux langues, le sumérien et l'assyrien, ou s'ils sont seulement rédigés en assyrien, suivant deux systèmes différents d'écriture. Après avoir passé en revue les arguments présentés de part et d'autre, M. Fossey montre que l'existence d'une phonétique sumérienne peut seule établir la réalité d'une langue sumérienne; il expose les lois de l'harmonie vocalique qui régissent les variations du préfixe de l'optatif sumérien. Il conclut en conséquence à l'existence d'une langue sumérienne.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de dresser les listes des candidats à trois places de correspondants nationaux et à trois places de correspondants étrangers. Sont nommés, pour les correspondants nationaux : MM. Delisle, Heuzey, Croiset et Reinach; — pour les correspondants étrangers, MM. Perrot, Paris, Weil et Boissier.

M. E.-T. Hamy présente une collection de plans et de photographies relatifs aux fouilles exécutées par l'initiative de M. le duc de Lonbat dans les ruines de Mitla, gouvernement d'Oaxaca (Mexique). Ces fouilles, conduites par M. H. Saville, de New-York, ont dégagé les monuments, mis au jour l'ancien sol et fait connaître d'importantes substructions en matériaux énormes soigneusement équarris et qui servaient de tombeaux. Ces souterrains affectent la forme de croix aux bras très larges. Mitla, Mictlan, signifie *la Demeure des morts*; c'est la grande nécropole des anciens Zapotèques.

Séance du 8 novembre 1901.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. C. Mauss, ancien architecte de l'église Sainte-Anne à Jérusalem, une lettre du R. P. Bernard Drouhin, supérieur des Bénédictins du mont des Oliviers, annonçant la découverte, dans la crypte de l'église de Saint-Jérémie à Abou-Gosch (ou plutôt à Kyriath), d'une inscription romaine qui mentionne la présence dans cette localité d'un détachement de la Xe légion *Fretensis*. Cette découverte est d'autant plus intéressante que l'inscription a été découverte dans les murs d'une construction romaine, ancien poste fortifié dans lequel l'église de Saint-Jérémie a été construite par les Croisés. C'était le poste occupé par le détachement de la légion. Kyriath correspond à l'Emmaüs de l'Evangile. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. R. Cagnat communique la lecture qu'il doit faire à la séance publique de l'Académie, le 15 novembre prochain, et qui est intitulée : *Indiscrétions archéologiques sur les Egyptiens de l'époque romaine.*

M. Clermont-Ganneau continue à commenter diverses inscriptions récemment découvertes dans le Hauran.

M. Henri Omont donne lecture d'une note de M. C. Jullian, correspondant de l'Académie, sur la date des premiers remparts de Paris (300).

M. Fossey termine la lecture de son mémoire sur la réalité de la langue sumérienne. — M. Oppert présente quelques observations.

Séance publique annuelle du 15 novembre 1901.

Ordres des lectures : 1° Discours de M. de Lasteyrie, président, annonçant les prix décernés en 1901 et les sujets des prix proposés; — 2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Auguste-Siméon Luce, membre ordinaire de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel; — 3° *Indiscrétions archéologiques sur les Egyptiens de l'époque romaine*, par M. R. Cagnat, membre de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — **2 décembre** — **1901**

Ibn Kotaïba's Adab-al-Kâtib, nach mehreren Handschriften herausgegeben von Max Grünert, Leide, Brill, 1900, in-8°, x et 702 pp.

Le troisième siècle de l'hégire (le neuvième de notre ère) auquel appartient l'auteur de ce curieux ouvrage, fut sans contredit une des périodes les plus brillantes de l'érudition arabe. Aux querelles pédantesques qui jusqu'alors avaient divisé les écoles de Basrah et de Koufah et créé, 800 ans avant Molière, les types immortels de Vadius et de Trissotin, succéda une ère de conciliation et de syncrétisme. Bagdad, la capitale du Khalifat abbasside, devint alors un centre de culture intellectuelle où d'infatigables travailleurs, comme Maçoudi, Djawhari, Abou'l-Faradj-Isfahâni s'efforcèrent de recueillir et de mettre en œuvre, au grand profit de la science, les matériaux amassés par leurs belliqueux devanciers.

Ibn Kotaïba prit une part considérable à cette évolution des lettres musulmanes. Originaire de la Perse comme la plupart des savants auxquels elles durent leurs progrès, il exerça d'abord les fonctions de Cadi dans une petite ville de l'Irak persan, à Dinawer — d'où son surnom de *Dinaweri* — puis il alla se fixer à Bagdad où il ne tarda pas à se faire un nom comme professeur et comme écrivain. Naturellement il eut des détracteurs et des envieux. On ne pouvait nier ses talents, on attaqua son orthodoxie, on l'accusa de tendances anthropomorphistes dont il ne se trouve cependant aucune trace dans ses œuvres. Ces attaques injustifiées ne portèrent pas atteinte à son autorité scientifique et lorsqu'il mourut en 286 (839 après J.-C.), l'école éclectique de Bagdad perdit en lui un de ses représentants les plus distingués. Le nombre de ses ouvrages, tel qu'il est donné par les biblio-

graphes arabes, est si considérable qu'on pourrait en contester l'authenticité, si l'on ne se rappelait que plusieurs de ces écrits ne sont que de simples opuscules (*Risaleh*) dont le plus grand nombre a disparu. Trois grandes compilations que fort heureusement le temps a respectées fournissent une preuve suffisante de l'étendue et de la variété de son savoir. La plus importante a pour titre « les sources de l'histoire » (*'Ouyoun el-akhbar*). C'est une sorte d'encyclopédie en dix volumes, où les sujets les plus graves se mêlent aux plus futiles : la science du gouvernement, le droit, l'art de la guerre, les sciences philosophiques à la gastronomie et aux mystères du harem : tout y est traité avec le même luxe d'informations naïves et sincères. Nous avons là un des documents les plus curieux et qui nous révèlent le monde musulman mieux que toutes les chroniques. Disons en passant que, grâce à l'activité littéraire de M. Brockelmann, professeur à Breslau, il sera bientôt mis à notre disposition. Le premier fascicule a paru récemment et il sera promptement suivi, nous n'en doutons pas, des fascicules II et III qui permettront de porter un jugement sur cette importante publication.

Ibn Kotaïba, car c'est toujours de ce fécond auteur qu'il s'agit, réunissait les connaissances les plus variées. On lui doit un abrégé d'histoire intitulé *Kitab el-me'arif* dont Wüstenfeld a édité le texte il y a plus d'un demi-siècle. De nouvelles copies signalées depuis cette époque rendraient utile une nouvelle édition de ce manuel d'histoire qui, par sa date, comme par le nom de l'auteur, sera toujours consulté utilement. La troisième et peut être la plus souvent citée en Orient des grandes compilations d'Ibn Kotaïba est celle que M. Grünert a publiée il y a environ un an, et dont nous regrettons de rendre compte ici un peu tardivement. Ce document était déjà connu par une édition du Caire d'ailleurs assez médiocre, et surtout par les extraits que M. Sproull fit paraître à Leipzig en 1877. Une édition complète et conforme à toutes les règles de la critique moderne était un des *desiderata* de nos études et nous ne saurions trop remercier M. G. d'y avoir pourvu.

Le titre *Adab el-Kâtib* peut se traduire assez exactement par « Enseignement » ou « Ecole » du Secrétaire, titre un peu décevant et qui promet plus qu'il ne tient. En effet, dans l'introduction très originale et pleine de verve qu'il a placée en tête de son livre, Ibn Kotaïba déplore l'ignorance et l'infatuation — pour ne parler que des péchés véniels — des lettrés de son temps. La rédaction des actes politiques et administratifs était confiée à des parvenus, que l'intrigue et la vénalité avaient élevés à des fonctions dont ils étaient absolument indignes. C'est pour obvier à leur insuffisance et leur fournir des modèles de style que le docte professeur de Bagdad a rédigé son ouvrage. Tâche difficile, car, s'il faut l'en croire, un bon secrétaire d'État devait être une Encyclopédie vivante : exégèse du Koran,

science des traditions, jurisprudence, histoire et par dessus tout, possession approfondie de la langue classique ; voilà, selon Ibn Kotaïba, ce qu'on est en droit d'exiger de ceux qui ont entre leurs mains les destinées d'un vaste empire. D'après ce programme on attendrait de l'auteur sinon l'exposé complet, du moins l'esquisse de ce qui, en théorie, devait constituer le savant et l'homme d'État au IXe siècle. Il n'en est rien, et il faut en prendre son parti : le *Adab el-Kâtib* n'est qu'un répertoire de lexicographie et de grammaire, mais hâtons-nous d'ajouter, un répertoire extrêmement riche, distribué avec sagacité et facilement accessible au commun des lecteurs, grâce à la parfaite netteté des définitions.

Il est divisé en trois sections dont la première est consacrée à la sémantique, les deux autres, sous la rubrique bizarre « redressement de la main et de la langue » aux règles les plus délicates des flexions et de la syntaxe. L'étude de la grammaire arabe a fait de tels progrès parmi nous, depuis un demi siècle, que la part de l'inédit ne peut plus y être considérable. C'est ainsi que les nuances de mots indiquées par l'auteur avec une rare précision se retrouvent dans les grands dictionnaires indigènes que nous possédons déjà : le *Tâdj el-'Arous*, le *Lisân el-'Arab*, avec le sans-gêne qui caractérise les compilateurs orientaux, avaient depuis longtemps mis à contribution le savoir du professeur de Bagdad. Un des chapitres et non des moins intéressants de la troisième section, qui traite des formes vicieuses du langage populaire, a fourni à Hariri, à Djawaliki une abondante moisson de remarques critiques. Les fines observations qui, dans les derniers chapitres, concernent la morphologie, ont perdu de leur valeur depuis que la publication des Traités de Sibawaïhi et de ses disciples a épuisé la matière. Toutefois, ce qu'on ne peut refuser à Ibn Kotaïba, outre le mérite de la priorité, c'est une érudition toujours sûre et puisée aux meilleures sources ; j'entends par là les citations empruntées aux anciens poètes qui viennent appuyer comme témoins (*chewahid*) les doctes assertions du grammairien.

Il faut donc le proclamer bien haut, M. G. a rendu un service éminent à l'étude scientifique de la langue savante, en l'enrichissant d'un document dont la valeur est attestée par les nombreux commentaires auxquels il a donné naissance en Orient. M. Grünert n'a pas traduit son texte — ces sortes d'ouvrages didactiques ne se traduisent pas — mais il l'a établi avec un soin scrupuleux sur trois bonnes copies, sans négliger non plus l'édition de Boulac qui, malgré ses imperfections, lui a fourni d'utiles variantes ; il l'a enrichi aussi d'annotations et de références qui fournissent les éléments d'une investigation plus étendue. Pourquoi faut-il que j'ai à signaler au savant éditeur une lacune regrettable : assurément la liste des vers et des auteurs cités dans l'original a son utilité, mais elle ne compense pas l'absence d'un index complet des mots et des locutions qui sont

le fond même du livre. Le lecteur devra feuilleter bien des pages avant de trouver le passage qui l'intéresse; on sait le peu de souci que les auteurs orientaux ont du classement par ordre alphabétique et le temps qu'on perd à compulser leurs dictionnaires. Ici un index sur deux ou trois colonnes n'aurait guère grossi le volume et, en simplifiant la tâche des travailleurs, aurait accru leur gratitude envers l'éditeur de cette bonne et utile publication.

B. M.

Francotte. **L'industrie dans la Grèce ancienne.** Bruxelles, Société belge de librairie, 1900-1901; 2 vol. in-8°.

L'ouvrage de M. Francotte est fait avec beaucoup de soin. L'auteur connaît bien les textes, et il en tire généralement un bon parti. Il est au courant de la bibliographie, et il signale le plus souvent ce qu'il emprunte à ses devanciers [1]. Sur un certain nombre de points il apporte des vues personnelles et qui prêtent parfois à la controverse, mais qui dénotent un esprit réfléchi. Le sujet est traité avec ampleur, et rien n'est laissé dans l'ombre, autant du moins que le permettent les documents. C'est dire que nous sommes ici en présence d'une œuvre véritablement scientifique.

Je regrette que le plan soit si peu conforme à la logique. Les chapitres se suivent sans qu'on aperçoive toujours le lien qui les rattache les uns aux autres. J'en citerai un exemple frappant. M. F. étudie aux pages 265 et suiv. du t. I l'industrie domestique à l'époque d'Homère. Or, il est clair qu'il aurait dû commencer par là. C'était d'autant plus nécessaire que, de l'aveu même de l'auteur, l'objet principal de son livre est de montrer comment les Grecs ont passé de l'organisation purement « oikonomique », où chaque maison se suffit presque à elle-même et ne produit guère que pour soi, « à une organisation plus avancée, dont l'industrie et le commerce sont devenus des éléments » (II, 364).

M. F. croit qu'on a singulièrement exagéré l'importance de l'industrie hellénique. « Elle n'a pris, dit-il, quelque développement que dans ces branches peu nombreuses où elle s'associe à l'art » (I, 158). Il revient sans cesse sur cette idée, parce que l'opinion contraire lui paraît encore très répandue. Je crains qu'il se soit donné là une peine inutile. Qui donc serait aujourd'hui assez naïf pour comparer l'industrie hellénique à la nôtre? Il va de soi que les Grecs nous sont à cet égard

1. Je remarque une tendance à invoquer de préférence les auteurs allemands. Fustel de Coulanges a montré bien avant Pöhlmann le caractère des repas publics à Sparte, et pourtant Pöhlmann seul est cité (II, 305). Je pourrais encore signaler bien d'autres exemples.

bien inférieurs; mais dans quelle mesure, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Je reconnais que M. F. n'a rien négligé pour arriver sur ce point à des résultats positifs; peut-être même trouvera-t-on que, pour avoir voulu multiplier les preuves, il en a fourni qui sont sans valeur. Mais rien ne saurait ici suppléer aux chiffres, et les chiffres manquent absolument; car le renseignement d'Andocide sur le produit des douanes attiques est vague et insuffisant.

Sur l'organisation du travail, le livre de M. F. est incomplet; j'ai relevé ailleurs (*La main d'œuvre industrielle en Grèce*) des détails qui lui ont échappé et qu'il est inutile de signaler ici. Une des questions qui ont le plus attiré son attention est celle de savoir dans quelles classes de la population se recrutait la main-d'œuvre. D'après lui, même à Athènes, « les gens de métiers, boutiquiers et revendeurs, ne formaient qu'une minorité » (I, 201), et il en donne une raison singulière, tirée de ce fait qu'Aristophane parle seulement des laboureurs et des charmes de la vie rurale. La faiblesse de cet argument saute aux yeux, sans qu'il soit besoin d'insister. Un problème très grave est le rôle respectif du travail libre et du travail servile. L'auteur a cherché de son mieux à l'élucider, et il aboutit à cette conclusion que « dans la banque, le commerce, l'industrie, les étrangers et les esclaves ont le pas sur les citoyens » (I, 213). On estimera peut-être qu'elle est peu précise; mais je doute qu'il soit possible de rien affirmer de plus dans l'état actuel des documents. Quoi qu'il en soit, la concurrence de l'esclavage ne parvint pas à détruire le travail libre. M. F. constate le phénomène et essaie de l'expliquer; mais j'avoue qu'il n'y réussit guère, d'autant plus qu'il complique lui-même la difficulté en soutenant, contre toute vraisemblance, que « la productivité du travail servile est au moins égale à celle du travail libre » (II, 14); d'où il est naturel d'inférer que les patrons devaient employer de préférence les esclaves.

M. F. s'est longuement étendu sur les salaires. Ici ses chiffres ne sont pas toujours exacts. Ainsi, il attribue à l'architecte de l'Asclépieion d'Épidaure une drachme par jour, sans remarquer que la drachme usitée dans cette ville valait à peu près une drachme et demie du système attique. Il dit qu'à Éleusis le salaire ordinaire était au IVe siècle d'une drachme et trois oboles, alors que nous connaissons des salaires de deux drachmes, deux drachmes un tiers, et trois drachmes. Ce n'est pas tout de fixer le salaire nominal de l'ouvrier; il faut aussi examiner le rapport qui existe entre son gain et ses charges. M. Francotte n'y a pas manqué; mais ses calculs ont été faussés par une erreur initiale, puisqu'il est parti de cette idée que l'ouvrier travaillait régulièrement 360 jours par an; ce qui n'arrivait jamais.

Je m'en tiens à ces critiques, qui diminuent fort peu le mérite de l'ouvrage. J'ajoute seulement qu'il laisse une certaine impression de

confusion. Ce défaut apparaît dans la distribution des matières, dans le style, et jusque dans la manière dont les notes sont établies.

Paul GUIRAUD.

Gustave MICHAUT, **Le Génie latin, la race, le milieu, le moment, les genres,** 1 vol. in-12, 376 p. Paris, Fontemoing, 1900.

Le livre de M. Michaut est, à n'en pas douter, l'un des plus intéressants que les latinistes, trop peu nombreux, de langue française aient écrits depuis une dizaine d'années. Le moindre mérite de cette étude en est le style élégant, franc et alerte, que n'alourdit à aucun moment l'appareil d'érudition, très solide cependant, sur lequel s'appuie la thèse de l'auteur; et le plus grand, à notre avis, est la vie que M. M. a su prêter aux très anciennes choses dont il parle, car il nous a donné, malgré le titre de son livre, moins une dissertation de philosophie littéraire qu'une biographie de quelques «genres» saisis dans leur mobile évolution. Disciple de M. Brunetière, M. M. estime qu'il y a, pour les genres littéraires, comme pour les espèces vivantes, une genèse, un épanouissement et un déclin, et l'allure générale, la division même de son ouvrage nous donnent bien l'impression du mouvement et de la vie.

Cependant, le plan adopté par M. M. semble bien un peu artificiel, tant les parties en sont inégales. M. M. n'aurait-il pas éprouvé tardivement le désir d'encadrer dans une large étude historique une dissertation sur la tragédie et la poésie lyrique à Rome, dissertation très fouillée et qui forme par elle-même un ou plutôt deux touts complets? N'a-t-il pas voulu subordonner l' « évolution » qu'il a cru découvrir de ces genres aux lois générales de l'évolution des genres propres à la littérature latine, et n'a-t-il pas ensuite cherché à suspendre tout son travail à un chapitre de philosophie de l'histoire sur la race, le milieu et le moment? Cette ascension du particulier au général est sans doute trop philosophique pour que nous la reprochions à M. Michaut. Mais peut-être le général empiète-t-il un peu trop sur le particulier. C'est ainsi que, pour donner un pendant à son étude sur la tragédie, M. M. retrace l'évolution de l'éloquence d'une façon exacte mais si sommaire, malgré l'importance de ce genre si essentiellement romain, qu'on devine sa hâte d'arriver au sujet qui lui tient à cœur : la tragédie et la poésie lyrique.

Aussi n'insisterons-nous pas sur les chapitres d'introduction. M. M. y soutient à nouveau, avec des arguments topiques, cette thèse connue, que le génie latin est *politique;* mais il n'abuse pas de sa démonstration et ne prétend pas que toute la littérature latine soit exclusivement d'inspiration politique. A-t-il même suffisamment atténué sa thèse et a-t-il bien le droit de citer Lucrèce à l'appui? Se fait-on

la moindre idée de l'âme ardente de ce poète et du positivisme amer du *De Natura Rerum* quand on connaît les quelques vers où Lucrèce déplore les malheurs de sa patrie? L'œuvre dépasse le temps et le lieu où elle a été conçue. — Mais on ne saurait trop louer l'ordonnance et la vivacité du tableau que M. M. retrace des vicissitudes de la politique romaine en montrant le développement parallèle de l'évolution littéraire. Il reprend ensuite sa démonstration genre par genre et nous montre dans l'éloquence, l'histoire, la satire, une préoccupation dominante d'enseignement et d'action civique. Voilà pour le « génie »; quant à « la race », M. M. n'en dit rien qui la distingue nettement du « génie », et il eût été, nous le craignons, fort embarrassé de le faire. Ne ferait-on pas mieux de débarrasser l'histoire littéraire de cette notion ethnique à peu près indéfinissable, surtout dans une littérature dont quelques-uns des protagonistes les plus « romains », Virgile et Tite-Live, par exemple, ne sont ni des Romains, ni même des Latins de race? — Quant au « moment », c'est le *Siècle d'Auguste*, et nous préférons, avec M. Michaut, le terme « moment » à l'expression classique, puisque le principat d'Octave a marqué très exactement, de par l'influence personnelle du chef de l'État, l'apogée de l'évolution littéraire à Rome.

Arrivé enfin, vers la centième page, au cœur de son sujet, M. M. justifie fort ingénieusement le choix des trois genres types qu'il a choisis comme exemples d'évolution. Les genres strictement indigènes (tel le droit) n'ont pas de titres à figurer dans une histoire littéraire. Mais les genres proprement littéraires ont subi une destinée différente selon la proportion d'originalité nationale ou d'imitation grecque que les auteurs y ont introduite. A ce point de vue M. M. distingue trois groupes :

« 1° Les genres d'origine indigène dont le développement a été seulement favorisé par l'influence de la littérature grecque. » Telle est l'*éloquence ;*

« 2° Les genres d'origine étrangère mais naturalisés romains. » Par exemple, la *tragédie ;*

« 3° Les genres qui ont été adoptés; mais... qui... sont restés étrangers. » Telle est la *poésie lyrique*.

De l'éloquence, M. M. ne décrit, nous l'avons dit, que la « courbe » générale, sans s'arrêter au détail. Son étude de la tragédie est autrement poussée. Car il y a une tragédie romaine, quoi qu'en aient dit Schlegel et Nisard; la démonstration en avait depuis eux été faite, entre autres par Ribbeck; mais nulle part nous ne la trouvons aussi claire et convaincante que chez M. M. qui consacre à ce genre plus d'une centaine de pages. Le mérite n'est pas mince si l'on songe à l'absence presque totale des textes antérieurs à Sénèque. Il nous la montre née de toutes pièces de l'imitation grecque avec Livius Andronicus, qui n'est encore qu'un traducteur, plus originale chez Naevius, qui invente la *conta-*

minatio et crée lui-même des sujets nationaux, des *fabulae praetextae*, revenue avec Ennius à des traductions assez libres pour devenir romaines par plus d'un détail, compliquée, violente et quasi-romanesque avec Pacuvius, plus indépendante encore avec Accius, — un vrai romain, celui-là, qui modifie l'ordonnance et les données même de ses modèles grecs, modifie les caractères, et glisse dans l'action des discussions morales ou politiques. Et, après lui, la tragédie meurt, comme le montre fort bien M. M., parce qu'elle faisait plus de place à l'action, aux coups de théâtre et aboutissait ainsi au mélodrame et à la pantomime qui ne relèvent plus de la littérature, à moins de renaître avec Sénèque, sous une forme si purement littéraire et déclamatoire, que le caractère scénique en disparaît radicalement.

L'étude de la poésie lyrique à Rome est peut-être moins originale, mais aussi moins conjecturale que la précédente. L'érudit se double ici du critique littéraire et en même temps qu'une recherche très approfondie des emprunts de procédés, de style et de mètres faits par Catulle aux Alexandrins, nous trouvons un portrait vigoureux de ce poète qui sut unir « l'inspiration la plus sincère à la science la plus consommée », et que personne ne surpasse dans un genre dont il fut l'initiateur. Le chapitre suivant, *Horace et Pindare*, est, à propos du *Carmen saeculare* et des rares odes « pindaresques » d'Horace, un amusant éreintement d'Horace, en termes très galants; car M. M. démontre que la seule qualité de Pindare que le poète officiel d'Auguste ait pu et su s'approprier, c'est son « beau désordre », une allure volontairement heurtée et essoufflée. Mince éloge, mais combien juste! Enfin, M. M. a consacré un chapitre vraiment nouveau aux chœurs, peu étudiés jusqu'à présent, des tragédies de Sénèque et en fait ressortir l'impersonnalité déclamatoire. Avec ce poète, le lyrisme retrouve le caractère universel propre au génie latin et dès lors n'a plus que les dehors du lyrisme. Ainsi s'éteint un genre artificiellement transporté du dehors dans un milieu hostile, — et la thèse de M. Michaud est démontrée.

Th. Ruyssen.

An introduction to the old Testament in Greek, by H. B. Swete; with an appendix containing the letter of Aristeas, edited by H. St. J. Thackeray. Cambridge, University Press, 1900, xi-592, crown 8°. Prix : 7 sh. 6.

M. Swete est l'éditeur connu des Septante. Il a condensé dans ce volume les résultats de ses travaux et de son expérience.

Le livre est divisé en trois parties. La première, Histoire de l'Ancien Testament grec et de sa transmission, traite de la version alexandrine, des versions postérieures, des Hexaples et des recensions, des anciennes traductions fondées sur les LXX, des manuscrits et des

éditions des LXX. La deuxième a pour objet le contenu de la traduction alexandrine, c'est-à-dire les titres, groupement, nombre et ordre des livres, l'origine canonique ou non de ces livres (au point de vue du canon juif), la langue, la méthode de traduction, les divisions (stiques, chapitres, etc.). La troisième partie raconte la fortune de la version des LXX, son usage par les hellénistes non chrétiens, dans le Nouveau Testament, dans l'ancienne littérature chrétienne ; deux de ces chapitres touchent notre époque, l'un sur le rôle de la version dans les études bibliques, l'autre sur l'état du texte et les problèmes qu'il soulève.

L'appendice, une édition de la lettre d'Aristée par M. Thackeray, forme le complément naturel de cette Introduction. M. Th. n'a pu profiter du travail de Mendelssohn publié par M. Wendland. Il a établi son texte avec grand soin et l'a accompagné d'un apparat très complet.

Nous avons donc dans ce volume comme un manuel de la philologie des LXX. La méthode adoptée par M. Swete est très claire. A la suite de chaque paragraphe, un ou plusieurs alinéas en petit texte donnent le détail des preuves et la bibliographie. Ce livre, où l'on a trouvé le moyen de condenser des détails infinis, est d'une lecture agréable, grâce à la sobriété élégante et à la lucidité de l'exposition. Des listes et des tableaux permettent de s'orienter rapidement à travers les minuties de la critique et de la bibliographie et de trouver sûrement le point cherché.

L'ouvrage est dédié à M. Eberhard Nestle, « uiro, si quis alius, de his studiis optime merito, huius operis adiutori humanissimo ».

Paul LEJAY.

Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom am Anfang des V. Jahrhunderts ; Quellenstudien zur Geschichte der rœmischen Mærtyrer, von August URBAIN. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; VI-266 pp. in-8° (*Texte und Untersuchungen*, VI, 3). Prix : 8 Mk. 50.

Parmi les documents utilisés dans le martyrologe hiéronymien, se trouvait un martyrologe romain. M. Urbain a entrepris de dégager et de restituer ce document.

Son livre est divisé en deux parties. Dans la première se trouvent énumérées et discutées les ressources dont il dispose pour son dessein. Ce sont d'abord le martyrologe hiéronymien, puis le chronographe de 354, divers calendriers, les martyrologes postérieurs, les livres liturgiques, les vies et passions, les monuments archéologiques. Ces deux derniers chapitres sont très développés. M. U. a fait un dépouillement étendu des manuscrits comme des données archéologiques.

La deuxième partie est la restitution du vieux calendrier romain.

M. U. donne d'abord l'énoncé de la fête. Il le fait suivre d'un commentaire et d'une discussion plus ou moins longue. Un premier appendice contient le texte suivi de ce calendrier. Un deuxième est le répertoire alphabétique de tous les saints qui, à la date du IVe siècle, peuvent prétendre à être compris dans la liste des saints romains, avec leur référence ; c'est comme la table de cet ouvrage, et là aussi est sa principale utilité. Si la tentative de M. Urbain ne reste pas, son livre sera toujours consulté comme livre de références.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu connaissance de l'ouvrage de M. Dufourcq. Il paraît aussi être mal informé de l'état des discussions entre M. Krusch et M. Duchesne, et ignorer les réponses du défendeur.

P. L.

Tyconius-Studien, Ein Beitrag zur Kirchen-und Dogmengeschichte des vierten Jahrhunderts. Von Traugott Hahn. Leipzig, Dieterich, 1900 (*Studien zur Geschichte der Theologie u. Kirche,* VI, 2). VIII-116 pp. in-8°. Prix : 2 mk. 50.

Nous avons de Tyconius, théologien donatiste et contemporain d'Augustin, un *Liber regularum*, traité de méthode exégétique édité en 1894 par M. Burkitt (*Revue*, 1896, I, 129). Il avait écrit aussi un commentaire sur l'Apocalypse. D'après M. Hahn, et d'après M. Bousset qui en prépare une édition, on retrouve ce commentaire dans celui de Beatus. Il est devenu avec Victorin la source commune de tous les commentaires subséquents.

M. H. étudie la théologie de Tyconius et spécialement sa doctrine de l'Église. Ce n'est pas un écrivain systématique. Il a écrit pour répondre aux besoins de ses fidèles et par suite d'une situation ecclésiastique déterminée. On n'en est que plus surpris de retrouver chez lui beaucoup d'idées de saint Augustin. La conception des deux cités et l'interprétation du ch. 20 de l'Apocalypse sont empruntées au théologien donatiste. On est moins étonné, quand on lit les éloges qu'Augustin fait de Tyconius, tout en le combattant. A côté de Victorin, et bien plutôt que l'indigent Optat, Tyconius doit être compté parmi les sources d'Augustin. Nous devons remercier M. Hahn de nous avoir analysé la pensée de ce précurseur.

P. L.

Die Anschauung Augustins über Christi Person und Werk, unter Berücksichtigung ihrer verschiedenen Entwicklungstufen und ihrer dogmengeschichtlichen Stellung, dargestellt und beurteilt von Otto Scheel. Tübingen und Leipzig, Mohr, 1901 ; XV-474 pp. in-8. Prix : 11 Mk.

M. Scheel a distingué avec raison plusieurs époques dans la christo-

logie d'Augustin. Avant d'avoir subi l'influence décisive du néoplatonisme, Augustin a été manichéen, puis a rompu avec cette doctrine. Nous sommes fort mal renseignés sur ces deux périodes que nous ne connaissons que par les Confessions. Ce témoignage lui-même n'est pas très sûr, comme M. S. l'avoue ailleurs; mais nous sommes forcés de nous en contenter.

La période néoplatonicienne, dont M. S. place le terme en 391, est jalonnée par les premiers écrits que nous ayons conservés. M. S. y recourt, de préférence au récit des Confessions. Augustin fait siennes les théories de Plotin et de Platon; mais M. S. remarque avec raison contre Loofs, que certains éléments de sa christologie sont puisés dans la Bible et spécialement dans les synoptiques. Elle atteint son plein développement dans la troisième période, de 391 à 395. C'est alors que les germes constatés dans les écrits antérieurs sont épanouis. De l'idée du Christ, né volontairement dans l'abjection, sort l'idée générale de l'humilité du Christ, manifestation de l'amour de Dieu et modèle de l'humanité. La fin de la vie d'Augustin ne fait que tirer les conséquences des conceptions premières. Le mode de l'incarnation par une vierge, le problème de l'union des natures, la détermination des formules correctes sont alors le sujet des spéculations d'Augustin. M. Scheel a bien montré le caractère de cette christologie. Elle n'est pas originale, ou du moins elle ne l'est qu'en tant que le théologien a déduit les corollaires de prémisses empruntées. Elle a une tendance morale prononcée, et le *Christus humilis* a une place d'autant plus grande qu'il est un modèle pour les chrétiens. Comme cette abjection est un signe de l'amour de Dieu pour les hommes, ceux-ci doivent y répondre, et l'on arrive ainsi à une piété mystique qui s'attache principalement, entre les mystères, à la considération du sacrifice du Calvaire. La mort du Christ prend une signification spéciale tandis que sa résurrection passe au second plan. Ces idées et ces sentiments annoncent le moyen âge.

P. L.

Titus von Bostra, Studien zu dessen Lukashomilien. Von Joseph SICKENBERGER. Leipzig, Hinrichs, 1901 (*Texte u. Untersuchungen*, VI, 1). VIII-268 pp. in-8. Prix : 8 Mk. 50.

Excellent ouvrage, qui prouve une fois de plus le profit qu'on peut attendre d'une exploration scientifique des Chaînes.

Grâce à ses recherches dans les bibliothèques d'Italie et surtout à la Vaticane, M. Sickenberger a retrouvé de longs et nombreux fragments des homélies de Titus de Bostra sur saint Luc. Il les a édités et y a joint quelques scolies, de même provenance, sur Daniel.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée précise de l'exégèse

de Titus de Bostra, alors même que, ici ou là, le texte, toujours un peu trouble, donné par les Chaînes, ne serait pas parfaitement sûr. Cet évêque, mort vers 375, perdu aux confins du monde antique, eut à lutter avec les Manichéens contre lesquels il a écrit un traité. Les homélies sur saint Luc doivent se placer après la composition de cet ouvrage, entre 364 et 375. On y retrouve les mêmes préoccupations, des affirmations réitérées de la virginité de Marie, des interprétations destinées à réfuter les manichéens, un soin vigilant à préserver les fidèles de l'hérésie et à les soustraire à des influences puissantes pour des Orientaux. Aussi se tient-il éloigné des spéculations alexandrines et de l'allégorisme origéniste. Il s'attache au sens littéral, avec l'école d'Antioche, sans que cependant on puisse citer un auteur qu'il ait suivi particulièrement. Son commentaire est, avant tout, moral et parénétique : ce sont les discours d'un évêque à ses ouailles. Ce caractère reste encore marqué dans les extraits des Chaînes.

M. Sickenberger a fait précéder son édition d'une longue étude, de onze chapitres, sur la vie et les œuvres de Titus de Bostra. Il a démontré qu'un commentaire de saint Luc mis sous ce nom est une compilation du VIe siècle, formée d'extraits de Cyrille d'Alexandrie, surtout de Chrysostome, de Titus de Bostra lui-même, d'Origène et d'autres.

Paul Lejay.

Die Heiligen der Merowinger, von Carl Albrecht Bernoulli. Tübingen, Mohr; 1900, xvi-336 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

Dans une première partie, M. Bernoulli étudie les récits hagiographiques : d'abord les souvenirs contemporains, comme ceux de Sulpice Sévère sur saint Martin, d'Ennodius sur Epiphane, d'Eugippius sur saint Séverin, les biographies de Fulgence de Ruspe et de Césaire d'Arles, les hagiographes romains Rufin et Grégoire le grand ; puis, les œuvres issues de l'information, celles de Fortunat, de Grégoire de Tours, et de leurs successeurs ; enfin, les légendes, que M. B. classe en légendes merveilleuses, légendes topographiques (évangélisation de telle ville, de telle région), légendes historiques (sainte Geneviève, sainte Gertrude, saint Oswald, le Martin épique et mythique). Généralement, l'auteur résume, avec netteté et agrément, les textes et les caractérise d'un mot bref et presque toujours juste.

Dans la troisième subdivision, il veut interpréter par la mythologie les légendes ; saint Georges est Mithra ; saint Nicolas, Neptune ; saint Oswald, Wodan; sainte Geneviève pourrait être Freja, et ainsi de suite, Il est certain que les cultes des saints ont souvent été un moyen de christianiser les cultes populaires. Il est déjà plus douteux que les vies des saints aient emprunté aux légendes païennes des traits particuliers. Mais l'identification des personnages et la confusion des récits

paraissent tout à fait invraisemblables, en dehors de tel cas, bien défini, et le plus ordinairement expliqué par des circonstances locales. Il faut ne pas oublier, non plus, que certains points des histoires mythologiques appartiennent au folk-lore commun de l'humanité, et que c'est à ce titre qu'on peut les retrouver dans les légendes hagiographiques. Mais celles-ci sont dans leur ensemble sorties du christianisme ; elles forment un véritable genre littéraire, qui a, tout au plus, subi l'influence indirecte de l'antiquité classique ; la Bible et les apocryphes judéo-chrétiens y ont eu plus de part que la mythologie germanique. Ce sont plutôt œuvres de clercs, plus ou moins instruits, que produits de la culture populaire.

La deuxième partie a pour sujet le culte des saints. Nous avons d'abord un dépouillement des documents et la revue géographique des tombes saintes, pour l'époque mérovingienne. Je ne sais si ce travail avait été jamais fait. Il rendra service. Les derniers chapitres traitent des reliques, des patronages locaux, des amulettes, des objets miraculeux, etc.

P. L.

Edmond Maignien, **Mémoires de Jacques Pape de Saint-Auban** (1562-1587). Grenoble, Librairie Dauphinoise, 1900.

M. Maignien a eu l'intention de publier une bonne édition des Mémoires de ce brave capitaine protestant dauphinois. Le texte qu'il emprunte à un manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble est plus complet que celui de Du Bouchet et de Petitot et Buchon ; il contient de longs passages auxquels le premier éditeur, suivi par tous les autres, avait substitué un résumé de sa façon et qui quelquefois disait tout le contraire de ce qu'avait écrit Saint-Auban (cf. par exemple, dans la nouvelle et dans les anciennes éditions, les rapports de Saint-Auban avec Bricquemault et Cavagnes prisonniers à la Conciergerie, après la Saint-Barthélemy). M. M. qui néglige de faire valoir l'importance de ces restitutions, s'est, malheureusement aussi, dispensé de publier le *Voyage de France* qui se trouve dans les éditions précédentes. Il aurait dû, puisqu'il annonçait les Mémoires de Saint-Auban, reproduire ce récit qui en est chronologiquement la suite. Peu importe que le *Voyage de France* ne soit pas dans le manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, s'il est de Saint-Auban et s'il complète les Mémoires.

L'écriture du manuscrit est mauvaise et sans ponctuation. Mais M. M. y a trop bien suppléé ; il a distribué si capricieusement les points et les virgules qu'il est parvenu quelquefois à rendre inintelligible ce qui de soi-même était parfaitement clair. Saint-Auban, lors de la Saint-Barthélemy, avait été enfermé avec d'autres gentilshommes

de la religion à la Conciergerie; ils voyaient passer dans la cour Cavagnes et Bricquemault quand on les menait à leurs juges (p. 27). « Ils nous voyoient et salluoient du chappeau et nous de mesmes eux. » M. M. a placé sa virgule après mesmes et le membre de phrase suivant enrichi du mot eux fait un non sens : « eux estans avec la liberté de nous promener [1]. » P. 45, Saint-Auban après avoir longtemps défendu Menerbe contre les catholiques obtint de sortir de la place avec les honneurs de la guerre, mais comme il savait que les capitulations n'étaient pas toujours observées, il demanda que quelques-uns des chefs des assiégeants lui servissent d'otages. « Je voulus avoir..... pour la seureté de nos soldats et parmy nostre troupe, qui estoit de six vingt hommes de pied et peut estre trente chevaux, messieurs de Patris, Daubrès et de Crilhon, ce qui fut fait, et furent en mon pouvoir avant que sortir. » M. M. met un point et virgule malencontreux après trente chevaux et obscurcit à plaisir son texte. P. 50-51, Saint-Auban signale le développement et la généralisation de la guerre, en 1585, après la prise d'armes de la Ligue. Il projetait un voyage dans le Languedoc, mais « Le tout demeura suspendu par laditte prise d'armes desquelles on a veu la durée tres grande et ennuyeuse qu'elle a comme accablé et submergé toute la poure France. En tous les précédents troubles, il y avoit toujours eu quelque coing qui se trouvoit accouvert de la guerre, mais en ceux-cy nul n'en a esté exempt. » M. M. qui met le point après les précédents troubles fait tort au jugement de Saint-Auban et à la vérité historique.

Le texte n'a pas toujours été bien lu. M. M. imprime (p. 55) les cachant au lieu de les sçachant. P. 56, il faut : les deux [hommes] armés d'aste et non les deux armes d'Aste. P. 46, Lances pestades n'a pas de sens, mais lances pessades est bien connu. P. 19. Saint-Auban qui est à la Rochelle et possède une galiote raconte qu'il ne pouvait pas s'aventurer bien loin en mer par crainte des galères du roi qui venaient souvent courir à Chef de Baye et à Pointe de Coreille. Ce sont deux points bien connus des historiens des sièges de la Rochelle ; M. M. a lu et imprimé « lesquelles venoient souvent courir achet de bois, à Pont de Coullournie de la Rochelle ». Évidemment il n'a pas compris [2].

Les notes sont généralement exactes quand il s'agit de la région

---

1. P. 34, il faut un point après intention. — P. 35, un point après beau large. — P. 43, un point après « m'en allay à Nismes ». — P. 47, phrase mal ponctuée. — P. 48, une extrême et du tout grande ruine et non et du tout, grande ruine. — Ibid. pas de point après quitter tout.

2. P. 32, si elle eut eu si bon compte de cette place au lieu de si elle eut en. — Ibid. à y donner chemin au lieu de ay donner chemin. — P. 33, cornest aux et non cornestaux. — P. 36, quelques jours après et non quelques cours après. — P. 53, nous allasmes trestous et non tressous.

dauphinoise. Il y en a d'inutiles [1] et même de surprenantes. Ainsi, p. 16, Saint-Auban qui était allé avec les protestants de Provence et du Dauphiné rejoindre Condé et Coligny en Poitou, fait mention de la rencontre des Huguenots et des Catholiques vers Laudun, — «en Lodunois», ajoute-t-il, comme pour épargner toute recherche à ses commentateurs. Cette ville de Loudun, si célèbre depuis Urbain Grandier, est, pour M. Maignien, Laudun, château près du Rhône, aujourd'hui canton de Roquemaure, arrondissement d'Uzès, département du Gard.

Jean-H. Mariéjol.

E. Levasseur. **Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789,** 2e édit. in-8o, tome Ier, xxii et 715 p., t. II, 988 p. (table en tête du t. Ier, lxxxviii p.). A. Rousseau, 1900-1901.

L'ouvrage dont M. Levasseur vient de publier une édition entièrement refondue est à la fois une œuvre originale et une synthèse des travaux relatifs à l'histoire du travail parus en France depuis un demi-siècle. Le savant économiste et historien a eu le mérite d'inaugurer dans notre pays les études d'histoire économique et d'y apporter les méthodes de recherche critique et d'exposition claire et lumineuse dont ses contemporains Fustel, Renan et Taine ont donné le modèle pour d'autres variétés de la science historique. La première édition de l'*Histoire des classes ouvrières* qui comprenait quatre volumes (2 pour la période antérieure à la Révolution, 2 pour la période postérieure jusqu'en 1867), avait eu la bonne fortune, bien méritée, de devenir classique. On ne trouve à l'étranger aucune œuvre similaire qui lui soit supérieure. L'ouvrage de Cunningham, excellent exposé des doctrines économiques de l'Angleterre, a un cadre plus vaste, mais ne traite pas d'une manière approfondie l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie. Le répertoire de Schönberg a le mérite de condenser une foule de faits sur l'histoire du travail en Europe, mais c'est un manuel de valeur très inégale et qui n'est plus aujourd'hui au courant. Les autres pays n'ont pas encore rencontré d'historien qui ait su traiter avec autant d'ampleur le sujet capital que M. L. a pris pour objet de ses études. L'édition nouvelle qu'il nous donne supplée à une lacune inévitable créée par le succès même qu'avait obtenue la première édition. Celle-ci ne se trouvait plus que rarement dans le commerce. D'autre part, les études de détail avaient été multipliées par suite de l'intérêt croissant qui s'attache aux questions économiques du

---

1. P. 28 inutile d'indiquer la date de la naissance, de l'avènement et de la mort de Charles IX, mais un renseignement sur l'Ordre d'Espaigne aurait été à sa place. — P. 53 faire un hola de France ou *un frit à la Suisse*. Ce *frit à la Suisse* demandait une explication.

passé et du présent. Aussi, M. L. a-t-il cru qu'il serait utile de reprendre dans sa verte vieillesse l'œuvre qui avait fait la réputation de sa jeunesse. Des publications importantes, telles que l'*Histoire de la population en France* (3 vol. in-8°), l'*Ouvrier Américain* (2 vol. in-8°), l'*Agriculture aux États-Unis* (in-8°), sans parler d'une foule de travaux de détail, de géographie, d'économie politique et de statistique avaient, dans l'intervalle, sollicité l'esprit toujours alerte du savant professeur. Mais l'*Histoire des classes ouvrières* était restée son œuvre de prédilection. Il y a ouvert, en effet, la voie où d'autres ont pénétré depuis. Les germes qu'il avait semés ont levé de toutes parts. Aux résumés superficiels qu'on avait jusque-là, aux recherches inspirées par l'esprit de polémique, aux travaux partiels souvent sans horizon, il avait fait succéder une œuvre approfondie, impartiale, vivifiée par la largeur des aperçus. Aussi est-ce une heureuse inspiration que celle qui l'a conduit à reprendre, pour en éprouver la solidité et la valeur, l'ouvrage capital jadis entrepris.

De ce travail de révision sort un monument plus solide encore, plus approfondi et plus imposant que le précédent. Le tome Ier de l'édition de 1859, d'une impression moins compacte et de format in-8° moyen, comptait sûrement 587 pages. La nouvelle édition qui a adopté le format grand in-8° et dont l'impression est très serrée, comprend 715 pages, ce qui correspond, en tenant compte des différences typographiques, à une étendue presque double de l'ancienne. Le t. II qui formait, dans la 1re édition, un volume de 560 p. est remplacé dans la nouvelle par un volume de 988 pages. Certes, les assises principales sont restées intactes. Sur la plupart des points, les conclusions auxquelles notre savant historien avait abouti ont subi sans fléchir l'épreuve du temps. Les recherches des érudits les ont confirmées, loin de les ébranler. Mais si les idées générales émises par l'auteur de l'*Histoire des classes ouvrières* n'ont pas été modifiées par un demi-siècle de recherches, il importait de préciser le détail, de combler les lacunes, de mettre à profit en un mot le travail poursuivi de divers côtés depuis quarante ans sur ce sujet. Inventaires, catalogues d'actes, cartulaires, textes originaux de statuts ou de contrats, correspondances administratives, comptes, rapports et mémoires, toutes sortes de documents qui manquaient alors ont été publiés. Une foule d'études locales ou de monographies ont vu le jour, sans parler des études d'ensemble relatives à divers moments de l'histoire du travail. Il fallait avoir le courage d'entreprendre cet immense labeur de dépouillement et d'en condenser le résultat. M. L. l'a essayé et il y a en général réussi. Il a donné dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques* (année 1899) une bibliographie précieuse des fonds d'archives qu'il a visités et des ouvrages imprimés qu'il a consultés. On a, en le lisant, l'impression qu'il n'a rien négligé pour perfectionner son travail et pour le mettre au courant des progrès de la science. Supérieure

par l'étendue de l'information, son œuvre l'est aussi par la clarté et l'ordonnance de la composition. Il s'y montre économiste expert, historien d'esprit alerte et aiguisé, capable de dominer son sujet et d'en dégager les idées maîtresses, et c'est ce qui fait de son ouvrage la meilleure synthèse que nous ayons jusqu'ici des travaux particuliers composés sur l'histoire de l'industrie et des classes ouvrières. Étranger à l'esprit de système, également éloigné du dogmatisme de certains économistes et du déterminisme de certains historiens, il sait porter sur les faits un jugement modéré, impartial et presque toujours sûr.

Il va de soi qu'une œuvre aussi étendue se prête peu à l'analyse. On en peut seulement indiquer les points essentiels. Le tome Ier divisé en quatre livres embrasse la longue période de l'antiquité et du moyen âge. L'étude consacrée à l'époque gallo-romaine a doublé d'étendue et utilise une foule de travaux, tels que ceux de Duruy, de Mommsen, de Lemonnier, de Waltzing, parus depuis 1867. La période obscure et difficile du ve au xie siècle qui fait l'objet du livre II est retracée partie d'après les textes, partie d'après les recherches de Fustel, de Flach, de Longnon, de Guérard et de Waitz. Avec le livre III, on aborde la renaissance industrielle du moyen âge et l'âge d'or du régime corporatif, avec le livre IV, le début de sa décadence et la dépression économique qui correspond aux guerres de Cent Ans, puis le relèvement qui se produit sous Charles VII et Louis XI. Ici, l'auteur avait à utiliser une masse considérable de documents originaux et de recherches de détail. Il n'a pas failli à sa tâche, et on suit sans peine à travers son exposition lumineuse les vicissitudes de l'industrie et des classes ouvrières pendant les siècles qui précèdent l'âge moderne. La tâche devenait encore plus malaisée à partir de l'avènement de la grande industrie et des manifestations multiples de l'activité économique dont les grandes découvertes donnent le signal. L'action de la royauté depuis les Valois jusqu'à la Révolution, l'évolution de l'industrie, grande ou petite, les changements dans la législation industrielle, les modifications dans la condition des classes ouvrières, tout l'ensemble en un mot du sujet captivant qu'il a entrepris d'étudier de nouveau est traité par M. Levasseur avec une abondance d'information, une sûreté de méthode, une clarté et une sobriété d'exposition qui soutiennent l'attention sans la fatiguer. Les cinq derniers livres qui constituent le t. II de son ouvrage sont peut-être même ceux où l'on sent le plus la maîtrise d'exécution d'un homme qui possède à fond sa matière. Voilà donc heureusement achevée la première partie du monument que le savant membre de l'Institut a entrepris d'édifier. Tous les amis de la science doivent souhaiter qu'il achève la seconde et qu'il nous donne avec l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France au xixe siècle le couronnement de l'édifice. Le temps en modifiera sans doute les détails et en rectifiera les parties secondaires.

L'ensemble restera comme un des efforts les plus remarquables qui aient été entrepris dans le domaine difficile de l'histoire économique.

P. BOISSONNADE.

LETTRE DE M. ZAPLETAL

Dans le compte rendu (*R. cr.*, p. 268 s.) de mon livre « *Der Totemismus und die Religion Israels* », M. A. Loisy me reproche d'avoir combattu l'hypothèse du totémisme, sans en proposer une meilleure. Cela est vrai ; mais n'est-il pas bon, en toute science, de déblayer au moins le terrain ?

Mon censeur trouve « qu'une définition de théologie abstraite et un subterfuge apologétique » m'ont conduit à dire que les arbres, les pierres, les sources n'étaient pas vénérées par les Israélites de la même manière que par les Cananéens. Non certes ; j'ai été conduit par un principe élémentaire de la science des religions qui ne permet par d'interpréter toujours d'après le même «patron» un fait qui se rencontre chez différents peuples : il faut voir quelle signification chaque peuple donne lui-même à ce fait. Voici un exemple très clair : on pense généralement que l'arbre de Noël est un reste du paganisme, vestige d'une fête célébrée au solstice d'hiver. On pourrait donc croire que, dans mon propre pays, chez les Tchèques, qui depuis quelque temps ont commencé à faire usage de l'arbre de Noël, c'est là un retour à l'ancienne fête païenne, ou du moins son extension. Est-il besoin de le dire ! ce n'est pas le cas. Chez les Tchèques, M. Loisy peut se le persuader, l'arbre de Noël n'est qu'un symbole chrétien.

Dès le début, le même rapporteur me reproche, d'une manière générale, une tendance apologétique qui m'aurait inspiré des considérations étrangères à la critique historique. Comme il n'en apporte pas des preuves détaillées, mais se contente de dire que je soutiens « que la légende du mariage des fils de Dieu avec les filles de l'homme concerne simplement l'union d'hommes séthites avec des femmes caïnites ; que le serpent, dans le récit de la chute, n'agit pas de lui-même ; que la fille de Jephté pourrait bien n'avoir pas été immolée ; que l'hygiène et la pédagogie ont quelque chose à voir dans les prescriptions relatives aux bêtes pures et impures etc. », je me dispense de rectifier ici cette manière hypsthétique de parler : d'autant plus que les faits mentionnés, même s'il fallait les entendre dans le sens de M. Loisy, ne renversent pas ma thèse sur le totémisme qui est le culte des animaux, des plantes, etc., non pas purement comme des divinités, mais à la fois comme des *ancêtres*, ou bien à un autre point de vue, comme des *frères*. Ici, je me permets de répéter à M. l'abbé Loisy qui semble douter de la sincérité scientifique des exégètes catholiques (voir la *Revue Biblique*, 1901, p. 631) ; les paroles d'un éminent orientaliste et exégète français, le P. Lagrange : « On peut étudier l'Écriture Sainte avec ou sans critique ; nous croyons, comme M. Loisy, à l'utilité de la critique : mais il est, paraît-il, nécessaire de dire qu'il y a plus d'un genre de critique et plus d'une manière de la pratiquer. »

Vinc. ZAPLETAL.

— La dissertation de M. Ludwig Harald SCHÜTZ, *Die Lehre von den Leidenschaften bei Hobbes und Descartes* (Hagen i. W., Bald et Krüger, 1901, in-8°, 121 pp.), est plutôt conçue au point de vue historique que critique. Le chapitre I remonte jusqu'à Homère et les travaux les plus récents sur la psychologie des passions se

trouvent cités dans les dernières pages. C'est dire que cet opuscule peut fournir nombre de renseignements intéressants, mais il ne renouvelle pas plus qu'il ne l'épuise, la question philosophique. — T.

— L'imprimerie serbe d'Agram commence la publication d'un grand ouvrage : *les Serbes illustres du* XIXe *siècle* (Znameniti Srbi XIX og veka). L'ouvrage est édité dans le format in-4° par fascicules au prix de 4 francs pièce. Chaque fascicule est accompagné de photographies. L'ouvrage est dirigé par le professeur André Gavrilovitch de Belgrade. Il comprendra trente-six fascicules. Si les éditeurs réussissent à le mener à bonne fin, ce sera l'œuvre la plus monumentale de la librairie serbe. Les fascicules déjà parus comprennent la biographie du littérateur Dosothée Obradovitch, de Karageorges, de Miloch, de Tomaseo, etc., etc. Quand l'entreprise sera terminée, il pourra être intéressant de choisir un certain nombre de biographies de personnages ayant joué un rôle international et de les publier en français ou en allemand. — L. Leger.

— Sous le titre *Estudos sobre a Influencia ethnica na transformação das linguas*, M. F.-Adolpho Coelho, professeur de philologie comparée à l'Université de Lisbonne, agite avec grande compétence les problèmes de toutes sortes, et particulièrement les données physiologiques qui se rattachent aujourd'hui à la question de l'évolution du langage. Sans d'ailleurs que ce travail aboutisse à des conclusions nouvelles ni à des vues bien originales, il témoigne incontestablement de vastes lectures et d'un judicieux esprit de synthèse.

—Le même auteur publie, comme extrait de la *Revue Hispanique* (Paris 1900) : *De algunas tradições a proposito de Estantigua*. Il s'agit de ces légendes, repandues en tous pays, sur l'apparition, en certaines circonstances critiques, de longs convois de fantômes et de funérailles, légendes qu'il rattache au vieux thème de folklore de la « Chasse Infernale ». Il a raison d'enseigner, — à l'encontre de M. Bugge, qui s'est donné la pieuse mission de démolir toute la tradition de ses propres ancêtres, —que ce thème est authentiquement germanique. Mais il a oublié de dire que nous en avons un témoin inattendu, d'autant moins suspect qu'il dépose sans s'en douter. C'est.... Virgile : *Armorum sonitum toto* Germania *caelo Audiit*...

— Du même auteur, sous le titre *Le Cours supérieur de Lettres*, publié à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, un exposé historique et critique de l'organisation de l'enseignement supérieur en Portugal. A remarquer la place importante qu'y tiennent le sanscrit et la philologie comparée, qui paraissent y bénéficier des meilleures méthodes. — H.

— Le mémoire de M. le Dr Giuseppe Vidossich, *Studi sul dialetto Triestino* (Trieste, Caprisi, 1901, 128 pages in-8°), extrait de l'*Archeografo Triestino*, donne l'idée la plus favorable de la méthode et de la préparation linguistique de l'auteur. Celui-ci reporte modestement le mérite de son travail à ses maîtres, MM. les professeurs Mussafia et Meyer-Lübke, de l'Université de Vienne. On s'aperçoit en effet que le semeur a passé par là ; mais le bon grain n'est pas tombé sur des épines. Après une bibliographie étendue et une courte introduction géographique et historique, M. Vidossich traite successivement de la phonétique et de la morphologie du dialecte de Trieste. Dans l'ensemble, son mémoire confirme ce qu'à dit M. Ascoli : Trieste était frioulane, et la victoire qu'y a remportée le vénète sur le ladin est récente. La morphologie est traitée avec un soin particulier ; on n'en sera pas surpris quand on saura que l'auteur avait voulu primitivement se borner à l'étude de cette partie de la grammaire. C'est surtout sur la phonétique qu'il y aurait à faire des critiques ou des réserves. Est-il bien sûr que les deux mots triestins

Kŭcar (cuiller) et *Karamal*, pour *Kalamar* (encrier) contiennent le suffixe latin *arius* et non *aris*? M. V. dit que l'accord des langues romanes assure la base *coclarium* en latin vulgaire ; il oublie que le français *cuiller* (à cause de son genre féminin), l'ancien espagnol *cuchar* et l'ancien portugais *colhar* postulent *coclearis*. Il y a des raisons analogues de croire que le latin populaire a connu concurremment *calamaris* et *calamarius*. — Antoine Thomas.

— La société d'Études italiennes, qui a reçu 1,122 adhérents et 1,501 ouvrages offerts en dons, et qui a tenu 112 conférences, traitera en 1901-2 les sujets suivants : *Les limites du génie de Machiavel* (M. Dejob); *La lutte des classes à Sienne au* XV*e* *siècle* (M. Julien Luchaire); *Carlo-Dottori, poète italien du* XVI*e* *siècle* (H. Sirven); *La psychologie du brigand italien* (M. Ghio); *Promenades dans Florence* (M. Rosenthal); *Le P. L. Tosti* (M. J. Gay); *Michele Amari* (M. H. Derenbourg); *L'ange dans la peinture italienne* (M. Guid. Menasci); *Un gentilhomme chevalier d'industrie au* XV*e* *siècle* (M. E. Rodocanachi); *L'œuvre de Raphaël à Rome* (M. de Bouchaud); *Léonard de Vinci dans ses écrits* (M. Ch. Ravaisson-Mollien).

— Avis aux étudiants et aux amateurs qui séjournent en Italie : le *Circolo filologico* de Florence a fondé des cours de langue et littérature italienne au prix de 54 fr. pour 6 mois de leçons, y compris le droit d'entrée au Cercle. Ces cours comprennent des exercices pratiques écrits et oraux. Les auditeurs sonr répartis en sections suivant leur force. S'adresser pour les détails au secrétaire du Cercle. Place Santa Trinità, palais Ferroni, à Florence. — C. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 novembre 1901

Mlle D. Menant, chargée d'une mission dans l'Inde, adresse à l'Académie divers documents qu'elle a recueillis au cours de son voyage.

M. Héron de Villefosse présente un objet antique que lui a communiqué M. le major Chamberlagne, haut-commissaire anglais à Chypre. Cet objet, découvert au nord de l'île, aux environs de Lapithos, à Vasilia, est une corne de bouquetin, en bronze, de grandes dimensions. Elle présente cette parlicularité d'être munie, à son extrémité inférieure, d'un tenon rectangulaire qui entrait dans une douille de même forme. Les cornes de l'animal étaient donc mobiles; sans doute, le corps devait être en matière différente, en pierre ou en marbre. Sur les monuments orientaux, par ex., dans les chapiteaux bucéphales de l'Apadâna, exposés au Louvre, et dont l'un a été exactement restitué par M. Dieulafoy, on trouve des exemples du même fait. — M. Hamy fait remarquer que l'animal représenté devait être, d'après l'atlas de Frédéric Cuvier, le bouc sauvage de la Haute Egypte.

M. Collignon communique les résultats de la dernière campagne de fouilles poursuivie en octobre 1901 par M. Paul Gaudin dans la nécropole de Yortan en Mysie. Les fouilles ont permis de délimiter le champ de la nécropole et d'étudier la nature et la disposition des sépultures. Il résulte des observations de M. Gaudin que les morts étaient inhumés dans de grandes jarres en terre cuite, contenant un mobilier funéraire qui consistait principalement en vases. L'étude de ces vases, les comparaisons qu'elle suggère avec les céramiques primitives de la Troade et de Chypre, permettent d'assigner à la nécropole de Yortan une date approximative qui ne paraît pas postérieure à 2000 ans a. C.

(*à suivre.*)

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1901.

JEAN CAPART, **la Fête de frapper les Anou** (Extrait du tome XLIII de la *Revue de l'Histoire des Religions*), in-8° Paris, Leroux, 1901, 26 pp.

Les Anou sont à l'époque historique les peuplades situées dans le désert Arabique entre l'Égypte et la Mer Rouge. Leur nom en lui-même n'est plus alors qu'un terme général, une façon traditionnelle de désigner l'ensemble des tribus, sans qu'il s'appliquât précisément à une seule. Aux temps antérieurs à l'histoire, les Anou semblent avoir été l'une des races qui peuplèrent l'Égypte, peut-être celle que la tradition biblique désigna plus tard sous le nom d'Anamîm : il semble bien, comme E. de Rougé le pensait, que les deux Aounou de l'Égypte pharaonique, Aounou du Nord ou Héliopolis, Aounou du Sud ou Hermonthis, aient été fondées ou nommées par eux. On célébrait dans les temples Egyptiens une *fête de frapper les Anou*, où E. de Rougé crut reconnaître d'abord le souvenir des victoires d'Ousirtasen III sur les Nubiens, mais qui commémorait probablement une victoire d'Horus sur les ennemis d'Osiris. Cette *fête de frapper les Anou* était l'une des grandes fêtes canoniques de l'époque memphite, ainsi que le prouve le monument de Palerme.

M. C. a réuni très soigneusement les notions que nous avons sur ce sujet, et il pense, comme Naville, qu'on voit une représentation de la fête sur l'une des palettes découvertes par M. Quibell à Hiéracônpolis. Cette hypothèse me paraît être très vraisemblable, et je l'adopterai volontiers. Il me semble toutefois que M. C. va trop loin, lorsqu'il propose de considérer la palette Quibell comme un monument commémoratif de la conquête d'une partie de l'Égypte sur les Anou par la race venue du Midi, soit de la répression d'une révolte des Anou par un des Pharaons de cette race. Tout ce qui a été dit dans ces dernières années sur les races qui constituèrent la population de

l'Égypte, sur leur origine, sur leur provenance, sur les itinéraires qu'elles suivirent pour pénétrer dans la vallée du Nil est prématuré, et il y a un danger réel à essayer de justifier ces conjectures au moyen des monuments des dynasties thinites. J'ai jusqu'à présent l'impression que l'Égypte sur laquelle ces vieux Pharaons régnèrent n'était pas une Égypte en formation, mais une Égypte toute formée et identique dans ses grandes lignes à ce que furent plus tard l'Égypte memphite et l'Égypte thébaine. Sans reprendre les autres monuments, je ferai observer que les palettes et les tablettes connues nous ont déjà fourni, outre les représentations des rites funéraires, celles de la fête *Sadou* et de la fête *Khabsou-To*, le dépiquage de la terre, et cela dans des conditions telles qu'on voit que ces fêtes existaient depuis longtemps au moment qu'elles furent représentées sur les palettes. De même pour *l'acte de frapper les Anou* : c'est, je pense, l'image abrégée de la fête et de ses cérémonies, mais non pas celle de l'institution de la fête, à propos d'une défaite des Anou. Cela, sans préjudice des tableaux de conquête qu'on peut voir sur d'autres de ces monuments. Quoi qu'il en soit de cette discussion, M. Capart a eu le mérite d'élucider de manière à peu près certaine le mouvement et la composition d'une des scènes les plus énigmatiques qu'il y eût sur ces vieux monuments. Il a de plus posé la question d'origine avec la netteté et la richesse de références qui lui sont habituelles.

G. Maspero.

Farid Bey Babazoglou, **La Vierge Rose, Verte et Blanche,** Conte arabe, suivi de quelques autres compositions par Farid Bey Babazoglou, chef du service administratif au ministère des Travaux Publics, in-8°, 1901, le Caire, Press, 49 pp

Cette plaquette, qui n'a pas été mise dans le commerce, renferme quelques essais poétiques et littéraires d'un écrivain étranger à la France et qui pourtant manie le français avec une aisance remarquable. C'est au sortir du collège, il y a vingt ans et plus, que M. Babazoglou, égyptien d'origine syrienne, les composa et ils sont bien ce qu'on peut attendre d'un tout jeune homme : si l'on y relève çà et là quelques gaucheries, l'inspiration en est éclatante et pleine de verve. Le morceau principal est un conte emprunté aux traditions qui couraient sur l'un des califes Ommiades, Yézid, fils d'Abdelmelik : comment Asma sut l'obliger à la prendre pour femme, bien qu'elle se fût vantée de l'asservir à ses volontés comme un simple esclave.

Il y aurait un livre curieux à composer sur les Orientaux qui ont écrit en français. Le nombre en est plus considérable qu'on ne le croirait tout d'abord, et beaucoup de leurs œuvres ont une valeur réelle. Le style en présente des contrastes étonnants de purisme classique et d'ima-

gèrie outrée qui s'expliquent aisément. L'enseignement est presque partout entre les mains d'ordres religieux pour lesquels le français du XVIIe et du XVIIIe siècles est presque le seul qui compte, et cela suffit à expliquer le purisme de leurs élèves. D'autre part, la pratique journalière de l'arabe et la lecture des écrivains Orientaux donne à l'imagination des jeunes gens un tour particulier et les entraîne dans des habitudes de penser et d'écrire entièrement opposées à celles du grand siècle. Tant que les hommes qui ont subi ces deux influences contradictoires n'emploient le français que pour les usages courants de la vie, leur langage ne diffère presque en rien de celui dont nous nous servons chaque jour : la formule leur vient toute faite comme à nous. Dès qu'ils se mettent à l'état littéraire, l'équilibre se rompt, et rien n'est plus intéressant que d'étudier la façon dont ils savent plier notre langue à toutes les formes de l'imagination orientale. Quelquefois la disproportion entre l'idée et les mots dont ils essaient de l'exprimer est trop forte pour que le résultat de leurs efforts soit heureux. Souvent au contraire, ils trouvent des combinaisons inattendues et des effets d'une puissance rare. Il serait à souhaiter qu'un des nombreux Français qui vivent en Égypte ou en Syrie étudiât ce français d'Orient et ses productions : il y trouverait, parmi beaucoup d'œuvres éphémères, des morceaux d'une valeur durable.

G. MASPERO.

Die religiösen und philosophischen Grundanschauungen der Inder. Aus den Sanskritquellen vom volksgeschichtlichen Standpunkt des Christenthums aus dargestellt und beurtheilt, von Julius HAPPEL. Giessen, Rickert, 1902. In-8, viij-252 pp. Prix : 10 mk.

Il me semble que je ne trahirai pas la pensée de l'auteur, homme de foi et de hautes aspirations, en faisant tenir dans une courte citation de son livre long et touffu la pensée dominante qui s'en dégage et l'a inspiré.

« Que l'on pût distribuer tout son bien aux pauvres, abandonner même son corps pour être brûlé, et toutefois faillir à atteindre cet amour qui est la condition impérieuse du royaume de Dieu, ce devait être pour l'esprit hindou une idée aussi théoriquement inaccessible que pratiquement sans application. Mais celui-là même qui a renoncé à toutes les œuvres pour s'enfermer dans le quiétisme le plus parfait, oui, celui-là tout le premier a failli à concevoir l'amour qui ne cherche pas son propre bien » (P. 196).

Rien n'est plus juste. L'amour de Dieu, et l'amour des créatures en Dieu, c'est le fond de la doctrine chrétienne, et ce qui la différencie de toutes les autres, même les plus nobles, qui soient sorties de la conscience humaine. Mais, parmi les chrétiens, combien en est-il qui

se sentent capables d'autre chose que de prier pour atteindre cet idéal? et, parmi ceux à qui S. Paul adressait cette page brûlante, combien en est-il qui l'aient parfaitement comprise? La religion est divine; mais nous sommes des hommes.

L'envisageant à ce période de son développement, il n'est point surprenant que M. H. répugne de toute son âme aux origines grossières que d'aucuns lui veulent assigner. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais, lorsqu'il condamne en bloc, avec le fétichisme, l'animisme et le totémisme (p. 39), toute la doctrine de l'évolution, lorsqu'il va jusqu'à écrire que la zoolâtrie n'est pas une survivance, mais une dégénérescence du sentiment religieux primitif, il s'engage dans une voie où la plupart des esprits nourris de méthode scientifique se refuseront à le suivre. On voudrait qu'il se persuadât que la religion n'est pas moins respectable et sainte, pour avoir évolué, comme toute chose en ce monde; bien plus, qu'on la révère davantage, en considérant ce splendide effort qui l'a élevée de ses humbles débuts jusqu'à la conception du divin. Il n'est pas plus déshonorant, pour elle, d'être partie de l'adoration de l'astre qui est la source de toute vie, pour s'abîmer dans le sein de l'auteur de la vie, que, pour l'homme, d'être monté de la condition du singe à la dignité intellectuelle et morale d'un Marc-Aurèle, d'un Vincent de Paul ou d'un Kant.

M. H. est théologien protestant. C'est assez dire que les textes de la Sainte Écriture lui sont, par devoir même, beaucoup plus familiers que ceux des Védas. Il n'en faut que plus admirer le soin qu'il a pris de colliger en grand nombre les meilleures autorités, et l'aisance avec laquelle il se meut sur un terrain si différent de celui de sa professionnelle compétence. Il n'écrit point pour les indianistes, auxquels sans doute il ne se flatte pas de rien apprendre, ni non plus pour ceux qui sont tout à fait ignorants des choses de l'Inde, puisqu'il ne recule pas devant les citations sanscrites; mais pour les lettrés et les philosophes tant soit peu capables de le contrôler sur pièces. Dès lors, on doit se demander pourquoi il ne leur a pas rendu la tâche plus aisée, en adoptant une transcription moins pénible, et surtout, en séparant, là où il le pouvait, les mots que la dêvanâgarî tient unis, suivant l'usage unanime des sanscritistes des deux hémisphères.

Je pourrais adresser à M. Happel mainte autre critique de menu détail : lui dire, par exemple, qu'il tombe parfois dans le défaut, au moins apparent, de confondre les époques et de mettre sur le même plan des conceptions chronologiquement très distinctes; que les deux oiseaux dont il ne donne pas la référence (p. 103 = R. V. I. 164.20) ne recouvrent point de leurs ailes un symbole de profonde mysticité, mais une petite devinette du folklore le plus élémentaire [1]; que *dûlabha* traduit par « unerfassbar » est un choquant contresens, attendu

1. Cf. mon *Atharva-Véda*, VIII-IX, pp. 110 et 149.

que la racine *labh* est parfaitement étrangère à ce composé (p. 7)..... Mais j'aime mieux m'en tenir là et rester sous l'impression de sympathique respect qui se dégage de cette œuvre sincère [1].

V. HENRY.

Denken, Sprechen und Lehren. I. Die Grammatik, von Dr. Walter NAUSESTER, Oberlehrer und Professor. Berlin, Weidmann, 1901. In-8°, 196 pp. Prix : 4 mk.

M. Nausester est visiblement un pédagogue très distingué et fort documenté, et je ne discuterai pas contre lui, n'ayant aucune prétention à pareille compétence. Je dois dire cependant qu'il est impossible d'imaginer deux points de vue plus radicalement opposés que ne le sont, dans l'espèce, ceux de l'auteur et du critique. L'idée dominante du livre, c'est que les catégories grammaticales ne sont point par elles-mêmes significatives, et que, si un élève a mal fait sa version, ce n'est pas faute de les avoir observées, mais pour s'être laissé égarer par une prévention initiale à laquelle se ramènent tous ses contresens. Et moi, je réponds que c'est précisément contre cette prévention initiale que l'observation exacte de la catégorie grammaticale aurait dû le mettre en garde. Je n'ai jamais fait de classe, mais j'ai eu l'occasion d'enseigner bon nombre de langues à bien des enfants d'aptitudes diverses : toujours je les ai astreints à la discipline sévère du strict mot à mot, de l'examen attentif de chacune des formes d'un texte donné ; et toujours j'ai observé que, au bout d'un temps variable, mais assez court, — six mois à peine, — de cette gymnastique ennuyeuse et salutaire, l'élève en était venu à la pratiquer naturellement, à lire son texte dans l'esprit de la langue où il avait été écrit, et même, dans les cas les plus favorables, à continuer son instruction tout seul.

Je précise. M. N. cite en exemple (p. 99) une version tirée de Lysias (21,5-8), odieusement massacrée par un bon élève. C'est, dit-il, que, arrivé au passage Ἀλκιβιάδης, ὃν ἐγὼ περὶ πολλοῦ ἂν ἐποιησάμην μὴ συμπλεῖν μοι, l'enfant a compris « Alcibiade que j'estimais beaucoup » — et quoi de plus naturel que d'estimer beaucoup Alcibiade ? — puis a continué « n'a pas navigué avec moi », après quoi, totalement dévoyé, il a tout pris à rebours du bon sens. « Qui est parti sur cette piste, ajoute l'auteur, un pauvre petit ἂν lui échappera bien aisément. » Est-ce donc seulement un ἂν qui a échappé à l'élève ? Il n'a pas vu qu'il y avait une virgule après Ἀλκιβιάδης, mais qu'il n'y en avait pas devant μὴ ; il n'a pas vu que la négation était μὴ et ne pouvait

---

1. Il m'est tout à fait impossible de comprendre ce que l'auteur entend par le sens « primitif » du verbe *weben* (p. 65), et pourquoi il traduit par *webete* le védique *ánit*, qui signifie « athmete, wehete ».

équivaloir à οὐ; il n'a pas vu que συμπλεῖν n'était et ne pouvait être qu'un infinitif... Mais passons : la méthode que je préconise contre M. N. a tout justement pour objet de rendre l'enfant attentif à la présence d'un simple ἄν; et, comme plus tard, dans toute recherche scientifique et peut-être aussi dans la conduite ultérieure de la vie, c'est de ne pas voir les menues choses qu'il court le plus grand danger, j'ose dire que c'est en partie dans cette stricte discipline que réside la vertu éducatrice de l'enseignement des lettres anciennes.

M. Nausester est un homme de progrès : il se déclare très satisfait des réformes de l'enseignement secondaire en Allemagne. Et là non plus je n'ai rien à dire : chaque pays se fait la pédagogie qui lui convient. Mais, pour moi, je regrette infiniment le discours latin, et je n'ai pas attendu d'appartenir à l'Université pour déplorer la suppression du vers latin. C'est assez dire que nous ne saurions nous entendre. Son livre, d'ailleurs, est rempli d'aperçus ingénieux et d'observations piquantes, dont, sans adopter ses conclusions, tout éducateur pourra tirer profit. Au risque même du paradoxe, mieux vaut encore l'initiative téméraire que la routine aveugle.

V. H.

Festgabe für Albert Schaefflé, zur siebenzigsten Wiederkehr seines Geburtstages am 24. Februar 1901. Tubingen, Laupp, 1901, VIII, 390 p. in-8° (avec portrait). Prix : 13 fr. 75 c.

Six amis, élèves ou admirateurs de M. Albert Schaefflé, l'économiste distingué, l'ancien ministre autrichien, l'auteur du *Bau und Leben des socialen Koerper's* et du *Gesellschaftliches System der menschlichen Wirthschaft*, ont voulu honorer sa verte vieillesse, consacrée à la discussion des problèmes sociaux, en lui dédiant, pour son soixante-dixième anniversaire, le présent recueil de mémoires scientifiques. Nous nous bornons à les énumérer ici. M. K. V. Fricker y examine l'idée de *territoire* et celle de *souveraineté territoriale*, qui en dépend; c'est une polémique contre les opinions contraires de jurisconsultes connus, Guerber, Laband, etc. M. K. Bücher a fourni des *Contributions à l'histoire économique de l'ancienne Grèce*, qui renferment également de vives critiques contre certains historiens contemporains qui ont traité cette matière (en particulier contre MM. Beloch et Ed. Meyer) et l'auteur y proteste contre certains de leurs procédés scientifiques. M. G. de Mandry étudie les *livres fonciers en Wurtemberg*. M. G. de Mayr nous donne une notion théorique des sciences politiques, et parle de leur groupement rationnel; c'est comme le cadre d'une petite encyclopédie de sociologie, de statistique, d'économie politique, etc. Le plus volumineux des travaux compris dans le volume est un mémoire de M. Fréd. Ratzel

sur les conditions de la vie organique à la surface de notre globe et sur la lutte des êtres (plantes, animaux, hommes) pour s'en emparer et s'étendre dans l'espace. A côté d'idées un peu abstraites, on y trouvera bien des aperçus ingénieux et l'historien, comme le géographe et le naturaliste le liront avec fruit [1].

E.

L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle, Jean Ogilvie, écossais, jésuite, torturé et mis à mort pour la foi le 10 mars 1615, par J. FORBES, Soc. Jesu. Paris, Leroux, 1901, XL, 284 pp. in-8°.

Le R. P. Forbes est bien connu dans la littérature historique contemporaine comme l'un des apologistes les plus convaincus et les plus habiles du catholicisme anglais pendant les siècles de l'histoire moderne. Après nous avoir retracé l'histoire des persécutions cruelles subies par l'Église d'Angleterre au XVIe siècle, dans ses Mémoires du P. Gérard, il mettait naguère en émoi les érudits et les lettrés d'outre-Manche par son livre, la *Conspiration des poudres, une légende*, dont on nous promet une traduction française pour bientôt. En l'attendant, voici la traduction d'une autre étude sortie de la plume du P. Forbes, relative à un jésuite écossais cette fois, qui périt sur l'échafaud, sous le règne de Jacques I, martyr de ses convictions religieuses.

Cette biographie du bienheureux Jean Ogilvie est précédée d'une longue introduction générale, réquisitoire des plus passionnés contre « cette œuvre de violence et de sang qui s'intitulait la Réforme ». On est tenté de le regretter pour lui, car son panégyriste a certainement refroidi par là bien des sympathies qui d'ordinaire vont tout naturellement à ceux dont les consciences ont été violentées (quelles que soient d'ailleurs leurs croyances), mais qui ne comprennent pas qu'un écrivain anathématise de la sorte en bloc les convictions d'autrui dès qu'elles lui sont étrangères. Bien que les Jésuites anglais se soient activement mêlés à toutes les intrigues politiques du temps, bien qu'il y ait eu des « complots exécrables » tramés par des catholiques anglais contre le roi et la loi du pays [2], l'auteur a raison de solliciter notre pitié pour ceux qui furent persécutés et mis à mort pour être restés fidèles à leur foi, mais on voudrait qu'il témoignât lui-même des regrets analogues au sujet des bûchers qui flambèrent sous Marie Tudor ou des persécutions odieuses où se complut, en Écosse, plus de cent ans plus tard, le bigot Jacques II. Il est bien de vouer au mépris « le ministre devenu limier et pourchasseur de prêtres »; le

---

1. Le travail de M. Ratzel a aussi paru en volume séparé, *Der Lebensraum eine biogeographische Studie*, Tubingen, Laupp, 1901, 89 p. in-8°. (Prix : 3 fr. 10 c.),
2. L'auteur le concède, p. XXX, et d'ailleurs, il serait impossible de le nier.

prêtre, pourchasseur et limier de ministres, fournisseur des galères ou des gibets, le mériterait-il moins ? Quand on réclame si hautement justice pour autrui, il est toujours nécessaire, il est surtout prudent de commencer par être juste soi-même.

Pour ce qui est plus particulièrement biographie d'Ogilvie dans notre volume, l'auteur a réuni sur ce personnage, fils d'un petit laird écossais, d'origine protestante, et converti par les Pères à Douai, où il faisait ses études, tous les renseignements qu'ont conservé les Archives de l'Ordre et les traditions locales. S'ils ne suffisent pas pour nous permettre de pénétrer dans l'intimité, pour ainsi dire, de son existence, ils nous fournissent au moins d'assez nombreux détails sur les dernières années de sa vie, alors qu'ayant quitté le collège de Brünn en Moravie, il revint au pays natal, en 1613, fut fait prisonnier et condamné à mort comme rebelle à son souverain et aux lois du royaume. Il subit courageusement le dernier supplice, en mars 1615, et sa constance fit une impression profonde sur ses coreligionnaires d'Écosse. Le R. P. F. a loyalement joint à son récit, toute une série de pièces justificatives et surtout les interrogatoires du procès, qui nous permettent de nous faire une opinion légèrement divergente de la sienne, sur cette cause criminelle. On comprend, en lisant ces textes, que la condamnation du jésuite, évidemment inique à notre point de vue moderne, ait été prononcée par le tribunal qui le jugea. Il se montra non seulement ferme, mais agressif dans ses réponses ; il osa dire aux juges : « Le roi de France n'a interdit le sol français ni le roi d'Espagne, n'a brûlé personne pour cause de religion, mais pour cause d'hérésie, et l'*hérésie n'est pas une religion, mais une révolte* » (p. 77). Pouvait-il se plaindre, si on retournait cet axiome contre « l'hérésie » catholique, dans un pays ayant adopté la Réforme ? Il revendique plus tard, et hautement, comme sujets du pape, tous ceux qui ont été baptisés (p. 245). Quand on lui explique qu'il n'est nullement inculpé pour avoir dit la messe, mais pour avoir désobéi aux lois du royaume, il réplique « qu'il ne donnerait pas de ces lois une figue pourrie ». Si le roi veut se séparer de Dieu, comme il le fait et vous, (les juges), aussi, « il ne les respectera pas plus que ce vieux chapeau [2] ». Ce qui est plus grave, c'est qu'à la question *if Her Majesty may be lawfully killed or not*, il répond sans hésitation : *It is a question amongst the doctors of the Church, and many hold the affirmative not improbably* (p. 260). Invité à dire sa *propre* opinion à ce sujet, il déclare « *he would not say it were unlawfull though he should thus save his life by it* ».

Un pareil refus de déclarer criminel et même simplement illégal le régicide, suffisait pleinement au xvi[e] siècle pour motiver une sentence capitale. Aucun prince, protestant ou catholique, n'aurait hésité

2. « *I will not acknowledge him more than this old hatte* » (p. 256).

alors, et même cent ans plus tard, à faire tomber la tête du sujet, clerc ou laïque, assez osé pour professer, même indirectement, qu'il était licite d'assassiner l'oint du Seigneur. La religion ni la liberté de conscience n'ont pas grand chose à voir, ce me semble, en pareille matière, et le P. Forbes ne songerait pas, j'en suis sûr, à imiter sur ce point l'entêtement de son confrère et héros, même au cas où sa propre tête ne serait pas mise pour cela en danger [1].

R.

Mémoires du vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon, 1565-1586, suivis de trente-trois lettres du roi de Navarre, etc., par le comte BAGUENAULT DE PUCHESSE. Paris, Renouard, 1901, x, 318 p., 8°. Prix : 9 fr.

Ces mémoires ont été souvent réimprimés depuis leur première publication au XVIIe siècle [2]. Rédigés par un père déjà âgé, pour servir à son fils comme une espèce de guide dans sa carrière politique, ils n'ont rien du caractère primesautier, rien qui donne l'impression de fidélité tout au moins subjective laissée par d'autres mémoires du temps. Quand ils furent écrits, le fringant et frivole vicomte de Turenne s'était effacé depuis longtemps derrière l'intriguant et grave duc de Bouillon ; ce n'est pas l'amoureux de la petite cour de Nérac [3], c'est le grand « moyenneur » entre calvinistes français et calvinistes allemands, qui rédige sur le tard ce précis de ses faits et gestes d'antan, et l'on sait que s'il écrit en 1609, son récit s'arrête brusquement dès mai 1586, à plus de vingt ans en arrière [4]. De plus, les Mémoires semblent avoir été rédigés principalement de souvenir ; rien n'est plus rare, en effet, que d'y rencontrer une date précise. Ils resteront utiles à consulter néanmoins pour l'histoire des guerres civiles en Guienne, en Gascogne et dans le Languedoc, depuis la mort de

---

1. Parmi les pièces justificatives nous signalerons, en dehors des notes d'Ogilvie lui-même, rédigées en prison et publiées à Douai, dès 1615, la relation si curieuse du R. P. Floris sur l'état de la religion en Écosse; elle a été rédigée en 1562. — On peut s'étonner de trouver parmi les renvois aux sources un « *Cf. Archivium Societatis Jesu* » qui se présente comme une ironie un peu forte, d'abord parce qu'une référence de ce genre collectif ne renvoie à rien du tout en réalité et que l'auteur ne peut vouloir faire croire aux naïfs que les Archives du *Gesu* sont accessibles à tous les savants.

2. Une faute d'impression désoriente le lecteur dès la première page. En effet, p. I, il est dit que l'édition princeps parut en *1666* et p. *1*, en *1766*.

3. Il faut voir avec quelle componction celui que Henri de Navarre appelait en 1577 « M. le grand pendart » parle de la cour de Henri II (« ne s'y oyait, voyait ni faisait que choses honnêtes »).

4. Encore y a-t-il des lacunes auparavant. Fait prisonnier par les Espagnols en avril 1581 près de Cambrai, il resta entre leurs mains jusqu'en 1584, sans qu'il soit rien dit de ces trois ans dans les Mémoires.

Charles IX à peu près, jusqu'à celle du duc d'Anjou. Évidemment la seconde partie de ces souvenirs personnels aurait été bien plus intéressante pour nous, mais aussi plus difficile à rédiger sans quelques notables accrocs à la vérité historique et c'est là sans doute ce qui a déterminé le duc, tout au moins en partie, à ne pas pousser plus avant son travail.

L'éditeur a joint au texte des notes historiques et géographiques qui suppléent suffisamment aux lacunes et aux oublis du narrateur; quant aux trente-trois lettres de Henri IV données en appendice et à la trentaine de pièces rangées à leur suite [1], elles ne sont pas, il faut bien le dire, d'un intérêt majeur; mais elles complètent les recueils déjà existants de cette correspondance royale et elles nous montrent, une fois de plus, la façon familière dont le premier des Bourbons vivait et causait avec sa fidèle noblesse, que sa sagacité politique, non moins que sa bonne humeur native, l'engageait à traiter en amie bien plus qu'en sujette.

R.

Johannes a Lasco und der Sacramentsstreit, ein Beitrag zur Geschichte der Reformationszeit, von Lic. Dr Kruske. Leipzig, Dietrich, 1901, xi, 216 pp. in-8°. Prix : 5 fr. 65 c.

Les travaux détaillés et consciencieux de MM. Dalton et Pascal sur Jean de Lasco, ont mieux fait connaître de nos jours le réformateur de l'Ostfrise et de la Pologne à tous ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique du xvie siècle. M. le docteur Abraham Kuyper, le président du ministère conservateur actuel aux Pays-Bas, nous avait donné déjà, en 1866, une nouvelle édition critique de ses œuvres théologiques. Tout en différant sur maint détail, ces deux biographes étaient d'accord pour assigner une place des plus importantes au gentilhomme polonais parmi les coryphées de la Réforme et quelle que puisse être l'opinion qu'on ait sur le fond même de l'œuvre, il semble difficile de contester sérieusement le mérite intellectuel et la valeur morale de l'homme. C'est ce que semble vouloir tenter pourtant M. Kruske, dans cette monographie consacrée principalement à la « querelle sacramentaire » entre luthériens et calvinistes, querelle dans laquelle Lasco est loin de jouer le beau rôle, à ses yeux. Il est certain que c'est un des chapitres les moins édifiants dans l'histoire trop fournie des polémiques religieuses et l'on n'étudie pas sans agacement ni tristesse ces interminables et violentes controverses entre des théologiens effervescents comme Joachim Westphal et Erasme Albers et

1. Ce sont principalement des lettres de Turenne adressées à divers ; un petit nombre seulement présente un intérêt politique.

des logiciens tranchants et amers comme Calvin et Lasco. Mais si l'historien impartial est d'accord pour constater que, de part et d'autre, les gros mots et les injures personnelles tiennent souvent plus de place que les arguments scientifiques, il se décidera moins facilement à proclamer avec M.K. qu'Albers était *ein kindlich guter Mensch*, et que Westphal fut plein de modération (*massvoll*) dans sa lutte contre Calvin, tandis que le réformateur genevois et son allié polonais sont les principaux coupables.

Un autre reproche que l'auteur adresse à Lasco, celui d'avoir voulu à toute force, et malgré les divergences dogmatiques si profondes, amener tous les partisans de la Réforme à s'unir contre l'ennemi commun, ne nous semble pas sérieux ; cette *Unionshascherei* dont il lui fait un grief, devrait être considérée comme un des premiers mérites du gentilhomme polonais, du moment qu'on approuve le mouvement religieux du XVI[e] siècle. Lasco se rendait parfaitement compte, comme Bucer et Philippe de Hesse avant lui, que dans la lutte générale qui s'ouvrait par toute l'Europe, un accord intime entre tous les sécessionnistes de l'Église établie était urgent pour leur garantir le droit à l'existence. L'histoire nous montre assez ce que le refus des luthériens intransigeants du Saint-Empire romain de rien modifier dans la façon de formuler leurs doctrines a coûté au protestantisme allemand et comment leur obstination dogmatique, pour sincère qu'elle fût, a failli faire périr le protestantisme dans la tourmente de la guerre de Trente Ans.

Un autre point sur lequel on donnera plus facilement raison à M. Kruske, c'est sa façon de juger la Réforme polonaise en général, greffée d'une façon trop précaire et trop précipitée sur l'humanisme des lettrés et les dispositions anticléricales de la noblesse, sans qu'il y ait eu dans le pays un véritable *réveil* religieux. Mais il nous semble que c'est précisément lorsqu'on admet cette manière de voir, qu'il est souverainement injuste d'attribuer aux efforts de conciliation faits par Lasco entre les différentes tendances religieuses implantées dans sa patrie, l'échec définitif de la Réforme dans ces contrées. Comment aurait-il pu détruire une chose qui, d'après l'auteur, n'avait jamais réellement existé ? Il n'aurait pas existé, il n'aurait pas prêché cette union, qui est si désagréable à M. Kruske, que le protestantisme polonais, en l'absence d'une bourgeoisie éclairée, de classes rurales un peu libres, se serait effondré tout aussi bien sous les efforts de la contre-réformation catholique. Et quand l'auteur nous parle des communautés luthériennes et moraves de Pologne qui y ont résisté, il oublie ou fait semblant d'oublier que ce n'est point le fait qu'elles étaient anti-calvinistes qui les a sauvées, mais elles ont survécu parce qu'elles étaient formées d'éléments ethniques (allemands ou tchèques), plus facilement accessibles aux idées nouvelles et moins exposés à la

résorption par le polonisme ambiant, quand celui-ci leur fut redevenu hostile.

R.

Leonardo da Vinci als Æsthetiker, ein Beitrag zur Geschichte des Aesthetik, von Dr James Wolff. Strasbourg, Heitz, 1901.

La nouveauté du travail de M. J. Wolff est indiquée dans le sous-titre de son étude : « contribution à l'histoire de l'Esthétique ». Il ne se contente pas d'exposer les idées de Léonard, il veut les mettre à leur place dans l'histoire de l'Esthétique, et par là même il est tenté de les moderniser, de les faire rentrer dans le cadre de la science actuelle : classification des arts, essai d'une analyse psychologique du phénomène esthétique, l'art et le réel, le beau de l'art... Ce souci de donner une actualité aux théories de Léonard, d'y intéresser les professionnels de l'esthétique l'entraîne parfois un peu loin. Il écrit : Leonardo ist formal-Aesthetiker (p. 70), et voilà Léonard précurseur d'Herbart, sous ce prétexte qu'il fait entrer dans la définition de la beauté la proportion et l'harmonie des éléments qu'elle accorde. Mais quelques pages plus loin (p. 75), il avoue que le formalisme du Vinci ne l'empêche pas de donner pour fin à l'art l'expression d'une émotion dans la forme artistique qu'elle crée pour s'exprimer. N'est-ce pas reconnaître que ces concepts dans ce qu'ils ont de précis et d'exclusif ne s'appliquent pas à l'exposition d'une pensée plus concrète ?

La partie la plus intéressante du travail de M. J. W. est celle où il examine la théorie de Léonard dans son rapport avec les théories de ses prédécesseurs et de ses contemporains, Cennino Cennini, Leone Battista Alberti, Lodovico Dolce, Albert Dürer : ces rapprochements n'ont rien d'arbitraire, ils répondent aux faits et ils sont propres à éclairer la pensée de Léonard, à montrer ce qu'il doit à son temps, aux traditions d'atelier et ce qu'il ne doit qu'à son génie.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de singulièrement artificiel à comparer tour à tour la théorie de Léonard « avec les principales théories esthétiques » qui se sont produites de l'antiquité jusqu'à nos jours ? Cette comparaison consiste à dire vrai dans un défilé de philosophes, dont chacun a son petit couplet, salue et s'en va. Les idées de Léonard se dépouillent de ce qu'elles ont de précis, d'historique et d'individuel, pour qu'on en retrouve quelque chose dans Platon, Aristote, Bacon, Descartes, Spinoza, Lessing et bien d'autres. Cette méthode de comparaison exhaustive est d'un intérêt fort douteux. Quoi qu'il en soit, le travail de M. J. Wolff est intéressant et bon à consulter. Il semble qu'il n'ait connu que le Traité de la peinture et qu'il cite les manuscrits de seconde main.

Gabriel Séailles.

Le régime de la presse pendant la Révolution française, tome I par Alma Soederhjelm, thèse présentée à la faculté des lettres de l'Université de Helsingfors. Helsingfors et Paris, Welter, 1900, VIII, 286 p. in-8°
— Gustave Le Poittevin. **La liberté de la presse depuis la Révolution, 1789-1815.** Paris, A. Rousseau, 1901, 330 p. in-18°.

La présente thèse de Mlle Soederhjelm n'est que le premier tome d'une étude plus complète des conditions variées auxquelles la presse politique fut soumise en France durant la période révolutionnaire ; elle fait également honneur à la faculté des lettres d'Helsingfors et à l'auteur, auquel ou à laquelle l'Université finlandaise a décerné le titre de docteur. Il n'y faut pas chercher une histoire du journalisme français après 1789 et moins encore une revue anecdotique des journalistes célèbres de ce temps. L'anecdote piquante et le trait biographique font défaut dans cette analyse consciencieuse et nourrie des mesures prises à l'égard de la presse, avant et depuis la prise de la Bastille par les autorités administratives ou politiques, ou des théories formulées par les représentants ou les défenseurs de la littérature périodique d'alors. Ce premier volume se subdivise en trois livres. Le premier embrasse la période initiale, durant laquelle les novateurs réclament la liberté illimitée de la parole écrite, d'abord pour combattre les abus de l'ancien régime ; plus tard, l'ayant obtenue ils s'en servent pour démolir ce régime lui-même. Le second livre nous montre les partis républicains, triomphant au 10 août, engagés dans une lutte mortelle et sauvegardant, grâce à cette lutte même, à l'issue d'abord incertaine, la liberté de la presse, dans son ensemble, bien qu'elle soit déjà compromise et menacée par la violence et l'anarchie. Le troisième livre enfin nous fait voir comment, après le 31 mai, les Jacobins, jadis représentants farouches d'une liberté sans limites, une fois au pouvoir, musellent toute opposition de la presse par la terreur et la guillotine et comment Robespierre, au Club, fait brûler les « blasphèmes » du *Vieux Cordelier*, tout comme le premier inquisiteur venu faisait brûler ceux des hérétiques au XVIe siècle. C'est une étude que sa qualité d'étranger a permis à l'auteur d'écrire sur un ton tout à fait impartial et sans aucun parti pris pour l'une ou l'autre des écoles politiques qui se firent une si âpre concurrence à cette époque ; on voit qu'il a très soigneusement dépouillé les sources afférentes dans nos grands dépôts publics, et qu'il a profité également des bons conseils de nos spécialistes en matière révolutionnaire ; son style est approprié à la gravité du sujet et c'est à peine si quelques incorrections légères trahissent l'origine exotique du livre [1]. Un petit nombre de noms propres sont écrits d'une façon fautive, ce qui ne saurait étonner pour un livre imprimé par des typographes finlandais [2].

---

1. P. 88 au lieu de *prêt,* lire *près.* — P. 284, lire *en dépit* au lieu de *en dépôt.* — P. 271, lire *à noter* au lieu de *à annoter*, etc.
2. P. 92. Au lieu de *du Rozoi* lire *Royou.* — P. 91, l. *Neuwied* p. *Neuwid.* —

Le livre de M. G. Le Poittevin, n'est qu'un résumé, mais un bon résumé, de l'histoire de la liberté de la presse de 1789 à 1815, ou, pour parler plus correctement, de l'histoire des mesures prises par les pouvoirs publics pour la restreindre et l'anéantir. Dans son volume, l'auteur nous conduit en une centaine de pages de Théophraste Renaudot jusqu'au 18 brumaire, ce qui est décidément trop peu, vu la part du lion faite à l'Empire ; les deux tiers de son ouvrage sont consacrés à nous faire voir de quelle manière, toute négative, Napoléon comprenait la liberté de penser et d'écrire. En ce temps de panégyriques à outrance, il n'est certes pas inutile d'appuyer sur ce chapitre spécial de l'épopée impériale et de montrer à quel degré d'asservissement l'empereur entendait réduire la presse, dont il essayait pourtant — assez maladroitement d'ailleurs — de faire un instrument de règne. Il n'est guère moins instructif de voir comment des individualités alors célèbres, des membres de l'Académie française, se laissaient enrôler par le gouvernement pour une œuvre de police malpropre. Sans ajouter beaucoup de données absolument nouvelles à celles qui nous sont connues par les travaux antérieurs de MM. Hatin, Welschinger, Van Schoor, etc.[1], M. Le Poittevin a su bien disposer ses matériaux, exploitant surtout avec fruit les *Lettres inédites de Napoléon*, récemment publiées par M. Lecestre, et dont beaucoup étaient inconnues à ses devanciers. Son volume constitue donc un répertoire commode, impartial, et la suite, qu'il nous promet, sera certainement bien reçue par les journalistes comme par les historiens, car elle nous racontera un chapitre de l'histoire de la presse, généralement encore moins connu, bien qu'il soit plus récent.

R.

R. Lothar. **Das Wiener Burgtheater.** Leipzig, Berlin und Wien. Verlag von E.-A. Seemann und der Gesellschaft für graph. Industrie 1899. Grand in-8°, 212 pages.

Vienne a toujours été une ville de théâtre, même aux époques les plus pauvres de son histoire intellectuelle et les plus troublées de son histoire politique. Pendant que la littérature autrichienne, effacée par les œuvres classiques de Goethe et de Schiller, semblait dormir d'un long et lourd sommeil, le peuple s'amusait aux plaisanteries de Hans-

P. 132, l. *Rabaut* p. *Rabaud*. — P. 137, l. *Virieu* p. *Virien*. — P. 231, l. *Schmidt* p. *Smidt*. — P. 238 l. *Choudieu* p. *Chaudieu*. — P. 241, l. *Lagrevol* p. *Lacrevol*. — P. 270, l. *Rousselin* p. *Roussillon*. — P. 280, l. *1794* p. 1793.

1. Nous nous plaisons à rappeler que, dans cette Revue même, le regretté Charles Thurot publia jadis de curieux documents sur l'exécution du décret du 5 février 1810, relatif à l'imprimerie et à la librairie (Année 1870-1871, tome II, p. 339 et suiv.).

wurst, les clercs faisaient revivre dans les établissements des Jésuites les drames de l'antiquité et les nobles goûtaient au Burgtheater la pompe solennelle de la tragédie française. Le Burgtheater avait été fondé le 14 mars 1741 sous Marie-Thérèse, et c'est de ce théâtre entretenu et administré par la cour d'Autriche que M. Lothar a écrit l'histoire. L'auteur se défend de retracer dans une nomenclature chronologique les faits saillants qui ont illustré cette grande scène ; d'autres comme Oscar Teuber, Wlassak sans compter des auteurs de « mémoires » comme Anschütz ou Costenoble ont suffi à cette tâche d'ailleurs utile. Mais il y avait autre chose à faire : montrer la vie *intime* du Burgtheater à travers les âges, indiquer par quels liens étroits cette vie se rattache à la vie, non du peuple entier, mais seulement de la cour, par quelle suite d'actions et de réactions, d'influences successives, ce théâtre a eu ses moments d'éclat et ses périodes de décadence, comment directeurs, auteurs, acteurs et public, par leur éducation, leur culture littéraire et même morale, leur conception particulière de la beauté dramatique, leurs rapports avec tel ou tel milieu, ont hâté ou entravé le développement normal de cette célèbre institution. C'est donc l'histoire réelle d'un *organisme* vivant, avec tous les procédés scientifiques de patiente analyse, que M. Lothar rêvait de nous donner, — et qu'il nous a effectivement donnée. Sa peinture, c'est le mot qui convient ici, est sobre, claire, alerte, et ne se perd jamais dans le détail inutile ou sèchement anecdotique. Une seule expression, mais bien choisie, lui suffit presque toujours pour dessiner un caractère ou résumer les traits d'une époque ; rien de vague, ni de diffus, mais une suite de tableaux solidement coordonnés d'où il est facile de dégager quelques idées générales directrices. Fénelon a dit que le bon historien ne doit être d'aucun temps ni d'aucun pays. L'auteur est de son temps et de son pays, mais il ne se laisse jamais entraîner au dénigrement systématique ou à l'éloge officiel. Il y a bien à la fin de son livre un réquisitoire en règle contre le directeur actuel du Burgtheater, Paul Schlenther, mais il appuie ses critiques et ses plaintes attristées sur des arguments solides où ne perce jamais l'esprit prévenu. Ce qu'on pourra le moins lui reprocher, c'est l'incompétence en matière de technique théâtrale : il connaît à fond le mécanisme de la scène, les exigences de la « rampe », les mille et un rouages et agencements de coulisses, mais surtout il a pénétré tous les secrets de l'art de l'acteur et sait ce que peuvent ajouter de force, de couleur, de vérité plastique, à une œuvre littéraire, l'intelligence, le caractère propre et le tempérament de celui qui l'interprète, le goût, la perspicacité, la finesse de doigté du directeur. Si l'on est embarrassé pour trouver plus tard un successeur à Schlenther, que l'on s'adresse à M. Lothar. Le Burgtheater sera entre bonnes mains.

Le livre se divise en onze chapitres qui répondent chacun à une période distincte de l'évolution du théâtre, et dont chacun pour ainsi

dire prépare et explique l'autre. Tour à tour nous voyons défiler devant nous Sonnenfels et Ayrenhoff, représentants et défenseurs du goût français, puis, avec le sagace et actif Schreyvogel, (qui mériterait une longue étude à lui tout seul) les Espagnols, et surtout Grillparzer, incarnation de ce que le génie Viennois a produit de plus pur, poète plein de sève et d'imagination primesautière tempérée par une lumineuse raison, écrivain qui élève les qualités de sa race, les échauffe et les fait briller d'un éclat inconnu jusqu'alors; — puis, toujours sous François II, le directeur Holbein, qui joue la comédie de caractère et la comédie historique, ensuite Laube, l'homme de théâtre le plus expérimenté qui ait paru à Vienne, administrateur incomparable, habile à remplir les caisses du Burgtheater autant qu'à maintenir intactes les solides traditions d'art. Sous Halm, poète musqué, tout inféodé à la cour, c'est le triomphe de l'académisme et du plat Benedix. A ce réactionnaire succède Dingelstedt, le glorificateur de Shakespeare, ennemi du théâtre français, mais homme de paix et de concorde, soucieux de la perfection des « ensembles » autant que Laube avait été préoccupé de *diction*, et tout plein du vif désir d'augmenter les recettes. Sonnenthal marche dans la même voie, mais est bientôt remplacé par le faible Wilbrandt qui met en honneur les Scandinaves, et, n'ayant pas le courage de jouer Raimund, gaspille les forces de son théâtre à réhabiliter le drame didactique. Förster et son guide fidèle et sûr, M. de Berger, réagissent contre cette tendance, mais, avec l'inauguration de la nouvelle salle (14 octobre 1888), commence pour le Burgtheater une ère de difficultés qui dure encore. Acteurs et régissseurs n'avaient pas été suffisamment préparés aux exigences d'une nouvelle scène, tant au point de vue de l'acoustique qu'à celui de la perspective ; on tâtonne, les jeunes interrogent les vieux qui eux-mêmes errent désemparés, et pour comble de malchance, le directeur Burckhard, malgré toutes ses qualités d'esprit, est plutôt un dilettante qu'un chef de file convaincu. Il n'y met pas tout son cœur, comme dit l'autre, et tombe pour avoir coqueté avec la Muse populaire. Schlenther, qui recueille son héritage, n'est pas à la hauteur de sa lourde tâche, lui non plus, lui surtout. Il n'a aucune idée de ce que doit être le répertoire ; ses reprises sont sans intérêt, le jeu de ses artistes se présente à nous comme une macédoine de tous les styles. Bref, c'est le gâchis. Comment donc remédier à cette chute lamentable ?

La réponse à cette question se rattache étroitement aux idées dominantes du livre, à celles qui servent de bases et de points d'appui aux jugements particuliers. Les acteurs, pense M. L., ne valent que par l'œuvre et pour l'œuvre. Le Burgtheater a toujours été un théâtre de *cour* recevant son mot d'ordre de la Burg impériale et des salons de la noblesse, sauf pendant la direction de Laube qui profita des premières conquêtes de la Révolution de 1848 pour élargir le répertoire. Sous Joseph II, comme sous François II, comme sous François-Joseph la

première scène de Vienne n'a eu souci que de satisfaire les goûts d'une caste sans contact intellectuel, moral, littéraire avec le peuple. Or, tout théâtre qui ne tient pas compte des aspirations du peuple, qui ne plonge pas par des racines profondes dans la masse anonyme, mais si vivante, des obscurs et des humbles, peut atteindre sans doute à la perfection dans le beau idéal, dans le classique pur, mais ne sera jamais *national* au sens le plus large du mot. Cette naïveté exquise, si imprégnée de *gemüth* dans sa gaucherie, ce « divin » que Grillparzer découvrait dans les foules où passait son « musicien pauvre », seront toujours absents du répertoire joué au Burgtheater, — et d'ailleurs ils ne peuvent pas, en l'état actuel des choses, ne pas l'être. Il y a eu autrefois le Kärntnerthortheater, puis le Leopoldstädtertheater, où les plus savoureuses gaudrioles se mêlaient aux farces parfois si drôles, parfois si teintées de mélancolie d'Arlequin et de Colombine. Dans une analyse serrée, mais sobre, et relevée çà et là par un détail pittoresque, M. L., nous montre le bon Viennois se pressant aux bouffonneries ou aux féeries d'un Heusler ou d'un Meisl et applaudissant, par ses bravos autant et peut être plus le jeu de l'acteur que les ingénieuses combinaisons de la pièce; à côté de cela, un groupe d'écrivains tenus à l'écart par la *société*, et cherchant leurs modèles dans de vagues souvenirs livresques, — et alors c'est, d'un côté, le triomphe du poncif comme par exemple, chez Ayrenhoff, et de l'autre, l'épanouissement d'une verve drue et de bon aloi, indisciplinée sans doute, mais parfois illuminée, comme chez Raimund plus tard, d'un éclair de génie. Une seule fois un homme s'est trouvé qui sans effort, par la seule impulsion de son tempérament poétique, a concilié l'inspiration populaire avec les traditions d'ordre, de mesure, d'harmonie, du théâtre classique; cet homme, c'est Grillparzer, le grand méconnu, à qui les secs et serviles « cavaliers » sans esprit et sans âme préférèrent longtemps un Kotzebue ou un Iffland. M. Lothar déplore comme il convient cette disgrâce injuste, mais n'insiste pas assez peut-être sur la reprise, que Laube organisa, de pièces comme *Sapho*, *Médée*, *Hero*, *Le Rêve une vie*, *Un fidèle serviteur de son maître* et sur l'effet que produisit sur des générations nouvelles une œuvre oubliée de la plupart, inconnue de certains! Aujourd'hui Grillparzer, après de longues années, a conquis, dans son pays au moins, le rang auquel il a droit, mais l'antagonisme existe toujours entre le théâtre pour grands seigneurs et riches parvenus et le théâtre pour le peuple, non socialiste, mais social. Lothar revient toujours sur cette idée. Après avoir, avec Bulthaupt (voir le livre, p. 159), rendu hommage au jeu à la fois si naturel et si artistique des acteurs des meilleures époques, tels Sonnenthal ou Milterwurzer, l'auteur daube encore sur les pauvretés dramatiques des Épigones. Le théâtre qu'il rêve existe, Dieu merci, à l'heure présente, à Vienne : c'est le Deutsches Volkstheater où fleurit le tragique de la vie quotidienne, où le vigoureux Anzengruber avec son *Curé de Kir-*

chfeld, son *Quatrième commandement*, son *Paysan parjure*, fête ses plus éclatants succès. La concurrence est donc ouverte, — ou plutôt non ; si l'on considère l'état politique et social de l'Autriche à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle, ce qu'on peut et doit souhaiter c'est que chacun des deux théâtres cultive son genre propre. Que le Burgtheater soit donc un *musée !*

C'est sur ce dernier conseil, où il faut voir non la boutade d'un esprit morose ou aigri, mais les regrets sincères d'un patriote doublé d'un lettré, que se termine cet intéressant ouvrage. M. Lothar n'a aucune prétention à la haute esthétique, mais son livre, très documenté, riche d'idées justes et qui — soit dit en passant — renferme toute une psychologie du caractère autrichien (voir surtout le début), pourrait bien être le manuel du parfait directeur. Le mérite n'est pas si mince, et Lessing et Diderot eux-mêmes n'ont pas cru déroger en étudiant l'*art* de l'acteur. Une seule lacune nous a frappés et la voici. Pourquoi, lorsqu'il étudie les différents courants dramatiques à la fin du XVIIIe siècle à Vienne, l'auteur ne met-il pas plus en relief la lutte entre le goût anglais dont Schink est le champion et l'influence française ? Il y a là un conflit qu'il eût été profitable de suivre parce qu'il est gros de conséquences ; toute une histoire part de ce conflit qui a son dénouement — et combien éclatant ! — dans le cycle Shakespearien, véritable apothéose conçue et exécutée en 1875 par le directeur Wilbrandt.

Cette réserve faite, souhaitons bonne chance et succès durable au livre de M. Lothar et félicitons l'éditeur Seemann qui nous a offert en d'agréables vignettes une illustration vivante du texte.

C. Senil.

Louis Gabillon, par Hélène Bettelheim-Gabillon. Hartleben, éditeur à Vienne, Pesth et Leipzig, 1900, 312 pages.

Nous devons à la touchante piété filiale de Mme Hélène Bettelheim un livre nourri de faits et destiné à perpétuer la mémoire du grand acteur Viennois qui pendant plus de quarante ans contribua à la gloire du Burgtheater. Ce livre n'est ni une monographie ni une autobiographie, c'est à la fois l'un et l'autre, car il se compose de souvenirs écrits de la main de Louis Gabillon lui-même, d'extraits de ses correspondances et de récits intercalés par sa fille. L'ensemble n'est pas bien homogène, mais un lien cependant rattache l'une à l'autre les différentes parties : c'est l'admiration de Mme Bettelheim pour son père, admiration discrète d'ailleurs et qui sait observer les limites de la pure vérité historique.

Louis Gabillon, d'origine gasconne, descend en droite ligne d'un « émigrant ». Français par ses ascendants, il est Allemand de cœur et

d'âme, et aucune influence héréditaire ne s'est jamais manifestée chez cet homme tout d'une pièce, aux allures un peu rudes et frustes. Ses goûts sont « kerndeutsch » et très absolus; c'est ainsi qu'il jugera avec une sévérité excessive toutes les œuvres théâtrales venues de France, sauf celles de Molière, et qu'il ne saura jamais comprendre ce qu'il y a de touchant et de profondément humain, de *vrai* et de *vécu* dans les conflits où se complaît la curiosité inquiète d'un Ibsen. De bonne heure son « siège est fait » ; en dehors des classiques consacrés par le jugement impeccable des gens de goût, il ne connaît et ne veut comprendre aucune forme de la beauté littéraire; son imagination se complaît aussi dans le vieux passé allemand et parfois son « moyen-âgisme » un peu à la Klopstock, fait sourire.

Né en 1825 à Güstrow dans le Mecklembourg, il sent de bonne heure une vocation irrésistible pour le *théâtre*, pour les planches. Nous le trouvons, en 1844, comme débutant dans la troupe Bethmann, à Rostock en 1845, puis acteur à Oldenbourg, à Schwerin (1848), à Cassel (1849-1850), à Hanovre en 1851, enfin à Vienne au Burgtheater ; c'est là qu'il remportera aux côtés de sa compatriote, plus tard sa femme, Zerline Würzburg, ses plus éclatants succès. De 1853 à 1895 il passe d'un rôle à l'autre, toujours égal à lui-même, jamais inférieur à sa tâche. Conscient de ses moyens, de ses aptitudes propres, il ne tarde pas à abandonner les jeunes premiers pour se consacrer exclusivement aux grands rôles de caractère. Dans cette spécialité il devient un maître, et il n'est pas de Viennois qui ne se rappelle l'avoir vu dans les *Nibelungen* de Hebbel incarner avec une grandeur austère, une puissance merveilleuse de dédain farouche et de sombre et impitoyable cruauté le rôle de Hagen taillé pour ainsi dire à sa mesure. Cet homme possède évidemment le don de se dédoubler, de revivre plusieurs vies, et il est « créateur » à sa façon.

Schiller a dit (Prologue du camp de Wallenstein) que l'art du mime était admirable. Louis Gabillon a cherché durant sa longue carrière à justifier cette assertion et il a poursuivi sans une défaillance, sans une faiblesse, son idéal de précision rigoureuse et de couleur pittoresque. Quand il n'a pas été tout à fait supérieur, c'est que ses moyens, son tempérament l'ont trahi. Son activité ne connaissait pas de bornes; il jouait encore l'Erdgeist du Faust presque à la veille de sa mort survenue le 13 février 1896.

—Quelle impression nous reste-t-il, en fin de compte, de cet homme? Quelle fut au juste son originalité comme acteur? Quelles idées se faisait-il de son art? A-t-il fondé une tradition? Autant de questions que l'on se pose après avoir lu le volume et auxquelles on aurait aimé à trouver une réponse dans un chapitre d'ensemble. Il faut le dire, il y a, çà et là, trop de détails qui n'ont qu'un intérêt purement anecdotique et qui ne servent en aucune façon à préciser, à nuancer la psychologie de l'homme et de l'acteur. Cette réserve formulée, nous

ne pouvons que constater le charme et l'agrément de ce livre très intéressant par la variété des tableaux et des scènes « vues » qui défilent sous nos yeux, par la peinture des « à côtés », des « milieux ». Nous y apprenons à connaître la vie théâtrale viennoise et nous y savourons l'*humour* tout particulier et la copieuse jovialité qui caractérisent les Phéaciens des bords du Danube. Mme Hélène Bettelheim, qui a hérité de son père et qui partage avec son mari le goût des bonnes lettres, sait nous suggérer beaucoup; de plus, elle s'efforce d'être strictement objective. Est-ce pour cela qu'elle préfère exposer les faits, laissant au lecteur le soin de conclure ?

— Pour nous, voici notre conclusion. Louis Gabillon a été un brave homme, ami des sports, ami de la campagne, et qui, à l'occasion, buvait sec ; plutôt énergique et fort que délicat et tendre, généreux d'ailleurs et fidèle à une cause qu'une fois il avait trouvée juste, à celle du pauvre Grillparzer, par exemple, dont il a essayé, sous la direction Laube, une Rettung, comme dirait Lessing, c'est-à-dire dont il a tenté de faire remettre à la scène le « Malheur à celui qui ment » ; — comme acteur, il a réussi surtout dans les rôles à faces tranchantes, à contours fortement accusés, à brusques saillies ; il a excellé dans les contrastes violents, dans les crises aigües où l'âme tiraillée en sens divers et opposés sait cependant se dominer et se contenir. Ses jeux de physionomie étaient si expressifs qu'ils avaient la netteté du masque. Au total, un artiste de premier ordre à qui « la posterité tressera des couronnes » bien que Schiller n'ose espérer un pareil honneur pour un mime. Déjà, pour parler avec le directeur Burckhard (cf. Louis Gabillon, p. 293), ce « bon géant » a pénétré dans le Walhalla où les héros des Niebelungen l'accompagnent aux « chasses riantes de l'éternité ! »

C. Senil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 novembre 1901 (suite).

M. Salomon Reinach établit qu'une tête de femme, conservée dans la salle Clarac au Louvre, a fait partie d'une statue colossale découverte en 1865 à Baalbeck (Syrie), par l'architecte Joyau, qui était restée ignorée à Beyrouth de 1884 à 1901, et que Hamdi-bey, à la demande de M. Reinach, vient de faire mettre en sûreté au Musée de Constantinople. Le fait que la tête de femme, donnée au Louvre par l'architecte Armand, était celle d'un sphinx placé à gauche de la grande statue de Baalbeck, a été révélé à M. Reinach par un dessin de Joyau, inséré dans la collection de 19,000 reproductions d'œuvres d'art qu'Armand a léguée au Cabinet des Estampes. — M. Héron de Villefosse ajoute qu'il tient de M. Joyau, que ce dernier avait détaché lui-même cette tête pendant son séjour à Baalbeck. — MM. Perrot et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1901

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung, *Griechische Urkunden*, 3e vol., 7e livr. in-folio. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1901, pp. 193-224.

Il n'y a pas besoin d'analyser cette admirable publication : il suffit d'en signaler les progrès de temps à autre, et de noter les modifications qui surviennent dans le personnel qui en est chargé. Les premières pages sont dues à Paul Viereck, mais le reste appartient à Schubart : chez l'un comme chez l'autre, c'est la même netteté de copie et la même sûreté de texte.

H. M.

Fr. de Bissing **Ein Thebanischer Grabfund aus dem Anfang des Neuen Reichs,** 2e livraison, — in-fol. Berlin, Duncker, 1981, pl. IV-VI.

J'ai annoncé l'an dernier la première livraison de l'ouvrage de M. de Bissing : voici la seconde qui paraît à un an d'intervalle. Elle est exécutée avec le même soin que la précédente et elle fait un égal honneur à toutes les personnes qui ont été mêlées à l'entreprise, au

peintre Carter qui a exécuté les aquarelles d'après lesquelles certaines des planches ont été faites, comme à M. de Bissing lui-même. En prenant la photographie du manche d'éventail reproduit sur la planche IV, on a été amené à détacher momentanément la feuille d'or épaisse qui recouvrait le bois de l'objet et à examiner directement le petit bas-relief qui le décore. On a pu constater ainsi que, sur ce monument au moins le nom de double du roi Kamôsis n'était pas écrit *Sazfaou-Taoui*, mais *Sazfaou* tout court : les deux traits que Mariette avait cru être le mot *taoui*, appartiennent en réalité à la décoration du rectangle dans lequel les noms de double sont inscrits régulièrement. De plus, sur le tableau symétrique du revers, le mot est écrit *Saz*... et le *f* de *Sazfaou* a été omis. Les légendes de cet objet, taillées grossièrement au couteau, sont très incorrectes.

G. Maspero.

Fr. de Bissing, **der Bericht des Diodors über die Pyramiden** (Bibl. I, 63, 2-64), in-8°. Berlin, Duncker, 1901, 40 p.

Autant les savants se sont acharnés depuis un siècle sur les récits égyptiens d'Hérodote, autant ils ont négligé les pages que Diodore de Sicile a consacrées à l'Égypte dans sa Bibliothèque historique. Elles renferment pourtant un grand nombre de renseignements précieux, sinon pour l'histoire réelle de l'Égypte, du moins pour l'histoire de la tradition égyptienne. Diodore, en effet, a condensé dans son premier livre les résultats principaux du travail immense que les écrivains de l'époque alexandrine avaient accompli pour compléter les lacunes que l'histoire égyptienne d'Hérodote renfermait. M. de Bissing a choisi l'une des plus importantes parmi les légendes égyptiennes, celle de la construction des grandes Pyramides de Gizèh, et il en a analysé la forme qu'elle revêt dans Diodore. Il compare ce dernier récit avec celui d'Hérodote, note et explique les divergences qu'on remarque entre les deux historiens, examine la vraisemblance des détails contenus dans le texte, puis il passe à l'étude des sources de Diodore pour ce passage. La principale sinon l'unique lui paraît être l'ouvrage aujourd'hui perdu d'Artémidore d'Éphèse, et je me range d'autant plus volontiers à son avis que je suis remonté au même auteur en étudiant sommairement les chapitres de Diodore relatifs à la légende de Sésostris-Sésoôsis : on peut se demander seulement si, pour toute une partie de son exposition, Artémidore lui-même ne reproduisait pas simplement les idées de son prédécesseur Agatharchide plutôt que celles d'Hécatée d'Abdère à qui pense M. de Bissing. La discussion est fort bien menée d'un bout à l'autre de la brochure, avec une connaissance égale des textes égyptiens et des textes

classiques : c'est un bon modèle à suivre pour tous les savants qui vondront étudier par la suite le premier livre de Diodore.

G. MASPERO.

W. DE BOCK, **Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte Chrétienne,** Edition posthume, in-4° oblong, Saint-Pétersbourg, 1901, comprenant : 1° un volume de II-94 p. de texte, et 2° XXXIII pl.

M. de Bock avait rassemblé, au cours de ses deux voyages en Égypte, des matériaux considérables sur les monuments chrétiens de ce pays, et il se préparait à les mettre en œuvre, lorsque la mort le surprit, le 16 mai 1899. Ses notes ont été déchiffrées et classées par J. S. et par W. G[olénischeff] ; elles ont fourni la matière du mémoire en double rédaction, russe et française, que sa famille publie aujourd'hui.

La meilleure partie en est consacrée aux monuments chrétiens de la Grande Oasis, à l'enceinte fortifiée d'Ed-Deîr et à la nécropole d'El-Baghaouât. Outre les photographies isolées qui en reproduisent les aspects, le texte même contient beaucoup de clichés moindres qui nous fournissent le détail de certains édifices et les copies de la plupart des inscriptions grecques et coptes. Le tout nous donne pour la première fois des documents d'une valeur incomparable pour l'histoire de l'art chrétien d'Égypte. Je me bornerai à signaler les peintures sur enduit qui couvrent la coupole intérieure de l'une des chapelles à El-Baghaouât. Sous un cep de vigne qui semble pendre du centre de la voûte, une série de personnages les uns bibliques, Daniel, Abraham, Isaac, Sara, Adam, Eve, Thécla, Paul, Marie, Noé, Jacob, les autres allégoriques la Paix, la Prière, la Justice, se déroule avec une vivacité de couleur et une liberté de dessin surprenantes, chacun dans l'acte caractéristique de sa vie, Abraham sacrifiant Isaac, Adam et Eve écoutant le serpent, Noé dans son arche, et ainsi de suite. Une autre série représente des scènes de l'histoire Sainte : les juifs sortant d'Égypte Moise en tête, la cavalerie de Pharaon en queue, le passage de la Mer Rouge, le buisson ardent, Isaie, etc. Les photographies sont un peu petites et parfois trop brouillées pour qu'on puisse y saisir partout le détail : il faudra aller relever promptement ces documents précieux, s'il en est temps encore. Celui qui le fera rendra un service réel à la science, mais si bien qu'il réussisse, le mérite n'en restera pas moins à M. de B. d'avoir le premier utilisé cette décoration dans son ensemble. Le reste du volume contient une étude sommaire sur les deux grands couvents du voisinage de Sohag le Rouge et le Blanc, puis quelques planches réservées au couvent des martyrs d'Esnèh, au couvent de Saint-Siméon près d'Assouan, au couvent de Saint-Jean près d'Antinoé. Les planches sont bonnes, les données du texte sont exactes et pre-

cises ; l'ouvrage est excellent, et nous devons une reconnaissance véritable à la famille et aux amis de M. de Bock, qui nous l'ont fait connaître, tout incomplet qu'il était. Si quelque chose peut adoucir en nous le regret d'avoir perdu un confrère de tant d'avenir, c'est de voir que grâce à leur piété, tout n'a point péri avec lui de l'œuvre à laquelle il s'était voué si vaillamment.

G. MASPERO.

Vedische Studien, von Richard PISCHEL und Karl F. GELDNER. III. — Stuttgart, Kohlhammer, 1901. In-8, vj-215 pages.

Le troisième volume des *Vedische Studien* est dû presque en entier à la plume de M. Geldner : il comprend 23 articles, dont 6 seulement, et très courts, sont signés de M. Pischel. Il va sans dire que chacun d'eux appellerait ici des réflexions ou des collationnements instructifs ; mais je me suis déjà suffisamment expliqué sur ce que je crois pouvoir admettre et ce qui me semble excessif dans la méthode des auteurs [1] ; et d'ailleurs, poussée plus avant dans le détail, la critique risque de devenir subjective, partant, de piétiner sur place. Comment, par exemple, prouver à M. G. que Trita dans le puits est le soleil dans l'abîme du couchant, s'il demeure insensible au symbolisme éblouissant de la ROUE dont ses perfides compagnons ont chargé la margelle (p. 169) ? Ou comment détacher M. P. de l'idée que *suméka* signifie « beau » (p. 201), s'il ne voit pas que le balancement antithétique des éphithètes, tel que je l'ai mis en relief [2], impose presque impérieusement un sens moins banal ? Dans toute controverse, il y a une limite à partir de laquelle deux esprits cessent de se pénétrer l'un l'autre : mieux vaut alors abandonner la décision à l'avenir et aux tiers arbitres.

C'est pourquoi je concentrerai ici tout mon effort sur un seul point auquel il me sera permis dès lors de donner à peu près tout le développement objectif qu'il comporte : le sens du terme obscur *yakshá*. M. G. (p. 126-143) l'explique par une acception primitive, « surprise, merveille, mystère », et il faut convenir que, bien qu'aucune étymologie ne la justifie, elle paraît s'appliquer avec une ingénieuse aisance à plusieurs des passages cités. Mais elle appelle autant de réserves que d'adhésions.

1° J'ai écrit que le *yakshá* de l'A. V. est « généralement le soleil ». Je l'ai écrit incidemment, à propos d'un passage du livre VIII [3], et en me bornant à renvoyer aux passages du livre X qui me paraissent

---

1. Cf. *Revue Critique*, XXIX (1890), p. 81, XXXIV (1892), p. 425, et XLIII (1897), p. 304.

2. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86.

3. *yásya vraté prasavé yakshám éjati* (9. 8), et cf. la note finale de cet article.

démonstratifs. Mais ceux-ci, je les ai traduits depuis, avec commentaire, dans un ouvrage daté de 1896[1]. Or M. G. ne cite que mon incidente du livre VIII. Il me permettra de lui dire que sa discussion à mon égard n'est pas complète.

2° Il m'objecte que les passages visés par moi se lisent dans l'hymne du Skambha (p. 129), et que le Skambha n'est qu'un autre nom pour le Brahman, le Grand-Tout, l'âme universelle, etc. J'en suis persuadé comme lui, pour ce qui concerne la philosophie des Upanishads, et je pousserai même la complaisance jusqu'à admettre, si l'on y tient, que telle était la conception mystique du Skambha, de l' « Étai », dans la pensée du compilateur inconnu de ces stances ; mais, dans la pensée de celui ou ceux qui les ont composées, non, cent fois non. Je suis revenu fort souvent, et précisément dans la préface et l'ensemble de ce dernier ouvrage, sur une idée qui m'est chère : dégager tout ce qu'il y a de mythe naturaliste, ou même de folklore élémentaire, dans la mystique en apparence la plus abstruse. Or, ici, le folklore est véritablement à fleur de terre, et l'on n'a que faire de fouiller : le *skambhá*, l'étai, c'est le pilier le long duquel monte chaque jour le soleil, — car autrement, comment concevoir qu'il monte et descende, et que le ciel ne nous tombe pas sur la tête ? — pilier rayonnant et sublime, qui s'identifie au soleil lui-même et qu'on magnifie à son égal. Si M. G. m'avait fait l'honneur de discuter mes traductions, peut-être cette sous-jacence mythique lui aurait-elle sauté aux yeux.

3° Car enfin il faut être de bon compte et ne pas admettre trop aisément que les auteurs d'hymnes ont tout le temps parlé pour ne rien dire. J'accorde et j'enseigne qu'ils ont souvent travaillé sur clichés, que, par exemple, lorsqu'ils prodiguent au Skambha les épithètes lumineuses, c'est surtout de la métaphore poétique qu'elles relèvent. Mais, je le demande, que signifie *dûré pûrnéna vasati dûra ûnéna hiyaté* (A. V. X. 8. 15) ? J'ai traduit : « Il séjourne avec la pleine lune, [mais] à distance, et le croissant [aussi] le laisse à distance .» Contestera-t-on ce sens ? et, s'il est admis, quel peut être le personnage désigné en ces termes, sinon le soleil ? La stance poursuit : *mahád yakshám*. Je voudrais faire Aristote juge de ce syllogisme.

4° Je ne compte point parmi les dévots de Sâya*n*a, et MM. P. et G. lui reconnaissent beaucoup plus d'autorité que je ne fais. Je n'en suis que plus à l'aise pour constater qu'ici du moins il déserte leur cause. Sur les passages décisifs du livre X, malheureusement, il reste muet : nous n'en avons point de commentaire. Mais, sur A. V. XI. 2. 24, il glose carrément *tava tvadîya*m *yaksha*m *pûjya*m *svarûpam apsv antar udakéshu madhyé vartaté*. Ainsi il comprend : « Ta reproduction adorable se trouve au sein des eaux. » Le mouvement général de

1. *A. V.*, X-XII. p. 26, 29, 73 et 78.

la stance indique qu'il se trompe pour *tava*, qui dépend de la copule sous-entendue, et non du substantif; et je traduis avec M. G. : « A toi appartient... » Mais j'achève avec Sâyana, comme je l'ai fait huit ans avant que son commentaire ne fût publié : « .... le reflet lumineux qui se joue dans les eaux ».

5° Dans la littérature classique le *yaksha* est un être fantastique, mais bien déterminé ce nom désigne une catégorie de démons. M. G. est donc obligé d'admettre un passage du sens abstrait primitif au sens concret. Ce n'est pas, ordinairement, la marche de l'esprit humain. Comme on pourrait m'opposer *aráti* et autres termes védiques, je n'insiste pas sur cette considération, qui n'a de valeur qu'en tant qu'elle se corrobore de la suivante.

6° Lorsque je traduis *yakshá* par « fantôme », je n'ai d'autre raison à en donner, sinon que la tradition paraît accepter ce sens et les textes le confirmer. Car on n'a que faire de l'étymologie d'un mot concret : en d'autres termes, un mot concret justifie de sa signification par son emploi même, en dehors de toute dérivation plus ou moins aléatoire; on peut imaginer mille circonstances fortuites et inconnues auxquelles il doit ce sens; et même, ce peut être un mot d'une langue aborigène de l'Inde, adopté par les Âryas envahisseurs. Au contraire, si l'on me dit que *yakshá* signifiait originairement « surprise » ou « charme », je ne m'estimerai qu'à demi satisfait tant qu'on ne l'aura point rattaché à quelque racine signifiant « surprendre » ou « charmer »; car la dérivation des termes abstraits, c'est là un domaine dans lequel le critérium étymologique, que partout ailleurs j'abandonne aux critiques de MM. P. et G., conserve sa pleine et indéniable valeur.

7° Maintenant, il y aurait entre nous un terrain de conciliation, — mais M. Geldner n'y voudra pas entrer, — un moyen, dis-je, extrêmement simple d'admettre tout à la fois, avec lui, que le *yakshá* est le *bráhman*, et, avec moi, que le *yakshá* est le soleil : ce serait d'examiner si par hasard, il ne serait pas vrai ce que je soutiens, ce que je répète à satiété depuis des années, sans me faire entendre, à savoir que *brah* et *bhráj* sont deux variantes d'une seule et même racine, et que le *bráhman* lui-même n'est autre chose, dans son acception première, que la « splendeur solaire ». De cette conception, tout l'hymne du *brahmacárin*, sans parler du reste, est un sûr garant; mais me répéterai-je une fois de plus ? A quoi bon ? De tous mes confrères, M. H. Oldenberg est le seul qui ait donné quelque attention à ma théorie, pour en publier une très solide et amicale réfutation, qui d'ailleurs ne m'a point convaincu. L'un des charmes des études védiques, c'est qu'on pressent qu'elles appréteront encore à discuter à nos arrière-neveux [1].

V. Henry.

1. Je termine en faisant observer que le sens « surprise » est manifestement

Lewis J. Mott. — **The Provençal Lyric.** New York, M. Jenkins (1901), in-12 de 57 pages.

Que cette conférence destinée à un public d'amateurs n'apporte aucun fait nouveau, n'exprime aucune idée originale, c'est ce dont on aurait tort de s'étonner ; mais on pourrait vraiment demander à l'auteur de donner du sujet une idée plus complète et plus exacte. Il considère trop la poésie amoureuse des troubadours comme un bloc, et se croit quitte avec elle quand il a énuméré les lieux communs, les métaphores, les antithèses sur lesquelles vivent les poètes de second ordre, quand il eût fallu essayer de caractériser au moins quelques-uns des talents supérieurs. Quand une littérature compte des physionomies aussi distinctes que celles de Bernard de Ventadour, de Pierre Vidal, de Guiraut de Bornelh, d'Arnaut Daniel, il est injuste de dire que dans cette littérature « le formalisme étouffe et annihile toute fraîcheur et toute vie » (p. 37). Les autres genres, plus intéressants que la poésie amoureuse, sont sacrifiés ; parmi les représentants de la poésie politique, Bertrand de Born seul est étudié, et très légèrement ; il n'y a rien, sauf une allusion d'une ligne, sur la part prise par les poètes aux événement qui désolèrent le midi de 1209 à 1229, rien su la poésie morale et satirique (ni Pierre Cardinal, ni Guilhem Figueira ne sont nommés) ; rien sur cette élaboration si artificielle des genres populaires qui marqua la fin du XIIIe siècle, très peu de chose sur les chansons de croisades (la seule dont il soit cité quelques vers est une des moins sincères et des plus artificielles). M. M. pourra objecter le défaut de temps et d'espace ; mais, il pouvait abréger certains développements, en supprimer d'autres : puisqu'il ne voit lui-même dans les *Biographies* que des inventions romanesques, il n'était tenu de les examiner que dans une étude sur la nouvelle. — Ces réserves faites, je reconnais volontiers que l'exposition est agréable, les citations bien choisies et bien traduites, et l'aspect du volume tout à fait séduisant.

A. Jeanroy.

Spanish Literature in the England of the Tudors, by John Garrett Underhill. — New-York. Columbia University Press, 1899, in-8°. VII - 438 pages.

L'Angleterre n'a pris contact avec la littérature de l'Espagne que dans la seconde moitié du règne de Henri VIII, vers 1530. C'est à cette date que semble remonter la première traduction de l'espagnol imprimée, une adaptation des quatres premiers actes de la *Celestina*. Trois quarts de siècle après, à la mort d'Elisabeth, le nombre des

---

impossible dans la st. VIII. 9. 8 : le vb. *ėj* signifie « se mouvoir », et non « se lever » ; et qui la lira sans prévention verra d'emblée qu'il s'agit là d'un être concret qui se meut.

ouvrages d'auteurs castillans publiés ou traduits en Angleterre était, selon M. J. G. Underhill, d'environ cent soixante-dix, parmi lesquels une cinquantaine avaient conservé leur forme originale espagnole ou latine, tandis que les autres avaient été traduits en anglais. Au début, ce fut presque uniquement par l'intermédiaire de versions italiennes ou françaises que l'Angleterre fit la connaissance des auteurs de la Péninsule. Des relations plus directes ne s'établirent que plus tard, par l'effet des événements politiques : ce fut d'abord le mariage de Philippe II avec Marie Tudor; puis, après la mort de celle-ci, les intrigues du roi d'Espagne pour attirer l'Angleterre dans son orbite; enfin, après l'échec de cette tentative, les années d'hostilité politique et religieuse entre Philippe II, champion du catholicisme, et l'anglicane Elisabeth. La nature même de ces relations explique le caractère des œuvres qui ont été importées d'Espagne en Angleterre, où la masse du public ne s'intéressa que beaucoup plus tard à la littérature de l'Espagne. Ceux que cette littérature attira au temps des Tudor, ce furent les courtisans, pour lesquels on traduisit les traités d'Antonio de Guevara, la Diane de Montemayor, l'Amadis de Gaule, Palmerin de Oliva, Primaleon y Polendos de Francisco Vasquez. Dans un autre ordre d'idées, pour ses marins et ses marchands, l'Angleterre pouvait recevoir de l'Espagne d'utiles enseignements; de là les versions anglaises, destinées à des applications pratiques, de *l'Arte de navegar* de Martin Cortés, et du traité de même titre de Pedro de Medina, le recueil de traductions empruntées à toute une série de voyageurs espagnols par Richard Hakluyt, sous le titre de *The principal navigations*, puis les adaptations de l'*Historia del descubrimiento y conquista del Perú* de Zárate et de toute une suite d'ouvrages sur les Indes occidentales. Enfin, les préoccupations religieuses de l'époque ont suscité des traités de théologie, des œuvres de polémique, où se reflète l'antagonisme de doctrines de l'Espagne et de l'Angleterre : ce sont les œuvres de Vives et de Luis de Granada, très connues, très prisées des mystiques anglais fidèles au catholicisme; les traductions des traités du portugais Osorio da Fonseca, faites pour être opposées au protestantisme grandissant, et inversement les écrits des hétérodoxes espagnols, de l'école de Séville ou autres, tels qu'Antonio de Corro et Cipriano de Valera, qui avaient trouvé en Angleterre une hospitalité empressée.

C'est seulement vers la fin du XVIe siècle que passe en Angleterre la première des œuvres destinées à avoir une action réelle sur la littérature anglaise, à sortir d'un cercle étroit d'hommes de cour, de gens de mer ou de négoce, ou de polémistes religieux. La première traduction anglaise du *Lazarillo de Tormes* parait à Londres en 1575, et est rééditée en 1586 et 1596, tandis que vers 1591 et 1598 reparaissent deux versions de la *Celestina*. Un succès analogue, plus grand encore,

attend dans l'avenir le Guzman d'Alfarache et surtout le Don Quichotte.

M. Underhill a recueilli avec beaucoup de soin le détail, parfois assez menu, de ce chapitre de littérature anglo-espagnole. Il a essayé de nous donner la physionomie de ces petits groupes de traducteurs où s'élaborèrent, sous l'empire des préoccupations diverses que nous avons indiquées plus haut, les versions anglaises des œuvres castillanes et il a réussi à trouver sur ces écrivains, souvent obscurs, bon nombre de renseignements biographiques. Son livre, un peu confus ou languissant par places, mais d'un fonds solide, se termine par une bibliographie des œuvres espagnoles, publiées en original ou en traductions en Angleterre, de 1530 à 1602, et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur que d'avoir dressé cette liste où figurent certains ouvrages aujourd'hui presque disparus.

H. LÉONARDON.

DE SUCKOW, **D'Iéna à Moscou : Fragments de ma vie.** Traduit de l'allemand par le commandant VELING. — Paris, Plon, 1901, in-8°, 315 pages.

Né mecklembourgeois, en 1787, Karl von Suckow devint officier au service de la Prusse, puis (en 1808) du Wurtemberg, de sorte qu'il fit la campagne de 1806 contre la France et l'expédition de Russie, en 1812, avec la Grande-Armée. Très longtemps après, en 1862, à 75 ans, l'idée lui vint de rédiger ses souvenirs de jeunesse, comme il était accoutumé de les raconter : « avec simplicité et fraîcheur, ainsi qu'il convient à un vieux soldat ». Il s'en tira fort bien. Il eut le talent d'écrire, comme en don de famille. Son frère, d'abord officier comme lui, s'était acquis une véritable réputation comme publiciste et journaliste. Sa femme tenait un salon littéraire, et avait déjà publié avec succès plusieurs volumes de nouvelles ou d'impressions de voyages. Aida-t-elle son vieux mari dans la tâche nouvelle qu'il entreprenait si tard ? On serait presque tenté de le croire. Le livre porte un titre tout personnel : *Aus meinem Soldatenleben* [1], mais il est si joliment écrit, avec tant de bonne grâce et d'apparente facilité, qu'on se demande par moments s'il n'y a pas eu, çà et là, quelque experte collaboration. Suckow a la bonhomie souriante et l'indulgence des vieillards heureux. Une seule fois dans toute sa vie, il perdit son entrain. C'était au passage de la Bérésina. Pressé dans la cohue des fuyards, Suckow venait de marcher sur le corps d'une femme qui

---

1. Stuttgart, Adolph Krabbe, 1862, in-16, VIII-365 pp. — Cf. pour les détails qui précèdent les articles de l'*Allg. d. Biogr.*, s. v. Suckow, et la préface d'*Aus meinem Soldatenleben* (supprimée dans la traduction française). La notice de M.V. est trop courte et incomplète.

râlait. « Elle se cramponnait à mes jambes, lorsque tout à coup, à la suite d'une poussée venue de derrière moi, je fus soulevé de terre et me dégageai de ses étreintes. » Le pont « oscillait d'une manière si effrayante que, d'une minute à l'autre, on s'attendait à le voir s'effondrer ». Par derrière, l'artillerie russe canonnait les fuyards. « Je l'avoue, en ce moment-là, je subissais une telle torture, que je désespérai absolument de mon salut » (trad., p. 257). Comment Suckow s'en tira pourtant — malgré la trique et grâce au collet d'un gigantesque cuirassier— nous laissons à ses lecteurs le plaisir d'en apprendre le pittoresque détail, et avec celui-là, beaucoup d'autres encore sur la campagne de Russie, qui remplit à elle seule plus de la moitié du volume. La première partie nous raconte la vie de garnison dans l'armée prussienne d'avant Iéna et en Wurtemberg ; elle fait, à certains égards, assez bien comprendre l'effondrement de 1806. Il faut donc remercier M. le commandant Veling d'avoir fait connaître en France les souvenirs de Suckow. Sa traduction est heureuse ; elle retient toute la saveur du texte, avec une aisance qui ne laisse rien voir des réelles difficultés qu'il y avait à transcrire le style de l'auteur. Parfois même, M. V. a voulu trop bien faire, et il « adapte » au lieu de traduire [1]. Il lui arrive souvent d'éliminer certains passages, plus ou moins longs — répétitions inutiles, développements parasites ou réminiscences littéraires — : le récit y gagne en vivacité et le sens général reste le même ; mais pourquoi ne pas avertir de ces suppressions, ne fût-ce que par un signe typographique [2] ? Enfin, Suckow commet de fréquentes erreurs de détail, car il écrivait sans notes et sa mémoire, bien qu'excellente — il s'en vante — n'était pas infaillible [3] : le traducteur a dans ses notes fourni quelques rectifications ou éclaircissements ; peut-être en a-t-il été trop avare, surtout en ce qui concerne les noms propres [4].

G. PARISET.

---

1. Voy. par exemple le récit des deux visites rapides que Napoléon fit à la cour de Wurtemberg (p. 110-112 et 122-124 de la traduction française ; p. 114-117 et 128-132 du texte allemand).

2. Les points de suspension (comme on en trouve par exemple p. 35) n'indiquent pas qu'il y ait suppression. Dans certains chapitres, les suppressions, de longueur inégale, peuvent être relevées presque à toutes les pages. Les deux derniers chapitres ont été fondus en un seul, et la traduction n'est plus ici qu'un abrégé.

3. Voy. p. 196 et 203 (211 et 220). Quand Suckow fait lui-même des réserves — M. V. les supprime, ou remplace l'expression dubitative par une affirmation de certitude (p. 56, 58, 69, 80, 107, 299; cf. p. 60, 62, 72, 83, 111, 337 du texte allemand). De même M. V. supprime les allusions que fait Suckow à l'ouvrage de son camarade Moriz von Miller : *Darstellung des Feldzugs der französischen verbündeten Armee gegen die Russen im Jahr 1812, mit besonderer Rücksicht auf die Theilnahme der Königlich-Würtembergischen Truppen*, Stuttgart u. Tübingen, 1822, 2 vols 4° de VIII-143 et VI-70 pp., avec un atlas in-fol. (p. 252, 286, cf. p. 288 : p. 276, 316, 319 du texte allemand).

4. Par suite d'une erreur typographique, certaines notes de l'auteur ont été

Victor Duruy. **Notes et souvenirs (1811-1894),** 2 vol. In-8° avec un portrait. Paris, Hachette, 1901.

Ce livre avait été préparé par l'auteur dans les dernières années de sa vie; il l'avait terminé en 1892, laissant à ses enfants le soin de le publier. Dans une courte préface, dédiée à son dernier fils, Duruy définit lui-même le contenu et la portée de ses *Notes et souvenirs*: « Je veux te raconter ce que fut ma vie publique et littéraire, afin que tu puisses dire un jour à tes enfants : mon père a été un bon serviteur du pays et il a mis de l'honneur dans sa maison ; faisons comme lui.» V. Duruy avait le droit de proposer sa vie où le travail, le souci du devoir, le culte de la famille et de la patrie ont tenu la première place, comme exemple à ses enfants et à la postérité. Mais ce n'est point une admiration irréfléchie qu'il attend de ceux-ci et de celle-là : c'est un examen impartial des pièces officielles témoignant de son activité, des résultats obtenus, des projets conçus mais non toujours réalisés, pour le bien de l'Université et de l'enseignement. Aussi les souvenirs personnels, années de l'École normale, débuts dans l'enseignement, rédaction de l'Histoire des Romains, puis, après l'Empire, siège de Paris, entrée à l'Institut, ne fournissent-ils que la moindre partie de ces mémoires. Les deux tiers sont consacrés au plan d'administration conçu par Duruy dès son entrée au ministère (1863), à ses réformes dans l'enseignement primaire, à ses créations de l'enseignement secondaire spécial et des cours de jeunes filles, à l'organisation, dans l'enseignement supérieur, des laboratoires scientifiques et littéraires, tels que l'École des Hautes Études (t. I., ch. VII-XII). Un projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et la réorganisation des Facultés fut présenté au Sénat en juillet 1870, quelques jours avant la déclaration de guerre (t. II, ch. XIV); le projet disparut avec l'Empire, mais Duruy se plaît à constater qu'il y avait proposé la plupart des réformes qui ont, depuis, rendu la vie à nos Universités (t. II, p. 74). Au cours de l'exposé de ses travaux, Duruy insiste sur cette idée qu'il est toujours resté fidèle à son caractère libéral, dans le moment de ses relations les plus intimes avec l'Empereur.

C'est ce qui ressort aussi des deux curieux chapitres consacrés à l'Empereur et à l'Impératrice (t. II, ch. XV-XVI), où l'auteur nous donne les preuves du tact parfait de son attitude, en même temps, qu'il nous

---

attribuées au traducteur (p. 115-118 ; cf. p. 121 et 123 du texte allemand). — P. 49, Frimar, Neubietendorf, lisez : Friemar, N. Dietendorf.—P. 63, l. 13, Schlossvippach, lisez : Schloss Vippach ; cf. l. 23 ; ibid., l. 30-31, Kronegh, lisez Kronegk. — P. 101, Lûnebourg; il faudrait Lunebourg ou Lûneburg. — P. 114, Cannstatt : Kannstadt. — P. 151, au lieu de Podowiz, Genesnow et Tzemeresnow, lisez Pudewitz (Pobiedziska), Gnesen (Gniezno) et Tremessen (Trzemeszno) ; Novydvor : Nowy Dwor. — P. 153, au lieu de Altenstein Rœckheim, Jagdbuden, il faut Allenstein, Roskeim, Jagdbude. — P. 154, Calwary, lisez Kalwarya. — P. 250 : Grûneberg. — P. 302 Kœllreuter.

fait juge des préoccupations philanthropiques et de la dignité morale, des deux souverains. V. Duruy a toujours poussé jusqu'à la coquetterie le souci du devoir : tel il nous apparaît quand, avant d'entrer au ministère, il adresse à l'Empereur, l'état de sa fortune personnelle et des renseignements sur la situation de ses enfants, afin d'être à couvert du soupçon de népotisme et d'intérêt personnel ; tel il se montre encore, pendant le siège de Paris, faisant son service de garde national en capote d'ordonnance, la plaque diamantée de grand-officier de la Légion d'honneur au côté ; tel il se révèle à nous dans ses mémoires posthumes. « Je ne me hisse pas, écrit-il, sur un piédestal où je demanderais à être placé. Je me suis borné à fournir les pièces d'après lesquelles me jugeront ceux, s'il s'en trouve, qui en auront le désir. » Ceux là rendront à Victor Duruy le même témoignage d'admiration et de respect que les propres enfants de ce grand serviteur du pays.

A. Moret.

Die Wortfolge in den slavischen Sprachen, von Dr E. Berneker, Privatdocenten au der Universität Berlin. Berlin, 1900. In-8°, XI. — 161 pages, 6 mark.

L'ordre des mots dans les langues slaves, voilà un titre qui promet un travail considérable. En effet, comme M. Berneker, le dit lui-même, (p. V) il n'existe rien, ou peu s'en faut, sur la question. Aussi a-t-il dû entreprendre l'étude de l'ordre des mots dans chaque langue slave de la période la plus ancienne jusqu'à l'époque actuelle, l'établir d'après les documents *en prose* les plus sûrs, comparer enfin les résultats obtenus entre eux et conclure. Tout cela tient chez M. B. en moins de 161 pages, d'une belle impression, claire et large : ce n'est pas trop.

M. B. considère qu'il y a neuf langues qu'il convient d'examiner en vue d'une étude sur l'ordre des mots en slave ; ce sont : le russe, le petit-russe, le bulgare, le serbe, le slovène, le tchèque, le polonais, le sorbe de Lusace, le lituanien. Cette dernière langue n'est pas slave, M. B. le sait aussi bien que personne; elle fait partie du groupe baltique, qu'elle ne saurait en aucune façon représenter à elle seule. Aussi semble-t-il qu'il ait été prudent soit de joindre au lituanien le lette et le prussien, auquel cas l'étude eût porté non pas simplement sur le slave, mais bien sur le letto-slave ; soit de l'abandonner complètement. A vrai dire, il est possible que l'étude des autres dialectes baltiques n'ajoute rien aux données tirées du lituanien : mais on n'a pas le droit de le sous-entendre, il faut l'établir. Rien ne va de soi en linguistique.

De même M. B. admet que la question de l'ordre des mots se ramène aux cinq points suivants : place du verbe dans la phrase ; place des enclitiques; place du datif et du génitif ; place de l'attribut ;

place de l'infinitif. Mais, comme il ne dit pas la raison pour laquelle il passe sous silence le locatif ou les cas introduits par des prépositions, on se trouve en présence d'une solution très imparfaite.

Il en est de même sur bien d'autres points : M. B. étudie partout la langue populaire : en russe et en polonais seulement, il tient compte de l'élément littéraire ; pourquoi ? M. B. fait une très petite place au vieux-slave, parce que la construction dans les textes qui nous en ont été transmis est presque toujours calquée servilement sur celle du grec : cela même aurait peut-être été digne d'examen, et il eût été curieux de rechercher où et quand les traducteurs se montraient indépendants ; mais ce qui importerait davantage serait de savoir pourquoi, lorsqu'il s'agit des enclitiques, M. B. renonce à rien citer parce que le vieux-slave n'apprend rien qui ne soit connu par le vieux-russe et pourquoi au contraire, au chapitre de la place de l'attribut, il donne des exemples tirés du Zographensis *exactement pour la même raison que ci-dessus ?* De même, l'on se demande pourquoi MM. Sienkiewicz et Prus ont le privilège de représenter le polonais littéraire ? Pourquoi le dialecte qui est à la base du *Lesebuch* de Schleicher et des *Märchen* de Leskien et Brugmann doit, à lui seul, donner l'image du lituanien, en général ? Pourquoi le Zographensis est seul cité ?

La liste des questions de ce genre est trop fastidieuse et trop facile à prolonger pour qu'il y ait quelque intérêt à la continuer. Il vaut mieux signaler immédiatement un autre défaut du livre de M. B. : le choix trop peu sévère des exemples.

Ainsi M. B. donne comme modèle de place *normale* du verbe en fin de phrase l'exemple lituanien suivant *ir karalius visus tuos daiktus jei davė* (Schleicher, 123). Cette citation se trouve page 58 ; à la page 98, il indique lui-même que les mots *visus tuos daiktus* sont accentués d'une façon particulière, et, par conséquent, rejetés artificiellement avant *jei* qui devrait être en tête. Mais l'hypothèse d'après laquelle ils seraient rejetés avant le groupe *jei davė* est tout aussi naturelle ; une phrase lituanienne telle que *ir karalius jei davė visus tuos daiktus* est parfaitement possible. Et dès lors la phrase en question n'aurait plus de valeur dans aucun des deux cas.

Ces deux exemples sont pris absolument au hasard ; on peut apercevoir grâce à eux de quelle difficulté est l'interprétation des faits de construction ; combien les intentions des auteurs ou narrateurs sont délicates à suivre ; combien de sens possibles se dissimulent sous la moindre inversion ; comment enfin, il est dangereux de considérer ces formes qui ont été construites au gré d'une pensée disparue, sous leur aspect schématique et purement matériel. Un mot peut être le troisième de la phrase pour des raisons qui veulent toutes être retrouvées puis examinées. Mais M. B. ne semble guère envisager le cas où l'on concevrait les choses autrement que lui ; son livre est bref, facile et clair ; il donne des solutions, mais elles ne sont jamais assurées ; M. B.

vient de reconnaître d'ailleurs (p. 376 vol. 37 du journal de Kuhn) que son travail n'est vraiment qu'une esquisse.

Robert Gauthiot.

— M. Heinrich Laufer est médecin; mais, sous l'influence de son frère, M. Berthold Laufer, qui s'est voué avec succès à l'étude du tibétain, M. H. L. s'est intéressé à la médecine du Tibet. Il se propose de publier une série de *Contributions à la connaissance de la médecine Tibétaine*. Le premier fascicule publié à Berlin, chez Unger, 1900, pp. 41, se compose de pièces assez disparates : Bibliographie européenne; littérature médicale du Tibet; l'étude de la médecine dans le monde tibétain; anatomie, physiologie, pathologie générale et spéciale; thérapeutique. Le travail est fait tout entier sur des documents de seconde main. Espérons que les fascicules suivants profiteront mieux des progrès de M. H. L. en tibétain et des secours que son frère peut lui prêter. — S. L.

— M. F. Schwally, professeur de langues sémitiques à Strasbourg, poursuit la publication du curieux document attribué à Beïhaki, dont il a été rendu compte ici (*Revue Critique*, 1900 t. II, p. 274). On sait maintenant de quelle vogue jouissaient, aux belles époques de la littérature arabe, ces traités, mélange de morale et d'histoire qu'on pourrait appeler *Livres des Contrastes*, parce que telle qualité y était mise en opposition avec tel défaut, par exemple, la vérité en face du mensonge, la générosité à côté de l'avarice, et ainsi de suite. L'ouvrage d'El-Djahiz publié par M. Van Vloten est le plus connu, mais non le seul que le temps nous ait conservé. Celui que M. Schwally publie en ce moment a même une certaine supériorité sur le précédent sinon par le style, du moins par l'abondance et la variété des traits historiques qui s'y trouvent consignés. Cet ouvrage, dont l'achèvement est attendu avec impatience, fournira de nouvelles et intéressantes données à l'étude de la civilisation musulmane. Les éclaircissements et les index que M. S. nous promet et qui sont indispensables à la suite d'un texte rédigé sans méthode et altéré par l'ignorance des copistes, compléteront les services qu'on est en droit d'attendre d'un éditeur aussi consciencieux qu'érudit. — B. M.

— La biographie d'un savant aussi considérable qu'Auguste Bœckh (*August Bœckh. Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel* von Max Hoffmann. Leipzig, Teubner, 1901. In-8° de VIII-483 pages), ne pouvait que présenter beaucoup d'intérêt. Il était né en 1785 à Karlsruhe; c'était donc un allemand du sud, ce qui est un peu une tare pour les allemands du Nord; M. Hoffmann a là-dessus quelques phrases discrètes, mais très curieuses. Bœckh fut à Halle, l'élève du célèbre Wolf, l'auteur des Prolégomènes sur les poèmes homériques; il dut beaucoup à ce maître; il alla terminer ses études à Berlin. Il commença à professer à Heidelberg; en 1811, il fut appelé à l'Université de Berlin, qui était créée seulement depuis quatre ans, et à laquelle les rois de Prusse attribuaient un rôle important pour le relèvement de la patrie. Membre de l'Académie des Sciences de Berlin en 1814, il pensa aussitôt à la composition d'un Corpus des inscriptions grecques; par un décret du 12 mai 1815, l'état prussien s'associait à cette grande entreprise. La préparation de cet ouvrage fournissait à Bœckh les matériaux nécessaires pour un autre travail non moins important, la *Staatshaushaltung der Athener*, qui parut en 1817. Deux ans après, il publiait le premier volume de son édition de Pindare. En 1825, parut le premier volume du *Corpus*; on sait que

ce fut là l'occasion de la grande querelle avec G. Hermann. Le second volume du *Corpus* fut publié en 1843; en 1851 paraissait une seconde édition, complètement remaniée, de l'*Économie politique* des Athéniens. Nous ne parlons pas des travaux de moindre étendue, des articles de revue, des discours académiques, qui tous ensemble ont fourni la matière des sept volumes des *Kleine Schriften*. Cette vie si bien remplie se terminait le 3 août 1867. La biographie de l'illustre savant forme la première partie du volume. La seconde partie contient la correspondance de Bœckh avec Welcker, Niebuhr, Thiersch, Schömann, M. E. Ed. Meier, Gerhard, Arn. Schaefer, Ritschl et Al. de Humboldt. L'auteur n'a pas publié toute cette correspondance; il a fait un choix; ajoutons que les lettres de Ritschl et de Humboldt sont seules publiées; les lettres de Bœckh sont perdues. Cette publication de la correspondance de Bœckh forme le complément du volume paru en 1883 et consacré à la correspondance avec son élève préféré, O. Müller. — Albert Martin.

— M. Th. Trede est connu par ses études sur le paganisme de l'église romaine. On publie, après sa mort, un petit volume : *Wunderglaube im Heidentum und in der alten Kirche* (Gotha, Perthes, 1901; VI-273 pp. petit in-8°; prix : 4 Mk.). Dans la première partie, T. passe en revue les manifestations merveilleuses de l'antiquité, oracles, apparitions, etc. La deuxième partie est destinée à faire pendant, avec les miracles, les démons, les possédés, etc. Les notes sont réparties, sans qu'on sache pourquoi, entre le rez-de-chaussée et la fin du volume. Dans son précédent ouvrage, T., qui était pasteur de la colonie allemande de Naples, avait fait preuve d'une remarquable inintelligence du caractère des peuples latins. Mais un long séjour en Italie lui avait permis de recueillir beaucoup de faits intéressants; on était libre de les interpréter autrement que l'auteur. Ici, nous ne pouvons avoir et nous n'avons qu'une compilation qui n'est pas toute de première main. Le livre eût gagné à rester inédit. — P. L.

— Lorsque, à la suite de sa vente par Baudouin, l'empereur de Constantinople, la sainte Couronne fut apportée à saint Louis en 1239, elle se composait de joncs tressés et noués, qui appartiennent aujourd'hui à Notre-Dame de Paris, plus d'un certain nombre d'épines, pointes d'un arbrisseau à tige ligneuse (*zyzyphus spina Christi*), qui croît précisément à Jérusalem, le long de la voie douloureuse. Ces épines, conservées à part, semble-t-il, avaient déjà depuis longtemps commencé à être distribuées; il en restait cependant au moins soixante-dix quand Louis IX reçut la précieuse relique. Dès 1239, c'est-à-dire l'année même de son arrivée en France, la sainte Couronne commença à en perdre quelques-unes. Les rois de France, jusqu'à Henri IV, en firent l'objet de pieuses libéralités. M. F. de Mély (*Les Reliques de Constantinople au* XIII*e* *siècle*. II. *La sainte Couronne*. Extrait de la « *Revue de l'art chrétien.* » Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1901. In-4° de 133 pages), s'est mis à leur recherche : il a pu, après de longues investigations et un minutieux examen des titres historiques, indiquer où elles passèrent. Il a fait porter ensuite sa critique sur celles qui avaient été données par les empereurs de Constantinople, soit qu'ils en possédassent plusieurs dans leurs reliquaires dès les temps les plus reculés, soit qu'ils les aient détachées de la sainte Couronne apportée à Byzance, en 1063. Il a recherché après cela, celles qui proviennent à peu près authentiquement de Jérusalem et ont été rapportées par des pélerins. Quarante seraient ainsi venues de Constantinople et trente-trois auraient une origine palestinienne. Mais, sur le nombre de six cent soixante-deux épines aujourd'hui connues, il y en a encore cinq cent dix-neuf, dont la provenance est absolument

incertaine. Quel degré de confiance peut-on avoir en leur authenticité? M. F. de M. ne se charge pas de discuter ce point délicat, mais il a voulu tout au moins signaler celles qui peuvent justifier d'une exposition antérieure au XVIe siècle : soixante-dix-neuf rentrent dans cette dernière catégorie. Par conséquent, le nombre de celles qui n'ont aucune espèce de titre historique, se réduit à quatre cent quarante, Il faut louer M. de M. d'être arrivé à des résultats que je qualifierais d'inespérés. La voie, il est vrai, avait déjà été frayée, mais on doit reconnaître qu'on n'avait pas encore amassé sur ce sujet si spécial un tel ensemble de documents. Son ouvrage sera encore précieux aux archéologues, auxquels il offre la représentation des reliquaires où sont exposées les saintes épines. Certes, pour mon compte, j'aurais désiré un peu plus de détails sur chacune de ces pièces d'orfèvrerie, quelques lignes de description, quelques notes sur la date. Contentons-nous cependant de ce que nous avons et des bonnes reproductions qui nous sont données. — L.-H. Labande.

— La publication de M. Paul Pochhammer (*Dantes Göttliche Komödie in deutschen Stanzen frei bearbeitet*, Leipzig, Teubner, 1901; in-8°, L-460 p.), élégante, ornée d'un portrait de Dante dessiné par Burnand d'après la fresque si endommagée de Giotto, est destinée au grand public plutôt qu'aux érudits et aux étudiants; elle nous paraît remplir excellemment toutes les conditions requises en un ouvrage de vulgarisation. L'adaptation est écrite avec facilité et naturel; elle est précédée de quelques renseignements biographiques sur Dante et de l'introduction indispensable sans laquelle le lecteur non prévenu risquerait de ne pas comprendre grand chose au poème; elle est suivie de quelques éclaircissements sur certains points du voyage du poète à travers les trois mondes du péché, de la pénitence et de la béatitude, avec d'utiles figures explicatives; pour finir, une planche présente aux lecteurs une série d'esquisses relatives à la topographie du poème, enfer, purgatoire et paradis. Ces esquisses sont ingénieuses et exactes, mais elles manquent de clarté, étant trop serrées les unes aux autres en un espace trop étroit. Quant à l'adaptation elle-même, elle est dans son ensemble plus courte que le texte, et parfois d'une façon très sensible; à cela, il n'y a pas grand inconvénient : l'essentiel, pour un travail de ce genre, est de se faire lire, en épargnant au lecteur d'inutiles difficultés. Ce que l'on comprend moins, c'est le choix que M. Pochhammer a fait de l'octave pour traduire, ou simplement adapter un poème en tercets. — Henri Hauvette.

— Non content de compiler avec une remarquable précision le précieux catalogue des ouvrages dantesques offerts à la Cornell University d'Ithaca (New-York) par M. W. Fiske, M. Ch. Wesley Koch a pris soin de dresser la liste des ouvrages relatifs à Dante et à son œuvre qui manquent à cette admirable collection. Il vient d'en publier la première partie, contenant l'indication des ouvrages qui se trouvent en Amérique (et accessoirement au British Museum) sous le titre : *A list of Danteiana in American libraries, supplementing the catalogue of the Cornell Collection* (Boston, Ginn, 1901); la seconde partie, dès maintenant annoncée, comprendra les ouvrages manquants en Amérique qui se trouvent dans les bibliothèques d'Europe. Quand cette belle publication sera terminée, nous devrons à l'Université d'Ithaca la bibliographie la plus complète, la plus méthodique et la plus maniable que l'on puisse souhaiter sur l'œuvre du grand poète italien. Il suffira à M. Wesley Koch et à ses successeurs de publier à intervalles réguliers des suppléments portant l'indication des ouvrages et articles nouveaux, pour conserver à la Cornell University la place privilégiée qu'elle s'est dès maintenant assurée dans les études dantesques. — H. H.

— M. le Dr Luigi POLLACO auquel on doit déjà tant de publications utiles, et essentiellement pratiques, destinées à faciliter les recherches dans l'œuvre de Dante, vient d'acquérir un nouveau droit à la reconnaissance des dantologues : sous le titre de *Tavole schematiche della Divina Commedia*, il vient d'enrichir la collection des manuels Hœpli d'un volume où l'ingéniosité de la disposition matérielle le dispute à l'exactitude la plus minutieuse. En une série de tableaux — dix-huit pour chacune des trois *cantiche*, et dont la succession présente pour chaque *cantica* un parallélisme rigoureux, — toute la matière du poème défile sous nos yeux, depuis la classification des fautes — ou des vertus, — des châtiments — ou des récompenses, des démons — ou des anges, jusqu'aux indications topographiques et chronologiques du voyage dantesque, aux malédictions ou aux prières, aux comparaisons, aux maximes de tout ordre, etc..., le tout accompagné des citations et des renvois les plus exacts. Ce guide nécessaire à travers les trois règnes de l'au-delà est accompagné d'excellentes planches en couleur, dessinées par G. Agnelli ; elles sont au nombre de six, contenant des tableaux d'ensemble et des esquisses détaillées, et sont accompagnées de légendes abondantes. — H. H.

— Parmi les poèmes latins, fort oubliés, composés au Moyen Age, celui de Pietro da Eboli, en trois livres, écrit à la louange de l'empereur Henri VI, fils de Barberousse, a une certaine importance. Connu seulement depuis le milieu du XVIIIe siècle, il avait été publié en dernier lieu d'une façon fort correcte, quant au texte par Winkelmann (*Der Magisters Petrus de Ebulo liber ad honorem Augusti*, Leipzig, 1874), mais avec un commentaire très bref. M. Guido Bigoni a entrepris de combler cette lacune en consacrant au poème de Pietro da Eboli une brochure de soixante-dix pages compactes, où cette œuvre est soigneusement étudiée, particulièrement au point de vue historique (Guido BIGONI, *Una fonte per la storia del Regno di Sicilia ; il Carmen di Pietro da Eboli* ; Gênes, P. Pagano, 1901) ; en effet, le poème, bien que composé avec partialité par un ardent partisan de la dynastie impériale, jette une vive lumière sur la lutte de Henri VI contre Tancrède et ses partisans, comme aussi sur la société et les mœurs de cette époque. — H. H.

— Des trois invectives connues que ses contemporains dirigèrent contre l'humaniste Niccolò Niccoli, l'une, celle de Guarino de Vérone était demeurée inédite, au moins dans son ensemble. M. Remigio SABBADINI vient de combler cette lacune dans une élégante plaquette *per nozze* (*L'invettiva di Guarino contro il Niccoli*, Lonigo, avril 1901). Dans une substantielle introduction, M. S. fixe la date de l'invective dont nous possédons deux rédactions, l'une plus courte composée sans doute au commencement de 1413, la seconde plus longue, fin de 1413 ou commencement de 1414. Le texte des deux rédactions est ensuite publié de façon à permettre au lecteur de se rendre clairement compte du travail de remaniement accompli par Guarino ; la publication a donc donc un double intérêt : elle permet de mieux apprécier l'art de composition et le style du célèbre Véronais, et elle précise sur certains points la physionomie du non moins fameux Niccoli. — H. H.

— Dans une brochure de 115 pages que l'auteur, un débutant, semble-t-il, présente modestement au lecteur, mais qui atteste des qualités sérieuses de méthode et de jugement, M. Vincenzo CARPINO étudie la vie et surtout l'œuvre des poètes mantouans Lelio, Ippolito et Camillo Capilupi (*I Capilupi poeti mantovani del secolo XVI*, Catane, 1901) ; ces poètes n'ont écrit qu'en latin, et la monographie que leur a consacrée M. C. est une fort estimable contribution à l'histoire de la poésie latine, et en particulier du centon virgilien, au milieu du XVIe siècle.

— C'est encore un humaniste du XVIe siècle, mais appartenant à une autre région de l'Italie, Claudio Mario Aretio, de Syracuse, que M. Ettore Pulejo nous fait connaître dans une brochure de 62 p. in-8°: *Un umanista siciliano della prima metà del secolo* XVI, Acireale, 1901. Pourquoi préciser ainsi la portion du XVIe siècle à laquelle appartient Aretio, si, p. 6, M. Pulejo nous dit lui-même que la première élégie du poète remonte à 1520 et qu'il vivait encore en 1575 ? M. Carpino donnait le nom de poètes à de purs humanistes; M. Pulejo donne le nom d'humaniste à un écrivain qui s'est essayé dans la poésie en langue vulgaire ou plutôt en dialecte, et la partie la moins intéressante de son œuvre n'est certainement pas les « osservantii dila lingua siciliana » que M. P. a bien fait d'analyser avec quelque détail. — H. H.

— M. Vito La Mantia est un magistrat qui s'est fait connaître par d'importantes études historiques, et par une compétence toute spéciale sur tout ce qui concerne les anciens usages et la législation de la Sicile. Dans cet ordre particulier de recherches il vient de publier une nouvelle brochure, relative à la législation des pêcheries de thons, si importante dans les eaux de la grande île (*le Tonnare in Sicilia*, Palerme, 1901 ; in-8°, 51 pages). — Une autre brochure du même auteur nous transporte dans un domaine tout différent, la Sabine, et présente un intérêt plus général : *Statuti di Olevano Romano del 15 Gennaro 1364* (Rome, 1901); le texte même des statuts est précédé d'une notice historique fort documentée. — H. H.

— L'étude de M. Joh. Boehm, *Die dramatischen Theorien Pierre Corneilles* (Berlin, Mayer et Müller, 1901, in-8 de VIII-151 p.) n'est pas simplement un relevé très soigneux et très méthodique de toutes les opinions énoncées par Corneille en matière d'art dramatique. Une première partie retrace la destinée des « trois unités » jusqu'à Corneille, et complète ainsi, à la suite de Breitinger et de Spingarn, tout ce qui a été écrit sur Corneille et la Poétique d'Aristote. La conclusion de M. Boehm, c'est que, contrairement à l'opinion de Lessing, les exposés théoriques de Corneille ne sont pas simplement suscités par la nécessité de justifier ses pièces, mais qu'ils sont la défense d'un système conscient et persistant. — F. B.

— M. Paul Fredericq (*l'Expansion exotique des littératures européennes au* XIXe *siècle ;* Bruxelles, 1901, broch. de 31 p.), après avoir examiné les successifs élargissements de l'horizon littéraire de l'Europe, estime que des « réserves » incommensurables sont acquises à la littérature de la partie colonisatrice de la race blanche. Fort des précédents des Etats-Unis et du Canada, il a foi dans l'avenir littéraire, et — ce qui est plus discutable — dans la différenciation nationale des diverses sociétés où essaime l'Europe. Je sais des Norvégiens qui lui en voudraient de ranger Ibsen dans la littérature danoise (p. 28). — F. B.

— Le livre qui paraît à la librairie Plon sous le nom d'Aimé Mercier et sous le titre de *Tableaux du passé germanique par Gustave Freytag, Le peuple allemand à l'époque de la guerre de Trente Ans, traduction* (1901, in-8°, XI et 352 p.) n'est pas, comme le dit le titre, une traduction, et Aimé Mercier reconnaît en effet dans son avant-propos avoir « adapté, traduit et colligé ». L'ouvrage est plutôt une adaptation et l'auteur français en prend à son aise avec le texte allemand : il modifie, il retranche, il ajoute. Il eût mieux fait, à notre avis, de traduire littéralement le volume *Aus dem Jahrhundert des grossen Krieges*. Sa méthode entraîne d'ailleurs des erreurs. Il parle p. 240 de « la conduite de Wallenstein à la bataille de Stralsund »; il devait traduire « la lutte pour Stralsund ». Son procédé sera mieux éclairé par la comparaison du texte avec la traduction. A cette même page 240 il fallait écrire : « Des gazettes et des chants funèbres qui paraissaient irrégulière-

ment, faisaient connaître les progrès des Impériaux, la ruine de Mansfeld. Entre temps d'horribles ordonnances de l'empereur qui maintenant chassait les évangéliques de ses possessions désormais assurées ou les ramenait par la violence à son église, provoquèrent des lettres inutiles de l'électeur de Saxe à Ferdinand; finalement l'électeur fit imprimer contre les attaques croissantes des théologiens catholiques une défense de la confession d'Augsbourg. » Voici la version d'Aimé Mercier (qui n'a pas compris le mot *entsetzten*) : « Quelques gazettes paraissent d'une façon très irrégulière, signalent les progrès des Impériaux, les défaites successives de Mansfeld, les conversions *manu militari* et reproduisent la correspondance de l'électeur de Saxe, poltron et terrorisé; celui-ci riposte aux attaques des libelles catholiques par la réfutation des dogmes romains. » Quelques pages plus loin, Aimé Mercier donne la conversation de Gustave-Adolphe et de Wilmerstorff (et non Wilmenstorff) sans la paraphraser (à noter en passant, p. 245 *forts* au lieu de « ports et *debitur* » pour « dabitur »; cf. p. 172, *Daniel* pour David), mais il omet tout le paragraphe où le roi cite le livre de Ruth. Plus loin encore, dans le passage du *Brutus allemand*, Aimé Mercier traduit Benno par Benoît, et il ne comprend pas l'expression *durch dieFinger sehen* (p. 253) : au lieu de « ont fermé les yeux sur bien des choses », il dit « ce qui vous coulait entre les doigts ». Mais en somme, les contre-sens sont rares; tel quel, l'ouvrage a coûté de la peine à l'auteur et, arrangé, ordonné comme il est, il offre une lecture agréable et instructive. — A. C.

— On ne reprochera pas aux jeunes professeurs d'Italie d'aller chercher leurs sujets d'étude dans un passé trop lointain; M. Diego Germano, professeur à Modica, s'est attaché à analyser *Il sentimento d'amore nelle liriche di Paolo Bourget* (Caltanissetta, 1901, 64 pages) : en sept courts chapitres il analyse le poème d'*Edel*, et rapproche de la jeune norvégienne quelques autres héroïnes de Bourget. L'analyse est mêlée de considérations assez abondantes, d'un caractère moral et psychologique; nulle part l'appréciation littéraire proprement dite ne vient tempérer par quelques remarques précises ce commentaire inutile. Ce n'est pas que M. D. G. ne fasse preuve de goût et de sentiment; mais à quoi bon faire part au public de ces réflexions toutes subjectives sur une œuvre en somme secondaire ? Par un procédé assez curieux, M. G. cite constamment à côté des vers du poète français maints passages d'autres poètes, particulièrement italiens, Leopardi, Stecchetti, Carducci, Graf, Fogazzaro, Rapisardi, d'Annunzio, Cesareo, etc... Mais quelle est la portée de ces rapprochements ? M. G. veut-il montrer qu'il y a eu entre ces poètes échange d'idées et emprunts, ou simplement établir qu'un même état d'esprit se révèle dans la production poétique contemporaine en Italie et en France? Il ne nous le dit pas, et nous en sommes réduits à considérer ce luxe de citations comme le simple amusement d'un esprit cultivé. — H. H.

— La troisième série des études de M. Loforte-Randi (*Nelle letterature straniere* Palermo, Reber, 1901 ; in-12; 344 pages) sur divers auteurs étrangers à l'Italie, porte comme sous-titre « Humoristes », et nous entretient de Rabelais et Folengo, de Stern, de X. de Maistre et de Töpffer. Ne cherchons pas querelle à l'auteur pour ses classifications : on ne voit pas très bien pourquoi il a exclu Cervantès du groupe des « humoristes », pour le ranger parmi les « rêveurs » (2e série); mais cela n'a qu'une importance secondaire. Il ne s'agit en réalité que de chapitres détachés : le fil qui les unit est tout à fait insignifiant. Ces études sont d'agréables causeries où s'épanchent les impressions d'un homme de goût, fort épris de lecture, et qui

pense. Comme toutes les causeries, elles ont un tour aisé qui plaît en retenant l'attention sans la fatiguer; mais aussi elles effleurent les sujets, et semblent se faire une loi de ne rien approfondir. Avec ce caractère superficiel il faut relever, dans les improvisations de M. L.-R., un certain goût pour la digression et une tendance marquée à l'exagération dans les jugements; l'auteur dont il parle actuellement est toujours le plus grand écrivain du monde : le *Baldus* de Folengo est « de beaucoup supérieur au *Roland furieux* de l'Arioste » (p. 73); Rabelais est « incontestablement le plus grand génie de la France, comme Dante pour l'Italie » (p. 81); le *Voyage autour de ma chambre* et l'*Expédition nocturne* qui lui fait suite, peuvent prendre place « parmi les œuvres les plus profondes qu'aient produites la pensée humaine » (p. 257). Ces boutades paradoxales plaisent dans la conversation; on attend d'un critique des jugements plus pondérés. De même on excuse quelques lapsus dans une discussion animée; mais le livre n'admet pas certaines méprises comme celles qui fait ici de Michel Servet une victime de l'intolérance papale ni plus ni moins que Savonarole et Etienne Dolet (p. 18, 20)! En somme les qualités estimables de M. L.-R. sont gâtées par trop de facilité et par un penchant marqué à la rhétorique, qu'il faudrait surveiller; en outre, quand il parle de la Renaissance, son information est notoirement insuffisante. — H. H.

— Les *Documents, Mémoires et vœux* issus du Congrès international d'histoire de la musique (juillet 1900) ont été publiés par les soins de M. Jules Combarieu (Solesmes, 1901, gr. in-8 de 318 p.). La matière fort diverse de cet important recueil est répartie entre les cinq divisions suivantes : *Musique grecque*; *Musique byzantine*; *Musique du moyen âge*, religieuse et profane; *Musique moderne; Varia*, que suivent encore, entre autres pièces, les vœux du Congrès. Esthétique, histoire et théorie des choses musicales, procédés de notation et méthodes d'enseignement ont eu leur place dans ces assises de la musique, qui ont entendu des communications de MM. Saint-Saëns, Th. Reinach, Tiersot, R. P. Thiebaut, Dauriac et Combarieu, et d'autres musicologues français et étrangers. — F. B.

— Le onzième volume de la *Minerva* ou annuaire du monde savant (*Jahrbuch der gelehrten Welt*) publié par M. Trübner, l'éditeur strasbourgeois, vient de paraître. Il est encore augmenté de trois feuilles. On y trouve, entre autres nouveautés, des renseignements complets sur les écoles supérieures de la Russie, sur l'université toute récente de Birmingham et sur l'université réorganisée de Londres avec ses vingt-quatre écoles spéciales. Le volume est précédé d'un portrait du professeur de Stockholm, M. Oscar Montelius. Nous n'y avons relevé que peu d'erreurs: p. 728 *Larcher* figure deux fois au lieu d'une; p. 742 *d'Audriffet*. — C.

—Une nouvelle revue espagnole, *Razón y fe, revista mensual redactada por Padres de la Compañia de Jesus*, a été créée en septembre 1901, par la Compagnie de Jésus dans le dessein de faire contre-poids aux publications étrangères ou hostiles à toute préoccupation religieuse et qu'elle considère par conséquent comme s'inspirant d'un matérialisme dangereux. Les deux premiers fascicules contiennent des articles très variés : philosophie, éducation, science sociale, médecine, apologétique, littérature, archéologie, etc. Parmi les rédacteurs nous remarquons un des membres les plus actifs et les plus érudits de l'Académie royale d'histoire de Madrid, le P. F. Fita. — L.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 9 décembre — 1901

A. FOUCHER. — **Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde d'après des documents nouveaux.** (Ouvrage accompagné de dix planches et de trente illustrations d'après les photographies de l'auteur). Paris, Leroux. 1900. Forme le XIIIe volume de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences religieuses).

Le bouddhisme indien, créateur fécond de légendes et de divinités, a légué aux archéologues une masse embarrassante de monuments, d'images, de figures que sa littérature mutilée ne permet plus d'interpréter ; la tradition orale, si précieuse à consulter, s'est éteinte depuis des siècles avec les derniers adorateurs hindous des Bouddhas. Il a fallu pour introduire un peu d'ordre dans ce chaos, recourir à des comparaisons hasardeuses avec les panthéons du Thibet, de la Chine, de la Mongolie, du Japon; mais chacun de ces peuples convertis à la foi bouddhique avait transformé, pour les adapter à son génie et à ses traditions, les créations de la foi et de l'imagination indiennes. Il est difficile, et parfois il peut être dangereux de conclure, dans ces conditions, d'un rapprochement à une identité. M. Foucher inaugure une nouvelle méthode, plus solide et plus sûre. Il a découvert dans les collections de manuscrits de Cambridge et de Calcutta deux manuscrits d'origine népalaise, datés avec précision, ornés de nombreuses miniatures exécutées avec soin (quatre-vingt-cinq dans l'un, trente-sept dans l'autre) ; l'un et l'autre reproduisent le texte sacré par excellence du bouddhisme népalais, la rédaction en huit mille lignes de la Prajñâ-pâramitâ ; vingt-trois des illustrations sont communes aux deux manuscrits, sans être empruntées de l'un à l'autre. La plupart des miniatures sont, dans chacun des deux manuscrits, accompagnées de légendes explicatives, contemporaines de la peinture même ; et grâce à cette précaution singulière des scribes, les images banales de tem-

ples et de divinités qui décorent le texte prennent une haute valeur ; temples et divinités ne sont pas des dessins de convention ou de fantaisie ; ils reproduisent plusieurs des sanctuaires et des idoles en vogue au VIII[e] siècle, soit dans l'Inde, soit aussi dans le reste du monde bouddhique de la Chine à l'île de Java. La littérature de l'Inde nous apprend si peu des réalités palpables que cette humble série de cent sept légendes enrichit tout à coup d'un appoint précieux autant qu'inespéré l'histoire, la géographie et l'iconographie. M. F. en a dégagé et classé les données avec une patience, une sagacité et une élégance impeccables. Le spécialiste seul peut apprécier les trésors d'érudition qui se dissimulent modestement dans ce volume ; M. F. a visité minutieusement et connaît à fond les musées et les monuments de l'art bouddhique dans l'Inde ; mais loin d'en faire un étalage fatigant, il se contente à chaque occasion d'un rappel discret et net à la fois, qui suffit pour élucider le problème posé. Tour à tour, il étudie les édifices sacrés, les Bouddhas, les Bodhisattvas, les divinités féminines représentés dans les miniatures, et chacune de ces monographies substantielles aboutit à des conclusions précises et définitives. M. F. s'est classé du premier coup au premier rang des archéologues du bouddhisme ; l'art bouddhique de l'Inde a désormais son historien.

Sylvain Lévi.

Sadajiro Sugiura. **Hindu logic** as preserved in China and Japan ; edited by Edgar A. Singer, Instructor in Philosophy in the University. Philadelphia 1900. (Publications of the University of Pennsylvania. Series in Philosophy).

L'ouvrage de M. Sugiura est un heureux symptôme ; il marque l'orientation dominante des études japonaises à l'heure présente et la valeur du concours qu'elles apportent à nos recherches scientifiques. M. S., comme tant de ses compatriotes, est allé aux États-Unis gagner un diplôme de doctorat ; comme la plupart de ses compatriotes, il s'est voué avec passion à la philosophie ; il a donc présenté comme thèse à l'Université de Pensylvanie un mémoire sur la Logique Hindoue, telle qu'elle s'est transmise en Chine et au Japon. Le mémoire a paru assez intéressant pour mériter d'entrer dans la Collection de l'Université ; l'auteur était déjà retourné dans sa patrie. M. Singer, répétiteur de philosophie à l'Université, s'est chargé de mettre ce travail au point et d'en surveiller l'impression. Si les philosophes ont accueilli cette monographie avec faveur, les indianistes en seront aussi satisfaits. Elle enrichit d'un chapitre important l'histoire, trop négligée, du système Nyâya, et du même coup elle rétablit à son rang un des maîtres de la pensée hindoue contre qui toutes les mauvaises chances semblaient s'être acharnées depuis des siècles. Dignâga, le réformateur et le rénovateur de la logique hindoue, du Nyâya, était un docteur du

bouddhisme; les brahmanes, qui ont profité des progrès introduits par Dignâga dans l'art de raisonner, ne lui ont pas pardonné ses croyances hérétiques; ils ont laissé ses œuvres se perdre. Aucune ne s'est encore retrouvée dans les collections des manuscrits de l'Inde. Et pour comble d'infortune, le traducteur du pèlerin chinois Hiouen-Tsang, Stanislas Julien, malgré la sûreté de sa méthode et ses dons de divination, n'a pas su reconnaître sous la graphie chinoise Tchen-na le nom du célèbre logicien : il lui a substitué un *idolum libri*, Jina, qui a pris rang depuis dans la liste des grands hommes du bouddhisme indien. Il n'est pas jusqu'à M. Nanjio, l'auteur de l'excellent Catalogue du Tripi*t*aka chinois, qui n'ait fait tort à Dignâga, en attribuant ses ouvrages au patriarche Nâgârjuna. Et cependant, la tradition japonaise est nette et précise, comme j'ai pu m'en assurer; elle distingue fort bien Dignâga (en chinois Ta-yu-loung) et Nâgârjuna (Ta-yu-loung-chou), et reconnaît exactement le nom de Dignâga sous la transcription abrégée Tchen-na [1].

Dignâga était un auteur fécond ; le canon tibétain conserve, dans le Tandjour, un grand nombre de ses œuvres, qui servent encore à l'étude de la logique chez les Lamas. Le Tripi*t*aka chinois a préservé deux de ses œuvres (l'une en deux versions différentes); mais une seule traite de la Logique. Autour de ce texte, tenu pour fondamental (Nyâya-dvâra-târaka-çâstra), s'est développée, selon l'usage oriental, une énorme littérature de commentaires et de gloses qui n'est pas encore épuisée : les dix pages de bibliographie sino-japonaise qui terminent le mémoire de M. S. sont là pour l'attester. La logique de Dignâga ne suppose aucune théorie particulière de la connaissance ; elle vise un objet tout pratique. Elle prétend enseigner l'art de raisonner juste et de déceler les raisonnements faux à l'usage des disputants, et en particulier des controversistes religieux. Dignâga réduit le syllogisme de ses prédécesseurs de cinq termes à trois en l'allégeant de l'exemple et de la répétition ; en outre, il définit la valeur et la fonction de chacun des trois termes, et les relations qui s'établissent entre eux. Les théories de Dignâga ont été développées et éclaircies par deux logiciens de talent : l'un, Hindou, disciple de Dignâga, nommé Çankarasvâmin ; son ouvrage n'existe plus que dans la traduction chinoise de Hiouen-tsang; l'autre, Chinois, disciple de Hiouen-tsang, nommé Koei-Ki ; son ouvrage, le grand Commentaire, a été exclu du canon bouddhique à cause de son orthodoxie suspecte. (J'ai pu m'en procurer un exemplaire au Japon.)

L'exposé de M. S. est clair, précis, exact dans l'ensemble; la théorie de Dignâga est accompagnée d'une critique sagace et pénétrante où M. S. se montre familier avec les doctrines de l'Occident, tant clas-

---

1. Pour *tchen* = sanscrit *din*, cf. Siu-tchen-na = s. Sudinna, et tchen-na-lo = dinnâra, dînâra (denarius) (Caract. 1887-1888 de Julien, Méthode).

sique que contemporain. L'indianiste peut y relever des erreurs historiques (p. ex. Maitreya pris pour le maître d'Asanga), des transcriptions défectueuses (p. ex. Vasu*bh*andu) ou négligées (Ashibika représente Ajîvika; Nikendabtra, Nirgranthaputra; Makeda, Magadha); le sinologue regrettera l'absence des caractères chinois sans lesquels il est impossible de se débrouiller dans la désolante homophonie des prononciations sino-japonaises. (Le nom de Hiouen-tsang, plusieurs fois écrit Hiuent-sang, donne à craindre d'autres erreurs fâcheuses.) Il n'en reste pas moins que, grâce à un savant japonais, des matériaux restés inaccessibles jusqu'ici viennent enrichir l'indianisme et l'histoire de la philosophie. La belle activité qui règne dans les écoles japonaises semble présager une autre Renaissance où les civilisations traditionnelles de l'Extrême-Orient viendront se combiner dans une heureuse union avec les traditions et les créations de l'Occident; c'est une humanité élargie qui s'annonce pour succéder à nos « humanités » vieillies.

Sylvain Lévi.

L. Stein, **An der Wende des Jahrhunderts, Versuch einer Kulturphilosophie,** 1 vol. in-8, vii-415 p., Fribourg en Brisgau, Mohr (P. Giebeck, 1900.

La plupart des vingt essais contenus dans ce volume ont paru précédemment sous forme de brochures ou d'articles. On saura gré à M. Stein de les avoir réunis, car, sans former un tout parfaitement continu, ils contribuent clairement à illustrer une même pensée qu'on peut résumer sous le nom d'*optimisme social*. D'une façon générale, M. S. cherche à concilier Spencer et Kant; il admet que la formation des fonctions psychologiques s'explique par l'évolution biologique, mais ces fonctions, empiriquement développées, constituent des catégories au moyen desquelles l'esprit interprète l'expérience. Ainsi la connaissance des choses n'est pas un absolu, mais un *devenir* qui tend vers un intellectualisme de plus en plus parfait. C'est donc à l'histoire de nous instruire du sens du passé et de l'orientation de l'avenir. De là le premier chapitre qui sert d'introduction au livre: *Au seuil du siècle*.

Voici. avec quelques indications, le titre des suivants:

2. *Un jubilé de 2500 ans*. C'est celui de la philosophie, depuis Thalès de Milet. Il prouve que cette discipline est éternelle, car elle est une réflexion sur le vrai, et toute époque affirme une vérité qui lui est propre. — 3. *Le principe de l'évolution dans l'histoire de l'esprit*. C'est un principe de finalité immanente dont le savant doit rechercher la trace dans le détail de l'histoire. — 4, 5, 6, 7. *La première apparition de la philosophie grecque chez les Arabes; La continuité de la philosophie grecque chez les penseurs arabes; Exemple typique*

de la continuité logique dans l'histoire de l'esprit. Ces trois chapitres sont comme l'application du précédent et montrent que l'évolution *logique* des conceptions philosophiques n'est pas moins réelle que l'évolution historique. Ainsi les stoïciens, l'Arabe Al Aschari, Richard de Saint-Victor et Malebranche, qui s'ignoraient les uns les autres, sont arrivés de principes communs à l'occasionalisme. — 7. *Méthodologie de la Biographie.* — 8 et 9, deux chapitres sur *Nietzsche* que M. Stein déloge avec raison du nombre des philosophes. — 10. *La nature et l'objet de la sociologie.* Cette science, si vivante aujourd'hui, est intermédiaire entre l'*histoire*, dont l'objet est *individuel*, et la *science* qui détermine des *lois*. Elle aboutit à des approximations empiriques. La méthode propre est celle de l'histoire comparée. — 11. *Le problème philosophique de la société humaine.* Théorie du Progrès social : ce progrès est en « spirale », comme le disait déjà Leibniz, c'est-à-dire qu'il est une ascension réelle malgré le retour périodique de certaines formes semblables, dont les extrêmes sont l'anarchie et le despotisme. — 12. *Le but et l'organisation de la vie.* C'est le bonheur, par l'affirmation de la vie, et surtout de la vie intellectuelle. — 13. *L'éthique darwiniste et socialiste.* — 14. *Loi de la nature et loi morale.* Ces deux lois ne sont pas, comme le croyait Kant, sur le même plan. La seconde s'est façonnée sur la première. Le devoir n'est pas un absolu métaphysique, mais un terme que se propose la volonté éclairée par la connaissance du devenir social. — 15. *La pédagogie expérimentale*, celle de l'avenir, croit M. Stein, car la pédagogie actuelle s'enlève en des discussions abstraites d'opinions. — 16. *L'Anarchie intellectuelle,* celle qui dénote l'état de la littérature envahie par le nietzschéisme, et que l'étude de la logique pourra seule corriger. — 17. *L'anarchie sentimentale* (l'un des meilleurs chapitres du livre). Il s'agit de cette invasion du sentiment dans tous les domaines, politique, art, religion, science même (spiritisme, mysticisme biologique, homéopathie etc.) — 18. *L'optimisme religieux*, excellente étude du contraste du bouddhisme qui nie la vie, et du mosaïsme qui l'exalte et croit en l'avenir ; d'où influence de ce dernier sur la pensée européenne. — 19. *La philosophie de la paix.* La guerre n'est qu'un fait historique, et non une nécessité psychologique comme la lutte. Elle n'est pas nécessaire à l'éducation des esprits (Hollande, Belgique). Un arbitrage qui diminuerait un pays vaut moralement mieux que la guerre. Le désarmement graduel est économiquement possible. — 20. *La mission politique et sociale du vingtième siècle.* C'est, au point de vue *politique*, de faire triompher la civilisation occidentale par l'action prépondérante de la race germanique ; et c'est, au point de vue *social*, de réaliser la paix économique, par une solution moyenne entre le marxisme et l'individualisme, qu'on peut formuler ainsi : socialisme des institutions, individualisme des personnes.

Il est difficile de critiquer des théories aussi diverses. Cette analyse

suffira, nous l'espérons, à faire sentir l'intérêt d'un livre bourré d'idées, inspiré par un noble souci de progrès social, et écrit dans une langue claire et élégante, qui, parfois, ne manque pas de force.

Th. Ruyssen.

Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus Von Alfred Schöne, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1900. xiii-280 pp. in-8. Prix : 8 Mk.

On sait que saint Jérôme a traduit et continué le deuxième livre de la Chronique d'Eusèbe, les κανόνες ou tableaux chronologiques. En 1866, dans le deuxième volume de son édition de cette Chronique, M. Schöne avait publié la traduction de saint Jérôme. Il nous donne aujourd'hui comme les prolégomènes d'une nouvelle édition. Depuis 1866, la critique du texte a acquis un nouveau et important témoin dans l'Oxoniensis, le plus ancien des mss. connus (vi^e siècle). D'autre part, M. S. a fait exécuter des copies fac-similés des cinq principaux mss. Aussi consacre-t-il une grande partie de son étude à la description de ces mss, à la détermination de leurs rapports, aux leçons caractéristiques. 139 pages de ce mémoire sont attribuées à la discussion de passages particuliers de la Chronique.

Mais en dehors de ce gain pour le texte de l'ouvrage, le livre de M. S. a un autre intérêt. D'abord, il devra être lu par tous ceux qu'intéressent l'histoire du livre dans l'antiquité. La Chronique a une forme particulière que M. S. a caractérisée dans le détail. Il croit qu'elle a été rédigée sur un ms. en forme de livre, et non sur des rouleaux, sur parchemin et non sur papyrus. Il décrit la disposition en colonnes, l'emploi des encres rouge et noire, la distribution du texte sur une page ou sur deux pages en regard, la répartition des règnes et la succession des chiffres, la division en pages; celle-ci coïncide dans six mss [1]. Il pense que Jérôme a dicté, conclusion importante pour la critique du texte comme pour l'histoire générale du livre antique : car aucun genre littéraire ne se prêtait moins à ce procédé de rédaction.

Une autre série de thèses, affirmées par M. Schöne, sont relatives à la biographie de saint Jérôme. Il place sa naissance vers 346 ou 347. Je ne reviendrai pas sur la discussion du texte de la chronique de Prosper [2]. Voici les autres conclusions chronologiques de M. S.

---

1. Je ne sais s'il faut en conclure quoi que ce soit. Les copistes pouvaient y être invités par la difficulté matérielle que présentait la reproduction de l'ouvrage. Voir une coïncidence semblable pour Plaute, mais seulement entre deux mss., Chatelain, *Paléographie*, pl. IV.

2. Voir *Revue*, 1901, II, 411.

Jérôme étudie sous Donat en 353-354; il a 16 ou 17 ans lors de la mort de Julien (363); le tremblement de terre, survenu en Orient et dont parle Jérôme, est de 365; Jérôme est en Orient de 374 à 379, à Constantinople de 379 à 382; il vient à Rome au commencement de 382.

La Chronique de Jérôme a été commencée vers la fin de 381. M. S. admet qu'il a existé deux éditions de celle d'Eusèbe, l'une traduite par le rédacteur arménien et l'autre par Jérôme. Jérôme lui-même ne s'est pas tenu à sa première version. Sur plus d'un point, il a changé, et sur quelques-uns pour servir ses rancunes et ses passions du moment. M. S. n'a donc pas du caractère de Jérôme une meilleure idée que M. Grützmacher.

Nous devons remercier M. S. de nous avoir donné les résultats de longues années de travail. Son livre a, de plus, une clarté et une distribution méthodique qui font oublier au lecteur la complexité et l'enchevêtrement de tant de détails. M. Schoene se joue de ces difficultés et sa maîtrise est un profit de plus pour le profane qu'il veut bien guider.

Paul Lejay.

Emile Gebhart. — **Conteurs florentins du moyen-âge.** Paris, Hachette, 1901; in-16, 289 pages.

L'auteur de ce volume est lui-même un charmant conteur; depuis longtemps la poésie des légendes médiévales, mystiques ou populaires, profondes ou naïves, a exercé sur son esprit délicat une puissante séduction; enfin, peu de voyageurs ont saisi plus finement que lui le caractère propre de la civilisation florentine. Dans ces conditions, on devine aisément ce que peuvent être les pages qu'il consacre aux Conteurs florentins du Moyen Age; c'est un véritable régal de fins lettrés. M. Gebhart fait revivre devant nous, en poète autant qu'en historien, la société italienne et plus particulièrement florentine du XIIIe et du XIVe siècle, telle qu'elle se reflète dans le *Novellino* et dans le *Décaméron;* en outre, il a donné tout leur relief aux physionomies secondaires, mais bien caractéristiques encore, de Francesco da Barberino et de Franco Sacchetti.

Ce sont là, en effet, les quatre œuvres sur lesquelles le nouveau livre fixe l'attention du lecteur; ou, pour mieux dire, Boccace y occupe la plus large place, discrètement encadré entre les « Primitifs » — le compilateur anonyme du *Novellino* et Francesco da Barberino — et son plus illustre successeur, Sacchetti. Le choix de ces auteurs est par lui-même fort intéressant, car s'il répond bien aux exigences du sujet, il laisse apercevoir certaines prédilections toutes personnelles de M. G.; il est clair, par exemple, que la présence de Francesco da Barberino dans une galerie des principaux conteurs du XIVe siècle n'est

pas obligatoire. D'autre part, personne ne voudra reprocher à M. G., du moment qu'il s'adresse au grand public, de ne pas s'être arrêté sur les *Conti di antichi Cavalieri*, sur les rédactions italiennes du *Roman des Sept Sages*, sur les divers recueils de *Fiori*, ou sur le fastidieux *Pecorone*, pour ne rien dire du grossier Sercambi, qui d'ailleurs n'était pas florentin mais lucquois. Il est donc évident que le présent volume ne prétend pas donner une idée complète de l'activité des écrivains toscans du XIVe siècle dans le domaine de la nouvelle; l'auteur s'en est tenu aux représentants les plus qualifiés du genre.

Ceux-ci caractérisent à la perfection les deux courants qui se manifestaient alors dans les rangs de la bourgeoisie florentine, et classaient les esprits en deux séries bien distinctes. Les uns, tournés vers l'avenir, étaient les initiateurs et les précurseurs de la Renaissance; les autres restaient plus fidèlement attachés au passé, aux traditions d'une caste et d'un parti : c'étaient les conservateurs. « Le scribe anonyme des *Cent Nouvelles Antiques* tendait de loin la main à Boccace», dit M. G. (p. 64), et l'on ne saurait mieux dire. Par la variété des récits, par la curiosité d'esprit que révèle la multiplicité des sources auxquelles il a fait des emprunts, par la hardiesse dont témoignent les tendances morales et religieuses de certaines nouvelles, le compilateur du *Novellino* a certainement frayé la voie au *Décaméron;* c'est surtout par l'art consommé qu'y a déployé Boccace, que la supériorité de cette dernière œuvre apparaît écrasante; mais l'orientation des idées est la même. Francesco da Barberino et Franco Sacchetti au contraire, moins éloignés l'un de l'autre par les qualités purement artistiques, sont essentiellement des bourgeois, des guelfes, dévots quoique implacables aux gens d'église, moralisants, réalistes; ils font entendre de perpétuelles lamentations sur la perversité de leur temps, et leur horizon, surtout du côté de l'avenir, est singulièrement borné. Ce contraste entre deux familles de conteurs, M. G. le fait très vivement sentir; mais peut-être l'ordre chronologique auquel il s'est tenu dans la succession des chapitres, ne lui donne-t-il pas toute sa valeur.

La physionomie propre de chaque conteur est décrite tour à tour avec une sobriété expressive. C'est naturellement celle de l'inconnu auquel nous devons la rédaction du *Novellino* qui demeure la plus imprécise; malgré tous les efforts des plus ingénieux critiques, il est à peu près impossible d'expliquer certains disparates déconcertants que présente son œuvre : tel de ses contes paraît avoir été écrit par un bourgeois de la guelfe Florence, alors que tel autre remonte manifestement à une source gibeline; en sorte que l'on doit, semble-t-il, être nécessairement amené à choisir entre deux hypothèses : ou bien le recueil que nous possédons est le résultat de la collaboration de deux compilateurs au moins, ou bien le compilateur unique n'a fait que transcrire machinalement des contes qu'il prenait de toutes mains,

sans y mettre le moins du monde le sceau de sa personnalité. Cette dernière hypothèse est sans doute la plus vraisemblable; on avouera qu'elle méritait d'être prise en considération, car elle diminue singulièrement la valeur représentative du *Novellino*. Les autres écrivains dont s'occupe M. G. sortent du brouillard où se cache l'insaisissable physionomie du vieux conteur : leurs traits sont nettement accusés; nous connaissons assez bien les principaux événements de leur vie [1], et surtout leur œuvre est le miroir fidèle de leur pensée et de leur caractère, pour qui sait y lire. C'est là que triomphe M. G. : il classe et résume d'une plume alerte et spirituelle leurs nouvelles les meilleures et les plus expressives; il a pris à les lire, et à les raconter à son tour, un plaisir qu'il nous fait partager sans effort. Les brèves mais substantielles considérations générales dont il les accompagne jettent parfois un jour inattendu sur la portée de tel ou tel récit qui, par lui-même et pour un lecteur non prévenu, pourrait paraître insignifiant. Il y a dans les divers chapitres du livre des pages véritablement heureuses, autant par la justesse de l'idée qu'elles développent que par la clarté, l'aisance et l'agrément du style; on peut citer, presque au hasard, le portrait du florentin (p. 118-120), le tableau de la situation religieuse de l'Italie au début du XIVe siècle (p. 145-150),

1. Bien qu'elle se dissimule jalousement, l'information de M. G., fondée sur les plus récents travaux, est digne des qualités d'ordre littéraire qui lui appartiennent en propre; çà et là, mais trop discrètement, apparaît l'opinion personnelle de l'auteur sur l'interprétation des faits les plus discutés par la critique. A cet égard, il faut accueillir avec reconnaissance les réserves expresses qu'en une courte note (p. 67), M. G. formule sur l'identification, trop facilement acceptée, de la Laure de Pétrarque avec une demoiselle de Noves ou une dame de Sade. — En ce qui concerne Boccace, je me permettrai de relever un ou deux points sur lesquels il n'était pas nécessaire de laisser planer une ombre d'incertitude : que la mère du conteur ait été parisienne, on ne saurait plus guère le mettre en doute après les pénétrantes études de M. Crescini; si cependant, par un louable scrupule, on ne veut énoncer ce fait que comme une simple présomption, il faut reconnaître que personne n'a jamais fait valoir à l'encontre aucun argument ayant quelque consistance. Fallait-il soulever à nouveau la question de savoir si Boccace reçut « un jour quelque degré de cléricature » ? La critique moderne n'a jamais réussi à découvrir la moindre confirmation d'un bruit mis en circulation seulement au XVIIe siècle par un auteur, peu digne de foi. En 1348, lors de la célèbre peste, Boccace était absent de Florence, comme il nous l'apprend lui-même en un passage de son commentaire sur Dante; le fait n'est pas sans importance, car il permet de reconnaître dans le fameux prologue au *Décaméron*, plus de rhétorique et moins d'observation personnelle qu'il ne paraît au premier abord; il est vrai que Boccace put observer ailleurs les phénomènes qu'il a placés à Florence. — En un autre passage (p. 186), M. G. dit que Boccace trouvait dans ses souvenirs « la trace encore vive d'une passion dont l'héroïne avait souffert affreusement »; cette expression accorde à la *Fiammetta* une signification biographique trop directe; en réalité le conteur a interverti les rôles : le volage Panfilo du roman correspond à l'inconstante Maria d'Aquino, et les cris de passion de l'infortunée Fiammetta sont l'écho des blessures que Boccace avait reçues lui-même.

presque tout ce qui concerne Sacchetti, et bien d'autres passages que je dois laisser à chaque lecteur le plaisir de découvrir.

Henri Hauvette.

Auguste Hamon. — **Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet, 1476-1557 ?** [Thèse de doctorat]. — Paris, Oudin, 1901, un vol. in-8° de xxi - 430 pp.

C'est un gros livre que M. Hamon consacre au grand rhétoriqueur Jean Bouchet de Poitiers, et l'on se demande en l'ouvrant si le médiocre auteur du *Temple de bonne renommée* et du *Labyrinthe de fortune* était bien digne d'une étude si volumineuse. M. H. a prévu l'objection, et dès l'entrée il nous déclare qu'indépendamment de la curiosité qui s'attache à l'honnête et candide figure du poète procureur, le sujet présente à ses yeux « un intérêt plus large et qui dépasse Jean Bouchet ». Il est temps, nous dit-il en substance, de jeter un peu de lumière sur l'école injustement méconnue des *grands rhétoriqueurs* et de montrer en eux les précurseurs immédiats et directs de la Pléiade. Ce point de vue n'est pas seulement légitime : c'est, à mon sens, le véritable. Nous verrons tout à l'heure si M. H. a bien su s'y tenir et s'il nous a donné tout ce qu'il promettait.

Certes, je ne veux pas déprécier l'ouvrage de M. H. Je sais trop ce que coûtent et de temps et de peine les diligentes recherches auxquelles il a dû se livrer, et je reconnais tout ce qu'il y a de conscience et de réel savoir dans cet ample travail, fruit des veilles de près de dix années. D'ailleurs, sur plus d'un point, M. H. a fait œuvre solide en apportant de précieuses informations. Si le portrait qu'il a tracé de Jean Bouchet manque un peu de relief, par suite de cette diffusion qui est, je crois, le défaut capital de tout son livre, il n'en est pas moins vrai qu'il nous a fait connaître à fond la vie publique et privée de son héros. Il nous a décrit non sans agrément (pp. 34-36) le Poitiers du xvie siècle, cette ville étrange et pittoresque, alors des plus vivantes, et qui, non moins que Lyon ou Toulouse, comptait dans le royaume comme un grand centre littéraire. Dans ce très curieux milieu provincial, il a replacé Jean Bouchet : il nous l'a montré tour à tour procureur de la sénéchaussée et procureur particulier des La Trémoille, partageant ses journées entre la chicane et la poésie, — puis, aux heures de loisir, commensal du prieur de Ligugé, Geoffroy d'Estissac, le célèbre évêque de Maillezais, et du « noble » Antoine Ardillon, abbé de Fontaine-le-Comte, grands personnages amis des lettres, chez lesquels Jean Bouchet rencontre Rabelais et d'autres beaux esprits. C'est un très bon chapitre, que celui consacré par M. H. aux amitiés littéraires du rimeur poitevin (pp. 71-106). Meilleur encore peut-être, celui qui traite de « l'ordonnateur de mystères » (pp. 107-131). Nous faisons aussi connaissance avec Bouchet intime : nous

le suivons à son foyer, époux dévoué, père laborieux d'une famille de huit enfants, aussi bon chrétien que bourgeois paisible (pp. 132-167). — La deuxième partie de l'ouvrage, relative à l'écrivain, ne vaut pas, selon moi, la première. Pourtant, M. H. a fait une bonne étude des *Annales d'Aquitaine*, l'œuvre aujourd'hui la plus connue de Jean Bouchet et son principal livre en prose (pp. 184-207). Il nous a montré qu'on pouvait, en s'appuyant sur les données de son auteur, reconstituer un assez joli tableau de la société dans la première moitié du XVIe siècle (pp. 256 sqq.), et dans des pages qui sont parmi les plus piquantes du volume, il nous a résumé les idées de l'honnête procureur sur les femmes et l'éducation qui leur convient (pp. 295 sqq.). — J'ajoute que M. H. nous apporte, sur certains points de détail, d'intéressantes contributions : c'est ainsi qu'il confirme par un texte de Jean Bouchet (p. 100, n. 2) la découverte de M. Ernest Langlois touchant la date exacte de la mort de Jean Lemaire de Belges, qu'on plaçait arbitrairement en 1548, et qui est de 1524. C'est ainsi encore qu'une citation du même Bouchet (p. 28, n. 1), empruntée aux *Regnars traversant les perilleuses voyes* (vers 1502), nous fournit un nouvel exemple du verbe *pindariser*, attribué si longtemps, et d'ailleurs si faussement, à l'invention de la Pléiade [1].

Ces mérites reconnus au livre de M. H., il me sera permis, je pense, de faire certaines réserves et de formuler certaines critiques.

Mes réserves porteront sur quelques assertions qui me semblent hasardeuses, en tout cas insuffisamment démontrées. M. H. est-il bien sûr qu'on jouât des « tragédies » à la cour de Charles VIII (p. 9) ? Bouchet a-t-il vraiment exposé des idées bien « originales » pour avoir retracé les vertus « qui doivent briller au front du prêtre » (p. 285) ? et, pour avoir repris (après combien d'autres !) le rêve d'une Europe pacifique et chrétienne, doit-on l'accuser un peu malignement d'avoir, dès le XVIe siècle, « prêché l'internationalisme » (p. 294) ? Est-il absolument exact qu'il n'y ait qu' « un procédé de style et pas autre chose » dans la satire souvent acerbe que fait Bouchet des mœurs contemporaines (p. 271), et juger de la sorte, n'est-ce pas gratuitement diminuer le mérite d'un écrivain qui, tout en restant parfait catholique, a su voir et noter les vices de la noblesse et du clergé de son époque ? Faut-il admettre avec M. H. que « la vraie raison de la monotonie des ouvrages de Jean Bouchet tienne encore plus à sa doctrine littéraire qu'à son manque de talent » (p. 234) ? Il me semble pourtant que Jean Lemaire de Belges, dont la doctrine est la même, n'est pas dépourvu

1. M. Delboulle (*Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, 1897, pp. 283-284) cite deux exemples de ce verbe : l'un de Jean Lemaire de Belges (1516), l'autre d'Octavien de Saint-Gelays (fin du XVe siècle). Le *Dictionnaire Général* ne donne pas d'exemple plus ancien que celui de Saint-Gelays. *Pindariser* se trouve encore dans la 18e Épître familière de Jean Bouchet (1545). Le passage est cité par M. H. (p. 298, n. 2).

de valeur. Aussi bien, M. H. se réfute lui-même en vingt endroits de son livre, forcé qu'il est de reconnaître la « platitude » et la « médiocrité » des vers qu'il nous met sous les yeux. Il est vrai qu'après ces aveux [1], on le trouvera mal venu à découvrir chez son prolixe improvisateur « une conscience de parnassien » (p. 249). Cette incertitude dans le jugement à porter sur le mérite exact de son poète, incertitude qui se trahit un peu partout et qu'on reprochera sans doute à M. H., s'explique, je le veux, par ce fait que M. H. s'est trouvé constamment tiraillé entre la tentation naturelle à tous les auteurs de thèses de glorifier un peu leur personnage, et son bon goût qui lui montrait l'irrémédiable insuffisance du sien : mais cette explication ne peut être une excuse. — Je me demande aussi pourquoi M. H. continue d'attribuer à Charles Fontaine le factum anonyme du *Quintil Horatian* (p. xv, n. 1). Je sais bien qu'en élevant cette critique, j'ai l'air de plaider *pro domo mea*, ce qui est toujours déplaisant. Toutefois, comme je ne suis pas le seul de mon avis, j'aurais voulu que M. H. nous dît les raisons qu'il avait de s'en tenir à l'opinion traditionnelle. Enfin, pour terminer avec ces minuties, je n'aime pas beaucoup, dans des ouvrages sérieux comme celui-ci, des phrases de ce genre : « En qualité de poète, il [Bouchet] devait être un peu flâneur : — *le brave homme m'en voudrait d'une pareille supposition, je la rétracte* » (p. 36). « Je vais citer ces vers, *non parce qu'ils sont bons, non pas même parce qu'ils sont clairs, mais parce que Jean Bouchet s'étant souvent plaint pendant sa vie de ceux qui mutilaient ces petites compositions, il me semble juste de lui procurer cette petite satisfaction après sa mort* » (p. 126). Citer des vers pour ne pas faire de peine à feu Bouchet ! C'est vraiment la marque d'un bon cœur !

On peut adresser à M. H. des critiques plus graves. Dans une étude qui se donne comme un essai de réhabilitation des rhétoriqueurs, ou du moins comme une tentative pour les faire un peu mieux connaître, on est surpris de ne trouver aucun exposé précis de leurs théories et de leur doctrine. Sans doute, M. H. éparpille au hasard en maint endroit de son ouvrage (pp. 12, 17, 44, 47, 51-53, 87, 89-93, 208-214, 234-251, 253, 314, etc.) les principaux éléments de cet exposé. Mais n'y avait-il pas lieu de rassembler ces traits épars, de faire de toutes ces idées une synthèse vigoureuse et puissante, de présenter dans un ordre méthodique ce qu'on peut appeler le *système* de l'école ? N'y avait-il pas lieu d'en marquer, plus nettement que ne l'a fait M. H., les origines immédiates ou lointaines et le progressif développement ? N'y avait-il pas lieu surtout d'indiquer d'une façon moins sommaire les services qu'ils ont pu rendre à la littérature comme à la langue

1. M. H. confesse ingénument (p. 214) que dans les longues journées passées en tête à tête avec Jean Bouchet à la Bibl. Nat., il a dormi sur ses monotones décasyllabes. Que ceux auxquels il n'est jamais arrivé de sommeiller sur un texte du XVIe siècle lui jettent ici la première pierre.

française ? M. H. est si bien convaincu que les rhétoriqueurs devront nous ennuyer qu'il semble avoir peur de nous parler d'eux. Il ne le fait, dirai-je, qu'à son corps défendant. Plus d'une fois, il recule devant sa tâche : il juge « inutile » d'insister sur leurs jeux d'esprit (p. 53); il pense qu'il serait « monotone et fastidieux » d'étudier en détail toutes les sortes de rimes écloses de leur cerveau (p. 234) : « c'est là travail de marqueterie et non plus de littérature » (p. 235) ; ailleurs encore, il nous renvoie aux patients opuscules de MM. Langlois et Pellissier, ne voulant pas s'appesantir « sur des bizarreries dont il est difficile de voir l'intérêt » (p. 314). Mais alors, que signifiaient ces mots de la préface : « Personne n'a cru bon d'appliquer à ces inconnus quelques années de labeur » ; et quelle est donc la raison d'être du nouveau livre ? — J'estime pour ma part qu'il y avait tout intérêt à nous faire connaître, autrement qu'en citant leurs noms, Chastellain, Molinet, Meschinot et Crétin, et qu'on pouvait établir entre l'œuvre de Bouchet et celle des rhétoriqueurs, ses contemporains ou ses devanciers, de suggestifs rapprochements. M. H. en a fait quelques-uns entre Bouchet et Jean Lemaire : mais ne serait-ce pas qu'ici la voie était déjà frayée par M. Francisque Thibaut ? On le voit : ce que je reproche à M. H., c'est de s'être trop confiné dans l'étude exclusive du rimeur poitevin et de ne pas avoir, dans l'intérêt même de cette étude, assez élargi son sujet.

Si M. H. semble avoir insuffisamment fréquenté les écrits des rhétoriqueurs, je crains qu'il ne connaisse encore moins la Pléiade. Rappelant une pensée de Quentin, un ami de Bouchet : « La nature n'a pas créé la France si débile, si dépourvue de bons esprits, qu'elle ne puisse trouver des panégyristes de sa propre excellence », M. H. ajoute : « Il appuie sur cette dernière idée, *que la Pléiade laissera si complètement de côté* » (p.92). Mais la *Deffence* entière proteste contre une pareille assertion : que M. H. relise notamment le dernier chapitre du fameux plaidoyer. — Je ne suis pas moins surpris de rencontrer sous sa plume cette autre inadvertance : Aux yeux de Jean Bouchet, « si un poète a reçu de la nature les dons les plus brillants, il ne doit pas pourtant négliger le travail ni le secours de l'art :

... L'un sans l'aultre n'est rien.

C'est exactement la conclusion d'Horace. *Joachim du Bellay sera plus hardi, et donnera comme une doctrine généralement admise, que « le naturel fait plus sans la doctrine, que la doctrine sans le naturel »* (p. 228). M. H. oublie-t-il donc que, tout en faisant cette concession à Cicéron et Quintilien, l'auteur de la *Deffence* a grand soin de proclamer en tête d'un chapitre « *que le naturel n'est suffisant à celuy qui en poësie veult faire œuvre digne de l'immortalité* », et que son manifeste n'est pas autre chose qu'un hommage enthousiaste à la puissance de l'art ? — Après Marty-Laveaux, M. H. mentionne les rapports

d'amitié de Jean Bouchet avec le père de Ronsard : mais où donc a-t-il pris que le poète des *Odes* soit venu *certainement* à Poitiers après la mort de son père (p. 232, n. 1) ? — Dirai-je qu'en indiquant çà et là dans son livre au hasard des idées (pp. 90, 92, 213, 221, 247, 249, 305, 308, 329) qnelques-uns des points sur lesquels l'école des rhétoriqueurs a préparé les voies à la Pléiade (amour de la langue vulgaire, culte de l'antiquité latine, emploi fréquent de la mythologie, sentiment de la nature, goût des périphrases poétiques, création de strophes, alternance des rimes), M. H. ne s'est montré ni assez méthodique ni assez complet ? Dans la conclusion d'un de ses chapitres, j'ai quelque étonnement à rencontrer cette phrase : « Avant la Pléiade, nos auteurs avaient regardé au-delà des Alpes et au-delà des mers, et peut-être *en cherchant bien* trouverait-on qu'avant l'école de 1550 ils avaient imité ou essayé d'imiter tous les genres qu'elle recommande avec tant d'enthousiasme » (p. 250). Cette recherche, en effet, n'était-ce pas à M. H. de la faire pour nous ?

Je ne surprendrai sans doute pas M. H. en lui disant que son livre eût pu être mieux composé. Non que sa division en trois parties (*La Vie — L'Ecrivain — Versification, Orthographe, Grammaire*) ne soit pas légitime : mais à chaque instant, il y est infidèle. Qu'il ait mêlé souvent l'analyse des œuvres à l'histoire de la vie, passe encore : cette méthode, en bien des cas, est la seule qui convienne. Mais je ne comprends plus qu'à ces deux éléments il ait aussi mêlé des questions de métrique. Sur plusieurs points (césure féminine, alternance des rimes, rythmes nouveaux), M. H., assez bien informé, nous apporte d'utiles renseignements : mais ce n'est pas au chapitre de la « *Versification* » qu'il les faut chercher : c'est à travers tel chapitre sur le procureur des La Trémoille (pp. 44-46 ; pp. 54-56) ou tel autre encore sur Bouchet poète (pp. 218-225). — Puisque je parle de rythmique, j'aurais aussi voulu que M. H., ayant compté dans son auteur « quatorze espèces de strophes différentes, qui, avec le mélange des rimes masculines et féminines, donnent seize combinaisons métriques » (p. 221), eût pris soin de nous indiquer les références de ces diverses pièces : il eût rendu service aux chercheurs de l'avenir. Je fais la même observation pour ce qu'il avance touchant le nombre des strophes à vers libres (pp. 222-224) et l'emploi unique de l'alexandrin (p. 225). « Je ne suis pas certain, écrit M. H., que Bouchet n'ait pas même tenté la strophe de vingt vers » (p. 224). Et nous non plus, nous n'en sommes pas certains : mais nous aurions bien voulu l'être, et c'était à M. H. de nous renseigner sur ce point.

L'historien de Jean Bouchet a laissé complètement de côté l'étude de son *vocabulaire*, et c'est une lacune grave quand il s'agit d'un rhétoriqueur, c'est-à-dire en somme d'un latiniseur. Je regrette que M. H., qui a mis tant de conscience à faire sur la syntaxe de son poète des remarques dont beaucoup sont banales, ne nous ait pas donné, ne

fût-ce qu'une simple liste des néologismes, ou du moins des mots qui lui semblaient tels, rencontrés dans la prose et les vers de Bouchet. Sans parler de l'intérêt qu'aurait présenté cette enquête au point de vue des théories *rhétoricales*, il eût ainsi fourni une précieuse contribution aux études que l'on poursuit, et qui sont encore si peu avancées, sur cette période mal connue de l'histoire de notre langue.

Je ne puis m'empêcher de faire à M. H. une dernière critique. Il a cru, dans ses citations, devoir pousser l'exactitude jusqu'à reproduire scrupuleusement l'aspect typographique des textes de son auteur. Pas de ponctuation, pas d'apostrophes, pas de majuscules. En revanche, force abréviations comme : *acq̃rir*, *cõfessiõ*, *plemẽt*, *p̃sent*, *q̃lq̃s*, *seig̃nr*, *vo'*, etc. La superstition va si loin que M. H. de parti pris conserve jusqu'aux fautes qui sont manifestement des barbarismes ou des négligences de l'imprimeur (*manitien* pour *maintien*, p. 12, n. 2 : *extullerat lucemque refferens opa atque labores*, p. 248). Que l'on s'astreigne à cette rigueur dans la reproduction du titre d'un ouvrage, je le conçois et je l'approuve : mais dans la transcription des textes, faut-il être à ce point vétilleux ? La lecture de Jean Bouchet n'est déjà pas si facile en elle-même, sans qu'il soit besoin de la rendre absolument impraticable par ces rébarbatives minuties. Sans compter qu'un pareil système donne au lecteur le droit d'être exigeant pour la correction du reste de l'ouvrage. Or, à ce point de vue, il est mal partagé : peu de livres sont plus fautifs que celui de M. H. L'auteur a-t-il bien revu ses épreuves, pour laisser échapper des négligences comme celles-ci : *tous ces détail* (p. 96), *chaque jours* (p. 106), *toute ses vertus* (p. 111, n.), *s'aurait* pour *saurait* (p. 123), *à l'entré de la reine* (p. 130), *au seconde service* (p. 141), *combien d'hommes...tenté de la chair* (p. 164), *l'auteur balylonien* (p. 197), *la ffeur* (p. 241), *l'épître Florimond Robertet* (p. 246), *le treme lumineux* (p. 306), etc.,[1] ou bien encore, parmi les mots latins : *rhytmicae* (pp. XVI et 100, n. 2), *rethoricae* (p. 55, n. 2), *primux* (p. 96), *eni* pour *enĩ* (p. 101), etc. Les noms propres, eux aussi, sont souvent estropiés : l'éditeur de la *Bibliothèque elzévirienne* s'appelle tantôt *Jeannet* (pp. XIII, XIV, 150), tantôt *Jannet* (pp. XVII et XIX), l'auteur de la thèse sur Olivier Maillard, *Samouillan* (pp. XX et 238) ou *Samoillan* (pp. 26 et 29). M. H. écrit *Techner* (p. XIV) et *Techener* (p. XIX), *Rigolet de Juvigny* pour *Rigoley de Juvigny* (pp. XIV et XVI), *Gourcuf* pour *Gourcuff* (p. XVII), *Varcosan* pour *Vascosan* (p. 101), *Bouchel*, pour *Bouchet* (p. 150), *Douat* pour *Donat* (p. 266). Je relève des erreurs analogues dans les chiffres : si Jean Bouchet est venu au monde le « *pénultième* » jour de janvier, il n'est pas

1. Dans un passage de Thomas Sibilet que cite M. H. (p. 318, l. 24), il faut lire *parité*, non *partie*. L'erreur ici n'est pas imputable à M. H., mais à l'édition de 1576, dont il a fait usage et qui est très fautive. M. H., qui a passé de longues heures à la Bibl. Nat., aurait bien dû consulter Sibilet dans l'édition originale, celle de 1548.

né le 31, mais bien le 30 (p. 2); Pierre Blanchet, mort en 1519, n'a pu naître « vers 1560 » : c'est 1460 qu'il faut lire (p. 74).

Toutes ces critiques montreront, j'espère, à M. H. avec quel soin j'ai lu son livre. Tel qu'il est, et malgré ses lacunes, ce travail rendra des services. Pour ma part, j'y ai profité. M. H. a donné des œuvres de Jean Bouchet une excellente bibliographie (pp. 399-412). La liste des ouvrages consultés (pp. XI-XXI) atteste un très sérieux labeur. Je n'y ai pas vu mentionnée la courte notice d'Ouvré, que l'auteur connaissait, puisqu'il la cite dans le cours même de son travail. Je signale à M. H. dans la *Revue Bleue* du 17 oct. 1891 un piquant article de Raoul Rosières sur l'école des rhétoriqueurs.

Henri CHAMARD.

René DESCARTES. **Meditationes de prima philosophia,** nach der Pariser Originalausgabe und der ersten franzœsischen Uebersetzung, Mit Anmerkungen neu herausgegeben von Dr C. GÜTTLER, a. ö. Professor an der Universitæt München. — Munich, Oscar Beck, 1901. 250 pages petit in-8.

Cette édition, destinée aux étudiants allemands, peut intéresser ceux de France. Elle comprend en regard le texte latin des *Méditations* jusqu'aux objections, reproduit d'après les éditions de 1641 et de 1642, et le texte français de la traduction du duc de Luynes, d'après la première édition (1647); en appendice, le texte latin de l'arrangement géométrique de l'argumentation de Descartes, tel que celui-ci l'a donné à la fin de ses réponses aux secondes objections; enfin, pour la première méditation, le relevé des différences entre le texte de Luynes et celui de René Fedé, qui, à partir de la troisième édition française des *Méditations* (1673), a eu la vogue et a été adopté par Cousin.

M. Güttler a grandement eu raison de reprendre le texte de Luynes, non seulement parce qu'il a reçu l'approbation expresse de Descartes, mais aussi parce que le travail de Fedé est tout à fait manqué, et que le succès n'en est dû qu'à sa division des *Méditations* en articles numérotés, aux sommaires qu'il a ajoutés en marge (mais pour lesquels il aurait dû se conformer davantage à la *Synopsis* de Descartes), enfin à la série de renvois qu'il a donnée et qui, quoique incomplète, facilite les rapprochements avec les objections et les réponses. Quant au texte même, Fedé a reproduit en réalité la traduction de Luynes, tout en lui faisant subir d'assez nombreux changements de détail qui, loin de l'améliorer, la gâtent le plus souvent, soit pour le style, soit pour le sens. La langue du duc de Luynes est châtiée; plus coulante que celle de Descartes, elle manque un peu de nerf, si bien que la traduction tourne souvent à la paraphrase; mais, somme toute, cette paraphrase est heureuse et développe bien le sens. Fedé a beaucoup

moins bien compris Descartes dans le détail, et trop souvent sa phrase n'est pas française. On ne peut que souhaiter de ne plus voir désormais réimprimer son texte. — Comme curiosité bibliographique, je ferai remarquer que l'édition de 1673 a paru sous les noms de différents libraires. M. G. l'indique « chez Michel Robin et Nicolas Legras ». L'exemplaire que je possède porte : « Chez Théodore Girard, dans la grand'salle du Palais, du costé de la Cour des Aydes, à l'Enuie. »

Les notes de l'éditeur allemand, sobres et bien didactiques, sont parfaitement appropriées au but qu'il s'est proposé : chaque méditation est suivie d'une remarque générale où sont analysées les principales objections et les réponses de Descartes. Ces remarques sont l'œuvre d'un esprit précis et finement critique, qui sait apprécier pleinement Descartes, sans dissimuler les points faibles de sa métaphysique. Enfin, une introduction travaillée avec grand soin donne l'histoire de la composition des *Méditations* et de leurs premières éditions, latines et françaises. M. Güttler a ajouté un aperçu succinct des polémiques auxquelles donna lieu la Métaphysique de Descartes, et en particulier, il insiste assez longuement sur la curieuse remarque faite par l'abbé Monchamp que la mise à l'index des *Méditations*, en 1663 et 1720, a probablement été prononcée sur le vu de l'édition de 1650, et qu'elle ne s'étend pas, en droit, à la première édition qui ne contient ni la *Réponse aux choses qui peuvent arrêter les théologiens* (ajoutée après les réponses aux quatrièmes objections), ni la polémique contre le P. Bourdin (septièmes objections), c'est-à-dire les deux seuls morceaux qui pouvaient faire ombrage à Rome.

Paul Tannery.

Victor du Bled. — **La société française du XVIe siècle au XXe siècle — 2e série, XVIIe siècle.** Paris, Perrin, 1901, un vol. in-16 de XII-331 pp.

Le regretté Raoul Rosières a rendu compte ici même (5 nov. 1900 — t. L, p. 348) du premier volume de M. Victor du Bled. La deuxième série, consacrée au XVIIe siècle, contient huit études sur les sujets suivants : *les Prédicateurs avant Bossuet, — les Prédicateurs dans la chaire royale, — la Société d'après les sermons des prédicateurs, — le Cardinal de Retz, — la Famille de Mazarin, — le Salon de Mlle de Scudéry, — les Amis de Mme de Sévigné, — Modes et costumes.* Il ne faut demander à M. du B. que ce qu'il a voulu donner. Ces études sont la transcription de *conférences* faites à Paris pendant plusieurs années : de là cette multiplicité d'anecdotes et de mots d'esprit ; de là ces morceaux à effet, ces développements que tache la rhétorique ; de là ce style à facettes, très brillant, très spirituel, quelquefois même trop spirituel et trop brillant. — On peut se demander pourtant si la

conférence, même conçue comme une étincelante causerie, exclut nécessairement une composition sévère et méthodique, et si, pour être claire et partant profitable, il n'est pas bon qu'elle repose sur quelques idées directrices, aussi simples que l'on voudra, mais d'une justesse reconnue et d'une rigoureuse précision. A cet égard, M. du B. donne largement prise à la critique. Telle de ses leçons sur les prédicateurs n'est pas autre chose qu'une série d'anecdotes et de citations présentées sans le moindre plan, en dehors de toute conception logique ou même chronologique : véritable miroitement, qui d'abord éblouit et qui bientôt fatigue. Je reconnais d'ailleurs très volontiers que M. du B. est plus heureux dans les sujets plus concentrés. Ses deux leçons sur le cardinal de Retz et sur la famille de Mazarin, qui sont, à mon avis, les meilleures du volume, se liront avec autant de profit que de plaisir. Il faut rendre enfin cette justice à M. du Bled qu'en plaçant en tête de chacune de ses conférences une liste suffisamment étendue des ouvrages par lui consultés, il a facilité la voie à tous ceux qui voudront contrôler ses recherches et pousser plus avant dans les mêmes études.

Henri CHAMARD.

— Viennent de paraître : *Die apostolischen Väter herausgegeben von* F. X. FUNK. (Tübingen, Mohr, 1911; in-8°, xxxvi-252 pages). Cette excellente édition des Pères apostoliques ouvre la seconde série de la collection de textes ecclésiastiques publiée sous la direction de M. Krüger. On a voulu mettre à la portée des étudiants et de leur bourse (le présent volume se vend 1 mk. 80 !) les anciens documents importants à l'histoire de l'Eglise et du dogme. Le texte est celui que M. Funk a donné dans la dernière édition de ses *Patres apostolici*. Il est précédé de notices substantielles sur les ouvrages et fragments qu'il représente : Didaché, Epitres de Barnabé, de Clément, d'Ignace, etc. — A. F.

— La bibliographie théologique qui était annexée à la *Theologische Rundschau*, se publie maintenant séparément, en fascicules trimestriels, par les soins de M. W. LÜKEN (Tübingen, Mohr; prix du fascicule, 60 pf.; 45 pf. pour les abonnés aux revues de la maison Mohr). On y trouve l'indication de tous les livres nouveaux et des articles de revue (mais non des comptes rendus bibliographiques), sous les rubriques : ouvrages généraux et revues nouvelles, théologie exégétique, théologie historique, théologie systématique, théologie pratique (pour cette dernière on se contente d'un choix parmi les publications nouvelles, surtout protestantes). Cet indicateur de la littérature théologique est très complet et exact. Les deux premiers fascicules de l'année 1901 ont paru. — A. F.

—Les deuxième et troisième fascicules de l'*Archiv fur Religionswissenschaft*, IV, 1901; Tübingen, Mohr) contiennent les articles suivants : E. HARDY, *Zur Geschichte der vergleichenden Religionsforschung* (exposé instructif); W. BOUSSET, *Die Himmelsreise der Seele* (conceptions juives et chrétiennes; conceptions persanes; traces d'influence babylonienne; conceptions grecques; formations syncrétiques); H. F. FEILBERG, *Hochzeitsschüsse, Neujahrsschüsse*. — A. F.

— Sous ce titre : *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse* (Paris, Picard, 1901 ; in-8°, XIV-212 pages ; 5 frcs), notre collaborateur A. Loisy vient de publier le cours qu'il a donné à l'Ecole pratique des hautes études (section des sciences religieuses) pendant l'année scolaire 1900-1901, Une partie de cette étude a paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (1901). Le présent volume contient en plus l'avant-propos, aperçu général sur le rapport des traditions chaldéenne et israélite, le commentaire du déluge, et des remarques sur l'épopée babylonienne de Gilgamès. — A. F.

— Dans une nouvelle série de la collection Krüger (*Sammlung ausgewählter Kirchen=und dogmengeschichtlicher Quellenschriften*), M. Rud. Knopf publie : *Ausgewaehlte Maertyreracten* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1901 ; IX-120 pp. pet. in-8° ; prix : 2 mk. 50). C'est une idée très heureuse de réunir ces textes dans une brochure commode et peu coûteuse. On y trouvera les pièces suivantes : martyre de Polycarpe, actes de Carpus, Papylus et Agathonike ; martyre de Ptolémée et Lucius ; les actes de Justin et ses compagnons ; la lettre de l'église de Lyon, tirée d'Eusèbe ; les actes des martyrs scilitains ; les actes d'Apollonius ; le martyre de Perpétue et Félicité ; le martyre de Potamienne et de Basilides, extrait d'Eusèbe le martyre de Pionius ; les actes proconsulaires de saint Cyprien ; le martyre de Marinus, d'après Eusèbe ; les actes de Maximilianus ; ceux de Marcellus ; ceux de Félix ; le martyre de Dasius, le roi des Saturnales ; les actes d'Agape, Chionia et leurs compagnes ; les actes d'Euglius ; la lettre de Philéas, tirée d'Eusèbe ; les actes de Philéas et Philoromus ; le testament des quarante martyrs de Sébaste. Les textes sont imprimés d'après la meilleure édition ; une bibliographie très complète, et où les travaux français ne sont pas oubliés, permet d'étudier ces documents avec fruit ; enfin des tables, des citations bibliques et des noms propres terminent ce volume, où nous retrouvons le soin et la méthode de l'éditeur de la lettre de saint Clément. — P. L.

— M. Rasi nous envoie : 1° *Postille Virgiliane* : sur *Egl.* 4, 60 ; 5, 44 ; 7, 8 ; 3, 109 (estratto degli *Studi italiani di Filologia classica*, IX, pp. 291-297 ; Florence, Seeber, 1901) ; — 2° *Di un pentametro controverso nella « regina elegiarum »* : Properce IV, 11, 66, lire : *tempore quo, facto consule, rapta soror* (estratto della *Rivista di storia antica*, VI, fasc. 1 ; Messine, 1901 ; 6 pp. in-8°. — L.

— Le dernier concours de poésie latine à l'Académie d'Amsterdam a donné lieu à la publication de cinq morceaux : P. H. Damsté, *Patria rura* ; A. Zappata, *Bucentaurus* ; Al. Sirletto, *De hodiernis romanis Bacchanalibus* ; J. van der Vliet, *Marcus filius ad Ciceronem patrem* ; A. Bartoli, *Autumnales feriae* (*Patria rura, accedunt quatuor poemeta laudata* ; Amstelodami, apud J. Mullerum, MCMI ; 19, 31, 14, 11 et 13 pp. in-8°). La brochure est accompagnée, cette fois, d'un rapport, en hollandais, de MM. van Leuwen, Naber et Karsten. Je propose que, l'année prochaine, les excellents humanistes de Hollande rédigent ce rapport en prose latine. — P. L.

— C'est un document archéologique des plus importants pour l'histoire de l'art au IV° siècle que le coffret de Saint-Nazaire. (*Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l'Iliade de l'Ambrosienne*, par F. de Mély. Extrait des Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1er fasc. du tome VII. Paris, E. Leroux. In-4° de 14 pages et 3 planches.) Il avait été déposé en 395 par saint Ambroise dans le tombeau du bienheureux avec les reliques des Apôtres, que le pape Damase avait adressées de Rome en 382. Il avait été vu en 1579, lors de l'ouverture du tombeau par saint Charles Borromée, mais il avait

été renfermé aussitôt pour ne plus voir la lumière qu'en 1894. A cette époque, on en fit une reproduction plus ou moins sincère, qui figura à l'Exposition de Turin en 1898 et fut étudiée par M. Graeven dans la *Christliche Kunst*. M. de Mély eut la bonne fortune de tenir en mains l'original et nous en a donné d'excellentes phototypies. Ce petit monument cubique, de o m. 16 de hauteur et o m. 18 de largeur, donne sur le couvercle la représentation du Christ nimbé, enseignant ses apôtres, et sur les faces le Jugement de Daniel, le Jugement de Salomon, l'adoration des mages et l'Annonciation aux Bergers. La façon dont ces différentes scènes sont traitées accuse un artiste encore imprégné de l'antiquité païenne et se préoccupant plus de la question d'art que du symbolisme et de la tradition chrétienne. Pour dater cette œuvre, M. de M. a eu l'heureuse idée de dégager un type comme motif de comparaison : l'ange de l'Annonciation aux bergers. Il a l'attitude du soldat au repos, de face, appuyé sur la jambe droite et la jambe gauche un peu en avant. C'est un type analogue, mais mieux traité, que l'on remarque sur le médaillon de Constance II, daté de 350, et sur le disque de Valentinien de 370 ; c'est encore un même type, mais de beaucoup moins bon, qui se trouve en 410 sur le diptyque d'Aoste (Honorius) et en 428 sur le diptyque de Monza (Aetius). Le coffret serait donc bien plus près de 370 que de 428 : or, l'histoire fixe à 382 l'apport des reliques qu'il contient. L'Homère de l'Ambrosienne est très rapidement étudié : d'ailleurs, M. de Mély n'en examine certains dessins que pour montrer leur presque contemporanéité avec le coffret : leur place, dit-il, est indiquée auprès du diptyque d'Honorius de 410. — L.-H. Labande.

— Le travail de M. J.-H. Clapham sur *the Causes of the War of 1792* (Cambridge et Londres, chez Clay, 1999, x-260 pages in-16), a obtenu un prix à l'Université de Cambridge, et il est en effet pourvu des toutes les vertus académiques : il est conciencieux, correct, prudent, exact, voire un peu terne. Mais sur un sujet aussi rebattu que l'origine de la première guerre révolutionnaire, il était bien difficile d'apporter beaucoup de neuf; d'autant plus qu'après les opinions contradictoires d'autrefois qui rejetaient soit sur la France soit sur l'Europe, toute la responsabilité de la guerre, les historiens tendent aujourd'hui à se rallier à une opinion moyenne, dont Glagau a donné la formule expressive — « le choc de deux offensives » (cf. *Revue Critique*, n° du 11 octobre 1897, p. 213-214) — et qui semble la vérité même. Du moins, M. Cl. a eu le mérite d'exposer d'ensemble, avec clarté et méthode, en utilisant les travaux les plus récents et en y ajoutant même quelques pièces d'archives, un des chapitres les plus compliqués et les plus importants de l'histoire diplomatique pendant la période révolutionnaire. On souhaiterait une monographie aussi soignée sur une question analogue, également importante, mais beaucoup moins bien connue jusqu'à présent : la rupture de la paix d'Amiens. M. Clapham serait mieux que personne à même de nous la donner. — G. P.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre — 1901

Hand-Commentar zum Neuen Testament, I, 1, Die Synoptiker; zweite Hälfte, Matthaeus und Lucas: ii, Die Apostelgeschichte; dritte Auflage, bearbeitet von H. J. Holtzmann. Tubingen, Mohr, 1901, in-8°, xvi-124 et viii-160 pages.

Le commentaire de Matthieu et de Luc aura suivi de près celui de Marc (cf. *Revue Critique* du 7 octobre 1901, p. 266). Cette nouvelle édition complète et corrige la précédente sur plusieurs points de détail. Dans l'avant-propos, M. Holtzmann se défend de pousser trop loin l'analyse des sources évangéliques : il n'y a, dit-il, de démontré, et peut-être de démontrable, que l'hypothèse des deux sources, Marc et les *Logia*. On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, du fond sémitique des Évangiles; mais, comme il est certain que Marc a écrit en grec, que Matthieu et Luc lisaient en grec les discours du Christ, l'histoire des Évangiles se distingue de l'histoire de la tradition évangélique; la critique est en présence de livres grecs, et tant que les recherches sur la langue parlée par Jésus n'auront pas donné de résultats plus sûrs, il sera fort imprudent de supposer des contre sens dans le grec et de vouloir résoudre ainsi les difficultés que présentent certains passages. M. H. se montre aussi très sceptique à l'égard des tentatives qui ont été faites pour relever l'autorité du texte dit occidental. Il considère comme primitif le texte ordinaire de Luc dans le récit de la scène eucharistique. La coupe de *Luc*, xxii, 17-18, appartiendrait au festin pascal et marquerait la fin de l'ancienne alliance, tandis que les versets 19-20 signifieraient la nouvelle alliance en tant qu'opposée à l'ancienne. Le malheur est que cette opposition n'est pas indiquée dans le texte, ou du moins elle n'en ressort pas naturellement, et l'on

ne voit pas qu'elle domine le récit ; elle pourrait bien venir de la combinaison artificielle qu'offre maintenant le texte de Luc, complété par I *Cor*. xi, 23-25. Les paroles qu'on voudrait appliquer à l'ancienne pâque : « Je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce qu'arrive le règne de Dieu », sont dites dans Marc et dans Matthieu à propos de la coupe eucharistique. Il n'est pas vraisemblable que Luc ait vu plus d'inconvénient que les autres évangélistes à mettre ces paroles en rapport avec le vin de l'eucharistie ; mais il est assez naturel que l'on ait trouvé plus tard son texte insuffisant. L'intention de séparer l'eucharistie du repas commun, si elle existe dans le texte ordinaire, se comprendrait moins chez l'auteur de l'Évangile que chez un copiste plus récent. La transformation du texte aurait suivi l'évolution du rite.

L'introduction aux Actes des apôtres est augmentée d'un paragraphe spécial concernant la question de texte. Il va sans dire que M. H. se refuse à croire que l'auteur ait fait deux éditions de son livre. Le texte du ms. D et des témoins apparentés est surchargé de variantes dans les parties narratives parce que l'on respectait moins la teneur des récits que celle des discours ; beaucoup de ces variantes n'ont aucune valeur, et il est aisé d'en expliquer l'origine ; d'autres, au contraire, en assez grand nombre, méritent considération ; quelques-unes même sont fort anciennes et pourraient être primitives. Cette solution modérée pourrait bien être la vraie ; il resterait seulement à s'entendre sur la quantité des variantes qui seraient préférables au texte reçu. Le paragraphe concernant les missions apostoliques se complète d'une idée importante : l'auteur des Actes est préoccupé de montrer comment le centre du christianisme a été transporté de Jérusalem à Rome par la faute des Juifs et par une conduite providentielle ; ce n'est pas de lui-même, mais par l'influence de ces deux causes que Paul est venu dans la capitale de l'empire. Cette préoccupation n'atteste pas seulement la place que le judaïsme tient encore dans la pensée de l'écrivain, mais la situation éminente qu'a déjà prise la communauté romaine. Le commentaire des Actes a été revu et complété de la même façon que celui des Synoptiques. Tous les deux continuent à être au premier rang des travaux critiques sur le Nouveau Testament.

Alfred Loisy.

Untersuchungen über die evangelische Geschichte, von C. Weizsaecker. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, xiv-378 pages.
Der Menschensohn, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1901. In-8°, vii-127 pages.
Das Gebet in der ältesten Christenheit, von E. F. von der Goltz. Leipzig, Hinrichs, 1901. In-8°, xvi-368 pages.

La seconde édition des *Recherches sur l'histoire évangélique* est

une simple reproduction de la première, qui a paru en 1864. S'il avait été donné à l'auteur de la revoir, il y aurait sans doute fait quelques modifications et n'aurait pas trouvé lui-même que son œuvre n'avait pas vieilli, comme on le dit dant l'avant-propos. Weizsäcker avait grandement corrigé son opinion touchant le quatrième Évangile. Mais cette partie du livre mérite encore d'être consultée. La discussion du problème synoptique est magistralement conduite. L'esquisse de la vie de Jésus, nonobstant la part assez large qu'on y fait aux données johanniques, peut supporter la comparaison avec les travaux les plus récents sur le même sujet. Cette réédition avait sa raison d'être et sera bien accueillie.

M. Fiebig reprend une question qui a été débattue ces dernières années, sans que la lumière ait été complètement faite. Il s'efforce d'établir le sens de la formule « fils de l'homme » en araméen, et l'état des témoignages dans le Nouveau Testament. La formule araméenne signifiait simplement « l'homme ». La traduction grecque : « fils de l'homme », vient de ce que les évangélistes ont eu égard au passage de *Dan.* VII, 13, passage visé par Jésus lui-même quand il s'attribua ce titre messianique. Le quatrième livre d'Esdras et Hénoch prouvent que ce titre avait cours au temps de Jésus. C'est le rapport avec Daniel qui en détermine la signification. Jésus aurait choisi de préférence cette appellation parce que l'idée nationaliste ne s'y montrait pas ; parce qu'elle mettait le Messie plus près de Dieu que des hommes ; parce qu'elle pouvait s'allier aisément avec l'idée des souffrances, condition de la gloire. On peut trouver que les deux derniers motifs sont incompatibles ; et s'il faut prendre l'un ou l'autre, les textes invitent à préférer le dernier. Bien que le travail de M. F. soit très méthodique et très clair, certaines difficultés subsistent : le Christ, nous dit-on, aurait employé un terme équivoque, de telle sorte que, se désignant lui-même comme Messie, il permettait à ses auditeurs de croire, selon l'occurrence, qu'il parlait des hommes en général, ou du Messie, sans que l'on fût obligé de penser à lui. Cette subtilité n'est guère vraisemblable. Il faut compter sans doute avec l'incertitude de la tradition dans les cas particuliers. Les évangélistes ont dû faire de ce titre un plus large emploi que leurs sources et que Jésus lui-même. La référence implicite à Daniel peut expliquer seulement un usage restreint, devant les disciples, depuis la confession de Pierre, et la déclaration solennelle devant Caïphe.

L'histoire de la prière dans le christianisme primitif est exposée avec beaucoup de méthode et d'érudition par M. von der Goltz, qui analyse successivement, autant qu'on le peut d'après les documents anciens, la prière de Jésus, la prière de Paul, la prière chrétienne à l'âge apostolique et postapostolique, la prière à l'époque du catholicisme naissant. La critique des données évangéliques pourrait bien n'être pas toujours assez sévère, surtout en ce qui regarde les prières du Christ johan-

nique. Ces prières sont faites pour l'instruction de l'assistance, on aurait presque le droit de dire pour la galerie, c'est-à-dire que l'évangéliste emploie ce moyen pour interpréter une situation à son point de vue théologique. La scène de Jean, xii, 27-28, n'apparaît pas comme une tradition spéciale sur la prière de Gethsémani, mais comme une transposition évidente de celle-ci, avec des modifications réfléchies et intentionnelles. Au lieu de s'abîmer dans la douleur et d'aboutir, après un violent combat intérieur, à un acte de parfaite résignation, le Christ johannique dit, en présence de la foule, que son âme est troublée, et il se demande tout haut s'il doit prier son Père de le sauver de « cette heure », ajoutant immédiatement qu'il ne le peut, vu qu'il est venu pour « cette heure »; il dira seulement : « Père glorifie ton nom »; à quoi le Père répond du haut du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ». C'est la transfiguration des Synoptiques, combinée avec Gethsémani ; c'est l'interprétation théologique de ces deux tableaux ; et si l'on veut y chercher une tradition historique distincte, on n'aura plus qu'une esquisse sans vérité, sans réalité, d'une psychologie impossible. L'analogie de la prière dite sacerdotale (Jean, xvii) avec les prières eucharistiques de la *Didaché* n'est pas difficile à expliquer ; elle vient tout simplement de ce que ce chapitre de Jean imite la liturgie des premières communautés ; elle ne prouve pas que la *Didaché* dépende du quatrième Évangile ou d'une tradition historique particulière sur laquelle cet Évangile serait fondé. M. v. d. G. a très bien vu que le témoignage de Jean peut compter comme ecclésiastique ; mais il croit devoir le compter aussi comme évangélique ; c'est trop à la fois, et sur ce point de la prière, comme sur beaucoup d'autres, Jean, dans la mesure où il s'écarte des Évangiles antérieurs, est un témoin de la pensée chétienne de son temps, non un témoin de Jésus. L'interprétation des prières eucharistiques de la *Didaché* est tout a fait remarquable. Ces prières remontent à un temps où la cène proprement eucharistique se confondait avec le repas commun ou agape. Il en était ainsi au temps de saint Paul, et jusqu'à celui d'Ignace d'Antioche. Ajoutons que la dernière cène du quatrième Évangile, qui est une cène eucharistique, bien que le mot n'y soit pas, et une agape, comme le signifient le lavement des pieds et le discours qui suit, correspond à cet état de choses. Le repas, d'ailleurs, n'était rien moins qu'un festin, et l'on peut presque se demander si d'autres éléments que le pain et la coupe y ont figuré d'ordinaire ; du moins n'y figuraient-ils pas nécessairement ; mais l'eucharistie avait encore la forme d'un repas, et non celle d'un acte purement liturgique. A la fin de ce volume, qui épuise à peu près la matière, on trouve un recueil des principales formules de prière qui nous été conservées de la haute antiquité chrétienne, prières de Clément Romain, de la Didaché, de Polycarpe, etc.

Alfred Loisy.

Das Buch Josua erklärt von H. HOLZINGER. *Kurzer Hand-Commentar zum. A. T.*, Lief. 16. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, XXII-103 pages.
Das Buch Jeremia erklärt von B. DUHM. *Kurzer Hand-Commentar zum. A. T.*, Lief. 15. Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, XXIII-391 pages.

L'analyse de Josué est beaucoup plus compliquée que celle du Pentateuque, les sources ayant été moins respectées dans la compilation, et le travail rédactionnel ayant été poussé plus avant. On a même soutenu récemment que, pour Josué, les sources élohiste et jéhoviste n'étaient pas combinées avant la rédaction deutéronomiste et que les morceaux qui en proviennent avaient été insérés après coup dans un récit formé de la source deutéronomiste et de la source sacerdotale. M. Holzinger maintient, sans doute avec raison, le schéma : J-E, JE-D, JED-P. Il y a lieu de distinguer des couches rédactionnelles dans les deux premières sources (J^1, J^2, E^1, E^2), et aussi dans le travail de combinaison (Rj^e) ; par dessus vient s'étendre un développement deutéronomiste également complexe. Le document P est moins facile à reconstituer que dans le Pentateuque, parce que ce n'est pas cette source, mais JED, qui a servi d'écrit fondamental ; et le travail rédactionnel s'est poursuivi après la compilation définitive. L'histoire de Josué devait faire encore suite à celle de Moïse dans JED, mais M. H. pense que le Code sacerdotal fut canonisé par Esdras, à l'exclusion de la partie de P concernant Josué; la compilation dernière du Pentateuque aura laissé de côté l'histoire de Josué dans JED; les deux morceaux retranchés auront été ensuite amalgamés suivant un procédé tout différent de celui qui avait été suivi pour les livres de Moïse. Dans le commentaire, M. H. accorde la plus grande place à l'analyse littéraire ; l'explication historique aurait pu être plus étoffée. A propos de *Jos* v, 13-15, on observe que le récit manque de conclusion et que l'apparition du chef de l'armée de Jahvé se trouve sans objet. Il n'est pas très vraisemblable que cette apparition solennelle ait eu simplement pour objet des instructions touchant la prise de Jéricho ; elle avait plutôt une signification religieuse. Ne pourrait-on conjecturer que Jahvé apparaît pour demander la circoncision des Israélites, la consécration de son armée, et que le fragment a introduit d'abord le récit ancien de la circoncision contenu dans v, 2-3, 8 ? La transposition aurait été effectuée pour écarter l'idée d'une première institution (cette préoccupation est attestée par les gloses du v. 2) ; le v. 15 aurait été ajouté après la transposition, pour masquer la coupure ; l'apparition consacrerait le sanctuaire de Gilgal (hypothèse de Wellhausen) et, se rattacherait en même temps à l'ancienne coutume rituelle de la circoncision des jeunes gens en cet endroit (hypothèse de Stade), qui tirait de là son nom (*collis praeputiorum*).

Il a existé sous le nom de Jérémie toute une littérature, et le livre du canon hébreu qui est attribué à ce prophète est une compilation dont la critique essaie maintenant de discerner les éléments. A cet égard, le

commentaire de M. Duhm marquera une date dans l'exégèse de Jérémie, quelles que soient les corrections que l'avenir devra faire à ses hypothèses. La part de Jérémie dans le recueil consiste en une soixantaine d'oracles assez courts, tous rythmés, en strophes tétrastiques, et antérieurs à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Une première collection avait été faite, en 604, par le prophète lui-même, qui la rétablit et la compléta après que le roi Joachim l'eut livrée au feu. Ce recueil, dont la distribution et même le texte primitifs ont passablement souffert, a été le noyau du livre actuel. On l'a augmenté au moyen d'autres écrits, et d'abord par des mémoires de Baruch sur la carrière prophétique de Jérémie à Jérusalem et en Égypte. Ce livre de Baruch paraît avoir eu assez longtemps une existence indépendante et n'avoir été incorporé que successivement et par morceaux dans la collection de prophéties. Les rédacteurs, pour adapter ces morceaux à leur nouveau contexte, ont développé en discours et en oracles de Iahvé, les quelques paroles de Jérémie qui y étaient rapportées, et souvent ils ont en même temps écourté les récits. Des compléments haggadiques s'étaient d'ailleurs introduits dans les mémoires de Baruch et ont passé de là dans le livre de Jérémie. Les oracles authentiques comprennent environ deux cent quatre-vingts versets; Baruch environ deux cent vingt; ce qui reste, environ huit cent cinquante versets, représente des additions diverses. On a voulu faire du recueil une espèce de bible populaire, un livre de doctrine et d'édification : c'est ce qui explique le caractère des additions, où règne généralement le ton de la prédication, et qui se rattachent aux paroles authentiques sans grand souci de la couleur locale. Peut-être pourrait-on voir en quelques-unes des échantillons de la prédication synagogale. Certaines additions narratives sont purement légendaires. A côté des avertissements comminatoires viennent les promesses consolantes, principalement dans les chapitres XXX-XXXIII, et les prédictions contre les gentils (XLVI-LI). Tous ces compléments sont en rapport avec l'idée qu'on se faisait alors de la mission des prophètes, et non avec le caractère et le rôle historiques de Jérémie. Leur valeur littéraire est souvent médiocre, et ils imitent les prophéties antérieures, depuis Amos jusqu'aux morceaux les plus récents d'Isaïe. Les oracles sur les nations, par exemple, n'auraient pas été composés avant la fin du second siècle. La version des Septante est là pour attester que le texte hébreu de Jérémie n'a été fixé que très tardivement. Les chapitres I-XXV auraient d'abord existé séparément; le livre actuel aurait été constitué vers l'an 100 avant J.-C. Inutile d'observer que beaucoup de ces conclusions sont conjecturales; mais le point de vue général ne manque pas de vraisemblance, et l'hypothèse n'est pas trop compliquée pour le problème qu'il s'agit de résoudre.

Le commentaire est à la hauteur de cette magistrale introduction, très nourri et très clair. On remarquera l'interprétation de *Jér.* VIII, 8 :

« Comment pouvez-vous dire : Nous sommes sages, et nous avons la Loi! En vérité, c'est en mensonge que l'a tournée le stylet menteur des scribes. » La Loi en question est une loi écrite, et elle apparaît comme quelque chose de nouveau, dont on est fier. Cette loi ne peut être que le Deutéronome, ou plutôt la loi trouvée par Helcias et promulguée par Josias. Il pouvait y avoir dans cette loi des parties qui ne nous ont pas été conservées; et même dans ce qui nous en est parvenu, Jérémie, qui connaissait le Livre de l'alliance, pouvait trouver qu'on l'avait fort librement corrigé; il savait, comme fils de prêtre, né hors de Jérusalem, que la prescription concernant l'unité de sanctuaire n'était pas ancienne. On s'est souvent demandé de quel œil Jérémie avait regardé le Deutéronome, et l'on trouvait singulier qu'il n'eût pas été consulté quand le livre fut découvert. Renan le soupçonnait d'en être l'auteur ou le fauteur. Jamais hypothèse ne fut moins justifiée. La couleur deutéronomiste du livre actuel de Jérémie vient de ses glossateurs. Le prophète n'a réellement témoigné aucun intérêt à la réforme de Josias, parce qu'il demandait une réforme morale, et qu'on lui apportait une réforme cultuelle. M. Duhm conclut en disant que le mensonge blâmé par Jérémie n'est pas tant la violence faite à l'ancienne histoire que la garantie de la protection divine moyennant le culte du temple. Ces explications paraissent assez conformes au texte et à la vraisemblance historique.

Alfred Loisy.

La vie future d'après le mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions, par N. Söderblom (*Annales du Musée Guimet*, t. IX). Paris, Leroux, 1901; in-8°, viii-448 pages.

C'est un véritable traité d'eschatologie comparée, très méthodique et parfaitement documenté, que nous donne M. Söderblom. Le mazdéisme fournit le point de départ; puis les autres traditions, y compris la tradition biblique, sont interrogées et critiquées au point de vue d'une très haute philosophie religieuse. Un tel ouvrage, si bien ordonné qu'il soit, se prête malaisement à l'analyse. On pourra se faire une idée du plan par les titres généraux des chapitres : la croyance en la continuation de la vie; la doctrine de la rétribution; fin et renouvellement physiques du monde; la fin et la nouvelle vie du monde et de l'humanité, conçues au point de vue religieux et moral; la vie éternelle obtenue dès ici-bas par l'union avec Dieu. Le sujet se distribue ainsi suivant une sorte d'échelle ascendante qui correspond d'une certaine manière à son évolution historique. La critique de M. S. est aussi pénétrante que bien informée. Peut-être est-elle de temps en temps plus affirmative qu'il ne conviendrait dans un livre d'histoire. Inconsciemment l'auteur paraît avoir mis çà et là dans les

opinions qu'il expose un peu de sa foi personnelle. Par exemple, les mythes sur l'origine de la mort sont caractérisés dans cette phrase : « La mort est anormale, l'immortalité normale », et le récit génésiaque dans celle-ci : « La mort est la suite du péché contre la loi de Dieu et de la vie. » *Normal* et *anormal* sont des adjectifs bien lourds pour les imaginations enfantines dont il s'agit. Et dans le récit de la Genèse, la désobéissance du premier homme ne tient-elle pas autant de l'accident fatal que du péché? Le premier couple, pour être immortel, aurait eu besoin de rester dans le jardin de Dieu, de goûter au fruit de vie, c'est-à-dire de vivre dans des conditions anormales pour l'humanité ; il n'est entré dans la condition humaine qu'en se faisant expulser d'Éden; si on presse le récit biblique, on en déduira plutôt cette idée, que l'immortalité appartient seulement à Dieu et aux êtres célestes, et que la mortalité, au contraire, est le lot naturel de l'homme. Peut-être y a-t-il aussi quelque exagération à dire que le Christ a dépassé l'idée de la rétribution future, tout en la conservant : la conception spirituelle du royaume céleste vit dans la conception eschatologique et ne s'en dégage pas; la formule : « l'amour qui rachète et qui donne la vie » n'exprime pas exactement la religion de Jésus, et le mot « racheter » n'est pas même dans le langage du Christ johannique. Est-il bien vrai encore que Jésus n'ait jamais eu à envisager que l'alternative de la foi ou de l'incrédulité, non celle de l'éternité des peines ou de la béatitude finale de tous ? Il enseigne assez clairement que quiconque ne se trouvera pas prêt pour le grand avènement sera exclu à jamais du royaume : il voit donc pour les hommes, selon leurs mérites, deux destinées irrévocables à partir d'un point donné. L'exégèse des textes anciens où l'on retrouve la vie éternelle dès ici bas dans l'union avec Dieu, sans moyens magiques, pourra sembler quelquefois subtile et complaisante. On se défie un peu, à cet égard, des dieux babyloniens qui sont dits « ressusciteurs de morts »; on aurait pu s'en défier davantage encore et ne point parler d'eux en cette occasion. Les textes bibliques où l'on veut voir le sentiment d'une union actuelle et impérissable avec Dieu ne sont pas très clairs; ceux du *Ps.* XVI et du *Ps.* LXXIII pourraient bien contenir plus qu'un pressentiment d'immortalité individuelle. La difficulté que M. S. éprouve, après beaucoup d'autres, à concilier les différentes applications des mots « vie » et « résurrection » dans le quatrième Évangile vient sans doute de ce qu'il n'a pas suffisamment remarqué le caractère particulier de la doctrine et du langage johanniques, dont le symbolisme associe les données traditionnelles de l'eschatologie synoptique avec leur interprétation spirituelle. Il est assez risqué de faire remonter jusqu'à Jésus la conception johannique de la vie éternelle, pour cette raison que, Jésus et les apôtres étant morts, l'évangéliste n'aurait pas osé enseigner de lui-même que celui qui croit au Christ ne mourra jamais. D'abord, l'auteur du quatrième Évangile n'a jamais pris le temps de

mesurer la distance qui sépare sa théologie de celle des Synoptiques; de plus, il concevait la mort corporelle comme un incident sans portée, ou plutôt, en tant qu'il est question de Jésus et des fidèles, comme un passage à la plénitude de la vie. Quand il dit que le croyant ne mourra jamais, il s'entend fort bien lui-même et ne craint rien de l'objection qu'on pourrait tirer de la mort temporelle. Celui qui a raconté la résurrection de Lazare a enseigné fort clairement que la mort du corps ne signifie rien et que tout est dans la vie donnée par Jésus. La doctrine mystique du quatrième Évangile peut être mieux appropriée à nos esprits; elle a toute chance de n'être qu'une traduction, d'ailleurs légitime, de la conception, beaucoup plus simple, de la vie pour Dieu dans les Synoptiques. Le Christ des premiers Évangiles doit amener la vie éternelle, mais dans son avènement glorieux; il craint la mort et s'y résigne; avant d'expirer, il se plaint de l'abandon où Dieu l'a laissé. Le Christ johannique est la vie; il la répandra sur la terre quand il aura quitté ce monde; il va de lui-même à la mort, et l'idée de s'y soustraire ne se présente à son esprit (*Jean*, XII, 27) que pour être immédiatement rejetée; avant de rendre l'âme il dira : « Tout est accompli »; son attitude est en parfaite harmonie avec la théorie de l'évangéliste. Mais on ne peut intervertir les termes, ni combiner l'attitude du Christ johannique avec les conceptions de la Synopse, ou l'attitude du Christ synoptique avec la théorie de Jean. L'historien doit choisir entre les Synoptiques et le quatrième Évangile. Dans cette étude d'histoire religieuse, qui est une œuvre scientifique de premier ordre, on entrevoit donc une tendance dogmatique, mais rien qui ressemble à un parti pris. Si les convictions de M. S. l'ont induit à formuler, sur un petit nombre de points, des conclusions trop absolues ou partiellement inexactes, elles l'ont plutôt aidé à soulever, à étreindre, à élucider, dans l'ensemble, ce problème immense et compliqué de l'origine et du développement des croyances à la vie future dans l'humanité.

Alfred Loisy.

L'Année épigraphique. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. Années 1897-1900, par Cagnat et Besnier. Paris, Leroux, in-8.

M. Cagnat poursuit sur le même plan une publication que j'ai déjà eu l'occasion de louer. La seule innovation, c'est qu'à partir de l'année 1899 il a pris pour collaborateur M. Besnier, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Il est regrettable que ce recueil ne puisse pas reproduire toutes les inscriptions récemment découvertes; du moins le choix est judicieusement fait et les auteurs indiquent avec précision les ouvrages où se trouvent celles qu'ils ont jugé à propos d'éliminer. Je me contenterai de signaler brièvement les plus intéressants.

1897. N° 11, inscription de Docléa (Monténégro) mentionnant une *Sacerdos ad aram Cæsaris*. N° 14, inscr. d'Entrains (CIL, XIII, 2901). N° 27, inscr. de Chassenay (ibid., 2840). N°s 40-42 (ibid., 3148-3150). N° 48, inscr. d'Henchir-Mettich. N° 50, tablette magique de Chagnon. N° 56, borne posée en exécution de la loi agraire de T. Gracchus. N° 100, inscr. de Tarragone en l'honneur d'un prêtre de la province. N° 106, diplôme militaire de Syrie (22 novembre 139). N° 108, diplôme de Bulgarie (16 septembre 194). N° 133, inscr. de Sardaigne, avec le nom de Domitien martelé.

1898. N° 27, diplôme militaire de Brigetio (année 133). N° 28, diplôme de même provenance (116). N° 102, pétition (en grec) des colons d'un domaine impérial d'Asie, et réponse (en latin) des deux Philippe. N° 108, inscr. fort curieuse de Lambèse. N° 120, fragment de diplôme (entre 52 et 60). N° 132, cadran solaire portatif du Crêt-Châtelard. N°s 139-141, fragments des Actes des Arvales (37, 55 ou 56, 78). N° 148, inscr. de Rom (Deux-Sèvres).

1899. N° 63, diplôme déjà connu d'Hadrien (avec corrections). N° 64, inscript. bilingue d'Éphèse. N° 95, fragments de l'*elogium* de Turia. N° 105, *tabella devotionis* d'Afrique. N° 124, inscr. de Dougga. N° 144, fragm. intéressant pour la topographie de Rome. N° 161, inscr. de Daïr-el-Qamar (Syrie) avec mention d'une résolution de *navicularii maritimi* d'Arles N° 190 (cf. Brambach, 993), carrière d'un soldat de la moitié du IIe siècle ap. J.-C. N° 208, inscr. archaïque de Rome, la plus ancienne que l'on connaisse. N° 210, diplôme de l'année 162.

1900. N° 3, fragment des Actes des Arvales. N° 26, diplôme militaire (28 févr. 138). N° 27, diplôme (157). N°s 133-135, fragments de l'inscription de Lambèse contenant l'allocution d'Hadrien. N°s 56-58, diplôme de 138 et de 157. N° 83, fragments des fastes consulaires (374, 423 et 424 de Rome). N° 97, fr. des fastes des augures.

L'ensemble des textes réunis dans ces quatre fascicules s'élève à 752. Un assez grand nombre sont en grec.

Paul Guiraud.

King Horn, a Middle-English Romance, edited from the Manuscripts, by Joseph Hall, M. A. — Oxford, Clarendon Press, MDCCCCI. In-8, lvj-238 pp.

Habent sua fata libelli... S'il faut en croire l'éditeur, très bien informé, aucun n'en a eu de plus divers que ce petit poème jusqu'ici peu connu. Il procède d'une tradition celtique et d'un temps où Gâdels et Brittons encore unis faisaient échec à l'invasion anglo-saxonne en Grande-Bretagne. Plus tard, un poète anglo-saxon l'accommoda à l'usage de ses compatriotes, en y célébrant leur héroïque défense

contre les conquérants danois. Puis il dormit pendant des siècles, jusqu'au jour où un nouveau poète, en lui donnant sa forme actuelle, en fit le manifeste de la renaissance de l'esprit anglo-saxon soulevant la pierre du tombeau sous lequel les Normands croyaient l'avoir scellé. Ce n'est pas tout encore : de cette dernière forme du poème, un auteur français tira le roman de « Ponthus et Sidoine », qui jouit d'une grande vogue. Allons : ce qu'on a appelé « le cosmopolitisme littéraire » ne date pas du XVIIIe siècle.

L'ouvrage existe en trois manuscrits des XIIIe-XIVe siècles. M. H. les publie tous trois, en regard l'un de l'autre; car les variantes sont si considérables, qu'un apparat critique eût tenu presque autant de place, tout en étant beaucoup moins clair. Je pourrais me dispenser d'ajouter que la collation est facilitée par une correction infaillible et par tous les adjuvants dont dispose une typographie intelligente. L'ouvrage sort de *Clarendon Press*, et c'est tout dire.

Le poème, dépourvu de tout agrément de style, n'est pourtant pas sans mérite : il a du moins, incontestablement, celui de la simplicité et de la brièveté; il est encore exempt des développements oiseux, des descriptions banales et des fastidieuses digressions, qui plus tard firent les délices des lecteurs. Le vers est de souffle bien court, et il est curieux que l'Angleterre, à une époque où la France versifiait la *Chanson de Roland*, et l'Allemagne les *Nibelungen*, n'ait pas su se créer un meilleur instrument; mais cette prose rimée est claire, concise, et court droit au but.

Une solide introduction, historique, grammaticale et métrique; un texte de 90 pages, qu'en réalité la collation réduit au tiers; autant de pages de notes, surtout littéraires; un glossaire très complet de tous les mots du poème, avec références à tous les passages où ils figurent : voilà donc un livre tout prêt pour le programme d'agrégation de l'an prochain. Et ne serait-il pas temps que nos professeurs d'anglais commençassent à soupçonner qu'il y a derrière Chaucer six siècles de littérature ?

V. HENRY.

Cornell University library. — *Catalogue of the Dante Collection* presented by WILLARD-FISKE : compiled by THEODORE WESLEY-KOCH. — Ithaca, New-York, 1898-1900; 2 vol. gr. in-8°, XVIII-606 pages — Hand-List of framed reproductions of pictures and portraits belonging to the *Dante Collection*; compiled by Th. Wesley Koch. — Ithaca, New-York, 1900; in-8°, VII-20 pages. — Théodore WESLEY KOCH. — The growth and importance of the *Cornell Dante Collection*. — Ithaca, New-York, 1900, in-8°, 10 pages.

Le catalogue de l'admirable collection dantesque, offerte par M. Willard Fiske à la *Cornell University* d'Ithaca, est aujourd'hui terminé; la première partie, contenant les œuvres de Dante, avait paru en juin

1898; nous avons aujourd'hui sous les yeux le catalogue des ouvrages relatifs à Dante, plus un appendice sur l'iconographie du poète et de son œuvre, au total plus de 600 pages, grand in-8°, imprimées à deux colonnes, en caractères très compactes. Pour nous, qui n'avons malheureusement pas à notre portée les prodigieuses richesses entassées par le généreux bibliophile américain, ce catalogue constitue déjà à lui-seul un précieux instrument de travail. Jusqu'à l'année 1900, date de sa publication, il présente le tableau le plus exact sans doute qui existe de tout ce qui a été publié sur la personne et sur l'œuvre de Dante. Assurément la Collection Fiske n'est pas absolument complète : parmi les textes et les ouvrages anciens, il en est d'introuvables ; mais M. Fiske est en trop bon chemin pour arrêter là ses recherches, et en attendant il n'a rien négligé de ce qu'il pouvait se procurer, textes, commentaires, traductions, ouvrages de critique ou d'imagination, brochures, articles et comptes rendus disséminés dans des centaines de périodiques. Il a réuni ainsi près de sept mille volumes, sans parler des revues, et des albums contenant des articles découpés çà et là, au total plus de 25,000 fiches ! Le catalogue imprimé est conçu sur un plan aussi simple que pratique. Les ouvrages sur Dante sont enregistrés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, ou des titres quand il s'agit d'œuvres anonymes ou collectives ; deux index complètent ce premier classement : l'un est une table alphabétique des matières (les noms communs y sont en anglais), l'autre est le relevé chant par chant, vers par vers, des ouvrages relatifs à l'interprétation du texte de la Divine Comédie.

H. H.

Franz Xaver Kraus. **Essays : Zweite Sammlung.** Berlin, Gebrüder Paetel, 1901 ; in-8°; 426 pages.

Ce volume est une nouvelle preuve de la prodigieuse activité de son auteur ; la publication récente d'ouvrages de longue haleine comme son livre sur Dante (1897) et son histoire de l'art chrétien (1er vol. 1896 ; 2e vol. 1900), ne l'a pas empêché d'écrire pour les revues de nombreux et importants articles; la deuxième série des Essais, que nous avons sous les yeux, contient douze de ces études, déjà publiées de 1881 à 1900. Presque toutes ont trait à l'Italie, à deux ou trois exceptions près. Citons parmi les plus importantes celles qui ont pour sujet Gino Capponi (1881), Manzoni (1884), Antonio Stoppani, l'*Anno Santo* et l'épisode de Françoise de Rimini dans la Divine Comédie (1900). Sans nous arrêter à ceux de ces morceaux qui portent déjà une date ancienne, non plus qu'aux longues considérations d'un intérêt bien spécial, suggérées par l'*Anno Santo* (120 pages !), signalons l'article à la fois érudit, anecdotique et littéraire sur quelques vers fameux de

l'épisode de Francesca (*Inf.* V, 121-123). Il s'agit de savoir quelle source Dante a voulu désigner lorsqu'il a fait dire à l'héroïne du Chant V de l'Enfer qu'aucune douleur n'est plus grande que de se souvenir du temps où l'on était heureux, quand on a cessé de l'être, ajoutant, immédiatement : *e ciò sa il tuo dottore*. Qui est ici le *dottore* de Dante ? Deux explications ont été généralement adoptées par les commentateurs, les uns tenant pour Virgile, les autres pour Boèce. M. Kraus, après avoir examiné si peut-être Sénèque n'avait pas pu être désigné ici par Dante, se range avec les interprètes qui reconnaissent Boèce dans le *dottore* du poète, et son examen du problème paraît aussi complet et définitif que possible. M. Kraus passe ensuite en revue de très nombreuses traductions du passage en latin, en français, en anglais, en espagnol, en grec même et enfin en allemand ; il signale les imitations qui en ont été faites, et rappelle pour finir quelques anecdotes qui s'y rapportent, sans oublier le *Souvenir* d'A. de Musset. On peut considérer cet article comme un modèle de dissertation, agréable et bien informée, sur un point particulier.

L'auteur nous pardonnera sans doute de ne pas soumettre à un examen plus approfondi les autres parties de ce volume, car il nous avertit lui-même que ce sont surtout des souvenirs personnels qu'il destine à ses amis : « ils n'ont pas été écrits pour les autres. » Ce dédain du grand public est un peu surprenant de la part d'un publiciste qui, après avoir communiqué ces souvenirs aux lecteurs de la *Deutsche Rundschau* et de l'*Allgemeine Zeitung*, prend encore la peine de les réunir en volume.

H. H.

Gustave Clausse. — **Les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs, médailleurs, xve et xvie siècles.** — Tome Ier (Giuliano et Antonio l'ancien) ; Paris, E. Leroux, 1900 ; in-4°, LV-404 pages.

Cette monographie sur une famille d'artistes florentins, pour la plupart architectes, composée par un architecte qui depuis plusieurs années s'est fait estimer comme critique d'art, sera accueillie avec joie par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art florentin pendant sa plus belle période. Le choix de la famille, on pourrait presque dire la dynastie des San Gallo, est fort heureux par lui-même, bien qu'aucun des sept artistes ayant porté ce nom, et que M. Clausse nous fera mieux connaître, ne se soit tout à fait élevé au premier rang, plusieurs sont bien *représentatifs,* et il est intéressant de suivre dans leurs œuvres les modifications du goût, du style et de la technique de leur art à travers un bon demi-siècle de civilisation florentine.

L'ouvrage se composera de trois volumes, dont le premier est sous nos yeux. Celui-ci contient, outre une introduction générale, sur

laquelle nous allons revenir, l'étude consacrée à la vie et à l'œuvre de Giuliano (1445-1516) et d'Antonio da San Gallo, dit *il Vecchio* (1455-1534). Le premier de ces deux artistes fut un des architectes les plus estimés et les plus féconds de son temps ; son nom reste attaché à des œuvres célèbres comme la chapelle Sassetti à la Trinita, la chapelle Gondi à Sainte-Marie-Nouvelle, divers palais, la villa de Poggio à Caiano, Poggio imperiale, le couvent de Santa-Maria Maddalena dei Pazzi, etc..., pour ne parler que de ses œuvres florentines ; mais il faudrait y ajouter celles qu'il exécuta à Prato, à Ostie, à Rome, à Viterbe, à Naples, à Milan, à Lorette, etc... Nous ne songeons pas à refaire ici l'analyse de cette vie si remplie, non plus que celle d'Antonio, frère de Giuliano. Il nous suffira de dire que M. C. étudie, avec l'aide des meilleurs documents, tous les travaux des deux artistes, et que de nombreuses figures et illustrations, fort réussies, permettent de suivre sans peine les explications techniques dans lesquelles entre l'auteur. L'attrait du volume est encore accru par la reproduction en phototypie d'un admirable portrait de Giuliano da San Gallo, dû au pinceau de Piero di Cosimo, et conservé aujourd'hui au musée de La Haye ; enfin l'exécution typographique est d'une élégance sobre qui convient à un ouvrage de ce genre.

Après ces éloges mérités, il est sans doute permis de faire quelques réserves, qui ne portent d'ailleurs pas sur la partie essentielle de l'ouvrage. M. C. a cru devoir faire précéder sa biographie des San Gallo d'une introduction générale, destinée d'abord à rechercher les origines de la Renaissance, puis à retracer l'histoire de Florence et de l'Italie depuis Cosme l'Ancien jusqu'à l'avènement du premier duc de Toscane, Cosme I[er]. C'était assurément une louable intention ; mais il apparaîtra certainement à tous ceux qui liront cette partie de son livre, que M. C. y était insuffisamment préparé. Nous ne le chicanerons pas sur certaines faiblesses du tableau qu'il trace de la civilisation grecque jusqu'à laquelle il a cru bon de remonter [1], ni sur cette idée que c'est une survivance ou une résurrection du génie grec qui a inspiré les arts à Rome à l'époque impériale, et à Florence au XV[e] siècle ; le parallèle de Laurent de Médicis et de Périclès est bien factice, et ne tient pas compte de tout ce qui, au cours de près de vingt siècles, s'était superposé à l'idéal de l'art grec au point de le cacher presque totalement aux yeux des Italiens de la Renaissance. Ce qui est plus grave, ce sont les inexactitudes, les erreurs de fait que commet M. Clausse quand il vient à parler de la civilisation florentine, qui est proprement son domaine. Comment a-t-il pu écrire par exemple (p. LI), à propos de la première génération de la Renaissance

1. Il est fâcheux d'écrire *orchestrique* pour *orchestique* (p. III) ; le passage relatif au théâtre athénien, particulièrement à Euripide et à Sophocle (p. XIV-XV), est bien faible ; nous apprenons plus loin (p. XXXIV) que c'est au bord du lac de Côme que Pline avait sa villa !

(il vient de nommer Nicolas de Pise) que « avec les premières années du XIVe siècle on constate une lacune : il faut attendre Jean de Pise et Arnolfo di Cambio pour trouver des maîtres ayant donné aux beaux-arts une forte impulsion » ? Or, précisément Arnolfo di Cambio meurt en 1300, et les chaires de Pistoie et de Pise, par Jean de Pise, sont respectivement de 1302 et de 1310. Où donc est la lacune ? — Voici une bévue surprenante : « *A la fin du* XIVe *siècle* la physionomie de Florence était celle d'une cité de libre et riche bourgeoisie..... La ville se peuple et se renouvelle..... *C'est alors* que Arnolfo, Giotto, les Gaddi, *les* Orcagna (combien y en a-t-il donc ?), Benci di Cione construisent *Santa Maria Reparata ou del Fiore*, le Campanile,.... etc... » (p. 7). Cette chronologie est au moins fantaisiste ; mais que dire de la confusion qui fait appeler ici le dôme Santa Maria Reparata [1] ? Quiconque a visité Florence en étudiant avec attention son *Baedeker* sait que le dôme, Santa Maria del Fiore, a été construit sur l'emplacement d'une ancienne église, Santa Reparata, disparue depuis. — Dans un autre ordre d'idées les contradictions ne manquent pas : l'art byzantin n'a eu aucune influence sur la Renaissance (p. XXXIX), et cependant (p. LII) « Cimabue est encore un Grec du bas-empire » (?).

Au point de vue historique, la hâte avec laquelle a été rédigée cette introduction n'est pas moins manifeste ; pour n'en citer qu'un seul exemple, la crise par laquelle passa Florence de 1527 à 1530, avec le fameux siège et la ruine définitive des libres institutions dont on avait jusqu'alors respecté au moins l'apparence [2], cet événement capital dans l'histoire de la Renaissance, plus important encore que le sac de Rome, n'est même pas rappelé ; en échange, on nous dit que c'est « après la chute des premiers Médicis et leur exil de Florence », donc apparemment en 1494 [3], que Rome devint le centre « du grand développement des arts » (p. 24-25). Soit ; on croyait pourtant savoir qu'après cette date Michel Ange, pour ne parler que de celui-là, avait encore travaillé à Florence ; le David et les tombes des Médicis le feraient penser.

Je m'arrête afin de ne pas donner à penser que je me complais dans ces critiques ; elles portent, je le répète, sur un hors-d'œuvre, sur l'introduction de l'ouvrage. Elles veulent simplement dire ceci : un critique d'art peut, sur un point spécial qu'il connaît à fond, écrire un livre substantiel et utile sans se croire obligé pour cela d'aborder des considérations générales, auxquelles il est peu préparé ; mais il

1. La même confusion est répétée, p. 16.

2. Il est vrai que M. C. paraît penser que le titre de prince « suivant l'expression de Machiavel » (p. 11), convient aux premiers Médicis, à Cosme et à Pierre le Goutteux ; c'est encore une assez grosse faute de chronologie.

3. Dans le tableau généalogique, d'ailleurs utile, de la famille de Médicis, c'est sous le nom de Pierre II, et non sous celui de son père le Magnifique, qu'il fallait inscrire la mention : Révolution Savonarole ; bannissement des Médicis ; Soderini.

aurait plus d'autorité et ses conclusions inspireraient plus de confiance, s'il ne se laissait pas prendre aussi facilement en défaut. Pourquoi ne pas mettre plus de précision et de rigueur dans toutes les parties d'une œuvre qui, d'autre part, est visiblement le fruit de longues et consciencieuses recherches?

Henri Hauvette.

K. Krumbacher, **Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel.** München, 1901 (Tirage à part des Sitz. b. de Bavière, 1901, H. III, 329-362 et 2 planches).

I

M. K. Krumbacher nous donne une publication intéressante. Ce n'est pas que le *threnos*, — un des morceaux populaires, celui-ci à mine ecclésiastique, inspirés par la chute de Constantinople — soit en lui-même un chef-d'œuvre. Il présente du moins la forme dialoguée, qui est à noter. Mais l'éditeur surtout a trouvé là une occasion de nous exposer, au sujet des deux versions du *threnos* (p. 332) qu'il compare, des idées ingénieuses et qui sont sûrement à méditer, sur la méthode critique que l'on peut apporter aujourd'hui à la constitution de ce genre de textes (p. 343 suiv.); il nous donne aussi (p. 339 suiv.) sur la rime et les assonances de ce poème [1], des aperçus curieux, qui sont même d'intérêt général [2]. Enfin — car je dois me borner ici à une analyse sommaire — M. K., avant le commentaire grammatical qui clôt la brochure [3], a tenu expressément à traduire le morceau qu'il publie. — Ce système me paraît précieux, en ce que, s'il était suivi par tout le monde, il nous montrerait que les éditeurs comprennent plus souvent qu'on ne pense ceux qu'ils éditent. J'accroche cependant une toute petite critique à la traduction même de M. K. : elle est trop belle, trop correcte, d'une tenue trop égale. Pour rendre les caprices grammaticaux de l'original, on pourrait essayer, ce me semble, de mêler diverses époques de l'allemand — sans exclure le *plattdeutsch* —, comme la rédaction actuelle amalgame des grecs différents. Cette reproduction, plus fidèle, aurait son importance aux yeux même des purs historiens. Nos langues sont trop uniformes. M. Krumbacher, à une occasion, que nous espérons prochaine, pourrait introduire dans une version allemande plus de variété, conformément à l'original.

Jean Psichari.

---

1. M. K. (p. 341) lit, avec raison sans doute, λυπεῖσαι. Il y a cependant un verbe moderne, λυπασοῦμαι (je suis affligé par autrui).

2. J'ai bien — ou crois avoir — quelques idées sur les *groupes assonants* tant en métrique qu'en linguistique. J'espère les exposer ailleurs.

3. P. 359, je me demande si ἄρμα (Mal. 314, 6; 394, 15) n'est pas ἅρμα et ne s'explique pas, dans ce passage, aussi bien par *char*.

II

La prise de Constantinople par les Turcs a donné lieu, en Grèce, à un certain nombre de compositions versifiées, dont quelques-unes se sont transmises oralement [1] et dont d'autres nous sont parvenues en manuscrit [2]. Celle que vient de publier M. K. est un dialogue de 102 vers, où les Patriarchats de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche personnifiés se plaignent l'un à l'autre du triste sort, qui est le leur, depuis qu'ils sont au pouvoir des Turcs. Cette œuvre poétique, s'il est permis d'appeler ainsi une production si pauvre de forme et de fond — est extraite de deux manuscrits, l'un d'Oxford (xvi[e]-xvii[e] s.), l'autre de Venise (1619). M. K. a reproduit séparément les deux versions, en les faisant précéder d'une introduction et en y ajoutant une traduction allemande. Les vers 45-46 me semblent avoir été mal compris par lui. Y voir une ironie et une pointe, comme il le fait, c'est vraiment trop enrichir le texte ! Ποῦ 'ν οὐρανὸς μὲ τ' ἄστρη signifie : « Attendu qu'elle est (Sainte-Sophie) le ciel avec les étoiles. » C'est là une expression bien connue, qu'on emploie pour désigner quelque chose de splendide. Le sens du passage est donc : « Les infidèles empêchent les chrétiens d'entrer dans Sainte-Sophie, de la visiter et de se consoler au milieu de ses splendeurs, connues du monde entier. » La leçon de l'Oxoniensis ne s'oppose pas à la lecture ποῦ 'ν οὐρανὸς. Au vers 46, il faut faire dépendre τὰ κάστρη de εἰς ou corriger en στὰ κάστρη, cf. v. 82.

Hubert PERNOT.

G. WEILL, **Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870** (Biblioth. d'histoire contemporaine). Paris, Alcan, 1900, 558 p. in-8°.

C'est la première fois qu'on essaie de réunir en un tableau d'ensemble les renseignements sur le parti républicain français dans cette période décisive de son histoire, marquée par tant d'échecs et de souffrances et qui se termine par la conquête définitive de la France. M. Weill l'a fait avec conscience et avec intelligence dans une forme sobre, claire et précise. C'est un livre utile, et un livre bien fait, auquel on ne pourra guère faire de reproches.

Le travail préparatoire a consisté à dépouiller tous les livres et brochures conservés à la Bibliothèque nationale ; les journaux ont fourni des renseignements, mais n'ont pas été analysés méthodiquement, la

1. Passow, *Pop. carm.*, p. 145 et suiv.
2. Voir notamment Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, I, 169-202 ; *Monuments*, nouv. sér., vol. 5, 85-100.

masse en eût été insurmontable. Les documents inédits des Archives nationales, surtout les papiers de police, auraient assurément apporté des renseignements nouveaux, M. W. le sait mieux que personne et nul plus que lui ne regrette que le temps lui ait manqué pour entreprendre ce gigantesque dépouillement. Mais les matériaux qu'il a réunis suffisent déjà pour donner à son histoire un solide fondement. Ils ont été élaborés par une critique judicieuse et un travail méthodique de réflexion personnelle. Sur quelques points M. W. a même essayé de recourir à la tradition orale, il a interrogé quelques-uns des survivants de la génération de Blanqui, surtout M. Langlois.

L'arrangement est chronologique ; c'est le seul procédé vraiment historique quand il s'agit d'un parti en évolution continuelle. Les faits sont groupés en quinze chapitres qui correspondent à douze périodes successives : 1° Restauration ; 2° 1830 ; 3° Premières luttes contre Louis-Philippe, 1831 ; 4° Société des Droits de l'homme (1832-35) ; 5° Républicains et Communistes (1836-39) ; 6° De 1840 à 1848 ; 8° Révolution de février ; 9° Républicains au pouvoir (février-déc. 1848) ; 10° Réaction (1848-51) ; 11° et 12° Proscriptions et « Années de silence » (1851-60) ; 14° Réveil du parti, 1860-67 ; 15° Guerre contre l'Empire (1868-70). Les chapitres VII et XIII sont consacrés à la littérature républicaine sous Louis-Philippe et sous l'Empire.

Comme il est naturel pour une période où la vie politique a été dominée par les révolutions faites au centre du gouvernement et pour un parti dont l'objectif permanent a été de mettre la main sur le gouvernement central, c'est avant tout l'histoire du parti républicain *à Paris* qui est présentée ici ; de loin en loin quelques indications sont données sur les groupes républicains de France, surtout de Lyon et du Sud-Est [1] ; mais on voit que l'étude des documents locaux a manqué et que l'auteur n'a pas été en mesure de faire le travail méthodiquement pour les départements.

A vrai dire, c'est plutôt une histoire des républicains que du parti républicain. Ce caractère biographique est rendu apparent par le très utile *Index alphabétique*, placé à la fin, qui ne contient que des noms d'hommes. Mais peut-être ne pouvait-il pas en être autrement. Les républicains ont été surtout des individus isolés opérant séparément, tout au plus par petits groupes, d'ordinaire de peu de durée ; il s'est formé ainsi plusieurs fois des partis républicains ; il n'y a jamais eu *un parti* républicain dont on puisse décrire l'évolution comme on écrit l'histoire du parti tory.

Il serait bien difficile d'analyser un ouvrage qui consiste en plusieurs centaines d'études biographiques ; la richesse extraordinaire de ce

1. La terminologie géographique est un peu flottante ; la Provence est rangée tantôt dans le Midi (suivant l'usage provençal), tantôt dans l'Est (peut-être pour se conformer à l'usage parisien qui réserve le nom de Midi au Sud-Ouest gascon).

recueil en fait un répertoire précieux pour quiconque désire connaître la vie politique réelle de la France dans ce siècle [1]. Mais on peut aussi le lire tout à la suite ; il supporte fort bien cette épreuve, dangereuse pour les livres sans unité réelle. On voit alors se dérouler comme une étrange épopée cette lutte de quelques jeunes gens contre tout un gouvernement, contre toute une société qui les traite de fous, les méprise et les emprisonne; puis le miracle encore plus surprenant de la Révolution de 48, — cette Révolution sans pareille dans l'histoire du monde — qui en un jour remet à cette poignée d'obscurs militants la direction de toute la France et par l'établissement brusque du suffrage universel, bouleverse définitivement toutes les conditions de la vie politique, en France, puis en Europe. Enfin, après la tragédie sinistre des proscriptions et de l'oppression, c'est la lutte qui recommence, avec un personnel plus nombreux cette fois et moins héroïque, jusqu'à la catastrophe imprévue qui met définitivement la France au pouvoir des républicains. Dans toute l'histoire intérieure de la France (sauf peut-être la Révolution) il n'y a pas de spectacle plus tragique et plus romanesque.

M. W. a bien compris que pour donner une idée complète des républicains français, il fallait montrer parallèlement leurs actes et leurs doctrines ; car si quelques-uns ont été des hommes d'action, presque tous ont été des idéalistes, dominés par leurs idées. Un des résultats importants de son étude est de faire ressortir la transformation qui s'est produite dans la pensée et le tempérament intellectuel du parti républicain — ou, pour parler un langage plus court et plus exact — la différence de tempérament et d'idéal entre les républicains des différentes générations. Sous la Restauration les républicains, presque tous bourgeois, sont militaristes et napoléoniens. Les républicains de 1830, étudiants et ouvriers, sont Montagnards de la tradition de 1793; peu à peu leur attention étant attirée sur la condition misérable des travailleurs, ils deviennent communistes et les deux conceptions se combinent dans les Sociétés secrètes où dominent Barbès et Blanqui. Après 1840, ils sont socialistes, mais d'une façon vague. En 1848, ils sont mystiques, déistes, presque chrétiens. Après la persécution à la fin de l'Empire, ils sont devenus anti-cléricaux et athées. A travers ces changements de philosophie une tendance commune relie pourtant tous ces républicains français ; tous ont eu une foi, ils ont tous cru que le peuple est bon et que la liberté et l'instruction suffisent pour le mettre en état de diriger lui-même son gouvernement. Ils

---

1 Je n'ai pas relevé d'erreurs matérielles. L'exposé des organisations républicaines pour les élections de 1849 est confus et insuffisant, l'*Annuaire historique* devrait fournir les noms et les programmes des Comités. Les départements où la liste montagnarde a été élue en 1849 n'avaient pas tous une majorité républicaine ; dans l'Ardèche entre autres, l'élection s'était faite à la majorité relative.

ont été profondément démocrates et optimistes. Leur foi etait tenace, car sous les régimes de compression et de persécution, après 1820 ou après 1835, sur des milliers de républicains, après 1851 sur des centaines de milliers on peut à peine compter quelques renégats. Ils ont passé auprès des hommes de bon sens pour des utopistes. Et l'expérience leur a donné raison contre les gens d'expérience. C'est ce que M. Weill indique par un simple rapprochement : « De Guizot disant : « il n'y a pas de jour pour le suffrage universel », et de Garnier-Pagès s'écriant : « son jour viendra », lequel était l'utopiste? Le programme politique des républicains est réalisé... Leur programme social commence à être appliqué. »

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 novembre 1901.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. l'abbé Sauvaire, curé de l'Escale (Basses-Alphes), une médaille de bronze portant au droit les bustes affrontés de Septime Sévère et de Julia Domna et au revers un grand autel, avec l'inscription grecque : *Pergamenôn B Neocorôn*. Ce médaillon a donc été frappé par les Pergaméens néocores pour la seconde fois entre les années 193 et 211 p. C., et c'est le grand autel de Pergame qui y est représenté.

M. Philippe Berger présente, de la part du R. P. Delattre l'estampage et la photographie d'une nouvelle inscription funéraire qui emprunte un intérêt tout particulier à la qualité des personnages qui y sont mentionnés. Elle doit se lire ainsi : « Tombeau d'Hamilcar, prêtre de Baal Céleste, fils d'Asdrubaal le *shanô* (le noble), fils d'Esmonnamar le *shrnô* (le noble?), fils de Maharbaal le grand-prêtre, fils d'Abdmilcat, le grand-prêtre. »

M. S. Reinach annonce que deux sculptures en marbre plus grandes que nature et d'une grande beauté, qui avaient été découvertes vers 1720 à Apt en Provence et étaient depuis longtemps considérées comme perdues, ont été retrouvées par M. le professeur Furtwaengler de Munich dans le château du duc de Devonshire à Chatsworth. M. Reinach présente des photographies de ces statues. M. Héron de Villefosse ajoute qu'il a demandé des moulages de ces statues pour le Musée du Louvre.

M. Hatwig Derenbourg donne lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de M. Maximin Deloche, son prédécesseur à l'Académie.

M. Oppert fait une communication sur un poëme babylonien, publié par M. Piaches d'après l'original du Musée Britannique C'est une complainte de dix villes de la Chaldée ravagées par la guerre. Elle date de 287 a. C.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 26 Trente-cinquième année 1er juillet 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 2 : Salomon Reinach, Celtica, I, Caledonium monstrum, 2 un dieu au maillet imberbe. — W. Stokes, The destruction of Da' Derga's Hostel. — A. Thomas, De quelques noms de lieu français. — Garofalo, Sulla populazione delle Gallie nel tempo di Cesare. — Dr A. de J., L'in intervocalique en celtique. — Lettre de M. L. Duchesne. — Reproduction des critiques de M. S. Reinach sur d'Arbois de Jubainville, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique. — *Chronique. — Périodiques.*

Revue des études anciennes, n° 2 : O Navarre, De l'hypothèse d'un mannequin dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle. — M. Holleaux, Curae epigraphicae. — C. Jullian, Notes gallo-romaines, X, Vercingétorix se rend à César; *Chronique gallo-romaine :* Alesia, Les parentés de peuples chez les Gaulois. — G. Gassies, Terres cuites meldoises. — P. Paris, Sculptures du Cerro de los Santos. — E. Tallet, L'Institut pour l'étude de l'antiquité à l'Université de Berlin. — Bibliographie.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 1 Kawcynski. Amour et Psyché dans les contes de fées. — Ketrzynski, Obs. crit. sur la grande Germanie et la Sarmatie de Claude Ptolémée. — Morawski, A quelle époque remonte la mention de la Communion des saints dans le symbole des Apôtres?

— N° 2 : Bujak, Maszkienice dans le district de Brzesc.

— N° 3 : Dobrzycki, Les voyelles nasales dans les dialectes polonais et Kachoubs. — Kawczynski, Amour et Psyché, nouvelle d'Apulée. — Kopera, Reliure d'argent de l'Evangeliaire de la princesse Anastasie, femme de Boleslas le Frisé. — Heck, Qui a écrit le poème Roxolanki, publié sous le nom de Simon Zimorowicz ?

The Academy, n° 1519 : Courthope, Life in poetry, law in taste. — Marston, Sketches of booksellers of other days. — E. and W. Bache, Reminiscences; H. C. Westmore, The last of the great Scouts; Taylor, The problem of conduct.

The Athenaeum, n° 3842 : Savage Landor, China and the allies. — Maerterlinck, The life of the bee. — Jessopp, Before the great pillage. — Common, Nietzsche. — Leader, Sheffield in the XVIII century. — Books on the war. — Alfred the Great. — Egyptological books. — Sir Walter Besant. — The publisher's congress at Leipzig. — Huchown. — R. W. Buchanan. — Dr. Gardiner, Oliver Cromwell and major-general Overton (Palgrave). — Ridgeway, The early age of Greece, I. Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Heptateuchi partis poster. versio latina antiquissima e codice Lugdunensi, p. V. Robert. — Seeberg, An der Schwelle des 20e Jahrhunderts, Rückblick auf deutsche Kirchengesch. 2e ed. — Villari, Le invasioni barbariche in Italia (recommandable). — Wælcker, Die Stellung des Kurfürsten zur Wahl Karls V 1519 (solide et critique). — Friedensburg u. Seger, Schlesiens Medaillen u. Münzen. — Leo, Unters. zur Besied. u. Wirtschaftsgesch. des Hüring. Osterlandes in der Zeit des früheren M. A. (soigné et sagace). — Der siebenjährige Krieg, I. Pirna und Lobositz (publication de l'état-major). — Schulthess' europ. Geschichtskalender 1900. — Zweck, Masuren. — Reinisch, Die Somali-sprache. —

Thumb, Die griech. Sprache im Zeitalter des Hellenismus (intéressant et instructif). — Zauner, Roman. Sprachwissenschaft. — Björkman, Scandinavian loan-words in Middle English. — Eleonore Fürstin Reuss, Philippe von Nathusius. — Haug u. Sixt, Die röm. Inschriften und Bildwerke Wurttembergs, II. — Ferrero, L'arc d'Auguste à Suse. — A. Matthias, Aus Schule, Unterricht and Erziehung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : The Book of Numbers ed. by J. A. Paterson. — Sell, Zukunftsaufgaben des deutschen Protestantismus im neuen Jahrhundert. — Deussen, Erinnerungen an Friedrich Nietzsche; Horneffer, Vorträge über Nietzsche; Nietzsches Lehre von der ewigen Wiederkunft und deren bisherige Veröffentlichung. — Wartenberg, Das Problem des Wirkens und die monistiche Weltanschauung mit besonderer Beziehung auf Lotze. — Bornhak, Die Rechtsverhältnisse der Hochschullehrer in Preussen. — Koch und Bork, Deutsches Flottenlesebuch — R. Köhler, Kleinere Schriften, Hgb. von J. Bolte. II. III. — Die Appendix Probi hgb. von W. Heraeus. — G. v. Wartensleben, Begriff der griechischen Chreia und Beiträge zur Geschichte ihrer Form. — Hebbels Briefe. Nachlese hgb. von R. M. Werner; Hebbel, Sämmtliche Werke. Hgb. von R. M. Werner. I. II. — Clairbrook, Die Kunst, die englische Sprache in kürzester Zeit durch Selbstunterricht sich anzueignen. 6. Aufl. — Ferrari, Letteratura italiana moderna e contemporanea (1748-1901). — Bruns, Die Lübecker Bergenfahrer und ihre Chronistik. — Dworski, De ordinationibus Formosi papae. — Reinsch, World Politics at the end of the Nineteenth Century as influenced by the Oriental situation. — Marseille, Tagebuchblätter eines hessischen Offiziers aus der Zeit des nord-amerikanischen Unabhängigkeitskrieges. — Kahle, Ein Sommer auf Island. — J. Müller, Der Oberflächenbau Deutschlands. — Wintzer, Die Deutschen im tropischen Amerika. — Novicow, Die Föderation Europas. Uebs. von Fried. — Süssheim, Das moderne Auktionsgewerbe. — Wachenfeld, Homosexualität und Strafrecht. — Ettinger, Die Advokatur im modernen Verkehre. — Fr. Haack, Friedrich Herlin.

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

SÉRIE CARTOGRAPHIQUE

I. — **Cartes et Globes relatifs à la découverte de l'Amérique, du XVIe au XVIIIe siècle.** 40 planches sur cuivre, texte par Gabriel Marcel. Un atlas in-folio et un volume de texte . 100 fr. »

II. — **Atlas sino-coréen.** Manuscrit du British Museum. Six cartes publiées en fac-similé, avec introduction, par Henri Cordier. In-folio en un carton. . . . . 25 fr. »

III. — **Choix de Cartes et Mappemondes des XIVe et XVe siècles.** Publiées avec une introduction par Gabriel Marcel. 16 planches grand in-folio, en un carton. . . . . 40 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE VOYAGES ANCIENS

I. — **Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique** d'Alvise de Ca' da Mosto (1455-1457). Publiée par M. Charles Schefer, de l'Institut. Un élégant volume in-8 écu. . . . . 7 fr. 50

II. — **Navigation de Vasque de Gamme,** chef de l'armée du roi du Portugal, en l'an 1497, écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne avec ladite armée. Publiée par M. Charles Schefer, de l'Institut. Un élégant vol. in-8 carré. 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

I. — **Villegagnon, roy du Brésil** (1510-1572), par Arthur Heulhard. Un beau volume in-4 raisin, avec cartes, figures et planches. (*Sous presse.*)

LES ARTS ET LES MŒURS D'AUTREFOIS

I. — **Voyages et Voyageurs de la Renaissance,** par Edmond Bonnaffé. Un élégant volume in-8 écu. . . . . 5 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Trente-cinquième année 8 juillet 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, nos 88-89 : BENET, Eugène Labiche et la commune de Paris 1871. — L. G. PELISSIER, Une commission de podestat vénitien en 1799. — WEIL, L'entrée de Murat dans la coalition, rapport confidentiel du comte de Mier à Metternich. — VIAL, La faillite de Gouthière, doreur et ciseleur du roi. — Questions : Le buste de Turgot par Houdon; La place de la Concorde à l'époque révolutionnaire, 1. Le sculpteur Lemot et la statue de la Liberté; Une brochure de Baltard. — Chronique : Musée Galliera, Collection du baron de Baye, vente Guyot de Villeneuve.

The Academy, n° 1520 : HORSBURGH, Savonarole. — RIDGEWAY, The early age of Greece, I. — MENPES, War impressions. — HART, American history told by contemporaries, III; KEANE, Central and South America; HOSIE, Manchuria; GREY, Australasia, old and new; WILMOT, Manual of South history. — Les femmes de Shakespeare.

The Athenaeum, n° 3843 : EVANS, The Canadian contingents and Canadian imperialism. — HOBSON, The social problem. — A. SCHWEITZER, Die Religionsphilosophie Kant's. — Letters of Lady Louisa Stuart to Miss Louisa Clinton, p. HOME. — G. PARIS, Villon (digne du sujet et de l'auteur). — Books on the war. — The ninth Jubilee of Glasgow University. — Dr Gardiner, Oliver Cromwell and the insurrection of march 1655 (Palgrave). — The daisy in America. — O. EDWARDS, Japanese plays and playfellows.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Theolog. Jahresbericht, 1-5. — Frommels Lebensbild. — Kierkegaards samlede Vœrker p. DRACHMANN, HEIBERG, LANGE. — ZEHNTER, Gesch. des Ortes Messelhausen (intéressant). — SPERL, Der oberpf. Adel und die Gegenreformation. — A. CHUQUET, L'Alsace en 1814 (« genaneste Quellenkenntnis, Peinlichkeit und Sicherheit in der Feststellung der Thatsachen, lebhafte frische Darstellung und strenge Objectivität. ») — Briefe u. Actenstücke zur Gesch. Preussens unter Friedrich Wilhelm III, p. RÜHL, II. (documents qui seront les bienvenus). — M. LAMBERT, Die Schlacht bei Kunersdorf (bonne étude critique). — L. SCHNELLER, Wanderbuchnotizen aus Palästina. — Das Manava-Çrauta-Sutra, p. KNAUER, I — G. von WARTENSLEBEN, Begriff der griech. Chreia (sans valeur scientifique). — CIMA, Analecta latina. — VISCHER, Shakespeare-Vorträge, 2 vol. (toujours instructif). — A. von HANSTEIN, Das junge Deutschland (habilement traité). — C. E. Doepler der aeltere. — A. FISCHER, Das alte Gymnasium und die neue Zeit.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : GIEBE, Beobachtungen über das hebräische Adjektiv in den Psalmen in etymologischer und syntaktischer Hinsicht. I. — WEISS, Die Idee des Reiches Gottes in der Theologie. — PEABODY, Morgenandachten für Studenten. — DUBOC, Die Lust als sozialethisches Entwickelungsprinzip. — GOLLWITZER, Plotins Lehre von der Willensfreiheit. — LANGGUTH, Die Bilanz der akademischen Bildung. — SZILASI, Cseremisz szótár. — FREUDENBERGER, Beiträge zur Naturgeschichte der Sprache. — Ciceronis Orationes. VI. Rec. A. C. CLARK. — SCHEINER, Homers Odyssee, ein mysteriöses Epos. — HÆGSTAD, Hildinakvadet med utgreiding um det norske maal paa Shetland i eldre tid. — FANNY LEWALD, Gefühltes und Gedachtes (1838-1888). Hgb. von L. Geiger. — DEGENHART, Beiträge zur Charakteristik des Stils in Zacharias Werners Dramen. — ROLOFF, Robert Brownings Leben nebst Uebertragungen einiger Gedichte desselben. — RÉGNIER, Macette. p. F. Brunot et P. Bloume, L. Fourniols, G. Peyré

et A. Weil. — HEYDENREICH, Archivwesen und Geschichtswissenschaft. — Die Bedeutung der Stadt-archive, ihre Einrichtung und Verwaltung. — O. z. E., Von Asdod nach Ninive. — HELLMANN, Die Grafen von Savoyen und das Reich bis zum Ende der staufischen Periode. — MENGE, Die Schlacht von Aspern am 21. und 22. Mai 1809. — LÜCKING, Schiller als Herausgeber der Memoirensammlung. I. — Die kurhessischen Regimenter. — LE MANG, Die Darstellung des schmalkaldischen Krieges. — GRUNDMANN, Die geographischen und völkerkundlichen Quellen und Anschauungen in Herders « Ideen zur Geschichte der Menschheit ». — BLASIUS, Die anthropologische Litteratur Braunschweigs. — MAY, Die Wirthschaft in Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft. — HUBRICH, Parlamentarische Immunität und Beamtendisziplin. — A. DE CHAMBRUN, Le pouvoir exécutif aux États-Unis. — BONDROIT, De capacitate possidendi ecclesiae necnon de regio proprietatis vel dispositionis dominio in patrimonio ecclesiastico aetate merovingica. — BEHRINGER, Die Gefängnissschule. — PESTBLAETTER des XV. Jahrh.s. Hgb. von P. Heitzl Text von W. L. Schreiber.

Euphorion VIII, 1 (Vienne, Fromme) : R. M. MEYER, Principien der wissenschaftl. Periodenbildung mit besonderer Rücksicht auf die Literaturgeschichte. — PLATZHOFF, George Eliot, die Entwicklung ihrer Persönlichkeit u. Weltanschauung, I. das äussere Leben, die theolog. Periode. — SCHEID, P. F. Langs Büchlein über die Schauspielkunst, ein Beitrag zur Jesuitendramatik. — OBSER, Zu Wielands Uebersiedlung nach Weimar. — LOEWE, Neue Beiträge zur Charakteristik des jungen Jerusalem. — KRAUSS, Neue Briefe von Schubart, I. Briefe vom Asperg an seine Gattin nach Stuttgart. — DÜNTZER, Die neun ersten Jahre von Gœthes Ehe 1788-1797. — FASOLA, Schillers Werke in italien. Uebersetzung. — *Miscellen :* KOPP, Allerlei Kleinigkeiten, 4. Sieben lächerliche Geschnälz ; 5 Logaus Tobakepigramme ; 6. Ein Zwillingslied. — ROSENBAUM, Zu Hoffmann von Fallersleben unsere volkstüml. Lieder. — R. M. WERNER, Ein Gelegenheitsgedicht Grillparzers. — *Recensionen und Referate :* KÄSSNER, Die Mystik, die Künstler und das Leben (R. M. Meyer) ; TEUTSCH, Bilder aus der vaterländ. Geschichte (Hauffen) ; Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen, IV-IX (Lambel) ; THIELE, Luthers Sprichwörtersammlung (Reuschel) ; SCHUSTER, Fürstbischof Martin Brenner (O. Weber) ; BORINSKI, Lessing (Consentius) ; GRUNDMANN, Die Quellen zu Herders Ideen (Richter) ; EWERT, Willibald Alexis Erinnerungen (R. M. Meyer) ; Hebbels Werke, p. ZEITS (Böhrig) ; SCHWERING, F.-W. Weber (R. M. Meyer) ; HANSTEIN, Das jüngste Deutschland (R. M. Meyer) ; O. Ernst, Buch der Hoffnung (Zeiss) ; LORENZ, Die Litteratur am Jahrhundertende (Zeiss) ; ZABEL, Zur modernen Dramaturgie (Zeiss) ; Bismarcks Briefe an seine Braut und Gattin (R.-M. Meyer). — *Bibliographie :* Zeitschriften (Hauffen). — *Nachrichten :* JUNG, Adolt Pichler.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS, VI[e]

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

SÉRIE CARTOGRAPHIQUE

I. — **Cartes et Globes relatifs à la découverte de l'Amérique, du XVI[e] au XVIII[e] siècle.** 40 planches sur cuivre, texte par Gabriel Marcel. Un atlas in-folio et un volume de texte . 100 fr. »

II. — **Atlas sino-coréen.** Manuscrit du British Museum. Six cartes publiées en fac-similé, avec introduction, par Henri Cordier. In-folio en un carton. . . . . 25 fr. »

III. — **Choix de Cartes et Mappemondes des XIV[e] et XV[e] siècles.** Publiées avec une introduction par Gabriel Marcel. 16 planches grand in-folio, en un carton. . . . . 40 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE VOYAGES ANCIENS

I. — **Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique** d'Alvise de Ca' da Mosto (1455-1457). Publiée par M. Charles Schefer, de l'Institut. Un élégant volume in-8 écu. . . . . 7 fr. 50

II. — **Navigation de Vasque de Gamme,** chef de l'armée du roi du Portugal, en l'an 1497, écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne avec ladite armée. Publiée par M. Charles Schefer, de l'Institut. Un élégant vol. in-8 carré. 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

XVI[e], XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES

I. — **Villegagnon, roy du Brésil** (1510-1572), par Arthur Heulhard. Un beau volume in-4 raisin, avec cartes, figures et planches. (*Sous presse*.)

LES ARTS ET LES MŒURS D'AUTREFOIS

I. — **Voyages et Voyageurs de la Renaissance,** par Edmond Bonnaffé. Un élégant volume in-8 écu. . . . . 5 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 28 Trente-cinquième année 15 juillet 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août : Georges WEILL, Philippe Buonarroti, 1761-1837. — Charles de COUTOULY, Un homme d'état afrikandériste : Jan Hendrik Brand. — V.-L. BOURRILLY, L'ambassade de La Forest et de Marillac à Constantinople, 1535-1538. — *Correspondance :* L'ordonnance sur la dîme de croisade de 1184, par Al. CARTELLIERI. — *Bulletin historique :* France. Antiquités nationales (gauloises et gallo-romaines), par C. JULLIAN. — Histoire du moyen âge, par Auguste MOLINIER. — Epoque contemporaine, par G. MONOD, de l'Institut. — Angleterre. Moyen âge. Suite et fin, par Ch. BÉMONT. — *Comptes rendus critiques :* ouvrage de MM. PONTREMOLI et COLLIGNON ; D.-P. BURGER (Rom und Samnium) ; HERZEN (Hypothèque romaine) ; BLOCH (Gaule) ; PRIESACK (Balduin von Trier) ; MACDOWALE (Henri de Guise) ; KRAUSHAAR, CORRIDORE, L. BERTRAND (Bibliothèque sulpicienne).

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 5 : LALOY, La chanson française à l'époque de la Renaissance. — MERCADIER, Les théories musicales de Descartes. — E. DUPONT, Les anciennes cloches de l'abbaye de S. Michel. — AUBRY, La légende dorée du jongleur (fin). — Musique contemporaine (l'Ouragan ; le Roi de Paris ; au Conservatoire ; la Société nationale ; bibliographie). — Musique religieuse (le rythme, les antiennes).

— N° 6 : ROLLAND, Les musiciens italiens à Paris sous Richelieu. — MERCADIER, Les théories musicales de Descartes. — BONAVENTURA, Progrès et nationalité dans la musique. — COMBARIEU, Bosse danse, branle, pavane et gaillarde du XVIe siècle. — Musique contemporaine (Académie nationale de musique ; théâtre national de l'opéra comique ; salle Pleyel ; au Conservatoire ; salle Erard ; Schola cantorum ; école Niedermeyer ; au théâtre Sarah Bernhardt ; Congrès ; bibliographie). — Musique religieuse (les offices rimés de saint François et de saint Antoine ; Mass und Milde in kirchenmusikalischen Dingen.

Revue de philologie française et de littérature, n° 2 : CLEDAT, La proposition et l'article partitifs ; sur une forme elliptique de la proposition participe. — RODHE, La réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises. — *Comptes rendus :* CUERS, Franz. Infinitiv beim Uebergang aus dem Latein ; KOERTING, Latein. roman. Woerterbuch, 2e ed. ; L. MOREL, Gœthe et les Français de passage en Allemagne ; Lavisse, Hist. de France I ; Entre camarades.

Bulletin bibliographique du Musée belge, n° 6 : Comptes rendus des ouvrages de MM. G. ARNAUD, A. et M. CROISET, P. ALLARD, CHAUVIN et ROERSCH, DENEFFE, SALMON, LEVRAULT, WIESE et PERCOPO, WEITBRECHT, SAHR, J. MELON, THIERGEN, HALBAUER, Th. PAGE, H. PAUL, J. FLACH, J. COMPAYRÉ. — Ch. CAEYMAEX, La Moisson, une leçon de français en quatrième. — H. GÉRARDY, Conseils pour la version latine.

The Academy, n° 1521 : NEVINSON, The plea of Pan. — MACCABE, Peter Abélard. — LYNCH, Armenia, travels and studies. — Lady Anne BARNARD, South Africa a century ago. — STEPHENS, The English church. — ANDREWS, The Benedictine Abbey of SS. Mary, Peter and Paul at Pershore. — Jottings on Arnold.

NUMISMATIQUE

SIGILLOGRAPHIE, GLYPTIQUE, ETC:

Babelon (Ernest), de l'Institut, Conservateur du Cabinet des médailles et antiques. Catalogue des camées de la Bibliothèque nationale. Un fort volume grand in-8, et un album de 76 planches en un carton . . . . 40 fr. »

— Les collections de monnaies anciennes, leur utilité scientifique. In-18 de luxe avec figures. . . . . 5 fr. »

— Introduction au catalogue des camées antiques de la Bibliothèque nationale. In-8 de 180 pages. . . . . 5 fr. »

La gravure des camées. — Les camées antiques. — Les camées modernes. — Origines et formation de la collection.

— Collection Pauvert de La Chapelle, Intailles et camées, donnés au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. In-8, avec 10 planches. . . . . 7 fr. 50

— Guide illustré au Cabinet des médailles et antiques. — I. Antiques et objets d'art. In-18, nombr. fig. 5 fr. »

— II. III. Numismatique ancienne et moderne. (*En préparation.*)

— **Traité des monnaies dans l'antiquité.** 6 volumes grand in-8 à 2 colonnes, avec dessins et planches. (*En cours de publication.*)

Babelon (E.), de l'Institut et **A. Blanchet.** Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale. Grand in-8 de 800 pages illustré de 1,100 dessins. . . . . 40 fr. »

Barthélemy (A. de), de l'Institut. Numismatique de la France. Epoques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne. In-8, figures. . . . . 1 fr. »

Berger (Ph.), de l'Institut. Sur les monnaies de Micipsa et sur les attributions de quelques monnaies des princes numides. In-8. . . . . 1 fr. 25

Blanchet (A.). Les monnaies grecques. In-8, 12 planches. . . . . . . 3 fr. 50

— Les monnaies romaines. In-18, 12 planches. . . . . 5 fr. »

— Mélanges d'archéologie gallo-romaine. In-8, fig. et 5 pl. . . . . . 4 fr. »

— Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule. In-8. . . . . 10 fr. »

— Etudes de numismatique. 2 vol. in-8, planches.. . . . . 15 fr. »

Blanchet (A.) et Fr. de **Villenoisy.** Guide pratique de l'antiquaire. In-18. . . . . 5 fr. »

De La Tour (Henri). Catalogue de la Collection Rouyer, léguée en 1897 au département des Médailles et Antiques. Première partie. Jetons et méreaux du moyen âge. Un beau volume in-8, avec 28 planches. . . . . . . 25 fr. »

— Deuxième partie. In-8, planches. (*Sous presse.*)

Deloche (M.), de l'Institut. Etude historique et archéologique sur les anneaux sigilaires et autres des premiers siècles du moyen âge. Description de 315 anneaux. Grand in-8, 315 fig.. . . . . 20 fr. »

Drouin (E.). Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe. In-8, 3 planches. . . . . 4 fr. »

— L'ère de Yezdegerd et le calendrier perse. In-8. . . . . 3 fr. »

— Une médaille d'or de Kobad. In-18 . . . . 1 fr. 50

Engel (Arthur). Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie. In-4, 7 planches. . . . . 25 fr. »

— Numismatique et sigillographie de l'Alsace, par A. Engel et Lehr. In-4, 46 planches . . . . 50 fr. »

Couronné par l'Institut. Prix Duchalais.

Engel (A.) et R. **Serrure**. Répertoire des sources imprimées de la numismatique française. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

Couronné par l'Institut. Prix Duchalais.

— Traité de la numismatique du moyen âge. 2 vol. in-8, fig . . . . 30 fr. »
Le tome III est en préparation.

— Traité de numismatique moderne et contemporaine.

I. Epoque moderne (xvie-xviiie siècles. In-8. 363 illustrat . . . . 20 fr. »

II. Numismatique contemporaine (xviiie-xixe s.) In-8, fig . . . . 9 fr. »

Longpérier (A. de), de l'Institut. Archéologie orientale, numismatique, monuments arabes. In-8, nombr. dessins et 11 planches . . . . 20 fr. »

Mauss (C.), architecte du Ministère des affaires étrangères. Loi de la numismatique musulmane. Classement par séries et par poids des monnaies arabes du Cabinet des médailles. In-8. 5 fr. »

— La Pile de Charlemagne et le Sâ du Prophète, le Pied d'Egypte et le Ratl de Bagdad. Les poids français comparés aux poids anglais. Le Ratl wâfy du Musée égyptien du Louvre. Gr. In-8 . . . . 4 fr. »

Podschiwalow (A.-M.). Monnaies des rois du Bosphore Cimmérien. In-4, 2 planches. . . . . 8 fr. »

Reinach (Théodore). Les monnaies juives. In-18, fig. . . . . 2 fr. 50

— Numismatique ancienne. Trois royaumes de l'Asie-Mineure : Cappadoce. Bithynie, Pont. In-8, 12 planches. . . . . 10 fr. »

— La monnaie et le calendrier. In-8. . . . . 1 fr. »

Robert (P.-Charles). Les médailleurs de la Renaissance, par M. Aloïss Heiss. In-8, illustré . . . . 1 fr. 50

— Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire, depuis les Gaulois jusqu'à l'occupation carolingienne. In-8 . . . . 1 fr. 50

Rondot (Natalis). Les médailleurs français. Publié par les soins de M. H. De La Tour. Un beau volume gr. in-8, avec 30 planches. (*Sous presse*).

Sauvaire (H.). Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. 3 vol. et un complément. In-8. . . . . 40 fr. »

Schlumberger (G.), de l'Institut. Numismatique de l'Orient latin. Grand in-4, 19 planches sur cuivre par L. Dardel. (*Epuisé*). . . . . 150 fr. »

— Le même sur papier de Hollande. . . . . 175 fr. »

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— Supplément et index de la Numismatique de l'Orient latin. Grand in-4, 2 planches et carte des ateliers monétaires. . . . . 15 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr. »

—Sigillographie de l'Empire byzantin. Grand in-4 de vii et 750 pages, avec 1,100 dessins inédits. . . . . 100 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 140 fr. »

— Des bractéates d'Allemagne. Considérations générales et classification des types principaux. In-8, 6 planches. 18 fr. »

— Numismatique himyarite. Le trésor de San'a. Etude sur les monnaies himyaritiques. In-4, 60 médailles gravées. . . . . 12 fr. »

— Les principautés franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. In-8, figures.. . . . . 5 fr. »

— Documents pour servir à l'histoire des thèmes byzantins. Sceaux de plomb inédits de fonctionnaires provinciaux. In-8, 2 planches. . . . . 3 fr. »

— Mélanges d'archéologie byzantine. Monnaies, médailles, méreaux, jetons, bulles d'or et de plomb, poids de verre et de bronze, ivoires, objets d'orfèvrerie, bagues, reliquaires. In-8, nombr. fig. et 16 pl. . . . . 16 fr. »

Schlumberger (G.) de l'Institut et A. **Blanchet**. Numismatique du Béarn. 2 vol. in-8, 17 planches. . . . . 20 fr. »

A. Blanchet. Histoire monétaire du Béarn.

G. Schlumberger. Description des monnaies, jetons et médailles.

Soutzo (Michel C.). Introduction à l'étude des monnaies de l'Italie antique. 2 fasc. In-8 . . . . 7 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Trente-cinquième année 22 juillet 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Souvenirs et Mémoires, n° 36, 15 juin : Pensées inédites de Montesquieu. — Mém. d'un soldat de l'ancien régime (suite et fin). — Lettres inédites du maréchal de Saint-Arnaud (suite et fin). — Les vicissitudes de l'ordre de Malte au XIXe siècle. — Les livres d'histoire ; Joséphine répudiée ; Marie-Antoinette devant l'histoire ; curiosités révolutionnaires ; un épisode de la Terreur ; Histoire du paysage en France ; Mém. du duc de Rovigo. — Supplément, Journal de Louis XVI. — La revue qui a donné tant de documents curieux, cesse de paraître : « Les recueils périodiques qui ont un programme aussi limité, ne peuvent prétendre ni à éveiller les mêmes curiosités ni à poursuivre un développement aussi vaste qu'un recueil dont les efforts ne sont enfermés par aucune limite et qui s'adresse à tous les lecteurs comme il aborde tous les sujets. Voilà pourquoi lorsqu'on est prudent et sage, on n'attend pas la fin pour disparaître et l'on préfère voir son départ accompagné d'un soupir de regret que salué d'un soupir de soulagement. »

Nouvelle Revue rétrospective, n° 85, 10 juillet 1901 : Cléry, son journal et son fils, 1798-1810. Lettres du comte de Provence, du citoyen Gout, ancien membre de la Commune du dix août, chargé de la surveillance au Temple, et de Charles Cléry, fils. — Le caporal Rose, Saliceti à Lodi, 1796. — Lettres de Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal Du Bourg, 1725-1738 (suite). — Douze ans de campagnes, 1794-1806, lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (suite).

The Academy, n° 1522 : J. A. H. MURRAY, A new English dictionary on historical principles. — The heart of the Empire. — DUGOUID, The story of the stock Exchange. — The letters of the Earl of Cherster-field to his son, p. STRACHEY and CULTHROP-COOK. — Rights and wrongs of the Transvaal war. — Sir Martin CONWAY, The Bolivian Andes. — The poetry of William Blake.

The Athenaeum, n° 3844 : BIGHAM, A year in China; SELBY, As the Chinese see us. — KELLY, Government or human evolution. — L. PETIT DE JULLEVILLE, Jean of Arc, transl. H. Davenport. — HOSSACK, Kirkwall in the Orkneys. — Benenden letters, p. HARDY. — Edward Fitzgerald. — Some suggested emendations in Chaucer's Text. — Dr. Gardiner, Oliver Cromwell and the major-generals, III (Palgrave). — The Ashburnham mss. — Sir Walter ARMSTRONG, Sir Joshua Reynolds. — Warwickshire ecclesiology, I.

— N° 3845 : Continental literature (1900-1901). — COOK, Rights and wrongs of the Transvaal war. — London topography. — The man in the iron mask (A. Lang). — The Caxtons of Kent temp. Edward IV (Scott). — Ch. Dickens, the Earl of Derby and M. Gladstone, a fouzzling anecdote. — Indogermanic words and taboos. — Goldsmith and the abbé Le Blanc. — John EARLE, The Alfred Jewel. — Warwickshire Ecclesiology, II. — Newly discovered Egyptian monument on the east of Jordan (G. A. Smith). — The monastery of St Luke of Stiris (Schultz).

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de Georges Perrot et Robert de Lasteyrie, de l'Institut

Avec le concours de Paul JAMOT, secrétaire de la rédaction

PUBLICATION DE GRAND LUXE

illustrée de nombreux clichés dans le texte et de planches en héliogravure, héliochromie et chromolithographie

Prix de souscription : Paris, **32** fr., Départements, **35** fr., Étranger, **36** fr.

TOME PREMIER

Georges Perrot. Eugène Piot.
G. Maspero. Le scribe accroupi de Gizèh.
Léon Heuzey. Les armoiries chaldéennes de Sirpoula, d'après les découvertes de M. de Sarzec.
Maurice Holleaux. Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin).
E. Pottier. Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre).
Max Collignon. Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre).
A. Héron de Villefosse. Tête d'Apollon (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'athlète (Musée du Louvre).
Ernest Babelon. Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale.
G. Schlumberger. Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle.
Héron de Villefosse. Athlète, bronze de l'école d'Argos (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre).
Georges Perrot. Tête de femme (Musée du Louvre).
Max Collignon. Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre).
Gustave Schlumberger. Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre).
André Michel. Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis).
Paul Durrieu. Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu.
E. Müntz. Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive aux vie siècles.

TOME DEUXIÈME

Léon Heuzey. Le vase d'argent d'Enteména, découvert par M. de Sarzec.
Georges Bénédite. La statuette de la dame Toui (Musée du Louvre).
E. Pottier. Deux coupes à fond blanc de style attique (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Un bas-relief de Panticapée (Kertch), au Musée d'Odessa.
P. Gauckler. La patère de Bizerte.
A. Héron de Villefosse. Lampe romaine avec légende explicative.
A. Geoffroy. La colonne d'Arcadius à Constantinople, d'après un dessin inédit.
G. Schlumberger. La croix byzantine dite des Zaccaria (trésor de la cathédrale de Gênes).
Frœhner. Apollon, bronze archaïque de la collection du comte Tyszkiewicz.
A. de Ridder. Statuette de bronze (Musée central d'Athènes).
Max Collignon. Tête de jeune fille (Musée du Louvre).
E. Pottier. Trois figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus à la coquille, deux figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Tête en marbre, de la collection Singher.
Héron de Villefosse. Buste de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (Musée du Louvre).
Gabriel Millet. Mosaïques de Daphni.
E. Molinier. L'évangéliaire de l'abbaye de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon.
E. Saglio. Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn), au Musée de Cluny.

TOME TROISIÈME

Henri Lechat. Athéna devant Erichthonios (Musée de l'Acropole d'Athènes).
André Joubin. L'Athéna Hopé.
Max Collignon. Bas-relief funéraire de Béotie (Musée national d'Athènes).
Salomon Reinach. Aigle en marbre, de la collection de Lord Wemyss, à Gosford (Longuiddry).
Héron de Villefosse. Bacchus enfant, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côte-d'Or).
Etienne Michon. Esculape jeune, statuette du Musée du Louvre.
R. de Lasteyrie. Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin.
Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du xiiie siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diaduméne, statue de marbre trouvée à Délos.

Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'Enfant, statue en bois peint et doré attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIÈME

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.
Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé a Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUIÈME

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un Buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti.)
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un Coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un Coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bédédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalogne).

TOME SEPTIÈME

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-bouddhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l' « Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-cinquième année 29 juillet 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales du Midi, n° 51, juillet 1901 : Zingarelli, Le roman de S. Trophime. — Doublet, Guillaume Le Blanc, évêque de Grasse et de Vence à la fin du xvi[e] s. — *Mélanges et documents :* Jeanroy, prov. Raï. — Teulié et Rossi, L'anthologie provinciale de Maître Ferrari de Ferrare. — *Comptes rendus :* Soltau, Die Werke des Trobadors Blacatz (Coulet) ; Jourdanne, Contrib. au folklore de l'Aude (Jeanroy), Grand, Les plus anciens textes romains de la 4[e] Auvergne (Jeanroy) ; Mélanges de litt. et d'hist. religieuses (Ch. Molinier).

Bibliographe moderne, 1901, janvier-février : H. Stein, Un Rabelais apocryphe de 1549. — Desdevizes du Dezert, Les archives hist. nat. de Madrid. — L.-G. Pélissier, La fin de la bibliothèque d'Aubais 1777. — Polain, Le congrès intern. de bibliographie, 1900. — Ch. Schmidt, Bibliothèques et bibliothécaires. — Chronique des archives, bibl. et livres. — *Comptes rendus :* Invent. des grossh. bad. Landesarchivs, I ; Mitzschke, Wegw. durch die hist. Archive Thüringens ; Bibl. hagiogr. lat. antiquae et mediae aetatis ; Loiseau, Bibl. des discours de rentrée ; Tourneux, Bibl. de l'hist. de Paris pendant la révol. fr. I-III ; Massa, Saggio di bibliogr. della provincia di Bari ; Bibliothèque de Reims, cat. des imprimés ; Mau, Katalog der Bibl. des deutschen archäol. Instituts in Rom. I. ; Koch, Dante collection (Cornell University) ; Laude, Les bibl. universitaires allemandes et leur organ. ; Zeller, Die Inkunabeln Nassauischer Bibliotheken ; Dumoulin, Vie et œuvres de Fr. Morel, imprimeur à Paris ; Rostaing et Percie du Sart, Précis des végétaux propres à la fabrication du papier.

Bulletin hispanique, 3[e] livraison : Ch. Dubois, Inscriptions latines d'Espagne. — E. Bourciez, Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne), 2[e] article. — J.-A. Brutails, Note sur la valeur du sou de tern en 1298. — P. Besques, La première ambassade de D. José Nicolas de Azara à Paris (mars 1798-août 1799), 1[er] article. — A. Morel-Fatio, Fernan Caballero, d'après sa correspondance avec Antoine de Latour. — *Bibliographie :* F. Hanssen, Notas a la prosodia castellana (E. Mérimée). — Léo Rouanet, Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo xvi (A. Morel-Fatio). — A. Morel-Fatio, Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France (E. Mérimée). — J.-M. de Valdenebro, La Imprenta en Cordoba (E. Mérimée). — A. Baudrillart, Philippe V et la Cour de France (H. Léonardon). — Enrique Serrano Fatigati, Excursiones arqueologicas por tierras segovianas. Sepulveda y Santa Maria de Nieva (J.-A. Brutails). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — *Chronique :* La « Festa » d'Elche. — Petite chronique.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Löhr, Unters. zum Buch Amos. — Gardner, Exploratio evangelica. — Ilwof, Der Protestantimus in Steiermark, Kärnten und Krain. — Swoboda, Griech. Gesch. 2[e] ed. (petit livre excellent). — Bruns, Die Lübecker Bergenfahrer und ihre Chronistik (très bon). — A. Huber, Oesterr. Reichsgesch., 2[e] ed. p. Dopsch. — Knuttel, Catalogus van de pamfletten-versameling, etc., III, 1689-1713. — M. Schanz, Australien und die Südsee. — Ibrahim ebn Muhammad al-Baifragi, p. Schally, I u. II (attendons le troisième fascicule). — Tüselmann, Die Paraphrase des Eutekhios (cf.

Revue, n° 27). — Odonis abbatis Clun. Occupatio p. Swoboda (cf. *Revue*, n° 8). — Hatzfeld, A. Darmesteter, A. Thomas, Dict. gén. de la langue française. — Born, G. Sand's Sprache in Les maîtres sonneurs. — R. Schröder, Shakspeare. — Bibliographie 1900. — Vondrak, Altkirchenslav. Grammatik (à utiliser avec précaution). — Roscher, Ephialtes (fait avec méthode et succès).

— N° 27 : Real encyclop. für protest. Theologie u. Kirche IX, Jesus Christus. — Kanon Muratori. — Soltau, Unsere Evangelien. — Melanchton, Loci communes, nach Plitt, 3e ed., p. Kolde. — Nietzsche, Gesamm. Werke, I, p. Gost u. Seidl. — Birch-Reichenwald Aars, Zur psych. Analyse der Welt. — Das Handlungsbuch von H. u. J. Wittenborg p. Mollwo. — Eisenmænger, Gesch. der Stadt Schmiedeberg. — Diefenbach, Der Zauberglaube des XVI Jahrhunderts nach den Katechismen Luthers und des P. Canisius. — Clausen, Scandinavismen, historisk framstillet. — Stavenhagen, Aus der fortificatorischen Vergangenheit von Paris. — Schwarz (F. von), Turkestan. — Chun, Aus den Tiefen des Weltmeeres, Schilderungen von der deutschen Tiefseeexpedition. — Rosenberg, Assyrische Sprachlehre u. Keilschriftkunde (bonne idée, dont l'exécution laisse à désirer parfois). — C. Robert, Studien zur Ilias (contestable en partie). — Thorndike, The influence of Beaumont and Fletcher an Shakspeare (soigné). — Collins, Ephemera critica (cf. *Revue*, n° 22). — Osterlandsagen, p. Geyer. — Lübke, Die Kunst des Mittelalters, Neu bearb. von Semrau. — Kaemmel, Der Kampf um das humanistiche Gymnasium.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : Conrady, Die Quelle der kanonischen Kindheitsgeschichte Jesus'. — Bruckner, Faustus von Mileve. — Bonhoff, Christenthum und sittlich-soziale Lebensfragen. — Ladeuze, Etude sur le cénobitisme Pakhomien. — Finsler, Platon und die Aristotelische Poetik. — K. Schmidt, Beiträge zur Entwicklung der Kantschen Ethik. — Deter, Abriss der Geschichte der Philosophie. 7. Aufl. v. G. Runze. — Laquer, Die Hilfsschule für schwachbefähigte Kinder. — Baihaqi, Kitâb al Mahâsin val Masâwi hgb. von Fr. Schwally. I. — Makas, Kurdische Studien. — Tüselmann, Die Paraphrase des Euteknios zu Oppians Kynegetika. — Cima, Analecta latina. — Sallustius, Catilina ed. by W. C. Summers. — Baumgarten, Stilistische Untersuchungen zum deutschen Rolandsliede. — Lachmanski, Die deutschen Frauenzeitschriften des achtzehnten Jahrhunderts. — Ehrard, Franz Grillparzer. Le théâtre en Autriche. — Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft. Hgb. von A. Brandl und W. Keller. — Kellner, Shakespeare. — Elizabeth Wells Gallup, Bi-Literal Cypher of Francis Bacon. — Arte, Scienza e Fede ai giorni di Dante. — Oberziner, Le guerre di Augusto contro i popoli Alpini. — Spangenberg, Beiträge zur älteren Verfassungs und Verwaltungsgeschichte des Fürstenthums Osnabrück. — Wretschko, Der Einfluss der fremden Rechte auf die deutschen Königswahlen bis zur goldenen Bulle. — Zeller-Werdmüller, Hans Rudolf Werdmüller als venetianischer Generallieutenant der Artillerie in der Levante. — J. Zimmermann, Das Verfassungsprojekt des Grossherzogs Peter Leopold von Toscana. — P. Pierling, La Russie et le Saint-Siège. T. III. — H. Wagner, Lehrbuch der Geographie. I, 3, 4. — Hanncke, Erdkundliche Ausfätze für die oberen Klassen böherer Lehranstalten. — Hainisch, Der Kampf ums Dasein und die Sozialpolitik. — Goldstein, Bevölkerungsproblem und Berufsgliederung in Frankreich. — Coghlan, A statistical account of the seven

colonies of Australasia, 1899-1900. — SIEFFERT, Das Recht im Neuen Testament. — Archiv für Kriminal-Anthropologie und Kriminalistik, hgb. von Hanns GROSS. — NOTHNAGEL, Beschränkte Haftung. — F. v. MARCUARD, Die Zeichnungen Michelangelos im Museum Teyler zu Haarlem. — Zu den Ausgrabungen auf Kreta.

— N° 27 : NIESE, Kritik der beiden Makkabäerbücher. — BARTHOLD, Zur Geschichte des Christenthums in Mittel-Asien bis zur mongolischen Eroberung. — VENTURA, Christenthum und Wissenschaft. — BARTH, Die Hauptprobleme des Lebens Jesu. — T. J. DE BOER, Geschichte der Philosophie im Islam. — PIAT, Socrate. — MAAS, Eine neue Kassette für Zettelkatalogue. — RÖMPLER, Die Form des Unterrichts. — SCHÖNBACH, Studien zur Erzählungslitteratur des Mittelalters. — ANDERSEN, A Päli Reader. — STOLTENHOLF, Schopenhauers Ansichten über die Sprache. — Papyrorum scripturae Graecae specimina isagogica. Ed. C. WESSELY. — Cornelii Taciti Dialogus de oratoribus. Rec. A. Schoene. — GEUTHER, Studien zum Liederbuch der Klara Hätzlerin. — FRIEDRICH, Ludwig Jacobowski. — BUTLER, Legenda aurea, Légende dorée, Golden Legend. — FRANKLIN, La vie privée d'autrefois. Variétés Parisiennes. — ALEXANDRE, Les mots qui restent. — LEFÈVRE, Les Gaulois. — WIRTH, Volksthum und Weltmacht in der Geschichte. — LUCKENBACH, Abbildungen zur alten Geschichte. — M. von STOJENTIN, Geschichte des Geschlechts von Zitzewitz, II, 1. — P. HASSEL, König Albert von Sachsen, 2. — WEHRMANN, Goldene Worte Bismarcks. — SCHMIDT, Die Insel Zakynthos. — BERLET, Die sächsisch-böhmische Grenze im Erzgebirge. — Ad. VENTURI, Storia dell' arte italiana. I. (Oberregierungsrat Dr. W. v. Seidlitz, Dresden.)

Museum, LYSIAE Orationes, ed. THALHEIM (Leyds). — ARISTOFANES, Het Vrouwenparlement, overgebr. door HALBERSTADT (E. B. Koster). — HIDÈN, De casuum syntaxi Lucretiana, II (Woltjer), — SIBAWAIHI'S Grammatik, übers. von JAHN, Lfg. 6-30 (De Goeje). — BRÜNNLE, Contributions towards Arabic philology, I (De Goeje). — BAUMSTARK, Syrisch-arabische Biographieen des Aristoteles (T. J. de Boer). — BORGELD, De Oudoostnederfrankische Psalmen (Van Swaay). — TACK, Oudnederfrank. grammatica (Van Swaay). — STEWART, Sprache des St. Pauler Glossars zu Lukas (Borgeld). — HUGHES a. o., The Misfortunes of Arthur, ed. by GRUMBINE (Logeman). — HABER, John Heywood's « The Spider and the Flie » (Logeman). — LIEBENAM, Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche (Boissevain). — LEA, Histoire de l'inquisition au moyen âge, trad. par REINACH, I (Knuttel). — KAMPSCHULTE, Johann Calvin, II (Rutgers). — CORNELIUS, Historische Arbeiten (Rutgers). — KANT, Gesammelte Schriften, II 2 (Groenewegen).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 31 Trente-cinquième année 5 août 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, 15 juillet 1901 : Gabriel ALIX : De l'organisation et du rôle des sciences politiques. — Paul LEFÉBURE : A la conquête d'un isthme, I. — H. HAUSER : l'entrée des Etats-Unis dans la politique mondiale d'après un américain. — Adrien JACQUES : Finances coloniales. Rapports financiers entre la métropole et les colonies. Victor MARGÉ, Le système fiscal d'une ville d'eaux : Carslbad. — Robert SAVARY, Les salaires et les prix en France et aux Etats-Unis au cours du dernier demi-siècle. Charles MOUREY, Chronique coloniale (1900). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

The Academy, n° 1523 : A. LANG, Magic and religion. — The complete works of Caverley, p. SENDALL.—FEA, Secret chambers and hiding places. — GORST, The curse of education. — HALL, The oldest civilisation of Greece. — GREIN, Premières of the year ; Lady PRESTWICH, Essays descriptive and biographical ; BEGBIE and GOULD, Great men.

— N° 1524 : BRANDES, Main currents in XIX century literature, I, the Emigrant literature. — M. MURRAY, Robert Buchanan, a critical appreciation and other essays. — SIDGWICK, The use of words in reasoning. — BEAVAN, Imperial London ; SCUDAMORE, Belgium and the Belgians ; F. GERARD, Wagner, Bayreuth and the festival plays ; etc.

The Athenaeum, n° 3846 : MEAKIN, The land of the Moors. — MASTERMAN and others, The heart of the Empire. — WUNDT, Völkerpsychologie, I. — Lady RUSSELL, Swallowfield and its owners. — TROTTER, Life of Hodson of Hodson's Horse. — G. PELLISSIER, Le mouvement littéraire contemporain. — English philology ; Beowulf, trad. HALL ; SKEAT, A concise etymol. Dictionary of the English language et Notes on English etymology ; R. MÜLLER, Die Namen des nordhumbr. Liber Vitae English history ; Feudal aids, II ; Calendar of Letter-Books of the City of London, Letter-Book C ; Acts of the Privy Council, vol. XXII. — Books on the war. — The selinon of the Greeks (S. Butler). — Some unpublished Johnson letters. — Emendations in Chaucer's text. — Horace Walpole's corresp. with Mme du Deffand (Helen Toynbee). — HOPE, The stall plates of the knights of the Order of the Garter, 1348-1485, I. — PHILLIPPS, Pintoricchio. — Theatre de Meilhac et Halévy, I-IV. — Vllorxa in Timon of Athens, III, 4, 112.

— N° 3847 : Dispatches and letters relating to the blocade of Brest, 1803-1805, p. LEYLAND ; Letters and papers of Admiral sir Thomas Byan Martin, II and III. — Lusus regius, being poems and other pieces by King James the First, p. RAIT. — COURTHOPE, Life in poetry and law in taste. — Russian literature (Briusov). — Glascow scholarship. — New Testament criticism. — The selinon of the Greeks (Birdwook et Sergeaunt). — Godwin's spelling (Forman). — A forgotten primer and its author (Welsh). — The man in the Iron Mask (Hopkins). — Prof. John Fiske. — Byron and Petrarch (Eugenia Levi). — DEASY, In Tibet and Chinese Turkestan. — HALL, The oldest civilisation of Greece.

MÉTHODE

DE

TRANSCRIPTION RATIONNELLE GÉNÉRALE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

S'APPLIQUANT A TOUTES LES ÉCRITURES USITÉES DANS LE MONDE

Par CHRISTIAN GARNIER
Lauréat de l'Institut.

Un beau volume in-4° chez Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28, Paris.
(Prix : 15 fr.)

Cette méthode, phonétique et orthographique, est *SIMPLE*, puisqu'elle n'emploie que les caractères latins en usage et nos accents. Elle est *UNE*, puisqu'elle s'applique à toutes les écritures connues; que, quand on la sait pour l'une, on la sait pour toutes les autres et qu'elle crée une écriture universelle. Elle est *PRATIQUE*, puisqu'elle s'apprend en quelques heures, diminue le travail du géographe, donne la clarté à ses études, et apprend à prononcer un nom géographique avec la vraie prononciation en même temps qu'à l'écrire avec l'alphabet latin, tout en lui conservant l'orthographe de son écriture indigène.

La Société Khédiviale de Géographie du Caire, constatant les services considérables que peut rendre cette Méthode dans la transcription des noms arabes en caractères latins, a émis récemment le vœu qu'elle fût employée dans tous les actes officiels du Gouvernement Égyptien.

Le capitaine L. François Moreau, ex-professeur de géographie à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, explorateur en Afrique centrale, s'exprime ainsi sur la Méthode de Christian Garnier : « Plus j'avance dans cette étude, plus je suis séduit par la simplicité de la Méthode, courte, sans complications, sans équivoque, si nette et si limpide qu'elle fait penser à l'œuf de Christophe Colomb, que le génie seul apprit à faire tenir debout..... J'admire l'intelligence qui, par un effort immense, sut

pénétrer et s'assimiler le langage et l'écriture de tous les peuples du monde, puis concevoir de l'ensemble une synthèse surprenante qui met le but, débarrassé de tout voile, à la portée du premier venu. La conception de l'auteur est *parfaite* parce qu'elle est *simple*. Cette simplicité de la Méthode T. R. G. est un véritable triomphe ».

La Méthode de Transcription Rationnelle Générale des Noms Géographiques valut à son jeune auteur, à *l'unanimité*, le Prix Volney, décerné par l'Institut en mai 1898, et dont le rapporteur, l'éminent linguiste M. Michel Bréal, s'exprimait ainsi : « Le système de Christian Garnier, en simplicité et en élégance, est supérieur à tout ce qui avait été proposé avant lui.... La commission de l'Institut, rendant hommage à la clarté de la Méthode et à l'étendue des recherches, a été unanime pour couronner cette œuvre ».

Quelques mois après le vote de cette haute récompense, l'auteur de la Méthode de Transcription mourait à 26 ans (4 septembre 1898), après quatre ans et demi de maladie, consacrés à travailler. Quoiqu'il ne soit plus là pour faire valoir son œuvre, qui a obtenu deux Médailles à l'Exposition Universelle de 1900 (Études Supérieures et Géographie), elle lui survit ; elle s'impose par ses qualités pratiques, par sa simplicité, son unité, sa clarté, et parce qu'elle répond au besoin d'une bonne Méthode de Transcription, besoin qui va toujours s'accroissant, dans ce mouvement moderne des échanges de peuple à peuple et de l'expansion coloniale.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Essai de Géographie Générale, par Christian Garnier (Hachette, 1895).

Deux Grammaires des Idiomes de Bordighera et de Realdo, par Christian Garnier (Ernest Leroux, 1898).

Monografia della Provincia di Porto-Maurizio, per Cristiano Garnier (publication posthume, 1900). Gibelli, Bordighera.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 32 Trente-cinquième année 12 août 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1525 : Works of Gower, p. Macaulay. — Komensky, The labyrinth of the world, transl. Lützow. — Newnham-Davis, Dinners and diners. — Swift, The Journal to Stella, p. Ryland, p. Aitken. — Wellby, Twixt Sirdar and Menelik; Reid, The life and times of Sidney Smith ; Liberty, Springtime in the Basque mountains. — Cosmo Monkhouse.

The Athenaeum, n° 3898 : Byron, Poetry IV, p. Coleridge. — Russell, A critical exposition of the philosophy of Leibniz; Leibniz, New essays concerning human understanding, transl. Langley. — Murray and Bradley, A New English dictionary on historical principles, Jew-Kairine. — Townshend, The military life of feld-marshal Georg, first marquess Townshend. — Rait, The Scottish parliament before the union of the crowns. — The Journal to Stella. — Classical literature (Demosthenes, Speechs against Meidias, p. King ; The Meno of Plato, p. Thompson ; The idylls of Theocritus, transl. into verse by Hallard). — Books on the war. — Cosmo Monkhouse. — Early Piccadilly. — John Inglesant. — The man in the Iron Mask. — Modern egyptology (Zetetes). — Supplement of the Dictionary of National Biography. — Merckel, Die Ingenieurtechnik im Altertum. — Notes from Rome (Lanciani). — The British archaeological association at Newcastle-on-Tyne, I.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Die Apocr. u. Pseudepigraphen des A. T. P. Kautzsch. — J. Weiss, Die Idee des Reiches Gottes in der Theologie. — Horovitz, Philons u. Platons Lehre von der Weltschöpfung. — P. Guiraud, La main d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce (très utile et très remarquable). — Urkunden zur Schweizer Geschichte aus österr. Archiven, p. Thommen, I, 765-1370. — Bettelheim, Biograph. Jahrbuch, IV. — Resolutien van de vroedschap van Utrecht betreffende de Academie, 1693-1812, p. L. Miedema. — Zernin, August von Gœben. — Lauterer, Australien und Tasmanien. — Andersen, A Pali reader ; Takakusu, A Pali chrestomathy (très recommandables et se complétant). — Zell, Polyphem, ein Gorilla (le titre suffit). — Schöne, Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus (très instructif). — Biblioteca dei Bibliofili. — Gallancz, Hamlet in Iceland (important recueil de matériaux). — Erich Schmidt, Charakteristiken, II (d'un contenu très riche et très varié). — Schlösser, Rameaus Neffe. — Reicke, der Gelehrte in der deutschen Vergangenheit (populaire dans le meilleur sens du mot). — Lohr, Ein Gang durch die Ruinen Roms (Palatin u. Kapitol). — Strzygowski, Orient oder Rom, Beiträge zur Gesch. der spätantiken und frühchristlichen Kunst. — Sponsel, Kabinetstücke der Meissner Porzellenmanufaktur von J. J. Kändler.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : Driver, The Book of Daniel. — Hehn, Die Einsetzung des hl. Abendmahls als Beweis für die Gottheit Christi. — K. v. Lechler, Die biblische Lehre vom heiligen Geiste. — Pfänder, Phänomenologie des Wollens. — Ament, Die Entwicklung von Sprechen und Denken beim Kinde. — Laude, Les bibliothèques universitaires allemandes et leur organisation. — Busch, Die messianische Weissagung in der Schule. — Schöne, Blicke in die geschichtliche Entwicklung des geographischen Unterrichts in der sächsischen Volksschule. — Praetorius, Ueber die Herkunft der

hebräischen Accente. — GRÜNBAUM, Gesammelte Aufsätze zur Sprach- und Sagenkunde. — AHLBERG, De proceleusmaticis iamborum trochaeorumque antiquae scaenicae poesis latinae studia metrica et prosodiaca. I. II. — KAUFFMANN, Germani. — TARDEL, Die Sage von Robert dem Teufel in neueren deutschen Dichtungen und in Meyerbeers Oper. — GLASER, Woher kommt das Wort « Kirche »? — SCHRÖDER, Shakespeare-Bibliographie 1900. — MADERT, Die Sprache der altenglischen Räthsel des Exeterbuches und die Cynewulffrage. — SCHERILLO, I Canti di Giacomo Leopardi. — ZUBERBÜHLER, Kleines Lehrbuch der italienischen Sprache. 3. Aufl. — MÜLLER, Manöverkritik Kaiser Hadrians. — PADOVAN, I figli della gloria. — Das Lippiflorium. Hgb. u. übs von H. ALTHOF. — EWART, Cosimo de' Medici. — GUGLIA, Friedrich von Gentz. — A. FRH. u. W. FHR. v. BERGER, 1. Im Vaterhaus, 2. Mein Vater und ich. — FOREL, Handbuch der Seenkunde. — Woerls Führer nach Ostasien. — DEMUTH, F. Th. v. Bernhardi. — KLÖTI, Die Proportionalwahl in der Schweiz. — Die Kirchenrechtsquellen des Patriarchats Alexandrien. Zus. gest. von W. RIEDEL. — RUHLAND, Die eleusinischen Göttinnen.

— N° 29 : HEGLER, Sebastian Francks lateinische Paraphrase der Deutschen Theologie und seine holländisch erhaltenen Traktate. — W. VON ZEHENDER, Die Welt-Religionen auf dem Columbia-Kongress von Chicago im September 1893. — BACON, An Introduction to the New Testament. — Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie. XIII. XIV. Hgb. v. E. COMMER. — G. COMPAYRÉ, Die Entwicklung der Kindesseele. — TRAUGOTT SCHULZ, Typisches der grossen Heidelberger Liederhandschriften und verwandter Handschriften nach Wort und Bild. — H. DE ROTHSCHILD, Bibliographia lactaria. — A. SCHMID, Die Reformen auf dem Gebiete des kommerziellen Unterrichtswesens in Oesterreich. — NESTLE, Die Kirchengeschichte des Eusebius, aus dem Syrischen übersetzt. — OLTUSZEWSKI, Psychologie und Philosophie der Sprache. — J. FREI, De certaminibus thymelicis. — MACKE, Erasmus oder Reuchlin? — HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, Unsere volksthümlichen Lieder. Neu bearb. von K. H. Prahl. — Lord BYRON, Manfred. — W. MANGOLD, Einige Gedichte Friedrichs des Grossen in ursprünglicher Fassung. — Fr. VON KRONES, Der Herrenstand des Herzogthums Steier im Zeitraum seit der Begründung der Habsburgerherrschaft bis zum Erstehen der steirisch-innerösterreichischen Linie des Hauses. — Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landesarchivs. — ALBERT, Baden zwischen Neckar und Main in den Jahren 1803-6. — Johann Heinrich FÜSSLI als Privatmann, Schriftsteller und Gelehrter. — HÜFFNER, Die Deutschen im Sprichwort. — SIEGER, Die Alpen. — Das Handlungsbuch von Hermann und Johann Wittenborg. Hgb. von C. MOLLWO. — HUDRY-MENOS, La femme. — PRINZING, Die Kindersterblichkeit in Stadt und Land. — MENDELSOHN, Böcklin. — BÉLART, Richard Wagner in Zürich. I.

— N° 30 : Genesis übs. u. erkl. von H. GUNKEL. — A. HARNACK, Die Pfaffschen Irenäus-Fragmente als Fälschungen Pfaffs nachgewiesen. — Miscellen zu den apostolischen Vätern, den Acta Pauli, Apelles, dem Muratorischen Fragment, den Pseudocyprianischen Schriften und Claudianus Mamertus. — STOSCH, Die Urkunden der Samuelsgeschichte. — SCHWARZ, Psychologie des Willens. — REDLICH, Zeitschrift des Bergischen Geschichtsvereins. — GÖRKE, Die Fürsorge für geistig zurückgebliebene Kinder. — GABRIELI, Al Burdatan. — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Reden und Vorträge. — Fr. FISCHER, Ueber

technische Metaphern im Griechischen mit besonderer Berücksichtigung des Seewesens und der Baukunst. — DRESCHER, Arigo, der Uebersetzer des Decamerone und des Fiore di Virtu. — Goethe-Jahrbuch. Hgb. von L. GEIGER. 22. Bd. — An English Miscellany pres. to Dr. FURNIWALL. — SCHENK, Etudes sur la rime dans « Cyrano de Bergerac » de M. Rostand. — PATSCH, Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur Geschichte der römischen Provinz Dalmatien. III. IV. — RÜBEL, Reichshöfe im Lippe-, Ruhr- und Diemel-Gebiete und am Hellwege. — GRÜTER, Der Antheil der katholischen und protestantischen Orte der Eidgenossenschaft an den religiösen und politischen Kämpfen im Wallis während der Jahre 1600-1613. — KLEINSCHMIDT, Bayern und Hessen 1799-1816. — Der deutsche Kolumbus-Brief. Hgb. mit Einleitung von K. HÄBLER. — SCHWABE, Die Verkehrsverhältnisse des chinesischen Reiches. — SIMMEL, Philosophie des Geldes. — M. KOWALEWSKY, Die ökonomische Entwicklung Europas bis zum Beginn der kapitalistischen Wirthschaftsform. I. — A. VON KIRCHENHEIM, Kirchenrecht für deutsche Theologen und Juristen. — PROELSS, Kurzgefasste Geschichte der deutschen Schauspielkunst von den Anfängen bis 1850.

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin 1901 : WICHERT, Mein literar-aesthetisches Glaubensbekenntniss. — TOEPPEN, Quellenbeiträge zur Gesch. des Rats und Gerichts der Stadt Marienburg. — SEMBRITZKI, Genealog. Nachrichten auf Grund der Kirchenbuecher Forschung, I. Adel und Bürgerstand in und zu Memel. — EHRHARDT, Ein fliegendes Blatt über die erste operative Eröffnung des Magens. — Kritiken und Referate : ADICKES, Kant contra Haeckel (Busse) ; BEHRING, Beitrage zur Gesch. Elbings, I (Toeppen). — Mitteilungen und Anhang : Mietsvertrag 1601 ; Studienzeugniss der Königsberger Academie für Lukas Osiander 1563 ; Der Rektor Glöckner ; Kant's Grossvater. — Universitätschronik 1901. — Kantstudien, V, 1-4.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 33 Trente-cinquième année 19 août 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, avril-juillet, nos 118-119 : Roques et G. Paris, L'élément historique dans Fierabras et la branche II du Coronement Looïs. — Weeks, Etudes sur Aliscans, I. — Longnon, La Procession du bon abbé Ponse, chanson historique du xiiie siècle. — Philipon, Morphologie du dialecte lyonnais aux xiiie et xive s. — P. Meyer, Notice du ms. 10295-304 de la Bibliothèque royale de Belgique. — Piaget, La Belle Dame sans merci et ses imitations (suite). — G. Paris et Schwob, Villoniana. — *Mélanges :* C et g suivis d'a en provençal (P. M.); Le suffixe esimus en français (A. Thomas); prov. nadiu (P. M.); Davoisne, Un proverbe altéré (Delboulle); Romanicum et gallicum (Ritter); Mayence et Nimègue dans le Chevalier au cygne (G. P.); Un fragment de Marco Polo (E. Muret). — *Comptes rendus :* Densusianu, Hist. de la langue roumaine, I (G. P.); Meyer-Lübke, Die Betonung im Gallischen (A. Thomas); Noack, Der Strophenausgang in der refrainartigen altfr. Lyrik (A. Jeanroy); La vie de sainte Catherine d'Alexandrie, p. Todd (G. P.); Nyrop, Observ. sur quelques vers de Pathelin (G. P.); Ruiz. Libro de buen amor, p. Ducamin (R. M. Pidal); L. de Vasconcellos, Estudos de philologia mirandesa (Dauzat).

Nouvelle revue rétrospective, 10 août : Souvenirs et pensées de Théophile Thoré, suite. — Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal Du Bourg, fin. — Rapport de police sur Rivarol, 1802. — Le triumvirat Maupeou, d'Aiguillon, Terray. — Douze ans de campagnes, 1794-1806, lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron, suite.

Revue des études historiques, juillet-août : Lebey, Castruccio Castracani. — Auzoux, La prise du Cap en 1795. — Tabournel, Le roi de l'avant-règne, le duc de Bourgogne. — Funck-Brentano, Les prisons de Paris en 1644. — Comptes rendus (Fagniez, Doc. sur le commerce, 1-2. Le Buen Amor de Ruiz ; Funck-Brentano, L'affaire du Collier ; B.-L.-A. de Castellane ; Madelin, Fouché ; La Garde-Chambonas, Souvenirs du congrès de Vienne, p. Fleury ; Cabanès, Napoléon jugé par un Anglais ; Cheradame, L'Europe et la question d'Autriche ; Entre camarades.)

Revue d'Alsace, juillet-août : Vicomte de Reiset, Une famille alsacienne de soldats, le lieutenant-général de Reiset et ses parents. — Danzas, Les châteaux de S. Hippolyte, l'Estuphin, le Haut-Koenigsbourg, le siège de 1633. — Marc Dubruel, Fulrad, II. — V. Henry, Impressions d'Italie. — Gendre, Le protocole du magistrat de Massevaux (fin). — Liblin et Gasser, La chronique de Hartmannswiller, 1790-1794 (suite). — Origine de la vigne rouge de S. Hippolyte-Rodern. — Bleicher (not. nécr.). — Bibliographie (Brière et Caron, Bibl. de l'hist. moderne pour 1900 ; Stouff, Les origines de l'annexion de la Bourgogne en 1469 ; Welschinger, Sainte-Odile (cause une vraie déception). — Suite de la Table générale.

Annales de l'Est, n° 3, juillet : R. de Souhesmes, La criminalité en Lorraine d'après les lettres de rémission. — Davillé, Le mariage de Catherine de Bourbon, 1599-1604. — Denis, La dévastation de la cathédrale de Toul pendant la Révolution. — *Nécrologie :* Bleicher, Vacant, Erickson, Fr. Jacquot. — *Comptes rendus :* Baumont, Hist. de Lunéville ; Henry, Le dialecte alaman de Colmar en 1870 ; Wiegand, Zur Gesch. der Hohkönigsburg ; Ed. Bonvalot, La juveignerie chez les roturiers et les nobles de la Haute-Alsace ; Robinet de Cléry,

La Ligue sur les bords de la Meuse; KAUFMANN, Die Reunionskammer zu Metz; FOURIER DE BACOURT, Epitaphes et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de l'ancien diocèse de l'ancien diocèse de Toul, 4; KLAEBER, Leben und Thaten des Generals Kleber; WIRTH, Les gloires militaires de l'Alsace; PITON, Siège de Strasbourg, journal d'un assiégé, dessins de Touchemoulin. — Recueils périodiques et sociétés savantes.

Bulletin italien, n° 3 : Ch. DEJOB, Le type de l'Allemand chez les classiques italiens. — J. VIANEY, Les « Antiquitez de Rome », leurs sources latines et italiennes. — P. TOLDO, Quelques sources italiennes du théâtre comique de Houdar de La Motte. — A. MOREL-FATIO, L'espagnol de Manzoni. — *Mélanges et documents :* V.-L. BOURRILLY, La première défection de Clément VII à la ligue de Cognac (août-septembre 1526). — *Questions d'enseignement :* Notes sur la phonétique de l'italien moderne (fin) (H. Hauvette). — A propos de l'enseignement supérieur en Italie (Ch. Dejob). — Concours de 1901 : sujets de composition. — *Bibliographie :* F. TORRACA, Su la più antica poesia toscana (A. Jeanroy). — I. DEL LUNGO, Conferenze fiorentine (H. Hauvette). — Cornell University Library, Catalogue of the Dante Collection (H. Hauvette). — P. RAJNA, La lingua cortigiana (H. Hauvette). — G. CLAUSSE, Les San Gallo (H. Hauvette). — E. BERTANA, Il teatro tragico italiano del secolo XVIII prima dell' Alfieri (C. Dejob).

The Academy, n° 1526 : SAUNDERS, Schopenhauer. — DAY, The social life of the Hebrews. — LEATHES-CULLEY, On the warpath. — GILLIAT-SMITH, The story of Bruges. — Letters received by the East India Company, p. W. FOSTER. — LUCAS, A historical geography of British colonies, V; Sir H. E. COLVILE, The work of the ninth division; JERROLD, Surrey; SMITH, The story of Newfoundland; STEPHENS, The English church, from the Norman conquest to the accession of Edward I. — A minor poet of the XVII century. — Browning's profoundest attempt.

The Athenaeum, n° 3849 : WELLBY, Twixt Sirdar and Menelik. — A. E. TAYLOR, The problem of conduct. — MACCABE, Peter Abelard; The Love letters of Abelard and Heloise. — Nippold, The papacy in the XIX Century, transl. SCHWAB. — Ch. de SOISSONS, In the path of the soul, essays on literature, music and art. — HEALEY, The history of part of Somerset. — German literature : KIPPENBERG, Die Sage von Herzog von Luxemburg; PANZER, Hilde-Gudrun; Goethes Werke, I, p. HEINEMANN; Kuno FRANCKE, A history of German literature as determined by social force; German lyrics and ballads, p. HATFIELD. — Bishop Westcott. — Campbell and Mrs Siddon's life. — Studies in Dante, — J. G. Clarke. — A note on Wynnere and Wastoure. — Historical mss. commission, the Chequers Court mss. — Sheridan's critic. — Sir Martin CONWAY, The Bolivian Andes. — The British archaeological association, II. — Chinese art at the White-chapel gallery. — The royal archaeolog. Institute at Nottingham, I.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : KARL, Johanneische Studien, I. — Cabosilas, Mystik vom Leben in Christo. p. Gass u. Heinze. — DEUSSEN, Erinn. an Nietzsche. — HESSE, Entwickl. der agrarschtl. Verhältnisse im Stifte, späterem Herzogtum Verden. — PFÜLF, Josef Linhoff. — SILVA-TARROUCA, Die Silvas in Oesterreich. — Napoleon I, Revolution und Kaiserreich, hrsg. von PFLUGK-HARTTUNG. — Bion von Smyrna, Adonis, deutsch und griech. von WILAMOWITZ. — WÜLFING,

Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen, II, 2. — Shakspeares Tempest nach dem Folio von 1623 p Wagner. — Sallwürk, Stimmen der Einsamkeit. — Odobesco, Le trésor de Pétrossa. — Wolff, Michelozzo di Bartolommeo. — Biese, Paedagogik und Poesie; Münch, Ueber Menschenart und Jugendbildung.

— N° 31 : W. Baldensperger, Der Prolog des vierten Evangeliums, — Lea, The Moriscos of Spain, their conversion and expulsion (très soigné, détaillé et impartial). — Delaville Le Roulx, Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, IV. — Gatelet, Hist. de la conquête du Soudan français (très recommandable). — Agostini, Pietro Carnesecchi e il movimento Valdesiano. — Dussaud, Hist. et religion des Nosaïris. — Das Pançatantram, trad. R. Schmidt, I. — Franke, De Pallada epigrammatographo (remarquable et de durable valeur). — C. Pascal, Commentationes Vergilianae. — Max Herrmann, Jahrmarktsfest zu Plundersweilern (intéressant). — Bronisch, Kaschubische Dialektstudien, I. — Hultsch, Die Gewichte des Altertums nach ihrem Zusammenhange dargestellt (très instructif). — Frantz, Handbuch der Kunstgesch.; Seb. Huber, Abriss der Kunstgesch.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Ziegler, Der Christus des Glaubens. Der alte Glaube des Evangeliums in der Sprache der Gegenwart. — Seeberg, Grundriss der Dogmengeschichte. — Wobbermin, Theologie und Metaphysik. — Kerrl, Die Lehre von der Aufmerksamkeit. — E. L. Fischer, Friedrich Nietzsche. Der « Antichrist » in der neuesten Philosophie. — Almae matri Jagellonicae qui ab ipsa multa in litteris perceperant gratulantur. — Rausch, Geschichte der Pädagogik und des gelehrten Unterrichts. — Adriani, Overzicht over de talen van Midden-Celebes; De talen der To Boengkoe en To Mori. — Hock, Die Vampyrsagen und ihre Verwerthung in der deutschen Litteratur. — Roscher, Ephialtes. — Kühn, Zur Erklärung homerischer Beiwörter. — Die deutsche Lyrik des 19. Jahrhunderts, zusgest. von Th. von Sosnosky. — Fischer, Eduard Mörike. — Sprenger, Ueber die Quelle von Washington Irvings Rip van Winkle. — Kant, Die Sprache in Sedaines Recueil de Poésies. — Woisin, Studien zur Geschichte des 4. und 5. Jahrhunderts. — Friedrich, Ignaz von Döllinger. Bd. II. III. — Ule, Der Würmsee (Starnbergersee) in Oberbayern. — Wörle, Das Erschütterungsgebiet des grossen Erdbebens zu Lissabon. — Voigt, Grundrente und Wohnungsfrage in Berlin und seinen Vororten. — Dechesne, L'évolution économique et sociale de l'industrie de laine en Angleterre. — Kade, Die Privatklage in den Strafprozessordnungen der Jetztzeit. — Die liturgischen Reimofficien auf die Heiligen Franciscus und Antonius gedichtet und komponirt durch Fr. Julian von Speier. Hgb. von P. H. Felder.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-cinquième année 26 août 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 7 : COMBARIEU, J.-J. Rousseau et le mélodrame. — C. JOURDAN, A propos du chant national du 14 juillet. — Promenades et visites. — Musique contemporaine : à l'opéra comique, au Conservatoire. les fêtes de Béziers, les fêtes de Bayreuth, bibliographie. — Musique religieuse ; une lettre du Saint-Père : l'égalité des notes dans le plain-chant ; lettre de l'abbé Misset.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4 : KOPERA, Miniatures d'origine polonaise de la Bibliothèque publique de Pétersbourg, XIe et XIIe siècle.

[n° 5 : TRETIAK, La Voix libre de Stan. Leczynski, origine de cet écrit. — KETRZYNSKI, Le peuple de Volce Tectosages et le nom Vlach.

[n° 6 : KUTRZEBA, L'origine des tribunaux en Pologne au moyen-âge. — MANDYBUE, Pseudo-Lucien, le traité de dea Syria.

The Academy, n° 1527 : The love-letters of Abelard and Heloise. — BECKETT, Romantic Essex, pedestrian impressions. — MACCARTHY, A history of the four Georges and of William IV. — Revolutions of divine love, recorded by Julian anchoress at Norwich, 1373, p. WARRACK. — FROUDE, English seamen in the XVI century. — HOERNES, Primitive man ; MACCRINDLE, Ancient India as described in classical literature.

The Athenaeum, n° 3850 : Andrew LANG, Magic and religion. — TYRREL, Anthologie of Latin poetry. — Rose GRAHAM, S. Gilbert of Sempringham and the Gilbertines. — DUGUID, The story of the Stock Exchange, its history and position ; THORPE, How to invest and how to speculate. — FEA, Secret chambers and hiding places. — HORSBURGH, Savonarola; M'HARDY, Savonarola. — Educational literature. — SELL, Essays in Islam ; AIKEN, The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesu the Christ. — The late bishop of Durham. — Jonathan Swift (Aitken). — Fact and fable in Psychology (Jastrow). Patronymics in Essex. — Michael Kerney. — The selinon of the Greeks. — The Royal Archaeological Institute at Nottingham, II. — British archaeological association at Newcastle III. — An ancient bawn (Mahaffy). — Reminiscences of E. and W. Bache ; WILLIAMS, Haendel.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : FEINE, Das gesetzesfreie Evangelium des Paulus. — BECHTEL, Die wichtigsten Aussagen des N. T. — SALEMBIER, Le grand schisme d'Occident. — DEUBNER, De incubatione (exact et complet). — Chronique tunisienne pour servir à l'hist. des quatre premiers beys par Mohammed Seghir Ben Youssef de Béja, trad. par V. SERRES et Mohammed LASRAM. — STRUCK, Gustav Adolf u. die schwed. Satisfaction ; Johann Georg und Oxenstierna. — BLASIUS, Die anthropologische Litteratur Braunschweigs. — SCHURTZ, Das afrikanische Gewerbe (très intéressant). — Catalogue of the library of the Indian Office ; II, 2. Hindustani books by BLUMHARDT. — MAYSER, Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit ; VŒLKER, Papyrorum graecorum syntaxis specimen, de accusativo (deux travaux instructifs). — Horati carminum libri IV, Epodon liber, carmen saeculare, iterum rec. KELLER. — WEITBRECHT, Deutsche Literaturgesch. des XIX Jahrhunderts (bon manuel). — HOLZHAUSEN, Der

Urgrossväter Jahrhundertfeier. — Jaeschke, Die Antike in der bildenden Kunst der Renaissance, I. in der Florentiner Malerei des quattrocento (in-complet).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : V. Weber, Die Abfassung des Galaterbriefes vor dem Apostelkonzil; Die Adressaten des Galaterbriefes. — A. v. Scholz, Kommentar über den Prediger. — L. W. Stern, Ueber Psychologie der individuellen Differenzen. — R. Steiner, Welt und Lebensan schauungen im 19. Jahrh. II. — E. Badstübner, Beiträge zur Erklärung und Kritik der philosophischen Schriften Senecas. — Posnansky, Die Volksbibliothek in Oberschlesien.—Rehmke, Der Schulherr. — G. Renard, La méthode scientifique de l'histoire littéraire.—Reinisch, Die Somali-Sprache. I.—Beermann, Zur Weltsprache-Frage. — Tacitus, Agricola and Germania ed. by A. Gudeman. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association 1900. — F. Jonsson, Fernir fornislenskir rimnaflokkar. Deutsche mundartliche Dichtungen hgb. von W. Kahl. — J. Zupitza, Einführung in das Studium des Mittelhochdeutschen. 6. Aufl. — A. Vordieck, Parallelismus zwischen Shakespeares Macbeth und seiner epischen Dichtung Lucrece. — Fr. Mistral, Mirèio. Ed. p. p. E. Koschwitz. — Bos, Les doubles infinitifs au roman. — Annales du service des antiquités de l'Égypte. 1, 2. — Schneider, Abriss der romischen Alterthumskunde. — Richter, Geschichte der Stadt Dresden. I. — Korner, Ist die lateinische oder die altfranzösische Fassung der Templerregel als die ursprüngliche anzusehen? — Behring, Beiträge zur Geschichte der Stadt Elbing. I. — Charavay, La Fayette. — Malwida von Meysenbug, Stimmungsbilder. — W. Blasius, Die anthropologische Litteratur Braunschweigs. — Dugast, Les lois sociales devant le droit naturel. — O. v. Alberti, Das Nothwehrrecht. — Papyri Argentoratenses Graecae ed. a C. Kalbfleisch. — J. E. Weis-Liebersdorf, Das Jubeljahr 1500 in der Augsburger Kunst. — Rüttenauer, Symbolische Kunst.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 35 Trente-cinquième année 2 septembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1528 : Sir Richard Jebb, Modern Greece. — Bradley, A commentary on Tenneyson's In Memoriam. — H. A. Smith The Thirteen colonies. — Oliphant, A diary of the siege of the legations in Peking ; E. C. Gregory, Christian mysticism ; Newbigin, Life by the Sea Shore. — London. — Insanity in literature. — The English of the English. — The new Hazlitt.

The Athenaeum, n° 3851 : Hay, Reminiscences under Wellington. — Lynch, Armenia, text and studies. — Edith Sichel, Women and men of the French Renaissance. — Kleine Schriften von Erwin Rohde. — Omont, Notice sur un très ancien ms. grec de l'Évangile de saint Mathieu en onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de miniatures B. N. p. 286 suppl. grec. — Boyle, The Irish College in Paris 1578-1901. — Economic literature. — Bibliographical literature. — School histories. — The religion of low savages (A. Lang). — The selinon of the Greeks (Birdwand). — Byron and Petrarch (Way). — Wibrandun and Wimbledon (Hales). — The true story of the publication of John Inglesant (Linnell). — An uncollected poem by Charles Lamb (Potts). — Stretton, The history of the Midland Railway. — Graves and Cronin, A history of the works of Sir J. Reynolds. — The Glascow Exhibition, I. — Interesting discovery at Geneva. — Th. von Frimmel, Ludwig von Beethoven. — On Ullorxa in Timon of Athens III, 4, 112.

Literarisches Centralblatt, n° 33 : Kautzsch, Das Buch von Hiob. — Budde, Der Kanon des A. T. — Price, The monuments and the Old Testament. — Exodus-Leviticus, p. Buentsch. — Der Prophet Esra, trad. Gunkel. — Poritzky, Lamettrie (détaillé). — Seelig, Die geschichtl. Entwickelung der hamburgischen Bürgerschaft und die hamburg. Notabeln. — Bruce, The forward policy and its results or thirty-five years amongst the tribes on our northwestern frontier of India (intéressant). — Benedeks nachgelassene Papiere, hrsg. Friedjung (important). — Heydenreich, Die Bedeutung der Stadtarchive — Deutsche Arbeit in Böhmen, Culturbilder. — Beati Petri Canisii epistulae et acta, p. Braunsberger, III. — Diwan aus Centralarabien, ges. übers. u. erläutert von Socin, hrsg. von Stumme (long art. sur cet important volume). — Gildersleeve and Miller, Syntax of classical Greek (cf. le présent numéro). — Die Gautrekssaga, p. Ranisch. — Weber, Die Iweinbilder aus dem XIII Jahrhundert in Schmalkalden. — A. Foucher, Essai sur l'iconographie bouddhique de l'Inde d'après des documents nouveaux (travail plein de mérite et une des rares œuvres scientifiques qui n'offrent pas de prise à la critique). — Perinello, Giuseppe Verdi (cherche à compléter et à rectifier Pougin et Monaldi). — H. Schiller, Der Aufsatz in der Muttersprache, I. — Schneickert, Moderne Geheimschriften.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de Georges Perrot et Robert de Lasteyrie, de l'Institut

Avec le concours de Paul JAMOT, secrétaire de la rédaction

PUBLICATION DE GRAND LUXE

Illustrée de nombreux clichés dans le texte et de planches en héliogravure, héliochromie et chromolithographie

Prix de souscription : Paris, **32** fr., Départements, **35** fr., Étranger, **36** fr.

TOME PREMIER

Georges Perrot. Eugène Piot.
G. Maspero. Le scribe accroupi de Gizèh
Léon Heuzey. Les armoiries chaldéennes de Sirpoula, d'après les découvertes de M. de Sarzec.
Maurice Holleaux. Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin).
E. Pottier. Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre).
Max Collignon. Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre).
A. Héron de Villefosse. Tête d'Apollon (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'athlète (Musée du Louvre).
Ernest Babelon. Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale.
G. Schlumberger. Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle.
Héron de Villefosse. Athlète, bronze de l'école d'Argos (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre).
Georges Perrot. Tête de femme (Musée du Louvre).
Max Collignon. Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre).
Gustave Schlumberger. Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre).
André Michel. Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis).
Paul Durrieu. Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu.
E. Müntz. Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive aux vie siècles.

TOME DEUXIÈME

Léon Heuzey. Le vase d'argent d'Enténéna, découvert par M. de Sarzec.
Georges Bénédite. La statuette de la dame Toui (Musée du Louvre).
E. Pottier. Deux coupes à fond blanc de style attique (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Un bas-relief de Panticapée (Kertch), au Musée d'Odessa.
P. Gauckler. La patère de Bizerte.
A. Héron de Villefosse. Lampe romaine avec légende explicative.
A. Geoffroy. La colonne d'Arcadius à Constantinople, d'après un dessin inédit.
G. Schlumberger. La croix byzantine dite des Zaccaria (trésor de la cathédrale de Gênes).
Frœhner. Apollon, bronze archaïque de la collection du comte Tyszkiewicz.
A. de Ridder. Statuette de bronze (Musée central d'Athènes).
Max Collignon. Tête de jeune fille (Musée du Louvre).
E. Pottier. Trois figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus à la coquille, deux figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Tête en marbre, de la collection Singher.
Héron de Villefosse. Buste de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (Musée du Louvre).
Gabriel Millet. Mosaïques de Daphni.
E. Molinier. L'évangéliaire de l'abbaye de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon.
E. Saglio. Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn), au Musée de Cluny.

TOME TROISIÈME

Henri Lechat. Athéna devant Erichthonios (Musée de l'Acropole d'Athènes).
André Joubin. L'Athéna Hopé.
Max Collignon. Bas-relief funéraire de Béotie (Musée national d'Athènes).
Salomon Reinach. Aigle en marbre, de la collection de Lord Wemyss, à Gosford (Longuiddry).
Héron de Villefosse. Bacchus enfant, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côte-d'Or).
Étienne Michon. Esculape jeune, statuette du Musée du Louvre.
R. de Lasteyrie. Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin.
Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du xiiie siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.

Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'Enfant, statue en bois peint et doré attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIÈME

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.
Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé a Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUIÈME

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un Buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti.)
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un Coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un Coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bédédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalogne).

TOME SEPTIÈME

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-bouddhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l' « Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N°.36 Trente-cinquième année 9 septembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 3 : Arsène Darmesteter, L'élément gaulois dans la langue française. — Stokes, The Destruction of Dei Derga's Hostel, III. — Loth, Mélanges britonniques et notes étymologiques bretonnes. — Kern, Tesbanat, cetbanim. — A. C. L. Brown, Barintus. — Chronique. — Périodiques.

La Correspondance historique et archéologique, n° 90, juin : Comte Ch. de Beaumont, Le congrès d'Agen et d'Auch. — Cdt Weil, L'entrée de Murat dans la coalition (fin). — *Réponses :* Le sculpteur Lemot et la statue de la Liberté.

— N° 91, juillet : L'épitaphe de Silhouette. — Momméja, Tamizey de Larroque, essai bio-bibliographique (suite). — George Salles ; Etiquettes de papetiers parisiens ; Les remparts d'Avignon ; Le congrès d'Ajaccio ; L'iconographie parisienne ; Musée Carnavalet ; Fouilles, etc.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2 : Lefranc, Fragments inédits d'André Chénier. — Clément, Guevara, ses lecteurs et ses imitateurs français au XVIe siècle. — Paul d'Estrée, Les origines de la Revue au théâtre. — *Mélanges :* Un projet d'encouragement aux lettres et aux sciences sous Louis XIV (M. Tourneux) ; Jean Racine et Pierre Bardou (Gasté) ; Le sonnet LXXXIV de l'olive (Vianey) ; Lettre inédite de La Bruyère à Santeul (Urbain) ; Le Romanos mauresque des Orientales (Levin). — *Comptes rendus :* ouvrages de MM. Rigal, Martinenche, Paquier et Schroeder.

The Academy, n° 1529 : Statham, My life's record, a fight for justice — Baring-Gould, A book of Britanny. — Lady Amabel Kerr, A saint of the Oratory, Antony Grassi. — Terry, The chevalier de St George. Dodge, From squire to prince, the house of Cirksena ; Iredale, An autumn tour in the United States and Canada. — Smith. — The anonymity business. — Insanity in literature.

The Athenaeum, n° 3852 : Lilly, Renaissance types. — Sir William Hunter, A history of British India. — May Vivienne, Travels in Western Australia. — Herbert Paul, Men and letters. — Hoskins, Primers : Sarum, York and Roman. — The Jewish Encyclopaedia, I. — Egypt and Assyria. — English philology. — Law-books. — St Gilbert of Sempringham. — Stanzas to the Po. — Fastning. — Asionn=diadem. — Wynnere and Wastoure. — W. Crane, Line and form. — The annual of the British School at Athens, VI ; Adobesco, Le trésor de Pétrossa. — Thiselton, Some textual notes on Measure for Measure.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : A. Lang, Der Evangeliencommentar Butzers. — Göttsberger, Barhebräus und seine Scholien zur heiligen Schrift. — Brück, Gesch. der kathol. Kirche in Deutschland im XIX Jahrh — Gwatkin, Studies of arianism. — W. Baldensperger, Das spätere Judentum als Vorstufe des Christentums. — Kalthoff, Nietzsche. — Tille, Die Benedictinerabtei St. Martin bei Trier — Ilwof, Der provis. Landtag des Herzogtums Steiermark. — M. von Brandt, Streitfragen. — Nathorst, Tva somrar i Norra Jshafvet. — Browne, A handlist of the Muhammadan ms. of Cambridge. — An old english martyrology, p. Herzfeld. — Musiker= und Dichterbriefe an Kuczynski, p. Hanstein. — Deutsche Liederdichter des 12-14 Jahrh. Bartsch, 4e éd. p. Golther. — Mantuani, Totilo und die Elfenbeinschnitzerei am Evangelium Longum. — A. Fischer, Ueber das künstlerische Princip im Unterricht. — Katalog der Herderschen Verlagshandlung zu Freiburg im Breisgau.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : Erbt, Die Purimsage in der Bibel. — Die apokryphen gnostischen Adamschriften übs. und unters. von E. Preuschen. — Pieper, Kirchliche Statistik Deutschlands. — Ascher, Renouvier und der französische Neu-Kritizismus. — Lebensfragen. Hgb. von A. Sperl. 2. Aufl. — Bauch, Drei Denkmäler zur älteren schlesischen Schulgeschichte. — Beyschlag, Volkskunde und Gymnasialunterricht. — König, Hebräisch und Semitisch. — Clark, A history of epic poetry. — Horovitz, Untersuchungen über Philons und Platons Lehre von der Weltschöpfung. — Nitzsche, Ueber die griechischen Grabreden der klassischen Zeit. I. — Festgabe zur Enthüllung des Wiener Goethe-Denkmals. — Reich, Ibsens Dramen. 3. Aufl. — Kersten, Wielands Verhältniss zu Lucian. — Von Boltenstern, Schillers Vergilstudien. — Leitritz, Altenglands Unterrichts-und Schulwesen. — Zur Echtheitsfrage von Lydgates' « Advice to an old man ». — Schmeding, Die eigene Weiterbildung im Französischen. — Bär, Uebersicht über die Bestände des k. Staatsarchivs zu Hannover. — Lea, The Moriscos of Spain. — Kück, Schriftstellernde Adlige der Reformationszeit. I. — Alma Söderhjelm, Le Régime de la Presse pendant la Révolution française. I. — Léonardon, Prim. — Fahrmbacher, Aus Münchens Zeiten der Franzosennoth. — Pfülf, Der Wirkl. Geh. Oberregierungsrath Josef Linhoff, der letze Veteran der « katholischen Abtheilung ». — Werner, Kritischer Uberblick über den gegenwärtigen Stand der Frage nach der Entstehung der schweizerischen und oberbayrischen Seen. — Br. Meyer, Die bildenden und reproduzirenden Künste im neunzehnten Jahrhundert. I. — Perrot, L'histoire de l'art dans l'enseignement secondaire.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : Sellin, Studien zur Entstehungsgeschichte der jüdischen Gemeinde nach dem babylonischen Exil. II. — A. Ehrhard, Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900. I. — Kierkegaard, Ausgewählte christliche Reden, übs. von Julie von Reincke. — K. Prächter, Hierokles der Stoiker. — Gablers, Kritik des Bewusstseins. — Vom evangelischen Religionsunterricht an höheren Schulen, hgb. von H. Vollmer. — Eisler, Dibre Jehuda Haachronim. — Birt, Der Hiat bei Plautus und die lateinische Aspiration bis zum X. Jahrh. nach Chr. — E. Mehliss, Ueber die Bedeutung von μέροψ. — Bode, Goethes Lebenskunst. — E. Thomas, Die letzten zwanzig Jahre deutscher Litteraturgeschichte 1880-1900. — Kriebitzsch, Beiträge zur deutschen Etymologie. — Pesta, George Crabbe. — Tardel, Das englische Fremdwort in der modernen französischen Sprache. — Tegge, Die Staatsgewalten der römischen Republik. — R. Schweizar, Studien über das Handschriften-Verhältniss der Vita S. Severini des Abtes Eugippius. — Goldmann, Danziger Verfassungskämpfe unter polnischer Herrschaft. — J. Köster, Die Iserlohner Revolution und die Unruhen in der Grafschaft Mark Mai 1849. — Baumgarten u. Schlecht, Die katholische Kirche unserer Zeit und ihre Diener. — Welpmann, Eine Reise im südöstlichen Frankreich. — Oppenheimer, Das Bevölkerungsgesetz des T. R. Malthus in der neueren Nationalökonomie. — Bantlin, Die deutsche Industrie und die Arbeiterversicherung. — Erhardt, Die Waarenhaus-Umsatzsteuer. — Redlich, Kardinal Albrecht von Brandenburg und das Neue Stift zu Halle 1520-1541.

— N° 35 : Rothstein, Bilder aus der Geschichte des alten Bundes. I. — Drescher, Das Leben Jesu bei Paulus. — Hézard, Histoire du catéchisme depuis la naissance de l'Église jusqu'à nos jours. — Doumergue, Une poignée de faux. La mort de Calvin et les jésuites. — Diderots ausgewählte philosophische Werke übs. von S. Kun und

B. ALEXANDER; B. ALEXANDER, Diderot-Studien. — STERN, Die psychologische Arbeit des 19. Jahrhunderts, insbesondere in Deutschland. — KIERKEGAARDS samlede vaerker. — HOLSTEIN, Johannes Sinapius, ein deutscher Humanist (1505-1561). — Graf zu LEININGEN-WESTERBURG, Deutsche und österreischische Bibliothekzeichen, Ex Libris. — ANZ, Die Persönlichkeit Jesu im höheren Unterricht. — Abderrahman ben Abdallah ben 'Imran ben 'Amir es Sa'di, Tarikh es-Soudan. Texte arabe et trad. par O. HOUDAS; Tedzkiret en-Nisiän fi Akhbär Molouk es-Soudän. Texte arabe et trad. par O. HOUDAS. — Gedenkbuch zur Erinnerung an David KAUFMANN. — MARX, Hülfsbüchlein für die Ausprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben. 3. Aufl. — VETTACH, Paolo Diacono. — Hedwig WASER, Ulrich Hegner, ein Schweizer Kultur-und Charakterbild. — BERENDT, Schiller-Wagner. — LINN-LINSENBARTH, Schiller und der Herzog Karl August. — EMECKE, Wie stellt Shakespeare in Romeo, Hamlet und Coriolanus den Kampf zwischen Leidenschaft, Willensfreiheit und Schicksal dar? — BORN, George Sands Sprache in dem Romane Les Maîtres Sonneurs. — SCHAEFER, Die äthiopische Königsinschrift des Berliner Museums. Regierungsbericht des Königs Nastesen, des Gegners des Kambyses. — Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees. — FRIEDMANN, Die Geschichte der Juden in Ingolstadt. — KAUFMANN, Die Reunionskammer zu Metz. — KRAUEL, Die Bekenntnisse des jungen Bismarck. — LEHNER, Reisebilder aus dem 17. Jahrhundert. — PIOLET, La France hors de France. — Der Weltverkehr und seine Mittel. 9. Aufl. — LAWROW, Historische Briefe übs. von S. Dawidow. — MAU, Pompeij in Leben und Kunst. — LINDNER, Die Basler Gallusporte und andere romanische Bildwerke der Schweiz.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœzese Kœln, p. a. MEISTER, 71e fascicule : Das Pfarrarchiv von S. Gereon, Urkunden (S. Gereon und S. Christoph, S. Maria im Capital, Gross S. Martin), Akten (S. Gereon, S. Christoph), Regesten aus dem Inventar von 1645. — Das Pfarrarchiv von S. Severin (Urkunden, Akten). — Das Pfarrarchiv von S. Maria in Lyskirchen (Urkunden, Akten). — Das Pfarrarchiv von S. Aposteln (*id.*). — Das Pfarrarchiv von S. Peter (*id.*).

— 72e fascicule : RUETZ, Die Finanzzustände im Erzstift Köln während des ersten Regierungsjahres des Kurfürsten Ernst von Baiern, 1584-1588. — F. SCHROEDER, Eine Vertheidigung der Eumeniussage. — REDLICH, Die letzten Zeiten der Abtei Altenberg. — Litteratur : K. KELLER, Die historische Litteratur des Niederrheins für 1899 u. 1900. — Berichte und Notizen : Generalversammlung des hist. Vereins für den Niederrhein in Godesberg 22 mai 1901 ; Hauptversammlung der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde in Köln, 23 mars 1901. — Notizen.

— Beiheft V : Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz bearbeitet von Armin TIELE, II, 1 : Die Kreise Jülich und Mayen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-cinquième année 16 septembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, septembre-octobre 1901. — Victor Bérard, L'étude des origines grecques (fin). — Louis Davillé, Les relations de Henry IV avec la Lorraine, de 1608 à 1610. — Georges Lecarpentier, La propriété foncière du clergé et la vente des biens nationaux d'origine ecclésiastique dans la Seine-Inférieure. — *Bulletin historique :* France. xv[e]-xvii[e] siècles, par H. Hauser, Epoque contemporaine, par André Lichtenberger et G. Monod. — Allemagne et Autriche. Travaux relatifs à l'histoire grecque, 1898-1900, par Ad. Bauer, I. — *Comptes rendus critiques :* ouvrages de MM. Tyrrel et Purser, O. E. Schmidt, Lavertujon, Des Marez, Arnheim, Getz, Carton de Wiart, d'Avenel.

The Academy, n° 1530 : Skeat, notes on English etymology, chiefly reprinted from the Transactions of the Philological Society. — Townsend, Asia and Europe. — Welch, Anselm and his work. — George Eliot.

The Athenaeum, n° 3853 : Max Müller, Last essays. — The Grimm library, 12. Sir Lancelot du Lac, p. Weston, 13. The wife of Bath's tale, p. Maynadier. — Memorials of the Duttons. — Tozer, An English commentary on Dante; Gubernatis, Su le orme di Dante; Arte, scienza e fede ai tempi di Dante. — Diehl, En Méditerranée. — The Pan-celtic Congress, I. — An unpublished letter of Landor. — The West-End of Elizabeth, James and Charles. — The library association at Plymouth. — Victoria History of the county of Norfolk, I, p. Doubleday. — Jahrbuch der Königlich preuss. Sammlungen.

Literarisches Centralblatt, n° 35 : Omont, un ancien ms. grec de l'Évangile (cf. le précédent n°). — The Gospel of the apostels, p. Harris. — Knieb, Gesch. der Reform. und Gegenreform. auf dem Eichsfelde. — Kukula, Tatians sogen. Apologie. — Siegenfeld, Das Landeswappen der Steiermark. — Gebhart, Handbuch der deutschen Gesch. 2[e] ed. — Blumenthal, Die Konvention von Tauroggen (intéressant, solide, mais ne prouve pas Yorck ait reçu une secrète instruction du roi). — Yate, Khurasan and Sistan. — Die Sukasaptati, textus ornatior, trad. u. hrsg. R. Schmidt. — Plutarque, De la musique. p. Weil et Th. Reinach (très distingué). — The Surrey and Wyatt anthology, 1509-1547, p. Arber. — Pomesny, Grazie u. Grazien im XVIII Jahrh. (cf. *Revue*, n° 33). — L. Geiger, Theresa Huber (bon) — Sagen, Gebräuche und Sprichwörter des Allgäus, p. Reiser. — Kugler, Die babylon. Mondrechnung (une foule de découvertes nouvelles). — Schmerber, Biträge zur Gesch. der Dintzenhofer. — Ruskin, Der Dogenpalast, trad. Feis. — Ed. von Hartmann, Zur Zeitgesch. Neue Tagesfragen.

Museum, n[os] 6-7 : Feestbundel Prof. Boot (Speyer). — Wilamowitz-Möllendorff, Reden und Vorträge (K. Kuiper). — Homerus' Odyssee, vert. door Van der Weerd (Dèr Mouw). — Demetrii Cydonii de contemnenda morte, ed. Deckelmann (Hesseling). — Brockelmann, Syrische Grammatik (Eerdmans). — Johansson, Bidrag till Rigvedas tolkning (H. Kern). — Jacobs, Vormleer v. h. Oudfriesch werkwoord (Van Helten). — Müller, Ueber die Namen des nordhumbr. Liber Vitae (J. H. Kern Hz.). — Kock. Die alt-und neuschwedische Accentuierung (Boer). — Leiçarraga's Baskische Bücher, hrsg. von Linschmann und Schuchardt (Uhlenbeck). — Haugwitz, Der Palatin (J. H. Holwerda). — Keutgen, Urkunden zur städtischen Verfassungsgeschichte (Fockema Andreae). — De Boer, Geschichte der Philosophie im Islam (Houtsma). — Philippson, Beitr. zur Kenntniss der griechischen Inselwelt (Bos). — Demosthenes' contra Boeotum cet., ed. Rogge (Vürtheim). — Appeldoorn en Van Vliet, Kunstvormen in poëzie en proza (Hoogstra). — Van Berkum, Atlas der oude geschiedenis (Koch).

PUBLICATIONS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CATALOGUE GÉNÉRAL DES MANUSCRITS FRANÇAIS
Par Henri OMONT, de l'Institut
AVEC LA COLLABORATION DE C. COUDERC, L. AUVRAY ET CH. DE LA RONCIÈRE

I. ANCIEN SUPPLÉMENT FRANÇAIS (N[os] 6171-15369)
I-III (N[os] 6171-15369), par Henri Omont, de l'Inst. 3 vol. in-8. Chaque. 7 fr. 50

II. ANCIEN SAINT-GERMAIN FRANÇAIS (N[os] 15370-20064)
I (N[os] 15370-17058), par Lucien Auvray. In-8. . . . . 10 fr. »
II (N[os] 17059-18676), par H. Omont et L. Auvray. In-8 . . . . 7 fr. 50
III (N[os] 18677-20064), par L. Auvray et H. Omont. In-8. . . . . 10 fr. 50

III. ANCIENS PETITS FONDS FRANÇAIS (N[os] 20065-33264)
I (N[os] 20065-22884), par Charles de La Roncière. In-8 . . . . 7 fr. 50
II (N[os] 22885-25696), par C. Couderc et Ch. de La Roncière. In-8. 7 fr. 50
III (N[os] 25697-33264), par Henri Omont. In-8 . . . . 7 fr. 50

IV. NOUVELLES ACQUISITIONS FRANÇAISES (N[os] 1-10000)
I-III (N[os] 1-10000), par Henri Omont, de l'Inst. 3 vol. in-8. Chaque. 7 fr. 50
Table générale alphabétique, par A. Vidier. 2 volumes in-8 *(sous presse)*.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ANISSON
SUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE (MANUSCRITS FRANÇAIS 22061-22193)
Par Ernest COYECQUE
2 volumes in-8. Chaque volume. . . . . 7 fr. 50

CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA COLLECTION DUPUY
Par Léon DOREZ
3 volumes in-8. Chaque volume . . . . 7 fr. 50
Le tome III, contenant l'Introduction et la table, est sous presse.

CATALOGUE DES MANUSCRITS ARABES, PERSANS ET TURCS
DE LA COLLECTION DE M. CH. SCHEFER, membre de l'Institut.
Par E. BLOCHET
Un volume in-8, avec 12 planches. 7 fr. 50

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 38 Trente-cinquième année 23 septembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, n° 3 : L. VIGNON, Les patois de la région lyonnaise, les tournures interrogatives et les pronoms sujets après le verbe. — F. BALDENSPERGER, Un prédécesseur de René en Amérique. — L. CLÉDAT, Les formes françaises de ficatum. — H. CARREZ, Quelques expressions du français local du Haut-Jura.

Nouvelle revue rétrospective, n° 87, 10 septembre 1901 : Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde, 6 août 1830-20 avril 1831. — Souvenirs et pensées de Théophile Thoré, 1807-1869 (suite). — Douze ans de campagnes, 1794-1806, lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (suite).

The Academy, n° 1531 : VILLARI, The two first centuries of Florentine history ; TOZER, An English commentary on Dante's Divina Coumedia. — Rose GRAHAM, S. Gilbert of Sempringham and the Gilbertines. — PIGON, Robert Browning as a religious teacher, being the Burney Essay for 1900. — Menasseh Ben Israel's mission to Oliver Cromwell, p. L. WOLF. — ADAMS, The saints and missionaries of the Anglo-Saxon era ; OTLLEY, A short history of the Hebrews. — On certain affinities. — A good old book.

The Athenaeum, n° 3856 : The works of John Gower, p. G. C. MACAULAY — BUFFENOIR, La comtesse d'Houdetot, — Public. of the Lancashire Parish Register Society, V-VII, — GREENIDGE, The legal procedure of Cicero's time. — SEWELL, A forgotten Empire. — BARDSLEY, A dictionary of English and Welsh surnames, with special American instances. — DEISSMANN, Bible studies ; FULFORD, The General Epistle of St James. — Scottish history — Byron and Petrarch (Edgcumbe). — The Pan Celtic congress, II. — A note on Wynnere and Wastoure. — The library association at Plymouth, II. — DEMOLINS, Comment la route crée le type social. — Sir W. GILBEY, Animal painters of England from the year 1650. — The International Association of Academies. — Architectural literature. — Roman remains at Inchtuthill.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : KIRN, Glaube u. Geschichte. — FUCHS, Schleier macher's Religionsbegriff. — VOELTER, Die Visionen des Hermas, die sibylle und Clemens von Rom. — BIBL, Die Einführung der kathol. Gegenreformation in Niederösterreich. — Berkeley's drei Dialoge zwischen Hylas und Philonous, trad. RICHTER-SCHMIDT. — Beiträge zur Entw. der Kantschen Ethik. — JORGA, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV[e] siècle, II (recueil important). — COUZARD, Une ambassade à Rome sous Henri IV. — WIPPERMANN, Deutscher Geschichtskalender für 1900. — Die Beteiligung der deutschen Marine an den Kämpfen in China, Sommer 1900. — MUCH, Deutsche Stammeskunde (parfois de jolies remarques). — Kalhana's Rajatarangini, trad. STEIN — MEISTERHANS, Grammatik der attischen Inschriften, 3[e] ed. — MATTHES, Mignon, Gœthes Herz (étrange). — Ad. von SCHORN, Zwei Menschenalter. Erinn. und Briefe (intéressant). — MAASS, Analecta sacra et profana (très instructif pour l'histoire de l'astrologie). — HAACK, Friedrich Herlin. — DOERING, Des Augsburger Patriciers Philippe Hainhofer Reisen nach Innsbruck und Dresden. — HYMANS, Brügge und Ypern. — E. SCHNEIDER, Lehrproben über deutsche Lesestücke, III.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : COHRS, Die Evangelischen Katechismusversuche vor Luthers Enchiridion. 2. 3. — HAHN, Die Kunst des kirchlichen Vortrags. — Zu der Anzeige von Nestle, Die Kirchen-

geschichte des Eusebius. — KASTIL, Zur Lehre von der Willensfreiheit in der Nikomachischen Ethik. — ERNESTI, Die Ethik des Titus Flavius Clemens von Alexandrien. — HOFFMANN, August Böckh. — Year-book of the Bibliographical Society of Chicago 1900-1901. — ACHELIS, Die Wandlungen der Pädagogik im neunzehnten Jahrhundert. — ALFARABI, Der Musterstaat, übertr. von Fr. Dieterici. — D. H. MÜLLER, Die südarabische Expedition der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien. — GRAF LANDBERG, Die südarabische Expedition der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien. — LINDSKOG, De correcturis secundae manus in codice Vetere Plautino. — GURLITT, Anschauungstafeln zu Cäsars bellum Gallicum. III-VI. — GOEDEKE, Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung. 2. Aufl. fortgef. von Ed. Goetze. VII. — WEITBRECHT, Schiller und die deutsche Gegenwart. — SAUL, Ein Beitrag zum hessischen Idiotikon. — HUGHES, The Misfortunes of Arthur, ed. by H. C. Grumbine. — ZEIGER, Beiträge zur Geschichte der deutsch-englischen Litteraturbeziehungen. — BÉDIER, Le roman de Tristan et Iseut. — BASLER Biographien. — XENOPHONS Griechische Geschichte übs. von K. Wernicke. — VIGENER, Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom 10. — 13. Jahr. — HOLZHAUSEN, Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher. — JANY, Die Anfänge der alten preussischen Armee. I. — VRBA, Der Nationalitätenstreit und Verfassungskonflikt in Oesterreich. — ECKART, Stand und Beruf im Volksmund. — SMILJANIÉ, Beiträge zur Siedelungskunde Südserbiens. — WEULE, Der afrikanische Pfeil. — KEUTGEN, Urkunden zur städtischen Verfassungsgeschichte. II. — MENGER, Le droit au produit intégral du travail, trad. par A. Bonnet, avec préface de Ch. Andler. — DOERING, Des Augsburger Patriziers Philipp Hainhofer Reisen nach Innsbruck und Dresden.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MONUMENTS PIOT

Tome VII, fascicule 2, avec héliogravures et planches en couleur.

(Abonnement : 32 fr.)

G. Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.

M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens.

H. Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).

H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Évangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré et récemment acquis par la Bibliotèque nationale.

Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France. Le Groupe de la dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

PUBLICATIONS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CATALOGUE GÉNÉRAL DES MANUSCRITS FRANÇAIS
Par Henri OMONT, de l'Institut
AVEC LA COLLABORATION DE C. COUDERC, L. AUVRAY ET CH. DE LA RONCIÈRE

I. ANCIEN SUPPLÉMENT FRANÇAIS (Nos 6171-15369)
I-III (Nos 6171-15369), par Henri Omont. 3 vol. in-8. Chaque. . . . . . . 7 fr. 50

II. ANCIEN SAINT-GERMAIN FRANÇAIS (Nos 15370-20064)
I (Nos 15370-17058), par Lucien Auvray. In-8. . . . . 10 fr. »
II (Nos 17059-18676), par H. Omont et L. Auvray. In-8 . . . . 7 fr. 50
III (Nos 18677-20064), par L. Auvray et H. Omont. In-8. . . . . 10 fr. 50

III. ANCIENS PETITS FONDS FRANÇAIS (Nos 20065-33264)
I (Nos 20065-22884), par Charles de La Roncière. In-8 . . . . 7 fr. 50
II (Nos 22885-25696), par C. Couderc et Ch. de La Roncière. In-8. 7 fr. 50
III (Nos 25697-33264), par Henri Omont. In-8. . . . . 7 fr. 50

IV. NOUVELLES ACQUISITIONS FRANÇAISES (Nos 1-10000)
I-III (Nos 1-10000), par Henri Omont. 3 vol. in-8. Chaque . . . . 7 fr. 50
Table générale alphabétique, par A. Vidier. 2 volumes in-8 (*sous presse*).

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ANISSON
SUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE (MANUSCRITS FRANÇAIS 22061-22193)
Par Ernest COYECQUE
2 volumes in-8. Chaque volume. . . . . 7 fr. 50

CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA COLLECTION DUPUY
Par Léon DOREZ
3 volumes in-8. Chaque volume . . . . 7 fr. 50
Le tome III, contenant l'Introduction et la table, est sous presse.

CATALOGUE DES MANUSCRITS ARABES, PERSANS ET TURCS
DE LA COLLECTION DE M. CH. SCHEFER, membre de l'Institut.
Par E. BLOCHET
Un volume in-8, avec 12 planches. . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 39 Trente-cinquième année 30 septembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 8, août-septembre : P. Wagner, Thèses grégoriennes. — P. Thibault, Les Echoi byzantins. — Bonaventura, Progrès et nationalité. — X**, L'école de la critique musicale; promenades et visites musicales, chez M. Georges Franck; Deux lettres inédites de Mendelssohn et de César Franck. — Musique contemporaine : A l'Opéra comique, M. A. Coquard, M. Massenet; Béziers et Bayreuth; M. Vincent d'Indy; M. Louis Varney. — *Bibliographie :* Revue des périodiques; choix d'indications bibliographiques. — Musique religieuse; Académie grégorienne; L'égalité des notes dans le plain-chant, d'après les manuscrits (suite).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 7, juillet : Kawcynski, Partenopeus de Blois, poème français du xii[e] siècle; Bujak, La géographie enseignée à l'Université de Cracovie en 1494; Bienkowski, Quelques remarques sur les chars scythiques; L. Abraham, Les moines irlandais à Kiev.

The Academy, n° 1532 : Cowan, Mary, Queen of Scots. — Clara Tschudi, Elizabeth, empress of Austria, trad. Cope. — The new education : some American ideals. — Greenidge, Roman public life. — Rome and the Greeks (ouvrages de MM. Miles, Botsford, Schuckburgh, Walpole).

The Athenaeum, n° 3855 : Crozier, History of intellectuel developement, on the lines of modern evolution, III. — Salzmann, The history of Hailsham. — Comenius, The labyrinth of the world and the paradise of the heart, trad. Lützow. — Calendar of State Papers, oct. 1762-février 1673, p. Daniell. — The wars in China and South Africa. — The literature of the Old Testament. — Books of travel. — Folk-lore. — Poems by sir Thomas Heneage and sir Walter Raleigh (Dobell). — The selinon of the Greeks (Birdword et Paton). — Harrielt Meuricoffre (W. Mereer). — Wynnere and Wastoure (Gollanez). — Lord Morris. — Warner, Illuminated mss. in the British Museum. — The battlements of a Roman fortress (Garstang).

Literarisches Centralblatt, n° 37 : Textus hebraei emendat. p. Oorts. — Mathews, A history of New Testament times in Palestine (clair et vivant). — Antilegomena, Die Reste der ausserkan. Evangelien hrsg. und trad. Preuschen. — Frommels Lebensbild. — Bruckner, Faustus von Mileve. — Falckenberg, Lotze. — Ciccotti, La guerra e la pace nel mondo antico (intéressant et solide). — Collectarius perpetuarum formarum Joh. de Geyenhusen, p. Kaiser. — Krauel, Prinz Heinrich in Paris 1784-1789. — Graf Otto von Bray-Steinburg, Denkwürdigkeiten. — Zimmern, Beiträge zur Kenntnis der babylon. Religion (excellent). — Al Bayano'l Mogrib, trad. Fagnan, I. — Negueruela, Farsa llamada Ardamise, p. Rouanet. — Wunderlich, Der deutsche Satzbau, 2[e] ed. — H. Waser, Ulrich Hegner, (attachant). — Neuwirth, Prag.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : Guthe, The Books of Ezra and Nehemiah. — Jüngst, Kultus-und Geschichtsreligion (Pelagianismus und Augustinismus). — Bertrand, Bibliothèque Sulpicienne. T. I-III. — Obolenskij, Geschichte des Gedankens. — Ernst, Friedrich Nietzsche. — Domanski, Die Psychologie des Nemesius. — Messer, Kritische Untersuchungen über Denken, Sprechen und Sprachunterricht. — Eine jakobitische Einleitung in den Psalter, hgb., übs. und bearb. von

G. Diettrich. — Pischel, Die Heimath des Puppenspiels. — Schühlein, Untersuchungen über des Posidonius Schrift περὶ ὠκεανοῦ. — Tröger, Der Sprachgebrauch in der pseudolonginianischen Schrift περὶ ὕψους. — Panzer, Hilde-Gudrun. — 24. Jesuitdramen der litauischen Ordensprovinz, hgb. von G. Lühr. — Biach, Biblische Sprache und biblische Motive in Wielands Oberon. — Diehn, Die Pronomina im Frühmittelenglischen. — Brown, The Wallace and the Bruce. — Vollhardt, De Beziehungen des « Sommernachtstraumes » zum italienischen Schäferdrama. — Gehrig, Jean-Jacques Rousseau. — W. v. Landau, Die Phönizier. — Guggenberger, A general history of the Christian era. — Wylie, The Council of Constance. — Egelhaaf, Gustav Adolf in Deutschand 1630-1632. — Goyau, Lendemains d'unité. — Lehmann, Das mittelschlesische Erdbeben. — Kudelka, Das landwirthschaftliche Genossenschaftswesen in Frankreich. — Bry, Histoire industrielle de l'Angleterre. — Van der Borght, Handel und Handelspolitik. — Daressy, Ostraca du musée de Caire. — Fred, Die Prae-Raphaeliten. — Fierens-Gevaert, Essai sur Bruges.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 40 Trente-cinquième année 7 octobre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, 15 septembre 1901 : Maurice Caudel, La reine est morte. Vive le roi! — D. Zolla, L'association et l'agriculture, I. F. Maury, Anvers autrefois et aujourd'hui : Le passé. — Paul Lefébure, A la conquête d'un isthme : Les Etats-Unis et l'Europe. — René Dollot, Un condominium dans l'Europe centrale : Moresnet (avec une carte). — Charles Dupuis, Chronique internationale (1900). — Analyses et comptes rendus : C. Schefer, La crise actuelle ; H.-L. Brun, Les Juifs depuis 1789 ; D'Eichthal, Socialisme, communisme et collectivisme ; Du Marassem, Les enquêtes, etc.

Revue d'Alsace, septembre-octobre : Hanauer, Les imprimeurs d'Haguenau, II. Thomas Anshelm. — Danzas, Le Haut Kœnigsbourg, V-VII. — Hoffmann, Les premières municipalités de la Haute-Alsace. — Beuchot, Les origines de la congrégation des sœurs de la Providence. — Gasser, Les impositions seigneuriales de Soultz (suite). — Bibliographie ; Dubail-Roy, Belfort dans la guerre de Trente ans ; Hoch, L'art. moriendi de Geiler ; Ehrhard, L'ambassade de Rohan à Vienne ; Souvenirs du général de Reiset. — Articles de revues. — Table sommaire des matières de la Revue d'Alsace, 6e feuille.

The Academy, n° 1533 : Leighton, The life-history of British serpents. — Crozier, History of intellectual development, III. — A Saxon, Was Alfred King of England ? ; Sir Walter Besant, The story of King Alfred ; Hawkins and Smith, The story of Alfred the Great.

The Athenaeum, n° 3856 : The XIX century, a review of progress. — Julia Smith, Leaves from a journal in the East. — Max Hoffmann, August Boeckh. — Moberly, Atonement and personality. — Crozier, History of intellectual development, III. — Merzbacher, Aus den Hohregionen des Kaukasus. — Mediaeval literature : Liddell, Chaucer ; A. H. Billings, A guide to the Middle English metrical romances, De la Lande de Calan, Les personnages de l'épopée romane ; The Opus majus of Roger Bacon, supplementary volume. — Historical schoolbooks. — Mr Pater's Essay from the Guardian (A. Aymons). — The selinon of the Greeks (Birdwood et Sorgeaunt). — The date of Gover's birth. — The British Association. — Markham, The stone crosses of Northamptonshire.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : Jean Réville, Le quatrième Evangile. — Holtzmann, Leben Jesu — Melanchtons Loci communes, p. Kolde. — Scheuenberg, Hundert Jahre oldenb. Kirchengesch. 1573-1667. — Pirenne, Le soulèvement de la Flandre maritime, 1323-1328. — Bauch, Die Anfänge des Humanismus in Ingolstadt. — Borgeaud, Hist. de l'Univ. de Genève (très instructif). — Delitzsch, Assyrische Lesestücke, 4e ed. — Praechter, Hierokles der Stoiker (bon). — Dante, L'inferno, p. Scartazzini, 2e ed. — Hengesbach, Readings on Shakspeare. — Gœdertz, Bei Gœthe zu Gaste (beaucoup de neuf). — Pottier, Vases antiques du Louvre, salles E.-G. — Rein, Encyclop. Handbuch der Pädagogik, IV u. V.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Zahn, Die Dormitio Sanctae Virginis. M. Mommert, Die Dormitio und das deutsche Grundstück auf dem traditionnellen Zion. — Goetz, Franz Heinr. Reusch. — H. Haupt, Renatus Karl Frhr. v. Senckenberg (1737-1800). — Ettlinger, Die Geschichte der Bibliothek des Stiftes St. Peter im Schwarzwalde.

— STEENBERG, Folkebogsamlinger, deres historie og indretning. — — WASSERZIEHER, Leben und Weben der Sprache. — SCHINDLER, Welche Verdienste erwarb sich die katholische Kirche um die vergleichende Sprachwissenschaft? — ALF TORP, Lykische Beiträge IV. — Tituli Asiae Minoris. Vol. I : Enarr. Ern. Kalinka. — G. DITTMANN, De Hygino Arati Interprete. — SCHAUFFLER, Zeugnisse zur Germania des Tacitus. — PLANER und REISSMANN, Johann Gottfried Seume. — GOETHES Werke. Hgb. von K. Heinemann. Bd. I. — FIELDINGS Tom Thumb, hgb. von F. Lindner. — TENNYSON, Poetical Works. — The Globe Edition. — Kr. NYROP, Grammaire historique de la langue française, I. GANSER, Beiträge zur Beurtheilung des Verhältnisses von V. Hugo zu Châteaubriand. — TEUTSCH, Prähistorische Funde aus dem Burzenlande. — LANCIANI, The destruction of ancient Rome. — HOLDER-EGGER, Einiges zur Quellenkritik der Chronik Sicards. — PAULUS, Der Ablass für die Verstorbenen im Mittelalter. — Un diplomate français à la cour de Cathérine II, 1775-1780. — HINTZE, Der österreichische und der preussische Beamtenstaat im 17. und 18. Jahrhundert. — GRIECHENLAND und KLEINASIEN. 5. Aufl. — RINNE, Kasana, kamari. — DOREN, Die Florentiner Wollentuchindustrie vom vierzehnten bis zum sechzehnten Jahrhundert. — EHEBERG, Finanzwissenschaft. 6. Aufl. — KATZENSTEIN, Die Trusts in den vereinigten Staaten. — FICKER, Das langobardische und die skandinavischen Rechte. — BOSI, Die natürlichen Grundlagen des Strafrechts. — Barbier DE MONTAULT, La couronne de fer au trésor de Monza. — SCHMARSOW, Reformvorschläge zur Geschichte der deutschen Renaissance.

Archiv für Religionswissenschaft, IV (1901), 1, B. LAUFER, Zwei Legenden des Milaraspa; E. HARDY, Zur Geschichte der vergleichensen Religionsforschung (article d'intérêt général, bien conçu et suggestif); F. BRANKI, Zu den Ehrenstrafen (note); P. SCHELLHAS, Zur Mayarnythologie (note).

Euphorion. VIIIe, volume, 2e fascicule, 1901 (Vienne, Fromme) : PLATZHOFF, George Eliot, die Entwicklung ihrer Persönlichkeit und ihrer Weltanschauung (fin). — KOPP, Eleonora, die Betrübte. — C. SCHERER, Wer hat im Waudsbecker Boten auf die Kästnersche Recension des Götz geantwortet? — KRAUSS, Neue Briefe von Schubart, II (an seinen Sohn Ludwig). — DÜNTZER, Die neun ersten Jahre von Gœthes Ehe 1788-1797 (fin). — MORRIS, Faustquellen. — SCHULZ, Zu Clemens Brentano. — L. GEIGER, Zur Gesch. der Heineschen Schriften, aus den Akten des Hamburger Archivs. — E. von KOMORZYNSKI, Lortzings Waffenschmied u. seine Tradition. — *Miscellen :* WITKOWSKI, Ein unbekannter Vorläufer Opitzens. — KOPP, Deutsches Volks = und Studentenlied in vorklassischer Zeit. — MORRIS, Zu Hanswursts Hochzeit. — R. M. WERNER, Nachtraege zu Hebbels sämmtlichen Schriften. — *Recensionen :* KALTSCHMIDT-LEHNERT, Deutsches Wörterbuch ; PETSCH, Formelhafte Schlüsse im Volksmärchen ; GOTTHELF, Das deutsche Altertum in den Anschauungen des 16 und 17 Jahrh., COYM, Gellerts Lustspiele ; Lichtenbergs Briefe, p. LEITZMANN und SCHDDEKOPF ; RACHEL, Elise von der Recke ; Neue Faustschriften (WITKOWSKI, Die Handlung des zweiten Teils ; PNIOWER, Gœthes Faust ; GEIST, Gœthes titanisches Faustproblem ; WOHLAUER, Das erste Paralipomenon und der erste Entwurf ; MINOR, Gœthes Faust) ; BERDROW, Rahel Varnhagen ; Hoffmanns sämmtliche Werke, p. GRISEBACH ; GABRIEL, Friedrich von Heyden ; ECK, D. F. Strauss ; MOSER, Wandlungen der Gedichte C. F. Meyer ; UHL, C. F. Meyer ; HENSCHKE, Margarete, deutsche Prosa ; REICH, Ibsens Dramen, 3e éd. ; WOERNER, Ibsen, I. — *Bibliographie :* Bücher (avec de courtes recensions).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS VIe

OUVRAGES DIVERS DE LITTÉRATURE POPULAIRE

BÉRENGER-FÉRAUD, Directeur du service de santé de la marine. Traditions et réminiscences de la Provence. Coutumes, légendes, superstitions, etc. In-8 . . . . 7 fr. 50
— Les légendes de la Provence. In-8 . . . . 7 fr. 50
— Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 6 vol. In-8. Chaque . . . . 10 fr. »

CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). Contes du Pelech. Traduction autorisée par L. et F. Salles. In-18 de luxe . . . . 5 fr. »

CENT PROVERBES JAPONAIS, traduits et publiés par Francis Steenackers et Uéda et Tokunosuké, In-4 de luxe, illustré de 200 dessins japonais tirés en noir et en couleur. . . . . 25 fr. »

CHODZKO (A.), professeur au collège de France. Les chants historiques de l'Ukraine et les chansons des Latyches de la Dvina occidentale, Périodes païenne, tartare, polonaise et cosaque. Traduit sur les textes originaux. In-8 . . . . . 7 fr. 50

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES, 24 volumes illustrés. In-18 . . . . 127 fr. 50

DECOURDEMANCHE. Mille et un proverbes turcs, recueillis, traduits et mis en ordre. In-8 . . . . 2 fr. 50

DES MICHELS (Abel). Contes plaisants annamites, publiés et traduits en français pour la première fois. Un beau volume. In-8 . . . . 15 fr. »

DEVIC (Marcel). Légendes et traditions historiques de l'archipel indien, traduites du malais. In-18 . . . . 2 fr. 50

DOZON (A.), L'Épopée Serbe. Chants historiques des Serbes, traduits en français. In-8, avec une planche . . . . 7 fr. 50

DUMOUTIER (G.) Les symboles, les emblèmes et les accessoires du culte chez les Annamites. In-8, illustré . . . . 3 fr. 50

GROFF (Florence). Contes arabes, extrait des manuscrits de la Bibliothèque nationale et publiés en arabe. 3 volumes in-8, autographiés avec soin, cartonnés. Chaque. . . . . 5 fr. »

GROOT (J. J. M. de). Les fêtes des Chinois annuellement célébrées à Emouï (Amoy). Étude concernant la religion populaire des Chinois, Traduit du hollandais par C.-G. Chavannes. 2 vol. in-4 avec 24 planches en héliogravure . 40 fr. »

LÉGENDE DE MONTFORT LA CANE. Texte par le baron Ludovic de Vaux. Illustrations en couleurs par Paul Chardin. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux et vignettes à huit teintes . . . . 15 fr. »

LEMIRE (Ch.), résident de France au Tonkin. Le Barbe Bleue de la légende et de l'histoire. In-8, illustré . . . . 3 fr. »

MARY SUMMER. Contes et légendes de l'Inde ancienne. In-18. . . . 2 fr. 50

MATTEI (A.). Proverbes, locutions et maximes de la Corse. In-12 . . 3 fr. »

PETŒFI (A.). Le chevalier Jean, conte magyar, traduit par A. Dozon. In-8 elzévir . . . . 2 fr. 50

ROCHET (Louis), professeur à l'École des langues orientales. Sentences, maximes et proverbes mantchoux et mongols, accompagnés d'une traduction française, des alphabets et d'un vocabulaire. In-8 . . . . 8 fr. »

ROMAN DU RENART (LE), publié par Ernest Martin. 3 volumes et un supplément. In-8 . . . . 40 fr. »
1er volume. L'ancienne collection des branches. . . . . 12 fr. 50
2e volume. Les branches additionnelles . . . . 10 fr. »
3e volume. Les variantes . . . . 15 fr. »
— Observations, suivies d'une table alphabétique des noms propres . . 4 fr. »

SICHLER (Léon). Contes russes. Texte et illustrations. Un beau volume in-4, avec plus de 200 dessins originaux et couverture en chromotypographie . . 25 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-cinquième année 14 octobre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES[1]

Correspondance historique et archéologique, août 1891, n° 92 : Paul Lacombe, Parisien, Les travaux d'un amateur parisien Nicolas-Michel Troche, essai bibliographique. — H. Maistre, Valentin Haüy et ses fonctions d'interprète. — D. Blanchet; Société des antiquaires de France; Ouvrages nouveaux.

The Académy, n° 1534 : Graham, A Vanished Arcadia, being some account of the Jesuits in Paraguay-1607-1767. — Passages from the letters of August Comte, trad. Ingram. — War notes, the diary of Villebois-Mareuil, with a preface by M. A. de Vogüé. — Austin, Alfred the Great, England's darling; Pictures of war; Wood, Glories of Spain; Cruikshank, The Umbrian towns; Hallett, The cathedral church of Ripon; Leavenworth, The arrow war with China.

The athenaeum, n° 3857 : Patent Rolls of the reign of Henry III, 1216-1225; Calendar of the Patent Rolls, Edward IV, Edward V, Richard III. 1476-1485. — Der siebenjährige Krieg, hrsg. vom grossen Generalstab, I, Pirna und Lobositz, II, Prag.—S. Lee, Dictionary of national biography, supplément, I-II, Abbott-Hoste. — Grünwedel, Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei. Educational literature. — Bibliographical literature. — Theological literature. — Isaac Casaubons Greek Testament (Sugden) — Manson, The Highland bagpipe.

Literarisches Centralblatt, n° 39 : Wrede, Das Messiasgehimnis in den Evangilien. — Barthold, Zur Gesch. des Christentums im M. A. — Petzold, Einf. in die philosophie der reinen Erfahrung, I. — Jastrow, Fact and fable in psychology. — Die Zürcher Stadtbücher des 14 u. 15 Jahrh. p. Zeller-Werdmüller II. — Wiegand, Zur Gesch. der Hohkönigsburg (très détaillé). — Perkins, Richelieu and the growth of French power (très bon précis). — Mencik, Die Erteilung des preuss. Königstitels (quelques actes nouveaux). — Hauser, Danmerks stilling og tilstand. — Hitomi, Le Japon (Daï-nippon.)— König, Stilistik Rhetorik, Poesik in Bezug auf die biblische Literatur (très utile). — R. Koehler, Kleinere Schriften zur erzähl. Dicht. des M. A; zur neueren Literaturgesch, Volkskunde und Wortforschung. — De Rancourt, Fazendas et estancias. — Vietor, Englisches Lesebuch, Unterstufe, 6e ed. — Sauer, Die deutschen Saekulardichtungen an der Wende des 18 u. 19 Jahrhunderts. — Festgabe zur Enthüllung des Wiener Gœthedenkmals. — A. G. Meyer, Oberitalien. Frührenaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40 : Zapletal, Der Totemismus und die Religion Israels. — Trümpert, Die Lehre von der Sünde nach den Schriften des N. T.s. — Meyer, Institutiones iuris naturalis seu philosophiae moralis universae secundum principia sancti Thomae Aquinatis.—Pesch, Institutiones philosophiae naturalis secundum principia s. Thomae Aquinatis. — Apelt, Die Ansichten der griechischen Philosophen ueber den Anfang der Kultur. — Zedler, Gutenberg-Forschungen. — Bender, Geschichte des Gelehrtenschulwesens seit der Reformation. — G. Schmid, Das « neuzeitliche, nationale » Gymnasium. — Kiklmer, Der Kampf des Idealismus und des Materialismus um die Volksschule. — Erdmann, Die Bedeutung des Wortes. — Willrich, Judaica. — Adami, De poetis scaenicis graecis hymnorum sacrorum imitatoribus. — Teichmüller, Ambire, -tio, -tiosus, -tiose,

-tus. — Altdeutsch-lateinische Spielmannsgedichte des 10 : Jahrh. übertr. v. M. Heyne. — Rochels, Ueber die religiösen und sittlichen Bemerkungen in dem Ritterroman « Wigalois » des Wirnt von Gravenberg und anderen gleichzeitigen Dichtungen. — Brandes, Shakespeare. — Kopplow, Shakespeares « King John » und seine Quelle. — Thomas, Sénèque et J. J. Rousseau. — Polacco, Tavole schematiche della Divina Commedia di Dante Alighieri. — Mispoulet, La vie parlementaire à Rome. — Wilisch, Beiträge zur Geschichte des alten Korinth. II. — Müller-Mann, Die auswärtige Politik Kaiser Ottos II. — Schnitzer, Savonarola im Lichte der neuesten Litteratur. — Aulard. Histoire politique de la Révolution française. Origines et Développement de la Démocratie et de la République (1789-1804). — Marquis de Mashanaglas, Le Portugal et le Saint-Siège. II. — Benger, Rumänien im Jahre 1900. — Deasy, In Tibet and Chinese Turkestan. — Holls, The Peace Conference at the Hague — Issaieff, Sozialpolitische Essais. — H. Bérenger, P. Pottier, P. Marcel, P. Gabillard, M.-A. Leblond, Les prolétaires intellectuels en France. — Meili, Das internationale Privatrecht und die Staatenkonferenzen im Haag. — Dippe, Der Prolog der Lex Salica. — Schaarschmidt, Aus Kunst und Leben. — Fred, Modernes Kunstgewerbe.

Museum, n° 8, octobre 1901 : Anthologia Graeca, ed. Stadt Müller, II, 1 (Van Herwerden). — Stati Silvae, éd. Klotz (Terwogt). — König, Hebräisch und Semitisch (M. Th. Houtsma). — Contes de Damas, pp. Oestrup (Eerdmans). — Meyer, Die Sprache der Buren (Hesseling). — Wrangel, De betrekkingen tusschen Zweden en de Nederlanden, vert. door Mevr, Beets-Damsté (Van Haarst). — Voretzsch, Einfuhrung in dasStudium der altfranzös. Sprache (Salverda de Grave). —Schvarcz, Die Demokratie, II (I. M. J. Valeton). — Fruin, Gesch. der staatsinstellingen in Nederland, p. Colenbrander, (Bussemaker). — Söhngen, De medii aevi puerorum institutione (Gunning). — Canisii epistulae et acta, ed. Braunsberger, III (Brom). — Sophocles' Oedipus rex, p. Fränkel et Groeneboom (Garrer). — Sormani et Versmeeten, Grieksche oefeningen, II (Garrer).

OUVRAGES DIVERS DE LITTÉRATURE POPULAIRE

BÉRENGER-FÉRAUD, Directeur du service de santé de la marine. Traditions et réminiscences de la Provence. Coutumes, légendes, superstitions, etc. In-8 . . . 7 fr. 50
— Les légendes de la Provence. In-8 . . . 7 fr. 50
— Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 6 vol. In-8. Chaque . . . 10 fr. »

CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). Contes du Pelech. Traduction autorisée par L. et F. Salles. In-18 de luxe . . . 5 fr. »

CENT PROVERBES JAPONAIS, traduits et publiés par Francis Steenackers et Uéda et Tokunosuké, In-4 de luxe, illustré de 200 dessins japonais tirés en noir et en couleur. . . . 25 fr. »

CHODZKO (A.), professeur au collège de France. Les chants historiques de l'Ukraine et les chansons des Latyches de la Dvina occidentale, Périodes païenne, tartare, polonaise et cosaque. Traduit sur les textes originaux. In-8 . . . 7 fr. 50

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES, 24 volumes illustrés. In-18 . . . 127 fr. 50

DECOURDEMANCHE. Mille et un proverbes turcs, recueillis. traduits et mis en ordre. In-8 . . . 2 fr. 50

DES MICHELS (Abel). Contes plaisants annamites, publiés et traduits en français pour la première fois. Un beau volume. In-8 . . . 15 fr. »

DEVIC (Marcel). Légendes et traditions historiques de l'archipel indien, traduites du malais. In-18 . . . 2 fr. 50

DOZON (A.), L'Épopée Serbe. Chants historiques des Serbes, traduits en français. In-8, avec une planche . . . 7 fr. 50

DUMOUTIER (G.) Les symboles, les emblèmes et les accessoires du culte chez les Annamites. In-8, illustré . . . 3 fr. 50

GROFF (Florence). Contes arabes, extrait des manuscrits de la Bibliothèque nationale et publiés en arabe. 3 volumes in-8, autographiés avec soin, cartonnés. Chaque. . . . 5 fr. »

GROOT (J. J. M. de). Les fêtes des Chinois annuellement célébrées à Emouï (Amoy). Étude concernant la religion populaire des Chinois, Traduit du hollandais par C.-G. Chavannes. 2 vol. in-4 avec 24 planches en héliogravure . 40 fr. »

LÉGENDE DE MONTFORT LA CANE. Texte par le baron Ludovic de Vaux. Illustrations en couleurs par Paul Chardin. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux et vignettes à huit teintes . . . 15 fr. »

LEMIRE (Ch.), résident de France au Tonkin. Le Barbe Bleue de la légende et de l'histoire. In-8, illustré . . . 3 fr. »

MARY SUMMER. Contes et légendes de l'Inde ancienne. In-18. . . . 2 fr. 50

MATTEI (A.). Proverbes, locutions et maximes de la Corse. In-12 . . 3 fr. »

PETŒFI (A.). Le chevalier Jean, conte magyar, traduit par A. Dozon. In-8 elzévir . . . 2 fr. 50

ROCHET (Louis), professeur à l'École des langues orientales. Sentences, maximes et proverbes mantchoux et mongols, accompagnés d'une traduction française, des alphabets et d'un vocabulaire. In-8 . . . 8 fr. »

ROMAN DU RENART (LE), publié par Ernest Martin. 3 volumes et un supplément. In-8 . . . 40 fr. »
1er volume. L'ancienne collection des branches. . . . 12 fr. 50
2e volume. Les branches additionnelles . . . 10 fr. »
3e volume. Les variantes . . . 15 fr. »
— Observations, suivies d'une table alphabétique des noms propres . . 4 fr. »

SICHLER (Léon). Contes russes. Texte et illustrations. Un beau volume in-4, avec plus de 200 dessins originaux et couverture en chromotypographie . . 25 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-cinquième année 21 octobre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1535 : Fielding, The hearts of men. — Memoirs and letters of Sir James Paget. — Berenson, The study and criticism of Italian art. — Phillips, Modern Europe 1815-1899. — M. Kipling's way. — The Irish brogue.

The Athenaeum, n° 3858 : Moore, To the mountains of the Moon. — Fea, King Monmouth. — Une famille royaliste irlandaise et française et le prince Charles-Edouard. — Some recollections of Jean Igelow. Congrès international de sociologie coloniale. — Classical books : Theocritus, p. Cholmeley; Meader, Latin pronouns; Leo, Die griech. röm. Biographie. — Ecclesiastical biography : Crawfofd, Synesius the Hellene; Welch, Anselm and his work; Paquier, Aléandre. — A famous horse of romance (Arundel, le cheval de Bevis). — Thomas Chaucer (Wylie). — Villanis, L'arte del clavicembalo.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Genesis, trad. Gunkel. — Ouvrages de A. Titius. — Gœtz, Jesuiten und Jesuitinnen, la société du Sacré-Cœur, — Bermfeld, Der Talmud-Kants Briefw. II. — Wahl, Studien zur Vorgesch. der franz. Revol. (instructif). — Manteuffel, unter Friedrich Wilhelm IV, Denkw. p. Poschinger, II. — Von Brandt, Dreiunddreissig Jahre in Ost-Asien. — Lehautcourt, Hist. de la guerre de 1870-1871, I. Les origines. — Der siebenj. Krieg, vom grossen Generalstab. II, 2. — A. Keller, Eine Sinai-Fahrt. — Kollmann, Auf deutschem Boden in Afrika.— Die Reichsbank 1876-1900.— Herakleitos von Ephesus, p. Diels (cf. le présent numéro). — Strigl, Latein. Schulgrammatik. — Meyfr-Lübke, Einführung in das Studium der roman. Sprachwiss. — Briefe an Benecke, p. Baier. — Ch. Schmidt, Wörterbuch der elsäss. Mundart.— Klenz, Die deutsche Druckersprache. — Eichendorff, Das Incognito, p. Weichberger. — Minor, Goethes Faust, I-II.. (commentaire clair et solide).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : Reinhold, Das Wesen des Christenthums. — Köstlin, Predigten und Reden. — H. Ph. Schnabel, Predigten über die Geschichte des Reiches Gottes. — V. Weber, Der Galaterbrief. — Kinkel, Beiträge zur Erkenntnisskritik. — Romundt, Der Platonismus in Kants Kritik der Urtheilskraft. — Kochendörffer, Buchhandel und Pflichtexemplare. — Löwe, Wie erziehen und belehren wir unsere Kinder während der Schuljahre ?— Botler, Beiträge zur Methodik des lateinischen Unterrichts. — Gelzer, Geistliches und Weltliches aus dem türkisch-griechischen Orient. — Vollgraff, De Ovidi mythopoeia questiones sex. — Meyer aus Speyer, Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus. — Wunderer, Zitate und geflügelte Worte bei Polybios. — Neckel, Ueber die altgermanischen Relativsätze. — Wunderlich, Der deutsche Satzbau, I. Bd. 2 Aufl. — An Old English Martyrology, Reedited by G. Herzfeld. — Bonner Beiträge zur Anglistik, hgb. von M. Trautmann. V. — Koch, Catalogue of the Dante Collection presented by Willard Fiske. — Frz. Frh. Hiller v. Gaertringen, Thera. Untersuchungen, Vermessungen und Ausgrabungen in den J. 1895-1898; Inscriptiones Graecae insularum Symes Teutlussae Teli Nisyri Astypalaeae Anaphes Therae et Therasiae Pholegandri Meli Cimoli. — Labruzzi, La Monarchia di Savoia dalle origini all'anno 1103. — Busch, Die Beziehungen Frankreichs zu Oesterreich und Italien zwischen den Kriegen von 1866 u. 1870-71. — Röhricht, Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande. — Zweck, Masuren. — Enlart, L'art Gothique et la renaissance en Chypre.

Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du XIIIe siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.
Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'Enfant, statue en bois peint et doré attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIÈME

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.
Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé a Elche (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUIÈME

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un Buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti.)
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un Coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un Coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bénédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalogne).

TOME SEPTIÈME

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-bouddhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l'« Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-cinquième année 28 octobre 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, septembre-octobre : ANCEL, Une page inédite de Saint-Simon. — P. de VAISSIÈRE, Chateaubriand et son retour de l'émigration. — LEBEY, Castruccio Castracani. — FUNCK-BRENTANO, Le champ de Turenne à Sasbach. — *Comptes rendus :* (ouvrages de MM. Kurth, Maignien, Roucaute, Morin, Du Bled, Lallié, Rodocanachi, Pingaud d'Arjuzon, Lebon, Diehl et de Mme de Montholon).

Le bibliographe moderne, nos 26-27, mars-juin : VAN ORTROY, Bibliogr. de l'œuvre de Pierre Apian, géographe et astronome allemand du XVIe siècle. — DESDEVISES DU DEZERT, Les archives historiques nationales de Madrid (fin). — VIDIER, Les bibliothèques au XIXe siècle, étude bibliographique, II. — MORTET, Mlle Marie Pellechet. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus :* Mitth. der preuss. Archivverwaltung, I-IV ; Archivio di stato in Siena ; BERTHELÉ, Arch. de Montpellier, inventaire des cartulaires ; VAN EYS, Bibliogr. des bibles en langue française des XVe et XVIe siècles ; CHAUVIN et ROERSCH, Nicolas Clénard ; CLUGNET, Bibliogr. du culte local de la Vierge Marie, II (Albi) ; GYALNI, Külföldi Köz Könyvtarakrol, I ; THOURMSDORFF, The Birmingham free libraries ; ABBOTT, Catalogue of the mss. in the library of Trinity College, Dublin ; Catalogue de la bibliothèque de l'Ecole sup. des mines ; SCHUBERT, Die Wiegendrucke der Bibliothek zu Olmütz ; DEZSI, Szeut Agoston regulainak magyar forditasa Caelius Gergelytöl ; CLAUDIN, Hist. de l'imprimerie en France au XVe et au XVIe siècle, I.

Annales du Midi, n° 52, octobre : A. LEROUX, L'abbaye S. Martial de Limoges. — CABIÉ, Notes et documents sur les différends des comtes de Foix et d'Armagnac en 1381. — TORRACA, Sur la date de la mort de Savari de Mauléon. — *Comptes rendus :* BARRIÈRE-FLAVY, Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du Ve au VIIIe siècle ; FABRÈGE, Hist. de Maguelonne, II, évêques, papes et rois ; BOUDET, Thomas de la Marche, batard de France et ses aventures ; G. MARTIN, La grande industrie sous le règne de Louis XIV, sous le règne de Louis XV, les associations ouvrières au XVIIIe siècle, L'industrie et le commerce du Velay aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Nouvelle revue rétrospective, 10 octobre : Lettres de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Mme Adélaïde (suite). — Souvenirs et pensées de Théophile Thoré (1807-1869), fin. — Documents sur Mirabeau, I, mémoire à consulter contre le sieur comte de Mirabeau, député à l'Assemblée nationale (1789). — Quelques lettres d'Aimée Desclée à Eugène Meynadier.

The Academy, n° 1536 : Roads to Rome, being personal records of some of the more recent converts to the catholic faith. — SEELEY, Dragons of the air. — MOLLOY, The Queen's Comrade, the life and times of Sarah, duchess of Marlborough. — Mrs Browning as prophetess. — An Index to London. — The Irish Brogue. — The first American edition of the Rubaiyat.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de Georges Perrot et Robert de Lasteyrie, de l'Institut

Avec le concours de Paul JAMOT, secrétaire de la rédaction

PUBLICATION DE GRAND LUXE

Illustrée de nombreux clichés dans le texte et de planches en héliogravure, héliochromie et chromolithographie

Prix de souscription : Paris, **32** fr., Départements, **35** fr., Étranger, **36** fr.

TOME PREMIER

Georges Perrot. Eugène Piot.
G. Maspero. Le scribe accroupi de Gizèh.
Léon Heuzey. Les armoiries chaldéennes de Sirpoula, d'après les découvertes de M. de Sarzec.
Maurice Holleaux. Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin).
E. Pottier. Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre).
Max Collignon. Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre).
A. Héron de Villefosse. Tête d'Apollon (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'athlète (Musée du Louvre).
Ernest Babelon. Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale.
G. Schlumberger. Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle.
Héron de Villefosse. Athlète, bronze de l'école d'Argos (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre).
Georges Perrot. Tête de femme (Musée du Louvre).
Max Collignon. Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre).
Gustave Schlumberger. Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre).
André Michel. Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis).
Paul Durrieu. Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu.
E. Müntz. Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive au xvie siècles.

TOME DEUXIÈME

Léon Heuzey. Le vase d'argent d'Entéména, découvert par M. de Sarzec.
Georges Bénédite. La statuette de la dame Toui (Musée du Louvre).
E. Pottier. Deux coupes à fond blanc de style attique (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Un bas-relief de Panticapée (Kertch), au Musée d'Odessa.
P. Gauckler. La patère de Bizerte.
A. Héron de Villefosse. Lampe romaine avec légende explicative.
A. Geoffroy. La colonne d'Arcadius à Constantinople, d'après un dessin inédit.
G. Schlumberger. La croix byzantine dite des Zaccaria (trésor de la cathédrale de Gênes).
Frœhner. Apollon, bronze archaïque de la collection du comte Tyszkiewicz.
A. de Ridder. Statuette de bronze (Musée central d'Athènes).
Max Collignon. Tête de jeune fille (Musée du Louvre).
E. Pottier. Trois figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus à la coquille, deux figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Tête en marbre, de la collection Singher.
Héron de Villefosse. Buste de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (Musée du Louvre).
Gabriel Millet. Mosaïques de Daphni.
E. Molinier. L'évangéliaire de l'abbaye de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon.
E. Saglio. Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn), au Musée de Cluny.

TOME TROISIÈME

Henri Lechat. Athéna devant Erichthonios (Musée de l'Acropole d'Athènes).
André Joubin. L'Athéna Hopé.
Max Collignon. Bas-relief funéraire de Béotie (Musée national d'Athènes).
Salomon Reinach. Aigle en marbre, de la collection de Lord Wemyss, à Gosford (Longuiddry).
Héron de Villefosse. Bacchus enfant, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côte-d'Or).
Etienne Michon. Esculape jeune, statuette du Musée du Louvre.
R. de Lasteyrie. Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin.

Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du XIIIe siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.
Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'Enfant, statue en bois peint et doré attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIÈME

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.
Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé a Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUIÈME

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un Buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti.)
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un Coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un Coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bénédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalogne).

TOME SEPTIÈME

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-bouddhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l'« Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat, La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-cinquième année 4 novembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 4 : R. de Souhesmes, Etude sur la criminalité en Lorraine d'après les lettres de rémission (suite). — Reuss, Les suites d'un emprunt, épisode des relations diplomatiques de la couronne de France avec la République de Strasbourg, 1646-1648. — Auerbach, Les travaux géographiques de Bleicher. — *Comptes rendus :* Protokolle der Generalversammlung des Gesammtvereins des deutschen Geschichts = und Altertumsvereins zu Strasbourg. — Das Reichsland Elsass-Lothringen, III. — Stouff, Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales; Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469.

The Academy, n° 1537 : Mason, Hypnotism and suggestion; De Fleury, The criminal mind. — W. Pater. Essays from the Guardian. — Vivian, The romance of religion. — Fea, King Monmouth. — Du Chaillu, The world of the Great Forest; Mackenzie, The American invaders; Unger, With Boss and Kruger; Whitman, The Print-Collector's Museum; Crawford, Synesius the Hellene.

The Athenaeum, n° 3859 : The love letters of Victor Hugo; The love letters of Balzac. — Campbell, Superstitions of the Highlands and islands of Scotland. — P. de Ségur, La jeunesse du maréchal de Luxembourg. — Muir, Glasgow in 1901. — Rashdall and Rait, New College. — Gaspar, Essai de chronologie pindarique. — Lodge, The close of the middle ages; Calendar of treasury books and papers, 1739-1741, preserved in the Public Record office, p. Skaw. — Rob. Anderson. — Gladstone's first speech. — How our navy is run. — Indian art (ouvrages de MM. Burgess, Grüawedel et Foucher). — The Pursglove Brass, Tideswell, a palimpsest (Cox). — The deity Mogon in Latin inscriptions (Offord).

— N° 3860 : Airy, Charles II. — Hewlett, New Canterbury Tales. — Dickson, The life of Major-General sir Robert Murdoch Swith. — S. Butler, Erewhon. — Hackett, A history of the orthodox church of Cyprus. — Books on the war. — Catalogues of Indian works. — Gladstone's first speech. — Baring the head and feet ot worship. — Etymology of jade. — Brazilian words in English.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : Köhler, Socialist. Irrlehren von der Entstehung der Christentums. — Sickenberger, Titus von Bostra. — Erichson, Corpus reformatorum, XXIX-LXXXVII; Bibliographia Calviniana. — Domanski, Die Psychologie des Nemesius. — Nikel, Die Wiederherstellung des jüdischen Gemeinwesens nach dem babyl. Exil (méthode très habile). — F. Müller, Die geschichtl. Entwicklung des landwirtschaftlichen Genossenschaftswesens in Deutschland von 1848 bis zur Gegenwart (excellent). — Heydenreich, Das Archiv der Stadt Mülhausen in Thüringen. — Hiort Lorenzen et Thiset, Danmarks Adels Aarbog. — E. R. Seidmore, China. — Rausch, Französische Handelspolitik 1870-1882 (clair). — Huth, New Mahaban-Inschriften (très louable). — Harbottle and Dalbiac, Dictionary of quotations. — Breul, Betracht. und Vorschläge betreffend die Gründung eines Reichsinstituts für Lehrer des Englischen in London. — Havelok, p. Holthausen. — Kamorzynski, Schikaneder (soigné). — Nerrlich, Ein Reformator als exacter Forscher, ein Vademecum für den Herrn Pfarrer Dr Josef Müller in Pasing bei München (polémique à propos de Jean Paul; l'auteur sait plaider sa cause). — Euling, Studien über Heinrich Kaufringer. — Siecke, Mythologische Briefe, I und II (tantôt erroné, tantôt instructif). — Wulfmeyer, Stätten

germanischer Freiheitskämpfe und Götterheime bei Bielefeld. — Von Seidlitz, Die Kunst auf der Pariser Weltausstellung. — Reinecke, Und manche liebe Schatten steigen auf.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Praetorius, Das Targum zum Buch der Richter. — Frommel, Briefe aus Amt und Haus, 1849-1896. — Die Strassburger liturg. Ordn. im Zeitalter der Reform. p. Hubert. — Ueberweg, Gesch. der philosophie, 9e ed. — Wirth, Ostasien in der Weltgesch. (beaucoup de vérités). — Simson, Der Artushof in Danzig. — Monumenta Xaveriana, I, p. Valignano. — Aus dem Leben Karls von Rumänien. — O. Weise, Die deutschen Volksstämme und Landschaften. — Spiegelberg, Aegypt und griech. Eigennamen aus Mumienetiketten. — Wessely, Studien zur palaeographie und papyruskunde, I. — Hemme, Kleines Verzeichnis griechischdeutscher Fremd-und Lehnwörter (sera utile). — Silvio Pellico, Opere, p. Rinieri. — Poestion, Isländische Dichter der Neuzeit. — Türck, Eine neue Faust-Erklärung (instructif). — Pestblätter des XV Jahrh. p. Heitz. — Oberlander, Der geographische Unterricht.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42 : Die Homiletik und die Katechetik des Andreas Hyperius, verdeutscht von E. Chr. Achelis und E. Sachsse. — Karo, Auf dem Wege zur Wahrheit. — Kants Kritik der reinen Vernunft, hgb. u. erl. von J. H. von Kirchman, neu bearb. von Th. Valentiner. — Baudin, L'acte et puissance dans Aristote. — Trauschs Handschriften-Katalog. Bearbeitet u. ergänzt von Oskar Netoliczka. Th. I und. II — Frhr. von Lade, Ein Wort zur Schulfrage. — Lentz, Die Vorzüge des gemeinsamen Unterbaues aller höheren Lehranstalten. — Sugiura, Hindu Logic as preserved in China and Japan; ed. by Edgar A. Singer. — Notkers Sequenzen. Gesamm. von J. Werner. — Q. Horatius Flaccus. Auswahl von M. Petschenig. 3. Aufl. — Eckermann, Goethes Faust am Hofe des Kaisers. hgb. von Fr. Tewes. — Behaghel, Geschriebenes Deutsch und gesprochenes Deutsch. — Stoffel, Intensives and Down-toners. — Plattner, Ausführliche Grammatik des französischen Sprache. I. — Ph. Monnier, Le Quattrocento. — *Imtheachta an Oireachtais* 1899. Ed. by S. J. Barret. — J. Gr. Campbell, Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland. — Al. Carmichael, Carmina Gadelica. — J. Rhys, Celtic Folklore. — Hula, Römische Alterthümer. — Aldinger, Die Neubesetzung der deutschen Bisthümer unter Papst Innozenz IV. 1243-1254. — A. Hoffmann, Kaiser Friedrichs III. (IV.) Beziehungen zu Ungarn in den Jahren 1464-1477. I. — Wolfart, Die Augsburger Reformation in den Jahren 1533/34. — Mémoires du général d'Andigné. P. p. Ed. Biré. — Thoemes, Zweihundertjahrfeier der Königerhebung Preussens. — Sieurin, Notre Globe. — Knortz, Was ist die Volkskunde und wie studirt man dieselbe ? — Bonolis, La Giusrisdizione della Mercanzia in Firenze nel secolo XIV. — Alengry, Essai historique sur la sociologie chez Auguste Comte. — Beissel S. J., Das Evangelienbuch Heinrichs III. aus dem Dome zu Goslar in der Bibliothek zu Uspala in seiner Bedeutung fur Kunst und Liturgie.

Altpreussische Monatschrift, V et VI Heft, juillet-septembre 1901 : H.-G. Voigt, Der Missiónsversuch Adalberts von Prag in Preussen. — Wardà, Ergänzungen zu E. Fromms zweitem und drittem Beitrage zur Lebensgesch. Kants. — Sommerfeldt, Zur Altensteiner Stadtchronik der Jahre 1802 *bis* 1827 und zur Gesch. des Schulwesens zu Allenstein in der ersten Hälfte des XIX Jahrhunderts. — W. Meyer, Altpreuss. Bibliographie für das Jahr 1900. — *Comptes rendus :*

Klajé, Der Einfall des Generalwachtmeisters J. E. von Krockow in Hinterpommern 1643. — Dilthey, Anfrage.

Revue byzantine russe, Meliovansky, Notes sur l'histoire de la dynastie amorienne. — Schestakow, Le type byzantin de Domostroï. — Adonto, Les commencements de l'histoire d'Arménie de Sebeos dans ses rapports avec les travaux de Moïse de Khorene et Faustus de Byzance. — D. Kobeko, Les indications topographiques du *Discours sur les sanctuaires de Constantinople*. — B. K. Ernseldt, Les sentences d'Esope à Moscou et à Dresde. — *Comptes rendus :* Millet, Le monastère de Daphni. — Ernst Gerland, Das Archiv des Herzogs von Kandia. — W. Riedel, Die Kirchenrechtsquellen des Patriarchats Alexandrien. — Hagiographi Bollandiani, Catalogus hagiographicorum bibliothecæ vaticanæ.—Papadapoulos Kerameus, Analecta... — Norden, Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abeddlandes zu Byzanz. —*Bibliographie:* Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande, Suède, Finlande, Grèce, Turquie. — *Notes diverses*.

N° 45 Trente-cinquième année 11 novembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3 : BRUNEL, Note sur un passage de Mme de Sévigné. — BALDENSPERGER, La résistance à Werther dans la littérature française. — LANSON, Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle. — LATREILLE, Un poète du premier cénacle romantique, Michel Pichat. — HUGUET, Quelques sources de Notre-Dame de Paris (suite). — *Mélanges :* Comment la scène du théâtre a été débarrassée de la présence des gentilshommes (Paul Berret). — Sur un passage obscur de la Divine Comédie, le Veltre (Petrucci).— A travers les autographes, les papiers de Boissonade (Chambon). — Notes lexicologiques (Delboulle). — *Comptes rendus :* REBELLIAU, Bossuet (V. Giraud). — MOREL-FATIO, Salazar ; Le diable prédicateur trad. par ROUANET (Lanson). — DUMOULIN, Vie et œuvres de Fred. Morel, 1557-1583 (Delaruelle).

Correspondance historique et archéologique, n° 93, septembre 1901 : H. MAÎSTRE, Valentin Haüy et ses fonctions d'interprète (fin). — Paul LACOMBE, parisien, Les travaux d'un amateur parisien Nicolas-Michel Troche, essai bibliographique (fin). — *Questions* : Le comte Flahault, 1785-1870. — Le duc de Morny. — Chronique.

The Academy, n° 1538; Conversations with James Northcote, with James Ward, p. E. FLETCHER. — BALFOUR, The life of Robert Louis Stevenson. — A. LANG, The mystery of Mary Stuart. — Selections from the works of Fourier, trad. J. FRANKLIN. — G. PELLISSIER, Le mouvement littéraire contemporain ; HUIDE, Th last of the Masai ; ELLÉS, criminal, — Words, some true and false uses. — Does rhyme connect ideas ?

The Athenaeum, n° 3861 : BALFOUR R.-L. Stevenson. — Lady NEWDIGATE, Cavalier and Puritan in the days of the Stuarts. — A. LANG, Tennyson. — KIPLING, Kim. — BOGGIS, A history of St. Augustine's monastery. — Literature of the New Testament. — Canon Isaac Taylor (not. nécrol.). — Huchown, II, the Parlament of the three ages. — Gladstones first speech. — Notes from Rome (Lanciani).

Literasrisches Centralblatt, n° 43 : EGLI, Analecta reformatoria, II. — WARMUTH, Das Ideal Pascal's.—SCHULTZE, Psychologie der Naturvölker. — WIRTH, Volkstum und Weltmacht in der Geschichte. — HANSEN, Hexenwahn (très intéressant). — POSTINA, Der Karmelit Eberhard Billick. — TERRY, The rising of 1745. — Akten des 5em intern. Congresses kathol. Gelehrten. — Monte Singar. — The Amherst Papyri-p. GRENFELL and HUNT. — MADDALENA, Lettere inedite del Goldoni. — ELSTER, Method. Leitfaden der deutschen Interpunktionslehre. — THIELE, Luthers Sprichwörtersammlung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : J. RÉVILLE, Le quatrième évangile, son origine et sa valeur historique ; FLADE, Die philosophischen Grundlagen der Theologie Richard Rothes. — HOLLMANN, Die Bedeutung des Todes Jesu nach seinen eigenen Aussagen. — KRAUSE, Der Menschheitsbund, Hgb. von R. Vetter. — LASSON, Der Leib. — NENTWIG, Das ältere Buchwesen in Braunschweig. — HORNEMANN, Die neueste Wendung im preussischen Schulstreite und das Gymnasium. — Ad. RITTERSHAUS, Ziele, Wege und Leistungen unserer Mädchenschulen und Vorschlag einer Reformschule. — KRAUSE, Sprachwissenschaftliche Abhandlungen hgb. von P. Hohlfeld und A. Wünsche. — Herders Abhandlung über den Ursprung der Sprache, hgb. von Th. MATTHIAS. — GRUBER, Studien zu Pacianus

von Barcelona. — Cordell, Heilkunst und Heilkünstler bei Horaz. — Peschel und Wildenow, Theodor Körner und die Seinen. — Sögemeier, Das Menschheitsideal in Goethes « Faust » und Hauptmanns « Versunkener Glocke ». — Seiler, Der Gegenwartswerth der Hamburgischen Dramaturgie. — Callaway, The appositive participle in Anglo-Saxon. — Maddalena, Una lettera inedita di Carlo Goldoni. — Mayr, Die vorgeschichtlichen Denkmäler von Malta. — C. Jullian, Vercingétorix. — Fr. Roeder, Die Familie bei den Angelsachsen, I. — Davidsohn, Forschungen zur Geschichte von Florenz, III. — Nürnberger, Neue Dokumente zur Geschichte des P. Andreas Faulhaber. — Mitzschke, Wegweiser durch die historischen Archive Thüringens. — Geographisches Jahrbuch, hgb. von H. Wagner, 1900. — Vallentin, Die Buren und ihre Heimath. — Stolze, Die Entstehung des Gästerechts in den deutschen Städten des Mittelalters. — Möbius, Ueber den physiologischen Schwachsinn des Weibes. — Wendt, Unterlassungen und Versäumnisse im bürgerlichen Recht. — Pacaud, Lenteurs et frais de justice civile. — Mielke, Der Einzelne und seine Kunst. — Muthesius, Der kunstgewerbliche Dilettantismus in England, insbesondere das Wirken des Londoner Vereins für häusliche Kunstindustrie. — Die Sammlung des kgl. Sächsischen Alterthumsvereins zu Dresden in ihren Hauptwerken.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Trente-cinquième année 18 novembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, novembre-décembre : F. de Navenne, Pier Luigi Farnèse. — Louis Halphen, Les institutions judiciaires au xie siècle. Région angevine. — E. Blochet, Deux lettres inédites de Charles IX et de François, duc d'Anjou, au sultan de Turquie. — Société d'histoire moderne. — *Bulletin historique :* France, moyen âge, par Aug. Molinier et G. Monod, de l'Institut; temps modernes, par Rod. Reuss et G. Monod. — Allemagne et Autriche. Travaux relatifs à l'histoire grecque, 1898-1900, par Ad. Bauer, II. — *Comptes rendus critiques :* ouvrages de MM. Seeck, P. Guiraud, Francotte, Al. Cartellieri, Kirser, Voltelini, Meinardus, V. Brants.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, n° d'octobre-novembre 1901, Sur un nouvel édit de l'empereur Julien (Fayûm Papyri), par H. Dessau. — Sur les manuscrits de Thucydide, par H. Stuart Jones. — Terentius, Phormio, par Louis Havet. — Terentiana, Haut. 67-70, par Theophanes Kakridis. — Orphica, fr. 221, 227, 228, 254 Abel, par Paul Tannery. — Langue et style de Victor de Vita (deuxième article), par F. Ferrère. — Note sur une inscription de Trézène, par B. Haussoullier. — Le Milésien Lichas fils d'Hermophantos, par B. H.

The Academy, n° 1539 : Viscount St. Cyres, François de Fénelon; Saunders, Fénelon, his friends and enemies. — The works of Thomas Kyd, p. Boas. — R. Garnett, Essays of an ex-librarian. — Fables and folk-tales from an Eastern Forest, p. W. Skeat. — Kristeller, Mantegna. — Essays in paradox.

The Athenaeum, n° 3862 : R. Garnett, Essays of an ex-librarian. — Dictionary of National Biography, p. Sidney Lee. Supplement. Vol. III, How-Woodward. — Herkless, Francis and Dominic. — Chevrillon, Études anglaises; Bentzon, Questions américaines. — W. Archer, Poets of the younger generation. — Books of travel (ouvrages de MM. Graham, Pallander, Courant). — A new book by Charles Lamb (E.-V. Lucas). — Prof. Liddell's Chaucer.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Bertholet, Deuteronomium. Leviticus; Benzinger, Die Bücher der Chronik. — Goetz, Reusch. — Schurtz, Urgesch. der Kultur (instructif). — Häbler, Der deutsche Kolumbusbrief im Facsimile. — Gerson da Cunha, The Origin of Bombay. — Salaberry, Souv. polit. sur la Restauration (cf. *Revue*, n° 38). — Bosse, Eine Dienstreise nach dem Orient. — Heinze, Die Belagerung der Pekinger Gesandtschaften (cf. *Revue*, n° 44). — Eltzbacher, Der Anarchismus. — Aufrecht, Katalog der Sanskrit-Handschriften zu Leipzig. — Wilamowitz, Die Textgesch. der griech. Lyriker (de très grande importance). — Koschwitz, Anleit. zum Studium der franz. Philologie. — Giraud, Taine. — Skeat, Notes on English etymology. — Prem, Gœthe, 3e éd. (méritoire). — Kröhuke, Untersuch. vorgesch. Bronzen Schleswig-Holsteins, 2e éd. — Raymond, The genesis of art-form; The representative significance of form.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : G. A. van den Bergh van Eysinga, Indische invloeden op oude christelijke verhalen. — Chr. Schrempf, Neue religiöse Reden 1-3. — Braunsberger, S. J., Rückblick auf das katholische Ordenswesen im 19. Jahrhundert. — Ernesti, Die Ethik des Titus Flavius Clemens von Alexandrien. — Wundt, Einleitung

in die Philosophie. — WEISSENFELS, Die Bildungswirren der Gegenwart. — BAUCH, Deutsche Scholaren in Krakau in der Zeit der Renaissance 1460-1520. — Versammlung deutscher Schulmänner und Philologen zu Strassburg. — CHAUVIN, Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885. V, 2. — YUYNBOLL, Das javanische Maskenspiel (topeng). — Q. ENNIO, I frammenti degli Annali ed. da L. Valmaggi. — GLOTH et KELLOGG, Index in Xenophontis Memorabilia. — Lichtenbergs Briefe. Hgb. von A. Leitzmann und C. Schüddekopf. — AGJAHARDUS, Deutsche Worte aus zwei Jahrtausenden. — GILBERT, Robert Greene's Selimus. — Fr. HARTMANN, Thackeray's Lecture on Steele. — Voltairiana inedita, hgb. von W. Mangold. — U. LEVI, I Monumenti più antichi del dialetto di Chioggia. — Th. LINDNER, Geschichtsphilosophie. — BELCK, Beiträge zur alten Geographie und Geschichte Vorderasiens. I. — WECKEN, Untersuchungen über das Urkundenwesen der Bischöfe von Minden im 13. Jahrh. — FREYLINGHAUSEN, Sieben Tage am Hofe Friedrich Wilhelms I., hgb. von B. Krieger. — S. MÜNZ, Moderne Staatsmänner. 2. Aufl. — The Annual Register 1899. — KIRCHHOFF, Mensch und Erde. — HUGUES, Oceanografia. — TAPPENBECK, Deutsch-Neuguinea. — HEINZE, Die Belagerung der Pekinger Gesandtschaften. — WINDENBERGER, J.-J. Rousseau, Essai sur le système de politique étrangère. — WEYL, Die Haftung für Unfälle bei Leibesübungen. — H. GROSSE, Historische Rechenbücher des 16. und 17. Jahrh.s.

Museum, n° 9 : WUNDT, Völkerpsychologie, I, 2 (Heymans). — Cassius Dio, ed. Boissevain, III (Van Herwerden). — DE VISSER, De Graecorum diis non referentibus speciem humanam (Greebe). — CALAND, Altindisches Zauberritual (Speyer). — Saxo Grammaticus, übers von Jantzen (Boer). — Das altfranzös. Rolandslied, hrsg. von Stengel, I (Van Hamel). — RUHLAND, Die Eleusinischen Göttinnen (Six). — OSIANDER, Der Hannibalweg (Van Gelder). — SCHLITTER, Die Regierung Josefs II in den österr. Niederlanden, I (Colenbrander). — SCHLITTER, Briefe und Denkschr. zur Vorgesch. der Belgischen Revolution (Colenbrander). — STAVENISSE DE BRAUW, Algemeene geschiedenis, I (d'Ailly).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CATALOGUE DES BRONZES ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Par Ernest BABELON, de l'Institut, et J.-Adrien BLANCHET

Un beau volume grand in-8 de 800 pages, illustré de 1,100 dessins. . . . . 40 fr.

CATALOGUE DES CAMÉES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Par Ernest BABELON, de l'Institut

Un fort volume grand in-8 et un album de 76 planches en un carton. . . . . 40 fr.

COLLECTION PAUVERT DE LA CHAPELLE

INTAILLES ET CAMÉES

DONNÉS AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Catalogue publié par Ernest BABELON, de l'Institut

Un beau volume in-8, avec figures et 10 planches. . . . . . . 7 fr. 50

CATALOGUE DE LA COLLECTION ROUYER

LÉGUÉE AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Publié par Henri de LA TOUR

Première partie. — **Jetons et Méreaux du Moyen âge.** In-8, avec 28 planches. . . . . 25 fr.

Deuxième partie. — **Jetons et Méreaux modernes.** In-8 (sous presse).

GUIDE ILLUSTRÉ

AU CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES

Par Ernest BABELON, de l'Institut

I. — **Les antiques et les objets d'art.** In-18, nomb. illustrations . . . 5 fr.

II, III. — **Numismatique ancienne et moderne** (En préparation).

DÉPARTEMENT DES ESTAMPES

LIVRES ET ALBUMS ILLUSTRÉS DU JAPON

Réunis et catalogués par Théodore DURET

Un vol. in-8, gravures dans le texte et planches en couleur. 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Trente-cinquième année 25 novembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études anciennes, n° 3 : Ph. Legrand, Sur quelques épigrammes du IIIe siècle. — H. Bornecque, Deux études de métrique latine. — C. Jullian, Le druide Diviciac ; Note sur la topographie de Dax gallo-romain ; Les rôles gascons. — G. Gassies, Bronzes meldois. — P. Perdrizet, Les dossiers de P.-J. Mariette sur Ba'albek et Palmyre. — Fontrier et Fournier, Inscriptions de Thyatire. — W.-M. Ramsay, Deux jours en Phrygie. — *Bibliographie.*

Revue des études grecques, n° 57 : M. Bréal, Les verbes signifiant « parler ». — P. Cavvadias, Statues rendues par la mer. — S. Reinach, Un bas-relief inédit au musée de Constantinople. — Fr. Cumont, Le Pontarque et l'Ἀρχιερεὺς Πόντου. — C. Huit, Note sur l'état des études grecques en Italie et en France du XIVe au XVIe siècle. — S. de Ricci. Bulletin papyrologique. — C.-E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques (1898-1900).

— N° 58 : *Partie administrative :* Assemblée générale du 2 mai 1901, Discours de MM. E. d'Eichthal, président ; Rapport de M. Hauvette, secrétaire ; Rapport de la commission administrative ; Concours de typographie grecque. — *Partie littéraire :* H. Weil, Observations sur les Phéniciennes d'Euripide. — H. Omont, Athènes au XVIIe siècle. — A.-E. Contoléon, Inscriptions inédites d'Asie mineure. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 4 : L. Parmentier, Platon, Phèdre, 257 d. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Leaf, Thompson and Mills, Koch, Thumb, Fabia, Dutron, Simonis, Boutroux, Vianey, Rigal, Pailhès, Sarcey, Vallery-Radot, Arréat, Goblot, Compayré, Marion, Arber, Bronson, H. von Fallersleben, Ranft, Berdrow, Deniker. — *Chronique.*

— N° 5 : P. Thomas, Quelques mots à propos des classiques chrétiens. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Chabot, Nestle, G. Wissowa, Éd. Kammler, Stählin, W.-W. Goodwin, Bidez, Curcio, Legrain, Fr. Rousseau, M. Sepet, Biré, Renouvier, Bartsch. — *Chronique.*

Le Musée belge, n° 2 : Willems, Le sénat romain en l'an 65. — J. Waltzing, Inscriptions des corporations romaines. — E. Drerup, Histoire des alphabets grecs locaux. — F. Cumont, Dédicaces à Jupiter d'Héliopolis, Vénus et Mercure. — Francotte, Roersch et Sencie. Bulletin d'antiquités et d'épigraphie grecques. — J. Waltzing, Le Cordage de Plaute, traduction littérale (la fin au n° suivant).

— N° 3 : V. Sondervorst, De la persistance de *m* finale chez Jordanès. — S. Kayser, L'inscription du temple d'Asclépios à Épidaure. — E. Derume, Le génie latin. — H. Lammens, Notes épigraphiques et topographiques sur l'Émésène (fin au n° suivant).

— N° 4 : H. Glaesener, Les néologismes de Lactance. — F. Mayence, Les papyrus égyptiens. — *Bulletin critique :* L. Pernard, Le droit romain et le droit grec dans Plaute et dans Térence.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 8 : Ouvrages de MM. R. Engelmann, O. Puchstein, Huddilston, Kunze, Neue u. Wagener, Mau, Semeria, Meyer-Lübke, Niederländer, Sarcey, Roustan, Bulthaupt, Erdmann, Lauer, Bondroit, P. de Coubertin, Pin-

loche, Kurth, Fesch. — H. Gérardy, Explication d'auteur latin; Etude littéraire sur le XXIe livre de Tite-Live.

The American Journal of Philology, n° 85 : M. C. Sutphen, A further collection of Latin proverbs. — W. M. Lindsay, A study of the Leiden ms of Nonius Marcellus. — B. Perrin, The Ἱέρειαι of Hellanicus and the burning of the Argive Heraeum. — K.-T. Smith, Mutare pulices. — F. I, Merchant, The parentage of Juvenal. — G.-M. Bolling, An epic fragment from Oxyrhynchus. — W. Kurrel-Meyer, Manuscript copies of printed German Bibles. — Notes. — Reviews.

The Academy, n° 1540 : Letters of John Richard Green, p. Leslie Stephen. — S. Butler, Erewhon. — Sicily in letters. — The art of life.

The Athenaeum, n° 3863 : Haggard, A winter pilgrimage. — J.-W. Clark, The care of books. — Gosse, Hypolympia or the gods in the Island, an ironic phantasy. — Murray, A New English Dictionary on historical principles, V. Kaiser-Kyx. — Oriental literature (ouvrages de Lillingston, E.-G. Browne, M.-D. Gibson). — Books about the war. — Prof. Liddell's Chaucer (Pollard). — Baring the feet at worship (Birdwood). — Marchesa Burlamacchi, Luca della Robbia ; Guinness, Andrea del Sarto. — The society of medallists and M. Legros at the Dutch Gallery. — The Chigi Botticelli. — The works of Shakespeare, The Edinburgh Folio, vol. I, part 1, p. Henley. — Hastings, The theatre, its development in France and England, and a history of its Greek and Latin origins, trad. Welby.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : von Kügelgen, Luthers Auffassung der Gottheit Christi. — Feret, La faculté de théologie de Paris, XVIe siècle. — De Boer, Gesch. der Philosophie im Islam (excellent). — Reininger, Kants Lehre vom inneren Sinn. — Taube, Ludwig der aeltere als Markgraf von Brandenburg 1323-1351. — A Zimmermann, Die Kolonialpolitik Frankreichs (très recommandable). — Goldmann, Verfassungskämpfe unter polnischer Herrschaft (très attachant). — Bischoffshausen, Papst Alexander VIII and der Wiener Hof 1689-1691. — Von der Ostensacken und von Rhein, Der Feldzug von 1812 (bon). — Jaekel, Studien zur vergl. Völkerkunde. — Baumstark, Syrisch-arab. Biographien des Aristoteles. — Aetii sermo sextidecimus et ultimus erstens veröff. von Zervos. — Harvard Studies, VII, Ford, The old spanish sibilants. — Brown, The Round Table before Wace. — Hensel, Carlyle (très bon) — Krause, Sprachwiss. Abhandl. p. Hohlfeld u. Wunsche. — Reichel, Gottsched der Deutsche. — E. Müller, Schiller-Büchlein ; Schillers Wallenstein, p. Winkler ; Kilian, Der einteilige Theater-Wallenstein ; Karoline von Schiller, Briefe. — Sachau, Am Euphrat und Tigris, Reisenotizen aus dem Winter 1897-1898. — Zeitschrift für Bauwesen, I, 10-12. — Ouvrages sur Ruskin.

Euphorion (Vienne, Fromme), Ve cahier supplémentaire 1901 : Richter, Die Entwicklung der Naturschilderung in den deutschen geogr. Reisebeschreibungen mit besond. Berücksichtigung der Naturschilderung in der ersten Hälfte des XIX Jahrhunderts. — Wihan, Matthäus von Collin und die patriotisch-nationalen Kunstbestrebungen in Oesterreich zu Beginn des XIX Jahrh. — Findlinge : 1. Ein Brief aus Herders Nachlass (O. Hoffmann) ; 2. Ein Brief Bürgers (E. Janke) ; 3. Drei Briefe aus A. W. Schlegels Nachlass (H. Sanger) ; 4. E. H. von der Hagen an Fr. von Raumer (Fischer von Roeslerstamm) ; 5. Zwei Briefe Gottfried Kellers (9. Wilhelm). — Register (Fr. Spina).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : GIESEBRECHT, Die alttestamentliche Schätzung des Gottesnamens und ihre religionsgeschichtliche Grundlage. — HARNACK, Die Aufgabe der theologischen Fakultäten und die allgemeine Religionsgeschichte. — DEISSMANN, Theologie und Kirche. — VEIT, Brauchen wir neue Offenbarungen? — Jerusalem, Philosophische Aufsätze (1776). Hgb. von P. Beer. — TSCHITSCHERIN, Philosophische Forschungen. — Kl. NOHL, Lehrbuch der Reform-Pädagogik. 2 Aufl. — FRANKE, Sprachentwickelung der Kinder und der Menschheit. — Xenophons Griechische Geschichte. Uebs. von K. Wernicke. — SWETE, An Introduction to the Old Testament in Greek. — T. Livi histor. l. II ed. by R. S. Conway. — A. WALDE, Die germanischen Auslautgesetze. — RIEMANN, Goethes Romantechnik. — Klaiber und O. Lyon, Die Meister des deutschen Briefes. — BÜLOW, Macaulay. — Der englische Uebersetzer, hgb. von L. Carstens. I. — Joh. LAUSCHKE, John Websters Tragödie Appius and Virginia. — LE BIDOIS, La Vie dans la Tragédie de Racine. — ICAZA, Las 'Novelas ejemplares' de Cervantes. — H. VAN GELDER, Geschichte der Rhodier. — CHALANDON, Essai sur le règne d'Alexis Comnène. — Urkunden zur Schweizer Geschichte aus österreichischen Archiven, hgb. von R. Thommen. I. — Briefe und Aktenstücke zur Geschichte Preussens unter Friedrich Wilhelm III., hgb. von Franz Rühl. II. — LENTHÉRIC, Côtes et ports français de l'Océan. — MUNZINGER, Die Japaner. — C. DES MAREZ, La lettre de foire à Ypres au XIIIe siècle. — Les industries à domicile en Belgique. Vol. II. — M. BLOCH, Das mosaisch-talmudische Strafgerichtsverfahren. — SCHMIDT, Die Lehre vom Tyrannenmord. — HALM, Harmonielehre. — MÖHLER, Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik. — LÜER, Die Entwicklung in der Kunst.

Zeitschrift für katholische Theologie, XXV, n° 4 : J. FRANZ, Die sexuellen Sünden in der Moral. — Chr. PESCH, Die Inspiration der heil. Schrift nach der heutigen Protestanten. — C. GUTBERLET, Der sacramentale Ritus der Priesterweihe. — V. CATHREIN, Die Cardinaltugend der Gerechtigkeit. — L. FONCK, Moderne Gegner Mariä. — L. LERCHER, Zur Frage über die Objectivität der sinnlichen Erfahrung. — *Recensionen*. — *Analekten*.

N° 48 Trente-cinquième année 2 décembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, octobre 1901 : Lot, Date de la chute des dentales intervocales en français. — P. Meyer, Fragment d'un ms. d'Aie d'Avignon. — La Vida de sancto Amaro, texte portugais du xiv[e] siècle, p. Klob. — Suchier, La fille sans mains. I, La istoria de la filla de l'emperador Contasti, texte catalan du xiv[e] s. — Sainéan, Les éléments orientaux en roumain. — *Comptes rendus :* Miscellanea linguistica in onore di G. Ascoli (G. P.) ; Mohl, La première personne du pluriel en gallo-roman (G. P.); Das altfr. Rolandslied, p. Stengel (Brandin) ; Raccolta di studi critici dedicati ad Aless. d'Ancona (G. P.); Bonvesin de la Riva, Carmina de Mensibus, p. Biadene (G. P.).

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : Jean Capart, La fête de frapper les Anou. — Th. Pinches, Observations sur la religion des Babyloniens 2000 ans avant J.-C. — I.-M. Price, Le Panthéon de Goudéa. — P. Regnaud, Remarques sur le IX[e] mandala du Rig. Véda. — V. Henry, Bouddhisme et positivisme. — G. Oppert, Sur les Sâlagrâmas. — H. Arakélian, Le Bâbisme en Perse. — M. Tchéraz, La légende d'Alexandre le Grand chez les Arméniens. — M. Vernes, Notes sur les sanctuaires de la région chananéenne que furent fréquentés concurremment par les Israélites et les nations voisines. — Cl. Huart, Sur les variations de certains dogmes de l'Islamisme. — *Revue des livres. — Revue des Périodiques :* N.-W. Thomas, Religions des peuples civilisés et folk lore. — *Chronique.*

— Juillet-août : Goblet d'Alviella, De l'emploi de la méthode comparative. — R. de la Grasserie, Du rôle social du sacrifice. — G. Foucart, Sur le culte des statues funéraires dans l'ancienne Egypte. — C. Piepenbring, Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus. — F. Conybeare, Les sacrifices d'animaux dans les anciennes églises chrétiennes. — *Revue des livres. — Revue des Périodiques. — Chronique.*

Nouvelle Revue rétrospective, n° 89, 10 novembre 1901 : Documents relatifs à Mirabeau, II. Lettres du perruquier Bourrier à Pierre Manuel (1793). — Souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau. — Douze ans de campagnes, 1794-1806, lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (suite). — Lettres de Talleyrand et de la duchesse de Dino à M[me] Adélaïde (suite).

Revue d'Alsace, 1901, nov.-déc. : Waltz, Le tableau de Rembrandt du Musée d'Unterlinden de Colmar (avec gravure). — Dubruel, Fulrad, son rôle religieux et politique (fin). — Danzas, Les châteaux de S. Hippolyte (suite). — Gasser et Liblin, La chronique de Hartmanns-Willer (suite), 1795-1810. — Schoell, Un historien alsacien (Ch. Pfister). — Ingold, Une statuette du xii[e] siècle). — *Bibliographie :* Bleicher. — Bardy, Miscellanées. — Livres nouveaux. — Articles de revues. — Tables de l'année. — Table générale alphabétique (fin).

The Academy, n° 1541 : Vallery-Radot, The life of Pasteur. — The life and letters of Lady Sarah Lennox. — Windle, The Wessex of Thomas Hardy. — Dean Hole, Then and now. — Harrison, George Washington and other American addresses. — Memory an art or an instinct.

The Athenaeum, n° 3864 : A. Lang, The mystery of Mary Stuart. — Molloy, The queen's comrade. — Lord, England and France in the Mediterranean, 1660-1830. — Mrs Ch. Bagot, Links with the past.

— China and South Africa. — Mr Frederick Warne. — The English abbreviation for saint. — The Harley papers. — Etymology of nark. — A new book by Charles Lamb. — BERENSON, The study and criticism of Italian art. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 46 : KNEIB, Der Evangeliums — Baumeister Harnack. — K. SCHMIDT, Plotins Stellung zum Gnosticismus; O. STÄHLIN, Zur hds. Ueberl. des Clemens. — COHN, Allegemeine Aesthetik. — DOREN, Die Florentiner Wollentuchindustrie vom XIV bis zum XVI Jahrh. (Below : beaucoup de choses instructives, mais beaucoup de superflues). — AULARD, Hist. de la Rév. fr. (important). — CAHN, Der Rappenmünzbund. — KIENITZ und WAGNER, Litteratur der Landes = und Volkskunde des Grossherzogtums Baden. — OSTHOFF, Etymol. Parerga (remarquable). — Palästinischer Diwan p. DALMAN (soigné). — Dyonisios an Kalliope, p. THIERFELDER. — De GUBERNATIS, Su le orme di Dante. — BROWN, The Wallace and the Bruce restudied. — GOTTSCHALL, Deutsche Nationalliteratur, 7e éd. I, 1. — GIETMANN, u. SÖRENSEN, Kunstlehre in fünf Teilen. — BEHNCKE, Albert von Soest, ein Kunsthandwerker des XVI Jahrh. in Lüneburg.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : HARNACK, Diodor von Tarsus. Vier pseudojustinische Schriften als Eigenthum Diodors nachgewiesen. — LÜLMANN, Das Bild des Christenthums bei den grossen deutschen Idealisten. — RUNZE, Katechismus der Religionsphilosophie. — KALTHOFF, Die Philosophie der Griechen auf kulturgeschichtlicher Grundlage dargestellt. — SCHOTTEN, Wissenschaft und Schule. — SIGISMUND, Ausgewählte Schriften hgb. von K. Markscheffel. — BONELLI, Elementi di Grammatica Turca Osmanli. — Actes de la Société philologique. T. XXVIII. — DICK, Der schriftstellerische Plural bei Paulus. — WETZEL, Untersuchungen zum XVI. Buch der Ilias. — ASMUS, G. M. de la Roche. — HATFIELD, The earliest poems of Wilhelm Müller. — HITTLE, Zur Geschichte der englischen Präpositionen *mid* und *wid*. — JACOB's well. The english treatise on the cleansing of man's conscience, ed. by A. Brandeis. P. I.— Lois de Guillaume le Conquérant, p. p. J. E. Matzke. — Mélanges de littérature et d'histoire religieuse p. à l'occasion du jubilé de Mgr. de Cabrières, évêque de Montpellier. — St. LANE-POOLE, A History of Egypt in the Middle Ages. — PLAINE, La colonisation de l'Armorique par les Bretons insulaires. — KORTH, Urkunden des Stadtarchivs zu Pforzheim. — Denkwürdigkeiten eines württembergischen Offiziers aus dem Feldzuge im Jahre 1812, Veröffentlicht durch Freiherrn v. Rotenhan. — Grossherzog Friedrich von BADEN, Reden und Kundgebungen 1852-1896. Hgb. von R. Krone. — WENDLAND, Versuche einer allgemeinen Volksbewaffnung in Süddeutschland während der Jahre 1791-94. — F. W. P. LEHMANN, Länder und Völkerkunde. Bd. II. — NEUBER, Wissenschaftliche Charakteristik und Terminologie der Bodengestalten der Erdoberfläche. — K. v. ROHRSCHEIDT, Die Gewerbeordnung für das Deutsche Reich. — MOLTKE, Die Leipziger Kramerinnung im 15. u. 16 Jahrh. — FIERENS-GEVAERT, Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges. — MAYRHOFER, Bach-Studien. — D. v. LILIENCRON, Sämmtliche Werke.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Trente-cinquième année 9 décembre 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques du 15 novembre 1901 : Z... : La marine de guerre allemande. — A. Poisson, La marine marchande allemande. — M. Courant, En Chine : les effets de la crise ; intentions de réformes. — D. Zolla, L'association et l'agriculture (*fin*). — Ch. de Calan, La race et le milieu. Essai de géographie sociale. — Ed. Cailleux, L'évolution du régime légal du travail en Belgique. — Ed. Payen, Les rivalités politiques autour du golfe Persique. — G. Salaun, Prévoyance et assistance. — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques. — Table des matières.

Correspondance historique et archéologique, n° 94 : Lelong, Bibliographie des travaux de Célestin Port. — Lacaille, Vaisselle et objets d'orfèvrerie du duc de Mazarin, fondus à la monnaie en 1689. — L.-G. Pélissier, Les grandes dates de la Révolution d'après le conventionnel Picqué. — Ouvrages nouveaux, périodiques, etc.

The Academy, n° 1542 : Wells, Anticipations. — O'Brien, The life of Lord Russel of Killowen. — Linesman, Words by an eyewitness, the struggle in Natal. — Andrew Lang, Alfred Tennyson. — Skrine, Life of Sir Wlliam Wilson Hunter. — Vizetelly, From Cyprus Fo Zanzibar. — The Richardson Revival, Is life long enough ? — What is light verse ?

The Athenaeum, n° 3865 : The life and letters of Lady Sarah Lennox. — Patrick Walker, The Saints of the Covenant, p. D. Hay Fleming. — Lee, A history of police in England ; Moore, Omnibuses and cabes, their origin and history. — Downer, Mistral. — Maclean, A dictionary of the dialects of vernacular Syriac ; Wilkinson, A. Malay-English dictionary. — Notes from Dublin. — Mariana (A. Lang et note du journal). — The Mckee library, IV (W. Roberts). — The English abbreviation for saint (Burkitt). — Sir Michael Foster, Lectures on the history of physiology during the XVI, XVII and XVIII centuries.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Franke, Christentum und Darwinismus. — Harnack, Diodor von Tarsus. — Negri, Giuliano l'Apostata (attachant et au courant). — Mecklenb. Urkundenbuch, XX, 1381-1385. — Immich, Papst Innocenz XI (esquisse véridique). — Maugras, Der Herzog von Lauzun. — Fischer, Streifzüge durch Formosa. — Bliedner, Gœthe und die Urpflanze. — Lenel, Essai de reconstruction de l'édit perpétuel, trad. Peltier. — Windenberger, La république confédérative des petits états. — König, Hebraeisch und Semitisch (utile). — Minos, Ein neuentdecktes Geheimschriftsystem der Alten (travail et temps perdus). — Loforte-Randi, Nelle letterature straniere Umoristi. — Haber, John Heywood's the spider and the flie. — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, hrsg. von Glossy, X. — Von Schlichtegroll, Sacher-Masoch und der Masochismus. — Patsch, Die Lika in römischer Zeit. — Philippi, Die Blüte der Malerei in Belgien. — W. Martin, Gerrit Dou. — Wandteppiche, hrsg. von J. Lessing. — Julian von Speier, Die liturg. Reimofficien auf die hlg. Franciscus und Antonius, p. Felder. — The Jewish Encyclopedia, I, Aach-Apocalyptic literature.

Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du XIII[e] siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.
Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'Enfant, statue en bois peint et doré attribuée Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIÈME

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.
Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIII[e] siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J. Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUIÈME

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un Buste d'enfant du XVI[e] siècle (Collection de M[me] la marquise Arconati-Visconti.)
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un Coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un Coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bénédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalogne).

TOME SEPTIÈME

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-bouddhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l'« Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VI[e] siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 50 Trente-cinquième année 16 décembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue*, Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1593 : Hutchinson, Dreams and their meanings. — Joachim, A study of the Ethics of Spinoza. — Bourne, The Bettesworth Book. — Gray, At the court of the Amir. — Jones, The essays of Elia. — The complete works of Chaucer, p. Skeat. — Foster, Some feudal coats of arms. — Griffith, In a unknown prison land (la Nouvelle Calédonie). — Loftie, London afternoons. — Benham and Welch, Mediaeval London. — Elson, Shakspeare in music. — Cornish, Chivalry.

The Athenaeum, n° 3866 : Byron, Letters and journals, P. Prothero, VI. — O'Brien, The life of lord Russell of Killowen. — Saintsbury, The earlier Renaissance. — Aetna, p. R. Ellis. — Bibliographical literature. — A latin translation of the Divina Commedia, quoted by Stillingfleet (Toynbee).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Zapletal, Der Totemismus und die Religion Israels. — Jüngst, Kultus = und Geschichtsreligion. — Zeitler, Nietzsches Aesthetik. — Rubin, Die Ethik Senecas. — Kühtmann, Gesch. der bremischen Stadtvogtei. — Die Inschriften des alten Friedhofs der israelitischen Gemeinde zu Frankfurt a. M. p. Horovitz. — Aus dem Briefwechsel König Friedrichs I von Preussen u. seiner Familie, p. Berner ; Seraphim, Eine Schwester des grossen Kurfürsten Luise Charlotte, Markgräfin von Brandenburg, Herzogin von Kurland. — Darmstädter, Das Grossherzogtum Frankfurt (très solide). — H. von Sybel, Die Begründ. des deutschen Reiches durch Wilhelm I. I-VII. — Hahn, Afrika, 2e ed. — F. C. Huber, Deutschland als Industriestaat. — Kathakam, Die Samhita der Katha Çakha, p. L. von Schröder, I. — Breymann, Die neuspr. Reformliteratur von 1894-1899. — Pillet, Das Fableau von den Trois Bossus Ménestrels und verwandte Erzählungen frueher und später Zeit (bon). — A. von Weilen, Zur Wiener Theatergeschichte, 1629-1740. — W. Zeller, Die literarischen Bestrebungen von Worcester in angelsächsischer Zeit. — Willers, Die römischen Bronzeeimer von Hemmvor. — Wilamowitz, Reden und Vorträge. — Hedwig von Holstein in ihren Briefen und Tagebuchblättern.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : Acta Capitulorum generalium ordinis Fratrum Praedicatorum. Vol. II rec. B. M. Reichert. — Pesch, Theologische Zeitfragen. 2. Folge. — Flügel, Zur Philosophie des Christenthums. — Hensel, Thomas Carlyle. — Holzapfel, Panideal. — Messer, Denken, Sprechen und Sprachunterricht. — J. v. Körösy, Statistik des Unterrichtswesens in Budapest in den J. 1889-1890-1894-1895. — Rahlfs, Die Berliner Handschrift des sahidischen Psalters. — Valaori, Der Delphische Dialekt. — Heerdegen, Ueber parenthetische Sätze und Satzverbindungen in der Kranzrede des Demosthenes. — Novalis sämmtliche Werke. — Steinmeyer, Beiträge zur Entstehungsgeschichte des Cim. 18140. — Busch, Bulwers Jugendliebe und ihr Einfluss auf sein Leben und seine Werke. II. Th. — Die Lieder Peires von Auvergne, hgb. von R. Zenker. — Wolter, Litauische Chrestomathie. — Stegmann, Zur Lage des Kastells Aliso. — Diehl, Justinien et la civilisation byzantine au vie siècle. — Krabbo, Die Besetzung der deutschen Bisthümer unter der Regierung Kaiser Friedrichs II (1212-1250). — Kreutzer, Otto von Bismarck. — Engel, Strassburg als Garnisonstadt unter dem ancien regime. — A. B. Meyer, W. Foy und O. Richter, Ethnogra-

phische Miscellen. I. — Szabó von Sarò, Die Militärkarten der österreichisch-ungarischen Monarchie. — Klemme, Die volkswirthschaftlichen Anschauungen David Humes. — Etienne, Zur Frage des handelspolitischen Systems. — Ferriani, Delinquenza precoce e senile. — H. Riemann, Musik-Lexikon. 5. Aufl. — Merson, La peinture française, II.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 48 : Frhr. v. Hertling, Augustin. — Ehrhard, Der Katholizismus und das zwanzigste Jahrhundert im Lichte der kirchlichen Entwicklung der Neuzeit. — Saenger, John Stuart Mill. — Schmidt, Zwei noch unbenutzte Handschriften des Johannes Scotus Erigena. — Verhandlungen über Fragen des höheren Unterrichts. — Hassmann, Allgemeine Erziehungslehre. — Miguel Asin Palacios, Algazel, dogmática, moral, ascética. — Osthoff, Etymologische Parerga. I. Th. — Platonis Opera rec. J. Burnet. — Rohde, Der griechische Roman und seine Vorläufer. 2. Aufl. — Kilian, Der eintheilige Theater-Wallenstein. — Mittelhochdeutsche Dichtungen. Hgb. von M. Gorges. — The works of Lord Byron. Ed. by R. E. Prothero. — Ackermann, Lord Byron. — Franke, A. Ch. Swinburne als Dramatiker. — Morel-Fatio, Fernän Caballero d'après sa correspondance avec Antoine de Latour. — Le Bidois, La vie dans la tragédie de Racine. — Keil, Anonymus Argentinensis. — Bury, A history of Greece to the death of Alexandre the Great. — Cunningham, An essay on western civilisation in its economic aspects mediaeval and modern times. — Frdr. Wagner, Aus der Jugendzeit der Kurfürsten Johann und Joachim I. — Steig, Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe. — Hitzigrath, Hamburg und die Kontinentalsperre. — Frhr. von Berlepsch, Soziale Entwickelungen im ersten Jahrzehnt nach Aufhebung des Sozialistengesetzes. — Frh. v. Zedlitz-Neukirch, Dreissig Jahre preussischer Finanz-und Steuerpolitik.

Museum, nº 10 : Ouvré, Les formes littéraires de la pensée grecque (K. Kuiper). — Gaspar, Essai de chronologie pindarique (E. O. Houtsma). — Muss-Arnolt, Assyrisch-Englisch-Deutsches Handwörterbuch, Lfg. 1-10 (Eerdmans). — Van der Meer, Got. Casussynt., I (Cromhout). — Schütt, The life and death of Jack Straw (Logeman). — Meyer, Geschichte des Alterthums, III (I. M. J. Valeton). — Mélanges d'histoire du moyen âge, p. p. Luchaire (P. L. Muller). — Lauer, Le règne de Louis IV d'Outre-mer (P. L. Muller). — Tiele, Geschiedenis van den godsdienst, II (Chantepie de la Saussaye). — Bourquin et Salverda de Grave, Grammaire française (Robert).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-cinquième année 23 décembre 1901

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 90 : Documents relatifs à Mirabeau. Souvenirs de Legrain, son valet de chambre. — Lettres de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Mme Adélaïde (suite). — Douze ans de campagnes 1794-1806, lettres de Louis de Villiers à M. Aubron (fin). — Les officiers de marine royalistes jugés par un républicain (1793). — Une lettre de Louvet (1796). — Vers inédits du P. Didon (1898).

Revue des études historiques, novembre-décembre 1901 : R. PEYRE, Une amie de Lhospital et de Ronsard, Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie. — Ch. PRIEUR, La patrie d'Eustache Deschamps. — R. de SAINT-CHÉRON, La conversion de Dante et le jubilé de l'an 1300. — DEPOIN, Note sur une chronique sénonaise inédite du commencement du XIIIe siècle. — Comptes rendus (Mém. de La Moussaye ; COUYBA, La Fronde en Agenais ; VIVIE, Lettres de Gustave III et de la comtesse de Boufflers ; Journal de G. Morris ; Fr. FUNCK BRENTANO, La mort de la reine ; abbé LORIDAN, Les Ursulines de Valenciennes avant et pendant la Terreur ; LEONARDON, Prim ; BIRÉ, Nettement.

Bulletin hispanique, 4me livraison : BOURCIEZ, Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne), suite et fin. — MELE, Rimas ineditas de ingenios españoles. — MELE, Poésies de Lope de Vega, en partie inédites. — MOREL-FATIO, L' « Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo » de Lope de Vega. — BESQUES, La première ambassade de D. José Nicolas de Azara à Paris (mars 1798-août 1799), suite et fin. — *Bibliographie :* FITZMAURICE-KELLY, The complete Works of Miguel de Cervantes Saavedra (Morel-Fatio). — AUGUSTO CONTE, Recuerdos de un diplomático (Léonardon). — RAFAEL MITJANA, La música contemporánea en España y Felipe Pedrell (H. de Curzon). — Variétés : Nación (Morel-Fatio), Notas sobre el « Códice Cortesiano » de Madrid (Conde de Cedillo). — Agrégation d'espagnol (Concours de 1902) : Bibliographie des auteurs du programme (Mérimée et Morel-Fatio). — Petite chronique. — Table des matières pour le tome III.

Bulletin italien : n° 4 : É. PICOT, Les Italiens en France au XVIe siècle (2e article). — J. VIANEY, L'Arioste et la Pléiade. — A. ORIOL, Leopardi et la langue française. — Question d'enseignement : Agrégation d'italien et certificat d'aptitude : notes bibliographiques sur les auteurs inscrits au programme de 1902 (H. HAUVETTE ; E. BOUVY). — Licence d'italien : programmes. — La littérature italienne au Congrès d'histoire comparée des littératures en 1900. — *Bibliographie* : JOSSELYN, Etude sur la phonétique italienne (Bourciez). — MASSARANI, Storia e fisiologia dell' arte di ridere (Dejob). — FINZI, Petrarca (Landry). — CROCE, Giambattista Vico, primo scopritore della scienza estetica (Bouvy). — CHIARINI, Giosuè Carducci ; impressioni e ricordi (H.). — Chronique.

Archiv für die Religionswissenschaft, IV (1901), n° 4 : O. SCHALL, Der Volksglauben im Bergischen an die Fortdauer der Seele nach der Tode. — J. KOHLER, Ueber den Geitsterglauben der Natuvölker. — G. HÜSING, Iranischer Mondkult. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. W Jackson, Krätzschmar, Grundig, Fiele-Gehrig, Ebstein, Kunze.

The Academy, n° 1544 : Patriotic song, p. A. STANLEY. — DE WINDT, Finland it is. — Literature in 1901, some memories and impressions

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-cinquième année 30 décembre 1901

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, oct.-déc. : Ph. Legrand, Pourquoi furent composés les Hymnes de Callimaque. — G. Rodier, Note sur un passage du *De Anima* d'Aristote. — C. Jullian, Sur les origines de quelques villes françaises. — Jullian et Webster, A propos de toponymie. — Jullian et Maufras, Burgus super Dordoniam. — Jullian et Reynaud, Sancta Maria de Ratis. — Jullian, Tongres, Gassies, Bas-reliefs gallo-romains trouvés à Meaux. — Jullian, Buste de Minerve. — Fontrier, Un milliaire de la route de Smyrne à Sardes. — Yérakis, Inscriptions de Sinope. — Ramsay, Note sur le sarcophage d'Ambar-Arasi. — Jouguet, Chronique des papyrus. — Bibliographie.

Revue des études grecques, nos 59-60, juillet-oct. : S. Reinach, Télesphore. — I. Lévy, Etudes sur la vie municipale de l'Asie-Mineure sous les Antonins. — Ch. Bavon, La candidature politique chez les Athéniens. — Correspondance. — Comptes rendus.

The Academy, n° 1545 : More letters of Edward Fitzgerald, p. Wright. — Stone, The history of Mary I, queen of England. — Mrs Fawcett, Life of Sir William Molesworth. — Hollander, The mental functions of the brain. — Marquis of Lorne, Queen Victoria ; Rawnsley, Ruskin and the English lakes ; Gibson, John Howard, etc. — The Elizabethan Rostands. — Thomas Chaucer (Furnivall).

— N° 1546 : The English poems of Richard Crashaw, p. Hutton. — Glover, Life and letters in the fourth century. — Sillard, Barry Sullivan. — Stewart, Hand immemor, reminiscences of legal and social life in Edinbugh and London 1500-1900. — Baillie, The Oriental Club and Hanover Square. — The prose of poets, Sir Philip Sidney.

The Athenaeum, n° 3867 : Letters of John Richard Green, p. Leslie Stephen. — Wells, Anticipations. — Papal negociations with Mary, queen of Scots, p. Pollen. — Kaerst, Gesch. des hellenistischen Zeitalters, I. — A. Weber (Bendall). — Six saints of the Covenant (Fleming). — The Gaelic league and the intermediate board. — Steinmann, Botticelli. — Songs of Erin.

— N° 3868 : The works of Thomas Kyd, p. Boas. — Williams, Mme Récamier and his friends. — W. Knight, Varia. — Bradley, Owen Glyndur and the last struggle for Welsh independence. — Biblical literature. — F.-W. Robinson.—Gibb. — Trelawny (Edgcumbe).

— N° 3819 : Skrine, Life of Sir William Hunter. — Hearn, A Japanese miscellany. — Creighton, The church and the nation, charges and addresses. — Hughes, The morning lands of history. — Colin, Louis XV et les Jacobites. — Gladstone and home rule. — Monument to Shakspeare at Weimar. — Trelawny (Prothero). — Etym. de coke (Skeat). — Willis-Bund and Doubleday, A history of the county of Worcester, I. — Conversations of James Northcote with James Ward on art and artists, p. Fletcher. — Notes from Rome (Lanciani). — Sillard, Barry Sullivan and his contemporaries, a histronic record.

Literarisches Centralblatt, n° 49 : Naef, La Réforme en Bourgogne. — Briefe und Tagebuchlätter von Wichern. — Spangenberg, Beitraege zur aelteren Verfassungs = und Verwaltungsgeschichte des Fürstentums Osnabrück. — Harland, John Knox (bon). — Mautouchet, Philippeaux (très soigné). — L. Pingaud, Bernadotte, Bonaparte et les Bourbons (important). — Kaemmel, Herbstbilder aus Italien und Sici-

lied. — Manava-Grauta Sutra, p. Knauer, II. — Schultz, Das Lied vom Zorn Achills, aus unserer Ilias hergestellt und in deutsche Nibelungenzeilen übertragen (La question homérique n'a pas fait un pas). — Berthéroy, Éloge d'André Chénier. — J.-H. Müller, Der Sozialdemokrat Johannes Wedde als literarische Grösse. — Lessings Werke, p. Holthof. — Graef, Goethe über seine Dichtungen. I und II. Die epischen Dichtungen. — Jahrbuch des schlesischen Museums für Kunstgewerbe und Altertümer, I. — Reminiscences of Morris Steinert, p. Jane Marlin.

— N° 50 : Jackson, Zwingli. — Sellin, Studien zur Entstehungsgesch. der jüdischen Gemeinde nach dem babyl. Exil. — Breysig, Kulturgesch. der Neuzeit, II, 2. Eutstehung des Christentums, Jugend der Germanen (Instructif). — Delaborde, Les inventaires du trésor des chartes dressés par Gerard de Montaigu. — Graf F. G. de Bray, Aus dem Leben eines Diplomaten alter Schule, Aufzeichnungen u. Denkwürdigkeiten. — Harnack, Gesch. der preuss. Akademie der Wissenschaften, (editio minor). — Handbuch der Frauenbewegung, p. Helene Lange u. Gertrude Bauwer, I et II. — Suter, Unter dem schweizerischen Roten Kreuz im Burenkriege. — Herder, Abh. über den Ursprung der Sprache, p. Matthias. — Zettersteen, Verzeichnis der hebräischen u. arem. Handschriften zu Upsala. — Ciceronis epist. I, p. Purser (cf. *Revue*, n° 36) — Molière, p. Mesnard. tomes p. XII, XIIIe. — Lexique de la langue. — Mortensen, Studier over aeldre dansk Versbygning, I Stavrim og episke Rimvers. — Morgan, A Study in the Warwickshire dialect, 4e ed. — Mendheim. Uhland (peu satisfaisant). — Goedertz, Goethe und Maler Kolbe. — Adler, Des Pharos von Alexandria, Das Mausoleum zu Halikarnass. — Die Bau-und Kunstdenkmäler im Regierungsbezirk Cassel, I. Kreis Gelnhausen. — A Ulbrich, Die Wallfahrts-Kirche in Heiligenlinde. — Zucker, Albrecht Dürer (ouvrage d'un connaisseur). — Judassohn, Der Generalbass. — Veeh, Die Pädagogik des Pessimismus.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : A. Loisy, Etudes bibliques. — Fracassini, La critica dei vangeli nel secolo XIX. — Mart. Schulze, Meditatio futurae vitae. Ihr Begriff und ihre herrschende Stellung im System Calvins. — A. Otto, Hemmungen des Christenthums. Orthodoxien und Gegner. 2 Hefte. — M. Kronenberg, Friedrich Nietzsche und seine Herrenmoral. — Klenz, Die deutsche Druckersprache. — Kautzsch, Bibelwissenschaft und Religionsunterricht. — Lübbert, Die Verwerthung der Heimath im Geschichtsunterricht an dem Beispiele von Halle a. S. und Umgegend ausgeführt. — Weinstein, Zur Genesis der Agada. — Finck, Die Klassifikation der Sprachen. — C. Iuli Caesaris Commentarii. Rec. R. du Pontet. — Fr. Vogel, Analecta aus griechischen Schriftstellern. — Schütz, Kritische Gänge auf dem Gebiet der neueren lat. Grammatik. — R. v. Gottschall, Zur Kritik des modernen Dramas. — R. Specht, Kritisches Skizzenbuch. — Mabie, William Shakespeare, Poet, Dramatist and Man. — Meyer-Lübke, Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft. — Philippe de Beaumanoir, Coutumes de Beauvaesis, p. p. Am. Salmon. — Wilcken, Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien. — Kampers, Alexander der Grosse und die Idee des Weltimperiums in Prophetie und Sage. — Zehnter, Geschichte des Ortes Messelhausen. — Urkunden zur Schweizer Geschichte. Bd. II. — Herrmann, Das Interim in Hessen. — — Hauviller, Frankreich und Elsass im 17. u. 18. Jahrhundert. — Steiff, Wilhelm Schickhart und seine Landesaufnahme Württembergs, 1624-1635. — Ule, Grundriss der allgemeinen Erdkunde. — Kaerger, Landwirthschaft und Kolonisation im spanischen Amerika. — Wagner, Wirthschaftliche Fürsorge für Angehörige Detinirter.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

